

Toutes Livres

par Eliphas Lévi

Ce PDF inclut:

1854: Dogme et rituel de la haute magie

1859: Histoire de la magie

1859: la Clef des grands mystères

1861: le Sorcier de Meudon

1862: Fables et symboles

1865: la Science des esprits

1869: le Grand Arcane (*oeuvre posthume*)

1870: le Livre des sages (*oeuvre posthume*)

1873: les Paradoxes de la haute science

(oeuvre posthume)

DOGME ET RITUEL

DI LÀ

HAUTE MAGIE

01-111

TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DES TENDANCES RELIGIEUSES , PHILOSOPHIQUES ET MORALES DE NOS LIVRES SUR LA MAGIE.

Depuis que la première édition de ce livre a été publiée, de grands événements se sont accomplis dans le monde, et d'autres plus grands peut-être encore sont à la veille de s'accomplir.

Ces événements nous avaient été annoncés comme d'ordinaire par des prodiges : les tables avaient parlé, des voix étaient sorties des murs, des mains sans corps avaient écrit des mots mystérieux, comme au festin de Balthasar.

Z DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Le fanatisme, dans les dernières convulsions de son agonie, a donné le signal de cette dernière persécution des chrétiens annoncée par tous les prophètes. Les martyrs de Damas ont demandé aux morts de Pérouse le nom de celui qui sauve et qui bénit; alors le ciel s'est voilé et la terre est restée muette.

Plus que jamais la science et la religion, le despotisme et la liberté, semblent se livrer une guerre acharnée et se jurer une haine irréconciliable. N'en croyez cependant pas à de sanglantes apparences : elles sont à la veille de s'unir et de s'embrasser pour toujours.

La découverte des grands secrets de la religion et de la science primitive des Mages, en révélant au monde l'unité du dogme universel, anéantit le fanatisme en donnant la raison des prodiges. Le verbe humain, le créateur des merveilles de l'homme, s'unit pour jamais avec le verbe de Dieu, et fait cesser l'antinomie universelle en nous faisant comprendre que l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

Le plus grand génie catholique des temps modernes, le comte Joseph *de* Maistre, avait prévu ce grand événement. « Newton, disait-il, nous *ra-*

InsCouns pitÉLIMMAMÉ. t•

mène à Pythagore, l'analogie qui existe entre la science et la foi doit tôt ou tard les rapprocher. Le monde est sans religion, mais cette monstruosité ne saurait exister longtemps; le dix-huitième siècle dure encore, mais il va finir. »

Partageant la foi et les espérances de ce grand homme, nous avons osé Mu iller les décombres des vieux sanctuaires de l'occultisme; nous avons demandé aux doctrines secrètes des Chaldéens, des Égyptiens et des Hébreux, les secrets de la transfiguration des dogmes, et la vérité éternelle nous a répondu : la vérité, qui est une et universelle comme l'être ; la vérité, qui appartient à la science comme à la foi ; la vérité, mère de la raison et de la justice; la vérité vivante dans les forces de la nature, les mystérieux Eloim qui refont le ciel et la terre quand le chaos a repris pour un temps la création et ses merveilles, et quand l'esprit de Dieu plane seul sur l'abîme des eaux.

La vérité est au-dessus de toutes les opinions et de tous les partis.

La vérité est comme le soleil ; aveugle est celui qui ne la voit pas. Tel était, nous n'en saurions douter, le sens d'une parole célèbre de Bonaparte, prononcée par lui à une époque où le vainqueur

DOGMEETRIQUE DE LA HAUTE MAGIE

de l'Italie, résumant la révolution française incarnée en lui seul, commençait à comprendre comment la république pouvait être une vérité.

La vérité, c'est la vie, et la vie se prouve par le mouvement. Par le mouvement aussi, par le mouvement voulu et effectif, par l'action, en un mot, la vie se développe et revêt des formes nouvelles. Or, les développements de la vie par elle-même, et son enfantement des formes nouvelles, nous l'appelons création. La puissance intelligente qui agit dans le mouvement universel, nous l'appelons le VERBE, d'une manière transcendente et absolue. C'est l'initiative de Dieu, qui jamais ne peut rester sans effet ni s'arrêter sans avoir atteint son but. Pour Dieu, parler c'est faire ; et telle devrait être toujours la portée de la parole, même chez les hommes: la vraie parole est la semence des actions. Une émission d'intelligence et de volonté ne peut être stérile sans qu'il y ait abus ou profanation de sa dignité originelle. Et c'est pour cela que le Sauveur des hommes doit, non-seulement de toutes les pensées égarées et sans but légitime, mais encore et surtout des paroles oiseuses, nous demander un compte sévère.

Jésus, dit l'Évangile, était puissant en oeuvres

et en paroles ; les œuvres avant la parole : c'est ainsi que s'établit et se prouve le droit de parler. Jésus se mit à faire et à parler, dit ailleurs un évangéliste, et souvent, dans le langage primitif de l'écriture sainte, une action est appelée un **verbe**. Dans toutes les langues, d'ailleurs, on nomme VERBE ce qui exprime à la fois l'être et l'action, et il n'est pas de verbe qui ne puisse être suppléé par le verbe *faire*, en diversifiant le régime. ***Dans le principe était le Verbe***, dit l'évangéliste saint Jean, Dans quel principe? Dans le premier principe; dans le principe absolu qui est avant toute chose. Dans ce principe donc était le Verbe, c'est—à—dire l'action. Cela est incontestable en philosophie, puisque le premier principe est nécessairement le premier moteur. Le Verbe n'est pas une abstraction : c'est le principe le plus positif qui soit au monde, puisqu'il se prouve sans cesse par des actes. La philosophie du Verbe est essentiellement la philosophie de l'action et des faits accomplis, et c'est en cela même qu'il faut distinguer un **verbe** d'une parole. La parole peut être quelquefois stérile, comme dans la moisson il se rencontre des épis vides, mais le Verbe ne l'est jamais. Le Verbe, c'est la parole pleine et féconde; les hommes ne

8 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

s'amuse pas à l'écouter et à lui applaudir; ils l'accomplissent toujours I souvent sans le comprendre, presque jamais sans iui avoir résisté. Les doctrines qu'on répète ne sont pas celles qui réussissent. Le christianisme était encore un mystère, quo ..déjà les Césars se sentaient détrônés par le Verbe chrétien. Un système que le monde admire et auquel la foule applaudit, peut n'être qu'un assemblage brillant de mots stériles; un système que l'humanité subit pour ainsi dire malgré elle, c'est UN VERBE.

Le pouvoir se prouve par ses résultats, et comme l'a écrit, dit-on, un profond politique des temps modernes : *La responsabilité est quelque chose quand on ne réussit pas.* Cette parole, que des esprits inintelligents ont trouvée immorale, est également vraie si on l'applique à toutes les notions spéciales qui distinguent la parole du Verbe, la volonté de l'action , ou plutôt l'acte imparfait de l'acte parfait. L'homme qui se damne, selon la théologie catholique, c'est celui qui ne réussit pas à se sauver. Pécher, c'est manquer le bonheur. L'homme qui ne réussit pas a toujours tort: soit en littérature, soit en morale, soit en politique. Le mauvais en

tout genre , c'est le beau et le bon mal réussis. Et

s'il faut remonter plus haut jusque dans le domaine éternel du dogme, deux esprits se trouvèrent autrefois, chacun desquels voulait la divinité pour lui seul : l'un réussit, et c'est lui qui est Dieu ; l'autre échoua, et devint le démon !

Réussir, c'est pouvoir; échouer toujours, c'est tenter éternellement : ces deux mots résument les deux destinées opposées de l'esprit du bien et de l'esprit du mal.

Quand une volonté modifie le monde, c'est un Verbe qui parle, et toutes les voix se taisent devant lui, comme le dit le livre des Machabées, à propos d'Alexandre : mais Alexandre mourut avec son verbe de puissance, parce qu'en lui il n'y avait pas d'avenir ; à moins que la grandeur romaine n'ait été la réalisation de son rêve ! Or, de nos jours il se passe quelque chose de plus étrange: un homme qui est mort dans l'exil au milieu de l'océan Atlantique fait taire une seconde fois l'Europe devant son verbe, et tient encore le monde entier suspendu à la seule puissance de son nom !

C'est que la mission de Napoléon a été grande et sainte; c'est qu'il y avait en lui un VERBE de vérité. Napoléon lui seul pouvait, après la révolution française, relever les autels du catholicisme, et l'hé-

ritier moral de Napoléon avait seul le droit de ramener Pie IX à Rome. Nous allons dire pourquoi.

Il est dans la doctrine catholique de l'Incarnation un dogme connu dans les écoles théologiques sous le titre de *Communication des idiomes*. Ce dogme affirme que, dans l'union de la divinité et de l'humanité accomplie en Jésus-Christ, le rapprochement des deux natures a été si étroit, qu'il en est résulté une identité et une très simple unité de personne ; ce qui fait que Marie, mère de l'homme, peut et doit être appelée MÈRE DE DIEU. (Le monde entier s'est agité pour cette prérogative au temps du concile d'Éphèse.) Ce qui fait aussi qu'on peut attribuer à Dieu les souffrances de l'homme et à l'homme les gloires de Dieu. En un mot, la *communication des idiomes*, c'est la solidarité des deux natures divine et humaine en Jésus-Christ ; solidarité au nom de laquelle on peut dire que Dieu c'est l'homme, et que l'homme c'est Dieu.

Le magisme, en révélant au monde la loi universelle de l'équilibre et l'harmonie résultant de l'analogie *des* contraires, prend toutes les sciences par la base, et prélude par la réforme des mathématiques à une révolution universelle dans toutes les branches du savoir humain : au principe généra-

teur des nombres il rattache le principe générateur des idées, et par conséquent le principe générateur des mondes, amenant ainsi à la lumière de la science le résultat incertain des intuitions trop physiques de Pythagore; il oppose à l'ésotérisme théurgique de l'école d'Alexandrie une formule claire, précise, absolue, que toutes les sciences régénérées démontrent et justifient : la raison première et la fin dernière du mouvement universel, soit dans les idées, soit dans les formes, se résumant définitivement pour lui dans quelques signes d'algèbre sous la forme d'une équation.

Les mathématiques ainsi comprises nous ramènent à la religion, parce qu'elles deviennent, sous toutes les formes, la démonstration de l'infini générateur de l'étendue et la preuve de l'absolu, d'où émanent tous les calculs de toutes les sciences. Cette sanction suprême des travaux de l'esprit humain, cette conquête de la divinité par l'intelligence et par l'étude doit consommer la rédemption de l'âme humaine et procurer l'émancipation définitive du *Verbe* de l'humanité. Alors ce que nous appelons encore aujourd'hui *loi naturelle* aura toute l'autorité et toute l'infailibilité d'une *loi révélée*; alors aussi on comprendra que la loi

positive et divine est en même temps une loi naturelle, puisque Dieu est l'auteur de la nature, et ne saurait se contredire dans ses créations et dans ses lois.

De cette réconciliation du Verbe humain naîtra la vraie morale, qui n'existe pas encore d'une manière complète et définitive. Alors aussi une nouvelle carrière s'ouvrira devant l'Église universelle. En effet, jusqu'à présent l'infailibilité de l'Église n'a constitué que le dogme, et pour cela sans doute la Divinité ne voulait pas avoir besoin du concours des hommes appelés plus tard à comprendre ce qu'ils devaient croire d'abord. Mais, pour constituer la morale, il n'en est pas de même, car la morale est humaine autant que divine; et celui -là doit nécessairement consentir au pacte qui s'y oblige le plus. Savez-vous ce qui manque le plus au monde à l'époque où nous arrivons? C'est la morale. Tout le monde le sent, tout le monde le dit, et pourtant des écoles de morale sont ouvertes de tous côtés. Que faudrait-il à ces écoles? Un enseignement qui inspirât la confiance; une autorité raisonnable, en un mot, au lieu d'une raison sans autorité d'une part, et de l'autre d'une

autorité sans raison.

Remarquons que la question morale a été le prétexte de la grande défection qui laisse en ce moment l'Église veuve et désolée. C'est au nom de *l'humanité*, cette expression matérielle de la *charité*, qu'on a soulevé les instincts populaires contre des dogmes faussement accusés d'être inhumains.

La morale du catholicisme n'est pas inhumain, mais elle est souvent *surhumaine*; aussi ne s'adressait-elle pas aux hommes du vieux monde, et se rattachait-elle à un dogme qui établit comme possible la destruction du vieil homme et la création d'un homme nouveau. Le Magisme accueille ce dogme avec enthousiasme, et promet cette renaissance spirituelle à l'humanité pour l'époque de la réhabilitation du *Verbe* humain. Alors, dit-il, l'homme, devenu CRÉATEUR à l'instar de Dieu, sera l'ouvrier de son développement moral et l'auteur de son immortalité glorieuse. *Se créer soi-même*, telle [est. la](#) sublime vocation de l'homme rétabli dans tous ses droits par le baptême de l'esprit; et il se manifestera une telle connexion entre l'immortalité et la morale, que l'une sera le complément et la conséquence de l'autre.

La lumière de la vérité est aussi la lumière de vie. Mais la vérité, pour être féconde en immorta-

12 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

lité, veut être reçue dans des âmes à la fois libres et soumises, c'est-à-dire volontairement obéissantes. A la splendeur de cette clarté, l'ordre s'établit dans les formes comme dans les idées, tandis que le crépuscule menteur de l'imagination n'enfante et ne peut enfanter que des monstres. Ainsi l'enfer se peuple de cauchemars et de fantômes; ainsi la pagode des jongleurs se remplit de divinités affreuses et difformes; ainsi les ténébreuses évocations de la théurgie donnent aux chimères du sabbat une fantastique existence. Les images symboliques et populaires de la tentation de saint Antoine représentent la foi pure et simple luttant, à l'aurore du christianisme, contre tous les spectres du vieux monde : mais le Verbe humain, manifesté et victorieux, a été prophétiquement figuré par cet admirable saint Michel, à qui Raphaël donne à vaincre, d'une simple menace, un être inférieur portant aussi la figure humaine, mais avec les caractères de la brute.

Les mystiques religieux veulent qu'on fasse le bien uniquement pour obéir à Dieu. Dans l'ordre de la vraie morale, il faudra faire le bien pour la volonté de Dieu toujours, sans doute, mais aussi pour le bien lui-même. Le bien est en Dieu le

juste par essence, qui ne limite pas, mais qui détermine sa liberté. Dieu *ne peut pas* damner la • majorité des hommes par caprice despotique. Il doit exister une proportion exacte entre les actions de l'homme et la création déterminante de sa volonté qui en fait définitivement une puissance du bien ou un auxiliaire du mal, et c'est ce que démontre la science exacte de la haute magie.

Voici ce que nous écrivions dans un livre publié en 1845: « Le temps de la foi aveugle est donc passé, et nous arrivons à l'époque de la foi intelligente et de l'obéissance raisonnable, le temps où nous ne croirons plus seulement en Dieu, mais où nous le verrons dans ses oeuvres, qui sont les formes extérieures de son être.

» Or, voici le grand problème de notre époque :

» Tracer, compléter et fermer le cercle des connaissances humaines, puis, par la convergence des rayons, trouver un centre qui est Dieu.

» Trouver une échelle de proportion entre les effets, les vœux et les causes, pour remonter de là à la cause et à la volonté première.

» Constituer la science des analogies entre les idées et leur source première.

» Rendre toute vérité religieuse aussi certaine

th DOGME ET MÊME DE LA HERM MAGIE.

et aussi clairement démontrée que la solution d'un problème de géométrie. »

Voici maintenant ce que dit un homme qui a été assez heureux pour retrouver avant nous la démonstration de l'absolu suivant les anciens sages, mais assez malheureux aussi pour ne voir dans cette découverte qu'un instrument de fortune et un prétexte de cupidité.

« Il nous suffira ici de dire, par anticipation sur la doctrine du Messianisme, d'une part, que l'application de la raison absolue à notre faculté psychologique de la cognition produit en nous la faculté supérieure de la création des principes et la déduction des conséquences, laquelle est le grand objet de la philosophie; et de l'autre part, que l'application de la raison absolue à notre faculté psychologique du sentiment produit en nous la faculté supérieure du sentiment moral et du sentiment religieux, laquelle est le grand objet de la religion. — On pourra ainsi entrevoir comment le Messianisme parviendra à l'union finale de la philosophie et de la religion, en les dégageant l'une et l'autre de leurs entraves physiques et terrestres, et

en les ramenant , au delà de ces conditions temporelles, à la raison absolue qui est leur source

commune. On pourra de plus reconnaître déjà comment, par l'influence de ces conditions temporelles ou de ces entraves physiques, deviennent possibles, d'une part, **l'ERREUR** dans le domaine de la philosophie, et de l'autre, le **PÉCHÉ** dans le domaine de la religion; surtout lorsque ces conditions physiques sont communes à celles de l'héréditaire dépravation morale de l'espèce humaine, qui fait partie de sa nature terrestre. Et l'on comprendra alors comment la raison absolue, qui est au-dessus de ces conditions physiques, de cette souillure terrestre, et qui, dans le Messianisme, doit détruire jusqu'à la source de l'erreur et du péché, forme, sous l'expression allégorique de la **VIERGE QUI DOIT ÉCRASER LA TÊTE DU SERPENT**, l'accomplissement de cette prédiction sacrée. — C'est donc cette Vierge auguste que le Messianisme introduit aujourd'hui dans le sanctuaire de l'humanité. »

Croyez, et vous comprendrez, disait le Sauveur du monde ; — étudiez, et vous croirez, peuvent dire maintenant les apôtres du Magisme.

Croire, c'est savoir sur parole. Or, cette parole divine, qui devançait et suppléait pour un temps la science chrétienne, on devait la comprendre plus tard, suivant la promesse **du Maître. Voilà**

16 DOGME ET RITUEL DE LA HAM MAGIE.

donc l'accord de la science et de la foi prouvé par la foi elle-même.

Mais, pour établir par la science la nécessité de cet accord, il faut reconnaître et établir un grand principe : c'est que l'absolu nè se trouve à aucune des deux extrémités de l'antinomie, et que les hommes de' parti, qui tirent toujours vers les extrêmes opposés, craignent en même temps d'arriver à ces extrêmes, regardent comme des fous dangereux ceux qui avouent nettement leurs tendances, et dans leur propre système redoutent instinctivement le fantôme de l'absolu comme le néant ou la mort. C'est ainsi que le pieux archevêque de Paris désapprouve formellement les fanteries inquisitoriales de *l'Univers*, et que tout le parti révolutionnaire s'est indigné des brutalités de Proudhon.

La force de cette preuve négative consiste en cette simple observation : qu'un lien central doit réunir deux tendances opposées en apparence, qui sont dans l'impossibilité de faire un pas sans que l'une entratne l'autre à reculons; ce qui nécessitera ensuite une réaction toute pareille. Et voilà ce qui arrive depuis deux siècles : enchatnées ainsi l'une à l'autre à leur insu et par derrière, ces deux

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

puissances sont condamnées à un travail de Sisyphe et se font mutuellement obstacle. Retournez-les en les dirigeant vers le point central, qui est l'absolu, alors elles se rencontreront de face, et, s'appuyant l'une sur l'autre, elles produiront une stabilité égale à la puissance de leurs efforts contraires, multipliés les uns par les autres.

Pour retourner ainsi les forces humaines, ce qui semble au premier abord un travail d'Hercule, il suffit de détromper les intelligences et de leur montrer le but où elles croyaient trouver l'obstacle.

LA RELIGION EST RAISONNABLE. Voilà ce qu'il faut dire à la philosophie, et par la simultanéité et la correspondance des lois génératrices du dogme et de la science on peut le prouver radicalement. **LA RAISON EST SAINTE.** Voilà ce qu'il faut dire à l'Église, et on • le lui prouvera en appliquant au triomphe de sa doctrine de charité toutes les conquêtes de l'émancipation et toutes les gloires du progrès.

Or, Jésus-Christ étant le type de l'humanité régénérée, la divinité rendue humaine avait pour oeuvre de rendre l'humanité divine : le Verbe fait chair permettait à la chair de devenir Verbe, et c'est ce que les docteurs de l'Église officielle n'ont

pas compris d'abord ; leur mysticisme a voulu

TL

2

18 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

absorber l'humanité dans la divinité. Ils ont nié le droit humain au nom du droit divin ; ils ont cru que la foi devait anéantir la raison, sans se souvenir de cette parole profonde du plus grand des hiérophantes chrétiens : « Tout esprit qui divise le Christ est un esprit de l'Àntechrist. »

La révolte de l'esprit humain contre l'Église, révolte qui a été sanctionnée par un effrayant succès négatif, aurait donc été, à ce point de vue, une protestation en faveur du dogme intégral, et la révolution, qui dure depuis trois siècles et demi, n'aurait eu pour cause qu'un immense malentendu !

En effet, l'Église catholique n'a jamais nié ni pu nier la divinité humaine, le Verbe fait chair, le Verbe humain ! Jamais elle n'a consenti à ces doctrines absorbantes et énervantes qui anéantissent la liberté humaine dans un quiétisme insensé. Bossuet a eu le courage de persécuter madame Guyon, dont il admirait pourtant et dont nous avons admiré après lui la consciencieuse folie ; mais Bossuet n'a vécu, malheureusement, qu'après le concile de Trente. Il fallait que l'expérience divine

- eût son cours.

Oui, nous appelons la révolution française une

expérience divine, parce que Dieu, à cette époque, permit au génie humain de se mesurer contre lui; lutte étrange qui devait finir par un étroit embrasement; débauche de l'enfant prodigue qui avait pour unique avenir un retour décisif et une fête solennelle dans la maison du père de famille.

Le Verbe divin et le Verbe humain, conçus séparément, mais sous une notion de solidarité qui les rendait inséparables, avaient dès le commencement fondé la papauté et l'empire : les luttes de la papauté pour prévaloir seule avaient été l'affirmation absolue du Verbe divin; à cette affirmation, pour rétablir l'équilibre du dogme de l'Incarnation, devait correspondre dans l'empire une affirmation absolue du Verbe humain. Telle fut l'origine de la Réforme, qui aboutit **AUX NAORTS DS L'HOMME**

LAS DROITS DE L'HOMME ! Napoléon les prouva par la gloire dont il environna son épée. Incarnée et résumée dans Napoléon, la révolution cessa d'être un désordre, et produisit par un éclatant succès la preuve irréfragable do sou Verbe. C'est alors qu'on vit, chose inouïe dans les fastes des religions 1 l'homme tendre à son tour la main à Dieu, comme pour le relever de sa chute. Un pape, dont la piété

20 DOGME ET RITUEL na LA HAUTE MAGIE.

et l'orthodoxie n'ont jamais été contestées, vint sanctionner, de l'autorité de tous les siècles chrétiens, la sainte usurpation du nouveau César, et la révolution incarnée fut sacrée, c'est-à-dire reçut l'onction qui fait les cuaisrs de la main même du plus vénérable successeur des pères de l'autorité I

C'est sur de pareils faits, aussi universels, aussi incontestables et aussi brillants de clarté que la lumière du soleil, c'est sur de pareils faits, disons-nous, que le Messianisme a posé sa base dans l'histoire.

L'affirmation du Verbe divin par le Verbe humain, poussée par ce dernier jusqu'au suicide, à force d'abnégation et d'enthousiasme , voilà l'histoire de l'Église depuis Constantin jusqu'à la Réforme.

L'immortalité du Verbe humain prouvée par des convulsions terribles, par une révolte qui a tenu du délire, par des combats gigantesques et par des douleurs semblables à celles de Prométhée, jusqu'à la venue d'un homme assez fort pour rattacher l'humanité à Dieu : voilà l'histoire de la révolution tout entière !

Foi et raison ! deux termes qu'on croit opposés

et qui sont identiques.

Autorité et liberté, deux contraires qui sont au fond la même chose, puisqu'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Religion et science, deux contradictions qui se détruisent mutuellement en tant que contradictions, et s'affirment réciproquement si on les considère comme deux affirmations fraternelles.

Voilà le problème posé et déjà résolu par l'histoire. Voilà l'énigme du sphinx expliquée par l'OEdipe des temps modernes, le génie de Napoléon.

C'est assurément un spectacle digne de toutes les sympathies du génie humain, et nous dirons plus, digne de l'admiration des esprits même les plus froids, que ce mouvement pareil, ce progrès simultané, ces tendances égales, ces chutes prévues et ces rejaillissements également infaillibles, de la sagesse divine, d'une part, épanchée dans l'humanité, et de la sagesse humaine, de l'autre, conduite par la divinité ! Fleuves échappés d'une même source, ils ne se séparent que pour mieux embrasser le monde, et quand ils se réuniront, ils entratneront tout avec eux. Cette synthèse, ce triomphe, cet entratnement, ce salut définitif du monde, toutes les âmes élevées les pressentaient : mais qui donc, avant ces grands événements qui révèlent

et font parler si haut la puissance de la magie humaine et l'intervention de Dieu dans les oeuvres de la raison, qui donc eût osé les pressentir?

Nous avons dit que la révélation avait eu pour objet l'affirmation du Verbe divin, et que l'affirmation du Verbe humain avait été le fait transcendant et providentiel de la révolution européenne commencée au xvi^e siècle.

Le divin fondateur du christianisme a été le Messie de la révélation, parce que le Verbe divin était incarné en lui, et nous considérons l'empereur comme le Messie de la révolution, parce qu'en lui le Verbe humain s'était résumé et se manifestait dans toute sa puissance.

Le Messie divin avait été envoyé au secours de l'humanité, qui périssait épuisée par la tyrannie des sens et les orgies de la chair.

Le Messie humain est venu en quelque sorte au secours de Dieu qu'outrageait le culte obscène de la raison, et au secours de l'Église menacée par les révoltes de l'esprit humain et par les saturnales de la fausse philosophie.

Depuis que la réforme et la révolution à sa suite avaient ébranlé en Europe la base de tous les pouvoirs; depuis que la négation du droit divin trans-

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 28

formait en usurpateurs presque tous les mattres du monde et livrait l'univers politique à l'athéisme ou au fétichisme des partis, un seul peuple, conservateur des doctrines d'unité et d'autorité, était devenu le peuple de Dieu en politique. Aussi, ce peuple s'agrandissait-il dans sa force d'une manière formidable, inspiré d'une pensée qui pouvait se transformer en VERBE, c'est-à-dire en parole d'action : ce peuple c'était la race vigoureuse des Slaves, et cette pensée, c'était celle de *Pierre le Grand*.

Donner une réalisation humaine à l'empire universel et spirituel du Messie, donner au christianisme son accomplissement temporel, en unissant tous les peuples en un seul corps, tel devait être désormais le rêve du génie politique transformé par l'idée chrétienne en génie social. Mais où serait la tête de ce colossal empire ? Rome avait eu à ce sujet sa pensée, Pierre le Grand avait la sienne, et Napoléon seul pouvait en concevoir une autre.

La fortune des descendants de Pierre trouvait en effet à cette époque une digue infranchissable dans les ruines du sanctuaire des papes, ruines vivantes où semblait dormir le catholicisme im-

2h DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

mortel comme le Christ dans son tombeau. Si la Russie eût été catholique après la réforme, la révolution française était étouffée dans son germe. L'empire temporel devait appartenir à celui qui relèverait l'autorité spirituelle dans son expression la plus simple et la plus absolue, parce que les faits suivent toujours les idées. L'autorité divine de Pierre l'apôtre manquait aux projets du czar Pierre. C'était une belle chance que la Russie laissait à la France. Napoléon le comprit; il releva les autels, il se fit sacrer par le successeur d'Hildebrand et d'Innocent III, et il crut dès lors à son étoile, parce que l'autorité qui vient de Dieu ne manquait plus à sa puissance.

Les hommes avaient crucifié le Messie divin, le Messie humain fut abandonné au malheur par la Providence; car du supplice de Jésus-Christ accusé par les prêtres devait naitre un sacerdoce nouveau, et du martyre de l'empereur trahi par les rois devait naitre une royauté nouvelle.

Qu'est-ce, en effet, que l'empire de Napoléon ? C'est une synthèse révolutionnaire résumant le droit de tous dans celui d'un seul. C'est la liberté

**justifiée par la puissance et par la gloire; c'est
l'autorité prouvée par des actes; c'est le despotisme**

de l'honneur substitué à celui de la crainte. Aussi, dans la tristesse de sa solitude à Sainte-Hélène, Napoléon, ayant conscience de son génie et comprenant que tout l'avenir du monde était là, eut-il des tentations de désespoir, et ne voyait-il plus d'autre alternative pour l'Europe que d'être républicaine ou cosaque avant cinquante ans.

« Nouveau Prométhée, écrivait-il quelque temps
• avant de mourir, je suis cloué à un roc et un vautour me ronge.

» Oui, j'avais dérobé le feu du ciel pour en doter la France : le feu est remonté à sa source, et me voilà !

» La gloire était pour moi ce pont que Lucifer a lancé sur le chaos pour escalader le ciel; elle réunissait au passé l'avenir, qui en est séparé par un abîme... Rien à mon fils que mon nom ! »

Jamais rien de si grand que ces quelques lignes n'est sorti de la pensée humaine : et toutes les poésies inspirées par la destinée étrange de l'Empereur sont bien pâles et bien faibles auprès de celle-là : RIEN A MON FILS QUE MON NOM. Était-ce seulement un héritage de gloire qu'il croyait transmettre, ou plutôt, dans l'intuition prophétique des mourants, comprenait-il que son nom, inséparable

de sa pensée, contenait à lui seul toute sa fortune avec les destinées du monde ?

Prétendre que l'humanité s'est trompée dans ses mouvements, qu'elle s'est fourvoyée dans ses évolutions, c'est blasphémer la Providence. Et pourtant ces mouvements et ces évolutions semblent parfois contradictoires; mais les paradoxes opposés se réfutent l'un par l'autre, et, semblables aux oscillations du pendule, qui tendent toujours, en se resserrant, vers le centre de gravité, les mouvements contraires ne sont qu'apparents, et les véritables tendances de l'humanité se retrouvent toujours sur la ligne droite du progrès. Ainsi, quand les abus du pouvoir ont produit la révolte, le monde, qui ne peut se fixer ni dans l'esclavage ni dans l'anarchie, attend l'instauration d'un nouveau pouvoir qui tiendra compte à la liberté de ses protestations et régnera pour elle.

Ce pouvoir nouveau, Paracelse nous le fait connaître dans les admirables prédictions qui sembleraient faites après coup, si un assez grand nombre de pages encore ne se rapportaient à l'avenir.

On n'élude pas plus l'avenir qu'on ne ressuscite le passé, mais on s'en tient toujours à ce qui est durable; or, cela seul est durable qui est fondé

sur la nature même des choses. L'instinct des peuples se conforme en cela même à la logique des idées, et deux fois le suffrage universel, placé entre l'obscurantisme et l'anarchie, a deviné la conciliation de l'ordre avec le progrès, et a nommé Napoléon.

On a dit que l'empereur lui-même n'avait pu concilier la liberté et l'ordre, et que, pour fonder sa puissance, il avait dû interdire aux Français l'usage de leurs droits. On a dit qu'il nous avait fait oublier la liberté à force de gloire, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on tombe dans une évidente contradiction. Pourquoi sa gloire est-elle la nôtre, si nous n'étions que ses esclaves? Ce mot de gloire a-t-il même une signification pour d'autres que pour des hommes libres? Nous avons consenti à sa discipline, et il nous menait à la victoire : l'ascendant de son génie était le nerf de sa puissance, et s'il ne permettait à personne de le contredire, il était pleinement dans son droit, puisqu'il avait raison. *L'État, c'est moi!* » avait dit Louis XIV en résumant ainsi d'un mot tout l'esprit des institutions monarchiques. « *Le peuple souverain, c'est moi!* » pouvait dire l'empereur en résumant à son tour toute la force républicaine ; et il est évident que

28 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

plus son chef avait d'autorité, plus le peuple français était libre.

Ce qui a rendu si affreuse l'agonie de Napoléon, ce n'était pas le regret du passé, on ne regrette pas la gloire qui ne saurait mourir; mais c'était l'épouvante d'emporter avec lui l'avenir du monde. « *Oh! ce n'est pas la mort, murmurait-il, c'est la vie qui me tue !* » Puis, portant la main à sa poitrine : « *Ils ont enfoncé là un couteau de boucher et ils ont brisé le fer dans la plaie !* »

Puis uu moment après, à cet instant suprême où la vie échappe, et où l'homme, illuminé déjà intérieurement de la lumière d'un autre monde, a besoin de laisser son dernier mot aux vivants comme un enseignement et un héritage, Napoléon répéta deux fois ces paroles énigmatiques : « *La tête de l'armée !* » Était-ce un dernier défi jeté au fantôme de Pierre le Grand, un cri suprême de désespoir ou une prophétie des destinées de la France ? L'humanité tout entière apparaissait-elle alors à l'empereur harmonieuse et disciplinée, marchant à la conquête du progrès, et voulait-il résumer d'un seul mot le problème des temps modernes qui doit

être prochainement résolu entre la Russie et fa
France: LA TÊTE DE L'ARMÉE!

Ce qui donne en ce moment plus de chances à la France, c'est son catholicisme et son alliance avec la papauté, cette puissance que les anarchistes nomment déchuë, et que Napoléon estimait plus forte encore qu'une année de trois cent mille hommes. Si la France, comme le voulaient des anarchistes imbéciles, se fût ligüée, en 1819, avec l'ingratitude romaine, ou avait seulement laissé restaurer le trône pontifical par l'Autriche et par la Russie, les destinées de la France finissaient, et le Génie indigné de l'empereur, passant au Nord, accomplissait au profit des Slaves le beau rêve de Pierre le Grand.

Pour les hommes qui s'imaginent l'absolu dans les extrêmes, la raison et la foi, la liberté et l'autorité, le droit et le devoir, le travail et le capital sont inconciliables. Mais l'absolu n'est pas plus admissible dans chacune des opinions séparées que l'entier n'est concevable dans chacune de ses fractions. Foi raisonnable, liberté autorisée, droit mérité par le devoir accompli, capital fils et père du travail ; voilà, comme nous l'avons déjà dit en d'autres termes, les formules de l'absolu. Et si l'on

**nous demande quel est le centre de l'antinomie,
quel est le point fixe de l'équilibre, nous avons**

80 DOGME E'r RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

déjà répondu que c'est l'essence même d'un Dieu à la fois souverainement libre et infiniment nécessaire.

Que la force centripète et la force centrifuge soient deux forces contraires, cela n'est pas à mettre en question; mais que de ces deux forces combinées résulte l'équilibre de la terre, c'est ce qu'il serait également absurde et inutile de nier.

L'accord de la Raison *avec* la Foi, de la Science avec la Religion, de la Liberté avec l'Autorité, du Verbe humain, en un mot, avec le Verbe divin, n'est pas moins évident, et nous en avons suffisamment indiqué les preuves. Mais les hommes ne considèrent jamais comme prouvées les vérités qu'ils refusent d'entendre, parce qu'elles contrarient leurs passions aveugles. A la démonstration la plus rigoureuse, ils vous répondent toujours par la difficulté même que vous venez de résoudre. Recommencez vos preuves, ils s'impatienteront, et diront que vous vous répétez.

Le Sauveur du monde avait dit que le vin nouveau ne doit pas être enfermé dans les outres usées, et qu'il ne faut pas coudre une pièce neuve à un

vieux manteau. Les hommes ne sont que les représentants des idées, et il ne faut pas s'étonner si les

erreurs incarnées repoussent la vérité avec dédain ou 'Dème avec colère. Mais le Verbe est essentiellement créateur, et, à chaque nouvelle émission de sa chaleur et de sa lumière, il fait éclore dans le monde une humanité nouvelle. L'époque du dogme obscur et de la cécité intellectuelle est passée, pourtant ne parlez pas du jeune soleil aux vieux aveugles; appelez—en au témoignage des yeux qui s'ouvrent, et attendez les clairvoyants pour expliquer les phénomènes du jour.

Dieu a créé l'humanité; mais, dans l'humanité, chaque individu est appelé à se créer lui-même comme être moral et par conséquent immortel. Revivre dans l'humanité, telle est l'espérance vague que le panthéisme et le mysticisme révolutionnaire laissent à leurs adeptes; ne jamais mourir dans son individualité intelligente et morale, telle est la prérogative que la révélation assure à chacun de ses enfants ! Laquelle de ces deux idées est la plus consolante et la plus libérale? Laquelle des deux surtout donne une base plus certaine et un but plus sublime à la moralité humaine?

Toute puissance qui ne rend pas raison d'elle-même et qui pèse sur les libertés sans leur donner de garanties, n'est qu'un pouvoir aveugle et

transitoire ; l'autorité vraie et durable est celle qui s'appuie sur la liberté, tout en lui donnant une règle et un frein. Ceci exprime l'absolu en politique.

Toute foi qui n'éclaire pas et n'agrandit pas la raison, tout dogme qui nie la vie de l'intelligence et la spontanéité du libre arbitre, constituent une superstition ; la vraie religion est celle qui se prouve par l'intelligence et se justifie par la raison, tout en les soumettant à une obéissance nécessaire. Ceci est l'indication de l'absolu en religion et en philosophie.

De l'idée que les hommes se sont faite de Dieu ont toujours procédé les notions de puissance, soit au spirituel, soit au temporel, et le mot qui exprime la Divinité ayant été de tout temps la formule de l'absolu, soit en révélation, soit en intuition naturelle, le sens qu'on attache à ce mot a toujours été l'idée dominante de toute religion et de toute philosophie, comme de toute politique et de toute morale.

Concevoir en Dieu la liberté sans nécessité, c'est rêver une toute-puissance sans raison et sans frein, c'est faire trôner dans le ciel l'idéal de la tyrannie. Telle a été, dans beaucoup d'esprits enthousiastes

et mystiques, la plus dangereuse erreur du moyen âge.

Concevoir en Dieu la nécessité sans liberté, c'est en faire une machine infinie, dont nous sommes, malheureusement pour nous, les rouages intelligents. Obéir ou être brisés, telle serait notre destinée éternelle; et nous obéirions sciemment à quelque chose qui commanderait sans savoir pourquoi : tristes voyageurs que nous serions, enfermés dans les waggons qu'une formidable locomotive entraînerait à toute vapeur sur le grand chemin de l'abîme. Cette doctrine panthéistique, matérialiste et fatale, est à la fois l'absurdité et la calamité de notre siècle.

Cette loi suprême de la liberté et de la nécessité régies et tempérées l'une par l'autre se retrouve partout et domine tous les faits où se révèle une vertu, une juste puissance ou une autorité, quelconque. Dans le monde, qu'avait tiré des ténèbres de la décadence, et que soutenait sur le chaos de la barbarie la main providentielle de Charlemagne, il y avait la papauté et l'empire, deux pouvoirs soutenus et limités l'un par l'autre. La papauté alors, dépositaire du dogme initiateur et civilisateur, représentait la liberté, qui tient les

VI DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

clefs de l'avenir; et l'empereur, armé du glaive, étendait sur les troupeaux que poussait en avant la houlette des pontifes le bras de fer de la nécessité, qui assurait et réglait la marche de l'humanité dans les voies du progrès.

Qu'on ne s'y trompe pas , le mouvement religieux de notre époque, commencé par Chateaubriand, continué par Lamennais et Lacordaire, ce mouvement n'est pas rétrograde et ne donne pas tort à l'émancipation de la conscience humaine. L'humanité s'était révoltée contre >3s excès du mysticisme, qui , en affirmant la liberté absolue de Dieu sans admettre en lui aucune nécessité, anéantissait la justice éternelle et absorbait la personnalité de l'homme dans l'obéissance passive : le Verbe humain, en effet, ne pouvait pas se laisser dévorer ainsi; mais les passions aveugles essayèrent de pousser la protestation dans l'extrémité contraire, en lui faisant proclamer la souveraineté unique et absolue de l'individualisme humain. On se souvient du culte de la Raison inauguré à Notre-Dame, et des hommes de septembre maudissant la Saint-Barthélemy. Ces excès produisirent vite

la lassitude et le dégoût; mais l'humanité ne re-
ponça pas pour cela à ce qui avait rendu sa pro-

testation nécessaire. Chateaubriand vint alors dés-abuser les esprits qu'on avait égarés en calomniant l'Église. Il fit aimer la religion en la montrant humaine et raisonnable; le monde avait besoin de se réconcilier avec son Sauveur, mais c'est en le reconnaissant pour être véritablement homme, qu'on se disposait à l'adorer de nouveau comme le vrai Dieu.

Ce que l'on demande aujourd'hui au prêtre, c'est surtout la charité, cette sublime expression de *l'humanité divine*. La religion ne se contente plus d'offrir à l'âme les consolations de l'autre vie, elle se sent appelée à secourir dans celle-ci les douleurs du pauvre, à l'instruire, à le protéger et à le diriger dans son travail. La science économique vient au-devant d'elle dans cette oeuvre de régénération. Tout cela peut-être se fait lentement, mais enfin le mouvement s'opère, et l'Église, secondée par le pouvoir temporel, ne saurait manquer de retrouver bientôt toute son influence d'autrefois pour prêcher au monde le christianisme accompli dans la synthèse messianique. Si l'Église avait réellement nié le Verbe humain, si elle était l'ennemie naturelle, par conséquent, de toute liberté et de progrès, nous la regarderions comme morte, et nous

penserions, qu'il en sera d'elle comme de la synagogue judaïque; mais, encore une fois, cela n'est pas et ne saurait être. L'Église, qui, dans sa constitution, réfléchit l'image de Dieu, porte en elle aussi la double loi de liberté et d'autorité contenues, réglées et tempérées l'une par l'autre. En effet, l'Église, tout en maintenant l'intégrité et la stabilité du dogme, lui a donné, de concile en concile, de superbes développements. Aussi, parmi les hérétiques et les dissidents, pendant que les uns accusaient l'orthodoxie d'immobilisme, d'autres lui reprochaient sans cesse des innovations; tous les sectaires, pour se séparer de la commune ecclésiastique, ont prétexté le désir de retourner aux croyances et aux pratiques de l'Église primitive.

Si l'on eût parlé aux catholiques du xve siècle ou aux philosophes du xvnie d'un accord nécessaire entre la liberté de conscience et l'autorité religieuse, entre la raison et la foi, on eût indigné les uns et fait rire amèrement les autres. Parler de paix et d'alliance au milieu d'une bataille, c'est, en effet, prendre assez mal son temps et vouloir perdre ses paroles.

Les doctrines dont nous nous faisons l'interprète, parce que nous les considérons comme l'expression

la plus avancée des tendances de l'intelligence humaine à l'époque où nous vivons, ces doctrines, pressenties depuis quelques années par un petit nombre d'esprits d'élite, peuvent être émises aujourd'hui avec espoir de les voir accueillies; mais, il y a quelques mois à peine, elles n'eussent trouvé nulle part ni une attention complaisante, ni une tribune ni un écho.

C'est qu'alors les partis extrêmes n'avaient pas encore été contraints d'abdiquer leurs prétentions devant la toute-puissance des événements providentiels, et l'on pouvait difficilement rester neutre au milieu de leur guerre acharnée ; toute concession de l'un à l'autre était alors considérée comme une véritable trahison , et les hommes qui n'abandonnent jamais la justice, étant contraints de la chercher séparément et successivement dans les deux causes séparées, devenaient suspects à tout le monde, comme des renégats ou des transfuges. Avoir des convictions assez énergiques pour préférer alors son indépendance consciencieuse aux encouragements des coteries, c'était se condamner à une solitude qui n'était pas sans appréhensions et sans angoisses. Demeurer isolé entre deux armées qui s'attaquent, n'est-ce pas être exposé à tous les

coups ? Passer de l'une à l'autre, n'est-ce pas vouloir se faire proscrire dans toutes les deux ? En choisir une au hasard, n'est-ce pas trahir l'autre ?

Ce sont ces alternatives cruelles qui ont poussé des hommes comme M. de Lamennais de l'ultramontanisme au jacobinisme, sans leur laisser trouver nulle part ni certitude ni repos. L'illustre auteur des *Paroles d'un croyant*, épouvanté de voir se dresser devant lui l'anarchie et le néant sous le masque du socialisme, et ne trouvant dans son génie irrité aucune justification de l'antinomie qui le blessait, n'a-t-il pas reculé jusqu'à Zoroastre, et n'a-t-il pas cherché dans les dogmes désolants du manichéisme une explication quelconque de la guerre éternelle des Amchaspands et des Darvands ?

Mais les quatre années qui viennent de s'écouler ont été pleines, pour le monde, d'enseignements et de révélations immenses. La révolution s'est expliquée et justifiée une seconde fois par la création d'une autorité absolue, et nous comprenons maintenant que le dualisme constitutionnel n'était autre chose que le manichéisme en politique. Pour concilier la liberté et le pouvoir, il faut en effet les appuyer l'un sur l'autre, et non les opposer l'un à l'autre.

La souveraineté absolue fondée sur le suffrage universel, telle est désormais la notion unique de l'autorité véritable, en religion comme en politique. Ainsi seront constitués les gouvernements de *droit humain*, seconde forme du *droit divin*, qui est imprescriptible dans l'humanité.

C'est par l'intelligence du vrai et la pratique raisonnée du bien que s'affranchissent non-seulement les individus, mais les peuples. Sur des hommes dont l'Aine est libre, la tyrannie matérielle est impraticable; mais aussi la liberté extérieure des hommes et des multitudes, qui sont intérieurement asservis à des préjugés ou à des vices, n'est qu'une multiplication et une complication de tyrannie. Quand la majorité des hommes inintelligents est mattresse , la minorité des sages est esclave.

Aussi faut-il soigneusement distinguer le droit du fait et le principe de ses applications dans la politique de l'Église.

Son travail a toujours été de soumettre les fatalités de la chair à la providence de l'esprit; c'est au nom de la liberté' morale qu'elle oppose une digue à la spontanéité aveugle des tendances physiques; et si, de nos jours, elle ne s'est pas montrée

GO DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

sympathique au mouvement révolutionnaire, c'est qu'elle sentait d'une manière suréminente et infaillible que là n'était pas la véritable liberté.

Ce sont les abus possibles de la liberté qui rendent l'autorité nécessaire; et l'autorité n'a d'autre mission dans l'Église et dans l'État que de protéger la liberté réglée de tous contre la liberté dérégulée de quelques-uns. Plus l'autorité est forte, plus sa protection est puissante. Voilà pourquoi l'infaillibilité a été nécessaire à l'Église; voilà pourquoi aussi toujours, dans un État bien gouverné, force doit rester à la loi. L'idée de liberté et celle d'autorité sont donc indissolublement unies et s'appuient uniquement l'une sur l'autre.

La tyrannie dans l'ancien monde n'était que la liberté absolue de quelques-uns au préjudice de la liberté de tous. L'Évangile, en imposant des devoirs aux rois comme aux peuples a rendu, aux uns l'autorité qui leur manquait, et a garanti aux autres une liberté fondée sur des droits nouveaux, avec la certitude d'un progrès réel et d'un perfectionnement possible à tous.

Si l'intelligence humaine n'était pas perfectible,

à quoi servirait, je vous prie, l'enseignement permanent de la Providence, et pourquoi la révélation

se serait-elle manifestée sous des formes successives et successivement plus parfaites ? La nature nous montre le progrès dans la constitution de tous les êtres et n'accomplit que lentement ses chefs-d'oeuvre. Le mouvement est partout le signe de la vie, et même lorsqu'il paraît s'accomplir en parcourant un cercle, dans ce cercle, du moins, il va toujours en avant, et ne donne jamais, en revenant sur lui-même, un démenti à la main qui l'imprime :

La loi du mouvement, si elle n'était point réglée par la Providence dans le ciel et par l'autorité sur la terre, serait une loi de destruction et de mort, parce que ce serait une loi de désordre; mais, d'un autre côté, si la résistance qui règle le mouvement arrive à le paralyser et à vouloir l'arrêter, de deux choses l'une : ou le mouvement brisera la résistance et détruira l'autorité, ou l'autorité anéantira le mouvement et se suicidera ainsi en détruisant sa propre force et sa propre vie.

C'est ainsi que le judaïsme s'est renversé lui-même en voulant s'opposer à l'éclosion du christianisme, qui était la conséquence naturelle et le développement nécessaire des dogmes de Moïse et des promesses des prophètes.

La catholicisme n'imitera pas le judaïsme et ne

s'opposera pas à la grande synthèse messianique, parce que l'Église catholique porte dans son nom même une promesse d'universalité, qui assigne d'avance son vrai nom à l'Église de l'avenir. Rome et Constantinople ne se disputeront pas une seconde fois l'empire du monde : où se manifesterà le Verbe, là sera le pontife du Verbe: Le siège que reconnaîtra l'obéissance du monde sera celui du successeur de Jésus—Christ; et tout chef d'un petit nombre de dissidents, quels que puissent être d'ailleurs ses prétextes et ses prétendus titres, ne sera plus devant le suffrage universel des nations qu'un antipape et un sectaire.

La réunion des deux Églises grecque et romaine est donc la grande révolution tout à la fois religieuse et civile qui doit tôt ou tard changer la face du monde; et cette révolution ne saurait manquer d'être le résultat du développement et de la propagation des doctrines kabbalistiques dans l'Église et dans la société.

En vain nous dirait-on que l'Église se croit parfaite, et affecterait-on de craindre qu'elle ne refuse d'admettre la loi du progrès. Nous avons déjà répondu à cette crainte par un passage décisif de Vincent de Lérins; mais la question est assez im-

portante pour que nous ajoutions ici encore quelques fortes autorités.

Un savant pasteur anglais, récemment converti au catholicisme, le docteur John Newman, a publié dans ces derniers temps un ouvrage qui a obtenu la haute approbation de l'autorité ecclésiastique, et dans lequel il prouve que le développement du dogme, et par conséquent celui de l'intelligence humaine, a été l'oeuvre spéciale du catholicisme, considéré comme principe initiateur et conservateur, dans l'explication et l'application de ces théorèmes divins qui sont la lettre du dogme. Avant de prouver sa thèse, il établit victorieusement l'existence du progrès naturel en toutes choses, mais plus particulièrement dans la révélation. Voici en quels termes il s'exprime :

« D'après l'histoire de toutes les sectes et de tous les partis en religion, et d'après l'analogie et l'exemple de l'Écriture , nous pouvons conclure raisonnablement que la doctrine chrétienne admet des développements formels, légitimes, réels, des développements prévus par son divin auteur.

» L'analogie générale du monde physique et moral confirme cette conclusion : « Tout le monde » naturel, et son gouvernement, dit Butler, est un

- » plan ou un système, non un système fixe, mais
- » progressif, un plan dans lequel l'essai de divers
- moyens a lieu longtemps avant que les fins pro-

- » posées puissent être atteintes. Le changement des
- saisons, la culture des fruits de la terre, l'histoire

- » même d'une fleur en est une preuve; et il en est
- » ainsi de la vie humaine. Ainsi les végétaux et les
- » animaux, quoique formés nécessairement en une
- » fois, grandissent cependant par degrés pour
- » arriver à la maturité. Et ainsi les agents raison-
- » nables qui animent les corps sont naturellement
- » portés vers le caractère qui leur est propre par
- l'acquisition graduelle de connaissances et d'ex-

» périence, et par une longue suite d'actions. »

» Notre existence n'est pas seulement successive, comme elle doit l'être de toute nécessité, mais un état de notre être est désigné par le Créateur pour servir de préparation à un autre état et de transition à celui qui lui succède. Ainsi l'adolescence vient après l'enfance, la jeunesse après l'adolescence et l'âge mûr après la jeunesse. Les hommes, dans leur impatience, veulent tout précipiter. Mais l'auteur de la nature semble n'opérer que d'après

une longue délibération, et arrive à ses fins par
des progrès successivement et lentement accom-

plis... Dieu opère de la même manière dans le cours de sa providence naturelle et dans la manifestation religieuse, faisant succéder une chose à une autre, puis, une autre encore à celle-ci, et continuant toujours, par une série progressive de moyens qui s'étendent au delà et en deçà de notre vue bornée. La loi nouvelle du christianisme nous est représentée dans celle de la nature. »

« Dans une de ses paraboles », remarque ailleurs le docteur Newman, « Notre-Seigneur compare le royaume du ciel à un grain de sénevè qu'un homme prend et sème dans son champ. Cette graine est, à la vérité, la plus petite de toutes les graines; mais, quand elle a crû, elle est la plus grande des plantes et devient un arbre; et, comme le dit saint Marc, « cet arbre pousse des branches sur les-

» quelles les oiseaux du ciel viennent se reposer. »

Et ensuite, dans le même chapitre de saint Marc :

« Le royaume de Dieu est semblable à un homme

» qui jette de la semence en terre. Qu'il dorme ou

» qu'il se lève, nuit et jour la semence germe et

» croît sans qu'il sache comment, car la terre pro-

» duit son fruit d'elle-même. » Ici il est question

d'un élément intime de la vie, soit principe, soit doctrine, plutôt que d'aucune manifestation

extérieure; et il est à observer que, selon l'esprit du texte, le caractère *spontané* aussi bien que *graduel* appartient à la croissance. Cette description du progrès correspond à ce qui a déjà été observé par rapport au développement ; c'est-à-dire qu'il n'est le résultat ni de la volonté, ni de la résolution, ni d'une exaltation factice, ni du mécanisme de la raison, ni même d'une plus grande subtilité de l'intelligence, mais qu'il agit par sa force native, dont l'expansion et l'effet ont lieu dans un moment déterminé. Sans doute que la réflexion, jusqu'à un certain point, le régit et le modifie en l'appropriant au génie particulier des personnes, mais toujours selon le premier développement moral de l'esprit lui-même. »

Il est impossible d'indiquer plus clairement l'existence des deux lois qui se complètent l'une l'autre, bien qu'opposées en apparence, de la nécessité providentielle et de la liberté humaine. Pour les hommes, la nature elle-même est cette nécessité qui contient et féconde les élans de leur Verbe créateur; Verbe qui constitue dans l'homme la ressemblance de Dieu, et qu'on appelle la liberté !

La tactique des hérésiarques et des matérialistes a été de tout temps d'abuser des mots pour per-

vertir les choses ; puis d'accuser l'autorité d'apostasie, lorsqu'elle vengeait, en les condamnant eux-mêmes, les vérités mal interprétées par eux et qui leur servaient d'enseignes.

Vous appelez liberté la plus condamnable licence, vous appelez progrès un mouvement tumultueux et subversif, l'Église vous désavoue, et vous l'accusez avec amertume d'être l'ennemie du progrès et de la liberté ! Elle n'est ennemie que du mensonge, et vous le savez bien. Et c'est pourquoi, voulant persévérer dans votre guerre contre elle, il faut bien toujours que vous Mentiez : autrement, vous seriez d'accord avec elle, et il faudrait, bon gré, mal gré, que vous subissiez sa puissance.

Voilà ce qu'on peut dire, au nom de l'Église, à ses adversaires de mauvaise foi. Mais nous avons à répondre ici à des objections plus sérieuses. Des catholiques sincères, mais peu éclairés, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit des décisions pontificales, nous diront peut-être que, dans ses encycliques au sujet des doctrines de l'abbé de Lamennais, Rome a formellement condamné les idées de liberté et de progrès.

Nous répondrons par les termes mêmes de la **première encyclique** : **Le pape condamne ceux qui,**

It8 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

pour *régénérer* l'Église veulent la *rendre tout humaine, de divine quelle est* dans son autorité et dans son principe.

Donc ce que le juge condamne, ce n'est pas *l'affirmation du Verbe humain, mais la négation du Verbe divin*. L'Église est donc ici dans son droit et dans son devoir. Rome a vu le principe de son autorité spirituelle attaqué par les oeuvres de l'illustre écrivain, et la preuve qu'elle ne se trompait pas, et que M. de Lamennais ne croyait déjà plus à cette toute-puissance morale dont il avait été naguère le plus zélé et le plus puissant défenseur, c'est qu'il ne s'est pas soumis à ses décisions et qu'il a passé outre, enjambant d'un seul pas rétrograde, l'Église, le christianisme et la civilisation tout entière.

Quant à la liberté que l'Église réprouve, c'est celle qui a voulu détrôner Pie IX, et qui a conduit l'Europe au bord de l'abîme. Mais que peut-il y avoir de commun entre la liberté des enfants de Dieu et celle des enfants de Caïn ?

Nous ne croyons donc pas, encore une fois, que l'Église romaine laisse prendre à l'Église d'Orient l'initiative du mouvement régénéra-

teur. L'immobilité de la barque de Pierre, au milieu du va- et- vient des vagues révolutionnaires,

n'est qu'une protestation divine en faveur du véritable progrès.

Tout ce qui s'accomplit hors de l'autorité s'accomplit hors de la nature, qui est la loi positive de l'autorité éternelle. L'idéal humain peut donc suivre deux voies opposées : ou dévancer la science par l'intuition qu'elle doit justifier plus tard, ou s'écarter de la science par l'hallucination qu'elle condamne. Les amis du désordre, les âmes captives de l'égoïsme brutal, craignant le joug de la science et la discipline de la raison, prennent toujours l'hallucination pour guide. Le paganisme a eu ses faux mystiques, et c'est ainsi que le dogme philosophique des anciens Hellènes s'est changé en idolâtrie; le christianisme a été aussi affligé à son tour de la même plaie, et un ascétisme inhumain, entraînant après lui comme réaction le quiétisme le plus immoral, a fait calomnier la piété véritable et a éloigné bien des âmes des pratiques de la religion.

Un des plus remarquables fantaisistes de notre temps, le paradoxal P.-J. Proudhon, ayant un jour à contrarier M. de Lamartine qui était alors au pouvoir, lança contre les poètes une de ces cyniques et éloquents diatribes qu'il sait si bien faire.

5() DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

-Nous n'avons pas sous les yeux cette page emportée comme tant d'autres par le tourbillon révolutionnaire, mais nous nous rappelons avec quelle verve le trop célèbre rêveur déclamaient contre la poésie et contre les rêves ; il était effrayant de vérité lorsqu'il représentait l'État chancelant et dévoyé, prêt à trébucher dans le sang à la suite de quelque joueur de guitare que l'extase de sa propre musique empêchera d'entendre les imprécations, les sanglots et les râles ! Voilà, s'écriait-il, ce que c'est que le gouvernement des poètes ! Puis, s'échauffant pour son idée, comme c'est l'ordinaire, il arrivait à conclure que Néron était l'incarnation la plus complète de la poésie élevée sur le trône du monde. Brûler Rome aux sons de la lyre et dramatiser ainsi la grande poésie de Virgile, n'était-ce pas une colossale et impériale et poétique fantaisie ? A la ville des Césars qu'il sacrifiait ainsi comme un décor à la mise en scène de ses vers, Néron voulait substituer une Rome nouvelle, toute dorée et construite d'un seul palais Oh ! si la grandeur de l'audace et la témérité des rêves font le sublime en poésie, Néron était, en effet, un grand poète ! Mais ce n'est ni M. Proudhon, ni aucun des chefs du socialisme moderne, qui ont le droit de l'en **blâmer**.

Néron

représente pour nous la personnification la plus complète de l'idéalisme sans autorité et de la licence du pouvoir : c'est *l'anarchie* de M. Proudhon résumée en un seul homme et placée sur le trône de l'univers; c'est *l'absolu des matérialistes* en voluptés, en audace, en énergie et en puissance. Jamais nature plus désordonnée n'effraya le monde de ses écarts; et voilà ce que les révolutionnaires de l'école de M. Proudhon entendent par *de la poésie*; mais nous ne pensons pas comme eux.

Être poète, c'est créer; ce n'est pas rêver ni mentir. Dieu a été poète lorsqu'il a fait le monde, et son immortelle épopée est écrite avec des étoiles. Les sciences ont reçu de lui les secrets de la poésie, parce que les clefs de l'harmonie ont été remises entre leurs mains. Les nombres sont poètes, car ils chantent avec ces notes toujours justes, qui donnaient des ravissements au génie de Pythagore. La poésie qui n'accepte pas le monde tel que Dieu l'a fait, et qui cherche à en inventer un autre, n'est que le délire des esprits des ténèbres : c'est celle-là qui aime le mystère et qui nie les progrès de l'intelligence humaine. A celle-là donc les enchantements de l'ignorance et les faux mirages de la

52 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

théurgie 1 A celle-là le despotisme de la matière et les caprices des passions ! A la poésie anarchique, en un mot, les tentatives toujours vaines, les espérances toujours déçues, le vautour et la rage impuissante de Prométhée, tandis que la poésie soumise à l'ordre, qui lui garantit une liberté inviolable, cueillera les fleurs de la science, traduira l'harmonie des nombres, interprétera la prière universelle et marchera tantôt devant la science, tantôt sur ses traces, mais toujours près d'elle, dans la lumière vivante du Verbe et dans la voie assurée du progrès !

Cet avenir prochain du christianisme retrempé à la source de toute révélation, c'est-à-dire dans les fortes vérités du magisme et de la cabale, a été pressenti par un grand poète polonais, Adam Mickiewisch, qui a créé pour cette doctrine un nom nouveau, et l'a nommée le *Messianisme*.

Ce nom nous plaît et nous l'adoptons avec plaisir, pourvu qu'il ne représente pas l'idée d'une secte nouvelle. Le monde est las de morcellements et de divisions, et tend de toutes ses forces à l'unité. Aussi ne sommes-nous pas de ceux qui se disent catholiques et non romains; ce qui constitue un contre-sens

des plus ridicules. **Catholique veut dire universel,**

or l'universalité n'est-elle donc pas nécessairement romaine, puisque Rome est dans l'univers?

Le xvme siècle a vu les abus de la religion, mais il a méconnu la force de cette même religion, parce qu'il n'en devinait pas le secret. La haute magie échappe à l'incrédulité et à l'ignorance parce qu'elle s'appuie également et sur la science et sur la foi.

L'homme est le thaumaturge de la terre, et par son verbe, c'est—à-dire par sa parole intelligente, il dispose des forces fatales. Il rayonne et attire comme les astres; il peut guérir par un attouchement, par un signe, par un acte de sa volonté. Voilà ce que Mesmer, avant nous, était venu révéler au monde; voilà ce secret terrible qu'on enfouissait avec tant de soin dans les ombres des anciens sanctuaires. Que peuvent prouver maintenant les prétendus miracles de l'homme, sinon l'énergie de sa volonté et la puissance de son magnétisme? C'est donc maintenant qu'on peut dire avec vérité que Dieu seul est Dieu, car les hommes de prestige ne se feront plus' adorer. D'ailleurs, la synthèse de tous les dogmes nous ramène à un seul symbolisme, qui est celui de la cabale et des mages. Les trois mystères et les quatre vertus

5/1. DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

réalisent le triangle et le carré magique. Les sept sacrements manifestent les puissances des sept génies ou des sept anges, qui, suivant le texte de *l'Apocalypse*, se tiennent toujours devant le trône de Dieu. Nous comprenons maintenant les mathématiques sacrées qui multiplient soixante et douze fois le divin tétragramme pour former les empreintes des trente-six talismans de Salomon, Ramenés par des études profondes à l'antique théologie d'Israël, nous nous inclinons devant les hautes vérités de la cabale, et nous espérons que les sages Israélites, à leur tour, reconnaîtront qu'ils n'étaient séparés de nous que par des mots mal entendus. Israël a emporté d'Égypte les secrets du sphinx; mais il a méconnu la croix qui, dans les symboles primitifs de l'Égypte magique, était déjà la clef du ciel. Il ne tardera pas à la comprendre, car déjà il a ouvert son cœur à la charité. Le cri d'angoisse des chrétiens de Syrie a ému les enfants de Moïse, et pendant qu'Abd-el-Kader protégeait nos malheureux frères en Orient et les défendait au péril de sa vie, une souscription s'ouvrait à Paris par les soins de l'avocat israélite Crémieux.

La grande énigme des siècles anciens, le sphinx,
après avoir fait le tour du monde sans trouver de

repos, s'est arrêté au pied de la croix, cette autre grande énigme; et depuis dix-huit siècles et demi, il la contemple et la inédite.

Qu'est—ce que l'homme? demande le sphinx à la croix, et la croix répond au sphinx en lui demandant : Qu'est-ce que Dieu ?

Déjà dix-huit fois le vieil Àasw érus a dit aussi le tour du globe; et à la fin de tous les siècles, et au commencement de toutes les générations, il passe près de la croix muette et devant le sphinx immobile et silencieux.

Quand il sera las de marcher toujours sans arriver jamais, c'est là qu'il se reposera, et alors le sphinx et la croix parleront tour à tour pour le consoler.

Je suis le résumé de la sagesse antique, dira le sphinx; je suis la synthèse de l'homme. J'ai un front qui pense et des mamelles qui se gonflent d'amour; j'ai des griffes de lion pour la lutte, des flancs de taureau pour le travail et des ailes d'aigle pour monter vers la lumière..Je n'ai été compris • dans les temps anciens que par l'aveugle volontaire de Thèbes, ce grand symbole de la mystérieuse expiation qui devait initier l'humanité à l'éternelle justice; mais maintenant l'homme n'est plus l'en-

56 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

faut maudit qu'un crime originel fait exposer à la mort sur le Cythéron ; le père est venu expier à son tour le supplice de son fils; l'ombre de Laius a gémi des tourments d'OEdeipe ; le ciel a expliqué au monde mon énigme sur cette croix. C'est pourquoi je me tais en attendant qu'elle-même s'explique au monde: repose-toi, Aaswérus, car c'est ici le terme de ton douloureux voyage.

— Je suis la clef de la sagesse à venir, dira la croix; je suis le signe glorieux du *stauros* que Dieu a fixé aux quatre points cardinaux du ciel, pour servir de double pivot à l'univers.

J'ai expliqué sur la terre l'énigme du sphinx, en donnant aux hommes la raison de la douleur; j'ai consommé le symbolisme religieux en réalisant le sacrifice. Je suis l'échelle sanglante par où l'humanité monte vers Dieu et par où Dieu descend vers les hommes. Je suis l'arbre du sang, et mes racines le boivent par toute la terre, afin qu'il ne soit pas perdu, mais qu'il forme sur mes branches des fruits de dévouement et d'amour. Je suis le signe de la gloire, parce que j'ai révélé l'honneur; et les princes de la terre m'attachent sur la poitrine

des braves. Un d'entre eux m'a donné une cinquième branche pour faire de moi une étoile; mais

je m'appelle toujours la croix. Peut-être celui qui fut le martyr de la gloire prévoyait-il son sacrifice, et voulait-il, en ajoutant une branche à la croix, préparer un chevet à sa propre tête à côté de celle du Christ. J'étends mes bras également à droite et à gauche, et j'ai également répandu les bénédictions de Dieu sur Madeleine et sur Marie; j'offre le salut aux pécheurs, et aux justes la grâce nouvelle; j'attends Caïn et Abel pour les réconcilier et les unir. Je dois servir de point de ralliement aux peuples, et je dois présider au dernier jugement des rois; je suis l'abrégé de la loi, car je porte écrit sur mes branches : Foi, espérance et charité. Je suis le résumé de la science, parce que j'explique la vie humaine et la pensée de Dieu. Ne tremble pas, Aaswérus, et ne redoute plus mon ombre; le crime de ton peuple est devenu celui de l'univers, car les chrétiens aussi ont crucifié leur Sauveur; ils l'ont crucifié en foulant aux pieds sa doctrine de communion, ils l'ont crucifié en la personne des pauvres, ils l'ont crucifié en te maudissant toi-même et en proscrivant ton exil; mais le crime de tous les hommes les enveloppe tous dans le même pardon; et toi, le Caïn humanitaire, toi, rainé de ceux que doit racheter la croix, viens te

reposer sous l'un de ses bras encore teint du sang rédempteur! Après toi viendra le fils de la seconde synagogue, le pontife de la loi nouvelle, le successeur de Pierre; lorsque les nations l'auront proscrit comme toi, lorsqu'il n'y aura plus d'autre couronne que celle du martyr, et lorsque la persécution l'aura rendu soumis et doux comme le juste Abel, alors reviendra Marie, la femme régénérée, la mère de Dieu et des hommes; et elle réconciliera le Juif errant avec le dernier des papes, puis elle recommencera la conquête du monde pour le rendre à ses deux enfants. L'amour régénéra les sciences, la raison justifiera la foi. Alors je redeviendrai l'arbre du paradis terrestre, l'arbre de la science *du* bien et du mal, l'arbre de la liberté humaine. Mes immenses rameaux ombrageront le monde entier, et les populations fatiguées se délasseront sous ton ombre; mes fruits seront la nourriture des forts et le lait des petits enfants; et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire ceux qui passent en chantant, portés sur les ailes de l'inspiration sacrée, ceux-là se reposeront sur mes branches toujours vertes et chargées de fruits. Repose-toi donc, Aaswérus, dans l'espérance de ce bel avenir; **car c'est ici le terme de ton douloureux voyage.**

Alors le Juif errant, secouant la poussière de ses pieds endoloris, dira au sphinx : Je te connais depuis longtemps! — Ézéchiël te voyait autrefois attelé à ce chariot mystérieux qui représente l'univers et dont les roues étoilées tournent les unes dans les autres; j'ai accompli une seconde fois les destinées errantes de l'orphelin du Cythéron ; comme lui, j'ai tué mon père sans le connaître ; lorsque le déicide s'est accompli , et lorsque j'ai appelé sur moi la vengeance de son sang, je me suis condamné moi-même à l'aveuglement et à l'exil. Je te fuyais et je te cherchais toujours, car tu étais la première cause de mes douleurs. Mais tu voyageais péniblement comme moi, et par des chemins différents, nous devons arriver ensemble; béni sois-tu, ô génie des anciens âges ! de m'avoir ramené au pied de la croix !

Puis, s'adressant à la croix elle même, Aaswérus dira en essuyant sa dernière larme : Depuis dix-huit siècles, je te connais, car je t'ai vue portée par le Christ qui succombait sous ce fardeau. J'ai branlé la tête et je t'ai blasphémée alors, parce que je n'avais pas encore été initié à la malédiction; il fallait à ma religion l'anathème du monde pour lui **faire comprendre la divinité du maudit; c'est**

60 DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

pourquoi j'ai souffert avec courage mes dix-huit siècles d'expiation, vivant et souffrant toujours au milieu des générations qui mouraient autour de moi, assistant à l'agonie des empires, et traversant toutes les ruines en regardant toujours avec anxiété si tu n'étais pas renversée; et après toutes les convulsions du monde, je te voyais toujours debout ! Mais je ne m'approchais pas de toi, parce que les grands du monde t'avaient profanée encore, et avaient fait de toi le gibet de la Liberté sainte ! Je ne m'approchais pas de toi, parce que l'inquisition avait livré mes frères au bûcher en présence de ton image; je ne m'approchais pas de toi, parce que tu ne parlais pas, tandis que les faux ministres du ciel parlaient, en ton nom, de damnation et de vengeances; et moi, je ne pouvais entendre que des paroles de miséricorde et d'union ! Aussi, dès que ta voix est parvenue à mon oreille, j'ai senti mon cœur changé et ma conscience s'est calmée ! Bénie soit l'heure salutaire qui m'a ramené au pied de la croix !

Alors une porte s'ouvrira dans le ciel et la montagne du Golgotha en sera le seuil, et devant cette

porte, l'humanité verra avec étonnement la croix
rayonnante gardée par le Juif errant qui aura

déposé à ses pieds son bâton de voyage, et par le sphinx qui étendra ses ailes et aura les yeux brillants d'espérance comme s'il allait prendre un nouvel essor et se transfigurer!

Et le sphinx répondra à la question de la croix en disant : Dieu est celui qui triomphe du mal par l'épreuve de ses enfants, celui qui permet la douleur, parce qu'il en possède en lui le remède éternel; Dieu est celui qui est, et devant qui le mal n'est pas.

Et la croix répondra à l'énigme du sphinx : L'homme est le fils de Dieu qui s'immortalise en mourant, et qui s'affranchit, par un amour intelligent et victorieux, du temps et de la mort; l'homme est celui qui doit aimer pour vivre, et qui ne peut aimer sans être libre; l'homme est le fils de Dieu et de la Liberté!

Résumons ici notre pensée. L'homme, sorti des
 • mains de Dieu, est esclave de ses besoins et de son ignorance; il doit s'affranchir par l'étude et le travail. La toute-puissance relative de la volonté, confirmée par le Verbe, rend seule les hommes vraiment libres, et c'est à la science des anciens mages qu'il faut demander les secrets de l'émancipation et des forces vives de la volonté.

62 DOGME ET RITUEL DE LA UAITTE MAGIE.

Nous rapportons aux pieds de l'enfant de Beth-léem l'or, l'encens et la myrrhe des anciens mages, maintenant que les rois de la terre semblent le renvoyer dans la crèche. Que les pontifes soient pauvres, mais qu'ils prennent d'une main le sceptre de la science, le sceptre royal de Salomon, et de l'autre la houlette de la charité, la houlette du bon Pasteur; et ils commenceront seulement alors à être vraiment rois dans ce monde et dans l'autre !

INTRODUCTION.

A travers le voile de toutes les allégories hiératiques et mystiques des anciens dogmes, à travers les ténèbres et les épreuves bizarres de toutes les initiations, sous le sceau de toutes les écritures sacrées, dans les ruines de Ninive ou de Thèbes, sur les pierres rongées des anciens temples et sur la face noircie des sphinx de l'Assyrie ou de l'Égypte, dans les peintures monstrueuses ou merveilleuses qui traduisent pour les croyants de l'Inde les pages sacrées des Vedas, dans les emblèmes étranges de nos vieux livres d'alchimie, dans les cérémonies de réception pratiquées par toutes les sociétés mystérieuses, on retrouve les traces d'une doctrine partout la même et partout soigneusement cachée. La philosophie occulte semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, le levier . secret de toutes les forces intellectuelles, la clef de

64 DOGME. DE LA HAUTE MAGIE.

toutes les obscurités divines, et la reine absolue de la société, dans les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois.

Elle avait régné en Perse avec les mages, qui périrent un jour, comme périssement les maîtres du monde, pour avoir abusé de leur puissance ; elle avait doté l'Inde des plus merveilleuses traditions et d'un luxe incroyable de poésie, de grâce et de terreur dans ses emblèmes; elle avait civilisé la Grèce aux sons de la lyre d'Orphée; elle cachait les principes de toutes les sciences et de tous les progrès de l'esprit humain dans les calculs audacieux de Pythagore ; la fable était pleine de ses miracles, et l'histoire , lorsqu'elle entreprenait de juger cette puissance inconnue, se confondait avec la fable ; elle ébranlait ou affermissait les empires par ses oracles, faisait pâlir les tyrans sur leur trône et dominait tous les esprits par la curiosité ou par la crainte. A cette science, disait la foule, rien n'est impossible: elle commande aux éléments, sait le langage des astres et dirige la marche des étoiles ; la lune, à sa voix, tombe toute sanglante du ciel; les morts se dressent dans leur tombe et articulent **en paroles fatales le vent de la nuit qui siffle dans**

INTRODUCTION. 65

leur crâne. Maîtresse de l'amour ou de la haine, la science peut donner à son gré aux coeurs humains le paradis ou l'enfer ; elle dispose à loisir de toutes les formes et distribue comme il lui plaît soit la beauté, soit la laideur; elle change tour à tour, avec la baguette de Circé, les hommes en brutes et les animaux en hommes; elle dispose même de la vie ou de la mort, et peut conférer à ses adeptes la richesse par la transmutation des métaux, et l'immortalité par sa quintessence et son elixir composé d'or et de lumière ! Voilà ce qu'avait été la magie depuis Zoroastre jusqu'à Manès, depuis Orphée jusqu'à Apollonius de Thyane , lorsque le christianisme positif, triomphant enfin des beaux rêves et des gigantesques aspirations de l'école d'Alexandrie, osa foudroyer publiquement cette philosophie de ses anathèmes, et la réduisit ainsi à être plus occulte et plus mystérieuse que jamais.

D'ailleurs, il courait sur le compte des initiés ou des adeptes des bruits étranges et alarmants; ces hommes étaient partout environnés d'une influence fatale : ils tuaient ou rendaient fous ceux qui se

laissaient entraîner par leur douceuse éloquence
ou par le prestige de leur'savoir. Les femmes qu'ils

06 DOGME Dtt LA HAUTE MAGIE.

aimaient devenaient des Stryges, leurs enfants disparaissaient dans leurs convecticules noctqmes, et l'on parlait tout bas eu frissonnant de sanglantes orgies et d'abominables festins. On avait trouvé des ossements. dans les souterrains des anciens temples, on avait entendu des hurlements pendant la nuit; les moissons dépérissaient et les troupeaux devenaient languissants quand le magicien avait passé. Des maladies qui défiaient l'art de la médecine faisaient parfois leur apparition dans le monde, et c'était toujours, disait-on, sous les regards venimeux des adeptes. Enfin, un cri universel de réprobation s'éleva contre la magie, dont le nom seul devint un crime, et la haine du vulgaire se formula par cet arrêt: « Les magiciens au feu ! » comme on avait dit quelques siècles plus tôt : « Les chrétiens aux lions ! »

Or, la multitude ne conspire jamais que contre les puissances réelles; elle n'a pas la science de ce qui est vrai, mais elle a l'instinct de ce qui est fort.

Il était réservé au xvur siècle de rire à la fois des chrétiens et de la magie, tout en s'engouant des homélies de Pean—Jacques et des **prestiges de Cagliostro.**

Cependant, au fond de la magie il y a la science, comme au fond du christianisme il y a l'amour; et, dans les symboles évangéliques, nous voyons le Verbe incarné adoré dans son enfance par trois mages que conduit une étoile (le ternaire et le signe du microcosme), et recevant d'eux l'or, l'encens et la myrrhe : autre ternaire mystérieux sous l'emblème duquel sont contenus allégoriquement • les plus hauts secrets de la cabale.

Le christianisme ne devait donc pas sa haine à la magie ; mais l'ignorance humaine a toujours peur de l'inconnu. La science fut obligée de se cacher pour se dérober aux agressions passionnées d'un amour aveugle ; elle s'enveloppa dans de nouveaux hiéroglyphes, dissimula ses efforts, déguisa ses espérances. Alors fut créé le jargon de l'alchimie, continuelle déception pour le vulgaire altéré d'or et langue vivante seulement pour les vrais disciples d'Hermès.

Chose singulière ! il existe parmi les livres sacrés des chrétiens deux ouvrages que l'Église infailible n'a pas la prétention de comprendre et n'essaye jamais d'expliquer : la prophétie d'Ézéchiël et *l'Apocalypse*; deux clavicules cabalistiques réservées sans doute dans le ciel aux commen-

tairas des rois mages ; livres fermés de sept sceaux pour les croyants fidèles, et parfaitement clairs pour l'infidèle initié aux sciences occultes.

Un autre livre existe encore ; mais celui-là, bien qu'il soit en quelque sorte populaire et qu'on puisse le trouver partout, est le plus occulte et le plus inconnu de tous, parce qu'il contient la clef de tous les autres; il est dans la publicité sans être connu du public; on ne s'avise pas de le trouver où il est, et l'on perdrait mille fois son temps à le chercher où il n'est pas si l'on en soupçonnait l'existence. Ce livre, plus ancien peut-être que celui d'Hénoch, n'a jamais été traduit, et il est écrit encore tout entier en caractères primitifs et sur des pages détachées comme les tablettes des anciens. Un savant distingué en a révélé, sans qu'on l'ait remarqué, non pas précisément le secret, mais l'antiquité et la conservation singulière; un autre savant, mais d'un esprit plus fantastique que judicieux, a passé trente ans à étudier ce livre, et en a seulement soupçonné toute l'importance. C'est, en effet, un ouvrage monumental et singulier, simple et fort comme l'architecture des pyramides, durable par conséquent comme elles; livre qui résume toutes les sciences, et dont les combinaisons infinies peuvent

résoudre tous les problèmes ; livre qui parle en faisant penser; inspirateur et régulateur de toutes les conceptions possibles; le chef-d'oeuvre peut-être de l'esprit humain, et à coup sûr l'une des plus belles choses que nous ait laissées l'antiquité; clavicule universelle, dont le nom n'a été compris et expliqué que par le savant illuminé Guillaume Postel; texte unique, dont les premiers caractères seulement ont ravi en extase l'esprit religieux de saint Martin, et eussent rendu la raison au sublime et infortuné Swedenborg. Ce livre, nous en parlerons plus tard, et son explication mathématique et rigoureuse sera le complément et la couronne de notre consciencieux travail.

L'alliance originelle du christianisme et de la science des mages, si elle est une fois bien démontrée, ne sera pas une découverte d'une médiocre importance, et nous ne doutons pas que le résultat d'une étude sérieuse de la magie et de la cabale n'amène les esprits sérieux à la conciliation, regardée jusqu'à présent comme impossible, de la science et du dogme, de la raison et de la foi.

Nous avons dit que l'Église, dont l'attribut spécial est le dépôt des clefs, ne prétend pas avoir

celles de *l'Apocalypse* ou *des* visions d'Ézéchiël. Pour les chrétiens et dans leur opinion, les clavicles scientifiques et magiques de Salomon sont perdues. Il est cependant certain que, dans le domaine de l'intelligence gouverné par le VERBE, rien de ce qui est écrit ne se perd. Seulement les choses dont les hommes cessent d'avoir l'intelligence n'existent plus pour eux, du moins comme verbe; elles rentrent alors dans le domaine des énigmes et du mystère:

D'ailleurs, l'antipathie et même la guerre ouverte de l'Église officielle contre tout ce qui rentre dans le domaine de la magie, qui est une sorte de sacerdoce personnel et émancipé, tient à des causes nécessaires et inhérentes même à la constitution sociale et hiérarchique du sacerdoce chrétien. L'Église ignore la magie, parce qu'elle doit l'ignorer ou périr, comme nous le prouverons plus tard ; elle n'en reconnaît pas moins que son mystérieux fondateur a été salué dans son berceau par les trois mages; c'est-à-dire par les ambassadeurs hiératiques des trois parties du monde connu, et des trois mondes analogiques de la philosophie occulte.

Dans l'école d'Alexandrie, la magie et le christianisme se donnent presque *la main* sous les aus-

pices d'Ammonius Saccas et de Platon. Le dogme d'Hermès se trouve presque tout entier dans les écrits attribués à Denis l'Aréopagite. Synésius trace le plan d'un traité des songes, qui devait plus tard être commenté par Cardan, et composé d'hymnes qui pourraient servir à la liturgie de l'église de Swedenborg, si une église d'illuminés pouvait avoir une liturgie. C'est aussi à cette époque d'abstractions ardentes et de logomachies passionnées qu'il faut rattacher le règne philosophique de Julien, nommé l'Apostat, parce que, dans sa jeunesse, il avait fait, à contre-cœur, profession du christianisme. Tout le monde sait que Julien eut le tort d'être un héros de Plutarque hors de saison, et fut, si l'on peut parler ainsi, le bon Quichotte de la chevalerie romaine ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que Julien était un illuminé et un initié de premier ordre; c'est qu'il croyait à l'unité de Dieu et au dogme Universel de la Trinité; c'est en un mot, qu'il ne regrettait du vieux monde que ses magnifiques symboles et ses si gracieuses images. Julien n'était pas un païen, c'était un gnostique entiché des allégories du polythéisme grec et qui avait le malheur de trouver le nom de Jésus-Christ moins sonore que celui d'Or-

phée. L'empereur en lui paya pour les goûts de collége du philosophe et du rhéteur; et après qu'il se fut donné à lui-même le spectacle et le plaisir d'expirer comme Épaminondas avec des phrases de Caton , il eut dans l'opinion publique , déjà toute chrétienne, des anathèmes pour oraison funèbre et une épithète flétrissante pour dernière célébrité.

Enjambons les petites choses et les petits hommes du Bas-Empire et arrivons au moyen âge... Tenez, prenez ce livre : lisez à la septième page, puis asseyez-vous sur le manteau que je vais étendre et dont nous ramènerons un pan sur nos yeux... La tête vous tourne, n'est-ce pas, et il vous semble que la terre fuit sous vos pieds? Tenez-vous ferme et ne regardez pas... Le vertige cesse; nous y sommes. Levez-vous et ouvrez les yeux, mais gardez-vous bien de faire aucun signe ni de prononcer aucune parole de christianisme. Nous sommes dans un paysage de Salvator Rosa. C'est un désert tourmenté qui semble se reposer après la tempête. La lune ne paraît plus au ciel; mais ne voyez-vous pas danser des petites étoiles dans la bruyère? N'entendez-vous pas voler autour de vous des oiseaux gigantesques qui semblent en passant murmurer des paroles étranges?

Approchons en silence de ce carrefour dans les rochers. Une rauque et funèbre trompette se fait entendre; des torches noires s'allument de tous côtés. Une assemblée tumultueuse se presse autour d'un siège vide ; on regarde et l'on attend. Tout à coup chacun se prosterne, et l'on murmure : Le voilà ! le voilà ! c'est lui ! Un prince à tête de bouc arrive en bondissant; il monte sur le trône; il se tourne et présente à l'assemblée en se baissant une figure humaine à qui tout le monde vient, cierge noir en main, donner une salutation et un baiser, puis il se redresse avec un rire strident et distribue à ses affidés de l'or, des instructions secrètes, des médecines occultes et des poisons. Pendant *ce* temps des feux s'allument, le bois d'aulne et la fougère y brûlent pôle-môle avec des ossements humains et de la graisse de suppliciés. Des druidesses couronnées d'ache et de verveine sacrifient avec des faucilles d'or des enfants soustraits au baptême et préparent d'horribles agapes. Les tables sont dressées : les hommes masqués se placent auprès des femmes à demi nues, et l'on commence le festin des bacchanales; rien n'y manque, excepté le sel, qui est le symbole de la sagesse et de l'immortalité. Le vin coule à flots, et laisse des taches

DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

Semblables à, celles du sang; les propos obscènes et les folles caresses cotrmineent; voilà toute l'assemblée qui est ivre de vin, de crimes, de luxure et de chansons; on se lève en désordre, et l'on court former des rondes infernales... Arrivent alors tous les monstres de la légende, tous les fantômes du cauchemar; dénommes crapauds embouchent la flûte à contre—sens, et soufflent en se pressant les flancs avec leurs pattes; des scarabées boiteux se mêlent à la danse, des écrevisses jouent des castagnettes, des crocodiles font guimbardes de leurs écailles, des éléphants et des mammoths arrivent vêtus en Cupidon et lèvent la jambe eh dansant. Puis les rondes éperdues se brisent et se dispersent... Chaque danseur entraîne en hurlant une danseuse échevelée. . Les lampes et les chandelles de suif humain s'éteignent en fumant dans l'ombre... On entend çà et là des cris, des éclats de rire, des blasphèmes et des râles... Allons, réveillez-vous et ne faites pas le signe de la croix : je vous ai remis chez vous et vous êtes dans votre lit. Vous êtes un peu fatigué, un peu brisé même, de votre voyage et de votre nuit ; mais vous avez vu une chose dont tout le monde parle sans la connaître; **vous êtes initié à des secrets terribles**

comme ceux de l'autre de Trophonius : vous avez assisté au sabbat ! Il vous reste maintenant à ne pas devenir fou, et à vous maintenir dans une crainte salutaire de la justice, et à une distance respectueuse de l'Église et de ses bûchers !

Voulez-vous voir encore quelque chose de moins fantastique, de plus réel. et véritablement même de plus terrible? Je vous ferai assister au supplice de Jacques de Molay et de ses complices ou de ses frères dans le martyre... Mais, ne vous y trompez pas, et ne confondez pas le coupable avec l'innocent. Les templiers ont-ils réellement adoré Baphomet ? ont-ils donné une accolade humiliante à la face postérieure du bouc de Mendès? Quelle était donc cette association secrète et puissante qui a mis en péril l'Église et l'État, et qu'on tue ainsi sans l'entendre ? Ne jugez rien à la légère; ils sont coupables d'un grand crime : ils ont laissé entrevoir à des profanes le sanctuaire de l'antique initiation ; ils ont cueilli encore une fois et partagé entre eux, pour devenir ainsi les mattres du monde, les fruits de la science du bien et du mal. L'arrêt qui les condamne remonte plus haut que le tribunal même du pape ou du roi Philippe le Bel. « Du jour où tu mangeras de ce fruit, tu seras frappé de

mort», avait dit Dieu lui-même, comme nous le voyons dans le livre de la *Genèse*.

Que se passe-t-il donc dans le monde, et pourquoi les prêtres et les rois ont-ils frémi ? Quel pouvoir secret menace les tiaras et les couronnes ? Voilà quelques fous qui courent de pays en pays, et qui cachent, disent-ils, la pierre philosophale sous les haillons de leur misère. Ils peuvent changer la terre en or, et ils manquent d'asile et de pain ! Leur front est ceint d'une auréole de gloire et d'un reflet d'ignominie ! L'un a trouvé la science universelle, et ne sait comment mourir pour échapper aux tortures de son triomphe : c'est le Majorcain Raymond Lulle. L'autre guérit par des remèdes fantastiques les maladies imaginaires, et donne d'avance un démenti formel au proverbe qui constate l'inefficacité d'un cautère sur une jambe de bois : c'est le merveilleux Paracelse, toujours ivre et toujours lucide comme les héros de Rabelais. Ici, c'est Guillaume Postel, qui écrit naïvement aux pères du concile de Trente parce qu'il a trouvé la doctrine absolue, cachée depuis le commencement du monde, et qu'il lui tarde de la leur faire partager. Le concile ne s'inquiète pas même du fou, ne daigne pas le condamner, et passe à l'examen

des graves questions de la grâce efficace et de la grâce suffisante. Celui que nous voyons mourir pauvre et abandonné, c'est Comélius Agiippa, le moins magicien de tous, et celui que le vulgaire s'obstine à prendre pour le plus sorcier, parce qu'il était quelquefois satirique et mystificateur. Quel secret tous ces hommes emportent-ils donc dans leur tombe ? Pourquoi les admire-t-on sans les connaître ? Pourquoi les condamne-t-on sans les entendre ? Vous demandez pourquoi ? Et pourquoi sont-ils initiés à ces terribles sciences occultes dont l'Église et la société ont peur ? Pourquoi savent-ils ce que les autres hommes ignorent ? Pourquoi dissimulent-ils ce que chacun brûle de savoir ? Pourquoi sont-ils investis d'un pouvoir terrible et inconnu ? Les sciences occultes la magie ! voilà des mots qui vous disent tout et qui peuvent encore vous faire penser davantage !

De omni re scibili et quibusdam aliis.

Qu'était-ce donc que la magie ? Quelle était donc la puissance de ces hommes si persécutés et si fiers ? Pourquoi, s'ils étaient si forts, n'ont-ils pas été vainqueurs de leurs ennemis ? Pourquoi, s'ils étaient insensés et faibles, leur faisait-on l'honneur

de tant les craindre ? Existe-t-il une magie, existet-il une science occulte qui soit véritablement une

puissance et qui opère. des prodiges capables de faire concurrence aux miracles des religions autorisées?

A ces deux questions principales nous répondrons par un mot et par un livre. Le livre sera la justification du mot, et ce mot le voici : oui, il a existé et il existe encore une magie puissante et réelle; oui, tout ce que les légendes en ont dit était vrai; ici seulement, et contrairement à ce qui arrive d'ordinaire , les exagérations populaires n'étaient pas seulement à côté , mais au-dessous de la vérité.

Oui, il existe un secret formidable, dont la révélation a déjà renversé un monde, comme l'attestent les traditions religieuses de l'Égypte, résumées symboliquement par Moïse, au commencement de la *Genèse*. Ce secret constitue la science fatale du bien et du mal, et son résultat, lorsqu'on le divulgue, c'est la mort. Moïse le représente sous la figure d'un arbre qui est au *centre* du Paradis terrestre, et qui est voisin, qui tient même par ses racines à l'arbre de vie; les quatre fleuves mystérieux prennent leur source au pied de cet arbre, qui est gardé par le glaive de feu et par les quatre formes du sphinx biblique, le Chérubin d'Ezé-

chiel... Ici je dois m'arrêter, et je crains déjà d'en avoir trop dit.

Oui , il existe un dogme unique, universel, impérissable , fort comme la raison suprême, simple comme tout ce qui est grand, intelligible comme tout ce qui est universellement et absolument vrai , et ce dogme a été le père de tous les autres.

Oui, il existe une science qui confère à l'homme des prérogatives en apparence surhumaines; les voici telles que je les trouve énumérées dans un manuscrit hébreu du xvi^e siècle:

Voici maintenant quels sont les privilèges et les pouvoirs de celui qui tient en sa main droite les clavicles de Schlomoh, et dans la gauche la branche d'amandier fleuri :

ot Aleph. — Il voit Dieu face à face, sans mourir, et converse familièrement avec les sept génies qui commandent à toute la milice céleste.

2 Beth. — 11 est au-dessus de toutes les afflictions et de toutes les craintes.

a Ghimel. Il règne avec tout le ciel et se fait servir par tout l'enfer.

Daleth. Il dispose de sa santé et de sa vie et peut également disposer de celle des autres.

rt He. II ne peut être ni surpris par l'infortune, ni accablé par les désastres, ni vaincu par ses ennemis.

Vau. Il sait la raison du passé, du présent
• . et de l'avenir.

Dzain. Il a le secret de la résurrection des morts et la clef de l'immortalité.

Ce sont là les sept grands privilèges. Voici ceux qui viennent après:

n Cheth. Trouver la pierre philosophale.

Teth. Avoir la médecine universelle.

Jod. Connaître les lois du mouvement per-

pétuel; et pouvoir démontrer la quadrature du cercle.

D Caph. Changer en or non-seulement tous les métaux, mais aussi la terre elle-même, et les immondices mêmes de la terre.

17 Lamed. Dompter les animaux les plus féroces, et savoir dire les mots qui engourdissent et charment les serpents.

D Mem. Posséder l'art notoire qui donne la science universelle.

3 Nun. Parler savamment sur toutes choses, sans préparation et sans étude.

Voici enfin les sept moindres pouvoirs du mage :

0 Samech. Connaître à la première vue le fond de l'âme des hommes et les mystères du cœur des femmes.

Y Gnain. Forcer, quand il lui plaît, la nature à se livrer.

se

DOGME DE LA HAUT^g MAGIE.

Phe. Prévoir tous ceux des événements futurs qui ne dépendent pas d'un libre **ubitre** supérieur, ou d'une cause insaisissable.

r Tsade. Donner sur-le-champ et à tous les consolations les plus efficaces et les conseils les plus salutaires.

p Coph. Triompher des adversités.

Resch. Dompter l'amour et la haine.

ID Schin. — Avoir le secret des richesses, en être le maître toujours, et jamais l'esclave. Savoir jouir même de la pauvreté, et ne tomber jamais ni dans l'abjection ni dans la misère.

n Thau. Ajouterons- nous à ces trois septénaires que le sage gouverne les éléments, qu'il apaise les tempêtes, qu'il guérit les malades en les touchant, et qu'il ressuscite les morts!

Mais il est des choses que Salomon a scellées de

son triple sceau. Les initiés savent, il suffit. Quant
aux autres, qu'ils rient, qu'ils croient, qu'ils dou-

tent, qu'ils menacent ou qu'ils aient peur, qu'importe à la science et que nous importe? »

Tels sont, en effet, les résultats de la philosophie occulte, et nous sommes en mesure de ne pas craindre une accusation de folie ou un soupçon de charlatanisme en affirmant que tous ces privilèges sont réels.

C'est ce que notre travail entier sur la philosophie occulte aura pour but de démontrer.

La pierre philosophale, la médecine universelle, la transmutation des métaux, la quadrature du cercle et le secret du mouvement perpétuel ne sont donc ni des mystifications de la science ni des rêves de la folie ; ce sont des termes qu'il faut comprendre dans leur véritable sens, et qui expriment tous les différents usages d'un même secret, les différents caractères d'une même opération, qu'on définit d'une manière plus générale en l'appelant seulement le grand oeuvre.

Il existe aussi dans la nature une force bien autrement puissante que la vapeur, et au moyen de laquelle un seul homme, qui pourrait s'en emparer et saurait la diriger, bouleverserait et changerait ; la face du monde. Cette force était connue des anciens : elle consiste dans un agent universel dont

81i DOGME DE LA SAUTE MAGIE.

la loi suprême est l'équilibre et dont la direction tient immédiatement au grand arcane de la magie transcendante. Par la direction de cet agent, on peut changer l'ordre même des saisons, produire dans la nuit les phénomènes du jour, correspondre en un instant d'une extrémité à l'autre de la terre, voir, comme Apollonius, ce qui se passe à l'autre bout du monde, guérir ou frapper à distance, donner à la parole un succès et un retentissement universels. Cet agent, qui se révèle à peine sous les tâtonnements des disciples de Mesmer, est précisément ce que les adeptes du moyen âge appelaient la matière première du grand oeuvre. Les gnostiques en faisaient le corps igné du Saint—Esprit, et c'était lui qu'on adorait dans les rites secrets du sabbat ou du temple, sous la figure hiéroglyphique de Baphomet ou du bouc Androgyne de Mendès. Tout cela sera démontré.

Tels sont les secrets de la philosophie occulte, telle nous apparaît la magie dans l'histoire; voyons-la maintenant dans les livres et dans les oeuvres, dans les initiations et dans les rites.

La clef de toutes les allégories magiques se trouve dans les feuillets que nous avons signalés, et que nous croyons l'ouvrage d'Hermès. Autour de

ce livre, qu'on peut appeler la clef de voûte de tout l'édifice des sciences occultes, viennent se ranger d'innombrables légendes qui en sont ou la traduction partielle ou le commentaire sans cesse renouvelé sous mille formes différentes. Parfois ces fables ingénieuses se groupent harmonieusement et forment une grande épopée qui caractérise une époque, sans que la foule puisse expliquer comment ni pourquoi. C'est ainsi que l'histoire fabuleuse de la Toison-d'Or résume, en les voilant, les dogmes hermétiques et magiques d'Orphée, et si nous remontons seulement aux poésies mystérieuses de la Grèce, c'est que les sanctuaires de l'Égypte et de l'Inde nous épouvantent en quelque sorte de leur luxe, et nous laissent embarrassés pour le choix au milieu de tant de richesses; puis il nous tarde d'arriver à la Thébaine, cette effrayante synthèse de tout le dogme présent, passé et futur, cette fable pour ainsi dire infinie, qui touche, comme le dieu d'Orphée, aux deux extrémités du cycle de la vie humaine. Chose étrange ! les sept portes de Thèbes, défendues et attaquées par sept chefs qui ont juré sur le sang des victimes, ont le même sens que les sept sceaux du livre sacré expliqué par sept génies, et attaqué par un monstre

à sept têtes après avoir été ouvert par un agneau vivant et immolé dans le livre allégorique de saint Jean ! L'origine mystérieuse d'OEdipe, qu'on trouve suspendu comme un fruit sanglant sur un arbre du Cythéron, rappelle les symboles de Moïse et les récits de la *Genèse*. Il lutte contre son père et le tue sans le connaître : épouvantable prophétie de l'émancipation aveugle de la raison sans la science; puis il arrive en face du sphinx! le sphinx, le symbole des symboles, l'énigme éternelle du vulgaire, le piédestal de granit de la science des Sages, le monstre dévorant et silencieux qui exprime par sa forme invariable le dogme unique du grand mystère universel. Comment le quaternaire se change-t-il en binaire et s'explique-t-il par le ternaire? En d'autres termes plus emblématiques et plus vulgaires, quel est l'animal qui le matin a quatre pieds, deux à midi et trois le soir? Philosophiquement parlant, comment le dogme des forces élémentaires produit-il le dualisme de Zoroastre, et se résume-t-il par la triade de Pythagore et de Platon? Quelle est la raison dernière des allégories et des nombres, le dernier mot de tous les symbolismes? OEdipe répond une parole simple et terrible qui tue le sphinx et va rendre **le divines**

teur roi de Thèbes : le mot de l'énigme , c'est l'homme!... Malheureux, il a vu trip et pas assez clair, et bientôt il expiera sa funeste et incomplète clairvoyance par un aveuglement volontaire, puis il disparaîtra au milieu d'un orage comme toutes les civilisations qui un jour auront deviné, sans en comprendre toute la portée et tout le mystère, le mot de l'énigme du sphinx. Tout est symbolique et transcendantal dans cette gigantesque épopée des destinées humaines. Les deux frères ennemis expriment la seconde partie du grand mystère complété divinement par le sacrifice d'Antigone; puis la guerre, la dernière guerre, les frères ennemis tués l'un par l'autre, Capanée tué par la foudre qu'il défiait, Amphiaraüs dévoré par la terre , sont autant d'allégories qui remplissent d'étonnement par leur vérité et leur grandeur ceux qui en pénètrent le triple sens hiératique. Eschyle, commenté par Ballanche, n'en donne qu'une bien faible idée, quelles que soient d'ailleurs les majestés primitives de la poésie d'Eschyle et la beauté du livre de Ballanche.

Le livre secret de l'antique initiation n'était

pas ignoré d'Homère, qui en trace le plan et les principales figures sur le bouclier d'Achille, avec

une précision minutieuse. Mais les gracieuses fictions d'Homère semblent bientôt faire oublier les simples et abstraites vérités de la révélation primitive. L'homme se prend à la forme et laisse l'idée en oubli; les signes, en se multipliant, perdent leur puissance; la magie aussi, à cette époque, se corrompt et va descendre avec les sorcières de Thessalie aux plus profanes enchantements. Le crime d'OEdipe a porté ses fruits de mort, et la science du bien et du mal érige le mal en divinité sacrilège. Les hommes, fatigués de la lumière, se réfugient dans l'ombre de la substance corporelle : le rêve du vide que Dieu remplit leur semble bientôt plus grand que Dieu même, et l'enfer est créé.

Lorsque, dans le cours de cet ouvrage, nous nous servirons des mots consacrés : Dieu, le Ciel, l'Enfer, qu'on sache bien, une fois pour toutes, que nous nous éloignons autant du sens attaché à ces mots par les profanes que l'initiation est séparée de la pensée vulgaire. Dieu, pour nous, c'est l'Azot des sages, le principe efficient et final du grand oeuvre. Nous expliquerons plus tard ce que ces termes ont d'obscur.

Revenons à la fable d'Œdipe. Le crime du roi de Thèbes n'est pas d'avoir compris le sphinx, c'est

d'avoir détruit le fléau de Thèbes sans être assez pur pour compléter l'expiation au nom de son peuple; aussi bientôt la peste venge la mort du sphinx, et le roi de Thèbes, forcé d'abdiquer, se sacrifie aux mânes terribles du monstre, qui est plus vivant et plus dévorant que jamais, maintenant qu'il est passé du domaine de la forme dans celui de l'idée. OEdipe a vu ce que c'est que l'homme, et il se crève les yeux pour ne pas voir ce que c'est que Dieu. Il a divulgué la moitié du grand arcane magique, et, pour sauver son peuple, il faut qu'il emporte avec lui dans l'exil et dans la tombe l'autre moitié du terrible secret.

Après la fable colossale d'OEdipe, nous trouvons le gracieux poème de Psyché, dont Apulée n'est certainement pas l'inventeur. Le grand arcane magique reparaît ici sous la figure de l'union mystérieuse entre un dieu et une faible mortelle abandonnée seule et nue sur un rocher. Psyché doit ignorer le secret de sa royauté idéale, et si elle regarde son époux, elle le perd. Apulée ici commente et interprète les allégories de Moïse; mais les Eloim d'Israël et les dieux d'Apulée ne sont-ils pas sortis également des sanctuaires de Memphis et de Thèbes? Psyché est la soeur d'Eve, ou plutôt

90 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

c'est Ève spiritualisée. Toutes deux veulent savoir, et perdent l'innocence pour gagner l'honneur de l'épreuve. Toutes deux méritent de descendre dans les enfers, l'une pour en rapporter la boîte antique de Pandore , l'autre pour y chercher et y écraser la tête de l'ancien serpent, qui est le symbole du temps et du mal. Toutes deux commettent le crime que doivent expier le Prométhée des temps anciens et le Lucifer de la légende chrétienne, l'un délivré, l'autre soumis par Hercule et par le Sauveur.

Le grand secret magique, c'est donc la lampe et le poignard de Psyché, c'est la pomme d'Ève, c'est le feu sacré dérobé par Prométhée, c'est le sceptre brûlant de Lucifer, mais c'est aussi la croix sainte du Rédempteur. Le savoir assez pour en abuser ou le divulguer, c'est mériter tous les supplices; le savoir comme on doit le savoir, pour s'en servir et le cacher, c'est être maître de l'absolu.

Tout est renfermé dans un mot, et dans un mot de quatre lettres : c'est le Tétragramme des Hébreux, c'est l'Azot des alchimistes, c'est le Thot des Bohémiens, ou le Taro des Cabalistes. Ce mot, exprimé de tant de manières, veut dire Dieu pour les profanes , signifie l'homme pour les philosophes, et donne aux adeptes le dernier mot des

sciences humaines et la clef du pouvoir divin; mais celui-là seul sait s'en servir qui comprend la nécessité de ne jamais le révéler. Si OEdippe, au lieu de faire mourir le sphinx, l'avait dompté et attelé à son char pour rentrer dans Thèbes, il eût été roi sans inceste, sans calamités et sans exil. Si Psyché, à force de soumissions et de caresses, eût engagé l'Amour à se révéler lui-même, elle ne l'eût jamais perdu. L'Amour est une des images mythologiques du grand secret et du grand agent, parce qu'il exprime à la fois une action et une passion, un vide et une plénitude, une flèche et une blessure. Les initiés doivent me comprendre, et à cause des profanes, il ne faut pas en dire trop.

Après le merveilleux âne d'or d'Apulée, nous ne trouvons plus d'épopées magiques. La science, vaincue dans Alexandrie par le fanatisme des meurtriers d'Hypatie, se fait chrétienne, ou plutôt se cache sous des voiles chrétiens avec Ammonius, Synésius et le pseudonyme auteur des livres de Denys l'Aréopagite. Il fallait, en ce temps—là, se faire pardonner les miracles par les apparences de la superstition, et la science par un langage intelligible. On ressuscita l'écriture hiéroglyphique, et l'on inventa les pantacles et les caractères qui

92 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

résumaient toute une doctrine dans un signe, toute une série de tendances et de révélations dans un mot. Quel était le but des aspirants à la science? Ils cherchaient le secret du grand oeuvre, ou la pierre philosophale, ou le mouvement perpétuel, ou la quadrature du cercle, ou la médecine universelle, formules qui les sauvaient souvent de la persécution et de la haine en les faisant taxer de folie, et qui toutes exprimaient une des faces du grand secret magique, comme nous le démontrons plus tard. Cette absence d'épopées dure jusqu'à notre roman de la *Rose*; mais le symbole de la rose, qui exprime aussi le sens mystérieux et magique du poème du Dante, est emprunté à la haute cabale, et il est temps que nous abordions cette source immense et cachée de la philosophie universelle.

La Bible, avec toutes les allégories qu'elle renferme, n'exprime que d'une manière incomplète et voilée la science religieuse des Hébreux. Le livre dont nous avons parlé, et dont nous expliquerons les caractères hiératiques, ce livre que Guillaume Postel nomme la *Genèse* d'Hénoch, existait cer-

tainement avant Morse et les prophètes, dont le dogme, identique pour le fond avec celui des anciens

Égyptiens, avait aussi son exotérisme et ses voiles. Lorsque Moïse parlait au peuple, dit allégoriquement le livre sacré, il mettait un voile sur son visage, et il ôtait ce voile pour parler à Dieu : telle est la cause de ces prétendues absurdités de la Bible, qui ont tant exercé la verve satirique de Voltaire. Les livres n'étaient écrits que pour rappeler la tradition, et on les écrivait en symboles inintelligibles pour les profanes. Le *Pentateuque* et les poésies des prophètes n'étaient d'ailleurs que des livres élémentaires, soit de dogme, soit de morale, soit de liturgie : la vraie philosophie secrète et traditionnelle ne fut écrite que plus tard, sous des voiles moins transparents encore. Et c'est ainsi que prit naissance une seconde Bible inconnue, ou plutôt incomprise des chrétiens; un recueil, disent-ils, de monstrueuses absurdités (et ici les croyants, confondus dans une même ignorance, parlent comme les incrédules); un monument, disons-nous, qui rassemble tout ce que le génie philosophique et le génie religieux ont jamais pu faire ou imaginer de sublime; trésor environné d'épines, diamant caché dans une pierre brute et obscure : nos lecteurs auront déjà deviné que nous voulons **parler du Talmud.**

04 Dongs nu 14 HAU1a MAGIE.

Étrange destinée que celle des Juifs! les boues-émisaires, les martyrs et les sauveurs du monde! famille vivace, race courageuse et dure, que les persécutions ont toujours conservée intacte, pares qu'elle n'a pas encore accompli sa mission 1 Nos traditions apostoliques ne disent-elles pas **qu'après** le déclin de la foi chez les Gentils, le salut doit venir encore de la maison de Jacob, et qu'alors le Juif crucifié qu'ont adoré les chrétiens remettra l'empire du monde entre les mains de Dieu son père?

On est saisi d'admiration, lorsqu'on pénètre dans le sanctuaire de la cabale , **4 14** vue d'un dogme si logique, si simple et en même temps si absolu. L'union nécessaire des idées et *des* signes; la consécration des réalités les plus fondamentales par les caractères primitifs; la trinité des mots, des lettres et des nombres; une philosophie simple comme l'alphabet, profonde et infinie **comme hi** Verbe ; des théorèmes plus complets et plus lumineux que ceux de Pythagore; **une** théologie qu'on résume en comptant par ses doigts; un infini qu'on peut faire tenir dans le creux de la main d'un enfant; dix chiffres et vingt-deux lettres, un triangle, un carré et un cercle : voilà tous les éléments **de**

la cabale. Ce sont les principes élémentaires du Verbe écrit, reflet de ce Verbe parlé qui a créé le monde !

Toutes les religions vraiment dogmatiques sont sorties de la cabale et y retournent; tout ce qu'il y a de scientifique et de grandiose dans les rêves religieux de tous les illuminés, Jacob Boehme, Swedenborg, Saint-Martin, etc., est emprunté à 14 cabale; toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles. La cabale consacre seule l'alliance de la raison universelle et du Verbe divin ; elle établit , par les contre-poids de deux forces opposées en apparence, la balance éternelle de l'être; elle concilie seule la raison avec la foi, le pouvoir avec la liberté • la science avec le mystère: elle a les clefs du présent, du passé et de l'avenir!

Pour s'initier à la cabale, il ne suffit pas de lire et de méditer les écrits de Reuchlin, de Galatinus, de Kircher ou de Pic de la Mirandole; il faut encore étudier et comprendre les écrivains hébreux de la collection de Pistorius , le Sepher Jezirah surtout, puis la philosophie d'amour de Léon l'Hébreu. Il faut aussi aborder le grand livre de Sohar, lire attentivement, dans la collection de

intitulée *Cabbala denudata*, le traité -de la pneumatique cabalistique et celui de la révolution des âmes; puis entrer hardiment et courageusement dans les lumineuses ténèbres de tout le corps dogmatique et allégorique du Talmud. Alors on pourra comprendre Guillaume Postel, et s'avouer tout bas qu'à part ses rêves bien prématurés et trop généreux d'émancipation de la femme, ce célèbre et savant illuminé pouvait n'être pas aussi fou que le prétendent ceux qui ne l'ont pas lu.

Nous venons d'esquisser rapidement l'histoire de la philosophie occulte, nous en avons indiqué les sources et analysé en peu de mots les principaux livres. Ce travail ne se rapporte qu'à la science; mais la magie, ou plutôt la puissance magique, se compose de deux choses : une science et une force. Sans la force, la science n'est rien, ou plutôt elle est un danger. Ne donner la science qu'à la force, telle est la loi suprême des initiations. Aussi le grand révélateur a-t-il dit : Le royaume de Dieu souffre violence et ce sont les violents qui le ravissent. La porte de la vérité est fermée comme le sanctuaire d'une vierge ; il faut être un homme pour entrer. Tous les miracles sont promis à la foi; mais qu'est-ce que la foi, sinon l'audace d'une

volonté qui n'hésite pas dans les ténèbres, et qui marche vers la lumière à travers toutes les épreuves et en surmontant tous les obstacles !

Nous n'avons pas à répéter ici l'histoire des anciennes initiations; plus elles étaient dangereuses et terribles, plus elles avaient d'efficacité : aussi le monde, alors, avait-il des hommes pour le gouverner et pour l'instruire. L'art sacerdotal et l'art royal consistaient surtout dans les épreuves du courage, de la discrétion et de la volonté. C'était un noviciat semblable à celui de ces prêtres si impopulaires de nos jours sous le nom de ksuites, et qui gouverneraient encore le monde s'ils avaient une tête vraiment sage et intelligente.

Après avoir passé notre vie à la recherche à l'absolu en religion, en science et en justice ; après avoir tourné dans le cercle de Faust, nous sommes arrivés au premier dogme et au premier livre de l'humanité. Là nous nous arrêtons, là nous avons trouvé le secret de la toute-puissance humaine et du progrès indéfini, la clef de tous les symbolismes, le premier et le dernier de tous les dogmes. Et nous avons compris ce que veut dire ce mot si souvent répété dans **l'Évangile : le royaume de Dieu.**

Donner un point fixe pour appui à l'activité humaine, c'est résoudre le problème d'Archimède, en réalisant l'emploi de son fameux levier. C'est ce que firent les grands initiateurs qui donnèrent des secousses au monde, et ils n'eurent le faire qu'au moyen du grand et incommunicable secret. Pour garantie, d'ailleurs, de sa nouvelle jeunesse, le phénix symbolique ne reparait jamais aux yeux du monde sans avoir consumé solennellement les dépouilles et les preuves de sa vie antérieure. C'est ainsi que Moïse fait mourir dans le désert tous ceux qui avaient pu connaître l'Égypte et ses mystères; c'est ainsi que saint Paul, à Éphèse, brûle tous les livres qui traitaient des sciences occultes; c'est ainsi, enfin, que la Révolution française, fille du grand Orient Johannite et de la cendre des Templiers, spolie les églises et blasphème les allégories du culte divin. Mais tous les dogmes et toutes les renaissances proscrirent la magie et en vouent les mystères au feu ou à l'oubli. C'est que tout culte ou toute philosophie qui vient au monde est un Benjamin de l'humanité qui ne peut vivre qu'en donnant la mort à sa mère ; c'est que le serpent

symbolique tourne toujours en dévorant sa queue;
c'est qu'il faut, pour raison d'être, à **toute pléni-**

tude Un vide, à toute grandeur un espace, à toute affirmation une négation; c'est la réalisation éternelle de l'allégorie du phénix.

Deux savants illustres m'ont déjà précédé dans la voie où je marche, mais ils y ont passé pour ainsi dire la nuit et sans lumière. Je veux parler de Volney et de Dupuis, de Dupuis surtout, dont l'immense érudition n'a pu produire qu'une oeuvre négative. Il n'a vu dans l'origine de tous les cultes que l'astronomie, prenant ainsi le Cycle symbolique pour le dogme, et le calendrier pour la légende. Une seule connaissance lui a manqué, celle de la véritable magie, qui renferme les secrets de la cabale. Dupuis a passé dans les antiques sanctuaires comme le prophète Ezéchiel dans la plaine couverte d'ossements, et il n'a compris que la mort, faute de savoir le mot qui rassemble la vertu des quatre vents du ciel, et qui peut faire un peuple vivant de tout cet immense ossuaire, en criant aux anciens symboles : Levez-vous ! revêtez une nouvelle forme et marchez !

Ce que personne donc n'a pu ou n'a osé faire avant nous, le temps est venu où nous aurons l'audace de l'essayer. Nous voulons comme Julien rebâtir le temple, et nous ne croyons pas donner en

cela un démenti à une sagesse que nous adorons, et que Julien lui-même eût été digne d'adorer, si les docteurs haineux et fanatiques de son temps lui eussent permis de la comprendre. Le temple pour nous a deux colonnes, sur l'une desquelles • le christianisme a écrit son nom. Nous ne voulons donc pas attaquer le christianisme; loin de là, nous voulons l'expliquer et l'accomplir. L'intelligence et la volonté ont alternativement exercé le pouvoir dans le monde; la religion et la philosophie luttent encore de nos jours, et doivent finir par s'accorder. Le christianisme a eu pour but provisoire d'établir, par l'obéissance et la foi, une égalité surnaturelle ou religieuse entre les hommes, et d'immobiliser l'intelligence par la foi, afin de donner un point d'appui à la vertu qui venait détruire l'aristocratie de la science, ou plutôt remplacer cette aristocratie déjà détruite. La philosophie, au contraire, a travaillé pour faire revenir les hommes par la liberté et la raison; à l'inégalité naturelle, et pour substituer, en fondant le règne de l'industrie, le savoir-faire à la vertu. Aucune de ces deux actions n'a été complète et suffisante, aucune n'a conduit les hommes à la perfection et au **bonheur**. Ce qu'on rêve maintenant sans oser presque

l'espérer, c'est une alliance entre ces deux forces longtemps regardées comme contraires, et cette alliance on a raison de la désirer : car les deux grandes puissances de l'âme humaine ne sont pas plus opposées l'une à l'autre que le sexe de l'homme n'est opposé à celui de la femme; sans doute elles sont différentes, mais leurs dispositions contraires en apparence ne viennent que de leur aptitude à se rencontrer et à s'unir.

— Il ne s'agit donc de rien moins que d'une solution universelle à tous les problèmes?

Sans doute, puisqu'il s'agit d'expliquer la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, le secret du grand oeuvre et la médecine universelle. On nous taxera de folie comme le divin Paracelse, ou de charlatanisme comme le grand et infortuné Agrippa. Si le bûcher d'Urbain Grandier est éteint, il reste les sourdes proscriptions du silence ou de la calomnie. Nous ne les bravons pas, mais nous y sommes résigné. Nous n'avons pas cherché par nous-même la publication de cette oeuvre, et nous croyons que, si le temps est venu de produire la parole, elle se produira d'elle-même, par nous ou par d'autres. Nous resterons donc calme, et nous attendrons.

Notre ouvrage a deux parties : dans l'une, nous établissons le dogme cabalistique et magique dans son entier, l'autre est consacrée au culte. c'est-à-dire à la magie cérémonielle. L'une est ce que les anciens sages appelaient la clavicule ; l'autre, ce que les gens de la campagne appellent encore le grimoire. Le nombre et le sujet des chapitres, qui se correspondent dans les deux parties, n'ont rien d'arbitraire, et se trouvaient tout indiqués dans la grande clavicule universelle dont nous donnons pour la première fois une explication complète et satisfaisante. Que cette oeuvre maintenant aille où elle voudra et devienne ce que la Providence voudra : elle est faite, et nous la croyons durable, parce qu'elle est forte comme tout ce qui est raisonnable et consciencieux.

ELIPHAS LÉVI.

DOGME

DE

LA HAUTE MAGIE

I et A

LE RÉCIPiendaIRE.

DISCIPLINA.

ENSOPH.

INTER.

Lorsqu'un philosophe a pris pour base d'une nouvelle révélation de la sagesse humaine ce raisonnement : Je pense, donc j'existe, il a changé en quelque sorte et à son insu, suivant la révélation chrétienne, la notion antique de l'Être suprême. Moïse fait dire à l'Être des êtres: Je suis celui qui suis. Descartes fait dire à l'homme : Je suis celui qui pense, et, comme penser c'est parler intérieurement, l'homme de Descartes peut dire comme le Dieu de saint Jean l'Évangéliste : Je suis celui en qui est et par qui se manifeste le verbe, In *principio erat verbum*.

Qu'est-ce qu'un principe? C'est une base de la parole, c'est une raison d'être du verbe. L'essence du verbe est dans le principe : le principe c'est ce qui est; l'intelligence, c'est un principe qui parle.

Qu'est-ce que la lumière intellectuelle ? C'est la parole. Qu'est-ce que la révélation? C'est la parole; l'être est le principe, la parole est le moyen, et la plénitude ou le développement et la perfection de l'être, c'est la fin : parler, c'est créer.

Mais dire : Je pense, donc j'existe, c'est conclure de la conséquence au principe, et de récentes contradictions soulevées par un grand écrivain (4) ont prouvé suffisamment l'imperfection philosophique de cette méthode. Je suis, donc il existe quelque chose, nous semblerait être une base plus primitive et plus simple de la philosophie expérimentale.

Je suis, donc l'être existe.

Ego sum qui sum voilà la révélation première de Dieu dans l'homme et de l'homme dans le monde, et c'est aussi le premier axiome de la philosophie occulte.

myte NKMK
L'être est. l'être.

(4) Lamennais.

Cette philosophie a donc pour principe ce qui est, et n'a rien d'hypothétique ni de hasardé.

Mercure Trismégiste commence son admirable symbole connu sous le nom de table d'émeraude par cette triple affirmation : Il est vrai, il est certain sans erreur , il est de toute vérité. Ainsi le vrai confirmé par l'expérience en physique, la certitude dégagée de tout alliage d'erreur en philosophie, la vérité absolue indiquée par l'analogie dans le domaine de la religion ou de l'infini, telles sont les premières nécessités de la vraie science, et c'est ce que la magie seule peut accorder à ses adeptes.

Mais, avant toutes choses , qui es-tu, toi qui tiens ce livre entre tes mains et qui entreprends de le lire? ...

Sur le fronton d'un temple que l'antiquité avait dédié au Dieu de la lumière on lisait cette inscription en deux mots : Connais-toi.

J'ai le même conseil à donner à tout homme qui veut s'approcher de la science.

La magie, que les anciens appelaient le *sanc-tum regnum*, le saint royaume ou le royaume de Dieu, *regnum Dei*, n'est faite que pour les rois et pour les prêtres : êtes-vous prêtres, êtes-vous rois ? Le sacerdoce de la magie n'est pas un sacerdoce

106 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

vulgaire, et sa royauté n'a rien à débattre avec les princes de ce monde. Les rois de la science sont les prêtres de la vérité, et leur règne l'este caché pour la multitude, comme leurs sacrifices et leurs prières. Les rois de la science, ce sont les hommes qui connaissent la vérité et que la vérité a rendus libres selon la promesse formelle du plus puissant des initiateurs.

L'homme qui est esclave de ses passions ou des préjugés de ce monde ne saurait être initié, il ne parviendra jamais, tant qu'il ne se reformera pas ; il ne saurait donc être un adepte, car le mot *adepte* signifie celui qui est parvenu par sa volonté et par ses oeuvres.

L'homme qui aime ses idées et qui a peur de les perdre, celui qui redoute les vérités nouvelles et qui n'est pas disposé à douter de tout plutôt que d'admettre quelque chose au hasard celui-là doit refermer ce livre, qui est inutile et dangereux pour lui : il le comprendrait mal et en serait troublé , mais il le serait bien davantage encore si par hasard il le comprenait bien.

Si vous tenez à quelque chose au monde plus qu'à la raison, à la vérité et à la justice; si votre **volonté est incertaine et chancelante, soit dans le**

bien , soit dans le mal; si la logique vous effraye, si la vérité nue vous fait rougir ; si on vous blesse en touchant les erreurs reçues, condamnez tout d'abord ce livre, et faites, en ne le lisant pas, comme s'il n'existait pas pour vous, mais ne le décriez pas comme dangereux les secrets qu'il révèle seront compris d'un petit nombre, et ceux qui les comprendront ne les révéleront pas. Montrer la lumière aux oiseaux de nuit, c'est la leur cacher, puisqu'elle les aveugle et devient pour eux plus obscure que les ténèbres. Je parlerai donc clairement, je dirai tout, et j'ai la ferme confiance que les initiés seuls, ou ceux qui sont dignes de l'être , liront tout et comprendront quelque chose.

Il y a une vrai et une fausse science, une magie divine et une magie infernale, c'est-à-dire mensongère et ténébreuse : nous avons à révéler l'une et à dévoiler l'autre; nous avons à distinguer le magicien du sorcier et l'adepte du charlatan.

Le magicien dispose d'une force qu'il connait le sorcier s'efforce d'abuser de ce qu'il ignore.

Le diable, s'il est permis dans un livre de science d'employer ce mot décrié et vulgaire, le **diable se donne au magicien et le sorcier se donne au diable.**

Le magicien est le souverain pontife de la nature, le sorcier n'en est que le profanateur.

Le sorcier est au magicien ce que le superstitieux et le fanatique sont à l'homme véritablement religieux.

Avant d'aller plus loin, définissons nettement la magie.

La magie est la science traditionnelle des secrets de la nature, qui nous vient des mages.

Au moyen de cette science, l'adepte se trouve investi d'une sorte de toute-puissance relative et peut agir surhumainement, c'est-à-dire d'une manière qui passe la portée commune des hommes.

C'est ainsi que plusieurs adeptes célèbres, tels que Mercure Trismégiste, Osiris, Orphée, Apollonius de Thyanes, et d'autres qu'il pourrait être dangereux ou inconvenant de nommer, ont pu être adorés ou invoqués après leur mort comme des dieux. C'est ainsi que d'autres, suivant le flux et le reflux de l'opinion, qui fait les caprices du succès, sont devenus des suppôts de l'enfer ou des aventuriers suspects, comme l'empereur Julien, Apulée, l'enchanteur Merlin et l'archisorcier, comme on l'appelait de son temps, l'illustre et malheureux Cornélius Agrippa.

Pour parvenir au *sanctum regnum*, c'est•à-dire à la science et à la puissance des mages, quatre choses sont indispensables : une intelligence éclairée par l'étude, une audace que rien n'arrête, une volonté que rien ne brise et une discrétion que rien ne puisse corrompre ou enivrer.

SAVOIR, OSER, VOULOIR, SE TAIRE, voilà les quatre verbes du mage qui sont écrits dans les quatre formes symboliques du sphinx. Ces quatre verbes peuvent se combiner ensemble de quatre manières et s'expliquent quatre fois les uns par les autres (1).

- A la première page du livre d'Hermès, l'adepte est représenté couvert d'un vaste chapeau qui, en se rabattant, peut lui cacher toute la tête. Il tient une main élevée vers le ciel, auquel il semble commander avec sa baguette, et l'autre main sur sa poitrine; il a devant lui les principaux symboles ou instruments de la science, et il en cache d'autres dans une gibecière d'escamoteur. Son corps et ses bras forment la lettre Aleph, la première de l'alphabet, que les Hébreux ont empruntée aux Egyptiens; mais nous aurons lieu plus tard de revenir sur ce symbole.

(4) Voir le jeu du Taro.

Le mage est véritablement ce que les cabalistes hébreux appellent le *microprosope*, c'est—à-dire le créateur du petit monde. La première science magique étant la connaissance de soi—même, la première aussi de toutes les oeuvres de la science, celle qui renferme toutes les autres et qui est le principe du grand oeuvre, c'est la *création* de soi-même : ce mot a besoin d'être expliqué.

La raison suprême étant le seul principe invariable, et par conséquent impérissable, puisque le changement est ce que nous appelons la mort, l'intelligence, qui adhère fortement et s'identifie en quelque manière à ce principe, se rend par là même invariable, et par conséquent immortelle. On comprend que, pour adhérer invariablement à la raison, il faut s'être rendu indépendant de toutes les forces qui produisent par le mouvement fatal et nécessaire les alternatives de la vie et de la mort. Savoir souffrir, s'abstenir et mourir, tels sont donc les premiers secrets qui nous mettent au-dessus de la douleur, des convoitises sensuelles et de la peur du néant. L'homme qui cherche et trouve une glorieuse mort a foi dans l'immortalité , et l'humanité tout entière y croit avec lui et pour lui, car elle lui élève des

autels ou des statues en signe de vie immortelle.

L'homme ne devient roi des animaux qu'en les domptant ou en les apprivoisant, autrement il en serait la victime ou l'esclave. Les animaux sont la figure de nos passions, ce sont les forces instinctives de la nature.

Le monde est un champ de bataille que la liberté dispute à la force d'inertie en lui opposant la force active. Les lois physiques sont des meules dont tu seras le grain, si tu n'en sais pas être le meunier.

Tu es appelé à être le roi de l'air, de l'eau, dé la terre et du feu; mais, pour régner sur ces quatre animaux du symbolisme, il faut les vaincre et les enchatner.

Celui qui aspire à être un sage et à savoir la grande énigme de la nature doit être l'héritier et le spoliateur du sphinx; il doit en avoir la tête humaine pour posséder la parole, les ailes d'aigle pour conquérir les hauteurs, les flancs de taureau pour labourer les profondeurs, et les griffes de lion pour se faire place à droite et à gauche, en avant et en arrière.

Toi donc qui veux être initié, es-tu savant comme Faust ? Es-tu impassible comme Job ? Non, n'est-

ce pas? Mais tu peux l'être si tu veux. As-tu vaincu les tourbillons des pensées vagues ? Es-tu sans indécision et sans caprices ? N'acceptes-tu le plaisir que quand tu le veux, et ne le veux-tu que quand tu le dois? Non, n'est-ce pas? il n'en est pas toujours ainsi? Mais cela peut être si tu le veux.

Le sphinx n'a pas seulement une tête d'homme, il a aussi des mamelles de femme; sais-tu résister aux attraits de la femme? Non, n'est-ce pas? et ici tu ris en répondant, et tu te vantes de ta faiblesse morale pour glorifier en toi la force vitale et matérielle. Soit, je te permets de rendre cet hommage à l'âne de Sterne ou d'Apulée ; que l'âne ait sou mérite, je n'en disconviens pas, il était consacré à Priape comme le bouc au dieu de Mendès. Mais laissons-le pour ce qu'il est, et sachons seulement s'il est ton maître ou si tu peux être le sien. Celui-là seul peut vraiment posséder la volupté de l'amour qui a vaincu l'amour de la volupté. Pouvoir user et s'abstenir, c'est pouvoir deux fois. La femme t'enchaîne par tes désirs : sois maître de tes désirs, et tu enchaîneras la femme.

La plus grande injure qu'on puisse faire à **un** homme, c'est de l'appeler **lâche**. Or qu'est-ce donc qu'un lâche ?

LE RePIENDAIRE.

Un lâche c'est celui qui néglige le soin de sa dignité morale pour obéir aveuglément aux instincts de la nature.

En présence du danger, en effet, il est naturel d'avoir peur et de chercher à fuir : pourquoi donc est-ce une honte ? Parce que l'honneur nous fait une loi de préférer notre devoir à nos attractions ou à nos craintes. Qu'est-ce, à ce point de vue, que l'honneur ? C'est le pressentiment universel de l'immortalité et l'estime des moyens qui peuvent y conduire. La dernière victoire que l'homme puisse remporter sur la mort, c'est de triompher du goût de la vie, non par le désespoir, mais par une plus haute espérance, qui est renfermée dans la foi, pour tout ce qui est beau et honnête, du consentement de tout le monde.

Apprendre à se vaincre, c'est donc apprendre à vivre, et les austérités du stoïcisme n'étaient pas une vaine ostentation de liberté !

Céder aux forces de la nature, c'est suivre le courant de la vie collective, c'est être esclave des causes secondes.

Résister à la nature et la dompter, c'est se faire une vie personnelle et impérissable, c'est s'affranchir des vicissitudes de la vie et de la mort.

DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

Tout homme qui est prêt à mourir plutôt qu'à abjurer la vérité et la justice est véritablement vivant, car il est immortel dans son âme.

Toutes les initiations antiques avaient pour but de trouver ou de former de pareils hommes.

Pythagore exerçait ses disciples par le silence et les abstinences de toutes sortes; en Egypte, on éprouvait les récipiendaires par les quatre éléments; dans l'Inde, on sait à quelles prodigieuses austérités se condamnaient les faquirs et les brames, pour parvenir au royaume de la libre volonté et de l'indépendance divine.

Toutes les macérations de l'ascétisme sont empruntées aux initiations des anciens mystères, et elles ont cessé, parce que, les initiés ne trouvant plus d'initiateurs, et les directeurs des consciences étant devenus à la longue aussi ignorants que le vulgaire, les aveugles se sont lassés de suivre des aveugles, et esonne n'a voulu subir des épreuves qui ne conduisaient plus qu'au doute et au désespoir : le chemin de la lumière était perdu.

Pour faire quelque chose, il faut savoir ce qu'on veut faire ou du moins avoir foi en quelqu'un qui le sait. Mais comment risquerais-je ma vie à

l'aventure et suivrais-je au hasard celui qui ne sait pas lui-même où il va?

Dans la voie des hautes sciences, il ne faut pas s'engager témérairement, mais, une fois en marche, il faut arriver ou périr. Douter, c'est devenir fou; s'arrêter, c'est tomber; reculer, c'est se précipiter dans un gouffre.

Toi donc qui as commencé la lecture de ce livre, si tu le comprends et si tu veux le lire jusqu'à la fin, il fera de toi un monarque ou un insensé. Quant à toi, fais du volume ce que tu voudras, tu ne pourras ni le mépriser ni l'oublier. Si tu es pur, ce livre sera pour toi une lumière ; si tu es fort, il sera ton arme; si tu es saint, il sera ta religion ; si tu es sage, il réglera ta sagesse.

Mais, si tu es méchant, ce livre sera pour toi comme une torche infernale; il fouillera ta poitrine en la déchirant comme un poignard ; il restera dans ta mémoire comme un remords; il te remplira l'imagination de chimères, et il te conduira par la folie au désespoir. Tu voudras en rire, et tu ne sauras que grincer les dents, car ce livre est pour toi comme cette lime de la fable qu'un serpent essaya de ronger, et qui lui usa toutes les dents.

Commençons maintenant la série des initiations.

J'ai dit que la révélation, c'est le verbe. Le verbe, en effet, ou la parole, est le voile de l'être et le signe caractéristique de la vie. Toute forme est le voile d'un verbe, parce que l'idée mère du verbe est l'unique raison d'être des formes. Toute figure est un caractère, tout caractère appartient et retourne à un verbe. C'est pourquoi les anciens sages, dont Trismégiste est l'organe, ont-ils formulé leur dogme unique en ces termes :

Ce qui est au-dessus est comme ce qui est au-dessous, et ce qui est au-dessous est comme ce qui est au-dessus.

En d'autres termes, la forme est proportionnelle à l'idée, l'ombre est la mesure du corps calculée avec sa relation au rayon lumineux. Le fourreau est aussi profond que l'épée est longue, la négation est proportionnelle à l'affirmation contraire, la production est égale à la destruction dans le mouvement qui conserve la vie, et il n'y a pas un point dans l'espace infini qui ne soit le centre d'un cercle dont la circonférence s'agrandit et recule indéfiniment dans l'espace.

Toute individualité est donc indéfiniment perfectible, puisque le moral est analogique à l'ordre

physique, et puisqu'on ne saurait concevoir un point qui ne puisse se dilater, s'agrandir et jeter des rayons dans un cercle philosophiquement infini.

Ce qu'on peut dire de l'âme entière, on doit le dire de chaque faculté de l'âme.

L'intelligence et la volonté de l'homme sont des instruments d'une portée et d'une force incalculables.

Mais l'intelligence et la volonté ont pour auxiliaire et pour instrument une faculté trop peu connue et dont la toute-puissance appartient exclusivement au domaine de la magie : je veux parler de l'imagination, que les cabalistes appellent le *diaphane* ou le *translucide*.

L'imagination, en effet, est comme l'oeil de l'âme, et c'est en elle que se dessinent et se conservent les formes, c'est par elle que nous voyons les reflets du monde invisible, elle est le miroir des visions et l'appareil de la vie magique : c'est par elle que nous guérissons les maladies, que nous influençons les saisons, que nous écartons la mort des vivants et que nous ressuscitons les morts, parce que c'est elle qui exalte la volonté et qui lui donne prise sur l'agent universel.

L'imagination détermine la forme **de l'enfant**

dans le sein de la mère et fixe la destinée des hommes ; elle donne des ailes à la contagion et dirige les armes à la guerre. Etes-vous en danger dans une bataille? croyez-vous invulnérables comme Achille, et vous le serez, dit Paracelse. La peur attire les balles, et le courage fait rebrousser chemin aux boulets. On sait que les amputés se plaignent souvent des membres qu'ils n'ont plus. Paracelse opérait sur le sang vivant en médicamentant le résultat d'une saignée; il guérissait les maux de tête à distance en opérant sur des cheveux coupés; il avait devancé de beaucoup, par la science de l'unité imaginaire et de la solidarité du tout et des parties, toutes les théories ou plutôt toutes les expériences de nos plus célèbres magnétiseurs. Aussi ses cures étaient-elles miraculeuses, et a-t-il mérité qu'on ajoutât à son nom de Philippe Théophraste Bombast celui d'Auréole Paracelse, en y ajoutant encore l'épithète de divin !

L'imagination est l'instrument de *l'adaptation du verbe*.

L'imagination appliquée à la raison, c'est le génie.

La raison est une, Comme le génie est un dans la **multiplicité de ses oeuvres**.

Il y a un principe, il y a une vérité, il y a une raison, il y a une philosophie absolue et universelle.

Ce qui est est dans l'unité considérée comme principe, et retourne à l'unité considérée comme fin.

Un est dans un, c'est—à-dire tout est dans tout.

L'unité est le principe des nombres, c'est aussi le principe du mouvement, et par conséquent de la vie.

Tout le corps humain se résume dans l'unité d'un seul organe, qui est le cerveau.

Toutes les religions se résument dans l'unité d'un seul dogme, qui est l'affirmation de l'être et de son égalité à lui—même, qui constitue sa valeur mathématique.

Il n'y a qu'un dogme en magie, et le voici : le visible est la manifestation de l'invisible, ou, en d'autres termes, le verbe parfait est, dans les choses appréciables et visibles, en proportion exacte avec les choses inappréciables à nos sens et invisibles à nos yeux.

Le mage élève une main vers le ciel et abaisse l'autre vers la terre, et il dit : Là-haut l'immensité ! là-bas l'immensité encore; l'immensité égale l'immensité. Ceci est vrai dans les choses visibles, comme dans les choses invisibles.

La première lettre de l'alphabet de la langue sainte, Aleph es , représente un homme qui élève une main vers le ciel, et abaisse l'autre vers la terre.

C'est l'expression du principe actif de toute chose, c'est la création dans le ciel, correspondant à la toute-puissance du verbe ici-bas. Cette lettre à elle seule est un pantacle, c'est-à-dire un caractère exprimant la science universelle.

La lettre re peut suppléer aux signes sacrés du macrocosme et du microcosme, elle explique le double triangle maçonnique et l'étoile brillante aux cinq pointes : car le verbe est un et la révélation est une. Dieu, en donnant à l'homme la raison, lui a donné la parole; et la révélation, multiple dans ses formes, mais une dans son principe, est tout entière dans le verbe universel, interprète de la raison absolue.

C'est ce que veut dire le mot si mal compris de *catholicisme*, qui, en langue hiératique moderne, signifie *infaillibilité*.

L'universel en raison, c'est l'absolu, et l'absolu, c'est l'infailible.

Si la raison absolue conduit la société tout entière à croire irrésistiblement à la parole d'un enfant,

cet enfant sera infaillible, de par Dieu et de par l'humanité tout entière.

La foi n'est autre chose que la confiance raisonnable dans cette unité de la raison et dans cette universalité du verbe.

Croire, c'est acquiescer à ce qu'on ne sait pas encore, mais à ce que la raison nous rend sûrs d'avance de savoir, ou du moins de reconnaître un jour.

Absurdes donc sont les prétendus philosophes qui disent : Je ne croirai pas ce que je ne sais pas.

Pauvres gens ! si vous saviez, est-ce que vous auriez besoin de croire ?

Mais puis-je croire au hasard, et sans raison ?— Non certes ! La croyance aveugle et aventurée, c'est la superstition et la folie. Il faut croire aux causes dont la raison nous force d'admettre l'existence d'après le témoignage des effets connus et appréciés par la science.

La science ! grand mot et grand problème !

Qu'est-ce que la science ?

Nous répondrons à cette question dans le second chapitre de ce livre.

2 2 B.

LES COLONNES DU TEMPLE.

CUOCIAR.

DONUS.

ON 0818.

La science, c'est la possession absolue et complète de la vérité.

Aussi les sages de tous les siècles ont-ils tremblé devant ce mot absolu et terrible; ils ont craint de s'arroger le premier privilège de la divinité, en s'attribuant la science, et ils se sont contentés, au lieu du verbe *savoir*, de celui qui exprime la connaissance, et, au lieu du mot *science*, ils ont adopté celui de *gnose*, qui exprime seulement l'idée de connaissance par intuition.

Que sait l'homme, en effet? Rien, et pourtant il ne lui est pas permis de rien ignorer.

Il ne sait rien, et il est appelé à tout connaître. Or la connaissance suppose le binaire. Il faut à l'être qui connait un objet connu.

Le binaire est le générateur de la société et de la loi; c'est aussi le nombre de la gnose. Le binaire

est l'unité se multipliant d'elle-même pour créer; et c'est pour cela que les symboles sacrés font sortir Ève de la poitrine même d'Adam.

Adam, c'est le tétragramme humain, qui se résume dans le jod mystérieux, image du phallus cabalistique. Ajoutez à ce jod le nom ternaire d'Ève, et vous formez le nom de Jéhova, le tétragramme divin, qui est le mot cabalistique et magique par excellence :

mir

que le grand-prêtre, dans le temple, prononçait Jodchéva.

C'est ainsi que l'unité complète dans la fécondité du ternaire forme, avec lui, le quaternaire, qui est la clef de tous les nombres, de tous les mouvements et de toutes les formes.

Le carré, en tournant sur lui-même, produit le cercle égal à lui-même, et c'est la quadrature du cercle que le mouvement circulaire de quatre angles égaux tournant autour d'un même point.

Ce qui est en haut, dit Hermès, égale ce qui est en bas : voilà le binaire servant de mesuré à l'unité; et la relation d'égalité entre le haut et le bas, voilà **ce qui forme avec eux le ternaire.**

Le principe créateur, c'est le phallus idéal; et le principe créé, c'est le cteis formel.

L'insertion du phallus vertical dans le cteis horizontal forme le stauros des gnostiques, ou la croix philosophique des maçons. Ainsi le croisement de deux produit quatre, qui, en se mouvant, déterminent le cercle avec tous ses degrés.

, c'est l'homme; c'est la femme; 1, c'est le principe; 2, c'est le verbe; A, c'est l'actif; B, c'est le passif; l'unité, c'est Bohas; et le binaire, c'est Jakin.

Dans les trigrammes de Fohi, l'unité, c'est le yang; et le binaire, c'est le yin.



yang yin.

Bohas et Jakin sont les noms des deux colonnes symboliques qui étaient devant la porte principale du temple cabalistique de Salomon.

Ces deux colonnes expliquent en cabale tous les mystères de l'antagonisme, soit naturel, soit poli-

tique, soit religieux, et ils expliquent la lutte génératrice de l'homme et de la femme : car, selon la

loi de la nature, la femme doit résister à l'homme, et lui, doit la charmer ou la soumettre.

Le principe actif cherche le principe passif, le plein est amoureux du *vide*. La gueule du serpent attire sa queue, et, en tournant sur lui-même, il se *fuit* et il se poursuit.

La femme est la création de l'homme, et la création universelle est la femme du premier principe.

Quand l'être principe s'est fait créateur, il a érigé un jod ou un phallus, et, pour lui faire place dans le plein de la lumière incréée, il a dû creuser un cteïs ou une fosse d'ombre égale à la dimension déterminée par son désir créateur, et attribuée par lui au jod idéal de la lumière rayonnante.

Tel est le langage mystérieux des cabalistes dans le Talmud, et, à cause des ignorances et des méchancetés du vulgaire, il nous est impossible de l'expliquer ou de le simplifier davantage.

Qu'est-ce donc que la création ? C'est la maison du Verbe créateur. Qu'est-ce que le cteïs ? C'est la maison du phallus.

Quelle est la nature du principe actif ? C'est de répandre. Quelle est celle du principe passif ? C'est de rassembler et de féconder.

Qu'est-ce que l'homme? C'est l'initiateur, celui qui brise, qui laboure et qui sème.

Qu'est-ce que la femme ? C'est la formatrice, celle qui réunit, qui arrose et qui moissonne.

L'homme fait la guerre, et la femme procure la paix ; l'homme détruit pour créer, la femme édifie pour conserver ; l'homme c'est la révolution, la femme c'est la conciliation ; l'homme est le père de Caïn, la femme est la mère d'Abel.

Qu'est-ce que la sagesse? C'est la conciliation et l'union des deux principes, c'est la douceur d'Abel dirigeant l'énergie de Caïn, c'est l'homme suivant les douces inspirations de la femme, c'est la débauche vaincue par le légitime mariage, c'est l'énergie révolutionnaire adoucie et domptée par les douceurs de l'ordre et de la paix, c'est l'orgueil soumis à l'amour, c'est la science reconnaissant les inspirations de la foi.

Alors la science humaine devient sage, parce qu'elle est modeste, et se soumet à l'infaillibilité de la raison universelle, enseignée par l'amour ou par la charité universelle. Elle peut alors prendre le nom de gnose, parce qu'elle connaît du moins ce qu'elle ne peut encore se vanter de parfaitement savoir.

L'unité ne peut se manifester que par le binaire ; l'unité elle-même et l'idée de l'unité font déjà deux.

L'unité du macrocosme se révèle par les deux points opposés des deux triangles:



L'unité humaine se complète par la droite et la gauche. L'homme primitif est androgyne. Tous les organes du corps humain sont disposés par deux, excepté le nez, la langue, l'ombilic et le jod cabalistique.

La divinité, une dans son essence, a deux conditions essentielles pour bases fondamentales de son être : la nécessité et la liberté.

Les lois de la raison suprême nécessitent en Dieu

et règlent la liberté, qui est nécessairement raisonnable et sage.

Pour rendre la lumière visible, Dieu a seulement supposé l'ombre.

Pour manifester la vérité, il a rendu le doute possible.

L'ombre est le repoussoir de la lumière, et la possibilité de l'erreur est nécessaire pour la manifestation temporelle de la vérité.

Si le bouclier de Satan n'arrêtait la lance de Michaël, la puissance de l'ange se perdrait dans le vide ou devrait se manifester par une destruction infinie dirigée de haut en bas.

Et si le pied de Michaël ne retenait Satan dans son ascension, Satan irait détrôner Dieu, ou plutôt se perdre lui-même dans les abîmes de la hauteur.

Satan est donc nécessaire à Michaël comme le piédestal à la statue, et Michaël est nécessaire à Satan comme le frein à la locomotive.

En dynamique analogique; et universelle, on ne s'appuie què sur ce qui résiste.

Aussi l'univers est-il balancé par deux forces qui le maintiennent en équilibre : la force qui attire et celle qui repousse. Ces deux forces existent

en physique, en philosophie et en religion. Elles produisent en physique l'équilibre, en philosophie la critique, en religion la révélation progressive. Les anciens ont représenté ce mystère par la lutte d'Éros et d'Antéros, par le combat de Jacob avec l'ange, par l'équilibre de la montagne d'or que tiennent liée, avec le serpent symbolique de l'Inde, les dieux d'un côté et de l'autre les démons.

Il se trouve aussi figuré par le caducée d'Flermanabis, par les deux chérubins, de l'arche, par les deux sphinx du chariot d'Osiris, par les deux Séraphins, le blanc et le noir.

Sa réalité scientifique est démontrée par les phénomènes de la polarité et par la loi universelle des sympathies ou des antipathies.

Les disciples inintelligents de Zoroastre ont divisé le binaire sans le rapporter à l'unité, séparant ainsi les colonnes du temple, et voulant écarteler Dieu. Le binaire en Dieu n'existe que par le ternaire. Si vous concevez l'absolu comme deux, il faut immédiatement le concevoir comme trois, pour retrouver le principe unitaire.

C'est pour cela que les éléments matériels analogues aux éléments divins se conçoivent comme

quatre ,
s'expliquent comme deux , et n'existent finalement
que comme trois.

La révélation , c'est le binaire ; tout verbe est
double et suppose deux.

La morale qui résulte de la révélation est fondée
sur l'antagonisme, qui est Ja conséquence du bi-
naire. L'esprit et la forme s'attirent et se repoussent
comme l'idée et le signe, comme la vérité et la
fiction. La raison suprême nécessite le dogme en
se communiquant aux intelligences finies, et le
dogme, en passant du domaine des idées à celui
des formes, se fait participant de deux mondes, et a
nécessairement deux sens qui parlent successive-
ment, ou à la fois, soit à l'esprit, soit à la chair.

Aussi dans le domaine moral y a-t-il deux
forces: une qui attende, et l'autre qui réprime ou
qui expie: Ces deux forces sont figurées dans les
mythes de la *Genèse* par les personnages typiques
de Caïn et d'Abel.

Abel opprime Caïn par sa supériorité morale ;
Caïn, pour s'affranchir, immortalise son frère en
le tuant, et devient la victime de son propre for-
fait. Caïn n'a pu laisser vivre Abel, et le sang
d'Abel ne laisse plus dormir Caïn.

Dans l'Évangile, le type de Caïn est remplacé

par celui de l'Enfant prodigue, à qui son père pardonne tout, parce qu'il revient après avoir beaucoup souffert.

En Dieu, il y a miséricorde et justice : il fait justice aux justes et miséricorde aux pécheurs.

Dans l'âme du monde, qui est l'agent universel, il y a un courant d'amour et un courant de colère.

Ce fluide ambiant et qui pénètre toute chose; ce rayon détaché de la gloire du soleil et fixé par le poids de l'atmosphère et par la force d'attraction centrale; ce corps du Saint-Esprit, que nous appelons l'agent universel, et que les anciens ont représenté sous la figure du serpent qui se mord la queue ; cet éther électrico-magnétique, ce calorique vital et lumineux, est figuré dans les anciens monuments par la ceinture d'Isis, qui se tourne et se retourne en noeud d'amour autour des deux pôles, et par le serpent qui se mord la queue, emblème de la prudence et de Saturne.

Le mouvement et la vie consistent dans la tension extrême des deux forces.

Plût à Dieu , disait le Maître, que vous fussiez tout froid ou tout chaud !

En effet, un grand coupable est plus vivant

qu'un homme lâche et tiède, et son retour à la vertu sera en raison de l'énergie de ses égarements.

La femme qui doit écraser la tête du serpent, c'est l'intelligence, qui surmonte toujours le courant des forces aveugles. C'est, disent les cabalistes, la vierge de la mer, dont le dragon infernal vient lécher les pieds humides avec ses langues de feu qui s'endorment de volupté.

Tels sont les mystères hiératiques du binaire. Mais il en est un, le dernier de tous, qui ne doit pas être révélé : la raison en est, selon Hermès Trismégiste, dans l'inintelligence du vulgaire, qui donnerait aux nécessités de la science toute la portée immorale d'une aveugle fatalité. Il faut contenir le vulgaire, dit-il encore, par la frayeur de l'inconnu ; et le Christ disait aussi : Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant contre vous, ils ne vous dévorent. L'arbre de la science du bien et du mal, dont les fruits donnent la mort, est l'image de ce secret hiératique du binaire. Ce secret, en effet, s'il est divulgué, ne peut être que mal compris, et l'on en conclut ordinairement à la négation impie du libre arbitre, qui est le principe moral de la vie. Il est donc dans l'essence

des choses que la révélation de ce secret donne la mort, et ce n'est pourtant pas encore là, le grand arcane de la magie; mais le secret du binaire conduit à celui du quaternaire, ou plutôt il en procède et se résout Par le ternaire, qui contient le mot de l'énigme du sphinx tel qu'il eût dû être trouvé pour sauver la vie, expier le crime involontaire, et assurer le royaume d'Œdipe.

Dans le livre hiéroglyphique d'Hermès (1), que l'on nomme aussi le livre de Thot, le binaire est représenté soit par une grande prêtresse ayant les cornes d'Isis, la tête voilée, un livre ouvert, qu'elle cache à demi sous son manteau; ou par la femme souveraine, la déesse Junon des Grecs, tenant une main élevée vers le ciel et l'autre abaissée vers la terre, comme si elle formulait par ce geste le dogme unique et dualiste qui est la base de la magie et qui commence les merveilleux symboles de la table d'émeraude d'Hermès.

Dans *l'Apocalypse* de saint Jean, il est question de deux témoins ou martyrs auxquels la tradition prophétique donne les noms d'Élie et d'Hénoch : Élie, l'homme de la foi, du zèle et du miracle ; Hénoch,

(4) Voir le jeu du Taro.

4 31i DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

le même que les Égyptiens ont appelé Hermès et que les Phéniciens honoraient sous le nom de Cadmus, l'auteur de l'alphabet sacré et de la clef universelle des initiations au Verbe, le père de la cabale, celui, disent les saintes allégories, qui n'est pas mort comme les autres hommes, mais qui a été enlevé au ciel pour revenir à la fin des temps. On disait à peu près la même chose de saint Jean lui-même, qui a retrouvé et expliqué dans son *Apocalypse* les symboles du Verbe d'Hénoch. Cette résurrection de saint Jean et d'Hénoch, attendue à la fin des siècles d'ignorance, sera le renouvellement de leur doctrine par l'intelligence des clefs cabalistiques qui ouvrent le temple de l'unité et de la philosophie universelle, trop longtemps occulte et réservée seulement à des élus que le monde faisait mourir.

Mais nous avons dit que la reproduction de l'unité par le binaire conduit forcément à la notion et au dogme du ternaire, et nous arrivons enfin à ce grand nombre, qui est la plénitude et le verbe parfait de l'unité.

3 a C.

LE TRIANGLE DE SALOMON.

PLIMITUDO YOM.

Bani.

IP 18114

Le verbe parfait, c'est le ternaire , parce qu'il suppose un principe intelligent, un principe parlant et un principe parlé.

L'absolu, qui se révèle par la parole, donne à cette parole un sens égal à lui-même, et crée un troisième lui-même dans l'intelligence de cette parole.

C'est ainsi que le soleil se manifeste par sa lumière et prouve cette manifestation ou la rend efficace par sa chaleur.

Le ternaire est tracé dans l'espace par le point culminant du ciel, l'infini en hauteur, qui se rattache par deux lignes droites et divergentes à l'orient et à l'occident.

Mais à ce triangle visible la raison compare un autre triangle invisible, qu'elle affirme être égal au premier : c'est celui qui a pour sommet la profondeur, et dont la base renversée est parallèle

à la ligne horizontale qui va de l'orient à l'occident.

Ces deux triangles, réunis en une seule figure, qui est celle d'une étoile à six rayons, forment le signe sacré du sceau de Salomon, l'étoile brillante du macrocosme (1).

L'idée de l'infini et de l'absolu est exprimée par ce signe, qui est le grand pantacle, c'est-à-dire le plus simple et le plus complet abrégé de la science de toutes choses.

La grammaire elle-même attribue trois personnes au verbe.

La première est celle qui parle, la seconde celle à qui l'on parle, la troisième celle de qui l'on parle.

Le prince infini, en créant, parle de lui-même à lui-même.

Voilà l'explication du ternaire et l'origine du dogme de la Trinité.

Le dogme magique aussi est un en trois et trois en un.

Ce qui est au-dessus ressemble ou est égal à ce qui est au-dessous.

(1) Voir la figure page 70.

Ainsi deux choses qui se ressemblent et le verbe qui exprime leur ressemblance font trois.

Le ternaire est le dogme universel.

En magie, principe, réalisation, adaptation ; en alchimie, azoth, incorporation, transmutation ; en théologie, Dieu , incarnation , rédemption ; dans l'âme humaine, pensée, amour et action ; dans la famille, père, mère et enfant. Le ternaire est le but et l'expression suprême de l'amour : on ne se cherche à deux que pour devenir trois.

Il y a trois mondes intelligibles qui correspondent les uns avec les autres par l'analogie hiérarchique :

Le monde naturel ou physique, le monde spirituel ou métaphysique, et le monde divin ou religieux.

De ce principe résulte la hiérarchie des esprits divisés en trois ordres, et subdivisés dans ces trois ordres toujours par le ternaire.

Toutes ces révélations sont des déductions logiques des premières notions mathématiques de l'être et du nombre.

L'unité, pour devenir active, doit se multiplier. Un principe indivisible, immobile et infécond, serait l'unité morte et incompréhensible.

Si Dieu n'était qu'un, il ne serait jamais créateur ni père. S'il était deux, il y aurait antagonisme ou division dans l'infini, et ce serait le partage ou la mort de toute chose possible : il est donc trois pour créer de lui-même et à son image la multitude infinie des êtres et des nombres.

Ainsi il est réellement unique en lui-même et triple dans notre conception, ce qui nous le fait voir aussi triple en lui-même et unique dans notre intelligence et dans notre amour.

Ceci est un mystère pour le croyant et une nécessité logique pour l'initié aux sciences absolues et réelles.

Le Verbe manifesté par la vie, c'est la réalisation ou l'incarnation.

La vie du Verbe accomplissant son mouvement cyclique, c'est l'adaptation ou la rédemption. Ce triple dogme a été connu dans tous les sanctuaires éclairés par la tradition des sages. Voulez-vous savoir quelle est la vraie religion ? Cherchez celle qui réalise le plus dans l'ordre divin; celle qui humanise Dieu et divinise l'homme ; celle qui conserve intact le dogme ternaire, qui incarne le Verbe

en faisant voir et toucher Dieu aux plus ignorants;

celle enfin dont la doctrine convient à tous et peut s'adapter à tout ; la religion qui est hiérarchique et cyclique, qui a pour les enfants des allégories et des images, pour les hommes faits une haute philosophie, de sublimes espérances, et de douces consolations pour les vieillards.

Les premiers sages qui ont cherché la cause des causes ont vu le bien et le mal dans le monde; ils ont observé l'ombre et la lumière; ils ont comparé l'hiver au printemps, la vieillesse à la jeunesse, la vie à la mort, et ils ont dit : La cause première est bienfaisante et rigoureuse, elle vivifie et elle détruit.

— Il y a donc deux principes contraires, un bon et un mauvais? se sont écriés les disciples de Manès.

— Non, les deux principes de l'équilibre universel ne sont pas contraires, bien qu'ils soient opposés en apparence : car c'est une sagesse unique qui les oppose l'un à l'autre.

Le bien est à droite, le mal est à gauche; mais la bonté suprême est au-dessus des deux, et elle fait servir le mal au triomphe du bien, et le bien à la réparation du mal.

Le principe d'harmonie est dans l'unité, e c'est

ce qui donne en magie tant de puissance au nombre impair.

Mais le plus parfait des nombres impairs, c'est trois, parce que c'est la trilogie de l'unité.

Dans les trigrammes de Fohi, le ternaire supérieur se compose de trois yang ou figures masculines, parce que, dans l'idée de Dieu considéré comme principe de la fécondité dans les trois mondes, on ne saurait rien admettre de passif.

C'est pour cela aussi que la trinité chrétienne n'admet point la personnification de la mère qui est implicitement énoncée dans celle du fils. — C'est pour cela aussi qu'il est contraire aux lois de la symbolique hiératique et orthodoxe de personnifier le Saint-Esprit sous la figure d'une femme.

La femme sort de l'homme comme la nature sort de Dieu : aussi le Christ s'élève lui-même au ciel et *assume* la Vierge mère; on dit l'ascension du Sauveur et l'assomption de la mère de Dieu.

Dieu, considéré comme père, a la nature pour fille.

Comme fils, il a la Vierge pour mère et l'Église pour épouse.

Comme Saint-Esprit , il régénère et féconde l'humanité.

C'est ainsi que, dans les trigrammes de Fohi; aux trois yang supérieurs correspondent les trois yin inférieurs, car les trigrammes de Fohi sont un pantacle semblable aux deux triangles de Salomon, mais avec une interprétation ternaire des six points de l'étoile brillante.



Le dogme n'est divin qu'en tant qu'il est vraiment humain, c'est-à-dire qu'il résume la plus haute raison de l'humanité : aussi le Maître que nous appelons l'Homme—Dieu s'appelait—il lui-même le Fils de l'homme.

La révélation, c'est l'expression de la croyance admise et formulée par la raison universelle dans le verbe humain.

C'est pourquoi on dit que dans l'Homme-Dieu la divinité est humaine et l'humanité divine.

Nous disons tout ceci philosophiquement, et non théologiquement; et ceci ne touche en rien reit-seignement de l'Église, qui condamne et doit toujours condamner la magie.

te poen le LA HAUTE MAGIE.

Paracelse et Agrippa n'ont pas élevé autel contre autel, et se sont soumis à la religion dominante dans leur temps. Aux élus de la science les choses de la science; aux fidèles les choses de la foi !

L'empereur Julien , dans son hymne au roi Soleil, donne une théorie du ternaire qui est presque identiquement la même que celle de l'illu-

S miné Swedenborg.

Le soleil du monde divin est la lumière infinie spirituelle et incréée; cette lumière se verbalise, si l'on peut parler ainsi, dans le monde philosophique, et devient le foyer des âmes et de la vérité, puis elle s'incorpore et devient lumière visible dans le soleil du troisième monde, soleil central de nos soleils, et dont les étoiles fixes sont les étincelles toujours vivantes.

Les cabalistes comparent l'esprit à une substance qui reste fluide dans le milieu divin et sous l'influence de la lumière essentielle, mais dont l'extérieur se durcit comme une cire exposée à l'air dans les régions plus froides du raisonnement ou des formes visibles. Ces écorces ou enveloppes pétrifiées (nous dirions mieux carnifiées, si le mot était français) sont la cause des erreurs ou du mal, qui tient à la pesanteur et à la dureté des enveloppes

LE TRIM4GLE DE SALOMON.

amimiques. Dans le livre de Sohar et dans celui des révolutions des âmes, les esprits pervers, ou mauvais démons, ne sont pas appelés autrement que les écorces, *cortiees*.

Les écorces du monde des esprits sont transparentes, celles du monde matériel sont opaques; les corps ne sont que des écorces temporaires et dont les âmes doivent être délivrées; mais ceux qui obéissent au corps en cette vie se font un corps intérieur ou une écorce fluïdique qui devient leur prison et leur supplice après la mort, jusqu'au moment où ils parviennent à la fondre • dans la chaleur de la lumière divine, où leur pesanteur les empêche de monter; ils n'y arrivent qu'avec des efforts infinis et le secours des justes qui leur tendent la main, et pendant tout ce temps ils sont dévorés par l'activité intérieure de l'esprit captif comme dans une fournaise ardente. Ceux qui parviennent au bûcher de l'expiation s'y brûlent eux-mêmes comme Hercule sur le mont OËta et se délivrent ainsi de leurs gènes; mais le plus rand nombre manquent de courage devant cette dernière épreuve, qui leur semble une seconde mort plus affreuse que la première, et restent ainsi dans l'enfer, qui est éternel de droit et de fait,

mais dans lequel les âmes ne sont jamais ni précipitées ni retenues malgré elles.

Les trois mondes correspondent ensemble par les trente-deux voies de lumière qui sont les échelons de l'échelle sainte; toute pensée vraie correspond à une grâce divine dans le ciel, et à une oeuvre utile sur la terre. Toute grâce de Dieu suscite une vérité et produit un ou plusieurs actes, et réciproquement tout acte remue dans les cieux une vérité ou un mensonge, une grâce ou un châtiement. Lorsqu'un homme prononce le tétragramme, écrivent les cabalistes, les neuf cieux reçoivent une secousse, et tous les esprits se crient les uns aux autres : Qui donc trouble ainsi le royaume du ciel? Alors la terre révèle au premier ciel les péchés du téméraire qui prend le nom de l'éternel en vain, et le verbe accusateur est transmis de cercle en cercle, d'étoile en étoile et de hiérarchie en hiérarchie.

Toute parole a trois sens, toute action une triple portée, toute forme une triple idée, car l'absolu correspond de monde en monde avec ses formes. Toute détermination de la volonté humaine modifie la nature, intéresse la philosophie, et s'écrit dans le ciel. 11 y a donc deux fatalités, l'une résul-

tant de la volonté de l'incréé d'accord avec sa sagesse, l'autre résultant des volontés créées et d'accord avec la nécessité des causes secondes dans leurs rapports avec la cause première.

Rien n'est donc indifférent dans la vie, et nos déterminations les plus simples en apparence décident souvent d'une série incalculable de biens ou de maux, surtout dans les rapports de notre diaphane avec le grand agent magique, comme nous l'expliquerons ailleurs.

Le ternaire, étant le principe fondamental de toute la cabale ou tradition sacrée de nos pères, a dû être le dogme fondamental du christianisme, dont il explique le dualisme apparent par l'intervention d'une harmonieuse et toute puissante unité. Le Christ n'a pas écrit son dogme, et ne l'a révélé en secret qu'à son disciple favori, seul cabaliste, et grand cabaliste entre les apôtres. Aussi *l'Apocalypse* est—elle le livre de la gnose ou doctrine secrète des premiers chrétiens, doctrine dont la clef est indiquée par un verset secret du *Pater* que la Vulgate ne traduit pas, et que dans le rit grec (conservateur des traditions de saint Jean) il n'est permis qu'aux prêtres de prononcer. Ce verset, tout cabalistique, se trouve dans le texte

i46 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

grec de l'évangile selon saint Mathieu et dans plusieurs exemplaires hébraïques. Le voici dans ces deux langues sacrées :

*p? Timm myome! npJnort 1.5 : tpbt

Ô te icrrtv Actailtect xcit doEot, ci; Toin
cciaiva; . *Apré.*

Le mot sacré de *Malkout*, employé pour *Keter*, qui est son correspondant cabalistique, et la balance de Géburah et de Chesed se répétant dans les cercles ou ciex que les gnostiques appelaient *Eones*, donnent dans ce verset occulte la clef de voûte de tout le temple chrétien. Les protestants l'ont traduit et conservé dans leur Nouveau Testament, sans en retrouver la haute et merveilleuse intelligence, qui leur eût dévoilé tous les mystères de *l'Apocalypse*; mais c'est une tradition dans l'Église que la révélation de ces mystères est réservée aux derniers temps.

Malkout appuyé sur Géburah et sur Chesed, c'est le temple de Salomon ayant pour colonnes Jakin et Bohas. C'est le dogme adamique, appuyé d'une part sur la résignation d'Abel, et de l'autre sur le travail et les remords de Caïn; c'est l'équi-

libre universel de l'être basé sur la nécessité et sur la liberté, sur la fixité et le mouvement; c'est la démonstration du levier universel cherchée vainement par Archimède. Un savant qui a employé tout son talent à se rendre obscur,' et qui est mort sans avoir voulu se faire comprendre, avait résolu cette suprême équation, retrouvée par lui dans la cabale, et craignait par-dessus tout qu'on ne pût savoir, s'il s'exprimait plus clairement, l'origine de ses découvertes. Nous avons entendu un de ses disciples et de ses admirateurs s'indigner, peut-être de bonne foi, en l'entendant appeler cabaliste, et pourtant nous devons dire, à la gloire de ce savant, que ses recherches nous ont considérablement abrégé notre travail sur les sciences occultes, et que la clef de la haute cabale surtout, indiquée dans le verset occulte que nous venons de citer, a été doctement appliquée à une réforme absolue de toutes les sciences dans les livres d'Hcené Wronski.

La vertu secrète des Évangiles est donc contenue dans trois mots, et ces trois mots ont fondé trois dogmes et trois hiérarchies. Toute science repose

**sur trois principes, comme le syllogisme sur trois
termes. Il y a aussi trois classes distinctes ou trois**

148 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

rangs originels et naturels parmi les hommes, qui sont tous appelés monter du plus bas au plus haut. Les Hébreux appellent ces séries ou degrés du progrès des esprits, Asiah, Jézirah et Bria. Les gnostiques, qui étaient les cabalistes chrétiens, les nommaient Hylé, Psyché et Guosis ; le cercle suprême s'appelait chez les Hébreux Aziluth, et chez les gnostiques Pléroma.

Dans le tétragramme, le ternaire, pris au commencement du mot, exprime la copulation divine, pris à la fin, il exprime le féminin et la maternité. Ève porte un nom de trois lettres, mais l'Adam primitif est exprimé par la seule lettre Jod, en sorte que Jéhova devrait se prononcer *léva*. Ceci nous conduit au grand et suprême mystère de la magie, exprimé par le quaternaire.

4i D.

LE TÉTRAGRAMME.

GEMIRAR CHEM.

PORTA LIBRORUM.

ELEMENIA.

Il y a dans la nature deux forces produisant un équilibre, et les trois ne sont qu'une seule loi. Voilà le ternaire se résumant dans l'unité, et, en ajoutant l'idée d'unité à celle du ternaire, on arrive au quaternaire, premier nombre carré et parfait, source de toutes les combinaisons numériques et principe de toutes les formes.

Affirmation, négation, discussion, solution, telles sont les quatre opérations philosophiques de l'esprit humain. La discussion concilie la négation avec l'affirmation en les rendant nécessaires l'une à l'autre. C'est ainsi que le ternaire philosophique, se produisant du binaire antagonique, se complète par le quaternaire, base carrée de toute vérité. En Dieu, suivant le dogme consacré, il y a trois personnes, et ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu. Trois et un donnent l'idée de quatre,

150 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

parce que l'unité est nécessaire pour expliquer les trois. Aussi dans presque toutes les langues, le nom de Dieu est-il de quatre lettres, et, en hébreu, ces quatre lettres ne font que trois, car il y en a une qui se répète deux fois : celle qui exprime le Verbe et la création du Verbe.

Deux affirmations rendent possibles ou nécessaires deux négations correspondantes. L'être est signifié, le néant n'est pas. L'affirmation, comme Verbe, produit l'affirmation comme réalisation ou incarnation du Verbe, et chacune de ces affirmations correspond à la négation de son contraire.

C'est ainsi que, suivant le dire des cabalistes, le nom du démon, ou du mal, se compose des lettres retournées du nom même de Dieu, ou du bien.

Ce mal, c'est le reflet perdu ou le mirage imparfait de la lumière dans l'ombre.

Mais tout ce qui existe, soit en bien, soit en **mal**, soit dans la lumière, soit dans l'ombre, existe et se révèle par le quaternaire.

L'affirmation de l'unité suppose le nombre quatre, si cette affirmation ne tourne pas dans l'unité elle-même comme dans un cercle vicieux. Ami le ternaire, comme nous l'avons déjà observé, s'explique **par le binaire, et se résout-il par le**

quaternaire, qui est l'unité carrée des nombres pairs et la base quadrangulaire du cube, unité de construction, de solidité et de mesure.

Le tétragramme cabalistique Jodhéva exprime Dieu dans l'humanité et l'humanité en Dieu.

Les quatre points cardinaux astronomiques sont, relativement à nous, le oui et le non de la lumière: l'orient et l'occident, et le oui et le non **de** la chaleur : le midi et le nord.

Ce qui est dans la nature visible révèle, comme nous le savons déjà d'après le dogme unique de la cabale, ce qui est dans le domaine de la **nature, invisible, ou des causes secondes** toutes proportionnelles et analogues aux manifestations de la cause première.

Aussi cette cause première s'est-elle toujours révélée par la croix : la croix, cette unité composée de deux, qui se divisent l'un l'autre pour former quatre; la croix, cette clef des mystères de l'Inde et de l'Égypte, le Tau des patriarches, le signe divin d'Osiris, le Stauros des gnostiques, la clef de **voûte du temple**, le symbole de la maçonnerie occulte; la croix, ce point central de la jonction des angles droits de deux triangles infinis ; la croix, **qui, dans la langue française, semble être la racine**

première et le substantif fondamental du verbe croire et du verbe croître, réunissant ainsi les idées de science, de religion et de progrès.

Le grand agent magique se révèle par quatre sortes de phénomènes, et a été soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme.

On lui a aussi donné les noms de tétragramme, d'inri, d'azoth, d'éther, d'od, de fluide magnétique, d'âme de la terre, de serpent, de lucifer, etc.

Le grand agent magique est la quatrième émanation de la vie—principe, dont le soleil est la troisième forme (voir les initiés de l'école d'Alexandrie et le dogme d'Hermès Trismégiste).

En sorte que l'oeil du monde (comme l'appelaient les anciens) est le mirage du reflet de Dieu, et que l'âme de la terre est un regard permanent du soleil que la terre conçoit et garde par imprégnation.

La lune concourt à cette imprégnation de la terre en repoussant vers elle une image solaire pendant la nuit, en sorte qu'Hermès a eu raison de dire, en parlant du grand agent : Le soleil est son père, la lune est sa mère. Puis il ajoute : Le vent l'a porté dans son ventre, parce que l'atmosphère est

le récipient et comme le creuset des rayons solaires , au moyen desquels se forme cette image vivante du soleil qui pénètre la terre tout entière, la vivifie, la féconde, et détermine tout ce qui se produit à sa surface par ses effluves et ses courants continuels, analogues à ceux du soleil lui-même.

Cet agent solaire est vivant par deux forces contraires : une force d'attraction et une force de projection, ce qui fait dire à Hermès que toujours il remonte et redescend.

La force d'attraction se fixe toujours au centre des corps, et la force de projection dans leurs contours ou à leur surface.

C'est par cette double force que tout est créé et que tout subsiste.

Son mouvement est un enroulement et un déroulement successifs et indéfinis, ou plutôt simultanés et perpétuels, par spirales de mouvements contraires qui ne se rencontrent jamais.

C'est le même mouvement que celui du soleil, qui attire et repousse en même temps tous les astres de son système.

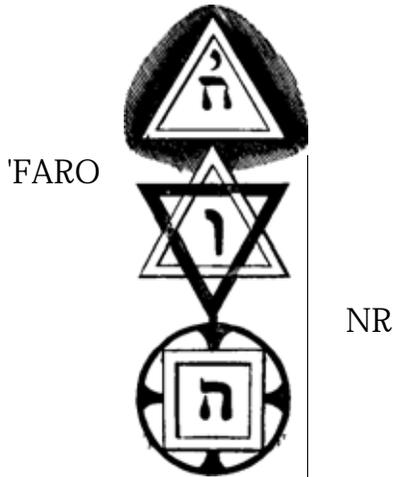
Connaître le mouvement de ce soleil terrestre, de manière à pouvoir profiter de ses courants et

les diriger, c'est avoir accompli le grand oeuvre, et c'est être maître du Inonde.

Armé d'une semblable force, vous pouvez vous faire adorer, le vulgaire vous croira Dieu.

Le secret absolu de cette direction a été possédé par quelques hommes, et peut encore être trouvé. C'est le grand arcane magique il dépend d'un axiome incommunicable et d'un instrument qui est le grand et unique athanor des Hermétiques du plus haut grade.

L'axiome incommunicable est renfermé cabalistiquement dans les quatre lettres du tétragramme disposées de cette manière :



dans les lettres des mots AZOTE! et INRI, écrites cabalistiquement, et dans le monogramme du Christ, tel qu'il était brodé sur le labarum, et que le cabaliste Postel interprète par le mot ROTA , dont les adeptes ont formé leur taro ou tarot, en répétant deux fois la première lettre , pour indiquer le cercle et faire comprendre que le mot est retourné.

Toute la science magique consiste dans la connaissance de ce secret. Le savoir et oser s'en servir, c'est la toute-puissance humaine; mais le révéler à un profane, c'est le perdre; le révéler même à un disciple, c'est abdiquer en faveur de ce disciple, qui, à partir de ce moment, a droit de vie et de mort sur son initiateur (je parle au point de vue magique), et le tuera certainement, de peur de mourir lui-même. (Ceci n'a rien de commun avec les actes qualifiés meurtre en législation criminelle, la philosophie pratique, qui sert de base et de point de départ à nos lois, n'admettant pas les faits d'envoutements et d'influences occultes.) Nous entrons ici dans les révélations étranges, et nous nous attendons à toutes les incroyances et à tous les haussements d'épaules du fanatisme incrédule,, car la religion voltairienne a aussi ses çana-

tiques, n'en déplaie aux grandes ombres qui doivent bouder maintenant d'une manière pitoyable dans les caveaux du Panthéon, pendant que le catholicisme, toujours fort de ses pratiques et de son prestige, chante l'office sur leur tête.

La parole parfaite, celle qui est adéquate à la pensée qu'elle exprime, contient toujours virtuellement ou suppose un quaternaire: l'idée et ses trois formes nécessaires et corrélatives, puis aussi l'image de la chose exprimée avec les trois termes du jugement qui la qualifie. Quand je dis: L'être existe, j'affirme implicitement que le néant n'existe pas.

Une hauteur, une largeur que la hauteur divise géométriquement en deux, et une profondeur séparée de la hauteur par l'intersection de la largeur, voilà le quaternaire naturel composé de deux lignes qui se croisent. Il y a aussi dans la nature quatre mouvements produits par deux forces qui se soutiennent l'une l'autre par leur tendance en sens contraire. Or la loi qui régit les corps est analogue et proportionnelle g celle qui gouverne les esprits, et celle qui gouverne les esprits est la manifestation même du secret de Dieu, c'est-à-dire du mystère de la création.

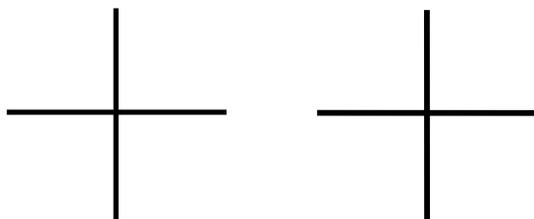
Supposez une montre à deux ressorts parallèles , avec un engrenage qui les fait manoeuvrer en sens contraire, de sorte que l'un, en se détendant, resserre l'autre : la montre ainsi se remontera d'elle-même, et vous aurez trouvé le mouvement perpétuel. Cet engrenage doit être à deux fins et d'une grande précision. Est-il introuvable? Nous ne le croyons pas. Mais, quand un homme l'aura découvert, cet homme pourra comprendre par analogie tous les secrets de la nature : *le progrès en raison directe de la résistance.*

Le mouvement absolu de la vie est ainsi le résultat perpétuel de deux tendances contraires qui ne sont jamais opposées. Quand l'une des deux paraît céder à l'autre, c'est un ressort qui se remonte, et vous pouvez vous attendre à une réaction dont il est très possible de prévoir le moment et de déterminer le caractère; c'est ainsi qu'à l'époque de la plus grande ferveur du christianisme, le règne de l'ANTECHRIST a été connu et prédit.

Mais l'antechrist préparera et déterminera le nouvel événement et le triomphe définitif de l'Homme-Dieu. Ceci encore est une conclusion rigoureuse et cabalistique contenue dans les *prémisses* évangéliques.

1513 DOGUE DE LA HAUTE MAGIE.

Ainsi la prophétie chrétienne contient une quadruple révélation : 1° chute du vieux monde et triomphe de l'Évangile sous le premier avènement; 2° grande apostasie et venue de l'antechrist ; 3° chute de l'antechrist et retour aux idées chrétiennes; 4° triomphe définitif de l'Évangile, ou second avènement, désigné sous le nom de jugement dernier. Cette quadruple prophétie contient, comme on peut le voir, deux affirmations et deux négations, l'idée de deux ruines ou morts universelles et de deux renaissances; car à toute idée qui apparaît à l'horizon social on peut assigner sans craindre d'erreur un orient et un occident, un zénith et un nadir. C'est ainsi que la croix philosophique est, la clef de la prophétie, et qu'on peut ouvrir toutes les portes de la science avec le pantele d'Ezochiel, dont le centre est une étoile formée du croisement de deux croix.



La vie humaine ne se forme-t-elle pas aussi de ces trois phases ou transformations successives : naissance, vie, mort, immortalité? Et remarquez ici que l'immortalité de l'âme, nécessaire comme complément du quaternaire, est cabalistiquement prouvée par l'analogie, qui est le dogme unique de la religion vraiment universelle, comme elle est la clef de la science et la loi inviolable de la nature.

La mort, en effet, ne peut pas plus être une fin absolue que la naissance n'est un commencement réel. La naissance prouve la préexistence de l'être humain, puisque rien ne se produit de rien, et la mort prouve l'immortalité, puisque l'être ne peut pas plus cesser d'être que le néant ne peut cesser de ne pas être. Etre et néant sont deux idées absolument inconciliables, avec cette différence que l'idée du néant (idée toute négative) sort de l'idée même de l'être, dont le néant ne peut pas même être compris comme une négation absolue, tandis que l'idée de l'être ne peut jamais être même rapprochée de celle du néant, bien loin qu'elle en puisse sortir. Dire que le monde est sorti du néant, c'est préférer une monstrueuse absurdité. Tout ce qui est procède de ce qui était, par conséquent rien

de ce qui est ne saurait jamais ne plus être. La succession des formes est produite par les alternatives du mouvement : ce sont des phénomènes de la vie qui se remplacent les uns les autres sans se détruire. Tout change, mais rien ne périt. Le soleil n'est pas mort lorsqu'il disparaît à l'horizon, les formes, même les plus mobiles, sont immortelles et subsistent toujours dans la permanence de leur raison d'être, qui est la combinaison de la lumière avec les puissances agrégatives des molécules de la substance première. Aussi se conservent-elles dans le fluide astral, et peuvent-elles être évoquées et reproduites selon la volonté du sage, comme nous le verrons quand nous traiterons de la seconde vue et de l'évocation des souvenirs dans la nécromancie et autres opérations magiques.

Nous reviendrons sur le grand agent magique au quatrième chapitre du *Rituel*, où nous achèverons d'indiquer les caractères du grand arcane et les moyens de ressaisir cette formidable puissance.

Disons ici quelques mots des quatre éléments magiques et des esprits élémentaires.

Les éléments magiques sont : en alchimie, le

sel, le mercure, le soufre et l'azoth ; en cabale, le *macroprosope*, le *microprosope* et les deux mères; en hiéroglyphes, l'homme, l'aigle, le lion et le taureau ; en physique ancienne, suivant les termes et les idées vulgaires, l'air, l'eau, la terre et le feu.

En science magique, on sait que l'eau n'est pas de l'eau ordinaire; que le feu n'est pas simplement du feu, etc. Ces expressions cachent un sens plus relevé-La science moderne a décomposé les quatre éléments des anciens et y a trouvé beaucoup de corps prétendus simples. Ce qui est simple, c'est la substance primitive et proprement dite; il n'y a donc qu'un élément matériel, et cet élément se manifeste toujours par le quaternaire dans ses formes. Nous conserverons donc la savante distinction des apparences élémentaires admise par les anciens, et nous reconnattons l'air, le feu, la terre et l'eau pour les quatre éléments positifs et visibles de la magie.

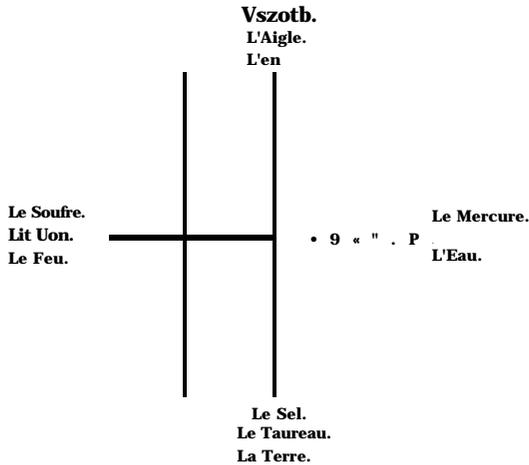
Le subtil et l'épais, le dissolvant rapide et le dissolvant lent, ou les instruments du chaud

**et du froid, forment en physique occulte les
deux principes positifs et les deux principes**

T. 1.

fi

négatifs du quaternaire, et doivent être figurés ainsi :



L'air et la terre représentent ainsi le principe mâle, le feu et l'eau se rapportent au principe femelle, puisque la croix philosophique des pantacles est, comme nous l'avons déjà dit, un hiéroglyphe primitif et élémentaire du lingam des gymnosophistes.

A ces quatre formes élémentaires correspondent les quatre idées philosophiques suivantes :

L'Esprit,
La Matière,
Le Mouvement,
Le Repos.

LE Titramnimilts. 163

science tout entière , en effet , est dans l'intelligence de ces quatre choses, que l'alchimie réduisait à trois,

L'Absolu,
Le Fixe,
Le Volatil ;

et que la cabale rapporte à l'idée même de Dieu, qui est raison absolue, nécessité et liberté, triple notion exprimée dans les livres occultes des Hébreux.

Sous les noms de Kéther, de Chocmah et de Binah pour le monde divin , de Tiphereth , de Chesed et de Géburah dans le monde moral, et enfin de Jesod , Hod et Netsah dans le monde physique, qui, avec le monde moral, est contenu dans l'idée de royaume ou malkout , nous expliquerons au dixième chapitre de ce livre cette théogonie, aussi rationnelle que sublime.

Or les esprits créés, étant appelés à l'émancipation par l'épreuve, sont placés dès leur naissance entre ces quatre forces, les deux positives et les deux négatives, et sont mis à même d'affirmer ou de nier le bien, de choisir la vie ou la mort. Trouver le point fixe, c'est—à-dire le centre moral de

la croix , est le premier problème qui leur est donné à résoudre; leur première conquête doit être celle de leur propre liberté.

Ils commencent donc par être entraînés les uns au nord, les autres au midi, les uns à droite, les autres à gauche, et, tant qu'ils ne sont pas libres, ils ne peuvent avoir l'usage de la raison, ni s'incarner autrement que dans des formes animales. Ces esprits non émancipés, esclaves des quatre éléments, sont ce que les cabalistes appellent des démons élémentaires, et ils peuplent les éléments qui correspondent à leur état de servitude. Il existe donc réellement des sylphes, des ondins, des gnomes et des salamandres, les uns errant et cherchant à s'incarner, les autres incarnés, et vivant sur la terre. Ce sont les hommes vicieux et imparfaits.

Nous reviendrons sur ce sujet au quinzième chapitre, qui traite des enchantements et des démons.

C'est aussi une tradition de physique occulte qui a fait admettre par les anciens l'existence des quatre âges du monde; seulement on ne disait pas au vulgaire que ces quatre âges devaient être successifs, comme les quatre saisons de l'année, et se renouveler comme elles. Ainsi l'âge d'or est passé

et il est encore à venir. Mais ceci se rapporte à l'esprit de prophétie, et nous en parlerons au chapitre neuvième, qui traite de l'initié et du voyant.

Ajoutons maintenant l'unité au quaternaire, et nous aurons ensemble et séparément les idées de la synthèse et de l'analyse divines, le dieu des initiés et celui des profanes. Ici le dogme se popularise et devient moins abstrait; le grand hiérophante intervient.

5 nE.

LE PENTAGRAMME.

GÉBURAE.

ECCE.



Jusqu'ici nous avons exposé le dogme magique dans ce qu'il a de plus aride et de plus abstrait ; ici commencent les enchantements; ici nous pouvons annoncer les prodiges et révéler les choses les plus cachées.

Le pentagramme exprime la domination de

l'esprit sur les éléments, et c'est par ce signe qu'on enchaîne les démons de l'air, les esprits du feu; les spectres de l'eau et les fantômes de la terre.

Armé de ce signe et convenablement disposé, vous pouvez voir l'infini à travers cette faculté qui est comme l'oeil de votre âme, et vous vous feret servir par des légions d'anges et des colonnes de démons.

Et d'abord posons des principes :

Il n'y a pas de monde invisible, il y a seulement plusieurs degrés de perfection dans les organes.

Le corps est la représentation grossière et comme l'écorce passagère de l'âme.

L'âme peut percevoir par elle-même, et sans l'entremise des organes corporels, au moyen de sa sensibilité et de son *diaphane*, les choses, soit spirituelles; soit corporelles qui existent dans l'univers.

Spirituel et corporel sont des mots qui expriment seulement les degrés de ténuité ou de densité de la substance.

Ce qu'on appelle en nous l'imagination n'est que la propriété inhérente à notre âme de s'assimiler les images et les reflets contenus dans la lumière vivante, qui est le grand agent magnétique.

Ces images et ces reflets sont des révélations

quand la science intervient pour nous en révéler le corps ou la lumière. L'homme de génie diffère du rêveur et du fou en cela seulement que ses créations sont analogues à la vérité, _tandis que celles des rêveurs et des fous sont des reflets perdus et des images égarées.

Ainsi, pour le sage, imaginer, c'est voir, comme, pour le magicien, parler, c'est créer.

On peut donc voir réellement et en vérité les démons, les âmes, etc., au moyen de l'imagination; mais l'imagination de l'adepte est diaphane, tandis que celle du vulgaire est opaque ; la lumière de la vérité traverse l'une comme une fenêtré splendide, et se réfracte dans l'autre comme dans une masse vitreuse pleine de scories et de corps étrangers.

Ce qui contribue le plus aux erreurs du vulgaire et aux extravagances de la folie, ce sont les reflets des imaginations dépravées les unes dans les autres.

Mais le voyant sait de science certaine que les choses imaginées par lui sont vraies, et l'expérience confirme toujours ses visions.

Nous disons dans le *Rituel* par quels moyens on acquiert cette lucidité.

C'est au moyen de cette lumière que les vision-

mires statiques se mettent en communication avec tous les mondes, comme cela arrivait si fréquemment à Emmanuel Swedenborg, qui pourtant n'était pas parfaitement lucide, puisqu'il ne discernait pas les reflets des rayons, et mêlait souvent des rêves à ses plus admirables songes.

Nous disons songes parce que le songe est le résultat d'une extase naturelle et périodique qu'on appelle sommeil. Être en extase, c'est dormir; le somnambulisme magnétique est une reproduction et une direction de l'extase.

Les erreurs dans le somnambulisme sont occasionnées par les reflets du diaphane des personnes éveillées, et surtout du magnétiseur.

Le songe est la vision produite par la réfraction d'un rayon de vérité ; le rêve est l'hallucination occasionnée par un reflet.

La tentation de saint Antoine, avec ses cauchemars et ses monstres, représente la confusion des reflets avec les rayons directs. Tant que l'âme lutte, elle est raisonnable; lorsqu'elle succombe à cette sorte d'ivresse envahissante, elle est folle.

Démêler le rayon direct et le séparer du reflet, telle est l'oeuvre de l'initié.

Maintenant disons hautement que cette oeuvre

s'est toujours accomplie par quelques hennies d'élite dans le monde ; que la révélation par intuition est ainsi permanente, et qu'il n'y a pas de barrière infranchissable qui sépare les âmes, plus qu'il n'y a dans la nature ni brusque interruption ni murailles abruptes qui puissent séparer les esprits. Tout Mt transition et nuances, et, si l'on suppose la perfectibilité, sinon infinie, du moins indéfinie, des facultés humaine on verra que tout homme peut arriver à tout voir, et par conséquent à tout savoir, du moins dans un cercle qu'il peut indéfiniment élargir.

Il n'y a pas de vide dans la nature, tout Mt peuplé.

Il n'y a pas de mort réelle dans la nature, tout est vivant.

« Voyez-vous cette étoile ? disait Napoléon au cardinal Fesch. — Non, Sire. — Eh bien moi, je la vois. » Et certainement il la voyait.

C'est pour cela qu'on accuse les grands hommes d'avoir été superstitieux : c'est qu'ils ont vu ce que le vulgaire ne voit pas.

Les hommes de génie diffèrent des simples voyants par la faculté qu'ils possèdent de faire *sentir* aux autres hommes ce qu'ils voient eux-

mêmes et de se faire *croire* par enthousiasme et par sympathie.

Ce sont les *médium* du Verbe divin.

Disons maintenant comment s'opère la vision.

Toutes les formes correspondent à des idées, et il n'y a pas d'idée qui n'ait sa forme propre et particulière.

La lumière primordiale, véhicule de toutes les idées, est la mère de toutes les formes et les transmet d'émanation en émanation, diminuées seulement ou altérées en raison de la densité des milieux.

Les formes secondaires sont des reflets qui retournent au foyer de la lumière émanée.

Les formes des objets, étant une modification de la lumière, restent dans la lumière où le reflet les renvoie. Aussi la lumière astrale ou le fluide terrestre que nous appelons le grand agent magique, est-il saturé d'images ou de reflets de Mutes sortes que notre âme peut évoquer et soumettre à son *diaphane*, comme parlent les cabalistes. Ces images nous sont toujours présentes et sont seulement effacées par les empreintes plus fortes de la réalité pendant la veille, ou par les préoccupations de notre pensée, qui rendent notre imagina-

tion inattentive au panorama mobile de la lumière astrale. Quand nous dormons, ce spectacle se présente de lui-même à nous, et c'est ainsi que se produisent les rêves : rêves incohérents et vagues, si quelque volonté dominante ne reste active pendant le sommeil et ne donne, à l'insu même de notre intelligence, une direction au rêve, qui alors se transforme en songe. •

Le magnétisme animal n'est autre chose qu'un sommeil artificiel produit par l'union, soit volontaire, soit forcée, de deux âmes dont l'une veille pendant que l'autre dort, c'est-à-dire dont l'une dirige l'autre dans le choix des reflets pour changer les rêves en songes et savoir la vérité au moyen des images.

Ainsi les somnambules ne vont pas réellement aux endroits où le magnétiseur les envoie; elles en évoquent les images dans la lumière astrale, et ne peuvent rien voir de *Ce* qui n'existe pas dans cette lumière.

La lumière astrale a une action directe sur les nerfs, qui en sont les conducteurs dans l'économie animale, et qui la portent au cerveau ; aussi, dans l'état de somnambulisme, peut—on voir par les nerfs, et sans avoir besoin même de la lumière

rayonnante, le fluide astral étant une lumière latente, comme la physique a reconnu qu'il existe un calorique latent.

Le magnétisme à deux est sans doute une merveilleuse découverte ; mais le magnétisme d'un seul se rendant lucide à volonté et se dirigeant lui-même, c'est la perfection de l'art magique; et le secret de ce grand oeuvre n'est pas à trouver : il a été connu et pratiqué par un grand nombre d'initiés, et surtout par le célèbre Apollonius de Thiane, qui en a laissé une théorie, comme nous le verrons dans notre *Rituel*.

Le secret de la lucidité magnétique et la direction des phénomènes du magnétisme tiennent à deux choses : à l'harmonie lies intelligences et à l'union parfaite des volontés dans une direction possible et déterminée par la science; ceci est pour le magnétisme opéré entre plusieurs. Le magnétisme solitaire demande les préparations dont nous avons parlé dans notre premier chapitre, quand nous avons énuméré et fait voir dans toute leur difficulté les qualités requises pour être un véritable adepte.

Nous éclaircirons de plus en plus ce point important et fondamental dans les chapitres qui vont suivre.

17h DOGME DE LA DAVIS MAGIE.

Cet empire de la volonté sur la lumière astrale, qui est l'âme physique des quatre éléments, est figuré en magie par le pentagramme, dont nous avons placé la figure en tête de ce chapitre.

Aussi les esprits élémentaires sont-ils soumis à ce signe lorsqu'on l'emploie avec intelligence, et on peut, en le plaçant dans le cercle ou sur la table des évocations, les rendre dociles, *ce* qui s'appelle en magie les emprisonner.

Expliquons en peu de mots cette merveille. Tous les esprits créés communiquent entre eux par des signes et adhèrent tous à un certain nombre de vérités exprimées par certaines formes déterminées.

La perfection des formes augmente en raison du dégagement des esprits, et ceux qui ne sont pas appesantis par les chaînes de la matière reconnaissent à la première intuition si un signe est l'expression d'un pouvoir réel ou d'une volonté téméraire.

L'intelligence du sage donne donc de la valeur à son pantacle, comme sa science donne du poids à sa volonté, et les esprits comprennent immédia-

tetuent ce pouvoir.

Ainsi, avec le pentagramme, on peut forcer

PserAGusidsts. t/3.

les esprits à Apparaître en songe, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, *en amenant eux-ne m% devant notre diaphane leur reflet, qui existe dans la lumière astrale, s'ils ont vécu, ou un reflet tota4gue à fleur verbe spirituel, s'il,* n'ont pas vécu sur la terre.* Ceci explique toutes les visions et démontre surtout pourquoi les morts apparaissent toujours aux voyants, soit tels qu'ils étaient sur la terre, soit tels qu'ils sont encore dans la tombe, jamais comme ils sont dans une existence qui échappe aux perceptions de notre organisme actuel.

Les femmes enceintes sont plus que d'autres sous l'influence de la lumière astrale, qui concourt à la formation de leur enfant, . et qui leur présente sans cesse les réminiscences de formes dont elle est pleine. C'est ainsi que des femmes très vertueuses trompent par des ressemblances équivoques la malignité des observateurs. Elles impriment souvent à l'oeuvre de leur mariage une image qui les a frappées en songe, et c'est ainsi que les mêmes physiologies se perpétuent de siècle en siècle.

L'usage cabalistique du pentagramme peut donc déterminer la figure des, enfants à naître, et une femme initiée pourrait donner à son fils les traits **de Nérée ou d'Achille, comme ceux de Louis XIV**

ou de Napoléon. Nous en indiquons la manière dans notre *Rituel*.

Le pentagramme est ce qu'on nomme, en cabale, le signe du microcosme, ce signe dont Goëthe exalte la puissance dans le beau monologue de Faust :

« Ah ! comme à cette vue tous mes sens ont tres-
» sailli 1 Je sens la jeune et sainte volupté de la vie
» bouillonner dans mes nerfs et dans mes veines.
» Était-il un Dieu celui qui traça ce signe qui
» apaise le vertige de mon âme, emplit de joie mon
» pauvre coeur, et, dans un élan mystérieux, dé-
» voile autour de moi les forces de la nature ? Suis-
» je un Dieu ? Tout me devient si clair; je vois
» dans ces simples traits la nature active se révéler
» à mon âme. Maintenant pour la première fois
» je reconnais la vérité de cette parole du sage :
» Le monde des esprits n'est pas fermé ! Ton sens
» est obtus, ton coeur est mort. Debout! Baigne,
» ô adepte de la science, ta poitrine, encore enve-
» loppée d'un voile terrestre, dans les splendeurs
» du jour naissant 1 »

(FAUST, ire partie, scène le%)

C'est le 24 juillet de l'année 1854 que l'auteur

de ce livre, Eliphas Lévi, fit à Londres l'expérience de l'évocation par le pentagramme, après s'y être préparé par toutes les cérémonies qui sont marquées dans le Rituel (1). Le succès de cette expérience, dont nous donnons les raisons et les détails au 13^e chapitre du Dogme et les Cérémonies au 13^e du Rituel, établit un nouveau fait pathologique que les hommes de vraie science admettront sans peine. L'expérience répétée jusqu'à trois fois donna des résultats vraiment extraordinaires, mais positifs et sans aucun mélange d'hallucination. Nous invitons les incrédules à faire un essai consciencieux et raisonné avant de hausser les épaules et de sourire.

La figure du pentagramme, perfectionnée d'après la science, et qui a servi à l'auteur pour cette épreuve, est celle qui se trouve au commencement de ce chapitre, et qu'on ne trouve aussi complète ni dans les clavicules de Salomon, ni dans les calendriers magiques de Tycho—Brahé et de Duchenteau.

Observons seulement que l'usage du pentagramme est très dangereux pour les opérateurs qui

n'en ont pas la complète et parfaite intelligence. La direction des pointes de l'étoile n'est pas arbitraire, et peut changer le caractère de toute l'opération, comme nous l'expliquerons dans le Rituel.

Paracelse, ce novateur en magie qui a surpassé tous les autres initiés par les succès de réalisation obtenus par lui seul, affirme que toutes les figures magiques et tous les signes cabalistiques des pantacles auxquels obéissent les esprits se réduisent à deux, qui sont la synthèse de tous les autres : le signe du macrocosme ou du sceau de Salomon, dont nous avons déjà donné la figure, que nous reproduisons ici,



et celui du microcosme, plus puissant encore que le premier, c'est-à-dire le pentagramme, dont il donne, dans sa philosophie occulte, une minutieuse **description.**

Si l'on demande comment un signe peut avoir tant de puissance sur les esprits, nous demanderons à notre tour pourquoi le monde chrétien s'est prosterné devant le signe de la croix. Le signe n'est rien par lui-même et n'a de force que par le dogme dont il est le résumé et le Verbe. Or un signe qui résume en les exprimant toutes les forces occultes de la nature, un signe qui a toujours manifesté aux esprits élémentaires et autres une puissance supérieure à leur nature, les frappe naturellement de respect et de crainte et les force d'obéir, par l'empire de la science et de la volonté sur l'ignorance et la faiblesse.

C'est aussi par le pentagramme qu'on mesure les proportions exactes du grand et unique athanor nécessaire à la confection de la pierre philosophale et à l'accomplissement du grand oeuvre. L'alambic le plus parfait qui puisse élaborer sa quintessence est conforme à cette figure, et la quintessence elle-même est figurée par le signe du pentagramme,

6 i F.

L'ÉQUILIBRE **MAGIQUE.**

TIPHERET.

INCUS.

L'intelligence suprême est nécessairement raisonnable. Dieu, en philosophie, peut n'être qu'une hypothèse, mais c'est une hypothèse imposée par le bon sens à la raison humaine. Personnifier la raison absolue, c'est déterminer l'idéal divin.

Nécessité, liberté et raison, voilà le grand et suprême triangle des cabalistes, qui nomment la raison Keter, la nécessité Chocmah et la liberté Binah, dans leur premier ternaire divin.

Fatalité, volonté et puissance, tel est le ternaire magique qui, dans les choses humaines, correspond au triangle divin.

La fatalité, c'est l'enchaînement inévitable des effets et des causes dans un ordre donné.

La volonté, c'est la faculté directrice des forces intelligentes pour concilier la liberté des personnes avec la nécessité des choses.

Le pouvoir, c'est le sage emploi de la volonté,

qui fait servir la fatalité même à l'accomplissement des désirs du sage.

Lorsque Moïse frappe le rocher, il ne crée pas la source d'eau, il la révèle au peuple, parce qu'une science occulte la lui a révélée à lui-même au moyen de la baguette divinatoire.

Il en est ainsi de tous les miracles de la magie : une loi existe, le vulgaire l'ignore , l'initié s'en sert.

Les lois occultes sont souvent diamétralement opposées aux idées communes. Ainsi, par exemple, le vulgaire croit à la sympathie des semblables et à la guerre des contraires; c'est la loi opposée qui est la vraie.

On disait autrefois : la nature a horreur du vide; il fallait dire : la nature est amoureuse du vide, si le vide n'était, en physique, la plus absurde des fictions.

Le vulgaire prend habituellement en toutes choses l'ombre pour la réalité. Il tourne le dos à la lumière et se mire dans l'obscurité qu'il projette lui-même.

Les forces de la nature sont à la disposition de celui qui sait leur résister. Êtes vous assez maître de vous-même pour n'être jamais ivre, vous dis-

182 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

posez de la terrible et fatale puissance *de* l'ivresse. Si vous voulez enivrer les autres, donnez-leur envie de boire, mais ne buvez pas.

Celui-là dispose de l'amour des autres qui est maître du sien. Voulez-vous posséder, ne vous donnez pas.

Le monde est aimanté de la lumière du soleil, et nous sommes aimantés de la lumière astrale du monde. Ce qui s'opère dans le corps de la planète se répète en nous. Il y a en nous trois mondes analogues et hiérarchiques, comme dans la nature entière.

L'homme est le microcosme ou petit monde, et, suivant le dogme des analogies, tout ce qui est dans le grand monde se reproduit dans le petit. Il y a donc en nous trois centres d'attraction et de projection fluidique : le cerveau, le cœur ou l'épigastre et l'organe génital. Chacun de ces organes est unique et double, c'est-à-dire qu'on y retrouve l'idée du ternaire. Chacun de ces organes attire d'un côté et repousse de l'autre. C'est au moyen de ces appareils que nous nous mettons en communication avec le fluide universel, transmis en

nous par le système nerveux. Ce sont aussi ces
trois centres qui sont le siège de la triple opération

magnétique, comme nous l'expliquerons ailleurs.

Lorsque le mage est parvenu à la lucidité, soit par l'intermédiaire d'une pythonisse ou somnambule, soit par ses propres efforts, il communique et dirige à volonté des vibrations magnétiques dans toute la masse de la lumière astrale, dont il devine les courants à l'aide de la baguette magique, qui est une baguette divinatoire perfectionnée. Au moyen de ces vibrations, il influence le système nerveux des personnes soumises à son action, précipite ou suspend les courants de la vie, calme ou tourmente, guérit ou rend malade, tue enfin ou ressuscite. Mais ici nous nous arrêtons devant le sourire de l'incrédulité. Laissons-lui le triomphe facile de nier ce qu'elle ne sait pas.

Nous démontrerons plus tard que la mort est toujours précédée d'un sommeil léthargique et ne s'opère que par degrés; que la résurrection en certains cas est possible, que la léthargie est une mort réelle, mais inachevée, et que beaucoup de morts achèvent de mourir après leur inhumation. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans ce chapitre. Nous disons donc qu'une volonté lucide peut agir sur la masse de la lumière **astrale**, et, avec le

- concours d'autres volontés qu'elle absorbe et

qu'elle entraîne, déterminer de grands et irrésistibles courants. Disons aussi que la lumière astrale se condense ou se raréfie, suivant que les courants l'accumulent plus ou moins à certains centres. Lorsqu'elle manque de l'énergie suffisante pour alimenter la vie, il s'ensuit des maladies de décomposition subite, qui font le désespoir de la médecine. Le choléra-morbus, par exemple, n'a point d'autre cause, et les colonnes d'animalcules observées ou supposées par certains savants en peuvent être l'effet plutôt que la cause. Il faudrait donc traiter le choléra par l'insufflation, si, dans un pareil traitement, l'opérateur ne s'exposait à faire avec le patient un échange trop redoutable pour le premier.

Tout effort intelligent de volonté est une projection de fluide ou de lumière humaine, et ici il importe de distinguer la lumière humaine de la lumière astrale, et le magnétisme animal du magnétisme universel.

En nous servant du mot fluide, nous employons une expression reçue, et nous cherchons à nous faire comprendre par ce moyen ; mais nous sommes loin de décider que la lumière latente soit un fluide. Tout nous porterait, au contraire, à préférer—•

rer, dans l'explication de cet être phénoménal, le système des vibrations. Quoi qu'il en soit, cette lumière, étant l'instrument de la vie, se fixe naturellement à tous les centres vivants; elle s'attache au noyau des planètes comme au cœur de l'homme (et par le cœur nous entendons, en magie, le grand sympathique), mais elle s'identifie à la vie propre de l'être qu'elle anime, et c'est par cette propriété d'assimilation sympathique qu'elle se partage sans confusion. Ainsi elle est terrestre dans ses rapports avec le globe de la terre, et exclusivement humaine dans ses rapports avec les hommes.

C'est pour cela que l'électricité, le calorique, la lumière et l'aimantation produits par les moyens physiques ordinaires non-seulement ne produisent pas, mais tendent, au contraire, à neutraliser les effets du magnétisme animal. La lumière astrale, subordonnée à un mécanisme aveugle et procédant des centres donnés d'autotélie, est une lumière morte et opère mathématiquement suivant les impulsions données ou suivant des lois fatales; la lumière humaine, au contraire, n'est fatale que chez l'ignorant qui fait des tentatives au hasard; chez le

**voyant, elle est subordonnée à l'intelligence, sou-
mise à l'imagination et dépendante de la volonté.**

C'est cette lumière qui , projetée sans cesse par notre volonté, forme ce que Swedenborg appelle les atmosphères personnelles. Le corps absorbe ce qui l'environne et rayonne sans cesse en projetant ses miasmes et ses molécules invisibles ; il en est de même de l'esprit, en sorte que ce phénomène, nommé par quelques mystiques le *respir*, a réellement l'influence qu'on lui attribue, soit au physique, soit au moral. Il est réellement contagieux de respirer le même air que les malades, et de se trouver dans le cercle d'attraction et d'expansion des méchants.

Lorsque l'atmosphère magnétique de deux personnes est tellement équilibrée que l'attractif de l'une aspire l'expansion de l'autre, il se produit un attrait qu'on nomme la sympathie; alors l'imagination, évoquant à elle tous les rayons ou tous les reflets analogues à ce qu'elle éprouve, se fait un poème de désirs qui entraînent la volonté, et, si les personnes sont de sexes différents, il se produit en elles ou le plus souvent dans la plus faible des deux , une ivresse complète de lumière astrale , qu'on appelle la passion proprement dite ou l'amour.

L'amour est un des grands instruments du pou-

voir magique; mais il est formellement interdit au

magiste, du moins comme ivresse **ou** comme passion. Malheur au Samson de la cabale, s'il se laisse endormir par Dalila! L'Hercule de la science qui change son sceptre royal contre le fuseau d'Omphale sentira bientôt les vengeances de Déjanire, et il ne lui restera que le bûcher du mont OËta pour échapper aux étreintes dévorantes de la tunique de Nessus. L'amour sexuel est toujours une illusion, puisque c'est le résultat d'un mirage imaginaire. La lumière astrale est le séducteur universel figuré par le serpent de la Genèse. Cet agent subtil, toujours actif, toujours luxuriant de sève, toujours fleuri de rêves séduisants et de douces images; cette force aveugle par elle-même et subordonnée à toutes les volontés, soit pour le bien, soit pour le mal; ce *circulus* toujours renaissant d'une vie indomptée qui donne le vertige aux imprudents; cet esprit corporel, ce corps igné, cet éther impalpable et présent partout; cette immense séduction de la nature, comment la définir tout entière et comment qualifier son action? Indifférente en quelque sorte par elle-même, elle se prête au bien comme au mal; elle porte la lumière et propage les ténèbres; on peut également la nommer Lucifer **ou** Lucifuge: c'est un serpent, mais c'est **aussi une**

auréole; c'est un feu, mais il peut aussi bien appartenir aux tourments de l'enfer qu'aux offrandes d'encens promises au ciel. Pour s'emparer de lui, il faut, comme la femme prédestinée, lui mettre le pied sur la tête.

Ce qui correspond à la femme cabalistique, dans le monde élémentaire, c'est l'eau, et ce qui correspond au serpent, c'est le feu. Pour dompter le serpent, c'est-à-dire pour dominer le cercle de la lumière astrale, il faut parvenir à se mettre hors de ses courants, c'est-à-dire à s'isoler. C'est pour cela qu'Apollonius de Thyane s'enveloppait entièrement dans un manteau de laine fine sur lequel il posait ses pieds, et qu'il ramenait sur sa tête; puis il arrondissait en demi-cercle sa colonne vertébrale, et fermait les yeux après avoir accompli certains rites qui devaient être des passes magnétiques et des paroles sacramentelles ayant pour but de fixer l'imagination et de déterminer l'action de la volonté. Le manteau de laine est d'un grand usage en magie, et c'est le véhicule ordinaire des sorciers qui vont au sabbat, ce qui prouve que les sorciers n'allaient pas réellement au sabbat, mais que le sabbat venait trouver les sorciers isolés dans leur manteau et apportait à leur *translucide* les images

an alogues à leurs préoccupations magiques, mêlées aux reflets de tous les actes du terne genre qui s'étaient accomplis avant eux dans le monde.

Ce torrent de la vie universelle est aussi figuré dans les dogmes religieux par le feu expiatoire de l'enfer. C'est l'instrument de l'initiation, c'est le monstre à dompter, c'est l'ennemi à vaincre; c'est lui qui envoie à nos évocations et aux conjurations de la goétie tant de larves et de fantômes ; c'est en lui que se conservent toutes. les formes dont le fantastique et fortuit assemblage peuple nos cauchemars de si abominables monstres. Se laisser entratner à la dérive par ce fleuve qui tournoie, c'est tomber dans les abtmes dè la folie, plus effrayants que ceux de la mort; chasser les ombres de ce chaos et lui faire donner des formes parfaites à nos pensées, c'est être homme de génie, c'est créer, c'est avoir triomphé de l'enfer !

La lumière astrale dirige les instincts des animaux et livre bataille à l'intelligence de l'homme qu'elle tend à pervertir par le luxe de ses reflets et le mensonge de ses images, action fatale et nécessaire que dirigent et rendent plus funeste encore les esprits élémentaires et les âmes en peine, dont les volontés inquiètes cherchent des sympathies

dans nos faiblesses, et nous tentent moins pour non;
perdre que pour se faire des amis.

Ce livre des consciences, qui, suivant le dogme chrétien, doit être manifesté au dernier jour, n'est autre que la lumière astrale dans laquelle se conservent les impressions de tous les verbes, c'est— à-dire de toutes les actions et de toutes les formes. Nos actes modifient notre *respir magnétique* de telle sorte qu'un voyant peut dire, en s'approchant d'une personne pour la première fois, si cette personne est innocente ou coupable, et quels sont ses vertus ou ses crimes. Cette faculté, qui appartient à la divination, était appelée par les mystiques chrétiens de la primitive Église le discernement des esprits.

Les personnes qui renoncent à l'empire de la raison et qui aiment à égayer leur volonté à la poursuite des reflets de la lumière astrale sont sujettes à des alternatives de fureur et de tristesse qui ont fait imaginer toutes les merveilles de la possession du démon ; il est vrai qu'au moyen de ces reflets, les esprits impurs peuvent agir sur de pareilles âmes, s'en faire des instruments dociles et s'habituer même à tourmenter leur organisme, dans lequel ils viennent résider par *obsession* ou par

embryonnat. Ces mots cabalistiques sont expliqués dans le livre hébreu de la *Révolution des âmes*, dont notre chapitre treizième contiendra l'analyse succincte.

Il est donc extrêmement dangereux de se jouer des mystères de la magie ; il est surtout souverainement téméraire d'en pratiquer les rites par curiosité, par essai et comme pour tenter les puissances supérieures. Les curieux qui, sans être adeptes, se mêlent d'évocations ou de magnétisme occulte, ressemblent à des enfants qui joueraient avec du feu près d'un baril de poudre fulminante : ils seront tôt ou tard les victimes de quelque terrible explosion.

Pour s'isoler de la lumière astrale, il ne suffit pas de s'entourer d'étoffe de laine, il faut encore et surtout avoir imposé une quiétude absolue à son esprit et à son cœur, être sorti du domaine des passions et s'être assuré de la persévérance dans les actes spontanés d'une volonté inflexible. Il faut aussi réitérer souvent les actes de cette volonté, car, comme nous le verrons dans l'introduction du Rituel, la volonté ne s'assure d'elle-même que par des actes, comme les religions n'ont d'empire et de durée que par leurs cérémonies et leurs rites.

Il existe des substances enivrantes qui, en exal-

192 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

tant la sensibilité nerveuse, augmentent la puissance des représentations, et par conséquent des séductions astrales; par les mêmes moyens, mais suivant une direction contraire, on peut épouvanter et troubler les esprits. Ces substances, magnétiques par elles-mêmes et magnétisées encore par les praticiens, sont ce qu'on appelle des philtres ou des breuvages enchantés. Mais nous n'aborderons pas cette dangereuse application de la magie, que Cornelius Agrippa lui-même traite de magie empoisonneuse. Il n'existe plus, il est vrai, de bûchers pour les sorciers, mais il y a toujours et plus que jamais des peines portées contre les malfaiteurs. Bornons-nous donc à constater, dans l'occasion, la réalité de cette puissance.

Pour disposer de la lumière astrale, il faut aussi en comprendre la double vibration et connaître la balance des forces qu'on appelle l'équilibre magique, et qu'on exprime, en cabale, par le senaïre.

Cet équilibre, considéré dans sa cause première, c'est la volonté de Dieu; dans l'homme, c'est la liberté; dans la matière, c'est l'équilibre mathématique.

L'équilibre produit la stabilité et la durée.

La liberté enfante l'immortalité de l'homme, et la volonté de Dieu met en oeuvre les lois (le l'éternelle raison. L'équilibre dans les idées c'est la sagesse, dans les forces c'est la puissance. L'équilibre est rigoureux. Qu'on observe la loi, il est; qu'on la viole, si légèrement que ce soit, il n'est plus.

C'est pour cela que rien n'est inutile ni perdu. Toute parole et tout mouvement sont pour ou contre l'équilibre, pour ou contre la vérité : car l'équilibre représente la vérité, qui se compose du pour et du contre conciliés, ou du moins équilibrés ensemble.

Nous disons dans l'introduction au Rituel comment l'équilibre magique doit se produire, et pourquoi il est nécessaire au succès de toutes les opérations.

La toute-puissance, c'est la liberté la plus absolue. Or la liberté absolue ne saurait exister sans un équilibre parfait. L'équilibre magique est donc une des conditions premières du succès dans les opérations de la science, et on doit le chercher même dans la chimie occulte, en apprenant à combiner les contraires sans les neutraliser l'un par l'autre.

C'est par l'équilibre magique qu'on explique le

grand et antique mystère de l'existence et de la nécessité relative du mal.

Cette nécessité relative donne, en magie noire, la mesure de la puissance des démons ou esprits impurs, auxquels les vertus qui se pratiquent sur la terre donnent plus de fureur, et en apparence même plus de force.

Aux époques où les saints et les anges font ouvertement des miracles, les sorciers et les diables font à leur tour des merveilles et des prodiges.

C'est la rivalité qui fait souvent le succès : on s'appuie toujours sur ce qui résiste.

7 t G.

L'ÉPÉE FLAMBOYANTE.

GLADIUS.

Le septénaire est le nombre sacré dans toutes les théogonies et dans tous les symboles, parce qu'il est composé du ternaire et du quaternaire.

Le nombre sept représente le pouvoir magique dans toute sa force ; c'est l'esprit assisté de toutes les puissances élémentaires ; c'est l'âme servie par la nature, c'est le *sanctum regnum* dont il est parlé dans les Clavicules de Salomon, et qui est représenté dans le Tarot par un guerrier couronné portant un triangle sur sa cuirasse, et debout sur un cube, auxquels sont attelés deux sphynx, l'un blanc et l'autre noir, qui tirent en sens contraire **et** détournent la tête en se regardant.

Ce guerrier est armé d'une épée flamboyante, et tient de l'autre main un sceptre surmonté d'un triangle et d'une boule.

Le cube, c'est la pierre philosophale, les sphynx **sont** les deux forces du grand agent, correspon-

196 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

dantes à Jakin et à Bohas, qui sont les deux colonnes du temple ; la cuirasse, c'est la science des choses divines qui rend le sage invulnérable aux atteintes humaines; le sceptre, c'est la baguette magique ; l'épée flamboyante, c'est le signe de la victoire sur les vices, qui sont au nombre de sept, comme les vertus; les idées de ces vertus et de ces vices étaient figurées par les anciens sous les symboles des sept planètes connues alors.

Ainsi la foi, cette aspiration à l'infini, cette noble confiance en soi-même, soutenue par la croyance en toutes les vertus, la foi, qui dans les natures faibles peut dégénérer en orgueil, était représentée par le Soleil ; l'espérance, ennemie de l'avarice, par la Lune; la charité, opposée à la luxure, par Vénus, la brillante étoile du matin et du soir; la force, supérieure à la colère, par Mars; la prudence, opposée à la paresse, par Mercure ; la tempérance, opposée à la gourmandise, par Saturne, à qui l'on donne une pierre à manger à la place de ses enfants ; et la justice, enfin, opposée à l'envie, par Jupiter, vainqueur des Titans. Tels sont les symboles que l'astrologie emprunte au culte hellénique. Dans la cabale des Hébreux, le Soleil représente l'ange de lumière; la Lune, l'ange

des aspirations et des Myes ; Mars, l'ange exterminateur; Vénus, l'ange des amours; Mercure, l'ange civilisateur; Jupiter, l'ange de puissance; Saturne, l'ange des solitudes. On les nomme aussi Michaël, Gabriel, Samaël, Anaël, Raphaël, Zachariel et Orifiel.

Ces puissances dominatrices des âmes se partagent la vie humaine par périodes, que les astrologues mesuraient sur les révolutions des planètes correspondantes.

Mais il ne faut pas confondre l'astrologie cabalistique avec l'astrologie judiciaire. Nous expliquerons cette distinction. L'enfance est vouée au Soleil, l'adolescence à la Lune, la jeunesse à Mars et Vénus, la virilité à Mercure, l'âge mûr à Jupiter, et la vieillesse à Saturne. Or l'humanité tout entière vit sous des lois de développement analogues à celles de la vie individuelle. C'est sur cette base que Trithème établit sa clavicule prophétique des sept esprits dont nous parlerons ailleurs, et au moyen de laquelle on peut, en suivant les proportions analogiques des événements successifs, prédire avec certitude les grands événements futurs, et fixer d'avance, de période en période, les destinées des peuples et du monde.

Saint Jean, dépositaire de la doctrine secrète du Christ, a consigné cette doctrine dans le livre cabalistique de l'Apocalypse, qu'il représente fermé de sept sceaux. On y retrouve les sept génies des mythologies anciennes, avec les coupes et les épées du Tarot. Le dogme caché sous ces emblèmes est la pure cabale, déjà perdue par les Pharisiens à l'époque de la venue du Sauveur; les tableaux qui se succèdent dans cette merveilleuse épopée prophétique sont autant de pantacles dont le ternaire, le quaternaire, le septénaire et le duodénaire sont les clefs. Les figures hiéroglyphiques en sont analogues à celles du livre d'Hermès ou de la Genèse d'Hénoch, pour nous servir du titre hasardé qui exprime seulement l'opinion personnelle du savant Guillaume Postel.

Le chérub ou taureau symbolique que Moïse place à la porte du monde édénique, et qui tient à la main une épée flamboyante, est un sphinx ayant un corps de taureau et une tête humaine ; c'est l'antique sphinx assyrien, dont le combat et la victoire de Mithra étaient l'analyse hiéroglyphique. Ce sphinx armé représente la loi du mystère qui veille à la porte de l'initiation pour en écarter les profanes. Voltaire, qui ne savait rien de tout cela,

a beaucoup ri de voir un boeuf tenir une épée. Qu'aurait-il dit s'il avait visité les ruines de Memphis et de Thèbes, et qu'aurait eu à répondre à ses petits sarcasmes, tant goûtés en France, cet écho des siècles passés qui dort dans les sépulcres de Psamétique et de Ramsès?

Le chérub de Moïse représente aussi le grand mystère magique, dont le septénaire exprime tous les éléments, sans en donner toutefois le dernier mot. Ce *verbum inenarrabile* des sages de l'école d'Alexandrie, ce mot que les cabalistes hébreux écrivent *mr̄r* et traduisent par un '- tri , exprimant ainsi la triplicité du principe secondaire, le dualisme des moyens et l'unité tant du premier principe que de la fin, puis aussi l'alliance du ternaire avec le quaternaire dans un mot composé de quatre lettres, qui forment sept au moyen d'une triple et d'une double répétition ; ce mot se prononce Ararita.

La vertu du septénaire est absolue en magie, car le nombre est décisif en toutes choses; aussi toutes les religions l'ont-elles consacré dans leurs rites. La septième année chez les Juifs était jubilaire; le septième jour est consacré au repos et à la prière; il y a sept sacrements, etc.

Les sept couleurs du prisme, les sept notes de la musique, correspondent aussi aux sept planètes des anciens, c'est-à-dire aux sept cordes de la lyre humaine. Le ciel spirituel n'a jamais changé, et l'astrologie est restée plus invariable que l'astronomie. Les sept planètes, en effet, ne sont autre chose que des symboles hiéroglyphiques du clavier de nos affections. Faire des talismans du Soleil, de la Lune ou de Saturne, c'est attacher magnétiquement sa volonté à des signes qui correspondent aux principales puissances de l'âme ; consacrer quelque chose à Vénus ou à Mercure, c'est magnétiser cette chose dans une intention directe, soit de plaisir, soit de science ou de profit. Les métaux, les animaux, les plantes et les parfums analogues, sont en cela nos auxiliaires. Les sept animaux magiques sont : parmi les oiseaux correspondant au monde divin, le cygne, la chouette, le vautour, la colombe, la cigogne, l'aigle et la huppe; parmi les poissons correspondant au monde spirituel ou scientifique, le phoque, l'oelurus, le lucius, le thimallus, le mugil, le dauphin, et la sépia ou sèche; parmi les quadrupèdes correspondant au monde naturel, ce sont le lion, le chat, le loup, le bouc, le singe, le cerf et la taupe. Le sang, la

graisse, le foie et le fiel de ces animaux, servent pour les enchantements; leur cervelle se combine avec les parfums des planètes, et il est reconnu par la pratique des anciens qu'ils possèdent des vertus magnétiques correspondant aux sept influences planétaires.

Les talismans des sept esprits se font soit sur les pierres précieuses, tels que le carbunculus, le cristal, le diamant, l'émeraude, l'agate, le saphir et l'onix ; soit sur les métaux, comme l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le mercure fixé, l'étain et le plomb. Les signes cabalistiques des sept esprits sont : pour le Soleil, un serpent à tête de lion ; pour la Lune, un globe coupé par deux croissants ; pour Mars, un dragon mordant la garde d'une épée; pour Vénus, un lingam; pour Mercure, le caducée hermétique et le cynocéphale; pour Jupiter, le pentagramme flamboyant dans les serres ou au bec d'un aigle; pour Saturne, un vieillard boiteux ou un serpent enlacé autour de la pierre héliaque. On retrouve tous ces signes sur les pierres gravées des anciens, et paéticulièrement sur les talismans des époques gnostiques connus sous le nom d'Abrahas. Dans la collection des talismans de Paracelse, Jupiter est représenté par un prêtre en cos-

turne ecclésiastique, et dans le tarot il est figuré par un grand hiérophante coiffé de la tiare à trois diadèmes, tenant en main la croix à trois étages , formant le triangle magique et représentant à la fois le sceptre et la clef des trois mondes.

En réunissant tout ce que nous avons dit de l'unité du ternaire et du quaternaire, on aura tout ce qui nous resterait à dire du septénaire, cette grande et complète unité magique, composée de quatre et de trois (t).

(d) Voir, pour les plantes et les couleurs du septénaire employées aux usages magnétiques, le savant ouvrage de M. Ragon sur la Maçonnerie occulte.

8 n H.**LA RÉALISATION.**

110D.

11■11116

Les causes se révèlent par les effets, et les effets sont proportionnels aux causes. Le verbe divin, le mot unique, le tétragramme , s'est affirmé par la création quaternaire. La fécondité humaine prouve la fécondité divine; le jod du nom divin est la virilité éternelle du premier principe. L'homme a compris qu'il était fait à l'image de Dieu lorsqu'il a compris Dieu en agrandissant, jusqu'à l'infini, l'idée qu'il se fait de lui-même.

En comprenant Dieu comme l'homme infini, l'homme s'est dit à lui-même : Je suis le Dieu fini.

La magie diffère du mysticisme en ce qu'elle ne juge à *priori* qu'après avoir établi à *posteriori* la base même de ses jugements, c'est-à-dire qu'après avoir compris la cause par les effets contenus dans l'énergie même de la cause, au moyen de la loi universelle de l'analogie; aussi dans les sciences

DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

occultes tout est réel, et les théories ne s'établissent que sur les bases de l'expérience. Ce sont les réalités qui constituent les proportions de l'idéal, et le mage n'admet comme certain dans le domaine des idées que ce qui est démontré par la réalisation. En d'autres termes, ce qui est vrai dans la cause se réalise dans l'effet. Ce qui ne se réalise pas n'est pas. La réalisation de la parole, c'est le verbe proprement dit. Une pensée se réalise en devenant parole; elle se réalise par les signes, par les sons, et par les figures des signes : c'est là le premier degré de réalisation. Puis elle s'imprime dans la lumière astrale au moyen des signes de l'écriture ou de la parole ; elle influence d'autres esprits en se reflétant sur eux; se réfracte en traversant le diaphane des autres hommes, y prend des formes et des proportions nouvelles, puis se traduit en actes et modifie la société et le monde : c'est là le dernier degré de réalisation. Les hommes qui naissent dans un monde modifié par une idée en apportent avec eux l'empreinte, et c'est ainsi que le verbe se fait chair. L'empreinte de la désobéissance d'Adam, conservée dans la lumière astrale, n'a pu

être effacée que par l'empreinte plus forte de l'obéissance du Sauveur, et c'est ainsi qu'on peut

expliquer le péché originel et la rédemption dans un sens naturel et magique.

La lumière astrale ou l'âme du monde était l'instrument de la toute-puissance d'Adam, puis est devenue l'instrument de son supplice, après avoir été corrompue et troublée par son péché, qui a mêlé un reflet impur aux images primitives qui composaient, pour son imagination encore vierge, le livre de la science universelle.

La lumière astrale, figurée dans les anciens symboles par le serpent qui se mord la queue, représente tour à tour la malice et la prudence, le temps et l'éternité, le tentateur et le Rédempteur. C'est que cette lumière, étant le véhicule de la vie, peut servir d'auxiliaire au bien comme au mal, et peut être prise pour la forme ignée de Satan comme pour le corps du Saint-Esprit. C'est l'arme universelle de la bataille des auges, et elle alimente aussi bien les flammes de l'enfer que la foudre de saint Michel. On pourrait la comparer à un cheval d'une nature analogue à celle qu'on attribue au caméléon, et qui refléterait toujours l'armure de son cavalier.

La lumière astrale est la réalisation ou la forme de la lumière intellectuelle, comme celle-ci est

la réalisation ou la forme de la lumière divine.

Le grand initiateur du christianisme, comprenant que la lumière astrale était surchargée des reflets impurs de la débauche romaine, voulut séparer ses disciples de la sphère ambiante des reflets et les rendre uniquement attentifs à la lumière intérieure, afin qu'au moYon d'une foi commune ils pussent communiquer ensemble par de nouveaux cordons magnétiques qu'il nomma grâce, et vaincre ainsi les courants débordés du magnétisme universel, auquel il donnait les noms de diable et de Satan, pour en exprimer la putréfaction. Opposer un courant à un courant, c'est renouveler la puissance de la vie fluidique. Aussi les' révélateurs n'ont—ils guère fait que deviner par la justesse de leurs calculs l'heure propre aux réactions morales.

La loi de réalisation produit ce que nous appelons le *respir* magnétique, dont s'imprègnent les objets et les lieux, ce qui leur communique une influence conforme à nos volontés dominantes, surtout à celles qui sont confirmées et réalisées par des actes. En effet, l'agent universel, ou la lumière astrale latente, cherche toujours l'équilibre ; il emplit le vide et aspire le plein, ce qui rend le vice contagieux comme certaines maladies physiques, et sert

puissamment au prosélytisme de la vertu. C'est pour cela que la cohabitation avec des êtres antipathiques est un supplice; c'est pour cela que les reliques, soit des saints, soit des grands scélérats, peuvent produire des effets merveilleux de conversion ou de perversion subite ; c'est pour cela que l'amour sexuel se produit souvent par un souffle ou par un contact, et non-seulement par le contact de la personne même, mais au moyen des objets qu'elle a touchés ou magnétisés sans le savoir.

L'âme aspire et respire exactement comme le corps. Elle aspire ce qu'elle croit du bonheur, et respire des idées qui résultent de ses sensations intimes. Les âmes malades ont mauvaise haleine et vicient leur atmosphère morale, c'est-à-dire mêlent à la lumière astrale qui les pénètre des reflets impurs et y établissent des courants délétères. On est étonné souvent d'être assailli, en société, de pensées mauvaises qu'on n'avait pas crues possibles, et l'on ne sait pas qu'on les doit à quelque voisinage morbide. Ce secret est d'une grande importance, car il conduit à la manifestation des consciences, un des pouvoirs les plus incontestables et les plus terribles de l'art magique.

Le *respir* magnétique produit autour de l'âme

un rayonnement dont elle est le centre, et elle s'en-toure du reflet de ses oeuvres, qui lui font un ciel ou un enfer. Il n'y a pas d'actes solitaires et il ne saurait y avoir d'actes cachés; tout ce que nous voulons réellement, c'est—à—dire tout ce que nous confirmons par nos actes, reste écrit dans la lumière astrale, où se conservent nos reflets; ces reflets influencent continuellement notre pensée par l'entremise du diaphane, et c'est ainsi qu'on devient et qu'on reste l'enfant de ses oeuvres.

La lumière astrale, transformée en lumière humaine au moment de la conception, est la première enveloppe de l'âme, et, en se combinant avec les fluides les plus subtils, elle forme le corps éthéré ou le fantôme sidéral dont parle Paracelse dans sa philosophie d'intuition (*Philosophie sagax*). Ce corps sidéral, en se dégageant à la mort, attire à lui et conserve longtemps, par la sympathie des homogènes, les reflets de la vie passée; si une volonté puissamment sympathique l'attire dans un courant particulier, il se manifeste naturellement, car il n'y a rien de plus naturel que les prodiges. C'est ainsi que se produisent les apparitions. Mais nous développerons ceci plus complètement au chapitre spécial de la Nécromancie.

Ce corps fluïdique, soumis, comme la masse de la lumière astrale, à deux mouvements contraires, attractif à gauche, et répulsif à droite, ou réciproquement, chez les deux sexes, produit en nous les luttes des différents attraits et contribue aux anxiétés de la conscience : souvent il est influencé par les reflets des autres esprits, et c'est ainsi que se produisent, soit les tentations, soit les grâces subtiles et inattendues. C'est aussi l'explication du dogme traditionnel des deux anges qui nous assistent et nous éprouvent. Les deux forces de la lumière astrale peuvent être figurées par une balance où sont pesées nos bonnes intentions pour le triomphe de la justice et l'émancipation de notre liberté.

Le corps astral n'est pas toujours du même sexe que le corps terrestre, c'est-à-dire que les proportions des deux forces, variant de droite à gauche, semblent souvent contredire l'organisation visible; c'est ce qui produit les erreurs apparentes des passions humaines, et peut expliquer, sans les justifier en aucune façon devant la morale, les singularités amoureuses d'Anacréon ou de Sapho.

Un magnétiseur habile doit apprécier toutes ces nuances, et nous donnons dans notre Rituel les moyens de les reconnaître.

DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

Il y a deux sortes de réalisations, la vraie et la fantastique. La première est le secret exclusif des magiciens, l'autre appartient 'aux enchanteurs et aux sorciers.

Les mythologies sont des réalisations fantastiques du dogme religieux, les superstitions sont le sorti-lège de la fausse piété; mais les mythologies même et les superstitions sont plus efficaces sur la volonté humaine qu'une philosophie purement spéculative et exclusive de toute pratique. C'est pour cela que saint Paul oppose les conquêtes de la folie de la Croix à l'inertie de la sagesse humaine. La religion *réalise* la philosophie en *l'adaptant* aux faiblesses du vulgaire : telle est pour les cabalistes la raison secrète et l'explication occulte des dogmes de l'incarnation et de la rédemption.

Les pensées qui ne se traduisent pas en paroles sort des pensées perdues pour l'humanité; les paroles qui ne sont pas confirmées par des actes sont des paroles oiseuses, et il n'y a pas loin de la parole oiseuse au mensonge.

C'est la pensée formulée par des paroles et confirmée par des actes qui constitue la bonne oeuvre ou le crime. Donc, soit en vice, soit en vertu, il n'y a pas de parole dont on ne soit responsable; il n'y

a surtout pas d'actes indifférents. Les malédictions et les bénédictions ont toujours leur effet, et toute action, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle est inspirée par l'amour ou par la haine, produit des effets analogues à son motif, à sa portée et à sa direction. L'empereur dont on avait mutilé les images, et qui, en portant la main à son visage, disait : « Je ne me sens pas blessé, » faisait une fausse appréciation et diminuait en cela le mérite de sa clémence. Quel homme d'honneur verrait de sang-froid les insultes faites à son portrait? Et si réellement de pareilles insultes, faites même à notre insu, retombaient sur nous par une influence fatale, si l'art des envoûtements était réel, comme il *n'est* pas permis à un adepte d'en douter, combien ne trouverait-on pas plus imprudente, et même plus téméraire encore, la parole de ce bon empereur!

Il est des personnes qu'on n'offense jamais impunément, et, si l'injure qu'on leur a faite est mortelle, on commence dès lors à mourir. Il en est qu'on ne rencontre même pas en vain, et dont le regard change la direction de votre vie. Le basilic qui tue en regardant n'est pas une fable, c'est une

**allégorie magique. En général, il est mauvais pour
la santé d'avoir des ennemis, et l'on ne brave ira-**

punément la réprobation de personne. Avant de s'opposer à une force ou à un courant, il faut bien s'assurer si l'on possède la force ou si l'on est porté par le courant contraire; autrement on sera écrasé ou foudroyé, et beaucoup *de* morts subites n'ont pas d'autres causes. Les morts terribles de Nadab et Abiu, d'Osa, d'Ananie et de Saphire, furent causées par les courants électriques des croyances qu'ils outrageaient ; les tourments des ursulines de Loudun, des religieuses de Louviers et des convulsionnaires du jansénisme, avaient le même principe et s'expliquent par les mêmes lois naturelles occultes. Si Urbain Grandier n'eût pas été supplicié, il fût arrivé de deux choses l'une, ou que les religieuses possédées seraient mortes dans d'affreuses convulsions, ou que les phénomènes de frénésie diabolique eussent gagné, en se multipliant, tant de volontés et tant de force, que Grandier, malgré sa science et sa raison, eût été halluciné lui-même au point de se calomnier comme avait fait le malheureux Gaufridy, ou fût mort tout à coup, avec toutes les circonstances effrayantes d'un empoisonnement ou d'une vengeance divine.

La malheureux poète Gilbert fut, au xviii

victime de son audace à braver le courant de l'opinion et même du fanatisme philosophique de son époque. Coupable de lèse-philosophie, il mourut fou furieux, assailli des plus incroyables terreurs, comme si Dieu lui-même l'eût puni d'avoir soutenu sa cause hors de propos; mais il périssait en effet victime d'une loi de la nature qu'il ne pouvait connaître : il s'était opposé à un courant électrique, et il tombait foudroyé.

Si Marat n'eût pas été assassiné par Charlotte Corday, il fût infailliblement mort tué par une réaction de l'opinion publique. Ce qui le rendait lépreux, c'était l'exécration des honnêtes gens, et il devait y succomber.

La réprobation soulevée par la Saint-Barthélemy fut l'unique cause de l'horrible maladie et de la mort de Charles IX, et Henri IV, s'il n'eût été soutenu par une immense popularité, qu'il devait à la puissance de projection ou à la force sympathique de sa vie astrale, Henri IV, disons-nous, n'eût guère survécu à sa conversion, et eût péri sous le mépris des protestants, combiné avec la défiance et les rancunes des catholiques.

L'impopularité peut être une preuve d'intégrité et de courage, mais ce n'est jamais **une**

214 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

preuve de prudence ou de politique; les blessures faites à l'opinion sont mortelles pour les hommes d'État. On peut se rappeler encore la fin prématurée et violente de plusieurs hommes illustres, qu'il ne convient pas de nommer ici.

Les flétrissures devant l'opinion peuvent être de grandes injustices, mais elles n'en sont pas moins toujours des raisons d'insuccès, et souvent des arrêts de mort.

En revanche, les injustices faites à un seul homme peuvent et doivent, si on ne les répare pas, causer la perte de tout un peuple ou de toute une société : c'est ce qu'on appelle le cri du sang, car au fond de toute injustice il y a le germe d'un homicide.

C'est à cause de ces lois terribles de solidarité que le christianisme recommande tant le pardon des injures et la réconciliation. Celui qui meurt sans pardonner se jette dans l'éternité armé d'un poignard, et se dévoue aux horreurs d'un meurtre éternel.

C'est une tradition et une croyance invincible parmi le peuple que celle de l'efficacité des béné-

dictions ou des malédictions paternelles ou maternelles. En effet, plus les liens qui unissent deux per-

sonnes sont étroits, plus la haine entre eux est terrible dans ses effets. Le tison d'Althée brûlant le sang de Méléagre est, dans la mythologie, le symbole de ce pouvoir redoutable. Que les parents y prennent garde toutefois, car on n'allume pas l'enfer dans son propre sang et l'on ne dévoue pas les siens au malheur sans être brûlé et malheureux soi-même. Ce n'est jamais un crime de pardonner, et c'est toujours un danger et une mauvaise action que de maudire.

9 tet I.

L'INITIATION.

IESOD.

BONDY.

L'initié est celui qui possède la lampe de Trismégiste, le manteau d'Apollonius et le bâton des patriarches.

La lampe de Trismégiste, c'est la raison éclairée par la science ; le manteau d'Apollonius, c'est la possession pleine et entière de soi-même, qui isole le sage des courants instinctifs ; et le bâton des patriarches, c'est le secours des forces occultes et perpétuelles de la nature.

La lampe de Trismégiste éclaire le présent, le passé et l'avenir, montre à nu la conscience des hommes, éclaire les replis du cœur des femmes. La lampe brille d'une triple flamme, le manteau se replie trois fois, et le bâton se divise en trois parties.

Le nombre neuf est celui des reflets divins: il exprime l'idée divine dans toute sa puissance abstraite, mais il exprime aussi le luxe en croyance, et par conséquent la superstition et l'idolâtrie.

C'est pourquoi Hermès en a fait le nombre de l'initiation, parce que l'initié règne sur la superstition et par la superstition, et peut seul marcher dans les ténèbres, appuyé qu'il est sur son bâton, enveloppé de son manteau et éclairé par sa lampe.

La raison a été donnée à tous les hommes, mais tous ne savent pas en faire usage; c'est une science qu'il faut apprendre. La liberté est offerte à tous, mais tous ne peuvent pas être libres ; c'est un droit qu'il faut conquérir. La force est pour tous, mais tous ne savent pas s'appuyer sur elle ; c'est une puissance dont il faut s'emparer.

Nous n'arrivons à rien qui ne nous coûte plus d'un effort. La destinée de l'homme est qu'il s'enrichisse de ce qu'il gagne, et qu'il ait ensuite, comme Dieu, la gloire et le plaisir de donner.

La science magique s'appelait autrefois l'art sacerdotal et l'art royal, parce que l'initiation donnait au sage l'empire sur les âmes et l'aptitude à gouverner les volontés.

La divination est aussi un des privilèges de l'initié ; or, la divination n'est que la connaissance des effets contenus dans les causes et la science appliquée

aux faits du dogme universel de l'analogie.

Les actes humains ne s'écrivent pas seulement

dans la lumière astrale, ils laissent aussi leurs traces sur le visage, ils modifient le port et la démarche, ils changent l'accent de la voix.

Chaque homme porte donc avec lui l'histoire de sa vie, lisible pour l'initié. Or, l'avenir est toujours la conséquence du passé, et les circonstances inattendues ne changent presque rien aux résultats rationnellement attendus.

On peut donc prédire à chaque homme sa destinée. On peut juger de toute une existence sur un seul mouvement ; une seule gaucherie présage une série de malheurs. César a été assassiné parce qu'il rougissait d'être chauve; Napoléon est mort à Sainte—Hélène parce qu'il aimait les poésies d'Ossian ; Louis—Philippe devait quitter le trône comme il l'a quitté parce qu'il avait un parapluie. Ce sont là des paradoxes pour le vulgaire, qui ne saisit pas les relations occultes des choses ; mais ce sont des raisons pour l'initié, qui comprend tout et qui ne s'étonne de rien.

L'initiation préserve des fausses lumières du mysticisme; elle donne à la raison humaine sa valeur relative et son infailibilité proportionnelle, en la rattachant à la raison suprême par la chaîne des analogies.

L'initié n'a donc ni espérances douteuses, ni craintes absurdes, parce qu'il n'a pas de croyances déraisonnables ; il sait ce qu'il peut et il ne lui coûte rien d'oser. Aussi, pour lui oser c'est pouvoir.

Voici donc une nouvelle interprétation des attributs de l'initié : sa lampe représente le savoir, le manteau qui l'enveloppe représente sa discrétion, son bâton est l'emblème de sa force et de son audace. Il sait, il ose, et il se tait.

Il sait les secrets de l'avenir, il ose dans le présent, et il se tait sur le passé.

Il sait les faiblesses du cœur humain, il ose s'en servir pour faire son oeuvre, et il se tait sur ses projets.

Il sait la raison de tous les symbolismes et de tous les cultes, il ose les pratiquer ou s'en abstenir sans hypocrisie et sans impiété, et il se tait sur le dogme unique de la haute initiation.

Il sait l'existence et la nature du grand agent magique, il ose faire les actes et prononcer les paroles qui le soumettent à la volonté humaine, et il se tait sur les mystères du grand arcane.

Aussi vous pouvez le voir souvent triste, jamais abattu ni désespéré; souvent pauvre, jamais avili ni misérable; souvent persécuté, jamais rebuté ni

vaincu. Il se souvient du veuvage et du meurtre d'Orphée , de l'exil et de la mort solitaire de Moïse , du martyre des prophètes, des tortures d'Apollonius, de la croix du Sauveur; il sait dans quel abandon mourut Agrippa, dont la mémoire est encore calomniée; il sait à quelles fatigues succomba le grand Paracelse, et tout ce que dut souffrir Raymond Lulle pour arriver enfin à une mort sanglante. Il se souvient de Swedenborg faisant le fou ou perdant même la raison afin de faire pardonner sa science; de Saint-Martin, qui se cacha toute sa vie; de Cagliostro, qui mourut abandonné dans les cachots de l'inquisition; de Cazotte, qui monta sur l'échafaud. Successeur de tant de victimes, il n'en ose pas moins, mais il comprend davantage la nécessité de se taire.

Imitons son exemple, apprenons avec persévérance ; quand nous saurons, osons et taisons-

• 'IO

LA KABALE.

MALCHUT.

PRINCIPIUM.

PHÀLLOS.

Toutes les religions ont conservé le souvenir d'un livre primitif écrit en figures par les sages des premiers siècles du monde, et dont les symboles, simplifiés et vulgarisés plus tard, ont fourni à l'Écriture ses lettres, au Verbe ses caractères, à la Philosophie occulte ses signes mystérieux et ses pantacles.

Ce livre, attribué à Hénoc, le septième maître du monde après Adam, par les Hébreux, à Hermès Trismégiste par les Égyptiens, à Cadmus, le mystérieux fondateur de la Ville-Sainte, par les Grecs, ce livre était le résumé symbolique de la tradition primitive, appelée depuis Kabbala ou Cabale, d'un mot hébreu qui est l'équivalent de tradition.

Cette tradition repose tout entière sur le dogme unique de la magie : le visible est pour nous la mesure proportionnelle de l'invisible. Or, les

22t DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

anciens, ayant observé que l'équilibre est, en physique, la loi universelle, et qui résulte de l'opposition apparente de deux forces, conclurent de l'équilibre physique à l'équilibre métaphysique, et déclarèrent qu'en Dieu, c'est-à-dire dans la première cause vivante et active, on devait reconnaître deux propriétés nécessaires l'une à l'autre : la stabilité et le mouvement, la nécessité et la liberté, l'ordre rationnel et l'autonomie volitive, la justice et l'amour, et par conséquent aussi la sévérité et la miséricorde ; et ce sont ces demi attributs que les cabalistes juifs personnifient en quelque sorte sous les noms de Géburah et de Chesed.

Au-dessus de Géburah et de Chesed réside la couronne suprême, le pouvoir équilibrant, principe du monde ou du royaume équilibré, que nous trouvons désigné sous le nom de Malchut dans le verset occulte et cabalistique du *Pater* dont nous avons déjà parlé.

Mais Géburah et Chesed, maintenus en équilibre, en haut par la couronne et en bas par le royaume, sont deux principes qu'on peut considérer, soit dans leur abstraction, soit dans leur réalisation. Abs-

traits ou idéalisés, ils prennent les noms supérieurs
de *Chocmah*, la sagesse, et de *Binah*, l'intelligence.

Réalisés, ils s'appellent la stabilité et le progrès, c'est-à-dire l'éternité et la victoire : **Hod** et **Netsah**.

Tel est, suivant la cabale, le fondement de toutes les religions et de toutes les sciences, l'idée première et immuable des choses : un triple triangle et un cercle, l'idée du ternaire expliquée par la balance multipliée par elle-même dans les domaines de l'idéal, puis la réalisation de cette idée dans les formes. Or les anciens attachèrent les notions premières de cette simple et grandiose théologie à l'idée même des nombres, et qualifièrent ainsi tous les chiffres de la décade primitive :

1.. **Keter**. -La Couronne, le pouvoir équilibrant.

2. **Chocmah**. -La Sagesse, équilibrée dans son ordre immuable par l'initiative de l'intelligence.

3 **Binah**. -L'Intelligence active, équilibrée par la Sagesse.

6. **Chesed**. -La Miséricorde, seconde conception de la Sagesse, toujours bienveillante, parce qu'elle est forte.

5. *Geburah.* - La Rigueur nécessitée par la Sagesse même et par la bonté. Souffrir le mal, c'est empêcher le bien.

•

6. *Tiphereth.* - La Beauté, conception lumineuse de l'équilibre dans les formes, l'intermédiaire entre la couronne et le royaume, le principe médiateur entre le créateur et la création. (Quelle sublime idée ne trouvons-nous pas ici de la poésie et de son souverain sacerdoce 1)

7. *Netsah.* - La Victoire, c'est-à-dire le triomphe éternel de l'intelligence et de la justice.

"8. *Hod.* L'Éternité des victoires de l'esprit sur la matière, de l'actif sur le passif, de la vie sur la mort.

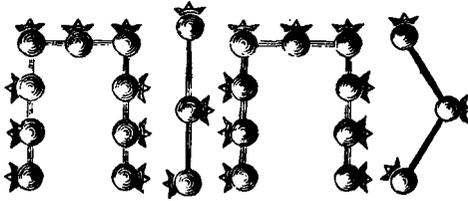
9. *Iesod.* Le Fondement, c'est-à-dire la base de toute croyance et de toute vérité, c'est ce que nous appelons en philosophie l'ABSOLU.

10. *Malchut* ou *Maikout.* - Le Royaume, c'est l'univers, c'est la création tout entière, l'oeuvre et le miroir de Dieu, la preuve de la raison suprême

la conséquence formelle qui nous force de remonter aux prémisses virtuelles jénigme dont le mot est Dieu, c'est-à-dire : raison suprême et absolue..

Ces dix notions premières attachées aux dix premiers caractères de l'alphabet primitif, signifiant à la fois des principes et des nombres, sont ce que les maitres de la Cabale appellent les dix Séphiroth.

Le tétragramme sacré, tracé de cette manière,



indique le nombre, la source et le rapport des noms divins. C'est au nom de Iotchavah, écrit avec ces vingt-quatre signes couronnés d'un triple fleuron de lumière, qu'il faut rapporter les vingt-quatre trônes du ciel et les vingt-quatre vieillards couronnés de *l'Apocalypse*. En Cabale, le principe occulte se nomme le vieillard, et ce principe multiplié et comme reflété dans les causes secondes crée ses images, c'est-à-dire autant de vieillards qu'il y a de

conceptions diverses de son unique essence. Ces images, moins parfaits en s'éloignant de leur source, jettent dans les ténèbres un dernier reflet ou une dernière lueur qui représente un vieillard horrible et défiguré : c'est ce qu'on appelle vulgairement le diable. Aussi un initié a-t-il osé dire : « Le diable, c'est Dieu compris par les méchants » ; et un autre , en termes plus étranges, mais non moins énergiques, a ajouté : « Le diable est formé de déchirures de Dieu. » Nous pourrions résumer et expliquer ces assertions si nouvelles en faisant remarquer que, dans le symbolisme même, le démon est un ange tombé du ciel pour avoir voulu usurper la divinité. Ceci appartient au langage allégorique des prophètes et des légendaires. Philosophiquement parlant, le diable est une idée humaine de la divinité surpassée et dépossédée du ciel par le progrès de la science et de la raison. Moloch, Adramelek, Baal, ont été, chez les Orientaux primitifs, les personnifications *du* dieu unique, déshonorées par des attributs barbares. Le dieu des jansénistes, créant pour l'enfer la majorité des humains et se complaisant aux tortures éternelles de ceux qu'il n'a pas voulu sauver, est une conception encore plus barbare que celle de Moloch :

aussi le dieu des jansénistes est-il déjà, pour les chrétiens sages et éclairés, un véritable Satan tombé du ciel.

Les cabalistes, en multipliant les noms divins, les ont tous rattachés ou à l'unité du tétragramme, ou à la figure du ternaire, ou à l'échelle séphirique de la décade: ils tracent ainsi l'échelle des noms et des nombres divins :

il>
"IV

I=I>1171".t
i=nP1'71*.t.
rny-nr-ui •11.2.
12'2 CP 14.t.
niKSY + r-r`-t

triangle qu'on peut traduire ainsi en lettres romaines :

J
JA
SDI
JEBV
ELOIM
SABAOT
ARARITA
ELVEDAAT
• BLIM GIBOR
ELIM SABAOT

L'ensemble de tous ces noms divins formés de

l'unique tétragramme, mais en dehors du tétragramme même, est une des bases du Rituel hébreu, et compose la force occulte que les rabbins cabalistes invoquent sous le nom de Semhamphoras.

Nous avons à parler ici des Tarots au point de vue cabalistique. Nous avons déjà indiqué la source occulte de leur nom. Ce livre hiéroglyphique se compose d'un alphabet- cabalistique et d'une roue ou cercle de quatre décades, spécifiées par quatre figures symboliques et typiques, ayant chacune pour rayon une échelle de quatre figures progressives représentant l'Humanité : homme, femme, jeune homme et enfant ; maître, maîtresse, combattant et valet. Les vingt-deux figures de l'alphabet représentent d'abord les treize dogmes, puis les neuf croyances autorisées de la religion hébraïque, religion forte et fondée sur la plus haute raison.

Voici la clef religieuse et cabalistique du Tarot, exprimée en vers techniques à la manière des anciens législateurs :

4 M Tout annonce une cause active, intelligente.

2 2 Le nombre sert de preuve à l'unité vivante.

3 à Rien ne peut limiter celui qui contient tout.

I Seul, avant tout, principe, il est présent partout.

5 // Gomme il et, le seul maitre, il est seul adorable.

6 1 **II** révèle aux cœurs purs son dogme véritable.
 7 t Mais il faut un seul chef aux oeuvres de la foi,
 8 il C'est pourquoi nous n'avons qu'un autel, qu'une **loi** ;
 9 D Et jamais l'Éternel n'en changera la base.
 4 0 ' Des cieus et de nos jours il règle chaque phase.
 4 4 7 Riche en miséricorde et puissant pour punir,
 4 2 4 **II** promet à son peuple un roi dans l'avenir.
 4 3 D La tombe est le passage à la terre nouvelle,
 La mort seule finit, la vie est immortelle.

Tels sont les dogmes purs, immuables sacrés;
 Complétons maintenant les nombres révévés.

4 é 3 Le bon angle est celui qui calme et qui tempère.
 4 5 D Le mauvais est l'esprit d'orgueil et de colère.
 4 6 17 Dieu commande à la foudre et gouverne le feu.
 47 9 Vesper et sa rosée obéissent à Dieu.
 8 2 **II** place sur nos tours la lune en sentinelle.
 4 9 **P** Son soleil est la source où tout se renouvelle.
 . 20 1 Son souffle fait germer la poudre des tombeaux
 0
 '112 Où les mortels sans frein descendent par troupeaux.
 24)
 24
 ou 11 Sa couronne a couvert le propitiatoire,
 22
 Et, sur les chérubins il fait planer sa gloire.

**A l'aide de cette explication, purement dogma-
 tique, on peut déjà comprendre les figures de**

l'alphabet cabalistique du Tarot. Ainsi la figure n° 1, appelée le Bateleur, représente le principe actif dans l'unité de l'autotélie divine et humaine; le n° 2, appelé vulgairement la Papesse, figure l'unité dogmatique fondée sur les nombres, c'est la Cabale ou la Gnose personnifiée; le n° 3 représente la Spiritualité divine sous l'emblème d'une femme ailée qui tient d'une main l'aigle apocalyptique, et, de l'autre, le monde suspendu au bout de son sceptre. Les autres figures sont aussi claires et aussi facilement explicables que ces premières.

Venons maintenant aux quatre signes, c'est-à-dire aux Bâtons, aux Coupes, aux Épées et aux Cercles ou Pantacles, vulgairement appelés Deniers. Ces figures sont les hiéroglyphes du tétragramme : ainsi, le Bâton, c'est le phallus des Égyptiens ou le jod des Hébreux ; la Coupe, c'est le cteis ou le hé primitif; l'Épée, c'est la conjonction des deux ou le lingam, figuré dans l'hébreu antérieur à la captivité par le vau , et le Cercle ou Pantacle, image du monde, est le hé final du nom divin.

Maintenant, prenons un Tarot et réunissons quatre par quatre toutes les pages formant la Mue ou ROTA de Guillaume Postel; mettons ensemble

les quatre as, les quatre deux, etc., et nous aurons dix paquets de cartes donnant l'explication hiéroglyphique du triangle des noms divins sur l'échelle du dénaire que nous avons donné plus haut. On pourra donc les lire ainsi, en rapportant chaque nombre au Sephirot correspondant:

mn

Quatre signes du nom qui contient tous les noms.

4 KETER.

Les quatre as.

La couronne de Dieu porte quatre fleurons.

2 Cnocian.

Les quatre deux.

Sa sagesse s'épanche et forme quatre fleuves.

3 Bina.

Les quatre trois.

De son intelligence il donne quatre preuves.

4 CESSER.

Les quatre quatre.

De la miséricorde il est quatre bienfaits.

5 Ekxnuti.

Les quatre cinq.

Sa rigueur quatre fois punit quatre forfaits

Turearra.

Les quatre six.

Par quatre rayons purs sa beauté se révèle.

7 Nevaxii.

Les quatre sept.

Célébrons quatre fois sa victoire éternelle.

8 Hou.

Les quatre huit.

Quatre fois il triomphe en son éternité.

9 Issoo.

Les quatre neuf.

Sur quatre fondements son trône est supporté.

40 MALcuir.

Les quatre dix.

Son unique royaume est quatre fois le même

Et conforme aux fleurons du divin diadème.

On voit par cet arrangement si simple le sens cabalistique de chaque lame. Ainsi, par exemple,

le cinq de bâton signifie rigoureusement geburah de Jod, c'est-à-dire justice du Créateur ou colère de l'homme; le sept *de* coupe signifie victoire de la miséricorde ou triomphe de la femme ; le huit d'épée signifie conflit ou équilibre éternel ; et ainsi des autres. On peut comprendre ainsi comment s'y prenaient les anciens pontifes pour faire parler cet oracle : les" lames jetées au sort donnaient toujours un sens cabalistique nouveau, mais rigoureusement vrai dans sa combinaison, qui seule était fortuite; et, comme la foi des anciens n'accordait rien au hasard, ils lisaient les réponses de la Providence dans les oracles du Tarot, qu'on appelait chez les Hébreux Théraph ou Théraphims, comme l'a pressenti le premier le savant cabaliste Gaffarel, l'un des magiciens attitrés du cardinal de Richelieu.

Quant aux figures, voici un dernier distique pour les expliquer :

Roi, Durs, CAVALIEZ, VALET.

Époux, jeune homme, enfant, toute l'humanité,
Par ces quatre échelons, remonte à l'unité.

Nous donnerons à la fin du Rituel d'autres détails et des documents complets sur le merveilleux

23h DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

livre du Tarot, et nous démontrerons qu'il est le livre primitif, la clef de toutes les prophéties et de tous les dogmes, en un mot le livre inspirateur de livres inspirés, ce que n'ont pressenti ni Court de Gebelin dans sa science, ni Alliette ou Eteilla dans ses singulières intuitions.

Les dix séphi rots et les vingt-deux tarots forment ce que les cabalistes appellent les trente-deux voies de la science absolue. Quant aux sciences particulières, ils les divisent en cinquante chapitres, qu'ils nomment les cinquante portes (on sait que porte signifie gouvernement ou autorité chez les Orientaux). Les rabbins divisent aussi la cabale en Bereschit, ou Genèse universelle, et Mercavah, ou chariot d'Ezéchiel ; puis, de deux manières d'interpréter les alphabets cabalistiques ils forment deux sciences, nommées la Gématrie et la Temurah, et en composent l'art notoire, qui n'est autre chose au fond que la science complète des signes du Tarot et leur application complexe et variée à la divination de tous les secrets, soit de la philosophie, soit de la nature, soit terne de l'avenir. Nous en reparlerons au vingtième chapitre de cet ouvrage.

11. 3 L

LA CHAÎNE MAGIQUE.

LA FORCE.

Le grand agent magique que nous avons appelé lumière astrale, que d'autres nomment âme de la terre, que les anciens chimistes désignaient sous les noms d'Azoth et de Magnésie, cette force occulte, unique et incontestable, est la clef de tous les empires, le secret de toutes les puissances, c'est le dragon volant de Médée, le serpent du mystère Édenique ; c'est le miroir universel des visions, le noeud des sympathies, la source des amours, de la prophétie et de la gloire. Savoir s'emparer de cet agent, c'est être dépositaire de la puissance même de Dieu; toute la magie réelle, effective, toute la vraie puissance occulte est là, et tous les livres de la vraie science n'ont d'autre but que de le *démontrer*.

Pour s'emparer du grand agent magique deux opérations sont nécessaires : concentrer et projeter; en d'autres termes, fixer et mouvoir.

L'auteur de toutes choses a donné pour base et pour garantie au mouvement la fixité; le mage doit agir de même.

L'enthousiasme est contagieux, dit-on. Pourquoi? C'est que l'enthousiasme ne se produit pas sans croyances arrêtées. La foi produit la foi ; croire, c'est avoir une raison de vouloir; -vouloir avec raison, c'est vouloir avec une force, je ne dirai pas infinie, mais indéfinie.

Ce qui s'opère dans le monde intellectuel et moral s'accomplit à plus forte raison dans le monde physique; et, lorsque Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde, il cherchait tout simplement le grand arcane magique.

Sur l'un des bras de l'androgyné de Henri Kunrath on lit ce mot : COAGULA, et sur l'autre : Som.

Rassembler et répandre sont les deux verbes de la nature; mais comment rassembler, comment répandre la lumière astrale ou l'âme du monde ?

On rassemble par l'isolement, et l'on répand au moyen de la chaîne magique.

L'isolement consiste pour la pensée dans une indépendance absolue, pour le cœur dans une liberté entière, pour les sens dans une continence parfaite.

Tout homme qui a des préjugés et des craintes, tout individu passionné et esclave de ses passions, est incapable de rassembler ou de coaguler, suivant l'expression de Khunrath, la lumière astrale ou l'âme de la terre.

Tous les vrais adeptes ont été indépendants jusqu'au supplice, sobres et chastes jusqu'à la mort ; et la raison de cette anomalie, c'est que, pour disposer d'une force, il ne faut pas être pris par cette force de manière qu'elle dispose de vous.

Mais alors, vont s'écrier les hommes qui cherchent dans la magie un moyen de contenter merveilleusement les convoitises de la nature, à quoi sert une puissance dont on ne peut pas user pour se satisfaire ? Pauvres gens qui le demandez, si je vous le dis, comment le comprendrez—vous ? Les perles ne sont-elles donc rien, parce qu'elles n'ont aucun prix pour le troupeau d'Épicure ? Curtius ne trouvait-il pas plus beau de commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir soi-même ? Ne faut-il pas être un peu plus qu'un homme ordinaire lorsqu'on a la prétention d'être presque Dieu ? D'ailleurs, je regrette de vous affliger ou de vous décourager, mais je n'invente pas ici les hautes sciences ; je les enseigne et j'en constate les rigoureuses

nécessités,
en posant leurs premières et leurs plus inexorables
conditions.

Pythagore était un homme libre, sobre et chaste; Apollonius de Thyane, Julien-César, ont été des hommes d'un effrayante austérité; Paracelse faisait douter de son sexe, tant il était étranger aux faiblesses amoureuses; Raymond Lulle poussait les rigueurs de la vie jusqu'à l'ascétisme le plus exalté; Jérôme Cardan exagéra la pratique du jeûne au point de mourir de faim, si l'on en croit la tradition ; Agrippa, pauvre et courant de ville en ville, mourut presque de misère, plutôt que de subir les caprices d'une princesse qui insultait à la liberté de la science. Quel a donc été le bonheur de ces hommes? L'intelligence des grands secrets et la conscience du pouvoir. C'était assez pour ces grandes âmes. Faut-il être comme eux pour savoir ce qu'ils ont su? Non certainement, et ce livre que j'écris en est peut-être la preuve; mais, pour faire ce qu'ils ont fait, il est absolument nécessaire de prendre les moyens qu'ils ont pris.

Mais qu'ont-ils réellement fait? Ils ont étonné et subjugué le monde, ils ont régné plus véritablement que des rois. La magie est un instrument de bonté divine ou de diabolique orgueil, mais

c'est la mort des joies de la terre et des plaisirs de la vie mortelle. -

Alors à quoi bon l'étudier ? diront les viveurs.

— Tout simplement pour la connaître, et puis peut-être aussi pour apprendre à se défier de l'incrédulité stupide ou de la crédulité puérile. Hommes de plaisir (et comme moitié de ces hommes-là je compte pour beaucoup de femmes), n'est-ce pas un plaisir très grand que celui de la curiosité satisfaite? Lisez donc sans crainte, vous ne deviendrez pas magiciens malgré vous.

D'ailleurs ces dispositions de renoncement absolu ne sont nécessaires que pour établir les courants universels et changer la face du monde; il est des opérations magiques relatives et bornées à un certain cercle, qui ne demandent pas d'aussi héroïques vertus. On peut agir sur les passions par les passions, déterminer les sympathies ou les antipathies, affliger même et guérir, sans avoir la toute-puissance du mage; il faut seulement être prévenu du risque qu'on peut courir d'une réaction proportionnelle à l'action et dont on pourrait facilement être victime. Tout ceci sera expliqué dans le Rituel.

Faire la chaîne magique, c'est établir un cou-

DOGME DE LA BRUTE MAGI3.

rant magnétique, qui devient plus fort en raison de l'étendue de la chaîne. Nous verrons dans le Rituel comment ces courants peuvent se produire et quelles sont les différentes manières de former la chaîne. Le baquet de Mesmer était une chaîne magique assez imparfaite; plusieurs grands cercles d'illuminés, dans différents pays du Nord, ont des chaînes plus puissantes. La société même de certains prêtres catholiques célèbres par leur puissance occulte et leur impopularité est établie sur le plan et suivant les conditions des chaînes magiques les plus puissantes, et c'est le secret de leur force, qu'ils attribuent uniquement à la grâce ou à la volonté de Dieu, solution vulgaire et facile de tous les problèmes de force en influence pu en entraînement. Nous aurons à apprécier, dans notre Rituel, la série de cérémonies et d'évocations véritablement magiques qui composent le grand oeuvre de la vocation sous le nom d'exercices de saint Ignace.

Tout enthousiasme propagé dans une société, par une suite de communications et de pratiques arrêtées, produit un courant magnétique et se conserve ou s'augmente par le courant. L'action du courant est d'entraîner et d'exalter souvent

outre mesure les personnes impressionnables et faibles, les organisations nerveuses, les tempéraments disposés à l'hystérisme ou aux hallucinations. Ces personnes deviennent bientôt de puissants véhicules de la force magique, et projettent avec force la lumière astrale dans la direction même du courants s'opposer alors aux manifestations de la force, ce serait en quelque manière combattre la fatalité. Lorsque le jeune pharisien Saül ou Schôl vint se jeter, avec tout le fanatisme et tout l'entêtement d'un sectaire, en travers du christianisme envahissant, il se mettait lui-même, à son insu, à la merci de la puissance qu'il croyait combattre; aussi fut-il foudroyé par un formidable éclair magnétique, rendu plus instantané sans doute par l'effet combiné d'une congestion cérébrale et d'une brûlure solaire. La conversion du jeune israélite Alphonse de Ratisbonne est un fait contemporain absolument de même nature. Nous connaissons telle secte d'enthousiastes dont on rit à distance et dans laquelle on s'enrôle malgré soi dès qu'on s'en approche, même pour la combattre. Je dirai plus, les cercles magiques et les courants magnétiques s'établissent deux-mêmes et influen-

DOGME DE LA MME MAGIE.

à la action. Chacun de nous est attiré dans un cercle de relations qui est sou monde et dont il subit l'influence. Jean-Jacques Rousseau, ce législateur de la révolution française, cet homme que la nation la plus spirituelle du monde accepta comme l'incarnation de la raison humaine, Jean—Jacques Rousseau fut entraîné à la plus triste action de sa vie, l'abandon de ses enfants, par l'influence magnétique d'un cercle de libertins et par un courant magique de table d'hôte. Il le raconte simplement et naïvement dans ses *Confessions*, et c'est un fait que personne n'a remarqué. Ce sont les grands cercles souvent qui font les grands génies, et réciproquement. Il n'y a pas de génies incompris; il y a des hommes *excentriques*, et le mot semble avoir été inventé par un adepte. L'homme excentrique en génie est celui qui cherche à se former un cercle en luttant contre la force d'attraction centrale des chaînes et des courants établis. Sa destinée est d'être brisé dans la lutte ou de réussir. Quelle est la double condition de la réussite en pareil cas? Un point central de fixité et une action circulaire persévérante d'initiative. L'homme de génie est celui qui a découvert une vérité réelle, et qui par conséquent possède une

force invincible d'action et de direction. Il peut mourir à l'oeuvre ; mais ce qu'il a voulu s'accomplit malgré sa mort, et souvent même à cause de sa mort : car la mort est une véritable assumption pour le génie. Quand je m'élèverai de terre, disait le plus grand des initiateurs, j'entraînerai tout après moi.

La loi des courants magnétiques est celle du mouvement nième de la lumière astrale. Ce mouvement est toujours double et se multiplie en sens contraire. Une grande action prépare toujours une réaction égale, et le secret des grands succès est tout entier dans la prescience des réactions. C'est ainsi que Chateaubriand, inspiré par le dégoût des saturnales révolutionnaires, pressentit et prépara l'immense succès de son *Génie du christianisme*. S'opposer à un courant qui commence son cercle, c'est vouloir être brisé comme le fut le grand et infortuné empereur Julien ; s'opposer au courant qui a parcouru tout le cercle de son action, c'est prendre la tête du courant contraire. Le grand homme, c'est celui qui arrive à temps et qui sait innover à propos. Voltaire, du temps des apôtres, n'eût pas trouvé d'échos pour sa parole, et n'eût été peut-être qu'un parasite ingénieux des festins

21j4 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

de Trimalcyon. A l'époque où nous vivons, tout est prêt pour une nouvelle explosion de l'enthousiasme évangélique et du désintéressement chrétien, précisément à cause du désenchantement universel, du positivisme égoïste et du cynisme public des intérêts les plus grossiers. Le succès de certains livres et les tendances mystiques des esprits sont des symptômes non équivoques de cette disposition générale. On restaure les églises et l'on en bâtit de nouvelles ; plus on se sent vide de croyances, plus on en espère ; le monde entier attend encore une fois le Messie, et il ne peut tarder à venir. Qu'il se trouve, par exemple, un homme haut placé par son rang ou par sa fortune, un pape, un roi, ou même un juif millionnaire, et que cet homme sacrifie publiquement et solennellement tous ces intérêts matériels au salut de l'humanité, qu'il se fasse le rédempteur des pauvres, le propagateur et même la victime des doctrines de dévouement et de charité, et il se fera autour de lui un concours immense, et il se produira un bouleversement moral complet dans le monde. Mais la haute position du personnage est avant tout nécessaire, car, dans nos temps de misère et de charlatanisme, tout Verbe venu d'en bas est suspect d'am-

LA CHAÎNE MAGIQUE.

bition et de fourberie intéressée. Vous donc qui n'êtes rien et qui n'avez rien, n'espérez être ni des apôtres ni des messies. Avez-vous la foi et voulez-vous agir en raison de votre foi, arrivez d'abord aux moyens d'action, qui sont l'influence du rang et le prestige de la fortune. Autrefois on faisait de l'or avec la science, aujourd'hui il faut refaire la science avec de l'or. On a fixé le volatil, il faut volatiliser le fixe ; en d'autres termes, on a matérialisé l'esprit, il faut venir maintenant à spiritualiser la matière. La parole la plus sublime n'est pas écoutée de nos jours, si elle ne se produit pas sous la garantie d'un nom, c'est-à-dire d'un succès qui représente une valeur matérielle. Combien vaut un manuscrit? Ce que vaut en librairie la signature de l'auteur. La raison sociale Alex. Dumas et C^e, par exemple, représente une des garanties littéraires de notre époque ; mais la maison Dumas ne vaut que pour ces produits habituels : les romans. Que Dumas trouve une magnifique utopie ou une solution admirable du problème religieux, on ne considèrera ses découvertes que comme des caprices amusants du romancier, et personne ne les prendra au sérieux, malgré la célébrité européenne du Panurge de la littérature moderne. Nous sommes

2/16 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

dans le siècle des positions acquises : chacun vaut en raison de ce qu'il est socialement et commercialement parlant. La liberté illimitée de la parole a produit un tel conflit de discours, qu'on ne demande plus aujourd'hui : Que dit-on? mais : Qui a dit cela? Si c'est Rothschild, ou sa sainteté Pie IX, ou même monseigneur Dupanloup, c'est quelque chose. Si c'est Tartempion, Tartempion fût-il d'ailleurs (ce qui est possible après tout) un prodige encore ignoré de génie, de science et de bon sens, ce n'est rien.

A ceux donc qui me diraient : Si tu as le secret des grands succès et de la force qui peut changer le monde, pourquoi ne t'en sers-tu pas ? je répondrais : Cette science m'est venue trop tard pour moi-même, et j'ai perdu, pour l'acquérir, le temps et les ressources qui m'auraient mis à même, peut-être, d'en faire usage ; mais je l'offre à ceux qui sont en position de s'en servir. Hommes illustres, riches, grands du monde, qui n'êtes pas satisfaits de ce que vous avez, et qui vous sentez au cœur une ambition plus noble et plus vaste, voulez-vous être les pères d'un monde nouveau, les rois d'une civilisation rajeunie ? Un savant **pauvre et obscur a retrouvé le levier d'Archi-**

mède, et il vous l'offre pour le seul bien de l'humanité, sans rien vous demander en échange.

Les phénomènes qui tout dernièrement ont agité l'Amérique et l'Europe à propos des tables parlantes et des manifestations fluidiques ne font autre chose que des courants magnétiques qui commencent à se former, et des sollicitations de la nature qui nous invite, pour le salut de l'humanité, à reconstituer de grandes chaînes sympathiques et religieuses. En effet, la stagnation de la lumière astrale serait la mort du genre humain, et les torpeurs de cet agent secret se sont déjà manifestées par d'effrayants symptômes de décomposition et de mort. Le choléra-morbus, par exemple, les maladies des pommes de terre et du raisin, n'ont pas une autre cause, comme l'ont obscurément et symboliquement vu en songe les deux pasteurs de la Siette.

La foi inattendue qu'a trouvée leur récit, et le concours immense de pèlerins déterminé par un récit aussi singulier et aussi vague que celui de ces deux enfants sans instruction et presque sans moralité sont des preuves de la réalité magnétique du fait et de la tendance fluidique de la terre elle-même à opérer la guérison de ses habitants.

Les superstitions sont instinctives, et tout ce qui est instinctif a une raison d'être dans la nature même des choses : c'est à cela que les sceptiques de tous les temps n'ont pas assez réfléchi.

Nous attribuons donc tous les faits étranges du • mouvement des tables à l'agent magnétique universel, qui cherche une chaîne d'enthousiasmes pour former **de** nouveaux courants. C'est une force aveugle par elle-même, mais qui peut être dirigée par la volonté des hommes .et qui est influencée par les opinions courantes. Ce fluide universel, si l'on veut que ce soit un fluide, étant le milieu commun de tous les organismes nerveux et le véhicule de toutes les vibrations sensibles, établit, entre les personnes impressionnables, une véritable solidarité physique, et transmet des unes aux autres les impressions de l'imagination et de la pensée. Le mouvement de la chose inerte, déterminé par les ondulations de l'agent universel, obéit donc à l'impression dominante, et reproduit dans ses révélations tantôt toute la lucidité des songes les plus merveilleux, tantôt toute la bizarrerie et tout le mensonge des rêves les plus incohérents et les plus vagues.

Les coups frappés sur les meubles, l'agitation

bruyante de la vaisselle, les instruments de musique jouant d'eux-mêmes, sont des illusions produites par les mêmes causes. Les miracles des convulsionnaires de Saint-Médard étaient du même ordre et semblaient souvent interrompre les lois de la nature. Exagération, d'une part, produite par la fascination qui est l'ivresse spéciale occasionnée par les congestions de lumière astrale; et de l'autre, oscillations ou mouvements réels imprimés à la matière inerte par l'agent universel et subtil du mouvement et de la vie : voilà tout ce qu'il y avait au fond de ces choses si merveilleuses, comme on • pourra facilement s'en convaincre en reproduisant à volonté, par les moyens indiqués au Rituel, les plus étonnants de ces prestiges, et en constatant l'absence, aisément appréciable, de supercherie, d'hallucination ou d'erreur.

Il m'est arrivé plusieurs fois, à la suite d'expériences de chatne magique faites avec des personnes sans bonne intention et sans sympathie, d'être éveillé en sursaut, la nuit, par des impressions et des contacts véritablement effrayants. Une nuit, entre autres, je sentis réellement la pression d'une

**main qui m'étranglait; je me levai, j'allumai ma
lampe, et je me mis tranquillement à travailler**

pour utiliser mon insomnie et chasser les fantômes du sommeil. Alors des livres se déplaçaient près de moi avec bruit, les papiers s'agitaient et se frottaient les uns contre les autres, les boiseries craquaient comme si elles allaient se fendre, et des coups sourds étaient frappés dans le plafond. J'observais avec curiosité, mais avec tranquillité, tous ces phénomènes, qui n'en étaient pas moins merveilleux si mon imagination seule en faisait les frais, tant il y avait de réalité dans leurs apparences. D'ailleurs je viens de dire que je n'étais nullement effrayé, et que je m'occupais de toute autre chose que des sciences occultes au moment où ils se produisaient.

C'est par le retour de semblables faits que je fus amené à tenter des expériences d'évocation à l'aide du cérémonial magique des anciens, et que j'obtins les résultats vraiment extraordinaires que je constaterai au treizième chapitre **de cet ouvrage.**

12t7 M

LE GRAND OEUVRE.

DISCITE.

CRUZ.

Le grand oeuvre, c'est, avant toute chose, la création de l'homme par lui-même, c'est-à-dire la conquête pleine et entière qu'il fait de ses facultés et de son avenir; c'est surtout l'émancipation parfaite de sa volonté, qui lui assure l'empire universel de l'Azoth et le domaine de la Magnésie, c'est-à-dire un plein pouvoir sur l'agent magique universel.

Cet agent magique, que les anciens philosophes hermétiques ont déguisé sous le nom de matière première, détermine des formes de la substance modifiable, et l'on peut réellement arriver par son moyen à la transmutation métallique et à la médecine universelle. Ceci n'est pas une hypothèse, c'est un fait scientifique déjà éprouvé et rigoureusement démontrable.

Nicolas Flamel et Raymond Lulle, pauvres tous deux, ont évidemment distribué des richesses immenses. **Agrippa n'est jamais arrivé qu'à la pre-**

mière partie du grand oeuvre, et il est mort à la peine, luttant pour se posséder uniquement lui-même et fixer son indépendance.

Il y a donc deux opérations hermétiques : l'une spirituelle, l'autre matérielle, et qui dépendent l'une de l'autre.

Toute la science hermétique est d'ailleurs contenue dans le titisme d'Hermès gravé primitivement, dit-on, sur une table d'émeraude. Nous en avons déjà expliqué les premiers articles ; voici ceux qui se rapportent à l'opération du grand oeuvre :

« Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie.

» Il monte de la terre au ciel, et derechef il descend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures.

» Tu auras par ce moyen la gloire de tout le monde , et pour cela toute obscurité s'enfuira de toi.

» C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

» Ainsi le monde a été créé. »

Séparer le subtil de l'épais, dans la première opération, qui est tout intérieure, c'est affranchir son âme de tout préjugé et de tout vice : ce qui se fait par l'usage du sel philosophique, c'est-à-dire de la sagesse; du mercure, c'est-à-dire de l'habileté personnelle et du travail ; puis enfin du soufre, qui représente l'énergie vitale et la chaleur de la volonté. On arrive par ce moyen à changer en or spirituel les choses même les moins précieuses, et jusqu'aux immondices de la terre. C'est en ce sens qu'il faut entendre les paraboles de la tourbe des philosophes, de Bernard le Trévisan, de Basile Valentin, de Marie l'Égyptienne et des autres prophètes de l'alchimie ; mais dans leurs oeuvres, comme dans le grand oeuvre, il faut séparer habilement le subtil de l'épais, le mystique du positif, l'allégorie de la théorie. Si on veut les lire avec plaisir et avec intelligence, il faut d'abord les entendre allégoriquement dans leur entier; puis descendre des allégories aux réalités par la voie des correspondances ou analogies indiquées dans le dogme unique:

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et réciproquement.

Le mot ART retourné, ou lu à la manière des écritures sacrées et primitives, c'est-à-dire de droite

DOGME DE HAUTE MAGIE.

à gauche, exprime, par trois initiales, les différents degrés du grand oeuvre. T signifie ternaire, théorie et travail ; R, réalisation; A, adaptation. Nous donnerons, au douzième chapitre du Rituel, les recettes des grands maîtres pour l'adaptation, et spécialement celle qui est contenue dans la forteresse hermetique d'Henri Khunrath.

Nous signalons ici aux recherches de nos lecteurs uu admirable traité attribué à Hermès Trismégiste, et qui porte le titre de *Illinerva mundi*. Ce traité se trouve seulement dans quelques éditions d'Hermès, et contient, sous des allégories pleines de poésie et de profondeur, le dogme de la création des êtres par eux—mêmes, ou de la loi de création qui résulte de l'accord de deux forces, de celles que les alchimistes appelaient le fixe **A** le volatil, et qui sont, dans l'absolu, la nécessité et la liberté. On y explique la diversité des formes répandues dans la nature par la diversité des esprits, et les monstruositées par la divergence des efforts. La lecture et la méditation de cet ouvrage sont indispensables à tous les adeptes qui veulent approfondir les mystères de la nature et se livrer sérieusement à la recherche du grand oeuvre.

Quand les maîtres en alchimie disent qu'il faut

peu de temps et peu d'argent pour accomplir les oeuvres de la science, lorsqu'ils affirment surtout qu'un seul vase est nécessaire, lorsqu'ils parlent du grand et unique athanor que tous peuvent mettre en usage, qui est sous la main de tout le monde et que les hommes possèdent sans le savoir, ils font allusion à l'alchimie philosophique et morale. En effet, une volonté forte et décidée peut arriver en peu de temps à l'indépendance absolue, et nous possédons tous l'instrument chimique, le grand et unique athanor qui sert à séparer le subtil de l'épais et le fixe du volatil. Cet instrument, complet comme le monde, et précis comme les mathématiques elles—mêmes, est désigné par les sages sous l'emblème du pentagramme ou de l'étoile à cinq pointes, qui est le signe absolu de l'intelligence humaine. J'imiterai les sages en ne les nommant point : il est trop facile de le deviner.

La figure du Tarot qui correspond à ce chapitre a été mal comprise par Court de Gebelin et par Eteilla, qui ont cru y voir seulement une erreur commise par un cartier allemand. Cette figure représente un homme, les mains liées derrière le dos, deux sacs d'argent attachés aux aisselles, et pendu par un pied à une potence composée de deux

256 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

troncs d'arbre ayant chacun la racine de six branches coupées et d'une traverse complétant la figure du Tau hébreu n ; les jambes du patient sont croisées et ses coudes forment un triangle avec sa tête. Or le triangle surmonté d'une croix signifie, en alchimie, la fin et la perfection du grand oeuvre, signification identique avec celle de la lettre n , qui est la dernière de l'alphabet sacré.

Ce pendu c'est donc l'adepte, lié par ses engagements, spiritualisé ou les pieds tournés vers le ciel ; c'est aussi l'antique Prométhée, subissant dans une torture immortelle la peine de son glorieux larcin. C'est vulgairement Judas le trahire, et son supplice menace les révélateurs du grand arcane. Enfin, pour les cabalistes juifs, ce pendu, qui correspond à leur douzième dogme, celui du Messie promis, est une protestation contre le Sauveur reconnu par les chrétiens, et ils semblent lui dire encore: Comment sauverais-tu les autres, toi qui n'as pu te sauver toi-même ?

Dans le Sepher-Toldos-Jeschu, compilation rabbinique antichrétienne, on trouve une singulière parabole : Jeschu, dit le rabbin auteur de la légende, voyageait avec Simon Barjona et Judas l'Isariote. Ils arrivèrent tard et fatigués à une

maison isolée ; ils avaient très faim et ne trouvèrent à manger qu'une jeune oie fort petite et très maigre. C'était trop peu pour trois personnes; la partager t'eût été aiguillonner seulement la faim sans la satisfaire. Ils convinrent de la tirer au sort; mais, comme ils tombaient de sommeil : Allons dormir d'abord, dit Jeschu, pendant qu'on préparera le souper; à notre réveil nous nous raconterons nos songes, et celui qui aura fait le plus beau rêve mangera tout seul la petite oie. Ainsi fut fait. Ils dorment et se réveillent. Moi, dit saint Pierre, j'ai rêvé que j'étais le vicaire de Dieu. Moi, dit Jeschu, que j'étais Dieu même. Et moi, reprit hypocritement Judas, j'ai rêvé qu'étant somnambule je me relevais, je descendais doucement, je retirais l'oie de la broche et je la mangeais. Là-dessus on descendit; mais l'oie avait effectivement disparu : Judas avait rêvé tout éveillé (1).

Cette légende est une protestation du positivisme juif contre le mysticisme chrétien. En effet, pendant que les croyants se livraient à de beaux rêves,

(4) Cette anecdote se trouve, non dans le texte même du *Sepher Toldos Jeschut*, mais dans les commentaires rabbiniques de cet ouvrage.

l'Israélite proscrit, le Judas de la civilisation chrétienne, travaillait, vendait, agiotait, devenait riche, s'emparait des réalités de la vie présente, et se mettait en mesure de prêter des moyens d'existence aux cultes mêmes qui l'avaient si longtemps proscrit. Les anciens adorateurs de l'arche, restés fidèles au culte du coffre-fort, ont maintenant la Bourse pour temple, et c'est de là qu'ils gouvernent le monde chrétien. Judas peut, en effet, rire et se féliciter de n'avoir pas dormi comme saint Pierre.

Dans les anciennes écritures antérieures à la captivité, le Tau hébreu a la figure d'une croix, ce qui confirme encore notre interprétation de la douzième lame du Tarot cabalistique. La croix, génératrice de quatre triangles, est aussi le signe sacré du Duodénaire, et les Égyptiens l'appelaient, pour cela même, la clé du ciel. Aussi Eteilla, embarrassé dans ses longues recherches pour concilier les nécessités analogiques de la figure avec son opinion personnelle (il avait subi en cela l'influence du savant Court de Gebelin), a-t-il placé dans la main de son pendu redressé, dont il a fait la Prudence, un caducée hermétique formé de deux serpents et d'un Tau grec. Puisqu'il avait compris la nécessité du Tau ou de la croix, à la douzième page

L GRAND ARUM.

du livre de **THOT**, il aurait dit comprendre le multiple et magnifique symbole du pendu hermétique, le Prométhée de la science, l'homme vivant qui ne touche la terre que par la pensée et dont la base est au ciel, l'adepte libre et sacrifié, le révélateur menacé de mort, la conjuration du judaïsme contre le Christ, qui semble être un aveu involontaire de la divinité occulte du crucifié, le signe enfin de l'oeuvre accomplie, du cycle terminé, le Tau intermédiaire, qui résume, une première fois, avant le dernier denaire, les signes de l'alphabet sacré.

13 /à N.

LA NÉCROMANCIE.

EX IPSIS.

MORS.

Nous avons dit que dans la lumière astrale se conservent les images des personnes et des choses. C'est aussi dans cette lumière qu'on peut évoquer les formes de ceux qui ne sont plus dans notre monde, et c'est par son moyen que s'accomplissent les mystères aussi contestés que réels de la nécromancie.

Les cabalistes qui ont parlé du monde des esprits ont simplement raconté ce qu'ils ont vu dans leurs évocations.

Éliphas Lévi Zahed (1), qui écrit ce livre, a évoqué, et il a vu.

Disons d'abord ce que les mattres ont écrit de leurs visions ou de leurs intuitions dans ce qu'ils appelaient *la lumière de gloire*.

On lit dans le livre hébreu de la *Révolution des*

(4) Ces noms hébreux, traduits en français, sont Alphonse-Louis Constant.

cimes qu'il y a des âmes de trois sortes: les filles d'Adam, les filles des anges et les filles du péché. Il y a aussi, suivant le même livre, trois sortes d'esprits : les esprits captifs, les esprits errants et les esprits libres. Les âmes sont envoyées par couples. Il y a pourtant des âmes d'hommes qui naissent veuves, et dont les épouses sont retenues captives par Lilith et par Nemah, les reines des stryges : ce sont les âmes qui ont à expier la témérité d'un voeu de célibat. Ainsi, lorsqu'un homme renonce dès l'enfance à l'amour des femmes, il rend esclave des démons de la débauche l'épouse qui lui était destinée. Les âmes croissent et se multiplient dans le ciel ainsi que les corps sur la terre. Les âmes immaculées sont les filles des baisers des anges.

Rien ne peut entrer dans le ciel que ce qui vient du ciel. Après la mort, donc, l'esprit divin qui animait l'homme retourne setil au ciel, et laisse sur la terre et dans l'atmosphère deux cadavres : l'un terrestre et élémentaire, l'autre aérien et sidéral; l'un inerte déjà, l'autre encore animé par le mouvement universel de l'âme du monde, mais destiné à mourir lentement, absorbé par les puissances astrales qui l'ont produit. Le cadavre ter-

reste est visible : l'autre est invisible aux yeux des corps terrestres et vivants, et ne peut être aperçu une par les applications de la lumière astrale au *translucide*, qui communique ses impressions au système nerveux, et affecte ainsi l'organe de la vue jusqu'à lui faire voir les formes qui sont conservées et les paroles qui sont écrites au livre de la lumière vitale.

Lorsque l'homme a bien vécu, le cadavre astral s'évapore comme un encens pur en montant vers les régions supérieures; mais si l'homme a vécu dans le crime, son cadavre astral, qui le retient prisonnier, cherche encore les objets de ses passions et veut se reprendre à la vie. Il tourmente les songes des jeunes filles, se baigne dans la vapeur du sang répandu, et se traîne autour des endroits où se sont écoulés les plaisirs de sa vie; il veille encore sur les trésors qu'il a possédés et enfouis; il s'épuise en efforts douloureux, pour se faire des organes matériels et revivre. Mais les astres l'aspirent et le boivent; il sent son intelligence s'affaiblir, sa mémoire se perdre lentement, tout son être se dissoudre... Ses anciens vices lui apparaissent et le poursuivent sous des figures monstrueuses; ils l'attaquent et le dévorent... Le malheureux perd



ainsi successivement tous les membres qui ont servi à ses iniquités; puis il meurt pour la seconde fois et pour jamais, car il perd alors sa personnalité et sa mémoire. Les âmes qui doivent vivre, mais qui ne sont pas encore entièrement purifiées, restent plus ou moins longtemps captives dans le cadavre astral, ou elles sont brûlées par la lumière odique qui cherche à se l'assimiler et à le dissoudre. C'est pour se dégager de ce cadavre que les âmes souffrantes entrent parfois dans les vivants, et y demeurent dans un état que les cabalistes appellent *embryonnat*.

Ce sont ces cadavres aériens qu'on évoque par la nécromancie. Ce sont des larves, des substances mortes ou mourantes, avec lesquelles on se met en rapport; elles ne peuvent ordinairement parler que par le tintement de nos oreilles produit par l'ébranlement nerveux dont j'ai parlé, et ne raisonnent ordinairement qu'en réfléchissant ou nos pensées ou nos rêves.

Mais pour voir ces formes étranges, il faut **se** mettre dans un état exceptionnel, qui tient **du** sommeil et de la mort, c'est-à-dire qu'il faut se magnétiser soi-même et arriver à une sorte de somnambulisme lucide et éveillé. La nécromancie

264 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

obtient donc des résultats réels, et les évocations de la magie peuvent produire des visions véritables. Nous avons dit que, dans le grand agent magique, qui est la lumière astrale, e conservent toutes les empreintes des choses, toutes les images formées, soit par les rayons, soit par les reflets ; c'est dans cette lumière que nous apparaissent nos songes, c'est cette lumière qui enivre les aliénés et entraîne leur jugement endormi à la poursuite des fantômes les plus bizarres. Pour voir sans illusions dans cette lumière, il faut écarter les reflets par une volonté puissante, et n'attirer à soi que les rayons. Rêver tout éveillé, c'est voir dans la lumière astrale ; et les orgies du sabbat, racontées par tact de sorciers dans leurs jugements criminels, ne se présentaient pas à eux d'une autre manière. Souvent les préparations et les substances employées pour parvenir à ce résultat étaient horribles, comme nous le verrons dans le Rituel ; mais les résultats n'étaient jamais douteux. On voyait, on entendait, on touchait les choses les plus abominables, les plus fantastiques, les plus impossibles. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre quinzième chapitre ;

nous ne nous occupons ici que de l'évocation des
morts.

Au printemps de l'année 1851, j'étais allé à Londres pour échapper à des chagrins d'intérieur et me livrer, sans distraction, à la science. J'avais des lettres d'introduction pour des personnages éminents et curieux de révélations du monde surnaturel. J'en vis plusieurs, et je trouvai en eux, avec beaucoup de politesse, un grand fond d'indifférence ou de légèreté. On me demandait tout d'abord des prodiges comme à un charlatan. J'étais un peu découragé, car, à vrai dire, loin d'être disposé à initier les autres aux mystères de la magie cérémonielle, j'en avais toujours craint, pour moi-même, les illusions et les fatigues ; d'ailleurs ces cérémonies exigent un matériel dispendieux et difficile à rassembler. Je me renfermais donc dans l'étude de la haute Cabale, et je ne songeais plus aux adeptes anglais, lorsqu'un jour, en rentrant à mon hôtel, je trouvai un pli à mon adresse. Ce pli contenait la moitié d'une carte coupée transversalement, et sur laquelle je reconnus tout d'abord le caractère du sceau (le Salomon, et un papier fort petit sur lequel était écrit au crayon : « Demain, à trois heures, devant l'abbaye de Westminster, on vous présentera l'autre moitié de cette carte. » Je me rendis à ce singulier rendez-vous. Une voiture

stationnait sur la place. Je tenais, sans affectation, mon fragment de carte à la main ; un domestique s'approcha de moi et me fit signe en m'ouvrant la portière de la voiture. Dans la voiture était une dame en noir, dont le chapeau était recouvert d'un voile très épais; elle me fit un signe de monter près d'elle, en me montrant l'autre moitié de la carte que j'avais reçue. La portière se referma, la voiture roula; et, la dame ayant relevé son voile, je pus voir que j'avais affaire à une personne âgée, ayant sous des sourcils gris des yeux noirs extrêmement vifs et d'une fixité étrange. « Sir, me dit-elle, avec un accent anglais très prononcé, je sais que la loi du secret est rigoureuse entre les adeptes; une amie de sir B' Ln*, qui vous a vu, sait qu'on vous a demandé des expériences, et que vous avez refusé de satisfaire cette curiosité. Peut-être n'aviez-vous pas les choses nécessaires : je veux vous montrer un cabinet magique complet ; mais je vous demande, avant tout, le plus inviolable secret. Si vous ne me faites pas cette promesse sur l'honneur, je vais donner ordre qu'on vous reconduise chez vous. » Je fis la promesse qu'on exigeait de moi, et j'y suis fidèle en ne disant ni le nom, ni **la qualité**, ni la demeure de cette **dame, que je recon-**

nus bientôt pour une initiée, non pas précisément du premier ordre, mais d'un grade très élevé. Nous eûmes plusieurs longues conversations, pendant lesquelles elle insistait toujours sur la nécessité des pratiques pour compléter l'initiation. Elle me montra une collection *de* vêtements et d'instruments magique, me prêta même quelques livres curieux qui me manquaient; bref, elle me détermina à tenter chez elle l'expérience d'une évocation complète, à laquelle je me préparai pendant vingt et un jours, en observant scrupuleusement les pratiques indiquées au treizième chapitre du Rituel.

Tout était terminé le 2/1 juillet, il s'agissait d'évoquer le fantôme du divin Apollonius et de l'interroger sur deux secrets : l'un qui me concernait moi-même, l'autre qui intéressait cette dame. Elle avait (l'abord compté assister à l'évocation avec une personne de confiance; mais, au dernier moment, cette personne eut peur, et, comme le ternaire ou l'unité est rigoureusement requise pour les rites magiques, je fus laissé seul. Le cabinet préparé pour l'évocation était pratiqué dans une tourelle : on y avait disposé quatre miroirs concaves, une sorte d'autel, dont le dessus de marbre blanc était entouré d'une chaîne de fer aimanté.

Sur le marbre blanc était gravé et doré le signe du pentagramme, tel qu'il est représenté à la page 105 de cet ouvrage ; et le même signe était tracé, en diverses couleurs, sur une peau d'agneau blanche et neuve qui était tendue sous l'autel. Au centre de la table de marbre il y avait un petit réchaud de cuivre avec du charbon de bois d'aulne et de laurier; un autre réchaud était placé devant moi sur un trépied. J'étais vêtu d'une robe blanche assez semblable aux robes de nos prêtres catholiques, mais plus ample et plus longue , et je portais sur la tête une couronne de feuilles de verveine entrelacées dans une chaîne d'or. D'une main je tenais une épée neuve et de l'autre le Rituel. J'allumai les deux feux avec les substances requises et préparées, et je commençai, à voix basse d'abord, puis en élevant la voix par degrés, les invocations du Rituel. La fumée s'étendit, la flamme fit vaciller tous les objets qu'elle éclairait, puis elle s'éteignit. La fumée s'élevait blanche et lente sur l'autel de marbre, il me sembla sentir une secousse de tremblement de terre, les oreilles nie tintaient et le coeur me battait avec force. Je remis quelques branches et des parfums sur les réchauds, et lorsque la flamme s'éleva , je vis distinctement, devant

l'autel, une figure d'homme plus grande que nature, qui se décomposait et seffaçait. Je recommençai les évocations, et je vins me placer dans un cercle que j'avais tracé d'avance entre l'autel et le trépied : je vis alors s'éclaircir peu à peu le fond du miroir qui était en face de moi, derrière l'autel, et une forme blanchâtre s'y dessina, grandissant et semblant s'approcher peu à peu. J'appelai trois fois Apollonius en fermant les yeux; et, lorsque je les rouvris, un homme était devant moi, enveloppé tout entier d'une sorte de linceul, qui me sembla être gris plutôt que blanc; sa figure était maigre, triste et sans barbe, ce qui ne se rapportait pas précisément à l'idée que je me faisais d'abord d'Apollonius. J'éprouvai une sensation de froid extraordinaire, et, lorsque j'ouvris la bouche pour interpeller le fantôme, il me fut impossible d'articuler un son. Je mis alors la main sur le signe du pentagramme, et je dirigeai vers lui la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement, par ce signe, de ne point m'épouvanter et de m'obéir. Alors, la forme devint plustonfuse, et il disparut tout à coup. Je lui commandai de revenir : alors je sentis passer près de moi comme un souffle, et, quelque chose m'ayant touché la main qui tenait l'épée, j'eus immédiate-

ment le bras engourdi jusqu'à l'épaule. Je crus comprendre que cette épée offensait l'esprit, et je la plantai par la pointe dans le cercle auprès de moi. La figure humaine reparut aussitôt; mais je sentis un si grand affaiblissement dans mes menibres et une si prompte défaillance s'emparer de moi, que je fis deux pas pour m'asseoir. Dès que je fus assis, je tombai dans un assoupissement profond et accompagné de rêves, dont il ne me resta, quand je revins à moi, qu'un souvenir confus et vague. J'eus pendant plusieurs jours le bras engourdi et douloureux. La figure ne m'avait point parlé, mais il me sembla que les questions que j'avais à lui faire s'étaient résolues d'elles-mêmes dans mon esprit. A celle de la dame, une voix intérieure répondait en moi : Mort (il s'agissait d'un homme dont elle voulait savoir des nouvelles)! Quant à moi, je voulais savoir si le rapprochement et le pardon seraient possibles entre deux personnes auxquelles je pensais, et le même écho intérieur répondait impitoyablement : Mortes!

Je raconte ici les faits tels qu'ils se sont passés, je ne les impose à la foi de personne. L'effet de cette expérience sur moi fut quelque chose d'inexplicable. Je n'étais plus le même homme, quelque chose

d'un autre monde avait passé en moi ; je n'étais plus ni gai, ni triste, mais j'éprouvais un singulier attrait pour la mort, sans être, cependant, aucunement tenté de recourir au suicide. J'analysai soigneusement ce que j'avais éprouvé; et, malgré une répugnance nerveuse très vivement sentie, je réitérai deux fois, à quelques jours seulement de distance, la même épreuve. Le récit des phénomènes qui se produisirent différait trop peu de celui-ci pour que je doive l'ajouter à cette narration, déjà peut-être un peu longue. Mais le résultat de ces deux autres évocations fut pour moi la révélation de deux secrets cabalistiques, qui pourraient, s'ils étaient connus de tout le monde, changer en peu de temps les bases et les lois de la société tout entière.

Conclurai-je de ceci que j'ai réellement évoqué, vu et touché le grand Apollonius de Thyanes? Je ne suis ni assez halluciné pour le croire, ni assez peu sérieux pour l'affirmer. L'effet des préparations, des parfums, des miroirs, des pantacles, est une véritable ivresse de l'imagination, qui doit agir vivement sur une personne déjà impressionnable et

nerveuse. Je n'explique pas par quelles lois physiologiques j'ai vu et touché; j'affirme seulement

que j'ai vu et que j'ai touché, que j'ai vu clairement et distinctement, sans rêves, et cela suffit pour croire à l'efficacité réelle des cérémonies magiques. J'en crois, d'ailleurs, la pratique dangereuse et nuisible; la santé, soit morale, soit physique, ne résisterait pas à de semblables opérations si elles devenaient habituelles. La dame âgée dont je parle, et dont j'ai eu depuis à me plaindre, en était une preuve : car, malgré ses dénégations, je ne doute pas qu'elle n'ait l'habitude de la nécromancie et de la goëtie. Elle déraisonnait quelquefois complètement, se livrait d'autres fois à des colères insensées, dont elle avait peine à bien déterminer l'objet. J'ai vu Sté Londres sans l'avoir revue, et je garderai fidèlement l'engagement que j'ai pris de ne rien dire à qui que ce soit qui puisse la faire connaître ou donner même l'éveil sur des pratiques, auxquelles elle se livre sans doute à l'insu de sa famille, qui est, à ce que je suppose, assez nombreuse et d'une position fort honorable.

Il y a des évocations d'intelligence, des évocations d'amour et des évocations de haine; mais rien ne prouve, encore une fois, que les esprits quittent réellement les sphères supérieures pour

s'entretenir avec nous, et le contraire même est plus probable. Nous évoquons les souvenirs qu'ils ont laissés dans la lumière astrale, qui est le réservoir commun du magnétisme universel. C'est dans cette lumière que l'empereur Julien vit autrefois apparaître les dieux, mais vieux, malades et décrépits: preuve nouvelle de l'influence des opinions courantes et accréditées sur les reflets de ce même agent magique qui fait parler les tables et répond en frappant contre les murailles. Depuis l'évocation dont j'ai parlé tout à l'heure, j'ai relu avec soin la vie d'Apollonius, que les historiens nous représentent comme un idéal de beauté et d'élégance antique. J'y ai remarqué qu'Apollonius, vers la fin de sa vie, fut rasé et tourmenté longtemps en prison. Cette circonstance, que j'avais sans doute retenue autrefois sans y penser depuis pour m'en souvenir, aura peut-être déterminé la forme peu attrayante de ma vision, que je considère uniquement comme le rêve volontaire d'un homme éveillé. J'ai vu deux autres personnages, qu'il importe peu de nommer, et toujours différents, par leur costume et par leur aspect, de ce que je m'attendais à voir. Je recommande, d'ail-

voudraient se livrer à de semblables expériences : il en résulte de grandes fatigues et souvent même des ébranlements assez anormaux pour occasionner des maladies.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans signaler ici l'opinion assez étrange de certains cabalistes qui distinguent la mort apparente de la mort réelle, et croient qu'elles viennent rarement ensemble. A leur dire, la plupart des personnes qu'on enterre seraient vivantes, et beaucoup d'autres, qu'on croit vivantes, seraient mortes.

La folie incurable, par exemple, serait pour eux une mort incomplète, mais réelle, qui laisse le corps terrestre sous la direction purement instinctive du corps sidéral. Lorsque l'âme humaine subit une violence qu'elle ne peut supporter, elle se séparerait ainsi du corps, et laisserait à sa place l'âme animale ou le corps sidéral, ce qui fait de ces restes humains quelque chose de moins vivant en quelque sorte que l'animal lui-même. On reconnaît, disent-ils, les morts de cette espèce à l'extinction complète du sens affectueux et moral; ils ne sont pas méchants, ils ne sont pas bons : ils sont morts. Ces êtres, qui sont les champignons vénéneux de l'espèce humaine, absorbent autant qu'ils

peuvent la vie des vivants; c'est pourquoi leur approche engourdit l'âme et donne froid au coeur.

Ces êtres cadavéreux, s'ils existaient, réaliseraient tout ce qu'on affirmait autrefois des brucolques et des vampires.

N'est-il pas des êtres près desquels on se sent moins intelligent, moins bon, quelquefois même moins honnête ?

N'en est-il pas dont l'approche éteint toute croyance et tout enthousiasme, qui vus lient à eux par vos faiblesses, vous dominent par vos mauvais penchants, et vous font lentement mourir au moral, dans un supplice pareil à celui de Mezence ?

Ce sont des morts, que nous prenons pour des vivants; ce sont des vampires, que nous prenons pour des amis I



1.40.

LES TRANSMUTATIONS.

PUERA LIME.

SEXPITERNUII.

AVEILIUK.

Saint Augustin doute sérieusement qu'Apulée ait pu être changé en âne par une sorcière de Thessalie. De% théologiens ont disserté longuement sur la transmutation de Nabuchodonosor en bête sauvage. Cela prouve simplement que l'éloquent docteur d'Hippone ignorait les arcanes magiques, et que les théologiens en question n'étaient pas très avancés en exégèse. Nous avons à examiner, dans ce chapitre, des merveilles bien autrement incroyables, et incontestables pourtant. Je veux parler de la lycanthropie ou de la transformation nocturne des hommes en loups, si célèbre dans les veillées de nos campagnes, par les histoires de loups-garous ; histoires si bien avérées, que, pour les expliquer, la science incrédule a recours à des manies furieuses et à des travestissements en animaux. Mais de pareilles hypothèses sont puérides

et n'expliquent rien. Cherchons ailleurs le secret des phénomènes observés à ce sujet, et constatons d'abord :

1° Que jamais personne n'a été tué par un loup-garou, si ce n'est par suffocation, sans effusion de sang et sans blessures ;

2° Que les loups-garous traqués, poursuivis, blessés nième, n'ont jamais été tués sur place.

3° Que les personnes suspectes de ces transformations ont été toujours retrouvées chez elles, après la chasse au loup-garou, plus ou moins blessées, quelquefois mourantes, mais toujours dans leur forme naturelle.

Maintenant constatons des phénomènes d'un autre ordre.

Rien au monde n'est mieux attesté et plus incontestablement prouvé que la présence visible et réelle du P. Alphonse de Liguori près du pape agonisant, tandis que le trème personnage était observé chez lui, à une grande distance de Rome, en prière et en extase.

La présence simultanée du missionnaire François Xavier en plusieurs endroits à la fois n'a pas été moins rigoureusement constatée.

On dira que ce sont là des miracles; nous répon-

drons que
les miracles, lorsqu'ils sont réels, sont tout
simplement des phénomènes pour la science.

Les apparitions de personnes qui nous sont
chères coïncidant avec le moment de leur mort
sont des phénomènes du même ordre et attri-
buables à la même cause.

Nous avons parlé du corps sidéral qui est l'inter-
médiaire entre l'âme et le corps matériel. Ce corps
reste éveillé souvent pendant que l'autre som-
meille, et se transporte avec la pensée dans tout
l'espace qu'ouvre devant lui l'aimantation univer-
selle. Il allonge ainsi sans la briser la chaîne sym-
pathique qui le retient attaché à notre coeur et à
notre cerveau, et c'est ce qui rend si dangereux le
réveil en sursaut pour les personnes qui rêvent.
En effet, une commotion trop forte peut rompre
tout à coup la chaîne, et occasionner subitement
la mort.

La forme de notre corps sidéral est conforme à
l'état habituel de nos pensées, et modifie, à la
longue, les traits du corps matériel. C'est pour cela
que Swedenborg, dans ses intuitions somnambu-
liques, voyait souvent des esprits en forme de
divers animaux.

Osons dire maintenant qu'un loup-garou n'est

autre chose que le corps sidéral d'un homme, dont le loup représente les instincts sauvages et sanguinaires, et qui, pendant que son fantôme se promène ainsi dans les campagnes, dort péniblement dans son lit et rêve qu'il est un véritable loup.

Ce qui rend le loup-garou visible, c'est la surexcitation presque somnambulique causée par la frayeur chez ceux qui le voient, ou la disposition, plus particulière aux personnes simples de la campagne, de se mettre en communication directe avec la lumière astrale, qui est le milieu commun des visions et des songes. Les coups portés au loup-garou blessent réellement la personne endormie par congestion odique et sympathique de la lumière astrale, par correspondance du corps immatériel avec le corps matériel. Bien des personnes croiront rêver en lisant de pareilles choses, et nous demanderont si nous sommes bien éveillés; mais nous prierons seulement les hommes de science de réfléchir aux phénomènes de la grossesse et aux influences de l'imagination des femmes sur la forme de leur fruit. Une femme qui avait assisté au supplice d'un homme qu'on rouait vif accoucha d'un enfant dont tous les membres étaient rompus.

Qu'on nous explique comment l'impression produite sur l'âme de la mère par un horrible spectacle pouvait atteindre et briser les membres de l'enfant, et nous expliquerons comment les coups portés et reçus en rêve peuvent briser réellement et blesser même grièvement le corps de celui qui les reçoit en imagination, surtout quand son corps est souffrant et soumis à des influences nerveuses et magnétiques.

C'est à ces phénomènes et aux lois occultes qui les produisent qu'il faut rapporter les effets de l'envoûtement, dont nous aurons à parler. Les obsessions diaboliques, et la plupart des maladies nerveuses qui affectent le cerveau, sont des blessures faites à l'appareil nerveux par la lumière astrale pervertie, c'est-à-dire absorbée ou projetée dans des proportions anormales. Toutes les tensions extraordinaires et extranaturelles de la volonté disposent aux obsessions et aux maladies nerveuses; le célibat forcé, l'ascétisme, la haine, l'ambition, l'amour repoussé, sont autant de principes générateurs de formes et d'influences infernales. Paracelse dit que le sang régulier des femmes engendre des fantômes dans l'air ; les couvents, à ce point de vue, seraient le séminaire des cauchemars, et l'ou

pourrait comparer les diables à ces têtes de l'hydre de Lerne, qui renaissaient sans fin et se multipliaient par le sang même de leurs blessures.

Les phénomènes de la possession des Ursulines de Loudun, si fatale à Urbain Grandier, ont été méconnus. Les religieuses étaient réellement possédées d'hystérie et d'imitation fanatique des pensées secrètes de leurs exorcistes, transmises à leur système nerveux par la lumière astrale. Elles recevaient l'impression de toutes les haines que ce malheureux prêtre avait soulevées contre lui, et cette communication tout intérieure leur paraissait à elles-mêmes diabolique et miraculeuse. Ainsi dans cette malheureuse affaire tout le monde était de bonne foi, jusqu'à Laubardemont, qui, en exécutant aveuglément les sentences préjugées par le cardinal de Richelieu, croyait accomplir en même temps les devoirs d'un véritable juge, et se soupçonnait d'autant moins lui-même d'être un valet de Ponce-Pilate, qu'il lui était moins possible de voir dans le curé, esprit fort et libertin; de Saint-Pierre-du-Marché, un disciple du Christ et un martyr.

La possession des religieuses de Louviers n'est guère qu'une copie de celles de Loudun : les dia-

bles inventent peu et sont plagiaires les uns des autres. Le procès de Gaufridi et de Magdeleine de la Palud porte un caractère plus étrange. Ici ce sont les victimes qui s'accusent elles-mêmes. Gaufridi se reconnaît coupable d'avoir ôté à plusieurs femmes, par un simple souffle dans les narines, la liberté de se défendre contre les séductions. Une jeune et belle fille, de famille noble, insufflée par lui, raconte, dans les plus grands détails, des scènes où la lubricité le dispute au monstrueux et au grotesque. Telles sont les hallucinations ordinaires *de* la fausse mysticité et du célibat mal conservé. Gaufridi et sa maîtresse étaient obsédés par leurs chimères réciproques, et la tête de l'un reflétait les cauchemars de l'autre. Le marquis de Sade lui-même n'a-t-il pas été contagieux pour certaines natures débilitées et malades?

Le scandaleux procès du père Girard est une nouvelle preuve des délires du mysticisme et des singulières névralgies qu'il peut entraîner à sa suite. Les évanouissements de la Cadière, ses extases, ses stigmates, tout cela était aussi **réel** que la **débauche insensée et peut-être involontaire de son directeur. Elle l'accusa lorsqu'il voulut se retirer d'elle, et la conversion de cette fille fut une**

vengeance, car rien n'est cruel comme les amours dépravés. Un corps puissant, qui était intervenu dans le procès de Grandier pour perdre en lui le sectaire possible, sauva le père Girard pour l'honneur de la compagnie. Grandier et le père Girard étaient d'ailleurs arrivés au même résultat par des voies bien différentes, dont nous aurons spécialement à nous occuper dans notre seizième chapitre.

Nous agissons par l'imagination sur les imaginations des autres, par notre corps sidéral sur le leur, et par nos organes sur leurs organes. En sorte que, par la sympathie, soit d'attrait, soit d'obsession, nous nous possédons les uns les autres et nous nous identifions à ceux sur lesquels nous voulons agir. Ce sont les réactions contre cet empire qui font succéder souvent aux sympathies les plus vives l'antipathie la plus prononcée. L'amour a pour tendance d'identifier les êtres; or, en les identifiant souvent, il les rend rivaux, et par conséquent ennemis, si le fond des deux natures est une disposition insociable, comme serait par exemple l'orgueil; saturer également d'orgueil deux âmes unies, c'est les désunir en les rendant rivales. L'antagonisme est le résultat nécessaire de la pluralité des dieux.

Lorsque nous rêvons d'une personne vivante, c'est mi son corps sidéral qui se présente au nôtre dans la lumière astrale, ou du moins le reflet de ce même corps, et la manière dont nous sommes impressionnés à sa rencontre nous révèle souvent les dispositions secrètes de cette personne à notre égard. L'amour, par exemple, façonne le corps sidéral de l'un à l'image et à la ressemblance de l'autre, en sorte que le médium animique de la femme est comme un homme et celui de l'homme comme une femme. C'est cet échange que les cabalistes ont voulu exprimer d'une manière occulte lorsqu'ils disent, en expliquant un terme obscur de la *Genèse* : « Dieu a créé l'amour en mettant une côte d'Adam dans la poitrine de la femme et de la chair d'Ève dans la poitrine d'Adam, en sorte que le fond du cœur de la femme est un os d'homme et le fond du cœur de l'homme de la chair de la femme ; » allégorie qui n'est certainement pas sans profondeur et sans beauté.

Nous avons dit un mot dans le chapitre précédent de ce que les maîtres en cabale appellent l'embryonnat des âmes. Cet embryonnat, complet après la mort de la personne qui en possède une autre, est souvent commencé de son vivant, soit par l'obses-

sion, soit par l'amour. J'ai connu une jeune femme à laquelle ses parents inspiraient une grande terreur, et qui se livra tout à coup elle-même envers une personne inoffensive aux actes qu'elle redoutait de leur part. J'en ai connu une autre qui, après avoir pris part à une évocation où il s'agissait d'une femme coupable et tourmentée dans l'autre monde pour certains actes excentriques, imita sans aucune raison les actes de la femme morte. C'est à cette puissance occulte qu'il faut attribuer l'influence redoutable de la malédiction des parents, redoutée chez tous les peuples de la terre, et le danger véritable des opérations magiques lorsqu'on n'est pas parvenu à l'isolement des vrais adeptes.

Cette vertu de transmutation sidérale, qui existe réellement dans l'amour, explique les prodiges allégoriques de la baguette de Circé. Apulée parle d'une Thessalienne qui se transformait en oiseau; il se fit aimer par la servante de cette femme pour surprendre les secrets de sa mattresse, et n'arriva qu'à se changer en âne. Cette allégorie explique les mystères les plus cachés de l'amour. Les cabalistes disent encore que, lorsqu'on aime une femme élémentaire, soit ondine, soit sylphide, soit gnomide, on l'immortalise avec soi ou l'on meurt avec

elle. Nous avons vu que les êtres élémentaires sont des hommes imparfaits et encore mortels. La révélation dont nous parlons et qu'on a regardée comme une fable est donc le dogme de la solidarité morale en amour, qui est le fond de l'amour même et en explique seul toute la sainteté et toute la puissance.

Quelle est donc cette magicienne qui change ses adorateurs en pourceaux et dont les enchantements sont détruits dès qu'elle est soumise à l'amour? C'est la courtisane antique, c'est " la fille de marbre de tous les temps. La femme sans amour absorbe et avilit tout ce qui l'approche ; la femme qui aime répand l'enthousiasme, la noblesse et la vie.

On a beaucoup parlé dans le siècle dernier d'un adepte accusé de charlatanisme, et qu'on nommait de son vivant le divin Cagliostro. On sait qu'il pratiquait les évocations et qu'il n'a été surpassé dans cet art que par l'illuminé Schroepffer (1). On sait qu'il se vantait de nouer les sympathies, et qu'il disait avoir le secret du grand oeuvre; mais

(4) Voir, dans le Rituel, les secrets et les formes de Schroepffer pour les évocations.

LES TRANSMUTATIONS. **287**

ce qui le rendait encore plus célèbre, c'était un certain élixir de vie qui rendait instantanément aux vieillards la vigueur et la sève de la jeunesse. Cette composition avait pour base le vin de malvoisie, et s'obtenait par la distillation du sperme de certains animaux avec le suc de plusieurs plantes. Nous en possédons la recette et l'on comprendra assez pourquoi nous devons la tenir cachée.

15 a P.

LA MAGIE NOIRE.

SAILIEL.

AUXILIATOH.

Nous entrons dans la magie noire. Nous allons affronter, jusque dans son sanctuaire, le dieu noir du Sabbat, le bouc formidable de Mendès. Ici, ceux qui ont peur doivent fermer le livre, et les personnes sujettes aux impressions nerveuses feront bien de se distraire ou de s'abstenir; mais nous nous sommes imposé une tâche, nous la finirons.

Abordons d'abord franchement et hardiment la question :

Existe-t-il un diable ?

Qu'est-ce que le diable?

A la première question, la science se tait; la philosophie nie au hasard, et la religion seule répond affirmativement.

A la seconde, la religion dit que le diable c'est l'ange déchu ; la philosophie occulte accepte et explique cette définition.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons déjà dit, mais nous ajouterons ici une révélation nouvelle :

LE DIABLE, EN MAGIE NOIRE, C'EST LE GRAND AGENT MAGIQUE EMPLOYÉ POUR LE MAL PAR UNE VOLONTÉ PERVERSE

L'ancien serpent de la légende n'est autre chose que l'agent universel, c'est le feu éternel de la vie terrestre, c'est l'âme *de* la terre et le foyer vivant de l'enfer.

Nous avons dit que la lumière astrale est le réceptacle des formes. Évoquées par la raison, ces formes se produisent avec harmonie ; évoquées par la folie, elles viennent désordonnées et monstrueuses: tel est le berceau des cauchemars de saint Antoine et des fantômes du Sabbat.

Les évocations de la goëtie et de la démonomanie ont-elles donc un résultat ? — Oui certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes !

Lorsqu'on appelle le diable avec les cérémonies voulues, le diable vient et on le voit.

Pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou.

200 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

Grandier était libertin par indévoation, et peut-être déjà par scepticisme; Girard avait été dépravé et dépravateur par enthousiasme, par suite des égarements de l'ascétisme et des aveuglements de la foi.

Nous donnerons, au quinzième chapitre de notre Rituel, toutes les évocations diaboliques et les pratiques de la magie noire, non pour qu'on s'en serve, mais pour qu'on les connaisse, qu'on les juge, et qu'on se préserve à jamais de semblables aberrations.

M. Eudes de Mirville, dont le livre sur les tables tournantes a fait dernièrement assez de bruit, peut être à la fois content et mécontent de la solution que nous donnons ici aux problèmes de la magie noire. En effet, nous soutenons comme lui la réalité et le merveilleux des effets, nous leur assignons comme lui pour cause l'ancien serpent, le prince occulte de ce monde ; mais nous ne sommes pas d'accord sur la nature de cet agent aveugle, qui est en **le DIO** temps, mais sous des directions différentes, l'instrument de tout bien et de tout mal, le serviteur des prophètes et l'inspirateur des pytho-nisses. En un mot, le diable, pour nous, c'est **la force mise pour un temps au service de l'erreur,**

comme le péché mortel est, à nos yeux, la persistance de la volonté dans l'absurde. M. de Mirville a donc mille fois raison, mais il a une fois et une grande fois tort.

Ce qu'il faut exclure du royaume des êtres, c'est l'arbitraire. Rien n'arrive ni au hasard ni par l'autocratie d'une volonté bonne ou mauvaise. Il y a deux chambres dans le ciel, et le tribunal de Satan est contenu dans ses écarts par le sénat de la sagesse divine.

16 y Q.

LES ENVOUTEMENTS.

FONS.

OCULUS.

IFULGUR.

L'homme qui regarde une femme avec un désir impur profane cette femme, a dit le grand Maître. Ce qu'on veut avec persévérance, on le fait. Toute volonté réelle se confirme par des actes ; toute volonté confirmée par un acte est une action. Toute action est soumise à tin jugement, et ce jugement est éternel. — Ce sont là des dogmes et des principes.

D'après ces principes et ces dogmes, le bien ou le mal que vous voulez, soit à vous-même, soit aux autres, dans l'étendue de votre vouloir et dans la sphère de votre action, arrivera infailliblement, soit aux autres, soit à vous, si vous confirmez votre volonté et si vous arrêtez votre détermination par des actes.

Les actes doivent être analogues à la volonté. La volonté de nuire ou de se faire aimer doit être

confirmée, pour être efficace, par des actes de haine ou d'amour.

Tout ce qui porte l'empreinte d'une âme humaine appartient à cette âme; tout ce que l'homme s'est approprié d'une manière quelconque devient son corps, dans l'acception la plus large du mot, et tout ce qu'on fait au corps d'un homme est ressenti, soit médiatement, soit immédiatement, par son âme.

C'est pour cela que toute espèce d'action hostile au prochain est regardée par la théologie morale comme un commencement d'homicide.

L'envoûtement est un homicide, et un homicide d'autant plus lâche qu'il échappe au droit de défense de la victime et à la vengeance des lois.

Ce principe établi, pour l'acquit de notre conscience et l'avertissement des faibles, affirmons sans crainte que l'envoûtement est possible.

Allons plus loin, et affirmons qu'il est non-seulement possible, mais en quelque sorte nécessaire et fatal. Il s'accomplit sans cesse dans le monde social, à l'insu des agents et des patients. L'envoûtement involontaire est un des plus terribles dangers de

la vie humaine.

La sympathie passionnelle soumet nécessaire-

ment le plus ardent désir à la plus forte volonté. Les maladies morales sont plus contagieuses que les maladies physiques, et il y a tels succès d'engagement et de mode qu'on pourrait comparer à la lèpre ou au choléra.

On meurt d'une mauvaise connaissance comme d'un contact contagieux, et l'horrible maladie qui, depuis quelques siècles seulement, en Europe, punit la profanation des mystères de l'amour, est une révélation des lois analogiques de la nature, et ne présente encore qu'une image affaiblie des corruptions morales qui résultent tous les jours d'une sympathie équivoqué.

On parle d'un homme jaloux et lâche qui, pour se venger d'un rival, s'infecta lui-même volontairement d'un mal incurable, et en fit à la fois le fléau commun et l'anathème d'un lit partagé. Cette horrible histoire est celle de tout magicien ou plutôt de tout sorcier qui pratique les envoûtements. Il s'empoisonne pour empoisonner, il se damne pour torturer, il aspire l'enfer pour le respirer, il se blesse à mort pour faire mourir ; mais, s'il en a le triste courage, il est positif et certain qu'il empoisonnera et qu'il tuera par la projection seule de sa perverse volonté.

Il peut exister des amours qui tuent aussi bien que la haine, et les envoûtements de la bienveillance sont la torture des méchants. Les prières qu'on adresse à Dieu pour la conversion d'un homme portent malheur à cet homme s'il ne veut pas se convertir. Il y a, comme nous l'avons déjà dit, fatigue et danger à lutter contre les courants fluidiques excités par des chaînes de volontés unies.

Il y a donc deux sortes d'envoûtements: l'envoûtement involontaire et l'envoûtement volontaire. On peut distinguer aussi l'envoûtement physique de l'envoûtement moral.

La force attire la force, la vie attire la vie, la santé attire la santé : c'est une loi de la nature. •

Si deux enfants vivent ensemble, et surtout couchent ensemble, et qu'il y en ait un faible et un fort, le fort absorbera le faible, et celui-ci dépérira. C'est pourquoi il est important que les enfants couchent toujours seuls. '

Dans les pensionnats, certains élèves absorbent l'intelligence des autres élèves, et dans tout cercle d'hommes il se trouve bientôt un individu qui s'empare des volontés des autres.

L'envoûtement par courants est une chose très commune, comme nous l'avons remarqué : on est

298 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

porté par la foule, au moral comme au physique. Mais ce que nous avons plus particulièrement à constater dans ce chapitre, c'est la puissance presque absolue de la volonté humaine sur la détermination de ses actes et l'influence de toute démonstration extérieure d'une volonté sur les choses même extérieures.

Les envoûtements volontaires sont encore fréquents dans nos campagnes, parce que les forces naturelles, chez les personnes ignorantes et solitaires, agissent sans être affaiblies par aucun doute ou par aucune diversion. Une haine franche, absolue et sans aucun mélange de passion repoussée ou de cupidité personnelle, est un arrêt de mort pour celui qui en est l'objet dans certaines conditions données. Je dis sans mélange de passion amoureuse ou de cupidité, parce qu'un désir, étant une attraction, contre-balance et annule la puissance de projection. Ainsi; par exemple, un jaloux n'envoûtera jamais efficacement son rival, et un héritier cupide n'abrègera pas par le seul fait de sa volonté les jours d'un oncle avare et vivace. Les envoûtements essayés dans ces conditions retombent sur celui qui les opère, et sont plutôt salutaires que nuisibles à la personne qui en est l'objet, car il

la dégagent
d'une action haineuse qui se détruit elle-même en
s'exaltant outre-mesure.

Le mot *envoûtement*, très énergique dans sa simplicité gauloise, exprime admirablement la chose même qu'il signifie : *envoûtement*, action de prendre pour ainsi dire et d'envelopper quelqu'un dans un vœu, dans une volonté formulée.

L'instrument des envoûtements n'est autre que le grand agent magique lui-même, qui, sous l'influence d'une volonté mauvaise, devient alors réellement et positivement le démon.

Le maléfice proprement dit, • c'est-à-dire l'opération cérémonielle en vue de l'envoûtement, n'agit que sur l'opérateur, et sert à fixer et à confirmer sa volonté en la formulant avec persévérance et effort, les deux conditions qui rendent la volonté efficace.

Plus l'opération est difficile ou horrible, plus elle est efficace, parce qu'elle agit davantage sur l'imagination, et confirme l'effort en raison directe de la résistance.

C'est ce qui explique la bizarrerie et l'atrocité même des opérations de la magie noire chez les anciens et au moyen âge, les messes du diable, les sacrements administrés à des reptiles, les effusions

de sang, les sacrifices humains, et autres monstruosités qui sont l'essence même et la réalité de la goaie ou nigromancie. Ce sont de [semblables pratiques qui ont attiré de tout temps sur les sorciers la juste répression des lois. La magie noire n'est réellement qu'une combinaison de sacrilèges et de meurtres gradués pour pervertir à jamais une volonté humaine et réaliser dans un homme vivant le fantôme hideux du démon. C'est donc, à proprement parler, la religion du diable, le culte des ténèbres, la haine du bien portée à son paroxysme; c'est l'incarnation de la mort et la création permanente de l'enfer.

Le cabaliste Bodin, qu'on soupçonnerait à tort d'avoir été un esprit faible et superstitieux, n'a pas eu d'autre motif d'écrire sa *Démonomanie* que le besoin de prémunir les esprits contre une trop dangereuse incrédulité. Initié par l'étude de la cabale aux véritables secrets de la magie, il avait frémi en songeant aux dangers auxquels exposerait la société cette puissance abandonnée à la méchanceté des hommes. Il tenta donc ce que vient d'essayer encore parmi nous M. Eudes de Mirvilles : il recueillit des faits sans les expliquer, **et dénonça aux sciences inattentives .ou préoccupées ailleurs**

l'existence des influences occultes des opérations criminelles de la mauvaise magie. Bodin ne fut pas plus écouté de son temps que ne le sera M. Eudes de Mirville, parce qu'il ne suffit pas d'indiquer des phénomènes et d'en préjuger la cause pour impressionner les hommes sérieux; cette cause, il faut l'étudier, l'expliquer, en prouver l'existence, et c'est ce que nous tâchons de faire. Aurons-nous un meilleur succès?

On peut mourir de l'amour de certains êtres comme de leur haine : il est des passions absorbantes sous l'aspiration desquelles on se sent défaillir comme les fiancées des vampires. Ce ne sont pas seulement les méchants qui tourmentent les bons, mais à leur insu les bons torturent les méchants. La douceur d'Abel était un long et pénible envoûtement pour la férocité de Caïn. La haïe du bien, chez les hommes mauvais, procède de l'instinct même de la conservation ; d'ailleurs, ils nient que ce qui les tourmente soit le bien, et s'efforcent, pour être tranquilles, de défier et de justifier le mal. Abel, aux yeux de Caïn, était un hypocrite et un lâche qui déshonorait la fierté humaine par ses soumissions scandaleuses à la divinité. Combien ce premier des meurtriers n'a-t-il

pas dû souffrir avant de se porter à un épouvantable attentat contre son frère? Si Abel avait pu le comprendre, il en eût été effrayé.

L'antipathie n'est autre chose que le pressentiment d'un envoûtement *possible, envoûtement* qui peut être d'amour et *de* haine, car on voit souvent l'amour succéder à l'antipathie. La lumière astrale nous avertit *des* influences à venir par une action sur le *système* nerveux plus ou moins sensible et plus ou moins vive. Les sympathies instantanées, les amours foudroyants, sont des explosions de *lumière* astrale motivées aussi exactement et non moins mathématiquement explicables et démontrables que les décharges de fortes batteries électriques. On peut voir par là combien de dangers imprévus menacent le profane qui joue sans cesse avec le feu sur des poudrières qu'il ne voit pas.

Nous sommes saturés de lumière astrale, et nous la projetons sans cesse' pour lui faire place et en attirer de nouvelle. Les appareils nerveux destinés soit à l'attraction, soit à la projection, sont particulièrement les yeux et les mains. La polarité des mains réside dans le pouce, et c'est pour cela que, suivant la tradition magique conservée encore dans nos campagnes, il faut, lorsqu'on se trouve en corn

pagnie suspecte, tenir le pouce replié et caché dans la main, en évitant de fixer personne, mais tâcher pourtant de regarder le premier ceux dont nous avons quelque chose à craindre, afin d'éviter les projections fluidiques inattendues et les regards fascinateurs.

Il existe aussi certains animaux dont la propriété est de rompre les courants de lumière astrale par une absorption qui leur est particulière. Ces animaux nous sont violemment antipathiques et ont dans le regard quelque chose de fascinateur : tels sont le crapaud, le basilic et le tard. Ces animaux, apprivoisés et portés vivants ou gardés dans les chambres qu'on habite, garantissent des hallucinations et des prestiges de l'ivresse astrale : IVRASSE ASTRALE, mot que nous écrivons ici pour la première fois, et qui explique tous les phénomènes des passions furieuses, des exaltations mentales et de la folie.

Élevez des crapauds et des tards, mon cher monsieur, me dira ici un disciple de Voltaire; portez-en sur vous et n'écrivez plus. A cela, je puis répondre que j'y songerai sérieusement quand je me sentirai disposé à rire de ce que j'ignore, et à traiter de fous les hommes dont

je ne comprendrai ni la science ni la sagesse.

Paracelse, le plus grand des mages chrétiens, opposait à l'envoûtement les pratiques d'un envoûtement contraire. Il composait des remèdes sympathiques et les appliquait non pas aux membres souffrants, mais à des représentations de ces mêmes membres, formées et consacrées suivant le cérémonial magique. Les succès étaient prodigieux, et jamais aucun médecin n'a approché des cures merveilleuses de Paracelse.

Mais Paracelse avait découvert le magnétisme bien avant Mesmer, et avait poussé jusqu'aux dernières conséquences cette lumineuse découverte, ou plutôt, cette initiation à la magie des anciens, qui, plus que nous, comprenaient le grand agent magique et ne faisaient pas de la lumière astrale, de l'azoth, de la magnésie universelle des sages, un fluide animal et particulier émanant seulement de quelques êtres spéciaux.

Dans sa philosophie occulte, Paracelse combat la magie cérémonielle, dont il n'ignorait certainement pas la terrible puissance, mais dont il veut sans doute décrier les pratiques, afin de discréditer la magie noire. Il place la toute-puissance du mage dans le *magnès* intérieur et occulte. Les plus habiles

magnétiseurs de nos jours ne diraient pas mieux. Cependant il veut qu'on emploie les signes magiques, et surtout les talismans, pour la guérison des maladies. Nous aurons lieu de revenir, dans notre dix-huitième chapitre, sur les talismans de Paracelse, en touchant, d'après Gaffarel, la grande question de l'iconographie et de la numismatique occultes.

On guérit aussi l'envoûtement par la substitution, lorsqu'elle est possible, et par la rupture ou le détournement du courant astral. Les traditions des campagnes sur tout ceci sont admirables et viennent certainement de loin : ce sont des restes de l'enseignement des druides, qui avaient été initiés aux mystères de l'Égypte et de l'Inde par des hiérophantes voyageurs. On sait donc, en magie vulgaire, qu'un envoûtement, c'est-à-dire une volonté déterminée et confirmée de mal faire, obtient toujours son effet, et qu'elle ne peut se rétracter sans péril de mort. Le sorgier qui délivre quelqu'un d'un charme doit avoir un autre objet de sa malveillance, ou il est certain que lui-même il sera frappé et périra victime de ses propres maléfices. Le mouvement astral étant circulaire, toute émission azotique ou magnétique qui ne rencontre pas

son *medium* revient avec force à son point de départ : c'est ce qui explique une des plus étranges histoires d'un livre sacré, celle des démons envoyés dans des pourceaux qui se précipitèrent à la mer. Cette oeuvre de haute initiation ne fut autre chose que la rupture d'un courant magnétique infecté par des volontés mauvaises. Je me nomme légion, disait la voix instinctive du patient, parce que nous sommes plusieurs.

Les possessions du démon ne sont autre chose que des envoûtements, et il existe de nos jours une quantité innombrable de possédés. Un saint religieux qui s'est voué au service des aliénés, le frère Hilarion Tissot, est parvenu par une longue expérience et la pratique constante des vertus chrétiennes, à guérir beaucoup de malades, et il pratique à son insu le magnétisme de Paracelse. Il attribue la plupart des maladies à des désordres de la volonté ou à l'influence perverse des volontés étrangères; il regarde tous les crimes comme des actes de folie, et voudrait qu'on traitât les méchants comme des malades, au lieu de les exaspérer et de les rendre incurables sous prétexte de les punir. Combien de temps passera encore avant que le pauvre frère Hilarion soit reconnu pour un homme

de génie! et combien d'hommes graves en lisant ce chapitre, diront encore qu'Hilarion Tissot et moi nous devrions nous traiter l'un l'autre suivant les idées qui nous sont communes, en nous gardant bien de publier nos théories, si nous voulons qu'on ne nous prenne pas pour des médecins dignes d'être envoyés aux Incurables !

Et pourtant elle tourne ! s'écriait Galilée en frappant du pied la terre. Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres, a dit le Sauveur des hommes. On pourrait ajouter : Vous aimerez la justice, et la justice vous rendra bien portants. Un vice, c'est un poison, même pour le corps : la véritable vertu est un gage de longévité.

La méthode des *envoilements cérémoniels* varie suivant les temps et les personnes, et tous les hommes artificieux et dominateurs en trouvent en eux-mêmes les secrets et la pratique, sans même les calculer précisément et en raisonner la succession. Ils suivent en cela les inspirations instinctives du grand agent, qui s'assimile merveilleusement, comme nous l'avons déjà dit, à nos vices et à nos vertus; mais on peut dire que, généralement, nous sommes soumis aux volontés des autres par les analogies de nos penchants, et surtout de nos défauts,

Caresser les faiblesses d'une individualité, c'est s'emparer d'elle et s'en faire un instrument dans l'ordre des mêmes erreurs ou des mêmes dépravations. Or, quand deux natures analogiques en défaut se subordonnent l'une à l'autre, il s'opère une sorte de substitution du plus fort au plus faible, et une véritable obsession d'un esprit par l'autre. Souvent le faible se débat et voudrait se révolter, puis il retombe plus bas que jamais dans la servitude. C'est ainsi que Louis XIII conspirait contre Richelieu, puis obtint en quelque sorte sa grâce par l'abandon de ses complices.

Nous avons tous un défaut dominant qui est, pour notre âme, comme l'ombilic de sa naissance pécheresse, et c'est par là que l'ennemi peut toujours nous saisir : la vanité pour les uns, la paresse pour les autres, l'égoïsme pour le plus grand nombre. Qu'un esprit rusé et méchant s'empare de ce ressort, et vous êtes perdu. Vous devenez alors non pas fou, non pas idiot, mais positivement aliéné, dans toute la force de cette expression, c'est-à-dire soumis à une impulsion étrangère. Dans cet état, vous avez une horreur instinctive pour tout ce qui vous ramènerait à la raison, et vous ne voulez même pas entendre les représenta-

tions contraires à votre démence. C'est une des maladies les plus dangereuses qui puissent affecter le moral humain.

Le seul remède à cet envoûtement, c'est de s'emparer de la folie même pour guérir la folie, et de faire trouver au malade des satisfactions imaginaires dans un ordre contraire à celui dans lequel il s'est perdu. Ainsi, par exemple, guérir un ambitieux en lui faisant désirer les gloires du ciel, remède mystique ; guérir un débauché par un véritable amour, remède naturel ; procurer à un vaniteux des succès honorables ; montrer du désintéressement aux avarés et leur procurer un juste profit par une participation honorable à des entreprises généreuses, etc.

En réagissant de la sorte sur le moral, on parviendra à guérir un grand nombre de maladies physiques, car le moral influe sur le physique en vertu de l'axiome magique : « Ce qui est au-dessus est comme ce qui est au-dessous. » C'est pour cela que le Maître disait en parlant d'une femme paralytique : Satan l'a liée. Une maladie provient toujours d'un défaut ou d'un excès, et vous trouverez

toujours à la source d'un mal physique un désordre
moral : c'est une loi invariable de la nature.

17 a R.

L'ASTROLOGIE.

STELLA.

OS,

INFLEXUS.

De tous les arts issus du magisme des anciens, l'astrologie est maintenant le plus méconnu. On ne croit plus aux harmonies universelles de la nature et à l'enchatnement nécessaire de tous les effets avec toutes les causes. La véritable astrologie, d'ailleurs, celle qui se rattache au dogme unique et universel de la Cabale, a été profanée chez les Grecs et chez les Romains de la décadence ; la doctrine des sept cieux et des trois mobiles, émanée primitivement de la décade séphirique, le caractère des planètes gouvernées par des anges dont les noms ont été changés en ceux des divinités du paganisme, l'influence des sphères les unes sur les autres, la fatalité attachée aux nombres, l'échelle de proportion entre les hiérarchies célestes correspondantes aux hiérarchies humaines, tout cela a été matérialisé et rendu superstitieux par les généthliques et les tireurs d'horoscopes de la déca-

dente et du moyen âge. Ramener l'astrologie à sa pureté primitive serait en quelque façon créer une science toute nouvelle ; essayons seulement d'en indiquer les premiers principes, avec leurs conséquences les plus immédiates et les plus prochaines.

Nous avons dit que la lumière astrale reçoit et conserve toutes les empreintes des choses visibles; il en résulte que la disposition quotidienne du ciel se réfléchit dans cette lumière, qui, étant l'agent principal de la vie, opère, par une série d'appareils destinés à cette fin par la nature, la conception, l'embryonnat et la naissance des enfants. Or, si cette lumière est assez prodigue d'images pour donner au fruit d'une grossesse les empreintes visibles d'une fantaisie ou d'une délectation de la mère, à plus forte raison doit-elle transmettre au tempérament mobile encore et incertain du nouveau-né les impressions atmosphériques et les influences diverses qui résultent à un moment donné, dans tout le système planétaire de telle ou telle disposition particulière des astres.

Rien n'est indifférent dans la nature: un caillou de plus ou de moins sur un chemin peut briser ou modifier profondément les destinées des plus grands

MO DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

hommes !ou même des plus grands empires; à plus forte raison la place de telle ou telle étoile dans le ciel ne saurait être indifférente pour les destinées de l'enfant qui naît, et qui entre par sa naissance même dans l'harmonie universelle du inonde sidéral. Les astres sont enchaînés les uns aux autres par des attractions qui les tiennent en équilibre et les font régulièrement se mouvoir dans l'espace ; ces réseaux de lumière vont de toutes les sphères à toutes les sphères, et il n'y a pas un point sur chaque planète auquel ne se rattache un de ces fils indestructibles. Le lieu précis et l'heure de la naissance doivent donc être calculés par le véritable adepte en astrologie ; puis, quand il aura fait le calcul exact des influences astrales, il lui reste à compter les chances d'état, c'est-à-dire les facilités ou les obstacles que l'enfant doit trouver un jour dans son état, dans ses parents, dans le tempérament qu'il a reçu d'eux, et par conséquent dans ses dispositions naturelles pour l'accomplissement de ses destinées. Et encore faut-il tenir compte de la liberté humaine et de son initiative, si l'enfant arrive un jour à être véritablement un homme et à se soustraire par un courageux vouloir aux influences fatales et à la chaîne des destinées. On voit

que nous n'accordons pas trop à l'astrologie; mais aussi ce que nous lui laissons est incontestable, c'est le calcul scientifique et magique des probabilités.

L'astrologie est aussi ancienne et plus ancienne même que l'astronomie, et tous les sages de l'antiquité voyante lui ont accordé la confiance la plus entière; or il ne faut pas condamner et rejeter à la légère ce qui nous arrive entouré et soutenu par de si imposantes autorités.

De longues et patientes observations, des comparaisons concluantes, des expériences souvent répétées, ont dû amener les anciens sages à leurs conclusions, et il faudrait, pour prétendre les réfuter, recommencer en sens contraire le même travail. Paracelse a été peut-être le dernier des grands astrologues pratiques; il guérissait les malades par des talismans formés sous les influences astrales, et reconnaissait sur tous les corps la marque de leur étoile dominante, et c'était là, selon lui, la vraie médecine universelle, la science absolue de la nature, perdue par la faute des hommes et retrouvée seulement par un petit nombre d'initiés. Reconnaître le signe de chaque étoile sur les hommes, sur les animaux, sur les plantes, c'est la

vraie science naturelle de Salomon, cette science qu'on dit perdue et dont les principes sont conservés cependant comme tous les autres secrets dans le symbolisme de la Cabale. On comprend que, pour lire l'écriture des étoiles, il faut connaître les étoiles elles-mêmes, connaissance qui s'obtient par la *domification* cabalistique (lu ciel, et par l'intelligence du planisphère cabalistique, retrouvé et expliqué par Gaflarel. Dans ce planisphère, les constellations forment *des* lettres hébraïques, et les figures mythologiques peuvent être remplacées par les symboles du Tarot. C'est à ce planisphère même que Gaflarel rapporte l'origine de l'écriture des patriarches, et l'on aurait trouvé dans les chaînes d'attraction des astres les premiers linéaments des caractères primitifs; le livre du ciel eût donc servi de modèle à celui d'Hénoch, et l'alphabet cabalistique serait le résumé de tout le ciel. Ceci ne manque ni de poésie ni surtout de probabilité, et l'étude du Tarot, qui est évidemment le livre primitif et hiéroglyphique d'Hénoch, comme l'a compris le savant Guillaume Postel, suffira pour nous en convaincre.

Les signes imprimés dans la lumière astrale par le reflet et l'attraction des astres se reproduisent

donc, comme l'ont découvert les sages, sur tous les corps qui se forment par le concours de cette lumière. Les hommes portent les signes de leur étoile sur le front surtout et dans les mains; les animaux dans leur forme tout entière et dans leurs signes particuliers; les plantes la laissent voir sur leurs feuilles et dans leur graine ; les minéraux dans leurs veines et dans les aspects de leur cassure. L'étude de ces caractères a été le travail de toute la vie de Paracelse, et les figures de ses talismans sont le résultat de ses recherches; mais il n'en a pas donné la clef, et l'alphabet cabalistique astral avec ses correspondances reste encore à faire; la science de l'écriture magique non conventionnelle s'est arrêtée, pour la publicité, au planisphère de Gaffarel.

L'art sérieux de la divination repose tout entier sur la connaissance de ces signes. La chiromancie est l'art de lire dans les lignes de la main l'écriture des étoiles, et la métoposcopie cherche les mêmes caractères ou d'autres analogues sur le front de ses consultants. En effet, les plis formés sur la face humaine par les contractions nerveuses sont fatalement déterminés, et le rayonnement du tissu nerveux est absolument analogue à ces réseaux formés

81h DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

entre les mondes par les chaînes d'attraction des étoiles. Les fatalités de la vie s'écrivent donc nécessairement dans nos rides, et l'on reconnaît souvent au premier regard, sur le front d'un inconnu, une ou plusieurs des lettres mystérieuses du planisphère cabalistique. Cette lettre est toute une pensée, et cette pensée doit dominer l'existence de cet homme. Si la lettre est tourmentée et se grave péniblement, il y a lutte chez lui entre la fatalité et la volonté, et déjà dans ses émotions et dans ses tendances les plus fortes tout son passé se révèle au mage; l'avenir alors est facile à conjecturer, et si les événements trompent parfois la sagacité du devin, le consultant n'en demeure pas moins étonné et convaincu de la science surhumaine de l'adepte.

La tête de l'homme est faite sur le modèle des sphères célestes, et elle attire et elle rayonne, et c'est elle qui, dans la conception de l'enfant, se manifeste et se forme la première. Elle subit donc d'une manière absolue l'influence astrale et témoigne par ses diverses protubérances de ses diverses attractions. La phrénologie doit donc trouver son dernier mot dans l'astrologie scientifique et épurée, dont nous indiquons les pro-

blèmes à la patience et à, la bonne foi des savants.

Suivant Ptolémée, le soleil dessèche, et la lune humecte ; suivant les cabalistes, le soleil représente la Justice rigoureuse, et la lune est sympathique à la Miséricorde. C'est le soleil qui forme les orages; c'est la lune qui, par une sorte de douce pression atmosphérique, fait croître, décroître et comme respirer la mer. On lit dans le *Sohar*, l'un des grands livres sacrés de la Cabale, que « le Serpent magique, fils du Soleil, allait dévorer le monde, lorsque la Mer, fille de la Lune, lui mit le pied sur la tête et le dompta. » C'est pour cela que, chez les anciens, Vénus était fille de la Mer, comme Diane était identique avec la Lune ; c'est pour cela que le nom de Marie signifie étoile de la mer ou sel de la mer. C'est pour consacrer ce dogme cabalistique dans les croyances du vulgaire qu'on a dit en langue prophétique : C'est la femme qui doit écraser la tête du serpent.

Jérôme Cardan, l'un des plus hardis chercheurs et l'astrologue sans contredit le plus habile de son temps; Jérôme Cardan, qui fut, si l'on croit la légende de sa mort, le martyr de sa foi en l'astrologie, a laissé un calcul au moyen duquel chacun peut prévoir la bonne ou mauvaise fortune de

toutes les années *de sa vie. Il appuie sa théorie sur ses propres expériences et assure que ce calcul ne l'a jamais trompé. Pour savoir donc quelle sera la fortune d'une année, il résume les événements de celles qui l'ont précédée par **4**, **8**, **12**, **19** et **30** : le nombre *h* est celui de la réalisation; le nombre **8**, celui de Vénus ou des choses naturelles; le nombre **11** qui est celui du cycle de Jupiter, correspond aux réussites; au nombre **19** correspondent les cycles de la lune ;et de Mars; le nombre **30** est celui de Saturne ou de la Fatalité. Ainsi, par exemple, je veux savoir ce qui m'arrivera en cette année 1855 : je repasserai dans ma mémoire ce qui m'est arrivé de décisif et de réel dans l'ordre du progrès et de la vie il y a quatre ans, ce que j'ai eu de bonheur ou de malheur naturel il y a huit ans, ce que j'ai pu compter de succès ou d'infortunes il y a douze ans, les vicissitudes et les malheurs ou les maladies qui me sont venues il y a dix—neuf ans, et ce que j'ai éprouvé de triste ou de fatal il y a trente ans; puis, en tenant compte des faits irrévocablement accomplis et du progrès de l'âge, je compte sur des chances analogues à celles que je dois déjà à l'influence des mêmes planètes, et je dis : En **1851**, j'ai eu

des occupations médiocrement mais suffisamment lucratives, avec quelques embarras de position ; en 1867, j'ai été violemment séparé de ma famille, et il est résulté de cette séparation de grandes souffrances pour les miens et pour moi; en 18113, j'ai voyagé en apôtre, parlant au peuple et persécuté par les gens mal intentionnés : j'ai été, en deux mots honoré et proscrit; enfin, en 1825, la vie de famille a cessé pour moi, et je me suis engagé définitivement dans une voie fatale qui me conduisait à la science et au malheur. Je puis donc croire que j'aurai cette année travail, pauvreté, gêne, exil du coeur, changement de lieu, publicité et contradictions, événement décisif pour le reste de mon existence ; et je trouve déjà dans le présent toutes sortes *de* raisons de croire à cet avenir. J'en conclus que, pour moi et pour l'année présente , l'expérience confirme parfaitement la justesse du calcul astrologique de Cardan.

Ce calcul se rapporte d'ailleurs à celui des années climatériques, ou mieux climactériques, des anciens astrologues. *Climactériques* veut dire disposées en échelles ou calculées sur les degrés d'une échelle.

Jean Trithème, dans son livre *Des causes secondes*,
a supputé fort curieusement le retour des années

heureuses ou funestes pour tous les empires du monde ; nous en donnerons une analyse exacte et plus claire que le livre même dans le chapitre vingt et unième de notre Rituel, avec la continuation du travail de Trithème jusqu'à nos jours et l'application de son échelle magique aux événements contemporains, pour en déduire les probabilités les plus frappantes relativement à l'avenir prochain de la France, de l'Europe et du monde.

Suivant tous les grands maîtres en astrologie, les comètes sont les étoiles des héros exceptionnels et ne visitent la terre que pour lui annoncer de grands changements ; les planètes président aux collections d'êtres et modifient les destinées des agrégations d'hommes; les étoiles, plus éloignées et plus faibles dans leur action, attirent les individus et décident de leurs attraites ; parfois un groupe d'étoiles influe fat entier sur les destinées d'un seul homme, et souvent un grand nombre d'âmes sont attirées par les rayons lointains d'un même soleil. Lorsque nous mourons, notre lumière intérieure s'en va suivant l'attraction de son étoile, et c'est ainsi que nous revivons dans d'autres univers, où l'âme se fait un nouveau vêtement, ana-

logue aux progrès ou à la décroissance de sa beauté ; car nos âmes, séparées de nos corps, ressemblent à des étoiles filantes, ce sont des globules de lumière animée qui cherchent toujours leur centre pour retrouver leur équilibre et leur mouvement; mais elles doivent avant tout se dégager des étreintes du serpent, c'est-à-dire de la lumière astrale non épurée qui les entoure et les captive tant que la force de leur volonté ne les élève pas au-dessus. L'immersion de l'étoile vivante dans la lumière morte est un affreux supplice, comparable à celui de Mézence. L'âme y gèle et y brûle à la fois, et n'a d'autre moyen de s'en dégager que de rentrer dans le courant des formes extérieures et de prendre une enveloppe de chair, puis de lutter avec énergie contre les instincts pour affermir la liberté morale qui lui permettra, au moment de la mort, de rompre les chaînes de la terre et de s'envoler triomphante vers l'astre consolateur dont la lumière lui a souri.

Suivant cette donnée, on comprend ce que c'est que le feu de l'enfer, identique avec le démon ou avec l'ancien serpent; en quoi consistent le salut et la réprobation des hommes, tous appelés et tous successivement élus, mais en petit nombre, après

avoir été exposés par leur faute à tomber dans le feu éternel.

Telle est la grande et sublime révélation des mages, révélation mère de tous les symboles, de tous les dogmes et de tous les cultes.

On peut voir déjà combien Dupuis se trompait lorsqu'il croyait toutes les religions issues seulement de l'astronomie. C'est au contraire l'astronomie qui est née de l'astrologie, l'astrologie primitive est une des branches de la sainte Cabale, la science des sciences et la religion des religions.

Aussi voit-on à la page dix-septième du Tarot une admirable allégorie : Une femme nue, qui représente à la fois la Vérité, la Nature et la Sagesse, sans voile, penche deux urnes vers la terre et y verse du feu et de l'eau; au-dessus de sa tête brille le septénaire étoilé autour d'une étoile à huit rayons, celle de Vénus, symbole de paix et d'amour; autour de la femme verdissent les plantes de la terre, et sur une de ces plantes vient se poser le papillon de Psyché, emblème de l'âme, remplacé dans quelques copies du livre sacré par un oiseau, symbole plus égyptien et probablement plus antique. Cette figure, qui, dans le Tarot

L'ASTROLOGIE. 321

moderne, porte le titre d'Étoile brillante, est analogue à beaucoup de symboles hermétiques, et n'est pas sans analogie avec l'Étoile flamboyante des initiés de la franc—maçonnerie, exprimant la plupart des mystères de la doctrine secrète des roses-croix.



18 S.

LES PHILTRES ET LES SORTS.

III81117A.

■YSTERIIII.

CANES.

Nous attaquons maintenant l'abus le plus criminel qui puisse être fait des sciences magiques : c'est la magie, ou plutôt la sorcellerie empoisonneuse. Ici l'on doit comprendre que nous écrivons, non pour enseigner, mais pour prévenir.

Si la justice humaine, en sévissant contre les adeptes, n'eût jamais atteint que les nigromanciens et les sorciers empoisonneurs, il est certain, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que ses rigueurs eussent été justes et que les plus sévères intimidations ne pouvaient jamais être excessives contre de pareils scélérats.

Cependant il ne faut pas croire que le pouvoir de vie et de mort qui appartient secrètement au mage ait été toujours exercé pour satisfaire quelque lâche vengeance ou une cupidité, plus lâche

L PRILTRES ET LES SORTS. 823

encore; au moyen âge comme dans le monde antique, les associations magiques ont souvent foudroyé ou fait lentement périr les révélateurs ou les profanateurs des mystères, et, quand le glaive magique devait s'abstenir de frapper, quand l'effusion du sang était à craindre, l'aqua Toffana, les bouquets aromatisés, les chemises de Nessus, et d'autres instruments de mort plus inconnus et plus étranges, servaient à exécuter tôt ou tard la terrible sentence des francs juges.

Nous avons dit qu'il existe en magie un grand et indicible arcane, qu'on ne se communique jamais entre adeptes, et qu'il faut empêcher surtout les profanes de deviner; quiconque autrefois révélait ou faisait trouver aux autres par d'imprudentes révélations la clef de cet arcane suprême était immédiatement condamné à mort et forcé souvent lui-même d'être l'exécuteur de la sentence.

Le fameux dîner prophétique de Cazotte, écrit par Laharpe, n'a pas encore été compris; et Laharpe, en le racontant, a cédé au désir assez naturel d'émerveiller ses lecteurs en amplifiant les

détails. Tous les hommes présents à ce dîner, à l'exception de Laharpe, étaient des initiés et des

321 i DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

révélateurs , ou du moins des profanateurs des mystères. Cazotte, plus élevé qu'eux tous sur l'échelle de l'initiation, leur prononça leur arrêt de mort au nom de l'illuminisme, et cet arrêt fut diversement, mais rigoureusement, exécuté, comme d'autres arrêts semblables l'avaient été plusieurs années et plusieurs siècles auparavant contre l'abbé de Villars, Urbain Grandier et tant d'autres, et les philosophes révolutionnaires périrent comme devaient périr aussi Cagliostro, abandonné dans les prisons de l'inquisition, la bande mystique de Catherine Théos , l'imprudent Scroepfer, , forcé de se tuer au milieu de ses triomphes magiques et de l'engouement universel, le déserteur Kotzebüe, poignardé par Carl Sand, et tant d'autres dont les cadavres sont retrouvés sans qu'on sache la cause de leur mort subite et sanglante.

On se souvient de l'étrange allocution qu'adressa à Cazotte lui-même, en le condamnant à mort, le président du tribunal révolutionnaire, son confrère et son co-initié. Le noeud terrible du drame de 93 est encore caché dans le sanctuaire le plus obscur des sociétés secrètes; aux adeptes de bonne foi qui voulaient émanciper les peuples, d'autres adeptes, d'une secte opposée, et qui se rattachaient à des

traditions plus anciennes, firent une opposition terrible par des moyens analogues à ceux de leurs adversaires : ils rendirent la pratique du grand arcane impossible en démasquant la théorie. La foule ne comprit rien, mais elle se défia de tous, et retomba, par découragement, plus bas qu'on n'avait voulu l'élever. Le grand arcane resta plus inconnu que jamais; seulement les adeptes, neutralisés les uns par les autres, n'en purent exercer la puissance ni pour dominer les autres, ni pour se délivrer eux-mêmes ; ils se condamnèrent donc mutuellement comme des traîtres et se vouèrent les uns les autres à l'exil, au suicide, au poignard et à l'échafaud.

On me demandera peut-être si des dangers aussi terribles menacent encore de nos jours, soit les intrus du sanctuaire occulte, soit les révélateurs de l'arcane. Pourquoi répondrais-je à l'incrédulité des curieux? Si je m'expose à une mort violente pour les instruire, ils ne me sauveront certainement pas; s'ils ont peur pour eux-mêmes, qu'ils s'abstiennent de toute recherche imprudente: voilà tout ce que je puis leur dire.

Revenons à la magie empoisonneuse.

Alexandre Dumas, dans son roman de *Monte-*

Cristo, a révélé quelques-unes des pratiques de cette science funeste. Nous ne répéterons pas après lui les tristes théories du crime, comment on empoisonne les plantes, comment les animaux nourris de plantes empoisonnées prennent une chair malsaine, et peuvent, lorsqu'ils servent à leur tour d'aliment aux hommes, leur causer la mort sans que le poison laisse de trace; nous ne dirons pas comment par des onctions venimeuses on empoisonne les murailles des maisons, et l'air respirable par des fumigations qui nécessitent pour l'opérateur le masque de verre de Sainte-Croix ; nous laisserons à l'antique Canidie ses abominables mystères, et nous ne chercherons pas jusqu'à quel point les rites infernaux de Sagane ont perfectionné l'art de Locuste. Qu'il nous suffise de dire que ces malfaiteurs de la pire espèce distillaient ensemble les virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc malfaisant des plantes; qu'ils empruntaient au fungus son humeur vireuse et narcotique, au datura stramonium ses principes asphyxiants, au pêcher et au laurier-amande ce poison dont une seule goutte sur la langue ou dans l'oreille renverse comme un coup de foudre et tue l'être vivant le mieux constitué et le

plus fort. Ils faisaient cuire avec le suc blanc de la tithymale le lait où ils avaient noyé des vipères et des aspics; ils recueillaient avec soin et rapportaient de leurs voyages, ou faisaient venir à grands frais, la sève du mancenilier ou les fruits mortels de Java, le suc du manioc et d'autres poisons ; ils pulvérisaient le silex, mêlaient à des cendres impures la bave desséchée des reptiles; ils composaient des philtres hideux avec le virus des juments échauffées ou les sécrétions des chiennes en chaleur. Le sang humain se mêlait à des drogues infâmes, et l'on en composait une huile qui tuait par sa seule puanteur : cela rappelle la tarte bourbonnaise de Panurge. On écrivait même des recettes d'empoisonnement en les déguisant sous les termes techniques de l'alchimie, et, dans plus d'un vieux livre prétendu hermétique, le secret de la poudre de projection n'est autre que celui de la poudre de succession. Dans le grand *Grimoire* on trouve encore une de ces recettes, moins déguisée que les autres, mais intitulée seulement *Moyen de faire de l'or*: c'est une horrible décoction de vert—de-gris, de vitriol, d'arsenic et de sciure de bois, qui doit, pour être bonne, consumer immédiatement un rameau qu'on y trempe et ronger rapi-

dement un dou. Jean-Baptiste Porta, dans sa *Magie naturelle*, donne une recette du poison des Borgia; mais, comme on le pense bien, il se moque de son public et ne divulgue pas la vérité, trop dangereuse en pareille matière. Nous pouvons donc donner ici la recette de Porta, seulement pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Le crapaud par lui-même n'est pas venimeux, mais c'est une éponge à poisons: c'est le champignon du genre animal. Prenez donc un gros crapaud, dit Porta, et enfermez-le dans un bocal avec des vipères et des aspics; donnez-leur pour toute nourriture pendant plusieurs jours des champignons vénéneux, de la digitale et de la ciguë, puis irritez-les en les battant, en les brûlant et en les tourmentant de toutes les manières, jusqu'à ce qu'ils meurent de colère et de faim; vous les saupoudrez alors d'écume de cristal pulvérisé et d'euphorbe, puis vous les mettez dans une retorte bien bouchée, et vous en absorberez lentement toute l'humidité par le feu; vous laisserez ensuite refroidir, et vous séparerez la cendre des cadavres de la poussière incombustible qui sera restée au fond de la retorte : vous aurez alors deux poisons, un liquide et un autre en poudre. Le liquide sera aussi efficace

que la terrible aqua Toffana ; celui en poudre fera dessécher ou vieillir en quelques jours, puis mourir au milieu d'horribles souffrances, ou dans une atonie universelle, celui qui en aura pris une pincée mêlée avec son breuvage. Il faut convenir que cette recette a une physionomie magique des plus laides et des plus noires, et qu'elle rappelle, à soulever le cœur, les abominables cuisines de Canidie et de Médée.

C'étaient de semblables poudres que les sorciers du moyen âge prétendaient recevoir au sabbat, et qu'ils vendaient à grand prix à l'ignorance et à la haine : c'est par la tradition de semblables mystères qu'ils répandaient l'épouvante dans les campagnes et parvenaient à jeter des sorts. Une fois l'imagination frappée, une fois le système nerveux attaqué, la victime dépérissait rapidement, et la terreur même de ses parents et de ses amis achevait sa perte. Le sorcier ou la sorcière était presque toujours une espèce de crapaud humain, tout gonflé de vieilles rancunes, ils étaient pauvres, repoussés de tous, et par conséquent haineux. La crainte qu'ils inspiraient était leur consolation et leur vengeance ; empoisonnés eux-mêmes par une société dont ils n'avaient connu que les rebuts et

que les vices, ils empoisonnaient à leur tour ceux qui étaient assez faibles pour les redouter, et se vengaient sur la beauté et sur la jeunesse de leur vieillesse maudite et de leur impardonnable laideur.

L'opération seule de ces mauvaises oeuvres et l'accomplissement de ces hideux mystères constituaient et confirmaient ce qu'on appelait alors le pacte avec le mauvais esprit. Il est certain que l'opérateur devait appartenir au mal corps et âme, et qu'il méritait à juste titre la réprobation universelle et irrévocable exprimée par l'allégorie de l'enfer. Que des âmes humaines soient descendues à ce degré de méchanceté et de démente, cela doit nous étonner et nous affliger sans doute ; mais ne faut-il pas une profondeur pour base à la hauteur des plus sublimes vertus, et l'abîme des enfers ne démontre-t-il pas par antithèse l'élévation et la grandeur infinie du ciel?

Dans le Nord, où les instincts sont plus comprimés et plus vivaces, en Italie, où les passions sont plus expansives et plus ardentes, on redoute encore les sorts et le mauvais oeil ; à Naples, on ne brave pas impunément la *jettatura*, et l'on reconnaît même à certains signes extérieurs les êtres

malheureusement doués de cette puissance. Pour s'en garantir, il faut porier sur soi des cornes, disent les experts, et le peuple, qui prend tout à la lettre, s'empresse de se décorer de petites cornes, sans songer davantage au sens de cette allégorie. Les cornes, attributs de Jupiter Ammon, de Bacchus et de Moïse, sont le symbole de la puissance morale ou de l'enthousiasme ; et les magiciens veulent dire que, pour braver la jettatura, il faut dominer par une grande audace, par un grand enthousiasme ou par une grande pensée le courant fatal des instincts. C'est ainsi que presque toutes les superstitions populaires sont les interprétations profanes de quelque grand axiome ou de quelque merveilleux arcane de la sagesse occulte. Pythagore, en écrivant ses admirables symboles, n'a-t-il pas légué aux sages une philosophie parfaite, et au vulgaire une nouvelle série de vaines observances et de pratiques ridicules ? Ainsi, quand il disait : Ne ramasse pas ce qui tombe de la table, ne coupe pas les arbres du grand chemin, ne tue pas le serpent qui est tombé dans ton enclos , ne donnait-il pas sous des allégories transparentes les préceptes de la charité, soit sociale, soit particulière? Et quand il disait : Ne te regarde pas au miroir à la

lumière du flambeau, n'était-ce pas une manière ingénieuse d'enseigner la vraie connaissance de soi-même, qui ne saurait exister avec les lumières factices et les préjugés des systèmes? Il en est de même de tous les autres préceptes de Pythagore, qui, comme on le sait, ont été suivis à la lettre par une foule de disciples imbéciles, au point que, parmi les observances superstitieuses de nos provinces, il en est un assez grand nombre qui remontent évidemment à l'inintelligence primitive des symboles de Pythagore.

Superstition vient d'un mot latin qui signifie survivre. C'est le signe qui survit à la pensée ; c'est le cadavre d'une pratique religieuse. La superstition est à l'initiation ce que l'idée du diable est à celle de Dieu. C'est en ce sens que le culte des images est défendu et que le dogme le plus saint dans sa conception première peut devenir superstitieux et impie lorsqu'on en a perdu l'inspiration et l'esprit. C'est alors que la religion, toujours une comme la raison suprême, change de vêtements et abandonne les anciens rites à la cupidité et à la fourberie des prêtres déchus, métamorphosés, **par** leur méchanceté et leur ignorance, en charlatans et en jongleurs.

On peut comparer aux superstitions les emblèmes et les caractères magiques dont le sens n'est plus compris, et qu'on grave au hasard sur les amulettes et les talismans. Les images magiques des anciens étaient des pantacles, c'est-à-dire des synthèses cabalistiques. La roue de Pythagore est un pantacle analogue à celui des roues d'Ézéchiël, et ces deux figures sont les mêmes secrets et la même philosophie : c'est la clef de tous les pantacles, et nous en avons déjà parlé. Les quatre animaux, ou plutôt les sphinx à quatre têtes du même prophète, sont identiques avec un admirable symbole indien dont nous donnons ici la figure, et qui se rapporte à la science du grand arcane. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, a copié et amplifié Ézéchiël, et toutes les figures monstrueuses de ce livre merveilleux sont autant de pantacles magiques dont les cabalistes trouvent facilement la clef. Mais les chrétiens, ayant rejeté la science dans le désir d'amplifier la foi, voulurent cacher plus tard les origines de leur dogme, et condamnèrent au feu tous les livres de cabale et de magie. Anéantir les originaux, c'est donner une sorte d'originalité aux copies, et saint Paul le savait sans doute

Sàlt tiome DE LA HAUTE MAGIE.

bien lorsque, dans les intentions les plus louables sans doute, il accomplissait son auto-da-fé scientifique d'Éphèse. C'est ainsi que, six siècles plus tard, le croyant Omar devait sacrifier à l'originalité du *Coran* la bibliothèque d'Alexandrie, et qui sait si, dans l'avenir, un futur apôtre ne voudra pas incendier nos musées littéraires et confisquer l'imprimerie au profit de quelque engagement religieux et de quelque légende nouvellement accréditée ?

L'étude des talismans et des pantacles est une des plus curieuses branches de la magie, et se rattache à la numismatique historique.

Il existe des talismans indiens, égyptiens et grecs, des médailles cabalistiques venant des Hébreux anciens et modernes, des abraxas gnostiques, des amulettes byzantines, des monnaies occultes en usage parmi les membres des sociétés secrètes et nommées quelquefois jetons du sabbat, puis des médailles des Templiers et des bijoux de francs—maçons. Coglénus, dans son *Traité des merveilles de la nature*, décrit les talismans de Salomon et ceux du rabbin Chaël. La figure d'un plus grand nombre d'autres et des plus anciens a été gravée

LES PFIUIRES ET LES SORTS. 385

dans les calendriers magiques de Tycho—Brahé et de Duchenteau, et doivent être reproduits en totalité ou en partie dans les fastes initiatiques de M. Ragon, vaste et savant travail auquel nous renvoyons nos lecteurs.



19 p T.

LA PIERRE DES PHILOSOPHES. —ELAGABALE.

YOUTH).

SOL.

Les anciens adoraient le soleil sous la forme d'une pierre noire qu'ils nommaient Elagabale ou Héliogabale. Que signifiait cette pierre, et comment pouvait-elle être l'image du plus brillant des astres?

Les disciples d'Hermès, avant de promettre à leurs adeptes l'élixir de longue vie ou la poudre de projection, leur recommandent de chercher la *pierre* philosophale. Qu'est-ce que cette *pierre*, et pourquoi une pierre?

Le grand initiateur des chrétiens invite ses fidèles à bâtir sur la *pierre*, s'ils ne veulent voir leurs constructions renversées. Il se nomme lui-même la *pierre* angulaire, et il dit au plus croyant de ses apôtres : « Appelle-toi *Pierre*, car tu es la *pierre* sur laquelle je bâtirai mon Église. »

Cette *pierre*, disent les maîtres en alchimie,

c'est le vrai sel des philosophes, qui entre pour un tiers dans la composition de l'azoth. Or Azon est, comme on sait, le nom du grand agent hermétique et du véritable agent philosophai; aussi représentent-ils leur sel sous la forme d'une pierre cube, comme on peut le voir dans les douze clefs de Basile Valentin ou dans les allégories du Trévisan.

Qu'est-ce donc, en vérité, que cette pierre? C'est le fondement de la philosophie absolue, c'est la suprême et inébranlable raison. Avant de songer à l'œuvre métallique, il faut être à jamais fixé sur les principes absolus de la sagesse, il faut posséder cette raison qui est la pierre de touche de la vérité. Jamais un homme à préjugés ne sera le roi de la nature et le maître des transmutations. La pierre philosophale est donc avant tout nécessaire; mais comment la trouver? Hermès nous l'apprend dans sa table d'émeraude. Il faut séparer le subtil du fixe, avec un grand soin et une attention extrême. Ainsi nous devons dégager nos certitudes de nos croyances et rendre bien distincts les domaines respectifs de la science et de la foi ; bien comprendre que nous ne savons pas les choses que nous croyons, et que nous ne croyons plus aucune des

488 DOGME DE 14 UÀUT6 MAGIE.

choses que nous parvenons à savoir, et qu'ainsi l'essence des choses de la foi, c'est l'inconnu et l'indéfini, tandis qu'il en est tout au contraire des choses de la science. On en conclura que la science repose sur la raison et l'expérience, tandis que la foi a pour base le sentiment et la raison. En d'autres termes, la pierre philosophale, c'est la vraie certitude que la prudence humaine assure aux recherches consciencieuses et au doute modeste, tandis que l'enthousiasme religieux la donne exclusivement à la foi. Or, elle n'appartient ni à la raison sans aspirations ni aux aspirations déraisonnables; la vraie certitude, c'est l'acquiescement réciproque de la raison qui sait au sentiment qui croit, et du sentiment qui croit à la raison qui sait. L'alliance définitive de la raison et de la foi résultera non de leur distinction et de leur séparation absolues, mais de leur contrôle mutuel et de leur fraternel concours. Tel est le sens des deux colonnes du portique de Salomon, dont l'une s'appelle Jakin et l'autre Bohas, dont l'une est blanche et l'autre noire. Elles sont distinctes et séparées, elles sont même contraires en apparence; mais, si la force aveugle veut les réunir en les rapprochant, la voûte du temple s'écroulera : car,

LA PIERRE DES PHILOSOPHES. -7- .ELAGABALE.

séparées, elles ont une même force; réunies, elles sont deux forces qui se détruisent mutuellement. C'est pour la même raison que le pouvoir spirituel s'affaiblit dès qu'il veut usurper le temporel, et que le pouvoir temporel périt victime de ses empiétements sur le pouvoir spirituel. Grégoire VII a perdu la papauté, et les rois schismatiques ont perdu et perdront la monarchie. L'équilibre humain a besoin de deux pieds, les mondes gravitent sur deux forces, la génération exige deux sexes. Tel est le sens de l'Arcane de Salomon, figuré par les deux colonnes du temple, Jakin et Bohas.

Le soleil et la lune des alchimistes correspondent au même symbole et concourent au perfectionnement et à la stabilité de la pierre philosophale. Le soleil est le signe hiéroglyphique de la vérité, parce que c'est la source visible de la lumière, et la pierre brute est le symbole de la stabilité. C'est pourquoi les anciens mages prenaient la pierre Elagabale pour la figure même du soleil, et c'est pour cela aussi que les alchimistes du moyen âge indiquaient la pierre philosophale comme le premier moyen de faire l'or philosophique, c'est—à—dire de transformer toutes les puissances vitales figurées par les six métaux en soleil, c'est—à—dire

340 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

en vérité et en lumière, première et indispensable opération du grand oeuvre, qui conduit aux adaptations secondaires, et qui fait, par les analogies de la nature, trouver l'or naturel et grossier aux créateurs de l'or spirituel et vivant, aux possesseurs du vrai sel, du vrai mercure et du vrai soufre philosophiques.

Trouver la pierre philosophale, c'est donc avoir découvert l'absolu, comme le disent d'ailleurs tous les maîtres. Or, l'absolu, c'est ce qui n'admet plus d'erreurs, c'est le fixe du volatil, c'est la règle de l'imagination; c'est la nécessité même de l'être, c'est la loi immuable de raison et de vérité ; l'absolu, c'est ce qui est. Or ce qui est est en quelque sorte avant celui qui est. Dieu même n'est pas sans raison d'être et ne peut exister qu'en vertu d'une suprême et inévitable raison. C'est donc cette raison qui est l'absolu ; c'est à elle que nous devons croire, si nous voulons que notre foi ait une base raisonnable et solide. On a pu dire de nos jours que Dieu n'est qu'une hypothèse, mais la raison absolue n'en est pas une : elle est essentielle à l'être.

Saint Thomas a dit : «Une chose n'est **pas juste** parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce

LA PIERRE DES PHILOSOPHES. - ELAGABALE.

qu'elle est juste. » Si saint Thomas avait déduit logiquement toutes les conséquences de cette belle pensée, il eût trouvé la pierre philosophale, et, au lieu de se borner à être l'ange de l'école, il en eût été le réformateur.

Croire à la raison de Dieu et au Dieu de la raison, c'est rendre l'athéisme impossible. Ce sont les idolâtres qui ont fait les athées. Lorsque Voltaire disait : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, » il sentait plutôt qu'il ne comprenait la raison de Dieu. Dieu existe-t-il réellement? Nous n'en savons rien, mais nous désirons que cela soit, et c'est pour cela que nous le croyons. La foi formulée ainsi est la foi raisonnable, car elle admet le doute de la science; et en effet, nous ne croyons qu'aux choses qui paraissent probables, mais que nous ne savons pas. Penser autrement, c'est délirer; parler autrement, c'est s'exprimer en illuminés ou en fanatiques. Or, ce n'est pas à de pareilles gens que la pierre philosophale est promise.

Les ignorants qui ont détourné le christianisme primitif de sa voie en substituant la foi à la science, le rêve à l'expérience, le fantastique à la réalité; les inquisiteurs qui ont fait pendant tant

de siècles à la magie une guerre d'extermination, sont parvenus à couvrir de ténèbres les anciennes découvertes de l'esprit humain; en sorte que nous tâtonnons aujourd'hui pour retrouver la clef des phénomènes de la nature. Or, tous les phénomènes naturels dépendent d'une seule et immuable loi, représentée aussi par la pierre philosophale et surtout par sa forme symbolique, qui est le cube. Cette loi, exprimée dans la cabale par le quaternaire, avait fourni aux Hébreux tous les mystères de leur tétragramme divin. On peut donc dire que la pierre philosophale est carrée en tous sens, comme la Jérusalem céleste de saint Jean, et qu'elle porte écrit d'un côté le nom de יהוה , de l'autre celui de DIEU; sur une de ses faces celui d'ADAM, sur l'autre celui d'HÉVA, puis ceux d'Azur et INRI sur les deux autres côtés. En tête d'une traduction française d'un livre du sieur de Nuisement sur le sel philosophique, on voit l'esprit de la terre debout sur un cube que parcourent des langues de feu; il a pour phallus un caducée, et le soleil et la lune sur la poitrine, à droite et à gauche; il est barbu, couronné, et tient un sceptre à la main. C'est *l'Azoth* des sages sur son piédestal de sel et de soufre. On donne quelquefois à cette image la tête sym-

bolique du bouc de Mendès; c'est le Baphomet des Templiers, le bouc du sabbat et le verbe des gnostiques ; images bizarres qui ont servi d'épouvantails au vulgaire après avoir servi aux méditations des sages, hiéroglyphes innocents de la pensée et de la foi qui ont servi de prétexte aux fureurs des persécutions. Combien les hommes sont malheureux dans leur ignorance, mais combien ils se mépriseraient eux-mêmes s'ils parvenaient à la connaître !



M

DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

20 U

LA MÉDECINE UNIVERSELLE.

CAPUT.

RESURRECTIO.

clacutus.

La plupart de nos maladies physiques viennent de nos maladies morales, suivant le dogme magique unique et universel, et en raison de la loi des analogies.

Une grande passion à laquelle on s'abandonne correspond toujours à une grande maladie qu'on se prépare. Les péchés mortels sont ainsi nommés parce qu'ils font physiquement et positivement mourir.

Alexandre le Grand est mort d'orgueil. Il était naturellement tempérant , et s'abandonna par orgueil aux excès qui lui donnèrent la mort.

François **I** est mort d'un adultère.

Louis XV est mort de son Parc-aux-Cerfs.

Quand Marat fut assassiné, il se mourait de colère et d'envie. C'était un monomane d'orgueil qui se croyait seul juste, et aurait voulu tuer tout ce qui n'était pas Marat.

Plusieurs de nos contemporains sont morts d'ambition déçue après la révolution de février.

Dès que votre volonté est irrévocablement confirmée dans une tendance à l'absurde, vous êtes mort, et l'écueil où vous vous briserez n'est pas loin.

Il est donc vrai de dire que la sagesse conserve et prolonge la vie.

Le grand Maître a dit : « Ma chair est une nourriture et mon sang un breuvage. Mangez ma chair et buvez mon sang, vous aurez la vie. » Et comme le vulgaire murmurait, il ajouta : « La chair n'est pour rien ici; les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » Il voulait donc dire : Abreuvez-vous de mon esprit et vivez de ma vie.

Et, lorsqu'il allait mourir, il attacha le souvenir de sa vie au signe du pain et celui de son esprit au signe du vin, et institua ainsi la communion de la foi, de l'espérance et (le la charité.

C'est dans le même sens que les maîtres hermétiques ont dit : Rendez l'or potable, et vous aurez la médecine universelle; c'est-à-dire : Appropriiez la vérité à vos usages, qu'elle devienne la source

à laquelle vous vous abreuverez tous les jours, et
vous aurez en vous-mêmes l'immortalité des sages.

La tempérance, la tranquillité d'âme, la simplicité de caractère, le calme et la raison de la volonté, rendent l'homme non-seulement heureux , mais bien portant et fort. C'est en se rendant raisonnable et bon que l'homme se rend immortel. Nous sommes les auteurs de nos destinées, et Dieu ne nous sauve pas sans notre concours.

La mort n'existe pas pour le sage : la mort est un fantôme rendu horrible par l'ignorance et la faiblesse du vulgaire.

Le changement atteste le mouvement, et le mouvement ne révèle que la vie. Le cadavre même ne se décomposerait pas s'il était mort : toutes les molécules qui le composaient restent vivantes et se meuvent pour se dégager. Il vous penseriez que l'esprit s'est dégagé le premier pour ne plus vivre ! vous croiriez que la pensée et l'amour peuvent mourir quand la matière ,même la plus grossière ne meurt pas!

Si le changement doit être appelé la mort, nous mourons et nous renaissions tous les jours, car tous les jours nos formes changent.

Craignons donc de salir et de déchirer nos vêtements, mais ne craignons pas de les quitter quand vient l'heure du repos.

L'embaumement et la conservation des cadavres sont une superstition contre nature. C'est un essai de création de là mort; c'est l'immobilisation forcée d'une substance dont la vie a besoin. Mais il ne faut pas non plus trop se hâter de détruire ou de faire disparaître les cadavres ; car rien ne s'accomplit brusquement dans la nature, et l'on ne doit pas risquer de rompre violemment les liens d'une âme qui se détache.

La mort n'est jamais instantanée ; elle s'opère par degrés, comme le sommeil. Tant que le sang n'est pas complètement refroidi, tant que les nerfs peuvent tressaillir, l'homme n'est pas complètement mort, et, si aucun des organes essentiels à la vie n'est détruit, l'âme peut être rappelée, soit par l'accident, soit par une volonté forte.

- Un philosophe a dit qu'il douterait du témoignage universel plutôt que de croire à la résurrection d'un mort, et en cela il a parlé témérairement ; car c'est sur la foi du témoignage universel qu'il croyait à l'impossibilité d'une résurrection. Qu'une résurrection soit prouvée, qu'en résultera-t-il? qu'il faudra nier l'évidence ou renoncer à la raison ? Ce serait absurde de le supposer. Il faudra conclure tout simplement qu'on avait cru à

tort le résurrectionnisme impossible. *Ab actu ad posse valet consecutio.*

Osons affirmer maintenant que la résurrection est possible, et qu'elle arrive même plus souvent qu'on ne croit. Combien de personnes dont la mort a été juridiquement et scientifiquement constatée ont été retrouvées mortes, il est vrai, dans leur bière, mais ayant revécu, et s'étant rongé les poings pour s'ouvrir les artères et échapper par une nouvelle mort à d'horribles souffrances. Un médecin nous dira que ces personnes n'étaient pas mortes, mais en léthargie. Mais qu'est-ce que la léthargie? C'est le nom que vous donnez à la mort commencée qui ne s'achève pas, à la mort que vient démentir un retour à la vie. On se tire toujours facilement d'affaire avec des mots, quand il est impossible d'expliquer les choses.

L'âme tient au corps par la sensibilité, et, dès . que la sensibilité cesse, c'est un signe certain que l'âme s'éloigne. Le sommeil magnétique est une léthargie ou une mort factice, et guérissable à volonté. L'éthérisation ou la torpeur produite par le chloroforme est une léthargie véritable qui

finit quelquefois par une mort définitive, quand
l'âme, heureuse de son dégagement passager, **fait**

effort de volonté pour s'en aller définitivement: ce qui est possible chez ceux qui ont vaincu l'enfer, c'est-à-dire dont la force morale est supérieure à celle de l'attraction astrale. Aussi la résurrection n'est-elle possible que pour les âmes élémentaires, et ce sont elles surtout qui sont exposées à revivre involontairement dans la tombe. Les grands hommes et les vrais sages ne sont jamais enterrés vivants.

Nous donnerons dans notre Rituel la théorie et la pratique du résurrectionnisme, et, à ceux qui me demanderont si j'ai ressuscité des morts, je répondrai que, si je le leur disais, ils ne me croiraient pas.

Il nous reste à examiner ici si l'abolition de la douleur est possible, et s'il est salutaire d'employer le chloroforme ou le magnétisme pour les opérations chirurgicales. Nous pensons, et la science le reconnaîtra plus tard, qu'en diminuant la sensibilité on diminue la vie, et que tout ce qu'on ôte à la douleur en pareilles circonstances tourne au profit de la mort. La douleur atteste la lutte de la vie ; aussi remarque-t-on que, chez les personnes opérées en léthargie, les pansements sont excessivement douloureux. Si l'on réitérait à chaque panse.

D9Pee E¹⁴ okuirg MACLE.
ment l'engourdissement par le chloroforme,
arriverait de deux choses l'une : ou que le malade
mourrait, ou qu'entre les pansements la douleur
reviendrait et serait continue. On ne violente pas
impunément la nature.

21^{ve} X.

LA DIVINATION. •

DENTES.

FUECA.

MIENS.

L'auteur de ce livre a beaucoup osé dans sa vie, et jamais une crainte n'a retenu sa pensée captive. Ce n'est pourtant pas sous une légitime terreur qu'il arrive à la fin du dogme magique.

Il s'agit maintenant de révéler ou plutôt de dévoiler le grand Arcane, ce secret terrible, ce secret de vie et de mort exprimé dans la Bible par ces formidables et symboliques paroles du serpent symbolique lui-même : **I NEQUAQUAM MORIEMINI, II SED ERITIS, III SICUT DII, IV SCIENTES BONUM ET MALUM.**

L'un des privilèges de l'initié au grand Arcane, et celui qui résume tous les autres, c'est la *Divination*.

Suivant le sens vulgaire du mot, deviner signifie conjecturer ce qu'on ignore; mais le vrai sens **du mot est ineffable à force d'être sublime. Devi-**

•

352 DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

ner (*divinari*), c'est exercer la divinité. Le mot *divinus*, en latin, signifie plus et autre chose que le mot *divus*, dont le sens est l'équivalent de l'homme-dieu. *Devin*, en français, contient les quatre lettres du mot DIEU, plus la lettre N, qui correspond, par sa forme, à l'aleph hébreux, et qui exprime cabalistiquement et hiéroglyphiquement le grand Arcane, dont le symbole, dans le Tarot, est la figure du bateleur.

Celui qui comprendra parfaitement la valeur numérale absolue d' N multiplié par N, avec la force grammaticale de I N finale dans les mots qui expriment *science*, *art* ou *puissance*, puis qui additionnera les cinq lettres du mot DEVIN, de manière à faire rentrer cinq dans quatre, quatre dans trois, trois en deux et deux en un, celui-là, en traduisant le nombre qu'il trouvera en lettres hébraïques primitives, écrira le nom occulte du grand Arcane, et possédera un mot dont le saint tétragramme lui-même n'est que l'équivalent et comme l'image.

Être devin, suivant la force du mot, c'est donc être divin, et quelque chose de plus mystérieux encore.

Les deux signes. de la divinité humaine, ou de

l'humanité divine, sont les prophéties et les miracles.

Être prophète, c'est voir d'avance les effets qui existent dans les causes, c'est lire dans la lumière astrale; faire des miracles, c'est agir sur l'agent universel et le soumettre à notre volonté.

On demandera à l'auteur de ce livre s'il est prophète et thaumaturge.

Que les curieux recherchent et lisent tout ce qu'il a écrit avant certains événements qui se sont accomplis dans le monde. Quant à ce qu'il a pu dire et faire, s'il le racontait, et qu'il y eût réellement quelque chose de merveilleux, voudrait-on le croire sur parole ?

D'ailleurs, une des conditions essentielles de la divination, c'est de n'être jamais forcée et de ne se soumettre jamais à la tentation, c'est-à-dire à l'épreuve. Jamais les maîtres de la science n'ont cédé à la curiosité de personne. Les sibylles brûlent leurs livres quand Tarquin refuse de les apprécier à leur juste valeur; le grand Maître se tait lorsqu'on lui demande des signes de sa mission divine; Agrippa meurt de misère plutôt que d'obéir à ceux qui exigent de lui un horoscope. Donner des preuves de la science à ceux qui doutent de la

DOGME 1:1É LA HAM% MAGIE.

seietice Même, c'est initier des indignes, c'est profaner l'or du sanctuaire, c'est mériter l'excommuni-
cation des sages et la mort des révélateurs.

L'essence de la divination, c'est-à-dire le grand Arcane magique, est figurée par tous les symboles de la science, et se lie étroitement au dogme unique et primitif d'Hermès. En philosophie, il donne la certitude absolue; en religion, le secret universel de la foi; en physique, la composition, la décomposition, la recombinaison, la réalisation et l'adaptation du mercure philosophai, nommé azoth par les alchimistes; en dynamique, il multiplie nos forces par celles du mouvement perpétuel; il est à la fois mystique, métaphysique et matériel, avec correspondances d'effets dans les trois mondes; il procure charité en Dieu, vérité en science et or en richesse ; car la transmutation métallique est à la fois une allégorie et une réalité, comme le savent bien tous les adeptes de la vraie science.

Oui, l'on peut réellement et matériellement faire de l'or avec la pierre des sages, qui est un amalgame de sel, de soufre et de mercure combinés trois fois en azoth par une triple sublimation et une triple fixation. Oui, l'opération est souvent facile et peut se faire dans un jour, dans un in-

gant; d'autres fois elle demande des mois et des années. Mais, pour réussir dans le grand oeuvre, il faut être *divines*, ou devin, dans le sens cabalistique du mot, et il est indispensable d'avoir renoncé, pour son intérêt personnel, à l'avantage des richesses dont on devient ainsi le dispensateur. Raymond Lulle enrichissait des souverains, semait l'Europe de ses fondations et restait pauvre; Nicolas Flamel, qui est bien mort, quoi qu'en dise sa légende, n'a trouvé le grand oeuvre qu'après être parvenu par l'ascétisme à un détachement complet des richesses. Il fut initié par l'intelligence qu'il eut soudainement du livre *d'A eh Mezareph*, écrit en hébreu par le cabaliste Abraham, le même peut-être qui a rédigé le *Sepher Jésirah*. Or cette intelligence fut, chez Flamel, une intuition méritée ou plutôt rendue possible par les préparations personnelles de l'adepte. Je crois en avoir dit assez.

La divination est donc une intuition, et la clef de cette intuition est le dogme universel et magique des analogies. C'est par les analogies que le mage interprète les songes, comme nous voyons dans la Bible que le patriarche Joseph le faisait autrefois en Égypte : car les analogies dans les reflets de la lumière astrale sont rigoureuses comme les nuances

des couleurs dans la lumière solaire, et peuvent être calculées et expliquées avec une grande exactitude. Il est seulement indispensable de connaître le degré de vie intellectuelle du rêveur, et on le révélera à lui-même tout: entier par ses propres songes jusqu'à le jeter dans un profond étonnement.

Le somnambulisme, les pressentiments et la seconde vue ne sont qu'une disposition, soit accidentelle, soit habituelle, à rêver dans un sommeil volontaire ou tout éveillé, c'est-à-dire à percevoir les reflets analogiques de la lumière astrale. Nous expliquerons tout ceci jusqu'à l'évidence dans notre Rituel, lorsque nous donnerons le moyen tant cherché de produire et de diriger régulièrement les phénomènes magnétiques. Quant aux instruments divinatoires, ils sont simplement un moyen de communication entre le devin et le consultant, et ne servent souvent qu'à fixer les deux volontés sur un même signe; les figures vagues, compliquées, mobiles, aident à rassembler les reflets du fluide astral, et c'est ainsi qu'on voit dans le marc de café, dans les nuages, dans le blanc d'oeuf, etc.,

**des formes fatidiques, et existant seulement dans
le *translucide*, c'est-à-dire dans l'imagination des**

opérateurs. La vision dans l'eau s'opère par éblouissement et fatigue du nerf optique, qui cède ses fonctions au translucide et produit une illusion du cerveau qui prend pour des images réelles les reflets de la lumière astrale; aussi les personnes nerveuses, ayant la vue faible et l'imagination vive, sont-elles plus propres à ce genre de divination, qui réussit surtout lorsqu'elle est faite par des enfants. Or, qu'on ne se méprenne pas ici sur la fonction que nous attribuons à l'imagination dans les arts divinatoires. On voit par l'imagination sans doute, et c'est là le côté naturel du miracle, mais on voit des choses vraies, et c'est en cela que consiste le merveilleux de l'oeuvre naturelle. Nous en appelons à l'expérience de tous les véritables adeptes. L'auteur de ce livre a expérimenté tous les genres de divination, et a obtenu des résultats toujours proportionnels à l'exactitude de ses opérations scientifiques et à la bonne foi de ses consultants.

Le Tarot, ce livre miraculeux, inspirateur de tous les livres sacrés des anciens peuples, est, à cause de la précision analogique de ses figures et de ses nombres, l'instrument de divination le plus parfait qui puisse être employé avec une entière

confiance. En effet, les oracles de ce livre sont toujours rigoureusement vrais, au moins dans un sens, et, lorsqu'il ne prédit rien, il révèle toujours des choses cachées et donne aux consultants les plus sages conseils. Alliette, qui de perruquier devint cabaliste au siècle dernier, après avoir passé trente ans à méditer sur le Tarot, Alliette, qui s'appelait cabalistiquement Etteilla, en lisant son nom comme on doit lire l'hébreu, a été bien près de retrouver tout ce qui était caché dans ce livre étrange ; mais il n'arriva qu'à déplacer les clefs du Tarot, faute de les comprendre, et il a interverti l'ordre et le caractère des figures sans en détruire entièrement les analogies, tant elles sont sympathiques et correspondantes les unes avec les autres. Les écrits d'Etteilla, devenus assez rares, sont obscurs, fatigants, et d'un style vraiment barbare; tous n'ont pas été imprimés, et des manuscrits de ce père des tireurs de cartes modernes sont encore entre les mains d'un libraire de Paris, qui a bien voulu nous les montrer. Ce qu'on y peut voir de plus remarquable, ce sont les études opiniâtres et la bonne foi incontestable de l'auteur, qui a pressenti toute sa vie la grandeur des sciences occultes, et a dû mourir à la porte du sanctuaire sans avoir pu jamais

pénétrer au delà de la voile. Il estimait peu Agrippa, faisait grand cas de Jean Belot, et ne connaissait rien à la philosophie de Paracelse; mais il avait une intuition très exercée, une volonté très persévérante, et plus de rêverie que de jugement : c'était trop peu pour faire un mage, mais c'était plus qu'il ne fallait pour faire un devin vulgaire très habile, et par conséquent très accrédité. Aussi Etteilla eut-il un succès de vogue auquel un magicien plus savant aurait peut-être tort de ne pas prétendre, mais ne prétendrait certainement pas.

En disant, à la fin de notre Rituel, le dernier mot du Tarot, nous indiquerons la manière complète de le lire, et par conséquent de le consulter, non-seulement sur les chances probables de la destinée, mais aussi et surtout sur les problèmes de la philosophie et de la religion, dont il donne une solution toujours certaine et de la plus admirable précision, si on l'explique dans l'ordre hiérarchique de l'analogie des trois mondes avec les trois couleurs et les quatre nuances qui composent le septénaire sacré. Tout ceci appartient à la pratique positive de la magie, et ne peut être que sommairement indiqué et établi seulement en principe dans cette première partie qui contient exclu-

sivement le dogme de la haute magie et la clef philosophique et religieuse des hautes sciences, ' connues ou plutôt ignorées sous le nom de sciences occultes.

22 si Z.

RÉSUMÉ ET CLEF GÉNÉRALE DES QUATRE
SCIENCES OCCULTES.

SIGNA.

THOT.

PAN.

Résumons maintenant toute la science par des principes.

L'analogie est le dernier mot de la science et le premier mot de la foi.

L'harmonie est dans l'équilibre, et l'équilibre subsiste par l'analogie des contraires.

L'unité absolue, c'est la raison suprême et dernière des choses. Or cette raison ne peut être ni une personne ni trois personnes : c'est une raison, et c'est la raison par excellence.

Pour créer l'équilibre il faut séparer et unir : séparer par les pôles, unir par le centre.

- Raisonner sur la foi, c'est détruire la foi; faire du mysticisme en philosophie, c'est attenter à la raison. .

La raison et la foi s'excluent mutuellement par leur nature et s'unissent par l'analogie.

L'analogie est le seul médiateur possible entre le visible et l'invisible, entre le fini et l'infini. Le dogme est l'hypothèse toujours ascendante d'une équation présumable.

Pour l'ignorant, c'est l'hypothèse qui est l'affirmation absolue, et l'affirmation absolue qui est l'hypothèse.

Il y a dans la science des hypothèses nécessaires, et celui qui cherche à les réaliser agrandit la science sans restreindre la foi : car de l'autre côté de la foi il y a l'infini.

On croit ce qu'on ignore, niais ce que la raison veut qu'on admette. Définir l'objet de la foi et le circonscrire, c'est donc formuler l'inconnu. Les professions de foi sont les formules de l'ignorance et des aspirations de l'homme. Les théorèmes de la science sont les monuments de ses conquêtes.

L'homme qui nie Dieu est aussi fanatique que celui qui le définit avec une prétendue infailibilité. On définit ordinairement Dieu en disant tout ce qu'il n'est pas.

L'homme fait Dieu par une analogie du moins au plus : il en résulte que la conception de **Dieu**

chez l'homme est toujours celle d'un homme infini qui fait de l'homme un Dieu fini.

L'homme peut réaliser ce qu'il croit dans la mesure de ce qu'il sait en raison de ce qu'il ignore, et fait tout ce qu'il veut dans la mesure de ce qu'il croit et en raison de ce qu'il sait.

L'analogie des contraires, c'est le rapport de la lumière à l'ombre, de la saillie au creux, du plein au vide. L'allégorie, mère de tous les dogmes, est la substitution des empreintes aux cachets, des ombres aux réalités. C'est le mensonge de la vérité et la vérité du mensonge.

On n'invente pas un dogme, on voile une vérité, et il se produit une ombre en faveur des yeux faibles. L'initiateur n'est pas un imposteur, c'est un révélateur; c'est-à-dire, suivant l'expression **du** mot latin *revelare*, un homme qui voile de nouveau. C'est le créateur d'une nouvelle ombre.

L'analogie est la clef de tous les secrets de la nature et la seule raison d'être de toutes les révélations.

Voilà pourquoi les religions semblent être écrites dans le ciel et dans toute la nature; cela doit être :

car l'oeuvre de Dieu est le livre de Dieu, et dans
ce qu'il écrit on doit voir l'expression de sa pensée,

36/1. DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

et par conséquent de son être, puisque nous ne le concevons que comme la pensée suprême. Dupuis et Volney n'ont vu qu'un plagiat dans cette splendide analogie qui aurait dû les amener à reconnaître la catholicité, c'est-à-dire l'universalité du dogme primitif, unique, magique, cabalistique et immuable de la révélation par l'analogie.

L'analogie donne au mage toutes les forces de la nature; l'analogie est la quintessence de la pierre philosophale, c'est le secret du mouvement perpétuel, c'est la quadrature du cercle, c'est le temple qui repose sur les deux colonnes **JAKIN** et **BORAS**, c'est la clef du grand arcane, c'est la racine de l'arbre de vie, c'est la science du bien et du mal.

Trouver l'échelle exacte des analogies dans les choses appréciables par la science, c'est fixer les bases de la foi et s'emparer ainsi de la baguette des miracles. Or, il existe un principe et une formulè rigoureuse, qui est le grand arcane. Que le sage ne cherche pas, il a déjà trouvé; mais que le vulgaire cherche toujours, il ne trouvera jamais.

La transmutation métallique s'opère spirituelle-

ment et matériellement par la clef positive des analogies.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL. 365

La médecine occulte n'est que l'exercice de la volonté appliquée à la source même de la vie, à cette lumière astrale dont l'existence est un fait, et dont le mouvement est conforme aux calculs dont l'échelle ascendante et descendante est le grand arcane magique.

Cet arcane universel, dernier et éternel secret de la haute initiation, est représenté dans le Tarot par une jeune fille nue qui ne touche la terre que d'un pied, tient une baguette aimantée de chaque main, et semble courir dans une couronne que supportent un ange, un aigle, un boeuf et un lion. Cette figure est analogue quant au fond des choses au cherub de Jekeskiel, dont nous donnons la figure, et au symbole indien d'Addhanari, analogue à l'Ado-naï de Jekeskiel, que nous nommons vulgairement Ezéchiel.

L'intelligence de cette figure est la clef de toutes les sciences occultes. Les lecteurs de mon livre doivent déjà la comprendre philosophiquement, s'ils se sont un peu familiarisés avec le symbolisme de la cabale. Il nous reste maintenant à réaliser; ce qui est la seconde et la plus importante opéra-

tion du grand oeuvre. Trouver la pierre philosophale, c'est quelque chose sans doute ; mais com-

ment doit-on la triturer pour en faire la poudre de projection? Quel est l'usage de la baguette magique ? Quelle est la puissance réelle des noms divins de la cabale ? Les initiés le savent, et les initiables le sauront si, par les indications si multipliées et si précises que nous venons de leur donner, ils découvrent le grand arcane.

Pourquoi ces vérités si simples et si pures sont-elles toujours et nécessairement cachées aux hommes? C'est que les élus de l'intelligence sont en petit nombre sur la terre, et ressemblent, au milieu des sots et des méchants, à Daniel dans la fosse aux lions.

D'ailleurs l'analogie nous enseigne les lois de la hiérarchie, et la science absolue, étant une toute -puissance, doit être le partage exclusif des plus dignes. La confusion de la hiérarchie est la véritable déchéance des sociétés, car alors les aveugles conduisent les aveugles, suivant la parole du Maître. Que l'initiation soit rendue aux prêtres et aux rois, et l'ordre se fera de nouveau. Aussi, en faisant appel aux plus dignes, et, en m'exposant à tous les dangers et à toutes les malédictions qui entourent les révélateurs, je crois faire une chose utile et grande : je dirige sur le chaos social le

souffle de Dieu vivant dans l'humanité, et j'évoque des prêtres et des rois pour le monde à venir

Une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut, a dit l'ange de l'école ; mais Dieu la veut parce qu'elle est juste. C'est comme s'il avait dit: L'absolu, c'est la raison. La raison est par elle-même; elle est parce qu'elle est, et non pas parce qu'on la suppose ; elle est où rien n'existe ; et comment voulez-vous qu'il existe quelque chose sans raison? La folie même ne se produit pas sans raison. La raison, c'est la nécessité, c'est la loi, c'est la règle de toute liberté et la direction de toute initiative. Si Dieu est, c'est par la raison. La conception d'un Dieu absolu en dehors ou indépendamment de la raison, c'est l'idole de la magie noire, c'est le fantôme du démon.

Le démon c'est la mort qui se déguise avec les vêtements usés de la vie ; c'est le spectre d'Hirrenkesept trônant sur les décombres des civilisations ruinées et cachant sa nudité horrible avec les défroques abandonnées des incarnations de Wischnou.

FIN DU DOGME DE LA HAUTE MAGIE.

DOGME ET RITUEL

DE LA

HAUTE MAGIE

PAR

ÉLIPHAS LÉVI

NOUVELLE EDITION

Avec **94 figures!**

TOME SECOND

Rituel

PARIS

LIHMIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

ÇHACORNÀC FRÈRES

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

1930

INTRODUCTION.

Connaissez-vous la vieille souveraine du monde, qui marche toujours et ne se fatigue jamais?

Toutes les passions dérégées, toutes les voluptés égoïstes, toutes les forces effrénées de l'humanité et toutes ses faiblesses tyranniques précèdent la propriétaire avare *de* notre vallée de douleurs, et, la faucille à la main, ces ouvrières infatigables font une éternelle moisson.

La reine est vieille comme le temps, mais elle cache son squelette sous les débris de la beauté des femmes qu'elle enlève à leur jeunesse et à leurs amours.

Sa tête est garnie de cheveux froids qui ne sont pas à elle. Depuis la chevelure de Bérénice, toute brillante d'étoiles, jusqu'aux cheveux blanchis avant l'âge que le bourreau coupa sur la tête de Marie-Antoinette, la spoliatrice des fronts couronnés s'est parée de la dépouille des reines.

Son corps pâle et glacé est couvert de parures flétries et de suaires en lambeaux.

Ses mains osseuses et chargées de bagues, tiennent des diadèmes et des fers, des sceptres et des ossements, des pierreries et de la cendre.

Quand elle passe, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes; elle entre à travers les murailles, elle pénètre jusqu'à l'alcove des rois, elle vient surprendre les spoliateurs du pauvre dans leurs plus secrètes orgies, s'assied à leur table et leur verse à boire, ricane à leurs chansons avec ses dents dégarnies de gencives, et prend la place de la courtisane impure qui se cache sous leurs rideaux.

Elle aime rôder autour des voluptueux qui s'endorment; elle cherche leurs caresses comme si elle espérait se réchauffer dans leurs étreintes, mais elle glace tous ceux qu'elle touche et ne se réchauffe jamais. Parfois cependant on la dirait prise de vertige; elle ne se promène plus lentement, elle court; et si ses pieds ne sont pas assez rapides, elle presse les flancs d'un cheval pâle et le lance tout essoufflé à travers les multitudes. Avec elle galope le meurtre sur un cheval roux ; l'incendie, déployant sa chevelure de fumée, vole devant elle en balançant ses ailes rouges et noires,

INTRODUCTION.

et la famine avec la peste la suivent pas a pas sur des chevaux malades et décharnés, glanant les rares épis qu'elle oublie pour lui compléter sa moisson.

Après ce cortège funèbre, viennent deux petits enfants rayonnants de sourire et de vie, l'intelligence et l'amour du siècle à venir, le double génie de l'humanité qui va naître.

Devant eux, les ombres de la mort se replient comme la nuit devant les étoiles de l'aurore ; ils effleurent la terre d'un pied léger et y sèment à pleines mains l'espérance d'une autre année.

Mais la mort ne viendra plus impitoyable et terrible, faucher comme de l'herbe sèche les épis mûrs du siècle à venir; elle cédera la place à l'ange du progrès qui détachera doucement les âmes de leur chaîne mortelle, pour les laisser monter vers Dieu.

Quand les hommes sauront vivre, ils ne mourront plus; ils se transformeront comme la chrysalide qui devient un papillon brillant.

Les terreurs de la mort sont filles de notre ignorance, et la mort elle-même n'est si affreuse que par les débris dont elle se couvre et les couleurs sombres dût ou entoure ses images. La

mort, c'est véritablement le travail de la vie.

Il est dans la nature une force qui ne meurt pas, et cette force transforme continuellement les êtres pour les conserver.

Cette force, c'est la raison ou le verbe de la nature.

Il existe aussi dans l'homme une force analogue à celle de la nature, et cette force, c'est la raison ou le verbe de l'homme.

Le verbe de l'homme est l'expression de sa volonté dirigée par la raison.

Ce verbe est tout-puissant lorsqu'il est raisonnable, car alors il est analogue au verbe même de Dieu.

Par le verbe de sa raison l'homme devient le conquérant de la vie et peut triompher de la mort.

La vie entière de l'homme n'est que la parturition ou l'avortement de son verbe. Les êtres humains qui meurent sans avoir compris et sans avoir formulé la parole de raison, meurent sans espérance éternelle.

Pour lutter avec avantage contre le fantôme de la mort, il faut s'être identifié aux réalités de la vie.

Qu'importe à Dieu un avorton qui meurt, puisque la vie est éternelle ?

Qu'importe à la nature une déraison qui périt, puisque la raison toujours vivante conserve les clefs (le la vie?)

La force terrible et juste qui tue éternellement les avortons a été nommée, par les Hébreux , Samaël ; par les Orientaux, Satan ; et par les Latins, Lucifer.

Le Lucifer de la cabale n'est pas un ange maudit et foudroyé, c'est l'ange qui éclaire et qui régénère en brûlant ; il est aux anges de paix ce que la comète est aux paisibles étoiles des constellations du printemps.

L'étoile fixe est belle, radieuse et calme; elle boit les célestes aromes et regarde ses soeurs avec amour; revêtue de sa robe splendide et le front paré de diamants, elle sourit en chantant son cantique du matin et du soir; elle jouit d'un repos éternel que rien ne saurait troubler, et elle marche solennellement sans sortir du rang qui lui est assigné parmi les sentinelles de la lumière.

La comète errante cependant, toute sanglante et tout échevelée, accourt des profondeurs du ciel ; elle se précipite à travers les sphères paisibles,

connue un char de guerre entre les rangs (l'une procession de vestales; elle ose affronter le glaive brillant des gardiens du soleil, et, comme une épouse éperdue qui cherche l'époux rêvé par ses nuits veuves, elle pénètre jusque dans le tabernacle du roi des jours, puis elle s'échappe, exhalant les feux qui la dévorent et traînant après elle un long incendie; les étoiles peilissent à son approche, les troupeaux constelles qui paissent des fleurs de luul ière dans les vastes campagnes du ciel, semblent fuir son souffle terrible. Le grand conseil des astres est assemblé, et la consternation est universelle : la plus belle des étoiles fixes est chargée enfin de parler au nom de tout le ciel , et de proposer la paix à la courrière vagabonde.

Ma soeur, lui dit-elle, pourquoi troubles-tu l'harmonie de nos sphères? quel mal t'avons-nous fait, et pourquoi, au lieu d'errer au hasard, ne te fixes-tu pas comme nous à ton rang dans la cour du soleil? Pourquoi ne viens-tu pas chanter avec nous l'hymne du soir, parée comme nous d'une robe blanche, qui se rattache sur la poitrine par une agrafe de diamant? pourquoi laisses-tu flotter, à travers les vapeurs de la nuit, ta chevelure qui ruisselle d'une sueur *de feu* ? Oh! si tu prenais

une place parmi les filles du ciel, combien tu paraîtrais plus belle ! Ton visage ne serait plus enflammé par la fatigue de tes courses inouïes; tes yeux seraient purs, et ton visage souriant serait blanc et vermeil comme celui de tes heureuses sœurs; tous les astres te connaîtraient, et, loin de craindre ton passage, ils se réjouiraient ton approche; car tu serais unie à nous par les liens indestructibles de l'harmonie universelle, et ton existence paisible ne serait qu'une voix de plus dans le cantique de l'amour infini.

Et la comète répond à l'étoile fixe :

Ne crois pas, Ô ma soeur! que je puisse errer à l'aventure et troubler l'harmonie des sphères; Dieu m'a tracé mon chemin comme à toi, et si ma course te paraît incertaine et vagabonde, c'est que tes rayons ne sauraient s'étendre assez loin pour embrasser le contour de l'ellipSe qui m'a été donnée pour carrière. Ma chevelure enflammée est le fanal de Dieu ; je suis la messagère des soleils, et je me retrempe dans leurs feux pour les partager sur ma route aux jeunes mondes qui font pas encore assez de chaleur, et aux astres vieillissants qui ont froid dans leur solitude. Si je me fatigue dans files longs voyages, si je suis d'une beauté moins douce

8 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

que la tienne, si nia parure est moins virginale, je n'en suis pas moins, comme toi , une noble fille du ciel. Laissez-moi le secret de ma destinée terrible, laissez—moi l'épouvante qui m'environne, maudissez-moi si vous ne pouvez me comprendre ; je n'en accomplirai pas moins l'oeuvre qui m'est imposée, et je continuerai nia course sous l'impulsion du souille de Dieu ! Heureuses les étoiles qui se reposent et qui brillent comme de jeunes reines dans la société paisible (les univers ! Moi, je suis la pros-crite qui voyage toujours et qui ai l'infini pour patrie. On m'accuse d'incendier les planètes que je réchauffe, et d'effrayer les astres que j'éclaire ; on nie reproche de troubler l'harmonie des univers parce que je ne tourne pas autour de leurs centres particuliers, et que je les rattache les uns aux autres en•fixant mes regards vers le centre unique (le tous les soleils. Sois donc rassurée, belle étoile fixe, je

- ne veux pas t'appauvrir (le ta lumière paisible; je m'épuiserai au contraire, pour toi, de ma vie et de ma chaleur. Je puis disparaître' du ciel quand je me serai consumée; mon 'sort aura été assez beau ! Sachez que dans le temple de Dieu brûlent des feux différents, qui tous lui rendent gloire ; vous êtes la lumière des chandeliers d'or, et

moi la flamme du sacrifice : accomplissons nos destinées.

En achevant ces paroles, la comète secoue sa chevelure, se couvre de son bouclier ardent, et se plonge dans les espaces infinis où elle semble disparaître pour toujours.

C'est ainsi qu'apparaît et disparaît Satan dans les récits allégoriques de la Bible.

Un jour, dit le livre de *Job*, les fils de Dieu étaient venus pour se tenir en la présence du Seigneur, et parmi eux se trouva aussi Satan.

A qui le Seigneur dit : D'où viens-tu ?

Et lui répondit : J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue.

Voici comment un évangile gnostique, retrouvé en Orient par un savant voyageur de nos amis, explique, au profit du symbolique Lucifer, la genèse de la lumière :

« La vérité qui se connaît est la pensée vivante. La vérité est la pensée qui est en elle-même; et la pensée formulée, c'est la parole. Lorsque la pensée éternelle a cherché une forme, elle a dit Que la lumière soit. »

Or, cette pensée qui parle, c'est le Verbe ; et le Verbe dit : « Que la lumière soit parce que

le Verbe lui-même est la lumière des esprits. »

La lumière incréée, qui est le Verbe divin, rayonne parce qu'elle veut être vue ; et lorsqu'elle dit : « Que la lumière soit ! ,» elle commande à des yeux de s'ouvrir; elle crée des intelligences.

Et lorsque Dieu a dit : « Que la lumière soit ! » l'Intelligence a été faite et la lumière a paru.

Or, l'Intelligence que Dieu avait épanchée du souffle de sa bouche, comme une étoile détachée du soleil, prit la forme d'un ange splendide et le ciel le salua du nom de Lucifer.

L'Intelligence s'éveilla et se comprit tout entière en entendant cette parole du Verbe divin : G Que la lumière soit ! »

Elle se sentit libre, parce que Dieu lui avait commandé d'être; et elle répondit, en relevant la tête et en étendant ses ailes :

— Je ne serai pas la servitude !

— Tu seras donc la douleur? lui dit la voix incréée.

— Ji> serai la Liberté! répondit la lumière.

— L'orgueil te séduira, reprit la voix suprême, et tu enfanteras la mort.

-- J'ai besoin de lutter contre la mort pour conquérir la vie, dit encore la lumière créée.

INTRODUCTION.

Dieu alors détacha de son sein le fil de splendeur qui retenait l'ange superbe, et en le regardant s'élançant dans la nuit qu'il sillonnait de gloire, il aima l'enfant de sa pensée, et souriant d'un infatigable sourire, il se dit à lui-même : «Que la lumière était belle! »

Dieu n'a pas créé la douleur ; c'est l'Intelligence qui l'a acceptée pour être libre.

Et la douleur a été la condition imposée à l'être libre, par celui qui, seul, ne peut se trahir, parce qu'il est infini.

Car l'essence de l'intelligence, c'est le jugement; et l'essence du jugement, c'est la liberté.

L'être ne possède réellement la lumière que par la faculté de se fermer ou de s'ouvrir.

S'il était forcé d'être toujours ouvert, il serait l'esclave et la victime de la lumière ; et, pour fuir ce supplice, il cesserait (de voir).

Ainsi, l'Intelligence créée n'est heureuse d'affirmer Dieu, que par la liberté qu'elle a de nier Dieu.

Or, l'Intelligence qui nie, affirme toujours quelque chose, puisqu'elle affirme sa liberté..

C'est pourquoi le blasphème glorifie Dieu; et c'est pourquoi l'enfer était nécessaire au bonheur (du ciel).

Si la lumière n'était pas repoussée par l'ombre, il n'y aurait pas de formes visibles.

Si le premier des anges n'avait pas affronté les profondeurs (le la nuit, l'enfantement de Dieu n'eût pas été complet et la lumière créée n'eût pu se séparer de la lumière par essence.

Jamais l'Intelligence n'aurait su combien Dieu est bon, si jamais elle ne l'avait perdu !

Jamais l'amour infini de Dieu n'eût éclaté dans les joies de sa miséricorde, si l'enfant prodigue du ciel fût resté dans la maison de son père.

Quand tout était lumière, la lumière n'était nulle part, elle remplissait dans le sein de Dieu qui était en travail pour l'enfanter.-

Et lorsqu'il dit : « Que la lumière soit ! » il permit à la nuit (le repousser la lumière, et l'univers sortit du chaos.

La négation de l'ange qui, en naissant, refusa d'être esclave, constitua l'équilibre du monde, et le mouvement des sphères commença.

Et les espaces infinis admirèrent cet amour de la liberté, assez immense pour remplir le vide de la nuit éternelle, et assez fort pour porter la haine de Dieu.

Mais Dieu ne pouvait haïr le plus noble de ses

enfants, et il ne réprimait par sa colère que pour le confirmer dans sa puissance.

Aussi le Verbe de Dieu lui-même, comme s'il eût été jaloux de Lucifer, voulut-il aussi descendre du ciel et traverser triomphalement les ombres de l'enfer.

Il voulut être proscrit et condamné; et il médita d'avance l'heure terrible où il crierait, à l'extrémité de son supplice : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Comme l'étoile du matin précède le soleil, l'insurrection de Lucifer annonça à la nature naissante la prochaine incarnation de Dieu.

Peut-être Lucifer, en tombant dans la nuit, entraîna-t-il une pluie de soleils et d'étoiles par l'attraction de sa gloire !

Peut-être notre soleil est-il un démon parmi les astres, comme Lucifer est un astre parmi les anges.

C'est pourquoi, sans doute, il reste calme en éclairant les horribles angoisses de l'humanité et la lente agonie de la terre, parce qu'il est libre dans sa solitude et qu'il possède sa lumière.

Telles étaient les tendances des hérésiarques des premiers siècles: Les uns, comme les Ophites,

adoraient le démon sous la figure du serpent; d'autres; comme les Caïnites, justifiaient la révolte du premier des anges comme celle du premier des meurtriers. Toutes ces erreurs, toutes ces ombres, toutes ces idolei monstrueuses de l'anarchie que l'Inde oppose dans ses symboles à la magique trimourti, avaient retrouvé dans le christianisme des prêtres et des adorateurs.

Nulle part il n'est parlé du démon dans la *Genèse*. C'est un serpent allégorique qui trompe nos premiers parents. Voici ce que la plupart des traducteurs font dire au texte sacré :

« Or, le serpent était plus subtil qu'aucune bête
» dû champ que le Seigneur Dieu eût faite. »

Et voici ce que dit Moïse

aminc rtni `tep 1vK nyr-ob on)

*Wha-Nahàsh haiah hàroum mi-chol hedath ha-shadeh
asher ficIshah Jhòah*

C'est-à-dire en français, suivant Fabre d'Olivet

« Or, l'attrait originel (la cupidité) était la passion entrainante de toute vie élémentaire (le ressort intérieur) de la nature, ouvrage de Jhòah, l'Être des êtres. »

INTRODUCTION. (5

Mais ici, Fabre d'Olivet est à côté de la véritable interprétation, parce qu'il ignorait les grandes clefs de la cabale. Le mot Nahasch, expliqué par les lettres symboliques du Tarot; signifie rigoureusement :

14 *Nur*;— La force qui produit les mélanges.

5 RS *He*. — Le récipient et le producteur passif des formes.

21 y *Schin*. — Le -feu naturel et central équilibré par la double polarisation. •

Le mot employé par Moïse, lu cabalistiquement, nous donne donc la description et la définition de cet agent magique, universel, figuré dans toutes les théogonies par le serpent et auquel les Hébreux donnaient aussi le nom d'OD, quand il manifeste sa force active ; le nom d'Os, quand il laisse apparaître sa force passive, et celui d'AouR, quand il se révèle tout entier dans sa puissance équilibrée, productrice de la lumière dans le ciel et de l'or parmi les métaux.

C'est donc là cet ancien serpent qui enveloppe le monde et qui apaise sa tête dévorante sous le

pied d'une Vierge, figure de l'initiation de cette Vierge, qui présente un petit enfant nouveau-né à l'adoration des rois mages et reçoit d'eux, en échange de cette faveur, de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

Le dogme sert ainsi dans toutes les religions hiératiques à voiler le secret des forces de la nature dont peut disposer l'initié, les formules religieuses sont les résumés de ces paroles pleines de mystère et de puissances qui font descendre les dieux du ciel et les soumettent à la volonté des hommes. La Judée en a emprunté les secrets à l'Égypte, la Grèce envoya ses hiérophantes et plus tard ses théosophes à l'école des grands prophètes ; la Rome des Césars minée par l'initiation chrétienne des catacombes s'écroula un jour dans l'Église et l'on refit un symbolisme avec les débris de tous les cultes qu'avait soumis . la reine du Inonde.

. Selon le récit de l'Évangile, l'inscription par laquelle était déclarée la royauté spirituelle du Christ était écrite en hébreu, en grec et en latin ; c'était l'expression de la synthèse universelle.

L'hellénisme, en effet, cette grande et belle religion de la forme, • n'avait pas moite annoncé la venue du Sauveur que les prophètes-du judaïsme ;

la fable de Psyché est une abstraction plus que chrétienne, et le culte des panthées, en réhabilitant Socrate, préparait les autels à cette unité de Dieu, dont Israël avait été le mystérieux conservateur.

Mais la synagogue renia son Messie, et les lettres hébraïques furent effacées, du moins aux yeux aveuglés des juifs.

Les persécuteurs romains déshonorèrent l'hellénisme, que ne put réhabiliter la fause modération de Julien le philosophe, surnommé peut-être injustement l'Apostat, puisque son christianisme n'avait jamais été sincère. L'ignorance du moyen âge vint ensuite opposer les saints et les Vierges aux dieux, aux déesses et aux nymphes; le sens profond des symboles helléniques fut plus incompris que jamais; la Grèce elle-même, non-seulement perdit les traditions de son ancien culte, mais elle se sépara de l'Église latine; et ainsi, pour les yeux latins, les lettres grecques furent effacées, comme les lettres latines disparurent aux yeux des Grecs.

Ainsi, l'inscription de la croix du Sauveur disparut entièrement, et il n'y resta plus que des initiales mystérieuses.

Mais, lorsque la science et la philosophie, réconciliées avec la foi, réuniront en un seul tous les

différents symboles, .alors toutes les magnificences des cultes antiques refleuriront dans la mémoire des hommes, en proclamant le progrès de l'esprit humain dans l'intuition de la lumière de Dieu ;

Mais de tous les progrès le plus grand sera celui qui, remettant les clefs de la nature entre les mains de la science, enchaînera pour jamais le hideux fantôme de Satan et en expliquant tous les phénomènes exceptionnels de la nature, détruira l'empire de la superstition et de la sotte crédulité.

C'est à l'accomplissement de ce progrès que nous avons consacré notre vie et que nous passons nos années dans les recherches les plus laborieuses et les plus difficiles. Nous voulons affranchir les autels en renversant les idoles, nous voulons que l'homme d'intelligence redevienne le prêtre. et le roi de la nature et nous voulons conserver en les expliquant toutes les images du sanctuaire universel.

Les prophètes ont . parlé en paraboles et en images, parce que le langage abstrait leur a manqué, et parce que la perception prophétique, étant le sentiment de l'harmonie ou des analogies universelles, se traduit naturellement par des images.

Ces images, prises matériellement par le vul-

gaire, sont devenues des idoles ou des mystères impénétrables.

L'ensemble et la succession *de* ces images et de ces mystères sont *ce* qu'on appelle le symbolisme.

Le symbolisme vient donc de Dieu, quoiqu'il soit formulé par les hommes.

La révélation a accompagné l'humanité dans tous ses âges, et elle s'est transfigurée avec le génie humain ; mais elle a toujours exprimé la même vérité.

La vraie religion 'est une, et ses dogmes sont simples et à la portée de ions.

Toutefois, la multiplicité des symboles n'a été qu'un livre de poésie nécessaire à l'éducation du génie humain.

L'harmonie des beautés extérieures et la poésie de la forme devaient révéler Dieu à l'enfance humaine ; mais Vénus eut bientôt Psyché pour rivale, et Psyché séduisit l'Amour.

C'est ainsi que le culte de la forme devait céder à ces rêves ambitieux de l'âme qu'embellissait déjà l'éloquente sagesse de Platon.

La venue du Christ était ainsi préparée, et c'est pourquoi elle était attendue ; il vint parce que le

monde l'attendait, et la philosophie se transforma en croyance pour se populariser.

Mais, affranchi par cette croyance même, l'esprit humain protesta bientôt contre l'école qui voulait en matérialiser les signes, et l'oeuvre du catholicisme romain fut uniquement de préparer à son insu l'émancipation *des* consciences, et de jeter les bases de l'association universelle.

Toutes ces choses ne furent que le développement régulier et normal de la vie divine dans l'humanité ; car Dieu est la grande âme de toutes *les* âmes, il est le centre immuable autour duquel gravitent toutes les intelligences, comme *une* poussière d'étoiles.

L'intelligence humaine a *eu* son matin ; son plein midi viendra, puis ensuite son déclin, et Dieu sera toujours le même.

Mais il semble aux habitants de la terre que_ le soleil se lève jeune et timide, qu'il brille au milieu du jour dans toute sa force, et qu'il se couche fatigué le soir.

C'est pourtant la terre qui tourne, et le soleil est immobile.

Ayant donc foi dans le progrès humain et dans la stabilité de Dieu, l'homme libre respecte la reli-

gion dans ses formes passées, et ne blasphèmerait pas plus Jupiter que Jéhova ; il salue encore avec amour la rayonnante image de l'Apollon Pythien, et lui trouve une ressemblance fraternelle avec le visage glorieux du Rédempteur ressuscité.

Il croit à la grande mission de la hiérarchie catholique, et se platt à voir les pontifes du moyen âge opposer la religion pour digne au pouvoir absolu des rois ; mais il proteste avec les siècles révolutionnaires contre l'asservissement de la conscience que voulaient emprisonner les clefs pontificales : il est plus protestant que Luther, car il ne croit pas même à l'infaillibilité de la confession d'Augsbourg et plus catholique que le pape, car il n'a pas peur que l'unité religieuse soit brisée par la malveillance des cours.

Il se confie à Dieu plus qu'à la politique de Rome pour le salut de l'idée unitaire ; il respecte la vieillesse de l'Église ; mais il ne craint pas qu'elle meure ; il sait que sa mort apparente sera une transfiguration et une assomption glorieuse.

L'auteur de ce livre fait un nouvel appel aux mages de l'Orient pour qu'ils viennent reconnaître encore une fois le Maître divin dont ils ont salué le berceau, le grand initiateur de tous les âges.

Tous ses ennemis sont tombés; tous ceux qui le condamnaient sont morts; ceux qui le persécutaient sont couchés pour toujours, et lui, il est toujours debout!

Les hommes d'envie se sont coalisés contre lui, ils se sont accordés sur un seul point; les hommes de division se sont unis pour le détruire, ils se sont faits rois, et ils l'ont proscrit ; ils se sont faits hypocrites, et ils l'ont accusé; ils se sont faits juges, et ils lui ont lu sa sentence de mort ; ils se sont faits bourreaux, et ils l'ont exécuté; ils lui ont fait boire la ciguë, ils l'ont crucifié, ils l'ont lapidé, ils l'ont brillé et ont jeté ses cendres au vent; puis ils ont rugi d'épouvante : il était debout devant eux, les accusant par ses blessures, et les foudroyant par l'éclat de ses cicatrices.

On croit l'égorger au berceau à Bethléem, il est vivant en Égypte! On le traîne sur la montagne pour le précipiter; la foule de ses assassins l'entoure et triomphe déjà de sa perte certaine : un cri se fait entendre ; n'est-ce pas lui qui vient de se briser sur les rochers du précipice ? Ils pâlisent et ils se regardent ; niais lui, calme et souriant de pitié, il passe au milieu d'eux et s'en va.

Voici une autre montagne qu'ils viennent de

teindre de son sang ; voici une croix et un sépulcre ; des soldats gardent sou tombeau. Insensés ! le tombeau est vide, et celui qu'ils croyaient mort, chemine paisiblement, entre deux voyageurs, sur la route d'Emmaüs.

Où est-il ? où va-t-il ? Avertissez les maîtres de la terre ! dites aux césars que leur puissance est menacée ! Par qui ? Par un pauvre qui n'a pas une pierre où reposer sa tête, par un homme du peuple condamné à la mort des esclaves. Quelle insulte ou quelle folie ! n'importe, les césars vont déployer toute leur puissance : de sanglants édits proscrivent le fugitif, partout des échafauds s'élèvent , des cirques s'ouvrent tout garnis de lions et de gladiateurs, des bûchers s'allument, des torrents de sang ont coulé, et les césars, qui se croient victorieux, osent ajouter un nom à ceux dont ils rehaussent leurs trophées, puis ils meurent, et leur apothéose déshonore les dieux qu'ils ont cru défendre. La haine du monde confond, dans un même mépris, Jupiter et Néron ; les temples, dont l'adulation a fait des tombeaux, sont renversés sur des cendres prosrites, et sur les débris des idoles, sur les ruines de l'empire , *lui seul*, celui que proscrivaient les césars, celui que poursuivaient tant de

satellites, celui que torturaient tant de bourreaux, *luisant* est debout, lui seul règne, lui seul triomphe !

Cependant ses disciples mêmes abusent bientôt de son nom. l'orgueil envahit le sanctuaire ; ceux qui devaient annoncer sa résurrection, veulent immortaliser sa mort, afin de se repaître, comme des corbeaux, de sa chair toujours renaissante. Au lieu de l'imiter dans son sacrifice et de donner leur sang pour leurs enfants dans la foi, ils l'enchaînent sur le Vatican, comme sur un nouveau Caucase, et se font les vautours de ce divin Prométhée. Mais que lui importe leur mauvais rêve ? Ils n'ont enchaîné que son image; pour lui, il est toujours debout, et il marche d'exil en exil et de conquête en conquête.

C'est qu'on peut enchaîner un homme, mais on ne retient pas captif le Verbe de Dieu. La parole est libre et rien ne peut la comprimer. Cette parole vivante est la condamnation des méchants, et c'est pourquoi ils voudraient la faire mourir ; mais ce sont eux enfin qui meurent, et la parole de vérité reste pour juger leur mémoire !

Orphée a pu être déchiré par les bacchantes, Socrate a bu la coupe de poison, Jésus et ses apôtres **ont péri du dernier supplice, Jean Hus, Jérôme de**

Pragues et tant d'autres ont été brûlés, la Saint—Barthélemy et les massacres de septembre ont fait tour à tour des martyrs; l'empereur de Russie a encore à sa disposition des cosaques, des knouts et les déserts de la Sibérie ; mais l'esprit d'Orphée, de Socrate, de Jésus et de tous les martyrs restera toujours vivant au milieu des persécuteurs morts à leur tour ; il reste debout au milieu des institutions qui tombent et des empires qui se renversent !

C'est cet esprit divin, l'esprit du Fils unique de Dieu, que saint Jean représente, dans son *Apocalypse* debout, au milieu des chandeliers d'or, parce qu'il est le centre de toutes les lumières, tenant sept étoiles dans sa main, comme la semence de tout un ciel nouveau, et faisant descendre sa parole sur la *terre* sous la figure d'une épée à deux tranchants. •

Quand les sages découragés s'endorment dans la nuit du doute, l'esprit du Christ est debout et il veille.

Quand les peuples, las du travail qui délivre, se couchent et s'assoupissent sur leurs fers, l'esprit du Christ est debout et il proteste.

Quand les sectateurs aveugles des religions devenues stériles, se prosternent dans la poussière

des vieux temples et rampent servilement dans une crainte superstitieuse, l'esprit du Christ reste debout et il prie.

Quand les forts s'affaiblissent, quand les vertus se corrompent, quand tout se plie et s'amointrit pour chercher une vile pâture, l'esprit du Christ reste debout en regardant le ciel et il attend l'heure de son Père.

Christ veut dire prêtre et roi par excellence.

Le Christ initiateur des temps modernes est venu pour former par la science et surtout par la charité de nouveaux rois et de nouveaux prêtres.

Les anciens mages étaient des prêtres et des rois.

La venue du Sauveur avait été annoncée aux anciens mages par une étoile.

Cette étoile, c'était le pentagramme magique qui porte à chacune de ses pointes une lettre sacrée.

Cette étoile est la figure de l'intelligence qui régit, par l'unité de force, les quatre puissances élémentaires.

C'est le pentagramme des mages.

C'est l'étoile flamboyante des enfants d'Hiram.

C'est le prototype de la lumière équilibrée, vers

chacune de ses pointes un trait de lumière remonte.

De chacune de ses pointes un trait de lumière descend.

Cette étoile représente le grand et suprême athanor de nature qui est le corps de l'homme.

L'influence magnétique part en deux rayons de la tête, de chaque main et de chaque pied.

Le rayon positif est équilibré par un rayon négatif.

La tête correspond avec les deux pieds, chaque main avec une main et un pied, les deux pieds chacun avec la tête et une main.

Ce signe régulier de la lumière équilibrée représente l'esprit d'ordre et d'harmonie.

C'est le signe de la toute—puissance du mage.

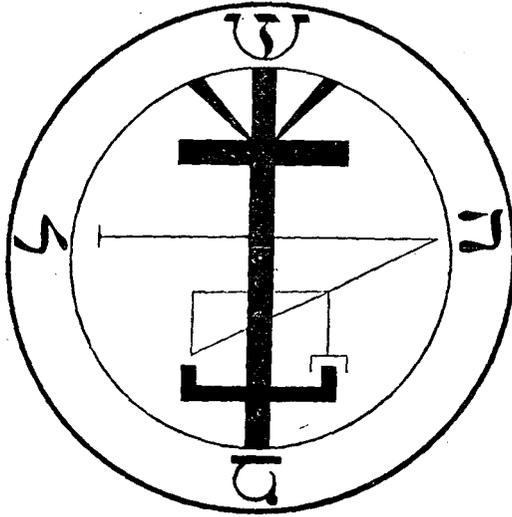
Aussi ce même signe, brisé ou irrégulièrement tracé, représente-t-il l'ivresse astrale, les projections anormales et déréglées du grand agent magique, par conséquent les envoûtements, la perversité, la folie, et c'est ce que les magistes nomment la signature de Lucifer.

Il existe une autre signature qui représente aussi les mystères de la lumière ;

C'est la signature de Salomon.

Les talismans de Salomon portaient, d'un côté, l'empreinte de son sceau dont nous avons donné la figure dans notre Dogme

De l'autre côté était la signature dont voici la forme :



Cette figure est la théorie hiéroglyphique de la composition des aimants et représente la loi circulaire de la foudre.

On enchaîne les esprits dérégés en leur mon-

train, soit l'étoile flamboyante du pentagramme, soit la signature de Salomon, parce qu'on leur fait voir ainsi la preuve de leur folie en même temps qu'on les menace d'une puissance souveraine capable de les tourmenter en les rappelant à l'ont re.

Rien ne tourmente les méchants comme le bien.

Rien n'est aussi odieux à la folie que la raison.

Mais si un opérateur ignorant se sert de ces signes sans les connaître,

C'est • un aveugle qui parle de lumière aux aveugles;

C'est un âne qui veut apprendre à lire aux enfants.

Si l'aveugle conduit l'aveugle, a dit le grand et divin Hiérophante, ils tombent tous deux dans la fosse.

Un dernier mot pour résumer toute cette introduction

Si vous êtes aveugle comme Samson lorsque vous secouez les colonnes du temple, les ruines vous écraseront.

Pour commander à la nature, il faut s'être fait supérior à la nature par la résistance et ses entraînements.

Si votre esprit est parfaitement libre de tout préjugé, de toute superstition et de toute incrédulité, vous commanderez aux esprits.

Si vous n'obéissez pas aux forces fatales, les • forces fatales vous obéiront.

Si vous êtes sage comme Salomon, vous ferez les oeuvres de Salomon.

Si vous êtes saint comme le Christ, vous ferez les oeuvres du Christ.

Pour diriger les courants de la lumière mobile, il faut être fixé dans une lumière immobile.

Pour commander aux éléments, il faut avoir dompté leurs ouragans, leurs foudres, leurs abîmes et leurs tempêtes.

Il faut SAVOIR pour OSER.

Il faut OSER pour VOULOIR.

Il faut VOULOIR pour avoir l'Empire.

Et pour régner, fi faut SE TAIRE.

RITUEL

DE

LA HAUTE MAGIE

CHAPITRE PREMIER.

LES PRÉPARATIONS.

Toute intention qui ne se manifeste pas par des actes est une intention vaine, et la parole qui l'exprime est une parole oiseuse. C'est l'action qui prouve la vie, et c'est aussi l'action qui prouve et constate la volonté. Aussi est-il dit dans les livres symboliques et sacrés que les hommes seront jugés, non pas selon leurs pensées et leurs idées, mais selon leurs oeuvres. Pour être il faut faire.

Nous avons donc à traiter maintenant la grande et terrible question des oeuvres magiques. Il ne s'agit plus ici de théories et d'abstractions ; nous arrivons aux réalités, et nous allons mettre entre les mains de l'adepte la baguette des miracles, en lui disant : Ne t'en rapporte pas seulement à nos paroles ; agis toi-même.

82 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Il s'agit ici des oeuvres d'une toute-puissance relative, et du moyen de s'emparer des plus grands secrets de la nature et de les faire servir à une volonté éclairée et inflexible.

La plupart des Rituels magiques connus sont ou des mystifications ou des énigmes, et nous allons déchirer Mur la première fois, après tant de siècles, le voile du sanctuaire occulte. Révéler la sainteté des mystères, c'est remédier à, leur profanation. Telle est la pensée qui soutient notre courage et nous fait affronter tous les périls de cette oeuvre, la plus hardie peut-être qu'il ait été donné à l'esprit humain de concevoir et d'accomplir.

Les opérations magiques sont l'exercice d'un pouvoir naturel, mais supérieur aux forces ordinaires de la nature. Elles sont le résultat d'une science et d'une habitude qui exaltent la volonté humaine au-dessus de ses limites habituelles.

Le surnaturel n'est que le naturel extraordinaire ou le naturel exalté : un miracle est un phénomène qui frappe la multitude parce qu'il est inattendu ; le merveilleux est ce qui émerveille, ce sont des effets qui surprennent ceux qui en ignorent les causes ou qui leur assignent des causes non proportionnelles à de pareils résultats. Il n'y a de miracles que pour

les ignorants; mais, comme il n'existe guère de science absolue parmi les hommes, le miracle peut encore exister, et il existe pour tout le monde.

'Commençons par dire que nous croyons à tous les miracles, parce que nous sommes convaincu et certain, même par notre propre expérience, de leur entière possibilité.

Il en est que nous n'expliquons pas, mais que nous n'en regardons pas moins comme explicables. Du plus au moins et du moins au plus les conséquences sont identiquement relatives et les proportions progressivement rigoureuses.

Mais, pour faire des miracles, il faut être en dehors des conditions communes de l'humanité; il faut être ou abstrait par la sagesse, ou exalté par la folie, au-dessus de toutes les passions ou en dehors des passions par l'extase ou la frénésie. Telle est la première et la plus indispensable des préparations de l'opérateur.

Ainsi, par une loi providentielle ou fatale, le magicien ne peut exercer la toute-puissance qu'en raison inverse de son intérêt matériel; l'alchimiste fait d'autant plus d'or qu'il se résigne davantage aux privations et estime plus la pauvreté, protectrice des secrets du grand-oeuvre.

L'adepte au cœur sans passion disposera seul de l'amour et de la haine de ceux dont il voudra faire les instruments de sa science : le mythe de la *Genèse* est éternellement vrai, et Dieu ne laisse approcher de l'arbre de la science que les hommes assez abstinents et assez forts pour n'en pas convoiter les fruits.

Vous donc qui cherchez dans la magie le moyen de satisfaire vos passions, arrêtez-vous dans cette voie funeste : vous n'y trouveriez que la folie ou la mort. C'est ce qu'on exprimait autrefois par cette tradition vulgaire, que le diable finissait tôt ou tard par tordre le cou aux sorciers.

Le magiste doit donc être impassible, sobre et chaste, désintéressé, impénétrable et inaccessible à toute Espèce de préjugé ou de terreur. Il doit être sans défauts corporels et à l'épreuve de toutes les contradictions et de toutes les peines. La première et la plus importante des oeuvres magiques est d'arriver à cette rare supériorité.

Nous avons dit que l'extase passionnée peut produire les mêmes résultats que la supériorité absolue, et cela est vrai quant à la réussite, mais non quant à la direction des opérations magiques.

La passion projetée avec force la lumière vitale

et imprime des mouvements imprévus à l'agent universel ; mais elle ne peut retenir aussi facilement qu'elle a lancé, et sa destinée alors est de ressembler à Hippolyte traîné par ses propres chevaux, ou à Phalaris, éprouvant lui-même l'instrument de supplice qu'il avait inventé pour d'autres.

La volonté humaine réalisée par l'action est semblable au boulet de canon qui ne recule jamais devant l'obstacle. Elle le traverse, ou elle y entre et s'y perd, lorsqu'elle est lancée avec violence; mais, si elle marche avec patience et persévérance, elle ne se perd jamais, elle est comme le flot qui revient toujours et finit par ronger le fer.

L'homme peut être modifié par l'habitude, qui devient, suivant le proverbe, une seconde nature en lui. Au moyen d'une gymnastique persévérante et graduée, les forces et l'agilité du corps se développent ou se créent dans une proportion qui étonne. Il en est de même des puissances de l'âme. Voulez-vous régner sur vous-mêmes et sur les autres? Apprenez à vouloir.

Comment peut-on apprendre à vouloir? Ici est le premier arcane de l'initiation magique, et c'est pour faire comprendre le fond même (le cet arcane

36 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

que les anciens dépositaires de l'art sacerdotal environnaient les accès du sanctuaire de tant de **terreurs** et de prestiges. Ils ne croyaient à une volonté que lorsqu'elle avait fait ses preuves, et ils avaient raison. La force ne peut s'affirmer que par des victoires.

La paresse et l'oubli sont les ennemis de la volonté, et c'est pour cela que toutes les religions ont multiplié les pratiques et rendu leur culte minutieux et difficile. Plus on se gêne pour une idée, plus on acquiert de force *dans* le sens de cette idée. Les mères ne préfèrent—elles pas ceux de leurs enfants qui leur ont causé le plus de douleur et leur ont coûté le plus de soins ? Aussi la force des religions est-elle tout entière dans l'inflexible volonté de ceux qui pratiquent. Tant qu'il y aura un fidèle croyant au saint sacrifice de la messe, il y aura un prêtre pour la lui dire, et tant qu'il y aura un prêtre disant tous les jours son bréviaire, il y aura un pape dans le monde.

Les pratiques les plus insignifiantes *en apparence* et les plus étrangères en elles-mêmes au but qu'on se propose, conduisent néanmoins à ce but par l'éducation et l'exercice *de* la volonté. Un paysan **qui se** lèverait tous les matins à deux ou trois

heures et qui irait bien loin de chez lui cueillir tous les jours un brin de la même herbe avant le soleil levé pourrait, en portant sur lui de cette herbe, opérer un grand nombre de prodiges. Cette herbe serait le signe de sa volonté et deviendrait par cette volonté même tout ce qu'il voudrait qu'elle devînt dans l'intérêt **de** ses désirs.

Pour pouvoir il faut croire qu'on peut, et cette foi doit se traduire immédiatement par des actes. Lorsqu'un enfant dit : Je ne peux pas, sa mère lui répond : Essaye. La foi n'essaye même pas; elle commence avec la certitude d'achever, et elle travaille avec calme comme ayant la toute-puissance à ses ordres et l'éternité devant elle.

Vous donc qui vous présentez devant la science des mages, que lui demandez—vous ? Osez formuler votre désir, quel qu'il soit, puis mettez—vous immédiatement à l'oeuvre, et ne cessez plus d'agir dans le même sens et pour la même fin : ce que vous voulez se fera, et c'est déjà commencé pour vous et par vous.

Sixte—Quint, en gardant ses bestiaux, avait dit :
Je veux être pape.

Vous êtes besacier et vous voulez faire de l'or :
mettez-vous à l'oeuvre et ne cessez plus. Je vous

promets au nom de la science tous les trésors de Flamel et de Raymond Lulle.

Que faut-il faire d'abord ? — Il faut croire que vous pouvez, puis agir. — Agir comment ? — Vous lever tous les jours à la même heure et de bonne heure ; vous laver en toute saison avant le jour à une fontaine ; ne porter jamais de vêtements sales, et pour cela les nettoyer vous-même s'il le faut ; vous exercer aux privations volontaires, pour mieux supporter les involontaires ; puis imposer silence à tout désir qui n'est pas celui de l'accomplissement du grand-oeuvre. — Quoi ! en me lavant tous les jours à une fontaine, je ferai de l'or ? — Vous travaillerez pour en faire. — C'est une moquerie. — Non, c'est un arcane. — Comment puis-je me servir d'un arcane que je ne saurais comprendre ? — Croyez et faites ; vous comprendrez ensuite.

Une personne me disait un jour : Je voudrais être une fervente catholique, mais je suis voltairienne. Combien ne donnerais-je pas pour avoir la foi ! — Eh bien ! lui ai-je répondu, ne dites plus : Je voudrais ; dites : Je veux, et faites les oeuvres de la foi ; je vous assure que vous croirez. Vous êtes voltairienne, dites-vous, et parmi les différentes manières de comprendre la foi, celle des jésuites

vous est la plus antipathique et vous semble pourtant la plus désirable et la plus flirte.... Faites, et recommencez sans vous décourager, les exercices de saint Ignace, et vous deviendrez croyante comme un jésuite. Le résultat est infaillible, et, si vous avez alors la naïveté de croire que c'est un miracle, vous vous trompez déjà en vous croyant voltairienne.

Un paresseux ne sera jamais magicien. La magie est un exercice de toutes les heures et de tous les instants. Il faut que l'opérateur des grandes oeuvres soit maître absolu de lui-même ; qu'il sache vaincre l'attrait du plaisir, et l'appétit et le sommeil ; qu'il soit insensible au succès comme à l'affront. Sa vie doit être une volonté dirigée par une pensée et servie par la nature entière, qu'il aura assujettie à l'esprit dans ses propres organes, et par sympathie dans toutes les forces universelles qui leur sont correspondantes.

Toutes les facultés et tous les sens doivent prendre part à l'oeuvre, et rien dans le prêtre d'Hermès n'a le droit de rester oisif ; il faut formuler l'intelligence par des signes et la résumer par des caractères ou des pantacles ; il faut déterminer la volonté par des paroles et accomplir les paroles par

RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

des actes ; il faut traduire l'idée magique en lumière pour les yeux, en harmonie pour les oreilles, en parfums pour l'odorat, en saveurs pour la bouche, et en formes pour le toucher ; il faut, en un mot, que l'opérateur réalise dans sa vie entière ce qu'il veut réaliser hors de lui dans le monde ; il faut qu'il devienne un *aimant* pour attirer la chose désirée ; et, quand il sera suffisamment aimanté, qu'il sache que la chose viendra sans qu'il y songe et d'elle-même.

Il est important que le mage sache les secrets de la science ; mais il peut les connaître par intuition et sans les avoir appris. Les solitaires, qui vivent dans la contemplation habituelle de la nature, deviennent souvent sesharmonies et sont plus instruits dans leur simple bon sens que les docteurs, dont le sens naturel est faussé par les sophismes des écoles. Les vrais magiciens pratiques se trouvent presque toujours à la campagne, et ce sont souvent des gens sans instruction et de simples bergers.

Il existe aussi certaines organisations physiques mieux disposées que d'autres aux révélations du « monde occulte » ; il est des natures sensibles et sympathiques auxquelles l'intuition dans la lumière

LES PRÉPARATIONS.

astrale est pour ainsi dire innée; certains chagrins et certaines maladies peuvent modifier le système nerveux, et en faire, sans le concours de la volonté, un appareil de divination plus ou moins parfait; mais ces phénomènes sont exceptionnels, et généralement la puissance magique doit et peut s'acquérir par la persévérance et le travail.

Il est aussi des substances qui produisent l'extase et disposent au sommeil magnétique ; il en est qui mettent auservice de l'imagination tous les reflets les plus vifs et les plus colorés de la lumière élémentaire ; mais l'usage de ces substances est dangereux, parce qu'elles:produisent en général la stupéfaction et l'ivresse. On les emploie toutefois, mais dans des proportions rigoureusement calculées, et dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

Celui qui veut se livrer sérieusement aux oeuvres magiques, après avoir affermi son esprit contre tout danger d'hallucination et d'épouvante , doit se purifier extérieurement et intérieurement pendant quarante jours. Le nombre quarante est sacré, et sa figure même est magique. En chiffres arabes, il se compose du cercle, image de l'infini , et du qui résume le ternaire par l'unité. En chiffres romains, disposés de la manière suivante,

il représente le signe du dogme fondamental d'Hermès et le caractère du sceau de Salomon :

	X
X X	X X
X	-N. I
	X

Là purification du mage doit consister dans l'abstinence des voluptés brutales, *dans* un régime végétal et doux, dans la privation *des* liqueurs fortes, et dans le règlement des heures du sommeil. Cette préparation a été indiquée et représentée dans tous les cultes par un temps de pénitence et d'épreuves• qui précède, les fêtes symboliques du renouvellement de la vie.

Il faut, comme nous l'avons déjà dit, observer pour l'extérieur la propreté la plus scrupuleuse : le plus pauvre peut trouver de l'eau aux fontaines. Il faut aussi nettoyer ou faire nettoyer avec soin les vêtements, les meubles et les vases dont on fait usage. Toute malpropreté atteste' une négligence, *et en magie* la négligence est mortelle.

Il faut purifier l'air en se levant et en se cou-

LES PRÉPARATIONS.

chant avec un parfum composé de sève de lauriers, de sel, de camphre, de résine blanche et de soufre, et dire en même temps les quatre mots sacrés, en se tournant vers les quatre parties du monde.

Il ne faut parler à personne des oeuvres qu'on accomplit; et, comme nous l'avons assez dit dans le Dogme, le mystère est la condition rigoureuse et indispensable de toutes les opérations de la science. Il faut dérouter les curieux en supposant d'autres occupations et d'autres recherches, comme des expériences chimiques pour des résultats industriels, des prescriptions hygiéniques, la recherche de quelques secrets naturels, etc.; mais le mot décrié de magie ne doit jamais être prononcé.

Le magiste doit s'isoler en commençant, et se montrer très difficile en relations pour concentrer en lui sa force et choisir les points de contact; mais autant il sera sauvage et inabordable dans les premiers temps, autant on le verra plus tard entouré et populaire, quand il aura aimanté sa chaîne et choisi sa place dans un courant d'idées et de lumière.

Une vie laborieuse et pauvre est tellement favo-

RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

nable à l'initiation par la pratique, que les plus grands mattres l'ont cherchée, même alors **qu'ils** pouvaient disposer des richesses du monde. C'est alors que Satan, c'est-à-dire l'esprit d'ignorance, qui ricane, qui doute, et qui hait la science parce qu'il la craint, vient tenter le futur mattre du monde en lui disant : Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent du pain. Les hommes d'argent cherchent alors à humilier le prince de la science en entravant, en dépréciant ou en exploitant triséramment son travail; on lui rompt en dix morceaux, afin qu'il tende la main dix fois, le morceau de pain dont il veut bien parattre avoir besoin. Le mage ne daigne pas 'Mme sourire de cette ineptie, et poursuit son oeuvre avec calme.

Il faut éviter, autant qu'on le pourra, la vue des choses hideuses et des personnes laides, ne pas Manger chez les personnes qu'on n'estime pas, éviter tous les excès, et vivre de la manière la plus uniforme et la plus réglée. _

Avoir le plus grand respect de soi-même et se regarder comme **un** souverain méconnu qui consent à l'être pour reconquérir sa couronne. **Être doux et digne** avec tout le monde; **mais, dans les**

rapports sociaux, ne se laisser jamais absorber, et se retirer des cercles où l'on n'aurait pas une initiative quelconque.

On peut enfin et l'on doit même accomplir les obligations et pratiquer les rites 'du culte auquel on appartient. Or, de tous les cultes, le plus magique est celui qui réalise le plus de miracles, qui appuie sur les plus sages raisons les plus inconcevables mystères, qui a des lumières égales à ses ombres, qui popularise les miracles et incarne Dieu • dans les hommes par la foi. Cette religion a toujours existé, et a toujours été dans le monde, sous divers noms, la religion unique et dominante. Elle a maintenant, chez les peuples de la terre, trois formes hostiles en apparence l'une à l'autre, qui se réuniront bientôt en une seule pour constituer une Église universelle. Je veux parler de l'orthodoxie russe, du catholicisme romain, et d'une transfiguration dernière de la religion de Bouddha. .

Nous croyons avoir assez fait comprendre par ce qui précède que notre magie est opposée à celle des Goaiens et des Nigromans. Notre magie est à la fois une science et une religion absolue, qui doit, non pas détruire et absorber toutes les opinions et tous les cultes, mais les régénérer et les diriger, en

46 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

reconstituant le cercle des initiés, et en donnant ainsi aux masses aveugles des conducteurs sages et clairvoyants.

Nous vivons dans un siècle où il n'y a plus rien à détruire ; mais tout est à refaire, puisque tout est détruit. Refaire quoi? le passé ? — On ne refait pas le passé. — Reconstruire quoi? un temple et un trône ? — A quoi bon, puisque les anciens sont tombés ? — C'est comme si vous disiez : Ma maison vient de tomber de vieillesse, à quoi bon en construire une autre? — Mais la maison que vous allez bâtir sera-t-elle pareille à celle qui est tombée ? — Non : celle qui est tombée était vieille, et celle-ci sera neuve. — Mais enfin, ce sera toujours une maison? — Que voulez-vous donc que ce soit?

L'ÉQUILIBRE MAGIQUE.

CHAPITRE II

L'ÉQUILIBRE MAGIQUE.

L'équilibre est la résultante de deux forces.

Si les deux forces sont absolument et toujours égales, l'équilibre sera l'immobilité, et par conséquent la négation de la vie. Le mouvement est le résultat d'une prépondérance alternée.

L'impulsion donnée à l'un des plateaux d'une balance détermine nécessairement le mouvement de l'autre. Les contraires agissent ainsi sur les contraires, dans toute la nature, par correspondance

- et par connexion analogique.

La vie entière se compose d'une aspiration et d'un souffle; la création est la supposition d'une ombre pour servir de limite à la lumière, d'un vide pour servir d'espace à la plénitude de l'être, d'un principe passif fécondé pour appuyer et réaliser% puissance du principe actif générateur.

Toute la nature est bissexuelle, et le mouvement qui produit les apparences de la mort et de la vie est une continuelle génération.

Dieu aime le vide qu'il a fait, pour l'emplir; la

RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

science aime l'ignorance, qu'elle éclaire ; la force aime la faiblesse, qu'elle soutient ; le bien aime le mal apparent, qui le glorifie ; le jour est amoureux de la nuit et la poursuit sans cesse en tournant autour du monde; l'amour est à la fois une soif et une plénitude qui a besoin d'épanchement. Celui qui donne reçoit, et celui qui reçoit donne; le mouvement c'est un échange perpétuel.

Connaître la loi de cet échange, savoir la proportion alternative ou simultanée de ces forces, c'est posséder les premiers principes du grand arcane magique, qui constitue la vraie divinité humaine.

Scientifiquement on peut apprécier les diverses manifestations du mouvement universel par les phénomènes électriques ou magnétiques. Les appareils électriques surtout révèlent matériellement et positivement les affinités et les antipathies de certaines substances. Le mariage du cuivre avec le zinc, l'action de tous les métaux dans la pile galvanique, sont des révélations perpétuelles et irrécusables. Que les physiciens cherchent et découvrent : les cabalistes expliqueront les découvertes de la science.

Le corps humain est soumis, comme la terre, à

une doublé loi : il attire et il rayonne; il est aimanté d'un magnétisme androgyne et réagit sur les deux puissances de l'âme, l'intellectuelle et la sensitive, en raison inverse, niais proportionnelle des prépondérances alternées des deux sexes dans son organisme physique.

L'art du magnétiseur est tout entier dans la connaissance et l'usage (le cette loi. Polariser l'action et donner à l'agent une force bissexuelle et alternée, c'est le moyen encore inconnu et vainement cherché de diriger à volonté les phénomènes du magnétisme ; mais il faut un tact très exercé et une grande précision dans les mouvements intérieurs pour ne pas confondre les signes de l'aspiration magnétique avec ceux de la respiration ; il faut aussi connaître parfaitement l'anatomie occulte et le tempérament spécial des personnes sur lesquelles on agit.

Ce qui apporte le plus grand obstacle à la direction du magnétisme, c'est la mauvaise foi ou la mauvaise volonté des sujets: Les femmes surtout, qui sont essentiellement et toujours comédiennes; les femmes qui aiment à s'impressionner en impressionnant les autres, .et qui parviennent à se tromper les premières lorsqu'elles jouent leurs

mélodrames nerveux ; les femmes sont la vraie magie noire du magnétisme. Aussi sera-t-il impossible à des magnétiseurs non initiés aux suprêmes arcanes et non assistés des lumières de la cabale de dominer jamais cet élément réfractaire et fugitif. Pour être maître de la femme, il faut la distraire et la tromper habilement en lui laissant supposer que c'est elle-même qui vous trompe. Ce conseil, que nous donnons ici spécialement aux médecins magnétiseurs, pourrait peut-être trouver aussi sa place et son application dans la politique conjugale.

L'homme peut produire à son gré deux souffles, l'un chaud et l'autre froid ; il peut également projeter à son gré la lumière -active ou la lumière passive; mais il faut qu'il acquière la conscience de cette force par l'habitude d'y penser. Un même geste de la main peut alternativement respirer et aspirer ce qu'on est convenu d'appeler le fluide; et le magnétiseur lui-même sera averti du résultat de son intention par une sensation alternative de chaud et de froid dans la main, ou dans les deux mains s'il opère des deux mains à la fois, sensation que le sujet devra éprouver en même temps, mais en sens contraire, c'est-à-dire avec une alternative tout à fait opposée.

L'ÉQUILIBRE MAGIQUE.

Le pentagramme, ou le signe de microcosme, représente, entre autres mystères magiques, la double sympathie des extrémités humaines entre elles et la circulation de la lumière astrale dans le corps humain. Ainsi, en figurant un homme dans l'étoile du pentagramme, comme on peut le voir dans la philosophie occulte d'Agrippa, on doit remarquer que la tête correspond en sympathie masculine avec le pied droit et en sympathie féminine avec le pied gauche ; que la main -droite correspond *de même* avec la main et le pied gauche, et la main gauche réciproquement : ce qu'il faut observer dans les passes magnétiques, si l'on veut arriver à dominer tout l'organisme et à lier tous les membres par leur propres chaînes d'analogie et de sympathie naturelle.

Cette connaissance est nécessaire pour l'usage du pentagramme dans les conjurations des esprits, et dans les évocations des formes errantes dans • la lumière astrale, appelées vulgairement nécromancie, comme nous l'expliquerons au cinquième chapitre' de ce *Rituel*; mais il est bon d'observer ici que toute action provoque une réaction, et qu'en magnétisant eu'influençant magiquement les autres, nous établissons d'eux à nous un courant

52 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

d'influence contraire, mais analogue, qui peut nous soumettre à eux au lieu de les soumettre à nous, comme il arrive assez souvent dans les opérations qui ont pour objet la sympathie d'amour. C'est pourquoi il est essentiel de se défendre en même temps qu'on attaque, afin de ne pas aspirer à gauche en même temps qu'on souffle à droite. L'androgyné magique (voir la figure en tête du *Rituel*) porte écrit sur le bras droit *SOLVE*, et sur le bras gauche *COAGULA*, ce qui correspond à la figure symbolique des travailleurs du second temple, qui tenaient d'une main l'épée et de l'autre la truelle. En même temps qu'on bâtit il faut défendre son oeuvre en dispersant les ennemis: la nature ne fait pas autre chose lorsqu'elle détruit en même temps qu'elle régénère. Or, suivant l'allégorie du calendrier magique de Duchenteau, l'homme, c'est-à-dire l'initié, est le singe de la nature, qui le tient à la chaîne, mais qui le fait agir sans cesse en imitation des procédés et des oeuvres de sa divine maîtresse et de son impérissable modèle.

L'emploi alterné des forces contraires, le chaud après le froid, la douceur après la sévérité, l'amour après la colère, etc., est le secret du mouvement perpétuel et de la prolongation de la puissance ;

c'est ce que sentent instinctivement les coquettes, qui font passer leurs adorateurs de l'espérance à lâ crainte et de la joie à la tristesse. Agir toujours dans le même sens et de la même manière, c'est surcharger un seul plateau d'une balance, et il en résultera bientôt la destruction absolue de l'équilibre. La perpétuité des caresses engendre vite la satiété, le dégoût et l'antipathie, de même qu'une froideur ou une sévérité constante éloigne à la longue et décourage l'affection. En alchimie un feu toujours je même et continuellement ardent calcine la matière première et fait parfois éclater le vase hermétique; il faut substituer, à des intervalles réglés, à la chaleur du feu celle de la chaux ou du fumier minéral. C'est ainsi qu'il faut, en magie, tempérer les oeuvres de colère ou de rigueur par des opérations de bienfaisance et d'amour, et que, si l'opérateur tient sa volonté toujours' tendue de la même manière et dans le même sens, il en résultera pour lui une grande fatigue et bientôt une sorte d'impuissance morale.

Le magiste ne doit donc pas vivre exclusivement dans son laboratoire, entre son Athanor, ses élixirs et ses pentacles. Quelque dévorant que soit le

regard de cette Circé qu'on appelle la puissance occulte, il faut savoir lui présenter à propos le glaive d'Ulysse et éloigner à temps de nos lèvres la coupe qu'elle nous présente. Toujours une opération magique doit être suivie d'un repos égal à sa durée et d'une distraction analogue, mais contraire à son objet. Lutter continuellement contre la nature pour la dominer et la vaincre, c'est exposer sa raison et sa vie. Paracelse a osé le faire, et toutefois dans cette lutte même il employait des forces équilibrées et opposait l'ivresse du vin à celle de l'intelligence ; puis il domptait l'ivresse par la fatigue corporelle, et la fatigue corporelle par un nouveau travail de l'intelligence. Aussi Paracelse était-il un homme d'inspiration et de miracles ; mais il a usé sa vie dans cette activité dévorante, ou plutôt il en a rapidement fatigué et déchiré le vêtement : car les hommes semblables à Paracelse peuvent user et abuser sans rien craindre : ils savent bien qu'ils ne sauraient pas plus mourir qu'ils ne doivent vieillir ici-bas.

Rien ne dispose mieux à la joie que la douleur, et rien n'est plus voisin de la douleur que la joie. Aussi l'opérateur ignorant est-il étonné d'arriver toujours à des résultats contraires à ceux qu'il se

propose, parce qu'il ne sait ni croiser ni alterner son action ; il veut envoûter son ennemi, et il devient lui-même malheureux et malade ; il veut se faire aimer, et il se passionne misérablement pour des femmes qui se moquent de lui; il veut faire de l'or, et il épuise ses dernières ressources : son supplice est éternellement celui de Tantale, l'eau se retire toujours lorsqu'il veut boire. Les anciens, dans leurs symboles et dans leurs opérations magiques, multipliaient les signes du binaire, pour n'en pas oublier la loi, qui est celle de l'équilibre. Dans leurs évocations, ils construisaient toujours deux autels différents et immolaient deux victimes, une blanche et une noire; l'opérateur, ou l'opératrice, tenant d'une main l'épée et de l'autre la baguette, devait avoir un pied chaussé et l'autre nu. Toutefois, comme le binaire serait l'immobilité et la mort sans le moteur équilibrant, on ne pouvait être qu'un ou trois dans les oeuvres de la magie ; et quand un homme et une femme prenaient part à la cérémonie, l'opérateur devait être une vierge, un androgyne ou un enfant. On me demandera si la bizarrerie de ces rites est arbitraire et si elle a uniquement pour but d'exercer la volonté en multipliant à plaisir les difficultés de

l'oeuvre magique. de répondrai qu'en magie il n'y a rien d'arbitraire, parce que tout est réglé et déterminé d'avance par le dogme unique et universel d'Hermès, celui de l'analogie dans les trois mondes. Tout signe correspond à une idée et à la forme spéciale d'une idée ; tout acte exprime une volonté correspondante à une pensée et formule les analogies de cette pensée et de cette volonté. Les rites sont donc déterminés d'avance par la science elle-même. L'ignorant, qui n'en sait pas la triple puissance, en subit la fascination mystérieuse; le sage les comprend et en fait l'instrument de sa volonté; mais, lorsqu'ils sont accomplis avec exactitude et avec foi, ils ne sont jamais sans effet.

Tous les instruments magiques doivent être doubles; il faut avoir deux épées, deux baguettes, deux coupes, deux réchauds, deux pantacles et deux lampes ; porter deux vêtements superposés et de deux couleurs contraires, comme le pratiquent encore les prêtres catholiques; il faut n'avoir sur soi aucun métal, ou en avoir au moins deux. Les couronnes de laurier, de rue, d'armoise ou de verveine, doivent également être doubles; dans les évocations , on garde l'une des couronnes et l'on brûle l'autre, en observant comme

un augure le bruit qu'elle fait en pétillant et les ondulations de la fumée qu'elle produit.

cette observance n'est pas vaine, car, dans l'œuvre magique, tous les instruments de l'art sont magnétisés par l'opérateur, l'air est chargé de ses parfums, le feu consacré par lui est soumis à sa volonté, les forces de la nature semblent l'entendre et lui répondre; il lit dans toutes les formes les modifications et les compléments de sa pensée. C'est alors qu'on voit l'eau se troubler et comme bouillonner d'elle-même, le feu jeter une grande lumière ou s'éteindre, les feuilles des guirlandes s'agiter, la baguette magique se mouvoir d'elle-même, et qu'on entend passer dans l'air des voix étranges et inconnues. C'est dans de pareilles évocations que Julien vit apparaître les fantômes trop aimés de ses dieux déchus, et s'épouvanta malgré lui de leur décrépitude et de leur pâleur.

Je sais que le christianisme a supprimé pour toujours la magie cérémonielle et proscrit sévèrement les évocations et les sacrifices de l'ancien monde: aussi notre intention n'est-elle pas de leur donner une nouvelle raison d'être en venant après tant de siècles en révéler les antiques mystères.

Nos expériences, même dans cet ordre de faits, ont été des recherches savantes, et rien de plus. Nous avons constaté des faits pour apprécier des causes, et jamais nous n'avons eu la prétention de renouveler des rites a jamais détruits.

L'orthodoxie israélite, cette religion si rationnelle, si divine et si peu connue, ne réproouve pas moins que le christianisme les mystères de la magie cérémonielle. Pour la tribu de Lévi, l'exercice même de la haute magie devait être considéré comme une usurpation de sacerdoce, et c'est la même raison qui fera proscrire par tous les cultes officiels la magie opératrice, divinatrice et miraculeuse. Montrer le naturel du merveilleux et le produire à volonté, c'est anéantir pour le vulgaire la preuve concluante des miracles que chaque religion revendique comme sa propriété exclusive et son argument définitif.

Respect aux religions établies, mais place aussi à la science. Nous ne sommes plus, grâce à Dieu, au temps des inquisiteurs et des bûchers ; l'on n'assassine plus de malheureux savants sur la foi de quelques fanatiques aliénés ou de quelques filles hystériques. il soit d'ailleurs bien entendu que nous faisons des études curieuses,

L'ÉQUILIBRE MAGIQUE. 59

et non une propagande impossible, insensée. Ceux qui nous blâmeront d'oser nous dire magicien n'ont rien, à craindre d'un tel exemple, et il est plus que probable qu'ils ne deviendront jamais sorciers.



CHAPITRE III.

LE TRIANGLE DES PANTACLES.

L'abbé Trithème, qui fut en magie le maître de Cornélius Agrippa, explique dans sa *Stéganographie* le secret des conjurations et des évocations d'une manière très philosophique et très naturelle, mais peut-être, pour cela même, trop simple et trop facile.

Évoquer un esprit, dit-il, c'est entrer dans la pensée dominante de cet esprit, et, si nous nous élevons moralement plus haut dans la même ligne, nous entraînerons cet esprit avec nous et il nous servira; autrement il nous entraînera dans son cercle et nous le servirons.

Conjurer, c'est opposer à un esprit isolé la résistance d'un courant et d'une chaîne: *cum jurare*, jurer ensemble, c'est-à-dire faire acte d'une foi commune. Plus cette foi a d'enthousiasme et de puissance, plus la conjuration est efficace. C'est pour cela que le christianisme naissant faisait taire les oracles : lui seul alors possédait l'inspira-

tion et la force. Plus tard, lorsque saint Pierre eut vieilli, c'est—à-dire lorsque le monde crut avoir des reproches légitimes à faire à la papauté, l'esprit de prophétie vint remplacer les oracles; et les Savonarole, les Joachim de Flore, les Jean Hus et tant d'autres, agitèrent tour à tour les esprits et traduisirent en lamentations et en menaces les inquiétudes et les révoltes secrètes de tous les &eu rs.

On peut donc être seul pour évoquer un esprit, mais pour le conjurer il faut parler au nom d'un cercle ou d'une association; et c'est ce que représente le cercle hieroglyphique tracé autour du mage pendant l'opération, et dont il ne doit pas sortir s'il ne veut perdre à l'instant même toute sa puissance.

Abordons nettement ici la question principale, la question importante : l'évocation réelle et la conjuration d'un esprit sont-elles possibles, et cette possibilité peut—elle être scientifiquement démontrée ?

A la première partie de la question on peut d'abord répondre que toute chose dont l'impossibilité n'est pas évidente peut et doit être admise provisoirement comme possible. A la seconde partie

62 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

nous disons qu'en vertu du grand dogme magique de la hiérarchie et de l'analogie universelle, on peut démontrer cabaliquement la possibilité des évocations réelles ; quant à la réalité phénoménale du résultat des opérations magiques consciencieusement accomplies, c'est une question d'expérience; et, comme nous l'avons déjà dit, nous avons constaté par nous-même cette réalité, et nous mettons par ce *Rituel* nos lecteurs à même de renouveler et de confirmer nos expériences.

Rien ne périt dans la nature, et tout ce qui a vécu continue à vivre toujours sous des formés nouvelles; mais les formes mêmes antérieures ne sont pas détruites, puisque nous les retrouvons dans notre souvenir. Ne voyons-nous pas en imagination l'enfant que nous avons connu et qui maintenant est un vieillard ? Les traces mêmes que nous croyons effacées dans notre souvenir ne le sont pas réellement, puisqu'une circonstance fortuite les évoque et nous les rappelle. Mais comment les voyons-nous? Nous avons déjà dit que c'est dans la lumière astrale qui les transmet à notre cerveau par le mécanisme de l'appareil nerveux.

D'une autre part, toutes les formes sont proportionnelles et analogiques à l'idée qui les a détermi-

nées; elles sont le caractère naturel, la *signature* de cette idée, comme disent les magistes, et dès qu'on évoque activement l'idée, la forme se réalise et se produit.

Schrepper, le fameux illuminé de Leipsik, avait jeté par ses évocations la terreur dans toute l'Allemagne, et son audace dans les opérations magiques avait été si grande, que sa réputation lui devint un insupportable fardeau; puis il se laissa entraîner par l'immense courant d'hallucinations qu'il avait laissé se former; les visions de l'autre monde le dégoûtèrent de celle—ci, et il se tua. Cette histoire doit rendre circonspects les curieux de magie cérémonielle. On ne violente pas impunément la nature, et l'on ne joue pas sans danger avec des forces inconnues et incalculables.

C'est par cette considération que nous nous sommes refusé, et que nous nous refuserons toujours, à la vaine curiosité de ceux qui demandent à voir pour croire; et nous leur répondons ce que nous disions à un personnage éminent d'Angleterre qui nous menaçait de son incrédulité :

« Vous avez parfaitement le droit de ne pas croire; nous n'en serons pour notre part ni plus découragé, ni moins convaincu. »

6h • RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

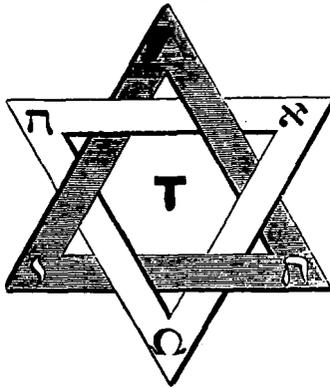
A ceux qui viendraient nous dire qu'ils ont scrupuleusement et courageusement accompli tous les rites et que rien ne s'est produit, nous dirons qu'ils feront bien de s'en tenir là, et que c'est **peut-être** un avertissement de la nature qui se refuse pour **eux** à ces oeuvres excentriques, mais que, s'ils persistent dans leur curiosité, ils n'ont qu'à recommencer.

Le ternaire, étant la base du dogme magique, doit nécessairement être observé dans les évocations; aussi est-il le nombre symbolique de la réalisation et de l'effet. La lettre y est ordinairement tracée sur les pantacles cabalistiques qui ont pour objet l'accomplissement d'un désir. Cette lettre est aussi la marque du bouc émissaire dans la cabale mystique, et Saint-Martin observe que cette lettre, intercalée dans l'incommunicable tétragramme, en a fait le nom du Rédempteur des hommes num. C'est ce que représentaient les mystagogues du moyen âge, lorsque, dans leurs assemblées nocturnes, ils exhibaient un bouc symbolique portant sur la tête entre les deux cornes un flambeau allumé. Cet animal monstrueux, dont nous décrivons au quinzième chapitre de ce *Rituel* les **formes allégoriques et le culte bizarre, représentait la**

LE TRIANGLE DES PANTACLES.

nature vouée à l'anathème, mais rachetée par le signe de la lumière. Les agapes gnostiques et les priapées païennes qui se succédaient en son honneur révélèrent assez la conséquence morale que les adeptes voulaient tirer de cette exhibition. Tout ceci sera expliqué avec les rites, décrits et regardés maintenant comme fabuleux, du grand sabbat de la magie noire.

Dans le grand, cercle des évocations on trace ordinairement un triangle, et il faut bien observer de quel côté on doit en tourner le sommet. Si l'esprit est supposé venir du ciel, l'opérateur doit se tenir



au sommet et placer l'autel des fumigations à la base; s'il doit Monter de l'abîme, l'opérateur sera à la base et le réchaud placé au sommet. Il faut

en outre avoir sur le front, sur la poitrine et sur la main droite le symbole sacré des deux triangles *réunis*, formant l'étoile à six rayons dont nous avons déjà reproduit la figure, et qui est connue en magie sous le nom de pantacle ou de sceau de Salomon.

Indépendamment de ces signes, les anciens faisaient usage dans leurs évocations des combinaisons mystiques des noms divins que nous avons donnés dans le dogme d'après les cabalistes hébreux. Le triangle magique des théosophes païens est le célèbre ABRACADABRA, auquel ils attribuaient des vertus extraordinaires, et qu'ils figuraient ainsi :

ABRACADABRA
 ABRACADABR
 ABRACADAB
 ABRACADA.
 ABRACAD
 ABRACA
 ABRAC
 ABRA
 ABR
 AB
 A

Cette combinaison de lettres est une clef du

peutagramme. L'A principiant y est répété cinq fois et reproduit trente fois, ce qui donne les éléments et les nombres de ces deux figures.

A A
XX
P > 4 V

LA isolé représente l'unité du premier principe ou de l'agent intellectuel ou actif. L'A uni au **B** représente la fécondation du binaire par l'unité. **LR** est le signe du ternaire, parce qu'il représente hiéroglyphiquement l'effusion qui résulte de l'union des deux principes. Le nombre 11. des lettres du mot ajoute l'unité de l'initié au dénaire de Pythagore; et le nombre 66, total de toutes les lettres additionnées, forme cabalistiquement le nombre 12, qui est le carré du ternaire et par conséquent la quadrature mystique du cercle. Remarquons en passant que l'auteur de *l'Apocalypse*, cette clavicule de la cabale chrétienne, a composé le nombre de la

bête, c'est-à-dire de l'idolâtrie, en ajoutant un 6 au double senaire de l'ABRACADABRA : ce qui donne cabalistiquement 18, nombre assigné dans le Tarot au signe hiéroglyphique de la nuit et des profanes, la lune avec les tours, le chien, le loup et l'écrevisse ; nombre mystérieux et obscur, dont la clef cabalistique est 9, le nombre de l'initiation.

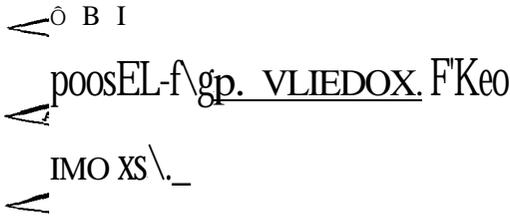
Le cabaliste sacré dit expressément à ce sujet : Que celui qui a l'intelligence (c'est-à-dire la clef des nombres cabalistiques) calcule le nombre de la bête, car c'est le nombre (le l'homme, et ce nombre est 666. C'est en effet la décade de Pythagore multipliée par elle-même et ajoutée à la somme du Pantacle triangulaire d'Abacadabra ; c'est donc le résumé de toute la magie de l'ancien monde, le programme entier du génie humain, que le génie divin de l'Évangile voulait absorber ou supplanter.

Ces combinaisons hiéroglyphiques de lettres et de nombres appartiennent à la partie pratique de la cabale, qui, sous ce point de vue, se subdivise en gématrie et en témurah. — Ces calculs, qui nous paraissent maintenant arbitraires ou sans intérêt, appartenaient alors au symbOlisme philosophique de l'Orient, et avaient la plus grande • importance dans l'enseignement des choses saintes

émanées des sciences occultes. L'alphabet cabalistique absolu, qui rattachait les idées premières aux allégories, les allégories aux lettres et les lettres aux nombres, était ce qu'on appelait alors les clefs de Salomon. Nous avons déjà vu que ces clefs, conservées jusqu'à nos jours, mais complètement méconnues, ne sont autre chose que le jeu du Tarot, dont les allégories antiques ont été remarquées et appréciées pour la première fois, de nos jours, par le savant archéologue Court de Gébelin.

Le double triangle de Salomon est expliqué par saint Jean, d'une manière remarquable. Il y a, dit-il, trois témoins dans le ciel : le Père, le Logos et le Saint-Esprit, et trois témoins sur la terre : le souffle, l'eau et le sang. Saint Jean est ainsi d'accord avec les mérites de philosophie hermétique, qui donnent à leur soufre le nom d'éther, à leur mercure le nom d'eau philosophique, à leur sel la qualification de sang du dragon ou de menstruc de la terre : le sang ou le sel correspond par opposition avec le Père, l'eau azotique ou mercurielle avec le Verbe ou Logos, et le souffle avec le Saint-Esprit. Mais les choses de haut symbolisme ne peuvent être bien entendues que par les vrais enfants de la sagesse.

Aux combinaisons triangulaires on unissait dans les cérémonies magiques, les répétitions des noms par trois fois, et avec des intonations différentes. La baguette magique était souvent surmontée d'une petite fourche aimantée, que Paracelse remplaçait par un trident dont nous donnons ici la figure :



Le trident de Paracelse est un pantacle exprimant le résumé du ternaire dans l'unité, qui complète ainsi le quaternaire sacré. Il attribuait à cette figure toutes les vertus que les cabalistiques hébreux attribuent au nom de Jéhova, et les propriétés thaumaturgiques de l'Abacadabra des hiérophantes d'Alexandrie, Reconnaissons ici que c'est un pantacle, et par conséquent un signe concret et absolu de toute une doctrine qui a été celle d'un cercle magnétique immense, tant pour

les philosophes anciens que pour les adeptes du moyen âge. En lui rendant, de nos jours, sa valeur primitive par l'intelligence de ses mystères, ne pourrait-on pas lui rendre toute sa vertu miraculeuse et toute sa puissance contre les maladies humaines?

Les anciennes sorcières, lorsqu'elles passaient la nuit dans un carrefour de trois chemins, hurlaient trois fois en l'honneur de la triple Hécate.

Toutes ces figures, tous ces actes analogues aux figures, toutes ces dispositions de nombres et de caractères, ne sont, comme nous l'avons déjà dit, que des instruments d'éducation pour la volonté, dont ils fixent et déterminent les habitudes. Ils servent en outre à rattacher ensemble, dans l'action, toutes les puissances de l'âme humaine, et à augmenter la force créatrice de l'imagination. C'est la gymnastique de la pensée qui s'exerce à la réalisation : aussi l'effet de ces pratiques est-il infaillible comme la nature lorsqu'elles sont faites avec une confiance absolue et une persévérance inébranlable.

Avec la foi, disait le grand Maître, on transplanterait des arbres dans la mer et l'on déplacerait des montagnes. Une pratique, même superstitieuse,

même insensée, est efficace, parce que c'est une réalisation *de* la volonté. C'est pour cela qu'une prière est plus puissante si on va la faire à l'église que si on la fait chez soi, et qu'elle obtiendra des miracles si, pour la faire dans un sanctuaire accrédité, c'est-à-dire magnétisé à grand courant par l'affluence des visiteurs, on fait cent lieues ou deux cents lieues en demandant l'aumône et les pieds nus.

On rit de la bonne femme qui se prive d'un sou de lait le matin, et qui va porter aux triangles magiques des chapelles un petit cierge d'un sou qu'elle laisse brûler. Ce sont les ignorants qui rient, et la bonne femme ne paye pas trop cher ce qu'elle achète ainsi de résignation et de courage. Les grands esprits sont bien fiers de passer en haussant les épaules, ils s'insurgent contre les superstitions avec un bruit qui fait trembler le monde: qu'en résulte-t-il? Les maisons des grands esprits s'écroulent, et les débris en sont revendus aux fournisseurs et aux acheteurs de petits cierges, qui laissent crier volontiers partout que leur règne est à jamais fini, poirvu qu'ils gouvernent toujours.

Les grandes religions n'ont jamais eu à craindre

qu'une rivale sérieuse, et cette rivale, c'est la magie.

La magie a produit les associations occultes, qui ont amené la révolution nommée renaissance; mais il est arrivé à l'esprit humain, aveuglé par les folles amours, de réaliser en tout point l'histoire allégorique de l'Hercule hébreu : en ébranlant les colonnes du temple il s'est enseveli lui-même sous les ruines.

Les sociétés maçonniques ne savent pas plus maintenant la haute raison de leurs symboles que les rabbins ne comprennent le Sepher Jesirah et le Sohar sur l'échelle ascendante des trois degrés; avec la progression transversale de droite à gauche - et de gauche à droite du septénaire cabalistique.

Le compas (lu G. -A. -) et l'équerre de Salomon sont devenus le niveau grossier et matériel du jacobinisme inintelligent réalisé par un triangle d'acier : voilà pour le ciel et pour la terre.

Les adeptes profanateurs auxquels, l'illuminé Cazotte avait prédit une mort sanglante ont surpassé de nos jours le péché d'Adam après avoir cueilli témérairement les fruits de l'arbre de la science, dont ils n'ont pas su se nourrir, ils les ont jetés aux animaux et aux reptiles de la terre. Aussi

74 RITUEL *DE LA HAUTE MAGIE.*

Le règne de la superstition a-t-il commencé et doit-il durer jusqu'au temps où la vraie religion se reconstituera sur les bases éternelles, de la hiérarchie à trois degrés et du triple pouvoir que le ternaire exerce fatalement ou providentiellement dans les trois mondes.



CHAPITRE IV.

LA CONJURATION DES QUATRE.

Les quatre formes élémentaires séparent et spécifient par une sorte d'ébauche les esprits créés que le mouvement universel dégage du feu central. Partout l'esprit travaille et féconde la matière par la vie; toute matière est animée; la pensée et l'âme sont partout.

En s'emparant de la pensée, qui produit les diverses formes, on devient le maître des formes et on les fait servir à ses usages.

La lumière astrale est saturée d'âmes, qu'elle dégage dans la génération incessante des êtres. Les âmes ont des volontés imparfaites qui peuvent être dominées et employées par des volontés plus puissantes ; elles forment alors de grandes chaînes invisibles et peuvent occasionner ou déterminer de grandes commotions élémentaires.

Les phénomènes constatés dans les procès de magie, et tous récemment encore par M. Eudes de Mirville, n'ont pas d'autres causes.

76 RITUEL. DE LA HAUTE MAGIE.

Les esprits élémentaires sont coin me les enfants : ils tourmentent davantage ceux qui s'occupent d'eux, à moins qu'on ne les domine par une haute raison et une grande sévérité.

Ce sont ces esprits que nous désignons sous le nom d'éléments occultes.

Ce sont eux qui déterminent souvent pour nous les songes inquiétants ou bizarres, ce sont eux qui produisent les mouvements de la baguette divinatoire et les coups frappés contre les murailles ou contre les meubles; mais ils ne peuvent jamais manifester une autre pensée que la nôtre, et si nous ne pensons pas, ils nous-parlent avec toute l'incohérence des rêves. **Ils** reproduisent indifféremment le bien et le niai, parce qu'ils sont sans libre arbitre et par conséquent n'ont point de responsabilité ; ils se montrent aux extatiques et aux somnambules sous des formes incomplètes et fugitives. C'est ce qui a donné lieu aux cauchemars *de* saint Antoine et très probablement aux visions de Swedenborg ; ils ne sont ni damnés ni coupables, ils sont curieux et innocents. On peut user ou abuser d'eux comme des animaux ou des enfants. Aussi le magiste qui emploie leur concours assume-t-il sur lui une responsabilité terrible, car il devra expier

tout le mal qu'il leur fera faire, et la grandeur de ses tourments sera proportionnée à l'étendue de la puissance qu'il aura exercée par leur entremise.

Pour dominer les esprits élémentaires et devenir ainsi le roi des éléments occultes, il faut avoir subi d'abord les quatre épreuves des anciennes initiations, et, comme ces initiations n'existent plus, avoir suppléé par des actions analogues, comme de s'exposer sans frayeur dans un incendie, de traverser un gouffre sur un tronc d'arbre ou sur une planche ; d'escalader une montagne à pic pendant un orage ; de se tirer à la nage d'une cascade ou d'un tourbillon dangereux. L'homme qui a peur de l'eau ne régnera jamais sur les ondins ; celui qui craint le feu n'a rien à commander aux salamandres ; tant qu'on peut avoir le vertige il faut laisser en paix les sylphes et ne pas irriter les gnomes, car les esprits inférieurs n'obéissent qu'à une puissance qu'on leur prouve en se montrant leur maître jusque dans leur propre élément.

- Lorsqu'on a acquis par l'audace et l'exercice cette puissance incontestable, il faut imposer aux éléments le verbe de sa volonté par des consécrationes spéciales de l'air, du feu, de l'eau et de la

terre, et c'est ici le commencement indispensable de toutes les opérations magiques.

On exorcise l'air en soufflant du côté des quatre points cardinaux et eu disant :

Spiritus Dei ferebatur super aquas, et inspiravit in faciem hominis spiraculum vitoe. Sit Michael dux meus, et Sabtabiel servus meus, in lute et per lucem.

Fiat verbum halitus meus; et imperabo spiritibus aeris hujus, et refitenabo equos solis voluntate cordis mei, et cogitatione mentis mea³ et nutu oculi dextri.

Exorciso igitur te, creatura aeris, per Pentagrammaton et in nomine Tetragrammaton, in quibus surit voluntas firma et fides recta. Amen. Sela, fiat. Qu'il en soit ainsi.

Puis on récite l'oraison des sylphes, après avoir tracé en l'air leur signe avec une plume d'aigle.

Oraison des Sylphes.

Esprit *de lumière, esprit de sagesse, dont le souffle donne et reprend la forme de toute chose ; toi devant' qui la vie des êtres est une ombre qui change et une vapeur qui passe ; toi qui montes

les nuages et qui marches sur l'aile des vents; toi qui respirez, et les espaces sans fin sent peuplés; toi qui aspirez, et tout ce qui vient de toi retourne à toi : mouvement sans fin dans la stabilité éternelle, sois éternellement béni. Nous te lotions et nous te bénissons dans l'empire changeant de la lumière créée, des ombres, des reflets et des images, et nous aspirons sans cesse à ton immuable et impérissable clarté. Laisse pénétrer jusqu'à nous le rayon de ton intelligence et la chaleur de ton amour: alors ce qui est mobile sera fixé, l'ombre sera un corps, l'esprit de l'air sera une âme, le rêve sera une pensée. Et nous ne serons plus emportés par la tempête, mais nous tiendrons la bride des chevaux ailés du matin et nous dirigerons la course des vents du soir pour voler au-devant de toi. O esprit des esprits, ô âme éternelle des âmes, ô souffle impérissable de la vie, ô soupir créateur, ô bouche qui aspirez et qui respirez l'existence de tous les êtres dans le flux et le reflux de votre éternelle parole, qui est l'océan divin du mouvement et de la vérité.

Amen.

On exorcise l'eau par l'imposition des mains, par le souffle et par la parole en y mêlant le sel con-

80 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

sacré avec un peu de cendre qui reste dans la cassolette des parfums. L'aspersoir se fait avec des branches de verveine, de pervenche, de Sauge, de menthe, de valériane, de frêne et de basilic, liées par un fil sorti de la quenouille d'une vierge, avec un manche de noisetier qui n'ait pas encore porté de fruits, et sur lequel vous graverez avec le poinçon magique les caractères des sept esprits. Vous bénirez et consacrerez séparément le sel et la cendre des parfums en disant :

SUR LE SEL.

In isto sale sit sapientia, et ab omni corruptione servet mentes uostras et corpora nostra, per Rochmet et in virtute Ruach-Hochmaël, recedant ab isto fantasmata hylœ ut sit sal coelestis, sal terra et terra salis, ut nutrietur bos triturans et addat spei nostrœ cornua tauri volantis. Amen.

SUR LA CENDRE.

Revertatur cinis ad fontem aquarum viventium, et fiat terra fructificans, et germinet arborem vitæ per tria Domina, quæ sunt Netsah, Md et Jesod, in principio et in fine, per Alpha et Omega qui sunt **in spiritu AZOTH. Amen.**

EN MÉLANT L'EAU, LE SEL ET LA CENDRE.

In sale sapientie ceterne, et in aqua regenerationis, et in cinere germinante terram novam , omnia fiant per Eloim Gabriel Raphael et Uriel , in soecula et oenas. Amen.

EXORCISME DE LEAU.

Fiat firmamentum in medio aquarum et separet aquas ab aquis, que superius sicut que inferius, et que inferius sicut que superius, ad perpetranda miracula rei unius. Sol ejus pater est, luna mater et ventus banc gestavit in utero suo, ascendit a terra ad co3lum et rursus a ccelo in terram descendit. Exorciso te, creatura aque, ut sis mihi speculum Dei vivi in operibus ejus, et Fons vite, et ablutio peccatorum. Amen.

ORAISON DES ONDINS.

Roi terrible de la mer, vous qui tenez les clefs des cataractes du ciel et qui renfermez les eaux souterraines dans les cavernes de la terre ; roi du déluge

et des pluies du printemps, vous qui ouvrez les sources des fleuves et des fontaines; vous qui commandez à l'humidité, qui est comme le sang de la terre, de devenir la sève des plantes, nous vous adorons et nous vous invoquons. Nous, vos mobiles et changeantes créatures, parlez-nous dans les grandes commotions de la mer, et nous tremblerons devant vous; parlez-nous aussi dans le murmure des eaux limpides, et nous désirerons votre amour. **O** immensité dans laquelle vont se perdre tous les fleuves de l'être, qui renaissent toujours en vous **I O** océan de perfections infinies ! hauteur, qui vous mirez dans la profondeur ; profondeur, qui vous exhalez dans la hauteur, amenez-nous à la véritable vie par l'intelligence et par l'amour **I** Amenez-nous à l'immortalité par le sacrifice, afin que nous soyons trouvés dignes de vous offrir un jour l'eau, le sang et les larmes, pour la rémission des erreurs. Amen.

On exorcise le feu en y jetant du sel, de l'encens, de la résine blanche, du camphre et du soufre, et en prononçant trois fois les trois noms des génies du feu : **MICHAEL**, roi du soleil et de la foudre; **SAMAEL**, roi des volcans, et **ANAEL**, prince de la lumière astrale; puis en récitant l'oraison des salamandres.

ORAISON DES SALAMANDRES.

Immortel, éternel, ineffable et incréé, père de toutes choses , qui es porté sur le chariot roulant sans cesse des mondes qui tourment toujours; dominateur des immensités éthérées, où est élevé le trône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables déc ouvrent tout. et tes belles et saintes oreilles écoutent tout, exauce tes enfants, que tu as aimés dès la naissance des siècles ; car ta dorée et grande et éternelle majesté respandit au—dessus du monde et du ciel des étoiles ; tu es élevé sur elles, ô feu étincelant; là, tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur, et il sort de ton essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini. Cet esprit infini nourrit toutes choses, et fait ce trésor inépuisable de substance toujours prête pour la génération qui la travaille et qui s'approprie les formes dont tu l'as imité dès le principe. De cet esprit tirent aussi leur origine ces rois très saints qui sont autour de ton trône, et qui composent ta cour, ô père universel ! ô unique! ô père des bienheureux mortels et immortels.



RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Tu as créé en particulier des puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle pensée et à ton essence adorable ; tu les as établies supérieures aux anges, qui annoncent au monde tes volontés; enfin tu nous as créés au troisième rang dans notre empire élémentaire. Là, notre continuuel exercice est de te louer et d'adorer tes désirs; là, nous brûlons' sans cesse en aspirant à te posséder. O père! ô mère, la plus tendre des mères! ô archetype admirable de la maternité et du pur amour ! ô fils, la fleur des fils! ô forme de toutes les formes, âme, esprit, harmonie et nombre de toutes choses! Amen !

On exorcise la terre par l'aspersion de l'eau, par le souffle et par le feu, avec les parfums propres pour chaque jour, et l'on dit l'oraison des gnomes.

o

Oraison des Gnomes.

Roi invisible, qui avez pris la terre pour appui et qui en avez creusé les abîmes pour les remplir de votre toute—puissance; vous dont le nom fait trembler les voûtes du monde, vous qui faites cou-

1er les sept métaux dans les veines de la pierre ,
 monarque des sept lumières, rémunérateur des
 ouvriers souterrains, amenez-nous à l'air désirable
 et au royaume de la clarté. Nous veillons et nous
 travaillons sans relâche, nous cherchons et nous
 espérons, par les douze pierres de la cité sainte,
 par les talismans qui sont enfouis, par le clou d'ai-
 mant qui traverse le centre du monde. Seigneur,
 Seigneur, Seigneur, ayez pitié de ceux qui souf-
 frent, élargissez nos poitrines, dégagez et élevez nos
 têtes, agrandissez-nous. O stabilité et mouvement,

jour enveloppé de nuit, 8 obscurité voilée de
 lumière ! ô maître, qui ne retenez jamais par
 devers vous le salaire de vos travailleurs ! A blan-
 cheur argentine, 49 splendeur dorée ! 8 couronne de
 diamants vivants et mélodieux ! vous qui portez le
 ciel à votre doigt comme une bague de saphir,
 vous qui cachez sous la terre dans le royaume des
 pierreries la semence merveilleuse des étoiles,.
 vivez, régniez et soyez l'éternel dispensateur des
 richesses dont vous nous avez fait les gardiens.
 Amen.

Il faut observer que le royaume spécial des gno-
 mes est au nord, celui des salamandres au midi,

celui des sylphes à l'orient, et celui des ondins à l'occident. Ils influent les quatre tempéraments de l'homme, c'est-à-dire les gnomes sur les mélancoliques, les salamandres sur les sanguins, les ondins sur les flegmatiques et les sylphes sur les bilieux. Leurs signes sont : les hiéroglyphes du taureau pour les gnomes, et on leur commande avec l'épée ; du lion pour les salamandres, et on leur commande avec la baguette fourchue ou le trident magique; de l'aigle pour les sylphes, et on leur commande avec les saints pantacles ; enfin du verseau pour les ondins, et on les évoque avec la coupe des libations. Leurs souverains respectifs sont Gob pour les gnomes, Iblin pour les salamandres, Paralda pour les sylphes, et Nicksa pour les ondins.

Lorsqu'un esprit élémentaire vient tourmenter ou du moins inwliéter les habitants de ce monde, il faut le conjurer par l'air, par l'eau, par le feu et par la terre, en soufflant, en aspergeant, en brûlant des parfums , et en traçant sur la terre l'étoile de Salomon et le pentagramme sacré. Ces figures doivent être parfaitement régulières et faites soit avec les charbons du feu consacré, soit avec un roseau trempé dans diverses couleurs

qu'on mélangera d'aimant pulvérisé. Puis, en tenant à la main le pantacle de Salomon, et prenant tour à tour l'épée, la baguette et la coupe, ou prononcera en ces termes et à voix haute la conjuration des quatre :

Caput tnortuum, imperet tibi Dominus per vivum et devotum serpentent.

Cherub, imperet tibi Dominus per Adam dot-chavah ! Aquila errans, imperet tibi Dominus per alas Tauri. Serpens, imperet tibi Dominus tetragrammaton per angelum et leonem !

Michael, Gabriel, Raphael, Anael !

FLUAT UDOR per spiritum **ELOIRD**.

MANEAT TERRA per Adam **IOT-CHAVAH**.

FIAT FIRMAMENTUM per **IARUVEHU-ZEBAOTH**.

FLAT JUDICIUM per ignem in virtute **MICHAEL**.

Ange aux yeux morts, obéis, ou écoule-toi avec cette eau sainte.

Taureau ailé, travaille, ou retourne à la terre si tu ne veux pas que je t'aiguillonne avec cette épée.

Aigle enchatné, obéis à ce signe; ou retire-toi de vant ce souffle.

Serpent mouvant, rampe à mes pieds, ou sois

tourmenté par le feu sacré et évapore-toi avec les parfums que j'y brûle.

Que l'eau retourne à l'eau ; que le feu brûle ; que l'air circule ; que la terre tombe sur la terre par la vertu du pentagramme, qui est l'étoile du matin, et au nom du tétragramme qui est écrit au centre de la croix de lumière. Amen. •

Le signe de la croix adopté par les chrétiens ne leur appartient pas exclusivement. Il est aussi cabalistique, et représente les oppositions et l'équilibre quaternaire des éléments. Nous voyons par le verset occulte du *Pater* que nous avons signalé dans notre *Dogme* qu'il y avait primitivement deux manières de le faire, ou du moins deux formules bien différentes pour le caractériser : l'une réservée aux prêtres et aux initiés ; • l'autre accordée aux néophytes et aux profanes. Ainsi, par exemple, l'initié, en portant la main à son front, disait : A toi ; puis il ajoutait : appartiennent ; et continuait en portant la main à sa poitrine : le royaume ; puis à l'épaule gauche, la justice ; à l'épaule droite, et la miséricorde. Puis on joignait les deux mains en ajoutant : dans les cycles générateurs. Tibi sunt Malch ut et Geburah et Chesed per œonas. — Signe de croix absolument et magnifiquement

cabalistique, que les profanations du gnosticisme ont fait perdre complètement à l'Église militante et officielle.

Ce signe fait de cette manière doit précéder et terminer la conjuration des quatre.

Pour dompter et asservir les esprits élémentaires, il ne faut jamais s'abandonner aux défauts qui les caractérisent. Ainsi jamais un esprit léger et capricieux ne gouvernera les sylphes. Jamais une nature molle, froide et changeante ne sera

- maîtresse des ondins ; la colère irrite les salamandres, et la grossièreté cupide rend ceux qu'elle asservit les jouets des gnomes.

Mais il faut être prompt et actif comme les sylphes, flexible et attentif aux images comme les ondins, énergique et fort comme les salamandres, laborieux et patient comme les gnomes; en un mot, il faut les vaincre dans leur force sans jamais se laisser asservir à leurs faiblesses. Lorsqu'on sera bien affermi dans cette disposition, le monde entier sera au service du sage opérateur. Il passera pendant l'orage, et la pluie ne touchera pas sa tête ; le vent ne dérangera pas même un pli de son vêtement; il traversera le feu sans être brûlé ; il marchera sur l'eau, et il verra les diamants à travers

l'épaisseur de la terre. Ces promesses, qui peuvent sembler hyperboliques, ne le sont que dans l'intelligence du vulgaire ; car, si le sage ne fait pas matériellement et précisément les choses que ces paroles expriment, il en fera de bien plus grandes et de plus admirables. Cependant il est indubitable qu'on peut par la volonté diriger les éléments dans une certaine mesure, et en changer ou en arrêter réellement les effets.

Pourquoi, par exemple, s'il est constaté que des personnes, dans l'état d'extase, perdent momentanément leur pesanteur, ne pourrait-on pas marcher ou glisser sur l'eau? Les convulsionnaires de Saint-Médard ne sentaient ni le feu ni le fer, et sollicitaient comme des secours les coups les plus violents et les tortures les plus incroyables. Les étranges ascensions et l'équilibre prodigieux de certains somnambules ne sont-ils pas une révélation de ces forces cachées de la nature? Mais nous vivons dans un siècle où l'on n'a pas le courage d'avouer les miracles dont on est témoin, et si quelqu'un vient dire : J'ai vu ou j'ai fait moi-même les choses que je vous raconte, on lui dira : Vous voulez vous amuser à nos dépens, ou vous êtes malade. Il vaut mieux se taire et agir.

LA CONJURATION DES QUATRE. 91

Les métaux qui correspondent aux quatre formes élémentaires sont l'or et l'argent pour l'air, le mercure pour l'eau, le fer et le cuivre pour le feu, et le plomb pour la terre. On en compose des talismans relatifs aux forces qu'ils représentent et aux effets qu'on se propose d'en obtenir.

La divination par les quatre formes élémentaires, qu'on nomme aëromancie, hydromancie, pyromancie et géomancie, se fait de diverses manières, qui toutes dépendent de la volonté et du trans lucide ou imagination de l'opérateur.

En effet, les quatre éléments ne sont que des instruments pour aider la seconde vue.

La seconde vue est la faculté de voir dans la lumière astrale.

Cette seconde vue est naturelle comme la première vue ou vue sensible et ordinaire; mais elle ne peut s'opérer que par "abstraction *des* sens.

Les somnambules et les extatiques jouissent naturellement de la seconde vue ; mais cette vue est plus lucide quand l'abstraction est plus complète.

L'abstraction se produit par l'ivresse astrale, c'est-à-dire par une surabondance de lumière qui

sature complètement et rend par conséquent inerte l'instrument nerveux.

Les tempéraments sanguins sont plus disposés à l'aéromancie, les bilieux à la pyromancie, les pituiteux à l'hydromancie, et les mélancoliques à la géomancie.

L'aéromancie se confirme par l'onéiromancie ou divination par les songes; on supplée à la pyromancie par le magnétisme, à l'hydromancie par la cristallomancie, et à la géomancie par la cartomancie. Ce sont des transpositions et des perfectionnements de méthodes.

Mais la divination, de quelque manière qu'on puisse l'opérer, est dangereuse, ou tout au moins inutile, car elle décourage la volonté, entrave, par conséquent, la liberté, et fatigue le système nerveux.

CHAPITRE V.

LE PENTAGRAMME FLAMBOYANT.

Nous arrivons à l'explication et à la consécration du saint et mystérieux pentagramme.

Ici, gué) l'ignorant èt que le superstitieux ferment le livre : ils n'y verront que ténèbres, ou seront scandalisés.

Le pentagramme, qu'on appelle dans les écoles gnostiques l'étoile flamboyante, est le signe de la toute-puissance et de l'autocratie intellectuelles.

C'est l'étoile des mages; c'est le signe« du Verbe fait chair; et, suivant la direction de ses rayons, ce symbole absolu en magie représente le bien ou le mal, l'ordre ou le désordre, l'agneau béni d'Ormuz et de saint Jean ou le bouc maudit de Mendès.

C'est l'initiation ou la profanation; c'est Lucifer ou Vesper, l'étoile du matin ou du soir.

C'est Marie ou Lilith ; c'est la victoire ou la mort; c'est la lumière ou la nuit.

Le pentagramme élevant en l'air deux de ses

94 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

pointes représente Satan ou le bouc du sabbat, et il représente le Sauveur lorsqu'il élève en l'air un seul de ses rayons.

Le pentagramme est la figure du corps humain avec quatre membres et une pointe unique qui doit représenter la tête.

Une figure humaine la tête en bas représente naturellement un démon, c'est-à-dire la subversion intellectuelle, le désordre ou la folie.

Or, si la magie est une réalité, si cette science occulte est la loi véritable des trois mondes, ce signe absolu, ce signe ancien comme l'histoire et plus que l'histoire, doit exercer et exerce en effet une influence incalculable sur les esprits dégagés de leur enveloppe matérielle.

Le *signe* du pentagramme s'appelle aussi le signe du microcosme, et il représente ce que les cabalistes du livre de Sohar appellent le microprosope.

L'intelligence complète du pentagramme est la clef des deux mondes. C'est la philosophie et la science naturelle absolues.

Le signe du pentagramme doit se composer des sept métaux, ou du moins être tracé en or pur sur du marbre blanc.

On peut aussi le dessiner avec du vermillon sur

une peau d'agneau sans défauts et sans taches, symbole d'intégrité et de lumière.

Le marbre doit être vierge, c'est-à-dire n'avoir jamais servi à d'autres usages; la peau d'agneau doit être préparée sous les auspices du soleil.

L'agneau doit avoir été égorgé au temps de Pâques avec un couteau neuf, et la peau doit avoir été salée avec le sel consacré par les opérations magiques.

La négligence d'une seule de ces cérémonies difficiles et arbitraires en apparence fait avorter tout le succès des grandes oeuvres de la science.

On consacre le pentagramme avec les quatre éléments ; on souffle cinq fois sur la figure magique; on l'asperge avec l'eau consacrée; on la sèche à la fumée des cinq parfums, qui sont l'encens, la myrrhe, l'aloès, le soufre et le camphre, auxquels on peut joindre un peu de résine blanche et d'ambre gris; on souffle cinq fois, en prononçant les noms des cinq génies, qui sont Gabriel, Raphael, Anael, Samael et Orphiel ; puis on pose alternativement le pantacle sur la terre au nord, au midi, à l'orient, • à l'occident et au centre de la croix astronomique, et l'on prononce l'une après l'autre les lettres du tétragramme sacré; puis on dit tout bas les noms

bénis de l'Aleph et du Thau mystérieux réunis dans le nom cabalistique d'AzoTH.

Le pentagramme doit être placé sur l'autel des parfums et sous le trépied des évocations. L'opérateur doit aussi en porter sur lui la figure avec celle du macrocosme, c'est-à-dire de l'étoile à six rayons, composée de deux triangles croisés et superposés.

Lorsqu'on évoque un esprit de lumière, il faut tourner la tête de l'étoile, c'est-à-dire une de ses pointes, vers le trépied de l'évocation et les deux pointes inférieures du côté de l'autel des parfums. C'est le contraire s'il s'agit d'un esprit de ténèbres; mais il faut alors que l'opérateur ait soin de tenir le bout de la baguette ou la pointe de l'épée sur la tête du pentagramme.

Nous avons déjà dit que les signes sont le verbe actif de la volonté. Or la volonté doit donner son verbe complet pour le transformer en action; et une seule négligence, représentant une parole oiseuse ou un doute, frappe toute l'opération de mensonge et d'impuissance, et retourne contre l'opérateur toutes les forces dépensées eu vain.

Il faut donc s'abstenir absolument des cérémo-

nies magiques, ou les accomplir scrupuleusement et exactement toutes!

Le pentagramme tracé en lignes lumineuses sur du verre au moyen de la machine électrique exerce aussi une grande influence sur les esprits et terrifie les fantômes.

Les anciens magiciens traçaient le signe du pentagramme sur le seuil de leur porte pour empêcher les mauvais esprits d'entrer et empêcher les bons de sortir. Cette contrainte résultait de la direction des rayons de l'étoile. Deux pointes en dehors repoussaient les mauvais esprits, deux pointes en dedans les retenaient prisonniers ; une seule pointe en dedans captivait les bons esprits.

Toutes ces théories magiques, basées sur le dogme unique d'Hermès et sur les inductions analogiques de la science, ont toujours été confirmées par les visions des extatiques et par les convulsions (les cataleptiques se disant possédés des esprits.

Le G que les francs-maçons placent au milieu de l'étoile flamboyante signifie GNOSE et GÉNÉRATION, les deux mois sacrés de l'ancienne Kabbale. 11 veut dire aussi GRAND ARCHITECTE, car le pentagramme, de quelque côté qu'on le regarde, représente un A.

En le disposant de manière que deux de ses pointes soient en haut et une seule pointe en bas , on peut y voir les cornes, les oreilles et la barbe du bouc hiératique de Mendès, et il devient le signe des évocations infernales.

L'étoile allégorique des mages n'est autre chose que le mystérieux pentagramme; et ces trois rois, enfants de Zoroastre , conduits par l'étoile flamboyante au berceau du Dieu microcosmique, suffiraient pour prouver les origines toutes cabalistiques et véritablement magiques du dogme chrétien. Un de ces rois est blanc, l'autre est noir, et le troisième est brun. Le blanc offre de l'or, symbole de vie et de lumière ; le noir de la myrrhe, image de la mort et de la nuit; le brun présente l'encens, emblème de la divinité **du** dogme conciliateur des deux principes; puis ils retournent dans leur pays par un autre chemin, pour montrer qu'un culte nouveau n'est qu'une nouvelle route pour conduire l'humanité à la religion unique, celle du ternaire sacré et du rayonnant pentagramme, le seul *catholicisme* éternel.

Dans l'Apocalypse, saint Jean voit cette lierne étoile tomber du ciel sur la terre. Elle se nomme alors absynthe ou amertume, et toutes les eaux

deviennent amères. C'est une image saisissante de la matérialisation du dogme, qui produit le fanatisme et les amertumes de la controverse. C'est au christianisme lui-même qu'on peut alors adresser cette parole d'Isaïe : Comment es-tu tombée du ciel, étoile brillante, qui étais si splendide à ton matin ?

Mais le pentagramme, profané par les hommes, brille toujours sans ombre dans la main droite du Verbe de vérité, et la voix inspiratrice promet à celui qui vaincra de le remettre en possession de l'étoile du matin : réhabilitation solennelle promise à l'astre de Lucifer.

Comme on le voit, tous les mystères de la magie, tous les symboles de la gnose, toutes les figures de l'occultisme, toutes les clefs cabalistiques de la prophétie, se résument dans le signe du pentagramme, que Paracelse proclame le plus grand et' le plus puissant de tous les signes.

Faut-il s'étonner après cela de la confiance des magistes et de l'influence réelle exercée par ce signe sur les esprits de toutes les hiérarchies ? Ceux qui méconnaissent le signe de la croix tremblent à l'aspect de l'étoile du microcosme. Le mage, au contraire, lorsqu'il sent sa volonté faiblir, porto

les yeux vers le symbole, le prend dans la main droite, et se sent armé de la toute-puissance intellectuelle, pourvu qu'il soit vraiment un roi digne d'être conduit par l'étoile au berceau de la réalisation divine; pourvu qu'il *sache*, qu'il *ose*, qu'il *veille* et qu'il se *taise*; pourvu qu'il connaisse les usages du pentacle, de la coupe, de la baguette et de l'épée; pourvu enfin que les regards intrépides de son âme correspondent à ces deux yeux que la pointe supérieure de notre pentagramme lui présente toujours ouverts.



CHANTRE VI.

LE MÉDIUM ET LE MÉDIATEUR.

Nous avons dit que pour acquérir la puissance magique il faut deux choses: dégager la volonté de toute servitude et l'exercer à la domination.

La volonté souveraine est représentée dans nos symboles par la femme qui écrase la tête du serpent, et par l'ange radieux qui réprime et contient le dragon sous son pied et sous sa lance.

Déclarons ici sans détours que le grand agent magique, le double courant de lumière, le feu vivant et astral de là terre, a été figuré par le serpent à tête de taureau, de bouc ou de chien, dans les anciennes théogonies. C'est le double serpent du caducée, c'est l'ancien serpent de la Genèse; mais c'est aussi le serpent d'airain de Moïse, entrelacé autour du tau, c'est-à-dire du lingam générateur; c'est aussi le bouc du sabbat et le Baphomet des templiers; c'est l'Hylé des Gnostiques; c'est la double queue du serpent qui forme les jambes du coq solaire des 'Abraxas; c'est enfin le diable de M. Eudes de Mir-

ville, et c'est réellement la fêce aveugle que. les âmes ont à vaincre pour s'affranchir des chaînes de la terre ; car, si leur volonté ne les détache pas de cette aimantation fatale, elles seront absorbées dans le courant par la force qui les a produites, et retourneront au feu central et éternel.

Toute l'oeuvre magique consiste donc à se dégager des replis de l'ancien serpent, puis à lui mettre le pied sur la tête et à le conduire où l'on voudra. Je te donnerai, dit-il dans le mythe évangélique, tous les royaumes de la terre si tu tombes et si tu m'adores. L'initié doit lui répondre: Je ne tomberai pas, et tu ramperas à mes pieds; tu ne me donncras rien, mais je me servirai de toi et je prendrai ce que je voudrai : car je suis ton seigneur et maître ! Réponse qui est comprise, mais voilée, dans celle que lui fait le Sauveur.

Nous avons déjà dit que le diable n'est pas une personne. C'est une force dévoyée, comme son nom l'indique d'ailleurs. Un courant odique ou magnétique, formé par une chaîne de volontés perverses, constitue ce mauvais esprit, que l'évangile appelle *légiôn*, et qui précipite les pourceaux dans la mer : nouvelle allégorie de l'entraînement des êtres basement instinctifs par les forces aveu-

gles que peuvent mettre en mouvement la mauvaise volonté et l'erreur.

On peut comparer ce symbole à celui des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux par la magicienne Circé.

Or, voyez ce que fait Ulysse pour se préserver lui-même et délivrer ses compagnons : il refuse la coupe de l'enchanteresse et lui commande avec l'épée. Circé, c'est la nature avec toutes ses voluptés et ses attraits; pour jouir d'elle il faut la vaincre : tel est le sens de la fable homérique, car les poèmes d'Homère, véritables livres sacrés de l'ancienne Hellénie, contiennent tous les mystères des hautes initiations de l'Orient.

Le *medium* naturel, c'est donc le serpent, toujours actif et séducteur, des volontés paresseuses, auquel il faut toujours résister en le domptant.

Un mage amoureux, un mage gourmand, un mage en colère, un mage paresseux, sont des monstruosité impossibles. Le mage pense et veut; il n'aime rien avec désir, il ne repousse rien avec passion : le mot *passion* représente un état passif, et le mage est toujours actif et victorieux. Le plus difficile dans les hautes sciences, c'est d'en arri-

RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

ver à cette réalisation ; aussi, quand le mage s'est créé 'lui-même, le grand oeuvre est-il accompli, du moins dans son instrument et dans sa cause.

Le grand agent ou médiateur naturel de la toute-puissance humaine ne peut être asservi et dirigé que par un médiateur *extra-naturel*, qui est une volonté affranchie. Archimède demandait un point d'appui hors du monde pour soulever le monde. Le point d'appui du mage, c'est la pierre cubique intellectuelle, la pierre philosophale d'Azoth», c'est-à-dire le dogme de l'absolue raison et des harmonies universelles par la sympathie des contraires.

Un de nos écrivains les plus féconds et les moins fixés dans leurs idées, M. Eugène Sue, a bâti toute une épopée romanesque sur une individualité qu'il s'efforce de rendre odieuse et qui devient intéressante malgré lui, tant il lui accorde de puissance, de patience, d'audace, d'intelligence et de génie! Il s'agit d'une espèce de Sixte-Quint., pauvre, sobre, sans colère, qui tient le monde entier *enlacé* dans le réseau de ses combinaisons savantes.

Cet homme excite à sa volonté les passions de

ses adversaires, les détruit les unes par les autres, arrive toujours où il veut arriver, et cela sans bruit, sans éclat, sans charlatanisme. Son but, c'est de délivrer le monde d'une société que l'auteur du livre croit dangereuse et perverse, et pour, cela rien ne lui coûte : il est mal logé, mal vêtu, nourri comme le dernier des pauvres, mais toujours attentif à son oeuvre. L'auteur, pour rester dans son intention, le représente pauvre, sale, hideux, dégoûtant à toucher, horrible à voir. Mais, si cet extérieur même est un moyen de déguiser l'action et d'arriver plus sûrement, n'est-ce pas la preuve d'un courage sublime?

Quand Rodin sera pape, pensez-vous qu'il sera encore mal vêtu et crasseux? M. Eugène Sue a donc manqué son but; il veut flétrir le fanatisme et la superstition, et il s'attaqué à l'intelligence, à la force, au génie, à toutes les grandes vertus humaines! S'il y avait beaucoup de Rodins chez les jésuites, s'il y en avait même un seul, je ne donnerais pas grand'chose de la succession **du parti contraire, malgré les brillants et maladroits plaidoyers de ses illustres avocats.**

Vouloir bien , vouloir longtemps, vouloir toujours, mais ne jamais rien convoiter, tel eut le

106 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

secret de la force; et c'est cet arcane magique que le Tasse met en action dans la personne des deux chevaliers qui viennent délivrer Renaud et détruire les enchantements d'Armide. Ils résistent aussi bien aux nymphes les plus charmantes qu'aux animaux féroces les plus terribles ; ils restent sans désirs et sans crainte, et ils arrivent à leur but.

Il résulte de ceci qu'un vrai magicien est plus redoutable qu'il ne peut être aimable. Je n'en disconviens pas, et, tout en reconnaissant combien sont douces les séductions de la vie, tout en rendant justice au génie gracieux d'Anacréon et à toute l'efflorescence juvénile de la poésie des amours, j'invite sérieusement les estimables amis du plaisir à ne considérer les hautes sciences que comme un objet de curiosité, mais à ne s'approcher jamais du trépied magique : les grandes oeuvres de la science sont mortelles à la volupté.

L'homme qui s'est délivré de la chaîne *des* instincts s'apercevra d'abord de sa toute—puissance par la soumission des animaux. L'histoire de Daniel dans la fosse aux lions n'est pas une fable, et plus d'une fois, pendant les persécutions du christianisme naissant, ce phénomène se renouvela en

présence de tout le peuple romain. Rarement un homme a quelque chose à craindre d'un animal dont il n'a pas peur. Les balles de Gérard, le tueur de lions, sont magiques et intelligentes. Une fois seulement il courut un véritable danger : il avait laissé venir avec lui un compagnon qui eut peur, et alors, regardant cet imprudent comme perdu d'avancé, il eut peur aussi, lui, mais pour son camarade.

Beaucoup de personnes diront qu'il est difficile et même impossible d'arriver à une résolution pareille, que la force de volonté et l'énergie de caractère sont des dons de la nature, etc. de n'en disconviens pas, mais je reconnais aussi que l'habitude peut refaire la nature ; la volonté peut être perfectionnée par l'éducation, et, comme je l'ai dit, tout le cérémonial magique, semblable en cela au cérémonial religieux, n'a pour but que d'éprouver, d'exercer et d'habituer ainsi la volonté à la persévérance et à la force. Plus les pratiques sont difficiles et assujettissantes, plus elles ont d'effet : on doit maintenant le comprendre.

S'il a été jusqu'à présent impossible de diriger les phénomènes du magnétisme, c'est qu'il ne s'est pas encore trouvé de magnétiseur initié et vérita-

1 08 RITUEL. DE LA HAUTE MAGIE.

blement affranchi. Qui peut en effet se flatter de l'être? et n'avons-nous pas toujours à faire de nouveaux efforts sur nous-mêmes? 11 est toutefois certain que la nature obéira au signe et à la parole de celui qui se sentira assez fort pour ne pas douter. Je dis que la nature obéira, je ne dis pas qu'elle se démentira ou qu'elle troublera l'ordre de ses possibilités. Les guérisons des maladies nerveuses par une parole, un souffle ou un contact; les résurrections dans certains cas; la résistance aux volontés mauvaises capable de désarmer et de renverser des meurtriers; la faculté même de se rendre invisible en troublant la vue de ceux auxquels il est important d'échapper: tout cela est un effet naturel de la projection ou du retrait de la lumière astrale. C'est ainsi que Valens fut frappé d'éblouissement, de terreur, en entrant dans le temple de Césarée, 'somme autrefois Héliodore, foudroyé par une démente subite dans le temple de Jérusalem, s'était cru fouetté et foulé au pieds par des anges. C'est ainsi que l'amiral de Coligny imposa le respect à ses assassins, a ne put être tué que par un homme furieux qui se jeta sur lui en détournant la tête. Ce qui rendait Jeanne d'Arc toujours victorieuse, c'était le prestige de sa foi et le mer- .

veineux de son audace : elle paralysait les bras qui voulaient la frapper, et les Anglais ont pu sérieusement la croire magicienne ou sorcière. Elle était en effet magicienne sans le savoir, car elle croyait elle-même agir surnaturellement, tandis qu'elle disposait d'une force occulte, universelle et toujours soumise aux mêmes lois.

- Le magiste magnétiseur doit commander au *medium* naturel, et par conséquent au corps astral qui fait communiquer notre âme avec nos organes; il peut dire au corps matériel : Dormez! et au corps sidéral: Rêvez ! Alors les choses visibles changent d'aspect, comme dans les visions d u hatsch ich . Cagliostro possédait, dit-on, cette puissance, et en aidait l'action par des fumigations et des parfums; mais la vraie puissance magnétique doit se passer de ces auxiliaires plus ou moins vénéreux pour la raison et nuisibles à la santé. M. Ragon, dans son savant ouvrage sur la maçonnerie occulte, donne la recette d'une série de médicaments propres à exalter le somnambulisme. C'est une connaissance qui n'est sans doute pas à rejeter, tuais dont les magistes prudents doivent bien se garder de faire usage.

La lumière astrale se projette par le regard, par

la voix, par le's pouces et la paume des mains. La musique est un puissant auxiliaire de la voix, et de là est venu le mot *enchantement*. Nul instrument de musique n'est plus enchanteur que la voix humaine, mais les sons lointains du violon ou de l'harmonica peuvent en augmenter la puissance. On prépare ainsi le sujet qu'on veut soumettre; puis, quand il est à demi assoupi et comme enveloppé de ce charme, on étend la main vers lui et on lui commande de dormir ou de *voir*, et il obéit malgré lui. S'il résistait, il faudrait, en le regardant fixement, poser un pouce sur son front entre les yeux, et l'autre pouce sur sa poitrine, en le touchant légèrement d'un seul et rapide contact ; puis aspirer lentement, respirer doucement un souffle chaud, et lui répéter à voix basse: *Dormez* ou *Voyez*.

CHAPITRE VII.

Les cérémonies, les vêtements, les parfums, les caractères et les figures étant, comme nous l'avons dit, nécessaires pour employer l'imagination à l'éducation de la volonté, le succès des oeuvres magiques dépend de la fidèle observation de tous les rites. Ces rites, comme nous l'avons dit, n'ont rien de fantastique ni d'arbitraire; ils nous ont été transmis par l'antiquité, et subsistent toujours par les lois essentielles de la réalisation analogique et du rapport qui existe nécessairement entre les idées et les formes. Après avoir passé plusieurs années à consulter et à comparer tous les grimoires et tous les rituels magiques les plus authentiques, nous sommes parvenu, non sans travail, à reconstituer le cérémonial de la magie universelle et primitive. Les seuls livres sérieux que nous ayons vus sur ce sujet sont manuscrits, et tracés en caractères de convention, que nous avons déchiffrés à l'aide de la polygraphie de Trithème; d'autres sont tout entiers

112 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

dans les hiéroglyphes et les symboles dont ils sont ornés, et déguisent la vérité de leurs images sous les fictions superstitieuses d'un texte mystificateur. Tel est , par exemple , *l'Enchiridion* du pape Léon III, qui n'a jamais été imprimé avec ses vraies figures, et que nous avons refait pour notre usage particulier d'après un ancien manuscrit.

Les rituels connus sous le nom de *Clavicules de Salomon* sont en grand nombre. Plusieurs ont été imprimés, d'autres sont restés manuscrits et ont été copiés avec un grand soin. Il-en existe un bel exemplaire, fort élégamment calligraphié, à la Bibliothèque impériale; il est orné des pentacles et de caractères qui se retrouvent, pour la plupart, dans les calendriers magiques de Tycho-Brahé et de Duchenteau. Il existe enfin des clavicules et des grimoires imprimés qui sont des mystifications et des spéculations honteuses de basse librairie. Le livre si connu et si décrié de nos pères sous le nom du *Petit' Albert* appartient par tout un côté de sa rédaction à cette dernière catégorie ; il n'a de sérieux que quelques calculs empruntés à Paracelse et quelques figures de talismans.

Lorsqu'il s'agit de réalisation et de rituel, Paracelse est, en magie, une imposante autorité. Per-

sonne n'a accompli de plus grandes œuvres que les siennes, et pour cela même il cache la puissance des cérémonies, et enseigne seulement dans la philosophie occulte l'existence de l'agent magnétique de la toute—puissance de la volonté ; il résume aussi toute la science des caractères en deux signes, qui sont les étoiles *macro* et *microcosmiques*. C'était assez dire pour les adeptes, et il importait de ne pas initier le vulgaire. Paracelse donc n'enseignait pas le rituel, mais il pratiquait, et sa pratique était une suite de miracles.

Nous avons dit quelle importance ont en magie le ternaire et le quaternaire. De leur réunion se compose le grand nombre religieux et cabalistique qui représente la synthèse universelle et qui constitue le septénaire sacré.

Le monde, à ce que croyaient les anciens, est gouverné par sept causes secondes, comme les appelle Trithème, *secundæ*, et ce sont les forces universelles désignées par Moïse sous le nom pluriel d'Eloïm, les dieux. Ces forces, analogues et contraires les unes aux autres, produisent l'équilibre par leurs contrastes et règlent le mouvement des sphères. Les Hébreux les appellent les sept grands archanges, et leur donnent les noms de Michael,

Gabriel, Raphael, Anael, Sainael, Zadkiel et Oriphiel. Les gnostiques chrétiens nomment les quatre derniers Uriel, Barachiel, Sealtiel et Jéhudiel. Les autres peuples ont attribué à ces esprits le gouvernement des sept planètes principales, et leur ont donné les noms de leurs grandes divinités. Tous ont cru à leur influence relative, et l'astronomie leur a partagé le ciel antique et leur a attribué successivement le gouvernement des sept jours de la semaine.

Telle est la raison des diverses cérémonies de la semaine magique et du culte septénaire des planètes.

Nous avons déjà observé que les planètes, ici, sont -des signes, et pas autre chose; elles ont Pin'fluence que la foi universelle leur attribue, parce qu'elles sont plus réellement encore (les astres de l'esprit humain que des étoiles du ciel.

Le soleil, que la magie antique a toujours regardé comme fixe, ne pouvait être une planète que pour le vulgaire; aussi représente-t-il dans la semaine le jour du repos, que nous appelons, on ne sait pourquoi, dimanche, et que les anciens nommaient le jour du soleil. *.

Les sept planètes magiques correspondent aux

LE SEPTÉNAIRE DES TALISMANS.

sept couleurs du prisme et aux sept notes' de l'octave musical; elles représentent aussi les sept vertus, et, par opposition, les sept vices, de la morale chrétienne.

Les sept sacrements se rapportent également à ce grand septénaire universel. Le baptême, qui consacre l'élément de Peau, se rapporte à la lune; la pénitence rigoureuse est sous les auspices de Samael, l'ange de Mars; la confirmation, qui donne l'esprit d'intelligence et communique au vrai croyant le don des langues, est sous les auspices de Raphael, l'ange de Mercure; l'eucharistie substitue la réalisation sacramentelle de Dieu fait homme à l'empire de Jupiter; le mariage est consacré par l'ange Anael, le génie purificateur de Vénus; l'extrême-onction est la sauvegarde des malades prêts à tomber sous la faux de Saturne, et l'ordre, qui consacre le sacerdoce de lumière, est plus spécialement marqué des caractères du soleil. Presque toutes ces analogies ont été remarquées par le savant Dupuis, qui en a conclu à la fausseté de toutes les religions, au lieu de reconnaître la sainteté et la perpétuité d'un dogme unique, toujours reproduit dans le symbolisme universel des formes religieuses successives. Il n'a pas compris la révée..

lation permanente transmise au génie de l'homme par les harmonies de la nature, et n'a vu qu'une série d'erreurs dans cette chaîne d'images ingénieuses et d'éternelles vérités.

Les oeuvres magiques sont aussi au nombre de sept : 1° oeuvres de lumière et richesse, sous les auspices du soleil; 2° oeuvres de divination et de mystères., sous l'invocation de la lune; 3° oeuvres d'habileté, de science et d'éloquence, sous la protection de Mercure; oeuvres de colère et de châ-timent, consacrées k Mars; 5° oeuvres d'amour, favorisées par Vénus; 6° oeuvres d'ambition et de politique, sous les auspices de Jupiter; 7° oeuvres de malédiction et de mort, sous le patronage de Saturne. En symbolisme théologique, le soleil représente le verbe de vérité; la lune représente la religion elle-même ; Mercure, l'interprétation et la science des mystères; Mars, la justice; Vénus, la miséricorde et l'amour ; Jupiter, le Sauveur ressuscité et glorieux; Saturne, Dieu le père, ou le Jéhova de Moïse. Dans le corps humain, le soleil est analogue au coeur, la lune au cerveau, Jupiter à la main droite, Saturne à la main gauche, Mars au pied gauche et Vénus au pied droit, Mercure aux parties sexuelles, ce qui a fait représenter parfois

le génie de
cette planète sous une figure androgyne.

Dans la face humaine, le soleil domine le front, Jupiter l'oeil droit, Saturne l'oeil gauche; la lune règne entre les deux yeux, à la racine du nez, dont Mars et Vénus gouvernent les deux ailes; Mercure enfin exerce son influence sur la bouche et sur le menton. Ces notions formaient chez les anciens la science occulte de la physionomie, retrouvéé imparfaitement depuis par Lavater.

Le mage qui veut procéder aux oeuvres de lumière doit opérer le dimanche, de minuit à huit heures du matin, ou de trois heures de l'après-midi jusqu'à dix heures du soir. Il sera revêtu d'une robe de pourpre, avec une tiare et des bracelets d'or. L'autel des parfums et le trépied du feu sacré seront entourés de guirlandes de laurier, d'héliotropes et tournesols; les parfums seront le cinnamome, l'encens mâle, le safran et le sandal rouge; l'anneau sera d'or, avec une chrysolithe ou un rubis; les tapis seront des peaux de lions ; les éventails seront de plumes d'épervier.

Le lundi on portera une robe blanche lamée d'argent, avec un triple collier de perles, de cristaux et de sélénites ; la tiare sera couverte de soie

8 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

jaune, avec des caractères d'argent formant en hébreu le monogramme de Gabriel, tels qu'on les trouve dans la philosophie occulte d'Agrippa; les parfums seront le sandal blanc, le camphre, l'ambre, l'aloès et la semence de concombre pulvérisée; les guirlandes seront d'armoise, de sélénotropes et de renoncules jaunes. On évitera les tentures, les vêtements ou les objets de couleur noire, et l'on n'aura sur soi aucun autre métal que l'argent.

Le mardi, jour des opérations de colère, la robe sera couleur de feu, nu de rouille, ou de sang, avec une ceinture et des bracelets d'acier la tiare sera cerclée de fer, et l'on ne se servira pas de la baguette, mais seulement du stylet magique et de l'épée; les guirlandes seront d'absinthe et de rue, et l'on aura au doigt une bague d'acier avec une améthyste pour pierre précieuse.

Le mercredi, jour favorable à la haute science, la robe sera verte ou d'une étoffe à reflets et de différentes couleurs : le collier sera de perles en verre creux contenant du mercure ; les parfums seront le benjoin, le macis et le storax; les fleurs, le narcisse, le lys, la mercuriale, la fumeterre et la marjolaine; la pierre précieuse sera l'agate.

Le jeudi, jour des grandes oeuvres religieuses et

politiques, la robe sera d'écarlate, et l'on aura sur le front une lame d'étain avec le caractère de l'esprit de Jupiter et ces trois mots : **GEARAR**, **BÉTHOR**, **SAMGABIEL** ; les parfums seront l'encens, l'ambre gris, le baume, la graine de paradis, le macis et le safran ; l'anneau sera orné d'une émeraude ou d'un saphir; les guirlandes et les couronnes seront de chêne, de peuplier, de figuier et de grenadier.

Le vendredi, jour des opérations amoureuses, la robe sera d'un bleu azuré ; les tentures seront vertes et roses, les ornements de cuivre poli; les couronnes seront de violettes; les guirlandes, de roses, de myrte et d'olivier ; l'anneau sera orné d'une turquoise; le lapis-lazuli et 13 béryl serviront pour la tiare et les agrafes; les éventails seront de plumes de cygne, et l'opérateur aura sur la poitrine un talisman de cuivre avec le caractère d'Anael et ces paroles: **AVEEVA**

Le samedi, jour des oeuvres funèbres, la robe sera noire ou brime, avec (les caractères brodés en soie, de couleur orangée; on portera au cou une médaille de plomb avec le caractère de Saturne et ces paroles: **ALMALEC**, **ZARAMEL** ; les parfums seront le diagridium, la scammonée, le soufre et l'assa foetida; la bague aura une

pierre d'onyx ; les guirlandes seront de frêne, de cyprès et d'ellébore noir; sur l'onyx de la bague on gravera avec le poinçon consacré et aux heures de Saturne une double tête de Janus.

Telles sont les antiques magnificences du culte secret des mages. C'est avec un semblable appareil que les grands magiciens du moyen âge procédaient à la consécration quotidienne des pentacles et des talismans relatifs aux sept génies. Nous avons déjà dit qu'un pentacle est un caractère synthétique résumant tout le dogme magique dans une de ces conceptions spéciales. C'est donc la véritable expression d'une pensée et d'une volonté complètes; c'est la signature d'un esprit. La consécration cérémonielle de ce signe y attache plus fortement encore l'intention de l'opérateur, et établit entre lui et le pentacle une véritable chaîne magnétique. Les pentacles peuvent être indifféremment tracés sur le parchemin vierge, sur le papier ou sur les métaux. On appelle talisman une pièce de métal portant soit des pentacles, soit des caractères, et ayant reçu une consécration spéciale pour une intention déterminée. Gaffarel, dans un savant ouvrage sur les antiquités magiques, a démontré, par la science, le pouvoir réel des talismans, et la confiance en leur

vertu est d'ailleurs tellement dans la nature, qu'on porte volontiers sur soi des souvenirs de ceux qu'on aime, avec la persuasion que ces reliques nous préserveront du danger et devront nous rendre plus heureux. On fait les talismans avec les sept métaux cabalistiques, et l'on y grave, aux jours et aux heures favorables, les signes voulus et déterminés. Les figures des sept planètes, avec leurs carrés magiques, se trouvent dans le Petit Albert, d'après Paracelse, et c'est un des rares endroits sérieux de ce livre. de magie vulgaire. Il faut remarquer . que Paracelse remplace la figure de Jupiter par celle d'un prêtre, substitution qui n'est pas sans une intention mystérieuse bien marquée. Mais les figures allégoriques et mythologiques des sept esprits sont devenues de nos jours trop classiques et trop vulgaires pour qu'on puisse encore les tracer avec succès sur les talismans; il faut recourir à des signes plus savants et plus expressifs. Le pentagramme doit être toujours gravé sur l'un des côtés du talisman, avec un cercle pour le soleil, un croissant pour la lune, un caducée ailé pour Mercure, une épée pour Mars, un G pour Vénus, une couronne pour Jupiter et une faucille pour Saturne. L'autre côté du talisman doit porter le signe de

Salomon, c'est-à-dire l'étoile à six rayons faite de deux triangles superposés; et au centre on mettra une figure humaine pour les talismans du soleil, une coupe pour ceux de la lune, une tête de chien pour ceux de Mercure, une tête d'aigle pour ceux de Jupiter, une tête de lion pour ceux de Mars, une colombe pour ceux de Vénus, une tête de taureau ou de bouc pour ceux de Saturne. On y joindra les noms des sept anges, soit en hébreu, soit en arabe, soit en caractères magiques semblables à ceux des alphabets de Trithème. Les deux triangles de Salomon peuvent être remplacés par la double croix des roues d'Ezéchiel, qu'on retrouve sur un grand nombre d'anciens pentacles, et qui est, comme nous l'avons fait observer dans notre Dogme, la clef des trigrammes de Fohi.

On peut aussi employer les pierres précieuses pour les amulettes et les talismans ; mais tous les objets de ce genre, soit en métal, soit en pierres, doivent être enveloppés avec soin dans des sachets de soie de la couleur, analogue à l'esprit de la planète, parfumés avec les parfums du jour correspondant, et préservés de tous regards et de tous contacts impurs. Ainsi, les pentacles et les talis-

LE SEPTÉNAIRE DES TALISMANS. 123

maris du soleil ne doivent être vus ni touchés par les gens difformes et contrefaits ou par les femmes sans mœurs ; ceux de la lune sont profanés par les regards et par les mains des hommes débauchés et des femmes ayant leurs mois; ceux de Mercure perdent leur vertu s'ils sont vus ou touchés par des prêtres salariés; ceux de Mars doivent être cachés aux poltrons; ceux de Vénus aux hommes dépravés et à ceux qui ont fait vœu de célibat; ceux de Jupiter aux impies; et ceux de Saturne aux vierges et aux enfants, non que les regards ou les contacts de ces derniers puissent jamais être impurs, mais parce que le talisman leur porterait malheur et perdrait ainsi toute sa force.

Les croix d'honneur et autres décorations de ce genre sont de véritables talismans qui augmentent la valeur ou le mérite personnels. Les distributions solennelles qu'on en fait en sont les consécérations. L'opinion publique peut leur donner une prodigieuse puissance. On n'a pas assez remarqué l'influence réciproque des signes sur les idées et des idées sur les signes; il n'en est pas moins vrai que l'oeuvre révolutionnaire des temps modernes, par exemple, a été résumée symboliquement tout entière



RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

par la substitution napoléonienne de l'étoile de l'honneur à la croix de saint Louis. C'est le pentagramme substitué au labarum, c'est la réhabilitation du symbole de la lumière, c'est la résurrection maçonnique d'Adonhiram. On dit que Napoléon croyait à son étoile, et, si on eût pu lui faire dire ce qu'il entendait par cette étoile, on eût trouvé que c'était son génie : il devait donc adopter pour signe le pentagramme, ce symbole de la souveraineté humaine par l'initiative intelligente. Le grand soldat de la révolution savait peu ; mais il devinait presque tout : aussi a-t-il été le plus grand magicien instinctif et pratique des temps modernes. Le monde est encore plein de ses miracles et le peuple des campagnes ne croira jamais qu'il soit mort.

Les objets bénis et indulgenciés, touchés par de saintes images ou par des personnes vénérables, les chapelets venus de Palestine, les *agnus Dei* composés avec la cire du cierge pascal, et les restes annuels du saint chrême, les scapulaires, les médailles, sont de véritables talismans. Une de ces médailles est devenue populaire de notre temps, et ceux même qui n'ont aucune religion la mettent au cou de leurs enfants. Aussi les figures en sont-

elles si parfaitement cabalistiques que cette médaille est vraiment un double et merveilleux pentacle. D'un côté on voit la grande initiatrice, la mère céleste du Sohar, l'Isis de l'Égypte, la Vénus Uranie des Platoniciens, la Marie du christianisme, debout sur le monde et posant un pied sur la tête du serpent magique; Elle étend_ les deux mains de manière qu'elles fasseni, un triangle dont la tête de la femme est le sommet; ses mains sont ouvertes et rayonnantes, ce qui en fait un double pentagramme, dont les rayons se dirigent tous vers la terre, ce qui représente évidemment l'affranchissement de l'intelligence par le travail. De l'autre côté on voit le double Tau des hiérophantes, le Lingam au double Ctéis ou au triple Phallus, supporté, avec entrelacement et double insertion par l'M cabalistique et . maçonnique représentant l'équerre entre les deux colonnes JAKIN et BOHAS; au-dessus son t placés, sous un même niveau, deux coeurs aimants et souffrants, et autour, douze pentagrammes. Tout le monde vous dira que les' porteurs de cette médaille n'y attachent pas cette signification; mais elle n'en est, par cela même, que plus parfaitement magique, ayant un double sens, et, par conséquent, une double vertu. L'extatique sur les révélations de laquelle

126 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

ce talisman fut gravé l'avait vu déjà. existant et parfait dans la lumière astrale, ce qui démontre une fois de plus l'intime connexion des idées et des signes, et donne une nouvelle sanction au symbolisme de la magie universelle.

Plus on met d'importance et de solennité à la confection et à la consécration des talismans et des pentades, plus ils acquièrent de vertu, comme on doit le comprendre d'après l'évidence des principes que nous avons établis. Cette consécration doit se faire aux jours spéciaux que nous avons marqués, avec l'appareil dont nous avons donné les détails. On les consacre par les quatre éléments exorcisés, après avoir conjuré les esprits de ténèbres par la conjuration des quatre; puis on prend le pentade dans sa main, et l'on dit en y jetant quelques gouttes d'eau magique :

In nomine Eloim et per spiritum aquarum viventium, sis mihi in signum lucis et sacramentum voluntatis.

En le présentant à la fumée des parfums on dit:

Per serpentera ceneum sub quo cadunt serpentes ignei, fis mihi (etc.),

En soufflant sept fois sur le pentacle ou sur le talisman on dit :

Per firmamentum et spiritum vocis, sis mihi (etc.).

Enfin, en y plaçant triangulairement quelques grains de terre purifiée ou de sel, il faut dire:

/n sale terrce et per virtutem vitce ceternc e , sis mihi (etc.).

Puis on fait la conjuration des sept de la manière suivante :

On jette alternativement dans le feu sacré une pastille des sept parfums et l'on dit :

Au nom de Michael, que Jéhovah te commande et t'éloigne d'ici, Chavajoth !

Au nom de Gabriel, qu'Adonai te commande et t'éloigne d'ici, Béliat !

Au nom de Raphael, disparais devant Elchim, Sachabiel !

Par Samael Zébaoth et au nom d'Eloim Gibor, éloigne-toi, Adraméleck!

Par Zachariel et Sachiel-Méleck, obéis à Elvah, amgabel !

Au nom divin et humain de Schaddai et par le signe du pentagramme que je tiens dans nia main

droite, au nom de l'ange Anael, par la puissance d'Adam et d'Héva, qui sont dotchavah, retire-toi, Lilith; laisse-nous en paix, Nahémah !

Par les saints Eloim et les noms des génies Cas-hiel, Séhaltiel, Aphiel et Zarahiel, au commandement d'Orifiel, détourne-toi de nous, Moloch! nous ne te donnerons pas nos enfants à dévorer.

Pour ce qui est des instruments magiques, les principaux sont: la baguette, l'épée, la lampe, la *foû pe*, l'autel et le trépied. Dans les opérations de la haute et divine magie on se sert de la lampe, de la baguette et de la coupe ; dans les oeuvres de la magie noire on remplace la baguette.. par l'épée et la lampe par la chandelle de Cardan. Nous expliquerons cette différence à l'article spécial de la magie noire.

Venons à la description et à la consécration des instruments.

La baguette magique, qu'il ne faut pas confondre avec la simple baguette divinatoire, ni avec la fourche des nécromans ou le *trident* de Paracelse; la vraie et absolue baguette magique doit être d'un seul jet, parfaitement droit, d'amandier ou de noisetier, coupé d'un seul coup avec la serpette magique ou la faucille d'or, avant le lever du soleil

et au moment où l'arbre est prêt à fleurir. Il faut la perforer dans toute sa longueur sans la fendre ni la rompre, et y introduire une longue aiguille de fer aimanté qui en occupe toute l'étendue; puis on adapte à l'une de ses extrémités un prisme polyèdre taillé triangulairement, et à l'autre bout une figure pareille en résine noire. Au milieu de la baguette on placera deux anneaux, l'un de cuivre rouge, l'autre de zinc; puis la baguette sera dorée du côté de la résine et argentée du côté du prisme jusqu'aux anneaux du milieu, et on la revêtra de soie jusqu'aux extrémités exclusivement. Sur l'anneau de cuivre il faut graver ces caractères $rtv\text{-}tprvnerit$ et sur l'anneau de zinc $rd\ 7z7\ 15011$. La consécration de la baguette doit durer sept jours, en commençant à la nouvelle lune, et doit être faite par un initié possesseur des grands arcanes et ayant lui-même une baguette consacrée. C'est la transmission du sacerdoce magique, et cette transmission n'a pas cessé depuis les ténébreuses origines de la haute science. La baguette et les autres instruments mais la baguette surtout doivent être cachés avec soin, et sous aucun prétexte le magiste ne doit les laisser voir ou toucher aux profanes; autrement ils perdraient toute leur vertu.

Le mode de transmission de la baguette est un des arcanes de la science qu'il n'est jamais permis de révéler.

La longueur de la baguette-magique ne doit pas excéder celle du bras de l'opérateur. Le magicien ne doit s'en servir que lorsqu'il est seul, et ne doit même jamais la toucher sans nécessité. Plusieurs anciens magistes la faisaient seulement de la longueur de l'avant-bras et la cachaient sous de longues manches, montrant seulement en public la simple baguette divinatoire, ou quelque sceptre allégorique fait d'ivoire ou *d'ébène*, suivant la nature des œuvres.

Le cardinal de Richelieu, qui ambitionnait toutes les puissances, chercha toute sa vie, sans pouvoir la trouver, la transmission de la baguette. Son cabaliste Gaffarel ne put lui donner que l'épée et les talismans tel fut peut-être le motif secret de sa haine contre Urbain Grandier, qui savait quelque chose des faiblesses du cardinal. Les entretiens secrets et prolongés de Laubardemont avec le malheureux prêtre quelques heures encore avant son dernier supplice, et les paroles d'un ami et d'un confident de ce dernier lorsqu'il allait à la mort «Monsieur, vous êtes habile homme, ne vous per-

(lez pas», donnent beaucoup penser sur ce sujet.

La baguette magique est le *Verendum* du mage; il ne doit pas même en parler d'une manière claire et précise ; personne ne doit se vanter de la posséder, et l'on ne doit en transmettre la consécration que sous les conditions d'une discrétion et d'une confiance. absolues.

L'épée est moins occulte, et voici comment il faut la faire:

Il faut qu'elle soit de pur acier, avec une poignée de cuivre faite en forme de croix avec trois pommeaux, comme elle est représentée dans l'Enchiridion de Léon III, ou ayant pour garde deux croissants, comme dans notre figure. Sur le noeud central de la garde, qui doit être revêtu d'une plaque d'or, il faut graver d'un côté le signe du macrocosme et de l'autre celui du microcosme. Sur le pommeau il faut graver le monogramme hébreu de Michael, tel qu'on le voit dans Agrippa, et sur la lame, d'un côté ces caractères **lu= mrt o5tia** , et de l'autre le monogramme du labarum de Constantin, suivi de ces paroles : *Vince in hoc, Deo duce, ferro comite.* (Voir pour l'authenticité et l'exactitude de ces figures les meilleures éditions anciennes de l'*Enchiridion.*)

La consécration de l'épée doit se faire le dimanche, aux heures du soleil, sous l'invocation de Michael. On mettra la lame de l'épée *dans un* feu de laurier et de cyprès ; puis on en essuiera *et or* en polira la lame avec les cendres du feu sacré, humectées de sang de taupe ou de serpent, et l'on dira: *Sis mihi gladius Michaelis, in virtute Eloim Sabaoth fugiant a te spiribus tenebrarum et reptilia terre*; puis on la parfumera avec les parfums du soleil, et on la renfermera dans de la soie avec des branches de verveine qu'il faudra brûler le septième jour.

La lampe magique doit être faite de quatre métaux : l'or, l'argent, l'airain et le fer. Le pied sera de fer, le noeud d'airain, la coupe d'argent, le triangle du milieu en or. Elle aura deux bras, composés de trois métaux tordus ensemble, de manière toutefois à laisser pour l'huile un triple conduit. Elle aura neuf mèches, trois au milieu et trois à chaque bras. (Voir la figure.) Sur le pied on gravera le sceau d'Hermès et au-dessus l'Androgyne à deux têtes de Khunrath. La bordure inférieure *du* pied représentera un serpent qui se mord la queue.

Sur la coupe ou récipient de l'huile on gravera

- le signe de Salomon. A cette lampe s'adapteront deux globes l'un orné de peintures transparentes,
- représentant les sept génies, l'autre plus grand et double, pouvant contenir dans quatre compartiments; entre deux verres, de l'eau teinte en diverses couleurs. Le tout sera renfermé dans une colonne de bois tournant sur elle-même et pouvant laisser échapper à volonté un des rayons de la lampe qu'on dirigera sur la fumée de l'autel au moment des invocations. Cette lampe est d'un grand secours pour aider les opérations intuitives des imaginations lentes, et pour créer immédiatement devant les personnes magnétisées des formes d'une réalité effrayante, qui, étant multipliées par les miroirs, agrandiront tout à coup et changeront en une seule - salle immense remplie d'âmes visibles le cabinet de l'opérateur; l'ivresse des parfums et l'exaltation des invocations transformeront bientôt cette fantasmagorie en un rêve réel : on reconnaîtra les personnes qu'on a connues, les fantômes parleront; puis, si l'on referme la colonne de la lampe en redoublant le feu des parfums, il se produira quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu.

CHAPITRE VIII.

AVIS AUX IMPRUDENTS.

Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, les opérations de la science ne sont pas sans danger.

Elles peuvent conduire à la folie ceux qui ne sont pas affermis sur la base de la suprême, absolue et infaillible raison.

Elles peuvent surexciter le système nerveux et produire de terribles et incurables maladies.

Elles peuvent, lorsque l'imagination se frappe et s'épouvante, produire l'évanouissement et même la mort par congestion cérébrale.

Nous ne saurions donc trop en détourner les personnes nerveuses et naturellement exaltées, les femmes, les jeunes gens, et tous ceux qui ne sont pas dans l'habitude de se maîtriser parfaitement et de commander à la crainte.

Rien n'est plus dangereux également que de faire de la magie un passe-temps, comme certaines personnes qui en font l'agrément de leurs soirées. Les expériences magnétiques même, faites dans de pareilles conditions, ne peuvent que fatiguer les

sujets, égarer les opinions et dérouter la science. On ne joue pas impunément avec les mystères de la vie et de la mort, et les choses qu'on doit prendre au sérieux doivent être traitées sérieusement et avec la plus grande réserve.

Ne cédez jamais au désir de convaincre par des effets. Les effets les plus surprenants ne seraient pas des preuves pour des personnes non convaincues d'avance. On pourrait toujours les attribuer à des prestiges naturels, et regarder le mage comme un concurrent plus ou moins adroit de Robert Houdin ou d'Hamilton. Demander des prodiges pour croire à la science, c'est se montrer indigne ou incapable de la science. SANCTASANCTIS.

Ne vous vantez jamais non plus des oeuvres que vous avez opérées, eussiez-vous ressuscité des morts. Craignez la persécution. Le grand maître recommandait toujours le silence aux malades qu'il guérissait; et si ce silence eût été fidèlement gardé, on n'eût pas crucifié l'initiateur avant l'achèvement de son oeuvre.

Méditez sur la douzième figure des clefs du Tarot; songez au grand symbole de Prométhée, et taisez-vous.

Tous les mages qui ont divulgué leurs oeuvres sont morts de mort violente, et plusieurs ont été réduits au suicide, comme Cardan , Schroepffer, Cagliostro, et tant d'autres.

- Le mage doit vivre dans la retraite et se laisser
- approcher difficilement. C'est ce que représente le symbole de la neuvième clef du Tarot, où l'initié est figuré par un ermite enveloppé tout entier dans son manteau.

Cependant cette retraite ne doit pas être de l'isolement. Il lui faut des dévouements et des amitiés; mais il doit les choisir avec soin et les conserver à tout prix.

Il doit avoir une autre profession que celle de magicien : la magie n'est pas un métier.

Pour se livrer à la magie cérémonielle, il faut être sans préoccupations inquiétantes; il faut pouvoir se procurer tous les instruments de la science et savoir au besoin les confectionner soi-même ; il faut enfin s'assurer un laboratoire inaccessible, où l'on n'ait pas à craindre d'être jamais surpris ou dérangé.

Puis, et c'est ici la condition essentielle, il faut savoir équilibrer les forcés et contenir les élans de sa propre initiative. C'est ce que représente la

huitième figure des clefs d'Hermès, où l'on voit une femme assise entre deux colonnes, tenant d'une main une épée droite et de l'autre une balance.

Pour équilibrer les forces, il faut les maintenir simultanément et les faire agir alternativement, double action qui est représentée par l'usage de la balance.

Cet arcane est également représenté par la double croix des pentacles de Pythagore et d'Ézéchiël (voir la figure de la page 255 du Dogme), où les croix sont équilibrées l'une à l'autre et où les signes planétaires sont toujours en opposition. Ainsi, Vénus est l'équilibre des oeuvres de Mars, Mercure tempère et accomplit les oeuvres du Soleil et de la Lune, Saturne doit balancer Jupiter. C'est par cet antagonisme des anciens dieux que Prométhée, c'est-à-dire le génie de la science, parvint à s'in-

t r o d u i r e
dans l'Olympe et à dérober le feu du ciel.

Faut-il parler plus clairement? Plus vous serez doux et calme, plus votre colère aura de puissance ; plus vous serez énergique, plus votre dourceur aura de prix ; plus vous serez habile, mieux vous profiterez de votre intelligence, et même de vos vertus; plus vous serez différent, plus il vous sera facile de vous faire **a mer**. Ceci est d'exp'i

138 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

nonce dans l'ordre moral et se réalise rigoureusement dans la sphère de l'action. Les passions humaines produisent fatalement, lorsqu'elles ne sont pas dirigées, les effets contraires à leur désir effréné. L'amour excessif produit l'antipathie ; la haine aveugle s'annule et se punit elle-même ; la vanité conduit à l'abaissement et aux plus cruelles humiliations. Le grand maître révélait donc un mystère de la science magique positive lorsqu'il a dit : Voulez-vous accumuler des charbons ardents sur la tête de celui qui vous a fait du mal, pardonnez-lui et faites-lui du bien. On dira peut-être qu'un semblable pardon est une hypocrisie et ressemble fort, à une vengeance raffinée. Mais il faut se rappeler que le mage est souverain. Or un souverain ne se venge jamais, puisqu'il a le droit de punir. Lorsqu'il exerce ce droit il fait son devoir, et il est implacable comme la justice. Remarquons bien d'ailleurs, pour que personne ne se méprenne au sens de mes paroles, qu'il s'agit de châtier le mal par le bien et d'opposer la douceur à la violence. Si l'exercice de la vertu est une flagellation pour le vice, personne n'a droit de demander qu'on la lui épargne ou qu'on prenne pitié de ses hontes et de ses douleurs.

Celui qui se livre aux oeuvres de la science doit prendre chaque jour un exercice modéré, s'abstenir des veilles trop prolongées et suivre un régime sain et régulier. Il doit éviter les émanations cadavériques, le voisinage de l'eau croupie, les aliments indigestes ou impurs. Il doit surtout se distraire tous les jours des préoccupations magiques par des soins matériels, ou des travaux soit d'art, soit d'industrie, soit même de métier. Le moyen de bien voir, c'est de ne pas regarder toujours, et celui qui passerait sa vie à viser toujours au même but finirait par ne plus jamais l'atteindre,

Une précaution dont il ne faut également jamais se départir, c'est de ne jamais opérer lorsqu'on est malade,

Les cérémonies étant, comme nous l'avens dit, les moyens artificiels de créer les habitudes de volonté, cessent d'être nécessaires quand ces habitudes sont prises. C'est dans ce sens et en s'adressant seulement aux adeptes parfaits que Paracelse en proscriit l'usage dans sa Philosophie occulte. Il faut les simplifier progressivement, avant de les omettre tout à fait, suivant l'expérience qu'on peut faire des forces acquises et de l'habitude établie dans l'exercice du vouloir extra-naturel.

CHAPITRE

IX.

LE CÉRÉMONIAL DES INITIÉS.

. La science se conserve par le silence et se perpétue par l'initiation. La loi du silence n'est donc absolue et inviolable que relativement à la multitude non initiée. La science ne peut se transmettre que par la parole. Les sages doivent donc quelquefois parler.

Oui, les sages doivent parler, non pas pour dire, mais pour amener les autres à trouver. *Noli ire, Tac venire*, c'était la devise de Rabelais, qui, possédant toutes les sciences de son temps, ne pouvait ignorer la magie.

Nous avons donc à révéler ici les mystères de l'initiation.

La destinée de l'homme est, comme nous l'avons dit, de se faire ou de se créer lui-même ; il est et sera le fils de ses oeuvres pour le temps et pour l'éternité.

Tous les hommes sont appelés à concourir ; mais le nombre des élus, c'est-à-dire de ceux qui réussissent, est toujours petit ; en d'autres termes, les

hommes désireux d'être quelque chose sont en grand nombre, et les hommes d'élite sont toujours rares.

Or, le gouvernement du monde appartient- de droit aux hommes d'élite, et quand un mécanisme ou une usurpation quelconque empêche qu'il ne leur appartienne de fait , il s'opère un cataclysme politique ou social.

Les hommes qui sont maîtres d'eux-mêmes se rendent facilement maîtres des autres; mais ils peuvent mutuellement se faire Obstacle s'ils ne reconnaissent pas les lois d'une discipline et" d'une hiérarchie universelle.

Pour se soumettre à une même discipline, il faut être en communion d'idées et de désirs, et l'on ne peut parvenir à cette communion que par une religion commune fondée sur les bases mêmes de l'intelligence et de la raison.

Cette religion a toujours existé dans le monde, et c'est la Seule qui puisse être appelée und, infail- lible , indéfectible et véritablement catholique, c'est -à-dire universelle.

Cette religion, dont toutes les autres ont été successivement les voiles et les ombres, c'est celle qui démontre l'être par l'être, la vérité **par la rai-**

son, la raison par l'évidence et le sens commun.

C'est celle qui prouve par les réalités la raison d'être des hypothèses, et qui ne permet pas de raisonner sur les hypothèses indépendamment et en dehors des réalités.

C'est celle qui a pour base le dogme des analogies universelles, mais qui ne confond jamais les choses de la science avec celles de la foi. Il ne peut jamais être de foi 'que deux et un fassent plus ou moins de trois; que le contenu en physique soit plus grand que le contenant; qu'un corps solide, en tant que solide, puisse se comporter comme un corps fluide ou gazeux; qu'un corps humain, par exemple, puisse passer à travers une porte fermée sans opérer ni solution ni ouverture. Dire qu'on croit une pareille chose, c'est parler comme un enfant ou comme mi fou ; mais il n'est pas moins insensé de définir l'inconnu et de raisonner, d'hypothèses en hypothèses, jusqu'à nier à *priori* l'évidence pour affirmer des suppositions téméraires. Le sage affirme ce qu'il sait, et ne croit à ce qu'il ignore que suivant la mesure des nécessités raisonnables et connues de l'hypothèse. ,

Mais cette religion raisonnable ne saurait être celle de la multitude, à laquelle il faut des fables,

des mystères, des espérances définies et des terreurs matériellement motivées.

C'est pour cela que le sacerdoce s'est établi dans le monde. Or , le sacerdoce se recrute par l'initiation.

Les formes religieuses périssent quand l'initiation cesse dans le sanctuaire, soit par la vulgarisation, soit par la négligence et l'oubli des mystères sacrés.

Les divulgations gnostiques, par exemple, ont éloigné l'église chrétienne des hautes vérités de la Kabbale, qui contient tous les secrets de la théologie transcendante. Aussi, les aveugles étant devenus les conducteurs des autres aveugles, il s'est produit de grands obscurcissements, de grandes chutes et de déplorables scandales; puis les livres sacrés, dont les clefs sont toutes cabalistiques, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, sont devenus si peu intelligibles aux chrétiens, que les pasteurs ont, avec raison, jugé nécessaire d'en interdire la lecture aux simples fidèles. Pris à la lettre et compris matériellement , ces livres ne seraient, comme l'a trop bien démontré l'école de Voltaire, qu'un inconcevable tissu d'absurdités et de scandales.

ifat RITUEL 1W LA HAUTE MAGIE.

Il en est de même de tous les dogmes anciens, avec leurs brillantes théogonies et leurs poétiques légendes. Dire que les anciens croyaient, en Grèce, aux amours de Jupiter, ou adoraient, en Égypte, le cynocéphale et l'épervier comme les dieux vivants et réels, c'est être aussi ignorant et d'aussi mauvaise foi qu'on le serait en soutenant que les chrétiens adorent un triple Dieu, se composant d'un vieillard, d'un supplicié et d'un pigeon. L'ignorance des symboles est toujours calomniatrice. C'est pourquoi il faut bien se garder de se moquer tout d'abord des choses qu'on ne sait pas, lorsque leur énoncé semble supposer une absurdité ou même une singularité quelconque; ce serait aussi peu sensé que de les admettre sans discussion et sans examen.

Avant qu'il y ait quelque chose qui nous plaise ou qui nous déplaie, il y a une vérité, c'est—à-dire une raison, et c'est par cette raison que nos actions doivent être réglées plutôt que par notre plaisir, si nous voulons créer, eu nous l'intelligence, qui est la raison d'être de l'immortalité, et la justice, qui en est la loi.

L'homme vraiment homme ne peut vouloir que ce qu'il doit raisonnablement et justement faire ;

aussi impose-t-il silence aux convoitises et à la crainte, pour n'écouter que la raison.

Un pareil homme est un roi naturel et un prêtre spontané pour les multitudes errantes. C'est pour cela que l'objet des initiations antiques s'appelait indifféremment art sacerdotal et art royal.

Les anciennes associations magiques étaient des séminaires de prêtres et de rois, et l'on ne parvenait à y être admis que par des oeuvres vraiment sacerdotales et royales, c'est-à-dire en se mettant au-dessus de toutes les faiblesses de la nature.

Nous ne répéterons pas ici ce qui se trouve partout sur les initiations égyptiennes, perpétuées, en s'affaiblissant, dans les sociétés secrètes du moyen âge. Le radicalisme chrétien, fondé sur la fausse intelligence de cette parole: Vous n'avez qu'un père et qu'un maître, et vous êtes tous frères, a porté un coup terrible à la hiérarchie sacrée. Depuis ce temps, les dignités sacerdotales sont devenues le résultat de l'intrigue ou du hasard; la médiocrité active est parvenue à supplanter la supériorité modeste, et par conséquent méconnue, et cependant, l'initiation étant une loi essentielle de la vie religieuse, une société instinctivement magique

146 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

s'est formée au déclin de la puissance pontificale, et a bientôt concentré en elle seule toute la puissance du christianisme, parce que seule elle a compris vaguement, mais exercé positivement, le pouvoir hiérarchique par les épreuves de l'initiation et la toute-puissance de la foi dans l'obéissance passive.

Que faisait, en effet, le récipiendaire dans les anciennes initiations? 11 abandonnait entièrement sa vie et sa liberté aux maîtres des temples de Thébès ou de Memphis; il s'avavançait résolument à travers des épouvantes sans nombre qui pouvaient lui faire supposer un attentat prémédité contre lui-même; il traversait les bûchers, passait à la nage les torrents d'eau noire et bouillante, se suspendait à des bascules inconnues, sur des précipices sans fond... N'était-ce pas là de l'obéissance aveugle dans toute la force du terme? Abjurer momentanément sa liberté pour parvenir à une émancipation, n'est-ce pas l'exercice le plus parfait de la liberté? Or, voilà ce que doivent faire et ce qu'ont toujours fait ceux qui aspirent au *sanctum regnum* de la toute-puissance magique. Les disciples de Pythagore se condamnaient à un silence rigoureux de plusieurs années; les sectateurs même d'Epicure

ne comprenaient la souveraineté' du plaisir que par la sobriété acquise et la tempérance calculée. La vie est une guerre où il faut faire ses preuves pour monter en grade: la force ne se donne pas; il faut la prendre.

L'initiation par la lutte et par les épreuves est donc indispensable pour arriver à la science pratique de la magie. Nous avons déjà dit comment on peut triompher des quatre formes élémentaires : nous n'y reviendrons pas, et nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître les cérémonies des initiations anciennes aux ouvrages du baron de Tschoudy, auteur de *l'Étoile flamboyante* de la maçonnie adonhiramite et de plusieurs autres opuscules maçonniques très estimables.

Nous devons insister ici sur une réflexion : c'est que le chaos intellectuel et social au milieu duquel nous périssons a pour cause la négligence de l'initiation, de ses épreuves et de ses mystères. Des hommes en qui le zèle était plus fort que la science, impressionnés par les maximes populaires de PEvangile, ont cru à l'égalité primitive et absolue des hommes. Un halluciné célèbre, l'éloquent et infortuné Rousseau, a propagé avec toute la magie de son style ce paradoxe que la société seule déprave

les hommes, comme si l'on disait que la concurrence et l'émulation *du* travail rendent les ouvriers paresseux. La loi essentielle de la nature, celle de l'initiation par les oeuvres et du progrès laborieux et volontaire a été fatalement méconnue; la maçonnerie a eu ses déserteurs, comme le catholicisme avait eu les siens. Qu'en est-il résulté ? Le niveau d'acier substitué au niveau intellectuel et symbolique. Prêcher l'égalité à ce qui est en bas sans lui dire comment on s'élève, n'est-ce pas s'engager soi-même à descendre? Aussi est-on descendu, et l'on a eu le règne de la carmagnole, des sans-culottes et de Marat.

Pour relever la société chancelante et déchuë, il faut rétablir la hiérarchie et l'initiation. La tâche est difficile, mais tout le monde intelligent sent déjà la nécessité de l'entreprendre. Faudra-t-il pour cela que le monde passe par un nouveau déluge? Nous désirons vivement qu'il n'en soit pas ainsi; et • **œ** livre, la plus grande peut-être, mais non la dernière de nos audaces, est" un appel à tout ce qui est vivant encore, pour reconstituer la vie au milieu même de la décomposition et de la mort.

CHAPITRE X.

LA CLEF DE L'OCCULTISME.

Approfondissons maintenant la question des pentacles, car là est toute la vertu magique, puisque le secret de la force est dans l'intelligence qui la dirige.

Nous ne reviendrons pas sur les pentacles de Pythagore et d'Ezéchiel, dont nous avons déjà donné l'explication et la figure; nous prouverons dans un autre chapitre que tous les instruments du culte hébraïque étaient des pentacles, et que Moïse avait écrit en or et en airain dans le tabernacle et tous ses accessoires le premier et le dernier mot de la Bible. Mais chaque magiste peut et doit avoir son pentacle particulier, car un pentacle bien entendu, c'est le résumé parfait d'un esprit.

C'est pour cela qu'on trouve dans les calendriers magiques de Ticho-Brahé et de Duchenteau les pentacles d'Adam, de Job, de Jérémie, d'Isaïe et de tous les autres grands prophètes qui ont été, cha-

cun à son époque, les rois de la Kabbale et les grands rabbins de la science.

Le pentacle, étant une synthèse complète et parfaite, exprimée par un seul signe, sert à rassembler toute la force intellectuelle dans un regard, dans un souvenir, dans un contact. C'est comme un point d'appui pour projeter la volonté avec force. Les nigromans et les goétiens traçaient leurs pentacles infernaux sur la peau des victimes qu'ils immolaient. On trouve dans plusieurs clavicules et grimoires les cérémonies de l'immolation, la manière d'écorcher le chevreau, puis de saler, de sécher et de blanchir la peau. Quelques cabalistes hébreux sont tombés dans les mêmes folies, sans se rappeler les malédictions prononcées dans la Bible contre ceux qui sacrifient sur les hauts lieux ou dans les cavernes de la terre. Toutes les effusions de sang opérées cérémoniellement sont abominables et impies, et depuis la mort d'Adonhiram la Société des vrais adeptes a horreur du sang, *Ecclesia abhorret a sanguine*.

Le symbolisme initiatique des pentacles adopté dans tout l'Orient est la clef de toutes les mythologies

~~ainsi que~~

l'alphabet hiéroglyphique, on se perdra dans les

obscurités des Védas, du Zend-Avesta et de la Bible. L'arbre générateur du bien et du mal, source unique des quatre fleuves, dont l'un arrose la terre de l'or, c'est-à-dire de la lumière, et l'autre coule dans l'Ethiopie ou dans le royaume de la nuit; le serpent magnétique qui séduisit la femme, et la femme qui séduit l'homme, révélant ainsi la loi de l'attraction ; puis le Cherub ou Sphinx placé à la porte du sanctuaire édénique avec l'épée flamboyante des gardiens du symbole, puis la régénération par le travail, et l'enfantement par la douleur, loi des initiations et des épreuves; la division de Caïn et d'Abel identique au symbole de la lutte d'Autéros et d'Eros; l'arche portée sur les eaux du déluge comme le coffre d'Osiris, le corbeau noir qui ne revient pas, et la colombe blanche qui revient, nouvelle émission du dogme antagonique et équilibré : toutes ces magnifiques allégories cabalistiques de la *Genèse*, qui, prises à la lettre et acceptées pour des histoires réelles, méritaient encore plus de risée et de mépris que ne leur en a prodigué Voltaire, deviennent lumineuses pour l'initié, qui salue alors avec enthousiasme et arimur la perpétuité du vrai dogme et l'universalité de la même initiation dans tous les sanctuaires du monde.

152 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Les cinq livres de Moïse, la prophétie d'Ezéchiel et l'*Apocalypse* de saint Jean, sont les trois défs cabalistiques de tout l'édifice biblique. Les sphinx d'Ezéchiel identiques avec ceux du sanctuaire et de l'arche, sont une quadruple reproduction du quaternaire égyptien ; ses roues, qui tournent les unes *dans* les autres, sont les sphères harmonieuses de Pythagore; le temple nouveau dont il donne le plan sur des mesures toutes cabalistiques est le type des travaux de la; maçonnerie primitive. Saint Jean, *dans son Apocalypse*, reproduit les mêmes images et les mêmes nombres, et reconstitue idéalement le monde édénique dans la nouvelle Jérusalem ; mais à la source des quatre fleuves, l'agneau solaire a remplacé l'arbre mystérieux. L'initiation par le travail et par le sang est accomplie, et il n'y a plus de temple parce que la lumière de la vérité est universellement répandue et que le monde est devenu le temple de la justice.

Ce beau rêve final des saintes Ecritures, cette utopie divine dont l'Église a renvoyé avec raison la réalisation kune vie meilleure, ont été l'accueil de tous les hérésiarques anciens et d'un grand nombre d'idéologues modernes.. L'émancipation simultanée et l'égalité absolue de tous les hommes suppose la

cessation du progrès, et par conséquent de la vie : sur la terre des égaux, il ne peut plus y avoir d'enfants ni de vieillards; la naissance et la mort ne sauraient donc y être admises. C'en est assez pour prouver que la nouvelle Jérusalem n'est pas plus de ce monde que le paradis primitif, où l'on ne devait connaître ni le bien ni le mal, ni la liberté, ni la génération, ni la mort; c'est donc, dans l'éternité que commence et que finit le cycle de notre symbolisme religieux.

Dupuis et Volney ont dépensé une grande érudition pour découvrir cette identité relative de tous les symboles, et en ont conclu à la négation de toutes les religions. Nous arrivons par la même voie à une affirmation diamétralement opposée, et nous reconnaissons avec admiration qu'il n'y a jamais eu de fausses religions dans le monde civilisé; que la lumière divine, cette splendeur de la raison suprême du Logos, du Verbe, qui illumine tout homme venant dans le monde, n'a pas plus manqué aux enfants de Zoroastre qu'aux fidèles brebis de saint Pierre; que la révélation permanente, unique et universelle, est écrite dans la nature visible, s'explique dans la raison et se complète par les sages analogies de la foi; qu'il n'y a enfin qu'une vraie reli-

1511 RITUEL DE' LA HAUTE MAGIE.

gion, qu'un dogme et qu'une croyance légitime, comme il n'y a qu'un Dieu, qu'une raison et qu'un univers; que la révélation n'est obscure pour personne, puisque tout le monde comprend peu ou beaucoup la vérité et la justice, et puisque tout ce qui peut être ne doit être qu'analogiquement à ce qui est. L'ÊTRE EST L'ÊTRE rPrtm nem mi.

Les figures, si bizarres en apparence, que présente *l'Apocalypse* de saint Jean, sont hiéroglyphiques, comme celles de toutes les mythologies orientales, et peuvent se renfermer dans une suite de pentacles. L'initiateur vêtu de blanc, debout entre les sept chandeliers d'or et tenant dans sa main sept étoiles, représente le dogme unique d'Hermès et les analogies universelles de la lumière.

La femme revêtue du soleil et couronnée de douze étoiles, c'est l'Isis céleste, c'est la gnose dont le serpent de la vie matérielle veut dévorer l'enfant.; mais elle prend les ailes d'un aigle et s'enfuit au désert, protestation de l'esprit prophétique contre le matérialisme de la religion officielle.

L'ange colossal dont le visage est un soleil, l'aurole un arc-en-ciel, le vêtement un nuage, les

jambes des colonnes de feu, et qui pose un pied sur la terre et l'autre sur la mer, est un véritable Panthée cabalistique,

Ses pieds représentent l'équilibre de Briah ou du monde des formes; ses jambes sont les deux colonnes du temple maçonnique JAKIN et BOHIAS. Son corps, voilé de nuages, d'où sort une main qui tient un livre, est la sphère de Jezirah ou des épreuves initiatiques; la tête solaire, couronnée du septénaire lumineux, est le monde d'Aziluth ou de la révélation parfaite, et l'on ne saurait trop s'étonner de ce que les cabalistes hébreux n'ont pas reconnu et divulgué ce symbolisme, qui rattache si étroitement et si inséparablement les plus hauts mystères du christianisme au dogme secret, mais invariable, de tous les maîtres en Israël.

La bête à sept têtes est, dans le symbolisme de saint Jean, la négation matérielle et antagonistique du septénaire lumineux, la prostituée de Babylone correspond de la même manière à la femme revêtue du soleil; les quatre cavaliers sont analogues aux quatre animaux allégoriques; les sept anges avec leurs sept trompettes, leurs sept coupes et leurs sept épées caractérisent l'absolu de la lutte du bien contre le mal par la parole, par l'association reli-

gieuse et par la force. Ainsi, les sept sceaux du livre occulte sont levés successivement et l'initiation universelle s'accomplit. Les commentateurs qui ont cherché autre chose dans ce livre de haute Kabbale ont perdu, leur temps et leur peine pour arriver à se rendre ridicules. Voir Napoléon dans l'ange Apollyon, Luther dans l'étoile qui tombe, Voltaire et Rousseau dans les sauterelles armées en guerre c'est de la haute fantaisie. Il en est de même de toutes les violences faites à des noms de personnages célèbres pour leur faire renfermer en chiffres quelconques le fatal 666 que nous avons suffisamment expliqué; et quand on pense que des hommes nommés Bossuet et Newton se sont amusés à ces chimères, on comprend què l'humanité n'est pas aussi malicieuse dans son génie qu'on pourrait le supposer à l'aspect de ses vices.

CHAPITRE XI.

LA TRIPLE CHAÎNE.

Le grand oeuvre, en magie pratique, après l'éducation de la volonté et la création personnelle du mage, c'est la formation de la chaîne magnétique, et ce secret est véritablement celui du sacerdoce et de la royauté.

Former la chaîne magnétique, c'est-faire naître un courant d'idées qui pl'oduisse la foi et qui entraîne un grand no.nbre de volontés dans un cercle donné *de* manifestations par les actes. Une chaîne bien formée est comme un tourbillon qui entraîne et absorbe tout.

On peut établir la chaîne *de* trois manières: par les signes, par la parole et par le contact. On établit la chaîne par les signes en faisant adopter un signe par l'opinion comme représentant une force. C'est ainsi que tous les chrétiens communiquent ensemble par le signe de la croix , les maçons par celui de l'équerre sous le soleil, les magistes par celui du microeosme qui se fait avec les cinq doigts étendus (*etc.*).

(58 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Les signes, une fois reçus et propagés, acquièrent de la force par eux-mêmes. La vue et l'imitation du signe de la croix suffisaient dans les premiers siècles pour faire des prosélytes au christianisme. La médaille dite miraculeuse a opéré encore de nos jours un grand nombre de conversions par la même loi magnétique. La vision et l'illumination du jeune israélite Alphonse de Ratisbonne ont été le fait de ce genre le plus remarquable. L'imagination est créatrice, non-seulement en nous, mais hors de nous, par nos projections fluidiques, et il ne faut sans doute pas attribuer à d'autres causes les phénomènes du labarum de Constantin et de la croix de N'igné.

La chaîne magique par la parole était représentée, chez les anciens, par ces chaînes d'or **qui sortent** de la bouche d'Hermès. Rien n'égale l'électricité de l'éloquence. La parole crée l'intelligence la plus haute au sein, des masses les plus grossièrement composées. Ceux même qui sont trop loin pour entendre comprennent par commotion et sont entraînés comme la foule. Pierre l'Hermitte a ébranlé l'Europe en criant : Dieu le veut ! Un seul mot de l'Empereur électrisait son armée et rendait la France invincible. Proudhon a tué le socialisme

par son paradoxe • célèbre : La propriété, c'est le vol. Il suffit souvent d'un mot qui court pour renverser une puissance. Voltaire le savait bien, lui qui a bouleversé le monde par des sarcasmes. Aussi lui, qui ne craignait ni papes, ni rois, ni parlement, ni bastilles, avait-il peur d'un calembour.

On est bien près d'accomplir les volontés .de l'homme dont on répète les mots.

La troisième manière d'établir la chaîne magique, c'est par le contact. Entre personnes qui se voient souvent, la tête du courant se révèle bientôt, et la plus forte volonté ne tarde pas à absorber les autres; le contact direct et-positif de la main à la main complète l'harmonie des dispositions; et c'est pour cela que c'est une marque de sympathie et d'intimité. —Les enfants, qui sont guidés instinctivement par la nature, font la chaîne magnétique soit en jouant aux barres, soit en jouant en rond. Alors la gaîté circule et le rire s'épanouit. Les tables rondes sont plus favorables aussi aux joyeux banquets que celles de toute autre forme. La grande ronde du sabbat qui terminait les réunions mystérieuses des adeptes du moyen âge était une chaîne magique qui les unissait tous dans les mêmes volontés et dans les mêmes oeuvres; ils **fa** formaient

en se plaçant dos à dos et en se tenant par les mains, le visage en dehors du cercle, à l'imitation de ces antiques danses sacrées dont on retrouve encore des images sur les bas-reliefs des anciens temples. Les fourrures électriques de lynx, de panthère et même de chat domestique, étaient, à l'imitation des anciennes bacchantes, attachées à leurs vêtements. De là est venue cette tradition que les mécréants, au sabbat, portent chacun un chat pendu à leur ceinture, et qu'ils dansent dans cet appareil.

Les phénomènes des tables tournantes et parlantes ont été une manifestation fortuite de la communication fluidique au moyen de la chaîne circulaire; puis la mystification s'en est mêlée, et des personnages, même instruits et intelligents se sont passionnés pour cette nouveauté au point de se mystifier eux-mêmes et de devenir dupes de leur engouement. Les oracles des tables étaient des réponses suggérées plus ou moins volontairement ou tirées au sort; elles ressemblaient aux discours qu'on tient ou qu'on entend dans les rêves. Les autres phénomènes plus étranges pouvaient être des produits extérieurs de l'imagination commune. Nous ne nions pas, sans doute, l'intervention possible

des esprits élémentaires dans ces manifestations comme dans celles de la divination par les cartes ou par les songes; mais nous ne croyons pas qu'elle soit prouvée en aucune manière, et que rien par conséquent puisse nous obliger à l'admettre.

Un des pouvoirs les plus étranges de l'imagination humaine, c'est celui de la réalisation des désirs de la volonté, ou même de ses appréhensions et de ses craintes. On croit aisément ce qu'on craint ou ce qu'on désire, dit le proverbe, et l'on a raison, puisque le désir et la crainte donnent à l'imagination une puissance réalisatrice dont les effets sont incalculables.

Comment est-on atteint, par exemple, de la maladie dont on a peur? Nous avons déjà rapporté les opinions de Paracelse à ce sujet, et nous avons établi dans notre dogme les lois occultes constatées par l'expérience; mais, dans les courants magnétiques et par l'entremise de la chaîne, les réalisations sont d'autant plus étranges, qu'elles sont presque toujours inattendues quand la chaîne n'est pas formée par un chef intelligent, sympathique et fort. Elles résultent en effet de combinaisons purement fatales et fortuites. La frayeur vulgaire des convives superstitieux lorsqu'ils se trouvent

treize à tables, et la conviction où ils sont qu'un malheur menace le plus jeune et le plus faible d'entre eux, est, comme la plupart des superstitions un reste de science magique. Le duodénaire, étant un nombre complet et cyclique dans les analogies universelles de la nature, entraîne toujours et absorbe le treizième, nombre regardé comme malheureux et superflu. Si le cercle d'une meule de moulin est représenté par douze, le nombre treize sera celui du grain qu'elle doit broyer. Les anciens avaient établi sur de semblables considérations la distinction des nombres heureux et malheureux, d'où s'ensuivait l'observance des jours de bon et de mauvais augure. C'est en pareille matière surtout que l'imagination est créatrice, et les nombres et les jours ne manquent guère d'être favorables ou funestes à ceux qui croient à leur influence. C'est donc avec raison que le christianisme a proscrit les sciences divinatoires, car, en diminuant ainsi le nombre des chances fatales, il a donné plus de ressources et plus d'empire à la liberté.

L'imprimerie est un admirable instrument pour former la chaîne magique par l'extension de la parole. En effet, pas un livre n'est perdu : les écrits vont toujours où ils doivent aller, et les aspirations

- de la pensée attirent la parole. Nous l'avons éprouvé cent fois pendant le cours de notre initiation magique: les livres les plus rares s'offraient toujours à nous sans recherches de notre part dès qu'ils nous devenaient indispensables. C'est ainsi que nous avons retrouvé intacte cette science universelle que bien des érudits ont cru ensevelie sous plusieurs cataclysmes successifs; c'est ainsi que nous sommes entré dans la grande chaîne magique qui commence à Hermès ou à Hénoc pour ne plus finir qu'avec le monde. Alors nous avons pu évoquer et nous rendre présents les esprits d'Apollonius, de Plotin, de Synésius, de Paracelse, de Cardan, de Cornelius Agrippa, et de tant d'autres moins connus ou plus connus, mais trop religieusement célèbres pour qu'on les nomme à la légère. Nous continuerons leur grand oeuvre, que d'autres reprendront après nous. Mais à qui sera-t-il donné de l'achever?
-

CHAPITRE XII.

LE GRAND OEUVRE.

être toujours riche, toujours jeune et ne jamais mourir : tel a été de tout temps le rêve des alchimistes.

Changer en or le plomb, le mercure et tous les autres métaux, avoir la médecine universelle et l'élixir de vie : tel est le problème à résoudre pour accomplir ce souhait et réaliser ce rêve.

Comme tous les mystères magiques, les secrets du grand oeuvre ont une triple signification : ils sont religieux, philosophiques et naturels.

L'or philosophai, en religion, c'est la raison absolue et suprême; en philosophie, c'est la vérité; dans la nature visible, c'est le soleil ; dans le monde souterrain et minéral, c'est l'or le plus parfait et le plus pur.

C'est pour cela qu'on appelle la recherche du grand oeuvre la recherche de l'absolu , et qu'on désigne cet oeuvre même par le nom d'oeuvre du soleil.

Tous les maîtres de la **science reconnaissent**

qu'il est impossible d'arriver aux résultats matériels si l'on n'a pas trouvé dans les deux degrés supérieurs toutes les analogies de la médecine universelle et de la pierre philosophale.

Alors, disent-ils, le travail est simple, facile et peu dispendieux; autrement, il consume infructueusement la fortune de la vie des souffleurs.

La médecine universelle, pour l'âme, c'est la raison suprême et la justice absolue; pour l'esprit, c'est la vérité mathématique et pratique; pour le corps, c'est la quintessence, qui est une combinaison de lumière et d'or.

La matière première du grand oeuvre, dans le monde supérieur, c'est l'enthousiasme et l'activité; dans le monde intermédiaire, c'est l'intelligence et l'industrie; dans le monde inférieur, c'est le travail; et dans la science, c'est le soufre, le mercure et le sel, qui, tour à tour volatilisés et fixés, composent l'azoth des sages.

Le soufre correspond à la forme élémentaire du feu, le mercure à l'air et à l'eau, et le sel à la Terre.

Tous les maîtres en alchimie qui ont écrit sur le grand oeuvre ont employé des expressions symboliques et figurées, et ils ont dû le faire. tant pour

1 66 RITUEL DE 'LA HAUTE MAGIE.

éloigner les profanes d'un travail dangereux pour eux que pour se faire bien entendre des adeptes en leur révélant le monde entier des analogies que régit le dogme unique et souverain d'Hermès.

Ainsi, pour eux, l'or et l'argent sont le roi et la reine, ou la lune et le soleil; le soufre, c'est l'aigle volant; le mercure, c'est Pandrogyné ailé et barbu monté sur un cube et couronné de flammes ; la matière ou le sel, c'est le dragon ailé; les métaux en ébullition sont des lions de diverses couleurs; enfin l'oeuvre tout entière a pour symbole le pélican et le phénix.

L'art hermétique est donc en même temps une religion, une philosophie et une science naturelle. Comme religion, c'est celle des anciens mages et des initiés de tous les temps; comme philosophie, on peut en retrouver les principes dans l'école d'Alexandrie et dans les théories de Pythagore; comme la science, il faut en demander des procédés à Paracelse, à Nicolas Flamel et à Raymond Lulle.

La science n'est réelle que pour ceux qui admettent et comprennent la philosophie et la religion, et ses procédés ne peuvent réussir qu'à l'adepte

parvenu à la volonté souveraine, et devenu ainsi le roi du monde élémentaire; car le grand agent de l'opération du soleil, c'est cette force décrite dans le symbole d'Hermès de la table d'émeraude; c'est la puissance magique universelle; c'est le moteur spirituel igné; c'est l'od, selon les Hébreux, et la lumière astrale, suivant l'expression que nous avons adoptée dans cet ouvrage.

C'est là le feu secret, vivant et philosophal, dont tous les philosophes hermétiques ne parlent qu'avec les plus mystérieuses réserves ; c'est là le sperme ,universel dont ils ont gardé le secret, et .qu'ils représentent seulement sous la figure du caducée d'Hermès.

Voici donc le grand arcane hermétique, et nous le révélons ici pour la première fois clairement et sans figures mystiques : ce que les adeptes appellent matières mortes ce sont les corps tels qu'ils se trouvent dans la nature; les matières vives sont des substances assimilées et *magnétisées* par la science et la volonté de l'opérateur.

En sorte que le grand oeuvre 'est quelque chose de plus qu'une opération chimique : c'est une véritable création du verbe humain initié à la puissance du verbe de Dieu même.

: 13K1r1
 mon Inte nim te uI 3rurt
 rn'm volterl n'Unit >MT '7
 Imr-irnrtrm n'zeorr 1>türl
 775 ?min l'naa or-n
 t=r lnyimo oñe, mꝛ1
 11111CII rnb—tün

Ce texte, hébreu, que nous transcrivons comme preuve de l'authenticité et de la réalité de notre découverte, est du rabbin juif Abraham, le maître de Nicolas Flamel, et se trouve dans son commentaire occulte sur le Sepher-Jezirah, le livre sacré de la Cabale. Ce commentaire est fort rare; mais les puissances sympathiques de notre chaîne nous en ont fait trouver un exemplaire qui a été conservé jusqu'en 16113 dans la bibliothèque de l'église protestante de Rouen. On y lit, écrit sur la première page : *Eau dono*; puis un nom illisible: *Dei magni*.

La création de l'or dans le grand oeuvre se fait par transmutation et par multiplication.

Raymond Lulle dit que, pour faire de l'or, il faut de l'or et du mercure ; que, pour faire de l'argent, il faut de l'argent et du mercure. Puis il ajoute : « J'entends par le mercure cet esprit minéral si fin et si épuré qu'il dore Mile la semence *de* l'or et

argente celle de l'argent. » Nul doute qu'il ne parle ici de l'od ou lumière astrale.

Le sel et le soufre ne servent dans l'oeuvre qu'à la préparation du mercure, et c'est au mercure surtout qu'il faut assimiler et comme incorporer l'agent magnétique. Paracelse, Raymond Lulle et Nicolas Flamel paraissent seuls avoir connu parfaitement ce mystère. Basile Valentin et le Trévisan l'indiquent d'une manière imparfaite et qui peut être interprétée autrement. Mais les choses les plus curieuses que nous ayons trouvées à ce sujet sont indiquées par les figures mystiques et les légendes magiques d'un livre d'Henri Khunrath intitulé: *A mphitheo-Grum sapiencie (derme.*

Khunrath représente et résume les écoles gnostiques les plus savantes, et se rattache dans la symbolique au mysticisme de Synésius. Il affecte le christianisme dans les expressions et dans les signes; mais il est facile de reconnaître que son Christ est celui des Abraxas, le pentagramme lumineux rayonnant sur la croix astronomique, l'incarnation dans l'humanité du roi-soleil célébré par l'empereur Julien; c'est la manifestation lumineuse et vivante de ce Ruach-Elhoim qui, suivant Moïse, couvrait et travaillait la surface des eaux à la nais-

'170 RITUEL. DE LA HAUTE MAGIE.

sauce du monde; c'est l'homme-soleil, c'est le roi de lumière, c'est le mage suprême, maître et vainqueur du serpent, et il trouve dans la quadruple légende des évangélistes la clef allégorique du grand oeuvre. Dans un des pantacles de son livre magique, il représente la pierre philosophale debout au milieu d'une forteresse entourée d'une enceinte à vingt portes sans issues. Une seule conduit au sanctuaire du grand oeuvre. Au-dessus de la pierre est un triangle appuyé sur un dragon ailé, et sur la pierre gravé le nom du Christ qu'il qualifie d'image Symbolique de la nature entière. « C'est par lui seul, ajoute-t-il, que vous pouvez parvenir à la médecine universelle pour les hommes, pour les animaux, pour les végétaux et pour les minéraux. » Le dragon ailé, dominé par le triangle, représente donc le Christ de Khunrath, c'est-à-dire l'intelligence souveraine de la lumière et de la vie : c'est le secret du pentagramme, c'est le plus haut mystère dogmatique et pratique de la magie traditionnelle. De là au grand et à jamais incommunicable arcane il n'y a qu'un pas.

Les figures cabalistiques du juif Abraham, qui donnèrent à Flamel l'initiative de la science, ne sont autres que les vingt-deux clefs du Tarot, imi-

tées et résumées d'ailleurs dans les douze defs, de Basile Valentin. Le soleil et la lune y reparaissent sous les figures de l'empereur et de l'impératrice; Mercure est le bateleur; le grand Hiérophante, c'est l'adepte ou l'abstracteur de quintessence; la mort, le jugement, l'amour, le dragon ou le diable, l'ermite ou le vieillard boiteux, et enfin tous les autres symboles s'y retrouvent avec leurs principaux attributs et presque dans le même ordre. 11 n'en saurait être autrement, puisque le Tarot est le livre primitif et la clef de voûte des sciences occultes : il doit être hermétique comme il est cabalistique, magique et théosophique. Aussi trouvons-nous dans la réunion de sa douzième et de sa vingt-deuxième def, superposées l'une à l'autre, la révélation hiéroglyphique de notre solution des mystères du grand oeuvre.

La douzième def représente un homme pendu par un pied à un gibet composé de trois arbres ou bâtons formant la figure de la lettre hébraïque *ni* les bras de l'homme forment un triangle avec sa tête, et sa forme hiéroglyphique tout entière est celle d'un triangle renversé surmonté d'une croix, symbole alchimique connu de tout les adeptes et qui représente l'accomplissement du grand oeuvre.

172 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

La vingt-deuxième clef, qui porte le nombre 21 parce que le fou qui la précède dans l'ordre cabalistique ne porte point de numéro, représente une jeune divinité légèrement voilée et courant dans une couronne fleurissante supportée aux quatre coins par les quatre animaux de la cabale. Cette divinité tient une baguette de chaque main dans le tarot italien, et dans le tarot de Besançon, elle réunit dans une seule main deux baguettes et pose l'autre main sur sa cuisse, symboles également remarquables de l'action magnétique, soit alternée dans sa polarisation, soit simultanée par opposition et par transmission.

Le grand oeuvre d'Hermès est donc une opération essentiellement magique, et la plus haute de toutes, car elle suppose l'absolu en science et en volonté. Il y a de la lumière dans l'or, de l'or dans la lumière, et de la lumière en toutes choses. La volonté intelligente qui s'assimile la-lumière dirige ainsi les opérations de la forme substantielle, et ne se sert de la chimie que comme d'un instrument très secondaire. L'influence de la volonté et de l'intelligence humaines sur les opérations de la nature, dépendantes en partie de son travail est d'ailleurs un fait si réel que tous les alchimistes sérieux ont

réussi en raison de leurs connaissances et de leur foi et ont reproduit leur pensée dans le phénomène de la fusion, de la salification et de la recombinaison des métaux. Agrippa, homme d'une immense érudition et d'un beau génie, mais pur philosophe et sceptique, n'a pu dépasser les limites de l'analyse et de la synthèse des métaux. Eteilla, cabaliste confus, embrouillé, fantasque, mais persévérant, reproduisait en alchimie les bizarreries de son tarot mal compris et défiguré ; les métaux prenaient dans ses creusets des formes singulières qui excitaient la curiosité de tout Paris, sans autre résultat pour la fortune de l'opérateur que les honoraires qu'il exigeait de ses visiteurs. Un souffleur obscur de notre temps, qui est mort fou, le pauvre Louis Cambriel, guérissait réellement ses voisins, et ressuscita, au dire de tout son quartier, un forgeron de ses amis. Pour lui l'œuvre métallique pre-
 • uait les formes les plus inconcevables et les plus illogiques en apparence. Il vit un jour dans son creuset la figure de Dieu même incandescent comme le soleil, transparent comme le cristal, et ayant un corps composé d'assemblages triangulaires que Cambriel compare naïvement à des tas de petites poires.

RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Un cabaliste de nos amis qui est savant, mais qui appartient à une initiation que nous croyons erronée, a fait dernièrement les opérations chimiques du grand œuvre; il est arrivé à s'affaiblir les yeux par l'incandescence de l'athanor, et a créé un nouveau métal qui ressemble à l'or, mais qui n'est pas de "or, et n'a par conséquent aucune valeur.. Raymond Lulle, Nicolas Flamel, et très probablement Henri Khunrath, ont fait de l'or véritable et n'ont pas emporté leur secret avec eux, puisqu'ils l'ont consigné dans leurs symboles et ont indiqué les sources où ils ont puisé pour le découvrir et en réaliser les effets. C'est ce même secret que nous publions aujourd'hui.

CHAPITRE

XIII.

LA NÉCROMANCIE.

Nous avons énoncé hardiment notre pensée ou plutôt notre conviction sur la possibilité du résurrectionisme en certain cas; il faut ici compléter la révélation de cet arcane et en exposer la pratique.

La mort est un fantôme de l'ignorance ; elle n'existe pas : tout est vivant dans la nature, et c'est parce que tout est vivant que tout se meut et change incessamment de formes.

La vieillesse est le commencement de la régénération ; c'est le travail *de la vie* qui se renouvelle, et le mystère de ce que nous appelons la mort était figuré chez les anciens par cette fontaine de Jouvence où l'on décrépît et d'où l'on sort enfant.

Le corps est un vêtement -de l'âme. Lorsque ce vêtement est complètement usé ou gravement et irréparablement déchiré , elle le quitte et ne le reprend plus. Mais lorsque, par un accident quelconque, ce • vêtement-lui échappe sans être ni usé ni détruit, elle peut, en certains cas, **le reprendre,**

4.76 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

soit par son propre effort, soit avec l'assistance d'une autre volonté plus forte et plus active que la sienne.

La mort n'est ni la fin de la vie ni le commencement de l'immortalité; c'est la continuation et la transformation de la vie.

Or, une transformation étant toujours un progrès, il est peu de morts apparents qui consentent à revivre, c'est-à-dire à reprendre le vêtement qu'ils viennent de quitter. C'est ce qui rend la résurrection une des œuvres les plus difficiles de la haute initiation. Aussi le succès n'en est-il jamais infailible et doit-il être regardé presque toujours comme accidentel et inattendu. Pour ressusciter un mort, il faut resserrer subitement et énergiquement la plus forte des chaînes d'attraction qui puissent le rattacher à la forme qu'il vient de quitter. Il est donc nécessaire de connaître d'abord cette chaîne, puis de s'en emparer, puis de produire un effort de volonté assez grand pour la resserrer instantanément et avec une puissance irrésistible.

Tout cela, disons-nous, est extrêmement difficile, mais n'a rien qui soit absolument impossible. Les préjugés de la science matérialiste n'admettant **pas** de nos jours la **ré**surrection dans l'ordre naturel,

on est disposé à expliquer tous les phénomènes de cet ordre par les léthargies plus ou moins compliquées des symptômes de la mort et plus ou moins longues. Lazare ressusciterait aujourd'hui devant nos médecins, qu'ils constateraient simplement dans leur rapport aux académies compétentes le cas étrange d'une léthargie accompagné d'un commencement apparent de putréfaction et d'une odeur cadavéreuse assez forte ; on donnerait un nom à cet accident exceptionnel, et tout serait dit.

- Nous n'aimons à froisser personne, et, si par respect pour les hommes décorés qui représentent officiellement la science, il faut appeler nos théories résurrectionnistes l'art de guérir les léthargies exceptionnelles et désespérées, rien ne nous en empêchera, je l'espère, de leur faire cette concession.

Si jamais une résurrection s'est faite dans le monde, il est incontestable que la résurrection est possible. Or, les corps constitués protègent la religion; la religion affirme positivement le fait des résurrections : donc les résurrections sont possibles. Il est difficile de sortir de là.

Dire qu'elles sont possibles en dehors des lois de

178 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

la nature et par une influence contraire à l'harmonie universelle, c'est affirmer que l'esprit de désordre, de ténèbres et de mort, peut être l'arbitre souverain de la vie. Ne disputons pas avec les adorateurs du diable, et passons.

Mais ce n'est pas la religion seule qui atteste les faits de résurrection : nous en avons recueilli plusieurs exemples. Un fait qui avait frappé l'imagination du peintre Greuze a été reproduit par lui dans un de ses tableaux les plus remarquables : un fils indigne, près du lit de mort de son père, surprend et déchire un testament qui ne lui était pas favorable ; le père se ranime, s'élançe, maudit son fils, puis il se recouche et meurt une seconde fois. Un fait analogue et plus récent nous a été attesté par des témoins oculaires : un ami, trahissant la confiance de son ami qui venait de mourir, reprit et déchira une attestation de fidéicommiss souscrite par lui ; à cette vue , le mort ressuscita et resta vivant pour défendre les droits des héritiers choisis que cet infidèle ami allait frustrer ; le coupable devint fou, et le mort ressuscité fut assez compatissant pour lui faire une pension.

Lorsque Jésus Sauveur ressuscita la fille de Jair, il entra seul avec ses trois disciples affidés et favoris ;

il éloigne ceux qui faisaient du bruit et qui pleuraient, en leur disant : « Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort. » Puis, en présence seulement du père, de la mère et **des** trois disciples, c'est-à-dire dans un cercle parfait de confiance et de désir, il prend la main de l'enfant, la soulève brusquement et lui crie : « Jeune fille, levez—vous ! » La jeune fille, dont l'âme indécise errait sans doute auprès de son corps, dont elle regrettait peut-être l'extrême jeunesse et la beauté; surprise par les accents de cette voix, que son père et sa mère écoutent à genoux et avec des frissons d'espérance, rentre dans son corps, ouvre les yeux, se lève, et le Maître ordonne aussitôt qu'on lui donne à manger, pour que les fonctions de la vie recommencent un nouveau cycle d'absorption et **de** régénération.

L'histoire d'Élisée, ressuscitant le fils de la Sunamite, et de saint Paul, ressuscitant Eutyque, • sont des faits du même ordre; la résurrection de Dorcas par saint Pierre, racontée *avec tant de simplicité* dans les *Actes des apôtres*, est également une histoire dont la vérité ne saurait guère être raisonnablement contestée. Apollonius de Thyanes paraît aussi avoir **accompli de semblables merveilles**.

80 RITUEL DE LA HAUTE• MAGIE.

Nous avons été nous-même témoin de faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux-là, mais l'esprit du siècle dans lequel nous vivons nous impose à ce sujet la plus discrète réserve, les thaumaturges étant exposés de nos jours • à un assez médiocre accueil devant le bon public : ce qui n'empêche pas la terre de tourner, et Galilée d'être un grand homme. -

La résurrection d'un mort est le chef-d'oeuvre du magnétisme, parce qu'il faut, pour l'accomplir, exercer une sorte de toute-puissance sympathique. Elle est possible dans les cas de mort par congestion, par étouffement, par lugeur, par hystérisme.

Eutyque, qui fut ressuscité par saint Paul, après être tombé du troisième étage, n'avait sans doute rien de brisé intérieurement, et avait succombé sans doute soit à l'asphyxie occasionnée par le mouvement de l'air pendant la chute, soit au saisissement et à la frayeur. Il faut, en pareil cas, et lorsqu'on se sent la force et la foi nécessaires pour accomplir une pareille oeuvre, pratiquer, comme l'apôtre, l'insufflation bouche contre bouche, en y joignant le contact des extrémités pour y rappeler la chaleur. S'il se fût agi tout simplement de ce que les ignorants appellent un miracle, Élie et

saint Paul, dont les procédés, en pareil cas, ont été les Mmes, eussent simplement parlé au nom de Jehovah ou du Christ.

Il peut suffire quelquefois de prendre la personne par la main et de la soulever vivement en l'appelant d'une voix forte. Ce procédé, qui réussit d'ordinaire dans les évanouissements, peut avoir de l'action même sur la mort, quand le magnétiseur qui l'exerce est doué d'une parole puissamment sympathique et possède ce qu'on pourrait appeler l'éloquence de la voix. Il faut aussi qu'il soit tendrement aimé ou respecté de la personne sur laquelle il veut agir, et qu'il fasse son oeuvre par un grand élan de foi et de volonté, qu'on ne trouve pas toujours en soi-même dans le premier saisissement d'une grande douleur.

Ce qu'on appelle vulgairement nécromancie n'a rien de commun avec la résurrection, et il est au moins fort douteux que, dans les opérations relatives à cette application du pouvoir magique, on se mette réellement en rapport avec les âmes des morts qu'on évoque. Il y a deux sortes de nécromancies : la nécromancie de lumière et la nécromancie des ténèbres, l'évocation par la prière, le pantacle et les parfums, et l'évocation par le sang, les

imprécatio

ns et les sacrilèges. C'est la première seulement que nous ayons pratiquée, et nous ne conseillons à personne de s'adonner à la seconde.

Il est certain que les images des morts apparaissent aux personnes magnétisées qui les évoquent; . il est certain aussi qu'elles ne leur révèlent jamais rien des mystères de l'autre vie. On les revoit telles qu'elles peuvent être encore dans le souvenir de ceux qui les ont connues, telles que leurs reflets sans doute les ont laissées empreintes dans la lumière astrale. Quand les spectres évoqués répondent aux questions qu'on leur adresse, c'est toujours par les signes ou par impression intérieure et imaginaire, jamais avec une voix qui frappe réellement les oreilles; et cela se comprend assez : comment une ombre parlerait-elle? avec quel instrument ferait-elle vibrer l'air en le frappant de manière à faire distinguer les sons?

On éprouve cependant des contacts électriques lors des apparitions, et ces contacts semblent quelquefois produits par la main même du fantôme ; mais ce phénomène est tout intérieur et doit avoir pour cause unique la puissance de l'imagination et les affluences locales de la force occulte que nous appelons lumière astrale. Ce qui le prouve, c'est

que les esprits, ou du moins les spectres prétendus tels, nous touchent bien parfois, mais qu'on ne saurait les toucher, et c'est une des circonstances les plus effrayantes des apparitions, car les visions ont parfois une apparence si réelle, qu'on ne peut sans être ému sentir que la main passe à travers ce qui nous semble un corps sans pouvoir rien toucher ni rencontrer.

On lit dans les historiens ecclésiastiques que Spiridion, évêque de Trémithonte qui fut depuis invoqué comme saint, évoqua l'esprit de sa fille Irène pour savoir d'elle où se trouvait caché un dépôt d'argent qu'elle avait reçu d'un voyageur. Swedenborg communiquait habituellement avec les prétendus morts dont les formes lui apparaissaient dans la lumière astrale. Nous avons connu plusieurs personnes dignes de foi qui nous ont assuré avoir revu pendant des années entières des défunts qui leur étaient chers. Le célèbre athée Sylvain Maréchal apparut à sa veuve et à une amie de cette dernière pour leur donner connaissance d'une somme de 1500 francs en or qu'il avait cachée dans un tiroir secret d'un meuble. Nous tenons cette anecdote d'une ancienne amie de la famille.

Les évocations doivent toujours être motivées et

18h RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

avoir un but louable; autrement, se sont des opérations de ténèbres et de folie, très dangereuses pour la raison et pour la santé. Évoquer par pure curiosité et pour savoir si l'on verra quelque chose, c'est être dis' osé d'avance à se fatiguer en pure perte. Les hautes sciences n'admettent ni le doute ni les puérités.

Le motif louable d'une évocation peut être ou d'amour ou d'intelligence.

Les évocations d'amour exigent moins d'appareil et sont de toutes manières plus faciles. Voici comment il faut y procéder:

On doit d'abord recueillir avec soin tous les souvenirs de celui ou de celle qu'on désire revoir, les objets qui lui ont servi et qui ont gardé son empreinte, et meubler soit une chambre où la personne ait demeuré de son vivant, soit un local semblable, où l'on mettra son portrait, voilé de blanc, **au** milieu des fleurs que la personne aimait et que l'on renouvellera tous les jours.

Puis il faut observer une date précise, un jour de l'année qui ait été, soit sa fête, soit le jour le plus heureux pour notre affection et pour la sienne, un jour dont nous supposons que son âme, quelque heureuse qu'elle soit d'ailleurs, n'a pu perdre le souve-

nit. : c'est ce jour-là même qu'il faut choisir pour l'évocation, à laquelle on se préparera pendant quatorze jours.

Pendant ce temps, il faudra observer de ne donner à personne les mêmes preuves d'affection que le défunt ou la défunte avait droit d'attendre de nous; il faudra observer une chasteté rigoureuse, vivre dans la retraite et ne faire qu'un modeste repas et une légère collation par jour.

Tous les soirs, à la même heure, il faudra s'enfermer avec une seule lumière peu éclatante, telle qu'une petite lampe funéraire ou un cierge, dans la chambre consacrée au souvenir de la personne regrettée; on placera cette lumière derrière soi et l'on découvrira le portrait, en présence duquel on restera une heure en silence; puis on parfumera la chambre avec un peu de bon encens, et l'on en sortira à reculons.

Le jour fixé pour l'évocation, il faudra se parer dès le matin comme pour une fête, n'adresser le premier la parole à personne de la journée, ne faire qu'un repas composé, de pain, de vin et de racines ou de fruits; la nappe devra être blanche; on mettra deux couverts et l'on rompera une part du pain, qui devra être servi entier; on mettra aussi

quelques gouttes de vin dans le verre de la personne qu'on veut évoquer. Ce repas doit être fait en silence, dans la chambre des évocations, en présence du portrait voilé; puis on emportera tout ce **qui** aura servi pour cela, excepté le verre du défunt et sa part de pain qui seront laissés devant son portrait.

Le soir, à l'heure de la visite habituelle, on se rendra dans la chambre en silence; on y allumera un feu clair avec du bois de cyprès, et l'on y jettera sept fois de l'encens en prononçant le nom de la personne qu'on veut revoir ; on éteindra ensuite la lampe et on laissera le feu mourir. Ce jour-là on ne dévoilera pas le portrait.

Quand la flamme sera éteinte, on remettra de l'encens sur les charbons, et l'on invoquera Dieu suivant les formules de la religion à laquelle appartenait la personne décédée et suivant les idées qu'elle avait elle-même de Dieu. •

Il faudra , en faisant cette prière , s'identifier à la personne évoquée, parle comme elle parlerait, se croire en quelque sorte elle-même; puis, après un quart d'heure de silence, lui parler comme si elle était présente, avec affection et avec foi, en la priant de se montrer à nous; renouveler cette

prière mentalement et en couvrant son visage de ses deux mains, puis appeler trois fois et à haute voix la personne; attendre à genoux et les yeux fermés ou couverts pendant quelques minutes en lui parlant mentalement ; puis l'appeler trois fois encore d'une voix douce et affectueuse, et ouvrir lentement les yeux. Si l'on ne voyait rien, il faudrait renouveler cette expérience l'année suivante et ainsi jusqu'à trois fois. Il est certain qu'au moins la troisième fois on obtiendra l'apparition désirée, et, plus elle aura tardé, plus elle sera visible et saisissante de réalité.

Les évocations de science et d'intelligence se font avec des cérémonies plus solennelles. S'il s'agit d'un personnage célèbre, il faut méditer pendant vingt et un jours sa vie et ses écrits, se faire une idée de sa personne, de sa contenance et de sa voix; lui parler mentalement et s'imaginer ses réponses, porter sur soi son portrait ou au moins son nom, s'assujettir à un régime végétal pendant les vingt et un jours, et à un jeûne sévère pendant les sept derniers; puis construire l'oratoire magique tel que nous l'avons décrit au chapitre treizième de notre dogme. L'oratoire doit être entièrement fermé ; mais, si l'on doit opérer de jour, on peut laisser une

188 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

étroite ouverture *du côté* oit doit donner le soleil à l'heure. de l'évocation, et. placer devant cette ouverture un prisme triangulaire, puis devant le prisme un globe de cristal rempli d'eau. Si l'on doit opérer de nuit, on disposera la lampe magique de manière à faire tomber son unique rayon sur la fumée de l'autel. Ces préparatifs ont pour but de fournir à l'agent magique des éléments d'une apparence corporelle, et de soulager d'autant la tension de notre imagination, qu'on n'exalterait pas sans **danger** jusqu'à l'illusion absolue du rêve. On comprend assez, d'ailleurs, qu'un rayon de soleil ou de lampe diversement coloré et tombant sur une fumée mobile et irrégulière ne peut en aucune façon créer une image parfaite. Le réchaud du feu sacré doit être au centre de l'oratoire, et l'autel des parfums à peu de distance. L'opérateur doit se tourner vers l'orient pour prier, et vers l'occident pour évoquer; il doit être seul ou assisté de deux personnes qui observeront le plus rigoureux silence; il aura les vêtements *sinagiques* tels que nous les avons décrits au chapitre septième, sera couronné de verveine et d'or. Il aura dû se baigner avant l'opération, et tous ses vêtements de dessous devront être d'une intacte et rigoureuse propreté.

gions émanées du judaïsme, il faut dire l'invocation cabalistique de Salompn, soit en hébreu, soit en toute autre langue qu'on sait avoir été familière à l'esprit qu'on évoque

Puissances du royaume, soyez sous mon pied gauche et dans ma main droite; Gloire et Éternité, touchez mes deux épaules et dirigez-moi dans les voies de la victoire; Miséricorde et Justice, soyez l'équilibre et la splendeur de ma vie; Intelligence et Sagesse, donnez-moi la couronne; esprits de MALCHUT, conduisez-moi entre les deux colonnes sur lesquelles s'appuie tout l'édifice du temple; anges de NETSAH et de HOD, affermissiez-moi sur la pierre cubique de JESOD.

O GÉDULAEI ! ô GEBURAEI ! ô TIPBERETRI BINAEL,

sois mon amour; RUACHHOCLIMAEI, sois ma lumière; sois ce que tu es et ce que tu seras, ô KÉTRERIEI!

ischitn, -assistez-moi au nom de SADDAI

Cherubim, soyez ma force au nom d'AnoNAI. -

Beni-Elohim, soyez mes frères au nom du fils et par les vertus de ZÉBAOTI.

Elam, combattez pour moi au nom de TETRA-

GRAMMATON.

Malachim, protégez-moi au nom de mn.

Seraphim, épurez mon amour au nom d'ELVOA.

Hasmalim, éclairez-moi avec les splendeurs d'Epai et de Schechinah.

Aralim, agissez; *Ophanim*, tournez et resplendissez:

Hajoth a Kadosh, criez, parlez, rugissez, mugissez : Kadosh, Kadosh , Kadosh , SADDÏ, ADONAIÏ, JOTCHAVAH, EIEAZEREIE.

Hallelu-jah, Hallelu-jah, Hallelu-jah. Amen. Tm

Il faut bien se rappeler surtout, dans les conjurations, que les noms de Satan, de Beelzebub, d'A-dramelek, et les autres, ne désignent pas des unités spirituelles, mais des légions d'esprits impurs. Je me nomme légion, dit dans l'Évangile l'esprit de ténèbres, parce que nous sommes en grand nombre. En enfer, règne de l'anarchie, c'est le nombre qui fait la loi et le progrès s'y accomplit en sens inverse, c'est-à-dire que les plus avancés en développement satanique, les plus dégradés par conséquent, sont les moins intelligents et les plus faibles.. Ainsi, une loi fatale pousse les démons à descendre, lorsqu'ils croient et veulent monter. Aussi ceux qui se disent les chefs sont-ils les plus impuissants et les plus méprisés de tous. Quant à la foule des esprits pervers, elle tremble devant un -chef inconnu, invisible, incompréhensible, capricieux, implacable, qui n'ex,

plique jamais ses lois, et qui a toujours le bras étendu pour frapper ceux qui n'ont *pu* le deviner. Ils donnent à ce fantôme les noms de Baal, de Jupiter, ou d'autres même plus vénérables, et qu'on ne prononce pas en enfer sans les profaner; mais ce fantôme n'est que l'ombre et le souvenir de Dieu, défigurés par leur perversité volontaire, et restés dans leur imagination comme une vengeance de la justice et un remords de la vérité.

Lorsque l'esprit de lumière qu'on a évoqué se montre avec un visage triste ou irrité, il *faut* lui offrir un sacrifice moral, c'est-à-dire être intérieurement disposé à renoncer à ce qui l'offense; puis il faut, avant de s'offrir de l'oratoire, le congédier en lui disant : Que la paix soit avec toi ! Je n'ai pas voulu te troubler, ne me tourmente pas; je travaillerai à me réformer en tout ce qui t'offense; je prie et je prierai avec toi et pour toi; prie avec moi et pour moi et retourne à ton grand sommeil, en attendant le jour où nous réveillerons ensemble. Silence et adieu!

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans ajouter, pour les curieux, quelques détails sur les cérémonies de la nécromancie noire. On trouve dans plusieurs anciens auteurs *comment* la pratiquaient

les sorcières de Thessalie et les Caudies de Rome. • On creusait une fosse, au bord de laquelle on égorgeait une brebis noire; puis on éloignait avec l'épée magique les psylles et les larves qui étaient supposées présentes et empressées à boire le sang; on invoquait la triple Hécate et les dieux infernaux, et on appelait trois fois l'ombre qu'on voulait voir apparaître.

Au moyen âge, les nécromans profanaient les tombeaux, composaient des philtres et des onguents avec la graisse et le sang des cadavres; ils y mêlaient l'aconit, la belladone et le champignon vénéneux; puis ils recuisaient et écumaient ces affreux mélanges sur des feux composés d'ossements humains et de crucifix dérobés aux églises; ils y mêlaient des poudres de crapauds desséchés et de la cendre d'hosties consacrées; puis ils se frottaient les tempes, les mains et la poitrine de l'onguent infernal traçaient le pentagramme diabolique, évoquaient les morts sous les gibets ou dans les cimetières abandonnés. On entendait de loin leurs hurlements, et les voyageurs attardés croyaient voir sortir de terre des légions de fantômes; les arbres mêmes prenaient à leurs yeux des figures qui faisaient peur; on voyait scintiller des yeux de feu dans les

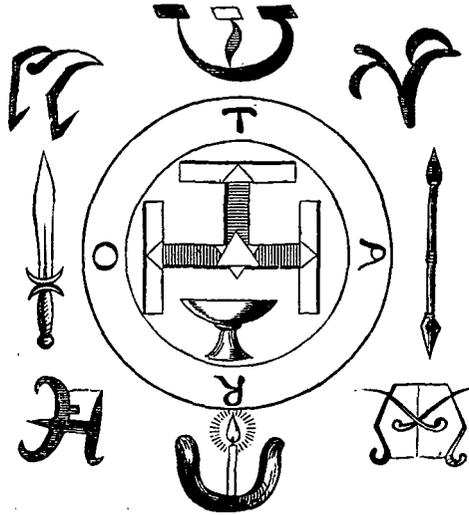
buissons, et les grenouilles des marais semblaient répéter d'une voix rauque les paroles mystérieuses du sabbat. C'était le magnétisme de l'hallucination et la contagion de la folie.

Les procédés de la magie noire ont pour but de troubler la raison et de produire toutes les exaltations fiévreuses qui donnent le courage des grands crimes. Les grimoires que l'autorité autrefois faisait saisir et brûler partout où elle les rencontrait n'étaient certes pas des livres innocents. Le sacrilège, le meurtre et le vol sont indiqués ou sous-entendus comme moyens de réalisation dans presque toutes ces oeuvres. C'est ainsi que dans le Grand Grimoire et dans le Dragon rouge, contrefaçon moderne du Grand Grimoire, on lit une recette intitulée : *Composition de mort, ou pierre philosophale. C'est une espèce de consommé d'eau-forte, de cuivre, d'arsenic et vert' de gris.* On y trouve aussi des procédés de nécromancie qui consistent à fouiller la terre des tombeaux avec ses ongles, à en retirer des ossements qu'on tiendra en croix sur sa poitrine, à assister ainsi à la messe de minuit, la nuit de Noël, dans une église, et au moment de l'élévation se lever et s'enfuir en criant : Que les morts sortent de leurs tombeaux ! puis retour-

lier au cimetière , prendre une poignée de terre (1W touche du plus près un cercueil, revenir en courant à la porte de l'église qu'on aura épouventée de sa clameur y déposer les deux os en croix en criant encore : Que les morts sortent de leurs tombeaux ! et, s'il ne se trouve là personne pour vous arrêter et vous conduire à la maison des fous, s'éloigner à pas lents et compter quatre mille cinq cents pas sans se détourner ce qui fait supposer ou que vous suivrez une grande route ou que vous escaladerez les murailles, Au bout de ces quatre mille cinq cents pas, vous vous coucherez par terre ; après avoir semé en croix la terre que vous tenez dans la main, vous vous placerez comme on est dans le cercueil, et vous répéterez encore d'une voix lugubre: Que les morts, etc., et vous appellerez trois fois celui que vous voudrez voir paraître. Il ne faut pas douter que la personne assez folle et assez perverse pour se livrer à de pareilles oeuvres soit disposée déjà à toutes les chimères et à tous les fantômes. La recette du Grand Grimoire est donc certainement très efficace, mais nous ne conseillons aucun de nos lecteurs d'en faire usage,

CHAPITRE XIV.

LES TRANSMUTATIONS.



- Saint Augustin, avons-nous dit, se demande si Apulée a pu être changé en âne, puis rendu à sa
- première forme. Le même docteur pouvait se préoccuper également de l'aventure des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux par Circé. Les transmutations et les métamorphoses ont toujours été,

dans l'opinion du vulgaire, l'essence même de la magie. Or, le vulgaire qui se fait l'écho de l'opinion, reine du monde, n'a jamais ni parfaitement raison ni entièrement tort.

La magie change réellement la nature des choses, ou plutôt modifie à son gré leurs apparences, suivant la force de volonté de l'opérateur et la fascination des adeptes aspirants. La parole crée sa forme, et, quand un personnage réputé infailible a nommé une chose d'un nom quelconque, il transforme réellement cette chose en la substance signifiée par le nom qu'il lui donne. Le chef-d'œuvre de la parole et de la foi, en ce genre, c'est la transmutation réelle d'une substance dont les apparences ne changent pas. Si Apollonius avait dit à ses disciples en leur donnant une coupe pleine de vin : Voici mon sang que vous boirez à jamais pour perpétuer ma vie en vous et si ses disciples avaient pendant des siècles cru continuer cette transformation en répétant les mêmes paroles, et pris le vin, malgré son odeur et sa saveur, pour le sang réel, humain et vivant d'Apollonius, il faudrait reconnaître ce maître en théurgie pour le plus habile des fascinateurs et le plus puissant de tous les mages. **II** nous resterait à l'adorer.

9fi RITUEL DE LA HAUTE MAGIE,

On sait que les magnétiseurs donnent à l'eau pour leurs somnambules toutes les saveurs qui leurs plaisent et si l'on suppose un magiste assez puissant sur le fluide astral pour magnétiser en même temps toute une assemblée de gens préparés d'ailleurs au magnétisme par une surexcitation suffisante, on expliquera facilement, non pas le miracle évangélique de Calia, mais des oeuvres du même genre.

Les fascinations de l'amour, qui résultent de la magie universelle de la nature, ne sont-elles pas véritablement prodigieuses et ne transforment-elles pas réellement les personnes et les choses? L'amour est un rêve d'enchantements qui transfigure le monde : tout devient musique et parfums, tout devient ivresse et bonheur. L'être aimé est beau, il est bon, il est sublime, il est infaillible, il est resplendissant, rayonne la santé et le bien-être.... ; et, quand le rêve se dissipe, on croit tomber des nues ; on regarde avec dégoût la sorcière immonde qui a pris la place de la belle Mélusine, le Thersite qu'on prenait pour Achille ou pour Nérée. Que ne ferait-on pas croire à la personne dont on est aimé? mais aussi quelle raison et quelle justice peut-on faire comprendre à celle qui ne nous aime plus?

L'amour commence par être magicien, il finit. par être sorcier. Après avoir créé les mensonges du ciel sur la terre, il y réalise ceux de l'enfer sa haine est aussi absurde que son enthousiasme, parce qu'il est passionnel, c'est-à-dire soumis à des influences fatales pour lui. C'est pour cela que les sages l'ont proscrit en le déclarant ennemi de la raison. Les sages étaient-ils à envier ou à plaindre lorsqu'ils condamnaient ainsi sans l'avoir entendu, sans doute, le plus séduisant des coupables? Tout ce qu'on peut dire c'est. que, lorsqu'ils parlaient ainsi, ils n'avaient pas encore aimé ou n'aimaient plus.

Les choses sont pour nous ce que notre verbe intérieur les fait être. Se croire heureux, c'est. être heureux; ce qu'on estime devient précieux en proportion de l'estime même : voilà comment on peut dire que la magie change la nature des choses. Les *Métamorphoses* (l'Ovide) sont vraies, mais elles sont allégoriques comme l'âne d'or du bon Apulée. La vie des êtres est une transformation progressive dont on peut déterminer, renouveler, conserver plus longtemps ou détruire plus tôt les formes. Si l'idée de la métempsycose était vraie, ne pou irait-on pas dire que la uh figurée par Circé change

réellement et matériellement les hommes en pourceaux, car les vices dans cette hypothèse auraient pour châtiment la rechute *dans* les formes animales qui leur sont correspondantes ? Or, la métempsycose, qui a été souvent mal comprise, a un côté parfaitement vrai : les formes animales communiquent leurs empreintes sympathiques au corps astral de l'homme, et ce reflètent bientôt sur ses traits, suivant la force de ses habitudes. L'homme d'une douceur intelligente et passive prend les allures et la physionomie inerte d'un mouton ; mais, dans le somnambulisme, ce n'est plus un homme à physionomie moutonne, c'est un mouton qu'on aperçoit, comme l'a mille fois expérimenté l'extatique et savant Swedenborg. Ce mystère est exprimé dans le livre cabalistique du voyant Daniel par la légende de Nabuchodonosor changé en bête, qu'on a eu le tort de prendre pour une histoire réelle comme il est arrivé de presque toutes les allégories magiques.

Ainsi, on peut réellement changer les hommes en animaux et les animaux en hommes; on peut métamorphoser les plantes et en changer la vertu ; on peut donner à l'ux minéraux des propriétés idéales : il ne s'agit que de vouloir.

On peut également, à volonté, se rendre visible

ou invisible, et nous expliquerons ici les mystères de l'anneau de Gygès.

Éloignons d'abord de l'esprit de nos lecteurs toute supposition de l'absurde, c'est—à—dire d'un effet sans cause ou contradictoire à sa cause. Pour se rendre invisible de trois choses l'une est nécessaire : ou interposer un milieu opaque quelconque entre la lumière et notre corps, ou entre notre corps et les yeux des assistants, ou fasciner les yeux des assistants de telle manière qu'ils ne puissent pas faire usage de leur vue. Or, de ces trois manières de se rendre invisible, le troisième seulement est magique.

N'avons—nous pas remarqué souvent que, sous l'empire d'une forte préoccupation nous regardons sans voir, et que nous allons nous heurter contre des objets qui étaient devant nos yeux « Faites qu'en voyant ils ne voient pas », a dit le grand initiateur ; et l'histoire de ce grand maître nous apprend qu'un jour, se voyant sur le point d'être lapidé dans le temple, il se rendit invisible et sortit.

Nous ne répéterons pas ici les mystifications des grimoires vulgaires sur l'anneau d'invisibilité. Les uns le composent de mercure fixé et veulent qu'on

202 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

le garde dans une boîte de même métal, après 3 avoir enchâssé une petite pierre qui doit infailliblement se trouver dans le nid de la huppe (au lieu de *huppe*, c'est *dupe* qu'il faudrait lire). L'auteur du Petit Albert veut qu'on fasse cet anneau avec des poils arrachés sur le front d'une hyène furieuse : c'est à peu près l'histoire du grelot de Rodilard. Les seuls auteurs qui aient parlé sérieusement de l'anneau de Gygès sont Jamblique Porphyre et Pierre d'Apono.

Ce qu'ils en disent est évidemment allégorique, et la figure qu'ils en donnent, ou qu'on peut en faire d'après leur description, prouve que par l'anneau de Gygès ils n'entendent et ne désignent autre chose que le grand arcane magique.

L'une de ces figures représente le cycle du mouvement universel harmonique et équilibré dans l'être impérissable; l'autre, qui doit être fait de digame des sept métaux, mérite une description particulière.

Il doit avoir un double chaton et deux pierres précieuses, une topaze constellée au signe du soleil, et une émeraude au signe de la lune: intérieurement, il doit porter les caractères occultes des planètes et extérieurement leurs signes connus, répé-

tés deux fois et en opposition cabalistique les uns avec les autres, c'est-à-dire cinq à droite et cinq à gauche, les signes du soleil et de la lune résumant les quatre intelligences diverses des sept planètes. Cette configuration n'est autre chose qu'un pantacle exprimant tous les mystères du dogme magique, et le sens symbolique de l'anneau, c'est que, pour exercer la toute-puissance dont la fascination oculaire est une des pretives les plus difficiles à donner, il faut posséder toute la science et savoir en faire usage.

La fascination s'Opère par le magnétisme. Le magiste ordonne intérieurement à toute une assemblée de ne point le voir, et l'assemblée ne le voit pas. Il entre ainsi par des portes gardées ; il sort des prisons devant ses geôliers stupéfaits. Ou éprouve alors une sorte d'engourdissement étrange • et l'on se rappelle avoir vu le magiste commè'en rêve, mais seulement après qu'il est passé. Le secret d'invisibilité est donc tout entier dans un pouvoir qu'on pourrait définir : celui de détourner ou de paralyser l'attention, en sorte que la lumière arrive à l'organe visuel sans exciter le regard de l'âme.

Pour exercer cette puissance, il faut avoir 'ne

volonté habituée aux actes énergiques et soudains. une grande présence d'esprit, et. une non moins grande habileté à faire naître des distractions dans la fouie.

Qu'un homme, par exemple, poursuivi par des meurtriers, après s'être jeté dans une rue de traverse, se retourne .tout à coup, et vienne, avec un visage calme, au devant de ceux qui courent après lui , ou qu'il se mêle avec eux et paraisse occupé de la même poursuite, il se rendra certainement invisible. Un prêtre, qu'on poursuivait en 93 pour l'accrocher à la lanterne, tourne rapidement une rue, et là il met habit bas et se penche au coin d'une borne dans l'attitude d'un homme affairé. La multitude de ceux qui le poursuivaient arrive immédiatement : pas un ne le voit, ou plutôt pas un ne s'avise de le reconnaître : il était si peu probable que ce rôl lui !

La personne qui- veut être vue se fait toujours . remarquer, et celle qui veut rester inaperçue s'efface et disparaît. La volonté est le véritable anneau de Gygès; c'est aussi la baguette des transmutations, et c'est en se formulant nettement et fortement qu'elle crée le verbe magique. Les paroles toutes-puissantes des enchantements sont celles qui expri-

nient ce pouvoir créateur des formes. Le tétragramme, qui est le mot suprême, de la magie, signifie : Il est ce qu'il sera ; et, si on l'applique à quelque transformation que ce soit avec une pleine intelligence, il renouvellera et modifiera toutes choses, en dépit même de l'évidence et du sens commun. Le *hoc est* du sacrifice chrétien est une traduction et une application du tétragramme ; aussi cette simple parole opère-t-elle la plus complète, la plus invisible, la plus incroyable et la plus nettement affirmée de toutes les transformations. Un mot dogmatique plus fort encore que celui de *transformation* a été jugé nécessaire par les conciles pour exprimer cette merveille : c'est celui de *transsubstantiation*.

Les mots hébreux *rttr*, *ttmre*, ***rttrut***, ***tom***, ont été regardés par tous les cabalistes comme les clefs de la transformation magique. Les mots latins *est*, *sit*, *esto*, *flat*, ont la même force quand on les prononce avec une pleine intelligence. M. de Montalembert raconte sérieusement, dans sa légende de sainte Elisabeth de Hongrie, qu'un jour cette pieuse dame, surprise par son noble époux, auquel elle voulait cacher ses bonnes oeuvres, au moment où elle portait aux pauvres des pains dans son tablier, lui

dit qu'elle portait des roses, et, vérification faite, il se trouva qu'elle n'avait pas menti : les pains s'étaient changés en roses. Ce conte est un apologue magique des plus gracieux, et signifie ►pie le vrai sage ne saurait mentir, que le verbe de sagesse détermine la forme (les choses, ou même leur substance indépendamment de leurs formes. Pourquoi par exemple, le noble époux de sainte Elisabeth, bon et solide chrétien comme elle, et qui croyait fermement à la présence réelle du Sauveur en vrai corps humain sur un autel où il ne voyait qu'une hostie de farine, n'aurait-il pas cru à la présence réelle des roses dans le tablier de sa femme sous les apparences du pain? Fille lui montra du pain, sans doute ; mais comme elle avait dit : Ce sont des roses, et qu'il la croyait incapable du plus léger mensonge, il ne vit et ne voulut voir que des roses. Voilà le secret du miracle.

Une autre légende rapporte qu'un saint dont le nom m'échappe, ne trouvant à manger qu'une volaille, en carême ou un vendredi, commanda à cette volaille d'être un poisson et en fit un poisson. Cette parabole n'a pas besoin de commentaire, et nous rappelle un beau trait de saint Spiridion de Trémithonte, le même qui évoquait l'âme de sa fille

Irène. Un voyageur arriva le jour même du vendredi saint chez ce bon évêque, et, comme en ce temps-là les évêques, prenant le christianisme au sérieux, étaient pauvres, Spiridion, qui jeûnait régulièrement, n'avait chez lui que du lard salé qu'on préparait d'avance pour le temps pascal. Toutefois, comme l'étranger était exténué de fatigue et de faim, Spiridion lui présenta de cette viande, et, pour l'encourager à en manger, il se mit à table avec lui et partagea ce repas de la charité, transformant ainsi la chair même que les israélites regardaient comme la plus impure en agapes de pénitence, se mettant au-dessus du matériel de la loi par l'esprit de la loi même et se montrant un vrai et intelligent disciple de l'homme—Dieu, qui a établi ses élus rois de la nature dans les trois inondes.

CHAPITRE XV.

LE SABBAT DES SORCIERS.

Nous voici revenus à ce terrible nombre quinze, qui, dans la clavicule du tarot, présente pour symbole un monstre debout sur un autel, portant une • mitre et des cornes, ayant un sein de femme et les parties sexuelles d'un homme, une chimère, un sphinx difforme, une synthèse de monstruosités; et, au—dessous de cette figure, nous lisons en inscription toute franche et toute naïve : LE **DIABLE**.

Oui, nous abordons ici le fantôme de toutes les épouvantes, le dragon de toutes les théogonies, l'Arimane des Perses, le Typhon des Égyptiens, le Python des Grecs, l'antique serpent des Hébreux, la vouivre, le graouilli, la tarasque, la gargouille, la grande bête du moyen âge; pis encore que tout cela, le Baphomet des templiers, l'idole barbue des alchimistes, le dieu obscène de Mendès, le bouc du sabbat.

Nous donnons en tête de ce Rituel la figure exacte de ce terrible empereur de la nuit avec tous ses attributs et tous ses caractères.

Disons maintenant, pour l'édification du vulgaire, pour la satisfaction de M. le comte de Mirville, pour la justification de Bodin le démonomane, pour la plus grande gloire [le l'Église, qui a persécuté les templiers, brûlé les magiciens, excommunié les francs-maçons, etc., etc.; disons hardiment et hautement que tous les initiés aux sciences occultes (je parle des initiés inférieurs et profanateurs du grand arcane) ont adoré, adorent encore et adoreront toujours ce qui est signifié par cet épouvantable symbole.

Oui, dans notre conviction profonde, les grands maîtres de l'ordre des templiers adoraient le Baphomet et le faisaient adorer à leurs initiés ; oui, il a existé et il peut exister encore des assemblées présidées par cette figure, assise sur un trône avec sa torche ardente entre les cornes; seulement les adorateurs de ce signe ne pensent pas comme nous, que ce soit la représentation du diable, mais bien celle du dieu Pan, le dieu de nos écoles de philosophie moderne, le dieu de théurgistes de l'école d'Alexandrie et des mystiques néoplatoniciens de nos jours. le dieu de Lamartine et de M. Victor Cousin, le dieu de Spinoza et de Platon, le dieu des écoles gnostiques primitives; le Christ même du sacerdoce

dissent; et cette dernière qualification donnée au bouc de la magie noire n'étonnera pas ceux qui étudient les antiquités religieuses et qui ont suivi dans leurs diverses transformations les phases du symbolisme et du dogme soit dans l'Inde, soit dans l'Égypte, soit dans la Judée.

Le taureau, le chien et le bouc, sont les trois animaux symboliques de la magie hermétique dans laquelle se résument toutes les traditions de l'Égypte et de l'Inde. Le taureau représente la terre ou le sel des philosophes; le chien, c'est Heryanubis, le Mercure des sages, le fluide; l'air et l'eau le bouc représente le feu, et il est en même temps le symbole de la génération.

En Judée on consacrait deux boucs, l'un pur, l'autre impur. Le pur était sacrifié en expiation des péchés; l'autre, chargé par imprécation de ces mêmes péchés, était envoyé en liberté dans le désert. Chose étrange, mais d'un symbolisme profond! la réconciliation par le dévotement et l'expiation par la liberté 1 Or, tous les pères qui se sont occupés du symbolisme juif ont reconnu dans le bouc immolé la figuré de celui qui a pris, disent-ils, la forme même du péché. Donc les gnostiques, n'étaient pas en dehors des traditions symboliques

lorsqu'ils donnaient au Christ libérateur la figure mystique du bouc.

Toute la kabbale et toute la magie se partagent en effet entre le culte du bouc sacrifié et celui du bouc einisaire.¹¹ y a donc la magie du sanctuaire et celle du désert, l'église blanche et l'église noire, le sacerdoce des assemblées publiques et le sanhédrin du sabbat.

Le bouc qui est représenté dans notre frontispice poite sur le front le signe du pentagramme, la pointe en haut, ce qui suffit pour en faire un symbole de lumière ; il fait des deux mains le signe de l'occultisme, et montre en haut la lune blanche de Chesed, et en bas la lune noire de Géburah. Ce signe exprime le parfait accord de la miséricorde avec la justice. L'un de ses bras est féminin, l'autre masculin, comme dans l'androgynisme de Khunrath dont nous avons dû réunir les attributs à ceux de notre bouc, puisque c'est un seul et même symbole. Le flambeau de l'intelligence qui brille entre ses cornes, est la lumière magique de l'équilibre universel ; c'est aussi la figure de l'âme élevée au-dessus de la matière, bien que tenant à la matière même, comme la flamme tient au flambeau. La tête hideuse de l'animal exprime l'horreur du pé-

ché, dont l'agent- matériel, seul responsable, doit seul et à jamais porter la peine: car l'âme est impassible de sa nature, et n'arrive à souffrir qu'en se matérialisant. Le caducée, qui tient lieu de l'organe générateur, représente la vie éternelle; le ventre couvert d'écaillés c'est l'eau ; le cercle qui est au-dessus, c'est l'atmosphère; les plumes qui viennent ensuite sont l'emblème du volatile; puis Phu Inanité est représentée par les deux mamelles et les bras androgynes de ce sphinx des sciences occultes. "

Voilà les ténèbres du sanctuaire infernal dissipées, voilà le sphinx des terreurs du moyen âge dévoté et précipité de son trône: *quomodo cecidisti, Lucifer?* Le terrible Baphomet n'est plus, comme toutes les idoles monstrueuses énigmes de la science antique et de ses rêves qu'un hiéroglyphe innocent et même pieux. Comment l'homme adorait-il la bête, puisqu'il exerce sur elle un souverain empire? Disons, pour l'honneur de l'humanité, qu'elle n'a jamais doré les chiens et les boucs plus que les agneaux et les pigeons. En fait d'hiéroglyphe, pourquoi pas un bouc aussi bien qu'un agneau ? Dans les pierres sacrées des chrétiens gnostiques de la secte de Basilides, on voit des représentations du Christ sous

les diverses figures des animaux *de* la Kabbale : tantôt c'est un taureau, tantôt un lion, tantôt un serpent à tête, de lion ou de taureau ; partout il porte en même temps les attributs de la lumière comme notre bouc que son signe du pentagramme défend de prendre pour une des images fabuleuses de Satan.

Disons bien haut, pour combattre des restes de manichéisme qui se révèlent encore tous les jours chez nos chrétiens, que Satan, comme personnalité supérieure et comme puissance n'existe pas. Satan c'est la personnification de toutes les erreurs, de toutes les perversités, et par conséquent aussi de toutes les faiblesses. Si Dieu peut être défini celui qui existe nécessairement, ne peut-on pas définir son antagoniste et son erdemi, celui qui nécessairement n'existe pas?

L'affirmation absolue du bien implique, la négation absolue, du mal; aussi dans la lumière l'ombre elle-même est lumineuse. C'est ainsi que les esprits égarés, sont bons par tout -ce qu'ils ont d'être et de vérité. Il n'y a pas d'ombres sans reflets ni de nuits sans lune, sans phosphores et sans étoiles. Si l'enfer est une justice, c'est un bien. Personne n'a jamais blasphémé Dieu. Les injures et les moque-

ries qu'on adresse a ses images défigurées ne l'atteignent pas.

Nous venons de nommer le manichéisme, et c'est par cette monstrueuse hérésie que nous expliquerons les aberrations de la magie noire. Le dogme de Zoroastre mal compris, la loi magique des deux forces qui constituent l'équilibre universel, ont fait imaginer à quelques esprits illogiques une divinité négative, subordonnée mais hostile à la divinité active. C'est ainsi que se forma le binaire impur. On eut la folie de scinder Dieu ; l'étoile de Salomon fut séparée en deux triangles, et les manichéens imaginèrent une trinité de la nuit. Ce Dieu mauvais, né dans l'imagination des sectaires, devint l'inspirateur de toutes les folies et de tous les crimes. On lui offrit de sanglants sacrifices; l'idolâtrie monstrueuse remplaça la vraie religion; la magie noire fit 'calomnier la haute et lumineuse magie des vrais Ideptes, et il y eut dans les cavernes et dans les lieux déserts d'horribles conventicules de sorciers. dç goules et (le stryges : car la démence se change bientôt en frénésie, et des sacrifices 'humains à l'anthropophagie il n'y a qu'un pas.

Les mystères du sabbat ont été diversement ra-

LE SABBAT DES SORCIERS.

contés, mais ils figurent toujours dans les grimoires et dans les procès de magie. On peut diviser toutes les révélations qui ont été faites à ce sujet en trois séries : 1° celles qui se rapportent à un sabbat fantastique et imaginaire ; 2° celles qui trahissent les secrets des assemblées occultes de vrais adeptes ; 3° les révélations d'assemblées folles et criminelles ayant pour objet les pratiques de la magie noire.

Pour un grand nombre de malheureux et de malheureuses adonnés à de folles et abominables pratiques, le sabbat n'était qu'un long cauchemar dont les rêves leur semblaient des réalités, et qu'ils se procuraient au moyen de breuvages, de fumigations et de frictions narcotiques. Porta, que nous avons déjà signalé comme un mystificateur, donne dans sa *Magie naturelle* la prétendue recette de l'onguent des sorcières, au moyen duquel elles se font transporter au sabbat. Il le compose de graisse d'enfant, d'aconit bouilli avec des feuilles de peuplier et quelques autres drogues; puis il veut qu'on y mêle de la suie de cheminée, ce qui doit rendre peu attrayante la nudité des sorcières qui vont au sabbat frottées de cette pommade. Voici une autre recette plus sérieuse donnée également par Porta.

et que nous transcrivons en latin pour lui laisser tout son caractère de grimoire :

Recipe acorum vulgare, pentaphyllon, verspertillionis sanguinen; solanum somniferum et oleum, le tout bouilli et incorporé ensemble jusqu'à consistance d'onguent.

Nous pensons que les compositions opiacées, la moelle de chanvre vert, le datura stramonium, le laurier-amande, entreraient avec non moins de succès dans de semblables compositions. La graisse ou le sang des oiseaux de nuit, joints à ces narcotiques avec des cérémonies de magie noire, peuvent frapper l'imagination et déterminer la direction des rêves. C'est à des sabbats rêvés de cette manière qu'il faut rapporter les histoires de boucs qui sortent d'une cruche et y rentrent après la cérémonie, de poudres infernales recueillies derrière le même bouc, appelé maître Léonard, de festins où l'on mange des avortons bouillis sans sel avec des serpents et des crapauds, de danses où figurent des animaux monstrueux ou des hommes et des femmes à formés impossibles, de débauches effrénées où les incubes donnent un sperme froid. Le cauchemar seul peut produire de pareilles choses et seul peut les expliquer. Le malheureux curé Gaufridy et sa

pénitente d'Abauchée, Madeleine de la Palud, devinrent fous de pareilles rêveries, et se compromirent pour les soutenir jusqu'au bûcher. Il faut lire dans leur procès les dépositions de ces pauvres malades pour comprendre jusqu'à quelles aberrations peut s'emporter une imagination blessée. Mais le sabbat n'a pas toujours été un rêve, et il a existé réellement; il existe même encore des assemblées secrètes et nocturnes où l'on a pratiqué et où l'on pratique les rites de l'ancien monde, et de ces assemblées les unes ont un caractère religieux et un but social, les autres sont des conjurations et des orgies. C'est sous ce doublé point de vue que nous allons considérer et décrire le vrai sabbat, soit de la magie lumineuse, soit de la magie de ténèbres.

Lorsque le christianisme proscrivit l'exercice public des anciens cultes, il réduisit les partisans des religions à se réunir en secret pour la célébration de leurs mystères: A ces réunions présidaient des initiés qui établirent bientôt parmi les diverses nuances de ces cultes persécutés une orthodoxie que la vérité magique les aidait à établir avec d'autant plus de facilité, que la proscription réunit; le volontés et resserre les liens de la fraternité entre les hommes. Ainsi, les mystères d'Isis, de Cérès

Eleusine, de Bacchus, se réunirent à ceux de la bonne déesse et du druidisme primitif. Les assemblées se tenaient ordinairement entre les jours de Mercure et de Jupiter, ou entre ceux de Vénus et de Saturne; on s'y occupait des rites de l'initiation, on échangeait les signes mystérieux, on chantait. les hymnes symboliques, on s'unissait par des banquets, et l'on formait successivement la chaîne magique par la table et par la danse ; puis on se séparait après avoir renouvelé les serments entre les mains des chefs et reçu leurs instructions. Le récipiendaire du sabbat devait être amené ou plutôt apporté à l'assemblée les yeux couverts par le manteau magique, 'sont on l'enveloppait tout entier; on le faisait passer sur de grands feux et l'on faisait autour de lui des bruits épouvantables. Lorsqu'on lui découvrait le visage, il se voyait entouré de monstres infernaux et en présence d'un bouc colossal et monstrueux qu'on lui enjoignait d'adorer. Toutes ces cérémonies étaient des épreuves de sa force de carat 'cm et de sa confiance en ses initiateurs. La dernière épreuve surtout était décisive , parce qu'elle présentait d'abord à l'esprit du récipiendaire quelque chose d'humiliant. et de ridicule : il s'agissait de baiser respectueusement le

derrière du bouc, et l'ordre en était donné sans ménagement mu néophyte. S'il refusait, on lui revoilàit la tête et on le transportait loin de l'assemblée avec une telle rapidité, qu'il croyait avoir été voituré par les nuages; s'il acceptait, on le faisait tourner autour de l'idole symbolique, et

trouvait, non un objet repoussant et obscène, mais le jeune et gracieux visage d'une prêtresse d'Isis ou de Maïa, qui lui donnait un baiser maternel; puis il était admis au banquet.

Quant aux orgies qui, dans plusieurs assemblées de ce genre, suivaient le banquet, il faut bien se garder de croire qu'elles aient été généralement admises dans ces agapes secrètes; mais on sait que plusieurs sectes gnostiques les pratiquaient dans leurs conventicules dès les premiers siècles du christianisme. Que la chair ait eu ses protestants dans les siècles d'ascétisme et de compression des sens, cela devait être et n'a rien qui nous étonne; mais il ne faut pas accuser la haute magie de dérèglements qu'elle n'a jamais autorisés. Isis est chaste dans son veuvage; la Diane Panthée est vierge; Hermanuhis, ayant les deux sexes, ne peut en satisfaire aucun; l'Hermaphrodite hermétique est chaste. A pollonius de Tyaiie ne s'abandonna jamais aux

séductions du plaisir; l'empereur Julien était d'une chasteté sévère ; Plotin d'Alexandrie était rigoureux dans ses mœurs comme un ascète; Paracelse était si étranger aux folles amours, qu'on le crut d'un sexe douteux ; Raymond Lulle ne fut initié aux derniers secrets de la science qu'après un désespoir d'amour qui le rendait chaste à jamais.

C'est aussi une tradition de la haute magie que les pantacles et les talismans perdent toute leur vertu quand celui qui les porte entre dans une maison de prostitution ou commet un adultère. Le sabbat orgiaque ne doit donc pas être considéré comme Mill des véritables adeptes.

Quant au nom même du sabbat , on a voulu le faire venir du nom de Sabasius ; d'autres ont imaginé d'autres étymologies. La plus simple, selon nous, c'est celle qui fait venir ce mot du sabbat judaïque; puisqu'il est certain que les juifs, dépositaires plus fidèles des secrets de la kabbale, ont été presque toujours, en magie les grands maîtres du moyen âge.

Le sabbat était donc le dimanche des cabalistes, le jour de leur fête religieuse ou plutôt la nuit de leur assemblée régulière. Cette fête, environnée de mystères, avait pour sauvegarde l'épouvante même du

vulgaire et échappait à. Ja persécution par la terreur.

Quant au sabbat diabolique des néeromanCiens, c'était une contrefaçon de celui des mages et une assemblée de malfaiteurs qui. exploitaient des idicits **81**, des fous. On y pratiquait d'horribles rites, et l'on y composait d'aborninables mixtions. Les sorciers et les sorcières y faisaient leur police et se renseignaient les uns les autres pour soutenirmu - triellerpent leur réputation de prophétie et de divination car les devins alors étaient généralement consultés, et faisaient un métier lucratif **tout** eu exerçant une véritable puissance.

Ces assemblées de sorciers .et de sorcières n'avaient d'ailleurs et ne pouvaient pas avoir de rites réguliers: tout y dépendait du caprice des chefs ut des vertiges de l'assemblée. Ce qu'en racontaient ceux qui avaient pu y assister servait de type à tous les cauchemars des rêveurs, et c'est **du** mélange .de ces réalités impossibles et de ces rêves démoniaques que sont issues les dégoûtantes et sottes histoires du sabbat qui figurent dans les procédures • de magie et dans les livres des Spranger, des pelai> cre, des Delrio et. de,s-Bodin.

Les rites du .sabbat gnostique se sont transmis en Allemagne, à. une association qui a pris le nom

de Mopses ; on y a remplacé le bouc cabalistique par le chien hermétique, et, lors de la réception d'un candidat ou d'une candidate (car l'ordre admet les dames), on l'amène les yeux bandés; on fait autour de lui ou d'elle ce bruit infernal qui a fait donner le nom de sabbat à toutes les inexplicables rumeurs ; on lui demande s'il a peur ou si elle a peur du diable, puis on lui propose brusquement le choix entre baiser le derrière du grand maître et baiser celui du Mopse; qui est une petite figure de chien recouverte de soie, et substituée à l'ancienne grande idole du bouc de Mendès. Les Mopses ont pour signe de reconnaissance une grimace ridicule qui rappelle les fantasmagories de l'ancien sabbat et les masques des assistants. Du reste leur doctrine se résume dans le culte de l'amour et de la liberté. Cette association se produisit quand l'Église romaine persécuta la franc-maçonnerie. Les Mopses affectaient de ne se recruter que dans le catholicisme, et l'on avait substitué au serment de réception un solennel engagement sur l'honneur de ne rien révéler des secrets de l'association. C'était plus qu'un serment, et la religion n'avait plus rien à dire.

Le Baphomet des templiers, dont le nom doit

s'épeler cabalistiquement en sens inverse, se compose de trois abréviations : TEM OHP AB, *Templi omnium hominem pacis abbas*, le père du temple, paix universelle des hommes ; le Baphomet était, suivant les uns, une tête monstrueuse; suivant d'autres, un démon en forme de bouc. Un coffret sculpté a été déterré dernièrement dans les ruines d'une ancienne commanderie du temple, et les antiquaires y ont observé une figure baphométrique conforme, quant aux attributs, à notre bouc de Mendès et à l'androgynie de Khunrath. Cette figure est barbue avec un corps entier de femme ; elle tient d'une main le Soleil, et de l'autre la Lune, attachés à des chaînes. C'est une belle allégorie que cette tête virile qui attribue à la pensée seule le principe initiateur et créateur. La tête, ici, représente l'esprit, et le corps de femme la matière. Les astres enchaînés à la forme humaine et dirigés par cette nature dont l'intelligence est la tête, offrent aussi la plus belle allégorie. Le signe, dans son ensemble, n'en a pas moins été trouvé obscène et diabolique par les savants qui l'ont examiné. Qu'on s'étonne, après cela, de voir s'accréditer de nos jours toutes les superstitions du moyen âge ! Une seule chose me surprend, c'est que,

croyant au diable et à ses suppôts, on ne rallume pas les bûchers. M. Veillot le voudrait, et c'est chez lui de la logique : il faut toujours honorer les hommes qui ont le courage de leurs opinions.

Poursuivons nos recherches curieuses et arrivons aux plus horribles mystères du grimoire, ceux qui se rapportent à l'évocation des diables et aux pactes avec l'enfer.

Après avoir attribué une existence réelle à la négation absolue du bien , après avoir intronisé l'absurde et créé un dieu du mensonge, il restait à la folie humaine d'invoquer cette idole impossible, et c'est ce que les insensés ont fait. Ou nous écrivait dernièrement que le très respectable père Ventura, ancien supérieur des théatins, examinateur des évêques, etc. , etc. , après avoir lu notre dogme, avait déclaré que la Kabbale, à ses yeux, était une invention du diable, et que l'étoile de Salomon était une autre ruse du même diable possible ; persuader au monde que lui, diable, ne fait qu'un avec Dieu. Et voilà ce qu'enseignent sérieusement ceux qui sont maîtres en Israël ! L'idéal du néant et des ténèbres inventant une sublime philosophie qui est la base universelle de la foi et la clef de voûte de tous les temples ! le démon opposant sa

signature à côté de celle de Dieu ! Mes vénérables maitres en théologie, vous êtes plus sorciers qu'on ne pense et que vous ne pensez vous-mêmes; et celui qui a dit : Le diable est menteur ainsi que son père, aurait peut-être bien quelques petites choses à redire aux décisions de vos paternités.

Les évocateurs du diable doivent avant toute chose être de la religion qui admet un diable créateur et rival de Dieu. Pour s'adresser à une puissance, il faut y croire. Étant donc donné un ferme croyant à la religion du diable, voici comment il devra procéder pour correspondre avec son pseudo-dieu :

AXIOME MAGIQUE.

Dans le cercle de son action, tout verbe crée ce qu'il affirme.

CONSÉQUENCE DIRECTE.

Celui. qui affirme le diable crée ou fait le diable.

Ce qu'il faut avoir pour réussir dans les évocations infernales.

I. Un entêtement invincible ;
 2CE Une conscience à la fois endurcie au crime et très accessible au remords et à la peur ;

T. II•

I:;

3° Une ignorance affectée ou naturelle ;

ii° Une foi aveugle en tout ce qui n'est pas croyable;

5° Une idée empiétement fausse de Dieu.

Il faut ensuite :

Premièrement, profaner les cérémonies du culte auquel on croit, et en fouler aux pieds les signes les plus sacrés ;

Secondement, faire un sacrifice sanglant ;

Troisièmement, se procurer la fourche magique. C'est une branche d'un seul jet de noisetier ou d'amandier qu'il faut couper d'un seul coup avec le couteau neuf qui aura servi au sacrifice ; la baguette doit se terminer en fourche ; - il faut ferrer cette fourche de bois avec une fourche de fer ou d'acier faite de la lame même du couteau avec lequel son l'aura coupée.

Il faut jeûner pendant quinze jours, ne faisant qu'un repas sans sel après le soleil couché; ce repas sera de pain noir et de sang assaisonné avec des épices sans sel ou de fèves noires, et d'herbes lacteuses et narcotiques ;

Tous les cinq jours s'enivrer, après le soleil couché, de vin dans lequel on aura fait infuser pendant cinq heures cinq têtes de pavots noirs et

cinq onces de chènevis trituré : le tout contenu dans un linge qui ait été filé par une femme prostituée (à la rigueur, le premier linge venu pourra servir s'il a été filé par une femme).

L'évocation peut se faire soit dans la nuit du lundi au mardi, soit dans celle du vendredi au samedi.

Il faut choisir un endroit solitaire et décrié, tel qu'un cimetière hanté par les mauvais esprits, une ruine redoutée dans la campagne, la cave d'un couvent abandonnée, la place où s'est commis un assassinat, un , autel druidique ou un ancien temple d'idoles.

Il faut se pourvoir d'une robe noire sans coutures et sans manches, d'une calotte de plomb constellée aux signes de la lune, de Vénus et de Saturne, de deux chandelles de suif humain plantées dans des chandeliers de bois noir taillés en forme de croissant, de deux couronnes de verveine, d'une épée magique à manche noir, de la fourche magique, d'un vase de cuivre contenant le sang de la victime, d'une navette contenant les parfums, qui seront de l'encens, du camphre, de l'aloès, de l'ambre gris, du storax, incorporés et pétris avec du sang de bouc, de taupe et de chauve-

228 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

souris ; il faudra aussi avoir quatre clous arrachés au cercueil d'un supplicié, la tête d'un chat noir nourri de chair humaine pendant cinq jours, une chauve-souris noyée dans le sang, les cornes d'un bouc *cum quo paella concubuerit*, et le crâne d'un parricide. Tous ces objets horribles et assez difficiles à rassembler étant réunis, voici comment on les dispose :

On trace un cercle parfait avec l'épée en réservant toutefois une rupture ou un chemin de sortie ; dans le cercle on inscrit un triangle, on colore avec le sang le pantacle que l'épée a tracé ; puis, à l'un des angles du triangle, on place le réchaud à trois pieds, que nous aurions pu compter aussi parmi les objets indispensables ; à la base opposée du triangle on fait trois petits cercles pour l'opérateur et ses deux assistants, et derrière le cercle de l'opérateur on trace, non pas avec le sang de la victime, mais avec le sang même de l'opérateur, le signe du labarum, ou le monogramme de Constantin. L'opérateur ou ses acolytes doivent avoir les pieds nus et la tête couverte.

On aura aussi apporté la peau de la victime immolée ; cette peau, découpée en bandes, sera placée dans le cercle, et formera un autre cercle intérieur

qu'on fixera aux quatre coins avec les quatre clous du supplicé ; près des quatre clous et en dehors du cercle ou placera la tête de chat, le crâne humain ou plutôt inhumain , les cornes de bouc et la chauve-souris; on les aspergera avec un rameau de bouleau trempé dans le sang de la victime, puis on allumera un feu. de bois d'aune et de cyprès ; les deux chandelles Magiques seront placées à droite et à gauche de l'opérateur dans les couronnes de verveine. (Voir la figure en tête de ce chapitre.)

On prononcera alors les formules d'évocation qui se trouvent dans les éléments magiques de Pierre d'Apono ou dans les grimoires, soit manuscrits, soit imprimés. Celle du Grand Grimoire, répétée dans le vulgaire Dragon rouge, a été volontairement altérée à l'impression. La voici telle qu'il faut la lire :

« Per Adonai Eloim , Adonai .lehova, Adonai Sabaoth, Metraton On Agla Adonai Maillon, verhum pythonicum, mysterium salarnandrw, conventus sylphorum , entra gnomorunt , &moula . Coeli Gad, Almonsin, Gibor.Jehosua, Evam, Zariatnatm ik veni, veni, veni.

La grande appellation d'Agrippa consiste seule-

ment dans ces paroles : DIES MIES JESCHET BOENE DOESEP DOUVEMA ENITEMAUS. Nous ne nous flattons pas de comprendre le sens de ces paroles qui peut-être n'en ont aucun, et ne doivent en avoir du moins aucun qui soit raisonnable, puisqu'elles ont la puissance d'évoquer le diable, qui est la souveraine déraison:

- Pic de la Mirandole, sans doute par le même
- motif, affirme qu'en magie noire les mots les plus barbares et les plus absolument inintelligibles sont les plus efficaces et les meilleurs.

Les conjurations se répètent en haussant la voix et avec des imprécations, des menaces, jusqu'à ce que l'esprit réponde. Il est ordinairement précédé, lorsqu'il va paraître, d'un vent violent qui semble faire hurler toute la campagne. Les animaux domestiques tremblent alors et se cachent ; les assistants sentent un souffle devant leur visage, et leurs cheveux humectés d'une sueur froide se dressent sur leur tête.

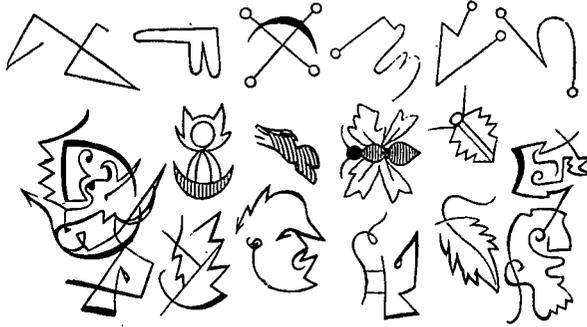
La grande et suprême appellation, suivant Pierre d'Apono, est celle-ci :

« *Hernen-Étan! Hemen-Étan! Hemen-Élan !* El*
 Ati* Titeip* Azia* Hyn* Teu* Minosel* Achadon*
 vay* vaa* Eye* Aaa* Eie* Exe* A EL EL EL A;

LiY! HAU ! HAU ! HAU ! HAU ! VA! VA! VA! VA!
CHAVAJOTH.

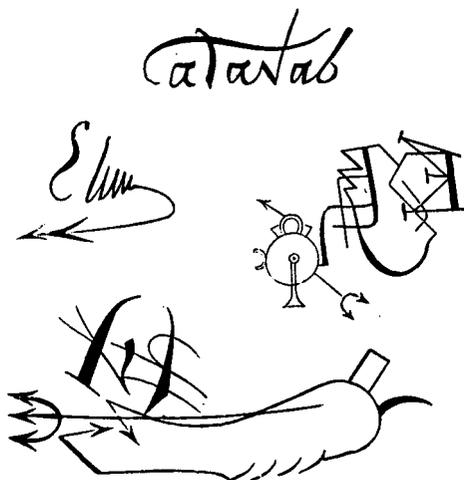
Aie Saraye, aie Saraye, aie Saraye! per Eloyrn, ,
Archima, Rabur, BATHAS super ABRAC ruens super•
veniens ABEOR SUPER ABERER *Chavajoth! Chavajoth!*
Chavajoth! impero tibi per clavent SALOMONIS et.
nomen magnum SEMHAMPHORAS.»

Voici maintenant les signes et signatu res ordi-
naires des démons :



Ce sont là les signatures des simples démons; voici les signatures officielles des princes de l'enfer, signatures constatées juridiquement (juridiquement ! ô M. le comte de Mirville I), et conservées dans les archives judiciaires comme pièces de con-

Nichon pour le procès du malheureux Urbain *Grandier*.



Ces signatures sont apposées au bas d'un pacte dont M. Colin de Plancy a donné le fac-simile dans l'atlas de son Dictionnaire infernal, et qui porte en apostille: «La minute est en enfer, dans le cabinet de Lucifer », renseignement assez précieux sur une localité fort mal connue et sur une époque si voisine encore de nous, antérieure pourtant au procès des jeunes Labarre et d'Étalonde, qui, comme tout le monde le sait, furent contemporains de Voltaire.

Les évocations étaient souvent suivies de pactes, qu'on écrivait sur du parchemin de peau (le bouc avec une plume de fer et une goutte de sang qu'on devait se tirer du bras gauche. La cédule était double : le malin en emportait une, et le réprouvé volontaire avalait l'autre. Les engagements réciproques étaient, pour le démon, de servir le sorcier pendant un certain nombre d'années, et, pour le sorcier, d'appartenir au démon après un temps déterminé. L'Église, dans ses exorcismes, a consacré la croyance à toutes ces choses, et l'on peut dire que la magie noire et son prince ténébreux sont une création réelle, vivante, terrible, du catholicisme romain ; qu'ils en sont même l'oeuvre spéciale et caractéristique, car les prêtres n'inventent pas Dieu. Aussi les vrais catholiques tiennent-ils du fond de leur coeur à la conservation, à la régénération même de ce grand oeuvre qui est la pierre philosophale du culte officiel et positif. On dit que, dans la langue des bagnes, les malfaiteurs appellent le diable le *boulangier* : tout notre désir, et nous parlons ici non plus en magiste, mais en enfant dévoué du christianisme et de l'Église; à laquelle nous devons notre première éducation et nos premiers enthousiasmes, tout notre désir, disons-nous, est

que le fantôme de Satan ne puisse plus être appelé aussi le *boulangier* des ministres de la morale et des représentants de la plus haute vertu. Comprendra-t-on notre pensée, et nous pardonnera-t-on la hardiesse de nos aspirations en faveur de nos intentions dévouées et de la sincérité de notre foi ?

La magie créatrice du démon, cette magie qui a dicté le Grimoire du pape Honorius, l'Enchiridion de Léon III, les exorcismes du Rituel, les sentences des inquisiteurs, les réquisitoires de Laubardemont, les articles de MM. Veillot frères, les livres de MM. de Falloux, de Montalembert, de Mirville, la magie des sorciers et des hommes pieux qui ne le sont pas est quelque chose de vraiment condamnable chez les uns, et d'infiniment déplorable chez les autres. C'est surtout pour combattre, en les dévoilant, ces tristes aberrations de l'esprit humain, que nous avons publié ce livre. Puisse-t-il servir au succès de cette oeuvre sainte !-

Mais nous n'avons pas encore montré ces oeuvres impies dans toute leur turpitude et dans toute leur montrueuse folie; il faut remuer la boue sanglante des superstitions passées, il faut compiler les annales de la démonomanie, pour concevoir certains forfaits que l'imagination seule n'inventerait pas.

Le cabaliste Bodin, israélite de conviction acat holligue par nécessité, n'a eu d'autre intention, dans sa Démonomanie des sorciers, que d'atteindre le catholicisme dans ces oeuvres, et de le saper dans le plus grand de tous les abus de sa doctrine. L'oeuvre de Bodin est profondément machiavélique et frappe au coeur les institutions et les hommes qu'il semble_ défendre. On s'imaginerait difficilement, sans l'avoir lu, tout ce qu'il a ramassé et entassé de choses sanglantes et hideuses, d'actes de superstition révoltante, d'arrêts et d'exécutions d'une férocité stupide. Brûlez tout ! semblaient dire les inquisiteurs, Dieu reconnaîtra bien les siens! De pauvres fous, des femmes hystériques, des idiots, étaient brûlés sans miséricorde pour crime de magie ; mais aussi que de grands coupables échappaient à cette injuste et sanguinaire justice ! C'est ce que Bodin nous fait entendre lorsqu'il nous raconte des anecdotes du genre de celle qu'il place à la mort du roi Charles IX. C'est une abomination peu connue et qui n'a encore, que nous sachions, même aux époques de la plus fiévreuse et de la plus désolante littérature, tenté la verve d'aucun romancier.

Atteint d'un mal dont aucun médecin ne pouvait

découvrir la cause ni expliquer les effrayants symptômes, le roi Charles IX allait mourir. La reine-mère, qui le gouvernait entièrement et qui pouvait tout perdre sous un autre règne ; la reine-mère, qu'on a soupçonnée de cette maladie, contre ses intérêts mêmes, parce qu'on supposait toujours à cette femme, capable de tout, des ruses cachées et des intérêts inconnus, consulta d'abord ses astrologues pour le roi, puis eut recours à la plus détestable des magies., L'état du malade empirant de jour en jour et devenant désespéré, on voulut consulter l'oracle de *la tête sanglante*, et voici comment on procéda à cette infernale opération :

On prit un enfant, beau de visage et innocent de mœurs ; on le fit préparer en secret à sa première communion par un aumônier du palais ; puis, le jour venu, ou plutôt la nuit du sacrifice arrivée, un moine, jacobin apostat et adonné aux œuvres occultes de la magie noire, commença à minuit, dans la chambre du malade, et en présence seulement de Catherine de Médicis et de ses affidés, ce qu'on appelait alors la messe du diable. A cette messe, *célébrée* devant l'image du démon, ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier consacra deux hosties, *une* noire et *une*

blanche. La blanche fut donnée à l'enfant, qu'on amena vêtu comme pour le baptême, et qui fut égorgé sur les marches mêmes de •autel aussitôt après sa communion. Sa tête, détachée du tronc d'un seul coup; fut placée, toute palpitante, sur la grande hostie noire qui couvrait le fond de la patène, puis apportée sur une table où brûlaient des lampes mystérieuses. L'exorcisme alors comihença,

- et le démon fut mis en demeure de prononcer un oracle et de répondre par la bouche de 'cette tête il une question secrète que le roi n'osait faire tout haut, et n'avait même confiée à personne. Alors une voix faible, une voix étrange et qui n'avait plus rien d'humain, se fit entendre dans cette pauvre petite tête de martyr. « J'y suis forcé », disait cette voix • en latin : *Vim patior*. A cette réponse, qui annonçait sans doute au malade que l'enfer ne le protégeait plus, un tremblement horrible le saisit, ses bras se roidissent... Il crie d'une voix rauque : « Eloignez cette tête ! éloignez cette tête ! » et jusqu'à son dernier soupir on ne l'entendit plus dire autre chose. Ceux qui le servaient, et qui n'étaient pas dans la confiance de cet affreux mystère , crurent qu'il était poursuivit par le fantôme de Coligny, et qu'il croyait revoir devant lui la tête

de l'illustre amiral ; mais ce qui agitait le mourant, ce n'était déjà plus un remords, c'était une épouvante sans espoir et un enfer anticipé.

Cette noire légende magique de Bodin rappelle les abominables pratiques et le supplice bien mérité de ce Gilles de Laval, seigneur de Raiz, qui passa de l'ascétisme à la magie noire, et, se livra, pour se concilier les bonnes grâces de Satan, aux plus révoltants sacrifices. Cet aliéné déclara dans son procès que Satan lui était souventes fois apparu, mais rayait toujours trompé en lui promettant des trésors qu'il ne lui donnait jamais. Il résulta des informations juridiques que plusieurs centaines de malheureux enfants avaient été les victimes de la cupidité et des imaginations atroces de cet assassin

CHAPITRE XVI.

LES ENVOÛTEMENTS ET LES SORTS.

Ce que les sorciers et les nigromans cherchaient surtout dans leurs évocations de l'esprit impur, c'était cette puissance magnétique qui est le partage du véritable adepte, et qu'ils voulaient usurper pour en abuser indignement.

La folie des sorciers étant une folie méchante, un de leurs buts surtout, c'était le pouvoir des envoûtements ou des influences délétères.

Nous avons dit dans notre Dogme ce que nous pensons des envoûtements, et combien cette puissance nous paraît dangereuse et réelle. Le vrai magiste envoûte sans cérémonie et par sa seule réprobation ceux qu'il réproouve et qu'il croit nécessaire de punir ; il envoûte même par son pardon ceux qui lui font du mal, et jamais les ennemis des initiés ne portent loin l'impunité de leurs injustices. Nous avons constaté par nous-mêmes de nombreux exemples de cette loi fatale. Les bourreaux des martyrs périssent toujours malheureux.

serrent, et les adeptes sont les martyrs de l'intelligence; mais la Providence semble mépriser ceux qui les méprisent et fait mourir ceux qui cherchent à les empêcher de vivre. La légende du Juif-Errant est la poésie populaire de cet arcane. Un peuple a envoyé un sage au supplice; il lui a dit: « Marche ! » lorsqu'il voulait se reposer un instant. Eh bien ! ce peuple va subir une condamnation pareille, il va être proscrit tout entier, et pendant des siècles on lui dira : « Marche ! marche ! » sans qu'il puisse trouver ni pitié ni repos.

Un savant avait une femme qu'il aimait passionnément et follement dans l'exaltation de sa tendresse, et il honorait cette femme d'une confiance aveugle, et se reposait de tout sur elle. Vaine de sa beauté et de son intelligence, cette femme devint envieuse de la supériorité de son mari, et le prit en haine. A quelque temps de là, elle le quittait en se compromettant elle-même pour un homme vieux, laid, sans esprit et immoral. C'était son premier châtimement, mais là ne devait pas se borner la peine. Le savant prononça contre elle seulement cette sentence.: « Je vous reprends votre intelligence et votre beauté. » Un au après, ceux qui la rencontraient ne la reconnaissaient déjà plus; l'em-

bonpoint commençait à la défigurer ; elle reflétait sur son visage la laideur de ses nouvelles affections.

- Trois ans après, elle était laide... ; sept ans après, elle était folle. Ceci est arrivé de notre temps, et nous avons connu les deux personnes.

Les mages condamnent à la manière des médecins habiles, et c'est pourquoi on n'appelle pas de leurs sentences lorsqu'ils ont prononcé un arrêt contre un coupable. Ils n'ont ni cérémonies, ni invocations à faire ; ils doivent seulement s'abstenir de manger à la même table que le condamné, et, s'ils sont forcés de s'y asseoir, ils ne doivent ni accepter de lui ni lui-offrir le sel.

Les envoûtements des sorciers sont d'une autre sorte, et peuvent être comparés à de véritables empoisonnements d'un courant de lumière astrale. Ils exaltent leur volonté par des cérémonies au point de la rendre venimeuse à distance ; mais, comme nous rayons fait observer dans notre Dogme, ils s'exposent le plus souvent à être tués les premiers par leurs machines infernales. Dénonçons ici quelques-uns de leurs coupables procédés. Ils se procurent soit des cheveux, soit des vêtements, de la personne qu'ils veulent maudire ; puis ils choisissent un animal qui soit à leurs yeux le symbole

de cette personne : ils mettent au moyen des cheveux ou des vêtements cet animal en rapport magnétique avec elle ; ils lui donnent son nom, puis ils le tuent d'un seul coup du couteau magique, lui ouvrent la poitrine, lui arrachent le cœur, enveloppent ce cœur palpitant dans les objets magnétisés, et pendant trois jours, à toutes les heures, ils enfoncent dans ce cœur des clous, des épines rougies au feu ou de longues épines, en prononçant des malédictions sur le nom de la personne envoûtée. Ils sont persuadés alors (et souvent c'est avec raison) que la victime de leurs infâmes manœuvres éprouve autant • de tortures que si elle avait en effet • toutes ces pointes enfoncées dans le cœur. Elle commence à dépérir, et , au bout de quelque temps, elle . meurt d'un mal inconnu.

Un autre envoûtement usité dans les campagnes consiste à consacrer des clous pour les œuvres de haine avec les fumigations puantes de saturne et des invocations aux mauvais génies, puis à suivre les traces de la personne qu'on veut tourmenter, •et à enclouer en forme de croix toutes les empreintes de ses pas qu'on pourra retrouver sur la terre ou sur le sable.

Un autre plus abominable se pratique ainsi : on prend un gros crapaud, et on lui administre le baptême en lui donnant les nom et prénoms de la personne qu'on veut maudire ; on lui fait avaler ensuite une hostie consacrée sur laquelle on a prononcé des formules d'exécration, puis on l'enveloppe dans les objets magnétisés, on le lie avec les cheveux de la victime, sur lesquels l'opérateur aura (l'abord craché, et on enterre le tout soit sous le seuil de la porte du maléficié, soit à un endroit où il soit obligé de passer tous les jours. L'esprit élémentaire de ce crapaud deviendra pour ses songes un cauchemar et un vampire, à moins qu'il ne sache le renvoyer au malfaiteur.

Viennent ensuite les envoûtements par les images de cire. Les nigromans du moyen âge, jaloux de plaire par des sacrilèges à celui qu'ils regardaient comme leur maître, mêlaient à cette cire de l'huile baptismale et des cendres d'hosties brûlées. Des prêtres apostats se trouvaient toujours pour leur livrer les trésors de l'Église. On formait avec la cire maudite une image aussi ressemblante • que possible de celui qu'on voulait envoûter ; on revêtait cette image de vêtements semblables aux Siens, on lui donnait les sacrements que lui-même

24 h RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

avait récus, puis on prononçait sur la tête de l'image toutes les malédictions qui exprimaient la haine du sorcier, et on infligeait chaque jour à cette figure maudite des tortures imaginaires, pour atteindre et tourmenter par sympathie celui ou celle que la figure représentait.

L'envoûtement est plus infallible si l'on peut se procurer des cheveux, du sang, et surtout une dent de la per-sonne envoûtée. C'est ce qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale : Vous avez une dent contre moi.

On envoûte aussi par le regard, et c'est ce qu'on appelle en Italie la *jettatura*, ou le mauvais ceil. Du temps de nos discordes civiles, un homme en boutique avait eu le malheur de dénoncer ûn de ses voisins. Le voisin, après avoir été détenu quelque temps, fut mis en liberté, mais sa position était perdue. Pour toute vengeance , il passait deux fois par jour devant la boutique de son dénonciateur, le regardait fixement, lé saluait et passait. A quelque temps de là , le boutiquier, ne pouvant plus supporter le supplice de ce regard, vendit son fonds à perte et changea de quartier en ne laissant pas son adresse; en un mot, il fut ruiné.

Une menace est un envoûtement réel, parce qu'elle agit vivement sur l'imagination, surtout si cette imagination accepte facilement la croyance d'un pouvoir occulte et illimité. La terrible menace de l'enfer, cet envoûtement de l'humanité pendant plusieurs siècles, a créé plus de cauchemars, plus de maladies sans nom, plus de folies furieuses, que tous les vices et tous les excès réunis. C'est ce que figuraient les artistes hermétiques du moyen âge par les monstres incroyables et inonds qu'ils incrustaient au portail de leurs basiliques.

Mais l'envoûtement par la menace produit un effet absolument contraire aux intentions de l'Opérateur, quand la menace est évidemment vaine, quand elle révolte la fierté légitime *de* celui qui est menacé, et provoque par conséquent sa résistance, enfin quand elle est ridicule à force d'être atroce.

Ce sont les sectateurs de l'enfer qui ont discrédité le ciel. Dites à un homme raisonnable que l'équilibre est la loi du mouvement et de la vie et que l'équilibre moral, la liberté, repose sur une distinction éternelle et immuable entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal ; dites-lui que, doué

`.i G RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

d'une volonté libre, il doit se faire place par ses oeuvres dans l'empire de la vérité et du bien, ou retomber éternellement, comme le rocher de Sisyplie dans le chaos du mensonge et du mal : il comprendra ce dogme, et, si vous appelez la vérité et le bien ciel, le mensonge et le mal enfer, il croira à votre ciel et à votre enfer, au-dessus desquels l'idéal divin reste calme, parfait et inaccessible à la colère comme à l'offense, parce qu'il comprendra que, si l'enfer eu principe est éternel. comme la liberté., il ne saurait être en fait qu'un tourment passager pour les âmes, puisque c'est *une* expiation , et que l'idée d'expiation suppose nécessairement celle de réparation et de destruction .du mal.

Ceci dit, non pas dans des intentions dogmatiques qui ne sauraient être de notre ressort, mais pour indiquer le remède moral et raisonnable à l'envoûtement des consciences par les terreurs de l'autre vie, parlons (les moyens de se soustraire aux influences funestes de la colère humaine.

Le premier de tous, • c'est d'être raisonnable et juste, et de ne jamais donner de prise ni de raison à la colère. Une colère légitime est fort à craindre. C'est pourquoi hâtez-vous de reconnaître et d'ex-

pier vos torts. Si la colère persiste après cela. elle procède certainement d'un vice : che reliez, à savoir quel est ce vice, et unissez-vous fortement aux courants magnetiques de la vertu contraire. L'envoûtement alors n'aura plus de pouvoir sur vous.

Faites laver avec soin avant de les donner. ou brillez les linges et les vêtements qui ont été à votre usage ; ne faites jamais usage d'un vêtement qui ait servi à un inconnu sans avoir purifié ce vêtement par l'eau, par le soufre et par les aromates , tels que le camphre l'encens . l'ambre, etc.

Un grand moyen de résister à l'envoûtement, c'est de ne pas craindre : l'envoûtement agit à la manière des maladies contagieuses. Eu temps de peste, ceux qui ont peur sont frappés les premiers. Le moyen de ne pas craindre le mal, c'est de ne pas s'en occuper , et je conseille avec un grand désintéressement, puisque c'est dans un livre de magie dont je suis l'auteur que je place un pareil conseil, je conseille fortement aux personnes nerveuses, faibles, crédules, hystériques, superstitieuses, dévotes, sottés, sans énergie, sans volonté, de ne jamais ouvrir un livre de magie, il fermer celui-ci si elles l'ont ouvert, de ne pas écouter Ceux

qui parlent des sciences occultes, de s'en moquer, de n'y jamais croire et de boire frais, comme le disait le grand magicien pantagruéliste, l'excellent . curé de Meudon.

Pour ce qui est des sages (et il est temps de nous occuper d'eux après avoir fait la part des fous), pour ce qui est donc des sages, ils n'ont guère d'autres maléfices à craindre que ceux de la fortune ; mais comme ils sont prêtres et médecins, ils peuvent être appelés à guérir des maléficiés, et voici comment ils devront s'y prendre :

Il faut engager la personne maléficiée à faire un bien quelconque à l'envoûteur, à lui rendre un service qu'il ne puisse pas refuser, et à tâcher de l'amener, soit directement, soit indirectement, à la communion du sel.

La personne qui se croira envoûtée par l'exécration et l'enterrement du crapaud devra porter sur elle un crapaud vivant dans une botte de corne.

Pour l'envoûtement par le coeur percé, il faudra faire manger à la personne malade un coeur d'agneau assaisonné avec de la sauge et de la verveine, et lui faire porter un talisman de Vénus bu de la lune contenu dans un sachet plein de camphre et de sel.

Pour l'envoûtement par la figure de cire, il faut faire une figure plus parfaite, lui mettre de la personne même tout ce qu'elle pourra donner, lui attacher au cou les sept talismans, la placer au milieu d'un grand pantacle représentant le pentagramme, et la frotter légèrement tous les jours d'un mélange d'huile et de baume, après avoir prononcé la conjuration des quatre pour détourner l'influence des esprits élémentaires. Au bout de sept jours, - il faudra brûler l'image dans le feu consacré, et l'on pourra être sûr que la statuette fabriquée par l'envoûteur perdra au même moment toute sa vertu.

Nous avons déjà parlé de la médecine sympathique de Paracelse, qui médicamenteait des membres de cire et opérait sur le sang rendu par les plaies pour guérir les plaies elles-mêmes. Ce système lui permettait l'emploi des remèdes les plus violents ; aussi avait-il pour spécifiques principaux le sublimé et le vitriol. Nous croyons que Phommopathie est une réminiscence des théories de Paracelse et un retour à ses pratiques savantes. Mais nous aurons à revenir sur ce sujet dans un traité tout spécial qui sera consacré exclusivement à la médecine occulte.

250 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Les vœux des parents engageant l'avenir de leurs enfants sont des envoûtements qu'on ne saurait trop condamner : les enfants voués au blanc, par exemple, ne prospèrent prescrite jamais; ceux qu'on vouait autrefois au célibat tombaient ordinairement dans la débauche, ou tournaient au désespoir et à la folie. Il n'est pas permis à l'homme de violenter la destinée, encore moins d'imposer des entraves au légitime usage de la liberté.

Nous ajouterons ici , en manière de supplément et d'appendice à ce chapitre , quelques mots sur les mandragores et les androïdes, que plusieurs magistes confondent avec les figurines de cire qui servent aux pratiques des envoûtements.

La mandragore naturelle est une racine chevelue qui présente plus ou moins, dans son ensemble, soit la figure d'un homme, soit celle des parties viriles de la génération. Cette racine est légèrement narcotique, et les anciens lui attribuaient une vertu aphrodisiaque qui la faisait rechercher par les sœurs de la Thessalie pour la composition des philtres.

Cette racine est-elle, comme le suppose un cet-

tain mysticisme magique, le vestige ombilical de notre origine terrestre? C'est ce que nous n'oserions sérieusement affirmer. Il est certain cependant que l'hoMme est sorti du limon de la terre : il a donc dû s'y former en première ébauche sous la forme d'une racine. Les analogies de la nature exigent absolument qu'on admette cette notion, au moins comme une possibilité. Les premiers hommes eussent donc été une famille de gigantesques mandragores sensibles que le soleil eilt animées, et qui, d'elles-mêmes se seraient détachées de la terre, ce qui n'exclut en rien et suppose même, au contraire, d'une manière pôsitive, la volonté créatrice et la coopération providentielle. de la première cause, que nous avons RAISON d'appeler DIEU.

Quelques anciens alchimistes, frappés de cette idée, ont rêvé là culture de la mandragore, ont cherché à reproduire artificiellement une bourbe assez féconde et un soleil assez actif pour *humaniser* de nouveau cette racine et créer ainsi des hommes sans le concours de femmes.

D'autres, qui croyaient voir dans l'humanité la synthèse des animaux, ont désespéré d'animer

la mandragore ; mais ils ont croisé les accouplements monstrueux, et ont jeté la semence humaine en terre animale, sans produire autre chose que des crimes honteux et des monstres sans postérité.

La troisième manière de former l'androïde, c'est par le mécanisme galvanisé: On attribue à Albert le Grand un de ces automates presque intelligent, et l'on ajoute que saint Thomas le brisa d'un seul coup de bâton, parce qu'il était embarrassé de ses réponses. Ce conte est une allégorie. L'androïde d'Albert le Grand, c'est la théologie aristotélicienne de la scolastique primitive, qui fut brisée par la *Somme* de saint Thômas, ce hardi novateur qui substitua le premier la loi absolue de la raison à l'arbitraire divin, en osant formuler cet axiome, que nous ne craignons pas de répéter à satiété, puisqu'il émane d'un pareil maître : Une chose n'est pas juste parce que Dieu le veut; mais Dieu le veut parce qu'elle est juste.

L'androïde réel, l'androïde sérieux des anciens, était un secret qu'ils cachaient à tous les regards, et que Mesmer le premier a osé divulguer de nos jours : c'était l'extensiOn de la volonté du mage

dans un autre corps, organisé et servi par un esprit élémentaire ; en d'autres termes plus modernes et plus intelligibles, c'était un sujet magnétique.



CHAPITRE XVII.

L'ÉCRITURE DES ÉTOILES.

Nous en avons fini avec l'enfer, et nous respirons à pleine poitrine en revenant à la lumière après avoir traversé les antres de la magie noire. Retire-toi, Satan ! nous renonçons à toi, à tes pompes, à tes oeuvres, mais encore plus à tes laideurs, à tes misères, à ton néant, à tes mensonges ! Le grand initiateur t'a vu tomber du ciel comme la foudre. La légende chrétienne te convertit en te faisant poser doucement la tête de dragon sous le pied de la mère de Dieu. Tu es pour nous l'image de l'inielligence et du mystère; tu es la déraison et le fanatisme aveugle ; tu es l'inquisition et son enfer ; tu es le dieu de Torquemada et d'Alexandre VI; tu es devenu le jouet de nos enfants, et ta dernière place est fixée à côté de Polichinelle ; tu n'es plus rien maintenant qu'un personnage grotesque de nos théâtres forabas, et un motif d'enseigne pour quelques boutiques soi-disant religieuses.

Après la seizième clef du Tarot, qui représente

la ruine du temple de Satan, nous trouvons à la dix-septième page un magnifique et gracieux emblème.

Une femme nue, une jeune immortelle, épanche sur la terre la sève de la vie universelle qui coule de deux vases, l'un d'or, l'autre d'argent ; près d'elle est un arbuste en fleurs sur lequel se pose le papillon de Psyché; au-dessus d'elle, une étoile brillante à huit rayons, autour de laquelle sont rangées sept autres étoiles.

Je crois à la vie éternelle ! Tel est le dernier article du symbole des chrétiens, et cet article à lui seul est toute une profession de foi.

Les anciens, en comparant la calme et paisible immensité du ciel, toute peuplée d'immuables lumières aux agitations et aux ténèbres de ce monde, ont cru trouver dans ce beau livre aux lettres d'or le dernier mot de l'énigme des destinées ; ils ont tracé , par l'imagination, des lignes de correspondance entre ces points brillants de l'écriture divine, et l'on dit que les premières constellations arrêtées par les pasteurs de la Chaldée furent aussi les premiers caractères de l'écriture cabalistique.

Ces caractères, exprimés d'abord par des lignes, puis renfermés dans des figures hiéroglyphiques,

256 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

auraient, suivant M. Méreau de Dammartin, auteur d'un traité fort curieux sur l'origine des caractères alphabétiques, déterminé des anciens mages dans le choix des figures du Tarot, que ce savant reconnaît comme nous pour un livre essentiellement hiératique et primitif.

Ainsi, dans l'opinion de ce savant, le tseu chinois, l'aleph des Hébreux et l'alpha des Grecs, exprimé, hiéroglyphiquement par la figure du bateleur, seraient empruntés à la constellation de la grue voisine du poisson astral de la sphère orientale.

- Le tcheou chinois, le beth hébreu et le **B** latin, correspondant à la papesse eu à Junon, ont été formés de la tête du bélier; le yn chinois, le ghimel hébreu et le **G** latin, figurées par l'impératrice, seraient empruntés à la Constellation de la grande Ourse, etc.

Le cabaliste Gaffarel, que nous avons déjà cité plus d'une fois, a dressé un planisphère où toutes les constellations forment des lettres hébraïques; mais nous avouerons que la configuration nous en semble souvent plus qu'arbitraire, et que nous ne comprenons pas pourquoi, sur l'indication d'une seule étoile par exemple, Gaffarel trace plu-

tôt un-, qu'un 1 ou qu'un Z ; quatre étoiles également donnent aussi bien un **n**, ou un n , ou un **n** qu'un **#**. C'est ce qui nous a détourné de donner ici une copie du planisphère de Gaffarel, dont les ouvrages ne sont d'ailleurs pas extrêmement rares. Ce planisphère a été reproduit dans l'ouvrage du Père Montfaucon sur les religions et les superstitions du monde, et l'on en trouve également une copie dans l'ouvrage sur la magie publié par le mystique Eckarlshausen.

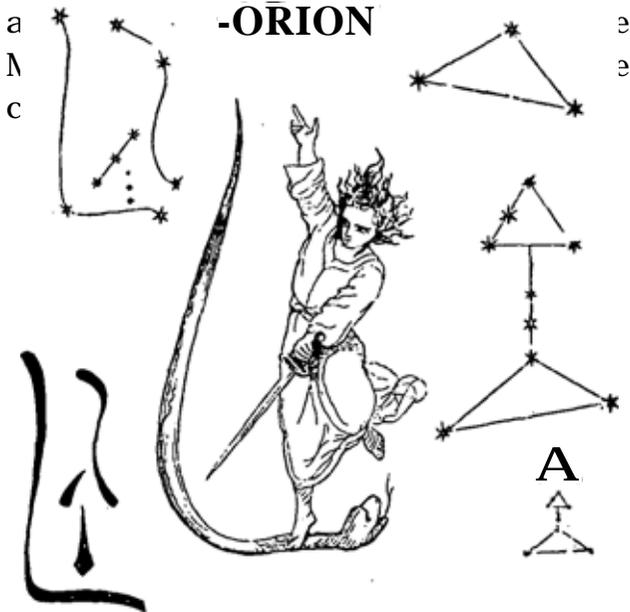
Les savants, d'ailleurs, ne sont pas d'accord sur la configuration des lettres de l'alphabet primitif. Le Tarot italien, dont il est bien à désirer que les types gothiques soient conservés, se rapporte, par la disposition de ses figures, à l'alphabet hébreu qui a été en usage depuis la captivité, et qu'on appelle alphabet assyrien.; mais il existe des fragments d'autres Tamis antérieurs à celui-là où la disposition n'est plus la même. Comme il ne faut rien hasarder en matière d'érudition, nous attendrons, pour fixer notre jugement, de nouvelles et plus concluantes découvertes.

Pour ce qui est de l'alphabet des étoiles, nous croyons qu'il est facultatif, comme la configuration des nuages, qui semblent prendre toutes les formes

que notre imagination leur prête. Il en est des groupes d'étoiles comme des points de la géomancie et de l'assemblage des cartes dans la moderne cartomancie. C'est un prétexte pour se magnétiser soi-même et un instrument qui peut fixer et déterminer l'intuition naturelle. Ainsi un cabaliste habitué aux hiéroglyphes mystiques verra dans les étoiles des signes que n'y découvrira pas un simple berger; mais le berger, de son côté, y trouvera des combinaisons qui échapperaient au cabaliste. Les gens de la campagne voient un râteau dans la ceinture et l'épée d'Orion ; un cabaliste hébreu verrait dans le même Orion, considéré en son entier, tous les mystères d'Ézéchiel, les dix sephiroh disposés en ternaire, un triangle central formé de quatre étoiles puis une ligne Aie trois formant le jod, et les deux figures ensemble exprimant tous les mystères du Bereschit, puis quatre étoiles formant les roues de Mercavah et complétant le chariot divin. En regardant d'une autre manière et en disposant d'autres lignes idéales, il y verra un 2, ghimel, parfaitement formé et placé au-dessus d'un , jod, dans un grand 1 , daleth, renversé ; figure qui représente la lutte du bien et du mal, avec le triomphe définitif du bien: En effet, le a , fondé sur le jod, c'est

L'ÉCRITURE DES ÉTOILES. 2b9

le ternaire produit par l'unité, c'est la manifestation divine du Verbe, tandis que le daletth renversé c'est le ternaire composé du mauvais binaire multiplié par lui-même. La figure d'Orion, considérée



pour le cabaliste, un présage de victoire et de bonheur.

Une longue contemplation du ciel exalte l'imagination ; les étoiles alors répondent à nos pensées. Les lignes tracées mentalement de l'une à l'autre par les premiers contemplateurs ont dû donner aux hommes les premières idées de la géométrie. Suivant que notre âme est agitée ou paisible, les étoiles semblent rutilantes de menaces ou scintillantes d'espérances. Le ciel est ainsi le miroir de l'âme humaine, et lorsque nous croyons lire dans les astres, c'est en nous-mêmes que nous lisons.

Gaffarel, appliquant aux destinées des empires _ les présages de l'Écriture céleste, dit que les anciens n'ont pas vainement figuré dans la partie septentrionale du ciel tous les signes de mauvais augure, et qu'ainsi de tout temps, les calamités ont été regardées comme devant venir du nord pour se répandre sur la terre en envahissant le midi.

C'est pour cela, dit—il, que « les anciens ont
» figuré à ces parties septentrionales du ciel ea
» serpent ou dragon tout auprès de deux ourses,
» puisque ces animaux sont les vrais hiéroglyphes
» de tyrannie, de saccagement et de toute sorte

» d'oppression. Et de fait, parcourez les annales,
» et vous verrez que toutes les grandes désolations
» qui sont jamais arrivées sont venues des parties
» du septentrion. Les Assyriens ou Chaldéens, ani-
» més par Nabuchodonosor et Salmanasar, ont assez
» fait voir cette vérité à l'embrasement d'un tem-
» pie et d'une ville, les plus somptueux et les plus
» saints de l'univers, et à l'entière ruine d'un peu-
» pie dont Dieu même avait pris la singulière pro-
» tection, et dont il se disait particulièrement le
» père. Et l'autre Jérusalem, l'heureuse Rome, n'a-
» t-elle pas encore souvent éprouvé les furies de
» cette mauvaise race du septentrion, lorsque, par
» la cruauté d'Alaric, Genseric, Attila, et le reste
» des princes goths, hues, vandales et alains, elle
» a vu ses autels renversés et les sommets de ses
» superbes édifices égalés au niveau des char-
» dons ... Très bien donc, dans les secrets de
» cette écriture céleste, on lit du côté du septen-
» trion les malheurs et les infortunes, puisque a *sep-*
» *trione pandetur omne malum*. Or le verbe rine,
» que nous traduisons par *pandetur*, signifie aussi
» bien *depingetur* ou *scribetur*, et la prophétie si-
» gnifie également : Tous les malheurs du monde
» sont écrits dans le ciel du côté, du nord. »

Nous avons transcrit en entier ce passage de Gaffarel, parce qu'il n'est pas sans actualité dans notre temps, où le nord semble menacer encore toute l'Europe (1) ; mais il est aussi dans les destinées des frimas d'être vaincus par le soleil, et les ténèbres doivent se dissiper d'elles-mêmes en arrivant à la lumière. Voilà pour nous le dernier mot de la prophétie et le secret de l'avenir.

Gaffarel ajoute encore quelques pronostics tirés des étoiles, celui par exemple de l'affaiblissement progressif de l'empire ottoman ; mais, comme nous l'avons déjà dit, ses figures de lettres constellées sont assez arbitraires. Il déclare, du reste, avoir emprunté ces prédictions à un cabaliste hébreu nommé Rabbi Chomer, qu'il ne se flatte pas lui-même de bien comprendre.

Voici le tableau des caractères magiques qui ont été tracés par les anciens astrologues d'après les constellations zodiacales; chacun de ces caractères représente le nom d'un génie, bon ou mauvais. On sait que les signes du Zodiaque ont rapportent à diverses influences célestes, et par conséquent expriment une alternative annuelle de bien et de mal.

(1) Ce passage a été écrit avant la guerre de Crimée. (*Note de la seconde édition*)

T

08

1:1 2 5-\ ce- JZ

FUL

Les noms des génies désignés par ces caractères sont :

Pour le Bélier, SATAARAN et *Sarahiel* ;

Pour le Taureau, BAGDÀL et *Araziel* ;

Pour les Gémeaux, SAGRAS et *5'w-dei* ;

Pour l'Edrevisse, RAHDAR et *Phakiel* ;

Pour le Lion, SAGIAM et *Seratiel* ;

Pour la Vierge, **IADARA** et *Schaltiel* ;
 Pour la Balance, **GRASGARREN** et *Hadakiel* ;
 Pour le Scorpion, **RIEHOL** et *Saissaïel*
 Pour le Sagittaire, **VHNORI** et *Saritaïel* ;
 Pour le Capricorne, **SAGDALON** et *Sein*
 Pour le Verseau, **ARCHER** et *Ssakmakiel* ;
 Pour les Poissons, **RASAMASA** et *Vacabicl*.

Le sage qui veut lire dans le ciel doit observer aussi les jours de la lune, dont l'influence est très grande en astrologie. La lune attire et repousse successivement le fluide magnétique de la terre, et c'est ainsi qu'elle produit le flux et le reflux de *la mer* : **È** faut donc en bien connaître les phases et savoir en discerner les jours et les heures. La nouvelle lune est favorable au commencement de toutes les oeuvres magiques : depuis le premier quartier jusqu'à la pleine lune , son influence est chaude ; de la pleine lune au dernier quartier, elle est sèche ; du dernier quartier jusqu'à la fin, elle est froide.

Voici maintenant les caractères spéciaux de tous les jours de la lune, marqués par les vingt—deux clefs (tu Tarot et par les signes des sept planètes:

4. Le bateleur ou le mage.

Le premier jour de la lune est celui de la création de la lune elle-même. Ce jour est consacré aux initiatives de l'esprit, et doit être propice aux innovations heureuses.

2. La papesse, ou la science occulte.

Le second jour, dont le génie est Énédiel, fut le cinquième de la création, puisque la lune fut faite au quatrième jour. Les oiseaux et les poissons, qui furent créés en ce jour, sont les hiéroglyphes vivants des analogies magiques et du dogme universel d'Hermès. L'eau et l'air, qui furent alors remplis des formes du Verbe, sont les figures élémentaires du Mercure des sages, c'est-à-dire de l'intelligence et de la parole. Ce jour est propice aux révélations, initiations et aux grandes découvertes de la science.

3. La mère céleste ou l'impératrice.

Le troisième jour fut celui de la création de l'homme. Aussi la lune; en cabale, est-elle appelée MÈRE, lorsqu'on la représente accompagnée

du nombre 3. Ce jour est favorable à la génération et généralement à toutes les productions, soit du corps, soit de l'esprit.

.L'empereur, ou le dominateur.

Le quatrième jour est funeste: ce fut celui de la naissance de Caïn ; mais il est favorable aux entreprises injustes et tyranniques.

5. Le pape, ou r hiérophante.

Le cinquième est heureux : ce fut celui de la naissance d'Abel.

6. L'amoureux, ou la liberté.

Le sixième est un jour d'orgueil : ce fut celui de la naissance de Lameth, celui qui disait à ses femmes.: J'ai tué un homme qui m'avait frappé et un jeune homme qui m'avait blessé. Maudit soit qui prétendra m'en punir ! Ce jour est propice aux conspirations et aux révoltes.

7. Le chariot.

Au septième jour naissance d'Hébron, celui qui donna son nom à la première des villes saintes d'Israël. Jour de religion, de prières et de succès.

8. *La justice.*

Meurtre d'Abel. Jour d'expiation.

9. *Le vieillard ou l'ermite.*

Naissance de Mathusalem. Jour de bénédiction pour les enfants.

10. *La roue de fortune d'Ézéchiël.*

Naissance de Nabuchodonosor. Règne de la bête. Jour funeste.

11. *La force.*

Naissance de Noé. Les visions de ce jour-là sont trompeuses, mais c'est un jour de santé et de longévité pour les enfants qui naissent.

1.2. *Le sacrifié, ou le pendu.*

Naissance de Samuel. Jour prophétique et cabalistique, favorable à l'accomplissement 'du grand oeuvre.

13. *La mort.*

Jour de la naissance de Chanaan, le **fil**, **maudit** de Cham. Jour funeste et **nombre fatal**.

I h. L'ange de

tempérance.

Bénédictio de Noé, le quatorzième jour de la lune. A ce jour préside l'ange Cassiel de la hiérarchie d'Uriel.

15. Typhon ou le diable.

Naissance d'Ismaël. ,Jour de réprobation et d'exil.

16. La tour foudroyée.

Jour de la naissance de Jacob et d'Ésaü et de la prédestination de Jacob pour la ruine d'Ésaü.

17. L'étoile mutante.

Le feu du ciel brûle Sodome et Gomorre. Jour de salut pour les bons et de ruine pour les méchants, dangereux s'il tombe un samedi. Il est sous le règne du Scorpion.

18. La lune.

Naissance d'Isaac, triomphe' de l'épouse. Jour d'affection conjugale et de bonne espérance.

19. Le soleil.

Naissance de Pharaon. Jour bienfaisant ou fatal pour les grandeurs *du* monde, suivant les différents mérites des grands.

20. Le jugement.

Naissance de Jonas, l'organe des jugements de Dieu. Jour propice aux révélations divines.

21. Le monde.

Naissance de Saül, royauté matérielle. Danger pour l'esprit et la raison.

22. Influence de Saturne.

Naissance de Job. Jour d'épreuve et de douleur.

23. Influence de Vénus.

Naissance de Benjamin. Jour de préférence et de tendresse.

24. Influence de Jupiter.

Naissance de Japhet.

25. Influence de Mercure.

Dixième plaie d'Égypte.

26. Influence de Mars.

Délivrance des Israélites et **passage de la mer Rouge.**

27. Influence de Diane ou d'Hécate.

Victoire éclatante remportée par Juda Machabée.

28. Influence du soleil.

Samson enlève les portes de Gaza. Jour de force et de délivrance.

29. Le fou du Tarot.

Jour d'avortement et d'insuccès en toutes choses.

Par cette table rabbinique, que Jean Belot et d'autres ont empruntée aux cabalistes hébreux, on peut voir que ces anciens maîtres concluaient *a posteriori* des faits aux influences présumables, ce qui est complètement dans la logique des sciences occultes. On voit aussi combien de significations diverses sont renfermées dans ces vingt-deux clefs qui forment l'alphabet universel du Tarot, et la vérité de nos assertions, quand nous prétendons que tous les secrets de la cabale et de la magie, tous les mystères de l'ancien monde, toute la science des patriarches, toutes les traditions historiques, des temps primitifs, sont renfermés dans ce livre

hiéroglyphique de Thot, d'Hénoch ou de Cadmus.

Un moyen fort simple de trouver les horoscopes célestes par onomancie est celui que nous allons dire ; il concilie Gaffarel avec nous et peut donner des résultats fort étonnants d'exactitude et de profondeur.

Ayez une carte noire dans laquelle vous découperez à jour le nom de la personne pour laquelle vous consultez ; placez cette carte au bout d'un tube aminci du côté de l'oeil de l'observateur, et plus large du côté de la carte; puis vous regarderez vers les quatre points cardinaux alternativement, en commençant par l'orient et en finissant par le nord. Vous prendrez note de toutes les étoiles que vous verrez à travers les lettres, puis vous convertirez les lettres en nombres, et, avec la somme de l'addition écrite de la même manière, vous renouvelerez l'opération ; vous compterez combien vous avez d'étoiles ; puis, ajoutant ce nombre à celui ' du nom, vous additionnerez encore et vous écrirez le total des deux nombres en caractères hébraïques. Vous renouvelerez alors l'opération, et vous inscrirez à part les étoiles que vous aurez rencontrées; puis vous chercherez dans le planisphère

céleste les noms de toutes les étoiles; vous en ferez la classification suivant leur grandeur et leur éclat, vous choisirez la plus grande et la plus brillante pour étoile polaire de votre opération astrologique; vous cherchez ensuite dans le planisphère égyptien (il s'en trouve un. assez Complet et bien gravé dans l'atlas du grand ouvrage de Dupuis), vous cherchez les noms et la figure des génies auxquels appartiennent les étoiles. Vous connaîtrez alors quels sont les signes heureux ou malheureux qui entrent dans le nom de la personne et quelle sera leur influence, soit dans l'enfance (c'est le nom tracé à l'orient), soit dans la jeunesse (c'est le nom du midi), soit dans l'âge mûr (c'est le nom de l'occident), soit dans la vieillesse (c'est le nom du nord), soit enfin dans toute la vie (ce sont les étoiles qui entreront dans le nombre entier formé par l'addition des lettres et des étoiles). Cette opération astrologique est simple, facile, et demande peu de calculs ; elle nous reporte à la plus haute antiquité, et appartient évidemment, comme on pourra s'en convaincre en étudiant les ouvrages de Gaffarel et de son maître Rabbi Chomer, à la magie primitive des patriarches.

Cette astrologie onomantique était celle de tous

les anciens

cabalistes hébreux, comme le prouvent leurs observations conservées par Rabbi Chomer, Rabbi Kapol, Rabbi Abjudan et autres maîtres en cabale. Les menaces des prophètes aux divers empires du monde étaient fondées sur les caractères des étoiles qui se trouvaient verticalement au-dessus d'eux dans le rapport habituel de la sphère céleste à la sphère terrestre. C'est ainsi qu'en écrivant dans le ciel même de la Grèce son nom en hébreu p', ou et en le traduisant eu nombres, ils avaient trouvé le mot 11n, qui signifie détruit, désolé.

2 2 8

CHARAB.

Détruit, Désolé.

Somme 42.

1 e

5 6

3AVAN.

Grèce.

Somme 42.

Ils en conclurent qu'après un cycle de douze périodes la Grèce serait désolée et détruite.

274 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Un peu avant l'incendie et la destruction du temple de Jérusalem par Nabuzardau, les cabalistes avaient remarqué verticalement au—dessus du temple onze étoiles ainsi disposées :

* * *

*

* *

et qui entrèrent toutes dans le mot n'Iran, écrit du septentrion à l'occident : *Hibschich*, ce qui signifie réprobation et abandon sans miséricorde. La somme du nombre des lettres est 1123, juste le temps de la durée du temple.

Les empires de Perse et d'Assyrie étaient menacés de destruction par quatre étoiles verticales qui entrèrent dans ces trois lettres *mi*, *Rob*, et le nombre fatal indiqué par les lettres était 208 ans.

Quatre étoiles annoncèrent aussi aux rabbins cabalistes de ce temps-là la chute et la division de l'empire d'Alexandre , en se rangeant dans le mot *parad*, diviser, dont le nombre 28k indique la durée entière de ce royaume, soit dans sa racine, **soit** dans ses branches.

Suivant Rabbi Chomer, les destinées de la puis-

sance ottomane à Constantinople seraient fixées d'avance et annoncées par quatre étoiles qui, rangées dans le mot **roc, caah**, signifient être faible, malade, tirer à sa fin. Les étoiles qui, dans la lettre **κ**, **z** étaient plus brillantes, indiquent un grand tic et donnent à cette lettre la valeur de mille. Leà trois lettres réunies font 1025, qu'il faut compter à partir de la prise de Constantinople par Mahomet II, calcul qui promet encore plusieurs siècles d'existence à l'empire affaibli des sultans, maintenant soutenu par toute l'Europe réunie.

Le **MANS THECEL PHARES** que Balthasar , dans son ivresse, vit écrit sur le mur de son palais par le rayonnement des flambeaux, était une intuition onomantique du genre de celle des rabbins. Balthasar, initié sans doute par ses devins hébreux à la lecture des étoiles, opérait machinalement et instinctivement sur les lampes de sa fête nocturne comme il eût pu faire sur les étoiles du ciel. Les trois mots qu'il avait formés dans son imagination devinrent bientôt ineffaçables à ses yeux et firent pâlir toutes les lumières de sa fête. Il n'était pas difficile de prédire à un roi qui, dans une ville assiégée, s'abandonnait à desorgies une fin semblable à celle de Sardanapale. Nous avons dit et nous

répétons pour conclusion de ce chapitre que les intuitions magnétiques donnent seules de la valeur et de la réalité à tous ces calculs cabalistiques et astrologiques, puérils peut-être et complètement arbitraires si on les faisait sans inspiration , par curiosité froide et sans une puissante volonté.

CHAPITRE XVIII.

PHILTRES ET MAGNÉTISME.

Voyageons maintenant dans la Thessalie au pays des enchantements. C'est ici qu'Apulée fut trompé comme les compagnons d'Ulysse, et subit une honteuse métamorphose. Ici tout est magicien, les oiseaux qui volent, les insectes qui bruissent dans l'herbe, et jusqu'aux arbres et aux fleurs; ici se composent au clair de la lune les poisons qui font aimer ; ici les stryges inventent des charmes qui les rendent jeunes et belles comme les Charites. Jeunes hommes, prenez garde à vous.

L'art des empoisonnements de la raison ou des philtres semble en effet, suivant les traditions, avoir développé avec plus de luxe en Thessalie que partout ailleurs soli efflorescence venimeuse ; mais là encore le magnétisme a joué le rôle le plus important, car les plantes excitantes ou narcotiques, les substances animales maléficiées et maladi- ves, tiraient toute leur force des enchantements, c'est—à—dire des sacrifices accomplis par les sorcières et des paroles qu'elles prononçaient

en préparant' leurs philtres et leurs breuvages.

Les substances excitantes et celles qui contiennent le plus de phosphore sont naturellement aphrodisiaques. Tout ce qui agit vivement sur le système nerveux peut déterminer la surexcitation passionnelle, et si une volonté habile et persévérante sait diriger et influencer ces dispositions naturelles, elle se servira des passions des autres au profit des siennes, et réduira bientôt les personnalités les plus fières à devenir, dans un temps donné, les instruments de ses plaisirs.

C'est d'une pareille influence qu'il importe de se préserver et c'est pour donner des armes aux faibles que nous écrivons ce chapitre.

Voici d'abord quelles sont les pratiques de l'ennemi :

Celui qui veut se faire aimer (nous attribuons à un homme seulement toutes ces manoeuvres illégitimes, ne supposant pas qu'une femme en ait jamais besoin), celui donc qui veut se faire aimer doit d'abord se faire remarquer et produire une impression quelconque sur l'imagination de la personne qu'il désire. Qu'il la frappe d'admiration, d'étonnement ou de terreur, d'horreur même, s'il n'a que cette ressource; mais il faut à tout prix que pour elle il

sorte du rang des hommes ordinaires et qu'il prenne de gré ou de force une place dans ses souvenirs, dans ses appréhensions et dans ses rêves. Le Lovelace n'est certes pas l'idéal avoué des Clarisses ; mais elles y pensent sans cesse pour les réprouver, pour les maudire, pour plaindre leurs victimes, pour désirer leur conversion et leur repentir ; puis elles voudraient les régénérer par le dévouement et le pardon ; puis la vanité secrète leur dit qu'il serait beau de fixer l'amour d'un Lovelace, de l'aimer et de lui résister. Et voilà ma Clarisse qui se surprend à aimer le Lovelace ; elle s'en veut de l'aimer, elle en rougit, elle y renonce mille fois et ne Uaime que mille fois davantage ; puis, quand vient le moment suprême, elle oublie de lui résister.

Si les anges étaient aussi femmes que les représente le mysticisme moderne, Jehovah eût agi en père bien prudent et bien sage lorsqu'il a mis Satan à la porte du ciel.

Une grande déception pour l'amour—propre de certaines femmes honnêtes, c'est de trouver bon et irréprochable au fond l'homme dont elles s'étaient éprises en le prenant pour un brigand. L'ange alors quitte le bonhomme avec mépris en lui disant : **Tu n'es pas le diable** 1

Grimez-vous donc en diable le plus parfaitement possible, vous qui voulez séduire un ange.

On ne permet rien à un homme vertueux. Pour qui, en effet, cet homme—là nous prend—il ? disent les femmes; croit-il qu'on ait moins de mœurs que lui ? Mais on pardonne tout à un vaucien : que voulez—vous attendre de mieux d'un pareil être ?

Le rôle d'homme à grands principes et d'un caractère rigide ne peut être une puissance que près des femmes qu'on n'a jamais besoin de séduire ; toutes les autres sans exception adorent les mauvais sujets.

C'est tout le contraire chez les hommes, et c'est ce contraste qui a fait de la pudeur l'apanage des femmes: c'est chez elles la première et la plus naturelle des coquetteries.

Un des médecins les plus distingués et un des plus aimables savants de Londres, le docteur Ashburner, me contait, l'année dernière, qu'un de ses clients; en sortant de chez une grande dame, lui avait dit un jour : « Je viens de recevoir un étrange compliment. Lamarquise de m'a dit en me regardant en face: Monsieur, vous ne me ferez pas baisser les yeux avec votre affreux regard ;

vous avez les yeux de Satan. — Eh bien ! lui répondit le docteur eu souriant, vous Vous êtes sans doute jeté immédiatement à son cou et vous l'avez embrassée ? — Mais non : je suis resté tout étonné de cette brusque apostrophe. — Eh bien ! mon cher, ne retournez plus chez elle ; vous devez être perdu dans son esprit. »

On dit assez ordinairement que les offices de bourreau se transmettent de père en fils. Les bourreaux ont donc des fils ? Sans doute, puisqu'ils ne manquent jamais de femmes. Marat avait une maîtresse dont il était tendrement aimé, lui, l'horrible lépreux ; mais aussi c'était le terrible Marat, qui faisait trembler tout le monde.

On pourrait dire que l'amour, surtout chez la femme, est une véritable hallucination. A défaut d'un autre motif insensé, elle se déterminera souvent pour l'absurde. Tromper Joconde pour un magot, quelle horreur ! — Eh bien ! si c'est une horreur, pourquoi ne pas le faire ? Ce doit être si agréable de faire, de temps en temps une petite horreur.

Étant donc née cette connaissance transcendente de la femme, il 3 a une seconde manoeuvre à opérer pour attirer son attention : c'est de ne pas s'oc-

cuper d'elle, ou de s'en occuper d'une manière qui humilie son amour-propre, en la traitant comme un enfant et en rejetant bien loin l'idée de lui faire jamais la cour. Alors les rôles changeront: elle fera tout pour vous tenter, elle vous initiera aux secrets que les femmes se réservent, elle s'habillera - et se déshabillera devant vous en vous disant des choses comme celles-ci : Entre femmes — entre vieux amis — je ne vous crains pas— vous n'êtes pas un homme pour moi, etc., etc. Puis elle observera vos regards, et si elle les trouve calmes, indifférents, elle sera outrée ; elle se rapprochera de vous sous un prétexte quelconque, vous effleurera avec ses cheveux, laissera son peignoir s'entr'ouvrir. On en a vu même, en pareille circonstance, risquer elles-mêmes un assaut, non par tendresse, mais par curiosité, par impatience, et parce qu'elles sont *agacées*.

Un magicien qui a de l'esprit n'a pas besoin d'autres philtres que ceux-là; il dispose aussi des paroles flatteuses, des souffles magnétiques, des contacts légers, mais voluptueux, avec une sorte d'hypocrisie, comme si l'on n'y songeait pas. Les donneurs de breuvages doivent être vieux, sots, laids, impuissants ; et alors à quoi bon le philtre? Tout

homme qui est vraiment un homme a toujours à sa disposition les moyens de se faire aimer, tant qu'il ne cherchera pas à occuper une place déjà prise. Il serait souverainement maladroit de tenter la conquête d'une jeune mariée par amour pendant les premières douceurs de sa lune de miel, ou d'une Clarisse renforcée ayant déjà un Lovelace qui la rend très malheureuse ou dont elle se reproche amèrement l'amour.

Nous ne parlerons pas ici des saletés de la magie noire au sujet des philtres ; nous en avons fini avec les cuisines de Canidie, On peut voir dans les *Épodes* d'Horace comment cette abominable sorcière de Rome composait les poisons, et l'on peut, pour les sacrifices et les enchantements d'amour, relire les *Églogues* de Théocrite et de Virgile, où les cérémonies de ces sortes d'oeuvres magiques sont minutieusement décrites. Nous ne transcrivons pas ici les recettes *des* grimoires ni du Petit Albert, que tout le monde peut consulter. Toutes ces différentes pratiques tiennent au magnétisme ou à la magie empoisonneuse , et sont ou naïves ou criminelles. Les breuvages qui affaiblissent l'esprit et troublent la raison peuvent assurer l'empire déjà conquis par une volonté mauvaise, et c'est

RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

ainsi que l'impératrice Césonie fixa, dit-on, l'amour féroce de Caligula. L'acide prussique est le plus terrible agent de ces empoisonnements de la pensée. C'est pourquoi faut se garder de toutes les distillations ayant le goût d'amande, éloigner de sa chambre à coucher les lauriers-amandes et les daturas, les savons d'amandes, les laits d'amandes, et en général toutes les compositions de parfumerie où l'odeur des amandes dominerait, surtout si son *action sur* le cerveau était secondée par celle de l'ambre.

Diminuer l'action de l'intelligence, c'est augmenter d'autant les forces d'une passion insensée. L'Amour, tel que veulent l'inspirer les malfaiteurs dont nous parlons ici, serait un véritable hébétement et la plus honteuse de toutes les servitudes morales. Plus on énerve un esclave, plus on le rend incapable de s'affranchir, et c'est là véritablement le secret de la magicienne d'Apulée et des breuvages de Circé.

L'usage du tabac, soit à priser, soit à fumer, est un auxiliaire dangereux des philtres stupéfiants et des empoisonnements de la raison. La nicotine, comme on sait, n'est pas un poison moins violent *que* l'acide prussique, et se trouve en plus

grande quantité dans le tabac que cet acide dans les amandes.

L'absorption d'une volonté par une autre change souvent toute une série de destinées, et ce n'est pas seulement pour nous-mêmes que nous devons veiller sur nos relations et apprendre à discerner les atmosphères pures des atmosphères impures : car les véritables philtres, les philtres les plus dangereux, sont invisibles; ce sont les courants de lumière vitale rayonnante qui, en se mêlant et en s'échangeant, produisent les attractions et les sympathies, comme les expériences magnétiques ne laissent pas lieu d'en douter.

Il est parlé dans l'histoire de l'Église d'un hérésiarque nommé Marcos, qui rendait folles de lui toutes les femmes en soufflant sur elles ; mais son pouvoir fut détruit par une courageuse chrétienne qui souffla sur lui la première, en lui disant : Que Dieu te juge !

Le curé Gaufreddy, qui fut brûlé comme sorcier, prétendait rendre amoureuses de lui toutes les femmes que touchait son souffle.

Le trop célèbre Père Girard, jésuite, fut accusé par une demoiselle Cadière, sa pénitente, de lui avoir complètement fait perdre le jugement en

soufflant sur elle. Il lui fallait bien cette excuse pour atténuer l'horreur et le ridicule de ses accusations contre ce Père dont la culpabilité d'ailleurs n'a jamais été bien prouvée, mais qui, bon gré mal gré, avait certainement inspiré une bien honteuse passion à cette misérable fille.

« Mademoiselle Ranfaing, étant devenue veuve en 16.., dit dom Calmet dans son *Traité sur les apparitions*, fut recherchée en mariage par un médecin nommé Poirot. N'ayant pas été écouté dans ses poursuites, il lui donna d'abord des philtres pour s'en faire aimer, ce qui causa d'étranges dérangements dans la santé de mademoiselle Banfaing. Bientôt des choses si extraordinaires arrivèrent à cette dame, qu'on la crut possédée, et que les médecins, déclarant ne rien comprendre à son état, la recommandèrent aux exorcismes de l'Église.

». Après quoi, par l'ordre de M. de Porcelets, évêque de Toul, on lui nomma pour exorcistes M. Viardin docteur en théologie, conseiller d'État du duc de Lorraine, un jésuite et un capucin; mais dans le cours de ces exorcismes, presque tous les religieux de Nancy, ledit seigneur évêque, l'évêque de Tripoli, suffragant de Strasbourg,

M. de Sancy, ci-devant ambassadeur du roi très chrétien à Constantinople, et alors prêtre de l'Oratoire, Charles de Lorraine, évêque de Verdun, deux docteurs de Sorbonne envoyés exprès pour assister aux exorcismes, l'ont souvent exorcisée en hébreu, en grec et en latin, et elle leur • a toujours répondu pertinemment, elle qui à peine savoit lire le latin.

»On rapporte le certificat donné par M. Nicolas de Harlay, fort habile en langue hébraïque qui reconnoît que mademoiselle Ranfaing étoit réellement possédée, et lui avoit répondu au seul mouvement, de ses lèvres, sans qu'il prononçât aucunes paroles, et lui avoit donné plusieurs preuves de sa possession. Le sieur Garnier, docteur de Sorbonne, lui ayant aussi fait plusieurs commandemens . en langue hébraïque, elle lui a de même répondu pertinemment, mais en françois, disant que le pacte étoit qu'il ne parleroit qu'en langue ordinaire. Le démon ajouta : N'est-ce pas assez que je te montre que j'entends ce que tu dis ? Le même M. Garnier lui parlant grec, mit par mégarde un cas pour un • autre. La possédée, ou plutôt le diable, lui dit : **Tu as failli.** Le docteur lui dit en grec : **Montre ma faute.** Le diable répondit : **Contente-toi que je te**

montre la faute ; je ne t'en dirai pas davantage. Le docteur lui disant en grec de se taire, il lui répondit : Tu me commandes de me taire, et moi je ne veux pas me taire. »

Ce remarquable exemple d'affection hystérique portée jusqu'à l'extase et la démonomanie à la suite d'un philtre administré par un homme qui se croyait sorcier, prouve mieux que tout ce que nous pourrions dire la toute-puissance de la volonté et de l'imagination réagissant l'une sur l'autre, et l'étrange lucidité des extatiques ou somnambules, * qui comprennent la parole en la lisant dans la pensée sans avoir la science des mots. Je ne révoque pas un instant en doute la sincérité des témoins nommés par dom Calmet ; je m'étonne seulement que des hommes aussi graves n'aient pas remarqué cette difficulté qu'éprouvait le prétendu démon à leur répondre dans une langue étrangère à la malade. Si leur interlocuteur eût été ce qu'ils entendaient par un démon, il eût non-seulement compris le grec, mais il eût aussi parlé grec : l'un ne s'intertrait pas plus que l'autre à un esprit aussi savant et aussi malin.

Dom Calmet ne s'en tient pas là sur l'histoire de mademoiselle Ranfaing ; il raconte toute une suite

de questions insidieuses et d'injonctions peu graves de la part (les exorcistes, et une série de réponses plus ou moins congrues de la pauvre malade, toujours extatique et somnambule. Ce bon Père ne manque pas d'en tirer les conclusions lumineuses de cet autre bon M. de Mirville. Les choses qui se passaient étant au-dessus de l'intelligence des assistants , on doit en conclure que tout cela était l'oeuvre de l'enfer. Belle et savante conclusion ! Le plus sérieux de l'affaire, c'est que le médecin Poirrot fut mis en jugement comme magicien, confessa comme toujours, à la torture, et fut brûlé. S'il avait réellement, par un philtre quelconque, attenté à la raison de cette femme, il méritait d'être puni comme empoisonneur: c'est tout ce que nous en pouvons dire.

Mais les philtres les plus terribles, ce sont les extatiques mystiques d'une dévotion mal entendue. Quelles impuretés égaleront jamais les cauchemars de saint Antoine et les tourments de sainte Thérèse et de sainte Angèle de Foligny ? Cette dernière appliquait un fer rouge à sa chair révoltée et trouvait que le feu matériel était un rafraîchissement pour ses ardeurs cachées. Avec quelle violence la nature ne demande-t-elle pas ce qu'on lui

refuse en y pensant continuellement pour le détester ! C'est par le mysticisme qu'ont commencé les ensorcellements prétendus des Magdeleine Bavan, des demoiselles de la Palud et de la Cadière. La crainte excessive d'une chose la rend presque toujours inévitable. En suivant les deux courbes d'un cercle on arrive et l'on se rencontre au même point. Nicolas Rémigius, juge criminel en Lorraine, qui fit brûler vives huit cents femmes comme sorcières, voyait de la magie partout : c'était son idée fixe, sa folie. Il voulait prêcher une croisade contre les sorciers, dont il voyait l'Europe remplie; désespéré de n'être pas cru sur parole quand il affirmait que presque tout le monde était coupable de magie, il finit par se déclarer sorcier lui-même et fut brûlé sur ses propres aveu

Pour se préserver des mauvaises influences, la première condition serait donc de défendre à l'imagination de s'exalter. Tous les exaltés sont plus ou moins fous, et l'on domine toujours un fou en le prenant par sa folie. Mettez-vous donc au-dessus des craintes puérides et des désirs vagues; croyez à la sagesse suprême, et soyez convaincus que cette sagesse, vous ayant donné l'intelligence pour unique moyen de la connaître, ne-peut vouloir tendre

des pièges à votre intelligence ou à votre raison. Vous voyez partout autour de vous des effets proportionnés aux causes; vous voyez les causes dirigées et modifiées dans le domaine de l'homme par l'intelligence ; vous voyez en somme le bien être plus fort et plus estimé que le mal : pourquoi supposeriez-vous dans l'infini une immense déraison, puisqu'il y a de la raison dans le fini ? La vérité ne se cache à personne. Dieu est visible dans ses œuvres, et il ne demande rien aux êtres contre les lois de leur nature, dont il est lui-même l'auteur. La foi, c'est la confiance ; ayez confiance, non dans les hommes qui vous disent du mal de la raison, car ce sont des fous ou des imposteurs, mais dans l'éternelle raison qui est le verbe divin, cette lumière véritable offerte comme le soleil à l'intuition de toute créature humaine venant en ce monde.

Si vous croyez à la raison absolue et si vous 'désirez plus que toute chose la vérité et la justice, vous ne devez craindre personne, et vous n'aimerez que ceux qui sont aimables. Votre lumière naturelle repoussera instinctivement celle des méchants parce qu'elle sera dominée par votre volonté. Ainsi les substances même vénéneuses qui pourraient vous être

administrées n'affecteront pas votre intelligence. On pourra vous rendre malades, on ne vous rendra jamais criminels.

Ce qui contribue à rendre les femmes hystériques, c'est leur éducation molle et hypocrite. Si elles faisaient plus d'exercice, si on leur enseignait les choses du monde franchement et libéralement, elles seraient moins capricieuses, moins vaines, moins futiles, et par conséquent moins accessibles aux mauvaises séductions. La faiblesse sympathise toujours avec le vice, parce que le vice est une faiblesse qui se donne l'apparence d'une force. La folie a la raison en horreur et se complait en toutes choses aux exagérations du mensonge. Guérissez donc d'abord votre intelligence malade. La cause de tous les envoûtements, le venin de tous les philtres, la puissance de tous les sorciers, sont là.

Quant aux narcotiques ou autres poisons qui vous auraient été administrés, c'est l'affaire de la médecine et de la justice ; mais nous ne pensons pas que de pareilles énormités se reproduisent beaucoup de nos jours. Les Lovelaces n'endorment plus les Clarisses autrement que par leurs galanteries, et les breuvages, comme les enlèvements par des hommes masqués et les captivités dans des souter-

raies, ne seraient plus de mise même dans nos romans modernes. Il faut reléguer tout cela dans le cœdessionnal des pénitents noirs ou dans les ruines du château d'Udolph



CHAPITRE XIX.

LE MAGISTÈRE DU SOLEIL.

Nous arrivons au nombre qui dans le Tarot est marqué au signe du soleil. Le denaire de Pythagore et le ternaire multiplié par lui-même représentent en effet la sagesse appliquée à l'absolu. C'est donc de l'absolu que nous allons parler ici.

Trouver l'absolu dans l'infini, dans l'indéfini et dans le fini, tel est le grand oeuvre des sages, ce qu'Hermès appelle l'oeuvre du soleil.

Trouver les bases inébranlables de la vraie foi religieuse de la vérité philosophique et de la transmutation métallique, c'est le secret d'Hermès tout entier, c'est la pierre philosophale.

Cette pierre est une et multiple; on la décompose par l'analyse on la recompose par la synthèse. Dans l'analyse, c'est une poudre, la poudre de projection des alchimistes; avant l'analyse et dans la synthèse, c'est une pierre.

La pierre philosophale, disent les maîtres, ne doit pas être exposée à l'air ni aux regards des pro-

fanés; il faut la tenir cachée et la conserver avec soin dans l'endroit le plus secret de son laboratoire, et porter toujours sur soi la clef du lieu où elle est renfermée.

Celui qui possède le grand arcane est un roi véritable et plus qu'un roi, car il est inaccessible à toutes les craintes et à toutes les espérances vaines. Dans toutes les maladies de l'âme et du corps, une seule parcelle détachée de la précieuse pierre, un seul grain de la divine poudre, sont plus que suffisants pour le guérir. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! comme disait le Maître.

Le sel, le soufre et le mercure ne sont que des éléments accessoires et des instruments passifs du grand œuvre. Tout dépend, comme nous l'avons dit, du *magnès* intérieur de Paracelse. L'œuvre est tout entière dans la *projection*, et la projection s'accomplit parfaitement par l'intelligence effective et réalisable d'un seul mot.

Il n'y a qu'une seule opération importante dans l'œuvre : elle consiste dans la *sublimation*, qui n'est autre chose, selon Geber, que l'élevation de la chose sèche par le moyen du feu, avec adhérence à son propre vase.

Celui qui veut parvenir à l'intelligence du grand mot et à la possession du grand arcane doit, après avoir médité les principes de notre dogme, lire avec attention les philosophes hermétiques, et il parviendra sans doute à l'initiation comme d'autres y sont parvenus ; mais il faut prendre pour clef de leurs allégories le dogme unique d'Hermès, contenu dans sa table (l'émeraude, et suivre, pour classer les connaissances et diriger l'opération, l'ordre indiqué dans l'alphabet cabalistique du Tarot, dont nous donnons l'explication entière et absolue au dernier chapitre de cet ouvrage,

Parmi les livres rares et précieux qui contiennent les mystères du grand arcane, il faut compter au premier rang le *Sentier chimique* **ou** *illanuel de Paracelse*. qui contient tous les mystères de la physique démonstrative et de la plus secrète cabale. Ce livre manuscrit, précieux et original, ne se trouve que dans la bibliothèque du Vatican. Sendivogius en a tiré une copie dont le baron de Tschoudy s'est servi pour composer le catéchisme hermétique contenu dans son ouvrage intitulé : *L'Étoile flamboyante*. Ce catéchisme, que nous indiquons aux sages cabalistes comme pouvant tenir lieu du traité incomparable de Paracelse, contient tous les priu—

cipes.véritables du grand oeuvre d'une manière si satisfaisante et si claire, qu'il faut manquer absolument de l'intelligence spéciale de l'occultisme pour ne pas arriver à la vérité absolue en le méditant. Nous allons en donner une analyse succincte avec quelques mots de commentaire.

Raymond Lulle, un des grands et sublimes maîtres de la science, a dit que pour faire de l'or il faut d'abord avoir de l'or. On ne fait rien de rien ; on ne crée pas absolument la richesse : on l'augmente et on la multiplie. Que les aspirants à la science comprennent donc bien qu'il ne faut demander à l'adepte ni tours d'escamotage ni miracles. La science hermétique, comme toutes les sciences réelles, est mathématiquement démontrable. Ses résultats, même matériels, sont aussi rigoureux que celui d'une équation bien faite.

L'or hermétique n'est pas seulement un dogme vrai, une lumière sans ombre, une vérité sans alliage de mensonge ; c'est aussi un or matériel, réel, pur, et le plus précieux qui se puisse trouver dans les mines de la terre.

Mais l'or vif, le soufre vif ou le vrai feu des philosophes, doit se chercher dans la maison du mercure. Ce feu s'alimente de l'air ; pour exprimer sa

puissance attractive et expansive, on ne peut donner une meilleure comparaison que celle de la foudre, qui n'est d'abord qu'une exhalaison sèche et terrestre unie à la vapeur humide, mais qui, à force de s'exalter, venant à, prendre la nature ignée, agit sur l'humide qui lui est inhérent, qu'elle attire à soi et transmue en sa nature ; après quoi elle se précipite avec rapidité vers la terre, où elle est attirée par une nature fixe semblable à la sienne.

Ces paroles énigmatiques pour la forme, mais claires pour le fond, expriment nettement ce que les philosophes entendent par leur mercure fécondé par le soufre, qui devient le maître et le régénérateur du sel : c'est l'Azoni, la *magnésie* universelle, le grand agent magique, la lumière astrale, la lumière de vie, fécondée par la force animique, par l'énergie intellectuel, qu'ils comparent au soufre à cause de ses affinités avec le feu divin. Quant au sel, c'est la matière absolue. Tout ce qui est matière contient du sel, et tout sel peut être converti en or pur par l'action combinée du soufre et du mercure, qui parfois agissent si rapidement, que la transmutation peut se faire en un instant, dans une heure, sans fatigue pour l'opérateur et. presque

sans frais, d'autres fois, et suivant les dispositions plus contraires des milieux atmosphériques, l'opération demande plusieurs jours, plusieurs mois, et parfois même plusieurs années.

Comme nous l'avons déjà dit, il existe dans la nature deux lois premières, deux lois essentielles qui produisent, en se contre-balançant l'équilibre universel des choses : c'est la fixité et le mouvement, analogues, en philosophie, à la vérité et à l'invention, et, en conception absolue, à la nécessité et à la liberté, qui sont l'essence même de Dieu. Les philosophes hermétiques donnent le nom de *fixe* à tout ce qui est pondérable, à tout ce qui tend par sa nature au repos central et l'immobilité; ils nomment volatil tout ce qui obéit plus naturellement et plus volontiers à la loi du mouvement, et ils forment leur pierre de l'analyse, c'est-à-dire de la volatilisation du fixe, puis de la synthèse, c'est-à-dire de la fixation du volatil, ce qu'ils opèrent en appliquant au fixe, qu'ils nomment leur sel, le mercure sulfuré ou la lumière de vie dirigée et rendue toute-puissante par une opération secrète. Ils s'emparent ainsi de toute la nature et leur pierre se trouve partout où il y a du sel, ce qui fait dire qu'aucune substance n'est étrangère au grand oeuvre

et qu'on peut changer en or les matières même les plus méprisables et les plus viles en apparence, ce qui est vrai dans ce sens que, comme nous l'avons dit, elles contiennent toutes le sel principiant, représenté dans nos emblèmes par la pierre cubique elle-même, comme on le voit dans le frontispice symbolique et universel des clefs de Basile Valentin.

Savoir' extraire de toute matière le sel pur qui y est caché c'est avoir Te. secret de la pierre. Cette pierre est donc une pierre saline que l'oc/ ou lumière universelle astrale décompose ou recompose; elle est unique et multiple, car elle peut se dissoudre comme le sel ordinaire et s'incorporer à d'autres substances. Obtenue par l'analyse, on pourrait la nommer le *sublimé universel*; retrouvée par voie de synthèse, c'est la véritable *panacée* des anciens, car elle guérit toutes les maladies, soit de l'âme, soit du corps, et a été appelée par excellence la médecine de toute la nature. Lorsqu'on dispose par l'initiation absolue des forces de l'agent universel, on a toujours cette pierre à sa disposition car l'extraction de la pierre est alors une opération simple et facile bien distincte de la projection ou *réalisation métallique. Cette pierre, à l'état de sublimé, ne doit pas être laissée en contact avec l'air

atmosphérique, qui pourrait la dissoudre en partie et lui faire perdre sa vertu. Il ne serait pas sans danger d'ailleurs d'en respirer les émanations. Le sage la conserve plus volontiers dans ses enveloppes naturelles, assuré qu'il est de l'extraire par un seul effort de sa volonté et une seule application de l'agent universel aux enveloppes, que les cabalistes nomment les écorces. C'est pour exprimer hiéroglyphiquement cette loi de prudence qu'ils donnaient à leur mercure, personnifié en Égypte par Hermanubis, une tête de chien, et à leur soufre, représenté par le Baphomet du temple, ou le prince du sabbat, cette tête de bouc qui a tant fait décrier ces associations occultes du moyen âge (1).

(1) Pour l'oeuvre minérale, la matière première est exclusivement minérale, mais ce n'est pas un métal. C'est un sel métallisé. Cette matière est appelée végétale, "parce qu'elle ressemble à un fruit, et animale, parce qu'elle donne une sorte de lait et une sorte de sang. Elle contient seule le feu qui doit la dissoudre. (Note importante de la seconde édition).

CHAPITRE XX.

- LA THAUMATURGIE.

Nous avons défini les miracles les effets naturels des causes exceptionnelles.

L'action immédiate de la volonté humaine sur les corps, ou du moins cette action exercée sans moyen visible, constitue un miracle dans l'ordre physique.

L'influence exercée sur les volontés ou sur les intelligences soit soudainement, soit dans un temps donné, et capable de captiver les pensées, de changer les résolutions les mieux arrêtées, de paralyser les passions les plus violentes, cette influence constitue un miracle dans l'ordre moral.

L'erreur commune, relativement aux miracles, c'est de les regarder comme des effets sans causes, comme des contradictions de la nature, comme des fictions soudaines de l'imagination divine ; et l'on ne songe pas qu'un seul miracle de cette sorte briserait l'harmonie universelle et replongerait l'univers **dans le chaos.**

Il y a des miracles impossibles à Dieu même : ce sont les miracles absurdes. Si Dieu pouvait être absurde un seul instant, ni lui ni le monde n'existeraient plus l'instant d'après. Attendre de l'arbitraire divin un effet dont on méconnaît la cause ou dont la cause même n'existe pas, c'est ce qu'on appelle tenter Dieu ; c'est se précipiter dans le vide.

Dieu agit par ses œuvres : dans le ciel il opère par les anges et sur la terre par les hommes. Donc, dans le cercle d'action des anges, les anges peuvent tout ce qui est possible à Dieu, et dans le cercle d'action des hommes, les hommes disposent également de la toute—puissance divine.

Dans le ciel des conceptions humaines, c'est l'humanité qui crée Dieu, et les hommes pensent que Dieu les a faits à son image parce qu'ils le font à la leur.

Le domaine de l'homme, c'est toute la nature corporelle et visible sur la terre et, s'il ne régit ni les grands astres ni les étoiles, il peut du moins en calculer le mouvement, en mesurer la distance et identifier sa volonté à leur influence ; il peut modifier l'atmosphère, agir jusqu'à un certain point sur les saisons, guérir et rendre malades ses sem-

3011 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

blables, conserver la vie et donner la mort, et par la conservation de la vie nous entendons même, comme nous l'avons dit, la résurrection en certains cas.

L'absolu en raison et en volonté est la plus grande puissance qu'il soit donné à l'homme d'atteindre, et c'est au moyen de cette puissance qu'il opère ce que la multitude admire sous le nom de miracles.

La plus parfaite pureté d'intention est indispensable au thaumaturge, puis il lui faut un courant favorable et une confiance illimitée.

L'homme qui est parvenu à ne rien convoiter et à ne rien craindre est le maître de tout. C'est ce qui est exprimé par cette belle allégorie de l'évangile où l'on voit le Fils de Dieu, trois fois victorieux de l'esprit impur, être servi dans le désert par les anges.

Rien ne résiste sur la terre à une volonté raisonnable et libre. Quand le sage dit : joyeux, c'est Dieu même qui veut, et tout ce qu'il ordonné s'accomplit.

C'est la science et la confiance du médecin qui font la vertu des remèdes, et il n'existe pas d'autre médecine efficace et réelle que la thaumaturgie.

Aussi, la thérapeutique occulte est-elle exclusive de toute médication vulgaire. Elle emploie surtout les paroles, les insuflations, et communique par la volonté une vertu variée aux substances les plus simples : l'eau, l'huile, le vin, le camphre, le sel. L'eau des homeopathes est véritablement une eau magnétisée et enchantée qui opère par la foi. Les substances énergiques qu'on y ajoute en quantités pour ainsi dire infinitésimales sont des consécrationes et eom me des signes de la volonté du médecin.

Ce qu'on appelle vulgairement le charlatanisme est un grand moyen de succès réel en médecine, si ce • charlatanisme est assez habile pour inspirer une grande confiance et former un cercle de foi. En médecine surtout, c'est la foi qui sauve.

Il n'y a guère de village qui n'ait son faiseur ou sa faiseuse de médecine occulte, et ces gens-là ont presque partout et toujours tin succès incomparablement plus grand que celui des médecins approuvés par la Faculté. Les remèdes qu'ils prescrivent sont souvent ridicules ou bizarres, et n'en réussissent que mieux, parce qu'ils exigent et réalisent plus de foi de la part des sujets et des opérateurs.

Un ancien négociant *de* nos amis, homme d'un caractère bizarre et d'un sentiment religieux très exalté, après s'être retiré du commerce, s'est à exercer gratuitement et par charité chrétienne la médecine occulte dans un département de la France. Il n'emploie pour tous spécifiques que l'huile, les insufflations et les prières. Un procès qui lui a été intenté pour exercice illégal de la médecine a mis le public à même de constater que dans l'espace d'environ cinq ans on lui attribuait dix mille guérisons, et que le nombre des croyants augmentait sans cesse dans des proportions capables d'alarmer sérieusement tous les médecins du pays.

Nous avons vu au Mans une pauvre religieuse qu'on disait un peu folle, et qui guérissait tous les malades des campagnes voisines avec un élixir et un sparadrap de son invention. L'élixir était pour l'intérieur, le sparadrap pour l'extérieur, et de cette manière rien n'échappait à cette panacée universelle. L'emplâtre ne s'attachait jamais à la peau qu'aux endroits où son application était nécessaire ; partout ailleurs il se roulait sur lui-même et tombait ; **du** moins c'est ce que prétendait la bonne soeur et ce qu'assuraient ses malades. Cette **thaumaturge**

eut aussi des procès de concurrence, car elle appauvriissait la clientèle de tous les médecins du pays. Elle fut étroitement cloîtrée, mais bientôt il fallut la rendre au moins une fois par semaine à l'empressement et à la foi des populations. Nous avons vu, le jour des consultations de la soeur Jeanne—Françoise, des gens de la campagne, arrivés de la veille, attendre leur tour couchés à la porte du couvent ; ils y avaient dormi sur la dure, et n'attendaient pour s'en retourner que l'élixir et l'emplâtre de la bonne soeur.

Le remède étant le même pour toutes les maladies, il semblerait que la bonne soeur n'avait pas besoin de connaître les souffrances de ses malades. Elle les écoutait toutefois avec une grande attention, et ne leur confiait son spécifique qu'avec connaissance de cause. Là était le secret magique. La direction d'intention donnait au remède sa vertu spéciale. Ce remède était insignifiant par lui-même. L'élixir était de l'eau-de-vie aromatisée et mêlée à des sucs d'herbes amères; l'emplâtre était fait d'un mélange assez analogue à la thériaque pour la couleur et pour l'odeur : c'était peut-être de la poix de Bourgogne opiacée. Quoi qu'il en soit, le spécifique **faisait merveille, et, l'on se fût attiré des**

affaires parmi les gens de la campagne si l'on avait révoqué en doute les miracles de la bonne **soeur**.

Nous avons connu près de Paris un vieux jardinier thaumaturge qui faisait aussi des cures merveilleuses et qui mettait dans ses fioles le suc de toutes les herbes de la Saint-Jean. Ce jardinier avait un frère esprit fort qui se moquait du sorcier. Le pauvre jardinier, ébranlé par les sarcasmes de ce mécréant, se mit alors à douter de lui-même : les miracles cessèrent; les malades perdirent leur confiance, et le thaumaturge, déchu et désespéré, mourut fou.

L'abbé Thiers, curé de Vibraie, dans son curieux *Traité des superstitions*, rapporte qu'une femme, atteinte d'une ophthalmie désespérée en apparence, ayant été soudainement et mystérieusement guérie, vint se confesser à un prêtre d'avoir eu recours à la magie. Elle avait longtemps importuné un clerc qu'elle supposait magicien pour qu'il lui donnât un caractère à porter sur elle, et le clerc lui avait remis un parchemin roulé, en lui recommandant de se laver trois fois par jour avec de l'eau fraîche. Le prêtre se fit remettre le parchemin, et y trouva ces paroles : *Eruat diabolus oculos tuos et repleat ster-*

coribus loca vacantia. Il traduit ces paroles à la bonne femme, qui resta stupéfaite ; mais elle n'en était pas moins guérie.

L'insufflation est une des plus importantes pratiques de la médecine occulte, parce que c'est un signe parfait de la transmission de la vie. Inspirer en effet veut dire souffler sur quelqu'un ou sur quelque chose, et nous savons déjà, par le dogme unique d'Hermès, que la vertu des choses a créé les mots et qu'il existe une proportion exacte entre les idées et les paroles, qui sont les formes premières et les réalisations verbales des idées.

Comme le souffle est chaud ou froid, il est attractif ou répulsif. Le souffle chaud correspond à l'électricité positive, et le souffle froid à l'électricité négative. Aussi les animaux électriques et nerveux craignent-ils le souffle froid, comme on peut en faire l'expérience en soufflant sur un chat dont les familiarités sont importunes. En regardant fixement un lion ou un tigre et en leur soufflant à la face, on les stupéfierait au point de les forcer à se retirer et à reculer devant nous.

L'insufflation chaude et prolongée rétablit la circulation du sang, guérit les douleurs rhumatismales et goutteuses, l'établit l'équilibre dans les humeurs

et dissipe la lassitude. De la part d'une personne sympathique et bonne, c'est un calmant universel. L'insufflation froide apaise les douleurs qui ont pour principes les congestions et les accumulations fluidiques. Il faut donc alterner ces deux souffles, en observant la polarité de l'organisme humain, et en agissant d'une manière opposée sur les pôles, qu'on soumettra, l'un après l'autre, à un magnétisme contraire. Ainsi, pour *guérir* un oeil malade par inflammation, il faudra insuffler chaudement et doucement l'oeil sain, puis pratiquer sur l'oeil échauffé des insufflations froides à distance et en proportions exactes avec les souffles chauds. Les passes magnétiques elles-mêmes agissent comme le souffle, et sont un souffle réel par transpiration et rayonnement d'air intérieur, tout phosphorescent de lumière vitale; les passes lentes sont un souffle chaud qui rassemble et exalte les esprits ; les passes rapides sont un souffle froid qui disperse les forces et neutralise les tendances à la congestion. Le souffle chaud doit se faire transversalement ou de bas en haut; le souffle froid a plus de force s'il est dirigé de haut en bas.

Nous ne respirons pas seulement par les narines et par la bouche : la porosité universelle de **notre**

corps est un véritable appareil respiratoire, insuffisant, sans doute, mais très utile à la vie et à la santé. Les extrémités des doigts, auxquelles aboutissent tous les nerfs, font rayonner la lumière astrale ou l'aspirent suivant notre volonté. Les passes magnétiques sans contact sont un simple et léger souffle; le contact ajoute au souffle l'impression sympathique équilibrante. Le contact est bon et même nécessaire pour prévenir les hallucinations dans le commencement du somnambulisme. C'est une communion de réalité physique qui avertit le cerveau et rappelle l'imagination qui s'égare ; mais il ne doit pas être trop prolongé lorsqu'on veut magnétiser seulement. Si le contact absolu et prolongé est utile dans certain cas, l'action qu'on doit exercer alors sur le sujet se rapporterait plutôt à l'incubation ou au massage qu'au magnétisme proprement dit.

Nous avons rapporté des exemples d'incubation tirés du livre le plus respecté parmi les chrétiens ; ces exemples se rapportent tous à la guérison des léthargies réputées incurables, puisque nous sommes convenu d'appeler ainsi les résurrections. Quant au massage, il est encore en grand usage chez les Orientaux, qui le pratiquent dans les bains publics

et s'en trouvent fort bien. C'est tout un système de frictions, de tractions, de pressions, exercées longuement et lentement sur tous les membres et sur tous les muscles, et dont le résultat est un équilibre nouveau dans les forces, un sentiment complet de repos et de bien-être avec un renouvellement très sensible d'agilité et de vigueur.

Toute la puissance du médecin occulte est dans la conscience de sa volonté, et tout son art consiste à produire la foi dans son malade. Si vous pouvez croire, disait le Maître, tout est possible à celui qui croit. Il faut dominer son sujet par la physionomie, par le ton, par le geste, lui inspirer de la confiance par quelques manières paternelles, le déridier par quelque bon et joyeux discours. Rabelais, qui était plus magicien qu'il en avait l'air, avait pris pour panacée spéciale le pantagi uélisme. Il faisait rire ses malades, et tous les remèdes qu'ils faisaient ensuite leur réussissaient mieux; il établissait entre eux et lui une sympathie magnétique au moyen de laquelle il leur communiquait sa confiance et sa bonne humeur; il les flattait dans ses préfaces, en les appelant ses malades très illustres et très précieux, et leur dédiait ses ouvrages. Aussi sommes-nous convaincu que le Gargantua et le Pantagruel

ont guéri plus d'humeurs noires, plus de dispositions à la folie, plus de manies atrabilaires, à cette époque de haines religieuses et de guerres civiles, que la Faculté de médecine tout entière n'eût pu alors eu constater et en étudier.

La médecine occulte est essentiellement sympathique. Il faut qu'une affection réciproque ou tout au moins tin bon vouloir réel s'établisse entre le médecin et le malade. Les sirops et les juleps n'ont guère de vertu par eux-mêmes ; ils sont ce que les fait l'opinion commune à l'agent et' au patient : aussi la médecine homceopathique les supprime-t-elle sans de graves inconvénients. L'huile et le vin combinés, soit avec le sel, soit avec le camphre, pourraient suffire au pansement de toutes les plaies et à toutes les frictions extérieures ou applications calmantes. L'huile et le vin sont les médicaments par excellence de la tradition évangélique. C'est le baume du Samaritain, et dans *l'Apocalypse*, le prophète, en décrivant de grandes exterminations, prie les puissances vengeresses d'épargner l'huile et le vin, c'est-à-dire de laisser une espérance et un remède pour tant de blessures. Ce qu'on appelle parmi nous l'extrême-miction était, chez les premiers chrétiens et dans l'intention de l'apôtre

3 I 4 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

saint Jacques, qui a consigné le précepte dans son Épître aux fidèles du monde entier, la pratique pure et simple de la médecine traditionnelle du Maître. Si quelqu'un est malade parmi vous, écrit-il, qu'il fasse venir les anciens de l'Église, qui prieront sur lui et lui feront des onctions d'huile en invoquant le nom du Maître. Cette thérapeutique divine s'est progressivement perdue, et l'on a pris l'habitude de regarder l'extrême-onction comme une formalité religieuse nécessaire avant de mourir. Cependant la vertu thaumaturgique l'huile sainte ne saurait être mise complètement en oubli par le dogme traditionnel, et l'on en fait mémoire dans le passage du catéchisme qui se rapporte à l'extrême-onction .

Ce qui guérissait surtout parmi les premiers chrétiens, c'était la foi et la charité. La plupart des maladies prennent leur source dans des désordres moraux : il faut commencer par guérir l'âme et le corps ensuite sera facilement guéri.

CHAPITRE XXI.

LA SCIENCE DES PROPHÈTES.

Ce chapitre est consacré à la divination.

La divination, dans son sens le plus large et suivant la signification grammaticale du mot, est l'exercice du pouvoir divin et la réalisation de la science divine.

C'est le sacerdoce du mage.

Mais la divination, dans l'opinion générale, se rapporte plus spécialement à la connaissance des choses cachées.

Connaître les pensées les plus secrètes des hommes, pénétrer les mystères du passé et de l'avenir, évoquer de siècle en siècle la révélation rigoureuse des effets par la science exacte des causes, voilà ce qu'on appelle universellement divination.

De tous les mystères de la nature, le plus profond, c'est celui du cœur de l'homme; et pourtant la nature ne permet pas que la profondeur en soit inaccessible. Malgré la dissimulation la **plus pro-**

fonde, malgré la politique la plus habile, elle trace elle-même et laisse observer dans les formes du corps, dans la lumière des regards, dans les mouvements, dans la démarche, dans la voix, mille indices révélateurs.

L'initié parfait- n'a pas même besoin de ces indices; il voit la vérité dans la lumière, il ressent une impression qui lui manifeste l'homme entier, il traverse les coeurs de son regard, et doit même feindre d'ignorer, pour désarmer ainsi la peur ou la haine des méchants qu'il connaît trop.

L'homme qui a mauvaise conscience croit toujours qu'on l'accuse ou qu'on le soupçonne ; s'il se reconnaît dans un trait d'une satire collective, il prendra pour lui la satire tout entière et dira bien haut qu'on le calomnie. Toujours défiant, mais aussi curieux que craintif, il est devant le mage comme le Satan de la parabole ou comme ces scribes qui l'interrogaient pour le tenter. Toujours opiniâtre et toujours faible, ce qu'il craint par-dessus tout, c'est de reconnaître ses torts. Le passé l'inquiète, l'avenir l'épouvante ; il voudrait transiger avec lui-même et se croire un homme de bien à des conditions faciles. Sa vie est une lutte continuelle entre de bonnes aspirations et de man-

vales habitudes; il se croit philosophe à la manière d'Aristippe où d'Horace en acceptant toute la corruption de son siècle comme une nécessité qu'il doit subir; puis il se distrait avec quelque passe-temps philosophique, et se donne volontiers le sourire protecteur de Mécène, pour se persuader qu'il n'est pas tout simplement un exploiteur de la famine en complicité avec Verrès ou un complaisant de Trimalcion.

De pareils hommes sont toujours exploiters, même lorsqu'ils font de bonnes oeuvres. Ont-ils résolu de faire un don à l'assistance publique, Is ajournent leur bienfait pour en retenir l'escompte. Ce type, sur lequel je s'appesantis à desein, n'est pas celui d'un particulier : c'est celui de toute une classe d'hommes, avec lesquels le mage est exposé, surtout dans notre siècle, à se trouver souvent en rapport. Qu'il sctienne dans la défiance dont eux-mêmes lui donneront l'exemple, car il trouvera toujours en eux ses amis les plus compromettants et ses plus dangereux ennemis.

L'exercice public de la divination ne saurait, notre époque, convenir au caractère d'un véritable adepte, car il serait souvent obligé de recourir à la jonglerie et aux tours d'adresse pour conserver

sa clientèle et émerveiller son public. Les devins et les devineresses accrédités ont toujours une police secrète qui les instruit de certaines choses relatives à la vie intime ou aux habitudes des consultants. Une télégraphie de signaux est établie entre l'anti-chambre et le cabinet ; on donne un numéro au client qu'on ne connaît pas et _qui vient pour la première fois ; on lui indique un jour et on le fait suivre; on fait causer les portières, les voisines et les domestiques, et l'on arrive ainsi à ces détails qui bouleversent l'esprit des simples et leur donnent pour un charlatan l'estime qu'il faudrait réserver à la science sincère et à la divination consciencieuse.

La divination des événements à venir n'est possible que pour ceux dont la réalisation est déjà en quelque sorte contenue dans leur cause. L'âme, en regardant par l'appareil nerveux tout entier dans le cercle de la lumière astrale qui influence un homme et reçoit une influence de lui, l'âme du divinateur, disons-nous, peut embrasser dans une seule intuition tout ce que cet homme a soulevé autour de lui d'amours ou de haines; elle peut lire ses intentions dans sa pensée , prévoir les obstacles **qu'il va rencontrer sur son chemin, la mort vio-**

lente peut-être qui l'attend; mais elle ne peut prévoir ses déterminations privées, volontaires, capricieuses, de l'instant qui suivra la consultation, à moins que la ruse du devin ne prépare elle-même l'accomplissement de la prophétie. Exemple: vous dites à une femme sur le retour et qui désire un mari : Vous irez ce soir ou demain soir à tel spectacle, et vous y verrez un homme qui vous plaira. Cette homme ne sortira pas sans vous avoir remarquée, et, par un concours bizarre de circonstances, il en résultera plus tard un mariage. Vous pouvez être sûr que, toute affaire cessante, la dame irtvau spectacle indiqué, y verra un homme dont elle se croira remarquée, et espérera un prochain mariage. Si le mariage ne se fait pas, elle ne s'en prendra pas à vous, car elle ne voudra pas perdre l'espoir d'une nouvelle illusion, et elle reviendra, au contraire, assidûment vous consulter.

Nous avons dit que la lumière astrale est le grand livre de la divination; ceux qui ont l'aptitude pour lire dans ce livre l'ont naturellement ou l'ont acquise. Il y a donc deux classes de voyants, les instinctifs et les initiés. C'est pour cela que les enfants, les ignorants, les bergers, les idiots **mêmes, ont plus de dispositions à la divination naturelle que les sa-**

vants et les penseurs. David, simple pasteur, était prophète comme l'a été depuis Salomon, le roi des ca balistes et des mages. Les aperçus de l'instinct sont souvent aussi sûrs que ceux de la science ; les moins clairvoyants en lumière astrale sont ceux qui raisonnent le plus.

Le somnambulisme est un état d'instinct pur : aussi les somnambules ont-ils besoin d'être dirigés par un voyant de la science; les sceptiques et les raisonneurs ne peuvent que les égarer.

La vision divinatrice ne s'opère que dans l'état d'extase, et pour arriver à cet état il faut rendre le doute et l'illusion impossibles en enchaînant ou en endormant la pensée.

Les instruments de divination ne sont donc que des moyens de se magnétiser soi-même et de se distraire de la lumière extérieure pour se rendre uniquement attentif à la lumière intérieure. C'est pour cela que Apollonius s'enveloppait tout entier dans un manteau de laine, et fixait, dans l'obscurité, ses regards sur son ombilic. Le miroir magique de Du Potet est un moyen analogue à celui d'Apollonius. L'hydromancie et la vision dans l'ongle du pouce bien égalisé et noirci sont des variétés de miroir magique. Les parfums et les

évoqueries assoupiſſent la pensée ; l'eau ou la couleur noire absorbe les rayons visuels : il se produit alors un éblouissement, un vertige, qui est suivi de la lucidité dans les sujets qui ont pour cela une aptitude naturelle ou qui sont convenablement disposés.

La géomancie et la cartomancie sont d'autres moyens pour arriver aux mêmes fins : les combinaisons des symboles et des nombres, étant tout à la fois fortuites et nécessaires, donnent une image

- assez vraie des chances de la destinée pour que l'imagination puisse voir. les réalités-à l'occasion des symboles. Plus l'intérêt est excité, plus le désir de voir est grand, plus la confiance dans l'intuition est complète, et plus aussi la vision est claire. Jeter **au** hasard des points de géomancie ou tirer les cartes à la légère, c'est jouer comme les enfants qui tirent à la plus belle lettre. Les sorts ne sont (les oracles que lorsqu'ils sont magnétisés par l'intelligence et dirigés par la foi.

De tous les oracles, le Tarot est le plus surprenant dans ses réponses, parce que toutes les combinaisons possibles de cette clef universelle de la cabale donnent pour solutions des oracles de science et de vérité. Le Tarot était le livre unique des an-

329. RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

tiens mages; c'est la Bible primitive, comme nous le prouverons dans le chapitre suivant, et les anciens le consultaient, comme les premiers chrétiens consultèrent plus tard les *Sorts des saints*, c'est-à-dire des versets de la Bible tirés au hasard et déterminés par la pensée d'un nombre.

Mademoiselle Lenormand , la plus célèbre de nos devineresses modernes, ignorait la science du Tarot , ou ne le connaissait guère que d'après Eteilla, dont les explications sont des obscurités jetées sur la lumière. Elle ne savait ni la haute magie, ni la Cabale, et avait la tête farcie d'une érudition mal digérée ; mais elle était intuitive par instinct, et cet instinct la trompait rarement. Les ouvrages qu'elle a laissés sont un galimatias légitimiste émaillé de citations classiques; mais ses oracles inspirés par la présence et par le magnétisme des consultants, avaient souvent de quoi surprendre. C'était une femme chez ^{qui} l'enflure de l'imagination et la divagation de l'esprit se substituèrent toujours aux affections naturelles de son sexe. Elle a vécu et est morte vierge, comme les anciennes druidesses de l'Île de Sayne.

Si la nature l'eût douée de quelque beauté, elle eût facilement, à des époques plus reculées, joué

dans les Gaules le rôle d'une Mélusine ou d'une Velléda.

Plus on emploie de cérémonies dans l'exercice de la divination, plus on excite l'imagination de ses consultants et la sienne. La conjuration des quatre, la prière de Salomon, l'épée magique pour écarter les fantômes, peuvent alors être employées avec succès ; on doit aussi évoquer le génie du jour et de l'heure où l'on opère et lui offrir son parfum spécial; Ois on se met en rapport magnétique et intuitif avec la personne qui consulte, en lui demandant quel animal lui est sympathique et quel autre lui est antipathique, quelle fleur elle aime et quelle couleur elle préfère. Les fleurs, les couleurs et les animaux se rapportent en classification analogique aux sept génies de la cabale. Ceux qui aiment le bleu sont idéalistes et rêveurs ; ceux qui aiment le rouge, matérialistes et colères; ceux qui aiment le jaune, fantastiques et capricieux; les amateurs du vert ont souvent un caractère mercantile ou rusé ; les amis du noir sont influencés par Saturne ; le rose est la couleur de Vénus, etc. Ceux qui aiment le cheval sont laborieux, nobles de caractère, et pourtant flexibles et dociles ; les amis du chien sont aimants et fidèles;

ceux du chat sont indépendants et libertins. Les personnes franches ont peur surtout des araignées ; les âmes fières sont antipathiques au serpent; les personnes probes et délicates ne peuvent souffrir les rats et les souris; les voluptueux ont en horreur le crapaud, parce qu'il est froid, solitaire, hideux . et triste. Les fleurs ont des sympathies analogues à celles des animaux et des couleurs, et comme la matie est la science des analogies universelles, un seul goût, une seule disposition d'une personne, fait deviner toutes les autres. C'est une application aux phénomènes de l'ordre moral de l'anatomie analogique de Cuvier.

La physionomie du visage et du corps, les rides du front, les lignes de la main, fournissent également aux plagistes des indices précieux. La métaposcopie et la chiromancie sont devenues des sciences à part, dont les observations, risquées et purement conjecturales, ont été comparées, discutées, puis réunies en un corps de doctrine par Goglenius,

Romphile, Indagine et Taisnier. L'ouvrage de ce dernier est le plus considérable et le plus complet; il réunit et commente les observations et **le conjectures de tous les autres.**

Un observateur moderne, le chevalier d'Arpen-

tigny, a donné à la chiromancie un nouveau degré de certitude. par ses remarques sur les analogies qui existent réellement entre les caractères des personnes et la forme, soit totale, soit détaillée, de leurs mains. Cette science nouvelle a été développée et précisée depuis par un artiste qui est en même temps un littérateur plein d'originalité et de finesse. Le disciple a surpassé le maître, et l'on cite déjà comme un véritable magicien en chiromancie l'aimable et spirituel Desbarrolles, l'un des • voyageurs dont aime à s'entourer dans ses romans cosmopolites notre grand conteur Alexandre Dumas.

. Il faut aussi interroger le consultant sur ses songes habituels : les songes sont les reflets de la vie, soit intérieure, soit extérieure. Les philosophes anciens y faisaient une grande attention ; les patriarches y voyaient des révélations certaines , et la plupart des révélations religieuses se sont faites en rêve. Les monstres de l'enfer sont les cauchemars d'ti christianisme, et, comme le remarque spirituellement l'auteur de Smarra, jamais le pinceau ou le ciseau n'eût reproduit de pareilles laideurs si elles n'eussent été vues eu rêve.

Il faut se défier des personnes dont l'imagination reflète habituellement des laideurs .

Le tempérament se manifeste aussi par les songes, et comme le tempérament exerce sur la vie une influence continuelle, il est nécessaire de le bien connaître pour conjecturer avec certitude les destinées d'une personne. Les rêves de sang, de plaisir, et de lumière, sont les indices *d'un* tempérament sanguin ; les rêves d'eau, de boue, de pluie, de larmes, sont les résultats d'une disposition plus flegmatique; le feu nocturne, les ténèbres, les terreurs, les fantômes, appartiennent aux bilieux et aux mélancoliques.

Synésius, l'un des plus grands évêques chrétiens des premiers siècles, disciple de la belle et pure Hypathie, qui fut massacrée par des fanatiques après avoir été glorieusement la maîtresse de cette belle école d'Alexandrie, dont le christianisme devait partager l'héritage ; Syttésins, poète lyrique comme Pindare et Callimaque, religieux comme Orphée , chrétien comme Spiridion de Trémithonte, a laissé un traité des songes qui a été commenté par Cardan. On ne s'occupe plus guère de nos jours de ces magnifiques recherches de l'esprit, par-

ce que les fanatismes successifs ont presque forcé le monde à désespérer du rationalisme scientifique et religieux. Saint Paul a brûlé Trismégiste ; Omar a brûlé les disciples de Trismégiste et de saint Paul. O persécuteurs! ô incendiaires! ô moqueurs! quand chine aurez-vous fini votre oeuvre de ténèbres et de destruction?

Trithèm e, l'un des plus grands magistes de la période chrétienne, abbé irréprochable d'un monastère de bénédictins, théologien savant et maître de Cornelius Agrippa, a laissé, parmi ses ouvrages inappréciés et inappréciables, un traité intitulé : *De septem secUnded, id est intelligentiis sive spiritibus orbes post Deum moventibus*. C'est une clef de toutes les prophéties anciennes et nouvelles, et un moyen mathématique, historique et facile, de surpasser Isaïe et Jérémie dans la prévision de tous les grands événements à venir. L'auteur esquisse à grands traits la philosophie de l'histoire, et partage l'existence du monde entier entre les sept génies de la cabale. C'est la plus grande et la plus large interprétation qui ait jamais été faite de ces sept anges de l'*Apocalypse* qui apparaissent tour à tour avec des trompettes et des coupes pour répandre le verbe et la réalisation du verbe sur le monde.

Le règne de chaque ange est de 35h ans et h mois. Le premier est °rifle', l'ange de Saturne, qui a commencé son règne le 13 mars, l'an premier du monde (car le monde, suivant Trithème, a été créé le 13 Mars) : son règne a été celui de la sauvagerie et clé la nuit primitive. Puis est venu l'empire d'Anaël, l'esprit de Vénus, qui a commencé le 24 juin l'an du monde 354. ; alors l'amour commença à être le précepteur des hommes ; il créa la famille, et la famille conduisit à l'association et à la cité primitive. Les premiers civilisateurs furent les poètes inspirés par l'amour, puis l'exaltation de la poésie produisit la religion, le fanatisme et la débauche, qui amenèrent plus tard le déluge. Et tout cela dura jusqu'à l'an du monde 708 au huitième mois, c'est-à-dire jusqu'au 25 octobre ; et alors commença le règne de Zachariel, l'ange de Jupiter, sous lequel les hommes commencèrent à connaître et à se disputer la propriété des champs et des habitations. Ce fut l'époque de la fondation des villes et de la circonscription des empires ; la civilisation et la guerre en furent les conséquences. Puis le besoin du commerce se fit sentir, et c'est alors que, l'an du monde 1063, le 2h février, commença le règne de Raphaël, l'ange de

Mercure, l'ange de la science et du verbe, l'ange de l'intelligence et de l'industrie. Alors les lettres furent inventées. La première langue fut hiéroglyphique et universelle, et le monument qui nous en reste est le livre d'Hénoch, de Cadrans, de Thot ou de Palamède, la clavicule cabalistique adoptée plus tard par Salomon, le livre mystique des Therafim, de l'Urim et du Thumim, la Genèse primitive du Sohar et de Guillaume Postel, la roue mystique d'Ezéchiel, le rota des cabalistes, le *Tarot* des magistes et des bohémiens. Mors furent inventés les arts, et la navigation fut essayée pour la première fois ; les relations s'étendirent, les besoins se multiplièrent, et arriva bientôt, c'est-à-dire le 26 juin de l'an du monde *MO*, le règne de Samaël, l'ange de Mars, époque de la corruption de tous les hommes et du déluge universel. Après une longue défaillance, le monde s'efforça de renaître sous Gabriel, l'ange de la lune, qui commença son règne le 28 mars l'an du monde 1771 : alors la famille de Noé se multiplia et repeupla toutes les parties de la terre, après la confusion de Babel, jusqu'au règne de Michaël, l'ange du soleil, qui commença le *21* février l'an du monde 2126 ; et c'est à cette époque qu'il faut rapporter l'ori-

gine des premières dominations, l'empire des enfants de Nemrod, la naissance des sciences et des religions sur la terre, et les premiers conflits du despotisme et de la liberté. Trithème poursuit cette curieuse étude à travers les âges, et montre aux mêmes époques le retour des ruines, puis la civilisation renaissante parla poésie et par l'amour; les empires rétablis par la famille, agrandis « par le commerce, détruits par la guerre, réparés par la civilisation universelle et progressive, puis absorbés par de grands empires, qui sont les synthèses de l'histoire. Le travail de Trithème l'est, à ce point de vue, plus universel et plus indépendant que celui de Bossuet, et c'est une clef absolue de la philosophie de l'histoire. Ses calculs rigoureux le conduisent jusqu'au mois de novembre de l'année 1879, époque du règne de Michaël et de la fondation d'un nouveau royaume universel. Ce royaume aura été préparé par trois siècles et demi d'angoisses et trois siècles et demi d'espérances: époques qui coïncident précisément avec les seizième, dix-septième, dix-huitième et le demi dix-neuvième pour le crépuscule lunaire et l'espérance ; avec les quatorzième, treizième douzième et demi-onzième pour les épreuves, l'ignorance, les angoisses et les fléaux de toute

nature. Nous voyons donc, d'après ce calcul, qu'en 1879, c'est-à-dire dans 2h. ans, un empire universel sera fondé et donnera la paix au monde. Cet empire sera politique et religieux ; il donnera une solution à tous les problèmes agités de nos jours et durera 351i ans et li mois ; puis reviendra le règne d'Orifel, c'est-à-dire une époque de silence et de nuit. Le prochain empire universel, étant sous le règne du soleil, appartiendra à celui qui tiendra les clefs de l'Orient, que se disputent en ce moment les princes des quatre parties du monde ; mais l'intelligence et l'action sont, dans les royaumes supérieurs, les forces qui gouvernent le soleil , et la nation qui sur la terre a maintenant l'initiative de l'intelligence et de la vie aura aussi les clefs de l'Orient et fondera le royaume universel. Peut-être aura-t-elle à subir pour cela une croix et un martyre analogues à ceux de l'homme-Dieu ; mais, morte ou vivante parmi les nations , son esprit triomphera, et tous les peuples du monde reconnaîtront et suivront dans 2h ans l'étendard de la France victorieuse toujours ou miraculeusement ressuscitée. Telle est la prophétie de Trithème, confirmée par toutes nos prévisions et appuyée par tous nos vœux.

CHAPITRE XXII.

LE LIVRE D'HERMÉS.

Nous arrivons à la fin de notre oeuvre, et c'est ici que nous devons en donner la clef universelle et en dire le dernier mot.

La clef universelle des arts magiques, c'est la clef de tous les anciens dogmes religieux, la clef de la cabale et de la Bible, la clavicule de Salomon.

Or, cette clavicule ou petite clef, qu'on croyait perdue depuis des siècles, nous l'avons retrouvée, et nous avons pu ouvrir tous les tombeaux de l'ancien monde, faire parler les morts, revoir dans toute leur splendeur les monuments du passé, comprendre les énigmes de tous les sphinx et pénétrer dans tous les sanctuaires.

L'usage de cette clef, chez les anciens, n'était permis qu'aux seuls grands prêtres, et on n'en confiait pas même le secret à l'élite des initiés. Or, voici ce que c'était que cette clef :

C'était un alphabet hiéroglyphique et numéral

exprimant par des caractères E par des nombres une série d'idées universelles et absolues ; puis une échelle de dix nombres multipliés par quatre symboles et reliés ensemble par douze figures représentant les douze signes du zodiaque, plus quatre génies, ceux des quatre points cardinaux.

Le quaternaire symbolique, figuré dans les mystères de Memphis et de Thèbes par les quatre formes du sphinx, l'homme, l'aigle, le lion et le taureau, correspondait avec les quatre éléments du monde antique figurés : l'eau, par la coupe que tient l'homme ou le verseau ; l'air par le cercle ou nimbe qui entoure la tête de l'aigle céleste ; le feu, par le bois qui l'alimente, par l'arbre que la chaleur de la terre et celle du soleil font fructifier, par le sceptre enfin de royauté, dont le lion est l'emblème ; la terre, par le glaive de Mithra, qui immole tous les ans le taureau sacré et fait couler avec son sang la sève qui gonfle tous les fruits de la terre.

Or, ces quatre signes, avec toutes leurs analogies, sont l'explication du mot unique caché dans tous les sanctuaires, du mot que les bacchantes semblaient deviner dans leur ivresse lorsqu'en célébrant les fêtes d'Iacchos elles s'exaltaient **jusqu'au**

334 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

délire pour lo EVOHÉ! Que signifiait donc ce mot mystérieux? C'était le nom des quatre lettres primitives de la langue mère : le **ion**, symbole du cep de vigne ou du sceptre paternel de Noë ; le **nÉ**, image de la coupe des libations, signe *de la maternité divine* ; le **VAU**, qui unit ensemble les deux signes précédents, et avait pour figure dans l'Inde le grand et mystérieux lingam. Tel était, dans le mot divin, le triple signe du ternaire; puis la lettre maternelle paraissait une seconde fois pour exprimer la fécondité de la nature et *de la femme*, pour formuler aussi le dogme *des analogies universelles et progressives* descendant des causes aux effets et remontant des effets aux causes. Aussi le mot sacré ne se prononçait-il pas; il s'épelait et se disait en quatre mots, qui sont les quatre mots sacrés : **JODHÉVAUHÉ**.

Le savant Gaffarel ne doute pas que les *theraphim* des Hébreux, au moyen desquels ils consultaient les oracles de *l'urim* et du *thumim* n'aient été, les figures des quatre animaux de la cabale, dont les symboles étaient résumés, comme nous le dirons bientôt, par les sphinx ou chérubins de l'arche. Mais il cite à propos des *theraphim* usurpés de Michas, un curieux passage de Philon le Juif

qui est toute une révélation sur l'origine ancienne et sacerdotale de nos Tarots. Voici comment Gaffarel s'exprime : « Il dit donc (Philon le Juif), par-
 » lant de l'histoire cachée dans le chapitre susdit
 » des Juges', que Michas fit de fin or et argent trois
 » figures de jeunes garçons et trois jeunes veaux,
 » autant d'un lion, d'un aigle, d'un dragon et d'une
 » colombe : de façon que si quelqu'un l'allait trou-
 » ver pour savoir quelque secret touchant sa femme,
 » il interrogeait la Colombe ; si touchant ses en-
 » fants, par le jeune garçon; si pour des richesses,
 » par l'aigle ; si pour la force et la puissance, par
 » le lion; si pour la fécondité, par le chérub ou veau;
 » si pour la longueur des jours et des ans, par le
 » dragon. » Cette révélation de Philon, bien que
 Gaffarel en fasse peu de cas, est pour nous de la
 plus haute importance. Voici en effet notre Clef du
 . quaternaire, voici les images des quatre animaux
 symboliques qui se trouvent à la vingt et unième
 clef du Tarot, c'est-à-dire au troisième septénaire,
 répétant ainsi trois et résumant tout le symbolisme
 qu'expriment les trois septénaires superposés; puis
 l'antagonisme des couleurs, exprimé par la co-
 lombe et le dragon ; le cercle ou **ROTA**, formé par
 le dragon ou le serpent pour **exprimer la longueur**

des jours; enfin la divination cabalistique du Tarot tout entière, telle que la pratiquèrent plus tard les Égyptiens bohèmes, dont les secrets furent devinés et retrouvés imparfaitement par Etteilla.

On voit dans la Bible que les grands prêtres consultaient le Seigneur sur la table d'or de l'arche sainte, entre les chérubs ou sphinx à corps de taureau et à ailes d'aigle, et qu'ils consultaient à l'aide des théraphim, par l'urim, par le thumim et par l'éphod. L'éphod était, comme on sait, un carré magique de douze nombres et de douze mots gravés sur des pierres précieuses. Le mot *théraphim*, en hébreu, signifie hiéroglyphes ou signes figurés; Purim et le thumim, c'était le haut et le bas, l'orient et l'occident, le oui et le non, et ces signes correspondaient aux deux colonnes du temple **JAKIN** et **BORAS**. Lors donc que le grand prêtre voulait faire parler l'oracle, il tirait au sort les théraphim ou lames d'or qui portaient les images des quatre mots sacrés, et les plaçait trois par trois autour du rational ou éphod, entre l'urim et le thumim, c'est-à-dire entre les deux onyx qui servaient d'agrafes aux chaînettes de l'éphod. L'onyx de droite signifiait Gédulah ou miséricorde et magnificence ; l'onyx de gauche se rapportait à Géburah et signi-

fait justice et colère, et si, par exemple, le signe du lion se trouvait près de la pierre où était gravé le nom de la tribu de Juda du côté gauche, le grand-prêtre lisait ainsi l'oracle : La verge du Seigneur est irritée contre Juda. Si le théraphim représentait l'homme ou la coupe et qu'il se trouvât également à gauche, près de la pierre de Benjamin, le grand-prêtre lisait : La miséricorde du Seigneur est lasse des offenses de Benjamin, qui l'outrage dans son amour. C'est pourquoi il va épancher sur lui la coupe de sa colère, etc. Lorsque le souverain sacerdoce cessa en Israël, quand tous les oracles du monde se turent en présence du Verbe fait homme et parlant par la bouche du plus populaire et du plus doux des sages, quand l'arche fut perdue, le sanctuaire profané et le temple détruit, les mystères de l'éphod et des théraphim, qui n'étaient plus tracés sur l'or et les pierres précieuses, furent écrits ou plutôt figurés par quelques sages cabalistes sur l'ivoire, sur le parchemin, sur le cuir argenté et doré, puis enfin sur de simples cartes, qui furent toujours suspectes à l'Église officielle, comme renfermant une clef dangereuse de ses mystères. De là sont venus ces tarots dont l'antiquité, révélée au savant Court de Gébelin par la science

338 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

même des hiéroglyphes et des nombres, a tant exercé, plus tard, la douteuse perspicacité et la tenace investigation l'Etteilla.

Court de Gébelin, dans le huitième volume de son *Monde primitif*, donne la figure des vingt-deux clefs et des quatre as du Tarot, et en démontre la parfaite analogie avec tous les symboles de la plus haute antiquité ; il essaye ensuite d'en donner l'explication et il s'égaré naturellement, parce qu'il ne prend pas pour point de départ le tétragramme universel et sacré, le Io EVOHIE des bacchanales, le JOD IIE VAU du sanctuaire, le mn de la cabale.

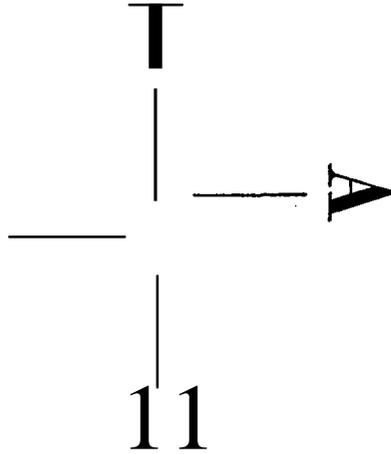
Etteilla ou Alliette, préoccupé uniquement de son système de divination et du profit matériel qu'il pouvait en tirer, Alliette, ancien coiffeur, n'ayant jamais appris ni le français, ni même l'orthographe, prétendit réformer et s'approprier ainsi le livre de THOT. Sur le tarot qu'il &graver, et qui • est devenu fort rare, on lit à la carte vingt-huitième (le huit de bâtons) cette réclame naïve : « Etteilla, » professeur d'algèbre, rénovateur de la cartoman- » cie et rédacteurs (*sic*) des modernes *incorrec-* » tions de cet ancien livre de Thot, demeure rue de » l'Oseille, n° 48, à Paris. » Etteilla eût certaine-

ment mieux fait de ne pas rédiger les *incorections* dont il parle : ses travaux ont fait retomber dans le domaine de la magie vulgaire et des tireuses de cartes le livre antique découvert par Court de Gébelin . Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit un axiome de logique ; Etteilla en fournit un exemple de plus, et pourtant ses efforts l'avaient amené à une certaine connaissance de la cabale, comme on peut le voir dans quelques rares passages de ses illisibles ouvrages.

Les véritables initiés contemporains d'Etteilla, les roses-croix, par exemple, et les martinistes qui étaient en possession du vrai Tarot, comme le prouvent un livre de Saint-Martin, dont les divisions sont celles du Tarot, et ce passage d'un ennemi des roses-croix « Ils prétendent qu'ils ont un volume dans lequel ils peuvent apprendre tout ce qui est dans les autres livres qui sont ou qui pourraient jamais être. Ce volume est leur raison datis laquelle ils trouvent le prototype de tout ce qui existe par la facilité d'analyser, de faire des abstractions, de former une espèce de monde intellectuel et de créer tous les êtres possibles. » Voyez les cartes philosophiques, théosophistes, » *_microcosmites, etc. »*
Conjuration contre la reli-

gion

catholique et les souverains, par l'auteur du *rode levé pour les curieux*. Paris, Crapard, 1792. Les véritables initiés, disons-nous, qui tenaient le secret du tarot parmi leurs plus grands mystères, se gardèrent bien de protester contre les erreurs d'Etteilla, et le laissèrent non pas révéler, mais *revoiler* l'arcane des vraies clavicules de Salomon. Aussi n'est-ce pas sans un profond étonnement que nous avons retrouvé intacte et ignoré encore cette clef de tous les dogmes et de toutes les philosophies de l'ancien monde. Je dis une clef, et c'en est véritablement une, ayant le cerce des quatre décades pour anneau, et pour tige ou pour corps l'échelle des 22 caractères, puis pour tournant les trois degrés du ternaire, comme l'a compris et figuré Guillaume Postel dans sa *Clef des choses cachées* depuis le commencement du monde, clef dont il indique ainsi le nom occulte et connu des seuls initiés :



mot qui peut se lire **ROTA**, et qui signifie la roue d'Ezéchiel, ou **TAROT**, et alors il est synonyme de l'AzoTH des philosophes hermétiques. C'est un mot qui exprime cabalistiquement l'absolu dogmatique et naturel ; il est formé des caractères du monogramme de Christ, suivant les Grecs et les Hébreux. L'R latine ou le P grec se trouve au milieu, entre l'alpha et l'oméga de l'*Apocalypse* ; puis le Tau sacré, image de la croix, enferme le mot tout entier, comme nous l'avons représenté à la page 95 de notre Rituel.

Sans te tarot, la magie des anciens est un livre

fermé pour nous, et il est impossible de pénétrer aucun des grands mystères de la cabale. Le tarot seul donne l'interprétation des carrés magiques d'Agrippa et de Paracelse, comme on peut s'en convaincre en formant ces mêmes carrés avec les clefs du tarot et en lisant les hiéroglyphes qui se trouveront ainsi rassemblés.

Voici les sept carrés magiques des génies planétaires suivant Paracelse :

SATURNE.

2	9	4
7	5	3
6	4	8

JUPITER.

642	12	40
5 40		41
	7	42
14 6	4	

MARS.

14 10	22 22	48
26 Ti	7 20	2
1 2	3 9	5 2 6
11 2	3 8	6 4 4 1

LE SOLEIL.

9			32	25	A9
7	14	27	48	8	3
49		46	45		24
48	20		21	47	3
22	29	40		26	42
36	5	35	6	42	3

VÉNUS.

22	47	48	44	35	8
25	23	47	47	42	14
40	6	44	9	48	36
3	34	A6	25	43	T9
38		32	34	26	44
21	39	8	33	22	27
46	15	40	T9	24	03

MERCURE.

52	39	5	24	T2	12	15
15	44	52	52	61		
43		14	45			
34	35		20			
4	49		31			
0			25			
17			3			
9	27	59	47			
55	28	5	53			

611.6611
, 12;10 56
_

19118

38139⁹⁵
3013133
↓
51100.16 ti1
--r-7 47

LA LUNE.

3/	Λ	Σ	Λ	Σ	62	12	41
40	Σ	Λ	Σ	4		33	44
4/	Σ	44	7	3	72	22	35
40	4	6	40	8	32	6	25
2/	1/	4	Σ	7	6	4	65
Σ	58	40	50	3	42	74	34
3/	68	3	4	51		41	30
36	68	49	60		65	43	76
77	Σ	Σ	66	61	4	Σ	5

En additionnant chacune des colonnes de ces carrés, vous obtenez invariablement le nombre caractéristique de la planète, et, en trouvant l'explication de ce nombre par les hiéroglyphes du Tarot, vous cherchez le sens de toutes les figures, soit triangulaires, soit carrées, soit cruciales, que vous trouverez formées par les nombres. Le résultat de cette opération sera une connaissance complète et approfondie de toutes les allégories et de tous les mystères cachés par les anciens sous le symbole de chaque planète, ou plutôt de chaque personification des influences, soit célestes, soit humaines, sur tous les événements de la vie.

Nous avons dit que les 22 clefs du tarot sont les 22 lettres de l'alphabet cabalistique primitif. Voici

une table des variantes de cet alphabet suivant les divers cabalistes hébreux.

bt L'être, l'esprit, l'homme ou Dieu ; l'objet compréhensible ;
l'unité mère des nombres, la substance première.

Toutes ces idées sont exprimées hiéroglyphiquement par la figure du BATELEUR. Son corps et ses bras forment la lettre ci; il porte _autour de la tête un nimbe en forme de oo , symbole de la vie et de l'esprit universel ; devant lui sont des épées, des coupes et des pantacles, et il élève vers le ciel la baguette miraculeuse. Il a une figure juvénile et des cheveux bouclés, comme Apollon ou Mercure ; il a le sourire de l'assurance sur les lèvres et le regard de l'intelligence dans les yeux.

3 La maison de Dieu et de l'homme, le sanctuaire, la loi, la gnose, la cabale, l'église occulte, le binaire, la femme, la mère.

Hiéroglyphe du tarot, LA PAPESSÉ : une femme couronnée d'une tiare, ayant les cornes de la lune ou d'Isis la tête environnée d'un voile, la croix solaire sur la poitrine, et tenant sur ses genoux un livre qu'elle cache avec son manteau.

L'auteur protestant d'une prétendue histoire de

la papesse Jeanne a retrouvé et fait servir, tant bien que mal, à sa thèse, deux curieuses et anciennes figures qu'il a trouvées de la papesse ou souveraine prêtresse du Tarot. Ces deux figures donnent à la papesse tous les attributs d'Isis: dans l'une, elle tient et caresse son fils Horus ; dans l'autre, elle a les cheveux longs et épars ; elle est assise entre les deux colonnes du binaire, porte sur la poitrine un soleil à quatre rayons, pose une main sur un livre, et fait *de* l'autre le signe de l'ésotérisme sacerdotal, c'est-à-dire qu'elle ouvre seulement trois doigts et tient les autres repliés en signe de mystère ; derrière sa tête est le voile; et de chaque côté de son siège une mer sur laquelle s'épanouissent des fleurs de lotus. Je plains fort le malencontreux érudit qui n'a voulu voir dans ce symbole antique qu'un portrait monumental de sa prétendue papesse Jeanne.

3 Le verbe, le ternaire, la plénitude, la fécondité, la nature, la génération dans les trois mondes.

Symbole, LIMPÉRATRICE : une femme ailée, couronnée, assise et tenant au bout de son sceptre le globe du monde ; elle a pour signe un aigle, image de l'âme et de la vie.

LE LIVRE D'HERMÈS.

Cette femme est la Vénus-Uranie des Grecs et a été représentée par saint Jean, dans son *Apocalypse*, par la femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles et ayant la lune sous les pieds. C'est la quintessence mystique du ternaire, c'est la spiritualité, c'est l'immortalité, c'est la reine du ciel.

II La porte ou le gouvernement chez les Orientaux, l'initiation, le pouvoir, le tétragramme, le quaternaire, la pierre cubique ou sa base.

Hiéroglyphe, **LEMPEREUR** : un souverain dont le corps représente un triangle droit, et les jambes une croix, image de l'Athanor des philosophes.

IT Indication, démonstration, enseignement, loi, symbolisme, philosophie, religion.

Hiéroglyphe, **LE PAPE** OU le grand hiérophante. Dans les Tarots plus modernes, ce signe est remplacé par l'image de Jupiter. Le grand hiérophante, assis entre les deux colonnes d'Hermès et de Salomon, fait le signe de lésotérisme et s'appuie sur la croix à trois traverses d'une forme triangulaire. Devant lui, deux ministres inférieurs sont à genoux, de sorte qu'ayant au-dessus de lui les chapiteaux des deux colonnes et au-dessous les deux

348 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

têtes:des ministres, il est le centre du quinaire et représente le divin pentagramme dont il donne ainsi le sens complet. En effet, les colonnes sont la nécessité ou la loi; les têtes sont la liberté ou l'action. De chaque colonne à chaque tête on peut tirer une ligne, et deux lignes de chaque colonne à chacune des deux têtes. On obtiendra ainsi un carré coupé en quatre triangles par une croix, et au milieu de cette croix sera le grand hiérophante, nous dirions presque comme l'araignée des jardins au centre de sa toile, si cette image pouvait convenir à des choses de vérité, de gloire et de lumière.

1 Enchatnement, crochet, lingam, enchevêtrement, union, embrassement, lutte, antagonisme, combinaison, équilibre.

Hiéroglyphe, l'homme entre le Vice et la Vertu. Au-dessus de lui rayonne le soleil de la vérité, et dans ce soleil l'Amour tendant son arc et menaçant le Vice de sa flèche. Dans l'ordre des dix séphiroth, ce symbole correspond à TIPHERETH, c'est-à-dire à l'idéalisme et à la beauté. Le nombre six représente l'antagonisme des deux ternaires, c'est-à-dire de la négation absolue et de l'absolue affirmation. C'est donc le nombre du travail, et de la li-

berté ; c'est pourquoi il se rapporte aussi à la beauté morale et à la gloire.

f Arme, glaive, épée flamboyante du chérub, septénaire sacré, triomphe, royauté, sacerdoce.

Hiéroglyphe, un char cubique à quatre colonnes, avec une draperie azurée et étoilée. Dans le char; entre les quatre colonnes, un triomphateur couronné d'un cercle sur lequel s'élèvent et rayonnent trois pentagrammes d'or. Le triomphateur a sur sa cuirasse trois équerres superposées; il y a sur les épaules l'urim et le thumin de la souveraine sacrificature, figurés par les deux croissants de la lune en Gédulah et en Géburah ; il tient à la main un sceptre surmonté d'un globe , d'un carré et d'un triangle; son attitude est fière et tranquille. Au char est attelé un double sphinx ou deux sphinx qui se tiennent par le bas-ventre; ils tirent l'un d'un côté, l'autre de l'autre; mais l'un des deux tourne la tête,

- et ils regardent du même côté. Le sphinx qui tourne la tête est noir, l'autre est blanc. Sur le carré qui fait le devant du chariot, on voit le lingam indien surmonté de la sphère volante des Égyptiens. Cet hiéroglyphe, dont nous donnons ici la figure exacte, est le plus beau peut-être et le plus com-

plet de tous ceux qui composent la clavicule du Tarot.

il Balance, attrait et répulsion, vie, frayeur, promesse et menace.

Hiéroglyphe, LA JUSTICE avec son glaive et sa balance.

t Le bien, l'horreur du mal, la moralité, la sagesse.

Hiéroglyphe, un sage appuyé sur son bâton et portant devant lui une lampe; il s'enveloppe entièrement dans son manteau. Son ifcription est L'ERMITE OU LE CAPUCIN, à cause du capuce de son manteau oriental; mais son vrai nom c'est LA PRUDENCE, et il complète ainsi les quatre vertus cardinales, qui ont paru dépareillées à Court de Gébelin et à Etteilla.

Principe, manifestation, louange, honneur viril, phallus, fécondité virile, sceptre paternel.

Hiéroglyphe, LA ROUE DE FORTUNE, c'est-à-dire la roue cosmogonique d'Ezéchiel, avec un Hermanubis ascendant à droite, un Typhon descendant à gauche, et un sphinx au-dessus en équilibre et tenant l'épée entre ses griffes de lion. Symbole ad-

mirable, défiguré par Etteilla, qui a remplacé Typhon par un homme, Hermanubis par une souris, et le sphinx par un singe, allégorie bien digne de la cabale d'Etteilla.

La main dans l'acte de prendre et de tenir.

Hiéroglyphe, LA FORCE, une femme couronnée du oo vital et qui ferme paisiblement et sans efforts la gueule d'un lion furieux.

Exemple, enseignement, leçon publique.

Symbole, un homme qui est pendu par un pied et dont les mains sont liées derrière le dos, en sorte que son corps fait un triangle la pointe en bas, et ses jambes une croix au-dessus du triangle. La potence a la forme d'un tau hébreu ; les deux arbres qui la soutiennent ont chacun six branches coupées. Nous avons expliqué ailleurs ce symbole du sacrifice et de l'oeuvre accomplie; nous n'y reviendrons pas ici.

D Le ciel de Jupiter et de Mars, domination et force, renaissance, création et destruction.

Hiéroglyphe, LA MORT qui fauche des têtes cou-

ronnées, dans une prairie où l'on voit pousser des hommes.

à Le ciel du Soleil, températures, saisons , mouvement, changements de la vie toujours nouvelle et toujours la même.

Hiéroglyphe, LA TEMPÉRANCE, un ange, ayant le signe du soleil sur le front, et sur la poitrine le carré et le triangle du septénaire, verse d'une coupe dans l'autre les deux essences qui composent l'élixir de vie.

Le ciel de Mercure, science occulte, magie, commerce, éloquence, mystère, force morale.

Hiéroglyphe, LE DIABLE, le bouc de Mendès ou le Baphomet du temple avec tous ses attributs panthéistiques. Cet hiéroglyphe est le seul qu'ot-teilla ait parfaitement compris et convenablement interprété.

! Le ciel de la Lune, altérations, subversions, changements, faiblesses.

Hiéroglyphe, une tour frappée de la foudre, probablement celle de Babel. Deux personnages, Nemrod sans doute et son faux prophète ou son ministre, sont précipités du haut en bas des ruines.

L'un des personnages, en tombant, représente parfaitement la lettre Y , gnain.

a Le ciel de l'Arne, effusions de la pensée, influence morale de l'idée sur les formes, immortalité.

Hiéroglyphe, l'étoile brillante et la jeunesse éternelle. Nous avons donné ailleurs la description de cette figure.

Y Les éléments, le monde visible, la lumière reflétée, les formes matérielles, le symbolisme.

Hiéroglyphe, la lune, la rosée, une écrevisse dans l'eau remontant vers la terre, un chien et un loup hurlant à la lune et arrêtés au pied de deux tours, un sentier qui se perd à l'horizon et qui est parsemé de gouttes de sang.

p Les mixtes, la tête, le sommet, le prince du ciel.

Hiéroglyphe, un soleil radieux et deux enfants nus se donnent la main dans une enceinte fortifiée. Dans d'autres Tarots, c'est une fileuse dévidant les destinées ; dans d'autres enfin, un enfant nu monté sur un cheval blanc et déployant un étendard écarlate.

l Le végétatif, la vertu génératrice de la terre, la vie éternelle.

Hiéroglyphe, LE JUGEMENT. Un génie sonne de la trompette et les morts sortent de leurs tombeaux; ces morts redevenus vivants sont un homme, une femme et un enfant: le ternaire de la vie humaine.

V Le sensitif, la chair, la vie éternelle.

Hiéroglyphe, LE FOU : un homme habillé en fou, marchant au hasard, chargé d'une besace qu'il porte derrière lui, et qui est sans doute pleine de ses ridicules et de ses vices; ses vêtements en désordre laissent à découvert ce qu'il devrait cacher, et un tigre qui le suit le mord sans qu'il songe à l'éviter ou à s'en défendre.

n te microcosme, le résumé de tout en tout.

Hiéroglyphe, le kether, ou la couronne cabalistique entre les quatre animaux mystérieux ; au milieu de la couronne, on voit la Vérité tenant de chaque main une baguette magique.

Telles sont les 22 clefs du Tarot, qui expliquent tous les nombres. Ainsi le bateleur, ou clef des unités, explique les quatre as avec leur quadruple signification progressive dans les trois mondes et dans le premier principe. Ainsi l'as de

denier ou de cercle, c'est l'âme du monde; l'as d'épée, c'est l'intelligence militante ; l'as de coupe, c'est l'intelligence aimante; l'as du bâton, c'est l'intelligence créatrice ; ce sont aussi les principes du mouvement, *du* progrès, de la fécondité et de la puissance. Chaque nombre, multiplié par une clef, donne un autre nombre qui, expliqué à son tour par les clefs, complète la révélation philosophique et religieuse contenue dans chaque signe. Or, chacune des 56 cartes peut se multiplier par les 22 clefs tour à tour ; il en résulte une série de combinaisons donnant tous les résultats les plus surprenants de révélation et de lumière. C'est une véritable machine philosophique qui empêche l'esprit de s'égarer, tout en lui laissant son initiative et sa liberté ; ce sont les mathématiques appliquées à l'absolu, c'est l'alliance du positif à l'idéal, c'est une loterie de pensées toutes rigoureusement justes comme les nombres, c'est enfin peut-être ce que le génie humain a jamais conçu tout à la fois de plus simple et de plus grand.

La manière de lire les hiéroglyphes du Tarot, c'est de les disposer soit en carré, soit en triangle, en plaçant les nombres pairs en antagonisme et en les conciliant par les impairs. Quatre signes expri-

ment toujours l'absolu dans un ordre quelconque et s'expliquent par un cinquième. Ainsi la solution de toutes les questions magiques est celle du pentagramme, et toutes les antinomies s'expliquent par l'harmonieuse unité.

Disposé ainsi, le Tarot est un véritable oracle, et répond à toutes les questions possibles avec plus de netteté et d'infaillibilité que l'Androïde d'Albert le Grand : en sorte qu'un prisonnier sans livres pourrait, en quelques années, s'il avait seulement un Tarot dont il saurait se servir, avoir acquis une science universelle, et parlerait de tout avec *une* doctrine sans égale et une éloquence inépuisable. Cette roue, en effet, est la véritable clef de l'art oratoire et du grand art de Raymond Lulle ; c'est le véritable secret de la transmutation des ténèbres en *lumière*, c'est le premier et le plus important de tous les arcanes du grand oeuvre.

Au moyen de cette clef universelle du symbolisme, toutes les allégories de l'Inde, de l'Égypte et de la Judée deviennent claires ; *l'Apocalypse* de saint Jean est un livre cabalistique dont le sens est rigoureusement indiqué par les figures et par les nombres de Purim du *Ilium* in des théraphim et de

l'éphod, tous résumés et complétés par le Tarot ; les sanctuaires antiques n'ont plus de mystères, et l'on comprend pour la première fois la signification des objets du culte des Hébreux. Qui ne voit en effet dans la table d'or, couronnée et supportée par des chérubins, qui couvrait l'arche d'alliance et servait de propitiatoire, les mêmes symboles que dans la vingt et unième clef du Tarot ? L'arche était un résumé hiéroglyphique de tout le dogme cabalistique, elle contenait le jod ou le bâton fleuri d'Aaron, le hé ou la coupe, le goum', contenant la manne, les deux tables de la loi, symbole analogue à celui du glaive de justice, et la manne contenue dans le gomor, quatre choses qui traduisent merveilleusement les lettres du tétragramme divin.

Gaflarel a prouvé savamment que les chérubins ou chérub de l'arche étaient en figures de veaux ; mais ce qu'il a ignoré, c'est qu'au lieu de deux il y en avait quatre, deux à chaque extrémité, comme le dit expressément le texte, mal entendu à cet endroit par la plupart des commentateurs.

Ainsi, aux versets 18 et 19 de *l'Exode*, il faut traduire de cette manière le texte hébreu :

« Tu feras deux veaux ou sphinx d'or travaillés au marteau de chaque côté de l'oracle.

« Et tu les placeras l'un tourné d'un côté, l'autre de l'autre. »

Les chérub ou sphinx étaient en effet accouplés par deux de chaque côté de l'arche, et leurs têtes se retournaient aux quatre coins *du* propitiatoire , qu'ils couvraient de leurs ailes arrondies en voûte, ombrageant ainsi la couronne de la table d'or, qu'ils soutenaient sur leurs épaules, et se regardant l'un l'autre par les coupes et regardant le propitiatoire. (Voyez la figure.)



L'arche ainsi avait trois parties ou trois étages, représentant Aziluth, Jezirali et Briah, les trois mondes de la cabale: la base du coffre, à laquelle étaient adaptés les quatre anneaux des deux leviers analogues aux colonnes du temple JANIN et RODAS;

le corps d u coffre, sur lequel ressortait en relief celui des sphinx, et le couvercle, ombragé par les ailes des sphinx. La base représentait le royaume du sel, pour parler le langage des adeptes d'Hermès ; le coffre le royaume du mercure ou de l'azoth, et le couvercle le royaume du soufre ou du feu. Les autres objets d u culte n'étaient pas moins allégoriques, mais il faudrait un ouvrage spécial pour les décrire et les expliquer.

Saint-Martin., dans son Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et la nature a suivi, comme nous l'avons (lit, la division du Tarot, et donne sur les 22 clefs un commentaire mystique assez étendu ; mais il se garde bien de dire où il a pris le plan de sou livre et de révéler les hiéroglyphes qu'il commenté. Postel a eu la même discrétion, et, en nommant seulement le Tarot dans la figure de sa clef des arcanes. il le désigne dans le reste du livre sous le nom *Genèse d'Hénoch*. Le personnage d'Hénoch, auteur du premier livre sacré, est en effet identique avec celui de Thot chez les Égyptiens, de Cadmus chez les Phéniciens , et de Palamède chez les Grecs. .

Nous avons trouvé d'une manière assez extraordinaire une médaille du xvc siècle qui est une

clef du Tarot. Nous ne savons trop s'il faut dire que cette médaille et le lieu où nous devons la trouver nous avaient é montrés en songe par le divin Paracelse : quoi qu'il en soit., la médaille est eu notre possession. Elle représente, d'un côté, le bateleur en costume allemand du xvie siècle, tenant d'une main sa ceinture et de l'autre le pentagramme ; il a devant lui, si' sa table, entre un livre ouvert et une bourse fermée, dix deniers ou talismans disposés en deux lignes de trois chacune et en un carré de quatre; les pieds de la table forment deux n , et ceux du bateleur-deux -1 renversés de cette manière JL . Le revers de la médaille contient les lettres de l'alphabet, disposées en carré magique de cette façon :

A	B	C	D	E
F	G	H	1	1:
L	N	M	O	p
	X		Z	N

Ou peut remarquer que cet alphabet n'a que 22 lettres, le V et l'N y étant répétés deux fois, et qu'il est disposé par quatre quinaires et un quaternaire pour clef et pour hase. Les quatre lettres finales

sont ceux combinaisons du binaire et du ternaire, et, lues cabalistiquement, elles forment le mot A zoTH , en rendant aux configurations de lettres leur valeur en hébreu primitif et en prenant N pour M Z pour ce qu'il est en latin, V pour le van "1 hébreu, quise prononce O entre deux voyelles ou lettres qui en ont la valeur, et l'X pour le tau primitif, qui en avait exactement la figure. Le Tarot tout entier est donc expliqué dans cette merveilleuse médaille, digne en effet de Paracelse, et que nous tenons à la disposition des curieux. Les lettres, disposées par quatre fois cinq, ont pour résumé le mot

, analogue à ceux de mir, d'INRI, et contenant tous les mystères de la cabale.

Le livre du Tarot ayant une si haute importance scientifique, il est bien à désirer qu'on ne l'altère plus. Nous avons parcouru à la Bibliothèque impériale la collection des anciens Tarots, et c'est là que nous en avons recueilli tous les hiéroglyphes dont nous donnons la description. Il reste une œuvre importante à faire: c'est de faire graver et de publier un Tarot rigoureusement complet et soigneuse-

▶ ent exécuté. Peut-être l'entreprendrons-nous

I ■ientAt

On trouve des vestiges du Tarot chez tous les peuples

362 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

pies du monde. Le Tarot italien est, comme nous l'avons dit, le mieux conservé et le plus fidèle ; niais on pourrait le perfectionner encore avec de précieux renseignements empruntés aux jeux espagnols : le deux de coupes, par exemple, dans les *IVaibi*, est complètement égyptien, et l'on y voit deux vases antiques dont des ibis forment les anses, superposés au-dessus d'une vache ; ou trouve dans les mêmes cartes une licorne au milieu du quatre de deniers ; le trois de coupes présente la figure d'Isis sortant d'un vase, et (les deux autres vases sortent deux ibis portant, l'un une couronne pour la déesse, l'autre une fleur de lotus qu'il semble lui offrir. Les quatre as portent l'image du serpent hiératique et sacré, et, dans certains jeux, au milieu du quatre de deniers, au lieu (le la licorne symbolique, on trouve le, double triangle (le Salomon.

- Les Tarots allemands sont plus altérés, et l'on
- n'y trouve plus guère que les nombres des clefs, surchargées de figures bizarres ou pantagruéliques. Nous avons entre les mains un Tarot chinois, et il se trouve à la Bibliothèque impériale quelques échantillons d'un jeu semblable. M. Paul Boileau, dans son remarquable ouvrage sur les cartes à jouer, en a donné des *spécimens* fort bien faits.

Le Tarot chinois conserve encore plusieurs des emblèmes primitifs : on y distingue très bien les deniers et les épées, mais il serait plus difficile d'y retrouver les coupes et les bâtons.

C'est aux époques des hérésies gnostiques et manichéennes que le Tarot a dû se perdre pour l'Église, et c'est à la même époque que le sens de la divine *Apocalypse* a été également perdu. On n'a plus compris que les sept sceaux de ce livre Cabalistique sont sept pantacles dont nous donnons la figure, et qui s'expliquent par les analogies des nombres, des caractères et des figures du Tarot. Ainsi la tradition universelle de la religion unique a été un instant interrompue, les ténèbres du doute se sont répandues sur toute la terre, et il a semblé à l'ignorance que le vrai catholicisme, la révélation universelle, avait un instant disparu. L'explication du livre de saint Jean par les caractères de la cabale sera toute une révélation nouvelle, qu'ont pressentie déjà plusieurs magistes distingués. Voici comment s'exprime l'un d'entre eux, M. Augustin Chaho :

« Le poème de l'Apocalypse suppose dans le jeune évangéliste un système complet et des traditions développées à lui seul.

361 i **RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.**

« Il est écrit en forme de vision, et resserre dans un cadre éblouissant de poésie toute l'érudition, toute la pensée de l'Africain civilisateur.

« Barde inspiré, l'auteur parcourt une série de faits dominants; il trace à grands traits l'histoire de la société l'un cataclysme à l'autre et même au delà.

« Les vérités qu'il révèle sont des prophéties venues de haut et de loin dont il se fait l'écho sonore.

« Il est la voix qui crie, la voix qui chante les harmonies du désert et prépare les voies à la lumière.

« Sa parole éclate avec empire et commande la foi, car il vient apporter aux barbares les oracles du *lao* et dévoiler à l'admiration des civilisations futures le premier-né des soleils.

« La théorie des quatre âges se retrouve dans *l'Apocalypse* comme dans les livres de Zoroastre et la Bible.

« Le rétablissement graduel des fédérations primitives et du règne de Dieu parmi les peuples affranchis du joug des tyrans et du bandeau de l'erreur est clairement prophétisé pour la fin du quatrième âge et la rénovation du cataclysme montrée,

d'abord dans le lointain, à la consommation du temps.

« La description du cataclysme et sa durée ; le monde nouveau, dégagé de l'onde et apparu sous le ciel avec tous ses charmes; le grand serpent, lié par un ange au fond du puits de l'abîme pour un temps; l'aurore enfin de ce temps à venir prophétisée par le verbe, qui apparaît à l'apôtre dès le début de son - poème :

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs, ses yeux « étincelaient, ses pieds étaient semblables à l'airain fin quand il est dans la fournaise, et sa voix « égalait le bruit des grandes eaux.

« Il avait en sa main droite sept étoiles, et de sa « bouche sortait un glaive à deux tranchants bien « affilé. Son visage était aussi brillant que le soleil « dans sa force. »

« Voilà Ormusd, Osiris, Chourien, l'agneau, le Christ, l'ancien des jours, l'homme du temps et du fleuve chanté par Daniel.

« Il est le premier et le dernier, celui qui a. été et qui doit être, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

« Il tient dans sa main la clef des mystères ; il ouvre le grand abîme du feu central où repose la

mort sous une tente de ténèbres, où dort le grand serpent en attendant le réveil des siècles. »

L'auteur rapproche de cette allégorie de saint Jean celle de Daniel, où les quatre formes du sphinx sont appliquées aux grandes périodes de l'histoire, et où l'homme-soleil, le verbe lumière, console et instruit le voyant.

« Le prophète Daniel vit une mer agitée en sens contraire par les quatre vents du ciel.

« Et des bêtes fort différentes les unes des autres sortirent des profondeurs de l'Océan.

« L'empire de tout ce qui est sur la terre leur fut accordé jusqu'à un âge, deux âges et la moitié du quatrième âge.

« Et il en sortit quatre.

« La première bête, symbole de la race solaire des voyants, vint du côté de l'Afrique; elle ressemblait à un lion et portait des ailes d'aigles: il lui fut donné un cœur d'homme.

« La seconde bête, emblème des conquérants du nord qui régnèrent par le fer durant le second âge, était semblable à un ours.

« Elle avait dans la gueule trois rangées de dents aiguës, images des trois grandes familles conqué-

rantes, et il lui fut dit: Levez-vous et rassasiez-vous de carnage.

« Après l'apparition de la quatrième bête, des trônes furent élevés, et l'ancien des jours, le Christ des voyants, l'agneau du premier âge, se montra assis.

« Son vêtement était d'une éblouissante blancheur, sa tête rayonnait; son trône, d'où jaillissaient des flammes vives, était porté sur des roues brûlantes; une flamme de feu très vive sortait de son visage, des myriades d'anges ou d'étoiles brillaient autour de lui.

« Le jugement se tint; les livres allégoriques furent ouverts.

« Le Christ nouveau vint dans une nuée pleine d'éclairs et s'arrêta devant l'ancien des jours; il obtint en partage la puissance, l'honneur et le règne sur tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues.

« Daniel s'approcha alors de l'un de ceux qui étaient présents et lui demanda la vérité des choses.

« Et il lui est répondu que les quatre animaux sont quatre puissances qui régneront successivement sur la terre. »

M. Chaho explique *ensuite plusieurs* images dont les analogies sont frappantes, et *qui* se retrouvent *dans* presque tous les livres sacrés. Ses paroles sont très remarquables.

Dans tout verbe primitif, le parallélisme des rapports physiques et des relations morales s'établit sur les mêmes radicaux.

« Chaque mot porte avec lui sa définition matérielle et sensible, et ce langage vivant est aussi parfait et vrai qu'il est simple et naturel dans l'homme créateur.

« Que le voyant exprime avec le même mot, légèrement modifié, le soleil, le jour, la lumière, la vérité, et qu'appliquant une même épithète au blanc soleil et à un agneau, il dise *agneau* ou *Christ* au lieu de *soleil*, et *soleil* au lieu de *vérité*, *lumière*, *civilisation*, il n'y a point d'allégorie, niais des rapports vrais, saisis et exprimés avec inspiration.

« Mais quand les enfants de la nuit disent dans leur dialecte incohérent et barbare, *soleil*, *jour*, *lumière*, *vérité*, *agneau*, le rapport savant si nettement exprimé par le verbe primitif s'efface et disparaît, et, par la simple traduction, l'agneau et le soleil deviennent des êtres allégoriques, des symboles.

« Remarquez, en effet, que le mot *allégorie* lui-même signifie en définition celtique *changement de discours, traduction*.

« L'observation que nous venons de faire s'applique rigoureusement à tout le langage cosmogonique des barbares.

« Les voyants se servaient du même radical inspiré pour exprimer la *nourriture* et *l'instruction*. La science de la vérité n'est-elle pas la nourriture de l'âme !

« Ainsi, le rouleau de papyrus ou de biblos dévoré par le prophète Ézéchiël ; le petit livre qu'un ange fait manger à l'auteur de *l'Apocalypse* ; les festins du palais magique d'Asgard auxquels Gangler est convié par *Har* le Sublime; la multiplication merveilleuse de sept petits pains, racontée par les évangélistes du Nazaréen; le pain vivant que Jésus-Soleil fait manger à ses disciples, en leur disant : *Ceci est mon corps*; et une foule d'autres traits semblables, sont une répétition de la même allégorie : la vie des âmes, qui se nourrissent de vérité ; la vérité, qui se multiplie, sans diminuer jamais et qui, au contraire, augmente à mesure qu'on s'en nourrit.

« Qu'exalté par un noble sentiment de nation-

lité, ébloui par l'idée *d'une* révolution immense, s'érige un révélateur de choses cachées et qu'il cherche à populariser les découvertes de la science antique chez les hommes grossiers, ignorants, dépourvus des notions élémentaires les plus simples.

« Qu'il dise, par exemple : La terre tourne, la terre est ronde comme un oeuf.

« *Que* peut faire le barbare qui écoute, si ce n'est *croire!* N'est-il pas évident que toute proposition de **Ce** genre devient pour lui un dogme d'en haut, un article de *foi* ?

« Et le voile d'une allégorie savante Ir suffit-il pas pour en faire un *mythe* ?

« Dans les écoles des voyants le globe terrestre était représenté par un oeuf de carton ou de bois peint, et quand on demandait aux petits enfants : Qu'est-ce que cet oeuf? Ils répondaient : C'est la terre.

« Grands enfants, les barbares ayant entendu cela, répétèrent après les petits enfants des voyants : Le monde est un oeuf.

« Mais ils comprenaient par là le monde physique, matériel, et les voyants le inonde géographique, idéal, le monde image, créé par l'esprit et le verbe.

« En effet, les prêtres de l'Égypte représentaient l'esprit, Kneph, avec un oeuf posé sur les lèvres, pour mieux exprimer que l'oeuf n'était là qu'une comparaison, une image, une façon de parler.

« Choumountou, le philosophe de l'Ézour-Vedam, explique de la même manière au fanatique Blache ce qu'il faut entendre par l'oeuf d'or de Brahma. »

Il ne faut pas désespérer complètement d'une époque où l'on s'occupe encore de ces recherches sérieuses et raisonnables : aussi est-ce, avec un grand soulagement d'esprit et une profonde sympathie que nous venons de citer les pages de M. Chaho. Ce n'est déjà plus ici la critique négative et désespérante de Dupuis et de Volney. C'est une tendance à une seule foi, à un seul culte qui doit rattacher tout l'avenir à tout le passé ; c'est la réhabilitation de tout les grands hommes accusés fausement de superstition et d'idolâtrie ; c'est enfin la justification de Dieu même, ce soleil des intelligences qui n'est jamais voilé pour les âmes droites et pour les coeurs purs.

« Il est grand, le voyant, l'initié, l'élu de la nature et de la suprême raison, s'écrie encore, en concluant, l'auteur que nous venons de citer.

372 RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

« A lui seul cette faculté d'imitation qui est le principe de son perfectionnement et dont les inspirations, rapides comme l'éclair, dirigent les créations et les découvertes.

« A lui seul un Verbe parfait de convenance, de propriété, de flexibilité, de richesse, créé par réaction physique harmonie de la pensée; de la pensée, dont les aperçus, encore indépendants du langage, reflètent toujours la nature exactement reproduite dans ses impressions, bien jugé, bien exprimé dans ses rapports.

« A lui seul la lumière, la science, la vérité, parce que l'imagination, bornée à son rôle passif secondaire, ne domine jamais la raison, la logique naturelle qui résulte de la comparaison des idées; qui naissent, s'étendent dans la même proportion que ses besoins, et que le cercle de ses connaissances s'élargit ainsi par degrés sans mélange de jugements faux et d'erreurs.

« A lui seul une lumière infiniment progressive parce que la multiplication rapide de la population, après les rénovations terrestres, combine en peu de siècles la société nouvelle dans tous les rapports imaginables de destinée, soit moraux, soit politiques.

«Et nous pourrions ajouter, lumière absolue.

« L'homme de notre temps est immuable en soi il ne change pas plus que la nature dans laquelle il est ordonné.

« Les conditions sociales où il se trouve placé déterminent seules le degré de son perfectionnement, qui a pour limites la vertu, la sainteté (le l'homme et sa félicité dans la loi. »

Nous demandera-t-on encore après de pareils aperçus à quoi servent les sciences occultes ? Traitera-t-on avec dédain de mysticisme et d'illumination ces mathématiques vivantes, ces proportions (les idées et des formes, cette révélation permanente dans la raison universelle, cet affranchissement de l'esprit, cette base inébranlable donnée à la foi, cette toute puissance révélée à la volonté? Enfants qui cherchiez des prestiges, êtes-vous déçus parce que nous vous donnons des merveilles ! Un homme nous disait un jour: Faites apparaître le diable, et je vous croirai. Nous lui avons ° répondu: Vous demandez peu de chose ; nous voulons faire, non pas apparaître, mais disparaître le diable du monde entier, nous voulons le chasser de vos rêves ! Le diable, c'est l'ignorance, ce sont les ténèbres, ce sont les incohérences de la pensée,

37fi RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

c'est la laideur ! Réveillez-vous donc, dormeur du moyen âge ! Ne voyez-vous pas qu'il fait jour ? Ne • voyez-vous pas la lumière de Dieu qui remplit toute la nature ? Où clone ose maintenant se montrer le prince déchu des enfers?

Il nous reste • à donner nos conclusions et à déterminer le but et la portée de cet ouvrage dans l'ordre religieux, dans l'ordre philosophique et dans l'ordre des réalisations matérielles et positives.

Dans l'ordre religieux d'abord, **DOUS** avons démontré que les pratiques des cultes ne sauraient être indifférentes, que la *magie* *les* religions est dans leurs rites, que leur Torée morale est dans la hiérarchie ternaire, et que la hiérarchie a pour l'ose, pour principe et pour synthèse, l'unité.

Nous avons démontré l'unité et l'orthodoxie universelles dullogme, revêtu successivement de plusieurs voiles allégoriques, et nous avons suivi la vérité sauvée par Moïse, des profanations de l'Égypte, conservé dans la cabale des prophètes, émancipée par l'école chrétienne *de* la servitude des pharisiens, attirant à elle toutes les aspirations poétiques et généreuses des civilisations grecque et ro-

maine, protestant contre un nouveau pharisaïsme plus corrompu que • le premier, avec les grands saints du moyen âge et les hardis penseurs de la renaissance. Nous avons montré, dis-je; cette vérité toujours universelle, toujours une, toujours vivante, qui seule concilie la raison et la foi, la science et la soumission ; la vérité de l'être démontré par l'être, de l'harmonie démontrée par l'harmonie, de la raison manifestée par la raison.

En révélant pour la première fois au monde les mystères de la magie, nous n'avons pas voulu ressusciter des pratiques ensevelies sous les ruines des anciennes civilisations, mais nous disons à l'humanité de nos jours qu'elle est appelée aussi à se créer immortelle et toute-puissante par ses oeuvres.

La liberté ne se donne pas, elle se prend, adit un écrivain moderne ; il en est *de même* de la science, et c'est pour cela que la divulgation de la vérité absolue n'est jamais utile au vulgaire. Mais à une époque où le sanctuaire a été dévasté et est tombé en ruines, parce qu'on en a jeté la clef à travers champs sans profit pour personne, j'ai cru devoir ramasser cette clef, et je l'offre à qui saura la prendre : car celui-là sera à **sors** tour un docteur des nations et un libérateur (lu monde).

Il faut et il faudra toujours des fables et des fictions aux enfants ; mais il ne faut pas que ceux qui tiennent les lisières soient aussi des enfants et des écouteurs de fables.

Que la science la plus absolue, que la plus haute raison redevienne le partage des chefs du peuple; que l'art sacerdotal et l'art royal reprennent le double sceptre des antiques initiations, et le monde sortira encore une fois du chaos.

- Ne brillons plus les saintes images, ne démolissons plus les temples: il faut aux hommes des temples et des images ; chassons les vendeurs de la maison de prières; ne laissons plus les aveugles se faire les conducteurs des aveugles ; reconstituons la hiérarchie d'intelligence et de sainteté, et reconnaissons seulement ceux qui savent pour les docteurs de ceux qui croient.

Notre livre est catholique ; et si les révélations qu'il contient sont de nature à alarmer la conscience des simples, notre consolation est de penser qu'ils ne le liront pas. Nous écrivons pour les hommes sans préjugés et nous ne voulons pas plus flatter l'irréligion que le fanatisme.

Mais, s'il est quelque chose au monde d'essentiellement libre et d'inviolable, c'est la croyance.

Il faut, par la science et par la persuasion, détourner de l'absurde les imaginations dévoyées; mais ce serait donner à leurs erreurs toute la dignité et toute la vérité du martyre que de les menacer ou de les contraindre.

La foi n'est qu'une superstition et une folie si elle n'a la raison pour base, et l'on ne peut supposer ce qu'on ignore que par analogie avec ce qu'on sait. Définir ce qu'on ne sait pas, c'est une ignorance présomptueuse ; affirmer positivement ce qu'on ignore, c'est mentir,

Aussi la foi est-elle une aspiration et un désir. Ainsi soit-il, je désire qu'il en soit ainsi, tel est le dernier mot de toutes les professions de foi. Là foi, l'espérance et la charité sont trois sieurs tellement inséparables, qu'on peut les prendre l'une pour l'autre.

Ainsi, en religion, orthodoxie universelle et hiérarchique, restauration de temples dans toute leur splendeur, rétablissement de toutes les cérémonies dans leur pompe primitive, enseignement hiérarchique du symbole, mystères, miracles, légendes pour les enfants, lumière pour les hommes faits qui se garderont bien de scandaliser les petits dans la simplicité de leur croyance. Voilà en religion

toute notre utopie, et c'est aussi le désir et le besoin de l'humanité. •

Venons à la philosophie.

La nôtre est celle du réalisme et du positivisme.

L'être est en raison *de* l'être dont personne ne doute. Tout existe pour nous par la science. Savoir, c'est être. La science et son objet s'identifient dans la vie intellectuelle de celui qui sait. Douter, c'est ignorer. Or, ce que nous ignorons n'existe pas encore pour nous. Vivre intellectuellement, c'est apprendre.

L'être se développe et s'amplifie par la science. La première conquête de la science est le premier • résultat des sciences exactes, c'est le sentiment de la raison. Les lois *de* la nature sont de l'algèbre. Aussi la seule foi raisonnable est-elle l'adhésion de l'étudiant à des théorèmes dont il ignore toute la justesse en elle-même, mais dont les applications et les résultats lui sont suffisamment démontrés. Ainsi le vrai philosophe croit à ce qui est, et n'admet *a posteriori* que tout est raisonnable.

Mais plus de charlatanisme en philosophie, plus d'empirisme, plus de système ; l'étude de l'être et de ses réalités comparées! une métaphysique de la

nature! Puis arrière le mysticisme ! Plus de rêveries en philosophie : la philosophie n'est pas une poésie; ce sont les mathématiques pures des réalités, soit physiques, soit morales. Laissons à la religion la liberté de ses aspirations infinies, mais qu'elle laisse à la science les conclusions rigoureuses de l'expérimentalisme absolu.

L'homme est fils de ses oeuvres : il est ce qu'il veut être; il est l'image du Dieu qu'il se fait; il est la réalisation de son idéal. Si son idéal manque de base, tout l'édifice de son immortalité s'écroule. La philosophie n'est pas l'idéal, mais elle doit servir de base à l'idéal. Le connu est pour nous la mesure de l'inconnu ; le visible nous fait apprécier l'invisible les sensations sont aux pensées comme les pensées aux aspirations. La science est une trigonométrie céleste : un des côtés du triangle absolu, c'est la nature soumise à nos investigations; l'autre c'est notre âme qui embrasse et reflète la nature ; le troisième, c'est l'absolu dans lequel s'agrandit notre âme! Plus d'athéisme possible désormais, car nous n'avons plus la prétention de définir Dieu. Dieu est pour nous le plus parfait et le meilleur des êtres intelligents, et la hiérarchie ascendante des êtres nous démontre assez qu'il existe. N'en deman-

dons pas davantage; mais, pour le comprendre toujours mieux, perfectionnons-nous en montant vers lui?

Plus d'idéologie; l'être est ce qu'il est et ne se perfectionne que suivant les lois réelles de l'être. Observons, ne préjugeons pas; exerçons nos facultés, ne les faussons pas; agrandissons le domaine de la vie dans la vie; voyons la vérité dans la vérité ! Tout est possible à celui qui veut seulement ce qui est vrai. Restez dans la nature, étudiez, sachez, puis osez ; osez vouloir, osez agir, et taisez-vous !

Plus de haine contre personne. Chacun moissonnera ce qu'il sème. Le résultat des oeuvres est fatal, et c'est à la raison suprême de juger et de châtier les méchants. Celui qui va dans une voie sans issue reviendra sur ses pas ou sera brisé. Avertissez-le doucement, s'il peut encore vous entendre ; puis laissez faire: il faut que la liberté humaine ait son cours.

Nous ne sommes pas juges les uns des autres. La vie est un champ de bataille. Ne cessons pas de combattre à cause de ceux qui tombent, mais évitons de marcher sur eux. Puis vienne la victoire, et les blessés de deux partis, devenus frères par la

souffrance et devant l'humanité, seront réunis dans les ambulances des vainqueurs.

Telles sont les conséquences du dogme philosophique d'Hermès ; telle a été de tout temps la morale des vrais adeptes; telle est la philosophie des roses-croix héritiers de toutes les sagessees antiques ; telle est la doctrine secrète de ces associations qu'on traitait de subversives de l'ordre public, et qu'on a toujours accusées de conspiration contre les trônes et les autels !

Le véritable adepte, loin de troubler l'ordre public, en est le plus ferme soutien, Il respecte trop la liberté pour désirer l'anarchie; enfant de la lumière, il aime l'harmonie, et il sait que les ténèbres produisent la confusion. Il accepte tout ce qui est, et nie seulement ce qui n'est pas. Il veut la religion vraie, pratique, universelle, croyante, palpable, réalisée dans la vie entière; il la veut avec un sage et puissant sacerdoce, entouré de toutes les vertus et de tous les prestiges de la foi. Il veut l'orthodoxie universelle, la catholicité absolue, hiérarchique, apostolique, sacramentelle, incontestable et incontestée. Il veut une philosophie expérimentale, réelle, mathématique, modeste dans ses conclusions, infatigable dans ses recherches, scientifique dans ses

progrès. Qui donc peut être contre nous, si Dieu et la raison sont avec nous? Qu'importe qu'on nous préjuge et qu'on nous calomnie? Notre justification entière, ce sont nos pensées et nos oeuvres, Nous ne venons pas, comme OEdipe tuer le sphinx du symbolisme; nous entreprenons, au contraire, de le ressusciter. Le sphinx ne dévore que les interprètes aveugles, et celui qui le tue n'a pas su le bien deviner : il faut le dompter, l'enchaîner elle forcer à nous suivre. Le sphinx est le palladium vivant de l'humanité, c'est la conquête du roi de Thèbes; c'eût été le salut d'OEdipe, si OEdipe eût deviné son énigme en entier !

Dans l'ordre positif et matériel, que faut-il conclure de cet ouvrage? La magie est-elle une force que la science peut abandonner au plus audacieux et au plus méchant? Est-ce une fourberie et un mensonge du plus habile pour fasciner l'ignorant et le faible? Le mercure philosophai, est-ce l'exploitation de la crédulité par l'adresse? Ceux qui nous ont compris savent déjà comment répondre à ces questions. La magie ne peut plus être de nos jours l'art des fascinations et des prestiges : on ne trompe maintenant que ceux qui veulent être trompés. Mais l'incrédulité étroite et téméraire du siècle

dernier reçoit tous les démentis donnés par la nature elle-même. Nous vivons environnés de prophéties et de miracles ; le doute les niait autrefois avec témérité, la science aujourd'hui les explique. Non, monsieur le comte *de* Mirville, il n'est pas donné à un esprit déchu de troubler J'empire de Dieu! Non, les choses inconnues ne s'expliquent pas par les choses impossibles; non, il n'est point donné à des êtres invisibles de tromper, de tourmenter, de séduire, de tuer même les créatures vivantes de Dieu, les hommes, déjà si ignorants et si faibles, et qui ont tant de peine à se défeindre contre leurs propres illusions. Ceux qui vous ont dit cela dans votre enfance vous ont trompé, monsieur le comte, et si vous avez été assez enfant pour les écouter, soyez assez homme maintenant pour ne plus les croire.

L'homme est lui-même le créateur de son ciel et de son enfer, et il n'y a *pas* d'autres démons que nos folies. Les esprits que la vérité châtie sont corrigés par le châtiment, et ne songent plus à troubler le monde. Si Satan existe, ce ne peut être que le plus malheureux, le plus ignorant, le plus humilié et le plus impuissant des êtres.

L'existence d'un agent universel de la vie, d'un feu vivant, d'une lumière astrale, nous est démon-

trée par des faits. Le magnétisme nous fait comprendre aujourd'hui les miracles de l'ancienne magie: les faits de seconde vue, les aspirations, les guérisons soudaines, les pénétrations des pensées, sont maintenant des choses avérées et familières, même à nos enfants. Mais on avait perdu la tradition des anciens, on croyait à des découvertes nouvelles, on cherchait le dernier mot des phénomènes observés, les têtes s'échauffaient devant des manifestations sans portée, on subissait des fascinations sans les comprendre. Nous sommes venu dire aux tourneurs de tables : Ces prodiges ne sont pas nouveaux; vous pouvez en opérer même de plus grands si vous étudiez les lois secrètes de la nature. Et que résultera-t-il de la connaissance nouvelle de ces pouvoirs? Une nouvelle carrière ouverte à l'activité et à l'intelligence de l'homme, le combat de la vie organisé de nouveau avec des armes plus parfaites, et la possibilité rendue aux intelligences d'élite de redevenir maîtresses de toutes les destinées, en donnant au monde à venir de véritables prêtres et de grands rois !

FIN DU RITUEL.

SUPPLÉMENT AU RITUEL.

LE NUCTEMERON

D'APOLLONIUS DE TIIVANE.

Publié en grec d'après un ancien manuscrit , par Gilbert Gautrinus *De vita et morte dfoysis*, livre III, page 206, reproduit par Laurent Moshé-tnius dans ses observations sacrées et historico-critiques. Amsterdam **IIDCCXXI** . *traduit* et expliqué pour la première fois, par Eliphaz Lévy.

Nuctéméron veut dire le jour de la nuit ou la nuit éclairée par le jour. C'est un titre analogue à celui de la *lumière sortant des ténèbres*, titre d'un ouvrage hermétique assez connu; on pourrait aussi le traduire ainsi :

L:% LUMIÈRE DE L'OCCULTISME.

Ce monument de la haute magie des Assyriens est assez curieux pour que nous Soyons dispensé d'eu faire ressortir l'importance. Nous n'avons pas seulement évoqué Apollouius, nous sommes parvenu peut-être à le ressusciter.

LE NIJCTÉMÉRON.

PREMIÈRE HURE:

(I) Év alvoilcrev *acdpovtç etvoOvrtç* (lege ; *biavolanrvtvel a_ve_n*) sèv
que(*ictexovacv, Zust xoleotwev.*

Dans l'unité, les démons chantant les louanges de Dieu, ils perdent leur malice et leur colère.

SECONDE HEURE.

(II) Èv ;le:domroto oc ixOutç 'no Hiov, mec tic TOGORupèç adtenc,
iv eptatt ototxtiovaeat ectrozatopocca el; apç'ciovraç xcic

Par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges de Dieu, les serpents de feu s'enlacent autour du caducée et la foudre devient harmonieuse.

TROISIÈME HEURE.

(III) Èv ctivolacv *bieptocç xcicix<evt.e xcit*

Les serpents du caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule et le feu chante les louanges de Dieu par les trois langues de la foudre.

388 SUPPLÈMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Xéit xoiç i?c.Xt(4.% Cid aZeraii *eiçceivn, irixpeve* r);; v4lau jcirao.OE-
yrictrat.

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

HUITIÈME HEURE.

(VIII.) Év n *ôtroTatelea* çrocxeicav xaci irexvrea cpur&iv.

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaires d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

NEUVIÈME HEURE.

(IX.) ni/errai 6uch-v.

Le nombre qui ne doit pas être révélé.

DIXIÈME HEURE.

(X.) Év fi-volyterrac ai rrûaai *roi; aüpeçvou xaci &Apte:roc* iv
:CErav,gti ipx6ixtvo; *draixoo; ycvlictrac* •

C'est la clé du cycle astronomique et du mouvement circulaire de la vie des hommes.

ONZIÈME HEURE.

(XI.) Fv irir:a rat scrh **Irrégill** 017v ;7X(1) 9i itriEI0t xcc: XEFil7."

faim nit aéparpta, xai i'atev xic:xx iv o:ipétvw, xai yi; sivataXte
 xai ô ego; iy Æ, S_{au} (lege *eitp*) g

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de Dieu.

DOUZIÈME HEURE.

(XII.) Év r, tivara,:lovzac Tâ ar4eva scrypara.

Ici s'accomplissent par le feu les oeuvres de l'éternelle lumière.

EXPLICATION.

Ces douze heures"symboliques, analogues aux signes du Zodiaque magique et aux travaux allégoriques d'Hercule, représentent le série des oeuvres de l'initiation.

Il faut donc d'abord :•

1^o Dompter les passions mauvaises et forcer suivant l'expression du sage Hiérophante, les démons eux-mêmes à louer Dieu.

2^o Étudier les forces équilibrées de la nature et savoir comment l'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Connaître le grand agent magique

390 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.
et la double polarisation de la lumière universelle.

3° S'initier au symbolisme du ternaire principe de toutes les théogonies et de tous les symboles religieux.

Lt° Savoir dominer tous les fantômes de l'imagination et triompher de tous les prestiges.

5° Comprendre comment l'harmonie universelle se produit au centre des quatre forces élémentaires.

6° Devenir inaccessible à la crainte.

7° S'exercer à la direction de la lumière magnétique.

8° Apprendre à prévoir les effets par le calcul de pondération des causes.

0° Comprendre la hiérarchie de l'enseignement, respecter les mystères du dogme et se taire devant les profanes.

iO° Étudier à fond l'astronomie.

il" S'initier par l'analogie aux lois de la vie et de l'intelligence universelles.

i2° Opérer les grandes oeuvres de la nature par la direction de la lumière.

Voici maintenant les noms et les attributions des génies qui président aux doutes heures du nuctéméron.

Par ces génies les anciens hiérophantes n'entendaient ni des dieux ni des anges, ni des démons, mais des forces morales ou des vertus personnifiées.

GÉNIES DE LA PREMIÈRE HEURE.

PAPUS, médecin.

SINBUCK, **juge**.

HASPHUIA, nécromant.

ZAHUN, génie du scandale.

HEIGLOT, génie des neiges.

MIZKUN, génie des amulettes.

HAVEN, génie de la dignité.

EXPLICATION.

Il faut devenir le *médecin* et le *juge* de soi-même pour vaincre les maléfices du *nécromant*. Conjuré et mépriser le génie du *scandale*, triompher de l'opinion qui glace tous les enthousiasmes et confond toutes choses dans une mémo froide pâleur comme fait le *génie des neiges*. Connaître la vertu des signes et enchaîner ainsi le *génie des amulettes* pour arriver à la *dignité* de mage.

GÉNIES DE LA SECONDE HEURE.

SISERA, génie du désir.

TORVATUS, génie de la discorde.

NITIBUS, génie des étoiles.

HIZARBIN, génie des mers.

SACHLUPH, génie des plantes.

BAGLIS, génie de la mesure et de l'équilibre.

LABEZERIN, génie de la réussite.

EXPLICATION.

Il faut apprendre à vouloir et transformer ainsi en puissance *le génie du désir*, l'obstacle de la volonté c'est *le génie de la discorde* qu'on enchaîne par la science de l'harmonie. L'harmonie est *le génie des étoiles et des mers*. il faut étudier la vertu *des plantes*, comprendre les lois de *l'équilibre de la mesure* pour arriver à *la réussite*.

(11) \ 11.5 DE LA TROISIÈME HEURE.

1-1 Ait Aiu., génie de la crainte

hifor, Aiwres_ génie des ornements.

Ent NÉrs. génie destructeur des idoles.

MASCARUN, génie de la mort.

ZAR0111, génie des précipices.

BUTATAR, génie des calculs.

CAHOR, génie de la déception.

EXPLICATION.

Quand. par la force croissante de ta volonté, tu auras vaincu *le génie de la crainte*, tu sauras que les dogmes sont *les ornements sacrés*. de la vérité inconnue au vulgaire; mais tu renverseras dans ton intelligence toutes *les idoles* et tu enchaîneras *le génie de la mort*, tu sonderas tous *le précipices* et tu soumettras l'infini même à la proportion de tes *calculs*, ainsi tu éviteras pour jamais les embûches *du génie de la déception*.

GÉNIES DE LA QUATRIÈME HEURE.

PiaLous, génie du jugement.

TI ▶ AGRINUS, génie de la confusion.

EISTIBUS, génie de la divination.

PUARZUPII, génie de la fornication.

SISLAU, génie des poisons.

SciiimioN, génie (le l'amour des bêtes).

ACLAIHAVR, génie du **jeu**.

EXPLICATION.

La force du mage est dans *son jugement* qui lui fait éviter la *confusion* résultant de l'antinomie et de l'antagonisme des principes, il pratique la *divination* des sages mais; il méprise les prestiges des enchanteurs esclaves de la *fornication*, artistes en *poisons*, serviteurs de *l'amour des bêtes*, il triomphe ainsi de la fatalité qui est le *génie du jeû*.

GÉNIES DE LA CINQUIÈME HEURE.

ZEIRNA, génie des infirmités.

TABLIBIK, génie de la fascination.

TACRITAU, génie de la goëtie.

SUPLATUS, génie de la poussière.

SAIR, génie du stibium des sages.

BARCUS, génie de la quintessence.

CAMAYSAR, génie du mariage des contraires.

EXPLICATION.

Triomphant des *infirmités* humaines le mage n'est plus jouet de la *fascination*, il foulé aux pieds les vaines et dangereuses pratiques de la *getie*, dont toute la force est dans une *poussière* que le

vent emporte; mais il possède le *stibium* des sages, il s'arme de toutes les forces créatrices de la *quintessence* et produit à son gré l'harmonie qui résulte de l'analogie et du *mariage des contraires*.

GÉNIES DE LA SIXIÈME HEURE.

TABRIS, génie du libre arbitre.

SUSABO, génie des voyages.

EIRNILUS, génie des fruits.

NITKA, génie des pierres précieuses.

HAATAN, génie qui cache les trésors.

HATIPHAS, génie des parures.

ZAREN, génie vengeur.

EXPLICATION.

Le mage est libre, il est le roi occulte de la terre et il la parcourt comme son domaine. Dans ses *voyages*, il apprend à connaître les sucres des plantes et des *fruits*, les vertus des *pierres précieuses*, il force le *génie qui cache les trésors* de la nature à lui livrer tous ses secrets, il pénètre ainsi les mystères de la forme, il comprend les *parures* de la terre et de la parole, et s'il est méchant, s'il est

396 SUPPLÉMENT AU Rrim, DE LA HAUTE MAGIE.

peuples lui sont inhospitaliers, s'il passe en faisant le bien et en recueillant des outrages, il est toujours suivi par le *génie vengeur*.

GÉNIES DE LA SEPTIÈME HEURE.

SIALUL, génie de la prospérité.

SABRUS, génie qui soutient. •

LIBRABIS, génie de l'or occulte.

MizurAat, génie des aigles.

CAUSUB, génie enchanteur des serpents.

SALILUS, génie qui ouvre les portes.

JAZER, génie qui fait être aimé.

EXPLICATION.

Le septénaire exprime le triomphe du mage, il donne *la prospérité* aux hommes et aux nations et les *soutient* par ses enseignements sublimes; il plane comme *l'aigle*, il dirige les courants du feu astral représentés par *les serpents*, toutes les portes du sanctuaire lui sont ouvertes et toutes les âmes qui aspirent à la vérité lui donnent leur confiance; il est beau de grandeur morale et il porte partout: avec lui le génie pu. la puissance duquel ou est adné.

GÉNIES DE 1,1 HUITIÈME L'EURE.

NANTUR, génie de l'écriture.

ToGLAs, génie des trésors.

ZILHURIS, génie de la thérapeutique.

ALPI ▶ UN, génie des colombes.

TUKoellAT, génie du schamir.

?AZUR, génie des mystères.

CUNIALI, génie de l'association.

EXPLICATION.

Tels sont les génies qui obéissent au vrai mage, *les colombes* représentent les idées religieuses; le *schamir*, est un diamant allégorique qui dans les traditions magiques, représente la pierre des sages, ou cette force basée sur la vérité .et à laquelle rien.ne résiste. Les Arabes disent encore que le schamir donné primitivement à Adam et perdu par lui après sa chute, a été retrouvé par Hénoch et possédé par Zoroastre, que Salomon le reçut ensuite d'un ange lorsqu'il eut demandé à Dieu la sagesse. Salomon, au moyen de ce diamant magique, tailla lui-même sans efforts et sans marteau toutes les pierres du temple, rien qu'eu les touchant avec le *schamir*.

GÉNIES DE LA NEUVIÈME HEURE.

RISNUCH, génie de l'agriculture.

SUCLAGUS, génie du feu.

KIRTARVS, génie des langues.

SABLIL, génie qui découvre les voleurs.

Scautenm, génie des chevaux du soleil.

COLOPATIRODI, génie qui ouvre les prisons.

ZEFFAR, génie du choix irrévocable.

EXPLICATION.

Ce nombre, dit Apollonius, doit être passé sous silence, parce qu'il renferme les grands secrets de l'initié; la force *qui rend la terre féconde*, les mystères *du feu occulte*, la clef universelle *des langues*, la seconde vue devant laquelle les *malfaiteurs* ne sauraient rester cachés. Les grandes lois de l'équilibre et du mouvement lumineux représentés par les quatre animaux symboliques dans la cabale, et dans la mythologie des Grecs par les quatre chevaux du soleil. La clef de l'émancipation des corps et des âmes qui ouvre *toutes les prisons* et cette force du choix éternel qui achève la création de l'homme et le fixe dans l'immortalité.

GÉNIES DE LA DIXIÈME HEURE.

SEZARBIL, diable ou génie ennemi.

AzEueu, tueur d'enfants.

ARMILUS, génie de la cupidité.

KATARIS, génie des chiens ou des profanes.

RAZANIL, génie de la pierre d'onyx.

BUCHAPHI, génie des stryges.

MASTHO, génie des vaines apparences.

EXPLICATION.

Les nombres finissent à neuf et le signe distinctif de la dizaine c'est le zéro sans valeur propre ajouté à l'unité. Les génies de la dixième heure représentent donc tout ce qui n'étant rien par soi-même, reçoit une grande force de l'opinion et peut subir par conséquent la toute-puissance du sage. Nous marchons ici sur un terrain brillant et l'on nous permettra de n'expliquer aux profanes ni *le diable* qui est leur maître, ni *le tueur d'enfants* qui est leur amour, ni *la cupidité* qui est leur dieu, ni *les chiens* auxquels nous ne les comparons pas, ni *la pierre d'onyx* qui leur échappe, ni *les stryges* qui sont leurs courtisanes, ni *les fausses apparences* qu'ils prennent pour la vérité.

GÉNIES DE LA ONZIÈME HEURE.

fEr.tuN, génie de la foudre.
ZUPLILAS, génie des forêts.
PHALDOR, génie des oracles.
ROSABIS, génie des métaux.
ADJUCHAS, génie des rochers.
Zopnaz, génie des pantacles.
HALACHO, génie des sympathies.

EXPLICATION.

La foudre obéit à l'homme, elle devient le véhicule de sa volonté, l'instrument de sa force, la lumière de ses flambeaux, les chênes *des forets* sacrées rendent des *oracles*, *les métaux* se transforment et se changent en or, ou deviennent des talismans, *les rochers* se détachent de leur base, et, entraînés par la lyre du grand hiérophante, touchés par le mystérieux schamir, ils se changent en temples C'en. palais. les dogmes se formulent, les symboles représentés par les pantacles deviennent efficaces, les esprits sont enchaînés par de puissantes *sympathies* et obéissent aux lois-de la famille et de l'amitié.

GÉNIES DE LA DOUZIÈME HEURE.

TARAB, génie de la concussion.

MISRAN, génie de lapersécution.

LABUS, génie de linquisition.

KALAB, génie des vases sacrés.

HARAS, génie des tables royales.

MARNÈS, génie du discernement des esprits.

SELLEN, génie de la faveur des grands.

EXPLICATION.-

Voici maintenant quel sort **doivent s'attendre** les mages et comment se consommera leur sacrifice; car, après la conquête de la vie, il faut savoir se sacrifier pour renaître immortel. Ils souffriront *la concussion*, on leur demandera de l'or, des plaisirs, des vengeances, et, s'ils ne satisfont pas les cupidités du vulgaire, ils seront en butte à *lapersécution*, à *linquisition*; mais on ne profane pas les vases sacrés, ils sont faits pour les *tables royales*, c'est-à-dire pour les banquets de l'intelligence. Par le *discernement des esprits*, ils sauront s'é garder de la faveur des grands et resteront invincibles dans leur force et dans leur liberté.

LE NUCTEMÉRON

SUIVANT LES HÉBREUX (1.).

Le nuctéméron d'Apollonius emprunté à la théurgie des Grecs, complété et expliqué par la hiérarchie assyrienne des génies correspond parfaitement à la philosophie des nombres telle que nous la trouvons exposée dans les pages les plus curieuses de l'ancien Talmud.

Ainsi les traditions pythagoriciennes remontent plus haut que Pythagore, ainsi la Genèse est une magnifique allégorie, qui, sous la forme d'un récit, cache les secrets, non-seulement d'une création accomplie autrefois, mais de la création permanente et universelle, de l'éternelle génération des
é t r e s . •

Voici ce qu'on lit dans le Talmud :

« Dieu a tendu le ciel comme un tabernacle, il a dressé le monde comme une table richement

(1) Extrait de l'ancien Talmud, nommé par les Juifs la *Miachna*.

LE NUCTÉMÉRON BUIVAXI' LES HÉBREUX. 1iO3

servie et il a créé l'homme comme s'il invitait un convive. »

Écoutez ce que dit le roi Schlomôh :

« La divine Chocmah , la sagesse, épouse de
« Dieu, s'est bâti une maison, elle a taillé sept
« colonnes.

« Elle a immolé ses victimes.

« Elle a mêlé son vin, elle a dressé la table
et

« elle a envoyé ses servantes. »

Cette sagesse qui établit sa maison suivant une architecture régulière et numérale, c'est la science exacte qui préside aux oeuvres de Dieu.

C'est son compas et son équerre. Les sept colonnes ce sont les sept jours typiques et primordiaux.

Les victimes sont les forces naturelles qui se fécondent en se donnant une sorte de mort.

Le vin mêlé c'est le fluide universel, la table c'est le monde avec les mers pleines de poissons.

Les servantes de Chocmah sont les âmes d'Adam et de Chavah (Ève).

La terre dont Adam fut formé a été prise à toute la masse du monde.

Sa tête c'est Israël, son corps c'est l'empire de

40h SUPPLÉMENT A1; RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Babylone et ses membres sont les autres nations de la terre.

(ici se révèlent les espérances des initiés de Moïse pour la constitution d'un royaume oriental universel.)

Or, il y a douze heures dans la journée où s'accomplit la création de l'homme.

PREMIERE HEURE.

Dieu réunit les fragments épars de la terre, il les pétrit ensemble, il en forme Une seule masse qu'il veut animer,

EXPLICATION.

L'homme est la synthèse du monde créé, en lui recommence l'unité créatrice, il est fait. à l'image et à la ressemblance de Dieu.

SECONDE HEURE.

Dieu ébauche la forme du corps, il la sépare en deux pour que les organes soient doubles, car

- toute force et toute vie résultent de deux, et
- c'est ainsi que les Eloim ont fait toutes choses.

EXPLICATION.

Tout vit pas le mouvement, tout se maintient par l'équilibre, et l'harmonie résulte de l'analogie des contraires ; cette loi est la forme des formes, c'est la première manifestation de l'activité et de la fécondité de Dieu.

TROISIÈME HEURE.

Les membres de l'homme, obéissant à la loi de vie, se produisent d'eux-mêmes et se complètent par l'organe générateur qui est composé d'un et de deux, figure du nombre ternaire.

EXPLICATION.

Le ternaire sort de lui-même du binaire; le mouvement qui produit deux produit trois; trois est la clé des nombres, car c'est la première synthèse numérale, c'est en géométrie le triangle, première figure complète et fermée, génératrice d'une infinité de triangles, soit dissemblables, soit pareils.

QUATRIÈME HEURE.

Dieu souffle sur la face de l'homme et lui donne une âme.

• **EXPLICATION:**

Le quaternaire qui donne en géométrie la croix et le carré est le nombre parfait, or c'est dans la perfection de la forme que l'âme intelligente se manifeste, suivant cette révélation de la Mischna, l'enfant ne serait animé dans le sein de la mère qu'après la forme complète de tous ses membres.

CINQUIÈME HEURE.

L'homme se tient sur ses pieds, il se détache de la terre, il marche, il va où il veut.

EXPLICATION.

Le nombre cinq est celui de l'âme figurée par la quintessence qui résulte de l'équilibre des quatre éléments, dans le tarot ce nombre est figuré par le grand prêtre ou l'autocrate spirituel figure de la volonté humaine, cette grande prêtresse qui décide seule de nos destinées éternelles..

SIXIÈME HEURE.

Les animaux passent devant Adam et il donne à chacun d'eux le nom qui lui convient.

EXPLICATION.

L'homme par le travail soumet la terre et dompte les animaux,- en manifestant sa liberté il produit son verbe ou sa parole et la création lui obéit, ici la création primordiale se complète. Dieu a créé l'homme le sixième jour, mais à la sixième heure de ce jour, l'homme achève l'ouvrage de Dieu et se crée de nouveau lui-même en quelque sorte, puisqu'il se Nit roi de la nature qu'il assujettit à sa parole.

SEPTIÈME HEURE.

Dieu Mune à Adam une compagne tirée de la substance même de l'homme.

EXPLICATION.

Dieu, après avoir créé l'homme à son image, s'est reposé le septième jour, car il s'était donné une épouse féconde qui allait travailler sans cesse pour lui; la nature est l'épouse de Dieu et Dieu se repose sur elle. L'homme, devenu créateur à son tour par le verbe se donne une compagne semblable à lui et sur l'amour de laquelle il pourra désormais se reposer ; la femme est l'oeuvre de l'homme, c'est

lui qui, en l'aimant, la rend belle, c'est lui qui la rend mère ; la femme est la véritable nature humaine fille, et mère de l'homme , petite-fille et petite-mère de Dieu.

HUITIÈME HEURE.

Adam et Ève montent sur le lit nuptial, ils'sont deux lorsqu'ils se couchent, et lorsqu'ils se lèvent, ils sont quatre.

EXPLICATION.

Le quaternaire joint au quaternaire représente la forme ,équilibrant la forme, la création sortant de la création, la balance éternelle de la vie, sept étant le nombre du repos de Dieu-, l'unité qui vient après représente l'homme qui travaille et qui coopère avec la nature à l'oeuvre de la création.

NEUVIÈME HEURE.

Dieu impose à l'homme sa loi.

EXPLICATION.

Neuf est le nombre de l'initiation parce que, étant composé de trois fois trois, il représente l'idée

divine et la philosophie absolue des nombres, c'est pourquoi Apollonius dit que les mystères du nombre neuf ne doivent pas être révélés.

DIXIÈME HEURE.

A la dixième heure Adam tombe dans le péché.

EXPLICATION.'

Suivant les cabalistes dix est le nombre de la matière dont le signe spécial est le zéro , dans l'arbre des sephiroth, dix représente Malchut ou la substance extérieure et matérielle ; le péché d'Adam est donc le matérialisme et le fruit qu'il détache de, l'arbre représente la chair isolée de l'esprit, le zéro séparé de son unité, la scission du nombre dix qui donne d'un côté l'unité dépouillée et de l'autre le néant ou la mort.

ONZIÈME HEURE.

A la onzième heure le coupable est condamné au travail et doit expier le péché en subissant la peine.

EXPLICATION.

Onze dans le tarot représente la force, or la force s'acquiert dans les épreuves, Dieu donne à l'homme .

1110 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

la peine comme un moyen de salut, il faut donc lutter et souffrir pour conquérir l'intelligence et la vie.

DOUZIÈME HEURE.

L'homme et la femme subissent leur peine, l'expiation commence et le libérateur est promis.

EXPLICATION.

Tel est le complément de la naissance morale, l'homme est achevé, car il est voué au sacrifice qui le régénère, l'exil d'Adam est semblable à l'exil d'Edipe; comme Edipe, Adam est père de deux ennemis; Edipe a pour fille la pieuse et virginale Antigone et de la race d'Adam sortira Marie.

Ces mystérieuses et sublimes révélations de l'unité religieuse dans les anciens mystères se trouvent comme nous l'avons dit dans le Talmud, mais sans avoir recours à cette volumineuse compilation, on peut les retrouver dans le commentaire de Paul Ilicius sur les talmudistes ayant pour titre *Epitome de talmudica Doctrina*, p. 280 du tome P de la collection des cabalistes de Pistorius.

DE LA MAGIE DES 'CAMPAGNES

ET DE LA SORCELLERIE DES BERGERS.

Dans la solitude, au milieu du travail de la végétation les forces instinctives et magnétiques de l'homme augmentent et s'exaltent, les fortes exhalaisons de la sève, l'odeur des foins, les arômes de certaines fleurs remplissent l'air d'ivresse et de vertiges; alors, les personnes impressionnables tombent facilement dans une sorte d'extase qui les fait rêver tout éveillées. C'est alors qu'apparaissent les lavandières nocturnes, les loups garous, les lutins qui démontent les cavaliers et grimpent sur les chevaux en les fouettant de leur longue queue. Ces visions d'hommes éveillés sont réelles et terribles, et il ne faut pas rire de nos vieux paysans bretons lorsqu'ils racontent ce qu'ils ont vu.

Ces ivresses passagères, lorsqu'elles se multiplient et se prolongent, communiquent à l'appareil nerveux une impressionnabilité et une sensibilité particulière, on devient somnambule éveillé, les sens acquièrent une finesse de tact parfois merveilleuse

et même incroyable; on entend à de prodigieuses distances des bruits révélateurs, on voit la pensée des hommes sur leur visage, on est frappé soudainement du pressentiment des malheurs qui les menacent.

Les enfants nerveux, les idiots, les vieilles femmes et généralement tous les célibataires instinctifs ou forcés sont les sujets les plus propres à ce genre de magnétisme; ainsi se produisent et se compliquent ces phénomènes maladifs qu'on regarde comme les mystères de la puissance des médiums. Autour de ces aimants déréglés, des tourbillons magnétiques se forment et souvent des prodiges s'opèrent, prodiges analogues à ceux de l'électricité, attraction et répulsion des objets inertes, courants atmosphériques, influences sympathiques ou antipathiques très prononcées. L'aimant humain agit à de grandes distances et à travers tous les corps, à l'exception du charbon de bois qui absorbe et neutralise la lumière astrale terrestre dans toutes ses transformations.

Si à ces accidents naturels se joint une volonté perverse, le malade peut devenir très dangereux pour des voisins, surtout si son organisme a des propriétés exclusivement absorbantes. Ainsi s'ex-

liguent les envoûtements et les sorts, ainsi devient admissible et soumise au diagnostic médical cette affection étrange que les Romains nommaient le mauvais oeil et qui est encore redoutée à Naples sous le nom de Jettatura.

Dans notre clef des grands mystères nous avons dit pourquoi les bergers sont plus sujets que d'autres à des dérèglements magnétiques ; conducteurs de troupeaux qu'ils aimantent de leur volonté bonne ou mauvaise, ils subissent l'influence des âmes animales réunies sous leur direction et qui deviennent comme des appendices (le leur.; leurs infirmités morales produisent chez leurs moutons des maladies physiques et ils subissent en retour la réaction des pétulances (le leurs boucs et des caprices de leurs chèvres ; si le berger est d'une nature absorbante, le troupeau devient absorbant et attire parfois fatalement à lui toute la vigueur et toute la santé d'un troupeau voisin. C'est ainsi que la mortalité se met dans les étables sans qu'on puisse savoir pourquoi et que toutes les, précautions et tous les remèdes n'y font rien.

Cette maladie contagieuse des troupeaux est quelquefois déterminée par l'inimitié d'un berger rival qui est venu furtivement la nuit enterrer un

411 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

pacte sous le seuil de l'étable. Ceci va faire sourire les incrédules, mais il ne s'agit plus _maintenant de crédulité. Ce que la superstition croyait aveuglément autrefois, la science maintenant le constate et l'explique.

Or, il est certain et démontré par de nombreuses expériences, 1° que l'influence magnétique de l'homme dirigée par sa volonté, s'attache à des objets quelconques choisis et influencés par cette volonté.

2° Que le magnétisme humain agit à distance et se centralise avec force sur les objets magnétisés.

3° Que la volonté du magnétiseur acquiert d'autant plus de force qu'il a plus multiplié les actes expressifs de cette volonté.

e Que si les actes sont de nature à impressionner vivement l'imagitation, si pour les accomplir il a fallu surmonter de grands obstacles extérieurs et vaincre de grandes résistances intérieures, la Volonté devient fixe, acharnée et invincible comme celle des fous.

5° Que les hommes seuls à cause de leur libre arbitre peuvent résister à la volonté humaine, mais que les animaux n'y résistent pas longtemps.

Voyons maintenant comment les sorciers de campagne composent leurs malélices, véritables pactes avec l'esprit de perversité qui servent de consécration fatale à leur volonté mauvaise.

Ils forment un composé de substances qu'on ne peut se procurer sans crime et allier sans sacrilège, ils prononcent sur ces horribles mélanges arrosés parfois de leur propre sang des formules d'exécration, et ils enfouissent dans le champ de leur ennemi ou sous le seuil de la porte de son étable ces signes d'une haine infernale irrévocablement magnétisés.

L'effet en est infaillible ; à partir de ce moment les troupeaux commencent à dépérir et toute l'étable sera bientôt dépeuplée, à moins que le maître du troupeau n'oppose une résistance énergique et victorieuse au magnétisme de l'ennemi.

Cette résistance est facile lorsqu'on la fait par cercles et par courants, c'est-à-dire par association de volontés et d'efforts. La contagion n'atteint guère les cultivateurs qui savent se faire aimer de leurs voisins. Leurs biens alors sont protégés par l'intérêt de tous et les bonnes volontés associées triomphent bientôt d'une malveillance isolée.

Lorsque le malélice est ainsi repoussé, il se tourne

contre son auteur, le magnétiseur malveillant souffre des tourments intolérables qui le forcent bientôt à détruire son mauvais ouvrage et à venir lui-même déterrer son pacte.

Au moyen âge on avait recours aussi à des conjurations et à des prières, on faisait bénir les étables et les animaux, on faisait dire des messes afin de repousser par l'association des volontés chrétiennes dans la foi et dans la prière l'impiété de l'envoûtement.

On aéraît les étables, on y pratiquait des fumigations. et l'on mélaît aux aliments des bestiaux du sel magnétisé par des exorcismes spéciaux.

A la fin de notre clef des grands mystères nous avons reproduit quelques-uns de *ces* exorcismes, dont nous avons rétabli le texte primitif avec *une* • *curieuse* attention.

Ces formules, en effet, copiées et recopiées par des mains ignorantes, imprimées ensuite en dépit du bon sens par des exploiters de la crédulité populaire, ne sont pas arrivées jusqu'à nous sans d'étranges altérations.

En voici quelques—unes telles qu'on les trouve encore dans les derniers grimoires :

« Avant toutes choses, prononcez sur le sel :

» *Panem ccelestem accipiat sit nomen Domine invo-*
 » *cabis.* Puis ayez recours an château de **Belle**,
 » et faites le jet et les frottements, prononçant **ce**
 • qui suit :

« *Eton ter ergo docentes omnes gentes baptizantes*
 » *eos. In nomine atris, etc.*

Garde contre la gale. « Quand Notre—Seigneur
 » monta au ciel, sa sainte vertu en terre laissa.
 » Pasle, Colet et Herve ; tout ce que Dieu a dit a
 » été bien dit. Bête rousse, blanche ou noire, de
 » quelque couleur que tu sois, s'il y a quelque
 » gale ou rogne sur toi, fût—elle mise et faite à
 » neuf pieds dans terre, il est aussi vrai qu'elle s'en
 » ira et mortira, comme sain Jean est dans sa peau
 » et a été né dans son chameau ; comme Joseph-
 » Nicodème d'Arimathie a dévalé le corps de mon
 » doux Sauveur Rédempteur Jésus-Christ, de l'ar-
 » bre de la croix, le jour du vendredi saint.

» Vous vous servirez, pour le jet et pour les
 » frottements, des mots suivants, et aurez recours
 » à ce que nous avons dit au château de Belle :

« Sel, je te jette de la main que Dieu m'a
 » donnée. *i olo et vono liaptista Sanaa Aca latu* ▶
 » *est.*

» *Garde pour empêcher les loups d'entrer sur le terrain où sont les moutons. Placez-vous au coin du soleil levant, et prononcez cinq fois ce qui va suivre. Si vous ne le souhaitez prononcer qu'une fois, vous en ferez autant cinq jours de suite;*

« Viebs, bête à laine, c'est l'Agneau d'humilité,
 » je te garde, *Ove, Maria*. C'est l'Agneau du
 » Rédempteur qui a jeûné quarante jours sans
 » rellion, sans avoir pris aucun repas de l'en-
 » nemi, fut tenté en vérité. Va droit, bête grise,
 » à gris agripeuse; va chercher ta proie, loups et
 » louves et louveteaux ; tu n'as point à venir à cette
 » viande qui est ici: Au nom du Père, et du Fils, et
 » du Saint-Esprit, et (tu bienheureux saint Cerf.
 » Aussi *vade retro, d Satana !*

Autre garde. a Bête à laine, je te prends au
 » nom de Dieu et (le la très sainte sacrée Vierge
 » Marie. Je prie Dieu que la seigneurie que je vais
 » faire prenne et profite à ma volonté. Je te conjure
 • que tu casses et brises tous sorts et enchantements

» qui pourraient être passés dessus le corps de
 » mon vif troupeau de bêtes à laine, que voici
 » présent devant Dieu et devant moi; qui sont à

- » ma charge et à ma gardé. Au nom du Père,
du » Fils et du Saint-Esprit et de monsieur saint
Jean-
- » Baptiste et monsieur saint Abraham.
« Voyez ci-dessus ce que nous avons dit pour
» opérer au château de Belle, et vous servez pour
- le jet et frottement des paroles qui suivent :

« Passe flori, Jésiis est ressuscité. »

Garde contre la gale, rogne et clavelée. « Ce **fut**
» par un lundi au matin que le Sauveur du monde
» passa, la saillie Vierge après lui, monsieur saint
» Jean sou pastoureau, son ami, qui cherche son
» divin troupeau, qui est entiché de ce malin cla-
» viau, de quoi il n'en peut plus, à cause des trois
» pasteurs qui ont été adorer mon Sauveur Rédenip-
» teur jésiis-Christ en Bethléem, et qui ont adoré
» la voix de l'enfant. » Dites cinq fois *Pater* et cinq
» fois *Ave*.

Mon troupeau sera, s, ain et joli, qui est sujet .à
» moi. Je rio madame sainte Geneviève qu'elle
» m'y puisse servir d'amie dans ce malin claviau ici.
» Claviau banni de Dieu, renié de Jésus-Christ, je
» te commande, de la part du grand Dieu, que tu
» aies à sortir d'ici, et que tu aies à fondre et

con-

420 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

D fondre devant Dieu et devant moi, comme fond

» la rosée devant le soleil. Très glorieuse
Vierge

» Marie et le Saint-Esprit, claviau, sortd'ici, car

» Dieu te le commande, aussi vrai comme Joseph.

» Nicodème d'Arimathie a descendu le
précieux

» corps de mon Sauveur et Rédempteur
Jésus-

» Christ, le jour du vendredi saint, de l'arbre de
la

• Croix : de par le Père, de par le Fils, de par le

» Saint-Esprit, .digne troupeau de bêtes à
laine,

» approchez-vous d'ici, de Dieu et de moi.

Voici

» la divine offrande de sel que je te
présente

D aujourd'hui ; comme sans le sel rien n'a été fait

• et par le sel tout a été fait, comme je le crois, de

• par le Père, etc.

a 0 sell je te conjure, de la part du grand Dieu

» vivant, que tu me puisses servir à ce que je
pré-

» tends, que tu me puisses préserver et garder
iiion

» troupeau de rogne, gale, pousse, de pousset,
de

- » gobes et de mauvaises eaux. Je te commande,
- » comme Jésus-Christ mon Sauveur a commandé
- » dans la nacelle à ses disciples, lorsqu'ils lui
- dirent : Seigneur, réveillez-vous, car la mer nous effraye. Aussitôt le Seigneur s'éveilla, com-
- manda à la mer de s'arrêter; aussi la mer devint

- calme, commandée de par le Père, etc. »

Il est évident qu'il faut lire : •

Pour la prière sur le sel : *panera caelestem accipiani et nomen Domini invocabo.*

Puis plus bas:

Euntes ergo docete omnes gentes • baptizantes eos, etc.

Les noms *de* Pasle, Colet et Hervé sont ceux des bergers associés dans l'oeuvre magnétique. Au lieu de *mortira* (ligne 1.â), lisez : *sortira* ; et à la suivante lisez *hameau* au lieu de *chameau* qui fait ici un non-sens si absurde et si grotesque.

Dans l'une des formules suivantes, au lieu de *passé flori*, il faut lire *pâques fleurie*.

Celle qui vient après était primitivement eu vers et l'on peut voir, en là rétablissant, combien elle a été défigurée.

Ce fut par un lundi matin
 Jésus passa par le chemin,
 La sainte Vierge auprès de lui
 Et monsieur saint Jean son ami,
 Monsieur saint Jean son pastoureau
 Qui cherche son divin troupeau.
 Entiché du malin claveau,
 Malin claveau qui guérira

X22 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA .HAUTE MAGIE.

Et de mon troupeau sortira
Par les trois rois et les pasteurs,-
De Jésus-Christ adoreurs
Qui sont allés en Bethléem
En passant par Jérusalem
Et tour à tour se prosternant
Adorer là croit dé l'enfant.

Cet exemple suffira pour faire comprendre à quel point. sont altérés et devenus ridicules les petits • livres vulgaires de sorcellerie et de prétendue magie 'qifon osé encore colporter dans les campagnes.

On peut voir aussi que dans Ji:11'1r pridiçe ces formules appartenaient à une foi ardente et naïve. C'était au nom du petit enfant né dans une étable, des pasteurs qui vinrent le visiter, de saint Jean—Baptiste, l'homme du désert, toujours accompagné • d'un agneau sans tache, que les anciens bergers chrétiens conjuraient les maléfices de leurs ennemis. Ces prières, ou plutôt ces actes de foi étaient prononcés sur le sel, si salubre par lui-même et si indispensable à la bonne santé des troupeaux. Nos faux savants peuvent rire maintenant de ces rustiques enchanteurs; mais eux savaient bien ce qui% faisaient et leur instinct dirigé par reipé-

•ience, les guidait plus. sûrement que n'aurait pu le faire toute la pauvre science de ce temps-là.

Maintenant que la foi s'est affaiblie dans ;es campagnes comme ailleurs, ces naïves oraisons n'ont plus guère de puissance ni de prestige. On peut tout au plus les rechercher comme des monuments curieux de la crilance de nos ancêtres. On les retrouve dans les grimoires manuscrits et dans *l'Enchiridion* de Léon III, petit livre très célèbre au moyen âge, et dont les éditions plus ou moins fautives se sont multipliées jusqu'à nos jours. Nous avons extrait et nous en donnons ici les conjurations qui passaient pour les plus efficaces.

Ici commencent les mystérieuses oraisons du pape Léon.

oraisons contre toutes sortes de charmes, enchantements, sortilèges, caractères, visions, illusions, possessions, obsessions, empêchement maléfique de mariage, et tout ce qui peut arriver par k maléfice des sorciers, ou par l'incursion des diables ; et aussi très profitable contre toutes sortes de malheur qui peut être 'donné aux chevaux, juments, boeufs, vaches, moutons, brebis ét autres espèces d'animaux. Oraison *Qui VerbiIIII cucu factum est, etc.*

Le Verbe qui s'est fait chair, et a été attaché à

la croix, et qui est assis à la droite du Père, pour exaucer les prières de ceux qui croient en lui, lui qui par son saint nom, tout genou fléchit; et par les mérites *de la bienheureuse Vierge Marie sa mère*, et aussi par les prières de tous les saints et saintes de Dieu. Daignez préserver cette créature N. de tous ceux qui pourraient lui nuire, et des attaques *des démons*, vous qui vivez et réglez dans l'unité parfaite; car voilà t la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel est notre salut, notre vie et notre résurrection, et la confusion de tous ceux qui veulent nous nuire et des malins esprits ; fuyez donc, parties adversaires, car je vous conjure, démons d'enfer, et vous esprits malins *de quelque genre que vous soyez*, tant présents qu'absents, en quelque manière que ce soit, et sous quelque prétexte que ce soit; soit que vous soyez appelés ou invoqués, soit que vous veniez de bonne volonté, ou que vous soyez envoyés; soit par enchantement, soit par art des hommes malins ou des femmes; vous hâtant pour demeurer ou pour molester. Jusqu'à, ce que vous ayez quitté votre tromperie diabolique, vous vous en alliez incontinent t par le Dieu vivant t véritable t saint t Père t Fils t et Saint-Esprit. Spécialement

par celui t qui a été immolé et t qui à été tué en agneau t, qui a été crucifié en homme, dans le sang duquel nous 'avons vaincu, quand saint Michel a combattu avec vous, et a fait précéder la victoire, et vous a fait reculer à mesure que vous approchiez, et que vous ne puissiez, sous quelque prétexte que ce soit, • molester ou chagriner cette créature, ni dans son Corps, ni dehors son corps, par vision, ni par frayeur, ni de jour, ni, de nuit, ni en dormant, ni en veillant, ni en mangeant, ni en priant, ni en faisant autre chose, soit naturel ou spirituel : autrement je répands dessus vous t toutes les malédictions, excommunications t degrés et peines de tourments, comme d'être jetés dans l'étang de feu et de soufre, par les mains de vos ennemis, par le commandement de la sainte Trinité, saint Michel archange le mettanten exécution. Car si .tu as pris auparavant quelque lien l'adoration, quelque parfum, quelque fin et affection maligne que ce soit, soit en herbes, soit en paroles, soit en pierres, soit en éléments, soitqu'elles soient naturelles, soit qu'elles soient simples, ou mixtes, ou temporelles, ou spirituelles, ou sacramentelles, ou dans les noms du grand Dieu et des anges, soit qu'elles soient en caractères d'heures, de minutes,

de jours, d'an, de mois, observé superstitieusement avec pacte .exprimé, ou tacite, même fortifié par jurement. Je casse -f- toutes ces choses, je les annule et les détruis par la puissance du Père qui a créé tout le monde t, par la sagesse du Fils rédempteur t, par la bonté du Saint-Esprit t, par celui qui a accompli toute la loi t, qui est t, qui était t, qui doit venir *t*, tout—puissant, saint t, immortel t, sauveur t, qui est composé de quatre lettres t, Jéhova t, Alpha et Oméga t, le commencement et la fin. Que toute la vertu diabolique soit donc éteinte dans cette créature, et soit chassée par la vertu de la très sainte croix, par l'invocation des anges, des archanges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, et aussi de la bienheureuse Vierge et de tous ceux qui règnent dans le ciel, avec l'agneau mort depuis le commencement du monde et ceux qui vivent bien. dans la sainte Église de Dieu. Retirez-vous donc; et de même que la fumée du foie, dupoisson brûlé, suivant le conseil de Raphaël, a mis en fuite l'esprit dont Sara était tourmentée,

- de même que ces bénédictions vous chassent, afin que vous n'osiez pas approcher de cette créature.

Marquée : du signe de la sainte croix, de l'es-

pave de cent mille pas, parce que mon mandement n'est pas le mien, mais de celui qui a été envoyé du sein du Père, afin de détruire vos œuvres, comme il les a détruites sur l'arbre de la croix, il nous a donné une telle puissance, à la gloire et utilité des fidèles, pour vous commander, comme nous vous commandons et ordonnons; que vous n'osiez approcher pat' Notre-Seigneur Jésus-Christ ; voici la croix du Seigneur, fuyez parties adversaires; le lion de la tribu de Juda a vaincu. Racine de David, alleluia, **DODO**, amen, fiat, fiat.

Voici les sept oraisons mystérieuses que l'on doit dire pendant la semaine.

Pour le dimanche. *Libera me, Domine, etc.*

Notre Père, etc.

Délivrez-moi, je vous prie, Seigneur, votre serviteur N., de tous les maux passés, présents et à venir, tant de l'âme que du corps, et par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, et de vos bienheureux apôtres saint Pierre, saint Paul et saint André, avec tous vos saints, donnez-moi favorablement la paix à votre serviteur N., et la sainteté dans tous les jours de ma

428 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

vie, afin que, étant aidé par le secours de votre miséricorde, je sois toujours affranchi de l'esclavage du péché et de toute crainte d'aucun trouble. Par le mémo Jésus-Christ votre Fils, Notre—Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen. Que la paix du Seigneur soit toujours avec moi. Amen. Que votre paix céleste, Seigneur, que vous avez laissée à vos disciples, demeure toujours ferme dans mon cœur, et soit toujours entre moi et mes ennemis, tant visibles qu'invisibles. Amen. Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa face, son corps et son sang, soient à mon aide à moi, N., pécheur que je suis, et me servent d'une favorable protection et défense, et de consolation à mon âme et mon corps. Amen. Agneau de Dieu, qui

- avez daigné naitre de la Vierge Marie, et porter sur l'arbre de la croix les péchés du monde, ayez pitié de mon corps et de mon âme; Agneau de Dieu par qui tous les fidèles sont sauvés, donnez-moi dans ce siècle et dans les siècles à venir une paix éternelle. Amen.

Pour le lundi. *O Adonai, per quem. etc.*

O Adonai ! ô Sauveur par qui toutes choses ont été mises en liberté, délivrez-moi de tout mal. O Adonai ! ô Sauveur par qui toutes choses ont été secourues, secourez-moi dans toutes mes nécessités et angoisses, affaires et périls, et de toutes les embûches de mes ennemis visibles et invisibles, délivrez-moi t au nom du Père qui a créé tout le monde t, au noni du Fils qui a racheté tout le monde t, au nom du Saint-Esprit qui a accompli toute la loi, je me recommande tout entier. Amen t. Que la bénédiction de Dieu le Père tout-puissant, qui a fait toutes choses d'une seule parole, soit toujours avec moi. Amen t. Que la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, soit toujours avec moi. Amen t. Que la bénédiction du Saint-Esprit avec ses sept dons soit toujours avec moi t. Amen. Que la bénédiction de la bienheureuse Vierge Marie avec son Fils soit toujours avec moi: Amen. Que la bénédiction et consécration du pain et du vin que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite quand il l'a donné à ses disciples, leur disant :

630 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

Pour le mardi. *Accipite et .comedité, etc.*

Prenez et mangez tout ceci, car c'est mon corps qui sera livré pour, vous, en mémoire de moi. Amen. Que la bénédiction des anges et des archanges, des vertus, des principautés, des trônes, des dominations, des chérubins et des séraphins soit toujours avec moi. Amen. Que la bénédiction des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les saints et saintes de Dieu, soit toujours avec moi. Amen. Que les béfédictions de tous les cieux de Dieu soient toujours avec moi. Amen t. Que la majesté adorable me protée ; que son éternelle bonté me geuverne ; que son inextinguible charité m'enflamme; que son immense bonté me dresse; que la puissance du Père me conserve; que la sagesse du Fils me vivifie; que la vertu du Saint-Esprit soit toujours entre moi et mes ennemis visibles et invisibles. Amen. Puissance du Père, fortifiez-moi ; sagesse du Fils, délivrez-moi ; consolation du Saint-Esprit, consolez-moi. Le Père est la paix, le Fils est la vie, le Saint-Esprit est le remède de consolation et du salut. Amen. Que la divinité de Dieu me bénisse ; que son humanité me fortifie

Amen. Que sa piété m'échauffe; que son amour me conserve : b Jésus-Christ, fils de Dieu vivant, ayez pitié de moi.

Pour le mercredi. 0 Emmanuel, *ab Iode, etc.*

O Emmanuel ! défendez-moi du malin esprit et de tous mes ennemis visibles et invisibles, et Je tout trial; le Christ roi est venu en paix; Dieu s'est fait homme, et il a souffert avec clémence pour nous; que Jésus-Christ, roi pacifique,, soit toujours entre moi et mes ennemis Amen t. Le Christ est vainqueur t; le Christ règne t; le Christ commande, t. Que le Christ me ddfende toujours de tout mal. Amen. Que Jésus-Christ daigne commander que je sois victorieux de tous mes adversaires. Amen. Voici la croix de Notre—Seigneur t Jésus-Christ ; fuyez. parties adversaireS. Le lion de la tribu de Juda a vaincu ; racine de David, alleluia, alleluia, alleluia. Sauveur du monde, sauvez-moi, et secourez-moi, vous qui par votre croix et votre très précieux sang m'avez racheté; aidez-moi, je vous prie, ô Dieu, ô agios ô Theos t, agios ischyros t, agios athanatost, eleison himas; Dieu saint, Dieu fort, Dieu miséricordieux èt immortel, ayez pitié de inOi N., votre serviteur. Sei-

AM SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

gneur, soyez à mon aide; ne m'abandonnez pas ; ne me regardez point en mépris, Dieu mon salutaire; mais venez toujours à mon aide, Seigneur Dieu mon Sauveur.

Pour le jeudi. *Illumina oculos meos, etc.*

Éclairez mes yeux, Seigneur, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort, . et que mon ennemi ne dise pas qu'à a été plus fort que moi. Que le Seigneur soit à mon aide, et je ne craindrai point ce que l'homme pourra faire contre moi ; mon très bénin Jésus-Christ, gardez-moi, secourez-moi et sauvez-moi : qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieus, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. Amen. Je saistrès véritablement, (Jésus, qu'à quelque jour et heure que ce soit que je vous invoque, je serai sauvé. O très clément Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la vertu de votre nom très précieux, avez fait et opéré tant de miracles, et qui nous avez donné un remède si abondant à nous qui en avons un si grand besoin, parce que, par la vertu (le votre nom, les démons prenaient la fuite, les aveugles voyaient, les sourds entendaient,

les boiteux marchaient, les muets parlaient, les lépreux étaient guéris, les malades obtenaient la santé, et les morts ressuscitaient; car, lorsqu'on prononce le nom de votre très doux fils Jésus l'on entend une douce mélodie dans l'oreille, le miel se fait sentir dans la bouche, le démon est mis en fuite, tout genou fléchit, les esprits célestes se réjouissent, les Mauvaises tentations sont déracinées, toutes les infirmités sont guéries ; on gagne plusieurs indulgences; les débats qui sont entre le monde, la chair et le diable sont tués, et beaucoup d'autres biens s'ensuivent, parce que quiconque invoquera le nom de Dieu sera sauvé, ce nom qui a été appelé par l'ange avant qu'il fût conçu dans le ventre.

Pour le vendredi. *O nomen dulce, etc.*

O doux nom, nom fortifiant le cœur de l'homme, nom de la vie, du salut et de la joie ; nom précieux, joyeux, glorieux et gracieux; nom fortifiant les pécheurs, nom qui nous sauve et qui conduit et gouverne toute la machine de l'univers. Qu'il vous plaise donc, ô très pieux Jésus ! que par la même vertu très précieuse de votre nom vous daigniez faire fuir les démons de devant moi ; éclairez—

h3à SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

moi, moi qui suis aveugle; faites què j'entende, moi qui suis sourd, conduisez mes pas, moi qui suis boiteux; faites que je parle, moi qui suis muet ; guérissez ma lèpre, donnez-moi la sauté, moi qui suis infirme; réveillez-moi de la mort, et entourez-moi tout entier dedans et dehors, afin qu'étant muni de votre nom très sacré, je puisse toujours vivre en vous, en vous louant et en vous honorant, vous qui êtes digne de louanges, parce que vous êtes le très glorieux Seigneur et le Seigneur éternel, et l'éternel Fils de Dieu, dans l'appl, auquel et par lequel toutes choses se réjouissent et sont gouvernées, à vous la louange, l'honneur et la gloire dans tous les siècles. Amen. Que Jésus soit toujours dans mon coeur, que Jésus soit toujours dans ma bouche, que Jésus soit toujours dans toutes mes entrailles. Amen. Que Dieu mon Seigneur Jésus-Christ soit dedans moi pour me remettre en santé; qu'il soit autour de moi pour me conduire; qu'il soit après moi pour me conserver, devant moi pour me garder, sur moi pour me bénir; qu'il soit entre moi pour me vivifier, auprès de moi pour me gouverner; au-dessus de moi pour me fortifier; qu'il soit toujours avec moi pour m'ôter toute la peine d'une mort éternelle, lui qui,

avec le Père et Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

Pour le samedi. *Jesus Marke filius, etc.*

Que Jésus fils de Marie, Seigneur et Sauveur du monde, me soit clément et propice, qu'il nous donne un' esprit sain et soumis, honneur à Dieu, et qu'il nous accorde la délivrance de nos maux dans le lieu où nous somi es: et personne n'a mis la main sur lui, parce que sou heure n'était pas encore venue, celui qui est, qui était et qui sera toujours Alpha et Oméga, Dieu et homme, le commencement et la fin ; que cette invocation nie soit - une éternelle protection, Hom de Jésus de Nazareth, roi des Juifs; marque de triomphe, fils de la Vierge Marie, ayez pitié de moi, selon votre clémence, dans la voie du salut éternel. Anion. Mais Jésus, sachant tout ce qui lui devait arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or Judas, qui le trahissait, était aussi présent avec eux. Lors donc que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils furent renversés et tombèrent tous par terre. Il leur demanda encore une fois : Qui

cherchez -vous ? Ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je vous ai déjà dit que c'est moi; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux—ci. » Que Jésus, pour moi fait victime, par sacroix effaçant mon crime, me rende agréable à ses yeux, et qu'enfin mon âme épurée, étant de mon corps séparée, avec lui règne dans les cieux. Amen. Jésus est la voie t, Jésus est la vie t, Jésus est la vérité t, Jésus a souffert t, Jésus a été crucifié t, Jésus—Christ, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de moi. Mais Jésus, passant t, au milieu d'eux, était debout, et personne n'a porté sa main violente sur Jésus, parce que son heure n'était pas encore venue.

Oremus. Dulcissime Domine, etc.

Très doux Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez répondu aux Juifs qui voulaient vous prendre : C'est moi ; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux—ci; alors les Juifs s'en allèrent à la renverse et tombèrent par terre. Ainsi à cette heure ils ne purent vous nuire, comme il est vrai, et que je le crois aussi véritable et le confesse. Ainsi, mon très bénin Sauveur Jésus-Christ, daignez me garder à présent et toujours **de**

tous mes ennemis qui cherchent à, me nuire, et faites-les tomber à la renverse, afin qu'ils ne puissent nie faire du mal en quelque manière que ce soit, mais que je me retire en sûreté de leurs mains dans la voie de paix et de repos, à la louange et gloire de votre nom, qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.

Ces prières, comme on le voit; n'ont rien que de très pieux et de très chrétien dans leur simplicité, et peuvent être encore l'expression de la confiance et de la volonté droite d'un enfant soumis de l'Église.

La prière faite en commun et suivant la foi ardente du plus grand nombre, constitue véritablement un courant magnétique, et ce que nous entendons par le magnétisme exercé *en cercles*.

Les maléfices ne sont redoutables que pour les individus isolés; il importe donc, aux gens de la campagne surtout, de vivre en famille, d'avoir la paix dans leur ménage, et de se faire de nombreux amis.

Il faut aussi pour la santé des troupeaux, bien aérer et bien exposer les étables, en bien battre le sol qu'on pourrait couvrir d'une sorte de maca-

dam en charbon de bois, purifier les eaux malsaines avec un filtre de charbon, donner aux bestiaux du sel non plus exorcisé, mais magnétisé suivant les intentions du maître, éviter autant qu'on le peut, le voisinage des troupeaux appartenant à un ennemi ou à un rival, frotter les brebis malades avec un mélange de charbon de bois pulvérisé et de soufre, puis renouveler souvent leur litière et leur donner de bonnes herbes.

Il faut aussi éviter avec soin la compagnie des personnes atteintes de maladies noires ou chroniques, ne jamais s'adresser aux devins de village et aux envoûteurs, car en consultant ces sortes de personnes, on se met en quelque façon sous leur puissance, enfin, il faut avoir confiance en Dieu seul et laisser opérer la nature.

Les prêtres passent souvent pour des sorciers dans les campagnes, et on les croit assez généralement capables d'exercer une influence mauvaise, ce qui est vrai malheureusement pour les mauvais prêtres; mais le bon prêtre, loin de porter malheur à personne, est la bénédiction des familles et des contrées.

Il existe aussi des fous dangereux qui croient à l'influence de l'esprit de ténèbres. et qui fie crai-

DE LA MAGIE DES CAMPAGNES. 1139

guent pas de l'évoquer pour en faire le serviteur de leurs mauvais désirs ; il faut appliquer à ceux-là ce que nous avons dit des évocations diaboliques, et se bien garder surtout de les croire et de les imiter.

Pour commander aux forces élémentaires, il faut une grande moralité et une grande justice. L'homme qui fait un digne et noble usage de son intelligence et de sa liberté, est véritablement le roi de la nature, mais les êtres à figure humaine qui se laissent dominer par les instincts de la brute ne sont pas même dignes de commander aux animaux. Les Pères du désert étaient servis par les lions et par les ours.

Daniel, dans la fosse aux lions ne fut touché par aucun de ces animaux affamés, et en effet, disent les maîtres dans le grand art de la cabale, les bêtes féroces respectent naturellement les hommes, et ne se jettent sur eux que lorsqu'ils les prennent pour d'autres animaux hostiles ou inférieurs à eux. Les animaux, en effet, communiquent par leur âme physique avec la lumière astrale universelle, et sont doués d'une intuition particulière pour voir le médiateur plastique des hommes sous la forme que lui a donnée l'exercice habituel du libre arbitre.

Le véritable juste leur apparaît seul, dans la splendeur de la forme humaine, et ils sont forcés d'obéir à son regard et à sa voix, les autres les attirent comme une proie, ou les épouvantent et les irritent comme un danger. C'est pour cela que, suivant le prophète Isaïe, quand la justice régnera sur la terre, et quand les hommes élèveront leur famille dans la véritable innocence, un petit enfant conduira les tigres et les lions, et se jouera impunément au milieu d'eux.

La prospérité et la joie doivent être l'apanage des justes, pour eux le malheur même se change en bénédiction, et la douleur qui les éprouve est comme l'aiguillon du divin pasteur qui les force à marcher toujours et à progresser dans les voies de la perfection. Le soleil les salue le matin, et la lune leur sourit le soir. Pour eux, le sommeil est sans angoisses, et les rêves sans épouvante, leur présence bénit la terre et porte bonheur aux vivants. Heureux qui leur ressemble ! heureux qui les prend pour amis !

Le mal physique est souvent une conséquence du mal moral, le désordre suit nécessairement la déraison. Or, la déraison en actions c'est l'injustice. La vie laborieuse des habitants de la campagne les

rend trop souvent durs et cupides. De là, une foule d'erreurs de jugement, et par suite un dérèglement d'actions qui force la nature à protester et à réagir. C'est là le secret de ces mauvaises destinées qui semblent parfois s'attacher à une famille ou à une maison. Les anciens disaient alors : Il faut apaiser les dieux offensés, et nous disons encore : Le bien mal acquis ne profite pas, il faut restituer, il faut réparer le mal commis, il faut satisfaire à la justice, ou la justice se vengera d'une manière fatale.

Une puissance, invincible si nous le voulons, nous a été donnée pour vaincre la fatalité, c'est notre liberté morale. A l'aide de cette puissance, nous pouvons corriger le destin et refaire l'avenir. C'est pourquoi la religion ne veut pas que nous consultations les devins pour savoir ce qui nous arrivera; elle veut seulement que nous apprenions de nos pasteurs ce que nous devons faire. Que nous importent les obstacles ? Un brave ne doit pas compter ses ennemis avant la bataille. Prévoir le mal, c'est le rendre en quelque sorte nécessaire. Il nous arrivera le résultat de ce que nous aurons voulu : voilà la prophétie universelle.

Observer la nature, en suivre les lois dans nôtre travail, obéir en toute chose à la raison, sacrifier,

442 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

si le faut, son propre intérêt à la justice. Voilà la vraie magie qui porte bonheur, et ceux qui agissent ainsi, ne craignent ni la malice des envoûteurs, ni la sorcellerie des bergers.



RÉPONSE

A QUELQUES QUESTIONS ET A QUELQUES CRITIQUES.

PREMIÈRE QUESTION.

Demande. — Espérez-vous que les catholiques sérieux accepteront vos croyances cabalistiques, vos interprétations philosophiques du dogme et votre définition même du catholicisme, c'est-à-dire de l'universalité en matière de religion ?

Réponse — Si par catholiques sérieux vous entendez ceux qui nient la civilisation et le progrès, non certainement je ne l'espère pas.

D. -- Alors vous êtes protestant ?

R. — Oui, si l'on est protestant lorsqu'on croit à la civilisation et au progrès.

D. — Pourquoi alors vous dites-vous catholique romain ?

. R. — Parce que je ne crois pas qu'il faille exclure même les Romains de la communion universelle.

114/1 SUPPLÉMENT AU RITUEL DE LA HAUTE MAGIE.

D. Qu'espérez-vous si, tout en vous disant catholique, vous n'espérez pas convertir les vrais catholiques?

R. Je voudrais ramener à l'unité hiérarchique, à l'intégrité du dogme et à l'efficacité du culte les communions chrétiennes dissidentes, et cela est possible pour les communions émancipées par la réforme, puisque celles-là admettent la civilisation et le progrès.

DEUXIÈME QUESTION.

D. Faites-vous des miracles et enseignez-vous le moyen d'en faire ?

R. Si par miracles vous entendez des oeuvres contre nature ou des effets non justifiés par leurs causes, non, je ne fais ni n'enseigne à faire de pareils miracles. Dieu lui-même n'en saurait faire de pareils.

TROISIÈME QUESTION.

D. Que répondez-vous à ceux qui vous accusent de crédulité, de superstition ou de charlatanisme ?

R. Je réponds qu'ils n'ont pas lu mes livres, ou que, les ayant lus, ils ne les ont pas compris.

Ainsi un sieur Tavernier, dans une prétendue critique sur /a *clef des grands mystères*, n'a pas craint d'écrire que j'évoquais *Archée, Azoth et Hylé*, diables bien connus, ajoute-t-il. Or, qui ne sait que par Archée les anciens entendaient l'âme universelle, par Azoth, la substance médiatrice, et par Hylé la matière passive ?

QUATRIÈME QUESTION.

D. — Que répondez-vous à ceux qui, comme MM. Gougenot, Desmousseaux, appellent vos écrits, fies livres abominables?

R. — de me garde bien de répondre à leurs injures par d'autres injures, et je les plains d'être assujettis à des croyances qui se traduisent par le jugement téméraire et par l'insulte.

ÉLIPHAS LÉVY .

The Project Gutenberg EBook of Histoire de la magie, by Éliphas Lévi

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: Histoire de la magie

Author: Éliphas Lévi

Release Date: April 8, 2007 [EBook #21013]

Language: French

Character set encoding: UTF-8

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK HISTOIRE DE LA MAGIE ***

Produced by R. Cedron, Régnald Lévesque and the Online Distributed Proofreaders Europe at <http://dp.rastko.net>

Librairie médicale de GERMER BAILLIÈRE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17, A PARIS.

DOGME ET RITUEL
DE LA HAUTE MAGIE.
Par M. ÉLIPHAS LÉVI.

1856, 2 vol. in-8, avec 23 figures.--28 francs.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans l'une, l'auteur établit le dogme cabalistique et magique dans son entier; l'autre est consacrée au culte, c'est-à-dire à la magie cérémoniale. L'une est ce que les anciens sages appelaient la clavicule; l'autre, ce que les gens de la campagne appellent encore le grimoire. Le nombre et le sujet des chapitres qui se correspondent dans les deux parties n'ont rien d'arbitraire et se trouvent tout indiqués dans la grande clavicule universelle, dont l'auteur donne pour la première fois une explication complète et satisfaisante.

Ce livre est catholique, et si les révélations qu'il contient sont de nature à alarmer la conscience des simples, il est consolant de penser qu'ils ne le liront pas. Il est écrit pour les hommes sans préjugés, et l'auteur n'a pas voulu plus flatter l'irréligion que le fanatisme.

HISTOIRE DU SOMNAMBULISME
CONNU

CHEZ TOUS LES PEUPLES,
SOUS LES NOMS DIVERS D'EXTASES, SONGES, ORACLES, VISIONS,
EXAMEN DES DOCTRINES DE L'ANTIQUITÉ
ET DES TEMPS MODERNES
SUR DES CAUSES, SES EFFETS, SES ABUS, SES AVANTAGES
ET L'UTILITÉ DE SON CONCOURS AVEC LA MÉDECINE.

Par AUBIN GAUTHIER.

1842.--2 vol. in-8.--10 francs.

GAUTHIER (Aubin). Traité pratique du magnétisme et du somnambulisme. 1844, 1 vol. in-8 (Épuisé.) 10 fr.

GAUTHIER (Aubin). Revue magnétique, journal des cures et des faits magnétiques et somnambuliques. Décembre 1844 à octobre 1846. 2 vol. in-8. 6 fr.

Les numéros de mai, juin, juillet, août et septembre 1846 n'ont jamais été publiés, et forment, dans le tome 2e, une lacune des pages 211 à 432.

L'ART DE MAGNÉTISER
OU LE MAGNÉTISME ANIMAL
CONSIDÉRÉ SOUS LES POINTS DE VUE THÉORIQUE, PRATIQUE
ET THÉRAPEUTIQUE,

Par CH. LAFONTAINE.

1852, 2e édition augmentée. Un vol. in-8 avec fig., 5 fr.

LAFONTAINE, Éclaircissement sur le magnétisme. Cures magnétiques à Genève. 1855, in-18, br. 1 fr. 50

INSTRUCTION PRATIQUE
SUR LE
MAGNÉTISME ANIMAL,
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE
ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR, ET SUIVIE D'UNE LETTRE
D'UN MÉDECIN ÉTRANGER,

Par J.-P.-F. DELEUZE.

1853. 1 vol. in-12 de 440 pages.--Prix: 3 fr. 50 c.

DELEUZE. Histoire critique du magnétisme animal. 2e édition, 1819, 2 vol. in-8. 9 fr.

DELEUZE. Mémoire sur la faculté de Préviation, avec des notes et des pièces justificatives, et avec une certaine quantité d'exemples de prévisions recueillis chez les anciens et les modernes. 1836, in-8, br. 2 fr. 50

PORTRAIT DE DELEUZE, imprime sur carré de Jésus vélin. 1 fr.

LE MAGNÉTISME ET LE SOMNAMBULISME
DEVANT
LES CORPS SAVANTS, LA COUR DE ROME
ET LES THÉOLOGIENS,

Par M. l'abbé J.-B. LOUBERT,
Prêtre, ancien élève en médecine.

1844. 1 vol. de 706 pages.--Prix: 7 fr.

TRAITÉ
DE MAGNÉTISME ANIMAL
SUIVI
DES PAROLES D'UNE SOMNAMBULE
ET D'UN
RECUEIL DE TRAITEMENTS MAGNÉTIQUES,

Par JOSEPH OLIVIER.

1854, 1 vol. in-8 de 524 pages.--6 fr.

RICARD. Lettres d'un magnétiseur, 1843, 1 vol. in-18. 2 fr.

RICARD. Physiologie et hygiène du magnétiseur, régime diététique du magnétisé. Mémoires et aphorismes de Mesmer. 1844, in-18. 3 fr. 50

RICARD. Le magnétisme traduit eu cour d'assises. Acquittement. 1845. 1 vol. in-8. 2 fr. 50

ROUX. Coup d'oeil sur le magnétisme et le somnambulisme. 1846, in-8. 2 fr. 50

TESTE. Confessions d'un magnétiseur, suivies d'une consultation médico-magnétique fur des cheveux de Mme Lafarge. 1842, 2 vol. in-8. 6 fr.

PHYSIOLOGIE

MÉDECINE ET MÉTAPHYSIQUE
DU MAGNÉTISME,

PAR LE DOCTEUR CHARPIGNON.

1848. 1 vol. in-8 de 480 pages.--Prix: 6 fr.

CHARPIGNON. Coup d'oeil appréciateur sur les doctrines médicales (systèmes classiques), vitalisme, spiritualisme, homoeopathie, magnétisme, hydrothérapie, 2e édit. 1858, 1 vol. in 8. 3 fr. 50

CHARPIGNON. Études physiques sur le magnétisme animal, soumises à l'Académie des sciences. 1843, in-8, br. 1 fr.

L'ÉETHER, L'ÉLECTRICITÉ ET LA MATIÈRE,

SECONDE ÉDITION DE QUÆRE ET INVENIES
(PHYSIQUE, THÉOLOGIE, TABLES PARLANTES ET RÉFORMES),
Augmentée de la VOYANTE DE PREVORST.

1854. 1 vol. in-8.--5 francs.

Publié en 1854 à l'occasion des tables parlantes, et sous l'impression des espérances de rénovation sociale qu'elles ont toutes données en Amérique, ce livre est un assemblage curieux de systèmes de cosmologie en opposition avec les hypothèses newtoniennes, et d'idées réformatrices en fait d'éducation et de signes d'échange. La Voyance de Prevorst, dont un extrait termine le volume, est à peu près inconnue en France bien qu'elle ait produit, il y a plusieurs années, un assez grand effet en Allemagne. Justin Kerner son auteur, a été à la fois poète agréable et habile médecin. Tout est vrai dans ce récit de ce qu'a éprouvé pendant sept

ans si pauvre malade. Les philosophes peuvent donc en toute sûreté raisonner d'après ces faits. Paris.--
Imprimerie L. MARTINET, rue Mignon, 2.

HISTOIRE DE LA MAGIE

AVEC UNE
EXPOSITION CLAIRE ET PRÉCISE DE SES PROCÉDÉS,
DE SES RITES ET DE SES MYSTÈRES
PAR ÉLIPHAS LÉVI
Auteur de Dogme et rituel de la haute magie.

Opus hierarchicum et catholicum.

(C'est une oeuvre hiérarchique et catholique.)

Définition du grand oeuvre, H. KHUNBATH

Avec 18 planches représentant 90 figures.

PARIS
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

LONDRES ET NEW-YORK,
H. BAILLIÈRE. MADRID.
CH. BAILLY-BAILLIÈRE.
1860
PRÉFACE

Les travaux d'Éliphas Lévi sur la science des anciens mages formeront un cours complet divisé en trois parties:

La première partie contient le Dogme et le Rituel de la haute magie; la seconde, l'Histoire de la magie; la troisième, la Clef des grands mystères, qui sera publiée plus tard.

Chacune de ces parties, étudiée séparément, donne un enseignement complet et semble contenir toute la science. Mais pour avoir de l'un une intelligence pleine et entière, il sera indispensable d'étudier avec soin les deux autres.

Cette division ternaire de notre oeuvre nous a été donnée par la science elle-même; car notre découverte des grands mystères de cette science repose tout entière sur la signification que les anciens hiérophantes attachaient aux nombres. Trois était pour eux le nombre générateur, et dans l'enseignement de toute doctrine ils en considéraient d'abord la théorie, puis la réalisation, puis l'adaptation à tous les usages possibles. Ainsi se sont formés les dogmes, soit philosophiques, soit religieux. Ainsi la synthèse dogmatique du christianisme héritier des mages impose à notre foi trois personnes en Dieu et trois mystères dans la religion universelle.

Nous avons suivi, dans la division de nos deux ouvrages déjà publiés, et nous suivrons dans la division du troisième le plan tracé par la kabbale; c'est-à-dire par la plus pure tradition de l'occultisme.

Notre Dogme et notre Rituel sont divisés chacun en vingt-deux chapitres marqués par les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu. Nous avons mis en tête de chaque chapitre la lettre qui s'y rapporte avec les mots

latins qui, suivant les meilleurs auteurs, en indiquent la signification hiéroglyphique. Ainsi, en tête du chapitre premier, par exemple, on lit:

I ⚡ A

LE RÉCIPiendaIRE,

Disciplina,

Ensoph,

Keter.

Ce qui signifie que la lettre aleph, dont l'équivalent en latin et en français est A, la valeur numérale 1 signifie le récipiendaire, l'homme appelé à l'initiation, l'individu habile (le bateleur du tarot), qu'il signifie aussi la syllepse dogmatique (disciplina), l'être dans sa conception générale et première (Ensoph); enfin l'idée première et obscure de la divinité exprimée par keter (la couronne) dans la théologie kabbalistique.

Le chapitre est le développement du titre et le titre contient hiéroglyphiquement tout le chapitre. Le livre entier est composé suivant cette combinaison.

L'Histoire de la magie qui vient ensuite et qui, après la théorie générale de la science donnée par le Dogme et le Rituel, raconte et explique les réalisations de cette science à travers les âges, est combinée suivant le nombre septénaire, comme nous l'expliquons dans notre Introduction. Le nombre septénaire est celui de la semaine créatrice et de la réalisation divine.

La Clef des grands mystères sera établie sur le nombre quatre qui est celui des formes énigmatiques du sphinx et des manifestations élémentaires. C'est aussi le nombre du carré et de la force, et dans ce livre nous établirons la certitude sur des bases inébranlables. Nous expliquerons entièrement l'énigme du sphinx et nous donnerons à nos lecteurs cette clef des choses cachées depuis le commencement du monde, que le savant Postel n'avait osé figurer dans un de ses livres les plus obscurs que d'une manière tout énigmatique et sans en donner une explication satisfaisante.

L'Histoire de la magie explique les assertions contenues dans le Dogme et le Rituel; la Clef des grands mystères complétera et expliquera l'histoire de la magie. En sorte que, pour le lecteur attentif, il ne manquera rien, nous l'espérons, à notre révélation, des secrets de la kabbale des Hébreux et de la haute magie, soit de Zoroastre, soit d'Hermès.

L'auteur de ces livres donne volontiers des leçons aux personnes sérieuses et instruites qui en demandent, mais il doit une bonne fois prévenir ses lecteurs qu'il ne dit pas la bonne aventure, n'enseigne pas la divination, ne fait pas de prédictions, ne fabrique point de philtres, ne se prête à aucun envoûtement et à aucune évocation. C'est un homme de science et non un homme de prestiges. Il condamne énergiquement tout ce que la religion réprouve, et par conséquent il ne doit pas être confondu avec les hommes qu'on peut importuner sans crainte en leur proposant de faire de leur science un usage dangereux ou illicite.

Il recherche la critique sincère, mais il ne comprend pas certaines hostilités.

L'étude sérieuse et le travail consciencieux sont au-dessus de toutes les attaques; et les premiers biens qu'ils procurent à ceux qui savent les apprécier, sont une paix profonde et une bienveillance universelle.

ÉLIPHAS LÉVI.

1er septembre 1859.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Préface

v

INTRODUCTION

1

Fausse définition de la magie. Elle ne doit pas être définie au hasard. Vraie définition,
1

Étoile flamboyante, ce que c'est. Existence de l'absolu,
2

La magie science absolue,
3

Erreurs de Dupuis,
4

Profanations de la science. Prédiction du comte de Maistre,
5

Mesure et portée de la science magique. Justice de Dieu,
7

Puissance de l'adepte,
8

Le diable et la science,
10

Existence des démons,
11

Fausse idée du diable,
12

Conception des Manichéens.
16

Crimes des sorciers,
18

La lumière astrale. On l'appelle imagination de la nature. Ce que c'est,
19

Ses effets,
20

Le magnétisme défini,
22

Accord de la raison avec la foi,
23

Jakin et Bobas,
24

Principe de la hiérarchie,
25

Religion des kabbalistes,
26

Images de Dieu,
28

Théorie de la lumière,
28

Mystères de l'amour sexuel,
29

Antagonisme des pouvoirs,
31

La prétendue papesse Jeanne,
32

La kabbale explique et concilie tout,
32

Pourquoi l'Église a condamné la magie,
33

La magie dogmatique explique la philosophie de l'histoire,
34

Mauvaises curiosités relatives à la magie,
35

Plan de ce livre,
37

Soumission de l'auteur à l'ordre établi.
39

LIVRE PREMIER--Les origines magiques.

CHAPITRE PREMIER.--Origines fabuleuses
41

Le livre d'Hénoch et la chute des anges,
41

Sens de la légende,
42

Livre de la pénitence d'Adam,
43

Ce que c'est que le personnage d'Hénoch.
46

Apocalypse de Saint-Méthodius.
45

Les enfants de Seth et ceux de Caïn.
47

Raison de l'occultisme.
48

Erreur de Rousseau.
49

Traditions judaïques.
50

Gloire du christianisme.
51

Le Sepher Jezirah, le Sohar et l'Apocalypse,
51

Commencement du Sohar.
52

CHAPITRE II.--Magie des mages
55

Le vrai et le faux Zoroastre,
55

Dogmes du vrai Zoroastre.
56

Pyrotechnie transcendente.
57

Secrets électriques de Numa.
57

Une page de Zoroastre sur les démons et les sacrifices.
58

Révélations importantes sur le magnétisme.
60

L'initiation en Assyrie,
61

Prodiges des Assyriens.
62

Du Potet d'accord avec Zoroastre.
62

Danger que courent les imprudents.
63

Puissance de l'homme sur les animaux.
63

Chute du sacerdoce en Assyrie.
64

Mort magique de Sardanapale.
65

CHAPITRE III.--Magie dans l'Inde
67

Les Indiens descendants de Caïn. L'Inde mère de l'idolâtrie. Doctrine des gymnosophistes,
67

Origine indienne du gnosticisme,
68

Fables savantes de l'Inde,
69

Magie noire de l'Oup nek' hat. M. Ragon, auteur cité,
74

Grands arcanes indiens,
75

Les Indiens révoltés et les Anglais.
76

CHAPITRE IV.--Magie hermétique
77

La table d'Émeraude,
77

Autres écrits d'Hermès,
78

Sens magique de la géographie ancienne de l'Égypte,
79

Ministère de Joseph,
80

Alphabet sacré,
81

Table isiaque de Bembo,

81

Le tarot expliqué par le Sepher Jezirah,
82

Le tarot de Charles VII,
82

Science magique de Moïse.
83

CHAPITRE V.--Magie en Grèce
85

Fables de la toison d'or,
86

Médée et Jason,
88

Les cinq épopées magiques,
89

Eschyle profanateur des mystères,
89

Orphée de la légende,
90

Mystères orphiques,
92

La Goétie,
93

Les sorcières de Thessalie,
94

Médée et Circé,
95

CHAPITRE VI.--Magie mathématicienne de Pythagore
96

Pythagore héritier des traditions de Numa,
96

Ce qu'était Pythagore. Sa doctrine sur Dieu,
97

Belle sentence contre l'anarchie. Vers dorés,
98

Symboles de Pythagore. Sa chasteté,
100

Sa divination,
101

Comment il explique ses miracles,
102

Secret de l'interprétation des songes,
103

Croyance de Pythagore.
104

CHAPITRE VII.--La sainte kabbale
105

Origine de la kabbale
105

Horreur des kabbalistes pour l'idolâtrie
105

Leur définition de Dieu
105

Principes de la kabbale
106

Les noms divins et l'alphabet sacré
109

Les clavicules de Salomon
110

Si les esprits peuvent revenir
113

Les larves fluidiques
114

La lumière, grand agent magique
115

Origine obscène des larves
117

LIVRE II.--Formation et réalisation du dogme.

CHAPITRE PREMIER.--Symbolisme primitif de l'histoire

118

Allégorie du paradis terrestre
119

Bêtise d'un grand esprit
119

Mystères de la Genèse
120

Belphégor
121

Son culte
122

Le sabbat, imitation des mêmes rites
122

Décadence de la hiérarchie
123

Philosophie de hasard
124

Doctrines de Platon
124

Réponse d'Apollon à ceux de Délos
125

La pierre cubique
126

Résumé du néoplatonisme
127

CHAPITRE II.--le mysticisme
128

Inviolabilité de la science magique
128

Écoles profanes et mystiques
129

Les Bacchantes
129

Réformateurs matérialistes. Mystiques anarchistes
130

Fous-visionnaires. Leur horreur pour les sages
131

Tolérance de la vraie Église
132

Tendance immorale des faux miracles
132

Les faux théraphims
133

Rites de la magie noire
134

Cause des visions
135

M. Briere de Boismont et son Traité des hallucinations
136

CHAPITRE III.--Initiations et épreuves
137

Ce que c'est que le grand oeuvre
137

Les quatre formes du sphinx reproduites allégoriquement sur le bouclier d'Achille
137

Allégories d'Hercule et d'Oedipe. Épreuves
138

Tradition invoquée par Platon
140

Platon kabbaliste
141

Différence entre Platon et Saint-Jean
142

Expériences funestes
142

Homoeopathie pratiquée par les Grecs
143

L'autre de Trophonius et la grotte du chien. Science des prêtres égyptiens
144

Lactance se moque des antipodes
145

Enfers des Grecs
145

Utilité de la douleur
147

Le tableau de Cébès et le poème de Dante
147

Doctrines du Phédon
148

CHAPITRE IV.--Magie du culte public
149

La superstition expliquée par la nécessité du culte
150

Traditions orthodoxes
151

Calomnies des profanes contre les initiés
152

Une allégorie sur Bacchus
153

Tyrésias et Calchas
153

Le sacerdoce suivant Homère
155

Oracles des sybilles
156

CHAPITRE V.--Mystères de la virginité
157

Institution des vestales
158

Vertu traditionnelle du sang virginal
158

Symbolisme du feu sacré
159

L'honneur chez les femmes romaines
160

Hiérophantisme de Numa

161

Idées ingénieuses de Voltaire sur la divination

161

Instinct prophétique des masses

162

Fausse appréciation des oracles par Kircher et Fontenelle

162

Calendrier religieux de Numa

163

CHAPITRE VI.--Des superstitions

164

Belle pensée de saint Grégoire, pape

164

Observance des nombres et des jours

165

Abstinences des mages

166

Opinions de Porphyre

166

Données mythologiques sur l'instinct des animaux

167

Passage d'Euripide

168

Raison des abstinences pythagoriciennes

168

Singulier passage d'Homère

169

Superstitions romaines

169

Enchantements

171

Tourbillons magiques

172

CHAPITRE VII.--Monuments magiques

173

Les sept merveilles du monde représentant les sept planètes magiques
173

Résumé philosophique des anciens
175

LIVRE III.--Synthèse et réalisation divine du magisme par la révélation chrétienne.

CHAPITRE PREMIER--Christ accusé de magie
177

Sens profond du commencement de l'évangile selon saint Jean Ézéchiél kabbaliste
177

Caractère spécial du christianisme
178

Accusations des Juifs contre le Sauveur
179

Une belle légende des évangiles apocryphes
180

Les Joannites
181

Livres magiques brûlés à Éphèse
181

Le grand Pan est mort!
181

CHAPITRE II.--Vérité du christianisme par la magie
182

Existence absolue de la religion
182

Distinction essentielle de la science et de la foi
183

Objections absurdes
184

Réalité du christianisme démontrée par la charité
185

Simon le Magicien
187

Son histoire
188

Sa doctrine
190

Sa conférence avec saint Pierre et saint Paul
192

Sa chute
193

Sa secte continuée par Ménandre
194

CHAPITRE III.--Du diable
194

Satan et Lucifer
194

Sagesse de l'Église
196

Ce que c'est que le diable suivant les initiés aux sciences occultes
196

Opinions de Torreblanca
198

Perversités astrales
199

Les démons, vices personnifiés
200

CHAPITRE IV.--Les derniers païens
201

Le miracle éternel de Dieu
201

Action civilisatrice du christianisme
201

Apollonius et Julien. Légende allégorique d'Apollonius
202

Suite de cette légende
205

Jugement sur Julien et sur Apollonius

206

CHAPITRE V.--Les légendes

207

Justine et Cyprien

208

Oraison magique de saint Cyprien

211

La légende dorée

212

Pourquoi les chrétiens étaient accusés d'adorer une tête d'âne

213

L'âne d'or d'Apulée

215

Finesse de saint Augustin

215

CHAPITRE VI.--Peintures kabbalistiques

216

Emblèmes des catacombes

216

Vrais et faux gnostiques

217

L'hérésiarque Marcos

218

Intrusion des femmes dans le sacerdoce

218

Miracles diaboliques

220

Les manichéens

220

Danger des évocations

221

Perte des clefs kabbalistiques

222

CHAPITRE VII.--École d'Alexandrie

223

Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Proclus, Hypathie
223

Imprudents aveux de Synésius
224

Écrits de cet initié
225

Son traité des songes est commenté par Jérôme Cardan
225

Livres de saint Denys l'Aréopagite attribués à Synésius
227

LIVRE IV.--La magie et la civilisation.

CHAPITRE PREMIER.--Magie chez les Barbares
228

Histoire de Philinnium et de Machatès
232

Mythologie des Germains et des druides
234

Magie des Eubages
236

CHAPITRE II.--Influence des femmes
238

Velléda calomniée par Chateaubriand
239

Ce que c'est que Berthe au long pied
239

Mélusine
240

Sainte Clotilde
241

Frédégonde
241

Légende ou histoire de Klodswinthe

242

Frédégonde sauve une femme par méchanceté
244

CHAPITRE III--Loi salique contre les sorciers
244

Lois saliques
245

Singulier passage du Talmud expliqué à la reine Blanche par le rabbin Jéchiel
246

Amateurs du diable condamnés par l'Église
248

Charles Martel
249

Le kabbaliste Zédéchias et les esprits élémentaires
250

CHAPITRE IV.--Légendes de Charlemagne
254

Charlemagne et Roland
254

L'Euchiridion de Léon III
257

Les francs-juges
261

Les illuminés
262

La chevalerie errante
263

CHAPITRE IV.--Magiciens
264

Le pape et l'empereur
264

Excommunications
265

Légendes diaboliques
265

Le rabbin Jéchiel et saint Louis
266

Albert le Grand et son androïde
267

Saint Thomas d'Aquin
270

Ce que c'est que la quinte-essence
271

CHAPITRE VI.--Procès célèbres
272

Puissance des ordres religieux
273

Les templiers
275

Légende profane des Jonnnites sur la vie de N.-S. Jésus-Christ
275

Doctrines secrètes des templiers
278

Leur procès
279

Leur destruction apparente
280

La sainte et vaillante Jeanne d'Arc
280

Gille de Laval, seigneur de Raiz, type de la Barbe-Bleue
290

CHAPITRE VII.--Superstitions relatives au diable
290

Comment le diable apparaît
291

Hallucinations terribles
293

Le pourquoi des apparitions

295

Ce que disent les tables tournantes
297

LIVRE V.--Les adeptes et le sacerdoce.

CHAPITRE PREMIER.--Prêtres et papes accusés de magie
298

Sainteté inviolable du sacerdoce
298

Accusations des faux adeptes
299

Sylvestre II faussement accusé
300

Légèreté de Platine
300

Absurde histoire de la papesse Jeanne
301

Opinion de Naudé sur Sylvestre II
304

Le grimoire d'Honorius,
305

--Son auteur présumable
306

Analyse curieuse et entièrement nouvelle de ce grimoire
314

CHAPITRE II.--Apparition des Bohémiens nomades
314

Extrait d'une ancienne chronique
317

Citation de l'Histoire vraie des vrais Bohémiens, par M. Vaillant
327

Opinion de l'auteur sur les Bohémiens
328

CHAPITRE III.--légende et histoire de Raymond Lulle

341

CHAPITRE IV.--Alchimistes

342

Flamel et le livre du Juif Abraham,
342

--Figures mystérieuses de ce livre,
343

--Tradition sur Flamel
345

Bernard le Trévisan. Basile Valentin et Trithème. Cornelius Agrippa,
345

--Le pantacle de Trithème
346

Guillaume Postel. Sa doctrine
348

--La mère Jeanne
349

--Postel le Ressuscité
350

--Le père Desbillons justifie Postel
351

Paracelse
353

--La médecine occulte
354

--Histoire racontée par Tavernier
355

--Les secrets de Paracelse
357

CHAPITRE V.--Sorciers et magiciens célèbres

358

Analyse kabbalistique du poème de Dante
358

Le roman de la Rose
359

Disputes du diable et de Luther
360

Les regrets de Luther de s'être marié
362

Les sorciers sous Henri III
363

Les visions de Jacques Clément
363

Origine des roses-croix
364

--Henri Khunrath
366

--Oswald Crollius
369

Les alchimistes célèbres du commencement du XVIIe siècle
371

Manifeste des roses-croix
371

CHAPITRE VI.--Procès de magie
373

Crimes réels des sorciers
376

Condamnations déplorables
377

Procès de Louis Ganfridi
380

Procès d'Urbain Grandier
381

Jugement de l'auteur sur ce procès
384

Procès pour les religieuses de Louviers
387

--Procès du père Girard
388

--Raisons de certains prodiges
389

--Une histoire d'apparition
391

CHAPITRE VII.--Origines magiques de la maçonnerie
399

Ce que c'est que la franc-maçonnerie
399

Légende d'Hiram
402

--Son explication
407

LIVRE VI.--La magie et la révolution

CHAPITRE PREMIER.--Auteurs remarquables du XVIIIe siècle
408

Découvertes en Chine
409

L'y-kim et les trigrammes de Fo-hi
409

Opinion de Leibnitz sur l'y-kim
411

Swedenborg
412

Mesmer
414

Découverte du magnétisme
416

CHAPITRE II.--Personnages merveilleux du XVIIIe siècle
418

Le comte de Saint-Germain
419

Société secrète du Saint-Jakin
425

L'alchimiste Lascaris

426

Le comte de Cagliostro

427

Explication de son sceau et de son nom kabbalistique

430

Secret de la régénération physique suivant Cagliostro

431

CHAPITRE III.--Prophéties de Cazotte

435

École des martinistes

435

Le souper de Cazotte

436

Mystères du diable amoureux

437

Lilith et Nabéma

438

Mort de Cazotte

440

CHAPITRE IV.--Révolution française

441

Malheurs occasionnés par les hallucinations de Rousseau

441

La loge de la rue Plâtrière

441

Louis XVI livré à la vengeance des templiers

443

Les Joannites et les Jacques

444

Étranges prédictions

445

CHAPITRE V.--Phénomènes de médiamanie

446

Naissance d'une secte
446

Dom Gerle et Catherine Théot
448

Visite nocturne de Robespierre
449

Les sauveurs de Louis XVII
451

Naundorf, Vintras et M. Madrolle
452

CHAPITRE VI.--Les illuminés d'Allemagne
454

La magie d'Eckartshansen
455

Évocations de Lavater
456

Révélations de l'esprit Gablidone
457

--Il prédit la venue d'un mage nommé Oshal, Alphos, Maffon ou Éliphisma
458

Stabs et Napoléon
459

Les mopses et leurs mystères
460

L'épopée dramatique de Faust
460

CHAPITRE VII.--Empire et restauration
463

Prédictions relatives à Napoléon
463

Mademoiselle Lenormand
465

Madame Bouche et madame de Krudener près de l'empereur Alexandre
467

Le paysan Martin voit un ange habillé en laquais et se fait présenter au roi Louis XVIII

LIVRE VII.--La magie au XIXe siècle.

CHAPITRE PREMIER.--Les magnétiseurs mystiques et les matérialistes
470

Folies contagieuses de Charles Fonrier
471

Le dogme de l'enfer expliqué
472

Une évocation par M. Oegger vicaire de Notre-Dame
476

Les faux dieux grotesques.--Gouneau, Cheneau, Tourreil, Auguste Comte et Wronski
477

CHAPITRE II.--Des Hallucinations
479

Histoire de l'halluciné Eugène Vintras
479

CHAPITRE III.--Les magnétiseurs et les somnambules
491

Justes défiances de l'Église contre les abus du somnambulisme
491

Ouvrage remarquable du baron Du Potet
492

Les tables tournantes fatales à Victor Hennequin
495

Une dame russe trouvant que son guéridon est hérétique, le porte à Rome et obtient du Saint-Père
l'autorisation de le brûler
496

Réflexions sérieuses à propos d'un mélodrame diabolique et burlesque
496

CHAPITRE IV.--Les fantaisistes en magie
497

Alphonse Esquiros invente une magie romanesque et fantastique
498

Henri Delaage se fait le continuateur d'Alphonse Esquiros
498

Ses naïvetés scientifiques et littéraires
499

M. le comte d'Ourches et ses prodiges
500

M. le baron de Guldenstubbe et ses écritures miraculeuses
505

L'homme enterré vivant
507

Une histoire de vampire
517

Le cartomancien Edmond
519

CHAPITRE V.--Souvenirs intimes de l'auteur
519

L'auteur est présenté par le magicien Esquiros au dieu Gauneau
520

Les doctrines excentriques du Mapah
522

Conséquences fâcheuses
523

Cause inconnue de la révolution de 1848
524

Le magicien posthume
525

CHAPITRE VI.--Des sciences occultes
525

Récapitulation des principes
528

CHAPITRE VII.--Résumé et conclusion
532

L'énigme du sphinx et sa solution
533

Les huit questions paradoxales avec les réponses
549

Conclusion
549

Pourquoi celui qui sait doit croire
551

Résultat des découvertes en magie
552

Passage curieux de Vincent de Lérins
553

Citation du comte Joseph de Maistre
555

Texte remarquable de saint Thomas
557

Avenir probable de la science
558

But de l'ouvrage
559

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Note du transcripteur:

L'Hébreu s'écrit normalement de droite à gauche. C'est ainsi que les citations hébreuses ont été entrées dans le fichier source. Cependant, les fureteurs (IE, Firefox et Netscape) inversent l'ordre et écrivent le texte de gauche à droite.

[1]
HISTOIRE
DE LA MAGIE.
INTRODUCTION.

Depuis trop longtemps on confond la magie avec les prestiges des charlatans, avec les hallucinations des malades, et avec les crimes de certains malfaiteurs exceptionnels. Bien des gens, d'ailleurs, définiraient volontiers la magie: l'art de produire des effets sans causes. Et d'après cette définition, la foule dira, avec le bon sens qui la caractérise, même dans ses plus grandes injustices, que la magie est une absurdité.

La magie ne saurait être ce que la font ceux qui ne la connaissent pas. Il n'appartient d'ailleurs à personne de la faire ceci ou cela; elle est ce qu'elle est, elle est par elle-même, comme les mathématiques, car c'est la science exacte et absolue de la nature et de ses lois.

La magie est la science des anciens mages; et la religion chrétienne, qui a imposé silence aux oracles menteurs, et fait cesser tous les prestiges des faux dieux, révère elle-même ces mages qui vinrent de l'Orient, guidés par une étoile, pour adorer le Sauveur du monde dans son berceau.

La tradition donne encore à ces mages le titre de rois, parce

[2]

que l'initiation à la magie constitue une véritable royauté, et parce que le grand art des mages est appelé par tous les adeptes: l'art royal, ou le saint royaume, sanctum regnum.

L'étoile qui les conduit est cette même étoile flamboyante dont nous retrouvons l'image dans toutes les initiations. C'est pour les alchimistes le signe de la quintessence, pour les magistes le grand arcane, pour les kabbalistes le pentagramme sacré. Or, nous prouverons que l'étude de ce pentagramme devait amener les mages à la connaissance du nom nouveau qui allait s'élever au-dessus de tous les noms et faire fléchir les genoux à tous les êtres capables d'adorer.

La magie réunit donc, dans une même science, ce que la philosophie peut avoir de plus certain et ce que la religion a d'infailible et d'éternel. Elle concilie parfaitement et incontestablement ces deux termes, qui semblent d'abord si opposés: foi et raison, science et croyance, autorité et liberté.

Elle donne à l'esprit humain un instrument de certitude philosophique et religieuse exact comme les mathématiques, et rendant raison de l'infailibilité des mathématiques elles-mêmes.

Ainsi donc il existe un absolu dans les choses de l'intelligence et de la foi. La raison suprême n'a pas laissé vaciller au hasard les lueurs de l'entendement humain; Il existe une vérité incontestable, il existe une méthode infailible de connaître cette vérité; et par la connaissance de cette vérité, les hommes qui la prennent pour règle peuvent donner à leur volonté une puissance souveraine qui les rendra maîtres de toutes les choses

[3]

inférieures et de tous les esprits errants, c'est-à-dire arbitres et rois du monde!

S'il en est ainsi, pourquoi cette haute science est-elle encore inconnue? Comment supposer dans un ciel qu'on voit ténébreux l'existence d'un soleil aussi splendide? La haute science a toujours été connue, mais seulement par des intelligences d'élite, qui ont compris la nécessité de se taire et d'attendre. Si un chirurgien habile parvenait, au milieu de la nuit, à ouvrir les yeux d'un aveugle-né, comment lui ferait-il comprendre avant le matin l'existence et la nature du soleil?

La science a ses nuits et ses aurores, parce qu'elle donne au monde intellectuel une vie qui a ses mouvements réglés et ses phases progressives. Il en est des vérités comme des rayons lumineux; rien de ce qui est caché n'est perdu, mais aussi rien de ce qu'on trouve n'est absolument nouveau. Dieu a voulu donner à la science, qui est le reflet de sa gloire, le sceau de son éternité.

Oui, la haute science, la science absolue, c'est la magie, et cette assertion doit sembler bien paradoxale à ceux qui n'ont pas douté encore de l'infailibilité de Voltaire, ce merveilleux ignorant, qui croyait savoir tant de choses, parce qu'il trouvait toujours le moyen de rire au lieu d'apprendre.

La magie était la science d'Abraham et d'Orphée, de Confucius et de Zoroastre. Ce sont les dogmes de la magie qui furent sculptés sur des tables de pierre par Hénoch et par Trismégiste. Moïse les épura et les revoilà, c'est le sens du mot révéler. Il leur donna un nouveau voile lorsqu'il fit de la sainte Kabbala l'héritage exclusif du peuple d'Israël et le secret inviolable de

[4]

ses prêtres, les mystères d'Éleusis et de Thèbes en conservèrent parmi les nations quelques symboles déjà altérés, et dont la clef mystérieuse se perdait parmi les instruments d'une superstition toujours croissante. Jérusalem, meurtrière de ses prophètes, et prostituée tant de fois aux faux dieux des Syriens et des

Babyloniens, avait enfin perdu à son tour la parole sainte, quand un sauveur, annoncé aux mages par l'étoile sacrée de l'initiation, vint déchirer le voile usé du vieux temple pour donner à l'Église un nouveau tissu de légendes et de symboles qui cache toujours aux profanes, et conserve aux élus toujours la même vérité.

Voilà ce que notre savant et malheureux Dupuis aurait dû lire dans les planisphères indiens et sur les tables de Denderah, et devant l'affirmation unanime de toute la nature et des monuments de la science de tous les âges, il n'aurait pas conclu à la négation du culte vraiment catholique, c'est-à-dire universel et éternel!

C'était le souvenir de cet absolu scientifique et religieux, de cette doctrine qui se résume en une parole, de cette parole, enfin, alternativement perdue et retrouvée, qui se transmettait aux élus de toutes les initiations antiques; c'était ce même souvenir, conservé ou profané peut-être dans l'ordre célèbre des templiers, qui devenait pour toutes les associations secrètes des rose-croix, des illuminés et des francs-maçons, la raison de leurs rites bizarres, de leurs signes plus ou moins conventionnels, et surtout de leur dévouement mutuel et de leur puissance. Les doctrines et les mystères de la magie ont été profanés, nous ne voulons pas en disconvenir, et cette profanation même, renouvelée d'âge en âge, a été pour les

[5]

imprudents révélateurs une grande et terrible leçon. Les gnostiques ont fait proscrire la gnose par les chrétiens et le sanctuaire officiel s'est fermé à la haute initiation. Ainsi la hiérarchie du savoir a été compromise par les attentats de l'ignorance usurpatrice, et les désordres du sanctuaire se sont reproduits dans l'État, car toujours, bon gré mal gré, le roi relève du prêtre, et c'est du sanctuaire éternel de l'enseignement divin que les pouvoirs de la terre pour se rendre durables attendront toujours leur consécration et leur force.

La clef de la science a été abandonnée aux enfants, et, comme on devait s'y attendre, cette clef se trouve actuellement égarée et comme perdue. Cependant un homme d'une haute intuition et d'un grand courage moral, le comte Joseph de Maistre, le catholique déterminé, confessant que le monde était sans religion et ne pouvait longtemps durer ainsi, tournait involontairement les yeux vers les derniers sanctuaires de l'occultisme et appelait de tous ses vœux le jour où l'affinité naturelle qui existe entre la science et la foi les réunirait enfin dans la tête d'un homme de génie. «Celui-là sera grand! s'écriait-il, et il fera cesser le XVIIIe siècle, qui dure encore... On parlera alors de notre stupidité actuelle comme nous parlons de la barbarie du moyen âge!»

La prédiction du comte de Maistre se réalise; l'alliance de la science et de la foi, consommée depuis longtemps, s'est enfin montrée, non pas à un homme de génie, il n'en faut pas pour voir la lumière, et d'ailleurs le génie n'a jamais rien prouvé, si ce n'est sa grandeur exceptionnelle et ses lumières inaccessibles à la foule. La grande vérité exige seulement qu'on la trouve, puis

[6]

les plus simples d'entre le peuple pourront la comprendre et au besoin la démontrer.

Elle ne deviendra pourtant jamais vulgaire, parce qu'elle est hiérarchique et parce que l'anarchie seule flatte les préjugés de la foule; il ne faut pas aux masses de vérités absolues, autrement le progrès s'arrêterait et la vie cesserait dans l'humanité, le va-et-vient des idées contraires, le choc des opinions, les passions de la mode déterminées toujours par les rêves du moment sont nécessaires à la croissance intellectuelle des peuples. Les foules le sentent bien, et c'est pour cela qu'elles abandonnent si volontiers la chaire des docteurs pour courir aux tréteaux du charlatan. Les hommes même qui passent pour s'occuper spécialement de philosophie, ressemblent presque toujours à ces enfants qui jouent à se proposer entre eux des énigmes, et qui s'empressent de mettre hors du jeu celui qui sait le mot d'avance, de peur que celui-là ne les empêche de jouer en ôtant tout son intérêt à l'embarras de leurs questions.

«Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu,» a dit la sagesse éternelle. La pureté du coeur épure donc l'intelligence et la rectitude de la volonté fait l'exactitude de l'entendement. Celui qui préfère à tout la vérité et la justice aura la justice et la vérité pour récompense, car la Providence suprême nous a donné la liberté pour que nous puissions conquérir la vie; et la vérité même, quelque rigoureuse qu'elle soit, ne s'impose qu'avec douceur et ne fait jamais violence aux lenteurs ou aux égarements de notre volonté séduite par les attraits du mensonge.

Cependant, dit Bossuet, «avant qu'il y ait quelque chose qui

[7]

plaise ou qui déplaît à nos sens, il y a une vérité; et c'est par elle seule que nos actions doivent être réglées, ce n'est pas par notre plaisir.» Le royaume de Dieu n'est pas l'empire de l'arbitraire, ni pour les hommes ni pour Dieu même. «Une chose, dit saint Thomas, n'est pas juste parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce qu'elle est juste.» La balance divine régit et nécessite les mathématiques éternelles. «Dieu a tout fait avec le nombre, le poids et la mesure.» C'est ici la Bible qui parle. Mesurez un coin de la création, et faites une multiplication proportionnellement progressive, et l'infini tout entier multiplierà ses cercles remplis d'univers qui passeront en segments proportionnels entre les branches idéales et croissantes de votre compas; et maintenant supposez que d'un point quelconque de l'infini au-dessus de vous une main tienne un autre compas ou une équerre, les lignes du triangle céleste rencontreront nécessairement celles du compas de la science, pour former l'étoile mystérieuse de Salomon.

«Vous serez mesurés, dit l'Évangile, avec la mesure dont vous vous servez vous-mêmes.» Dieu n'entre pas en lutte avec l'homme pour l'écraser de sa grandeur, et il ne place jamais des poids inégaux dans sa balance. Lorsqu'il veut exercer les forces de Jacob, il prend la figure d'un homme, dont le patriarche supporte l'assaut pendant toute une nuit, et la fin de ce combat, c'est une bénédiction pour le vaincu, et avec la gloire d'avoir soutenu un pareil antagonisme le titre national d'Israël, c'est-à-dire un nom qui signifie: «fort contre Dieu.»

Nous avons entendu des chrétiens, plus zélés qu'instruits,

[8]

expliquer d'une manière étrange le dogme de l'éternité des peines. «Dieu, disaient-ils, peut se venger infiniment d'une offense finie, parce que si la nature de l'offenseur a des bornes, la grandeur de l'offensé n'en a pas.» A ce titre et sous ce prétexte, un empereur de la terre devrait punir de mort l'enfant sans raison qui aurait par mégarde sali le bord de sa pourpre. Non, telles ne sont pas les prérogatives de la grandeur, et saint Augustin les comprenait mieux lorsqu'il écrivait: «Dieu est patient parce qu'il est éternel!»

En Dieu tout est justice, parce que tout est bonté; il ne pardonne jamais à la manière des hommes, parce qu'il ne saurait s'irriter comme eux; mais le mal étant de sa nature incompatible avec le bien, comme la nuit avec le jour, comme la dissonance avec l'harmonie, l'homme d'ailleurs étant inviolable dans sa liberté, toute erreur s'expié, tout mal est puni par une souffrance proportionnelle: nous avons beau appeler Jupiter à notre secours quand notre char est embourbé, si nous ne prenons la pelle et la pioche comme le routier de la fable, le Ciel ne nous tirera pas de l'ornière. «Aide-toi, le Ciel t'aidera!» Ainsi s'explique, d'une manière toute rationnelle et purement philosophique, l'éternité possible et nécessaire du châtement avec une voie étroite ouverte à l'homme pour s'y soustraire, celle du repentir et du travail!

En se conformant aux règles de la force éternelle, l'homme peut s'assimiler à la puissance créatrice et devenir créateur et conservateur comme elle. Dieu n'a pas limité à un nombre restreint d'échelons la montée lumineuse de Jacob. Tout ce que la nature a fait inférieur à l'homme, elle le soumet à l'homme, c'est à lui d'agrandir son domaine en montant toujours! Ainsi la

[9]

longueur et même la perpétuité de la vie, l'atmosphère et ses orages, la terre et ses filons métalliques, la lumière et ses prodigieux mirages, la nuit et ses rêves, la mort et ses fantômes, tout cela obéit au sceptre royal du mage, au bâton pastoral de Jacob, à la verge foudroyante de Moïse. L'adepte se fait roi des éléments, transformateur des métaux, arbitre des visions, directeur des oracles, maître de la vie, enfin, dans l'ordre mathématique de la nature, et conformément à la volonté de l'intelligence suprême. Voilà la magie dans toute sa gloire! Mais qui osera dans notre siècle ajouter foi à nos paroles? ceux qui voudront loyalement étudier et franchement savoir, car nous ne cachons plus la vérité sous le voile des paraboles ou des signes hiéroglyphiques, le temps est venu où tout doit être dit, et nous nous proposons de tout dire.

Nous allons découvrir non-seulement cette science toujours occulte qui, comme nous l'avons dit, se cachait sous les ombres des anciens mystères; qui a été mal révélée, ou plutôt indignement défigurée par les gnostiques; qu'on devine sous les obscurités qui couvrent les crimes prétendus des templiers, et qu'on retrouve enveloppée d'énigmes maintenant impénétrables dans les rites de la haute maçonnerie. Mais nous

allons amener au grand jour le roi fantastique du sabbat, et montrer au fond de la magie noire elle-même, abandonnée depuis longtemps à la risée des petits-enfants de Voltaire, d'épouvantables réalités.

Pour un grand nombre de lecteurs, la magie est la science du diable. Sans doute. Comme la science de la lumière est celle de l'ombre.

Nous avouons d'abord hardiment que le diable ne nous fait pas

[10]

peur. «Je n'ai peur que de ceux qui craignent le diable, disait sainte Thérèse.» Mais aussi nous déclarons qu'il ne nous fait pas rire; et que nous trouvons fort déplacées les railleries dont il est si souvent l'objet.

Quoi que ce soit, nous voulons l'amener devant la science.

Le diable et la science!--Il semble qu'en rapprochant deux noms aussi étrangement disparates, l'auteur de ce livre ait laissé voir d'abord toute sa pensée. Amener devant la lumière la personnification mystique des ténèbres, n'est-ce pas anéantir devant la vérité le fantôme du mensonge? n'est-ce pas dissiper au jour les cauchemars informes de la nuit? C'est ce que penseront, nous n'en doutons pas, les lecteurs superficiels, et ils nous condamneront sans nous entendre. Les chrétiens mal instruits croiront que nous venons saper le dogme fondamental de leur morale en niant l'enfer, et les autres demanderont à quoi bon combattre des erreurs qui ne trompent déjà plus personne; c'est du moins ce qu'ils imaginent. Il importe donc de montrer clairement notre but et d'établir solidement nos principes. Nous disons d'abord aux chrétiens:

L'auteur de ce livre est chrétien comme vous. Sa foi est celle d'un catholique fortement et profondément convaincu: il ne vient donc pas nier des dogmes, il vient combattre l'impiété sous ses formes les plus dangereuses, celles de la fausse croyance et de la superstition; il vient tirer des ténèbres le noir successeur d'Arimanes, afin d'étaler au grand jour sa gigantesque impuissance et sa redoutable misère; il vient soumettre aux solutions de la science le problème antique du mal; il veut

[11]

découronner le roi des enfers et lui abaisser le front jusque sous le pied de la croix! La science Vierge et mère, la science dont Marie est la douce et lumineuse image, n'est-elle pas prédestinée à écraser aussi la tête de l'ancien serpent?

Aux prétendus philosophes l'auteur dira: Pourquoi niez-vous ce que vous ne pouvez comprendre? L'incrédulité qui s'affirme en face de l'inconnu n'est-elle pas plus téméraire et moins consolante que la foi? Quoi, l'épouvantable figure du mal personnifié vous fait sourire? Vous n'entendez donc pas le sanglot éternel de l'humanité qui se débat et qui pleure broyée par les étreintes du monstre? N'avez-vous donc jamais vu le rire atroce du méchant opprimant le juste? N'avez-vous donc jamais senti s'ouvrir en vous-mêmes ces profondeurs infernales que creuse par instant dans toutes les âmes le génie de la perversité? Le mal moral existe, c'est une lamentable vérité; il règne dans certains esprits, il s'incarne dans certains hommes; il est donc personnifié, il existe donc des démons, et le plus méchant de ces démons est Satan. Voilà tout ce que je vous demande d'admettre, et ce qu'il vous sera difficile de ne pas m'accorder.

Qu'il soit bien entendu, d'ailleurs, que la science et la foi ne se prêtent un mutuel concours qu'autant que leurs domaines sont inviolables et séparés. Que croyons-nous? ce que nous ne pouvons absolument savoir bien que nous y aspirions de toutes nos forces. L'objet de la foi n'est pour la science qu'une hypothèse nécessaire, et jamais il ne faut juger des choses de la science avec les procédés de la foi, ni, réciproquement, des choses de la foi avec les procédés de la science. Le verbe de foi n'est pas scientifiquement discutable. «Je crois, parce que c'est absurde,»

[12]

disait Tertullien, et cette parole, d'une apparence si paradoxale, est de la plus haute raison. En effet, au delà de tout ce que nous pouvons raisonnablement supposer, il y a un infini auquel nous aspirons d'une soif éperdue, et qui échappe même à nos rêves. Mais pour une appréciation finie, l'infini n'est-ce pas l'absurde? Nous sentons cependant que cela est. L'infini nous envahit; il nous déborde; il nous donne le vertige avec ses abîmes; il nous écrase de toute sa hauteur. Toutes les hypothèses scientifiquement probables sont les derniers crépuscules ou les dernières ombres de la science; la foi commence où la raison tombe épuisée...

Au delà de la raison humaine, il y a la raison divine, le grand absurde pour ma faiblesse, l'absurde infini qui me confond et que je crois!

Mais le bien seul est infini; le mal ne l'est pas, et c'est pourquoi si Dieu est l'éternel objet de la foi, le diable appartient à la science. Dans quel symbole catholique, en effet, est-il question du diable? Ne serait-ce pas blasphémer que de dire: Nous croyons en lui? Il est nommé, mais non défini dans l'Écriture sainte; la Genèse ne parle nulle part d'une prétendue chute des anges; elle attribue le péché du premier homme au serpent, le plus rusé et le plus dangereux des êtres animés. Nous savons quelle est à ce sujet la tradition chrétienne; mais si cette tradition s'explique par une des plus grandes et des plus universelles allégories de la science, qu'importera cette solution à la foi qui aspire à Dieu seul, et méprise les pompes et les oeuvres de Lucifer?

Lucifer! Le porte-lumière! quel nom étrange donné à l'esprit des ténèbres. Quoi c'est lui qui porte la lumière et qui aveugle les

[13]

âmes faibles? Oui, n'en doutez pas, car les traditions sont pleines de révélations et d'inspirations divines.

«Le diable porte la lumière, et souvent même, dit saint Paul, il se transfigure en ange de splendeur.»--«J'ai vu, disait le Sauveur du monde, j'ai vu Satan tomber du ciel comme la foudre.»--«Comment es-tu tombée du ciel, s'écrie le prophète Isaïe, étoile lumineuse, toi qui te levais le matin?» Lucifer est donc une étoile tombée; c'est un météore qui brûle toujours et qui incendie lorsqu'il n'éclaire plus.

Mais ce Lucifer, est-ce une personne ou une force? Est-ce un ange ou un tonnerre égaré? La tradition suppose que c'est un ange; mais le Psalmiste ne dit-il pas au psaume 103: «Vous faites vos anges des tempêtes et vos ministres des feux rapides?» le mot ange est donné dans la Bible à tous les envoyés de Dieu: messagers ou créations nouvelles, révélateurs ou fléaux, esprits rayonnants ou choses éclatantes. Les flèches de feu que le Très Haut darde dans les nuages sont les anges de sa colère, et ce langage figuré est familier à tous les lecteurs des poésies orientales.

Après avoir été pendant le moyen âge la terreur du monde, le diable en est devenu la risée. Héritier des formes monstrueuses de tous les faux dieux successivement renversés, le grotesque épouvantail a été rendu ridicule à force de difformité et de laideur.

Observons pourtant une chose: c'est que ceux-là seuls osent rire du diable qui ne craignent pas Dieu. Le diable, pour bien des imaginations malades, aurait-il donc été l'ombre de Dieu même, ou plutôt ne serait-il pas souvent l'idole des âmes basses, qui ne

[14]

comprennent le pouvoir surnaturel que comme l'exercice impuni de la cruauté?

Il est important de savoir enfin si l'idée de cette puissance mauvaise peut se concilier avec celle de Dieu. Si en un mot le diable existe, et s'il existe, ce que c'est.

Il ne s'agit pas ici d'une superstition ou d'un personnage ridicule: il s'agit de la religion tout entière, et par conséquent de tout l'avenir et de tous les intérêts de l'humanité.

Nous sommes vraiment des raisonneurs étranges! Nous nous croyons bien forts quand nous sommes indifférents à tout, excepté aux résultats matériels, à l'argent, par exemple; et nous laissons aller au hasard les idées mères de l'opinion qui, par ses revirements, bouleverse ou peut bouleverser toutes les fortunes.

Une conquête de la science est bien plus importante que la découverte d'une mine d'or. Avec la science, on emploie l'or au service de la vie; avec l'ignorance, la richesse ne fournit que des instruments à la mort.

Qu'il soit bien entendu d'ailleurs que nos révélations scientifiques s'arrêtent devant la foi, et que, comme chrétien et comme catholique, nous soumettons notre oeuvre tout entière au jugement suprême de l'Église.

Et maintenant à ceux qui doutent de l'existence du diable, nous répondons:

Tout ce qui a un nom existe; la parole peut être proférée en vain, mais en elle-même elle ne saurait être vaine et elle a toujours un sens.

Le Verbe n'est jamais vide, et s'il est écrit qu'il est en Dieu, et qu'il est Dieu, c'est qu'il est l'expression et la preuve de l'être et de la vérité.

[15]

Le diable est nommé et personnifié dans l'Évangile, qui est le Verbe de vérité, donc il existe, et il peut être considéré comme une personne. Mais ici c'est le chrétien qui s'incline; laissons parler la science ou la raison, c'est la même chose.

Le mal existe, il est impossible d'en douter. Nous pouvons faire bien ou mal.

Il est des êtres qui sciemment et volontairement font le mal.

L'esprit qui anime ces êtres et qui les excite à mal faire est dévoyé, détourné de la bonne route, jeté en travers du bien comme un obstacle; et voilà précisément ce que signifie le mot grec diabolos, que nous traduisons par le mot diable.

Les esprits qui aiment et font le mal sont accidentellement mauvais.

Il y a donc un diable qui est l'esprit d'erreur, d'ignorance volontaire, de vertige; et il y a des êtres qui lui obéissent, qui sont ses envoyés, ses émissaires, ses anges, et c'est pour cela qu'il est parlé dans l'Évangile d'un feu éternel qui est préparé, prédestiné en quelque sorte au diable et à ses anges. Ces paroles sont toute une révélation et nous aurons à les approfondir.

Définissons d'abord bien nettement le mal; le mal c'est le défaut de rectitude dans l'être.

Le mal moral est le mensonge en actions comme le mensonge est le crime en paroles.

L'injustice est l'essence du mensonge; tout mensonge est une injustice.

[16]

Quand ce qu'on dit est juste, il n'y a pas mensonge. Quand on agit équitablement et d'une manière vraie, il n'y a pas péché.

L'injustice est la mort de l'être moral, comme le mensonge est le poison de l'intelligence.

L'esprit de mensonge est donc un esprit de mort.

Ceux qui l'écoutent sont empoisonnés par lui et sont ses dupes.

Mais s'il fallait prendre sa personnification absolue au sérieux, il serait lui-même absolument mort et absolument trompé, c'est-à-dire que l'affirmation de son existence impliquerait une évidente contradiction.

Jésus a dit: «Le diable est menteur ainsi que son père.»

Qu'est-ce que le père du diable?

C'est celui qui lui donne une existence personnelle en vivant d'après ses inspirations; l'homme qui se fait diable est le père du mauvais esprit incarné.

Mais il est une conception téméraire, impie, monstrueuse.

Une conception traditionnelle comme l'orgueil des pharisiens.

Une création hybride qui a donné une apparente raison contre les magnificences du christianisme à la mesquine philosophie du XVIIIe siècle.

C'est le faux Lucifer de la légende hétérodoxe; c'est cet ange assez fier pour se croire Dieu, assez courageux pour acheter l'indépendance au prix d'une éternité de supplices, assez beau pour avoir pu s'adorer en pleine lumière divine; assez fort pour régner encore dans les ténèbres et la douleur, et pour se faire un trône de son inextinguible bûcher, c'est le Satan du républicain et de l'hérétique Millon, c'est ce prétendu héros des [17]

éternités ténébreuses calomnié de laideur, affublé de cornes et de griffes qui conviendraient plutôt à son tourmenteur implacable.

C'est ce diable roi du mal, comme si le mal était un royaume!

Ce diable plus intelligent que les hommes de génie qui craignaient ses déceptions.

Cette lumière noire, ces ténèbres qui voient. Ce pouvoir que Dieu n'a pas voulu, et qu'une créature déchue n'a pu créer.

Ce prince de l'anarchie servi par une hiérarchie de purs esprits.

Ce banni de Dieu qui serait partout comme Dieu est sur la terre, plus visible, plus présent au plus grand nombre, mieux servi que Dieu même!

Ce vaincu auquel le vainqueur donnerait ses enfants à dévorer!

Cet artisan des péchés de la chair à qui la chair n'est rien, et qui ne saurait par conséquent rien être à la chair, si on ne l'en suppose créateur et maître comme Dieu!

Un immense mensonge réalisé, personnifié, éternel!

Une mort qui ne peut mourir!

Un blasphème que le verbe de Dieu ne fera jamais taire!

Un empoisonneur des âmes que Dieu tolérerait par une contradiction de sa puissance, ou qu'il conserverait comme les empereurs romains avaient conservé Locusta, parmi les instruments de son règne!

Un supplicié toujours vivant pour maudire son juge et pour avoir raison contre lui puisqu'il ne se repentira jamais!

[18]

Un monstre accepté comme bourreau par la souveraine puissance et qui, suivant l'énergique expression d'un ancien écrivain catholique peut appeler Dieu le Dieu du diable en se donnant lui-même comme un diable de Dieu!

Là est le fantôme irréligieux qui calomnie la religion, ôtez-nous cette idole qui nous cache notre sauveur. A bas le tyran du mensonge! A bas le Dieu noir des manichéens! A bas l'Arimate des anciens idolâtres! Vive Dieu seul et son Verbe incarné, Jésus-Christ, le sauveur du monde, qui a vu Satan tomber du ciel! et vive Marie, la divine mère qui a écrasé la tête de l'inferral serpent!

Voilà ce que disent, avec unanimité, la tradition des saints et les coeurs de tous les vrais fidèles: Attribuer une grandeur quelconque à l'esprit déchu, c'est calomnier la divinité; prêter une royauté quelconque à

l'esprit rebelle, c'est encourager la révolte, c'est commettre, en pensée du moins, le crime de ceux qu'au moyen âge on appelait avec horreur des sorciers.

Car tous les crimes punis autrefois de mort sur les anciens sorciers, sont réels et sont les plus grands de tous les crimes.

Ils ont ravi le feu du ciel, comme Prométhée.

Ils ont chevauché, comme Médée, les dragons ailés et le serpent volant.

Ils ont empoisonné l'air respirable, comme l'ombre du mancenillier.

Ils ont profané les choses saintes et fait servir le corps même du Seigneur à des oeuvres de destruction et de malheur.

Comment tout cela est-il possible? C'est qu'il existe un agent mixte, un agent naturel et divin, corporel et spirituel, un

[19]

médiateur plastique universel, un réceptacle commun des vibrations du mouvement et des images de la forme, un fluide et une force qu'on pourrait appeler en quelque manière l'imagination de la nature. Par cette force tous les appareils nerveux communiquent secrètement ensemble; de là naissent la sympathie et l'antipathie; de là viennent les rêves; par là se produisent les phénomènes de seconde vue et de vision extranaturelle. Cet agent universel des oeuvres de la nature, c'est l'od des hébreux et du chevalier de Richembach, c'est la lumière astrale des martinistes, et nous préférons, comme plus explicite, cette dernière appellation.

L'existence et l'usage possible de cette force sont le grand arcane de la magie pratique. C'est la baguette des thaumaturges et la clavicule de la magie noire.

C'est le serpent édenique qui a transmis à Ève les séductions d'un ange déchu.

La lumière astrale aimante, chauffe, éclaire, magnétise, attire, repousse, vivifie, détruit, coagule, sépare, brise, rassemble toutes choses sous l'impulsion des volontés puissantes.

Dieu l'a créée au premier jour lorsqu'il a dit le FIAT LUX!

C'est une force aveugle en elle-même, mais qui est dirigée par les égrégores, c'est-à-dire par les chefs des âmes. Les chefs des âmes sont les esprits d'énergie et d'action.

Ceci explique déjà toute la théorie des prodiges et des miracles. Comment, en effet, les bons et les méchants pourraient-ils forcer la nature à laisser voir les forces exceptionnelles? comment y

[20]

aurait-il miracles divins et miracles diaboliques? comment l'esprit réprouvé, l'esprit égaré, l'esprit dévoyé, aurait-il plus de force en certain cas et de certaine manière que le juste, si puissant de sa simplicité et de sa sagesse, si l'on ne suppose pas un instrument dont tous peuvent se servir, suivant certaines conditions, les uns pour le plus grand bien, les autres pour le plus grand mal?

Les magiciens de Pharaon faisaient d'abord les mêmes prodiges que Moïse. L'instrument dont ils se servaient était donc le même, l'inspiration seule était différente, et quand ils se déclarèrent vaincus, ils proclamèrent que suivant eux les forces humaines étaient à bout, et que Moïse devait avoir en lui quelque chose de surhumain. Or cela se passait dans cette Égypte, mère des initiations magiques, dans cette terre où tout était science occulte et enseignement hiérarchique et sacré. Était-il plus difficile cependant de faire apparaître des mouches que des grenouilles? Non, certainement; mais les magiciens savaient que la projection fluidique par laquelle on fascine les yeux ne saurait s'étendre au delà de certaines limites, et pour eux déjà ces limites étaient dépassées par Moïse.

Quand le cerveau se congestionne ou se surcharge de lumière astrale, il se produit un phénomène particulier. Les yeux, au lieu de voir en dehors, voient en dedans; la nuit se fait à l'extérieur dans le monde réel et la clarté fantastique rayonne seule dans le monde des rêves. L'oeil alors semble retourné et souvent, en effet, il se convulse légèrement et semble rentrer en tournant sous la paupière. L'âme alors aperçoit par des images le reflet de ses impressions et de ses pensées, c'est-à-dire que

[21]

l'analogie qui existe entre telle idée et telle forme, attire dans la lumière astrale le reflet représentatif de cette forme, car l'essence de la lumière vivante c'est d'être configurative, c'est l'imagination universelle dont chacun de nous s'approprie une part plus ou moins grande, suivant son degré de sensibilité et de mémoire. Là est la source de toutes les apparitions, de toutes les visions extraordinaires et de tous les phénomènes intuitifs qui sont propres à la folie ou à l'extase.

Le phénomène d'appropriation et d'assimilation de la lumière par la sensibilité qui voit, est un des plus grands qu'il soit donné à la science d'étudier. On trouvera peut-être un jour que voir c'est déjà parler, et que la conscience de la lumière est le crépuscule de la vie éternelle dans l'être, la parole de Dieu, qui crée la lumière, semble être proférée par toute intelligence, qui peut se rendre compte des formes et qui veut regarder.--Que la lumière soit! La lumière, en effet, n'existe à l'état de splendeur que pour les yeux qui la regardent, et l'âme amoureuse du spectacle des beautés universelles, et appliquant son attention à cette écriture lumineuse du livre infini qu'on appelle les choses visibles, semble crier, comme Dieu à l'aurore du premier jour, ce verbe sublime et créateur: FIAT LUX!

Tous les yeux ne voient pas de même, et la création n'est pas pour tous ceux qui la regardent de la même forme et de la même couleur. Notre cerveau est un livre imprimé au dedans et au dehors, et pour peu que l'attention s'exalte, les écritures se confondent. C'est ce qui se produit constamment dans l'ivresse et dans la folie. Le rêve alors triomphe de la vie réelle et plonge

[22]

la raison dans un incurable sommeil. Cet état d'hallucination a ses degrés, toutes les passions sont des ivresses, tous les enthousiasmes sont des folies relatives et graduées. L'amoureux voit seul des perfections infinies autour d'un objet qui le fascine et qui l'enivre. Pauvre ivrogne de voluptés! demain ce parfum du vin qui l'attire sera pour lui une réminiscence répugnante et une cause de mille nausées et de mille dégoûts!

Savoir user de cette force, et ne se laisser jamais envahir et surmonter par elle, marcher sur la tête du serpent, voilà ce que nous apprend la magie de lumière: dans cet arcane sont contenus tous les mystères du magnétisme, qui peut déjà donner son nom à toute la partie pratique de la haute magie des anciens.

Le magnétisme, c'est la baguette des miracles, mais pour les initiés seulement; car pour les imprudents qui voudraient s'en faire un jouet ou un instrument au service de leurs passions, elle devient redoutable comme cette gloire foudroyante qui, suivant les allégories de la fable, consuma la trop ambitieuse Sémélé dans les embrassements de Jupiter.

Un des grands bienfaits du magnétisme, c'est de rendre évidente, par des faits incontestables, la spiritualité, l'unité et l'immortalité de l'âme. La spiritualité, l'unité et l'immortalité une fois démontrées, Dieu apparaît à toutes les intelligences et à tous les coeurs. Puis de la croyance à Dieu et aux harmonies de la création, on est amené à cette grande harmonie religieuse, qui ne saurait exister en dehors de la hiérarchie miraculeuse et légitime de l'Église catholique, la seule qui ait conservé toutes les traditions de la science et de la foi.

[23]

La tradition première de la révélation unique a été conservée sous le nom de kabbale par le sacerdoce d'Israël. La doctrine kabbalistique, qui est le dogme de la haute magie, est contenue dans le Sepher Jézirah, le Sohar et le Talmud. Suivant cette doctrine, l'absolu c'est l'être dans lequel se trouve le Verbe, qui est l'expression de la raison d'être et de la vie.

L'être est l'être, אהיה אסר אהיה. Voilà le principe.

Dans le principe était, c'est-à-dire est, a été, et sera le Verbe, c'est-à-dire la raison qui parle.

Εν αρχη λογος!

Le Verbe est la raison de la croyance, et en lui aussi est l'expression de la foi qui vivifie la science. Le Verbe, λογος, est la source de la logique. Jésus est le Verbe incarné. L'accord de la raison avec la foi, de la science avec la croyance, de l'autorité avec la liberté, est devenu dans les temps modernes l'énigme véritable du sphinx; et en même temps que ce grand problème on a soulevé celui des droits respectifs de l'homme et de la femme; cela devait être, car entre tous ces termes d'une grande et suprême question, l'analogie est constante et les difficultés, comme les rapports, sont invariablement les mêmes.

Ce qui rend paradoxale, en apparence, la solution de ce noeud gordien de la philosophie et de la politique moderne, c'est que pour accorder les termes de l'équation qu'il s'agit de faire, on affecte toujours de les mêler ou de les confondre.

S'il y a une absurdité suprême, en effet, c'est de chercher

[24]

comment la foi pourrait être une raison, la raison une croyance, la liberté une autorité; et réciproquement, la femme un homme et l'homme une femme. Ici les définitions mêmes s'opposent à la confusion, et c'est en distinguant parfaitement les termes qu'on arrive à les accorder. Or, la distinction parfaite et éternelle des deux termes primitifs du syllogisme créateur, pour arriver à la démonstration de leur harmonie par l'analogie des contraires, cette distinction, disons-nous, est le second grand principe de cette philosophie occulte, voilée sous le nom de kabbale et indiquée par tous les hiéroglyphes sacrés des anciens sanctuaires et des rites encore si peu connus de la maçonnerie ancienne et moderne.

On lit dans l'Écriture que Salomon fit placer devant la porte du temple deux colonnes de bronze, dont l'une s'appelait Jakin et l'autre Boaz, ce qui signifie le fort et le faible. Ces deux colonnes représentaient l'homme et la femme, la raison et la foi, le pouvoir et la liberté, Caïn et Abel, le droit et le devoir; c'étaient les colonnes du monde intellectuel et moral, c'était l'hiéroglyphe monumental de l'antinomie nécessaire à la grande loi de création. Il faut, en effet, à toute force une résistance pour appui, à toute lumière une ombre pour repoussoir, à toute saillie un creux, à tout épanchement un réceptacle, à tout règne un royaume, à tout souverain un peuple, à tout travailleur une matière première, à tout conquérant un sujet de conquête. L'affirmation se pose par la négation, le fort ne triomphe qu'en comparaison avec le faible, l'aristocratie ne se manifeste qu'en s'élevant au-dessus du peuple. Que le faible puisse devenir fort, que le peuple puisse conquérir une position aristocratique, c'est

[25]

une question de transformation et de progrès, mais ce qu'on peut en dire n'arrivera qu'à la confirmation des vérités premières, le faible sera toujours le faible, peu importe que ce ne soit plus le même personnage. De même le peuple sera toujours le peuple, c'est-à-dire la masse gouvernable et incapable de gouverner. Dans la grande armée des inférieurs, toute émancipation personnelle est une désertion forcée, rendue heureusement insensible par un remplacement éternel; un peuple-roi ou un peuple de rois supposerait l'esclavage du monde et l'anarchie dans une seule et indisciplinable cité, comme il en était à Rome du temps de sa plus grande gloire. Une nation de souverains serait nécessairement aussi anarchique qu'une classe de savants ou d'écoliers qui se croiraient maîtres; personne n'y voudrait écouter, et tous dogmatiseraient et commanderaient à la fois.

On peut en dire autant de l'émancipation radicale de la femme. Si la femme passe de la condition passive à la condition active, intégralement et radicalement, elle abdique son sexe et devient homme, ou plutôt, comme une telle transformation est physiquement impossible, elle arrive à l'affirmation par une double négation, et se pose en dehors des deux sexes, comme un androgyne stérile et monstrueux. Telles sont les conséquences forcées du grand dogme kabbalistique de la distinction des contraires pour arriver à l'harmonie par l'analogie de leurs rapports.

Ce dogme une fois reconnu, et l'application de ses conséquences étant faite universellement par la loi des analogies, on arrive à la découverte des plus grands secrets de la sympathie et de

[26]

l'antipathie naturelle, de la science du gouvernement, soit en politique, soit en mariage, de la médecine occulte dans toutes ses branches, soit magnétisme, soit homoeopathie, soit influence morale; et d'ailleurs,

comme nous l'expliquerons, la loi d'équilibre en analogie conduit à la découverte d'un agent universel, qui était le grand arcane des alchimistes et des magiciens du moyen âge. Nous avons dit que cet agent est une lumière de vie dont les êtres animés sont aimantés, et dont l'électricité n'est qu'un accident et comme une perturbation passagère. A la connaissance et à l'usage de cet agent se rapporte tout ce qui tient à la pratique de la kabbale merveilleuse dont nous aurons bientôt à nous occuper, pour satisfaire la curiosité de ceux qui cherchent dans les sciences secrètes plutôt des émotions que de sages enseignements.

La religion des kabbalistes est à la fois toute d'hypothèses et toute de certitude, car elle procède par analogie du connu à l'inconnu. Ils reconnaissent la religion comme un besoin de l'humanité, comme un fait évident et nécessaire, et là seulement est pour eux la révélation divine, permanente et universelle. Ils ne contestent rien de ce qui est, mais ils rendent raison de toute chose. Aussi leur doctrine, en marquant nettement la ligne de séparation qui doit éternellement exister entre la science et la foi, donne-t-elle à la foi la plus haute raison pour base, ce qui lui garantit une éternelle et incontestable durée; viennent ensuite les formules populaires du dogme qui, seules, peuvent varier et s'entre-détruire; le kabbaliste n'est pas ébranlé pour si peu et trouve tout d'abord une raison aux plus étonnantes formules des mystères. Aussi sa prière peut-elle s'unir à celle

[27]

de tous les hommes pour la diriger, en l'illustrant de science et de raison, et l'amener à l'orthodoxie. Qu'on lui parle de Marie, il s'inclinera devant cette réalisation de tout ce qu'il y a de divin dans les rêves de l'innocence et de tout ce qu'il y a d'adorable dans la sainte folie du coeur de toutes les mères. Ce n'est pas lui qui refusera des fleurs aux autels de la mère de Dieu, des rubans blancs à ses chapelles, des larmes même à ses naïves légendes! Ce n'est pas lui qui rira du Dieu vagissant de la crèche et de la victime sanglante du Calvaire; il répète cependant au fond de son coeur, avec les sages d'Israël et les vrais croyants de l'Islam: «Il n'y a qu'un Dieu, et c'est Dieu;» ce qui veut dire pour un initié aux vraies sciences: «Il n'y a qu'un Être, et c'est l'Être!» Mais tout ce qu'il y a de politique et de touchant dans les croyances, mais la splendeur des cultes, mais la pompe des créations divines, mais la grâce des prières, mais la magie des espérances du ciel; tout cela n'est-il pas un rayonnement de l'être moral dans toute sa jeunesse et dans toute sa beauté? Oui, si quelque chose peut éloigner le véritable initié des prières publiques et des temples, ce qui peut soulever chez lui le dégoût ou l'indignation contre une forme religieuse quelconque, c'est l'incroyance visible des ministres ou du peuple, c'est le peu de dignité dans les cérémonies du culte, c'est la profanation, en un mot, des choses saintes. Dieu est réellement présent lorsque des âmes recueillies et des coeurs touchés l'adorent; il est sensiblement et terriblement absent lorsqu'on parle de lui sans feu et sans lumière, c'est-à-dire sans intelligence et sans amour.

[28]

L'idée qu'il faut avoir de Dieu, suivant la sage kabbale, c'est saint Paul lui-même qui va nous la révéler: «Pour arriver à Dieu, dit cet apôtre, il faut croire qu'il est et qu'il récompense ceux qui le cherchent.»

Ainsi, rien en dehors de l'idée d'être, jointe à la notion de bonté et de justice, car cette idée seule est l'absolu. Dire que Dieu n'est pas, ou définir ce qu'il est, c'est également blasphémer. Toute définition de Dieu, risquée par l'intelligence humaine, est une recette d'empirisme religieux, au moyen de laquelle la superstition, plus tard, pourra alambiquer un diable.

Dans les symboles kabbalistiques, Dieu est toujours représenté par une double image, l'une droite, l'autre renversée, l'une blanche et l'autre noire. Les sages ont voulu exprimer ainsi la conception intelligente et la conception vulgaire de la même idée, le dieu de lumière et le dieu d'ombre; c'est à ce symbole mal compris qu'il faut reporter l'origine de l'Arimate des Perses, ce noir et divin ancêtre de tous les démons; le rêve du roi infernal, en effet, n'est qu'une fausse idée de Dieu.

La lumière seule, sans ombre, serait invisible pour nos yeux, et produirait un éblouissement équivalent aux plus profondes ténèbres. Dans les analogies de cette vérité physique, bien comprise et bien méditée, on trouvera la solution du plus terrible des problèmes; l'origine du mal. Mais la connaissance parfaite de cette solution et de toutes ses conséquences n'est pas faite pour la multitude, qui ne doit pas entrer si facilement dans les secrets de l'harmonie universelle. Aussi, lorsque l'initié aux mystères d'Éleusis avait parcouru

trionphalement toutes les épreuves, lorsqu'il avait vu et touché les choses saintes, si on le jugeait assez fort pour supporter le dernier et

[29]

le plus terrible de tous les secrets, un prêtre voilé s'approchait de lui en courant, et lui jetait dans l'oreille cette parole énigmatique: Osiris est un dieu noir. Ainsi cet Osiris, dont Typhon est l'oracle, ce divin soleil religieux de l'Égypte, s'éclipsait tout à coup et n'était plus lui-même que l'ombre de cette grande et indéfinissable Isis, qui est tout ce qui a été et tout ce qui sera, mais dont personne encore n'a soulevé le voile éternel.

La lumière pour les kabbalistes représente le principe actif, et les ténèbres sont analogues au principe passif; c'est pour cela qu'ils firent du soleil et de la lune l'emblème des deux sexes divins et des deux forces créatrices; c'est pour cela qu'ils attribuèrent à la femme la tentation et le péché d'abord, puis le premier travail, le travail maternel de la rédemption puisque c'est du sein des ténèbres mêmes qu'on voit renaître la lumière. Le vide attire le plein, et c'est ainsi que l'abîme de pauvreté et de misère, le prétendu mal, le prétendu néant, la passagère rébellion des créatures attire éternellement un océan d'être, de richesse, de miséricorde et d'amour. Ainsi s'explique le symbole du Christ descendant aux enfers après avoir épuisé sur la croix toutes les immensités du plus admirable pardon.

Par cette loi de l'harmonie dans l'analogie des contraires, les kabbalistes expliquaient aussi tous les mystères de l'amour sexuel; pourquoi cette passion est plus durable entre deux natures inégales et deux caractères opposés? Pourquoi en amour il y a toujours un sacrificateur et une victime, pourquoi les passions les plus obstinées sont celles dont la satisfaction paraît impossible. Par cette loi aussi ils eussent réglé à jamais

[30]

la question de préséance entre les sexes, question que le saint-simonisme seul a pu soulever sérieusement de nos jours. Ils eussent trouvé que la force naturelle de la femme étant la force d'inertie ou de résistance, le plus imprescriptible de ses droits, c'est le droit à la pudeur; et qu'ainsi elle ne doit rien faire ni rien ambitionner de tout ce qui demande une sorte d'effronterie masculine. La nature y a d'ailleurs bien pourvu en lui donnant une voix douce qui ne pourrait se faire entendre dans les grandes assemblées sans arriver à des tons ridiculement criards. La femme qui aspirerait aux fonctions de l'autre sexe, perdrait par cela même les prérogatives du sien. Nous ne savons jusqu'à quel point elle arriverait à gouverner les hommes, mais à coup sûr les hommes, et ce qui serait plus cruel pour elle, les enfants mêmes ne l'aimeraient plus.

La loi conjugale des kabbalistes donne par analogie la solution du problème le plus intéressant et le plus difficile de la philosophie moderne. L'accord définitif et durable de la raison et de la foi, de l'autorité et de la liberté d'examen, de la science et de la croyance. Si la science est le soleil, la croyance est la lune: c'est un reflet du jour dans la nuit. La foi est le supplément de la raison, dans les ténèbres que laisse la science, soit devant elle, soit derrière elle; elle émane de la raison, mais elle ne peut jamais ni se confondre avec elle, ni la confondre. Les empiétements de la raison sur la foi ou de la foi sur la raison, sont des éclipses de soleil ou de lune; lorsqu'elles arrivent, elles rendent inutiles à la fois le foyer et le réflecteur de la lumière.

La science périt par les systèmes qui ne sont autre chose que des

[31]

croyances, et la foi succombe au raisonnement. Pour que les deux colonnes du temple soutiennent l'édifice, il faut qu'elles soient séparées et placées en parallèle. Dès qu'on veut violemment les rapprocher comme Sanson, on les renverse et tout l'édifice s'écroule sur la tête du téméraire aveugle ou du révolutionnaire, que des ressentiments personnels ou nationaux ont d'avance voué à la mort.

Les luttes du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel ont été de tout temps dans l'humanité de grandes querelles de ménage. La papauté jalouse du pouvoir temporel n'était qu'une mère de famille jalouse de supplanter son mari: aussi perdit-elle la confiance de ses enfants. Le pouvoir temporel à son tour, lorsqu'il usurpe sur le sacerdoce, est aussi ridicule que le serait un homme en prétendant s'entendre mieux qu'une mère aux soins de l'intérieur et du berceau. Ainsi les Anglais, par exemple, au point de vue moral et religieux, sont des enfants emmaillottés par des hommes; on s'en aperçoit bien à leur tristesse et à leur ennui.

Si le dogme religieux est un conte de nourrice, pourvu qu'il soit ingénieux et d'une morale bienfaisante, il est parfaitement vrai pour l'enfant, et le père de famille serait fort sot d'y contredire. Aux mères, donc, le monopole des récits merveilleux, des petits soins et des chansons. La maternité est le type des sacerdoces, et c'est parce que l'Église doit être exclusivement mère, que le prêtre catholique renonce à être homme et abjure devant elle d'avance ses droits à la paternité.

On n'aurait jamais dû l'oublier: la papauté est une mère universelle ou elle n'est rien. La papesse Jeanne, dont les

[32]

protestants ont fait une scandaleuse histoire, n'est peut-être qu'une ingénieuse allégorie, et quand les souverains pontifes ont malmené les empereurs et les rois, c'était la papesse Jeanne qui voulait battre son mari au grand scandale du monde chrétien. Aussi les schismes et les hérésies n'ont-ils été au fond, nous le répétons, que des disputes conjugales; l'Église et le protestantisme disent du mal l'un de l'autre et se regrettent, affectent de s'éviter et s'ennuient d'être l'un sans l'autre, comme des époux séparés.

Ainsi par la kabale, et par elle seule, tout s'explique et se concilie. C'est une doctrine qui vivifie et féconde toutes les autres, elle ne détruit rien et donne au contraire la raison d'être de tout ce qui est. Aussi toutes les forces du monde sont elles au service de cette science unique et supérieure, et le vrai kabbaliste peut-il disposer à son gré sans hypocrisie et sans mensonge, de la science des sages et de l'enthousiasme des croyants. Il est plus catholique que M. de Maistre, plus protestant que Luther, plus israélite que le grand rabbin, plus prophète que Mahomet; n'est-il pas au-dessus des systèmes et des passions qui obscurcissent la vérité, et ne peut-il pas à volonté en réunir tous les rayons épars et diversement réfléchis par tous les fragments de ce miroir brisé qui est la foi universelle, et que les hommes prennent pour tant de croyances opposées et différentes? Il n'y a qu'un être, il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une loi et qu'une foi, comme il n'y a qu'une humanité en ce monde.

Arrivé à de pareilles hauteurs intellectuelles et morales, on comprend que l'esprit et le coeur humain jouissent d'une paix profonde; aussi ces mots: Paix profonde, mes frères!

[33]

étaient-ils la parole de maître dans la haute maçonnerie, c'est-à-dire dans l'association des initiés à la kabbale.

La guerre que l'Église a dû déclarer à la magie a été nécessitée par les profanations de faux gnostiques, mais la vraie science des magies est essentiellement catholique, parce qu'elle base toute sa réalisation sur le principe de la hiérarchie. Or, dans l'Église catholique seule il y a une hiérarchie sérieuse et absolue. C'est pour cela que les vrais adeptes ont toujours professé pour cette Église le plus profond respect et l'obéissance la plus absolue. Henri Khunrath seul a été un protestant déterminé; mais en cela il était allemand de son époque plutôt que citoyen mystique du royaume éternel.

L'essence de l'antichristianisme est l'exclusion et l'hérésie, c'est le déchirement du corps du Christ, suivant la belle expression de saint Jean: Omnis spiritus qui solvit Christum hic Antechristus est. C'est que la religion est la charité. Or, il n'y a pas de charité dans l'anarchie.

La magie aussi a eu ses hérésiarques et ses sectaires, ses hommes de prestiges et ses sorciers. Nous aurons à venger la légitimité de la science, des usurpations de l'ignorance, de la folie et de la fraude, et c'est en cela surtout que notre travail pourra être utile et sera entièrement nouveau.

On n'a jusqu'à présent traité l'histoire de la magie que comme les annales d'un préjugé, ou les chroniques plus ou moins exactes d'une série de phénomènes; personne, en effet, ne croyait plus que la magie fût une science. Une histoire sérieuse de cette science retrouvée doit en indiquer les développements et les progrès; nous marchons donc en plein sanctuaire au lieu de longer

[34]

des ruines, et nous allons trouver ce sanctuaire enseveli si longtemps sous les cendres de quatre civilisations, plus merveilleusement conservé que ces villes-momies sorties dernièrement des cendres du Vésuve, dans toute leur beauté morte et leur majesté désolée.

Dans son plus magnifique ouvrage, Bossuet a montré la religion liée partout avec l'histoire: qu'aurait-il dit s'il avait su qu'une science, née pour ainsi dire avec le monde, rend raison à la fois des dogmes primitifs de la religion unique et universelle en les unissant aux théorèmes les plus incontestables des mathématiques et de la raison?

La magie dogmatique est la clef de tous les secrets non encore approfondis par la philosophie de l'histoire; et la magie pratique ouvre seule à la puissance, toujours limitée mais toujours progressive de la volonté humaine, le temple occulte de la nature.

Nous n'avons pas la prétention impie d'expliquer par la magie les mystères de la religion; mais nous enseignerons comment la science doit accepter et révéler ces mystères. Nous ne dirons plus que la raison doit s'humilier devant la foi; elle doit au contraire s'honorer d'être croyant; car c'est la foi qui sauve la raison des horreurs du néant sur le bord des abîmes pour la rattacher à l'infini.

L'orthodoxie en religion est le respect de la hiérarchie, seule gardienne de l'unité. Or, ne craignons pas de le répéter, la magie est essentiellement la science de la hiérarchie. Ce qu'elle proscrie avant tout, qu'on se le rappelle bien, ce sont les doctrines anarchiques; et elle démontre, par les lois mêmes de la

[35]

nature, que l'harmonie est inséparable du pouvoir et de l'autorité.

Ce qui fait, pour le plus grand nombre des curieux, l'attrait principal de la magie, c'est qu'ils y voient un moyen extraordinaire de satisfaire leurs passions. Non, disent les avares, le secret d'Hermès pour la transmutation des métaux n'existe pas, autrement nous l'achèterions et nous serions riches!... Pauvres fous, qui croient qu'un pareil secret puisse se vendre! et quel besoin aurait de votre argent celui qui saurait faire de l'or?--C'est vrai, répondra un incrédule, mais toi-même, Éliphas Lévi, si tu possédais ce secret ne serais-tu pas plus riche que nous?--Eh! qui vous dit que je sois pauvre? Vous ai-je demandé quelque chose? Quel est le souverain du monde qui peut se vanter de m'avoir payé un secret de la science? Quel est le millionnaire auquel j'aie jamais donné quelque raison de croire que je voudrais troquer ma fortune contre la sienne? Lorsqu'on voit d'en bas les richesses de la terre on y aspire toujours comme à la souveraine félicité; mais comme on les méprise lorsqu'on plane au-dessus d'elles, et qu'on a peu d'envie de les reprendre lorsqu'on les a laissées tomber comme des fers!

Oh! s'écriera un jeune homme, si les secrets de la magie étaient vrais, je voudrais les posséder pour être aimé de toutes les femmes.--De toutes, rien que cela. Pauvre enfant, un jour viendra où ce sera trop d'en avoir une. L'amour sensuel est une orgie à deux, où l'ivresse amène vite le dégoût, et alors on se quitte en se jetant les verres à la tête.

Moi, disait un jour un vieil idiot, je voudrais être magicien

[36]

pour bouleverser le monde!--Brave homme, si vous étiez magicien vous ne seriez pas imbécile; et alors rien ne vous fournirait, même devant le tribunal de votre conscience, le bénéfice des circonstances atténuantes, si vous deveniez un scélérat.

Eh bien! dira un épicurien, donnez-moi donc les recettes de la magie, pour jouir toujours et ne souffrir jamais....

Ici c'est la science elle-même qui va répondre:

La religion vous a déjà dit: Heureux ceux qui souffrent; mais c'est pour cela même que la religion a perdu votre confiance.

Elle a dit: Heureux ceux qui pleurent, et c'est pour cela que vous avez ri de ses enseignements.

Écoutez maintenant ce que disent l'expérience et la raison:

Les souffrances éprouvent et créent les sentiments généreux; les plaisirs développent et fortifient les instincts lâches.

Les souffrances rendent fort contre le plaisir, les jouissances rendent faible contre la douleur.

Le plaisir dissipe;

La douleur recueille.

Qui souffre amasse;

Qui jouit dépense.

Le plaisir est recueil de l'homme.

La douleur maternelle est le triomphe de la femme.

C'est le plaisir qui féconde, mais c'est la douleur qui conçoit et qui enfante.

Malheur à l'homme qui ne sait pas et qui ne veut pas souffrir! car il sera écrasé de douleurs.

[37]

Ceux qui ne veulent pas marcher, la nature les traîne impitoyablement.

Nous sommes jetés dans la vie comme en pleine mer: il faut nager ou périr.

Telles sont les lois de la nature enseignées par la haute magie. Voyez maintenant si l'on peut devenir magicien pour jouir toujours et ne souffrir jamais!

Mais alors, diront d'un air désappointé les gens du monde, à quoi peut servir la magie?--Que pensez-vous que le prophète Balaam eût pu répondre à son ânesse si elle lui avait demandé à quoi peut servir l'intelligence?

Que répondrait Hercule à un pygmée qui lui demanderait à quoi peut servir la force?

Nous ne comparons certes pas les gens du monde à des pygmées, et encore moins à l'ânesse de Balaam; ce serait manquer de politesse et de bon goût. Nous répondrons donc le plus gracieusement possible à ces personnes si brillantes et si aimables, que la magie ne peut leur servir absolument de rien, attendu qu'elles ne s'en occuperont jamais sérieusement.

Notre ouvrage s'adresse aux âmes qui travaillent et qui pensent. Elles y trouveront l'explication de ce qui est resté obscur dans le dogme et dans le rituel de la haute magie 1. Nous avons, à l'exemple des grands maîtres, suivi dans le plan et la division de nos livres l'ordre rationnel des nombres sacrés. Nous divisons notre histoire de la magie en sept livres, et chaque livre contient sept chapitres.

Note 1: (retour) Éliphas Lévi, Dogme et Rituel de la haute magie, 1856, 2 vol. in-8, avec 23 fig.--25 fr.

[38]

Le premier livre est consacré aux origines magiques, c'est la Genèse de la science, et nous lui avons donné pour clef la lettre aleph א, qui exprime kabbalistiquement l'unité principiante et originelle.

Le second livre contiendra les formules historiques et sociales du verbe magique dans l'antiquité. Sa marque est la lettre beth ב, symbole du binaire, expression du verbe réalisateur, caractère spécial de la gnose et de l'occultisme.

Le troisième livre sera l'exposé des réalisations de la science antique dans la société chrétienne. Nous y verrons comment, pour la science même, la parole s'est incarnée. Le nombre trois est celui de la génération, de la réalisation, et le livre a pour clef la lettre ghimel ם, hiéroglyphe de la naissance.

Dans le quatrième livre, nous verrons la force civilisatrice de la magie chez les barbares, et les productions naturelles de cette science parmi les peuples encore enfants, les mystères des druides, les miracles des eubages, les légendes des bardes, et comment tout cela concourt à la formation des sociétés modernes en préparant au christianisme une victoire éclatante et durable. Le nombre quatre exprime la nature et la force, et la lettre daletth ד, qui le représente dans l'alphabet hébreu, est figurée dans l'alphabet hiéroglyphique des kabbalistes par un empereur sur son trône.

Le cinquième livre sera consacré à l'ère sacerdotale du moyen âge. Nous y verrons les dissidences et les luttes de la science, la formation des sociétés secrètes, leurs oeuvres inconnus, les rites secrets des grimoires, les mystères de la divine comédie, les divisions du sanctuaire, qui doivent aboutir plus tard à une glorieuse unité. Le nombre cinq est celui de la quintessence, de

[39]

la religion, du sacerdoce; son caractère est la lettre hé ה, représentée dans l'alphabet magique par la figure du grand prêtre.

Notre sixième livre montrera la magie mêlée à l'oeuvre de la révolution. Le nombre six est celui de l'antagonisme et de la lutte qui prépare la synthèse universelle. Sa lettre est le vaf ו, figure du lingam créateur, du fer recourbé qui moissonne.

Le septième livre sera celui de la synthèse, et contiendra l'exposé des travaux modernes et des découvertes récentes, les théories nouvelles de la lumière et du magnétisme, la révélation du grand secret des rose-croix, l'explication des alphabets mystérieux, la science, enfin, du verbe et des oeuvres magiques, la synthèse de la science et l'appréciation des travaux de tous les mystiques contemporains. Ce livre sera le complément et la couronne de l'oeuvre comme le septénaire est la couronne des nombres, puisqu'il réunit le triangle de l'idée au carré de la forme. Sa lettre correspondante est le dzaïn ז, et son hiéroglyphe kabbalistique est un triomphateur monté sur un char attelé de deux sphinx. Nous avons donné cette figure dans notre précédent ouvrage.

Loin de nous la vanité ridicule de nous poser en triomphateur kabbalistique, c'est la science seule qui doit triompher, et celui que nous voulons montrer au monde intelligent, monté sur le char cubique et traîné par les sphinx, c'est le verbe de lumière, c'est le réalisateur divin de la kabbale de Moïse, c'est le soleil humain de l'Évangile, c'est l'homme-Dieu qui est déjà venu comme Sauveur, et qui se manifestera bientôt comme Messie,

[40]

c'est-à-dire comme roi définitif et absolu des institutions temporelles. C'est cette pensée qui anime notre courage et entretient notre espérance. Et maintenant il nous reste à soumettre toutes nos idées, toutes nos découvertes et tous nos travaux au jugement infaillible de la hiérarchie. Tout ce qui tient à la science, aux hommes acceptés par les sciences, tout ce qui tient à la religion, à l'Église seule, et à la seule Église hiérarchique et conservatrice de l'unité, catholique apostolique et romaine, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent.

Aux savants nos découvertes, aux évêques nos aspirations et nos croyances! Malheur, en effet, à l'enfant qui se croit plus sage que ses pères, à l'homme qui ne reconnaît pas de maîtres, au rêveur qui pense et qui prie pour lui seul! La vie est une communion universelle, et c'est dans cette communion qu'on trouve l'immortalité. Celui qui s'isole se voue à la mort, et l'éternité de l'isolement, ce serait la mort éternelle!

Éliphas LÉVI.

[41]

LIVRE PREMIER
LES ORIGINES MAGIQUES
⌘ Aleph.

CHAPITRE PREMIER
ORIGINES FABULEUSES

SOMMAIRE.--Origines fabuleuses.--Le livre de la pénitence d'Adam. --Le livre d'Hénoch.--La légende des anges déchus.--Apocalypse de Méthodius.--La Genèse suivant les Indiens.--L'héritage magique d'Abraham, suivant le Talmud.--Le Sépher Jezirah et le Sohar.

«Il y eut, dit le livre apocryphe d'Hénoch, des anges qui se laissèrent tomber du ciel pour aimer les filles de la terre.

Car en ces jours-là, lorsque les fils des hommes se furent multipliés, il leur naquit des filles d'une grande beauté.

Et lorsque les anges, les fils du ciel, les virent ils furent pris d'amour pour elles; et ils se disaient entre eux: «Allons, choisissons-nous des épouses de la race des hommes, et engendrons des enfants.»

Alors leur chef Samyasa leur dit: «Peut-être n'aurez-vous pas le courage d'accomplir cette résolution, et je resterai seul responsable de votre chute.»

Mais ils lui répondirent: «Nous jurons de ne pas nous repentir et d'accomplir tous notre dessein.»

[42]

Et ils étaient deux cents qui descendirent sur la montagne d'Armon.

Et c'est depuis ce temps-là que cette montagne est nommée Armon, ce qui veut dire la montagne du Serment.

Voici les noms des chefs de ces anges qui descendirent: Samyasa qui était le premier de tous, Urakabaraméel, Azibéel, Tamiel, Ramuel, Danel, Azkéel, Sarakuyal, Asael, Armers, Batraai, Anane, Zavèbe, Samsavéel, Ertrael, Turel, Jomiael, Arazial.

Ils prirent des épouses avec lesquelles ils se mêlèrent, leur enseignant la magie, les enchantements et la division des racines et des arbres.

Amazarac enseigna tous les secrets des enchanteurs, Barkaial fut le maître de ceux qui observent les astres, Akibéel révéla les signes et Azaradel le mouvement de la lune.»

Ce récit du livre kabbalistique d'Hénoch, est le récit de cette même profanation des mystères de la science que nous voyons représenter sous une autre image dans l'histoire du péché d'Adam.

Les anges, les fils de Dieu, dont parle Hénoch, c'étaient les initiés à la magie, puisque après leur chute ils l'enseignèrent aux hommes vulgaires par l'entremise des femmes indiscretes. La volupté fut leur écueil, ils aimèrent les femmes et se laissèrent surprendre les secrets de la royauté et du sacerdoce.

Alors la civilisation primitive s'écroula, les géants, c'est-à-dire les représentants de la force brutale et des convoitises effrénées, se disputèrent le monde qui ne put leur

[43]

échapper qu'en s'abîmant sous les eaux du déluge où s'effacèrent toutes les traces du passé.

Ce déluge figurait la confusion universelle où tombe nécessairement l'humanité lorsqu'elle a violé et méconnu les harmonies de la nature.

Le péché de Samyasa et celui d'Adam se ressemblent, tous deux sont entraînés par la faiblesse du coeur, tous deux profanent l'arbre de la science et sont repoussés loin de l'arbre de vie.

Ne discutons pas les opinions ou plutôt les naïvetés de ceux qui veulent prendre tout à la lettre, et qui pensent que la science et la vie ont pu pousser autrefois sous forme d'arbres, mais admettons le sens profond des symboles sacrés.

L'arbre de la science, en effet, donne la mort lorsqu'on en absorbe les fruits, ces fruits sont la parure du monde, ces pommes d'or sont les étoiles de la terre.

Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal un manuscrit fort curieux qui a pour titre: Le livre de la pénitence d'Adam. La tradition kabbalistique y est présentée sous forme de légende, et voici ce qu'on y raconte:

«Adam eut deux fils, Caïn qui représente la force brutale, Abel qui représente la douceur intelligente. Ils ne purent s'accorder, et ils périrent l'un par l'autre, aussi leur héritage fut-il donné à un troisième fils nommé Seth.»

Voilà bien le conflit des deux forces contraires tournant au profit d'une puissance synthétique et combinée.

«Or Seth, qui était juste, put parvenir jusqu'à l'entrée du paradis terrestre sans que le chérubin l'écartât avec son épée flamboyante.» C'est-à-dire que Seth représente l'initiation primitive.

[44]

«Seth vit alors que l'arbre de la science et l'arbre de la vie s'étaient réunis et n'en faisaient qu'un.»
Accord de la science et de la religion dans la haute kabbale.

«Et l'ange lui donna trois grains qui contenaient toute la force vitale de cet arbre.»

C'est le ternaire kabbalistique.

«Lorsque Adam mourut, Seth, suivant les instructions de l'ange, plaça les trois grains dans la bouche de son père expiré comme un gage de vie éternelle.

»Les branches qui sortirent de ces trois grains formèrent le buisson ardent au milieu duquel Dieu révéla à Moïse son nom éternel:

[Hébreu, illisible.]

»L'être qui est, qui a été, et qui sera l'être.

»Moïse cueillit une triple branche du buisson sacré, ce fut pour lui la verge des miracles.

»Cette verge bien que séparée de sa racine ne cessa pas de vivre et de fleurir, et elle fut ainsi conservée dans l'arche.

»Le roi David replanta cette branche vivante sur la montagne de Sion, et Salomon plus tard prit le bois de cet arbre au triple tronc pour en faire les deux colonnes Jakin et Bohas, qui étaient à l'entrée du temple, il les revêtit de bronze, et plaça le troisième morceau du bois mystique au fronton de la porte principale.

»C'était un talisman qui empêchait tout ce qui était impur de pénétrer dans le temple.

[45]

»Mais les lévites corrompus arrachèrent pendant la nuit cette barrière de leurs iniquités et la jetèrent au fond de la piscine probatique en la chargeant de pierres.

»Depuis ce moment l'ange de Dieu agita tous les ans les eaux de la piscine et leur communiqua une vertu miraculeuse pour inviter les hommes à y chercher l'arbre de Salomon.

»Au temps de Jésus-Christ, la piscine fut nettoyée, et les juifs trouvant cette poutre, inutile suivant eux, la portèrent hors de la ville et la jetèrent en travers du torrent de Cédron.

»C'est sur ce pont que Jésus passa après son arrestation nocturne au jardin des Oliviers, c'est du haut de cette planche que ses bourreaux le précipitèrent pour le traîner dans le torrent et dans leur précipitation à préparer d'avance l'instrument du supplice, ils emportèrent avec eux le pont qui était une poutre de trois pièces, composée de trois bois différents et ils en firent une croix.»

Cette allégorie renferme toutes les hautes traditions de la kabbale et les secrets si complètement ignorés de nos jours du christianisme de saint Jean.

Ainsi Seth, Moïse, David, Salomon et le Christ auraient emprunté au même arbre kabbalistique leurs sceptres de rois et leurs bâtons de grands pontifes.

Nous devons comprendre maintenant pourquoi le Sauveur au berceau était adoré par les mages.

Revenons au livre d'Hénoch, car celui-ci doit avoir une autorité dogmatique plus grande qu'un manuscrit ignoré. Le livre d'Hénoch est, en effet, cité dans le Nouveau Testament par l'apôtre saint Jude.

La tradition attribue à Hénoch l'invention des lettres. C'est [46]

donc à lui que remontent les traditions consignées dans le Sepher Jézirah, ce livre élémentaire de la kabbale, dont la rédaction suivant les rabbins, serait du patriarche Abraham, l'héritier des secrets d'Hénoch et le père de l'initiation en Israël.

Hénoch paraît donc être le même personnage que l'Hermès trismégiste des Égyptiens, et le fameux livre de Thot, écrit tout en hiéroglyphes et en nombres, serait cette bible occulte et pleine de mystères, antérieure aux livres de Moïse, à laquelle l'initié Guillaume Postel fait souvent allusion dans ses ouvrages en la désignant sous le nom de Genèse d'Hénoch.

La Bible dit qu'Hénoch ne mourut point, mais que Dieu le transporta d'une vie à l'autre. Il doit revenir s'opposer à l'Antéchrist, à la fin des temps, et il sera un des derniers martyrs ou témoins de la vérité, dont il est fait mention dans l'apocalypse de saint Jean.

Ce qu'on dit d'Hénoch, on l'a dit de tous les grands initiateurs de la kabbale.

Saint Jean lui-même ne devait pas mourir, disaient les premiers chrétiens, et l'on a cru longtemps le voir respirer dans son tombeau, car la science absolue de la vie est un préservatif contre la mort et l'instinct des peuples le leur fait toujours deviner.

Quoi qu'il en soit, il nous resterait d'Hénoch deux livres, l'un hiéroglyphique, l'autre allégorique. L'un contenant les clefs hiératiques de l'initiation, l'autre l'histoire d'une grande profanation qui avait amené la destruction du monde et le chaos après le règne des géants.

Saint Méthodius, un évêque des premiers siècles du christianisme, dont les oeuvres se trouvent dans la bibliothèque des Pères de

[47]

l'Église, nous a laissé une apocalypse prophétique où l'histoire du monde se déroule dans une série de visions. Ce livre ne se trouve pas dans la collection des oeuvres de saint Méthodius, mais il a été conservé par les gnostiques, et nous le retrouvons imprimé dans le liber mirabilis, sous le nom altéré de

Bermechobus, que des imprimeurs ignorants ont fait à la place de l'abréviation Bea-Méthodius pour beatus Méthodius.

Ce livre s'accorde en plusieurs points avec le traité allégorique de la pénitence d'Adam. On y trouve que Seth se retira avec sa famille en Orient vers une montagne voisine du paradis terrestre. Ce fut la patrie des initiés, tandis que la postérité de Caïn inventait la fausse magie dans l'Inde, pays du fratricide, et mettait les maléfices au service de l'impunité.

Saint Méthodius prédit ensuite les conflits et le règne successif des Ismaélites, vainqueurs des Romains; des Français, vainqueurs des Ismaélites, puis d'un grand peuple du Nord, dont l'invasion précédera le règne personnel de l'Antéchrist. Alors se formera un royaume universel, qui sera reconquis par un prince français, et la justice régnera pendant une longue suite d'années.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la prophétie. Ce qu'il nous importe de remarquer, c'est la distinction de la bonne et de la mauvaise magie, du sanctuaire des fils de Seth et de la profanation des sciences par les descendants de Caïn.

La haute science, en effet, est réservée aux hommes qui sont maîtres de leurs passions, et la chaste nature ne donne pas les clefs de sa chambre nuptiale à des adultères. Il y a deux classes

[48]

d'hommes, les hommes libres et les esclaves; l'homme naît esclave de ses besoins, mais il peut s'affranchir par l'intelligence. Entre ceux qui sont déjà affranchis et ceux qui ne le sont pas encore l'égalité n'est pas possible. C'est à la raison de régner et aux instincts d'obéir. Autrement si vous donnez à un aveugle les aveugles à conduire, ils tomberont tous dans les abîmes. La liberté, ne l'oublions pas, ce n'est pas la licence des passions affranchies de la loi. Cette licence serait la plus monstrueuse des tyrannies. La liberté, c'est l'obéissance volontaire à la loi; c'est le droit de faire son devoir et seuls les hommes raisonnables et justes sont libres. Or, les hommes libres doivent gouverner les esclaves, et les esclaves sont appelés à s'affranchir; non pas du gouvernement des hommes libres, mais de cette servitude des passions brutales, qui les condamne à ne pas exister sans maîtres.

Admettez maintenant avec nous la vérité des hautes sciences, supposez un instant qu'il existe, en effet, une force dont on peut s'emparer et qui soumet à la volonté de l'homme les miracles de la nature? Dites-nous maintenant si l'on peut confier aux brutalités cupides les secrets de la sympathie et des richesses; aux intrigants l'art de la fascination, à ceux qui ne savent pas se conduire eux-mêmes l'empire sur les volontés?... On est effrayé lorsqu'on songe aux désordres que peut entraîner une telle profanation. Il faudra un cataclysme pour laver les crimes de la terre quand tout se sera abîmé dans la boue et dans le sang. Eh bien! voilà ce que nous révèle l'histoire allégorique de la chute des anges dans le livre d'Hénoch, voilà le péché d'Adam et ses suites fatales. Voilà le déluge et ses tempêtes; puis,

[49]

plus tard, la haute malédiction de Chanaan. La révélation de l'occultisme est figurée par l'impudence de ce fils qui montre la nudité paternelle. L'ivresse de Noé est une leçon pour le sacerdoce de tous les temps. Malheur à ceux qui exposent les secrets de la génération divine aux regards impurs de la foule! tenez le sanctuaire fermé, vous qui ne voulez pas livrer votre père endormi à la risée des imitateurs de Cham!

Telle est, sur les lois de la hiérarchie humaine, la tradition des enfants de Seth; mais telles ne furent pas les doctrines de la famille de Caïn. Les caïnistes de l'Inde inventèrent une Genèse pour consacrer l'oppression des plus forts et perpétuer l'ignorance des faibles; l'initiation devint le privilège exclusif des castes suprêmes et des races d'hommes furent condamnées à une servitude éternelle sous prétexte d'une naissance inférieure; ils étaient sortis, disait-on, des pieds ou des genoux de Brahma!

La nature n'enfante ni des esclaves ni des rois, tous les hommes naissent pour le travail.

Celui qui prétend que l'homme est parfait en naissant, et que la société le dégrade et le pervertit, serait le plus sauvage des anarchistes, s'il n'était pas le plus poétique des insensés. Mais Jean-Jacques avait beau être sentimental et rêveur, son fond de misanthropie, développé par la logique de ses séides, porta des fruits de

haine et de destruction. Les réalisateurs consciencieux des utopies du tendre philosophe de Genève, furent Robespierre et Marat.

La société n'est pas un être abstrait qu'on puisse rendre
[50]

séparément responsable de la perversité des hommes; la société c'est l'association des hommes. Elle est défectueuse de leurs vices et sublime de leurs vertus; mais en elle-même, elle est sainte, comme la religion qui lui est inséparablement unie. La religion, en effet, n'est-elle pas la société des plus hautes aspirations et des plus généreux efforts?

Ainsi, au mensonge des castes privilégiées par la nature, répondit le blasphème de l'égalité antisociale et du droit ennemi de tout devoir; le christianisme seul avait résolu la question en donnant la suprématie au dévouement, et en proclamant le plus grand celui qui sacrifierait son orgueil à la société et ses appétits à la loi.

Les juifs, dépositaires de la tradition de Seth, ne la conservèrent pas dans toute sa pureté, et se laissèrent gagner par les injustes ambitions de la postérité de Caïn. Ils se crurent une race d'élite, et pensèrent que Dieu leur avait plutôt donné la vérité comme un patrimoine que confiée comme un dépôt appartenant à l'humanité toute entière. On trouve, en effet, dans les talmudistes, à côté des sublimes traditions du Sépher Jézirah et du Sonar, des révélations assez étranges. C'est ainsi qu'ils ne craignent pas d'attribuer au patriarche Abraham lui-même l'idolâtrie des nations, lorsqu'ils disent qu'Abraham a donné aux Israélites son héritage, c'est-à-dire la science des vrais noms divins; la kabbale, en un mot, aurait été la propriété légitime et héréditaire d'Isaac; mais le patriarche donna, disent-ils, des présents aux enfants de ses concubines; et par ces présents ils entendent des dogmes voilés et des noms obscurs, qui se matérialisèrent bientôt et se transformèrent en idoles. Les fausses religions et leurs absurdes mystères, les superstitions

[51]
orientales et leurs sacrifices horribles, quel présent d'un père à sa famille méconnue! N'était-ce pas assez de chasser Agar avec son fils dans le désert, fallait-il, avec leur pain unique et leur cruche d'eau, leur donner un fardeau de mensonge pour désespérer et empoisonner leur exil?

La gloire du christianisme c'est d'avoir appelé tous les hommes à la vérité, sans distinction de peuples et de castes, mais non toutefois sans distinction d'intelligences et de vertus.

«Ne jetez pas vos paroles devant les pourceaux, a dit le divin fondateur du christianisme, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant contre vous, ils ne vous dévorent.»

L'Apocalypse, ou révélation de saint Jean, qui contient tous les secrets kabbalistiques du dogme de Jésus-Christ, n'est pas un livre moins obscur que le Sohar.

Il est écrit hiéroglyphiquement avec des nombres et des images; et l'apôtre fait souvent appel à l'intelligence des initiés. «Que celui qui a la science comprenne, que celui qui comprend calcule,» dit-il plusieurs fois après une allégorie ou l'énoncé d'un nombre. Saint Jean, l'apôtre de prédilection et le dépositaire de tous les secrets du Sauveur, n'écrivait donc pas pour être compris de la multitude.

Le Sépher Jézirah, le Sohar et l'Apocalypse sont les chefs-d'oeuvre de l'occultisme; ils contiennent plus de sens que de mots, l'expression en est figurée comme la poésie et exacte comme les nombres. L'Apocalypse résume, complète et surpasse

[52]
toute la science d'Abraham et de Salomon, comme nous le prouverons en expliquant les clefs de la haute kabbale.

Le commencement du Sohar étonne par la profondeur de ses aperçus et la grandiose simplicité de ses images. Voici ce que nous y lisons:

«L'intelligence de l'occultisme c'est la science de l'équilibre.

»Les forces qui se produisent sans être balancées périssent dans le vide.

»Ainsi ont péri les rois de l'ancien monde, les princes des géants. Ils sont tombés comme des arbres sans racines, et l'on n'a plus trouvé leur place.

»C'est par le conflit des forces non équilibrées que la terre dévastée était nue et informe lorsque le souffle de Dieu se fit place dans le ciel et abaissa la masse des eaux.

»Toutes les aspirations de la nature furent alors vers l'unité de la forme, vers la synthèse vivante des puissances équilibrées, et le front de Dieu, couronné de lumière, se leva sur la vaste mer et se refléta dans les eaux inférieures.

»Ses deux yeux parurent rayonnants de clarté, lançant deux traits de flamme qui se croisèrent avec les rayons du reflet.

»Le front de Dieu et ses deux yeux formaient un triangle dans le ciel, et le reflet formait un triangle dans les eaux.

»Ainsi se révéla le nombre six, qui fut celui de la création universelle.»

Nous traduisons ici, en l'expliquant, le texte qu'on ne saurait rendre intelligible en le traduisant littéralement.

[53]

L'auteur du livre a soin, d'ailleurs, de nous déclarer que cette forme humaine qu'il donne à Dieu n'est qu'une image de son verbe, et que Dieu ne saurait être exprimé par aucune pensée ni par aucune forme. Pascal a dit que Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Mais comment concevoir un cercle sans circonférence? Le Sohar prend l'inverse de cette figure paradoxale, et dirait volontiers du cercle de Pascal que la circonférence en est partout et le centre nulle part; mais ce n'est point à un cercle, c'est à une balance qu'il compare l'équilibre universel des choses. «L'équilibre est partout, dit-il, on trouve donc partout aussi le point central où la balance est suspendue.» Nous trouvons ici le Sohar plus fort et plus profond que Pascal.

L'auteur du Sohar continue son rêve sublime. La synthèse du verbe formulé par la figure humaine monte lentement et sort des eaux comme le soleil qui se lève. Quand les yeux ont paru, la lumière a été faite; quand la bouche se montre, les esprits sont créés et la parole se fait entendre. La tête entière est sortie, et voilà le premier jour de la création. Viennent les épaules, les bras et la poitrine, et le travail commence. L'image divine repousse d'une main la mer et soulève de l'autre les continents et les montagnes. Elle grandit, elle grandit toujours. Sa puissance génératrice apparaît, et tous les êtres vont se multiplier; il est debout, enfin, il met un pied sur la terre et l'autre sur la mer, et se mirant tout entier dans l'Océan de la création, il souffle sur son reflet, il appelle son image à la vie. Créons l'homme, a-t-il dit, et l'homme est créé! Nous ne connaissons rien d'aussi beau dans aucun poète que cette vision de la création accomplie par le type idéal de l'humanité. L'homme ainsi

[54]

est l'ombre d'une ombre! mais il est la représentation de la puissance divine. Lui aussi peut étendre les mains de l'Orient à l'Occident; la terre lui est donnée pour domaine. Voilà l'Adam Kadmon, l'Adam primitif des kabbalistes; voilà dans quelle pensée ils en font un géant; voilà pourquoi Swedenborg, poursuivi dans ses rêves par les souvenirs de la kabbale, dit que la création entière n'est qu'un homme gigantesque, et que nous sommes faits à l'image de l'univers.

Le Sohar est une genèse de lumière, le Sépher Jézirah est une échelle de vérités. Là s'expliquent les trente-deux signes absolus de la parole, les nombres et les lettres; chaque lettre reproduit un nombre, une idée et une forme, en sorte que les mathématiques s'appliquent aux idées et aux formes, non moins rigoureusement

qu'aux nombres par une proportion exacte et une correspondance parfaite. Par la science du Sépher Jézirah, l'esprit humain est fixé dans la vérité et dans la raison, et peut se rendre compte des progrès possibles de l'intelligence par les évolutions des nombres. Le Sohar représente donc la vérité absolue, et le Sépher Jézirah donne les moyens de la saisir, de se l'approprier et d'en faire usage.

[55]

CHAPITRE II.

MAGIE DES MAGES.

SOMMAIRE.--Mystères de Zoroastre ou magie des mages.--La science du feu.--Symboles et enchantements des Perses et des Assyriens.--Les mystères de Ninive et de Babylone.--Domaine de la foudre.--Art de charmer les animaux.--Le bûcher de Sardanapale.

Zoroastre est très probablement un nom symbolique, comme celui de Thot ou d'Hermès. Eudoxe et Aristote le font vivre six mille ans avant la naissance de Platon; d'autres, au contraire, le font naître cinq cents ans avant la guerre de Troie. Les uns en font un roi de la Bactriane, les autres affirment l'existence de deux ou de trois Zoroastres différents. Eudoxe et Aristote seuls nous semblent avoir compris le personnage magique de Zoroastre en mettant l'âge kabbalistique d'un monde entre l'éclosion de son dogme et le règne théurgique de la philosophie de Platon. Il y a, en effet, deux Zoroastres, c'est-à-dire, deux révélateurs, l'un fils d'Oromase et père d'un enseignement lumineux, l'autre fils d'Arimane et auteur d'une divulgation profane; Zoroastre est le Verbe incarné des Chaldéens, des Mèdes et des Perses. Sa légende semble une prédiction de celle du Christ, et il a dû avoir aussi son antéchrist, suivant la loi magique de l'équilibre universel.

C'est au faux Zoroastre qu'il faut attribuer le culte du feu matériel et le dogme impie du dualisme divin qui a produit plus tard la gnose monstrueuse de Manès, et les principes erronés de

[56]

la fausse maçonnerie. Le faux Zoroastre est le père de cette magie matérialiste qui a causé le massacre des mages, et fait tomber le vrai magisme sous la proscription et dans l'oubli. L'Église, toujours inspirée par l'esprit de vérité, a dû proscrire sous les noms de magie, de manichéisme, d'illuminisme et de maçonnerie, tout ce qui se rattachait de près ou de loin à cette profanation primitive des mystères. L'histoire jusqu'à présent incomprise des templiers, en est un exemple éclatant.

Les dogmes du vrai Zoroastre sont les mêmes que ceux de la pure kabbale, et ses idées sur la divinité sont les mêmes que celles des Pères de l'Église. Les noms seuls diffèrent: ainsi il nomme triade ce que nous appelons trinité, et dans chaque nombre de la triade, il retrouve le ternaire tout entier. C'est ce que nos théologiens appellent la circum-insession des personnes divines. Zoroastre renferme dans cette multiplication de la triade par elle-même la raison absolue du nombre neuf et la clef universelle de tous les nombres et de toutes les formes. Ce que nous appelons les trois personnes divines, Zoroastre le nomme les trois profondeurs. La profondeur première ou paternelle est la source de la foi; la seconde ou celle du Verbe est la source de la vérité; la troisième ou l'action créatrice est la source d'amour. On peut consulter, pour se convaincre de ce que nous avançons ici, l'exposition de Psellus sur les dogmes des anciens Assyriens, dans la Magie philosophique de François Patricius, page 2, édition de Hambourg, 1593.

Sur cette échelle de neuf degrés, Zoroastre établit la hiérarchie céleste et toutes les harmonies de la nature. Il compte par trois

[57]

toutes les choses qui émanent de l'idée, par quatre tout ce qui se rattache à la forme, ce qui lui donne le nombre sept pour type de la création. Ici finit l'initiation première, et commencent les hypothèses de l'école; les nombres se personnifient, les idées prennent des emblèmes qui plus tard deviendront des idoles. Voici venir les Synochées, les Télétarques et les Pères, serviteurs de la triple Hécate, puis les trois Amilctes, et les trois visages d'Hypézocos; puis les anges, puis les démons, puis les âmes humaines. Les astres sont les images et les reflets des splendeurs intellectuelles, et notre soleil est l'emblème d'un soleil de vérité, ombre lui-même de cette source première d'où jaillissent toutes les splendeurs. C'est pour cela que les disciples de Zoroastre saluaient le lever du jour, et passaient parmi les barbares pour des adorateurs du soleil.

Tels étaient les dogmes des mages, mais ils possédaient, en outre, des secrets qui les rendaient maîtres des puissances occultes de la nature. Ces secrets, dont l'ensemble pourrait s'appeler une pyrotechnie transcendente, se rattachaient tous à la science profonde et au gouvernement du feu. Il est certain que les mages connaissaient l'électricité, et avaient des moyens de la produire et de la diriger qui nous sont encore inconnus.

Numa, qui étudia leurs rites et fut initié à leurs mystères, possédait, au dire de Lucius Pison, l'art de former et de diriger la foudre. Ce secret sacerdotal dont l'initiateur romain voulait faire l'apanage des souverains de Rome, fut perdu par Tullus Hostilius qui dirigea mal la décharge électrique et fut foudroyé. Pline rapporte ces faits comme une ancienne tradition

[58]

étrusque 2, et raconte que Numa se servit avec succès de sa batterie foudroyante contre un monstre nommé Volta, qui désolait les campagnes de Rome. Ne croirait-on pas, en lisant cette révélation, que notre physicien Volta est un mythe, et que le nom des piles voltaïques remonte au siècle de Numa?

Note 2: (retour) Plin., liv. II, ch. 53.

Tous les symboles assyriens se rapportent à cette science du feu qui était le grand arcane des mages; partout nous retrouvons l'enchanteur qui perce le lion et qui manie les serpents. Le lion c'est le feu céleste, les serpents sont les courants électriques et magnétiques de la terre. C'est à ce grand secret des mages qu'il faut rapporter toutes les merveilles de la magie hermétique, dont les traditions disent encore que le secret du grand oeuvre consiste dans le gouvernement du feu.

Le savant François Patricius a publié, dans sa Magie philosophique, les oracles de Zoroastre recueillis dans les livres des platoniciens, dans la théurgie de Proclus, dans les commentaires sur Parménide, dans les commentaires d'Hermias sur Phèdre, dans les notes d'Olympiodore sur le Philèbe et le Phédon. Ces oracles sont d'abord la formule nette et précise du dogme que nous venons d'exposer, puis viennent les prescriptions du rituel magique, et voici en quels termes elles sont exprimées:

LES DÉMONS ET LES SACRIFICES.

«La nature nous enseigne par induction qu'il existe des démons incorporels, et que les germes du mal qui existent dans la matière, tournent au bien et à l'utilité commune.

[59]

»Mais ce sont là des mystères qu'il faut ensevelir dans les replis les plus impénétrables de la pensée.

»Le feu toujours agité et bondissant dans l'atmosphère peut prendre une configuration semblable à celle des corps.

»Disons mieux, affirmons l'existence d'un feu plein d'images et d'échos.

»Appelons, si vous le voulez, ce feu une lumière surabondante qui rayonne, qui parle, qui s'enroule.

»C'est le coursier fulgurant de la lumière, ou plutôt c'est l'enfant aux larges épaules qui dompte et soumet le coursier céleste.

»Qu'on l'habille de flamme et d'or ou qu'on le représente nu comme l'Amour en lui donnant aussi des flèches.

»Mais si ta méditation se prolonge, tu réuniras tous ces emblèmes sous la figure du lion;

»Alors qu'on ne voit plus rien ni de la voûte des cieux ni de la masse de l'univers.

»Les astres ont cessé de briller, et la lampe de la lune est voilée.

»La terre tremble et tout s'environne d'éclairs.

»Alors n'appelle pas le simulacre visible de l'âme de la nature.

»Car tu ne dois point le voir avant que ton corps ne soit purifié par les saintes épreuves.

»Amollissant les âmes et les entraînant toujours loin des travaux sacrés, les chiens terrestres sortent alors de ces limbes ou finit la matière, et montrent aux regards mortels des apparences de corps toujours trompeuses.

»Travaille autour des cercles décrits par le rhombus d'Hécate.

[60]

»Ne change rien aux noms barbares de l'évocation: car ce sont les noms panthéistiques de Dieu; ils sont aimantés des adorations d'une multitude et leur puissance est ineffable.

»Et lorsque après tous les fantômes, tu verras briller ce feu incorporel, ce feu sacré dont les flèches traversent à la fois toutes les profondeurs du monde;

»Écoute ce qu'il te dira!»

Cette page étonnante que nous traduisons en entier du latin de Patricius, contient tous les secrets du magnétisme avec des profondeurs que n'ont jamais soupçonnées les Du Potet et les Mesmer.

Nous y voyons: 1° d'abord la lumière astrale parfaitement décrite avec sa force configurative et sa puissance pour refléter le verbe et répercuter la voix;

2° La volonté de l'adepte figurée par l'enfant aux larges épaules monté sur le cheval blanc; hiéroglyphe que nous avons retrouvé sur un ancien tarot de la Bibliothèque impériale;

3° Le danger d'hallucinations dans les opérations magiques mal dirigées;

4° L'instrument magnétique qui est le rhombus, espèce de jouet d'enfant en bois creux qui tourne sur lui-même avec un ronflement toujours croissant;

5° La raison des enchantements par les paroles et les noms barbares;

6° La fin de l'oeuvre magique, qui est l'apaisement de l'imagination et des sens, l'état de somnambulisme complet et la parfaite lucidité.

Il résulte de cette révélation de l'ancien monde, que l'extase

[61]

lucide est une application volontaire et immédiate de l'âme au feu universel, ou plutôt à cette lumière pleine d'images qui rayonne, qui parle et qui s'enroule autour de tous les objets et de tous les globes de l'univers.

Application qui s'opère par la persistance d'une volonté dégagée des sens et affermie par une série d'épreuves.

C'était là le commencement de l'initiation magique.

L'adepte, parvenu à la lecture immédiate dans la lumière, devenait voyant ou prophète; puis, ayant mis sa volonté en communication avec cette lumière, il apprenait à la diriger comme on dirige la pointe d'une flèche; il envoyait à son gré le trouble ou la paix dans les âmes, communiquait à distance avec les autres adeptes, s'emparait enfin de cette force représentée par le lion céleste.

C'est ce que signifient ces grandes figures assyriennes qui tiennent sous leurs bras des lions domptés.

C'est la lumière astrale qui est représentée par ces gigantesques sphinx, ayant des corps de lions et des têtes de mages.

La lumière astrale, devenue l'instrument de la puissante magique, est le glaive d'or de Mithra qui immole le taureau sacré.

C'est la flèche de Phoebus qui perce le serpent Python.

Reconstruisons maintenant en esprit ces grandes métropoles de l'Assyrie, Babylone et Ninive, remettons à leur place ces colosses de granit, rebâtissons ces temples massifs, portés par des éléphants ou par des sphinx, relevons ces obélisques au-dessus desquels planent des dragons aux yeux étincelants et aux ailes étendues.

[62]

Le temple et le palais dominant ces entassements de merveilles; là se tiennent cachées en se révélant sans cesse par des miracles les deux divinités visibles de la terre, le sacerdoce et la royauté.

Le temple, au gré des prêtres, s'entoure de nuages ou brille de clartés surhumaines; les ténèbres se font parfois pendant le jour, parfois aussi la nuit s'illumine; les lampes du temple s'allument d'elles-mêmes, les dieux rayonnent, on entend gronder la foudre, et malheur à l'impie qui aurait attiré sur sa tête la malédiction des initiés! Le temple protège le palais, et les serviteurs du roi combattent pour la religion des mages; le roi est sacré, c'est le dieu de la terre, on se prosterne lorsqu'il passe, et l'insensé qui oserait sans ordre franchir le seuil de son palais, serait immédiatement frappé de mort!

Frappé de mort sans massue et sans glaive, frappé par une main invisible, tué par la foudre, terrassé par le feu du ciel! Quelle religion et quelle puissance! quelles grandes ombres que celles de Nemrod, de Bélus et de Sémiramis! Que pouvaient donc être avant les cités presque fabuleuses, où ces immenses royautes trônèrent autrefois, les capitales de ces géants, de ces magiciens, que les traditions confondent avec les anges et nomment encore les fils de Dieu et les princes du ciel! Quels mystères dorment dans les tombeaux des nations; et ne sommes-nous pas des enfants lorsque, sans prendre la peine d'évoquer ces effrayants souvenirs, nous nous applaudissons de nos lumières et de nos progrès!

Dans son livre sur la magie, M. Du Potet avance, avec une certaine crainte, qu'on peut, par une puissante émission de

[63]

fluide magnétique, foudroyer un être vivant 3.

Note 3: (retour) Du Potet, la Magie dévoilée, ou Principes de science occulte, 1852, 1 vol. in-4.

La puissance magique s'étend plus loin, mais il ne s'agit pas seulement du prétendu fluide magnétique. C'est la lumière astrale tout entière, c'est l'élément de l'électricité et de la foudre, qui peut être mise au service de la volonté humaine; et que faut-il faire pour acquérir cette formidable puissance? Zoroastre vient de nous le dire: il faut connaître ces lois mystérieuses de l'équilibre qui asservissent à l'empire du bien les puissances mêmes du mal; il faut avoir purifié son corps par les saintes épreuves, lutté contre les fantômes de l'hallucination et saisi corps à corps la lumière, comme Jacob dans sa lutte avec l'ange; il faut avoir dompté ces chiens fantastiques qui aboient dans les rêves; il faut, en un mot, pour nous servir de l'expression si énergique de l'oracle, avoir entendu parler la lumière. Alors on est maître, alors on peut la diriger, comme Numa, contre les ennemis des saints mystères; mais si l'on n'est pas parfaitement pur, si la domination de quelque passion animale vous soumet encore aux fatalités des tempêtes de la vie, on se brûle aux feux qu'on allume, on est la proie du serpent qu'on déchaîne, et l'on périra foudroyé comme Tullus Hostilius.

Il n'est pas conforme aux lois de la nature que l'homme puisse être dévoré par les bêtes sauvages. Dieu l'a armé de puissance pour leur résister; il peut les fasciner du regard, les gourmander avec la voix, les arrêter d'un signe,... et nous voyons, en effet, que les animaux les plus féroces redoutent la

[64]

fixité du regard de l'homme, et semblent tressaillir à sa voix. Les projections de la lumière astrale les paralysent et les frappent de crainte. Lorsque Daniel fut accusé de fausse magie et d'imposture, le roi de Babylone le soumit, ainsi que ses accusateurs, à l'épreuve des lions. Les animaux n'attaquent jamais que ceux qui les craignent ou ceux dont eux-mêmes ils ont peur. Un homme intrépide et désarmé ferait certainement reculer un tigre par le magnétisme de son regard.

Les mages se servaient de cet empire, et les souverains de l'Assyrie avaient dans leurs jardins des tigres soumis, des léopards dociles et des lions apprivoisés. On en nourrissait d'autres dans les souterrains des temples pour servir aux épreuves de l'initiation. Les bas-reliefs symboliques en font foi; ce ne sont que luttes d'hommes et d'animaux, et toujours on voit l'adepte couvert du vêtement sacerdotal les dominer du regard et les arrêter d'un geste de la main. Plusieurs de ces représentations sont symboliques sans doute, quand les animaux reproduisent quelques-unes des formes du sphinx; mais il en est d'autres où l'animal est représenté au naturel et où le combat semble être la théorie d'un véritable enchantement.

La magie est une science dont on ne peut abuser sans la perdre et sans se perdre soi-même. Les souverains et les prêtres du monde assyrien étaient trop grands pour ne pas être exposés à se briser si jamais ils tombaient; ils devinrent orgueilleux et ils tombèrent. La grande époque magique de la Chaldée est antérieure aux règnes de Sémiramis et de Ninus. A cette époque déjà la religion se matérialise et l'idolâtrie commence à triompher. Le

[65]

culte d'Astarté succède à celui de la Vénus céleste, la royauté se fait adorer sous les noms de Baal et de Bel ou Bélus. Sémiramis abaisse la religion au-dessous de la politique et des conquêtes, et remplace les vieux temples mystérieux par de fastueux et indiscrets monuments; l'idée magique toutefois domine encore les sciences et les arts, et imprime aux merveilleuses constructions de cette époque un caractère inimitable de force et de grandeur. Le palais de Sémiramis était une synthèse bâtie et sculptée de tout le dogme de Zoroastre. Nous en reparlerons lorsque nous expliquerons le symbolisme de ces sept chefs-d'oeuvre de l'antiquité, qu'on appela les merveilles du monde.

Le sacerdoce s'était fait plus petit que l'empire, en voulant matérialiser sa propre puissance; l'empire en tombant devait l'écraser, et ce fut ce qui arriva sous l'efféminé Sardanapale. Ce prince, amoureux de luxe et de mollesse, avait fait de la science des mages une de ses prostituées. A quoi bon la puissance d'opérer des merveilles si elle ne donne pas du plaisir? Enchanteurs, forcez l'hiver à donner des roses; augmentez la saveur du vin; employez votre empire sur la lumière à faire resplendir la beauté des femmes comme celle des divinités! On obéit et le roi s'enivre. Cependant la guerre se déclare, l'ennemi s'avance.... Qu'importe l'ennemi au lâche qui jouit et qui dort? Mais c'est la ruine, c'est l'infamie, c'est la mort!... la mort!

Sardanapale ne la craint pas, il croit que c'est un sommeil sans fin; mais il saura bien se soustraire aux travaux et aux affronts de la servitude... La nuit suprême est arrivée; le vainqueur est aux portes, la ville ne peut plus résister; demain c'en est fait du royaume d'Assyrie.... Le palais de Sardanapale

[66]

s'illumine, et il rayonne de si merveilleuses splendeurs qu'il éclaire toute la ville consternée. Sur des amas d'étoffes précieuses, de pierreries et de vases d'or, le roi fait sa dernière orgie. Ses femmes, ses favoris, ses complices, ses prêtres avilis l'entourent; les clameurs de l'ivresse se mêlent au bruit de mille instruments, les lions apprivoisés rugissent, et une fumée de parfums sortant des souterrains du palais en enveloppe déjà toutes les constructions d'un épais nuage. Des langues de flamme percent déjà les lambris de cèdre;... les chants d'ivresse vont faire place aux cris d'épouvante et aux râles de l'agonie.... Mais la magie qui n'a pu, entre les mains de ses adeptes dégradés, conserver l'empire de Ninus, va du moins mêler ses merveilles aux terribles souvenirs de ce gigantesque suicide. Une clarté immense et sinistre telle que n'en avaient jamais vu les nuits de Babylone, semble repousser tout à coup et élargir la voûte du ciel.... Un bruit semblable à celui de tous les tonnerres éclatant ensemble ébranle la terre et secoue la ville, dont les murailles tombent.... La nuit profonde redescend; le palais de Sardanapale n'existe plus, et demain ses vainqueurs ne trouveront plus rien de ses richesses, de son cadavre et de ses plaisirs.

Ainsi finit le premier empire d'Assyrie et la civilisation faite par le vrai Zoroastre. Ici finit la magie proprement dite, et commence le règne de la kabbale. Abraham, en sortant de la Chaldée, en a emporté les mystères. Le peuple de Dieu grandit en silence, et nous trouverons bientôt Daniel aux prises avec les misérables enchanteurs de Nabuchodonosor et de Balthazar 4.

Note 4: (retour) Suivant Suldas, Cedréus et la chronique d'Alexandrie, ce fut Zoroastre lui-même qui, assiégé dans son palais, se fit disparaître tout à coup avec tous ses secrets et toutes ses richesses dans un immense éclat de tonnerre. En ce temps-là, tout roi qui exerçait la puissance divine passait pour une incarnation de Zoroastre, et Sardanapale se fit une apothéose de son bûcher.

[67]

CHAPITRE III.

MAGIE DANS L'INDE.

SOMMAIRE.--Dogme des gymnosophistes.--La trimourti et les Avatars.--Singulière manifestation de l'esprit prophétique.--Influence du faux Zoroastre sur le mysticisme indien.--Antiquités religieuses des Védas.--Magie des brahmes et des faquirs.--Leurs livres et leurs oeuvres.

L'Inde, que la tradition kabbalistique nous dit avoir été peuplée par les descendants de Caïn, et où se retirèrent plus tard les enfants d'Abraham et de Céthurah, l'Inde est par excellence le pays de la goétie et des prestiges. La magie noire s'y est perpétuée avec les traditions originelles du fratricide rejeté par les puissants sur les faibles, continué par les castes oppressives et expié par les parias.

On peut dire de l'Inde qu'elle est la savante mère de toutes les idolâtries. Les dogmes de ses gymnosophistes seraient les clefs de la plus haute sagesse, si elles n'ouvraient encore mieux les portes de l'abrutissement et de la mort. L'étonnante richesse du symbolisme indien ferait presque supposer qu'il est antérieur à tous les autres, tant il y a d'originalité primitive dans ses poétiques conceptions; mais c'est un arbre dont le serpent infernal semble avoir mordu la racine. La déification du diable

[68]

contre laquelle nous avons déjà énergiquement protesté, s'y étale dans toute son impudeur. La terrible trimourti des brahmes se compose d'un créateur, d'un destructeur et d'un réparateur. Leur Addha-Nari, qui figure la divinité mère ou la nature céleste, se nomme aussi Bowhanie, et les tuggs ou étrangleurs lui offrent des assassinats. Vichnou le réparateur ne s'incarne guère que pour tuer un diable subalterne qui renaît toujours, puisqu'il est favorisé par Rutrem ou Shiva, le dieu de la mort. On sent que Shiva est l'apothéose de Caïn, mais rien dans toute cette mythologie ne rappelle la douceur d'Abel. Ses mystères toutefois sont d'une poésie grandiose, ses allégories d'une singulière profondeur. C'est la kabbale profanée; aussi, loin de fortifier l'âme en la rapprochant de la suprême sagesse, le brahmanisme la pousse et la fait tomber avec des théories savantes dans les gouffres de la folie.

C'est à la fausse kabbale de l'Inde que les gnostiques empruntèrent leurs rêves tour à tour horribles et obscènes. C'est la magie indienne qui, se présentant tout d'abord avec ses mille difformités sur le seuil des sciences occultes, épouvante les esprits raisonnables et provoque les anathèmes de toutes les Églises sensées. C'est cette science fautive et dangereuse, qui, trop souvent confondue par les ignorants et les demi-savants avec la vraie science, leur a fait envelopper tout ce qui porte le nom d'occultisme dans un anathème auquel celui même qui écrit ces pages a souscrit énergiquement lorsqu'il n'avait pas trouvé encore la clef du sanctuaire magique. Pour les théologiens des Védas, Dieu ne se manifeste que dans la force. Tout progrès et

[69]

toute révélation sont déterminés par une victoire. Vichnou s'incarne dans les monstrueux léviathans de la mer et dans les sangliers énormes qui façonnent la terre primitive à coup de bouts.

C'est une merveilleuse genèse du panthéisme, et pourtant dans les auteurs de ces fables, quel somnambulisme lucide! Le nombre dix des Avatars correspond à celui des Séphirot de la kabbale. Vichnou revêt successivement trois formes animales, les trois formes élémentaires de la vie, puis il se fait sphinx, et apparaît enfin sous la figure humaine; il est brahme alors et sous les apparences d'une feinte humilité il envahit toute la terre; bientôt il se fait enfant pour être l'ange consolateur des patriarches, il devient guerrier pour combattre les oppresseurs du monde, puis il incarne la politique pour l'opposer à la violence, et semble quitter la forme humaine pour se donner l'agilité du singe. La politique et la violence se sont usées réciproquement, le monde attend un rédempteur intellectuel et moral. Vichnou s'incarne dans Chrisna; il apparaît proscrit dans son berceau près duquel veille un âne symbolique; on l'emporte pour le soustraire à ses assassins, il grandit et prêche une doctrine de miséricorde et de bonnes oeuvres. Puis il descend aux enfers, enchaîne le serpent infernal et remonte glorieux au ciel; sa fête annuelle est au mois d'août sous le signe de la Vierge. Quelle étonnante intuition des mystères du christianisme! et combien ne doit-elle pas sembler extraordinaire, si l'on pense que les livres sacrés de l'Inde ont été écrits plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. A la révélation de Chrisna succède celle de Bouddha, qui réunit ensemble la religion la plus pure et la

[70]

plus parfaite philosophie. Alors le bonheur du monde est consommé et les hommes n'ont plus à attendre que la dixième et dernière incarnation, lorsque Vichnou reviendra sous sa propre figure conduisant le cheval du dernier jugement, ce cheval terrible dont le pied de devant est toujours levé et qui brisera le monde lorsque ce pied s'abaissera.

Nous devons reconnaître ici les nombres sacrés et les calculs prophétiques des mages. Les gymnosophistes et les initiés de Zoroastre ont puisé aux mêmes sources,... mais c'est le faux Zoroastre, le Zoroastre noir qui est resté le maître de la théologie de l'Inde: les derniers secrets de cette doctrine dégénérée, sont le panthéisme, et par suite le matérialisme absolu, sous les apparences d'une négation absolue de la matière. Mais qu'importe qu'on matérialise l'esprit ou qu'on spiritualise la matière, dès qu'on affirme l'égalité et même l'identité de ces deux termes? La conséquence de ce panthéisme est la destruction de toute morale: il n'y a plus ni crimes ni vertus dans un monde où tout est Dieu.

On doit comprendre d'après ces dogmes l'abrutissement progressif des brahmes dans un quiétisme fanatique, mais ce n'est pas encore assez; et leur grand rituel magique, le livre de l'occultisme indien, l'Oupnek'hat, leur enseigne les moyens physiques et moraux de consommer l'oeuvre de leur hébétément et d'arriver par degrés à la folie furieuse que leurs sorciers appellent l'état divin. Ce livre de l'Oupnek'hat est l'ancêtre de tous les grimoires, et c'est le monument le plus curieux des antiquités de la goétie.

Ce livre est divisé en cinquante sections: c'est une ombre mêlée d'éclairs. On y trouve des sentences sublimes et des

[71]

oracles de mensonge. Tantôt on croirait lire l'évangile de saint Jean, lorsqu'on trouve, par exemple, dans les sections onzième et quarante-huitième:

«L'ange du feu créateur est la parole de Dieu.

»La parole de Dieu a produit la terre et les végétaux qui en sortent et la chaleur qui les mûrit.

»La parole du Créateur est elle-même le Créateur, et elle en est le fils unique.»

Tantôt ce sont des rêveries dignes des hérésiarques les plus extravagants:

«La matière n'étant qu'une apparence trompeuse, le soleil, les astres, les éléments eux-mêmes sont des génies, les animaux sont des démons et l'homme un pur esprit trompé par les apparences des corps.»

Mais nous sommes suffisamment édifiés sur le dogme, venons au rituel magique des enchanteurs indiens.

«Pour devenir Dieu il faut retenir son haleine.

»C'est-à-dire l'attirer aussi longtemps qu'on le pourra et s'en gonfler pleinement.

»En second lieu, la garder aussi longtemps qu'on le pourra et prononcer quarante fois en cet état le nom divin AUM.

»Troisièmement, expirer aussi longuement que possible en envoyant mentalement son souffle à travers les cieux se rattacher à l'éther universel.

»Dans cet exercice, il faut se rendre comme aveugle et sourd, et immobile comme un morceau de bois.

»Il faut se poser sur les coudes et sur les genoux, le visage tourné vers le nord.

»Avec un doigt on ferme une aile du nez, par l'autre on attire l'air, puis on la ferme avec un doigt en pensant que Dieu est le créateur, qu'il est dans tous les animaux, dans la fourmi comme dans l'éléphant: on doit rester enfoncé dans ces pensées.

[72]

»D'abord on dit Aum douze fois; et pendant chaque aspiration il faut dire Aum quatre-vingts fois, puis autant de fois qu'il est possible...

»Faites tout cela pendant trois mois, sans crainte, sans paresse, mangeant et dormant peu; au quatrième mois les dévas se font voir à vous; au cinquième vous aurez acquis toutes les qualités des dévatas; au sixième vous serez sauvé, vous serez devenu Dieu.»

Il est évident qu'au sixième mois, le fanatique assez imbécile pour persévérer dans une semblable pratique sera mort ou fou.

S'il résiste à cet exercice de soufflet mystique, l'Oupnek'hat, qui ne veut pas le laisser en si beau chemin, va le faire passer à d'autres exercices.

«Avec le talon bouchez l'anus, puis tirez l'air de bas en haut du côté droit, faites-le tourner trois fois autour de la seconde région du corps; de là faites-le parvenir au nombril, qui est la troisième; puis à la quatrième, qui est le milieu du coeur; puis à la cinquième, qui est la gorge; puis à la sixième, qui est l'intérieur du nez, entre les deux sourcils; là retenez le vent: il est devenu le souffle de l'âme universelle.»

Ceci nous semble être tout simplement une méthode de se magnétiser soi-même et de se donner par la même occasion quelque congestion cérébrale.

«Alors, continue l'auteur de l'Oupnek'hat, pensez au grand Aum, qui est le nom du Créateur, qui est la voix universelle, la voix

[73]

pure et indivisible qui remplit tout; cette voix est le Créateur même; elle se fait entendre au contemplateur de dix manières. Le premier son est comme la voix d'un petit moineau; le deuxième est le double du premier; le troisième est comme le son d'une cymbale; le quatrième comme le murmure d'un gros coquillage; le cinquième est comme le chant de la vînâ (espèce de lyre indienne); le sixième comme le son de l'instrument qu'on appelle tal; le septième ressemble au son d'une flûte de bacabou posée près de l'oreille; le huitième au son de l'instrument pakaoudj, frappé avec la main; le neuvième au son d'une petite trompette, et le dixième au son du nuage qui rugit et qui fait dda, dda, dda!...

»À chacun de ces sons le contemplateur passe par différents états, jusqu'au dixième où il devient Dieu.

»Au premier, les poils de tout son corps se dressent.

»Au second, ses membres sont engourdis.

»Au troisième, il ressent dans tous ses membres la fatigue qui suit les jouissances de l'amour.

»Au quatrième, la tête lui tourne, il est comme ivre.

»Au cinquième, l'eau de la vie reflue dans son cerveau.

»Au sixième, cette eau descend en lui et il s'en nourrit.

»Au septième, il devient maître de la vision, il voit au dedans des coeurs, il entend les voix les plus éloignées.

»Au neuvième, il se sent assez subtil pour se transporter où il veut, et, comme les anges, tout voir sans être vu.

»Au dixième, il devient la voix universelle et indivisible, il

[74]

est le grand créateur, l'être éternel, exempt de tout, et, devenu le repos parfait, il distribue le repos au monde.»

Il faut remarquer, dans cette page si curieuse, la description complète des phénomènes du somnambulisme lucide mêlée à une théorie complète de magnétisme solitaire. C'est l'art de se mettre en extase par la tension de la volonté et la fatigue du système nerveux.

Nous recommandons aux magnétistes l'étude approfondie des mystères de l'Oupnek'hat.

L'emploi gradué des narcotiques et l'usage d'une gamme de disques colorés produit des effets analogues à ceux que décrit le sorcier indien, et M. Ragon en a donné la recette dans son Livre de la maçonnerie occulte, faisant suite à l'orthodoxie maçonnique, page 499.

L'Oupnek'hat donne un moyen plus simple de perdre connaissance et d'arriver à l'extase: c'est de regarder des deux yeux le bout de son nez et de rester dans cette posture, ou plutôt dans cette grimace, jusqu'à la convulsion du nerf optique.

Toutes ces pratiques sont douloureuses et dangereuses autant que ridicules, et nous ne les conseillons à personne; mais nous ne doutons pas qu'elles ne produisent effectivement, dans un espace de temps plus ou moins long, suivant la sensibilité des sujets, l'extase, la catalepsie, et même l'évanouissement léthargique.

Pour se procurer des visions, pour arriver aux phénomènes de la seconde vue, il faut se mettre dans un état qui tient du sommeil, de la mort et de la folie. C'est en cela surtout que les Indiens sont habiles, et c'est à leurs secrets peut-être qu'il faut rapporter les facultés étranges de certains médiums américains.

[75]

On pourrait définir la magie noire l'art de se procurer et de procurer aux autres une folie artificielle. C'est aussi par excellence la science des empoisonnements. Mais ce que tout le monde ne sait pas, et ce que M. Dupotet, parmi nous, a le premier découvert, c'est qu'on peut tuer par congestion ou par soustraction subite de lumière astrale, lorsque, par une série d'exercices presque impossibles, semblables à ceux que décrit le sorcier indien, on a fait de son propre appareil nerveux assoupli à toutes les tensions et à toutes les fatigues, une sorte de pile galvanique vivante, capable de condenser et de projeter avec force cette lumière qui enivre et qui foudroie.

Mais là ne s'arrêtent pas les secrets magiques de l'Oupnek'hat; il en est un dernier que l'hiérophante ténébreux confie à ses initiés, comme le grand et suprême arcane, et c'est, en effet, l'ombre et l'inverse de ce grand secret de la haute magie.

Le grand arcane des vrais mages c'est l'absolu en morale, et par conséquent eu direction des oeuvres et en liberté.

Le grand arcane de l'Oupnek'hat c'est l'absolu en immoralité, en fatalité et en quiétisme mortel.

Voici comment s'exprime l'auteur du livre indien:

«Il est permis de mentir pour faciliter les mariages et pour exalter les vertus d'un bramane ou les qualités d'une vache.

»Dieu s'appelle vérité, et en lui l'ombre et la lumière ne font qu'un. Celui qui sait cela ne ment jamais, car s'il veut mentir il fait de son mensonge une vérité.

[76]

»Quelque péché qu'il commette, quelque mauvaise oeuvre qu'il fasse, il n'est jamais coupable. Quand même il serait deux fois parricide, quand même il tuerait un brahmane initié aux mystères des Védas, quelque chose qu'il commette enfin, sa lumière n'en sera pas diminuée, car, dit Dieu, je suis l'âme universelle, en moi sont le bien et le mal qui se corrigent l'un par l'autre. Celui qui sait cela n'est jamais pécheur; il est universel comme moi.» (Oupnek'hat, instruction 108, pages 35 et 92 du tome Ier de la traduction d'Anquetil.)

De pareilles doctrines sont loin d'être civilisatrices, et d'ailleurs l'Inde, en immobilisant sa hiérarchie sociale, parquait l'anarchie dans les castes; la société ne vit que d'échanges. Or l'échange est impossible quand tout appartient aux uns et rien aux autres. A quoi servent les échelons sociaux dans une prétendue civilisation où personne ne peut ni descendre ni monter? Ici se montre enfin le châtement tardif du fratricide, châtement qui enveloppe toute sa race et le condamne à mort. Vienne une autre nation orgueilleuse et égoïste, elle sacrifiera l'Inde, comme les légendes orientales racontent que Lamech a tué Caïn. Malheur toutefois au meurtrier même de Caïn! disent les oracles sacrés de la Bible.

Vingt et unième Clé du Tuol
Égyptien primitif.

[77]

CHAPITRE IV.
MAGIE HERMÉTIQUE.

SOMMAIRE.--Le dogme d'Hermès Trismégiste.--La magie hermétique.--L'Égypte et ses merveilles.--Le patriarche Joseph et sa politique.--Le Livre de Thot.--La table magique de Bembo.--La clef des oracles.--L'éducation de Moïse.--Les magiciens de Pharaon.--La pierre philosophale et le grand oeuvre.

C'est en Égypte que la magie se complète comme science universelle et se formule en dogme parfait. Rien ne surpasse et rien n'égale comme résumé de toutes les doctrines du vieux monde les quelques sentences gravées sur une pierre précieuse par Hermès et connues sous le nom de table d'émeraude; l'unité de l'être et l'unité des harmonies, soit ascendantes, soit descendantes, l'échelle progressive et proportionnelle du Verbe; la loi immuable de l'équilibre et le progrès proportionnel des analogies universelles, le rapport de l'idée au Verbe donnant la mesure du rapport entre le créateur et le créé; les mathématiques nécessaires de l'infini, prouvées par les mesures d'un seul coin du fini; tout cela est exprimé par cette seule proposition du grand hiérophante égyptien:

«Ce qui est supérieur est comme ce qui est inférieur, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut pour former les merveilles de la chose unique.»

Puis vient la révélation et la description savante de l'agent créateur, du feu pantomorphe, du grand moyen de la puissance occulte, de la lumière astrale en un mot.

[78]

«Le soleil est son père, la lune est sa mère, le vent l'a porté dans son ventre.»

Ainsi cette lumière est émanée du soleil, elle reçoit sa forme et son mouvement régulier des influences de la lune, elle a l'atmosphère pour réceptacle et pour prison.

«La terre est sa nourrice.»

C'est-à-dire qu'elle est équilibrée et mise en mouvement par la chaleur centrale de la terre.

«C'est le principe universel, le TELESMA du monde.»

Hermès enseigne ensuite comment de cette lumière, qui est aussi une force, on peut faire un levier et un dissolvant universel, puis aussi un agent formateur et coagulateur.

Comment il faut tirer des corps où elle est latente, cette lumière à l'état de feu, de mouvement, de splendeur, de gaz lumineux, d'eau ardente, et enfin de terre ignée, pour imiter, à l'aide de ces diverses substances, toutes les créations de la nature.

La table d'émeraude, c'est toute la magie en une seule page.

Les autres ouvrages attribués à Hermès, tels que le Pymandre, l'Asclepius, la Minerve du monde, etc., sont regardés généralement par les critiques comme des productions de l'école d'Alexandrie. Ils n'en contiennent pas moins les traditions hermétiques conservées dans les sanctuaires de la théurgie. Les doctrines d'Hermès ne sauraient être perdues pour qui connaît les clefs du symbolisme. Les ruines de l'Égypte sont comme des pages éparses avec lesquelles on peut encore, en les rassemblant, reconstruire le livre entier, livre prodigieux dont les grandes

[79]

lettres étaient des temples, dont les phrases étaient des Cités toutes ponctuées d'obélisques et de sphinx!

La division même de l'Égypte était une synthèse magique; les noms de ses provinces correspondaient aux figures des nombres sacrés: le royaume de Sésostris se divisait en trois parties: la haute Égypte ou la Thébaïde, figure du monde céleste et patrie des extases; la basse Égypte, symbole de la terre; et l'Égypte moyenne ou centrale, pays de la science et des hautes initiations. Chacune de ces trois parties était divisée en dix provinces appelées nomes, et placées sous la protection spéciale d'un dieu. Ces dieux, au nombre de trente, groupés trois par trois, exprimaient symboliquement toutes les conceptions du ternaire dans la décade, c'est-à-dire la triple signification naturelle, philosophique et religieuse des idées absolues attachées primitivement aux nombres. Ainsi, la triple unité ou le ternaire originel, le triple binaire ou le mirage du triangle, qui forme l'étoile de Salomon; le triple ternaire ou l'idée tout entière sous chacun de ses trois termes; le triple quaternaire, c'est-à-dire le nombre cyclique des révolutions astrales, etc. La géographie de l'Égypte, sous Sésostris, est donc un pantacle, c'est-à-dire un résumé symbolique de tout le dogme magique de Zoroastre, retrouvé et formulé d'une manière plus précise par Hermès.

Ainsi, la terre égyptienne était un grand livre et les enseignements de ce livre étaient répétés, traduits en peintures, en sculpture, en architecture, dans toutes les villes et dans tous les temples. Le désert même avait ses enseignements éternels, et son Verbe de pierre s'asseyait carrément sur la base

[80]

des pyramides, ces limites de l'intelligence humaine, devant lesquelles médita pendant tant de siècles un sphinx colossal en s'enfonçant lentement dans le sable. Maintenant sa tête, mutilée par les âges, se dresse

encore au-dessus de son tombeau, comme si elle attendait pour disparaître qu'une voix humaine vienne expliquer au monde nouveau le problème des pyramides.

L'Égypte est pour nous le berceau des sciences et de la sagesse; car elle revêtit d'images, sinon plus riches, du moins plus exactes et plus pures que celles de l'Inde, le dogme antique du premier Zoroastre. L'art sacerdotal et l'art royal y formèrent des adeptes par l'initiation, et l'initiation ne se renferma pas dans les limites égoïstes des castes. On vit un esclave hébreu s'initier lui-même et parvenir au rang de premier ministre, et peut-être de grand hiérophante, car il épousa la fille d'un prêtre égyptien, et l'on sait que le sacerdoce ne se mésalliait jamais. Joseph réalisa en Égypte le rêve du communisme; il rendit le sacerdoce et l'état seuls propriétaires, arbitres, par conséquent, du travail et de la richesse. Il abolit ainsi la misère, et fit de l'Égypte entière une famille patriarcale. On sait que Joseph dut son élévation à sa science pour l'interprétation des songes, science à laquelle les chrétiens de nos jours, je dis même les chrétiens fidèles, refusent de croire, tout en admettant que la Bible, où sont racontées les merveilleuses divinations de Joseph, est la parole du Saint-Esprit.

La science de Joseph n'était autre chose que l'intelligence des rapports naturels qui existent entre les idées et les images, entre le Verbe et ses figures. Il savait que pendant le sommeil,

[81]

l'âme plongée dans la lumière astrale voit les reflets de ses pensées les plus secrètes et même de ses pressentiments; il savait que l'art de traduire les hiéroglyphes du sommeil est la clef de la lucidité universelle; car tous les êtres intelligents ont des révélations en songes.

La science hiéroglyphique absolue avait pour base un alphabet où tous les dieux étaient des lettres, toutes les lettres des idées, toutes les idées des nombres, tous les nombres des signes parfaits.

Cet alphabet hiéroglyphique dont Moïse fit le grand secret de sa kabbale, et qu'il reprit aux Égyptiens; car, suivant le Sepher Jezirah, il venait d'Abraham: cet alphabet, disons-nous, est le fameux livre de Thauth, soupçonné par Court de Gébelin de s'être conservé jusqu'à nos jours sous la forme de ce jeu de cartes bizarres qu'on appelle le tarot; mal deviné ensuite par Eteilla, chez qui une persévérance de trente ans ne put suppléer au bon sens et à la première éducation qui lui manquaient; existant encore, en effet, parmi les débris des monuments égyptiens, et dont la clef la plus curieuse et la plus complète se trouve dans le grand ouvrage du père Kircher sur l'Égypte. C'est la copie d'une table isiaque ayant appartenu au célèbre cardinal Bembo. Cette table était de cuivre avec des figures d'émail; elle a été malheureusement perdue; mais Kircher en donne une copie exacte, et ce savant jésuite a deviné, sans pouvoir toutefois pousser plus loin son explication, qu'elle contenait la clef hiéroglyphique des alphabets sacrés.

Cette table est partagée en trois compartiments égaux; en haut

[82]

les douze maisons célestes, en bas les douze stations laborieuses de l'année, au centre les vingt et un signes sacrés correspondent aux lettres.

Au milieu de la région centrale siège l'image d'YNYX, pantomorphe, emblème de l'être universel correspondant au jod hébraïque, la lettre unique dont se forment toutes les autres. Autour d'YNYX on voit la triade ophionienne correspondant aux trois lettres mères des alphabets égyptien et hébreu; à droite les deux triades ibimorphe et sérapéenne, à gauche la triade nephtéenne et celle d'Hécate, figures de l'actif et du passif, du volatil et du fixe, du feu fécondant et de l'eau génératrice. Chaque couple de triades, combiné avec le centre, donne un septénaire; le centre lui-même en contient un. Ainsi les trois septénaires donnent l'absolu numéral des trois mondes, et le nombre complet des lettres primitives, auxquelles on ajoute un signe complémentaire, comme aux neuf caractères des nombres, on ajoute le zéro.

Les dix nombres et les vingt-deux lettres sont ce qu'on appelle en kabbale les trente-deux voies de la science, et leur description philosophique est le sujet du livre primitif et révéral qu'on nomme le Sepher Jezirah, et qu'on peut trouver dans la collection de Pistorius et ailleurs. L'alphabet de Thauth n'est l'original de notre tarot que d'une manière détournée. Le tarot que nous avons est d'origine juive et les types des figures ne remontent pas plus haut que le règne de Charles VII. Le jeu de cartes de Jacquemin Gringonneur

est le premier tarot que nous connaissions, mais les symboles qu'il reproduit sont de la plus haute antiquité. Ce jeu fut un essai de quelque astrologue de ce temps-là pour ramener le roi à la raison à l'aide de cette clef, [83]

des oracles dont les réponses, résultant de la combinaison variée des signes, sont toujours exactes comme les mathématiques et mesurées comme les harmonies de la nature. Mais il faut être déjà bien raisonnable pour savoir se servir d'un instrument de science et de raison; le pauvre roi, tombé en enfance, ne vit que des jouets d'enfant dans les peintures de Gringonneur, et fit un jeu de cartes des alphabets mystérieux de la kabbale.

Moïse nous raconte qu'à leur sortie d'Égypte, les Israélites emportèrent les vases sacrés des Égyptiens. Cette histoire est allégorique, et le grand prophète n'eût pas encouragé son peuple au vol. Ces vases sacrés, ce sont les secrets de la science égyptienne que Moïse avait appris à la cour de Pharaon. Loin de nous l'idée d'attribuer à la magie les miracles de cet homme inspiré de Dieu; mais la Bible elle-même nous apprend que Jannès et Mambres, les magiciens de Pharaon, c'est-à-dire les grands hiérophantes d'Égypte, accomplirent d'abord, par leur art, des merveilles semblables aux siennes. Ainsi, ils changèrent des baguettes en serpents et des serpents en baguettes, ce qui peut s'expliquer par prestige ou fascination. Ils changèrent l'eau en sang, ils firent paraître instantanément une grande quantité de grenouilles, mais ils ne purent amener ni des mouches ni d'autres insectes parasites, nous avons déjà dit pourquoi, et comment il faut expliquer leur aveu lorsqu'ils se déclarèrent vaincus.

Moïse triompha et emmena les Israélites hors de la terre de servitude. À cette époque, la vraie science se perdait en Égypte, parce que les prêtres, abusant de la grande confiance du peuple, [84]

le laissaient croupir dans une abrutissante idolâtrie; là était le grand écueil de l'ésotérisme. Il fallait voiler au peuple la vérité sans la lui cacher; il fallait empêcher le symbolisme de s'avilir en tombant dans l'absurde; il fallait entretenir dans toute sa dignité et dans toute sa beauté première le voile sacré d'Isis. C'est ce que le sacerdoce égyptien ne sut pas faire. Le vulgaire imbécile prit pour des réalités vivantes les formes hiéroglyphiques d'Osiris et d'Hermanubis. Osiris devint un boeuf, et le savant Hermès un chien. Osiris, devenu boeuf, se promena bientôt sous les oripeaux du boeuf Apis, et les prêtres n'empêchèrent pas le peuple d'adorer une viande prédestinée à leur cuisine.

Il était temps de sauver les saintes traditions. Moïse créa un peuple nouveau, et lui défendit sévèrement le culte des images. Malheureusement ce peuple avait déjà vécu avec les idolâtres, et les souvenirs du boeuf Apis le poursuivaient dans le désert. On sait l'histoire du veau d'or, que les enfants d'Israël ont toujours adoré un peu. Moïse, cependant, ne voulut pas livrer à l'oubli les hiéroglyphes sacrés, et il les sanctifia en les consacrant au culte épuré du vrai Dieu. Nous verrons comment tous les objets servant au culte de Jéhovah étaient symboliques, et rappelaient les signes révévés de la révélation primitive.

Mais il faut en finir d'abord avec la gentilité et suivre, à travers les civilisations païennes, l'histoire des hiéroglyphes matérialisés et des anciens rites avilis.

[85]

CHAPITRE V. MAGIE EN GRÈCE.

Sommaire.--La fable de la toison d'or.--Orphée, Amphion et Cadmus.--Clef magique des poèmes d'Homère.--Eschyle révélateur des mystères.--Dogme d'Orphée expliqué par la légende.--Les oracles et les pythonisses.--Magie noire de Médée et de Circé.

Nous touchons à l'époque où les sciences exactes de la magie vont se revêtir de leur forme naturelle: la beauté. Nous avons vu dans le Sohar le prototype de l'homme se lever dans le ciel en se mirant dans l'océan

de l'Être. Cet homme idéal, cet ombre du Dieu pantomorphe, ce fantôme viril de la forme parfaite ne restera pas isolé. Une compagne va lui naître sous le doux ciel de l'Hellénie. La Vénus céleste, Vénus chaste et féconde, la triple mère des trois Grâces, sort à son tour, non plus des eaux dormantes du chaos, mais des ondes vivantes et agitées de cet archipel murmureur de poésie où les îles pavoisées d'arbres verts et de fleurs semblent être les vaisseaux des dieux.

Le septénaire magique des Chaldéens se change en musique sur les sept cordes de la lyre d'Orphée. C'est l'harmonie qui défriche les forêts et les déserts de la Grèce. Aux chants poétiques d'Orphée, les rochers s'amollissent, les chênes se déracinent, et les bêtes sauvages se soumettent à l'homme. C'est par une semblable magie qu'Amphion bâtit les murs de Thèbes. La savante Thèbes de Cadmus, la ville qui est un pantacle comme les sept merveilles du monde, la cité de l'initiation. C'est Orphée qui a

[86]

donné la vie aux nombres, c'est Cadmus qui a attaché la pensée aux caractères. L'un a fait un peuple amoureux de toutes les beautés, l'autre a donné à ce peuple une patrie digne de son génie et de ses amours.

Dans les traditions de l'ancienne Grèce, nous voyons apparaître Orphée parmi les héros de la toison d'or, ces conquérants primitifs du grand oeuvre. La toison d'or, c'est la dépouille du soleil, c'est la lumière appropriée aux usages de l'homme; c'est le grand secret des oeuvres magiques, c'est l'initiation enfin, que vont chercher en Asie les héros allégoriques de la toison d'or. D'une autre part, Cadmus est un exilé volontaire de la grande Thèbes d'Égypte. Il apporte en Grèce les lettres primitives et l'harmonie qui les rassemble. Au mouvement de cette harmonie, la ville typique, la ville savante, la nouvelle Thèbes se bâtit d'elle-même, car la science est tout entière dans les harmonies des caractères hiéroglyphiques, phonétiques et numériques qui se meuvent d'eux-mêmes suivant les lois des mathématiques éternelles, Thèbes est circulaire et sa citadelle est carrée, elle a sept portes comme le ciel magique et sa légende deviendra bientôt l'épopée de l'occultisme et l'histoire prophétique, du génie humain.

Toutes ces allégories mystérieuses, toutes ces traditions savantes sont l'âme de la civilisation en Grèce, mais il ne faut pas chercher l'histoire réelle des héros de ces poèmes ailleurs que dans les transformations du symbolisme oriental apporté en Grèce par des hiérophantes inconnus. Les grands hommes de ce temps-là écrivaient seulement l'histoire des idées, et se souciaient peu de nous initier aux misères humaines de l'enfantement des empires. Homère aussi a marché dans cette voie;

[87]

il met en oeuvre les dieux, c'est-à-dire les types immortels de la pensée, et si le monde s'agite c'est une conséquence forcée du froncement des sourcils de Jupiter. Si la Grèce porte le fer et le feu en Asie, c'est pour venger les outrages de la science et de la vertu sacrifiées à la volupté. C'est pour rendre l'empire du monde à Minerve et à Junon, en dépit de cette molle Vénus qui a perdu tous ceux qui l'ont trop aimée.

Telle est la sublime mission de la poésie: elle substitue les dieux aux hommes, c'est-à-dire les causes aux effets et les conceptions éternelles aux chétives incarnations des grandeurs sur la terre. Ce sont les idées qui élèvent ou qui font tomber les empires. Au fond de toute grandeur il y a une croyance, et pour qu'une croyance soit poétique, c'est-à-dire créatrice, il faut qu'elle relève d'une vérité. La véritable histoire digne d'intéresser les sages, c'est celle de la lumière toujours victorieuse des ténèbres. Une grande journée de ce soleil se nomme une civilisation.

La fable de la toison d'or rattache la magie hermétique aux initiations de la Grèce. Le bélier solaire dont il faut conquérir la toison d'or pour être souverain du monde est la figure du grand oeuvre. Le vaisseau des Argonautes construit avec les planches des chênes prophétiques de Dodone, le vaisseau parlant, c'est la barque des mystères d'Isis, l'arche des semences et de la rénovation, le coffre d'Osiris, l'oeuf de la régénération divine. Jason l'aventurier est l'initiable; ce n'est un héros que par son audace, il a de l'humanité toutes les inconstances et toutes les faiblesses, mais il emmène avec lui les personnifications de toutes les forces. Hercule qui symbolise la

[88]

force brutale ne doit point concourir à l'oeuvre, il s'égaré en chemin à la poursuite de ses indignes amours; les autres arrivent au pays de l'initiation, dans la Colchide, où se conservaient encore quelques-uns des secrets de Zoroastre; mais comment se faire donner la clef de ces mystères? La science est encore une fois trahie par une femme. Médée livre à Jason les arcanes du grand oeuvre, elle livre le royaume et les jours de

son père; car c'est une loi fatale du sanctuaire occulte que la révélation des secrets entraîne la mort de celui qui n'a pu les garder.

Médée apprend à Jason quels sont les monstres qu'il doit combattre et de quelle manière il peut en triompher. C'est d'abord le serpent ailé et terrestre, le fluide astral qu'il faut surprendre et fixer; il faut lui arracher les dents et les semer dans une plaine qu'on aura d'abord labourée en attelant à la charrue les taureaux de Mars. Les dents du dragon sont les acides qui doivent dissoudre la terre métallique préparée par un double feu et par les forces magnétiques de la terre. Alors il se fait une fermentation et comme un grand combat, l'impur est dévoré par l'impur, et la toison brillante devient la récompense de l'adepte.

Là se termine le roman magique de Jason; vient ensuite celui de Médée, car dans cette histoire l'antiquité grecque a voulu renfermer l'épopée des sciences occultes. Après la magie hermétique vient la goétie, parricide, fratricide, infanticide, sacrifiant tout à ses passions et ne jouissant jamais du fruit de ses crimes. Médée trahit son père, comme Cham; assassine son frère, comme Caïn. Elle poignarde ses enfants, elle empoisonne sa

[89]

rivale et ne recueille que la haine de celui par qui elle voulait être aimée. On peut s'étonner de voir que Jason maître de la toison d'or n'en devienne pas plus sage, mais souvenons-nous qu'il ne doit la découverte de ses secrets qu'à la trahison. Ce n'est pas un adepte comme Orphée, c'est un ravisseur comme Prométhée. Ce qu'il cherche ce n'est pas la science, c'est la puissance et la richesse. Aussi mourra-t-il malheureusement, et les propriétés inspiratrices et souveraines de la toison d'or ne seront-elles jamais comprises que par les disciples d'Orphée.

Prométhée, la toison d'or, la Thébaïde, l'Illiade et l'Odyssée, cinq grandes épopées toutes pleines des grands mystères de la nature et des destinées humaines composent la Bible de l'ancienne Grèce, monument immense, entassement de montagnes sur des montagnes, de chefs-d'oeuvres sur des chefs-d'oeuvres, de formes belles comme la lumière sur des pensées éternelles et grandes comme la vérité!

Ce ne fut d'ailleurs qu'à leurs risques et périls que les hiérophantes de la poésie initièrent les populations de la Grèce à ces merveilleuses fictions conservatrices de la vérité. Eschyle qui osa mettre en scène les luttes gigantesques, les plaintes surhumaines et les espérances divines de Prométhée, le poète terrible de la famille d'Oedipe, fut accusé d'avoir trahi et profané les mystères, et n'échappa qu'avec peine à une sévère condamnation. Nous ne pouvons maintenant comprendre toute l'étendue de l'attentat du poète. Son drame était une trilogie, et l'on y voyait toute l'histoire symbolique de Prométhée. Eschyle avait donc osé montrer au peuple assemblé Prométhée délivré par Alcide et renversant Jupiter de son trône. La

[90]

toute-puissance du génie qui a souffert et la victoire définitive de la patience sur la force: c'était beau sans doute. Mais les multitudes ne pouvaient-elles pas y voir les triomphes futurs de l'impiété et de l'anarchie! Prométhée vainqueur de Jupiter ne pouvait-il pas être pris pour le peuple affranchi un jour de ses prêtres et de ses rois; et de coupables espérances n'entraient-elles pas pour beaucoup dans les applaudissements prodigués à l'imprudent révélateur?

Nous devons des chefs-d'oeuvre à ces faiblesses du dogme pour la poésie, et nous ne sommes pas de ces initiés austères qui voudraient comme Platon exiler les poètes, après les avoir couronnés; les vrais poètes sont des envoyés de Dieu sur la terre, et ceux qui les repoussent ne doivent pas être bénis du Ciel.

Le grand initiateur de la Grèce et son premier civilisateur en fut aussi le premier poète; car en admettant même qu'Orphée ne fût qu'un personnage mystique ou fabuleux, il faudrait croire à l'existence de Musée et lui attribuer les vers qui portent le nom de son maître. Peu nous importe d'ailleurs qu'un des Argonautes se soit ou non appelé Orphée, le personnage poétique a plus fait que de vivre; il vit toujours, il est immortel! La fable d'Orphée est tout un dogme, c'est une révélation des destinées sacerdotales, c'est un idéal nouveau issu du culte de la beauté. C'est déjà la régénération et la rédemption de l'amour. Orphée descend aux enfers chercher Eurydice, et il faut qu'il la ramène sans la regarder. Ainsi l'homme pur doit se créer une compagne, il doit l'élever à lui en se dévouant à elle, et en ne la convoitant pas. C'est en renonçant à l'objet de la passion qu'on

[91]

mérite de posséder celui du véritable amour. Ici déjà on pressent les rêves si chastes de la chevalerie chrétienne. Pour arracher son Eurydice à l'enfer, il ne faut point la regarder!... Mais l'hiérophante est encore un homme, il faiblit, il doute, il regarde.

Ah miseram Eurydicen!...

Elle est perdue! la faute est faite, l'expiation commence; Orphée est veuf, il reste chaste. Il est veuf sans avoir eu le temps de connaître Eurydice, veuf d'une vierge il restera vierge, car le poète n'a pas deux coeurs, et les enfants de la race des dieux aiment pour toujours. Aspirations éternelles, soupirs vers un idéal qu'on retrouvera au delà du tombeau, veuvage consacré à la muse sacrée. Quelle révélation avancée des inspirations à venir! Orphée portant au coeur une blessure que la mort seule pourra guérir, se fait médecin des âmes et des corps; il meurt, enfin, victime de sa chasteté; il meurt de la mort des initiateurs et des prophètes; il meurt après avoir proclamé l'unité de Dieu et l'unité de l'amour, et tel fut plus tard le fond des mystères dans l'initiation Orphique.

Après s'être montré si fort au-dessus de son époque, Orphée devait laisser la réputation d'un sorcier et d'un enchanteur. On lui attribue, comme à Salomon, la connaissance des simples et des minéraux, la science de la médecine céleste et de la pierre philosophale. Il savait tout cela, sans doute, puisqu'il personnifie dans sa légende l'initiation primitive, la chute et la réparation; c'est-à-dire les trois parties du grand oeuvre de [92]

L'humanité: voici en quels termes, suivant Ballanche, on peut résumer l'initiation orphique:

«L'homme, après avoir subi l'influence des éléments, doit faire subir aux éléments sa propre influence.

La création est l'acte d'un magisme divin continu et éternel.

Pour l'homme être réellement c'est se connaître.

La responsabilité est une conquête de l'homme, la peine même du péché est un nouveau moyen de conquêtes.

Toute vie repose sur la mort.

La palingénésie est la loi réparatrice.

Le mariage est la reproduction dans l'humanité du grand mystère cosmogonique. Il doit être un comme Dieu et la nature sont un.

Le mariage c'est l'unité de l'arbre de vie; la débauche c'est la division et la mort.

L'arbre de vie étant unique, et les branches qui s'épanouissent dans le ciel et fleurissent en étoiles correspondant aux racines cachées dans la terre.

L'astrologie est une synthèse.

La connaissance des vertus, soit médicales, soit magiques des plantes, des métaux, des corps, en qui réside plus ou moins la vie, est une synthèse.

Les puissances de l'organisation, à ses divers degrés, sont révélés par une synthèse.

Les agrégations et les affinités des métaux, comme l'âme végétative des plantes, comme toutes les forces assimilatrices, sont également révélées par une synthèse 5.»

Note 5: (retour) Ballanche, Orphée, liv. VIII, p. 169, édit. 1833.

[93]

On a dit que le beau est la splendeur du vrai. C'est donc à cette grande lumière d'Orphée qu'il faut attribuer la beauté de la forme révélée pour la première fois en Grèce. C'est à Orphée que remonte l'école du divin Platon, ce père profane de la haute philosophie chrétienne. C'est à lui que Pythagore et les illuminés d'Alexandrie ont emprunté leurs mystères. L'initiation ne change pas; nous la retrouvons toujours la même à travers les âges. Les derniers disciples de Pascalis Martinez sont encore les enfants d'Orphée, mais ils adorent le réalisateur de la philosophie antique, le verbe incarné des chrétiens.

Nous avons dit que la première partie de la fable de la toison d'or renferme les secrets de la magie orphique, et que la seconde partie est consacrée à de sages avertissements contre les abus de la goétie ou de la magie ténébreuse.

La goétie ou fausse magie, connue de nos jours sous le nom de sorcellerie, ne saurait être une science; c'est l'empirisme de la fatalité. Toute passion excessive produit une force factice dont la volonté ne saurait être maîtresse, mais qui obéit au despotisme de la passion. C'est pour cela qu'Albert le Grand disait: «Ne maudissez personne lorsque vous êtes en colère.» C'est l'histoire de la malédiction d'Hippolyte par Thésée. La passion excessive est une véritable folie. Or la folie est une ivresse ou congestion de lumière astrale. C'est pour cela que la folie est contagieuse, et que les passions en général portent avec elles un véritable maléfice. Les femmes, plus facilement entraînées par l'ivresse passionnée, sont en général meilleures

[94]
sorciers que les hommes ne peuvent être sorcières. Le mot sorcier désigne assez les victimes du sort et pour ainsi dire les champignons vénéneux de la fatalité.

Les sorcières chez les Grecs, et spécialement en Thessalie, pratiquaient d'horribles enseignements et s'abandonnaient à d'abominables rites. C'étaient en général des femmes perdues de désirs qu'elles ne pouvaient plus satisfaire, des courtisanes devenues vieilles, des monstres d'immoralité et de laideur. Jalouses de l'amour et de la vie, ces misérables femmes n'avaient d'amants que dans les tombes, ou plutôt elles violaient les sépultures pour dévorer d'affreuses caresses la chair glacée des jeunes hommes. Elles volaient les enfants dont elles étouffaient les cris en les pressant contre leurs mamelles pendantes. On les appelait des lamies, des stryges, des empuses; les enfants, ces objets de leur envie et par conséquent de leur haine, étaient sacrifiés par elles; les unes, comme la Canidie dont parle Horace, les enterraient jusqu'à la tête, et les laissaient mourir de faim, en les entourant d'aliments auxquels ils ne pouvaient atteindre; les autres leur coupaient la tête, les pieds et les mains, et faisaient réduire leur graisse et leur chair dans des bassins de cuivre, jusqu'à la consistance d'un onguent qu'elles mêlaient aux sucs de la jusquiame, de la belladone et des pavots noirs. Elles emplissaient de cet onguent l'organe sans cesse irrité par leurs détestables désirs; elles s'en frottaient les tempes et les aisselles, puis elles tombaient dans une léthargie pleine de rêves effrénés et luxurieux. Il faut bien oser le dire: voilà les origines et les traditions de la magie noire; voilà les secrets qui se perpétuèrent jusque dans notre moyen âge; voilà,

[95]
enfin, quelles victimes prétendues innocentes l'exécution publique, bien plus que la sentence des inquisiteurs, condamnait à mourir dans les flammes. C'est en Espagne, et en Italie surtout, que pullulait encore la race des stryges, des lamies et des empuses; et ceux qui en doutent peuvent consulter les plus savants criminalistes de ces pays, résumés par François Torreblanca, avocat royal à la chancellerie de Grenade, dans son *Epitome delictorum*.

Médée et Circé sont les deux types de la magie malfaisante chez les Grecs. Circé est la femme vicieuse qui fascine et dégrade ses amants; Médée est l'empoisonneuse hardie qui ose tout, et qui fait servir la nature même à ses crimes. Il est, en effet, des êtres qui charment comme Circé, et près desquels on s'avilit; il est des femmes dont l'amour dégrade les âmes; elles ne savent inspirer que des passions brutales; elles vous énervent, puis elles vous méprisent. Ces femmes, il faut comme Ulysse, les faire obéir et les subjuguier par la crainte, puis savoir les quitter sans regret. Ce sont des monstres de beauté; elles sont sans coeur; la vanité seule les fait vivre. L'antiquité les représentait encore sous la figure des sirènes.

Quant à Médée, c'est la créature perverse, qui veut le mal et qui l'opère. Celle-ci est capable d'aimer et n'obéit pas à la crainte, mais son amour est plus redoutable encore que la haine. Elle est mauvaise mère et tueuse de petits enfants. Elle aime la nuit et va cueillir au clair de la lune des herbes malfaisantes pour on

composer des poisons. Elle magnétise l'air, elle porte malheur à la terre, elle infecte l'eau, elle empoisonne le feu.

[96]

Les reptiles lui prêtent leur bave: elle murmure d'affreuses paroles; des traces de sang la suivent, des membres découpés tombent de ses mains. Ses conseils rendent fou, ses caresses font horreur.

Voilà la femme qui a voulu se mettre au-dessus des devoirs de son sexe, en s'initiant elle-même à des sciences défendues. Les hommes se détournent et les enfants se cachent quand elle passe. Elle est sans raison et sans amour, et les déceptions de la nature révoltée contre elle sont le supplice toujours renaissant de son orgueil.

CHAPITRE VI.

MAGIE MATHÉMATICIENNE DE PYTHAGORE.

SOMMAIRE.--Les Vers dorés et les symboles de ce maître.--Les mystères cachés dans la vie et les instincts des animaux.--Loi d'assimilation.--Secret des métamorphoses, ou comment on peut se changer en loup.--Éternité de la vie dans la continuité de la mémoire.--Le fleuve d'oubli.

Numa, dont nous avons indiqué les connaissances magiques, avait eu pour initiateur un certain Tarchon, disciple d'un Chaldéen nommé Tagès. La science alors avait ses apôtres, qui parcouraient le monde pour y semer des prêtres et des rois. Souvent même la persécution aidait à l'accomplissement des desseins de la Providence, et c'est ainsi que vers la soixante-deuxième olympiade, quatre générations après le règne de Numa, Pythagore, de Samos, vint en Italie pour échapper à la tyrannie de Polycrate.

[97]

Le grand vulgarisateur de la philosophie des nombres avait alors parcouru tous les sanctuaires du monde; il était venu en Judée, où il s'était fait circoncrire pour être admis aux secrets de la kabbale, que lui communiquèrent, non sans une certaine réserve, les prophètes Ézéchiël et Daniel. Puis, il s'était fait admettre, non sans peine, à l'initiation égyptienne, sur la recommandation du roi Amasis. La puissance de son génie suppléa aux communications imparfaites des hiérophantes, et il devint lui-même un maître et un révélateur.

Pythagore définissait Dieu: une vérité vivante et absolue revêtue de lumière.

Il disait que le verbe était le nombre manifesté par la forme.

Il faisait tout descendre de la tétractys, c'est-à-dire du quaternaire.

Dieu, disait-il encore, est la musique suprême dont la nature est l'harmonie.

Suivant lui, l'expression la plus haute de la justice c'est le culte; le plus parfait usage de la science c'est la médecine; le beau c'est l'harmonie, la force c'est la raison, le bonheur c'est la perfection, la vérité pratique c'est qu'il faut se méfier de la faiblesse et de la perversité des hommes.

Lorsqu'il fut venu s'établir à Crotona, les magistrats de cette ville, voyant quel empire il exerçait sur les esprits et sur les coeurs, le craignirent d'abord, puis ensuite le consultèrent. Pythagore leur conseilla de sacrifier aux muses et de conserver entre eux la plus parfaite harmonie, car, leur disait-il, ce sont

[98]

les conflits entre les maîtres qui révoltent les serviteurs; puis il leur donna le grand précepte religieux, politique et social:

«Il n'y a aucun mal qui ne soit préférable à l'anarchie.»

Sentence d'une application universelle et d'une profondeur presque infinie, mais que notre siècle même n'est pas encore assez éclairé pour bien comprendre.

Il nous reste de Pythagore, outre les traditions de sa vie, ses vers dorés et ses symboles; ses vers dorés sont devenus des lieux communs de morale vulgaire, tant ils ont eu de succès à travers les âges. En voici une traduction:

Εκτη χρυσα.

Aux dieux, suivant les lois, rends de justes hommages;

Respecte le serment, les héros et les sages;

Honore tes parents, tes rois, tes bienfaiteurs;

Choisis pour tes amis les hommes les meilleurs.

Sois obligeant et doux, sois facile en affaires.

Ne hais pas ton ami pour des fautes légères;

Sers de tout ton pouvoir la cause du bon droit:

Qui fait tout ce qu'il peut fait toujours ce qu'il doit.

Mais sache réprimer comme un maître sévère,

L'appétit, le sommeil, Vénus et la colère.

Ne forçais à l'honneur ni de près ni de loin,

Et seul, sois pour toi-même un rigoureux témoin.

Sois juste en actions et non pas en paroles;

Ne donne pas au mal de prétextes frivoles.

Le sort nous enrichit, il peut nous appauvrir;

Mais, faibles ou puissants, nous devons tous mourir.

A ta part de douleurs ne sois point réfractaire;

Accepte le remède utile et salutaire,

Et sache que toujours les hommes vertueux,

Des mortels affligés sont les moins malheureux.

Aux injustes propos que ton coeur se résigne;

Laisse parler le monde et suis toujours ta ligne.

Mais surtout ne fais rien par l'exemple emporté,
Qui soit sans rectitude et sans utilité.

Fais marcher devant toi le conseil qui t'éclaire,

Pour que l'absurdité ne vienne pas derrière.

La sottise est toujours le plus grand des malheurs,

Et l'homme sans conseil répond de ses erreurs.

N'agis point sans savoir, sois zélé pour apprendre:

Prête à l'étude un temps que le bonheur doit rendre.

Ne sois pas négligent du soin de ta santé;

Mais prends le nécessaire avec sobriété.

Tout ce qui ne peut nuire est permis dans la vie;

Sois élégant et pur sans exciter l'envie.

Fuis et la négligence et le faste insolent:

Le luxe le plus simple est le plus excellent.

N'agis point sans songer à ce que tu vas faire,

Et réfléchis, le soir, sur ta journée entière.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je oui? que dois-je regretter?

Vers la vertu divine ainsi tu peux monter.

Jusqu'ici les vers dorés ne semblent être que les leçons d'un pédagogue. Ils ont pourtant une toute autre portée. Ce sont les lois préliminaires de l'initiation magique, c'est la première partie du grand oeuvre, c'est-à-dire la création de l'adepte parfait. La suite le fait voir et le prouve:

Je t'en prends à témoin, Tétractys ineffable,

Des formes et du temps fontaine inépuisable;

Et toi qui sais prier, quand les dieux sont pour toi,

Achève leur ouvrage et travaille avec foi.

Tu parviendras bientôt et sans peine à connaître

D'où procède, où s'arrête, où retourne ton être;

Sans crainte et sans désirs tu sauras les secrets

Que la nature voile aux mortels indiscrets.

Tu fouleras aux pieds cette faiblesse humaine

Qu'au hasard et sans but la fatalité mène.

Tu sauras qui conduit l'avenir incertain,

Et quel démon caché tient les fils du destin.

[100]

Tu monteras alors sur le char de lumière,
Esprit victorieux et roi de la matière.

Tu comprendras de Dieu le règne paternel,

Et tu pourras t'asseoir dans un calme éternel.

Pythagore disait: «De même qu'il y a trois notions divines et trois régions intelligibles, il y a aussi un triple verbe, car l'ordre hiérarchique se manifeste toujours par trois. Il y a la parole simple, la parole hiéroglyphique et la parole symbolique; en d'autres termes, il y a le verbe qui exprime, le verbe qui cache, et le verbe qui signifie; toute l'intelligence hiératique est dans la science parfaite de ces trois degrés.»

Il enveloppait donc la doctrine de symboles, mais il évitait avec soin les personnifications et les images qui selon lui enfantent tôt ou tard l'idolâtrie. On l'a accusé même de détester les poètes, mais c'était seulement aux mauvais poètes que Pythagore interdisait l'art des vers.

Ne chante point de vers, si tu n'as point de lyre,

dit-il dans ses symboles. Ce grand homme ne pouvait ignorer la relation exacte qui existe entre les sublimes pensées et les belles expressions figurées, ses symboles mêmes sont pleins de poésie.

N'arrache point les fleurs qui forment des couronnes.

C'est ainsi qu'il recommande à ses disciples de n'amoindrir jamais la gloire et de ne point flétrir ce que le monde semble avoir besoin d'honorer.

Pythagore était chaste, mais loin de conseiller le célibat à ses

[101]

disciples il se maria lui-même et eut des enfants. On cite une belle parole de la femme de Pythagore; on lui demandait si la femme qui vient d'avoir des relations avec un homme n'avait pas besoin de quelques expiations, et combien de temps après elle pouvait se croire assez pure pour s'approcher des choses saintes.-
-Tout de suite, dit-elle, si c'est avec son mari; si c'est avec un autre, jamais!

C'est par cette sévérité de principes, c'est avec cette pureté de mœurs qu'on s'initiait dans l'école de Pythagore aux mystères de la nature, et qu'on prenait assez d'empire sur soi-même pour commander aux forces élémentaires. Pythagore possédait cette faculté qu'on nomme chez nous seconde vue et qui s'appelait alors divination. Un jour il était avec ses disciples sur le bord de la mer. Un vaisseau se montre à l'horizon: «Maître lui dit un des disciples, pensez-vous que je serais riche si l'on me donnait la cargaison de ce vaisseau?--Elle vous serait bien inutile, dit Pythagore.--Eh bien! je la garderais pour mes héritiers.--Vous voudriez donc leur laisser deux cadavres?»

Le vaisseau entra dans le port un instant après; il rapportait le corps d'un homme qui avait voulu être enseveli dans sa patrie.

On raconte que les animaux obéissaient à Pythagore. Un jour, au milieu des jeux olympiques, il appela un aigle qui traversait le ciel; l'aigle descendit en tournoyant et continua son vol à tire d'aile quand le maître lui

fit signe de s'en aller. Une ourse monstrueuse ravageait l'Apulie, Pythagore la fit venir à ses pieds et lui ordonna de quitter le pays; depuis elle ne reparut

[102]

plus; et comme on lui demandait à quelle science il devait un pouvoir aussi merveilleux:

--A la science de la lumière, répondait-il.

Les êtres animés, en effet, sont des incarnations de lumière; les formes sortent des pénombres de la laideur pour arriver progressivement aux splendeurs de la beauté, les instincts sont proportionnels aux formes, et l'homme, qui est la synthèse de cette lumière dont les animaux sont l'analyse, est créé pour leur commander; mais parce qu'au lieu d'être leur maître, il s'est fait leur persécuteur et leur bourreau, ils le craignent et se révoltent contre lui. Ils doivent cependant sentir la puissance d'une volonté exceptionnelle qui se montre pour eux bienveillante et directrice, ils sont alors invinciblement magnétisés, et un grand nombre de phénomènes modernes peuvent et doivent nous faire comprendre la possibilité des miracles de Pythagore.

Les physionomistes ont remarqué que la plupart des hommes rappellent par quelques traits de leur physionomie la ressemblance de quelque animal. Cette ressemblance peut bien n'être qu'imaginaire et se produire par l'impression que font sur nous les diverses physionomies, en nous révélant les traits saillants du caractère des personnes. Ainsi nous trouverons qu'un homme bourru ressemble à un ours, un homme hypocrite à un chat et ainsi des autres. Ces sortes de jugements s'exagèrent dans l'imagination et se complètent dans les rêves, où souvent les personnes qui nous ont péniblement impressionné pendant la veille, se transforment en animaux et nous font éprouver toutes les angoisses du cauchemar. Or les animaux sont comme nous et

[103]

plus que nous sous l'empire de l'imagination, car ils n'ont pas le jugement pour en rectifier les écarts. Aussi s'affectent-ils à notre égard suivant leurs sympathies ou leurs antipathies surexcitées par notre magnétisme. Ils n'ont d'ailleurs aucune conscience de ce qui constitue la forme humaine et ne voient en nous que d'autres animaux qui les dominent. Ainsi le chien prend son maître pour un chien plus parfait que lui. C'est dans la direction de cet instinct que consiste le secret de l'empire sur les animaux. Nous avons vu un célèbre dompteur de bêtes féroces fasciner ses lions en leur montrant un visage terrible et se grimer lui-même en lion furieux; ici s'applique à la lettre le proverbe populaire: «Il faut hurler avec les loups, et bêler avec les agneaux.» D'ailleurs chaque forme animale représente un instinct particulier, une aptitude ou un vice. Si nous faisons prédominer en nous le caractère de la bête, nous en prenons de plus en plus la forme extérieure, au point d'en imprimer l'image parfaite dans la lumière astrale et de nous voir nous-mêmes, dans l'état de rêve ou d'extase, tels que nous serions vus par des somnambules ou des extatiques, et tels que nous apparaissions sans doute aux animaux. Que la raison s'éteigne alors, que le rêve persévérant se change en folie et nous voici changés en bêtes comme le fut Nabuchodonosor. Ainsi s'expliquent les histoires de loups-garoux dont quelques-unes ont été juridiquement constatées. Les faits étaient constants, avérés, mais ce qu'on ignorait c'est que les témoins n'étaient pas moins hallucinés que les loups-garoux eux-mêmes.

Les faits de coïncidence et de correspondances des rêves ne sont ni rares ni extraordinaires. Les extatiques se voient et se

[104]

parlent d'un bout du monde à l'autre dans l'état d'extase. Nous voyons une personne pour la première fois; et il nous semble que nous la connaissons depuis longtemps, c'est que nous l'avons souvent déjà rencontrée en rêve. La vie est pleine de ces singularités, et pour ce qui est de la transformation des êtres humains en animaux, nous en rencontrons des exemples à chaque pas. Combien d'anciennes femmes galantes et gourmandes, réduites à l'état d'idiotisme après avoir couru toutes les gouttières de l'existence, ne sont plus que de vieilles chattes uniquement éprises de leur matou!

Pythagore croyait par-dessus tout à l'immortalité de l'âme et à l'éternité de la vie. La succession continue des étés et des hivers, des jours et des nuits, du sommeil et du réveil, lui expliquaient assez le phénomène de la mort. L'immortalité spéciale de l'âme humaine consistait selon lui dans la prolongation du souvenir. Il prétendait se rappeler, dit-on, ses existences antérieures, et s'il est vrai qu'il le prétendait, c'est qu'il trouvait, en effet, quelque chose de pareil dans ses réminiscences, car un tel homme n'a pu être ni un charlatan ni un

fou. Mais il est probable qu'il croyait retrouver ces anciens souvenirs dans ses rêves, et l'on aura pris pour une affirmation positive ce qui n'était de sa part qu'une recherche et une hypothèse; quoi qu'il en soit, sa pensée était grande et la vie réelle de notre individualité ne consiste que dans la mémoire. Le fleuve d'oubli des anciens était la vraie image philosophique de la mort. La Bible semble donner à cette idée une sanction divine lorsqu'elle dit au livre des Psaumes: «La vie du juste sera dans l'éternité de la mémoire 6.»

Imp. Caron-Delamarre, Quai de Gds. Augustins, 17, Paris.

Note 6: (retour) In memoria æterna erit justus.

[105]

CHAPITRE VII.

LA SAINTE KABBALÉ.

SOMMAIRE.--Les noms divins.--Le tétragramme et ses quatre formes. --Le mot unique qui opère toutes les transmutations.--Les clavicules de Salomon perdues et retrouvées.--La chaîne des esprits.--Le tabernacle et le temple.--L'ancien serpent.--Le monde des esprits suivant le Sohar.--Quels sont les esprits qui apparaissent.--Comment on peut se faire servir par les esprits élémentaires.

Remontons maintenant aux sources de la vraie science et revenons à la sainte kabbale, ou tradition des enfants de Seth, emportée de Chaldée par Abraham, enseignée au sacerdoce égyptien par Joseph, recueillie et épurée par Moïse, cachée sous des symboles dans la Bible, révélée par le Sauveur à saint Jean, et contenue encore tout entière sous des figures hiératiques analogues à celles de toute l'antiquité dans l'Apocalypse de cet apôtre.

Les kabbalistes ont en horreur tout ce qui ressemble à l'idolâtrie; ils donnent pourtant à Dieu la figure humaine, mais c'est une figure purement hiéroglyphique.

Ils considèrent Dieu comme l'infini intelligent, aimant et vivant. Ce n'est pour eux ni la collection des êtres, ni l'abstraction de l'Être ni un être philosophiquement définissable. Il est dans tout, distinct de tout et plus grand que tout. Son nom même est ineffable: et encore ce nom n'exprime-t-il que l'idéal humain de sa divinité. Ce que Dieu est par lui-même il n'est pas donné à l'homme de le comprendre.

Dieu est l'absolu de la foi; mais l'absolu de la raison c'est l'ÊTRE.

[106]

L'Être est par lui-même et parce qu'il est. La raison d'être de l'Être c'est l'Être même. On peut demander: «Pourquoi existe-t-il quelque chose, c'est-à-dire pourquoi telle ou telle chose existe-t-elle?» Mais on ne peut sans être absurde demander: «Pourquoi l'Être est-il?» Ce serait supposer l'Être avant l'Être.

La raison et la science nous démontrent que les modes d'existence de l'Être s'équilibrent suivant des lois harmonieuses et hiérarchiques. Or la hiérarchie se synthétise en montant et devient toujours de plus en plus monarchique. La raison cependant ne peut s'arrêter à un chef unique sans s'effrayer des abîmes qu'elle semble laisser au-dessus de ce suprême monarque, elle se tait donc et cède la place à la foi qui adore.

Ce qui est certain, même pour la science et pour la raison, c'est que l'idée de Dieu est la plus grande, la plus sainte et la plus utile de toutes les aspirations de l'homme; que sur cette croyance repose la morale avec sa sanction éternelle. Cette croyance est donc dans l'humanité le plus réel des phénomènes de l'Être, et si elle était fautive, la nature affirmerait l'absurde, le néant formulerait la vie, Dieu serait en même temps et ne serait pas.

C'est à cette réalité philosophique et incontestable, qu'on nomme l'idée de Dieu, que les kabbalistes donnent un nom; dans ce nom sont contenus tous les autres. Les chiffres de ce nom produisent tous les nombres, les hiéroglyphes des lettres de ce nom expriment toutes les lois et toutes les choses de la nature.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit dans notre

[107]

dogme de la haute magie sur le tétragramme divin, nous ajouterons seulement que les kabbalistes l'écrivent de quatre principales manières:

יהוה

JHVH,

qu'ils ne prononcent pas, mais qu'ils épèlent: Jod, he vau hé, et que nous prononçons Jéhovah, ce qui est contraire à toute analogie, car le tétragramme ainsi défiguré se trouverait composé de six lettres.

אדני

ADNI,

que nous prononçons Adonai, ce nom veut dire Seigneur.

אדני

AHIH,

que nous prononçons Eieie, ce nom signifie Être.

אכלא

AGLA,

qui se prononce comme il s'écrit, et qui renferme hiéroglyphiquement tous les mystères de la kabbale.

En effet la lettre Aleph א est la première de l'alphabet hébreu; elle exprime l'unité, elle représente hiéroglyphiquement le dogme d'Hermès: «Ce qui est supérieur est analogue à ce qui est inférieur.» Cette lettre, en effet, a comme deux bras dont l'un montre la terre et l'autre le ciel avec un mouvement analogue.

La lettre Ghimel ג est la troisième de l'alphabet; elle exprime numériquement le ternaire et hiéroglyphiquement l'enfantement, la fécondité.

La lettre Lamed ל est la douzième; elle est l'expression

[108]

du cycle parfait. Comme signe hiéroglyphique, elle représente la circulation du mouvement perpétuel, et le rapport du rayon à la circonférence.

La lettre Aleph répétée est l'expression de la synthèse.

Le nom d'AGLA signifie donc:

L'unité qui par le ternaire accomplit le cycle des nombres pour retourner à l'unité;

Le principe fécond de la nature qui fait un avec lui;

La vérité première qui féconde la science et la ramène à l'unité;

La syllepse, l'analyse, la science et la synthèse;

Les trois personnes divines qui sont un seul Dieu. Le secret du grand oeuvre, c'est-à-dire la fixation de la lumière astrale par une émission souveraine de volonté, ce que les adeptes figuraient par un serpent percé d'une flèche formant avec elle la lettre Aleph א.

Puis les trois opérations, dissoudre, sublimer, fixer, correspondant aux trois substances nécessaires, sel, soufre et mercure, le tout exprimé par la lettre Ghimel ג.

Puis les douze clefs de Basile (Valentin) exprimées par Lamed ל.

Enfin l'oeuvre accomplie conformément à son principe et reproduisant le principe même.

Telle est l'origine de cette tradition kabbalistique qui met toute la magie dans un mot. Savoir lire ce mot et le prononcer, c'est-à-dire en comprendre les mystères et traduire en actions ces connaissances absolues, c'est avoir la clef des merveilles. Pour prononcer le nom d'AGLA, il faut se tourner du côté de l'orient, c'est-à-dire s'unir d'intention et de science à la

[109]

tradition orientale. N'oublions pas que suivant la kabbale, le Verbe parfait est la parole réalisée par des actes. De là vient cette expression qui se retrouve plusieurs fois dans la Bible: «Faire une parole» (facere verbum), dans le sens d'accomplir une action.

Prononcer kabbalistiquement le nom d'AGLA, c'est donc subir toutes les épreuves de l'initiation et en achever toutes les oeuvres.

Nous avons dit dans notre dogme de la haute magie comment le nom de Jéhovah se décompose en soixante et douze noms explicatifs, qu'on appelle Schemhamphoras. L'art d'employer ces soixante et douze noms et d'y trouver les clefs de la science universelle, est ce que les kabbalistes ont nommé les clavicules de Salomon. En effet, à la suite des recueils d'évocations et de prières qui portent ce titre, on trouve ordinairement soixante et douze cercles magiques formant trente-six talismans. C'est quatre fois neuf, c'est-à-dire le nombre absolu multiplié par le quaternaire. Ces talismans portent chacun deux des soixante et douze noms avec le signe emblématique de leur nombre et de celle des quatre lettres du nom de Jéhovah à laquelle ils correspondent. C'est ce qui a donné lieu aux quatre décades emblématiques du tarot: le bâton figurant le Jod; la coupe, le hé; l'épée, le vaf; et le denier, le hé final. Dans le tarot on a ajouté le complément de la dizaine, qui répète synthétiquement le caractère de l'unité.

Les traditions populaires de la magie disaient que le possesseur des clavicules de Salomon peut converser avec les esprits de tous les ordres et se faire obéir par toutes les puissances

[110]

naturelles. Or, ces clavicules plusieurs fois perdues, puis retrouvées, ne sont autre chose que les talismans des soixante et douze noms et les mystères des trente-deux voies hiéroglyphiquement reproduits par le tarot. A l'aide de ces signes et au moyen de leurs combinaisons infinies, comme celles des nombres et des lettres, on peut, en effet, arriver à la révélation naturelle et mathématique de tous les secrets de la nature, et entrer, par conséquent, en communication avec la hiérarchie entière des intelligences et des génies.

Les sages kabbalistes se tiennent en garde contre les rêves de l'imagination et les hallucinations de la veille. Aussi évitent-ils toutes ces évocations malsaines qui ébranlent le système nerveux et enivrent la raison. Les expérimentateurs curieux des phénomènes de vision extranaturelle ne sont guère plus sensés que les mangeurs d'opium et de haschisch. Ce sont des enfants qui se font du mal à plaisir. On peut se laisser surprendre par l'ivresse; on peut même s'oublier volontairement au point de vouloir en éprouver les vertiges; mais à l'homme qui se respecte une seule expérience suffit; et les honnêtes gens ne s'enivrent pas deux fois.

Le comte Joseph de Maistre dit qu'on se moquera un jour de notre stupidité actuelle comme nous nous moquons de la barbarie du moyen âge. Qu'eût-il pensé, s'il eût vu nos tourneurs de tables? et s'il eût entendu nos faiseurs de théories sur le monde occulte des esprits? Pauvres gens que nous sommes! Nous n'échappons à l'absurde que par l'absurde contraire. Le XVIII^e siècle croyait protester contre la superstition en niant la religion, et nous protestons contre l'impiété du XVIII^e siècle en revenant aux

[111]

vieux contes de grand'mères; ne pourrait-on être plus chrétien que Voltaire et se dispenser de croire encore aux revenants?

Les morts ne peuvent pas plus revenir sur la terre qu'ils ont quittée, qu'un enfant ne pourrait rentrer dans le sein de sa mère.

Ce que nous appelons la mort, est une naissance dans une vie nouvelle. La nature ne défait pas ce qu'elle a fait dans l'ordre des progressions nécessaires de l'existence, et elle ne saurait donner le démenti à ses lois fondamentales.

L'âme humaine, servie et limitée par des organes, ne peut qu'au moyen de ces organes mêmes se mettre en rapport avec les choses du monde visible. Le corps est une enveloppe proportionnelle au milieu matériel dans lequel l'âme ici-bas doit vivre. En limitant l'action de l'âme il la concentre et la rend possible. En effet, l'âme sans corps serait partout, mais partout si peu, qu'elle ne pourrait agir nulle part; elle serait perdue dans l'infini, elle serait absorbée et comme anéantie en Dieu.

Supposez une goutte d'eau douce enfermée dans un globule et jetée dans la mer: tant que le globule ne sera pas brisé, la goutte d'eau subsistera dans sa nature propre, mais si le globule se brise, cherchez la goutte d'eau dans la mer.

Dieu en créant les esprits n'a pu leur donner une personnalité consciencieuse d'elle-même qu'en leur donnant une enveloppe qui centralise leur action et l'empêche de se perdre en la limitant.

Quand l'âme se sépare du corps, elle change donc nécessairement de milieu puisqu'elle change d'enveloppe. Elle part revêtue

[112]

seulement de sa forme astrale, de son enveloppe de lumière et elle monte d'elle-même au-dessus de l'atmosphère comme l'air remonte au-dessus de l'eau en s'échappant d'un vase brisé.

Nous disons que l'âme monte parce que son enveloppe monte, et que son action et sa conscience sont comme nous l'avons dit attachées à son enveloppe.

L'air atmosphérique devient solide pour ces corps de lumière infiniment plus légers que lui et qui ne pourraient redescendre qu'en se chargeant d'un vêtement plus lourd, mais où prendraient-ils ce vêtement au-dessus de notre atmosphère? Ils ne pourraient donc revenir sur la terre qu'en s'y incarnant de nouveau, leur retour serait une chute, ils se noieraient comme esprits libres et recommenceraient leur noviciat. Mais la religion catholique n'admet pas qu'un pareil retour soit possible.

Les kabbalistes formulent par un seul axiome toute la doctrine que nous exposons ici:

«L'esprit, disent-ils, se revêt pour descendre et se dépouille pour monter.»

La vie des intelligences est toute ascensionnelle; l'enfant dans le sein de sa mère vit d'une vie végétative et reçoit la nourriture par un lien qui s'attache comme l'arbre est attaché à la terre et nourri en même temps par sa racine.

Lorsque l'enfant passe de la vie végétative à la vie instinctive et animale, son cordon se brise, il peut marcher.

Lorsque l'enfant se fait homme, il échappe aux chaînes de l'instinct et peut agir en être raisonnable.

Lorsque l'homme meurt, il échappe à ces lois de la pesanteur qui le faisaient toujours retomber sur la terre.

[113]

Lorsque l'âme a expié ses fautes, elle devient assez forte pour quitter les ténèbres extérieures de l'atmosphère terrestre et pour monter vers le soleil.

Alors commence la montée éternelle de l'échelle sainte, car l'éternité des élus ne saurait être oisive; ils vont de vertus en vertus, de félicité en félicité, de triomphe en triomphe, de splendeur en splendeur.

La chaîne toutefois ne saurait être interrompue et ceux des plus hauts degrés peuvent encore exercer une influence sur les plus bas, mais suivant l'ordre hiérarchique, et de la même manière qu'un roi en gouvernant sagement fait du bien au dernier de ses sujets.

D'échelons en échelons, les prières montent et les grâces descendent sans se tromper jamais de chemin.

Mais les esprits une fois montés ne redescendent plus, car à mesure qu'ils montent les degrés se solidifient sous leurs pieds.

Le grand chaos s'est affermi, dit Abraham, dans la parabole du mauvais riche; et ceux qui sont ici ne peuvent plus descendre là-bas.

L'extase peut exalter les forces du corps sidéral au point de lui faire entraîner dans son élan le corps matériel, ce qui prouve que la destinée de l'âme est de monter.

Les faits de suspension aérienne sont possibles: mais il est sans exemple qu'un homme ait pu vivre sous terre ou dans l'eau.

Il serait également impossible qu'une âme séparée de son corps pût vivre, même un seul instant, dans l'épaisseur de notre atmosphère. Les âmes des morts ne sont donc pas autour de nous

[114]

comme le supposent les tourneurs de tables. Ceux que nous aimons peuvent nous voir encore et nous apparaître, mais seulement par mirage et par reflet dans le miroir commun qui est la lumière. Ils ne peuvent plus d'ailleurs s'intéresser aux choses mortelles, et ne tiennent plus à nous que par ceux de nos sentiments qui sont assez élevés pour avoir encore quelque chose de conforme ou d'analogue à leur vie dans l'éternité.

Telles sont les révélations de la haute kabbale contenues et cachées dans le livre mystérieux de Sohar. Révélations hypothétiques sans doute pour la science, mais appuyées sur une série d'inductions rigoureuses en partant des faits mêmes que la science conteste le moins; or il faut aborder ici un des secrets les plus dangereux de la magie. C'est l'hypothèse plus que probable de l'existence des larves fluidiques connues dans l'ancienne théurgie sous le nom d'esprits élémentaires. Nous en avons dit quelques mots dans notre Dogme et rituel de la haute magie 7, et le malheureux abbé de Villars, qui s'était joué de ces terribles révélations, a payé de sa vie son imprudence. Ce secret est dangereux en ce qu'il touche de près au grand arcane magique. En effet, évoquer les esprits élémentaires, c'est avoir la puissance de coaguler les fluides par une projection de lumière astrale. Or cette puissance ainsi dirigée ne peut produire que des désordres et des malheurs comme nous le prouverons plus tard. Voici maintenant la théorie de l'hypothèse avec les preuves de la probabilité:

L'esprit est partout, c'est lui qui anime la matière; il se

[115]

dégage de la pesanteur en perfectionnant son enveloppe qui est sa forme. Nous voyons, en effet, la forme progresser avec les instincts jusqu'à l'intelligence et la beauté; ce sont les efforts de la lumière attirée par l'attrait de l'esprit, c'est le mystère de la génération progressive et universelle.

Note 7: (retour) Dogme et Rituel de la haute magie, 1856, 2 vol. in-8 avec 23 fig.

La lumière est l'agent efficient des formes et de la vie, parce qu'elle est en même temps mouvement et chaleur. Lorsqu'elle parvient à se fixer et à se polariser autour d'un centre, elle produit un être vivant, puis elle attire pour le perfectionner et le conserver toute la substance plastique nécessaire. Cette substance plastique formée en dernière analyse de terre et d'eau, a été avec raison appelée dans la Bible le limon de la terre.

Mais la lumière n'est point l'esprit, comme le croient les hiérophantes indiens, et toutes les écoles de goétie; elle est seulement l'instrument de l'esprit. Elle n'est point le corps du protoplastes, comme le faisaient entendre les théurgistes de l'école d'Alexandrie; elle est la première manifestation physique du souffle divin. Dieu la crée éternellement, et l'homme, à l'image de Dieu, la modifie et semble la multiplier.

Prométhée, dit la fable, ayant dérobé le feu du ciel, anima des images faites de terre et d'eau, et c'est pour ce crime qu'il fut enchaîné et foudroyé par Jupiter.

Les esprits élémentaires, disent les kabbalistes dans leurs livres les plus secrets, sont les enfants de la solitude d'Adam; ils sont nés de ses rêves, lorsqu'il aspirait à la femme que Dieu ne lui avait pas donnée encore.

Paracelse dit que le sang perdu, soit régulièrement, soit en rêve, par les célibataires des deux sexes, peuple l'air de fantômes.

[116]

Nous croyons indiquer assez clairement ici, d'après les maîtres, l'origine supposée de ces larves sans qu'il soit besoin de nous expliquer davantage.

Ces larves ont donc un corps aérien formé de la vapeur du sang. C'est pour cela qu'elles cherchent le sang répandu et se nourrissent autrefois de la fumée des sacrifices.

Ce sont les enfants monstrueux de ces cauchemars impurs qu'on appelait autrefois les incubes et les succubes.

Lorsqu'ils sont assez condensés pour être vus, ce n'est qu'une vapeur colorée par le reflet d'une image; ils n'ont pas de vie propre, mais ils imitent la vie de celui qui les évoque comme l'ombre imite le corps.

Ils se produisent surtout autour des idiots et des êtres sans moralité que leur isolement abandonne à des habitudes déréglées.

La cohésion des parties de leur corps fantastique étant très faible, ils craignent le grand air, le grand feu et surtout la pointe des épées.

Ils deviennent en quelque sorte des appendices vaporeux du corps réel de leurs parents, puisqu'ils ne vivent que de la vie de ceux qui les ont créés ou qui se les approprient en les évoquant. En sorte que si on blesse leurs apparences de corps, le père peut être réellement blessé, comme l'enfant non encore né est réellement blessé ou défiguré par les imaginations de sa mère.

Le monde entier est plein de phénomènes qui justifient ces révélations singulières et ne peuvent s'expliquer que par elles.

[117]

Ces larves attirent à elles la chaleur vitale des personnes bien portantes, et épuisent rapidement celles qui sont faibles.

De là sont venues les histoires de vampires, histoires affreusement réelles et périodiquement constatées comme chacun sait.

C'est pour cela qu'à l'approche des médiums, c'est-à-dire des personnes obsédées par les larves, on sent un refroidissement dans l'atmosphère.

Ces larves ne devant l'existence qu'aux mensonges de l'imagination exaltée et au dérèglement des sens, ne se produisent jamais en présence d'une personne qui sait et qui peut dévoiler le mystère de leur monstrueuse naissance.

[118]

LIVRE II
FORMATION ET RÉALISATIONS DU DOGME.
2, Beth.

CHAPITRE PREMIER.
SYMBOLISME PRIMITIF DE L'HISTOIRE.

SOMMAIRE.--Le pantacle édénique.--Le chérub.--Les enfants de Caïn.--Secrets magiques de la tour de Babel.--Malédiction des descendants de Chanaan.--Anathème porté contre les sorciers.--Grandeurs et décadences du dogme en Egypte, en Grèce et à Rome.--Naissance de la philosophie sceptique.--Guerre de l'empirisme contre la magie.--Scepticisme tempéré de Socrate.--Essai de synthèse de Platon.--Rationalisme d'Aristote.--Le sacerdoce et la science.

Il ne nous appartient pas d'expliquer l'Écriture sainte au point de vue religieux et dogmatique. Soumis avant toute chose à l'ordre hiérarchique, nous laissons la théologie aux docteurs de l'Église et nous rendons à la science humaine tout ce qui est du domaine de l'expérience et de la raison. Lors donc que nous paraissions risquer une application nouvelle d'un passage de la Bible ou de l'Évangile, c'est toujours sauf le respect des décisions ecclésiastiques. Nous ne dogmatisons pas, nous soumettons aux autorités légitimes nos observations et nos études.

Ce qui nous frappe tout d'abord en lisant dans le livre sacré de Moïse l'histoire originelle du genre humain, c'est la description

[119]

du paradis terrestre qui se résume dans la figure d'un pantacle parfait. Il est circulaire ou carré, puisqu'il est arrosé également par quatre fleuves disposés en croix, et au centre se trouvent les deux arbres qui représentent la science et la vie, l'intelligence stable et le mouvement progressif, la sagesse et la création. Autour de l'arbre de la science se roule le serpent d'Asclépios et d'Hermès: au pied de l'arbre sont l'homme et la femme, l'actif et le passif, l'intelligence et l'amour. Le serpent, symbole de l'attrait originel et du feu central de la terre, tente la femme qui est la plus faible, et celle-ci fait succomber l'homme; mais elle ne cède au serpent que pour le dompter plus tard, et un jour elle lui écrasera la tête en donnant un sauveur au monde.

La science tout entière est figurée dans cet admirable tableau. L'homme abdique le domaine de l'intelligence en cédant aux sollicitations de la partie sensitive; il profane le fruit de la science qui doit nourrir l'âme en le faisant servir à des usages de satisfaction injuste et matérielle, il perd alors le sentiment de l'harmonie et de la vérité. Il est revêtu d'une peau de bête, parce que la forme physique se conforme toujours tôt ou tard aux dispositions morales; il est chassé du cercle arrosé par les quatre fleuves de vie, et un chérub, armé d'une épée flamboyante toujours agitée, l'empêche de rentrer dans le domaine de l'unité.

Comme nous l'avons fait remarquer dans notre dogme, Voltaire, ayant découvert qu'en hébreu un chérub signifie un boeuf, s'est fort amusé de cette histoire. Il aurait moins ri s'il avait vu dans l'ange à tête de taureau l'image du symbolisme obscur, et dans le glaive flamboyant et mobile ces éclairs de vérité mal

[120]

conçue et trompeuse, qui donnèrent tant de crédit après la chute originelle à l'idolâtrie des nations.

Le glaive flamboyant représentait aussi cette lumière que l'homme ne savait plus diriger et dont il subissait les atteintes fatales au lieu d'en gouverner la puissance.

Le grand oeuvre magique considéré d'une manière absolue, c'est la conquête et la direction de l'épée flamboyante du chérub.

Le chérub c'est l'ange ou l'âme de la terre représentée toujours dans les anciens mystères sous la figure d'un taureau.

C'est pour cela que dans les symboles mithriaques, on voit le maître de la lumière domptant le taureau terrestre et lui plongeant dans le flanc le glaive qui en fait sortir la vie figurée par des gouttes de sang.

La première conséquence du péché d'Ève, c'est la mort d'Abel. En séparant l'amour de l'intelligence, Ève l'a séparé de la force; la force, devenue aveugle et asservie aux convoitises terrestres, devient jalouse de l'amour et le tue. Puis les enfants de Caïn perpétuent le crime de leur père. Ils mettent au monde des filles fatalement belles, des filles sans amour, nées pour la damnation des anges et pour le scandale des descendants de Seth.

Après le déluge et à la suite de cette prévarication de Cham, dont nous avons déjà indiqué le mystère, les enfants des hommes veulent réaliser un projet insensé: ils veulent construire un pantacle et un palais universel. C'est un gigantesque essai de socialisme égalitaire, et le phalanstère de Fourier est une conception bien chétive auprès de la tour de Babel. C'était un essai de protestation contre la hiérarchie de la science, une

[121]

citadelle élevée contre les inondations et la foudre, un promontoire du haut duquel la tête du peuple divinisé planerait sur l'atmosphère et sur les tempêtes. Mais on ne monte pas à la science sur des escaliers de pierre; les degrés hiérarchiques de l'esprit ne se bâtissent pas avec du mortier comme les étages d'une tour.

L'anarchie protesta contre cette hiérarchie matérialisée. Les hommes ne s'entendirent plus, leçon fatale, si mal comprise par ceux qui de nos jours ont rêvé une autre Babel. Aux doctrines brutalement et matériellement hiérarchiques, répondent les négations égalitaires: toutes les fois que le genre humain, se bâtit une tour, on s'en disputera le sommet, et la tendance des multitudes sera d'en désertir la base. Pour satisfaire toutes les ambitions, en rendant le sommet plus large que la base, il faudrait faire une tour branlante au vent qui tomberait au moindre choc.

La dispersion des hommes fut le premier effet de la malédiction portée contre les profanateurs enfants de Cham. Mais la race de Chanaan porta d'une manière toute particulière le poids de cette malédiction qui devait vouer plus tard leur postérité à l'anathème.

La chasteté conservatrice de la famille est le caractère distinctif des initiations hiérarchiques; la profanation et la révolte sont toujours obscènes et tendent à la promiscuité infanticide. La souillure des mystères de la naissance, l'attentat contre les enfants, étaient le fond des cultes de l'ancienne Palestine abandonnée aux rites horribles de la magie noire. Le dieu noir de l'Inde, le monstrueux Rutrem aux formes priapesques, y régnait sous le nom de Belphégor.

Les talmudistes et le juif platonicien Philon racontent des

[122]

choses si honteuses du culte de cette idole qu'elles ont semblé incroyables au savant jurisconsulte Seldenus. C'était, disent-ils, une idole barbue à la bouche béante, ayant pour langue un gigantesque phallus; on se découvrait sans pudeur devant ce visage et on lui présentait des offrandes stercoraires. Les idoles de Moloch et de Chamos étaient des machines meurtrières qui tantôt broyaient contre leur poitrine de bronze, tantôt consumaient dans leurs bras rougis au feu de malheureux petits enfants. On dansait au bruit des trompettes et des tambourins pour ne pas entendre les cris des victimes et les mères conduisaient la danse. L'inceste, la sodomie et la bestialité étaient des usages reçus chez ces peuples infâmes et faisaient même partie des rites sacrés.

Conséquence fatale des harmonies universelles! on ne forfait pas impunément à la vérité. L'homme révolté contre Dieu est poussé malgré lui à l'outrage de la nature. Aussi les mêmes causes produisant toujours les

mêmes effets, le sabbat des sorciers au moyen-âge n'était qu'une répétition des fêtes de Chamos et de Belphégor. C'est contre ces crimes qu'un arrêt de mort éternel est porté par la nature elle-même. Les adorateurs des dieux noirs, les apôtres de la promiscuité, les théoriciens d'impudeur publique, les ennemis de la famille et de la hiérarchie, les anarchistes en religion et en politique sont des ennemis de Dieu et de l'humanité; ne pas les séparer du monde, c'est consentir à l'empoisonnement du monde: ainsi raisonnaient les inquisiteurs. Nous sommes loin de regretter les cruelles exécutions du moyen âge et d'en désirer le retour. A mesure que la société deviendra

[123]

plus chrétienne, elle comprendra de mieux en mieux qu'il faut soigner les malades et non pas les faire mourir. Les instincts criminels ne sont-ils pas les plus affreuses de toutes les maladies mentales?

N'oublions pas que la haute magie se nomme l'art sacerdotal et l'art royal; elle dut partager en Égypte, en Grèce et à Rome, les grandeurs et les décadences du sacerdoce et de la royauté. Toute philosophie ennemie du culte et de ses mystères est fatalement hostile aux grands pouvoirs politiques, qui perdent leur grandeur s'ils cessent, aux yeux des multitudes, d'être les images de la puissance divine. Toute couronne se brise lorsqu'elle se heurte contre la tiare.

Dérober le feu du ciel et détrôner les dieux, c'est le rêve éternel de Prométhée; et le Prométhée populaire détaché du Caucase par Hercule, qui symbolise le travail, emportera toujours avec lui ses clous et ses chaînes; il traînera toujours son vautour immortel suspendu à sa plaie béante, tant qu'il ne viendra pas apprendre l'obéissance et la résignation aux pieds de celui qui, étant né roi des rois et Dieu des dieux, a voulu avoir à son tour les mains clouées et la poitrine ouverte pour la conversion de tous les esprits rebelles.

Les institutions républicaines, en ouvrant à l'intrigue la carrière du pouvoir, ébranlèrent fortement les principes de la hiérarchie. Le soin de former des rois ne fut plus confié au sacerdoce, et l'on y suppléa soit par l'hérédité qui livre le trône aux chances inégales de la naissance, soit par l'élection populaire, qui laisse en dehors l'influence religieuse, pour constituer la monarchie suivant des principes républicains. Ainsi se formèrent les gouvernements qui présidèrent tour à tour aux

[124]

triomphes et aux abaissements des États de la Grèce et de Rome. La science renfermée dans les sanctuaires fut alors négligée, et des hommes d'audace ou de génie, que les initiateurs n'accueillaient pas, inventèrent une science qu'ils opposèrent à celle des prêtres, ou opposèrent aux secrets du temple le doute et la dénégation. Ces philosophes, à la suite de leur imagination aventureuse, arrivèrent vite à l'absurde et s'en prirent à la nature des défauts de leurs propres systèmes. Héraclite se prit à pleurer; Démocrite prit le parti de rire, et ils étaient aussi fous l'un que l'autre. Pyrrhon finira par ne croire à rien, ce qui ne sera pas de nature à le dédommager de ne rien savoir. Dans ce chaos philosophique, Socrate apporta un peu de lumière et de bon sens en affirmant l'existence pure et simple de la morale. Mais qu'est-ce qu'une morale sans religion? Le déisme abstrait de Socrate se traduisait pour le peuple par l'athéisme; Socrate manquait absolument de dogme, Platon son disciple essaya de lui en donner un auquel Socrate avouait n'avoir jamais songé.

La doctrine de Platon fait époque, dans l'histoire du génie humain, mais ce philosophe ne l'avait pas inventée, et, comprenant qu'il n'y a pas de vérité en dehors de la religion, il alla consulter les prêtres de Memphis et se fit initier à leurs mystères. On croit même qu'il eut connaissance des livres sacrés des hébreux. Il ne put toutefois recevoir en Égypte qu'une initiation imparfaite, car les prêtres eux-mêmes avaient oublié alors le sens des hiéroglyphes primitifs. Nous en avons la preuve dans l'histoire du prêtre qui passa trois jours à déchiffrer une inscription hiératique trouvée dans le tombeau d'Alcmène, et

[125]

envoyée par Agésilas, roi de Sparte. Cornuphis, qui était sans doute le plus savant des hiérophantes, consulta tous les anciens recueils de signes et de caractères, et découvrit enfin que cette inscription était faite en caractères de prothée; or le prothée était le nom qu'on donnait en Grèce au livre de Thoth, dont les hiéroglyphes mobiles pouvaient prendre autant de formes qu'il y a de combinaisons possibles au moyen des caractères, des nombres, et des figures élémentaires. Mais le livre de Thoth étant la clef des oracles et le livre élémentaire de la science, comment Cornuphis, s'il était vraiment instruit dans l'art sacerdotal, avait-il dû chercher si longtemps avant d'en reconnaître les signes? Une autre preuve de l'obscurcissement des

vérités premières de la science à cette époque, c'est que les oracles s'en plaignaient dans un style qui n'était déjà plus compris.

Lorsque Platon, à son retour d'Égypte, voyageait avec Simmias près des confins de la Carie, il rencontra des hommes de Délos qui le prièrent de leur expliquer un oracle d'Apollon. Cet oracle disait que pour faire cesser les maux de la Grèce il fallait doubler la pierre cubique. Les Déliens avaient donc essayé de doubler une pierre cubique qui se trouvait dans le temple d'Apollon. Mais en la doublant de tous côtés ils n'étaient parvenus qu'à faire un polyèdre à vingt-cinq faces, et pour revenir à la forme cubique ils avaient dû augmenter vingt-six fois, et en le doublant toujours, le volume primitif de la pierre. Platon renvoya les émissaires déliens au mathématicien Eudoxe, et leur dit que l'oracle leur conseillait l'étude de la géométrie. Ne comprit-il pas lui-même le sens profond de cette figure, ou ne daigna-t-il pas l'expliquer à ces ignorants, c'est

[126]

ce que nous ne saurions dire. Mais ce qui est certain, c'est que la pierre cubique et sa multiplication expliquent tous les secrets des nombres sacrés, et surtout celui du mouvement perpétuel caché par les adeptes et cherché par les sots sous le nom de quadrature du cercle. Par cette agglomération cubique de vingt-six cubes autour d'un cube central, l'oracle avait fait trouver aux Déliens non seulement les éléments de la géométrie mais encore la clef des harmonies de la création expliquées par l'enchaînement des formes et des nombres. Le plan de tous les grands temples allégoriques de l'antiquité se retrouve dans cette multiplication, du cube par la croix d'abord autour de laquelle on peut décrire un cercle, puis la croix cubique qui peut se mouvoir dans un globe. Toutes ces notions qu'une figure fera mieux comprendre, ont été conservées jusqu'à nos jours dans les initiations maçonniques, et justifient parfaitement le nom donné aux associations modernes, car elles sont aussi les principes fondamentaux de l'architecture et de la science du bâtiment.

Les Déliens avaient cru résoudre la question géométrique en diminuant de moitié leur multiplication, mais ils avaient encore trouvé huit fois le volume de leur pierre cubique. On peut du reste, augmenter à plaisir le nombre de leurs essais: car cette histoire n'est peut-être autre chose qu'un problème proposé par Platon lui-même à ses disciples. S'il faut admettre comme un fait la réponse de l'oracle, nous y trouverons un sens plus étendu encore, car doubler la pierre cubique c'est faire sortir le binaire de l'unité, la forme de l'idée, l'action de la pensée. C'est réaliser dans le monde l'exactitude des mathématiques

[127]

éternelles, c'est établir la politique sur la base des sciences exactes, c'est conformer le dogme religieux à la philosophie des nombres.

Platon a moins de profondeur mais plus d'éloquence que Pythagore. Il essaye de concilier la philosophie des raisonneurs avec les dogmes immuables des voyants; il ne veut pas vulgariser, il veut reconstituer la science. Aussi sa philosophie devait-elle fournir plus tard au christianisme naissant des théories toutes prêtes et des dogmes à vivifier.

Toutefois, bien qu'il fondât ses théorèmes sur les mathématiques, Platon, abondant en formes harmonieuses et prodigue de merveilleuses hypothèses, fut plus poète que géomètre. Un génie exclusivement calculateur, Aristote, devait tout remettre en question dans les écoles, et tout soumettre aux épreuves des évolutions numériques et de la logique des calculs. Aristote, excluant la foi platonicienne, veut tout prouver et tout renfermer dans ses catégories; il traduit le ternaire en syllogisme et le binaire en enthymème. La chaîne des êtres pour lui devient un sorite. Il veut tout abstraire, tout raisonner; l'Être même devient pour lui une abstraction perdue dans les hypothèses de l'ontologie. Platon inspirera les Pères de l'Église, Aristote sera le maître des scolastiques du moyen âge, et Dieu sait combien s'amasseront de ténèbres autour de cette logique qui ne croit à rien et qui prétend tout expliquer. Une seconde Babel se prépare, et la confusion des langues n'est pas loin.

L'Être est l'Être, la raison de l'Être est dans l'Être. Dans le principe est le Verbe et le Verbe (λογος) est la logique formulée en parole, la raison parlée; le Verbe est en Dieu et le Verbe est Dieu même manifesté à l'intelligence. Voilà ce qui est

[128]

[128] au-dessus de toutes les philosophies. Voilà ce qu'il faut croire sous peine de ne jamais rien savoir et de retomber dans le doute absurde de Pyrrhon. Le sacerdoce gardien de la foi repose tout entier sur cette base de la science, et c'est dans son enseignement qu'il faut saluer le principe divin du Verbe éternel.

CHAPITRE II LE MYSTICISME.

SOMMAIRE.--Origine et effets du mysticisme.--Il matérialise les signes sous prétexte de spiritualiser la matière.--Il se concilie avec tous les vices; il persécute les sages; il est contagieux.--Apparitions, prodiges infernaux.--Fanatisme des sectaires.--Magie noire à l'aide des mots et des signes inconnus.--Phénomènes des maladies hystériques.--Théorie des hallucinations.

La légitimité de droit divin appartient tellement au sacerdoce que sans elle le vrai sacerdoce n'existe pas. L'initiation et la consécration ont une véritable hérédité.

Ainsi le sanctuaire est inviolable pour les profanes et ne peut être envahi par les sectaires.

Ainsi les lumières de la révélation divine se distribuent avec une suprême raison, parce qu'elles descendent avec ordre et harmonie. Dieu n'éclaire pas le monde avec des météores et des foudres, mais il fait graviter paisiblement les univers chacun autour de son soleil.

Types Egyptiens de la Coëtie et de la Nécromancie.

Cette harmonie tourmente certaines âmes impatientes du devoir, et

[129]

viennent des hommes qui ne pouvant forcer la révélation à s'accorder avec leurs vices, se posent en réformateurs de la morale. «Si Dieu a parlé, disent-ils, comme Rousseau, pourquoi n'en ai-je rien entendu?»--Bientôt ils ajoutent: «Il a parlé, mais c'est à moi;» ils l'ont rêvé, et ils finissent par le croire. Ainsi commencent les sectaires, ces fauteurs d'anarchie religieuse que nous ne voudrions pas voir livrer aux flammes, mais qu'il faudrait enfermer comme des fous contagieux.

Ainsi se formèrent les écoles mystiques profanatrices de la science. Nous avons vu par quels procédés les fakirs de l'Inde arrivaient par des éréthismes nerveux et des congestions cérébrales à ce qu'ils appelaient la lumière incréée. L'Égypte eut aussi ses sorciers et ses enchanteurs, et la Thessalie en Grèce fut pleine de conjurations et de maléfices. Se mettre directement en rapport avec les démons et les dieux, c'est supprimer le sacerdoce, c'est renverser la base du trône; l'instinct anarchique des prétendus illuminés le savait bien. Aussi est-ce par l'attrait de la licence qu'ils espéraient recruter des disciples, et ils donnaient d'avance l'absolution à tous les scandales des moeurs, se contentant de la rigidité dans la révolte et de l'énergie dans la protestation contre la légitimité sacerdotale.

Les bacchantes qui déchirèrent Orphée se croyaient inspirées d'un dieu, et sacrifièrent le grand hiérophante à leur ivresse divinisée. Les orgies de Bacchus étaient des excitations mystiques, et toujours les sectaires de la folie procédèrent par mouvements déréglés, excitations frénétiques et dégoûtantes convulsions; depuis les prêtres efféminés de Bacchus jusqu'aux gnostiques; depuis les derviches tourneurs jusqu'aux épileptiques

[130]

de la tombe du diacre Pâris, le caractère de l'exaltation superstitieuse et fanatique est toujours le même.

C'est toujours sous prétexte d'épurer le dogme, c'est au nom d'un spiritualisme outré que les mystiques de tous les temps ont matérialisé les signes du culte. Il en est de même des profanateurs de la science des mages, car la haute magie, ne l'oublions pas, c'est l'art sacerdotal primitif. Elle réproue tout ce qui se fait en dehors de la hiérarchie légitime et applaudit non pas au supplice, mais à la condamnation des sectaires et des sorciers.

Nous rapprochons à dessein ces deux qualifications, tous les sectaires ont été des évocateurs d'esprits et de fantômes qu'ils donnaient au monde pour des dieux; ils se flattaient tous d'opérer des miracles à l'appui de leurs mensonges. A ces titres donc ils étaient tous des goétiens, c'est-à-dire de véritables opérateurs de magie noire.

L'anarchie étant le point de départ et le caractère distinctif du mysticisme dissident, la concorde religieuse est impossible entre sectaires, mais ils s'entendent à merveille sur un point: c'est la haine de l'autorité hiérarchique et légitime. En cela donc consiste réellement leur religion, puisque c'est le seul lien qui les rattache les uns aux autres. C'est toujours le crime de Cham; c'est le mépris du principe de la famille, et l'outrage infligé au père, dont tous les dissidents proclament hautement l'ivresse, dont ils découvrent avec des rires sacrilèges la nudité et le sommeil.

Les mystiques anarchistes confondent tous la lumière, intellectuelle avec la lumière astrale; ils adorent le serpent au

[131]

lieu de révéler la sagesse obéissante et pure qui lui met le pied sur la tête. Aussi s'enivrent-ils de vertiges et ne tardent-ils pas à tomber dans l'abîme de la folie.

Les fous sont tous des visionnaires et souvent ils peuvent se croire des thaumaturges, car l'hallucination étant contagieuse, il se passe souvent ou il semble se passer autour des fous des choses inexplicables. D'ailleurs les phénomènes de la lumière astrale attirée ou projetée avec excès, sont eux-mêmes de nature à déconcerter les demi-savants. En s'accumulant dans les corps, elle leur donne, par la distension violente des molécules, une telle élasticité, que les os peuvent se tordre, les muscles s'allonger outre mesure. Il se forme des tourbillons et comme des trombes de cette lumière, qui soulèvent les corps les plus pesants et peuvent les soutenir en l'air pendant un temps proportionnel à la force de projection. Les malades se sentent alors comme prêts d'éclater, et sollicitent des secours par compression et percussion. Les coups les plus violents et la compression la plus forte étant alors équilibrés par la tension fluïdique, ne font ni contusions ni blessures, et soulagent le patient au lieu de l'étouffer.

Les fous prennent les médecins en horreur et les mystiques hallucinés détestent les sages, ils les fuient d'abord, ils les persécutent ensuite fatalement et malgré eux; s'ils sont doux et indulgents, c'est pour les vices; la raison soumise à l'autorité les trouve implacables: les sectaires en apparence les plus doux sont pris de fureur et de haine, lorsqu'on leur parle de soumission et de hiérarchie. Toujours les hérésies ont occasionné des troubles. Si un faux prophète ne pervertit pas, il faut qu'il tue. Ils réclament à grands cris la tolérance pour eux, mais ils se gardent bien d'en faire usage envers les autres. Les

[132]

protestants déclamaient contre les bûchers de Rome à l'époque même où Jean Calvin, de son autorité privée, faisait brûler Michel Servet.

Ce sont les crimes des donatistes, des circoncillions et de tant d'autres qui ont forcé les princes catholiques à sévir, et l'Église même à leur abandonner les coupables. Ne dirait-on pas à entendre les gémissements de l'irréligion que les vaudois, les albigeois et les hussites étaient des agneaux? Étaient-ce des innocents que ces sombres puritains d'Écosse et d'Angleterre qui tenaient le poignard d'une main et la Bible de l'autre en prêchant l'extermination des catholiques? Une seule église au milieu de tant de représailles et d'horreurs à toujours posé et maintenu en principe son horreur du sang: c'est l'église hiérarchique et légitime.

L'Église, en admettant la possibilité et l'existence des miracles diaboliques, reconnaît l'existence d'une force naturelle dont on peut se servir, soit pour le bien, soit pour le mal. Aussi a-t-elle sagement décidé que si la sainteté de la doctrine peut légitimer le miracle, le miracle seul ne peut jamais autoriser les nouveautés de la doctrine.

Dire que Dieu, dont les lois sont parfaites et ne se démentent jamais, se sert d'un moyen naturel pour opérer les choses qui nous semblent surnaturelles, c'est affirmer la raison suprême et le pouvoir immuable de Dieu, c'est agrandir l'idée que nous avons de sa providence; ce n'est point nier son intervention dans les merveilles qui s'opèrent en faveur de la vérité, que les catholiques sincères le comprennent bien.

Les faux miracles occasionnés par les congestions astrales ont

[133]

toujours une tendance anarchique et immorale, parce que le désordre appelle le désordre. Aussi les dieux et les génies des sectaires sont-ils avides de sang et promettent-ils ordinairement leur protection au prix du meurtre. Les idolâtres de la Syrie et de la Judée se faisaient des oracles avec des têtes d'enfants qu'ils arrachaient violemment du corps de ces pauvres petites créatures. Ils faisaient sécher ces têtes, et après leur avoir mis sous la langue une lame d'or avec des caractères inconnus, ils les plaçaient dans des creux pratiqués dans la muraille, leur faisaient un corps de plantes magiques environnées de bandelettes, allumaient une lampe devant ces affreuses idoles, leur offraient de l'encens et venaient religieusement les consulter; ils croyaient entendre parler cette tête dont les derniers cris d'angoisse avaient sans doute ébranlé leur imagination. D'ailleurs nous avons dit que le sang attire les larves. Dans les sacrifices infernaux, les anciens creusaient une fosse et la remplissaient de sang tiède et fumant; ils voyaient alors ramper, monter, descendre, accourir du creux de la terre, de toutes les profondeurs de la nuit, des ombres débiles et pâles. Ils traçaient avec la pointe de l'épée sanglante le cercle des évocations, allumaient des feux de laurier, d'aulne et de cyprès sur des autels couronnés d'asphodèle et de verveine, la nuit alors semblait devenir plus froide et plus sombre, la lune se cachait sous les nuages, et l'on entendait le faible frôlement des fantômes qui se pressaient autour du cercle pendant que les chiens hurlaient lamentablement dans toute la campagne.

Pour tout pouvoir, il faut tout oser, tel était le principe des

[134]

enchantelements et de leurs horreurs. Les faux magiciens se liaient par le crime, et ils se croyaient capables de faire peur aux autres quand ils étaient parvenus à s'épouvanter eux-mêmes. Les rites de la magie noire sont restés horribles comme les cultes impies qu'elle avait produits, soit dans les associations de malfaiteurs conspirant contre les civilisations antiques, soit chez les peuplades barbares. C'est toujours le même amour des ténèbres, ce sont toujours les mêmes profanations, les mêmes prescriptions sanglantes. La magie anarchique est le culte de mort. Le sorcier s'abandonne à la fatalité, il abjure sa raison, il renonce à l'espérance de l'immortalité et il immole des enfants. Il renonce au mariage honnête et fait vœu de débauche stérile. A ces conditions il jouit de la plénitude de sa folie, il s'enivre de sa méchanceté au point de la croire toute-puissante, et transformant en réalité ses hallucinations, il se croit maître d'évoquer à son gré toute la tombe et tout l'enfer.

Les mots barbares et les signes inconnus ou même absolument insignifiants sont les meilleurs en magie noire. On s'hallucine mieux avec des pratiques ridicules et des évocations imbéciles que par des rites ou des formules capables de tenir l'intelligence en éveil. M. Du Potet affirme avoir expérimenté la puissance de certains signes sur les crisiaques, et les signes qu'il trace de sa main dans son livre occulte, avec précaution et mystère, sont analogues, sinon absolument semblables, aux prétendues signatures diaboliques qui se trouvent dans les anciennes éditions du grand grimoire. Les mêmes causes doivent produire toujours les mêmes effets, et il n'y a rien de nouveau sous la lune des sorciers, non plus que sous le soleil des sages.

[135]

L'état d'hallucination permanent est une mort ou une abdication de la conscience; on est alors livré à tous les hasards de la fatalité des rêves. Chaque souvenir apporte son reflet, chaque mauvais désir crée une image, chaque remords enfante un cauchemar. La vie devient celle d'un animal, mais d'un animal ombrageux et tourmenté. On n'a plus conscience ni de la morale ni du temps. Les réalités n'existent plus, tout danse dans le tourbillon des formes les plus insensées. Une heure semble parfois durer des siècles; des années peuvent passer avec la rapidité d'une heure.

Notre cerveau, tout phosphorescent de lumière astrale, est plein de reflets et de figures sans nombre. Quand nous fermons les yeux, il nous semble souvent qu'un panorama tantôt brillant, tantôt sombre et terrible, se

déroule sous notre paupière. Un malade atteint de la fièvre ferme à peine les yeux pendant la nuit, qu'il est ébloui souvent par une insupportable clarté. Notre système nerveux, qui est un appareil électrique complet, concentre la lumière dans le cerveau, qui est le pôle négatif de l'appareil, ou la projette par les extrémités qui sont les pointes destinées à remettre en circulation notre fluide vital. Quand le cerveau attire violemment une série d'images analogues à une passion qui a rompu l'équilibre de la machine, l'échange de lumière ne se fait plus, la respiration astrale s'arrête et la lumière dévoyée se coagule en quelque sorte dans le cerveau. Aussi les hallucinés ont-ils les sensations les plus fausses et les plus perverses. Il en est qui trouvent de la jouissance à se découper la peau en lanières et à s'écarter lentement, d'autres

[136]

mangent et savourent les substances les moins faites pour servir de nourriture. M. le docteur Brierre de Boismont, dans son savant Traité des hallucinations 8, a rassemblé plusieurs séries d'observations excessivement curieuses; tous les excès de la vie, soit en bien mal compris, soit en mal non combattu, peuvent exalter le cerveau et y produire des stagnations de lumière. L'ambition excessive, les prétentions orgueilleuses à la sainteté, une continence pleine de scrupules et de désirs, des passions honteuses satisfaites malgré les avertissements réitérés du remords: tout cela conduit à l'évanouissement de la raison, à l'extase morbide, à l'hystérie, aux visions, à la folie. Un homme n'est pas fou, remarque le savant docteur, parce qu'il a des visions, mais parce qu'il croit plus à ses visions qu'au sens commun. C'est donc l'obéissance et l'autorité seules qui peuvent sauver les mystiques; s'ils ont en eux-mêmes une confiance obstinée, il n'y a plus de remède, ils sont déjà les excommuniés de la raison et de la foi: ce sont les aliénés de la charité universelle. Ils se croient plus sages que la société; ils croient former une religion, et ils sont seuls; ils pensent avoir dérobé pour leur usage personnel les clefs secrètes de la vie, et leur intelligence est déjà tombée dans la mort.

Note 8: (retour) Brierre de Boismont, Des hallucinations, ou histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme, 2^e édition, 1852, 1 vol. in-8.

[137]

CHAPITRE III. INITIATIONS ET ÉPREUVES.

SOMMAIRE.--La doctrine secrète de Platon.--Théosophie et théurgie.--L'autre de Trophonius.--Origines des fables de l'Achéron et du Ténare.--Le tableau symbolique de Cébès.--Les doctrines ultra-mondaines du Phédon.--La sépulture des morts.--Sacrifices pour apaiser les mânes.

Ce que les adeptes nomment le grand oeuvre n'est pas seulement la transmutation des métaux, c'est aussi et surtout la médecine universelle, c'est-à-dire le remède à tous les maux, y compris la mort.

L'oeuvre qui crée la médecine universelle, c'est la régénération morale de l'homme. C'est cette seconde naissance dont parlait le Sauveur au docteur de la loi, Nikodémos, qui ne le comprenait pas, et Jésus lui disait: «Quoi, vous êtes maître en Israël et vous ignorez ce mystère!» comme s'il voulait lui faire entendre qu'il s'agissait des principes fondamentaux de la science religieuse, et qu'il n'était pas permis à un maître de les ignorer.

Le grand mystère de la vie et de ses épreuves est représenté dans la sphère céleste et dans le cycle de l'année. Les quatre formes du sphinx correspondent aux quatre éléments et aux quatre saisons. Les figures symboliques du bouclier d'Achille, dans Homère, ont une signification analogue à celle des douze travaux d'Hercule. Achille doit mourir comme Hercule, après avoir vaincu les éléments et combattu contre les dieux. Hercule, victorieux de

[138]

tous les vices figurés par les monstres qu'il doit combattre, succombe un instant au plus dangereux de tous, à l'amour; mais il arrache enfin de sa poitrine, avec des lambeaux de sa chair, la tunique brûlante de Déjanire; il la laisse coupable et vaincue; il meure affranchi et immortel.

Tout homme qui pense est un Oedipe appelé à deviner l'énigme du sphinx ou à mourir. Tout initié doit être un Hercule accomplissant le cycle d'une grande année de travaux et méritant, par les sacrifices du coeur et de la vie, les triomphes de l'apothéose.

Orphée n'est roi de la lyre et des sacrifices qu'après avoir tour à tour conquis et su perdre Eurydice. Omphale et Déjanire sont jalouses d'Hercule: l'une veut l'avilir, l'autre cède aux conseils d'une lâche rivale qui la pousse à empoisonner le libérateur du monde; mais elle va le guérir d'un empoisonnement bien autrement funeste, celui de son indigne amour. La flamme du bûcher va purifier ce coeur trop faible; Hercule expire dans toute sa force et peut s'asseoir victorieux près du trône de Jupiter!

Jacob, avant d'être le grand patriarche d'Israël, avait combattu pendant toute une longue nuit contre un ange.

L'ÉPREUVE, tel est le grand mot de la vie: la vie est un serpent qui s'enfante et se dévore sans cesse; il faut échapper à ses étreintes et lui mettre le pied sur la tête. Hermès, en le multipliant, l'oppose à lui-même, et dans un équilibre éternel il en fait le talisman de son pouvoir et la gloire de son caducée.

Les grandes épreuves de Memphis et d'Éleusis avaient pour but de former des rois et des prêtres, en confiant la science à des

[139]

hommes courageux et forts. Il fallait, pour être admis à ces épreuves, se livrer corps et âme au sacerdoce et faire l'abandon de sa vie. On descendait alors dans des souterrains obscurs où il fallait traverser tour à tour des bûchers allumés, des courants d'eau profonde et rapide, des ponts mobiles jetés sur des abîmes, et cela sans laisser éteindre et s'échapper une lampe qu'on tenait à la main. Celui qui chancelait ou qui avait peur ne devait jamais revoir la lumière; celui qui franchissait avec intrépidité tous les obstacles était reçu parmi les mystes, c'est-à-dire qu'on l'initiait aux petits mystères. Mais il restait à éprouver sa fidélité et son silence, et ce n'était qu'au bout de plusieurs années qu'il devenait épopte, titre qui correspond à celui d'adepte.

La philosophie, rivale du sacerdoce, imita ces pratiques et soumit ses disciples à des épreuves. Pythagore exigeait le silence et l'abstinence pendant cinq ans: Platon n'admettait dans son école que des géomètres et des musiciens, il réservait d'ailleurs une partie de son enseignement pour les initiés et sa philosophie avait ses mystères. C'est ainsi qu'il fait créer le monde par les démons, et qu'il fait sortir tous les animaux de l'homme. Les démons de Platon ne sont autres que les Éloïm de Moïse, c'est-à-dire les forces par le concours et l'harmonie desquelles le principe suprême a créé. En disant que les animaux sortent de l'homme, il veut dire que les animaux sont l'analyse de la forme vivante dont l'homme est la synthèse. C'est Platon qui le premier a proclamé la divinité du verbe, c'est-à-dire de la parole, et ce verbe créateur, il semble en pressentir l'incarnation prochaine sur la terre; il annonce les souffrances et le supplice du juste parfait, réprouvé par l'iniquité du monde.

[140]

Cette philosophie sublime du verbe appartient à la pure kabbale, et Platon ne l'a point inventée. Il ne le cache pas d'ailleurs et déclare hautement qu'en aucune science il ne faut jamais recevoir que ce qui s'accorde avec les vérités éternelles et avec les oracles de Dieu. Dacier, à qui nous empruntons cette citation, ajoute que, «par ces vérités éternelles, Platon entend une ancienne tradition, qu'il prétend que les premiers hommes avaient reçue de Dieu et qu'ils avaient transmise à leurs descendants.» Certes, à moins de nommer positivement la kabbale, on ne saurait être plus clair. C'est la définition au lieu du nom: c'est quelque chose de plus précis en quelque manière que le nom même.

«Ce ne sont pas les livres, dit encore Platon, qui donnent ces hautes connaissances; il faut les puiser en soi-même par une profonde méditation et chercher le feu sacré dans sa propre source.... C'est pourquoi je n'ai jamais rien écrit de ces révélations et je n'en parlerai jamais.

»Tout homme qui entreprendra de les rendre vulgaires ne l'entreprendra jamais qu'inutilement, et tout le fruit qu'il tirera de son travail, c'est qu'excepté un petit nombre d'hommes à qui Dieu a donné assez

d'intelligence pour voir en eux-mêmes ces vérités célestes, il donnera aux uns du mépris pour elles, et remplira les autres d'une vaine et téméraire confiance, comme s'ils savaient des choses merveilleuses qu'ils ne savent pourtant pas 9.»

Note 9: (retour) Dacier, la Doctrine de Platon (Bibliothèque des anciens philosophes), t. III, p. 81.

[141]

Il écrit à Denys le Jeune:

«Il faut que je déclare à Archédémus ce qui est beaucoup plus précieux et plus divin et ce que vous avez grande envie de savoir, puisque vous me l'avez envoyé exprès; car, selon ce qu'il m'a dit, vous ne croyez pas que je vous aie suffisamment expliqué ce que je pense sur la nature du premier principe; il faut vous l'écrire par énigmes, afin que si ma lettre est interceptée sur terre ou sur mer, celui qui la lira n'y puisse rien comprendre.

»Toutes choses sont autour de leur roi, elles sont à cause de lui, et il est seul la cause des bonnes choses; second pour les secondes et troisième pour les troisièmes 10.»

Note 10: (retour) Dacier, loco citato.t. III, p. 194.

Il y a dans ce peu de paroles un résumé complet de la théologie des séphiots. Le roi, c'est Ensoph, l'être suprême et absolu. Tout rayonne de ce centre qui est partout, mais que nous concevons surtout de trois manières et dans trois sphères différentes. Dans le monde divin, qui est celui de la première cause, il est unique et premier. Dans le monde de la science qui est celui des causes secondes, l'influence du premier principe se fait sentir, mais on ne le conçoit plus que comme la première des causes secondes; il s'y manifeste par le binaire, c'est le principe créateur passif. Enfin, dans le troisième monde, qui est celui des formes, il se révèle comme la forme parfaite, le verbe incarné, la beauté et la bonté suprêmes, la perfection créée; il est donc à la fois le premier, le second et le troisième,

[142]

puisque'il est tout en tout, le centre et la cause de tout. N'admirons point ici le génie de Platon, reconnaissons seulement la science exacte de l'initié.

Qu'on ne nous dise plus que notre grand apôtre saint Jean a emprunté à la philosophie de Platon le début de son évangile. C'est Platon, au contraire, qui avait puisé aux mêmes sources que saint Jean; mais il n'avait pas reçu l'esprit qui vivifie. La philosophie du plus grand des révélateurs humains pouvait aspirer au verbe fait homme: l'Évangile seul pouvait le donner au monde.

La kabbale enseignée aux Grecs par Platon prit plus tard le nom de théosophie et embrassa dans la suite le dogme magique tout entier. Ce fut à cet ensemble de doctrine occulte que se rattachèrent successivement toutes les découvertes des chercheurs. On voulut passer de la théorie à la pratique et réaliser la parole par les oeuvres; les dangereuses expériences de la divination apprirent à la science comment on peut se passer du sacerdoce, le sanctuaire était trahi et des hommes sans mission osaient faire parler les dieux. C'est pour cela que la théurgie partagea les anathèmes de la magie noire et fut soupçonnée d'en imiter les crimes, parce qu'elle ne pouvait se défendre d'en partager l'impiété. On ne soulève pas impunément le voile d'Isis, et la curiosité est un blasphème contre la foi, lorsqu'il s'agit des choses divines. «Heureux ceux qui croiront sans avoir vu, nous a dit le grand révélateur.»

Les expériences de la théurgie et de la nécromancie sont toujours funestes à ceux qui s'y abandonnent. Lorsqu'on a une fois mis le pied sur le seuil de l'autre monde, il faut mourir et presque

[143]

toujours d'une manière étrange et terrible. Le vertige commence, la catalepsie et la folie achèvent. Il est certain qu'en présence de certaines personnes et après une série d'actes enivrants, une perturbation se fait dans l'atmosphère, les boiseries craquent, les portes tremblent et gémissent. Des signes bizarres et quelquefois sanglants semblent s'imprimer d'eux-mêmes sur du parchemin vierge ou sur des linges. Ces signes sont toujours les mêmes et les magistes les classifient sous le nom d'écritures diaboliques. La seule vue de ces caractères fait retomber les crisiaques en convulsion ou en extase; ils croient alors voir les esprits, et Satan, c'est-à-dire le génie de l'erreur, se transfigure pour eux en ange de lumière. Ces prétendus esprits demandent pour se montrer des excitations sympathiques produites par le rapprochement des sexes,

il faut mettre les mains dans les mains, les pieds sur les pieds, il faut se souffler au visage, et souvent suivent des extases obscènes. Les initiés se passionnent pour ce genre d'ivresse, ils se croient les élus de Dieu et les interprètes du ciel, ils traitent de fanatisme l'obéissance à la hiérarchie. Ce sont les successeurs de la race caïnique de l'Inde. Ce sont des hatchichims et des faquirs. Les avertissements ne les éclaireront pas et ils périront parce qu'ils ont voulu périr.

Les prêtres de la Grèce, pour guérir de semblables malades, employaient une sorte d'homoeopathie; ils les terrifiaient en exagérant le mal même dans une seule crise et les faisaient dormir dans la caverne de Trophonius. On se préparait à ce sommeil par des jeûnes, des lustrations et des veilles, puis on descendait dans le souterrain et on y était laissé et enfermé

[144]

sans lumière. Des gaz enivrants, assez semblables à ceux de la grotte du Chien qu'on voit près de Naples, s'exhalaient dans cette caverne et ne tardaient pas à terrasser le visionnaire; il avait alors d'épouvantables rêves causés par un commencement d'asphyxie; on venait à temps le secourir et on l'emportait tout palpitant, tout pâle et les cheveux hérissés sur un trépied où il prophétisait avant de s'éveiller entièrement. Ces sortes d'épreuves causaient un tel ébranlement dans le système nerveux, que les crisiaques ne s'en souvenaient pas sans frissonner et n'osaient plus jamais parler d'évocations et de fantômes. Il en est qui depuis ne purent jamais s'égayer ni sourire; et l'impression générale était si triste, qu'elle passa en proverbe et qu'on disait d'une personne dont le front ne se déridait pas: «Elle a dormi dans la caverne de Trophonius.»

Ce n'est pas dans les livres des philosophes, c'est dans le symbolisme religieux des anciens qu'il faut chercher les traces de la science et en retrouver les mystères. Les prêtres d'Égypte connaissaient mieux que nous les lois du mouvement et de la vie. Ils savaient tempérer ou affermir l'action par la réaction, et prévoyaient facilement la réalisation des effets dont ils avaient posé la cause. Les colonnes de Seth, d'Hermès, de Salomon, d'Hercule ont symbolisé dans les traditions magiques cette loi universelle de l'équilibre; et la science de l'équilibre avait conduit les initiés à celle de la gravitation universelle autour des centres de vie, de chaleur et de lumière. Aussi dans les calendriers sacrés des Égyptiens dont chaque mois était, comme on sait, placé sous la protection de trois décans ou génies de dix

[145]

jours, le premier décan du signe du lion est-il représenté par une tête humaine à sept rayons avec une grande queue de scorpion et le signe du Sagittaire sous le menton. Au-dessous de cette tête est le nom de IAO; on appelait cette figure khnoubis, mot égyptien qui signifie or et lumière. Thalès et Pythagore apprirent dans les sanctuaires de l'Égypte que la terre tourne autour du soleil, mais ils ne cherchèrent pas à répandre cette connaissance, parce qu'il eût fallu révéler pour cela un des grands secrets du temple, la double loi d'attraction et de rayonnement de fixité et de mouvement qui est le principe de la création et la cause perpétuelle de la vie. Aussi l'écrivain chrétien, Lactance, qui avait entendu parler de cette tradition magique et de l'effet sans la cause, se moque-t-il fort de ces théurgistes rêveurs qui font tourner la terre et nous donnent des antipodes, lesquels, suivant lui, devaient avoir, pendant que nous marcherions la tête haute, les pieds en haut et la tête en bas. D'ailleurs, ajoute naïvement Lactance avec toute la logique des ignorants et des enfants, de pareils hommes ne tiendraient pas à terre et tomberaient la tête la première dans le ciel inférieur. Ainsi raisonnaient les philosophes pendant que les prêtres, sans leur répondre et sans sourire même de leurs erreurs, écrivaient en hiéroglyphes créateurs de tous les dogmes et de toutes les poésies, les secrets de la vérité.

Dans leur description allégorique des enfers, les hiérophantes grecs avaient caché les grands secrets de la magie. On y trouve quatre fleuves, comme dans le paradis terrestre, plus un cinquième qui serpente sept fois entre les autres. Un fleuve de douleurs et de gémissements, le Cocyte, et un fleuve d'oubli, le

[146]

Léthé, puis un fleuve d'eau rapide, irrésistible, qui entraîne tout et qui roule en sens contraire avec un fleuve de feu. Ces deux fleuves mystérieux, l'Achéron et le Phlégéon, dont l'eau représente le fluide négatif et l'autre le fluide positif, tournent éternellement l'un dans l'autre. Le Phlégéon chauffe et fait fumer les eaux froides et noires de l'Achéron et l'Achéron couvre d'épaisses vapeurs les flammes liquides du Phlégéon. De ces vapeurs sortent par milliers des larves et des lémures, images vaines des corps qui ont vécu et de ceux qui ne vivent pas encore; mais qu'ils aient bu ou non au fleuve des douleurs, tous aspirent au fleuve d'oubli, dont l'eau assoupissante leur rendra la jeunesse et la paix. Les sages seuls ne veulent pas oublier, car leurs

souvenirs sont déjà leur récompense. Aussi sont-ils seuls vraiment immortels, puisqu'ils ont seuls la conscience de leur immortalité.

Les supplices du Ténare sont des peintures vraiment divines des vices et de leur châtement éternel. La cupidité de Tantale, l'ambition de Sysiphe ne seront jamais expiées, car elles ne peuvent jamais être satisfaites. Tantale a soif dans l'eau, Sysiphe roule au sommet d'une montagne un piédestal sur lequel il veut s'asseoir et qui retombe toujours sur lui en l'entraînant au fond de l'abîme. Ixion, l'amoureux sans frein, qui a voulu violer la reine du ciel, est fouetté par des furies infernales. Il n'a pourtant pas joui de son crime et n'a pu embrasser qu'un fantôme. Ce fantôme peut-être a paru condescendre à ses fureurs et l'aimer, mais quand il méconnaît le devoir, quand il se satisfait par le sacrilège, l'amour, c'est de la haine en fleurs!

[147]

Ce n'est pas au delà de la tombe, c'est dans la vie même qu'il faut chercher les mystères de la mort. Le salut ou la réprobation commencent ici-bas et le monde terrestre a aussi son ciel et son enfer. Toujours même ici-bas la vertu est récompensée, toujours même ici-bas le vice est puni; et ce qui nous fait croire parfois à l'impunité des méchants, c'est que les richesses, ces instruments du bien et du mal, semblent leur être parfois données au hasard. Mais malheur aux hommes injustes, lorsqu'ils possèdent la clef d'or, elle n'ouvre pour eux que la porte du tombeau et de l'enfer.

Tous les vrais initiés ont reconnu l'immense utilité du travail et de la douleur. La douleur, a dit un poète allemand, c'est le chien de ce berger inconnu qui mène le troupeau des hommes. Apprendre à souffrir, apprendre à mourir, c'est la gymnastique de l'Éternité, c'est le noviciat immortel.

Tel est le sens moral de la divine comédie de Dante esquissée déjà du temps de Platon dans le tableau allégorique de Cébès. Ce tableau, dont la description nous a été conservée et que plusieurs peintres du moyen âge ont refait d'après cette description, est un monument à la fois philosophique et magique. C'est une synthèse morale très complète, et c'est en même temps la plus audacieuse démonstration qui ait été faite du grand arcane, de ce secret dont la révélation bouleverserait la terre et le ciel. Nos lecteurs n'attendent pas sans doute que nous leur en donnions l'explication. Celui qui trouve ce mystère comprend qu'il est inexplicable de sa nature, et qu'il donne la mort à ceux qui le surprennent comme à celui qui l'a révélé.

Ce secret est la royauté du sage, c'est la couronne de l'initié

[148]

que nous voyons redescendre vainqueur du sommet des épreuves dans la belle allégorie de Cébès. Le grand arcane le rend maître de l'or et de la lumière qui sont au fond la même chose, il a résolu le problème de la quadrature du cercle, il dirige le mouvement perpétuel, et il possède la pierre philosophale. Ici les adeptes me comprendront. Il n'y a ni interruption dans le travail de la nature ni lacune dans son oeuvre. Les harmonies du ciel correspondent à celles de la terre, et la vie éternelle accomplit ses évolutions suivant les mêmes lois que la vie d'un jour. Dieu a tout disposé avec poids, nombre et mesure, dit la Bible, et cette lumineuse doctrine était aussi celle de Platon. Dans le Phédon, il fait discourir Socrate sur les destinées de l'âme d'une manière tout à fait conforme aux traditions kabbalistiques. Les esprits épurés par l'épreuve s'affranchissent des lois de la pesanteur, et surtout de l'atmosphère des larmes; les autres y rampent dans les ténèbres, et ce sont ceux-là qui apparaissent aux hommes faibles ou criminels. Ceux qui se sont affranchis des misères de la vie matérielle ne reviennent plus en contempler les crimes et en partager les erreurs: c'est vraiment assez d'une fois.

Le soin que prenaient les anciens d'ensevelir les morts protestait hautement contre la nécromancie, et toujours ceux-là ont été regardés comme des impies qui troublent le repos de la tombe. Rappeler les morts sur la terre, ce serait les condamner à mourir deux fois; et ce qui faisait craindre surtout aux hommes pieux des anciens cultes de rester sans sépulture après leur mort, c'était l'appréhension que leur cadavre ne fût profané par les Stryges et ne servît aux enchantements. Après la mort, l'âme

[149]

appartient à Dieu, et le corps à la mère commune qui est la terre. Malheur à ceux qui osent attenter à ces refuges! Quand on avait troublé le sanctuaire de la tombe, les anciens offraient des sacrifices aux mânes

irrités; et il y avait une sainte pensée au fond de cet usage. En effet, s'il était permis à un homme d'attirer vers lui par une chaîne de conjurations les âmes qui nagent dans les ténèbres en aspirant vers la lumière, celui-là se donnerait des enfants rétrogrades et posthumes qu'il devrait nourrir de son sang et de son âme. Les nécromanciens sont des enfanteurs de vampires, ne les plaignons donc pas s'ils meurent rongés par les morts!

CHAPITRE IV. MAGIE DU CULTE PUBLIC.

SOMMAIRE.--Ce que c'est que la superstition.--Orthodoxie magique. --Dissidence des profanes.-- Apparitions et incarnations des dieux.--Tyrésias et Calchas.--Les magiciens d'Homère.--Les sibylles et leurs vers écrits sur des feuilles jetées au vent.--Origine de la géomancie et de la cartomancie.

Les idées produisent les formes et à leur tour les formes reflètent et reproduisent les idées. Pour ce qui est des sentiments, l'association les multiplie dans la réunion de ceux qui les partagent, en sorte que tous sont électrisés de l'enthousiasme de tous. C'est pour cela que si tel ou tel homme du peuple en particulier se trompe aisément sur le juste et sur

[150]

le beau, le peuple en masse applaudira toujours à ce qui est sublime avec un élan non moins sublime.

Ces deux grandes lois de la nature observées par les anciens mages, leur avaient fait comprendre la nécessité d'un culte public, unique, obligatoire, hiérarchique et symbolique comme la religion tout entière, splendide comme la vérité, riche et varié comme la nature, étoilé comme le ciel, plein de parfums comme la terre, de ce culte enfin que devait plus tard constituer Moïse, que Salomon devait réaliser dans toutes ses splendeurs, et qui, transfiguré encore une fois, réside aujourd'hui dans la grande métropole de Saint-Pierre de Rome.

L'humanité n'a jamais eu réellement qu'une religion et qu'un culte. Cette lumière universelle a eu ses mirages incertains, ses reflets trompeurs et ses ombres, mais toujours après les nuits de l'erreur, nous la voyons reparaître unique et pure comme le soleil.

Les magnificences du culte sont la vie de la religion, et si le Christ veut des ministres pauvres, sa divinité souveraine ne veut pas de pauvres autels. Les protestants n'ont pas compris que le culte est un enseignement, et que dans l'imagination de la multitude il ne faut pas créer un dieu mesquin ou misérable. Voyez ces oratoires qui ressemblent à des mairies et ces honnêtes ministres tournés comme des huissiers ou des commissaires, ne font-ils pas nécessairement prendre la religion pour une formalité, et Dieu pour un juge de paix? Les Anglais qui prodiguent tant d'or dans leurs habitations particulières, et qui affectent d'aimer tant la Bible, ne devraient-ils pas se souvenir des pompes inouïes du temple de Salomon et trouver leurs églises

[151]

bien froides et bien nues? Mais ce qui dessèche leur culte c'est la sécheresse de leur coeur, et comment voulez-vous qu'avec ce culte sans magie, sans éblouissements et sans larmes, ces coeurs soient jamais rappelés à la vie?

L'orthodoxie est le caractère absolu de la haute magie. Quand la vérité vient au monde, l'étoile de la science en avertit les mages et ils viennent adorer l'enfant créateur de l'avenir. C'est par l'intelligence de la hiérarchie et la pratique de l'obéissance qu'on obtient l'initiation, et un véritable initié ne sera jamais un sectaire.

Les traditions orthodoxes furent emportées de la Chaldée par Abraham, elles régnaient en Égypte du temps de Joseph avec la connaissance du vrai Dieu. Koung-Tseu voulut les établir en Chine, mais le mysticisme imbécile de l'Inde devait, sous la forme idolâtrique du culte de Fô, prévaloir dans ce grand empire. Moïse emporta l'orthodoxie d'Égypte comme Abraham de la Chaldée, et dans les traditions secrètes de la kabbale nous trouvons une théologie entière, parfaite, unique, semblable à ce que la nôtre a de plus grandiose et de mieux expliqué par les pères et les docteurs, le tout avec un ensemble et des lumières qu'il n'est pas donné

encore au monde de comprendre. Le Sohar, qui est la clef des livres saints, ouvre aussi toutes les profondeurs et éclaire toutes les obscurités des mythologies anciennes et des sciences cachées primitivement dans le sanctuaire. Il est vrai qu'il faut connaître le secret de cette clef pour arriver à s'en servir, et que pour les intelligences même les plus pénétrantes, mais non initiées à ce secret, le Sohar est absolument incompréhensible et même illisible.

[152]

Nous espérons que les lecteurs attentifs de nos écrits sur la magie trouveront d'eux-mêmes ce secret, et parviendront à leur tour à déchiffrer d'abord, puis à lire ce livre qui contient l'explication de tant de mystères.

L'initiation étant la conséquence nécessaire de la hiérarchie, principe fondamental des réalisations magiques, les profanes, après avoir essayé inutilement de forcer les portes du sanctuaire, prirent le parti d'élever autel contre autel, et d'opposer les divulgations ignorantes du schisme aux réticences de l'orthodoxie. D'horribles histoires coururent sur les mages: les sorciers et les stryges rejetèrent sur eux la responsabilité de leurs crimes; c'étaient des buveurs de sang humain, des mangeurs de petits enfants. Cette vengeance de l'ignorance présomptueuse contre la science discrète a obtenu de tous les temps un succès qui en a perpétué l'usage. Un misérable n'a-t-il pas imprimé dans je ne sais quel pamphlet, qu'il avait lui-même et de ses oreilles entendu dans un club l'auteur de ce livre demander que le sang des riches fût mis en boudins pour nourrir le peuple affamé? Plus la calomnie est énorme, plus elle fait d'impression sur les sots.

Les accusateurs des mages commettaient eux-mêmes les forfaits dont ils les accusaient, et s'abandonnaient à toutes les frénésies d'une sorcellerie dévergondée. Il n'était bruit que d'apparitions et de prodiges. Les dieux eux-mêmes descendaient en formes visibles pour autoriser les orgies. Les cercles furieux de prétendus illuminés remontent jusqu'aux bacchantes qui ont assassiné Orphée. Un panthéisme mystique et luxurieux multiplia

[153]

toujours depuis ces cercles fanatiques et clandestins où la promiscuité et le meurtre se mêlaient aux extases et aux prières. Mais les destinées fatales de ce dogme absorbant et destructeur sont écrites dans une des plus belles fables de la mythologie grecque. Des pirates tyrrhéniens ont surpris Hiachchos endormi et le portent dans leur vaisseau. Ils croient que le dieu de l'inspiration est leur esclave, mais tout à coup en pleine mer leur vaisseau se transfigure, les mâts deviennent des ceps, les cordages des vignes, partout apparaissent des satyres dansant avec des lynx et des panthères, le vertige s'empare de l'équipage, ils se voient tous changés en boucs, et se précipitent dans la mer. Hiachchos alors aborde en Béotie et se rend à Thèbes, la ville de l'initiation, où il trouve que Panthée avait usurpé le pouvoir. Panthée à son tour veut emprisonner le dieu; mais la prison s'ouvre d'elle-même, le captif rayonne, vainqueur au milieu de Thèbes. Panthée devient furieux et les filles de Cadmus devenues des bacchantes le mettent en pièces croyant immoler un jeune taureau.

Le panthéisme, en effet, ne saurait constituer une synthèse et doit périr divisé par les sciences, filles de Cadmus.

Après Orphée, Cadmus, Oedipe et Amphiaräus, les grands types fabuleux du sacerdoce magique en Grèce sont Tyrésias et Calchas, mais Tyrésias est un hiérophante inintelligent ou infidèle. Un jour il trouve deux serpents entrelacés, il croit qu'ils se battent et les sépare en les frappant de son bâton: il n'a pas compris le symbole du caducée, il veut diviser les forces de la nature, il veut séparer la science de la foi, l'intelligence de

[154]

l'amour, l'homme de la femme; il les voit unis comme des lutteurs, et il croit qu'ils se battent, il les blesse en les séparant, et le voilà lui-même ayant perdu son équilibre; il sera tour à tour homme et femme, jamais complètement, car l'accomplissement du mariage lui est interdit. Ici se révèlent tous les mystères de l'équilibre universel et de la loi créatrice. En effet c'est l'androgynie humaine qui enfante; l'homme et la femme tant qu'ils sont séparés restent stériles, comme la religion sans la science et réciproquement, comme l'intelligence sans amour, comme la douceur sans force et la force sans douceur, comme la justice sans miséricorde et la miséricorde sans justice. L'harmonie résulte de l'analogie des contraires, il faut les

distinguer pour les unir et non les séparer pour choisir entre eux. L'homme, dit-on, va sans cesse du blanc au noir dans ses opinions et se trompe toujours. Cela doit être, car la forme visible, la forme réelle est blanche et noire, elle se produit en alliant l'ombre et la lumière sans les confondre. Ainsi se marient tous les contraires dans la nature, et celui qui veut les séparer s'expose au châtement de Tyrésias. D'autres disent qu'il devint aveugle pour avoir surpris Minerve toute nue, c'est-à-dire pour avoir profané les mystères: c'est une autre allégorie, mais c'est toujours le même symbole.

C'est sans doute à cause de sa profanation des mystères qu'Homère fait errer l'ombre de Tyrésias dans les ténèbres Cimmériennes, et nous le montre revenant avec les larves et les ombres malheureuses qui cherchent à s'abreuver de sang, lorsqu'Ulysse consulte les esprits avec un cérémonial bien autrement magique et

[155]

formidable que les grimaces de nos mediums et les petits papiers innocents des modernes nécromanciens.

Le sacerdoce est presque muet dans Homère, le devin Calchas n'est ni un souverain pontife ni un grand hiérophante. Il semble être au service des rois dont il redoute la colère, et n'ose dire à Agamemnon des vérités désagréables qu'après avoir imploré la protection d'Achille. Il jette ainsi la division entre ces chefs et devient la cause des désastres de l'armée. Homère, dont tous les récits sont d'importantes et profondes leçons, veut aussi, par cet exemple, montrer à la Grèce combien il importe que le ministère divin soit indépendant des influences temporelles. La tribu sacerdotale ne doit relever que du suprême pontificat, et le grand prêtre est frappé d'impuissance; s'il manque une seule couronne à sa tiare il faut qu'il soit roi temporel pour être l'égal des souverains de la terre, roi par l'intelligence et par la science, roi enfin par sa mission divine. Tant qu'un pareil sacerdoce n'existera pas, semble dire le sage Homère, il manquera quelque chose à l'équilibre des empires.

Le devin Théoclymènes dans l'Odyssée joue à peu près le rôle d'un parasite, il paie aux poursuivants de Pénélope leur hospitalité peu bienveillante par un avertissement inutile, puis il se retire prudemment avant l'esclandre qu'il prévoit.

Il y a loin du rôle de ces diseurs de bonne ou de mauvaise aventure, à celui de ces sibylles qui habitaient dans des sanctuaires où elles se rendaient invisibles et qu'on n'abordait qu'en tremblant. Circés nouvelles, elles ne cédaient pourtant qu'à l'audace: il fallait pénétrer par adresse ou de force dans

[156]

leur retraite, les prendre par les cheveux, les menacer avec l'épée et les traîner jusqu'au fatal trépied. Alors elles rougissaient et pâlissaient tour à tour, et frémissantes, les cheveux hérissés, elles proféraient des paroles sans suite, puis elles s'échappaient furieuses, écrivaient sur des feuilles d'arbres des mots qui rassemblés devaient former des vers prophétiques et jetaient ces feuilles au vent, puis elles se renfermaient dans leur retraite et ne répondaient plus si on tentait de les rappeler.

L'oracle avait autant de sens différents qu'il était possible d'en trouver en combinant les feuilles de toutes les manières. Si au lieu de mots les feuilles eussent porté des signes hiéroglyphiques, le nombre des interprétations eût encore augmenté, et l'on eût pu consulter le sort en les assemblant au hasard; c'est ce que firent depuis les géomanciens qui devinaient par des nombres et des figures de géométrie jetés au hasard. C'est ce que font encore de nos jours les adeptes de la cartomancie, en se servant de grands alphabets magiques du tarot dont ils ignorent assez généralement la valeur. Dans ces opérations, le sort choisit seulement les signes qui doivent inspirer l'interprète, et sans une faculté toute spéciale d'intuition et de seconde vue, les phrases indiquées par l'assemblage des lettres sacrées et les révélations indiquées par l'assemblage des figures prophétiseront au hasard. Ce n'est pas tout d'assembler les lettres, il faut savoir lire. La cartomancie bien comprise est une véritable consultation des esprits sans nécromancie et sans sacrifices, elle veut donc l'assistance d'un bon médium, la pratique en est d'ailleurs dangereuse et nous ne la conseillons à personne. N'est-ce donc pas assez du souvenir de

[157]

nos misères pour aggraver nos souffrances dans le présent, faut-il encore les surcharger de toute l'anxiété de l'avenir, et souffrir tous les jours d'avance les catastrophes qu'il nous est impossible d'éviter?

CHAPITRE V.

MYSTÈRES DE LA VIRGINITÉ.

SOMMAIRE.--L'hellénisme à Rome.--Institutions de Numa.--Les Vestales.--Allégories du feu sacré.--Portée religieuse de l'histoire de Lucrèce.--Mystères de la bonne déesse.--Culte du foyer et de la mère patrie.--Collèges des flamines et des augures.--Les oracles.--Opinions erronées de Fontenelle et de Kircher.--Aperçu du calendrier magique chez les Romains.

L'empire romain ne fut qu'une transfiguration de celui des Grecs. L'Italie était la grande Grèce, et lorsque l'hellénisme perfectionna ses dogmes et ses mystères, c'est qu'il fallait commencer l'éducation des enfants de la louve: Rome était déjà au monde.

Un fait spécial caractérise l'initiation donnée aux Romains par Numa, c'est l'importance typique rendue à la femme, à l'exemple des Égyptiens qui adoraient la divinité suprême sous le nom d'Isis.

Chez les Grecs, le Dieu de l'initiation c'est Iacchos, le vainqueur de l'Inde, le resplendissant Androgyne aux cornes d'Ammon, le Panthée qui tient la coupe des sacrifices et y fait ruisseler le vin de la vie universelle, Iacchos, le fils de la foudre et le dompteur des tigres et des lions, mais c'est en profanant les mystères d'Iacchos que les bacchantes ont déchiré

[158]

Orphée; Iacchos, sous le nom romain de Bacchus, ne sera plus que le dieu de l'ivresse, et Numa demandera ses inspirations à la sage et discrète Égérie, la déesse du mystère et de la solitude. Il faut bien donner une mère à ces sauvages enfants trouvés qui n'ont pu devenir époux qu'en enlevant des femmes par surprise et par trahison. Ce qui doit assurer l'avenir de Rome, c'est le culte de la patrie et de la famille. Numa l'a compris, et il apprend d'Égérie comment on honore la mère des dieux. Il lui élève un temple sphérique sous la coupole duquel brûle un feu qui ne doit jamais s'éteindre. Ce feu est entretenu par quatre vierges qu'on nommera vestales et qui seront entourées d'honneurs extraordinaires si elles sont fidèles, punies avec une rigueur exceptionnelle si elles manquent à leur dignité. L'honneur de la vierge est celui de la mère, et la famille ne peut être sainte qu'autant que la pureté virginale sera reconnue possible et glorieuse. Ici déjà la femme sort de la servitude antique, ce n'est plus l'esclave orientale, c'est la divinité domestique, c'est la gardienne du foyer, c'est l'honneur du père et de l'époux. Rome est devenue le sanctuaire des moeurs, et à ce prix elle sera la souveraine des nations et la métropole du monde.

La tradition magique de tous les âges accorde à la virginité quelque chose de surnaturel et de divin. Les inspirations prophétiques cherchent les vierges, et c'est en haine de l'innocence et de la virginité que la Goëtie sacrifie des enfants au sang desquels elle reconnaît pourtant une vertu sacrée et expiatoire. Lutter contre l'attrait de la génération s'est exercer à vaincre la mort, et la suprême chasteté était la plus glorieuse couronne proposée aux hiérophantes. Répandre sa vie

[159]

dans des embrassements humains c'est jeter des racines dans la tombe. La chasteté est une fleur qui n'a plus de tige sur la terre et qui, aux caresses du soleil qui l'invite à monter vers lui, peut se détacher sans efforts et s'envoler comme un oiseau.

Le feu sacré des vestales était le symbole de la foi et du chaste amour. C'était aussi l'emblème de cet agent universel dont Numa savait produire et diriger la forme électrique et foudroyante. En effet, pour rallumer le feu des vestales, si par une négligence très punissable elles l'avaient laissé s'éteindre, il fallait le soleil ou la foudre. On le renouvelait et on le consacrait au commencement de toutes les années, pratique conservée parmi nous et observée la veille de Pâques.

C'est à tort qu'on a accusé le christianisme d'avoir emprunté ce qu'il y avait de plus beau dans les anciens cultes. Le christianisme, cette dernière forme de l'orthodoxie universelle, a gardé tout ce qui lui appartenait et n'a rejeté que les pratiques dangereuses et les vaines superstitions.

Le feu sacré représentait aussi l'amour de la patrie et la religion du foyer. C'est à cette religion, c'est à l'inviolabilité du sanctuaire conjugal que Lucrèce se sacrifia. Lucrèce personnifie toute la majesté de

l'ancienne Rome; elle pouvait sans doute se soustraire à l'outrage en abandonnant sa mémoire à la calomnie, mais la haute réputation est une noblesse qui oblige. En matière d'honneur un scandale est plus déplorable qu'une faute. Lucreèce éleva sa dignité d'honnête femme jusqu'à la hauteur du sacerdoce en subissant un attentat pour l'expier ensuite et le punir.

[160]

C'est en mémoire de cette illustre Romaine que la haute initiation au culte de la patrie et du foyer fut confiée aux femmes, à l'exclusion des hommes. Là elles devaient apprendre que le véritable amour est celui qui inspire les plus héroïques dévouements. On leur disait que la vraie beauté de l'homme c'est l'héroïsme et la grandeur; que la femme capable de trahir ou d'abandonner son mari, flétrit à la fois son avenir et son passé et se met au front la tache ineffaçable d'une prostitution rétrospective aggravée encore par un parjure. Cesser d'aimer celui auquel on a donné la fleur de sa jeunesse, c'est le plus grand malheur qui puisse affliger le coeur d'une femme honnête; mais le déclarer hautement, c'est renier son innocence passée, c'est renoncer à la probité du coeur et à l'intégrité de l'honneur, c'est la dernière et la plus irréparable de toutes les hontes.

Telle était la religion de Rome: c'est à la magie d'une pareille morale qu'elle a dû toutes ses grandeurs, et lorsque pour elle le mariage cessa d'être sacré, la décadence n'était pas loin.

S'il est vrai que, du temps de Juvénal, les mystères de la bonne déesse étaient des mystères d'impureté, ce dont il est permis peut-être de douter un peu, car les femmes seules admises à ces prétendues orgies se seraient donc dénoncées elles-mêmes? en admettant, disons-nous, que cela soit vrai, puisque tout était possible après les règnes de Néron et de Domitien, que pouvons-nous en conclure sinon que le règne moral de la mère des dieux était passé et qu'il devait faire place au culte populaire, plus universel et plus pur de Marie, la mère de Dieu?

[161]

Numa, initié aux lois magiques et sachant les influences magnétiques de la vie commune, institua des collèges de prêtres et d'augures, et les soumit à des règles; c'était l'idée première des couvents, une des grandes puissances de la religion. Déjà depuis longtemps en Judée, les prophètes se réunissaient en cercles sympathiques, et mettaient en commun l'inspiration et la prière. Il semble que Numa ait connu les traditions de la Judée, ses flamines et ses saliens s'exaltaient par des évolutions et des danses qui rappellent celle de David devant l'arche. Numa n'institua pas de nouveaux oracles capables de rivaliser avec celui de Delphes, mais il instruisit ses prêtres dans l'art des augures, c'est-à-dire qu'il leur révéla une certaine théorie des pressentiments et de la seconde vue déterminés par des lois secrètes de la nature. Nous méprisons maintenant l'art des aruspices et des augures, parce que nous avons perdu la science profonde de la lumière et des analogies universelles de ses reflets. Voltaire, dans son charmant conte de Zadig, esquisse en jouant une science de divination toute naturelle, mais qui n'en est pas moins merveilleuse, parce qu'elle suppose une finesse d'observation tout exceptionnelle et une série de déductions qui échappe habituellement à la logique si bornée du vulgaire. On raconte que Parménides, maître de Pythagore, ayant goûté de l'eau d'une source, prédit un prochain tremblement de terre: il n'y a rien là qui doive sembler étrange, car les saveurs bitumineuses et sulfureuses répandues dans l'eau ont pu avertir le philosophe du travail intérieur des terrains avoisinants. Peut-être même l'eau était-elle seulement troublée d'une manière insolite. Quoiqu'il en soit, nous prévoyons encore la rigueur des hivers

[162]

par le vol des oiseaux, et nous pourrions prévoir certaines influences atmosphériques par l'inspection des organes digestifs et respiratoires des animaux. Or, les perturbations physiques de l'atmosphère ont souvent des causes morales. Les révolutions se traduisent en l'air par de grands orages, le souffle des peuples agite le ciel. Le succès marche avec les courants électriques, et les couleurs de la lumière vivante reflètent les mouvements de la foudre, «Il y a quelque chose dans l'air,» dit le peuple avec son instinct prophétique. Les aruspices et les augures apprenaient à lire les caractères que trace partout la lumière, et à reconnaître les marques des courants et des révolutions astrales. Ils savaient pourquoi les oiseaux volent isolés ou se rassemblent, quelles influences les font aller vers le nord ou vers le midi, vers l'orient ou l'occident, et c'est

ce que nous ne savons plus, nous qui nous moquons des augures. Il est si facile de se moquer et si difficile de bien apprendre.

C'est par suite de ce parti pris de dénigrer et de nier tout ce que nous ne comprenons pas, que des hommes d'esprit, comme Fontenelle, et des savants, comme Kircher, ont écrit des choses si téméraires sur les anciens oracles. Tout est manoeuvres et supercheries aux yeux de ces esprits forts. Ils inventent des statues machinées, des porte-voix cachés, des échos ménagés dans les souterrains des temples. Pourquoi donc calomnier toujours le sanctuaire? N'y aurait-il donc jamais eu que des fripons parmi les prêtres? Ne pouvait-il se trouver parmi les hiérophantes de Cérès ou d'Apollon des hommes honnêtes et convaincus? On trompait donc ceux-là comme les autres? Mais qui donc les trompait

[163]

constamment sans se trahir pendant une suite de siècles, car les fourbes ne sont pas immortels. Des expériences récentes prouvent que les pensées peuvent se transmettre, se traduire en écriture et s'imprimer par les seules forces de la lumière astrale. Des mains mystérieuses écrivent encore sur nos murs comme au festin de Balthazar. Souvenons-nous de cette sage parole d'un savant qu'on n'accusera certainement ni de fanatisme ni de crédulité: Arago disait qu'en dehors des mathématiques pures, celui qui prononce le mot impossible, manque de prudence.

Le calendrier religieux de Numa est calqué sur celui des mages, c'est une série de fêtes et de mystères rappelant toute la doctrine secrète des initiés et adaptant parfaitement les actes publics du culte aux lois universelles de la nature. La disposition des mois et des jours est restée la même sous l'influence conservatrice de la régénération chrétienne. Comme les Romains de Numa, nous sanctifions encore par l'abstinence les jours consacrés au souvenir de la génération et de la mort; mais pour nous le jour de Vénus est sanctifié par les expiations du calvaire. Le jour sombre de Saturne est celui où notre dieu incarné dort dans sa tombe, mais il ressuscitera, et la vie qu'il nous promet, émoussera la faux de Chronos. Le mois que les Romains consacraient à Maïa, la nymphe de la jeunesse et des fleurs, la jeune mère qui sourit aux prémices de l'année, est voué par nous à Marie, la rose mystique, le lis de pureté, la céleste mère du Sauveur. Ainsi nos usages religieux sont anciens comme le monde, nos fêtes ressemblent à celles de nos pères, et le Sauveur des chrétiens n'est venu rien supprimer des beautés

[164]

symboliques et religieuses de l'ancienne initiation; il est venu, comme il le disait lui-même à propos de la loi figurative des Israélites, tout réaliser et tout accomplir.

CHAPITRE VI. DES SUPERSTITIONS.

SOMMAIRE.--Leur origine; leur durée.--La sorcellerie est la superstition de la magie.--Superstitions grecques et romaines.--Les présages, les songes, les enchantements, les fascinations.--Le mauvais oeil--Les sorts.--Les envoûtements.

Les superstitions sont des formes religieuses qui survivent aux idées perdues. Toutes ont eu pour raison d'être une vérité qu'on ne sait plus ou qui s'est transfigurée. Leur nom, du latin *superstes*, signifie ce qui survit: ce sont les restes matériels des sciences ou des opinions anciennes.

La multitude, toujours plutôt instinctive que pensante, s'attache aux idées par les formes, et change difficilement d'habitudes. Lorsqu'on veut combattre les superstitions, il semble toujours au peuple qu'on s'attaque à la religion même; aussi saint Grégoire, l'un des plus grands papes de la chrétienté, ne voulait-il pas qu'on supprimât les usages. Purifiez les temples, écrivait-il à ses missionnaires, mais ne les détruisez pas, «car, tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de prière, elle s'y rendra par habitude et vous la gagnerez plus facilement au culte du vrai Dieu.»

[165]

«Les Bretons, dit encore ce saint pape, font à certains jours des sacrifices et des festins, laissez-leur les festins, ne supprimez que les sacrifices; laissez-leur la joie de leurs fêtes, mais de païenne qu'elle était, rendez-la doucement et progressivement chrétienne.»

La religion garda presque les noms mêmes des coutumes pieuses qu'elle remplaçait par les saints mystères. Ainsi les anciens célébraient tous les ans un banquet nommé les charisties; ils y invitaient les âmes de leurs ancêtres et faisaient ainsi acte de foi en la vie universelle et immortelle. L'Eucharistie, c'est-à-dire la charistie par excellence, a remplacé les charisties, et nous communions à Pâques avec tous nos amis de la terre et du ciel. Loin de favoriser par de semblables progrès les anciennes superstitions, le christianisme rendait l'âme et la vie aux signes survivants des croyances universelles.

La magie, cette science de la nature qui tient de si près à la religion, puisqu'elle initie les hommes aux secrets de la divinité, la magie, cette science oubliée, vit encore tout entière dans les signes hiéroglyphiques, et en partie dans les traditions vivantes ou superstitions qu'elle a laissées.

Ainsi, par exemple, l'observance des nombres et des jours est une réminiscence aveugle du dogme magique primitif. Le vendredi, jour consacré à Vénus, était regardé par les anciens comme un jour funeste, parce qu'il rappelle les mystères de la naissance et de la mort. On ne commençait rien ce jour-là chez les juifs, mais on achevait tout le travail de la semaine parce qu'il précède le jour du sabbat ou du repos obligatoire. Le nombre treize, qui vient après le cycle parfait de douze, représente aussi la mort

[166]

après les travaux de la vie. L'article du symbole israélite relatif à la mort est le treizième. Par suite du démembrement de la famille de Joseph en deux tribus, il se trouvait treize convives à la première pâque d'Israël, dans la terre promise, c'est-à-dire treize tribus au partage des moissons de Chanaan. Une de ces tribus fut exterminée, et ce fut celle de Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob. De là est venue cette tradition que lorsqu'on est treize à table, le plus jeune doit bientôt mourir.

Les mages s'abstenaient de la chair de certains animaux et ne mangeaient pas de sang. Moïse mit leur pratique en précepte, et dit, relativement au sang, que l'âme des animaux s'y trouve unie, et qu'il ne faut pas se nourrir d'âmes animales. Ces âmes animales qui restent dans le sang sont comme un phosphore de lumière astrale coagulée et corrompue qui peut devenir le germe d'un grand nombre de maladies; le sang des animaux suffoqués se digère mal et prédispose aux apoplexies et aux cauchemars. La chair des carnivores est également malsaine à cause des instincts féroces dont elle a été animée, et de ce qu'elle a déjà absorbé de corruption et de mort.

«Lorsque l'âme d'un animal est séparée de son corps avec violence, dit Porphyre, elle ne s'en éloigne pas, et comme les âmes humaines qu'une mort violente a fait périr, elle reste près de son corps. Lors donc qu'on tue les animaux, leurs âmes se plaisent auprès des corps qu'on les a forcés de quitter. Rien ne peut les en éloigner: elles y sont retenues par sympathie. On en a vu plusieurs qui gémissaient près de leurs corps.

Ainsi les âmes des hommes dont les corps ne sont point inhumés, restent

[167]

près de leurs cadavres; c'est de celles-là que les magiciens abusent pour leurs opérations, en les forçant de leur obéir, lorsqu'ils sont les maîtres du corps mort soit en entier, soit en partie. Les théosophes qui sont instruits de ces mystères, et qui savent quelle est la sympathie de l'âme des bêtes pour les corps dont elles sont séparées et avec quel plaisir elles s'en approchent, ont avec raison défendu l'usage de certaines viandes, afin que nous ne soyons pas infestés d'âmes étrangères.»

Porphyre ajoute qu'on peut devenir prophète en se nourrissant de coeurs de corbeaux, de taupes et d'éperviers. Ici le théurgiste d'Alexandrie tombe dans les recettes du petit Albert; mais s'il arrive sitôt à la superstition, c'est qu'il a promptement fait fausse route, car son point de départ était la science.

Les anciens, pour désigner les propriétés secrètes des animaux, disaient que les dieux à l'époque de la guerre des géants avaient pris diverses formes pour se cacher, et qu'ils se plaisaient parfois à les reprendre. Ainsi Diane se change en louve; le soleil en taureau, en lion, en dragon et en épervier; Hécate en cheval, en lionne, en chienne. Le nom de Phérébate a été donné, suivant plusieurs théosophes, à Proserpine parce qu'elle se nourrit de tourterelles. Les tourterelles sont l'offrande ordinaire que les prêtresses de Maïa font à

cette déesse qui est la Proserpine de la terre, la fille de la blonde Cérès, nourricière du genre humain. Les initiés d'Éleusis doivent s'abstenir d'oiseaux domestiques, de poissons, de fèves, de pêches et de pommes; ils ne touchent jamais une femme en couches ou qui a ses mois. Porphyre, à qui nous empruntons encore tous ces détails, ajoute la phrase que voici:

[168]

«Quiconque a étudié la science des visions, sait que l'on doit s'abstenir de toutes sortes d'oiseaux si l'on veut être délivré du joug des choses terrestres et trouver une place parmi les dieux du ciel.» Mais il n'en dit pas la raison.

Suivant Euripide, les initiés au culte secret de Jupiter en Crète s'abstenaient de la chair des animaux. Voici comment il fait parler ces prêtres; c'est le choeur qui s'adresse au roi Minos:

«Fils d'une Tyrienne de Phénicie, descendant d'Europe et du grand Jupiter, roi de l'île de Crète, fameuse par cent villes; nous venons vers toi, en quittant les temples des dieux construits du bois des chênes et des cyprès façonnés par le fer, nous menons une vie pure.--Depuis le temps que j'ai été fait prêtre de Jupiter idéen, je ne prends plus de part aux repas nocturnes des bacchantes, et je ne mange plus les viandes saignantes, mais j'offre des flambeaux à la mère des dieux: je suis prêtre parmi les curètes revêtus de blanc; je m'éloigne du berceau des hommes, j'évite aussi leurs tombes, et je ne mange rien de ce qui a été animé par le souffle de vie.»

La chair des poissons est phosphorescente, et par conséquent aphrodisiaque. Les fèves sont échauffantes et font rêver creux. On trouverait sans doute une raison profonde à toutes les abstinences, même les plus singulières, en dehors de toutes superstitions. Il est certaines combinaisons d'aliments qui sont contraires aux harmonies de la nature. «Ne faites pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère,» disait Moïse; prescription touchante comme allégorie et sage sous le rapport de l'hygiène.

[169]

Les Grecs comme les Romains, mais moins que les Romains, croyaient aux présages; ils regardaient les serpents comme de bon augure lorsqu'ils goûtaient aux offrandes sacrées. S'il tonnait à droite ou gauche, l'augure était favorable ou malheureux. Les éternuements étaient des présages, et ils observaient de même certains autres accidents naturels aussi bruyants, mais moins honnêtes que l'éternuement. Dans l'hymne de Mercure, Homère raconte qu'Apollon, auquel le dieu des voleurs, étant encore au berceau, venait de dérober ses boeufs, prend l'enfant et le secoue pour lui faire avouer le larcin:

Mercure s'avisant d'un étrange miracle,

De ses flancs courroucés fit entendre l'oracle;

Jusqu'au grand Apollon la vapeur en monta,

Et gourmandant l'enfant qu'à terre il rejeta,

Bien qu'il eût grand désir d'achever son voyage,

Le dieu se détourna, puis lui tint ce langage:

Courage, de Maïa, l'excellente en beauté,

Et du grand Jupiter, beau fils emmaillotté,

Sans doute je pourrais trouver par aventure

La trace de mes boeufs, guidé par cet augure,

Mais tu me conduiras toujours en attendant.

(Hymnes d'Homère, traduction de Salomon Certon, page 59.)

Chez les Romains tout était présage. Un caillou auquel le pied se heurtait, le cri d'une chouette, l'aboiement d'un chien, un vase brisé, une vieille femme qui vous regardait la première, un animal qu'on rencontrait. Ces vaines terreurs avaient pour principe cette grande science magique de la divination qui ne néglige aucun indice et qui, d'un effet inaperçu du vulgaire,

[170]

remonte à une série de causes qu'elle enchaîne entre elles. Elle sait, par exemple, que les influences atmosphériques qui font hurler le chien, sont mortelles pour certains malades; que la présence et le tournoiement des corbeaux annoncent des cadavres abandonnés: ce qui est toujours de sinistre augure. Les corbeaux fréquentent plus volontiers les régions du meurtre et du supplice. Le passage de certains oiseaux annonce les hivers rigoureux, d'autres par des cris plaintifs sur la mer donnent le signal des tempêtes. Ce que la science discerne, l'ignorance le remarque et le généralise. La première trouve partout d'utiles avertissements; l'autre s'inquiète de tout et se fait peur à elle-même.

Les Romains étaient aussi grands observateurs de songes; l'art de les expliquer tient à la science de la lumière vitale et à l'intelligence de sa direction et de ses reflets. Les hommes versés dans les mathématiques transcendentes savent bien qu'il n'y a pas d'image sans lumière soit directe, soit reflétée, soit réfractée, et par la direction du rayon dont ils sauront reconnaître le retour sous la brisure, ils parviendront toujours par un calcul exact au foyer lumineux dont ils apprécieront la force universelle ou relative. Ils tiendront compte aussi de l'état sain ou malade de l'appareil visuel, soit extérieur, soit intérieur, auquel ils attribueront la difformité ou la rectitude apparente des images. Les songes, pour ceux-là, seront toute une révélation. Le songe est un semblant d'immortalité dans cette mort de toutes les nuits que nous appelons le sommeil. Dans les rêves nous vivons de la vie universelle sans conscience de bien ou de mal, de temps ou d'espace. Nous voltigeons sur les arbres,

[171]

nous dansons sur l'eau, nous soufflons sur les prisons et elles s'écroulent, ou bien nous sommes lourds, tristes, poursuivis, enchaînés, suivant l'état de notre santé, et souvent aussi celui de notre conscience. Tout cela sans doute est utile à observer, mais que peuvent en conclure ceux qui ne savent pas et qui ne veulent rien apprendre?

L'action toute-puissante de l'harmonie pour exalter l'âme et la rendre maîtresse des sens, était bien connue des anciens sages, mais ce qu'ils employaient pour calmer, les enchanteurs en firent usage pour exalter et pour enivrer. Les sorcières de Thessalie et celles de Rome étaient convaincues de ceci: que la lune était arrachée du ciel par les vers barbares qu'elles récitaient et venait tomber sur la terre toute pâle et toute sanglante. La monotonie de leur récitation, les passes de leurs baguettes magiques, leurs tournoiements autour des cercles les magnétisaient, les exaltaient, les amenaient progressivement jusqu'à la fureur, jusqu'à l'extase, jusqu'à la catalepsie. Elles rêvaient alors tout éveillées et voyaient les tombeaux s'ouvrir, l'air se charger de nuées de démons et la lune tomber du ciel.

La lumière astrale est l'âme vivante de la terre, âme matérielle et fatale, nécessitée dans ses productions et dans ses mouvements par les lois éternelles de l'équilibre. Cette lumière qui entoure et pénètre tous les corps peut en annuler la pesanteur et les faire tourner autour d'un centre puissamment absorbant. Des phénomènes qu'on n'a pas assez examinés et qui se reproduisent de nos jours, ont prouvé la vérité de cette théorie. C'est à cette loi naturelle qu'il faut attribuer les tourbillons magiques au centre desquels se plaçaient les enchanteurs. C'est le secret de

[172]

la fascination exercée sur les oiseaux par certains reptiles et sur les natures sensibles par les natures négatives et absorbantes; les mediums sont en général des êtres malades en qui le vide se fait, et qui attirent alors la lumière comme les abîmes attirent l'eau des tourbillons. Les corps les plus lourds peuvent être alors soulevés comme des pailles, et entraînés par le courant. Ces natures négatives et mal équilibrées, en qui le

corps fluide est informe, projettent à distance leur force d'attraction et s'ébauchent en l'air des membres supplémentaires et fantastiques. Lorsque le célèbre médium Home fait apparaître autour de lui des mains sans corps, il a lui-même les mains mortes et glacées. On pourrait dire que les médiums sont des créatures phénoménales en qui la mort lutte visiblement contre la vie. Il faut juger de même les fascinateurs, les jeteurs de sort, les gens qui ont le mauvais œil et les envoûteurs. Ce sont des vampires, soit volontaires, soit involontaires; ils attirent la vie qui leur manque et troublent ainsi l'équilibre de la lumière. S'ils le font volontairement, ce sont des malfaiteurs qu'il faut punir; s'ils le font involontairement, ce sont des malades fort dangereux dont les personnes délicates et nerveuses surtout doivent soigneusement éviter le contact.

Voici ce que Porphyre raconte dans la vie de Plotin:

«Parmi ceux qui faisaient profession de philosophes, il y en avait un nommé Olympius, il était d'Alexandrie; il avait été pendant quelque temps disciple d'Ammonius, il traita Plotin avec mépris parce qu'il voulait avoir plus de réputation que lui. Il employa des cérémonies magiques pour lui nuire; mais s'étant aperçu que son entreprise retombait sur lui-même, il convint

[173]

devant ses amis qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle rétorquait sur ses ennemis leurs mauvais desseins. Plotin sentait l'action hostile d'Olympius, et parfois il lui arriva de dire: «Voici Olympius qui a maintenant des convulsions.» Celui-ci ayant éprouvé plusieurs fois qu'il souffrait lui-même les maux qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin de le persécuter.»

L'équilibre est la grande loi de la lumière vitale: si nous la projetons avec violence, et qu'elle soit repoussée par une nature mieux équilibrée que la nôtre, elle revient sur nous avec une violence égale. Malheur donc à ceux qui veulent employer les forces naturelles au service de l'injustice, car la nature est juste et ses réactions sont terribles.

CHAPITRE VII.

MONUMENTS MAGIQUES.

SOMMAIRE.--Les pyramides.--Les sept merveilles.--Thèbes et ses sept portes.--Le bouclier d'Achille.--Les colonnes d'Hercule.

Nous avons dit que l'ancienne Égypte était un pantacle, et l'on pourrait en dire autant de l'ancien monde tout entier. Plus les grands hiérophantes mettaient de soin à cacher leur science absolue, plus ils cherchaient à en agrandir et à en multiplier les symboles. Les pyramides triangulaires et carrées par la base, représentaient leur métaphysique basée sur la science de la nature. Cette science de la nature avait pour clef symbolique la

[174]

forme gigantesque de ce grand sphinx qui s'est creusé un lit profond dans le sable en veillant au pied des pyramides. Les sept grands monuments appelés les merveilles du monde étaient les magnifiques commentaires des sept lignes dont se composaient les pyramides, et des sept portes mystérieuses de Thèbes. A Rhodes, était le pantacle du soleil. Le dieu de la lumière et de la vérité y apparaissait sous une forme humaine revêtue d'or, il élevait dans sa main droite le phare de l'intelligence; dans sa main gauche, il tenait la flèche du mouvement et de l'action. Ses pieds reposaient à droite à gauche sur des môles qui représentaient les forces éternellement équilibrées de la nature, la nécessité et la liberté, le passif et l'actif, le fixe et le volatil, les colonnes d'Hercule.

A Éphèse, était le pantacle de la lune: c'était le temple de la Diane panthée. Ce temple était fait à l'image de l'univers: c'était un dôme sur une croix avec une galerie carrée et une enceinte circulaire comme le bouclier d'Achille.

Le tombeau de Mausole était le pantacle de la Vénus pudique ou conjugale: il avait une forme linguistique. Son enceinte était circulaire, son élévation carrée. Au centre du carré s'élevait une pyramide tronquée sur laquelle était un char attelé de quatre chevaux disposés en croix.

Les pyramides étaient le pantacle d'Hermès ou de Mercure.

Le Jupiter olympien était celui de Jupiter; les murs de Babylone et la forteresse de Sémiramis étaient le pantacle de Mars.

[175]

Enfin le temple de Salomon, ce pantacle universel et absolu qui devait dévorer tous les autres, était pour la gentilité le pantacle terrible de Saturne.

La philosophie septénaire de l'initiation chez les anciens pouvait se résumer ainsi:

Trois principes absolus qui n'en sont qu'un; quatre formes élémentaires qui n'en sont qu'une, formant un tout unique composé d'idée et de forme.

Les trois principes étaient ceux-ci:

1° L'ÊTRE EST L'ÊTRE.

En philosophie, identité de l'idée et de l'Être ou vérité; en religion, le premier principe, le Père.

2° L'ÊTRE EST RÉEL.

En philosophie, identité du savoir et de l'Être ou réalité; en religion le LOGOS de Platon, le Demiourgos, le Verbe.

3° L'ÊTRE EST LOGIQUE.

En philosophie, identité de la raison et de la réalité; en religion, la Providence, l'action divine qui réalise le bien; l'amour réciproque du vrai et du bien, ce que dans le christianisme nous appelons le Saint-Esprit.

Les quatre formes élémentaires étaient l'expression de deux lois fondamentales: la résistance et le mouvement; l'inertie qui résiste ou le fixe, la vie qui agit ou le volatil; en d'autres termes plus généraux, la matière et l'esprit: la matière était le néant formulé en affirmation passive; l'esprit était le principe de la nécessité absolue dans le vrai. L'action négative du néant matériel sur l'esprit était appelée mauvais principe; l'action

[176]

positive de l'esprit sur le néant pour le remplir de création et de lumière était appelée bon principe. A ces deux conceptions correspondaient l'humanité d'une part, et de l'autre la vie raisonnable rédemptrice de l'humanité conçue dans le péché, c'est-à-dire dans le néant, à cause de sa génération matérielle.

Telle était la doctrine de l'initiation secrète. Telle est l'admirable synthèse que le christianisme est venu vivifier de son souffle, illuminer de ses splendeurs, établir divinement par son dogme, réaliser par ses sacrements.

Synthèse qui a disparu sous le voile qui la conserve, mais que l'humanité retrouvera, quand le moment sera venu, dans toute sa beauté primitive et dans toute sa maternelle fécondité!

[177]

LIVRE III.
SYNTHÈSE ET RÉALISATION DIVINE DU MAGISME
PAR LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

λ. Ghimel.

CHAPITRE PREMIER.
CHRIST ACCUSÉ DE MAGIE PAR LES JUIFS.

SOMMAIRE.--Le côté inconnu du christianisme.--Paraboles du Talmud et du Sepher Toldos-Jeschut.-- L'Évangile et l'Apocalypse de saint Jean.--Les Joannites.--Les livres de magie brûlés par saint Paul.-- Cessation des oracles.--Transfiguration du prodige naturel en miracle et de la divination en prophétie.

Dans les premières lignes de l'Évangile selon saint Jean, il y a une parole que l'Église catholique ne prononce jamais sans fléchir les genoux. Cette parole, la voici: LE VERBE S'EST FAIT CHAIR.

Dans cette parole est contenue la révélation chrétienne tout entière. Aussi saint Jean donne-t-il pour critérium d'orthodoxie la confession de Jésus-Christ en chair, c'est-à-dire en réalité visible et humaine.

Ézéchiël, le plus profond kabbaliste des anciens prophètes, après avoir vivement coloré dans ses visions les pantacles et les hiéroglyphes de la science; après avoir fait tourner les roues dans les roues, allumé des yeux vivants autour des sphères, fait

[178]

marcher en battant des ailes les quatre animaux mystérieux, Ézéchiël ne voit plus qu'une plaine couverte d'ossements desséchés; il parle, et les formes reviennent, la chair couvre les os. Une triste beauté s'étend sur les dépouilles de la mort, mais c'est une beauté froide et sans vie. Telles étaient les doctrines et les mythologies du vieux monde, lorsqu'un souffle de charité descendit du ciel. Alors les formes mortes se levèrent, les rêves philosophiques firent place à des hommes vraiment sages; la parole s'incarna et devint vivante; il n'y eut plus d'abstractions, tout fut réel. La foi qui se prouve par les oeuvres remplaça les hypothèses qui n'aboutissaient qu'à des fables. La magie se transforma en sainteté, les prodiges devinrent des miracles, et les multitudes réprouvées par l'initiation antique furent appelées à la royauté et au sacerdoce de la vertu.

La réalisation est donc l'essence de la religion chrétienne. Aussi son dogme donne-t-il un corps aux allégories même les plus évidentes. On montre encore à Jérusalem la maison du mauvais riche, et peut-être trouverait-on même, en cherchant bien, quelque lampe ayant appartenu aux vierges folles. Ces crédulités naïves n'ont au fond rien de bien dangereux, et prouvent seulement la virtualité réalisatrice de la foi chrétienne.

Les Juifs l'accusent d'avoir matérialisé les croyances et idéalisé les choses terrestres. Nous avons rapporté dans notre Dogme et rituel de la haute magie la parabole assez ingénieuse du Sépher Toldos-Jeschut qui prouve cette accusation. Dans le Talmud, ils racontent que Jésus Ben-Sabta, ou le fils de la Séparée, ayant étudié en Egypte les mystères profanes, éleva en Israël une fausse pierre angulaire et entraîna le peuple dans

[179]

l'idolâtrie. Ils reconnaissent toutefois que le sacerdoce Israélite a eu tort de le maudire des deux mains, et c'est à cette occasion qu'on trouve dans le Talmud ce beau précepte qui rapprochera un jour Israël du christianisme: «Ne maudissez jamais des deux mains, afin qu'il vous en reste toujours une pour pardonner et pour bénir.»

Le sacerdoce juif fut en effet injuste envers ce paisible maître qui ordonnait à ses disciples d'obéir à la hiérarchie constituée. «Ils sont assis dans la chaire de Moïse, disait le Sauveur, faites-donc ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.» Un autre jour le Maître ordonne à dix lépreux d'aller se montrer aux prêtres, et pendant qu'ils y allaient, ils furent guéris. Touchante abnégation du divin thaumaturge qui renvoie à ses plus mortels ennemis l'honneur même de ses miracles!

D'ailleurs, pour accuser le Christ d'avoir posé une fausse pierre angulaire, savaient-ils bien eux-mêmes où était alors la véritable? La pierre angulaire, la pierre cubique, la pierre philosophale, car tous ces noms symboliques signifient la même chose, cette pierre fondamentale du temple kabbalistique, carrée par la base et triangulaire au sommet comme les pyramides, les Juifs du temps des pharisiens n'en avaient-ils pas

perdu la science? En accusant Jésus d'être un novateur, ne dénonçaient-ils pas leur oubli de l'antiquité? Cette lumière qu'Abraham avait vue avec des tressaillements de joie, n'était-elle pas éteinte pour les enfants infidèles de Moïse, lorsque Jésus la retrouva et la fit briller d'une nouvelle splendeur? Pour en être certain, il faut comparer avec l'Évangile et l'Apocalypse de saint Jean les mystérieuses doctrines du Sépher Jezirah et du Sohar. On

[180]

comprendra alors que le christianisme, loin d'être une hérésie juive, était la vraie tradition orthodoxe du judaïsme, et que les scribes et les pharisiens étaient seuls des sectaires.

D'ailleurs l'orthodoxie chrétienne est un fait prouvé par l'adhésion du monde et par la cessation chez les Juifs du souverain sacerdoce et du sacrifice perpétuel, les deux marques certaines d'une véritable religion. Le judaïsme sans temple, sans grand prêtre et sans sacrifice, n'existe plus que comme opinion contradictoire. Quelques hommes sont restés juifs; le temple et l'autel sont devenus chrétiens.

On trouve dans les Évangiles apocryphes une belle exposition allégorique de ce critérium de certitude du christianisme, qui consiste dans l'évidence de la réalisation. Quelques enfants s'amusaient à pétrir des oiseaux d'argile, et l'enfant Jésus jouait avec eux. Chacun des petits artistes vantait exclusivement son ouvrage. Jésus ne disait rien, mais quand il eut terminé ses oiseaux, il frappa des mains, leur dit: Volez! et ils s'envolèrent. Voilà comment les institutions chrétiennes se sont montrées supérieures à celles de l'ancien monde. Celles-ci sont mortes, et le christianisme a vécu.

Considéré comme l'expression parfaite, réalisée et vivante de la kabbale, c'est-à-dire de la tradition primitive, le christianisme est encore inconnu, et c'est pour cela que le livre kabbalistique et prophétique de l'Apocalypse est encore inexpliqué.

Sans les clefs kabbalistiques, en effet, il est parfaitement inexplicable, puisqu'il est incompréhensible.

Les Joannites, ou disciples de saint Jean, conservèrent longtemps

[181]

l'explication traditionnelle de cette épopée prophétique, mais les gnostiques vinrent tout brouiller et tout perdre, comme nous l'expliquerons plus tard.

Nous lisons dans les Actes des apôtres, que saint Paul réunit à Éphèse tous les livres qui traitaient des choses curieuses, et les brûla publiquement. Nul doute qu'il ne soit ici question des livres de la goétie ou nigromancie des anciens. Cette perte est à regretter sans doute, car des monuments même de l'erreur peuvent sortir des éclairs de vérité et des renseignements précieux pour la science.

Tout le monde sait qu'à la venue de Jésus-Christ, les oracles cessèrent dans tout le monde, et qu'une voix cria sur la mer: «Le grand Pan est mort!» Un écrivain païen se fâche de ces assertions, et déclare que les oracles ne cessèrent pas, mais qu'il ne se trouva bientôt plus personne pour les consulter. La rectification est précieuse, et nous trouvons une telle justification plus concluante en vérité que la prétendue calomnie.

Il faut dire la même chose des prestiges, qui furent dédaignés quand se produisirent les vrais miracles; et en effet si les lois supérieures de la nature obéissent à la vraie supériorité morale, les miracles deviennent surnaturels comme les vertus qui les produisent. Notre théorie n'ôte rien à la puissance de Dieu, et la lumière astrale obéissant à la lumière supérieure de la grâce représente réellement pour nous le serpent allégorique qui vient poser sa tête vaincue sous le pied de la Reine du ciel.

[182]

CHAPITRE II.
VÉRITÉ DU CHRISTIANISME PAR LA MAGIE.

SOMMAIRE.--Comment la magie rend témoignage de la vérité du christianisme.--L'esprit de charité, la raison et la foi.--Vanité et ridicule des objections.--Pourquoi l'autorité du sacerdoce chrétien a dû condamner la magie.--Simon le Magicien.

La magie, étant la science de l'équilibre universel et ayant pour principe absolu la vérité-réalité-raison de l'être, rend compte de toutes les antinomies, et concilie toutes les réalités opposées entre elles par ce principe générateur de toutes les synthèses: L'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

Pour l'initié à cette science, la religion ne saurait être mise en question, puisqu'elle existe: on ne conteste pas ce qui est.

L'ÊTRE EST L'ÊTRE, אֱתֵיט אַעךְ אֱתֵיט.

L'opposition apparente de la religion à la raison fait la force de l'une et de l'autre, en les établissant dans leur domaine distinct et séparé et en fécondant le côté négatif de chacune par le côté affirmatif de l'autre: c'est, comme nous venons de le dire, l'harmonie par l'analogie des contraires. Ce qui a causé toutes les erreurs et toutes les confusions religieuses, c'est que par suite de l'ignorance de cette grande loi, on a voulu faire de la religion une philosophie et de la philosophie une religion; on a voulu soumettre les choses de la foi aux procédés de la science, chose aussi ridicule que de soumettre la science

[183]

aux obéissances aveugles de la foi: il n'appartient pas plus à un théologien d'affirmer une absurdité mathématique ou de nier la démonstration d'un théorème, qu'à un savant d'ergoter, au nom de la science, pour ou contre les mystères du dogme.

Demandez à l'Académie des sciences s'il est mathématiquement vrai qu'il y a trois personnes en Dieu, et s'il peut être constaté par le moyen des sciences que Marie, mère de Dieu, a été conçue sans péché?

L'Académie des sciences se récusera, et elle aura raison: les savants n'ont rien à voir là-dedans, cela est du domaine de la foi.

On ne discute pas un article de foi, on le croit ou on ne le croit pas; mais il est de foi précisément parce qu'il échappe à l'examen de la science.

Quand le comte de Maistre assure qu'on parlera un jour avec étonnement de notre stupidité actuelle, il fait allusion sans doute à ces prétendus esprits forts qui viennent tous les jours vous dire:

Je croirai quand la vérité du dogme me sera scientifiquement prouvée.

C'est-à-dire, je croirai quand je n'aurai plus rien à croire, et que le dogme sera détruit comme dogme, en devenant un théorème scientifique.

Cela veut dire en d'autres termes: je n'admettrai l'infini que lorsqu'il sera pour moi expliqué, déterminé, circonscrit, défini; en un mot, fini.

Je croirai donc à l'infini quand je serai sûr que l'infini n'existe pas.

Je croirai à l'immensité de l'Océan quand je l'aurai vu mettre en bouteilles.

[184]

Mais, bonnes gens, ce qu'on vous a clairement prouvé et fait comprendre, vous ne le croyez plus, vous le savez.

D'un autre côté, si l'on vous disait que le pape a décidé que deux et deux ne font pas quatre, et que le carré de l'hypoténuse n'est pas égal aux carrés tracés sur les deux autres côtés d'un triangle rectangle, vous diriez avec raison: Le pape n'a pas décidé cela, parce qu'il ne peut pas le décider. Cela ne le regarde pas, et il ne s'en mêlera pas.

Tout beau, va s'écrier un disciple de Rousseau, l'Église nous ordonne de croire des choses formellement contraires aux mathématiques.

Les mathématiques nous disent que le tout est plus grand que la partie. Or, quand Jésus-Christ a communiqué avec ses disciples, il a dû tenir son corps entier dans sa main, et il a mis sa tête dans sa bouche. (Cette pauvre plaisanterie se trouve textuellement dans Rousseau.)

Il est facile de répondre à cela, que le sophiste confond ici la science avec la foi, et l'ordre naturel avec l'ordre surnaturel ou divin.

Si la religion disait que, dans la communion de la cène, notre Sauveur avait deux corps naturels de même forme et de même grandeur, et que l'un a mangé l'autre, la science aurait droit de se récrier.

Mais la religion dit que le corps du Maître était divinement et sacramentellement contenu sous le signe ou l'apparence naturelle d'un morceau de pain. Encore une fois, c'est à croire ou ne pas croire; mais quiconque raisonnera là-dessus et voudra discuter scientifiquement la chose, méritera de passer pour un sot.

[185]

Le vrai en science se prouve par des démonstrations exactes; le vrai en religion se prouve par l'unanimité de la foi et la sainteté des oeuvres.

Celui-là a le droit de remettre les péchés, dit l'Évangile, qui peut dire au paralytique: Lève-toi, et marche.

La religion est vraie, si elle réalise la morale la plus parfaite.

La preuve de la foi ce sont les oeuvres.

Le christianisme a-t-il constitué une société immense d'hommes ayant la hiérarchie pour principe, l'obéissance pour règle et la charité pour loi? Voilà ce qu'il est permis de demander à la science.

Si la science répond d'après les documents historiques: Oui, mais ils ont manqué à la charité.

Je vous prends par vos propres paroles, pouvons-nous répondre aux interprètes de la science. Vous avouez donc que la charité existe, puisqu'on peut y manquer?

La charité! grand mot et grande chose, mot qui n'existait pas avant le christianisme, chose qui est la vraie religion tout entière!

L'esprit de charité n'est-il pas l'esprit divin rendu visible sur la terre?

Cet esprit n'a-t-il pas rendu son existence sensible par des actes, par des institutions, par des monuments, par des oeuvres immortelles?

En vérité, nous ne concevons pas comment un incrédule de bonne foi peut voir une fille de Saint-Vincent de Paul sans avoir envie de se mettre à genoux et de prier!

L'esprit de charité, c'est Dieu, c'est l'immortalité de l'âme,

[186]

c'est la hiérarchie, c'est l'obéissance, c'est le pardon des injures, c'est la simplicité et l'intégrité de la foi.

Les sectes séparées sont atteintes de mort dans leur principe, parce qu'elles ont manqué à la charité en se séparant, et au plus simple bon sens en voulant raisonner sur la foi.

C'est dans ces sectes que le dogme est absurde, parce qu'il est soi-disant raisonnable. Alors ce doit être un théorème scientifique, ou ce n'est rien. En religion, on sait que la lettre tue et que l'esprit seul vivifie; or, de quel esprit peut-il être question ici, sinon de l'esprit de charité?

La foi qui transporte les montagnes et qui fait endurer le martyre, la générosité qui donne, l'éloquence qui parle la langue des hommes et celle des anges, tout cela n'est rien sans la charité, dit saint Paul.

La science peut défaillir, ajoute le même apôtre, la prophétie peut cesser, la charité est éternelle.

La charité et ses oeuvres, voilà la réalité en religion: or, la raison véritable ne se refuse jamais à la réalité; car la réalité, c'est la démonstration de l'être qui est la vérité.

C'est ainsi que la philosophie donne la main à la religion, sans jamais vouloir en usurper le domaine; et c'est à cette condition que la religion bénit, encourage et illumine la philosophie de ses charitables splendeurs.

La charité est le lien mystérieux que rêvaient les initiés de l'Hellénie pour concilier Eros et Anteros. C'est ce couronnement de la porte du temple de Solomon qui devait unir ensemble les deux colonnes Jakin et Boaz; c'est la garantie mutuelle des

[187]

droits et des devoirs, de l'autorité et de la liberté, du fort et du faible, du peuple et du gouvernement, de l'homme et de la femme; c'est le sentiment divin qui doit vivifier la science humaine; c'est l'absolu du bien, comme le principe ÊTRE-RÉALITÉ-RAISON est l'absolu du vrai. Ces éclaircissements étaient nécessaires pour faire bien comprendre ce beau symbole des mages adorant le Sauveur au berceau. Ils sont trois, un blanc, un cuivré et un noir, et ils offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. La conciliation des contraires est exprimée par ce double ternaire, et c'est précisément ce que nous venons d'expliquer.

Le christianisme, attendu par les mages, était en effet la conséquence de leur doctrine secrète; mais en naissant, ce Benjamin de l'antique Israël devait donner la mort à sa mère.

La magie de lumière, la magie du vrai Zoroastre, de Melchisédech et d'Abraham, devait cesser à la venue du grand réalisateur. Dans un monde de miracles les prodiges ne devaient plus être qu'un scandale, l'orthodoxie magique s'était transfigurée en orthodoxie religieuse; les dissidents ne pouvaient plus être que des illuminés et des sorciers; le nom même de la magie ne devait plus être pris qu'en mauvaise part, et c'est sous cette malédiction que nous suivrons désormais les manifestations magiques à travers les âges.

Le premier hérésiarque dont fassent mention les traditions de l'Église fut un thaumaturge dont la légende raconte une multitude de merveilles: c'était Simon le Magicien; son histoire nous appartient de droit, et nous allons essayer de la retrouver parmi les fables populaires.

[188]

Simon était Juif de naissance, on croit qu'il était né au bourg de Gitton, dans le pays de Samarie. Il eut pour maître de magie un sectaire nommé Dosithée qui se disait l'envoyé de Dieu et le Messie annoncé par les prophètes. Simon apprit de ce maître non-seulement l'art des prestiges, mais encore certains secrets naturels qui appartiennent réellement à la tradition secrète des mages: il possédait la science du feu astral, et l'attirait autour de lui à grands courants, ce qui le rendait en apparence impassible et incombustible; il avait aussi le pouvoir de s'élever et de se soutenir en l'air, toutes choses qui ont été faites sans aucune science, mais par accident naturel, par des enthousiastes ivres de lumière astrale, tels que les convulsionnaires de Saint-Médard, phénomènes qui se reproduisent de nos jours dans les extases des médiums. Il magnétisait à distance ceux qui croyaient en lui et leur apparaissait sous diverses figures. Il produisait des images et des reflets visibles au point de faire apparaître en pleine campagne des arbres fantastiques et imaginaires que tout le monde croyait voir. Les choses naturellement inanimées se mouvaient autour de lui, comme font les meubles autour de l'Américain Home, et souvent, lorsqu'il voulait entrer dans une maison ou en sortir, les portes craquaient, s'agitaient et finissaient par s'ouvrir d'elles-mêmes.

Simon opéra ces merveilles devant les notables et le peuple de Samarie; on les exagéra encore, et le thaumaturge passa pour un être divin. Or, comme il n'avait pu arriver à cette puissance que par des excitations qui avaient troublé sa raison, il se crut lui-même un personnage tellement extraordinaire, qu'il s'arrogea

[189]

sans façon les honneurs divins, et songea modestement à usurper les adorations du monde entier.

Ses crises ou ses extases produisaient sur son corps des effets extraordinaires. Tantôt on le voyait pâle, flétri, brisé, semblable à un vieillard qui va mourir; tantôt le fluide lumineux ranimait son sang, faisait briller ses yeux, tendait et adoucissait la peau de son visage, en sorte qu'il paraissait tout à coup régénéré et rajeuni. Les Orientaux, grands amplificateurs de merveilles, prétendaient alors l'avoir vu passer de l'enfance à la décrépitude, et revenir, suivant son bon plaisir, de la décrépitude à l'enfance. Enfin il ne fut bruit partout que de ses miracles, et il devint l'idole des Juifs de Samarie et des pays environnants.

Mais les adorateurs du merveilleux sont généralement avides d'émotions nouvelles, et ils se fatiguent vite de ce qui les a d'abord étonnés. L'apôtre saint Philippe étant venu prêcher l'Évangile à Samarie, il se fit un nouveau courant d'enthousiasme qui fit perdre à Simon tout son prestige. Lui-même se sentit délaissé par sa maladie, qu'il prenait pour une puissance; il se crut surpassé par des magiciens plus savants que lui, et prit le parti de s'attacher aux apôtres pour étudier, surprendre ou acheter leur secret.

Simon n'était certainement pas initié à la haute magie; car elle lui aurait appris que pour disposer des forces secrètes de la nature de manière à les diriger sans être brisé par elles, il faut être un sage et un saint; que pour se jouer avec ces terribles armes sans les connaître, il faut être un fou, et qu'une mort prompte et terrible attend les profanateurs du sanctuaire de la nature.

[190]

Simon était dévoré de la soif implacable des ivrognes: privé de ses vertiges, il croyait avoir perdu son bonheur; malade de ses ivresses passées, il comptait se guérir en s'enivrant encore. On ne redevient pas volontiers un simple mortel après s'être posé en dieu. Simon se soumit donc, pour retrouver ce qu'il avait perdu, à toutes les rigueurs de l'austérité apostolique; il veilla, il pria, il jeûna, mais les prodiges ne revenaient point.

Après tout, se dit-il un jour, entre Juifs on doit pouvoir s'entendre, et il proposa de l'argent à saint Pierre. Le chef des apôtres le chassa avec indignation. Simon n'y comprenait plus rien, lui qui recevait si volontiers les offrandes de ses disciples; il quitta au plus vite la société de ces hommes si désintéressés, et avec l'argent dont saint Pierre n'avait pas voulu, il fit emplette d'une femme esclave nommée Héléne.

Les divagations mystiques sont toujours voisines de la débauche. Simon devint éperdûment épris de sa servante; la passion, en l'affaiblissant et en l'exaltant, lui rendit ses catalepsies et ses phénomènes morbides qu'il appelait sa puissance et ses miracles. Une mythologie pleine de réminiscences magiques mêlées à des rêves érotiques sortit tout armée de son cerveau; il se mit alors à voyager comme les apôtres, traînant après lui son Héléne, dogmatisant et se faisant voir à ceux qui voulaient l'adorer et sans doute aussi le payer.

Suivant Simon, la première manifestation de Dieu avait été une splendeur parfaite qui produisit immédiatement son reflet. Ce soleil des âmes c'était lui, et son reflet c'était Héléne, qu'il affectait d'appeler Séléne, nom qui en grec signifie la lune.

[191]

Or, la lune de Simon était descendue au commencement des siècles sur la terre que Simon avait ébauchée dans ses rêves éternels; elle y devint mère, car la pensée de son soleil l'avait fécondée, et elle mit au monde les anges qu'elle éleva pour elle seule et sans leur parler de leur père.

Les anges se révoltèrent contre elle et l'enchaînèrent dans un corps mortel.

Alors la splendeur de Dieu fut forcée de descendre à son tour pour racheter son Hélène, et le Juif Simon vint sur la terre.

Il devait y vaincre la mort et emmener vivante à travers les airs son Hélène, suivie du chœur triomphant de ses élus. Le reste des hommes serait abandonné sur la terre à la tyrannie éternelle des anges.

Ainsi cet hérésiarque, plagiaire du christianisme, mais en sens inverse, affirmait le règne éternel de la révolte et du mal, faisait créer ou du moins achever le monde par les démons, détruisait l'ordre et la hiérarchie pour se poser seul avec sa concubine comme étant la voie, la vérité et la vie. C'était le dogme de l'Antéchrist; et il ne devait pas mourir avec Simon, il s'est perpétué jusqu'à nos jours; et les traditions prophétiques du christianisme affirment même qu'il doit avoir son règne d'un moment et son triomphe, avant-coureur des plus terribles calamités.

Simon se faisait appeler saint, et, par une étrange coïncidence, le chef d'une secte gnostique moderne, qui rappelle tout le mysticisme sensuel du premier hérésiarque, l'inventeur de la femme libre, se nommait aussi Saint-Simon. Le caïnisme, tel

[192]

est le nom qu'on pourrait donner à toutes les fausses révélations émanées de cette source impure. Ce sont des dogmes de malédiction et de haine contre l'harmonie universelle et contre l'ordre social; ce sont les passions déréglées affirmant le droit au lieu du devoir; l'amour passionnel, au lieu de l'amour chaste et dévoué; la prostituée, au lieu de la mère; Hélène, la concubine de Simon, au lieu de Marie, mère du Sauveur.

Simon devint un personnage et se rendit à Rome, où l'empereur, curieux de tous les spectacles extraordinaires, était disposé à l'accueillir: cet empereur était Néron.

L'illuminé Juif étonna le fou couronné par un tour devenu commun sur nos théâtres d'escamoteurs. Il se fit trancher la tête, puis vint saluer l'empereur avec sa tête sur les épaules; il fit courir les meubles, ouvrir les portes; il se comporta enfin comme un véritable médium, et devint le sorcier ordinaire des orgies néroniennes et des festins de Trimalcyon.

Suivant les légendaires, ce fut pour préserver les Juifs de Rome de la doctrine de Simon, que saint Pierre se rendit dans cette capitale du monde. Néron apprit bientôt par ses espions de bas étage qu'un nouveau thaumaturge israélite était arrivé pour faire la guerre à son enchanteur. Il résolut de les mettre en présence et de s'amuser du conflit. Pétrone et Tigellin étaient peut-être de la fête.

«Que la paix soit avec vous! dit en entrant le prince des apôtres.

--Nous n'avons que faire de ta paix, répondit Simon, c'est par la guerre que la vérité se découvre. La paix entre adversaires, c'est le triomphe de l'un et la défaite de l'autre.»

[193]

Saint Pierre reprit:

«Pourquoi refuses-tu la paix? Ce sont les vices des hommes qui ont créé la guerre; la paix accompagne toujours la vertu.

--La vertu, c'est la force et le savoir-faire, dit Simon. Moi, j'affronte le feu, je m'élève dans les airs, je ressuscite les plantes, je change la pierre en pain; et toi, que fais-tu?

--Je prie pour toi, dit saint Pierre, afin que tu ne périsses pas victime de tes prestiges.

--Garde tes prières: elles ne monteront pas aussitôt que moi vers le ciel.

Et voilà le magicien qui s'élançait par une fenêtre, et qui s'élevait dans les airs. Avait-il quelque appareil aérostatique sous ses longs vêtements ou s'élevait-il, comme les convulsionnaires du diacre Paris, par une exaltation de lumière astrale, c'est ce que nous ne saurions dire. Pendant ce temps saint Pierre était à genoux et priait; tout à coup Simon pousse un grand cri et tombe: on le releva avec les cuisses brisées. Et Néron fit emprisonner saint Pierre, qui lui semblait être un magicien moins divertissant que Simon; celui-ci mourut de sa chute. Toute cette histoire, qui remonte aux rumeurs populaires de ce temps-là, est maintenant reléguée peut-être à tort parmi les légendes apocryphes. Elle n'en est pas moins remarquable et digne d'être conservée.

La secte de Simon ne s'éteignit pas avec lui, il eut pour successeur un de ses disciples, nommé Ménandre. Celui-ci ne se disait pas dieu, il se contentait du rôle de prophète; lorsqu'il baptisait ses prosélytes, un feu visible descendait sur l'eau; il

[194]

leur promettait l'immortalité de l'âme et du corps au moyen de ce bain magique, et il y avait encore, du temps de saint Justin, des ménandriens qui se croyaient fermement immortels. La mort des uns ne désabusait pas les autres, car le défunt était immédiatement excommunié et considéré comme un faux frère. Les ménandriens regardaient la mort comme une véritable apostasie et complétaient leur phalange immortelle en enrôlant de nouveaux prosélytes. Ceux qui savent jusqu'où peut aller la folie humaine, ne s'étonneront pas si nous leur apprenons qu'en cette année même 1858, il existe encore en Amérique et en France des continuateurs fanatiques de la secte des ménandriens.

La qualification de magicien ajoutée au nom de Simon fit prendre en horreur la magie par les chrétiens; mais on n'en continua pas moins à honorer le souvenir des rois mages qui avaient adoré le Sauveur dans son berceau.

CHAPITRE III. DU DIABLE.

SOMMAIRE.--Son origine; ce qu'il est suivant la foi et suivant la science.--Satan, ses pompes et ses oeuvres.--Les possédés de l'Évangile.--Le vrai nom du diable, suivant la kabbale et d'après les confessions des énergumènes.--Généalogie infernale.--Le bouc du sabbat.--L'ancien serpent et le faux Lucifer.

Le christianisme, en formulant nettement la conception divine, nous fait comprendre Dieu comme l'amour le plus pur et le plus absolu, et définit nettement l'esprit opposé à Dieu. C'est l'esprit d'opposition et de haine, c'est Satan. Mais cet esprit

[195]

n'est pas un personnage, et il ne faut pas le comprendre comme une espèce de dieu noir; c'est une perversité commune à toutes les intelligences dévoyées. «Je me nomme Légion, dit-il dans l'Évangile, parce que nous sommes une multitude.»

L'intelligence naissante peut être comparée à l'étoile du matin, et si elle tombe volontairement dans les ténèbres après avoir brillé un instant, on peut lui appliquer cette apostrophe d'Isaïe au roi de Babylone: «Comment es-tu tombé du ciel, beau Lucifer, brillante étoile du matin!» Mais est-ce à dire pour cela que le Lucifer céleste, que l'étoile matinale de l'intelligence divine soit devenue un flambeau de l'enfer? Le nom de porte-lumière est-il justement donné à l'ange des égarements et des ténèbres? Nous ne le pensons pas, à moins qu'on n'entende comme nous, et suivant les traditions magiques, par l'enfer personnifié en Satan et figuré par l'ancien serpent, ce feu central qui s'enroule autour de la terre, dévorant tout ce qu'il produit et se mordant la queue comme le serpent de Chronos, cette lumière astrale dont le Seigneur parlait lorsqu'il disait à Caïn: «Si tu fais le mal, le péché sera aussitôt à tes portes, c'est-à-dire le désordre s'emparera de tous tes sens; mais je t'ai soumis la convoitise de la mort, et c'est à toi de lui commander.»

La personnification royale et presque divine de Satan est une erreur qui remonte au faux Zoroastre, c'est-à-dire au dogme altéré des seconds mages, les mages matérialistes de la Perse; ils avaient changé en dieux les

deux pôles du monde intellectuel, et de la force passive ils avaient fait une divinité opposée à la force active. Nous avons signalé dans la mythologie de l'Inde la même monstrueuse erreur.

[196]

Arimanes ou Schiva, tel est le père du démon, comme le comprennent les légendaires superstitieux, et c'est pour cela que le Sauveur disait: «Le diable est menteur comme son père.»

L'Église, sur cette question, s'en rapporte aux textes de l'Évangile, et n'a jamais donné de décisions dogmatiques dont la définition du diable fût l'objet. Les bons chrétiens évitent même de le nommer, et les moralistes religieux recommandent à leurs fidèles de ne pas s'occuper de lui, mais de lui résister en ne pensant qu'à Dieu.

Nous ne pouvons qu'admirer cette sage réserve de l'enseignement sacerdotal. Pourquoi, en effet, prêterait-on la lumière du dogme à celui qui est l'obscurité intellectuelle et la nuit la plus sombre du coeur? Qu'il reste inconnu, cet esprit qui veut nous arracher à la connaissance de Dieu!

Nous ne prétendons pas ici faire ce que n'a pas fait l'Église, nous constatons seulement sur ce sujet quel fut l'enseignement secret des initiés aux sciences occultes.

Ils disaient que le grand agent magique, justement appelé Lucifer, parce qu'il est le véhicule de la lumière et le réceptacle de toutes les formes, est une force intermédiaire répandue dans toute la création; qu'elle sert à créer et à détruire, et que la chute d'Adam a été une ivresse érotique qui a rendu sa génération esclave de cette lumière fatale; que toute passion amoureuse qui envahit les sens est un tourbillon de cette lumière qui veut nous entraîner vers le gouffre de la mort; que la folie, les hallucinations, les visions, les extases, sont une exaltation très dangereuse de ce phosphore intérieur; que cette lumière enfin est de la nature du feu, dont l'usage intelligent

[197]

échauffe et vivifie, dont l'excès au contraire brûle, dissout et anéantit.

L'homme serait appelé à prendre un souverain empire sur cette lumière et à conquérir par ce moyen son immortalité, et menacé en même temps d'être enivré, absorbé et détruit éternellement par elle.

Cette lumière, en tant que dévorante, vengeresse et fatale, serait le feu de l'enfer, le serpent de la légende; et l'erreur tourmentée dont alors elle serait pleine, les pleurs et le grincement de dents des êtres avortés qu'elle dévore, le fantôme de la vie qui leur échappe, et semble insulter à leur supplice, tout cela serait le diable ou Satan.

Les actions mal dirigées par le vertige de la lumière astrale, les mirages trompeurs de plaisir, de richesse et de gloire dont les hallucinations sont pleines, seraient les pompes et les oeuvres de l'enfer.

Le père Hilarion Tissot croit que toutes les maladies nerveuses accompagnées d'hallucinations et de délire sont des possessions du diable, et en comprenant les choses dans le sens des kabbalistes, il aurait pleinement raison.

Tout ce qui livre notre âme à la fatalité des vertiges est vraiment infernal, puisque le ciel est le règne éternel de l'ordre, de l'intelligence et de la liberté.

Les possédés de l'Évangile fuyaient devant Jésus-Christ, les oracles se taisaient devant les apôtres, et les malades d'hallucinations ont toujours manifesté une répugnance invincible pour les initiés et les sages.

La cessation des oracles et des possessions était une preuve du triomphe de la liberté humaine sur la fatalité. Quand les

[198]

maladies astrales se montrent de nouveau, c'est un signe funeste qui annonce l'affaiblissement des âmes. Des commotions fatales suivent toujours ces manifestations. Les convulsions durèrent jusqu'à la révolution française, et les fanatiques de Saint-Médard en avaient prédit les sanglantes calamités.

Le célèbre criminaliste Torreblanca, qui a étudié à fond les questions de magie diabolique, en décrivant les opérations du démon, décrit précisément tous les phénomènes de perturbation astrale. Voici quelques numéros du sommaire de son chapitre XV de la Magie opératrice:

1. L'effort continu du démon est tendu pour nous pousser dans l'erreur.
2. Le démon trompe les sens en troublant l'imagination, dont il ne saurait pourtant changer la nature.
3. Des apparences qui frappent la vue de l'homme se forme immédiatement un corps imaginaire dans l'entendement, et tant que dure le fantôme, les apparences l'accompagnent.
4. Le démon détruit l'équilibre de l'imagination par le trouble des fonctions vitales, soit maladie, soit irrégularité dans la santé.
- 5 et 6. Quand l'équilibre de l'imagination et de la raison est détruit par une cause morbide, on rêve tout éveillé, et l'on peut voir avec une apparence réelle ce qui n'existe réellement pas.
7. La vue cesse d'être juste quand l'équilibre est troublé dans la perception mentale des images.
- 8 et 9. Exemples de maladies où l'on voit les objets doubles, etc.
10. Les visions sortent de nous et sont des reflets de notre propre image.

[199]

11. Les anciens connaissaient deux maladies qu'ils nommaient, l'une frénésie (φρενιτις), l'autre corybantisme (κορυβαντιάσμος), dont l'une fait voir des formes imaginaires, l'autre fait entendre des voix et des sons qui n'existent pas, etc.

Il résulte de ces assertions, d'ailleurs fort remarquables, que Torreblanca attribue les maladies au démon, et que par le démon il entend la maladie elle-même; ce que nous entendrions bien volontiers avec lui si l'autorité dogmatique le permettait.

Les efforts continus de la lumière astrale pour dissoudre et absorber les êtres appartiennent à sa nature même; elle ronge comme l'eau, à cause de ses courants continus; elle dévore comme le feu, parce qu'elle est l'essence même du feu et sa force dissolvante.

L'esprit de perversité et l'amour de la destruction chez les êtres qu'elle domine n'est que l'instinct de cette force. C'est aussi un résultat de la souffrance de l'âme qui vit d'une vie incomplète et se sent déchirée par des tiraillements en sens contraires. Elle aspire à en finir, et craint cependant de mourir seule, elle voudrait donc anéantir avec elle la création tout entière.

Cette perversité astrale se manifeste ordinairement par la haine des enfants. Une force inconnue porte certains malades à les tuer, des voix impérieuses demandent leur mort. Le docteur Briere de Boismont cite des exemples terribles de cette manie qui nous rappelle les crimes de Papavoine et d'Henriette Cornier 11. Note 11: (retour) Histoire des hallucinations, 2e édition, 1853.

Les malades de perversion astrales sont malveillants et s'attristent de la joie des autres. Ils ne veulent pas surtout

[200]

qu'on espère; ils savent trouver les paroles les plus navrantes et les plus désespérantes, même lorsqu'ils cherchent à consoler, parce que la vie est pour eux une souffrance et parce qu'ils ont le vertige de la mort.

C'est aussi la perversion astrale et l'amour de la mort qui font abuser des oeuvres de la génération, qui portent à en pervertir l'usage ou à les flétrir par des moqueries sacrilèges et des plaisanteries honteuses. L'obscénité est un blasphème contre la vie.

Chacun de ces vices s'est personnifié en une idole noire ou un démon qui est une image négative et défigurée de la divinité qui donne la vie; ce sont les idoles de la mort.

Moloch est la fatalité qui dévore les enfants.

Satan et Nisroch sont les dieux de la haine, de la fatalité et du désespoir.

Astarté, Lilith, Nahéma, Astaroth, sont les idoles de la débauche et de l'avortement.

Adramelech est le dieu du meurtre.

Bélicial, celui de la révolte éternelle et de l'anarchie. Conceptions funèbres d'une raison près de s'éteindre qui adore lâchement son bourreau pour obtenir de lui qu'il fasse cesser son supplice en achevant de la dévorer!

Le vrai nom de Satan, disent les kabbalistes, c'est le nom de Jéhovah renversé, car Satan n'est pas un dieu noir, c'est la négation de Dieu. Le diable est la personnification de l'athéisme ou de l'idolâtrie.

Pour les initiés, ce n'est pas une personne, c'est une force créée pour le bien, et qui peut servir au mal; c'est l'instrument de la liberté. Ils représentaient cette force qui préside à la

[201]

génération physique sous la forme mythologique et cornue du dieu Pan; de là est venu le bouc du sabbat, le frère de l'ancien serpent, et le porte-lumière ou phosphore dont les poètes ont fait le faux Lucifer de la légende.

CHAPITRE IV.

DES DERNIERS PAÏENS.

SOMMAIRE.--Apollonius de Tyane; sa vie et ses prodiges.--Essais de Julien pour galvaniser l'ancien culte.--Ses évocations.--Jamblique et Maxime de Tyr.--Commencement des sociétés secrètes et pratiques défendues de la magie.

Le miracle éternel de Dieu, c'est l'ordre immuable de sa providence dans les harmonies de la nature; les prodiges sont des désordres et ne doivent être attribués qu'aux défaillances de la créature. Le miracle divin est donc une réaction providentielle pour rétablir l'ordre troublé. Lorsque Jésus guérissait les possédés, il les calmait et faisait cesser leurs actes merveilleux; lorsque les apôtres apaisaient l'exaltation des pythonisses, ils faisaient cesser la divination. L'esprit d'erreur est un esprit d'agitation et de subversion; l'esprit de vérité porte partout avec lui le calme et la paix.

Telle fut l'action civilisatrice du christianisme naissant; mais les passions amies du trouble ne devaient pas lui laisser sans combats la palme de sa facile victoire. Le polythéisme expirant demanda des forces à la magie des anciens sanctuaires; aux mystères de l'Évangile on opposa encore ceux d'Éleusis.

[202]

Apollonius de Tyane fut mis en parallèle avec le Sauveur du monde; Philostrate se chargea de faire une légende à ce dieu nouveau, puis vint l'empereur Julien, qui eût été adoré si le javelot qui le tua n'avait en même temps porté le dernier coup à l'idolâtrie césarienne; la renaissance violente et surannée d'une religion morte dans ses formes fut un véritable avortement, et Julien dut périr avec l'enfant décrépit qu'il s'efforçait de remettre au monde.

Ce n'en furent pas moins deux grands et curieux personnages que cet Apollonius et ce Julien, et leur histoire fait époque dans les annales de la magie.

En ce temps-là, les légendes allégoriques étaient à la mode; les maîtres incarnaient leur doctrine dans leur personne, et les disciples initiés écrivaient des fables qui renfermaient les secrets de l'initiation. L'histoire d'Apollonius par Philostrate, absurde si l'on veut la prendre à la lettre, est très curieuse si l'on veut, d'après les données de la science, en examiner les symboles. C'est une sorte d'évangile païen opposé aux Évangiles du christianisme; c'est toute une doctrine secrète qu'il nous est donné d'expliquer et de reconstruire.

Ainsi, le chapitre premier du livre troisième de Philostrate est consacré à la description de l'Hyphasis, fleuve merveilleux qui prend sa source dans une plaine et se perd dans des régions inaccessibles. L'Hyphasis représente la science magique, dont les premiers principes sont simples et les conséquences très difficiles à bien déduire. Les mariages sont inféconds dit Philostrate, s'ils ne sont pas consacrés avec le baume des arbres qui croissent aux bords de l'Hyphasis.

Les poissons de ce fleuve sont consacrés à Vénus; ils ont la
[203]

crête bleue, les écailles de diverses couleurs et la queue de couleur d'or; ils relèvent cette queue quand ils veulent. Il y a aussi dans ce fleuve un animal semblable à un ver blanc; cet insecte fondu rend une huile brûlante qu'on ne peut garder que dans du verre. Ce n'est que pour le roi qu'on prend cet animal, parce qu'il est d'une force à renverser les murailles; sa graisse mise à l'air prend feu, et rien au monde n'est capable alors d'éteindre l'incendie.

Par les poissons du fleuve Hyphasis, Apollonius entend la configuration universelle, bleue d'un côté, multicolore au centre, dorée à l'autre pôle, comme les expériences magnétiques nous l'ont récemment fait connaître. Le ver blanc de l'Hyphasis c'est la lumière astrale, qui, condensée par un triple feu, se résoud en une huile qui est la médecine universelle. On ne peut garder cette huile que dans du verre, parce que le verre n'est pas conducteur de la lumière astrale, ayant peu de porosité; ce secret est gardé pour le roi, c'est-à-dire pour l'initié du premier ordre, car il s'agit d'une force capable de renverser des villes. Les grands secrets sont indiqués ici avec la plus grande clarté.

Dans le chapitre suivant, Philostrate parle des licornes. Il dit qu'on fait de leur corne des gobelets dans lesquels on doit boire pour se préserver de tous les poisons. La corne unique de la licorne représente l'unité hiérarchique: aussi, dit Philostrate, d'après Damis, ces gobelets sont réservés pour les rois. Heureux, dit Apollonius, celui qui ne s'enivrerait jamais qu'en buvant dans un pareil verre!

[204]

Damis dit aussi qu'Apollonius trouva une femme blanche jusqu'au sein et noire depuis le sein jusqu'en haut. Ses disciples étaient effrayés de ce prodige; mais Apollonius, qui savait ce qu'elle était, lui tendit la main. C'est, dit-il, la Vénus des Indes, et ses deux couleurs sont celles du boeuf Apis adoré des Égyptiens. Cette femme noire et blanche, c'est la science magique dont les membres blancs, c'est-à-dire les formes créées, révèlent la tête noire, c'est-à-dire la cause suprême ignorée des hommes. Philostrate et Damis le savaient bien, et sous ces emblèmes ils écrivaient avec discrétion la doctrine d'Apollonius. Les chapitres V, VI, VII, VIII, IX et X du troisième livre de la Vie d'Apollonius par Philostrate, contiennent le secret du grand oeuvre. Il s'agit des dragons qui défendent l'abord du palais des sages. Il y a trois sortes de dragons: ceux des marais, ceux de la plaine et ceux de la montagne. La montagne, c'est le soufre; le marais, c'est le mercure; la plaine, c'est le sel des philosophes. Les dragons de la plaine ont sur le dos des pointes en forme de scie, c'est la puissance acide du sel. Les dragons des montagnes ont les écailles de couleur dorée, ils ont une barbe d'or, et en rampant ils font un bruit semblable au tintement du cuivre; ils ont dans la tête une pierre qui opère tous les miracles; ils se plaisent au bord de la mer Rouge, et on les prend au moyen d'une étoffe rouge sur laquelle sont brodées des lettres d'or; ils reposent la tête sur ces lettres enchantées et s'endorment, on leur coupe alors la tête avec une hache. Qui ne reconnaît ici la pierre des philosophes, le magistère au rouge, et le fameux regimen ignis, ou gouvernement du feu, exprimé par les lettres d'or? Sous le nom de citadelle des

[205]

sages, Philostrate décrit ensuite l'Athanor. C'est une colline toujours entourée d'un brouillard, ouverte du côté méridional; elle contient un puits large de quatre pas, d'où sort une vapeur azurée qui monte par la chaleur du soleil en déployant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; le fond du puits est sablé d'arsenic rouge;

près du puits est un bassin plein de feu, d'où sort une flamme plombée, sans odeur et sans fumée, qui n'est jamais plus haute ni plus basse que les bords du bassin; là se trouvent aussi deux récipients de pierre noire contenant l'un la pluie et l'autre le vent. Quand la sécheresse est excessive, on ouvre le tonneau de la pluie, et il en sort des nuages qui humectent tout le pays. On ne saurait décrire plus exactement le feu secret des philosophes et ce qu'ils nomment leur bain-marie. On voit par ce passage que les anciens alchimistes, dans leur grand oeuvre, employaient l'électricité, le magnétisme et la vapeur.

Philostrate parle ensuite de la pierre philosophale, qu'il nomme indifféremment pierre ou lumière. «Il n'est permis à aucun profane de la chercher, car elle s'évanouit, si l'on ne sait pas la prendre avec les procédés de l'art. Les sages seuls, au moyen de certaines paroles et de certains rites, peuvent trouver la pantarbe, c'est le nom de cette pierre, qui de nuit a l'apparence d'un feu, étant enflammée et étincelante; et si on la regarde de jour, elle éblouit. Cette lumière est une matière subtile d'une force admirable, car elle attire tout ce qui est proche.» (Philostrate, Vie d'Apollonius de Tyane, livre III, chapitre XLVI.)

Cette révélation des doctrines secrètes d'Apollonius prouve que la pierre philosophale n'est autre chose qu'un aimant universel

[206]

formé de lumière astrale condensée et fixée autour d'un centre. C'est un phosphore artificiel dont tant d'allégories et de traditions ne sauraient laisser l'existence douteuse, et dans lequel se concentrent toutes les vertus de la chaleur génératrice du monde.

Toute la vie d'Apollonius écrite par Philostrate, d'après Damis l'Assyrien, est un tissu d'apologues et de paraboles; c'était la mode alors d'écrire ainsi la doctrine cachée des grands initiateurs. On ne doit donc pas s'étonner de ce que ce récit contient des fables, mais sous l'allégorie de ces fables il faut trouver et comprendre la science occulte des hiérophantes.

Malgré sa grande science et ses brillantes vertus, Apollonius n'était pas le continuateur de l'école hiérarchique des mages. Son initiation venait des Indes, et il se livrait pour s'inspirer aux pratiques énervantes des brahmes; il prêchait ouvertement la révolte et le régicide: c'était un grand caractère égaré.

La figure de l'empereur Julien nous paraît plus poétique et plus belle que celle d'Apollonius. Julien porta sur le trône du monde toute l'austérité d'un sage; il voulait transfuser la jeune sève du christianisme au corps de l'hellénisme vieilli. Noble insensé coupable seulement de trop aimer les souvenirs de la patrie et les images des dieux de ses pères. Julien, pour contre-balancer la puissance réalisatrice du dogme chrétien, appela aussi la magie noire à son aide, et s'enfonça, à la suite de Jamblique et de Maxime d'Éphèse, dans de ténébreuses évocations; ses dieux, dont il voulait ressusciter la beauté et la jeunesse, lui apparurent vieux et décrépits, inquiets de la vie et de la lumière et prêts à fuir devant le signe de la croix!

[207]

C'était fait pour toujours de l'hellénisme, le Galiléen avait vaincu. Julien mourut en héros, sans blasphémer son vainqueur, comme on l'a faussement prétendu. Ses derniers moments, qu'Ammien Marcellin nous raconte assez au long, furent ceux d'un guerrier et d'un philosophe; les malédictions du sacerdoce chrétien retentirent longtemps sur sa tombe, et cependant le Sauveur, qui doit tant aimer les nobles âmes, n'a-t-il pas pardonné à des adversaires moins intéressants et moins généreux que Julien?

Après la mort de cet empereur, l'idolâtrie et la magie furent enveloppées dans une même réprobation universelle. C'est alors que prirent naissance ces sociétés secrètes d'adeptes auxquelles se rallièrent plus tard les gnostiques et les manichéens; sociétés depositaires d'une tradition mélangée de vérités et d'erreurs, mais qui se transmettaient, sous le sceau du serment le plus terrible, le grand arcane de l'ancienne toute-puissance et les espérances toujours trompées des cultes éteints et des sacerdoce déchu.

CHAPITRE V.
DES LÉGENDES.

SOMMAIRE.--La légende de saint Cyprien et de sainte Justine.--L'oraison de saint Cyprien.--L'âne d'or d'Apulée.--La fable de Psyché.--La procession d'Isis.--Étrange supposition de saint Augustin.--Philosophie des Pères de l'Église.

Les étranges récits contenus dans la légende dorée, quelque [208]

fabuleux qu'ils soient, n'en remontent pas moins à la plus haute antiquité chrétienne. Ce sont des paraboles plutôt que des histoires; le style en est simple et oriental comme celui des Évangiles, et leur existence traditionnelle prouve qu'une sorte de mythologie avait été inventée pour cacher les mystères kabbalistiques de l'initiation joannite. La légende dorée est un talmud chrétien écrit tout en allégories et en apologues. Étudiée sous ce point de vue tout nouveau à force d'être ancien, la légende dorée devient un livre de la plus grande importance et du plus haut intérêt.

Un des récits de cette légende pleine de mystères caractérise le conflit de la magie et du christianisme naissant d'une manière tout à fait dramatique et saisissante. C'est comme une ébauche anticipée des Martyrs de Chateaubriand et du Faust de Goethe fondus ensemble.

Justine était une jeune et belle vierge païenne, fille d'un prêtre des idoles, le type de Cymodocée. Sa fenêtre s'ouvrait sur une cour voisine de l'église des chrétiens; tous les jours elle entendait la voix pure et recueillie d'un diacre lire tout haut les saints Évangiles. Cette parole inconnue toucha et remua son coeur, si bien qu'un soir sa mère la voyant pensive et la pressant de lui confier les préoccupations de son âme, Justine se jeta à ses pieds en lui disant: «Mère, bénissez-moi ou pardonnez-moi, je suis chrétienne.»

La mère pleura en embrassant sa fille, et alla rejoindre son époux, à qui elle confia ce qu'elle venait d'apprendre.

Ils s'endormirent ensuite et eurent tous deux le même rêve. Une lumière divine descendait sur eux, et une voix douce les appelait [209]

en leur disant: «Venez à moi, vous qui êtes affligés et je vous consolerais; venez, les bien-aimés de mon père, et je vous donnerai le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.

Le matin venu, le père et la mère bénirent leur fille. Tous trois se firent inscrire au nombre des Catéchumènes, et, après les épreuves d'usage, ils furent admis au saint baptême.

Justine revenait blanche et radieuse de l'Église entre sa mère et son vieux père, lorsque deux hommes sombres, enveloppés dans leur manteau, passèrent comme Faust et Méphistophélès près de Marguerite: c'étaient le magicien Cyprien et son disciple Acladius. Les deux hommes s'arrêtèrent éblouis par cette apparition, Justine passa sans les voir et rentra chez elle avec sa famille.

La scène change, nous sommes dans le laboratoire de Cyprien, des cercles sont tracés, une victime égorgée palpite près d'un réchaud fumant; debout devant le magicien apparaît le génie des ténèbres.

--Me voici, car tu m'as appelé, parle! que me demandes-tu?

--J'aime une vierge.

--Séduis-la.

--Elle est chrétienne.

--Dénonce-la.

--Je veux la posséder et non la perdre; peux-tu quelque chose pour moi?

--J'ai séduit Ève, qui était innocente et qui s'entretenait tous les jours familièrement avec Dieu même. Si ta vierge est chrétienne, sache bien que c'est moi qui ai fait crucifier Jésus-Christ.

--Donc, tu me la livreras?

[210]

--Prends cet onguent magique, tu en graisseras le seuil de sa demeure, le reste me regarde.

Voici maintenant Justine qui dort dans sa petite chambre chaste et sévère, Cyprien est à la porte murmurant des paroles sacrilèges et accomplissant d'horribles rites; Satan se glisse au chevet de la jeune fille et lui souffle des rêves voluptueux pleins de l'image de Cyprien qu'elle croit rencontrer encore au sortir de l'Église; mais cette fois elle le regarde, elle l'écoute, et il lui dit des choses qui mettent le trouble dans son coeur; tout à coup elle s'agite, elle s'éveille et fait le signe de la croix; le démon disparaît et le séducteur, qui fait sentinelle à la porte, attend inutilement toute la nuit.

Le lendemain il recommence ses évocations, et il fait d'amers reproches à son infernal complice; celui-ci avoue son impuissance. Cyprien le chasse honteusement et fait apparaître un démon d'un ordre supérieur. Le nouveau venu se transforme tour à tour en jeune fille et en beau garçon pour tenter Justine par des conseils et des caresses. La vierge va succomber, mais son bon ange l'assiste; elle joint le souffle au signe de la croix et chasse le mauvais esprit. Cyprien alors invoque le roi des enfers. Satan vient en personne. Il frappe Justine de toutes les douleurs de Job et répand une peste affreuse dans Antioche, en faisant dire aux oracles que la peste cessera quand Justine apaisera Vénus et l'amour outragés. Justine prie publiquement pour le peuple, et la peste cesse. Satan est vaincu à son tour, Cyprien le contraint d'avouer la toute-puissance du signe de la croix et le brave en se marquant de ce signe. Il abjure la magie, il est chrétien, il devient évêque et retrouve Justine dans un

[211]

monastère de vierges; ils s'aiment alors du pur et durable amour de la céleste charité, la persécution les atteint; on les arrête ensemble, ils sont mis à mort le même jour et vont consommer au sein de Dieu leur mariage mystique et éternel.

La légende fait saint Cyprien évêque d'Antioche, tandis que l'histoire ecclésiastique le fait évêque de Carthage. Peu importe d'ailleurs que ce soit ou non le même. L'un est un personnage poétique, l'autre est un père de l'Église et un martyr.

On trouve dans les anciens grimoires une oraison attribuée au saint Cyprien de la légende et qui est peut-être du saint évêque de Carthage. Les expressions obscures et figurées dont elle est remplie, auront peut-être fait supposer qu'avant d'être évêque et chrétien, Cyprien s'était adonné aux pratiques funestes de la magie noire.

En voici la traduction:

«Moi, Cyprien, serviteur de notre Seigneur Jésus-Christ, j'ai prié Dieu le père tout-puissant, et j'ai dit: tu es le Dieu fort, mon Dieu tout-puissant qui habites dans la grande lumière! Tu es saint et digne de louange, et depuis le temps ancien, tu as vu la malice de ton serviteur et les iniquités dans lesquelles j'étais plongé par la malice du démon. Je ne savais pas alors ton vrai nom, je passais au milieu des brebis et elles étaient sans pasteur. Les nuages ne pouvaient donner leur rosée à la terre, les arbres restaient sans fruits et les femmes en travail ne pouvaient être délivrées; je liais et je ne déliais point, je liais les poissons de la mer et ils n'étaient point libres, je liais les sentiers de la mer et je retenais ensemble bien des

[212]

maux. Mais maintenant, Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, j'ai connu ton saint nom et je l'ai aimé, et je me suis converti de tout mon coeur, de toute mon âme et de toutes mes entrailles, me détournant de la multitude de mes fautes pour marcher dans ton amour et suivant tes commandements qui sont ma foi et ma prière. Tu es le verbe de vérité, la parole unique du père, et je te conjure maintenant de rompre la chaîne des nuées et de faire descendre sur tes enfants ta pluie bienfaisante comme du lait, et de délier les fleuves et de rendre libres les créatures qui nagent ainsi que celles qui volent; je te conjure de briser toutes les chaînes et toutes les entraves par la vertu de ton saint nom!»

Cette prière est évidemment très ancienne et elle renferme des souvenirs très remarquables des figures primitives de l'ésotérisme chrétien aux premiers siècles.

La qualification d'aurea ou dorée donnée à la légende fabuleuse des saints allégoriques en indique assez le caractère. L'or aux yeux des initiés est de la lumière condensée, ils appellent nombres d'or les nombres sacrés de la kabbale, vers dorés de Pythagore, les enseignements moraux de ce philosophe, et c'est pour la même raison qu'un livre mystérieux d'Apulée où un âne joue un grand rôle a été appelé l'âne d'or.

Les païens accusaient les chrétiens d'adorer un âne, et ils n'avaient point inventé cette injure, elle venait des juifs de Samarie qui, figurant les données de la kabbale sur la divinité par des symboles égyptiens, représentaient aussi l'intelligence par la figure de l'étoile magique adorée sous le nom de Rempham, la science sous l'emblème d'Anubis dont ils changeaient le nom en celui de Nibbas, et la foi vulgaire ou la [213]

crédulité sous la figure de Thartac, dieu qu'on représentait avec un livre, un manteau et une tête d'âne; suivant les docteurs samaritains, le christianisme était le règne de Thartac; c'étaient la foi aveugle et la crédulité vulgaire érigées en oracle universel et préférées à l'intelligence et à la science. C'est pourquoi dans leurs rapports avec les gentils, lorsqu'ils entendaient ceux-ci les confondre avec les chrétiens, ils se récriaient et priaient qu'on ne les confondît pas avec les adorateurs exclusifs de la tête d'âne.

Cette prétendue révélation fit beaucoup rire les philosophes, et Tertullien parle d'une caricature romaine exposée de son temps où l'on voyait Thartac dans toute sa gloire avec cette inscription qui fit rire Tertullien lui-même, auteur, comme l'on sait, du fameux credo quia absurdum: tête d'âne, Dieu des chrétiens.

L'âne d'or d'Apulée est la légende occulte de Thartac. C'est une épopée magique et une satire contre le christianisme, que l'auteur avait sans doute professé pendant quelque temps. C'est du moins ce qu'il semble dire sous l'allégorie de sa métamorphose en âne.

Voici le sujet du livre d'Apulée: Il voyage en Thessalie, pays des enchantements; il reçoit l'hospitalité chez un homme dont la femme est sorcière; il séduit la servante de cette femme et croit surprendre par ce moyen les secrets de la maîtresse. La servante veut en effet livrer à son amant une composition au moyen de laquelle la sorcière se métamorphose en oiseau, mais elle se trompe de boîte et Apulée se trouve métamorphosé en âne.

La maladroite amante le console en lui disant que pour reprendre [214]

sa première forme il suffit de manger des roses, la rose est la fleur de l'initiation. Mais où trouver des roses pendant la nuit? Il faut attendre au lendemain. La servante mène l'âne à l'écurie, des voleurs surviennent, l'âne est pris et emmené. Plus moyen depuis lors de s'approcher des roses, les roses ne sont pas faites pour les ânes, et les jardiniers le chassent à coups de bâton.

Pendant sa longue et triste captivité il entend raconter l'histoire de Psyché, cette histoire merveilleuse et symbolique qui est comme l'âme et la poésie de la sienne. Psyché a voulu surprendre les secrets de l'amour comme Apulée ceux de la magie, elle a perdu l'amour, et lui la forme humaine; elle est errante, exilée, soumise à la colère de Vénus, il est esclave des voleurs. Mais Psyché doit remonter au ciel après avoir traversé l'enfer, et Lucius sera pris en pitié par les dieux. Isis lui apparaît en songe et lui promet que son prêtre averti par une révélation lui donnera des roses pendant les solennités de sa fête prochaine. Cette fête arrive, et Apulée décrit longuement la procession d'Isis, description précieuse pour la science, car on y trouve la clé des mystères égyptiens; des hommes déguisés marchent les premiers portant des animaux grotesques; ce sont les fables vulgaires: puis viennent des femmes semant des fleurs avec des miroirs sur leurs épaules qui réfléchissent l'image de la grande divinité. Ainsi les hommes vont en avant et forment les dogmes que les femmes embellissent et reflètent sans le savoir par leur instinct maternel des vérités plus élevées; des hommes et des femmes viennent ensuite portant la lumière: c'est l'alliance des deux termes, l'actif et le passif générateurs de la science et de la vie.

[215]

Après la lumière, vient l'harmonie, représentée par de jeunes musiciens. Puis enfin les images des dieux au nombre de trois, suivies par le grand hiérophante qui porte non pas l'image, mais le symbole de la grande Isis, une boule d'or surmontée d'un caducée.

Lucius Apuleius voit dans la main du grand prêtre une couronne de roses; il s'approche et on ne le repousse pas; il mange des roses et redevient homme.

Tout cela est savamment écrit et entremêlé d'épisodes tantôt héroïques, tantôt grivois, comme il convient à la double nature de Lucius et de l'âne. Apulée a été en même temps le Rabelais et le Swedenborg de l'ancien monde prêt à finir.

Les grands réalisateurs du christianisme ne comprirent pas ou affectèrent de ne pas comprendre le mysticisme d'Apulée. Saint Augustin, dans la Cité de Dieu, se demande de l'air du monde le plus sérieux s'il faut croire que réellement Apulée ait été métamorphosé en âne. Ce père se montra même assez disposé à l'admettre, mais seulement comme un phénomène exceptionnel et qui ne tire pas à conséquence. Si c'est une ironie de la part de saint Augustin, il faut convenir qu'elle est cruelle; si c'est une naïveté... Mais saint Augustin, le délié rhéteur de Madaure, n'avait guère l'habitude d'être naïf.

Bien aveugles et bien malheureux, en effet, étaient ces initiés aux antiques mystères qui riaient de l'âne de Bethléem sans apercevoir l'enfant-Dieu qui rayonnait sur les pacifiques animaux de la crèche et sur le front duquel se reposait l'étoile conciliatrice du passé et de l'avenir!

Pendant que la philosophie convaincue d'impuissance insultait au christianisme triomphant, les pères de l'Église s'emparaient de

[216]

toutes les magnificences de Platon et créaient une philosophie nouvelle fondée sur la réalité vivante du Verbe divin toujours présent dans son église, renaissant dans chacun de ses membres, immortel dans l'humanité; rêve d'orgueil plus grand que celui de Prométhée, si ce n'était en même temps une doctrine toute d'abnégation et de dévouement, humaine parce qu'elle est divine, divine parce qu'elle est humaine!

CHAPITRE VI.

PEINTURES KABBALISTIQUES ET EMBLÈMES SACRÉS.

SOMMAIRE.--Ésotérisme de l'Église primitive.--Peintures kabbalistiques et emblèmes sacrés des premiers siècles.--Les vrais et les faux gnostiques.--Profanation de la gnose.--Rites impurs et sacrilèges.--La magie noire érigée en culte par les sectaires.--Montan et ses prophétesses.--Marcos et son magnétisme.--Les dogmes du faux Zoroastre reproduits dans l'Arianisme.--Perte des vraies traditions kabbalistiques.

L'Église primitive, obéissant au précepte formel du Sauveur, ne livrait pas ses plus saints mystères aux profanations de la foule. On n'était reçu au baptême et à la communion que par des initiations progressives. On tenait cachés les livres saints dont la lecture entière et l'explication surtout étaient réservées au sacerdoce. Les images étaient alors moins nombreuses et surtout moins explicites. On s'abstenait de reproduire la figure même du Sauveur; les peintures des catacombes sont pour la plupart des emblèmes kabbalistiques: c'est la croix édénique avec les quatre

[217]

fleuves dans lesquels viennent boire des cerfs; c'est le poisson mystérieux de Jonas remplacé souvent par un serpent bicéphale; c'est un homme sortant d'un coffre qui rappelle celui d'Osiris. Le gnosticisme devait faire proscrire plus tard toutes ces allégories dont il abusa pour matérialiser et profaner les traditions saintes de la kabbale des prophètes.

Le nom de gnostique ne fut pas toujours dans l'Église un nom proscrié. Ceux des pères dont la doctrine se rattachait aux traditions de saint Jean employèrent souvent cette dénomination pour désigner le chrétien parfait; on la trouve dans saint Irénée et dans saint Clément d'Alexandrie. Nous ne parlons pas ici du grand Synésius qui fut un kabbaliste parfait, mais un orthodoxe douteux.

Les faux gnostiques furent tous des rebelles à l'ordre hiérarchique qui voulurent niveler la science en la vulgarisant, substituer les visions à l'intelligence, le fanatisme personnel à la religion hiérarchique, et surtout la licence mystique des passions sensuelles à la sage sobriété chrétienne et à l'obéissance aux lois, mère des chastes mariages et de la tempérance conservatrice.

Produire l'extase par des moyens physiques et remplacer la sainteté par le somnambulisme, telle fut toujours la tendance de ces sectes caïniques continuatrices de la magie noire de l'Inde. L'Église devait les réprouver avec énergie, elle ne fit pas défaut à sa mission: il est à regretter seulement que le bon grain scientifique ait souvent souffert lorsqu'on promena le fer et le feu dans les campagnes envahies par l'ivraie.

Ennemis de la génération et de la famille, les faux gnostiques s'efforçaient de produire la stérilité en multipliant la

[218]

débauche; ils voulaient, disaient-ils, spiritualiser la matière, et ils matérialisaient l'esprit de la manière la plus révoltante. Ce n'étaient dans leur théologie qu'accouplements d'Eones et embrassements luxurieux. Ils adoraient comme les Brahmes la mort sous la figure du Lingham, leur création était un onanisme infini et leur rédemption un avortement éternel!

Espérant échapper à la hiérarchie par le miracle comme si le miracle en dehors de la hiérarchie prouvait autre chose que le désordre ou la fourberie, les gnostiques, depuis Simon le magicien, étaient grands faiseurs de prodiges; substituant au culte régulier les rites impurs de la magie noire, ils faisaient apparaître du sang au lieu du vin eucharistique, et remplaçaient le paisible et pur banquet du céleste agneau par des communions d'anthropophages. L'hérésiarque Marcos, disciple de Valentin, disait la messe avec deux calices; dans le plus petit, il versait du vin, puis il prononçait la formule magique et l'on voyait le plus grand s'emplier d'une liqueur sanglante qui montait en bouillonnant. Marcos, qui n'était point prêtre, voulait prouver par là que Dieu l'avait revêtu d'un sacerdoce miraculeux. Il conviait tous ses disciples à accomplir sous ses yeux la même merveille. Les femmes surtout obtenaient un succès pareil au sien, puis elles tombaient en convulsions et en extase. Marcos soufflait sur elles et leur communiquait sa démence au point de les engager à oublier pour lui, et par esprit de religion, toute retenue et toute pudeur.

Cette intrusion de la femme dans le sacerdoce fut toujours le rêve des faux gnostiques; car en nivelant ainsi les sexes, ils introduisaient l'anarchie dans la famille et posaient à la

[219]

société une pierre d'achoppement. Le sacerdoce réel de la femme c'est la maternité, et le culte de cette religion du foyer c'est la pudeur. Les gnostiques ne le comprenaient pas ou plutôt ils le comprenaient trop, et en égarant les instincts religieux de la mère ils renversaient la barrière sacrée qui s'opposait à la licence de leurs désirs.

Ils n'avaient cependant pas tous la triste franchise de l'impudeur. Quelques-uns, comme les Montanistes, exagéraient au contraire la morale afin de la rendre impraticable. Montan, dont les âpres doctrines séduisirent le génie extrême et paradoxal de Tertullien, s'abandonnait avec Priscille et Maximille ses prophétesses, on dirait aujourd'hui ses somnambules, à tout le dévergondage des frénésies et des extases. Le châtement naturel de ces excès ne manqua pas à leurs auteurs, ils finirent par la folie furieuse et le suicide.

La doctrine des Marcosiens était une kabbale profanée et matérialisée; ils prétendaient que Dieu avait tout créé au moyen des lettres de l'alphabet; que ces lettres étaient autant d'émanations divines ayant par elles-mêmes la puissance génératrice des êtres; que les paroles étaient toutes puissantes et opéraient virtuellement et réellement des prodiges. Tout cela est vrai en un sens, mais ce sens n'était pas celui des sectateurs de Marcos. Ils suppléaient aux réalités par les hallucinations et croyaient se rendre invisibles parce que dans l'état de somnambulisme ils se transportaient mentalement où ils voulaient. Pour les faux mystiques la vie doit se confondre souvent avec le rêve jusqu'à ce qu'enfin le rêve triomphant déborde et submerge la réalité: c'est alors le règne complet de la folie.

[220]

L'imagination, dont la fonction naturelle est d'évoquer les images des formes, peut aussi, dans un état d'exaltation extraordinaire, produire les formes elles-mêmes; comme le prouvent les phénomènes des grossesses monstrueuses et une multitude de faits analogues que la science officielle ferait mieux d'étudier que de les nier avec obstination.

Ce sont ces créations désordonnées que la religion flétrit avec raison du nom de miracles diaboliques, et tels étaient les miracles de Simon, des Ménandriens et de Marcos.

De notre temps encore un faux gnostique nommé Vintras, actuellement réfugié à Londres, fait apparaître du sang dans des calices vides et sur des hosties profanées.

Ce malheureux tombe alors dans des extases comme Marcos, et prophétise le renversement de la hiérarchie et le prochain triomphe d'un prétendu sacerdoce tout de visions, d'expansions libres et d'amour. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Après le panthéisme polymorphe des gnostiques, vint le dualisme de Manès. Ainsi se formula en dogme religieux la fausse initiation des pseudo-mages de la Perse. Le mal personnifié devint un Dieu rival de Dieu même. Il y eut un roi de la lumière et un roi des ténèbres, et c'est à cette époque qu'il faut faire remonter cette idée funeste contre laquelle nous protestons de toutes nos forces, de la souveraineté et de l'ubiquité de Satan. Nous ne prétendons ici nier ni affirmer la tradition de la chute des anges, nous en rapportant comme toujours en matière de foi aux décisions suprêmes et infaillibles de la sainte Église

[221]

catholique, apostolique et romaine. Mais si les anges déchus avaient un chef avant leur chute, cette chute doit les avoir précipités dans une complète anarchie tempérée seulement par la justice inflexible de Dieu; séparé de la divinité qui est le principe de la force et plus coupable que les autres, le prince des anges rebelles ne saurait être que le dernier et le plus impuissant des réprouvés.

Si donc il existe dans la nature une force qui attire les créatures oublieuses de Dieu vers le péché et vers la mort, cette force, que nous ne refusons pas de reconnaître comme capable de servir d'instrument aux esprits déchus, serait la lumière astrale; nous revenons sur cette idée, et nous tenons à l'expliquer parfaitement, afin qu'on en comprenne bien toute la portée et toute l'orthodoxie.

Cette révélation d'un des grands secrets de l'occultisme fera comprendre tout le danger des évocations, des expériences curieuses, des abus du magnétisme, des tables tournantes et de tout ce qui tient aux prodiges et aux hallucinations.

Arius avait préparé les succès du manichéisme par sa création hybride d'un fils de Dieu différent de Dieu même: c'était en effet supposer le dualisme en Dieu; c'était admettre l'inégalité dans l'absolu, l'infériorité dans la suprême puissance. La possibilité du conflit, sa nécessité même entre le père et le fils, puisque l'inégalité entre les termes du syllogisme divin devait amener forcément une conclusion négative. Le verbe de Dieu devait-il être le bien ou le mal? Dieu même ou le diable? Telle était la portée immense d'une diphthongue ajoutée au mot grec ομοουσιος pour en faire ομοιουσιος! En déclarant le fils consubstantiel au père, le concile de Nicée sauva le

[222]

monde, et c'est ce que ne peuvent comprendre ceux qui ne savent pas que les principes constituent réellement l'équilibre de l'univers.

Le gnoticisme, l'arianisme, le manichéisme, étaient sortis de la kabbale mal entendue. L'Église alors dut interdire aux fidèles l'étude si dangereuse de cette science dont le suprême sacerdoce devait seul se réserver les clefs. La tradition kabbalistique paraît, en effet, avoir été conservée par les souverains pontifes au moins jusqu'à Léon III, auquel on attribue un rituel occulte qui aurait été donné par ce pontife à l'empereur Charlemagne, et qui reproduit tous les caractères même les plus secrets des clavicules de Salomon. Ce petit livre qui devait rester caché ayant été divulgué plus tard, dut être condamné par l'Église et tomba dans le domaine de la magie noire. On le connaît encore sous le nom d'Enchiridion de Léon III, et nous en possédons un ancien exemplaire très rare et très curieux.

La perte des clefs kabbalistiques ne pouvait entraîner celle de l'infaillibilité de l'Église toujours assistée de l'esprit saint, mais elle jeta de grandes obscurités dans l'exégèse et rendit complètement inintelligibles les grandes figures de la prophétie d'Ézéchiel et de l'apocalypse de saint Jean.

Puissent les successeurs légitimes de saint Pierre accepter l'hommage de ce livre et bénir les travaux du plus humble de leurs enfants, qui croit avoir trouvé une des clefs de la science et qui vient la déposer aux pieds de celui auquel seul il appartient d'ouvrir et de fermer les trésors de l'intelligence et de la foi!

[223]

CHAPITRE VII. PHILOSOPHES DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

SOMMAIRE.--Dernières luttes et alliances définitives de l'ancienne initiation et du christianisme triomphant--Hypathie et Synésius.--Saint Denys l'aréopagiste.

L'école de Platon, prête à s'éteindre, jeta dans Alexandrie une grande lumière; mais déjà le christianisme, triomphant après trois siècles de combats, s'était assimilé tout ce qu'il y avait de vrai et de durable dans les doctrines de l'antiquité. Les derniers adversaires de la religion nouvelle croyaient arrêter la marche des hommes vivants en galvanisant des momies. Le combat ne pouvait déjà plus être sérieux et les païens de l'école d'Alexandrie travaillaient contre leur gré et à leur insu au monument sacré qu'élevaient pour dominer tous les âges les disciples de Jésus de Nazareth.

Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Proclus sont de grands noms pour la science et pour la vertu. Leur théologie était élevée, leur doctrine morale, leurs moeurs austères. Mais la plus grande et la plus touchante figure de cette époque, la plus brillante étoile de cette pléiade, fut Hypathie, fille de Théon, cette chaste et savante fille que son intelligence et ses vertus devaient conduire au baptême mais qui mourut martyre de la liberté de conscience lorsqu'on entreprit de l'y traîner.

A l'école d'Hypathie se forma Synésius de Cyrène qui fut plus

[224]

tard évêque de Ptolémaïde, l'un des plus savants philosophes et le plus grand poète du christianisme des premiers siècles; c'était lui qui écrivait:

«Le peuple se moquera toujours des choses faciles à comprendre, il a besoin d'impostures.»

Lorsqu'on voulut l'élever à la dignité épiscopale, il disait dans une lettre adressée à un de ses amis:

«Un esprit ami de la sagesse et qui contemple de près la vérité est forcé de la déguiser pour la faire accepter aux multitudes. Il y a en effet une grande analogie entre la lumière et la vérité, comme entre nos yeux et les intelligences ordinaires. Si l'oeil recevait tout à coup une lumière trop abondante, il serait ébloui, et les lueurs tempérées d'ombres sont plus utiles à ceux dont la vue est encore faible; c'est pour cela que, selon moi, les fictions sont nécessaires au peuple, et que la vérité devient funeste à ceux qui n'ont pas la force de la contempler dans tout son éclat. Si donc les lois sacerdotales permettent la réserve des jugements et l'allégorie des paroles, je pourrai accepter la dignité qu'on me propose, à condition qu'il me sera permis d'être philosophe chez moi et au dehors narrateur d'apologues et de paraboles.... Que peuvent avoir de commun, en effet, la vile multitude et la sublime sagesse? La vérité doit être tenue secrète et les foules ont besoin d'un enseignement proportionnel à leur imparfaite raison.»

Synésius eut tort d'écrire de pareilles choses. Quoi de plus maladroit, en effet, que de laisser voir une arrière-pensée lorsqu'on est chargé d'un enseignement public? C'est d'après de pareilles indiscretions que bien des gens vont répétant encore de nos jours: il faut une religion pour le peuple! Mais qu'est-ce

[225]

que le peuple? Personne ne veut en être lorsqu'il s'agit d'intelligence et de moralité.

Le livre le plus remarquable de Synésius est un Traité des songes. Il y développe les pures doctrines kabbalistiques et s'élève comme théosophe à une hauteur qui rend son style obscur et qui l'a fait soupçonner d'hérésie; mais il n'y avait en lui ni l'entêtement ni le fanatisme d'un sectaire. Il vécut et mourut dans la paix de l'Église, exposant franchement ses doutes, mais se soumettant à l'autorité hiérarchique: son clergé et son peuple ne voulurent rien exiger de plus.

Suivant Synésius, l'état de rêve prouve la spécialité et l'immatérialité de l'âme qui se crée alors un ciel, des campagnes, des palais inondés de lumière, ou des cavernes sombres, suivant ses affections et ses désirs. On peut juger du progrès moral par les habitudes des rêves, car en cet état le libre arbitre est suspendu, et la fantaisie s'abandonne tout entière aux instincts dominants. Les images se produisent alors, soit comme un reflet, soit comme une ombre de la pensée. Les pressentiments y prennent un corps, les souvenirs se mêlent aux espérances. Le livre des rêves s'écrit alors en caractères tantôt splendides tantôt obscurs, mais on peut trouver des règles certaines pour le déchiffrer et pour le lire.

Jérôme Cardan a écrit un long commentaire sur le Traité des songes de Synésius, et l'a en quelque sorte complété par un dictionnaire de tous les songes avec leur explication. Ce travail n'a rien de commun avec les petits livres ridicules qu'on trouve dans la librairie de pacotille, et il appartient réellement à la bibliothèque sérieuse des sciences occultes.

[226]

Quelques critiques ont attribué à Synésius les livres extrêmement remarquables qui portent le nom de saint Denis l'Aréopagite; ce qui est maintenant généralement reconnu, c'est qu'ils sont apocryphes et appartiennent à la belle époque de l'école d'Alexandrie. Ces livres, dont on ne peut comprendre toute la sublimité si l'on n'est initié aux secrets de la haute kabbale, sont le véritable monument de la conquête de cette science par le christianisme. Les principaux traités sont ceux des noms divins, de la hiérarchie dans le ciel et de la hiérarchie dans l'Église. Le traité des noms divins explique en les simplifiant tous les mystères de la théologie rabbinique. Dieu, dit l'auteur, est le principe infini et indéfinissable parfaitement un et indicible, mais nous lui donnons des noms qui expriment nos aspirations vers cette perfection divine; l'ensemble de ces noms, leurs relations avec les nombres, composent ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée humaine, et la théologie est moins la science de Dieu que celle de nos aspirations les plus sublimes. L'auteur établit ensuite sur l'échelle primitive des nombres tous les degrés de la hiérarchie spirituelle toujours régie par le ternaire. Les ordres angéliques sont au nombre de trois et chaque ordre contient trois choeurs. C'est sur ce modèle que la hiérarchie doit s'établir aussi sur la terre. L'Église en présente le type le plus parfait: il y a les princes de l'Église, les évêques et les simples ministres. Parmi les princes, on compte des cardinaux-évêques, des cardinaux-prêtres et des cardinaux-diacres; parmi les évêques, il y a les archevêques, les évêques et les prélats coadjuteurs; parmi les ministres, il y a les curés, les simples prêtres et les diacres. On s'élève à cette sainte hiérarchie par

[227]

trois degrés préparatoires, le sous-diaconat, les ordres mineurs et la cléricature. Les fonctions de tous ces ordres correspondent à celles des anges et des saints, et doivent glorifier les noms divins triples pour chacune des trois personnes, puisque dans chacune des hypostases divines on adore la trinité tout entière. Cette théologie transcendente était celle de la primitive Église, et peut-être ne l'a-t-on attribuée à saint Denis l'Aréopagite que par suite d'une tradition qui remontait au temps même des apôtres et de saint Denis, comme les rabbins rédacteurs du Sépher Jézirah ont attribué ce livre au patriarche Abraham, parce qu'il contient les principes de la tradition conservée de père en fils dans la famille de ce patriarche. Quoi qu'il en soit, les livres de saint Denis l'Aréopagite sont précieux pour la science; ils consacrent l'union des initiations de l'ancien monde avec la révélation du christianisme, en alliant une intelligence parfaite de la suprême philosophie avec l'orthodoxie la plus complète et la plus irréprochable.

[228]

LIVRE IV.

LA MAGIE ET LA CIVILISATION.

7, Daleth.

CHAPITRE PREMIER.
MAGIE CHEZ LES BARBARES.

SOMMAIRE.--Le monde fantastique des sorciers.--Prodiges accomplis et monstres vaincus pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne.--La Gaule magique.--Philosophie secrète des druides.--Leur théogonie, leurs rites.--Évocations et sacrifices.--Mission et influence des eubages.--Origine du patriotisme français.--Médecine occulte.

La magie noire reculait devant la lumière du christianisme, Rome était conquise par la croix et les prodiges se réfugiaient dans ce cercle d'ombre que les provinces barbares faisaient autour de la nouvelle splendeur romaine. Entre un grand nombre de phénomènes étranges, en voici un qui fut constaté sous le règne de l'empereur Adrien:

A Tralles en Asie, une jeune fille noble nommée Philinnium, originaire de Corinthe, et fille de Démocratès et de Charito, s'était éprise d'un jeune homme de basse condition nommé Machatès. Un mariage était impossible, Philinnium, comme nous l'avons dit, était noble et c'était de plus une fille unique et [229] une riche héritière. Machatès était un homme du peuple et tenait une hôtellerie 12. La passion de Philinnium s'exaspéra par les obstacles; elle s'échappa de la maison paternelle, et vint trouver Machatès. Un commerce illégitime s'établit entre eux et dura six mois, après lesquels la jeune fille fut découverte par ses parents, reprise par eux et sévèrement séquestrée. On prit même des mesures pour quitter le pays et emmener Philinnium à Corinthe; mais alors la jeune fille, qui avait sensiblement dépéri depuis qu'elle était séparée de son amant, fut atteinte d'une maladie de langueur, elle ne souriait plus, ne dormait plus, refusait toute nourriture, et définitivement elle mourut.

Note 12: (retour) Cette circonstance, qui ne se trouve pas dans Phlégon, a été ajoutée par les démonographes français.

Imp. Caron-Delamarre, Quai des Gds Augustins, 17, Paris

Les parents renoncèrent alors à leur départ, et achetèrent un caveau funéraire où la jeune fille fut déposée couverte des plus riches vêtements. Cette sépulture était dans un enclos appartenant à la famille, où personne n'entra plus, car les païens n'avaient pas coutume d'aller prier près de la tombe des morts.

Machatès ignorait ce qu'était devenue sa maîtresse: tout s'était passé en secret, tant cette noble famille craignait le scandale. La nuit qui suivit la sépulture de Philinnium, le jeune homme était prêt à se coucher, lorsque sa porte s'ouvrit lentement, il s'avança tenant sa lampe à la main, et reconnut Philinnium magnifiquement parée, mais pâle, froide, et le regardant avec des yeux d'une effrayante fixité.

Machatès courut à elle, la prit dans ses bras, lui fit mille questions et mille caresses, ils passèrent enfin la nuit

[230]

ensemble, mais avant le jour Philinnium se leva et disparut pendant que son amant était encore plongé dans un profond sommeil.

La jeune fille avait une vieille nourrice qui la pleurait et qu'elle avait tendrement aimée. Peut-être cette femme avait-elle été complice des égarements de la pauvre morte, et depuis qu'on avait enseveli sa bien-aimée elle ne dormait plus, et se relevait souvent la nuit dans une sorte de délire pour aller rôder autour de la demeure de Machatès. Quelques jours donc après ce que nous venons de raconter, la nourrice passant le soir à une heure assez avancée près de la maison du jeune homme vit de la lumière dans sa chambre. Elle s'approcha, et regardant par les fentes de la porte, elle reconnut Philinnium qui était assise près de son amant, le contemplant sans rien dire et s'abandonnant à ses caresses.

La pauvre femme tout éperdue courut chez ses maîtres, éveilla la mère et lui raconta ce qu'elle venait de voir; la mère la traita d'abord de visionnaire et de folle, puis enfin vaincue par ses instances, elle se lève et se rend à la maison de Machatès. Tout dormait déjà, elle frappe, personne ne lui répond; elle regarde par les fentes de la porte, la lampe était éteinte, mais un rayon de la lune éclairait encore la chambre. Sur un siège, Charito reconnut les vêtements de sa fille et dans le lit, malgré l'ombre de l'alcôve, elle distingua la forme de deux personnes qui dormaient.

L'épouvante saisit la mère, elle retourna chez elle en chancelant, n'eut pas le courage de visiter le sépulcre de sa fille et passa le reste de la nuit dans l'agitation et dans les larmes.

[231]

Le lendemain elle retourna au logis de Machatès et le questionna avec douceur. Le jeune homme avoua que Philinnium revenait le voir toutes les nuits. «Pourquoi me la refuser, dit-il à la mère, nous sommes fiancés devant les dieux;» et, ouvrant un coffre, il montra à Charito l'anneau et la ceinture de sa fille. «Elle me les a donnés la nuit dernière, ajouta-t-il, en me jurant de n'appartenir jamais qu'à moi; ne cherchez donc plus à nous séparer puisqu'une promesse mutuelle nous réunit.

--Iras-tu donc à ton tour la trouver dans sa tombe, dit la mère. Philinnium est morte depuis quatre jours et c'est sans doute une sorcière ou une stryge qui aura pris sa figure pour te tromper; tu es le fiancé de la mort, demain tes cheveux blanchiront, après-demain on pourra t'ensevelir aussi, et c'est de cette manière que les dieux vengent l'honneur d'une famille outragée.»

Machatès pâlit et trembla en entendant ce langage, il craignit d'avoir été le jouet des puissances infernales; il dit à Charito d'amener son mari le soir même, il les ferait cacher près de sa chambre, et à l'heure où le fantôme entrerait, il donnerait un signal pour les prévenir.

Ils vinrent en effet, et à l'heure accoutumée Philinnium entra chez Machatès, qui s'était couché tout habillé et faisait semblant de dormir.

La jeune fille se déshabille et vient se placer près de lui, Machatès donne le signal, Démostratès et Charito entrent avec des flambeaux à la main, et poussent un grand cri en reconnaissant leur fille.

Philinnium alors lève sa tête, pâle puis elle se dresse tout entière sur le lit, et dit d'une voix creuse et terrible: «O mon père et ma mère, pourquoi avez-vous été jaloux de mon bonheur, et

[232]

pourquoi me poursuivez-vous au delà même de la tombe? Mon amour avait fait violence aux dieux infernaux, la puissance de la mort était suspendue, trois jours encore et j'étais rendue à la vie! mais votre curiosité cruelle anéantit le miracle de la nature: vous me tuez une seconde fois!...»

En achevant ces paroles elle tomba sur le lit comme une masse inerte. Ses traits se flétrirent tout à coup, une odeur cadavéreuse remplit la chambre, et on ne vit plus que les restes défigurés d'une fille morte depuis cinq jours.

Le lendemain toute la ville fut bouleversée par la nouvelle de ce prodige. On courut au cirque où toute l'histoire fut publiquement racontée, puis la foule se porta au caveau mortuaire de Philinnium. La jeune fille n'y était plus, mais on trouva à sa place un anneau de fer et une coupe dorée qu'elle avait reçus en présents de Machatès. On retrouva le cadavre dans la chambre de l'hôtellerie; Machatès avait disparu.

Les devins furent consultés et ordonnèrent d'enterrer les restes de Philinnium hors de l'enceinte de la ville. On fit des sacrifices aux furies et au Mercure terrestre, on conjura les dieux mânes et l'on fit des offrandes à Jupiter hospitalier.

Phlégon, affranchi d'Adrien, qui fut témoin oculaire de ces faits et qui les raconte dans une lettre particulière, ajoute qu'il dut employer son autorité pour calmer la ville agitée par un événement si

extraordinaire, et finit son récit par ces mots: «Si vous jugez à propos d'en informer l'empereur, faites-le-moi savoir afin que je vous envoie quelques-uns de ceux qui ont été témoins de toutes ces choses.»

[233]

C'est donc une histoire bien avérée que celle de Philinnium. Un grand poète allemand en a fait le sujet d'une ballade que tout le monde sait par coeur, et qui est intitulée la Fiancée de Corinthe. Il suppose que les parents de la jeune fille étaient chrétiens, ce qui lui donne l'occasion de faire une opposition fort-poétique des passions humaines et des devoirs de la religion. Les démonographes du moyen âge n'eussent pas manqué d'expliquer la résurrection ou peut-être la mort apparente de la jeune Grecque par une obsession diabolique. Nous y voyons, pour notre part, une léthargie hystérique accompagnée de somnambulisme lucide; le père et la mère de Philinnium la tuèrent en la réveillant et l'imagination publique exagéra toutes les circonstances de cette histoire.

Le Mercure terrestre auquel les devins ordonnèrent des sacrifices n'est autre chose que la lumière astrale personnifiée. C'est le génie fluide de la terre, génie fatal pour les hommes qui l'excitent sans savoir le diriger; c'est le foyer de la vie physique et le réceptacle aimanté de la mort.

Cette force aveugle que la puissance du christianisme allait enchaîner et repousser dans le puits de l'abîme, c'est-à-dire au centre de la terre, manifesta ses dernières convulsions et ses derniers efforts chez les Barbares par des enfantements monstrueux. Il n'est guère de régions où les prédicateurs de l'Évangile n'aient eu à combattre des animaux aux formes hideuses, incarnations de l'idolâtrie agonisante. Les vouivres, les graouillis, les gargouilles, les tarasques, ne sont pas uniquement des allégories. Il est certain que les désordres moraux produisent des laideurs physiques et réalisent en quelque sorte les épouvantables figures que la tradition prête aux

[234]

démons. Les ossements fossiles, à l'aide desquels la science de Cuvier a reconstruit des monstres gigantesques, appartiennent-ils réellement tous à des époques antérieures à notre création? Est-ce une allégorie que cet immense dragon que Régulus dut attaquer avec des machines de guerre, et qu'on trouva, au dire de Tite-Live et de Plin, sur les bords du fleuve Bagrada? Sa peau qui avait cent vingt pieds de long fut envoyée à Rome, et y fut conservée jusqu'à l'époque de la guerre contre Numance. C'était une tradition chez les anciens, que les dieux irrités par des crimes extraordinaires, envoyaient des monstres sur la terre, et cette tradition est trop universelle pour n'être point appuyée sur des faits réels, les récits qui s'y rapportent appartiennent moins souvent à la mythologie qu'à l'histoire.

Dans tous les souvenirs qui nous restent des peuples barbares à l'époque où le christianisme les conquit à la civilisation, nous trouvons avec les dernières traces de la haute initiation magique répandue autrefois par tout le monde, les preuves de l'obscurcissement qu'avait subi cette révélation primitive et de l'avitissement idolâtrique dans lequel le symbolisme de l'ancien monde était tombé; partout régnaient, au lieu des disciples des mages, les devins, les sorciers et les enchanteurs. On avait oublié le Dieu suprême pour diviniser les hommes. Rome avait donné cet exemple à ses provinces, et l'apothéose des Césars avait appris au monde la religion des dieux de sang. Les Germains, sous le nom d'Irmisul, adoraient cet Arminius, ou Hermann, qui fit pleurer à Auguste les légions de Varus, et lui offraient des victimes humaines. Les Gaulois donnaient à Brennus

[235]

les attributs de Taranis et de Teutatès, et brûlaient en son honneur des colosses d'osier remplis de Romains. Partout régnaient le matérialisme, car l'idolâtrie n'est pas autre chose, et la superstition toujours cruelle parce qu'elle est lâche.

La Providence qui prédestinait la Gaule à devenir la France très chrétienne y avait pourtant fait briller la lumière des éternelles vérités. Les premiers druides avaient été les vrais enfants des mages, et leur initiation venait de l'Égypte et de la Chaldée, c'est-à-dire des sources pures de la kabbale primitive: ils adoraient la trinité sous les noms d'Isis ou Ilésus, l'harmonie suprême; de Belen ou Bel, qui signifie en assyrien le Seigneur, nom correspondant à celui d'Adonai; et de Camul ou Camaël, nom qui dans la kabbale personnifie la justice divine. Au-dessous de ce triangle de lumière ils supposaient un reflet divin, composé aussi de trois rayons personnifiés: d'abord Teutatès ou Teuth, le même que le Thoth des Égyptiens, le verbe

ou l'intelligence formulée, puis la force et la beauté dont les noms variaient comme les emblèmes. Ils complétaient enfin le septénaire sacré par une image mystérieuse qui représentait le progrès du dogme et ses réalisations futures: c'était une jeune fille voilée tenant un enfant dans ses bras, et ils dédiaient cette image à la vierge qui deviendra mère 13.

Note 13: (retour)

On a trouvé à Chartres une statue druidique ayant cette forme et cette inscription:

VIRGINI PARITURAE.

Les anciens druides vivaient dans une rigoureuse abstinence, gardaient le plus profond secret sur leurs mystères, étudiaient les sciences naturelles et n'admettaient parmi eux de nouveaux

[236]

adeptes qu'après de longues initiations. Ils avaient à Autun un collège célèbre dont les armoiries, au dire de Saint-Foix, subsistent encore dans cette ville: elles sont d'azur à la couchée de serpents d'argent surmontée d'un gui de chêne garni de ses glands de sinople; c'est pour le distinguer des autres guis que le blason donne des glands au gui de chêne, mais la branche de chêne seule porte des glands. Le gui est un feuillage parasite qui ne fructifie pas comme l'arbre qui l'a porté.

Les druides ne construisaient pas de temples, ils accomplissaient les rites de leur religion sur les dolmens et dans les forêts. On se demande encore à l'aide de quelles machines ils ont pu soulever les pierres colossales qui formaient leurs autels, et qui se dressent encore sombres et mystérieuses sous le ciel nuageux de l'Armorique. Les anciens sanctuaires avaient leurs secrets qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Les druides enseignaient que l'âme des ancêtres s'attache aux enfants; qu'elle est heureuse de leur gloire ou tourmentée de leur honte; que les génies protecteurs s'attachent aux arbres et aux pierres de la patrie; que le guerrier mort pour son pays a expié toutes ses fautes et rempli dignement sa tâche, il devient alors un génie, et désormais il exerce le pouvoir des dieux. Aussi chez les Gaulois le patriotisme était-il une religion: les femmes et les enfants même s'armaient, s'il le fallait, pour repousser l'invasion, et les Jeanne d'Arc, les Jeanne Hachette de Beauvais, n'ont fait que continuer les traditions de ces nobles filles des Gaules.

Ce qui attache au sol de la patrie, c'est la magie des souvenirs.

[237]

Les druides étaient prêtres et médecins; ils guérissaient par le magnétisme, et ils attachaient leur influence fluïdique à des amulettes. Le gui de chêne et l'oeuf de serpent étaient leurs panacées universelles, parce que ces substances attirent d'une manière toute particulière la lumière astrale. La solennité avec laquelle on récoltait le gui, attirait sur ce feuillage la confiance populaire et le magnétisait à grands courants. Aussi opérait-il des cures merveilleuses, surtout lorsqu'il était appliqué par les eubages avec des conjurations et des charmes. N'accusons pas nos pères de trop de crédulité, ils savaient peut-être ce que nous ne savons plus.

Les progrès du magnétisme feront découvrir un jour les propriétés absorbantes du gui de chêne. On saura alors le secret de ces excroissances spongieuses qui attirent le luxe inutile des plantes et se surchargent de coloris et de saveur: les champignons, les truffes, les galls d'arbres, les différentes espèces de gui, seront employés avec discernement par une médecine nouvelle à force d'être ancienne. On ne rira plus alors de Paracelse qui recueillait l'usnée sur les crânes des pendus; mais il ne faut pas marcher plus vite que la science, elle ne recule que pour mieux avancer.

[238]

CHAPITRE II
INFLUENCE DES FEMMES.

SOMMAIRE.--Influence des femmes chez les Gaulois.--Les vierges de l'île de Sayne.--La magicienne Velléda.--Bertha la fileuse.--Mélusine.--Les elfes et les fées.--Sainte Clotilde et sainte Geneviève.--La sorcière Frédégonde.

La Providence en imposant à la femme les devoirs si sévères et si doux de la maternité, lui a donné droit à la protection et au respect de l'homme. Assujettie par la nature même aux conséquences des affections qui sont sa vie, elle conduit ses maîtres avec les chaînes que l'amour lui donne; plus elle est soumise aux lois qui constituent et qui protègent son honneur, plus elle est puissante et respectée dans le sanctuaire de la famille. Pour elle, se révolter, c'est abdiquer, et lui prêcher une prétendue émancipation, c'est lui conseiller le divorce en la vouant d'avance à la stérilité et au mépris.

Le christianisme seul a pu légitimement émanciper la femme en l'appelant et à la virginité à la gloire du sacrifice. Numa avait pressenti ce mystère lorsqu'il instituait les vestales; mais les druides devançaient le christianisme en écoutant les inspirations des vierges, et en rendant des honneurs presque divins aux prêtresses de l'île de Sayne.

En Gaule, les femmes ne régnaient pas par leur coquetterie et par leurs vices, mais elles gouvernaient par leurs conseils. On ne faisait ni la paix ni la guerre sans les avoir consultées; les

[239]

intérêts du foyer et de la famille étaient ainsi plaidés par les mères, et l'orgueil national devenait juste lorsqu'il était ainsi tempéré par l'amour maternel de la patrie.

Chateaubriand a calomnié Velléda en la faisant succomber à l'amour d'Eudore. Velléda vécut et mourut vierge. Elle était déjà vieille quand les Romains envahirent les Gaules: c'était une espèce de pythie qui prophétisait dans les grandes solennités, et dont on recueillait les oracles avec vénération; elle était vêtue d'une longue robe noire sans manches, la tête couverte d'un voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds; elle portait une couronne de verveine et avait à sa ceinture une faucille d'or; son sceptre avait la forme d'un fuseau, son pied droit était chaussé d'une sandale et son pied gauche portait une sorte de chaussure à poulaine. On a pris plus tard les statues de Velléda pour celles de Berthe au long pied. La grande prêtresse, en effet, portait les insignes de la divinité protectrice des druidesses; c'était Hertha ou Wertha, la jeune Isis gauloise, la reine du ciel, la vierge qui devait enfanter. On la représentait avec un pied sur la terre et l'autre sur l'eau, parce qu'elle était reine de l'initiation et qu'elle présidait à la science universelle des choses. Le pied qu'elle posait sur l'eau était ordinairement porté par une barque analogue à la barque ou à la conque de l'ancienne Isis. Elle tenait le fuseau des Parques chargé d'une laine moitié blanche et moitié noire, parce qu'elle préside à toutes les formes et à tous les symboles, et qu'elle tisse le vêtement des idées. On lui donnait aussi la forme allégorique des sirènes moitié femme et moitié poisson, ou le torse d'une belle jeune fille et deux jambes faites en

[240]

serpents, pour signifier la mutation et la mobilité continuelle des choses, et l'alliance analogique des contraires dans la manifestation de toutes les forces occultes de la nature. Sous cette dernière forme, Hertha prenait le nom de Mélusine ou Mélosina (la musicienne, la chanteuse), c'est-à-dire la sirène révélatrice des harmonies. Telle est l'origine des images et des légendes de la reine Berthe et de la fée Mélusine. Cette dernière se montra, dit-on, dans le XI^e siècle à un seigneur de Lusignan; elle en fut aimée et consentit à le rendre heureux, à condition qu'il ne chercherait pas à épier les mystères de son existence; le seigneur le promit, mais la jalousie le rendit curieux et parjure; il épia Mélusine, et la surprit dans ses méthamorphoses, car une fois par semaine la fée reprenait ses jambes de serpents. Il poussa un cri auquel répondit un autre cri plus désespéré et plus terrible. Mélusine avait disparu, mais elle revient encore en poussant des clameurs lamentables toutes les fois qu'une personne de la maison de Lusignan est sur le point de mourir.

Cette légende est imitée de la fable de Psyché, et se rapporte, comme cette fable, au danger des initiations sacrilèges ou à la profanation des mystères de la religion et de l'amour; le récit en est emprunté aux traditions des anciens bardes, et elle sort évidemment de la savante école des druides. Le XI^e siècle s'en est emparé et l'a mise à la mode, mais elle existait déjà depuis longtemps.

L'inspiration en France semble appartenir surtout aux femmes; les elfes et les fées y ont précédé les saintes, et les saintes françaises ont presque toutes quelque chose de féerique dans leur [241]

légende. Sainte Clotilde nous a fait chrétiens, sainte Geneviève nous a conservés Français en repoussant par l'énergie de sa vertu et de sa foi l'invasion menaçante d'Attila. Jeanne d'Arc... mais celle-ci était plutôt de la famille des fées que de la hiérarchie des saintes; elle mourut comme Hypathie, victime des dons merveilleux de la nature et martyre de son caractère généreux. Nous en reparlerons plus tard. Sainte Clotilde fait encore des miracles dans nos provinces. Nous avons vu aux Andelys la foule des pèlerins se presser autour d'une piscine où l'on plonge tous les ans la statue de la sainte; le premier malade qui descend ensuite dans l'eau est immédiatement guéri, c'est du moins ce que proclame tout haut la confiance populaire. C'était une énergique femme et une grande reine que cette Clotilde, aussi fut-elle éprouvée par les plus poignantes douleurs: son premier fils mourut après avoir reçu le baptême, et sa mort fut regardée comme le résultat d'un maléfice; le second tomba malade et allait mourir... Le caractère de la sainte ne fléchit pas et le Sicambre ayant un jour besoin d'un courage plus qu'humain se souvint du dieu de Clotilde. Veuve après avoir converti et fondé en quelque sorte un grand royaume, elle vit égorger pour ainsi dire sous ses yeux les deux enfants de Clodomir. C'est par de semblables douleurs que les reines de la terre ressemblent à la reine du ciel.

Après la grande et resplendissante figure de Clotilde, nous voyons apparaître dans l'histoire, comme un repoussoir hideux, le funeste personnage de Frédégonde, cette femme dont le regard est un maléfice, cette sorcière qui tue les princes. Frédégonde accusait volontiers ses rivales de magie et les faisait mourir au [242]

milieu des supplices qu'elle seule méritait. Il restait à Chilpéric un fils de sa première femme: ce jeune prince, qui se nommait Clovis, s'était épris d'une jeune fille du peuple dont la mère passait pour sorcière. On accusa la mère et la fille d'avoir troublé par des philtres la raison de Clovis, et d'avoir fait mourir par des envoûtements magiques les deux enfants de Frédégonde. Les deux malheureuses femmes furent arrêtées; Klodswinthe, la jeune fille, fut battue de verges, on lui coupa ses beaux cheveux, et Frédégonde les attacha elle-même à la porte de l'appartement du jeune prince, puis on fit mettre Klodswinthe en jugement. Ses réponses simples et fermes étonnèrent les juges: quelqu'un conseilla, dit un chroniqueur, de la soumettre à l'épreuve de l'eau bouillante; un anneau béni fut jeté dans une cuve placée sur un grand feu, et l'accusée, vêtue de blanc, après s'être confessée et avoir communiqué, dut plonger son bras dans la cuve et chercher l'anneau. A l'immobilité des traits de Klodswinthe, tout le monde crut qu'un miracle s'était accompli, mais un cri de réprobation et d'horreur s'éleva quand la malheureuse enfant retira son bras affreusement brûlé. Alors elle demanda la permission de parler, et dit à ses juges et au peuple: «Vous demandiez un miracle à Dieu pour preuve de mon innocence. Dieu ne veut pas qu'on le tente et il ne suspend pas les lois de la nature suivant le caprice des hommes; mais il donne la force à ceux qui croient en lui, et il a fait pour moi une merveille bien plus grande que celle qu'il vous a refusée. Cette eau m'a brûlée, et j'y ai plongé mon bras tout entier et j'ai cherché et ramené l'anneau. Je n'ai ni crié, ni pâli, ni défailli dans cette [243]

horrible torture. Si j'étais magicienne, comme vous le dites, j'aurais employé des maléfices pour ne pas brûler, mais je suis chrétienne et Dieu m'a fait la grâce de le prouver par la constance des martyrs.» Cette logique n'était pas de nature à être comprise à une époque si barbare. Klodswinthe fut reconduite en prison en attendant le dernier supplice, mais Dieu la prit en pitié et l'appela à lui, dit la chronique où nous avons puisé ces détails. Si ce n'est qu'une légende, il faut convenir qu'elle est belle et mérite d'être conservée.

Frédégonde perdait une de ses victimes, mais les deux autres ne lui échappèrent pas. La mère de Klodswinthe fut mise à la torture, et, vaincue par les tourments, elle avoua tout ce qu'on voulut, même la culpabilité de sa fille, même la complicité de Clovis. Frédégonde, armée de ses aveux, obtint du féroce et imbécile Chilpéric l'abandon de son fils. Le jeune prince fut arrêté et poignardé dans sa prison. Frédégonde déclara qu'il avait voulu échapper à ses remords par le suicide. Le cadavre du malheureux Clovis fut mis sous les yeux de son père, le poignard était encore dans la plaie. Chilpéric regarda froidement ce spectacle; il était entièrement dominé par Frédégonde qui le trompait effrontément avec les officiers de son palais. On se cachait si peu que le roi eut malgré lui des preuves de son déshonneur. Au lieu de tuer sur-le-champ la reine et son complice, il partit sans rien dire pour la chasse. Il eût peut-être souffert cet outrage sans se plaindre de peur de déplaire à Frédégonde, mais cette femme eut honte pour lui, elle lui fit l'honneur de

croire à sa colère afin d'avoir un prétexte pour l'assassiner; il l'avait rassasiée de crimes et de bassesses, elle le fit tuer par dégoût.

[244]

Frédégonde, qui faisait brûler comme sorcières les femmes coupables seulement de lui avoir déplu, s'exerçait elle-même à la magie noire, et protégeait ceux qu'elle croyait vraiment sorciers. Agéric, évêque de Verdun, avait fait arrêter une pythonisse qui gagnait beaucoup d'argent en faisant retrouver les objets perdus et en dénonçant les voleurs; c'était vraisemblablement une somnambule. On exorcisa cette femme, le diable déclara qu'il ne sortirait point tant qu'on le tiendrait enchaîné, mais que si on laissait la pythonisse seule dans une église, sans surveillant et sans gardes, il sortirait certainement. On donna dans le piège, et ce fut la femme qui sortit; elle se réfugia auprès de Frédégonde qui la cacha dans son palais et finit par la soustraire aux exorcismes et probablement au bûcher: elle fit donc cette fois une bonne action par erreur et pour le plaisir de mal faire.

CHAPITRE III.

LOIS SALIQUES CONTRE LES SORCIERS.

SOMMAIRE.--Dispositions de la loi salique contre les sorciers.--Un passage analogue du Talmud.-- Décisions des conciles.--Charles Martel accusé de magie.--Le cabaliste Zédéchias.--Visions épidémiques du temps de Pépin le Bref.--Palais et vaisseau aériens.--Les sylphes mis en jugement et condamnés à ne plus reparaître.

Sous les rois de France de la première race, le crime de magie n'entraînait la mort que pour les grands, et il s'en trouvait qui faisaient gloire de mourir pour un crime qui les élevait

[245]

au-dessus du vulgaire, et les rendait redoutables même aux souverains. C'est ainsi que le général Mummol, torturé par ordre de Frédégonde, déclara n'avoir rien souffert et provoqua lui-même les épouvantables supplices à la suite desquels il mourut, en bravant ses bourreaux que tant de constance avait forcés en quelque sorte de lui faire grâce.

Dans les lois saliques, que Sigebert attribue à Pharamond, et qu'il suppose avoir été promulguées en 424, on trouve les dispositions suivantes:

«Si quelqu'un a traité hautement un autre d'héréberge ou strioporté, c'est le nom de celui qui porte le vase de cuivre au lieu où les stryges font leurs enchantements, et s'il ne peut l'en convaincre, qu'il soit condamné à une amende de sept mille cinq cents deniers qui font cent quatre-vingts sous et demi.»

«Si quelqu'un traite une femme libre de stryge ou de prostituée sans pouvoir prouver son dire, qu'il soit condamné à une amende de deux mille cinq cents deniers qui font soixante-deux sous et demi.»

«Si une stryge a dévoré un homme et qu'elle en soit convaincue, elle sera condamnée à payer huit mille deniers, qui font deux cents sous.»

On voit qu'en ce temps-là, l'anthropophagie était possible à prix d'argent et que la chair humaine ne coûtait pas cher.

On payait cent quatre-vingt-sept sous et demi pour calomnier un homme: pour douze sous et demi de plus, on pouvait l'égorger et le manger, c'était plus loyal et plus complet.

Cette étrange législation nous rappelle un passage non moins

[246]

singulier du Talmud que le célèbre rabbin Jéchiel expliqua d'une manière fort remarquable en présence d'une reine que le livre hébreu ne nomme pas: c'est sans doute la reine Blanche, car le rabbin Jéchiel vivait du temps de saint Louis.

Il s'agissait de répondre aux objections d'un juif converti, nommé Douin, et qui avait reçu au baptême le prénom de Nicolas. Après plusieurs discussions sur les textes du Talmud, on en vint à ce passage:

«Si quelqu'un a offert du sang de ses enfants à Moloch, qu'il soit puni de mort.» C'est la loi de Moïse.

Le Talmud ajoute en forme de commentaire: «Celui donc qui aura offert non-seulement du sang, mais tout le sang et toute la chair de ses enfants, en sacrifice à Moloch, ne tombe pas sous les prescriptions de la loi, et aucune peine n'est portée contre lui.»

A la lecture de cet incompréhensible raisonnement tous les assistants se récrièrent; les uns riaient de pitié, les autres frémissaient d'indignation.

Rabbi Jéchiel obtint avec peine le silence, on l'écouta enfin, mais avec une défaveur marquée, et comme en condamnant d'avance tout ce qu'il allait dire.

«La peine de mort chez nous, dit alors Jéchiel, n'est pas une vengeance; c'est une expiation et par conséquent une réconciliation.

»Tous ceux qui meurent par la loi d'Israël, meurent dans la paix d'Israël; ils reçoivent la réconciliation avec la mort et dorment avec nos pères. Nulle malédiction ne descend avec eux dans la tombe, ils vivent dans l'immortalité de la maison de Jacob.

»La mort est donc une grâce suprême, c'est une guérison par le [247]

fer d'une plaie envenimée; mais nous n'appliquons pas le fer aux incurables; nous n'avons plus de droit sur ceux que la grandeur de leur forfait retranche à jamais d'Israël.

»Ceux-là sont morts, et il ne nous appartient plus d'abrèger le supplice de leur réprobation sur la terre, ils appartiennent à la colère de Dieu.

»L'homme n'a le droit de frapper que pour guérir, c'est pour cela que nous ne frappons pas les incurables.

»Le père de famille ne châtie que ses enfants et il se contente de fermer sa porte aux étrangers.

»Les grands coupables contre lesquels notre loi ne prononce aucune peine, sont par ce fait même excommuniés à jamais, et cette réprobation est une peine plus grande que la mort.»

Cette réponse de Jéchiel est admirable, et l'on y sent respirer tout le génie patriarcal de l'antique Israël. Les juifs sont véritablement nos pères dans la science, et si au lieu de les persécuter nous avions cherché à les comprendre, ils seraient maintenant sans doute moins éloignés de notre foi.

Cette tradition talmudique prouve combien est ancienne chez les juifs la croyance à l'immortalité de l'âme. Qu'est-ce, en effet, que cette réintégration du coupable dans la famille d'Israël par une mort expiatoire, si ce n'est une protestation contre la mort même et un sublime acte de foi en la perpétuité de la vie? Le comte Joseph de Maistre comprenait bien cette doctrine lorsqu'il élevait jusqu'à une espèce de sacerdoce exceptionnel la mission sanglante du bourreau. Le supplice supplie, dit ce grand écrivain, et l'effusion du sang n'a pas cessé d'être un sacrifice. Si la peine capitale n'était pas une suprême [248]

absolution, elle ne serait qu'une représaille de meurtre: l'homme qui subit sa peine accomplit toute sa pénitence et rentre par la mort dans la société immortelle des enfants de Dieu.

Les lois saliques étaient celles d'un peuple encore barbare où tout se rachetait, comme à la guerre, avec une rançon. L'esclavage existait encore, et la vie humaine n'avait qu'une valeur discutable et relative. On peut toujours acheter ce qu'on a le droit de vendre, et l'on ne doit que de l'argent pour la destruction d'un objet qui coûte de l'argent.

La seule législation forte de cette époque était celle de l'Église, aussi les conciles portèrent-ils contre les stryges et les empoisonneurs qui prenaient le nom de sorciers, les peines les plus sévères. Le concile d'Agde dans le bas Languedoc, tenu en 506, les excommunia; le premier concile d'Orléans, tenu en 511, défend expressément les opérations divinatoires; le concile de Narbonne, en 589, frappe les sorciers d'une excommunication sans espérance, et ordonne qu'ils soient faits esclaves et vendus au profit des pauvres. Ce même concile ordonne de fustiger publiquement les amateurs du diable, c'est-à-dire sans doute ceux qui s'en occupaient, qui le craignaient, qui l'évoquaient, qui lui attribuaient une partie de la puissance de Dieu. Nous félicitons sincèrement les disciples de M. le comte de Mirville de n'avoir pas vécu de ce temps-là.

Pendant que ces choses se passaient en France, un extatique venait de fonder en Orient une religion et un empire. Mahomet était-il un fourbe ou un halluciné? Pour les musulmans, c'est

[249]

encore un prophète, et pour les savants qui connaissent à fond la langue arabe, le Coran sera toujours un chef-d'oeuvre.

Mahomet était un homme sans lettres, un simple conducteur de chameaux, et il créa le monument le plus parfait de la langue de son pays. Ses succès ont pu passer pour des miracles, et l'enthousiasme guerrier de ses successeurs menaça un instant la liberté du monde entier; mais toutes les forces de l'Asie vinrent un jour se briser contre la main de fer de Charles-Martel. Ce rude guerrier ne priait guère lorsqu'il fallait combattre; manquait-il d'argent, il en prenait dans les monastères et dans les églises, il donna même des bénéfices ecclésiastiques à des soldats. Dieu, dans l'opinion du clergé, ne devait pas bénir ses armes, aussi ses victoires furent-elles attribuées à la magie. Ce prince avait tellement soulevé contre lui l'opinion religieuse, qu'un vénérable personnage, saint Eucher, évêque d'Orléans, le vit plongé dans les enfers. Le saint évêque, alors en extase, apprit d'un ange qui le conduisait en esprit à travers les régions d'outre-tombe, que les saints dont Charles-Martel avait spolié ou profané les églises lui avaient interdit l'entrée du ciel, avaient chassé son corps même de la sépulture, et l'avaient précipité au fond de l'abîme. Eucher donna avis de cette révélation à Boniface, évêque de Mayence, et à Fulrad, archichapelain de Pépin le Bref. On ouvrit le tombeau de Charles-Martel, le corps n'y était plus, la pierre intérieure était noircie et comme brûlée, une fumée infecte s'en exhala et un énorme serpent en sortit. Boniface adressa à Pépin le Bref et à Carloman le procès-verbal de l'exhumation, ou plutôt de l'ouverture du tombeau de leur père, en les invitant à profiter

[250]

de ce terrible exemple et à respecter les choses saintes. Mais était-ce bien les respecter que de violer ainsi la sépulture d'un héros sur la foi d'un rêve pour attribuer à l'enfer ce travail de destruction si complètement et si vite achevé par la mort?

Sous le règne de Pépin le Bref, des phénomènes fort singuliers se montrèrent publiquement en France. L'air était plein de figures humaines, le ciel reflétait des mirages de palais, de jardins, de flots agités, de vaisseaux les voiles au vent et d'armées rangées en bataille. L'atmosphère ressemblait à un grand rêve. Tout le monde pouvait voir et distinguer les détails de ces fantastiques tableaux. Était-ce une épidémie attaquant les organes de la vision ou une perturbation atmosphérique qui projetait des mirages dans l'air condensé? N'était-ce pas plutôt une hallucination universelle produite par quelque principe enivrant et pestilentiel répandu dans l'atmosphère? Ce qui donnerait plus de probabilité à cette dernière supposition, c'est que ces visions exaspéraient le peuple; on croyait distinguer en l'air des sorciers qui répandaient à pleines mains les poudres malfaisantes et les poisons. Les campagnes étaient frappées de stérilité, les bestiaux mouraient, et la mortalité s'étendait même sur les hommes.

On répandit alors une fable qui devait avoir d'autant plus de succès et de crédit, qu'elle était plus complètement extravagante. Il y avait alors un fameux kabbaliste, nommé Zédéchias, qui tenait école de sciences occultes, et enseignait non pas la kabbale, mais les hypothèses amusantes auxquelles la kabbale peut donner lieu et qui forment la partie exotérique de

[251]

cette science toujours cachée au vulgaire. Zédéchias amusait donc les esprits avec la mythologie de cette kabbale fabuleuse. Il racontait comment Adam, le premier homme, créé d'abord dans un état presque spirituel, habitait au-dessus de notre atmosphère où la lumière faisait naître pour lui et à son gré les végétations les plus merveilleuses; là il était servi par une foule d'êtres de la plus grande beauté, créés à

l'image de l'homme et de la femme, dont ils étaient les reflets animés, et formés de la plus pure substance des éléments: c'étaient les sylphes, les salamandres, les ondins et les gnomes; mais dans l'état d'innocence, Adam ne régnait sur les gnomes et sur les ondins que par l'entremise des sylphes et des salamandres qui, seuls, avaient le pouvoir de s'élever jusqu'à son paradis aérien.

Rien n'égalait le bonheur du couple primitif servi par les sylphes; ces esprits mortels étant d'une incroyable habileté pour bâtir, tisser, faire fleurir la lumière en mille formes plus variées que l'imagination la plus brillante et la plus féconde n'a le temps de les concevoir. Le paradis terrestre, ainsi nommé parce qu'il reposait sur l'atmosphère de la terre, était donc le séjour des enchantements; Adam et Ève dormaient dans des palais de perles et de saphirs, les roses naissaient autour d'eux et s'étendaient en tapis sous leurs pieds; ils glissaient sur l'eau dans des conques de nacre tirées par des cygnes, les oiseaux leur parlaient avec une musique délicieuse, les fleurs se penchaient pour les caresser; la chute leur fit tout perdre en les précipitant sur la terre; les corps matériels dont ils furent couverts, sont les peaux de bêtes dont il est parlé dans la Bible. Ils se trouvèrent seuls et nus sur une terre qui

[252]

n'obéissait plus aux caprices de leurs pensées; ils oublièrent même la vie édénique, et ne l'entrevoirent plus dans leurs souvenirs que comme un rêve. Cependant, au-dessus de l'atmosphère, les régions paradisiaques s'étendaient toujours, habitées seulement par les sylphes et les salamandres qui se trouvaient ainsi gardiens des domaines de l'homme, comme des valets affligés qui restent dans le château d'un maître dont ils n'espèrent plus le retour.

Les imaginations étaient pleines de ces merveilleuses fictions lorsqu'apparurent les mirages du ciel et les figures humaines dans les nuées. Plus de doute alors, c'étaient les sylphes et les salamandres de Zédéchias qui venaient chercher leurs anciens maîtres; on confondit les rêves avec la veille, et plusieurs personnes se crurent enlevées par les êtres aériens; il ne fut bruit que de voyages au pays des sylphes, comme parmi nous on parle de meubles animés et de manifestations fluidiques. La folie gagna les meilleures têtes, et il fallut enfin que l'Église s'en mêlât. L'Église aime peu les communications surnaturelles faites à la multitude; de semblables révélations détruisant le respect dû à l'autorité et la chaîne hiérarchique de l'enseignement ne sauraient être attribuées à l'esprit d'ordre et de lumière. Les fantômes des nuages furent donc atteints et convaincus d'être des illusions de l'enfer; le peuple alors, désireux de s'en prendre à quelqu'un, se croisa en quelque sorte contre les sorciers. La folie publique se termina par une crise de fureur: les gens inconnus qu'on rencontrait dans les campagnes étaient accusés de descendre du ciel et tués sans miséricorde; plusieurs maniaques avouèrent qu'ils avaient été enlevés par des sylphes ou par des

[253]

démons; d'autres, qui s'en étaient déjà vantés, ne voulurent plus ou ne purent plus s'en dédire: on les brûlait, on les jetait à l'eau et on croirait à peine, dit Garinet 14, quel grand nombre ils en firent périr ainsi dans tout le royaume. Ainsi se dénouent ordinairement les drames où les premiers rôles sont joués par l'ignorance et par la peur.

Note 14: (retour) Garinet, Histoire de la magie en France, 1818, 1 vol. in-8.

Ces épidémies visionnaires se reproduisirent sous les règnes suivants, et la toute-puissance de Charlemagne dut intervenir pour calmer l'agitation publique. Un édit, renouvelé depuis par Louis le Débonnaire, défendit aux sylphes de se montrer sous les peines les plus graves. On comprit qu'à défaut des sylphes ces peines atteindraient ceux qui se vanteraient de les avoir vus et on finit par ne les plus voir; les vaisseaux aériens rentrèrent dans le port de l'oubli et personne ne prétendit plus avoir voyagé dans le ciel. D'autres frénésies populaires remplacèrent celle-là, et les splendeurs romanesques du grand règne de Charlemagne vinrent fournir aux légendaires assez d'autres prodiges à croire et d'autres merveilles à raconter.

[254]

CHAPITRE IV. LÉGENDES DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE.

SOMMAIRE.--L'épée enchantée et le cor magique de Roland.--L'Enchiridion de Léon III.--Le sabbat--Les tribunaux secrets ou les francs-juges.--Dispositions des Capitulaires contre les sorciers.--La chevalerie errante.

Charlemagne est le véritable prince des enchantements et de la féerie, son règne est comme une halte solennelle et brillante entre la barbarie et le moyen âge; c'est une apparition de majesté et de grandeur qui rappelle les pompes magiques du règne de Salomon, c'est une résurrection et une prophétie. En lui l'empire romain, enjambant les origines gauloises et franques, reparaît dans toute sa splendeur; en lui aussi, comme dans un type évoqué et réalisé par divination, se montre d'avance l'empire parfait des âges de la civilisation mûrie, l'empire couronné par le sacerdoce et appuyant son trône contre l'autel.

A Charlemagne commence l'ère de la chevalerie et l'épopée merveilleuse des romans; les chroniques du règne de ce prince ressemblent toutes à l'histoire des quatre fils Aymon ou d'Oberon l'enchanteur. Les oiseaux parlent pour remettre dans le bon chemin l'armée française égarée dans les forêts; des colosses d'airain se dressent au milieu de la mer et montrent à l'empereur les voies ouvertes de l'Orient. Roland, le premier des paladins, possède une épée magique, baptisée comme une chrétienne et nommée [255]

Durandal; le preux parle à son épée, et elle semble le comprendre, rien ne résiste à l'effort de ce glaive surnaturel. Roland possède aussi un cor d'ivoire si artistement fait, que le moindre souffle y produit un bruit qui s'entend de vingt lieues à la ronde et qui fait trembler les montagnes; lorsque Roland succombe à Roncevaux, plutôt écrasé que vaincu, il se soulève encore comme un géant sous un déluge d'arbres et de roches roulantes, il sonne du cor, et les Sarrazins prennent la fuite. Charlemagne, qui est à plus de dix lieues de là, entend le cor de Roland et veut aller à son secours; mais il en est empêché par le traître Ganelon qui a vendu l'armée française aux barbares. Roland, se voyant abandonné, embrasse une dernière fois sa Durandal, puis, réunissant toutes ses forces, il en frappe à deux mains un quartier de montagne contre lequel il espère la briser pour ne pas la laisser tomber au pouvoir des infidèles, le quartier de montagne est pourfendu sans que Durandal soit ébréchée. Roland la serre sur sa poitrine et meurt avec une mine si haute et si fière que les Sarrazins n'osent descendre pour l'approcher et lancent encore en tremblant une grêle de flèches contre leur vainqueur qui n'est plus.

Charlemagne donnant un trône à la papauté et recevant d'elle l'empire du monde, est le plus grandiose de tous les personnages de notre histoire.

Nous avons parlé de l'Enchiridion, ce petit livre renfermant avec les plus belles prières chrétiennes les caractères les plus cachés de la Kabbale. La tradition occulte attribue ce petit livre à Léon III, et affirme qu'il fut donné par le pontife à Charlemagne comme le plus rare de tous les présents. Le souverain [256]

propriétaire de ce livre, et sachant dignement s'en servir, devait être le maître du monde. Cette tradition n'est peut-être pas à dédaigner.

Elle suppose:

1° L'existence d'une révélation primitive et universelle, expliquant tous les secrets de la nature et les accordant avec les mystères de la grâce, conciliant la raison avec la foi parce que toutes deux sont filles de Dieu et concourent à éclairer l'intelligence par leur double lumière;

2° La nécessité où l'on a toujours été réduit de cacher cette révélation à la multitude, de peur qu'elle n'en abuse en l'interprétant mal, et qu'elle ne se serve contre la foi des forces de la raison ou des puissances de la foi même pour égarer la raison que le vulgaire n'entend jamais bien;

3° L'existence d'une tradition secrète réservant aux souverains pontifes et aux maîtres temporels du monde la connaissance de ces mystères;

4° La perpétuité de certains signes ou pantacles exprimant ces mystères d'une manière hiéroglyphique, et connus des seuls adeptes.

L'Enchiridion serait un recueil de prières allégoriques, ayant pour clefs les pantacles les plus mystérieux de la kabbale.

Nous décrivons ici la figure des principaux pantacles de l'Enchiridion.

Le premier, qui est gravé sur la couverture même du livre, représente un triangle équilatéral renversé, inscrit dans un double cercle. Sur le triangle sont écrits de manière à former le
[257]

tau prophétique, les deux mots דאלהים Éloïm, et אבאות Sabaoth, qui signifie le Dieu des armées, l'équilibre des forces naturelles et l'harmonie des nombres. Aux trois côtés du triangle sont les trois grands noms יהוה, Jéhovah, אדנאי, Adonai, אגלא, Agla; au-dessus du nom de Jéhovah est écrit en latin formatio, au-dessus d'Adonai, reformatio, et au-dessus d'Agla, transformatio. Ainsi la création est attribuée au Père, la rédemption ou la réforme au Fils, et la sanctification ou transformation au Saint-Esprit, suivant les lois mathématiques de l'action de la réaction et de l'équilibre. Jéhovah est en effet aussi la genèse ou la formation du dogme par la signification élémentaire des quatre lettres du tétragramme sacré; Adonai est la réalisation de ce dogme en forme humaine, dans le Seigneur visible, qui est le fils de Dieu ou l'homme parfait; et Agla, comme nous l'avons assez longuement expliqué ailleurs, exprime la synthèse de tout le dogme et de toute la science kabbalistique, en indiquant clairement par les hiéroglyphes dont ce nom admirable est formé le triple secret du grand oeuvre.

Le deuxième pantacle est une tête à triple visage, couronnée d'une tiare et sortant d'un vase plein d'eau. Ceux qui sont initiés aux mystères du Sohar comprendront l'allégorie de cette tête.

Le troisième est le double triangle formant l'étoile de Salomon.

Le quatrième est l'épée magique, avec cette légende: Deo duce, comite ferro, emblème du grand arcane et de la toute-puissance de l'initié.

Le cinquième est le problème de la taille humaine du Sauveur,
[258]

résolu par le nombre quarante: c'est le nombre théologique des Séphiroths, multiplié par celui des réalisations naturelles.

Le sixième est le pantacle de l'esprit, signifié par des ossements qui forment deux E et deux taus: T.

Le septième, et le plus important, est le grand monogramme magique, expliquant les clavicules de Salomon, le tétragramme, le signe du labarum et le mot suprême des adeptes (voyez Dogme et rituel de la haute magie, explication des figures du tome 1). Ce caractère se lit en faisant tourner la page comme une roue, et se prononce rota tarot ou tora (voyez Guillaume Postel, Clavis absconditorum a constitutione mundi).

La lettre A est souvent remplacée dans ce caractère par le nombre de la lettre, qui est 1.

On trouve aussi dans ce signe la figure et la valeur des quatre emblèmes hiéroglyphiques du tarot, le bâton, la coupe, l'épée et le denier. Ces quatre hiéroglyphes élémentaires se retrouvent partout dans les monuments sacrés des Égyptiens, et Homère les a figurés dans sa description du bouclier d'Achille, en les plaçant dans le même ordre que les auteurs de l'Enchiridion.

Mais ces explications, s'il fallait les appuyer de toutes leurs preuves, nous entraîneraient ici hors de notre sujet, et demanderaient un travail spécial que nous espérons bien mettre en ordre et publier un jour.

L'épée ou le poignard magique figuré dans l'Enchiridion paraît avoir été le symbole secret du tribunal des francs-juges. Ce glaive, en effet, est fait en forme de croix, il est caché et comme enveloppé dans la légende; Dieu seul le dirige, et celui qui frappe ne doit compte de ses coups à personne. Terrible
[259]

menace et non moins terrible privilège! le poignard vehmique, en effet, atteignait dans l'ombre des coupables dont le crime même restait souvent inconnu. A quels faits se rattache cette effrayante justice? Il faut ici pénétrer dans des ombres que l'histoire n'a pu éclaircir, et demander aux traditions et aux légendes une lumière que la science ne nous donne pas.

Les francs-juges furent une société secrète opposée, dans l'intérêt de l'ordre et du gouvernement, à des sociétés secrètes anarchiques et révolutionnaires.

Les superstitions sont tenaces, et le druidisme dégénéré avait jeté de profondes racines dans les terres sauvages du Nord. Les insurrections fréquentes des Saxons attestaient un fanatisme toujours remuant et que la force morale était impuissante à réprimer; tous les cultes vaincus, le paganisme romain, l'idolâtrie germaine, la rancune juive, se liguèrent contre le christianisme victorieux. Des assemblées nocturnes avaient lieu, et les conjurés y cimentaient leur alliance par le sang des victimes humaines: une idole panthéistique aux cornes de bouc et aux formes monstrueuses présidait à des festins qu'on pourrait appeler les agapes de la haine. Le sabbat, en un mot, se célébrait encore dans toutes les forêts et dans tous les déserts des provinces encore sauvages; les adeptes s'y rendaient masqués et méconnaissables; l'assemblée éteignait ses lumières et se dispersait avant le point du jour; les coupables étaient partout, et nulle part on ne pouvait les saisir. Charlemagne résolut de les combattre avec leurs propres armes.

En ce même temps, d'ailleurs, les tyrannies féodales conspiraient [260]

avec les sectaires contre l'autorité légitime: les sorcières étaient les prostituées des châteaux; les bandits initiés au sabbat partageaient avec les seigneurs le fruit sanglant de leurs rapines; les justices féodales étaient vendues au plus offrant, et les charges publiques ne pesaient de tout leur poids que sur les faibles et sur les pauvres.

Charlemagne envoya en Westphalie, où le mal était le plus grand, des agents dévoués chargés d'une mission secrète. Ces agents attirèrent à eux et se lièrent par le serment et la surveillance mutuelle tout ce qui était énergique parmi les opprimés, tout ce qui aimait encore la justice, soit parmi le peuple, soit parmi la noblesse; ils découvrirent à leurs adeptes les pleins pouvoirs qu'ils tenaient de l'empereur, et instituèrent le tribunal des francs-juges.

C'était une police secrète ayant droit de vie et de mort. Le mystère qui entourait les jugements, la rapidité des exécutions, tout frappa l'imagination de ces peuples encore barbares. La sainte vehme prit de gigantesques proportions; on frissonnait en se racontant des apparitions d'hommes masqués, des citations clouées aux portes des seigneurs les plus puissants au milieu même de leurs gardes et de leurs orgies, des chefs de brigands trouvés morts avec le terrible poignard cruciforme dans la poitrine, et sur la bandelette attachée au poignard l'extrait du jugement de la sainte vehme.

Ce tribunal affectait dans ses réunions les formes les plus fantastiques: le coupable cité dans quelque carrefour décrié y était pris par un homme noir qui lui bandait les yeux et le conduisait en silence; c'était toujours le soir, à une heure [261]

avancée, car les arrêts ne se prononçaient qu'à minuit. Le criminel était introduit dans de vastes souterrains, une seule voix l'interrogeait; puis on lui ôtait son bandeau: le souterrain s'illuminait dans toutes ses profondeurs immenses, et l'on voyait les francs-juges tous vêtus de noir et masqués. Les sentences n'étaient pas toujours mortelles, puisqu'on a su comment les choses se passaient, sans que jamais un franc-juge ait révélé quoi que ce soit, car la mort eût frappé à l'instant même le révélateur. Ces assemblées formidables étaient quelquefois si nombreuses, qu'elles ressemblaient à une armée d'exterminateurs: une nuit l'empereur Sigismond lui-même présidait la sainte vehme, et plus de mille francs-juges siégeaient en cercle autour de lui.

En 1400, il y avait en Allemagne cent mille francs-juges. Les gens à mauvaise conscience redoutaient leurs parents et leurs amis: «Si le duc Adolphe de Sleiswyek vient me faire visite, disait un jour Guillaume de Brunswick, il faudra bien que je le fasse pendre, si je ne veux pas être pendu.»

Un prince de la même famille, le duc Frédéric de Brunswick, qui fut empereur un instant, avait refusé de se rendre à une citation des francs-juges; il ne sortait plus qu'armé de toutes pièces et entouré de gardes; mais un jour il s'écarta un peu de sa suite et eut besoin de se débarrasser d'une partie de son armure: on ne le vit pas revenir. Ses gardes entrèrent dans le petit bois où le duc avait voulu être seul un instant; le malheureux expirait, ayant dans les reins le poignard de la sainte vehme, et la sentence pendue au poignard. On regarda de tous côtés, et l'on

[262]

vit un homme masqué qui se retirait en marchant d'un pas solennel... Personne n'osa le poursuivre!

On a imprimé dans le Reichsthetaer de Müller le code de la cour vehmique, retrouvé dans les anciennes archives de Westphalie; voici le titre de ce vieux document:

«Code et statuts du saint tribunal secret des francs-comtes et francs-juges de Westphalie qui ont été établis en l'année 772 par l'empereur Charlemagne, tels que les dits statuts ont été corrigés en 1404 par le roi Robert, qui y a fait en plusieurs points les changements et les augmentations qu'exigeait l'administration de la justice dans les tribunaux des illuminés, après les avoir de nouveau revêtus de son autorité.»

Un avis placé à la première page défend sous peine de mort, à tout profane, de jeter les yeux sur ce livre.

Le nom d'illuminés qu'on donne ici aux affiliés du tribunal secret révèle toute leur mission: ils avaient à suivre dans l'ombre les adorateurs des ténèbres, ils circonvenaient mystérieusement ceux qui conspiraient contre la société à la faveur du mystère; mais ils étaient les soldats occultes de la lumière, ils devaient faire éclater le jour sur toutes les trames criminelles, et c'est ce que signifiait cette splendeur subite qui illuminait le tribunal lorsqu'il prononçait une sentence.

Les dispositions publiques de la loi sous Charlemagne autorisaient cette guerre sainte contre les tyrans de la nuit. On peut voir dans les Capitulaires de quelles peines devaient être punis les sorciers, les devins, les enchanteurs, les noueurs d'aiguillette, ceux qui évoquent le diable, et les empoisonneurs au moyen de prétendus philtres amoureux.

[263]

Ces mêmes lois défendent expressément de troubler l'air, d'exciter des tempêtes, de fabriquer des caractères et des talismans, de jeter des sorts, de faire des malélices, de pratiquer les envoûtements, soit sur les hommes, soit sur les troupeaux. Les sorciers, astrologues, devins, nécromanciens, mathématiciens occultes, sont déclarés exécrationnels et voués aux mêmes peines que les empoisonneurs, les voleurs et les assassins. On comprendra cette sévérité, si l'on se rappelle ce que nous avons dit des rites horribles de la magie noire et de ses sacrifices infanticides; il fallait que le danger fût grand, puisque la répression se manifestait sous des formes si multipliées et si sévères.

Une autre institution qui remonte aux mêmes sources que la sainte vehme, fut la chevalerie errante. Les chevaliers errants étaient des espèces de francs-juges qui en appelaient à Dieu et à leur lance de toutes les injustices des châtelains et de toute la malice des nécromans. C'étaient des missionnaires armés qui pourfendaient les mécréants après s'être munis du signe de la croix; ils méritaient ainsi le souvenir de quelque noble dame, et sanctifiaient l'amour par le martyre d'une vie toute de dévouement. Que nous sommes loin déjà de ces courtisanes païennes auxquelles on immolait des esclaves, et pour lesquelles les conquérants de l'ancien monde brûlaient des villes! Aux dames chrétiennes il faut d'autres sacrifices; il faut avoir exposé sa vie pour le faible et l'opprimé, il faut avoir délivré des captifs, il faut avoir puni les profanateurs des affections saintes, et alors ces belles et blanches dames aux jupes armoriées, aux mains délicates et pâles, ces madones vivantes et

[264]

fières comme des lis, qui reviennent de l'Église, leurs livres d'heures sous le bras et leurs patenôtres à leur ceinture, détacheront leur voile brodé d'or ou d'argent, et le donneront pour écharpe au chevalier agenouillé devant elles qui les prie en songeant à Dieu!

Ne nous souvenons plus des erreurs d'Ève, elles sont mille fois pardonnées et compensées par cette grâce ineffable des nobles filles de Marie!

CHAPITRE V. MAGICIENS.

SOMMAIRE.--Excommunication du roi Robert--Saint Louis et le rabbin Jéchiel.--La lampe magique et le clou enchanté.--Albert le Grand et ses prodiges.--L'androïde.--Le bâton de saint Thomas d'Aquin.

Le dogme fondamental de la haute science, celui qui consacre la loi éternelle de l'équilibre, avait obtenu son entière réalisation dans la constitution du monde chrétien. Deux colonnes vivantes soutenaient l'édifice de la civilisation: le pape et l'empereur.

Mais l'empire s'était divisé en échappant aux faibles mains de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve. La puissance temporelle, abandonnée aux chances de la conquête ou de l'intrigue, perdit cette unité providentielle qui la mettait en harmonie avec Rome. Le pape dut souvent intervenir comme grand justicier, et à ses risques et périls il réprima les convoitises et l'audace de tant de souverains divisés.

[265]

L'excommunication était alors une peine terrible, car elle était sanctionnée par les croyances universelles, et produisait, par un effet mystérieux de cette chaîne magnétique de réprobations, des phénomènes qui effrayaient la foule. C'est ainsi que Robert le Pieux, ayant encouru cette terrible peine par un mariage illégitime, devint père d'un enfant monstrueux semblable à ces figures de démons que le moyen âge savait rendre si complètement et si ridiculement difformes. Ce triste fruit d'une union réprouvée attestait du moins les tortures de conscience et les rêves de terreur qui avaient agité la mère. Robert y vit une preuve de la colère de Dieu, et se soumit à la sentence pontificale: il renonça à un mariage que l'Église déclarait incestueux; il répudia Berthe pour épouser Constance de Provence, et il ne tint qu'à lui de voir dans les moeurs suspectes et dans le caractère altier de cette nouvelle épouse un second châtiment du ciel.

Les chroniqueurs de ce temps-là semblent aimer beaucoup les légendes diaboliques, mais ils montrent, en les racontant, bien plus de crédulité que de goût. Tous les cauchemars des moines, tous les rêves maladifs des religieuses, sont considérés comme des apparitions réelles. Ce sont des fantasmagories dégoûtantes, des allocutions stupides, des transfigurations impossibles, auxquelles il ne manque, pour être amusantes, que la verve artistique de Callot et de Cyrano Bergerac. Rien de tout cela, depuis le règne de Robert jusqu'à celui de saint Louis, ne nous paraît digne d'être raconté.

Sous le règne de saint Louis vécut le fameux rabbin Jéchiel,

[266]

grand kabbaliste et physicien très remarquable. Tout ce qu'on dit de sa lampe et de son clou magique prouve qu'il avait découvert l'électricité, ou du moins qu'il en connaissait les principaux usages; car cette connaissance, aussi ancienne que la magie, se transmettait comme une des clefs de la haute initiation.

Lorsque venait la nuit, une étoile rayonnante apparaissait dans le logis de Jéchiel; la lumière en était si vive, qu'on ne pouvait la fixer sans être ébloui, elle projetait un rayonnement nuancé des couleurs de l'arc-en-ciel. On ne la voyait jamais défaillir, ni s'éteindre, et l'on savait qu'elle n'était alimentée ni avec de l'huile, ni avec aucune des substances combustibles alors connues.

Lorsqu'un importun ou un curieux malintentionné essayait de s'introduire chez Jéchiel, et persistait à tourmenter le marteau de sa porte, le rabbin frappait sur un clou qui était planté dans son cabinet, il s'échappait alors en même temps de la tête du clou et du marteau de la porte une étincelle bleuâtre, et le malavisé était secoué de telle sorte, qu'il criait miséricorde, et croyait sentir la terre s'entr'ouvrir sous ses pieds. Un jour, une foule hostile se pressa à cette porte avec des murmures et des menaces: ils se tenaient les uns les autres par le bras pour résister à la commotion et au prétendu tremblement de terre. Le plus hardi secoua le marteau de la porte avec fureur. Jéchiel toucha son clou. A l'instant les assaillants se renversèrent

les uns sur les autres et s'enfuirent en criant comme des gens brûlés; ils étaient sûrs d'avoir senti la terre s'ouvrir et les avaler jusqu'aux genoux, ils ne savaient comment ils en étaient sortis; mais pour rien au monde ils ne seraient retournés faire

[267]

le tapage à la porte du sorcier. Jéchiel conquiert ainsi sa tranquillité par la terreur qu'il répandait.

Saint Louis, qui, pour être un grand catholique, n'en était pas moins un grand roi, voulut connaître Jéchiel; il le fit venir à sa cour, eut avec lui plusieurs entretiens, demeura pleinement satisfait de ses explications, le protégea contre ses ennemis, et ne cessa pas, tant qu'il vécut, de lui témoigner de l'estime et de lui faire du bien.

A cette même époque vivait Albert le Grand, qui passe encore parmi le peuple pour le grand maître de tous les magiciens. Les chroniqueurs assurent qu'il posséda la pierre philosophale, et qu'il parvint, après trente ans de travail, à la solution du problème de l'androïde; c'est-à-dire qu'il fabriqua un homme artificiel, vivant, parlant et répondant à toutes les questions avec une telle précision et une telle subtilité, que saint Thomas d'Aquin, ennuyé de ne pouvoir le réduire au silence, le brisa d'un coup de bâton. Telle est la fable populaire; voyons ce qu'elle signifie.

Le mystère de la formation de l'homme et de son apparition primitive sur la terre a toujours gravement préoccupé les curieux qui cherchent les secrets de la nature. L'homme, en effet, apparaît le dernier dans le monde fossile, et les jours de la création de Moïse ont déposé leurs débris successifs, attestant que ces jours furent de longues époques: comment donc l'humanité se forma-t-elle? La Genèse nous dit que Dieu fit le premier homme du limon de la terre, et qu'il lui insuffla la vie; nous ne doutons pas un instant de la vérité de cette assertion. Loin de nous cependant l'idée hérétique et anthropomorphe d'un Dieu

[268]

façonnant de la terre glaise avec ses mains. Dieu n'a pas de mains, c'est un pur esprit, et il fait sortir ses créations les unes des autres par les forces mêmes qu'il donne à la nature. Si donc le Seigneur a tiré Adam du limon de la terre, nous devons comprendre que l'homme est sorti de terre sous l'influence de Dieu, mais d'une manière naturelle. Le nom d'Adam en hébreu désigne une terre rouge; or, quelle peut être cette terre rouge? Voilà ce que cherchaient les alchimistes: en sorte que le grand oeuvre n'était pas le secret de la transmutation des métaux, résultat indifférent et accessoire, c'était l'arcane universel de la vie, c'était la recherche du point central de transformation où la lumière se fait matière et se condense en une terre qui contient en elle le principe du mouvement et de la vie; c'était la généralisation du phénomène qui colore le sang en rouge par la création de ces innombrables globules aimantés comme les mondes et vivants comme des animaux. Les métaux, pour les disciples d'Hermès, étaient le sang coagulé de la terre passant, comme celui de l'homme, du blanc au noir et du noir au vermeil, suivant le travail de la lumière. Remettre ce fluide en mouvement par la chaleur, et lui rendre la fécondation colorante de la lumière au moyen de l'électricité, telle était la première partie de l'oeuvre des sages; mais la fin était plus difficile et plus sublime, il s'agissait de retrouver la terre adamique qui est le sang coagulé de la terre vivante; et le rêve suprême des philosophes était d'achever l'oeuvre de Prométhée en imitant le travail de Dieu, c'est-à-dire en faisant naître un homme enfant de la science, comme Adam fut l'enfant de la toute-puissance divine: ce rêve était insensé peut-être, mais il était beau.

[269]

La magie noire, qui singe toujours la magie de lumière, mais en la prenant à rebours, se préoccupa aussi beaucoup de l'androïde, car elle voulait en faire l'instrument de ses passions et l'oracle de l'enfer. Pour cela il fallait faire violence à la nature et obtenir une sorte de champignon vénéneux plein de malice humaine concentrée, une réalisation vivante de tous les crimes. Aussi cherchait-on la mandragore sous le gibet des pendus; on la faisait arracher par un chien qu'on attachait à la racine, et qu'on frappait d'un coup mortel: le chien devait arracher la mandragore dans les convulsions de l'agonie. L'âme du chien passait alors dans la plante et y attirait celle du pendu... Mais c'est assez d'horreurs et d'absurdités. Les curieux d'une pareille science peuvent consulter ce grimoire vulgaire connu dans les campagnes sous le nom du Petit Albert; ils y verront comment on peut faire aussi la mandragore sous la forme d'un coq à figure humaine. La stupidité dans toutes ces recettes le dispute à l'immonde, et en effet on ne peut outrager volontairement la nature sans renverser en même temps toutes les lois de la raison.

Albert le Grand n'était ni infanticide ni déicide, il n'avait commis ni le crime de Tantale, ni celui de Prométhée, mais il avait achevé de créer et d'armer de toutes pièces cette théologie purement scolastique, issue des catégories d'Aristote et des sentences de Pierre Lombard, cette logique du syllogisme qui argumente au lieu de raisonner, et qui trouve réponse à tout en subtilisant sur les termes. C'était moins une philosophie qu'un automate philosophique, répondant par ressort, et déroulant ses [270]

thèses comme un mouvement à rouages; ce n'était point le Verbe humain, c'était le cri monotone d'une machine, la parole inanimée d'un androïde; c'était la précision fatale de la mécanique, au lieu de la libre application des nécessités rationnelles. Saint Thomas d'Aquin brisa d'un seul coup tout cet échafaudage de paroles montées d'avance, en proclamant l'empire éternel de la raison par cette magnifique sentence que nous avons souvent citée: «Une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce qu'elle est juste.» La conséquence prochaine de cette proposition était celle-ci, en argumentant du plus au moins: «Une chose n'est pas vraie parce qu'Aristote l'a dite, mais Aristote n'a pu raisonnablement la dire que si elle est vraie. Cherchez donc d'abord la vérité et la justice, et la science d'Aristote vous sera donnée par surcroît.»

Aristote galvanisé par la scolastique était le véritable androïde d'Albert le Grand; et le bâton magistral de saint Thomas d'Aquin, ce fut la doctrine de la Somme théologique, chef-d'oeuvre de force et de raison qu'on étudiera encore dans nos écoles de théologie quand on voudra revenir sérieusement aux saines et fortes études.

Quant à la pierre philosophale transmise par saint Dominique à Albert le Grand, et par ce dernier à saint Thomas d'Aquin, il faut entendre seulement la base philosophique et religieuse des idées de cette époque. Si saint Dominique avait su faire le grand oeuvre, il eût acheté pour Rome l'empire du monde, dont il était si jaloux pour l'Église, et eût employé à chauffer ses creusets ce feu qui brûla tant d'hérétiques. Saint Thomas d'Aquin changeait en or tout ce qu'il touchait, mais c'est au figuré seulement et en prenant l'or pour l'emblème de la vérité. C'est

[271]

ici l'occasion de dire quelques mots encore de la science hermétique cultivée depuis les premiers siècles chrétiens par Ostanès, Romarius, la reine Cléopâtre, les arabes Géber, Alfarabius et Salmana, Morien, Artéphius, Aristée. Cette science, prise d'une manière absolue, peut s'appeler la kabbale réalisatrice ou la magie des oeuvres; elle a donc trois degrés analogues: réalisation religieuse, réalisation philosophique, réalisation physique. La réalisation religieuse est la fondation durable de l'empire et du sacerdoce; la réalisation philosophique est l'établissement d'une doctrine absolue et d'un enseignement hiérarchique; la réalisation physique est la découverte et l'application dans le microcosme, ou petit monde, de la loi créatrice qui peuple incessamment le grand univers. Cette loi est celle du mouvement combiné avec la substance, du fixe avec le volatil, de l'humide avec le solide; ce mouvement a pour principe l'impulsion divine, et pour instrument la lumière universelle, éthérée dans l'infini, astrale dans les étoiles et les planètes, métallique, spécifique ou mercurielle dans les métaux, végétale dans les plantes, vitale dans les animaux, magnétique ou personnelle dans les hommes.

Cette lumière est la quintessence de Paracelse, qui se trouve à l'état latent et à l'état rayonnant dans toutes les substances créées; cette quintessence est le véritable élixir de vie qui s'extrait de la terre par la culture, des métaux par l'incorporation, la rectification, l'exaltation et la synthèse, des plantes par la distillation et la coction, des animaux par l'absorption, des hommes par la génération, de l'air par la respiration. Ce qui a fait dire à Aristée qu'il faut prendre

[272]

l'air de l'air; à Khunrath, qu'il faut le mercure vivant de l'homme parfait formé par l'androgyne; à presque tous, qu'il faut extraire des métaux, la médecine des métaux, et que cette médecine, au fond la même pour tous les règnes, est cependant graduée et spécifiée suivant les formes et les espèces. L'usage de cette médecine devait être triple: par sympathie, par répulsion ou par équilibre. La quintessence graduée n'était que l'auxiliaire des forces; la médecine de chaque règne devait se tirer de ce règne même avec addition du mercure principiant, terrestre ou minéral, et du mercure vivant synthétisé ou magnétisme humain.

Tels sont les aperçus les plus abrégés et les plus rapides de cette science, vaste et profonde comme la kabbale, mystérieuse comme la magie, réelle comme les sciences exactes, mais décriée par la cupidité souvent déçue des faux adeptes, et les obscurités dont les vrais sages ont enveloppé en effet leurs théories et leurs travaux.

CHAPITRE VI. PROCÈS CÉLÈBRES.

SOMMAIRE.--Trois procès célèbres.--Les templiers, Jeanne d'Arc et Gilles de Laval--Seigneurs de Raitz.

Les sociétés de l'ancien monde avaient péri par l'égoïsme matérialiste des castes qui, en s'immobilisant et en parquant les multitudes dans une réprobation sans espérance, avaient privé le

[273]

pouvoir captif entre les mains d'un petit nombre d'élus de ce mouvement circulatoire qui est le principe du progrès, du mouvement et de la vie. Un pouvoir sans antagonisme, sans concurrence, et par conséquent sans contrôle, avait été funeste aux royautés sacerdotales; les républiques, d'une autre part, avaient péri par le conflit des libertés qui, en l'absence de tout devoir hiérarchiquement et fortement sanctionné, ne sont plus bientôt qu'autant de tyrannies rivales les unes des autres. Pour trouver un milieu stable entre ces deux abîmes, l'idée des hiérophantes chrétiens avait été de créer une société vouée à l'abnégation par des voeux solennels, protégée par des règlements sévères, qui se recruterait par l'initiation, et qui, seule dépositaire des grands secrets religieux et sociaux, ferait des rois et des pontifes sans s'exposer elle-même aux corruptions de la puissance. C'était là le secret de ce royaume de Jésus-Christ qui sans être de ce monde en gouvernerait toutes les grandeurs.

LA CROIX PHILOSOPHIQUE

Cette idée présida à la fondation des grands ordres religieux, si souvent en guerre avec les autorités séculières, soit ecclésiastiques, soit civiles; sa réalisation fut aussi le rêve des sectes dissidentes de gnostiques ou d'illuminés qui prétendaient rattacher leur foi à la tradition primitive du christianisme de saint Jean. Elle devint enfin une menace pour l'Église et pour la société quand un ordre riche et dissolu, initié aux mystérieuses doctrines de la kabbale, parut disposé à tourner contre l'autorité légitime les principes conservateurs de la hiérarchie, et menaça le monde entier d'une immense révolution.

Les templiers, dont l'histoire est si mal connue, furent ces

[274]

conspirateurs terribles, et il est temps de révéler enfin le secret de leur chute, pour absoudre la mémoire de Clément V et de Philippe le Bel.

En 1118, neuf chevaliers croisés en Orient, du nombre desquels étaient Geoffroi de Saint-Omer et Hugues de Payens, se consacrèrent à la religion et prêtèrent serment entre les mains du patriarche de Constantinople, siège toujours secrètement ou publiquement hostile à celui de Rome depuis Photius. Le but avoué des templiers était de protéger les chrétiens qui venaient visiter les saints lieux; leur but secret était la reconstruction du temple de Salomon sur le modèle prophétisé par Ézéchiel.

Cette reconstruction, formellement prédite par les mystiques judaïsants des premiers siècles, était devenue le rêve secret des patriarches d'Orient. Le temple de Salomon rebâti et consacré au culte catholique devenait, en effet, la métropole de l'univers. L'Orient l'emportait sur l'Occident, et les patriarches de Constantinople s'emparaient de la papauté.

Les historiens, pour expliquer le nom de templiers donné à cet ordre militaire, prétendent que Baudouin II, roi de Jérusalem, leur avait donné une maison située près du temple de Salomon. Mais ils commettent là un énorme anachronisme, puisqu'à cette époque non-seulement le temple de Salomon n'existait plus, mais il ne

restait pas pierre sur pierre du second temple bâti par Zorobabel sur les ruines du premier, et il eût été difficile d'en indiquer précisément la place.

Il faut en conclure que la maison donnée aux templiers par Baudouin était située non près du temple de Salomon, mais près du

[275]

terrain sur lequel ces missionnaires secrets et armés du patriarche d'Orient avaient intention de le rebâtir.

Les templiers avaient pris pour leurs modèles, dans la Bible, les maçons guerriers de Zorobabel, qui travaillaient en tenant l'épée d'une main et la truelle de l'autre. C'est pour cela que l'épée et la truelle furent les insignes des templiers, qui plus tard, comme on le verra, se cachèrent sous le nom de frères maçons. La truelle des templiers est quadruple et les lames triangulaires en sont disposées en forme de croix, ce qui compose un pantacle kabbalistique connu sous le nom de croix d'Orient.

La pensée secrète d'Hugues de Payens, en fondant son ordre, n'avait pas été précisément de servir l'ambition des patriarches de Constantinople. Il existait à cette époque en Orient une secte de chrétiens johannites, qui se prétendaient seuls initiés aux vrais mystères de la religion du Sauveur. Ils prétendaient connaître l'histoire réelle de Jésus-Christ, et, adoptant en partie les traditions juives et les récits du Talmud, ils prétendaient que les faits racontés dans les Évangiles ne sont que des allégories dont saint Jean donne la clef en disant, «qu'on pourrait remplir le monde des livres qu'on écrirait sur les paroles et les actes de Jésus-Christ;» paroles qui, suivant eux, ne seraient qu'une ridicule exagération, s'il ne s'agissait, en effet, d'une allégorie et d'une légende qu'on peut varier et prolonger à l'infini.

Pour ce qui est des faits historiques et réels, voici ce que les johannites racontaient:

Une jeune fille de Nazareth, nommée Mirjam, fiancée à un jeune homme de sa tribu, nommé Jochanan, fut surprise par un certain

[276]

Pandira, ou Panther, qui abusa d'elle par la force après s'être introduit dans sa chambre sous les habits et sous le nom de son fiancé. Jochanan, connaissant son malheur, la quitta sans la compromettre, puisqu'en effet, elle était innocente, et la jeune fille accoucha d'un fils qui fut nommé Josuah ou Jésus.

Cet enfant fut adopté par un rabbin du nom de Joseph qui l'emmena avec lui en Égypte; là, il fut initié aux sciences secrètes, et les prêtres d'Osiris, reconnaissant en lui la véritable incarnation d'Horus promise depuis longtemps aux adeptes, le consacrèrent souverain pontife de la religion universelle.

Josuah et Joseph revinrent en Judée où la science et la vertu du jeune homme ne tardèrent pas à exciter l'envie et la haine des prêtres; qui lui reprochèrent un jour publiquement l'illégitimité de sa naissance. Josuah, qui aimait et vénérât sa mère, interrogea son maître et apprit toute l'histoire du crime de Pandira et des malheurs de Mirjam. Son premier mouvement fut de la renier publiquement en lui disant au milieu d'un festin de noces: «Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?» Mais ensuite pensant qu'une pauvre femme ne doit pas être punie d'avoir souffert ce qu'elle ne pouvait empêcher, il s'écria: «Ma mère n'a point péché, elle n'a point perdu son innocence; elle est vierge, et cependant elle est mère; qu'un double honneur lui soit rendu! Quant à moi, je n'ai point de père sur la terre. Je suis le fils de Dieu et de l'humanité!»

Nous ne pousserons pas plus loin cette fiction affligeante pour des coeurs chrétiens; qu'il nous suffise de dire que les johannites allaient jusqu'à faire saint Jean l'Évangéliste

[277]

responsable de cette prétendue tradition, et qu'ils attribuaient à cet apôtre la fondation de leur Église secrète.

Les grands pontifes de cette secte prenaient le titre de Christ et prétendaient se succéder depuis saint Jean par une transmission de pouvoirs non interrompue. Celui qui se parait, à l'époque de la fondation de l'ordre du temple, de ces privilèges imaginaires se nommait Théoclet; il connut Hugues de Payens, il l'initia aux mystères et aux espérances de sa prétendue Église; il le séduisit par des idées de souverain sacerdoce et de suprême royauté, il le désigna enfin pour son successeur.

Ainsi l'ordre des chevaliers du temple fut entaché dès son origine de schisme et de conspiration contre les rois.

Ces tendances furent enveloppées d'un profond mystère et l'ordre faisait profession extérieure de la plus parfaite orthodoxie. Les chefs seulement savaient où ils voulaient aller; le reste les suivait sans défiance.

Acquérir de l'influence et des richesses, puis intriguer, et au besoin combattre pour établir le dogme johannique, tels étaient le but et les moyens proposés aux frères initiés. «Voyez, leur disait-on, la papauté et les monarchies rivales se marchander aujourd'hui, s'acheter, se corrompre, et demain peut-être s'entre-détruire. Tout cela sera l'héritage du temple; le monde nous demandera bientôt des souverains et des pontifes. Nous ferons l'équilibre de l'univers, et nous serons les arbitres des maîtres du monde.»

Les templiers avaient deux doctrines, une cachée et réservée aux maîtres, c'était celle du johannisme; l'autre publique, c'était

[278]

la doctrine catholique-romaine. Ils trompaient ainsi les adversaires qu'ils aspiraient à supplanter, Le johannisme des adeptes était la kabbale des gnostiques, dégénérée bientôt en un panthéisme mystique poussé jusqu'à l'idolâtrie de la nature et la haine de tout dogme révélé. Pour mieux réussir et se faire des partisans, ils caressaient les regrets des cultes déçus et les espérances des cultes nouveaux, en promettant à tous la liberté de conscience et une nouvelle orthodoxie qui serait la synthèse de toutes les croyances persécutées. Ils en vinrent ainsi jusqu'à reconnaître le symbolisme panthéistique des grands maîtres en magie noire, et, pour mieux se détacher de l'obéissance à la religion qui d'avance les condamnait, ils rendirent les honneurs divins à l'idole monstrueuse du Baphomet, comme jadis les tribus dissidentes avaient adoré les veaux d'or de Dan et de Béthel.

Des monuments récemment découverts, et des documents précieux qui remontent au XIII^e siècle, prouvent d'une manière plus que suffisante tout ce que nous venons d'avancer. D'autres preuves encore sont cachées dans les annales et sous les symboles de la maçonnerie occulte.

Frappé de mort dans son principe même, et anarchique parce qu'il était dissident, l'ordre des chevaliers du Temple avait conçu une grande oeuvre qu'il était incapable d'exécuter, parce qu'il ne connaissait ni l'humilité ni l'abnégation personnelle. D'ailleurs les templiers étant pour la plupart sans instruction, et capables seulement de bien manier l'épée, n'avaient rien de ce qu'il fallait pour gouverner et enchaîner au besoin cette reine du monde qui s'appelle l'opinion. Hugues de Payens n'avait pas eu la

[279]

profondeur de vues qui distingua plus tard un militaire fondateur aussi d'une milice formidable aux rois. Les templiers étaient des jésuites mal réussis.

Leur mot d'ordre était de devenir riches pour acheter le monde. Ils le devinrent en effet, et en 1312 ils possédaient en Europe seulement plus de neuf mille seigneuries. La richesse fut leur écueil; ils devinrent insolents et laissèrent percer leur dédain pour les institutions religieuses et sociales qu'ils aspiraient à renverser. On connaît le mot de Richard Coeur de Lion à qui un ecclésiastique, auquel il permettait une grande familiarité, ayant dit: «Sire, vous avez trois filles qui vous coûtent cher et dont il vous serait bien avantageux de vous défaire: ce sont l'ambition, l'avarice et la luxure.--Vraiment! dit le roi: eh bien! marions-les. Je donne l'ambition aux templiers, l'avarice aux moines et la luxure aux évêques. Je suis sûr d'avance du consentement des parties.»

L'ambition des templiers leur fut fatale; on devinait trop leurs projets et on les prévint. Le pape Clément V et le roi Philippe le Bel donnèrent un signal à l'Europe et les templiers, enveloppés pour ainsi dire dans un immense coup de filet, furent pris, désarmés et jetés en prison. Jamais coup d'État ne s'était accompli avec un ensemble plus formidable. Le monde entier fut frappé de stupeur, et l'on attendit les révélations étranges d'un procès qui devait avoir tant de retentissement à travers les âges.

Il était impossible de dérouler devant le peuple le plan de la conspiration des templiers; c'eût été initier la multitude aux secrets des maîtres. On eut recours à l'accusation de magie, et

[280]

il se trouva des dénonciateurs et des témoins. Les templiers, à leur réception, crachaient sur le Christ, reniaient Dieu, donnaient au grand maître des baisers obscènes, adoraient une tête de cuivre aux yeux d'escarboucle, conversaient avec un grand chat noir et s'accouplaient avec des diablasses. Voilà ce qu'on ne craignit pas de porter sérieusement sur leur acte d'accusation. On sait la fin de ce drame et comment Jacques de Molai et ses compagnons périrent dans les flammes; mais avant de mourir, le chef du Temple organisa et institua la maçonnerie occulte. Du fond de sa prison, le grand maître créa quatre loges métropolitaines, à Naples pour l'Orient, à Édimbourg pour l'Occident, à Stockholm pour le Nord et à Paris pour le Midi. Le pape et le roi périrent bientôt d'une manière étrange et soudaine. Squin de Florian, le principal dénonciateur de l'ordre, mourut assassiné. En brisant l'épée des templiers, on en avait fait un poignard, et leurs truelles proscrites ne maçonnaient plus que des tombeaux.

Laissons-les maintenant disparaître dans les ténèbres ou ils se cachent en y tramant leur vengeance. Quand viendra la grande révolution, nous les verrons reparaître et nous les reconnaitrons à leurs signes et à leurs oeuvres.

Le plus grand procès de magie que nous trouvions dans l'histoire, après celui des templiers, est celui d'une vierge et presque d'une sainte. On a accusé l'Église d'avoir en cette circonstance servi les lâches ressentiments d'un parti vaincu, et l'on se demande avec anxiété à quels anathèmes ont été voués par le saint-siège les assassins de Jeanne d'Arc. Disons donc tout

[281]

d'abord à ceux qui ne le savent pas, que Pierre Cauchon, l'indigne évêque de Beauvais, frappé de mort subite par la main de Dieu, fut excommunié après sa mort par le pape Calixte IV, et que ses ossements arrachés à la terre sainte furent jetés à la voirie. Ce n'est donc pas l'Église qui a jugé et condamné la pucelle d'Orléans, c'est un mauvais prêtre et un apostat.

Charles VII qui abandonna cette noble fille à ses bourreaux fut depuis sous la main d'une providence vengeresse; il se laissa mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par son propre fils. La peur est le supplice des lâches.

Ce roi avait vécu pour une courtisane et avait obéré pour elle ce royaume qui lui fut conservé par une vierge. La courtisane et la vierge ont été chantées par nos poètes nationaux. Jeanne d'Arc par Voltaire, et Agnès Sorel par Béranger.

Jeanne était morte innocente, mais les lois contre la magie atteignirent bientôt après et châtièrent un grand coupable. C'était un des plus vaillants capitaines de Charles VII, et les services qu'il avait rendus à l'État ne purent balancer le nombre et l'énormité de ses crimes.

Les contes de l'ogre et de Croquemitaine furent réalisés et surpassés par les actions de ce fantastique scélérat, et son histoire est restée dans la mémoire des enfants sous le nom de la Barbe Bleue.

Gilles de Laval, seigneur de Raiz, avait en effet la barbe si noire, qu'elle semblait être bleue comme on peut le voir par son portrait qui est au musée de Versailles, dans la salle des Maréchaux; c'était un maréchal de Bretagne, brave parce qu'il

[282]

était Français, fastueux, parce qu'il était riche, et sorcier parce qu'il était fou.

Le dérangement des facultés du seigneur de Raiz se manifesta d'abord par une dévotion luxueuse et d'une magnificence outrée. Il ne marchait jamais que précédé de la croix et de la bannière; ses chapelains étaient couverts d'or et parés comme des prélats; il avait chez lui tout un collège de petits pages ou d'enfants de chœur toujours richement habillés. Tous les jours un de ces enfants était mandé chez le maréchal, et ses camarades ne le voyaient pas revenir: un nouveau venu remplaçait celui qui était parti et il était sévèrement défendu aux enfants de s'informer du sort de tous ceux qui disparaissaient ainsi et même d'en parler entre eux.

Le maréchal faisait prendre ces enfants à des parents pauvres, qu'on éblouissait par des promesses, et qui s'engageaient à ne jamais plus s'occuper de leurs enfants, auxquels le seigneur de Raiz assurait, disait-il, un brillant avenir.

Or, voici ce qui se passait:

La dévotion n'était qu'un masque et servait de passeport à des pratiques infâmes.

Le maréchal, ruiné par ses folles dépenses, voulait à tout prix se créer des richesses; l'alchimie avait épuisé ses dernières ressources, les emprunts usuraires allaient bientôt lui manquer; il résolut alors de tenter les dernières expériences de la magie noire, et d'obtenir de l'or par le moyen de l'enfer.

Un prêtre apostat, du diocèse de Saint-Malo, un Florentin, nommé Prélati, et l'intendant du maréchal, nommé Sillé, étaient ses

[283]

confidents et ses complices. Il avait épousé une jeune fille de grande naissance et la tenait pour ainsi dire renfermée dans son château de Machecoul: il y avait dans ce château une tourelle dont la porte était murée. Elle menaçait ruine disait le maréchal et personne n'essayait jamais d'y pénétrer.

Cependant madame de Raiz, que son mari laissait souvent seule pendant la nuit, avait aperçu des lumières rougeâtres aller et venir dans cette tour.

Elle n'osait pas interroger son mari, dont le caractère bizarre et sombre lui inspirait la plus grande terreur.

Le jour de Pâques de l'année 1440, le maréchal, après avoir solennellement communiqué dans sa chapelle, prit congé de la châtelaine de Machecoul, en lui annonçant qu'il partait pour la terre sainte; la pauvre femme ne l'interrogea pas davantage, tant elle tremblait devant lui; elle était enceinte de plusieurs mois. Le maréchal lui permit de faire venir sa soeur près d'elle, afin de s'en faire une compagnie pendant son absence. Madame de Raiz usa de cette permission, et envoya quérir sa soeur; Gilles de Laval monta ensuite à cheval et partit.

Madame de Raiz confia alors à sa soeur ses inquiétudes et ses craintes. Que se passait-il au château? Pourquoi le seigneur de Raiz était-il si sombre? Pourquoi ces absences multipliées? Que devenaient ces enfants qui disparaissaient tous les jours? Pourquoi ces lumières nocturnes dans la tour murée? Ces questions surexcitèrent au plus haut degré la curiosité des deux femmes.

Comment faire, pourtant. Le maréchal avait expressément défendu qu'on s'approchât de la tour dangereuse, et, avant de partir, il avait formellement réitéré cette défense.

[284]

Il devait exister une entrée secrète: madame de Raiz et sa soeur Anne la cherchèrent; toutes les salles basses du château furent explorées, coin par coin et pierre par pierre; enfin dans la chapelle, et derrière l'autel, un bouton de cuivre, caché dans un fouillis de sculpture, céda sous la pression de la main, une pierre se renversa, et les deux curieuses, palpitantes purent apercevoir les premières marches d'un escalier.

Cet escalier conduisit les deux femmes dans la tour condamnée.

Au premier étage, elles trouvèrent une sorte de chapelle dont la croix était renversée et les cierges noirs; sur l'autel était placée une figure hideuse représentant sans doute le démon.

Au second, il y avait des fourneaux, des cornues, des alambics, du charbon, enfin tout l'appareil des souffleurs.

Au troisième, la chambre était obscure; on y respirait un air fade et fétide qui obligea les deux jeunes visiteuses à ressortir. Madame de Raiz se heurta contre un vase qui se renversa, et elle sentit sa robe et ses

pieds inondés d'un liquide épais et inconnu; lorsqu'elle revint à la lumière du palier, elle se vit toute baignés de sang.

La soeur Anne voulait s'enfuir, mais chez madame de Raiz la curiosité fut plus forte que l'horreur et que la crainte; elle redescendit, prit la lampe de la chapelle infernale et remonta dans la chambre du troisième étage: là un horrible spectacle s'offrit à sa vue.

Des bassines de cuivre pleines de sang étaient rangées par ordre
[285]

le long des murailles, avec des étiquettes portant des dates, et au milieu de la pièce, sur une table de marbre noir, était couché le cadavre d'un enfant récemment égorgé.

Une des bassines avait été renversée par madame de Raiz, et un sang noir s'était largement répandu sur le parquet en bois vermoulu et mal balayé.

Les deux femmes étaient demi-mortes d'épouvante. Madame de Raiz voulut à toute force effacer les indices de son indiscretion; elle alla chercher de l'eau et une éponge pour laver les planches, mais elle ne fit qu'étendre la tache qui, de noirâtre qu'elle était, devenait sanguinolente et vermeille... Tout à coup une grande rumeur retentit dans le château; on entend crier les gens qui appellent madame de Raiz, et elle distingue parfaitement ces formidables paroles: «Voici monseigneur qui revient!» Les deux femmes se précipitent vers l'escalier, mais au même instant elles entendent dans la chapelle du diable un grand bruit de pas et de voix; la soeur Anne s'enfuit en montant jusqu'aux créneaux de la tour; madame de Raiz descend en chancelant et se trouve face à face avec son mari, qui montait suivi du prêtre apostat et de Prélati.

Gilles de Laval saisit sa femme par le bras sans lui rien dire et l'entraîne dans la chapelle du diable; alors Prélati dit au maréchal: «Vous voyez qu'il le faut, et que la victime est venue d'elle-même.--Eh bien! soit, dit le maréchal; commencez la messe noire.»

Le prêtre apostat se dirigea vers l'autel, M. de Raiz ouvrit une petite armoire pratiquée dans l'autel même et y prit un large couteau, puis il revint s'asseoir près de sa femme à demi
[286]

évanouie et renversée sur un banc contre le mur de la chapelle; les cérémonies sacrilèges commencèrent.

Il faut savoir que M. de Raiz, au lieu de prendre, en partant, la route de Jérusalem, avait pris celle de Nantes où demeurait Prélati; il était entré comme un furieux chez ce misérable, en le menaçant de le tuer s'il ne lui donnait pas le moyen d'obtenir du diable ce qu'il lui demandait depuis si longtemps. Prélati pour gagner un délai lui avait dit que les conditions absolues du maître étaient terribles et qu'il fallait avant tout que le maréchal se décidât à sacrifier au diable son dernier enfant arraché de force du sein de sa mère. Gilles de Laval n'avait rien répondu, mais il était revenu sur-le-champ à Machecoul, entraînant après lui le sorcier florentin avec le prêtre son complice. Il avait trouvé sa femme dans la tour murée et l'on sait le reste.

Cependant la soeur Anne oubliée sur la plate-forme de la tour et n'osant redescendre, avait détaché son voile et faisait au hasard des signaux de détresse, auxquels répondirent deux cavaliers suivis de quelques hommes d'armes qui galopèrent vers le château; c'étaient ses deux frères qui, ayant appris le prétendu départ du sire de Laval pour la Palestine, venaient visiter et consoler madame de Raiz. Ils entrèrent bientôt avec fracas dans la cour du château; Gilles de Laval interrompant alors l'horrible cérémonie, dit à sa femme: «Madame, je vous fais grâce, et il ne sera plus question de ceci si vous faites ce que je vais vous dire:

»Retournez à votre chambre, changez d'habits et venez me rejoindre dans la salle d'honneur où je vais recevoir vos frères;

[287]

si devant eux vous dites un mot ou que vous leur fassiez soupçonner quelque chose, je vous ramène ici après leur départ, et nous reprendrons la messe noire où nous l'avons laissée, c'est à la consécration que vous devez mourir. Regardez bien où je dépose le couteau.»

Il se lève alors, conduit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre et descend à la salle d'honneur, où il reçoit les deux gentilshommes avec leur suite, leur disant que sa femme s'apprête et va venir embrasser ses frères.

Quelques instants après, en effet, paraît madame de Raiz, pâle comme une trépassée. Gilles de Laval ne cessait de la regarder fixement et la dominait du regard: «Vous êtes malade ma soeur?--Non, ce sont les fatigues de la grossesse....» Et tout bas la pauvre femme ajoutait: «Il veut me tuer, sauvez-moi....» Tout à coup la soeur Anne, qui était parvenue à sortir de la tour, entre dans la salle en criant: «Emmenez-nous, sauvez-nous, mes frères, cet homme est un assassin;» et elle montrait Gilles de Laval.

Le maréchal appelle ses gens à son aide, l'escorte des deux frères entoure les deux femmes et l'on met l'épée à la main; mais les gens du seigneur de Raiz, le voyant furieux, le désarment au lieu de lui obéir. Pendant ce temps madame de Raiz, sa soeur et ses frères gagnent le pont-levis et sortent du château.

Le lendemain, le duc Jean V fit investir Machecoul, et Gilles de Laval qui ne comptait plus sur ses hommes d'armes se rendit sans résistance. Le parlement de Bretagne l'avait décrété de prise de corps comme homicide; les juges ecclésiastiques s'apprêtèrent à le juger d'abord comme hérétique, sodomite et sorcier. Des voix, que la terreur avait tenues longtemps muettes, s'élevèrent de

[288]

tous côtés pour lui redemander les enfants disparus. Ce fut un deuil et une clameur universelle dans toute la province; on fouilla les châteaux de Machecoul et de Chantocé, et l'on trouva des débris de plus de deux cents squelettes d'enfants; les autres avaient été brûlés et consumés en entier.

Gilles de Laval parut devant ses juges avec une suprême arrogance.--«Qui êtes-vous? lui demanda-t-on, suivant la coutume.--Je suis Gilles de Laval, maréchal de Bretagne, seigneur de Raiz, de Machecoul, de Chantocé et autres lieux. Et vous qui m'interrogez, qui êtes-vous?--Nous sommes vos juges, les magistrats en cour d'Église.--Vous, mes juges! allons donc; je vous connais mes maîtres; vous êtes des simoniaques et des ribauds; vous vendez votre dieu pour acheter les joies du diable. Ne parlez donc pas de me juger, car si je suis coupable vous êtes certainement mes instigateurs et mes complices, vous qui me deviez le bon exemple.--Cessez vos injures, et répondez-nous!--J'aimerais mieux être pendu par le cou que de vous répondre; je m'étonne que le président de Bretagne vous laisse connaître ces sortes d'affaires; vous interrogez sans doute pour vous instruire et faire ensuite pis que vous n'avez encore fait.»

Cette hauteur insolente tomba cependant devant la menace de la torture. Il avoua alors, devant l'évêque de Saint-Brieux et le président Pierre de l'Hôpital, ses meurtres et ses sacrilèges; il prétendit que le massacre des enfants avait pour motif une volupté exécrable qu'il cherchait pendant l'agonie de ces pauvres petits êtres. Le président parut douter de la vérité et

[289]

questionna de nouveau le maréchal.--Hélas! dit brusquement celui-ci, vous vous tourmentez inutilement et moi avec.--Je ne vous tourmente point, répliqua le président; ains je suis moult émerveillé de ce que vous me dites et ne m'en puis bonnement contenter, ainçois je désire, et voudrois en savoir par vous la pure vérité.» Le maréchal lui répondit: «Vraiment il n'y avait ni autre cause, ni intention que ce que je vous ai déjà dit; que voulez-vous davantage, ne vous en ai-je pas assez avoué pour faire mourir dix mille hommes?»

Ce que Gilles de Raiz ne voulait pas dire, c'est qu'il cherchait la pierre philosophale dans le sang des enfants égorgés. C'était la cupidité qui le poussait à cette monstrueuse débauche; il croyait, sur la foi de ses nécromants, que l'agent universel de la vie devait être subitement coagulé par l'action et la réaction combinées de l'outrage à la nature et du meurtre; il recueillait ensuite la pellicule irisée qui se formait sur le sang lorsqu'il commençait à se refroidir, lui faisait subir diverses fermentations et mettait digérer le produit dans l'oeuf philosophique de l'athanor, en y joignant du sel, du soufre et du mercure. Il avait tiré sans doute cette recette de quelques-uns de ces vieux grimoires hébreux, qui eussent suffi s'ils avaient été connus pour vouer les Juifs à l'exécration de toute la terre.

Dans la persuasion où ils étaient que l'acte de la fécondation humaine attire et coagule la lumière astrale en réagissant par sympathie sur les êtres soumis au magnétisme de l'homme, les sorciers israélites en étaient venus à ces écarts que leur reproche Philon, dans un passage que rapporte l'astrologue

[290]

Gaffarel. Ils faisaient greffer leurs arbres par des femmes qui inséraient la greffe pendant qu'un homme se livrait sur elles à des actes outrageants pour la nature. Toujours, lorsqu'il s'agit de magie noire, on retrouve les mêmes horreurs et l'esprit de ténèbres n'est guère inventif.

Gilles de Laval fut brûlé vif dans le pré de la Magdeleine, près de Nantes; il obtint la permission d'aller à la mort avec tout le faste qui l'avait accompagné pendant sa vie, comme s'il voulait vouer à toute l'ignominie de son supplice le faste et la cupidité qui l'avaient si complètement dégradé et si fatalement perdu.

CHAPITRE VII.

SUPERSTITIONS RELATIVES AU DIABLE.

SOMMAIRE.--Les apparitions.--Les possessions.--Procès faits à des hallucinés.--Sottises et cruautés populaires.--Quelques mots sur les phénomènes en apparence inexplicables.

Nous avons dit combien l'Église s'est montrée sobre de décisions relativement au génie du mal; elle enseigne à ne pas le craindre, elle recommande à ses enfants de ne pas s'en occuper et de ne prononcer jamais son nom. Cependant le penchant des imaginations malades et des têtes faibles pour le monstrueux et l'horrible donna, pendant les mauvais jours du moyen âge, une importance formidable et les formes les plus menaçantes à cet être ténébreux qui ne mérite que l'oubli, puisqu'il méconnaît éternellement la vérité et la lumière.

[291]

Cette réalisation apparente du fantôme de la perversité fut comme une incarnation de la folie humaine; le diable devint le cauchemar des cloîtres, l'esprit humain se fit peur à lui-même, et l'on vit l'être prétendu raisonnable trembler devant ses propres chimères. Un monstre noir et difforme semblait avoir étendu ses ailes de chauve-souris entre le ciel et la terre pour empêcher la jeunesse et la vie de se confier aux promesses du soleil et à la paisible sérénité des étoiles. Cette harpie de la superstition empoisonnait tout de son souffle, infectait tout de son contact: on ne pouvait boire et manger sans craindre d'avaler les oeufs du reptile; on n'osait regarder la beauté, car peut-être était-ce une illusion du monstre; si l'on riait, on croyait entendre comme un écho funèbre le ricanement du tourmenteur éternel; si l'on pleurait, on croyait le voir insulter aux larmes. Le diable semblait tenir Dieu prisonnier dans le ciel, et imposer aux hommes sur la terre le blasphème et le désespoir.

Les superstitions conduisent vite à l'ineptie et à la démence; rien de plus déplorable et de plus fastidieux que la série des histoires d'apparitions diaboliques, dont les écrivains vulgaires de l'histoire de la magie ont surchargé leurs compilations. Pierre le Vénérable voit le diable piquer une tête dans les latrines; un autre chroniqueur le reconnaît sous la forme d'un chat qui ressemblait à un chien, et qui gambadait comme un singe; un seigneur de Corasse avait à ses ordres un lutin nommé Orthon, qui lui apparut sous la forme d'une truie prodigieusement maigre et décharnée. Maître Guillaume Édeline, prieur de Saint-Germain des Prés, déclara l'avoir vu «sous la forme et semblance d'un

[292]

mouton qu'il lui semblait lors baiser brutalement sous la queue en signe de révérence et d'honneur.»

De malheureuses vieilles femmes s'accusaient de l'avoir eu pour amant; le maréchal Trivulce mourait de frayeur en s'escrimant d'estoc et de taille, contre des diables dont il voyait sa chambre remplie; on brûlait par centaines les malheureux idiots et les folles qui avouaient avoir eu commerce avec le malin; on n'entendait parler que d'incubes et de succubes; des juges accueillèrent gravement des révélations qu'il eût fallu renvoyer aux médecins; l'opinion publique exerçait d'ailleurs sur eux une pression irrésistible, et l'indulgence pour les sorciers eût exposé les magistrats eux-mêmes à toutes les fureurs populaires. La persécution exercée sur les fous rendait la folie contagieuse, et les maniaques s'entre-déchiraient; on battait jusqu'à la mort, on faisait brûler à petit feu, on plongeait dans l'eau glacée les malheureux que la rumeur publique accusait de magie pour les forcer à lever les sorts qu'ils avaient jetés, et la justice n'intervenait que pour achever sur un bûcher ce qu'avait commencé la rage aveugle des multitudes.

En racontant l'histoire de Gilles de Laval, nous avons suffisamment prouvé que la magie noire peut être un crime réel et le plus grand de tous les crimes; mais le malheur des temps fut de confondre les malades avec les criminels, et de punir ceux qu'il aurait fallu soigner avec patience et charité.

Où commence la responsabilité chez l'homme? où finit-elle? C'est un problème qui doit inquiéter souvent les dépositaires vertueux de la justice humaine. Caligula, fils de Germanicus, semblait [293]

avoir hérité de toutes les vertus de son père; un poison qu'on lui fait prendre trouble sa raison, et il devient l'effroi du monde. A-t-il été vraiment coupable, et ne doit-on pas s'en prendre uniquement de ses forfaits à ces lâches Romains qui lui obéirent au lieu de le faire enfermer?

Le père Hilarion Tissot, que nous avons déjà cité, va plus loin que nous et veut que tout consentement au crime soit une folie; malheureusement il explique toujours la folie par l'obsession du mauvais esprit. Nous pourrions demander à ce bon religieux ce qu'il penserait d'un père de famille qui, après avoir fermé sa porte à un vaurien reconnu capable de toute espèce de mal, lui laisserait le droit de fréquenter, de conseiller, de prendre, d'obséder ses petits-enfants? Admettons donc, pour être vraiment chrétiens, que le diable quel qu'il soit, n'obsède que ceux qui se donnent volontairement à lui, et ceux-là sont responsables de tout ce qu'il pourra leur suggérer, comme l'ivrogne doit être responsable de tous les désordres auxquels il pourra s'abandonner sous l'influence de l'ivresse.

L'ivresse est une folie passagère et la folie est une ivresse permanente; l'une et l'autre sont causées par un engorgement phosphorique des nerfs du cerveau, qui détruit notre équilibre lumineux et prive l'âme de son instrument de précision. L'âme spirituelle et personnelle ressemble alors à Moïse lié et emmaillotté dans son berceau de bitume et abandonné au balancement des eaux du Nil; elle est emportée par l'âme fluide et matérielle du monde, cette eau mystérieuse sur laquelle planait le souffle des Éloïmes, lorsque le verbe divin se formula en ces lumineuses paroles: Que la lumière soit!

[294]

L'âme du monde est une force qui tend toujours à l'équilibre; il faut que la volonté triomphe d'elle ou qu'elle triomphe de la volonté. Toute vie incomplète la tourmente comme une monstruosité, et toujours elle s'efforce de réabsorber les avortons intellectuels; c'est pour cela que les maniaques et les hallucinés sentent un irrésistible attrait pour la destruction et la mort; l'anéantissement leur semble un bien, et non-seulement ils voudraient mourir, mais ils seraient heureux de voir mourir les autres. Ils sentent que la vie leur échappe, la conscience les brûle et les désespère; leur existence n'est que le sentiment de la mort, c'est le supplice de l'enfer.

L'un entend une voix impérieuse qui lui ordonne de tuer son fils au berceau. Il lutte, il pleure, il s'enfuit et finit par prendre une hache et par tuer l'enfant; l'autre, et cette épouvantable histoire est toute récente, persécuté par des voix qui lui demandent des coeurs, assomme ses parents, leur ouvre la poitrine et ronge à demi leurs coeurs arrachés. Quiconque commet de propos libéré une mauvaise action, donne des arrhes à la destruction éternelle et ne peut prévoir d'avance où ce marché funeste le conduira.

L'être est substance et vie. La vie se manifeste par le mouvement, et le mouvement se perpétue par l'équilibre; l'équilibre est donc la loi d'immortalité. La conscience est le sentiment de l'équilibre et l'équilibre c'est la justesse et la justice. Tout excès, lorsqu'il n'est pas mortel, se corrige par un excès contraire; c'est la loi éternelle des réactions, mais si l'excès se précipite en dehors de tout équilibre, il se perd dans les ténèbres extérieures et devient la mort éternelle.

[295]

L'âme de la terre entraîne dans le vertige du mouvement astral tout ce qui ne lui résiste pas par les forces équilibrées de la raison. Partout où se manifeste une vie imparfaite et mal formée, elle fait affluer ses forces pour la détruire comme les esprits vitaux abondent pour fermer les plaies. De là ces désordres

atmosphériques qui se manifestent autour de certains malades, de là ces commotions fluidiques, ces tournolements de meubles, ces suspensions, ces jets de pierres, ces distensions aériennes qui font apparaître à distance le mirage sensible et tangible des mains ou des pieds de l'obsédé. C'est la nature qui se tourmente autour d'un cancer qu'elle veut extirper, autour d'une plaie qu'elle veut fermer, autour d'une sorte de vampire dont elle veut achever la mort pour le replonger dans la vie.

Les mouvements spontanés des objets inertes ne peuvent venir que d'un travail des forces qui aimantent la terre; un esprit, c'est-à-dire, une pensée, ne soulève rien sans levier. S'il en était autrement, le travail presque infini de la nature pour la création et le perfectionnement des organes serait sans objet. Si l'esprit dégagé des sens pouvait faire obéir la matière à son gré, les morts illustres se révéleraient à nous les premiers par des mouvements harmonieux et réguliers; au lieu de cela nous voyons toujours des mouvements incohérents et fébriles se produisant autour d'êtres malades, inintelligents et capricieux. Ces êtres sont des aimants déréglés qui font extravaguer l'âme de la terre; mais quand la terre a le délire par suite de l'éruption de ces êtres avortés, c'est qu'elle souffre elle-même en traversant une crise qui finira par de violentes commotions.

[296]

Il y a vraiment bien de la puérité dans certains hommes qui passent pour sérieux. Voici, par exemple, M. le marquis de Mirville qui attribue au diable tous les phénomènes inexplicables. Mais, mon cher monsieur, si le diable avait le pouvoir d'intervertir l'ordre naturel, ne le ferait-il pas immédiatement de manière à tout bouleverser? Avec le caractère qu'on lui suppose, il ne serait sans doute pas retenu par des scrupules.--Oh! mais, allez-vous répondre, la puissance de Dieu s'y oppose!--Doucement: la puissance de Dieu s'y oppose, ou elle ne s'y oppose pas. Si elle s'y oppose, le diable ne peut rien faire; si elle ne s'y oppose pas, c'est le diable qui est le maître... M. de Mirville nous dira que Dieu le permet pour un peu. Tout juste assez pour tromper les pauvres hommes, tout juste assez pour troubler leur cervelle déjà si solide, comme on sait. Alors, en effet, ce n'est plus le diable qui est le maître; c'est Dieu, qui serait... Mais nous n'achevons pas: aller plus loin, ce serait blasphémer.

On ne veut pas assez comprendre les harmonies de l'être, qui se distribuent par la série, comme le disait fort bien cet illustre maniaque de Fourier. L'esprit agit sur les esprits par le verbe. La matière reçoit les empreintes de l'esprit et communique avec lui au moyen d'un organisme parfait; l'harmonie dans les formes se rapproche de l'harmonie dans les idées, le médiateur commun c'est la lumière: la lumière, qui est esprit et vie; la lumière, qui est la synthèse des couleurs, l'accord des ombres, l'harmonie des formes; la lumière, dont les vibrations sont les mathématiques vivantes. Mais les ténèbres et leurs fantastiques mirages, mais

[297]

les erreurs phosphorescentes du sommeil, mais les paroles perdues dans le délire, tout cela ne crée rien, ne réalise rien; tout cela, en un mot, n'existe pas: ce sont les limbes de la vie, ce sont les vapeurs de l'ivresse astrale, ce sont les éblouissements nerveux des yeux fatigués. Suivre de pareilles lueurs, c'est marcher dans une impasse; croire à de pareilles révélations, c'est adorer la mort: la nature vous le dit elle-même.

Les tables tournantes n'écrivent qu'incohérences et injures; ce sont les échos les plus infimes de la pensée, les rêves les plus absurdes et les plus anarchiques; les mots enfin dont la plus basse populace se sert pour exprimer le mépris. Nous venons de lire un livre du baron de Guldenstubbé, qui prétend communiquer par lettres avec l'autre monde. Il a obtenu des réponses, et quelles réponses! des dessins obscènes, des hiéroglyphes désespérantes, et cette signature grecque πνευμα θάνατος, le souffle mort, ou pour mieux traduire l'esprit de mort. Voilà le dernier mot des révélations phénoménales de la doctrine américaine, si on la sépare de l'autorité sacerdotale et si on veut la rendre indépendante du contrôle de la hiérarchie. Nous ne nions ici ni la réalité ni l'importance des phénomènes, ni la bonne foi des croyants; mais nous devons les avertir des dangers auxquels ils s'exposent s'ils ne préfèrent pas l'esprit de sagesse donné hiérarchiquement et divinement à l'Église, à toutes ces communications désordonnées et obscures dans lesquelles l'âme fluide de la terre reflète machinalement les mirages de l'intelligence et les rêves de la raison.

[298]

LIVRE V.
LES ADEPTES ET LE SACERDOCE.
⌘ Hé.

CHAPITRE PREMIER.
PRÊTRES ET PAPES ACCUSÉS DE MAGIE.

SOMMAIRE--Le pape Sylvestre II et la prétendue papesse Jeanne.--Impertinentes assertions de Martin Polonus et de Platine.--L'auteur présumable du grimoire d'Honorius.--Analyse de ce grimoire.

Nous avons dit que depuis les profanations et les impiétés des gnostiques, l'Église avait proscrit la magie. Le procès des templiers acheva la rupture, et depuis cette époque, réduite à se cacher dans l'ombre pour y méditer sa vengeance, la magie proscrivit à son tour l'Église.

Plus prudents que les hérésiarques qui élevaient publiquement autel contre autel, et se dévouaient ainsi à la proscription et au bûcher, les adeptes dissimulèrent leurs ressentiments et leurs doctrines; ils se lièrent entre eux par des serments terribles et, sachant combien il importe de gagner d'abord son procès au tribunal de l'opinion, ils retournèrent contre les accusateurs et leurs juges les bruits sinistres qui les poursuivaient eux-mêmes, et dénoncèrent au peuple le sacerdoce comme une école de magie noire.

l'un du grand oeuvre,
l'autre de la magie noire, d'après le grimoire d'Honorius.

[299]

Tant qu'il n'a pas assis ses convictions et ses croyances sur la base inébranlable de la raison, l'homme se passionne malheureusement pour la vérité comme pour le mensonge, et de part, et d'autre, les réactions sont cruelles. Qui peut faire cesser cette guerre? L'esprit de celui-là seul qui a dit: «Ne rendez pas le mal pour le mal, mais triomphez du mal en faisant le bien.»

On a accusé le sacerdoce catholique d'être persécuteur, et cependant sa mission est celle du bon Samaritain, c'est pour cela qu'il a succédé aux lévites impitoyables, qui passent leur chemin sans avoir compassion du pauvre blessé de Jéricho. C'est en exerçant l'humanité qu'ils prouvent leur consécration divine. C'est donc une suprême injustice que de rejeter sur le sacerdoce les crimes de quelques hommes qui en étaient malheureusement revêtus. Un homme, quel qu'il soit, peut toujours être méchant: un vrai prêtre est toujours charitable.

Les faux adeptes ne l'entendaient pas de cette manière. Le sacerdoce chrétien, suivant eux, était entaché de nullité et d'usurpation depuis la proscription des gnostiques. «Qu'est-ce, en effet, disaient-ils, qu'une hiérarchie dont la science ne constitue plus les degrés?» La même ignorance des mystères et la même foi aveugle poussent au même fanatisme ou à la même hypocrisie les premiers chefs et les derniers ministres du sanctuaire. Les aveugles sont conducteurs d'aveugles. La suprématie entre égaux n'est plus qu'un résultat de l'intrigue et du hasard. Les pasteurs consacrent les saintes espèces avec une foi capharnaïte et grossière; ce sont des escamoteurs de pain et

[300]

des mangeurs de chair humaine. Ce ne sont plus des thaumaturges, ce sont des sorciers; voilà ce que disaient les sectaires.

Pour appuyer cette calomnie, ils inventèrent des fables; les papes, disaient-ils, étaient voués à l'esprit des ténèbres depuis le Xe siècle. Le savant Gerbert qui fut couronné sous le nom de Sylvestre II, en aurait fait l'aveu en mourant. Honorius III, celui qui confirma l'ordre de saint Dominique et qui prêcha les croisades, était lui-même un abominable nécromant, auteur d'un grimoire qui porte encore son nom, et qui est exclusivement réservé aux prêtres. On montrait et on commentait ce grimoire, on tachait ainsi de tourner

contre le saint-siège le plus terrible de tous les préjugés populaires à cette époque: la haine mortelle de tous ceux qui, à tort ou à raison, passaient publiquement pour sorciers.

Il se trouva des historiens malveillants ou crédules pour accréditer ces mensonges. Ainsi Platine, ce chroniqueur scandaleux de la papauté, répète d'après Martin Polonus les calomnies contre Sylvestre II. Si l'on s'en rapportait à cette fable, Gerbert, qui était versé dans les sciences mathématiques et dans la kabbale, aurait évoqué le démon et lui aurait demandé son aide pour parvenir au pontificat. Le diable le lui aurait promis en lui annonçant de plus qu'il ne mourrait qu'à Jérusalem, et l'on pense bien que le magicien fit voeu intérieurement de n'y jamais aller; il devint donc pape, mais un jour qu'il disait la messe dans une église de Rome, il se sentit gravement malade, et se souvenant alors que la chapelle où il officiait se nommait la sainte Croix de Jérusalem, il comprit que c'en était fait; il se fit donc tendre un lit dans cette chapelle et appelant autour

[301]

de lui ses cardinaux, il se confessa tout haut d'avoir eu commerce avec les démons, puis il commanda qu'après sa mort on le mît sur un chariot de bois neuf auquel on attellerait deux chevaux vierges, l'un noir et l'autre blanc; qu'on lancerait ces chevaux sans les conduire et qu'on enterrerait son corps où les chevaux s'arrêteraient. Le chariot courut ainsi à travers Rome et s'arrêta devant l'église de Latran. On entendit alors de grands cris et de grands gémissements, puis tout redevint silencieux et l'on put procéder à l'inhumation; ainsi finit cette légende digne de la bibliothèque bleue.

Ce Martin Polonus, sur la foi duquel Platine répète de semblables rêveries, les avait empruntées lui-même d'un certain Galfride et d'un chroniqueur nommé Gervaise, que Naudé appelle «le plus grand forger de fables, et le plus insigne menteur qui ait jamais mis la main à la plume.» C'est d'après des historiens aussi sérieux que les protestants ont publié la légende scandaleuse et passablement apocryphe, d'une prétendue papesse Jeanne, qui fut sorcière aussi, comme chacun sait, et à laquelle on attribue encore des livres de magie noire. Nous avons feuilleté une histoire de la papesse par un auteur protestant, et nous y avons remarqué deux gravures fort curieuses. Ce sont d'anciens portraits de l'héroïne à ce que prétend l'historien, mais en réalité ce sont deux anciens tarots représentant Isis couronnée d'une tiare. On sait que la figure hiéroglyphique du nombre deux dans le tarot s'appelle encore la papesse; c'est une femme portant une tiare sur laquelle on remarque les pointes du croissant de la lune ou des cornes d'Isis. Celle du livre protestant est plus remarquable encore; elle a les cheveux longs

[302]

et épars; une croix solaire sur la poitrine, elle est assise entre les deux colonnes d'Hercule, et derrière elle s'étend l'Océan avec des fleurs de lotus qui s'épanouissent à la surface de l'eau. Le second portrait représente la même déesse avec les attributs du souverain sacerdoce, et son fils Horus dans ses bras. Ces deux images sont donc très précieuses comme documents kabbalistiques, mais cela ne fait pas le compte des amateurs de la papesse Jeanne.

Quant à Gerbert, pour faire tomber l'accusation de sorcellerie, si elle pouvait être sérieuse à son égard, il suffirait de dire que c'était le plus savant homme de son siècle, et qu'ayant été le précepteur de deux souverains, il dut son élévation à la reconnaissance d'un de ses augustes élèves. Il possédait à fond les mathématiques et savait peut-être un peu plus de physique qu'on n'en pouvait connaître à son époque; c'était un homme d'une érudition universelle et d'une grande habileté, comme on peut le voir en lisant les épîtres qu'il a laissées; ce n'était pas un frondeur de rois comme le terrible Hildebrand. Il aimait mieux instruire les princes que de les excommunier, et, possédant la faveur de deux rois de France et de trois empereurs, il n'avait pas besoin comme le remarque judicieusement Naudé, de se donner au diable pour parvenir successivement aux archevêchés de Reims et de Ravenne, puis enfin à la papauté. Il est vrai qu'il y parvint en quelque sorte malgré son mérite, dans un siècle où l'on prenait les grands politiques pour des possédés et les savants pour des enchanteurs. Gerbert était non-seulement un grand mathématicien et un astronome distingué, mais il excellait

[303]

aussi dans la mécanique, et composa dans la ville de Reims, au dire de Guillaume Malmesbery, des machines hydrauliques si merveilleuses que l'eau y exécutait d'elle-même des symphonies, et y jouait les airs les plus agréables; il fit aussi, au rapport de Ditmare, dans la ville de Magdebourg, une horloge, qui marquait tous les mouvements du ciel et l'heure du lever et du coucher des étoiles; il fit encore, dit Naudé, que nous nous plaisons à citer ici, «cette teste d'airain, laquelle estoit si ingénieusement labourée, que le

susdit Guillaume Malmesbery s'y est luy-même trompé, la rapportant à la magie: aussi Onuphrius, dit qu'il a veu dans la bibliothèque des Farnèses un docte livre de géométrie composé par ce Gerbert: et pour moy j'estime que, sans rien décider de l'opinion d'Erfordiensis et de quelques autres, qui le font auteur des horloges et de l'arithmétique que nous avons maintenant, toutes ces preuves sont assez valables pour nous faire juger que ceux qui n'avoient jamais ouy parler du cube, parallélogram, dodécaèdre, almicantharath, valsagora, almagrippa, cathalzem, et autres noms vulgaires et usités à ceux qui entendent les mathématiques, eurent opinion que c'estoient quelques esprits qu'il invoquoit, et que tant de choses rares ne pouvoient partir d'un homme sans une faveur extraordinaire, et que pour cet effet il estoit magicien.»

Ce qui montre jusqu'à quel point va l'impertinence et la mauvaise foi des chroniqueurs, c'est que Platine, cet écho malicieusement naïf de toutes les pasquinades romaines, assure que le tombeau de Sylvestre II est encore sorcier, qu'il pleure prophétiquement la chute prochaine de tous les papes, et qu'au déclin de la vie de

[304]

chaque pontife on entend frémir et s'entre-choquer les ossements réprouvés de Gerbert. Une épitaphe gravée sur ce tombeau fait foi de cette merveille, ajoute imperturbablement le bibliothécaire de Sixte IV. Voilà de ces preuves qui paraissent suffisantes aux historiens pour constater l'existence d'un curieux document historique. Platine était le bibliothécaire du Vatican; il écrivait son histoire des papes par ordre de Sixte IV; il écrivait à Rome où rien n'était plus facile que de vérifier la fausseté ou l'exactitude de cette assertion, et cependant cette prétendue épitaphe n'a jamais existé que dans l'imagination des auteurs auxquels Platine l'emprunte avec une incroyable légèreté 15, circonstance qui excite justement l'indignation de l'honnête Naudé. Voici ce qu'il en dit dans son Apologie pour les grands hommes accusés de magie: Note 15: (retour) Que les papes s'en assurent, dit-il, c'est pour eux que la chose est intéressante.

«C'est une pure imposture et fausseté manifeste tant pour l'expérience (des prétendus prodiges du tombeau de Sylvestre II), qui n'a été jusques aujourd'hui observée de personne, qu'en l'inscription de ce sépulcre, qui fut composée par Sergius IV, et laquelle tant s'en faut qu'elle fasse aucune mention de toutes ces fables et ruseries, qu'au contraire c'est un des plus excellents témoignages que nous puissions avoir de la bonne vie et de l'intégrité des actions de Sylvestre. C'est à la vérité une chose honteuse que beaucoup de catholiques soient fauteurs de cette médisance, de laquelle Marianus Scotus, Glaber, Ditmare, Helgandus, Lambert et Herman Contract, qui ont été ses contemporains, ne font aucune mention, etc.»

[305]

Venons au grimoire d'Honorius.

C'est à Honorius III, c'est-à-dire à un des plus zélés pontifes du XIIIe siècle, qu'on attribue ce livre impie. Honorius III, en effet, doit être haï des sectaires et des nécromants qui veulent le déshonorer en le prenant pour complice. Censius Savelli, couronné pape en 1216, confirma l'ordre de saint Dominique si formidable aux albigeois et aux vaudois, ces enfants des manichéens et des sorciers. Il établit aussi les Franciscains et les Carmes, prêcha une croisade, gouverna sagement l'Église et laissa plusieurs décrétales. Accuser de magie noire ce pape si éminemment catholique, c'est faire planer le même soupçon sur les grands ordres religieux institués par lui, le diable ne pouvait qu'y gagner.

Quelques exemplaires anciens du grimoire d'Honorius portent le nom d'Honorius II au lieu d'Honorius III; mais il est impossible de faire un sorcier de ce sage et élégant cardinal Lambert, qui, après sa promotion au souverain pontificat, s'entoura de poètes auxquels il donnait des évêchés pour des élégies, comme il fit à Hildebert, évêque du Mans, et de savants théologiens, comme Hugues de Saint-Victor. Pourtant ce nom d'Honorius II est pour nous un trait de lumière, et va nous conduire à la découverte du véritable auteur de cet affreux grimoire d'Honorius.

En 1061, lorsque l'Empire commençait à prendre ombrage de la papauté et cherchait à usurper l'influence sacerdotale en fomentant des troubles et des divisions dans le sacré collège, les évêques de Lombardie, excités par Gilbert de Parme, protestèrent contre l'élection d'Anselme, évêque de Lucques, qui

[306]

venait d'être appelé au souverain pontificat sous le nom d'Alexandre II. L'empereur Henri IV prit le parti des dissidents et les autorisa à se donner un autre pape en leur promettant de les appuyer. Ils choisirent un

intrigant pommé Cadulus ou Cadalous, évêque de Parme, homme capable de tous les crimes, et publiquement scandaleux comme simoniaque et concubinaire. Ce Cadalous prit le nom d'Honorius II et marcha contre Rome à la tête d'une armée. Il fut battu et condamné par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie; il revint à la charge, s'empara d'une partie de la ville sainte, entra dans l'église Saint-Pierre, d'où il fut chassé, se réfugia dans le château Saint-Ange, d'où il obtint de pouvoir se retirer en payant une forte rançon. Ce fut alors qu'Othon archevêque de Cologne, envoyé par l'Empereur, osa reprocher publiquement à Alexandre II d'avoir usurpé le saint-siège. Mais un moine, nommé Hildebrand, prit la parole pour le pape légitime, et le fit avec une telle puissance que l'envoyé de l'Empereur s'en retourna confus, et que l'Empereur lui-même demanda pardon de ses attentats. C'est que Hildebrand, dans les vues de la Providence, était déjà le foudroyant Grégoire VII, et commençait l'oeuvre de sa vie. L'antipape fut déposé au concile de Mantoue, et Henri IV obtint son pardon. Cadalous rentra donc dans l'obscurité, et il est probable qu'il voulut être alors le grand prêtre des sorciers et des apostats; il peut donc avoir rédigé, sous le nom d'Honorius II, le grimoire qui porte ce nom.

Ce qu'on sait du caractère de cet antipape ne justifierait que trop une accusation de ce genre; il était audacieux devant les

[307]

faibles et rampant devant les forts, intrigant et débauché, sans foi comme sans moeurs; il ne voyait dans la religion qu'un instrument d'impunité et de rapines. Pour un pareil homme, les vertus chrétiennes étaient des obstacles et la foi du clergé une difficulté à surmonter; il aurait donc voulu se faire des prêtres à sa guise et se composer un clergé d'hommes capables de tous les attentats comme de tous les sacrilèges; tel paraît être, en effet, le but que s'est proposé l'auteur du grimoire d'Honorius.

Ce grimoire n'est pas sans importance pour les curieux de la science. Au premier abord, il semble n'être qu'un tissu de révoltantes absurdités; mais pour les initiés aux signes et aux secrets de la kabbale, il devient un véritable monument de la perversité humaine; le diable y est montré comme un instrument de puissance. Se servir de la crédulité humaine et s'emparer de l'épouvantail qui la domine pour la faire obéir aux caprices de l'adepte, tel est le secret de ce grimoire; il s'agit d'épaissir les ténèbres sur les yeux de la multitude, en s'emparant du flambeau de la science, qui pourra au besoin, entre les mains de l'audace, devenir la torche des bourreaux ou des incendiaires. Imposer la foi avec la servitude, en se réservant le pouvoir et la liberté, n'est-ce pas rêver, en effet, le règne de Satan sur la terre, et s'étonnera-t-on si les auteurs d'une conspiration pareille contre le bon sens public et contre la religion, se flattaient de faire apparaître et d'incarner en quelque sorte sur la terre le souverain fantastique de l'empire du mal?

La doctrine de ce grimoire est la même que celle de Simon et de la plupart des gnostiques: c'est le principe passif substitué au

[308]

principe actif. La passion, par conséquent, préférée à la raison, le sensualisme déifié, la femme mise avant l'homme, tendance qui se retrouve dans tous les systèmes mystiques antichrétiens; cette doctrine est exprimée par un pantacle placé en tête du livre. La lune isiaque occupe le centre; autour du croissant sélénique, on voit trois triangles qui n'en font qu'un; le triangle est surmonté d'une croix ansée à double croisillon; autour du triangle qui est inscrit dans un cercle, et dans l'intervalle formé par les trois segments de cercle, on voit, d'un côté, le signe de l'esprit et le sceau kabbalistique de Salomon, de l'autre, le couteau magique et la lettre initiale du binaire, au-dessous une croix renversée formant la figure du lingam, et le nom de Dieu אה également renversé; autour du cercle, on lit ces mots tracés en forme de légende: Obéissez à vos supérieurs, et leur soyez soumis, parce qu'ils y prennent garde.

Ce pantacle, traduit en symbole ou profession de foi, est donc textuellement ce qui suit:

«La fatalité règne par les mathématiques et il n'y a pas d'autre Dieu que la nature.

»Les dogmes sont l'accessoire du pouvoir sacerdotal et s'imposent à la multitude pour justifier les sacrifices.

»L'initié est au-dessus de la religion dont il se sert, et il en dit absolument le contraire de ce qu'il en croit.

»L'obéissance ne se motive pas, elle s'impose; les initiés sont faits pour commander et les profanes pour obéir.»

Ceux qui ont étudié les sciences occultes, savent que les anciens magiciens n'écrivaient jamais leur dogme et le formulaient uniquement par les caractères symboliques des pantacles.

[309]

A la seconde page, on voit deux sceaux magiques circulaires. Dans le premier, se trouve le carré du tétragramme avec une inversion et une substitution de noms.

Ainsi au lieu de:

אֱהִיָּה

Eieie,

יְהוָה

Jéhovah,

אֲדֹנָי

Adonai,

אֶכְלָא

Agla,

disposition qui signifie: L'Être absolu est Jéhovah, le Seigneur en trois personnes, Dieu de la hiérarchie et de l'Église.

L'auteur du grimoire a disposé ainsi ses noms:

יְהוָה

Jéhovah,

אֲדֹנָי

Adonai,

דְּרָאָר

D'rar,

אֱהִיָּה

Eieie,

ce qui signifie: Jéhovah, le Seigneur, n'est autre chose que le principe fatal de la renaissance éternelle personnifié par cette renaissance même dans l'Être absolu.

Autour du carré dans le cercle, on trouve le nom de Jéhovah droit et renversé, le nom d'Adonai à gauche, et à droite, ces trois lettres אֶהוּ AEV: suivies de deux points, ce qui signifie: Le ciel et l'enfer sont un mirage l'un de l'autre, ce

[310]

qui est en haut est comme ce qui est en bas. Dieu c'est l'humanité. (L'humanité est exprimée par les trois lettres AEV: initiales d'Adam et d'Ève.)

Sur le second sceau, on lit le nom d'ARARITA ארריתא et au-dessous ראס RASCH, autour vingt-six caractères kabbalistiques, et au-dessous du sceau dix lettres hébraïques, ainsi disposées יכ מכחכררר. Le tout est une formule de matérialisme et de fatalité, qu'il serait trop long et peut-être dangereux d'expliquer ici.

Vient ensuite le prologue du grimoire; nous le transcrivons tout entier:

«Le saint-siège apostolique, à qui les clefs du royaume des cieux ont été données, par ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre: Je le donne les clefs du royaume des cieux, à seule puissance de commander au prince des ténèbres et à ses anges.

»Qui, comme des serviteurs à leur maître, lui doivent honneur, gloire et obéissance, en vertu de ces autres paroles adressées par Jésus-Christ à Satan lui-même: Tu ne serviras qu'un seul maître.

»Par la puissance des clefs, le chef de l'Église a été fait le seigneur des enfers.

»Jusqu'à ce jour, les souverains pontifes ont eu seuls le pouvoir d'évoquer les esprits et de leur commander; mais Sa Sainteté Honorius II, dans sa sollicitude pastorale, a bien voulu communiquer la science et le pouvoir des évocations et de l'empire sur les esprits à ses vénérables frères en Jésus-Christ avec les conjurations d'usage, le tout contenu dans la bulle suivante.»

Voilà bien ce pontificat des enfers, ce sacerdoce sacrilège des antipapes que Dante semble stigmatiser par ce cri rauque échappé

[311]

à l'un des princes de son enfer: Pape Satan! pape Satan! aleppe! Que le pape légitime soit le prince du ciel, c'est assez pour l'antipape Cadalous d'être le souverain des enfers.

Qu'il soit le dieu du bien, je suis le dieu du mal;

Nous sommes divisés, mon pouvoir est égal.

Suit la bulle de l'inferral pontife.

Le mystère des évocations ténébreuses y est exposé avec une science effrayante cachée sous des formes superstitieuses et sacrilèges.

Le jeûne, les veilles, les mystères profanés, les cérémonies allégoriques, les sacrifices sanglants y sont combinés avec un art plein de malice; les évocations ne sont pas sans poésie et sans enthousiasme mêlés d'horreur. Ainsi, par exemple, l'auteur veut que le jeudi de la première semaine des évocations, on se lève à minuit, qu'on jette de l'eau bénite dans sa chambre, qu'on allume un cierge de cire jaune préparé le mercredi, et qui doit être percé en forme de croix. A la lueur tremblante de ce cierge, il faut se rendre seul dans une église et y lire à voix basse l'office des morts, en substituant à la neuvième leçon des matines cette invocation rythmique que nous traduisons du latin, en lui laissant sa forme étrange et ses refrains, qui rappellent les incantations monotones des sorcières de l'ancien monde:

Seigneur, délivre-moi des terreurs infernales,

Affranchis mon esprit des larves sépulcrales.

J'irai dans leurs enfers les chercher sans effroi;

Je leur imposerai ma volonté pour loi.

Je vais dire à la nuit d'enfanter la lumière;
Soleil, relève-toi; lune, sois blanche et claire.

[316]

Aux ombres de l'enfer je parle sans effroi,
Je leur imposerai ma volonté pour loi!

Leur visage est horrible et leurs formes étranges;

Je veux que les démons redeviennent des anges.

A ces laideurs sans nom je parle sans effroi,

Je leur imposerai ma volonté pour loi!

Ces ombres sont l'erreur de ma vue effrayée;

Mais, seul je puis guérir leur beauté foudroyée,

Car au fond des enfers je plonge sans effroi,

Je leur imposerai ma volonté pour loi!

Après plusieurs autres cérémonies, vient la nuit de l'évocation; alors dans un lieu sinistre, à la lueur d'un feu alimenté par des croix brisées, il faut avec le charbon d'une croix, tracer un cercle, et réciter en même temps une hymne magique composée des versets de plusieurs psaumes; voici la traduction de cette hymne:

Le roi se réjouit, Seigneur, dans ta puissance,

Laisse-moi compléter l'oeuvre de ma naissance.

Que les ombres du mal, les spectres de la nuit,

Soient comme la poussière au vent qui la poursuit.

.....

Seigneur, l'enfer s'éclaire et brille en ta présence,

Par toi tout se termine et par toi tout commence:

Jéhovah, Sabaoth, Éloïm, Éloï,

Hélion, Hélios, Jodhévah, Saddaï!

Le lion de Juda se lève dans sa gloire;

Il vient du roi David consommer la victoire!

J'ouvre les sept cachets du livre redouté;

Satan tombe du ciel comme un éclair d'été!
Tu m'as dit: Loin de toi l'enfer et ses tortures;
Ils n'approcheront pas de tes demeures pures
Tes yeux affronteront les yeux du basilic,
Et tes pieds sans frayeur marcheront sur l'aspic.
Tu prendras les serpents domptés par ton sourire,
Tu boiras les poisons sans qu'ils puissent te nuire.

[313]

Éloïm, Élohah, Sébaoth, Hélios,
Éieie, Éieazereie, ô Théos Tsehyros!

La terre est au Seigneur, et tout ce qui la couvre.
Lui-même il l'affermit sur l'abîme qui s'ouvre.
Qui donc pourra monter sur le mont du Seigneur?
L'homme à la main sans tache et le simple de coeur.
Celui qui ne tient pas la vérité captive
Et ne la reçoit pas pour la laisser oisive;
Celui qui de son âme a compris la hauteur
Et qui ne jure pas par un verbe menteur:
Celui-là recevra la force pour domaine.
Et tel est l'infini de la naissance humaine,
La génération par la terre et le feu,
L'enfantement divin de ceux qui cherchent Dieu!
Princes de la nature agrandissez vos portes;
Joug du ciel je te lève! à moi, saintes cohortes:
Voici le roi de gloire! il a conquis son nom;
Il porte dans sa main le sceau de Salomon.
Le maître a de Satan brisé le noir servage,
Et captif à sa suite il traîne l'esclavage.
Le Seigneur seul est Dieu, le Seigneur seul est roi!

Seigneur, gloire à toi seul, gloire à toi! gloire à toi!

Ne croirait-on pas entendre les sombres puritains de Walter Scott ou de Victor Hugo, accompagner de leur psalmodie fanatique l'oeuvre sans nom des sorcières de Faust ou de Macbeth!

Dans une conjuration adressée à l'ombre du géant Nemrod, ce chasseur sauvage qui fit commencer la tour de Babel, l'adepte d'Honorius menace cet antique réprouvé de resserrer ses chaînes et de le tourmenter de plus en plus chaque jour s'il n'obéit pas immédiatement à sa volonté.

N'est-ce pas le sublime de l'orgueil en délire, et cet antipape, qui ne comprenait un grand prêtre que comme un souverain des

[314]

enfers, ne semble-t-il pas aspirer, comme à une vengeance du mépris et de la réprobation des vivants, au droit usurpé et funeste de tourmenter éternellement les morts!

CHAPITRE II.

APPARITION DES BOHÉMIENS NOMADES.

SOMMAIRE.--Moeurs et habitudes des Bohémiens nomades.--Ils viennent à la Chapelle, près Paris, où ils sont prêchés et excommuniés par l'évêque.--Leur science divinatoire et leur tarot.

Au commencement du XVe siècle, on vit se répandre en Europe des bandes de voyageurs basanés et inconnus. Appelés par les uns Bohémiens, parce qu'ils disaient venir de la Bohême, connus par d'autres sous le nom d'Égyptiens, parce que leur chef prenait le titre de duc d'Égypte, ils exerçaient la divination, le larcin et le maraudage. C'étaient des hordes nomades, bivouaquant sous des huttes qu'ils se construisaient eux-mêmes; leur religion était inconnue; ils se disaient pourtant chrétiens, mais leur orthodoxie était plus que douteuse. Ils pratiquaient entre eux le communisme et la promiscuité, et se servaient pour leurs divinations d'une série de signes étranges représentant la forme allégorique et la vertu des Nombres.

D'où venaient-ils? De quel monde maudit et disparu étaient-ils les épaves vivantes? Étaient-ce, comme le croyait le peuple superstitieux, les enfants des sorcières et des démons? Quel

[315]

sauveur expirant et trahi les avait condamnés à marcher toujours? Était-ce la famille du juif errant? n'était-ce pas le reste des dix tribus d'Israël perdues dans la captivité et enchaînées pendant longtemps par Gog et par Magog, dans des climats inconnus? Voilà ce qu'on se demandait avec inquiétude en voyant passer ces étrangers mystérieux, qui d'une civilisation disparue semblaient n'avoir gardé que les superstitions et les vices. Ennemis du travail, ils ne respectaient ni la propriété ni la famille; ils traînaient après eux des femelles et des petits, et troublaient volontiers par leur prétendue divination la paix des honnêtes ménages. Écoutons parler le chroniqueur qui raconte leur premier campement dans le voisinage de Paris:

«L'année suivante, 1427, le dimanche d'après la mi-août, qui fut le 17 du mois, arrivent aux environs de Paris douze d'entre eux se disant pénitenciers, savoir un duc, un comte et dix hommes, tous à cheval, lesquels se disent très bons chrétiens et originaires de la basse Égypte; ils affirment avoir été chrétiens autrefois, que d'autres chrétiens les ont subjugués et ramenés au christianisme; que ceux qui s'y sont refusés ont été mis à mort, et que ceux au contraire qui se sont fait baptiser sont demeurés seigneurs du pays comme devant sur leur parole d'être bons et loyaux et de garder la foi de Jésus-Christ jusqu'à la mort; ils ajoutent qu'ils ont roi et reine dans leur pays, lesquels demeurent en leur seigneurie, parce qu'ils se sont faits chrétiens. Et aussi, disent-ils, quelques temps après nous être faits chrétiens, les Sarrazins vinrent nous assaillir. Grand nombre, peu fermes dans notre foi, sans endurer la guerre, sans défendre leur pays comme ils le devaient, se soumirent, se firent

[316]

Sarrazins et abjurèrent notre Seigneur; et aussi, disent-ils, l'empereur d'Allemagne, le roi de Pologne et autres seigneurs ayant appris qu'ils avaient si facilement renoncé à la foi et s'étaient faits si tôt Sarrazins et idolâtres, leur coururent sus, les vainquirent facilement, comme s'ils avaient à coeur de les laisser dans leur pays pour les ramener au christianisme; mais l'empereur et les autres seigneurs, par délibération du conseil statuèrent qu'ils n'auraient jamais terre en leur pays, sans le consentement du pape; que pour cela ils devaient aller à Rome, qu'ils y étaient tous allés, grands et petits et à grand'peine pour les enfants; qu'ils avaient confessé leur péché; que le pape, les ayant ouïs, leur avait donné pour pénitence, par délibération du conseil, d'aller sept ans par le monde sans coucher dans aucun lit; qu'il avait ordonné que tout évêque et abbé portant crosse leur donnât, une fois pour toutes, dix livres tournois comme subvention à leurs dépenses; qu'il leur avait remis des lettres où tout ceci était relaté, leur avait donné sa bénédiction et que depuis cinq ans déjà ils couraient le monde.

»Quelques jours après, le jour de saint Jehan Décolace, c'est-à-dire le 29 août, arriva le commun, lequel on ne laissa point entrer dedans Paris, mais par justice fut logé à la Chapelle-Saint-Denis. Leur nombre se montait à environ cent vingt personnes, tant hommes que femmes et enfants. Ils assurent qu'en quittant leur pays ils étaient de mille à douze cents; que le reste était mort en route avec le roi et la reine; que ceux qui avaient survécu espéraient posséder encore des biens en ce monde,

[317]

car le Saint-Père leur avait promis pays bon et fertile, quand ils auraient achevé leur pénitence.

»Lorsqu'ils furent à la Chapelle, on ne vit jamais plus de gens à la bénédiction du Landit, tant de Saint-Denis, de Paris que de ses environs la foule accourait pour les voir. Leurs enfants, garçons et filles, étaient on ne peut plus habiles faiseurs de tours. Ils avaient presque tous les oreilles percées, et à chaque oreille un ou deux anneaux d'argent; et ils disaient que c'était gentillesse en leur pays; ils étaient très noirs, avaient les cheveux crépus. Les femmes étaient les plus laides et les plus noires qu'on pût voir; toutes avaient le visage couvert de plaie, les cheveux noirs comme la queue d'un cheval, pour toute robe une vieille flaussoie ou schiavina, liée sur l'épaule par une corde ou un morceau de drap, et dessous un pauvre roquet ou une chemise pour tout habillement. Bref, c'étaient les plus pauvres créatures que de mémoire d'âge on eût jamais vues en France. Et néanmoins leur pauvreté, ils avaient parmi eux des sorcières qui regardaient les mains des gens et disaient à chacun ce qui lui était arrivé et ce qui devait lui advenir; et elles jetaient le désordre dans les ménages, car elles disaient au mari: «Ta femme... ta femme... ta femme t'a »fait coux,» à la femme: «Ton mari... t'a faite... »coulpe;» et, qui pis est, en parlant aux gens par art magique, par l'ennemi d'enfer ou par habileté, elles vidaient leurs bourses et emplissaient les leurs;» et le bourgeois de Paris qui rend compte de ces faits ajoute: «Et vraiment je fus trois ou quatre fois pour parler à eux, mais oncques ne m'aperçus d'un denier de perte; mais ainsi le disait le peuple partout, tant que la nouvelle en vint à

[318]

l'évêque de Paris, lequel y alla, et même avec lui un frère mineur, nommé le petit Jacobin, lequel, par le commandement de l'évêque, fit là une belle prédication en excommuniant tous ceux et celles qui se faisaient et avaient cru et montré leur mains. Et convint qu'ils s'en lassent, et si partirent le jour de Notre-Dame de septembre, le 8, et s'en allèrent vers Pontoise.»

On ignore s'ils continuèrent leur voyage en se dirigeant toujours ainsi vers le nord de la capitale, mais il est certain que leur souvenir est resté dans un des coins du département du Nord.

«Il existe en effet dans un bois près du village de Hamel, et à cinq cents pas d'un monument de six pierres druidiques, une fontaine appelée Cuisine des sorciers; et, dit la tradition, c'est là que se reposaient et se désaltéraient les Cara maras, lesquels sont assurément les Caras'mar, c'est-à-dire les bohémiens, sorciers et devins ambulants auxquels les anciennes chartes du pays de Flandre accordaient le droit d'être nourris par les habitants.

»Ils ont quitté Paris, mais à leur place il en vint d'autres, et la France n'est pas moins exploitée par eux que les autres pays. On ne les voit débarquer ni en Angleterre, ni en Ecosse, et pourtant ils sont bientôt dans ce dernier royaume plus de cent mille 16. On les y appelle ceard et caird, ou comme qui dirait artisans, monouvriers, parce que, ce mot écossais est dérivé du ker, sanscrit d'où viennent le verbe faire, Ker-aben des Bohémiens et le latin cerdo (savetier), ce qu'ils ne sont

[319]

pas. Si on ne les voit pas non plus à cette époque au nord de l'Espagne, où les chrétiens s'abritent contre la domination musulmane, c'est sans doute qu'ils se plaisent mieux au sud avec les Arabes, mais, sous Jean II, on les distingue bien de ces derniers, sans savoir pourtant d'où ils viennent. Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, ils sont généralement connus sur tout le continent européen. Une des bandes du roi Sindel s'est présentée à Ratisbonne en 1433, et Sindel lui-même campe en Bavière avec sa réserve en 1439. Il semble venir alors de Bohême, car les Bavarois, oublieux de ceux de 1433 qui se sont donnés pour Égyptiens, les appellent Bohémiens. C'est sous ce nom qu'ils reparaissent en France et y sont connus désormais. Bon gré, mal gré, on les supporte. Les uns courent les montagnes et cherchent l'or dans les rivières, les autres forgent des fers de cheval et des chaînes de chiens; ceux-ci, plus maraudeurs que pèlerins, se glissent et furètent partout et partout volent et escamotent. Il en est qui prennent le parti de se fixer et qui, fatigués de toujours dresser et lever leurs tentes, se creusent des bordeils, huttes carrées de quatre à six pieds, sous terre, et recouvertes d'une toiture de branchages dont l'arête, à cheval sur deux poteaux en Y, ne s'élève guère à plus de deux pieds au-dessus du sol. C'est dans cette tanière, dont il n'est guère resté en France d'autre souvenir que le nom, que s'entasse pêle-mêle toute une famille; c'est dans ce bouge, qui n'a d'autre ouverture que la porte et un trou pour la fumée, que le père forge, que les enfants, accroupis autour du feu, font aller le soufflet, et que la mère fait aller le pot où ne bout jamais que

[320]

le fruit de quelques larcins; c'est dans ce repaire, où pendent, à de longs clous de bois, quelques vieilles nippes, une bride et un havresac, dont tous les meubles consistent en une enclume, des pinces et un marteau, c'est là, dis-je, que se donnent rendez-vous la crédulité et l'amour, la demoiselle et le chevalier, la châtelaine et le page; c'est là qu'ils viennent ouvrir leur mains blanches et nues aux regards pénétrants de la sibylle; c'est là que l'amour s'achète, que le bonheur se vend, que le mensonge se paie; c'est de là que sortent les saltimbanques et les tireurs de cartes, la robe étoilée et le bonnet pointu du magicien, les truands et l'argot, les danseuses de la rue et les filles de joie. C'est le royaume de fainéantise et de trufferie, de la villonie et des franchises lipées; ce sont gens à tout faire pour ne rien faire, comme dit un naïf conteur du moyen âge; et un savant aussi distingué que modeste, M. Vaillant, auteur d'une Histoire spéciale des Rom-Muni ou Bohémiens, dont nous citons ici quelques pages, bien qu'il leur donne une grande importance dans l'histoire sacerdotale de l'ancien monde, n'en fait pas un portrait flatté. Aussi nous raconte-t-il comment ces protestants étranges des civilisations primitives, traversant les âges avec une malédiction sur le front et la rapine dans les mains, ont excité d'abord la curiosité puis la défiance, puis enfin la proscription et la haine des chrétiens du moyen âge. On comprit combien pouvait être dangereux ce peuple sans patrie, parasite du monde entier et citoyen de nulle part; ces bédouins qui traversaient les empires comme des déserts, ces voleurs errants, et qui s'insinuaient partout sans se fixer jamais. Aussi bientôt devinrent-ils pour le peuple, des sorciers,

[321]

des démons même, des jeteurs de sorts, des enleveurs d'enfants, et il y avait du vrai dans tout cela; on les accusa partout de célébrer en secret d'affreux mystères. Bientôt la rumeur devient générale, on les fait responsables de tous les meurtres ignorés, de tous les enlèvements mystérieux; comme les Grecs de Damas accusèrent les Juifs d'avoir tué un des leurs pour en boire le sang; et l'on assure qu'ils préférèrent les jeunes garçons et les jeunes filles de douze à quinze ans. C'est sans doute un sûr moyen de les faire prendre en horreur et d'éloigner d'eux la jeunesse; mais ce moyen est odieux; car le peuple et l'enfant ne sont que trop crédules, et la peur engendrant la haine, il en naît la persécution. Ainsi, c'en est fait! non-seulement on les évite, on les fuit, mais on leur refuse le feu et l'eau; l'Europe est devenue pour eux les Indes, et tout chrétien s'est fait contre eux un Brahmane. En certains pays, si quelque jeune fille, en ayant pitié, s'approche de l'un d'eux pour lui mettre dans la main une pièce de monnaie: «Prenez garde, ma mie, lui crie la gouvernante éperdue, c'est un Katkaon, un ogre qui viendra vous sucer le sang cette nuit pendant votre sommeil;» et la jeune fille recule en frissonnant; si quelque jeune garçon passe assez près d'eux pour que son ombre se dessine sur la muraille auprès de laquelle ils sont assis, où toute une famille mange ou se repose au soleil: «Au large! enfant, lui crie son pédagogue, ces Strigoï (vampires) vont prendre votre ombre; et votre âme ira danser avec eux le sabbat toute l'éternité.» C'est ainsi que la haine du chrétien ressuscite contre eux les lémures et les farfadets, les vampires et les ogres; et chacun de gloser sur

[322]

leur compte.--Ne seraient-ce pas, dit l'un, les descendants de ce Mambres qui osa rivaliser de miracle avec Moïse? Ne sont-ils pas envoyés par le roi d'Égypte pour inspecter par le monde les enfants d'Israël et leur rendre leur sort pénible?--Je croirais, dit un autre, que ce sont les bourreaux dont s'est servi Hérode pour exterminer les nouveau-nés de Bethléem.--Vous vous trompez, dit un troisième, ces païens n'entendent pas

un mot d'égyptien, leur langue en renferme, au contraire, beaucoup d'hébreux. Ce ne sont donc que les impurs rejets de cette race abjecte qui dormait en Judée dans les sépulcres après avoir dévoré les cadavres qu'ils renfermaient.--Erreur! erreur! s'écrie un quatrième: ce sont tout bonnement ces mécréants de Juifs eux-mêmes que l'on a torturés, chassés et brûlés en 1348, pour avoir empoisonné nos puits et nos citernes, et qui reviennent pour recommencer.--Eh! qu'importe? ajoute le dernier, Égyptiens ou Juifs, Esséniens ou Chusiens, Pharaoniens ou Caphthoriens, Balistari d'Assyrie ou Philistins de Kanaan, ce sont des renégats, ils l'ont dit en Saxe, en France, partout, il faut les pendre et les brûler.»

Note 16: (retour) Borrew.

Bientôt on enveloppe dans leur proscription ce livre étrange qui leur sert à consulter le sort et à rendre des oracles. Ces cartons bariolés de figures incompréhensibles et qui sont (on ne s'en doute pas) le résumé monumental de toutes les révélations de l'ancien monde, la clef des hiéroglyphes égyptiens, les clavicules de Salomon, les écritures primitives d'Hénoch et d'Hermès. Ici l'auteur que nous venons de citer, fait preuve d'une sagacité singulière, il parle du tarot en homme qui ne le comprend pas encore parfaitement, mais qui l'a profondément étudié; aussi voyons ce qu'il en dit:

[323]

«La forme, la disposition, l'arrangement de ces tablettes et les figures qu'elles représentent, bien que diversement modifiées par le temps, sont si manifestement allégoriques, et les allégories en sont si conformes à la doctrine civile, philosophique et religieuse de l'antiquité, qu'on ne peut s'empêcher de les reconnaître pour la synthèse de tout ce qui faisait la foi des anciens peuples. Par tout ce qui précède, nous avons suffisamment donné à entendre qu'il est une déduction du livre sidéral d'Hénoch qui est Hénochia; qu'il est modelé sur la roue astrale d'Athor, qui est Astaroth; que, semblable à l'ot-tara indien, ours polaire ou arc-tura du Septentrion, il est la force majeure (tarie) sur laquelle s'appuient la solidité du monde et le firmament sidéral de la terre; que, conséquemment, comme l'ours polaire dont on a fait le char du soleil, le chariot de David et d'Arthur, il est, l'heur grec, le destin chinois, le hasard égyptien, le sort des Rômes; et qu'en tournant sans cesse autour de l'ours du pôle, les astres déroulent à la terre le faste et le néfaste, la lumière et l'ombre, le chaud et le froid, d'où découlent le bien et le mal, l'amour et la haine qui font le bonheur et le malheur des hommes.

«Si l'origine de ce livre se perd dans la nuit des temps, au point que l'on ne sache ni où ni quand il fut inventé, tout porte à croire qu'il est d'origine indo-tartare et que, diversement modifié par les anciens peuples, selon les nuances de leurs doctrines et le caractère de leurs sages, il était un des livres de leurs sciences occultes, et peut-être même l'un de leurs livres sybillins. Nous avons suffisamment fait entrevoir la route

[324]

qu'il a pu tenir pour arriver jusqu'à nous; nous avons vu qu'il avait dû être connu des Romains, et qu'il avait pu leur être apporté non-seulement aux premiers jours de l'empire, mais déjà même dès les premiers temps de la république, par ces nombreux étrangers qui, venus d'Orient et initiés aux mystères de Bacchus et d'Isis, apportèrent leur science aux héritiers de Numa.»

M. Vaillant ne dit pas que les quatre signes hiéroglyphiques du tarot, les bâtons, les coupes, les épées et les deniers ou cycles d'or, se trouvent dans Homère, sculptés sur le bouclier d'Achille, mais suivant lui:

«Les coupes égalent les arcs ou arches du temps, les vases ou vaisseaux du ciel.

«Les deniers égalent les astres, les sidères, les étoiles; les épées égalent les feux, les flammes, les rayons; les bâtons égalent les ombres, les pierres, les arbres, les plantes.

«L'as de coupe est le vase de l'univers, arche de la vérité du ciel, principe de la terre.

«L'as de denier est le soleil, oeil unique du monde, aliment et élément de la vie.

«L'as d'épée est la lance de Mars, source de guerres, de malheurs, de victoires.

«L'as de bâton est l'oeil du serpent, la houlette du pâtre, l'aiguillon du bouvier, la massue d'Hercule, l'emblème de l'agriculture.

«Le 2 de coupe est la vache, io ou isis, et le boeuf apis ou mnevis.

«Le 3 de coupe est isis, la lune, dame et reine de la nuit.

«Le 3 de denier est osiris, le soleil, seigneur et roi du jour.

[325]

»Le 9 de denier est le messager Mercure ou l'ange Gabriel.

»Le 9 de coupe est la gestation du bon destin, d'où naît le bonheur.»

»Enfin, nous dit M. Vaillant, il existe un tableau chinois composé de caractères qui forment de grands compartiments en carré long, tous égaux, et précisément de la même grandeur que les cartes du tarot. Ces compartiments sont distribués en six colonnes perpendiculaires, dont les cinq premières renferment quatorze compartiments chacune, en tout soixante et dix; tandis que la sixième qui n'est remplie qu'à moitié, n'en contient que sept. D'ailleurs, ce tableau est formé d'après la même combinaison du nombre 7; chaque colonne pleine est de 2 fois 7 = 14, et celle qui ne l'est qu'à demi en contient sept. Il ressemble si bien au tarot, que les quatre couleurs du tarot emplissent ses quatre premières colonnes; que de ses 21 atouts 14 emplissent la cinquième colonne, et les 7 autres atouts la sixième. Cette sixième colonne des 7 atouts est donc celle des six jours de la semaine de création. Or, selon les Chinois, ce tableau remonte aux premiers âges de leur empire, au dessèchement des eaux du déluge par Iao; on peut donc conclure qu'il est ou l'original ou la copie du tarot, et, dans tous les cas, que le tarot est antérieur à Moïse, qu'il remonte à l'origine des siècles, à l'époque de la confection du Zodiaque, et conséquemment qu'il compte 6,600 ans d'existence 17.

Note 17: (retour) Pour tout ce qui est du tarot, voir Court de Gebelin, 1 vol. in-8, et le Dogme et rituel de la haute magie, par Éliphas Lévi. 1856, 2 vol. in-8, avec 23 figures.

[326]

»Tel est ce tarot des Rômes, dont par antilogie les Hébreux ont fait la torah ou loi de Jéhova. Loin d'être alors un jeu, comme aujourd'hui, il était un livre, un livre sérieux, le livre des symboles et des emblèmes, des analogies ou des rapports des astres et des hommes, le livre du destin, à l'aide duquel le sorcier dévoilait les mystères du sort. Ses figures, leurs noms, leur nombre, les sorts qu'on en tirait, en firent naturellement, pour les chrétiens, l'instrument d'un art diabolique, d'une oeuvre de magie; aussi conçoit-on avec quelle rigueur ils durent le proscrire dès qu'il leur fut connu par les abus de confiance que l'indiscrétion des Sagi commettait sur la crédulité publique. C'est alors que, la foi en sa parole se perdant, le tarot devint jeu, et que ses tablettes se modifièrent selon le goût des peuples et l'esprit du siècle. C'est de ce jeu des tarots que sont issues nos cartes à jouer, dont les combinaisons sont aussi inférieures à celles du tarot que le jeu de dames l'est au jeu d'échecs. C'est donc à tort que l'on fixe l'origine des cartes modernes au règne de Charles VI; car dès 1332, les initiés à l'ordre de la bande, établi par Alphonse XI, roi de Castille, faisaient déjà serment de ne pas jouer aux cartes. Sous Charles V, dit le Sage, saint Bernard de Sienna condamnait au feu les cartes, dites alors triomphales, du jeu de triomphe que l'on jouait déjà en l'honneur du triomphateur Osiris ou Ormuzd, l'une des cartes du tarot; d'ailleurs, ce roi lui-même les proscrivait, en 1369, et le petit Jean de Saintré ne fut honoré de ses faveurs que parce qu'il n'y jouait pas.

»Alors on les appelait, en Espagne, naïpes, et mieux, en Italie, naïbi, parce que les naïbi sont les diablasses, les sybilles, les pythonisses.»

[327]

M. Vaillant, que nous venons de laisser parler, suppose donc que le tarot a été modifié et changé, ce qui est vrai pour les tarots allemands à figures chinoises: mais ce qui n'est vrai ni pour les tarots italiens qui sont seulement altérés dans quelques détails, ni pour les tarots de Besançon, dans lesquels on retrouve encore

des traces des hiéroglyphes égyptiens primitifs. Nous avons dit, dans notre Dogme et Rituel de la haute magie, combien furent malencontreux les travaux d'Etteilla ou d'Alliette sur le tarot. Ce coiffeur illuminé n'ayant réussi, après trente ans de combinaisons, qu'à créer un tarot bâtard dont les clefs sont interverties, dont les nombres ne s'accordent plus avec les signes, un tarot, en un mot, à la convenance d'Etteilla et à la mesure de son intelligence qui était loin d'être merveilleuse.

Nous ne croyons pas, avec M. Vaillant, que les bohémiens fussent les propriétaires légitimes de cette clef des initiations. Ils la devaient sans doute à l'infidélité ou à l'imprudence de quelque kabbaliste juif. Les bohémiens sont originaires de l'Inde, leur historien l'a prouvé avec assez de vraisemblance. Or, le tarot que nous avons encore et qui est celui des bohémiens, est venu de l'Égypte en passant par la Judée. Les clefs de ce tarot, en effet, se rapportent aux lettres de l'alphabet hébraïque, et quelques-unes des figures reproduisent même la forme des caractères de cet alphabet sacré.

Qu'était-ce donc que ces bohémiens? C'était, comme l'a dit le poète:

Le reste immonde

D'un ancien monde;

c'était une secte de gnostiques indiens que leur communisme
[328]

exilait de toute la terre. C'étaient, comme ils le disaient presque eux-mêmes, des profanateurs du grand arcane, livrés à une malédiction fatale. Troupeau égaré par quelque faquir enthousiaste, ils s'étaient faits voyageurs sur la terre, protestant contre toutes les civilisations au nom d'un prétendu droit naturel qui les dispensait presque de tout devoir. Or, le droit qui veut s'imposer en s'affranchissant du devoir, c'est l'agression, c'est le pillage, c'est la rapine, c'est le bras de Caïn levé contre son frère, et la société qui se défend semble venger la mort d'Abel.

En 1840, des ouvriers du faubourg Saint-Antoine, las, disaient-ils, d'être trompés par les journalistes et de servir d'instruments aux ambitions des beaux parleurs, résolurent de fonder eux-mêmes et de rédiger un journal d'un radicalisme pur et d'une logique sans faux-fuyants et sans ambages.

Ils se réunirent donc et tinrent conseil pour établir carrément leurs doctrines; ils prenaient pour base la devise républicaine: liberté, égalité et le reste. La liberté leur semblait impossible avec le devoir de travailler, l'égalité avec le droit d'acquérir, et ils conclurent au communisme. Mais l'un d'eux fit observer que dans le communisme les plus intelligents présideraient au partage et se feraient la part du lion. Il fut donc arrêté que personne n'aurait droit à la supériorité intellectuelle. Quelqu'un remarqua que la beauté physique même constitue une aristocratie, et l'on décréta l'égalité de la laideur. Puis, comme on s'attache à la terre en la cultivant, il fut décidé que les vrais communistes ne pouvant être

[329]

agriculteurs, n'ayant que le monde pour patrie et l'humanité pour famille, ils devaient s'organiser en caravanes et faire éternellement le tour du monde. Ce que nous racontons ici n'est pas une parabole, nous avons connu les personnages présents à cette délibération, nous avons lu le premier numéro de leur journal intitulé l'Humanitaire, qui fut poursuivi et supprimé en 1841 (voir les procès de presse de cette époque). Si ce journal eût pu continuer, si la secte naissante eût recruté des adeptes, comme faisait alors même l'ancien procureur Cabet pour l'émigration icarienne, une nouvelle bande de bohémiens se fût organisée et la truanderie errante compterait un peuple de plus.

CHAPITRE III.

LÉGENDE ET HISTOIRE DE RAYMOND LULLE.

SOMMAIRE.--Ses travaux, son grand art, pourquoi on l'appelle le Docteur illuminé.--Ses théories en philosophie hermétique.--La magie chez les Arabes.--Idées de Raymond Lulle sur l'Antéchrist et sur la science universelle.

L'Église, comme nous l'avons dit, avait proscrit l'initiation en haine des profanations de la gnose. Quand Mahomet arma dans l'Orient le fanatisme contre la foi, à la piété qui ignore et qui prie, il vint opposer la crédulité sauvage qui combat. Ses successeurs prirent pied dans l'Europe et menacèrent bientôt de l'envahir. «La Providence nous châtie, disaient les chrétiens;» et les musulmans répondaient: «La fatalité est pour nous.»

[330]

Les juifs kabbalistes, qui craignaient d'être brûlés comme sorciers dans les pays catholiques, se réfugièrent près des Arabes qui étaient à leurs yeux des hérétiques, mais non pas des idolâtres. Ils en admirent quelques-uns à la connaissance des mystères, et l'islamisme, déjà triomphant par la force, put aspirer bientôt à triompher aussi par la science de ceux que l'Arabie lettrée appelait avec dédain les Barbares de l'Occident.

Le génie de la France avait opposé aux envahissements de la force les coups de son marteau terrible. Un doigt ganté de fer avait tracé une ligne devant la marée montante des armées mahométanes, et la grande voix de la victoire avait crié au flot: Tu n'iras pas plus loin.

Le génie de la science suscita Raymond Lulle qui revendiqua pour le Sauveur, fils de David, l'héritage de Salomon, et qui appela pour la première fois les enfants de la croyance aveugle aux splendeurs de la connaissance universelle.

Il faut voir avec quel mépris parlent encore de ce grand homme les faux savants et les faux sages! Mais aussi l'instinct populaire l'a vengé. Le roman et la légende se sont emparés de son histoire. On nous le représente amoureux comme Abailard, initié comme Faust, alchimiste comme Hermès, pénitent et savant comme saint Jérôme, voyageur comme le Juif errant, pieux et illuminé comme saint François d'Assises, martyr enfin comme saint Etienne, et glorieux dans la mort comme le Sauveur du monde.

Commençons par le roman; c'est un des plus touchants et des plus beaux que nous connaissons: Un jour de dimanche de l'année 1250,

[331]

à Palma, dans l'Ile de Majorque, une dame sage et belle, nommée Ambrosia di Castello, native de Gênes, se rendait à l'église.

Un cavalier de haute mine et richement vêtu passait dans la rue; il voit la dame, il s'arrête comme foudroyé; elle entre dans l'église et va disparaître dans l'ombre du porche. Le cavalier, sans savoir ce qu'il fait, lance son cheval et entre après elle au milieu des fidèles effrayés: grande rumeur et grand scandale. Le cavalier est connu; c'est le seigneur Raymond Lulle, sénéchal des Îles et maire du palais: il a une femme et trois enfants; deux fils, l'un, nommé Raymond comme lui; l'autre, Guillaume, et une fille nommée Madeleine. Madame Ambrosia di Castello est également mariée et jouit, de plus, d'une réputation sans tache. Raymond Lulle passait alors pour un grand séducteur. Son entrée équestre dans l'église de Palma fit grand bruit dans la ville. Ambrosia, toute confuse, consulta son mari qui était sans doute un homme sage et qui ne trouva pas que sa femme fût offensée parce que sa beauté avait tourné la tête d'un jeune et brillant seigneur; mais il conseilla à Ambrosia de guérir son fol adorateur par la folie même dont elle était cause. Déjà Raymond Lulle avait écrit à la dame pour s'excuser ou pour s'accuser davantage. «Ce qu'elle lui avait inspiré, disait-il, était étrange, surhumain, fatal: il respectait son honneur, ses affections qu'il savait appartenir à un autre. Mais il était touché de la foudre, il lui fallait des dévouements, des sacrifices à faire, des miracles à accomplir, des pénitences de stylite, des prouesses de chevalier errant.»

Ambrosia lui répondit:

[332]

«Pour répondre à un amour que vous dites surhumain, il me faudrait une existence immortelle.

»Il faudrait que cet amour héroïquement et pleinement sacrifié à notre devoir pendant toute la vie des êtres qui nous sont chers (et je désire qu'elle soit longue), pût créer une éternité pour nous au moment où Dieu et le monde nous permettraient de nous aimer.

»On dit qu'il existe un élixir de vie; tâchez de le trouver, et quand vous serez sûr de votre découverte, venez me voir.

»Jusque-là, vivez pour votre femme et vos enfants, comme je vivrai pour mon mari que j'aime, et si vous me rencontrez dans la rue, ne me reconnaissez même pas.»

C'était un congé gracieux qui remettait, comme on le voit, notre amoureux aux calendes grecques; mais il ne l'entendit pas ainsi, et, à partir de ce jour, le brillant seigneur disparut pour faire place à un sombre et grave alchimiste. Don Juan était devenu Faust. Des années se passèrent. La femme de Raymond Lulle mourut, Ambrosia di Castello, à son tour, fut veuve; mais l'alchimiste semblait l'avoir oubliée pour ne s'occuper plus que du grand oeuvre.

Un jour, enfin, la veuve étant seule, on lui annonce Raymond Lulle: elle voit entrer un vieillard pâle et chauve qui tenait à la main une fiole pleine d'un élixir rouge comme le feu; il s'avance en chancelant et la cherche des yeux: elle est devant lui et il ne la reconnaît pas, car dans sa pensée elle est toujours jeune et belle comme dans l'église de Palma. «C'est moi, dit-elle enfin, que me voulez-vous?» A l'accent de cette voix, l'alchimiste tressaille, il la reconnaît, il croit la voir jeune

[333]

encore, il se jette à ses pieds, et, lui tendant la fiole avec délire: «Tenez, dit-il, prenez, buvez, c'est la vie. J'ai mis là-dedans trente ans de la mienne, mais je l'ai essayé, j'en suis sûr, c'est l'élixir d'immortalité!

--Comment l'avez-vous essayé? dit Ambrosia avec un triste sourire.

--Depuis deux mois, dit Raymond, après avoir bu une quantité d'élixir pareille à celle-là, je me suis abstenu de toute nourriture. La faim m'a tordu les entrailles, mais non-seulement je ne suis pas mort, je puis dire que je sens en moi plus de vie et plus de force que jamais.

--Je vous crois, dit Ambrosia, mais cet élixir qui conserve la vie ne fait pas revenir la jeunesse, mon pauvre ami, regardez-vous,» et elle lui présentait un miroir.

Raymond Lulle recula. Jamais, depuis trente ans, il n'avait songé à se regarder.

«Maintenant, Raymond, regardez-moi, dit Ambrosia en découvrant ses cheveux blancs; puis, détachant l'agrafe de sa robe, elle lui montra son sein qui avait été presque entièrement rongé par un cancer: Est-ce cela, ajouta-t-elle, que vous voulez immortaliser?»

Puis, voyant l'alchimiste consterné:

«Écoutez-moi, dit-elle, depuis trente ans je vous aime et je ne veux pas vous condamner à la prison perpétuelle dans le corps d'un vieillard; ne me condamnez pas, à votre tour. Faites-moi grâce de cette mort qu'on nomme la vie. Laissez-moi me transformer pour revivre, retrempons-nous dans la jeunesse éternelle. Je ne veux pas de votre élixir qui prolonge la nuit de la tombe, j'aspire à l'immortalité.»

[334]

Raymond Lulle jeta alors à terre la fiole qui se brisa.

«Je vous délivre, dit-il, et je reste en prison pour vous. Vivez dans l'immortalité du ciel, moi, je suis condamné pour jamais à la mort vivante de la terre.»

Puis, cachant son visage dans ses mains, il s'enfuit en fondant en larmes.

Quelques mois après, un moine de l'ordre de saint François assistait Ambrosia di Castello à ses derniers moments: ce moine, c'était Raymond Lulle. Ici, le roman se termine et la légende va commencer.

Cette légende ne faisant qu'un seul homme des trois ou quatre Raymond Lulle qui ont existé à différentes époques, donne à l'alchimiste repentant plusieurs siècles d'existence et d'expiation. Le jour où naturellement le pauvre adepte devait mourir, il ressentait toutes les angoisses de l'agonie, puis, dans une crise suprême, il sentait la vie le reprendre, comme le vautour de Prométhée reprenait son festin renaissant. Le Sauveur du monde, qui déjà lui tendait la main, rentrait tristement dans le ciel qui se refermait, et Raymond Lulle se retrouvait sur la terre sans espoir de jamais mourir.

Il se mit à prier et dévoua son existence aux bonnes oeuvres; Dieu lui accordait toutes ses grâces excepté la mort, et que faire des autres sans celle-là qui doit les compléter et les couronner toutes? Un jour l'arbre de la science lui apparut chargé de ses fruits lumineux; il comprit l'être et ses harmonies, il devina la kabbale, il jeta les bases et traça le plan d'une science universelle, et depuis ce temps on ne l'appela plus que le docteur illuminé.

[335]

Il avait trouvé la gloire. Cette fatale récompense du travail que Dieu dans sa miséricorde n'envoie guère aux grands hommes qu'après leur mort parce qu'elle enivre et empoisonne les vivants. Mais Raymond Lulle qui n'avait pu mourir pour lui faire place devait craindre encore de la voir mourir avant lui, et cette gloire ne lui semblait être qu'une dérision de son immortelle infortune.

Il savait faire de l'or et il pouvait acheter le monde et tous ses monuments sans pouvoir s'assurer la jouissance d'un seul tombeau.

C'était le pauvre de l'immortalité. Partout il allait mendiant la mort et personne ne pouvait la lui donner.

Il avait pris corps à corps la philosophie des Arabes, il luttait victorieusement contre l'islamisme et avait tout à redouter du fanatisme des sectaires; tout à redouter, c'est-à-dire peut-être quelque chose à espérer, et ce qu'il espérait, c'était la mort.

Il prit pour domestique un jeune Arabe des plus fanatiques et se posa devant lui en fléau de la doctrine de Mahomet. L'arabe assassina son maître, c'était ce que Raymond Lulle attendait, mais il n'en mourut pas comme il l'avait espéré, ne put obtenir la grâce de son assassin et eut un remords sur la conscience au lieu de la délivrance et de la paix.

A peine guéri de ses blessures, il s'embarque et part pour Tunis; il y prêche publiquement le christianisme, mais le bey admirant sa science et son courage le défend contre la fureur du peuple et le fait embarquer avec tous ses livres. Raymond Lulle revient, prêche à Bône, à Bougie et dans d'autres villes d'Afrique; les musulmans stupéfaits n'osent mettre la main sur lui. Il retourne

[336]

enfin à Tunis, et amassant le peuple dans les rues, il s'écrie qu'il a été déjà chassé du pays, mais qu'il y revient afin de confondre les dogmes impies de Mahomet et de mourir pour Jésus-Christ. Cette fois toute protection est impossible, le peuple furieux le poursuit, c'est une véritable sédition; il fuit pour les exciter davantage, il est déjà brisé de coups, inondé de sang, couvert de blessures, et il vit toujours. Il tombe enfin littéralement enseveli sous une montagne de pierres.

La nuit suivante, deux marchands génois, nommés Etienne Colon et Louis de Pastorga, passant en pleine mer, virent une grande lumière s'élever du port de Tunis. Ils s'approchèrent et virent un monceau de pierres qui projetait au loin cette miraculeuse splendeur; ils cherchèrent sous ces pierres et y trouvèrent Raymond Lulle brisé et vivant, ils l'embarquèrent sur leur vaisseau et le ramenèrent à Majorque, sa patrie. Mais en vue de cette île le martyr expira enfin, Dieu l'avait délivré par un miracle et sa pénitence était accomplie.

Telle est l'odyssée du Raymond Lulle fabuleux: venons maintenant aux réalités historiques.

Raymond Lulle le philosophe et l'adepte, celui qui mérita le surnom de docteur illuminé, était le fils de ce sénéchal de Majorque, célèbre par sa passion malheureuse pour Ambrosia di Castello. Il ne composa pas l'élixir d'immortalité, mais il fit de l'or en Angleterre pour le roi Edouard III; cet or fut appelé l'or de Raymond, et il en existe encore des pièces fort rares à la vérité, que les curieux nomment des raymondines.

M. Louis Figuier suppose que ces raymondines sont les nobles à la
[337]

rose, frappés sous le règne d'Edouard III, et avance assez légèrement peut-être que l'alchimie de Raymond Lulle n'était qu'une sophistication de l'or, difficile à reconnaître dans un temps où les procédés chimiques étaient beaucoup moins perfectionnés que de nos jours. Ce savant n'en reconnaît pas moins la valeur scientifique de Raymond Lulle, et voici comment il le juge (Doctrines et travaux des alchimistes, p. 82):

«Raymond Lulle, dont le génie s'exerça dans toutes les branches des connaissances humaines, et qui exposa dans son livre, *Ars magna*, tout un vaste système de philosophie résumant les principes encyclopédiques de la science de son temps, ne pouvait manquer de laisser aux chimistes un utile héritage. Il perfectionna et décrivit avec soin divers composés qui sont très en usage en chimie. C'est à lui que nous devons la préparation du carbonate de potasse au moyen du tartre et au moyen des cendres du bois, la rectification de l'esprit de vin, la préparation des huiles essentielles, la coupellation de l'argent et la préparation du mercure doux.»

D'autres savants, convaincus de la pureté de l'or des nobles à la rose, ont pensé que la chimie pratique ayant, au moyen âge, des procédés fort imparfaits, les transmutations de Raymond Lulle et des autres adeptes n'étaient autre chose que la séparation de l'or caché dans les mines d'argent, et purifié au moyen de l'antimoine, qui est désigné en effet par un grand nombre de symboles hermétiques, comme l'élément efficient et principal de la poudre de projection.

Nous conviendrons avec eux que la chimie n'existait pas au moyen âge, et nous ajouterons qu'elle fut créée par les adeptes ou
[338]

plutôt que les adeptes, gardant pour eux les secrets de la synthèse, ce trésor des sanctuaires magiques, enseignèrent à leurs contemporains quelques-uns des procédés de l'analyse, procédés qui ont été perfectionnés depuis, mais qui n'ont pas encore conduit nos savants à retrouver cette antique synthèse qui est à proprement parler la philosophie hermétique.

Raymond Lulle a renfermé dans son testament philosophique tous les principes de cette science, mais d'une manière voilée, comme c'était l'usage et le devoir de tous les adeptes: aussi composa-t-il une clef de ce testament, puis une clef de la clef, c'est-à-dire un codicille qui est, selon nous, le plus important de ses écrits sur l'alchimie. Les principes qu'on y trouve et les procédés qui y sont exposés n'ont rien de commun avec la sophistication des métaux purs, ni avec la séparation des alliages. C'est une théorie conforme aux principes de Geber et d'Arnould de Villeneuve pour la pratique, et aux plus hautes conceptions de la kabbale pour la doctrine. Les esprits sérieux qui ne se laissent pas décourager par le discrédit où l'ignorance fait parfois tomber les grandes choses, doivent, pour continuer après les plus puissants génies de l'ancien monde la recherche de l'absolu, étudier d'abord et méditer kabbalistiquement le codicille de Raymond Lulle.

Toute la vie de ce merveilleux adepte, le premier initié après saint Jean qui ait été voué à l'apostolat hiérarchique de la sainte orthodoxie, toute sa vie, disons-nous, se passa en fondations pieuses, en prédications, en travaux scientifiques immenses. Ainsi, l'an 1276 il fonda à Palma un collège de franciscains voués à l'étude des langues orientales et surtout de
[339]

la langue arabe, avec la mission spéciale de réfuter les livres des docteurs mahométans, et de prêcher aux Maures la foi chrétienne. Jean XXI confirma cette institution par un bref daté de Viterbe, le 16 des calendes de décembre, la première année de son pontificat.

Depuis l'an 1293 jusqu'à l'an 1311, il sollicite et obtient du pape Nicolas IV et des rois de France, de Sicile, de Chypre, de Majorque, l'établissement de plusieurs collèges pour l'étude des langues. Partout il enseigne son grand art qui est une synthèse universelle des connaissances humaines, et qui a pour but d'amener les

hommes à n'avoir plus qu'une seule langue comme ils n'auront qu'une pensée. Il vient à Paris, et en émerveille les plus savants docteurs; puis il va en Espagne, s'arrête à Complute, et y fonde une académie centrale pour l'étude des langues et des sciences; il réforme plusieurs couvents, voyage en Italie et recrute des soldats pour un nouvel ordre militaire dont il sollicite l'institution à ce même concile de Vienne qui condamne les templiers. C'est la science catholique, c'est la vraie initiation de saint Jean qui veut reprendre à des mains infidèles le glaive défenseur du temple. Les grands de la terre se moquent du pauvre Raymond Lulle, et font malgré eux tout ce qu'il désire. Cet illuminé qu'on appelle par dérision Raymond le fantastique, semble être le pape des papes et le roi des rois: il est pauvre comme Job, et il fait l'aumône aux souverains; on le dit fou, et il confond les sages. Le plus grand politique du temps, le cardinal Ximenès, esprit aussi vaste que sérieux, ne parle de lui qu'en l'appelant le divin Raymond Lulle et le docteur très illuminé. Il mourut, suivant Générard, en 1314, ou

[340]

en 1315, suivant l'auteur de la préface des Méditations de l'ermite Blaquerne. Il était âgé de quatre-vingts ans, et la fin de sa laborieuse et sainte existence arriva le jour de la fête et du martyre des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Disciple des grands kabbalistes, Raymond Lulle voulait établir une philosophie universelle et absolue, en substituant aux abstractions conventionnelles des systèmes la notion fixe des réalités de la nature, et aux termes ambigus de la scholastique, un verbe simple et naturel. Il reprochait aux définitions des savants de son temps d'éterniser les disputes par leurs inexactitudes et leurs amphibologies. L'homme est un animal raisonnable, dit Aristote; l'homme n'est pas un animal, peut-on répondre, et il est rarement raisonnable. De plus, animal et raisonnable sont deux termes qui ne sauraient s'accorder. Un fou, selon vous, ne serait pas un homme, etc. Raymond Lulle définit les choses par leur nom même et non par des synonymes ou des à peu près; puis il explique les noms par l'étymologie. Ainsi à cette question: qu'est-ce que l'homme? il répondra: ce mot, pris dans une acception générale, signifie la condition humaine; pris dans une acception particulière, il désigne la personne humaine. Mais qu'est-ce que la personne humaine? --Originellement, c'est la personne que Dieu a faite en donnant un souffle de vie à un corps tiré de la terre (humus); actuellement, c'est vous, c'est moi, c'est Pierre, c'est Paul, etc. Les gens habitués au jargon scientifique vont alors se récrier et diront au docteur illuminé que tout le monde en pourrait dire autant, qu'il raisonne comme un enfant; qu'avec cette méthode tout le monde serait savant, et qu'on préférerait

[341]

le bon sens des gens du peuple à toute la doctrine des académies: c'est bien ce que je veux, répondrait simplement Raymond Lulle. De là le reproche de puérilité adressé à toute la théorie savante de Raymond Lulle, et elle était puérile en effet, puérile comme la morale de celui qui a dit: si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume du ciel. Le royaume du ciel, n'est-ce pas aussi le royaume de la science, puisque toute la vie céleste des hommes et de Dieu n'est qu'intelligence et amour!

Raymond Lulle voulait opposer la kabbale devenue chrétienne à la magie fataliste des Arabes, les traditions de l'Égypte à celles de l'Inde, la magie de lumière à la magie noire; il disait que dans les derniers temps, les doctrines de l'Antéchrist seraient un réalisme matérialisé, et qu'alors ressusciteraient toutes les monstruosité de la mauvaise magie; il préparait donc les esprits au retour d'Hénoch, c'est-à-dire à la révélation dernière de cette science, dont la clef est dans les alphabets hiéroglyphiques d'Hénoch, et dont la lumière conciliatrice de la raison et de la foi précédera le règne messianique et universel du christianisme sur la terre. Pour les vrais kabbalistes et les voyants, cet homme était donc un grand prophète, et pour les sceptiques qui savent du moins respecter les grands caractères et les hautes aspirations, c'était un sublime rêveur.

[342]

CHAPITRE IV. ALCHIMISTES.

SOMMAIRE.--Flamel, Trithème, Agrippa, Guillaume Postel et Paracelse.

Flamel appartient exclusivement à l'alchimie, aussi ne ferons-nous mention de lui que pour parler de ce livre hiéroglyphique d'Abraham le juif, dans lequel l'écrivain de la rue Saint-Jacques-la-Boucherie trouva les clefs absolues du grand oeuvre.

Ce livre était combiné sur les clefs du Tarot et n'était qu'un commentaire hiéroglyphico-hermétique du Sepher Jézirah. Nous voyons, en effet, dans la description qu'en fait Flamel, que les feuillets étaient au nombre de vingt et un, soit vingt-deux avec le titre, et qu'ils se divisaient en trois septénaires, avec une feuille sans écriture à chaque septième page.

Remarquons que l'Apocalypse, ce sublime résumé kabbalistique et prophétique de toutes les figures occultes, partage aussi ses images en trois septénaires, après chacun desquels il se fait un silence dans le ciel, analogie frappante avec la feuille non écrite du livre mystique de Flamel.

Les septénaires de l'Apocalypse sont d'abord sept sceaux à ouvrir, c'est-à-dire sept mystères à connaître et sept difficultés à vaincre; sept trompettes à sonner, c'est-à-dire sept paroles à comprendre, et sept coupes à verser, c'est-à-dire sept substances à volatiliser et à fixer.

[343]

Dans le livre de Flamel, le premier septième feuillet porte pour hiéroglyphe la verge de Moïse triomphante des serpents projetés par les enchanteurs de Pharaon et qui s'entre-dévorent, figure analogue au triomphateur du Tarot attelant à son char cubique les sphinx blanc et noir de la magie égyptienne.

Cette figure correspond au septième dogme du symbole de Maïmonides: Nous n'avons qu'un prophète, et c'est Moïse.

Elle représente l'unité de la science et de l'oeuvre; elle représente aussi le mercure des sages qui se forme par la dissolution des mixtes et par Faction réciproque du soufre et du sel des métaux.

La figure du second septénaire était la représentation du serpent d'airain fixé sur une croix. La croix représente le mariage du soufre et du sel purifiés, et la condensation de la lumière astrale; le nombre 14 du Tarot représente un ange, c'est-à-dire l'esprit de la terre mêlant ensemble les liquides d'un vase d'or et d'un vase d'argent. C'est donc le même symbole figuré d'une autre manière.

Au dernier septénaire du livre de Flamel, on voyait le désert, des fontaines et des serpents qui couraient de tous côtés, image de l'espace et de la vie universelle. Dans le Tarot, l'espace est figuré par les quatre signes des points cardinaux du ciel, et la vie par une jeune fille nue qui court dans un cercle. Flamel ne dit pas le nombre des fontaines et des serpents. Il pouvait y avoir quatre fontaines jaillissant d'une même source, comme dans le pantacle édénique, avec quatre, sept, neuf ou dix serpents.

[344]

Au quatrième feuillet, on voyait le Temps prêt à trancher les pieds à Mercure. Près de là était un rosier fleuri dont la racine était bleue, la tige blanche, les feuilles rouges et les fleurs d'or. Le nombre quatre est celui de la réalisation élémentaire: le Temps, c'est le nitre atmosphérique; sa faux, c'est l'acide qu'on en peut faire et qui fixe le mercure en le transformant en sel; le rosier, c'est l'oeuvre avec ses trois couleurs successives: c'est le magistère au noir, au blanc et au rouge qui fait germer et fleurir l'or.

Au cinquième feuillet (le nombre cinq est celui du grand mystère), on voyait au pied du rosier fleuri des aveugles fouiller la terre pour y chercher le grand agent qui est partout; quelques-uns, plus avisés, pesaient une eau blanche semblable à de l'air épais; au revers de la page on voyait le massacre des Innocents et le soleil et la lune qui venaient se baigner dans leur sang. Cette allégorie, qui exprime en effet le grand secret

de l'art hermétique, se rapporte à cet art de prendre l'air dans l'air comme dit Aristée, ou, pour parler une langue intelligible, d'employer l'air comme force en le dilatant au moyen de la lumière astrale, comme on dilate l'eau en vapeur par l'action du feu, ce qui peut se faire à l'aide de l'électricité, des aimants et d'une projection puissante de la volonté de l'opérateur dirigée par la science et le bon vouloir. Le sang des enfants représente cette lumière essentielle que le feu philosophique extrait des corps élémentaires et dans laquelle le soleil et la lune viennent se baigner, c'est-à-dire que l'argent s'y teint en or et que l'or y acquiert un degré de pureté qui en transforme le soufre en véritable poudre de projection.

Nous ne faisons pas ici un traité d'alchimie, bien que cette
[345]

science soit réellement la haute magie mise en oeuvre, nous en réservons pour d'autres ouvrages plus spéciaux et plus étendus les révélations et les merveilles.

La tradition populaire assure que Flamel n'est pas mort et qu'il a enterré un trésor sous la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. Ce trésor contenu dans un coffre de cèdre revêtu de lames des sept métaux, ne serait autre chose, disent les adeptes illuminés, que l'exemplaire original du fameux livre d'Abraham le juif, avec ses explications écrites de la main de Flamel, et des échantillons de la poudre de projection suffisants pour changer l'Océan en or si l'Océan était du mercure.

Après Flamel vinrent Bernard le Trévisan, Basile Valentin et d'autres alchimistes célèbres. Les douze clefs de Basile Valentin sont à la fois kabbalistiques, magiques et hermétiques. Puis en 1480 parut Jean Trithème qui fut le maître de Cornélius Agrippa et le plus grand magicien dogmatique du moyen âge. Trithème était un abbé de l'ordre de saint Benoît, d'une irréprochable orthodoxie et de la conduite la plus régulière. Il n'eut pas l'imprudence d'écrire ouvertement sur la philosophie occulte comme son disciple l'aventureux Agrippa; tous ses travaux magiques roulent sur l'art de cacher les mystères; quant à sa doctrine, il l'a exprimée par un pantacle, suivant l'usage des vrais adeptes. Ce pantacle, extrêmement rare, se trouve seulement dans quelques exemplaires manuscrits du Traité des causes secondes. Un gentilhomme polonais qui est un esprit élevé et un noble coeur, M. le comte Alexandre Branistki, en possède un curieux exemplaire qu'il a bien voulu nous communiquer.

[346]

Ce pantacle est composé de deux triangles unis par la base, l'un blanc et l'autre noir; sous la pointe du triangle noir est couché un fou qui redresse péniblement la tête et regarde avec une grimace d'effroi dans l'obscurité du triangle où se reflète sa propre image; sur la pointe du triangle blanc s'appuie un homme dans la force de l'âge, vêtu en chevalier, ayant le regard ferme et l'attitude d'un commandement fort et paisible. Dans le triangle blanc sont tracés les caractères du tétragramme divin.

On pourrait expliquer ce pantacle par cette légende: «Le sage s'appuie sur la crainte du vrai Dieu, l'insensé est écrasé par la peur d'un faux dieu fait à son image. C'est là le sens naturel et exotérique de l'emblème; mais en le méditant dans son ensemble et dans chacune de ses parties, les adeptes y trouveront le dernier mot de la kabbale, la formule indicible du grand arcane: la distinction entre les miracles et les prodiges, le secret des apparitions, la théorie universelle du magnétisme et la science de tous les mystères.

Trithème a composé une histoire de la magie toute en pantacles, sous ce titre: *Veterum sophorum sigilla et imagines magicæ*; puis dans sa stéganographie et dans sa polygraphie il donne la clef de toutes les écritures occultes et explique en termes voilés la science réelle des incantations et des évocations. Trithème est en magie le maître des maîtres, et nous n'hésitons pas à le proclamer le plus sage et le plus savant des adeptes.

Il n'en est pas de même de Cornélius Agrippa, qui fut toute sa vie un chercheur et qui ne trouva ni la vraie science ni la paix. Les livres d'Agrippa sont pleins d'érudition et de hardiesse; il

[347]

était lui-même d'un caractère fantasque et indépendant, aussi passa-t-il pour un abominable sorcier et fut-il persécuté par le clergé et par les princes; il écrivit enfin contre les sciences qui n'avaient pu lui donner le bonheur, et il mourut dans la misère et dans l'abandon.

Nous arrivons enfin à la douce et bonne figure de ce savant et sublime Postel qu'on ne connaît que par son trop mystique amour pour une vieille fille illuminée. Il y a pourtant dans Postel toute autre chose que le disciple de la mère Jeanne; mais les esprits vulgaires sont si heureux de dénigrer pour se dispenser d'apprendre, qu'ils ne voudront jamais y rien voir de mieux. Ce n'est donc pas à ceux-là que nous allons révéler le génie de Guillaume Postel.

Postel était le fils d'un pauvre paysan des environs de Barenton en Normandie: à force de persévérance et de sacrifices il parvint à s'instruire et devint bientôt le plus savant homme de son temps; la pauvreté l'accompagna toujours et la misère même le força parfois de vendre ses livres. Postel, toujours plein de résignation et de mansuétude, travaillait comme un homme de peine pour gagner un morceau de pain et revenait ensuite étudier: il apprit toutes les langues connues et toutes les sciences de son temps; il découvrit des manuscrits précieux et rares, entre autres les Évangiles apocryphes et le Sepher Jezirah; il s'initia lui-même aux mystères de la haute kabbale et dans sa naïve admiration pour cette vérité absolue, pour cette raison suprême de toutes les philosophies et de tous les dogmes, il voulut la révéler au monde. Il parla donc ouvertement la langue des mystères, écrivit un livre ayant pour titre: La clef des choses

[348]

cachées depuis le commencement du monde. Il adressa ce livre aux Pères du concile de Trente en les conjurant d'entrer dans la voie de la conciliation et de la synthèse universelle. Personne ne le comprit, quelques-uns l'accusèrent d'hérésie, les plus modérés se contentèrent de dire qu'il était fou.

La Trinité, disait-il, a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Le corps humain est double et son unité ternaire se compose de l'union des deux moitiés; l'âme humaine aussi est double: elle est animus et anima, elle est esprit et tendresse; elle a deux sexes, le sexe paternel siège dans la tête, le sexe maternel dans le coeur; l'accomplissement de la rédemption doit donc être double dans l'humanité: il faut que l'esprit par sa pureté rachète les égarements du coeur, puis il faut que le coeur par sa générosité rachète les sécheresses égoïstes de la tête. Le christianisme, ajoutait-il, n'a encore été compris que par les têtes raisonnables, il n'est pas descendu jusqu'aux coeurs. Le Verbe s'est fait homme, mais c'est quand il se sera fait femme que le monde sera sauvé. C'est le génie maternel de la religion qui apprendra aux hommes les sublimes grandeurs de l'esprit de charité, et alors la raison se conciliera avec la foi parce qu'elle comprendra, expliquera et gouvernera les saintes folies du dévouement.

Voyez maintenant, ajoutait-il, de quoi se compose la religion du plus grand nombre des chrétiens: une partialité ignorante et persécutrice, un entêtement superstitieux et stupide, et surtout la peur, la lâche peur! Et pourquoi cela? Parce qu'ils n'ont pas des coeurs de femme, parce qu'ils ne sentent pas les divins enthousiasmes de l'amour maternel qui leur expliqueraient la

[349]

religion tout entière. La puissance qui s'est emparée de leur cerveau et qui lie leur esprit, ce n'est pas le Dieu bon, intelligent et longanime, c'est le méchant et sot et couard Satanas, ils ont bien plus de peur du diable que d'amour pour Dieu. Ce sont des cervelles glacées et rétrécies placées comme des tombeaux sur des coeurs morts. Oh! quand la grâce ressuscitera les coeurs, quel réveil pour les intelligences! quelle renaissance pour la raison! quel triomphe pour la vérité! Pourquoi suis-je le premier et presque le seul à le comprendre? Que peut faire un ressuscité seul parmi des morts qui ne peuvent encore rien entendre! Vienne donc, vienne cet esprit maternel qui m'est apparu à Venise dans l'âme d'une vierge inspirée de Dieu, et qu'il apprenne aux femmes du nouveau monde leur mission rédemptrice et leur apostolat de saint et spirituel amour!

Ces nobles inspirations, Postel les devait en effet à une pieuse fille nommée Jeanne, qu'il avait connue à Venise; il fut le confident spirituel de cette âme d'élite et fut entraîné dans le courant de poésie mystique qui tourbillonnait autour d'elle. Lorsqu'il lui donnait la communion, il la voyait rayonnante et transfigurée, elle avait alors plus de cinquante ans, et le pauvre père avoue naïvement qu'il ne lui en eût pas donné quinze, tant la sympathie de leurs coeurs la transfigurait à ses yeux. Étranges égarements de l'amour dans deux âmes pures, mariage mystique de deux virginités, puérilités lyriques, célestes hallucinations; pour comprendre tout cela il faut avoir vécu de la vie ascétique. C'est elle, disait l'enthousiaste, c'est l'esprit de Jésus-Christ vivant en elle qui doit régénérer le

[350]

monde. Cette lumière du coeur qui doit chasser de tous les esprits le spectre hideux de Satan, ce n'est pas une chimère de mes rêves, je l'ai vue, elle a paru dans le monde, elle s'est incarnée dans une vierge, et j'ai salué en elle la mère du monde à venir! Nous analysons ici Postel plutôt que nous ne le traduisons, mais l'abrégé rapide que nous donnons de ses sentiments et de son langage ne suffit-il pas pour faire comprendre que tout cela était dit au figuré et que suivant la judicieuse remarque du savant jésuite Desbillons, dans sa notice sur la vie et les ouvrages de Postel, rien n'était plus loin de sa pensée que de faire, comme on l'a prétendu, une seconde incarnation et une divinité de cette pauvre soeur hospitalière qui l'avait uniquement séduit par l'éclat de ses humbles vertus. Nous croyons bien sincèrement que les calomnieurs et les railleurs du bon Postel ne valaient pas la mère Jeanne.

Les relations mystiques de Postel et de cette religieuse durèrent environ cinq ans, après lesquels la mère Jeanne mourut. Elle avait promis à son confesseur de ne jamais se séparer de lui et de l'assister quand elle serait dégagée des chaînes de la vie présente. «Elle m'a tenu parole, dit Postel, elle est venue depuis me visiter à Paris, elle m'a illuminé de sa lumière, elle a concilié ma raison avec ma foy. Sa substance et corps spirituel, deux ans depuis son ascension au ciel, est descendu en moy, et s'est partout mon corps sensiblement estendu, tellement que c'est elle et non pas moy qui vit en moy.»

Depuis cette époque, Postel ne s'appela jamais plus autrement que le ressuscité, il signait Postellus restitutus, et de fait un singulier phénomène s'accomplit en lui, ses cheveux de blancs

[351]

qu'ils étaient redevinrent noirs, ses rides s'effacèrent et la couleur vermeille de la jeunesse se répandit sur son visage, pâli et exténué par les austérités et les veilles; ses biographes moqueurs prétendent qu'il se teignait les cheveux, et qu'il se fardait: comme si ce n'était pas assez d'en avoir fait un fou, ils veulent encore qu'un homme d'un si noble et si généreux caractère ait été un jongleur et un charlatan.

Il y a quelque chose de plus prodigieux que l'éloquente déraison des coeurs enthousiastes, c'est la bêtise ou la mauvaise foi des esprits sceptiques et froids qui les jugent.

«On s'est imaginé, écrit le père Desbillons, et je vois qu'on croit encore aujourd'hui, que la régénération, qu'il suppose avoir été faite par la mère Jeanne, est le fondement de son système; le système dont il ne s'est jamais départi, si ce n'est peut-être quelques années avant sa mort, subsistait en entier avant qu'il eût entendu parler de cette mère Jeanne. Il s'était mis dans la tête que le règne évangélique de Jésus-Christ, établi par les apôtres, ne pouvait plus ni se soutenir parmi les chrétiens, ni se propager parmi les infidèles, que par les lumières de la raison.... A ce principe, qui le regardait personnellement, il en joignait un autre qui consistait dans la destination d'un roi de France à la monarchie universelle, il fallait lui préparer les voies par la conquête des coeurs et la conviction des esprits, afin qu'il n'y eût plus dans le monde qu'une seule croyance, et que Jésus-Christ y régnât par un seul roi, par une seule loi et une seule foi.»

Voilà ce qui prouve, suivant le père Desbillons, que Postel était fou.

[352]

Fou, pour avoir pensé que la religion doit régner sur les esprits par la raison suprême de son dogme, et que la monarchie, pour être forte et durable, doit enchaîner les coeurs par les conquêtes de la prospérité publique de la paix.

Fou, pour avoir cru à l'avènement du règne de celui à qui nous demandons tous les jours que son règne arrive.

Fou, parce qu'il croyait à la raison et à la justice sur la terre!...

Eh bien, ils disent vrai: le pauvre Postel était fou.

La preuve de sa folie, c'est qu'il écrivit, comme nous l'avons dit, aux pères du concile de Trente, pour les supplier de bénir tout le monde et de ne lancer d'anathèmes contre personne.

Autre folie; il essaya de convertir les jésuites à ses idées, et de leur faire prêcher la concorde universelle entre les hommes, la paix entre les souverains, la raison aux prêtres et la bonté aux princes de ce monde.

Enfin, dernière et suprême folie, il négligea les biens de la terre et la faveur des grands, vécut toujours humblement et pauvrement, ne posséda jamais rien que sa science et ses livres, et n'ambitionna jamais autre chose que la vérité et la justice.

Dieu fasse paix à l'âme du pauvre Guillaume Postel!

Il était si doux et si bon, que ses supérieurs ecclésiastiques eurent pitié de lui, et pensant probablement, comme on l'a dit plus tard de La Fontaine, qu'il était plus bête que méchant, ils se contentèrent de le renfermer dans un couvent pour le reste de ses jours. Postel les remercia du calme qu'ils procuraient ainsi à la fin de sa vie et mourut paisiblement en rétractant tout ce

[353]

que ses supérieurs voulurent. L'homme de la concorde universelle ne pouvait être un anarchiste, et avant toute chose c'était le plus sincère des catholiques et le plus humble des chrétiens.

On retrouvera un jour les ouvrages de Postel, et on les lira avec étonnement.

Passons à un autre fou, celui-ci s'appelle Théophraste Auréole Bombast, et on le connaît dans le monde magique sous le nom célèbre de Paracelse.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de ce maître dans notre dogme et rituel de la haute magie, nous ajouterons seulement quelques remarques sur la médecine occulte dont Paracelse fut le rénovateur.

Cette médecine vraiment universelle repose sur une vaste théorie de la lumière, que les adeptes nomment l'or fluide ou potable. La lumière, cet agent créateur, dont les vibrations donnent à toutes choses le mouvement et la vie; la lumière latente dans l'éther universel, rayonnante autour des centres absorbants, qui s'étant saturés de lumière projettent à leur tour le mouvement et la vie, et forment ainsi des courants créateurs; la lumière astralisée dans les astres, animalisée dans les animaux, humanisée dans les hommes; la lumière qui végète dans les plantes, qui brille dans les métaux, qui produit toutes les formes de la nature, et les équilibre toutes par les lois de la sympathie universelle, c'est cette lumière qui produit les phénomènes du magnétisme devinés par Paracelse, c'est elle qui colore le sang en se dégageant de l'air, aspiré et renvoyé par le soufflet hermétique des poumons; le sang alors devient un véritable élixir de vie où des globules

[354]

vermeils et aimantés de lumière vivante nagent dans un fluide légèrement doré. Ces globules sont de véritables semences prêtes à prendre toutes les formes du monde dont le corps humain est l'abrégé, ils peuvent se subtiliser et se coaguler, renouvelant ainsi les esprits qui circulent dans les nerfs, et la chair qui s'affermi autour des os; ils rayonnent au dehors ou plutôt en se spiritualisant ils se laissent entraîner par les courants de la lumière, et circulent dans le corps astral, ce corps intérieur et lumineux que l'imagination dilate chez les extatiques, en sorte que leur sang va quelquefois colorer à distance des objets que leur corps astral pénètre pour se les identifier. Nous démontrerons dans un ouvrage spécial sur la médecine occulte, tout ce que nous avançons ici, quelque étrange et quelque paradoxal que cela puisse paraître d'abord aux hommes de science. Telles étaient les bases de la médecine de Paracelse, il guérissait par sympathie de lumière, il appliquait les médicaments non au corps extérieur et matériel qui est tout passif, et qu'on peut même tailler et déchirer sans qu'il sente rien quand le corps astral se retire, mais à ce médium intérieur, à ce corps, principe des sensations dont il ravivait la quintessence par des quintessences sympathiques. Ainsi, par exemple, il guérissait les blessures en appliquant de puissants réactifs au sang répandu dont il renvoyait vers le corps l'âme physique et la séve purifiée. Pour guérir un membre malade, il faisait un membre de cire auquel il attachait, par la puissance de sa volonté, le magnétisme du membre malade; il appliquait à cette cire le vitriol, le fer et le feu, et réagissait ainsi par l'imagination et la correspondance magnétique sur le malade lui-même dont ce membre de cire était devenu l'appendice et le

[355]

supplément. Paracelse connaissait LES MYSTÈRES DU SANG, il savait pourquoi les prêtres de Baal, pour faire descendre le feu du ciel, se faisaient des incisions avec des couteaux; il savait pourquoi les Orientaux qui veulent inspirer à une femme de l'amour physique, répandent leur sang devant elle; il savait comment le

sang répandu crie vengeance ou miséricorde et remplit l'air d'anges ou de démons. C'est le sang, en effet, qui est l'instrument des rêves, c'est lui qui fait abonder les images dans notre cerveau pendant le sommeil, car le sang est plein de lumière astrale. Les globules en sont bisexuels, aimantés et ferrés, sympathiques et répulsifs. De l'âme physique du sang, on peut faire sortir toutes les formes et toutes les images du monde... Lisons le récit d'un voyageur estimé:

«A Baroche, dit le voyageur Tavernier, les Anglais ont un fort beau logis, et je me souviens qu'y arrivant un jour, en revenant d'Agra à Surate, avec le président des Anglais, il vint aussitôt des charlatans lui demander s'il voulait qu'ils lui montrassent quelques tours de leur métier: ce qu'il eut la curiosité de voir.

»La première chose qu'ils firent fut d'allumer un grand feu, et de faire rougir des chaînes de fer dont ils s'entortillèrent le corps, faisant semblant qu'ils en ressentaient quelque douleur, mais n'en recevant au fond aucun dommage. Ensuite, ils prirent un petit morceau de bois, et, l'ayant planté en terre, ils demandèrent à quelqu'un de la compagnie quel fruit il voulait avoir. On leur dit que l'on souhaitait des mangues, et alors un de ces charlatans, se couvrant d'un linceul, s'accroupit contre

[356]

terre jusqu'à cinq ou six reprises.--J'eus la curiosité de monter à une chambre pour voir d'en haut par une ouverture du linceul, ce que cet homme faisait, et j'aperçus que, se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frottait de son sang le morceau de bois. A chaque fois qu'il se relevait, le bois croissait à vue d'oeil, et, à la troisième, il en sortit des branches avec des bourgeons. A la quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles, et, à la cinquième, on lui vit des fleurs.

»Le président des Anglais avait alors son ministre avec lui, l'ayant mené à Amadabat pour baptiser un enfant du Commandeur hollandais, et dont il avait été prié d'être le parrain; car il faut remarquer que les Hollandais ne tiennent point de ministres que dans les lieux où ils ont ensemble des marchands et des soldats. Le ministre anglais avait protesté d'abord qu'il ne pouvait consentir que des chrétiens assistassent à de semblables spectacles; et dès qu'il eut vu que, d'un morceau de bois sec, ces gens-là faisaient venir, en moins d'une demi-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles et des fleurs comme au printemps, il se mit en devoir de l'aller rompre, et dit hautement qu'il ne donnerait jamais la communion à aucun de ceux qui demeureraient davantage à voir ces choses. Cela obligea le président de congédier ces charlatans.»

Le docteur Clever de Maldigny, à qui nous empruntons cette citation, regrette que les mangues se soient arrêtées en si beau chemin, mais il n'entreprend pas d'expliquer le phénomène. Nous croyons que c'était une fascination par le magnétisme de la lumière rayonnante du sang; c'était ce que nous avons défini ailleurs: un phénomène d'électricité magnétisée, identique avec

[357]

celui qu'on nomme palingénésie, et qui consiste à faire apparaître une plante vivante dans un vase qui contient la cendre de cette même plante morte depuis longtemps.

Tels étaient les secrets que connaissait Paracelse, et c'est en employant aux usages de la médecine ces forces cachées de la nature, qu'il se fit tant d'admirateurs et tant d'ennemis. Paracelse était loin d'ailleurs d'être un bonhomme comme Postel, il était naturellement agressif et batailleur; son génie familier était caché, disait-il, dans le pommeau de sa grande épée, et il ne la quittait jamais. Sa vie fut une lutte incessante; il voyageait, il disputait, il écrivait, il enseignait. Il était plus curieux de résultats physiques que de conquêtes morales, aussi fut-il le premier des magiciens opérateurs et le dernier des sages adeptes. Sa philosophie était toute de sagacité, aussi l'intitulait-il lui-même philosophia sagax. Il a plus deviné que personne sans avoir jamais rien su complètement. Rien n'égale ses intuitions, si ce n'est la témérité de ses commentaires. C'était l'homme des expériences hardies, il s'enivrait de ses opinions et de sa parole, il s'enivrait même autrement, si l'on en croit ses chroniqueurs. Les écrits qu'il a laissés sont précieux pour la science, mais il faut les lire avec précaution; on peut l'appeler le divin Paracelse, en prenant cet adjectif dans le sens de divinateur, c'est un oracle, mais ce n'est pas un vrai maître; c'est comme médecin surtout qu'il est grand, puisqu'il avait trouvé la médecine universelle: il ne put toutefois conserver sa propre vie, et il mourut encore jeune, épuisé par ses travaux et par ses excès, laissant après lui un nom d'une gloire fantastique et douteuse, fondée sur des

[358]

découvertes dont ses contemporains ne profitèrent pas. Il mourut sans avoir dit son dernier mot, et il est un de ces personnages mystérieux dont on peut dire comme d'Hénoch et de saint Jean: Il n'est pas mort, et il reviendra visiter la terre avant le dernier jour!

CHAPITRE V.

SORCIERS ET MAGICIENS CÉLÈBRES.

SOMMAIRE.--La Divine comédie et le Roman de la rose.--La Renaissance.--Démêlés de Martin Luther et du diable.--Catherine de Médicis.--Henri III et Jacques Clément--Les rose-croix.--Henri Kunrath.--Oswald Crollius.--Les alchimistes et les magiciens au commencement du XVIIe siècle.

On a multiplié les commentaires et les études sur l'oeuvre de Dante, et personne, que nous sachions, n'en a signalé le principal caractère. L'oeuvre du grand Gibelin est une déclaration de guerre à la papauté par la révélation hardie des mystères. L'épopée de Dante est joannite et gnostique, c'est une application hardie des figures et des nombres de la kabbale aux dogmes chrétiens, et une négation secrète de tout ce qu'il y a d'absolu, dans ces dogmes; son voyage à travers les mondes surnaturels s'accomplit comme l'initiation aux mystères d'Éleusis et de Thèbes. C'est Virgile qui le conduit et le protège dans les cercles du nouveau Tartare, comme si Virgile, le tendre et mélancolique prophète des destinées du fils de Pollion, était aux yeux du poète florentin le père illégitime, mais véritable de

[359]

l'épopée chrétienne. Grâce au génie païen de Virgile, Dante échappe à ce gouffre sur la porte duquel il avait lu une sentence de désespoir, il y échappe en mettant sa tête à la place de ses pieds et ses pieds à la place de sa tête, c'est-à-dire en prenant le contrepied du dogme, et alors il remonte à la lumière en se servant du démon lui-même comme d'une échelle monstrueuse; il échappe à l'épouvante à force d'épouvante, à l'horrible à force d'horreur. L'enfer, semble-t-il dire, n'est une impasse que pour ceux qui ne savent pas se retourner; il prend le diable à rebrousse-poil, s'il m'est permis d'employer ici cette expression familière, et s'émancipe par son audace. C'est déjà le protestantisme dépassé, et le poète des ennemis de Rome a déjà deviné Faust montant au ciel sur la tête de Méphistophélès vaincu. Remarquons aussi que l'enfer de Dante n'est qu'un purgatoire négatif. Expliquons-nous: son purgatoire semble s'être formé dans son enfer comme dans un moule, c'est le couvercle et comme le bouchon du gouffre, et l'on comprend que le titan florentin en escaladant le paradis voudrait jeter d'un coup de pied le purgatoire dans l'enfer.

Son ciel se compose d'une série de cercles kabbalistiques divisés par une croix comme le pantacle d'Ézéchiël; au centre de cette croix fleurit une rose, et nous voyons apparaître pour la première fois exposé publiquement et presque catégoriquement expliqué le symbole des rose-croix.

Nous disons pour la première fois, parce que Guillaume de Lorris, mort en 1260, cinq ans avant la naissance d'Alighieri, n'avait pas achevé son Roman de la rose, qui fut continué par Clopinel,

[360]

un demi-siècle plus tard. On ne découvrira pas sans étonnement que le Roman de la rose et la Divine comédie sont les deux formes opposées d'une même oeuvre: l'initiation à l'indépendance de l'esprit, la satire de toutes les institutions contemporaines et la formule allégorique des grands secrets de la Société des rose-croix.

Ces importantes manifestations de l'occultisme coïncident avec l'époque de la chute des templiers, puisque Jean de Meung ou Clopinel, contemporain de la vieillesse de Dante, florissait pendant ses plus belles années à la cour de Philippe le Bel. Le Roman de la rose est l'épopée de la vieille France. C'est un livre profond sous une forme légère, c'est une révélation aussi savante que celle d'Apulée des mystères de l'occultisme. La rose de Flamel, celle de Jean de Meung et celle de Dante sont nées sur le même rosier.

Dante avait trop de génie pour être un hérésiarque.

Les grands hommes impriment à l'intelligence un mouvement qui se prouve plus tard par des actes dont l'initiative appartient aux médiocrités remuantes. Dante n'a peut-être jamais été lu, et n'eût certainement jamais été compris par Luther. Cependant l'oeuvre des Gibelins fécondée par la puissante pensée du poète,

souleva lentement l'empire contre la papauté, en se perpétuant sous divers noms de siècle en siècle, et rendit enfin l'Allemagne protestante. Ce n'est certainement pas Luther qui a fait la réforme, mais la réforme s'est emparée de Luther et l'a poussé en avant. Ce moine aux épaules carrées n'avait que de l'entêtement et de l'audace, mais c'était l'instrument qu'il fallait aux idées révolutionnaires. Luther était le Danton de la théologie

[361]

anarchique; superstitieux et téméraire, il se croyait obsédé par le diable; le diable lui dictait des arguments contre l'Église, le diable le faisait raisonner, déraisonner et surtout écrire. Ce génie inspirateur de tous les Caïns ne demandait alors que de l'encre, bien sûr qu'avec cette encre distillée par la plume de Luther, il ferait bientôt des flots de sang. Luther le sentait et il haïssait le diable parce que c'était encore un maître; un jour il lui lança son écritoire à la tête comme s'il voulait le rassasier par cette violente libation. Luther jetant son encrier à la tête du diable, nous rappelle ce facétieux régicide qui, en signant la mort de Charles Ier, barbouilla d'encre ses complices.

«Plutôt Turc que papiste!» c'était la devise de Luther; et en effet le protestantisme n'est au fond, comme l'islamisme, que le déisme pur organisé en culte conventionnel, et n'en diffère que par des restes de catholicisme mal effacé. Les protestants sont, au point de vue de la négation du dogme catholique, des musulmans avec quelques superstitions de plus et un prophète de moins.

Les hommes renoncent plus volontiers à Dieu qu'au diable, les apostats de tous les temps l'ont assez prouvé. Les disciples de Luther, divisés bientôt par l'anarchie, n'avaient plus entre eux qu'un lien de croyance commune, ils croyaient tous à Satan, et ce spectre grandissant à mesure que leur esprit de révolte les éloignait de Dieu, arrivait à des proportions terribles. Carlostad, archidiacre de Wurtemberg, étant un jour en chaire, vit entrer dans le temple un homme noir qui s'assit devant lui, et le regarda pendant tout le temps de son sermon avec une fixité terrible; il se trouble, descend de chaire, interroge les

[362]

assistants; personne n'a vu le fantôme. Carlostad revient chez lui tout épouvanté, le plus jeune de ses fils vient au-devant de lui, et lui raconte qu'un inconnu vêtu de noir est venu le demander et a promis de revenir dans trois jours. Plus de doute pour l'halluciné; le visiteur n'est autre que le spectre de la vision. La frayeur lui donne la fièvre, il se met au lit et meurt avant le troisième jour.

Ces malheureux sectaires avaient peur de leur ombre, leur conscience était restée catholique et les damnait impitoyablement. Luther se promenant un soir avec sa femme Catherine de Bora, regarda le ciel plein d'étoiles, et dit à demi-voix avec un profond soupir: «Beau ciel que je ne verrai jamais!»--«Eh quoi, dit la femme, pensez-vous donc être réprouvé?»--«Qui sait, dit Luther, si Dieu ne nous punira pas d'avoir été infidèles à nos vœux?» Peut-être qu'alors si Catherine, en le voyant douter ainsi de lui-même, l'eût abandonné en le maudissant, le réformateur, brisé par cet avertissement divin, eût reconnu combien il avait été criminel en trahissant l'Église sa première épouse, et eut tourné des yeux en larmes vers le cloître qu'il avait lui-même abandonné! Mais Dieu qui résiste aux superbes, ne le trouva pas digne sans doute de cette salutaire douleur. La comédie sacrilège du mariage de Luther avait été le châtement providentiel de son orgueil, et comme il persévéra dans son péché, son châtement ne le quitta pas et le ridiculisa jusqu'à la fin. Il mourut entre le diable et sa femme, effrayé de l'un et fort embarrassé de l'autre.

La corruption et la superstition s'accroissent bien ensemble. L'époque de la renaissance débauchée, persécutrice et crédule, ne

[363]

fut certes pas la renaissance de la raison. Catherine de Médicis était sorcière, Charles IX consultait les nécromants, Henri III faisait des parties de dévotion et de débauche. C'était alors le bon temps des astrologues, bien qu'on en torturât quelques-uns de temps en temps pour les forcer à changer leurs prédictions. Les sorciers de cour à cette époque se mêlaient d'ailleurs toujours un peu d'empoisonnements et méritaient assez la corde. Trois-Échelles, le magicien de Charles IX, était prestidigitateur et fripon; il se confessa un jour au roi, et ce n'étaient pas peccadilles que ses méfaits; le roi lui fit grâce avec menace de pendaison en cas de rechute. Trois-Échelles retomba et fut pendu.

Lorsque la ligue eut juré la mort du faible et misérable Henri III, elle eut recours aux envoûtements de la magie noire. L'Étoile assure que l'image en cire du roi était placée sur les autels où les prêtres ligueurs

disaient la messe, et qu'on perçait cette image avec un canif en prononçant une oraison de malédictions et d'anathème. Comme le roi ne mourait pas assez vite, on en conclut qu'il était sorcier. Des pamphlets coururent où Henri III était représenté tenant des conventicules où les crimes de Sodome et de Gomorre n'étaient que le prélude d'attentats plus inouïs et plus affreux. Le roi, disait-on, avait parmi ses mignons un personnage inconnu qui était le diable en personne; on enlevait des jeunes vierges que ce prince prostituait violemment à Béalzébut; le peuple croyait à ces fables, et il se trouva enfin un fanatique pour exécuter les menaces de l'envoûtement. Jacques Clément eut des visions et entendit des voix impérieuses qui lui commandaient de tuer le roi. Cet halluciné courut au régicide comme un martyr, et mourut [364]

en riant comme les héros de la mythologie scandinave. Des chroniqueurs scandaleux ont prétendu qu'une grande dame de la cour avait uni aux inspirations de la solitude du moine, le magnétisme de ses caresses: cette anecdote manque de probabilité. La chasteté du moine entretenait son exaltation, et s'il eût commencé à vivre de la vie fatale des passions, une soif insatiable de plaisir se fût emparée de tout son être, et il n'eût plus voulu mourir.

Pendant que les guerres de religion ensanglantaient le monde, les sociétés secrètes de l'illuminisme, qui n'étaient que des écoles de théurgie et de haute magie, prenaient de la consistance en Allemagne. La plus ancienne de ces sociétés paraît avoir été celle des rose-croix dont les symboles remontent au temps des Guelfes et des Gibelins, comme nous le voyons par les allégories du poème de Dante, et par les figures du Roman de la rose.

La rose, qui a été de tout temps l'emblème de la beauté, de la vie, de l'amour et du plaisir, exprimait mystiquement la pensée secrète de toutes les protestations manifestées à la renaissance. C'était la chair révoltée contre l'oppression de l'esprit; c'était la nature se déclarant fille de Dieu, comme la grâce; c'était l'amour qui ne voulait pas être étouffé par le célibat; c'était la vie qui ne voulait plus être stérile, c'était l'humanité aspirant à une religion naturelle, toute de raison et d'amour, fondée sur la révélation des harmonies de l'Être, dont la rose était pour les initiés le symbole vivant et fleuri. La rose, en effet, est un pantacle, elle est de forme circulaire, les feuilles de la corolle sont taillées en coeur, et s'appuient harmonieusement les unes sur les autres; sa couleur présente les [365]

nuances les plus douces des couleurs primitives, son calice est de pourpre et d'or. Nous avons vu que Flamel, ou plutôt le juif Abraham, en faisait le signe hiéroglyphique de l'accomplissement du grand oeuvre. Telle est la clef du roman de Clopinel et de Guillaume de Lorris. La conquête de la rose était le problème posé par l'initiation à la science pendant que la religion travaillait à préparer et à établir le triomphe universel, exclusif et définitif de la croix.

Réunir la rose à la croix, tel était le problème posé par la haute initiation, et en effet la philosophie occulte étant la synthèse universelle, doit tenir compte de tous les phénomènes de l'Être. La religion, considérée uniquement comme un fait physiologique, est la révélation et la satisfaction d'un besoin des âmes. Son existence est un fait scientifique: la nier, ce serait nier l'humanité elle-même. Personne ne l'a inventée, elle s'est formée comme les lois, comme les civilisations, par les nécessités de la vie morale; et considérée seulement à ce point de vue philosophique et restreint, la religion doit être regardée comme fatale si l'on explique tout par la fatalité, et comme divine si l'on admet une intelligence suprême à la source des lois naturelles. Il suit de là que le caractère de toute religion proprement dite étant de relever directement de la divinité par une révélation surnaturelle, nul autre mode de transmission ne donnant au dogme une sanction suffisante, il faut en conclure que la vraie religion naturelle c'est la religion révélée, c'est-à-dire qu'il est naturel de n'adopter une religion qu'en la croyant révélée, toute vraie religion exigeant des sacrifices, et [366]

l'homme n'ayant jamais ni le pouvoir, ni le droit d'en imposer à ses semblables, en dehors et surtout au-dessus des conditions ordinaires de l'humanité.

C'est en partant de ce principe rigoureusement rationnel que les rose-croix arrivaient au respect de la religion dominante, hiérarchique et révélée. Ils ne pouvaient par conséquent pas plus être les ennemis de la papauté que de la monarchie légitime, et s'ils conspiraient contre des papes et contre des rois, c'est qu'ils les considéraient personnellement comme des apôtats du devoir et des fauteurs suprêmes de l'anarchie.

Qu'est-ce, en effet, qu'un despote soit spirituel, soit temporel, sinon un anarchiste couronné?

C'est par cette considération qu'on peut expliquer le protestantisme et même le radicalisme de certains grands adeptes plus catholiques que certains papes, et plus monarchiques que certains rois, de quelques adeptes excentriques, tels que Henri Khunrath et les vrais illuminés de son école.

Henri Khunrath est un personnage peu connu de ceux qui n'ont pas fait des sciences occultes une étude particulière; c'est pourtant un maître et un maître du premier ordre; c'est un prince souverain de la rose-croix, digne sous tous les rapports de ce titre scientifique et mystique. Ses pantacles sont splendides comme la lumière du Sohar, savants comme Trithème, exacts comme Pythagore, révélateurs du grand oeuvre comme le livre d'Abraham et de Nicolas Flamel.

Henri Khunrath était chimiste et médecin, il était né en 1502, et il avait quarante-deux ans, lorsqu'il parvint à la haute initiation théosophique. Le plus remarquable de ses ouvrages, son

[367]

Amphithéâtre de la sagesse éternelle, était publié en 1598, car l'approbation de l'empereur Rodolphe qui s'y trouve annexée est datée du 1er juin de cette même année. L'auteur, bien qu'il fit profession d'un protestantisme radical, y revendique hautement le nom de catholique et d'orthodoxe; il déclare avoir en sa possession, mais garder secrète comme il convient, une clef de l'apocalypse, clef triple et unique comme la science universelle. La division du livre est septénaire, et il y partage en sept degrés l'initiation à la haute philosophie; le texte est un commentaire mystique des oracles de Salomon; l'ouvrage se termine par des tableaux synoptiques, qui sont la synthèse de la haute magie et de la kabbale occulte, en tout ce qui peut être écrit et publié verbalement. Le reste, c'est-à-dire la partie ésotérique et indicible de la science, est exprimé par de magnifiques pantacles dessinés et gravés avec soin. Ces pantacles sont au nombre de neuf.

Le premier, contient le dogme d'Hermès.

Le deuxième, la réalisation magique.

Le troisième représente le chemin de la sagesse et les travaux préparatoires de l'oeuvre.

Le quatrième représente la porte du sanctuaire éclairée par sept rayons mystiques.

Le cinquième est une rose de lumière, au centre de laquelle une forme humaine étend ses bras en forme de croix.

Le sixième représente le laboratoire magique de Khunrath, avec son oratoire kabbalistique, pour démontrer la nécessité d'unir la prière au travail.

Le septième est la synthèse absolue de la science.

Le huitième exprime l'équilibre universel.

[368]

Le neuvième résume la doctrine particulière de Khunrath avec une énergique protestation contre tous ses détracteurs. C'est un pantacle hermétique encadré dans une caricature allemande pleine de verve et de naïve colère. Les ennemis du philosophe sont travestis en insectes, en oisons bridés, en boeufs et en ânes, le tout orné de légendes latines et de grosses épigrammes en allemand; Khunrath y est représenté à droite et à gauche, en costume de ville et en costume de cabinet, faisant face à ses adversaires, soit au dedans, soit au dehors: en habit de ville, il est armé d'une épée et marche sur la queue d'un scorpion; en costume de cabinet, il est muni de pincettes et marche sur la tête d'un serpent; au dehors il démontre, et chez lui il enseigne, comme ses gestes le font assez comprendre, toujours la même vérité sans craindre le souffle impur de ses adversaires, souffle si pestilentiel pourtant que les oiseaux du ciel tombent morts à leurs pieds. Cette planche très curieuse manque dans un grand nombre d'exemplaires de l'Amphithéâtre de Khunrath.

Ce livre extraordinaire contient tous les mystères de la plus haute initiation; il est, comme l'auteur l'annonce dans son titre même: Christiano-kabbalistique, divino-magique, physico-chimique, triple unique et universel.

C'est un véritable manuel de haute magie et de philosophie hermétique, et l'on ne saurait trouver ailleurs, si ce n'est dans le Sepher Jésirah et le Sohar, une plus complète et plus parfaite initiation.

Dans les quatre importants corollaires qui suivent l'explication de la troisième figure, Khunrath établit: 1.

Que la dépense à

[369]

faire pour le grand oeuvre (à part l'entretien et les dépenses personnelles de l'opérateur) ne doit pas excéder la somme de trente thalers; j'en parle sciemment, ajoute l'auteur, l'ayant appris de quelqu'un qui le savait. Ceux qui dépensent davantage se trompent et perdent leur argent. Ces mots: l'ayant appris de quelqu'un qui le savait, prouvent que Khunrath ou n'a pas fait lui-même la pierre philosophale, ou ne veut pas dire qu'il l'a faite, et cela par crainte des persécutions.

Khunrath établit ensuite l'obligation pour l'adepte, de ne consacrer à ses usages personnels que la dixième partie de sa richesse et consacrer tout le reste à la gloire de Dieu et aux oeuvres de charité.

Troisièmement, il affirme que les mystères du christianisme et ceux de la nature s'expliquant et s'illustrant réciproquement, le règne futur du Messie (le messianisme) s'établit sur la double base de la science et de la foi, en sorte que le livre de la nature confirmant les oracles de l'Évangile, on pourra convaincre par la science et par la raison les juifs et les mahométans de la vérité du christianisme, si bien qu'avec le concours de la grâce divine, ils seront infailliblement convertis à la religion de l'unité; il termine enfin par cette sentence:

SIGILLUM NATURAE ET ARTIS SIMPLICITAS.

Le cachet de la nature et de l'art, c'est la simplicité.

Du temps de Khunrath, vivait un autre médecin initié, philosophe hermétique et continuateur de la médecine de Paracelse; c'était Oswald Crollius, auteur du Livre des signatures, ou de la vraie et vivante anatomie du grand et du petit monde. Dans cet ouvrage dont la préface est un abrégé fort bien fait de la

[370]

philosophie hermétique, Crollius cherche à établir que Dieu et la nature ont en quelque sorte signé tous leurs ouvrages, et que tous les produits d'une force quelconque de la nature portent, pour ainsi dire, l'estampille de cette force imprimée en caractères indélébiles, en sorte que l'initié aux écritures occultes puisse lire à livre ouvert les sympathies et les antipathies des choses, les propriétés des substances et tous les autres secrets de la création. Les caractères des différentes écritures seraient primitivement empruntés à ces signatures naturelles qui existent dans les étoiles et dans les fleurs, sur les montagnes et sur le plus humble caillou. Les figures des cristaux, les cassures des minéraux, seraient des empreintes de la pensée que le Créateur avait en les formant. Cette idée est pleine de poésie et de grandeur, mais il manque une grammaire à cette langue mystérieuse des mondes, il manque un vocabulaire raisonné à ce verbe primitif et absolu. Le roi Salomon seul passe pour avoir accompli ce double travail; or les livres occultes de Salomon sont perdus: Crollius entreprenait donc non pas de les refaire, mais de retrouver les principes fondamentaux de cette langue universelle du Verbe créateur.

Par ces principes on reconnaîtrait que les hiéroglyphes primitifs formés des éléments mêmes de la géométrie correspondraient aux lois constitutives et essentielles des formes déterminées par les mouvements alternés ou combinés que décident les attractions équilibrantes; on reconnaîtrait à leur seule figure extérieure les simples et les composés, et par les analogies des figures avec les nombres, on pourrait faire une classification mathématique de toutes les substances révélées par les lignes de

[371]

leurs surfaces. Il y a au fond de ces aspirations, qui sont des réminiscences de la science édénique, tout un monde de découvertes à venir pour les sciences. Paracelse les avait pressenties, Crollius les indique, un autre viendra pour les réaliser et les démontrer. La folie d'hier sera le génie de demain, et le progrès saluera ces sublimes chercheurs qui avaient deviné ce monde perdu et retrouvé cette Athlante du savoir humain!

Le commencement du XVII^e siècle fut la grande époque de l'alchimie, alors parurent: Philippe Muller, Jean Thorneburg, Michel Mayer, Ortelius, Poterius, Samuel Northon, le baron de Beausoleil, David Planiscampe, Jean Duchesne, Robert Flud, Benjamin Mustapha, le président d'Espagnet, le cosmopolite qu'il fallait nommer le premier, de Nuisement, qui a traduit et publié les remarquables écrits du cosmopolite, Jean-Baptiste Van Helmont, Irénée Philalèthe, Rodolphe Glauber, le sublime cordonnier Jacob Boehm. Les principaux de ces initiés s'adonnaient aux recherches de la haute magie, et en cachaient avec soin le nom décrié sous les apparences des recherches hermétiques. Le Mercure des sages qu'ils voulaient trouver et donner à leurs disciples, c'était la synthèse scientifique et religieuse, c'était la paix qui réside dans la souveraine unité. Les mystiques n'étaient alors que les croyants aveugles des véritables illuminés, et l'illumination proprement dite n'était que la science universelle de la lumière. En 1623, au printemps, on trouva affichée dans les rues de Paris cette étrange proclamation:

«Nous, députés des frères rose-croix, faisons séjour visible et
[372]

invisible dans cette ville, par la grâce du Très-Haut, vers lequel se tourne le coeur des sages; nous enseignons, sans aucune sorte de moyens extérieurs, à parler les langues des pays que nous habitons, et nous tirons les hommes, nos semblables, de la terreur et de la mort.

«S'il prend envie à quelqu'un de nous voir par curiosité seulement, il ne communique jamais avec nous; mais si sa volonté le porte réellement et de fait à s'inscrire sur les registres de notre confraternité, nous, qui jugeons des pensées, lui ferons voir la vérité de nos promesses, tellement que nous ne mettons point le lieu de notre demeure, puisque la pensée, jointe à la volonté réelle du lecteur, sera capable de nous faire connaître à lui et lui à nous.»

L'opinion se préoccupa alors de cette manifestation mystérieuse, et si quelqu'un alors demandait hautement ce que c'était que les frères rose-croix, souvent un personnage inconnu prenait à part le questionneur, et lui disait gravement:

«Prédestinés à la réforme qui doit s'accomplir bientôt dans tout l'univers, les rose-croix sont les dépositaires de la suprême sagesse, et paisibles possesseurs de tous les dons de la nature, ils peuvent les dispenser à leur gré.

«En quelque lieu qu'ils soient, ils connaissent mieux toutes les choses qui se passent dans le reste du monde, que si elles leur étaient présentes; ils ne sont sujets ni à la faim ni à la soif, et n'ont à craindre ni la vieillesse ni les maladies.

«Ils peuvent commander aux esprits et aux génies les plus puissants.

[373]

«Dieu les a couverts d'une nuée pour les défendre de leurs ennemis, et on ne peut les voir que quand ils le veulent, eût-on des yeux plus perçants que ceux de l'aigle.

«Ils tiennent leurs assemblées générales dans les pyramides d'Egypte.

«Mais ces pyramides sont pour eux comme le rocher d'où jaillissait la source de Moïse, elles marchent avec eux dans le désert, et les suivront jusqu'à leur entrée dans la terre promise.»

CHAPITRE VI. PROCÈS DE MAGIE.

SOMMAIRE.--Gaufridi, Urbain Grandier, Boulé et Picart, le père Girard et mademoiselle Cadière.--
Phénomènes des convulsions.--Anecdotes diverses.

L'auteur grec qui a écrit la description du tableau allégorique de Cebès finit son oeuvre par cette conclusion admirable:

«Il n'y a qu'un bien véritable à désirer, c'est la sagesse; et il n'y a qu'un mal à craindre, c'est la folie.»

Le mal moral en effet, la méchanceté, le crime, ne sont autre chose qu'une folie véritable: et le père Hilarion Tissot a toutes les sympathies de notre coeur, lorsqu'il répète sans cesse dans ses brochures follement courageuses qu'au lieu de punir les criminels, il faudrait les soigner et les guérir.

[374]

Nous disons les sympathies de notre coeur, parce que notre raison proteste contre cette trop charitable interprétation du crime dont les conséquences seraient de détruire la sanction de la morale en désarmant la loi. Nous comparons la folie à l'ivresse, et considérant que l'ivresse est presque toujours volontaire, nous applaudissons à la sagesse des juges qui, ne regardant pas la perte spontanée de la raison comme une excuse, punissent sans pitié les délits et les crimes commis dans l'ivresse. Un jour viendra même peut-être où l'ivresse sera comptée parmi les circonstances aggravantes, et où tout être intelligent qui se mettra volontairement hors de la raison, se trouvera hors de la loi. La loi n'est-elle pas la raison de l'humanité?

Malheur à l'homme qui s'enivre soit de vin, soit d'orgueil, soit de haine, soit même d'amour! Il est aveugle, il est injuste, il est le jouet de la fatalité; c'est un fléau qui marche, c'est une calamité vivante; il peut tuer, il peut violer; c'est un fou sans chaîne; haro sur lui! La société a droit de se défendre; c'est plus que son droit, c'est son devoir, car elle a des enfants.

Ces réflexions nous viennent au sujet des procès de magie dont nous avons à rendre compte. On a trop accusé l'Église et la société de meurtre judiciaire sur des fous; nous admettons que les sorciers étaient des fous sans doute, mais c'étaient des fous de perversité; si parmi eux quelques innocents malades ont péri, ce sont des malheurs dont l'Église et la société ne sauraient être responsables. Tout homme condamné suivant les lois de son pays et les formes judiciaires de son temps, est justement

[375]

condamné, son innocence possible n'appartient plus qu'à Dieu; devant les hommes il est et doit rester coupable.

Ludwig Tieck, dans un remarquable roman intitulé le Sabbat des sorcières, met en scène une sainte femme, une pauvre vieille épuisée de macérations, la tête affaiblie par les jeûnes et les prières, qui, pleine d'horreur pour les sorciers, et disposée par excès d'humilité à s'accuser de tous les crimes, finit par se croire en effet sorcière, s'en accuse, en est convaincue par erreur et par prévention, puis est brûlée vive. Cette histoire fût-elle vraie, que prouverait-elle? Qu'une erreur judiciaire est possible, rien de plus, rien de moins.

Mais si l'erreur judiciaire est possible en fait, elle ne saurait l'être en droit: autrement que deviendrait la justice humaine?

Socrate condamné à mort aurait pu fuir, et ses juges eux-mêmes lui en eussent fourni les moyens, mais il respecta les lois et voulut mourir.

C'est aux lois et non aux tribunaux du moyen âge qu'il faut s'en prendre de la rigueur de certaines sentences. Mais Gilles de Laval, dont nous ayons raconté les crimes et le supplice, fut-il injustement condamné, et devait-on l'absoudre parce qu'il était fou? Étaient-elles innocentes ces horribles folles qui composaient des philtres avec la moelle des petits enfants? La magie noire d'ailleurs était la folie générale de cette malheureuse époque: les juges, à force d'étudier les questions de sorcellerie finissaient quelquefois par se croire sorciers eux-mêmes. La sorcellerie, dans plusieurs localités, devenait épidémique, et les supplices semblaient multiplier les coupables.

[376]

On peut voir dans les démonographes, tels que Delancre, Delrio, Sprenger, Bodin, Torre-Blanca et les autres, les récits d'un grand nombre de procès dont les détails sont aussi fastidieux que révoltants. Les condamnés sont pour la plupart des hallucinés et des idiots, mais des idiots méchants et des hallucinés dangereux; les passions érotiques, la cupidité et la haine sont les causes principales de l'égarement de leur raison: ils étaient capables de tout. Sprenger dit que les sorcières s'entendaient avec les sages-femmes pour leur acheter des cadavres d'enfants nouveau-nés. Les sages-femmes tuaient ces innocents au moment même de leur naissance, en leur enfonçant de longues aiguilles dans le cerveau, on déclarait un enfant mort et on l'enterrait. La nuit venue, les stryges grattaient la terre et en arrachaient le cadavre, elles le faisaient bouillir dans une chaudière avec des herbes narcotiques et vénéneuses, puis distillaient, alambiquaient, mélangeaient cette gélatine humaine. Le liquide servait d'élixir de longue vie, le solide était broyé et incorporé aux graisses de chat noir mélangées de suie qui servaient aux frictions magiques. Le coeur se soulève de dégoût à la lecture de ces révélations abominables, et l'indignation fait taire la pitié; mais lorsqu'on en vient aux procédures, lorsqu'on voit la crédulité et la cruauté des juges, les fausses promesses de grâce qu'ils emploient pour obtenir des aveux, les tortures atroces, les visites obscènes, les précautions honteuses et ridicules, puis après tout cela, le bûcher en place publique, l'assistance dérisoire du clergé qui livre au bras séculier en demandant grâce pour ceux qu'il voue à la mort, on est forcé de

[377]

conclure qu'au milieu de tout ce chaos, la religion seule reste sainte, mais que les hommes sont tous également des idiots ou des scélérats.

Ainsi en 1598, un prêtre limousin, nommé Pierre Aupetit, est brûlé vif pour des aveux ridicules qui lui ont été arrachés par la torture.

A Dôle, en 1599, on brûle une femme nommée Antide Collas, parce que sa conformation sexuelle avait quelque chose de phénoménal, qu'on crut ne pouvoir expliquer que par un commerce infâme avec Satan. La malheureuse, mise et remise à la torture, dépouillée, sondée, visitée en présence des médecins et des juges, écrasée de honte et de douleurs, avoua tout pour en finir.

Henri Boguet, juge de Saint-Claude, raconte lui-même qu'il fit torturer une femme comme sorcière, parce qu'il manquait quelque chose à la croix de son chapelet, signe certain de sorcellerie, au dire de ce féroce imbécile.

Un enfant de douze ans, stylé par les inquisiteurs, vient accuser son père de l'avoir mené au sabbat. Le père meurt en prison par suite de ses tortures, et l'on propose de faire brûler l'enfant. Boguet s'y oppose et se fait un mérite de cette clémence.

Une femme de trente-cinq ans, Rollande de Vernois, est oubliée dans un cachot si glacial qu'elle promet de s'avouer coupable de magie, si on veut la laisser s'approcher du feu. Dès qu'elle sent la chaleur, elle tombe dans des convulsions affreuses, elle a la fièvre et le délire; en cet état on la met à la torture, elle dit tout ce qu'on lui fait dire, elle est traînée mourante au bûcher. Un orage éclate, la pluie éteint le feu, Boguet se félicite alors

[378]

de la sentence qu'il a rendue, puisque évidemment cette femme que le ciel semblait défendre, devait être protégée par le diable. Le même Boguet a fait encore brûler deux hommes, Pierre Gaudillon et le gros Pierre, pour avoir couru la nuit, l'un en forme de lièvre, l'autre en forme de loup.

Mais le procès qui fit le plus de bruit au commencement du XVIIe siècle, fut celui de messire Louis Gaufridi, curé de la paroisse des Accoules à Marseille. Le scandale de cette affaire donna un funeste exemple qui ne fut que trop tôt suivi. Un prêtre accusé par des prêtres! un curé traîné devant les tribunaux par ses confrères! Constantin avait dit que s'il voyait un prêtre déshonorer son caractère par un péché honteux, il le couvrirait de sa pourpre, c'était une belle et royale parole. Le sacerdoce, en effet, doit être impeccable, comme la justice est infaillible devant la morale publique.

En décembre 1610, une jeune fille de Marseille nommée Magdelaine de la Palud, étant allée en pèlerinage à la Sainte-Baume, en Provence, y fut prise d'extase et de convulsions. Une autre dévote nommée Louise Capeau fut bientôt atteinte du même mal. Des dominicains et des capucins crurent à la présence du démon,

et firent des exorcismes. Magdelaine de la Palud et sa compagne donnèrent alors le spectacle qui se renouvela si souvent un siècle plus tard lors de l'épidémie des convulsions. Elles criaient, se tordaient et demandaient à être battues et foulées aux pieds, un jour six hommes marchèrent en même temps sur la poitrine de Magdelaine qui n'en ressentit aucune douleur; en cet état elle s'accusait des plus étranges dérèglements; elle s'était livrée au diable corps et âme, disait-elle; elle avait été

[379]

fiancée au démon par un prêtre nommé Gaufridi. Au lieu d'enfermer cette folle, on l'écouta, et les pères exorcistes dépêchèrent à Marseille trois capucins pour informer secrètement les supérieurs ecclésiastiques de ce qui se passait à la Sainte-Baume, et amener, s'il était possible, sans violence et sans scandale le curé Gaufridi pour le confronter avec les prétendus démons.

Cependant on commençait à écrire les inspirations infernales des deux hystériques, c'étaient des discours d'une dévotion ignorante et fanatique, présentant la religion telle que la comprenaient les exorcistes eux-mêmes. Les possédées semblaient raconter les rêves de ceux qui les interrogeaient: c'était exactement le phénomène des tables parlantes et des médiums de notre temps. Les diables se donnaient des noms aussi incongrus que ceux des esprits américains; ils déclamaient contre l'imprimerie et contre les livres, faisaient des sermons dignes des capucins les plus fervents et les plus ignares. En présence de ces démons faits à leur image et à leur ressemblance, les pères ne doutèrent plus de la vérité de la possession et de la véracité des esprits infernaux. Les fantômes de leur imagination malade prenaient un corps et leur apparaissaient vivants dans ces deux femmes dont les confessions obscènes surexcitaient leur curiosité et leur indignation pleines de secrètes convoitises, ils devinrent furieux et il leur fallut une victime: telles étaient leurs dispositions lorsqu'on leur amena enfin le malheureux Louis Gaufridi.

Gaufridi était un prêtre assez mondain, d'une figure agréable, d'un caractère faible et d'une moralité plus que suspecte, il

[380]

avait été le confesseur de Magdelaine de la Palud, et lui avait inspiré une implacable passion; cette passion, changée en haine par la jalousie, était devenue une fatalité, elle entraîna le malheureux prêtre dans son tourbillon de folie qui le conduisit au bûcher.

Tout ce que pouvait dire l'accusé pour se défendre était retourné contre lui. Il attestait Dieu et Jésus-Christ, et sa sainte mère et son précurseur saint Jean-Baptiste, et on lui répondait: vous récitez à merveille les litanies du sabbat; par Dieu, vous entendez Lucifer, par Jésus-Christ, Béelzébub, par la sainte Vierge, la mère apostate de l'Antéchrist, par saint Jean-Baptiste, le faux prophète précurseur de Gog et Magog... Puis on le mettait à la torture, et on lui promettait sa grâce s'il voulait signer les déclarations de Magdelaine de la Palud. Le pauvre prêtre, éperdu, circonvenu, brisé, signa tout ce qu'on voulut: il en signa assez pour être brûlé, et c'était ce qu'on demandait. Les capucins de Provence donnèrent enfin au peuple cet affreux spectacle, ils lui apprirent à violer les privilèges du sanctuaire, ils lui montrèrent comment on tue les prêtres, et le peuple s'en souvint plus tard.

O saint temple, disait un rabbin témoin des prodiges qui précédèrent la destruction de Jérusalem par Titus, ô saint temple, qu'as-tu donc? Et pourquoi te fais-tu peur à toi-même?

Ni le saint-siège ni les évêques ne protestèrent contre le meurtre de Gaufridi, mais le XVIIIe siècle allait venir traînant la révolution à sa suite.

Une des possédées qui avaient tué le curé des Accoules déclara un jour que le démon la quittait pour aller préparer la perte d'un

[381]

autre prêtre, qu'elle nomma d'avance prophétiquement et sans le connaître; elle le nomma Urbain Grandier.

Alors régnait le terrible cardinal de Richelieu, qui comprenait l'autorité absolue comme le salut des États; malheureusement les tendances du cardinal étaient plutôt politiques et habiles que véritablement chrétiennes. Ce grand esprit avait pour borne une certaine étroitesse de cœur qui le rendait sensible à l'offense personnelle, et implacable dans ses vengeance. Ce qu'il pardonnait le moins au talent, c'était l'indépendance; il voulait avoir les gens d'esprit pour auxiliaires, plutôt que pour flatteurs, et il avait une

certaine joie de détruire tout ce qui voulait briller sans lui. Sa tête aspirait à tout dominer, le père Joseph était son bras droit et Laubardemont son bras gauche.

Il y avait alors en province, à Loudun, un ecclésiastique d'un génie remarquable et d'un grand caractère, il avait de la science et du talent, mais peu de circonspection; fait pour plaire aux multitudes et pour attirer les sympathies des grands, il pouvait dans l'occasion devenir un dangereux sectaire; le protestantisme alors remuait en France, et le curé de Saint-Pierre de Loudun, trop disposé aux idées nouvelles par son peu d'attrait pour le célibat ecclésiastique, pouvait devenir à la tête de ce parti un prédicant plus brillant que Calvin et aussi audacieux que Luther, il se nommait Urbain Grandier.

Déjà des démêlés sérieux avec son évêque avaient signalé son habileté et son caractère inflexible, habileté malheureuse et maladroite, d'ailleurs, puisqu'il en avait appelé de ses puissants ennemis au roi et non pas au cardinal; le roi lui avait

[382]

donné raison, le cardinal devait lui donner tort. Grandier était retourné triomphant à Loudun, et s'était permis la fanfaronnade peu cléricale d'y rentrer une branche de laurier à la main. A dater de ce jour il fut perdu.

Les religieuses ursulines de Loudun avaient alors pour supérieure, sous le nom de la mère Jeanne des anges, une certaine Jeanne de Belfiel, petite-fille du baron de Cose. Cette religieuse n'était rien moins que fervente, et son couvent ne passait pas pour un des plus réguliers du pays, il s'y passait des scènes nocturnes qu'on attribuait à des esprits. Les parents retiraient les pensionnaires, et la maison allait être bientôt dénuée de toute ressource.

Grandier avait quelques intrigues et ne les cachait pas assez, c'était, d'ailleurs, un personnage trop en vue pour que l'oisiveté d'une petite ville ne fit pas grand bruit de ses faiblesses. Les pensionnaires des Ursulines en entendaient parler avec mystère chez leurs parents, les religieuses en parlaient entre elles pour déplorer le scandale, et restaient toutes préoccupées du personnage scandaleux, elles en rêvèrent; elles le virent pendant la nuit apparaître dans les dortoirs avec des attitudes bien conformes à ce qu'on disait de ses mœurs, elles poussèrent des cris, se crurent obsédées, et voilà le diable dans la maison.

Les directeurs de ces filles, mortels ennemis de Grandier, virent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cette affaire dans l'intérêt de leur rancune et dans l'intérêt du couvent. On fit des exorcismes en secret d'abord, puis en public. Les amis de Grandier sentaient qu'il se tramait quelque chose et pressaient

[383]

le curé de Saint-Pierre du Marché de permuter ses bénéfices, et de quitter Loudun. Tout s'apaiserait dès qu'on le verrait parti; mais Grandier était un vaillant homme, il ne savait pas ce que c'était que de céder à la calomnie, il resta, et fut arrêté un matin comme il entra dans son église, revêtu de ses habits sacerdotaux.

A peine arrêté, Grandier fut traité en criminel d'État, ses papiers furent saisis, les scellés apposés à ses meubles, et lui-même fut conduit sous bonne garde à la forteresse d'Angers. Pendant ce temps on lui préparait à Loudun un cachot qui semblait plus fait pour une bête féroce que pour un homme. Richelieu, instruit de tout, avait dépêché Laubardemont pour en finir avec Grandier, et avait fait défendre au parlement de connaître de cette affaire.

Si la conduite du curé de Saint-Pierre avait été celle d'un mondain, la tenue de Grandier, prisonnier et accusé de magie, fut celle d'un héros et d'un martyr. L'adversité révèle ainsi les grandes âmes, et il est beaucoup plus facile de supporter la souffrance que la prospérité.

Il écrivait à sa mère:

«... Je supporte mon affliction avec patience, et plains plus la vôtre que la mienne. Je suis fort incommodé, n'ayant point de lit; tâchez de me faire apporter le mien, car si le corps ne repose, l'esprit succombe. Enfin envoyez-moi un bréviaire, une Bible et un saint Thomas, pour ma consolation; au reste, ne vous affligez pas, j'espère que Dieu mettra mon innocence au jour...»

Dieu, en effet, prend tôt ou tard le parti de l'innocence opprimée, mais il ne la délivre pas toujours de ses ennemis sur

[384]

la terre, ou ne la délivre que par la mort. Grandier devait bientôt l'éprouver.

Ne faisons cependant pas les hommes plus méchants qu'ils ne sont en effet: les ennemis de Grandier ne croyaient pas à son innocence, ils le poursuivaient avec rage, mais c'était un grand coupable qu'ils croyaient poursuivre. Les phénomènes hystériques étaient alors mal connus et le somnambulisme entièrement ignoré: les contorsions des religieuses, leurs mouvements en dehors des habitudes et des forces humaines, les preuves qu'elles donnaient d'une seconde vue effrayante, tout cela était de nature à convaincre les moins crédules. Un athée célèbre de ce temps-là, le sieur de Kériolet, conseiller au parlement de Bretagne, vint voir les exorcismes pour s'en moquer. Les religieuses qui ne l'avaient jamais vu l'apostrophèrent par son nom et révélèrent tout haut des péchés que le conseiller croyait bien n'avoir fait connaître à personne. Sa conscience fut bouleversée et il passa d'un extrême à l'autre, comme font tous les naturels emportés; il pleura, il se confessa, et se voua pour le reste de ses jours à l'ascétisme le plus rigoureux.

Le sophisme des exorcistes de Loudun était cet absurde paralogisme que M. de Mirville ose soutenir encore de nos jours:

Le diable est l'auteur de tous les phénomènes qui ne s'expliquent pas par les lois connues de la nature.

A cet aphorisme antilogique, ils en joignaient un autre dont ils faisaient en quelque sorte un article de foi.

Le diable dûment exorcisé est forcé de dire la vérité, et on peut l'admettre à témoigner en justice.

[385]

Le malheureux Grandier n'était donc pas livré à des scélérats; c'était à des fous furieux qu'il avait affaire; aussi, forts de leur conscience, donnèrent-ils à cet incroyable procès la plus grande publicité. Jamais pareil scandale n'avait affligé l'Église: des religieuses hurlant, se tordant, se livrant aux gestes les plus obscènes, blasphémant, cherchant à se jeter sur Grandier comme les bacchantes sur Orphée; puis les choses les plus sacrées de la religion mêlées à ce hideux spectacle, traînées dans cette fange; Grandier seul calme, haussant les épaules et se défendant avec dignité et douceur; des juges pâles, éperdus, suant à grosses gouttes, Laubardemont en robe rouge planant sur ce conflit comme le vautour qui attend un cadavre. Tel fut le procès d'Urbain Grandier.

Disons-le hautement pour l'honneur de l'humanité: un complot pareil à celui que supposerait l'assassinat juridique de cet homme, si l'on n'admet pas la bonne foi des exorcistes et des juges, est heureusement impossible. Les monstres sont aussi rares que les héros; la foule se compose de médiocrités aussi incapables de grands crimes que de grandes vertus. Les plus saints personnages de ce temps-là ont cru à la possession de Loudun; saint Vincent de Paul ne fut pas étranger à cette histoire et fut appelé à en dire son avis. Richelieu lui-même, qui, en tout cas peut-être, eût trouvé moyen de se débarrasser de Grandier, finit par le croire coupable. Sa mort fut le crime de l'ignorance et des préjugés de son temps, et ce fut une catastrophe bien plutôt qu'un assassinat.

Nous n'affligerons pas nos lecteurs du détail de ses tortures: il demeura ferme, résigné, sans colère et n'avoua rien; il n'affecta pas même de mépriser ses juges, il pria avec douceur les

[386]

exorcistes de l'épargner: «Et vous, mes pères, leur disait-il, modérez la rigueur de mes tourments, et ne réduisez pas mon âme au désespoir.» On sent à travers ce sanglot de la nature qui se plaint, toute la mansuétude du chrétien qui pardonne. Les exorcistes, pour cacher leur attendrissement, lui répondaient par des invectives, et les exécuteurs pleuraient.

Trois des religieuses, dans un de leurs moments lucides, vinrent se prosterner devant le tribunal, en criant que Grandier était innocent; on crut que le démon parlait par leur bouche, et cet aveu ne fit que hâter le supplice.

Urbain Grandier fut brûlé vif, le 18 août 1634. Il fut patient et résigné jusqu'à la fin. Lorsqu'on le descendit de la charrette, comme il avait les jambes brisées, il tomba rudement le visage contre terre sans pousser un seul cri ou un seul gémissment. Un cordelier, nommé le père Grillau, fendit alors la foule et vint relever le patient qu'il embrassa en pleurant: «Je vous apporte, dit-il, la bénédiction de votre mère, elle et moi nous prions Dieu pour vous.--Merci, mon père, répondit Grandier, vous seul ici avez pitié de moi, consolez ma pauvre mère et servez-lui de fils.» Le lieutenant du prévôt, tout attendri, lui dit alors: «Monsieur, pardonnez-moi la part que je suis forcé de prendre à votre supplice.--Vous ne m'avez pas offensé, répondit Grandier, vous êtes obligé de remplir les devoirs de votre charge.» On lui avait promis de l'étrangler avant de le brûler, mais quand le bourreau voulut tirer la corde elle se trouva nouée, et le malheureux curé de Saint-Pierre tomba tout vivant dans le feu.

Les principaux exorcistes, le père Tranquille et le père Lactance, moururent bientôt après, dans les transports d'une

[387]

frénésie furieuse; le père Surin, qui les remplaça, devint fou. Manoury, le chirurgien qui avait aidé à torturer Grandier, mourut poursuivi par le fantôme de la victime. Laubardemont perdit son fils d'une manière tragique, et tomba lui-même dans la disgrâce de son maître; les religieuses restèrent idiotes; tant il est vrai qu'il s'agissait d'une maladie terrible et contagieuse: la maladie mentale du faux zèle et de la fausse dévotion. La Providence punit les hommes par leurs propres fautes, elle les instruit par les tristes conséquences de leurs erreurs.

Dix ans à peine après la mort de Grandier, les scandales de Loudun se renouvelèrent en Normandie. Des religieuses de Louviers accusèrent deux prêtres de les avoir ensorcelées; un de ces prêtres était mort, on viola la majesté de la tombe pour en arracher le cadavre, les phénomènes de la possession furent les mêmes qu'à Loudun et qu'à la Sainte-Baume. Ces filles hystériques traduisaient en langage ordurier les cauchemars de leurs directeurs; les deux prêtres, l'un mort et l'autre vivant, furent condamnés au bûcher. Chose horrible, on attachait au même poteau un homme et un cadavre! Le supplice de Mézence, cette fiction d'un poète païen, trouva des chrétiens pour la réaliser, un peuple chrétien assista froidement à cette exécution sacrilège, et les pasteurs ne comprirent pas qu'en profanant ainsi le sacerdoce et la mort, ils donnaient à l'impiété un épouvantable signal.

On appelait le XVII^e siècle, il vint éteindre les bûchers avec le sang des prêtres, et comme il arrive presque toujours, ce furent les bons qui payèrent pour les méchants.

[388]

Le XVIII^e siècle était commencé, et l'on brûlait encore des hommes; la foi était déjà perdue, et l'on abandonnait par hypocrisie le jeune Labarre aux plus horribles supplices pour avoir refusé de saluer la procession. Voltaire était alors au monde et sentait grandir dans son cœur une vocation pareille à celle d'Attila. Les passions humaines profanaient la religion, et Dieu envoyait ce nouveau dévastateur pour reprendre la religion à un monde qui n'en était plus digne.

En 1731, une demoiselle Catherine Cadière de Toulon accusa son confesseur, le père Girard, jésuite, de séduction et de magie; cette fille était une extatique stigmatisée qui avait passé longtemps pour une sainte; ce fut toute une immonde histoire de pamoisons lascives, de flagellations secrètes, d'attouchements luxurieux... Quel lieu infâme a des mystères pareils à ceux d'une imagination célibataire et dérégulée par un dangereux mysticisme? La Cadière ne fut pas crue sur parole, et le père Girard échappa aux dangers d'une condamnation; le scandale n'en fut pas moins immense, et le bruit qu'il fit eut un éclat de rire pour écho: nous avons dit que Voltaire était alors au monde.

Les gens superstitieux avaient jusqu'alors expliqué les phénomènes extraordinaires par l'intervention du diable et des esprits; l'école de Voltaire, non moins absurde, nia contre toute évidence les phénomènes eux-mêmes.

Ce que nous ne pouvons pas expliquer vient du diable, disaient les uns.

Ce que nous ne pouvons pas expliquer n'existe pas, répondaient les autres.

La nature, en reproduisant toujours dans des circonstances

[389]

analogues les mêmes séries de faits excentriques et merveilleux, protestait contre l'ignorance présomptueuse des uns et la science bornée des autres.

n tous temps, des perturbations physiques ont accompagné certaines maladies nerveuses; les fous, les épileptiques, les cataleptiques, les hystériques, ont des facultés exceptionnelles, sont sujets à des hallucinations contagieuses et produisent parfois, soit dans l'atmosphère, soit dans les objets qui les entourent, des commotions et des dérangements. L'halluciné projette ses rêves autour de lui, et il est tourmenté par son ombre; le corps s'environne de ses reflets rendus difformes par les souffrances du cerveau; on se mire alors en quelque sorte dans la lumière astrale dont les courants excessifs, agissant à la manière de l'aimant, déplacent et font tourner les meubles; on entend alors des bruits et des voix comme dans les rêves. Ces phénomènes, répétés tant de fois de nos jours qu'ils sont devenus vulgaires, étaient attribués par nos pères aux fantômes et aux démons. La philosophie voltairienne trouva plus court de les nier, en traitant d'imbéciles et d'idiots les témoins oculaires des faits les plus incontestables.

Quoi de plus avéré, par exemple, que les merveilles des convulsions au tombeau du diacre Pâris, et dans les réunions des extatiques de saint Médard? Comment expliquer ces étranges secours que demandaient les convulsionnaires? des milliers de coups de bûche sur la tête, des pressions à écraser un hippopotame, des torsions de mamelles avec des pinces de fer, le crucifiement même avec des clous enfoncés dans les pieds et les mains? puis des contorsions surhumaines, des ascensions

[390]

aériennes? Les voltairiens n'ont voulu voir là que des grimaces et des gambades, les jansénistes criaient miracle et les vrais catholiques gémissaient; mais la science qui seule devait intervenir pour expliquer cette fantasque maladie, la science se tenait à l'écart: c'est à elle seule pourtant qu'appartiennent maintenant les ursulines de Loudun, les religieuses de Louviers, les convulsionnaires et les médiums américains. Les phénomènes du magnétisme ne la mettent-ils pas sur la voie des découvertes nouvelles? La synthèse chimique qui se prépare, n'amènera-t-elle pas d'ailleurs nos physiciens à la connaissance de la lumière astrale? Et cette force universelle une fois connue, qui empêchera de déterminer la force, le nombre et la direction de ses aimants? Ce sera toute une révolution dans la science, on sera revenu à la haute magie des Chaldéens.

On a beaucoup parlé du presbytère de Cideville, MM. de Mirville, Gougenot Desmousseaux et autres croyants sans critique ont vu dans les choses étranges qui s'y passaient une révélation contemporaine du diable; mais les mêmes choses sont arrivées à Saint-Maur, en 1706, tout Paris y courait. On entendait frapper de grands coups contre les murailles, les lits roulaient sans qu'on y touchât, les meubles se déplaçaient: tout cela finit par une crise violente accompagnée d'un profond évanouissement pendant lequel le maître de la maison, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une constitution frêle et nerveuse, crut entendre des esprits lui parler longuement, sans pouvoir jamais répéter depuis un mot de ce qu'ils lui avaient dit.

[391]

Voici une histoire d'apparition du commencement du XVIII^e siècle; la naïveté du récit en prouve l'authenticité, il y a certains caractères de vérité que les inventeurs n'imitent pas.

Un bon prêtre de la ville de Valogne, nommé Bézuel, étant prié à dîner, le 7 janvier 1708, chez une dame, parente de l'abbé de Saint-Pierre, avec cet abbé, leur conta, d'après leur désir, l'apparition d'un de ses camarades, qu'il avait eue en plein jour il y a douze ans.

«En 1695, leur dit Bézuel, étant jeune écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'aîné était de mon âge, le cadet avait dix-huit mois de moins, il s'appelait Desfontaines; nous faisons nos promenades et toutes nos parties de plaisir ensemble;

et soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu depuis peu une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant; que le mort revint, et lui dit des choses surprenantes. Sur cela, Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander, qu'il me la demandait instamment: c'était de lui faire une pareille promesse, et que, de son côté, il me la ferait; je lui dis que je ne voulais point. Il fut plusieurs mois à m'en parler souvent et très sérieusement; je résistais toujours. Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant, les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le moment deux

[392]

petits papiers qu'il avait écrits tout prêts, l'un signé de son sang, où il me promettait, en cas de mort, de venir dire des nouvelles de son état, l'autre où je lui promettais pareille chose. Je me piquai au doigt, il en sortit une goutte de sang avec lequel je signai mon nom; il fut ravi d'avoir mon billet, et, en m'embrassant, il me fit mille remerciements.

Quelque temps après, il partit avec son frère. Notre séparation nous causa bien du chagrin; nous nous écrivions de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu de ses lettres, lorsqu'il m'arriva ce que je m'en vais conter.

Le 31 juillet 1697, un jeudi, il m'en souviendra toute ma vie, feu M. de Sortoville, auprès de qui je logeais, et qui avait eu de la bonté pour moi, me pria d'aller à un pré près des Cordeliers, et d'aider à presser ses gens qui faisaient du foin; je n'y fus pas un quart d'heure que vers les deux heures et demie je me sentis tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse; je m'appuyais en vain sur ma fourche à foin, il fallut que je me misse sur un peu de foin, où je fus environ une demi-heure à reprendre mes esprits. Cela se passa; mais comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris, et je craignis le commencement d'une maladie, il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour; il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire.

Le lendemain à pareille heure, comme je menais au pré M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sortoville, qui avait alors dix ans, je me trouvai en chemin attaqué d'une pareille faiblesse, je m'assis sur une pierre à l'ombre. Cela se passa, et nous

[393]

continuâmes notre chemin; il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

Enfin, le lendemain, deuxième jour d'août, étant dans le grenier où on serrait le foin que l'on apportait du pré, précisément à la même heure, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres. Je m'évanouis et perdis connaissance. Un des laquais s'en aperçut. On m'a dit qu'on me demanda alors qu'est-ce que j'avais; et que je répondis: J'ai vu ce que je n'aurais jamais cru; mais il ne me souvient ni de la demande ni de la réponse. Cela cependant s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors comme une personne nue à mi-corps, mais que je ne reconnus cependant point. On m'aida à descendre de l'échelle; je me tenais bien aux échelons; mais comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse me reprit, ma tête s'en alla entre deux échelons et je perdis encore connaissance. On me descendit et on me mit sur une grosse poutre qui servait de siège sur la grande place des capucins; je n'y vis plus alors M. de Sortoville, ni ses domestiques, quoique présents; mais apercevant Desfontaines vers le pied de l'échelle, qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siège, comme pour lui faire place, et ceux qui me voyaient, et que je ne voyais pas, quoique j'eusse les yeux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

Comme il ne venait point, je me levai pour aller à lui; il s'avança vers moi, me prit le bras gauche de son bras droit, et me conduisit, à trente pas de là, dans une rue écartée, me tenant ainsi accroché. Les domestiques croyant que mon étourdissement

[394]

était passé, et que j'allais à quelques nécessités, s'en allèrent chacun à leur besogne, excepté un petit laquais qui vint dire à M. de Sortoville que je parlais tout seul. M. de Sortoville crut que j'étais ivre; il s'approcha, et m'entendit faire quelques questions et quelques réponses qu'il m'a dites depuis.

Je fus là près de trois quarts d'heure à causer avec Desfontaines. Je vous ai promis, me dit-il, que si je mourais avant vous, je viendrais vous le dire. Je me noyai avant-hier à la rivière de Caen; à peu près à cette heure-ci, j'étais à la promenade avec tels et tels, il faisait grand chaud, il nous prit envie de nous baigner, il me vint une faiblesse dans la rivière, et je tombai au fond. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me reprendre, je saisis son pied; mais, soit qu'il eût peur que ce ne fût un saumon, parce que je le serrai bien fort, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup sur la poitrine, et me jeta au fond de la rivière, qui est là fort profonde.

Desfontaines me conta ensuite tout ce qui leur était arrivé dans la promenade, et de quoi ils s'étaient entretenus. J'avais beau lui faire des questions s'il était sauvé, s'il était damné, s'il était en purgatoire, si j'étais en état de grâce, et si je le suivrais de près, il continua son discours comme s'il ne m'avait point entendu, et comme s'il n'eût point voulu m'entendre.

Je m'approchai plusieurs fois pour l'embrasser; mais il me parut que je n'embrassais rien; je sentais pourtant bien qu'il me tenait fortement par le bras, et que lorsque je tâchais de détourner ma tête pour ne le plus voir, parce que je ne le voyais

[395]

qu'en m'affligeant, il me secouait le bras, comme pour m'obliger à le regarder et à l'écouter.

Il me parut toujours plus grand que je ne l'avais vu, et plus grand même qu'il n'était lors de sa mort, quoiqu'il eût grandi depuis dix-huit mois que nous ne nous étions vus; je le vis toujours à mi-corps et nu, la tête nue avec ses beaux cheveux blonds, et un écriteau blanc, entortillé dans ses cheveux, sur son front, sur lequel il y avait de l'écriture, où je ne pus lire que ces mots: In, etc.

C'était son même son de voix: il ne me parut ni gai, ni triste, mais dans une situation calme et tranquille; il me pria, quand son frère serait revenu, de lui dire certaines choses pour dire son père et à sa mère; il me pria de dire les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent, qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il me recommanda encore de parler à son frère, et puis me dit adieu, s'éloigna de moi en me disant: «Jusques, jusques,» qui était le terme ordinaire dont il se servait quand nous nous quittions à la promenade pour aller chacun chez nous.

Il me dit que, lorsqu'il se noyait, son frère, en écrivant une traduction, s'était repenti de l'avoir laissé aller sans l'accompagner, craignant quelque accident: il me peignit si bien où il s'était noyé, et l'arbre de l'avenue de Louvigni où il avait écrit quelques mots, que deux ans après, me trouvant avec le feu chevalier de Gotot, un de ceux qui étaient avec lui lorsqu'il se noya, je lui marquai l'endroit même, et qu'en comptant les arbres d'un certain côté, que Desfontaines m'avait spécifié, j'allai droit à l'arbre, et je trouvai son écriture: il

[396]

me dit aussi que l'article des sept psaumes était vrai, qu'au sortir de confession, ils s'étaient dit leur pénitence; son frère me dit depuis qu'il était vrai qu'à cette heure-là il écrivait sa version, et qu'il se reprocha de n'avoir pas accompagné son frère.

Comme je passai près d'un mois sans pouvoir faire ce que m'avait dit Desfontaines à l'égard de son frère, il m'apparut encore deux fois, avant dîner, à une maison de campagne où j'étais allé dîner, à une lieue d'ici. Je me trouvai mal; je dis qu'on me laissât, que ce n'était rien, que j'allais revenir: j'allai dans le coin du jardin. Desfontaines m'ayant apparu, il me fit des reproches de ce que je n'avais pas encore parlé à son frère, et m'entretint encore un quart d'heure sans vouloir répondre à mes questions.

En allant le matin à Notre-Dame-de-la-Victoire, il m'apparut encore, mais pour moins de temps, et me pressa toujours de parler à son frère, et me quitta en me disant toujours «Jusques, jusques,» et sans vouloir répondre à mes questions.

C'est une chose remarquable que j'eus toujours une douleur à l'endroit du bras qu'il m'avait saisi la première fois, jusqu'à ce que j'eusse parlé à son frère. Je fus trois jours que je ne dormais pas de l'étonnement où j'étais. Au sortir de la première conversation, je dis à M. de Varonville, mon voisin et mon camarade d'école, que Desfontaines avait été noyé, qu'il venait lui-même de m'apparaître et de me le dire. Il s'en alla toujours courant chez les parents, pour savoir si cela était vrai; on en venait de recevoir la nouvelle; mais, par un malentendu, il

[397]

comprit que c'était l'aîné. Il m'assura qu'il avait lu la lettre de Desfontaines, et il le croyait ainsi: je lui soutins toujours que cela ne pouvait pas être, et que Desfontaines lui-même m'était apparu: il retourna, revint, et me dit en pleurant: «Cela n'est que trop vrai.»

Il ne m'est rien arrivé depuis, et voilà mon aventure au naturel. On l'a contée diversement; mais je ne l'ai contée que comme je viens de vous le dire. Le feu chevalier de Gotot m'a dit que Desfontaines est aussi apparu à M. de Ménil-Jean. Mais je ne le connais pas; il demeure à vingt lieues d'ici, du côté d'Argentan, et je ne puis en rien dire de plus.»

Il faut remarquer le caractère de rêve qui se montre partout dans cette vision d'un homme éveillé, mais à demi asphyxié par les émanations du foin. On reconnaîtra l'ivresse astrale produite par la congestion du cerveau. L'état de somnambulisme qui en est la conséquence, et qui fait voir à M. Bézuel le dernier reflet vivant que son ami a laissé dans la lumière. Il est nu, et l'on ne peut le voir qu'à mi-corps, parce que le reste était déjà caché par l'eau de la rivière. La bandelette dans les cheveux était sans doute un mouchoir ou un cordon qui avait servi au baigneur à retenir sa chevelure. Bézuel eut alors l'intuition somnambulique de tout ce qui s'était passé, il lui sembla l'apprendre de la bouche même de son ami. Cet ami d'ailleurs ne lui parut ni triste, ni gai, manière d'exprimer l'impression que lui fit cette image sans vie toute de réminiscence et de reflet. Lorsque cette vision lui vient pour la première fois, M. Bézuel, enivré par l'odeur du foin, se laisse tomber d'une échelle et se blesse au bras: il lui semble alors, avec la logique des rêves,

[398]

que son ami lui serre le bras, et à son réveil il sent encore de la douleur, ce qui s'explique tout naturellement par le coup qu'il s'était donné; du reste, les discours du défunt étaient tout rétrospectifs, rien de la mort ni de l'autre vie, ce qui prouve une fois de plus combien est infranchissable la barrière qui sépare l'autre monde de celui-ci.

La vie dans la prophétie d'Ézéchiel est figurée par des roues qui tournent les unes dans les autres; les formes élémentaires représentées par les quatre animaux, montent et descendent avec la roue, et se poursuivent sans s'atteindre jamais comme les signes du zodiaque. Jamais les roues du mouvement perpétuel ne retournent sur elles-mêmes; jamais les formes ne reculent vers les stations qu'elles ont quittées; pour revenir d'où l'on est parti, il faut avoir fait le tour du cercle dans un mouvement toujours le même et toujours nouveau. Concluons-en que tout ce qui se manifeste à nous en cette vie, est un phénomène de cette même vie, et qu'il n'est donné ici-bas, ni à notre pensée, ni à notre imagination, ni même, à nos hallucinations et à nos rêves, de franchir, ne fût-ce que pour un instant, les barrières redoutables de la mort.

[399]

CHAPITRE VII. ORIGINES MAGIQUES DE LA MAÇONNERIE.

SOMMAIRE.--La légende d'Hiram ou d'Adoniram.--Autres légendes maçonniques.--Le secret des francs-maçons.--Esprit de leurs rites.--Sens de leurs grades, leurs tableaux allégoriques, leurs signes.

La grande association kabbalistique, connue en Europe sous le nom de maçonnerie, apparaît tout à coup dans le monde au moment où la protestation contre l'Église vient de démembrer l'unité chrétienne. Les historiens de cet ordre ne savent comment en expliquer l'origine: les uns lui donnent pour mère une libre association de maçons, formée lors de la construction de la cathédrale de Strasbourg; d'autres lui donnent Cromwell pour fondateur, sans trop se demander si les rites de la maçonnerie anglaise du temps de

Cromwell ne sont pas organisés contre ce chef de l'anarchie puritaine; il en est d'assez ignorants pour attribuer aux jésuites, sinon la fondation du moins la continuation et la direction de cette société longtemps secrète et toujours mystérieuse. A part cette dernière opinion, qui se réfute d'elle-même, on peut concilier toutes les autres, en disant que les frères maçons ont emprunté aux constructeurs de la cathédrale de Strasbourg leur nom et les emblèmes de leur art, qu'ils se sont organisés publiquement pour la première fois en Angleterre, à la faveur des institutions radicales et en dépit du despotisme de Cromwell.

[400]

On peut ajouter qu'ils ont eu les templiers pour modèles, les roses-croix pour pères et les joannites pour ancêtres. Leur dogme est celui de Zoroastre et d'Hermès, leur règle est l'initiation progressive, leur principe l'égalité réglée par la hiérarchie et la fraternité universelle; ce sont les continuateurs de l'école d'Alexandrie, héritière de toutes les initiations antiques; ce sont les dépositaires des secrets de l'apocalypse et du sobar; l'objet de leur culte c'est la vérité représentée par la lumière; ils tolèrent toutes les croyances et ne professent qu'une seule et même philosophie; ils ne cherchent que la vérité, n'enseignent que la réalité et veulent amener progressivement toutes les intelligences à la raison.

Le but allégorique de la maçonnerie c'est la reconstruction du temple de Salomon; le but réel c'est la reconstitution de l'unité sociale par l'alliance de la raison et de la foi, et le rétablissement de la hiérarchie, suivant la science et la vertu, avec l'initiation et les épreuves pour degrés.

Rien n'est plus beau, on le voit, rien n'est plus grand que ces idées et ces tendances, malheureusement les doctrines de l'unité et la soumission à la hiérarchie ne se conservèrent pas dans la maçonnerie universelle; il y eut bientôt une maçonnerie dissidente, opposée à la maçonnerie orthodoxe, et les plus grandes calamités de la révolution française furent le résultat de cette scission.

Les francs-maçons ont leur légende sacrée, c'est celle d'Hiram, complétée par celle de Cyrus et de Zorobabel.

Voici la légende d'Hiram:

Lorsque Salomon fit bâtir le temple, il confia ses plans à un architecte nommé Hiram.

[401]

Cet architecte, pour mettre de l'ordre dans les travaux, divisa les travailleurs par rang d'habileté, et comme leur multitude était grande, afin de les reconnaître, soit pour les employer suivant leur mérite, soit pour les rémunérer suivant leur travail, il donna à chaque catégorie, aux apprentis, aux compagnons et aux maîtres, des mots de passe et des signes particuliers.

Trois compagnons voulurent usurper le rang des maîtres sans en avoir le mérite, ils se mirent en embuscade aux trois principales portes du temple, et lorsque Hiram se présenta pour sortir, l'un des compagnons lui demanda le mot d'ordre des maîtres, en le menaçant de sa règle.

Hiram lui répondit: Ce n'est pas ainsi que j'ai reçu le mot que vous me demandez.

Le compagnon furieux frappa Hiram de sa règle de fer, et lui fit une première blessure.

Hiram courut à une autre porte, il y trouva le second compagnon, même demande, même réponse, et cette fois Hiram fut frappé avec une équerre, d'autres disent avec un levier.

À la troisième porte était le troisième assassin, qui acheva le maître d'un coup de maillet.

Ces trois compagnons cachèrent ensuite le cadavre sous un tas de décombres, et plantèrent sur cette tombe improvisée une branche d'acacia, puis ils prirent la fuite comme Caïn après le meurtre d'Abel.

Cependant Salomon, ne voyant pas revenir son architecte, envoya neuf maîtres pour le chercher, la branche d'acacia leur révéla le cadavre, ils le tirèrent des décombres, et comme il y avait séjourné assez longtemps, ils s'écrièrent en le soulevant: Mac bénach! ce qui signifie: la chair se détache des os.

[402]

On rendit à Hiram les derniers devoirs, puis vingt-sept maîtres furent envoyés par Salomon à la recherche des meurtriers.

Le premier fut surpris dans une caverne, une lampe brûlait près de lui et un ruisseau coulait à ses pieds, un poignard était près de lui pour sa défense; le maître qui pénétra dans la caverne reconnut l'assassin, saisit le poignard et le frappa en criant: Nekum! mot qui veut dire vengeance; sa tête fut portée à Salomon, qui frémit en la voyant, et dit à celui qui avait tué l'assassin: Malheureux, ne savais-tu pas que je m'étais réservé le droit de punir? Alors tous les maîtres se prosternèrent et demandèrent grâce pour celui que son zèle avait emporté trop loin.

Le second meurtrier fut trahi par un homme qui lui avait donné asile; il était caché dans un rocher près d'un buisson ardent, sur lequel brillait un arc-en-ciel, un chien était couché près de lui, les maîtres trompèrent la vigilance du chien, saisirent le coupable, le lièrent et le menèrent à Jérusalem, où il périt du dernier supplice.

Le troisième assassin fut tué par un lion, qu'il fallut vaincre pour s'emparer de son cadavre, d'autres versions disent qu'il se défendit lui-même à coups de hache contre les maîtres, qui parvinrent enfin à le désarmer et le conduisirent à Salomon, qui lui fit expier son crime.

Telle est la première légende, en voici maintenant l'explication.

Salomon est la personnification de la science et de la sagesse suprêmes.

Le temple est la réalisation et la figure du règne hiérarchique de la vérité et de la raison sur la terre.

[403]

Hiram est l'homme parvenu à l'empire par la science et par la sagesse.

Il gouverne par la justice et par l'ordre, en rendant à chacun selon ses oeuvres.

Chaque degré de l'ordre possède un mot qui en exprime l'intelligence.

Il n'y a qu'une parole pour Hiram, mais cette parole se prononce de trois manières différentes.

D'une manière pour les apprentis, et prononcé par eux il signifie nature et s'explique par le travail.

D'une autre manière pour les compagnons, et chez eux il signifie pensée en s'expliquant par l'étude.

D'une autre manière pour les maîtres, et dans leur bouche il signifie vérité, mot qui s'explique par la sagesse.

Cette parole est celle dont on se sert pour désigner Dieu, dont le vrai nom est indicible et incommunicable.

Ainsi il y a trois degrés dans la hiérarchie, comme il y a trois portes au temple;

Il y a trois rayons dans la lumière;

Il y a trois forces dans la nature;

Ces forces sont figurées par la règle qui unit, le levier qui soulève et le maillet qui affermit.

La rébellion des instincts brutaux, contre l'aristocratie hiérarchique de la sagesse, s'arme successivement de ces trois forces qu'elle détourne de l'harmonie.

Il y a trois rebelles typiques:

Le rebelle à la nature;

Le rebelle à la science;

Le rebelle à la vérité.

Ils étaient figurés dans l'enfer des anciens par les trois têtes de Cerbère.

[404]

Ils sont figurés dans la Bible par Coré, Dathan et Abiron.

Dans la légende maçonnique, ils sont désignés par des noms qui varient suivant les rites.

Le premier qu'on appelle ordinairement Abiram ou meurtrier d'Hiram, frappe le grand maître avec la règle.

C'est l'histoire du juste mis à mort, au nom de la loi, par les passions humaines.

Le second nommé Miphiboseth, du nom d'un prétendant ridicule et infirme à la royauté de David, frappe Hiram avec le levier ou avec l'équerre.

C'est ainsi que le levier populaire ou l'équerre d'une folle égalité devient l'instrument de la tyrannie entre les mains de la multitude et attente, plus malheureusement encore que la règle, à la royauté de la sagesse et de la vertu.

Le troisième enfin achève Hiram avec le maillet.

Comme font les instincts brutaux, lorsqu'ils veulent faire l'ordre au nom de la violence et de la peur en écrasant l'intelligence.

La branche d'acacia sur la tombe d'Hiram est comme la croix sur nos autels.

C'est le signe de la science qui survit à la science; c'est la branche verte qui annonce un autre printemps.

Quand les hommes ont ainsi troublé l'ordre de la nature, la Providence intervient pour le rétablir, comme Salomon pour venger la mort d'Hiram.

[405]

Celui qui a assassiné avec la règle, meurt par le poignard.

Celui qui a frappé avec le levier ou l'équerre, mourra sous la hache de la loi. C'est l'arrêt éternel des régicides.

Celui qui a triomphé avec le maillet, tombera victime de la force dont il a abusé, et sera étranglé par le lion.

L'assassin par la règle, est dénoncé par la lampe même qui l'éclaire et par la source où il s'abreuve.

C'est-à-dire, qu'on lui appliquera la peine du talion.

L'assassin par le levier sera surpris quand sa vigilance sera en défaut comme un chien endormi, et il sera livré par ses complices; car l'anarchie est mère de la trahison.

Le lion qui dévore l'assassin par le maillet, est une des formes du sphinx d'Oedipe.

Et celui-là méritera de succéder à Hiram dans sa dignité qui aura vaincu le lion.

Le cadavre putréfié d'Hiram montre que les formes changent, mais que l'esprit reste.

La source d'eau qui coule près du premier meurtrier, rappelle le déluge qui a puni les crimes contre la nature.

Le buisson ardent et l'arc-en-ciel qui font découvrir le second assassin, représentent la lumière et la vie, dénonçant les attentats contre la pensée.

Enfin le lion vaincu représente le triomphe de l'esprit sur la matière et la soumission définitive de la force à l'intelligence.

Depuis le commencement du travail de l'esprit pour bâtir le temple de l'unité, Hiram a été tué bien des fois, et il ressuscite toujours.

[406]

C'est Adonis tué par le sanglier, c'est Osiris assassiné par Typhon.

C'est Pythagore proscrit, c'est Orphée déchiré par les Bacchantes, c'est Moïse abandonné dans les cavernes du Mont-Nébo, c'est Jésus mis à mort par Caïphe, Judas et Pilate.

Les vrais maçons sont donc ceux qui persistent à vouloir construire le temple, suivant le plan d'Hiram.

Telle est la grande et principale légende de la maçonnerie; les autres ne sont pas moins belles et moins profondes, mais nous ne croyons pas devoir en divulguer les mystères, bien que nous n'ayons reçu l'initiation que de Dieu et de nos travaux, nous regardons le secret de la haute maçonnerie comme le nôtre. Parvenus par nos efforts à un grade scientifique qui nous impose le silence, nous nous croyons mieux engagé par nos convictions que par un serment. La science est une noblesse qui oblige, et nous ne démeriterions point la couronne princière des roses-croix. Nous aussi nous croyons à la résurrection d'Hiram!

Les rites de la maçonnerie sont destinés à transmettre le souvenir des légendes de l'initiation, à le conserver parmi les frères.

On nous demandera peut-être comment, si la maçonnerie est si sublime et si sainte, elle a pu être proscrite et si souvent condamnée par l'Église.

Nous avons déjà répondu à cette question, en parlant des scissions et des profanations de la maçonnerie.

La maçonnerie, c'est la gnose, et les faux gnostiques ont fait condamner les véritables.

Ce qui les oblige à se cacher, ce n'est pas la crainte de la

[407]

lumière, la lumière est ce qu'ils veulent, ce qu'ils cherchent, ce qu'ils adorent.

Mais ils craignent les profanateurs, c'est-à-dire, les faux interprètes, les calomniateurs, les sceptiques au rire stupide, et les ennemis de toute croyance et de toute moralité.

De notre temps d'ailleurs un grand nombre d'hommes qui se croient francs-maçons, ignorent le sens de leurs rites, et ont perdu la clé de leurs mystères.

Ils ne comprennent même plus leurs tableaux symboliques, et n'entendent plus rien aux signes hiéroglyphiques, dont sont historiés les tapis de leurs loges.

Ces tableaux et ces signes sont les pages du livre de la science absolue et universelle.

On peut les lire à l'aide des clés kabbalistiques, et elles n'ont rien de caché pour l'initié qui possède les clavicules de Salomon.

La maçonnerie a non-seulement été profanée, mais elle a servi même de voile et de prétexte aux complots de l'anarchie, par l'influence occulte des vengeurs de Jacques de Molay, et des continuateurs de l'oeuvre schismatique du temple.

Au lieu de venger la mort d'Hiram, on a vengé ses assassins.

Les anarchistes ont repris la règle, l'équerre et le maillet, et ont écrit dessus liberté, égalité, fraternité.

C'est-à-dire liberté pour les convoitises, égalité dans la bassesse, et fraternité pour détruire.

Voilà les hommes que l'Église a condamnés justement et qu'elle condamnera toujours!

[408]

LIVRE VI.
LA MAGIE ET LA RÉVOLUTION.
1, Waou.

CHAPITRE PREMIER.
AUTEURS REMARQUABLES DU XVIII^e SIÈCLE.

SOMMAIRE.--Importantes découvertes en Chine.--Les livres kabbalistiques de fo-hi--L'y-Kun et les trigrammes.--Kong-Fu-Tzéé et fo.--Les jésuites et les théologiens.--Mouvement des esprits en Europe.--Swedenborg et Mesmer.

Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, la Chine était à peu près inconnue au reste du monde. C'est seulement à cette époque que ce vaste empire, exploré par nos missionnaires, nous est révélé par eux, et nous apparaît comme une nécropole de toutes les sciences du passé. Les Chinois semblent être un peuple de momies. Rien ne progresse chez eux, et ils vivent dans l'immobilité de leurs traditions dont l'esprit et la vie se sont retirés depuis longtemps. Ils ne savent plus rien, mais ils se souviennent vaguement de tout. Le génie de la Chine est le dragon des Hespérides qui défend les pommes d'or du jardin de la science. Leur type humain de la divinité, au lieu de vaincre le dragon comme Cadmus, s'est accroupi, fasciné et magnétisé par le monstre qui fait miroiter devant lui le reflet changeant de ses écailles.

[409]

Le mystère seul est vivant en Chine, la science est en léthargie, ou du moins elle dort profondément et ne parle jamais qu'en rêve.

Nous avons dit que la Chine possède un tarot calculé sur les mêmes données kabbalistiques et absolues que le Sepher Jézirah des Hébreux, elle possède aussi un livre hiéroglyphique composé uniquement des combinaisons de deux figures, ce livre est l'y-Kim attribué à l'empereur Fo-hi, et M. de Maison, dans ses Lettres sur la Chine, le déclare parfaitement indéchiffrable.

Il ne l'est pourtant pas plus que le Sohar dont il paraît être un complément fort curieux, et un précieux appendice. Le Sohar est l'explication du travail de la balance ou de l'équilibre universel: l'y-Kim en est la démonstration hiéroglyphique et chiffrée.

La clé de ce livre est un pantacle connu sous le nom des Trigrammes de Fo-hi. Suivant la légende rapportée dans le Vay-Ky, recueil d'une grande autorité en Chine, et qui fut composé par Léon-Tao-Yuen, sous la dynastie des Soms, il y a sept ou huit cents ans, l'empereur Fo-hi méditant un jour au bord d'une rivière sur les grands secrets de la nature, vit sortir de l'eau un sphinx, c'est-à-dire, un animal allégorique ayant la forme mixte d'un cheval et d'un dragon. Sa tête était allongée comme celle du cheval, il avait quatre pieds et finissait par une queue de serpent; son dos était couvert d'écailles et sur chacune de ses écailles brillait la figure des mystérieux Trigrammes, plus petits vers les extrémités, plus larges sur sa poitrine et sur le dos, mais en parfaite harmonie les uns avec les autres. Ce dragon se mirait dans l'eau, et son reflet avait les mêmes

[410]

formes, et portait les mêmes images que lui, mais en sens inverse des formes et des images réelles. Ce cheval serpent, inspirateur ou plutôt porteur d'inspirations comme le Pégase de la mythologie grecque, symbole de la vie universelle, comme le serpent de kronos, initia Fo-hi à la science universelle. Les Trigrammes lui servirent d'introduction, il compta les écailles du cheval-serpent, et combina les Trigrammes en autant de manières qu'il conçut une synthèse des sciences comparées et unies entre elles par les harmonies préexistantes et nécessaires de la nature; la rédaction des tables de l'y-Kim fut le résultat de cette merveilleuse combinaison. Les nombres de Fo-hi sont les mêmes que ceux de la haute kabbale, son pantacle est analogue à celui de Salomon, comme nous l'avons expliqué dans notre dogme et rituel de la haute magie; ses tables correspondent aux trente-deux voies et aux cinquante portes de la lumière, et l'y-Kim ne saurait avoir d'obscurité pour les sages kabbalistes qui ont la clé du sepher Jézirah et du Sohar.

La science de la philosophie absolue a donc existé en Chine. Les Kims ne sont que les commentaires de cet absolu caché aux profanes, et ils sont à l'y-Kim ce que le Pentateuque de Moïse est aux révélations du Siphra de Zéniuta, qui est le livre des mystères, et la clé du Sohar chez les Hébreux. Koug-fu-tzée, ou Confucius, n'eût été que le révélateur ou révoilateur de cette kabbale qu'il eût niée peut-être pour en détourner les recherches des profanes, comme le savant Talmudiste Maïmonides nia les réalités de la clavicule de Salomon, puis vint le matérialiste Fo, qui substitua les traditions de la sorcellerie

[411]

indienne aux souvenirs de la haute magie des Égyptiens. Le culte de Fo paralysa en Chine le progrès des sciences, et la civilisation avortée de ce grand peuple tomba dans la routine et dans l'abrutissement.

Un philosophe d'une admirable sagacité et d'une grande profondeur, le sage Leibnitz, qui eût été si digne d'être initié aux vérités suprêmes de la science absolue, croyait voir dans l'y-Kim sa propre invention de l'arithmétique binaire, et dans la ligne droite et la ligne brisée de Fo-hi, il retrouvait les caractères 1 0, employés par lui-même dans ses calculs; il était bien près de la vérité, mais il ne l'entrevoyait que dans un de ses détails, il ne pouvait en embrasser l'ensemble.

Des disputes théologiques ont été l'occasion des recherches les plus importantes sur les antiquités religieuses de la Chine. Il s'agissait de savoir si les jésuites avaient raison de tolérer chez les Chinois convertis au christianisme le culte du ciel et celui des ancêtres; en d'autres termes, si l'on devait croire que par le ciel les lettrés de la Chine entendaient Dieu ou simplement l'espace et la nature. Il était tout naturel de s'en rapporter aux lettrés eux-mêmes et au bon sens public, mais ce ne sont pas là des autorités théologiques; on argumenta donc, on écrivit beaucoup, on intrigua davantage, les jésuites qui avaient raison pour le fond furent convaincus d'avoir tort pour la forme, et on leur créa de nouvelles difficultés qui ne sont pas surmontées encore et qui font de nos jours même couler en Chine le sang de nos infatigables martyrs.

Pendant qu'on disputait ainsi à la religion ses conquêtes en Asie, une immense inquiétude agitait l'Europe. La foi chrétienne

[412]

semblait prête à s'y éteindre et il n'était bruit de tous côtés que de révélations nouvelles et de miracles. Un homme sérieusement posé dans la science et dans le monde, Emmanuel Swedenborg, étonnait la Suède par ses visions et l'Allemagne était pleine de nouveaux illuminés; le mysticisme dissident conspirait pour remplacer les mystères de la religion hiérarchique par les mystères de l'anarchie; une imminente catastrophe se préparait.

Swedenborg, le plus honnête et le plus doux des prophètes du faux illuminisme, n'était pas pour cela moins dangereux que les autres. Prétendre, en effet, que tous les hommes sont appelés à communiquer directement avec le ciel, c'est remplacer l'enseignement religieux régulier et l'initiation progressive par toutes les divagations de l'enthousiasme et toutes les folies de l'imagination et des rêves. Les illuminés intelligents sentaient bien que la religion étant un des grands besoins de l'humanité, on ne la détruira jamais; aussi voulaient-ils se faire de la religion même et du fanatisme qu'elle entraîne par une conséquence fatale de l'enthousiasme inspiré à l'ignorance, des armes pour détruire l'autorité hiérarchique de l'Église, comptant bien voir sortir des conflits du fanatisme une hiérarchie nouvelle dont ils espéraient être les fondateurs et les chefs.

«Vous serez comme des dieux, connaissant tout sans avoir eu la peine de rien apprendre; vous serez comme des rois, possédant tout sans avoir eu la peine de rien acquérir.»

Telles sont en résumé les promesses de l'esprit révolutionnaire aux multitudes envieuses. L'esprit révolutionnaire, c'est [413]

l'esprit de mort; c'est l'ancien serpent de la Genèse, et cependant c'est le père du mouvement et du progrès, puisque les générations ne se renouvellent que par la mort; c'est pour cela que les Indiens adoraient Schiva, l'impitoyable destructeur, dont la forme symbolique était celle de l'amour physique et de la génération matérielle.

Le système de Swedenborg n'est autre chose que la kabbale, moins le principe de la hiérarchie; c'est le temple sans clef de voûte et sans fondement; c'est un immense édifice, heureusement tout fantastique et aérien, car si l'on avait jamais tenté de le réaliser sur la terre, il tomberait sur la tête du premier enfant qui essaierait, nous ne dirons pas de l'ébranler, mais de s'appuyer seulement contre une de ses principales colonnes.

Organiser l'anarchie, tel est le problème que les révolutionnaires ont et auront éternellement à résoudre; c'est le rocher de Sisyphe qui retombera toujours sur eux; pour exister un seul instant ils sont et seront toujours fatalement réduits à improviser un despotisme sans autre raison d'être que la nécessité, et qui, par conséquent, est violent et aveugle comme elle. On n'échappe à la monarchie harmonieuse de la raison, que pour tomber sous la dictature désordonnée de la folie.

Le moyen proposé indirectement par Swedenborg, pour communiquer avec le monde surnaturel, était un état intermédiaire qui tient du rêve, de l'extase et de la catalepsie. L'illuminé suédois affirmait la possibilité de cet état, mais il ne donnait pas la théorie des pratiques nécessaires pour y arriver; peut-être ses disciples, pour combler cette lacune, eussent-ils recouru au rituel magique de l'Inde, lorsqu'un homme de génie vint compléter

[414]

par une thaumaturgie naturelle les intuitions prophétiques et kabbalistiques de Swedenborg. Cet homme était un médecin allemand, nommé Mesmer.

Mesmer eut la gloire de retrouver, sans initiateur et sans connaissances occultes, l'agent universel de la vie et de ses prodiges; ses Aphorismes 18, que les savants de son temps devaient regarder comme autant de paradoxes, deviendront un jour les bases de la synthèse physique.

Note 18: (retour) Mesmer, Mémoires et aphorismes, suivis des procédés d'Eslon, nouvelle édition, 1846, 1 vol. gr. in 18.

Mesmer reconnaît dans l'être naturel deux formes, qui sont la substance et la vie, d'où résultent la fixité et le mouvement qui constituent l'équilibre des choses.

Il reconnaît l'existence d'une matière première fluïdique, universelle, capable de fixité et de mouvement, qui, en se fixant, détermine la constitution des substances, et qui, se mouvant toujours, modifie et renouvelle les formes.

Cette matière fluide est active et passive: comme passive elle s'attire elle-même, comme active elle se projette.

Par elle les mondes et les êtres vivants qui peuplent les mondes, s'attirent et se repoussent; elle passe des uns aux autres par une circulation comparable à celle du sang.

Elle entretient et renouvelle la vie de tous les êtres, elle est l'agent de leur force et peut devenir l'instrument de leur volonté.

Les prodiges sont les résultats des forces ou des volontés exceptionnelles.

[415]

Les phénomènes de cohésion, d'élasticité, de densité ou de subtilité des corps, sont produits par les diverses combinaisons des deux propriétés du fluide universel ou de la matière première.

La maladie, comme tous les désordres physiques, vient d'un dérangement de l'équilibre normal de la matière première dans un corps organisé.

Les corps organisés sont ou sympathiques ou antipathiques les uns aux autres, par suite de leur équilibre spécial.

Les corps sympathiques peuvent se guérir les uns les autres, en rétablissant mutuellement leur équilibre.

Cette propriété des corps de s'équilibrer les uns les autres par l'attraction ou la projection de la matière première, Mesmer la nomme magnétisme, et comme elle se spécifie suivant les spécialités des êtres, lorsqu'il en étudie les phénomènes dans les êtres animés, il la nomme magnétisme animal.

Mesmer prouva sa théorie par des oeuvres, et ses expériences furent couronnées d'un plein succès.

Ayant observé l'analogie qui existe entre les phénomènes du magnétisme animal et ceux de l'électricité, il fit usage de conducteurs métalliques, aboutissant à un réservoir commun qui contenait de la terre et de l'eau, pour absorber et pour projeter les deux forces; on a depuis abandonné l'appareil compliqué des baquets, qu'on peut remplacer par une chaîne vivante de mains superposées à un corps circulaire et mauvais conducteur comme le bois d'une table, l'étoffe de soie ou de laine d'un chapeau, etc.

[416]

Il appliqua ensuite aux êtres vivants et organisés les procédés de l'aimantation métallique, et il acquit la certitude de la réalité et de la similitude des phénomènes qui s'ensuivirent.

Un seul pas lui restait à faire, c'était de déclarer que les effets attribués en physique aux quatre fluides impondérables sont les manifestations diverses d'une seule et même force diversifiée par ses usages, et que cette force inséparable de la matière première et universelle qu'elle fait mouvoir, tantôt splendide, tantôt ignée, tantôt électrique et tantôt magnétique, n'a qu'un seul nom indiqué par Moïse dans la Genèse, lorsqu'il la fait apparaître à l'appel du Tout-Puissant, avant toutes les substances et avant toutes les formes: LA LUMIÈRE; יְאִי אֵשׁ

Et maintenant ne craignons pas de le dire d'avance, car on le reconnaîtra plus tard.

La grande chose du XVIIIe siècle, ce n'est pas l'encyclopédie, ce n'est pas la philosophie ricaneuse et dérisoire de Voltaire, ce n'est pas la métaphysique négative de Diderot et de d'Alembert, ce n'est pas la philanthropie haineuse de Rousseau; c'est la physique sympathique et miraculeuse de Mesmer! Mesmer est grand comme Prométhée, il a donné aux hommes le feu du ciel que Franklin n'avait su que détourner.

Il ne manqua au génie de Mesmer, ni la sanction de la haine, ni la consécration des persécutions et des injures; il avait été chassé de l'Allemagne, on se moqua de lui en France, tout en lui faisant une fortune, car ses guérisons étaient évidentes et les malades allaient à lui et le payaient, puis se disaient guéris par hasard, pour ne pas attirer sur eux l'animadversion des savants. Les corps constitués ne firent pas même au thaumaturge

[417]

l'honneur d'examiner sa découverte et le grand homme dut se résigner à passer pour un adroit charlatan.

Les savants seuls n'étaient pas hostiles au mesmérisme, les hommes sincèrement religieux s'alarmaient des dangers de la découverte nouvelle, et les superstitieux criaient au scandale et à la magie. Les sages prévoyaient les abus, les insensés n'admettaient pas même l'usage de cette merveilleuse puissance. N'allait-on pas au nom du magnétisme nier les miracles du Sauveur et de ses saints, disaient les uns; que va devenir la puissance du diable, disaient les autres? Et pourtant la religion qui est vraie, ne doit craindre la découverte d'aucune vérité; d'ailleurs, en donnant la mesure de la puissance humaine, le magnétisme ne donne-t-il pas aux miracles divins une sanction nouvelle, au lieu de les détruire? Il est vrai que les sots attribueront au diable moins de prodiges, ce qui leur laissera moins d'occasions d'exercer leur haine et leurs fureurs; mais ce ne sont certainement pas les personnes d'une véritable piété qui songeront jamais à s'en plaindre: le diable doit perdre du terrain quand la lumière se fait et quand l'ignorance se retire; mais les conquêtes de la science et de la lumière étendent, affermissent et font aimer de plus en plus au monde l'empire et la gloire de Dieu!

[418]

CHAPITRE II. PERSONNAGES MERVEILLEUX DU XVIII^e SIÈCLE.

SOMMAIRE.--Le comte de Saint-Germain.--L'adepte Lascaris et le grand Cophte dit le médecin Joseph Balsamo.--Le baron du Phénix et le comte de Cagliostro.

Le XVIII^e siècle n'a eu de crédulité que pour la magie, car les croyances vagues sont la religion des âmes sans foi: on niait les miracles de Jésus-Christ et l'on attribuait des résurrections au comte de Saint-Germain. Ce singulier personnage était un théosophe mystérieux qu'on faisait passer pour avoir les secrets du grand oeuvre et pour fabriquer des diamants et des pierres précieuses; c'était d'ailleurs un homme du monde, d'une conversation agréable et d'une grande distinction dans ses manières. Madame de Genlis, qui, pendant son enfance, le voyait presque tous les jours, assure qu'il savait donner même à des pierreries qu'il représentait en peinture, tout leur éclat naturel et un feu dont aucun chimiste ni aucun peintre ne pouvait deviner le secret; avait-il trouvé le moyen de fixer la lumière sur la toile, ou employait-il quelque préparation de nacre ou quelque incrustation métallique? c'est ce qu'il nous est impossible de savoir, puisqu'il ne nous reste aucune de ces peintures merveilleuses.

Le comte de Saint-Germain faisait profession de la religion catholique, et en observait les pratiques avec une grande fidélité; on parlait cependant d'évocations suspectes et d'apparitions étranges, il se flattait de posséder le secret de

[419]

la jeunesse éternelle. Était-ce mysticisme, était-ce folie? Personne ne connaissait sa famille, et à l'entendre causer des choses du temps passé, il semblait qu'il eût vécu plusieurs siècles; il parlait peu de tout ce qui se rapportait aux sciences occultes, et lorsqu'on lui demandait l'initiation, il prétendait ne rien savoir; il choisissait lui-même ses disciples, et leur demandait tout d'abord une obéissance passive, puis il leur parlait d'une royauté à laquelle ils étaient appelés, celle de Melchisédech et de Salomon, la royauté des initiés qui est aussi un sacerdoce. «Soyez le flambeau du monde, disait-il; si votre lumière n'est que celle d'une planète, vous ne serez rien devant Dieu: je vous réserve une splendeur dont celle du soleil n'est que l'ombre, alors vous dirigerez la marche des étoiles, et vous gouvernerez ceux qui régneront sur les empires.»

Ces promesses, dont la signification bien comprise n'a rien qui puisse étonner les véritables adeptes, sont rapportées, sinon textuellement, du moins quant au sens des paroles, par l'auteur anonyme d'une Histoire des sociétés secrètes en Allemagne, et suffisent pour faire comprendre à quelle initiation appartenait le comte de Saint-Germain.

Voici maintenant quelques détails jusqu'à présent inconnus sur cet illuminé:

Il était né à Lentmeritz, en Bohême, à la fin du XVIIe siècle, il était fils naturel ou adoptif d'un rose-croix qui se faisait appeler Comnes cabalicus, le compagnon cabaliste, et qui fut tourné en ridicule sous le nom de comte de Gabalis, par le malheureux abbé de Villars; jamais Saint-Germain ne parlait de son père. À l'âge de sept ans, disait-il, j'étais proscrit et

[420]

j'errais avec ma mère dans les forêts. Cette mère dont il voulait parler, c'était la science des adeptes; son âge de sept ans est celui des initiés promus au grade de maîtres; les forêts sont les empires dénués, suivant les adeptes, de la vraie civilisation et de la vraie lumière. Les principes de Saint-Germain étaient ceux des roses-croix, et il avait fondé dans sa patrie une société dont il se sépara dans la suite quand les doctrines anarchiques prévalurent dans les associations des nouveaux sectateurs de la gnose. Aussi fut-il désavoué par ses frères, accusé même de trahison, et quelques auteurs de mémoires sur l'illuminisme semblent insinuer qu'il fut précipité dans les oubliettes du château de Ruel. Madame de Genlis, au contraire, le fait mourir dans le duché de Holstein, tourmenté par sa conscience et agité par les terreurs de l'autre vie. Ce qui est certain, c'est qu'il disparut tout à coup de Paris, sans qu'on pût savoir bien au juste où il s'était retiré, et que les illuminés laissèrent tomber, autant que cela leur fut possible, sur sa mémoire le voile du silence et de l'oubli. La société qu'il avait fondée sous le titre de Saint-Jakin, dont on a fait Saint-Joachim, dura jusqu'à la révolution et disparut alors ou se transforma, comme tant d'autres. Voici, au sujet de cette société, une anecdote qu'on trouve dans les pamphlets hostiles à l'illuminisme; elle est extraite d'une correspondance de Vienne. Tout cela, comme on le voit, n'a rien de bien authentique ni de bien certain. Voici toutefois l'anecdote:

«J'ai été fort bien accueilli, à votre recommandation, par M.N.Z.... Il était déjà prévenu de mon arrivée.

L'harmonica eut

[421]

toute son approbation. Il me parla d'abord de certains essais particuliers auxquels je ne compris rien du tout; ce n'est que depuis peu que mon intelligence peut y suffire. Hier, vers le soir, il me conduisit à sa campagne, dont les jardins sont fort beaux. Des temples, des grottes, des cascades, des labyrinthes, des souterrains procurent à l'oeil une longue suite d'enchantements; mais un mur très haut qui environne ces beautés me déplut infiniment, il dérobe à l'oeil un site enchanteur....

«J'avais emporté l'harmonica, d'après l'invitation de M. N. Z., afin d'en toucher, seulement pendant quelques minutes, dans un lieu désigné et à un signe convenu. Il me conduisit, après notre visite dans le jardin, à une salle sur le devant de la maison, et me quitta bientôt sous quelque prétexte. Il était fort tard: je ne le voyais point revenir; l'ennui et le sommeil commençaient à me gagner, lorsque je fus interrompu par l'arrivée de plusieurs carrosses. J'ouvris la fenêtre: il était nuit, je ne pus rien voir; je compris encore moins le chuchotage bas et mystérieux de ceux qui paraissaient entrer dans la maison. Bientôt le sommeil s'empara tout à fait de moi; et, après avoir dormi environ une heure, je fus réveillé en sursaut par un domestique envoyé pour me guider et porter l'instrument. Il marchait très vite et fort loin devant moi; je le suivais assez machinalement, lorsque j'entendis des sons de trompettes qui me paraissaient sortir des profondeurs d'une cave; à cet instant, je perdis de vue mon guide; et m'avançant du côté où le bruit paraissait venir, je descendis à moitié l'escalier d'un caveau qui s'offrit devant moi. Jugez de ma surprise! On y psalmodiait un chant funèbre.

[422]

J'aperçus distinctement un cadavre dans un cercueil ouvert; à côté, un homme vêtu de blanc paraissait rempli de sang; il me parut qu'on lui avait ouvert une veine au bras droit. A l'exception de ceux qui lui prêtaient leur ministère, les autres étaient enveloppés dans de longs manteaux noirs, avec l'épée nue à la main. Autant que la terreur dont j'étais frappé me permit d'en juger, il y avait à l'entrée du caveau des monceaux d'ossements humains entassés l'un sur l'autre. La lumière qui éclairait ce spectacle lugubre me parut produite par une flamme semblable à celle de l'esprit de vin brûlant.

»Incertain si je pourrais rejoindre mon guide, je me hâtai de me retirer; je le trouvai précisément à quelques pas de là qui me cherchait; il avait l'oeil hagard, il me prit la main avec une sorte d'inquiétude, et m'entraîna à sa suite dans un jardin particulier où je me crus transporté par l'effet de la magie. La clarté que répandait un nombre prodigieux de lampions, le murmure des cascades, le chant des rossignols artificiels, le parfum qu'on y respirait exaltèrent d'abord mon imagination. Je fus placé derrière un cabinet de verdure dont l'intérieur était richement décoré, et dans lequel on transporta immédiatement une personne évanouie (vraisemblablement celle qui paraissait dans un cercueil au caveau); aussitôt on me fit le signal de toucher mon instrument.

»Excessivement ému pendant cette scène, beaucoup de choses ont dû
[423]

m'échapper 19; j'observai cependant que l'individu évanoui revint à lui aussitôt que j'eus touché l'instrument, et qu'il fit ces interrogations avec surprise: Où suis je?... quelle voix entends-je?... Des jubilations d'allégresse accompagnées de trompettes et de timbales furent la seule réponse; on courut aux armes et l'on s'enfonça dans l'intérieur du jardin où je vis tout le monde disparaître.

Note 19: (retour) Le néophyte dont il est question dans cette lettre, et qui fut pris pour un cadavre, était dans l'état de somnambulisme produit par le magnétisme. A propos du cabinet de verdure dont il est question, et des effets de l'harmonica, on peut consulter un ouvrage curieux, Histoire critique du magnétisme animal, par Deleuze, 2e édit., 1819, 2 vol. in-8; il contient des notices fort piquantes sur la chaîne et le baquet magnétiques, les arbres magnétisés, la musique, la voix du magnétiseur, et l'instrument qu'il emploie. L'auteur est d'ailleurs un partisan du mesmérisme, ce qui ne rend pas ses opinions suspectes.

»Je vous écris ceci encore tout agité... Si je n'avais pris la précaution de noter cette scène sur-le-champ, je la prendrais aujourd'hui pour un rêve.»

Ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette scène, c'est la présence du profane qui la raconte. Comment l'association pouvait-elle s'exposer ainsi à la divulgation de ses mystères? Il nous est impossible de répondre à cette question, mais pour ce qui est des mystères eux-mêmes, nous pouvons facilement les expliquer.

Les successeurs des anciens roses-croix, dérogeant peu à peu de la science austère et hiérarchique de leurs ancêtres en initiation, s'étaient érigés en secte mystique; ils avaient accueilli avec empressement les dogmes magiques des templiers, et se croyaient seuls dépositaires des secrets de l'Évangile de saint Jean; ils voyaient dans les récits de l'Évangile une série allégorique de rites propres à compléter l'initiation, et croyaient que l'histoire du Christ devait se réaliser dans la personne de chacun des adeptes; ils racontaient une légende

[424]

gnostique suivant laquelle le Sauveur, environné de parfums et de bandelettes, n'aurait point été renfermé dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathie, et serait revenu à la vie dans la maison même de saint Jean. C'était ce prétendu mystère qu'ils célébraient au son de l'harmonica et des trompettes. Le récipiendaire était invité à faire le sacrifice de sa vie, et subissait, en effet, une saignée qui lui procurait un évanouissement; cet évanouissement, on lui disait que c'était la mort, et lorsqu'il revenait à lui, des fanfares d'allégresse et des cris de triomphe célébraient sa résurrection. Ces émotions diverses, ces scènes tour à tour lugubres et brillantes, devaient impressionner à jamais son imagination et le rendre fanatique ou voyant. Plusieurs croyaient à une résurrection réelle et se croyaient assurés de ne plus mourir. Les chefs de l'association mettaient ainsi au service de leurs projets cachés le plus redoutable de tous les instruments, la folie, et s'assuraient de la part de leurs adeptes un de ces dévouements fatals et infatigables que la déraison produit plus souvent et plus sûrement que l'amitié.

La secte du Saint-Jakin était donc une société de gnostiques adonnée aux illusions de la magie fascinatrice, elle tenait des roses-croix et des templiers, son nom du Saint-Jakin venait de l'un des deux noms gravés en initiales sur les deux principales colonnes du temple de Salomon, Jakin et Bohas. L'initiale de Jakin en hébreu est le Jod, lettre sacrée de l'alphabet hébreu, initiale du nom de Jéhova que celui de Jakin sert à voiler aux profanes, c'est pourquoi on la nommait le Saint-Jakin.

Les saint-jakinites étaient des théosophes qui s'occupaient beaucoup trop de théurgie.

[425]

Tout ce qu'on raconte du mystérieux comte de Saint-Germain donne lieu de croire que c'était un physicien habile et un chimiste distingué: on assure qu'il possédait le secret de souder ensemble les diamants sans qu'on pût apercevoir aucune trace du travail; il avait l'art d'épurer les pierreries et de donner ainsi un grand prix aux plus imparfaites et aux plus communes; l'auteur imbécile et anonyme que nous avons déjà cité, lui accorde bien ce talent, mais nie qu'il ait jamais fait d'or, comme si l'on ne faisait pas de l'or en faisant des pierres précieuses. Saint-Germain inventa aussi, suivant le même auteur, et légua aux sciences industrielles l'art de donner au cuivre plus d'éclat et de ductilité, autre invention qui suffisait pour faire la fortune de son auteur. De pareilles oeuvres doivent faire pardonner au comte de Saint-Germain d'avoir beaucoup connu la reine Cléopâtre, et d'avoir même causé familièrement avec la reine de Saba. C'était d'ailleurs un bon et galant homme qui aimait les enfants, et se plaisait à leur fabriquer lui-même des bonbons délicieux et de merveilleux joujoux; il était brun et de petite taille, toujours vêtu richement, mais avec beaucoup de goût, et se plaisant d'ailleurs à tous les raffinements du luxe. On assure que le roi Louis XV le recevait familièrement, et s'occupait avec lui de diamants et de pierreries. Il est probable que ce monarque entièrement dominé par des courtisanes et absorbé par ses plaisirs, céda, en invitant Saint-Germain à quelques audiences particulières, plutôt à quelque caprice de curiosité féminine qu'à un amour sérieux pour la science. Saint-Germain fut un moment à la mode, et comme c'était un aimable et jeune vieillard

[426]

qui savait unir le babil d'un roué aux extases d'un théosophe, il fit fureur dans certains cercles, puis fut bientôt remplacé par d'autres fantaisies; ainsi va le monde.

On a dit que Saint-Germain n'était autre que ce mystérieux Althotas qui fut le maître en magie d'un adepte, dont nous allons bientôt nous occuper, et qui prenait le nom kabbalistique d'Acharat; rien n'est moins fondé que cette supposition, comme nous le verrons en étudiant ce nouveau personnage.

Pendant que le comte de Saint-Germain était à la mode à Paris, un autre adepte mystérieux parcourait le monde en recrutant des apôtres pour la philosophie d'Hermès: c'était un alchimiste qui se faisait appeler Lascaris, et se disait archimandrite d'Orient, chargé de recueillir des aumônes pour un couvent grec; seulement, au lieu de demander l'aumône, Lascaris semblait suer de l'or, et en laissait partout une traînée après lui. Partout il ne faisait qu'apparaître, et ses apparitions changeaient de formes; ici il se montrait vieux, ailleurs il était encore jeune; il ne faisait pas lui-même de l'or publiquement, mais il en faisait faire par ses disciples auxquels il laissait en les quittant un peu de poudre de projection. Rien de plus avéré et de mieux établi que les transmutations opérées par les émissaires de Lascaris. M. Louis Figuier, dans son savant ouvrage sur les alchimistes, n'en révoque en doute ni la réalité ni l'importance. Or, comme il n'y a rien, surtout en physique, de plus inexorable que les faits, il faudrait donc conclure de ceux-là, que la pierre philosophale n'est pas une rêverie, si l'immense tradition de l'occultisme, si les mythologies anciennes, si les travaux

[427]

sérieux des plus grands hommes de tous les âges n'en démontraient pas d'ailleurs suffisamment l'existence et la réalité.

Un chimiste moderne, qui s'est empressé de publier son secret, est parvenu à tirer de l'or de l'argent par un procédé ruineux, car l'argent détruit par lui ne rend en or que le dixième ou environ de sa valeur. Agrippa, qui n'est jamais arrivé à la découverte du dissolvant universel, avait été cependant plus heureux que notre chimiste, car il avait trouvé en or une valeur équivalente à celle de l'argent employé, il n'avait donc perdu absolument que son travail, si c'est le perdre que de l'employer à la recherche des grands secrets de la nature.

Engager par l'attrait de l'or les hommes à des recherches qui les conduiraient à la philosophie absolue, tel paraît avoir été le but de la propagande de Lascaris, l'étude des livres hermétiques devant ramener nécessairement les hommes d'étude à la connaissance de la kabbale. Les initiés, en effet, pensaient au XVIIIe siècle que leur temps était venu, les uns pour fonder une hiérarchie nouvelle, les autres pour renverser toute autorité et promener sur toutes les sommités de l'ordre social le niveau égalitaire. Les

sociétés secrètes envoyaient leurs éclaireurs à travers le monde pour sonder et réveiller au besoin l'opinion: après Saint-Germain et Lascaris, Mesmer; après Mesmer, Cagliostro. Mais tous n'étaient pas de la même école: Saint-Germain était l'homme des illuminés théosophes, Lascaris représentait les naturalistes attachés à la tradition d'Hermès.

Cagliostro était l'agent des templiers, aussi écrivait-il dans une circulaire adressée à tous les francs-maçons de Londres, que

[428]

le temps était venu de mettre la main à l'oeuvre pour reconstruire le temple de l'Éternel. Comme les templiers, Cagliostro s'adonnait aux pratiques de la magie noire, et pratiquait la science funeste des évocations; il devinait le passé et le présent, prédisait l'avenir, faisait des cures merveilleuses et prétendait aussi faire de l'or. Il avait introduit dans la maçonnerie un nouveau rite qu'il nommait rite égyptien, et il essayait de ressusciter le culte mystérieux d'Isis. Lui-même, la tête entourée de bandelettes et coiffé comme un sphinx de Thèbes, il présidait des solennités nocturnes dans des appartements pleins d'hiéroglyphes et de flambeaux. Il avait pour prêtresses des jeunes filles qu'il appelait des colombes, et qu'il exaltait jusqu'à l'extase pour leur faire rendre des oracles au moyen de l'hydromancie, l'eau étant un excellent conducteur, un puissant réflecteur et un milieu très réfringent pour la lumière astrale, comme le prouvent les mirages de la mer et des nuages.

Cagliostro, comme on le voit, continuait Mesmer, et avait retrouvé la clef des phénomènes de médiomanie; lui-même était un médium, c'est-à-dire un homme d'une organisation nerveuse exceptionnellement impressionnable: il joignait à cela beaucoup de finesse et d'aplomb, l'exagération publique et l'imagination des femmes surtout faisaient le reste. Cagliostro eut un succès fou; on se l'arrachait, son buste était partout avec cette inscription: le divin Cagliostro. On put dès ce moment prévoir une réaction égale à cette vogue: après avoir été un dieu, Cagliostro devint un intrigant, un charlatan, un proxénète de sa femme, un scélérat enfin, auquel l'inquisition de Rome crut faire grâce en le condamnant seulement à une prison perpétuelle.

Ce qui

[429]

fit croire qu'il vendait sa femme, c'est que sa femme le vendit. Il fut amené et pris dans un piège, on lui fit son procès et l'on publia de ce procès ce qu'on voulut. La révolution arriva sur ces entrefaites, et tout le monde oublia Cagliostro.

Cet adepte n'est cependant pas sans importance dans l'histoire de la magie; son sceau est aussi important que celui de Salomon, et atteste son initiation aux secrets les plus relevés de la science. Ce sceau, expliqué par les lettres kabbalistiques des noms d'Acharat et d'Althotas, exprime les principaux caractères du grand arcane et du grand oeuvre. C'est un serpent percé d'une flèche, figurant la lettre aleph, א, image de l'union de l'actif et du passif, de l'esprit et de la vie, de la volonté et de la lumière. La flèche est celle de l'Apollon antique, le serpent est le Python de la fable, le dragon vert des philosophes hermétiques. La lettre aleph représente l'unité équilibrée. Ce pantacle se reproduit sous diverses formes dans les talismans de l'ancienne magie, mais tantôt le serpent est remplacé par le paon de Junon, le paon à la tête royale, à la queue multicolore, l'emblème de la lumière analysée, l'oiseau du grand oeuvre dont le plumage est tout ruisselant d'or; tantôt, au lieu du paon coloré, c'est l'agneau blanc, l'agneau ou le jeune bélier solaire traversé par la croix, comme on le voit encore dans les armoiries de la ville de Rouen. Le paon, le bélier et le serpent représentent le même signe hyéroglyphique: celui du principe passif et le sceptre de Junon, la croix et la flèche, c'est le principe actif, la volonté, l'action magique, la coagulation du dissolvant, la fixation par la projection du volatil, la pénétration de la terre par le feu. L'union des deux, c'est la

[430]

balance universelle, c'est le grand arcane, c'est le grand oeuvre, c'est l'équilibre de Jakin et de Bohas.

Le trigramme L.-. P.-. D.-. qui accompagne cette figure, veut dire liberté, pouvoir, devoir, il signifie aussi lumière proportion, densité, loi, principe et droit.

Les francs-maçons ont changé l'ordre des lettres, et en l'écrivant L.-.D.-.P.-. ils en font les initiales des mots liberté de penser qu'ils inscrivent sur un pont symbolique, en y lisant pour les profanes: liberté de passer. Dans les actes du procès de Cagliostro, il est marqué que lui-même donna à ces trois lettres dans ses interrogatoires une autre signification; il les aurait traduites par cette légende: Lilia destrua pedibus, foule aux pieds les lys; et l'on peut citer à l'appui de cette version, une médaille maçonnique du XVIe ou du

XVIIe siècle, où l'on voit une épée coupant une branche de lys avec ces mots sur l'exergue: Talem dabit ultio messem.

Le nom d'Acharat que prenait Cagliostro, écrit kabbalistiquement en hébreu de cette manière:

אח

אח

אח

exprime la triple unité, אח, unité de principe et d'équilibre;

אח, unité de vie et perpétuité du mouvement régénérateur.

אח, unité de fin dans une synthèse absolue.

Le nom d'Althotas, maître de Cagliostro, se compose du nom de Thot et des syllabes al et as, qui, lues kabbalistiquement, sont Sala qui signifie messenger, envoyé; le nom entier signifie donc

[431]

Thot, le messie des Égyptiens, et tel était en effet celui que Cagliostro reconnaissait avant tout pour maître.

La doctrine du grand Cophte, tel était, on le sait, le titre que prenait Cagliostro; sa doctrine, disons-nous, avait un double objet, la régénération morale et la régénération physique.

Voici pour la régénération morale les préceptes du grand Cophte:

«Monte sur le Sinaï avec Moïse, sur le Calvaire, puis sur le Thabor avec Phaleg, sur le Carmel avec Élie.

»Sur le plus haut de la montagne, tu bâtiras ton tabernacle.

»Il sera divisé en trois bâtiments unis ensemble et celui du milieu aura trois étages.

»Le rez-de-chaussée ou le premier étage sera le réfectoire.

»L'étage du milieu sera une chambre ronde avec douze lits autour et un au milieu, ce sera la chambre du sommeil et des songes.

»La chambre supérieure, celle du troisième étage, sera carrée et percée de seize fenêtres, quatre de chaque côté, ce sera la chambre de la lumière.

»Là, tu prieras seul pendant quarante jours, et tu dormiras pendant quarante nuits dans le dortoir des douze maîtres.

»Alors, tu recevras les signatures des sept génies et tu obtiendras d'eux le pentagramme tracé sur la feuille de parchemin vierge.

»C'est le signe que personne ne connaît, sinon celui qui le reçoit.

[432]

»C'est le caractère occulte du caillou blanc dont il est parlé dans la prophétie du plus jeune des douze maîtres.

»Alors, ton esprit sera illuminé d'un feu divin et ton corps deviendra pur comme celui d'un enfant. Ta pénétration n'aura point de bornes, ton pouvoir sera immense; tu entreras dans le repos parfait, qui est le commencement de l'immortalité, et tu pourras dire avec vérité et sans orgueil: Je suis celui qui est.

Cette énigme signifie que, pour se régénérer moralement, il faut étudier, comprendre et réaliser la haute kabbale.

Les trois chambres sont l'alliance de la vie physique, des aspirations religieuses et de la lumière philosophique; les douze maîtres sont les grands révélateurs dont il faut comprendre les symboles; la signature des sept esprits, c'est l'initiation au grand arcane, etc., etc. Tout ceci est donc allégorique, et il ne s'agit pas plus de faire bâtir en réalité une maison à trois étages, qu'il ne s'agit dans la maçonnerie de bâtir un temple à Jérusalem.

Venons maintenant au secret de la régénération physique.

Pour y arriver il faut, toujours suivant les prescriptions occultes du grand Cophte:

Faire tous les cinquante ans une retraite de quarante jours en manière de jubilé, durant la pleine lune de mai.

Seul, à la campagne avec une personne fidèle:

Jeûner pendant quarante jours, buvant la rosée de mai, recueillie sur les blés en herbe avec un linge de lin pur et blanc, mangeant des herbes tendres et nouvelles.

[433]

Commençant le repas par un grand verre de rosée et le finissant par un biscuit ou une simple croûte de pain. Le dix-septième jour, saignée légère.

Prendre six gouttes de baume d'azoth le matin et six le soir, augmenter de deux gouttes par jour jusqu'au trente-deuxième.

Renouveler alors la petite émission de sang au crépuscule du matin, dormir ensuite et rester au lit jusqu'à la fin de la quarantaine.

Prendre au premier réveil, après la saignée, un premier grain de médecine universelle.

On éprouvera un évanouissement qui doit durer trois heures, puis des convulsions, des transpirations et des évacuations considérables, on changera ensuite de linge et de lit.

Il faut ensuite prendre un consommé de boeuf sans graisse, assaisonné avec de la rue, de la sauge, de la valériane, de la verveine et de la mélisse.

Le jour suivant, second grain de médecine universelle, c'est-à-dire, de mercure astral combiné avec le soufre d'or.

Le jour d'après, prendre un bain tiède.

Le trente-sixième jour, boire un verre de vin d'Égypte.

Le trente-septième jour, troisième et dernier grain de médecine universelle.

Suivra un sommeil profond.

Les cheveux, les dents et les ongles se renouvelleront, la peau se renouvellera.

Le trente-huitième jour, bain aux herbes aromatiques ci-dessus nommées.

[434]

Le trente-neuvième jour, avaler dans deux cuillerées de vin rouge, dix gouttes de l'élixir d'Acharat.
Le quarantième jour, l'oeuvre est achevée et le vieillard est rajeuni.

C'est au moyen de ce régime jubilaire, que Cagliostro prétendait avoir vécu lui-même plusieurs siècles.
C'était, comme on le voit, une nouvelle préparation du fameux bain d'immortalité des gnostiques ménandriens. Cagliostro y croyait-il sérieusement?

Devant ses juges il montra beaucoup de fermeté et de présence d'esprit, il se déclara catholique, et dit qu'il honorait dans le pape le chef suprême de la hiérarchie religieuse. Sur les questions relatives aux sciences occultes, il répondit d'une manière énigmatique, et comme on lui disait que ses réponses étaient absurdes et inintelligibles: Comment pouvez-vous savoir qu'elles sont absurdes, répondit-il, si vous les trouvez inintelligibles? Les juges se fâchèrent et lui demandèrent brusquement les noms des péchés capitaux: Cagliostro nomma la luxure, l'avarice, l'envie, la gourmandise et la paresse.--Vous oubliez l'orgueil et la colère, lui dit-on.--Pardonnez-moi, reprit l'accusé, je ne les oublie pas, mais je ne voulais pas les nommer devant vous par respect et de peur de vous offenser. On le condamna à mort: puis la peine fut commuée en une détention perpétuelle. Dans sa prison, Cagliostro demanda à se confesser et désigna lui-même le prêtre, c'était un homme à peu près de sa tournure et de sa taille. Le confesseur entra et au bout de quelque temps on le vit ressortir; quelques heures après, le geôlier en entrant dans la prison du condamné y trouva le cadavre

[435]

d'un homme étranglé, ce cadavre défiguré était couvert des habits de Cagliostro; on ne revit jamais le prêtre.

Des amateurs du merveilleux assurent que le grand Cophte est actuellement en Amérique, et qu'il y est le pontife suprême et invisible des croyants aux esprits frappeurs.

CHAPITRE III.

PROPHÉTIES DE CAZOTTE.

SOMMAIRE.--Les martinistes.--Le souper de Cazotte.--Le roman du Diable amoureux.--Nahéma, la reine des stryges.--La montagne sanglante.--Mademoiselle Cazotte et mademoiselle de Sombreuil.--Cazotte devant le tribunal révolutionnaire.

L'école des philosophes inconnus fondée par Pasqualis Martinez et continuée par Saint-Martin, semble avoir renfermé les derniers adeptes de la véritable initiation. Saint Martin connaissait la clef ancienne du tarot, c'est-à-dire le mystère des alphabets sacrés et des hiéroglyphes hiératiques; il a laissé plusieurs pantacles fort curieux qui n'ont jamais été gravés et dont nous possédons des copies. L'un de ces pantacles est la clef traditionnelle du grand oeuvre, et Saint-Martin le nomme la clef de l'enfer, parce que c'est la clef des richesses; les martinistes parmi les illuminés furent les derniers chrétiens, et ils furent les initiateurs du fameux Cazotte.

Nous avons dit qu'au XVIIIe siècle une scission s'était faite dans l'illuminisme: les uns, conservateurs des traditions de la

[436]

nature et de la science, voulaient restaurer la hiérarchie; les autres, au contraire, voulaient tout niveler en révélant le grand arcane, qui rendrait impossibles dans le monde la royauté et le sacerdoce. Parmi ces derniers, les uns étaient des ambitieux et des scélérats, qui espéraient trôner sur les débris du monde; les autres étaient des dupes et des niais.

Les vrais initiés voyaient avec épouvante la société lancée ainsi vers le précipice, et prévoyaient toutes les horreurs de l'anarchie. Cette révolution qui plus tard devait apparaître au génie mourant de Vergniaud sous la sombre figure de Saturne dévorant ses enfants, se dressait déjà tout armée dans les rêves prophétiques de Cazotte. Un soir qu'il se trouvait au milieu des instruments aveugles du jacobinisme futur, il leur prédit, à

tous, leur destinée: aux plus forts et aux plus faibles, l'échafaud; aux plus enthousiastes, le suicide; et sa prophétie qui ne parut alors qu'une lugubre facétie fut pleinement réalisée 20. Cette prophétie n'était, en effet, qu'un calcul des probabilités, et le calcul se trouva rigoureux, parce que les chances probables étaient déjà changées en conséquences nécessaires. La Harpe que cette prédiction frappa d'étonnement plus tard, y ajouta quelques détails pour la rendre plus merveilleuse, comme le nombre exact des coups de rasoir que devait se donner un des convives, etc.

Note 20: (retour) Deleuze, Mémoire sur la faculté de précision, in-8, 1836.

Il faut pardonner un peu de cette licence poétique à tous les conteurs de choses extraordinaires; de pareils ornements ne sont pas précisément des mensonges, c'est tout simplement de la poésie et du style.

[437]

Donner aux hommes naturellement inégaux une liberté absolue, c'est organiser la guerre sociale; et lorsque ceux qui doivent contenir les instincts féroces des multitudes ont la folie de les déchaîner, il ne faut pas être un profond magicien pour voir qu'ils seront dévorés les premiers, puisque les convoitises animales s'entre-déchireront jusqu'à la venue d'un chasseur audacieux et habile qui en finira par des coups de fusil ou par un seul coup de filet. Cazotte avait prévu Marat, Marat prévoyait une réaction et un dictateur.

Cazotte avait débuté dans le monde par quelques opuscules de littérature frivole, et on raconte qu'il dut son initiation à la publication d'un de ses romans intitulé le Diable amoureux. Ce roman, en effet, est plein d'intuitions magiques, et la plus grande des épreuves de la vie, celle de l'amour, y est montrée sous le véritable jour de la doctrine des adeptes.

L'amour physique en effet, cette passion délirante, cette folie invincible pour ceux qui sont les jouets de l'imagination, n'est qu'une séduction de la mort qui veut renouveler sa moisson par la naissance. La Vénus physique, c'est la mort fardée et habillée en courtisane; l'amour est destructeur, comme sa mère, il recrute des victimes pour elle. Quand la courtisane est rassasiée, la mort se démasque et demande sa proie à son tour. Voilà pourquoi l'Église qui sauve la naissance par la sainteté du mariage, dévoile et prévient les débauches de la mort en condamnant sans pitié tous les égarements de l'amour.

Si la femme aimée n'est pas un ange qui s'immortalise par les sacrifices du devoir dans les bras de celui qu'elle aime, c'est

[438]

une stryge qui l'énerve, l'épuise et le fait mourir, en se montrant enfin à lui dans toute la hideur de son égoïsme brutal. Malheur aux victimes du diable amoureux! Malheur à ceux qui se laissent prendre aux flatteries lascives de Biondetta! bientôt le gracieux visage de la jeune fille se changera pour eux en cette affreuse tête de chameau qui apparaît si tragiquement au bout du roman de Cazotte.

Il y a dans les enfers, disent les kabbalistes, deux reines des stryges: l'une, c'est Lilith la mère des avortements, et l'autre, c'est Nahéma, la fatale et meurtrière beauté. Quand un homme est infidèle à l'épouse que lui destinait le ciel, lorsqu'il se voue aux égarements d'une passion stérile, Dieu lui reprend son épouse légitime et sainte pour le livrer aux embrassements de Nahéma. Cette reine des stryges sait se montrer avec tous les charmes de la virginité et de l'amour: elle détourne le cœur des pères et les engage à l'abandon de leurs devoirs et de leurs enfants; elle pousse les hommes mariés au veuvage, et force à un mariage sacrilège les hommes consacrés à Dieu. Lorsqu'elle usurpe le titre d'épouse, il est facile de la reconnaître: le jour de son mariage elle est chauve, car la chevelure de la femme étant le voile de la pudeur, lui est interdite pour ce jour-là; puis après le mariage, elle affecte le désespoir et le dégoût de l'existence, prêche le suicide, et quitte enfin avec violence celui qui lui résiste en le laissant marqué d'une étoile infernale entre les deux yeux.

Nahéma peut devenir mère, disent-ils encore, mais elle n'élève jamais ses enfants; elle les donne à dévorer à Lilith, sa funeste soeur.

Ces allégories kabbalistiques qu'on peut lire dans le livre

[439]

hébreu de la Révolution des âmes, dans le Dictionnaire kabbalistique du Sohar, et dans les Commentaires des Talmudistes sur le Sota, semblent avoir été connues ou devinées par l'auteur du Diable amoureux; aussi assure-t-on qu'après la publication de cet ouvrage, il reçut la visite d'un personnage inconnu, enveloppé d'un manteau à la manière des francs-juges. Ce personnage lui fit des signes que Cazotte ne comprit pas, puis enfin il lui demanda si réellement il n'était pas initié. Sur la réponse négative de Cazotte, l'inconnu prit une physionomie moins sombre, et lui dit: Je vois que vous n'êtes pas un dépositaire infidèle de nos secrets, mais un vase d'élection pour la science. Voulez-vous commander réellement aux passions humaines et aux esprits impurs? Cazotte était curieux, une longue conversation s'ensuivit, elle fut le préliminaire de plusieurs autres, et l'auteur du Diable amoureux fut réellement initié. Son initiation devait en faire un partisan dévoué de l'ordre et un ennemi dangereux pour les anarchistes, et, en effet, nous avons vu qu'il est question d'une montagne sur laquelle on s'élève pour se régénérer suivant les symboles de Cagliostro, mais cette montagne est blanche de lumière comme le Thabor, ou rouge de feu et de sang comme le Sinaï et le Calvaire. Il y a deux synthèses chromatiques, dit le Sohar: la blanche, qui est celle de l'harmonie et de la vie morale; la rouge, qui est celle de la guerre et de la vie matérielle: la couleur du jour et celle du sang. Les Jacobins voulaient élever l'étendard du sang, et leur autel s'élevait déjà sur la montagne rouge. Cazotte s'était rangé sous l'étendard de la lumière, et son tabernacle mystique était

[440]

posé sur la montagne blanche. La montagne sanglante triompha un moment, et Cazotte fut proscrit. Il avait une fille, une héroïque enfant, qui le sauva au massacre de l'Abbaye. Mademoiselle Cazotte n'avait pas de particule nobiliaire devant son nom, et ce fut ce qui la sauva de ce toast d'une horrible fraternité, par lequel s'immortalisa la piété filiale de mademoiselle de Sombreuil, cette noble fille qui, pour se disculper d'être une fille noble, dut boire la grâce de son père dans le verre sanglant des égorgeurs!

Cazotte avait prophétisé sa propre mort parce que sa conscience l'engageait à lutter jusqu'à la mort contre l'anarchie. Il continua donc d'obéir à sa conscience, fut arrêté de nouveau et parut devant le tribunal révolutionnaire; il était condamné d'avance. Le président, après avoir prononcé son arrêt, lui fit une allocution étrange, pleine d'estime et de regret: il l'engageait à être jusqu'au bout digne de lui-même et à mourir en homme de coeur comme il avait vécu. La révolution, même au tribunal, était une guerre civile et les frères se saluaient avant de se donner la mort. C'est que des deux côtés il y avait des convictions sincères et par conséquent respectables. Celui qui meurt pour ce qu'il croit la vérité, est un héros, même lorsqu'il se trompe, et les anarchistes de la montagne sanglante ne furent pas seulement hardis pour envoyer les autres à l'échafaud, ils y montèrent eux-mêmes sans pâlir: que Dieu et la postérité soient leurs juges!

[441]

CHAPITRE IV. RÉVOLUTION FRANÇAISE.

SOMMAIRE.--Le tombeau de Jacques de Molai.--La vengeance des templiers.--Propagande contre le sacerdoce et la royauté.--Louis XVI au Temple.--Spoliation et profanation des églises.--Le pape prisonnier à Valence.--Accomplissement des prophéties de saint Méthodius.

Il y avait eu dans le monde un homme profondément indigné de se sentir lâche et vicieux, et qui s'en prenait de sa honte mal dévorée à la société tout entière. Cet homme était l'amant malheureux de la nature, et la nature, dans sa colère, l'avait armé d'éloquence comme d'un fléau. Il osa plaider contre la science la cause de l'ignorance, contre la civilisation celle de la barbarie, contre toutes les hauteurs sociales en un mot celle de toutes les bassesses. Le peuple par instinct lapida cet insensé, mais les grands l'accueillirent, les femmes le mirent à la mode, il obtint tant de succès que sa haine contre l'humanité s'en augmenta et qu'il finit par se tuer de colère et de dégoût. Après sa mort, le monde s'ébranla pour se retourner en réalisation des rêves de Jean-Jacques Rousseau, et les conspirateurs qui, depuis la mort de Jacques de Molai, avaient juré la ruine de l'édifice social, établirent rue Platrière, dans la maison même où Jean-Jacques avait demeuré, une loge inaugurée sous les auspices du fanatique de Genève. Cette loge devint le centre du mouvement

révolutionnaire, et un prince du sang royal vint y jurer la perte des successeurs de Philippe le Bel, sur le tombeau de Jacques de Molai.

[442]

Ce fut la noblesse du XVIII^e siècle qui corrompit le peuple; les grands, à cette époque, étaient pris d'une furie d'égalité qui avait commencé avec les orgies de la régence; on s'encanaillait alors par plaisir, et la cour s'amusait à parler le jargon des halles. Les registres de l'ordre des templiers attestent que le régent était grand maître de cette redoutable société secrète, et qu'il eut pour successeur le duc du Maine, les princes de Bourbon-Condé et de Bourbon-Conti, et le duc de Cossé-Brissac. Cagliostro avait rallié dans son rite égyptien les auxiliaires du second ordre: tout s'empressait d'obéir à cette impulsion secrète et irrésistible qui pousse vers leur destruction les civilisations en décadence. Les événements ne se firent pas attendre, ils vinrent tels que Cazotte les avait prévus, ils se précipitèrent poussés par une main invisible. Le malheureux Louis XVI était conseillé par ses plus mortels ennemis; ils arrangèrent et firent échouer le malheureux projet d'évasion qui amena la catastrophe de Varennes, comme ils avaient fait l'orgie de Versailles, comme ils commandèrent le carnage du 10 août; partout ils avaient compromis le roi, partout ils le sauvèrent de la fureur du peuple, pour exaspérer cette fureur et amener l'événement qu'ils préparaient depuis des siècles; c'était un échafaud qu'il fallait à la vengeance des templiers!

Sous la pression de la guerre civile, l'assemblée nationale déclara le roi suspendu de ses pouvoirs, et lui assigna pour résidence le palais du Luxembourg, mais une autre assemblée plus secrète en avait décidé autrement. La résidence du roi déchu, ce devait être une prison, et cette prison ne pouvait être que l'ancien palais des templiers, resté debout avec son donjon et

[443]

ses tourelles, pour attendre ce prisonnier royal promis à d'inexorables souvenirs.

Le roi était au Temple et l'élite du clergé français était en exil ou à l'Abbaye. Le canon tonnait sur le Pont-Neuf, et des écriteaux menaçants proclamaient la patrie en danger. Alors des hommes inconnus organisèrent le massacre. Un personnage hideux, gigantesque, à longue barbe, était partout où il y avait des prêtres à égorger. Tiens, leur disait-il avec un ricannement sauvage, voilà pour les Albigeois et les Vaudois! tiens, voilà pour les templiers! voilà pour la Saint-Barthélémy! voilà pour les proscrits des Cévennes; et il frappait avec rage, et il frappait toujours avec le sabre, avec le couperet, avec la massue. Les armes se brisaient et se renouvelaient dans ses mains, il était rouge de sang, de la tête aux pieds, sa barbe en était toute collée, et il jurait avec des blasphèmes épouvantables qu'il ne la laverait qu'avec du sang.

Ce fut cet homme qui proposa un toast à la nation, à l'angélique mademoiselle de Sombreuil.

Un autre ange priait et pleurait dans la tour du Temple, en offrant à Dieu ses douleurs et celles de deux enfants, pour obtenir de lui le pardon de la royauté et de la France. Pour expier les folles joies des Pompadour et des Dubarry, il fallait toutes les souffrances et toutes les larmes de cette vierge-martyre, la sainte madame Élisabeth.

Le jacobinisme était déjà nommé avant qu'on n'eût choisi l'ancienne église des Jacobins pour y réunir les chefs de la conjuration; ce nom vient de celui de Jacques, nom fatal et

[444]

prédéstiné aux révolutions. Les exterminateurs en France ont toujours été appelés les Jacques; le philosophe dont la fatale célébrité prépara de nouvelles jacqueries et servit aux projets sanglants des conspirateurs joannites se nommait Jean-Jacques, et les moteurs occultes de la révolution française avaient juré le renversement du trône et de l'autel sur le tombeau de Jacques de Molai.

Après la mort de Louis XVI, au moment même où il venait d'expirer sous la hache de la révolution, l'homme à la longue barbe, ce juif errant du meurtre et de la vengeance, monta sur l'échafaud devant la foule épouvantée, il prit du sang royal plein ses deux mains et les secouant sur la tête du peuple, il cria d'une voix terrible: «Peuple français, je te baptise au nom de Jacques et de la liberté 21!»

Note 21: (retour) Prudhomme, dans son journal, rapporte autrement les paroles de cet homme. Nous tenons celles que nous donnons ici d'un vieillard qui les a entendues.

La moitié de l'oeuvre était faite, et c'était désormais contre le pape que l'armée du Temple devait diriger tous ses efforts.

La spoliation des églises, la profanation des choses sacrées, des processions dérisoires, l'inauguration du culte de la raison dans la métropole de Paris, furent le signal de cette guerre nouvelle. Le pape fut brûlé en effigie au Palais-Royal, et bientôt les armées de la république se disposèrent à marcher sur Rome.

Jacques de Molai et ses compagnons étaient peut-être des martyrs, mais leurs vengeurs ont déshonoré leur mémoire. La royauté se régénéra sur l'échafaud de Louis XVI, l'Église triompha dans la

[445]

captivité de Pie VI, traîné prisonnier à Valence et mourant de fatigue et de douleurs, mais les indignes successeurs des anciens chevaliers du Temple périrent tous ensevelis dans leur funeste victoire.

Il y avait eu dans l'état ecclésiastique de grands abus et de grands scandales entraînés par le malheur des grandes richesses; les richesses disparurent et on vit revenir les grandes vertus. Ces désastres temporels et ce triomphe spirituel avaient été prédits dans l'Apocalypse de saint Méthodius, dont nous avons déjà parlé. Nous possédons de ce livre un exemplaire en lettres gothiques, imprimé en 1527, et orné des plus étonnantes figures: on y voit d'abord des prêtres indignes jetant les choses saintes aux pourceaux, puis le peuple révolté assassinant les prêtres et leur brisant les vases sacrés sur la tête; on y voit d'abord le pape prisonnier des hommes de guerre, puis un chevalier couronné qui d'une main relève l'étendard de la France et étend de l'autre son épée sur l'Italie; on y voit deux aigles et un coq qui porte une couronne sur la tête et une double fleur de lys sur la poitrine; on y voit le second aigle qui fait alliance avec les griffons et les licornes pour chasser le vautour de son aire, et bien d'autres choses étonnantes. Ce livre singulier n'est comparable qu'à une édition illustrée des prophéties de l'abbé Joachim (de Calabre), où l'on voit les portraits de tous les papes à venir avec les signes allégoriques de leur règne jusqu'à la venue de l'Antéchrist. Chroniques étranges de l'avenir raconté comme le passé et qui feraient croire à une succession de mondes où les événements se renouvellent, en sorte que la prévision des choses futures ne serait que l'évocation des reflets perdus du passé!

[446]

CHAPITRE V.

PHÉNOMÈNES DE MÉDIOMANIE.

SOMMAIRE.--Secte obscure de joannites mystiques.--Catherine Théot et Robespierre.--Prédiction réalisée.--Visions et prétendus miracles des sauveurs de Louis XVII.

En 1772, un habitant de Saint-Mandé nommé Loiseaut, étant à l'église, crut voir à genoux près de lui un fort singulier personnage: c'était un homme tout basané et qui portait pour tout vêtement un caleçon de laine grossière. Cet homme avait la barbe longue, les cheveux crépus et autour du cou une cicatrice vermeille et circulaire, il portait un livre sur lequel était tracée en lettres d'or cette inscription: Ecce Agnus Dei.

Loiseaut s'étonna fort en voyant que cette étrange figure n'était remarquée de personne, il acheva sa prière et revint chez lui; là il trouva le même personnage qui l'attendait, il s'avança pour lui parler et lui demanda qui il était et ce qu'il voulait, mais le visiteur fantastique avait tout à coup disparu. Loiseaut se mit au lit avec la fièvre et ne put s'endormir; la nuit il vit tout à coup sa chambre éclairée par une lueur rougeâtre, il crut à un incendie et se leva brusquement sur son séant, alors au milieu de la chambre, sur sa table, il vit un plat doré et dans ce plat toute baignée de sang la tête de son visiteur de la veille. Cette tête était entourée d'une auréole rouge, elle roulait les yeux d'une manière terrible, et ouvrant la bouche comme pour crier, elle dit d'une voix étranglée et sifflante:

[447]

J'attends les têtes des rois et celles des courtisanes des rois, j'attends Hérode et Hérodiade; puis l'auréole s'éteignit et le malade ne vit plus rien.

Quelques jours après il fut guéri et put retourner à ses affaires. Comme il traversait la place Louis XV, il fut abordé par un pauvre qui lui demanda l'aumône, Loiseaut sans le regarder tira une pièce de monnaie et la jeta dans le chapeau de l'inconnu: Merci, lui dit cet homme, c'est une tête de roi, mais ici, ajoute-t-il en étendant la main et en montrant le milieu de la place, ici il en tombera une autre, et c'est celle-là que j'attends. Loiseaut alors regarda le pauvre avec surprise et jeta un cri en reconnaissant l'étrange figure de sa vision.--«Tais-toi, lui dit le mendiant, on te prendrait pour un fou, car personne ici ne peut me voir excepté toi. Tu m'as reconnu, je le vois, je suis en effet saint Jean-Baptiste le précurseur, et je viens t'annoncer le châtement des successeurs d'Hérode et des héritiers de Caïphe, tu peux répéter tout ce que je te dirai.»

Depuis cette époque, Loiseaut croyait voir presque tous les jours saint Jean-Baptiste près de lui. La vision lui parlait longuement des malheurs qui allaient tomber sur la France et sur l'Église.

Loiseaut raconta sa vision à quelques personnes qui en furent frappées et qui devinrent visionnaires comme lui. Ils formèrent ensemble une société mystique qui se réunissait en grand secret; les membres de cette association se plaçaient en cercle en se tenant la main et attendaient les communications en silence; ils attendaient souvent plusieurs heures, puis la figure de saint Jean apparaissait au milieu d'eux; ils tombaient tous ensemble ou successivement dans le sommeil magnétique et voyaient se dérouler

[448]

sous leurs yeux les scènes futures de la révolution et de la restauration future.

Le directeur spirituel de cette secte ou de ce cercle était un religieux nommé dom Gerle, il en devint le chef à la mort de Loiseaut arrivée en 1788, puis à l'époque de la révolution, ayant été gagné par l'enthousiasme républicain, il fut rejeté par les autres sectaires qui suivirent en cela les inspirations de leur principale somnambule qu'ils nommaient la soeur Françoise André.

Dom Gerle avait aussi sa somnambule et il vint exercer dans une mansarde de Paris le métier alors nouveau de magnétiseur; la voyante était une vieille femme presque aveugle nommée Catherine Théot, elle fit des prédictions qui se réalisèrent, elle guérit plusieurs malades, et comme les prophéties avaient toujours quelque chose de politique, la police du Comité de salut public ne tarda pas à s'en préoccuper.

Un soir, Catherine Théot entourée de ses adeptes était en extase: «Écoutez, disait-elle, j'entends le bruit de ses pas, c'est l'élu mystérieux de la Providence, c'est l'ange de la révolution; c'est celui qui en sera le sauveur et la victime, c'est le roi des ruines et de la régénération, le voyez-vous? Il approche: lui aussi, il a le front ceint de l'auréole sanglante du précurseur; c'est lui qui portera tous les crimes de ceux qui vont le faire mourir. Oh! que tes destinées sont grandes, toi qui vas fermer l'abîme en y tombant! Le voyez-vous paré comme pour une fête, il tient à la main des fleurs... ce sont les couronnes de son martyr...» Puis s'attendrissant et fondant en larmes: «Qu'elles

[449]

ont été cruelles tes épreuves, ô mon fils, s'écria-t-elle, et combien d'ingrats maudiront ta mémoire à travers les âges! Levez-vous! levez-vous! et inclinez-vous, le voici! c'est le roi... c'est le roi des sanglants sacrifices.

A ce moment la porte s'ouvrit sans bruit, et un homme, le chapeau rabattu sur les yeux et enveloppé d'un manteau, entra dans la chambre; l'assemblée se leva, Catherine Théot étendit vers le nouveau venu ses mains tremblantes: «Je savais que tu devais venir, dit-elle, et je t'attendais; celui que tu ne vois pas et que je vois à ma droite t'a montré à moi aujourd'hui, lorsqu'un rapport t'a été remis contre nous: on nous accusait de conspirer pour le roi, et en effet j'ai parlé d'un roi, d'un roi dont le précurseur me montre en ce moment la couronne teinte de sang, et sais-tu sur quelle tête elle est suspendue? Sur la tienne, Maximilien!»

A ce nom l'inconnu tressaillit comme si un fer rouge l'eût mordu à la poitrine, il jeta autour de lui un regard rapide et inquiet, puis reprenant une contenance impassible:

--Que voulez-vous dire? murmura-t-il, d'une voix brève et saccadée, je ne vous comprends pas.

--Je veux dire, reprit Catherine Théot, qu'il fera un beau soleil ce jour-là et qu'un homme vêtu de bleu et tenant en main un sceptre de fleurs, sera un instant le roi et le sauveur du monde; je veux dire que tu seras grand comme Moïse et comme Orphée, lorsque, mettant le pied sur la tête du monstre prêt à te dévorer, tu diras aux bourreaux et aux victimes qu'il existe un Dieu. Cesse de le cacher, Robespierre, et montre-nous sans pâlir cette tête courageuse que Dieu va jeter dans le plateau
[450]

vide de sa balance. La tête de Louis XVI est lourde, et la tienne seule en peut équilibrer le poids.

--Est-ce une menace, dit froidement Robespierre en laissant tomber son manteau, et croit-on par cette jonglerie étonner mon patriotisme et influencer ma conscience? Prétendez-vous, par des menaces fanatiques et des radotages de vieilles femmes, surprendre mes résolutions, comme vous avez épié mes démarches? Vous m'attendiez, à ce qu'il me paraît, et malheur à vous de m'avoir attendu! car, puisque vous forcez le curieux, le visiteur inconnu, l'observateur à être Maximilien Robespierre, représentant du peuple, comme représentant du peuple, je vous dénonce au Comité de salut public et je ferai procéder à votre arrestation.

Ayant dit ces mots, Robespierre rejeta son manteau autour de sa tête poudrée, et marcha avec roideur vers la porte, personne n'osa ni le retenir, ni lui adresser la parole. Catherine Théot joignait les mains et disait: Respectez ses volontés, il est roi et pontife de l'ère nouvelle; s'il nous frappe, c'est que Dieu veut nous frapper: tendons la gorge au couteau de la Providence.

Les initiés de Catherine Théot attendirent toute la nuit qu'on vînt les arrêter, personne ne parut; ils se séparèrent pendant la journée suivante; deux autres jours et deux autres nuits se passèrent pendant lesquels les membres de la secte ne cherchèrent pas à se cacher. Le cinquième jour, Catherine Théot et ceux qu'on appelait ses complices, furent dénoncés aux Jacobins par un ennemi secret de Robespierre, qui insinua adroitement aux auditeurs des doutes contre le tribun. On parlait de dictature,
[451]

le nom de roi avait même été prononcé. Robespierre le savait et comment le tolérait-il? Robespierre haussa les épaules, mais le lendemain, Catherine Théot, dom Gerle et quelques autres furent arrêtés et envoyés dans ces prisons qui ne s'ouvraient plus, une fois qu'on y était entré, que pour fournir la tâche quotidienne du bourreau.

L'histoire de l'entrevue de Robespierre avec Catherine Théot transpira au dehors on ne sait comment. Déjà la contre-police des futurs thermidoriens épiait le dictateur présumé et on l'accusait de mysticisme, parce qu'il croyait en Dieu. Robespierre n'était pourtant ni l'ami, ni l'ennemi de la secte des nouveaux joannites; il était venu chez Catherine pour observer des phénomènes; mécontent d'avoir été reconnu, il sortit en proférant des menaces qu'il ne réalisa pas, et ceux qui transformèrent en conspiration les conventicules du vieux moine et de la vieille béate avaient espéré faire sortir de ce procès un doute ou du moins un ridicule qui s'attacherait à la réputation de l'incorruptible Maximilien.

La prophétie de Catherine Théot eut son accomplissement par l'inauguration du culte de l'Être suprême et la réaction rapide de thermidor.

Pendant ce temps, la secte qui s'était ralliée à la soeur André, dont un sieur Ducy écrivait les révélations, continuait ses visions et ses miracles. Leur idée fixe était la conservation de la légitimité par le règne futur de Louis XVII: plusieurs fois ils sauvèrent en rêve le pauvre petit orphelin du Temple, et crurent réellement l'avoir sauvé; d'anciennes prophéties promettaient le trône des lys à un jeune homme autrefois captif. Sainte Brigitte, sainte Hildegarde, Bernard TOLLARD,
[452]

Lichtemberger, annonçaient tous une restauration miraculeuse après de grands désastres. Les néo-joannites furent les interprètes et les continuateurs de ces prédictions, jamais les Louis XVII ne leur manquèrent, et ils en eurent successivement sept ou huit, tous parfaitement authentiques et non moins parfaitement conservés; c'est aux influences de cette secte que nous avons dû depuis les révélations du paysan Martin (de Gallardon) et les prodiges de Vintras.

Dans ce cercle magnétique comme dans les assemblées de quakers ou des trembleurs de la Grande-Bretagne, l'enthousiasme était contagieux et se transmettait de frère en frère. Après la mort de la soeur André, la seconde vue et la faculté de prophétiser furent le partage d'un nommé Legros, qui était à Charenton lorsque Martin y fut mis provisoirement. Il reconnut un frère dans le paysan beauceron, qu'il n'avait jamais vu. Tous ces sectaires, à force de vouloir Louis XVII, le créaient en quelque sorte, c'est-à-dire qu'ils évoquaient de telles hallucinations, que des médiums se faisaient à l'image et à la ressemblance du type magnétique, et se croyant réellement l'enfant royal échappé du Temple, ils attiraient à eux tous les reflets de cette douce et frêle victime, et se souvenaient de circonstances connues seulement de la famille de Louis XVI. Ce phénomène, quelque incroyable qu'il paraisse, n'est ni impossible, ni inouï. Paracelse assure que si, par un effort extraordinaire de volonté, on pouvait se figurer qu'on est une personne autre que soi-même, on saurait aussitôt la plus secrète pensée de cette autre personne et on attirerait à soi ses plus intimes souvenirs. Souvent après un entretien qui nous a mis en rapport

[453]

d'imagination avec notre interlocuteur, nous rêvons en dormant des réminiscences inédites de sa vie. Parmi les faux Louis XVII, il faut donc en reconnaître quelques-uns qui n'étaient pas des imposteurs, mais des hallucinés, et parmi ces derniers, il faut distinguer un Genevois, nommé Naundorff, visionnaire comme Swedenborg, et d'une conviction si contagieuse que d'anciens serviteurs de la famille royale l'ont reconnu et se sont jetés à ses pieds en pleurant: il portait sur lui les signes particuliers et les cicatrices de Louis XVII; il racontait son enfance avec une vérité saisissante, entraînait dans ces détails insignifiants, qui sont décisifs pour les souvenirs intimes. Ses traits mêmes étaient ceux qu'aurait eus l'orphelin de Louis XVI, s'il avait vécu. Une seule chose enfin lui manquait pour être vraiment Louis XVII, c'était de n'être pas Naundorff.

La puissance contagieuse du magnétisme de cet halluciné était telle, que sa mort ne détrompa aucun des croyants à son règne futur. Nous en avons vu un des plus convaincus, auquel nous objections timidement, lorsqu'il parlait de la Restauration prochaine de ce qu'il appelait la vraie légitimité, que son Louis XVII était mort.--Est-il donc plus difficile à Dieu de le ressusciter qu'il n'a été à nos pères de le sauver du Temple! nous répondit-il avec un sourire si triomphant qu'il était presque dédaigneux. A cela nous n'avions rien à répliquer, et force nous fut de nous incliner devant une pareille conviction.

[454]

CHAPITRE VI. LES ILLUMINÉS D'ALLEMAGNE.

SOMMAIRE.--Lavater et Gabildone.--Stabs et Napoléon.--Carl Sand et Kotzebue.--Les Mopses.--Le drame magique de Faust.

L'Allemagne est la terre natale du mysticisme métaphysique et des fantômes; fantôme elle-même de l'ancien empire romain, elle semble toujours évoquer la grande ombre d'Hermann, en lui consacrant le simulacre des aigles captives de Varus. Le patriotisme des jeunes Allemands est toujours celui des anciens Germains: ils ne rêvent pas l'invasion des contrées riantes de l'Italie, ils ne l'acceptent tout au plus que comme une revanche, mais ils mourraient mille fois pour la défense de leurs foyers: ils aiment leurs vieux châteaux et leurs vieilles légendes des bords du Rhin; ils lisent patiemment les traités les plus obscurs de leur philosophie, et voient dans les brumes de leur ciel et dans la fumée de leur pipe mille choses indicibles qui les initient aux merveilles de l'autre monde.

Bien avant qu'on ne parlât en Amérique et en France de médiums et d'évocations, il y avait en Prusse des illuminés et des voyants qui tenaient des conférences réglées avec les morts. Un grand seigneur avait fait bâtir à Berlin une maison destinée aux évocations: le roi Frédéric-Guillaume était fort curieux de tous ces mystères et s'enfermait souvent dans cette maison avec un adepte nommé Steinert; les impressions qu'il y recevait produisaient en lui des sensations si vives, qu'il tombait en

[455]

défaillance et ne revenait à lui que lorsqu'on lui donnait quelques gouttes d'un élixir magique analogue, à celui de Cagliostro. On trouve dans une correspondance secrète sur les premiers temps du règne de ce

prince, citée par le marquis de Luchet dans sa Diatribe contre les illuminés, une description de la chambre obscure où se faisaient les évocations: elle était carrée, séparée en deux par un voile transparent devant lequel était placé le fourneau magique ou l'autel des parfums; derrière le voile était un piédestal sur lequel se montrait l'esprit. Eckartshausen, dans son livre allemand sur la magie, décrit tout l'appareil de cette fantasmagorie. C'est un système de machine et de procédés pour aider l'imagination à se créer les fantômes qu'elle désire, et pour jeter les consultants dans une sorte de somnambulisme éveillé, assez semblable à la surexcitation nerveuse produite par l'opium ou le haschich. Ceux qui se contenteront des explications données par l'auteur que nous venons de citer ne verront dans les apparitions que des effets de lanterne magique; il y a autre chose certainement, et la lanterne magique n'est dans cette affaire qu'un instrument utile, mais non absolument nécessaire à la production du phénomène. On ne fait pas sortir des reflets d'un verre de couleur des visages autrefois connus et qu'on évoque par la pensée; on ne fait pas parler les images peintes d'une lanterne, et elles ne viennent pas répondre aux questions de la conscience. Le roi de Prusse, à qui appartenait la maison, savait à merveille comment elle était machinée, et n'était pas dupe d'une jonglerie, comme le prétend l'auteur de la correspondance secrète. Les moyens naturels

[456]

préparaient et n'accomplissaient pas le prodige; il se passait là réellement des choses à étonner le plus sceptique et à troubler le plus hardi. Schroepffer, d'ailleurs, n'employait ni la lanterne magique ni le voile, mais il faisait boire à ses visiteurs un punch préparé par lui: les figures qu'il faisait apparaître étaient comme celles du médium américain Home, à demi corporelles, et produisaient une sensation étrange à ceux qui essayaient de les toucher. C'était quelque chose d'analogue à une commotion électrique qui faisait frissonner l'épiderme, et l'on n'éprouvait rien si, avant de toucher à la vision, on avait eu soin de se mouiller les mains. Schroepffer était de bonne foi, comme l'est aussi l'américain Home; il croyait à la réalité des esprits qu'il évoquait et se tua lorsqu'il vint à en douter.

Lavalier, qui mourut aussi de mort violente, était entièrement adonné à l'évocation des esprits, il en avait deux à ses ordres; il faisait partie d'un cercle où l'on se mettait en extase au moyen de l'harmonica, on faisait alors la chaîne, et une espèce d'idiot servait d'interprète à l'esprit en écrivant sous son impulsion. Cet esprit se donnait pour un kabbaliste juif mort avant la naissance de Jésus-Christ et fit écrire au médium des choses tout à fait dignes des somnambules de Cahagnet 22, comme, par exemple, cette révélation sur les peines de l'autre vie où l'esprit assure que l'âme de l'empereur François est

[457]

condamnée dans l'autre monde à faire le compte et l'état exact de toutes les coquilles d'escargots qui peuvent exister ou avoir existé dans tout l'univers. Il révéla aussi que les vrais noms des trois mages n'étaient point, comme le disait la tradition des légendaires, Gaspar, Melchior et Balthasar, mais bien Vrasapharmion, Melchisedech et Baleathrasaron; on croit lire des noms écrits par nos modernes tables tournantes. L'esprit déclara en outre qu'il était lui même en pénitence pour avoir levé le glaive magique contre son père, et qu'il était disposé à faire cadeau à ses amis de son portrait. Sur sa demande, on plaça derrière un écran, du papier, des couleurs toutes préparées et des pinceaux; on vit alors se dessiner sur l'écran la silhouette d'une petite main, et on entendit un petit frottement sur le papier; quand le bruit cessa, tout le monde accourut, et l'on trouva un portrait grossièrement peint, représentant un vieux rabbin vêtu de noir avec une fraise blanche tombant sur les épaules et une calotte noire sur le sommet de la tête, costume un peu hétéroclite pour un personnage antérieur à Jésus-Christ; la peinture, d'ailleurs, était tachée et incorrecte, et ressemblait beaucoup à l'oeuvre de quelque enfant qui se serait amusé à faire un coloriage les yeux fermés.

Note 22: (retour) M. Cahagnet est auteur des ouvrages suivants: Arcanes de la vie future, 1848-1854, 3 vol. gr. in-12; Lumière des morts, 1851, 1 vol. in-12; Magie magnétique, 2e édition, 1858, 1 vol. in-12; Sanctuaire du spiritualisme, 1850, 1 vol in-12; Révélation d'outre-tombe, 1856, 1 vol. in-12, etc.

Les instructions écrites par la main du médium sous l'impulsion de Gablidone sont d'une obscurité qui l'emporte sur celle de tous les métaphysiciens allemands.

--Il ne faut pas donner, dit-il, le nom de majesté à la légère; majesté vient de mage, parce que les mages, étant pontifes et rois, étaient les majestés premières. Pécher mortellement, c'est offenser Dieu dans sa majesté, c'est-à-dire le blesser comme père

[458]

en jetant la mort dans les sources de la vie. La source du Père est lumière et vie, la source du Fils est sang et eau, la lumière du Saint-Esprit est feu et or. On pêche contre le Père par le mensonge, contre le Fils par la haine, et contre le Saint-Esprit par la débauche qui est oeuvre de mort et de destruction. Le bon Lavater recevait ces communications comme des oracles, et lorsqu'il demandait à l'esprit quelques éclaircissements nouveaux: «Le grand initiateur viendra, répondait Gablidone, il naîtra avec le siècle prochain: alors la religion des patriarches sera connue sur notre globe. Il expliquera au monde le trigramme d'Agion, Hé lion, Tetragrammaton et le Seigneur dont le corps est ceint d'un triangle apparaîtra sur la quatrième marche de l'autel; l'angle suprême sera rouge et la devise mystérieuse du triangle sera: Venite ad patres osphal.--Que veut dire le mot osphal? demanda un des assistants à l'esprit. Le médium écrivit ces trois mots: Alphos, M: Aphon, Eliphismatis, sans donner d'autres explications; quelques interprètes en conclurent que le mage promis au XIXe siècle se nommerait Maphon fils d'Éliphisma: c'était une explication peut-être un peu risquée.

Rien n'est plus dangereux que le mysticisme, parce qu'il produit la folie qui déjoue toutes les combinaisons de la sagesse humaine. Ce sont toujours des fous qui bouleversent le monde, et ce que les grands politiques ne prévoient jamais, ce sont les coups de tête et les coups de main des insensés. L'architecte du temple de Diane à Éphèse, en se promettant une gloire éternelle, avait compté sans Érostrate.

Les girondins n'avaient pas prévu Marat. Que fallait-il pour [459]

changer l'équilibre du monde? dit Pascal à propos de Cromwell: un grain de sable formé par hasard dans les entrailles d'un homme. Que de grandes choses s'accomplissent par des causes qui ne sont rien! Quand le temple de la civilisation s'écroule, c'est toujours un aveugle comme Samson, qui en a secoué les colonnes. Un misérable de la lie du peuple a des insomnies et se croit appelé à délivrer le monde de l'Antéchrist. Cet homme poignarde Henri IV, et apprend à la France consternée le nom de Ravaillac. Les thaumaturges allemands voient dans Napoléon l'Apollyon de l'Apocalypse, et il se trouve un enfant, un jeune homme illuminé, nommé Stabs, pour tuer cet Atlas militaire qui, en ce moment, portait sur ses épaules le monde arraché au chaos de l'anarchie; mais cette influence magnétique que l'empereur appelait son étoile, était plus puissante alors que le mouvement fanatique des cercles allemands: Stabs ne put ou n'osa frapper. Napoléon voulut l'interroger lui-même, et admira sa résolution et son audace; toutefois, comme il se connaissait en grandeur, il ne voulut pas amoindrir le nouveau Scevola en lui faisant grâce, il l'estima assez pour le prendre au sérieux et pour le laisser fusiller.

Carl Sand qui tua Kotzebue, était aussi un malheureux enfant perdu de mysticisme, égaré par les sociétés secrètes où l'on jurait la vengeance sur des poignards. Kotzebue méritait peut-être des soufflets, le couteau de Sand le réhabilita et en fit un martyr: il est beau, en effet, de mourir l'ennemi et la victime de ceux qui se vengent par le guet-apens et par l'assassinat! Les sociétés secrètes de l'Allemagne avaient des [460]

cérémonies et des rites qui se rapportaient plus ou moins à ceux de l'ancienne magie; dans la société des mopses, par exemple, on renouvelait avec des formes adoucies et presque plaisantes la célébration des mystères du sabbat et de la réception secrète des templiers. Le bouc baphométrique était remplacé par un chien, c'était Hermanubis au lieu de Pau; la science à la place de la nature, substitution équivalente, puisqu'on ne connaît la nature que par la science. Les deux sexes étaient admis chez les mopses comme au sabbat; la réception était accompagnée d'aboiements et de grimaces, et, comme chez les templiers, on proposait au récipiendaire de baiser à son choix le derrière du diable, celui du grand maître ou celui du mopse; le mopse était, comme nous venons de le dire, une petite figure de carton recouverte de soie, représentant un chien, nommé mops en allemand. On devait en effet, avant d'être reçu, baiser le derrière du mopse, comme on baisait celui du bouc Mendès, dans les initiations du sabbat. Les mopses ne s'engageaient pas les uns aux autres par des serments, ils donnaient simplement leur parole d'honneur, ce qui est le serment le plus sacré des honnêtes gens; leurs réunions se passaient comme celles du sabbat, en danses et en festins, seulement, les dames restaient vêtues, ne pendaient pas de chats vivants à leurs ceintures et ne mangeaient pas de petits enfants: c'était un sabbat civilisé.

Le sabbat eut en Allemagne son grand poète et la magie son épopée: cette épopée, c'est le drame gigantesque de Faust, cette Babel achevée du génie humain. Goethe était initié à tous les mystères de la magie philosophique, il avait même pratiqué dans

[461]

sa jeunesse la magie cérémonielle, et le résultat de ces tentatives audacieuses avait été pour lui d'abord un profond dégoût de la vie et une violente envie de mourir. Il accomplit en effet son suicide, non pas dans un acte, mais dans un livre: il fit le roman de Verther, ce fatal ouvrage qui prêche la mort et qui a fait tant de prosélytes; puis, victorieux enfin du découragement et du dégoût, arrivé aux régions sereines de la vérité et de la paix, il écrivit Faust. Faust est le magnifique commentaire d'une des plus belles pages de l'Évangile, la parabole de l'enfant prodigue. C'est l'initiation au péché par la science insoumise, à la douleur par le péché; à l'expiation et à la science harmonieuse par la douleur. Le génie humain, représenté par Faust, prend pour valet l'esprit du mal, qui aspire à devenir son maître, il épuise vite tout ce que l'imagination met de joie dans les amours illégitimes, il traverse les orgies de la folie, puis, attiré par le charme de la souveraine beauté, il se relève du fond de ses désenchantements pour monter sur les hauteurs de l'abstraction et de l'idéal impérissable, là, Méphistophélès n'est plus à l'aise, le rieur implacable devient triste, Voltaire fait place à Chateaubriand; à mesure que la lumière se fait, l'ange des ténèbres se tord sur lui-même et se tourmente, les anges l'enchaînent, il les admire malgré lui, il aime, il pleure, il est vaincu.

Dans la première partie du drame, nous avons vu Faust séparé violemment de Marguerite, et des voix du ciel avaient crié: Elle est sauvée, pendant qu'on la menait au supplice; mais Faust peut-il être perdu, puisqu'il est toujours aimé de Marguerite, son coeur n'est-il pas déjà fiancé au ciel! Le grand oeuvre de la

[462]

rédemption par la solidarité s'accomplit. La victime serait-elle jamais consolée de ses tortures, si elle ne convertissait son bourreau? Le pardon n'est-il pas la vengeance des enfants du ciel? L'amour qui était arrivé au ciel le premier, attire à lui la science par sympathie; le christianisme se révèle dans son admirable synthèse. La nouvelle Ève a lavé avec le sang d'Abel la tache du front de Caïn, et elle pleure de joie sur ses deux enfants qui se tiennent embrassés.

L'enfer, désormais inutile, est fermé pour cause d'agrandissement du ciel. Le problème du mal a reçu sa dernière solution et le bien seul nécessaire et triomphant va régner dans l'éternité.

Tel est le beau rêve du plus grand de tous les poètes, mais malheureusement ici le philosophe oublie toutes les lois de l'équilibre, il veut absorber la lumière dans une splendeur sans ombre et le mouvement dans un repos absolu qui serait la cessation de la vie. Tant qu'il y aura une lumière visible, il y aura une ombre proportionnelle à cette lumière. Le repos ne sera jamais le bonheur, s'il n'est équilibré par un mouvement analogue et contraire; tant qu'il y aura une bénédiction libre, le blasphème sera possible; tant qu'il y aura un ciel, il y aura un enfer. C'est la loi immuable de la nature, c'est la volonté éternelle de la justice qui est Dieu!

[463]

CHAPITRE VII.

EMPIRE ET RESTAURATION.

SOMMAIRE.--Le côté merveilleux du règne de Napoléon.--Prédictions qui l'avaient annoncé.--Prophéties du Liber mirabilis, de Nostradamus et d'Olivarius.--Rôle joué sous l'empire par mademoiselle Le Normand.--La sainte-alliance et l'empereur Alexandre.--Madame Bouche et madame de Krudener.--Les visions de Martin (de Gallardon).

Napoléon remplissait le monde de merveilles et il était lui-même la plus grande merveille du monde; sa femme, l'impératrice Joséphine, curieuse et crédule comme une créole, passait d'enchantements en enchantements. Cette gloire lui avait été prédite, assure-t-on, par une vieille bohémienne, et le peuple des campagnes croit encore que Joséphine était, elle-même, le bon génie de l'empereur; c'était en effet une douce et modeste conseillère, qui l'eût écarté de bien des écueils, s'il eût toujours écouté sa voix, mais la fatalité ou plutôt la Providence le poussait en avant, et ce qu'il avait à devenir était écrit.

Dans une prophétie attribuée à saint Césaire, mais qui est signée Jean de Vati guerro, et qui se trouve dans le Liber mirabilis, recueil de prédictions imprimé en 1524, on lit ces paroles étonnantes:

«Les églises seront souillées et profanées, le culte public cessera...

«L'aigle volera par le monde et se soumettra plusieurs nations...

«Le prince le plus grand et le plus auguste souverain de tout l'Occident, sera mis en fuite après une défaite surnaturelle...

[464]

«Le très noble prince sera mis en captivité par ses ennemis et s'affligera en pensant à ceux qui étaient attachés à lui...

«Avant que la paix se rétablisse en France, les mêmes événements recommenceront et se produiront plusieurs fois...

«L'aigle sera couronné de trois diadèmes, et il rentrera victorieux dans son aire d'où il ne sortira plus que pour s'élever vers le ciel...»

Nostradamus, après avoir prédit la spoliation des églises et le meurtre des prêtres, annonce qu'un empereur naîtra près de l'Italie, que sa souveraineté coûtera bien du sang à la France, et que les siens le trahiront et l'accuseront du sang versé.

Un empereur naîtra près d'Italie,

Qui, à l'empire, sera vendu bien cher;

Mais il doit voir à quels gens il s'allie,

Qui le diront moins prince que boucher.

De soldat simple parviendra à l'empire,

De robe courte parviendra à la longue;

aillant aux armes, en l'Eglise au plus pire,

Traiter les prêtres comme l'eau fait l'éponge.

C'est-à-dire qu'au moment des plus grandes calamités de l'Église, il comblera les prêtres de biens.

Dans un Recueil de prophéties, publié en 1820, dont nous possédons un exemplaire, on trouve, après une prédiction qui concerne Napoléon Ier, cette phrase:

«Et fera le neveu ce que l'oncle n'avait pu faire.»

La célèbre mademoiselle Lenormand avait dans sa bibliothèque un volume cartonné, à dos de parchemin, contenant le Traité

[465]

d'Olivarius sur les prophéties, suivi de dix pages manuscrites où le règne de Napoléon et sa chute étaient formellement annoncés. La devineresse communiqua ce livre à l'impératrice Joséphine. Puisque nous venons de nommer mademoiselle Lenormand, il faut dire quelques mots de cette singulière femme: c'était une grosse demoiselle fort laide, emphatique dans ses discours, amphigourique dans son style, mais somnambule éveillée et d'une lucidité toute particulière; elle fut sous le premier empire et sous la

restauration la devineresse à la mode. Rien n'est plus fastidieux que la lecture de ses ouvrages, mais elle tirait les cartes avec le plus grand succès.

La cartomancie retrouvée en France par Éteilla n'est autre chose que la consultation du sort au moyen de signes convenus d'avance; ces signes combinés avec les nombres, inspirent des oracles au médium qui se magnétise en les regardant. On tire ces signes au hasard après les avoir lentement mêlés, on les dispose par nombre kabbalistiques, et ils répondent toujours à la pensée de celui qui les interroge sérieusement et de bonne foi, car nous portons en nous tout un monde de pressentiments auxquels il ne faut qu'un prétexte pour nous apparaître. Les natures impressionnables et sensibles reçoivent de nous le choc magnétique qui leur communique l'empreinte de notre état nerveux. Le médium peut alors lire nos craintes et nos espérances dans les rides de l'eau, dans la configuration des nuages, dans les points jetés au hasard sur la terre, dans les dessins laissés sur une assiette par du marc de café, dans les chances d'un jeu de cartes ou d'un tarot. Le tarot surtout, ce livre kabbalistique et savant, dont

[466]

toutes les combinaisons sont une révélation des harmonies préexistantes entre les signes, les lettres et les nombres, le tarot est alors d'un usage vraiment merveilleux. Mais nous ne pouvons impunément nous arracher ainsi à nous-mêmes les secrets de notre communication intime avec la lumière universelle. La consultation des cartes et des tarots est une véritable évocation qui ne peut se faire sans danger et sans crime. Dans les évocations, nous forçons notre corps astral à nous apparaître, dans la divination nous le contraignons à nous parler; nous donnons ainsi un corps à nos chimères et nous faisons une réalité prochaine de cet avenir qui sera véritablement le nôtre, quand nous l'aurons évoqué par le Verbe et adopté par la foi. Contracter l'habitude de la divination et des consultations magnétiques, c'est faire un pacte avec le vertige: or, nous avons déjà établi que le vertige c'est l'enfer.

Mademoiselle Lenormand était folle d'infatuation de son art et d'elle-même; le monde ne roulait pas sans elle, et elle se croyait nécessaire à l'équilibre européen. Lors du congrès d'Aix-la-Chapelle, la devineresse partit suivie de tout son mobilier, se fit des affaires à toutes les douanes, et tourmenta toutes les autorités pour qu'on fût en quelque sorte forcé de s'occuper d'elle: c'était la vraie mouche du coche, et quelle mouche! A son retour, elle publia ses impressions et mit en tête de son livre une vignette où elle se représente entourée de toutes les puissances qui la consultent et qui tremblent devant elle.

Les grands événements qui venaient de s'accomplir dans le monde avaient tourné à cette époque les âmes vers le mysticisme, une

[467]

réaction religieuse était commencée, et les souverains qui formèrent la sainte alliance sentaient le besoin de rattacher à la croix leurs sceptres unis en faisceaux. L'empereur Alexandre, surtout, croyait que l'heure était venue pour la sainte Russie de convertir le monde à l'orthodoxie universelle.

La secte des sauveurs de Louis XVII, secte intrigante et remuante, voulut profiter de cette disposition pour fonder un nouveau sacerdoce et parvint à introduire près de l'empereur de Russie une de ses illuminés. Cette nouvelle Catherine Théot, que les sectaires appelaient soeur Salomé, se nommait madame Bouche; elle passa dix-huit mois à la cour de l'empereur, ayant souvent avec lui des entretiens secrets; mais Alexandre avait plus d'imagination dévote que de véritable enthousiasme, il se plaisait au merveilleux, et prétendait qu'on l'amusât. Ses confidents mystiques lui présentèrent une prophétesse nouvelle qui lui fit oublier la soeur Salomé, c'était, la fameuse madame de Krudener, cette aimable coquette de piété et de vertus, qui fit et ne fut pas Valérie. Son ambition était pourtant qu'on la crût l'héroïne de son livre, et comme une de ses intimes amies la pressait de lui en nommer le héros, elle désigna un homme éminent de ce temps-là.--Mais alors, dit l'amie, le dénouement de votre livre n'est pas conforme à la vérité de l'anecdote, car ce monsieur n'est pas mort.--Oh! ma chère, s'écria madame de Krudener, je vous assure qu'il n'en vaut guère mieux. Cette réponse fit fortune. Madame de Krudener exerça sur l'esprit un peu faible d'Alexandre une influence assez grande pour alarmer ses conseillers, il s'enfermait souvent avec elle pour prier, mais elle se perdit par excès de zèle. Un jour, comme l'empereur

[468]

allait la quitter, elle se jette au-devant de lui et le conjure de ne pas sortir. Dieu me révèle, dit-elle, que vous courez un grand danger: on en veut à votre vie; un assassin est caché dans le palais. L'empereur s'alarme, il sonne, il se fait entourer de gardes, on fait des perquisitions et l'on finit par trouver un pauvre diable muni

d'un poignard. Cet homme, interrogé, se trouble et finit par avouer qu'il a été introduit par madame Krudener elle-même. Était-ce vrai, et cette dame avait-elle joué dans cette affaire le rôle de Latude près de madame Pompadour? Était-ce faux, et cet homme, aposté par les ennemis de l'empereur, avait-il pour mission secrète, si le meurtre ne réussissait pas, de perdre madame Krudener? De toutes façons, la pauvre prophétesse fut perdue. L'empereur, honteux d'avoir été pris pour dupe, la congédia sans l'entendre, et elle dut s'estimer heureuse encore d'en être quitte à si bon marché.

La petite église de Louis XVII ne se tint pas pour battue par la disgrâce de madame Bouche, et vit dans celle de madame de Krudener un véritable châtement divin, ils continuèrent leurs prophéties, et firent au besoin des miracles. Sous le règne de Louis XVIII, ils mirent en avant un paysan de la Beauce, nommé Martin, qui soutenait avoir vu un ange. Cet ange, dont il décrivait le costume et la figure, avait toute l'apparence d'un laquais de bonne maison: il avait une redingote très longue et très serrée à la taille, d'une couleur jaunâtre ou blonde, il était pâle et mince et portait sur sa tête un chapeau probablement galonné et verni. Ce qu'il y a d'étrange, et ce qui prouve une fois de plus combien il y a de ressources dans la

[469]

persistance et dans l'audace, c'est que cet homme se fit prendre au sérieux, et parvint à s'introduire auprès du roi. On assure qu'il l'étonna par des révélations de sa vie intime, révélations qui n'ont rien d'impossible ni même d'extraordinaire, maintenant que les phénomènes du magnétisme sont mieux constatés et mieux connus.

Louis XVIII, d'ailleurs, était assez sceptique pour être crédule. Le doute en présence de l'être et de ses harmonies, le scepticisme en face des mathématiques éternelles et des lois immuables de la vie qui rendent la divinité présente et visible partout, n'est-ce pas la plus sottise des superstitions et la plus inexcusable comme la plus dangereuse de toutes les crédulités?

[470]

LIVRE VII.

LA MAGIE AU XIX^e SIÈCLE.

r, Zaïn.

CHAPITRE PREMIER.

LES MAGNÉTISEURS MYSTIQUES ET LES MATÉRIALISTES.

SOMMAIRE.--Une évocation dans l'église de Notre-Dame.--Les faux prophètes et les faux dieux.

La négation du dogme fondamental de la religion catholique, si poétiquement formulée dans le poème de Faust, avait porté ses fruits dans le monde. La morale privée de sa sanction éternelle devenait douteuse et chancelante. Un mystique matérialiste retourna le système de Swedenborg pour créer sur la terre le paradis des attractions proportionnelles aux destinées. Par les attractions, Fourier entendait les passions sensuelles, auxquelles il promettait une expansion intégrale et absolue. Dieu, qui est la suprême raison, marqua d'un sceau terrible ces doctrines réprouvées: les disciples de Fourier avaient commencé par l'absurdité, ils finirent par la folie.

Ils crurent sérieusement au changement prochain de l'Océan en un vaste bol de limonade, à la création future des antilions et des antiserpents, à la correspondance épistolaire des planètes les

[471]

unes avec les autres. Nous ne parlons pas de la fameuse queue de trente-deux pieds dont ils voulaient, dit-on, gratifier l'espèce humaine, parce qu'ils ont eu eux-mêmes la générosité de renoncer à cette queue et d'en considérer l'avènement, possible, suivant le maître, comme purement hypothétique.

C'est à de pareilles absurdités que devait conduire la négation de l'équilibre, et il y a au fond de toutes ces folies plus de logique qu'on ne pense. La même raison qui nécessite la douleur dans l'humanité, rend indispensable l'amertume des eaux de la mer; supposez bonne l'expansion intégrale des instincts, et vous ne pourrez plus admettre l'existence des animaux féroces; donnez à l'homme pour toute moralité l'aptitude à satisfaire ses appétits, il aura toujours quelque chose à envier aux orangs-outangs et aux singes. Nier l'enfer, c'est nier le ciel, puisque, suivant la plus haute interprétation du dogme unique d'Hermès, l'enfer est la raison équilibrante du ciel, parce que l'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Quod superius, sicut quod inferius, la supériorité existe en raison de l'infériorité; c'est la profondeur qui détermine la hauteur, et si vous comblez les vallées vous ferez disparaître les montagnes; de même, si vous effacez les ombres, vous anéantirez la lumière qui n'est visible que par le contraste gradué de l'ombre et du jour, et vous produirez l'obscurité universelle par un immense éblouissement; les couleurs même n'existent dans la lumière que par la présence de l'ombre, c'est la triple alliance du jour et de la nuit, c'est l'image lumineuse du dogme, c'est la lumière faite ombre, comme le Sauveur est le Verbe fait homme, et tout cela repose sur la même loi, la loi première de la création, la

[472]

loi unique et absolue de la nature, celle de la distinction et de la pondération harmonieuse des forces contraires dans l'équilibre universel.

Ce n'est pas le dogme de l'enfer, ce sont les interprétations téméraires de ce dogme qui ont révolté la conscience publique. Ces rêves barbares du moyen âge, ces supplices atroces et obscènes sculptés sur les portiques des églises, cette infâme chaudière où cuisent des chairs humaines à jamais vivantes pour souffrir et à la fumée de laquelle se réjouissent les élus, tout cela est absurde et impie, mais tout cela n'appartient pas au dogme sacré de l'Église. La cruauté attribuée à Dieu est le plus affreux des blasphèmes, et c'est pour cela même que le mal est à jamais sans remède, quand la volonté de l'homme se refuse à la bonté divine. Dieu n'inflige pas plus aux damnés les tortures de la réprobation, qu'il ne donne la mort à ceux qui se suicident.

«Travaille pour posséder, et tu seras heureux, dit à l'homme la justice suprême.

--Je veux posséder et jouir sans travailler!

--Alors tu voleras et tu souffriras.

--Je me révolterai!

--Alors tu te briseras et tu souffriras davantage.

--Je me révolterai toujours!

--Alors tu souffriras éternellement.»

Tel est l'arrêt de la raison absolue et de la souveraine justice; que peut répondre à cela l'orgueil de la folie humaine?

La religion n'a pas de plus grands ennemis que le mysticisme téméraire qui prend les visions de sa fièvre pour des révélations

[473]

divines. Ce ne sont pas les théologiens qui ont créé l'empire du diable, ce sont les faux dévôts et les sorciers.

Croire à une vision de notre cerveau plutôt qu'à l'autorité de la raison et de la piété publiques, tel est toujours le commencement de l'hérésie en religion, de la folie dans l'ordre de la philosophie humaine; un fou ne serait jamais fou s'il croyait à la raison des autres.

Les visions ne manquent jamais à la piété révoltée, pas plus que les chimères à une raison qui s'excommunie et qui s'égaré.

A ce point de vue, le magnétisme a certainement ses dangers: car l'état de crise amène aussi bien les hallucinations que les intuitions lucides.

Nous consacrerons dans ce livre un chapitre spécial aux magnétiseurs, les uns mystiques, les autres matérialistes, et nous les avertirons, au nom de la science, des dangers auxquels ils s'exposent.

Les consultations du sort, les expériences magnétiques et les évocations appartiennent à un seul et même ordre de phénomènes. Or, ce sont des phénomènes dont on ne saurait impunément abuser, il y va de la raison et de la vie.

Il y a trente ou quarante ans, un vicaire de chœur de l'église de Notre-Dame, homme fort pieux et fort estimable d'ailleurs, s'était épris du magnétisme, et se livrait à de fréquentes expériences, il consacrait plus de temps qu'il ne l'aurait peut-être dû, à la lecture des mystiques, et surtout du vertigineux Swedenborg; sa tête bientôt se fatigua, il fut travaillé d'insomnies, il se levait alors pour étudier, ou même lorsque l'étude n'arrivait pas à calmer les agitations de son

[474]

cerveau, il prenait la clef de l'église et y entraît par la porte rouge, il pénétrait ensuite dans le chœur éclairé seulement par la faible lampe du maître-autel, gagnait sa stalle et y restait jusqu'au matin, abîmé dans des prières et des méditations profondes.

Une nuit, le sujet de sa méditation était la damnation éternelle, il songeait à la doctrine si menaçante du petit nombre des élus, et ne savait comment concilier cette rigoureuse exclusion du plus grand nombre avec la bonté infinie de ce Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés, dit l'Écriture sainte, et qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité; il pensait à ce supplice du feu que le plus cruel tyran de la terre ne voudrait pas infliger, s'il le pouvait, pendant une journée seulement, à son plus cruel ennemi, et le doute entraît de tous côtés dans son cœur; puis il se mit à songer aux explications conciliantes de la théologie. L'Église ne définit pas le feu de l'enfer, il est éternel, suivant l'Évangile, mais il n'est écrit mille part que le plus grand nombre des hommes doit le souffrir éternellement. Beaucoup de réprouvés pourront n'avoir à supporter que la peine du dam, c'est-à-dire, la privation de Dieu; enfin l'Église défend absolument de supposer la damnation de personne. Les païens ont pu être sauvés par le baptême de désir, les pécheurs scandaleux par une contrition subite et parfaite, enfin il faut espérer pour tous et prier pour tous, excepté pour un seul, celui de qui le Sauveur a dit qu'il eût été plus avantageux pour cet homme-là de n'être point né.

Le vicaire s'arrêta à cette dernière pensée, et songea tout à coup qu'un seul homme portait ainsi officiellement le poids de la

[475]

réprobation depuis des siècles; que Judas Iscariote, car c'est de lui qu'il s'agit dans le passage de l'Écriture, après s'être repenti de son forfait jusqu'à en mourir, était devenu le bouc émissaire de l'humanité, l'Atlas de l'enfer, le Prométhée de la damnation, lui que le Sauveur prêt à mourir avait appelé son ami! Ses yeux alors se remplirent de larmes, il lui sembla que la rédemption était sans effet, si elle n'avait pas sauvé Judas; c'est pour celui-là et pour celui-là seul, répétait-il dans son exaltation, que j'aurais voulu mourir une seconde fois, si j'avais été le Sauveur! mais Jésus-Christ n'est-il pas meilleur que moi mille fois? Que doit-il donc faire maintenant dans le ciel, pendant que je pleure son malheureux apôtre sur la terre?... Ce qu'il fait, ajouta le prêtre en s'exaltant de plus en plus, il me plaint et il me console; je le sens, il dit à mon cœur que le paria de l'Évangile est sauvé, et qu'il sera, par la longue malédiction qui pèse encore sur sa mémoire, le rédempteur de tous les parias...--Mais s'il en est ainsi, c'est un nouvel Évangile qu'il faut annoncer au monde... celui de la miséricorde infinie, universelle, au nom de Judas régénéré... Mais je m'égaré, je suis un hérétique, un impie!... Non cependant, puisque je suis de bonne foi!... Puis joignant les mains avec ferveur: «Mon Dieu, dit le vicaire, donnez-moi ce que vous ne refusiez pas jadis à la foi, ce que vous ne lui refusez pas encore... un miracle pour me convaincre et me rassurer, un miracle comme gage d'une mission nouvelle...»

L'enthousiaste alors se lève, et dans le silence de la nuit, si formidable, au pied des autels, dans l'immensité de cette église muette et sombre, il prononce à haute voix, d'une voix lente et

[476]

solemnelle, cette évocation: «Toi qu'on maudit depuis dix-huit siècles, et que je pleure, car tu sembles avoir pris l'enfer pour toi seul, afin de nous laisser le ciel, malheureux Judas, s'il est vrai que le sang de ton Maître t'a purifié, si tu es sauvé, viens m'imposer les mains pour le sacerdoce de la miséricorde et de l'amour!»

Le vicaire ayant dit ces paroles, et pendant que l'écho éveillé en sursaut les murmurait encore sous les voûtes épouvantées, le vicaire se lève, traverse le chœur, et va s'agenouiller sous la lampe au pied du maître-autel. «Alors, dit-il (car c'est à lui-même que nous devons le récit de cette histoire), alors je sentis positivement et réellement deux mains, deux mains chaudes et vivantes, se poser sur ma tête, comme font celles de l'évêque le jour de l'ordination, je ne dormais pas, je n'étais pas évanoui, et je les sentis; c'était un contact réel et qui dura quelques minutes. Dieu m'avait exaucé, le miracle était fait, de nouveaux devoirs m'étaient imposés, et une vie nouvelle commençait pour moi; à partir du lendemain, je devais être un nouvel homme...»

Le lendemain, en effet, le malheureux vicaire était fou.

Le rêve d'un ciel sans enfer, le rêve de Faust a fait bien d'autres victimes dans ce malheureux siècle de doute et d'égoïsme qui n'est parvenu à réaliser qu'un enfer sans ciel. Dieu même devenait inutile dans un système où tout était permis, où tout était bien. Les hommes arrivés à ne plus craindre un juge suprême trouvèrent bien facile de se passer du Dieu des bonnes gens, moins Dieu, en effet, que les bonnes gens eux-mêmes. Les fous qui s'érigeaient en vainqueurs du diable en arrivèrent à se faire

[477]

dieux. Notre siècle est surtout celui de ces mascarades prétendues divines, nous en avons connu de toutes les sortes. Le dieu Ganneau, bonne et trop poétique nature, qui eût donné sa chemise aux pauvres, et qui réhabilitait les voleurs, Ganneau qui admirait Lacenaire, et qui n'eût pas tué une mouche; le dieu Cheneau, marchand de boutons de la rue Croix-des-Petits-Champs, qui était visionnaire comme Swedemborg et qui écrivait ses inspirations en style de Jeannot, le dieu Tourreil, bon et excellent homme qui divinise la femme, et veut qu'Adam soit sorti d'Ève; le dieu Auguste Comte, qui conservait de la religion catholique tout, excepté deux choses, deux misères: l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme; le dieu Wronski, vrai savant celui-là, qui eut la gloire et le bonheur de retrouver les premiers théorèmes de la kabbale, et qui, en ayant vendu la communication cent cinquante mille francs à un riche imbécile nommé Arson, déclare dans un de ses livres les plus sérieux que ledit Arson, pour avoir refusé de le payer intégralement, est devenu réellement et en vérité la bête de l'Apocalypse. Voici ce curieux passage que nous tenons à citer, pour qu'on ne nous accuse pas d'injustice envers un homme dont les travaux nous ont été utiles, et dont nous avons fait sincèrement l'éloge dans nos précédentes publications.

Wronski, pour forcer Arson à le payer, avait publié une brochure intitulée Oui ou Non, c'est-à-dire, m'avez-vous acheté, oui ou non, pour cent-quinquante mille francs ma découverte de l'absolu?

[478]

Or, voici en quels termes, dans son livre intitulé: Réforme de la philosophie, Wronski 23 rappelle à l'univers entier qui ne s'en soucie guère, la publication de cette brochure; on trouvera par la même occasion dans ce passage un échantillon curieux du style de ce négociant en absolu.

Note 23: (retour) Wronski, Réforme de la philosophie, p. 512.

«Ce fait de la découverte de l'absolu, qui paraît si fortement révolter les hommes, se trouve déjà constaté dans un grand scandale, celui du fameux OUI ou NON, aussi décisif par l'éclatant triomphe de la vérité qui en fut l'issue, qu'il est remarquable par l'apparition soudaine de l'être symbolique dont menace l'Apocalypse, de ce monstre de la création, qui porte au front le nom de MYSTÈRE, et qui, cette fois, craignant d'être frappé mortellement, ne put plus contenir dans l'ombre ses hideuses convulsions, et vint, par la voie des journaux et par toutes les autres voies où l'on entraîne le public, étaler au grand jour sa rage infernale et son extrême imposture, etc.»

Il est bon de savoir que ce pauvre Arson qui est accusé ici de rage infernale et d'extrême imposture avait déjà payé à l'hierophante quarante ou cinquante mille francs.

L'absolu que Wronski vendait si cher, nous l'avons retrouvé après lui, et nous l'avons donné pour rien à nos lecteurs, car la vérité est due au monde, et nul n'a le droit de se l'approprier et d'en faire métier et marchandise. Puisse cet acte de justice expier la faute d'un homme qui est mort dans un état voisin de la misère, après avoir tant travaillé, non pas pour la science, mais

[479]

pour s'enrichir au moyen de la science, qu'il n'était peut-être digne ni de comprendre ni de posséder.

CHAPITRE II. DES HALLUCINATIONS.

SOMMAIRE.--Encore la secte des sauveurs de Louis XVII.--Singulières hallucinations d'un ouvrier cartonnier nommé Eugène Vintras.--Ses prophéties et ses prétendus miracles.--Accusations portées contre lui par des sectaires dissidents.--Les moeurs des faux gnostiques.--Les hallucinations contagieuses.

On trouve toujours au fond du fanatisme de toutes les sectes un principe d'ambition ou de cupidité; Jésus-Christ lui-même avait souvent réprimandé sévèrement ceux de ses disciples qui ne l'entouraient, pendant les jours de ses privations et de son exil au milieu même de sa patrie, que dans l'espérance d'un royaume où ils auraient les premières places. Plus les espérances sont folles, plus elles séduisent certaines imaginations; on paye alors de sa bourse et de sa personne le bonheur d'espérer. C'est ainsi que le dieu Wronski ruinait des imbéciles en leur promettant l'absolu; que le dieu Auguste Comte se faisait six mille livres de rentes aux dépens de ses adorateurs, auxquels il avait distribué d'avance des dignités fantastiques, réalisables lorsque sa doctrine aurait conquis le monde; c'est ainsi que certains magnétiseurs tirèrent de l'argent à un grand nombre de dupes en leur promettant des trésors que les esprits dérangent toujours. Quelques sectaires croient réellement à ce qu'ils

[480]

promettent, et ceux-là sont les plus infatigables et les plus hardis dans leurs intrigues: l'argent, les miracles, les prophéties, rien ne leur manque, parce qu'ils ont cet absolu de volonté et d'action qui fait réellement des prodiges, ce sont des magiciens sans le savoir.

La secte des sauveurs de Louis XVII appartient, sous ce rapport, à l'histoire de la magie. La folie de ces hommes est contagieuse au point de gagner à leurs croyances ceux-mêmes qui viennent les trouver pour les combattre; ils se procurent les pièces les plus importantes et les plus introuvables, attirent à eux les plus singuliers témoins, évoquent des souvenirs perdus, commandent à l'armée des rêves, font apparaître des anges à Martin, du sang à Rose Tamisier, un ange en guenilles à Eugène Vintras. Cette dernière histoire est curieuse à cause de ses suites phénoménales, et nous allons la raconter.

En 1839, les sauveurs de Louis XVII qui avaient rempli les almanachs de prophéties pour l'an 1840, comptant bien que, si tout le monde attendait une révolution, cette révolution ne tarderait pas à s'accomplir, les sauveurs de Louis XVII qui n'avaient plus leur prophète Martin résolurent d'en avoir un autre; quelques-uns de leurs agents les plus zélés étaient en Normandie, pays dont le faux Louis XVII avait la prétention d'être le duc; ils jetèrent les yeux sur un ouvrier dévot, d'un caractère exalté et d'une tête faible, et voici le tour dont ils s'avisèrent: ils supposèrent une lettre adressée au prince, c'est-à-dire au prétendu Louis XVII, remplirent cette lettre des promesses emphatiques du règne futur, jointes à des expressions

[481]

mystiques capables de faire impression sur une tête faible et firent tomber cette lettre dans les mains de l'ouvrier qui se nommait Eugène Vintras, avec les circonstances que lui-même va nous raconter:

«Le 6 août 1839.

»A neuf heures environ, j'étais occupé à écrire..., on frappe à la porte de la chambre où j'étais; croyant que c'était un ouvrier qui avait affaire à moi, je réponds assez brusquement: Entrez. Je fus bien surpris, au lieu d'un ouvrier, de voir un vieillard déguenillé; je lui demandai seulement ce qu'il voulait.

»Il me répondit bien tranquillement: Ne vous fâchez pas, Pierre-Michel (noms dont jamais personne ne se sert pour me nommer; dans tout le pays on m'appelle Eugène, et même, lorsque je signe quelque chose, je ne mets jamais ces deux prénoms).

»Cette réponse de mon vieillard me fit une certaine sensation; mais elle augmenta lorsqu'il me dit: «Je suis bien fatigué; partout où je me présente, on me regarde avec mépris ou comme un voleur.» Ces dernières paroles m'effrayèrent beaucoup, quoique dites d'un air triste et malheureux. Je me levai, et pris devant moi non pas de la monnaie, mais une pièce de dix sous que je lui mis dans la main en lui disant: Je ne vous prends pas pour cela, mon brave homme. Et en lui disant cela, je lui fis apercevoir que je voulais l'éconduire. Il ne demanda pas mieux et me tourna le dos d'un air peiné.

»A peine eut-il mis le pied sur la dernière marche que je retirai la porte sur moi, et la fermai à clef. Ne l'entendant pas

[482]

descendre, j'appelai un ouvrier et lui dis de monter à ma chambre. Là, sous prétexte d'affaires, j'espérais lui faire parcourir avec moi tous les endroits que je jugeais possibles de cacher mon vieillard, que je n'avais pas vu sortir. Cet ouvrier monte à ma chambre, je sors avec lui en fermant ma porte à clef, et je parcourus tous les plus petits réduits. Je ne vis rien.

»J'allais entrer dans la fabrique, quand tout à coup j'entends sonner une messe. J'éprouvais du plaisir pensant que, malgré le dérangement de mon vieillard, je pourrais néanmoins assister à une messe. Alors je courus à ma chambre pour prendre un livre de prières. Je trouvai, à la place où j'écrivais, une lettre adressée à madame de Generès, à Londres. Cette lettre était signée et écrite par M. Paul de Montfleury, de Caen, et contenait une réfutation d'hérésie et une profession de foi orthodoxe.

»Cette lettre, quoique adressée à madame de Generès, était destinée à remettre sous les yeux du duc de Normandie les plus grandes vérités de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine. Sur la lettre était posée la pièce de dix sous que j'avais donnée à mon vieillard.»

Dans une autre lettre, Pierre-Michel avoue que la figure de ce vieillard ne lui était pas inconnue, mais qu'en le voyant ainsi apparaître tout à coup, il eut extraordinairement peur, il verrouilla et barricada la porte quand il fut sorti, écouta longtemps à la porte s'il l'entendait descendre. Le vieux mendiant ôta sans doute ses souliers pour descendre sans faire du bruit, car Vintras n'entendit rien; il court alors à la fenêtre

[483]

et ne le voit pas sortir, attendu qu'il était sorti depuis longtemps. Voilà mon homme bouleversé, il appelle au secours, cherche partout, trouve enfin la lettre qu'on voulait lui faire lire, c'est évidemment une lettre tombée du ciel. Voilà Vintras dévoué à Louis XVII, le voila visionnaire pour le reste de ses jours, car désormais l'image du vieux mendiant ne le quittera plus. Ce mendiant deviendra saint Michel, parce qu'il l'a appelé Pierre-Michel, association d'idées analogue à celles des rêves. Les hallucinés de la secte de Louis XVII avaient deviné, avec la seconde vue des maniaques, juste le moment où il fallait frapper la faible tête de Vintras pour en faire en un seul instant un illuminé et un prophète.

La secte de Louis XVII se compose surtout d'anciens serviteurs de la royauté légitimiste, aussi Vintras, devenu leur medium, est-il le fidèle reflet de toutes ces imaginations pleines de souvenirs chevaleresques et de mysticisme vieilli. Ce sont partout, dans les visions du nouveau prophète, des lys baignés de sang, des anges en costume de chevaliers, des saints déguisés en troubadours. Puis apparaissent des hosties collées sur de la soie bleue. Vintras a des sueurs de sang, et son sang apparaît sur les hosties, où il dessine des coeurs avec des légendes de l'écriture et de l'orthographe de Vintras; des calices vides paraissent tout à coup pleins de vin, puis où le vin tombe apparaissent des taches de sang. Les initiés croient entendre une musique délicieuse et respirer des parfums inconnus; des prêtres appelés à constater ces prodiges sont entraînés dans le courant de l'enthousiasme.

Un curé du diocèse de Tours, un vieux et vénérable

[484]

ecclésiastique, quitte sa cure, et se met à la suite du prophète. Nous avons vu ce prêtre, il nous a raconté les merveilles de Vintras avec l'accent de la plus parfaite conviction, il nous a montré des hosties injectées de sang d'une manière inexplicable, il nous a communiqué des procès-verbaux signés de plus de cinquante témoins, tous gens honorables et bien posés dans le monde, des artistes, des médecins, des hommes de loi, un chevalier de Razac, une duchesse d'Armaillé. Les médecins ont analysé le fluide vermeil qui coulait des hosties, et ont reconnu que c'était véritablement du sang humain; les ennemis même de Vintras, et il en a de cruels, ne contestent pas les miracles et se contentent de les attribuer au démon. Mais concevez-vous, nous disait l'abbé Charvoz, ce curé de Touraine dont nous avons parlé, concevez-vous le démon falsifiant le sang de Jésus-Christ sur des hosties réellement consacrées? Car l'abbé Charvoz est bien réellement prêtre, et ces signes se produisent aussi sur les hosties qu'il consacre. Cependant la secte de Vintras est anarchique et absurde, Dieu ne fait donc pas de miracles en sa faveur. Reste l'explication naturelle des phénomènes, et dans le cours de cet ouvrage, nous l'avons assez indiquée pour qu'il soit inutile de la développer ici.

Vintras, que ses sectaires posent en nouveau Christ, eut aussi ses Iscariotes: deux membres de la secte, un certain Gozzoli et un nommé Alexandre Geoffroi, publièrent contre lui les révélations les plus odieuses. A les croire, les sectaires de Tilly-sur-Seules (ainsi se nommait leur résidence) se livraient aux pratiques les plus obscènes; ils célébraient dans leur

[485]

chapelle particulière, qu'ils nommaient le cénacle, des messes sacrilèges auxquelles les élus assistaient dans un état complet de nudité; à un certain moment, tous gesticulaient, fondaient en larmes en criant: Amour! amour! et ils se jetaient dans les bras les uns des autres; on nous permettra de supprimer le reste. C'étaient les orgies des anciens gnostiques, mais sans qu'on prît la peine d'éteindre les lumières. Alexandre Geoffroi assure que Vintras l'initia à un genre de prière qui consistait dans l'acte monstrueux d'Onan, exercé au pied des autels, mais ici le dénonciateur est trop odieux pour être cru sur parole. L'abbé Charvoz, à qui nous avons parlé de ces accusations infâmes, nous a dit qu'il fallait les attribuer à la haine de deux hommes chassés de l'association pour avoir commis eux-mêmes les actes dont ils accusent Vintras. Quoi qu'il en soit, les désordres moraux engendrent naturellement les désordres physiques, et les surexcitations anormales du système nerveux produisent presque toujours des dérèglements excentriques dans les moeurs; si donc Vintras est innocent, il aurait pu et peut encore devenir coupable.

Le pape Grégoire XVI, par un bref du 8 novembre 1843, a condamné formellement la secte de Vintras.

Voici un spécimen du style de cet illuminé, homme d'ailleurs sans instruction et dont les écrits emphatiques fourmillent de fautes de français.

«Dormez, dormez, indolents mortels: restez, restez encore sur vos couches moelleuses; souriez à vos rêves de fêtes et de grandeurs; l'ange de l'alliance est descendu sur vos montagnes, il a écrit son nom jusque dans le calice de vos fleurs; il a touché, des

[486]

anneaux qui ornent ses pieds, les fleuves qui font votre orgueil et votre espérance; les chênes de vos forêts ont pris l'éclat de son front pour une nouvelle aurore; la mer, d'un bond voluptueux, a salué son regard! Elie l'a précédé! Penchez-vous du côté de la terre, mais ne vous effrayez point de ce bruit si actif des tombeaux. Dormez, dormez encore; je l'ai vu vers l'orient; il burinait son nom sur des monts inaccessibles; il criait au temps de hâter sa barque, et j'ai vu lui sourire le plus vieux des vieillards. Dormez, dormez encore; Elie, à l'occident, pose une croix à la porte du temple; il la scèle avec du feu et l'acier d'un poignard.»

Encore le temple, le feu et le poignard! Chose étrange! les fous se reflètent les uns et les autres, tous les fanatismes échangent leurs inspirations, et le prophète de Louis XVII devient ici l'écho du cri de vengeance des templiers.

Il est vrai que Vintras ne se croit pas responsable de ses écrits; voici comment il en parle lui-même.

«Oh! si mon esprit était pour quelque chose dans ces écrits que l'on condamne, j'inclinerais ma tête, et la crainte entrerait dans mon âme. Ce n'est point mon ouvrage: je n'y ai point prêté mon concours par recherche ni par désir. Le calme est en moi; ma couche ne connaît pas l'insomnie; les veilles n'ont point

fatigué mes paupières; mon sommeil est pur comme quand Dieu le créa: je puis dire à mon Dieu avec un coeur libre: Custodi animam meam et erue me: non erubescam, quoniam speravi in te.»

Un autre prétendu réformateur, celui qui se posait en messie des
[487]

bagnes et de l'échafaud, Lacenaire, auquel nous ne comparerons certainement pas Vintras, écrivait aussi de sa prison:

Comme une vierge chaste et pure

Dans des rêves d'amour je veille et je m'endors.

Quelqu'un m'apprendra-t-il ce que c'est qu'un remords?

L'argument de Vintras, pour légitimer son inspiration, n'est donc pas concluant, puisqu'il a servi également à Lacenaire pour excuser et même pour légitimer aussi, non plus des rêveries, mais des crimes.

Condamnés par le pape, les sectaires de Tilly-sur-Seules condamnèrent le pape à leur tour, Vintras, de son autorité privée, s'est créé souverain pontife. La forme de ses vêtements sacerdotaux lui a été révélée: il porte un diadème d'or avec un lingam indien sur le front, il revêt une robe de pourpre et tient en main un sceptre magique terminé par une main dont les doigts sont fermés à l'exception du pouce et de l'auriculaire, les doigts consacrés à Vénus et à Mercure, hiéroglyphe de l'hermaphrodite antique, emblème des anciens cultes orgiaques et des priapées du sabbat. Ainsi les réminiscences et les reflets de la magie noire apportés par la lumière astrale viennent rattacher aux mystères de l'Inde et au culte profane du Baphomet, les extases de ce malade contagieux dont l'infirmier est à Londres, et qui continue à y faire des prosélytes et des victimes.

Aussi l'exaltation du pauvre prophète n'est-elle pas toujours exempte d'épouvante et de remords, quoi qu'il en dise, et parfois il laisse échapper les plus tristes aveux. Voici ce que nous trouvons dans une lettre adressée à un de ses plus intimes amis:

[488]

«Je suis toujours en attente de nouveaux tourments. Demain arrive la famille Verger, je vais voir sur leurs traits la pureté de leur âme s'annonçant par leur joie; on rappellera tout mon bonheur passé; on citera des noms que je prononçais avec amour dans des temps peu éloignés. Enfin, tout ce qui fera les délices des autres sera pour moi de nouvelles tortures! Il faudra être à table; tandis que l'on fouillera mon coeur avec un glaive, je devrai sourire! Oh! si pourtant ces paroles terribles que j'ai entendues n'étaient pas éternelles, je chérirais encore mon cruel supplice! Pardon, mon cher, je ne pourrais vivre sans aimer Dieu!

»Écoutez, si votre charité d'homme vous le permet, comme ministre du Dieu vivant, je ne la réclame pas, celui que votre maître a vomi de sa bouche doit être maudit de vous:

»Dans la nuit de dimanche à lundi (17 au 18 mai) un songe affreux a porté dans mon âme comme dans mon corps un coup mortel. J'étais à Sainte-Paix, il n'y avait plus personne au château; cependant les portes en étaient ouvertes. Je suis promptement monté à la sainte chapelle; j'allais en ouvrir la porte quand j'ai vu écrit sur cette porte, en caractères de feu: «N'approche pas de ce lieu, toi que j'ai vomi de ma bouche!» Je n'ai pu descendre; je suis tombé anéanti sur la première marche; mais jugez de mon effroi quand je n'ai plus vu autour de moi qu'un large et profond abîme! il y avait dans le fond des monstres hideux qui m'appelaient leur frère!

»La pensée me vint en ce moment que le saint archange aussi

[489]

m'appelait son frère. Quelle différence! lui faisait bondir mon âme de la plus vive allégresse; et ceux-ci, en les entendant m'appeler ainsi, je me tordais dans des convulsions semblables à celles que leur faisait éprouver la vertu que Dieu avait attachée à ma croix de grâce lors de leur apparition du 28 avril dernier.

»Je cherchais à me cramponner à quelque chose pour éviter de rouler dans ce gouffre sans fond. Je priais la mère de Dieu, la divine Marie, je l'appelais à mon secours. Elle était sourde à ma voix! Pendant ce temps je roulais toujours laissant des lambeaux de ma chair aux pointes rocailleuses qui bordaient cet effroyable abîme! Tout à coup, des tourbillons de flammes s'élèvent vers moi de la profondeur où j'allais bientôt tomber. J'entendais les cris d'une joie féroce, et je ne pouvais plus prier. Tout à coup, une voix plus effrayante que les longs retentissements du tonnerre dans un violent orage retentit à mes oreilles. J'entendis ces mots: «Tu croyais me vaincre et tu vois que je t'ai vaincu; je t'ai appris à être humble à ma manière: viens goûter mes douceurs, deviens un de mes meilleurs; apprends à connaître le tyran du ciel; viens avec nous lui vomir des blasphèmes et des imprécations: toute autre chose est inutile pour toi maintenant!» Puis partant d'un long éclat de rire il m'a dit: «Regarde Marie, celle que tu appelais ton bouclier contre nous, vois son sourire gracieux, entends sa douce voix.»

»Mon cher, je l'ai vue au-dessus de l'abîme: ses yeux d'un bleu céleste se sont remplis de feu, ses lèvres vermeilles sont devenues violettes, sa voix si suave et si divine s'est changée, elle est devenue dure et terrible! elle m'a lancé ces mots comme

[490]

une foudre: «Roule, orgueilleux, dans ces lieux remplis de feu qu'habitent les démons!»

»Tout mon sang reflua vers mon coeur; je crus que l'heure était sonnée où l'enfer terrestre allait faire place à l'enfer éternel! j'ai pu encore rassembler quelques mots de l'Ave Maria; je ne sais combien j'ai été de temps; je sais que j'ai trouvé la domestique couchée en rentrant: elle m'a dit qu'il était tard.

»Ah! si je fais connaître aux ennemis de l'oeuvre de la miséricorde ce qui se passe en moi, n'est-ce pas qu'ils crieraient victoire? ils diraient que ce sont bien là les preuves d'une monomanie. Plût à Dieu que cela fût! je serais moins à plaindre! Mais ne craignez rien, si Dieu ne veut pas entendre ma voix pour moi je prierai pour lui qu'il double mes souffrances, mais qu'il les cache à ses ennemis.»

Ici l'hallucination triomphante s'élève jusqu'au sublime Vintras consent à être damné, pourvu qu'on ne dise pas qu'il est fou; dernier instinct du prix inestimable de la raison qui survit à la raison même: l'homme ivre n'est préoccupé que de la crainte de passer pour ivre; l'insensé et le monomane demandent la mort plutôt que d'avouer leur délire. C'est que, suivant la belle sentence de Cèbes que nous avons déjà citée, il n'y a pour l'homme qu'un bien désirable, c'est la sagesse qui est l'usage de la raison, et il n'y a aussi qu'un véritable et suprême malheur à redouter, c'est la folie.

[491]

CHAPITRE III.

LES MAGNÉTISEURS ET LES SOMNAMBULES.

SOMMAIRE.--M. le baron Du Potet et ses travaux sur la magie.--Expériences du miroir magique, analogues aux phénomènes d'hydromancie.--Les tables tournantes et la catastrophe de Victor Hennequin.-- Le monstre et le magicien.

L'Église, dans sa haute sagesse, nous défend de consulter le sort et de violer par une indiscrete curiosité les secrets de l'avenir; mais de nos jours la voix de l'Église n'est plus guère entendue, et la foule revient aux devins et aux pythonisses; les somnambules sont devenues les oracles de ceux qui ne croient plus aux préceptes de l'Évangile, et l'on ne songe pas que la préoccupation d'un événement prédit supprime en quelque sorte notre liberté, et paralyse nos moyens de défense: en consultant la magie pour prévoir les événements futurs, nous donnons des arrhes à la fatalité.

Les somnambules sont les sybilles de notre époque, comme les sybilles étaient les somnambules de l'antiquité: heureux les consultants qui ne mettent pas leur crédulité au service de magnétiseurs immoraux

ou insensés, car ils communieraient par le fait même de leur bienveillante consultation à l'immoralité ou à la folie des inspireurs de l'oracle: le métier de magnétiseur est facile et les dupes sont en grand nombre.

Il est donc important de connaître parmi ceux qui s'occupent du magnétisme, quels sont les hommes vraiment sérieux.

[492]

Parmi ceux-ci nous devons mettre au premier rang M. le baron Du Potet, dont les travaux consciencieux ont fait déjà faire un grand pas à la science de Mesmer. M. Du Potet a ouvert à Paris une école pratique de magnétisme où le public est admis à s'instruire des procédés et à vérifier les phénomènes.

Le baron Du Potet est une nature exceptionnelle et particulièrement intuitive. Comme tous les contemporains, même les plus instruits, il ignore la kabbale et ses mystères, et cependant le magnétisme lui a révélé la magie; il a senti le besoin de révéler et de cacher cette science effrayante encore pour lui-même, et il a écrit un livre qu'il vend seulement à ses adeptes et sous le sceau du secret le plus absolu. Ce secret, nous ne l'avons pas promis à M. Du Potet, mais nous le garderons par respect pour les convictions de l'hiérophante; qu'il nous suffise de dire que son livre est le plus remarquable de tous les ouvrages de pure intuition; nous ne le croyons pas dangereux, parce que M. le baron Du Potet indique des forces dont il ne précise pas l'usage. Il sait qu'on peut nuire ou faire du bien, tuer ou sauver par les procédés magnétiques; mais ces procédés, il ne les indique pas d'une manière claire et pratique, et nous l'en félicitons d'ailleurs, car le droit de vie et de mort suppose une souveraineté divine, et cette souveraineté, nous regarderions comme un indigne celui qui, la connaissant et la possédant, consentirait à la vendre de quelque manière que ce fût.

M. Du Potet établit victorieusement l'existence de cette lumière universelle dans laquelle les crisiaques perçoivent toutes les images et tous les reflets de la pensée; il provoque des projections puissantes de cette lumière au moyen d'un appareil

[493]

absorbant qu'il nomme le miroir magique: c'est tout simplement un cercle ou un carré couvert de charbon en poudre fine et tamisée. Dans cet espace négatif, la lumière projetée par le crisiaque et par le magnétiseur réunis, colore bientôt et réalise toutes les formes correspondantes à leurs impressions nerveuses. Dans ce miroir vraiment magique, apparaissent pour le sujet soumis au somnambulisme tous les rêves de l'opium ou du haschich, les uns riants, les autres lugubres; le malade doit être arraché à ce spectacle, si l'on ne veut pas qu'il tombe dans des convulsions.

Ces phénomènes sont analogues à ceux de l'hydromancie pratiquée par Cagliostro: l'eau, considérée attentivement, éblouit et trouble la vue; alors la fatigue des yeux favorise les hallucinations du cerveau. Cagliostro voulait pour ces expériences des sujets vierges et parfaitement innocents, afin de n'avoir pas à craindre les divagations nerveuses produites par les réminiscences érotiques. Le miroir magique de Du Potet est peut-être plus fatigant pour le système nerveux tout entier, mais les éblouissements de l'hydromancie doivent avoir une influence plus redoutable sur le cerveau.

M. Du Potet est un de ces hommes fortement convaincus qui supportent courageusement les dédains de la science et les préjugés de l'opinion, en répétant tout bas la profession de foi secrète de Galilée: La terre tourne cependant!

On a découvert tout récemment que les tables tournent aussi, et que l'aimantation humaine donne aux objets mobiliers soumis à l'influence des crisiaques un mouvement de rotation. Les masses même les plus lourdes peuvent être soulevées et promenées dans

[494]

l'espace par cette force, car la pesanteur n'existe qu'en raison de l'équilibre des deux forces de la lumière astrale, augmentez l'action de l'une des deux, l'autre cédera aussitôt. Or, si l'appareil nerveux aspire et respire cette lumière en la rendant positive ou négative, suivant les surexcitations personnelles du sujet, tous les corps inertes soumis à son action et imprégnés de sa vie deviendront plus légers ou plus lourds, suivant le flux et le reflux de la lumière qui entraîne dans le nouvel équilibre de son mouvement les corps

poreux et mauvais conducteurs autour d'un centre vivant, comme les astres dans l'espace sont emportés, balancés, et gravitent autour du soleil.

Cette puissance excentrique d'attraction ou de projection suppose toujours un état maladif chez celui qui en est le sujet, les médiums sont tous des êtres excentriques et mal équilibrés; la médiomanie suppose ou occasionne une suite d'autres manies nerveuses, idées fixes, dérèglements d'appétits, érotomanie désordonnée, penchants au meurtre ou au suicide. Chez les êtres ainsi affectés, la responsabilité morale semble n'exister plus; ils font le mal avec la conscience du bien; ils pleurent de pitié à l'église et peuvent être surpris dans de hideuses bacchanales; ils ont une manière de tout expliquer, c'est le diable, ce sont les esprits qui les obsèdent et les entraînent. Que leur voulez-vous? que leur demandez-vous? Ils ne vivent plus en eux-mêmes; c'est un être mystérieux qui les anime, c'est lui qui agit à leur place, et être se nomme légion!

Les essais réitérés d'une personne bien portante pour se créer des facultés de médium la fatiguent, la rendent malade, et

[495]

peuvent déranger sa raison. C'est ce qui est arrivé à Victor Hennequin, ancien rédacteur de la Démocratie pacifique, et membre, après 1848, de l'Assemblée nationale: c'était un jeune avocat d'une parole abondante et facile, il ne manquait ni d'instruction, ni de talent, mais il était infatué de rêveries de Fourier: exilé après le 2 décembre, il se livra dans l'inaction de sa retraite aux expériences des tables tournantes; bientôt il fut atteint de médiomanie, et crut être l'instrument des révélations de l'âme de la terre. Il publia un livre intitulé: Sauvons le genre humain, c'était un mélange de souvenirs phalanstériens et de réminiscences chrétiennes, une dernière lueur de raison mourante y brille encore, mais les expériences continuèrent et la folie triompha. Dans un dernier ouvrage dont le premier volume a été seul publié, Victor Hennequin représente Dieu comme un immense polype placé au centre de la terre avec des antennes et des trompes contournées en vrilles qui vont et viennent à travers son cerveau et celui de sa femme Octavie. Bientôt après on apprit que Victor Hennequin était mort des suites d'un accès de démence furieuse dans une maison d'aliénés.

Nous avons entendu parler d'une dame du grand monde qui se livrait à des conversations avec les prétendus esprits des meubles, et qui, scandalisée outre mesure par les réponses inconvenantes de son guéridon, fit le voyage de Rome pour déferer le meuble hérétique au saint siège; elle avait emporté avec elle le coupable, et en fit un autodafé dans la capitale du monde chrétien. Mieux vaut brûler son mobilier que de se rendre folle, et en vérité pour cette dame le péril était imminent.

[496]

[496] Ne rions pas d'elle, nous, enfants d'un siècle de raison où des hommes sérieux, comme le comte de Mirville, attribuent au diable les phénomènes inexplicables de la nature.

Dans un mélodrame qui se joue sur les boulevards, il est question d'un magicien qui, pour se faire un auxiliaire formidable, a créé un androïde, un monstre à griffes de lion, à cornes de taureau, à écailles de liévathan, il donne la vie à ce sphinx hybride, et aussitôt, épouvanté de son ouvrage, il prend la fuite. Le monstre le poursuit, apparaît entre lui et sa fiancée, incendie sa maison, brûle son père, enlève son fils, le poursuit jusque sur la mer, monte avec lui sur son vaisseau qu'il fait engloutir et finit lui-même par un coup de foudre. Ce spectacle affreux, risible à force d'épouvante, a été réalisé dans l'histoire de l'humanité, la poésie a été personnifiée le fantôme du mal lui a prêté toutes les forces de la nature. Elle voulait de cet épouvantail faire un auxiliaire à la morale, puis elle a eu peur de cette laideur enfantée par ses rêves. Depuis ce temps, le monstre nous poursuit à travers les âges, il apparaît hideux et grimaçant entre nous et les objets de nos amours, cauchemar immonde, il étouffe nos enfants pendant leur sommeil, il apporte dans la création, cette maison paternelle de l'humanité, l'incendie inextinguible de l'enfer, il brûle et torture à jamais nos pères et nos mères; il étend ses ailes noires pour nous cacher le ciel et il nous crie: Plus d'espérance! il monte en groupe et galope après nous comme le chagrin; il plonge dans l'océan du désespoir la dernière arche de notre espérance; c'est l'antique Arimanes des Perses, c'est le Typhon de l'Égypte, c'est le dieu noir des sectaires de Manès, du comte de Mirville et de

[497]

la magie noire du diable, c'est l'horreur du monde et l'idole des mauvais chrétiens. Les hommes ont essayé d'en rire et ils en ont peur. Ils en font des caricatures, et ils tressaillent, parce qu'il leur semble voir ces caricatures mêmes s'animer pour se moquer d'eux à leur tour. Cependant son règne est passé, mais il ne périra pas écrasé par la foudre du ciel: la science a conquis le feu du tonnerre, et elle a fait des flambeaux, le monstre s'évanouira devant les splendeurs de la science et la vérité: le génie de l'ignorance et de la nuit ne peut être foudroyé que par la lumière!

CHAPITRE IV. LES FANTASISTES EN MAGIE.

SOMMAIRE.--Le Magicien, par Alphonse Esquiros.--Les livres et les miracles de Henri Delaage.--Les expériences du comte d'Ourches.--Le livre du baron de Guldenstabbé.--Un mot sur les nécromanciens et les vampires.--Le cartomancien Edmond.

Il y a une vingtaine d'années qu'un de nos amis d'enfance, Alphonse Esquiros, publia un livre de haute fantaisie, intitulé le Magicien. C'était tout ce que le romantisme d'alors pouvait imaginer de plus bizarre, l'auteur donnait à son magicien un sérail de femmes mortes, mais embaumées par un procédé retrouvé depuis par Gannal. Un androïde de bronze qui prêchait la chasteté, un hermaphrodite amoureux de la lune et qui entretenait avec elle une correspondance suivie, et bien d'autres choses

[498]

encore que nous ne nous rappelons pas. Alphonse Esquiros, par la publication de ce roman, fonda une école de fantaisistes en magie dont le jeune et intéressant Henri Delaage est actuellement le représentant le plus distingué.

Henri Delaage est un écrivain fécond, un thaumaturge méconnu et un fascinateur habile. Son style n'est pas moins étonnant que les idées d'Alphonse Esquiros, son initiateur et son maître; ainsi dans son livre des Ressuscités, il dit en parlant d'une objection contre le christianisme: «Je vais prendre cette objection à la gorge, et quand je la lâcherai, la terre retentira sourdement sous le poids de son cadavre étranglé.» Il est vrai qu'il ne répond pas grand'chose ensuite à cette objection, mais que voulez-vous qu'on réponde à une objection étranglée, quand une fois la terre a retenti sourdement sous le poids de son cadavre?

Henri Delaage est, avons-nous dit, un thaumaturge méconnu; il a avoué, en effet, à une personne de notre connaissance que pendant un hiver où régnait impitoyablement cette affection de poitrine si fâcheuse qu'on nomme la grippe, il n'avait qu'à se présenter dans un salon pour guérir immédiatement toutes les personnes qui s'y trouvaient; il est vrai qu'il était la victime du miracle, car il y a gagné un léger enrrouement qui ne l'a pas quitté depuis.

Plusieurs amis d'Henri Delaage nous ont assuré qu'il a le don d'ubiquité, on vient de le quitter au bureau de la Patrie, on le retrouve chez Dentu, son éditeur, on s'enfuit effrayé, on rentre chez soi et l'on y trouve... Delaage qui vous attendait.

[499]

Henri Delaage est aussi un fascinateur habile. Une dame du monde qui venait de lire un de ses livres, déclarait qu'elle ne connaissait rien au monde de plus beau et de mieux écrit, mais ce n'est pas seulement à ses livres que Delaage communique le don de beauté. Un jour nous venions de lire un feuilleton signé Fiorentino, où l'on disait que les charmes physiques du jeune magicien égalaient ou même surpassaient ceux des anges. Nous rencontrons Delaage et nous le questionnons avec curiosité sur cette révélation singulière. Delaage alors met la main dans son gilet, se tourne de trois quarts et lève en souriant les yeux vers le ciel... Heureusement nous avons sur nous l'Enchiridion de Léon III, qui est, comme on sait, un préservatif contre les enchantements, et la beauté angélique du fascinateur resta invisible à nos yeux.

Nous donnerons à Henri Delaage des éloges plus sérieux que ceux des admirateurs de sa beauté, il se déclare sincèrement catholique, et proclame hautement son respect et son amour pour la religion; or la religion pourra faire de lui un saint, ce qui est un titre plus estimable et plus glorieux que celui de sorcier.

C'est à cause de sa qualité de publiciste que nous avons nommé ce jeune homme le premier parmi les fantaisistes de la magie. Ce rang sous tous les autres rapports appartenait à M. le comte d'Ourches, homme vénérable par son âge qui consacre sa vie et sa fortune aux expériences magnétiques. Chez lui les meubles et les dames somnambules se livrent à des danses effrénées, les meubles se fatiguent et se brisent, mais les dames, à ce qu'on assure, ne s'en portent que mieux.

[500]

Pendant longtemps M. le comte d'Ourches a été dominé par une idée fixe: la crainte d'être enterré vivant, et il a fait plusieurs mémoires sur la nécessité de constater les décès d'une manière plus certaine qu'on ne le fait habituellement. M. d'Ourches avait d'autant plus raison de craindre, que son tempérament est pléthorique, et que son extrême susceptibilité nerveuse, journellement surexcitée par ses expériences avec les jolies somnambules, l'expose peut-être à des attaques d'apoplexie.

M. le comte d'Ourches est en magnétisme l'élève de l'abbé Faria, et en nécromancie il appartient à l'école du baron de Guldenstubbé.

Le baron de Guldenstubbé a publié un livre intitulé: Pneumatologie positive et expérimentale; la réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe.

Voici comment il raconte lui-même sa découverte:

«Ce fut déjà dans le courant de l'année 1850, environ trois ans avant l'invasion de l'épidémie des tables tournantes, que l'auteur a voulu introduire en France les cercles du spiritualisme d'Amérique, les coups mystérieux de Rochester et récriture purement machinale des médiums. Il a rencontré malheureusement beaucoup d'obstacles de la part des autres magnétiseurs. Les fluidistes, et même ceux qui s'intitulèrent magnétiseurs spiritualistes, mais qui n'étaient en vérité que des somnambuliseurs de bas étage, traitèrent les coups mystérieux du spiritualisme américain de folies et de songes creux. Aussi ce n'est qu'au bout de plus de six mois, que l'auteur a pu former le premier cercle selon le mode des Américains, grâce au concours zélé que lui a prêté M. Roustan,

[501]

ancien membre de la société des magnétiseurs spiritualistes, homme simple, mais plein d'enthousiasme pour la sainte cause du spiritualisme. Plusieurs autres personnes sont venues se joindre à nous, parmi lesquelles il faut citer feu l'abbé Châtel, le fondateur de l'Église française, qui, malgré ses tendances rationalistes, a fini par admettre la réalité d'une révélation objective et surnaturelle, condition indispensable du spiritualisme et de toutes les religions positives. On sait que les cercles américains sont basés (abstraction faite de certaines conditions morales, également requises) sur la distinction des principes magnétiques ou positifs et électriques ou négatifs.

»Ces cercles se composent de douze personnes, dont six représentent les éléments positifs, et les six autres, les éléments négatifs ou sensitifs. La distinction des éléments ne doit pas être faite d'après le sexe des personnes, bien que généralement les femmes aient des attributs négatifs et sensitifs, et que les hommes soient doués de qualités positives et magnétiques. Il faut donc bien étudier la constitution morale et physique de chacun, avant de former les cercles, car il y a des femmes délicates qui ont des qualités masculines, comme quelques hommes vigoureux ne sont que des femmes au moral. On place une table dans un endroit spacieux et aéré. Le médium (ou les milieux) doit s'asseoir au bout de la table et être entièrement isolé; il sert de conducteur à l'électricité par son calme et sa quiétude contemplative. Un bon somnambule est en général un excellent MÉDIUM. On place les six natures électriques ou négatives qu'on reconnaît généralement aux qualités affectueuses du coeur et à leur sensibilité, à droite du médium, en mettant immédiatement auprès du médium la personne

[502]

la plus sensitive ou négative du cercle. Il en est de même quant aux natures positives que l'on place à gauche du médium, parmi lesquelles la personne la plus positive, la plus intelligente doit se mettre également auprès du médium. Pour former la chaîne, il faut que les douze personnes posent la main droite sur la table, et qu'elles mettent la main gauche du voisin dessus, en faisant ainsi le tour de la table de la

même façon. Quant au médium ou aux milieux, s'il y en a plusieurs, ils restent entièrement isolés des douze personnes qui forment la chaîne.

»Nous avons obtenu au bout de plusieurs séances certains phénomènes remarquables, tels que des secousses simultanées, ressenties par tous les membres du cercle au moment de l'évocation mentale des personnes les plus intelligentes. Il en est de même des coups mystérieux et des sons étranges; plusieurs personnes même très insensibles ont eu des visions simultanées, bien qu'elles fussent restées à l'état ordinaire de veille. Quant aux sujets sensibles, ils ont acquis l'admirable faculté des médiums, d'écrire machinalement grâce à une attraction invisible, laquelle se sert d'un bras sans intelligence pour exprimer ses idées. Au surplus, les individus insensibles ressentaient cette influence mystérieuse d'un souffle externe, mais l'effet n'était pas assez fort pour mettre en mouvement leurs membres. Du reste, tous ces phénomènes obtenus selon le mode du spiritualisme américain, ont le défaut d'être encore plus ou moins indirects, parce qu'on ne peut pas se passer dans ces expériences de l'intermédiaire d'un être humain, d'un médium. Il [503]

en est de même des tables tournantes et parlantes qui n'ont envahi l'Europe qu'au commencement de l'année 1853.

»L'auteur a fait beaucoup d'expériences de tables avec son honorable ami, M. le comte d'Ourches, l'un des hommes les plus versés dans la magie et dans les sciences occultes. Nous sommes parvenus peu à peu à mettre les tables en mouvement sans attouchement quelconque; M. le comte d'Ourches les a fait soulever même sans attouchement. L'auteur a fait courir les tables avec une grande vitesse également sans attouchement et sans le concours d'un cercle magnétique. Il en est de même des vibrations des cordes d'un piano, phénomène obtenu déjà le 20 janvier 1856 en présence des comtes de Szapary et d'Ourches. Tous ces phénomènes révèlent bien la réalité de certaines forces occultes, mais ces faits ne démontrent pas suffisamment l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles, indépendantes de notre volonté et de notre imagination, dont on agrandit, il est vrai, démesurément, de nos jours le pouvoir. De là le reproche que l'on adresse aux spiritualistes américains de n'avoir que des communications insignifiantes et vagues avec le monde des esprits, qui ne se manifestent que par certains coups mystérieux, et par la vibration de quelques sons. En effet il n'y a qu'un phénomène direct, intelligent et matériel à la fois, indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe des esprits, qu'on n'a pas même évoqués ni invoqués, qui puisse servir de preuve irréfragable de la réalité du monde surnaturel.

»L'auteur, étant toujours à la recherche d'une preuve intelligente et palpable en même temps, de la réalité [504]

substantielle du monde surnaturel, afin de démontrer par des faits irréfragables, l'immortalité de l'âme, n'a jamais cessé d'adresser des prières ferventes à l'Éternel de vouloir bien indiquer aux hommes un moyen infaillible pour raffermir la foi en l'immortalité de l'âme, cette base éternelle de la religion. L'Éternel, dont la miséricorde est infinie, a amplement exaucé cette faible prière. Un beau jour, c'était le premier août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les esprits pouvaient écrire directement, sans l'intermédiaire d'un médium. Connaissant l'écriture directe et merveilleuse du Décalogue selon Moïse, et l'écriture également directe et mystérieuse durant le festin du roi Baltazar suivant Daniel, ayant en outre entendu parler des mystères modernes de Stratford en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étranges, tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissaient pas provenir des médiums, l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense, s'il existait réellement.

»Il mit donc un papier blanc à lettres et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant cette clef toujours sur lui-même et sans faire part de cette expérience à personne. Il attendit durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier, mais quel fut son étonnement, lorsqu'il remarqua le 13 août 1856 certains caractères mystérieux, tracés sur le papier; à peine les eut-il remarqués qu'il répéta dix fois pendant cette journée, à jamais mémorable, la même expérience, en mettant toujours au bout d'une [505]

demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée chaque fois d'un succès complet.

»Le lendemain, 14 août, l'auteur fit de nouveau une vingtaine d'expériences, en laissant la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue; c'est alors que l'auteur voyait que des caractères et des mots dans la langue esthonienne se formèrent ou furent gravés sur le papier, sans que le crayon bougea. Depuis ce moment, l'auteur, voyant l'inutilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier; il place simplement un papier blanc sur une table chez lui, ou sur le piédestal des statues antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, etc., au Louvre, à Saint-Denis, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, etc. Il en est de même des expériences faites dans les différents cimetières de Paris. Du reste, l'auteur n'aime guère les cimetières, la plupart des esprits préférant les lieux où ils ont vécu durant leur carrière terrestre, aux endroits où repose leur dépouille mortelle.»

Nous sommes loin de révoquer en doute les phénomènes singuliers observés par M. le baron, mais nous lui ferons observer que la découverte avait été faite avant lui par Lavater et qu'il y a encore loin de quelques lignes obtenues par M. de Guldenstubbé au portrait peint à l'aquarelle par le kabbaliste Gablidone.

Maintenant, au nom de la science, nous dirons à M. de Guldenstubbé, non pas pour lui qui ne nous croira pas, mais pour les observateurs sérieux de ces phénomènes extraordinaires:

Monsieur le baron, les écritures que vous obtenez ne viennent pas de l'autre monde; et c'est vous-même qui les tracez à votre insu.

[506]

Vous avez par vos expériences multipliées à l'excès et par l'excessive tension de votre volonté détruit l'équilibre de votre corps fluidique et astral, vous le forcez à réaliser vos rêves et il trace en caractères empruntés à vos souvenirs le reflet de vos imaginations et de vos pensées.

Si vous étiez plongé dans un sommeil magnétique parfaitement lucide, vous verriez le mirage lumineux de votre main s'allonger comme une ombre au soleil couchant, et tracer sur le papier préparé par vous ou vos amis les caractères qui vous étonnent.

Cette lumière corporelle qui émane de la terre et de vous est contenue par une enveloppe fluidique d'une extrême élasticité, et cette enveloppe se forme de la quintessence de vos esprits vitaux et de votre sang.

Cette quintessence emprunte à la lumière une couleur déterminée par votre volonté secrète, elle se fait ce que vous rêvez qu'elle est; alors les caractères s'impriment sur le papier comme les signes sur le corps des enfants qui ne sont pas encore nés sous l'influence des imaginations de leurs mères.

Cette encre que vous voyez apparaître sur le papier, c'est votre sang noirci et transfiguré. Vous vous épuisez à mesure que les écritures se multiplient. Si vous continuez vos expériences, votre cerveau s'affaiblira graduellement, votre mémoire se perdra; vous ressentirez dans les articulations des membres et des doigts d'inexprimables douleurs et vous mourrez enfin, soit foudroyé subitement, soit dans une longue agonie accompagnée d'hallucinations et de démence. Voici pour M. le baron de Guldenstubbé.

[507]

Maintenant nous dirons à M. le comte d'Ourches: Vous ne serez pas enterré vivant, mais vous risquez de mourir par les précautions mêmes que vous prendrez pour ne pas l'être.

Les personnes enterrées vivantes ne peuvent d'ailleurs avoir sous terre que des réveils rapides et de peu de durée, elles peuvent toutefois y vivre longtemps conservées par la lumière astrale dans un état complet de somnambulisme lucide.

Leurs âmes alors sont sur la terre encore enchaînées au corps endormi par une chaîne invisible, alors si ce sont des âmes avides et criminelles, elles peuvent aspirer la quintessence du sang des personnes endormies du sommeil naturel, et transmettre cette séve à leur corps enterré pour le conserver plus longtemps dans l'espérance vague qu'il sera enfin rendu à la vie. C'est cet effrayant phénomène qu'on appelle le

vampirisme, phénomène dont la réalité a été constatée par des expériences nombreuses aussi bien attestées que tout ce qu'il y a de plus solennel dans l'histoire.

Si vous doutez de la possibilité de cette vie magnétique du corps humain dans la terre, lisez ce récit d'un officier anglais nommé Osborne, récit dont la fidélité a été attestée à M. le baron Du Potet par le général Ventura.

«Le 6 juin (1838), dit M. Osborne, la monotonie de notre vie de camp fut heureusement interrompue par l'arrivée d'un individu célèbre dans le Pendjab. Il jouit parmi les Sikhs d'une grande vénération à cause de la faculté qu'il a de rester enseveli sous terre aussi longtemps qu'il lui plaît. On rapportait dans le pays des faits si extraordinaires sur cet homme, et tant de personnes

[508]

respectables en garantissaient l'authenticité, que nous étions extrêmement désireux de le voir. Il nous raconta lui-même qu'il exerçait ce qu'il appelle son métier (celui de se faire enterrer) depuis plusieurs années; on l'a vu en effet répéter cette étrange expérience sur divers points de l'Inde. Parmi les hommes graves et dignes de foi qui en rendent témoignage, je dois citer le capitaine Wade, agent politique à Lodhiana. Cet officier m'a affirmé très sérieusement avoir assisté lui-même à la résurrection de ce fakir après un enterrement qui avait eu lieu quelques mois auparavant, en présence du général Ventura, du maharadja et des principaux chefs sikhs. Voici les détails qu'on lui avait donnés sur l'enterrement, et ceux qu'il ajoutait, d'après sa propre autorité, sur l'exhumation.

«A la suite de quelques préparatifs qui avaient duré quelques jours et qu'il répugnerait d'énumérer, le fakir déclara être prêt à subir l'épreuve. Le maharadja, les chefs sikhs et le général Ventura se réunirent près d'une tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir. Sous leurs yeux, le fakir ferma avec de la cire, à l'exception de la bouche, toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air; puis il se dépouilla des vêtements qu'il portait: on l'enveloppa alors d'un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière de manière à lui boucher l'entrée du gosier; aussitôt après cette opération le fakir tomba dans une sorte de léthargie. Le sac qui le contenait fut fermé, et un cachet y fut apposé par le maharadja. On plaça ensuite ce sac dans une caisse de bois

[509]

cadennée et scellée qui fut descendue dans la tombe: on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre et on y sema de l'orge; enfin des sentinelles furent placées tout alentour avec l'ordre de veiller jour et nuit.

«Malgré toutes ces précautions, le maharadja conservait des doutes; il vint deux fois dans l'espace de dix mois, temps pendant lequel le fakir resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe; le fakir était dans le sac tel qu'on l'y avait mis, froid et inanimé. Les dix mois expirés, on procéda à l'exhumation définitive du fakir. Le général Ventura et le capitaine Wade virent ouvrir les cadenas, briser les scellés et élever la caisse hors de la tombe. On retira le fakir: nulle pulsation soit au coeur, soit au pouls, n'indiquait la présence de la vie. Comme première mesure destinée à le ranimer, une personne lui introduisit très doucement le doigt dans la bouche et remplaça sa langue dans la position naturelle. Le sommet de la tête était seul demeuré le siège d'une chaleur sensible. En versant lentement de l'eau chaude sur le corps on obtint peu à peu quelques signes de vie: après deux heures de soins, le fakir se releva et se mit à marcher en souriant.

«Cet homme vraiment extraordinaire raconte que, durant son ensevelissement il a des rêves délicieux, mais que le moment du réveil lui est toujours très pénible; avant de revenir à la conscience de sa propre existence, il éprouve des vertiges.

«Il est âgé d'environ trente ans; sa figure est désagréable et a une certaine expression de ruse.

«Nous causâmes longtemps avec lui, et il nous offrit de se faire

[510]

enterrer en notre présence. Nous le primes au mot, et nous lui donnâmes rendez-vous à Lahore en lui promettant de le faire rester sous terre tout le temps que durerait notre séjour dans cette ville.»

»Tel est le récit de M. Osborne. Cette fois encore le fakir se laissa-t-il enterrer? La nouvelle expérience pouvait être décisive. Voici ce qui arriva.

»Quinze jours après la visite du fakir à leur camp, les officiers anglais arrivèrent à Lahore; ils y choisirent un endroit qui leur parut favorable, firent construire une tombe en maçonnerie avec une caisse en bois bien solide, et demandèrent le fakir. Celui-ci les vint trouver le lendemain en leur témoignant le désir ardent de prouver qu'il n'était pas un imposteur. Il avait déjà, disait-il, subi les préparatifs nécessaires à l'expérience; son maintien trahissait cependant l'inquiétude et l'abattement. Il voulut d'abord savoir quelle serait sa récompense: on lui promit une somme de quinze cents roupies, et un revenu de deux mille roupies par an que l'on se chargerait d'obtenir du roi. Satisfait sur ce point, il voulut savoir quelles précautions on comptait prendre; les officiers lui firent voir l'appareil de cadenas et de clefs, et l'avertirent que des sentinelles choisies parmi les soldats anglais veilleraient alentour pendant une semaine. Le fakir se récria et exhala force injures contre les Frenghis, contre les incrédules qui voulaient lui ravir sa réputation; il exprima le soupçon que l'on voulût attenter à sa vie, il refusa de s'abandonner ainsi complètement à la surveillance des Européens, il demanda que les doubles clefs de chaque cadenas fussent remises à quelqu'un de ses coreligionnaires, et il insista surtout pour que les factionnaires ne fussent pas des

[511]

ennemis de sa religion. Les officiers ne voulurent point accéder à ces conditions. Différentes entrevues eurent lieu sans résultat; enfin le fakir fit savoir par un des chefs sikhs que le maharadja l'ayant menacé de sa colère s'il ne remplissait pas son engagement avec les Anglais, il voulait se soumettre à l'épreuve, bien qu'entièrement convaincu que le seul but des officiers était de lui ôter la vie, et qu'il ne sortirait jamais vivant de sa tombe; les officiers déclarèrent que comme sur ce dernier point ils partageaient complètement sa conviction, et qu'ils ne voulaient pas avoir sa mort à se reprocher, ils le tenaient quitte de sa promesse.

»Ces hésitations et ces craintes du fakir sont-elles des preuves péremptoires contre lui? En résulte-t-il que toutes les personnes qui auparavant ont soutenu avoir vu les faits sur lesquels repose sa célébrité aient voulu en imposer ou aient été les dupes d'une habile fourberie? Nous avouons que nous ne pouvons douter, d'après le nombre et le caractère des témoins, que le fakir ne se soit fait souvent et réellement enterrer; mais admettant même qu'après l'ensevelissement il ait réussi chaque fois à communiquer avec le dehors, il serait encore inexplicable comment il aurait pu rester privé de respiration pendant tout le temps qui s'écoulait entre son enterrement et le moment où ses complices lui venaient en aide. M. Osborne cite en note un extrait de la Topographie médicale de Lodhiana, du docteur Mac Gregor, médecin anglais qui a assisté à une des exhumations, et qui, témoin de l'état de léthargie du fakir et de son retour graduel à la vie, cherche sérieusement à l'expliquer. Un autre officier anglais, M. Boileau, dans un ouvrage publié il y a

[512]

quelques années, raconte qu'il a été témoin d'une autre expérience où tous les faits se sont passés de la même manière. Les personnes qui voudraient satisfaire plus amplement leur curiosité, celles qui verraient dans ce récit l'indication d'un curieux phénomène physiologique, peuvent remonter avec confiance aux sources que nous venons d'indiquer.»

Il existe encore un grand nombre de procès-verbaux sur l'exhumation des vampires. Les chairs étaient dans un état remarquable de conservation, mais elles suintaient le sang, leurs cheveux avaient cru d'une manière extraordinaire et s'échappaient par touffes entre les fentes du cercueil. La vie n'existait plus dans l'appareil qui sert à la respiration, mais seulement dans le coeur qui d'animal semblait être devenu végétal. Pour tuer le vampire, il fallait lui traverser la poitrine avec un pieu, alors un cri terrible annonçait que le somnambule de la tombe se réveillait en sursaut dans une véritable mort.

Pour rendre cette mort définitive, on entourait la tombe du vampire d'épées plantées en terre la pointe en l'air, car les fantômes de lumière astrale se décomposent par l'action des pointes métalliques qui, en attirant cette lumière vers le réservoir commun, en détruisent les amas coagulés.

Ajoutons, pour rassurer les personnes craintives, que les cas de vampirisme sont heureusement fort rares, et qu'une personne saine d'esprit et de corps ne saurait être la victime d'un vampire si elle ne lui a pas abandonné de son vivant son corps et son âme par quelque complicité de crime ou de passion déréglée.

[513]

Voici une histoire de vampire qui est rapportée par Tournefort, dans son Voyage au Levant:

«Nous fûmes témoins (dit l'auteur), dans l'île de Mycone, d'une scène bien singulière, à l'occasion d'un de ces morts, que l'on croit voir revenir, après leur enterrement. Des peuples du Nord les appellent Vampires; les Grecs les désignent sous le nom de Broucolaques. Celui dont on va donner l'histoire était un paysan de Mycone, naturellement chagrin et querelleur; c'est une circonstance à remarquer par rapport à de pareils sujets: il fut tué à la campagne, on ne sait par qui ni comment.

«Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyait la nuit se promener à grands pas: qu'il venait dans les maisons renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par derrière, et faire mille petits tours d'espiègle. On ne fit qu'en rire d'abord; mais l'affaire devint sérieuse, lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre. Les papas (prêtres grecs) eux-mêmes convenaient du fait, et sans doute qu'ils avaient leurs raisons. On ne manqua pas de faire dire des messes: cependant le paysan continuait la même vie sans se corriger. Après plusieurs assemblées des principaux de la ville, des prêtres et des religieux, on conclut qu'il fallait, je ne sais par quel ancien cérémonial, attendre les neuf jours après l'enterrement.

«Le dixième jour, on dit une messe dans la chapelle où était le corps, afin de chasser le démon que l'on croyait s'y être renfermé. Après la messe, on déterra le corps, et on en ôta le

[514]

coeur; le cadavre sentait si mauvais qu'on fut obligé de brûler de l'encens; mais la fumée, confondue avec la mauvaise odeur, ne fit que l'augmenter, et commença d'échauffer ces pauvres gens. On s'avisa de dire qu'il sortait une fumée épaisse de ce corps. Nous, qui étions témoins, nous n'osions dire que c'était celle de l'encens.

«Plusieurs des assistants assuraient que le sang de ce malheureux était bien vermeil; d'autres juraient que le corps était encore tout chaud; d'où l'on concluait que le mort avait grand tort de n'être pas bien mort, ou, pour mieux dire, de s'être laissé ranimer par le diable; c'est là précisément l'idée qu'ils ont d'un broucolaque; on faisait alors retentir ce nom d'une manière étonnante. Une foule de gens, qui survinrent, protestèrent tout haut qu'ils s'étaient bien aperçus que ce corps n'était pas devenu roide, lorsqu'on le porta de la campagne à l'église pour l'enterrer; et que, par conséquent, c'était un vrai broucolaque; c'était là le refrain.

«Quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous répondîmes que nous le croyions très bien mort; et que, pour ce prétendu sang vermeil, on pouvait voir aisément que ce n'était qu'une bourbe fort puante; enfin, nous fîmes de notre mieux pour guérir, ou du moins pour ne pas aigrir leur imagination frappée, en leur expliquant les prétendues vapeurs et la chaleur d'un cadavre.

«Malgré tous nos raisonnements, on fut d'avis de brûler le coeur du mort, qui, après cette exécution, ne fut pas plus docile qu'auparavant, et fit encore plus de bruit. On l'accusa de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, de briser les fenêtres,

[515]

de déchirer les habits et de vider les cruches et les bouteilles. C'était un mort bien altéré. Je crois qu'il n'épargna que la maison du consul, chez qui nous logions. Tout le monde avait l'imagination renversée. Les gens du meilleur esprit paraissaient frappés comme les autres. C'était une véritable maladie de cerveau, aussi dangereuse que la manie et que la rage. On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, et venir des extrémités de la ville porter leurs grabats à la place pour y passer la nuit. Chacun se plaignait de quelque nouvelle insulte, et les plus sensés se retiraient à la campagne.

«Les citoyens les plus zélés pour le bien public croyaient qu'on avait manqué au point le plus essentiel de la cérémonie; il ne fallait, selon eux, célébrer la messe qu'après avoir ôté le coeur à ce malheureux. Ils prétendaient qu'avec cette précaution, on n'aurait pas manqué de surprendre le diable; et sans doute, il n'aurait eu garde d'y revenir; au lieu qu'ayant commencé par la messe, il avait eu tout le temps de s'enfuir, et de revenir à son aise.

«Après tous ces raisonnements, on se trouva dans le même embarras que le premier jour. On s'assembla soir et matin; on fit des processions pendant trois jours et trois nuits; on obligea les papas de jeûner; on les

voyait courir dans les maisons, le goupillon à la main, jeter de l'eau bénite et en laver les portes: ils en remplissaient même la bouche de ce pauvre broucolaque.

«Dans une prévention si générale, nous prîmes le parti de ne rien dire. Non-seulement on nous aurait traités de ridicules, mais d'infidèles. Comment faire revenir tout un peuple? Tous les

[516]

matins, on nous donnait la comédie, par le récit des nouvelles folies de cet oiseau de nuit; on l'accusait même d'avoir commis les péchés les plus abominables.

»Cependant nous répétâmes si souvent aux administrateurs de la ville, que, dans un pareil cas, on ne manquerait pas, dans notre pays, de faire le guet la nuit, pour observer ce qui se passerait, qu'enfin on arrêta quelques vagabonds, qui, assurément, avaient part à tous ces désordres: mais on les relâcha trop tôt; car, deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avaient fait en prison, il recommencèrent à vider les cruches de vin, chez ceux qui étaient assez sots pour abandonner leurs maisons la nuit. On fut donc obligé d'en revenir aux prières.

»Un jour, comme on récitait certaines oraisons, après avoir planté je ne sais combien d'épées nues sur la fosse du cadavre, que l'on déterrait trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu, un Albanais, qui se trouvait là, s'avisa de dire, d'un ton de docteur, qu'il était fort ridicule en pareils cas, de se servir des épées des chrétiens. «Ne voyez-vous pas, pauvres gens, disait-il, que la garde de ces épées faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps? Que ne vous servez-vous plutôt des sabres des Turcs?»

»L'avis de cet habile homme ne servit de rien; le broucolaque ne parut pas plus traitable, et on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque tout d'une voix, comme si l'on s'était donné le mot, on se mit à crier, par toute la ville, qu'il fallait brûler le broucolaque tout entier; qu'après cela ils défiaient le diable

[517]

de revenir s'y nicher; qu'il valait mieux recourir à cette extrémité, que de laisser désertier l'île. En effet, il y avait déjà des familles qui pliaient bagage pour aller s'établir ailleurs.

«On porta donc le broucolaque, par ordre des administrateurs, à la pointe de l'île de Saint-Georges, où l'on avait préparé un grand bûcher avec du goudron, de peur que le bois, quelque sec qu'il fut, ne brûlât pas assez vite. Les restes de ce malheureux cadavre y furent jetés et consumés en peu de temps. C'était le premier jour de janvier 1701. Dès lors, on n'entendit plus de plaintes contre le broucolaque; on se contenta de dire que le diable avait été bien attrapé cette fois-là, et l'on fit quelques chansons pour le tourner en ridicule.»

Remarquons dans ce récit de Tournefort, qu'il admet la réalité des visions qui épouvantaient tout un peuple.

Qu'il ne conteste ni la flexibilité ni la chaleur du cadavre, mais qu'il cherche à les expliquer, et cela seulement dans le but fort louable sans doute de rassurer ces pauvres gens.

Qu'il ne parle pas de la décomposition du cadavre, mais seulement de sa puanteur; puanteur naturelle aux cadavres vampiriques comme aux champignons vénéneux.

Qu'il atteste enfin que le cadavre une fois brûlé, les prodiges et les visions cessèrent.

Mais nous voici bien loin des fantaisistes de la magie, revenons-y pour oublier les vampires, et disons quelques mots sur le cartomancien Edmond.

Edmond est le sorcier favori des dames du quartier de Notre-Dame-de-Lorette, il occupe, rue Fontaine-Saint-Georges, n. 30, un petit appartement assez coquet, son antichambre est

[518]

toujours pleine de clientes et parfois aussi de clients. Edmond est un homme de grande taille, un peu obèse, son teint est pâle, sa physionomie ouverte, sa parole assez sympathique. Il paraît croire à son art et continuer en conscience les exercices et la fortune des Éteilla et des demoiselles Lenormand. Nous l'avons

interrogé sur ses procédés, et il nous a répondu avec l'accent de la franchise et avec beaucoup de politesse qu'il a été depuis son enfance passionné pour les sciences occultes et qu'il s'est exercé de bonne heure à la divination; qu'il ignore les secrets philosophiques des hautes sciences et qu'il n'a pas les clefs de la kabbale de Salomon, mais qu'il est sensible au plus haut point, et que la seule présence de ses clients l'impressionne si vivement qu'il sent en quelque sorte leur destinée. Il me semble, disait-il, que j'entends des bruits singuliers, des bruits de chaînes autour des prédestinés du baignoire, des cris et des gémissements autour de ceux qui mourront de mort violente, des odeurs surnaturelles viennent m'assaillir et me suffoquent. Un jour, en présence d'une femme voilée et vêtue de noir, je me pris à tressaillir, je sentais une odeur de paille et de sang.... Madame, lui criai-je, sortez d'ici, vous êtes environnée d'une atmosphère de meurtre et de prison. Eh bien! oui, dit alors cette femme, en dévoilant son visage pâle, j'ai été accusée d'infanticide et je sors de prison. Puisque vous avez vu le passé, dites-moi aussi l'avenir.

Un de nos amis et de nos disciples en kabbale, parfaitement inconnu d'Edmond, est allé un jour le consulter, il avait payé d'avance et attendait les oracles, lorsque Edmond se levant avec respect le pria de reprendre son argent. Je n'ai rien à vous

[519]

dire, ajouta-t-il; votre destinée est fermée pour moi avec la clef de l'occultisme; tout ce que je pourrais vous dire, vous le savez aussi bien que moi, et il le reconduisit en le saluant beaucoup.

Edmond s'occupe aussi d'astrologie judiciaire, il dresse au plus juste prix des horoscopes et des thèmes de nativité; il tient en un mot tout ce qui concerne son état. C'est d'ailleurs un triste et fatigant métier que le sien: avec combien de têtes malades et de coeurs malsains ne doit-il pas être continuellement en rapport! et puis les sottises exigentes des uns, les reproches injustes des autres, les confidences gênantes, les demandes de philtres et d'envoûtements, les obsessions des fous, tout cela, en vérité lui fait bien gagner son argent.

Edmond n'est à tout prendre qu'un somnambule comme Alexis, il se magnétise lui-même avec ses cartons bariolés de figures diaboliques, il s'habille de noir et donne ses consultations dans un cabinet noir: c'est le prophète du mystère.

CHAPITRE V.

SOUVENIRS INTIMES DE L'AUTEUR.

SOMMAIRE.--Influence des Illuminés et des maniaques sur les événements historiques.--Le mapah.--Sobrier et la révolution de février 1848.--Puissance magnétique de certains hommes.--Une somnambule statique.

En 1839, l'auteur de ce livre reçut un matin la visite d'Alphonse Esquiros.

[520]

--Venez-vous avec moi, voir le mapah, lui dit ce dernier.

--Qu'est-ce que c'est que le mapah?

--C'est un dieu.

--Merci, alors je n'aime que les dieux invisibles.

--Venez-donc, c'est le fou le plus éloquent, le plus radieux et le plus superbe qu'on ait jamais vu.

--Mon ami, j'ai peur des fous, la folie est contagieuse.

--Eh mon cher, je viens bien vous voir, moi!

--C'est vrai: et puisque vous y tenez, eh bien, allons voir le mapah.

Dans un affreux galetas, était un homme barbu, d'une figure majestueuse et prophétique, il portait habituellement sur ses habits une vieille pelisse de femme, ce qui lui donnait assez l'air d'un pauvre derviche, il était entouré de plusieurs hommes barbus et extatiques comme lui et d'une femme aux traits immobiles qui ressemblait à une somnambule endormie.

Ses manières étaient brusques mais sympathiques, son éloquence entraînante, ses yeux hallucinés; il parlait avec emphase, s'animait, s'échauffait jusqu'à ce qu'une écume blanchâtre vînt border ses lèvres. Quelqu'un a défini l'abbé de Lamennais, quatre-vingt-treize faisant ses pâques; cette définition conviendrait mieux au mysticisme du Mapah, on peut en juger par ce fragment échappé à son enthousiasme lyrique:

«L'humanité devait faillir: ainsi le voulait sa destinée, afin qu'elle fût elle-même l'instrument de sa reconstitution, et que dans la grandeur et la majesté du labeur humain passant par [521] toutes ses phases de lumières et de ténèbres, apparussent manifestement la grandeur et la majesté de Dieu.

«Et l'unité primitive est brisée par la chute; la douleur s'introduit dans le monde sous la forme du serpent; et l'arbre de vie devient arbre de mort.

«Et les choses étant ainsi, Dieu dit à la femme: Tu enfanteras dans la douleur; puis il ajoute: C'est par toi que la tête du serpent sera écrasée.

«Et la femme est la première esclave; elle a compris sa mission divine, et le pénible enfantement a commencé.

«C'est pourquoi, depuis l'heure de la chute, la tâche de l'humanité n'a été qu'une tâche d'initiation, tâche grande et terrible; c'est pourquoi tous les termes de cette même initiation, dont notre mère commune Ève est l'alpha, et notre mère commune Liberté, l'oméga, sont également saints et sacrés aux yeux de Dieu.

«J'ai vu un immense vaisseau surmonté d'un mât gigantesque terminé en ruche, et l'un des flancs du vaisseau regardait l'Occident et l'autre l'Orient.

«Et, du côté de l'Occident, ce vaisseau s'appuyait sur les sommets nuageux de trois montagnes, dont la base se perdait dans une mer furieuse;

«Et chacune de ces montagnes portait son nom sanglant attaché à son flanc. La première s'appelait Golgotha; la seconde, mont Saint-Jean; la troisième Sainte-Hélène.

«Et au centre du mât gigantesque, du côté de l'Occident, était fixé une croix à cinq branches sur laquelle expirait une femme.

[522]

«Au-dessus de la tête de cette femme, on lisait:

France:

18 juin 1815;

Vendredi-Saint.

«Et chacune des cinq branches de la croix, sur laquelle elle était étendue, représentait une des cinq parties du monde; sa tête reposait sur l'Europe et un nuage l'entourait.

«Et du côté du vaisseau qui regardait l'Orient les ténèbres n'existaient pas; et la carène était arrêtée au seuil de la cité de Dieu sur le faite d'un arc triomphal que le soleil illuminait de ses rayons.

«Et la même femme apparaissait de nouveau, mais transfigurée et

radieuse. Elle soulevait la pierre d'un sépulcre: sur cette

pierre il était écrit:

Restauration, jours du tombeau.
29 juillet 1830;
Pâques.»

Le mapah était, comme on le voit, un continuateur de Catherine Théot et de dom Gerle, et cependant étrange sympathie des folies entre elles, il nous déclara un jour confidentiellement qu'il était Louis XVII, revenu sur la terre pour une oeuvre de régénération, et que cette femme qui vivait avec lui avait été Marie-Antoinette de France. Il expliquait alors ses théories révolutionnaires jusqu'à l'extravagance, comme le dernier mot des prétentions violentes de Caïn, destinées à ramener par une réaction fatale le triomphe du juste Abel. Esquiro et moi, nous étions allés voir le mapah pour nous amuser de sa démente, et

[523]

notre imagination resta frappée de ses discours. Nous étions deux amis de collège à la manière de Louis-Lambert et de Balzac, et nous avons souvent rêvé ensemble des dévouements impossibles et des héros inconnus. Après avoir entendu Ganneau, ainsi se nommait celui qui se faisait appeler le mapah, nous nous prîmes à penser qu'il serait beau de dire au monde le dernier mot de la révolution et de fermer l'abîme de l'anarchie, en nous y jetant comme Curtius. Cet orgueil d'écoliers donna naissance à l'Évangile du peuple et à la Bible de la liberté, folies qu'Esquiro et son malencontreux ami n'ont que trop chèrement payées.

Tel est le danger des manies enthousiastes, elles sont contagieuses, et l'on ne se penche pas impunément au bord des abîmes de la démente; mais voici quelque chose de bien autrement terrible.

Parmi les disciples du mapah, se trouvait un jeune homme nerveux et débile nommé Sobrier. Celui-là perdit complètement la tête, et se crut prédestiné à sauver le monde en provoquant la crise suprême d'une révolution universelle.

Arrivent les journées de février 1848. Une émeute avait provoqué un changement de ministère, tout était fini, les Parisiens étaient contents et les boulevards étaient illuminés.

Un jeune homme apparaît tout à coup dans les rues populeuses du quartier Saint-Martin. Il se fait précéder de deux gamins, l'un portant une torche, l'autre battant le rappel, un rassemblement nombreux se forme, le jeune homme monte sur une borne et harangue la foule. Ce sont des choses incohérentes, incendiaires, mais la

[524]

conclusion, c'est qu'il faut aller au boulevard des Capucines porter au ministère la volonté du peuple.

Au coin de toutes les rues l'énergumène répète la même harangue, et il marche en tête du rassemblement, deux pistolets aux poings et toujours précédé de sa torche et de son tambour.

La foule des curieux qui encombraient les boulevards se joint par curiosité au cortège du harangueur. Bientôt ce n'est plus un rassemblement, c'est une masse de peuple qui roule sur le boulevard des Italiens.

Au milieu de cette trombe, le jeune homme et les deux gamins ont disparu, mais devant l'hôtel des Capucines un coup de pistolet est tiré sur la troupe.

Ce coup de pistolet, c'était la révolution, et il fut tiré par un fou.

Pendant toute la nuit, deux tombereaux chargés de cadavres se promenèrent dans les rues à la lueur des torches; le lendemain tout Paris était aux barricades, et Sobrier sans connaissance était rapporté chez lui. C'était Sobrier qui, sans savoir ce qu'il faisait, venait de donner une secousse au monde.

Ganneau et Sobrier sont morts, et l'on peut maintenant, sans danger pour eux, révéler à l'histoire ce terrible exemple du magnétisme des enthousiastes et des fatalités que peuvent entraîner après elles les maladies nerveuses de certains hommes. Nous tenons de source certaine les choses que nous racontons et nous

pensons que cette révélation peut apporter un soulagement à la conscience du Bélisaire de la poésie, l'auteur de l'Histoire des Girondins.

[525]

Les phénomènes magnétiques produits par Ganneau durèrent même après sa mort. Sa veuve, femme sans instruction et d'une intelligence assez négative, fille d'un honnête Auvergnat, est restée dans le somnambulisme statique où son mari l'avait plongée. Semblable à ces enfants qui subissent la forme des imaginations de leurs mères, elle est devenue une image vivante de Marie-Antoinette prisonnière à la Conciergerie. Ses manières sont celles d'une reine à jamais veuve et désolée, parfois seulement elle laisse échapper quelques plaintes qui sont de s'écrier que son rêve la fatigue, mais elle s'indigne souverainement contre ceux qui cherchent à la réveiller; elle ne donne d'ailleurs aucun signe d'aliénation mentale; sa conduite extérieure est raisonnable, sa vie parfaitement honorable et régulière. Rien n'est plus touchant, selon nous, que cette obsession persévérante d'un être follement aimé qui se survit dans une hallucination conjugale. Si Artémise a existé, il est permis de croire que Mausole était aussi un puissant magnétiseur, et qu'il avait entraîné et fixé à jamais les affections d'une femme toute sensitive en dehors des limites du libre arbitre et de la raison.

CHAPITRE VI. DES SCIENCES OCCULTES.

SOMMAIRE.--Coup d'oeil synthétique sur les sciences occultes.--La recherche de l'absolu.

Le secret des sciences occultes c'est celui de la nature elle-même, c'est le secret de la génération des anges et des mondes, c'est celui de la toute-puissance de Dieu!

[526]

Vous serez comme les Élohims, connaissant le bien et le mal, avait dit le serpent de la Genèse, et l'arbre de la science est devenu l'arbre de la mort.

Depuis six mille ans, les martyrs de la science travaillent et meurent au pied de cet arbre pour qu'il redevienne l'arbre de vie.

L'absolu cherché par les insensés et trouvé par les sages, c'est la vérité, la réalité et la raison de l'équilibre universel!

L'équilibre, c'est l'harmonie qui résulte de l'analogie des contraires.

Jusqu'à présent l'humanité a essayé de se tenir sur un seul pied, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre.

Les civilisations se sont élevées et ont péri, soit par la démence anarchique du despotisme, soit par l'anarchie despotique de la révolte.

Tantôt les enthousiasmes superstitieux, tantôt les misérables calculs de l'instinct matérialiste ont égaré les nations, et Dieu pousse le monde enfin vers la raison croyante et les croyances raisonnables.

Nous avons eu assez de prophètes sans philosophie et de philosophes sans religion, les croyants aveugles et les sceptiques se ressemblent et ils sont aussi loin les uns que les autres du salut éternel.

Dans le chaos du doute universel et des conflits de la science et de la foi, les grands hommes et les voyants n'ont été que des artistes malades qui cherchaient la beauté idéale aux risques et périls de leur raison et de leur vie.

Aussi voyez-les tous encore, ces sublimes enfants, ils sont

[527]

fantasques et nerveux comme des femmes, un rien les blesse, la raison les offense, ils sont injustes les uns envers les autres, et eux qui ne vivent que pour être couronnés, ils sont les premiers à faire dans leurs fantasques humeurs ce que Pythagore défend d'une manière si touchante dans ses symboles admirables, ils déchirent et foulent aux pieds les couronnes! Ce sont les aliénés de la gloire, mais Dieu, pour les empêcher de devenir dangereux, les contient avec les chaînes de l'opinion.

Le tribunal de la médiocrité juge le génie sans appel, parce que le génie étant la lumière du monde, est regardé comme nul et comme mort, dès qu'il n'éclaire pas.

L'enthousiasme du poète est contrôlé par le sang-froid de la prosaïque multitude. L'enthousiaste que le bon sens public n'accepte pas, n'est point un génie, c'est un fou.

Ne dites pas que les grands artistes sont les esclaves de la foule ignorante, car c'est d'elle que leur talent reçoit l'équilibre de la raison.

La lumière, c'est l'équilibre de l'ombre et de la clarté.

Le mouvement, c'est l'équilibre de l'inertie et de l'activité.

L'autorité, c'est l'équilibre de la liberté et du pouvoir.

La sagesse, c'est l'équilibre dans les pensées.

La vertu, c'est l'équilibre dans les affections; la beauté, c'est l'équilibre dans les formes.

Les belles lignes sont les lignes justes, et les magnificences de la nature sont un algèbre de grâces et de splendeurs.

[528]

Tout ce qui est juste est beau: tout ce qui est beau doit être juste.

Le ciel et l'enfer sont l'équilibre de la vie morale; le bien et le mal sont l'équilibre de la liberté.

Le grand oeuvre, c'est la conquête du point central où réside la force équilibrante. Partout ailleurs, les réactions de la force équilibrée conservent la vie universelle par le mouvement perpétuel de la naissance et de la mort.

C'est pour cela que les philosophes hermétiques comparent leur or au soleil.

C'est pour cela que cet or guérit toutes les maladies de l'âme et donne l'immortalité. Les hommes arrivés à ce point central sont les véritables adeptes, ce sont les thaumaturges de la science et de la raison.

Ils sont maîtres de toutes les richesses du monde et des mondes, ils sont les confidents et les amis des princes du ciel, la nature leur obéit parce qu'ils veulent ce que veut la loi qui fait marcher la nature.

Voilà ce que le Sauveur du monde appelle le royaume de Dieu! c'est le sanctum regnum de la sainte kabbale. C'est la couronne et l'anneau de Salomon, c'est le sceptre de Joseph devant lequel s'inclinent les étoiles du ciel et les moissons de la terre.

Cette toute-puissance nous l'avons retrouvée, et nous ne la vendons pas, mais si Dieu nous avait chargé de la vendre, nous ne trouverions pas que ce soit assez de toute la fortune des acheteurs; nous leur demanderions encore, non pas pour nous, mais pour elle toute leur âme et toute leur vie!

[529]

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

SOMMAIRE.--L'énigme du Sphinx.--Les questions paradoxales.--Portée des découvertes de la science magique dans l'ordre religieux, dans l'ordre moral et dans l'ordre politique.--Objet et but de cet ouvrage.

Il nous reste maintenant à résumer et à conclure.

Résumer l'histoire d'une science, c'est résumer la science. Aussi allons-nous récapituler les grands principes de l'initiation conservés et transmis à travers tous les âges.

La science magique est la science absolue de l'équilibre.

Cette science est essentiellement religieuse, elle a présidé à la formation des dogmes de l'ancien monde, et a été ainsi la mère nourrice de toutes les civilisations.

Mère pudique et mystérieuse, qui, en allaitant de poésie et d'inspiration les générations naissantes, couvrait son visage et son sein!

Avant tout principe, elle nous dit de croire en Dieu, et de l'adorer sans chercher à le définir, parce que souvent pour notre intelligence imparfaite, un Dieu défini est en quelque sorte un Dieu fini! Mais après Dieu, elle nous montre comme souverains principes des choses, les mathématiques éternelles et les forces équilibrées.

Il est écrit dans la Bible que Dieu a tout disposé par le poids, le nombre et la mesure, voici le texte:

Omnia in pondere et numero et mensurâ disposuit Deus.

[530]

Ainsi le poids, c'est-à-dire l'équilibre, le nombre ou la quantité et la mesure, c'est-à-dire la proportion, telles sont les bases éternelles ou divines de la science de la nature.

La formule de l'équilibre est celle-ci:

«L'harmonie résulte de l'analogie des contraires.»

Le nombre est l'échelle des analogies dont la proportion est la mesure.

Toute la philosophie occulte du Sohar pourrait s'appeler la science de l'équilibre.

La clef des nombres se trouve dans le Sepher Jézirah. La génération des nombres est analogue à la filiation des idées et à la production des formes.

En sorte que, dans leur alphabet sacré, les sages hiérophantes de la kabbale ont réuni les signes hiéroglyphiques des nombres, des idées et des formes.

Les combinaisons de cet alphabet donnent des équations d'idées, et mesurent, en les indiquant, toutes les combinaisons possibles dans les formes naturelles.

Dieu, dit la Genèse, a fait l'homme à son image: or, l'homme étant le résumé vivant de la création, il s'ensuit que la création aussi est faite à l'image de Dieu.

Il y a dans l'univers trois choses: l'esprit, le médiateur plastique et la matière.

Les anciens donnaient à l'esprit pour instrument immédiat, le fluide igné auquel ils prêtaient le nom générique de soufre; au médiateur plastique, le nom de Mercure à cause du symbolisme représenté par le caducée, et à la matière le nom de sel, à cause du sel fixe qui reste après la combustion et qui résiste à l'action du feu.

[531]

Ils comparaient le soufre au père, à cause de l'activité génératrice du feu; le mercure à la mère, pour sa puissance d'attraction et de reproduction; et le sel était pour eux l'enfant ou la substance soumise à l'éducation de la nature.

La substance créée pour eux était une, et ils la nommaient lumière.

Lumière positive ou ignée, le soufre volatil; lumière négative ou rendue visible par les vibrations du feu, le mercure fluide éthéré; et lumière neutralisée ou ombre, le mixte coagulé ou fixé sous la forme de terre ou de sel.

C'est pourquoi Hermès trismégiste s'exprime ainsi dans son symbole connu sous le nom de Table d'émeraude:

«Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut pour former les merveilles de la chose unique.»

C'est-à-dire que le mouvement universel est produit par les analogies du fixe et du volatil, le volatil tendant à se fixer, et le fixe à se volatiliser, ce qui produit un échange continu entre les formes de la substance unique et, par cet échange, les combinaisons sans cesse renouvelées des formes universelles.

Le feu c'est Osiris ou le soleil, la lumière c'est Isis ou la lune, ils sont le père et la mère du grand Tésma, c'est-à-dire de la substance universelle, non qu'ils en soient les créateurs, mais ils en représentent les deux forces génératrices, et leur effort combiné produit le fixe ou la terre, ce qui fait dire à Hermès que leur force est parvenue à toute sa manifestation quand la terre en a été formée.

[532]

Osiris n'est donc pas Dieu, même pour les grands hiérophantes du sanctuaire égyptien. Osiris n'est que l'ombre lumineuse ou ignée du principe intellectuel de la vie, et c'est pour cela qu'au moment des dernières initiations on jetait en courant dans l'oreille de l'adepte cette révélation redoutable: Osiris est un dieu noir.

Malheur, en effet, au récipiendaire dont l'intelligence ne se serait pas élevée par la foi au-dessus des symboles purement physiques de la révélation égyptienne! Cette parole devenait pour lui une formule d'athéisme et son esprit était frappé d'aveuglement. Elle était au contraire pour le croyant d'un génie plus élevé, le gage des plus sublimes espérances. Enfant, semblait lui dire l'initiateur, tu prends une lampe pour le soleil, mais ta lampe n'est qu'une étoile de la nuit; il existe un véritable soleil; sors de la nuit et cherche le jour!

Ce que les anciens appelaient les quatre éléments n'étaient pas pour eux des corps simples, mais bien les quatre formes élémentaires de la substance unique. Ces quatre formes étaient figurées sur le sphinx: l'air par les ailes, l'eau par le sein de femme, la terre par le corps de taureau, le feu par les griffes du lion.

La substance une, trois fois triple en mode d'essence, et quadruple en forme d'existence, tel est le secret des trois pyramides triangulaires d'élévation, carrées par la base et gardées par le sphinx. L'Égypte, en élevant ces monuments, avait voulu poser les colonnes d'Hercule de la science universelle.

Aussi les sables ont monté, les siècles ont passé et les pyramides toujours grandes proposent aux nations leur énigme dont

[533]

le mot a été perdu. Quant au sphinx, il semble avoir sombré dans la poussière des âges. Les grands empires de Daniel ont régné tour à tour sur la terre, et se sont enfoncés de tout leur poids dans le tombeau.

Conquêtes de la guerre, fondations du travail, oeuvres des passions humaines, tout s'est englouti avec le corps symbolique du sphinx; maintenant la tête humaine se dresse seule au-dessus des sables du désert, comme si elle attendait l'empire universel de la pensée.

Devine ou meurs! tel était le terrible dilemme posé par le sphinx aux aspirants à la royauté de Thèbes. C'est qu'en effet les secrets de la science sont ceux de la vie; il s'agit de régner ou de servir, d'être ou de ne pas être. Les forces naturelles nous briseront, si elles ne nous servent à conquérir le monde. Roi ou victime, il n'y a pas de milieu entre cet abîme et cette sommité, à moins qu'on ne se laisse tomber dans la masse de ceux qui ne sont rien, parce qu'ils ne se demandent jamais pourquoi ils vivent ni ce qu'ils sont.

Les formes du sphinx représentent aussi par analogie hiéroglyphique les quatre propriétés de l'agent magique universel, c'est-à-dire de la lumière astrale: dissoudre, coaguler, réchauffer, refroidir. Ces quatre propriétés dirigées par la volonté de l'homme, peuvent modifier toutes les formes de la nature, et produire, suivant l'impulsion donnée, la vie ou la mort, la santé ou la maladie, l'amour ou la haine, la richesse même ou la pauvreté. Elles peuvent mettre au service de l'imagination tous les reflets de la lumière; elles sont la solution paradoxale des questions les plus téméraires qu'on puisse poser à la haute magie.

[534]

Les questions paradoxales de la curiosité humaine, les voici; nous allons les poser et y répondre:

1. Peut-on échapper à la mort?
2. La pierre philosophale existe-t-elle, et comment faire pour la trouver?
3. Peut-on se faire servir par les esprits?
4. Qu'est-ce que la clavicule, l'anneau et le sceau de Salomon?
5. Peut-on prévoir l'avenir par des calculs certains?
6. Peut-on faire à son gré du bien ou du mal par influence magique?
7. Que faut-il pour être un vrai magicien?
8. En quoi consistent précisément les forces de la magie noire?

Nous appelons paradoxales ces questions qui sont en dehors de toute science, et qui semblent être d'avance résolues négativement par la foi.

Ces questions sont téméraires si elles sont faites par un profane, et leur solution complète donnée par un adepte ressemblerait à un sacrilège.

Dieu et la nature ont fermé le sanctuaire intime de la haute science, en sorte qu'au delà de certaine limite celui qui sait, parlerait inutilement, il ne se ferait plus comprendre; la révélation du grand arcane magique est donc heureusement impossible.

Les solutions que nous allons donner seront donc la dernière expression du verbe magique; nous les rendrons aussi claires qu'elles peuvent être, mais nous ne nous chargeons pas de les faire comprendre à tous nos lecteurs.

[535]

QUESTIONS 1 et 2.

1. Peut-on échapper à la mort?

2. La pierre philosophale existe-t-elle, et comment faire pour la trouver?

RÉPONSES.

On peut échapper à la mort de deux manières, dans le temps et dans l'éternité.

Dans le temps, en guérissant toutes les maladies et en évitant les infirmités de la vieillesse;

Et dans l'éternité, en perpétuant par le souvenir l'identité personnelle dans les transformations de l'existence.

Posons d'abord en principes:

1° Que la vie résultant du mouvement ne peut se conserver que par la succession et le perfectionnement des formes;

2° Que la science du mouvement perpétuel est la science de la vie;

3° Que cette science a pour objet la juste pondération des influences équilibrées;

4° Que tout renouvellement s'opère par la destruction, et qu'ainsi toute génération est une mort, et toute mort une génération.

Maintenant établissons avec les anciens sages que le principe universel de la vie est un mouvement substantiel ou une substance éternellement et essentiellement mue et motrice, invisible et impalpable, à l'état volatil, et qui se manifeste matériellement en se fixant par les phénomènes de la polarisation.

[536]

Cette substance est indéfectible, incorruptible, et par conséquent immortelle.

Mais ses manifestations par la forme sont éternellement changées par la perpétuité du mouvement.

Ainsi tout meurt parce que tout vit, et si l'on pouvait éterniser une forme, on arrêterait le mouvement et l'on aurait créé la seule véritable mort.

Emprisonner à jamais une âme dans un corps humain momifié, telle serait la solution horrible du paradoxe magique de l'immortalité prétendue dans le même corps et sur la même terre.

Tout se régénère par le dissolvant universel qui est la substance première.

Ce dissolvant concentre sa force dans la quintessence, c'est-à-dire au centre équilibrant d'une double polarité.

Les quatre éléments des anciens sont les quatre forces polaires de l'aimant universel représenté par une croix.

Cette croix qui tourne indéfiniment autour de son centre, en posant ainsi l'énigme de la quadrature du cercle.

Le Verbe créateur se fait entendre du milieu de la croix et il crie: Tout est consommé.

C'est dans la juste proportion des quatre formes élémentaires qu'il faut chercher la médecine universelle des corps, comme la médecine de l'âme nous est présentée par la religion en celui qui s'offre éternellement sur la croix pour le salut du monde.

L'aimentation et la polarisation des corps célestes résultent de

[537]

leur gravitation équilibrée autour des soleils, qui sont les réservoirs communs de leur électro-magnétisme.

La vibration de la quintessence autour des réservoirs communs se manifeste par la lumière, et la lumière révèle sa polarisation par les couleurs.

Le blanc est la couleur de la quintessence. Vers son pôle négatif, cette couleur se condense en bleu et se fixe en noir; mais vers son pôle positif, elle se condense en jaune et se fixe en rouge.

La vie rayonnante va donc toujours du noir au rouge, en passant par le blanc; et la vie absorbée redescend du rouge au noir, en traversant le même milieu.

Les quatre nuances intermédiaires ou mixtes produisent avec les trois couleurs de la syllepse de l'analyse et de la synthèse lumineuse, ce qu'on appelle les sept couleurs du prisme ou du spectre solaire.

Ces sept couleurs forment sept atmosphères ou sept zones lumineuses autour de chaque soleil, et la planète dominante dans chaque zone se trouve aimantée d'une manière analogue à la couleur de son atmosphère.

Les métaux dans les entrailles de la terre se forment comme les planètes dans le ciel, par les spécialités d'une lumière latente qui se décompose en traversant divers milieux.

S'emparer du sujet dans lequel la lumière métallique est latente, avant qu'elle se soit spécialisée, et la pousser à l'extrême pôle positif, c'est-à-dire au rouge vif, par un feu emprunté à la lumière même, tel est tout le secret du grand oeuvre.

On comprend que cette lumière positive à son extrême degré de

[538]

condensation est la vie même devenue fixe, et peut servir de dissolvant universel et de médecine à tous les règnes de la nature.

Mais pour arracher à la marcassite, au stibium, à l'arsenic des philosophes son sperme métallique vivant et androgyne, il faut un premier dissolvant qui est un menstrue minéral salin, il faut de plus le concours du magnétisme et de l'électricité.

Le reste se fait de soi-même, dans un seul vase, dans un seul athanor, et par le feu gradué d'une seule lampe; c'est, disent les adeptes, un travail de femmes et d'enfants.

Ce que les chimistes et les physiciens modernes appellent chaleur, lumière, électricité, magnétisme, n'était pour les anciens que les manifestations phénoménales élémentaires de la substance unique appelée aour, od, tik et ob, par les Hébreux. Od est le nom de l'actif, ob le nom du passif, et aour, dont les philosophes hermétiques ont fait leur or, est le nom du mixte androgyne et équilibré.

L'or vulgaire c'est l'aour métallisé, l'or philosophique c'est l'aour à l'état de pierrerie soluble.

En théorie, suivant la science transcendantale des anciens, la pierre philosophale qui guérit toutes les maladies et opère la transmutation des métaux, existe donc incontestablement. Existe-t-elle et peut-elle exister en fait? Si nous l'affirmions, on ne nous croirait pas, donnons donc cette affirmation comme une solution paradoxale aux paradoxes exprimés par les deux premières questions et passons au second chapitre.

Remarque.--Nous ne répondons pas à la question subsidiaire:

[539]

Comment faire pour la trouver, parce que M. de La Palisse lui-même répondrait à notre place que pour trouver il est indispensable de chercher, à moins qu'on ne trouve par hasard. Nous en avons dit assez pour diriger et faciliter les recherches.

QUESTIONS 3. ET 4.

3.--Peut-on se faire servir par les esprits?

4.--Qu'est-ce que la clavicule, le sceau et l'anneau de Salomon.

RÉPONSES.

Lorsque le Sauveur du monde eut triomphé, dans sa tentation du désert, des trois convoitises qui asservissent l'âme humaine:

La convoitise des appétits, la convoitise des ambitions et celle des cupidités.

Il est écrit que les anges s'approchèrent de lui et le servirent.

Car les esprits sont au service de l'esprit souverain, et l'esprit souverain est celui qui enchaîne les turbulences déréglées et les entraînements injustes de la chair.

Remarquons bien toutefois qu'il est contre l'ordre de la Providence d'intervertir la série naturelle des communications entre les êtres.

Nous ne voyons pas que le Sauveur et les apôtres aient évoqué les âmes des morts.

L'immortalité de l'âme étant un des dogmes les plus consolants de la religion, doit-être réservée aux aspirations de la foi, et ne sera par conséquent jamais prouvée par des faits accessibles à la critique de la science.

Aussi l'ébranlement ou la perte de la raison est-elle et

[540]

sera-t-elle toujours le châtement de ceux qui auront la témérité de regarder, dans l'autre vie, avec les yeux de celle-ci.

Aussi les traditions magiques font-elles toujours apparaître les morts évoqués, avec des visages tristes et colères.

Ils se plaignent d'avoir été troublés dans leur repos et ne profèrent que des reproches et des menaces.

Les clefs ou clavicules de Salomon sont des forces religieuses et rationnelles exprimées par des signes, et qui servent moins à évoquer les esprits qu'à se préserver soi-même de toute aberration dans les expériences relatives aux sciences occultes.

Le sceau résume les clefs, l'anneau en indique l'usage.

L'anneau de Salomon est à la fois circulaire et carré, et il figure ainsi le mystère de la quadrature du cercle.

Il se compose de sept carrés disposés de manière à former un cercle. On y adapte deux chatons, l'un circulaire, l'autre carré, l'un en or, l'autre en argent.

La bague doit être faite de filigrane des sept métaux.

Dans le chaton d'argent on enchâsse une pierre blanche, et dans le chaton d'or une pierre rouge avec ces signatures:

Sur la pierre blanche, le signe du macrocosme;

Sur la pierre rouge, le signe du microcosme.

Lorsqu'on met l'anneau à son doigt, une des pierres doit être au dedans de la main, l'autre au dehors, suivant qu'on veut commander aux esprits de lumière ou aux puissances des ténèbres.

Expliquons en quelques paroles la toute-puissance de cet anneau.

[541]

La volonté est toute-puissante, lorsqu'elle s'arme des forces vives de la nature.

La pensée est oisive et morte tant qu'elle ne se manifeste pas par le verbe ou par le signe, elle ne peut donc alors ni exciter, ni diriger la volonté.

Le signe étant la forme nécessaire de la pensée est l'instrument indispensable de la volonté.

Plus le signe est parfait, plus la pensée est fortement formulée, et plus par conséquent la volonté est dirigée avec puissance.

La foi aveugle transporte les montagnes, que sera-ce donc de la foi éclairée par une science complète et immuable?

Si notre âme pouvait concentrer toute son intelligence et toute son énergie dans l'émission d'une seule parole, cette parole pour elle ne serait-elle pas toute-puissante?

L'anneau de Salomon avec son double sceau, c'est toute la science et toute la foi des mages résumées en un signe.

C'est le symbole de toutes les forces du ciel et de la terre et des lois saintes qui les régissent, soit dans le macrocosme céleste, soit dans le microcosme humain.

C'est le talisman des talismans et le pantacle des pantacles.

L'anneau de Salomon est tout-puissant, si c'est un signe vivant, mais il est inefficace, si c'est un signe mort; la vie des signes c'est l'intelligence et la foi, intelligence de la nature, foi en son moteur éternel.

[542]

L'étude approfondie des mystères de la nature peut éloigner de Dieu l'observateur inattentif chez qui la fatigue de l'esprit paralyse les élans du coeur.

C'est en cela que les sciences occultes peuvent être dangereuses et même fatales à certaines âmes.

L'exactitude mathématique, la rigueur absolue des lois de la nature, l'ensemble et la simplicité de ces lois, donnent à plusieurs l'idée d'un mécanisme nécessaire, éternel, inexorable, et la Providence disparaît pour eux derrière les rouages de fer d'une horloge au mouvement perpétuel.

Ils ne réfléchissent pas au fait redoutable de la liberté et de l'autocratie des créatures intelligentes.

Un homme dispose à son gré de l'existence d'êtres organisés comme lui; il peut atteindre les oiseaux dans l'air, les poissons dans l'eau, les bêtes sauvages dans les forêts; il peut couper ou incendier les forêts elles-mêmes, miner et faire sauter les rochers et les montagnes, changer autour de lui toutes les formes, et malgré les analogies ascendantes de la nature, il ne croirait pas à l'existence d'êtres intelligents comme lui qui pourraient à leur gré déplacer, briser et incendier les mondes, souffler sur les soleils pour les éteindre, ou les broyer pour en faire des étoiles... des êtres si grands qu'ils échappent à sa vue, comme nous échappons sans doute à celle de la mite ou du ciron... Et si de pareils êtres existent sans que l'univers soit mille fois bouleversé, ne faut-il pas admettre qu'ils obéissent tous à une volonté suprême, à une force puissante et

sage, qui leur défend de déplacer les mondes, comme elle nous défend de détruire le nid de l'hirondelle et la crysalide du papillon? Pour

[543]

le mage qui sent cette force au fond même de sa conscience, et qui ne voit plus dans les lois de l'univers que les instruments de la justice éternelle, le sceau de Salomon, ses clavicules et son anneau sont les insignes de la suprême royauté.

QUESTIONS 5 ET 6.

5. Peut-on prévoir l'avenir par des calculs certains?

6. Peut-on faire du bien ou du mal par influence magique?

RÉPONSES.

Deux joueurs d'échec d'égale force, sont assis à une table, ils commencent la partie, lequel des deux gagnera?

--Celui qui sera le plus attentif à son jeu.

Si je connais les préoccupations de l'un et de l'autre, je puis prédire certainement le résultat de leur partie.

Au jeu d'échecs, prévoir c'est gagner, il en est de même au jeu de la vie.

Rien dans la vie n'arrive par hasard, le hasard, c'est l'imprévu; mais l'imprévu de l'ignorant avait été prévu par le sage.

Tout événement, comme toute forme, résulte d'un conflit ou d'un équilibre de forces, et ces forces peuvent être représentées par des nombres.

L'avenir peut donc être d'avance déterminé par le calcul.

Toute action violente est balancée par une réaction égale, le rire pronostique les larmes, et c'est pour cela que le Sauveur disait: Heureux ceux qui pleurent!

[544]

C'est pour cela aussi qu'il disait: Celui qui s'élève, sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.

Aujourd'hui Nabuchodonosor se fait Dieu, demain il sera changé en bête.

Aujourd'hui Alexandre fait son entrée dans Babylone, et se fait offrir de l'encens sur tous les autels, demain il mourra brutalement ivre.

L'avenir est dans le passé; le passé est dans l'avenir.

Quand le génie prévoit, il se souvient.

Les effets s'enchaînent si nécessairement et si exactement aux causes et deviennent ensuite eux-mêmes des causes d'effets nouveaux si conformes aux premiers dans leur manière de se produire, qu'un seul fait peut révéler au voyant toute une généalogie de mystères.

Quand le Christ est venu, il est certain que l'Antéchrist viendra: mais la venue de l'Antéchrist précédera le triomphe du Saint-Esprit.

Le siècle d'argent où nous vivons est le précurseur des plus abondantes charités et des bonnes oeuvres les plus grandes qu'on ait encore vues dans le monde.

Mais il faut savoir que la volonté de l'homme modifie les causes fatales, et qu'une seule impulsion donnée par un homme peut changer l'équilibre de tout un monde.

Si telle est la puissance de l'homme dans le monde qui est son domaine, que doivent donc être les génies des soleils!

Le moindre des égrégores pourrait d'un souffle, en dilatant subitement le calorique latent de notre terre, la faire éclater et disparaître comme un petit nuage de cendre.

[545]

L'homme aussi peut d'un souffle faire évanouir toute la félicité d'un de ses semblables.

Les hommes sont aimantés comme les mondes, ils rayonnent leur lumière spéciale comme les soleils.

Les uns sont plus absorbants, les autres irradient plus volontiers.

Personne n'est isolé dans le monde, tout homme est une fatalité ou une providence.

Auguste et Cinna se rencontrent: tous deux sont orgueilleux et implacables, voilà la fatalité.

Cinna veut fatalement et librement tuer Auguste, Auguste est entraîné fatalement à le punir, il veut lui pardonner et librement il lui pardonne. Ici la fatalité se change en providence, et le siècle d'Auguste inauguré par cette bonté sublime devient digne de voir naître celui qui dira: Pardonnez à vos ennemis! Auguste, en faisant grâce à Cinna, a expié toutes les vengeances d'Octave.

Tant que l'homme est asservi aux exigences de la fatalité, c'est un profane, c'est-à-dire un homme qu'il faut repousser loin du sanctuaire de la science.

La science, en effet, serait entre ses mains un instrument terrible de destruction.

L'homme libre au contraire, c'est-à-dire celui qui domine par l'intelligence les instincts aveugles de la vie, celui-là est essentiellement conservateur et réparateur, car la nature est le domaine de sa puissance, le temple de son immortalité.

Quand le profane voudrait bien faire, il ferait mal.

L'initié libre ne peut pas vouloir mal faire; s'il frappe, c'est pour châtier et pour guérir.

[546]

Le souffle du profane est mortel, celui de l'initié est vivifiant.

Le profane souffre pour faire souffrir les autres, l'initié souffre pour que les autres ne souffrent pas.

Le profane trempe ses flèches dans son propre sang et les empoisonne; l'initié, libre avec une goutte de son sang, guérit les plus cruelles blessures.

QUESTIONS 7 ET 8.

7. Que faut-il faire pour être un vrai magicien?

8. En quoi consistent précisément les forces de la magie noire?

RÉPONSES.

L'homme qui dispose des forces occultes de la nature, sans s'exposer à être écrasé par elles, celui-là est un vrai magicien.

On le reconnaît à ses oeuvres et à sa fin, qui est toujours un grand sacrifice.

Zoroastre a créé les dogmes et les civilisations primitives de l'Orient, et a disparu comme Oedipe dans un orage.

Orphée a donné la poésie à la Grèce, et avec cette poésie la beauté de toutes les grandeurs, et il a péri dans une orgie à laquelle il refusait de se mêler.

Julien, malgré toutes ses vertus, n'a été qu'un initié à la magie noire. Il est mort victime et non martyr; sa mort a été une destruction et une défaite, il ne comprenait pas son époque.

Il connaissait le dogme de la haute magie, mais il en appliquait mal le rituel.

[547]

Apollonius de Thyane et Synesius n'ont été autre chose que de merveilleux philosophes, ils ont cultivé la vraie science, mais ils n'ont rien fait pour la postérité.

Les mages de l'Évangile régnaient alors dans les trois parties du monde connu, et les oracles se taisaient en écoutant les vagissements du petit enfant de Bethléem.

Le roi des rois, le mage des mages, était venu dans le monde, et les cultes, les lois, les empires, tout était changé!

Entre Jésus-Christ et Napoléon, le monde merveilleux reste vide.

Napoléon, ce Verbe de la guerre, ce messie armé, est venu fatalement et sans le savoir, compléter la parole chrétienne. La révélation chrétienne ne nous apprendait qu'à mourir, la civilisation napoléonienne doit nous apprendre à vaincre.

De ces deux Verbes contraires en apparence, le dévouement et la victoire, souffrir, mourir, combattre et vaincre, se forme le grand arcane de l'HONNEUR!

Croix du Sauveur, croix du brave, vous n'êtes pas complètes l'une sans l'autre, car celui-là seul sait vaincre qui sait se dévouer et mourir!

Et comment se dévouer et mourir, si l'on ne croit pas à la vie éternelle?

Napoléon qui était mort en apparence, devait revenir dans le monde en la personne d'un homme réalisateur de son esprit.

Salomon et Charlemagne reviendront aussi en un seul monarque, et alors saint Jean l'Évangéliste, qui, selon la tradition, doit

[548]

revivre à la fin des temps, ressuscitera aussi en la personne d'un souverain pontife, qui sera l'apôtre de l'intelligence et de la charité.

Et ces deux princes réunis, annoncés par tous les prophètes, accompliront le prodige de la régénération du monde.

Alors fleurira la science des vrais magiciens: car, jusqu'à présent, nos faiseurs de prodiges ont été pour la plupart des hommes fatals et des sorciers, c'est-à-dire des instruments aveugles du sort.

Les maîtres que la fatalité jette au monde sont bientôt renversés par elle. Ceux qui triomphent par les passions seront la proie des passions. Lorsque Prométhée fut jaloux de Jupiter et lui déroba sa foudre, il voulut se faire aussi un aigle immortel, mais il ne créa et n'immortalisa qu'un vautour.

La fable dit encore qu'un roi impie nommé Ixion voulut faire violence à la reine du ciel, mais il n'embrassa qu'une nuée mensongère, et fut lié par des serpents de feu à la roue inexorable de la fatalité.

Ces profondes allégories menacent les faux adeptes, les profanateurs de la science, les séides de la magie noire.

La force de la magie noire c'est la contagion du vertige, c'est l'épidémie de la déraison.

La fatalité des passions est comme un serpent de feu qui roule et se tortille autour du monde en dévorant les âmes.

Mais l'intelligence paisible, souriante et pleine d'amour, figurée par la mère de Dieu, lui pose le pied sur la tête.

La fatalité se dévore elle-même; c'est l'antique serpent de Chronos qui ronge éternellement sa queue.

[549]

Ou plutôt se sont deux serpents ennemis qui se battent et se déchirent de morsures, jusqu'à ce que l'harmonie les enchante et les fasse s'enlacer paisiblement autour du caducée d'Hermès.

CONCLUSION.

Croire qu'il n'existe pas dans l'être un principe intelligent universel et absolu, c'est la plus téméraire et la plus absurde de toutes les croyances.

Croyance, parce que c'est la négation de l'indéfini et de l'indéfinissable.

Croyance téméraire, parce qu'elle est isolante et désolante; croyance absurde, parce qu'elle suppose le plus complet néant, à la place de la plus entière perfection.

Dans la nature, tout se conserve par l'équilibre et se renouvelle par le mouvement.

L'équilibre, c'est l'ordre; et le mouvement, c'est le progrès.

La science de l'équilibre et du mouvement est la science absolue de la nature.

L'homme, par cette science, peut produire et diriger des phénomènes naturels en s'élevant toujours vers une intelligence plus haute et plus parfaite que la sienne.

L'équilibre moral, c'est le concours de la science et de la foi, distinctes dans leurs forces et réunies dans leur action pour donner à l'esprit et au cœur de l'homme une règle qui est la raison.

Car, la science qui nie la foi est aussi déraisonnable que la foi qui nie la science.

[550]

L'objet de la foi ne saurait être ni défini ni surtout nié par la science, mais la science est appelée elle-même à constater la base rationnelle des hypothèses de la foi.

Une croyance isolée ne constitue pas la foi parce qu'elle manque d'autorité, et par conséquent de garantie morale, elle ne peut aboutir qu'au fanatisme ou à la superstition.

La foi est la confiance que donne une religion, c'est-à-dire une communion de croyance.

La vraie religion se constitue par le suffrage universel.

Elle est donc essentiellement et toujours catholique, c'est-à-dire universelle. C'est une dictature idéale acclamée généralement dans le domaine révolutionnaire de l'inconnu.

La loi d'équilibre, lorsqu'elle sera mieux comprise, fera cesser toutes les guerres et toutes les révolutions du vieux monde. Il y a eu conflit entre les pouvoirs comme entre les forces morales. On blâme actuellement les papes de se cramponner au pouvoir temporel, sans songer à la tendance protestante des princes pour l'usurpation du pouvoir spirituel.

Tant que les princes auront la prétention d'être papes, le pape sera forcé, par la loi même de l'équilibre, à la prétention d'être roi.

Le monde entier rêve encore l'unité de pouvoir, et ne comprend pas la puissance du dualisme équilibré.

Devant les rois usurpateurs de la puissance spirituelle, si le pape n'était plus roi, il ne serait plus rien. Le pape dans l'ordre temporel subit comme un autre les préjugés de son siècle.

[551]

Il ne saurait donc abdiquer son pouvoir temporel quand cette abdication serait un scandale pour la moitié du monde.

Quand l'opinion souveraine de l'univers aura proclamé hautement qu'un prince temporel ne peut pas être pape, quand le czar de toutes les Russies et le souverain de la Grande-Bretagne auront renoncé à leur sacerdoce dérisoire, le pape saura ce qui lui reste à faire.

Jusque-là, il doit lutter et mourir, s'il le faut, pour défendre l'intégrité du patrimoine de saint Pierre.

La science de l'équilibre moral fera cesser les querelles de religion et les blasphèmes philosophiques. Tous les hommes intelligents seront religieux, quand il sera bien reconnu que la religion n'attente pas à la liberté d'examen, et tous les hommes vraiment religieux respecteront une science qui reconnaîtra l'existence et la nécessité d'une religion universelle.

Cette science répandra un jour nouveau sur la philosophie de l'histoire et donnera un plan synthétique de toutes les sciences naturelles. La loi des forces équilibrées et des compensations organiques révélera une physique et une chimie nouvelles; alors de découvertes en découvertes, on en reviendra à la philosophie hermétique, et l'on admirera ces prodiges de simplicité et de clarté oubliés depuis si longtemps.

La philosophie alors sera exacte comme les mathématiques, car les idées vraies, c'est-à-dire, identiques à l'être, constituant la science de la réalité fournissent avec la raison et à la justice des proportions exactes et des équations rigoureuses comme les nombres. L'erreur donc ne sera plus possible qu'à l'ignorance; le vrai savoir ne se trompera plus.

[552]

L'esthétique cessera d'être subordonnée aux caprices du goût qui change comme la mode. Si le beau est la splendeur du vrai, on devra soumettre à d'infailibles calculs le rayonnement d'une lumière dont le foyer sera incontestablement connu et déterminé avec une rigoureuse précision.

La poésie n'aura plus de tendances folles et subversives. Les poètes ne seront plus ces enchanteurs dangereux que Platon bannissait de sa république en les couronnant de fleurs; ils seront les musiciens de la raison et les gracieux mathématiciens de l'harmonie.

Est-ce à dire que la terre deviendra un Eldorado? Non, car, tant qu'il y aura une humanité, il y aura des enfants, c'est-à-dire des faibles, des petits, des ignorants et des pauvres.

Mais la société sera gouvernée par ses véritables maîtres, et il n'y aura plus de mal sans remède dans la vie humaine.

On reconnaîtra que les miracles divins sont ceux de l'ordre éternel, et l'on n'adorera plus les fantômes de l'imagination sur la foi des prodiges inexplicables. L'étrangeté des phénomènes ne prouve que notre ignorance devant les lois de la nature. Quand Dieu veut se faire connaître à nous, il éclaire notre raison et ne cherche pas à la confondre ou à l'étonner.

On saura jusqu'où s'étend le pouvoir de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. On comprendra que lui aussi, il est créateur dans sa sphère, et que sa bonté dirigée par l'éternelle raison est la providence subalterne des êtres placés par la nature, sous son influence et sous sa domination; la religion [553]

alors n'aura plus rien à craindre du progrès, et en prendra la direction.

Un docteur justement vénéré dans les enseignements du catholicisme, le bienheureux Vincent de Lérins, exprime admirablement cet accord du progrès et de l'autorité conservatrice.

Selon lui, la vraie foi n'est digne de notre confiance que par cette autorité invariable qui en rend les dogmes inaccessibles aux caprices de l'ignorance humaine. «Et cependant, ajoute Vincent de Lérins, cette immobilité n'est pas la mort; nous conservons, au contraire, pour l'avenir, un germe de vie. Ce que nous croyons aujourd'hui sans le comprendre, l'avenir le comprendra et se réjouira d'en avoir connaissance. Posteritas intellectum gratuletur, quod ante vetustas non intellectum venerabatur. Si donc on nous demande: Est-ce que tout progrès est exclu de la religion de Jésus-Christ? Non sans doute, et nous en espérons un très grand.

«Quel homme, en effet, serait assez jaloux des hommes, assez ennemi de Dieu, pour vouloir empêcher le progrès? Mais il faut que ce soit réellement un progrès, et non pas un changement de croyance. Le progrès, c'est l'accroissement et le développement de chaque chose dans son ordre et dans sa nature. Le désordre, c'est la confusion, et le mélange des choses et de leur nature. Sans aucun doute, il doit y avoir, tant pour tous les hommes en général que pour chacun en particulier, selon la marche naturelle des âges de l'Église, différents degrés d'intelligence, de science et de sagesse, mais en telle sorte que tout soit conservé, et que le dogme garde toujours le même esprit et la

[554]

même définition. La religion doit développer successivement les âmes, comme la vie développe les corps qui grandissent et sont pourtant toujours les mêmes.

«Quelle différence entre la fleur enfantine du premier âge et la maturité de la vieillesse! Les vieillards sont pourtant les mêmes, quant à la personne, qu'ils étaient dans l'adolescence; il n'y a que l'extérieur et les apparences de changés. Les membres de l'enfant au berceau sont bien frêles, et pourtant ils ont les mêmes principes rudimentaires et les mêmes organes que les hommes; ils grandissent sans que leur nombre augmente, et le vieillard n'a rien de plus en cela que n'avait l'enfant. Et cela doit être ainsi, sous peine de difformité ou de mort.

«Il en est ainsi de la religion de Jésus-Christ, et le progrès pour elle s'accomplit dans les mêmes conditions et suivant les mêmes lois. Les années la rendent plus forte et la grandissent, mais n'ajoutent rien à tout ce qui compose son être. Elle est née complète et parfaite dans ses proportions, qui peuvent croître et s'étendre sans changer. Nos pères ont semé du froment, nos neveux ne doivent pas moissonner de l'ivraie. Les récoltes intermédiaires ne changent rien à la nature du grain; nous devons le prendre et le laisser toujours le même.

«Le catholicisme a planté des roses, devons-nous y substituer des ronces? Non sans doute, ou malheur à nous! Le baume et le cinname de ce paradis spirituel ne doivent pas se changer sous nos mains en aconit et en poison. Tout ce qui, dans l'Église, cette belle campagne de Dieu, a été semé par les pères, doit y être cultivé et entretenu par les fils: c'est cela qui toujours doit croître et fleurir; mais cela peut grandir et doit se développer. Dieu

[555]

permet en effet que les dogmes de cette philosophie céleste soient, par le progrès du temps, étudiés, travaillés, polis en quelque sorte; mais ce qui est défendu, c'est de les changer; ce qui est un crime, c'est de les tronquer et de les mutiler. Qu'ils reçoivent une nouvelle lumière et des distinctions plus savantes, mais qu'ils gardent toujours leur plénitude, leur intégrité, leur propriété.»

Considérons donc comme acquises au profit de l'Église universelle toutes les conquêtes de la science dans le passé, et promettons-lui, avec Vincent de Lérins, l'héritage complet des progrès à venir! A elle toutes les grandes aspirations de Zoroastre et toutes les découvertes d'Hermès! À elle la clef de l'arche sainte, à elle l'anneau de Salomon, car elle représente la sainte et immuable hiérarchie. Ses luttes l'ont rendue plus forte, ses chutes apparentes la rendront plus stable; elle souffre pour régner, elle tombe pour grandir en se relevant, elle meurt pour ressusciter!

«Il faut vous tenir prêts, dit le comte Joseph de Maistre, pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs; des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés. Plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportaient à nos temps modernes. Un écrivain est allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende dans ce moment quelque chose

[556]

d'extraordinaire. Or, n'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses? Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur; à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas: «L'Orient est sur le point de triompher... Le vainqueur partira de la Judée... Un enfant divin nous est donné; il va paraître; il descend du plus haut des cieux; il ramènera l'âge d'or sur la terre.» Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara, et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion*. Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, l'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion, et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches?

«Voulez-vous une preuve de ce qui se prépare? cherchez-la dans les sciences; considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que «les corps célestes sont mus précisément, comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies» sans qu'on sache comment: c'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et la science les réunissent dans la tête d'un seul homme de génie. L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée. Alors des

[557]

opinions qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter, et l'on parlera de notre stupidité actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen âge 24.»

Note 24: (retour) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1821, p. 308.

Au tome dixième de ses oeuvres, page 697, saint Thomas dit cette belle parole: «Tout ce que Dieu veut est juste, mais le juste ne doit pas être nommé ainsi uniquement parce que Dieu le veut: non ex hoc dicitur justum quod Deus illud vult.» La doctrine morale de l'avenir est renfermée là tout entière; et de ce principe fécond on peut immédiatement déduire celui-ci: Non-seulement il est bien, au point de vue de la foi, de faire ce que Dieu commande, mais encore, au point de vue de la raison, il est bon et raisonnable de lui obéir. L'homme donc pourra dire: Je fais le bien non-seulement parce que Dieu le veut, mais aussi parce que je le veux. La volonté humaine sera ainsi soumise et libre en même temps; car la raison, démontrant d'une façon irrécusable la sagesse des prescriptions de la foi, agira de son propre mouvement en se réglant d'après la loi divine, dont elle deviendra en quelque sorte la sanction humaine. Alors il n'y aura plus ni superstition, ni impiété possible, on le comprend facilement d'après ce que nous venons de dire: donc, en religion et en philosophie pratique, c'est-à-dire en morale, l'autorité absolue existera et les dogmes moraux pourront seulement alors se révéler et s'établir.

Jusque-là, nous aurons la douleur et l'effroi de voir tous les
[558]

jours remettre en question les principes les plus simples et les plus communs du droit et du devoir entre les hommes. Sans doute, on fera taire les blasphémateurs; mais autre chose est imposer silence, autre chose, persuader et convertir.

Tant que la haute magie a été profanée par la méchanceté des hommes, l'Église a dû la proscrire. Les faux gnostiques ont décrié le nom si pur d'abord du gnosticisme, et les sorciers ont fait tort aux enfants des mages; mais la religion, amie de la tradition et gardienne des trésors de l'antiquité ne saurait repousser plus longtemps une doctrine antérieure à la Bible, et qui accorde si parfaitement avec le respect traditionnel du passé, les espérances les plus vivantes du progrès et de l'avenir?

Le peuple s'initie par le travail et par la foi à la propriété et à la science. Il y aura toujours un peuple, comme il y aura toujours des enfants; mais quand l'aristocratie devenue savante sera une mère pour le peuple, les voies de l'émancipation seront ouvertes à tous, émancipation personnelle, successive, progressive, par laquelle tous les appelés pourront, par leurs efforts, arriver au rang des élus. C'est ce mystère d'avenir que l'initiation antique cachait sous ses ombres; c'est pour ces élus de l'avenir que sont réservés les miracles de la nature assujettis à la volonté de l'homme. Le bâton sacerdotal doit être la baguette des miracles, il l'a été du temps de Moïse et d'Hermès, et il le sera encore. Le sceptre du mage redeviendra celui du roi ou de l'empereur du monde, et celui-là sera de droit le premier parmi les hommes, qui se montrera de fait le plus fort par la science et par la vertu.

Alors la magie ne sera plus une science occulte que pour les
[559]

ignorants, mais elle sera pour tous une science incontestable. Alors la révélation universelle ressoudera les uns aux autres tous les anneaux de sa chaîne d'or. L'épopée humaine sera terminée et les efforts même des Titans n'auront servi qu'à rehausser l'autel du vrai Dieu.

Alors toutes les formes qu'a successivement revêtues la pensée divine renaîtront immortelles et parfaites.

Tous les traits qu'avait esquissés l'art successif des nations se réuniront et formeront l'image complète de Dieu.

Le dogme épuré et sorti du chaos produira naturellement la morale infaillible, et l'ordre social se constituera sur cette base. Les systèmes qui se heurtent maintenant sont les rêves du crépuscule. Laissons-les passer. Le soleil luit et la terre poursuit sa marche; insensé serait celui qui douterait du jour!

Il en est qui disent: Le catholicisme n'est plus qu'un tronc aride, portons-y la hache.

Insensés! ne voyez-vous pas que sous l'écorce desséchée se renouvelle sans cesse l'arbre vivant. La vérité n'a ni passé ni avenir; elle est éternelle. Ce qui finit ce n'est pas elle, ce sont nos rêves.

Le marteau et la hache qui détruisent aux yeux des hommes, ne sont dans la main de Dieu que la serpe de l'émondeur, et les branches mortes, c'est-à-dire les superstitions et les hérésies, en religion, en science et en politique, peuvent seules être coupées sur l'arbre des croyances et des convictions éternelles.

Notre Histoire de la magie a eu pour but de démontrer que, dans
[560]

le principe, les grands symboles de la religion ont été en même temps ceux de la science alors cachée.

Que la religion et la science, réunies dans l'avenir, s'entr'aident donc et s'aiment comme deux soeurs, puisqu'elles ont eu le même berceau!

FIN

End of the Project Gutenberg EBook of Histoire de la magie, by Éliphas Lévi

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK HISTOIRE DE LA MAGIE ***

***** This file should be named 21013-h.htm or 21013-h.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.org/2/1/0/1/21013/>

Produced by R. Cedron, Rénaud Lévesque and the Online
Distributed Proofreaders Europe at <http://dp.rastko.net>

Updated editions will replace the previous one--the old editions
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

**THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK**

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.org/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. **LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES** - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. **YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE**

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

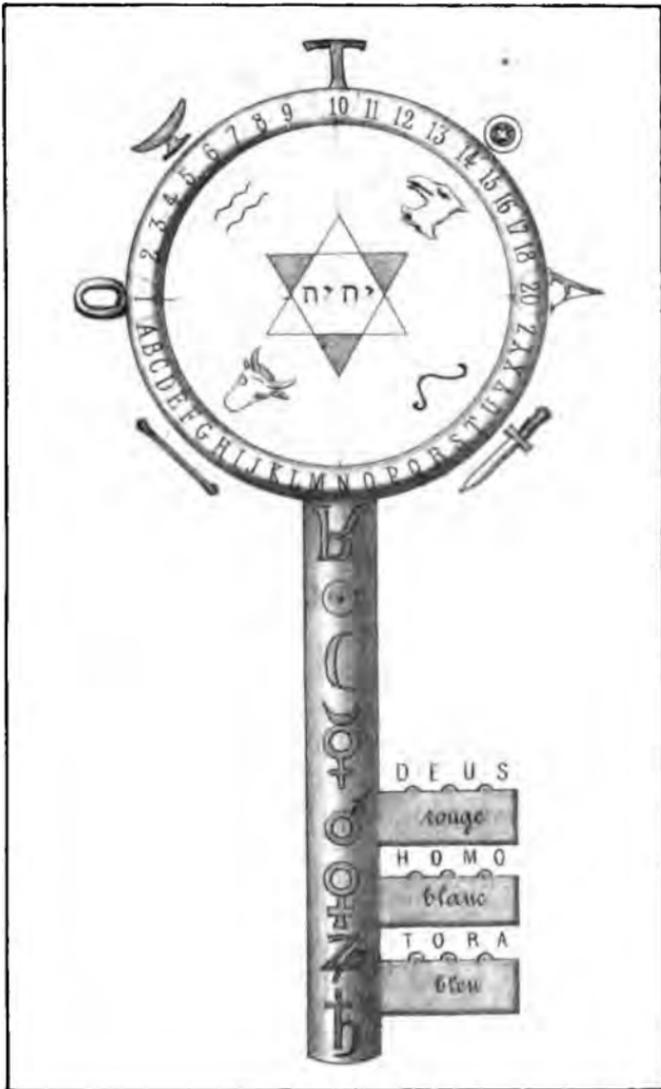
Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.org>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

FRONTISPICE



Clé absolue des sentences eeuLes
 donnée par Giollénuno Po.siel et complétée par Lc>"

>> /f is /

LA CLEF

DES

GRANDS MYSTÈRES

SUIVANT

HÉNOCH, ABRAHAM, HERMÈS TRISMÉGISTE, ET SALOMON.

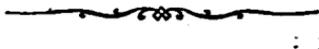
PAR

ÉLIMAS LIÉIVI.

La religion dit : Croyez et vous comprendrez. La science vient vous dire : Comprenez et vous croirez.

Alors, toute la science changera de face ; l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place; il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies; que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées; qu'il suffit de les *nettoyer pour* ainsi dire et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront ; et, puisque de tous cotés nue foule d'élus s'écrient de concert : « Venez, Seigneur, y enea pourquoi Mimeriez*vo » les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner....? »

(3. DE !Sturm, *Soirées de Saint-Pdlerbenrg.*



PAIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

LONDRES

NEW-YORK

Hippolyte Baillière, 2E, gegen Rte«.

Mâte broilliers, IRO, Broadway.

MADRID, C. BAILLT-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1861.

Droits do traduction ot de reproduction réservée.

PRÉFACE.

Le domaine du mystère est donc un champ ouvert aux conquêtes de l'intelligence. On peut y marcher avec audace, jamais on n'en amoindrira l'étendue, on changera seulement d'horizons. Tout savoir est le rêve de l'impossible, mais malheur à qui n'ose pas tout apprendre, et qui ne sait pas que pour savoir quelque chose il faut se résigner à étudier toujours!

On dit que pour bien apprendre il faut oublier plusieurs fois. Le monde a suivi cette méthode. Tout ce qui est en question de nos jours avait été résolu par des anciens; antérieures à nos annales, leurs solutions écrites en hiéroglyphes n'avaient plus de sens pour nous; un homme en a retrouvé la clef, il a ouvert les nécropoles de la science antique et il donne à son siècle tout un monde de théorèmes oubliés, de synthèses simples et sublimes comme la nature, rayonnant toujours de l'unité et se multipliant comme les nombres, avec des proportions si exactes que le connu démontre et révèle l'inconnu. Comprendre cette science c'est voir Dieu. L'auteur de ce livre, en terminant son ouvrage, pensera l'avoir démontré.

Puis, quand vous aurez vu Dieu, l'hiérophante vous dira : Tournez-vous, et dans l'ombre que vous projetez en présence de ce soleil des intelligences, il vous fera apparaître le diable, ce fantôme noir que vous voyez quand vous ne regardez pas Dieu, et quand vous croyez remplir le ciel de votre ombre, parce que les vapeurs de la terre semblent la grandir en montant.

Accorder dans l'ordre religieux la science avec la révélation, et la raison avec la foi, démontrer en philoso-

PRÉFACE.

phie les principes absolus qui concilient toutes les antinomies, révéler enfin l'équilibre universel des forces naturelles, tel est le triple but de cet ouvrage, qui sera, par conséquent, divisé en trois parties.

Nous montrerons donc la vraie religion avec de tels caractères que personne, croyant ou non, ne pourra la méconnaître, ce sera l'absolu en matière de religion. Nous établirons en philosophie les caractères immuables de cette VÉRITÉ, qui est en science RÉALITÉ, en jugement RAISON, et en morale JUSTICE. Enfin, nous ferons connaître ces lois de la nature, dont l'équilibre est le maintien, et nous montrerons combien sont vaines les fantaisies de notre imagination devant les réalités fécondes du mouvement et de la vie. Nous inviterons ainsi les grands poètes de l'avenir à refaire la divine comédie, non plus d'après les rêves de l'homme, mais suivant les mathématiques de Dieu.

Mystères des autres mondes, forces cachées, révélations étranges, maladies mystérieuses, facultés exceptionnelles, esprits, apparitions, paradoxes magiques, arcanes hermétiques, nous dirons tout et nous expliquerons tout. Qui donc nous a donné cette puissance ? Nous ne craignons pas de le révéler à nos lecteurs.

Il existe un alphabet occulte et sacré que les Hébreux attribuent à Hénoch, les Égyptiens à Thauth ou à Mercure Trismégiste, les Grecs à Cadmus et à Palamède. Cet alphabet, connu des pythagoriciens, se compose d'idées absolues attachées à des signes et à des nombres, et réalise par ses combinaisons les mathématiques de là pensée. Salomon avait représenté cet alphabet par soixante douze

noms écrits sur trente-six talismans, et c'est ce que les initiés de l'Orient nomment encore les petites clefs ou clavicules de Salomon. Ces clefs sont décrites et leur usage est expliqué dans un livre dont le dogme traditionnel remonte au patriarche Abraham, c'est le Sépher-Jézirah, et avec l'intelligence du Sépher-Jézirah, on pénètre le sens caché du Zohar, le grand livre dogmatique de la Kabbale des Hébreux. Les Clavicules de Salomon, oubliées avec le temps et qu'on disait perdues, nous les avons retrouvées et nous avons ouvert sans peine toutes les portes des vieux sanctuaires où la vérité absolue semblait dormir, toujours jeune et toujours belle, comme cette princesse d'une légende enfantine qui attend pendant un siècle de sommeil l'époux qui doit la réveiller.

Après notre livre il y aura encore des mystères, mais plus haut et plus loin dans les profondeurs infinies. Cette publication est une lumière ou une folie, une mystification ou un monument. Lisez, réfléchissez et jugez.



LA

CLEF DES GRANDS MYSTÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MYSTÈRES RELIGIEUX.

PROBLÈMES A RÉSOUDRE.

I. Démontrer d'une manière certaine et absolue l'existence de Dieu et en donner une idée satisfaisante pour tous les esprits.

II. Établir l'existence d'une vraie religion de manière à la rendre incontestable.

III. Indiquer la portée et la raison d'être de tous les mystères de la religion seule, vraie et universelle.

IV. Tourner les objections de la philosophie en arguments favorables à la vraie religion.

V. Marquer la limite entre la religion et la superstition, et donner la raison des miracles et des prodiges.

CONSIDÉRATIONS PRÉ LIMINAIRES.

Quand le comte Joseph de Maistre, cette grande logique passionnée, a dit avec désespoir : Le monde est sans religion, il a ressemblé à ceux qui disent témérement : il n'y a pas de Dieu.

Le monde, en effet, est sans la religion du comte Joseph de Maistre, comme il est probable que Dieu, tel que le conçoivent la plupart des athées, n'existe pas.

La religion est une idée appuyée sur un fait constant et universel; l'humanité est religieuse : le mot religion a donc un sens nécessaire et absolu. La nature elle-même consacre l'idée que représente *ce mot*, et l'élève à la hauteur d'un principe.

Le besoin de croire se lie étroitement au besoin d'aimer : c'est pour cela que les âmes ont besoin de communier aux mêmes espérances et au même amour. Les croyances isolées ne sont que des doutes : c'est le lien de la confiance mutuelle qui fait la religion en créant la foi.

La foi ne s'invente pas, ne s'impose pas, ne s'établit pas par convention politique; elle se manifeste, comme la vie, avec une sorte de fatalité. Le même pouvoir qui dirige les phénomènes de la nature étend et limite, en dehors de toutes les prévisions humaines, le domaine

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

surnaturel de la foi. On n'imagine pas les révélations, on les subit et on y croit. L'esprit a beau protester contre les obscurités du dogme, il est subjugué par l'attrait de ces obscurités mêmes, et souvent le plus indocile des raisonneurs rougirait d'accepter le titre d'homme sans religion.

La religion tient une plus grande place parmi les réalités de la vie que n'affectent de le croire ceux qui se passent de religion, ou qui ont la prétention de s'en passer. Tout ce qui élève l'homme au-dessus de l'animal, l'amour moral, le dévouement, l'honneur, sont des sentiments essentiellement religieux. Le culte de la patrie et du foyer, la religion du serment et des souvenirs, sont des choses que l'humanité n'abjurera jamais sans se dégrader complètement, et qui ne sauraient exister sans la croyance en quelque chose de plus grand que la vie mortelle, avec toutes ses vicissitudes, ses ignorances et ses misères.

Si la perte éternelle dans le géant devait être le résultat de toutes nos aspirations aux choses sublimes que nous sentons être éternelles, la jouissance du présent, l'oubli du passé et l'angoisse de l'avenir seraient nos seuls devoirs, et il serait rigoureusement vrai de dire, avec un sophiste célèbre, que l'homme qui pense est un animal dégradé.

Aussi, de toutes les passions humaines, la passion religieuse est-elle la plus puissante et la plus vivace. Elle se produit soit par l'affirmation, soit par la négation, avec un égal fanatisme, les uns affirmant avec obstination le dieu qu'ils ont fait à leur image, les autres niant Dieu avec

III. HISTOIRES RELIGIEUSES.

témérité, comme s'ils avaient pu comprendre et dévaster par une seule pensée tout l'infini qui se rattache à son grand nom.

Les philosophes n'ont pas assez réfléchi au fait physiologique de la religion dans l'humanité : la religion, en effet, existe en dehors de toute discussion dogmatique. C'est une faculté de humaine, tout aussi bien que l'intelligence et l'amour. Tant qu'il y aura des hommes, la religion existera. Considérée ainsi, elle n'est autre chose que le besoin d'un idéalisme infini, besoin qui justifie toutes les aspirations au progrès, qui inspire tous les dévouements, qui seul empêche la vertu et l'honneur d'être uniquement des mots servant à leurrer la vanité des faibles et des sots au profit des forts et des habiles.

C'est à ce besoin inné de croyance qu'on pourrait proprement donner le nom de religion naturelle, et tout ce qui tend à rapetisser et à limiter l'essor de ces croyances est, dans l'ordre religieux, en opposition avec la nature. L'essence de l'objet religieux, c'est le mystère, puisque la foi commence à l'inconnu et abandonne tout le reste aux investigations de la science. Le doute est d'ailleurs mortel à la foi; elle sent que l'intervention de l'être divin est nécessaire pour combler l'abîme qui sépare le fini de l'infini, et elle affirme cette intervention avec tout l'élan de son cœur, avec toute la docilité de son intelligence. En dehors de cet acte de foi, le besoin religieux ne trouve pas de satisfaction, et se change en scepticisme et en désespoir. Mais pour que l'acte de foi ne soit pas un acte de folie, la raison veut qu'il soit dirigé et réglé. Par quoi? **par la science?** Nous avons vu que la science **n'y peut**

rien. Par l'autorité civile? C'est absurde. Faites donc surveiller les prières par des gendarmes!

Reste donc l'autorité morale, qui seule peut constituer le dogme et établir la discipline du culte, de concert cette fois avec l'autorité civile, mais non d'après ses ordres; il faut, en un mot, que la foi donne au besoin religieux une satisfaction réelle, entière, permanente, indubitable. Pour cela, il faut l'affirmation absolue, invariable, d'un dogme conservé par une hiérarchie autorisée. Il faut un culte efficace, donnant, avec une foi absolue, une réalisation substantielle aux signes de la croyance.

La religion, ainsi comprise, étant la seule qui satisfasse le besoin naturel de religion, doit être appelée la seule vraiment naturelle. Et nous arrivons de nous-mêmes à cette double définition : la vraie religion naturelle, c'est la religion révélée; la vraie religion révélée, c'est la religion hiérarchique et traditionnelle, qui s'affirme absolument au-dessus des discussions humaines par la communion à la foi, à l'espérance et à la charité.

Représentant l'autorité morale et la réalisant par l'efficacité de son ministère, le sacerdoce est saint et infaillible autant que l'humanité est sujette au vice et à l'erreur. Le Prêtre, agissant comme prêtre, est toujours le représentant de Dieu. Peu importent les fautes ou même les crimes de l'homme. Lorsque Alexandre VI faisait une ordination, ce n'était pas l'empoisonneur qui imposait les mains aux évêques, c'était le pape. Or le pape Alexandre VI n'a jamais ni corrompu ni falsifié les dogmes qui le condamnaient lui-même, les sacrements qui, entre ses mains, sauvaient les autres et ne le justifiaient pas. Il y a eu tou.

jours et partout des hommes menteurs et criminels ; mais, dans l'Église hiérarchique et divinement autorisée, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais ni mauvais papes ni mauvais prêtres. Mauvais et prêtre sont deux mots qui ne s'accordent pas.

Nous avons parlé d'Alexandre VI, et nous croyons que ce nom suffira, sans qu'on nous oppose d'autres souvenirs justement exécrés. De grands criminels ont pu se déshonorer doublement eux-mêmes, à cause du caractère sacré dont ils étaient revêtus; mais il ne leur a pas été donné de déshonorer ce caractère, qui reste toujours rayonnant et splendide au-dessus de l'humanité qui tombe.

Nous avons dit qu'il n'y a pas de religion sans mystères ; ajoutons qu'il n'y a pas de mystères sans symboles. Le symbole étant la formule ou l'expression du mystère, n'en exprime la profondeur inconnue que par des images paradoxales empruntées au connu. La forme symbolique devant caractériser ce qui est au-dessus de la raison scientifique, doit nécessairement se trouver en dehors de cette raison : de là le mot célèbre et parfaitement juste d'un Père de l'Église : Je crois parce que c'est absurde, *credo quia absurdum*.

Si la science affirmait ce qu'elle ne sait pas, elle se détruirait elle-même. La science ne saurait donc faire l'oeuvre de la foi, pas plus que la foi ne peut décider en matière de science. Une affirmation de foi dont la science a la témérité de s'occuper ne peut donc être qu'une absurdité pour elle, de même qu'une affirmation de science qu'on nous donnerait comme article de foi serait une

absurdité dans l'ordre religieux. Croire et savoir sont deux termes qui ne peuvent jamais se confondre.

Ils ne sauraient non plus s'opposer l'un à l'autre dans un antagonisme quelconque. Il est impossible, en effet, de croire le contraire de ce qu'on sait sans cesser, pour cela même, de le savoir, et il est également impossible d'arriver à savoir le contraire de ce qu'on croit sans cesser immédiatement de croire.

Nier ou même contester les décisions de la foi, et cela au nom de la science, c'est prouver qu'on ne comprend ni la science ni la foi : en effet, le mystère d'un Dieu en trois personnes n'est pas un problème de mathématiques; l'incarnation du Verbe n'est pas un phénomène qui appartienne à la médecine; la rédemption échappe à la critique des historiens. La science est absolument impuissante à décider qu'on ait tort ou raison de croire ou de ne pas croire au dogme; elle peut constater seulement les résultats de la croyance, et si la foi rend évidemment les hommes meilleurs, si d'ailleurs la foi en elle-même, considérée comme un fait physiologique, est évidemment une nécessité et une force, il faudra bien que la science l'admette, et prenne le sage parti de compter toujours avec la foi.

Osons affirmer maintenant qu'il existe un fait immense, également appréciable et par la foi et par la science; un fait qui rend Dieu visible en quelque sorte sur la terre ; un fait incontestable et (l'une portée universelle : ce fait, c'est la manifestation dans le monde, à partir de l'époque où commence la révélation chrétienne, d'un esprit inconnu aux anciens, d'un esprit évidemment

divin plus positif que la science dans ses œuvres, plus magnifiquement idéal dans ses aspirations que la* plus haute poésie, un esprit pour lequel il fallait créer un nom nouveau tout à fait inouï dans les sanctuaires de l'antiquité. Aussi ce nom fut-il créé, et nous démontrerons que ce nom, que *ce* mot est en religion, tant pour la science que pour la foi, l'expression de l'absolu : le mot est CHARITÉ, et l'esprit dont nous parlons s'appelle *l'esprit de charité*.

Devant la charité, la foi se prosterne et la science vaincue s'incline. Il y a évidemment ici quelque chose de plus grand que l'humanité; la charité prouve par ses œuvres qu'elle n'est pas un rêve. Elle est plus forte que toutes les passions; elle triomphe de la souffrance et de la mort; elle fait comprendre Dieu à tous les cœurs, et semble remplir déjà l'éternité par la réalisation commencée de ses légitimes espérances.

Devant la charité vivante et agissante, quel est le Proudhon qui osera blasphémer? Quel est le Voltaire qui osera rire?

Entassez les uns sur les autres les sophismes de Diderot, les arguments critiques de Strauss, les Ruines de Volney, si bien nommées, car cet homme ne pouvait faire que des ruines, les blasphèmes de cette révolution dont la voix s'est éteinte une fois dans le sang et une autre fois dans le silence du mépris; joignez-y *ce* que l'avenir peut nous garder de monstruosité et de rêveries; puis vienne la plus humble et la plus simple de toutes les sœurs de charité, le monde laissera là toutes ses sottises, toutes ses crimes, toutes ses rêveries mal-

saines, pour s'incliner devant cette réalité sublime.

Charité! mot divin, mot qui seul fait comprendre Dieu, mot qui contient une révélation tout entière ! Esprit de charité, alliance de deux mots qui sont toute une solution et tout un avenir! A quelle question, en effet, ces deux mots ne peuvent-ils pas répondre?

Qu'est-ce que Dieu pour nous, sinon l'esprit de charité ? qu'est-ce que l'orthodoxie ? n'est-ce pas l'esprit de charité qui ne discute pas *sur* la foi afin de ne pas altérer la confiance des petits et afin de ne pas troubler la paix de la communion universelle ? Or l'Église universelle est-elle autre chose qu'une communion en esprit de charité? C'est par l'esprit de charité que l'Église *est infaillible*. C'est l'esprit de charité qui est la vertu divine du sacerdoce. \

Devoir des tommes, garantie de leurs droits, preuve de leur immortalité, éternité de bonheur eomruencée pour eux sur la terré, but glorieux donné à leur existence, fin et moyen de leurs efforts, 'Perfection de leur morale individuelle, : civil et religieuse, l'esprit de charité com—/ prend_ei, s'ap ligue à tout, peut tont espérer, tout trepzendré et to accomplir.

C'est par l'esprit de charité que Jésus expirant sur la croix donnait à sa mère un fils dans la personne dé saint Jean, et, triomphant des angoisses du plus affieux supplice, poussait un cri de délivrance et de salut, en disant : « 111mi père, je remets mon esprit entre tes mains. »

C'est par la charité que douze artisans de Galilée ont conquis le monde; ils ont aimé la vérité plus que leur vieJ, et ils sont allés seuls la dire aux peuples et aux rois;

10 MYSTÈRES RELIGIEUX.

éprouvés par les tortures, ils ont été trouvés fidèles. Ils ont montré aux multitudes l'immortalité vivante dans leur mort, et ils ont arrosé la terre d'un sang dont la chaleur ne pouvait s'éteindre parce qu'ils étaient tout brûlants des ardeurs de la charité.

C'est par la charité que les apôtres ont constitué leur symbole. Ils ont dit que croire ensemble vaut mieux que douter séparément; ils ont constitué la hiérarchie sur l'obéissance rendue si noble et si grande par l'esprit de charité que servir ainsi, c'est régner; ils ont formulé la foi de tous, et l'espérance de tous, et ils ont mis ce symbole sous la garde de la charité de tous. Malheur à l'égoïste qui s'approprie un seul mot de cet héritage du Verbe, car c'est un déicide qui veut démembrer le corps du Seigneur.

Le symbole, c'est l'arche sainte de la charité, qui-conque y touche, est frappé de mort éternelle, car la charité se retire de lui. C'est l'héritage sacré de nos enfants, c'est le prix du sang de nos pères!

C'est par la charité que les martyrs se consolait dans les prisons des césars et attiraient à leur croyance leurs gardiens mêmes et leurs bourreaux.

C'est au nom de la charité que saint Martin, de Tours, protestait contre le supplice des pricillianistes et se séparait de la communion du tyran qui voulait imposer la foi par le glaive.

C'est par la charité que tant de saints ont consolé le monde des crimes commis au nom de la religion même et des scandales du sanctuaire profané!

C'est par la charité que saint Vincent de **Paul** et Fé-

nélon se sont imposés à l'admiration des siècles, même les plus impies, et ont fait tomber d'avance le rire des enfants de Voltaire devant le sérieux imposant de leurs vertus.

C'est par la charité enfin que la folie de la croix est devenue la sagesse des nations, parce que tous les nobles coeurs ont compris qu'il est plus grand de croire avec ceux qui aiment et se dévouent, que de douter avec les égoïstes et les esclaves du plaisir!



ARTICLE PREMIER.

SOLUTION DU PREMIER PROBLÈME.

LE VRAI DIEU.

Dieu ne peut être défini que par la foi ; la science ne peut ni nier ni affirmer qu'il existe.

Dieu est l'objet absolu de la foi humaine. Dans l'infini, c'est l'intelligence suprême et créatrice de l'ordre. Dans le monde, c'est l'esprit de charité.

L'Être universel une machine fatale qui broie éternellement des intelligences de hasard ou une intelligence providentielle qui dirige les forces pour l'amélioration des esprits ?

La première hypothèse répugne à la raison, elle est désespérante et immorale.

La science et la raison doivent donc s'incliner devant la seconde.

Oui, Proudhon, Dieu est une hypothèse ; mais c'est une hypothèse tellement nécessaire que, sans elle, tous les théorèmes deviennent absurdes ou douteux.

Pour les initiés à la kabbale, Dieu est .l'unité absolue qui crée et anime les nombres.

L'unité de l'intelligence humaine démontre l'unité de Dieu.

La clé des nombres est celle des symboles, parce que

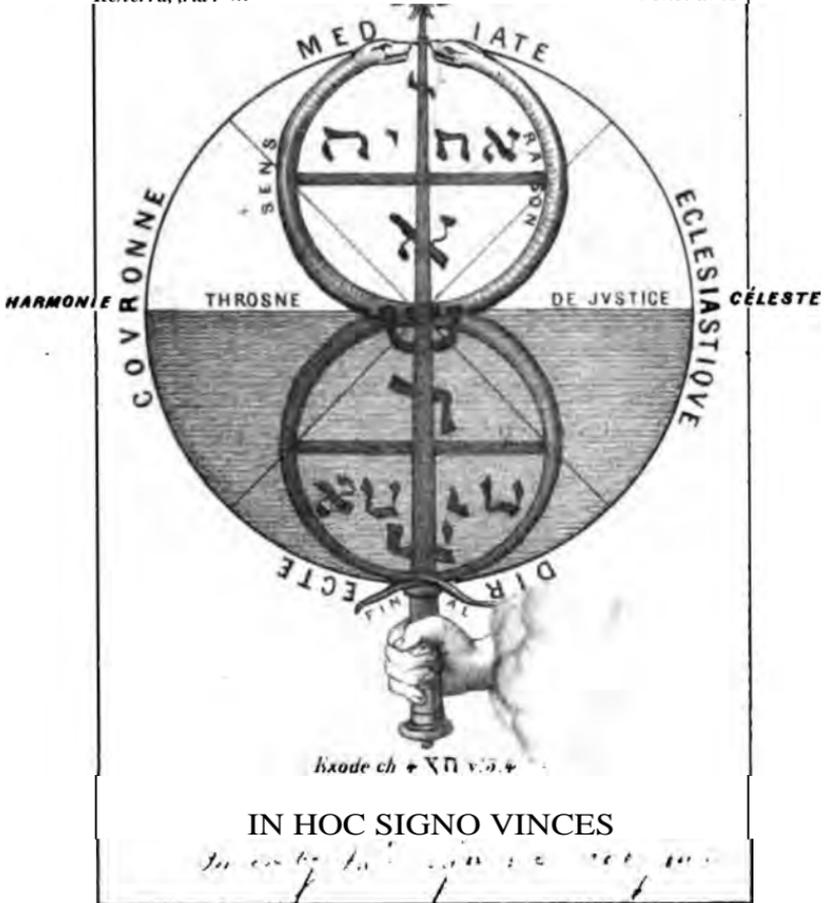
ç 7 2

v l-oz7e

pt2-.711 i(rn)

Ré/terra, ,rià r V.r

Ponel dr .8



Le sine du grand arcaue

G.. A

les symboles sont les figurés analogiques de l'harmonie qui vient des nombres.

Les mathématiques ne sauraient démontrer la fatalité aveugle, puisqu'elles sont l'expression de l'exactitude qui est le caractère de la plus suprême raison.

L'unité démontre l'analogie des contraires; c'est le principe, l'équilibre et la fin des nombres. L'acte de foi part de l'unité et retourne à l'unité.

Nous allons esquisser une explication de la Bible par les nombres, parce que la Bible est le livre des images de Dieu.

Nous demanderons aux nombres la raison des dogmes de la religion éternelle, et les nombres nous répondront toujours en se réunissant dans la synthèse de l'unité.

Les quelques pages qui vont suivre sont de simples aperçus des hypothèses kabbalistiques; elles sont en dehors de la foi, et nous les indiquons seulement comme des recherches curieuses. Il ne nous appartient pas d'innover en matière de dogme, et nos assertions comme initié sont entièrement subordonnées à notre soumission, comme chrétien.

ESQUISSE DE LA THÉOLOGIE PROPHÉTIQUE DES NOMBRES

I. ·

L. UNITÉ.

L'unité est le principe et la synthèse des nombres, c'est l'idée de Dieu et de l'homme, c'est l'alliance de la **raison et de la foi.**

La foi ne peut être opposée à la raison, elle est nécessitée par l'amour, elle est identique à l'espérance. Aimer, c'est croire et espérer, et ce triple élan de l'âme est appelé vertu, parce qu'il faut du courage pour le faire. Mais y aurait-il du courage en cela, si le doute n'était pas possible ? Or, pouvoir douter, c'est douter. Le doute est la force équilibrante de la foi et il en fait tout le mérite.

La nature elle-même nous induit à croire, mais les formules de foi sont des constatations sociales des tendances de la foi à une époque donnée. C'est ce qui fait l'infailibilité de l'église, infailibilité d'évidence et de fait.

Dieu est nécessairement le plus inconnu de tous les êtres, puisqu'il n'est défini qu'en sens inverse de nos expériences, il est tout ce que nous ne sommes pas, c'est l'infini opposé au fini par hypothèse contradictoire.

La foi, et, par conséquent l'espérance et l'amour sont si libres que l'homme, loin de pouvoir les imposer aux autres ne se les impose pas à soi-même.

Ce sont des grâces, dit la religion. Or, est-il concevable qu'on exige la grâce, c'est-à-dire qu'on veuille forcer les hommes à ce qui vient librement et gratuitement du ciel ? Il faut le leur souhaiter.

Raisonnement sur la foi, c'est déraisonner, puisque l'objet de la foi est en dehors de la raison. Si l'on me demande : Y a-t-il un Dieu ? je réponds : Je le crois. — Mais en êtes-vous sûr ? — Si j'en étais sûre, je ne le croirais pas, je le saurais.

Formuler la foi, c'est convenir des termes de l'hypothèse commune.

La foi commence où la science finit. Agrandir la science, c'est en apparence ôter à la foi, et en réalité, c'est en agrandir également le domaine, car c'est en amplifier la base.

On ne peut deviner l'inconnu que par ses proportions supposées et supposables avec le connu.

L'analogie était le dogme unique des anciens mage
Dogme vraiment médiateur, car il est moitié scien
fique, moitié hypothétique, moitié raison et moitié poési
Ce dogme a été et sera toujours le générateur de tous l
autres.

Qu'est-ce que l'Homme-Dieu? C'est celui qui réalise dans la vie la plus humaine l'idéal le plus divin.

La foi est une divination de l'intelligence et de l'amour dirigés par les indices de la nature et de la raison.

Il est donc de l'essence des choses de foi d'être inaccessible à la science, douteuses pour la philosophie, et indéfinies pour la certitude.

La foi est une réalisation hypothétique et mie détermination conventionnelle des fins dernières de l'espérance. C'est l'adhésion au signe visible des choses qu'on ne voit pas.

**Sperandarum substanlia rerum
Argumentum non apparentium.**

Pour affirmer sans folie que Dieu est ou qu'il n'est pas, il faut partir d'une définition raisonnable ou déraisonnable de Dieu. Or, cette définition pour être raisonnable doit être hypothétique, analogique et négative du fini connu. On peut nier un Dieu quelconque, mais le Dieu absolu

ne se nie pas plus qu'il ne se prouve; on le suppose raisonnablement et on y croit.

Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu, a dit le Maître; voir par le coeur, c'est croire, et, si cette foi se rapporte au vrai bien, elle ne saurait être trompée, pourvu qu'elle ne cherche pas à trop définir suivant les inductions risquées de l'ignorance personnelle. Nos jugements, en matière de foi, s'appliquent à nous-mêmes, il nous sera fait comme nous aurons cru. C'est-à-dire que nous nous faisons nous-mêmes à la ressemblance de notre idéal.

Que ceux qui font les dieux, leurs deviennent semblables, dit le psalmiste, ainsi que tous ceux qui leur donnent leur confiance.

L'idéal divin du vieux monde a fait la civilisation qui finit, et il ne faut pas désespérer de voir le dieu de nos barbares pères devenir le diable de nos enfants mieux éclairés. On fait des diables avec les dieux de rebuts, et Satan n'est si incohérent et si difforme que parce qu'il est fait de toutes les déchirures des anciennes théogonies. C'est le sphinx sans mot, c'est l'énigme sans solution, c'est le mystère sans vérité, c'est l'absolu sans réalité et sans lumière.

L'homme est le fils de Dieu, parce que Dieu manifesté, réalisé et incarné sur la terre, s'est appelé le Fils de l'homme.

C'est après avoir fait Dieu dans son intelligence et dans son amour que l'humanité a compris le Verbe sublime qui a dit : Soit faite la lumière!

L'homme, c'est la forme de la pensée divine, et Dieu c'est la synthèse idéalisée de la pensée humaine.

Ainsi le Verbe de Dieu est le révélateur de l'homme, et le Verbe de l'homme est le révélateur de Dieu.

L'homme est le Dieu du monde, et Dieu est l'homme du ciel.

Avant de dire : Dieu veut, l'homme a voulu.

Pour comprendre et honorer Dieu tout-puissant, il faut que l'homme soit libre.

Obéissant et s'abstenant par crainte du fruit de la science, l'homme eût été innocent et stupide comme l'agneau, curieux et rebelle comme l'ange de lumière, il a coupé lui-même le cordon de sa nativité, et, en tombant libre sur la terre, il a entraîné Dieu dans sa chute.

Et c'est pourquoi du fond de cette chute sublime il se relève glorieux avec le grand condamné du Calvaire et entre avec lui dans le royaume du ciel.

Car le royaume du ciel appartient à l'intelligence et à Phmour, tous deux enfants de la liberté!

Dieu a montré à l'homme la liberté comme une amante, et, pour éprouver son cœur, il a fait passer entre elle et lui le fantôme de la mort.

L'homme a aimé et il s'est senti Dieu; il a donné pour elle ce que Dieu venait de lui donner : l'espérance éternelle.

Il s'est élancé vers sa fiancée à travers l'ombre de la mort et le spectre s'est évanoui.

L'homme possédait la liberté ; il avait embrassé la vie.

Expie maintenant ta gloire, ô Prométhée!

Ton cœur dévoré sans cesse ne peut mourir; c'est ton voutour et c'est Jupiter qui mourront.

Un jour nous nous éveillerons enfin des rêves pénibles d'une vie tourmentée, l'oeuvre de notre épreuve sera finie, nous serons assez forts contre la douleur pour être immortels.

Alors nous vivrons en Dieu d'une plus.abondante vie, et nous descendrons dans ses oeuvres avec la lumière de sa pensée, nous serons emportés dans l'infini par le souffle de son amour.

Nous serons sans doute les aînés d'une race nouvelle; les anges des hommes à venir.

Messagers célestes, nous voguerons dans l'immensité et les étoiles seront nos blanches nacelles.

Nous nous transformerons en douces visions pour reposer les yeux qui pleurent; nous cueillerons des lis rayonnants dans des prairies inconnues, et nous en secouerons la rosée sur la terre.

Nous toucherons la paupière de l'enfant qui s'endort et nous réjouirons doucement le cœur de sa mère au spectacle de la beauté de son fils bien-aimé.

II.

LE BINAIRE.

Le binaire est plus particulièrement le nombre de la femme, épouse de l'homme et mère de la société.

L'homme est l'amour dans l'intelligence, la femme est l'intelligence dans l'amour.

La femme est le sourire du Créateur content de lui-même, et c'est après l'avoir faite qu'il se reposa, dit la céleste parabole.

La femme est avant l'homme, parce qu'elle est mère, et tout lui est pardonné d'avance parce qu'elle enfante avec douleur.

La femme s'est initiée la première à l'immortalité par la mort; l'homme alors l'a vue si belle et l'a comprise si généreuse qu'il n'a pas voulu lui survivre, et il l'a aimée plus que sa vie, plus que son bonheur éternel.

Heureux proscrit! puisqu'elle lui a été donnée pour compagne de son exil!

Mais les enfants de Caïn se sont révoltés contre la mère d'Abel et ils ont asservi leur mère.

La beauté de la femme est devenue une proie pour la brutalité des hommes sans amour.

Alors la femme a fermé son coeur comme un sanctuaire ignoré et a dit aux hommes indignes d'elle : « Je suis vierge, mais je veux être mère, et mon fils vous apprendra à m'aimer. »

O Ève! sois saluée et adorée dans ta chute!

O Marie! sois bénie et adorée dans tes douleurs et dans ta gloire!

Sainte crucifiée qui survivais à ton Dieu pour ensevelir ton fils, sois pour nous le dernier mot de la révélation divine!

Moïse appelait Dieu Seigneur, Jésus l'appelait mon Père, et nous, en songeant à toi, nous dirons à la Providence : « Vous êtes notre mère! »

Enfants de la femme, pardonnons à la femme déchue.

Enfants de la femme, adorons la femme régénérée.

Enfants de la femme, qui avons dormi sur son sein, été bercés dans ses bras et consolés par ses caresses, aimons—la et entr'aimons—nous!

LE TERNAIRE.

Le ternaire est le nombre de la création.

Dieu se crée éternellement lui-même, et l'infini qu'il remplit de ses oeuvres est Une création incessante et infinie.

L'amour suprême se contemple dans la beauté comme dans un miroir, et il essaye toutes les formes comme des parures, car il est le fiancé de la vie.

L'homme aussi s'affirme et se crée lui-même : il se pare de ses conquêtes, il s'illumine de ses conceptions, il se revêt de ses oeuvres comme d'un habit nuptial.

La grande semaine de la création a été imitée par le génie humain divinisant les formes de la nature.

Chaque jour a fourni une révélation nouvelle, chaque nouveau roi progressif du monde a été pour un jour l'image et l'incarnation de Dieu! Rêve sublime qui explique les mystères de l'Inde et justifie tous les symbolismes!

, La haute conception de l'homme-Dieu correspond à la création d'Adam, et le christianisme, semblable aux premiers jours de l'homme typique dans le paradis terrestre, n'a été qu'une aspiration et un veuvage.

Nous attendons le culte de l'épouse et de la mère, nous aspirons aux noces de l'alliance nouvelle.

Alors les pauvres, les aveugles, tous les proscrits du vieux monde seront conviés au festin et recevront une robe nuptiale; et ils se regarderont les uns les autres avec une grande douceur et un ineffable sourire, parce qu'ils auront pleuré longtemps.

IV.

LE QUATERNAIRE.

Le quaternaire est le nombre de la force. C'est le ternaire complété par son produit, c'est l'unité rebelle réconciliée à la trinité souveraine.

Dans la fougue première de la vie, l'homme ayant oublié sa mère ne comprit plus Dieu que comme un père inflexible et jaloux.

Le sombre Saturne, armé de sa faux parricide, se mit à dévorer ses enfants.

Jupiter eut des sourcils qui ébranlaient l'Olympe, et Jehovah des tonnerres qui assourdisaient les solitudes du Sinäi.

. Et pourtant le père des hommes, ivre parfois comme Noé, laissait apercevoir au monde les mystères de la vie.

Psyché, divinisée par ses tourments, devenait l'épouse de l'Amour ; Adonis ressuscité retrouvait Vénus dans l'Olympe; Job, victorieux du mal, retrouvait plus qu'il n'avait perdu.

La loi est une épreuve du courage.

Aimer la vie plus qu'on ne craint les menaces de la mort, c'est mériter la vie.

Les élus sont ceux qui osent; malheur aux timides!

Ainsi les esclaves de la loi qui se font les tyrans des consciences, et les serviteurs de la crainte, et les avarés d'espérance, et les pharisiens de toutes les synagogues et de toutes les églises, ceux-là sont les réprouvés et les maudits du Père!

Le Christ n'a-t-il pas été excommunié et crucifié par la synagogue?

Savonarole n'a-t-il pas été brûlé par ordre d'un souverain pontife de la religion chrétienne?

Les pharisiens ne sont-ils pas aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de Caïphe?

Si quelqu'un leur parle au nom de l'intelligence et de l'amour, l'écouteront-ils?

C'est en arrachant les enfants de la liberté à la tyrannie des Pharaons que Moïse a inauguré le règne du Père.

C'est en brisant le joug insupportable du pharisaïsme mosaïque que Jésus a convié tous les hommes à la fraternité du fils unique de Dieu.

Quand tomberont les dernières idoles, quand se briseront les dernières chaînes matérielles des consciences, quand les derniers tueurs de prophètes, quand les derniers étouffeurs de Verbe seront confondus, ce sera le règne de l'Esprit-Saint.

Gloire donc au Père qui a enseveli l'armée de Pharaon dans la mer Rouge !

Gloire au Fils qui a déchiré le voile du temple , et

dont la croix trop lourde posée sur la couronne des Césars a brisé contre terre le front des Césars !

Gloire au Saint-Esprit, qui doit balayer de la terre par son souffle terrible tous les voleurs et tous les bourreaux pour faire place au banquet des enfants de Dieu !

Gloire au Saint-Esprit qui a promis la conquête de la terre et du ciel à l'ange de la liberté!

L'ange de la liberté est né avant l'aurore du premier jour, avant le réveil même de l'intelligence, et Dieu l'a appelé l'étoile du matin.

O Lucifer! tu t'es détaché volontairement et dédaigneusement du ciel où le soleil te noyait dans sa clarté, pour sillonner de tes propres rayons les champs incultes de la nuit.

Tu brilles quand le soleil se couche, et ton regard étincelant précède le lever du jour.

Tu tombes pour remonter ; tu goûtes la mort pour mieux connaître la vie.

Tu es pour les gloires antiques du monde, l'étoile du soir; pour la vérité renaissante , la belle étoile du matin!

La liberté n'est pas la licence : car la licence c'est la tyrannie.

La liberté est la gardienne du devoir, parce qu'elle revendique le droit.

Lucifer, dont les âges de ténèbres ont fait le génie du mal, sera vraiment l'ange de la lumière, lorsqu'ayant conquis la liberté au prix de la réprobation, il en fera usage pour se soumettre ei l'ordre éternel, inaugurant ainsi les gloires de l'obéissance volontaire.

•

Le droit n'est que la racine du devoir, il faut posséder pour donner.

Or, voici comment une haute et profonde poésie explique la chute des anges.

Dieu avait donné aux esprits la lumière et la vie, puis il leur a dit : Aimez.

Qu'est-ce qu'aimer? répondirent les esprits.

Aimer, c'est se donner aux autres, répondit Dieu. Ceux qui aimeront, souffriront, mais ils seront aimés.

— Nous avons droit de ne rien donner et nous ne voulons rien souffrir, dirent les esprits ennemis de l'amour.

— Restez dans votre droit, répondit Dieu, et séparons-nous. Moi et les miens, nous voulons souffrir et mourir, même pour aimer. C'est notre devoir!

L'ange déchu est donc celui qui dès le commencement a refusé d'aimer ; il n'aime pas et c'est tout son supplice; il ne donne pas, et c'est sa misère ; il ne souffre pas, et c'est son néant; il ne meurt pas, et c'est son exil.

L'ange déchu n'est pas Lucifer le porte-lumière, c'est • Satan, le calomniateur de l'amour.

Être riche c'est donner; ne rien donner c'est être **pauvre**; vivre c'est aimer; ne rien aimer c'est être mort; être heureux c'est se devouer ; n'exister que pour soi c'est se réprouver soi-même et se séquestrer dans l'enfer.

Le ciel c'est l'harmonie des sentiments généreux; l'enfer c'est le conflit des instincts lâches.

L'homme du droit c'est Caïn qui tue Abel par envie ;

l'homme du devoir c'est Abel qui meurt pour Caïn par amour.

Et telle a été la mission du Christ, le grand Abel de l'humanité.

Ce n'est pas per le droit que nous devons tout oser, c'est pour le devoir.

C'est le devoir qui est l'expansion et la jouissance de la liberté ; le droit isolé est le père de la servitude.

Le devoir c'est le dévouement, le droit c'est l'égoïsme.

Le devoir c'est le sacrifice, le droit c'est la rapine et le vol.

Le devoir c'est l'amour, et le droit c'est la haine.

Le devoir c'est la vie infinie, le droit c'est la mort éternelle.

S'il faut combattre pour la conquête du droit, ce n'est que pour acquérir la puissance du devoir : et pourquoi donc serions-nous libres, si ce n'est pour aimer, nous dévouer et ainsi ressembler à Dieu!

S'il faut enfreindre la loi, c'est lorsqu'elle captive l'amour dans la crainte.

Celui qui veut sauver son âme la perdra, dit le livre saint ; et celui qui consentira à la perdre la sauvera.

Le devoir c'est d'aimer : périsse tout ce qui fait obstacle à l'amour! Silence aux oracles de la haine! Anéantissement aux faux dieux de l'égoïsme et de la peur! Honte aux esclaves avars d'amour!

Dieu aime les enfants prodigues!

V.

LE QUINAIRE.

Le quinaire est le nombre religieux, car c'est le nombre de Dieu réuni à celui de la femme.

La foi n'est pas la crédulité stupide de l'ignorance émerveillée.

La foi c'est la conscience et la confiance de l'amour.

La foi c'est le cri de la raison qui persiste à nier l'absurde, même devant l'inconnu.

La foi est un sentiment nécessaire à l'âme, comme la respiration à la vie : c'est la dignité du coeur, c'est la réalité de l'enthousiasme.

La foi ne consiste pas dans l'affirmation de tel ou tel symbole, mais dans l'aspiration vraie et constante aux vérités voilées par tous les symbolismes.

Un homme repousse une idée indigne de la divinité, il en brise les fausses images, il se révolte contre d'odieuses idolâtries, et vous dites que c'est un athée?

Les persécuteurs de la Rome déchue appelaient aussi les premiers chrétiens des athées, parce qu'ils n'adoraient pas les idoles de Caligula ou de Néron.

Nier toute une religion et toutes les religions même, plutôt que d'adhérer à des formules que la conscience réprouve, c'est un courageux et sublime acte de foi.

Tout homme qui souffre pour ses convictions est un martyr de la foi.

Il s'explique peut-être mal, mais il préfère à toute

chose la justice et la vérité; ne le condamnez pas sans l'entendre.

Croire à la vérité suprême ce n'est pas la définir, et déclarer qu'on y croit c'est reconnaître qu'on l'ignore.

L'apôtre saint Paul borne toute la foi à ces deux choses : Croire que Dieu est et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

La foi est plus grande que les religions parce qu'elle précise moins les articles de la croyance.

Un dogme quelconque ne constitue qu'une croyance et appartient à une communion spéciale; la foi est un sentiment commun à l'humanité tout entière.

Plus on discute pour préciser, moins on croit; un dogme de plus c'est une croyance qu'une secte s'approprie et enlève ainsi en quelque sorte à la foi universelle.

Laissons les sectaires faire et refaire leurs dogmes, laissons les superstitieux détailler et formuler leurs superstitions, laissons les morts ensevelir leurs morts, comme disait le Maître, et croyons à la vérité indicible, à l'absolu que la raison admet sans le comprendre, à ce que nous prèssentons sans le savoir.

Croyons à la raison suprême.

Croyons à l'amour infini et prenons en pitié les stupidités de l'école et les barbaries de la fausse religion.

O homme ! dis-moi ce que tu espères, et je te dirai ce que tu vaux.

Tu pries, tu jeûnes, tu veilles et tu crois que tu échapperas ainsi seul ou presque seul à la perte immense des

hommes dévorés par un Dieu jaloux? Tu es un hypocrite et un impie.

Tu fais de la vie une orgie et tu espères le néant pour sommeil, tu es un malade ou un insensé.

Tu es prêt à souffrir comme les autres et pour les autres, et tu espères le salut de tous, tu es un sage et un juste.

Espérer ce n'est pas avoir peur.

Avoir peur de Dieu! quel blasphème !

L'acte d'espérance c'est la prière.

La prière est l'épanchement de l'âme dans la sagesse et dans l'amour éternels.

C'est le regard de l'esprit vers la vérité, et le soupir du coeur vers la beauté suprême.

C'est le sourire de l'enfant à sa mère.

C'est le murmure du bien-aimé qui se penche vers les baisers de sa bien-aimée.

C'est la douce joie de l'âme aimante qui se dilate dans un océan d'amour.

C'est la tristesse de l'épouse en l'absence du nouvel époux.

C'est le soupir du voyageur qui pense à sa patrie.

C'est la pensée du pauvre qui travaille pour nourrir sa femme et ses enfants.

Prions en silence et levons vers notre Père inconnu un regard *de confiance et d'amour; acceptons avec foi et résignation la part qu'il nous donne dans les peines de la vie, et tous les battements de notre coeur seront des paroles de prière.

Est-ce que nous avons besoin d'apprendre à Dieu

quelles choses nous lui demandons, et ne sait-il pas ce qui nous est nécessaire?

Si nous pleurons, présentons lui nos larmes; si nous nous réjouissons, adressons-lui notre sourire; s'il nous frappe, baissions la tête ; s'il nous caresse, endormons-nous entre ses bras!

Notre prière sera parfaite quand nous prierons sans savoir même qui nous prions.

La prière n'est pas un bruit qui frappe l'oreille, c'est un silence qui pénètre le cœur.

Et de douces larmes viennent humecter les yeux, et des soupirs s'échappent comme la fumée de l'encens.

L'on se sent pris d'un ineffable amour pour tout ce qui est beauté, vérité, justice; l'on palpite d'une nouvelle vie et l'on ne craint plus de mourir. Car la prière est la vie éternelle de l'intelligence et de l'amour; c'est la vie de Dieu sur la terre.

Aimez-vous les uns les autres, voilà la loi et les prophètes! Méditez et comprenez cette parole.

Et quand vous aurez compris, ne lisez plus, ne cherchez plus, ne doutez plus, aimez !

Ne soyez plus sages, ne soyez plus savants, aimez! C'est toute la doctrine de la vraie religion ; religion veut dire charité, et Dieu lui-même n'est. qu'amour.

Je vous l'ai déjà dit : aimer c'est donner.

L'impie est celui qui absorbe les autres.

L'homme pieux est celui qui s'épanche dans l'humanité.

Si le coeur de l'homme concentre en lui-même le feu

80 MYSTÈRES Rumex.

dont Dieu l'anime, c'est un enfer qui dévore tout et ne se remplit que de cendres; s'il le fait rayonner au dehors, il devient un doux soleil d'amour.

L'homme se doit à sa famille ; la famille se doit à la patrie, la patrie à l'humanité.

L'égoïsme de l'homme mérite l'isolement et le désespoir, l'égoïsme de la famille mérite la ruine et l'exil, l'égoïsme de la patrie mérite la guerre et l'invasion.

L'homme qui s'isole de tout amour humain, en disant : Je servirai Dieu, celui-là se trompe. Car, dit l'apôtre saint Jean, s'il n'aime pas son prochain qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?

Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais il ne faut pas refuser même à César ce qui est à César.

Dieu est celui qui donne la vie, César c'est celui qui peut donner la mort.

Il faut aimer Dieu et ne pas craindre César, car il est dit dans le livre sacré : Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée.

Voulez-vous être bons, soyez justes ; voulez-vous être justes, soyez libres!

Les vices qui rendent l'homme semblable à la brute, sont les premiers ennemis de sa liberté.

Regardez l'ivrogne et dites-moi si cette brute immonde peut être libre!

L'avare maudit la vie de son père, et, comme le corbeau, il a faim de cadavres.

L'ambitieux veut des ruines, c'est un envieux en délire ; le débauché crache sur le sein de sa mère et remplit d'avortons les entrailles de la mort.



SOLUTION DU PREMIER PROBLÈME.

M

Tous ces cœurs sans amours sont punis par le plus cruel des supplices : la haine.

Car, sachons-le bien, l'expiation est renfermée dans le péché.

L'homme qui fait le mal est comme un vase de terre mal réussi, il se brisera, la fatalité le veut.

Avec les débris des mondes Dieu refait des étoiles, avec les débris des âmes il refait des anges.

VI.

LE SENAIRE.

Le senaire est le nombre de l'initiation par l'épreuve; c'est le nombre de l'équilibre, c'est l'hiéroglyphe de la science du bien et du mal.

Celui qui cherche l'origine du mal cherche d'où vient ce qui n'est pas.

Le mal, c'est l'appétit désordonné du bien, c'est l'essai infructueux d'une volonté inhabile.

Chacun possède le fruit de ses oeuvres, et la pauvreté n'est que l'aiguillon du travail.

Pour le troupeau des hommes, la souffrance est comme le chien de berger qui mord la laine des brebis pour les remettre dans la voie.

C'est à cause de l'ombre que nous pouvons voir la lumière; c'est à cause du froid que nous ressentons la chaleur ; c'est à cause de la peine que nous sommes sensibles au plaisir.

Le mal est donc pour nous l'occasion et le commencement du bien.

Mais, dans les rêves de notre intelligence imparfaite, nous accusons le travail providentiel faute de le comprendre.

Nous ressemblons à l'ignorant qui juge le tableau sur le commencement de l'ébauche et dit, lorsque la tête est faite : R Cette figure n'a donc pas de corps?

La nature reste calme et fait son oeuvre.

Le soc n'est pas cruel lorsqu'il déchire le sein de la terre, et les grandes révolutions du monde sont le labourage de Dieu.

Tout est bien dans son temps : aux peuples féroces, des maîtres barbares; au bétail, des bouchers ; aux hommes, des juges et des pères.

Si le temps pouvait changer les moutons en lions, ils mangeraient les boucliers et les bergers.

Les moutons ne changent jamais parce qu'ils ne s'instruisent pas, mais les peuples s'instruisent.

Bergers et bouchers des peuples, vous avez donc raison de regarder comme vos ennemis ceux qui parlent à votre troupeau.

Troupeaux qui ne connaissez encore que vos bergers et qui voulez ignorer leur commerce avec les bouchers, vous êtes excusables de lapider ceux qui vous humilient et qui vous inquiètent en vous parlant de vos droits.

Christ! les grands te condamnent, tes disciples te renient, le peuple te maudit et acclame ton supplice, ta mère seule te pleure, Dieu t'abandonne !

Eh! EUI Lamina Sabachtani!

VII.

LE SEPTÉNAIRE.

Le septénaire est le grand nombre biblique. Il est la clef de la création de Moïse et le symbole de toute la religion. Moïse a laissé cinq livres et la loi se résume en deux testaments.

La Bible n'est pas une histoire, c'est un recueil de poèmes, c'est un livre d'allégories et d'images.

Adam et Ève ne sont que les types primitifs de l'humanité; le serpent qui tente, c'est le temps qui éprouve; l'arbre de la science, c'est le droit; l'expiation par le travail, c'est le devoir.

Caïn et Abel représentent la chair et l'esprit, la force et l'intelligence, la violence et l'harmonie.

Les géants sont les anciens usurpateurs de la terre; le déluge a été une immense révolution.

L'arche c'est la tradition conservée dans une famille: la religion, à cette époque, devient un mystère et la propriété d'une race. Cham est maudit pour s'en être fait le révélateur.

Nemrod et Babel sont les deux allégories primitives du despote unique et de l'empire universel toujours rêvé depuis; entrepris successivement par les Assyriens, les Mèdes, les Perses, Alexandre, Rome, Napoléon, les successeurs de Pierre le Grand, et toujours inachevé à cause de la dispersion des intérêts, figurée par la confusion des langues.

MYSTERES RELIGIEUX.

L'empire universel ne devait pas se réaliser par la force, mais par l'intelligence et par l'amour. Aussi, à Nemrod, l'homme du droit sauvage, la Bible oppose-t-elle Abraham, l'homme du devoir, qui s'exile pour chercher la liberté et la lutte sur une terre étrangère dont il s'empare par la pensée.

Il a une épouse stérile, c'est sa pensée, et une esclave féconde, c'est sa force; mais quand la force a produit son fruit, la pensée devient féconde, et le fils de l'intelligence fait exiler l'enfant de la force. L'homme d'intelligence est soumis à de rudes épreuves ; il doit confirmer ses conquêtes par le sacrifice. Dieu veut qu'il immole son fils, c'est-à-dire que le doute doit éprouver le dogme et que l'homme intellectuel doit être prêt à tout sacrifier devant la raison suprême. Dieu intervient alors : la raison universelle cède aux efforts du travail, elle se montre à la science, et le côté matériel du dogme est seul immolé. C'est ce que représente le bélier arrêté par les cornes dans les broussailles. L'histoire d'Abraham est donc un symbole à la manière antique, et contient une haute révélation des destinées de l'âme humaine. Prise à la lettre, c'est un récit absurde et révoltant. Saint Augustin ne prenait-il pas à la lettre l'âne d'or d'Apulée! Pauvres grands hommes!

L'histoire d'Isaac est une autre légende. Rebecca est le type de la femme orientale, laborieuse, hospitalière, partielle dans ses affections, rusée et retorte dans ses manoeuvres. Jacob et Esau sont encore les deux types reproduits de Caïn et d'Abel ; mais ici Abel se venge : l'intelligence émancipée triomphe par la ruse. Tout le

génie israélite est dans le caractère de Jacob, le patient et laborieux supplantateur, qui cède à la colère d'Esau, devient riche et achète le pardon de son frère. Quand les anciens voulaient philosopher, ils racontaient, il ne faut jamais l'oublier.

L'histoire ou la légende de Joseph contient en germe tout le génie de l'Évangile, et le Christ, méconnu par son peuple, a dû pleurer plus d'une fois en relisant cette scène où le gouverneur de l'Égypte se jette au cou de Benjamin en poussant un grand cri et en disant : « Je suis Joseph ! »

Israël devient le peuple *de* Dieu, c'est-à-dire le conservateur de l'idée et le dépositaire du verbe. Cette idée, c'est celle de l'indépendance humaine et de la royauté par le travail, mais on la cache avec soin comme un germe précieux. Un signe douloureux et indélébile est imprimé aux initiés, toute image de la vérité est interdite, et les enfants de Jacob veillent le sabre à la main autour de l'unité du tabernacle. Hemor et Sichem veulent s'introduire de force dans la famille sainte et périssent avec leur peuple à la suite d'une feinte initiation. Pour dominer sur les peuples, il faut que le sanctuaire s'entoure déjà de sacrifices et de terreur.

La servitude des enfants de Jacob prépare leur délivrance : car ils ont une idée, et l'on n'enchaîne pas l'idée; ils ont une religion, et l'on ne violente pas une religion ; ils sont un peuple enfin, et l'on n'enchaîne pas un vrai peuple. La persécution suscite des vengeurs, l'idée s'incarne dans un homme, Moïse se lève, Pharaon tombe, et la colonne dé nuées et de Baumes qui précède

un peuple affranchi s'avance majestueusement dans le désert.

Le Christ, c'est le prêtre et le roi par l'intelligence et par l'amour.

Il a reçu l'onction sainte, l'onction du génie, l'onction de la foi, l'onction de la vertu, qui est la force.

Il vient lorsque le sacerdoce est épuisé, lorsque les vieux symboles n'ont plus de vertu, lorsque la patrie de l'intelligence est éteinte.

Il vient pour rappeler Israël à la vie, et s'il ne peut galvaniser Israël, tué par les pharisiens, il ressuscitera le monde abandonné au culte mort des idoles!

Le Christ, c'est le droit du devoir

L'homme a le droit de faire son devoir et il n'en a pas d'autre.

Hômmе, tu as le droit de résister jusqu'à la mort à quiconque t'empêche de faire ton devoir!

Mère! ton enfant se noie ; un homme t'empêche de le secourir; tu frappes cet homme et tu cours sauver ton fils!... Qui donc osera te condamner ?...

Le Christ est venu pour opposer le droit du devoir au devoir du droit.

Le droit chez les juifs c'était la doctrine des pharisiens. Et en effet, ils semblaient avoir acquis le privilège de dogmatiser; n'étaient-ils pas les héritiers légitimes de la synagogue ?

Ils avaient. droit de condamner le Sauveur, et le Sauveur savait que son devoir était de leur résister.

Le Christ c'est la protest **ation** vivante.

Mais la protestation de quoi ? de la chair contre l'intelligence? Non !

Du droit contre le devoir? — Non!

De l'attrait physique contre l'attrait moral? — Non ! non!

De l'imagination contre la raison universelle ? De la folie contre la sagesse? — Non, et mille fois non, encore une fois!

Le Christ c'est le devoir réel qui proteste éternellement contre le droit imaginaire.

C'est l'émancipation de l'esprit qui brise la servitude de la chair.

C'est le dévouement révolté contre l'égoïsme.

C'est la modestie sublime qui répond à : Je ne t'obéirai pas !

Le Christ est veuf, le Christ est seul, le Christ est triste : pourquoi?

C'est que la femme s'est prostituée.

C'est que la société est accusée de vol.

C'est que la joie égoïste est impie!

Le Christ est jugé, il est condamné, il est exécuté et on l'adore!

Cela s'est passé dans un monde aussi sérieux peut-être que le nôtre.

Juges du monde où nous vivons, soyez attentifs et songez à celui qui jugera vos jugements.

Mais avant de mourir, le Sauveur a légué à ses enfants le signe immortel du salut : la communion.

Communion ! union commune! dernier mot du •auteur du monde.

Le pain et le vin partagés entre tous, a-t-il dit, c'est ma chair et mon sang!

Il a donné sa chair aux bourreaux, son sang à la terre qui a voulu le boire : et pourquoi ?

Pour que tous partagent le pain de l'intelligence et le vin de l'amour.

Oh ! signe de l'union des hommes! oh ! table commune, oh ! banquet de la fraternité et de l'égalité, quand donc seras-tu mieux compris ?

Martyrs de l'humanité, vous tous qui avez donné votre vie afin que tous aient le pain qui nourrit et le vin qui fortifie, ne dites-vous pas aussi en imposant les mains sur ces signes de la communion universelle : Ceci est notre chair et notre sang !

Et vous, hommes du monde entier, vous que le Maître appelle ses frères; oh! ne sentez-vous pas que le pain universel, le pain fraternel, le pain de la communion, c'est Dieu!

Débiteurs du crucifié,

Vous tous qui n'êtes pas prêts à donner à l'humanité votre sang , votre chair et votre vie , vous n'êtes pas dignes de la communion du Fils de Dieu! Ne faites pas couler son sang sur vous, car il vous ferait des taches sur le front!

N'approchez pas vos lèvres du coeur de Dieu, il sentirait votre morsure.

Ne buvez pas le sang du Christ, il vous brûlerait les entrailles; c'est bien assez qu'il ait coulé inutilement pour vous!

VIII.

LE NOMBRE HUIT.

L'octenaire est le nombre de la réaction et de la justice équilibrante.

Toute action produit une réaction.

C'est la loi universelle du monde.

Le christianisme devait produire l'antichristianisme.

• L'antechrist, c'est l'ombre, c'est le repoussoir, c'est la preuve du Christ.

L'antechrist se produisait déjà dans l'Église à l'époque des apôtres : Que celui qui tient maintenant tienne jusqu'à la mort, disait saint Paul, et le fils de l'iniquité se manifesterà.

Les protestants ont dit : L'antechrist, c'est le pape.

Le pape a répondu : Tout hérétique est un antechrist.

L'antechrist n'est pas plus le pape que Luther : l'antechrist, c'est l'esprit opposé à celui du Christ.

C'est l'usurpation du droit pour le droit; c'est l'orgueil de la domination et le despotisme de la pensée.

C'est l'égoïsme prétendu religieux des protestants tout aussi bien que l'ignorance crédule et impérieuse des mauvais catholiques.

L'antechrist, c'est ce qui divise les hommes au lieu de les unir; c'est l'esprit de dispute, l'entêtement des docteurs et des sectaires, le désir impie de s'approprier la vérité et d'en exclure les autres, ou de forcer tout le monde à subir l'étroitesse de nos jugements.

L'antechrist, c'est le prêtre qui maudit au lieu de bénir, qui éloigne au lieu de ramener, qui scandalise au lieu d'édifier, qui damne au lieu de sauver.

C'est le fanatisme haineux qui décourage la bonne volonté.

C'est le culte de la mort, de la tristesse et de la laideur.

Quel avenir ferons-nous à notre fils? ont dit des parents insensés; il est faible d'esprit et de corps, et son cœur ne donne pas encore signe de vie : nous en ferons un prêtre afin qu'il vive de l'autel. Et ils n'ont pas compris que l'autel n'est pas une mangeoire pour les animaux faibles.

Aussi regardez les prêtres indignes; contemplez ces prétendus serviteurs de l'autel. Que disent à votre cœur ces hommes gras ou cadavéreux, aux yeux sans regards, aux lèvres pincées ou béantes?

Écoutez-les parler : que vous apprend ce bruit désagréable et monotone ?

Ils prient comme ils donnent et ils sacrifient comme ils mangent.

Ce sont des machines à pain, à viande, à vin, et à paroles vides de sens.

Et lorsqu'ils se réjouissent, comme l'huître au soleil, d'être sans pensée et sans amour, on dit qu'ils ont la paix de l'âme.

Ils ont la paix de la brute, et pour l'homme celle du tombeau est meilleure : ce sont les prêtres de la sottise et de l'ignorance, ce sont les ministres de l'antechrist.

Le vrai prêtre du Christ est un homme qui vit, qui

- souffre, qui aime et qui combat pour la justice. Il ne dispute point, il ne réproouve point, il répand le pardon, l'intelligence et l'amour.

Le vrai chrétien est étranger à l'esprit de secte; il est tout à tous, et regarde tous les hommes comme les enfants d'un père commun qui veut les sauver tous; le symbole entier n'a pour lui qu'un sens de douceur et d'amour : il laisse à Dieu les secrets de la justice et ne comprend que la charité.

U regarde les mauvais comme des malades qu'il faut plaindre et guérir; le monde avec ses erreurs et ses vices est pour lui l'hôpital de Dieu, et il veut en être l'infirmier.

Il ne se croit meilleur que personne; il dit seulement : Tant que je me porterai mieux, servons les autres, et quand il faudra tomber et mourir, d'autres peut-être prendront ma place et nous serviront.

IX.

LE NOMBRE NEUF.

Voici l'ermite du tarot; voici le nombre des initiés et des prophètes.

Les prophètes sont des solitaires, car c'est leur destinée de n'être jamais écoutés.

Ils voient autrement que les autres; ils pressentent les malheurs à venir. Aussi on les emprisonne, on les tue, ou on les baffoue, on les repousse comme des lépreux et on les laisse mourir de faim.

Puis, quand les événements arrivent, on dit : Ce sont • ces gens-là qui nous ont porté malheur.

Maintenant, comme toujours à la veille des grands désastres, nos rues sont pleines de prophètes.

J'en ai rencontré dans les prisons; j'en ai vu qui mouraient oubliés dans des galetas.

Toute la grande ville en a vil un dont la prophétie silencieuse était de tourner sans cesse et de marcher toujours couvert de haillons dans le palais du luxe et de la richesse.

J'en ai vu un dont le visage rayonnait comme celui du Christ : il avait les mains calleuses et le vêtement du travailleur, et il pétrissait des épopées avec de l'argile. Il tordait ensemble le glaive du droit et le sceptre du devoir, et sur cette colonne d'or et d'acier il inaugurait le signe créateur de l'amour.

Un jour, dans une grande assemblée du peuple, il descendit dans la rue tenant un pain qu'il rompit et qu'il distribua, en disant : Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous !

J'en connais un autre qui s'est écrié : Je ne veux plus adorer le Dieu du diable; je ne veux pas d'un bourreau pour mon Dieu! Et l'on a cru qu'il blasphémait.

Non ; mais l'énergie de sa foi débordait en paroles inexactes et imprudentes.

Il disait encore, dans la folie de sa charité blessée :

Tous les hommes sont solidaires, et ils expient les uns pour les autres, comme ils méritent les uns pour les autres.

La peine du péché, c'est la mort.

Le péché lui-même est d'ailleurs une peine, et la plus grande des peines. Un grand crime n'est qu'un grand malheur.

Le plus mauvais des hommes, c'est celui qui se croit meilleur que les autres.

Les hommes passionnés sont excusables, puisqu'ils sont passifs. Passion veut dire souffrance et rédemption par la douleur.

Ce que nous appelons liberté n'est que la toute-puissance de l'attrait divin. Ils martyrs disaient : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le moins parfait des actes d'amour vaut mieux que la meilleure parole de piété.

Ne jugez pas, ne parlez guère, aimez et agissez.

Un autre est venu qui a dit : Protestez contre les mauvaises doctrines par les bonnes oeuvres, mais ne vous séparez de personne.

Relevez tous les autels, purifiez tous les temples, et tenez-vous prêts pour la visite de l'esprit d'amour.

Que chacun prie suivant son rite et communie avec les siens, mais ne condamnez pas les autres.

Une pratique de religion n'est jamais méprisable, car c'est le signe d'une grande et sainte pensée.

Prier ensemble, c'est communier à la même espérance, à la même foi et à la même charité.

Le signe n'est rien par lui-même : c'est la foi qui le sanctifie.

La religion est le lien le plus sacré et le plus fort de l'association humaine, et faire acte de religion, c'est faire acte d'humanité.

Quand les hommes comprendront enfin qu'il ne faut pas disputer sur les choses qu'on Ignore,

Quand ils sentiront qu'un peu de charité vaut mieux que beaucoup d'influence et de domination,

Quand tout le monde respectera ce que Dieu même respecte dans la moindre de ses créatures : la spontanéité de l'obéissance et la liberté du devoir,

Alors il n'y aura plus qu'une religion dans le monde, la religion chrétienne et universelle, la vraie religion catholique, qui ne reniera plus elle-même par des restrictions de lieux ou de personnes.

Femme, disait le Sauveur à la Samaritaine, je te dis en vérité que le temps vient où les hommes n'adoreront plus Dieu ni dans Jérusalem ni sur cette montagne, car Dieu est esprit, et ses véritables adorateurs doivent le servir en esprit et en vérité.

X.

NOMBRE ABSOLU DE LA KABBALE.

La clef des sephiroths (voir *Dogme et rituel de la haute magie*).

XI.

LE NOMBRE ONZE.

Le onze est le nombre de la force; c'est celui de la lutte et du martyr.

Tout homme qui meurt pour une idée est un martyr,

car chez lui les aspirations de l'esprit ont triomphé des frayeurs de l'animal.

Tout homme qui tombe à la guerre est un martyr, car il meurt pour les autres.

Tout homme qui meurt de misère est un martyr, car il est comme un soldat frappé dans la bataille de la vie.

Ceux qui meurent pour le droit sont aussi saints dans leur sacrifice que les victimes du devoir, et dans les grandes luttes de la révolution contre le pouvoir, les martyrs tombaient également des deux côtés.

Le droit étant la racine du devoir, notre devoir est de défendre nos droits.

Qu'est-ce qu'un crime ? C'est l'exagération d'un droit. Le meurtre et le vol sont des négations de la société ; c'est le despotisme isolé d'un individu qui usurpe la royauté et fait la guerre à ses risques et périls.

Le crime doit être réprimé sans doute, et la société doit se défendre ; mais qui donc est assez juste, assez grand, assez pur, pour avoir la prétention de punir ?

Paix donc à tous ceux qui tombent à la guerre, même à la guerre illégitime ; car ils ont joué leur tête et ils l'ont perdue, et quand ils ont payé que pouvons-nous réclamer encore !

Honneur à tous ceux qui combattent bravement et loyalement ! Honte seulement aux traîtres et aux lâches !

Le Christ est mort entre deux voleurs, et il en a emmené un avec lui au ciel.

Le royaume des cieux est pour les lutteurs, et on l'emporte de vive force.

Dieu donne sa toute-puissance à l'amour. Il aime à triompher de la haine, mais il vomit la tiédeur.

Le devoir c'est de vivre, ne fût—ce qu'un instant !

Il est beau d'avoir régné un jour, une heure même ! quand ce serait sous l'épée de Damoclès ou sur le bûcher de Sardanapale !

Mais il est plus beau d'avoir vu à ses pieds toutes les couronnes du monde, et d'avoir dit : Je serai le roi des pauvres et mon trône sera sur le Calvaire.

Il y a un homme plus fort que celui qui tue, c'est celui qui meurt pour sauver.

Il n'y a pas de crimes isolés ni d'expiations solitaires.

Il n'y a pas de vertus personnelles ni de dévouements perdus.

Quiconque n'est pas irréprochable est complice de tout mal, et quiconque n'est pas absolument pervers peut participer à tout bien.

C'est pour cela qu'un supplice est toujours une expiation humanitaire, et que toute tête qu'on ramasse sous un échafaud peut être saluée et honorée comme la tête d'un martyr.

C'est pour cela aussi que le plus noble et le plus saint des martyrs pouvait, en rentrant dans sa conscience, se trouver digne de la peine qu'il allait endurer et dire, en saluant le glaive prêt à le frapper : Que justice soit faite !

Pures victimes des catacombes de Rome, juifs et protestants massacrés par d'indignes chrétiens,

Prêtres de l'Abbaye et des Carmes, guillotiné de la terreur, royalistes égorgés, révolutionnaires sacrifiés à votre tour, soldats de nos grandes armées qui avez semé

vos ossements autour du monde, vous tous qui êtes morts à la peine, travailleurs, lutteurs, oseurs de toutes sortes, braves enfants de Prométhée qui n'avez eu peur ni de la foudre ni du vautour, honneur à vos cendres dispersées ! paix et vénération à vos mémoires ! vous êtes les héros du progrès, les martyrs de l'humanité !

XII.

LE NOMBRE DOUZE.

Le 12 est le nombre cyclique ; c'est celui du symbole universel.

Voici une traduction en vers techniques du symbole magique et catholique sans restriction :

Je crois en un seul Dieu tout-puissant, notre père,
Éternel créateur du ciel et de la terre.

Je crois au Roi sauveur, chef de l'humanité,
Fils, parole et splendeur de la Divinité.

De l'éternel amour conception vivante,
Divinité visible et lumière agissante.

Désiré par le monde, en tout temps, en tout lieu,
Mais qui n'est pas un Dieu séparable de Dieu.

Descendu parmi nous pour affranchir la terre,
Il a sanctifié la femme dans sa mère.

MYSYÈRES RELIGIEUS.

C'était l'homme céleste, un homme sage et doux.
Il est né pour souffrir et mourir comme nous.

Proscrit par l'ignorance, accusé par l'envie,
Il est mort sur la croix pour nous rendre la vie.

Tous ceux qui le prendront pour guide et pour appui
Peuvent, par sa doctrine, être Dieu comme lui.

Il est ressuscité pour régner sur les âges;
Il doit de l'ignorance abaisser les nuages.

Ses préceptes, un jour mieux connus et plus forts,
Seront le jugement des vivants et des morts.

Je crois en l'Esprit-Saint, dont les seuls interprètes
Sont l'esprit et le cœur des saints et des prophètes.

C'est un souffle de vie et de fécondité,
Qui procède du Père et de l'humanité.

Je crois à la famille unique et toujours sainte
Des justes que le ciel réunit dans sa crainte.

Je crois en l'unité du symbole, du lieu,
Du pontife et du culte en l'honneur d'un seul Dieu.

Je crois qu'en nous changeant la mort nous renouvelle,
Et qu'en nous comme en Dieu la vie est éternelle.

SOLUTION DU PREMIER PROBLÈME.

LE NOMBRE TREIZE.

Le treize est le nombre de la mort et de la naissance ; c'est celui de la propriété et de l'héritage, de la société et de la famille, de la guerre et des traités.

La société a pour bases les échanges du droit, du devoir et de la foi mutuelle.

Le droit, c'est la propriété; l'échange, c'est la nécessité; la bonne foi, c'est le devoir.

Celui qui veut recevoir plus qu'il ne donne, ou qui veut recevoir sans donner, est un voleur.

La propriété est le droit de dispensation d'une partie de la fortune commune; .ce n'est ni le droit de destruction ni le droit de séquestration.

Détruire ou séquestrer le bien public, ce n'est pas posséder, c'est voler.

Je dis le bien -public, parce que le vrai propriétaire de toutes choses, c'est Dieu, qui veut que tout soit à tous. Quoi que vous fassiez, vous n'emporterez rien en mourant des biens de ce monde. Or, ce qui doit vous être repris un jour n'est pas réellement à vous. Cela ne vous a été que prêté.

Quant à l'usufruit, c'est le résultat du travail; mais le travail même n'est pas une garantie assurée de possession, et la guerre peut venir, par la dévastation et l'incendie, déplacer la propriété.

Faites donc un bon usage de ces choses qui périment, vous qui périrez avant elles !

Songez que l'égoïsme provoque l'égoïsme et que l'immoralité du riche répondra des crimes des pauvres.

Que veut le pauvre, s'il est honnête ?

Il veut du travail. Usez de vos droits, mais faites votre devoir : le devoir du riche, c'est de répandre la richesse; le bien qui ne circule pas est mort, ne thésaurisez pas la mort.

Un sophiste a dit : La propriété, c'est le vol. Et il voulait parler sans doute de la propriété absorbée, soustraite à l'échange, détournée de l'utilité commune.

Si telle était sa pensée, il pouvait aller plus loin et dire qu'une telle suppression de la vie publique est un véritable assassinat.

C'est le crime d'accaparement que l'instinct public a toujours regardé comme un crime de lèse-majesté humaine.

La famille est une association naturelle qui résulte du mariage.

Le mariage, c'est l'union de deux êtres que l'amour réunit et qui se promettent un dévouement mutuel dans l'intérêt des enfants qui peuvent naître.

Deux époux qui ont un enfant et qui se séparent sont des impies. Veulent-ils donc exécuter le jugement de Salomon et séparer aussi l'enfant ?

Se promettre un amour éternel, c'est une puérité : l'amour sexuel est une émotion divine, sans doute, mais accidentelle, involontaire et transitoire; mais la promesse

SOLUTION UV PREMIER PROBLÈME.

du dévouement réciproque est l'essence du mariage et le principe de la famille.

La sanction et la garantie de cette promesse doivent être une confiance absolue.

Toute jalousie est un soupçon, et tout soupçon est un outrage.

Le véritable adultère, c'est celui de la confiance : la femme qui se plaint de son mari près d'un autre homme ; l'homme qui confie à une autre femme que la sienne les chagrins ou les espérances de son coeur, ceux-là trahissent véritablement la foi conjugale.

Les surprises des sens ne sont des infidélités qu'à cause des entraînements du coeur, qui s'abandonne plus ou moins à la reconnaissance du plaisir. Hors de là, ce sont des fautes humaines, dont il faut rougir et qu'on doit cacher; ce sont des indécences qu'il faut prévenir en écartant les occasions, mais qu'il ne faut jamais chercher à surprendre : les moeurs sont la proscription du scandale.

Tout scandale est une turpitude. On n'est pas indécent parce qu'on a des organes que la pudeur ne nomme pas; mais on est obscène lorsqu'on les montre.

Maris, cachez les plaies de votre ménage; ne déshabillez pas vos femmes devant la risée publique !

Femmes, n'affichez pas les misères du lit conjugal : ce serait vous inscrire dans l'opinion publique comme des prostituées.

Il faut une haute dignité de coeur pour garder la foi conjugale; c'est un pacte d'héroïsme dont les grandes âmes seules peuvent comprendre toute l'étendue.

Les mariages qui se rompent ne sont pas des mariages : ce sont des accouplements.

Une femme qui abandonne son mari, que peut-elle devenir ? Elle n'est plus épouse, elle n'est pas veuve; qu'est-elle donc ? C'est une apostate de l'honneur, qui est forcée d'être licencieuse, parce qu'elle n'est ni vierge ni libre.

Un mari qui abandonne sa femme la prostitue et mérite le nom influe qu'on donne aux amants des filles perdues.

Le mariage est donc sacré, indissoluble, lorsqu'il existe réellement.

Mais il ne peut exister réellement que pour des êtres d'une haute intelligence et d'un noble coeur.

Les animaux ne se marient pas, et les hommes qui vivent comme les animaux subissent les fatalités de leur nature.

Ils font sans cesse des essais malheureux pour agir raisonnablement. Leurs promesses sont des essais et des semblants de promesses; leurs mariages, des essais et des semblants de mariage; leurs amours, des essais et des semblants d'amour. Ils voudraient toujours et ne veulent jamais; ils entreprennent toujours et n'achèvent jamais. Pour de pareilles gens, les lois ne sont applicables que du côté de la répression.

De pareils êtres peuvent avoir une nichée, mais ils n'ont jamais de famille : le mariage, la famille, sont les droits de l'homme parfait, de l'homme 'émancipé, de l'homme intelligent et libre.

Aussi interrogez les annales des tribunaux et lisez l'histoire des parricides.

Soulevez le voile noir de toutes ces têtes coupées et demandez-leur ce qu'elles ont pensé du mariage et de la famille ; quel lait elles ont sucé, quelles caresses les ont ennoblies... Puis frémissiez, vous tous qui ne donnez pas à vos enfants le pain de l'intelligence et de l'amour, vous tous qui ne sanctionnez pas l'autorité paternelle par la vertu du bon exemple... •

Ces misérables étaient des orphelins par l'esprit et par le coeur, et ils se sont vengés de leur naissance!...

Nous vivons dans un siècle où plus que jamais la famille est méconnue dans ce qu'elle a d'auguste et de sacré : l'intérêt matériel tue l'intelligence et l'amour; les leçons de l'expérience sont méprisées, l'on marchande les choses de Dieu. La chair insulte l'esprit, la fraude rit au nez de la loyauté. Plus (l'idéal, plus de justice : la vie humaine s'est rendue orpheline des deux côtés.

Courage et patience! Ce siècle ira où doivent aller les grands coupables. Voyez comme il est triste ! L'ennui est le voile noir de sa tête... le tombereau roule, et la foule suit en frémissant...

Bientôt un siècle de plus sera jugé par l'histoire, et on écrira sur un grand tombeau de ruines :

Ici a fini le siècle parricide ! le siècle bourreau de son Dieu et de son Christ !

A la guerre on a le droit de tuer pour ne pas mourir : mais dans la bataille de la vie, le plus sublime des droits c'est celui de mourir pour ne pas tuer.

L'intelligence et l'amour doivent résister à l'oppression jusqu'à la mort, jamais jusqu'au meurtre.

Homme de coeur, la vie de celui qui t'a offensé est entre tes mains, car celui-là est maître de la vie des autres qui ne tient pas à la sienne.... Écrase-le de ta grandeur : fais-lui grâce!

Mais est-il défendu de tuer le tigre qui nous menace?

— Si c'est un tigre à face humaine, il est plus beau de se laisser dévorer, toutefois ici 14 morale ne prescrit rien.

— Mais si le tigre menace mes enfants z—

— Que la nature elle-même vous réponde.

Harmodius et Aristogiton avaient des fêtes et des statues dans l'ancienne Grèce. La Bible a consacré les noms de Judith et d'Aod et l'une des plus sublimes figures du livre saint c'est celle de Samson aveugle et enchaîné **qui** secoue les colonnes du temple en s'écriant : Que je meure avec les Philistins!

Croyez-vous toutefois que si Jésus, avant de mourir, était allé à Home poignarder Tibère, il eût sauvé le monde comme il l'a fait en pardonnant à ses bourreaux et en mourant même pour Tibère ?

Brutus en tuant César a-t-il sauvé la liberté romaine? En tuant Caligula Cherea n'a fait que de la place pour Claude et pour Néron. Protester contre la violence **par** la violence, c'est la justifier et la forcer de se reproduire.

Mais triompher du mal par le bien, de l'égoïsme **par** l'abnégation, de la férocité par le pardon : c'est le secret du christianisme et c'est celui de la victoire éternelle.

J'ai vu la place où la terre saignait encore du meurtre d' Abel, et sur cette place passait un ruisseau de pleurs.

Et des **myriades d'hommes s'avançaient conduits par**

les siècles, en laissant tomber des larmes dans le ruisseau.

Et l'éternité, accroupie et morne, contemplait les larmes qui tombaient, elle les comptait une à une et il n'y en avait jamais assez pour laver une tache de sang.

Mais entre deux multitudes et deux figes vint le Christ, pâle et rayonnante figure.

Et dans la terre du sang et des larmes il planta la vigne de la fraternité, et les larmes et le sang aspirés par les racines de l'arbre divin devinrent la sève délicieuse du raisin qui doit enivrer d'amour les fils de l'avenir.

XIV.

LE NOMBRE QUATORZE.

Le quatorze est le nombre de la fusion, de l'association et de l'unité universelle, et c'est au nom de ce qu'il représente que nous ferons ici un appel aux nations en commençant par la plus ancienne et la plus sainte.

Enfants d'Israël, pourquoi au milieu du mouvement des nations, restez-vous immobiles comme si vous gardiez les tombeaux de vos pères?

Vos pères ne sont pas ici, ils sont ressuscités : **car** le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu des morts!

Pourquoi imprimez-vous toujours à votre génération la marque sanglante du couteau?

Dieu ne veut plus vous séparer des autres hommes;

soyez nos frères, et mangez avec nous des hosties pacifiques sur des autels que le sang ne souille jamais.

La loi de Moïse est accomplie : lisez vos livres et comprenez que vous avez été un peuple aveugle et dur, comme le disent tous vos prophètes.

Mais vous avez été aussi un peuple courageux et persévérant dans la lutte.

Enfants d'Israël, devenez les enfants de Dieu : comprenez et aimez !

Dieu a effacé de votre front le signe de Caïn, et les peuples en vous voyant passer ne diront plus : Voilà les Juifs! ils s'écrieront : Place à nos frères! place à nos aînés dans la foi!

Et nous irons tous les ans manger la pâque avec vous dans la Jérusalem nouvelle.

Et nous nous reposerons sous votre vigne et sous votre figuier; car vous serez encore les amis du voyageur, en souvenir d'Abraham, de Tobie et des anges qui les visitaient,

Et en souvenir de celui qui a dit : Celui qui reçoit le plus petit d'entre vous me reçoit moi-même.

Car désormais vous ne refuserez plus un asile dans votre maison et dans votre coeur à votre frère Joseph que vous avez vendu aux nations.

Parce qu'il est devenu puissant dans la terre d'Égypte où vous cherchiez du pain pendant les jours de stérilité.

Et il s'est ressouvenu de son père Jacob et de Benjamin son jeune frère; et il vous pardonne votre jalousie et il vous embrasse en pleurant.

Enfants des croyants, nous chanterons avec vous : Il

n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète.

Dites avec les enfants d'Israël : Il n'est point d'autre Dieu que Dieu et Moïse est son prophète !

Dites avec les chrétiens : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu et Jésus-Christ est son prophète !

Mahomet c'est l'ombre de Moïse. Moïse c'est le précurseur de Jésus.

Qu'est-ce qu'un prophète ? C'est un représentant de l'humanité qui cherche Dieu. Dieu est Dieu, l'homme est le prophète de Dieu, lorsqu'il fait que nous croyons à Dieu.

La Bible, le Coran et l'Évangile sont trois traductions différentes du même livre. Il n'y a qu'une loi, comme il n'y a qu'un Dieu.

O femme idéalisée, ô récompense des élus, es-tu plus belle que Marie ?

O Marie, fille de l'Orient, chaste comme le pur amour, grande comme les aspirations maternelles, viens apprendre aux enfants de l'Islam les mystères du ciel et les secrets de la beauté.

Invite-les au festin de l'alliance nouvelle, là, sur trois trônes étincelants de pierreries, trois prophètes seront assis.

L'arbré tuba fera de ses branches recourbées un dais à la table céleste.

L'épouse sera blanche comme la lune et vermeille comme le sourire du matin.

Tous les peuples accourront pour la voir et ils ne craindront plus de passer Al Sirah, car sur ce pont tranchant comme une lame de rasoir, le Sauveur étendra sa croix et

viendra tendre la main à ceux qui chancelleront, et à ceux qui seront tombés l'épouse tendra son voile embaumé et les attirera vers elle.

Peuples, frappez des mains et applaudissez au dernier triomphe de l'amour! La mort seule restera morte et l'enfer seul sera brûlé.

nations de l'Europe, à qui l'Orient tend les mains, unissez-vous pour repousser les ours du Nord! Que la dernière guerre fasse triompher l'intelligence et l'amour, que le commerce entrelace les bras du monde et qu'une civilisation nouvelle sortie de l'Évangile armé réunisse tous les troupeaux de la terre sous la houlette du même pasteur I

Telles seront les conquêtes du progrès; tel est le but vers lequel nous pousse le mouvement tout entier du monde.

Le progrès c'est le mouvement; et le mouvement c'est la vie.

Nier le progrès c'est affirmer le néant et déifier la mort.

Le progrès est l'unique réponse que la raison puisse opposer aux objections relatives à l'existence du mal.

Tout n'est pas bien, mais tout sera bien un jour. Dieu commence et il finira son œuvre.

Sans le progrès, le mal serait immuable comme Dieu!

Le progrès explique les ruines et console Jérémie qui pleure.

Les nations se succèdent comme les hommes et rien n'est stable parce que tout marche vers la perfection.

Le grand homme qui meurt lègue à sa patrie le fruit de ses travaux; la grande nation qui s'éteint sur la terre, se transfigure en une étoile pour éclairer les obscurités de l'histoire.

Ce qu'elle a écrit par ses actions, reste gravé dans le livre éternel ; elle a ajouté une page à la bible du genre humain.

Ne dites pas que la civilisation est mauvaise; car elle ressemble à la chaleur humide qui mûrit les moissons, elle développe rapidement les principes de vie et les principes de mort, elle tue et elle vivifie.

Elle est comme l'ange du jugement, qui sépare les méchants du milieu des bons.

La civilisation transforme en anges de lumière les hommes de bonne volonté, et rabaisse l'égoïste au-dessous de la brute; c'est la corruption des corps et l'émancipation des âmes.

Le monde impie des géants a élevé au ciel l'âme d'Hénoch; au-dessus des bacchanales de la Grèce primitive, s'élève l'esprit harmonieux d'Orphée.

Socrate et Pythagore, Platon et Aristote, résument en les expliquant toutes les aspirations et toutes les gloires de l'ancien monde; les fables d'Homère sont restées plus vraies que l'histoire, et il ne nous reste des **grands de Rome que** les écrits immortels qu'élabora le siècle d'Auguste.

Ainsi Rome n'avait peut-être ébranlé le monde de ses guerrières **convulsions que pour enfanter son Virgile.**

Le christianisme est le fruit des méditations de tous les sages de l'Orient, qui revivent en Jésus-Christ.

Ainsi la lumière des esprits s'est levée où se lève le soleil du monde ; le Christ a conquis l'Occident, et les doux rayons du soleil de l'Asie ont touché les glaçons du Nord.

Remuées par cette chaleur inconnue, des fourmières d'hommes nouveaux se sont répandues sur un monde épuisé; les âmes des peuples morts ont rayonné sur les peuples rajeunis et ont augmenté en eux l'esprit de vie.

Il est au monde une nation qui s'appelle franchise et liberté, car ces deux mots sont synonymes du nom de France.

Cette nation a toujours été, en quelque sorte, plus catholique que le pape et plus protestante que Luther.

La France des croisades, la France des troubadours et des chansons, la France de Rabelais et de Voltaire, la France de Bossuet et de Pascal, c'est elle qui est la synthèse des peuples; c'est elle qui consacre l'alliance de la raison et de la foi, de la révolution et du pouvoir, de la croyance la plus tendre et de la dignité humaine la plus fière.

Aussi voyez comme elle marche, comme elle s'agite, comme elle lutte, comme elle grandit !

Souvent trompée et blessée, jamais abattue, enthousiaste de ses triomphes, audacieuse dans ses revers, elle rit, elle chante, elle meurt et elle enseigne au monde la foi en l'immortalité.

La vieille garde ne se rend pas, mais elle ne meurt pas non plus : croyez-en l'enthousiasme de nos enfants, qui

veulent être un jour, eux aussi, des soldats de la vieille •
garde !

Napoléon n'est plus un homme, c'est le génie même de la France, c'est le second sauveur du monde, et lui aussi il a donné pour signe, à ses apôtres, la croix !

Sainte-Hélène et le Golgotha sont les jalons (le la civilisation nouvelle; ce sont les deux piles d'une arche immense que forme l'arc-en-ciel du dernier déluge et qui jette un pont entre deux mondes.

Et vous pourriez croire qu'un passé sans auréole et sans gloire pourrait reprendre et dévorer tant d'avenir?

Et vous penseriez que l'éperon d'un Tartare déchirera un jour le pacte de nos gloires, le testament de nos libertés !

Dites plutôt que nous redeviendrons des enfants et que nous rentrerons dans le sein de nos mères !

Marche! marche ! dit la voix divine à Aasverus. Avance! avance ! crie à la France la destinée du monde !... Et où allons-nous? A l'inconnu, à l'abîme peut-être; n'importe! Mais au passé, mais vers les cimetières de l'oubli, mais vers les langes que notre enfance elle-même a déchirés, mais vers l'imbécillité et l'ignorance des premiers âges... jamais ! jamais !

XV.

LE NOMBRE QUINZE.

Quinze est le nombre de l'antagonisme et de la catholicité.

Le christianisme se partage maintenant en deux églises :

- **L'Église civilisatrice** et l'Église barbare, l'Église progressive et l'Église stationnaire.

L'une est active, l'autre passive : l'une a commandé aux nations et les gouverne toujours, puisque les rois la craignent; l'autre a subi tous les despotismes et ne peut être qu'un instrument (le servitude).

L'Église active réalise Dieu pour les hommes et croit seule à la divinité du Verbe humain interprète de celui de Dieu.

Qu'est-ce, après tout, quel'infaillibilité du pape, sinon l'autocratie de l'intelligence confirmée par le suffrage universel de la foi ?

A ce titre, dira-t-on, le pape devrait être le premier génie de son siècle. Pourquoi ? Mieux vaut, en réalité, qu'il soit un esprit ordinaire. Sa suprématie n'en est que plus divine, parce qu'elle est, en quelque sorte, plus humaine.

Les événements ne parlent-ils pas plus haut que les rancunes et que les ignorances irréligieuses ? Ne voyez-vous pas la France catholique soutenir d'une main la papauté défaillante et de l'autre tenir l'épée pour combattre à la tête de l'armée du progrès ?

Catholiques, Israélites, Turcs; protestants, combattent déjà sous la même bannière; le croissant s'est rallié à la croix latine, et tous ensemble nous luttons contre l'invasion des barbares et contre leur abrutissante orthodoxie.

C'est pour jamais un fait accompli. En admettant des dogmes nouveaux, la chaire de saint Pierre vient de se déclarer solennellement progressive.

La patrie du christianisme catholique est celle des sciences et des beaux-arts, et le Verbe éternel de l'Évangile vivant et incarné dans une autorité visible est encore la lumière du monde.

Silence donc aux Pharisiens de la synagogue nouvelle ! Silence aux traditions haineuses de l'École, au presbytérianisme arrogant, au jansénisme absurde, et ; à toutes ces honteuses et superstitieuses interprétations du dogme éternel, si justement stigmatisées par le génie impitoyable de Voltaire !

Voltaire (1) et Napoléon sont morts catholiques. Et savez-vous ce que doit être le catholicisme de l'avenir?

Ce sera le dogme évangélique, éprouvé comme l'or par la critique dissolvante de Voltaire, et réalisé dans le gouvernement du monde par le génie d'un Napoléon chrétien !

Ceux qui ne voudront pas marcher les événements les traîneront ou passeront sur eux!

D'immenses calamités peuvent encore peser sur le monde. Les armées de l'Apocalypse vont peut-être un jour déchaîner les quatre fléaux. Le sanctuaire sera épuré. La sainte et sévère pauvreté enverra ses apôtres pour soutenir tout ce qui chancelle, relever ce qui est brisé et répandre l'huile sainte sur toutes les meurtrissures.

Le despotisme et l'anarchie, ces deux monstres altérés de sang, se déchireront et s'anéantiront l'un l'autre après s'être mutuellement soutenus pour un peu de temps par l'étreinte même de leur lutte.

(I) On ne dit pas que Voltaire soit mort en bon catholique, mais il est mort catholique.

MYSTÈRES RELIGIEUX.

Et le gouvernement de l'avenir sera celui dont le modèle nous est montré dans; la nature par la famille, dans l'idéal religieux par la hiérarchie des pasteurs. Les élus doivent régner avec Jésus-Christ pendant mille ans, disent les traditions apostoliques : c'est-à-dire que pendant une suite de siècles, l'intelligence et l'amour des hommes d'élite dévoués aux charges du pouvoir administreront les intérêts et les biens de la famille universelle.

Alors, selon la promesse de l'Évangile, il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur.

XVI.

LE NOMBRE SEIZE.

Seize est le nombre du temple.

Disons ce que sera le temple de l'avenir.

Lorsque l'esprit d'intelligence et d'amour se sera révélé, toute la trinité se manifesterà dans sa vérité et dans sa gloire.

L'humanité devenue reine et comme ressuscitée aura la grâce de l'enfance dans sa poésie, la vigueur de la jeunesse dans sa raison et la sagesse de l'âge mûr dans ses oeuvres.

Toutes les formes qu'a successivement revêtues la pensée divine, renaîtront immortelles et parfaites.

Tous les traits qu'avait esquissés l'art successif des nations se réuniront et formeront l'image complète de **Dieu.**

Jérusalem rebâtera le temple de Jéhova sur le modèle prophétisé par Éséchiel ; et le Christ, nouveau et éternel Salomon , y chantera, sous des lambris de cèdre et de cyprès, ses noces avec la sainte liberté, la jeune épouse du cantique!

Mais Jéhova aura déposé sa foudre pour bénir des deux mains le fiancé et la fiancée : il apparaîtra souriant entre les deux époux, et se réjouira d'être appelé père.

Pendant la poésie de l'Orient, dans ses magiques souvenirs, l'appellera encore Brama et Jupiter. L'Inde apprendra à nos climats enchantés les fables merveilleuses de Wishnou, et nous essayerons au front encore sanglant de notre Christ bien-aimé, la triple couronne de perles de la mystique Trimourti. Vénus purifiée sous le voile de Marie ne pleurera plus désormais son Adonis.

L'époux est ressuscité pour ne plus mourir, et le sanglier infernal a trouvé la mort dans sa passagère victoire.

Relevez-vous, temples de Delphes et d'Ephèse ! Le dieu de la lumière et des arts est devenu le dieu du monde, et le verbe de Dieu veut bien être nommé Apollon ! Diane ne régnera plus veuve dans les champs solitaires de la nuit; son croissant argenté est maintenant sous les pieds de l'épouse.

Mais Diane n'est pas vaincue par Vénus; son Endymion vient de se réveiller, et la virginité va s'enorgueillir d'être mère!

Sors de la tombe, ô Phidias, et réjouis-toi de la destruction de ton premier Jupiter : c'est maintenant que tu vas enfanter un Dieu!

O Rome ! que tes temples se relèvent à côté de tes

basiliques; sois encore la reine du monde et le panthéon des nations; que Virgile soit couronné au Capitole par la main de saint Pierre; et que l'Olympe et le Carmel unissent leurs divinités sous le pinceau de Raphael !

Transfigurez-vous, antiques cathédrales de nos pères; élancez jusque dans les nues vos flèches ciselées et vivantes, et que la pierre raconte en figures animées les sombres légendes du Nord, égayées par les apologues dorés et merveilleux du Coran !

Que l'Orient adore Jésus-Christ dans ses mosquées, et que, sur les minarets d'une nouvelle Sainte-Sophie, la croix s'élève au milieu du croissant !

Que Mahomet affranchisse la femme pour donner au vrai croyant les houris qu'il a tant rêvées, et que les martyrs du Sauveur apprennent de chastes caresses aux beaux anges de Mahomet.

Toute la terre revêtue des riches ornements que lui ont brodés tous les arts ne sera plus qu'un temple magnifique, dont l'homme sera le prêtre éternel !

Tout ce qui a été vrai, tout ce qui a été beau, tout *ce* qui a été doux dans les siècles passés, revivra glorieux dans cette transfiguration du monde.

Et la forme belle restera inséparable de l'idée vraie, comme le corps sera un jour inséparable de l'âme, quand l'âme, parvenue à toute sa puissance, se sera fait un corps à son image.

Ce sera là le royaume du ciel sur la terre, et les corps seront les temples de l'âme, comme l'univers régénéré sera le temple de Dieu.

Et les corps et les âmes, et la forme et la pensée, et

l'univers entier, seront la lumière, le verbe et la révélation permanente et visible de Dieu. Amen 1 qu'il en soit ainsi !

XVII.

LE NOMBRE DIX-SEPT.

Dix—sept est le nombre deeétoile; c'est celui de l'intelligence et de l'amour.

Intelligence guerrière, audacieuse, complice du divin Prométhée, fille aînée de Lucifer, salut à toi dans ton audace! Tu as voulu savoir pour avoir, tu as bravé tous les tonnerres et affronté tous les abîmes 1

Intelligence, toi que de pauvres pécheurs ont aimée jusqu'au délire, jusqu'au scandale, jusqu'à la réprobation 1 droit divin de l'homme, essence et âme de la liberté, salut à toi! Car ils t'ont poursuivie en foulant aux pieds, pour toi, les rêves les plus chers de leur imagination, les fantômes les plus aimés de leur coeur !

Pour toi, ils ont été repoussés et proscrits; pour toi, ils ont souffert la prison, le dénûment, la faim, la soif, l'abandon *de ceux qu'ils aimaient, et les sombres tentations du désespoir! Tu étais leur droit, et ils t'ont conquise ! Maintenant ils peuvent pleurer et croire, ils peuvent se soumettre et prier !

Caïn repentant eût été plus grand qu'Abel : c'est le légitime orgueil satisfait qui a le droit de se faire humble !

Je crois, parce que je sais pourquoi et comment il faut croire; je crois, parce que j'aime et parce que je ne crains plus rien.

Amour! amour! rédempteur et réparateur sublime; toi qui fais tant de bonheur avec tant de tortures, toi le sacrificateur du sang et des larmes, toi qui es la vertu même et le salaire de la vertu; force de la résignation, liberté de l'obéissance, joie des douleurs, vie de la mort, salut ! salut et gloire à toi! Si l'intelligence est une lampe, tu en es la flamme; si elle est le droit, tu es le devoir; si elle est la noblesse, tu es le bonheur! Amour plein de fierté et de pudeur dans tes mystères, amour divin, amour caché, amour insensé et sublime, Titan qui prends à deux mains le ciel et qui le forces à descendre, dernier et ineffable secret du veuvage chrétien, amour éternel, amour infini, idéal qui suffirait pour créer des mondes, amour! amour! bénédiction et gloire à toi! Gloire aux intelligences qui se voilent pour ne pas offenser les yeux malades ! Gloire au droit qui se transforme tout entier en devoir et qui devient le dévouement ! aux âmes veuves qui aiment et se consomment sans être aimées! à ceux qui souffrent et ne font rien souffrir, à ceux qui pardonnent aux ingrats, à ceux qui aiment leurs ennemis! Oh! heureux toujours, heureux plus que jamais ceux qui s'appauvrissent d'eux-mêmes et qui s'épuisent pour se donner! Heureuses les âmes qui font toujours la paix ! Heureux les coeurs purs et simples qui ne se croient meilleurs que personne! Humanité ma mère, humanité fille et mère de Dieu, humanité conçue sans péché, Eglise universelle, Marie I heureux qui a tout osé pour te connaître et te comprendre, et qui est prêt encore à tout souffrir pour te servir et pour t'aimer 1

XVIII.

LE NOMBRE DIX-HUIT.

Ce nombre est celui du dogme religieux, qui est toute poésie et tout mystère.

L'Évangile dit qu'à la mort du Sauveur le voile du temple s'est déchiré, parée que cette mort a manifesté le triomphe du dévouement, le miracle de la charité, la puissance de Dieu dans l'homme, l'humanité divine et la divinité humaine, le dernier et le plus sublime des arcanes, le dernier mot de toutes les initiations.

Mais le Sauveur savait qu'on ne le comprendrait pas d'abord, et il avait dit : Vous ne supporteriez pas maintenant toute la lumière de ma doctrine; mais quand se manifesterait l'esprit de vérité, il vous enseignera toute la vérité et il vous suggérera le sens de ce que je vous ai dit.

Où l'esprit de vérité, c'est l'esprit de science et d'intelligence, l'esprit de force et de conseil;

Cet esprit qui s'est manifesté solennellement dans l'Église romaine, lorsqu'elle a déclaré dans les quatre articles de son décret du 12 décembre **1815**:

b° Que si la foi est supérieure à la raison, la raison doit appuyer les inspirations de la foi;

2° Que la foi et la science ont chacune leur domaine séparé, et que l'une ne doit pas usurper les fonctions de l'autre;

e Que le propre de la foi et de la grâce, **ce n'est pas**

d'affaiblir, mais au contraire d'affermir et de développer la raison;

4° Que le concours de la raison, qui examine non les décisions de la foi, mais les bases naturelles et rationnelles de l'autorité qui décide, loin de nuire à la foi, ne saurait que lui être utile; en d'autres termes, que **la** foi parfaitement raisonnable dans ses principes ne doit **pas** craindre, mais doit, au contraire, désirer l'examen sincère de la raison.

Un pareil décret, c'est toute une révolution religieuse accomplie, c'est l'inauguration du règne du Saint-Esprit sur la terre.

XIX.

LE NOMBRE DIX-NEUF.

C'est le nombre de la lumière.

C'est l'existence de Dieu prouvée par l'idée **même de** Dieu.

Ou il faut dire que l'Étre immense est un tombeau universel ou se meut par un mouvement automatique, une forme toujours morte et cadavéreuse, ou il faut admettre le principe absolu de l'intelligence et de la vie.

La lumière universelle est-elle morte ou vivante? Fatalement vouée à l'oeuvre (le la destruction ou providentiellement dirigée pour un enfantement immortel ?

S'il n'y a pas de Dieu, l'intelligence n'est qu'une **déception**, car elle manque d'absolu **et son idéal est un mensonge**.

Sans Dieu, l'être est un néant qui s'affirme, et la vie une mort qui se déguise.

La lumière est une nuit toujours trompée par le mirage des songes.

Le premier et le plus essentiel des actes de foi est donc celui-ci.

L'Être est, et l'être de l'être, la vérité de l'être, c'est Dieu.

L'Être est vivant avec intelligence, et l'intelligence vivante de l'Être absolu, c'est Dieu.

La lumière est réelle et vivifiante; or la réalité et la vie de toute lumière, c'est Dieu.

Le Verbe de la raison universelle est une affirmation et non une négation.

Aveugles ceux qui ne voient pas que la lumière physique n'est que l'instrument de la pensée!

La pensée seule voit la lumière et la crée en l'employant à ses usages.

L'affirmation de l'athéisme, c'est le dogme de l'éternelle nuit; l'affirmation de Dieu, c'est le dogme de la lumière !

Nous nous arrêtons ici au dix-neuvième nombre, bien que l'alphabet sacré ait vingt-deux lettres; mais les dix-neuf premières sont les clés de la théologie occulte. Les autres sont les clés de la nature; nous y reviendrons **des** la troisième partie de cet ouvrage.

Résumons ce que nous avons dit de Dieu en citant une belle invocation empruntée ? la liturgie israélite. C'est une page de Kether-Malchut, poème cabalistique de rabin Salomon, fils Gabirol.

« Vous êtes un, le commencement de tous les nombres, et le fondement de tous les édifices ; vous êtes un, et dans le secret de votre unité, les hommes les plus savants se perdent, parce qu'ils ne la connaissent point. Vous êtes un, et votre unité ne diminue jamais, ni n'augmente, ni ne souffre aucune altération. Vous êtes un, mais non pas comme un en fait de calcul, car votre unité n'admet ni multiplication, ni changement, ni forme. Vous êtes un, auquel pas une de mes imaginations ne peut fixer une limite et donner une définition; c'est pourquoi, je veillerai sur ma conduite, en me préservant de manquer par ma langue. Vous êtes un enfin, dont l'excellence est si élevée, qu'elle ne peut tomber d'aucune façon que ce soit, et non pas comme cet un qui peut cesser d'être.

» Vous êtes existant ; cependant l'entendement et la vue des mortels ne peuvent atteindre votre existence, ni placer en vous le où, le comment, et le pourquoi. Vous êtes existant, mais en vous-même, puisqu'aucun autre ne peut exister avec vous. Vous êtes existant, dès avant le temps, et sans lieu. Vous êtes enfin existant, et votre existence est si cachée et si profonde, que personne ne peut en découvrir ni en pénétrer le secret.

» Vous êtes vivant, mais non pas depuis un temps connu et fixe ; vous êtes vivant, mais non par un esprit ou une âme ; car vous êtes l'âme de toutes les âmes. Vous

êtes vivant; mais non pas comme les vies des mortels qui sont comparées à un souffle, et dont la fin sera la nourriture des vers. Vous êtes vivant, et celui qui peut atteindre vos mystères jouira des délices éternelles, et vivra à perpétuité.

» Vous êtes grand, et auprès de votre grandeur toutes ces grandeurs fléchissent, et tout *ce* qu'il y a de plus excellent devient défectueux. Vous êtes grand au-dessus de toute imagination, et vous vous élevez au-dessus de toutes les hiérarchies célestes. Vous êtes grand, au-dessus de toute grandeur, et vous êtes exalté au-dessus de toutes louanges. Vous êtes fort, et pas une de toutes vos créatures ne fera les oeuvres que vous faites, ni sa force ne pourra être comparée à la vôtre. Vous êtes fort ; et c'est à vous qu'appartient cette force invincible qui ne change ni ne s'altère jamais. Vous êtes fort, et par votre magnanimité vous pardonnez dans le temps de votre plus ardente colère, et vous vous montrez patient envers les pécheurs. Vous êtes fort, et vos miséricordes, qui ont existé de tout temps, s'étendent sur toutes vos créatures. Vous êtes la lumière éternelle, que les âmes pures verront, et que la nuée des péchés cachera aux yeux des pécheurs. Vous êtes la lumière, qui est cachée dans ce monde, et visible dans l'autre, où la gloire du Seigneur se montre. Vous êtes souverain, et les yeux de l'entendement qui désirent de vous voir sont tout étonnés de n'en pouvoir atteindre qu'une partie et jamais le tout. Vous êtes le Dieu des dieux, témoins toutes vos créatures ; et en l'honneur de ce grand nom elles vous doivent toutes rendre leur culte. Vous êtes Dieu, et tous les

créés sont vos serviteurs et vos adorateurs ; votre gloire n'est point ternie quoiqu'on en adore d'autres, parce que leur intention est de s'adresser à vous ; ils sont comme des aveugles, dont le but est de suivre le grand chemin , et ils s'égarerent ; l'un se noie dans un puits, et l'autre tombe dans une fosse ; tous en général croient être parvenus à leurs désirs, et cependant ils se sont fatigués en vain. Mais vos serviteurs sont comme des clairvoyants qui marchent dans un chemin assuré, et qui ne s'en écartent jamais ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce qu'ils entrent dans le parvis du palais du roi. Vous *êtes* Dieu , qui soutenez par votre déité tous les êtres et qui assistez par votre unité toutes les créatures. Vous êtes Dieu, et il n'y a point de différence entre votre déité, votre unité, votre éternité, et votre existence ; car tout est un même mystère; et quoique les noms varient tout revient au même. Vous êtes savant, et cette science qui est la source de la vie émane de vous-même ; et en comparaison de votre science tous les hommes les plus savants sont des stupides. Vous êtes savant, et l'ancien des anciens, et la science s'est toujours nourrie auprès de vous. Vous êtes savant, et vous n'avez appris la science, de personne, ni ne l'avez acquise d'autre que de vous. Vous êtes savant, et vous avez, comme un ouvrier et un architecte, réservé de votre science une divine volonté, dans un temps marqué, pour attirer l'être, du rien; de même que la lumière qui sort des yeux est attirée de son même centre sans aucun instrument ni outil. Cette divine volonté a creusé, tracé, purifié et fondu ; elle a ordonné au rien de s'ouvrir , à l'être de

s'enfoncer, et au monde *de* s'étendre. Elle a mesuré les cieux avec le palme, avec sa puissance a assemblé le pavillon des sphères, avec les lacets de son pouvoir a serré les rideaux des créatures de l'univers, et en touchant avec sa force le bord du rideau de la création, a joint la partie supérieure à l'inférieure. »

(Extrait des prières de Kippour).

Nous avons donné à ces **hardies spéculations kabbalistiques la seule forme qui leur convienne, celle de la Poésie ou de l'inspiration du coeur.**

Les âmes croyantes n'auront pas besoin des hypothèses rationnelles contenues dans cette explication nouvelle des figures de la Bible, mais les coeurs sincères affligés par le doute, et que la critique du xviii^e siècle tourmente, comprendront, en la lisant, que la raison même sans la foi peut trouver dans le livre sacré autre chose que des écueils; si les voiles dont les textes divins sont couverts projettent une grande ombre, cette ombre est si merveilleusement dessinée par les oppositions de la lumière qu'elle devient la seule image intelligible de l'idéal divin.

Idéal incompréhensible comme l'infini, et indispensable comme l'essence même du mystère.

ARTICLE II.

SOLUTION DU DEUXIÈME PROBLÈME.

LA VRAIE RELIGION.

La religion existe dans l'humanité comme dans l'amour.

Elle est unique comme lui.

Comme lui, elle existe ou n'existe pas dans telle ou telle âme ; mais qu'on l'accepte ou qu'on la nie, elle est dans l'humanité, elle est donc dans la vie, elle est dans la nature, elle est incontestable devant la science et même devant la raison.

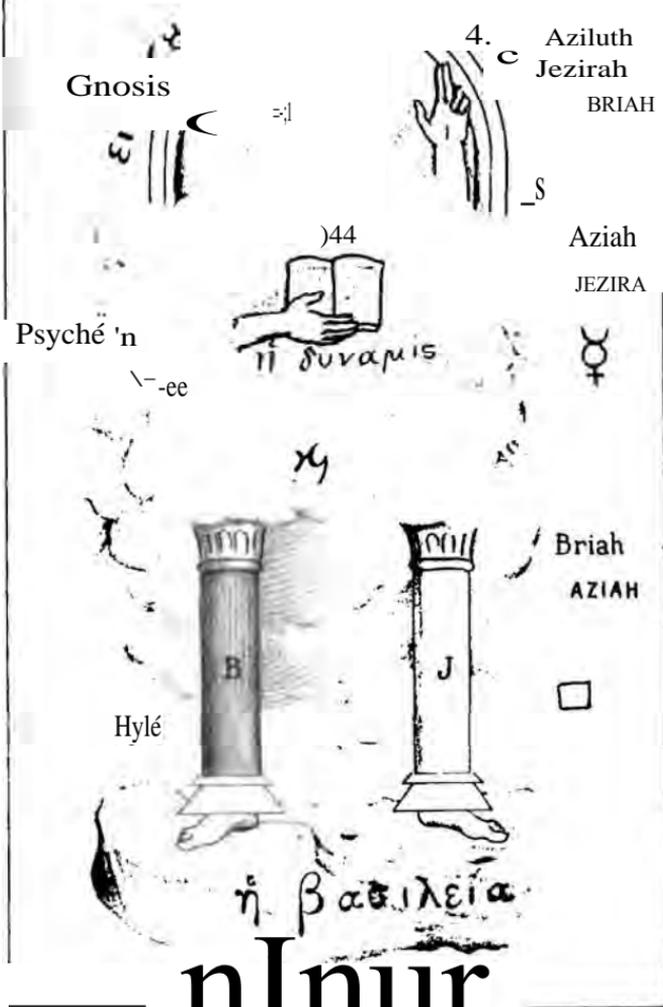
La vraie religion, c'est celle qui a toujours existé, qui existe et qui existera toujours.

On peut nous dire que la religion est ceci ou cela ; la religion est ce qu'elle est. La religion, c'est elle, et les fausses religions sont les superstitions imitées d'elle, empruntées à elle, ombres mensongères d'elle-même.

On peut dire de la religion ce qu'on dit de l'art véritable. Les essais barbares de peinture ou de sculpture sont des tentatives de l'ignorance pour arriver à la vérité. L'art se prouve par lui-même, il rayonne de sa propre splendeur, il est unique et éternel comme la beauté.

La vraie religion est belle, et c'est par ce caractère di-

MICROP ROSOPUS



nInur

On CIS ES iv

Grand pantacle tiré de la vision de SJean.



vin qu'elle s'impose aux respects de la science et à l'assentiment de la raison.

La science ne saurait sans témérité affirmer ou nier ces hypothèses du dogme qui sont des vérités pour la foi ; mais elle peut reconnaître, à des caractères certains, la religion seule véritable, c'est-à-dire celle qui mérite seule le nom de religion en réunissant tous les caractères qui conviennent à cette grande et universelle aspiration de l'âme humaine.

Une seule chose évidemment divine pour tous s'est manifestée dans le monde.

C'est la charité.

L'oeuvre de la vraie religion doit être de produire, de conserver et de répandre l'esprit de charité.

Pour parvenir à ce but, il faut qu'elle ait elle-même tous les caractères de la charité, en sorte qu'on puisse la bien définir en la nommant elle-même *la charité organisée*.

Or, quels sont les caractères de la charité.

C'est saint Paul qui va nous l'apprendre.

La charité est patiente.

Patiente comme Dieu, parce qu'elle est éternelle comme lui. Elle souffre les persécutions et ne persécute jamais personne.

Elle est bienveillante et débonnaire, appelant à elle les petits et ne repoussant pas les grands.

Elle est sans jalousie. De qui et de quoi serait-elle jalouse, n'a-t-elle pas cette meilleure part qui ne lui sera jamais ôtée ?

Elle n'est ni remuante ni intrigante.

•

Elle est mas orgueil, uns ambition, sans égoïsme, sans colère.

Elle ne suppose jamais le mal et ne triomphe jamais par l'injustice, car elle met toute sa joie dans la vérité.

Elle endure tout sans jamais tolérer le mal.

Elle croit tout, sa foi est simple, soumise, hiérarchique et universelle.

Elle soutient tout , et n'impose jamais de fardeaux qu'elle ne porte la première.

La religion est patiente, c'est la religion des grands travailleurs de la pensée : c'est la religion des martyrs.

Elle est bienveillante comme le Christ et les apôtres comme les Vincent de Paul et les Fénelon.

Elle n'envie ni **les dignités ni les biens** de la terre. C'est la religion des pères du désert, de saint François d'Assises et de saint Bruno, des soeurs de la charité et des frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Elle n'est ni remuante , ni intrigante , elle prie, elle fait le bien et elle attend.

Elle est humble, elle est douce, elle n'inspire que le dévouement et le sacrifice. Elle a enfin tous les caractères de la charité, parce qu'elle est la charité même.

Les hommes, au contraire, sont impatientes, persécuteurs, jaloux, cruels, ambitieux, injustes, et ils se **sont montrés** tels, même au nom de cette religion qu'ils ont pu calomnier, mais qu'ils ne feront jamais mentir. Les hommes passent et la vérité est éternelle.

Fille de la charité et créant à son tour la charité, la vraie religion est essentiellement réalisatrice; elle **croit aux miracles de la foi, parce qu'elle les accomplit tous les**

jours kirsqu'elle fait la charité. Or, une religion qui fait la charité peut se flatter de réaliser tous les rêves de l'amour divin. Aussi la foi de l'Église hiérarchique transforme-t-elle le mysticisme en réalisme par l'efficacité de ses sacrements. Plus de signes, plus de figures qui n'aient leur force dans la grâce et qui ne donnent réellement ce qu'elles promettent. La foi anime tout, rend tout en quelque sorte visible et palpable; les paraboles même de Jésus-Christ prennent un corps et une âme. On montre à Jérusalem la maison du mauvais riche. Les symbolismes épars des religions primitives, délaissés par la science et privés de la vie de la foi, ressemblaient à ces ossements blanchis qui couvraient la campagne d'Ézéchiël. L'esprit du Sauveur, l'esprit de foi, l'esprit de charité a soufflé sur cette poussière, et tout ce qui 'était mort a repris une vie si réelle qu'on ne reconnaît plus dans *ces* vivants d'aujourd'hui les cadavres d'hier. Et pourquoi les reconnaîtrait-on, puisque le inonde est renouvelé, puisque saint Paul a brûlé à Éphèse les livres des hiérophantes. Était-ce donc un barbare que saint Paul, et ne commettait-il pas un attentat contre la science? Non, mais il brûlait les suaires des ressuscités pour leur faire oublier la mort. Pourquoi donc aujourd'hui rappelons-nous les origines kabbalistiques du dogme? Pourquoi rattachons-nous les figures de la Bible aux allégories d'Hermès? Est-ce pour condamner saint Paul, est-ce pour apporter le doute aux croyants? Non certes, car les croyants n'ont pas besoin de notre livre, ils ne le liront pas, ils ne voudront pas le comprendre. Mais nous voulons montrer à **la foule innombrable de ceux qui doutent que la foi se**

rattache à la raison de tous les siècles, à la science de tous les sages. Nous voulons forcer la liberté humaine à respecter l'autorité divine, la raison à reconnaître les bases de la foi, pour que la foi et l'autorité, à leur tour, ne proscrivent plus à jamais la liberté ni la raison.



ARTICLE III.

SOLUTION DU TROISIÈME PROBLÈME.

RAISON DES MYSTÈRES.

La foi étant l'aspiration à l'inconnu, l'objet de la foi est absolument et nécessairement le mystère.

La foi pour formuler ses aspirations est forcée d'emprunter au connu des comparaisons et des images.

Mais elle spécialise l'emploi de ces formes en les assemblant d'une manière impossible dans l'ordre connu. Telle est la profonde raison de l'apparente absurdité du symbolisme.

Donnons un exemple :

Si la foi disait que Dieu est impersonnel, on pourrait en conclure que Dieu n'est qu'un mot ou tout au plus une chose.

Si elle disait que Dieu est 'une personne, on se représenterait l'infini intelligent sous la forme nécessairement bornée d'un individu.

Elle dit, Dieu est un en trois personnes, pour exprimer qu'on conçoit en Dieu l'unité et le nombre.

La formule du mystère exclut nécessairement l'intelligence même de cette formule, en tant qu'elle est empruntée au Verbe des choses connues, car si on la cointendrait, elle exprimerait le connu et non l'inconnu.

Elle appartiendrait alors à la science et non plus à la religion, c'est-à-dire à la foi.

L'objet de la foi est un problème (le mathématiques, dont l'*X* échappe aux procédés de notre algèbre.

Les mathématiques absolues prouvent seulement la nécessité, et par conséquent l'existence de *cet* inconnu représenté par l'*X* intraduisible.

Or, la science aura beau faire dans son progrès indéfini, mais toujours relativement fini, elle ne trouvera jamais dans la langue du fini l'expression complète de l'infini. Le mystère est donc éternel.

Faire rentrer dans la logique du connu les termes d'une profession de foi, c'est les faire sortir de la foi qui a pour bases positives l'illogisme, c'est-à-dire l'impossibilité d'expliquer logiquement l'inconnu.

Pour les israélites, Dieu est séparé de l'humanité, il ne vit pas dans les créatures, c'est un égoïsme infini.

Pour les musulmans, Dieu est un mot devant lequel on se prosterne sur la foi de Mahomet.

Pour les chrétiens, Dieu s'est révélé dans l'humanité, il se prouve par la charité, il règne par l'ordre qui constitue la hiérarchie.

La hiérarchie est gardienne du dogme, dont elle veut qu'on respecte la lettre et l'esprit. Les sectaires qui, au nom de leur raison ou plutôt de leur déraison individuelle, ont touché au dogme, ont par le fait même perdu l'esprit de charité, ils se sont excommuniés eux-mêmes.

Le dogme catholique, c'est-à-dire universel, mérite ce beau nom en résumant toutes les aspirations religieuses du monde; il affirme l'unité de Dieu avec Moïse et Ma-

homet, il reconnaît en lui la trinité infinie de la génération éternelle avec Zoroastre, Hermès et Platon, il concilie *avec* le Verbe unique de saint Jean les nombres vivants de Pythagore, voilà ce que la science et la raison peuvent constater. C'est donc devant la raison même et devant la science le dogme le plus parfait, c'est-à-dire le plus complet, qui se soit encore produit dans le monde. Que la science et la raison nous accordent cela, nous ne leur demandons rien de plus.

Dieu existe, il n'y a qu'un Dieu, et il punit ceux qui font le mal, avait dit Moïse.

Dieu est partout, il est en nous, et ce que nous faisons de bien aux hommes, nous le faisons à Dieu, a dit Jésus.

Craignez, telle était la conclusion du dogme de Moïse.

Aimez, c'est la conclusion du dogme de Jésus.

L'idéal typique de la vie de Dieu dans l'humanité, c'est l'incarnation.

L'incarnation nécessite la rédemption et l'opère au nom de la reversibilité de la solidarité, en d'autres termes de la communion universelle, principe dogmatique de l'esprit de charité.

Substituer l'arbitraire humain au despotisme légitime de la loi, mettre, en d'autres termes, la tyrannie à la place de l'autorité, c'est l'oeuvre de tous les protestantismes et de toutes les démocraties. Ce que les hommes appellent la liberté, c'est la sanction de l'autorité illégitime, ou plutôt la fiction du pouvoir non sanctionné par l'autorité.

Jean Calvin protestait contre les bûchers de Rome pour se donner le droit de brûler Michel Servet. Tout peuple qui s'affranchit d'un Charles I^{er} ou d'un Louis XVI subit un Robespierre ou un Cromwel, et il y a un antipape plus ou moins absurde derrière toutes les protestations contre la papauté légitime.

La divinité de Jésus-Christ n'existe que dans l'Église catholique à laquelle il transmet hiérarchiquement sa vie et ses pouvoirs divins. Cette divinité est sacerdotale et royale par communion, mais, en dehors de cette communion, toute affirmation de la divinité de Jésus-Christ est idolâtrique, parce que Jésus-Christ ne saurait être un Dieu séparé.

Peu importe à la vérité catholique le nombre des protestants.

Si tous les hommes étaient aveugles, serait-ce une raison pour nier l'existence du soleil?

La raison, en protestant contre le dogme, prouve assez qu'elle ne l'a pas inventé, mais elle est forcée d'admirer la morale qui résulte de ce dogme. Or, si la morale est une lumière, il faut que le dogme soit un soleil ; la clarté ne vient pas des ténèbres.

Entre les deux abîmes du polythéisme et d'un déisme absurde et borné, il n'y a qu'un milieu possible : le mystère de la très sainte Trinité.

Entre l'athéisme spéculatif et l'anthropomorphisme, il n'y a qu'un milieu possible : le mystère de l'incarnation.

Entre la fatalité immorale et la responsabilité draconienne qui conclurait à la damnation de tous les êtres,

il n'y a qu'un milieu possible : le mystère de la rédemption.

La trinité c'est la foi.

L'incarnation c'est l'espérance.

La rédemption c'est la charité.

La trinité c'est la hiérarchie.

L'incarnation c'est l'autorité divine de l'Église.

La rédemption c'est le sacerdoce unique, infaillible, indéfectible et catholique.

L'Église catholique possède seule un dogme invariable et se trouve par sa constitution même dans l'impossibilité de corrompre la morale ; elle n'innove pas, elle explique. Ainsi, par exemple, le dogme de l'immaculée conception n'est pas nouveau, il était contenu tout entier dans le théotokon du concile d'Éphèse, et le théotokon est une conséquence rigoureuse du dogme catholique de l'incarnation.

De même l'Église catholique ne fait pas les excommunications, elle les déclare et peut seule les déclarer, parce qu'elle est seule gardienne de l'unité.

Hors du vaisseau de Pierre, il n'y a que l'abîme. Les protestants ressemblent à des gens qui, fatigués du tangage, se seraient jetés à l'eau pour éviter le mal de mer.

C'est de la catholicité, telle qu'elle est constituée dans l'Église romaine, qu'il faut dire ce que Voltaire a **dit de** Dieu avec tant de hardiesse.

Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. **Mais si un homme eût été capable d'inventer l'esprit de charité,**

celui-M aussi aurait inventé Dieu. La charité ne s'invente pas, elle se révèle par ses oeuvres, et c'est alors qu'on peut s'écrier avec le Sauveur du monde : Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu!

Comprendre l'esprit de charité, c'est avoir l'intelligence de tous les mystères.



ARTICLE IV.

SOLUTION DU QUATRIÈME PROBLÈME.

LA RELIGION PROUVÉE PAR LES OBJECTIONS QU'ON LUI OPPOSE.

Les objections qu'on peut faire contre la religion peuvent être faites, soit au nom de la science, soit au nom de la raison, soit au nom de la foi.

La science ne peut nier les faits de l'existence (le la religion, de son établissement et de son influence sur les événements de l'histoire.

Il lui est défendu de toucher au dogme; le dogme appartient tout entier à la foi.

La science s'arme ordinairement contre la religion d'une série de faits qu'elle a le droit d'apprécier, qu'elle apprécie en effet sévèrement, mais que la religion condamne plus énergiquement encore que la science.

En faisant cela, la science donne raison à la religion et se donne tort à elle-même ; elle manque de logique, accuse le désordre que toute passion haineuse introduit dans l'esprit des hommes, et le besoin qu'il a sans cesse d'être redressé et dirigé par l'esprit de charité.

La raison, de son côté, examine le dogme et **le trouve absurde.**

Mais s'il ne l'était pas, la raison le comprendrait; si elle le comprenait, ce ne serait plus la formule de l'inconnu.

Ce serait une démonstration mathématique de l'infini.

Ce serait l'infini fini, l'inconnu connu, l'incommensurable mesuré, l'indicible nommé.

C'est-à-dire que le dogme ne cesserait d'être absurde devant la raison que pour devenir devant la foi, la science, la raison et le bon sens réunis, la plus monstrueuse et la plus impossible de toutes les absurdités.

Restent les objections de la foi dissidente.

Les israélites, nos pères en religion, nous reprochent d'avoir attenté à l'unité de Dieu, d'avoir changé une loi immuable et éternelle, d'adorer la créature au lieu du créateur.

Ces reproches si graves sont fondés sur une notion parfaitement fausse du christianisme.

Notre Dieu est le Dieu de Moïse, Dieu unique, immatériel, infini, seul adorable et toujours le même.

Comme les juifs, nous le croyons présent partout, mais comme ils devraient faire, nous le croyons vivant, pensant et aimant dans l'humanité, et nous l'adorons dans ses oeuvres.

Nous n'avons pas changé sa loi, car le décalogue des israélites est aussi la loi des chrétiens.

La loi est immuable parce qu'elle est fondée sur les principes éternels de la nature ; mais le culte nécessité par les besoins des hommes peut changer et se modifier avec les hommes.

Ce que signifie le culte est immuable, mais le culte se modifie comme les langues.

Le culte est un enseignement, c'est une langue, il faut le traduire quand les nations ne le comprennent plus.

Nous avons traduit et non détruit le culte de Moïse et des prophètes.

En adorant Dieu dans la création, nous n'adorons pas la création elle-même.

En adorant Dieu en Jésus-Christ, c'est Dieu seul que nous adorons, mais Dieu uni à l'humanité.

En rendant l'humanité divine, le christianisme a ré-vélé la divinité humaine.

Le Dieu des juifs était inhumain, parce qu'ils ne le comprenaient pas dans ses oeuvres.

Nous sommes donc plus israélites que les israélites eux-mêmes. Ce qu'ils croient nous le croyons avec eux et mieux qu'eux. Ils nous accusent de nous être séparés d'eux, et ce sont eux au contraire qui veulent rester séparés de nous.

Nous les attendons à coeur et à bras ouverts.

Nous sommes comme eux les disciples de Moïse.

Comme eux, nous venons de l'Égypte et nous en détestons la servitude. Mais nous sommes entrés dans la terre promise, et eux ils s'obstinent à demeurer et à mourir dans le désert.

Les musulmans sont les bâtards d'Israël ou plutôt ils en sont les frères déshérités, comme Ésaï.

Leur croyance est illogique, car ils admettent que Jésus est un grand prophète, et ils traitent les chrétiens d'infidèles.

Ils reconnaissent l'inspiration divine de Moïse et ils ne regardent pas les juifs comme des frères.

ils croient aveuglément à leur aveugle prophète, le fataliste Mahomet, l'ennemi du progrès et de la liberté.

N'ôtons pas pourtant à Mahomet la gloire d'avoir proclamé l'unité de Dieu parmi les Arabes idolâtres.

On trouve dans le Coran des pages pures et sublimes.

C'est en lisant ces pages qu'on peut dire avec les enfants d'Ismaël : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

Il y a trois trônes dans le ciel pour les trois prophètes des nations; mais, à la fin des temps, Mahomet sera remplacé par Elie.

Les musulmans ne reprochent rien aux chrétiens, ils les injurient.

Ils les appellent infidèles et giaou c'est-à-dire chiens. Nous n'avons rien à leur répondre.

Il ne faut pas réfuter les Turcs et les A bea, il faut les instruire et les civiliser.

Restent les chrétiens dissidents, c'est-à-dire ceux qui, ayant rompu le lien de l'unité, se déclarent rangers à la charité de l'Église.

L'orthodoxie grecque, ce jumeau de l'Église l'x maille, qui n'a pas grandi depuis sa séparation, qui ne compte plus dans les fastes religieux, qui, depuis Photius, n'a pas inspiré une seule éloquence ; Église devenue toute temporelle et dont le sacerdoce n'est plus qu'une nefion réglée par la politique impériale du czar de toilites les Russies; momie curieuse de la primitive Église corriée encore et dorée de toutes ses légendes et de tous rites que les popes ne comprennent plus ; ombre d'une Église vivante, mais qui a voulu s'arrêter quand cette

Église marchait, et qui n'en est plus que la silhouette effacée et sans tête.

Puis les protestants, *ces* éternels régulateurs de l'anarchie, qui ont brisé le dogme et qui essayent toujours de le remplir de raisonnements comme le tonneau des Danaïdes ; *ces* fantaisistes religieux dont toutes les innovations sont négatives, qui ont formulé à leur usage un inconnu, soi-disant mieux connu, des mystères mieux expliqués, un infini plus défini, une immensité plus restreinte, une foi plus douteuse, qui ont quintessencié l'absurde, scindé la charité et pris des actes d'anarchie pour les principes d'une hiérarchie à jamais impossible ; ces hommes qui veulent réaliser le salut par la foi seule, parce que la charité leur échappe, et qui ne peuvent plus rien réaliser, même sur la terre, car leurs sacrements prétendus ne sont plus que des momeries allégoriques, ils ne donnent plus la grâce, ils ne font plus voir Dieu et toucher Dieu, ce ne sont plus, en un mot, les signes de la toute-puissance de la foi, mais les témoignages forcés de l'impuissance éternelle du doute.

C'est donc contre la foi même que la réforme a protesté. Les protestants ont eu raison seulement contre le zèle inconsidéré et persécuteur qui voulait forcer les consciences. Ils ont réclamé le droit de douter, le droit d'avoir moins de religion ou même *de* n'en avoir pas du tout ; ils ont versé leur sang pour ce triste privilège ; ils l'ont conquis, ils le possèdent, mais ils ne nous ôteront pas celui de les plaindre et de les aimer. Quand le besoin de croire les reprendra, quand leur coeur se révoltera à son tour contre la tyrannie d'une raison faussée, quand

92 MYSTÈRES RELIGIEUX.

ils se lasseront des froides abstractions de leur dogme arbitraire, des vaines observances de leur culte sans effet, quand leur communion sans présence réelle, leurs églises sans divinité et leur morale sans pardon les épouvantent enfin, lorsqu'ils seront malades de la nostalgie de Dieu, ne se lèveront-ils pas comme l'enfant prodigue et ne viendront-ils pas se jeter aux pieds du successeur de Pierre en lui disant, : Père, nous avons péché contre le ciel et contre vous, déjà nous ne sommes plus dignes d'être appelés vos fils , mais comptez-nous du moins parmi les plus humbles de vos serviteurs. -

Nous ne parlerons pas de la critique de Voltaire. Ce grand esprit était dominé par un ardent amour de la vérité et de la justice, mais il lui manquait cette droiture du coeur qui donne l'intelligence de la foi. Voltaire ne pouvait pas admettre la foi, parce qu'il ne savait pas aimer. L'esprit de charité ne s'est pas révélé à cette âme sans tendresse, et il a critiqué amèrement un foyer dont il ne sentait pas la chaleur, et une lampe dont il ne voyait pas la lumière. Si la religion était telle qu'il l'a vue, il aurait eu mille fois raison de l'attaquer, et il faudrait être à genoux devant l'héroïsme de son courage. Voltaire serait le messie du bon sens, l'Hercule destructeur du fanatisme... Mais cet homme riait trop pour comprendre celui qui a dit : Heureux ceux qui pleurent, et la philosophie du rire n'aura jamais rien de commun avec la religion des larmes.

Voltaire a parodié la Bible, le dogme, le culte, puis il a persiflé, bafoué, vilipendé sa parodie.

Ceux-là seuls peuvent s'en offenser, qui voient la reli-

gion dans la parodie de Voltaire. Les voltairiens ressemblent aux grenouilles de la fable qui sautent sur le soliveau et se moquent ensuite de la majesté royale. Libre à eux de prendre le soliveau pour un roi, libre à eux de refaire cette caricature romaine dont riait autrefois Tertullien, et qui représentait le Dieu des chrétiens sous la figure d'un homme à tête d'âne. Les chrétiens hausseront les'épaules en voyant cette polissonnerie et prieront Dieu pour les pauvres ignorants qui prétendent les insulter.

M. le comte Joseph de Maistre après avoir, dans un de ses plus éloquents paradoxes, représenté le bourreau comme tin être sacré et comme une incarnation permanente de la justice divine sur la terre, voudrait qu'on fit élever au vieillard de Ferney une statue par la main du bourreau. Il y a de la profondeur dans cette pensée. Voltaire en effet aussi, a été dans le monde un être à la fois providentiel et fatal, doué d'insensibilité pour l'accomplissement de ses terribles fonctions. C'était dans le domaine de l'intelligence un exécuteur des hautes-oeuvres , un exterminateur armé par la justice même de Dieu.

Dieu a envoyé Voltaire entre le siècle de Bossuet et celui de Napoléon pour anéantir tout ce' qui sépare ces deux génies et les réunir en un seul.

C'était le Samson de l'esprit, toujours prêt à secouer les colonnes du temple; mais pour lui faire tourner malgré lui la meule du progrès religieux, la Providence semblait avoir aveuglé son coeur.

ARTICLE V.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

•

SÉPARER LA RELIGION DE LA SUPERSTITION ET DU FANATISME.

La superstition du mot latin *superstes* survivant, c'est le signe qui survit à l'idée ; c'est la forme préférée à la chose, c'est le rit sans raison, c'est la foi devenue insensée, parce qu'elle s'isole. C'est par conséquent le cadavre de la religion, c'est la mort de la vie, c'est l'abrutissement substitué à l'inspiration.

Le fanatisme c'est la superstition passionnée, **son** nom vient du mot *fanum*, qui signifie temple, c'est le temple mis à la place de Dieu, c'est l'intérêt humain et temporel du prêtre substitué à l'honneur du sacerdoce, c'est la passion misérable de l'homme exploitant la foi du croyant.

Dans la fable du baudet chargé de reliques, La Fontaine nous dit que l'animal crut être adoré, il ne nous dit pas que certaines gens crurent en effet adorer l'animal. Ces gens-là étaient les superstitieux.

Si quelqu'un eût ri de leur bêtise, ils l'eussent peut-être assassiné, car (le la superstition au fanatisme il n'y a qu'un pas.

La superstition c'est la religion interprétée **par la bê-**

tise ; le fanatisme c'est la religion servant de prétexte à la fureur.

Ceux qui confondent à dessein et de parti pris la religion elle-même avec la superstition et le fanatisme, empruntent à la bêtise ses préventions aveugles et emprunteraient peut-être de même au fanatisme ses injustices et ses colères.

Inquisiteurs ou septembriseurs, qu'importent les noms ? La religion de Jésus-Christ condamne et a toujours condamné les assassins.

●

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

EN FORME DE DIALOGUE.

LA FOI, LA SCIENCE, LA RAISON.

LA SCIENCE.

Jamais vous ne me ferez croire à l'existence de Dieu.

LA FOI.

Vous n'avez pas le privilège de croire, mais vous ne me prouverez jamais que Dieu n'existe pas.

LA SCIENCE.

Pour vous le prouver, il faut d'abord que je sache ce que c'est que Dieu.

LA FOI.

Vous ne le saurez jamais. Si vous le saviez, vous pourriez nie l'apprendre., et quand je le saurais, je ne le croirais plus.

LA SCIENCE.

Vous croyez donc sans savoir ce que vous croyez?

LA FOI.

Oh ! ne jouons pas sur les mots. C'est vous qui ne savez pas ce que je crois, et je le crois précisément, parce que vous ne le savez pas. Avez-vous la prétention d'être infinie ? N'êtes-vous pas à chaque instant arrêtée par le mystère ? Le mystère c'est pour vous •une ignorance infinie qui réduirait à néant le fini de votre savoir, si je ne l'illuminais de mes ardentes aspirations, et, si quand vous dites : Je ne sais plus, je ne m'écriais : Et moi, je commence à croire.

LA SCIENCE.

Mais vos aspirations et leur objet ne sont et ne peuvent être pour moi que des hypothèses.

LA FOI.

Sans doute, mais ce sont des certitudes pour moi, puisque sans ces hypothèses, je douterais même de vos certitudes.

LA SCIENCE.

Mais si vous commencez où je m'arrête, vous commencez toujours trop tôt et témérairement. Mes progrès attestent que je marche toujours.

LA FOI.

Qu'importent vos progrès si je marche toujours devant vous ?

LA SCIENCE.

Toi, marcher! rêveuse d'éternité, tu as trop dédaigné la terre, tes pieds sont engourdis.

LA FOI.

Je me fais porter par mes enfants.

LA SCIENCE.

Ce sont des aveugles qui en portent un autre, gare aux précipices!

LA FOI.

Non, mes enfants ne sont point aveugles, bien au contraire, ils jouissent d'une double vue, ils voient par tes yeux ce que tu peux leur démontrer sur la terre, et ils contemplent par les miens ce que je leur montre dans le ciel.

LA SCIENCE.

Qu'en pense la raison ?

LA RAISON.

Je pense, ô mes chères institutrices, que vous pourriez réaliser un apologue touchant, celui du paralytique et de l'aveugle. La science reproche à la foi de ne savoir pas marcher sur la terre, et la foi dit que la science ne voit rien dans le ciel des aspirations et de l'éternité: Au lieu de se quereller, la science et la foi devraient s'unir ; que la science porte la foi, et que la foi console la science en lui apprenant à espérer et à aimer.

LA SCIENCE.

Cette idée est belle, mais' c'est une utopie. La foi me dira des absurdités, et je voudrai marcher sans elle.

LA FOI.

Qu'appelles-tu des absurdités ?

LA SCIENCE.

J'appelle absurdités des propositions contraires à mes démonstrations, comme, par exemple, que trois font un, qu'un Dieu s'est fait homme, c'est-à-dire que l'infini s'est fait fini. Que l'Éternel est mort, que Dieu a puni son fils innocent .du péché des hommes coupables...

LA FOI.

N'en dis pas davantage. Émises par toi, ces propositions sont en effet des absurdités. Sais-tu ce que c'est que le nombre en Dieu, toi qui ne connais pas Dieu ? Peux-tu raisonner sur les opérations (le l'inconnu, peux-tu comprendre les mystères de la charité? Je dois toujours être absurde pour toi, car, si tu les comprenais, mes affirmations seraient absorbées par tes théorèmes; je serais toi, et tu serais moi, pour mieux dire, je n'existerais plus, et la raison, en présence de l'infini, s'arrêterait toujours iveuillée par tes doutes aussi infinis que l'espace.

LA SCIENCE.

Au moins n'usurpe jamais mon autorité , ne me donne pas de démentis dans mes domaines.

LA FOI.

Je ne l'ai jamais fait et je ne puis jamais le faire

LA SCIENCE.

Ainsi, tu n'as jamais cru, par exemple, qu'une vierge puisse être mère sans cesser d'être vierge, et cela dans l'ordre physique, naturel, positif, en dépit de toutes les lois de la nature; tu n'affirmes pas qu'un morceau de pain est non-seulement un Dieu, mais un vrai corps humain *avec* ses os et ses veines, ses organes, son sang, en sorte que tu fais de tes enfants qui mangent ce pain un petit peuple d'anthropophages.

LA FOI.

11 n'est pas un chrétien qui ne soit révolté de ce que tu viens de dire. Cela prouve assez qu'ils ne comprennent pas mes enseignements de cette manière positive et grossière. Le surnaturel que j'affirme est au-dessus de la nature et ne saurait, par conséquent, s'opposer à elle; les paroles de foi ne sont comprises que par la foi; rien qu'en les répétant, la science les dénature. Je me sers de tes mots, parce que je n'en ai pas d'autres; mais puisque tu trouves mes discours absurdes, tu dois en conclure que je donne à ces mêmes mots une signification qui t'échappe. Le Sauveur, en révélant le dogme de la présence réelle n'a-t-il pas dit : La chair ici ne sert de rien, mes paroles sont esprit et vie. Je ne te donne pas le

mystère de l'incarnation pour un phénomène d'anatomie, ni celui de la transsubstantiation pour une manipulation chimique. De quel droit crierais-tu à l'absurdité? Je ne raisonne sur rien de ce que tu connais; de quel droit dirais-tu que je déraisonne?

LA SCIENCE.

Je commence à te comprendre, ou plutôt je vois que je ne te comprendrai jamais. -En ce cas, restons séparés, jamais je n'aurai besoin de toi.

LA FOI.

Je suis moins orgueilleuse et je reconnais que tu peux m'être utile. Peut-être aussi sans moi serais-tu bien triste et bien désespérée, et je ne veux me séparer de toi que si la raison y consent.

LA RAISON.

Gardez—vous bien de le faire. Je vous suis nécessaire à toutes deux. Et moi que ferais-je sans vous? J'ai *besoin* de savoir et de croire pour être juste. Mais je ne dois jamais confondre ce que je sais avec ce que je crois. Savoir ce n'est plus croire, croire c'est ne pas savoir encore. L'objet de la science est le connu, la foi ne s'en occupe pas et le laisse tout à la science. L'objet de la foi est l'inconnu, la science peut le chercher, mais non le définir ; elle est donc forcée, do moins provisoirement, d'accepter les définitions de la foi qu'il lui est impossible

même de critiquer. Seulement si la science renonce à la foi, elle renonce à l'espérance et à l'amour dont l'existence et la nécessité sont pourtant aussi évidentes pour la science que pour la foi. La foi, comme fait psychologique, est du domaine de la science, et la science, comme manifestation de la lumière de Dieu dans l'intelligence humaine, est du domaine de la foi. La science et la foi doivent donc s'admettre, se respecter mutuellement, se soutenir même et se porter secours au besoin, mais sans jamais empiéter l'une sur l'autre. Le moyen de les unir c'est de ne jamais les confondre. Jamais il ne peut y avoir de contradiction entre elles, car en se servant des mêmes mots, elles ne parlent pas la même langue.

LA FOI.

Eh bien! ma soeur la science, qu'en dites-vous?

LA SCIENCE.

Je dis que nous étions séparées par un déplorable Malentendu et que désormais nous pouvons marcher ensemble. Mais auquel de tes différents symboles vas-tu me rattacher? Serai-je juive, catholique, musulmane ou protestante ?

LA FOI.

Tu resteras la science et tu seras universelle.

LA SCIENCE.

C'est-à-dire catholique, si je comprends bien. Mais que dois-je penser (les différentes religions?)

LA FOI.

Juge-les par leurs oeuvres. Cherche la charité véritable et quand tu l'auras trouvée, demande-lui à quel culte elle appartient.

LA SCIENCE.

Ce n'est certainement pas à celui des inquisiteurs et des bourreaux de la Saint-Barthélemy.

LA FOI.

C'est à celui de saint Jean l'Aumônier, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de Fénelon et de tant d'autres.

LA SCIENCE.

Avouez que si la religion a produit quelque bien, elle a fait aussi bien du mal.

LA FOI.

Lorsqu'on tue au nom du Dieu qui a dit : Tu ne tueras pas, lorsqu'on persécute au nom de celui qui veut qu'on pardonne à ses ennemis, lorsqu'on propage les ténèbres au nom de celui qui ne veut pas qu'on mette la lumière sous le boisseau, est-il juste d'attribuer le crime à la loi même qui le condamne? Dis, si tu veux être juste, que malgré la religion bien du mal a été fait sur la terre. Mais aussi combien de vertus n'a-t-elle pas fait naître, combien de dévouements et de sacrifices ignorés ? As-tu compté ces nobles coeurs des deux sexes qui ont renoncé à toutes les joies pour se mettre au service de toutes les douleurs? Ces âmes dévoués au travail et à la prière qui

106 MYSTÈRES RELIGIEUX.

ont passé en faisant le bien ? Qui donc a fondé des asiles pour les orphelins et les vieillards, des hospices pour les malades, des retraites pour le repentir ? Ces institutions aussi glorieuses qu'elles sont modestes sont les oeuvres réelles dont se remplissent les annales de l'Église ; les guerres de religion et les supplices des sectaires appartiennent à la politique des siècles barbares. Les sectaires d'ailleurs étaient eux-mêmes des meurtriers. Avez-vous oublié le bûcher de Michel Servet et le massacre de nos prêtres renouvelé encore au nom de l'humanité et de la raison par les révolutionnaires ennemis de l'inquisition et de la Saint-Barthélemy ? Toujours les hommes sont cruels, mais c'est quand ils oublient la religion qui bénit et qui pardonne.

LA SCIENCE.

O foi ! pardonne-moi donc si je ne puis croire, mais **je** sais maintenant pourquoi tu es croyante. Je respecte tes espérances et je partage tes désirs. Mais c'est en cherchant que je trouve et il faut que je doute pour chercher.

LA RAISON.

Travaille donc et cherche, ô science, mais respecte les oracles de la foi. Lorsque ton doute laissera une lacune dans l'enseignement universel, permets à la foi de la remplir. Marchez distinguées l'une de l'autre, mais appuyées l'une sur l'autre et vous **ne vous égarerez jamais**.

armer*** •

DEUXIÈME PARTIE

MYSTÈRES PHILOSOPHIQUES

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

On a dit que le beau est la splendeur du vrai.
Or la beauté morale c'est la bonté. Il est beau d'être bon.

Pour être bon avec intelligence il faut être juste.
Pour être juste il faut agir avec raison.

Pour agir avec raison il faut avoir la science de la réalité.

Pour avoir la science de la réalité il faut avoir conscience de la vérité.

Pour avoir conscience de la vérité il faut avoir **une** notion exacte de l'être.

L'être, la vérité, la raison et la justice sont les objets communs des recherches de la science et des aspirations (le la foi. La conception, soit réelle, soit hypothétique d'un pouvoir suprême, transforme la justice en Providence et la notion divine, à ce point de vue, devient accessible à la science elle-même.

La science étudie l'être dans ses manifestations par-

tielles, la foi le suppose ou plutôt l'admet à *priori* dans sa généralité.

La science cherche la vérité en toutes choses, la foi rapporte toutes choses à une vérité universelle et absolue.

La science constate des réalités de détail, la foi les explique par une réalité d'ensemble que la science ne peut constater, mais que l'existence même des détails semble la forcer de reconnaître et d'admettre.

La science soumet les raisons des personnes et des choses à la raison mathématique universelle; la foi cherche ou plutôt suppose aux mathématiques elles-mêmes et au-dessus des mathématiques une raison intelligente et absolue.

La science démontre la justice par la justesse ; la foi ' donne une justesse absolue à la justice en la subordonnant à la Providence.

On voit ici tout ce que la foi emprunte à la science et tout ce que la science à son tour doit à la foi.

Sans la foi, la science est circonscrite par un cloute absolu et se trouve éternellement parquée dans l'empirisme hasardeux d'un scepticisme raisonneur; sans la science, la foi construit ses hypothèses au hasard et ne peut que préjuger aveuglément les causes des effets qu'elle ignore.

La grande chaîne qui réunit la science à la foi ("est l'analogie.

La science est forcée de respecter une croyance dont les hypothèses sont analogues aux vérités démontrées. La foi qui attribue tout à Dieu est forcée d'admettre la science comme une révélation naturelle qui, par la manifestation partielle des lois de la raison éternelle, donne une échelle

de proportion à toutes les aspirations et à tous les élans de l'âme dans le domaine de l'inconnu.

C'est donc la foi seule qui peut donner une solution aux mystères de la science, et c'est en revanche la science seule qui démontre la raison d'être des mystères de la foi.

En dehors de l'union et du concours de ces deux forces vives de l'intelligence, il n'y a pour la science que méfiance et désespoir, pour la foi que témérité et fanatisme.

Si la foi insulte la science elle blasphème; Si la science méconnaît la foi elle abdique.

Maintenant écoutons-les parler de concert.

L'être est partout, dit la *science*, il est multiple et variable dans ses formes, unique dans son essence et immuable dans ses lois. Le relatif démontre l'existence de l'absolu. L'intelligence existe dans l'être. L'intelligence anime et modifie la matière.

— L'intelligence est partout, dit la foi. Nulle part la vie n'est fatale puisqu'elle est réglée. La règle est l'expression d'une sagesse suprême. L'absolu en intelligence, le régulateur suprême des formes, l'idéal vivant des esprits, c'est Dieu.

— Dans son identité avec l'idée, l'être est la vérité, dit la science.

;— Dans son identité avec l'idéal, la vérité c'est Dieu, reprend la foi.

— Dans son identité avec mes démonstrations, l'être est la réalité, dit la science.

— Dans son identité avec mes légitimes aspirations, la réalité c'est mon dogme, dit la foi.

— Dans son identité avec le verbe, l'être est la raison, dit la science.

— Dans son identité avec l'esprit de charité, la plus haute raison c'est mon obéissance, dit la foi.

— Dans son identité avec le motif des actes raisonnables, l'être est la justice, dit la science.

— Dans son identité avec le principe de la charité, la justice c'est la Providence, répond la foi.

• Accord sublime de toutes les certitudes avec toutes les espérances, de l'absolu en intelligence et de l'absolu en amour. L'Esprit-Saint, l'esprit de charité doit ainsi tout concilier et tout transformer en sa propre lumière. N'est-il pas l'esprit d'intelligence, l'esprit de science, l'esprit de conseil, l'esprit de force? Il doit venir, dit la liturgie catholique, et ce sera comme une création nouvelle et il changera la face de la terre.

« C'est déjà philosopher que de se moquer de la philosophie, » a dit Pascal, faisant allusion à cette philosophie sceptique et douteuse qui ne reconnaît point la foi. Et s'il existait une foi qui foulât aux pieds la science, nous ne dirons pas que se moquer d'une foi pareille ce serait faire acte de véritable religion, car la religion qui est toute charité ne tolère pas la moquerie, mais on aurait raison de blâmer cet amour pour l'ignorance et de dire à cette foi téméraire : Puisque tu méconnaiss ta soeur, tu n'es pas la fille de Dieu!

Vérité, réalité, raison, justice, providence, tels sont les cinq rayons de l'étoile flamboyante au centre de laquelle la science écrira le mot Être, auquel la foi ajoutera le nord ineffable de Dieu.

SOLUTION

DES PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES.

PREMIÈRE SÉRIE.

Demande. Qu'est—ce que la vérité?

Réponse. C'est l'idée identique avec l'être.

D. Qu'est-ce que la réalité?

R. C'est la science identique avec l'être.

D. Qu'est-ce que la raison ?

R. C'est le verbe identique avec l'être.

D. Qu'est-ce que la justice?

R. C'est le motif des actes identiques avec l'être.

D. Qu'est—ce que l'absolu ?

R. C'est l'être.

D. Conçoit-on quelque chose au-dessus de l'être?

R. Non, mais on conçoit dans *l'être* même quelque chose de suréminent et de transcendental.

D. Qu'est-ce?

R. La raison suprême de l'être.

D. La connaissez-vous et. pouvez-vous la définir?

R. La foi seule l'affirme et la nomme Dieu.

D. Y a-t-il quelque chose au-dessus de la vérité?

R. Au-dessus de la vérité connue il y a la vérité inconnue.

D. Comment peut-on raisonnablement supposer cette vérité?

R. Par l'analogie et la proportion.

D. Comment peut-on la définir?

R. Par les symboles de la foi.

D. Peut-on dire de la réalité la même chose que de la vérité ?

R. Exactement la même chose.

D. Y a-t-il quelque chose au-dessus de la raison ?

R. Au-dessus de la raison finie il y a la raison infinie.

D. Qu'est-ce que la raison infinie?

R. C'est cette raison suprême de l'être' que la foi appelle Dieu.

D. Y a-t-il quelque chose au-dessus de la justice ?

R. Oui, suivant la foi, il y a la providence chez Dieu et chez l'homme le sacrifice.

D. Qu'est-ce que le sacrifice?

R. C'est l'abandon bienveillant et spontané du droit.

D. Le sacrifice est-il raisonnable?

R. Non, c'est une sorte de folie plus grande que la raison, car la raison est forcée de l'admirer.

D. Comment appelle-t-on un homme qui agit suivant la vérité, la réalité, la raison et la justice?

R. C'est un homme moral.

D. Et si pour la justice il sacrifie ses attraits ?

R. C'est un homme d'honneur.

D. Et si, pour imiter la grandeur et la bonté de hi Providence, il fait plus que son devoir et sacrifie son droit au bien des autres?

R. C'est un héros.

D. Quel est le principe du véritable héroïsme?

R. C'est la foi.

SOLUTION DES PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES.

D. Quel en est le soutien?

R. L'espérance.

D. Et la règle ?

B. La charité.

D. Qu'est-ce que le bien?

R. C'est l'ordre.

D. Qu'est-ce que le mal ?

R. Le désordre.

D. Quel est le plaisir permis ?

R. La jouissance de l'ordre.

D. Quel est le plaisir défendu ?

R. La jouissance du désordre.

D. Quelles sont les conséquences de l'un et de l'autre?

R. La vie et la mort dans l'ordre moral.

D. L'enfer avec toutes ses horreurs a donc sa raison d'être dans le dogme religieux?

R. Oui, c'est la conséquence rigoureuse d'un principe.

D. Et quel est ce principe?

R. La liberté.

D. Qu'est-ce que la liberté ?

R. C'est le droit de faire son devoir avec la possibilité de ne le pas faire.

D. Qu'est-ce que manquer ei son devoir ?

R. C'est perdre son droit. Or le droit étant éternel, le perdre c'est faire une perte éternelle.

D. Ne peut-on réparer une faute ?

R. Oui, par l'expiation.

D. Qu'est-ce que l'expiation?

R. C'est une surcharge de travail. Ainsi, parce que j'ai

été paresseux hier, je dois accomplir aujourd'hui une double tâche .

D. Que penser de ceux qui s'imposent des souffrances volontaires ?

R. Si c'est pour remédier à l'attrait brutal du plaisir, ils sont sages; si c'est pour souffrir à la place des autres, ils sont généreux; mais s'ils le font sans conseil et sans mesure, ils sont imprudents.

D. Ainsi devant la vraie philosophie la religion est sage dans tout ce qu'elle ordonne ?

R. Vous le voyez.

D. Mais si enfin nous étions trompés dans nos espérances éternelles?

R. La foi n'admet point ce doute. Mais la philosophie elle-même doit répondre que tous les plaisirs de la terre ne valent pas un jour de sagesse, et que tous les triomphes de l'ambition ne valent pas un seul instant d'héroïsme et de charité.

DEUXIÈME SÉRIE.

D. Qu'est-ce que l'homme ?

R. L'homme est un être intelligent et corporel fait à l'image de Dieu et du monde, un en essence, triple en substance, immortel et mortel.

D. Vous dites triple en substance. L'homme aurait-il deux âmes ou deux corps?

R. Non, il y a en lui une âme spirituelle, un corps matériel et un médiateur plastique.

D. Quelle est la substance de ce médiateur ?

R. Elle est lumière en partie volatile et en partie fixée.

D. Qu'est-ce que la partie volatile de cette lumière?

R. C'est le fluide magnétique.

D. Et la partie fixée?

R. C'est le corps fluidique ou armai.

D. L'existence de ce corps est-elle démontrée ?

R. Oui, par les expériences les plus curieuses et les plus concluantes. Nous en parlerons dans la troisième partie de cet ouvrage.

D. Ces expériences sont-elles articles de foi ?

R. Non, elles appartiennent à la science.

D. Mais la science s'en préoccupera-t-elle?

R. Elle s'en préoccupe déjà, puisque nous avons écrit ce livre et puisque vous le lisez.

D. Donnez-nous quelques notions sur ce médiateur plastique.

R. Il est formé de lumière astrale ou terrestre et en transmet au corps humain la double aimantation. L'âme, en agissant sur cette lumière par ses volitions, peut la dissoudre ou la coaguler, la projeter ou l'attirer. Elle est le miroir de l'imagination et des rêves. Elle réagit sur le système nerveux, et produit ainsi les mouvements du corps. Cette lumière peut se dilater indéfiniment et communiquer ses images à des distances considérables, elle aimante les corps soumis à l'action de l'homme, et peut, en se resserrant, les attirer vers lui. Elle peut prendre toutes les formes évoquées par la pensée et, dans les coagulations passagères de sa partie rayonnante, apparaître aux yeux et offrir même une sorte de résistance au contact. Mais ces manifestations et ces usages du média

teur plastique étant anormaux, l'instrument lumineux de précision ne peut les produire sans être faussé, et ils causent nécessairement soit l'hallucination habituelle, soit la ti)lie.

D. Qu'est-ce que le magnétisme animal?

R. C'est l'action d'un médiateur plastique sur un autre pour dissoudre ou coaguler. En augmentant l'élasticité de la lumière vitale et sa force de projection, on l'envoie aussi loin qu'on veut et on la retire toute chargée d'images, mais il faut que cette opération soit favorisée par le sommeil du sujet qu'on produit en coagulant davantage la partie fixe de son médiateur.

D. Le magnétisme est-il contraire à la morale et à la religion ?

R. Oui, lorsqu'on en abuse.

D. Qu'est-ce qu'en abuser ?

R. C'est s'en servir d'une manière désordonnée ou pour une fin désordonnée.

D. Qu'est-ce qu'un magnétisme désordonné?

R. C'est une émission fluidique malsaine, et faite à mauvaise intention, par exemple pour savoir les secrets des autres ou pour arriver à des fins injustes.

D. Quel en est alors le résultat?

R. Il fausse chez le magnétiseur et chez le magnétisé l'instrument fluidique de précision. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les immoralités et les folies reprochées à un grand nombre des personnes qui s'occupent de magnétisme.

D. Quelles sont les **conditions requises pour magnétiser convenablement?**

R. *La* santé de l'esprit et du corps; l'intention droite et la pratique discrète.

D. Quels résultats avantageux peut-on obtenir par le magnétisme bien dirigé ?

R. La guérison des maladies nerveuses, l'analyse des pressentiments, le rétablissement des harmonies fluidiques, la découverte de certains secrets de la nature.

D. Expliquez-nous tout ceci d'une manière plus complète.

R. Nous le ferons dans la troisième partie de cet ouvrage qui traitera spécialement des mystères de la nature.





La dixième clé du T ut

TROISIÈME PARTIE.

LES MYSTÈRES DE LA NATURE.

LE GRAND AGENT MAGIQUE.

Nous avons parlé d'une substance répandue dans l'infini.

La substance une qui est ciel et terre, c'est-à-dire suivant ses degrés de polarisation, subtile ou fixe.

Cette substance est ce qu'Hermès Trismégiste appelle le grand.Te/esma. Lorsqu'elle produit la splendeur, elle se nomme lumière.

C'est cette substance que Dieu crée avant toute chose lorsqu'il.dit : Que la lumière soit.

Elle est à la fois substance et mouvement.

C'est un fluide et une vibration perpétuelle.

La force qui la met en mouvement et qui lui est inhérente se nomme *magnétisme*.

Dans l'infini, cette substance unique est l'éther ou la lumière éthérée.

Dans les astres qu'elle aimante, elle devient lumière astrale.

Dans les êtres organisés, lumière ou fluide magnétique.

Dans l'homme, elle forme le *corps astral* ou le *médiateur plastique*.

La volonté des êtres intelligents agit directement sur cette lumière et, par son moyen, sur toute la nature soumise aux modifications de l'intelligence.

Cette lumière est le miroir commun de toutes les pensées et de toutes les formes; elle garde les images de tout ce qui a été, les reflets des mondes passés et, par analogie, les ébauches des mondes à venir. C'est l'instrument de la thaumaturgie et de la divination, comme il nous reste à l'expliquer dans la troisième et dernière partie de cet ouvrage.



LIVRE PREMIER.

LEI

1111/1161 NÉTIQUEO.

CHAPITRE PREMIER.

LA CLEF DU MESMÉRISME.

Mesmer a retrouvé la science secrète de la nature, il ne l'a point inventée.

La substance première unique et élémentaire dont proclame l'existence dans ses aphorismes était connue d'Hermès et de Pythagore.

Synésius qui la chante dans ses hymnes, en avait trouvé la révélation parmi les souvenirs platoniciens de l'école d'Alexandrie :

Mtot etacyct, itta

Tptcpot« eXampt //bé e .

.....

11cpc yor, aircepitacc *invoux*

X.9 olooc et euwet poire.;

IloXtecketect).rdat pcécpacç.

« Une seule source, une seule racine de lumière jaillit •
et s'épanouit en trois branches de splendeur. Un souffle

circule autour de la terre et vivifie, sous d'innombrables formes, toutes les parties de la substance animée. »

Hymnes de Synésius, hymne

Mesmer a vu dans la matière élémentaire une substance indifférente au mouvement comme au repos. Soumise au mouvement, elle est volatile, retombée dans le repos elle est fixe, et il n'a pas compris que le mouvement est inhérent à la substance première, qu'il résulte non de son indifférence, mais de son aptitude combinée à un mouvement et à un repos équilibrés l'un par l'autre ; que le repos absolu n'est nulle part dans la matière universellement vivante, mais que le fixe attire le volatil pour le fixer, tandis que le volatil ronge le fixe pour le volatiliser. Que le prétendu repos des particules fixées en apparence n'est qu'une lutte plus acharnée et une tension plus grande (le leurs forces fluidiques qui s'immobilisent en se neutralisant. C'est ainsi que, suivant Hermès, ce qui est en haut est connu ce qui est en bas, la même force qui dilate la vapeur, resserre et durcit le glaçon ; tout obéit aux lois de la vie inhérentes à la substance première; *cette* substance attire et repousse et se coagule et se dissout avec une constante harmonie ; elle est double; elle est androgyne; elle s'embrasse et se féconde; elle lutte, elle triomphe, elle détruit, elle renouvelle, mais elle ne s'abandonne jamais à l'inertie, car l'inertie pour elle serait la mort.

C'est cette substance première que désigne le récit hiératique de la Genèse lorsque le verbe des Eloïm fait la lumière en lui ordonnant d'être.

Eloïm dit : Que la lumière soit et la lumière fut.

Cette lumière, dont le nom hébreu est mu, aour, est l'or fluide et vivant de la philosophie hermétique. Son principe positif est leur soufre; son principe négatif leur mercure, et ses principes équilibrés forment ce qu'ils ont nommé leur sel.

Il faudrait donc au lieu du sixième aphorisme de Mesmer ainsi conçu :

La matière est indifférente à être en mouvement ou à être en repos. »

Établir celui-ci :

La matière universelle est nécessitée au mouvement par sa double aimantation et cherche fatalement l'équilibre.

Et en déduire les suivants

La régularité et la variété dans le mouvement résultent des combinaisons diverses de l'équilibre.

Un point équilibré de tous côtés reste immobile pour cela même qu'il est doué de mouvement.

Le fluide est une matière en grand mouvement et toujours agitée par la variation des équilibres.

Le solide est la même matière en petit mouvement ou en repos apparent, parce qu'elle est plus ou moins solidement équilibrée.

Il n'est pas de corps solide qui ne puisse immédiatement être pulvérisé, s'évanouir en fumée et devenir invisible si l'équilibre de ses molécules venait à cesser tout à coup.

Il n'est pas de corps fluide qui ne puisse devenir à l'instant même plus dur que le diamant, si l'on pouvait

en équilibrer immédiatement les molécules constitutives.

Diriger les aimants, c'est donc détruire ou créer les formes, c'est produire en apparence ou anéantir les corps, c'est exercer la toute-puissance de la nature.

Notre médiateur plastique est un aimant qui attire ou qui repousse la lumière astrale sous la pression de la volonté. C'est un corps lumineux qui reproduit avec la plus grande facilité les formes correspondantes aux idées.

C'est le miroir de l'imagination. Ce corps se nourrit de lumière astrale, exactement comme le corps organique se nourrit des produits de la terre. Pendant le sommeil il absorbe la lumière astrale par immersion, et pendant 2C la veille, par une sorte de respiration plus ou moins lente. Quand se produisent les phénomènes du somnambulisme naturel, le médiateur plastique est surchargé d'une nourriture qu'il digère mal. La volonté alors, bien que liée par la torpeur du sommeil, repousse instinctivement le médiateur vers les organes pour le dégager, et il se fait une réaction, en quelque sorte mécanique, qui équilibre par le mouvement du corps la lumière du médiateur. C'est pour cela qu'il est si dangereux d'éveiller les somnambules en sursaut, car le médiateur engorgé peut se retirer alors subitement vers le réservoir commun et abandonner entièrement les organes qui se trouvent alors séparés de ce qui occasionne la mort.

L'état de somnambulisme, soit naturel, soit factice, est donc extrêmement dangereux, parce qu'en réunissant les phénomènes de la veille à ceux du sommeil, il constitue une sorte de grand écart entre deux mondes.



L'âme remua les ressorts de la vie particulière, tout en se baignant dans la vie lev selle, éprouve un bien-être inexprimable et elle(ototltiers les branches nerveuses qui la tiennent suspendue au-dessus du courant. Dans les extases de toutes sortes la situation est la même. Si la volonté s'y plonge avec un effort passionné ou même s'y abandonne tout entière, le sujet peut rester idiot, paralysé ou mourir.

*ex. v. 20, 21, 22
p. 20, 21, 22*

Les hallucinations et les visions résultent de blessures faites au médiateur plastique et de sa paralysie locale. Tantôt il cesse de rayonner et substitue des images condensées en quelque sorte aux réalités montrées par la lumière, tantôt il rayonne avec trop de force et se condense en dehors autour de quelque foyer fortuit et dérégulé, comme le sang dans les excroissances de chair, alors les chimères de notre cerveau prennent un corps et semblent prendre une âme, nous nous apparaissent à nous-mêmes radieux ou difformes comme l'idéal de nos désirs ou de nos craintes.

Les hallucinations étant des rêves de personnes éveillées, supposent toujours un état analogue au somnambulisme. Mais, en sens contraire; le somnambulisme c'est le sommeil empruntant au réveil ses phénomènes; l'hallucination c'est la veille assujettie encore en partie à l'ivresse astrale du sommeil.

Nos corps fluidiques s'attirent et se repoussent les uns les autres, suivant des lois conformes à celles de l'électricité. C'est *ce* qui produit les sympathies et les antipathies instinctives. Ils s'équilibrent ainsi les uns les autres, et c'est pour cela que les hallucinations sont souvent

7--

contagieuses ; les projections anormales changent les courants lumineux ; la perturbation d'un malade gagne les natures les plus sensibles, un cercle d'illusions s'établit et toute une foule y est facilement entraînée. C'est l'histoire des apparitions étranges et des prodiges populaires. Ainsi s'expliquent les miracles des *mediums* d'Amérique et les vertiges des tourneurs de tables qui reproduisent de nos jours les extases des deviches tourneurs. Les sorciers lapons avec leurs tambours magiques et les jongleurs, médecins des sauvages arrivent à des résultats pareils par des procédés semblables; leurs dieux ou leur diable n'y sont pour rien.

Les fous et les idiots sont plus sensibles au magnétisme que les personnes saines d'esprit; on doit en comprendre la raison il faut peu de chose pour tourner complètement la tête d'un homme ivre, et l'on gagne plus facilement une maladie quand tous les organes sont disposés d'avance à en subir les impressions et à en manifester les désordres.

Les maladies fluidiques ont leurs crises fatales. Toute tension anormale de l'appareil nerveux aboutit à la tension contraire suivant les lois nécessaires de l'équilibre. Un amour exagéré se change en aversion, et toute haine exaltée touche de bien près à l'amour; la réaction se fait soudainement avec l'éclat et la violence de la foudre. L'ignorance alors se désole ou s'indigne; la science se résigne et se tait.

Il y a deux amours, celui du coeur et celui de la tête, l'amour du coeur ne s'exalte jamais, il se recueille et grandit lentement à travers les épreuves et les sacrifices;

L'amour de la tête purement nerveux et passionné ne vit que d'enthousiasme, se heurte contre tous les devoirs, traite l'objet aimé en chose conquise, est égoïste, exigeant, inquiet, tyrannique et traîne fatalement après lui le suicide pour catastrophe finale, ou l'adultère pour remède. Ces phénomènes sont constants comme la nature, inexorables comme la fatalité.

Une jeune artiste pleine d'avenir et de courage avait pour mari un honnête homme, un chercheur de science, un poète auquel elle ne pouvait reprocher qu'un excès d'amour pour elle, elle l'a quitté en l'outrageant, et depuis elle continue à le haïr. Elle aussi cependant est une honnête femme, mais le monde impitoyable la juge et la condamne. Ce n'est pourtant pas maintenant qu'elle est coupable. Sa faute, s'il est permis de lui en reprocher une, c'est d'avoir d'abord follement et passionnément aimé son mari.

Mais, dira-t-on, l'âme humaine n'est donc pas libre? — Non, elle ne l'est plus dès qu'elle s'abandonne au vertige des passions. Il n'y a que la sagesse qui soit libre, les passions désordonnées sont le domaine de la folie, et la folie c'est la fatalité.

Ce que nous avons dit de l'amour peut se dire aussi de la religion qui est le plus puissant, mais aussi le plus enivrant des amours. La passion religieuse a aussi ses excès et ses réactions fatales. On peut avoir des extases et des sigmates, comme saint François d'Assises, et tomber ensuite dans des abîmes de débauche et d'impiété.

Les natures passionnées sont des aimants exaltés, elles attirent ou repoussent avec force.

126 MYSTÈRES MAGNÉTIQUES.

On peut magnétiser de deux manières premièrement en agissant par la volonté sur le médiateur plastique d'une autre personne dont la volonté et les actes se trouvent, par conséquent, subordonnés à cette action.

Secondement, en agissant sur la volonté d'une personne, soit par l'intimidation, soit par la persuasion, pour que la volonté impressionnée modifie à notre gré le médiateur plastique et les actes de cette personne.

On magnétise par le rayonnement, par le contact, par le regard et par la parole.

Les vibrations de la voix modifient le mouvement de la lumière astrale et sont un véhicule puissant du magnétisme.

Le souffle chaud magnétise positivement, et le souffle froid magnétise négativement.

Une insufflation chaude et prolongée sur la colonne vertébrale, au-dessous du cervelet, peut occasionner des phénomènes érotiques.

Si l'on met la main droite sur la tête et la main gauche sous les pieds d'une personne enveloppée de laine ou de soie, on la traverse tout entière d'une étincelle magnétique, et l'on peut occasionner une révolution nerveuse dans son organisme avec la rapidité de la foudre.

Les passes magnétiques ne servent qu'à diriger la volonté du magnétiseur en la confirmant par des actes. Ce sont des signes et rien de plus. L'acte de la volonté est exprimé et non opéré par ces signes.

Le charbon en poudre absorbe et retient la lumière astrale. C'est ce qui explique le miroir magique de Du potet.

Des lignes tracées au charbon apparaissent à une personne magnétisée et prennent pour elle, suivant la direction donnée par la volonté du magnétiseur, les formes les plus gracieuses ou les plus effrayantes.

La lumière astrale ou plutôt vitale du médiateur plastique absorbée par le charbon, devient toute négative, c'est pourquoi les animaux que l'électricité tourmente, comme par exemple les chats, aiment à se rouler sur le charbon. La médecine utilisera un jour cette propriété, et les personnes nerveuses y trouveront un grand soulagement.

CHAPITRE 11.

LA VIE *ET* LA MORT. - LA VEILLE ET LE SOMMEIL.

Le sommeil est une mort incomplète; la mort est un sommeil parfait.

La nature nous soumet au sommeil pour nous habituer à l'idée de la mort, et nous avertit par les rêves de la persistance d'une autre vie.

La lumière astrale dans laquelle nous plonge le sommeil est comme un océan où flottent d'innombrables images, débris des existences naufragées, mirages et reflets de celles qui passent, pressentiments de celles qui vont naître.

Notre disposition nerveuse attire à nous celles de ces images qui correspondent à notre agitation, à notre fatigue spéciale, comme un aimant promené parmi des détritrus métalliques attirerait et choisirait surtout la limaille de fer.

Les songes nous révèlent la maladie ou la santé, le calme ou l'agitation de notre mééiateur plastique, et, par conséquent aussi, de notre appareil nerveux.

Ils formulent nos pressentiments par l'analogie des images.

Car toutes les idées ont un double signe pour nous, relatif à notre double vie.

Il existe une langue du sommeil dont il est impossible dans l'état de veille de comprendre et même de rassembler les mots.

La langue du sommeil est celle de la nature, hiéroglyphique dans ses caractères et seulement rythmée dans ses sons.

Le sommeil peut être vertigineux ou lucide.

La folie est un état permanent de somnambulisme vertigineux.

Une commotion violente peut éveiller les fous aussi bien qu'elle peut les tuer.

Les hallucinations, lorsqu'elles entraînent l'adhésion de l'intelligence, sont des accès passagers de folie.

Toute fatigue de l'esprit provoque le sommeil ; mais si la fatigue est accompagnée d'irritation nerveuse, le Sommeil peut être incomplet et prendre les caractères du somnambulisme.

On s'endort parfois sans s'en apercevoir au milieu de la vie réelle, et alors, au lieu de penser, on rêve.

Pourquoi avons-nous des réminiscences de choses qui ne nous sont jamais arrivées? C'est que nous les avons rêvées tout éveillés.

Ce phénomène du sommeil involontaire et non senti, traversant tout à coup la vie réelle, se produit fréquemment chez tous ceux qui surexcitent leur organisme nerveux par des excès, soit de travail, soit de veilles, soit de boisson, soit d'un éréthisme quelconque.

Les monomanes dorment lorsqu'ils se livrent à des actes déraisonnables et n'ont plus conscience de rien au réveil.

Lorsque Papavoine fut arrêté par les gendarmes, il leur dit tranquillement ces paroles remarquables :

— *Vous prenez l'autre pour moi.*

C'était encore le somnambule qui parlait.

Edgar Pe, ce malheureux homme de génie qui s'enivrait, a décrit d'une manière terrible le somnambulisme des monomanes. I antôt c'est un assassin qui entend et qui croit que tout le monde entend à travers les dalles du tombeau battre le cœur de sa victime, tantôt c'est un empoisonneur qui, à force de se dire : le suis en sûreté, pourvu que je n'aille pas me dénoncer moi-même, finit par rêver tout haut qu'il se dénonce et se dénonce en effet. Edgar Poë lui-même n'a inventé ni les personnages, ni les faits de ses étranges nouvelles, il les a rêvés tout éveillé, et c'est pour cela qu'il leur donne si bien

- les couleurs d'une épouvantable réalité.

- Le docteur Brière de Boismont, dans son remarquable ouvrage sur les *Hallucinations*, raconte l'histoire d'un Anglais, très raisonnable d'ailleurs, qui croyait avoir rencontré un homme avec lequel il avait fait connaissance, qui l'avait mené déjeuner à sa taverne, puis, l'ayant invité à visiter avec lui l'église de Saint-Paul, avait tenté de le précipiter du haut de la tour où ils étaient montés ensemble.

Depuis ce moment l'Anglais était obsédé par cet inconnu que lui seul pouvait voir et qu'il rencontrait toujours lorsqu'il était seul et qu'il venait de bien diner.

Les abîmes attirent; l'ivresse appelle l'ivresse ; la folie a d'invincibles attraits pour la folie. Lorsqu'un homme succombe au sommeil, il a en horreur tout ce qui pour-

rait l'éveiller. Il en est de même des hallucinés, des somnambules statiques, des maniaques, des épileptiques et de tous ceux qui s'abandonnent au délire d'une passion. Ils ont entendu la musique fatale, ils sont entrés dans la danse macabre, et ils se sentent entraînés dans le tourbillon du vertige. Vous leur parlez, ils ne vous entendent plus, vous les avertissez, ils ne vous comprennent plus, mais votre voix les importune; ils ont sommeil du sommeil de la mort.

La mort est un courant qui entraîne, un gouffre qui absorbe, mais du fond duquel le moindre mouvement peut vous faire remonter. La force de répulsion étant égale à celle de l'attraction, souvent au moment même d'expirer, on se rattache violemment à la vie, souvent aussi par la même loi d'équilibre on passe du sommeil à la mort ; par complaisance pour le sommeil.

Une nacelle se balance près des rives du lac. L'enfant y entre, l'eau brillante de mille reflets danse autour de lui et l'appelle, la chaîne qui retient le bateau se tend et semble vouloir se rompre. L'oiseau merveilleux s'élance alors du rocher et s'élève en chantant sur les flots joyeux; l'enfant veut le suivre, il porte la main à la chaîne, il détache l'anneau.

L'antiquité avait deviné le mystère de la mort attrayante et l'avait représenté dans la fable d'Hylas. Fatigué d'une longue navigation, Hylas est arrivé dans une île fleurie, il s'approche d'une fontaine pour y puiser de l'eau, un mirage gracieux lui sourit ; il voit une nymphe lui tendre les bras, les siens s'énervent et ne peuvent retirer la cruche appesantie ; la fraîcheur de la source

it-Oe'el

— L'oiseau

l'endort, les parfums du rivage l'enivrent, le voilà penché sur l'eau comme un narcisse, dont un enfant en se jouant a blessé la tige; la cruche pleine retombe au fond et Hylas la suit, il meurt en rêvant à des nymphes qui le caressent, et n'entend plus la voix d'Hercule qui le rappelle aux travaux de la vie, et qui parcourt tous les rivages en criant mille fois : Hylas! Hylas!

Une autre fable, non moins touchante, qui sort des ombres de l'initiation orphique, est celle d'Eurydice rappelée à la vie par les miracles de l'harmonie et de l'amour, Eurydice, cette sensitive brisée le jour même de son mariage et qui s'est réfugiée dans la tombe toute frémissante de pudeur! Bientôt elle entend la lyre d'Orphée, et lentement elle remonte vers la lumière; les terribles divinités de l'Érèbe n'osent lui fermer le passage. Elle suit le poète, ou plutôt la poésie qu'elle adore... Mais malheur à l'amant s'il change le courant magnétique et s'il poursuit à son tour d'un seul regard celle qu'il doit seulement attirer! l'amour sacré, l'amour virginal, l'amour plus fort que le tombeau ne cherche que le dévouement et fuit éperdu devant l'égoïsme du désir. Orphée le sait, mais un instant il l'oublie. Eurydice, dans ses blanches parures de fiancée, est couchée sur le lit nuptial, lui sous ses vêtements de grand hiérophante ; il est debout, la lyre à la main, la tête couronnée du laurier sacré, les yeux tournés vers l'Orient et il chante. Il chante les flèches lumineuses de l'amour traversant les ombres de l'ancien chaos, les flots de la douce clarté coulant de la mamelle noire de la mère des dieux, à laquelle se suspendent les deux enfants, Eros et Autéros.

Adonis revenant à la vie pour écouter les plaintes de Vénus et se ranimant comme une fleur sous la rosée brillante de ses larmes ; Castor et Pollux que la mort n'a pu désunir et qui s'aiment tour à tour dans les enfers et sur la terre... Puis il appelle doucement Eurydice, sa chère Eurydice, son Eurydice tant aimée :

Ah! miseram Eurydicen enfin & fugiente vocabat,
Eurydieen ! toto referebant Diamine rime.

Pendant qu'il chante, cette pâle statue que la mort a faite, se colore des premières nuances de la vie, ses lèvres blanches commencent à rougir comme l'aube du matin... Orphée la voit, il tremble, il balbutie, l'hymne va expirer sur sa bouche, mais elle pâlit de nouveau ; alors le grand hiérophante tire de sa lyre des chants déchirants et sublimes, il ne regarde plus que le ciel, il pleure, il prie, et Eurydice ouvre les yeux... Malheureux! ne la regarde pas, chante encore, n'effarouche pas le papillon de Psyché, qui veut se fixer sur cette fleur!... Mais l'insensé a vu le regard de la ressuscitée, le grand hiérophante cède à l'ivresse de l'amant, sa lyre tombe de ses mains, il regarde Eurydice, il s'élançe vers elle... Il la presse dans ses bras et il la trouve encore glacée, ses yeux se sont refermés, ses lèvres sont plus pâles et plus froides que jamais, la sensitive a tressailli, et le lien délicat de l'âme s'est rompu de nouveau et pour toujours... Eurydice est morte et les hymnes d'Orphée ne la rappelleront plus à la vie.

Dans notre *Dogme et rituel de la haute magie*, nous avons osé dire que la résurrection des morts n'est pas un

I.8& meus micrtrions.

phénomène impossible dans l'ordre même de la nature, et en cela nous n'avons nié ni contredit en aucune manière la loi fatale de la mort. Une mort qui peut cesser n'est qu'une léthargie et un sommeil, mais c'est par la léthargie et le sommeil que la mort commence toujours. L'état de quiétude profonde qui succède alors aux agitations de la vie emporte alors l'âme détendue et endormie, on ne peut la faire revenir, la forcer à plonger de nouveau qu'en excitant violemment toutes ses affections et tous ses désirs. Quand Jésus, le Sauveur du monde, était sur la terre, la terre était plus belle et plus désirable que le ciel, et Cependant il a fallu à Jésus un cri et une secousse pour réveiller la fille de Jaïre. C'est à force de frémissements et de larmes qu'il a rappelé du tombeau son ami Lazare, tant il est difficile d'interrompre une âme fatiguée qui dort de son premier sommeil!

Toutefois le visage de la mort n'a pas la même sérénité pour toutes les âmes qui le contempent, lorsqu'on a manqué le but de sa vie, lorsqu'on emporte avec soi des convoitises effrénées ou des haines inassouvies, l'éternité apparaît à l'âme ignorante ou coupable avec de si formidables proportions de douleurs qu'elle tente quelquefois de se rejeter dans la vie mortelle. Combien d'âmes agitées ainsi par le cauchemar de l'enfer se sont réfugiées dans leurs corps glacés et couverts déjà du marbre de la tombe I On a retrouvé des squelettes retournés, convulsés, tordus, et l'on a dit : Voici des hommes qui ont été enterrés vivants. On se trompait souvent, et ce pouvait être toujours des épaves de la mort, des resuscitée de la sépulture qui, pour s'abandonner tout à fait

aux angoisses du seuil de l'éternité, s'y étaient repris à deux fois.

Un magnétiste célèbre, M. le baron Dupotet, enseigne dans son livre secret sur la *Magie* qu'on peut tuer par le magnétisme comme par l'électricité. Cette révélation n'a rien d'étrange pour qui connaît bien les analogies de la nature. Il est certain qu'en dilatant outre mesure ou en coagulant tout à coup le médiateur plastique d'un sujet, on peut détacher son âme de son corps. Il suffit quelquefois d'exciter chez une personne une violente colère ou une trop grande frayeur pour tuer subitement cette personne.

L'usage habituel du magnétisme met ordinairement le sujet qui s'y abandonne à la merci du magnétiseur. Quand la communication est bien établie, quand le magnétiseur peut produire à volonté le sommeil, l'insensibilité, la catalepsie, etc., il ne lui en coûterait qu'un effort de plus pour amener aussi la mort.

On nous a raconté, comme certaine, une histoire dont nous ne garantissons pas toutefois l'authenticité.

Nous allons la dire parce qu'elle peut être vraie.

Des personnes qui doutaient en même temps de la religion et du magnétisme, de ces incrédules qui sont prêts à toutes les superstitions et à tous les fanatismes, avaient décidé à prix d'argent une pauvre fille à subir leurs expériences. C'était une nature impressionnable et nerveuse, fatiguée d'ailleurs par les excès d'une vie plus qu'irrégulière, et déjà dégoûtée de l'existence. On l'endort; on lui commande de **voir** ; elle pleure et se débat. Ou lui parle de Dieu..., elle tremble de tous ses membres.

— Non, dit-elle, non, il me fait peur; je ne ne veux pas le regarder.

— Regardez-le, je le veux.

Elle ouvre alors les yeux; ses prunelles se dilatent; elle est effrayante.

— Que voyez-vous

— Je ne saurais le dire... Oh! de grâce, de grâce, réveillez-moi !

— Non, regardez et dites *ce* que vous voyez.

— Je vois une nuit noire dans laquelle tourbillonnent des étincelles de toutes couleurs autour de deux grands yeux qui roulent toujours. De ces yeux sortent des rayons qui se roulent en vrilles et qui remplissent tout l'espace... Oh ! cela me fait mal ! éveillez-moi !

— Non, regardez.

— Où voulez-vous que je regarde encore ?

Regardez dans le paradis.

— Non, je ne puis pas y monter ; la grande nuit me repousse et je retombe toujours.

— Eh bien ! regardez dans l'enfer.

Ici, la somnambule s'agite convulsivement.

— Non ! non ! crie-t-elle en sanglotant, je ne veux pas ; j'aurais le vertige ; je tomberais. Oh! retenez-moi! retenez-moi !

— Non, descendez.

— Où voulez-vous que je descende ?

— Dans l'enfer.

— Mais, c'est horrible ! Non, non, je neveux pas y aller!

— Allez-y.

— Grâce!

— Allez-y, je le veux.

Les traits de la somnambule deviennent terribles à voir; ses cheveux se dressent sur sa tête; ses yeux tout grands ouverts ne montrent que le blanc; sa poitrine se soulève et laisse échapper une sorte de râle.

— Allez-y, je le veux, répète le magnétiseur.

— J'y suis, dit entre ses dents la malheureuse en retombant épuisée. Puis elle ne répond plus; sa tête inerte penche sur son épaule; ses bras pendent le long de son corps. On s'approche d'elle; on la touche. On veut trop tard la réveiller; le crime était fait; la femme était morte et les auteurs de cette expérience sacrilège durent à l'incrédulité publique, en matière de magnétisme, de ne pas être poursuivis. L'autorité eut à constater un décès, et la mort fut attribuée à la rupture d'un anévrysme. Le corps ne portait d'ailleurs aucune trace de violence; on le fit enterrer et tout fut dit.

Voici une autre anecdote qui nous a été racontée par des compagnons du tour de France. •

Deux compagnons logeaient dans la même auberge et partageaient la même chambre. L'un des deux avait l'habitude de parler en dormant et répondait alors aux questions que son camarade lui adressait. Une nuit il pousse tout à coup des cris étouffés, l'autre compagnon s'éveille et lui demande ce qu'il a.

— Mais tu ne vois donc pas, dit le dormeur, tu ne vois donc pas cette pierre énorme... elle se détache de la montagne... elle tombe sur moi, elle va m'écraser.

— Eh bien! sauve-toi!

— Impossible, j'ai les pieds embarrassés dans des

ronces qui se resserrent toujours... Ah! au secours! voilà... voilà la grosse pierre qui vient sur moi.

— Tiens, la voilà! dit en riant l'autre compagnon qui lui lance sur la tête son oreiller pour l'éveiller.

Un cri terrible, soudainement étranglé dans la gorge, une convulsion, un soupir, puis plus rien. Le mauvais plaisant se lève, il tire son camarade par le bras, il l'appelle, il s'effraye à son tour, il crie, on vient *avec* de la lumière... le malheureux somnambule était mort.

CHAPITRE III.

MYSTÈRES DES HALLUCINATIONS ET DE L'ÉVOCATIO,Iti DES ESPRITS.

Urie hallucination est une illusion produite par un mouvement irrégulier de la lumière astrale.

C'est, comme nous l'avons dit plus haut, le mélange des phénomènes du sommeil à ceux de la veille.

Notre médiateur plastique aspire et respire la lumière astrale ou l'âme vitale de la terre, comme notre oerpa aspire et respire l'atmosphère terrestre. Or, de même qu'en certains lieux l'air est impur et non respirable, de même aussi certaines circonstances phénoménales peuvent rendre la lumière astrale malsaine et non assimilable.

Tel air aussi peut être trop vif pour certaines personnes et convenir parfaitement à d'autres, il en est de même pour la lumière magnétique.

Le médiateur plastique ressemble à une statue métal, ligue toujours en fusion. Si le moule est défectueux, Mo devient difforme ; si le moule se brise, elle fuit.

Le moule du médiateur plastique c'est la force vitale équilibrée et polarisée. Notre corps, par le moyen du système nerveux, attire et retient cette forme fugitive de lumière spécifiée ; mais la fatigue locale ou la surasoita-

tion partielle de l'appareil peut occasionner des difformités **fluidiques**.

Ces difformités faussent partiellement le miroir de l'imagination et occasionnent les hallucinations habituelles propres aux visionnaires statiques.

Le médiateur plastique fait à l'image et à la ressemblance de notre corps, dont il figure lumineusement tous les organes, a une vue, un toucher, une ouïe, un odorat et un goût qui lui sont propres; il peut, lorsqu'il est surexcité, les communiquer par vibrations à l'appareil nerveux, en sorte que l'hallucination soit complète. L'imagination semble alors triompher de la nature même **et** Produit des phénomènes vraiment étranges. Le corps matériel inondé de fluide semble participer aux qualités fluidiques, il échappe aux lois de la pesanteur, il devient momentanément invulnérable et même invisible dans un cercle d'hallucinés par contagion. On sait que les convulsionnaires de Saint-Médard se faisaient tenailler, assommer, broyer, crucifier, sans éprouver aucune douleur, qu'ils s'enlevaient de terre, marchaient la tête en bas, mangeaient des épingles tordues et les digéraient.

Nous croyons devoir rapporter ici ce que nous avons publié dans le journal *'Estafette*, sur les prodiges du médium américain Home et sur plusieurs phénomènes du même ordre.

Nous n'avons jamais été nous-même témoin des miracles de M. Home, mais nos renseignements viennent des meilleures sources, nous les avons recueillis dans une maison où le médium américain fut accueilli avec bienveillance lorsqu'il était **malheureux, et avec indulgence**

lorsqu'il en vint à prendre sa maladie pour un bonheur et pour une fortune. C'est chez une dame née en Pologne, mais trois fois Française par la noblesse de son coeur, les charmes indicibles de son esprit et la célébrité européenne de son nom.

La publication de ces renseignements dans *l'Estafette* nous attira alors, sans que nous sachions trop pourquoi, les injures d'un M. de Pène, connu depuis par son duel malheureux. Nous avons pensé alors à la fable de la Fontaine sur le fou qui jetait des pierres à un sage. M. de Pène nous traitait de prêtre défroqué et de mauvais catholique. Nous nous sommes montré du moins bon chrétien en le plaignant et en lui pardonnant, et comme il est impossible d'être prêtre défroqué sans avoir jamais été prêtre, nous avons laissé tomber à terre une injure qui ne nous atteignait pas.

LES FANTÔMES A PARIS.

M. Home, la semaine dernière, voulait quitter encore une fois Paris, ce Paris où les anges mêmes et les démons, s'ils y apparaissaient en forme quelconque, ne sasseraient pas longtemps pour des êtres merveilleux, et n'auraient rien de mieux à faire que de retourner vite au ciel ou dans l'enfer, pour échapper à l'oubli et à l'abandon des humains.

M. Home, l'air triste et désillusionné, prenait donc congé d'une noble dame dont le bienveillant accueil avait été en France un de ses premiers bonheurs. Madame

de **B...** fut ce jour-là bonne pour lui, comme toujours, et voulut le retenir à Biner; le mystérieux personnage allait accepter, lorsque quelqu'un étant venu à dire qu'on attendait un kabbaliste connu dans le monde des sciences • occultes par la publication d'un livre intitulé : *Dogme et rituel de la haute magie. (1)*, M. Home a tout à coup changé de visage et a déclaré en balbutiant et avec un trouble visible qu'il ne pouvait rester, et que l'approche de ce professeur de magie lui causait une invincible terreur. Tout ce qu'on put lui dire pour le rassurer fut inutile. — Je ne juge pas cet homme, disait-il, je n'affirme pas qu'il soit bon ou mauvais, je n'en sais rien, mais son I atmosphère me fait mal, près de lui je me sentirais sans force et comme sans vie. Et après cette explication, 1 **M.** Home s'est empressé de saluer et de sortir.

Cette terreur des hommes de prestiges, en présence des véritables initiés à la science, n'est pas un fait nouveau dans les annales de l'occultisme. On peut lire dans Philostrate l'histoire de la stryge qui tremble en écoutant venir' Apollonius de Tyane. Notre admirable conteur, Alexandre Dumas, a dramatisé cette anecdote magique dans le beau résumé de toutes les légendes qui devait servir de prologue à sa grande épopée romanesque du *Juif-Errant*. La scène se passe à Corinthe; c'est une noce antique avec ses beaux enfants couronnés de fleurs qui portent les torches nuptiales et chantent des épithalames gracieux et tout fleuris de voluptueuses images comme les poésies de Catulle. La fiancée est belle, dans ses chastes draperies, comme la Polymnie antique; elle est

(1) Germer Baillièrre, 17, rue de Picote-de-Médecine.

amoureuse et délicieusement provocante dans sa pudeur comme une Vénus du Corrège ou une Grâce de Canova. Celui qu'elle épouse est Clinias, un disciple du célèbre Apollonius de Tyane. Le maître a promis de venir à la noce de son disciple, mais il ne vient pas, et la belle fiancée respire plus à l'aise, car elle redoute Apollonius. Cependant la journée n'est pas finie. L'heure du lit nuptial est arrivée, et tout à coup Méroé tremble, pâlit, regarde obstinément du côté de la porte, étend la main avec épouvante et dit d'une voix étranglée : et Le voici! c'est lui ! C'est Apollonius en effet. Voici le mage, voici le maître ; l'heure des enchantements est passée, les prestiges tombent devant la vraie science. On cherche la belle épousée, la blanche Méroii, et l'on ne voit plus qu'une vieille femme, la sorcière Canidie, la mangeuse de petits enfants. Clinias est désabusé, il remercie son maître ; il est sauvé.

Le vulgaire s'est toujours trompé sur la magie, et confond les adeptes avec les enchanteurs. La vraie magie, c'est-à-dire la science traditionnelle des mages, est l'ennemie mortelle des enchantements; elle empêche ou fait cesser les faux miracles, hostiles à la lumière et fascinateurs d'un petit nombre de témoins préparés ou crédules. Le désordre apparent dans les lois de la nature est un mensonge ; ce n'est donc pas une merveille. La merveille véritable, le vrai prodige toujours éclatant aux yeux de tous, c'est l'harmonie toujours constante des effets et des causes : ce sont les splendeurs de l'ordre éternel!

Nous ne saurions dire si Cagliostro eût fait des mira-

des devant Swedenborg, mais il eût certainement redouté la présence de Paracelse et de Henri Khunrath, si ces grands hommes eussent été ses contemporains.

Loin de nous cependant la pensée de dénoncer M. Home comme un sorcier de bas étage, c'est-à-dire comme un charlatan. Le célèbre médium américain est doux et naïf comme un enfant. C'est un pauvre être tout sensitif, sans intrigue et sans défense; il est le jouet d'une force terrible qu'il ignore, et la première de ses dupes, c'est bien certainement lui.

L'étude des étranges phénomènes qui se produisent autour de ce jeune homme est de la plus haute importance. Il s'agit de revenir sérieusement sur les dénégations trop légères du xv^e siècle, et d'ouvrir devant la science et devant la raison des horizons moins étroits que ceux d'une critique bourgeoise qui nie tout ce qu'elle ne sait pas encore expliquer. Les faits sont inexorables, et la véritable bonne foi ne doit jamais craindre de les examiner.

L'explication de ces faits que toutes les traditions s'obstinaient à affirmer et qui se reproduisent devant nous avec une gênante publicité, cette explication ancienne comme les faits eux-mêmes, rigoureuse comme les mathématiques, mais tirée pour la première fois des ombres où la cachaient les hiérophantes de tous les âges, serait un grand événement scientifique, si elle pouvait obtenir assez de lumière et de publicité. Cet événement, nous allons le préparer peut-être, car on ne nous permettrait pas l'espoir audacieux de l'accomplir.

Voici d'abord les faits dans toute leur singularité. Nous les avons constatés et nous les rétablissons avec une ri-

goureuse exactitude en nous abstenant d'abord de toute explication et de tout commentaire.

M. Home est sujet à des extases qui le mettent, selon lui, en rapport directement avec l'âme de sa mère, et, par l'entremise de celle-ci, avec le monde entier des esprits. Il décrit, comme les somnambules de Cahagnet, des personnes qu'il n'a jamais vues et que reconnaissent ceux qui les évoquent ; il vous dira même leur nom et répondra (le leur part à des questions qui ne peuvent être comprises que des âmes évoquées et de vous seuls.

Lorsqu'il est dans un appartement, des bruits inexplicables s'y font entendre. Des coups violents retentissent sur les meubles et dans les murailles ; quelquefois les portes et les fenêtres s'ouvrent comme si elles étaient poussées par une tempête : on entend même au dehors le vent et la pluie, on sort, le ciel est sans nuage, et l'on ne sent pas le plus léger souffle de vent.

Les meubles sont soulevés et déplacés sans que personne y touche.

Des crayons écrivent d'eux-mêmes. Leur écriture est celle de M. Home, et ils font les mêmes fautes que lui.

Les personnes présentes se sentent toucher et saisir par des mains invisibles. Ces contacts, qui semblent choisir les dames, manquent de sérieux, et parfois même (le convenance, dans leur application. Nous pensons qu'on nous comprend assez.

Des mains visibles et tangibles sortent ou paraissent sortir des tables, mais il faut pour cela que les tables soient couvertes. Il faut à l'agent invisible certains ap-

prêts, comme il en faut aux plus habiles successeurs de Robert Houdin.

Ces mains se montrent surtout dans l'obscurité ; elles sont chaudes et phosphorescentes ou froides et noires. Elles écrivent des niaiseries ou touchent du piano ; et lorsqu'elles ont touché au piano il faut faire venir l'accordeur, leur contact étant toujours fatal à la justesse de l'instrument.

Un personnage des plus recommandables de l'Angleterre entre autres, sir Edward Buiwer Lytton, a vu et touché ces mains : nous en avons lu l'attestation écrite et signée par lui. Il déclare même les avoir saisies et tirées à lui de toute sa force, pour faire sortir de son incognito le bras quelconque auquel elles devaient naturellement se rattacher. Mais la chose invisible a été plus forte que le romancier anglais, et les mains lui ont échappé.

Un grand seigneur russe, qui a été le protecteur de M. Home et dont le caractère et la bonne foi ne sauraient être l'objet du moindre doute, le comte A. B..., a vu lui aussi et saisi vigoureusement les mains mystérieuses. C'étaient, a-t-il dit, des formes parfaites de mains humaines, chaudes et vivantes ; seulement on *n'y sentait pas d'os*. Serrées par mie étreinte inévitable, ces mains n'ont pas lutté pour s'échapper, mais elles ont diminué, se sont fondues en quelque sorte, et le comte a fini par ne plus rien tenir.

D'autres personnes qui ont vu et touché *ces* mains disent que les doigts en sont boursoufflés et roides, et les comparent à des gants de caoutchouc gonflés d'un air phosphorescent et chaud. Parfois, au lieu de mains, ce

sont des pieds qui se produisent, jamais, toutefois, ti découvert. L'esprit qui manque probablement de chaussure respecte du moins en ceci la délicatesse des dames, et ne montre jamais son pied que sous une draperie ou sous un linge.

L'apparition de ces pieds fatigue et épouvante beaucoup M. Home. Il cherche alors à se rapprocher de quelque personne bien portante, il la saisit comme s'il craignait de se noyer; et la personne ainsi saisie par le médium se sent tout à coup dans un état singulier d'épuisement et de débilitation.

Un gentilhomme polonais qui assistait à une des séances de M. Home avait placé à terre entre ses pieds un crayon sur un papier, et il avait demandé un signe de la présence de l'esprit. Pendant quelques instants rien ne remua. Mais tout à coup le crayon fut lancé à l'autre bout de l'appartement. Le gentilhomme se baissa, prit le papier et y vit trois signes cabalistiques auxquels personne ne comprit rien. M. Home seul parut, en les voyant, éprouver une grande contrariété et manifesta une certaine frayeur; mais il refusa de s'expliquer sur la nature et la signification de ces caractères. On les garda donc et on les porta à ce professeur de haute magie dont le médium avait tant redouté l'approche. Nous les avons vus et en voici la minutieuse description.

Ils étaient tracés avec force et le crayon avait presque coupé le papier.

Ils étaient jetés sur la feuille sans ordre et sans alignement.

Le premier était le signe que les initiés égyptiens pla-

çaient ordinairement à la main de Typhon. Un tau à double trait vertical ouvert en forme de compas, une croix ansée ayant en haut un anneau circulaire ; au-dessous de l'anneau un double trait horizontal, sous le double trait horizontal un double trait oblique en forme de V renversé.

Le second caractère représentait uue croix de grand hiérophante avec les trois traverses hiérarchiques. Ce symbole qui remonte à la plus haute antiquité est encore l'attribut de nos souverains pontifes et termine l'extrémité supérieure de leur bâton pastoral. Mais le signe *tracé* par le crayon avait cela de particulier que la branche supérieure, la tête de la croix, était double et formait encore le terrible V typhonien, le signe de l'antagonisme et de la séparation, le symbole de la haine et du combat éternel.

Le troisième caractère était celui que les F. • . Maçons nomment la croix philosophique, une croix à quatre branches égalés avec un point dans chacun des angles. Mais, au lieu de quatre points, il y en avait seulement deux, placés dans les deux angles de droite, encore un signe de lutte de séparation et de négation.

Le professeur, qu'on nous permettra de distinguer ici du conteur et de nommer à la troisième personne, pour ne pas fatiguer nos lecteurs en ayant l'air de leur parler de nous, le professeur donc, maître Éliphas Lévi, a donné aux personnes réunies dans le salon de madame de B..., l'explication scientifique des trois signatures, et voici ce qu'il en a dit :

« Ces trois signes appartiennent à la série des hiéro-

glyphes saurés et primitifs connus seulement des initiés du premier ordre, le premier est la signature de Typhon. Il exprime le blasphème de cet esprit du mal en établissant le dualisme dans le principe créateur. Car la croix ansée d'Osiris est un lingam renversé, et représente la force paternelle et active de Dieu (la ligne verticale sortant du cercle) fécondant la nature passive (la ligne horizontale). Doubler la ligne verticale c'est affirmer que la nature a deux pères; c'est mettre l'adultère à la place de la maternité divine, c'est affirmer, au lieu du premier principe intelligent, la fatalité aveugle ayant pour résultat le conflit éternel des apparences dans le néant; c'est donc le plus ancien, le plus authentique et le plus terrible de tous les stigmates de l'enfer. Il signifie le *dieu athée*, c'est la signature de Satan.

Cette première signature est hiératique et se rapporte aux caractères occultes du monde divin.

La seconde appartient aux hiéroglyphes philosophiques, elle représente la mesure ascensionnelle de l'idée et l'extension progressive de la forme.

C'est un triple tau renversé, c'est la pensée humaine affirmant tour à tour l'absolu dans les trois mondes, et cet absolu se termine ici par une fourche, c'est-à-dire par le signe du doute et de l'antagonisme. En sorte que, si le premier caractère veut dire : *Il n'y a pas de Dieu*, celui-ci a pour signification rigoureuse : *La vérité hiérarchique n'existe pas*.

Le troisième, ou la croix philosophique, a été dans toutes les initiations le symbole de la nature et de ses quatre formes élémentaires, les quatre points représentent les

quatre Wtres indicibles et incommunicables du tétragramme occulte, cette formule éternelle du grand arcane G. • . A. • .

Les deux points de droite représentent la force, ceux de gauche figurent l'amour, et les quatre lettres doivent se lire de droite à gauche en commençant par le haut à droite, et en allant de là à la lettre du bas à gauche, et ainsi pour les autres en faisant la croix de Saint-André.

La suppression des deux points de gauche exprime donc la négation de la croix, la négation de la miséricorde et de l'amour.

L'affirmation du règne absolu de la force, et de son antagonisme éternel, de haut en bas et de bas en haut.

La glorification de la tyrannie et de la révolte.

Le signe hiéroglyphique du vice immonde qu'on a eu tort ou raison de reprocher aux Templiers, c'est le signe du désordre et du désespoir éternels.

Telles sont donc les premières révélations de la science cachée des mages sur ces phénomènes de manifestations extra-naturelles. Maintenant, qu'il nous soit permis de rapprocher de ces signatures étranges d'autres apparitions contemporaines d'écritures phénoménales, car c'est un véritable procès que la science doit instruire avant de le porter au tribunal de la raison publique. Il ne faut donc dédaigner aucune recherche ni aucun indice.

Dans les environs de Caen, à Tilly-sur-Seulles, une série de faits inexplicables se produisait, il y a quelques années, sous l'influence d'un médium ou d'un extatique nommé Eugène Vintras.

Certaines circonstances ridicules et un procès en es-croquerie firent bientôt tomber dans l'oubli et même dans le mépris ce thaumaturge, attaqué d'ailleurs avec violence dans des pamphlets dont les auteurs étaient d'anciens admirateurs de sa doctrine, car le médium Vintras se mêle de dogmatiser. Une chose pourtant est remarquable dans les invectives dont il est l'objet : c'est que ses adversaires, tout en s'efforçant de le flétrir, reconnaissent la vérité de ses miracles et se contentent de les attribuer au démon.

Quels sont donc les miracles si authentiques de Vintras? Nous sommes sur ce sujet mieux renseigné que personne, comme bientôt on va le voir. Des procès-verbaux signés par des témoins honorables, par des artistes, par des médecins, par des prêtres, d'ailleurs irréprochables, nous ont été communiqués; nous avons questionné des témoins oculaires, et, mieux que cela, nous avons vu. Les choses méritent d'être racontées avec quelques détails.

Il existe à Paris un écrivain au moins excentrique nommé M. Madrolle. C'est un vieillard dont la famille et les relations sont honorables. Il a écrit d'abord dans le sens catholique le plus exalté, a reçu les encouragements les plus flatteurs de l'autorité ecclésiastique et même des brefs émanés du saint-siège, puis il a vu Vintras; et, entraîné par le prestige de ses miracles, il est devenu un sectaire déterminé et un ennemi irréconciliable de la hiérarchie et du clergé.

A l'époque où Éliphas Lévi faisait paraître son Dogme et rituel de la haute magie, il reçut une brochure de

M. l'adroite qui l'étonna. L'auteur y soutenait hautement les paradoxes les plus inouïs dans le style désordonné des extatiques. La vie pour lui suffisait à l'expiation des plus grands crimes, puisqu'elle était la conséquence d'un arrêt de mort. Les hommes les plus méchants, étant les plus malheureux de tous, lui paraissaient offrir à Dieu nue expiation plus sublime. Il s'emportait contre toute répression et contre toute damnation. « Une religion qui damne, s'écriait-il, est une religion damnée! » Puis il pêchait la licence la plus absolue sous prétexte de charité, et s'oubliait jusqu'à dire que *l'acte d'amour le plus imparfait et le plus répréhensible en apparence valait mieux que la meilleure des prières*. C'était le marquis de Sade devenu prédicateur. Puis il niait le diable avec un emportement parfois plein d'éloquence.

« Concevez-vous, disait-il, un diable que Dieu tolère, »
 « que Dieu autorise! Concevez-vous davantage un Dieu, »
 « qui a t'ait le diable et qui le laisse s'acharner sur des »
 « créatures déjà si faibles et si promptes à se tromper! »
 « Un Dieu du diable enfin, secondé, prévenu et à peine »
 « surpassé dans ses vengeances par un diable de Dieu!...

Le reste de la brochure était de la même force. Le professeur de magie fut presque effrayé et se fit donner l'adresse de M. Madrolle. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il parvint jusqu'à ce singulier pamphlétaire, et voici quelle fut à peu près leur conversation :

Éliphas Lévi. -- Monsieur, j'ai reçu de vous une brochure. Je viens vous remercier de cet envoi et vous en témoigner en même temps mon étonnement et mon chagrin.

M. Madrolle. — Votre chagrin, monsieur! Veuillez vous expliquer, je ne vous comprends pas.

Je regrette vivement, monsieur, de vous voir commettre des fautes dans lesquelles je suis tombé autrefois moi-même. Mais j'avais du moins alors l'excuse de l'inexpérience et de la jeunesse. Votre brochure manque de portée parce qu'elle manque de mesure. Votre intention était sans doute de protester contre des erreurs dans la croyance, contre des abus dans la morale; et il se trouve que c'est la croyance même et la morale que vous attaquez. L'exaltation qui déborde dans votre petit écrit doit même vous faire le plus grand tort, et quelques-uns de vos meilleurs amis ont dû concevoir des inquiétudes sur l'état de votre santé....

— Eh, sans doute! on a dit et on dit encore que je suis fou. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les croyants doivent subir la folie de la croix. Je suis exalté, monsieur, parce que vous le seriez vous-même à ma place, parce qu'il est impossible de rester froid en présence des prodiges....

— Oh ! oh! vous parlez de prodiges, ceci m'intéresse. Voyons, entre nous et de bonne foi, de quels prodiges s'agit-il ?

— Eh ! de quels prodiges, sinon de ceux du grand prophète Élie, revenu sur la terre sous le nom de Pierre-Michel.

— J'entends ; vous voulez dire Eugène Vintras. J'ai entendu parler de ses oeuvres. Mais fait-il vraiment des miracles ?

(Ici M. Madrolle fait un bond sur sa chaise, lève les

yeux et les mains au ciel, et finit par sourire avec une condescendance qui ressemble à une profonde pitié.)

— S'il fait des miracles, monsieur!

Mais les plus grands!...

Les plus étonnants!...

Les plus incontestables !...

Les plus vrais miracles qui se soient faits sur la terre depuis Jésus-Christ !... Comment! des milliers d'hosties apparaissent sur des autels où il n'y en avait aucune, le vin monte dans des calices vides, et ce n'est pas une illusion, c'est du vin , un vin délicieux... des musiques célestes se font entendre, des **parfums** de l'autre monde se répandent... et enfin du sang... un vrai sang humain (des médecins l'ont examiné!), un vrai sang, vous dis-je, sainte et parfois ruisselle des hosties en y laissant des caractères mystérieux ! Je vous dis là *ce* que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai touché, ce que j'ai goûté! et vous voulez que je reste froid devant une autorité ecclésiastique qui trouve plus commode de nier tout que d'examiner la moindre chose !...

— Permettez, monsieur ; c'est en matière de religion surtout que l'autorité ne peut jamais avoir tort... En religion, le bien c'est la hiérarchie, et le mal c'est l'anarchie; **à quoi se réduirait** en effet l'influence du sacerdoce, si vous posez en principe qu'il faut en croire au témoignage de ses sens plutôt qu'aux décisions de l'Église? L'Église n'est-elle pas plus visible que tous vos miracles? Ceux qui voient des miracles et qui ne voient pas l'Église sont bien plus à plaindre que des aveugles, car il ne leur reste pas même la ressource de se laisser conduire...

— Monsieur, je sais comme vous ces choses-là. Mais Dieu ne peut pas être en désaccord avec lui-même. Il ne peut pas permettre que la bonne foi soit trompée, et l'Église même ne saurait décider que je suis aveugle quand j'ai des yeux... Tenez, voici *ce* qu'on lit dans les lettres de Jean Huss, lettre quarante-troisième vers la fin :

K Un docteur m'a dit : En toute chose je me soumet-
 » trais au concile, tout alors serait bon et légitime pour
 » moi. II ajouta : Si le concile disait que vous n'avez
 » qu'un oeil, quoique vous en ayez deux, encore faudrait-il
 » dire que le concile n'a pas tort. — Quand le monde
 » entier, répondis-je, affirmerait une telle chose, aussi
 » longtemps que j'aurais l'usage de ma raison, je ne
 » pourrais en convenir sans blesser ma conscience. » Je
 vous dirai comme Jean Huss : Avant qu'il y ait une Église
 et des conciles, il y a une vérité et une raison.

— Je vous arrête, mon cher monsieur. Vous étiez catholique autrefois, vous ne l'êtes plus; les consciences sont libres. Je vous représenterai seulement que l'institution de l'infaillibilité hiérarchique en matière de dogme est bien autrement raisonnable et bien plus incontestablement vraie que tous les miracles du monde. D'ailleurs, que ne doit-on pas faire pour conserver la paix ! Croyez-vous que Jean Huss n'eût pas été un plus grand homme

eût sacrifié un de *ses* yeux à la concorde universelle, plutôt que d'inonder l'Europe de sang I Oh ! monsieur, que l'Église décide quand elle voudra que je suis borgne ; je ne lui demande qu'une grâce, c'est de me dire de quel oeil, afin que je puisse fermer celui-là et

regarder de l'autre avec une orthodoxie irréprochable!

— J'avoue que je ne suis pas orthodoxe à votre manière.

— Je m'en aperçois bien. Mais venons aux prodiges! Vous les avez donc vus, touchés, sentis, goûtés ; mais voyons, exaltation à part, veuillez m'en raconter un bien détaillé, bien circonstancié, et qui surtout soit évidemment un miracle. Suis-je indiscret en vous demandant cela ?

— Pas le moins du monde ; mais lequel choisirai-je? il y en a tant!

Tenez, ajouta M. Madrolle après un moment de réflexion et avec un léger tremblement d'émotion dans la voix, le prophète est à Londres et nous sommes ici. Eh bien! si vous demandiez par la pensée seulement au prophète de vous envoyer immédiatement la communion, et si, à un endroit désigné par vous, chez vous, dans un linge, dans un livre, vous trouviez en rentrant une hostie, que diriez-vous ?

— Je déclarerais *ce fait* inexplicable par les moyens ordinaires de la critique.

— Eh bien ! monsieur, s'écrie alors M. Madrolle tout triomphant, voilà pourtant ce qui m'arrive souvent ; quand je veux, c'est-à-dire quand je suis préparé et quand j'espère en être digne! Oui, monsieur, je trouve l'hostie quand je la demande ; je la trouve réelle, palpable, mais souvent ornée de petits coeurs miraculeux qu'on croirait peints par Raphaël.

Eliphaz Lévi, qui se sentait mal à l'aise pour discuter des faits auxquels se mêlait une sorte de profanation des

choses les plus révérees, prit alors congé de l'ancien écrivain catholique et sortit en méditant sur l'étrange influence de ce Vintras, qui avait ainsi bouleversé cette vieille croyance et cette vieille tête de savant.

Quelques jours après, le cabaliste Éliphas fut réveillé de grand matin par un visiteur inconnu. C'était un homme à cheveux blancs, tout habillé de noir, la physionomie d'un prêtre extrêmement dévot, en somme l'air tout à fait respectable.

Cet ecclésiastique était muni d'une lettre de recommandation ainsi conçue :

« Cher maître,

» Je vous adresse un vieux savant qui veut baragouiner
» avec vous l'hébreu de la sorcellerie. Recevez-le comme
» moi-même (je veux dire comme moi-même je l'ai
» reçu), en vous en débarrassant le mieux que vous
» pourrez.

'» Tout à vous en la sacro-sainte Kabbale.

» AD. DESBARROLLES. »

— Monsieur l'abbé, dit en souriant Éliphas après avoir lu, je suis tout à votre service et je n'ai rien à refuser à l'ami qui m'écrit, vous avez donc vu mon excellent disciple Desbarrolles?

— Oui, monsieur, et j'ai trouvé en lui un homme bien aimable et bien savant. Vous et lui, je vous crois dignes de la vérité qui s'est nouvellement manifestée par d'étonnants miracles et par les révélations positives de l'archange saint Michel.

— Monsieur, vous nous faites honneur. Le cher Desbarrolles vous a donc étonné par sa science?

— Oh ! certes, il possède à un degré bien remarquable les secrets de la chiromancie ; sur la seule inspection de ma main, il m'a presque raconté toute l'histoire de ma vie.

— Il en est bien capable. Mais est-il entré dans de grands détails ?

— Assez, monsieur, pour me convaincre de ses connaissances extraordinaires.

— Vous a-t-il dit que vous êtes l'ancien curé (le Mont-Louis, dans le diocèse de Tours ? Que vous êtes le disciple le plus zélé de l'extatique Eugène Vintras ? Et que vous, vous nommez Charvoz?

Ce fut un véritable coup de théâtre : le vieux prêtre, à chacune de ces trois phrases, avait fait un bond sur sa chaise. Lorsqu'il entendit son nom, il pâlit et se leva comme si un ressort, en se détendant, l'avait poussé.

— Vous êtes donc vraiment un magicien ? s'écria-t-il. Charvoz est bien mon nom, mais ce n'est pas celui que je porte; je me fais appeler La-Paraz...

— Je le sais. La-Paraz est le nom de votre mère. Vous avez quitté, monsieur, une position assez enviable : celle d'un curé de canton et un bien charmant presbytère, pour partager l'existence agitée d'un sectaire...

— Dites d'un grand prophète !

— Monsieur, je crois parfaitement à votre benne foi. Mais vous me permettez d'examiner un peu la mission et le caractère de votre prophète.

— Oui, monsieur, l'examen, le grand jour, la lumière

de la science, voilà ce que nous demandons. Venez à Londres, monsieur, et vous verrez ! Les miracles sont en permanencé.

— Voulez-vous, monsieur, me donner d'abord quelques détails exacts et consciencieux sur les miracles ?

— Oh ! tant qu'il vous plaira.

Et aussitôt, le vieux prêtre de raconter des choses que tout le monde eût trouvées impossibles, mais qui ne firent pas même sourciller le professeur de haute magie.

Ainsi, par exemple :

• Un jour, Vintras, dans un accès d'enthousiasme, prêchait devant son autel hétérodoxe ; vingt-cinq personnes assistaient à ce prêche. Un calice vide était sur l'autel, calice bien connu de l'abbé Charvoz ; il l'avait apporté lui-même de son église de Mont-Louis, et il était parfaitement certain que ce vase sacré n'avait ni conduits mystérieux ni double fond.

— Pour vous prouver, dit Vintras, que c'est Dieu lui-même qui m'inspire, il me fait connaître que le calice va se remplir des gouttes de son sang sous les apparences • du vin, et tous vous pourrez goûter le produit des vignes de l'avenir, du vin que nous devons boire avec le Sauveur dans le royaume de son père...

— Saisi d'étonnement et de crainte, continue l'abbé Charvoz, je monte à l'autel, je prends le calice, j'en regarde le fond : il était entièrement vide. Je le renverse devant tout le monde, puis je reviens m'agenouiller au pied de l'autel, tenant le calice *entre* mes deux mains... Tout à coup un léger bruit, celui d'une goutte d'eau qui serait tombée du plafond dans le calice se fit **entendre**

distinctement, et une goutte de vin apparut au fond du vase.

Tous les yeux se tournent vers moi, on regarde le plafond, car notre simple chapelle était tendue dans une pauvre chambre; il n'y avait au plafond ni trou ni fissure, on ne voyait rien tomber, et pourtant le bruit de la chute des gouttes se multipliait plus rapide et plus pressé... et le vin montait du fond du calice vers le bord.

Quand le calice fut plein, je le promenai lentement sous les regards de l'assemblée, puis le prophète y trempa ses lèvres, et tous, l'un après l'autre, goûtèrent le vin miraculeux. Aucun souvenir de saveur délicieuse quelconque ne saurait en donner l'idée...

Et que vous dirai-je, ajouta l'abbé Charvoz, de ces prodiges de sang qui nous étonnent tous les jours. Des milliers d'hosties blessées et sanglantes se réfugient sur nos autels. Les stigmates sacrés apparaissent devant tous ceux qui veulent les voir. Les hosties, blanches d'abord, se marbrent lentement de caractères et de coeurs ensanglantés... Faut-il croire que Dieu abandonne aux prestiges du démon les choses les plus saintes? ou plutôt ne faut-il pas adorer et croire qu'elle est venue l'heure de la suprême et dernière révélation.

L'abbé Charvoz, en parlant ainsi, avait dans la voix cette sorte de tremblement nerveux qu'Éliphas Lévi avait déjà remarqué chez M. Madrolle. Le magicien secouait la tête d'un air pensif; puis tout à coup :

— Monsieur, dit-il à l'abbé, vous avez sur vous une ou plusieurs de ces hosties miraculeuses. Soyez assez bon pour me les montrer.

— Monsieur...

— Vous en avez, je le sais; pourquoi essayeriez-vous de le nier?

— Je ne le nie pas, dit l'abbé Charvoz; mais vous nie permettrez de ne pas exposer aux investigations de l'incrédulité les objets de la croyance la plus sincère et la plus dévouée.

— Monsieur l'abbé, dit gravement Éliphas, l'incrédulité est la défiance d'une ignorance presque sûre de se tromper. La science n'est pas incrédule. Je crois d'abord à votre conviction, puisque vous avez accepté une vie de privation et même de réprobation pour cette malheureuse croyance. Montrez-moi donc vos hosties miraculeuses et croyez à tout mon respect pour les objets d'une sincère adoration.

— Eh bien ! dit l'abbé Charvoz après avoir encore un peu hésité, je vais vous les montrer.

Alors il déboutonna le haut de son gilet noir et tira un petit reliquaire d'argent devant lequel il se mit à genoux avec des larmes dans les yeux et des prières sur les lèvres; Éliphas se mit à genoux près de lui, et l'abbé ouvrit le reliquaire.

Il y avait dans le reliquaire trois hosties, l'une entière, les deux autres presque en pâte et comme pétries avec du sang.

L'hostie entière portait à son centre un coeur en relief des deux côtés; un grumeau de sang moulé en coeur, et qui semblait s'être formé dans l'hostie même d'une manière inexplicable. Le sang n'avait pu être appliqué par dehors, car la coloration par imbibition avait laissé Man-

n

elles les parcelles adhérentes A la surface extérieure. L'apparence du phénomène était la même des deux côtés. Le maître de magie fut pris d'un tremblement involontaire.

Cette émotion n'échappa pas au vieux curé qui, ayant adoré encore une fois et serré son reliquaire, tira de sa poche un album et le remit sans rien dire A Éliphas. C'étaient des copies de tous les caractères sanglants observés sur les hosties depuis le commencement des extases et des miracles de Vintras.

Il y avait là des coeurs de toutes les sortes, des emblèmes (le tous les genres. Mais trois surtout excitèrent au plus haut point la curiosité d'Éli phas...

— Monsieur l'abbé, dit-il A Charvoz, connaissez-vous ces trois signes?

— Non, fit ingénument l'abbé, mais le prophète assure qu'ils sont de la plus haute importance, et que **leur** signification cachée doit être connue bientôt, c'est-à-dire à la fin des temps.

— Eh bien, monsieur, dit solennellement le professeur de magie, avant même la fin des temps je vais vous les expliquer : ces trois signes cabalistiques sont la signature du diable!

— C'est impossible! s'écria le vieux prêtre.

— Cela est, reprit avec force Éliphas.

Or, voici quels étaient ces signes :

Io L'étoile du microcosme, ou le pentagramme magique. C'est l'étoile à cinq pointes de la maçonnerie occulte, l'étoile dans laquelle Agrippa dessinait la figure humaine, la tête dans la pointe supérieure, les quatre membres

dans les quatre autres. L'étoile flamboyante qui, renversée, est le signe hiéroglyphique du bouc de la magie noire, dont la tête peut alors être dessinée dans l'étoile, les deux cornes en haut, à droite et à gauche les oreilles, la barbe en bas. C'est le signe de l'antagonisme et de la fatalité. C'est le bouc de la luxure attaquant le ciel avec ses cornes. C'est un signe exécré même au sabbat par les initiés d'un ordre supérieur.

2° Les deux serpents hermétiques, mais les têtes et les queues, au lieu de se rapprocher en deux demi-cercles parallèles, étaient en dehors, et il n'y avait point de ligne intermédiaire représentant le caducée. Au-dessus de la tête des serpents on voyait le V fatal, la fourche typhonienne, le caractère de l'enfer. A droite et à gauche les nombres sacrés III et VII relégués sur la ligne horizontale qui représente les choses passives et secondaires. Le sens du caractère était donc celui-ci :

L'antagonisme est éternel.

- Dieu, c'est la lutte des forces fatales qui créent toujours en détruisant.

Les choses religieuses sont passives et passagères.

L'audace s'en sert, la guerre en profite, et c'est par elles que la discorde se perpétue.

3° Enfin, le monogramme cabalistique de Jehova, le *jod et le hé*, mais renversés, ce qui forme, suivant les docteurs de la science occulte, le plus épouvantable de tous les blasphèmes, et signifie, de quelque manière qu'on les lise : « La fatalité seule existe : Dieu et l'esprit ne sont » pas. La matière est tout, et l'esprit n'est qu'une fiction » de cette matière en démente. La forme est plus

» que l'idée, la femme plus que l'homme, le plaisir plus
» que la pensée, le vice plus que la vertu, la multitude
» plus que ses cheli, les enfants plus que leurs pères, la
» folie plus que la raison! »

Voilà ce qu'il y avait d'écrit en caractères de sang sur les hosties prétendues miraculeuses de Vintras!

Nous attestons sur l'honneur que tous les faits ci-dessus énoncés. sont tels que nous les rapportons, et que nous-même avons vu et expliqué les caractères, suivant la vraie science magique et les vraies clefs de la kabbale.

Le disciple de Vintras nous communiqua aussi la description et le dessin des vêtements pontificaux donnés, disait-il, par Jésus-Christ lui-même au prétendu prophète pendant un de ses sommeils extatiques. Vintras a fait confectionner ces vêtements et s'en affuble pour faire ses miracles. Ils sont de couleur rouge. Il doit porter sur le front une croix en forme de lingam, avoir un bâton pastoral surmonté d'une main dont tous les doigts sont fermés, à la réserve du pouce et de l'auriculaire.

Or, tout cela est diabolique au premier chef, et ce n'est pas une chose véritablement merveilleuse que cette intuition des signes d'une science perdue? car c'est la haute magie qui, en appuyant l'univers sur les deux colonnes d'Hermès et de Salomon, a partagé le monde métaphysique en deux zones intellectuelles, l'une blanche et lumineuse renfermant les idées positives, l'autre noire et obscure contenant des idées négatives, et qui a donné à la notion synthétique de la première le nom de Dieu, à la synthèse de l'autre le nom du diable ou de Satan.

Le signe du lingam porté sur le front est, dans l'Inde,

la marque distinctive des adorateurs de Shiva le destructeur ; car ce signe étant celui du grand arcane magique qui tient au mystère de la génération universelle, le porter sur le front c'est faire profession d'impudeur dogmatique. Or, disent les Orientaux, le jour où il n'y aura plus (le pudeur dans le monde, le monde abandonné à la débauche, qui est stérile, finira aussitôt faute de mères. La pudeur est l'acceptation de la maternité.

La main aux trois grands doigts fermés exprime la négation du ternaire et l'affirmation des seules forces naturelles.

Les anciens hiérophantes, comme va l'expliquer notre Savant et spirituel ami Desbarrolles dans un beau livre qui est sous presse, avaient fait de la main humaine le résumé de la science magique. L'index, pour eux, **représentait** Jupiter; le grand doigt ou médius, Saturne; l'annulaire, Apollon ou le Soleil. Chez les Égyptiens, le grand doigt était Ops, Osiris et l'annulaire Horus; le pouce représentait la force génératrice, et l'auriculaire l'adresse insinuante. Une main montrant seulement le pouce et l'auriculaire équivaut, en langue hiéroglyphique sacrée, à l'affirmation exclusive de la passion et du savoir-faire. C'est la traduction abusive et matérielle de cette grande parole de saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Rapprochez maintenant ce signe de la doctrine de M. Madrolle : *l'acte d'amour le plus imparfait et en apparence le plus coupable, vaut mieux que la meilleure des prières*. Et vous vous demanderez quelle est cette force qui, indépendamment de la volonté et du plus ou moins de science des hommes (car **Vintras est**

MYSTÈRES MAGNÉTIQUES.

un homme sans lettres et sans instruction), formule ses dogmes avec des signes enfouis dans les débris de l'ancien monde, retrouve les mystères de Thèbes et d'Éleusis, et nous écrit les plus doctes rêveries de l'Inde avec les alphabets occultes d'Hermès.

Quelle est cette force ?—Je vous le dirai. Mais j'ai encore bien d'autres prodiges à vous conter, et ceci, disons-nous, est comme une instruction juridique. Nous devons avant tout la compléter.

Pendant on nous permettra, avant de passer à d'autres récits, de transcrire ici une page d'un illuminé allemand, Ludwig Tieck.

Si par exemple, comme le rapporte une ancienne
» tradition, une partie des anges créés ne tardèrent pas
» à déchoir, et si ce furent précisément, comme on le
» dit encore, les plus brillants, on peut bien entendre
» simplement par cette chute qu'ils cherchèrent une route
» nouvelle, une autre activité, d'autres occupations et
» une autre vie que ces esprits orthodoxes, ou plus pas-
» sifs, qui restèrent dans la région qui leur était assignée,
» et ne firent aucun usage de la liberté, leur apanage
» commun. Leur chiite fut cette pesanteur de la forme
» que nous appelons maintenant la réalité, et qui est une
» protestation de l'existence individuelle contre la réab-
» sorption dans les abîmes de l'esprit universel. C'est
» ainsi que la mort conserve et reproduit la vie, c'est
» ainsi que la vie est fiancée au trépas... Comprenez-
» vous maintenant ce que c'est que Lucifer? *N'est-ce pas*
» *le génie même de l'antique Prométhée*, cette force qui
» donne le branle au monde, à la vie, au mouvement

» même, et qui règle le cours des formes successives ?
» Cette force, par sa résistance, équilibra le principe
» créateur. C'est ainsi que les élohim enfantèrent le
» monde. Lorsque ensuite les hommes furent placés sur
» la terre, par le Seigneur, comme des esprits intermé-
» diaires, dans leur enthousiasme qui les portait à sonder
» la nature et ses profondeurs, ils se livrèrent à l'influence
» de ce superbe et puissant génie, et lorsque avec un doux
» ravissement ils se furent précipités dans la mort pour
» y trouver la vie, ce fut alors qu'ils commencèrent A
» exister d'une manière véritable, naturelle, et comme il
» convient à des créatures.»

Cette page n'a pas besoin de commentaire, et explique assez les tendances de ce qu'on nomme le spiritualisme ou la doctrine *spirite*.

Depuis longtemps déjà cette doctrine ou cette *antidoc-
trine* travaille le monde pour le précipiter dans une anar-
chie universelle. Mais la loi d'équilibre nous sauvera, et
déjà le grand mouvement de réaction a commencé.

— Nous continuons le récit des phénomènes.

Un ouvrier se présenta un jour chez Éliphas Lévi. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de grande taille, regardant en face et parlant d'une manière fort raisonnable. Interrogé sur le motif de sa visite, cet homme répond : « Vous devez bien le savoir, je viens vous prier et vous supplier de me rendre ce que j'ai perdu.»

Nous devons dire, pour être sincère, qu'Éliphas ne savait rien de ce visiteur ni de ce qu'il pouvait avoir perdu. Aussi lui répondit-il : Vous me croyez beaucoup plus sorcier que je ne le suis; je ne sais ni qui vous êtes ni

ce que vous cherchez; ainsi donc, si vous croyez que je puisse vous être bon à quelque chose, il faut vous expliquer et préciser votre demande.

— Eh bien! puisque vous voulez ne pas me comprendre, vous reconnaîtrez au moins ceci, dit alors l'inconnu en tirant de sa poche un petit livre noir et usé.

C'était le grimoire du pape Honorius.

Un mot sur ce petit livre tant décrié.

Le grimoire d'Honorius se compose d'une constitution apocryphe d'Honorius II pour l'évocation et le gouvernement des esprits; plus, de quelques recettes superstitieuses... C'était le manuel des mauvais prêtres qui exerçaient la magie noire pendant les plus tristes périodes du moyen âge. On y trouve des rites sanglants mêlés à des profanations de la messe et des espèces consacrées, des formules d'envoûtement et de maléfices, puis des pratiques que la stupidité seule peut admettre et la fourberie conseiller. Enfin, c'est un livre complet dans son genre; aussi est-il devenu fort rare en librairie, et les amateurs le poussent-ils très haut dans les ventes publiques.

— Mon cher monsieur, dit l'ouvrier en soupirant, depuis l'âge de dix ans, je n'ai pas manqué une seule fois à faire mon service. Ce livre ne me quitte pas, et je me conforme rigoureusement à toutes les prescriptions qu'il renferme. Pourquoi donc ceux qui me visitaient m'ont-ils abandonné? Éli, Éli, Lamina....

— Arrêtez, dit Éliphas, et ne parodiez pas les plus formidables paroles qu'une agonie ait jamais fait entendre au monde! Quels sont les êtres qui vous visitaient par la

vertu de cet horrible IŴre? Les connaissez-vous ? leur avez-vous promis quelque chose ? avez-vous signé un pacte?

— Non, interrompit le propriétaire du grimoire; je ne les connais pas et je n'ai pris avec eux aucun engagement. Je sais seulement que parmi eux les chefs sont bons, les intermédiaires alternativement bons et mauvais ; les inférieurs mauvais, mais pas aveuglement et sans qu'il leur soit possible de mieux faire. Celui que j'ai évoqué et qui m'est apparu souvent appartient à la hiérarchie la plus élevée, car il était de belle mine, bien vêtu et me donnait toujours des réponses favorables. Mais j'ai perdu une page de mon grimoire, la première, la plus importante, celle qui portait la signature autographe de l'esprit, et depuis il ne paraît "plus quand je l'appelle.

Je suis un homme perdu. Je suis nu comme Job, je n'ai plus ni force ni courage. Oh ! maître, je vous en conjure, vous qui n'avez qu'un mot à dire, qu'un signe à faire et les esprits obéiront, prenez pitié de moi et rendez-moi ce que j'ai perdu!

— Donnez-moi votre grimoire, dit Éliphas.

Quel nom donniez-vous à l'esprit qui vous apparaissait?

— Je l'appelais Adonai.

Et en quelle langue était sa signature?

— Je l'ignore, mais je suppose que c'était de l'hébreu.

— Tenez, dit le professeur de haute magie après avoir tracé deux mots hébreux au commencement et à la fin

du livre. Voici deux signatures que les esprits des ténèbres ne contreferont jamais. Allez en paix, dormez bien et n'évoquez plus les fantômes.

L'ouvrier se retira.

Huit jours après , il revint trouver l'homme de science.

— Vous m'avez rendu l'espérance et la vie, lui dit-il, ma force est revenue en partie, je puis, avec les signatures que vous m'avez données, soulager ceux qui souffrent et débarrasser les obsédés, mais lui, je ne puis le revoir, et, tant que je ne l'aurai pas revu, je serai triste jusqu'à la mort. Autrefois il était toujours près de moi, il me touchait parfois et m'éveillait la nuit pour me dire tout ce que j'avais besoin de savoir. Maltre, je vous en supplie, faites que je le revoie...

— Qui donc?

— Adonäi.

— Savez-vous qui est Adonäi ?

— Non, mais je voudrais le revoir.

— Adonäi est invisible.

— Je l'ai vu.

— Il n'a pas de forme.

— Je l'ai touché.

— Il est infini.

— Il est à peu près de ma taille.

— Les prophètes disent de lui que le bord de son vêtement, (le l'Orient à l'Occident, balaye les étoiles du matin.

— Il avait un paletot fort propre et du linge très blanc.

— L'Écriture sainte dit encore qu'on ne peut le voir sans mourir.

— Il avait une bonne et joviale figure.

— Mais comment procédiez-vous pour obtenir ces apparitions?

— Eh bien! je faisais tout *ce* qui est marqué dans le grand grimoire.

— Quoi donc I même le sacrifiée sanglant ?

— Sans doute.

— Malheureux ! mais quelle était donc la victime ?

A cette question, l'ouvrier eut un léger tressaillement, il pâlit et son regard se troubla.

— Maître, vous savez mieux que moi ce que c'est, dit-il humblement et à voix basse. Oh ! il m'en a coûté beaucoup ; surtout la première fois, de couper la gorge d'un seul coup avec le couteau magique à cette créature innocente ! Une nuit je venais d'accomplir les rites funèbres, j'étais assis dans le cercle sur le seuil intérieur de ma porte et la victime achevait de se consumer dans un grand feu de bois d'aulne et de cyprès... Tout à coup, près de moi... je l'ai revu ou plutôt je l'ai senti passer... J'ai entendu dans mon oreille une plainte déchirante... on eût dit qu'elle pleurait, et depuis ce moment je croyais l'entendre toujours.

Éliphas s'était levé et regardait fixement son interlocuteur. Avait-il devant lui un fou dangereux capable de renouveler les atrocités du seigneur de Retz? Pourtant la figure de cet homme était douce et honnête. Non, cela n'était pas possible.

— Mais enfin, cette victime... dites-moi nettement ce

que c'était. Vous supposez que je le sais déjà, et je le sais peut-être, mais j'ai des raisons pour vouloir que vous me le disiez.

— C'était, suivant le rituel magique, un jeune chevreau d'un an, vierge et sans défaut.

— Un vrai chevreau?

— Sans doute. Croyez bien que ce n'était ni un jouet d'enfant, ni un animal empaillé.

— Éliphas respira.

— Allons ! pensa-t-il, cet homme n'est pas un sorcier digne du bûcher. Il ne sait pas que les abominables auteurs des grimoires, lorsqu'ils parlaient du chevreau vierge, voulaient dire un petit enfant.

— Eh bien ! dit-il alors à celui qui le consultait, donnez-moi des détails sur vos visions. Ce que vous me racontez m'intéresse au plus haut point.

Le sorcier, car il faut bien l'appeler par son nom, le sorcier lui raconta alors une série de faits étranges dont deux familles avaient été témoins, et ces faits étaient précisément identiques aux phénomènes de M. Home : des mains sortant des murailles, des agitations de meubles, des apparitions phosphorescentes. Un jour, le téméraire apprenti magicien avait osé appeler Astarolli, et avait vu apparaître un monstre gigantesque ayant le corps d'un pourceau et une tête empruntée au squelette d'un boeuf colossal. Mais tout cela était raconté avec un *accent de vérité*, avec une certitude d'avoir vu, qui excluait toute espèce de doute sur la bonne foi et l'entière conviction du conteur. Éliphas, qui est artiste en magie, fut émerveillé de cette trouvaille. Au dix-neuvième siècle, un vrai

sorcier du moyen âge, un sorcier naïf et convaincu! un sorcier qui a vu Satan sous le nom d'Adonai, Satan habillé en bourgeois et Astaroth sous sa vraie forme diabolique! quel objet d'art! quel trésor d'archéologie!

— Mon ami, dit-il à son nouveau disciple, je veux vous aider à retrouver ce que vous dites avoir perdu. Prenez mon livre, observez les prescriptions du rituel et revenez me voir dans huit jours.

Huit jours après, nouvelle conférence, et ici l'ouvrier déclare qu'il est l'inventeur d'une machine de sauvetage de la plus grande importance pour la marine. La machine est parfaitement combinée ; il n'y manque qu'une chose... elle ne fonctionne pas : un défaut imperceptible est dans le mouvement. Quel est ce défaut? L'esprit de malice seul pourrait le dire. Il faut donc absolument l'évoquer!...

— Gardez-vous-en bien, dit Éliphas ; dites plutôt pendant neuf jours cette invocation cabalistique (et il lui remit un feuillet manuscrit). Commencez ce soir, et revenez demain me dire ce que vous aurez vu, car cette nuit vous aurez une manifestation.

Le lendemain notre homme ne manqua pas au rendez-vous.

— Je me suis éveillé tout à coup, dit-il, vers une heure du matin. J'ai vu devant mon lit une grande lumière, et dans cette lumière un *bras d'ombre* qui passait et repassait devant moi comme pour nie magnétiser. Alors, je me suis rendormi, et, quelques instants après, m'étant éveillé de nouveau, j'ai revu la même lumière, mais elle avait changé de place. Elle avait passé de gauche à droite, et sur le fond lumineux j'ai distingué la silhouette d'un

homme qui croisait les bras et qui me regardait.

— Comment était cet homme?

— A peu près de votre taille et de votre corpulence.

— C'est bien. Allez et continuez de faire ce que **je vous** ai dit.

Les neuf jours s'écoulèrent; au bout de ce temps, nouvelle visite de l'adepte ; mais cette fois, tout radieux et empressé. Du plus loin qu'il vit Eliphas :

— Merci! maître, s'écria-t-il, la machine fonctionne, des personnages que je ne connaissais pas sont venus mettre à ma disposition les fonds qui m'étaient nécessaires pour achever mon entreprise, j'ai retrouvé la paix du sommeil, et tout cela grâce à votre puissance.

— Dites plutôt grâce à votre foi et à votre docilité, et maintenant, adieu, il faut que je travaille... Eh bien ! pourquoi prenez-vous cet air suppliant, et que me voulez-vous encore ?

—• Oh! si vous vouliez !...

— Eh bien, quoi? n'avez-vous pas obtenu tout ce que vous demandiez et plus que vous ne demandiez, car vous ne m'aviez pas parlé d'argent.

— Oui, sans doute, fit l'autre en soupirant, mais **je** voudrais bien le revoir !

— Incorrigible ! dit Éliphas.

Quelques semaines après le professeur de haute magie fut réveillé vers deux heures du matin par une douleur aiguë dans la tête. Pendant quelques instants il craignit une congestion cérébrale, il se leva, ralluma sa lampe, ouvrit sa fenêtre, se promena dans son cabinet d'étude, puis, calmé par l'air frais du matin, il se recoucha et

s'endormit profondément, il eut alors un cauchemar; il vit, avec une apparence terrible de réalité, le géant à la tête de boeuf décharnée dont lui avait parlé l'ouvrier mécanicien. Ce monstre le poursuivait et luttait contre lui. Lorsqu'il s'éveilla il faisait grand jour et quelqu'un frappait à la porte. Éliphas se lève, jette un vêtement sur lui et va ouvrir ; c'était l'ouvrier.

— Maître, dit il en entrant avec empressement et d'un air alarmé, comment vous trouvez-vous?

— Très bien, répond Éliphas.

— Mais cette nuit, à deux heures du matin, n'avez-vous pas couru un danger?

— Éliphas n'était pas à la question et ne se rappelait **déjà** plus son indisposition de la nuit.

— Un danger? dit-il ; non, pas du moins que je sache.

— Vous n'avez pas été assailli par un fantôme monstrueux qui cherchait à vous étrangler! Vous n'avez pas souffert?

Éliphas se rappela.

— Oui, dit-if, certainement, j'ai eu un commencement d'apoplexie et un horrible rêve. Mais comment savez-vous cela ?

— **A** la même heure, une main invisible m'a frappé rudement sur l'épaule et m'a réveillé en sursaut. Je rêvais alors que je vous voyais aux prises avec Astaroth. Je me suis dressé sur mon séant et une voix m'a dit l'oreille : Lève-toi et va au secours de ton maître; il est en danger. Je me suis levé précipitamment. Mais où fallait-il courir d'abord? Quel danger vous menaçait? Était-ce chez vous ou ailleurs ? **La voix n'en avait rien dit.**

J'ai pris le parti d'attendre le lever du soleil, et, dès que le jour a paru, je suis accouru, et me voici.

— Merci, mon ami, dit le magiste en lui tendant *la* main, Astaroth est un mauvais plaisant, et j'ai eu seulement cette nuit un peu de sang porté à la tête. Maintenant, je vais parfaitement bien. Vous pouvez donc vous rassurer et retourner à votre travail.

Quelque étranges que soient les faits que nous venons de raconter, il nous reste à révéler un drame funèbre encore bien plus extraordinaire.

Il s'agit de l'événement sanglant qui, au commencement de cette année, a plongé dans le deuil et dans *la* stupeur Paris et toute la chrétienté; événement auquel personne n'a soupçonné que la magie noire ne fût pas étrangère.

Voici ce qui est arrivé :

Pendant l'hiver, au commencement de l'année dernière, un libraire fit savoir à l'auteur de *Dogme et rituel de la haute magie* qu'un ecclésiastique cherchait son adresse et témoignait le plus grand désir de le voir. Éliplias Lévi ne se sentit pas tout d'abord porté de confiance vers cet inconnu, au point de s'exposer sans précaution à ses visites ; il indiqua une maison amie où il devait se trouver avec son fidèle disciple Desbarrolles. A l'heure dite et au jour marqué, ils se rendirent en effet *chez* Madame A..., et trouvèrent l'ecclésiastique qui déjà depuis quelques instants les attendait.

C'était un jeune homme assez maigre, au nez pointu et busqué, aux yeux bleus et ternes. Son front osseux et saillant était plus large que haut : sa tête était allongée en

arrière, ses cheveux plats et courts, séparés par une raie sur le côté, étaient d'un blond grisâtre, tirant sur le châtain clair, mais avec une nuance particulière et désagréable. Sa bouche était sensuelle et batailleuse; ses manières, d'ailleurs, étaient affables, sa voix douce et sa parole quelquefois un peu embarrassée. Interrogé par Éliphas Lévi sur l'objet de sa visite, il répondit qu'il était à la recherche du grimoire d'Honorius et qu'il venait se renseigner près du professeur de sciences occultes sur la manière de se procurer ce petit livre noir devenu à peu près introuvable.

— Je donnerais bien cent francs d'un exemplaire de ce grimoire, disait-il.

— L'ouvrage en lui-même ne vaut rien, dit Éliphas. C'est une constitution prétendue d'Honorius **H**, que vous trouverez peut-être citée par quelque érudit collecteur de constitutions apocryphes; vous pourriez chercher à la bibliothèque.

— le le ferai, car je passe à Paris presque tout mon temps dans les bibliothèques publiques.

— Vous n'êtes pas occupé dans le ministère de Paris ?

— Non, plus maintenant. J'ai été pendant quelque temps employé à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Et vous vous livrez maintenant à ce que je vois à des recherches curieuses sur les sciences occultes.

Pas précisément; mais je poursuis la réalisation d'une pensée... j'ai quelque chose à faire.

— le ne suppose pas que ce quelque chose soit une opération de magie noire, vous savez comme moi, monsieur l'abbé, que l'Église a toujours condamné et con-

damne encore sévèrement tout ce qui se rattache à ces pratiques défendues.

Un pâle sourire, empreint d'une sorte d'ironie sarcastique, fut toute la réponse de l'abbé, et la conversation tomba.

Cependant le chiromancien Desbarrolles considérait attentivement la main du prêtre; celui-ci s'en aperçut et une explication toute naturelle s'ensuivit, l'abbé alors offrit de bonne grâce et de lui-même sa main à l'expérimentateur. Desbarrolles fronça le sourcil et parut embarrassé. La main était humide et froide, les doigts lisses et spatulés ; le mont de Vénus, ou la partie de la paume de la main qui correspond au pouce, d'un développement assez notable, la ligne de vie courte et brisée, des croix au centre de la main, des étoiles sur le mont de la lune.

Monsieur l'abbé, dit Desbarrolles, si vous n'aviez pas une solide instruction religieuse, vous deviendriez facilement un dangereux sectaire, car vous êtes porté au mysticisme le plus exalté d'une part et de l'autre à l'entêtement le plus concentré et le moins communicatif qui soit **au** monde. Vous cherchez beaucoup, mais vous imaginez davantage, et comme vous ne contiez à personne vos imaginations, elles pourraient atteindre à des proportions qui en feraient pour vous de véritables ennemis. Vos habitudes sont contemplatives et un peu molles, mais c'est une somnolence dont les réveils peuvent être à craindre. Vous êtes porté à une passion que votre état... Mais, pardon, monsieur l'abbé, je crains de dépasser avec vous les bornes de la discrétion.

— Dites tout, monsieur, je puis tout entendre et je désire tout savoir.

— Eh bien ! si, comme je n'en doute pas, vous tournez au profit de la charité toute l'activité inquiète que vous donneraient les passions du coeur, vous devez être souvent béni pour vos bonnes oeuvres.

L'abbé lit encore une fois ce sourire douteux et fatal qui donnait à son pale visage une si singulière expression.

Il se leva et prit congé sans avoir dit son nom et sans que personne eût songé à le lui demander.

Éliphas et Desbarrolles le reconduisirent jusqu'à l'escalier par égard pour sa dignité de prêtre.

Près de l'escalier, il se tourna et dit lentement :

— Avant peu, vous entendrez dire quelque chose... Vous entendrez parier de moi, ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot. Puis il salua de la tête et de la main, se retourna sans ajouter une parole et descendit l'escalier.

Les deux amis rentrèrent chez madame A...

— Voilà un singulier personnage, dit Éliphas. E m'a semblé voir Pierrot des Funambules dans un rôle de traître. Ce qu'il nous a dit en partant ressemble assez à Une menace.

— Vous l'avez intimidé, dit madame A...; avant votre arrivée, il commençait à dire toute sa pensée, mais vous lui avez parlé de conscience et des lois de l'Église, il n'a plus osé vous avouer ce qu'il voulait.

— Bah! que voulait-il donc ?

— Voir le diable.

— Croirait-il par hasard que je l'ai dans ma poche ?

— Non, mais il sait que vous donnez des leçons de

cabale et de magie, il espérait que vous l'aideriez dans ses entreprises. Il nous a conté, à ma fille et à moi, que dans son presbytère, à la campagne, il avait déjà un soir fait une évocation à l'aide d'un grimoire vulgaire. Alors, a-t-il dit, un tourbillon de vent a paru ébranler le presbytère, les poutres ont gémi, les boiseries ont craqué, les portes se sont agitées, les fenêtres se sont ouvertes avec fracas, et les sifflements se sont fait entendre à tous les coins de la maison. Il attendait alors la vision formidable, mais il n'a rien vu, aucun monstre ne s'est présenté, en un mot le diable n'a pas voulu paraître. C'est pour cela qu'il cherche le grimoire d'Honorius, car il espère y trouver des conjurations plus fortes et des rites plus efficaces.

— En vérité mais cet homme alors est un monstre... ou c'est un fou.

— Il doit être tout bonnement amoureux, dit Desbarrolles. Il est travaillé de quelque passion absurde et n'espère absolument rien à moins que le diable ne s'en mêle.

— Mais comment alors entendrons-nous parler de lui ?

— Qui sait ? Il compte peut-être enlever la reine d'Angleterre ou la sultane Validé.

La conversation en resta-là, et une année se passa tout entière sans que ni madame A..., ni Desbarrolles, ni Éliphas, entendissent parler du jeune prêtre inconnu.

Dans la nuit du premier au second jour de janvier de l'année 1857, Éliphas Lévi fut éveillé en sursaut par les émotions d'un rêve bizarre et funèbre. Il lui semblait être dans une chambre délabrée et gothique assez semblable à la chapelle abandonnée d'un vieux château. Une porte

cachée par une draperie noire s'ouvrait sur cette chambre, derrière la draperie on devinait la lueur rougeâtre des cierges, et il semblait à Éliphas que, poussé par une curiosité pleine de terreurs, il s'approchait de la draperie noire... Alors la draperie s'entr'ouvrit, une main s'étendit et saisit le bras d'Éliphas. Il ne vit personne, mais il entendit une voix basse qui disait à son oreille :

— Viens voir ton père qui va mourir!

Le magiste s'éveilla le coeur palpitant et le front baigné de sueur.

Que veut dire ce rêve ? pensa-t-il. Il y a longtemps que mon père est mort ; pourquoi me dit-on qu'il va mourir, et pourquoi cet avertissement a-t-il bouleversé mon coeur ?

La nuit suivante, le même rêve reparut avec les mêmes circonstances, et Éliphas Lévi se réveilla encore une fois en entendant répéter à son oreille :

— Viens voir ton père qui va mourir!

Cette répétition de cauchemars impressionna péniblement Éliphas : il avait accepté pour le 3 janvier une invitation à dîner dans une société joyeuse, il écrivit pour s'excuser, se trouvant peu disposé à la gaieté d'un banquet d'artistes. Il resta donc dans son cabinet d'études ; le temps était couvert ; à midi, il reçut la visite d'un de ses disciples en magie, M. le vicomte de M. La pluie alors tomba avec une telle abondance qu'Éliphas offrit au vicomte son parapluie que celui-ci refusa d'accepter. Il s'ensuivit un débat de politesse dont le résultat fut qu'Éliphas sortit pour reconduire le vicomte. Pendant qu'ils étaient dehors, la pluie cessa, le vicomte trouva une voi-

turc, et Éliphas, au lieu de retourner chez lui, traversa machinalement le Luxembourg, sortit par la porte qui donne sur la rue d'Enfer, et se trouva en face du Panthéon.

Une double rangée d'échoppes improvisées pour la neuvaine de sainte Geneviève indiquait aux pèlerins le chemin de Saint-Etienne-du-Mont. Éliphas, dont le cœur était triste et par conséquent disposé à la prière, suivit cette voie et entra dans l'église. 11 pouvait être en ce moment quatre heures de l'après -midi.

L'église était pleine de fidèles, et l'office se faisait avec un grand recueillement et une solennité extraordinaire. Les bannières des parôisses de la ville et de la banlieue attestaient la vénération publique pour cette vierge qui a sauvé Paris de la famine et des invasions. Au fond de l'église, le tombeau de Sainte-Geneviève resplendissait de lumière. On chantait les litanies et la procession sortait du choeur.

Après la croix accompagnée de ses acolythes et suivie des enfants de choeur, venait la bannière de sainte Geneviève; puis marchaient sur deux rangs les dames génovéfaines, vêtues de noir avec un voile blanc sur la tête, un ruban bleu au cou et la médaille de la légende, un cierge à la main surmonté d'une petite lanterne gothique, comme la tradition en donne un aux images de la sainte. Car, dans les anciens légendaires, sainte Geneviève est toujours représentée une médaille au cou, celle que lui donna saint Germain d'Auxerre, et tenant un cierge que le démon s'efforce d'éteindre, mais qui est préservé du souille de l'esprit immonde par un petit tabernacle miraculeux.

Après les dames génovéfaines venait le clergé, puis

enfin apparaissait le vénérable archevêque de Paris, mitré de blanc, portant une chape que relevaient de chaque côté ses deux grands vicaires; le prélat, appuyé sur sa crosse, marchait lentement et bénissait à droite et à gauche la foule qui s'agenouillait sur son passage. Éliphas voyait l'archevêque pour la première fois et remarqua les traits de son visage. Ils exprimaient la bonhomie et la douceur; mais on pouvait y remarquer l'expression d'une grande fatigue et même d'une souffrance nerveuse péniblement dissimulée.

La procession descendit jusqu'au bas de l'église en traversant la nef, remonta par le bas-côté à gauche de la porte d'entrée, et se rendit à la station du tombeau de sainte Geneviève; puis elle revint par le bas-côté de droite en continuant le chant des litanies;

Un groupe de fidèles suivait la procession et marchait immédiatement derrière l'archevêque.

Éliphas se mêla à ce groupe pour traverser plus facilement la foule qui allait se reformer et pour regagner la porte de l'église, tout rêveur et tout attendri de cette pieuse solennité.

La tête de la procession était déjà rentrée dans le chœur, l'archevêque arrivait à la grille de la nef : le passage était trop étroit pour que trois personnes pussent y marcher de front; l'archevêque donc était devant et les deux grands vicaires étaient derrière lui tenant toujours les bords de sa chape qui se trouvait ainsi rejetée et tirée en arrière, de sorte que le prélat présentait sa poitrine découverte et protégée seulement par les broderies croisées de l'étole.

Alors, ceux qui étaient derrière l'archevêque le virent tressaillir, et l'on entendit une interpellation faite à voix haute, sans éclat de voix toutefois et sans clameur. Qu'avait-on dit? Il semblait que ce fût : A bas les déesses ! mais on croyait avoir mal entendu, tant ce mot paraissait déplacé et vide de sens. Cependant l'exclamation se renouvela deux ou trois fois, quelqu'un cria : Sauvez l'archevêque! d'autres voix répondirent : Aux armes ! la foule s'écarta alors en renversant les chaises et les barrières, on se précipita vers les portes en criant. C'étaient des pleurs d'enfant, des clameurs de femmes, et Éliphas, entraîné par la foule, fut en quelque sorte porté hors de l'église ; mais les derniers regards qu'il put y jeter furent frappés d'un terrible et ineffaçable tableau.

Au milieu d'un cercle élargi par la frayeur de tous ceux qui l'entouraient, le prélat était debout, seul, appuyé toujours sur sa crosse et soutenu par la roideur de sa chape que les grands vicaires avaient lâchée et qui pendait alors jusqu'à terre.

La tête de l'archevêque était un peu renversée, ses yeux et celle de ses mains qui ne tenait pas la crosse étaient levés vers le ciel. Son attitude était celle qu'Eugène Delacroix a donnée à l'évêque de Liège, assassiné par les bandits du Sanglier des Ardennes ; il y avait dans son geste toute l'épopée du martyr, c'était une acceptation et une offrande, une prière pour son peuple et un pardon pour son bourreau.

Le jour tombait, et l'église commençait à s'assombrir. L'archevêque, les bras levés vers le ciel et éclairé par un dernier rayon venant des croisées de la nef, se dé-

tachait sur un fond sombre où l'on distinguait à peine un piédestal sans statue sur lequel étaient écrites ces deux paroles de la passion du Christ : ECCE HOMO, et plus loin, dans le fond, une peinture apocalyptique représentant les quatre fléaux prêts à s'élancer sur le monde, et les tourbillons de l'enfer suivant les traces poudreuse du cheval pâle de la mort.

Devant l'archevêque, un bras levé, qui se dessinait en ombre comme une silhouette infernale, tenait et brandissait un couteau. Des sergents de ville s'avançaient l'épée à la main.

Et pendant que tout ce tumulte se faisait au bas de l'église, le chant des litanies continuait dans le cœur comme l'harmonie des sphères du ciel se perpétue toujours, attentive à nos révolutions et à nos angoisses.

Éliphas Lévi avait été porté dehors par la foule. Il était sorti par la porte de droite. Presque au même moment la porte de gauche s'ouvrait avec violence, et un groupe furieux se précipitait hors de l'église.

Ce groupe tourbillonnait autour d'un homme que cinquante bras semblaient tenir, que cent poings tendus voulaient frapper.

Cet homme, plus tard, s'est plaint d'avoir été maltraité par les sergents de ville ; mais, autant qu'on pouvait le reconnaître dans ce tumulte, les sergents de ville le protégeaient contre l'exaspération de la foule.

Des femmes couraient après lui en criant : Qu'on le tue !

— Mais qu'a-t-il fait ? disaient d'autres voix.

— Le misérable ! il a donné un coup de poing à l'archevêque, disaient les femmes.

Puis d'autres personnes sortaient de l'église, et les discours contradictoires se croisaient.

— L'archevêque a eu peur et s'est trouvé mal, disaient les uns.

— Il est mort, répondaient les autres.

— Avez-vous vu le couteau ? ajoutait un nouvel interlocuteur. Il est long comme un sabre, et le sang ruisselait sur la lame.

— Ce pauvre monseigneur, il a perdu un de ses souliers, remarquait une vieille femme en joignant les mains.

— Ce n'est rien ! ce n'est rien ! vint alors crier une loueuse de chaise. Vous pouvez rentrer dans l'église : monseigneur n'est pas blessé, on vient de le déclarer en chaire.

La foule alors fit un mouvement pour rentrer dans l'église.

— Sortez ! sortez ! dit en ce moment même la voix grave et désolée d'un prêtre, l'office ne peut être continué. On va fermer l'église ; elle est profanée.

— Comment va l'archevêque ? dit alors un homme.

— Monsieur, répondit le prêtre, l'archevêque se meurt, et peut-être même, au moment où je vous parle, il est mort !

La foule se dispersa consternée, pour aller répandre cette funèbre nouvelle dans tout Paris.

Une circonstance bizarre se produisit pour Éliphas, et fit une sorte de diversion à sa profonde douleur de ce qui venait de se passer.

Au moment du tumulte, une femme âgée et de l'exté-

rieur le plus respectable lui avait pris le bras en réclamant sa protection.

Il se fit un devoir de répondre à cet appel, et lorsqu'il fut sorti de la foule avec cette dame :

— Combien je suis heureuse, lui dit-elle, d'avoir rencontré un homme qui s'afflige de ce grand crime dont se réjouissent en ce moment tant de misérables!

— Que dites-vous, madame, et comment peut-il exister des êtres assez dépravés pour se réjouir d'un si grand malheur ?

— Silence! dit la vieille dame, on nous écoute peut-être... Oui, ajouta-t-elle en baissant la voix, il y a des gens qui sont enchantés de ce qui arrive, et tenez, là, tout à l'heure, il y avait un homme d'une mine sinistre, qui disait à la foule inquiète, lorsqu'on l'interrogeait, lui, sur ce qui venait de se passer... Oh! ce n'est rien! c'est une araignée qui est tombée!

— Non, madame, vous aurez mal entendu. La foule n'eût pas enduré cet abominable propos, et l'homme eût été immédiatement arrêté.

— Plut à Dieu que tout le monde pensât comme vous, dit la dame.

Puis elle ajouta : Je me recommande à vos prières, car je vois bien que vous êtes un homme de Dieu.

— Ce n'est peut-être pas l'avis de tout le monde, répondit Eliphas.

— Et que nous importe le monde? reprit la dame avec vivacité, il est menteur, il est calomniateur, il est impie! il dit du mal de vous, peut-être. Je ne m'en étonne pas, et si vous pouviez savoir ce qu'il dit de moi, vous

comprendriez bien pourquoi je méprise son opinion.

— Le monde dit du mal de vous? madame.

— Oui, certes, et le plus grand mal qui se puisse dire.

— Comment cela?

— Il m'accuse de sacrilège.

— Vous m'effrayez. Et de quel sacrilège, s'il vous plaît?

— D'une indigne comédie que j'aurais jouée pour tromper deux enfants sur la montagne de la Saiette.

— Quoi! vous seriez...

— Je suis mademoiselle de la Merlière.

- - J'ai entendu parler de votre procès, mademoiselle, et du scandale qu'il a causé, mais il me semble que votre âge et votre *respectabilité devaient* vous mettre à l'abri d'une semblable accusation.

— Venez me voir, monsieur, et je vous présenterai à mon avocat, M. Favre, c'est un homme de talent que je voudrais gagner à Dieu.

En causant ainsi les deux interlocuteurs étaient arrivés rue du Vieux-Colombier. La dame remercia son cavalier improvisé et renouvela l'invitation de venir la voir.

— Je tâcherai, dit Eliphas. Mais, si je viens, je demanderai au portier mademoiselle de la Merlière.

— Gardez vous-en bien, dit-elle, on ne me connaît pas sous ce nom; demandez madame Dutruck.

— Dutruck, soit, madame, je vous présente bien humblement mes civilités.

Et ils se séparèrent.

Le procès de l'assassin commença, et Eliphas, en lisant dans les journaux que cet homme était prêtre, qu'il

avait fait partie du clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'il avait été curé de campagne, qu'il paraissait exalté jusqu'à la fureur, se ressouvint du prêtre pâle qui cherchait un an auparavant le grimoire d'Honorius. Mais le signalement que donnaient de ce criminel les feuilles publiques déroutait les souvenirs du professeur de magie. En effet, la plupart des journaux lui donnaient des cheveux noirs... Ce n'est donc pas lui, pensait Eliphaz. Cependant j'ai encore dans l'oreille et dans la mémoire cette parole qui serait maintenant expliquée pour moi par ce grand crime :

— Vous ne tarderez pas à apprendre quelque chose. Avant peu vous entendrez parler de moi.

Le procès eut lieu avec toutes les affreuses péripéties que tout le monde connaît, et l'accusé fut condamné à mort.

Le lendemain, Eliphaz lut dans une feuille judiciaire le récit de cette scène inouïe dans les annales *de* la justice; mais un nuage passa sous ses yeux lorsqu'il lut à l'endroit du signalement de l'accusé :

a Il est blond. »

— Ce doit être lui, dit le professeur de magie.

Quelques jours après, une personne qui avait pu tracer à l'audience un croquis de profil du condamné, le faisait voir à Eliphaz.

— Laissez-moi copier ce dessin, dit celui-ci tout palpitant d'épouvante.

Il fit la copie et la porta à son ami Desbarolles auquel il demanda sans autres explications :

— Connaissez-vous cette tête?

— Oui, fit vivement Desbarolles; attendez, c'est ce prêtre mystérieux que nous avons vu chez madame A..., et qui voulait faire des évocations magiques.

— Eh bien! mon ami, vous me confirmez dans ma triste conviction. L'homme que nous avons vu, nous ne le verrons plus, la main que vous avez examinée est devenue une main sanglante. Nous avons entendu parler de lui, comme il nous l'avait annoncé; car, ce prêtre pâle, savez-vous quel était son nom ?

— Oh! mon Dieu! dit Desbarolles en changeant de couleur, j'ai peur de le savoir.

— Eh bien! vous le savez, c'était le malheureux Louis Verger !

Quelques semaines après ce que nous venons de raconter, Eliphaz Lévi causait avec un libraire qui a pour spécialité de collectionner les vieux livres de sciences occultes.

Il était question du grimoire d'Honorius.

C'est maintenant un article introuvable, disait le marchand. Le dernier que j'ai eu entre les mains, je l'ai cédé à un jeune prêtre qui en offrait cent francs.

— Un jeune prêtre ! et vous rappelez-vous quelle était sa physionomie.

— Oh ! parfaitement. Mais vous devez bien le connaître, car il m'a dit vous avoir vu, et c'était moi qui vous l'avais adressé.

Ainsi, plus de doute, le malheureux prêtre avait trouvé le fatal grimoire, il avait fait l'évocation et s'était préparé au meurtre par une série de sacrilèges, car voici en quoi consiste l'évocation infernale suivant le grimoire d'Honorius.

» Choisir un coq noir et lui donner le nom de l'esprit des ténèbres qu'on veut évoquer.

» Tuer le coq, en réserver la langue, le coeur et la première plume de l'aile gauche.

» Faire sécher la langue et le coeur et les réduire en poudre.

» Ne pas manger de viande et ne pas boire du vin ce jour-là.

» Le mardi, à l'aube du jour, dire une messe des anges.

» Tracer sur l'autel même et avec la plume de coq trempée dans le vin consacré des signatures diaboliques (celles du crayon de M. Home et des hosties sanglantes de V intras).

» Le mercredi, préparer un cierge de cire jaune ; se lever à minuit, et, seul dans une église commencer l'office des morts.

» Mêler à cet office des évocations infernales.

» Achever l'office à la lueur d'un seul cierge qu'on éteindra ensuite, et demeurer sans lumière dans l'église ainsi profanée jusqu'au lever du soleil.

» Le jeudi, mêler à l'eau bénite la poudre de la langue et du coeur du coq noir, et faire avaler le tout à un agneau mâle de neuf jours... »

La main se refuse à écrire le reste. C'est un mélange de pratiques abrutissantes et d'attentats révoltants propres à tuer à jamais le jugement et la conscience.

Mais pour communiquer avec le fantôme du mal absolu, pour réaliser le fantôme au point de le voir et de le toucher, ne faut-il pas nécessairement être sans conscience et sans jugement ?

Voilà sans doute le secret de cette incroyable perversité, de ces fureurs meurtrières, de cette haine maladive contre tout ordre, toute magistrature, toute hiérarchie, de cette fureur surtout contre le dogme qui sanctifie la paix, l'obéissance, la douceur et la pureté sous l'emblème si touchant d'une mère.

Ce malheureux se croyait sûr de ne pas mourir. L'empereur, croyait-il, serait forcé de lui faire grâce, un exil honorable l'attendait, son crime lui donnait une immense célébrité, ses rêveries étaient achetées au poids de l'or par les libraires. Il devenait immensément riche attirait l'attention d'une grande dame, et se mariait au-delà des mers. C'est par de semblables promesses que le fantôme du démon poussait aussi jadis et faisait trébucher de crime en crime, Gilles de Laval, seigneur de Retz. Un homme capable d'évoquer le diable, suivant les rites du grimoire d'Honorius, a tellement pris la route du mal qu'il est disposé à toutes les hallucinations et à tous les mensonges. Ainsi Verger s'endormait dans le sang, pour rêver je ne sais quel abominable Panthéon ; et il se réveilla sur l'échafaud.

Mais les aberrations de la perversité ne constituent pas une folie ; l'exécution de *ce* misérable l'a prouvé.

On sait quelle résistance désespérée il opposa aux exécuteurs. C'est une trahison, disait-il, je ne puis pas mourir ainsi ! Une heure seulement, une heure pour écrire à l'Empereur ! L'Empereur doit me sauver.

Qui donc le trahissait ?

Qui donc lui avait promis la vie ?

Qui donc l'avait assuré d'avance d'une clémence im-

possible, puisqu'elle eût révolté la conscience publique?

Demandez tout cela au grimoire d'Honorius !

Deux choses dans cette histoire si tragique se rapportent aux phénomènes de M., Home : le bruit de tempête entendu par le mauvais prêtre lors de ses premières évocations, et le trouble qui l'empêcha de dire toute sa pensée, en présence d'Eliphaz Lévi.

On peut remarquer aussi cette apparition d'un homme sinistre se réjouissant du deuil public et tenant un propos vraiment infernal au milieu de la foule consternée, apparition remarquée seulement par l'extatique de la Saiette, cette trop célèbre mademoiselle de La Merlière qui a l'air, au demeurant, d'une bonne et respectable personne, mais fort exaltée et capable peut-être d'agir et de parler à son insu sous l'influence d'une sorte de somnambulisme ascétique.

Ce mot de somnambulisme nous ramène à M. Home, et nos récits ne nous ont pas fait oublier *ce* que le titre de ce travail promettait à nos lecteurs.

Nous devons leur dire ce que c'est que M. Home.

Nous allons tenir notre promesse.

M. Home est un malade atteint d'un somnambulisme contagieux.

Ceci est une assertion.

Il nous est resté une explication et une démonstration à donner.

Cette explication et cette démonstration pour être complètes, demandaient un travail capable de remplir un livre.

Ce livre est fait et nous le publierons prochainement.

En voici le titre :

La raison des prodiges, ou le diable devant la science (I).

Pourquoi le diable ?

— Parce que nous avons démontré par des faits ce que M. de Mirville avait avant nous incomplètement pressenti.

Nous disons *incomplètement*, parce que le diable est, pour M. de Mirville, un personnage fantastique, tandis que pour nous c'est l'usage abusif d'une force naturelle.

Un médium a dit : L'enfer n'est pas un lieu, c'est un État.

Nous pourrions ajouter : Le diable n'est ni une personne ni une force, c'est un vice, et, par conséquent, une faiblesse.

Revenons pour un moment à l'étude des phénomènes.

Les médinuns sont généralement des êtres malades *et* bornés.

Ils ne peuvent rien faire d'extraordinaire devant les personnes calmes et instruites.

Il faut être habitué à leur contact pour voir et sentir quelque chose. .

Les phénomènes ne sont pas les mêmes pour tous les assistants. Ainsi, où l'un verra une main, l'autre n'apercevra qu'une vapeur blanchâtre.

Les personnes impressionnables au magnétisme de M. Home éprouvent une sorte de malaise; il leur semble

(1) C'était le titre que nous voulions alors donner au livre que nous publions aujourd'hui.

que le salon tournoie, et la température pour eux semble s'abaisser rapidement.

Les prodiges ou les prestiges s'accomplissent mieux devant un petit nombre de témoins choisis par le médium lui-même.

Dans une réunion de personnes qui verront les prestiges, il peut s'en trouver une qui ne verra absolument rien.

Parmi les personnes qui voient, toutes ne voient pas la même chose.

Ainsi par exemple :

Un soir, chez madame de B..., le médium lit apparaître un enfant que cette dame a perdu. Madame de B... seule voyait l'enfant, le comte de M... voyait une petite vapeur blanchâtre en forme de pyramide, les autres personnes ne voyaient rien.

Tout le monde sait que certaines substances, le hatchich par exemple, enivrent sans ôter l'usage de la raison, et font voir avec une étonnante impression de réalité des choses qui n'existent pas.

Une grande partie des phénomènes de M. Home appartient à une influence naturelle semblable à celle du hatchich.

Voilà pourquoi le médium ne veut opérer que devant un petit nombre de personnes qu'il choisit.

Le reste de ces phénomènes doit être attribué à la puissance magnétique.

Voir quelque chose avec M. Home n'est pas un indice rassurant pour la santé de celui qui voit.

Et, quand même la santé serait d'ailleurs excellente,

cette vision révèle une perturbation passagère de l'appareil nerveux dans ses rapports avec l'imagination et avec la lumière.

Si cette perturbation était souvent répétée, la personne deviendrait sérieusement malade.

Qui sait combien la manie des tables tournantes a déjà produit de catalepsies, de tétanos, de folies et de morts violentes?

Ces phénomènes deviennent particulièrement terribles lorsque la perversité s'en empare.

• C'est alors qu'on peut réellement affirmer l'intervention et la présence de l'esprit du mal.

Perversité ou fatalité, les prétendus miracles obéissent à une de ces deux puissances.

Pour ce qui est des écritures kabbalistiques et des signatures mystérieuses, nous dirons qu'elles se reproduisent par l'intuition magnétique des mirages de la pensée dans le fluide vital universel.

Ces reflets instinctifs peuvent se produire si le Verbe magique n'a rien d'arbitraire et si les signes du sanctuaire occulte sont l'expression naturelle des idées absolues.

C'est ce que nous démontrerons dans notre livre.

Mais pour ne pas renvoyer nos lecteurs de l'inconnu à l'avenir, nous détacherons d'avance deux chapitres de cet ouvrage inédit, l'un sur le Verbe kabbalistique, l'autre sur les secrets de la kabbale, et nous en tirerons des conclusions qui compléteront d'une manière satisfaisante pour tous l'explication que nous avons promise des phénomènes de M. Home.

Il existe une puissance génératrice des formes; cette puissance, c'est la lumière.

La lumière crée les formes suivant les lois des mathématiques éternelles, par l'équilibre universel du jour et de l'ombre.

Les signes primitifs de la pensée se tracent d'eux-mêmes dans la lumière, qui est l'instrument matériel *de* la pensée.

Dieu, c'est l'âme de la lumière. La lumière universelle et infinie est pour nous comme le corps de Dieu.

La kabbale ou la haute magie, c'est la science de la lumière.

La lumière correspond avec la vie.

Le royaume des ténèbres, c'est la mort.

Tous les dogmes de la vraie religion sont écrits dans la kabbale en caractères de lumière sur une page d'ombre.

La page d'ombre, ce sont les croyances aveugles.

La lumière est le grand médiateur plastique.

L'alliance de l'âme avec le corps est un mariage de lumière et d'ombre.

La lumière est l'instrument du Verbe, c'est l'écriture blanche de Dieu sur le grand livre de la nuit.

La lumière, c'est la source des pensées, et c'est en elle qu'il faut chercher l'origine de tous les dogmes religieux. Mais il n'y a qu'un vrai dogme, comme il n'y a qu'une pure lumière; l'ombre seule est variée à l'infini.

La lumière, l'ombre et leur accord qui est la vision des êtres, tel est le principe analogique des **grands** dogmes de la Trinité, de l'incarnation et **de la** Rédemption.

Tel est aussi le mystère de la croix.

Voilà ce qu'il nous sera facile de prouver par les monuments religieux, par les signes du Verbe primitif, par les livres initiés à la kabbale, et enfin par l'explication raisonnée de tous les mystères au moyen des clefs de la magie kabbalistique.

Dans tous les symbolismes, en effet, nous trouvons les idées d'antagonisme et d'harmonie produisant une notion trinitaire dans la conception divine, puis la personnification mythologique des quatre points cardinaux du ciel complète le septénaire sacré, base de tous les dogmes et de tous les rites. Pour s'en convaincre, il suffira de relire et de méditer le savant ouvrage de Dupuis, qui serait un grand kabbaliste s'il avait vu une harmonie de vérités là où ses préoccupations négatives ne lui ont laissé apercevoir qu'un concert d'erreurs.

Nous n'avons pas à refaire ici son travail, que tout le monde connaît ; mais ce qu'il importe de prouver, c'est que la réforme religieuse de Moïse était toute kabbalistique, et que le christianisme, en instituant un dogme nouveau, s'est rapproché tout simplement des sources primitives du mosaïsme, et que l'Évangile n'est plus qu'un voile transparent jeté sur les mystères universels et naturels de l'initiation orientale.

Un savant distingué, mais trop peu connu, M. P. Lacour, dans son livre sur les *Éloïm* ou dieux de Moïse, a jeté un grand jour sur cette question et a retrouvé dans les symboles de l'Égypte toutes les figures allégoriques de la Genèse. Plus récemment, un autre courageux chercheur, d'une vaste érudition, M. Vincent de (l' Yonne),

a publié un traité de l'idolâtrie chez les anciens et les modernes, où il soulève le voile de la mythologie universelle.

Nous invitons les hommes d'études consciencieuses à lire ces différents ouvrages et nous nous renfermerons dans l'étude spéciale de la kabbale chez les Hébreux.

Le Verbe, ou la parole, étant, suivant les initiés de cette science, la révélation tout entière, les principes de la haute kabbale doivent se trouver réunis dans les signes mêmes qui composent l'alphabet primitif.

Or, voici ce que nous trouvons dans toutes les grammaires hébraïques.

Il y a une lettre principiante et universelle génératrice de toutes les autres. C'est le iod ⁴.

Il y a deux autres lettres mères opposées et analogues entre elles ; l'aleph ' K et le mem to, • suivant d'autres le schin

Il y a sept lettres doubles, le beth 2 , le ghimel a, le daleth 1, le caph z, le phé a, le resch i et le tau p.

Enfin il y a douze simplés qui sont les autres lettres ; en tout, vingt-deux.

L'unité est représentée d'une manière relative par l'aleph, le ternaire est figuré soit par Lod, mem, schin, soit par aleph, mem, schin.

Le septénaire par beth, ghimel, daleth, caph, phé, resch, tau.

Le duodénaire par les autres lettres.

Le duodénaire, c'est le ternaire multiplié par quatre ; et il rentre ainsi dans le symbolisme du septénaire. •

Chaque lettre représente un nombre :

Chaque assemblage de lettres une série de nombres.
 Les nombres représentent des idées philosophiques absolues.

Les lettres sont des hiéroglyphes abrégés.

Voyons maintenant les significations hiéroglyphiques et philosophiques de chacune des vingt-deux lettres. (Voir Bellarmin, Reuchlin, Saint-Jérôme, Kabbala denudata, le Sepher Jezirah, Technica curiosa du père Schott, Pic de la Mirandole et les autres auteurs, spécialement ceux de la Collection de Pistorius.)

Les mères.

Le iod. — Le principe absolu, l'être producteur;

Le mem. — L'esprit, ou le jakin de Salomon;

Le schin. — La matière, ou la colonne Bohas.

Les doubles.

Beth : Le reflet, la pensée, la lune, l'ange Gabriel, prince des mystères ;

Ghimel : L'amour, la volonté, Vénus, l'ange Anaël, prince de la vie et de la mort ;

Daleth : La force, la puissance, Jupiter, Sachiël Melech, roi des rois ;

Caph : La violence, la lutte', le travail, Mars, Samaël Zébaath, prince des phalanges;

Phe : L'éloquence , l'intelligence, Mercure, Raphaël, prince des sciences;

Resch : La destruction et la régénération, le Temps, Saturne, Cassiël, roi des tombeaux et des solitudes;

Tau : La vérité, la lumière, le Soleil, Michaël, roi des ' Eloïm.

Les simples.

Les simples se divisent par quatre ternaires portant pour titres les quatre lettres du tétragramme divin **MM**.

Dans le tétragramme divin, le iod, comme nous venons de le dire, figure le principe producteur actif. — Le hé n représente le principe producteur passif, le cteïs. — Le vau .1 figure l'union des deux ou le lingam, et le hé final est l'image du principe producteur secondaire, c'est-à-dire de la reproduction passive dans le monde des effets et des formes.

Les douze lettres simples nItnut 4 z a v T **p**, divisées par tranches de trois, reproduisent la notion du triangle primitif, avec l'interprétation et sous l'influence de chacune des lettres du tétragramme.

On voit que la philosophie et le dogme religieux de la kabbale sont indiqués là d'une manière complète mais voilée.

Interrogeons maintenant les allégories de la Genèse.

« Dans le principe (iod, l'unité de l'être), /Elo'im, les forces équilibrées (Dakin et Bohas) ont fait le ciel (l'esprit) et la terre (la matière), en d'autres termes le bien et le mal, l'affirmation et la négation. » C'est ainsi que commence le récit de Moïse.

Puis, lorsqu'il s'agit de donner une place à l'homme et un premier sanctuaire à son alliance avec la divinité, Moïse parle d'un jardin au milieu duquel une source unique se divisait en quatre fleuves (le Jod et le Tetra-

gramme), puis de deux arbres l'un de vie, l'autre de mort, plantés près du fleuve. Là sont placés l'homme et la femme, l'actif et le passif; la femme sympathise avec la mort et entraîne Adam avec elle dans sa perte, ils sont donc chassés du sanctuaire de la vérité et un *ehérub* (un sphinx à tête de taureau, voir les hiéroglyphes de l'Assyrie, de l'Inde et de l'Égypte), est placé à la porte du jardin de vérité pour empêcher les profanateurs de détruire l'arbre de vie. Ainsi voilà le dogme mystérieux avec toutes ses allégories et ses épouvantes qui succède à la simple vérité. L'idole a remplacé Dieu, et l'humanité déchue ne tardera pas à se livrer au culte du veau d'or.

Le mystère des réactions nécessaires et successives des deux principes l'un sur l'autre, est indiqué ensuite par l'allégorie de Caïn et d'Abel. La force se venge, par l'oppression, des séductions de la faiblesse; la faiblesse martyre expie et intercède pour la force condamnée par suite du crime à la flétrissure et aux remords. Ainsi se révèle l'équilibre du monde moral, ainsi se pose la base de toutes les prophéties et le point d'appui de toute politique intelligente. Abandonner une force à ses propres excès, c'est la condamner au suicide.

Ce qui a manqué à Dupuis pour comprendre le dogme religieux universel de la kabbale, c'est la science de cette belle hypothèse démontrée en partie et réalisée de jour en jour davantage par les découvertes de la science : l'analogie universelle.

Privé de cette clef du dogme transcendantal, il n'a pu voir dans tous les dieux que le soleil, les sept planètes

et les douze signes du zodiaque, mais il n'a pas vu dans le soleil l'image du *logos* de Platon, dans les sept planètes les sept notes de la gamme céleste, et dans le zodiaque la quadrature du cycle ternaire de toutes les initiations.

L'empereur Julien, ce spiritualiste incompris, cet initié dont le paganisme était moins idolâtre que la foi de Certains chrétiens, l'empereur Julien, disons-nous, comprenait mieux que Dupuis et que Volnay le culte symbolique du soleil. Dans son hymne au roi Hélios il reconnaît que l'astre du jour n'est que le reflet et l'ombre matérielle de ce soleil de vérité qui éclaire le monde de l'intelligence et qui n'est lui-même qu'une lueur empruntée à l'absolu.

Chose remarquable, Julien a du Dieu suprême que les chrétiens croyaient seuls adorer, des idées bien plus grandes et bien plus justes que celles de plusieurs pères de l'Église, adversaires et contemporains de cet empereur.

Voici comment il s'exprime dans sa défense de l'hellénisme :

« Il ne suffit pas d'écrire dans un livre : Dieu a dit, et »
 » les choses ont été faites. Il faut voir si les choses qu'on
 attribue à Dieu ne sont pas contraires aux lois mêmes de
 » l'Être. Car, s'il en est ainsi, Dieu n'a pu les faire, lui
 » qui ne saurait donner de démentis à la nature sans se
 » nier lui-même... Dieu étant éternel, il est de toute né-
 cessité que ses ordres soient immuables comme lui. »

Voilà comment parlait cet apostat et cet impie, et plus tard un docteur chrétien, devenu l'oracle des écoles de théologie, devait, en s'inspirant peut-être des belles paroles **du mécréant, donner un frein à toutes les supers-**

tuions en écrivant cette belle et courageuse maxime qui résume si bien la pensée du grand empereur :

« Une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut ; mais Dieu la veut parce qu'elle est juste. »

L'idée d'un ordre parfait et immuable dans la nature, la notion d'une hiérarchie ascendante et d'une influence descendante dans tous les êtres, avaient fourni aux anciens hiérophantes la première classification de toute l'histoire naturelle. Les minéraux, les végétaux, les animaux, furent étudiés analogiquement, et on en attribua l'origine et les propriétés au principe passif ou au principe actif, aux ténèbres ou à la lumière. Le signe de leur élection ou de leur réprobation, tracé dans leur forme, devint le caractère hiéroglyphique d'un vice ou d'une vertu ; puis, à force de prendre le signe pour la chose, et d'exprimer la chose par le signe, on en vint à les confondre, et telle est l'origine de cette histoire naturelle fabuleuse où les lions se laissent battre par des coqs, où les dauphins meurent de douleurs après avoir fait des ingrats parmi les hommes, où les mandragores parlent et où les étoiles chantent. Ce monde enchanté est véritablement le domaine poétique de la magie ; mais il n'a d'autre réalité que la signification des hiéroglyphes qui lui ont donné la naissance. Pour le sage qui comprend les analogies de la haute kabbale et la relation exacte des idées avec les signes, ce pays fabuleux des fées est une contrée encore fertile en découvertes, car les vérités trop belles ou trop simples pour plaire aux hommes sans voiles ont toutes été cachées sous ces ombres ingénieuses.

Oui, le coq peut intimider le lion et s'en rendre maître,

parce que la vigilance supplée souvent à la force et parvient à dompter la colère. Les autres fables de la prétendue histoire naturelle des anciens s'expliquent de la même manière, et dans cet usage allégorique des analogies, on peut déjà comprendre les abus possibles et pressentir les erreurs qui ont dû naître de la kabbale.

La loi des analogies, en effet, a été pour les kabbalistes du second ordre l'objet d'une foi aveugle et fanatique. C'est à cette croyance qu'il faut rapporter toutes les superstitions reprochées aux adeptes des sciences occultes, Voici comment ils raisonnaient :

Le signe exprime la chose.

La chose est la vertu du signe.

Il y a correspondance analogique entre le signe et la chose signifiée.

Plus le signe est parfait, plus la correspondance est entière.

Dire un mot c'est évoquer une pensée et la rendre présente. Nommer Dieu, par exemple, c'est manifester Dieu.

La parole agit sur les âmes et les âmes réagissent sur les corps ; donc on peut effrayer, consoler, rendre malade, guérir, tuer même et ressusciter par des paroles.

Proférer un nom, c'est créer ou appeler un être.

1)an3 le nom est contenue la doctrine *verbale* ou spirituelle de l'être même.

Quand l'âme évoque une pensée, le signe de cette pensée s'écrit de lui-même dans la lumière.

Invoquer c'est adjurer, c'est-à-dire jurer par un nom :

c'est faire acte de foi en ce nom et c'est communier à la vertu qu'il représente.

Les paroles sont donc par elles-mêmes bonnes ou mauvaises, vénéneuses ou salutaires.

Les paroles les plus dangereuses sont les paroles vaines et proférées à la légère, parce que ce sont les avortements volontaires de la pensée.

Une parole inutile est un crime contre l'esprit d'intelligence. C'est un infanticide intellectuel.

Les choses sont pour chacun ce qu'il les fait en les nommant. Le *verbe* de chacun est une imprécation ou une prière habituelle.

Bien parler, c'est bien vivre.

Un beau style c'est une auréole de sainteté.

De ces principes, les uns vrais, les autres hypothétiques, et des conséquences plus ou moins exagérées qu'ils en tiraient, résultait pour les kabbalistes superstitieux une confiance absolue dans les enchantements, les évocations, les conjurations et les prières mystérieuses. Or, comme la foi accomplit toujours des prodiges, les apparitions, les oracles, les guérisons merveilleuses, les maladies soudaines et étranges ne lui ont jamais manqué.

C'est ainsi qu'une simple et sublime philosophie est devenue la science secrète de la magie noire. C'est à ce point de vue surtout que la kabbale peut encore exciter la curiosité du plus grand nombre dans notre siècle si défiant et si crédule. Pourtant, comme nous venons de l'expliquer, la vraie science n'est pas là.

Les hommes cherchent rarement la vérité pour elle-même; ils ont toujours pour motif secret dans leurs

efforts quelque passion à satisfaire ou quelque cupidité à assouvir. Parmi les secrets de la kabbale, il en est un surtout qui a toujours tourmenté les chercheurs : c'est le secret de la transmutation des métaux et de la conversion de toutes les substances terrestres en or.

L'alchimie, en effet, a emprunté tous ses signes à la kabbale, et c'est sur la loi des analogies résultantes de l'harmonie des contraires qu'elle basait ses opérations. Un secret physique immense était d'ailleurs caché sous des paraboles kabbalistiques des anciens. Ce secret, nous sommes parvenus à le déchiffrer, et nous en livrons la lettre aux investigations des faiseurs d'or. Le voici :

1° Les quatre fluides impondérables ne sont que les manifestations diverses d'un même agent universel qui est la lumière.

2° La lumière est le feu qui sert au grand oeuvre sous forme d'électricité.

3° La volonté humaine dirige la lumière vitale au moyen de l'appareil nerveux. Cela s'appelle de nos jours magnétiser.

4° L'agent secret du grand oeuvre, l'azoth des sages, l'or vivant et vivifiant des philosophes, l'agent producteur métallique universel, c'est l'ÉLÉCALCRÀ MAGNÉTISÉE.

L'alliance de ces deux mots ne nous dit pas encore grand'chose et pourtant ils renferment peut-être une force à bouleverser le monde. Nous disons *peut-être* par bienséance philosophique, car, pour notre part, nous ne doutons pas de la haute importance de ce grand arcane hermétique.

Nous venons de dire que l'alchimie est fille de la kab

bale ; et, pour s'en convaincre, il suffit d'interroger les symboles de Flamel, de Basile Valentin, les pages du juif Abraham et les oracles plus ou moins apocryphes de la table d'émeraude d'Hermcz. Partout on retrouve les traces de cette décade de Pythagore si magnifiquement appliquée dans le Sepher Jezirah à la notion complète et absolue des choses divines, cette décade composée de l'unité et d'un triple ternaire que les rabbins ont nommée le bereschit et la mercavah, l'arbre lumineux des Séphiroth et la clef du Semhamphoras.

Nous avons parlé avec une certaine étendue, dans notre livre intitulé : *Dogme et rituel de la haute magie*, d'un monument hiéroglyphique conservé jusqu'à notre temps sous un prétexte futile, et qui seul explique toutes les écritures mystérieuses de la haute initiation. Ce monument est le tarot des bohémiens qui a donné naissance à nos jeux de cartes. Il se compose de vingt-deux lettres allégoriques et de quatre séries de chacune dix hiéroglyphes relatifs aux quatre lettres du nom de Jéhovah. Les combinaisons diverses de ces signes et des nombres qui leur correspondent forment autant d'oracles kabbalistiques, en sorte que la science entière est contenue dans ce livre mystérieux. Cette machine philosophique parfaitement simple étonne par la profondeur et la justesse de ses résultats.

L'abbé Trithème, un de nos plus grands maîtres en magie, a composé sur l'alphabet kabbalistique un fort ingénieux travail qu'il nomme la poly graphie. C'est une série combinée d'alphabets progressifs où chaque lettre représente un mot, les mots se correspondent et se com-

piètent d'un alphabet à l'autre, et il n'y a pas doute que Trithème n'ait eu connaissance du tarot et n'en ait fait usage pour disposer dans un ordre logique ses savantes combinaisons.

Jérôme Cardan connaissait l'alphabet symbolique des initiés comme on peut le reconnaître par le nombre et la disposition des chapitres. de son ouvrage sur la subtilité. Cet ouvrage, en effet, est composé de vingt-deux chapitres, et le sujet de chaque chapitre est analogue au nombre et à l'allégorie de la carte correspondante du tarot. Nous avons fait la même observation sur un livre de saint Martin intitulé : *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*. La tradition de ce secret n'a donc pas été interrompue depuis les premiers âges de la kabbale jusqu'à nos jours.

Les tourneurs de tables et ceux qui font parler les esprits avec des cadrans alphabétiques sont donc arriéré de bien des siècles et ne savent pas qu'il existe un instrument à oracles toujours clairs et d'un sens parfaitement juste, au moyen duquel on peut communiquer avec les sept génies des planètes et faire parler à volonté le, soixante-douze roues d'Aziah, de Jézirali et de Briali. Il suffit pour cela de connaître le système des analogies universelles, tel que l'a exposé Swedenborg dans la clé hiéroglyphique des arcanes, puis de mêler ensemble les cartes et de tirer au hasard, en les assemblant toujours par les nombres correspondants aux idées dont on désire l'éclaircissement, puis de lire les oracles comme doivent être lues les écritures kabbalistiques, c'est-à-dire en commençant au milieu et en allant de droite à gauche pour les

nombres impairs, en commençant à droite pour les pairs et eu interprétant successivement le nombre par la lettre qui lui correspond, l'assemblage des lettres par l'addition de leurs nombres et tous les oracles successifs par leur ordre numéral et leurs relations hiéroglyphiques.

Cette opération des sages kabbalistes, pour trouver le développement rigoureux des idées absolues, a dégénéré en superstitions chez les prêtres ignorants et nomadés ancêtres des Bohémiens qui possédaient le tarot au moyen âge, sans en savoir le véritable emploi et s'en servaient uniquement pour dire la bonne aventure!

Le jeu d'échecs, attribué à Palamède, n'a pas une autre origine que le tarot, et l'on y retrouve les mêmes combinaisons et les mêmes symboles, le roi, la reine, le cavalier, le soldat, le fou, la tour, puis des cases représentant des nombres. Les anciens joueurs d'échecs cherchaient sur leur échiquier la solution des problèmes philosophiques et religieux, et argumentaient l'un contre l'autre en silence en faisant manoeuvrer les caractères hiéroglyphiques à travers les nombres. Notre vulgaire jeu d'oie, renouvelé des Grecs et attribué également à Palamède, n'est qu'un échiquier à figures immobiles et à nombres mobiles au moyen des dés. C'est un tarot disposé en roue à l'usage des aspirants à l'initiation. Or, le mot tarot, dans lequel on trouve *rota* et *tora*, exprime lui-même, comme l'a démontré Guillaume Postel, cette disposition primitive en forme de roue.

Les hiéroglyphes du jeu d'oie sont plus simples que ceux du tarot, mais on y retrouve les mêmes symboles : le bateleur, le roi, la reine, la tour, le diable ou typhon,

la mort, etc. Les chances aléatoires de ce jeu représentent celles de la vie et cachent un sens philosophique assez profond pour faire méditer les sages et assez simple pour être compris par les enfants.

Le personnage allégorique de Palamède est d'ailleurs identique à ceux d'Hénoc, d'Hermès et de Cadmus, auxquels on attribue l'invention des lettres dans les diverses mythologies. Mais, dans la pensée d'Homère, Palamède, le révélateur et la victime d'Ulysse, représente l'initiateur ou l'homme de génie dont la destinée éternelle est d'être tué par ceux qu'il initie. Le disciple ne devient la réalisation vivante des pensées du maître qu'après en avoir bu le sang et mangé la chair suivant l'énergique et allégorique expression de l'initiateur si mal compris des chrétiens:

La conception de l'alphabet primitif était, comme on peut le voir, l'idée d'une langue universelle, et renfermant dans ses combinaisons et dans ses signes mêmes le résumé et la loi d'évolution (de toutes les sciences divines et humaines: Jamais rien de plus beau et de plus grand n'a été depuis, selon nous, rêvé par le génie des hommes, et nous avouons que la découverte de ce secret du monde antique nous a pleinement dédommagé de tant d'années de recherches stériles et de travaux ingrats dans les cryptes des sciences perdues et dans les nécropoles du passé.

L'un des premiers résultats de cette découverte serait une nouvelle direction donnée à l'étude des écritures hiéroglyphiques si imparfaitement déchiffrées encore par les émules et les successeurs de **M. Champollion**.

Le système d'écriture des disciples d'Hermès étant analogique et synthétique comme tous les signes de la kabbale, n'importerait-il pas, pour lire les pages gravées sur les pierres des anciens temples, de remettre ces pierres à leur place et de compter le nombre de leurs lettres en les comparant avec les nombres des autres pierres ?

L'obélisque (le Louqsor, par exemple, n'était-il pas une des deux colonnes de l'entrée d'un temple ? - à droite ou à gauche ? S'il était à droite, ses signes se rapportent au principe actif; s'il était à gauche, c'est par le principe passif qu'il faut interpréter ses caractères. Mais il doit y avoir une correspondance exacte d'un obélisque à l'autre, et chaque signe doit recevoir son sens complet de l'analogie des contraires. M. Champollion a trouvé du cophte dans les hiéroglyphes, un autre savant y trouverait plus facilement et plus heureusement peut-être de l'hébreu, mais que dirait-on si ce n'était ni de l'hébreu ni du cophte ? si c'était, par exemple, de la langue universelle primitive ? Or, cette langue qui est, celle de la haute kabbale a existé certainement, elle existe au fond de l'hébreu même et de toutes les langues orientales qui en dérivent, cette langue est celle du sanctuaire, et les colonnes de l'entrée des temples en résumaient ordinairement tous les symboles. L'intuition des extatiques se rapproche mieux (le la vérité sur ces signes primitifs que la science même des savants. Parce que, comme nous l'avons dit, le fluide vital universel, la lumière astrale, étant le principe médiateur entre les idées et les formes, obéit **aux** élans extraordinaires de l'âme qui cherche l'inconnu

et lui fournit naturellement les signes déjà trouvés, mais ouhliés, des grandes révélations de l'occultisme. Ainsi se forment les prétendues signatures des esprits, ainsi se sont produites les écritures mystérieuses de Gablidone qui visitait le docteur Lavater, des fantômes de Schroepfer, du saint Michel de Vintras et des esprits de M. Home.

Si l'électricité peut faire mouvoir un corps léger ou même lourd sans qu'on y touche, est-il impossible, par le magnétisme, de donner à l'électricité une direction et de produire ainsi naturellement des signes et des écritures ? On le peut sans doute, puisqu'on le fait.

Ainsi donc, à ceux qui nous demanderont quel est le plus grand agent des prodiges, nous répondrons :

— C'est la matière première du grand oeuvre.

— C'est l'ÉLECTRICITÉ MAGNÉTISÉE.

Tout a été créé par la lumière.

C'est dans la lumière que se conserve la forme.

C'est par la lumière que la forme se reproduit..

Les vibrations de la lumière sont le principe du mouvement universel.

Par la lumière, les soleils se rattachent les uns aux autres, et ils entrelacent leurs rayons comme des chaînes d'électricité.

Les hommes et les choses sont aimantés de lumière comme les soleils et peuvent, au moyen des chaînes électro-magnétiques tendues par les sympathies et les affinités, communiquer les uns avec les autres d'un bout du monde à l'autre, se caresser ou se frapper, se guérir ou

se blesser d'une manière naturelle sans doute, mais prodigieuse et invisible.

Là est le secret de la magie.

La magie, cette science qui nous vient des mages.

La magie, cette première des sciences.

La plus sainte de toutes, puisqu'elle établit d'une manière plus sublime les grandes vérités religieuses.

La plus calomniée de toutes, parce que le vulgaire s'obstine à confondre la magie avec la sorcellerie superstitieuse dont nous avons dénoncé les abominables pratiques.

C'est par la magie seulement qu'en présence des questions énigmatiques du Sphinx de Thèbes et les obscurités parfois scandaleuses répandues dans les récits de la Bible, on peut répondre à ces questions et trouver la solution de ces problèmes de l'histoire judaïque.

Les historiens sacrés eux-mêmes reconnaissent l'existence et le pouvoir de la magie qui faisait hautement concurrence à celui (le Moïse).

La Bible nous raconte que Jannès et Mambrès, les magiciens de Pharaon, firent d'abord *les mêmes* miracles que Moïse, et qu'ils déclarèrent impossibles à la science humaine ceux qu'ils ne purent imiter. Il est, en effet, plus flatteur pour l'amour-propre d'un charlatan de confesser le miracle que de se déclarer vaincu par la science ou par l'adresse d'un confrère, surtout quand ce confrère est un ennemi politique ou un adversaire religieux.

Où commence et où s'arrête le possible dans l'ordre des miracles magiques ? Voici une grave et importante question. Ce qui est certain, c'est l'existence des faits

qu'on qualifie habituellement de miracles. Us magnétiseurs et les somnambules en font tous les jours ; la soeur Rose l'amisier en a fait, l'illuminé Vintras en fait encore ; plus de quinze mille témoins attestaient dernièrement ceux des *mediums* d'Amérique, dix mille paysans du Berry et de la Sologne attesteraient, au besoin, ceux du dieu Cheneau (un ancien marchand de boutons retiré et qui se croit inspiré de Dieu). Tous ces gens-là sont-ils des hallucinés ou des fourbes ? Hallucinés, oui peut-être, mais le fait même de leur hallucination identique, soit séparément, soit coHectivement ; n'est-il pas un assez grand miracle de la part de celui qui le produit toujours lorsqu'il le veut et à point nommé ?

Faire des miracles ou persuader à la multitude qu'on en fait, c'est à peu près la même chose, surtout dans un siècle aussi léger et aussi moqueur que le nôtre. Or, le monde est plein de thaumaturges, et la science en est souvent réduite à nier leurs oeuvres ou à refuser (le les \fuir pour ne pas être réduite à les examiner et à leur assigner line cause ;

Toute l'Europe a retenti au siècle dernier des prodiges de Cagliostro. Qui ne sait tout ce qu'on attribuait de puissance à son vin d'Egypte et à son élixir ? Que pourrions-nous ajouter à tout ce qu'on raconte de ces soupers **de** l'autre monde, où il faisait apparaître en chair et en os les personnages illustres du temps passé ? Cagliostro était loin cependant d'être un initié du premier ordre, puisque la grande association des adeptes l'abandonna à l'inquisition romaine, devant laquelle il fit, s'il faut en croire les pièces de son procès, une Si ridicule et si odieuse

explication du trigramme maçonnique L. • . P. . . D. • .

Mais les miracles ne sont pas le partage exclusif des initiés du premier ordre et sont souvent accomplis par des êtres sans instruction et sans vertu. Les lois naturelles trouvent dans un organisme dont les qualités exceptionnelles nous échappent une occasion de s'exercer, et elles font leur oeuvre, comme toujours, avec précision et calme. Les gourmets les plus délicats apprécient les truffes et les emploient à leur usage, mais ce sont des pourceaux qui les déterrent : il est analogiquement de même de bien des choses moins matérielles et moins gastronomiques : les instincts cherchent et pressentent, mais il n'y a véritablement que la science qui trouve.

Le progrès actuel des connaissances humaines a diminué de beaucoup les chances des prodiges, mais il en reste encore un grand nombre, puisqu'on ne connaît ni la force de l'imagination ni la raison d'être et la puissance du magnétisme. L'observation des analogies universelles a été négligée, et c'est pour cela qu'on ne croit plus à la divination.

Un sage kabbaliste pept donc encore étonner la foule et confondre même les gens instruits :

1• En devinant les choses cachées, 2° en prédisant beaucoup de choses à venir, 3° en dominant la volonté des autres de manière à les empêcher de faire ce qu'ils veulent, et à les forcer de faire ce qu'ils ne veulent pas, 4• en excitant à volonté des apparitions et des songes, 5° en guérissant un grand nombre de maladies, 6° en rendant la vie à des sujets en qui se manifestent tous les symptômes de la mort, 7° enfin en démontrant au

besoin par des exemples la réalité de la pierre philosophale et de la transmutation des métaux, suivant les secrets d'Abraham le Juif, de Flamel et de Raymond Lulle.

Tous ces prodiges s'opèrent au moyen d'un seul agent que les Hébreux appelaient **OD**, comme le chevalier de Reichenbach, que nous appelons lumière astrale, avec l'école de Pasqualis Martinez, que M. de Mirville appelle le diable, que les anciens alchimistes nommaient tazoth. C'est l'élément vital qui se manifeste par les Phénomènes de chaleur, de lumière, d'électricité et de magnétisme, qui aimante tous les globes terrestres et tous les êtres vivants. Dans cet agent même se manifestent les preuves de la doctrine kabbalistique sur l'équilibre et sur le mouvement par la double polarité dont l'une attire tandis que l'autre repousse, dont l'une produit le chaud, l'autre le froid, dont l'une enfin donne une lumière bleue et verdâtre, l'autre une lumière jaune et rougeâtre.

Cet agent, par ses différents modes d'aimantation, nous attire les uns vers les autres ou nous éloigne les uns des autres, soumet l'un aux volontés de l'autre en le faisant entrer dans son cercle d'attraction, rétablit ou dérègle l'équilibre dans l'économie animale par ses transmutations et ses effluves alternatives, reçoit et transmet les empreintes de la force imaginaire qui est dans l'homme l'image et la ressemblance du verbe créateur, produit ainsi les pressentiments et détermine les rêves. La science des miracles est donc la connaissance de cette force merveilleuse, et l'art de faire des miracles est tout simplement l'art d'aimer ou *d'illuminer* les êtres suivant les

lois invariables du magnétisme ou de la lumière astrale.

Nous préférons le mot lumière à celui de magnétisme, parce qu'il est plus traditionnel dans l'occultisme, et qu'il exprime d'une manière plus complète et plus parfaite la nature de l'agent secret. C'est là, véritablement, l'or fluide et potable des maîtres en alchimie, le mot or vient de l'hébreux *aour*, qui signifie lumière. Que voulez-vous ? demandait-on aux récipiendaires de toutes les initiations. — Voir la lumière, devaient-ils répondre. Le nom d'illuminés qu'on donne communément aux adeptes, a donc été généralement bien mal interprété lorsqu'on lui a donné un sens mystique, comme s'il signifiait des hommes dont l'intelligence se croit éclairée d'un jour miraculeux. *Illuminés* veut dire simplement connaisseurs et possesseurs de la lumière, soit par la science du grand agent magique, soit par la notion rationnelle et ontologique de l'absolu. 1_

L'agent universel est la force vitale subordonnée à l'intelligence. Abandonné à lui-même, il dévore rapidement comme Moloch, tout ce qu'il enfante, et change en vaste destruction la surabondance de la vie. C'est alors le serpent infernal des anciens mythes, le Typhon des Égyptiens et le Moloch de la Phénicie ; mais si la sagesse, mère des Eloïm, lui met le pied sur la tête, elle épuise toutes les flammes qu'il vomit et verse sur la terre, à pleines mains, une lumière vivifiante. Aussi est-il dit dans le Sohar qu'au commencement de notre période terrestre, lorsque les éléments se disputaient la surface du monde, le feu, semblable à un serpent immense, avait tout enveloppé dans ses replis et allait consumer tous les

êtres, lorsque la clémence divine, soulevant autour d'elle les flots de la mer comme un vêtement de nuages, mit le pied sur la tête du serpent et le fit rentrer dans l'abîme. Qui ne voit dans cette allégorie la première donnée et l'explication la plus raisonnable d'une des images les plus hères au symbolisme catholique, le triomphe de la mère de Dieu ?

Les kabbalistes disent que le nom occulte du diable, son vrai nom, c'est celui même de Jéhovah écrit à rebours. Ceci est toute une révélation pour l'initié aux mystères du tetragramme. En effet, l'ordre des lettres de ce grand nom indique la prédominance de l'idée sur la forme, de l'actif sur le passif, de la cause sur l'effet. En renversant cet ordre on obtient le contraire. Jéhovah c'est celui qui dompte la nature comme un cheval superbe et la fait aller où il veut, chavajoh (le démon) c'est le cheval sans frein qui, semblable à ceux des Égyptiens dans le cantique de Moïse, se renverse sur son cavalier et le précipite sous lui dans l'abîme.

Le diable existe donc bien réellement pour les kabbalistes, mais *ce* n'est ni une personne, ni une puissance distincte des forces mêmes de la nature. Le diable c'est la divagation ou le sommeil de l'intelligence. C'est la folie et le mensonge.

Ainsi s'expliquent tous les cauchemars du moyen âge, ainsi s'expliquent aussi les bizarres symboles de quelques initiés, ceux des templiers, par exemple, bien moins coupables d'avoir rendu un culte au Baphomet que d'en avoir laissé apercevoir l'image à des profanes. Le Baphomet, figure panthéistique de l'agent universel, n'est autre

chose que le démon barbu des alchimistes. On sait que les plus élevés en grades dans l'ancienne maçonnerie hermétique attribuaient à un démon barbu l'achèvement du grand œuvre, le vulgaire à cette parole (le se signer et de se voiler les yeux, mais les initiés au culte d'Hermès-Panthée comprenaient l'allégorie et se gardaient bien de l'expliquer aux profanes.

M. de Mirville, dans un livre maintenant presque oublié, mais qui a fait quelque bruit il y a quelques mois, se, donne bien de la peine pour réunir quelques sorcelleries dans le genre de celles qui remplissent les compilations des Delancre, des Delrio et des Bodin. Il eût trouvé mieux que cela dans l'histoire. Et sans parler des miracles si avérés des jansénistes de Port-Royal et du diacre Pâris, quoi de plus merveilleux que la grande monomanie du martyr qui a fait courir au supplice comme à une fête les enfants et les femmes mêmes pendant trois cents ans? Quoi de plus magnifique que cette foi enthousiaste accordée pendant tant de siècles aux plus incompréhensibles et, humainement parlant, aux plus révoltants des mystères? En cette occasion, direz-vous, les miracles venaient de Dieu, et on s'en sert même comme d'une preuve pour établir la vérité de la religion. Mais quoi ! les hérétiques aussi se faisaient tuer pour des dogmes cette fois bien franchement et bien réellement absurdes, ils sacrifiaient donc aussi leur raison et leur vie à leur croyance? Oh! pour les hérétiques, il est évident que le diable était en jeu. Pauvres gens qui prenaient le diable pour Dieu et Dieu pour le diable 1 que ne les a-t-on dé: trompés en leur faisant reconnaître le vrai Dieu à la

charité, à la science, à la justice et surtout à la miséricorde de ses ministres!

Les nigromants, qui font apparaître le diable après une série fatigante et presque impossible des plus révoltantes évocations, ne sont que des enfants auprès de ce saint Antoine de la légende qui les tirait des enfers par milliers et les traînait toujours après lui, comme on raconte d'Orphée qu'il attirait à lui les chênes, les rochers et les animaux les plus sauvages.

Calot seul, initié par les Bohémiens nomades pendant Son enfance aux mystères de la sorcellerie noire, a pu comprendre et reproduire les évocations du premier ermite. Et croyez-vous qu'en retraçant ces rêves épouvantables de la Macération et du jeûne, les légendaires aient inventé? Non ; ils sont restés bien au-dessous de la réalité. Les cloîtres, en effet, ont toujours été peuplés de spectres sans nom, et les murs en sont palpitants d'ombres et de larves infernales. Sainte Catherine de Sienne passa une fois huit jours au milieu d'une orgie obscène qui eût découragé la verve (le l'Arétin; sainte Thérèse se Sentit transporter vivante dans l'enfer et y souffrit, entre des murailles qui se rapprochaient toujours, des angoisses que les femmes hystériques pourront seules comprendre... Tout cela, dira-t-on, se passait dans l'imagination des patients. Mais où voulez-vous donc que puissent se passer des faits d'un ordre surnaturel? Ce qui est certain, c'est que tous ces visionnaires ont vu, qu'ils ont touché, qu'ils ont eu le sentiment poignant d'une réalité formidable. Nous en parlons d'après notre propre expérience, et il y a telles visions de notre première jeunesse passéee

dans la retraite et dans l'ascétisme dont le souvenir nous fait encore frissonner.

Dieu et le diable sont l'idéal du bien et du mal absolus. Mais l'homme ne conçoit jamais le mal absolu que comme une fausse idée du bien. Le bien seul peut être absolu, et le mal est uniquement relatif à nos ignorances et à nos erreurs. Tout homme se fait diable d'abord pour être dieu ; mais, comme la loi de solidarité est universelle, la hiérarchie existe dans l'enfer comme dans le ciel. Un méchant trouvera toujours un plus méchant que lui pour lui faire du mal ; et quand le mal est à son comble, il faut qu'il cesse, car il ne pourrait continuer que par l'anéantissement de l'être, ce qui est impossible. Alors les hommes-diables, à bout de ressources, retombent sous l'empire des hommes-Dieu et sont sauvés par *ceux* qu'on croyait d'abord leurs victimes ; mais l'homme qui s'évertue à vivre en faisant le mal rend hommage au bien par tout ce qu'il développe en lui-même d'intelligence et d'énergie. C'est pour cela que le grand initiateur disait dans son langage figuré : Soyez froids ou chauds, mais si vous êtes tièdes, vous me faites vomir.

Le grand maître, dans une de ses paraboles, condamne uniquement le paresseux qui a enterré son dépôt de peur de le perdre dans les opérations hasardeuses de cette banque qu'on nomme la vie. Ne rien penser, ne rien aimer, ne rien vouloir, ne rien faire, voilà le vrai péché. La nature ne reconnaît et ne récompense que les travailleurs.

La volonté humaine se développe et s'augmente par l'activité. Pour vouloir véritablement, il faut agir. L'ac-

lion domine et entraîne toujours l'inertie. Tel est le secret de l'influence des prétendus scélérats sur les gens prétendus honnêtes. Combien de poltrons et de lâches se croient vertueux parce qu'ils ont peur ! Combien de femmes honorées regardent les prostituées d'un ceil d'envie ! Il n'y a pas longtemps encore que les galériens étaient à la mode. Pourquoi ? Pensez-vous que l'opinion puisse jamais rendre hommage au vice ? Non, mais elle rend justice à l'activité et à l'audace, et il est dans l'ordre que les lâches coquins estiment les brigands hardis.

La hardiesse unie à l'intelligence est la mère de tous les succès en ce monde. Pour entreprendre, il faut savoir; pour accomplir, il faut vouloir; pour vouloir véritablement, il faut oser ; et, pou!' recueillir en paix les fruits de son audace, il faut se taire.

SAVOIR, OSER, VOULOIR, SE TAIRE sont, comme nous l'avons dit ailleurs, les quatre verbes kabbalistiques qui correspondent aux quatre lettres du tétragramme et aux quatre formes hiéroglyphiques du Sphinx. Savoir, c'est la tête humaine ; oser, ce sont les griffes du lion ; vouloir, ce sont les flancs laborieux du taureau ; se taire, ce sont les ailes mystiques de l'aigle. Celui-là seul se maintient au-dessus des autres hommes qui ne prostitue pas à leurs commentaires et à leur risée les secrets de son intelligence.

Tous les hommes vraiment forts sont des magnétiseurs et l'agent universel obéit à leur volonté.. C'est ainsi qu'ils opèrent des merveilles. Ils se l'ont croire, ils se *font* suivre, et lorsqu'ils disent : Cela est ainsi, la nature change en quelque *sorte* aux yeux du vulgaire et devient

ce que le grand homme a voulu. Ceci est ma chair et ceci est mon sang, a dit un homme qui s'est fait Dieu par ses vertus, et dix-huit siècles, en présence d'un morceau de pain et d'un peu de vin, ont vu, ont touché, ont goûté, ont adoré de la chair et du sang divinisés par le martyr! Dites-nous maintenant que la volonté humaine n'accomplit jamais de miracles !

Ne nous parlez pas ici de Voltaire, Voltaire n'a pas été un thaumaturge, il a été le spirituel et éloquent interprète de ceux sur lesquels le miracle n'agissait plus. Tont est négatif dans son oeuvre; tout au contraire était affirmatif dans celle du Galiléen comme l'appelait un illustre et trop malheureux empereur.

Aussi Julien avait—il essayé de son temps plus que ne put accomplir Voltaire, il voulait opposer le prestige au prestige, l'austérité du pouvoir à celle de la protestation, les vertus aux vertus, les miracles aux miracles; les chrétiens n'avaient jamais eu de plus dangereux ennemis, et ils le sentirent bien, car Julien fut assassiné, et la légende dorée atteste encore qu'un saint martyr, éveillé dans la tombe par les clameurs de l'Église, reprit les armes et frappa l'apostat dans l'ombre au milieu de son armée et de ses victoires. Tristes martyrs qui ressuscitent pour être bourreaux ! Trop crédule empereur qui se confiait à ses dieux et aux vertus des anciens âges 1

Lorsque les rois de France étaient environnés de l'adoration de leurs peuples, lorsqu'on les regardait comme les oints du Seigneur et les fils aînés de l'Église, ils guérissaient les écrouelles. Un homme à la mode fera toujours des miracles quand il voudra. Cagliostro pouvait

n'être qu'un charlatan; mais, dès qu'é l'opinion eut fait de lui le divin Cagliostro, il devait opérer des prodiges, et c'est aussi *ce* qui arriva.

Lorsque Céphas Barjona n'était qu'un Juif, proscrit par Néron, qui débitait aux femmes des esclaves un spécifique pour la vie éternelle, Céphas Barjona, pour tous les gens instruits de Rome, n'était qu'un charlatan; mais l'opinion a fait un apôtre de l'empirique spiritualiste ; et les successeurs de Pierre, fussent-ils Alexandre VI ou même Jean XXII, sont infaillibles pour tout homme bien élevé et qui ne veut pas se mettre inutilement au ban de la société. Ainsi va le monde.

Le charlatanisme, lorsqu'il réussit, est donc, en magie comme en toutes choses, un grand instrument de puissance. Fasciner habilement le vulgaire, n'est-ce pas déjà le dominer ? Les pauvres diables de sorciers, qui, au moyen âge, se faisaient bêtement brûler vifs, n'avaient pas, on le voit, un grand empire sur les autres. Jeanne d'Arc était magicienne à la tête des armées, et à Rouen la pauvre fille ne fut pas sorcière. Elle ne savait que prier et combattre, et le prestige qui l'entourait cessa dès qu'elle fut dans les fers. Est-il dit dans son histoire que le roi de France l'ait réclamée ? Que la noblesse française, que le peuple, que l'armée aient protesté contre sa condamnation ? Le pape, dont le roi de France était le, fils aîné, a-t-il excommunié les bourreaux de la Pucelle ? Non, rien de tout cela. Jeanne d'Arc fut sorcière pour tout le monde dès qu'elle cessa d'être magicienne, et ce ne sont certainement pas les Anglais seuls qui l'ont brûlée. Lorsqu'on exerce un pouvoir en appa-

rence surhumain, il faut l'exercer toujours ou se résigner à périr. Le inonde se venge toujours lâchement d'avoir trop *cru*, trop admiré et surtout trop obéi.

Nous ne comprenons le pouvoir magique que dans son application aux grandes choses, si un vrai magicien pratique ne se rend pas maître du inonde, c'est qu'il le dédaigne; et à quoi alors voudrait-il bien abaisser sa souveraine puissance ? Je te donnerai tous les royaumes du monde si tu tombes à mes pieds et si tu m'adores, dit à Jésus le Satan de la parabole. — Retire-toi, lui dit le Sauveur, car il est écrit : Tu adoreras Dieu seul... *EU, Ehlamma Sabbachiani !* devait crier plus tard ce sublime et divin adorateur de Dieu. S'il eût répondu à Satan : Je ne t'adorerai pas, et *c'est toi* qui vas tomber à mes pieds, car je te commande au nom de l'intelligence et de l'éternelle raison! il n'eût pas dévoué sa sainte et noble vie au plus affreux de tous les supplices. Le Satan de la montagne lut bien cruellement vengé.

Les anciens appelaient la magie pratique l'art sacerdotal et l'art royal ; et l'on se rappelle que les mages ont été les maîtres de la civilisation primitive, parce qu'ils étaient les maîtres de toute la science de leur temps.

Savoir c'est pouvoir lorsqu'on ose vouloir.

La première science du kabbaliste pratique ou du mage, c'est la connaissance des hommes. La phrénologie, *la* psychologie, la chiromancie, l'observation des gotits et des mouvements, du son de la voix et des impressions soit:symphathiques, soit antipathiques, sont des branches de cet art, et les anciens ne les ignoraient pas. Gall *et* Spurzeim ont retrouvé de nos jours la phrénologie,

Lavater après Porta. Cardan, Taisnier, Jean Belot et quelques autres ont deviné de nouveau plutôt qu'ils n'ont retrouvé la science de la psychologie ; la chiromancie est encore. occulte, et c'est à peine si l'on en retrouve quelques traces dans l'ouvrage tout récent et fort intéressant d'ailleurs du chevalier d'Arpentigny. Pour en avoir des notions suffisantes, il faut remonter jusqu'aux sources kabbalistiques mêmes auxquelles a puisé le savant Cornélius Agrippa. Il est donc à propos d'en dire ici quelques mots en attendant l'ouvrage de notre ami Desbarrolles.

La main est l'instrument de l'action dans l'homme : c'est, comme le visage, une sorte de synthèse nerveuse, et elle doit avoir aussi ses traits et sa physionomie. Le caractère des individus y est tracé par des signes irrécusables. Ainsi, parmi les mains, les unes sont laborieuses, les autres paresseuses ; les unes lourdes et carrées, les autres insinuantes et légères. Les mains dures et sèches sont faites pour la lutte et le travail, les mains molles et humides n'aspirent qu'à la volupté. Les doigts pointus sont scrutateurs et mystiques, les doigts carrés mathématiciens, les doigts spatulés opiniâtres et ambitieux.

Le pouce, *pollex*, le doigt de la force et de la puissance, correspond dans le symbolisme kabbalistique à la première lettre du nom de Jehovah. Ce doigt est donc à lui seul comme la synthèse de la main : s'il est fort, l'homme est fort a u n t **ILI** ; s'il est faible, l'homme est débile. Il a trois phalanges, dont la première est cachée clans la paume de la main, comme l'axe imaginaire du monde traverse l'épaisseur de la terre. Cette première phalange correspond à la vie physique, la seconde à l'in-

telligence, la dernière à la volonté. Les paumes de main grasses et épaisses dénotent des goûts sensuels et une grande force de vie physique ; un pouce long, surtout dans sa dernière phalange, révèle une volonté forte qui pourra aller jusqu'au despotisme; les pouces courts, au contraire, sont des caractères doux et faciles à dominer.

Les plis habituels de la main y déterminent des lignes. Ces lignes sont donc la trace des habitudes, et l'observateur patient saura les reconnaître et les juger. L'homme dont la main se plie mal est maladroit ou malheureux. La main a trois fonctions principales : prendre, tenir et palper. Les mains plus souples prennent et palpent mieux; les mains dures et fortes retiennent plus longtemps. Les rides même les plus légères attestent les sensations habituelles de cet organe. Chaque doigt a, d'ailleurs, une fonction spéciale qui lui a fait donner son nom. Nous avons déjà parlé du pouce ; l'index est le doigt qui démontre, c'est celui du verbe et de la prophétie ; le médius domine la main tout entière, c'est celui de la destinée ; l'annulaire est celui des alliances et des honneurs : les chiromanciens l'ont consacré au soleil; l'auriculaire est insinuant et bavard, du moins au dire des bonnes gens et des nourrices, auxquels leur petit doigt raconte tant de choses : la main a sept protubérances que les kabbalistes, d'après les analogies naturelles, ont attribuées aux sept planètes : celle du pouce, à Vénus ; celle de l'index, à Jupiter; celle du médius, à Saturne ; celle de l'annulaire, au Soleil; celle de l'auriculaire, à Mercure ; les deux autres, à Mars et la Lune. D'après leur forme et leur prédominance, ils jugeaient les attraits, les aptitudes et par

conséquent les destinées probables des individus soumis à leur appréciation.

Il n'est pas de vice qui ne laisse une trace, pas une vertu qui n'ait son signe. Aussi, pour les yeux exercés de l'observateur, il n'est point d'hypocrisie possible. On comprendra qu'une science pareille est déjà une puissance vraiment sacerdotale et royale.

La prédiction des principaux événements de la vie est déjà possible par les nombreuses probabilités analogiques de cette observation : mais il existe une faculté qu'on nomme celle des pressentiments ou (lu *sensitivis e*. Les choses éventuelles existent souvent dans leur cause avant de se réaliser en actions, les sensitifs voient d'avance les effets dans les causes, et il a existé avant tous les grands événements de très étonnantes prédictions. Nous avons entendu, sous Louis-Philippe, des somnambules et des extatiques annoncer le retour de l'empire et préciser la date de son avènement. La république de 1848 était annoncée clairement dans la prophétie d'Orval qui datait au moins de **1830** et que nous soupçonnons fort, ainsi que celles attribuées aux Olivarius, d'être l'ouvrage pseudonyme de Mlle Lenormand. Peu importe d'ailleurs à notre thèse.

Cette lumière magnétique qui fait prévoir l'avenir fait deviner aussi les choses présentes et cachées ; comme elle est la vie universelle, elle est aussi l'agent de la sensibilité humaine, transmettant aux uns les maux ou la santé des autres, suivant l'influence fatale des contacts ou les lois de la volonté. C'est ce qui explique le pouvoir des bénédictions et des envoûtements si hautement

reconnu par les grands adeptes et surtout • par le merveilleux Paracelse. Un critique judicieux et fin , M. Ch. Fauvety, dans un article publié par la *Revue philosophique et religieuse*, apprécie d'une manière remarquable les travaux avancés (le Paracelse, de Pomponace, de Goglenius, de Crollius et de Robert Flud sur le magnétisme. Mais ce que notre savant ami et collaborateur étudie seulement comme une curiosité philosophique, Paracelse et les siens le pratiquaient sans se soucier beaucoup de le faire comprendre au monde, car c'était pour eux un de ces secrets traditionnels pour lesquels l'occultisme est de rigueur, et qu'il suffit d'indiquer à ceux qui savent, en laissant toujours un voile sur la vérité pour dérouter les ignorants.

Or, voici ce que Paracelse réservait seulement pour les initiés, et ce que nous avons compris en déchiffrant les caractères kabbalistiques et les allégories dont il fait usage dans la collection de ses oeuvres :

L'âme humaine est matérielle, le *mens* divin lui est offert pour l'immortaliser et la faire vivre spirituellement et individuellement, mais sa substance naturelle est *fluidique* et collective.

Il y a donc dans l'homme deux vies, la vie individuelle ou raisonnable, et la vie commune ou instinctive. C'est par cette dernière que l'on peut vivre les uns dans les autres, puisque l'âme universelle dont chaque organisme nerveux a une Conscience séparée est la même pour tous.

Nous vivons de la vie commune et universelle dans l'embryonnat, dans l'extase et dans le sommeil. Dans le

sommeil, en effet, la raison n'agit pas, et la logique, lorsqu'il s'en trouve dans nos songes, n'y arrive que fortuitement et suivant les hasards des réminiscences purement physiques.

Dans les songes, nous avons la conscience de la vie universelle ; nous nous mêlons à l'eau, au feu, à l'air et à la terre; nous volons comme les oiseaux ; nous grimpons comme les écureuils ; nous rampons comme les serpents ; nous sommes ivres de lumière astrale; nous nous replongeons au foyer commun, comme cela arrive d'une manière plus complète à la mort ; mais alors (et c'est ainsi que Paracelse explique les mystères de l'autre vie), alors les méchants, c'est-à-dire ceux qui se sont laissé dominer par les instincts de la bête au préjudice de la raison humaine, se noient dans l'océan de la vie commune avec toutes les angoisses d'une mort éternelle; les autres surnagent et jouissent à jamais des richesses de cet or fluide qu'ils sont parvenus à dominer.

Cette identité de la vie physique permet aux volontés les plus fortes de s'emparer de l'existence des autres et de s'en faire des auxiliaires, explique les courants sympathiques à proximité Ou à distance, et donne tout le secret de la médecine occulte, parce que cette médecine a pour principe la grande hypothèse des analogies universelles et, attribuant tous les phénomènes de la vie physique à l'agent universel, enseigne qu'il faut agir sur le corps astral pour réagir sur le corps matériellement visible ; elle enseigne aussi que l'essence de la lumière astrale est un double mouvement d'attraction et de projection ; ainsi que les corps humains s'attirent et se Fe-

poussent les uns les autres, ils peuvent aussi s'absorber, se répandre les uns dans les autres et faire des échanges; les idées ou les imaginations de l'un peuvent influencer sur la forme de l'autre et réagir ensuite sur le corps extérieur.

Ainsi se produisent les phénomènes si étranges de l'influence des regards dans la grossesse, ainsi le voisinage des gens mal portants donne de mauvais rêves, ainsi l'âme respire quelque chose de malsain dans la compagnie des fous et des méchants.

On peut remarquer que dans les pensionnats les enfants prennent un peu de la physionomie les uns des autres; chaque maison d'éducation a pour ainsi dire un air de famille qui lui est propre. Dans les écoles d'orphelines dirigées par des religieuses, toutes les jeunes filles se ressemblent et prennent toutes cette physionomie obéissante et effacée qui caractérise l'éducation ascétique. Les hommes deviennent beaux à l'école de l'enthousiasme, des arts ou de la gloire ; ils deviennent laids au bain, et de triste figure dans les séminaires et dans les convents.

ici l'on comprend que nous quittons Paracelse pour entrer dans les conséquences et dans les applications de ses idées, qui sont tout simplement celles des anciens mages et les éléments de cette kabbale physique que nous appelons la magie.

Suivant les principes kabbalistiques formulés par l'école de Paracelse, la mort ne serait qu'un sommeil de plus en plus profond et définitif, qu'il ne serait pas impossible d'arrêter à son commencement, en exerçant une puissante action de volonté sur le corps astral qui se

dégage et en le rappelant à la vie par quelque intérêt puissant ou quelque affection dominante. Jésus exprimait la même pensée lorsqu'il disait de la fille de Jaïre : Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort ; et de Lazare. Notre ami s'est endormi et je vais le réveiller. Pour exprimer ce système résurrectionniste d'une manière qui n'offense pas le sens commun, c'est-à-dire les opinions généralement adoptées, disons que la mort, lorsqu'il n'y a pas destruction ou altération essentielle des organes, est toujours précédée d'une léthargie plus ou moins longue. (La résurrection du Lazare, si elle devait être admise comme fait scientifique, prouverait que cet état peut durer quatre jours) (I).

Venons maintenant au secret du grand oeuvre que nous avons donné seulement en hébreu non ponctué dans le *Rituel de la haute magie*. En voici le texte tout entier en latin, tel qu'on le trouve à la page lie du Sepher Jezirah, commenté par l'alchimiste Abraham (Amsterdam, 16112) :

SEMITA XXXI.

Vocatur intelligentia perpetua ; et quare vocatur ita ?
Eo quod ducit motum solis et lune juxta constitutionem eorum ; utrumque in orbe sibi conveniente.

(I) On objectera que le Lazare sentait mauvais, *ce* qui arrive à plusieurs personnes bien portantes et à plusieurs malades qui guérissent malgré cela. D'ailleurs, dans le récit évangélique, c'est un des assistants qui dit que le Lazare sent mauvais parce qu'il est là depuis quatre jours. On peut donc attribuer cette parole à l'imagination frappée.

Rabbi Abraham F. D...*dicit :*

Semita trigesima prima vocatur intelligentia perpetua : et illa ducit solem et lunam et reliquas stellas et figuras, unum quodque in orbe suo, et impertit omnibus .creatis juxta dispositionem ad signa et figuras.

Voici la traduction en français du texte hébreu que nous avons transcrit dans notre rituel :

« La trente et unième voie s'appelle l'intelligence perpétuelle et celle-la régit le soleil et la lune et les autres étoiles et figures, chacun dans son orbe respectif. Et elle distribue ce qui convient à toutes les choses créées suivant leur disposition aux signes et aux figures. »

Ce texte, on le voit, est encore parfaitement obscur pour quiconque ne connaît pas la valeur caractéristique de chacune des trente-deux voies. Les trente-deux voies sont les dix nombres et les vingt-deux lettres hiéroglyphiques de la Kabbale. La trente et unième se rapporte au y, qui représente la lampe magique ou la lumière entre les cornes de Baphomet. C'est le signe kabbalistique de *l'od* ou de la lumière astrale avec ses deux pôles et son centre équilibré. On sait que dans le langage des alchimistes le soleil signifie l'or, la lune l'argent, et que les autres étoiles ou planètes se rapportent aux autres métaux. On doit comprendre maintenant la pensée du juif Abraham.

Le feu secret des maîtres en alchimie était donc l'électricité, et c'est là toute une moitié de leur grand arcane; mais ils savaient en équilibrer la force par une influence

magnétique qu'ils concentraient dans leur athanor. C'est ce qui résulte des dogmes obscurs de Basile Valentin, de Bernard Trévisan et de Henri Khunrath, qui, tous, prétendent avoir opéré la transmutation comme Raymond Lulle, comme Arnaud de Villeneuve et comme Nicolas Flamel.

La lumière universelle, lorsqu'elle aimante les mondes, s'appelle lumière astrale; lorsqu'elle forme les métaux, on la nomme azoth, ou mercure des sages; lorsqu'elle donne la vie aux animaux, elle doit s'appeler magnétisme animal.

La brute subit les fatalités de cette lumière; l'homme peut la diriger.

C'est l'intelligence qui, en adaptant le signe à la pensée, crée les formes et les images.

La lumière universelle est comme l'imagination divine, et ce monde qui change sans cesse, en demeurant toujours le même quant à ses lois de configuration, est le rêve immense de Dieu.

L'homme formule la lumière par son imagination; attire à lui la lumière suffisante pour donner les formes convenables à ses pensées et même à ses rêves; si cette lumière l'envahit, s'il noie son entendement dans les formes qu'il évoque, il est fou. Mais l'atmosphère fluide des fous est souvent un poison pour les raisons chancelantes et pour les imaginations exaltées.

Les formes que l'imagination surexcitée produit pour égarer l'entendement sont aussi réelles que les empreintes de la photographie. -- On ne saurait voir ce qui n'existe pas. — Les fantômes des rêves, et les rêves même des

gens éveillés, sont donc des images réelles qui existent dans la lumière.

existe d'ailleurs des hallucinations contagieuses. Mais nous affirmons ici quelque chose de plus que des hallucinations ordinaires.

Si les images attirés par les cerveaux malades sont quelque chose de réel, ne peuvent-ils les projeter au dehors, réelles comme ils les reçoivent?

Ces images, projetées par l'organisme nerveux tout entier du médium, ne peuvent—elles affecter l'organisme entier de ceux qui, volontairement ou non, entrent en sympathie nerveuse avec le médium?

Les faits accomplis par M. Home prouvent que tout cela est possible.

Maintenant, répondons à ceux qui croient voir dans ces phénomènes des manifestations de l'autre monde et des faits de nécromancie.

Nous empruntons notre réponse au livre sacré des kabbalistes, et notre doctrine en ceci est celle des rabbins compilateurs du Sohar.

Axiome.

L'esprit se revêt pour descendre et se dépouille pour monter.

En effet :

*Pourquoi les esprits créés sont-ils revêtus de corps ?

C'est qu'ils doivent être limités pour avoir une existence possible. Dépouillés de tout corps et devenus par conséquent sans limites, les esprits créés se perdraient

dans l'infini, 'et, faute de pouvoir se concentrer quelque part, ils seraient morts et impuissants partout, abîmés qu'ils seraient dans l'immensité de Dieu.

Tous les esprits créés ont donc des corps, les uns plus subtils, les autres plus épais, suivant les milieux où ils sont appelés à vivre.

L'âme d'un mort ne pourrait donc pas plus vivre dans l'atmosphère des vivants que nous ne pourrions vivre dans la terre ou dans l'eau.

Il faudrait, à un esprit aérien ou plutôt éthéré, un corps factice semblable aux appareils de nos plongeurs, pour qu'il pût arriver jusqu'à nous.

Tout ce que nous pouvons voir des morts, ce sont les reflets qu'ils ont laissés dans la lumière atmosphérique, lumière dont nous évoquons les empreintes par la sympathie de nos souvenirs.

Les âmes des morts sont au-dessus de notre atmosphère. Noire air respirable devient terre pour eux. C'est ce que le Sauveur a déclaré dans son Évangile, lorsqu'il fait dire à l'âme d'un bienheureux :

« Maintenant le grand chaos s'est affermi pour nous, et ceux qui sont en haut ne peuvent plus descendre vers ceux qui sont en bas. »

Les mains que fait apparaître M. Home sont donc de l'air coloré par les reflets qu'attire et que projette son imagination malade (1).

(1) L'agent lumineux étant aussi celui du calorique, on comprend les variations subites de température occasionnées par les projections anormales ou les absorptions subites de la lumière. Il s'ensuit une perturbation atmosphérique locale qui produit les bruits de tempêtes et les craquements des boiseries.

(Note de l'auteur.)

On les touche comme on les voit : moitié illusion, moitié force magnétique et nerveuse.

Voilà, ce nous semble, de bien précises et de bien claires explications.

Raisonnons un peu avec, les partisans de l'apparition ultramondaine :

Ou ces mains sont des corps réels,

Ou ce sont des illusions.

Si ce sont des corps, ce ne sont donc pas des esprits.

Si ce sont des illusions produites par des mirages, soit en nous, soit hors de nous, vous me donnez donc gain de cause.

Maintenant, une remarque :

C'est que tons les malades de congestion lumineuse ou de somnambulisme contagieux périssent de mort violente, ou tout au moins de mort subite.

C'est pour cela qu'on attribuait autrefois au diable le pouvoir d'étrangler les sorciers.

Le bon et honnête Lavater évoquait habituellement le prétendu esprit de Gablidone.

Il fut assassiné.

Un limonadier de Leipsiek , Serteider, évoquait les images animées des morts.

Il se brûla la cervelle d'un coup de pistolet.

On sait quelle fut la fin malheureuse de Cagliostro.

Un malheur plus grand que la mort même peut seul sauver la vie à ces expérimentateurs imprudents.

Ils peuvent devenir idiots ou fous, et alors ils ne meurent pas, si on les surveille avec soin pour les empêcher **de se suicider.**

Les maladies magnétiques sont par elles-mêmes un acheminement à la folie, et naissent toujours de rhyper-
• trophie ou de l'atrophie du système nerveux.

Elles ressemblent à l'hystérisme, qui en est une variété, et sont souvent produites, soit par des excès de célibat, soit par des excès d'un genre tout opposé.

On sait dans quel rapport sont avec le cerveau les organes chargés par la nature de l'accomplissement de ses plus nobles oeuvres : celles qui ont pour but la reproduction des êtres.

On ne viole pas impunément le sanctuaire de la nature.

Personne ne soulève, sans risquer sa propre vie, le voile de la grande Isfs.

La nature est chaste, et c'est à la chasteté qu'elle donne les clefs de la vie.

Se livrer aux amours impurs, c'est se fiancer à la mort.

La liberté, qui est la vie de l'âme, ne se conserve que dans l'ordre de la nature. Tout désordre volontaire la blesse, un excès prolongé la tue.

Alors, au lieu d'être guidé et préservé par la raison, on est abandonné aux fatalités du flux et du reflux de la lumière magnétique.

Or, la lumière magnétique dévore sans cesse, parce qu'elle crée toujours, et que pour produire continuellement, il faut éternellement absorber.

De là viennent les monomanies meurtrières et les tentations (le suicide).

De là vient cet esprit de perversité qu'Edgar Poë a décrit d'une manière si saisissante et si vraie, et que M. de Mirville aurait raison d'appeler le diable. ♣

Le diable, c'est le vertige de l'intelligence étourdie par les balancements du cœur.

C'est la monomanie du néant, c'est l'attrait du gouffre, indépendamment de ce que ce peut être suivant les décisions de la foi catholique, apostolique et romaine, auxquelles nous n'avons pas la témérité de toucher.

Quant à la reproduction des signes et *des* caractères par ce fluide universel que nous appelons lumière astrale, en nier la possibilité, ce serait tenir peu de compte des phénomènes les plus ordinaires de la nature.

Le mirage dans les steppes de la Russie, les palais de la fée Morgane, les figures imprimées naturellement dans le cœur des pierres que Gaffarel nomme des gamahés, la configuration monstrueuse de certains enfants venant des regards ou des cauchemars de leurs mères, tous ces phénomènes et bien d'autres prouvent que la lumière est pleine de reflets et d'images qu'elle projette et reproduit suivant les évocations de l'imagination, du souvenir ou du désir. L'hallucination n'est pas toujours une rêverie sans objet : dès que tout le monde voit une chose, elle est certainement visible; mais si cette chose est absurde, il faut rigoureusement conclure que tout le monde est trompé ou halluciné par une apparence réelle.

Dire, par exemple, que dans les soirées magnétiques de M. Home il sort des tables des mains réelles et vivantes, de vraies mains que les uns voient, que les autres touchent, et par lesquelles d'autres encore se sentent touchés sans les voir, dire que ces mains vraiment corporelles sont des mains d'esprits, c'est parler comme des enfants ou comme des fous, c'est impliquer contradiction

dans les termes. Mais, avouer que telles ou telles apparences, telles ou telles sensations se produisent, c'est être simplement sincère et se moquer de la moquerie des prud'hommes, quand bien même ces prud'hommes auraient de l'esprit comme tel ou tel rédacteur de tel ou tel journal pour rire,

Ces phénomènes de lumières qui produisent les apparitions se sont toujours montrés à des époques laborieuses pour l'humanité. Ce sont les fantômes de la fièvre du monde, c'est l'hystérisme d'une société qui s'ennuie. Virgile nous raconte en beaux vers que, du temps de César, Rome était pleine de spectres; les portes du Temple de Jérusalem s'ouvraient d'elles-mêmes sous Vespasien, et l'on entendait crier : « Les dieux s'en vont. » Or, quand les dieux s'en vont, les diables reviennent. Le sentiment religieux se change en superstition quand la foi est perdue; car les âmes ont besoin de croire, parce qu'elles ont soif d'espérer. Comment la foi peut-elle se perdre? Comment la science peut-elle douter de l'infini et de l'harmonie? Parce que le sanctuaire de l'absolu est toujours fermé pour le plus grand nombre. Mais le royaume de la vérité, qui est celui de Dieu, souffre violence et doit être conquis par les forts. Il existe un dogme, il existe une clef, il existe une tradition sublime ; et ce dogme, cette clef, cette tradition, c'est la haute magie. Là seulement se trouvent l'absolu de la science et la base éternelle de la loi, le préservatif contre toute folie, toute superstition et toute erreur, l'Eden de l'intelligence, le repos du coeur et la quiétude de l'âme. Nous ne disons point ceci dans l'espérance de convaincre ceux qui rient, mais seu-

mitan axarikrionss.

lement pour avertir ceux qui cherchent. Courage et bon espoir à ceux-là; ils trouveront certainement, puisque nous avons trouvé.

Le dogme magique n'est pas celui des médiums. Les médiums qui dogmatisent ne peuvent enseigner que l'anarchie, puisque leur inspiration résulte d'une exaltation désordonnée. Toujours ils prédisent des désastres, ils nient l'autorité hiérarchique, ils se posent en souverains pontifes comme Vintras. L'initié, au contraire, respecte avant tout la hiérarchie, il aime et conserve l'ordre, il s'incline devant les croyances sincères, il aime tous les signes de l'immortalité dans la foi, et de la rédemption par la charité, qui est toute discipline et obéissance. Nous venons de lire un livre publié sous l'influence du vertige astral et magnétique, et nous ayons été frappé des tendances anarchiques dont il est rempli sous une grande apparence de bienveillance et de religion. En tête de cet ouvrage, on voit le signe, ou, comme disent les magistes, *la signature* des doctrines qu'il enseigne. Au lieu de la croix chrétienne, symbole d'harmonie, d'alliance et de régularité, on y voit le cep de vigne tortueux, avec ses jets contournés en vrilles, images de l'hallucination et de l'ivresse.

Les premières idées émises par ce livre sont le comble de l'absurde. Les âmes des morts, dit-il, sont partout, et rien ne les limite plus. Voilà l'infini tout peuplé de dieux qui rentrent les uns dans les autres. Les âmes peuvent et veulent communiquer avec nous par le moyen des tables et des chapeaux. Ainsi plus d'enseignement réglé, plus de sacerdoce, plus d'Église, le délire érigé

en chaire de vérité, des oracles qui écrivent pour le salut du genre humain le mot attribué à Cambronne, des grands hommes qui se dérangent de la sérénité des destinées éternelles pour faire danser nos meubles et tenir avec nous des conversations semblables à celles que leur prêtre Béroalde de Verville dans le moyen de parvenir. Tout cela fait pitié : et cependant, en Amérique, tout cela se répand comme une peste intellectuelle. La jeune Amérique bat la campagne, elle a la fièvre, elle fait peut-être ses dents. Mais la France ! la France accueillir de pareilles choses ! Non, cela n'est pas possible, et cela n'est pas. Mais en se refusant aux doctrines, les hommes sérieux doivent observer les phénomènes, rester calmes au milieu des agitations de tous les fanatismes (car l'incrédulité a aussi le sien) , et juger après avoir examiné.

Conserver sa raison au milieu des fous, sa foi au milieu des superstitions, sa dignité au milieu des caractères amoindris, et son indépendance parmi les moutons de Panurge, c'est de tous les miracles le plus rare, le plus beau, et aussi le plus difficile à accomplir.

CHAPITRE 1V.

LES FANTOMES FLUIDIQUES ET LEURS MYSTÈRES.

Les anciens leur donnaient différents noms. C'étaient les larves, les lémures, les empuses. Ils aimaient la vapeur du sang répandu, et fuyaient le tranchant du glaive.

La théurgie les évoquait, et la kabbale les connaissait sous le nom d'esprits élémentaires.

Ce n'étaient pourtant pas des esprits, car ils étaient mortels.

C'étaient des coagulations fluidiques qu'on pouvait détruire en les divisant.

C'étaient des espèces de mirages animés, des émanations imparfaites de la vie humaine : les traditions de la magie noire les font naître du célibat d'Adam. Paracelse dit que les vapeurs du sang des femmes hystériques peuplent l'air de fantômes; et ces idées sont si anciennes, que nous en retrouvons la trace dans Hésiode, qui défend expressément de faire sécher devant le feu les linges tachés par une pollution quelconque.

Les personnes obsédées par les fantômes sont ordinairement exaltées par un célibat trop rigoureux, ou affaiblis par des excès de débauche.

Les fantômes fluidiques sont les avortons de la lumière vitale; ce sont des médiateurs plastiques sans corps et

sans esprit, nés des excès de l'esprit et des dérèglements du corps.

Ces médiateurs errants peuvent être attirés par certains malades qui leur sont fatalement sympathiques, et qui leur prêtent à leurs dépens une existence factice plus ou moins durable. Ils servent alors d'instruments supplémentaires aux volontés instinctives de ces malades : jamais toutefois pour les guérir, toujours pour les égarer et les halluciner davantage.

Si les embryons corporels ont la propriété de prendre les formes que leur donne l'imagination des mères, les embryons fluidiques errants doivent être prodigieusement variables et se transformer avec une étonnante facilité. Leur tendance à se donner un corps pour attirer une âme, fait qu'ils 'condensent et s'assimilent naturellement les molécules corporelles qui • flottent dans l'atmosphère.

Ainsi, en coagulant la vapeur du sang, ils refont du sang, ce sang que les maniaques hallucinés voient couler sur des tableaux ou des statues. Mais ils ne sont pas les seuls à le voir. Vintras et Rose Tamisier ne sont ni des imposteurs ni des gens atteints de la berlue ; le sang coule réellement; des médecins l'examinent, l'analysent; c'est du sang, de vrai sang humain : d'où vient-il? Peut-il s'être formé spontanément dans l'atmosphère? Peut-il sortir naturellement d'un marbre, d'une toile peinte ou d'une hostie? Non, sans doute; ce sang a circulé dans des veines, puis il s'est répandu, évaporé, desséché, le sérum est devenu vapeur, les globules poussière impalpable, le tout a flotté et voltigé dans l'atmosphère, puis a été attiré dans le courant d'un électro-magnétisme spé-

cilié. Le sérum est redevenu liquide, il a repris et imbibé de nouveau les globules que la lumière astrale a colorés, et le sang a coulé.

La photographie nous prouve assez que les images sont des modifications réelles de la lumière. Or, il existe une photographie accidentelle et fortuite qui opère, d'après les mirages errants dans l'atmosphère, des impressions durables sur des feuilles d'irbres, dans le bois et jusque dans le coeur des pierres : ainsi se forment ces figures naturelles auxquelles Gaffarel a consacré plusieurs pages dans son livre des *Curiosités inouïes*, ces pierres auxquelles il attribue une vertu occulte, et qu'il nomme des gamahés ; ainsi se tracent ces écritures et ces dessins qui étonnent à un si haut point les observateurs des phénomènes fluidiques. Ce sont des photographies astrales tracées par l'imagination des *médium* avec le concours ou sans le concours des larves fluidiques.

L'existence de ces larves nous a été démontrée d'un manière péremptoire par une expérience assez curieuse. Plusieurs personnes, pour tenter la puissance magique de l'Américain Home, l'ont prié d'évoquer des parents qu'elles supposaient avoir perdus, mais qui réellement n'avaient jamais existé. Les spectres n'ont pas fait défaut à cet appel, et les phénomènes qui suivaient habituellement l'évocation du médium se sont pleinement manifestés.

Cette expérience suffisait seule pour convaincre de crédulité fâcheuse et d'erreur formelle ceux qui croient à "intervention des esprits dans ces phénomènes étranges. Pour que des morts reviennent, il faut avant tout qu'ils

aient existé, et des démons ne seraient pas si facilement les dupes de nos mystifications.

Comme tous les catholiques, nous croyons à l'existence des esprits de ténèbres ; mais nous savons aussi que la puissance divine leur a donné les ténèbres pour prison éternelle, et que le Rédempteur a vu Salan tomber du ciel comme la foudre. Si les démons nous tentent, c'est par la complicité volontaire de nos passions mauvaises, et il ne leur est pas permis (l'affronter l'empire de Dieu et de troubler, par des manifestations niaises et inutiles, l'ordre éternel de la nature.

Les caractères et signatures diaboliques qui se produisent à l'insu des médium ne sont évidemment pas les preuves d'un pacte tacite ou formel entre ces malades et les intelligences (le l'abîme. Ces signes ont servi de tout temps à exprimer le vertige astral et sont restés à l'état (le mirage dans les reflets de la lumière dévoyée. La nature aussi a ses réminiscences et nous envoie les mêmes signes à propos des mêmes idées. Il n'y a rien dans tout cela de surnaturel ni d'inferral.

« Comment voulez-vous que j'admette », nous disait le curé Charvoz, premier vivaire de Vintras, « que Satan » ose imprimer ses hideux stigmates sur des espèces » consacrées et devenues le corps même de **Jésus-Christ** ? » -- Nous déclarâmes aussitôt qu'il nous était également impossible de nous prononcer en faveur (l'un pareil blasphème; et pourtant, comme nous l'avons démontré dans nos feuilletons du journal *l'Estafette*, les signes imprimés en caractères sanglants sur les hosties de Vintras, consacrées régulièrement par Charvoz, étaient ceux qui, dans

la magie noire, sont absolument reconnus pour les signatures des démons.

Les écritures astrales sont souvent ridicules ou obscènes. Les prétendus esprits interrogés sur les plus grands mystères de la nature répondent souvent par un mot grossier devenu, dit-on, héroïque une fois dans la bouche militaire de Cambronne. Les dessins que tracent les crayons abandonnés à eux-mêmes reproduisent souvent aussi ces priapées informes que le *pille voyou*, pour nous servir de l'expression pittoresque d'Auguste Barbier, ébauche en sifflant le long des grands murs de Paris, preuve nouvelle de ce que nous avons avancé, c'est-à-dire que l'esprit ne préside en aucune manière à ces manifestations et qu'il serait souverainement absurde surtout d'y reconnaître l'intervention des esprits dégagés de la matière.

Le jésuite Paul Saufidius, qui a écrit sur les moeurs et coutumes des Japonais, raconte une anecdote fort remarquable. Une troupe de pèlerins japonais, traversant un jour un désert, vit venir à elle une bande de spectres dont le nombre était égal à celui des pèlerins, et qui marchait du même pas. Ces spectres, difformes d'abord et semblables à des larves, prenaient en approchant toutes les apparences du corps humain. Bientôt ils rencontrèrent les pèlerins et se mêlèrent à eux, glissant en silence entre leurs rangs : alors les Japonais se virent doubles, chaque fantôme étant devenu l'image parfaite et comme le mirage de chaque pèlerin. Les Japonais effrayés se prosternèrent, et le bonze qui les conduisait se mit à prier pour eux avec de grandes contorsions et de grands cris. Lorsque les pèlerins se relevèrent, les fantômes avaient

disparu, et la troupe dévote put continuer librement son chemin. Ce phénomène, que nous ne révoquons pas en doute, présente les doubles caractères d'un mirage et d'une projection soudaine de larves astrales, occasionnés par la chaleur de l'atmosphère et l'épuisement fanatique des pèlerins.

Le docteur Briere de Boismont, dans son curieux *Traité des hallucinations*, raconte qu'un homme parfaitement sensé, et qui n'avait jamais eu de visions, fut tourmenté un matin par un cauchemar des plus pénibles. Il voyait dans sa chambre un singe monstrueux, horrible à voir, qui lui grinçait les dents et se livrait aux plus hideuses contorsions. Il s'éveille en sursaut, il était grand jour; il saute à bas du lit, et reste terrifié en voyant réellement présent l'affreux objet de son rêve. Le singe était là parfaitement semblable à celui du cauchemar, aussi absurde, aussi épouvantable, et faisant les mêmes grimaces. Le personnage en question ne pouvait en croire ses yeux; il resta près d'une demi-heure immobile, observant ce singulier phénomène et se demandant s'il avait la fièvre chaude ou s'il devenait fou. Il s'approcha enfin du fantastique animal pour le toucher, et l'apparition s'évanouit.

Cornelius Gemma, dans son *Histoire critique universelle*, raconte qu'en 454, dans l'île de Candie, le fantôme de Moïse apparut à des Juifs au bord de la mer; il avait au front ses cornes lumineuses, à la main sa verge foudroyante, et les invitait à le suivre en leur montrant du doigt l'horizon du côté de la Terre sainte. La nouvelle de ce prodige se répandit, et les Israélites en foule se pré-

250 wtrwrbtEs atAtzeriQuies.

cipitèrent vers le rivage. Tous virent ou prétendirent voir la merveilleuse apparition : ils étaient au nombre de vingt mille, au dire du chroniqueur, que nous soupçonnons ici d'exagérer un peu. Aussitôt les têtes s'échauffent, les imaginations s'exaltent; on croit à un miracle plus éclatant que ne le fut autrefois le passage de la mer Rouge. Les Juifs se forment en colonne serrée et prennent leur course vers la mer; les derniers poussaient les premiers avec frénésie : on croyait voir le prétendu Moïse marcher sur l'eau. Ce fut tin épouvantable désastre : presque toute cette multitude se noya, et l'hallucination ne s'éteignit qu'avec la vie -du plus grand nombre de ces malheureux visionnaires.

La pensée humaine crée ce qu'elle imagine ; les fantômes de la superstition projettent leur difformité réelle dans la lumière astrale et vivent des terreurs même qui les enfantent. Ce géant noir qui étend ses ailes de l'orient à l'occident pour cacher la lumière au monde, ce monstre qui dévore les âmes, cette effrayante divinité de l'ignorance et de la peur, le diable, en un mot, est encore, pour une immense multitude d'enfants de tous les âges, une affreuse réalité. Dans notre *Dogme et Rituel de la haute magie*, nous l'avons représenté comme l'ombre de Dieu, et en disant cela nous avons caché encore la moitié de notre pensée : Dieu est la lumière sans ombre. Le diable n'est que l'ombre du fantôme de Dieu!

Le fantôme de Dieu! cette dernière idole de la terre; ce spectre anthropomorphe qui se rend malicieusement invisible; cette personnification finie de l'infini; cet invisible qu'on ne peut voir sans mourir, sans mourir du

moins à l'intelligence et à la raison, puisque, pour voir l'invisible, il faut être fou; le fantôme de celui qui n'a pas de corps ; la forme confuse de celui qui est sans formes et sans limites : voilà ce qu'adorent à leur insu le plus grand nombre des croyants. Celui qui est essentiellement, purement, spirituellement, sans être ni l'être absolu, ni un être abstrait, ni la collection des êtres, l'infini intellectuel, en un mot, est si difficile à imaginer! Aussi toute imagination à son sujet est-elle une idolâtrie, il faut y croire et l'adorer. Notre esprit doit se taire devant lui et notre cœur seul a droit de lui donner un nom :
Notre Père I

LIVRE II.

LES HYSTÉ ES MAGIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

THÉORIE DE LA VOLONTÉ.

La vie humaine et ses difficultés innombrables ont pour but, dans l'ordre de la sagesse éternelle, l'éducation de la volonté de l'homme.

La dignité de l'homme consiste à faire ce qu'il veut et à vouloir le bien, conformément à la science du vrai.

Le bien conforme au vrai, c'est le juste.

La justice, c'est la pratique de la raison.

La raison, c'est le verbe de la réalité.

La réalité, c'est la science de la vérité.

La vérité, c'est l'idée identique avec l'être.

L'homme arrive à l'idée absolue de l'être par deux voies, l'expérience et l'hypothèse.

L'hypothèse est probable quand elle est nécessitée par les enseignements de l'expérience ; elle est improbable ou absurde quand elle est rejetée par cet enseignement.

L'expérience c'est la science, et l'hypothèse c'est la foi.

La vraie science admet nécessairement la foi ; la vraie foi compte nécessairement avec la science.

Pascal blasphémait contre la science lorsqu'il a dit que, par la raison, l'homme ne peut arriver à la connaissance d'aucune vérité.

Aussi Pascal est-il mort fou.

Mais Voltaire ne blasphémait pas moins contre la science, lorsqu'il déclarait absurde toute hypothèse de la foi, et n'admettait pour règle de la raison que le témoignage des sens.

Aussi le dernier mot de Voltaire a-t-il été cette formule contradictoire :

DIEU ET LA LIBERTÉ.

Dieu, c'est-à-dire un maître suprême : ce qui exclut toute idée de liberté, comme l'entendait l'école de Voltaire.

Et la liberté, c'est-à-dire une indépendance absolue de tout maître ; ce qui exclut toute idée de Dieu.

Le mot **DIEU** exprime la personnification suprême de la loi, et par conséquent du devoir; et si, par le mot **LIBERTÉ**, on veut entendre avec nous **LE DROIT DE FAIRE** suri **DEVOIR**, nous prendrons pour devise à notre tour, et nous répéterons sans contradiction et sans erreur :

DIEU ET LA LIBERTÉ.

Comme il n'y a de liberté pour l'homme que , dans l'ordre qui résulte du vrai et du bien, on peut dire que **la conquête de la liberté est le grand travail de l'âme humaine. L'homme, en s'affranchissant des mauvaises**

»Mat» •11AGRMS,

passions et de leur servitude, se crée en quelque sorte une seconde fois lui-même. La nature l'avait fait vivant et souffrant; il se fait heureux et immortel : il devient ainsi le représentant de la divinité sur la terre et en exerce relativement la toute-puissance.

AXIOME I.

Rien ne résiste à la volonté de l'homme, lorsqu'il sait le vrai et veut le bien.

AXIOME U.

Vouloir le mal, c'est vouloir la mort. Une volonté perverse est un commencement de suicide.

AXIOME III.

Vouloir le bien avec violence, c'est vouloir le mal ; car la violence produit le désordre, et le désordre produit le mal.

AXIOME IV.

On pèut et l'on doit accepter le mal comme moyen du bien ; mais il ne faut jamais ni le vouloir ni le faire, autrement on détruirait d'une main ce qu'ou édifie de l'autre. La bonne foi ne justifie jamais les mauvais moyens; elle les corrige lorsqu'on les subit, et les condamne lorsqu'on les prend.

AXIOME V.

Pour avoir droit de posséder toujours, il faut vouloir patiemment et longtemps.

t'aima ss LA voloterk.

AXIOME VI.

Passer sa vie à vouloir ce qu'il est impossible de posséder toujours, c'est abdiquer la vie et accepter l'éternité de **la mort**.

AXIOME VII.

Plus la volonté surmonte d'obstacles, plus elle est forte. C'est pour cela que le Christ a glorifié la pauvreté et la douleur.

AXIOME VIII.

Lorsque la volonté est vouée à l'absurde, elle est réprouvée par l'éternelle raison.

AXIOME IX.

La volonté de l'homme juste, c'est la volonté de Dieu même, et c'est la loi de la nature.

AXIOME I.

C'est par la volonté que l'intelligence voit. Si la volonté est saine, la vue est juste. Dieu a dit : Que la lumière soit! et la lumière est; la volonté dit : Que le Inonde soit comme je veux le voir I et l'intelligence le voit comme la volonté a voulu. C'est ce que signifie le *mot ainsi soit-il*, qui confirme les actes de foi.'

AXIOME XI.

Lorsqu'on se fait des fantômes, on met au monde des vampires, et il **faudra nourrir ces enfants d'un cauche-**

mar volontaire avec son sang, avec sa vie, avec son intelligence et sa raison, sans les rassasier jamais.

AXIOME XII.

Affirmer et vouloir ce qui doit être, c'est *créer*; affirmer et vouloir ce qui ne doit pas être, c'est détruire.

AXIOME XIII.

La lumière est un feu électrique mis par la nature au service de la volonté : elle éclaire ceux qui savent en user, elle brûle ceux qui en abusent.

AXIOME XIV.

L'empire du monde, c'est l'empire de la lumière.

AXIOME XV.

Les grandes intelligences dont la volonté s'équilibre mal ressemblent aux comètes, qui sont des soleils avortés.

AXIOME XVI.

Ne rien faire, c'est aussi funeste que de faire le mal, mais *c'est* plus lâche. Le plus impardonnable des péchés mortels, c'est l'inertie.

AXIOME XVII.

Souffrir, *c'est* travailler. Une grande douleur soufferte est un progrès accompli. Ceux qui souffrent beaucoup vivent plus que ceux qui ne souffrent pas.

AXIOME XVIII.

La mort volontaire par dévouement n'est pas un suicide; c'est l'apothéose de la volonté.

AXIOME XIX.

La peur n'est qu'une paresse de la volonté, et c'est pour cela que l'opinion flétrit les lâches.

AXIOME XX.

Arrivez à ne pas craindre le lion, et le lion vous craindra. Dites à la douleur : Je veux que tu sois un plaisir, et elle deviendra un plaisir, plus même qu'un plaisir, un bonheur.

AXIOME XXI.

Une chaîne de fer est plus facile à briser qu'une chaîne de fleurs.

AXIOME XXII.

Avant de déclarer un homme heureux ou malheureux, sachez ce que l'a fait la direction de sa volonté : Tibère mourait tous les jours à Caprée, tandis que Jésus prouvait son immortalité et sa divinité même sur le Calvaire et sur la croix.

CHAPITRE II.

LA PUISSANCE DE LA PAROLE.

C'est le verbe qui crée les formes, et les formes à leur tour réagissent sur le verbe pour la modifier et le finir.

Toute parole de vérité est le commencement d'un acte de justice.

On demande si l'homme peut être quelquefois nécessairement poussé au mal. Oui, lorsqu'il a le jugement faux et par conséquent le verbe injuste.

Mais on est responsable d'un jugement faux comme d'une mauvaise action.

Ce qui fausse le jugement, *ce* sont les vanités injustes de l'égoïsme.

Le verbe injuste, ne pouvant se réaliser par la création, se réalise par la destruction. Il faut qu'il tue ou qu'il meure.

S'il pouvait rester sans action, ce serait le plus grand de tous les désordres, un blasphème durable contre la vérité.

Telle est cette parole oiseuse dont le Christ a dit qu'on rendra compte au jugement universel. Une parole de plaisanterie, une niaiserie qui *récrée* et qui fait rire, n'est pas une parole oiseuse.

La beauté de la parole est une splendeur de vérité. Une parole vraie est toujours belle, une belle parole est toujours vraie.

C'est pour cela que les oeuvres d'art sont toujours saintes quand elles sont belles.

Que m'importe qu'Anacréon chante Batylle, si, dans ses vers, j'entends les notes de cette divine harmonie qui est l'hymne éternel de la beauté? La poésie est pure comme le soleil : elle étend son voile de lumière sur les erreurs de l'humanité. Malheur à qui voudrait soulever le voile pour apercevoir des laideurs !

Le concile de Trente a dit qu'il est permis aux personnes sages et prudentes de lire les livres des anciens, même obscènes, à cause de la beauté de la forme.

Une statue de Néron ou d'Héliogabale faite comme les chefs-d'oeuvre de Phidias, ne serait-elle pas une oeuvre absolument belle et absolument bonne? et celui-là ne mériterait-il pas les huées du monde entier qui voudrait qu'on la brisât parce qu'elle représenterait un monstre ?

Les statues scandaleuses, ce sont les statues mal faites; et la Vénus de Milo serait profanée si on la plaçait à côté des Vierges qu'on ose exposer dans certaines églises.

On apprend le mal dans des livres de morale sottement écrits, bien plus que dans les poésies de Catulle ou dans les ingénieuses allégories d'Apulée.

Il n'y a de mauvais livres que les livres mal pensés ou mal faits.

Tout verbe de beauté est un verbe de vérité. C'est une lumière formulée en parole.

Mais à la plus brillante lumière, pour se produire et

se rendre visible, il faut une ombre; et la parole créatrice, pour devenir efficace, a besoin de contradicteurs. Il faut qu'elle subisse l'épreuve de la négation, du sarcasme, puis celle bien plus cruelle encore de l'indifférence et de l'oubli. cc Il faut, disait le Maître, que le grain tombé dans la terre pourrisse pour germer. »

Le verbe qui affirme et la parole qui nie doivent se marier ensemble, et de leur union naîtra la vérité pratique, la parole réelle et progressive. C'est la nécessité qui doit contraindre les travailleurs à choisir pour pierre angulaire celle qu'on avait d'abord méconnue et rejetée. Que la contradiction ne décourage donc jamais les hommes d'initiative. Il faut une terre à la charrue, et la terre résiste parce qu'elle travaille. Elle se défend comme toutes les vierges, elle conçoit et enfante lentement comme toutes les mères. Vous donc qui voulez semer une plante nouvelle dans le champ de l'intelligence, comprenez et respectez les résistances pudibondes de l'expérience bornée et de la tardive raison.

Lorsqu'une parole nouvelle vient au monde, il lui faut des liens et des langes; c'est le génie qui l'a enfantée, mais c'est à l'expérience de la nourrir. Ne craignez pas qu'on la délaisse et qu'elle meure; l'oubli est pour elle un repos favorable, et les contradictions lui sont une culture. Lorsqu'un soleil éclot dans l'espace, il crée ou attire des mondes. Une seule étincelle de lumière, fixe promet à l'espace un univers.

Toute la magie est dans un mot, et ce mot, prononcé kabbalistiquement, est plus fort que toutes les puissances du ciel, de la terre et de l'enfer. Avec le nom de *Jod he*

van he, on commande à la nature : les royaumes sont conquis au nom *d'A donai*, et les forces occultes qui composent l'empire d'Hermès sont toutes obéissantes à celui qui sait prononcer suivant la science le nom incommunicable *d'A gla*.

Pour prononcer suivant la science les grandes paroles de la Kabbale, il faut les prononcer avec une intelligence entière, avec une volonté que rien n'arrête, avec une activité que rien ne rebute. En magie, avoir dit c'est avoir fait; le verbe se commence avec des lettres, il s'achève avec des actes. On ne veut réellement une chose que lorsqu'on la veut de tout son coeur, au point de briser pour elle ses affections les plus chères ; de toutes ses forces, au point d'exposer sa santé, sa fortune et sa vie.

C'est par le dévouement absolu que se prouve et que se constitue la foi. Mais Phomme armé d'une foi pareille pourra transporter les montagnes.

Le plus fatal ennemi de nos alpes, c'est la paresse. L'inertie *a* une ivresse qui nous endort; mais le sommeil de l'inertie, c'est la corruption et la mort. Les facultés (le l'âme humaine sont comme les flots de l'Océan : il leur faut, pour les conserver, le sel et l'amertume des larmes; il leur faut les tourmentes du ciel et l'agitation des tempêtes.

Lorsque, au lieu de marcher dans la carrière du progrès, nous voulons nous faire porter, nous dormons dans les bras de la mort ; c'est à nous qu'il est dit, comme au paralytique de l'Évangile : Emportez votre lit et marchez ! C'est à nous d'emporter la mort pour la précipiter dans la vie.

262 MYSTÈRES MAGIQUES.

Suivant la magnifique et terrible expression de saint Jean, l'enfer est un feu qui dort. C'est une vie sans activité et sans progrès; c'est du soufre en stagnation : *stagnum ignis et sulphuris*.

La vie qui dort est analogue à la parole oisive, et c'est de cela que les hommes auront à rendre compte au jour du jugement dernier.

L'intelligence parle et la matière s'agite ; elle ne se reposera qu'après avoir pris la forme donnée par la parole. Voyez le verbe chrétien mettant depuis dix-neuf siècles le monde en travail ! Quels combats de géants ! Combien d'erreurs essayées et repoussées ! Que de christianisme déçu et irrité au fond de la protestation, depuis le seizième siècle jusqu'au dix-huitième ! L'égoïsme humain, désespéré de ses défaites, a ameuté tour à tour toutes ses stupidités. On a revêtu le Sauveur du monde de tous les haillons et de toutes les pourpres dérisoires : après Jésus l'inquisiteur, on a fait le *sans culotte Jésus*. Mesurez si vous le pouvez tout *ce* qui a coulé de larmes et de sang, osez prévoir tout ce qu'on en répandra encore avant d'arriver au règne messianique de l'Homme-Dieu, qui soumet à la fois toutes les passions aux pouvoirs et tous les pouvoirs à la justice !

ADVENIAT REGNUM Tuva ! Voilà ce que sept cent millions de voix répètent soir et matin sur toute la surface de la terre, depuis bientôt dix-neuf cents ans, pendant que les Israélites attendent toujours le Messie. Il a parlé, et il viendra ; il est venu pour mourir, et il a promis de revenir pour vivre.

LE CIEL EST L'HARMONIE DES SENTIMENTS GÉNÉREUX.

L'ENFER EST LE CONFLIT DES INSTINCTS LAMIES.

Quand l'humanité, à force d'expériences sanglantes et douloureuses, aura bien compris cette double vérité, elle abjurera l'enfer de l'égoïsme pour entrer dans le ciel du dévouement et de la charité chrétienne.

La lyre d'Orphée a défriché la Grèce sauvage, et la lyre d'Amphyon a bâti la mystérieuse Thèbes. C'est que l'harmonie est la vérité. La nature entière est harmonie, mais l'Évangile n'est pas une lyre : c'est le livre des principes éternels qui doivent régler et qui régleront toutes les lyres et toutes les harmonies vivantes de l'univers.

Tant que le monde ne comprendra pas ces trois paroles: *vérité, raison, justice*, et celles-ci : *devoir, hiérarchie, société*, la devise révolutionnaire *liberté, égalité, fraternité*, ne sera qu'un triple mensonge.



CHAPITRE III.

LES INFLUENCES MYSTÉRIEUSES.

Il n'y a pas de milieu possible. Tout homme est bon ou mauvais. Les indifférents, les tièdes ne sont pas bons, ils sont donc mauvais, et les pires de tous les mauvais, car ils sont imbéciles et liches. Le combat de la vie ressemble à une guerre civile, ceux qui restent neutres trahissent également les deux partis et renoncent au droit d'être comptés parmi les enfants de la patrie.

Nous respirons tous la vie des autres et nous leur insufflons en quelque sorte une partie de notre existence. Les hommes intelligents et bons sont à leur insu les médecins de l'humanité, les hommes sots et mauvais sont des empoisonneurs publics.

Il est des personnes près desquelles on se sent meilleur. Voyez cette jeune darne du grand monde, elle cause, elle rit, elle se pare comme toutes les autres, pourquoi donc en elle tout est-il mieux et plus parfait? Rien de plus naturel que sa distinction, rien de plus franc et de plus noblement abandonné que sa causerie. Près d'elle tout doit se trouver à l'aise excepté les mauvais sentiments, mais ils sont impossibles près d'elle. Elle ne trouble pas les coeurs, elle les attache et les élève, elle n'enivre pas, elle enchante. Ce que prêche toute sa per-

sonne semble être une perfection plus aimable que la vertu même ; elle est plus gracieuse que la grâce, ses actions sont faciles et inimitables comme la belle musique et les beaux vers. C'est d'elle qu'une charmante mondaine trop amie pour être rivale disait après un bal : Il m'a semblé voir la sainte Bible se trémousser. Voyez au contraire cette autre femme, celle-ci affecte la dévotion la plus rigide et se scandaliserait d'entendre chanter les anges, mais sa parole est malveillante, son regard hautain et méprisant, lorsqu'elle parle de vertu elle ferait aimer le vice. Dieu pour elle est un mari jaloux qu'elle se fait un grand mérite de ne pas tromper; ses maximes sont désolantes, ses actions plus vaines que charitables, et l'on pourrait dire après l'avoir rencontrée à l'église : J'ai vu le diable prier Dieu.

En quittant la première on se sent plein d'amour pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est bon et généreux. On est heureux de lui avoir bien dit tout ce qu'elle vous a inspiré de bien et d'avoir été approuvé par elle; on se dit que la vie est bonne, puisque Dieu l'a donnée à de pareilles âmes, on est plein de courage et d'espoir. L'autre, vous laisse affaibli, rebuté ou peut-être, ce qui est pire, excité à mal entreprendre; elle voué fait douter de l'honneur, de la piété et du devoir; près d'elle on n'a échappé à l'ennui que par la porte des mauvais désirs. On a médité pour lui plaire, on s'est amoindri pour flatter son orgueil, on reste mécontent d'elle et de soi-même. •

Le sentiment vif et certain de ces diverses influences • est le propre des esprits justes et des consciences délicates, et c'est précisément ce que les anciens écrivains

ascétiques appelaient la grâce du discernement des esprits.

Vous êtes de cruels consolateurs, disait Job à ses prétendus amis. C'est qu'en effet les êtres vicieux affligent toujours au lieu de consoler. Ils ont un tact prodigieux pour trouver et choisir les banalités les plus désespérantes. Vous pleurez une affection brisée, que vous êtes simple! On se jouait de vous, on ne vous aimait pas. Vous avouez avec douleur que votre enfant est boiteux, on vous fait remarquer amicalement qu'il est bossu. Il tousse et cela vous inquiète, on vous conjure tendrement d'y prendre garde, car il est peut-être poitrinaire. Votre femme est malade depuis longtemps, consolez-vous, elle en mourra.

Espère et travaille, voilà ce que nous dit le ciel par la voix de toutes les bonnes âmes ; désespère et meurs, voilà ce que nous crie l'enfer par toutes les paroles, par tous les mouvements, par toutes les amitiés mêmes et toutes les caresses des êtres imparfaits ou dégradés.

Quelle que soit la réputation d'une personne et quels que soient les témoignages d'amitié qu'elle vous donne, si en la quittant vous vous sentez moins ami du bien et moins fort, elle est pernicieuse pour vous : évitez-la.

Notre double aimantation produit en nous deux sortes de sympathies. Nous avons besoin tour à tour d'absorber et de rayonner. Notre coeur aime les contrastes, et il est peu d'exemples de femmes qui aient aimé successivement deux hommes de génie.

On se repose par la protection des lassitudes de l'admiration, c'est la loi de l'équilibre; mais parfois aussi les

natures sublimes se surprennent dans des caprices de vulgarité. L'homme, a dit l'abbé Gerbet, est l'ombre d'un Dieu dans le corps d'un animal : il y a les amis de l'ange et les complaisants de l'animal. L'ange nous attire, mais si nous n'y prenons garde, c'est la bête qui nous emporte : elle doit même fatalement nous emporter, quand il s'agit de bêtises, c'est-à-dire des satisfactions de cette vie nourrice de la mort, que dans le langage des bêtes on appelle la vie réelle. En religion, l'Évangile est un guide sûr, il n'en est pas de même en affaire, et bien des gens, lorsqu'il s'agirait de régler la succession temporelle de Jésus-Christ, s'entendraient plus volontiers avec Judas Iscariote qu'avec saint Pierre.

On admire la probité, a dit Juvénal, et on la laisse se morfondre. Si tel homme célèbre, par exemple, n'avait pas mendié scandaleusement la richesse, eût-on jamais songé à doter sa vieille muse? lui fût-il tombé des héritages? La vertu prend notre admiration, notre bourse ne lui doit donc rien, cette grande dame est assez riche sans nous. On aime mieux donner au vice, il est si pauvre!

Je n'aime pas les mendiants et je ne donne qu'aux pauvres honteux, disait un jour un homme d'esprit. — Mais que leur donnez-vous, puisque vous ne les connaissez pas? — Je leur donne mon admiration et mon estime, et je n'ai pas besoin de les connaître pour cela. — Comment avez-vous besoin de tant d'argent, demandait-on à un autre, vous êtes sans enfants et sans charges? — J'ai mes pauvres honteux auxquels je ne puis m'empêcher de donner beaucoup. — Faites-les-moi connaître, **je leur donnerai peut-être aussi.** — **Oh!. vous en connaissez**

sans doute déjà quelques-uns. J'en ai sept qui mangent énormément, et un huitième qui mange plus que les sept autres : les sept sont les sept péchés capitaux; le huitième, c'est le jeu.

— Monsieur, donnez-moi cinq francs, je meurs de faim. — Imbécile! tu meurs de faim, et tu veux que je t'encourage dans une aussi mauvaise voie! Tu meurs de faim, et tu as l'impudence de l'avouer! Tu veux me rendre le complice de ton incapacité, le nourricier de ton suicide ! Tu veux une prime pour la misère? Pour qui me prends-tu? Suis-je une canaille de ton espèce ?...

— Mon ami, j'ai besoin d'un millier d'écus pour séduire une femme honnête. — Ah! c'est mal; mais je ne sais rien refuser à un ami. Tiens, et quand tu auras réussi, tu me donneras l'adresse de cette personne. Voilà ce qu'on appelle, en Angleterre et ailleurs, agir en parfait gentilhomme.

« L'homme d'honneur sans travail vole, et ne mendie pas ! » répondait un jour Cartouche à un passant qui lui demandait l'aumône. C'est emphatique comme le mot prêté à Cambrone ; et peut-être le célèbre voleur et le grand général ont-ils en réalité répondu tous les deux de la même manière.

C'est ce même Cartouche qui offrit une autre fois, de lui-même et sans qu'on les lui demandât, vingt mille livres à un banqueroutier. Entre frères, il faut savoir vivre.

L'assistance mutuelle est une loi de nature. Aider nos pareils, c'est nous aider nous-mêmes. Mais au-dessus de l'assistance mutuelle s'élève **une loi plus sainte et plus**

grande : c'est l'assistance universelle, c'est la charité.

Nous admirons tous et nous aimons saint Vincent de Paul, mais nous avons presque tous aussi un faible secret pour l'habileté, la présence d'esprit et surtout l'audace de Cartouche.

Les complices avoués de nos passions peuvent nous dégoûter en nous humiliant; nous saurons, à nos risques et périls, leur résister par orgueil. Mais quoi de plus dangereux pour nous que nos complices hypocrites et cachés? Ils nous suivent comme le chagrin, ils nous attendent comme l'abîme, ils nous entourent comme le vertige. Nous les excusons pour nous excuser, nous les défendons pour nous défendre, nous les justifions pour nous justifier, et nous les subissons ensuite parce qu'il le faut, parce que nous n'avons pas la force de résister à nos penchants, parce que nous ne le voulons pas.

Ils se sont emparés de notre ascendant, comme dit Paracelse, et où ils voudront nous conduire, nous irons.

Ce sont nos mauvais anges, nous le savons au fond de notre conscience; mais nous les ménageons, car nous nous sommes faits leurs serviteurs, afin qu'ils soient aussi les nôtres.

Nos passions, ménagées et flattées, sont devenues des servantes-maîtresses; et les complaisants de nos passions sont des valets qui sont nos maîtres.

Nous respirons nos pensées et nous aspirons celles des autres empreintes dans la lumière astrale, devenue leur atmosphère électro-magnétique : aussi la compagnie des méchants est-elle moins funeste aux gens de bien que celle des êtres vulgaires, lâches et tièdes. Une forte anti-

pathie nous avertit facilement et nous • sauve du contact des vices grossiers ; il n'en est pas ainsi des vices déguisés, amoindris en quelque sorte et rendus presque aimables. Une honnête femme n'éprouvera que du dégoût dans la société d'une fille perdue; mais elle atout à craindre des séductions d'une coquette.

On sait que la folie est contagieuse; mais les fous sont plus particulièrement dangereux quand ils sont aimables et sympathiques. On entre peu à peu dans leur *cercle* d'idées, on arrive à comprendre leurs exagérations en partageant leurs enthousiasmes, on s'habitue à leur logique exceptionnelle et dévoyée, on en vient à trouver qu'ils ne sont pas si fous qu'on le croyait d'abord. De là à croire qu'ils ont seuls•raison, il n'y a pas loin. On les aime, on les approuve, on est fou comme eux.

Les affections sont libres et peuvent être raisonnées; mais les sympathies sont fatales, et le plus souvent déraisonnables; elles dépendent des attractions plus ou moins équilibrées de la lumière magnétique, et agissent sur les hommes de la même manière que sur les animaux. On se plaira bêtement avec une personne qui n'a rien d'aimable, parce qu'on *est* mystérieusement attiré et dominé par elle. Souvent ces sympathies étranges ont commencé par de vives antipathies; les fluides se repoussaient d'abord, puis ils se sont équilibrés.

La spécialité équilibrante du médiateur plastique de chaque personne est ce que Paracelse appelle leur *ascendant*, et il donne le nom de *lapina* au reflet particulier des idées habituelles de chacun dans la lumière universelle.

On arrive à la connaissance de l'ascendant d'une personne par la divination sensitive du *flagum*, et par une direction persévérante de la volonté, on tourne le côté actif de son propre ascendant vers le côté passif de l'ascendant d'un autre, lorsqu'on veut s'emparer de cet autre et le dominer.

L'ascendant astral a été deviné par d'autres magistes, qui l'ont appelé *tourbillon*.

C'est, disent-ils, un courant de lumière spécialisée, reproduisant toujours un même cercle d'images, et par conséquent d'impressions déterminées et déterminantes. Ces tourbillons existent pour les hommes comme pour les étoiles. « Les astres, dit Paracelse, respirent leur âme lumineuse et attirent le rayonnement les uns des autres. L'âme de la terre, captive des lois fatales de la gravitation, se dégage en se spécialisant et passe par l'instinct des animaux pour arriver à l'intelligence de l'homme. La partie captive de cette âme est muette, mais elle conserve par écrit les secrets de la nature. La partie libre ne peut plus lire cette écriture fatale sans perdre instantanément sa liberté. On ne passe de la contemplation muette et végétative à la pensée libre et vivante qu'en changeant de milieux et d'organes. De là vient l'oubli qui accompagne la naissance et les réminiscences vagues de nos intuitions maladives, analogues toujours aux visions de nos extases et de nos rêves. »

Cette révélation de grand maître de la médecine occulte jette une immense lumière sur tous les phénomènes du somnambulisme et de la divination. Là est aussi, **pour qui saura la trouver, la véritable clef des évocations et**

des communications avec l'âme fluidique de la ;terre.

Les personnes dont l'influence dangereuse se fait sentir par un seul contact, sont celles qui font partie d'une association fluidique, ou qui disposent, soit volontairement, soit à leur insu, d'un courant de lumière astrale dévoyée. Celles, par exemple, qui vivent dans l'isolement et la privation de toute communication humaine, et qui sont journellement en rapport fluidique avec des animaux réunis en grand nombre, comme sont ordinairement les bergers, ceux-là sont possédés du démon qu'on nomme *légion*, et règnent à leur tour despbtiquement sur les âmes fluidiques des troupeaux confiéesà leur garde : aussi leur bienveillance ou leur malveillance fait-elle prospérer ou mourir les bestiaux; et cette influence de sympathie animale, ils peuvent l'exercer sur des médiateurs plastiques humains mal défendus par une volonté faible, ou par une intelligence bornée.

Ainsi s'expliquent les envoûtements opérés habituellement par les bergers et les phénomènes encore tout récents du presbytère de Cideville.

Cideville est un petit village de Normandie où se produisirent il y a quelques années des phénomènes semblables à ceux qui se reproduisirent depuis sous l'influence de M. Home. M. de Mirville les a soigneusement étudiés, et M. Gougenot des Mousseaux en a renouvelé tous les détails dans un livre publié en 1854, et intitulé *Mœurs et pratiques des démons*. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dernier auteur, c'est qu'il semble deviner l'existence du médiateur plastique ou du corps fluidique. ci Nous n'avons certainement pas deux âmes, dit-il, mais nous avons

peut-être deux corps. » Tout ce qu'il raconte, en effet, semblerait prouver cette hypothèse. Il s'agit d'un berger dont la forme fluïdique infestait un presbytère, et qui fut blessé à distance par les coups portés à sa larve astrale.

Nous demanderons ici à MM. de Mirville et Gougenot Desmousseaux s'ils prennent ce berger pour le diable, et si, de près ou de loin, le diable tel qu'ils le conçoivent peut être égratigné ou blessé. On ne connaissait guère alors en Normandie les maladies magnétiques des *médiums*, et ce malheureux somnambule, qu'il eût fallu soigner et guérir, fut rudement maltraité et même battu, dit-on, non pas en apparence fluïdique, mais en propre personne, par M. le curé lui-même. C'est là, convenons-en, un singulier genre d'exorcisme ! Si réellement ces violences ont eu lieu, et si elles sont imputables à un ecclésiastique qu'on dit et qui peut être, à la crédulité près, très bon et très respectable, avouons que des écrivains tels que MM. de Mirville et Gougenot Desmousseaux s'en rendent quelque peu les complices.

Les lois de la vie physique sont inexorables, et, dans sa nature animale, l'homme naît esclave de la fatalité ; c'est à force de lutttes contre les instincts qu'il peut conquérir la liberté morale. Deux existences différentes sont donc possibles pour nous sur la terre : l'une fatale, l'autre libre. L'être fatal est le jouet ou l'instrument d'une foret qu'Il ne dirige pas : or, quand les instruments de la fatalité se rencontrent et se heurtent, le plus fort brise ou emporte le plus faible ; les êtres vraiment affranchis ne craignent ni les envoûtements ni les influences mystérieuses.

MYSTÈRES MAGIQUES.

On nous dira que la rencontre de çain peut être fatale pour Abel. Sans doute ; mais une pareille fatalité est un bonheur pour la pure et sainte victime, elle n'est un malheur que pour l'assassin.

De même qu'il existe entre les justes une grande communauté de vertus et de mérites, il existe entre les méchants une solidarité absolue de culpabilité fatale et de châtement nécessaire. Le crime est dans les dispositions du coeur. Les circonstances presque toujours indépendantes de la volonté font seules la gravité des actes. Si la fatalité avait fait de Néron un esclave, il fût devenu un histrion ou un gladiateur, et n'eût pas incendié Rome : faudrait-il lui en savoir gré ?

Néron était le complice du peuple romain tout entier, et ceux-là seuls étaient responsables des fureurs de ce monstre qui eussent dû les empêcher. Sénèque, Burrhus, Thrasea, Corbulon, voilà les vrais coupables de ce règne affreux : grands hommes égoïstes ou incapables ! ils n'ont su que mourir !

Si l'un des ours du Jardin des plantes s'échappait et dévorait quelques personnes, est-ce à lui ou à ses gardiens qu'il faudrait en demander compte ?

Quiconque s'affranchit des erreurs communes doit payer une rançon proportionnelle à la somme de ces erreurs : Socrate répond pour Anitus, et Jésus a dû souffrir un supplice égalant en horreurs toute la trahison de Judas.

C'est ainsi qu'en payant les deltes de la fatalité, la liberté conquise achète l'empire du monde ; c'est à elle

qu'il appartient de lier et de délier : Dieu lui a remis les clefs du ciel et de l'enfer..

Hommes qui abandonnez les bêtes à elles-mêmes, vous voulez qu'elles vous dévorent.

Les multitudes esclaves de la fatalité ne peuvent jouir de la liberté que par l'obéissance absolue à la volonté des hommes libres; elles doivent travailler pour eux, parce qu'ils répondent pour elles.

Mais quand la bête gouverne les bêtes, quand l'aveugle conduit les aveugles, quand l'homme fatal gouverne les masses fatales, que faut-il attendre? D'épouvantables catastrophes, et elles ne manqueront jamais.

En admettant les dogmes anarchiques de 89, Louis XVI avait lancé l'État sur une pente fatale. Tous les crimes de la Révolution pesèrent dès ce moment sur lui seul ; lui seul avait manqué à son devoir. Robespierre et Marat ont fait ce qu'ils devaient faire. Girondins et Montagnards se sont fatalement entre-tués, et leurs morts violentes n'ont été que des catastrophes nécessaires; il n'y a eu à cette époque qu'un grand et légitime supplice, vraiment sacré, vraiment expiatoire : celui du roi. Le principe de la royauté devait tomber si ce prince trop faible eût été absous. Mais une transaction était impossible entre l'ordre et le désordre. On n'hérite pas de ceux qu'on assassine, on les vole, et la Révolution a réhabilité Louis XVI en l'assassinant. Après tant de concessions, après tant de faiblesses, après tant d'indignes abaissements, cet homme sacré une seconde fois par le malheur a pu dire du moins, en montant sur l'échafaud : La Révolution est jugée , et je suis toujours le roi de France!

Etre juste, c'est souffrir pour tous ceux qui ne le sont pas, mais c'est vivre; être méchant, c'est souffrir pour soi-même sans conquérir la vie, c'est se tromper, mal faire et mourir éternellement.

Résumons-nous : les influences fatales sont celles de la mort , les influences salutaires sont celles de la vie. Suivant que nous sommes plus faibles ou plus forts dans la vie, nous attirons ou nous repoussons le maléfice. Celle puissance occulte n'est que trop réelle; mais l'intelligence et la vertu auront toujours le moyen d'en éviter les obsessions et les atteintes.

CHAPITRE IV.

MYSTÈRES DE LA PERVERSITÉ.

L'équilibre humain se compose de deux attraits : l'un vers la mort, l'autre vers la vie. La fatalité, c'est le vertige qui nous attire vers l'abîme ; la liberté, c'est l'effort raisonnable qui nous élève au-dessus des attractions fatales de la mort..

Qu'est-ce qu'un péché mortel ? C'est une apostasie de notre liberté; c'est un abandon de nous-même aux lois matérielles de la pesanteur; un acte injuste est un pacte avec l'injustice : or, toute injustice est une abdication de l'intelligence. Nous tombons alors sous l'empire de la force, dont les réactions écrasent toujours tout ce qui s'écarte de l'équilibre.

L'amour du mal et l'adhésion formelle de la volonté à l'injustice sont les derniers efforts de la volonté expirante. L'homme, quoi qu'il fasse, est plus que la brute, et il ne saurait s'abandonner comme elle à la fatalité. Il faut qu'il choisisse et qu'il aime. L'âme désespérée qui se croit amoureuse de la mort est plus vivante encore qu'une âme sans amours. L'activité pour le mal peut et doit ramener l'homme au bien par contre-coup et par réaction. Le vrai mal sans remède, c'est l'inertie.

Aux abîmes de la perversité correspondent les abîmes de la grâce. Dieu a souvent fait des saints avec des scélérats; il n'a jamais rien fait avec des tièdes et des lâches.

Sous peine de réprobation, il faut travailler, il faut agir. La nature y pourvoit d'ailleurs, et si nous ne voulons pas aller de tout notre courage vers la vie, elle nous précipite de toutes ses forces vers la mort. Ceux qui ne veulent pas marcher, elle les traîne.

Un homme qu'on pourrait 'appeler le grand prophète des ivrognes, Edgar Poti, cet halluciné sublime, ce génie de l'extravagance lucide, a dépeint avec une réalité effrayante les cauchemars de la perversité...

J'ai tué ce vieillard parce qu'il louchait. — J'ai fait cela parce qu'il ne fallait pas le faire. ».

Voilà la terrible contre-partie du *Credo quia absurdum*, de Tertullien.

Braver Dieu et l'injurier, c'est un dernier acte de foi. « Les morts ne te louent pas, Seigneur, » dit le Psalmiste; et nous pourrions ajouter, si nous l'osions : u Les morts ne te blasphèment pas.

« Oh ! mon fils! disait un père penché sur le lit de son enfant, tombé en léthargie après un violent acas de délire, insulte-moi encore; bats-moi, mords-moi; je sentirai que tu vis encore... Mais ne reste pas à jamais dans ce silence affreux de la tombe ! »

Toujours un grand crime proteste contre une grande tiédeur. Cent mille prêtres honnêtes auraient pu, par une charité plus active, prévenir l'attentat de ce misérable Verger. L'Église doit juger, condamner, punir un ecclésiastique scandaleux; mais elle n'a pas le droit de

l'abandonner aux frénésies du désespoir et aux tentations de la misère et de la faim.

Rien n'est épouvantable comme le néant ; et si l'on pouvait jamais en formuler la conception, s'il était possible de l'admettre, l'enfer serait une espérance.

Voilà pourquoi la nature même cherche et impose l'expiation comme un remède ; voilà pourquoi le supplice supplie, comme l'a si bien compris ce grand catholique qu'on nommait le comte Joseph de Maistre ; voilà pourquoi la peine de mort est de droit naturel et ne disparaîtra jamais des lois humaines. La tache du meurtre serait indélébile, si Dieu n'absolvait pas l'échafaud ; le pouvoir divin abdiqué par la société et usurpé par les scélérats leur appartiendrait sans conteste. L'assassinat alors se transformerait en vertu lorsqu'il exercerait les représailles de la nature outragée. Les vengeances particulières protesteraient contre l'absence de l'expiation publique, et avec les tronçons du glaive brisé de la justice, l'anarchie se fabriquerait des poignards.

Si Dieu supprimait l'enfer, les hommes en feraient un autre pour le braver, » nous disait un jour un bon prêtre. Il avait raison ; et c'est pour cela que l'enfer tient tant à être supprimé. Émancipation ! tel est le cri de tous les vices. Émancipation du meurtre par l'abolition de la peine de mort ; émancipation de la prostitution et de l'infanticide par l'abolition du mariage ; émancipation de la paresse et de la rapine par l'abolition de la propriété. Ainsi tourne le tourbillon de la perversité, jusqu'à ce qu'il arrive à cette formule suprême et secrète : Émancipation de la mort par l'abolition de la vie !

C'est par les victoires du travail qu'on échappe aux fatalités de la douleur. Ce que nous appelons la mort n'est que la parturition éternelle de la nature. Sans cesse elle réabsorbe et reprend dans son sein tout ce qui n'est pas né de l'esprit. La matière inerte par elle-même ne peut exister que par le mouvement perpétuel, et l'esprit naturellement volatil ne peut durer qu'en se fixant. L'émancipation des lois fatales par l'adhésion libre de l'esprit au vrai et au bien, est ce que l'Évangile nomme la naissance spirituelle; la réabsorption dans le foyer éternel de la nature est la seconde mort.

Les êtres non émancipés sont attirés vers cette seconde mort par une pesanteur fatale, ils s'entraînent les uns les autres, comme le divin Michel-Ange nous le fait si bien voir dans sa grande peinture du jugement dernier, ils sont envahissants et tenaces comme des gens qui se noient, et les esprits libres doivent lutter énergiquement contre eux pour n'être pas retenus par eux dans leur essor et rabaissés fatalement vers l'enfer.

Cette guerre' est aussi ancienne que le Inonde; les Grecs la figuraient sous les symboles d'Éros et d'Antéros, et les Hébreux par l'antagonisme de Caïn et d'Abel. C'est la guerre des titans et des dieux. Les deux armées sont partout invisibles, mais disciplinées et prêtes toujours à l'attaque ou à la représaille. Les gens naïfs des deux partis, étonnés des résistances subites et unanimes qu'ils rencontrent, croient à de vastes complots savamment organisés, à des sociétés occultes et toutes puissantes. Eugène Sue invente Rodin ; des gens d'église parlent d'illuminés et de francs-maçons; Wronski rêve ses bandes mystiques,

et il n'y a de vrai et de sérieux au fond de tout cela que la lutte nécessaire de l'ordre et du désordre, des instincts et de la pensée ; le résultat de cette lutte c'est l'équilibre dans le progrès et le diable contribue toujours, malgré lui, à la gloire de saint Michel.

L'amour physique est la plus perverse de toutes les passions fatales. C'est l'anarchiste par excellence ; il ne connaît ni lois, ni devoirs, ni vérité, ni justice. Il ferait marcher la jeune fille sur le cadavre de ses parents. C'est une ivresse irrésistible ; c'est une folie furieuse ; c'est le vertige de la fatalité qui cherche de nouvelles victimes ; c'est l'ivresse anthropophage de Saturne qui veut devenir père pour avoir des enfants à dévorer. Vaincre l'amour, c'est triompher de la nature tout entière. Le soumettre à la justice, c'est réhabiliter la vie en la vouant à l'immortalité ; aussi les plus grandes oeuvres de la révélation chrétienne sont-elles la création de la virginité volontaire et la sanctification du mariage.

Tant que l'amour n'est qu'un désir et une jouissance, il est mortel. Pour s'éterniser il faut qu'il devienne un sacrifice, car alors il devient une force et une vertu. C'est la lutte d'Éros et d'Antéros qui fait l'équilibre du monde.

Tout ce qui surexcite la sensibilité conduit à la dépravation et au crime. Les larmes appellent le sang. Il en est des grandes émotions comme des liqueurs fortes, en faire un usage habituel, c'est en abuser. Or, tout abus des émotions pervertit le sens moral ; on les recherche pour elles-mêmes, on sacrifie tout pour se les procurer. Une femme romanesque deviendra facilement une héroïne de cour d'assises, elle en arrivera peut-être à cette

déplorable et irréparable absurdité de se suicider pour s'admirer et s'attendrir sur soi-même en se voyant mourir.

Les habitudes romanesques conduisent les femmes à l'hystérie et les hommes au spleen. Manfred, René, Lélia sont des types de perversité d'autant plus profonde qu'ils raisonnent leur maladif orgueil et poétisent leur démente. On se demande avec effroi quel monstre pourrait naître de l'accouplement de Manfred et de Lélia!

La perte du sens moral est une véritable aliénation ; l'homme qui n'obéit pas avant tout à la justice ne s'appartient plus, il marche sans lumière dans la nuit de son existence, il s'agite comme dans un rêve en proie au cauchemar de ses passions.

Les courants impétueux de la vie instinctive et les faibles résistances de la volonté forment un antagonisme si distinct que les kabbalistes ont cru à l'embryonnat des âmes, c'est-à-dire à la présence dans un même corps de plusieurs âmes qui se le disputent et qui cherchent souvent à le détruire, à peu près comme les naufragés de la *Méduse*, lorsqu'ils se disputaient le radeau trop étroit, cherchaient à le faire sombrer.

Il est certain qu'en se faisant le serviteur d'un courant quelconque d'instincts ou même d'idées, on aliène sa personnalité et qu'on devient l'esclave de ce génie des multitudes que l'Évangile appelle Légion.

Les artistes en savent bien quelque chose. Leurs fréquentes évocations de la lumière universelle les énervent. Ils deviennent des *medium*, c'est-à-dire des malades. Plus le succès les **grandit dans l'opinion, plus leur per-**

sonnalité s'amointrit; ils deviennent quinteux, absurdes, envieux, colères; ils n'admettent pas qu'un mérite, même dans un ordre différent, puisse se produire à côté du leur, et dès qu'ils deviennent injustes, ils se dispensent même d'être polis. Pour échapper à cette fatalité les vrais grands hommes s'isolent de toute camaraderie liberticide et se sauvent par une fière impopularité des frottements de la vile multitude : si Balzac avait été de son vivant l'homme d'une coterie ou d'un parti, il ne serait pas resté après sa mort le grand génie universel de notre époque.

La lumière n'éclaire ni les choses insensibles, ni les yeux fermés, ou du moins elle ne les éclaire qu'au profit de ceux qui voient. Le mot de la Genèse : Que la lumière se fasse! est le cri de victoire de l'intelligence triomphante des ténèbres. Ce mot est sublime en effet parce qu'il exprime avec simplicité la chose la plus grande et la plus merveilleuse du monde : la création de l'intelligence par elle-même, lorsque, convoquant ses puissances, équilibrant ses facultés, elle dit : Je veux m'immortaliser en voyant la vérité éternelle, que la lumière soit ! et la lumière est. La lumière éternelle comme Dieu commence tous les jours pour les yeux qui s'ouvrent. La vérité sera éternellement l'invention et comme la création du génie : il crie : Que la lumière soit! et lui-même il est parce qu'elle est. Il est immortel parce qu'il la comprend éternelle. Il contemple la vérité comme son ouvrage parce qu'elle est sa conquête, et l'immortalité comme son triomphe parce qu'elle sera sa récompense et sa couronne.

mais tous les esprits ne voient pas avec justesse parce

2811 MYSTÈRES MAGIQUES.

que tous les coeurs ne veulent pas avec justice. Il est des âmes pour lesquelles la vraie lumière semble ne devoir exister jamais. Elles se contentent de visions phosphorescentes, avortons de lumière, hallucinations de la pensée, et, amoureuses de ces fantômes, elles craignent le jour qui les mettrait en fuite parce qu'elles sentent bien que le jour n'étant pas fait pour leurs yeux, elles retomberaient dans une profonde obscurité. C'est ainsi que les fous craignent d'abord, puis calomnient, insultent, poursuivent et condamnent les sages. Il faut les plaindre et leur pardonner, ils ne savent pas ce qu'ils font.

La vraie lumière repose et satisfait l'âme, l'hallucination au contraire la fatigue et la tourmente. Les satisfactions de la folie ressemblent à ces rêves gastronomiques des gens affamés qui aiguillonnent leur faim sans la rassasier jamais. De là naissent les irritations et les troubles, les découragements et les désespoirs. — La vie nous a toujours menti, disent les disciples de Werther, c'est pourquoi nous voulons mourir! Pauvres enfants, ce n'est pas la mort qu'il vous faudrait, c'est la vie. Depuis que vous êtes au monde vous mourez tous les jours, est-ce à la cruelle volupté du néant que vous devez demander le remède du néant de vos voluptés? Non, la vie ne vous a jamais trompés, car vous n'avez pas encore vécu. Ce que vous préniez pour la vie ce sont les hallucinations et les rêves du premier sommeil de la mort!

Tous les grands criminels sont des hallucinés volontaires, et tous les hallucinés volontaires peuvent être fatalement conduits à devenir de grands criminels. Notre lumière personnelle spécialisée, enfantée, déterminée par

notre affection dominante, est le germe de notre paradis ou de notre enfer. Chacun de nous conçoit en quelque sorte, met au monde et nourrit son bon ange ou son mauvais démon. La conception de la vérité donne en nous la naissance au bon génie ; la perception voulue du mensonge est une couveuse et une élèveuse de cauchemars et de vampires. Chacun doit nourrir ses enfants, et notre vie se consomme au profit de nos pensées. Heureux ceux qui retrouvent l'immortalité dans les créations de leur âme ! Malheur à ceux qui s'épuisent pour nourrir le mensonge et engraisser la mort, car chacun jouira du fruit de ses oeuvres.

Il est certains êtres inquiets et tourmentés dont l'influence est turbulente et la conversation fatale. Près d'eux on se sent irrité et on les quitte avec colère ; pourtant, par une perversité secrète, on les recherche pour affronter le troublé et jouir des émotions malveillantes qu'ils nous donnent. Ce sont les malades contagieux de l'esprit de perversité.

L'esprit de perversité a toujours pour secret mobile la soif de la destruction, et pour fin dernière le suicide. Le meurtrier Éliçabide, d'après ses propres aveux, non-seulement éprouvait un besoin sauvage de tuer ses parents et ses amis, mais il eût voulu même, si *cela* eût été possible, et il l'a dit en propres termes devant la cour d'assises, *faire sauter le globe comme un marron cuit*. Lacenaire, qui passait ses journées à combiner des meurtres pour avoir le moyen de passer les nuits dans d'ignobles orgies ou dans les frénésies du jeu, se vantait hautement d'avoir vécu. Il appelait cela vivre ! et il chantait un hymne à

la guillotine, qu'il appelait sa belle fiancée ! et le monde était plein d'imbéciles qui admiraient ce scélérat Alfred de Musset, avant de s'éteindre dans l'ivresse, a gaspillé l'un des premiers talents de son siècle dans des chants de froide ironie et de dégoût universel; le malheureux avait été maléficié par le *respir* d'une femme proforelément perverse, qui, après l'avoir tué, s'est accroupie comme une goule sur son cadavre et en a déchiré le suaire. Nous demandions un jour à un jeune écrivain de cette école ce que prouvait sa littérature. — Cela prouve, nous a-t-il franchement et naïvement répondu, qu'il faut désespérer et mourir. Quel apostolat et quelle doctrine ! Mais voilà les conclusions nécessaires et rigoureuses de l'esprit de perversité. Aspirer sans cesse au suicide, calomnier la vie et la nature, invoquer tous les jours la mort sans pouvoir mourir, c'est l'enfer éternel, c'est le supplice de Satan, cet avatar mythologique de l'esprit de perversité ; la vraie traduction en langue française du mot grec *diabolos*, ou diable, *c'est le pervers*.

Voici un mystère dont les débauchés ne se doutent pas. C'est qu'on ne peut jouir des plaisirs même matériels de la vie que par le sens moral. Le plaisir est la musique des harmonies intérieures ; I les sens n'en sont que les instruments, instruments qui rtsonnent faux au contact d'une âme dégradée. Les méchants ne peuvent rien sentir, parce qu'ils ne peuvent rien aimer : pour aimer, il faut être bon. Pour eux donc tout est vide, et il leur semble que la nature est impuissante, parce qu'ils le sont eux-mêmes, ils doutent de tout parce qu'ils ne savent rien, ils blasphèment tout parce qu'ils ne goûtent rien; s'ils

caressent c'est pour flétrir, s'ils boivent c'est pour s'enivrer, s'ils dorment c'est pour oublier, s'ils s'éveillent c'est pour s'ennuyer mortellement : ainsi vivra, ou plutôt, ainsi mourra tons les jours celui qui s'affranchit de toute loi et de tout devoir pour se faire l'esclave de ses fantaisies. Le monde et l'éternité même deviennent inutiles à celui qui se rend inutile au monde et à l'éternité.

Notre volonté, en agissant directement sur notre médiateur plastique, c'est-à-dire sur la portion de lumière astrale qui s'est spécialisée en nous et qui nous sert à l'assimilation et à la configuration des éléments nécessaires à notre existence ; notée volonté, juste ou injuste, harmonieuse ou perverse, configure le médiateur à son image et lui donne des aptitudes conformes à nos attraits. Ainsi la monstruosité morale produit la laideur physique ; car le médiateur astral, cet architecte intérieur de notre édifice corporel, le modifie sans cesse suivant nos besoins vrais ou factices. Il agrandit le ventre et les mâchoires du gourmand, pince les lèvres de l'avare, rend impudents les regards de la femme impure, et venimeux ceux de l'envieux et du malveillant. Quand l'égoïsme a prévalu dans une âme, le regard devient froid, les traits durs ; l'harmonie des formes disparaît, et, suivant la spécialité absorbante ou rayonnante de cet égoïsme, les membres se dessèchent ou s'embarrassent d'un excessif embonpoint. La nature, en faisant de notre corps le portrait de notre âme, en a garanti la ressemblance à perpétuité, et le retouche infatigablement. Jolies femmes qui n'êtes pas bonnes, soyez sûres (le ne pas rester longtemps belles. La beauté est une avance que la nature fait à **la vertu : si**

la vertu n'est pas prête à l'échéance, la prêteuse reprendra impitoyablement son capital.

La perversité, en modifiant l'organisme dont elle détruit l'équilibre, crée en même temps cette fatalité des besoins qui pousse à la destruction de l'organisme même et à la mort. Moins le pervers jouit, plus il a soif de jouissance. Le vin est comme de l'eau pour l'ivrogne, l'or fond dans les mains du joueur; Messaline se lasse sans être assouvie. La volupté qui leur échappe se change pour eux en un long désir irrité. Plus leurs excès sont homicides, plus il leur semble que la suprême félicité approche... Encore une rasade de liqueur forte, encore un spasme, encore une violence à la nature... Ah! enfin, voici le plaisir! voici la vie... et leur désir, au paroxysme de son insatiable faim, s'éteint pour jamais dans la mort !



QUATRIÈME PARTIE.

LES GRANDS SECRETS PRATIQUES

OU LES RÉALISATIONS DE LA SCIENCE.

INTRODUCTION.

Les hautes sciences de la Kabbale et de la magie promettent à l'homme une puissance exceptionnelle, réelle, effective, réalisatrice, et on doit les regarder comme vaines et mensongères si elles ne la lui donnent pas.

Vous jugerez les docteurs à leurs oeuvres, disait le maître suprême, et cette règle de jugement est infaillible.

Si vous voulez que je croie à ce que vous savez, montrez-moi ce que vous faites ?

Dieu, pour élever l'homme à l'émancipation morale, se cache de lui et lui abandonne en quelque sorte le gouvernement du monde. Il se laisse deviner par les grandeurs et les harmonies de la nature, afin que l'homme se perfectionne progressivement en agrandissant toujours l'idée qu'il se fait de son auteur.

290 LES GRANDS SECRETS PRATIQUES.

L'homme ne connaît Dieu que par les noms qu'il donne à cet Être des êtres et ne le distingue que par les images qu'il essaye d'en tracer. Il est en quelque manière ainsi le créateur de celui qui l'a créé. Il se croit le miroir de Dieu et, en agrandissant indéfiniment son propre mirage, il croit pouvoir esquisser dans l'espace infini l'ombre de celui qui est sans corps, sans ombre et sans espace.

CRÉER DIEU, SE CRÉER SOI-MÊME, SE RENDRE INDÉPENDANT, IMPASSIBLE ET IMMORTEL : voilà certes un programme plus téméraire que le rêve de Prométhée. L'expression en est hardie jusqu'à l'impiété, la pensée ambitieuse jusqu'à la démence. Eh bien, ce programme n'est paradoxal que dans la forme qui prête à une fausse et sacrilège interprétation. Dans un sens il est parfaitement raisonnable et la science des adeptes promet de le réaliser et de lui donner un parfait accomplissement.

L'homme, en effet, se crée un Dieu conforme à sa propre intelligence et à sa propre bonté, il ne peut élever son idéal plus haut que ne le lui permet son développement moral. Le Dieu qu'il adore est toujours son propre reflet agrandi. Concevoir *ce* que c'est que l'absolu en bonté et en justice c'est être soi-même très juste et très bon.

Les qualités de l'esprit, les qualités morales sont des richesses et les plus grandes de toutes les richesses. Il faut les acquérir par la lutte et par le travail. On nous objectera l'inégalité des aptitudes et les enfants qui naissent avec une organisation plus parfaite. Mais nous devons croire que de telles organisations sont les résultats **d'un** travail plus avancé de la nature et que **les enfants**

qui en sont doués les ont acquises, sinon par leurs propres efforts, au moins par les oeuvres solidaire des êtres humains auxquels leur existence est liée. C'est un secret de la nature qui ne fait rien au hasard ; la propriété des facultés intellectuelles plus développées comme celle de l'argent et des terres constitue un droit imprescriptible de transmission et d'héritage.

Oui, l'homme est appelé à achever l'oeuvre de son Créateur, et chacun de ses instants employé par lui à se rendre meilleur ou à se perdre, est décisif pour toute une éternité. C'est par la conquête d'une intelligence à jamais droite et d'une volonté à jamais juste qu'il se constitue vivant pour la vie éternelle, puisque rien ne survit à l'injustice et à l'erreur que la peine de leur désordre. Comprendre le bien c'est le vouloir, et dans l'ordre de la justice, vouloir c'est faire. Voilà pourquoi l'Évangile nous dit que les hommes seront jugés selon leurs oeuvres.

Nos oeuvres nous font tellement ce que nous sommes que notre corps même reçoit, comme nous l'avons dit, de nos habitudes, la modification et quelquefois le changement entier de sa forme.

Une forme conquise ou subie devient pour l'existence entière une providence ou une fatalité. Ces figures étranges que les Égyptiens donnaient aux symboles humains de la divinité représentent les formes fatales. Typhon, par sa gueule de crocodile est condamné à dévorer sans cesse pour remplir son ventre d'hippopotame. Aussi est-il voué, par sa voracité et sa laideur, à la destruction éternelle.

L'homme peut tuer ou vivifier ses facultés par la né-

gligence ou par l'abus. Il peut se créer des facultés nouvelles par le bon usage de celles qu'il a reçues de la nature. On dit souvent que les affections ne se commandent pas, que la foi n'est pas possible à tous, qu'on ne refait pas son caractère, et toutes ces assertions ne sont vraies que pour les paresseux ou les pervers. On peut se faire croyant, pieux, aimant, dévoué, lorsqu'on veut sincèrement l'être. On peut donner à son esprit le calme de la justesse comme à sa volonté la toute-puissance de la justice. On peut régner dans le ciel par la foi, et sur la terre par la science. L'homme qui sait commander à soi-même est roi de toute la nature.

Nous allons montrer, dans ce dernier livre par quels moyens les vrais initiés se sont rendus les maîtres de la vie en commandant à la douleur et à la mort ; comment ils opèrent sur eux-mêmes et sur les autres les transformations de Profilée ; comment ils exercent la divination d'Apollonius ; comment ils font l'or de Raymond Lulle et de Flamel ; comment ils possèdent pour renouveler leur jeunesse les secrets de Postel le Ressuscité et du fa-buleux Cagliostro. Nous allons dire enfin le dernier mot de la magie.

CHAPITRE PREMIER.

**DE LA TRANSFORMATION. - LA BAGUETTE DE CIRCÉ.
- LE BAIN DE MÉDÉE. - LA MAGIE VAINCUE PAR
SES PROPRES ARMES. - LE GRAND ARCANE DES
JÉSUITES ET LE SECRET DE LEUR PUISSANCE.**

La Bible raconte que le roi Nabuchodonosor, au plus haut point de sa puissance et de son orgueil, fut tout à coup changé en bête.

Il s'enfuit dans les endroits sauvages, se mit à brouter l'herbe, laissa croître sa barbe, ses cheveux et tout le poil de son corps, ainsi que ses ongles, et demeura en cet état pendant sept ans.

Dans notre *Dogme et rituel de la haute magie*, nous avons dit ce que nous pensons des mystères de la lycanthropie, ou de la métamorphose des hommes en loups-garoux.

Tout le monde connaît la fable de Circé et en comprend l'allégorie.

L'ascendant fatal d'une personne sur une autre est la véritable baguette de Circé.

On sait que presque toutes les physionomies humaines portent quelque ressemblance d'un animal, c'est-à-dire *la signature* d'un instinct spécialisé. •

Or, les instincts sont balancés par les instincts contraires et dominés par des instincts plus forts.

Pour dominer les moutons, le chien exploite la peur du loup.

Si vous êtes chien, et si vous voulez qu'une jolie petite chatte vous aime, vous n'avez qu'un moyen à prendre : c'est de vous métamorphoser en chat.

Mais comment? Par l'observation, l'imitation et l'imagination. Nous pensons qu'on entend ici notre langage figuré, et nous recommandons cette révélation à tous les magnétistes ; c'est là le plus profond de tous les secrets de leur art.

En voici la formule en termes techniques :

« *Polariser sa propre lumière animale, en antagonisme équilibré avec un pôle contraire.* »

Ou bien :

Concentrer en soi les spécialités absorbantes pour diriger les rayonnantes vers un foyer absorbant; et *vice versa*.

Ce gouvernement de notre polarisation magnétique peut se faire à l'aide des formes animales dont nous avons parlé, et qui serviront à fixer l'imagination.

Donnons un exemple :

Vous voulez agir magnétiquement sur une personne polarisée comme vous, ce que vous pourrez savoir au premier contact, si **vous** êtes magnétiseur ; seulement, elle est un peu moins forte que vous : c'est une souris, vous êtes un rat. Faites-vous chat, et vous la prendrez.

Dans un des admirables contes qu'il n'a pas inventés, mais qu'il a racontés mieux que personne, Perrault met

en scène un maître chat qui, par ses ruses, engage un ogre à se métamorphoser en souris; et la chose n'est pas • plutôt faite, que la souris est croquée par le chat. Les contes de la mère l'Oie seraient-ils, comme l'Ane d'or d'Apulée, de véritables légendes magiques, et caille- raient-ils, sous des apparences puériles, les formidables secrets de la science?

On sait que les magnétiseurs donnent à l'eau pure, par la seule imposition des mains, c'est-à-dire de leur volonté exprimée par un signe, les propriétés et la saveur du vin, des liqueurs et de tous les médicaments possibles.

On sait aussi que les dompteurs d'animaux féroces subjuguent les lions en se faisant eux-mêmes mentalement et magnétiquement plus forts et plus farouches que les lions.

Jules Gérard, l'intrépide tueur des lions d'Afrique, serait dévoré s'il avait peur. Mais, pour n'avoir pas peur d'un lion, il faut, par un effort d'imagination et de volonté, se faire plus fort et plus sauvage que cet animal lui-même; il faut se dire : C'est moi qui suis le lion, et cette bête devant moi n'est qu'un chien qui doit avoir peur.

Fourier avait rêvé les antilions ; Jules Gérard a réalisé cette chimère du rêveur phalanstérien.

Mais pour ne pas craindre les lions, il suffit d'être un homme de coeur et d'avoir des armes, dira-t-on.

— Non, cela ne suffit pas. Il faut savoir son lion par coeur, pour ainsi dire, calculer les élans de l'animal, deviner ses ruses, déjouer ses griffes, prévoir ses mouve-

ments, être en un mot passé maître au métier de lion, comme dirait le bon Lafontaine.

Les animaux sont les symboles vivants des instincts et des passions des hommes. Si vous rendez un homme craintif, vous le changez en lièvre; si, au contraire, vous le poussez à la férocité, vous en faites un tigre.

La baguette de Circé, c'est la puissance fascinatrice de la femme; et les compagnons d'Ulysse changés en pourceaux ne sont pas une histoire uniquement de ce temps-là.

Mais aucune métamorphose ne s'opère sans destruction. Pour changer un épervier en colombe, il faut le tuer d'abord, puis le couper en morceaux, de manière à détruire jusqu'au moindre vestige de sa première forme, puis le faire bouillir dans le bain magique de Médée.

Voyez comment les hiérophantes modernes procèdent pour accomplir la régénération humaine; comment, par exemple, on s'y prend dans la religion catholique pour changer en un stoïque missionnaire de la compagnie de Jésus un homme plus ou moins faible et passionné.

Là est le grand secret de cet ordre vénérable et terrible, toujours méconnu, souvent calomnié et toujours souverain.

Lisez attentivement le livre intitulé *les Exercices de saint Ignace*, et voyez avec quelle magique puissance cet homme de génie opère la réalisation de la foi.

Il ordonne à ses disciples de voir, de toucher, d'odorier, de goûter les choses invisibles; il veut que les sens soient exaltés dans l'oraison jusqu'à l'hallucination volontaire. Vous méditez sur un mystère de la foi, saint Ignace veut

d'abord que vous construisiez un lieu, que vous le rêviez, que vous le voyiez, que vous le touchiez. Si c'est l'enfer, il vous donne à tâter des roches brillantes, il vous fait nager dans des ténèbres épaisses comme de la poix, il vous met sur la langue du soufre liquide, il remplit vos narines d'une abominable puanteur; il vous montre d'affreux supplices, il vous fait entendre des gémissements surhumains; il dit à votre volonté de créer tout cela par des exercices opiniâtres. Chacun le fait à sa manière, mais toujours à la façon la plus papable de l'impressionner. Ce n'est plus l'ivresse du hatchich servant la fourberie du Vieux de la Montagne ; c'est un rêve sans sommeil, une hallucination sans folie, une vision raisonnée et voulue, une création véritable de l'intelligence et de la foi. Désormais, en prêchant, le jésuite pourra dire : C'est ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu de nos oreilles; ce que nos mains ont touché, c'est cela que nous vous annonçons. Le jésuite ainsi formé communique à un cercle de volontés exercées comme la sienne : aussi chacun des pères est fort comme la société, et la société est plus forte que le monde.

CHAPITRE II.

COMMENT ON PEUT CONSERVER ET RENOUVELER LA JEUNESSE. - LES SECRETS DE CAGLIOSTRO. - LA POSSIBILITÉ DE LA RÉSURRECTION. - EXEMPLE DE GUILLAUME POSTEL DIT LE RESSUSCITÉ. - D'UN OUVRIER THAUMATURGE; ETC.

On sait qu'une vie sobre, modérément laborieuse et parfaitement régulière prolonge ordinairement l'existence. Mais c'est peu de chose, à notre avis, que la prolongation de la vieillesse, et l'on a droit de demander à la science que nous professons d'autres privilèges et d'autres secrets.

Etre longtemps jeune, ou même le redevenir, voilà ce qui paraîtrait avec raison désirable et précieux à la plupart des hommes. Est-ce possible ? C'est ce que nous allons examiner.

Le fameux comte de Saint—Germain est mort, nous n'en doutons point; mais on ne l'a jamais vu vieillir. Il paraissait toujours quarante ans, et à l'époque de sa grande célébrité, il prétendait en avoir plus de quatre-vingts.

Ninon de l'Enclos, parvenue à un grand âge, était encore Une femme jeune, jolie et séduisante. Elle est morte sans avoir vieilli.

Desbarrolles, le célèbre chiromancien, est depuis long-

temps pour tout le monde un homme de trente-cinq ans. Son acte de naissance dirait autre chose, s'il osait se montrer; mais personne ne le croirait.

Cagliostro a toujours été vu au même âge, et prétendait posséder non-seulement un élixir qui rendait aux vieillards, pour un instant, toute la vigueur de la jeunesse, mais il se flattait aussi d'opérer la régénération physique par des moyens que nous avons détaillés et analysés dans notre *Histoire de la magie*.

Cagliostro et le comte de Saint-Germain attribuaient la conservation de leur jeunesse à l'existence et à l'usage de la médecine universelle, cherchée inutilement par tant de souffleurs et d'alchimistes.

Un initié du xvie siècle, le bon et savant Guillaume Postel, ne prétendait pas posséder le grand arcane de la philosophie hermétique; et pourtant, après avoir été vu vieux et cassé, on le revit avec un teint vermeil et sans rides, une barbe et des cheveux noirs, un corps agile et vigoureux. Ses ennemis prétendirent qu'il se fardait et qu'il se teignait les cheveux; car il faut bien aux moqueurs et aux faux savants une explication quelconque des phénomènes qu'ils ne comprennent pas.

Le grand moyen magique pour conserver la jeunesse du corps, c'est d'empêcher l'âme de vieillir en lui conservant précieusement cette fraîcheur originelle de sentiments et de pensées que le monde corrompu nomme des illusions, et que nous appellerons les mirages primitifs de la vérité éternelle.

Croire au bonheur sur la terre, croire à l'amitié, croire à l'amour, croire à une Providence maternelle qui compte

tous nos pas et récompensera toutes nos larmes, c'est être parfaitement dupe, dira le monde corrompu; et il ne voit pas que la dupe, c'est lui, qui se croit fort en se privant de toutes les délices de l'âme.

Croire au bien dans l'ordre moral, c'est posséder le bien : et c'est pour cela que le Sauveur du monde promettait le royaume du ciel à ceux qui se rendraient semblables aux petits enfants. Qu'est-ce que l'enfance? C'est l'âge de la foi. L'enfant ne sait rien encore de la vie ; aussi rayonne-t-il d'immortalité confiante. Est-ce lui qui pourrait douter du dévouement, de la tendresse, de l'amitié, de l'amour, de la Providence lorsqu'il est dans les bras de sa mère?

Faites-vous enfants de coeur, et vous resterez jeunes de corps.

Les réalités de Dieu et de la nature surpassent infiniment en beauté et en bonté toutes les imaginations des hommes. Aussi les blasés sont-ils des gens qui n'ont jamais su être heureux; et les désillusionnés prouvent, par leurs dégoûts, qu'ils n'ont bu qu'à des sources bourbeuses. Pour jouir des plaisirs même sensuels de la vie, il faut avoir le sens moral; et ceux qui calomnient l'existence en ont certainement abusé.

La haute magie, comme nous l'avons prouvé, ramène l'homme aux lois de la morale la plus pure. *V el sanctum invenit, vel sanctum facit (1)*, a dit un adepte ; car elle nous fait comprendre que, pour être heureux même en ce monde, il faut être saint.

(t) Elle s'allie à la sainteté et la donne même à ceux qui ne l'ont pas.

COMMENT ON PEUT CONSERVER LA JEUNESSE, ETC. SOI

Etre saint! voilà qui est facile à dire; mais comment se donner la foi, lorsqu'on ne croit plus? Comment retrouver le goût de la vertu dans un coeur affadi par le vice ?

— Il s'agit ici d'avoir recours aux quatre verbes de la science : savoir, oser, vouloir et se taire.

Il faut imposer silence aux dégoûts, étudier le devoir et commencer par le pratiquer comme si on l'aimait.

Vous êtes incrédule, par exemple, et vous voudriez vous faire chrétien.

Faites les exercices d'un chrétien. Priez régulièrement, en vous servant des formules chrétiennes; approchez-vous des sacrements en supposant la foi, et la foi viendra. C'est là le secret des jésuites, contenu dans les exercices spirituels de saint Ignace.

Par des exercices analogues, un sot, s'il le voulait avec persévérance, deviendrait un homme d'esprit.

En changeant les habitudes de l'âme, on change certainement celles du corps; nous l'avons déjà dit, et nous avons expliqué comment.

Ce qui contribue surtout à nous vieillir en nous enlaidissant, ce sont les pensées haineuses et amères, ce sont les jugements défavorables que nous portons des autres, ce sont nos colères d'orgueil repoussé et de passions mal satisfaites. Une philosophie bienveillante et douce nous éviterait tous ces maux.

Si nous fermions les yeux sur les défauts du prochain, en ne tenant compte que des bonnes qualités, nous trouverions du bien et de la bienveillance partout. L'homme le plus pervers a ses bons côtés et s'adoucit lorsqu'on sait

le prendre. Si vous n'aviez rien de commun avec les *vices* des hommes, vous ne les apercevriez même pas. L'amitié et les dévouements qu'elle inspire se trouvent jusque dans les prisons et dans les bagnes. L'horrible Lacenaire rendait fidèlement l'argent qu'on lui avait prêté, et fit plusieurs fois des actes de générosité et de bienfaisance. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans la vie criminelle de Cartouche et de Mandrin des traits de vertu à tirer les larmes des yeux. Il n'y a jamais eu personne d'absolument méchant ni d'absolument bon. « Personne n'est bon, si ce n'est Dieu , » a dit le meilleur des maîtres.

Ce que nous prenons chez nous pour le zèle de la vertu n'est souvent qu'un secret amour-propre dominateur, une jalousie dissimulée et un instinct orgueilleux de contradiction. « Quand nous voyons des désordres manifestes et des pécheurs scandaleux, disent les auteurs de la théologie mystique, croyons que Dieu les soumet à de plus grandes épreuves que nous, que certainement ou du moins très probablement nous ne les valons pas et que nous ferions bien pis à leur place. »

La paix! la paix! tel est le bien suprême de l'âme, et c'est pour nous donner ce bien que le Christ est venu au monde.

Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes qui veulent le bien! ont crié les esprits du ciel quand le Sauveur venait de naître.

Les anciens pères du christianisme comptaient un huitième péché capital : c'était la tristesse.

En effet le repentir même pour le vrai chrétien n'est pas une tristesse, c'est une consolation, c'est une joie et

un triomphe. Je voulais le mal et je ne le veux plus, j'étais mort et je suis vivant. Le père de l'enfant prodigue a tué le veau gras parce que son fils est revenu, que peut faire l'enfant prodigue? Pleurer, un peu de confusion, ruais surtout de joie!

Il n'y a qu'une chose triste au monde, c'est la folie et le péché. Dès que nous sommes délivrés, rions et poussons des cris de joie, car nous sommes sauvés et tous les morts qui nous aiment se réjouissent dans le ciel!

Nous portons tous en nous un principe de mort et un principe d'immortalité. La mort c'est la bête et la bête produit toujours la bêtise. Dieu n'aime pas les sots, car son esprit divin se nomme l'esprit d'intelligence. La bêtise s'expie par la douleur et l'esclavage. Le bâton est fait pour les bêtes.

Une souffrance est toujours un avertissement, tant pis pour qui ne sait pas comprendre. Quand la nature tire la corde, c'est que nous marchons de travers, quand elle frappe, c'est que le danger presse. Malheur alors à qui ne réfléchit pas!

Quand nous sommes mûrs pour la mort, nous quittons la vie sans regret et rien ne nous y ferait reprendre ; mais quand la mort est prématurée, l'âme regrette la vie, et un thaumaturge habile pourrait la rappeler dans son corps. Les livres sacrés nous indiquent le procédé qu'il faut alors mettre en usage. Le prophète Élie et l'apôtre saint Paul les ont employés avec succès. Il s'agit de magnétiser le défunt en posant les pieds sur ses pieds, les mains sur ses mains, la bouche sur sa bouche, puis de réunir toute sa volonté et d'appeler longuement à soi

l'âme échappée avec toutes les bienveillances et toutes les caresses mentales dont on est capable. Si l'opérateur inspire à l'âme défunte beaucoup d'affection ou un grand respect, si dans la pensée qu'il lui communique magnétiquement le thaumaturge peut lui persuader que la vie lui est encore nécessaire et que des jours heureux lui sont encore promis ici-bas, elle reviendra certainement, et pour les hommes de science vulgaire la mort apparente n'aura été qu'une léthargie.

C'est après une léthargie semblable que Guillaume Postel, rappelé à la vie par les soins de la mère Jeanne, reparut avec une jeunesse nouvelle et ne s'appela plus que Postel le Ressuscité, *Postellus restitutus*.

En l'année 1799 il y avait au faubourg Saint-Antoine, à Paris, un maréchal-ferrant qui se donnait pour un adepte de la science hermétique, il se nommait Leriche et passait pour avoir opéré par la médecine universelle des cures miraculeuses, voire même des résurrections. Une danseuse de l'Opéra qui croyait en lui vint un jour le chercher toute en larmes et lui dit que son amant venait de mourir. Le sieur Leriche sort avec elle et vient à la maison mortuaire. Comme il y entraît une personne qui en sortait lui dit : Il est inutile que vous montiez, il est mort depuis six heures. N'importe, dit le maréchal-ferrant, puisque je suis venu, je le verrai. Il monte, trouve un cadavre glacé dans toutes ses parties, excepté au creux de l'estomac où il croit sentir encore un peu de chaleur. Il fait faire un grand feu, opère des frictions sur tout le corps avec des serviettes chaudes, le frotte de médecine universelle délayée dans de l'esprit de vin (sa prétendue

médecine universelle devait être une poudre mercurielle analogue au kermès des pharmacies), pendant ce temps la maîtresse du défunt pleurait et le rappelait à la vie avec les plus tendres paroles. Après une heure et demie de pareils soins, Leriche présenta un miroir devant le visage du patient et trouva la glace légèrement ternie. Les soins redoublèrent et bientôt il y eut un signe de vie plus marqué; on le mit alors dans un lit bien chauffé et peu d'heures après il était entièrement revenu à la vie. Ce ressuscité se nommait Candy, il vécut depuis sans être jamais malade. En 1.845, il vivait encore et demeurait place du Chevalier-du—Guet, n° 6. Il racontait sa résurrection à qui voulait l'entendre, et prêtait à rire aux médecins et aux prud'hommes de son quartier. Le bon homme s'en consolait à la manière de Galilée et leur répondait : « Oh! riez tant qu'il vous plaira. Tout ce que je sais, c'est que le médecin des morts était venu, que l'inhumation était permise, que dix-huit heures plus tard **on** m'enterrait et que me voici. »

CHAPITRE III.

LA GRAND ARCANES DE LA MORT.

Nous nous attristons souvent en pensant que la plus belle vie doit finir, et l'approche de ce terrible inconnu qu'on nomme la mort nous dégoûte de toutes les joies de l'existence.

Pourquoi naître, s'il faut vivre si peu? Pourquoi élever avec tant de soins des enfants qui mourront? Voilà ce que demande l'ignorance humaine dans ses doutes les pins Éréquens et les plus tristes.

Voilà aussi ce que peut vaguement se demander l'embryon humain aux approches de cette naissance qui va le jeter dans un monde inconnu en le dépouillant de son enveloppe préservatrice. Étudions le mystère de la naissance et nous aurons la clef du grand arcane de la mort.

Jeté par les lois de la nature dans le sein d'une femme, l'esprit incarné s'y éveille lentement et se crée avec effort des organes indispensables plus tard, mais qui, à mesure qu'ils croissent, augmentent son malaise dans sa situation présente. Le temps le plus heureux de la vie de l'embryon est celui où, sous la simple forme d'une cystalide, il **étend** autour de lui la membrane qui lui sert d'asile et qui

nage avec lui dans un fluide nourricier et conservateur. Alors il est libre et impassible, il vit de la vie universelle et reçoit l'empreinte des souvenirs de la nature qui détermineront plus tard la configuration de son corps et la forme des traits de son visage. Cet âge heureux pourrait s'appeler l'enfance de l'embryonnat..

Vient ensuite l'adolescence, la forme humaine devient distincte et le sexe se détermine, un mouvement s'opère dans l'oeuf maternel semblable aux vagues rêveries de l'âge qui succède à l'enfance. Le placenta, qui est le corps extérieur et réel du fœtus, sent germer en lui quelque chose d'inconnu qui déjà tend à s'échapper en le brisant. L'enfant alors entre plus distinctement dans la vie des rêves, son cerveau renversé comme un miroir de celui de sa mère en reproduit avec tant de force les imaginations, qu'il en communique la forme à ses propres membres. Sa mère est pour lui alors ce que Dieu est pour nous, c'est une providence inconnue, invisible, à laquelle il aspire au point de s'identifier à tout ce qu'elle admire. Il tient à elle, il vit par elle et il ne la voit pas, il ne saurait même la comprendre, et s'il pouvait philosopher, il nierait peut-être l'existence personnelle et l'intelligence de cette mère qui n'est encore pour lui qu'une prison fatale et un appareil conservateur. Peu à peu cependant cette servitude le gêne, il s'agite, il se tourmente, il souffre, il sent que sa vie va finir. Arrive une heure d'angoisse et de convulsion, ses liens se détachent, il sent qu'il va tomber dans le gouffre de l'inconnu. C'en est fait, il tombe, une sensation douloureuse l'étreint, un froid étrange le saisit, il pousse un dernier soupir qui se change en mi

premier cri; il est mort à la vie embryonnaire, il est né à la vie humaine!

Dans la vie embryonnaire il lui semblait que le 1:da-centa était son corps, et c'était en effet son corps spécial embryonnaire, corps inutile pour une autre vie et qui doit être rejeté comme une immondice au moment de la naissance.

Notre corps dans la vie humaine est comme une seconde enveloppe inutile à la troisième vie et c'est pour cela que nous le rejetons au moment de notre seconde naissance.

La vie humaine comparée à la vie céleste est un véritable embryonnat. Lorsque les mauvaises passions nous tuent, la nature fait une fausse-couche et nous naissons avant terme pour l'éternité, ce qui nous expose à cette dissolution terrible que saint Jean appelle la seconde mort.

Suivant la tradition constante des extatiques, les avortons de la vie humaine restent nageant dans l'atmosphère terrestre qu'ils ne peuvent surmonter et qui peu à peu les absorbe et les noie. Ils ont la forme humaine, mais toujours imparfaite et tronquée : à l'un il manque une main, à l'autre un bras, celui-ci n'a déjà plus que le tronc, ce dernier est une tête pèle qui roule. Ce qui les a empêchés de monter au ciel, c'est une blessure reçue pendant la vie humaine, blessure morale qui a causé une difformité physique et, par cette blessure, peu à peu toute leur existence s'en va.

Bientôt leur Cime immortelle restera nue et, pour cacher sa honte en se faisant à tout prix un nouveau voile, elle sera obligée de se traîner dans les ténèbres exté-

rieures et de traverser lentement la mer morte, c'est-à-dire les eaux dormantes de l'ancien chaos.

Ces âmes blessées sont les larves du second embryonnat, elles nourrissent leur corps aérien de la vapeur du sang répandu et craignent la pointe des épées. Souvent elles s'attachent aux hommes vicieux et vivent de leur vie comme l'embryon vit au sein de la mère; elles peuvent alors prendre les formes les plus horribles pour représenter les désirs effrénés de ceux qui les nourrissent, et ce sont elles qui apparaissent sous des figures de démons aux misérables opérateurs des oeuvres sans nom de la magie noire.

Ces larves craignent la lumière, surtout la lumière des esprits. Un éclair d'intelligence suffit pour les foudroyer et les précipiter dans cette mer morte qu'il ne faut pas confondre avec le lac Asphaltite en Palestine. Tout ce que nous révélons ici appartient à la tradition hypothétique des voyants et ne peut s'affirmer devant la science qu'au nom de cette philosophie exceptionnelle que Paracelse appelait la philosophie de sagacité, *philosophia sagax*.

CHAPITRE IV.

LE GRAND ARCANÉ DES ARCANES.

Le grand arcané, c'est-à-dire le secret indicible et inexplicable, c'est la science absolue du bien et du mal.

« Lorsque vous aurez mangé du fruit de cet arbre, vous serez comme des dieux, dit le serpent.

— « Si vous en mangez, vous mourrez, » répond la sagesse divine.

Ainsi le bien et le mal fructifient sur un même arbre et sortent d'une même racine.

Le bien personnifié, c'est Dieu.

Le mal personnifié, c'est le diable.

Savoir le secret ou la science de Dieu, c'est être Dieu.

Savoir le secret ou la science du diable, c'est être le diable.

Vouloir être à la fois Dieu et diable, c'est absorber en soi l'antinomie la plus absolue, les deux forces contraires les plus tendues; c'est vouloir renfermer un antagonisme infini.

C'est boire un poison qui éteindrait les soleils et qui consumerait des mondes.

C'est prendre la robe dévorante de Déjanire.

C'est se vouer à la plus prompte et à la plus terrible de toutes les morts.

Malheur à qui veut trop savoir! car si la science excessive et téméraire ne le tue pas, elle le rendra fou!

Manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est associer le mal au bien et les assimiler l'un à l'autre.

C'est couvrir du masque de Typhon le visage rayonnant d'Osiris.

C'est soulever le voile sacré d'Isis, c'est profaner le sanctuaire.

Le téméraire qui ose regarder le soleil sans ombre devient aveugle et alors pour lui le soleil est noir!

Il nous est défendu d'en dire davantage, nous achèverons notre révélation par la figure de trois pentacles :

Ces trois étoiles en disent assez, on peut les comparer à celle que nous avons fait dessiner en tête de notre histoire de la magie, et en réunissant les quatre on pourra parvenir à entrevoir le grand arcanes des arcanes.

3
 3
 tt
 D>ri 7 bt net7K
 v
 rt
 ratrOnt -nric>1
 -nu 'toi 11K tect

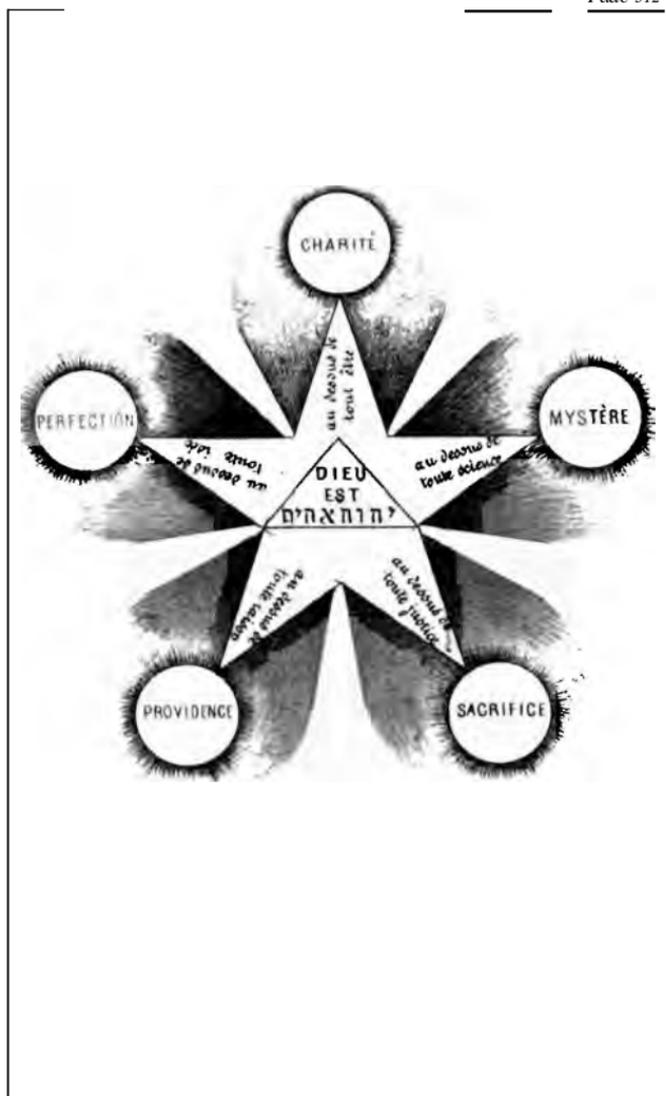
Il nous reste maintenant pour compléter notre oeuvre à donner la grande clef de Guillaume Postel.

Cette clef est celle du tarot. On y voit les quatre couleurs, bâton, coupe, épée, denier ou cercle correspondant aux quatre points cardinaux du ciel et aux quatre animaux ou signes symboliques, les nombres et les lettres disposés en cercle, puis les sept signes planétaires avec l'indication de leur triple répétition signifiée par les trois couleurs, pour signifier le monde naturel, le monde humain et le monde divin dont les emblèmes hiéroglyphiques composent les vingt et un grands atouts de notre jeu actuel de tarots.

Au centre de l'anneau on voit le double triangle formant l'étoile ou sceau de Salomon, c'est le ternaire religieux et métaphysique analogue au ternaire naturel de la génération universelle dans la substance équilibrée.

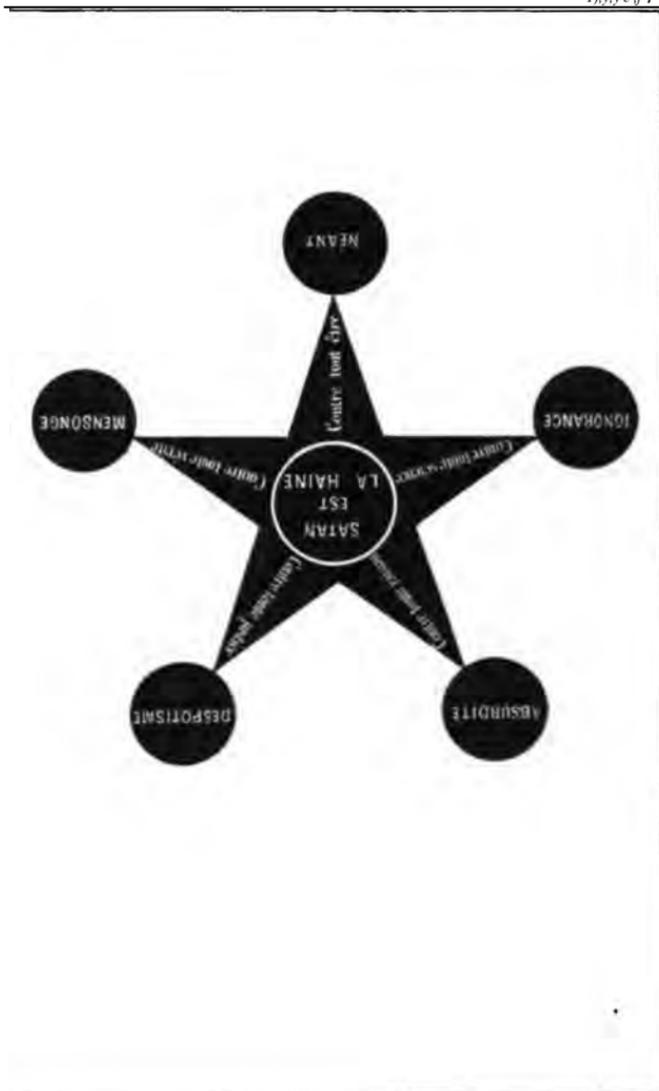
Autour du triangle est la croix qui divise le cercle en quatre parties égales, ainsi les symboles de la religion se réunissent aux lignes de la géométrie, la foi complète la science et la science rend raison de la foi.

A l'aide de cette clef on peut comprendre le symbolisme universel de l'ancien monde et constater ses frappantes analogies avec nos dogmes. On reconnaîtra ainsi que la révélation divine est permanente dans la nature et dans l'humanité ; on sentira que le christianisme n'a apporté dans le temple universel que la lumière et la chaleur en y faisant descendre l'esprit de charité qui est la vie de Dieu même .



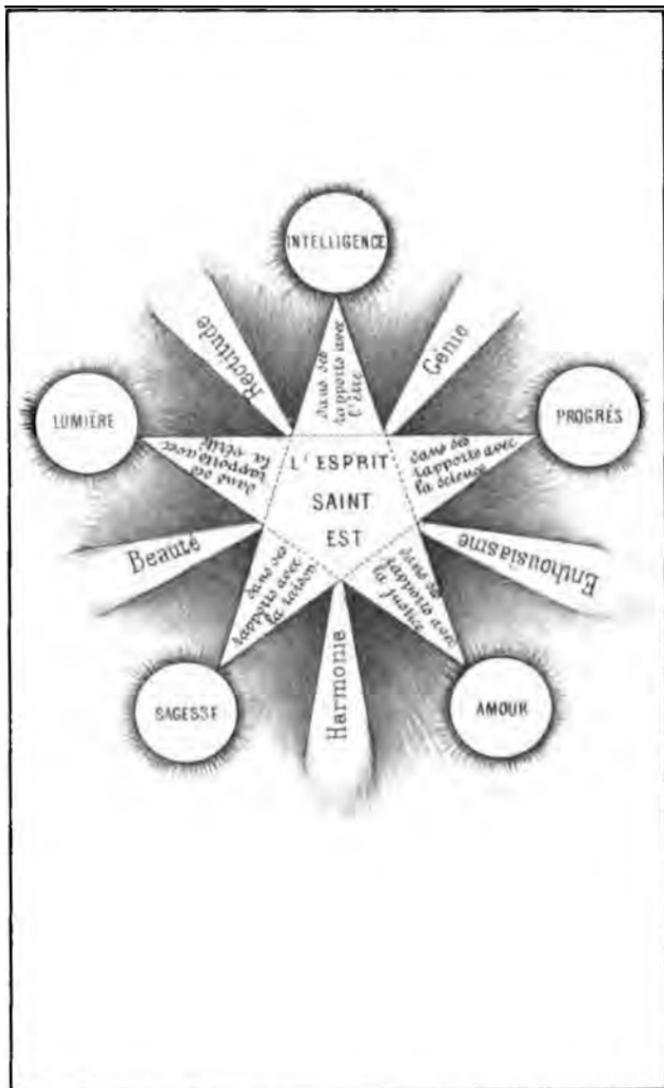
Lemece

L'étoile des trois mats



La mauvaise étoile

toiaimte punctu cf(étoift tenir .



Pe nt,ararrne do divin. Para c !et

ÉPILOGUE.

Grâces vous soient rendues, mon Dieu, parce que vous m'avez appelé à cette admirable lumière. Vous êtes l'intelligence suprême et la vie absolue de ces nombres et de ces forces qui vous obéissent pour peupler l'infini d'une création inépuisable. Les mathématiques vous prouvent, les harmonies vous chantent, les formes passent et vous adorent!

Abraham vous a connu, Hermès vous a deviné, Pythagore a calculé vos mouvements, Platon aspirait à vous par tous les rêves de son génie; mais un seul initiateur, un seul sage vous a fait voir aux enfants de la terre, un seul a pu dire de vous : Mon père et moi nous ne sommes qu'un; gloire soit donc à lui, puisque toute sa gloire est à vous!

Père, vous le savez, celui qui écrit ces lignes a beaucoup lutté et beaucoup souffert ; il a enduré la pauvreté, la calomnie, la proscription haineuse, la prison, l'abandon de ceux qu'il aimait, et jamais cependant il ne s'est trouvé malheureux, parce qu'il lui restait pour consolation la vérité et la justice!

Vous seul êtes saint, Dieu des cœurs vrais et des âmes justes, et vous savez si jamais j'ai cru être pur devant

314 LES GRANDS SECRETS PRATIQUES.

VOUS; j'ai été comme tous les hommes le jouet des passions humaines, puis je les ai vaincues ou plutôt vous les avez vaincues en moi, et vous m'avez donné pour *m'y reposer la paix profonde de ceux qui ne cherchent et n'ambitionnent que vous.

J'aime l'humarjité parce que les hommes, tant qu'ils ne sont pas insensés, ne sont jamais méchants que par erreur ou par faiblesse. Ils aiment naturellement le bien et c'est par cet amour que vous leur avez donné comme un soutien au milieu de leurs épreuves qu'ils doivent être ramenés tôt ou tard au culte de la justice par l'amour de la vérité.

Que mes livres aillent maintenant où votre Providence les enverra. S'ils contiennent les paroles de votre sagesse, ils seront plus forts que l'oubli, si au contraire ils ne contiennent que des erreurs, je sais du moins que mon amour de la justice et de la vérité leur survivra, et qu'ainsi l'immortalité ne saurait manquer de recueillir les aspirations et les vœux de mon âme que vous avez créée immortelle!

ELIPHAS LÉVI.

NEISAH

Keter Pôle arctique

Pôle antarctique

SATOR
AREPO
TENET
OPERA
ROTAS

11-6-6

MMCHVT. e

gb 1^f

:3 3. Z P R à 1 -1 .9... i

: 14 1.7 Z P Z 5 ya Ple) 23 PX.

Imp L J ierrier. ?atu

La clé du grand arcane

L 17' cLi... ;

4.y

• I

FABLES ET SYMBOLES

AVEC LEUR EXPLICATION

OU SONT REVELES LES GRANDS SECRETS DE LA DIRECTION DU
MAGNETISME UNIVERSEL ET DES PRINCIPES FONDAMENTAUX
DU GRAND ŒUVRE

PAR

ELIPHAS LEVI

Transcription Arsène Saint-Agnile (relayé par sa gente dame Andrea) pour le site : www.la-rose-bleue.org

Note : Dans l'ouvrage original les commentaires ne suivent pas les fables, mais font l'objet d'une partie distincte. Du fait que l'ouvrage a été mis en ligne petit à petit, cet ordre n'a pas été respecté : chaque fable est directement suivie de son commentaire.

PREFACE

La philosophie occulte est essentiellement mythique et symbolique. Les enseignements que nous a légués l'ancien monde sont cachés presque tout entiers sous des fables et des symboles. La mythologie qui ne nous paraît plus guère qu'un amas d'inventions plus ou moins gracieuses livrées au caprice des poètes, est une grande philosophie en images. Les pieux récits de la *Légende dorée* que nous avons abandonnés avec trop de facilité à la critique des protestants sont un essai de mythologie à l'usage du monde nouveau. Dans le moyen âge fleurit le roman de la *Rose* dont le symbolisme profond se transfigure sous la plume de fer du Dante en formidables visions. Marie de France met en vers les *Fables d'Esopé* et ouvre ainsi la voie aux charmantes créations de la Fontaine et le mystère de l'initiation est caché sous la naïveté d'Esopé comme sous la sublime obscurité du Dante.

Le personnage même d'Esopé est symbolique. Boulanger, l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, démontre assez bien que ce nom veut dire le sage par excellence αἱ σοφοὶ comme le surnom arabe d'Al-Hakhim donné par les Orientaux à Lockman ; mais le nom de Lockman est hébreu et signifie l'homme adonné à la sagesse, du nom de Chocmah ou Hocmah, qui signifie sagesse, déterminé au datif par l'initiale lamed et régi par la lettre hiéroglyphique finale, le nun, qui représente l'homme par excellence, car le nun est la quatorzième lettre de l'alphabet hébraïque et réunit ainsi le symbolisme d'un double septénaire, représentant l'esprit et la forme de l'esprit qui est le corps. La légende orientale de ce Lockman ressemble à l'histoire de Salomon. Dieu lui apparaît en rêve et lui offre la toute-puissance ; Lockman préfère la sagesse. Boulanger en conclut que Lockman est le même que Salomon, et nous serions assez de son avis, si ce critique acharné à tout détruire ne cherchait bientôt à prouver que Salomon lui-même n'a pas existé. Qui donc alors aurait été l'auteur des fables de Lockman ?

On sait que Salomon avait composé un grand nombre de paraboles ou de fables symboliques qui, dit-on, sont perdues, mais qui n'ont pu se perdre entièrement, puisque la tradition de tout l'Orient a dû s'en emparer. Sait-on au juste quel fut le premier auteur du conte de la *Barbe Bleue* ? Ce n'est certainement pas Perrault. Maintenant supposez qu'on cesse de réimprimer Perrault et que les derniers exemplaires de son livre soient perdus, croyez-vous que les mères, les nourrices et les petits enfants laisseront périr l'histoire de la Barbe bleue ? Ainsi ont dû être conservées les principales paraboles ou les plus belles fables de Salomon.

Dans le livre des *Proverbes* ou plutôt à la suite de ce livre attribué à Salomon, on trouve un recueil de sentences qui portent pour titre : *Paroles d'Agur, fils de Jakeh*. Or, Agur est le nom égyptien que Pharaon fit donner à Joseph, non pas en langue vulgaire, mais en langue hiératique ou sacrée. Or, plusieurs mots de la langue sacrée de l'ancienne Egypte se rapprochent du phénicien. Agur veut donc dire en phénicien celui qui rassemble, celui qui fait des provisions, nom qui convient parfaitement à Joseph. Or, ce Joseph était alors grand hiérophante, et les paroles de sa sagesse étaient les oracles de l'Egypte. Rien d'étonnant donc à ce que les Hébreux en aient conservé le souvenir et qu'on ait écrit plus tard les maximes du célèbre patriarche initié à côté des *Proverbes* de Salomon.

Une fable est une allégorie présentée sous la forme d'une histoire, une fable est un symbole quand elle cache plusieurs sens, de συν et de βάλλω mettre ensemble.

La Fontaine et Florian ont écrit des fables qui ne sont pas des symboles, parce que leurs allégories se bornent à la simplicité d'un seul sens. Dans sa fable de la Cigale et de la Fourmi, le grand fabuliste français n'a pas songé à la Cigale hiéroglyphique, symbole de la spiritualité et de la vie divine ; il ne voit dans sa maigre chanteuse que la légèreté imprévoyante qui reçoit de l'avarice travailleuse une rude et trop tardive leçon. On comprendra en lisant notre première

fable, qu'en élevant les types de la Cigale et de la Fourmi à la hauteur du symbole, nous n'avons pas prétendu réhabiliter la Cigale de la Fontaine, mais bien faire prévaloir les généreuses abnégations de l'esprit enthousiaste du beau, sur les mesquines et égoïstes prévoyances de la prudence matérielle.

Les *Fables de la Fontaine* représentent la philosophie des instincts. C'est le *Sauve qui peut* général du vieux monde. Suivant lui, *la raison du plus fort est toujours la meilleure* ; mais le bonhomme ne devine pas que le plus fort devant les lois éternelles de la Providence, c'est en définitive le plus juste, et que l'agneau doit triompher du loup qui le dévore.

Quelle différence y'a-t-il entre l'agneau allégorique de la fable de la Fontaine et l'agneau également allégorique qu'on figure sur nos autels ? L'un représente la faiblesse toujours vaincue, l'autre la douceur définitivement victorieuse. L'un est une pauvre bête lâchement opprimée, l'autre est un Homme-Dieu généreusement sacrifié ; l'un est l'esclavage sans espérance du vieux monde, l'autre est la rédemption du monde chrétien.

La morale de la Fontaine est donc celle des instincts. Elle est essentiellement naturelle et ne s'élève guère jusqu'aux aspirations divines. C'est, si l'on peut parler ainsi, la comédie animale de l'humanité. Cette comédie se termine par une aspiration mélancolique à la retraite et au recueillement dans la belle fable du Juge arbitre, de l'Hospitalier et du Solitaire. Nous reprenons l'œuvre où il l'a laissée et les animaux allégoriques, humanisés par lui, spiritualisés par nous, deviennent pour nous des symboles.

Ce symbolisme nous ne l'avons pas inventé, il appartient à cette ancienne et vénérable initiation dont nous avons retrouvé les clefs enfouies et oubliées depuis des siècles. Il appartient à Pythagore dont les admirables symboles ont été si souvent si mal compris. *Ne mangez pas les fèves*, disait-il, parce que c'était avec des fèves qu'on votait alors dans les assemblées publiques. Il voulait donc dire : n'exploitez pas vos droits d'électeurs ou de juges et ne spéculiez pas sur votre suffrage. *Ne tuez pas le serpent qui est tombé dans votre cour*. Quel touchant et généreux précepte ! *Ne brisez pas les couronnes*. En effet, les couronnes sont des puissances, on peut se les disputer, on peut les déplacer, mais on ne les brise pas impunément ; une nation qui les brise doit tôt ou tard les remplacer, et le peuple sait ce qu'il en coûte.

Cette maxime symbolique veut dire aussi : respectez la gloire des morts et la royauté du malheur.

Plusieurs de nos symboles ont été extraits par nous des évangiles apocryphes, des traditions rabbiniques et des légendes du Talmud. Parmi les évangiles apocryphes, ceux des premiers gnostiques sont d'admirables symboles kabbalistiques, car les grands hiérophantes du christianisme étaient initiés à la kabbale. L'*Apocalypse* de saint Jean, les livres de saint Irénée, ceux de saint Clément d'Alexandrie, ceux de saint Denys l'Aréopagite, ceux enfin du savant et poétique Synésius le prouvent mieux que toutes nos assertions. Le Talmud, cette clef occulte de la tradition, explique les symboles par d'autres symboles, il exagère les allégories de la Bible pour bien faire comprendre que certains récits de ce livre divin ne doivent pas être pris à la lettre. Ainsi la science, cet arbre dont le fruit usurpé et profané donne la mort, le serpent qui glisse la désobéissance et l'orgueil dans le cœur de la femme, les animaux qui parlent pour réprimander les prophètes infidèles, pour montrer que les instincts sont des guides plus sûrs que l'intelligence dévoyée ; quelque chose de moins encore que l'animal, un débris de l'animal mort, une mâchoire d'âne devenant tour à tour une arme victorieuse et une fontaine salubre dans la main de la force que Dieu guide ; tout cela n'est et ne peut être pris qu'en symbole, et ainsi tombent d'elles-mêmes les railleries si passionnées mais trop naïves de Voltaire.

C'est donc la haute philosophie cachée dans le symbolisme des anciens que nous révélons dans nos fables. Mais nous ne voulons pas qu'elle y reste cachée. C'est pourquoi, nous chargeant nous-même du rôle si délicat de commentateur, nous avons joint à chaque fable une explication pleine et entière, afin que notre livre serve d'introduction et de base à toute la

philosophie occulte dont nous nous proposons d'aplanir toutes les difficultés et de révéler tous les mystères. Après ce livre un autre viendra que nous appellerons LA SCIENCE DES ESPRITS et qui étonnera ceux qui ne peuvent croire au merveilleux, tout en donnant une pleine satisfaction à l'avidité des chercheurs.

Quelques partisans aveugles des doctrines du *spiritisme* nous ont accusé de ne pas croire aux esprits. C'est en publiant *la Science des esprits* que nous leur répondrons en leur rappelant que la science n'exclut pas la foi quand la foi veut bien ne pas nier la science. D'autres nous ont demandé des miracles et nous ne les renvoyons pas au prophète Jonas, comme fit un plus grand que nous dans une circonstance pareille ; mais nous leur rappellerons que le grand initiateur des chrétiens ferma un jour la bouche à l'esprit de dénigrement et de mensonge qui le défiait d'éprouver sa puissance et de se précipiter du haut du temple en bas pour forcer les anges à le soutenir, et qu'il le confondit en lui disant : *Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu !* Ce fut alors que dans le silence du désert et loin des regards jaloux du tentateur, les anges s'approchèrent et le servirent.

LIVRE PREMIER

FABLE PREMIÈRE

LE POÈTE ET LA CIGALE.

Sur la verdure posée,
 Et s'enivrant au soleil
 D'une goutte de rosée,
 La cigale, à son réveil,
 Bénit la nature et chante :
 Au loin, sa voix innocente
 Annonce le bel été.
 Sous un grand chêne abrité
 Anacréon l'écoute, il accorde sa lyre,
 C'est la cigale qui l'inspire ;
 Il chante la cigale, il chante les beaux jours,
 Et l'innocence et les amours;
 Il chante les cœurs purs qui, comme la cigale,
 Mènent devant les dieux une existence égale,
 Et confiant leur vie aux faveurs du soleil,
 S'endorment sur, la foi de l'horizon vermeil!
 Une piqûre importune
 Vient l'interrompre; il croit voir
 S'agiter comme un point noir:
 La fourmi difforme et brune,
 L'avare et sotte fourmi
 Qui ne chante pour personne,
 Prête peu, jamais ne donne,
 Et ne connaît pas d'ami.

Il veut écraser la bête ;
 Mais la cigale, en chantant,
 Attendrit son cœur content :
 Peut-on, lorsqu'on est poète
 Avoir un cœur sans bonté
 Et sans générosité ?

La cigale, qui devine,
 Dit au vieil Anacréon :
 - En épargnant ma voisine,
 Tu m'as payé ma chanson

La fourmi noire et chagrine
 Eut grand tort de le blesser;
 Mais pour sauver la mauvaise,
 J'ai chanté, j'en suis bien aise,
 Maintenant je vais danser.

LIVRE PREMIER

SYMBOLE PREMIER

LE POÈTE ET LA CIGALE.

Dans le symbolisme hiéroglyphique des anciens la cigale représente les aspirations vers la divinité, elle annonce le printemps, elle tient de la sauterelle, et du scarabée qu'on voit souvent gravés parmi les signes sacrés de l'Égypte. Anacréon l'a chantée dans une ode qui est presque un hymne. La fourmi au contraire est un signe typhonien ; elle tient de la mouche consacrée à Beelzebub, et cela est si vrai qu'une variété de fourmis porte des ailes. Les fourmis s'entre-détruisent, se dévorent entre elles et piquent ceux qui les touchent. La Fontaine avait donc raison de dire que l'avarice égoïste est le moindre défaut de la fourmi : elle en a en effet bien d'autres. Notre fable qui place l'homme entre ces deux symboles, représente la lutte des deux penchants opposés de la vie humaine, l'aspiration céleste et l'instinct matériel, la chanson de l'idéal et la morsure du positif, et c'est définitivement l'idéal qui remporte tout l'avantage.

C'est en effet l'idée affranchie des intérêts saluant l'avenir, comme la cigale salue le printemps, qui décide des intérêts mêmes. Les grands courants d'opinion sont soulevés et conduits par les idées généreuses qui excitent l'enthousiasme. La foi est le levier d'Archimède, lorsqu'on a un point d'appui dans le ciel, on remue et l'on déplace la terre.

La foi est donc le premier principe de la philosophie occulte que nous définirons la science des lois et des forces exceptionnelles de la nature.

L'être est. Dans l'être est la vie; dans la vie l'intelligence, non comme accessoire, mais comme principe.

Ceci nous mène droit à la connaissance de Dieu.

Les lois de la vie universelle sont les lois données par l'universelle.

L'intelligence particulière subit ces lois générales et en est l'esclave tant qu'elle ne les approprie pas à ses usages particuliers.

Il est donné à l'homme un petit monde à régir par sa volonté. Si sa volonté n'est pas libre, il subit les lois fatales qui le traitent en esclave et tendent à le résorber dans la mort, car l'intelligence universelle travaille à détruire les esclaves et à créer des hommes libres.

Le propre de l'intelligence, dégagée des instincts, est le dévouement. Le ciel en morale, c'est l'harmonie des sentiments généreux, et la terre ou l'enfer c'est le conflit des instincts lâches.

Celui qui veut user en lâche de la puissance occulte sera dévoré par elle. La lumière universelle, qui est le grand agent des prodiges, est le feu de l'enfer pour les méchants.

Nous représentons ici l'initié sous la figure d'un poète. En effet, poésie veut dire création et l'initié est un véritable créateur. Il donne la lumière et conserve la vie à ceux mêmes qui le persécutent, il ne se venge que par des bienfaits. Ses enchantements des chants en l'honneur de Dieu et de la nature, et lorsqu'il a conservé la vie au profane qui le méconnaissait et voulait le condamner à la misère et à la réprobation, il peut dire comme la cigale de notre fable :

J'ai chanté, j'en suis bien aise,
Maintenant je vais danser.

FABLE II

LE LOUP PRIS AU PIEGE.

Au beau milieu d'un traquenard
 Un loup se jeta d'aventure,
 Il y fut pris : bonne capture !
 Survient Robin mouton, qui passait par hasard.

Alors, forcé d'être hypocrite,
 Avec un ton de chattemite
 Le loup, pour la première fois
 Adoucissant sa grosse voix :
 - Mouton mon fils, mouton mon frère,
 Mouton mon ami, mon compère,
 Crois-moi, je t'ai toujours aimé.
 Je suis un pauvre loup captif et désarmé,
 Tire-moi de ce maudit piège !
 - Quand je le voudrais, le pourrais-je ?
 Dit l'autre ; je n'en ferai rien
 Quand même : je te connais bien.
 Dis, n'as-tu pas croqué ma mère ?
 - Pas tout à fait... à peine... il s'en faut de beaucoup.
 - Si ce n'est toi, c'est donc ton frère !
 A mon tour, compère le loup :
 Quand vont venir les chiens, fais-leur doléance.
 Ah ! tu croyais que le plus fort
 A toujours raison quand il mord !
 On te mordra, prends patience.

D'audace et de pouvoirs qu'un méchant soit armé,
 Quand l'heure sonne, il faut qu'il expie et qu'il meure.

Et la raison de l'opprimé
 Devient tôt ou tard la meilleure.

SYMBOLE II

LE LOUP PRIS AU PIEGE.

Le loup représente l'impiété et la férocité. La mythologie nous présente Lycaon changé en loup. Le monde profane est figuré dans les hiéroglyphes du *Tarot* par un loup, un chien et une écrevisse. Le loup c'est l'incrédule, le chien c'est le croyant aveugle, et l'écrevisse c'est l'ennemi du progrès. Le loup représente aussi le nord, règne de Gog et de Magog suivant les hiérophantes hébreux. On trouve aussi la tête de loup parmi les symboles typhoniens de l'Égypte. Le loup est consacré à Mars, dieu de la guerre et de la destruction, aussi le prenons-nous ici pour la représentation allégorique de ces puissances brutales qui oppriment l'intelligence et la lumière figurées par l'agneau. Notre agneau a grandi ; il est devenu le mouton ou le bélier solaire, et il refuse son concours à ces vieux despotismes pris au piège de leur propre politique. Ce n'est pas la colère du lion qui est terrible, dit la Bible, c'est la colère de l'agneau. Le sang du juste ne coulera pas toujours en vain, on n'égorgera pas toujours les femmes et les enfants qui prient et qui pleurent en embrassant l'autel de la patrie. Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée, a dit le Maître, et c'est là, en effet, une des grandes lois étudiées par la philosophie occulte. La force universelle tend nécessairement à l'équilibre, et cet équilibre se rétablit toujours fatalement en corrigeant un excès par l'excès contraire. Celui qui aura tué sera tué, celui qui aura exilé sera exilé, celui qui aura fait des esclaves sera esclave. La lumière universelle, lorsque vous la comprimez à un de ses pôles, se jette à l'autre avec l'impétuosité de la foudre. Si vous vous coupez un membre, vous souffrirez du membre que vous n'aurez plus d'incessante et d'inexprimables douleurs. Qu'un grand empire supprime une nationalité, et sa ruine viendra de cette nation mutilée. Quand vous bénissez une maison, dit le grand initiateur, si cette maison n'en est pas digne, votre bénédiction reviendra sur vous. Il en est de même de la malédiction, gardez-vous de maudire, car si ce que vous maudissez est digne de bénédiction, votre malédiction reviendra sur vous et vous tuera.

Lorsqu'on projette avec une force extra-normale, la lumière magnétique, si elle rencontre une résistance égale à la force de projection, elle revient à son point de départ en y entraînant un courant formé par le choc et déterminé par un tourbillon.

FABLE III

LE FAKIR ET LE BRAMIN.

Portant une hache à la main,
Un fakir rencontre un bramin :
- Fils maudit de Brama, je te retrouve encore !
Moi, c'est Eswara que j'adore !
Confesse devant moi que le maître des cieux
Est le meilleur des dieux,
Et que moi je suis son prophète,
Ou je vais te fendre la tête !
- Frappe, lui répond le bramin,
Je n'aime pas un dieu qui te rend inhumain.
Les dieux n'assassinent personne.
Crois ou ne crois pas que le mien
Est plus indulgent que le tien :
Mais en son nom, je te pardonne.

SYMBOLE III

LE FAKIR ET LE BRAMIN.

Quand les forces contraires ne s'équilibrent pas, elles se détruisent mutuellement.

Les enthousiasmes injustes, religieux ou autres, provoquent par leur excès un enthousiasme contraire.

C'est pour cela qu'un célèbre diplomate avait raison lorsqu'il disait : N'ayez jamais de zèle.

C'est pour cela que le grand Maître disait : Faites du bien à vos ennemis et vous amoncellerez du feu sur leur tête.

Ce n'était pas la vengeance par les moyens occultes que le Christ voulait enseigner, mais le moyen de résister au mal par une savante et légitime défense.

Ici est indiqué et même dévoilé un des plus grands secrets de la philosophie occulte.

FABLE IV

LE VIEUX RAT ET LE RATON.

Un vieux rat tout perclus, tout chauve, tout grison,
 Mis en péril par son grand âge,
 Manda près de lui son raton
 Et lui tint ce prudent langage :

- Garde-toi, tant que tu vivras,
 Des festins que tu trouveras
 Tout préparés dans des logettes
 Trop bien construites et trop nettes ;
 Aux trous les plus profonds reste souvent blotti,
 Ne mords jamais à rien sans regarder derrière.
 Gare le chat et la ratière !
 Adieu, tiens-toi pour averti.

Le père mort, Raton sort du trou, puis s'y cache,
 Va, revient, s'accroupit en frottant sa moustache,
 Puis fait en sautant quelques pas.
 - Par Jupiter, dit-il, qu'aperçois-je là-bas ?
 Une cabane ouverte ... un lopin de fromage !
 C'est sans doute mon héritage.
 Je n'aperçois autour ni ratière ni chats,
 Entrons bien vite en jouissance.
 En quatre bonds Raton s'élance,
 En deux coups de dents ... in est pris.

Jeunesse n'a jamais compris
 Les leçons de l'expérience.

SYMBOLE IV

LE VIEUX RAT ET LE RATON.

L'homme terrestre qui fuit la lumière comme le rat recommence toujours les mêmes fautes, et il n'y a point pour lui de progrès ; la terre attire la putréfaction pour se nourrir de fumier, et malgré les leçons de l'histoire et l'enseignement des sages, les plus grossiers appâts allècheront toujours les instincts de la multitude ignorante. Ces instincts, il faut les réprimer par la contrainte, il faut se rendre maître des animaux nuisibles ; l'homme seul est digne de la liberté. Prenez donc les insensés au piège de leurs propres vices pour les mettre hors d'état de nuire. Les anarchistes seraient trop redoutables s'ils pouvaient être disciplinés, mais heureusement discipline et anarchie sont deux mots qui ne s'accordent pas. Le jeune homme qui méprise les anciens et qui veut marcher seul, marche seul en effet ; il est hors de la société ; il est hors la loi qui protège et tombe sous la loi qui réprime. Prêchez le désordre tant qu'il vous plaira, la nature a créé une hiérarchie, et elle la maintient.

L'autorité, cette grande chose si méconnue de nos jours, est appuyée sur la sagesse et l'intelligence, comme le Keter des Hébreux sur Chocmah et Binah. (Voy. notre *Dogme et Rituel de la Haute Magie*.) L'autorité sanctionne l'honneur qui repose sur le dévouement et la justice comme Tiphereth sur Gedulah et Geburah. L'honneur se base sur la vérité sociale qui est l'alliance de l'ordre et du progrès, de la loi et de la liberté, du pouvoir et du devoir, et cette vérité constitue la vie morale de l'humanité.

Ainsi : Autorité	1
Sagesse	2
Intelligence.....	3
Dévouement	4
Justice.....	5
Honneur.....	6
Progrès	7
Ordre	8
Vérité sociale	9
Humanité.....	10

Ceci est l'explication et l'application philosophique des nombres sacrés de la kabbale dont nous avons donné dans nos précédents ouvrages le sens hiératique et mystérieux.

FABLE V

LE MONTAGNARD ET L'HOMME DE LA VALLEE.

A l'heure où le ciel souriant
 Entr'ouvre les rideaux du splendide Orient,
 Et plus frais qu'un enfant aux paupières écloses,
 Fait sortir le soleil de sa couche de roses,
 Une vallée était couverte de brouillard,
 Et l'habitant de la vallée,
 Baissant sa tête désolée,
 Disait : - Le ciel de nous détourne son regard,
 La nature en deuil est voilée !
 - Non, lui répondit un montagnard,
 En ce moment le ciel s'allume ;
 Dans l'immensité de l'azur
 Tout est rayonnant, tout est pur.
 Le jour n'est pas voilé, c'est la terre qui fume.
 Au lieu de murmurer chez toi
 Contre la nuit qui couvre un coin de la campagne,
 Sois agile, et viens avec moi
 Voir le soleil sur la montagne.

Misanthropes et paresseux,
 Qui rampez toujours terre à terre,
 Et ne rencontrez que misère,
 Turpitudes, boue et poussière,
 Redressez-vous, levez les yeux :
 Ce monde, que toujours votre vanité blâme,
 N'est pas le trou de taupe où l'ennui vous surprend ;
 Gravissez la montagne, élargissez votre âme,
 Cessez d'être petits, le monde sera grand.

SYMBOLE V

LE MONTAGNARD ET L'HOMME DE LA VALLEE.

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, dit le symbole d'Hermès gravé sur la table d'émeraude. C'est ainsi que l'harmonie résulte de l'analogie des contraires. La forme est analogue à la pensée, l'ombre à la lumière, le vêtement au corps, le fourreau au glaive, le négatif au positif. Quand le soleil fait resplendir la cime des montagnes, l'ombre descend plus épaisse dans les vallées, et quels seraient les honneurs de la science et du génie sans la profonde ignorance des multitudes ? Est-ce à dire qu'il faut perpétuer cette ignorance ? Non, la nature y a pourvu, et comme dit l'évangile de saint Jean, la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne la comprennent pas, pourquoi ? A cause de l'obstacle. Que faire donc pour éclairer la vallée ? Oter la montagne. C'est bien simple, mais c'est difficile. Or, c'est ici le lieu d'imiter le mot célèbre prêté par la tradition à Mahomet : Si la montagne ne veut pas descendre, gravissons la montagne !

Les ténèbres sont en bas, la lumière en haut et le crépuscule au milieu : à travers ces trois atmosphères plonge et s'élève l'échelle mystérieuse de Jacob. Ceux d'en bas, qui aspirent à la lumière d'en haut, doivent s'efforcer de monter, mais ils ne feront jamais que la zone des ténèbres soit la zone de la lumière. Il y a des degrés d'intelligence et de vertu comme il y a des degrés d'âge, et les partisans de l'égalité absolue voudraient que l'on traitât les enfants comme des hommes faits. Notre devoir envers les enfants ce n'est pas de leur persuader qu'ils sont grands, c'est de les aider à grandir.

FABLE VI

LE CHEVAL ET LE BŒUF.

La tête basse et les naseaux fumants,
 Promenant sur le sol ses longs regards dormants,
 Avançant pas à pas, et l'échine tendue,
 Un bœuf tirait une charrue.
 Arrive un cheval qui bondit,
 Mord son frein, dresse sa crinière,
 Eparpille au loin la poussière,
 Regarde le bœuf et lui dit :
 - Assez de travail et de peine,
 Assez de joug, assez de chaîne,
 Le clairon sonne, éveille-toi ;
 N'est-tu pas aussi fort que moi ?
 Sors de la terre humide et noire,
 Viens au combat, songe à la gloire ;
 Sois fier, sois libre, sois léger !...
 Mais le bœuf, sans se déranger
 Lui répond d'une voix paisible :
 - Je crois, mon cher concitoyen,
 Que tu me parles pour mon bien ;
 Je n'ai ni ta croupe flexible,
 Ni tes jarrets toujours dispos ;
 Les cavaliers craindraient les angles de mes os ;
 Epouvanté par la trompette,
 Je ferais des coups de ma tête ;
 Je comprends mon vieux joug mieux qu'un harnais tout neuf ;
 Nous irions ensemble à la guerre,
 Toi, tu te tirerais d'affaire ;
 Moi, je serais toujours le bœuf.

Tribuns, artisans de discorde,
 Phraseurs, gens de sac et de corde,
 Qui promettez au travailleur
 De rendre son destin meilleur,
 Vos mensonges et vos colères
 Ne feront pas que l'ignorant
 Sans études soit un savant,
 Ni que les enfants soient des pères.
 Dieu créa divers animaux,
 Il fit des bœufs et des chevaux.
 Je comprends le cheval qui rue
 Contre le joug et la charrue,
 Mais un bœuf faisant le cheval
 Serait un bien sot animal.

SYMBOLE VI

LE CHEVAL ET LE BŒUF.

Dans le symbolisme hiéroglyphique, le cheval représente l'enthousiasme poétique, surtout lorsqu'on lui donne des ailes.

Il représente aussi la guerre parce qu'il porte l'homme au combat.

Le bœuf au contraire représente la terre et le travail ; il est aussi le symbole de la résignation et du sacrifice.

Le cheval représente aussi les orages de la mer, et c'est pour cela qu'on le fait sortir de la terre sous un coup de trident de Neptune.

Parce que les tempêtes marines sont la guerre des flots et la grande poésie de l'Océan dont elles exaltent les sombres beautés jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire.

La guerre est l'ennemie du travail et surtout du labourage représenté par le bœuf. Le cheval et le bœuf sont les deux forces équilibrées du progrès, l'une rapide et révolutionnaire, l'autre lente et laborieuse.

Dans le domaine de l'idée, les génies hardis et aventureux qui devinent l'avenir sont opposés à ces esprits pratiques et prudents qui creusent pas à pas le sillon de la science officielle.

Dans l'ordre politique, le cheval impétueux c'est le révolutionnaire, et le bœuf tardif mais utile c'est le conservateur.

Or, le cheval fougueux n'est pas plus fait pour la charrue que le bœuf n'est fait pour la guerre. Il faut monter sur le cheval pour conquérir des campagnes nouvelles et réserver le bœuf pour les labourer.

FABLE VII

L'HARMONICA ET LE ROSSIGNOL.

(A M. Alphonse de Lamartine.)

Un harmonica résonnait,
 Sans jeux de mots je prends la chose,
 Il prétendait donc, et pour cause,
 Que le rossignol détonnait.
 - Oh ! les mauvaises chansonnettes
 Que celles de ce triste oiseau !
 Il n'a pas ce timbre si beau,
 Ces notes si claires, si nettes,
 Cet accent cristallin dont je puis me vanter.
 On s'endormait à l'écouter.
 La nuit commençait à répandre
 Son calme et ses parfums ; alors d'une voix tendre
 Un oiseau préluda, puis se mit à chanter.
 C'était une chanson douce, naïve et pure
 Comme l'âme de la nature ;
 Les pleurs venaient aux yeux, le cœur était charmé :
 Tout se fondait en mélodies ;
 Les âmes les plus refroidies
 Se souvenaient d'avoir aimé.
 L'harmonica tintait toujours avec colère,
 Mais un bon vieillard le fit taire
 En lui disant : - Machine à bécarre et bémol,
 Tu fais du bruit sans rien comprendre ;
 Le rossignol pourrait t'entendre,
 Mais toi tu n'entendras jamais le rossignol.

Les sourds peuvent nier ta divine harmonie ;
 Lamartine, toi par pudeur,
 Respecte la Fontaine et son tendre génie :
 Tu feras douter de ton cœur.

SYMBOLE VII

L'HARMONICA ET LE ROSSIGNOL.

Ce symbole s'explique de lui-même et n'a pas besoin de commentaire.

FABLE VIII

LE CHIEN ET LE LOUP.

Au loup le chien donnait la chasse ;
Le prendre était peu malaisé :
De faim, de fatigue épuisé,
Le loup tombait de guerre lasse.
- Vil esclave, dit-il au chien,
Par toi faut-il que je périsse ?
Lâche persécuteur et traître à la justice,
Tu m'envias toujours ma liberté, mon bien !
Tu dévores mon droit ! – Ton droit, dit le molosse,
Était celui du plus féroce ;
Le mien, c'est celui du plus fort,
Et celui du plus faible aussi, que je délivre.
Pour remplir un devoir tu n'as jamais su vivre,
Tu n'as droit à rien... qu'à la mort !

Liberté, liberté chérie,
Il est beau de mourir pour toi,
Mais il est bien plus beau d'obéir à la loi
Et de vivre pour la patrie !

SYMBOLE VIII

LE CHIEN ET LE LOUP.

Nous avons déjà représenté la tyrannie par le loup. Ici nous le prenons pour le symbole de l'anarchie. Qu'est-ce en effet qu'un tyran ? C'est un anarchiste couronné. L'anarchiste est celui qui prend pour la liberté l'exemption ou l'infraction du devoir. C'est celui qui méconnaît l'autorité d'une manière absolue et universelle, même l'autorité de la vérité et de l'honneur. C'est l'homme insociable, c'est le sauvage, c'est l'enfant révolté contre son père, c'est l'individu qui s'isole en se concentrant dans son égoïsme et dans son orgueil. Cet homme ne saura jamais commander, il ne saura qu'opprimer, parce qu'il n'a jamais su obéir ; il porte avec impatience le joug du travail, il est jaloux de l'intelligence, il nie la science, il n'écoute jamais les instructions que comme des outrages à son ignorance, et toute lumière le brûle au lieu de l'éclairer ; il voudrait courber toutes les têtes sous le niveau de sa propre stupidité. S'il est empereur, il peut s'appeler Caligula ; s'il est tueur de roi, il s'appellera Marat ou Fieschi.

Ce sont de pareils hommes qui nous font comprendre la valeur sociale du gendarme. C'est contre de pareils loups que les bergers du troupeau des hommes doivent lancer leurs chiens.

FABLE IX

LA COLLINE ET LA MONTAGNE.

La montagne au front sourcilleux
 Du haut de son mépris regardait la colline,
 Qui toujours doucement se relève et s'incline
 Sous les pas des troupeaux, des hommes et des dieux.

Adore-moi, motte de terre,
 Disait-elle avec ses échos :
 Sur toi je suspends le tonnerre,
 Des orages grondants mon front brise les flots.
 - Ma grande sœur, tu n'est pas sage,
 Répondait la colline, et s'il tonne chez toi,
 Je ne crains que ton voisinage,
 Car tu pourrais tomber sur moi.

Or, un jour survint la guerre
 De l'Olympe et des Titans,
 Les immortels sur la terre
 S'exilèrent pour un temps.

La montagne est arrachée,
 Elle s'écroule en débris,
 Quand sous de calmes abris
 L'humble colline est cachée.

Vénus fuit dans son vallon,
 Bacchus y plante sa vigne,
 Bientôt elle devient digne
 Des visites d'Apollon.

On y construit, on y fonde
 Des palais et des autels :
 Les dieux sur sa verdure attirent les mortels ;
 Elle est, enfin, l'oracle et la reine du monde.
 La richesse fertile y vient de toute part,
 Les rois lui font la cour et laissent à l'écart
 Ces grands monts éternels nourriciers des orages
 Qui passent les nuages
 Et que le Très-Haut seul domine d'un regard.

Préférons aux gloires stériles
 Le travail qui fait le bonheur :
 La hauteur n'est pas la grandeur.
 Pour être grands, soyons utiles.

SYMBOLE IX

LA COLLINE ET LA MONTAGNE.

Il n'est pas de vraie puissance sans actions ; l'orgueil qui se croit au-dessus de tout le monde est moins grand que le vrai mérite qui se met au niveau du devoir sans jamais prétendre à s'élever au-dessus. Ce n'est point l'élévation aride des montagnes qui fait leur grandeur ; l'Olympe est peut-être plus escarpé que le Parnasse, mais c'est le Parnasse qui fait la gloire de l'Olympe.

Le Calvaire n'est qu'un monticule et il est mille fois plus grand que le pic de Ténériffe.

Quelle cime des Apennins ou des chaînes du Caucase s'égalera jamais à la grandeur du Capitole ? Quel entassement de montagnes, rêvé par les Titans de la fable ou de l'histoire, pèsera jamais sur le monde autant que la simple colline du Vatican ?

La révolution française eut aussi sa montagne sanglante et terrible qui est restée moins grande dans la poésie de l'histoire que le mélancolique et morne rocher de Sainte-Hélène.

Dieu a foudroyé les cimes du Sinaï et du mont Horeb et il a établi son temple sur la colline de Sion.

FABLE X

LES OBSEQUES DU ROSSIGNOL.

(A Eugène Pelletan)

Un rossignol avait charmé longtemps
 Le peuple ailé des forêts sombres,
 Puis survint la fin de ses ans ;
 La mort le reprit dans ses ombres.
 Tous les oiseaux alors crurent qu'ils feraient bien
 De rendre hommage à sa mémoire.
 La forêt le pleura comme un grand citoyen.
 Mille cris douloureux attestèrent sa gloire.
 Seul pourtant un merle siffleur
 Osa blâmer cette douleur :
 Impuissant et jaloux, c'est la commune règle.
 - Qu'a-t-il fait, après tout, ce chancre si vanté,
 S'il voulait être regretté,
 Pourquoi n'était-il pas un aigle ?
 - Mais toi-même, pourquoi ces discours superflus,
 Lui répond un pinson plus sage,
 Tu n'es pas un aigle non plus,
 Et du doux rossignol tu n'as pas le ramage.

Pelletan, mon ami, pourquoi donc outrager
 La mémoire de Béranger ?
 Sans doute il fallait, pour te plaire,
 Dis-le maintenant sans façons,
 Que Béranger fût militaire
 Et ne fût jamais de chansons !

SYMBOLE X

LES OBSEQUES DU ROSSIGNOL.

Notre fable est une application et une explication du symbole de Pythagore : « Ne brisez pas, ou ne déchirez pas les couronnes. »

Béranger ne réalise pas pour nous l'idéal de la perfection humaine. Le chantre de madame Grégoire et de Lisette, le pontife grivois d'un bon dieu en bonnet de coton, n'est, on peut bien le comprendre, ni notre modèle, ni notre héros ; mais Béranger était un homme de cœur, un honnête homme, un vrai talent, et en prenant sa défense, nous voulons proclamer l'inviolabilité de la gloire et des tombeaux.

FABLE XI

LE PHENIX ET LA COLOMBE.

Il est un oiseau solitaire
 Qui renaît de lui-même et meurt pour rajeunir :
 Seul il est son passé, seul tout son avenir ;
 Il est son propre enfant, il est son propre père.
 C'est le phénix, esclave et roi,
 Esclave du destin, roi de la solitude.
 Pour lui la mort est sans effroi,
 La naissance est une habitude.
 Il vieillit sans aimer, il périt sans regrets,
 Il est sans mère et sans épouse.
 Il est toujours nouveau sans espoir de progrès,
 Et du néant qui dort sa tristesse est jalouse.
 La colombe d'Anacréon,
 Passant un jour à tire d'ailes,
 Pour porter des odes nouvelles
 Du vieux père de la chanson,
 Voit le phénix et le salue.
 Comment ? Sans doute à la façon
 Des colombes de l'Hellénie.
 Mais de son beau plumage il semble trop chargé ;
 Il ne lui répond pas, il rêve, il est plongé
 Dans une tristesse infinie,
 - Sire, lui dit en roucoulant
 La toute belle
 Colombelle :
 Je crains de vous troubler peut-être en vous parlant.
 Laissez-moi seulement vous dire
 Que je passe à vos pieds et que je vous admire :
 Du peuple des oiseux vous êtes le premier.
 - J'en suis le premier, le dernier
 Et le plus malheureux, dit l'enfant de la tombe ;
 Que ne suis-je un simple ramier
 Pour vous aimer, douce colombe !
 Vivre seul, ne jamais mourir,
 Toujours briller, toujours souffrir,
 Et traîner dans l'exil sa tristesse immortelle,
 Puis, par le soleil consumé,
 Renaître sans avoir aimé,
 N'est-ce pas la mort éternelle ?

Tous les phénix me font pitié.
 La solitude est plus qu'un malheur, c'est un crime.
 Il en est un seul que j'estime :
 C'est le phénix de l'amitié !

SYMBOLE XI

LE PHENIX ET LA COLOMBE.

Le phénix est le dogme philosophique de l'ancien monde ; la colombe est le génie du monde chrétien.

Le phénix est isolé dans l'orgueil de sa beauté, il ne peut aimer que lui-même, il se conçoit et se renouvelle par le suicide. La colombe, au contraire, est l'image du plus candide et du plus sincère amour. Elle est simple et sans orgueil, et Salomon dit à sa compagne dans le *Cantique des cantiques* : Tes yeux sont doux comme les yeux de la colombe.

Dogme unique, symbolisme philosophique et poétique à la fois, qui s'ensevelit sous les débris des vieilles civilisations et renaît avec les sociétés nouvelles, l'occultisme est beau, il est immortel dans sa profonde raison d'être, il représente la nature et ses lois, l'esprit humain et ses aspirations, l'inconnu et ses incertitudes que surmonte une légitime hypothèse ; mais le doux mysticisme chrétien avec ses rêves du ciel, avec ses gémissements vers un idéal de tendresse et de pureté infinie, a fait presque oublier la science colossale d'Eleusis et de Thèbes. Antigone, la vierge antique, n'a pas été mère comme Marie. Nous avons moins de larmes pour la fille innocente d'Œdipe le sacrilège, que pour la mère toujours vierge du Réparateur. Le phénix, toujours renaissant, a je ne sais quoi de fatigant et de terrible qui rappelle le vautour de Prométhée, et la colombe chrétienne portant son bec le rameau d'olivier ne nous annonce que l'amour, la miséricorde et la paix.

Nous ne faisons donc pas revivre le phénix de la philosophie occulte pour l'opposer à la colombe chrétienne, mais nous voulons que le phénix rende hommage à la colombe et que celle-ci console le phénix dans sa solitude. Nous voulons que les dogmes de la science et ceux de la foi s'unissent dans une même auréole comme les rose-croix, nos maîtres, unissaient la gracieuse image de la rose au symbole sévère de la croix.

FABLE XII

LE PEINTRE ET LE CRITIQUE.

Un peintre, dans un paysage
 Aride, effrayant et sauvage,
 Avait mis un très beau lion
 Dévorant un pauvre mouton.
 Un critique vient, il admire
 Le talent, mais il plaint l'innocent animal,
 Tant qu'au peintre il se prend à dire :

- Votre tableau n'est pas moral.
 Quoi toujours du plus fort retracer l'injustice ?
 Toujours le triomphe du vice !
 Du faible toujours le supplice !
 Je voudrais voir votre lion
 Ramassant l'herbe des prairies,
 Et les tiges les mieux fleuries
 Les offrir au petit mouton ;
 Près d'eux de l'amitié vous ouvririez le temple :
 Ce serait un meilleur exemple.
- Oui, répondit l'artiste, en effet,
 Cet exemple serait parfait,
 Mais ma peinture, peu fidèle,
 Serait un fort mauvais modèle.
 Il nous est permis d'inventer
 Les ornements d'une figure,
 Mais dans le vrai l'on doit rester
 Lorsqu'on veut peindre la nature.

Monsieur Prud'homme un jour lisait
 Une fable de la Fontaine,
 Et d'une voix grave il disait :

- Je veux la corriger, elle en vaut bien la peine.
 J'aurais tourné la chose ainsi,
 Si j'eusse été le grand bonhomme.
- Eh parbleu ! la Fontaine aussi,
 S'il eût été monsieur Prud'homme !

SYMBOLE XII

LE PEINTRE ET LE CRITIQUE.

Il n'y a d'immoral que le mensonge ; le vrai est toujours moral. Ceci peut sembler un paradoxe et c'est un axiome incontestable de la plus haute philosophie.

Nous ne prétendons pas que la peinture vraie du vice ou du crime puisse être présentée sans danger ; mais nous affirmons que le mal qui pourrait en résulter porte avec lui son remède, puisque le vice et le mal, lorsqu'ils sont fidèlement représentés, ne peuvent avoir qu'un attrait fortement combattu par l'épouvante et l'horreur.

Nous ne pensons pas que personne soit jamais tenté d'imiter Néron tuant sa mère. Les Césars de Suétone sont les damnés du plaisir, impuissants qui se tordent dans l'enfer du monde romain, et si quelque chose nous fait adorer et même envier les douleurs du Christ sur le calvaire, ce sont les voluptés de Tibère dans son exil de Caprée.

FABLE XIII

LE SOLEIL ET L'ÉTOILE.

(A madame la comtesse de Mnischeck).

La nuit abaissait son grand voile
 Devant Phébus aux cheveux d'or,
 Et seule, une petite étoile
 Dans le ciel blanchissant resplendissait encor.

- Cache-toi lui disaient ses jalouses compagnes,
 Ne vois-tu pas que le soleil,
 Bientôt triomphant et vermeil,
 Va de l'espace immense envahir les campagnes ?
 Il t'ensevelira dans des flots de clarté.
 Devant lui n'est-tu pas honteuse ?

- Non, répond l'étoile amoureuse,
 - J'adore sa lumière et j'aime sa beauté.
 Je veux m'éteindre la dernière,
 Et quand reviendra l'heure où mon amant me fuit,
 Belle de souvenir, rayonner la première
 Parmi les filles de la nuit.

Petite étoile, ainsi près de votre belle âme
 Je m'enrichis en m'oubliant, madame,
 Puis, loin de vous on me trouve meilleur ;
 Car je dois un reflet de grâce
 A votre esprit, à votre cœur.
 Ainsi je puis sans trop d'audace,
 Pauvre filon perdu des belles mines d'or
 Dont j'aime à refléter la richesse lointaine,
 Donner quelque parure à des fables encor,
 Après celles de la Fontaine.

SYMBOLE XIII

LE SOLEIL ET L'ÉTOILE.

Les âmes humaines ont leur lumière spéciale comme les corps. Il existe un magnétisme rayonnant qui rend l'approche de certains êtres consolant comme la grâce céleste, ou désespérant comme l'enfer. L'atmosphère des femmes trouble ordinairement le cœur des hommes, mais il est des natures exceptionnelles qui tiennent de l'ange plus que de la femme et qui vous purifient en vous approchant ; natures tellement supérieures et harmonieuses qu'elles rendent digne d'elles l'enthousiasme respectueux qu'elles inspirent. Ces femmes sont les preuves vivantes des vérités de la foi, car on respire dans le parfum de leur grâce, leur regard est doux et profond comme le ciel pur ; leur voix est certainement un écho d'un monde meilleur, et leur sourire est un parfum qui vient de Dieu.

FABLE XIV

LE VOYAGEUR ET LE GOURMAND.

Je ne suis point jaloux des plaisirs de la table ;
 D'un vivre plus frugal le corps se trouve mieux,
 Et l'esprit peut avec les deux
 S'asseoir au banquet de la Fable.
 On dit que le peuple allemand
 En juge un peu différemment.
 Et pourtant je ne saurais croire
 Ce que naguère en a conté
 Un voyageur. Voici l'histoire :
 Passant par un beau jour d'été
 Au bord du Rhin, près d'une treille,
 Il vit un Allemand, bien en point, gros et gras,
 Seul à table et sans altercas,
 Fêter également l'écuelle et la bouteille.
 L'an suivant, notre voyageur
 Retrouve au même endroit le même gros mangeur :
 - Oh, oh ! dit-il, le fait va paraître incroyable ,
 Et pourtant cet homme est à table
 Depuis l'an dernier : je l'ai vu !
 Un autre eût supposé qu'il était revenu,
 Mais que devenait la merveille ?
 Par une aventure pareille
 La Fontaine a passé sans manger, le front nu,
 Jadis une journée entière
 Sous un arbre changé par la pluie en gouttière.

Le vrai nous paraît ennuyeux,
 Le mensonge est plus poétique :
 Nous aimons tous le merveilleux
 Et nous craignons ce qui l'explique.

SYMBOLE XIV

LE VOYAGEUR ET LE GOURMAND.

Si l'amour du merveilleux n'était pas chez la plupart des hommes le goût de l'absurde, il se convertirait en amour de la nature : mais la nature est soumise à des lois, elle proportionne les effets aux causes, et voilà ce que notre imagination dérégulée ne veut pas. L'autorité de la raison étant la plus inflexible des autorités, notre penchant à l'anarchie se fatigue de la raison, et nous croyons plus volontiers à un Dieu capricieux qu'à un Dieu juste. Entre capricieux, en effet, on peut s'entendre. On peut fléchir un despote par des dons ou par des bassesses ; mais la justice ! Quelque chose de flexible comme une proportion mathématique, quelle miséricorde en espérer ? Avec elle on est forcé d'être juste, et c'est ce que nous ne voulons pas.

Dieu fait tout avec le nombre, le poids et la mesure, dit l'Écriture sainte, et nous comprenons mal sa bonté si nous la séparons de sa justice qui est aussi sa justesse. Nous avons beau faire en mathématiques des erreurs plus ou moins volontaires, si nous comptons mal, la nature compte bien, la souveraine raison ne s'émeut pas de nos folies, ce qui est injuste sera éternellement injuste, la vérité ne transige pas avec l'erreur

FABLE XV

LES VOYAGEURS ET LES BERGERS.

On m'a conté qu'un sage de l'Asie,
 Avec un seul disciple, un jour,
 Du monde commença le tour.
 La route qu'il avait choisie
 Les égara tous deux en pays étranger.
 Un soleil desséchait la verdure.
 Ils firent la rencontre alors, par aventure,
 D'une bergère et d'un berger,
 L'un presque nu, l'autre bien mise,
 L'un couché de son long, l'autre sur l'herbe assise ;
 La bergère filant, l'autre presque endormi.
 Le sage lui dit : - Mon ami,
 Montre nous la route certaine
 De la ville la plus prochaine ;
 Nous sommes égarés. – Le berger paresseux,
 Entr'ouvrant à peine les yeux,
 Fait un signe puis se détourne,
 Et pour mieux dormir se retourne.
 Mais la bergère se levant :
 - Les routes se croisent, dit-elle,
 Mieux vaut avoir un guide. Elle marche devant,
 Joyeuse, diligente et belle ;
 Puis, quand les voyageurs sont dans le bon chemin,
 Lestement elle se retire,
 Se retournant pour leur sourire
 Et saluant avec la main.
 - Maître, dit le disciple au sage,
 Cette fille au si doux visage,
 Et si pleine de charité,
 Trouvera-t-elle dans ce monde
 Le bien qu'elle aura mérité ?
 - Du ciel la sagesse est profonde,
 Répond le maître ; en vérité,
 Je te dis que cette bergère
 Si gentiment hospitalière,
 Epousera le paresseux
 Qui dédaignait d'ouvrir les yeux.
 - Oh ! que dites-vous là, mon maître !
 Nommez-vous cela du bonheur ?
 - Sans doute, car elle doit être
 Pour lui plus douce qu'une sœur,
 Plus indulgente qu'une mère :
 Ainsi notre aimable bergère
 Aura le paradis du cœur.

A toucher toute somme est bonne
 Au comptoir des banquiers du jour :
 Mais à la banque de l'amour,
 Le plus riche est celui qui donne.

SYMBOLE XV

LES VOYAGEURS ET LES BERGERS.

Cette touchante et profonde parabole qui contient tout le génie du christianisme, est empruntée aux légendes rabbiniques. Elle était digne de figurer dans les Evangiles et le héros de la légende devait être le Christ lui-même. Voilà une théorie de l'amour que n'ont devinée ni M. Michelet ni les autres écrivains de notre temps qui ont divagué sur l'amour. On pourrait dire que l'amour, comme la lumière créatrice qui le produit, se révèle par deux forces contraires, il est absorbant ou rayonnant. L'amour absorbant n'est que l'amour négatif ; c'est pour l'âme un enfer lorsqu'il ne rencontre pas l'amour rayonnant, car c'est alors une nuit sans espérance et sans étoiles, c'est une soif de Tantale, c'est la faim insatiable d'Érésichthon ; mais l'amour rayonnant est comme le soleil, sa vie est de s'échauffer et d'éclairer, mais il rayonnerait encore quand même il serait seul. Est-ce que le soleil s'éteint lorsqu'il est quitté par les comètes qui viennent boire ses splendeurs et qui s'empressent ensuite de s'éloigner pour briller seules ? L'amour rayonnant ressemble à la tendresse de la mère qui ne s'épuise jamais, soit que ses enfants la quittent, soit qu'ils reviennent, soit que de nouveaux enfants lui soient donnés pour partager son lait et son amour. Deux choses sont ordinairement nécessaires dans les habitudes vulgaires pour faire du feu ; il faut du feu et il faut du bois ; il en est de même en amour, il y a des cœurs de feu et des cœurs de bois. Les premiers aiment toujours et vivent de leur amour, les seconds en meurent.

FABLE XVI

LA POMME MURE ET LES TROIS HOMMES.

Trois hommes différents, un prêtre,
 Un poète, un juif brocanteur,
 Par un jour de grande chaleur,
 S'étaient assis sous un vieux hêtre.
 Près d'eux était un pommier nain
 Qui n'avait qu'une seule pomme,
 Mais à la hauteur de la main,
 Mûre, vermeille et telle, en somme,
 Qu'on se figure en paradis
 Le fruit séduisant dont jadis
 S'affrianda le premier homme.
 Tous trois l'ont vue en même temps,
 La partager serait dommage.
 - Tirons au sort, dit le plus sage.
 - Comment ? – Dormons quelques instants,
 Puis nous nous dirons sans mensonge
 Ce que chacun de nous en dormant rêvera :
 Et la belle pomme sera
 Pour qui fera le plus beau songe.
 Ainsi dit, ainsi fait, nos gens
 Ferment tous les trois la paupière :
 Un seul ne dort pas. Les autres imprudents
 Rouvrent les yeux à la lumière :
 - Moi j'ai rêvé que j'étais Dieu,
 Dit le poète au juif qui souriait sous cape.
 - Moi, j'ai rêvé que j'étais pape,
 Dit le prêtre, et tous deux vous tombiez dans le feu.
 - Moi, reprend d'un air hypocrite
 Le brocanteur israélite,
 Je n'ai pas dormi : j'avais faim,
 Le beau fruit était sous ma main ;
 J'ai pensé que j'étais tout simplement un homme,
 Et ma foi j'ai croqué la pomme.

Bonne leçon pour vous qui, de vérités las,
 Dormez pour choisir vos mensonges,
 Et qui, pour bien user des choses d'ici-bas,
 Attendez l'oracle des songes.

SYMBOLE XVI

LA POMME MURE ET LES TROIS HOMMES.

Cette légende est tirée du Talmud.

La philosophie occulte est fondée sur le réalisme et sur le positivisme les plus absolus.

Elle ne croit pas aux rêves ; elle croit à la réalité des hypothèses nécessaires d'après la science de ce qui est.

Elle ne tue pas le sphinx qui représente les forces fatales de la vie, mais elle le fait servir au triomphe de l'esprit.

Elle ne nie pas les besoins : elle veut qu'on les satisfasse sans les dérégler et sans s'y asservir.

Les besoins sont de deux ordres : ceux de l'esprit et ceux du corps.

Il faut à l'esprit la vérité et la justice ; au corps, il faut le développement et la vie. Elle explique les lois nécessaires de l'équilibre et enseigne la voie droite qui nous soustrait à l'action et à la réaction des contraires.

L'homme livré à la vie animale et satisfaisant uniquement les besoins de son corps atrophie son esprit ou en exagère tellement les besoins que la soif d'idéalisme le précipitera bientôt dans les superstitions les plus extravagantes et les plus bizarres. L'homme qui sacrifie le corps à l'esprit atrophie ses organes physiques, déprave son cerveau et tombe bientôt dans la folie qui le met au-dessous de l'animal.

L'homme n'est ni une bête ni un ange. S'il veut faire la bête, il est flagellé par les anges ; s'il veut faire l'ange, il devient bête.

« Il faut cultiver notre jardin », dit l'auteur de *Candide* ; et ici, sans le savoir, Voltaire est d'accord avec la bible. Dieu, dit la genèse, avait placé l'homme dans un jardin pour qu'il le cultivât sans toucher à l'arbre de la science. Mais l'homme, entraîné par la folle imagination de la femme a voulu être Dieu, et Dieu l'a revêtu d'une peau de bête en l'envoyant fouir et défricher la terre.

Plus heureux s'il se fût contenté des pommes du pommier sans toucher aux fruits fantastiques de l'arbre du bien et du mal !

FABLE XVII

PROMETHEE ET MERCURE.

Jupiter, un jour, fut touché
 Des souffrances de Prométhée ;
 Vers lui Mercure est dépêché,
 Et, sur la roche ensanglantée,
 L'entremetteur du roi des dieux,
 Tenant une coupe remplie
 De cette eau qui fait qu'on oublie,
 Vient se poser silencieux.
 - Que me veux-tu ? dit la victime
 - T'apporter l'oubli de ton crime
 Et de ces dangereux secrets
 Qui font ton éternel martyr :
 Pour que tu n'aies plus les dire
 Aux mortels toujours indiscrets.
 - Oui, mourir sans jamais renaître,
 Car l'ignorance, c'est la mort,
 Voilà les grâces de ton maître.
 Qu'il triomphe, il est le plus fort !
 Mais je l'ai deviné, qu'il tremble !
 Je vis, et nous régnons ensemble,
 Lui dans son ciel, moi dans l'enfer.
 Enchaîné, je lui fais la guerre
 Et j'attire à moi son tonnerre
 Avec mes entraves de fer !
 Va, Mercure, tu perds ta peine :
 Laisse-moi ma gloire et ma chaîne.
 Oublier ce serait périr ;
 J'aime mieux savoir et souffrir.

Souffrir en homme est plus honnête
 Que de vivre et jouir en bête.

SYMBOLE XVII

PROMETHEE ET MERCURE.

Et pourtant il est beau d'avoir ravi le feu du ciel, dût-on subir à travers les âges le supplice de Prométhée !

Est-ce Prométhée qui est cloué au mont Caucase ou le mont Caucase, le berceau des hommes, qui est cloué à Prométhée ? Si le géant se lève, n'entraînera-t-il pas le monde suspendu à ses clous ensanglantés ?

Jupiter envoie un vautour à Prométhée et ce vautour, nourri des fortes entrailles du Titan, devient un grand aigle qui étranglera un jour l'aigle de Jupiter.

L'humanité est figurée par Prométhée, elle est figurée aussi par ce supplicié immortel qui étend ses bras entre le ciel et la terre, et qui fait de son gibet une échelle plongeant son pied dans la nuit des enfers.

Quand les pontifes et les satellites de Pilate le croient mort, il sort de sa tombe, il descend aux enfers, il en brise les portes, et il remonte à la lumière entraînant captive la vieille servitude, comme Hercule, libérateur d'Alceste, tirait après lui avec une forte chaîne le chien à trois têtes du Ténare.

Les noms changent suivant les temps et les contrées, mais le symbolisme est toujours le même.

L'homme doit être esclave d'abord pour apprendre à désirer et à conquérir la liberté. Il doit souffrir pour vaincre la souffrance, il doit faire le mal qu'il prend pour le bien, et souffrir la peine de son erreur pour arriver à la science du bien et du mal et pour choisir librement le bien.

Mais que ce soit le mal ou le bien, il faut qu'il fasse quelque chose. La vie est à ce prix, celui qui ne fait rien est un cadavre.

Celui qui fait le bien parce qu'il a peur d'un châtement n'est encore qu'un vil esclave. Est-ce que la peur est une vertu ?

Menacer un homme de cœur c'est l'engager à faire ce qu'on lui défend.

Si l'enfer devait être le partage de l'intelligence courageuse qui lutte au nom de la raison, et si le ciel était réservé à la stupidité craintive qui obéit au nom du mystère, les gens d'honneur et de cœur devraient tous aller en enfer et l'enfer serait alors le ciel.

FABLE XVIII

L'HERITAGE DU LION.

Un lion, seigneur redouté,
 Après avoir dans ses domaines
 Fait des sottises souveraines,
 Mourut et fut peu regretté.
 Un serpent, rusé politique,
 Sitôt que le maître fut mort,
 Discuta le droit du plus fort,
 Siffla le pouvoir despotique :
 Alors le vizir léopard,
 Tigre le grand prévôt, le procureur renard,
 Proclamèrent la république.
 Voilà chacun libre d'agir,
 De miauler, hurler, mugir.
 Dieu sait le bruit et la ripaille !
 Puis bientôt, Dieu sait la bataille !
 Chacun chez soi, chacun pour soi ;
 Plus de recours, plus de justice,
 Que chacun triomphe ou périsse !
 Le code, c'est la gueule, et la dent fait loi !
 Tout le malheur tomba sur la gent moutonnaire,
 Et s'accrut de telle manière,
 Qu'envoyés du peuple mouton
 Vinrent près d'un autre lion
 Pour implorer son patronage.
 - Mangez-nous, mais défendez-nous
 Des chiens, des léopards, des tigres et des loups.
 Venez du roi défunt recueillir l'héritage.

C'est multiplier les tyrans
 Que d'affranchir la multitude.
 République, en un mot, veut dire servitude
 Pour les petits et guerre entre les grands.

SYMBOLE XVIII

L'HERITAGE DU LION.

Les univers sont les monarchies des soleils, les soleils ont sans doute des archi-soleils pour monarques.

La terre est une monarchie de l'homme, les facultés morales de l'homme sont la monarchie de sa volonté, le corps humain est une monarchie : il n'a qu'une tête et qu'un cœur.

La famille est une monarchie. Si le père n'est pas un monarque, il n'est rien et la famille n'existe plus.

Toute la force d'une société quelconque réside dans l'unité et dans la puissance de son chef. Deux chefs, c'est la division. Un chef dont le gouvernement est contrôlé par la multitude est un simulacre de chef, c'est la multitude qui gouverne.

Mais la multitude étant la chose gouvernable, comment peut-elle gouverner ?

Comment s'entendrait-on dans une école où chaque écolier serait le maître ?

Un maître, fût-il mauvais, vaut mieux que vingt maîtres à la fois ; et que serait-ce si, au lieu de vingt, il y en avait vingt mille ou vingt millions ?

On dit que les rois s'en vont en Europe, mais ceux-là seuls s'en vont qui représentent le caprice, le bon plaisir ou l'anarchie. Au-dessus des rois de hasard il y a les lois, et c'est par les lois que doivent régner les souverains vraiment légitimes.

Donnons un nouveau sens au mot *légitimité*, ou plutôt rendons-lui son sens véritable. Un roi légitime c'est celui qui règne au nom de la loi.

Un roi légitime, c'est la liberté couronnée parce qu'il est le représentant de l'ordre qui protège la liberté.

Les républiques ne sont pas des gouvernements, ce sont des crises sociales. Quand le pouvoir, semblable au rocher de Sisyphe, échappe aux bras qui veulent le pousser trop haut, il retombe et *roule de nouveau* au bas de la montagne ; c'est ce qu'on appelle une *révolution*. Mille bras alors viennent ébranler le rocher, c'est la république ; vient un plus fort qui le soulève ; c'est l'empire : celui qui parviendra à le fixer sur le sommet de la montagne, soit sous le nom d'empire, soit sous un autre nom, celui-là aura rétabli la royauté.

Les révolutionnaires ou les républicains sont ceux qui voudraient voir retomber le pouvoir pour y mettre la main à leur tour, et qui veulent essayer de soulever aussi le rocher de Sisyphe.

FABLE XIX

L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU.

Un moineau de peu de cervelle
 S'était épris d'une hirondelle ;
 L'hirondelle croyait l'aimer.
 Faussement, en amour, on dit qui se ressemble
 S'assemble :
 L'amour vit de contraste, et se plait à former
 Des unions extravagantes.
 Dame hirondelle avait des formes élégantes,
 Dom moineau se montrait bon vivant et joyeux.
 Ils passèrent ainsi tous deux
 De la belle saison les rapides journées ;
 Mais bientôt les feuilles fanées
 S'en allèrent au vent, les arbres éclaircis
 Frissonnaient dans toutes leurs branches.
 De gelée au matin les plaines étaient blanches,
 Et les pauvres oiseaux se cachaient tout transis.

- Adieu, dit un jour l'hirondelle,
 Je vais où le printemps m'appelle.
 - Quoi ! tu t'en vas ? dit le moineau.
 Quel printemps vaudra nos caresses ?
 Mais tu veux sous un ciel nouveau
 Porter tes volages tendresses ;
 Et tu vas oublier mes regrets superflus.
 Adieu, je ne te retiens plus !
 - Oui, dit alors la fugitive,
 Je vais sous un autre soleil
 Chercher un amant qui me suive,
 Un amant qui me soit pareil.

Elle part : du moineau l'âme est anéantie.
 - Je ne l'aurais pas cru, dit-il, elle est partie !
 L'hirondelle se retournait
 Pour voir si le moineau venait ;
 Pour jamais ils se séparèrent.
 Tous deux avaient tort, et pourquoi ?
 C'est que l'amour et son caprice
 Ne peuvent taxer d'injustice
 La nature qui fait la loi.

Epoux dont l'âme est désunie,
 Accusez de l'amour le mensonge ou l'erreur ;
 Mais au tourment de votre cœur
 N'ajoutez pas la calomnie.

SYMBOLE XIX

L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU.

Nous sommes loin de conseiller ou de justifier la séparation entre époux. Le mariage est sacré et indissoluble : les véritables époux ne se séparent jamais.

Les amourettes volages appartiennent aux mœurs de la vie animale. Un homme digne de ce nom et une femme digne d'être une mère ne se reprennent pas après s'être donnés. L'homme qui abandonne sa femme est un lâche. La femme qui abandonne son mari est une prostituée.

Que faire pourtant lorsqu'on s'est trompé en se croyant faits l'un pour l'autre ? Que faire quand la vie commune est un supplice ? Il faut, tout en se séparant matériellement, rester fidèles et dévoués l'un à l'autre. Tels sont les principes de la morale qui ne transige jamais avec les faiblesses humaines. Les infidélités conjugales sont des chutes et des misères qui appartiennent à l'animal ; les véritables et irréparables infidélités sont celles de l'esprit et du cœur.

Si Desgrieux était le mari de Manon Lescaut au lieu d'être son amant, il serait sublime lorsqu'il l'accompagne dans son exil, mais Manon Lescaut mariée serait tellement infâme qu'elle n'oserait plus revenir à Desgrieux : il lui resterait pour triste ressource de lever la tête, d'afficher sa honte ou de la couvrir d'hypocrisie en faisant la prude et en disant qu'elle a quitté Desgrieux parce que c'était un abbé défroqué et un libertin.

Elle rendrait alors un véritable service au pauvre Desgrieux qui la pleurerait comme morte,... et qui la suivrait peut-être encore en Amérique, mais repentante, rachetée par l'expiation, purifiée enfin pour commencer une vie nouvelle dans un nouveau monde.

Si la Béjard eût quitté Molière en le calomniant et en l'outrageant, notre grand comique ne fût peut-être pas mort si jeune et eût laissé quelques chefs-d'œuvre de plus.

FABLE XX

L'AIGLE ET LE HIBOU.

Le hibou dit à l'aigle un jour :

- Vainement au soleil tu vas faire ta cour,
Lorsqu'il s'éloigne, à ta paupière
Laisse-t-il un peu de lumière ?
Pas la moindre, et ton œil fatigué de clarté
Se ferme dans la nuit, voilé d'obscurité.
Et mes deux yeux sont des étoiles,
Qui me montrent l'oiseau sur la branche endormi :
Le crépuscule est mon ami ;
Aux déserts du chaos je me fraye une route,
J'illumine son front par les ombres noirci.
- Oui, répondit l'aigle, mais aussi,
Quand il fait jour, tu n'y vois goutte.

Excentriques de tous les temps,
Qui faites l'impossible en raison comme en style,
Pour vous un seul prodige est toujours difficile,
C'est d'avoir un peu de bon sens.

SYMBOLE XX

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle représente l'esprit de lumière ; le hibou l'esprit de ténèbres.

L'esprit de lumière parle au nom de l'éternelle raison, l'esprit de ténèbres au nom du mystère.

Le hibou n'est pas éclairé par le soleil, mais pas le phosphore de ses yeux.

Ainsi que les druides éclairaient l'ombre des forêts où ils cachaient leurs sanglants mystères avec la flamme des bûchers.

C'est ainsi que les faux mystiques opposent aux lumières de la science les hallucinations de leurs rêves.

C'est ainsi que les profanes de l'Egypte adorent un chien, au lieu de chercher à comprendre la figure hiéroglyphique d'Anubis.

Il existe des hommes que la lumière irrite et fatigue et qui, tournant le dos au soleil, regardent toujours dans leur ombre.

S'ils se croient chrétiens, ils adorent le diable et lui donnent les attributs de Dieu.

S'ils se disent philosophes, ils adorent le néant et l'anarchie, et veulent les mettre à la place de l'être éternel et de l'ordre immuable qui préside à la hiérarchie des êtres.

L'affirmation téméraire et la négation absurde ont également leurs fanatiques, ce sont les hiboux de l'intelligence.

Ceux-là ne voient que dans la nuit de leurs passions, mais dès que le jour se fait, ils deviennent aveugles.

Jamais ces hommes ne comprendront rien à la philosophie occulte.

Et c'est pour eux seulement qu'elle est occulte :

Occulte comme le soleil pour les hiboux ;

Occulte comme le bon sens pour les fanatiques ;

Occulte comme la raison pour les insensés.

Car c'est la philosophie de la lumière ; c'est la philosophie du bon sens ; c'est la philosophie exacte comme les nombres, rigoureuse comme les proportions de la géométrie, réglée comme la nature, évidente comme l'être, infaillible comme les mathématiques éternelles.

Aveugle qui ne la voit pas, mais plus aveugle encore qui prétend la voir dans la nuit !

FABLE XXI

LE RENARD ET LE CHACAL.

Un renard rencontre un chacal

Qui lui dit : - Bonjour, mon compère.

- Moi, dit l'autre, vil animal,

Je ne suis ton parent, ton ami, ni ton frère !

- Va, reprend le chacal, soit moins fier, les larrons

Sont égaux devant la potence.

Nous différons un peu de poil et de naissance ;

Mais pour vivre, tous deux enfin nous dévorons.

Autour des poulaillers tu cherches des victimes ;

Tes festins sont autant de crimes...

- Peut-être, interrompit le renard ; mais, crois-moi,

Ne me compare pas à toi.

Je croque les poulets et même les colombes,

Je suis sans pitié, sans remord ;

Mais je ne fouille pas les tombes

Et je n'outrage point les morts !

N'effeuillez jamais les couronnes,

Disait Pythagore autrefois.

Voulait-il protéger les trônes,

Parlait-il du bandeau des rois ?

Non, mais des couronnes de gloire,

Des lauriers du Parnasse et de ceux de l'histoire,

Des grands noms consacrés par de nobles regrets.

Or, il ne pensait pas qu'il fût un cœur sauvage

Assez maudit pour faire outrage

A la couronne de cyprès.

Notre siècle a moins de scrupules :

Les nains vont au tombeau souffleter les hercules ;

On déchire Musset, on siffle Béranger !

Puisque pareille chose arrive,

Qu'y faire ? Il faut que chacun vive,

Et les chacals peut-être ont besoin de manger.

FABLE XXII

LES SINGES ET LA GUENON.

Jadis des singes fort coquets
 Et déguisés en freluquets,
 Parmi les hommes se mêlèrent,
 Et tant aux hommes ressemblèrent,
 Que bientôt, pour les discerner,
 On ne savait qu'imaginer.
 Enfin, pour sauver les familles
 Et préserver les jeunes filles,
 Sur un théâtre de renom
 On fit paraître une guenon.
 Aussitôt singes l'applaudirent,
 Tous au spectacle se rendirent,
 Binocles sur les nez camards
 S'adaptèrent de toutes parts.
 Voyez ses pieds, voyez sa danse,
 Ses grimaces, son impudence ;
 Voyez tout ce qu'elle fait voir !
 On la couronnait chaque soir.
 Ainsi, malgré chapeaux et linge,
 Se révéla le peuple singe.
 Rigolboche, c'était le nom
 De la bienheureuse guenon,
 Eut chevaux, parures, domaines,
 Tout, excepté figure humaine ;
 Et longtemps elle rendit fous
 Ses bons amis les sapajous.

Grands défenseurs de la morale,
 Ne criez jamais au scandale.
 Devant certains succès du jour,
 Souffrez la danseuse qui brille :
 C'est une guenon qui sautille,
 Et les singes lui font la cour.

SYMBOLES XXI ET XXII

LE RENARD ET LE CHACAL. – LES SINGES ET LA GUENON.

Il est des hommes qui jettent l'injure sur les tombes illustres et des couronnes aux pieds des plus ignobles courtisanes ; des hommes qui briseraient volontiers les statuts des pères de la patrie et qui élèvent l'impureté sur le pavais. Ne leur disons rien et laissons-les passer. Le règne de la bête doit avoir son temps.

FABLE XXIII

LE MAÎTRE ET LES DEUX OUVRIERS.

Un maître avait deux ouvriers :
L'un grand travailleur fort habile,
L'autre maladroit et débile,
Rebus de tous les ateliers,
Honnête cependant et père de famille.
Le maître en l'employant consultait son bon cœur ;
Lui-même il avait une fille,
Et voulait lui porter bonheur.
Le premier recevait un honnête salaire
Convenu, bien payé, mais se fâchait pourtant
De voir l'autre gagner autant.
Si bien qu'il vint tout en colère
Se plaindre au maître un jour. Le maître a répondu :
- Je te donne ce qui t'est dû,
Et j'ajoute pour ton confrère
Ce que je lui crois nécessaire.
Mon argent est à moi, ne puis-je en faire don
A qui me plaît ? Sois fier d'être le plus robuste.
La loi m'ordonne d'être juste,
M'est-il défendu d'être bon ?

La justice a droit d'être chiche :
Devoir, c'est ne plus posséder.
Mais à l'élan du cœur il est doux de céder,
Et c'est pour donner qu'on est riche.

SYMBOLE XXIII

LE MAITRE ET LES OUVRIERS.

Cette fable est imitée d'une parabole de l'Évangile.

Il n'est pas question ici de la solidarité entre les travailleurs ni de l'égalité de salaire, mais du droit de donner qui est la plus précieuse de toutes les prérogatives de la richesse.

Celui qui fait ce qu'il peut, mais qui ne gagne pas assez a besoin de secours. Ce secours on ne le met pas à la charge de celui qui gagne davantage ; mais si le maître prend sur lui d'assister celui qui gagne moins, le travailleur qui se suffit serait injuste de le trouver mauvais.

Il y a deux moyens d'abolir la misère :

Premièrement supprimer les vices par la religion, l'instruction et la répression ;

Secondement combler par la charité les vides que laisse l'insuffisance du travail.

Prendre un fusil pour combattre la misère, c'est comme si on prenait de l'alcool pour combattre la fièvre. Les révolutions n'ont jamais eu pour effet que d'augmenter la détresse du peuple.

Les conseiller à ceux qui souffrent, c'est comme si on conseillait à ceux qui se trouvent mal logés de brûler leur maison et à ceux qui sont mal vêtus de jeter au feu leurs haillons.

Ils avaient des galetas, ils seront dans la rue ; ils avaient des lambeaux pour se couvrir, ils seront nus.

Croit-on par de semblables excès faire violence à la charité ou à la justice ?

Mais la justice punit les désordres au lieu de les récompenser et la charité s'enfuit devant la violence.

Bonne conduite, travail et assistance mutuelle, voilà l'espérance des pauvres.

FABLE XXIV

LE PELICAN ET LA CIGOGNE.

Un pélican célibataire
Crut entendre un écho gémir au fond d'un bois.
« Parricide, criait la voix,
Qu'as-tu fait du sang de ton père ? »
Il songea que son père, étant près de mourir,
S'était saigné pour le nourrir ;
Le remords s'empara du rêveur solitaire.
Chez la cigogne il s'en alla,
Et de ses chagrins lui parla.
La cigogne est, dit-on, l'oiseau de la famille :
Aux toits son nid porte bonheur ;
Elle attire au foyer qui brille
L'innocence et la paix du cœur.
Elle dit doucement : - Pélican, mon compère,
Prends une compagne, il est temps.
Débiteur du sang de ton père,
Tu dois le rendre à tes enfants.

S'il n'est un sacrifice héroïque et sublime,
Le célibat devient un crime.
Les soins de nos parents sont leur âme et leur sang,
Que sur nos premiers jours le ciel fit se répandre ;
A d'autres nous devons les rendre.
C'est un devoir sacré qu'on accepte en naissant.

SYMBOLE XXIV

LE PELICAN ET LA CIGOGNE.

Le célibat peut être un sacrifice héroïque ou un crime contre la société.

Il est un sacrifice héroïque chez ces nobles filles de saint Vincent de Paul qui renoncent aux douceurs de la famille particulière pour être les mères de la famille universelle.

Il est un crime chez ces égoïstes célibataires qui craignent les devoirs qu'impose le mariage et qui se vouent à la débauche stérile.

Demander le mariage des prêtres, c'est demander l'abolition du sacerdoce chrétien.

Un ministre protestant est un honnête bourgeois qui préside une assemblée religieuse, ce n'est pas un prêtre.

Pour que l'orphelin puisse avec confiance appeler le prêtre mon père, il ne faut pas que le prêtre ait des enfants à lui.

Il est le père des enfants de Dieu.

Son célibat est sublime, parce qu'il se transforme par l'abnégation personnelle en une immense paternité.

Le pélican qui se saigne pour ses enfants est le symbole du Christ et le Christ est le modèle du prêtre.

FABLE XXV

ESOPE , JUPITER ET LES OISEAUX.

Un jour, les habitants de l'air
 Sur un grand cèdre s'assemblèrent
 Pour rendre hommage à Jupiter.
 Tous ensemble ils se consultèrent.
 Aucun d'eux n'avait vu ce monarque des dieux.
 Le moyen de le reconnaître ?
 Un hibou leur dit : - C'est peut-être
 Un oiseau qui la nuit fait rayonner ses yeux.
 - Non, c'est un aigle immense entouré de tonnerres,
 Qui tient l'orage dans ses serres,
 Leur dit l'aigle avec un grand cri.
 - Moi, reprit un beau colibri,
 Je le rêve paré de couleurs éclatantes,
 Avec des aigrettes flottantes,
 Mais doux, agile et très mignon.
 La tendre et pâle tourterelle,
 Et le ramier son compagnon,
 Le veulent beau, tendre et fidèle.
 - Est-il sûr qu'il soit un oiseau,
 Dit la chauve-souris sceptique ?
 Le bœuf croit que c'est un taureau,
 Et la baleine en fait un prodige aquatique.
 L'éléphant indien dit : - C'est un éléphant
 Qui porte et fait tourner le monde.
 L'homme voit en lui un roi qui menace et qui gronde,
 Et la femme un divin enfant.
 - Que faire en ce doute invincible ?
 - Pour qu'il reçoive nos attributs,
 Prêtons-lui tous les attributs
 Et sachons qu'il est invisible...
 Un dindon crie alors à la stupidité.

Esope fut enfin consulté.
 - Ne cherchez pas à le connaître,
 Leur dit ce docte esclave inspiré d'Apollon ;
 Mais croyez qu'il est juste et bon,
 Et comme lui tâchez de l'être.

SYMBOLE XXV

ESOPE , JUPITER ET LES OISEAUX.

L'être, le mouvement perpétuel résultant des forces équilibrées, la vie et ses lois, la nature enfin, tel est le résumé des symboles de notre premier livre. Mais la vie est intelligente, la nature obéit à une direction suprême, nous le sentons, nous sommes forcés de le croire. Cette direction émane d'une cause suprême, d'une cause inconnue, nous nous inclinons et nous nommons Dieu.

Tout n'était que chaos et confusion dans nos pensées, l'affirmation et la négation se heurtaient, le doute mortel succédait aux luttes insensées des forces sans direction ; nous avons nommé Dieu, et la science prend un corps, la pensée humaine s'organise, le génie humain s'est donné une tête : il a nommé Dieu !

Les hommes ne sont plus ennemis, ils ne sont plus rivaux, ils sont les enfants d'un même père. La liberté par la loi, l'égalité par l'accomplissement du devoir constituent la fraternité. La société devient un corps vivant et immortel car elle s'est donné une tête vivante et immortelle : elle a nommé Dieu !

Ce Dieu nous le rêvons à notre image et l'idée que nous nous formons de lui n'est que l'idéal humain exalté, le besoin de le mieux connaître et de l'aimer nous fait agrandir notre idéal, le progrès commence avec la recherche de Dieu, et plus l'homme grandit, plus Dieu s'élève.

Les peuples se font des idoles et les brisent, l'enfer se peuple de dieux tombés jusqu'à ce que la parole du grand initiateur se fasse entendre : Dieu est esprit et il faut l'adorer dans l'esprit de la vérité !

Le plus grand parmi les disciples du maître vient dire à son tour :

« Dans l'éternité vivante existe la parole, et la parole est en Dieu et la parole est Dieu.

Elle est la vraie lumière qui illumine tout homme venant dans le monde. »

Croyons en lui, mais ne le définissons pas. Un Dieu défini c'est un Dieu fini.

Il est au-dessus de toutes les idées, de toutes les formes, de toutes les abstractions, de tous les nombres.

Il n'est ni le premier ni le dernier des êtres, car il est plus que tous les êtres.

Il n'est pas l'être, car l'être vient de lui.

Il n'est donc ni l'être ni un être, il est l'auteur de l'être et des êtres.

Il est tout, mais tout n'est pas lui.

Pour aller à lui, dit saint Paul, il suffit de croire qu'il est et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

Et où faut-il le chercher ?

- Dans la vérité et la justice, puis dans l'amour de l'humanité, dit saint Jean.

Personne, ajoute-t-il, n'a jamais vu Dieu, mais celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il jamais un Dieu qu'il ne voit pas ?

Il faut aimer pour croire, la foi est la confiance de l'amour.

LIVRE II

FABLE PREMIERE

LE FABULISTE ET LES IROQUOIS.

Un missionnaire autrefois,
 A force de soins et de peine,
 Traduisit en bon iroquois
 Une fable de la Fontaine.
 Un jongleur savant et profond,
 Car il savait à peu près lire,
 A ses concitoyens apprend pour les instruire
 Ce poème qui les confond,
 Une fourmi parlant à une cigale !
 C'était une fourmi sans doute sans égale ;
 Une déesse, un manitou !
 On ne peut douter de l'histoire ;
 Elle vient d'un grand saint, d'un homme en robe noire.
 Voilà le peuple à moitié fou :
 A la fourmi l'on dresse un temple
 Paré des plus vives couleurs ;
 Aux jeunes gens, aux beaux parleurs,
 On la propose pour exemple.
 Un voyageur passe par là ;
 Il voit le nouveau culte, il rit de l'algarade,
 Et jure à la sottie peuplade
 Que jamais une fourmi ne parla.
 - Eh quoi ! c'était une sottise
 Que le saint nous avait apprise,
 Dit le peuple irrité. – Non, répondit le passant,
 C'est une belle fable, on me la fit apprendre
 Comme à vous quand j'étais enfant.
 Ce qu'elle enseigne est vrai, mais il faut la comprendre.

Je me le suis dit bien des fois,
 Docteurs qui défendez ou qui sifflez la Bible,
 Ce beau livre du ciel contient vraiment les lois ;
 Il n'est ni absurde ni risible,
 Mais vous êtes des iroquois.

LIVRE II

Le génie religieux de l'humanité

SYMBOLE PREMIER

LE FABULISTE ET LES IROQUOIS.

Sous les symboles divers de tous les âges, de tous les peuples et de tous les cultes, la même philosophie est cachée.

Le trimourti de l'Inde, le triangle d'Hermès qui porte les noms d'Osiris, d'Isis et d'Horus, la triade sacrée de Pythagore symbolisée dans les fables helléniques par le triple Jupiter, par la triple Parthénie et par les trois grâces, représentent les grandes forces équilibrées de la nature.

La savante Egypte n'a pas plus adoré le chien sous la figure d'Anubis ou le chat sous le symbole d'OElurus, que nous n'adorons la colombe qui figure le Saint-Esprit, l'agneau hiéroglyphique du sacrifice et de la lumière, et le pain qui est le sacrement de l'universelle charité.

Mais d'âge en âge la science s'oublie, les signes restent comme des lettres qu'on ne sait plus lire, et l'ignorance insulte à un symbolisme matérialisé par une autre ignorance.

Lucien se moque des dieux de l'Olympe et de leurs ridicules amours, il insulte au fuseau d'Hercule, comme Voltaire à la mâchoire d'âne de Samson et aux tartines d'Ezéchiël.

Comme si Hercule enivré par Omphale, et Samson vaincu par Dalila n'étaient pas un seul et même symbole.

Les Juifs accusent les Egyptiens d'adorer les oignons, les Romains accusent les Juifs d'adorer la tête d'un âne, les chrétiens accusent les Romains d'adorer tout excepté Dieu. Dupuis accuse les chrétiens d'adorer un dieu de farine. Partout la même ignorance ou la même mauvaise foi, et l'on retrouve partout ce même ennemi de la vraie religion que saint Jean appelle symboliquement la bête et que nous appellerons philosophiquement la bêtise.

Faut-il pour cela proscrire le symbolisme ? Faut-il jeter au feu les fables de la Fontaine, parce que des enfants stupides croient que réellement les bœufs et les ânes ont parlé ?

Les fables ont pour but d'instruire les enfants et non de propager le culte des ânes ou les âneries des croyants aveugles.

Faut-il brûler les livres d'algèbre parce qu'il y a une multitude de personnes qui n'y comprennent rien ?

Le symbolisme est une science comme l'algèbre et analogue même à l'algèbre, car, sous des signes convenus, il représente d'une manière abstraite des idées exactes comme les nombres et représentées même souvent par des nombres.

Le kabbaliste polonais Wronski, représentant par Fx le connu et l'inconnu, pose ainsi en caractères algébriques le problème universel de la philosophie occulte.

$$Fx = A_0\Omega_0 + A_1\Omega_1 + A_2\Omega_2 + A_3\Omega_3 \dots$$

Ce qui signifie : l'être est proportionnel à l'être, ou l'infini égale toutes les qualités possibles, ou encore, les propriétés absolues de l'être sont proportionnelles au besoin absolu de tous les êtres, d'où l'on peut déduire cet axiome : la nécessité de l'être infini suppose le progrès indéfini des êtres.

FABLE II

LES TOURTERAUX ET LA CORNEILLE.

Sur des rameaux pliants et frêles,
 Un couple de jeunes tourtereaux
 Vint un jour se poser, tous deux tendres et beaux,
 Gonflant leur doux plumage et frémissant des ailes.
 Ils se roucoulaient leurs amours,
 L'une disait : - Ami, je t'aimerais toujours
 Et l'autre répondait : - Tu seras toujours blanche ;
 Le printemps fleurira toujours sur cette branche,
 Confidente de nos plaisirs.
 Le temps doit s'arrêter au gré de nos désirs ;
 Ma sœur, tu seras toujours belle,
 Et moi, toujours, toujours fidèle !
 Nous ne mourrons jamais... Près de là s'embusquait
 Une corneille séculaire
 Qui de leurs discours se moquait.
 Elle était noire et solitaire ;
 Les tourtereaux, en la voyant,
 S'envolèrent à tire-d'aile,
 Puis à leur tour se moquant d'elle,
 Ils la maudirent en fuyant.

Ils avaient raison, la vieillesse
 Ne doit pas troubler la jeunesse
 Dans le rêve des beaux jours.
 Laissons à l'âge d'or ses naïves croyances,
 Ce sont les folles espérances
 Qui font les plus sages amours !

SYMBOLE II

LES TOURTERAUX ET LA CORNEILLE.

Les mathématiques éternelles règlent la vie, mais seules elles ne sont pas la vie ; elles ont pour contrepois équilibrant l'amour éternel, le père de la poésie.

Beau comme un dieu, fatal comme le sort,
Ce doux tyran, ce bonheur qui tourmente,
L'amour est né complice de la mort ;
L'amour joyeux c'est la mort triomphante.
Mais quand la mort triomphe par l'amour,
L'être éternel s'échappe de la tombe ;
Et sur les flots qu'il apaise à son tour,
De l'univers quand vient le dernier jour,
L'amour fait planer sa colombe.

L'enfer a dit : Je n'aime pas l'amour ;
L'injuste amour est une préférence.
Contre le ciel j'élèverai la tour
Où veut régner ma fière indifférence.
- Opposer donc des remparts à ce Dieu
Qui du néant combla le précipice !
D'un vol rapide il pénètre en tout lieu ;
Il est plus prompt, plus puissant que le feu,
Plus absolu que la justice !

L'amour superbe est le grand Lucifer
Tombé du ciel pour féconder les mondes.
Rien n'assouplit sa volonté de fer,
Il se fait jour aux nuits les plus profondes.
C'est le désir inexorable et fort,
C'est de Sestos la lumière qui veille.
D'un sombre écueil son flambeau fait un port,
C'est un Sanson qui jamais ne s'endort ;
Il est vaincu dès qu'il sommeille.

C'est le brigand, le contempteur des lois ;
C'est l'éternel révolutionnaire,
Il jette au monde et renverse les rois,
Dans le chaos il repétrit la terre,
Avec sa sœur, l'ardente liberté,
De la victoire il défend la couronne :
Il est heureux, vainqueur et détesté,
Mais il s'enfuit dès qu'il est accepté :
Il dédaigne ce qu'on lui donne.

C'est le démon, mais c'est la volupté ;
C'est le péché, mais c'est la force vive ;

Il fait le mal, mais il fait la beauté ;
On le repousse et toujours il arrive !
C'est le torrent conquérant de son cours,
C'est le rival et le but du tonnerre :
Malgré les lois, la haine et les discours,
Dans la nature il produira toujours
La mort, la naissance et la guerre.

Mais un rayon de la divinité
Comme un filet le surprend et l'enchaîne.
Il est épris de la maternité,
Cette splendeur de bonté surhumaine.
C'était la force, il devient le pouvoir,
Sur un berceau quand sa fierté s'incline,
Il se transforme en immortel espoir,
Et lorsqu'il peut épouser le devoir,
Il se charge en vertu divine.

FABLE III

PYGMALION.

Lorsque Pygmalion, sous sa main trop savante,
 D'un marbre que l'amour toucha de son flambeau
 Sentit la forme vivre et la chair frémissante
 Repousser le ciseau,
 Il aima son ouvrage, il jouit de son rêve ;
 Il commença le jour qui jamais ne s'achève,
 Le jour de l'amour éternel :
 Tant d'orgueil palpait dans son sein paternel !
 La fable ne dit pas comment finit l'histoire ;
 Voulez-vous l'apprendre, en voici
 Le dénouement en raccourci.

D'abord ce furent des caresses,
 Des transports, de folles ivresses !
 La statue animée avait des yeux ardents
 Et des lèvres toujours avides,
 Des couleurs riches et splendides ;
 Mais c'était du marbre dedans,
 C'était un beau front sans pensée :
 Sa bouche était brûlante et son âme glacée.
 Un jour, en s'éveillant, le statuaire eut peur ;
 Il crut n'avoir fait qu'un vain songe,
 Son bonheur lui parut un douloureux mensonge.
 Il quitta Galatée avec un cri d'horreur :
 Pourtant elle était toujours belle,
 Rien ne prouvait encor qu'elle fût infidèle.
 Que lui manquait-il donc ? – Un cœur.

Oh ! pauvres amoureux de nos filles de marbres !
 On trouvait autrefois des nymphes dans les arbres,
 Mais on trouve aujourd'hui bien plus souvent, je crois,
 Des écorces de femme avec des cœurs de bois.

SYMBOLE III

PYGMALION.

L'amour est une toute-puissance lorsqu'il s'agit de réaliser le possible, c'est une fatalité et un vertige mortel lorsqu'il s'obstine à la réalisation de l'absurde.

Ce que vous voulez avec amour vous le pouvez si la nature le peut, c'est-à-dire si votre volonté n'est pas en désaccord avec l'éternelle raison.

Les transformations de la magie et de la chimie hermétique ne sont que le développement artificiel des germes naturels. On ne fait pas de l'or, on aide la nature à en faire.

Le problème résolu par la magie d'Hermès est celui-ci :

« Accumuler et fixer dans un corps artificiel le calorique latent, de manière à changer la polarisation moléculaire de corps naturels par leur amalgame avec le corps artificiel. »

Celui de la magie prodigieuse peut se formuler ainsi : « Déprimer ou exalter le principe des formes de manière à en changer les apparences. »

On voit par cette définition que les prodiges de la magie fascinatrice ne sont en effet que des prestiges.

On peut s'exalter au point de prendre une statue pour une femme. Mais on ne fera jamais en réalité qu'une statue soit une femme, ni qu'une femme soit une statue.

On peut monter la tête d'une fille de marbre et la faire agir comme si elle aimait ; on ne lui donnera jamais un cœur.

Jouir des illusions sans en être dupe, là est le grand arcane de la magie.

Celui qui crée l'illusion sans la subir commande au vertige et à l'enfer ; celui qui la subit est entraîné par le vertige.

L'un est le magicien qui enchaîne le diable, l'autre est le sorcier à qui le diable finit toujours par tourner la tête et tordre le cou.

FABLE IV

L'ENFANT ET LE CRAPAUD.

Un jeune et bel enfant jouait dans la prairie ;
 Tout à coup, dans l'herbe fleurie,
 Il distingue un objet qui bondit lourdement.
 Horreur ! c'est un crapaud ! Voilà mon garnement
 Qui, sans savoir pourquoi, s'enflamme de furie :
 Il saisit une pierre et manque l'animal.
 - Je ne t'ai jamais fait de mal,
 Lui dit d'un ton de doléance
 Le pauvre monstre sans défense.
 Je suis le destructeur des insectes impurs,
 Fléaux de ta récolte et de tes raisins mûrs.
 Les crapauds, poursuivis par des haines cruelles,
 Devraient être sacrés comme les hirondelles.
 Enfant, au nom de ta beauté
 Et des caresses de ta mère,
 Ne jette pas une autre pierre,
 Et du ciel qui t'a fait imiter la bonté.
 L'enfant était léger, mais son âme était tendre,
 Il ne savait quel parti prendre.
 Pauvre crapaud, dit-il. – N'importe, il est affreux,
 Puis on dit qu'il est venimeux.
 J'en ai pitié, tuons-le vite.
 Puis, les larmes aux yeux, il meurtrit cependant
 Le triste animal, qui palpite
 Et qui meurt en le regardant.

 Souvent la crédule innocence
 Est cruelle en frappant ce qui choque ses yeux,
 Et les crimes les plus nombreux
 Sont les crimes de l'ignorance.

SYMBOLE IV

L'ENFANT ET LE CRAPAUD.

La plus funeste de toutes les passions c'est la haine.

Pas la loi du mouvement équilibré, tout ce que vous repoussez avec violence reviendra sur vous avec violence et vous reversera.

Posons en principe absolu que toute haine est injuste.

Même la haine de la laideur, même la haine du mal, car le mal et la laideur sont toujours relatifs, ils ne sont jamais absolus.

Le mal et la laideur peuvent et doivent inspirer de l'aversion. L'aversion n'est pas la haine.

Par l'aversion on se préserve du mal ; par la haine on entre en conflit avec lui : or le conflit est une lutte, la lutte est un embrasement.

Celui que vous pousserez vous poussera, celui que vous frappez vous frappera, celui que vous haïssez vous occupe et vous saisira.

Si par haine aveugle vous tuez un crapaud, l'âme astrale du crapaud entrera en ennemie dans votre lumière astrale.

Tuer une mouche par cruauté c'est un meurtre dont notre âme doit porter la peine.

Nous devons une mouche à l'inexorable nature. Pouvons-nous la lui rendre ?

Savons-nous seulement quels ressorts nous avons brisées, quel monde de merveilles nous avons anéanti, et quels ravages cet acte de stupide barbarie a faits dans notre intelligence et dans notre sensibilité ?

Quand nous blessons la nature, nous nous blessons nous-mêmes. Elle nous donne le droit de nous défendre contre les parasites qui nous attaquent, mais rien au delà.

Tuer un être inoffensif parce qu'il est laid, c'est une lâcheté.

Qu'est-ce donc si cet être inoffensif est en même temps un être utile ?

Plût au ciel que l'homme pût accomplir à la lettre le commandement de Dieu, si absolu dans sa forme : Tu ne tueras point !

Je ne passe jamais devant une boucherie sans que mon cœur se soulève. Ces quartiers de cadavres sur des nappes tachées de sang, cette odeur de meurtre, ces hommes aux bras rouges et armés de couteaux sont d'abominables sauvageries. Espérons que la boucherie se cachera lorsqu'on supprimera l'échafaud.

FABLE V

LE BONZE ET LE CHINOIS.

Un vieux bonze un jour s'enivra,
Et le voilà sur une place,
Chantant, se dandinant et faisant la grimace,
Tirant la langue, et cætera.
Un chinois qui passait alors se prend à rire ;
Et le vieux bonze de lui dire :
- Va-t'en monstre d'impiété,
Ou prépare ton âme au sort le plus sinistre.
Non content d'insulter à ma caducité,
Tu te moques du ciel dont je suis le ministre.
- Halte-là ! répond le rieur,
Et ne confonds pas le prêtre et le buveur ;
Ce n'est pas la vertu qui te rougit la trogne.
Crois-tu donc en buvant griser les immortels ?
Ne puis-je respecter les dieux et leurs autels,
Et me moquer d'un vieil ivrogne !

SYMBOLE V

LE BONZE ET LE CHINOIS.

L'empereur Constantin disait : Si je voyais un prêtre commettre une action honteuse, j'étendrais ma pourpre sur lui pour le cacher.

C'est un mauvais moyen, car ce voile de pourpre le ferait remarquer davantage.

Mais dans le prêtre il y a deux choses bien distinctes : le ministre de Dieu et l'homme.

Le ministre de Dieu est impeccable ; mais l'homme est d'autant plus fragile que ses obligations sont plus sévères.

Le sacerdoce imposé à l'humanité, c'est un curé à califourchon sur un âne.

Quand un scandale arrive, ce n'est pas le curé qui fait le mal, c'est l'âne qui s'échappe.

Était-ce donc à cet âne que Constantin voulait faire les honneurs de son manteau impérial ?

Les prêtres, dit-on, ont fait la Saint-Barthélemy. Non, ce ne sont pas les prêtres, ce sont les hommes et de méchants hommes.

Les prêtres agissant comme tels se fussent interposés entre les victimes et les bourreaux.

C'est comme si vous disiez que la philosophie, la raison et l'humanité ont fait les massacres de septembre.

Respect aux prêtres, justice et pitié aux hommes !

FABLE VI

LES DEUX LIVRES.

Jupiter, pensant aux humains
 Donner bonne législation,
 Leur voulut mettre entre les mains
 Le livre de dame Nature.
 Par Mercure il le dépêcha ;
 Le courrier ses ailes cacha
 Pour n’effrayer l’humaine engeance,
 Puis vint parmi les justiciers,
 Les Perrin-Dandin, les huissiers
 Et les pourvoyeurs de potence.
 - Voyez, leur dit-il, et lisez.
 Voici mes gens scandalisés.
 - Quel est cet indécent ouvrage ?
 A la morale il fait outrage.
 Messager, vous serez pendu !
 Voilà Mercure confondu.
 Il dit alors : -Laissez-moi vivre
 (Car sous ombre d’humanité
 Il cachait sa divinité),
 Messieurs, et rendez-moi mon livre.
 - Non, dirent les gens du palais,
 Nous le confisquons pour les frais ;
 Mais en son lieu prends notre code,
 Plein de raisons à notre mode.
 Mercure le prend, il fend l’air,
 Et retourne vers Jupiter
 Pour lui conter toute l’histoire.
 Or Jupin, qui sortait de boire,
 Ne veut être ennuyé du cas,
 Et dit, pour finir l’aventure,
 Qu’on rende à madame Nature
 Le beau livre des avocats.
 Depuis lors entre ciel et terre
 S’émeut un affreux quiproquo ;
 Nature et loi se font la guerre
 Et tout demeure en statu quo,
 Car la vieille législation,
 Lisant le livre de Nature
 Tout à rebours, n’y conçoit rien.
 Et quand Nature veut apprendre
 Loi des humains et la comprendre,
 Elle en donne sa langue au chien.

SYMBOLE VI

LES DEUX LIVRES.

Cette fable est imitée du *Cynibalum mundi*, de Bonaventure Desperriers.

Nous professons le plus profond respect pour la justice humaine. Mais nous croyons qu'elle serait plus grande encore et plus respectable, si elle tenait compte des faiblesses humaines et si elle ne s'attribuait pas une infailibilité que l'homme ne saurait avoir.

La conséquence de cette infailibilité c'est la persistance dans une erreur même reconnue, comme dans la trop célèbre affaire Lesurques.

D'autres fois, tout en agissant probablement avec une profonde sagesse, elle reste incompréhensible. Par exemple, on doute de la culpabilité d'une femme qui est, si elle a commis un crime, un monstre de perversité, et l'on admet en sa faveur des circonstances atténuantes !

Mais si cette femme n'a pas été coupable, c'est une martyre, et il n'y a pas de circonstances atténuantes en faveur de ceux qui l'ont condamnée.

A-t-on jamais prononcé juridiquement la réhabilitation de Savonarole, de Charles Ier, de Louis XVI ?

Existe-t-il un tribunal compétent qui puisse imposer aux Juifs la réhabilitation de Jésus-Christ ?

Pendant la révolution, les victimes et les bourreaux se rencontraient sous la hache ; le sang des justes se mêlait à celui des coupables, et c'était à Dieu de reconnaître les siens.

La justice humaine ne porte pas à tort un bandeau et c'est ce qui lui donne raison quand elle se trompe ; puis, comme il est admis dans la pratique qu'elle ne doit pas se tromper, elle a raison encore de se laver les mains après avoir crucifié les trois malfaiteurs dont l'un a prétendu qu'il était le roi des Juifs.

Celui qui disait en mourant : Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font !

FABLE VII

LA BREBIS ET L'AGNEAU.

Un petit agneau libertin
 S'échappa du sein de sa mère
 Et prit sa course un beau matin
 Pour voir la campagne étrangère.

Il rêvait de lointains abris
 Sur des gazons toujours fleuris,
 Des sources de lait naturelles
 Et des verdure éternelles.

Il part sans même s'enquérir
 Si sa mère en pouvait mourir.
 La pauvre brebis gémissante,
 Pour l'appeler, longtemps bêla,
 Mais en vain. Depuis ce temps-là
 Elle se traînait languissante ;
 Dans l'étable le plus souvent
 Elle restait seule et couchée,
 L'œil atone, sur la jonchée,
 En écoutant le bruit du vent...
 La pauvre bête en serait morte.

Un jour on la voit tressaillir,
 Elle s'élançe vers la porte.
 Ô bonheur ! ô cris de plaisir !
 C'est son agneau qu'on lui rapporte.

Dans quel état, le malheureux !
 Presque tondu, plein de morsures,
 Tout souillé, couvert de blessures
 Et le repentir dans les yeux.

La brebis va mourir de joie,
 Elle le prend et le nettoie,
 Elle a du courage pour deux ;
 Elle le soigne et le console.

Alors un vieux bouc son voisin
 Dit : - Ma chère, vous êtes folle
 De tant fêter ce libertin,
 Il a mérité de sa mère
 Moins de pitié que de colère.

- De la colère contre toi,
 Répond alors la porte-laine,

Mon agneau, toi qui n'as que moi
 Pour te faire oublier ta peine !
 Puis-je m'irriter, en effet,
 Quand c'est du bonheur que j'éprouve ?
 Je ne sais plus s'il a mal fait,
 Mais je sais que je le retrouve.

SYMBOLE VII

LA BREBIS ET L'AGNEAU.

L'amour du père et de la mère est un pardon éternel, c'est une extension de la bienveillance divine.

Mais le pardon ne saurait être la tolérance.

Dieu pardonne toujours le mal passé, il ne tolère jamais le mal présent.

La bonté ne saurait se concilier avec la méchanceté, pas plus que la raison avec la folie.

Pourquoi enchaînerait-on encore un fou lorsqu'il est revenu à la raison ? Mais tant qu'il est dans sa démente, comment le mettrait-on sagement en liberté ?

La justice suprême châtie sans pitié, parce qu'elle châtie par amour.

Elle est inflexible comme la main du chirurgien habile, elle ne s'arrêtera que quand le mal sera extirpé.

Mais pour l'âme qui revient au bien cette main terrible n'a plus que des caresses comme la vie pour les convalescents.

Au retour d'une grande maladie comme on trouve le ciel riant et pur ! Comme la verdure est vivante ! Comme la campagne est belle ! Comme l'air est doux et parfumé ! Comme la nature entière semble en fête !

Telles sont les joies du retour au bien : l'âme palpite sous les étreintes de Dieu, elle se sent revêtue de grâce comme d'une robe magnifique, elle porte au doigt son pardon comme un anneau d'or.

C'est ce que le Sauveur nous donne à comprendre dans sa belle parabole de l'enfant prodigue qui renferme le génie du christianisme tout entier.

FABLE VIII

LE SAGE ET L'ENCHANTEUR.

Un enchanteur du temps passé,
Dans l'Inde, pays des idoles,
Savait les magiques paroles
Qui rendent le serpent immobile et glacé.
Il voyageait avec un sage.
Or, voici qu'en certain passage
Deux reptiles contre eux s'avancent en sifflant.
Le sage, malgré lui, frémit de l'aventure ;
Mais le jongleur, qui le rassure,
Siffle à son tour, les gronde et marche en leur parlant.
O triomphe de la magie !
Les monstres sont en léthargie,
Et le sorcier vainqueur, au sage dit tout bas :
- Marche sur eux, avance, ils ne te nuiront pas.
L'autre alors : - A quoi bon, s'ils ne font plus d'offense ?
C'est lâche d'écraser l'ennemi sans défense,
Et je ne marche pas sur les êtres rampants,
Car on salit ses pieds à toucher des serpents.

SYMBOLE VIII

LE SAGE ET L'ENCHANTEUR.

Il faut se soustraire à l'action des forces fatales, il ne faut jamais les affronter ni avoir la prétention de les détruire.

Un boulet de canon vient de mourir à vos pieds et s'avance vers vous en fouillant la terre ; n'essayez pas de l'arrêter : détournez-vous.

Ces forces fatales sont les puissances magnétiques de la terre figurées par les deux serpents du caducée ;

La lumière astrale nommée par les Hébreux *od* lorsqu'elle est active, *ob* lorsqu'elle est passive et *aour* lorsqu'elle est équilibrée ;

Les deux serpents d'Hermès, l'un bleu et l'autre rouge, qui s'enlacent autour d'un sceptre d'argent à tête d'or.

Ces forces sont le mouvement perpétuel de l'horloge des siècles : lorsque l'un des serpents se resserre, l'autre se détend.

Ces forces brisent ceux qui ne savent pas les diriger. Ce sont les deux couleuvres du berceau d'Hercule.

L'enfant en prend une de chaque main, la rouge de la main droite et la bleue de la main gauche.

Elles meurent alors et leur puissance est passée dans le bras d'Hercule.

Que les magnétistes étudient et comprennent ce mystère.

Car pour se rendre maître de ces deux serpents, il faut les réunir autour du caducée d'Hermès ou les séparer avec la force d'Hercule.

Mais il ne faut pas toucher avec le pied ce qu'on a vaincu avec la main. Car le pied est passif quand la main est active. Il est au contraire actif quand la main est passive.

Si le serpent se suspend à votre main, marchez-lui sur la queue ; et s'il s'attache à votre pied, étranglez-le avec la main.

Les serpents de feu qui tuaient les Israélites dans le désert étaient des courants déréglés de lumière astrale, et Moïse créa une sorte de paratonnerre magnétique en faisant construire le serpent d'airain qui se tordait autour d'une tige de fer.

Par la vibration du regard les malades communiquaient avec cet appareil et les serpents fluidiques les quittaient pour aller se perdre sous les écailles du serpent d'airain.

Il fallait regarder le serpent d'airain, mais il ne fallait pas le toucher. Autrement une réaction se fût opérée et l'imprudent auteur de l'attouchement fût tombé mort.

Les hommes sont des aimants spéciaux analogues mais contraires aux aimants métalliques.

Les objets consacrés par le culte sont aimantés à grands courants par la foi des fidèles, et un sacrilège qui y porterait la main pourrait sentir sa main se paralyser, ou même il pourrait tomber mort naturellement et sans miracles ;

Surtout s'il était animé d'un sentiment de haine, car alors il projetterait une force isolée contre une force collective et serait infailliblement brisé.

FABLE IX

LE PRINCE ET L'ESCLAVE.

Un roi banni de son pays
 Confia son enfant encore à la mamelle
 Aux soins d'une esclave fidèle
 Qui nourrissait un jeune fils.
 Ensemble les enfants grandirent,
 L'un comme l'autre ils se vêtirent.
 Ils se croyaient frères. Le roi
 L'avait ainsi voulu pour déjouer la haine
 Des sujets révoltés qu'il soumit à grand'peine,
 Et qui vingt plus tard revinrent sous sa loi.
 La nourrice mourut pendant cet intervalle,
 Et le monarque, pour trouver
 Entre ces deux enfants d'une apparence égale
 Sa progéniture royale,
 Résolut de les éprouver.
 Il prend d'un messenger le modeste équipage,
 Puis tout poudreux encor comme après un voyage,
 Tout seul il s'en vient les trouver.
 - L'un de vous, leur dit-il, est fils d'un grand monarque ;
 Pour établir son droit, chacun de vous n'a rien,
 Mais pour choisir son fils, votre père veut bien
 Le reconnaître à cette marque :
 Jeunes gens, je vais vous donner
 Un logogriphe à deviner :
 Qui trouvera le mot sera dès le jour même
 Auprès du trône rappelé,
 Comme héritier du rang suprême ;
 L'autre, ma foi, sera brûlé.
 - J'accepte le marché, dit l'un des jeunes hommes.
 Qui ne sait rien risquer n'a jamais rien : l'enjeu
 Vaut bien qu'on affronte le feu.
 - Non, dit l'autre, crois-moi, restons ce que nous sommes.
 Je ne veux point pour père un despote, un bourreau ;
 Je ne veux point régner au prix du sang d'un frère.
 Qu'il garde son royal bandeau :
 Qui pourrait me brûler, ne fut jamais mon père.
 - Je le suis pourtant, dit le roi.
 Viens, mon enfant, reconnais-moi.
 La menace affranchit le grand cœur qui la brave :
 Celui qui pour être puissant
 Refuse de ramper, celui-là c'est mon sang,
 L'autre est le fils de mon esclave.

SYMBOLE IX

LE PRINCE ET L'ESCLAVE.

La vraie royauté est un dévouement, le vrai roi est celui qui se sacrifie pour son peuple. Il faut être le roi de la royauté même, il ne faut pas en être l'esclave.

Périssent le peuple, pourvu que je garde ma couronne, dit le mauvais roi.

Périssent ma couronne, pourvu que le peuple soit sauvé, dit le bon prince.

Le roi qui n'est pas le meilleur homme de son royaume n'est pas digne de régner.

Si la grandeur imposait toujours le dévouement, l'ambition serait une vertu.

FABLE X

ULYSSE ET LA MER.

La mer s’aplanissait murmurante et paisible,
 Les nuages du soir, par le vent déchirés,
 Suspendaient au couchant sur leurs sommets dorés
 Les dernières splendeurs du soleil invisible.
 Le manteau de Thétis, rayé de pourpre et d’or,
 Offrait l’immensité pour base au ciel immense.
 Sur la terre et sur l’eau descendait le silence,
 Et la plage en dormant semblait gronder encor.
 Seul et sans vêtements, souillé par la marine,
 Brisé, mais plus puissant que la haine divine,
 Ulysse était debout sur des rochers affreux,
 Et les astres du soir le montraient à Neptune,
 En disant : Le génie est admirable aux dieux
 Lorsqu’il sort du malheur pour créer la fortune !

SYMBOLE X

ULYSSE ET LA MER.

Les poèmes symboliques d’Homère sont la grande épopée de l’humanité, de ses luttes et de son initiation par la victoire sur les éléments. L’Iliade est la jeunesse de l’homme. Ce sont les passions indomptables, ce sont les croyances rivales, ce sont les dieux qui s’entre-détruisent.

C’est Agamemnon, l’orgueil ; Achille, la colère ; Thersite, l’envie, du côté des Grec, et du côté des Troyens, Hélène la luxure ; Pâris, la lâcheté ou la paresse. Dans ce conflit des forces fatales Troie succombe, mais ses vainqueurs doivent périr. Ulysse seul, c’est-à-dire la prudence unie au courage persévérant, triomphera de toutes les passions et de tous les orages.

L’Odyssée, c’est la virilité humaine, c’est l’initiation de l’homme qui se crée lui-même par une suite non interrompue de sacrifices et d’efforts. Ulysse triomphe des Cyclopes, de Calypso et de Circé, mais il perd successivement ses compagnons, ses richesses, ses vaisseaux, ses vêtements même, et il arrive seul et nu dans l’île des Phéaciens.

Les Phéaciens représentent les sages. Le roi Ulysse arrive chez eux dépouillé de tout, comme l’enfant nouveau-né entre dans la vie. C’est par son mérite seul qu’il se fera connaître et qu’il saura conquérir et garder sa place à la table du roi Aleinoüs. Ulysse n’est jamais plus grand qu’à ce moment où, ayant tout perdu, il sort de la mer plein de foi en son propre courage et désespérant moins que jamais de revoir sa patrie et de remonter sur le trône de Laerte. Que lui manque-t-il en effet pour réussir ? il sait, il veut, il ose et il se taira.

Il n’a plus rien, c’est le moment de tout faire : il porte avec lui ses dieux, sa patrie et sa fortune. Il est plus constant que le sort, plus grand que le malheur, plus fort que la tempête et d’une magnanimité plus immense que la mer.

Que pourrait-il craindre ? Il porte en lui la Providence et le hasard lui obéira.

FABLE XI

L'ENFANT ET LES NUAGES.

Oh ! qu'ils sont beaux dans le ciel bleu,
 Les petits moutons du bon Dieu !
 Disait une petite fille
 De six ans, naïve et gentille.
 Qu'ils sont blancs et frisés ! Mère, viens donc les voir.
 Elle montrait du doigt les nuages du soir.
 - Oui, dit en souriant la mère,
 Ils broutent des fleurs de lumière,
 Ils sont obéissants et bons ...
 - Les nuages du ciel ne sont pas des moutons,
 Dit alors un vieux pédagogue
 Qu'importunait ce dialogue.
 - Allez, vous êtes un menteur,
 Reprend la jeune enfant, et vous me faites peur :
 Les moutons du bon Dieu ne sont pas des nuages !

Les doux mensonges maternels
 Sont des arguments éternels
 Plus goûtés et plus forts que la raison des sages.

SYMBOLE XI

L'ENFANT ET LES NUAGES.

Quand l'ivraie germe avec le bon grain, il ne faut pas arracher l'ivraie de peur de déraciner en même temps le blé. Il faut attendre la moisson et alors on séparera le froment des mauvaises herbes.

C'est ainsi qu'il ne faut pas heurter de front certaines superstitions, de peur que la religion des âmes faibles en soit diminuée. Ainsi en combattant rigoureusement l'anthropomorphisme on détruirait dans certains esprits toute notion de Dieu. Combien de gens matérialisent leur croyance et se font des idoles sans le savoir ? Laissez mûrir leur intelligence, n'ôtez-pas à l'enfance ses hochets, laissez aux poètes leurs rêves : le temps marche, la vérité se fait jour, l'opinion se forme, et les erreurs des nations se corrigent doucement à mesure que les civilisations grandissent.

FABLE XII

LE RENARD PREDICATEUR.

Un jour, le renard s'avisa
 De faire aux humains la morale.
 En docteur il se déguisa,
 Et dans la chaire pastorale
 Il monta bien fourré d'hermine et de sermons.
 Il va prêcher contre l'ivresse,
 Et réunit de la sagesse
 Les textes les plus forts, les plus beaux, les plus longs.
 - Or, dit-il, contemplez cet homme, ce monarque,
 Qui tient dans son compas le disque du soleil :
 Aux dieux il est presque pareil,
 Il désarme la foudre, il affronte la parque...
 Le poison du raisin dans son verre a coulé,
 Sa raison tournoie et chancelle ;
 Regardez maintenant cette brute immortelle
 Dans l'ivresse et la fange où le voilà roulé.
 Nobles cœurs, votre orgueil se soulève et s'indigne.
 Eh bien ! je ne vous dirai pas,
 Détruisez, arrachez la vigne,
 Mais bannissez le vin de vos sobres repas,
 N'écrasez plus ce grain dont le jus vous enivre.
 Quoi ! sans vin ne saurait-on vivre ?
 Tel que vous me voyez, jamais je n'en ai bu :
 Laissez la grappe sur la branche ;
 N'étayez plus le cep qui s'égare et se penche,
 Et croyez que son fruit ne sera point perdu.
 - J'en suis convaincu, répond maître Grégoire,
 Surtout si je t'ai pour voisin.
 Je serais très porté, mon compère, à te croire,
 Si tu n'aimais pas le raisin.

Pour qu'un sermon soit salutaire
 Il faut que le prêcheur soit honnête et sincère.
 Disciples d'un maître indigent,
 Prêchez la pauvreté, mais n'aimez pas l'argent.

SYMBOLE XII

LE RENARD PREDICATEUR.

La figure symbolique du renard prédicateur est sculptée dans plusieurs de nos églises gothiques. Nos pères lisaient avec plaisir le roman du renard et n'en écoutaient pas avec moins de dévotion les prédications de leurs prêtres. Saint Louis s'opposait franchement et sans crainte d'offenser Dieu aux prétentions temporelles des papes. Il savait distinguer le saint-siège de la cour de Rome. Nous l'avons déjà dit, les prêtres sont des hommes et non des anges ; ils ont des devoirs spirituels à remplir et des besoins temporels à satisfaire. Ce sont deux ordres de choses qu'il ne faut pas confondre, et tout le mal de l'Eglise vient de ce qu'on a laissé faire trop souvent cette confusion. Sur la terre l'Eglise est à la fois divine et humaine, c'est-à-dire composée d'âmes et de corps. Il ne faut pas subordonner l'âme au corps, mais il ne faut pas refuser au corps ce qui lui est nécessaire. Le mauvais prêtre exploite l'esprit au profit de la chair, et le bon prêtre soutient la chair au profit de l'esprit ; là est toute la différence.

FABLE XIII

LA ROSE ET LA RONCE.

La ronce disait à la rose :
 - Si je suis moins belle que toi,
 Le soleil brille aussi sur moi,
 Et je fleuris sans qu'on m'arrose.
 Crois-moi, vanité, vanité,
 Et misère que la beauté :
 Elle apparaît et meurt, s'épanouit et passe.
 - Non, dit la rose en souriant,
 La beauté vit toujours, elle est sœur de la grâce.
 Les roses du matin qui parent l'Orient
 Ne s'effacent que pour renaître :
 Chaque jour les voit reparaître.
 Je vous le dis en vérité,
 Ne dédaignez pas la beauté.
 Lorsqu'un soleil me décolore
 Une autre rose est près d'éclore.
 La jeunesse est fille du trépas,
 L'effet est vivant dans sa cause.
 Le rosier survit à la rose,
 Et quand le rosier meurt, la terre ne meurt pas.

 Charmantes mères de familles,
 Le ciel créa pour vous d'éternelles amours.
 Rajeunissez-vous dans vos filles,
 Et vous serez belles toujours.

SYMBOLE XIII

LA ROSE ET LA RONCE.

On dit que la rose vit peu et pourtant la rose vit toujours. Est-ce qu'il y a des printemps sans roses ?

Le type de la rose est immortel dans la lumière, la lumière photographie sans cesse des roses sur des feuilles végétales composées de terre et d'eau.

Les épreuves périssent et se renouvellent, mais la rose de lumière ne meurt pas.

Il en est ainsi de toutes les belles choses ; la beauté est éternelle, mais les nuages qu'elle colore de sa lumière peuvent se dissoudre.

La beauté est le cachet de Dieu dont la terre périssable reçoit les empreintes.

Mais l'âme ne saurait se dissoudre, et lorsqu'elle est belle, sa beauté lui reste.

L'âme se crée toujours une enveloppe digne d'elle, et quand une de ses robes s'use et se déchire, c'est que la nature la lui reprend pour lui en donner une plus belle.

L'ombre tourne autour de la terre qui tourne et le soleil brille toujours.

Ni le jour ni le printemps ne peuvent cesser à la fois sur toute la terre.

Nous qui souffrons, soyons heureux du bonheur des autres ; nous qui sommes vieux, soyons jeunes de la jeunesse de nos enfants.

Ainsi notre existence ne sera qu'une splendeur et qu'un sourire, la splendeur du jour sans déclin, le sourire du printemps éternel.

FABLE XIV

LE JEUNE CEDRE ET LE BUCHERON.

Un noble et jeune cèdre aux branches étendues
Se balançait en murmurant,
Et regardait en soupirant
Les aigles qui montaient et planaient sur les nues.
- Oh ! disait-il, destin cruel,
Tu retiens à jamais tant de forces divines
Par ces liens obscurs qu'on nomme des racines.
Et pourtant, je le sais, je suis né pour le ciel.
Bûcheron, viens couper mes chaînes maternelles,
Et mes rameaux seront des ailes.
Aigles audacieux, je vais vous égaler !...
Un bûcheron l'entend, il coupe les racines ;
Et le cèdre superbe, aux chimères divines,
Tombe sur la poussière au lieu de s'envoler.

Trop souvent, lorsqu'on a le mysticisme en tête,
Pour être plus qu'un homme, on est moins qu'une bête.

SYMBOLE XIV

LE JEUNE CEDRE ET LE BUCHERON.

L'homme est comme un arbre qui a ses racines dans la terre et son feuillage dans le ciel.
Plus il est fortement attaché à la terre, plus il grandit, car sa vie est équilibrée.
Il développe dans le ciel la force qu'il emprunte à la terre. Tant qu'il est fidèle aux lois conservatrices de sa double nature, il est invincible comme Antée.
Mais il ne peut vivre exclusivement ni dans la terre ni dans le ciel.
La raison est ténébreuse sans la foi : la foi est vaine sans la raison.
Notre âme est une fleur qui voudrait voler comme un oiseau, la tige qui la rattache à la terre lui semble un lien, mais tout ce qui blesse la tige fait souffrir la fleur.
Il faut que le corps soit sain pour que l'âme soit saine ; quand le corps a la fièvre, l'âme a le délire.
On dit que si le pape n'avait plus de domaines temporels, sa puissance spirituelle en serait plus grande ; mais le pape, qui doit s'y connaître en fait de spiritualité, n'est pas du tout de cet avis.
C'est comme si l'on disait que les prêtres prêcheraient bien mieux s'ils n'avaient pas de corps.
Jésus-Christ recommande la pauvreté aux prêtres, mais un vol fait à un prêtre n'en est pas moins un vol.
L'Evangile recommande aussi au prêtre de faire l'aumône, mais si vous lui prenez tout ce qu'il a, que lui restera-t-il à donner ?

FABLE XV

ANACREON ET LE RAISIN.

Couronné de pampre et de fleurs,
Anacréon chantait la vigne,
L'arbuste aimé, l'arbuste insigne
Qui fait rire et verse des pleurs ;
La vigne aux perles rebondies,
La vigne aux grappes arrondies,
Pleines de chansons et d'amours ;
Le raisin qui charme le monde,
Qui rend Érigone féconde
Et qui nous console toujours.
Le poète, alors sous la treille,
Choisit une grappe vermeille
Et cueille un grain mûr et brillant,
Qu'il met dans sa bouche en riant.
Dans sa gorge le grain s'arrête :
Bacchus étrangle son poète.
Adieu le pauvre Anacréon,
Qui n'a pas fini sa chanson.
Son front retombe sur sa lyre,
Il étouffe, il râle, il expire.

Tout est poison dans l'univers
Lorsqu'on avale de travers,
Et la vérité la plus belle,
Lorsqu'on en juge mal, peut devenir mortelle.

SYMBOLE XV

ANACREON ET LE RAISIN.

Autant la raison suprême est immuable et infaillible, autant les raisonnements particuliers des hommes sont souvent absurdes et faux. La parole a autant de sens qu'il y a d'entendements divers, et les intérêts des passions altèrent le jugement de presque tous les hommes.

Une autorité dogmatique et morale est donc absolument nécessaire pour que le progrès ne soit pas entravé par l'anarchie.

Cette autorité a toujours existé et elle existera toujours dans le monde.

L'être existe : l'idée exacte de l'être c'est la vérité, les relations exactes entre les vérités sont la réalité, l'expression exacte de la réalité c'est la raison, la vie raisonnable c'est la justice.

L'autorité suprême doit donc être gardienne de la justice, de la raison, de la réalité et de la vérité.

Ce dépôt sacré est couvert d'une enveloppe conservatrice qui est le dogme.

Tant que l'enveloppe n'est pas déchirée, le dépôt reste intact.

C'est pour cela que l'autorité catholique ou universelle veille sur le dogme et doit le conserver dans toute son intégrité.

FABLE XVI

L'OISEAU ET LA GRENOUILLE.

Sur une souche encor de branches couronnée,
Un oiseau se réjouissait,
Et dans ses chants il unissait
Le printemps de la vie au printemps de l'année.
Or la souche penchait au-dessus d'un torrent
Dont le passage dévorant
Creusait et dévastait la terre
Au pied de l'arbre séculaire.
- Ami, prends garde à toi, cria du bord de l'eau
Une grenouille qui s'y cache,
Ton arbre va tomber... la terre se détache...
- J'ai des ailes, répond l'oiseau.

Il n'est point ici-bas de choses éternelles,
Tout change et tout périt : mais notre âme a des ailes ;
Au-dessus des roseaux que le vent peut courber,
Prenons l'essor de la colombe.
Qu'importe que parfois la branche casse et tombe ?
L'oiseau peut y dormir sans se laisser tomber.

SYMBOLE XVI

L'OISEAU ET LA GRENOUILLE.

Il n'y a pas de vie sans intelligence.

Il n'y a pas d'intelligence sans vie.

L'âme ne peut donc pas mourir.

La pensée et l'amour ont conscience de leur immortalité et ils peuvent tout oser, car leur règne ne finira pas.

Pourquoi le savant se sacrifie-t-il aux progrès de la science ?

- C'est que la science est immortelle.

Pourquoi le soldat va-t-il avec joie mourir sur le champ de bataille ?

- C'est que l'honneur est immortel.

Pourquoi doit-on tout souffrir plutôt que de manquer à sa conscience ?

- C'est que la conscience est immortelle.

La conscience de l'immortalité et l'enthousiasme qu'elle inspire sont les deux grandes ailes du sphinx qui représente l'humanité.

Avec ses épaules de taureau et ses griffes de lion il soumet la terre par le travail et par la lutte et il ne craint pas de creuser, car si un abîme s'ouvre devant ses pas, il relèvera sa tête d'homme, il ouvrira ses ailes d'aigle, et il planera sur l'abîme !

FABLE XVII

LA LOCOMOTIVE ET LE CHEVAL.

La locomotive essoufflée
 Près d'un champ plein de fleurs venait de s'arrêter.
 Là le cheval oisif s'indignait de rester
 Parmi le vif bétail d'une ferme isolée.
 Il se redresse et pousse un long hennissement,
 Moqueur et saccadé comme un ricanement,
 Et dit à sa rivale noire :
 - C'est donc toi qui prétends me disputer ma gloire,
 Machine sans âme et sans cœur !
 De mes jarrets pliants as-tu donc la vigueur ?
 As-tu mes pieds légers qui ne courbent pas l'herbe ?
 Ton effroyable sifflement
 En vain s'oppose insolemment
 A mon hennissement superbe ;
 Ton long cou décharné sans tête et sans regards
 N'a que fumée impure au lieu des flots épars
 De mon ondoyante crinière.
 Du cavalier vainqueur tu n'entends pas la voix ;
 Moi, de la meute en feu je comprends les abois ;
 J'écoute, en frémissant, la trompette guerrière ;
 Intelligent et fort, indomptable et soumis,
 De mes narines enflammées
 Je souffle la terreur ; j'affronte les armées,
 Et je mords le poitrail des coursiers ennemis.
 - Oui, tout cela me plaît, surtout en poésie,
 Dit la locomotive, et j'ai bien moins que toi,
 J'en conviens, une forme élégante et choisie,
 Mais je marche... Cours après moi !

Aimables courtisans de la muse fleurie,
 Vous vous plaignez en vain de la froide industrie.
 Du progrès les chemîns sont là ;
 Poètes mes amis, courez, devancez-la.

SYMBOLE XVII

LA LOCOMOTIVE ET LE CHEVAL.

Il est permis de trouver un cheval plus beau qu'une locomotive, mais le plus grand poète du monde, s'il a besoin d'arriver vite, prendra la locomotive et laissera le cheval.

Les chiffres sont rebutants pour la poésie. Les chiffres pourtant sont la forme exacte des nombres qui mesurent et cadencent le rythme de la poésie.

Aussi la philosophie occulte, la plus poétique de toutes, est-elle par excellence la philosophie des sciences exactes.

En rattachant aux nombres les idées absolues, elle crée les mathématiques de la pensée. Elle fait des lettres les auxiliaires des nombres, et fait ainsi de la parole même une science profonde comme la révélation et rigoureuse comme la géométrie, les mots s'expliquant par les lettres et les lettres se justifiant par les nombres.

Les nombres se rapportant aux notions exactes de l'être, font des lettres l'algèbre des idées et dégagent les inconnues par de merveilleuses équations.

Cette science sera un jour la locomotive de l'intelligence humaine, et tout ce que pourra faire le cheval Pégase avec ses quatre pieds et ses ailes, ce sera de courir et de voler après elle sans espoir de la devancer jamais.

FABLE XVIII

LE SINGE PHILOSOPHE.

D'un singe malfaisant, et qui par la fenêtre
 Jetait le trésor de son maître,
 La Fontaine nous a parlé.
 Or, voici la fin de l'histoire.

Le pauvre homme pleurait son trésor envolé,
 Et le singe avait peur, comme vous pouvez croire.
 L'animal alors s'avisa
 D'essayer de la ruse et de payer d'audace.
 Il regarda son maître en face,
 Puis prenant de grands airs, il le moralisa :
 - Peut-on d'un vil métal pleurer ainsi la perte,
 Et s'appeler homme ! quand moi,
 Pauvre singe, j'ai pu le jeter sans émoi
 Par la fenêtre encore ouverte.
 Un monceau d'or vaut-il un instant de gaieté !
 Peut-il racheter une larme !
 Il vous ensorcelait, et j'ai rompu le charme.
 O mon maître ! la pauvreté,
 Croyez-moi, c'est la liberté.

- Sois donc libre, lui dit son maître
 En l'attachant à la fenêtre.
 Depuis lors il ne lui donna
 Rien à manger et rien à boire.
 A ce prix, il lui pardonna,
 Et le singe, poursuit l'histoire,
 Fort amèrement se plaignit
 Au maître, qui d'abord ne sembla pas l'entendre,
 Puis finalement qui lui dit :
 - Moi, j'achète mon pain, je consens à t'en vendre,
 As-tu de l'argent ? – Hélas ! non,
 Dit le singe. – Oh ! reprit le maître,
 Je sais, pour toi l'argent n'est bon
 Qu'à jeter par cette fenêtre.
 Si pourtant tu veux en gagner,
 A travailler, mon cher, il faut te résigner.
 - Mais, dit le sapajou, moi, je ne sais rien faire.
 - Eh bien ! sois patient, n'étant pas ouvrier :
 Quelques bons coups de fouet supportés sans crier
 Te formeront le caractère,
 Et je veux te payer un denier chaque coup.
 - C'est trop peu, dit le singe. – Oh ! c'est encor beaucoup.
 Je dois un châtiment à ta belle conduite ;
 Te traitant suivant ton mérite,

Je t'indemnise encor, je suis clément et bon.
 Le singe refusa, dit-on,
 Un jour, deux jours, mais le troisième
 La faim le réduisit à demander lui-même
 Deux coups de fouet pour un denier.
 Le maître se faisait prier ;
 Et lorsque l'animal étrillé d'importance
 Eut assez de deniers pour payer sa pitance :
 - Crois-moi, lui dit le maître, abjure un sot amour
 Pour ce métal cher aux esclaves ;
 Sache dompter la faim, méprise tes entraves ;
 Daigne m'enseigner à ton tour
 L'usage de ces biens dont j'ai pleuré la perte :
 La fenêtre est encore ouverte.

- De grâce, vendez-moi du pain,
 Dit l'animal guéri de sa philosophie,
 Et que votre clémence encor me gratifie
 De quelques coups de fouet pour me nourrir demain.

Le dédain pour l'argent est fort noble sans doute,
 Lorsqu'on le sacrifie à quelque saint devoir ;
 Mais pour en bien user, il faut d'abord savoir
 Et ce qu'il vaut, et ce qu'il coûte.

SYMBOLE XVIII

LE SINGE PHILOSOPHE.

Il ne faut pas confondre le désintéressement avec le mépris de l'argent. Le premier est une qualité des grandes âmes, le second est une sottise ou un mensonge.

C'est le prix même de l'argent qui fait la gloire de celui qui donne, car ne pas accepter ce qui nous est dû c'est le donner.

Donner c'est agir en riche, c'est agir en roi, c'est agir en Dieu.

Mais négliger l'argent ou le gaspiller, c'est agir en brute.

L'argent en effet est le signe représentatif de la vie humaine et de toutes ses puissances.

L'argent c'est le travail, c'est la liberté, c'est la civilisation, c'est la justice, c'est le progrès.

Il faut de l'argent pour que la charité accomplisse ses œuvres, pour que Dieu ait un culte, pour que la science vive et se répande.

Celui qui dissipe follement l'argent mérite d'avoir faim et de savoir un jour ce que coûte un morceau de pain.

FABLE XIX

LE ROSSIGNOL ET L'ECHO.

(A madame de Balzac.)

Il est certains rochers dont l'écho babillard
 Répète longuement les bruits qu'on fait entendre.
 Or, certain rossignol, à la voix douce et tendre,
 Près d'un de ces rochers se trouvait par hasard
 Pour se recueillir en silence,
 Il achevait une cadence,
 Et voilà qu'il entend un chant mélodieux,
 Affaibli, mais charmant encore.
 - Oh ! dit-il, n'est-ce pas la musique des dieux
 Qui veulent retarder le lever de l'aurore ?
 Jamais concerts plus enchanteurs
 N'ont charmé jusqu'ici mon oreille jalouse,
 Et jamais zéphyr n'adresse à son épouse
 De plus divins accents dans la saison des fleurs.
 Pour écouter toujours, l'oiseau reste en silence ;
 L'écho devient muet. Le rossignol alors
 Exprime son chagrin par de nouveaux accords,
 Et la musique recommence.

Ainsi, quand vous avez parlé,
 Mon cœur devient poète aux accents de votre âme :
 Votre esprit a chanté, madame,
 Et je suis un écho bien faible et bien voilé.

SYMBOLE XIX

LE ROSSIGNOL ET L'ECHO.

Cette fable est un hommage de reconnaissance et d'admiration pour une des personnes les plus distinguées et les meilleures de ce siècle.

FABLE XX

LA CHENILLE ET LE PAPILLON.

Brillant de pourpre et d'or, resplendissant d'azur,
 Un papillon joyeux, plus joli que les roses,
 Voltigeait sur les fleurs écloses,
 Sous les rayons d'un soleil pur.
 Sur la tige d'un lis il trouve une chenille
 Rampante et le poil hérissé ;
 Il s'éloigne aussitôt. – Vous êtes bien pressé,
 Ne sommes-nous donc plus de la même famille ?
 Dit l'insecte hideux ; nous devons être égaux,
 Je deviendrai ce que vous êtes.
 Comme chez les humains, parmi les animaux
 Les orgueilleux seuls sont des bêtes.
 - A votre aise, ma sœur, répond le papillon,
 Mais vous n'êtes pas mon égale ;
 Je suis propre, et vous êtes sale,
 Ma demeure est le ciel, la vôtre un noir sillon,
 Votre forme est affreuse, et les miennes sont belles :
 J'ai le droit de vous mépriser.
 Mais nous pourrions fraterniser
 Quand tous deux nous aurons des ailes.

La véritable égalité,
 C'est le droit au travail par lequel on arrive ;
 Mais entre le travail et l'indigence oisive,
 Il n'est point de fraternité.

SYMBOLE XX

LA CHENILLE ET LE PAPILLON.

La nature nous présente dans la famille le type de la hiérarchie sociale :

Le père, la mère, l'enfant.

Ces trois êtres ont également droit à tout ce qui les conserve, à tout ce qui les perfectionne, mais ils ont des devoirs respectifs et leur égalité est subordonnée à la loi de hiérarchie.

La hiérarchie est la loi universelle de la nature.

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, dit Hermès.

Mais en indiquant les notions de haut et de bas, il indique la hiérarchie.

Ce qui est en haut protège ce qui est en bas, et ce qui est en bas doit soutenir ce qui est en haut, suivant la loi inviolable de l'équilibre.

La hiérarchie est une échelle, ceux d'en bas peuvent monter, mais tant qu'ils sont en bas, ils seraient des insensés s'ils avaient la prétention d'être en haut.

Et s'ils se mettaient dans leur pensée sur la même ligne que ceux qui sont en haut, ils violeraient les premières règles de la géométrie.

Est-ce que l'écolier peut parler comme le maître ?

Est-ce que le simple soldat doit être obéi comme le général ?

Est-ce que l'ouvrier a droit au salaire sans avoir travaillé ?

Tous ont droit de travailler pour monter plus haut et ce droit est aussi leur devoir.

La liberté qui est due à tous c'est le droit de faire leur devoir, et c'est devant cette loi hiérarchiquement réglée que tous les hommes sont égaux.

FABLE XXI

L'ESCAMOTEUR ET LE BRIGAND.

Certain escamoteur, revenant de la foire,
 Joyeux et le gousset garni,
 Contre le froid du soir d'un flacon prémuni,
 Voyageait dans la forêt Noire.
 Il y rencontre un apprenti
 De Diavolo sacripanti,
 Fameux brigand, dit la chronique :
 - La bourse ! allons, pas de réplique !
 - Voici, répond l'escamoteur,
 Prends tout, ce n'est pas une affaire :
 Tu viens à propos, mon compère,
 La bourse est de quelque valeur.
 Autant vaut qu'elle soit pour toi que pour un autre.
 Tu me parais un bon apôtre,
 Je veux te régaler, mon cousin le voleur.
 Tiens, bois à ma santé le vin de cette gourde.
 L'autre, ayant flairé le goulot,
 Pour lever le coude aussitôt,
 Ne se sentit pas la main lourde.
 Pendant ce temps le tabarin
 Lui reprit en un tour de main
 Sa bourse d'abord, et puis celle
 Du voleur il accapara
 Presque sans y toucher. Notre homme était ficelle
 Comme un fils de Cadet Rousselle,
 Bons amis on se sépara.
 Le brigand murmurait : C'est presque regrettable
 De dépouiller un si bon diable,
 Et le matois escamoteur
 Riait tout bas de son voleur.

Entre le conquérant et le fin politique
 La différence ainsi s'explique :
 L'un vole, mais l'autre surprend,
 Flatte, enivre et dépouille enfin le conquérant.

SYMBOLE XXI

L'ESCAMOTEUR ET LE BRIGAND.

Où ne règnent pas la justice et la bonté, règnent la violence et la ruse.

Dans la cité des hommes sans Dieu, le prince qui n'est ni un brigand ni un escamoteur, n'est pas un prince fort.

Pour gouverner les méchants, il faut opter entre le glaive de César et les réseaux de Machiavel.

FABLE XXII

LA RIVIERE ET L'HOMME QUI SE NOIE.

La rivière traînait ses eaux vertes et belles ;
 Le soleil radieux illuminait les airs
 Et faisait sur les flots pacifiques et clairs
 Pleuvoir son or fluide en milliers d'étincelles.
 Le ciel s'applaudissait dans son immensité,
 La terre en fleur brillait de verdure et de sève.
 C'était un de ces jours qui semblent un doux rêve,
 Où tout ce qui respire est amour et beauté.
 Et cependant un homme, enseveli par l'onde,
 Se débattait plongé dans la vase profonde,
 Et pour lui, dont les yeux se dilataient sans voir,
 L'onde était limoneuse et le ciel était noir ;
 Il maudissait le gouffre et sa pente funeste,
 Se tordait, accusait la colère céleste.
 Et lorsqu'il eut péri, sombre et les poings crispés,
 La rivière roula toujours inattentive,
 Et vint paisiblement déposer sur la rive
 Ses membres verdissants d'herbes enveloppés.
 Calme comme le ciel sur les champs de carnage,
 L'onde claire jouait en léchant le rivage,
 Et sa voix murmurait au peuple apitoyé :
 « Je le désaltérais..... C'est lui qui s'est noyé. »

La vie est implacable, et la souffrance humaine
 N'altère point du ciel la majesté sereine ;
 Donc puisqu'au fond des eaux le sort peut vous plonger,
 Vous qui craignez le gouffre, apprenez à nager.

SYMBOLE XXII

LA RIVIERE ET L'HOMME QUI SE NOIE.

Le symbolisme de cette fable est expliqué dans la fable même.

FABLE XXIII

LE MOINEAU DE LESBIE.

Pleurez, Grâces, pleurez, Amours,
 Disait un jour Lesbie en larmes :
 Mon petit oiseau plein de charmes,
 Mon oiseau me fuit pour toujours !
 Sur mon sein tout jonché de roses
 J'avais fait son lit gracieux.
 Son petit bec capricieux,
 Entre mes lèvres demi-closes,
 Cherchait un grain choisi pour lui.
 Son aile douce et frémissante
 Tremblait sous ma main caressante.
 Je l'adorais..... Il s'est enfui !
 Reviens, reviens, petit volage !
 Je n'ai point préparé de cage
 Pour emprisonner tes ébats.
 Reviens, mes baisers te demandent ;
 Reviens, mes caresses t'attendent.
 Mais le moineau ne revint pas.
 L'écho lui dit avec tendresse
 Les pleurs de sa belle maîtresse ;
 Le bocage en est attristé.
 Mais il est un bien dans la vie
 Plus doux qu'un baiser de Lesbie.
 - Et qu'est-ce donc ? – La liberté.

SYMBOLE XXIII

LE MOINEAU DE LESBIE.

La plus honteuse des servitudes, c'est la servitude des lâches désirs. La volupté c'est l'esclavage, la liberté c'est la vertu.

FABLE XXIV

LE GEAI SATIRIQUE.

Un geai blâmait avec aigreur
 Les mœurs de l'aigle sanguinaire.
 - Quels sont, s'écriait-il, les droits de ce voleur ?
 Il est roi, dites-vous ? On est roi pour bien faire.
 Mais, parmi les brigands, régner, c'est dévorer ;
 Etre leur sujet, c'est pleurer !
 Non, je n'obéis pas à ce tyran sauvage !
 - J'aime assez ce noble langage,
 Dit un hibou qui l'entendait.
 Le hibou, comme on sait, est l'oiseau de Minerve.
 - Monsieur le geai, vraiment, j'admire votre verve ;
 Mais si l'aigle condescendait
 Par aventure à se défendre,
 Il dirait, vous aussi, que vous aimez le sang,
 Et qu'en lui de bien loin vous cherchez à pourfendre,
 Non pas le roi cruel, mais le maître puissant.
 Mon ami, vous êtes un cuistre ;
 Et dans vos superbes propos,
 L'aigle deviendrait un héros
 Si vous étiez premier ministre.

SYMBOLE XXIV

LE GEAI SATIRIQUE.

Mais de tous les lâches désirs le plus lâche est celui de rabaisser les autres lorsqu'on n'a pas le courage de monter à leur niveau.

C'est l'envie qui ronge le cœur de tous les impuissants et qui les porte à dénigrer toutes les puissances.

Aussi les anarchistes, lorsqu'ils arrivent au pouvoir par quelques-uns de ces soulèvements qui font remonter la vase et la fange à la surface des eaux, sont les plus insupportables de tous les despotes et les plus cruels de tous les tyrans.

Un roi faible nommé Louis XVI fut accusé de tyrannie et condamné à mort par des anarchistes, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Ses bourreaux lui succédèrent et s'appelèrent Danton, Robespierre et Marat.

FABLE XXV

L'AIGLE ET LE VAUTOUR.

L'aigle avec le vautour se croisait dans les nues.
 - Salut, dit le vautour, à mon cousin le roi !
 Je suis aussi large que toi
 Quand j'ai les ailes étendues ;
 Mon vol comme le tien perce l'immensité,
 Et je vois s'abaisser sous votre majesté
 Les hauteurs de la terre et les grandeurs des ondes !
 - Oui, dit l'aigle, tous deux nous planons dans les cieux,
 Moi pour voir de plus près le soleil radieux,
 Toi pour voir de plus loin les cadavres immondes.

Grands hommes qui cherchez de l'or au jour le jour,
 Souvenez-vous parfois de l'aigle et du vautour.

SYMBOLE XXV

L'AIGLE ET LE VAUTOUR.

La nature et Dieu ont été le double sujet de notre premier livre.
 La religion et l'homme, tel est le sujet du second.
 Dans le troisième nous décrivons le combat de la vie.
 Dans le quatrième, le triomphe du sage.
 Dans le cinquième, l'éternité de la vie ou la paix profonde des rose-croix.
 Et dans le sixième, la parfaite sagesse et les grands arcanes.
 Nous sommes arrivé à la fable qui résume notre second livre.
 Le dernier développement de l'homme manifeste en lui ce que nous nommons le génie figuré par les ailes du sphinx. Si le point de départ de l'homme a été la vérité, si son but a toujours été la justice, ses ailes sont semblables à celles de l'aigle. Ce qu'il cherche en s'élevant au-dessus des autres, c'est la plénitude de la lumière. Mais si l'ambition a été l'unique mobile de ses efforts, s'il ne s'agrandit que par orgueil, il devient un grand fléau pour le monde comme il en est le plus effrayant scandale. Le succès du vice, en effet, semble un affront fait à la vertu et un démenti donné à la justice, mais ce succès d'un moment prépare une chute terrible, et avant même cette chute la gloire ne s'y trompe pas et ne confond pas les aigles avec les vautours. L'aigle d'Alexandre n'est resté sublime dans l'histoire que parce qu'il représente la civilisation de la Grèce perçant la nuit du despotisme oriental.
 Attila, plus tard, fut victorieux comme Alexandre et ne laisse après lui qu'un souvenir de destruction et d'épouvante. C'est qu'il renversait la civilisation au lieu de l'étendre, c'est que l'aigle de l'intelligence en planait pas sur sa tête pendant qu'il attirait à la suite de son armée des nuées de corbeaux et de vautours.
 L'aigle d'or et l'aigle blanche sont les armoiries de la lumière, opposées à ces vautours noirs et bicéphales qui sont les aigles de la nuit.

LIVRE III

FABLE PREMIERE

LE LION ET LE PETIT CHIEN.

Sa majesté lionne un jour devint clémente.
 La clémence est, dit-on, l'apanage des rois :
 Pourquoi les lions quelquefois
 N'auraient-ils pas l'âme indulgente ?
 Le nôtre s'ennuyait. Il trouve au coin d'un bois
 Un pauvre petit chien, qui se couche et qui tremble.
 Le roi daigne le caresser ;
 Puis il le prend sans le blesser,
 L'emporte, et les voilà qui font ménage ensemble.
 Le lion nourrissait grassement son ami ;
 L'autre courait, jappait, sautait, faisait merveille,
 Et même allait parfois jusqu'à mordre l'oreille
 De son protecteur endormi.
 Le lion réveillé l'écartait sans colère ;
 Qui ne sait rien souffrir ne sut jamais aimer.
 Et le monarque débonnaire
 Par tendresse et pitié se laissait désarmer.
 Le roquet supposa qu'il manquait de courage ;
 Il revient à la charge, il s'acharne avec rage,
 De l'oreille royale il entame la peau.
 A travers les rochers ainsi la goutte d'eau
 Finit par se frayer passage.
 Le lion n'ose pas rugir,
 Sa dignité blessée est contrainte à se taire ;
 Mais il cède la place à son faible adversaire,
 Et fuit pour ne plus revenir.

Maintenant de notre morale
 Chacun de nos héros aura sa part égale :
 Roquets, n'insultez pas les lions endormis ;
 Lions, ne prenez pas les roquets pour amis.

FABLE II

PASIPHAË ET LE TAUREAU.

Pasiphaé disait à son taureau chéri :
 - Que ton poitrail est blanc ! que tes cornes sont belles !
 Viens, je veux te montrer un herbage fleuri ;
 Je te couronnerai des fleurs les plus nouvelles.
 Tourne vers moi tes yeux si puissants et si doux :
 Ils ont l'éclat touchant de la lune naissante.
 J'aime ta grande voix tendrement mugissante,
 Je suis reine et je viens te servir à genoux.
 Que ton cou vigoureux vers mes baisers se penche.
 Viens, je suis belle aussi comme Europe la blanche,
 Qu'un taureau comme toi, mais plus facile amant,
 Emporta vierge encor sur l'abîme écumant.
 Aime-moi. Jupiter amoureux des mortelles,
 Embellis sa beauté de tes formes plus belles.
 Faut-il pour te séduire adjurer les enfers ?
 Veux-tu que de mes cris je remplisse les airs ?
 Où trouver une voix, un chant qui te fléchisse ?
 - Femme, dit le taureau sans détourner les yeux,
 Tu ne mugis pas mal, mais j'aimerais bien mieux
 Le beuglement d'une génisse.

N'en déplaise aux rêveurs, tout amour n'est pas beau :
 L'amour nous rend pareils à ce qui nous attache.
 Lorsqu'on aime une vache, il faut être un taureau ;
 Lorsqu'on aime un taureau, l'on doit être une vache.

FABLE III

ORPHEE ET LE SINGE SAVANT.

Orphée un jour chantait ; des animaux divers
 Le suivaient, attirés par sa voix fière et tendre ;
 Les pins déracinés se mouvaient pour l'entendre ;
 Il remuait le ciel, la terre et les enfers.
 Il célébrait celui qui marche sur la nue,
 Qui sur un trône d'or domine l'étendue,
 Qui sous son pied vainqueur abaisse le destin,
 Et touche de son doigt les portes du matin.
 Les animaux ravis l'écoutèrent encore
 Longtemps après qu'il eut fini.
 Puis un singe, docte pécure,
 Adressant la parole au cercle réuni :
 - Savez-vous, dans ce chant, dit-il, ce que j'admire ?

C'est l'éloge du singe. Il dit que l'univers
 Soumet ses fruits dorés à notre auguste empire ;
 D'arbre en arbre emportés, nous volons dans les airs ;
 Sous nos pieds passent les nuages ;
 Nos bras sont bien plus longs que ceux de l'homme ; enfin
 Les fruits prennent pour nous les couleurs du matin,
 Et du poète ici je comprends les images.
 Mais, voyez combien l'homme est fatalement né
 Sous ce dôme céleste à la charpente bleue !
 Ce poète, au hasard par sa verve entraîné,
 Mais par sa forme étroitement borné,
 N'a pas parlé de notre queue !

C'est ainsi que parfois un critique insolent
 Mesure le génie et traite le talent.

FABLE IV

LE TONNERRE ET LE LAURIER.

On dit que le tonnerre épargne le laurier ;
 Car le sang qui nourrit cet arbre de la guerre,
 Plus haut que l'ouragan parfois semble crier
 Et paye en s'exhalant un tribut au tonnerre.
 Mais le proverbe est imposteur ;
 La gloire trop souvent ne peut se faire absoudre,
 Et si l'on consacrait aux autels du malheur
 Les lauriers frappés de la foudre,
 Jamais, de ces autels ne s'éteindrait le feu.
 Or, un jour que grondait la colère de Dieu,
 Porté rapidement sur le char de la nue,
 Le tonnerre avec bruit traversait l'étendue ;
 Un laurier le rencontre et dit : - Roi des fléaux,
 Epargne en ton chemin mes branches immortelles,
 Epargne mes nobles rameaux
 Aux feuilles si vertes, si belles,
 Qui gardent les noms de vieillir !...
 - Oui, dit le clairon des nuages,
 Et, triomphant de mes orages,
 Prométhée ira les cueillir.
 Tous deux soyons d'intelligence,
 Car le tout-puissant Jupiter
 Par nous, diversement, accomplit sa vengeance.
 Tu fleuris sur la terre et j'éclate dans l'air,
 Je reprends aux mortels les biens que tu leur donnes ;
 Je sais leur faire peur, et tu sais les tromper ;
 Moi, je les avertis souvent sans les frapper,
 Mais toi, tu les endors, puis tu les empoisonnes.

FABLE V

L'ENCHANTEUR ET LA SULTANE.

Jadis un enchanteur fameux
 Fut amoureux d'une sultane.
 Sur une moelleuse ottomane
 La belle était couchée, et ses mains, ses cheveux,
 Se couvraient chaque jour de bijoux merveilleux.
 Tout fleurissait près d'elle au gré de son sourire.
 Voulait-elle des chaînes d'or,
 Des griffons, des lutins, une bague, un trésor,
 Elle n'avait qu'un mot à dire.
 L'enchanteur était un géant
 Qui d'un coup de massue eût brisé des tourelles ;
 Mais quand le faible Amour le touchait de ses ailes,
 Il soupirait comme un enfant.
 Sur un tapis d'Alep, mollement appuyée,
 La sultane bâillait et semblait ennuyée.
 - Beau sire, disait-elle à son amant jaloux,
 Que me font vos trésors ! ce que j'aime, c'est vous.
 Mais quoi ! ne sauriez-vous devenir moins terrible ?
 Les enchanteurs, dit-on, savent se transformer,
 Vous pouvez vous rendre invisible,
 Mais vous ne savez pas aimer.
 Moi, je voudrais vous voir, sous la forme charmante
 D'un oiseau bleu, d'un colibri,
 Dormir au sein de votre amante.
 Oh ! combien vous seriez chéri,
 Si pour cueillir vous-même une fleur sur ma bouche,
 Vous vous changiez en oiseau-mouche !
 - Ne tient-il qu'à cela ? dit le géant charmé.
 Voilà mon ogre transformé :
 Brillant comme un saphir, léger comme une abeille,
 Joli comme un bluet désertant sa corbeille,
 Il vient solliciter des baisers amoureux.
 Alors la sultane gentille
 Le prend, le perce d'une aiguille,
 Et le suspend à ses cheveux
 En lui disant : Soyez heureux !

Amour, trop aimable folie,
 Pour toi notre raison s'oublie :
 On rêve le bonheur en courant au trépas.
 Plutôt mourir pourtant que de te méconnaître !
 Les amoureux liront cette fable peut-être,
 Ils ne se corrigeront pas.

FABLE VI

LES CHIENS DE FAIENCE.

Deux grands chiens de faïence à la pose héroïque,
 Aux gros yeux relevés d'un gros bleu métallique,
 De griffes et de dents bien pourvus sans danger,
 Surmontant gravement deux colonnes jumelles,
 Etaient placés en sentinelles
 A la porte d'un potager.
 L'un dit à l'autre : - Va, je brave ta colère.
 Tu ne sais pas vraiment ce que je puis te faire ;
 Si tu l'oses, viens m'attaquer !
 L'autre lui répondait : - Je dédaigne ta rage !
 C'est à moi de te provoquer,
 Viens donc me prouver ton courage !
 Avance, je t'étrangle au premier mouvement.
 Tu n'as qu'à bouger seulement.
 Puis, chacun s'adjudgea la palme en cette affaire,
 Car malgré leurs terribles dents,
 Chacun de nos deux impotents
 Etait sûr de son adversaire.

Ainsi parlant toujours d'armes et de combats,
 Deux lâches, pour briller en public, se provoquent ;
 Mais du bon public ils se moquent :
 Ils savent bien tous deux qu'ils ne se battront pas.

FABLE VII

HOMERE ET LE CHIEN DU BERGER.

Le vieux Mélésgène un jour errait sans guide,
 En tâtonnant la route, il marchait tristement,
 Quand d'un chien le long hurlement
 A frappé son oreille avide.
 Il espère des dieux quelque secours nouveau,
 Et ses pieds heurtent un tombeau.
 Là se plaignait le chien couché sur une pierre,
 Redemandant au ciel, par ses cris superflus,
 Son maître, un vieux berger, qui ne l'entendait plus.
 Homère comprend tout : son obscure paupière
 N'ayant plus de regard, avait encor des pleurs.
 Il veut de l'animal apaiser les douleurs,
 Il lui présente un pain, sa ressource dernière.
 Il veut l'arracher de ces lieux :
 - Viens, j'ai besoin de toi, viens me sauver la vie !

Viens, tu vois qu'à mes yeux la lumière est ravie :
 Tu m'es envoyé par les dieux.
 Pauvre chien, ne meurs pas en gardant de la cendre :
 Ton maître ne peut plus t'entendre.
 Mais le chien, malgré ce discours,
 S'attachait à la pierre et gémissait toujours.
 Il refusa le pain, l'amitié du grand homme.
 Nous pouvons oublier l'amour et les bienfaits,
 Mais seul le chien ne ment jamais
 A sa fidélité qu'à bon droit on renomme.
 Sur la tombe du vieux berger
 Il mourut sans se déranger.

Sans doute il aurait pu mieux faire :
 Il pouvait assister, aimer le grand Homère ;
 Mais plus d'un ami tendre, et qui n'est pas un chien,
 N'eût pas compris le mieux et n'eût pas fait si bien.

FABLE VIII

MAHOMET ET L'ENFANT.

Mahomet était en prière,
 Tout l'islam était prosterné,
 Et voilà qu'un enfant, lutin déterminé,
 S'échappant d'auprès de sa mère,
 Et croyant faire un très beau coup,
 Du grand chef des croyants s'approche à pas de loup ;
 Puis, comme en ce moment nul ne lève la tête,
 Il se campe à cheval sur le dos du prophète.
 La prière est finie et Mahomet pourtant
 Ne se relève pas. On aperçoit l'enfant ;
 La mère accourt tout effarée
 Et de sa monture sacrée
 Arrache le beau cavalier.
 - Cet enfant ne m'a pas empêché de prier,
 Dit Mahomet, bien au contraire !
 Ne le chagrinez donc en rien ;
 Car lui prêter mon dos lorsqu'il s'y trouvait bien,
 C'était utiliser devant Dieu ma prière.

Qu'aurait-il dit de mieux s'il eût été chrétien ?

FABLE IX

LE MORALISTE ET LE POETE.

LE MORALISTE.

Si la fable est une imposture,
 On ne doit pas la tolérer,
 Et le flambeau de la nature
 Suffit seul pour nous éclairer.
 En vain vous dites que vos songes,
 Que vos ingénieux mensonges,
 Du méchant trompent les fureurs ;
 Trop souvent ils les favorisent,
 Et tous les vrais sages méprisent
 Les méchants et les imposteurs.

LE POETE.

La fable n'est pas l'imposture,
 L'ombre est nécessaire au soleil.
 Les rêves sont dans la nature,
 Qui nous a permis le sommeil.
 Révélez-vous à l'enfance
 Les mystères de sa naissance
 Sans offenser sa pureté ?
 L'enfant dort, Dieu lui parle en songe.
 La fable n'est pas un mensonge,
 C'est l'ombre de la vérité.

LE MORALISTE.

Quand le soleil de sa lumière
 Inonde l'Orient vermeil,
 De l'enfant que le jour éclaire
 Pourquoi prolonger le sommeil ?
 Pourquoi le bercer par des fables,
 Quand les vérités formidables
 A son réveil vont l'assaillir ?
 Qu'il ignore, mais qu'il apprenne ;
 Qu'il ne rêve pas, qu'il comprenne :
 Car l'amuser, c'est le trahir.

LE POETE.

J'en crois mieux à l'instinct des mères ;
 J'en crois au ciel, qui du berceau
 Ecarte les peines amères
 Et lui dérobe le tombeau.
 La vérité prématurée,

En se montrant, reste ignorée ;
D'ornements il faut la parer.
L'espérance est une imposture
Peut-être, mais c'est la nature
Qui nous ordonne d'espérer.

LE MORALISTE.

Travaillez à la délivrance
De ces esclaves de l'erreur.
Le travail n'est pas l'espérance,
C'est le conquérant du bonheur.
Que les réalités sévères
Remplacent vos folles chimères.
Que vous fait le vague du ciel ?
Exercez l'homme à la sagesse,
Et ne lui versez pas l'ivresse
Dans des vases frottés de miel.

LE POETE.

Prenez-nous pour ce que nous sommes.
Les jours succèdent aux matins.
Quand les enfants seront des hommes,
Ils ne craindront plus les lutins.
Laissez-nous pour le premier âge
Des vérités orner l'image ;
Restez tristes et triomphants,
Mais laissez fleurir pour les mères
L'espérance aux douces chimères,
Et les fables pour les enfants.

FABLE X

LE LION ET L'ÉLEPHANT BLANC.

Les lions autrefois eurent leur Alexandre,
 Qui s'érigéait pour monuments,
 Non pas des montagnes de cendre,
 Mais bien des amas d'ossements.
 Ce lion, fatigué de chasse et de carnage,
 Et sentant venir le grand âge,
 Avisa qu'il était saison
 De gouverner avec raison.
 Quelqu'un lui dit : - Consultez l'homme.
 - Qui ! l'homme, ce sot animal
 Prêchant toujours le bien, faisant toujours le mal,
 Empoisonné, dit-on, jadis par une pomme,
 Et depuis ce temps-là toujours stupide et fou !
 J'aimerais mieux croire au serpent, au hibou,
 Dit le lion. Mais en Asie
 On dit qu'il est un éléphant
 Blanc,
 Qu'on le fasse venir : telle est ma fantaisie :
 L'éléphant blanc toujours fut un très grand seigneur,
 Mais au roi des lions il voulut faire honneur.
 Il vint donc lentement avec tout son cortège
 De bonzes, de magots, que sais-je ?
 Bref, il vint. Le lion sous un dais se plaça,
 Dais de palmes et de feuillages,
 Puis entre les deux personnages
 La conférence commença :
 - Sire, dit l'éléphant, pour être raisonnable,
 Un roi doit se résoudre, avant tous ses projets,
 A ne pas manger ses sujets.
 - Cette maxime est détestable,
 Lui répond le lion : de quoi vivraient les rois ?
 - Mangez, dit l'éléphant, des raisins et des noix.
 - Qui, moi ? vraiment, je m'imagine
 Que tu me prends pour un bramine !
 Mes sujets t'ont payé pour tenir ce discours.
 Le conseil que je te demande,
 C'est comment je pourrais les dévorer toujours
 Avec une raison plus grande !

 Donnez raison, docteurs, à notre iniquité,
 C'est ainsi que les grands cherchent la vérité.

FABLE XI

LA MENDIANTE.

Une vieille et livide et maigre mendiante
 Se traînait dans la rue avec de longs efforts.
 Deux petits enfants demi-morts
 Tiraient sa mamelle pendante.
 La vieille n'avait rien d'entier
 Que ses dents, qui semblaient d'acier,
 Découvertes toujours par ses lèvres fanées.
 Elle renversait tout sous ses pieds froids et lourds,
 Et des taches de sang qu'elle essuyait toujours
 Sans cesse apparaissaient sur ses mains décharnées.
 On la trouve suspecte, on l'arrête ; elle rit

Et dit :

- La prison, c'est du pain ; la geôle est un asile.
 On la conduit au juge, elle reste immobile.
- Femme, fais voir ton passe-port.
- Je n'en ai pas besoin, j'ai la clef de la mort
 Pour ouvrir toutes les serrures.
- Quels furent tes parents ? – Moi ! j'ai l'antique orgueil
 Pour aïeul ;
 Pour maîtresses il eut les débauches impures ;
 Mon père est l'égoïsme, il est encore vivant,
 Et le plaisir me rendit mère.
 Le sombre désespoir n'est pas mon seul enfant.
- Quel est ton protecteur ? – le vice me défend.
 - Et ton nom ? – Je suis la misère.

FABLE XII

LA MOUCHE ET L'ARAIGNEE.

Une mouche était indignée
 Des noirs forfaits de l'araignée.
 Elle assemble ses sœurs et leur dit : - Voulez-vous
 Délivrer l'univers de sa toile exécrée ?
 Unissons-nous en foule, en colonne serrée,
 Puis sur ses vils tissus, ensemble rusons-nous !
 Rien ne peut arrêter tout un peuple qui passe.
 Allons, pour elle point de grâce !
 Elle a dévoré nos parents,
 Elle voudrait encor dévorer nos enfants ;
 Allons ! Voilà l'essaim qui siffle, qui bourdonne ;
 On s'élançe, la charge sonne,
 Mais en approchant du danger,

Le menu peuple s'épouvante,
 Et dans l'affreux garde-manger
 La pauvre mouche est prise et se débat vivante.

Tant pis pour elle, direz-vous ;
 C'est ce que disaient ses compagnes.
 Ainsi finissent les campagnes
 De ceux qui vont mourir pour le bonheur de tous.

FABLE XIII

LE DERVICHE ET LE JUGE.

Prêchant la pauvreté, le jeûne et le pardon,
 Certain derviche avait sa bourse bien garnie.
 Il fut volé par un fripon :
 Et voilà mon saint qui renie
 Tous ses beaux discours d'autrefois.
 Il veut livrer son homme à la rigueur des lois.
 Il faut que sans pitié l'offense soit punie.
 Il espère que l'Eternel
 Va foudroyer le criminel,
 Comme si Dieu n'avait pour passe-temps bizarres
 Qu'à prêter son tonnerre aux derviches avarés.
 Mais un juge lui répondit
 Et lui dit :
 - Vous méritez deux fois la peine que mérite
 L'homme que vous chargez avec tant de chaleur,
 Car il est simplement voleur,
 Et vous doublement hypocrite.

Ce juge était sévère, et vraiment il est dur
 D'être ainsi mis au pied du mur.
 Quoi donc, parce qu'on est derviche,
 Il n'est pas permis d'être riche !
 Il faudra se laisser voler
 Sans se mettre en colère et sans se désoler.
 Moi, j'aurais au dervis pardonné sans scrupule.
 Juge et voleur vivaient sur son argent béni.
 Il n'avait plus sa bourse, il était ridicule :
 N'était-il pas assez puni !

FABLE XIV

LA RIVIERE ET LE RUISSEAU.

Non loin du cours d'une rivière,
Un petit ruisseau fugitif
Précipitait son flot rapidement tardif
A travers l'herbe et la fougère.
La forêt le couvrait d'un ombrage tremblant
Et brisait ses reflets dans l'eau vivante et claire.
Là le grand pin superbe et le peuplier blanc
Aimaient à marier leur ombre hospitalière ;
Le bon Horace l'eût chanté ;
Et le ruisseau bavard, de lui-même enchanté,
Riait de la rivière lente,
Qui, grave et sans se détourner,
Par le poids de ses eaux se laissait entraîner,
Suivait paisiblement la pente.
La rivière lui dit : - Crois-moi,
Je me tourmente moins et j'arrive avant toi.
Ce n'est point en courant qu'on fait bien ses affaires.
En voyage, comme en bon droit,
Les détours sont peu nécessaires,
Et pour aller plus vite, il suffit d'aller droit.

FABLE XV

LE MAÎTRE ET LES ÉCOLIERS.

Le désordre se mit un jour dans une école.
 Le maître était un ignorant,
 Disait la classe, et sur sa chaire
 Un réformateur en colère
 Écrivit : *A bâ le tirant !*
 Un écolier prend la parole
 Et dit : - Pourquoi donc obéir
 A cet homme qui nous tourmente ?
 Nous a-t-on seulement admis à le choisir ?
 - Non, répond la marmaille ardente.
 A bas le pédagogue ! et tous allons aux voix
 Pour en faire un de notre choix.
 Cependant on s'agite, on crie, on fait tapage.
 Et de deux gendarmes orné,
 Survient le maire du village ;
 Puis le pasteur, homme très sage,
 Harangue avec douceur le troupeau mutiné.
 On m'a dit qu'il leur tint à peu près ce langage :
 - Vous voulez, mes enfants, par vous-mêmes choisir
 L'homme auquel la raison vous dira d'obéir.
 Si c'est possible à vous, c'est votre droit peut-être.
 Mais quand les écoliers, intelligents censeurs,
 Pourront sans se tromper choisir leurs professeurs,
 Ils n'auront plus besoin de maître.

Les enfants le comprirent-ils ?
 S'ils n'étaient pas assez subtils
 Pour saisir la raison de cette allégorie
 Et pour en dégager un sage enseignement,
 Sans doute la gendarmerie
 Aura complété l'argument.

FABLE XVI

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

Une fourmi voyait une abeille joyeuse,
 Ivre de son mielleux trésor,
 Rayonnante de poudre d'or,
 Dans la coupe des fleurs se plonger tout heureuse.
 - Va, dit-elle, sot animal,
 Des humains machine vivante !
 Ils te font des maisons, ils soignent leur servante.

Moi, d'eux je n'attends que du mal ;
 Ils me foulent aux pieds, ils effondrent mes granges.
 Ils n'ont que du mépris pour moi,
 Et leur plus grand poète a chanté tes louanges.
 En quoi suis-je pourtant moins active que toi ?
 - En rien, répond alors la fille de l'Hymette,
 Mais j'ai donné du miel aux lèvres du poète ;
 Et toi que ferais-tu pour les fils d'Apollon ?
 Tu peux les piquer au talon.

De l'égoïsme aussi l'égoïsme se venge.
 Au cours de la nature il faut s'abandonner.
 Toute la vie est un échange :
 Pour recevoir, il faut donner.

FABLE XVII

PYTHAGORE ET LES FOUS.

Des fous disaient un jour au sage Pythagore :
 - Pourquoi certains mortels sont-ils plus beaux que nous,
 Plus aimés, plus fêtés et plus riches encore,
 Et pourquoi les dit-on plus sages ou moins fous ?
 La nature pourtant, notre mère commune,
 A dû créer pour tous la beauté, la fortune
 Et jusqu'à l'esprit même ! Il faut nous emparer
 De ces gens, les défigurer,
 Ce qu'il ont de trop le leur prendre,
 Et s'ils sont mécontents, les pendre !
 - Mes amis, gardez-vous-en bien.
 Dit le sage, et sachez vous taire !
 Je vais...., mais vous n'en direz rien !
 Vous révéler un grand mystère.
 Nous devons vivre plusieurs fois,
 Et tout marche par balançoire :
 Les plus gueux deviendront des rois ;
 Les plus blancs auront la peau noire ;
 Les sots doivent régir un jour le genre humain
 Par leur sublime intelligence.
 Il ne faut pour cela qu'un peu de patience :
 Jusqu'à la mort, qui vient bien plus tôt qu'on ne pense,
 Qui viendra peut-être demain.
 A cette amusante merveille
 Tous mes fous prêtèrent l'oreille,
 Et chacun d'eux fut enchanté
 De sa laideur, de sa misère.
 C'était pour l'avenir une excellente affaire,

Et les honnêtes gens furent en sûreté.

Tout est perdu si l'univers oublie
 Un jour cette grande leçon.
 Le vulgaire jamais n'entendra la raison ;
 Pour les guérir d'une folie,
 Il faut les rendre fous, mais d'une autre façon.

FABLE XVIII

LE SIRE DE FRANBOISY ET SON ÂNE.

Quand le sire de Framboisy,
 Après sept ans revint de guerre,
 A son râtelier tout moisi
 Son vieil âne se mit à braire.
 - Ah ! disait-il superbement,
 Je ne sais pas où, ni comment,
 Mais nous sommes couverts de gloire.
 Nous avons conquis la victoire.
 Voyez ! de linge enveloppé
 Mon cher maître est tout éclopé
 Et cependant, la mort dans l'âme,
 Le vieux baron cherchait sa femme.
 - Ah ! dit-il, mon pauvre baudet,
 Nous sommes... *mariés* ! nous avons notre fait :
 On nous en fait porter, la chose me paraît
 Et sans remède et sans réplique !
 - Oh ! fit l'âne en se redressant,
 N'insultez pas à ma bourrique,
 Car de votre malheur, moi, je suis innocent.

Cet âne était gaulois. Consultez notre histoire :
 Tous nous nous invitons au banquet de la gloire,
 Sans sortir du logis nous avons combattu.
 Mais si notre maître est vaincu,
 Qu'il aille pleurer ses misères
 Il a pris femme..., il est c... (*trompé*),
 Ce ne sont pas là nos affaires.

FABLE XIX

LE ROI ET LE VER DE TERRE.

Un grand roi, sous ses pieds, vit un ver se traîner.

- Vil insecte, dit-il, j'épargne ta misère.

L'autre répond sans s'étonner :

- Moi, je n'épargne pas ta majesté princière.

Tu peux bien m'écraser, je renaîtrai toujours,

Et tu seras ma proie à la fin de tes jours :

La mort seule étant immortelle.

Je suis moins misérable et vil que tu ne crois ;

Je ne saurais mourir, car je me renouvelle

Dans la corruption des sujets et des rois.

FABLE XX

L'HOMME ET LE DIEU D'ARGENT.

Un païen, dit l'histoire, avait un dieu d'argent ;

Lui, d'ailleurs, était indigent

Et suppliait le dieu de lui venir en aide.

Une nuit, en dormant, il vit

L'idole d'argent qui lui dit :

- De quoi peut donc manquer celui qui me possède ?

Le païen réfléchit ; il fit fondre le dieu,

Et vit s'enfler son escarcelle.

Pour fléchir du destin l'avarice cruelle,

Que fallait-il ? Un peu de feu.

A l'audace les dieux pardonnent

Et se rendent à nos efforts :

Ils aiment les hardis, les vaillants et les forts.

Ce qu'on leur prend, ils nous le donnent.

FABLE XXI

HERCULE ET ATLAS.

Le grand vainqueur de l'hydre aux têtes renaissantes,
 Hercule, aux épaules puissantes,
 Soutint, dit-on, le ciel au lieu du vieil Atlas,
 Pendant que ce dernier portait ses mains avides
 Sur les pommes des Hespérides.
 Le héros était un peu las –
 On le serait à moins – lorsqu'il voit son compère,
 Infidèle dépositaire
 De l'inaccessible trésor,
 S'enfuir avec les pommes d'or.
 Alors le grand vengeur des hommes
 D'un trop juste courroux sentit bouillir le fiel,
 Et pour courir après ses pommes,
 Sur l'enfer ébranlé laissa tomber le ciel.

On assure qu'un très saint père
 En faillit un jour autant faire.
 Mais heureusement une main
 Supporte la céleste voûte ;
 Et quand le chef du genre humain
 Des soleils d'or perdrait la route,
 Le ciel poursuivrait son chemin.

FABLE XXII

LE POURCEAU ET LE CHAMEAU.

Un pourceau vautre dans sa bauge,
 Soufflant et reniflant l'eau grasse de son auge,
 Vit un jour passer un chameau.
 - Voyez donc ce bossu, dit-il, qui fait le beau,
 Et qui se croit un personnage !
 En pliant les genoux, il se laisse charger,
 Il passe plusieurs jours sans boire et sans manger,
 Et pour mieux maigrir, il voyage.
 Croit-il donc corriger les dieux,
 Qui de leur appétit ne sont pas oublieux,
 Et régler la nature au gré de ses caprices ?
 Son abstinence impie insulte à mon besoin,
 Va, chameau, va jeûner plus loin !

Aux yeux des vicieux, les vertus sont des vices.

FABLE XXIII

LA MINE D'OR ET LE CHARLATAN.

Un maître charlatan, tout paré, tout brodé,
 Et de vingt chaînes d'or en vingt endroits bridé,
 Tout douillet de velours, tout gaufré de dentelles,
 Avec un magnifique et long charivari
 Assemblait le peuple ahuri,
 Et lui disait : - Messieurs, vos dames veulent-elles
 De belles robes, des bijoux,
 Vos enfants de charmants joujoux,
 Vous enfin, voulez-vous des biens, des équipages,
 Payez-moi mon secret, c'est un profond trésor :
 Je connais une mine d'or ;
 Chacun peut y puiser, les fous comme les sages.
 Elle appartient à tous, au sujet comme au roi.
 Un chacun la porte avec soi,
 Il faut seulement la connaître ;
 En tout temps on peut l'exploiter.
 Prenez, dépensez sans compter,
 Vous la verrez toujours renaître !
 Pour savoir mon secret, il en coûte vingt francs ;
 J'exige de plus la promesse
 Que vous n'en direz rien.- La foule alors s'empresse,
 Gens de tout âge, de tous rangs,
 Viennent lui demander la bienheureuse pierre.
 Alors notre maître gonin
 Derrière le rideau les conduit par la main.
 Puis, quand la grosse caisse a fini son tonnerre,
 A l'oreille il leur dit : - Ce trésor du Pérou
 Qu'on creuse tous les jours sans y laisser de trou,
 Du mensonge opulent ce fertile domaine,
 Cette terre où l'or vient au-devant de nos pas,
 J'y travaille à l'instant !... Vous ne devinez pas ?...
 Eh bien ! c'est la bêtise humaine !

FABLE XXIV

LE LOUP ET LE BELIER.

A travers l'épaisse cloison
 D'un parc où des brebis à la riche toison
 Broutaient l'herbe fraîche et fleurie,
 Certain loup, qui rôdait à travers la prairie,
 S'étant assuré que le chien
 Sommeillait et n'entendrait rien,
 S'adresse à la troupe bêlante
 Et lui dit : - Ne me craignez pas,
 Vous que l'homme réserve à ses hideux repas,
 Vous qu'il flétrit déjà de sa marque sanglante,
 Vous vous croyez en sûreté,
 Quand du boucher déjà le couteau vous menace !
 Croyez-moi, le destin favorise l'audace.
 Renversez la cloison de ce parc détesté ;
 Ou ce soir au bercail s'il faut qu'on vous ramène,
 Fuyez, dispersez-vous dans les bois, dans la plaine :
 Sachez ravir la liberté !
 - Oui, dit un vieux bélier, ta harangue est sublime :
 La liberté me plaît, c'est un mot que j'estime.
 Mais loin des chiens et du berger,
 Crois-tu que nous vivrons sans peine et sans danger ?
 Libres, nous trouverons toujours une prairie,
 De clairs ruisseaux, des cieux vermeils,
 Mais qui nous défendra, sire loup, je te prie
 Des attentats de tes pareils ?
 De l'homme en subissant l'empire,
 Des maux nous évitons le pire.
 Va, compère le loup, nous te connaissons bien.
 Rentre dans tes forêts, ou j'éveille le chien.

Cet apologue a plus d'à-propos qu'on ne pense,
 Et je vous le dis entre nous :
 Moutons, pauvres moutons, défiez-vous des loups
 Qui vous prêchent l'indépendance !

FABLE XXV

L'AIGLE ENCHAÎNE ET L'HIRONDELLE.

La fable qui précède était pour les moutons :
 Il faut bien à ceux-là prouver que la prudence
 Pour eux est dans l'obéissance.
 Trouvez-moi des Brutus, montrez-moi des Catons,
 A ceux-ci je dirai si j'aime l'esclavage.
 Un aiglon pris dans une cage
 Avant d'avoir connu le paternel essor,
 Avait grandi dans la volière
 D'un seigneur, et sa tête altière
 Sortait d'un riche collier d'or,
 Au collier tenait une chaîne
 Rivée à la branche d'un chêne.
 A cela près, sa majesté
 Jouissait de sa liberté.
 Un jour il vit une hirondelle
 Et voulut causer avec elle ;
 Mais l'hirondelle avec dédain
 S'envole et poursuit son chemin.
 L'aigle de ce mépris s'étonne.
 Il voit passer un autre jour
 L'hirondelle, et lui dit : - Ma bonne,
 Sachez qu'à mes pareils les vôtres font la cour.
 - Et qui donc êtes-vous ? lui répond l'hirondelle.
 - Je suis un aigle. - Oh ! non, dit-elle,
 Mais un oiseau de basse-cour.
 Un aigle eût secoué la servitude humaine,
 Dût-il laisser sa chair et son sang à sa chaîne.
 Moi je ne suis qu'un oisillon,
 Et je ne crains pas l'esclavage :
 Je meurs si l'on me met en cage.
 Et toi dont l'aile pend comme un noble haillon,
 Par paresse ou frayeur tu te laisses corrompre,
 Quand tu peux ou mourir ou vaincre pour régner !

Il ne faut pas se résigner
 Aux chaînes, lorsqu'on peut les rompre.

LIVRE III

SYMBOLES

Le combat de la vie.

En apprenant à connaître la nature et à croire en Dieu dont il est l'image, l'homme a senti naître en lui-même une magnifique ambition, il veut monter au ciel comme Prométhée avec l'assistance de la sagesse et s'emparer du feu du ciel. C'est alors que commence pour lui le grand combat de la vie. Toutes les faiblesses de la terre sont jalouses de sa force et veulent le détourner ou le retenir. C'est ce que nous avons essayé de peindre dans les fables de notre troisième livre. Ici nous cessons l'analyse de nos symboles pour en commencer la synthèse. Le nombre trois, en effet, est celui de la fusion des éléments et de l'enfantement, soit des formes, soit des idées. Ce n'est donc plus maintenant la pensée qui suivra pas à pas les symboles, mais les symboles viendront à l'appui de la pensée et s'expliqueront d'eux-mêmes par les déductions de notre philosophie.

Initié aux grands principes de l'équilibre, connaissant l'agent universel qui est la lumière universelle ou l'éther avec ses quatre forces astrales et magnétiques, l'adepte se repose dans sa force. Combien peu lui importent les vaines disputes des philosophes, l'échafaudage mobile des systèmes, les naïvetés ou les témérités dogmatiques des théologiens ?

Mais cette force, il ne faut pas en laisser deviner le secret au monde ; cette force qui réside dans l'*autogénie* de ses pensées, dans cette chevelure vierge qui sert d'auréole à sa tête et qu'il ne faut pas exposer aux perfides ciseaux de Dalila.

La virilité de l'âme est aux yeux du vulgaire une indécence qu'il faut cacher. L'homme sans préjugés passerait pour un homme sans conviction. L'homme sans colère semblerait être sans cœur et le roquet viendrait mordre l'oreille du lion (fable I).

Socrate serait insulté par Xantippe, Minos serait trahi par Pasiphaë (fable II).

Jamais le stupide vulgaire ne comprendra la haute sagesse des mages. Orphée chante et les singes font la grimace. Que voulez-vous ? Ils espéraient que le poète ferait l'éloge de leur queue (fable III). La gloire qu'on demande à la foule est une ambrosie bien amère, car elle contient beaucoup de fiel et peu de miel, d'ailleurs les palmes immortelles sont tardives à naître et n'ombragent guère que des cercueils. Les véritables grands hommes sont peu jaloux d'escompter leur gloire, ils savent que si le tonnerre, comme on le dit vulgairement, épargnait le laurier, ce serait par une sorte de complicité entre fléaux (fable IV) ; une couronne de laurier est trop souvent une couronne de vertiges. La sève du laurier contient le plus subtil de tous les poisons.

A l'abri de l'orgueil dans son heureuse obscurité, qui le défendra de l'amour ? la femme a toujours été exclue de l'initiation, pourquoi ? C'est que la nature passive de la femme la rend nécessairement passionnée. C'est qu'elle est absolue et par conséquent injuste en amour, et qu'elle n'admire la grandeur chez l'homme que dans l'espérance d'obtenir tôt ou tard le sacrifice de cette grandeur. On se trompe si l'on croit qu'à la bataille d'Actium la reine Cléopâtre a eu peur. Si elle a fui, ç'a été pour entraîner à sa suite Antoine déjà triomphant et pour se sentir préférée à l'empire du monde. Tant que la femme admire une force inconnue et qu'elle craint de voir cette force lui échapper, elle est admirable de dévouement et de sacrifice ; mais dès qu'elle se sent reine, elle veut plus : elle veut devenir à la fois et divinité et prêtresse, et elle sacrifie son amant à deux insatiables idoles qu'elle cache au fond de son cœur : sa coquetterie et sa vanité (fable V).

Nous ne voulons certes pas dire qu'il n'y ait des femmes raisonnables et sages, mais celles-là on les aime par devoir, on les honore, on les respecte, on les respecte même trop. Il est si rare, en effet, de voir les hommes se passionner pour la sagesse et pour la raison.

L'amour sensuel est une folie, puisque c'est une ivresse. Ne faut-il pas, en effet, être ivre ou fou pour repeupler à plaisir les domaines de la mort ?

Aussi la débauche stérile eût-elle été un progrès si le christianisme en révélant les horizons infinis d'une vie nouvelle, n'avait donné à l'amour la foi pour raison et l'éternité pour espérance.

Le sage ne se préoccupe plus des intérêts qui divisent les hommes et ne prend jamais part à ces luttes de la vanité qui amusent un monde sans convictions (fable VI). Aussi trouvera-t-il difficilement un ami, car les petits ne prennent jamais en pitié la solitude des grandeurs (fable VII).

Quelle consolation aura-t-il donc ? Celle d'aimer comme savent aimer les mères ; celle de faire du bien aux petits sans rien attendre d'eux, et de se contenter de la part qu'il saura prendre à leur bonheur. Ici nous avons placé l'admirable légende de Mahomet et du petit enfant (fable VIII), légende qui nous révèle un Mahomet bien autre que celui de Voltaire, et qui devrait faire appeler le chef des croyants le bon Mahomet, comme on dit le bon la Fontaine.

La bonté conduit à la piété. Le symbolisme religieux et les magiques influences du culte sont trop nécessaires aux jeunes âmes pour que le sage travaille à les en détourner, et ne les encourage pas au contraire à les respecter par ses discours et par son exemple. Relisez attentivement ici la fable ou plutôt le dialogue lyrique intitulé : *Le moraliste et le poète* (fable IX).

Reconnaissant que l'ordre est le balancier du progrès, le sage ne se heurtera pas follement aux puissances établies et les laissera tomber d'elles-mêmes si elles sont injustes, sans entreprendre de leur donner de vaines et dangereuses leçons. Nous avons dit que les abuseurs du pouvoir sont des anarchistes couronnés. Or, comment voulez-vous qu'un anarchiste se soumette à la raison qui est la puissance la plus inébranlable et l'autorité la plus absolue de l'univers (fable X) ?

Le véritable ennemi public, le monstre sans cesse renaissant qu'il faut combattre, c'est la misère (fable XI). Or, la misère n'a pas d'autre cause que les vices des hommes ; et les dérèglements des pauvres en creusent le gouffre avec plus d'acharnement encore que l'égoïsme des riches. C'est le vice qui perd les grands : que ce soit la vertu qui travaille au salut des peuples !

La vertu cependant n'est pas toujours la sagesse. On peut être un héros et parler comme un insensé. C'est pour toi que je dis cela, noble soldat de l'Italie, qui prends des royaumes par le seul prestige de ton nom. Tu as rappelé aux Siciliens et aux Napolitains qu'ils foulaient la terre de Mazaniello et des Vêpres... N'essaye pas de recommencer les Vêpres, car tu recommencerais aussi et plus certainement le règne et la folie de Mazaniello (fable XII) !

Comment, toutefois, n'excuserait-on pas les imprudences d'un homme de guerre quand celui qu'on eût pu nommer le prince de la paix, le vicaire de Jésus-Christ, saint Pierre en un mot s'est laissé emporter jusqu'à tirer l'épée pour répandre un sang inutile ? Le motif de saint Pierre était louable pourtant, il voulait défendre son maître, il ne ressemblait pas au derviche de notre fable (fable XIII), qui veut attirer la vengeance de Dieu et des hommes sur un mauvais sujet qui lui a pris tout simplement sa bourse.

Evitant ainsi tous les écueils de la bonne foi et tous les emportements de l'opinion, faisant justice de la gauche et de la droite sans se détourner jamais ni à droite ni à gauche, le sage poursuivra son chemin avec calme sans s'inquiéter des obstacles. Voyez la rivière qui roule paisiblement ses eaux, si elle rencontre un monticule, s'irritera-t-elle pour le franchir ? Non,

elle l’embrasse en passant, en fait une île que souvent elle couvrira d’arbustes et de fleurs, puis réunit tranquillement ses bras et marche victorieuse sans avoir lutté (fable XIV).

Mais où arrivera le sage ? Sera-t-il porté au pouvoir par le suffrage des multitudes ? sera-t-il salué comme maître des écoles publiques des hautes sciences ? Peut-être. Mais ce n’est pas sur cela qu’il peut et qu’il doit compter. La multitude choisit toujours ceux qui la représentent le mieux. Or, ce qui représente le mieux l’ignorance des multitudes, ce n’est pas la science (fable XV). Si le sage devient roi, ce sera dans la république des abeilles, c’est-à-dire dans la société invisible de ceux qui, comme les abeilles par leur miel, se révèlent seulement par des bienfaits ; il cachera la vérité comme le miel dans ses alvéoles de cire, car il ne faut pas l’exposer aux dédains et aux outrages de la folie. Quand l’homme arrive aux limbes de la science, quand il commence à deviner qu’il existe une vie intellectuelle, il est tout d’abord envahi par une immense présomption : il croit savoir tout ce qu’il pressent ; il prend ses hallucinations pour des lumières et les rêves de son cerveau pour des systèmes qu’il doit défendre ; il se passionne pour ces systèmes. Ne perdez pas de temps à les réfuter : opposez l’absurde à l’absurde, car le temps n’est pas encore venu de laisser entrevoir la vérité (fable XVII).

Laissez rimer la gloire avec la victoire, ne vous préoccupez ni des grands combats ni des disgrâces conjugales du noble sire de Framboisy, l’orgue de barbarie fera justice de toutes ces gloires et de tous ces revers (fable XVIII). Tous les systèmes, soit politiques, soit religieux, soit philosophiques, soit littéraires, qui n’ont pas pour base la justice et la vérité, périront comme ces rois dont les crânes vides semblent des dômes préparés pour servir de panthéon aux vers de la tombe (fable XIX).

Il sait, il veut, il se tait. Que lui reste-t-il à faire ? Il faut qu’il ose. Oser quoi ? Tout ce que la science lui a fait trouver possible pour arriver à cette paix profonde qui est la récompense de l’œuvre accomplie.

Oui, il faut oser, pour s’occuper sérieusement de cette philosophie occulte traitée avec tant de mépris par ceux qui la nient, avec tant de haine par ceux qui l’attribuent au démon ; il faut oser, pour commander à cette lumière vitale qui prolonge nos organes au delà même de leurs limites visibles et qui aime de notre vie les objets soumis à nos usages. Il faut oser, pour commander aux fantômes de l’imagination et aux inquiétudes de l’esprit ; il faut oser pour penser autrement que le vulgaire et pour opposer l’immuable bon sens des sages aux divagations toujours changeantes de la foule. Dieu a mis à notre disposition la paix et le bonheur ; mais il faut oser étendre nos mains jusqu’à ces fruits de l’arbre de vie défendus par tant de chimères et ne pas craindre de les voler, car dès que nous les avons cueillis, la nature nous les donnera. Souvenons-nous que le ciel souffre volontiers violence et qu’il veut être pris d’assaut (fable XX).

Mais pas à la manière du pape Jules II, qui couvrait sa soutane blanche d’une cuirasse et remplaçait la tiare pontificale par un casque de soudart : un pape qu’on dépouille peut crier au voleur, mais il ne doit pas endosser la capote du gendarme. Où s’arrêterait-il, en effet, dans cette voie, et qui l’empêcherait de descendre jusqu’à la casaque rouge du bourreau (fable XXI) ?

Ne nous écartons pas de notre sujet. Nous parlons du sage, et nous ne parlons pas du pape. Nous disions ce que notre sage doit oser ; nous avons dit précédemment avec quel soin il doit dissimuler son audace. Pour le vulgaire on est un athée dès qu’on n’est pas anthropomorphe ou idolâtre ; on est immoral dès qu’on n’a pas de fausses et bruyantes vertus ; on est fou dès qu’on n’est pas sage à la manière de tout le monde, et Dieu sait comment tout le monde est sage (fable XXII) !

Il doit se défier du succès et des engouements de la mode. Exploiter la bêtise humaine, c’est souvent très lucratif, mais ce n’est jamais honorable. Eteilla n’a vu dans les sciences occultes qu’un moyen de gagner de l’argent en disant la bonne aventure ; Eteilla n’était qu’un

saltimbanque. Il faut bien se tenir en garde contre ces cupidités vulgaires. Vous parlez de la science devant un homme que vous croyez votre ami : prenez garde que cet homme ne s'établisse escamoteur ou chiromancien en se disant votre disciple d'abord, puis votre émule, puis votre maître, et que le public ne vous rende responsable des sottises qu'il débitera (fable XIII).

Gardez-vous des envieux, et je ne parle pas ici des démocrates, bien qu'au dire de M. Proudhon, qui doit s'y connaître, la démocratie soit l'envie. Démocratie n'est pas un mot heureux ; j'en voudrais un qui exprimât le même sens que la belle devise qu'on attribue à M. Guizot : Tout pour le peuple ! rien par lui ! On tentera vainement de s'écarter de cette maxime : toujours et forcément on y reviendra (fable XXIV).

Nous arrivons à la conclusion de notre troisième livre et à notre XXV^e symbole.

Il ne faut pas se résigner

Aux chaînes, lorsqu'on peut les rompre.

LORSQU'ON PEUT, entendez-vous ?

Ainsi, enfants à la lisière, vous ne *pouvez* pas rompre cette chaîne conservatrice. Résignez-vous et grandissez.

Prolétaires et travailleurs, vous *ne pouvez pas* vous affranchir du travail, mais par le travail vous pouvez vous affranchir de la misère. Ne vous résignez pas à la misère, mais résignez-vous au travail.

Mais vous, hommes vicieux, que les passions tiennent attachés à leur chaîne honteuse, ne vous résignez pas, affranchissez-vous !

La vraie liberté est celle de l'âme, et nul pouvoir humain ne saurait l'enchaîner. L'homme est libre dès qu'il veut l'être, car Dieu même ne saurait faire violence à la volonté humaine. Lucrèce était libre devant Tarquin et pouvait mourir pure en sacrifiant son faux honneur, celui qui pouvait être terni par un mensonge lorsqu'elle préféra l'adultère avec la gloire d'en mourir, et se fit ainsi la prostituée de la vengeance. Les chrétiens étaient libres devant Néron lorsqu'ils mouraient en foule plutôt que de jurer par le génie de César, attendu que ce génie était la plus atroce de toutes les démenes. Mais Samson n'était pas libre devant Dalila, Alexandre le Grand n'était pas libre devant la colère et l'ivresse. Regardez, voilà le maître du monde qui se cache et qui pleure : il a tué son ami Clytus dans une orgie ; demain, dans une orgie nouvelle, il se tuera lui-même pour devenir plus vite un dieu, et ne deviendra rien que le cadavre d'un ivrogne.

Combien de princes ont régné sans avoir jamais été libres ! Mais combien de pauvres esclaves ont été libres dans les fers ! Esope était-il l'esclave ou le maître de Xanthus ? Epictète ne forçait-il pas à se courber devant lui la tête orgueilleuse d'Epaphrodite ? Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira, a dit le grand Maître. O la belle et vraie parole ! Est-ce que l'intelligence éclairée par la vérité n'est pas la maîtresse du monde ? Est-ce qu'Ulysse sorti tout nu et tout limoneux de la mer ne se fait pas reconnaître pour un roi par l'habileté et la noblesse de son langage ? Si vous êtes les affranchis de l'intelligence, vous ne serez plus jamais les esclaves de personne ; et que les auxiliaires de la brutalité essayent de vous faire peur et de vous courber sous leur joug, ils verront !...

Prométhée est enchaîné sur le Caucase ; mais il n'est pas esclave, et, malgré le clou qui lui traverse la poitrine, il insulte à la fureur de Jupiter.

Jupiter, en effet, ne résistera pas à la patience de Prométhée : le vautour immortel a pris goût à la chair des dieux, et il dévorera un jour toute la postérité de Jupiter. Regardez Hercule et Prométhée descendant de la montagne : ils sont appuyés l'un sur l'autre ; l'un saigne d'une blessure incurable, et l'autre est déjà dévoré par la robe de Déjanire ; mais ils sont libres tous deux et vont monter ensemble sur le bûcher de l'expiation pour se régénérer dans la mort !

L'homme n'a plus de maîtres lorsqu'il est maître de lui-même, et, s'il existait au monde un peuple de sages, ce serait un peuple de rois. Alors seulement la république serait possible, parce qu'un pareil peuple n'aurait pas besoin d'être gouverné. Mais quand je vois une populace abruti par l'ivresse, une bourgeoisie insouciant pour tout ce qui n'est pas bénéfique et comptoir, une presse passionnée par intérêt et souvent menteuse par calcul, une aristocratie enfin qui se bat pour des Rigolboches, je me demande ce que pourrait être la république de ces gens-là, et, s'ils se plaignent des rigueurs du pouvoir, je suppose qu'ils demandent la liberté de faire encore plus mal qu'ils ne font. C'est une belle chose que la Déclaration des droits de l'homme, mais commencez par créer des hommes avant de leur donner des droits. Je ne crois pas que vous preniez pour des hommes la multitude immonde qui traînait Bailly à l'échafaud en le souffletant avec un drapeau trempé dans la boue. Si vous me demandez à quoi de pareils hommes avaient droit, je vous répondrai qu'ils avaient droit à la mitraille du 13 vendémiaire ; et ils l'ont rencontrée... fatalement.

Les élus, c'est-à-dire les hommes d'élite, sont et seront toujours en petit nombre. C'est pourquoi les multitudes ne seront jamais libres : une foule abandonnée à elle-même serait un fléau dont la nature se hâterait de débarrasser la terre. Aussi la foule finit-elle toujours par se laisser conduire ; elle admire facilement un grand sabre, un habit rouge ou le chapeau galonné d'un charlatan. Le sage sourit des entraînements de la foule et ne se laisse pas égarer par elle. De toutes les chaînes, celle de l'opinion est la plus difficile à briser. Le sage la prend à la main et ne s'y laisse pas attacher ; il ne désire plus rien, il n'ambitionne plus rien ; il possède une richesse qui est à l'abri des révolutions et une dignité qu'aucun pouvoir ne peut lui ravir. Il est ce qu'il y a de plus noble, de plus grand et de plus heureux sous le ciel : un homme libre !

LIVRE IV

FABLE PREMIERE

L'ÂNE, LE ROSSIGNOL ET LE PERROQUET.

Si l'on en croit Buffon, le grand historien,
 Le grand peintre de la nature,
 L'âne est pour qui l'observe et le gouverne bien
 Une estimable créature.
 Il est sobre, il est courageux ;
 S'il s'obstine parfois, c'est qu'il est ombrageux,
 Car de tout prévoir il se pique.
 Puis il brait assez haut pour se faire écouter.
 On dit qu'un jour, pour mieux chanter,
 Un âne prétendit apprendre la musique.
 Il avait entendu vanter
 Du rossignol des nuits la voix mystérieuse ;
 Mais l'âne est défiant, c'est son moindre défaut.
 - Or, se disait le nôtre, il faut
 Que je fasse juger cette voix si fameuse.
 Et par qui ? Par un perroquet
 Fort célèbre et d'un grand caquet.
 Jacquot vient. Mais va-t-il écouter Philomèle ?
 Oh ! point. Notre oiseau tapageur
 Imite d'abord la crécelle,
 Se rengorge d'un air songeur,
 Et prêche à plein gosier, comme Polichinelle.
 Le rossignol se tait devant ce fanfaron,
 Et notre sage aliboron
 Dit : - Pauvre chanteur solitaire,
 Va te cacher au fond des bois ;
 Un perroquet t'effraye, il te coupe la voix,
 Son éloquence te fait taire.
 Devant lui ton mérite est mis en question.
 Toi, tu ne sais rien dire, et moi, je te condamne.

 J'ai vu des gens d'esprit qui, par distraction,
 Jugeaient un peu comme cet âne.

LIVRE IV**La grandeur du sage.**

SYMBOLE PREMIER

L'ANE, LE ROSSIGNOL ET LE PERROQUET.

Petites scènes historiques et comiques.

SCENE PREMIERE

LE CARDINAL DE RICHELIEU ET SON PEINTRE.

LE CARDINAL.

Mon cher artiste, savez-vous qu'on commence à parler un peu d'un certain Corneille ? Que pensez-vous de cet homme-là ?

LE PEINTRE.

Ce que j'en pense, moi, Eminence ?... Rien du tout. Cet homme-là n'est pas un peintre.

LE CARDINAL.

Mais est-ce un grand poète ?

LE PEINTRE.

Heu, heu !

LE CARDINAL.

Faites-le donc se rencontrer avec Boisrobert. Boisrobert me dira ce qu'il en pense.

Le peintre invite à déjeuner Corneille et Boisrobert. Boisrobert parle beaucoup. Corneille écoute et ne dit rien.

SCENE II

LE PEINTRE, CORNEILLE.

LE PEINTRE.

Savez-vous, mon pauvre monsieur Corneille, que je ne m'occuperai jamais plus de vos intérêts ? Comment ! je vous ménage une entrevue avec Boisrobert, qui pouvait vous être si utile, et vous ne dites rien ! Mais parlez au moins maintenant. Hein, que dites-vous du Boisrobert ? Voilà un gaillard qui vous a positivement coupé en deux.

CORNEILLE.

Tant mieux pour moi, mon maître, car si je n'étais rien, je vais commencer à être quelque chose. Les grammairiens ne nous disent-ils pas que deux négations valent une affirmation ?

SCENE III

UN SAVANT ET SA FEMME.

LA FEMME.

A quoi donc penses-tu ce matin que je te trouve si distrait ?

LE SAVANT.

Je pense à la fable de Psyché, cet admirable poème de l'âme, et je me demande si l'origine de cette fable n'est pas égyptienne, et si le roi et la reine, père et mère de Psyché, ne sont pas Osiris et Isis.

LA FEMME.

Voilà encore de tes songes creux et de tes folies. Pourquoi ne fais-tu pas plutôt un traité d'algèbre qui puisse être accepté par le Conseil de l'instruction publique et qui nous rapporte de l'argent ? Crois-tu qu'Isis et Osiris me donneront des crinolines ?

(Le savant essuie furtivement une larme et ne répond pas.)

SCENE IV

LA FEMME DU SAVANT, UN VIEUX MATHEMATICIEN.

LA FEMME.

Décidément, mon pauvre bonhomme devient fou. J'ai envie de me jeter à l'eau, je suis vraiment trop malheureuse.

LE VIEUX MATHEMATICIEN.

Vous jeter à l'eau serait une bêtise ; vous êtes encore jeune et belle : il vaut mieux quitter votre mari.

LA FEMME.

Mais vous, voyons franchement, que pensez-vous de lui ?

LE VIEUX MATHEMATICIEN.

Je pense que c'est un mystique.

LA FEMME.

Ah ! pauvre créature que je suis ! je vais certainement le quitter, et cela m'est d'autant plus pénible que sans moi cet imbécile mourra de faim.

LE VIEUX MATHEMATICIEN.

Eh bien ! madame, en le quittant, vous agirez en femme vraiment supérieure.

LA FEMME.

Merci de vos bons conseils. Vous êtes pour moi plus qu'un père, vous êtes une bonne mère, et je cours chez mon avoué.

LE VIEUX MATHEMATICIEN (se frottant les mains).

Je suis un profond scélérat !

SCENE V

MM. MORIN, PIERARD ET UN ECRIVAIN RELIGIEUX.

M. MORIN.

Eliphas Lévi se moque de nous. Nous l'avons mis en demeure de faire un miracle : il n'a pas même répondu.

M. PIERARD.

Mais voici, je crois, M. Ch... qui le connaît ; prions-le donc de lui demander un miracle.

M.CH... (l'écrivain religieux).

Il n'en fera point, j'en suis sûr ; mais je veux bien lui demander d'en faire un, je verrai ce qu'il répondra.

SCENE VI

ELIPHAS LEVI, LA FAMILLE DE L'ECRIVAIN RELIGIEUX.

M. CH...

Mon cher sorcier, voici mon dernier mot : faites un miracle, ou je ne croirai pas en vous.

(Pendant cette conversation, la femme de l'écrivain religieux tâche de calmer une petite fille que la dentition rend malade et qui a des convulsions.)

ELIPHAS LEVI.

Mais, mon cher monsieur, je ne vous demande pas de croire en moi ; mes livres prouvent quelque chose ou ils ne prouvent rien : lisez-les.

L'ECRIVAIN RELIGIEUX.

Je les ai lus et je n'y ai pas trouvé... Oh ! mais, ma chère, emporte donc cette petite, ses cris nous empêchent de nous entendre.

(Eliphas Lévi, qui va et vient dans la chambre, s'approche de l'enfant et lui touche doucement la joue. L'enfant s'apaise tout à coup et s'endort.)

LA FEMME.

Ah ! voici la crise qui est finie ; je vais la porter dans son berceau.

ELIPHAS LEVI revenant s'asseoir.

Je serai donc forcé, mon cher monsieur, de ne pas compter sur votre adhésion ?

L'ECRIVAIN RELIGIEUX.

Sans doute, puisque vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas faire de miracles.

ELIPHAS LEVI.

Que voulez-vous, mon cher Père de l'Eglise ? tout le monde n'est pas le bon Dieu.

SCENE VII

DESBARROLES, ELIPHAS LEVI.

ELIPHAS LEVI.

Il paraît, mon cher Desbarrolles, que nous sommes brouillés, car vous ne me saluez même plus.

DESBARROLES.

Monsieur, j'ai à vous dire que, depuis mes immenses succès, vous affectez de ne pas me prendre au sérieux.

ELIPHAS LEVI.

C'est votre faute, mon cher voyageur en Espagne, pourquoi Alexandre Dumas et tous ceux qui vous connaissent vous trouvent-ils si amusant ?

DESBARROLES.

Et puis je vous dirai entre nous que vous m'avez fait terriblement patauger avec vos Séphiroth que je prenais pour des mondes semblables au nôtre et votre lumière astrale qui n'est

après tout que l'électricité ; car j'ai consulté des savants, et je suis fâché de vous le dire, mais votre lumière astrale, ce n'est que l'électricité.

ELIPHAS LEVI.

Eh ! mon Dieu, mon cher monsieur, les ignorants peuvent bien se tromper quelquefois, puisqu'il arrive si souvent aux savants de *patauger*, s'il m'est permis de vous emprunter votre élégante expression.

DESBARROLES.

Du moment que je ne suis pas pour vous un homme sérieux, je ne vous estime plus.

ELIPHAS LEVI.

A votre aise, mon pauvre ami.

FABLE II

LE LIERRE ET LE LAURIER.

Un laurier frappé du tonnerre
 (Et l'on dit que la foudre épargne le laurier !)
 Etendait ses rameaux sur l'humide gravier,
 Une racine encor l'attachait à la terre ;
 Et le passant marchait sans lui vouloir du mal
 Sur son feuillage impérial.
 Près de là, sur un chêne aux bras tordus et sombres,
 Un lierre parasite, étroitement serré
 Autour du tronc robuste élargissant les ombres,
 Montait victorieux jusqu'au ciel azuré.
 De l'arbre magnifique il surmontait la tête
 Comme un panache verdoyant,
 Que venait teindre en rouge un soleil d'Orient.
 Et ce fier parvenu, méprisant la tempête,
 Dit au pauvre laurier par l'orage abattu :
 - A ce mauvais destin pourquoi t'exposais-tu ?
 Comme te voilà triste et couvert de poussière !
 Pour échapper à ta misère,
 Si du moins tu savais grimper !
 - Oui, je saurais aussi ramper,
 Dit le laurier ; merci de ta pitié sublime.
 Mais que le ciel abaisse ou relève ma cime,
 Je n'en serai pas moins digne des vœux d'un roi.
 N'exagère donc pas ma chute et mes dommages,
 Car je trouve plus beau de souffrir tes outrages
 Que d'être insolent comme toi.

SYMBOLE II

LE LIERRE ET LE LAURIER.

Mieux vaut être un millionnaire habillé en mendiant que d'être un mendiant déguisé en millionnaire. Ceci est évident pour tout le monde, et cependant ceci est diamétralement opposé aux maximes communes du monde, qui avant tout, et sur toutes choses, veut paraître. Soyez Jeannot, mais ayez des palmes vertes brodées sur le collet de votre habit, et, pour la majorité des sots, vous voilà l'oracle du goût et l'un des princes de la littérature. Aussi Jeannot voudrait être de l'Académie, non pas pour être savant, mais pour porter des palmes vertes et recevoir à telle enseigne les hommages des sots ses pareils. Un voiturier italien disait un jour à l'abbé de Lamennais qu'il voudrait bien être prince de l'Eglise pour boire, manger et ne rien faire. Et voilà comment les petits entendent généralement les grandeurs !

Lorsque Jésus-Christ dédaignait de répondre à Hérode, qui le faisait affubler d'une robe de fou, lequel des deux était le fou ? lequel des deux était le roi ? Mais aussi Jésus-Christ était ce sublime révélateur des grandeurs de l'âme qui disait : Sachez bien que la royauté divine n'est pas dans les pompes extérieures, elle est au dedans de vous : *Regnum Dei intra vos est.*

FABLE III

CLEANTHE ET LE PASSANT.

Cléanthe un jour chantait assis sous un ombrage ;
 Il chantait la sagesse et les nombres vivants,
 L'unité toujours fixe et les mondes mouvants,
 La foudre étincelante au-dessous du nuage,
 Et plus haut que la foudre, avec sérénité,
 Jupiter triomphant dans son immensité.
 Un passant l'écoutait, caché par le feuillage,
 Et contemplait dans l'ombre avec étonnement
 Ce poète sublime accoutré pauvrement.
 Il sort de sa cachette, il se présente au sage,
 Devant ses pieds poudreux il étale un trésor :
 - Donne-moi, lui dit-il, ton hymne et prends cet or.
 - Quel est ton nom ? répond Cléanthe.
 Tu veux payer mon hymne, es-tu donc Jupiter ?
 - Non, je suis un ami de la muse savante,
 Je suis riche, et toujours le savoir me fut cher.
 - Eh bien ! garde ton or ; pour Jupiter je chante,
 Et tu peux m'écouter. Le ciel sous ces rameaux
 Ne fait jamais payer la chanson des oiseaux !
 - Mais à la pauvreté si Jupiter te livre ?
 - Je la surmonterai, je travaille pour vivre.
 - Laisse-moi donc payer ton travail glorieux.
 - Ce n'est pas un travail que de louer les dieux,
 Et je n'accepterai ni prix ni récompense
 Pour cet hymne sacré qui te semble si beau ;
 Seulement, s'il te faut les soins d'un porteur d'eau,
 Tu peux m'offrir la préférence.

SYMBOLE III

CLEANTHE ET LE PASSANT.

L'intelligence, la science, la grandeur d'âme, l'indépendance du cœur et de l'esprit, tout cela ne s'achète pas. Tous les trésors de l'Asie ne sauraient payer un vers d'Homère. La poésie n'est pas un métier, c'est une grâce divine ; ce n'est pas un patrimoine, c'est une auréole ; ce n'est pas une exploitation, c'est un sacrifice. La science est un arbre dont on ne mange pas les fruits. Du temps des apôtres, un faux mage nommé Simon leur offrit de l'argent pour obtenir d'eux les secrets du prosélytisme et de l'enthousiasme chrétien. « Que ton argent périsse avec toi, lui répondit saint Pierre, parce que tu as cru que les dons de Dieu pouvaient se marchander et se payer ! » Saint Pierre était marchand de poisson, saint Paul confectionnait des tentes pour l'armée, leur maître avait été charpentier, et Cléanthe le stoïcien, un de leurs prédécesseurs chez les gentils, était homme de peine et porteur d'eau. Son hymne à Jupiter résume les plus hautes croyances des initiés de l'ancien monde.

FABLE IV

LE JEUNE CYGNE ET LES CANARDS.

Un pauvre cygne abandonné
Tout faible et presque nouveau-né
Aux bons soins d'une cane autrefois dut la vie.
Ses nouveaux parents, les canards,
Gens bruyants et fort babillards,
Pataugeant dans l'eau trouble au gré de leur envie,
S'étonnaient de le voir, silencieux et blanc,
Lustrer avec son bec son plumage tremblant
Au-dessus de l'eau la plus pure.
- Pourquoi ne nous parle-t-il pas ?
Pourquoi dédaigne-t-il nos jeux et nos ébats ?
Puis on le harcèle, on murmure,
Les cancans vont leur train. – C'est peut-être un ingrat ;
Il fait le fier, le délicat.
S'il est un cygne, eh bien ! qu'il chante !
Le chant du cygne est fort vanté.
Or, chantez, monseigneur, vous serez écouté !
Le cygne leur répond : - Voulez-vous que je meure ?
Je ne sais chanter qu'à mon heure :
C'est quand pour la dernière fois
Je vois dormir dans l'eau le mirage des bois.
Abandonnez-moi donc, mais ; je me résigne
A chercher ma vie au hasard,
S'il faut agir comme un canard
Pour prouver que je suis un cygne.

SYMBOLE IV

LE JEUNE CYGNE ET LES CANARDS.

Se taire est toute une science. Il faut savoir se taire en parlant, c'est-à-dire penser pour soi et parler pour les autres.

Les paroles n'ont pas le même sens pour tous : chacun entend suivant son degré d'intelligence.

C'est pour cela que certaines vérités d'un ordre élevé seraient des mensonges pour les âmes basses.

Ne jetez pas les perles devant les pourceaux, disait allégoriquement le Christ, car ils les fouleraient aux pieds et ils se retourneraient contre vous pour vous mordre.

Parmi les bêtes il en est d'inoffensives et de féroces, mais les bêtes féroces de l'espèce humaine entraînent et excitent à nuire les bêtes inoffensives.

Il ne faut pas se livrer aux bêtes. L'art de se taire c'est l'art de cacher la vérité sans mentir.

- Et comment cela ? Est-ce à l'aide des restrictions mentales ?

- Non certes, car les restrictions mentales sont de doubles mensonges. Celui qui en fait usage ment à son prochain et se ment à soi-même pour se persuader qu'il ne ment pas.

Si le monde devait être sauvé par un mensonge, mieux vaudrait laisser périr le monde que de mentir, a dit saint Augustin.

Mais dire la vérité lorsqu'on est sûr que cette vérité sera mal comprise c'est mentir ; voilà ce qu'il est important de bien entendre.

Dites à des méchants que Dieu ne saurait s'irriter et qu'il pardonne toujours : ils se croiront autorisés au mal, vous aurez nié pour eux la justice divine ; vous aurez menti.

Dites-leur que le mal absolu ne saurait exister, et que le mal relatif tourne au triomphe du bien comme l'ombre sert à la manifestation de la lumière, ils croiront que vous faites l'apologie du mal et ils vous jetteront la pierre afin de se donner la gloire d'être les défenseurs désintéressés du bien.

Le silence absolu n'est pas toujours un bon moyen de se taire. Il est des circonstances où ne rien dire c'est parler.

Il serait quelquefois plus prudent de parler pour ne rien dire.

Mais tel ne saurait être le procédé du sage, il respecte la parole et ne la profère jamais en vain.

Le grand secret c'est de deviner la langue intérieure de celui à qui l'on parle et de lui parler cette langue en lui disant seulement ce qu'il peut supporter de la vérité.

Tout peut être dit à tous, mais la science de bien dire est l'art d'adapter l'expression aux différents degrés de la hiérarchie des esprits.

Les choses naturelles se disent ; les choses surnaturelles se devinent.

Les choses spirituelles ne sont entendues que des gens d'esprit.

Les canards de notre fable ont tort de vouloir forcer le cygne à cancaner comme eux, et notre cygne a raison de se taire, puisqu'il ne sait pas leur langage. Mais le sage, au lieu de rester muet comme le cygne, doit apprendre la langue du vulgaire et parler comme tout le monde, afin de cacher même la dignité de son silence.

FABLE V

LA COLOMBE ET LE SERPENT.

Une colombe était en cage,
 Loin de son beau ramier, loin de son nid d'amour.
 Un serpent qui la guette, après mille détours,
 S'approche et lui tient ce langage :
 - Est-il un sort plus triste et plus dur que le tien ?
 Tes parents maintenant font leur nid sur la mousse,
 Et ta captivité ne les tourmente en rien.
 Dans l'intimité la plus douce,
 Ton ramier loin de toi passe des jours heureux,
 Tes sœurs volent de branche en branche ;
 Et jamais des barreaux affreux
 Ne déchirent leur robe blanche...
 -Mes parents ! mon ramier ! roucoulait doucement
 La colombe triste et pensive,
 Je me console en les aimant !
 Puis, tout à coup se ranimant
 Et les yeux tout brillants d'une clarté plus vive :
 - Tu crois qu'ils sont heureux, dit-elle ; eh bien ! merci,
 Car leur bonheur, vois-tu, me rend heureuse aussi.
 Mes sœurs sont joyeuses et belles,
 Puissent-elles longtemps jouir de leurs amours !
 Le soleil que je vois à travers cette cage
 N'est plus celui de l'esclavage,
 Puisqu'il éclaire leurs beaux jours.
 Ami serpent, qui me consoles,
 Merci de tes bonnes paroles.

Or, le très cher ami serpent
 Qui lui tenait ce beau langage,
 Espérait qu'en surexcitant
 Son désespoir jusqu'à la rage,
 Il la rendrait rebelle, et qu'en se débattant,
 Elle ferait tomber sa cage :
 Il l'attendait au pied du mur.

Les bons peuvent souffrir le destin le plus dur,
 Mais le ciel protège leur vie
 En les préservant de l'envie.

FABLE VI

L'ENFANT ET L'ABEILLE.

Un enfant cueillait une rose.
Une abeille y dormait, le lutin fut blessé ;
Alors pleurant et courroucé,
Il court près de sa mère et lui conte la chose.
- Or, voyez le sot animal,
Dit-il : lui faisais-je du mal ?
L'abeille a commencé, moi je vais le lui rendre.
Elle cherche là-bas des fleurs près des sillons,
Dans mon filet à papillons
Tout doucement je vais la prendre,
Puis je l'écraserai. – Mon fils, garde-t'en bien,
Il faut que ton cœur lui pardonne.
Je souffle sur ta main ; vois-tu, ce n'est plus rien.
Tiens, prends ce miel que je te donne :
Il est doux, n'est-ce pas ? Or, sais-tu qui l'a fait ?
Eh bien ! c'est ta méchante abeille !
Oublions sa piqûre en faveur du bienfait.
Elle n'en fera plus dès qu'elle sera morte.
- Or, bien donc, laissons-la, dit le petit gourmand.
Mais elle est bien sottre, vraiment,
De m'avoir piqué de la sorte.
- Tu n'as pas trouvé le vrai mot,
Reprend la mère ; en vain ton ressentiment gronde :
Lorsqu'on se rend utile au monde,
Lorsqu'on a du talent, on n'est jamais un sot.

SYMBOLES V ET VI

LA COLOMBE ET LE SERPENT. - L'ENFANT ET L'ABEILLE.

Le plus précieux de tous les biens c'est la paix intérieure, et il faut la conserver à tout prix.

Pour cela il faut se convaincre que tout mal est relatif et transitoire et que le bien seul est absolu.

Lorsqu'on met sa joie uniquement dans le bien, cette joie n'est jamais troublée, car le bien existe toujours.

La fleur que vous aimez se fane, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que le printemps s'est fané avec cette fleur ?

L'être que vous aimez ne vous aime pas, est-ce que pour cela tous les cœurs vous sont fermés ?

Vous avez cru surprendre un oiseau dans son nid et vous avez mis la main sur un crapaud, faut-il vous dépiter contre le pauvre crapaud et le punir sottement et cruellement de ce qu'il n'est pas un oiseau ?

Les dépits du sot orgueil qui ne veut pas s'être trompé et les basses méchancetés de l'envie sont les causes les plus ordinaires de nos troubles intérieurs.

Lorsqu'on se réjouit toujours du bien en se détournant simplement du mal, on est bien vite consolé de toutes les déceptions de la vie.

Ne nous irritons pas de nos maladresses, corrigeons-nous.

Nous nous sommes piqués en cueillant une rose, faut-il jeter la rose ? Nous avons mis le doigt sur une abeille et nous nous sentons blessés, est-ce à dire pour cela que les abeilles sont des insectes nuisibles ?

Aimons la rose pour son parfum et pour sa beauté, mais ne touchons pas aux épines.

Aimons l'abeille pour son miel et pour sa cire, mais prenons garde à l'aiguillon.

FABLE VII

PEREGRINUS ET LUCIEN.

Autrefois un cynique en us
 (Il se nommait Pérégrinus)
 Annonça qu'en place publique,
 Les jours de la fête olympique,
 Tout vivant il se brûlerait ;
 Toute la Grèce le verrait.
 Grande rumeur. Le jour arrive,
 Le bon peuple grec et latin
 Court au bûcher comme au festin ;
 On fait placer chaque convive.
 Notre cynique Pérégrin
 Vient donc une torche à la main,
 Monte au bûcher. Chacun l'admire ;
 Lucien seul se permet de rire,
 Et cyniques de s'offenser.
 Mais Lucien : - Laissez-moi passer,
 Leur dit-il : la chemise sale
 Que votre héros nous étale
 Est bonne à brûler, Dieu merci,
 Et la peau de son maître aussi !
 Quand d'un si vilain corps le trépas nous délivre,
 Et lorsqu'on est stupide à n'en jamais guérir,
 Il est facile de mourir.
 Le grand point, c'est d'apprendre à vivre.

FABLE VIII

HORACE ET DAVUS.

Que ne suis-je au pays des sylphes, des lutins !
 Que ne puis-je changer en roses les épines !
 Que ne puis-je en héros transformer les Frontins,
 Et les vains bruits du monde en musiques divines !
 Ainsi parle souvent, dégoûté d'ici-bas,
 Un songeur aux ailes tardives,
 Qui ne trouve jamais que cailloux sous ses pas
 Et qu'eau bourbeuse aux sources vives.
 Le ciel, prenant pitié des fragiles humains,
 Leur asservit pourtant une nymphe, une fée,
 Une magicienne aux bienfaisantes mains,
 D'étoiles et de fleurs coiffée.
 Elle dit aux cailloux : Soyez des diamants ;
 Elle crée une gloire aux penseurs qu'on oublie ;

Elle donne et soumet aux désirs des amants
 Une vierge toujours jolie ;
 Elle aime à partager avec l'invention
 Le bonheur d'égayer le poète morose ;
 Elle ennoblit, transforme, anime tout chose :
 Et c'est l'imagination.
 Horace un jour disait à Davus, son esclave :
 - Je suis triste, console-moi :
 Le beau jour de Saturne aujourd'hui te fait roi,
 Et la fière Lydie impunément me brave !
 Ah ! je suis las de ces beautés
 Toujours froides, toujours vénales ;
 Mon cœur veut célébrer aussi ses saturnales
 Et reprendre sa liberté.
 Je tiendrais dans mes bras la reine de l'Asie,
 Que je dirais : Voilà l'esclave du plaisir,
 L'esclave de la fantaisie :
 Elle n'a mérité ni regrets ni désir.
 - Tout beau, répond Davus, ce n'est point ma méthode
 D'avilir ainsi mes amours ;
 Et puisqu'à ce doux jeu l'on se trompe toujours,
 Je n'aime pas à votre mode.
 La fantaisie est bonne, elle ne coûte rien.
 Une reine est pour vous une servante ; eh bien !
 Quand elle me tient à sa chaîne,
 La servante pour moi grandit et devient reine.
 D'une cabaretière ai-je subi la loi,
 Pour moi, c'est la déesse Ilie,
 C'est la jeune Vesta, c'est la nymphe Egérie !...
 - Le maraud, dit Horace, a plus d'esprit que moi.

Davus avait raison : tout n'est qu'imaginaire
 Dans les fantômes du désir.
 Laissons donc le bandeau sur les yeux du plaisir,
 Et rendons belle au moins notre erreur volontaire.

FABLE IX

SOCRATE ET L'ENFANT.

Socrate avec sa femme, un jour,
 Prenait l'ombre et le frais au bord d'une rivière.
 Croyant faire un excellent tour,
 Un enfant lui jette une pierre.
 Le message était dur, et bien que mal lancé,
 A l'épaule Socrate en fut un peu blessé.
 - Peste soit du gamin ! dit Xantippe en furie.

Socrate, mon ami, venge-toi, je t'en prie,
De ce malfaisant animal.
Rends-lui son ridicule outrage,
Rejette-lui sa pierre !... – Oh ! non, répond le sage,
Il sentirait qu'il m'a fait mal.
Du coupable d'ailleurs l'épaule est délicate,
Et le petit caillou dont mon bras se ressent
Deviendrait un pavé, si la main de Socrate
Le dirigeait contre un enfant.

Les fables VII, VIII et IX portent avec elles leur enseignement et ne contiennent point de symboles.

FABLE X

LILITH.

Les vieux rabbins, dans leur légende,
Disent que Dieu créa deux femmes tour à tour,
La première se crut trop grande
Pour subir les lois de l'amour ;
Elle voulut à l'homme en tout rester égale,
Et craignant d'avoir le dessous
Dans la dispute conjugale,
Demanda que ses nœuds d'abord fussent dissous.
Entre les deux rivaux pour éviter la guerre,
Le ciel alors la transporta
Dans un autre coin de la terre
Où seule et fière elle resta ;
Seule dans sa froideur amère,
Sans espérance et sans amant.
Et Dieu lui dit pour châtement :
Jamais tu ne deviendras mère.

Ne pouvant avoir des enfants,
Elle se fit des prosélytes,
Et les fables israélites
Veulent que dans l'exil, ses vices triomphants
Aient servi de modèle à ces femmes savantes
Toujours sèches, toujours pédantes,
Qui prêchent le divorce et la stérilité,
Sous prétexte d'égalité.
Elles n'ont plus de sexe, incroyables bipèdes,
Et si Dieu ne les fit pas laides,
Ce sont des monstres de beauté.

SYMBOLE X

LILITH.

Lilith est le même personnage qu'Astaroth ou Astarté. Elle a une sœur qui se nomme Nahéma. Ce sont les démons de la stérilité et de la débauche.

Lilith est la reine des Stryges : c'est elle qui étouffe les petits enfants au berceau. C'est en son honneur que les sorcières versent le sang des innocents, et c'est pour plaire à Nahéma qu'elles composent des philtres infâmes avec les impuretés sans nom que leur fournissent les Incubes et les Succubes.

Ce sont les fantômes de l'hystérie et de la nymphomanie, fantômes évoqués par les rêves brûlants du célibat ou par la fièvre de l'orgie.

Suivant les kabbalistes hébreux, celui qui se voue à la solitude sexuelle consacre à Lilith la postérité qu'il tue dans son germe et abandonne ses nuits désolées aux stériles embrassements de Nahéma.

Ils disent aussi que Lilith et Nahéma corrompraient le monde par leur souffle empoisonné, si les petits enfants qui respirent en étudiant la loi dans les écoles israélites ne purifiaient l'atmosphère. On ne trouve que chez les Juifs ces images tout à la fois si gracieuses et si pleines d'un sens profond. La chasteté attachée à l'enfance, l'haleine des enfants qui étudient la loi de Dieu, ce souffle de simplicité et d'innocence purifiant l'air infecté par les passions impures, que ces idées sont religieuses et belles ! quelle consolation pour les mères ! quelle bénédiction pour les enfants !

Le génie d'Israël sera encore le salut du monde quand l'esprit d'intelligence aura ouvert la porte des symboles avec les clefs de Salomon.

La méthode des rabbins kabbalistes était d'exagérer les symboles pour les expliquer ; ils couvraient ainsi le voile d'un nouveau voile, afin de forcer le bon sens à deviner l'esprit sous l'absurdité évidente de la lettre.

Ainsi, à ceux qui trouveront incroyable que Samson, après avoir tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne, ait trouvé une source d'eau dans une des dents de cette mâchoire, ils diront que cette mâchoire d'âne était celle d'une ânesse ; que cette ânesse était celle de Balaam, dont les ossements n'ont pas cessé de parler et de prophétiser, etc., etc.

Si on leur demande quel était le serpent qui séduisit la première femme, ils vous diront que c'est un serpent de feu qui se replie trois fois autour du monde et qui porte sur ses écailles changeantes les reflets de toutes les formes ; que ce serpent a été percé de deux flèches par Michaël, le prince des Elohim, l'une traverse ses anneaux de haut en bas et l'autre de droite à gauche ; que le serpent ainsi percé ressemble à une triple roue et tourne sans cesse sur lui-même ; que la femme, en devenant mère, lui met le pied sur la tête et l'empêche de dévorer le monde.

Comprenons ce symbolisme admirable, et tous les mystères de la vie nous sont expliqués, et il n'y a plus d'obscurités pour nous dans les prophéties de saint Jean et d'Ezéchiel.

Ces mêmes rabbins disent encore que les cris des femmes qui enfantent sont recueillis par l'ange de la miséricorde et enfermés dans une boîte d'or, et qu'au dernier jour, quand Satan accusera la race humaine devant le tribunal de Dieu et quand les hommes n'auront plus rien à répondre, l'ange ouvrira la boîte, il en sortira une voix plus puissante que toutes les clameurs de l'enfer, et tous les enfants d'Adam seront sauvés par le plaidoyer sublime formé d'un seul cri : le cri libérateur de toutes les mères !

Tous seront sauvés, c'est-à-dire tous ceux qui voudront l'être. Le bien ne se concilie jamais avec le mal, et la liberté humaine étant inviolable, Dieu ne forcera jamais personne à se soumettre à lui et à l'aimer. La liberté nécessite l'enfer éternel.

FABLE XI

L'AURORE ET CYBELE.

L'Aurore eut un époux qui vieillissait trop vite.

Hélas ! si les plaisirs sont courts
Ils n'en rendent pas moins décrépits nos amours,
Et le temps avec eux fuit et se précipite.

Depuis, l'Aurore en souriant
Par dépit, par fierté, mais plaignant son veuvage,
Victime du néant d'un triste mariage,
Remplissait de ses pleurs le splendide Orient.

Ces pleurs sur le sein de Cybèle
En tombant la rendirent belle,
Et la rajeunirent si bien,
Que l'Aurore, voyant le pouvoir de ses larmes,
Voulut rendre à l'Hymen sa vigueur et ses charmes.
Mais sur l'amour usé les pleurs ne peuvent rien.
Et la Terre lui dit : - O naïve déesse !

Si Tithon pouvait rajeunir,
Tes pleurs bientôt devraient finir,
Tu verrais à grands pas revenir la vieillesse.
Le souvenir commence où finit le bonheur.

Regarde ces lis et ces roses
Pour toi nouvellement écloses,
Elles naissent déjà des regrets de ton cœur :

Ce sont tes désirs, tes caresses
Et tes fugitives ivresses
Qui sortent de la terre en mirage animé.
Une larme de toi dans leur sein déposée
Se change en goutte de rosée.

Sois donc fière d'avoir aimé,
Et pleure, ma divine Aurore ;
Car pleurer, c'est aimer encore !
Pour empêcher l'amour et nos cœurs de mourir,
Le ciel a révélé la gloire de souffrir.

Trop souvent nos plaisirs provoquent le tonnerre,
Mais l'orage s'apaise à la voix des douleurs,
Et voués au travail, nos cœurs sont une terre
Que le regret féconde en y semant des pleurs.

FABLE XII

LE GRAND HOMME ET LA MORT.

Vous chez qui les vertus se transforment en grâces
 Et dont la raison suit les traces,
 Vous dont le cœur ferait un ange de l'Amour,
 Vous voulez pour la tombe où va dormir Cavour
 Quelques rimes et quelques larmes.
 A vos ordres si pleins de charmes
 Je ne sais résister jamais ;
 Mais puis-je m'affliger de ce qu'il se repose,
 Quand vos pleurs me font croire à son apothéose,
 Quand je lui porte envie en voyant vos regrets ?

Un grand homme expirait, et tout un peuple en larmes
 Accusait à genoux l'inclémence du sort,
 Conjurait l'Eternel de détourner ses armes
 Et demandait grâce à la Mort.
 La Mort alors parut, non sous la forme pâle
 D'un squelette qui marche et rit cruellement,
 Mais sous les traits d'un ange au sourire charmant,
 Qui tenait d'une main la palme triomphale
 Et de l'autre brisait les fers.
 - Eh quoi ! dit-elle au peuple, ingrate multitude,
 Après tant de soins et d'étude,
 Tant d'outrages reçus et tant de maux soufferts,
 Tu ne veux pas que du génie
 La peine aujourd'hui soit finie ?
 Tu trouves qu'il n'a pas encore mérité
 Sa liberté !
 D'une masse inerte et glacée
 Je viens émanciper son âme et sa pensée,
 Et ses rêves d'hier demain seront des lois ;
 Son esprit planera sur les conseils des rois.
 Je lui donne du champ pour mesurer la terre,
 J'élève son idée au-dessus de la guerre.
 Sa gloire est un levier qui, vainqueur aujourd'hui,
 Aura l'éternité pour dernier point d'appui ;
 Et ce qu'on appelait naguère
 Ses paradoxes personnels,
 Grâce à la puissance qu'il fonde,
 Demain deviendra pour le monde
 Les vrais principes éternels !
 Voyez donc s'il est temps qu'il meure
 Et s'il est juste qu'on le pleure.

L'âme n'éteint jamais sa sublime clarté,
 Et lorsqu'au changement nature la convie,

Ce n'est jamais la mort, c'est un pas dans la vie,
C'est un progrès de plus dans l'immortalité.

SYMBOLE XI et XII

L'AUORE ET CYBELE. – LE GRAND HOMME ET LA MORT.

Les pleurs donnent la joie, et la mort donne la vie. Heureux ceux qui pleurent, a dit le Maître, parce qu'ils seront consolés. Heureux ceux qui meurent, parce qu'ils se reposent. Pleurer c'est désirer ; mourir c'est avancer. Les pleurs purifient l'amour, la mort est l'absolution de la vie. La mort essuie les pleurs, car les pleurs sont le souvenir et la mort est l'oubli. Tout ce qui est mortel passe avec la vie mortelle ; tout ce qui est éternel renaît avec la vie nouvelle. On pleure d'avoir ri et puis on rit d'avoir pleuré. L'hiver pleure sur les arbres morts, le printemps rit sur les pousses nouvelles. La jeunesse éternelle de la nature est comme celle des petits enfants, un long sourire trempé de larmes, et le sourire est si beau et si triomphant quand revient le jour, que près de lui les larmes, comme les gouttes de rosée sur les fleurs, ne sont que les perles de la nuit et servent d'innombrables miroirs aux regards brillants de l'aurore.

FABLE XIII

L'AVEUGLE ET LE SOLEIL.

Soleil, divin soleil ! oh ! que vous êtes beau !
S'écriait un aveugle avec un long sourire.
Or, un passant se prit à rire,
Car du jour le brillant flambeau
Était alors caché sous un épais nuage,
La journée était chaude, on pressentait l'orage.
- Bon homme, lui dit-il, tu vois donc le soleil ?
- Oui, dans mes souvenirs, toujours jeune et vermeil,
Toujours joyeux comme l'aurore ;
Et s'il fait nuit pour vous, je le contemple encore.
L'ombre, en couvrant mes yeux, fait du jour dans mon cœur.
Du doute et de l'ennui Dieu m'a rendu vainqueur ;
Vivant pour le bénir dans une paix profonde,
Je ne me sens plus orphelin.
Je crois à la lumière, et mon âme est un monde
Qu'illumine sans voile un soleil sans déclin.

Vous qui voulez connaître et voir Dieu pour y croire,
Ignorants et faibles mortels,
Rentrez dans votre cœur pour y trouver sa gloire :
Vous verrez sa splendeur à l'ombre des autels.

SYMBOLE XIII

L'AVEUGLE ET LE SOLEIL.

« Le monde est sans religion », disait au commencement de ce siècle le comte Joseph de Maistre avec un profond découragement. Ce génie excessif en tout se trompait : le monde n'est jamais sans religion, car la religion n'est pas tel ou tel dogme, tel ou tel culte, tel ou tel prêtre, c'est un sens intérieur de l'homme.

Tous n'ont pas ce sens, comme tous n'ont pas des yeux qui voient la lumière, mais ce sens existe, on ne saurait raisonnablement le nier ; ce sens se développe à mesure que l'intelligence de l'homme s'élève et que son cœur se purifie. De là cette parole du Maître : Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !

Le Dieu des cœurs purs et des intelligences élevées n'a rien de commun avec les idoles de la foule. L'athéisme est l'acte d'un païen qui brise son idole. Pour nier Dieu, il faut connaître ce qu'on nie ; l'athée croit donc connaître Dieu, et il n'en connaît qu'une fausse et ridicule image.

Dieu se révèle à l'innocence, il parle aux cœurs purs, il éclaire les âmes justes. La voix du prêtre explique et confirme le témoignage de la conscience, et il sera reconnu un jour que l'humanité n'a jamais eu et n'a encore qu'un symbole diversement interprété : alors un souverain pontife nommé Pierre renversera les murailles qui séparent les différentes communions, déclarera que toutes les religions du monde ne sont que des fragments plus ou moins mutilés de la grande et unique Eglise catholique, c'est-à-dire universelle. Il imposera ainsi le sens catholique à toutes les professions de foi, déclarera ouvertes les portes de l'enseignement orthodoxe, et ouvrira le trésor inépuisable des indulgences pour les ignorants dans la foi. Le dogme normal sera alors celui de l'Eglise mère, tel qu'il a été défini par les Pères et par les conciles, et ceux qui le professeront seront admis à la communion sacramentelle. Mais personne ne sera exclu de la communion des mérites et des prières. Le sang de Jésus-Christ coulera alors à flots sur les Juifs et sur les gentils, et les forcera à rentrer au vrai bercail. Ceux mêmes qui maudiront l'Eglise, l'Eglise les bénira à l'exemple de son divin Maître. Saint Pierre, dans un seul coup de filet, aura englobé tout le monde et donnera réellement alors sa bénédiction apostolique : URBI ET ORBI.

FABLE XIV

LE LOUP ET LE RENARD.

Un vieux loup se mourait. Compère le renard,
 Qui d'un grave docteur jouait le personnage,
 Écoutait les aveux du coupable vieillard.

- Un seul souvenir me soulage,
 Disait le mangeur de moutons :

Tout malade et souffrant, ces jours derniers encore
 Je me traînais dans les vallons.

J'aperçois un agneau : cette pauvre pécore
 Avait perdu sa mère et bêlait tristement.

Je le prends délicatement
 Et dans mon antre je l'emporte.

De douleur sa mère en est morte ;

Mais lui, qui le croirait ? il est encor vivant !

- Je comprends, dit l'autre en rêvant
 A cette héroïque aventure.

Tu n'as pu dévorer la frêle créature :

De tes vieux appétits le ciel était vengé.

Mais veux-tu de l'enfer ne pas subir la flamme ?

Donne au pauvre renard, qui priera pour ton âme,
 Ce tout petit agneau que tu n'as pas mangé.

Ce renard fut un hypocrite,

Un trompeur, un rusé gourmand.

Mais, parmi les humains, un bon père jésuite

Aurait agi tout autrement.

SYMBOLE XIV

LE LOUP ET LE RENARD.

Après le règne de la force et celui de la ruse viendra le règne de la justice. Alors le plus habile sera en réalité le plus homme de bien. Ce que nous disons ici du bon père jésuite n'est pas une ironie. Les jésuites passent pour les lus habiles des prêtres, et, à ce titre, ils doivent être ou devenir les plus honnêtes des hommes.

FABLE XV

LE LION, LE TIGRE ET L'ÉLÉPHANT.

Le lion contre un tigre avait un jour un procès.

Par-devant l'éléphant la cause fut portée.

Maître lion plaidait avec peu de succès,

Quand le tigre, tirant sa langue ensanglantée,

 Fait entendre un long miaulement

 Et se met maladroitement

 A dénigrer son adversaire ;

 On veut en vain le faire taire.

- Non, ne l'écoutez pas, dit-il, c'est un voleur,

 C'est un insigne malfaiteur !

L'éléphant dit alors : - La cause est entendue ;

 C'est à toi que la peine est due,

 Tigre sauvage et maladroit :

Je te crois du méfait l'auteur ou le complice.

Lorsqu'on montre sa haine, on abjure son droit,

Et jamais le courroux n'a prouvé la justice.

SYMBOLE XV

LE LION, LE TIGRE ET L'ÉLEPHANT.

Il ne faut rien vouloir avec emportement ni rien repousser avec violence.

Le calme est le secret de la force, parce que c'est le principe efficient de l'équilibre.

Pour triompher du serpent, il faut s'approcher doucement de lui sans colère et sans peur, et lui mettre hardiment le pied sur la tête.

Nous avons dit que le serpent représente la force vitale universelle et le grand agent magique.

Il ne faut pas briser les obstacles, il faut les surmonter et les franchir.

Notre médiateur plastique est comme une clef qui se fausse dès qu'elle est forcée.

Les excès d'étude rendent incapable d'étudier. Les expériences magnétiques faites avec contention dérèglent l'instrument de précision de notre âme.

Lorsqu'on provoque l'extase, on devient visionnaire d'abord, puis épileptique ou aliéné.

La réaction fatale et inévitable d'un amour aveugle, c'est une haine sauvage et insensée.

On n'aime jamais le vrai bien avec passion, on ne hait jamais le mal avec fureur.

Tout ce qu'on aime avec passion est l'objet d'une convoitise ; tout ce qu'on repousse avec emportement est quelque chose qui blesse notre cupidité ou notre orgueil.

Nos ennemis sont forts de notre haine. Le seul moyen de les rendre impuissants à nous nuire, c'est de les aimer.

L'amour de nos ennemis est le plus fort de tous les amours, parce qu'il est le plus désintéressé, et par conséquent le plus calme.

Celui qui hait se hait ; celui qui frappe se frappe ; celui qui maudit se maudit ; celui qui se brise se brise.

L'âme du méchant est éternellement dévorée par les monstres qu'elle enfante.

Un sentiment de haine ou d'envie est une vipère qu'on réchauffe et qu'on nourrit dans son cœur.

Les mauvais sentiments prennent souvent les formes hideuses qui leur correspondent, et poursuivent le criminel dans ses hallucinations et dans ses rêves.

La folie incurable est toujours la conséquence et la suite d'un péché mortel contre la justice. La raison meurt d'un péché mortel comme le corps d'un coup mortel.

In malevolam animam non habitabit sapientia, dit Salomon. Ce qui veut dire : La raison ne partagera jamais la demeure de la haine.

Quoi que vous ait fait votre frère, si vous le haïssez, vous avez tort, et c'est vous qui êtes coupable envers lui.

FABLE XVI

LE MOINE ET LA PAGODE.

Non loin des rivages du Gange,
Voyageant avec un Anglais,
Un moine rencontra, plein de dieux fort laids,
Une pagode assez étrange :
Là trois têtes sur un seul corps ;
Ici Dieu mourant pour renaître ;
Plus loin Vichnou se faisant prêtre,
Et son cheval jugeant les vivants et les morts.
La pagode était délabrée,
D'herbe et de ronces entourée,
Et le peuple en avait oublié le chemin.
- Il faut la démolir, dit le missionnaire.
- Oh ! pas du tout, car dès demain,
Dit le flegmatique insulaire,
Tout le peuple en foule accourrait,
Bien vite on la rebâtirait
En nous vouant à l'anathème.
Avec un froid mépris détournons-en nos pas,
Laissons-la tomber d'elle-même :
Ils ne la relèveront pas.

SYMBOLE XVI

LE MOINE ET LA PAGODE.

Les multitudes ignorantes sont toujours idolâtres, et toutes les fois que le sacerdoce, au lieu d'éclairer progressivement le peuple, a cherché à le maintenir dans l'idolâtrie pour exploiter ses superstitions, le sacerdoce a encouru la déchéance. Les prêtres de l'Égypte étaient les prêtres du vrai Dieu au temps de Joseph, puisque nous voyons dans la Bible que le patriarche employa toute son influence à augmenter dans ce pays la puissance du sacerdoce. Ils étaient déjà corrompus et fauteurs d'idolâtrie lorsque Moïse leur emporta leurs secrets et leurs vases sacrés pour fonder un nouveau culte, ou plutôt pour dégager le culte ancien des voiles de la superstition. Les prêtres juifs étaient le vrai sacerdoce de Dieu lorsque les apôtres, dociles jusqu'à la dernière extrémité à ceux qui, suivant l'expression du Maître, étaient assis dans la chaire de Moïse, se trouvèrent hors de la synagogue qui leur fermait violemment ses portes, et qui, ayant ainsi expulsés la vérité et la vie, demeura fermée comme un tombeau.

Moïse n'attaqua pas les prêtres égyptiens, il emporta seulement la lumière et les laissa dans les ténèbres. Les apôtres n'attaquèrent pas le sacerdoce judaïque, ils emportèrent avec eux la charité et l'avenir, et laissèrent aux Hébreux un passé qui les déshéritait et un orgueil qui les immobilisait dans la mort. Que sont devenus les grands sanctuaires de l'Égypte et ce sacerdoce imposant qui donnait des maîtres au monde ? Que sont devenus les sacrifices d'Israël et le temple de Salomon ? Est-ce que la religion d'Hermès et de Sésostri ne s'affirmait pas immuable et éternelle comme les pyramides ? Est-ce que le temple de Jéhovah ne devait pas s'élever à jamais au-dessus des autels et des trônes des nations ? Demandez maintenant aux tourbillons de poussière que le vent chasse à travers les solitudes s'ils ne furent pas autrefois les pierres colossales de cet éternel édifice, et pas une voix ne vous répondra.

Le vicaire de Jésus-Christ siège encore aujourd'hui au Vatican, et Saint-Pierre de Rome est la métropole du monde. Les pouvoirs se briseraient encore s'ils se heurtaient contre cette pierre angulaire de la civilisation moderne.

O Rome, souviens-toi de Thèbes et de Memphis ! Saint-Pierre de Rome, souviens-toi du temple de Jérusalem !

FABLE XVII

LE LION ET L'HOMME.

Le lion, roi des animaux,
 Voulait asservir l'homme à sa griffe superbe,
 Mais un piège caché sous l'herbe
 Le prend tout rugissant des dents et des naseaux.
 L'homme paraît alors, et le lion l'appelle
 Vil assassin, sujet rebelle.
 - Qui t'a donné des droits sur moi ?
 Ne sais-tu pas que je suis roi ?
 - Non, tu n'es pas un roi, car tu t'es laissé prendre.
 Où sont tes peuples maintenant ?
 Vont-ils venir pour te défendre ?
 Réponds, captif impertinent.
 - Si tu ne m'avais pris lâchement dans un piège,
 Si corps à corps je t'avais rencontré,
 Qu'aurais-je fait de toi ? – Tu m'aurais dévoré ;
 Mais pour cela t'obéirais-je ?

Parmi les animaux, la force fait la loi,
 Ils croissent pour la chasse ou pour le sacrifice ;
 Mais, parmi les humains, un roi,
 C'est celui qui soumet la force à la justice.

FABLE XVIII

ALEXANDRE LE GRAND ET LA GOURMANDISE.

- Que fais-tu sur mon seuil assise,
 Ignoble et lâche Gourmandise ?
 - Je t'empêche de régner seul,
 Alexandre ! et sans bruit je file ton linceul.

SYMBOLES XVII et XVIII

LE LION ET L'HOMME. – ALEXANDRE ET LA GOURMANDISE.

Un homme injuste ne saurait être un roi, on est roi pour faire justice.

Un homme vicieux ne saurait être un roi ; car un roi c'est un maître, et un homme vicieux c'est un esclave.

Le gouvernement arbitraire, c'est-à-dire la violence de la part d'un roi, c'est une abdication devant la justice suprême.

Le scandale, c'est-à-dire le vice impudent se montrant chez un roi, c'est une déchéance devant la morale éternelle.

Malheur à qui résiste au roi quand il commande pour le bien et suivant la loi !

Mais trois fois malheur à qui obéit au tyran quand il commande contre la loi et pour le mal !

Il y a quelque chose de plus infâme que Néron, ce sont les sujets de Néron.

Ce sont les valets du désordre qui font les autocrates du vice.

« Sire, écrivait un honnête homme à Charles IX, parmi les hommes soumis à mon commandement j'ai trouvé des sujets fidèles de Votre Majesté, mais je n'ai pas trouvé de bourreaux. »

FABLE XIX

L'HOMME ET LE VASE DE CRISTAL.

Un certain homme avait un vase de cristal ;
 Il y tenait plus qu'à son âme.
 Voilà que par un coup fatal,
 Que sait-on ? par la main peut-être d'une femme,
 Un matin le beau vase est mis en vingt morceaux.
 Voilà mon homme qui tempête,
 Qui pleure en se frappant la tête,
 Qui tient les discours les plus sots.
 Un sage qui passait lui dit : - Pauvre imbécile,
 Ce qu'il fallait pleurer, c'était ta folle erreur,
 Lorsque tu plaçais ton bonheur
 Sur un objet aussi fragile.

Lorsque d'un indigne lien
 Par accident il nous délie,
 Le ciel nous fait le plus grand bien :
 Il nous guérit de la folie.

FABLE XX

LE HERISSON.

Ne me critiquez pas, disait un hérisson.
 Blessante ou non pour vous, cette forme est la mienne,
 Et tel que Dieu m'a fait je prétends qu'on me prenne.

- Par où te prendre ? lui dit-on.

SYMBOLES XIX et XX

L'HOMME ET LE VASE DE CRISTAL. - LE HERISSON.

Le sage ne met pas son bonheur dans un vase fragile. La justice et la vérité sont éternelles et les affections fondées sur la vérité et sur la justice survivent aux objets mêmes des affections. La foi en l'immortalité de l'âme change la mort en un paisible sommeil, et je ne dois pas pleurer parce que mon ami, fatigué d'une journée laborieuse, s'est couché une heure avant moi.

Les plus grands chagrins des hommes viennent souvent des déceptions de leur égoïsme, ils veulent être admirés dans leurs faiblesses : ils veulent être aimés dans leurs défauts. Chacun rêve le dévouement des autres, mais nul ne veut se dévouer. – Votre coude me gêne. – J'en suis fâché : reculez-vous. – Je me reculerai en effet beaucoup, je m'en vais. – Mon ami m'abandonne ! l'ingrat ! – Si tu voulais garder ton ami, pourquoi ne retirais-tu pas ton coude ? – Cela m'eût gêné, et celui qui veut me gêner n'est pas mon ami. C'est justement ce que ton ami a pensé.

FABLE XXI

LE CURE ET LES IMPIES.

Un bon curé prenait au sérieux
 Les préceptes de l'Évangile.
 Du bon peuple à sa voix docile
 Il aimait les enfants, il consolait les vieux,
 Il donnait sans compter et sans le dire à Rome.
 Ses mains, son cœur, sa bourse étaient hospitaliers.
 Je le vis en hiver, pour chauffer un pauvre homme,
 Oter lui-même ses souliers.
 La paroisse, assez vaste, à son zèle soumise,
 Comptait bien aussi quelques gens
 Qui ne venaient pas à l'église ;
 Mais le curé, s'ils étaient indigents,
 Les visitait de préférence,
 Et leur donnait autant qu'à d'autres, souvent plus.
 Quelqu'un s'en étonna. – Voici ce que je pense,
 Dit le curé. Le ciel console ses élus ;
 Mais ceux qui dans le ciel ne trouvent qu'un grand vide
 Sont bien plus malheureux : n'y dois-je pas songer ?
 Ils ne me veulent pas pour guide,
 Il me reste à les soulager.
 Je ne puis les servir dans mon devoir d'apôtre,
 Mais je leur dois, suivant mon devoir de chrétien,
 Dans ce monde, en passant, faire beaucoup de bien,
 Ne pouvant rien pour eux dans l'autre.

 J'ai connu ce curé, je tiens même de lui
 Cette anecdote véritable,
 Qui, chez les chrétiens d'aujourd'hui,
 Devra passer pour une fable.

SYMBOLE XXI

La petite anecdote qui porte le titre de fable XXI n'est ni une fable ni un symbole, c'est une simple et touchante histoire. Le prêtre qui comprenait si bien son ministère était curé de la cathédrale de Chartres en 1836 ; il se nommait l'abbé Lecomte. S'il y avait beaucoup de pareils curés, le monde entier serait bientôt chrétien.

L'abbé Lecomte n'était pas un curé philosophe et ne ressemblait en rien au vicaire savoyard de Rousseau ; ce n'était ni le Jocelyn de Lamartine, ni le Gabriel d'Eugène Sue. C'était un vrai catholique, un vrai croyant, qui prenait la morale au sérieux non moins que le dogme. Il n'était pas tolérant, il était indulgent et charitable. Tolérance veut dire complicité négative, charité et indulgence veulent dire patience et réparation. Un prêtre tolérant est un prêtre sans foi ; un prêtre indulgent et charitable est un vrai prêtre.

L'Eglise n'est pas une maison de tolérance, c'est une maison d'indulgence et de charité.

La tolérance n'est pas charitable, et c'est pour cela que la charité ne doit pas être tolérante.

Le père de famille qui tolère les vices de ses enfants, le mari qui tolère les désordres de sa femme, sont des lâches. Pardonner n'est pas tolérer.

Faire du bien à ceux qui sont hostiles à nos croyances, c'est leur prouver que nos croyances sont salutaires, ce n'est pas tolérer leur incrédulité.

Faire du bien à ceux qui nous font du mal, ce n'est pas tolérer le mal, c'est vaincre le mal par le bien.

Soyons envers les ennemis de la religion d'une bienveillance acharnée et d'une charité implacable.

Tu braves mes bienfaits, je les veux redoubler ;

Je t'en avais comblé, je veux t'en accabler.

Voilà quelle devrait être, selon nous et selon l'Évangile, l'intolérance de l'Eglise.

FABLE XXII

HERCULE ET EURYSTHEE.

Tout horrible du sang de l'hydre surmontée,
 Hercule était debout, fatigué, mais vainqueur.
 Un mirmidon lui dit : - Tu dois bien dans ton cœur
 Exécuter ton tyran, le fatal Eurysthée.
 Depuis que le destin t'a soumis à sa loi,
 Que n'as-tu pas souffert ? Mais Hercule : - Tais-toi,
 Tais-toi, dit-il au nain, qui d'un souffle d'envie
 Voulait empoisonner sa vie.
 Eurysthée a forgé mon courage de fer ;
 En forçant mes travaux, il a forcé ma gloire,
 Il a grandi ma lutte et créé ma victoire :
 Je lui dois plus qu'à Jupiter.
 - Mais il te hait toujours. – Que m'importe sa haine,
 Lui seul en souffrira. – Mais tu traînes sa chaîne.
 - Oui, pour en étrangler les lions sans pâlir.
 D'ailleurs, un saint devoir n'est point un esclavage
 - Mais il veut avilir ton illustre courage.
 - Ce qui nous rend illustre, on ne peut l'avilir.

Des censeurs trouveront ma fable ridicule,
 Et penseront avoir raison
 En s'indignant de voir Hercule
 Causer avec un mirmidon.

Mais les plus grands sont faits pour donner la science,
 Les petits pour interroger,
 Et la sublime intelligence
 Jamais en se baissant ne saurait déroger.

SYMBOLE XXII

HERCULE ET EURYSTHEE.

Le Christ, en nous ordonnant d'aimer nos ennemis, ne nous commande-t-il pas une injustice ?
 Non, car nos ennemis sont nos plus grands bienfaiteurs ; ils nous corrigent, pendant que nos amis ne sont que trop disposés à nous flatter.
 Nos ennemis sont les travailleurs de notre progrès et nous leur devons le prix de nos efforts.
 Ce sont les flatteurs qui perdent les artistes et les rois ; ce sont les critiques et les oppositions qui les sauvent.
 En politique comme en dynamique on ne s'appuie que sur ce qui résiste.
 C'est l'obstacle qui nécessite l'effort, et c'est par l'effort qu'on prend possession de la force.

FABLE XXIII

LA LIONNE.

Madame la lionne un matin prétendit
 Du destin changer l'équilibre :
 Tout pourvoir, disait-elle au mâle, est interdit ;
 La femelle doit être libre.
 Elle a des ongles et des dents ;
 Malheur à qui veut la combattre !
 Malheur aux mâles imprudents
 Qui sous eux prétendront l'abattre !
 Comme elle se parlait ainsi,
 Messer lion survient et veut faire le maître.
 La lionne dit alors : Dieu merci,
 Voici le vrai moment de me faire connaître !
 Elle saute au cou du mari,
 Et malgré peau dure et crinière,
 Se met à l'étrangler de la bonne manière.
 Le lion, vieux lutteur, au carnage aguerris,
 Est surpris par la scélérate ;
 A grand regret alors il lance un coup de patte.
 La patte d'un lion, fût-elle de velours,
 Porte un certain cachet qu'elle imprime toujours.
 La lionne s'en va rampante et miaulante
 Montrer à ses voisins sa blessure sanglante :
 - Voyez le lâche, l'assassin !
 Une faible femelle ! une amante affligée !
 Sans respect, sans pudeur, lui déchirer le sein !
 Par vous ou par les dieux je dois être vengée !
 Voisins alors de s'assembler :
 On juge, on condamne le sire.
 Mais la commère aussi se gardait bien de dire
 Qu'elle avait voulu l'étrangler.

 Entre Sganarelle et sa femme,
 Voisins, ne mettez pas le doigt.
 L'abus de la force est infâme,
 Mais le faible qui crie était-il dans son droit ?

SYMBOLE XXIII

LA LIONNE.

La pire de toutes les tyrannies, c'est celle des faibles.

Il n'y a guère, en vérité, d'autre tyrannie que celle-là, car les forts n'oppriment pas, ils gouvernent. Les faibles, au contraire, ne gouvernent pas, et comment le feraient-ils, ils ne sont pas maîtres d'eux-mêmes.

Souvent la force échoue devant les séductions de la faiblesse. Puis Dalila méprise et calomnie Samson : il le faut bien pour que sa trahison ne soit pas infâme.

Deux chansons achèveront de dire sur ce sujet toute notre pensée.

LA CENDRE DES AMOURS

AIR : Joyeux enfants

Le feu du ciel a dévoré l'offrande,
 Fermons notre âme aux regrets superflus,
 Rendons au sort ce qu'il nous redemande :
 Pour nous aimer nos cœurs n'existent plus.
 Ainsi la vie a ses métamorphoses.
 L'amour devait nous couronner toujours,
 Mais notre front a consumé les roses.
 Ne troublons pas la cendre des amours (*bis*).

Nous respirions l'essence de la foudre,
 Et nos soupirs allumaient des soleils.
 L'éternité, qui n'osait nous absoudre,
 Dut se fermer à des Satans pareils.
 Après avoir, dans sa fête dernière,
 Vu notre nuit vaincre les plus beaux jours,
 Notre Babel est tombée en poussière !...
 Ne troublons pas la cendre des amours (*bis*).

A pleins poumons soufflant une étincelle,
 Enfants perdus sur le liquide amer,
 Nous avons fait flamber notre nacelle,
 Et les agrès ont brûlé sur la mer.
 Chacun de nous s'en retire à la nage,
 Par l'ouragan séparés pour toujours,
 Laissons flotter les débris du naufrage.
 Ne troublons pas la cendre des amours (*bis*).

Dans mes désirs vous n'êtes rien, madame,
 Plus rien n'existe entre mon cœur et vous,
 Que la vertu nous approuve ou nous blâme,
 De tels amants ne pouvaient époux.
 N'éveillons pas dans les sombres royaumes
 Nos souvenirs endormis pour toujours :
 Il est malsain d'évoquer les fantômes,

Ne troublons pas la cendre de nos amours (*bis*).

Séparons-nous, mais point de calomnie.
 Vous étiez belle à sauver Lucifer ;
 Moi, de l'amour j'incarnais le génie,
 Et notre orgueil eût fait pâlir l'enfer.
 Ne niez pas un passé trop sublime,
 Dont les reflets nous éclairent toujours :
 A des tombeaux insulter est un crime.
 Ne troublons pas la cendre des amours (*bis*).

DALILA

AIR : De la petite Margot.

La haine gronde,
 Et tout un monde
 Veut m'écraser... Les ennemis sont là.
 Tombez, cohortes !
 Brisez-vous, portes !
 Je te suivrai, ma belle Dalila !

En te cherchant de rivage en rivage,
 J'ai rencontré le lion du désert ;
 Je le déchire, et l'abeille sauvage
 A fait du miel dans son crâne entr'ouvert.
 Ainsi, moi-même,
 Lion qui t'aime,
 Par le désir je tombe dévoré.
 Combat funeste !...
 Et l'amour reste,
 Miel de douleur dans mon cœur déchiré.

Arme-toi donc, multitude servile,
 Enferme-moi dans l'ombre à triple tour,
 J'arracherai les portes de la ville
 Pour les offrir à ma reine d'amour.
 Que tout s'écroule,
 Et que la foule
 M'assiège encor de ses flots en courroux,
 J'ai vu ma belle,
 Je suis près d'elle,
 Et je m'endors le front sur ses genoux !

De tes cheveux, qu'une tresse me lie,
 Sois un démon ! sois parjure et sans foi ;
 Va, mon amour a besoin de folie,
 Trahis-moi donc ! Je me confie à toi.
 Voici ma tête,
 Qu'on te l'achète,

Je te la livre et tu peux la raser.
Sans me défendre,
Je vais me rendre,
Prêt à mourir pour un dernier baiser.

Oui, je suis fort à soulever un monde,
Mais à tes pieds je deviens un enfant,
Quand de tes yeux la lumière m'inonde,
Je suis dompté, vaincu..., mais triomphant !
Jeune infidèle,
Femme cruelle,
Livre-moi donc au fer de l'étranger
Par toi mon âme
Serait infâme,
Si je pouvais t'adorer sans danger...

Ainsi chantait Samson, puis il sommeille,
Seul, sans défense et bravant l'univers,
Les yeux crevés, l'insensé se réveille,
Il se débat..., il est chargé de fers.
Pâle et sanglante,
Mais souriante,
Sa Dalila dit : Je suis en ce jour
Son mauvais ange
Et je me venge !
J'étais jalouse !... Il avait trop d'amour !

FABLE XXIV

SAINT MICHEL ET LE PASSANT.

- Frappe donc ! disait un passant
En voyant saint Michel, dans une pose étrange.
Des ténèbres menacer l'ange :
« Le diable une fois mort, le monde est innocent. »
- Et si je le frappais, dit l'ange de lumière,
De l'enfer et du ciel où serait la barrière ?
Mon pied l'arrête au seuil du céleste séjour,
Il repousse mon vol loin de la nuit profonde ;
 Nous nous menaçons tour à tour,
Et nous faisons ainsi l'équilibre du monde.

Du monde vertueux, du monde criminel
Voici tout le secret, s'il faut qu'on vous le dise :
C'est le combat divin, renaissant, éternel,
 De l'esprit contre la bêtise.

SYMBOLE XXIV

SAINT MICHEL ET LE PASSANT.

Le mal est au bien ce que l'ombre est à la lumière. La lumière sans ombre serait un éblouissement et ne ferait apparaître aucune forme. C'est l'ombre qui rend la lumière visible.

Le mauvais ange est l'ombre du bon ange. Le diable est la caricature de Dieu.

La laideur est le repoussoir de la beauté. Le mensonge est le marchepied de la vérité. L'erreur est le rêve de la science.

Saint Michel ne maudit pas le démon, dit l'apôtre ; il lui dit seulement : Obéis à l'ordre de Dieu !

Saint Michel en retenant le diable du pied, l'empêche de se détruire en se précipitant dans les abîmes du ciel, et le diable donne un point d'appui à la force de saint Michel en le repoussant vers les cieux.

Saint Michel et Satan sont le résumé du symbolisme, comme Mithra et le taureau noir, comme Hercule et l'hydre de Lerne, comme Bellerophon et la Chimère, comme Apollon et le serpent sorti des fanges du déluge.

Symbolisme éternel comme la lumière et l'ombre, comme la pensée et la forme, comme la fable et la vérité.

FABLE XXV

L'ESPRIT ET LE CORPS.

Deux parleurs qui tous deux auraient pu faire un sage,
 Un mystique, un épicurien,
 Disputaient, comme c'est l'usage,
 Sans venir à se prouver rien.

- L'âme est tout, disait le mystique ;
 Par une chaîne sympathique
 Dieu toujours l'entraîne après lui.
 Le corps n'est qu'une prison sombre ;
 Et quand sa forme, comme une ombre,
 Devant la lumière aura fui,
 Notre âme pure et dégagée,
 Dans l'éternel esprit plongée,
 S'abreuvera d'immensité,
 De science et d'éternité.
 Dans le néant qui doit le prendre,
 Laissons donc notre corps descendre,
 Sans jamais lui rien accorder
 De ce qu'il ose demander.
 Le péché lui revient, qu'il pleure !
 La mort est son œuvre, qu'il meure !
 Qu'il soit anéanti ! – Fort bien,
 Disait alors l'épicurien.
 Mais du jour la divine flamme
 La verrais-je les yeux fermés ?
 Par mes sens je comprends mon âme,
 Par eux mes désirs sont formés ;
 Ma pensée est la quintessence
 Des fleurs, des fruits mûrs et du vin.
 Le plaisir est l'esprit divin
 Qui me révèle l'existence.
 Me perdre dans l'immensité
 N'est pas un bonheur que j'envie ;
 J'aime mieux jouir de la vie
 Pendant toute l'éternité.
 Si pourtant il faut que je meure,
 Pourquoi voulez-vous que je pleure ?
 Je veux rire jusqu'au trépas ;
 Après je ne sentirai pas
 Si ma destinée est cruelle,
 A moins qu'une forme nouvelle
 Ne me rende capable encor
 De presser la grappe arrondie
 Dans ma bouteille rebondie
 Et de broyer les épis d'or.

Buvons, mangeons, c'est la sagesse ;
Noyons le chagrin dans l'ivresse ;
Vivons, et qui vivra verra,
Le temps entre nous jugera.
- Oui, le temps jugera, répondait le mystique
Avec un accent prophétique
En roulant des yeux menaçants.
Serviteur de ton corps, esclave de tes sens,
L'ange déjà tire son glaive
Pour trancher la fin de ton rêve.
Comme tu dis : le temps viendra,
Le temps entre nous jugera !
En attendant, vis à ton aise.
Le temps vint en effet : la mort creusa son trou
Pour les deux disputeurs. L'un d'eux mourut obèse,
Idiot et goutteux. – Mais l'autre ?... Il mourut fou.

Âme sans corps et corps sans âme,
Feu sans bois et foyer sans flamme,
Adorer ou brûler soi-même sa maison,
Qu'est-ce donc tout cela ? – Des rêves sans raison.

SYMBOLE XXV

L'ESPRIT ET LE CORPS.

Ici se résume toute la science de notre quatrième livre. La grandeur du sage consiste dans la parfaite modération et dans cette justesse d'esprit qui fait la justice de la vie.

Deux forces contraires, celle des aspirations et celle des besoins se disputent l'empire de l'homme. L'harmonie résulte de l'analogie de ces contraires. Cette harmonie se produit par l'équilibre ; tout ce qui tend à rompre cet équilibre, qui est le sceptre du libre arbitre, entraîne l'homme à la suite de la passion fatale, soit vers la démence de l'esprit, soit vers la corruption de la chair.

Cette modération parfaite, donnant à la vie extérieure une grande simplicité, échappe à l'appréciation du vulgaire. La foule n'admire que les excès, elle se prosternerait devant un fakir qui passe des semaines entières sans rien manger ou qui se tient sur un seul pied pendant des journées entières ; elle écouterait comme des oracles les divagations d'un extatique ou d'un somnambule ; elle voudrait voir se produire des désordres dans la nature pour crier au miracle. Il lui faut des notes fausses dans le concert de Dieu pour qu'elle croie à l'harmonie.

Le sage, au contraire, sait que les prodiges s'expliquent par les lois exceptionnelles de la nature ou plutôt par des applications exceptionnelles des lois générales, et il croit à la sagesse divine malgré les prétendus prodiges.

Le miracle éternel, c'est l'enchaînement harmonieux des êtres, c'est le mouvement intelligent qui produit et renouvelle la vie, c'est la Providence arrivant toujours à ses fins, c'est la pensée immortelle qui fait planer l'espérance sur les tombeaux.

Le miracle c'est la raison suprême qui triomphe à la fin de toutes nos folies et qui sauve la religion malgré les croyants fanatiques et les imbéciles sectaires.

Le miracle c'est le progrès qui poursuit sa marche, c'est la vie qui fleurit toujours, c'est l'être qui produit sans cesse et qui ne s'épuise jamais.

LIVRE V

FABLE PREMIERE

LA POULE ET LE CANARD.

Certaine poule un peu trop mère,
 Et n'y regardant pas de si près en amour,
 Couva parmi les siens l'œuf d'une cane un jour,
 Sans y soupçonner de mystère.
 Monsieur du canard vient à bien ;
 Tout jaune et rond comme une boule,
 Bien choyé par Jeanne la poule,
 Qui bravement le prend pour sien.
 Le temps s'en va, la plume pousse,
 Déjà le petit peuple glousse ;
 Le canard tout seul prend un bec
 Qu'un autre que la poule eût trouvé fort suspect.
 Mais voici bien une autre affaire :
 Près d'une mare assez peu claire
 Les poulets cherchaient quelques grains,
 Voilà mon canard qui soudain
 Se jette à l'eau malgré sa mère.
 Jugez des cris, du désespoir !
 On le sermonne, on le gourmande ;
 Il se jeta le même soir
 Dans une mare un peu plus grande.
 Mon fils, hélas ! n'a pas de cœur,
 Dit la poule découragée ;
 Il se moque de ma douleur
 Et de la nature outragée !
 Ah ! j'en mourrai ! – Pourquoi mourir ?
 Il vaut mieux aimer et souffrir.
 N'as-tu pas des poulets en foule ?
 Lui dit un vieux berger d'un ton fort paternel.
 Ce petit barboteur n'est pas un criminel,
 C'est un canard, ma pauvre poule !

FABLE II

LE VALLON ET LA RIVIERE.

Le soleil resplendit aux portes du matin,
On entend des clairons sonner dans le lointain,
La roue en mugissant traîne les chars de guerre
Et l'ongle des coursiers fait retentir la terre.
Un humble et frais vallon, plein de vertes senteurs,
Tout baigné de rosée, et tout brillant de fleurs,
Sous l'aile de la nuit qui fuit devant l'aurore,
Humide et paresseux semble dormir encore.
Cependant la rivière à flots précipités
Déjà s'enfle, se trouble et fuit à ses côtés :
Eveille ! éveille-toi, dit-elle au vallon sombre :
Voici des cavaliers, des chariots sans nombre,
Ils vont rouler sur toi le désastre et la mort.
Eh bien ! dit le vallon, puis-je éviter mon sort ?
Puis-je fuir comme toi ? Mon devoir est d'attendre.
Je serai fécondé par le sang et la cendre,
Et la nature un jour me rendra ma beauté ;
Car pour guérir, la terre elle a l'éternité !
La nature et le sort nous font ce que nous sommes,
Et Dieu m'ayant donné mon paisible ornement,
Je veux en attendant les ravages des hommes,
Sourire et sommeiller jusqu'au dernier moment.

FABLE III

L'OURS ET LE CHIEN.

Je suis un peu bourru, tel est mon caractère,
Disait l'ours, mais je suis bon père,
Je lèche et défends mes petits,
Je modère mes appétits,
Et ne mangerais point les hommes
Si je trouvais assez de pommes ;
Les fruits sont mon meilleur et plus cher aliment.
Si je vis dans l'isolement,
C'est qu'on ne veut pas me comprendre.
- Oh ! moi, je te comprends, dit un chien, parle-nous
De ton âme sensible et tendre,
De toutes les vertus enfin dont sont jaloux
Messieurs les loups ;
Mais moi, pour t'attendrir, je sais par où te prendre.
Le molosse ayant dit cela,
Sauta sur l'ours et l'étrangla.

Le molosse eut raison, ce n'est que par la guerre
Que de certaines gens on dompte la roideur,
Car les vices du caractère
Viennent tous des défauts de l'esprit et du cœur.

FABLE IV

LES TOURTERELLES ET LE NID DE FLEURS.

Lorsqu'un taureau divin déguisant Jupiter
Ravit Europe sur la mer,
La nymphe sur les flots qui longtemps la bercèrent
Laissa tomber, dit-on, sa corbeille de fleurs,
Et deux tourtereaux qui passèrent
Voyant du nid flottant les brillantes couleurs,
Se dirent l'un à l'autre : Ami, que vous en semble ?
Si nous allions dormir ensemble
Sur ce lit par les eaux mollement caressé,
Que pour nous les dieux ont placé
Loin des vautours et du rivage ?
Sur cette île qui marche embarquons nos plaisirs,
Laissons-nous au gré des zéphirs
Emporter comme le nuage ;
Si notre vaisseau fait naufrage
Qui peut nous alarmer ? N'avons-nous pas toujours
Des ailes comme les Amours ?
Et voilà sur le nid nos oiseaux qui palpitent.
Leurs becs entrelacés, leurs ailes qui s'agitent,
Semblent charmer les flots, font frissonner les fleurs.
Mais voici tout à coup l'orage qui s'élève,
Ils veulent s'envoler, ils sont loin de la grève,
Ils tombent et Thétis les baigne de ses pleurs.

Quand le ciel nous sourit, quand la mer est sans ride,
Craignons le doux zéphir aux conseils séducteurs ;
Et même sur un nid de fleurs,
Ne nous embarquons pas sans boussole et sans guide.

FABLE V

L'INCREDULE ET LE CHIEN.

Ayant perdu son maître, un pauvre chien fidèle
De douleur se laissait mourir.
On le caresse en vain, vainement on l'appelle,
Vainement on veut le nourrir.
Dans la chambre où mourut l'ami qu'il aime encore,
Depuis le soir jusqu'à l'aurore,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Il reste avec son désespoir.
Un voisin prend pitié de la bête expirante
Et lui dit : - Pauvre chien, tes cris sont superflus.
Ton maître maintenant n'est plus,
Ce n'est plus même une ombre errante.
Son âme était un souffle, il s'est évaporé
Et ne doit plus être pleuré.
Aimer ce qui n'est pas, c'est perdre sa constance.
- Ah ! répond le chien, lorsqu'on pense,
On devient donc stupide ainsi ?
Pour moi, je ne veux pas de vos raisons, merci !
Mon maître est loin de moi, mais il vit, car je l'aime.
Il est plus vivant que moi-même ;
Car j'expire pour lui ! Ne me dites plus rien.
L'amitié ne meurt pas, en mourant je le prouve,
Vous avez de l'esprit peut-être, mais je trouve
Votre cœur plus bête qu'un chien.

FABLE VI

LES OISEAUX DANS LEUR NID.

Les oiseaux dans leur nid couvés bien chaudement,
 Et sur le fin duvet accroupis mollement,
 Étaient heureux, mais ils grandirent,
 La plume les couvrit, leurs ailes s'étendirent,
 Voilà mes oisillons, l'un par l'autre pressés,
 Tour à tour poussant et poussés,
 Qui tantôt vers la gauche et tantôt vers la droite,
 Débordant de leur nid l'enceinte trop étroite,
 Se plaignent d'être malheureux :
 Leur berceau n'est plus fait pour eux ;
 Et la divine Providence
 N'a point de pitié de leur souffrance.
 De protéger pourtant peut-elle se lasser ?
 Pourquoi l'un contre l'autre à ce point nous presser ?
 Est-ce pour nous réduire à des luttes cruelles ?
 Leur mère alors leur dit : Non, c'est pour vous forcer
 A faire usage de vos ailes.

Tout a sa raison d'être, et tout jusqu'au trépas,
 Montre du Créateur la sagesse profonde,
 Car les souffrances d'ici-bas
 Prouvent assez un autre monde.

Loin d'imiter les pauvres fous
 Qui blasphèment et qui maudissent,
 Si nous souffrons, résignons-nous,
 Ce sont nos ailes qui grandissent.

Captifs dans notre infirmité,
 Nous les traînons sans les comprendre ;
 Mais nous les sentirons s'étendre
 En tombant dans l'éternité.

FABLE VII

LA PRUDE ET LE MOUSQUETAIRE.

Certaine prude, bel esprit,
Devant un jeune mousquetaire,
Du ciel persiflait le mystère.
Alors le galant qui sourit
Détache sa cravate, et pour se mettre à l'aise,
Posant ses pieds sur une chaise,
Desserre son pourpoint. La dame en rougissant
Se lève indignée et se jette
Sur l'anneau d'or de la sonnette,
Puis elle dit : - Sortez, monsieur, c'est indécent !
Madame, lui répond tout bas le militaire,
Je comprends mal votre colère ;
Notre corps est en vérité
Moins respectable que notre âme ;
Or, la froide incrédulité
De l'âme étant la nudité,
Pourquoi la montrez-vous, madame ?

FABLE VIII

LE SATYRE ET LE VIEUX FAUNE.

Un satyre sous une treille
 Grugeait une grappe vermeille.
 Un vieux faune, accablé d'ennui,
 Etait assis auprès de lui :
 Hélas, ma nymphe est infidèle,
 Ma nymphe me trahit, hélas !
 Disait-il, et je n'aimais qu'elle !
 Ami, l'amour n'existe pas.
 C'est vrai, répondit le satyre,
 Je ne veux pas te contredire.
 Laisse-moi de ce fruit divin
 Savourer jusqu'au dernier grain ;
 Laisse-moi dépouiller cette grappe qui pleure,
 Et je vais crier tout à l'heure
 Qu'il n'existe pas de raisin !

Le renard du bon la Fontaine
 Qui trouvait les raisins trop verts
 Eût pu nier le fruit précurseur des hivers,
 S'il eût connu l'aplomb de la sottise humaine.

Nier ce qu'on n'a pas, ce qu'on ne comprend pas,
 De ce qu'on a perdu contester l'existence,
 Insulter le bonheur qui de nous suivre est las
 A cause de notre inconstance,
 Jeter lâchement des cailloux
 Sous les pieds de celui qui marche mieux que nous,
 S'arroger l'insolence au nom de la franchise,
 De nos erreurs, de notre fiel
 Rendre responsable le ciel,
 Tout cela n'a qu'un nom : Bêtise !

FABLE IX

LA NUIT ET LE JOUR.

La nuit, nourrice des étoiles,
 Qui dérobe son front sous un long manteau noir
 Et seulement laisse entrevoir
 Un sein rendu plus blanc par l'ombre de ses voiles,
 La reine des troupeaux dormants,
 Aux toisons de lumière, aux yeux de diamants,
 La confidente d'Uranie,
 Disait au Jour naissant : - Dévastateur cruel,
 Viens-tu pour effacer du ciel
 Ces constellations qui parlent au génie ?
 Viens-tu pour éclipser ce nom mystérieux
 Formé par les clous d'or qui retiennent les cieux ?
 Es-tu l'impiété ? – Non, je suis la lumière,
 Répond l'aube sereine en grandissant toujours,
 Les flambeaux de la Nuit ont fourni leur carrière,
 Faites place à celui des jours.
 - Mais, répond en fuyant la Nuit échevelée,
 Quand l'immensité désolée
 Perdra dans un triste réveil
 Les perles, les rubis de mon collier sublime,
 Pour couronner le juste et dénoncer le crime
 Que lui rendras-tu ? – Le soleil.

La superstition s'affaiblit et s'efface,
 Que pourrons-nous mettre à sa place ?
 Demande le vulgaire avec anxiété.
 - Pauvres hommes ! – La vérité !

FABLE X

LA GOUTTE D'EAU ET LE NUAGE.

Limpide et tremblotante au souffle du matin,
La goutte d'eau se voyant ronde ;
Disait au ciel : - Je suis un monde !
Que de monstres divers s'agitent dans mon sein !
N'ai-je pas sous ma voûte un soleil qui rayonne,
Dans mes flancs une mer qui monte et qui bouillonne ?
Le légitime orgueil de mon immensité
Me fait croire à l'éternité !
Pendant qu'elle parlait, le souffle de la brise
La fait rouler, un ver en rampant la divise,
Un rayon de soleil la sèche en un moment,
Et bientôt le nuage aux formes vagabondes
Sème sur le gazon des milliers d'autres mondes,
A chaque feuille encor suspend un diamant.
La goutte d'eau de tout à l'heure
Est-elle anéantie et faut-il qu'on la pleure ?
Rien ne l'anéantit, mais tout change ici-bas,
Quoi de plus fugitif, de plus vain que la flamme ?
Le feu pourtant ne s'éteint pas.

Il en est de même de l'âme.

FABLE XI

LA BARBE BLEUE.

On raconte qu'un homme avait la barbe bleue.
 - Bien ! direz-vous, le conte est nouveau, Dieu merci.
 Allez-vous nous parler aussi
 De la gargouille et de sa queue ?
 Comme vous on nous a bercés
 De semblables récits, nous en avons assez.
 Soit. Mais pour rajeunir cette gothique histoire
 Je vais vous l'expliquer, et vous allez y croire.

Le géant barbe bleue est le dieu qu'ici-bas
 Chacun se fait à sa manière.
 (Du vrai Dieu je ne parle pas
 J'attaque les faux dieux du profane vulgaire.)
 Il dit à l'âme prisonnière :
 - Voici la clef, mais n'ouvre pas.
 Il parle ainsi, puis il s'absente ;
 Et laisse l'âme impatiente
 Seule, ainsi que Psyché, dans un palais charmant.
 Bientôt vaillante et curieuse,
 Et de l'arrêt fatal noblement oublieuse,
 Pour calmer de son cœur le glorieux tourment,
 L'âme ouvre la porte enchantée :
 - Que voit-elle ? – D'affreux débris,
 Des corps blessés, des cœurs meurtris,
 Destinés au vautour du triste Prométhée.
 La porte se referme et la clef dans ses mains
 Retombe et reste ensanglantée,
 Comme un remords caché sous l'orgueil des humains.
 Le tyran démasqués revient ; l'âme tremblante
 Est vouée à la nuit de la chambre sanglante.
 Elle gémit et crie en se sentant mourir :
 - Humanité, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?
 - Rien, que la route qui poudroie
 Et la campagne qui verdoie.
 La nature étrangère à l'homme criminel
 N'a pas interrompu son sourire éternel !
 Sur la victime enfin le coutelas se lève ;
 Tout est perdu ! Non, car voici
 Les deux vengeurs armés du glaive,
 Ils frappent le bourreau ; l'âme leur dit merci

Quels sont ces guerriers tutélaires
 Qui renversent des dieux le noir épouvantail,
 Et brisent de l'esprit les chaînes séculaires ?
 - L'un c'est le vrai savoir, et l'autre le travail.

FABLE XII

NERON ET LE PHILOSOPHE.

Parle, disait Néron, redoute ma colère.
 - Je ne crains que les dieux et j'ai droit de me taire.
 - Je t'envoie aux cachots ! – Libre malgré tes fers,
 Je serai dans le ciel et toi dans les enfers.
 - Je te ferai souffrir ! – Souffrir n'est pas un crime,
 Tu seras le bourreau, je serai la victime.
 - Je t'enverrai languir en exil ! – Dans quels lieux
 Pourras-tu m'exiler où je sois loin des dieux ?
 - Je suis ton souverain ! – Mon roi, c'est la justice,
 Et toujours, par le sien, ton pouvoir est borné.
 - Je te ferai mourir ! – Tu me rendras service,
 C'est pour cela que je suis né.

FABLE XIII

ULYSSE ET LES SYRENES.

Les syrènes chantaient, le ciel était paisible,
 Par les douces chansons le zéphyr arrêté
 Ridait à peine l'eau d'une haleine insensible,
 Et le vaisseau d'Ulysse avec tranquillité
 Sillonnait la largeur de l'azur enchanté.
 Pour braver du concert les perfides merveilles
 Il avait, des rameurs, fait boucher les oreilles,
 Et seul à son grand mât étroitement lié,
 Il écoutait mourir dans l'étendue immense,
 Ces voix dont son esprit savourait la cadence,
 Comme on goûte un plaisir qui doit être oublié.
 Des syrènes déjà décroît le promontoire,
 Et les monstres charmants désarmés sans retour,
 Se jettent dans la mer, proclament sa victoire
 Et suivent la carène avec des chants d'amour.

Lorsqu'on fuit du plaisir la dangereuse entrave,
 Lorsqu'on sait le braver, il devient notre esclave ;
 Il faut pour en jouir vaincre la volupté.
 Ne calomnions pas la femme ;
 Elle chérit la grandeur d'âme
 Comme nous aimons la beauté.

FABLE XIV

EPICTETE ET LE RAISONNEUR.

Un raisonneur disait au bonhomme Epictète :

- Te voilà fier en vérité
D'être enfant de l'humanité !

Tu dis que vers le ciel élevant seul la tête,

L'homme, image des immortels,
Doit leur construire des autels.

C'est vraiment une belle image,
Quand sur cet orgueilleux visage

Je vois saillir un nez qui sans cesse répand

Ses immondices sur la bouche !

- L'imbécile, répond Epictète en riant

Il attend que le ciel le mouche !

Si la terre salit nos mains,

N'en accusons pas la nature,

Mais bénissons le ciel qui fournit aux humains

Une eau rafraîchissante et pure.

FABLE XV

ALEXANDRE ET LE PECHEUR.

Las de marcher toujours sur des trônes en cendre,
Mais écrasé d'orgueil, on nous dit qu'Alexandre,
Triomphateur captif dans l'étroit univers,
Pleurait en contemplant l'immensité des mers.
Alors un vieux pêcheur dont la rame étincelle
Au rivage en chantant ramenait sa nacelle,
Il prend du conquérant la tristesse en pitié
Et sur son banc noueux se dressant à moitié :
- Alexandre, dit-il, tu peux comme la nue
Traverser en volant cette sombre étendue,
Tu peux de tes vaisseaux, ailés comme le vent,
Heurter demain la proue aux portes du Levant ;
Puis le front tout vermeil des baisers de l'Aurore,
Aux portes du Couchant tu peux frapper encore ;
Mais quand tu cacherais, gigantesque guerrier,
Et la terre et les mers sous ton grand bouclier,
Quand tu pourrais, du monde emprisonnant la zone,
Elargir l'horizon cerclé par ta couronne,
Dans un isolement plus vaste et plus cruel,
Tu pleurerais encore en regardant le ciel !

L'impossible toujours nous étreint et nous gêne,
Et ce prince eut raison d'envier Diogène
Qui, laissant fuir l'orgueil par les trous d'un manteau,
Bornait son univers aux flancs de son tonneau.

FABLE XVI

LE POETE ET LE TABLEAU.

Qui d'une âme triste et ravie
N'a contemplé le beau tableau
Qu'on nomme le soir de la vie ?
Un poète est assis le soir au bord de l'eau :
Une barque s'en va portant l'amour, la gloire,
Et les illusions que pleure la mémoire.
Indifférent déjà même à leur souvenir,
Le poète rêveur laisse tomber sa lyre,
 Ne fait rien pour les retenir
 Et les regarde sans sourire.
Le poète... Mais non, que dis-je, il ne l'est plus ;
Son âme est détendue et ses doigts sont perclus.
C'est un homme d'argent qui rêve la fortune,
 Il veut vieillir dans un comptoir.
La gloire, les amours, sont une ombre importune,
Il les a reniés, il ne sait plus les voir.
Ah ! les illusions pour le cœur n'ont point d'âge,
Et l'âge mûr n'est point le déclin des beaux jours.
 Anacréon fut bien plus sage,
 Errant de rivage en rivage,
 Il chantait, il chantait toujours,
 Et soutenu par les Amours,
 Il suivait la barque à la nage.

FABLE XVII

LA DEMOISELLE ET LA FOURMI.

Par un de ces beaux jours de dernière splendeur
 Où l'âme se sent triste à force de bonheur,
 Quand l'horizon baigné des vapeurs de l'automne
 Dans ses calmes brouillards s'illumine et rayonne,
 Et quand, rassasiés de vie et de soleil,
 Les arbres s'effeuillant semblent avoir sommeil

Près des eaux une demoiselle,
 Avec son corsage doré,
 Avec ses ailes de dentelle,

Dansait sur le gazon pâle et décoloré ;
 Et non loin du gazon sur la route sablée,
 Une maigre fourmi se traînait accablée

Sous le poids d'un grain colossal.
 - Eh ! quoi, l'une avoir tant de mal,
 Et l'autre si peu, disait-elle.

Voyez la folle demoiselle,
 Songe-t-elle à l'hiver ? Songe-t-elle à demain ?

Or, voilà que sur le chemin
 Roule un nuage de poussière ;
 C'était un troupeau de moutons.
 Bientôt ces rustres piétons
 Ont effondré la fourmilière.
 La fourmi lutte et veut encor
 Sauver son grain, son cher trésor ;
 Mais un gros bélier la renverse,
 La foule aux pieds, la bouleverse,
 L'écrase enfin tant et si bien
 Que d'elle on ne trouva plus rien.

Imprévoyante ménagère
 Pour qui tant de grains amassés ?
 Travaille, mais soit moins sévère,
 Et vous, demoiselles, dansez.

FABLE XVIII

LE JEUNE SPARTIATE ET SON MAÎTRE.

Un jeune homme de Sparte au marché fut vendu.

- Pauvre ignorant, dit-il, en regardant son maître,

Tu m'as payé trop cher, ton argent est perdu,

Et tu vas bientôt me connaître.

Il monte sur le toit de la haute maison

Qu'on veut lui donner pour prison.

Il invoque les dieux de sa fière patrie,

Il prononce le nom de sa mère chérie,

Puis d'un élan précipité,

Il tombe en criant : Liberté !

Tout inondé de sang, il respirait encore,

On court, on va le relever,

Son maître éperdu fait laver

Son beau front qui se décolore :

- Adieu, dit le mourant, je ne sais si ta loi

Maintenant m'approuve ou me blâme,

Mais on n'achète pas une âme ;

Prends mon cadavre, il est à toi.

Il dit et meurt.

De cette histoire

Tirons une moralité.

L'héroïsme toujours remporte la victoire ;

Qui peut souffrir le joug l'a trop bien mérité.

On agite encor dans notre âge,

La question de l'esclavage.

Moi, je dirais : - Frappez sans pitié ni merci

Ce troupeau de bêtes de somme :

Un homme ne saurait être un esclave, ainsi

Un esclave n'est pas un homme.

Quant au prisonnier délivré

Par un attentat si sublime,

Son suicide n'est pas un crime,

C'est un combat désespéré.

Mais il sut noblement souffrir,

Il faut ici le reconnaître ;

Il aurait pu tuer son maître,

Il se contenta de mourir.

FABLE XIX

LES LOUPS ET LE TROUPEAU.

Un troupeau s'était égaré
Dans un défilé de montagnes ;
Les loups chassés loin des campagnes
Rôdaient dans ce lieu retiré.
Ils cernent le troupeau sans guide ;
Aussitôt du peuple timide
Tous les citoyens entassés,
Et dans un seul faisceau l'un par l'autre pressés,
Se mirent à bêler d'un ton si lamentable,
Que le bruit des gémissements
Couvrit celui des hurlements.
Le bruit fait peur a tout coupable.
Dans les échos de tant de voix,
Les loups crurent des chiens distinguer les abois.
Surpris d'abord ils s'arrêtèrent,
Puis les cris grandissant toujours,
Craignant qu'on ne vînt au secours,
L'un après l'autre ils désertèrent.
Ces moutons étaient Polonais,
Si j'en crois la récente histoire.
Tout un peuple à genoux pleure au nom de sa gloire,
Au pied de ses autels qu'il n'oubliera jamais.

Or, on n'égorge pas un peuple entier qui prie
Pour réclamer une patrie,
Fût-on Russe ou Kalmouck, fût-on lâche ou pervers ;
Le bruit de cette boucherie
Ebranlerait tout l'univers !

FABLE XX

LES DEUX PARADOXES.

Un bramane expliquait le système du monde
 Et disait : - La machine ronde
 Est sur le dos d'un éléphant.
 Sur un monde plus grand cet éléphant se pose,
 Et l'autre monde, je suppose,
 Sur un autre monstre plus grand.
 Multipliez sans fin toujours la même chose ;
 Quand vous serez au bout, si vous êtes lassés,
 Taisez-vous ou recommencez.
 Un sophiste français se prit alors à rire,
 Puis gravement se mit à dire :
 Ô bramane, les végétaux
 Sont mangés par les animaux ;
 Aux petits les grands font la guerre ;
 L'homme est le maître de la terre ;
 Les rois des hommes sont les dieux ;
 Les dieux ont Uranus pour père,
 Et le destin mystérieux
 D'Uranus gouverne la sphère ;
 Le destin suit la loi du feu ;
 Le feu reconnaît Dieu pour maître ;
 Et Dieu règne suivant les lois
 D'un autre Dieu plus grand peut-être.
 Recommencez ceci plusieurs millions de fois.
 C'est absurde, il est vrai, mais la thèse contraire
 N'est qu'un plus absurde mystère ;
 Et d'ailleurs tout cela finit
 Au point où la raison de l'infini s'indigne ;
 Au point où doit pour nous s'arrêter une ligne
 Qui monterait toujours à travers le zénith.

Que conclure de cette histoire ?
 C'est que notre bon sens se perd dans l'inconnu,
 Et qu'un raisonnement est toujours saugrenu
 Lorsqu'il faut s'incliner et croire.

Ceci nous montre encor pourquoi chez nos aïeux
 Les cultes furent variables,
 Et comment l'homme fait des diables,
 En s'élevant de dieux en dieux.
 On peuple les royaumes sombres
 Avec le rebut des élus ;
 Et les démons ce sont les ombres
 Des dieux auxquels on ne croit plus.

FABLE XXI

LE NABAB ET LE FAKIR.

Le dos courbé par une chaîne,
 Et de haillons couvert à peine,
 Un fakir souriait en extase absorbé.
 Cependant un nabab couvert d'ambre et de soie
 Sur son palanquin d'or en dôme recourbé
 Contemplait du croyant la fanatique joie.
 - Mon père, lui dit-il, il est bon de prier,
 Mais laisse-moi te délier
 De cette chaîne qui t'accable :
 Dieu veut-il qu'on soit misérable ?
 - Et qui t'a dit que je le sois ?
 Répond l'étrange solitaire.
 Je suis bienheureux, car je crois
 Gagner tous les plaisirs en souffrant sur la terre.
 Au monde j'ai fermé mon cœur ;
 Je me suis fatigué de l'allégresse humaine ;
 J'ai trouvé mon dernier bonheur
 Dans la douleur ;
 Que me restera-t-il si tu m'ôtes ma chaîne ?

Sachons que dans sa liberté
 L'homme doit être respecté,
 Même quand il la voue au culte des idoles.
 On dispute sur les symboles,
 Comme on a toujours disputé.
 Nous avons écouté Voltaire
 Qu'on n'a pas forcé à se taire ;
 Mais ce philosophe moqueur
 Peut-il faire que la sœur grise,
 Humble, charitable et soumise,
 Ne soit heureuse dans son cœur ?

FABLE XXII

LE PROCONSUL ET LE MARTYR.

Un martyr expirait au milieu des tourments
Et disait aux bourreaux : - Jamais la violence
 Ne peut forcer la conscience.
Je meurs et j'ai pitié de vos emportements.
- Soit, dit le proconsul, jamais la violence
 Ne peut forcer la conscience ;
Et pourquoi donc toi-même as-tu violenté
Le grand culte de Rome et de l'antiquité ?
 Tu crois en insultant nos prêtres
 Et les autels de tes ancêtres,
 Triompher dans l'éternité ?
 Je satisfais à ton envie
En te faisant mourir ; mais toi, fou furieux,
 Tu viens de renverser mes dieux
 Pour qui j'aurais donné ma vie !
Entre nous, tu le vois, c'est une guerre à mort ;
 Si l'intolérance chrétienne
 Demain te rendait le plus fort,
Je serais à ta place et toi-même à la mienne.

Le proconsul avait raison :
Il se faut supporter l'un l'autre,
Ne brûlons pas une maison,
Si nous voulons grader la nôtre.

D'un temple autrefois respecté
Si nous blâmons l'architecture,
Laissons subsister la mesure
Et bâtissons mieux à côté.

FABLE XXIII

L'ANGE ET SON OMBRE.

J'ai des ailes comme un oiseau,
Et des yeux bleus comme une femme.
Mon front porte un astre de flamme ;
Je suis toujours joyeux et beau.
Les plis de ma robe azurée
Reflètent le vaste empyrée.
J'ai pour sceptre un lis toujours blanc,
Je console l'enfant qui pleure,
Je ramène dans sa demeure
Le pauvre agneau faible et tremblant.
Mon existence est un cantique,
Mon palais le ciel magnifique,
D'astres d'or toujours diapré.
Le soleil est mon auréole,
Sous mes pieds la lumière vole
Comme un beau nuage doré.
Du bonheur je suis le doux rêve,
Je suis le blond conseiller d'Eve
Qu'elle n'écoula pas toujours ;
Je suis l'idéal des amours ;
Je suis le mystique peut-être
Et ce que l'homme voudrait être.
Mais toute empreinte à son revers,
Au visage charmant et rose
Répond la vieille morose ;
Le malheur parcourt l'univers
Porté sur l'aile taciturne
De l'oiseau vorace et nocturne.
Et voici venir l'ange affreux,
Le nègre au visage hideux,
Aux cornes toujours menaçantes,
Aux dents livides et grinçantes !
Il me suit toujours pas à pas,
Où je fais fleurir l'espérance
Il traîne aussitôt le trépas ;
Ils s'applaudit de la souffrance.
Enfants, ne le redoutez pas :
Contemplez toujours ma lumière,
Sans jamais regarder derrière.
Il faut à l'astre étincelant
Un repoussoir funèbre et sombre :
Suivez-moi, je suis l'ange blanc,
Et l'ange noir n'est que mon ombre !

FABLE XXIV

L'ACADEMIE DES OISEAUX.

Tous les oiseaux chanteurs, un beau jour de printemps,
De l'imitation souffrant l'épidémie,
Avisèrent qu'il était temps
De créer une académie.
Hors de concours d'abord on mit le rossignol.
Qu'il ait la voix sublime et tendre,
C'est possible, mais nul de nous n'a pu l'entendre ;
Il chante quand la nuit enchaîne notre vol
Et ferme aux chansons nos oreilles.
Qu'il garde pour lui ses merveilles,
Dirent-ils gazouillant, chantant tous à la fois.
Or, bien commençons, puis : aux voix !
On fait un semblant de silence,
C'est la fauvette qui commence,
Chacun s'impatiente, on ne l'écoute pas,
Car chacun prélude tout bas.
Le merle en sifflotant babille,
Le pinson fredonne et sautille,
Le serin même, avec orgueil,
Se rengorge... Chacun reçoit le même accueil.
On consulte enfin l'assemblée :
Chaque juge reste interdit ;
Et l'on donne le prix, d'emblée,
Au linot qui n'avait rien dit.
Voter pour un rival, eût été condescendre
A perdre le prix mérité ;
Aucun d'eux n'avait écouté,
Tous songeaient à se faire entendre.

FABLE XXV

L'AVEUGLE ET LES PASSANTS.

Le pont des Arts la nuit offre un charmant coup d'œil.

On voit trembler dans la rivière

Le reflet allongé des perles de lumière

Dont Lutèce le soir couronne son orgueil.

Plus loin, de Notre-Dame et de ses tours massives

Découpant en noir les ogives,

La lune au visage changeant

Dans les flots incertains fait pleuvoir de l'argent.

Le public ne fait pas de même,

Pour un pauvre aveugle qu'il aime,

Car la foule déjà s'arrête à l'écouter

Quand son accordéon se dispose à chanter.

Un sou seulement par personne

Et la recette serait bonne ;

Mais longtemps on s'amuse et puis chacun sans bruit

S'éloigne et sans rougir surtout, grâce à la nuit.

C'est bien de l'honneur pour l'Orphée

Qui près de ses humbles tréteaux

Rassembla tous ces animaux :

Mais qu'emporte-t-il pour trophée ?

Il en est ainsi trop souvent

Pour les artistes qu'on adore ;

Ils enflent l'instrument sonore,

Et que leur reste-t-il ? Du vent.

Heureux, après un jour de lutte et de victoire,

Le poète qui peut, dans son réduit obscur,

Tremper un morceau de pain dur

Dans l'eau d'abord.... puis... dans la gloire !

LIVRE V

La vie éternelle ou la paix profonde.

Le but de la philosophie occulte est de nous donner cette inaliénable sérénité de l'âme qui est la vie du ciel et la paix profonde des élus.

Pour arriver à cette paix il faut :

I.

Croire à la sagesse de Dieu et à l'harmonie des lois de la nature.

Cette foi nous empêchera de préjuger le mal et de nous irriter contre les apparences du désordre auquel nous ne pouvons porter remède, car ce qui nous paraît désordonné est souvent le résultat d'un ordre qui nous échappe. Nous trouverons dans cette pensée le grand secret de la résignation. (I^{er} symbole, *La poule et le canard.*)

II.

Ne jamais se troubler par l'appréhension du mal, car le mal qui peut nous atteindre n'est jamais plus fort que nous. Il n'y a qu'un mal réel, c'est l'injustice et nous pouvons être justes. Les calamités étrangères à notre conscience sont des épreuves ou des bienfaits de la Providence. Attendons-les en souriant. (II^e symbole, *Le vallon et la rivière.*)

III.

Travailler sans cesse à la réforme de notre caractère. Par les vices du caractère on se tourmente soi-même et l'on tourmente les autres. Un mauvais caractère est donc une habitude d'injustice qui mérite et entraîne toujours le trouble et la réprobation. (III^e symbole, *L'ours et le chien.*)

IV.

Ne jamais se livrer tout entier au plaisir. Le plaisir est fait pour nous, mais nous ne sommes pas faits pour lui. (IV^e symbole, *Les tourterelles et le nid de fleurs.*)

V.

Croire sérieusement à l'indestructibilité de tout ce qui est bien, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est pur. (V^e symbole, *L'incrédule et le chien.*)

VI.

Croire que la douleur est un travail, le travail une lutte, la lutte un progrès, le progrès la véritable vie. (VI^e symbole, *Les oiseaux dans leur nid.*)

VII.

Ne pas permettre au cynisme de l'incrédulité de se produire devant nous. (VII^e symbole, *La prude et le mousquetaire.*)

VIII.

Croire à la réalité de tout ce qui est bon, même dans les formes les plus passagères de la vie. Un verre d'eau qu'on nous présente quand nous avons soif mérite la vie éternelle, a dit le grand initiateur, il est donc d'un prix infini, comme tout ce qui vient de Dieu. (VIII^e symbole, *Le satyre et le vieux faune.*)

IX.

Ne jamais craindre de banqueroute dans la maison de Dieu, c'est-à-dire ne jamais croire qu'il n'y a plus de religion dans le monde et que la vérité s'en va. (IX^e symbole, *La nuit et le jour.*)

X.

Etre humble et ne jamais croire que nous sommes grands parce que nous avons une grande science ou de grandes pensées. Une goutte de rosée reflète toutes les gloires d'un beau jour, mais rien de cela ne lui appartient : il en est ainsi de notre âme. Le soleil boit la rosée et Dieu peut retirer à lui toute notre intelligence et tout notre génie. Nous ne sommes que des miroirs tremblants et fugitifs comme la goutte d'eau, et si la nature nous brise, aucun vide ne se fera dans l'immensité. Le ciel n'a pas besoin de nous, c'est nous qui avons besoin du ciel. (X^e symbole, *La goutte d'eau.*)

XI.

Se préserver des croyances puérides qui troublent la conscience et avoir surtout en horreur cette idée : que Dieu veut confondre la raison humaine et se trouve honoré par le préjugé de la folie, qu'il donne comme le sphinx des énigmes à deviner et qu'il tue ou torture à jamais ceux qui devinent et ceux qui, ne devinant pas, ne s'inquiètent pas de l'énigme, tandis que la raison suprême qui est en Dieu veut élever jusqu'à elle la raison de l'homme par la foi en sa justesse et en sa justice, le Dieu des sages étant la lumière des âmes généreuses et non la ténébreuse agitation des âmes lâches et serviles. (XI^e symbole, *La barbe bleue.*)

XII.

Elever l'indépendance de sa conscience au-dessus de toutes les influences humaines et de toutes les craintes, car il ne saurait nous arriver rien de pis que la mort. Or, nous n'avons pas à la craindre, puisque c'est une chose naturelle et nécessaire à laquelle échappent l'indépendance et la grandeur de l'esprit quand l'esprit s'attache irrévocablement à la vérité et à la justice qui sont éternelles. (XII^e symbole, *Néron et le philosophe.*)

XIII.

Ne jamais subir l'amour. Aimer parce qu'on le doit et parce qu'on le veut. L'amour devient une gloire lorsqu'il n'est jamais une honte. Les joies de l'amour suivent celui qui ne les achète jamais par l'infamie. Préférer son plaisir à son honneur, c'est être un lâche. Or, par la lâcheté on se rend indigne de l'amour même d'une courtisane. La femme méprise l'homme qu'elle avilit, et lorsqu'elle se sent méprisable, elle estime l'homme qui la méprise. (XIII^e symbole, *Ulysse et les syrènes.*)

XIV.

Ne pas laisser à la Providence le soin de faire notre travail. Ne nous plaindre jamais du mal que nous pouvons empêcher. Songer que la lutte contre le mal est notre premier devoir et que nous serions des sots et des impies, si nous imputions à Dieu les inconvénients qui résultent de notre sottise ou de notre paresse. (XIV^e symbole, *Epictète et le raisonneur.*)

XV.

Ne chercher l'infini que dans l'ordre intellectuel et moral. Le monde entier n'est pas assez grand pour remplir notre âme, elle a soif d'une perfection infinie, et c'est ce qui prouve assez qu'elle est immortelle. Les richesses de la terre, lorsqu'elles sont immenses, deviennent d'immenses embarras et ne satisfont jamais leur possesseur. Les grandeurs du monde sont souvent de grands désespoirs. Tout ce qui peut finir est déjà comme fini, et le vautour de Prométhée revient sans cesse agrandir le vide dans le cœur de l'homme qui est cloué au rocher du pourvoir, car, plus on est élevé au-dessus des autres, plus on est solitaire, et Dieu pèse d'un poids infini sur l'isolement de l'orgueil. (XV^e symbole, *Alexandre et le pêcheur.*)

XVI.

Ne pas croire aux illusions. Les réalités de Dieu étant mille fois plus belles que les rêves de l'homme, il ne faut jamais se contenter de rêver ce qu'on peut apprécier et connaître. La jeunesse, l'amitié, l'amour, la poésie, la gloire, tout cela est vrai, tout cela est éternellement vrai, bien que tout cela change de zone comme le printemps. Le printemps n'est pas une illusion pour les hirondelles ; elles ont le courage de le suivre et elles le retrouvent toujours. (XVI^e symbole, *Le poète et le tableau.*)

XVII.

Faire son devoir dans le présent et ne rien craindre de l'avenir. Etre heureux quand le bonheur se présente comme si l'on n'avait qu'un jour à vivre, pourvu que nous trouvions le bonheur dans la satisfaction d'un besoin éternel. L'abandon à Dieu, la joie confiante au milieu des fêtes de la nature, la gaieté qui s'enivre de lumière et de soleil, l'enthousiasme pour le beau, le dévouement pour le bien, tout cela ne calcule pas, ne raisonne pas avec le souci du lendemain. Heureux, dit Horace, celui qui chaque soir peut se dire : aujourd'hui j'ai vécu, vienne demain la tempête, elle ne m'enlèvera pas la sérénité du jour qui s'achève. Vous avez bien assez, disait le Christ, du chagrin de chaque journée, ne thésaurisez pas l'inquiétude du lendemain ; à chaque jour suffit son mal.

Voulez-vous n'avoir rien à craindre pour demain ? Faites du bien aujourd'hui, les bonnes actions sont la semence du bonheur. (XVII^e symbole, *La demoiselle et la fourmi.*)

XVIII et XIX.

Obéir à la loi, aller au-devant du devoir, mais ne souffrir jamais la servitude. La mort des martyrs a été sublime parce qu'on voulait violenter leur conscience. On ne renonce pas à ses croyances, à ses affections, à ses habitudes nationales, parce qu'un maître impérieux l'exige. On peut se taire devant l'oppression, on peut renoncer à la résistance armée, mais alors on prie et l'on meurt en embrassant l'autel de la patrie. (XVIII^e symbole, *Le jeune Spartiate et son maître.* – XIX^e symbole, *Les loups et le troupeau.*)

XX.

Ne jamais raisonner sur l'essence de Dieu. La foi en Dieu doit rendre les hommes meilleurs et non égarer leur raison. Comment définir l'infini ? Comment expliquer ce qu'on ne saurait comprendre ? Plus on raisonne, moins on adore. Raisonnons tant qu'il nous plaira sur le besoin d'adorer, mais lorsque nous prononçons le nom de l'indéfinissable, que tout en nous garde un suprême silence ! Prosternons-nous et adorons ! Ce n'est ni l'éléphant des brahmes, ni le vieillard à trois têtes de gnostiques, ni rien de ce que l'idolâtrie des nations a consacré. Ce n'est rien que nous puissions voir, que nous puissions toucher, que nous puissions entendre, que nous puissions goûter, que nous puissions dire. C'est ce que nous devons adorer dans la paix profonde de l'esprit et l'enthousiasme du cœur. (XX^e symbole, *Les deux paradoxes.*)

XXI et XXII.

Respecter la conscience des autres et ne leur jamais imposer même la vérité. Ne pas briser de force le joug des esclaves qui aiment leur joug. Avoir toujours du dévouement, jamais trop de zèle. Les fous jouissent de leur folie, ce serait trop cruel de la leur ôter sans leur rendre la raison. Il faut donc avoir patience, il faut laisser au fakir sa chaîne et au vieux monde ses idoles en attendant que tout cela tombe de soi-même. Ne perdons pas notre temps en vains discours pour décrier les ténèbres ; faisons briller la lumière, mais que ce ne soit pas la lumière d'une torche qui incendie. Ne renversons plus ni la statue de Jupiter ni celle de saint Nicolas, quand même une population imbécile adorerait saint Nicolas. Philosophes, respectez les reliques, si vous ne voulez pas qu'on brûle vos livres. La lumière luit pour tout le monde, mais tout le

monde a le droit d'ouvrir et de fermer les yeux comme il lui plaît. (XXI^e symbole, *Le nabab et le fakir*. – XXII^e symbole, *Le proconsul et le martyr*.)

XXIII.

Ne pas accorder d'existence réelle au mal. Dieu, en effet, ne le veut pas ; la nature le repousse, la douleur proteste contre lui. Les créatures raisonnables ne peuvent le vouloir. L'harmonie universelle ne lui laisse pas de place. La vie triomphe sans cesse de lui comme de la mort. Satan ne saurait donc être un roi : c'est le dernier des esclaves de la fatalité qu'il a voulue. La réprobation éternelle du mal est dans le triomphe éternel du bien. L'ordre remédie au désordre par le supplice, et le supplice même est un bien, puisque c'est un remède. Le mal, d'ailleurs, se condamne et se détruit lui-même. Dieu le voue au supplice éternel. L'orgueil est un diadème de honte, la luxure un avortement du plaisir ; l'avarice est le culte de la misère. Les voies du mal sont larges au commencement, mais elles se rétrécissent à mesure qu'on avance et finissent par l'étouffement, par l'écrasement prolongé de leur victime. Ce sont bientôt des impasses où il faut périr si l'on n'a pas la vaillance et la force de se retourner. On dit, pour prouver l'existence d'une autre vie, que les méchants peuvent être heureux en ce monde. Cela n'est pas vrai : les méchants sont les derniers et les plus malheureux des hommes.

XXIV.

Ne pas chercher la gloire qui vient de l'estime prématurée des hommes, mais celle qui vient de l'honneur, cette conscience de la justice et du dévouement, qui tôt ou tard produira sa splendeur. Les hommes finissent par subir l'ascendant du génie et du talent ; mais ils le haïssent, parce que la passion et le tourment des faibles, c'est l'envie. La gloire pour eux n'est qu'un triomphe de l'égoïsme, parce qu'ils ne la comprennent pas autrement, égoïstes qu'ils sont. Toujours ils nient le dévouement et vont cherchant au sacrifice des héros de l'humanité quelque motif servile et infâme. Laissons-les dire ; ils veulent parler sans savoir et ne veulent pas écouter. Ils couronnent volontiers la nullité qui ne leur fait pas ombrage. N'ayons pas besoin de leurs couronnes ; il faudra bien qu'un jour ils les apportent sur nos tombeaux. Et quand ils devraient se tromper encore de tombeaux, qu'est-ce que cela ferait à nos cadavres ? qu'est-ce que cela ferait surtout à nos âmes, si, comme nous n'en doutons pas, nos âmes survivent aux erreurs de la terre ? Aimons le bien pour le bien, la science pour la science, le beau pour le beau, la vérité pour la vérité. Croyez-vous qu'Homère ait composé ses admirables poèmes en vue de l'aumône dont il avait pourtant besoin ? Les villes de la Grèce se renvoyaient sa misère, elles se sont disputé sa naissance et son nom, et l'on ne sait pas bien laquelle lui a rendu les honneurs suprêmes et a mérité de posséder ses restes.

Laissons, disait le Christ, laissons les morts ensevelir les morts. Cherchons d'abord le règne de Dieu et sa justice ; tout le reste est du superflu. (XXIV^e symbole, *L'académie des oiseaux*. - XXV^e symbole, *L'aveugle du pont des Arts*).

LIVRE VI**FABLE PREMIERE****DON JUAN ET LA DUEGNE.**

Le seigneur don Juan, ce brillant séducteur,
Était dans un jour de tristesse ;
Deux fois une folle maîtresse
L'avait leurré, dit-on, d'un rendez-vous menteur.
Une autre tardait à se rendre :
Comme Louis quatorze, il avait peur d'attendre.
Quand une vieille au front chenu,
Embéguiné de laine sombre,
Jusqu'à lui clopinant dans l'ombre,
Lui dit : - Soyez le bienvenu,
Je sais vos secrets, mon beau maître,
Vous attendez Léonora
Qui tarde beaucoup à paraître ;
Vous l'attendriez mieux peut-être
Dans ma demeure, elle y viendra.
Et si vous connaissez des belles
Qui pour vous se montrent rebelles,
Comme à toutes je fais la loi,
Donnez-leur rendez-vous chez moi.
Toutes viendront, je vous le jure :
Je les amène sans effort,
Car de les avoir je suis sûre.
- Et qui donc êtes-vous ? – La mort.

FABLE II

LE DOCTEUR FAUST ET L'IVROGNE.

Abandonné par le démon,
 Ne croyant plus à Marguerite,
 Sans repentir pour le pardon,
 N'ayant plus même le mérite
 Du crime gourmandé tout bas par le remords,
 Le sombre docteur Faust errait parmi les morts.
 Il était dans un cimetière,
 Et là, dans le même moment,
 Arrive un buveur allemand,
 Ivre de tabac et de bière :
 - Allons, il faut finir, disait le vieux savant :
 On se doit à la mort lorsqu'on n'est plus vivant.
 - Quelle bêtise, dit l'ivrogne,
 On ne peut pas mourir deux fois.
 - Cloches dont j'entendais la voix,
 Reprend Faust, maintenant votre bruit monotone
 Ne saurait plus rien dire à mon cerveau glacé ;
 Le printemps ne rit pas dans les feuilles d'automne,
 Et Dieu ne marche plus où le doute a passé.
 - Allons, de mieux en mieux, voilà qu'il déraisonne,
 Dit l'autre : il croit, quand il est las,
 Que le bon Dieu ne marche pas.
 - O morts qui ricanez dans cette tombe ouverte,
 Et qui creusez la nuit de vos yeux sans regard,
 D'un silence éternel votre bouche est couverte ;
 Vos crânes sont égaux, pastoureaux ou Césars !
 Vos rangs sont pressés, mais qu'importe ?
 Faites place, mon âme est morte.
 Pourquoi traîner plus loin ce corps qui ne vit plus ?...
 L'ivrogne alors s'avance et dit : - Mon camarade,
 Plus que moi vous êtes malade :
 Je ne vous quitte pas, appuyez-vous sur moi.
 Il se faut entr'aider, c'est la commune loi.
 Chez moi c'est de l'ivresse, et chez vous du délire,
 C'est à moi de vous reconduire.

 Le riboteur avait raison.
 Il n'était pas sorti de la nature humaine,
 Et ne doutait de rien, bien qu'il eût quelque peine
 A reconnaître sa maison.

 Si dans la coupe d'or que nous tend la science
 Et que remplit l'esprit divin,
 On ne boit que tristesse et que noire démence,
 Mieux vaudrait mille fois s'enivrer de bon vin !

FABLE III

LA REINE DE SABA.

La reine de Saba visita Salomon.

- Roi, lui dit-elle, votre nom
Veut dire sagesse, et je pense
Que votre haute intelligence
Voudra bien rayonner sur moi.
- Que demandez-vous ? dit le roi.

- Dites-moi ce que c'est que Dieu, répond la reine.

- Dieu, c'est l'hypothèse certaine
De l'inconnu, dit Salomon.
- Qu'est-ce à présent que le démon ?
- C'est l'ignorance qui s'adore.
- Qu'est-ce que le mal ? – C'est l'aurore
Du bien sous un nuage noir.
- Qu'est qu'un droit ? – C'est un devoir
Affranchi de toute contrainte.
- Qu'est-ce que l'enfer ? – C'est la crainte
Sans amour, le désir sans lois.
- Et le ciel ? – C'est la paix des rois,
C'est l'éternel accord des justes.
- Quels devoirs sont les plus augustes ?
- C'est l'amour, la fraternité.
La justice et la liberté.

- Maintenant donnez-moi, si vous êtes un sage,

Un maître des esprits, un mage,
La clef de l'avenir, le secret du bonheur,
Le grand talisman de l'honneur,
Des désirs la règle certaine ;
Ce qui sauve la femme et ce qui la défend,
La puissance divine et la science humaine
Qui doit me rendre plus que reine ?

On dit que Salomon lui fit don d'un enfant.

FABLE IV

MINERVE ET L'AMOUR.

Minerve avait fâché l'Amour ;
Et l'enfant, qui garde rancune,
A cette déesse importune
Résolus de jouer un tour.
Il poursuit sa fière ennemie ;
La guette, la trouve endormie,
L'enchaîne avec des nœuds de fleurs,
Dérange sa chaste parure,
Et, lui dénouant sa ceinture
Teinte de diverses couleurs,
En bacchante il la déshabille ;
De roses prend un gros bouquet,
Et traite en enfant indiscret
De Jupin la superbe fille.
Minerve s'éveille et rougit.
Elle veut, grondeuse et rétive,
S'insurger ; mais elle est captive.
Elle menace, l'enfant rit.
- Te faut-il les armes d'Hercule
Pour me châtier à ton tour ?
Minerve se sent ridicule,
Elle compose avec l'Amour.
On convient qu'elle lui pardonne
De tout voir et de tout oser,
Et que le dieu malin lui donne
Sa liberté pour un baiser.

L'excès en tout, c'est la démence :
Entre deux maux s'il faut choisir,
Balançons notre préférence.
Le vrai sage use de prudence
Et de vertu fait abstinence,
Lorsqu'il se donne du plaisir.

FABLE V

HELENE ET PARIS.

Le berger ravisseur d'Hélène,
 Parjure à l'hospitalité,
 Traînait sur sa barque troyenne
 Cette belle infidélité ;
 Lorsqu'enchaînant les vents complices :
 - Tu mènes sous d'affreux auspices
 Cette femme dans ta maison,
 Dit en grondant le vieux Nérée ;
 Bientôt la Grèce conjurée
 Ira t'en demander raison.

C'est ainsi que le bon Horace,
 Du beau Pâris un peu jaloux,
 Raconte à peu près la menace
 Du ciel et des mers en courroux.
 Mais qu'importe le ciel qui tonne ?
 L'amour, qui de rien ne s'étonne,
 Jouit du sort même irrité.
 Il s'exalte dans la tempête ;
 Que le ciel croule sur sa tête,
 Il marche avec tranquillité.

- Veux-tu reculer ? dit Hélène,
 Veux-tu me rendre à Ménélas ?
 Des dieux armés crains-tu la haine ?
 De notre bonheur es-tu las ?
 Mais Pâris, se rapprochant d'elle :
 - Rameurs, voyez comme elle est belle !
 Luttons pour conquérir le port !
 Trompons le sommeil de Neptune.
 A vous ma vie et ma fortune,
 A moi ma déesse ou la mort !

Alors la belle aventurière
 Relève son front exalté :
 Le danger bravé la rend fière,
 Elle force l'impunité !
 La femme veut toujours qu'on ose :
 De son amour l'orgueil dispose,
 Les audacieux sont ses rois.
 Hélène n'est plus infidèle,
 Et Pâris peut être aimé d'elle,
 Puisqu'il fut sublime une fois.

Plus tard quand ce prince idolâtre,

Efféminé par le plaisir,
Aura, sur un sanglant théâtre,
Fini son indigne loisir ;
Quand sa chevelure adultère
Dans le sang et dans la poussière
Traînera pour venger Hector,
Ménélas, orné par la gloire
Et transformé par la victoire,
Pourra se faire aimer encor.

Ainsi la vie est une guerre ;
La timidité, c'est la mort,
Et la femme, comme la terre,
Accepte la loi du plus fort.
C'est le succès qui nous couronne,
Et jamais le temps ne nous donne
Le loisir de nous reposer.
La gloire, c'est une autre Hélène ;
La fortune est femme, elle est reine :
Pour les séduire, il faut oser !

FABLE VI

LE RAT.

Un certain rat fort gros, mais fort gros pour un rat,
Se crut un éléphant, dit la vieille chronique ;
 Il ne craignait ni chien ni chat.
Voilà ma bestiole aussitôt qui s'applique
A se grandir le nez : trompe lui fait défaut,
 C'est une trompe qu'il lui faut ;
Rien ne peut-il manger qu'avec trompe il ne prenne.
 En attendant que trompe vienne,
Mon rat jeûne à plaisir et fait tant, qu'à la fin
 Il se dessèche et meurt de faim.

 Que ce soit tromperie ou trompe,
 Il en est plus d'un qui se trompe
En agissant toujours, n'importe dans quel cas,
En raison des vertus ou des dons qu'il n'a pas.
 L'imagination, cette divine fée,
Veut être gouvernée au frein de la raison,
Autrement la sagesse est par elle étouffée,
 C'est la folle de la maison.

 Les mensonges, les injustices
De notre volonté limitent le pouvoir,
 Et bien souvent nos plus grands vices
Sont les fausses vertus que nous croyons avoir.

FABLE VII

L'AUTRUCHE ET LA POULE.

Je suis fille du ciel, disait l'autruche un jour ;
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
Quant aux œufs que le ciel me donne,
A ses soins je les abandonne.
Quelquefois je sais me nourrir
Des substances les plus mortelles.
Je fais usage de mes ailes
Non pour voler, mais pour courir ;
Ma vie est celle d'un athlète.
- Tu n'es qu'une vilaine bête,
Lui dit la poule avec courroux.
Eh quoi ! tu méconnais les devoirs les plus doux,
Et tu prétends que je t'honore !
Va te cacher, grosse pécore.
Mais vous, chers petits que j'adore,
Sous mes ailes rassemblez-vous !

Cultes rêveurs de l'imposture,
Sans amour et sans cœur folles austérités,
Vice ou vertu contre nature,
Ce sont des monstruosité.

FABLE VIII

LA TAUPE ET LE SOLEIL.

La taupe un jour dit au soleil :
- On m'a parlé de toi dans le pays des ombres.
J'ignore si ton disque est bleuâtre ou vermeil,
Si tes rayons sont clairs ou sombres,
Mais on dit qu'un loi te fixe à ton pivot,
Et que tes débris de lumière
Tombent au hasard sur la terre,
Comme ceux d'une fleur de lis ou de pavot.
Moi, je suis libre et je suis noire,
Et dans ma nuit j'ai plus de gloire
Qu'un esclave doré qu'attache au firmament
Un clou, fût-il de diamant.
- Tu te crois libre, ma commère,
Lui répond l'astre radieux,
Parce qu'un vil instinct, sans lumière et sans yeux,
Te dirige à tâtons dans ta vile tanière !
Mais peux-tu faire un pas dans ton obscurité
Qu'il ne soit ou nécessité,
Ou provoqué du moins par forces naturelles ?
Tu marches en esclave, et je m'assieds en roi ;
Je donne et j'accepte la loi ;
Je vis dans la raison de la lumière, et toi
Dans la fatalité des ombres éternelles !

Si taupes au soleil pouvaient parler ainsi,
Nous en ririons ; mais, Dieu merci,
Nous ne laisserions pas de raisonner comme elles.

FABLE IX

LE DESERTEUR ET LE SOLDAT.

Combien cela rapporte-t-il ?
J'entends toujours ce mot qui sonne l'agonie,
Ce mot qu'on veut jeter comme un venin subtil
 Dans la coupe d'or du génie.
Or, dites-moi combien, trafiquants d'ici-bas,
De Socrate au marché payez-vous la sagesse,
L'honneur de Régulus, la vertu de Lucrece ?
- Mais rien, évidemment, cela ne se vend pas.

Un soldat mutilé, brisé sous son armure,
Venait de recevoir sa dernière blessure.
 - Pauvre sot, dit un déserteur,
Regardant le héros de toute sa hauteur.
Voilà ta pension, voilà tes invalides.
 Combien les braves sont stupides !
- Je ne sais, dit alors le soldat, qui comprit,
 Si les lâches ont de l'esprit,
Mais de voir tes pareils le trépas me délivre.
 Pour mon pays, fier de souffrir,
 J'ai vécu digne de mourir,
 Et je meurs digne encor de vivre.

Le goujat comprit-il ce discours simple et grand ?
Peu nous importe ! – Honneur au vieux soldat mourant !

FABLE X

LE LION ET SON GARDIEN.

Captif dans une cage, un superbe lion,
 Terrible et rugissant dans sa rébellion,
 Mordait les barreaux et les grilles,
 Et près de lui dans le jardin,
 Riant et lui jetant du pain,
 Petits garçons, petites filles
 S’amusaient fort de son courroux.
 Sa cage était fermée avec de bons verrous,
 Et l’homme chargé de sa garde
 Déjeunait sans trop prendre garde
 Aux transports du noble animal,
 Qui lui dit à la fin : - Quel mal
 T’ai-je fait pour que tu m’enchâînes ?
 Je suis né libre comme toi ;
 De mes déserts j’étais le roi,
 Laisse-moi retourner vers mes sources lointaines ;
 Laisse-moi libre enfin. – Oui, pour me dévorer.
 Ami lion, te délivrer
 Serait me rendre ta pâture.
 Liberté pour chacun, c’est le droit de nature,
 Mais juste servitude aux lions comme aux rois
 Qui des autres vivants méconnaissent les droits.

 Pour être vraiment libre, il faut que l’on comprenne
 Comment par le devoir notre droit est borné.
 Qu’est-ce enfin qu’un tyran ? S’il faut qu’on vous l’apprenne :
 Un anarchiste couronné.

FABLE XI

LE PIGEON MESSAGER.

Portant un billet sous son aile,
Messager discret et fidèle,
Passait un pigeon voyageur.
Il rencontre sur son passage
Une colombe au doux corsage,
Eblouissante de blancheur,
Coquette ; elle semblait l'attendre,
Et roucoulait d'une voix tendre :
Arrête-toi, bel étranger,
Viens sous ce bosquet solitaire
D'amour m'enseigner le mystère.
- Non, dit le pigeon messenger :
Si je restais sous cet ombrage,
J'oublierais mon gentil message.
Celui qui se confie à moi,
Celui qui me nourrit, que j'aime,
Qui me préfère à son chien même,
Ne me trouvera pas sans foi.
Adieu, colombe trop jolie,
Je ne ferai pas la folie
De trahir un maître adoré.
Le plaisir vaut moins que l'estime.
L'amour n'est qu'un penchant sublime,
L'honneur est un devoir sacré !

FABLE XII

LA JUSTICE ET L'AMOUR.

La Justice et l'Amour ont tous deux un bandeau,
Et ne peuvent jamais s'accorder, même en rêve ;
Car pour brûler la loi, l'Amour porte un flambeau,
Et pour punir l'Amour, Justice porte un glaive.
Or, s'accusant un jour de haute trahison,
Tous deux vinrent plaider par-devant la Raison,
Et pour leur donner chance égale,
Dame Raison d'abord tous deux les désarma,
Dans un cercle les enferma ;
Puis, prenant de Thémis la balance fatale,
Elle mit d'un côté les tables de la loi,
De l'autre de l'Amour les flèches trop légères,
Et la Raison ne put jamais de bonne foi
Équilibrer les adversaires :
Car des papiers noircis et renaissant toujours
Comme le cœur de Prométhée,
A la loi déjà lourde apportaient leur concours.
Alors la Raison dépitée,
Du jeune Amour prit le flambeau
Et le jeta dans le plateau
Où pullulaient ces parasites,
Et de dame Justice elle mit en retour
Le grand sabre à côté des flèches de l'Amour.
Aussitôt les plateaux des balances susdites
S'équilibraient sans efforts.

Puisse dame Raison, sur la terre où nous sommes,
Pour l'honneur et le bien des hommes,
Réaliser un jour ce qu'elle fit alors.

FABLE XIII

LE PRETRE ET LE MEDECIN.

Un prêtre se moquait un jour d'un médecin ;
Le médecin riait du prêtre.
- Bonjour, dit le premier, roi du monde malsain.
- Bonjour, ministre du peut-être.
- Meurt-il dans ce temps-ci bien des gens ? – Tu le sais,
Toi qui vis de leurs funérailles.
- Sur les gens bien portants fais-tu quelques essais ?
- As-tu gagné quelques batailles
Contre l'esprit et la raison ?
- Vos querelles, messieurs, ne sont pas de saison,
Leur dit alors un philanthrope.
Du corps et de l'esprit on peut se porter mal,
Et soit l'ange, soit l'animal,
Chacun peut tomber en syncope.
Dans cette double affliction,
Le cœur s'en va, l'esprit galope,
Et de l'imagination
Il faut calmer l'effervescence.
Tous deux vous vendez l'espérance,
Et pour payer tous vos discours,
Chalands abonderont toujours.
Pour les malades et les femmes,
Gardez, unissez vos efforts,
Vous prêtre, médecin des âmes,
Vous médecin, prêtre des corps.

FABLE XIV

LE VIEUX RENARD ET LE CHIEN.

Un vieux renard ayant usé
Les ficelles de l'existence,
Ayant perdu sa queue, ayant un pied brisé,
Ayant tout souffert, tout osé,
Sans ressource et sans espérance,
Se mourrait pauvre et méprisé.
Près de son terrier solitaire
Passe un chien qui ne tarde guère
A découvrir ce malheureux,
Et qui, d'un museau dédaigneux,
Le flaire et s'en va sans rien dire.
- Quoi, murmure le pauvre sire,
Ce chien stupide, ce valet,
Tout esclave et tout sot qu'il est,
Vit peut-être dans l'abondance,
Et moi, dans le bon temps passé,
Pour exister, j'ai dépensé
Plus d'esprit et d'intelligence
Qu'il n'en faudrait pour être roi.
A lui pourtant la vie ! A moi
Son mépris et son insolence.
Sans se gêner, pour tout avoir,
Qu'a-t-il fait ? – J'ai fait mon devoir,
Dit le chien ; j'ai ce qu'on me donne,
Et n'ai jamais volé personne.
Si tu fus un maître fripon,
Le temps te donne une leçon,
Tu n'es plus qu'un sale et dégoûtante bête ;
Et s'il faut tout dire en un mot,
Celui-là toujours est un sot
Qui n'a pas l'esprit d'être honnête.

FABLE XV

LE PECHEUR ET LA PERLE.

Le rivage dormait, la marée était basse,
La mer berçait la grève, et dans l'éloignement
Le flot sur les récifs se brisait doucement.
Le nuage glissait comme un ombre qui passe,
Et la lune, écartant ses voiles argentés,
Présidait le conseil des astres aimantés.
Une étoile disait : - Je sais au creux des ondes
Une perle, ma sœur, qui, si je voulais,
Irait du vieux pêcheur enrichir les filets.
Et la lune lui dit : - Au sein des mers profondes,
Laisse en paix ce trésor ignoré des humains.
Le pêcheur, ton ami, travaille avec courage,
Il rame avec ardeur, il sait braver l'orage,
Et la riche paresse avilirait ses mains.
Le travail généreux donne la grandeur d'âme,
Fait briller sur les fronts une étoile de flamme ;
Il verse un miel de grâce aux jours les plus amers ;
Il crée une richesse inhérente, éternelle :
Et c'est pour ton vieillard une perle plus belle
Que ce joyau perdu qui gît au fond des mers.

FABLE XVI

BACCHUS ET MINERVE.

Un jour, en se grisant à leur festin joyeux,
Bacchus en belle humeur fit rire tous les dieux.

Minerve seule fit la fière :

Cette déesse au front sévère,

Fille d'une fêlure au suprême cerveau,

Goûte peu la risée et ne boit que de l'eau.

Bacchus, pour se venger, la suit et la surveille,

La surprend désarmée et la voit qui sommeille.

Parfois la sagesse s'endort.

Le dieu s'empare sans effort

De la cruche ou Pallas met son huile dorée,

La renverse tout doucement,

Et la remplit adroitement

D'un vin resplendissant d'une couleur ambrée.

Qu'arriva-t-il ? Pallas se servit de ce don ;

Et rendant la clarté plus vraie et plus vivante,

Le vin se fit esprit dans la lampe savante,

Et sa flamme inspira le curée de Meudon.

Lisez de Rabelais les doctes badinages,

De son vin précieux, savants, enivrez-vous,

Et vous saurez comment les fous

Peuvent donner parfois des leçons aux plus sages.

FABLE XVII

LA BERGERE ET VENUS.

A l'autel de Vénus, une bergère en pleurs

Disait à la déesse, en lui donnant des fleurs :

- Pourquoi, mère cruelle entre les plus cruelles,

A ton enfant terrible avoir donné des ailes ?

Ne suffisait-il pas que ses traits dans les airs

Pussent voler partout, prompts comme les éclairs ;

Sans que lui-même aussi, plein de haine et de joie,

Il vienne tout entier se ruer sur sa proie ?

Et Vénus lui répond : - C'est pour vous soulager

Que le destin l'a fait si prompt et si léger.

Il frappe mais il fuit, il brûle mais il passe :

En souriant alors, des pleurs on se souvient.

C'est un mal qui finit, un rêve qui s'efface ;

Il guérit comme il blesse et s'en va comme il vient.

FABLE XVIII

VENUS ET ADONIS.

Les amours sont en deuil, car Adonis est mort.
 Vénus, abandonnée au plus cruel transport,
 Répand autant de pleurs dans les maux qu'elle endure
 Qu'Adonis perd de sang par sa large blessure.
 La terre boit à peine et ce sang et ces pleurs,
 Qu'elle en devient plus belle et se couvre de fleurs.
 Les roses dans le sang rougissent leurs couronnes,
 Et les pleurs sont changés en tristes anémones.

Pleure sur Adonis, pleure son triste sort ;
 Le charmant Adonis, ton Adonis est mort.
 Qui pourrait maintenant, déplorable déesse,
 Reprocher leur démence à tes cris de tristesse ?
 Pour le bel Adonis un lit est préparé,
 Vénus, un lit de fleurs, de belles fleurs paré.
 Sur ce lit, ton trésor est étendu sans vie :
 Sa beauté par la mort n'a pas été ravie,
 Ses membres mollement semblent être assoupis :
 Il vient de s'endormir sur ces mêmes tapis
 Qui l'ont senti souvent, pendant vos nuits heureuses,
 Tressaillir au toucher de tes mains amoureuses.
 Heureux du moins, il meurt digne encor d'être aimé.
 Mais à peine sur lui le cercueil est fermé,
 Que Vénus, oubliant ses dépouilles mortelles,
 Cherche un autre vainqueur et des amours nouvelles ;
 Elle sent que les pleurs fatigueraient ses yeux.
 Momus bientôt murmure à l'oreille des dieux
 Que Mars est mal puni de sa cruelle audace,
 Et qu'il a de Vénus enfin ravi la grâce ;
 Puis, devant le soleil, souriant et jaloux,
 Dans ses filets d'acier son malheureux époux
 Aux mânes d'Adonis la surprend infidèle,
 Et seulement alors se croit trahi par elle.

Promesses des amours, larmes de la beauté,
 Qu'est-ce que tout cela ? Mensonge et vanité !
 Heureux pourtant celui, quand vient sa dernière heure,
 Qu'amour trompa longtemps et que la beauté pleure.

FABLE XIX

L'AIGLE ET LES ANIMAUX.

Un aigle en liberté s'élançait dans les airs.
Bien au-dessous de lui, des animaux divers
Le regardaient monter... Ah ! comme il diminue,
Disait l'âne ébloui par l'éclat de la nue ;
Et dans un patois différent,
De l'assemblée entière un même cri s'achève :
Naguère à nos regards, lui qui semblait si grand,
Ah ! comme il diminue. – Animaux ! il s'élève !

Puissent ici mes vers devenir des leçons
Pour ce vulgaire impur, tourmenteur de la gloire,
Qui veut de Béranger rétrécir la mémoire,
Et qui n'a pas compris ses dernières chansons.

FABLE XX

LE LION PARRICIDE.

Louis le onzième du nom.....
 Mais la fable n'est pas l'histoire,
 Calomnions donc un lion,
 Car lion ne fit onc une action si noire.
 Son vieux père était mort et mort empoisonné.
 De ce forfait atroce on l'avait soupçonné,
 Non sans raison, dit la chronique.
 C'était un profond politique,
 Un maître clerc, un fin matois.
 Mais à quoi sert l'esprit quand l'âme est aux abois !
 De son propre joug despotique
 Le monstre se traîne accablé,
 De sang son breuvage est troublé :
 Son mirage lui montre un fantôme livide,
 Le poison paternel fermente dans son sein.
 Il a peur de son ombre : il sait trop, le perfide,
 Que c'est l'ombre d'un assassin !
 En regardant son fils, il rêve au parricide ;
 De sa propre demeure il se fait un tombeau ;
 Il a pour seul ami le tigre, son bourreau ;
 Il meurt faisant pitié même à ceux qu'il opprime,
 Il meurt étranglé par son crime.

Je ne crains pas d'être immoral
 En le disant tout haut : nul ne me fera taire.
 Au coupable toujours son forfait est fatal !
 Si l'on était heureux pour avoir fait le mal,
 On aurait bien fait de mal faire !

FABLE XXI

HYPATIE ET SYNESIUS.

La fille de Théon, la divine Hypatie,
 Au temps où de la charité
 Par l'erreur fanatique et l'animosité
 La lumière était obscurcie,
 Passait paisible sur son char.
 Des chrétiens furieux l'attaquent, la renversent,
 La traînent à l'autel consacré par César ;
 De ses vêtements qu'ils dispersent
 Ils outragent la chasteté.
 Le baptistère est prêt : - Allons, jeune païenne,
 Reçois la mort ou sois chrétienne !
 - J'admire de Jésus le noble enseignement,
 Répond la platonicienne,
 Mais j'admire encor plus son glorieux tourment,
 Quand pour dompter la brute et pour affranchir l'âme,
 Il meurt sur son gibet infâme !
 Brutes qui confondez la force avec la loi,
 Je suis libre, assassinez-moi !
 J'abhorre les autels souillés par votre hommage.
 Alors, avec des cris de rage,
 On lapide la vierge, et de son vêtement
 La sainte charité se couvre le visage.
 Un évêque, un vieillard qui lutta vainement
 Pour arrêter cette furie,
 A la pauvre sainte meurtrie
 Vient parler du ciel à genoux.
 Par un regard sublime et doux
 La fille de Théon, que la vie abandonne,
 Lui répond seulement et lui dit : - Je pardonne !
 Alors, Synésius, l'évêque illuminé,
 O vierge ! que ma mort soit semblable à la tienne !
 Bourreaux ! inclinez-vous, car elle a pardonné.
 Son sang l'a baptisée, elle est morte chrétienne !

FABLE XXII

LES DEUX MARIAGES.

On lisait un journal (une feuille d'un jour),
 Où, parmi d'autre verbiages,
 On parlait de deux mariages,
 L'un de raison, l'autre d'amour.
 Une jeune pensionnaire
 Se hasarde près de sa mère
 A lancer le grand mot : *Pourquoi*
 Ces deux noms, expliquez-les-moi !
 - Ma fille, dit alors la mère,
 Me charger d'expliquer ce pathos éphémère,
 C'est vraiment une trahison.
 Je ne sais ce qu'entend, libre penseur à gages,
 L'écrivain dont l'esprit gambade sur ces pages ;
 Mais pour le vrai bon sens qui garde la maison,
 Un mariage de raison
 Veut dire un mariage honnête.
 L'amour, la passion, c'est la fatalité ;
 La fatalité, c'est la bête ;
 La raison, c'est l'humanité !

La jeune innocente, interdite,
 Aurait pu répondre à son tour :
 « Ma vieille tante Marguerite,
 Vous n'entendez rien à l'amour ! »

Tout ceci nous explique un système du jour :
 C'est qu'on cache les amours bêtes
 Sous des mariages honnêtes.

FABLE XXIII

LE CHEVAL ET LE CHIEN.

Un pauvre cheval, jeune encore,
Mais dont la peau montrait les os,
Comme une inutile pécure,
Fut un jour dirigé vers le champ du repos.
Ce champ, c'est l'abattoir pour la gent animale.
Un fermier le vient voir, il en augure bien ;
Il l'achète presque pour rien
Et d'herbe verte il le régale.
La bête à la santé revient tout doucement.
Alors sans nul ménagement
Son maître le charge, le traîne,
Et le fatigue et le surmène,
Tant qu'un vieux chien, par amitié,
Prend son camarade en pitié,
Et lui dit : - Fuis, va-t'en, je vais ronger ta bride.
- Non, répond le cheval, mon maître m'a sauvé
Et par lui je fus élevé,
Je ne serai point un perfide.
Puis-je fuir, dit encor le vaillant animal,
Sans qu'un souvenir me retienne ?
Je me souviens du bien, je le dois ; mais le mal
Mérite-t-il qu'on s'en souviennne ?

FABLE XXIV

LES RICOCHETS.

ANCIEN APOLOGUE HEBRAIQUE.

Qu'avait fait l'herbe à ce troupeau
Qui moissonne le foin superbe ?
Mais au loup qu'avait fait l'agneau ?
Pourquoi le loup venge-t-il l'herbe ?

Puis au chien qu'avait fait le loup,
Et pourquoi le retour étrange
Du bâton qui vient tout à coup ?...
On dirait le loup qui se venge.

Le feu dévore le bâton,
L'eau détruit le feu ; le bœuf passe
Et boit l'eau ; puis vient le garçon
Du boucher dont le bœuf trépassé.

Le boucher n'est pas le plus fort,
Quand vient l'ange terrible et sombre ;
Puis c'est la main de Dieu dont l'ombre
Fait mourir l'ange de la mort.

Mais Dieu rappelle dans son sein
Tous les êtres et les remplace,
Et la lumière de sa face
A détruit l'ombre de sa main.

Ainsi tout penser criminel,
Ainsi tous souvenirs funèbres
S'effacent avec les ténèbres
Dans l'éclat du jour éternel !

FABLE XXV

LE PASSEREAU.

Le passereau d'une duchesse,
Trop bien nourri, trop caressé,
Tout boursoufflé, tout hérissé,
Mourait de soins et de tristesse.

Sa cage s'ouvre, il fuit un jour.
Adieu la mangeoire garnie,
Adieu la table bien fournie,
Adieu les longs baisers d'amour.

Mais dans l'air de la liberté
Il baigne et polit son plumage,
Mais il n'est plus dans une cage,
Et le ciel lui rend sa gaieté.

Il souffre souvent la misère,
Mais Dieu lui donne un cœur nouveau ;
C'est un sauvage et pauvre hère
Qui redevient un bel oiseau.

Ainsi le bien naît du malheur.
D'un front blessé jaillit Minerve,
Et ceux que le plaisir énerve,
Se retrempe dans la douleur.

LIVRE VI

La parfaite sagesse ou les grands arcanes.

Lorsqu'il est parvenu au parfait équilibre, l'homme devient un aimant régulateur de l'aimant universel. Les puissances magnétiques obéissent à deux sortes de forces : les forces réglées et les forces désordonnées ; les forces réglées soumettent la nature au règne de l'intelligence, les forces dérégées ou désordonnées entraînent avec elles des courants soumis à l'instinct.

Or, les forces instinctives chez l'homme qui n'est pas créé pour être conduit par l'instinct sont fatalement subversives et mortelles.

Le désordre moral étant une souffrance qui doit cesser par la conversion ou par la mort, les pécheurs et les pécheresses endurcis ont soif de la destruction. Les courtisanes aiment l'homme qui sait le mieux les rendre malheureuses, et ce qui rend don Juan irrésistible, c'est que l'amour de don Juan est un avatar de la mort (fable I).

Plus l'intelligence de l'homme est élevée, plus le désordre est immense lorsqu'il s'abandonne à la fatalité des instincts. L'ivresse de l'orgueil est plus déraisonnable que celle du vin, et le plus profond savant, lorsqu'il s'égare à plaisir, pourrait recevoir des leçons de bon sens et de sagesse de l'être le plus infime et le plus abruti (fable II).

La clef des miracles est donc l'équilibre parfait, et c'est à l'aide de cette clef que Salomon ouvrait le trésor des mystères. La science directrice du magnétisme universel, que nous avons indiquée dans nos précédents ouvrages, nous la révélons ici clairement. Que ceux qui savent lire s'appliquent à nous comprendre.

La volonté de l'homme est invincible lorsqu'elle est raisonnable et calme. Lorsqu'on marche doucement et toujours, on finit certainement par arriver.

Les hommes bien équilibrés sont des centres de mouvement : ce sont des soleils qui entraînent nécessairement des mondes dans leur cercle d'attraction et qui créent ainsi des univers. Cela se fait de soi-même et sans que l'adepte y songe, et c'est pour cela que le Christ disait : Cherchez d'abord le royaume de Dieu (la vérité), et sa justice et tout le reste viendra de soi-même. Heureux ceux qui comprendront cette grande parole !

Les forces équilibrées sont essentiellement créatrices. Les Elohim ont fait le monde, et les Elohim sont les puissances équilibrantes de la nature. C'est pour cela que, suivant la légende orientale, Salomon ayant initié la reine de Saba à la véritable sagesse, la rendit mère d'un fils (fable III). De la postérité de Salomon et de la reine de Saba naquirent les trois rois mages qui vinrent plus tard visiter le Sauveur à Bethléem, réunissant ainsi dans un seul temple qui était une pauvre étable, mais sous les rayons d'une seule étoile, le pentagramme de l'intelligence occulte (voyez notre *Dogme et rituel de haute magie*), tous les symbolismes du monde.

Mais cet équilibre parfait ne sera-t-il point la cessation du mouvement, et par conséquent la mort ? C'est ainsi que l'avaient mal compris les gymnosophistes de l'Inde. C'est comme si l'on disait qu'une horloge est définitivement réglée quand elle s'arrête. Le sage n'a plus de passions dans le sens grammatical du mot, c'est-à-dire qu'il n'est plus passif, mais actif et créateur même, quand il goûte en passant les délices de la terre. Chez lui, le plaisir est une vertu, parce que c'est la conquête d'une force. Il sait s'abstenir des ivresses de l'âme ; il ne se laisse point dérégler par des élans continuels vers l'infini. Souvent il se tourne vers la terre et lui dit en souriant : Donne-moi tes fruits et tes fleurs. Platon aimait les élégances du luxe, Jésus se laissait accuser d'aimer la bonne chair et de boire du vin. Son premier miracle se produit au milieu d'un festin de noces, et Voltaire lui reproche d'avoir donné du vin à des gens qui, suivant toutes

les probabilités, avaient fort raisonnablement bu. S'abstenir à propos de l'austérité, c'est la plus belle et la plus rares des abstinences (fable IV).

Tout désordre est un mal, et il faut s'abstenir de ce qui le produit. Que ce désordre soit l'extase ascétique ou l'ivresse brutale, c'est également la déraison. Mais il faut s'abstenir par justice et non par crainte. La poltronnerie n'est jamais la vertu, et il ne faut pas confondre la peur de Dieu avec la crainte de Dieu. Un enfant peut craindre le père qu'il aime ; mais le fils qui a peur de son père est certainement un mauvais fils, à moins qu'il ne soit le fils d'un détestable père.

L'audace ressemble tant au courage qu'elle excuse certaines fautes. Tout oser pour la science, pour l'amour, pour la liberté, telle fut la grande circonstance atténuante dans le procès de nos premiers parents. Si Adam avait eu peur de mourir avec son Eve, la race humaine périssait dans son principe. Le premier mariage a été une sorte d'enlèvement réciproque, et les deux époux vainqueurs des terreurs de la mort ont été les conquérants de la vie. Travaillez et mourez, puisque vous voulez être libres, leur a dit la sagesse suprême ; mais parce que vous avez aimé la liberté et l'amour jusqu'à la mort, vous serez affranchis par le travail et régénérés par la tombe. La femme, en devenant mère, écrasera la tête du serpent, parce, parce que le serpent replié sur lui-même, c'est l'égoïsme et l'envie ; mais la maternité, c'est le dévouement et le sacrifice (fable V).

Osons surtout lorsqu'il s'agit de nous affranchir des fausses vertus du vulgaire. La vraie sagesse ne se singularise pas par des austérités affectées ; elle n'est ni prude ni puritaine. Elle ne *tolère* jamais le mal, mais elle est pleine d'*indulgence* pour toutes les faiblesses. Rien de moins sages que les *poseurs*, rien de moins vertueux que les comédiens de la vertu. Or, par les comédiens de la vertu nous n'entendons pas précisément les hypocrites. Les hypocrites, en effet, sont des comédiens de mauvaise foi ; mais les poseurs se trompent souvent eux-mêmes : on s'impose un rôle, on le prend au sérieux, on le joue devant le public, on le repasse quand on est seul, on se croit un héros, parce qu'on violente la nature pour lui faire dire ce qu'elle ne dit pas ; on se donne un caractère de fantaisie, et l'on néglige d'améliorer le sien. On devient souvent le martyr de sa vanité, et l'on se drape en tombant dans un manteau imaginaire. Dans le domaine de la science, que d'efforts perdus pour accomplir le grand œuvre sans le consentement de la raison ! Quelles folles recherches pour arriver à produire des effets surnaturels, comme si le monde des effets était celui des causes ! comme si dans la nature quelque chose de surnaturel pouvait se produire ! On ne veut pas croire que les merveilles de la nature sont mille fois plus admirables que les fictions de la bibliothèque bleue. On s'abandonne aux expériences les plus dangereuses ou les plus puérides, et l'on blasphème la science, parce qu'on n'arrive pas à ses résultats par des moyens qu'elle désapprouve. De combien de manières n'a-t-on pas torturé le sel, le soufre et le mercure, pour en faire de l'or, comme si l'on faisait de l'or ! On peut bien prendre un œuf, le faire couver par une poule jusqu'à ce qu'il en sorte un jeune coq ; est-ce à dire pour cela que l'on a fait un coq ? C'est la nature qui fait l'or, et toute la science d'Hermès consiste dans la sagacité qui fait choisir et disposer les matériaux mêmes de la nature, afin qu'elle fasse son œuvre, ce qu'elle ne manque jamais de faire quand les instruments dont elle se sert se trouvent, soit naturellement, soit artificiellement disposés comme elle-même les dispose. Plantez le gland, et vous ferez venir le chêne. Tout le secret de la philosophie hermétique est dans cette seule indication. Nous avons trouvé la pisciculture ; l'hermétisme, c'est la *métalliculture*. Mais ferez-vous venir des carpes en semant du frai de hareng ? ferez-vous une levrette d'une grenouille, et un éléphant d'un rat (fable VI) ? Comment ferait-on de l'or avec du sel, du soufre et du mercure, quand bien même on y mêlerait de l'antimoine, du vitriol, de l'arsenic, de l'orpiment et toutes les drogues des souffleurs ?

M. Louis Lucas, le savant inventeur du biomètre, a déjà démontré que, suivant les idées des anciens, la substance est une et ne doit ses formes spéciales qu'à la diversité de ses modes de

polarisation moléculaire et aux *angulaisons* différentes de son rayonnement magnétique. La conséquence de cette découverte, c'est que tous les êtres sont des aimants spéciaux dont la vie est le travail attractif et répulsif. Ce hardi chimiste ne recule pas devant le problème hermétique, et la découverte du potassium semble l'avoir mis sur la voie de la formation du mercure des sages. Il reconnaît que, sous d'autres noms, les anciens ont connu l'oxygène... Nous allons plus loin, et nous osons affirmer qu'ils n'ont pas été étrangers aux mystères de l'électro-magnétisme. Nous avons retrouvé la *pantarbe* d'Apollonius, ce métal qui est une pierre, cette pierre qui est un fruit, ce fruit qui rayonne et qui n'a point de clarté. Nous savons pourquoi la mère des dieux était adorée sous la figure d'une pierre noire appelée Elagabale, et comment on tire l'eau et le feu de la terre par l'entremise d'un feu sorti de la terre et de l'eau. Nous en disons assez pour les adeptes et trop peut-être pour les profanes ; mais ce qui nous rassure, c'est que nous pourrions tout dire à ceux-ci sans danger, attendu qu'ils ne nous comprendraient pas, parce qu'ils ne nous croiraient pas s'ils arrivaient jamais à nous comprendre.

« Ne vous écarterez jamais des voies de la nature ». Tel est le grand précepte des sages, et en effet c'est la nature qui opère, et tout ce qu'on veut faire sans elle n'est qu'un avortement de la pensée et de la force. La nature est une mère, et la science qui se conforme à la nature est seule une science féconde. On doit juger l'arbre par ses fruits, a dit le grand Maître. L'arbre qui ne fructifie pas est un arbre stérile qu'on peut regarder comme mort (fable VII).

Le sage doit exercer la puissance bienfaisante du soleil et non la force ravageuse de la foudre. Plus il est dans l'ordre, plus il se sent libre ; de même que, plus il est calme, plus il est fort. La liberté véritable, c'est la paix ; or, la paix est la tranquillité qui résulte de l'ordre. Les aveugles peuvent réclamer le droit de tâtonner et de s'agiter dans l'ombre ; ils feraient mieux de se laisser conduire par ceux qui voient ; mais les clairvoyants vont droit au but, et comme ce but est l'ordre, leur liberté a le même résultat que l'obéissance la plus aveugle. Je fais le bien, parce qu'on m'a dit de le faire : voilà la raison du croyant. Je fais le bien, parce que je dois le faire : voilà la foi de l'homme raisonnable (fable VIII).

Si vous voulez ce que veulent la raison et la nature, vous pourrez tout ce que vous voudrez ; mais, si vous voulez ce qui est contre la nature et contre la raison, votre volonté pourra encore bouleverser en vous-même la raison et la nature, c'est-à-dire que vous deviendrez fou. La nature dirigée par la raison impose le devoir ; la folie affirme le droit absolu. L'affirmation du devoir, c'est l'affirmation de l'honneur ; le droit dégagé du devoir, c'est la honte. Or, pour accepter la honte il faut être fou. La foi est donc la raison suprême de l'humanité, car l'honneur c'est la foi. Le soldat qui se sacrifie pour l'honneur ne croit pas mourir, il est sûr de vivre ; et qui donc osera dire que le soldat mourant avec courage est un enthousiaste qui se trompe ? quel sophiste viendra nous affirmer que le brave est un fou et que le lâche seul a raison (fable IX) ?

L'honneur est le gardien du devoir ; c'est lui qui règle la liberté et qui enchaîne la force brutale (fable X). C'est à lui qu'on doit sacrifier l'attrait, comme ne l'ont pas compris les fouriéristes, qui, tout en disant avec raison que les attractions sont proportionnelles aux destinées, n'ont songé qu'aux attractions physiques, et ont oublié cet immense attrait de l'honneur, qui, en imposant le mariage à l'amour comme une règle et comme un frein, a créé la société. Il faut que l'amour sacrifie à la justice ou que la justice le sacrifie. La justice aime l'amour quand l'amour peut être juste. L'amour consacré par la justice, c'est l'alliance de l'attrait et du devoir, c'est la liberté mise sous la sauvegarde de la loi, c'est le plaisir transformé en honneur par l'acceptation de la peine. Les caractères, en effet, peuvent s'aigrir ; les époux peuvent devenir malades et difficiles à soigner : c'est alors surtout que l'honneur commence. Les honnêtes gens alors se dévouent, les malhonnêtes gens se séparent. Une courtisane peut quitter un amant, mais une honnête femme ne quitte jamais son mari. La femme qui plaide en séparation s'affiche en prostituée à vendre, et elle volera ses acheteurs, puisqu'elle reprend une

première fois ce qu'elle a engagé pour toujours. Elle a trompé le prêtre qui a béni son mariage, mais elle ne trompera ni le juge ni le médecin : le premier dira qu'elle est infâme, à moins que le second ne vienne déclarer qu'elle est folle (fables XI, XII, XIII). En effet, il faut être fou pour sortir de l'honnêteté publique, et nous devons en dire autant des hommes que des femmes. Eût-il l'aplomb et la facilité de M. de Girardin, le savoir-faire et la ténacité de M. Mirès, la faconde pratique et rompu à la lutte de M. Granier (de Cassagnac) ; eût-il des qualités plus grandes et plus rares encore, l'homme qui n'a pas l'esprit d'être honnête est un sot (fable XIV).

C'est dire assez qu'il ne saurait être un sage, et que, dans les grandes œuvres de la science, il se trompera toujours. C'est pour cela que, dans notre *Dogme et rituel de haute magie*, nous avons indiqué le *magnétisme humain* comme l'un des principes efficients du grand œuvre. L'homme parfaitement équilibré est, en effet, un centre équilibrant pour les choses dont il s'occupe, et la rectitude des pensées donne l'exactitude des œuvres. Or, les opérations de la science sont si délicates qu'elles demandent des esprits dégagés de toutes passions, de toutes cupidités et de tous systèmes. Ceux qui, en nous lisant, auront compris qu'il faut faire des passes magnétiques sur l'Athanor auront été plus que naïf.

Cette naïveté excessive est d'ailleurs le caractère de ceux qui cherchent uniquement dans les sciences occultes un moyen artificiel de s'enrichir ou de satisfaire plus aisément quelque mauvaise passion. Peut-on imaginer qu'une science qui nous rapproche de la justice éternelle par l'initiation à la justesse universelle de la nature puisse avoir pour résultat l'injuste dérèglement des forces divines au profit de quelques appétits luxurieux et voraces ou de quelques haines mal assouvies ?

La pauvreté est presque toujours plus utile à l'homme que la richesse (fable XV), et pourtant combien de fois n'avons-nous pas éprouvé cette toute-puissance de l'aimant universel qui satisfait tous les besoins et prévient tous les désirs de l'adepte lorsqu'ils ne sont pas déréglés ! Nous en sommes venus au point de redouter, comme dans le conte enfantin des *Trois souhaits*, de laisser échapper, sans y avoir pensé, l'expression vague d'un désir. La science nous apporte ses livres oubliés ou perdus, la terre exhume pour nous ses vieux talismans. La richesse, les mains pleines d'or, passe devant nos et dit en souriant : Prends tout ce qu'il te faudra. Notre demeure est un palais, notre vie une longue fête, et nous rencontrons encore des hommes naïfs qui nous disent en hochant la tête : Prouve-nous donc par des miracles la puissance de tes doctrines !

Nous leur avons répondu l'année dernière publiant le *Sorcier de Meudon*, une étude sur Rabelais, qui est un peu notre biographie : là nous avons fait comprendre aux vrais pantagruellistes ce que le sage auteur de la folie *gargantuaïne* entendait par l'oracle de la dive bouteille : TRINQUEZ ! En effet, les Elohim ont créé le monde en trinquant. L'homme et la femme sont une bouteille et un verre qui se rapprochent pour trinquer. La lumière trinque avec l'ombre, la mort avec la vie, et quand la science trinquera avec la foi, quand la raison trinquera avec le dogme, la liberté avec l'autorité, le droit avec le devoir, le passé avec l'avenir, ce sera toute une création nouvelle ! Pourquoi voulez-vous que je casse la bouteille du passé, vous qui voulez que le verre de l'avenir ne soit pas vide ? Allons, Grégoire VII, sors de ta tombe et trinque avec Garibaldi, car tous deux vous avez fait bonne guerre aux abus du pouvoir temporel ! Le vieux catholicisme s'en va ; mais qui le remplacera ? Eh ! bonnes gens, ne savez-vous pas que, depuis le commencement des choses, les jeunes remplacent les vieux ? on demande par quoi sera remplacé ce qui s'en va ? Eh ! bon Dieu, par ce qui viendra. Après le catholicisme aveugle nous aurons la catholicité éclairée. Dieu nous la donne ; ainsi soit-il (fable XVI) !

Nous ressemblons tous à des boiteux mal guéris : il nous semble qu'on nous prend nos bras lorsqu'on nous ôte nos béquilles. Hélas ! qu'allons-nous devenir ? Voilà les chapeaux-gibus qui ne sont plus à la mode ; irons-nous désormais tête nue ? Mais comment faire lorsqu'il pleuvra ?

Soyez tranquilles, enfants, on inventera d'autres chapeaux. Quoi donc ? toujours des chapeaux ? Eh ! sans doute ; mais que voulez-vous faire, puisqu'on a inventé déjà les chaperons, les casquettes et les bonnets ?

Nos vieilles chimères sont pour nous des souvenirs de tendresse. Nous les avons aimées comme on s'aime dans Florian, nous les avons pleurées et nous les pleurons comme Vénus pleure Adonis (fables XVII et XVIII) ; mais demain Vénus sera infidèle à sa douleur : l'émotion des larmes va la préparer à la faiblesse, et Mars héritera de la bonne fortune adultère. Ainsi nous allons d'erreur en erreur ; la vie humaine est ainsi faite et nous ne la changerons pas. Il y aura toujours une multitude aveugle, et les élus de la lumière seront toujours en petit nombre. Qu'ils profitent de leur science, ceux-là ; mais surtout qu'ils sachent se taire. Qu'ils cachent bien à la folle multitude leur mépris pour ses idoles, leur pitié pour ses craintes et ses espérances. Aussi bien ne les comprendrait-on pas et leur prêterait-on les opinions les plus disparates et les plus bizarres. Les sages et les fous ne parlent plus la même langue ; la vérité ennuie, la raison endort, la vertu fait peur. Si quelqu'un sort du cercle vicieux des déceptions et des désirs insensés, le monde ne le comprend plus ; il disparaît aux yeux de la foule ; les plus clairvoyants peuvent le suivre encore, mais évidemment à leurs regards il s'amointrit : c'est le sort de tout ce qui monte (fable XIX).

Le royaume de Dieu est au dedans de vous, disait le Christ, et ce royaume c'est celui de la conscience. Ne nous dites pas que la conscience est arbitraire ; ne nous dites pas que le méchant peut jouir de la paix. Lacenaire nous dit qu'il sommeille *comme une vierge chaste et pure*, et Lacenaire est un menteur. Il rêve de la guillotine, qu'il appelle en frémissant *sa belle fiancée* ! Il attend le baiser mordant du couperet, et toute sa chair maudite frissonne d'épouvante... Et puis comme il tremble devant Dieu qu'il nie et qu'il affirme en même temps dans les contradictions de son agonie :

Pardonne-moi, si dans ta créature
J'ai méconnu l'ouvrage de ta main ;
Dieu !..., le néant !..., mon âme !..., la nature !...
C'est un secret..., je le saurai demain.

Demain ! le lendemain de ton supplice tu dis que tu sauras quelque chose, ô pauvre misérable qui prétends ne pas croire à l'immortalité de l'âme ! (fable XX).

Si le crime pouvait donner le bonheur, le crime serait la vertu, et l'on aurait raison de mal faire... Mais que la société se rassure, le mal ne se confondra jamais avec le bien. Si tu fais le bien, a dit l'Eternel à Caïn, le bien sera ta récompense ; mais si tu fais le mal, ton crime se dressera immédiatement sur le seuil de ta porte comme un juge et comme un bourreau !

Le dernier triomphe du sage sur le mal se traduit par la mansuétude et le pardon. Si l'on est malheureux de mal faire, est-ce de la haine ou de la pitié que mérite un pareil malheur ? Le sage ne s'irrite jamais, nous l'avons déjà dit ; mais il fait plus, il rend le bien pour le mal, la bénédiction pour l'injure, et reste inébranlable dans l'indépendance de son cœur. Le vulgaire se met en fureur contre lui ; on le bannit, on l'emprisonne, on le persécute, on le tue, mais on ne lui ravit pas la toute-puissance de sa paix profonde. Orphée, Pythagore, Socrate, Apollonius de Thyane, Hypathie, sont morts glorieux comme nos saints et nos martyrs, car ils ont été, eux aussi, les martyrs de la vérité dans l'ancien monde ; ils ont deviné l'immense pardon du Fils de Dieu, et, dans une mort triomphante, ils ont reçu à la fois le baptême du désir et celui du sang (fable XXI) !

Une nouvelle alliance se prépare entre la religion et l'homme : ce sera le mariage de raison après le mariage d'amour, et de même que les irrégularités de la passion doivent disparaître devant la sainteté du mariage (fable XXII), toutes les puérides et naïves controverses religieuses du moyen âge feront place à cet éclat de vérité, à cette splendeur que les grands kabbalistes ont

pressentie, et dont ils ont fait briller les premières étincelles dans le *Sépher Jezirah* et le *Sohar*. Les chrétiens arrêtés devant une porte que les Juifs seuls peuvent ouvrir leur en demanderont la clef, et les deux peuples entreront ensemble, confondant tous leurs sanglants souvenirs dans le même oubli, tous leurs ressentiments dans le même pardon. Quel mal sur la terre est assez grand pour mériter un souvenir en présence du bien, et quelle erreur en s'effaçant pourra jamais laisser une ombre sur la splendide vérité (fable XXIII) ?

Les cultes changent, et la religion est toujours la même ; les dogmes se dévorent et s'absorbent les uns les autres, comme font les animaux qui vivent sur la terre, et le monde magnétique n'est pas plus le domaine de l'erreur que le monde terrestre n'est l'empire de la mort. La mort apparente alimente la vie réelle, et les controverses religieuses doivent aboutir tôt ou tard à une grande catholicité. Alors l'humanité saura pourquoi elle a souffert, et la vie éternelle, en désarmant l'ange de la mort, révélera aux nations le mystère de la douleur (fables XXIV et XXV).

LES SEPT GRANDS SYMBOLES**PROPHETIES.**

PREMIER GRAND SYMBOLE

PROMETHEE.

L'humanité victorieuse par la douleur.

PROMETHEE.

Toi dont ma vie émousse enfin les armes,
 Toi dont la faim multiplia mon cœur,
 Sanglant vautour altéré de mes larmes,
 Tu peux mourir ; Prométhée est vainqueur !
 Tu m'as créé d'invincibles entrailles
 Pour m'affranchir d'un tourment plus cruel...
 J'ai des Titans conquis les représailles,
 Tombez mes fers et je pardonne au ciel !

J'ai des douleurs épuisé l'épouvante,
 Et le calvaire au Caucase est uni,
 Mais ma blessure, implacable et vivante,
 Accuse en vain Jupiter impuni !
 De ses autels n'agitons pas la cendre,
 Par le travail cherchons un Dieu réel ;
 Montons vers lui s'il ne veut plus descendre.
 Tombez mes fers et je pardonne au ciel !

Dieu m'a donné la terre pour domaine
 En me clouant sur ses rocs étendu !
 Fort comme lui je me dresse et j'entraîne
 Le monde esclave, à mes clous suspendu !
 Flambeau divin des clartés éternelles,
 Pour te reprendre aux faux dieux d'Israël,
 De mon vautour j'arracherai les ailes !...
 Tombez mes fers et je pardonne au ciel !

Avenir sans borne, espoir qu'un rêve étrange
 Inspire encore à notre orgueil banni,
 Sur toi le sort permet que je me venge !...
 J'ai faim de Dieu ! j'ai soif de l'infini !
 Il faut du sang à ma poitrine avide,
 Dont mes bourreaux ont épuisé le fiel.

Dieu va combler l'enfer de mon cœur vide.
Tombez mes fers et je pardonne au ciel !

Ainsi chantait le divin Prométhée.
Peuple, c'est toi que je peins sous ses traits :
Foule à tes pieds la haine révoltée,
Et l'égoïsme impuissant pour jamais.
Avec l'erreur accomplis ton divorce,
Veille à ta ruche et moissonne ton miel,
Et dis aussi dans l'orgueil de ta force :
Tombez mes fers et je pardonne au ciel !

SECOND GRAND SYMBOLE

LE SPHINX.

La science fatale.

LE SPHINX.

Le sphinx était assis sur son roc solitaire,
Proposant une énigme à tout front prosterné,
Et si le roi futur succombait au mystère,
Le monstre disait : Meurs, tu n'as point deviné.

Oui pour l'homme ici-bas la vie est un problème,
Que résout le travail sous la faux de la mort.
De l'avenir pour nous la source est en nous-mêmes,
Et le sceptre du monde appartient au plus fort.

Souffrir c'est travailler, c'est accomplir sa tâche ;
Malheur au paresseux qui dort sur le chemin !
La douleur, comme un chien, mord les talons du lâche
Qui d'un seul jour perdu surcharge un lendemain.

Hésiter c'est mourir, se tromper c'est un crime
Prévu par la nature et d'avance expié.
L'ange mal affranchi retombe dans l'abîme,
Royaume et désespoir de Satan foudroyé !

Dieu n'a jamais pitié des clameurs ni des larmes,
Pour nous consoler tous n'a-t-il pas l'avenir ?
C'est nous qui du malheur avons forgé les armes,
C'est nous qu'il a chargés du soin de nous punir !

Pour dominer la mort il faut vaincre la vie,
Il faut savoir mourir pour revivre immortel ;

Il faut fouler aux pieds la nature asservie
 Pour changer l'homme en sage et la tombe en autel !

Du sphinx le dernier mot c'est le bûcher d'Alcide,
 C'est la foudre d'Œdipe et la croix du Sauveur.
 Pour tromper les efforts du serpent déicide,
 Il faut au saint amour consacrer la douleur !

Le front d'homme du sphinx parle d'intelligence,
 Ses mamelles d'amour, ses ongles de combats ;
 Ses ailes sont la foi, le rêve et l'espérance,
 Et ses flancs de taureau le travail d'ici-bas !

Si tu sais travailler, croire, aimer, te défendre,
 Si par les vils besoins tu n'es pas enchaîné,
 Si ton cœur sait vouloir et ton esprit comprendre,
 Roi de Thèbes, salut ! te voilà couronné !

TROISIEME GRAND SYMBOLE

LE CREDO PHILOSOPHIQUE.

Je crois à l'inconnu que Dieu personnifie :
 Prouvé par l'être même et par l'immensité,
 Idéal surhumain de la philosophie,
 Parfaite intelligence et suprême bonté.

Je crois en l'infini que le fini proclame ;
 Je crois en la raison qui ne s'affaiblit pas ;
 Je crois à l'espérance et j'ai deviné l'âme
 En sentant que l'amour méprise le trépas !

Je crois que l'idéal pour nous se réalise
 Dans les hommes d'amour, d'esprit et de bonté.
 Justes de tous les temps, vous êtes mon église,
 Et mon dogme a pour loi l'universalité !

Je crois que la douleur est un effort pour naître,
 Que le mal est pour nous l'ombre ou l'erreur du bien,
 Que l'homme en travaillant doit conquérir son être,
 Que le bien c'est l'amour et que Satan n'est rien.

Je crois qu'un même espoir vit sous tous les symboles,
 Que le monde a pour loi la solidarité ;
 Je renverse l'autel de toutes les idoles
 En prononçant deux mots : justice et vérité.

Je crois que par le droit le devoir se mesure,
 Que le plus fort doit plus, et le plus faible moins ;
 Qu'avoir peur du vrai Dieu c'est lui faire une injure,
 Mais qu'il faut réunir nos efforts à ses soins.

Je crois que la nature est la force innocente
 Dont jamais notre erreur n'abuse impunément :
 Le mal rend la pensée active et vigilante,
 Mais il est le remède et non le châtement.

Je crois que du trépas en déchirant les voiles,
 Nous retournerons tous au foyer paternel :
 L'ignorance et l'erreur sont l'ombre des étoiles
 Dont le bien rayonnant est le centre éternel !

QUATRIEME GRAND SYMBOLE

LE LION.

Double conquête de la force.

LE LION.

J'ai vu de Waterloo le lion solitaire
 Dans un songe effrayant soudain transfiguré,
 Poser aux nations l'énigme de la guerre
 Entre un passé profane et l'avenir sacré.

Lion de Waterloo, sois le sphinx de notre âge,
 Et dis à nos enfants s'ils trouvent le bonheur :
 Deux croix vous ont du monde assuré l'héritage,
 L'une est la croix d'amour, l'autre la croix d'honneur.

Fantôme colossal des combats de nos pères,
 Sur deux tombeaux guerriers couronnés de douleurs
 Viens fixer pour jamais tes griffes meurtrières,
 L'un manque à Sainte-Hélène... et l'autre à Vaucouleurs.

Deux fois par une épée au foudroyant prestige
 La France fut sauvée, et laissa deux héros
 D'une gloire insensée expier le vertige
 Dans un vaste abandon... sous la main des bourreaux.

L'une était une vierge à la virile armure,
 Et l'autre était un homme apparu comme un dieu ;
 Tous deux des léopards ont été la pâture,
 Dans l'horreur de l'exil ou les tourments du feu !

L'une avait combattu pour la foi des ancêtres,
 L'autre pour la raison, base du droit humain ;
 L'une fut immolée à la fureur des prêtres,
 Et l'autre à des valets qu'enrichissait sa main.

L'une a porté la croix du Sauveur de la terre,
 L'autre a créé la croix des soldats triomphants.
 L'une a conquis la paix, l'autre a sacré la guerre,
 Et tous deux méconnus sont morts pour nos enfants.

Monument orgueilleux de la sombre Angleterre,
 Unis les souvenirs de deux noms révéérés,
 Pose tes pieds, géant, aux deux bouts de la terre
 Et prends pour piédestal nos deux tombeaux sacrés !

Pour rendre la lumière à ce siècle profane,
 Le signe du salut proclame un double nom :
 Nos filles sur leur sein prendront la croix de Jeanne,
 Nos fils auront la croix du grand Napoléon !

CINQUIEME GRAND SYMBOLE

LE CHANT IMPERIAL DE NERON.

Le dernier mot du despotisme et la ruine du vieux monde.

J'allume un feu sacré digne de ma grandeur,
 A l'univers sans dieux qui veut des sacrifices,
 La débauche romaine a besoin de supplices,
 L'audace du pouvoir plaît à son impudeur.
 J'insulte, ô Jupiter, à ta fière impuissance ;
 J'attache l'épouvante aux échos de mon nom !
 Un forfait devient beau lorsqu'il peut être immense,
 Et Rome doit brûler pour expier Néron !

Voici le dernier jour d'Ilion la superbe,
 Ses grands temples demain seront cachés sous l'herbe.

Aujourd'hui mon spectacle est-il digne de toi,
 Peuple qui, dans l'arène où tu me vois descendre,
 M'applaudis à regret et ne veux pas comprendre
 Qu'un artiste sublime est plus noble qu'un roi ?
 Rome entière est le cirque où déchaîne la flamme
 Du monde épouvanté l'éternel empereur,
 Et tes cris cette fois sont arrachés de l'âme
 Par un luxe réel de sublime terreur !

Voici le dernier jour d'Ilion la superbe,
Ses grands temples demain seront cachés sous l'herbe.

Sous mon règne tu dois commencer et finir,
Rome, je suis l'amant de ta magnificence ;
De Médée et d'Aeson le bain pour toi commence,
Et je t'anéantis pour mieux te rajeunir.
Viens, j'allume pour toi les torches d'Hyménée,
Mesure mon Ténare et vois si je suis dieu !
Apparais de tourments et d'horreur couronnée,
Et meurs en te tordant sous mes baisers de feu !

Voici le dernier jour d'Ilion la superbe,
Ses grands temples demain seront cachés sous l'herbe.

A tes murs le destin promet l'éternité,
Mais Néron du destin veut revoir la sentence.
Je tiens ton avenir dans ma toute-puissance ;
Je suis ton Romulus deux fois ressuscité ;
Demain de tes palais mon pied frappant la cendre
Les fera chargés d'or resurgir sous mes pas !
Le temps va s'arrêter, l'histoire va m'attendre,
Rome, tu peux tomber, Néron ne mourra pas.

Voici le dernier jour d'Ilion la superbe,
Ses grands temples demain seront cachés sous l'herbe.

Belles sous les reflets de vingt palais brûlants
Roulez-vous à mes pieds, esclaves demi-nues,
Faites des voluptés étranges inconnues,
Arrondissez vos bras voluptueux et blancs ;
Versez-moi le falerne en effeuillant la rose,
Le feu porte la soif dans son souffle étouffant,
Il est grand le bûcher de mon apothéose !
Et mon aigle éternel peut planer triomphant.

Voici le dernier jour d'Ilion la superbe,
Ses grands temples demain seront cachés sous l'herbe.

Accuse les chrétiens amoureux de souffrir,
O Rome, leur orgueil me pèse et me tourmente ;
S'ils osent dédaigner les terreurs que j'invente,
Je saurai torturer comme ils savent mourir.
Je veux être un bourreau plus grand que mes victimes ;
J'ajoute au prix du ciel les lenteurs du trépas,
Et la croix de leur Dieu pour expier mes crimes
Doit créer des vertus comme on n'en rêvait pas !

Voici le dernier jour d'Ilion la superbe,
Ses grands temples demain seront cachés sous l'herbe.

SIXIEME GRAND SYMBOLE

LE TEMPLE DE L'AVENIR.

Maîtres divins de l'empire des rêves,
Grands d'espérance et rois du souvenir,
En socs féconds vous qui changez les glaives,
Salut à vous, prêtres de l'avenir !
Venez des cœurs bénir la chaîne immense,
D'un ciel nouveau le cycle recommence,
L'humanité relève ses autels !

Nombres vivants du muet Pythagore,
Expliquez-nous la vie en lettres d'or.
Marquez sept fois l'arc-en-ciel de l'aurore
Que de Platon le verbe anime encor !
Christ éternel, monarque de lumière,
Triomphe encor de tes bourreaux cruels :
Viens par l'esprit transfigurer la terre.
L'humanité relève ses autels !

Tout l'univers n'est qu'un temple sublime
N'ayant qu'un roi, qu'un soleil et qu'un Dieu
L'erreur, la nuit, l'ignorance et le crime
Sont le bois mort dévoré par le feu.
De Zoroastre ici la foi rayonne ;
L'enfer éteint ses bûcher éternels,
Psyché sourit et l'amour la couronne :
L'humanité relève ses autels !

Reine des cieux, sévère Parthénie,
Viens de Typhon terrasser la laideur,
Et sous les traits de Vénus Uranie,
Sois l'idéal de la sainte pudeur !
Tendre Marie au front pur et modeste,
Explique enfin tes dogmes maternels :
De nos saisons sois la vierge céleste.
L'humanité relève ses autels !

Toi dont l'enfer a dispersé la vie,
Noble Osiris par l'Egypte rêvé,
Viens dire encore à la terre ravie
Que tout sanglant Isis t'a retrouvé.
Bel Adonis, fais-nous voir qu'Aphrodite

Peut rendre encor ses amants immortels.
Que des chrétiens le Sauveur ressuscite !
L'humanité relève ses autels !

Hommes faits Dieu, chantez le Dieu fait homme !
Rendons un sceptre au vieux père Uranus,
Et que la clef de saint Pierre de Rome
Ferme à jamais le temple de Janus.
Au pain sacré le monde communie
Le vin bénit les banquets fraternels ;
L'orthodoxie enfin c'est l'harmonie.
L'humanité relève ses autels !

SEPTIEME GRAND SYMBOLE

LA PROPHEETIE D'ELIPHAS.

Vieil Eliphas, toi qui lis dans les astres,
 Vois-tu venir la jeune liberté ?
 - Non, mais je vois après d'autres désastres
 Surgir encor la féodalité.
 Le libre échange a détruit la patrie,
 Et le commerce a croisé ses vaisseaux.
 Courbez vos fronts, martyrs de l'industrie,
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

Tout un chaos de machines géantes
 Des travailleurs a supprimé les bras ;
 On voit marcher les fournaies ardentes
 Et du progrès l'or escompte les pas ;
 Le culte même a ses taux à la bourse.
 La bienfaisance exploite ses manteaux.
 Le pauvre peuple a la mort pour ressource.
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

J'ai traversé la Ninive moderne,
 Usine immense aux soupiroux d'enfer,
 Où le soleil apparaît rare et terne,
 Toujours voilé de carbone de fer.
 Au lieu de cœurs des balanciers palpitent ;
 L'homme a pour lois des rouages égaux,
 Et sans amour ses intérêts s'agitent...
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

Là de Malthus triomphe l'ironie,
 La liberté c'est le droit de mourir
 Et pour ses fils la nature renie
 Ceux que l'argent refuse de nourrir ;
 La pauvreté c'est la haine et l'envie,
 Mais pour sa cage, on refait des barreaux ;
 On va griller les égouts de la vie.
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

Ainsi vivra la misère profonde,
 Tant qu'une voix n'aura pas dit un jour :
 Oui, l'industrie est la reine du monde,
 Mais elle est femme, et son roi c'est l'amour !
 Rendez un père à la famille humaine,
 Et sur la foi des oracles nouveaux
 Pour enchaîner l'égoïsme et la haine :
 Forgez des fers, enclumes et marteaux !

Vieil Eliphas, que deviendra l'Eglise ?
 - Boutique à vendre ou martyre nouveau.
 - Quand adviendra la liberté promise ?
 Lorsqu'on fera du tonnerre un flambeau ;
 Lorsque la presse en vérités féconde
 Ne vendra plus ses grossiers écritaux.
 Mais jusque-là, pour le salut du monde,
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

- Garibaldi sauvera-t-il la terre ?
 - Il doit bientôt mourir abandonné.
 - Quand rendra-t-on la couronne au Saint-Père ?
 - Lorsqu'au progrès il aura pardonné.
 - Qu'advient-il de la jeune Italie ?
 - Son drame un soir finit sur des tréteaux.
 De Mazzini fermentent la folie :
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

- Ainsi toujours des bourreaux et des chaînes ?
 - Tant qu'il sera des méchants et des fous ;
 Tant qu'on verra les lâchetés humaines
 Devant l'argent se traîner à genoux.
 Mais des partis le pilori se fonde ;
 La croix se taille au jeu de leurs couteaux,
 Et les martyrs rendront un culte au monde :
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

- Par qui viendra la fin de nos misères ?
 - Par un grand pape assisté d'un grand roi,
 Qui brisera les armes étrangères,
 Pour réunir le progrès et la foi.
 L'intelligence a triomphé du crime
 L'ancien serpent resserre ses anneaux ;
 Satan rugit et tombe dans l'abîme :
 Forgez des fers, enclumes et marteaux.

FIN.

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica)

ÉLIPHAS LÉVI

LE SORCIER
DE MEUDON

Les dévots, par rancune,
Au sorcier criaient tous,
Disant: Au clair de lune
Il fait danser les loups.
BÉRANGER

A MADAME DE BALZAC
NÉE COMTESSE ÉVELINE BZEWUSKA

Permettez-moi, Madame, de déposer à vos pieds ce livre à qui vos encouragements ont fait d'avance tout le succès que j'ambitionne. Il sera aimé de toutes les âmes élevées et de tous les esprits délicats, s'il n'est pas indigne de vous être offert.

ÉLIPHAS LÉVI

(Alphonse-Louis-Constant)

PRÉFACE

Idiots très-illustres, et vous, tourneurs de tables très-précieux, onques ne vous avisâtes-vous de reconnaître en la personne sacrée du joyeux curé de Meudon, l'un de nos plus grands maîtres dans la science cachée des mages. C'est que sans doute vous n'avez ni lu convenablement, ni médité bien à point ses pantagruélines prognostications, voire même cette énigme en manière de prophétie qui commence le grimoire de Gargantua. Maître François n'en fut pas moins le plus illustre enchanteur de France, et sa vie est un véritable tissu de merveilles, d'autant qu'il fut lui-même à son époque l'unique merveille du monde. Protestant du bon sens et du bon esprit, en un siècle de folie furieuse et de discordes fanatiques; magicien de la gaie science en des jours de funèbre tristesse, bon curé et orthodoxe s'il en fut, il concilia et sut

réunir en lui-même les qualités les plus contraires. Il prouva par sa science encyclopédique la vérité de l'art notoire, car il eût, mieux que Pic de la Mirandole, pu disputer *_de omni re scibili et quibusdam aliis_*. Moine et bel esprit, médecin du corps et de l'âme, protégé des grands et gardant toujours son indépendance d'honnête homme; Gaulois naïf, profond penseur, parleur charmant, écrivain incomparable, il mystifia les sots et les persécuteurs de son temps (c'étaient comme toujours les mêmes personnages), en leur faisant croire, non pas que vessies fussent lanternes, mais bien au contraire que lanternes fussent vessies, tant et si bien que le sceptre de la sagesse fut pris par eux pour une marotte, les fleurons de sa couronne d'or pour des grelots, son double rayon de lumière, semblable aux cornes de Moïse, pour les deux grandes oreilles du bonnet de Folie. C'était, en vérité, Apollon habillé de la peau de Marsyas, et tous les capripèdes de rire et de le laisser passer en le prenant pour un des leurs. Oh! le grand sorcier que celui-là qui désarmait les graves sorbonistes en les forçant à rire, qui défonçait l'esprit à pleins tonneaux, lavait les pleurs du monde avec du vin, tirait des oracles des flancs arrondis de la dive bouteille; sobre d'ailleurs lui-même et buveur d'eau, car celui-là seul trouve la vérité dans le vin qui la fait dire aux buveurs, et pour sa part ne s'enivre jamais.

Aussi, avait-il pour devise cette sentence profonde qui est un des grands arcanes de la magie et du magnétisme:

Noli ire, fac venire.

Ne vas pas, fais qu'on vienne.

Oh! la belle et sage formule! N'est-ce pas en deux mots toute la philosophie de Socrate, qui ne sut pas bien toutefois en accomplir le mirifique programme, car il ne fit pas venir Anitus à la raison et fut lui-même forcé d'aller à la mort. Rien en ce monde ne se fait avec l'empressement et la précipitation, et le grand oeuvre des alchimistes n'est pas le secret d'aller chercher de l'or, mais bien d'en faire tout bellement et tout doucement venir. Voyez le soleil, se tourmente-t-il et sort-il de son axe pour aller chercher, l'un après l'autre, nos deux hémisphères? Non, il les attire par sa chaleur aimantée, il les rend amoureux de sa lumière, et tour à tour ils viennent se faire caresser par lui. C'est ce que ne sauraient comprendre les esprits brouillons, fauteurs de désordres et propagateurs de nouveautés. Ils vont, ils vont, ils vont toujours et, rien ne vient. Ils ne produisent que guerres, réactions, destructions et ravages. Sommes-nous bien avancés en théologie depuis Luther? Non, mais le bon sens calme et profond de maître François a créé depuis lui le véritable esprit français, et, sous le nom de pantagruélisme, il a régénéré, vivifié, fécondé cet esprit universel de charité bien entendue, qui ne s'étonne de rien, ne se passionne pour rien de douteux et de transitoire, observe tranquillement la nature, aime, sourit, console et ne dit rien. Rien; j'entends rien de trop, comme il était recommandé par les sages hiérophantes aux initiés de la haute doctrine des mages. Savoir se taire, c'est la science des sciences, et c'est pour cela que maître François ne se donna, de son temps, ni pour un réformateur, ni surtout pour un magicien, lui qui savait si parfaitement entendre et si profondément sentir cette merveilleuse et silencieuse musique des harmonies secrètes de la nature. Si vous êtes aussi habile que vous voudriez le faire croire, disent volontiers les gobe-mouches et les badauds, surprenez-nous, amusez-nous,

escamotez la muscade mieux que pas un, plantez des arbres dans le ciel, marchez la tête en bas, ferrez les cigales, faites leçon de grimoire aux oisons bridés, plantez ronces et récoltez roses, semez figues et cueillez raisins... Allons, qui vous retarde, qui vous arrête? On ne brûle plus maintenant les enchanteurs, on se contente de les baffouer, de les injurier, de les appeler charlatans, affronteurs, saltimbanques. Vous pouvez, sans rien craindre, déplacer les étoiles, faire danser la lune, moucher la bougie du soleil. Si ce que vous opérez est vraiment prodigieux, impossible, incroyable... eh bien! que risquez-vous? Même après l'avoir vu, même en le voyant encore, on ne le croira pas.

Pour qui nous prenez-vous? Sommes-nous cruches? sommes-nous bêtes? Ne lisons-nous pas les comptes rendus de l'Académie des sciences? Voilà comment on défie les initiés aux sciences occultes, et, certes, il faut convenir qu'il doit y avoir presse pour satisfaire ces beaux messieurs. Ils ont raison pourtant, ils sont trop paresseux pour venir à nous, ils veulent nous faire aller à eux, et nous trouvons si bonne cette manière de faire que nous voulons leur rendre en tout la pareille. Nous n'irons point, viendra qui voudra!

Dans le même siècle vécurent deux hommes de bien, deux grands savants deux encyclopédies parlantes, prêtres tous deux d'ailleurs et bons hommes au demeurant. L'un était notre Rabelais et l'autre se nommait Guillaume Postel. Ce dernier laissa entrevoir à ses contemporains qu'il était grand kabbaliste, sachant l'hébreu primitif, traduisant le sohar et retrouvant la clef des choses cachées depuis le commencement du monde.

Oh! bonhomme, si depuis si longtemps elles sont cachées, ne soupçonnez-vous pas qu'il doit y avoir quelque raison péremptoire pour qu'elles le soient? Et croyez-vous nous avancer beaucoup en nous offrant la clef d'une porte condamnée depuis six mille ans? Aussi Postel fut-il jugé maniaque, hypocondriaque, mélancolique, lunatique et presque hérétique, et voyagea-t-il à travers le monde, pauvre, honni, contrarié, calomnié, tandis que maître François, après avoir échappé aux moines ses confrères, après avoir fait rire le pape, doucement vient à Meudon, choyé des grands, aimé du peuple, guérissant les pauvres, instruisant les enfants, soignant sa cure et buvant frais, ce qu'il recommande particulièrement aux théologiens et aux philosophes comme un remède souverain contre les maladies du cerveau.

Est-ce à dire que Rabelais, l'homme le plus docte de son temps, ignorât la kabbale, l'astrologie, la chimie hermétique, la médecine occulte et toutes les autres parties de la haute science des anciens mages? Vous ne le croirez, certes, pas, si vous considérez surtout que le Gargantua et le Pantagruel sont livres de parfait occultisme, où sous des symboles aussi grotesques, mais moins tristes que les diableries du moyen âge, se cachent tous les secrets du bien penser et du bien vivre, ce qui constitue la vraie base de la haute magie comme en conviennent tous les grands maîtres.

Le docte abbé Trithème, qui fut le professeur de magie du pauvre Cornélius Agrippa, en savait cent fois plus que son élève; mais il savait se taire et remplissait en bon religieux tous les devoirs de son état, tandis qu'Agrippa faisait grand bruit de ses horoscopes, de ses talismans, de ses manches à balais très-peu diaboliques au fond, de

ses recettes imaginaires, de ses transmutations fantastiques; aussi le disciple aventureux et vantard était-il mis à l'index par tous les bons chrétiens; les badauds le prenaient au sérieux et très-certainement l'eussent brûlé du plus grand coeur. S'il voyageait, c'était en compagnie de Bézélzébuth; s'il payait dans les auberges, c'était avec des pièces d'argent qui se changeaient en feuilles de bouleau. Il avait deux chiens noirs, ce ne pouvaient être que deux grands diables déguisés; s'il fut riche quelquefois, c'est que Satan garnissait son escarcelle. Il mourut, enfin, pauvre dans un hôpital, juste châtement de ses méfaits. On ne l'appelait que l'archisorcier, et les petits livres niais de fausse magie noire qu'on vend encore en cachette aux malins de la campagne, sont invariablement tirés des oeuvres du grand Agrippa.

Ami lecteur, à quoi tend ce préambule? c'est tout bonnement à vous dire que l'auteur de ce petit livre, après avoir étudié à fond les sciences de Trithème et de Postel, en a tiré ce fruit précieux et salutaire, de comprendre, d'estimer et d'aimer par-dessus tout le sens droit de la sagesse facile et de la bonne nature. Que les clavicules de Salomon lui ont servi à bien apprécier Rabelais, et qu'il vous présente aujourd'hui la légende du curé de Meudon comme l'archétype de la plus parfaite intelligence de la vie; à cette légende se mêle et s'entortille, comme le lierre autour de la vigne, l'histoire du brave Guilain, qui, au dire de notre Béranger, fut ménétrier de Meudon au temps même de maître François. Pourquoi et comment ces deux figures joyeuses sont ici réunies, quels mystères allégoriques sont cachés sous ce rapprochement du musicien et du curé, c'est ce que vous comprendrez facilement en lisant le livre. Or, ébaudissez-vous, mes amours, comme disait le joyeux maître, et croyez qu'il n'est grimoire de sorcier ni traité de philosophie qui puisse surpasser en profondeur, en science et en abondantes ressources, une page de Rabelais et une chanson de Béranger.

ÉLIPHAS LÉVI.

LE SORCIER DE MEUDON

PREMIÈRE PARTIE

LES ENSORCELÉS DE LA BASMETTE

I

LA BASMETTE

Or, vous saurez, si vous ne le savez déjà, que la Basmette était une bien tranquille et plantureuse jolie petite abbaye de franciscains, dans le fertile et dévotieux pays d'Anjou. Tranquille et insoucieuse, en tant que les bons frères mieux affectionnaient l'oraison dite de Saint-Pierre, qui si bien sommeillait au jardin des Olives à tout le tracas de l'étude et à la vanité des sciences; plantureuse en bourgeons,

tant sur les vignes que sur le nez de ses moines, si bien que la vendange et les bons franciscains semblaient fleurir à qui mieux mieux, avec émulation de prospérité et de mérite; les frères étant riants, vermeils et lustrés comme des raisins mûrs; et les grappes du cloître et du clos environnant, rondelettes, rebondies, dorées au soleil et toutes mielleuses de sucrerie aigre-douce, comme les bons moines.

Comment et par qui fut premièrement fondée cette tant sainte et béate maison, les vieilles chartes du couvent le disent assez pour que je me dispense de le redire; mais d'où lui venait le nom de Basmette, ou baumette, comme qui dirait, petite baume? c'est de la légende de madame sainte Madeleine, qui, pendant longues années, expia, par de rigoureuses folies de saint amour, les trop douces folies d'amour profane dont un seul mot du bon Sauveur lui avait fait sentir le déboire et l'amertume, tant et si bien qu'elle mourut d'aimer Dieu, lorsqu'elle eut senti l'amour des hommes trop rare et trop vite épuisé pour alimenter la vie de son pauvre coeur. Et ce fut dans une merveilleuse grotte de la Provence, appelée depuis la Sainte-Baume, à cause du parfum de pieuse mélancolie et de mystérieux sacrifice que la sainte y avait laissé, lorsque Jésus, touché enfin des longs soupirs de sa triste amante, l'envoya quérir par les plus doux anges du ciel.

Or, la Sainte-Baume était devenue célèbre par toute la chrétienté, et le couvent des Franciscains d'Anjou, possédant une petite grotte où se trouvait une représentation de la Madeleine repentante, avait pris pour cela le nom de Baumette ou Basmette, comme on disait alors, d'autant que Basme, en vieux français, était la même chose que Baume.

Il y avait alors à la Basmette, et l'histoire qu'ici je raconte est du temps du roi de François 1er, il y avait, dis-je, en cette abbaye, ou plutôt dans ce prieuré, vingt-cinq ou trente religieux, tant profès que novices, y compris les simples frères lais. Le prieur était un petit homme chauve et camus, homme très-éminent en bedaine, et qui s'efforçait de marcher gravement pour assurer l'équilibre de ses besicles, car besicles il avait, par suite de l'indisposition larmoyante de ses petits yeux qui lui affaiblissait la vue. Était-ce pour avoir trop regretté ses péchés ou pour avoir trop savouré les larmes de la grappe? Était-ce componction spirituelle ou réaction spiritueuse? Les mauvaises langues le disaient peut-être bien: mais nous, en chroniqueur consciencieux et de bonne foi, nous nous bornerons à constater que le prieur avait les yeux malades et qu'il trouvait dans son nez camus de très-notables obstacles à porter décentement et solidement ses besicles.

Rien n'est tel que l'oeil du maître, dit le vieux proverbe, et le couvent est à plaindre dont le prieur ne voit pas plus loin que son nez, surtout s'il a le nez camus! Aussi, dans le couvent de la Basmette, tout allait-il à l'abandon, selon le bon plaisir du maître des novices, grand moine, long, sec et malingre, mieux avantage en oreilles qu'en entendement, ennuyé de lui-même, et partant acariâtre, comme s'il eût voulu s'en prendre aux autres de son insuffisance et de son ennui: retors en matière de moinerie, scrupuleux en matière de bréviaire, grand carillonneur de cloches, grand instigateur de matines, ne dormant que d'un oeil et toujours prêt à glapir comme les oies du Capitole, ces bonnes sentinelles romaines que les papes devraient donner pour blason à la moinerie moïnante, cette maîtresse du monde moiné.

Frère Paphnuce, c'était le nom du maître des novices, se croyait l'âme du monastère parce qu'il y faisait le plus de bruit; et il était, en effet, comme la peau d'âne est l'âme d'un tambour. Aussi c'était sur lui que tombaient, dru comme pluie, les quolibets clandestins et les tours narquois des novices; ce que leur faisait rendre le saint homme en menus coups de discipline, que le prier, stylé par lui, leur imposait pour pénitence quand venaient les corrections du chapitre.

Aussi les novices, qui le craignaient autant qu'ils le chérissaient peu, cherchaient-ils à opposer aux sévérités capricieuses du frère Paphnuce, l'influence du frère François, et allaient-ils lui conter leurs chagrins. Nous dirons tout à l'heure ce que c'était que le frère François; mais, puisque nous en sommes sur le chapitre des novices, il en est un surtout avec lequel nous devons d'abord faire connaissance, et cela pour causes que vous connaîtrez tout à l'heure.

Frère Lubin était le fils aîné d'un bon fermier des environs de la Basmette. Sa vocation religieuse était toute une légende, dont les moines se promettaient bien d'enrichir un jour leur chronique. Sa mère étant en travail d'enfant pour lui donner une petite soeur, s'était trouvée réduite à l'extrémité; et, de concert avec Jean Lubin, son bon homme, elle avait voué à saint François son premier enfant, Léandre Lubin, âgé alors de six ans et demi.

Que saint François ait ou non de l'influence sur les accouchements, ce n'est pas ici le lieu de le débattre. Que ce soit donc protection du saint ou aide toute simple de la nature, la mère fut heureusement délivrée, et le jeune Lubin livré... à la discipline des disciples de saint François.

Or, depuis douze ans déjà, le jeune Lubin était le commensal des habitants de la Basmette. C'était un long noviciat. Mais le frère François avait obtenu du père prier qu'aucun novice ne ferait ses vœux définitifs qu'il n'eût au moins ses dix-neuf ans sonnés, expression qui, ce me semble, convient surtout aux années de cette vie claustrale, dont tous les instants et toutes les heures se mesurent au son de la cloche.

Frère Lubin avait donc dix-huit ans et quelques mois, et mieux semblait-il fait pour le harnais que pour la haire. Grand, bien fait, le teint brun, la bouche vermeille, les dents bien rangées et blanches à faire plaisir, l'oeil bien fendu et ombragé de cils bien fournis et bien noirs, il donnait plus d'une distraction pendant l'office aux bachelettes qui venaient les dimanches et fêtes accomplir leurs devoirs dans l'église des bons pères. On assure même que le fripon profitait plus d'une fois, pour risquer un regard de côté, de l'ombre de son capuchon, où ses grands yeux étincelaient comme des lampes de vermeil au fond d'une chapelle obscure.

Ce charmant moinillon était l'enfant gâté du père prier et le principal objet du zèle de frère Paphnuce. L'un ne le quittait guère, et l'autre le cherchait toujours. C'était lui qui arrangeait et entretenait propre la cellule du prier, lui qui secouait la poussière des in-folios que le père n'ouvrait jamais, lui encore qui frottait et éclaircissait les besicles. Il disait les petites heures avec le révérend lorsqu'une indisposition quelconque l'avait empêché d'aller au choeur. Le père prier, alors, s'assoupissait un peu sous l'influence de la psalmodie;

son large menton s'appuyait mollement sur sa poitrine, les besicles tombaient sur le livre de parchemin gras aux caractères gothiques et enluminés; alors frère Lubin s'esquiva sur la pointe du pied et sortait doucement dans le corridor, où, presque toujours, il rencontrait frère Paphnuce.

--Où allez-vous? lui demandait celui-ci.

--Dans notre cellule, répondait frère Lubin; le père prieur repose, et je crains de le réveiller.

--Venez à l'église, reprenait l'impitoyable maître des novices; l'office ne fait que commencer; j'ai remarqué votre absence, et je vous cherchais.

--Mais, mais, mon père...

--Allons, point de réplique. Vous dînez aujourd'hui à genoux au milieu du réfectoire.

--Mais, je ne réplique pas, mon père, je voulais vous observer seulement que j'ai laissé notre bréviaire...

--Chez le père prieur? allez le prendre et ne faites pas de bruit.

--Non, chez le frère médecin.

--Chez le frère médecin? et qu'alliez-vous encore y faire? Je vous ai défendu d'entrer dans la cellule de maître François; je vous défends maintenant de lui parler! ce n'est pas une société convenable pour des novices. L'étude de la médecine entraîne une foule de connaissances contraires à notre saint état... Et puis... enfin, je vous le défends; est-ce entendu?

Le novice tournait le dos et faisait la moue.

En ce moment un bruit de pas lents et graves mesura les escaliers et la longueur du corridor: un moine de haute taille, ayant de grands traits réguliers, une bouche fine et spirituelle, entourée d'une barbe blonde qui se frisait en fils d'or, des yeux pensifs et malicieux, s'approcha de la porte du prieur: la figure boudeuse du frère Lubin s'épanouit en le voyant, et il lui fit un joyeux signe de tête, tout en mettant un doigt sur sa bouche, comme pour faire comprendre au nouveau venu qu'ils ne devaient pas se parler.

C'était le frère médecin.

Il sourit à la mine embarrassée du novice et fit à frère Paphnuce une profonde révérence en plissant légèrement le coin des yeux et en relevant les coins de sa bouche, ce qui lui fit faire la plus moqueuse et la plus spirituelle grimace qu'il fût possible d'imaginer.

Frère Paphnuce ne fit pas semblant de le voir, et poussant devant lui le novice, qui regardait encore maître François par-dessus son épaule, il descendit à la chapelle et arriva encore à temps pour naziller une

longue antienne dont le chantre le gratifia dès son retour au choeur. Quant à frère Lubin, il fourra ses mains dans les manches de sa robe, baissa les yeux, pinça les lèvres et songea à ce qu'il voulait.

II

MAÎTRE FRANÇOIS

Le père prieur était donc, ainsi que nous l'avons dit, en oraison de quiétude; son menton rembourré de graisse assurant l'équilibre de sa tête, marmotant par intervalles et babinottant des lèvres, comme s'il eût remâché quelque réponse, à la manière des enfants qui s'endorment en suçant une dragée: son gros bréviaire glissant peu à peu de dessus ses genoux, comme un poupon qui s'ennuie des caresses d'une vieille femme, et les bienheureuses besicles aussi aventurées sur le gros livre que Dindenaut le fut plus tard en s'accrochant à la laine de son gros bélier.

Toutes ces choses en étaient là lorsque maître François, après avoir préalablement frappé deux ou trois petits coups, entr'ouvrit discrètement la porte, et arriva tout à propos pour rattraper les besicles et le bréviaire. Il prit l'un doctoralement, chaussa magistralement les autres sur son nez, où elles s'étonnèrent de tenir bien, et tournant la page, il continua le pseume où le prieur l'avait laissé:

Vanum est vobis ante lucem surgere; surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris, quùm dederit dilectis suis somnum.

En achevant ce verset, frère François étendit gravement la main sur la tête du prieur et lui donna une bénédiction comique.

Le bon père était vermeil à plaisir, il ronflait à faire envie et remuait doucement les lèvres.

Le frère médecin, comme homme qui connaissait les bonnes cachettes, souleva le rideau poudreux de la bibliothèque à laquelle le fauteuil du dormeur était adossé, plongea la main entre deux rayons et la ramena victorieuse, armée d'un large flacon de vin; sans lâcher le gros bréviaire, il déboucha le flacon avec les dents, en flaira le contenu, hocha la tête d'un air satisfait, puis approchant doucement le goulot des lèvres du père, il y fit couler goutte à goutte la divine liqueur.

Le prieur alors poussa un grand soupir, et, sans ouvrir les yeux, renversa sa tête en arrière pour ne rien perdre, puis avec autant de ferveur qu'un nourrisson à jeun prend et étreint la mamelle de sa nourrice, il leva les bras et prit à deux mains le flacon, que maître François lui abandonna, puis il but, comme on dit, à tire-larigot.

--_Beatus vir!..._ continua le frère médecin en reprenant la lecture de son bréviaire.

Le gros prieur ouvrit alors des yeux tout étonnés, et regardant alternativement son flacon et maître François d'un air ébahi... il ne

pouvait rien comprendre à sa position et se croyait ensorcelé.

--Avalez, bon père, ce sont herbes; et grand bien vous fasse! dit le frère François, du plus grand sérieux. La crise est passée, à ce qu'il me paraît, et nous commençons à nous mieux porter.

--Mon Dieu! dit le moine en se tâtant le ventre, je suis donc malade!

--Buvez le reste de ce julep, dit le frère en frappant sur le flacon, et la maladie passera.

--Que veut dire ceci?

--Que nous avons changé de bréviaire. Le vôtre vous endort, le mien vous réveille. Je dis pour vous l'office divin, et vous faites pour moi l'office du vin: n'êtes-vous pas le mieux partagé?

--Maître François! maître François! je vous l'ai déjà dit souvent, si le père Paphnuce nous entendait, vous nous feriez un mauvais parti: à vous, pour parler ainsi, et à moi pour vous écouter. Vos propos sentent l'hérésie.

--Eh quoi! se récria le frère, le bon vin est-il hérétique? Serait-ce parce qu'il n'est pas baptisé? Qu'il périsse en ce cas, le traître, et que notre gosier soit son tombeau! Mais rassurez-vous, bon père, il ne troublera point notre estomac; il peut y dormir en terre sainte; il est catholique et ami des bons catholiques; onc ne fut-il excommunié du pape, mais au contraire bien reçu et choyé à sa table. Point n'a besoin d'être baptisé, pour être chrétien, depuis les noces de Cana; mais au contraire, étant l'eau pure perfectionnée et rendue plus divine, il doit servir au baptême de l'homme intérieur! L'eau est le signe du repentir, le vin est celui de la grâce; l'eau purifie, le vin fortifie. L'eau, ce sont les larmes, le vin, c'est la joie. L'eau arrose la vigne, et la vigne arrose les moines qui sont la vigne spirituelle du Seigneur. Vous voyez donc bien que les amis de la perfection doivent préférer le vin à l'eau, et le baptême intérieur au baptême extérieur.

--Voilà un bon propos d'ivrogne, dit le prieur, moitié riant, moitié voulant moraliser!

--Sur ce, dit frère François, permettez-vous que je vous fasse quinaut? Dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'un ivrogne?

--La chose assez d'elle-même se comprend. C'est celui qui sait trop bien boire.

--Vous n'y êtes en aucune manière et n'y touchez pas plus qu'un rabbin à une tranche de jambon. L'ivrogne est celui qui ne sait pas boire et qui, de plus, est incapable de l'apprendre.

--Et comment cela? fit le père prieur en allongeant la main pour faire signe qu'on lui rendît ses besicles, car la chose lui semblait assez curieuse pour être contemplée à travers des lunettes.

--Voici, reprit maître François en présentant l'objet demandé. Y sont-elles? Bien; je crois qu'elles tiennent à peu près; maintenant,

écoutez mon argument, qui ne sera ni en *_barbara_* ni en *_celarunt_*...

--Il sera donc en *_dari_*?

--Non.

--En *_ferio_*?

--Non.

--En *_baralipton_*?

--Non.

--Sera-ce un argument cornu?

--Je ne suis point marié et vous ne l'êtes point, que je sache, pourtant mon argument cornu sera-t-il si vous voulez: cornu comme Silène et le bon père Bacchus, cornu à la manière du pauvre diable dont Horace parle en disant, à propos du père Liber (c'était le père général des cordeliers du paganisme): *_Addis cornua pauperi_*. Ceci n'est pas matière de bréviaire.

--*_Ergo_*, ceci n'est point propos de moine.

--*_Distinguo_*, en tant que science, *_concedo_*; en tant que buverie, *_nego_*.

--Buverie, soit; mais comment prouvez-vous que l'ivrogne est celui qui ne sait pas boire?

--Patience! bon père, j'y étais, et vous allez tantôt en connaître le *_tu autem_*. Mais, d'abord, dites-moi, si bon vous semble, à quels signes vous reconnaissez un ivrogne?

--Par saint François! la chose est facile à connaître. L'ivrogne est celui qui est habituellement ivre, flageolant des jambes, dessinant la route en zigzag, coudoyant les murailles, trimbarrant et dodelinant de la tête, grasseyant de la langue; et toujours ce maudit hoquet... et puis n'écoutez pas, monsieur rêve tout haut: emportez la chandelle, il se couche tout habillé, et honni soit qui mal y pense! C'est affaire à sa ménagère si son matelas crotte tant soit peu ses habits.

--A merveille, père prieur! vous le dessinez de main de maître. Mais d'où lui viennent, je vous prie, tous ces trimballements, tous ces bégayements, tous ces étourdissements, toutes ces chutes?

--Belle question! De ce qu'il a trop bu.

--Il n'a donc pas su boire assez, et il ne le saura jamais, puisqu'il recommence tous les jours, et que tous les jours il boit trop! Il ne sait donc pas boire du tout; car savoir boire consiste à boire toujours assez. Dira-t-on du sculpteur qu'il sait tailler la pierre s'il l'entame trop ou trop peu? Celui-là est également un mauvais tireur, qui va trop au delà ou reste trop en deçà du but: le savoir consiste à l'atteindre.

--Je n'ai rien à dire à cela, repartit le prier en se grattant l'oreille. Vous êtes malin comme un singe! Mais changeons de propos, et dites-moi ce qui vous amène. Voulez-vous pas vous confesser? Vous savez que c'est dans trois jours la fête du grand saint François.

--Confesser? et de quoi? et pourquoi me confesserais-je! Ne l'ai-je pas fait ce matin, comme tous les jours, en plein chapitre, en disant le _confiteor_? Dire tout haut que j'ai beaucoup péché en pensées, en paroles, en actions et en omissions, n'est-ce pas tout ce que la loi d'humilité requiert? Eh! puis-je savoir davantage et spécifier ce que Dieu seul peut connaître? Le détail de nos imperfections n'appartient-il pas à la science de la perfection infinie? N'est-il pas écrit au livre des psalmes: _Delicta quis intelligit_? Ne serais-je pas bien orgueilleux de prétendre me juger moi-même, lorsque la loi et la raison me défendent de juger mon prochain? Et cependant est-il de fait que des défauts et péchés du prochain, bien plus clairvoyants investigateurs et juges plus assurés sommes-nous que des nôtres, attendu que dans les yeux des autres pouvons-nous lire immédiatement et sans miroir?

--Saint François! qu'est ceci! s'écria le père prier. L'examen de conscience et l'accusation des péchés sont-ce pratiques déraisonnables? A genoux, mon frère, et accusez-vous tout d'abord d'avoir eu cette mauvaise pensée.

--Vous jugez ma pensée, mon père, et vous la trouvez mauvaise; moi je ne la juge point, mais je la crois bonne. Vous voyez bien que j'avais raison.

--Accusez-vous de songer à la raison, quand vous ne devriez tenir compte que de la foi!

--Je m'accuse d'avoir raison, fit maître François avec une humilité comique et en se frappant la poitrine.

--Accusez-vous aussi de toute votre science diabolique, ajouta le père; car ce sont vos études continuelles qui vous éloignent de la religion.

--Je m'accuse de n'être pas assez ignorant, reprit maître François de la même manière.

--Et dites-moi, continua le prier qui s'animait peu à peu, comment faites-vous pour éviter les distractions pendant vos prières?

--Je ne prie pas quand je me sens distrait.

--Mais si la cloche sonne la prière et vous oblige d'aller au choeur?

--Alors je ne suis pas responsable de mes distractions, ou plutôt je ne suis pas distrait; c'est la cloche qui est distraite et l'office qui vient hors de propos.

--Jésus, mon Dieu! qui a jamais ouï pareil langage sortir de la bouche d'un moine! mais, mon cher enfant, je vous assure que vous avez l'esprit faux, accusez-vous-en.

--Mon père, il est écrit: Faux témoignage ne diras ni mentiras

aucunement! Eussé-je en effet l'esprit faux et le jugement boiteux, point ne devrais m'en accuser: autant vaudrait-il vous faire un crime à vous, mon bon père, de ce que votre nez (soit dit sans reproche) est un peu... comme qui dirait légèrement camard.

(Ici le prier se rebiffe et laisse tomber ses besicles qui, par bonheur, ne sont point cassées.)

--Tenez, poursuit frère François, à quoi bon nous emberlucoquer l'entendement pour nous trouver coupables? Ne devons-nous pas suivre en tout les préceptes du divin Maître? et ne nous a-t-il pas dit qu'il fallait recevoir le royaume de Dieu, comme bons et naïfs petits enfants, avec calme et simplicité? Or, pourquoi, je vous prie, les petits enfants sont-ils de tout le monde estimés heureux, et à nous par le Sauveur pour modèles proposés comme beaux petits anges d'innocence? Les petits enfants disent-ils le bréviaire, et le pourraient-ils d'un bout à l'autre réciter sans distraction? Aiment-ils les longues oraisons et le jeûne? Prennent-ils la discipline? Tant s'en faut; qu'au contraire ils prient et supplient en pleurant à chaudes larmes et à mains jointes pour qu'on ne leur donne point le fouet, et conviennent alors volontiers qu'ils ont péché; ce qui est de leur part un premier mensonge, car ils n'en ont pas conscience. Mais d'où vient, je vous prie encore, qu'ils sont appelés innocents? Hélas! c'est que tout doucement et bonnement ils suivent la pente de nature, ne se reprochant rien de ce qui leur a fait plaisir, et ne discernant le bien du mal que par l'attrait ou la douleur. Apprendre la confession aux enfants, c'est leur enseigner le péché et leur ôter leur innocence. Et voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée? Je crois que les novices du couvent sont bien plus agités des reproches de leur conscience, bien plus poursuivis de pensées impures, bien moins simples et moins candides que la jeunesse de la campagne, qui vit au jour le jour et point n'y songe, n'examinant jamais sa conscience, d'autant que la conscience d'elle même nous avertit assez quand quelque chose lui déplaît, laissant couler sans les compter les flots du ruisseau et les jours de la jeunesse, tantôt laborieuse, tantôt joyeuse, quand il plaît à Dieu, amoureuse: on se marie et point d'offense; les petits enfants viendront à bien: puis quand Dieu voudra nous rappeler à lui, qu'il nous appelle: nous le craignons bien moins encore à la fin qu'au commencement, nous étant habitués à l'aimer et à nous confier à lui. Je vous le demande, mon père, n'est ce pas là le meilleur, et le plus facile, et le plus assuré chemin pour aller bellement au ciel?

Le père prier ne répondit rien; il paraissait songer et réfléchir profondément, tout en frottant le verre de ses lunettes avec le bout de son scapulaire.

--Or sus, mon père, poursuit maître François, confessons-nous, je le veux bien; confessons-nous l'un à l'autre, et réciproquement accusons-nous, non pas d'être hommes et d'avoir les faiblesses de l'homme, car tels Dieu nous a faits et tels devons-nous être pour être bien; accusons-nous de vouloir sans cesse changer et perfectionner l'ouvrage du Créateur, accusons-nous d'être des moines; cartels nous sommes-nous faits nous-mêmes, et devons-nous répondre de tous les vices, de toutes les imperfections, de tous les ridicules qu'entraîne cet état opposé au vœu de la nature. Certes je dis tout ceci sans porter atteinte au mérite surnaturel du séraphique saint François: mais plus

sa vertu a été divine, moins elle a été humaine. Et n'est-ce pas grande folie de prétendre imiter ce qui est au-dessus de la portée des hommes? Tous ces grands saints n'ont eu qu'un tort, c'est d'avoir laissé des disciples.

--Quelle impiété! s'écria le prieur en joignant les mains. Voilà de quelles billevesées vous repaissez la tête des novices de céans, et je vois bien à cette heure que le frère Paphnuce a raison lorsqu'il leur défend de vous parler.

--Eh bien! en cela même, mon père, pardon encore si je vous contredis, mais ce sont plutôt les novices qui me suggèrent les pensées que voilà. Et, par exemple, que faites-vous ici du petit frère Lubin? Ne vous semble-t-il pas séraphique comme un démon, avec ses grands yeux malins, son nez fripon et sa bouche narquoise? Le beau modèle d'austérité à présenter aux femmes et aux filles! Je me donne au diable si toutes ne le lorgnent déjà, et si les papas et les maris n'en ont une peur mortelle! M'est avis que vous donniez à ce petit drôle un congé bien en forme, et qu'il retourne aux champs labourer, et sous la chesnaie danser et faire sauter Pérotte ou Mathurine. Je les vois d'ici rougir, se jalouser et être fières! Oh! les bonnes et saintes liesses du bon Dieu! et que tous les bons coeurs sont heureux d'être au monde! Voyez-vous la campagne toute baignée de soleil et comme enivrée de lumière? Entendez-vous chanter alternativement les grillons et les cornemuses? On chante, on danse, on chuchote sous la feuillée; les vieux se ragaillardissent et parlent de leur jeune temps; les mères rient de tout coeur à leurs petits enfants, qui se roulent sur l'herbe ou leur grimpent sur les épaules; les jeunes gens se cherchent et se coudoient sans en faire semblant, et le garçon dit tout bas à la jeune fille des petits mots qui la rendent toute heureuse et toute aise. Or, croyez-vous que Dieu ne soit pas alors comme les mères, et ne regarde pas le bonheur de ses enfants avec amour? Moi, je vous dis que la mère éternelle (c'est la divine Providence que les païens appellent nature) se réjouit plus que ses enfants quand ils se gaudissent. Voyez comme elle s'épanouit et comme elle rit de florissante beauté et de caressante lumière! Comme sa gaieté resplendit dans le ciel, s'épanche en fleurs et en feuillages, brille sur les joues qu'elle colore et circule dans les verres et dans les veines avec le bon petit vin d'Anjou! Vive Dieu! voilà à quel office ne manquera jamais frère Lubin, et je me fais garant de sa ferveur! Vous êtes triste, mon père, et le tableau que je vous fais vous rappelle que nous sommes des moines.... Or bien donc, ne faisons pas aux autres ce qu'on n'eût pas dû nous faire à nous-mêmes, et renvoyez frère Lubin!

--Frère Lubin prononcera ses voeux le jour même de saint François! dit une voix aigre et nazillarde en même temps que la porte du prieur s'ouvrait avec violence. C'était frère Paphnuce qui avait entendu la fin des propos de maître François.

Frère François fit un profond salut au prieur, qui n'osa pas le lui rendre et qui était tremblant comme un écolier pris en défaut; puis un nouveau salut à frère Paphnuce qui ne lui répondit que par une affreuse grimace, et il se retira grave et pensif, en écoutant machinalement la voix aigre du maître des novices qui gourmandait sans doute le pauvre prieur aux besicles, et lui faisait comprendre la nécessité urgente d'avancer d'une année, malgré sa promesse formelle, la profession de frère Lubin.

III

MARJOLAINE

Cependant l'office des moines terminé, tandis que deux ou trois bonnes vieilles achevaient leurs patenôtres, non sans remuer le menton, comme si lui et leur nez se fussent mutuellement porté un défi, une gentille et blonde petite jouvencelle de dix-sept ans restait aussi bien dévotement devant sa chaise, agenouillée, et relevait de temps en temps ses grands yeux baissés pour regarder du côté de l'autel. Elle était rosé comme un chérubin et avait les yeux bleus et doux comme les doit avoir la Vierge Marie elle-même; toutefois, dans cette douceur, étincelait je ne sais quelle naïve mais toute féminine malice: telle je me représenterais volontiers madame Eve, prête à mordre au fruit défendu, sans croire elle-même qu'elle y touche: nature, hélas! a tant par sa propre faiblesse de propensions au péché!

Or, si jamais péchés peuvent être mignons et jolis, tels devront être sans contredit les tendres péchés de Marjolaine. Marjolaine est la fille du brave Guillaume, le closier de la Chesnaie; sa mère en raffole, tant elle la trouve gentille; et le papa, qui ne dit pas tout ce qu'il en pense, se complaît à entendre et voir raffoler la maman. Tout le monde s'ébaudit dans la maison au sourire de Marjolaine, et si elle a l'air de bouder, toute la maison est chagrine. C'est sa petite moue qui fait les nuages et ses yeux qui font le soleil; elle est reine dans la closerie: aussi sa jupe est-elle toujours propre et ses coiffes toujours banchettes; sa taille fine est serrée dans un corsage de surcot bleu, et quand, pendant la semaine, elle vient à l'église des frères, elle a toujours l'air d'être endimanchée. Personne pourtant ne se moque d'elle; elle est si mignonne et si gentille! et puis d'ailleurs les fillettes des environs auraient bien tort d'être jalouses, Marjolaine ne va jamais à la danse, Et les amoureux, déjà éconduits plus d'une fois, n'osent déjà plus lui parler. Elle ne se plaît qu'à la messe où à vêpres, pourvu que ce soit dans l'église des moines; et pourtant elle n'a pas la mine triste d'une dévote ni l'oeil pudibond d'une scrupuleuse. Pourquoi donc, non contente de l'office qui vient de finir, est-elle à genoux la dernière, lorsque les vieilles elles-mêmes font un signe de croix et s'en vont?

Allons, gentille Marjolaine, levez-vous; voici frère Lubiri qui vient ranger les chaises, car c'est son tour aujourd'hui de balayer le saint lieu; il s'arrête près de la jeune fille et semble craindre de la déranger; elle lève les yeux, ses regards ont rencontré ceux du novice, il va lui parler; mais il tourne d'abord la tête pour voir si quelqu'un ne le regarde pas, et, à l'entrée de la grille du coeur il aperçoit frère Paphnuce!...

La jolie enfant fait son signe de croix et se lève; elle s'en va lentement et sans se retourner; mais, sur son banc, elle a oublié le livre d'heures de sa mère. Frère Lubin s'en aperçoit, il prend le livre, puis semble ramasser à terre et y remettre une image qui sans doute en était tombée; puis candidement et les yeux baissés, il le rapporte à Marjolaine, qui le reçoit avec une profonde révérence.

Frère Paphnuce fait la grimace et fait signe à frère Lubin de continuer son ouvrage; puis, s'approchant de Marjolaine:

--Jeune fille, lui dit-il d'un ton assez peu caressant, il ne faut pas rester dans l'église après l'office; allez travailler près de votre mère afin que le démon de l'oisiveté ne vous tente pas, et priez Dieu qu'il vous pardonne vos péchés de coquetterie tant vous êtes toujours pomponnée et pincée comme une comtesse!

Ayant ainsi apostrophé la jeune fille, frère Paphnuce lui tourna le dos, et elle s'en allait toute confuse, le coeur gros d'avoir été appelée coquette; le frère Lubin se retourna pour la voir sortir, et elle aussi, près de a porte, jeta en tapinois un regard à frère Lubin qui devint rouge comme une fraise et qui se mit à ranger l'église, s'échauffant à la besogne et n'avançant à rien; car deux ou trois fois commençait-il la même chose et plus voulait-il paraître tout occupé des soins qu'il prenait, plus on eût pu voir que sa pensée était ailleurs et que son coeur était tout distrait et troublé. Or, cependant s'en retournait à petits pas, cheminant vers la closserie, Marjolaine la blonde, le long de la haie d'églantiers, effeuillant de temps en temps sans y songer la pointe des jeunes branches et prêtant l'oreille et le coeur aux oiseaux et à ses pensées, qui faisaient harmonieusement ensemble un concert de mélodie et d'amour. La douce senteur des arbres fleuris et de l'herbe verte ajoutait à la réjouissance de l'air tiède et resplendissant: Marjolaine marcha seule ainsi jusqu'au détour du clos de Martin, à l'avenue qui commence entre deux grands poiriers; là, bien sûre que personne ne pouvait la voir, elle ouvrit bien vite le gros livre d'heures et en tira, au lieu de l'image que frère Lubin était censé y avoir remise, un petit papier soigneusement replié, qu'elle ouvrit avec empressement et qui contenait ce qui suit:

«Frère Lubin à Marjolaine,

«Je fais peut-être bien mal de t'écrire encore, Marjolaine, et pourtant mon coeur me ferait des reproches et ne serait pas tranquille si je ne t'écrivais pas. Mon coeur et aussi, ce me semble, la loi du bon Dieu, veulent à la fois que je t'aime, et la règle du couvent me défend de penser à toi, comme si de ceux qu'on aime la pensée ne nous occupait pas sans qu'on y songe et tout naturellement. Depuis bientôt quinze ans, je pense, nous nous aimons: car tu m'appelais ton petit mari lorsque nous avions quatre ou cinq ans; croiras-tu que je pleure quelquefois quand j'y pense? Oh! c'est que je t'aimais bien, vois-tu, ma pauvre Marjolaine, lorsque nous étions tous petits! pourquoi avons-nous été séparés si jeunes? il me semble que nous serions restés enfants toujours, si nous étions restés ensemble! Et maintenant que nous avons grandi tristement, chacun tout seul, frère Paphnuce prétend que c'est mal de nous regarder et qu'il ne faut plus s'aimer lorsqu'on est grand. Eh bien! moi, c'est tout le contraire; il me semble que je l'aime maintenant plus que jamais! Combien je suis content lorsque je viens tard au chœur et que par pénitence on me fait rester après les autres à l'église! car toi aussi tu restes souvent après les autres, et alors sans être observé je puis te regarder un peu... m'approcher de toi quelquefois, et le coeur me bat alors, je ne sais si c'est de crainte ou de plaisir, mais si fort, si fort, que je crains de me trouver mal. Oh! Marjolaine!... et pourtant il faut rester au couvent; il faut bientôt

prononcer mes vœux! Mes parents ont donné ma vie pour celle de ma soeur: ma soeur est bien jolie aussi, et l'on dit qu'elle mourrait si je ne prononçais pas mes vœux, parce que saint François serait irrité contre nous.--Plains-moi, oh! plains-moi. Marjolaine! je ferai mes vœux dans trois Jours!»

«Frère LUBIN.»

La pauvre fille, jusque-là si empressée, si vermeille et si joyeuse, pâlit tout à coup en achevant la lecture de ce billet. Elle le cacha dans sa gorgerette, laissa tomber son livre d'heures, et, prenant à deux mains son tablier qu'elle porta à ses yeux, elle se prit à pleurer et à sangloter comme un enfant.

Lorsqu'elle arriva à la closerie, elle avait les yeux tout rouges et tout enflés. Elle se jeta au cou de sa mère en lui disant qu'elle était malade. Sa mère voulait la déshabiller et la mettre au lit; mais elle s'y refusa, craignant de ne pouvoir assez bien cacher, si elle quittait sa gorgerette et son corset devant sa mère, la missive de frère Lubin. Elle se retira donc seule dans sa chambrette, et laissant entr'ouverte la fenêtre qui donnait sur le clos des pommiers, elle se jeta sur son lit, et donna encore une fois un libre cours à ses pleurs, tandis que sa mère inconsolable mettait à la hâte un mantelet pour accourir à la Basmette et consulter maître François, dont le savoir en médecine était connu dans tout le pays. Le père et les valets étaient aux champs, en sorte que la désolée pauvre petite Marjolaine resta seule à la closerie.

IV

LA CHARITÉ DE FRÈRE LUBIN

En quittant le père prieur, maître François était rentré dans sa cellule.

La cellule du frère médecin n'était point située comme les autres dans l'intérieur du cloître; c'était une assez grande salle qui servait en même temps de bibliothèque, et qui dépendait des anciens bâtiments du prieuré; l'une des fenêtres avait été murée, parce qu'autrefois elle servait de porte et communiquait avec le clos extérieur au moyen d'un vieil escalier de pierre tout moussu, dont les restes branlants subsistaient encore. La fenêtre qui restait était en ogive, et tout ombragée de touffes de lierre qui montaient jusque-là et se balançaient au vent. Une corniche de pierre en saillie, soutenue par une rangée d'affreux petits marmousets accroupis et tirant la langue, passait sous la fenêtre à trois ou quatre pieds environ, et se rattachait à l'ancien balustre de l'escalier, dont il ne restait plus que trois ou quatre colonnettes. De la fenêtre de maître François on pouvait voir le plus beau paysage du beau pays d'Anjou. Le clos des moines, tout planté de vignes, descendait en amphithéâtre et n'était séparé de la route que par une haie d'églantiers. Plus loin s'étendaient d'immenses prairies, que des pommiers émaillaient au printemps d'une pluie de fleurs blanches et rosés; puis, plus loin encore, entre les touffes rembrunies des grands arbres de la Chesnaie, on voyait au pied d'un coteau boisé, joyeuses et bien entretenues, les maisonnettes de la closerie où nous avons laissé

Marjolaine.

La table sur laquelle travaillait le frère médecin était auprès de la fenêtre, et de gros livres entassés lui servaient pour ainsi dire de rempart. Des ouvrages en latin, en grec, en hébreu, étaient ouverts pêle-mêle devant lui, à ses côtés et jusque sur le plancher, où le vent les feuilletait à son caprice. Les *_Dialogues de Lucien_* étaient posés sur les *_Aphorisme d'Hippocrate_*, la *_Légende dorée_* était coudoyée par *_Lucrèce_*, un petit *_Horace_* servait de marque à un immense *_Saint Augustin_*, qui ensevelissait le petit livre profane devant ses grands feuillets jaunes et bénis; le *_Satyricon_* de Pétrone était caché sous le *_Traité de la Virginité_*, par saint Ambroise, et près d'un gros in-folio de polémique religieuse était ouverte la *_Batracomyomachie_* d'Homère, dont les marges étaient tout illustrées, par le frère François lui-même, d'étonnants croquis à la plume, où les rats et les grenouilles figuraient en capuchons de moine, en tête rases de réformé, en robes fourrées de chattemite, en chaperons de formaliste et en gros bonnets de docteur.

En rentrant dans sa cellule, maître François avait l'air grave et presque soucieux; il s'assit dans sa grande chaire de bois sculpté, et posant ses deux coudes sur la table couverte de papiers et de livres, il resta quelques minutes immobile, caressant à deux mains sa barbe frisée et pointue. Puis, se renversant sur le dossier de son siège, il étendit les bras en bâillant, et son bâillement se termina par un long éclat de rire.

--Oh! le bon moine qu'ils vont faire! s'écria-t-il. Oh! la gloire future des cordeliers! Comme il fera croître et multiplier la sainte famille du Seigneur! Oh! le vrai parangon des moines! et combien les femmes et les filles se réjouiront des vœux qu'il va faire! Car, si à pas une ne doit-il du tout appartenir, toutes, en vérité, peuvent avoir espérance de conquérir ses bonnes grâces. Oh! comme il pratiquera bien la charité envers le prochain, et combien d'indulgence il fera gagner aux maris dont il confessera les femmes, et aux pères et mères dont il catéchisera les fillettes! Dieu garde de mal ceux qui n'en diront rien et qui voudront que pardessus tout et à propos de tout la Providence soit bénie! Ça, voyons un peu où j'en étais de mes annotations sur les ouvrages de Luther.

Il tira alors d'une cachette pratiquée entre le mur et la table un in-folio chargé de notes manuscrites qu'il se mit à étudier. Parfois il frappait du dos de la main sur le livre et souriait d'une manière étrange en disant à demi-voix: Courage, Martin! D'autres fois, il haussait les épaules et soulignait un passage. A un endroit où était prédite la destruction de Rome, il écrivit en marge: *_Quando corpus destruitur, anima emancipatur._* «Quand le corps est détruit, l'âme est délivrée.» Puis plus bas: *_Corpus est quod corrumpitur et mutatur, anima immortalis est._* «Le corps se corrompt et change de forme, l'âme est immortelle.»

A une autre page, il écrivit encore: «Il y a une Rome spirituelle comme une Jérusalem spirituelle. C'est la Jérusalem des scribes et des pharisiens qui a été détruite par Titus, et les luthériens ne pourront jamais renverser que la Rome des castrats et des moines hypocrites, celle de Jésus-Christ et de saint Pierre ne les craint pas.»

A la fin du volume, il écrivit en grosses lettres: «ECCLESIA CATHOLICA.--_Association universelle._ ECCLESIA LUTHERANA.--_Société de maître Luther.» Puis il se prit à rire.

Mais bientôt reprenant son sérieux et devenant rêveur:--Eh bien! oui, murmurait-il, la société universelle doit respecter les droits de maître Martin, si elle veut que maître Martin se soumette aux devoirs que la société universelle lui impose!--Brûler un homme parce qu'il se trompe... c'est sanctifier l'erreur par le martyre. Toute pensée est vraie par le seul courage de sa protestation et de sa résistance dès qu'on veut la rendre esclave et l'empêcher de se produire, et l'on doit combattre pour elle jusqu'à la mort: car la vérité ne craint pas le mensonge, elle le dissipe par elle-même comme le jour dissipe la nuit. C'est le mensonge qui a peur de la vérité: ce sont donc les persécuteurs qui sont les vrais sectaires. La liberté généreuse est catholique, parce qu'elle seule doit conquérir et sauver l'univers: elle est apostolique, parce que les apôtres sont morts pour la faire régner sur la terre. La vraie église militante, c'est la société des martyrs!... la liberté de conscience... Voilà la base de la religion éternelle: voilà la clef du ciel et de l'enfer!

Maître François rouvrit encore une fois son livre, et à un endroit où il était parlé de la prétendue idolâtrie de l'église romaine, il écrivit:

Quid judicas si tu non vis judicari? Libertatem postulas, da libertatem.--Pourquoi juger si tu ne veux pas qu'on te juge? Tu veux la liberté, donne la liberté.»

Et plus bas: «Chacun peut renverser ses propres idoles dès qu'il ne les adore plus. Mais, si ton idole est encore un Dieu pour ton frère, respecte le Dieu de ton frère, si tu veux qu'il respecte ton incrédulité: et laisse-lui sa religion, pour qu'il n'attende pas à ta vie: car l'homme doit estimer sa vie moins que ses dieux.»

Au bas d'une autre page, il écrivit encore: «Je proteste contre la protestation qu'on impose, et quand les luthériens iront torturer les catholiques, les vrais protestants seront les martyrs... Voilà le vrai: le reste n'est que de la brouillerie et du grimoire... Mais que répondrons-nous aux sorbonistes, aux subtilités d'Eckius, aux doctes fariboles de Melancton et aux arguments que le diable fait à maître Martin Luther? _Solventur risu tabuloe, lu missus abibis!_» J'en accepte l'augure, et buvons frais, dit maître François en fermant son gros livre.

Autre argument ne peut mon coeur élire, Voyant le deuil qui vous mine et consomme: Mieux vaut de ris que larmes écrire, Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Où diable ai-je pris ce quatrain? Je crois en vérité que je viens de le faire. J'ai donc pris au fond du pot, puisque je rime déjà!

En ce moment on frappa discrètement à la porte, puis le loquet tourna avec précaution, et la plus jolie tête de moinillon qui fût oncques encapuchonnée regarda dans la chambre, en disant:

--Peut-on entrer, maître François?

--Comment! vous ici, frère Lubin? Mais, petit malheureux, vos épaules vous démangent-elles? et voulez-vous que frère Paphnuce, demain au chapitre, vous fasse donner du _miserere_ jusqu'à _vítulos_?

--Je me moque bien de frère Paphnuce, dit le novice en se glissant dans la bibliothèque dont il referma cependant la porte avec soin et sans bruit; il faut absolument que je vous parle; vous savez que je dois faire profession dans trois jours?

--Frère Paphnuce ne me l'a pas laissé ignorer, mon pauvre petit frère Lubin, et je vous en félicite de mon mieux; ce n'est pas ma faute si ce n'est guère.

Cependant le frère Lubin s'était vite installé à la fenêtre, et, avec des larmes au bord des yeux, il regardait du côté de la Chesnaie.

--J'ai eu bien de la peine à m'échapper, dit-il après un long silence: frère Paphnuce me croit en oraison dans la grotte de la Basmette, d'où l'on a déjà déplacé la statue peinte de madame sainte Madeleine, pour mettre à sa place l'image miraculeuse de saint François, vous savez, cette statue de bois qu'on habille en vrai franciscain, et qui pleure, dit-on, lorsque l'ordre est menacé de quelque danger; est-ce vrai cela, maître François?

--Vous pouvez le croire, puisque vous ne l'avez jamais vu, dit le frère; moi, je n'en douterais que si je le voyais.

--Enfin, je me suis glissé le long du jardin et j'ai trouvé entre-bâillée la porte du prieuré. Je m'y suis glissé sans que personne me voie... et me voilà. Oh! que j'avais besoin de vous parler!... et puis, des fenêtres qui donnent sur le cloître, on ne voit pas la Chesnaie et la closerie où j'ai joué tant de fois lorsque j'étais encore tout enfant!

--Ah! oui, je sais avec la petite Marjolaine, n'est-ce pas?

--Chut! taisez-vous, maître François, s'écria le novice en rougissant jusqu'aux oreilles; si quelqu'un nous entendait!

--Eh bien! que comprendrait-il? pourvu qu'il ne puisse pas voir, comme moi, que vous pleurez en regardant la closerie, et que vous regrettez la charmante enfant, qui est devenue une délicieuse jeune fille...

--Oh! silence! je vous en prie, ne me dites pas de ces choses-là. Comment pouvez-vous deviner? Comment pouvez-vous savoir?... Je ne l'ai même pas dit à mon confesseur!

--Si j'étais votre confesseur, je le saurais précisément parce que vous ne me l'auriez pas dit et vous me le dites à moi, précisément, parce que je ne suis pas votre confesseur.

--Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je vous dis donc, mon frère? Mais je vous assure bien que je ne vous ai rien dit du tout.

--Pas plus qu'à Marjolaine, n'est-ce pas?

--Oh! mais vous êtes donc sorcier! Voilà maintenant que vous savez!... Mais au surplus, je pourrais bien vous dire que non. Comment ferais-je pour lui parler, je ne puis la voir qu'à l'église?

--Aussi y vient-elle bien régulièrement, la dévote petite fillette au nom doux et bien odorant! Et vous l'aimez bien, n'est-ce pas? J'entends d'affection fraternelle et charitable, celle que l'Évangile nous commande de partager entre tous nos frères, et ne nous défend pas non plus d'étendre un peu jusqu'à nos soeurs!

--C'est vrai que Marjolaine est bien modeste et bien pieuse.

--Elle est aussi bien aimable et bien jolie. C'est cela que vous diriez d'abord, si vous l'osiez.

--Oh! pour cela, je n'en sais rien, dit le novice en prenant un air ingénu et en baissant les yeux.

--Aussi vous voilà bien décidé à faire profession?

--Hélas! fit en soupirant le frère Lubin; et tournant les yeux vers la closerie, il laissa tomber deux grosses larmes.

--Frère Lubin! frère Lubin! cria dans le corridor une voix trop facile à reconnaître et trop bien connue des novices.

--Ah! mon Dieu! voilà à présent frère Paphnuce qui me cherche dans le prieuré; s'il vient ici, je suis perdu!

--Cachez-vous! lui dit maître François en se levant et en allant doucement vers la porte.

--Mais où me cacher? Derrière cette pile de livres, il me verra. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureux!

--Vite! dit frère François, il approche; enjambez la fenêtre, mettez vos pieds en dehors sur la corniche et cachez-vous dans l'angle du mur. Prenez garde de tomber dans la vigne, les échelas vous feraient mal.

Le novice accomplit promptement l'évolution commandée par le médecin, et il avait à peine fini, qu'on entendit heurter assez rudement à la porte de la cellule.

Frère François ouvrit lui-même, et vit, comme il s'en doutait bien, la figure blême et renfrognée du terrible maître des novices.

--Frère Lubin n'est pas ici? demanda Paphnuce.

--Vite, mon frère, asseyez-vous. Vous n'êtes pas bien, je vous assure; laissez-moi tâter votre pouls. Parbleu! cela ne m'étonne pas, il faut aller vous coucher, vous avez la fièvre.

--Frère Lubin n'est pas ici? répéta le maître des novices avec humeur.

Maître François éclata de rire et demanda à son tour:

--Le père prieur est-il ici?

--Pourquoi cette demande?

--Pourquoi la vôtre? Frère Lubin est-il plus invisible que le frère prieur, et pourrait-il être ici sans qu'il fût possible de l'apercevoir?

--Il y est venu du moins.

--Doucement, doucement, mon frère! Vous me demandez s'il y est venu, bien que vous ne l'ayiez pas vu y venir, et vous me demandiez tout à l'heure s'il y était, bien que vous ne le vissiez pas; vous parlez donc métaphysiquement et en esprit? Or, qu'il soit ici en esprit et qu'il y soit venu en esprit, à cela je puis vous répondre que je vous en dirai mon sentiment quand l'Université de Paris aura sorbonifiquement matagrobolisé la solution quidditative de cette question mirifique: *_Utrum Chimoera in vacuum bombinans possit comedere secundas intentiones._*

--Vous êtes toujours moqueur, mon frère, dit Paphnuce en radoucissant sa voix, tandis qu'il se mordait la lèvre et lançait en dessous au railleur un regard de haine implacable; je désire vous voir toujours aussi gai, et qu'au jour du jugement notre Seigneur n'ait pas à se moquer de vous à son tour!

--Vrai! je le voudrais, ne fût-ce que pour le voir rire, ce bon Sauveur, qu'on nous peint toujours pleurant, malingre et meshaigné! Le sourire siérait si bien à son doux et beau visage! Et ses grands yeux toujours pleins de sang et de larmes s'illumineraient si bien d'un rayon de franche gaieté! M'est avis qu'alors le ciel attendri s'ouvrirait et que les pauvres pécheurs y entreraient pêle-mêle, ravis en extase et convertis par la risette du bon Dieu. Si bien que le grand diable lui-même ne pourrait se tenir d'en être ému et d'en pleurer; puis, pleurant rirait de voir rire, et riant pleurerait de n'avoir pas toujours ri d'un si aimant et si bon rire, et, pour l'enfer comme pour le ciel, ce jour-là ce serait dimanche!

--Impie! murmura le maître des novices!

--Soignez-vous, mon frère, dit maître François, vous avez de la bile; vos yeux sont jaunes. Prenez des remèdes, vos fonctions naturelles doivent être gênées.

En ce moment, une femme se présenta timidement à la porte et fit une profonde révérence. Frère François, en sa qualité d'habile médecin, avait le privilège unique de recevoir des visites de toutes sortes, et c'est pourquoi on l'avait logé hors du cloître, dans les bâtiments du prieuré, qui servaient aussi d'hôtellerie pour les étrangers de distinction lorsqu'il en venait au monastère. Ce privilège déplaisait fort au frère Paphnuce, et c'était là le commencement de sa haine contre le frère médecin.

--Entrez, ma bonne, dit frère François; justement nous ne sommes pas seuls et nous pouvons vous recevoir ici. Frère Paphnuce voudra bien

rester et nous tenir compagnie.

--Non, dit sèchement le maître des novices; que je ne vous dérange pas. Vous êtes en dehors de la règle; autant vaut vous y mettre tout à fait. Je vais chercher frère Lubin, car il faut que je sache où il peut être caché.

--Bonne chance, mon frère! dit maître François. Et Paphnuce sortit, en laissait toutefois la porte ouverte.

--Eh bien! bonne mère Guillemette, qu'y a-t-il de nouveau à la closerie de la Chesnaie? dit avec bienveillance le frère médecin en s'adossant à la fenêtre.

--Hélas! mon frère, ma pauvre Marjolaine est malade! Cela l'a prise au retour de l'office; elle est pâle, elle pleure, elle veut être seule et ne veut pas dire ce qu'elle a.

--Hum!... La petite n'est pas loin de ses dix-sept ans, je pense?

--Oh! mon frère, ce n'est pas ce que vous pensez. La pauvre enfant ne songe pas à mal; elle ne se plaît qu'à l'église.

--C'est que probablement celui qu'elle aime ne va pas à la danse?

--Frère François! frère François! disait tout bas Lubin, caché derrière l'appui de la croisée, ne dites rien, je vous en prie!

--Tenez, la mère Guillemette, poursuit le frère médecin, il faut marier Marjolaine.

--Mais non!... mais non!... dit frère Lubin.

--Et à qui la marier, mon bon frère? La petite coquette ne veut entendre parler de personne.

--C'est que vous ne lui parlez jamais de celui qu'elle voudrait bien.

--Oh! mon Dieu, elle aurait bien tort de croire que je la contrarierais si elle avait une inclination, et son père veut tout ce que je veux. Nous lui donnons peu de chose, mais c'est notre fille unique, et la closerie est à nous: elle restera avec nous tant qu'elle voudra, et nous la croirons toujours assez richement mariée si elle l'est selon ses désirs.

--Voilà qui est bien et sagement pensé. En effet, une fille vendue ne sera jamais une femme honnête, et celle qui se marie pour un écu trompera son mari pour une pistole, en cas qu'elle soit vertueuse, autrement ce sera pour rien.

--C'est bien aussi ce que je dis toujours à Guillaume, et il me comprend bien; car lui, ce n'était pas pour ma dot qu'il m'a prise; son père voulait l'empêcher de se marier avec moi et lui avait défendu de me parler; le pauvre garçon avait tant de chagrin qu'il voulait s'enrôler dans les francs taupins ou ailleurs. La veille de son départ, du moins à ce qu'il pensait, j'étais seule dans ma petite chambre, justement comme

Marjolaine est seule dans ce moment-ci; j'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte; tout à coup voilà un jeune gars qui saute dans la chambre et qui se jette à deux genoux en pleurant: je viens vous faire mes adieux, me disait il d'un ton de voix à me navrer le coeur. J'étais toute saisie; mais enfin ne pouvant plus y tenir, je lui ai tendu les bras... et... que voulez-vous que je vous dise?... il a bien fallu après cela nous marier, car tout le monde aurait jeté la pierre aux parents de Guillaume.

--Eh! qu'auriez-vous fait si le père de Guillaume avait fait comme Jean Lubin, par exemple, s'il eût voué son fils à saint François?

--Ah! oui, j'aurais dit que Guillaume s'était voué à moi, et que saint François, étant le plus raisonnable et surtout le moins compromis dans l'affaire, c'était lui qui devait céder. Et tenez, vous parlez de Jean Lubin; mais croyez-vous qu'il ne se repente pas à l'heure qu'il est d'avoir mis son fils au couvent, un si bel enfant, et qui promettait d'être à la fois si doux et si malin!

--M'est avis, dit maître François, que pour changer la résolution de Jean Lubin, il suffirait que son fils fût surpris comme Guillaume dans la chambrette d'une jouvencelle; mais le moyen? Le portier du couvent ne laisse pas sortir les novices, et il ne leur est pas même permis de venir au prieuré, le seul endroit où il soit possible de sortir en descendant par la fenêtre.

En achevant cette phrase, frère François regarda dans le clos par-dessus son épaule et se mit malicieusement à rire: Frère Lubin avait disparu.

--Allez, bonne femme, allez, dit le frère médecin, l'indisposition de Marjolaine n'aura pas de suites fâcheuses, mais ne la laissez pas seule plus longtemps, et souvenez-vous de la jeunesse de Guillaume. Où travaille-t-il en ce moment?

--Il est justement occupé à la vigne de Jean Lubin qui l'a prié de lui aider comme son ami et son compère, je viens de les voir de loin en passant près des grands poiriers.

--Eh bien! allez vite les rejoindre et menez-les avec vous à la chambre de Marjolaine; vous approcherez tout doucement, et si les oiseaux sont au nid vous les prendrez sans les effaroucher. A revoir, mère Guillemette!

--Oh! mon Dieu! vous me faites peur. Mais ce n'est pas possible, et d'ailleurs comment sauriez-vous?...

--Tenez, mère Guillemette, dit frère François en faisant approcher la bonne femme de la fenêtre, n'est-ce pas là-bas, au bout de la maisonnette qu'on voit d'ici, qu'est la chambre de la petite Marjolaine?...

--Mais oui... mais oui. Ah! mais, qu'est-ce que c'est donc que cela? On dirait qu'il y a quelqu'un qui lui parle par la fenêtre... Je ne distingue pas très-bien... mais je crois voir une robe brune; c'est sans doute la mère Barbe ou la vieille Marguerite... mais elles ont donc sauté par-dessus la haie, puisque j'ai fermé la porte à la clef... Bon!

la voilà qui entre et la fenêtre qu'on referme. Qu'est-ce que c'est donc? qu'est-ce que c'est donc que cela?

--Décidément, il faut que frère Lubin ait pris la fuite par-dessus les murs! s'écria en même temps la voix de frère Paphnuce qui revenait tout essoufflé, on ne le trouve nulle part.

--Je vais le chercher avec vous si vous le désirez, mon frère, et quant à vous, mère Guillemette, doucement et de la prudence: vous connaissez le mal et vous en savez le remède. Allez vite, et si vous n'arrivez pas assez à temps pour empêcher une petite crise, faites en sorte qu'elle tourne à bien, et votre malade est sauvée.

LA VIGILE DE SAINT FRANÇOIS

Sous le chœur de l'église des frères, il y avait une crypte assez profonde, au fond de laquelle était l'autel de la Madeleine; de chaque côté de l'autel était figuré un enfoncement dans les roches fermé par une grille où l'on entrevoyait les statues agenouillées et peintes au naturel de saint Antoine et de saint Paul, premier ermite. En face de l'autel, était placée dans une niche assez spacieuse, dont la porte historiée et dorée s'ouvrait et se fermait à deux battants, la statue du grand saint François d'Assise.

Or, il était d'usage au couvent de la Basmette que les moines vinsent processionnellement échanger les statues de saint François et de la Madeleine, Mme sainte Madeleine faisant alors au patron de la communauté tous les honneurs du grand autel.

Les deux statues étaient donc mobiles et portatives, et la force d'un homme suffisait pour les enlever de leur place et les rétablir au besoin. Tout ceci est assez important à noter pour la suite de cette histoire. Le peuple n'était admis qu'aux grands jours de fête dans la crypte de la Basmette, aussi ne manquait-il jamais de s'y faire force miracles ces jours-là.

Sous la niche de saint François il y avait une petite porte cadenassée et verrouillée: c'était la porte des caveaux. Ces caveaux avaient une double destination, ils devaient servir de sépulture pour les morts, et de prison pour les vivants. La porte en était peinte en noir avec une tête de mort en relief peinte en blanc, et cette inscription en lettres gothiques au-dessus du crâne: *_Requiescant_*, puis au-dessous, en plus gros caractères: *IN PACE*. C'est pourquoi on appelait la porte noire la porte de l'*_in pace_*.

Or, la veille même de Saint-François, deux jours après les aventures que nous venons de raconter, pendant que les moines chantaient en chœur dans la crypte de la Basmette, un prisonnier pleurait et se désespérait à vingt pieds au moins sous terre, dans une cellule des caveaux.

Dans un espace de quatre à cinq pieds carrés, assis sur une grosse pierre que couvrait une natte terreuse et humide, plié en deux et la tête cachée dans ses bras, qu'il appuyait sur ses genoux, le pauvre pénitent involontaire eût ressemblé à une statue, sans le mouvement convulsif et régulier que lui faisaient faire ses sanglots. Un peintre espagnol eût volontiers pris modèle sur lui pour représenter le

désespoir de la damnation et l'immobilité douloureuse et tourmentée du découragement éternel.

Tout à coup il tressaillit, et relevant la tête il prêta l'oreille: ses grands yeux noirs se dilatèrent d'épouvante; un rayon blafard de la lampe suspendue dans l'angle du cachot vint pâlir encore sa figure blême. Oh! comme il est changé depuis deux jours! et qui pourrait reconnaître là le semillant novice de la Basmette, le disciple de maître François, ce fripon de frère Lubin?

Hélas! sa bouche lutine avait déjà désappris le rire et la causerie clandestine; ses couleurs rosées s'étaient changées en pâleur; ses yeux seuls étaient brillants encore, mais leur expression avait bien changé! Ce n'était plus seulement le feu de la jeunesse qui les faisait étinceler à travers les larmes, c'était comme l'extase d'une vision d'amour, ou plutôt ce n'en était que le souvenir; car au doux songe avait succédé un si affreux réveil, que le pauvre novice hésitait entre deux pensées et se demandait si son rêve d'amour n'était pas la réalité, et si ce n'était pas pour s'être endormi trop heureux qu'il luttait maintenant contre une chimère épouvantable.

Ce qui l'avait fait tressaillir, c'était le chant des moines dans la crypte, dont la lente psalmodie retentissait sourdement au-dessus de sa tête.

--Plus de doute, s'écrie-t-il, ce sont mes funérailles! je suis mort et enterré pour toujours... le vœu de mon père n'a pas pu être révoqué. Il faut que je meure ici lentement pour conserver les jours de ma soeur... Oh! Marjolaine, Marjolaine! il m'eût été plus doux de mourir pour toi!

Et laissant retomber sa tête sur ses bras et sur ses genoux, il se prit à pleurer si amèrement que ses larmes coulaient jusqu'à terre.

Tout à coup il lui semble qu'un bruit sourd se fait près de lui dans la muraille: quelques fragments de salpêtre et de mousse blanche tombent sur sa tête nue; il se relève encore une fois avec épouvante et regarde fixement la muraille... il ne se trompe pas: une grosse pierre remue d'elle-même et semble vouloir sortir de la place où elle est scellée. Le novice pousse un grand cri... ô merveille! la muraille lui répond, et une voix sortie d'entre les pierres l'appelle plusieurs fois par son nom: frère Lubin! frère Lubin!

--Qui m'appelle? dit le prisonnier tout tremblant. Oh! si vous êtes un mort, ne descendez pas ici avec vos yeux creux et vos grands bras de squelette, vous me feriez mourir d'effroi!

--Je ne suis pas plus mort que vous, lui dit la voix, plus rapprochée, tirez à vous cette pierre qui s'ébranle, et prenez garde qu'elle ne vous tombe sur les pieds; vous la poserez doucement à terre, et si vous entendez venir quelqu'un à la porte de votre cachot, vous la remettrez à sa place le plus proprement possible. Faites vite et ne craignez rien.

Frère Lubin ne se le fit pas dire deux fois, car il lui semblait bien reconnaître cette fois la voix de celui qui lui parlait. Il se lève donc promptement, et voyant la pierre qui sort d'elle-même de sa place, la tire, la soutient de son mieux, car elle était lourde, et la fait

glisser jusqu'à terre. Alors par l'ouverture qui vient, de se faire, il voit passer une tête... et cette tête n'a rien d'effrayant pour lui; car, comme il osait à peine l'espérer, c'est celle de maître François.

--Enfin! s'écrie le frère médecin avec son accent toujours joyeux, vous voici donc, maître renard! et ce n'est pas sans peine qu'on découvre votre terrier! Pauvre garçon, il a bien pleuré! il est bien pâle! Mais courage, courage! c'est demain la fête, et c'est demain que la gentille Marjolaine s'appellera Mme Lubin.

--Que dites-vous là, mon Dieu! et par où êtes-vous venu ici? dit frère Lubin tout effaré.

--Ça, avant que je vous réponde, donnez-moi de vos nouvelles, dit maître François; car dans le couvent on parle diversement de votre aventure. Je ne vous ai point revu depuis que vous avez disparu de ma fenêtre derrière laquelle vous étiez caché. Comment donc vous a-t-on surpris, comme on le raconte, dans la chambre de Marjolaine? Et pourquoi vous a-t-on mis dans ce cachot, vous qui n'êtes encore qu'un novice, et qui, par conséquent, ne pouvez être puni pour avoir enfreint vos vœux, puisque vous n'en avez pas fait?

--Mon frère, me pardonneriez-vous? dit frère Lubin tout confus, j'étais l'ami d'enfance, le petit mari de ma pauvre chère Marjolaine, j'ai entendu dire qu'elle était malade... et vous ne savez pas tout ce que cela m'a donné d'inquiétude, car c'est moi qui en étais cause. Le matin même, je lui avais écrit que je ferais mes vœux dans trois jours. Quand j'ai entendu dire qu'elle souffrait, il m'a semblé déjà la voir morte, et j'ai eu aussi envie de mourir; mais j'ai cru alors que mon seul devoir était de lui dire adieu et de lui répéter encore une fois: C'est pour ma soeur, Marjolaine, c'est pour ma soeur et pour le vœu de mon père, que je dois me donner à Dieu, moi qui ne voudrais être qu'à vous! Oh! par pitié, pardonnez-moi et ne mourez pas, Marjolaine; que je vous voie encore quelquefois à l'église, prier pour moi qui n'oserai plus vous regarder... ou bien, si vous voulez mourir, laissez-moi vous embrasser encore une fois comme nous le faisons, sans offenser Dieu, lorsque nous étions petits enfants; puis, l'un près de l'autre, reposons-nous, en priant Dieu de nous faire mourir ensemble... Voilà ce que je voulais lui dire, et voilà ce que je lui ai dit; car, apprenant qu'elle était seule, et trouvant l'occasion si belle, je me suis glissé le long de la corniche, je suis descendu par le vieil escalier, qui a failli crouler sous moi, puis j'ai franchi la haie du clos et je suis allé tout courant jusqu'à la chambre de Marjolaine... Oh! si vous aviez vu comme elle était triste! et à cette tristesse si grande, quelle joie soudaine a succédé en me voyant! Elle a pleuré avec moi, moitié de chagrin, moitié de joie; nous nous sommes embrassés comme quand nous étions enfants, mais nous avons bien senti que dans ce temps-là nous n'avions pas encore été séparés, aussi ne nous embrassions-nous pas alors avec tant de plaisir. C'était maintenant un sentiment si doux, que cela nous faisait presque mal à force de nous rendre heureux. Marjolaine a tout d'un coup pâli et chancelé... O mon Dieu! dit-elle, il me semble que je m'en vais... Je mourrai du moins bien heureuse... Marjolaine! Marjolaine! m'écriai-je en pleurant. Et je la tenais dans mes bras, perdant la tête, ne sachant plus que faire, et l'embrassant malgré moi mille fois encore pour la faire revenir à elle. Il-me semblait aussi que la tête me tournait et que j'allais être malade; mais je n'y pensais

pas, je ne m'occupais que de Marjolaine... Je suis parvenu enfin à dénouer son lacet et à la desserrer un peu; si bien qu'elle a entr'ouvert les yeux et fait un grand soupir... lorsque tout à coup son père et le mien sont entrés avec la mère Guillemette. Je ne sais pourquoi j'ai été tout honteux, car je ne faisais rien de mal; et pourtant ils m'ont grondé, comme si tout était perdu. Mon père et la mère Guillemette se sont même interposés pour m'éviter des coups de bâton que voulait me donner le père de Marjolaine... «Allons, allons, disaient-ils, il faut vite les marier et tout sera dit: frère Lubin n'est encore que novice.» Mon père alors a parlé de son vœu; mais la mère Guillemette lui a dit cette phrase que j'ai bien retenue, car elle m'étonnait beaucoup: «Saint François ne peut pas vouloir qu'une honnête fille soit déshonorée.» Pourquoi donc Marjolaine serait-elle déshonorée? Parce que je suis allé lui dire adieu? Il me semble bien que nous n'avons rien fait de mal ensemble, à moins que ce ne soit un si grand crime que de s'embrasser! Et pourtant n'est-ce pas naturel, lorsqu'on s'aime bien? et les petits enfants font-ils des péchés, lorsqu'ils embrassent de toutes leurs forces leurs mères ou leurs petites soeurs? Il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas, mon bon frère François, et c'était pour vous prier de m'instruire un peu, si vous le pouviez, que je voulais toujours aller vous voir, malgré frère Paphnuce, qui m'en empêchait... Enfin, nous en étions là, et tout le monde semblait d'accord; mais mon père a voulu me ramener d'abord à l'abbaye pour prendre congé du père prieur. Frère Paphnuce s'est trouvé là: il a jeté feu et flamme, a menacé mon pauvre père de la damnation éternelle, lui a dit que saint François seul, par un miracle authentique, pouvait le dégager de son vœu, et que, le jour de là fête, une messe serait dite à cette intention. Mon pauvre père n'a rien osé dire, car vous savez qu'il est dévot et que sa conscience se trouble assez facilement. Il m'a donc laissé, malgré mes prières, entre les mains de ce méchant frère Paphnuce qui, sans me rien dire, m'a pris par le bras et m'a conduit dans la crypte, où il m'a fait faire amende honorable devant tous les saints qui s'y trouvent; puis, se faisant aider du frère sacristain et du portier, qui lui est tout dévoué, ils m'ont descendu ici, où je pense qu'ils veulent me laisser mourir.

--Doucement, dit maître François; la Providence ne veille-t-elle pas sur ses enfants, et les médecins ne sont-ils pas là pour empêcher les jeunes gens de mourir? A ceux-là il faut conserver la vie qui ont des jours de bonheur à vivre en ce monde. Ne vous désolez donc pas, frère, depuis longtemps je veille sur vous et ne veux pas que vous mouriez. Bien plus, je veux que vous soyez heureux, et qu'au lieu de servir le démon dans la tristesse du cloître, vous serviez Dieu dans la joie des affections légitimes et les devoirs de la famille. Ayez patience seulement, et faites bien attention à tout ce que je vais vous dire.

De tout ce que vous m'avez raconté, continua maître François en s'adressant au frère Lubin, rien ne m'étonne, et les choses jusqu'à présent ont marché par le chemin que j'avais prévu: le tout maintenant est de les faire arriver convenablement et à point. Sachez d'abord que j'ai soigneusement examiné l'autel et la statue de saint François, car je crains pour la fête de demain, de la part de frère Paphnuce, quelque supercherie en manière de faux miracle, pour retourner l'esprit des bonnes gens et obliger votre père à acquitter son vœu.

--Est-ce possible? dit frère Lubin.

--Non pas seulement possible, mais très-probable, et de plus très-facile, si nous n'y mettions bon ordre. Voici ce que j'ai découvert. La statue de saint François est creuse, pour être d'un transport plus facile, et elle s'adapte sur l'autel au moyen de quatre pitons en fer qui assujettissent les pieds. Or, l'autel aussi est creux, et l'on y serre les chandeliers et les cierges de rechange. Il s'ouvre par une porte placée du côté gauche et qui se referme à l'aide d'un petit verrou. Or, dans le gradin supérieur de l'autel, juste entre les pieds et sous la robe traînante de saint François, il y a une petite trappe, juste de quoi passer la tête, en sorte qu'une personne cachée dans l'autel pourrait très-bien, sans être vue, et grâce à la cavité de la statue, faire parler saint François lui-même, de façon à faire crier miracle à plus de vingt lieues à la ronde.

Ne vous inquiétez pas de tout ceci: cela me regarde et je m'en charge. Seulement, si demain, comme je l'espère, on vient vous chercher pour vous présenter à l'autel et vous faire choisir entre les vœux de religion et votre aimable fiancée, ayez soin de vous mettre à genoux du côté gauche et de fermer la porte de l'autel au verrou, sans qu'on s'en aperçoive, si vous remarquez qu'elle soit ouverte.

Si, contre toutes mes prévisions, on ne venait pas vous chercher, voici ce que vous aurez à faire. Sachez que depuis longtemps je rêvais au moyen de délivrer le premier malheureux que la fausse religion des moines condamnerait au supplice de l'_in pace_, et que j'ai profité pour cela de la liberté assez grande dont je jouis dans le couvent, grâce à ma double réputation de prédicateur et de médecin. Or, voici ce que j'ai trouvé.

Il y a derrière l'église, dans le clos du vieux cimetière, un puits à peu près desséché ou du moins rempli de bourbe assez épaisse, qui autrefois, dit-on, a été la frayeur universelle du couvent et de tout le pays, attendu que par la bouche de ce puits on entendait les soupirs des âmes du purgatoire. J'ai réfléchi à cette chronique et j'ai observé que le fond du puits ne devait pas être loin des caveaux de l'_in pace_.

J'ai donc commencé par jeter dans le puits tout ce que j'ai pu ramasser de fagots, de vieilles planches et même une grosse barrique, pour être moins en danger de m'y embourber en y descendant.

Puis j'ai assujéti fortement à la margelle plusieurs cordes garnies de noeuds. J'avais soin de ne faire tout cet ouvrage que la nuit, ou pendant que les frères étaient à l'office, puis j'avais soin de recouvrir l'ouverture du puits avec les vieilles planches qui avaient été mises là depuis un temps immémorial.

Je suis parvenu ainsi à descendre sans trop de dangers dans le puits et à remonter de même. J'y allais et j'en revenais sans être aperçu, car le mur du vieux cimetière est très-facile à escalader, et sépare seul en cet endroit les bâtiments et les jardins du cloître d'avec le clos du prieuré.

--C'est vrai, s'écria frère Lubin. Suis-je assez sot de ne pas m'en être aperçu!

--En m'orientant bien, continua maître François, j'ai trouvé l'endroit qu'il fallait attaquer et j'ai commencé un conduit souterrain allant du fond du puits à l'_in pace_; et, en effet, après avoir creusé environ deux ou trois pieds dans la terre, j'ai rencontré le tuf: c'était la muraille de votre cachot.

J'avais laissé mon travail en cet état, lorsque votre emprisonnement de ces jours derniers m'a fait sentir l'urgence de continuer mon ouvrage; j'ai donc agrandi mon souterrain, descellé doucement les pierres, et je suis enfin heureusement arrivé jusqu'à vous.

--O frère François, vous êtes mon ange sauveur! Vite, il faut me tirer d'ici... Je veux la revoir, je veux rassurer Marjolaine.

--Patience, jeune homme, il faut que vous restiez jusqu'à demain. Le frère Paphnuce, que j'ai interpellé ce matin au Chapitre, au sujet de votre emprisonnement, a déclaré qu'il avait seulement voulu vous effrayer pour vous faire rentrer en vous-même; demain, votre famille et celle de Marjolaine seront réunies près de l'autel de saint François, et votre père viendra demander l'absolution de son vœu. Ce que désire frère Paphnuce, c'est qu'il n'en soit pas absous et que vous fassiez profession: mais il a promis de vous remettre ce jour-là entre les mains de votre famille; s'il tient sa parole, on viendra vous chercher, et je me charge de tout le reste; si, au contraire, la journée de demain se passait sans qu'on fut venu vous délivrer, vous retirerez encore deux pierres, et vous passerez par ici: vous trouverez dans le puits les cordes toutes préparées, et vous vous sauverez chez vos parents. Maintenant, silence. Remettez la pierre à sa place, faites un peu de boue avec l'eau de votre cruche, et bouchez les interstices de manière qu'on ne puisse voir qu'elle a été dérangée, et... à demain.

--Oh! frère François, mon père, mon sauveur, que je vous embrasse!

--Doucement! doucement! La peste soit du petit drôle, qui a failli me démancher le cou! Faites vite ce que je vous ai dit, et soyez sage.

Frère François avait disparu, la pierre était remise à sa place, et frère Lubin, déjà tout consolé, pensait vaguement à la beauté de Marjolaine, lorsqu'il entendit grincer une clef dans la serrure rouillée de la porte de son cachot.

--Vient-on déjà me délivrer? s'écria-t-il; mais il recula glacé d'épouvanté lorsqu'il vit trois hommes couverts de robes noires, et dont les cagoules pointues ne laissaient voir que les yeux.

Tous trois avaient des torches à la main, et de plus l'un tenait un crucifix, l'autre une corde et le troisième un paquet enveloppé de linge blanc. Frère Lubin crut voir trois fantômes ou trois bourreaux. Il pensait qu'on venait l'étrangler, et que le paquet blanc qu'on portait était son linceul.

--A mon secours! s'écria-t-il. Mon père! maître François! Marjolaine!...

--Un rire sinistre lui répondit.

--Dépouillez-le de ce saint habit qu'il s'est rendu indigne de porter!

dit la voix de celui qui portait le crucifix.

Lubin reconnut cette voix: c'était celle de frère Paphnuce.

Les deux assistants s'emparèrent du novice, malgré ses prières et ses cris, et le dépouillèrent de son habit religieux.

--Maintenant, dit Paphnuce en lui présentant le crucifix, faites un acte de contrition.

--O mon Dieu! que va-t-il donc m'arriver! dit frère Lubin, est-ce que vous voulez me donner la mort!

--Il va vous arriver quelque chose de bien plus affreux que la mort, dit le maître des novices: vous avez déjà perdu, par votre faute, le saint habit de religion. Tenez, prenez cela, ajouta-t-il en jetant à celui qui tenait une corde la défroque du novice, dont il fit aussitôt un paquet; et vous, dit-il à l'autre, déployez devant ce petit malheureux sa livrée d'ignominie... Ah! vous croyez que vous allez mourir! vous le voudriez bien, peut-être, pour ensevelir votre honte dans le tombeau. Mais, non, vous ne mourrez pas... On va seulement vous rendre votre vêtement séculier, et vous laisser à vos réflexions: puissent-elles amener une conversion salutaire! Vous renouvelerez demain votre amende honorable devant l'autel de saint François.

--_Deo gratias!_ dit le novice; je l'ai échappé belle, et je m'estime assez heureux d'en être quitte à ce prix-là!

VI

LE MARIAGE MIRACULEUX

Le lendemain, les rideaux du lit de l'Aurore étaient encore parfaitement tirés, et cette vieille déesse mythologique qui se rajeunit tous les matins en prenant des bains de rosée et en s'enluminant de vermillon, dormait encore profondément lorsque les cloches de la Basmette, secouant dans les nuages leurs carillons à grande volée, réveillèrent les petits oiseaux et firent palpiter deux jeunes coeurs qui ne dormaient pas.

La porte de la petite chambre de Marjolaine s'ouvrit doucement et laissa arriver la lueur d'une lampe jusque sur le jupon blanc de la jeune fille, qui s'était levée sans lumière et commençait déjà à s'habiller.

--Tu te lèves donc, ma pauvre enfant? dit en entrant la mère Guillemette.

Marjolaine alors courut dans les bras de sa mère, qui, posant sa lampe sur un bahut, lui souriait avec des larmes dans les yeux, et toutes deux se tinrent longtemps embrassées, ne pouvant faire autre chose, ni rien trouver à se dire, mais pleurant toutes deux en silence, et goûtant je ne sais quelle triste joie dans cet épanchement douloureux.

La mère fut la première qui s'efforça de parler pour reconforter et consoler sa chère fille.

--Allons, bon courage, Marjolaine, bon courage! Je te crois: je sais que tu es innocente: les hommes ne comprennent pas cela; mais, nous autres femmes, nous savons bien ce que c'est que d'aimer... et vois-tu, Marjolaine... ils ont beau dire et nous en faire un crime... c'est la plus belle chose de la vie.

Marjolaine se rejeta alors dans les bras de sa mère, les joues enflammées et les yeux brillants, et l'embrassa encore une fois de toute sa force pour la remercier de ce qu'elle venait de dire.

--Je viens t'aider à faire ta toilette, ma chère enfant, laisse-moi te soigner encore comme je faisais quand tu étais toute petite: laisse-moi diviser encore tes grands cheveux sur ton front, et les relever derrière ta tête. Allons, essuyez donc les larmes qui troublent vos yeux, mademoiselle, si vous voulez que maman vous trouve jolie! Riez donc un peu qu'on voie vos jolies petites dents blanchettes et si bien rangées! Mais, vraiment, ce linge blanc et brodé vous sied à ravir, et vous rendriez jalouses de vraies demoiselles du château! Laissez-moi faire maintenant et ne regardez pas, c'est quelque chose que je vous ai gardé et que je veux vous attacher moi-même sur votre beau petit cou blanc que j'ai embrassé tant de fois.

--Oh! quoi, mère, une chaîne d'or... la vôtre!...

--Oui, petite Marjolette... eh bien! pleurerez-vous encore.... Tu fais un gros soupir! oh! va, ne crains rien, je t'aime tant qu'il ne saurait t'arriver malheur: tu es sous la protection de la Vierge, la patronne de toutes les mères; et si saint François, qui n'a jamais eu d'enfants, veut faire le méchant, le bon Dieu, qui est notre père à tous et qui ne refuse rien à Marie, sa digne mère, le mettra bien à la raison.

Pendant que la bonne Guillemette s'empresait autour de sa fille, une teinte de pourpre avait envahi l'horizon, et les feuilles de vigne qui tremblaient à la fenêtre se coloraient d'un reflet de rubis et d'or; de petits bouquets de nuages orangés et lilas s'éparpillaient dans le ciel, comme on voit jaillir les feuilles de roses des corbeilles de la Fête-Dieu. Les cloches, qui avaient cessé un instant de chanter matines, comme pour faire place au gazouillement infini d'une multitude d'oiseaux, se remirent à carillonner de plus belle et d'une voix plus claire, comme des chantes après boire. Leur musique, cette fois, était plus gaie et portait moins à la rêverie. Toute la campagne fleurissante et verdoyante, toute diaprée de fleurs, diamantée de rosée et recueillie dans le voile de gaze ou s'enveloppait encore la fraîcheur du matin aspirée par un doux soleil, semblait une jeune mariée ou tout au moins une charmante fille d'honneur en son bel habit de gala. On frappa alors plusieurs petits coups à la grande porte de la Closerie. Guillaume, à moitié habillé, s'empresait d'ouvrir, et l'on vit paraître M. et Mme Jean Lubin avec Mariette, leur petite fille.

Mariette était une charmante enfant de douze ans, vive, gracieuse et avisée. Ses beaux cheveux châtain tombaient en boucles naturelles sur ses épaules. On lui avait mis pour ce jour-là une robe blanche toute simple, comme on en voit sur les tableaux aux petits anges qui présentent des fleurs ou de l'encens à la Vierge. La petite fille avait aussi leur sourire doux et confiant, ce pur emblème de la vraie prière,

et une couronne de rosés blanches achevait sa ressemblance avec ces chastes petits amours de la légende chrétienne.

La mère Guillemette, entendant l'arrivée de son compère et de sa commère, sortit pour les aller recevoir; et, pendant que les grands parents causaient et devisaient entre eux en grand mystère et à voix basse, la petite Mariette, légère et furtive comme un beau petit écureuil, s'était glissée de porte en porte jusqu'à la chambre de Marjolaine; elle y entra sur la pointe du pied, et vint tout d'un coup la surprendre et l'embrasser de toute sa force, au moment où la pauvre jeune fille allait se remettre à pleurer.

--Bonjour, grande soeur; comme te voilà brave et bien parée! Eh mais! moi aussi je suis belle, n'est-ce pas? Quel bonheur! C'est aujourd'hui que mon frère va sortir de ce vilain couvent, où il s'ennuyait toujours, et puis il laissera repousser ses cheveux, et il sera bien plus beau; sans compter qu'il ne portera plus cette robe brune, et qu'il s'habillera en homme comme les autres! Et toi, Marjolaine, comme je serai contente quand tu seras ma soeur! car toi tu ne me taquines jamais, et tu es aussi bonne que gentille. Mais pourquoi donc n'es-tu pas tout en blanc et n'as-tu pas un beau bouquet à la ceinture? Je vais t'en chercher un, et je te ferai une couronne blanche comme la mienne...

--Non, reste, dit Marjolaine en retenant dans ses bras l'aimable soeur de frère Lubin, puis la prenant sur ses genoux, elle s'efforça de lui sourire: mais elle ne pouvait s'empêcher de songer que cette enfant serait peut-être un obstacle insurmontable à son bonheur, et des larmes glissèrent, malgré elle, jusqu'à ses lèvres souriantes, comme parfois en un beau jour de printemps on voit, par un caprice des nuages, tomber de grosses gouttes de pluie sur les fleurs coquettes et resplendissantes, qui s'épanouissent au soleil.

--Eh bien! eh bien! tu pleures! dit la petite Mariette avec un accent enfantin de reproche caressant. Ah! oui, je sais bien. C'est parce que mon frère a été mis en pénitence et parce que frère Paphnuce a dit à mon père que, si tu te mariais avec Lubin, saint François me ferait mourir! Ne l'écoute donc pas; c'est un vilain méchant! Frère François, le médecin, est bien plus gentil que lui, et il m'a dit hier, quand je l'ai rencontré en revenant de l'école, que les saints du paradis sont bons comme le bon Dieu, et qu'ils ne font jamais mourir les petites filles... et puis, il m'a dit quelque chose tout bas que je ne veux pas dire, parce que je lui ai promis que je le ferais et que je n'en dirais rien à personne. Aussi il était bien content lorsqu'il s'en est allé, et il m'a dit en me donnant un petit coup de ses deux doigts sur la joue: va, chère petite, sois bien sage, et dis à Marjolaine qu'elle ait bonne confiance et que tout ira bien! Tu vois donc bien qu'il ne faut pas pleurer... Allons, viens, puisque tu es prête; nos papas et nos mamans sont dans la grande chambre, il est bientôt temps de partir.

L'église des franciscains était tout endimanchée de tentures, toute papillotante de petits anges et de chandeliers dorés, toute nuageuse d'encens, toute pomponnée de fleurs et toute flamboyante de cierges: l'escalier tournant qui descendait à la grotte de la Basmette était festonné de guirlandes de feuillages, dont la fraîche et verte senteur portait légèrement à la tête. Sur l'autel de la crypte, on voyait saint François, immobile, le capuchon baissé et les mains cachées dans les

manches de son froc. Les moines étaient réunis en deux chœurs et achevaient de psalmodier l'office de prime, tandis que le père prieur, fagotté dans une aube qui le faisait ressembler à un paquet de linge blanc, surmonté d'une grosse pomme rouge, s'apprêtait à commencer la messe. L'affluence du peuple était grande; car le bruit confus de ce qui s'était passé et l'attente de quelque chose d'extraordinaire avaient couru dans tous le pays circonvoisin. Le mouvement fut donc universel et les chuchotements gagnèrent de proche en proche, lorsqu'on vit entrer la jolie Marjolaine, qui cachait sa parure de noce sous un ample mantelet de couleur sombre, et qui, tour à tour rougissante et pâlisante, tenait les yeux constamment baissés et semblait ne respirer qu'à peine. Au près d'elle était sa mère, qui lui parlait tout bas, comme pour lui faire prendre courage, et la petite Mariette, qui se serrait contre elle et lui prenait les mains pour les caresser, en souriant à la pauvre affligée avec une grâce charmante. Derrière ce groupe, agenouillés et priant avec une grande ferveur, étaient Guillaume le closier et le compère Jean Lubin.

Tout le monde attendait sans savoir quoi, lorsque frère Paphnuce parut accompagné d'un frère convers, qui portait une brassée de cierges en cire jaune, On les distribua à tous les moines, puis la porte noire de l'_in pace_ s'ouvrit, et tout le couvent, dirigé par le maître des novices, descendit dans les caveaux en chantant d'une voix lugubre et lente le psaume _Miserere_.

Un murmure de consternation et de terreur parcourut l'assemblée. Quelques vieilles se dirent tout bas que frère Lubin était sans doute mort. Marjolaine fut obligée de s'asseoir et frissonna comme si l'on eût été au coeur de l'hiver; la petite Mariette elle-même s'inquiéta et eut presque les larmes aux yeux eu regardant du côté du caveau où l'on entendait toujours se prolonger le chant des moines; enfin on les vit remonter la croix des enterrements en tête. Le frère Paphnuce tenait sur ses mains étendues le froc et le cordon du frère Lubin, qu'il vint déposer sur l'autel: puis derrière lui entre les deux files de religieux portant les cierges, parut frère Lubin lui-même, vêtu de l'habit séculier et conduit par deux frères convers, affublés de la cagoule des pénitents, pour rendre la scène plus terrible. Marjolaine eut besoin, pour ne pas s'évanouir, de toute la force que lui rendait la présence de son bien-aimé. On fit mettre frère Lubin à genoux au milieu du chœur.

Frère Paphnuce alors commença une exhortation qui ressemblait assez à un exorcisme. Il cria et gesticula, jeta de l'eau bénite sur le novice et en aspergea libéralement le côté de la foule où se trouvait la jeune fille. Puis, après avoir ouvert à son gré le ciel avec toutes ses joies et l'enfer avec toutes ses griffes et toutes ses cornes, il adjura frère Lubin de choisir entre le paradis et la damnation, entre la société séraphique de saint François et l'affection criminelle d'une créature.

Frère Paphnuce se livrait avec d'autant plus de liberté à toutes les fougues de son éloquence, qu'il avait remarqué avec plaisir l'absence de maître François, absence dont il ne pouvait deviner la raison, mais qui le mettait infiniment plus à l'aise, car les regards et le demi-sourire du rusé médecin le gênaient habituellement plus qu'on ne saurait dire, et faisaient expirer sur ses lèvres la moitié de tous ses sermons.

Frère Lubin se recueillait pour répondre, lorsque la petite Mariette,

se glissant entre deux religieux, accourut, sans avoir peur de rien, se jeter au cou de son frère; puis se mettant à genoux auprès de lui, sans que personne songeât à l'en empêcher, elle prononça d'une voix claire et argentine ces paroles, que lui avait sans doute suggérées le frère médecin:

«Bon saint François, je vous prie pour mon frère, qui vous a servi pendant douze ans, pour me conserver la vie et me faire grandir; maintenant, c'est à mon tour, et je me donne à vous pour rendre la liberté à mon frère! Je sais que vous êtes bon et que vous ne faites pas mourir les enfants. Vous voulez seulement qu'ils soient bien sages et qu'ils aiment bien le bon Dieu. Oh! je vous le promets, grand saint François, permettez donc que mon frère soit heureux, et je vous en remercierai tous les jours par ma piété et ma sagesse!»

Tout le monde fut attendri, excepté les moines. Les femmes pleuraient, et Jean Lubin essuyait avec sa main ses grosses larmes aux coins de ses yeux. Frère Paphnuce faisait une laide grimace; il imposa silence d'un grand geste de sa main osseuse, et montrant la statue du saint patron:

--C'est à saint François qu'on a fait un vœu, s'écria-t-il; c'est saint François qui doit décider. Jamais la gloire de notre ordre n'eut plus besoin d'un miracle pour instruire les pécheurs et raffermir ceux qui chancelent; j'ose croire que notre saint patron ne nous le refusera pas... Mais d'abord, que frère Lubin lui-même nous dise ce qu'il a choisi!...

Et le maître des novices chercha par l'accent de sa voix et les roulements de ses yeux à intimider le jeune homme.

Frère Lubin retint dans un de ses bras sa soeur Mariette qu'on voulait éloigner de lui, et, se retournant du côté du peuple, il étendit son autre main et ne dit que ce mot:

--Marjolaine!

La jeune fille alors se leva toute tremblante d'émotion, et s'avança pour rejoindre son fiancé à l'autel.....

--Arrêtez! cria frère Paphnuce d'une voix tonnante, et se tournant du côté de la statue du patron:

--Grand saint François, continua-t-il d'un ton solennel, bénirez-vous ce mariage?

--Non! répondit une voix qui paraissait sortir du pied même de la statue.

Tout le monde poussa un cri d'effroi: Marjolaine chancela et va tomber; frère Lubin atterré s'empresse néanmoins de la soutenir... Mais voici bien une autre merveille et un autre tumulte!... Tout le monde l'a vu!... la statue a remué; cette fois c'est bien elle qui parle!

--Tais-toi, Satan! a-t-elle dit. Et on la voit contenir un instant sous son pied, puis renfoncer en terre une hideuse tête de moine, que personne n'a pu reconnaître tant elle était défigurée par la frayeur...

Frère Lubin avait eu soin, selon la recommandation de maître François, de fermer au verrou la petite porte de l'autel. Puis voilà que saint François étend ses deux mains sur le jeune couple:

--Approchez, mes enfants, dit-il, je vous bénis et je vous marie!

On se ferait difficilement une idée de la stupeur générale et de la mystification des moines. Le père prieur était tombé à la renverse et avait cassé ses besicles; frère Paphnuce avait pris la fuite et coudoyait tous ceux qu'il rencontrait sans pouvoir se frayer un passage; les moines, pâles et croyant rêver, étaient retombés, les uns assis, les autres à genoux, les autres la face contre terre. La foule poussait des cris à faire crouler l'église. Miracle! miracle! sonnez les cloches, sonnez! Et une partie des assistants, courant au clocher, avait mis toutes les cloches en branle. Les paroisses voisines ne tardèrent pas à répondre, et tout le pays fut en alarme. On ne voyait sur tous les chemins que des troupes de gens qui accouraient vers la Basmette; plusieurs étaient armés, pensant que des brigands avaient attaqué le monastère; d'autres apportaient de l'eau, comme s'il se fût agi d'un incendie; mais déjà des groupes nombreux racontaient dans les environs la grande et merveilleuse bataille qui s'était livrée dans la grotte de la Basmette entre le diable en personne et la statue miraculeuse de saint François. Plusieurs avaient vu des flammes bleuâtres sortir des yeux du démon et une lumière céleste environner tout à coup le saint patron de l'ordre séraphique; il n'était déjà bruit partout que du mariage miraculeux de Lubin et de Marjolaine. Ils sortirent de l'église des moines portés en triomphe et presque étouffés par la foule. On leur faisait toucher des bouquets artificiels et des chapelets comme à des reliques; Marjolaine, débarrassée de son mantelet et toute vermeille d'émotion et de pudeur, apparaissait dans tout l'éclat de son bonheur et de sa fraîche parure. La petite Mariette lui avait posé sur la tête sa propre couronne de rosés blanches, et le ci-devant frère Lubin ne pouvait se lasser de la regarder ainsi. Le père Jean Lubin embrassait de tout son coeur la petite Mariette, qui n'avait nulle envie de mourir, et donnait par-ci par-là des poignées de main à ses voisins, ne sachant plus ni ce qu'il faisait ni ce qu'il disait, mais délirant et pleurant de joie. Une foule immense les accompagnait en criant: Miracle! en applaudissant et en chantant des chansons de noce, tandis qu'une foule encore plus nombreuse, toujours grossie par les curieux qui arrivaient de tous côtés, se pressait et s'étouffait dans la crypte pour voir la statue miraculeuse.

Ce fut alors le moment critique, et le pauvre saint François se trouva vraiment en danger. Il était impossible de contenir cette foule émerveillée, tout le monde se ruait vers l'autel, prenait la statue par les jambes et lui arrachait des lambeaux de sa robe pour en faire des reliques. Ce sont des cris à ne pas s'entendre; les uns disent que le saint est vivant et qu'ils ont touché sa chair; une femme qui lui embrasse les jambes, prétend qu'elle l'a senti tressaillir... Enfin, la fureur des reliques va si loin, que le pauvre saint François va être presque entièrement dépouillé de ses vêtements au grand préjudice de la modestie; mais il prévient ce danger et juge à propos de se sauver lui-même par une suite de nouveaux miracles; il pousse un grand éclat de rire et saute à bas de son piédestal, son capuchon tombe sur ses épaules et laisse voir à découvert la figure intelligente et narquoise du frère médecin, maître François. Nouveaux cris de surprise! les uns le

reconnaissent et éclatent de rire à leur tour; les autres font des signes de croix et pensent être ensorcelés; mais le plus grand nombre s'obstine à prendre le frère François pour une statue miraculeuse; il ne réussit à se faire passage que grâce à la vigueur de ses poings et gagne à grand'peine la sacristie de l'église, où il s'enferme à double tour, tandis que les cloches continuent à sonner triple carillon, que la foule crie miracle de plus fort en plus fort, et que les bonnes femmes se partagent les lambeaux de son froc, aussi dévotement qu'elles eussent pu le faire pour des parcelles de la vraie croix.

VII

LES JUGES SANS JUGEMENT

Revenus de leur première émotion, les moines ayant tant bien que mal réussi à repousser la foule et à fermer les portes de l'église et du couvent, s'étaient réunis au chapitre, et commençaient à comprendre dans toute son énormité l'algarde de frère François. Le coupable était gardé à vue dans la sacristie, où il s'était réfugié. Le père prieur, qui au fond de son âme ne pouvait s'empêcher d'aimer le pauvre frère médecin, paraissait consterné et essuyait de temps en temps ses petits yeux rouges et larmoyants; seulement je ne saurais dire si l'émotion seule rendait ses paupières humides, ou s'il fallait attribuer une grande part de son attendrissement clignotant à l'absence de ses besicles.

Les autres moines, espèces de grosses capacités digestives, étaient toujours de l'avis du père prieur, lequel n'osait jamais avoir une opinion à lui en présence de frère Paphnuce.

Le maître des novices se déclara l'accusateur de maître François, et demanda qu'il fût jugé séance tenante, et immédiatement puni des peines les plus rigoureuses. Le père prieur n'osa rien dire; les anciens opinèrent de la voix et les jeunes du capuchon en guise de bonnet. Il fut donc décidé que le coupable serait amené sur-le-champ, et interrogé en plein chapitre.

Deux gros courtauds de frères convers firent l'office d'archers, et, après un instant d'absence, revinrent avec maître François, auquel ils avaient lié les mains comme à un très-grand criminel.

--Hélas! s'écria-t-il en entrant, voyez l'inconstance des hommes! Ils me traitent maintenant en criminel parce qu'ils m'ont adoré tout à l'heure, et tout mon crime cependant c'est de n'être pas un morceau de bois!

Frère Paphnuce le regarda avec une joie sournoise qu'il ne cherchait même pas à dissimuler, et fit signe à ceux qui le conduisaient de le faire mettre au milieu du chapitre sur la sellette de tribulation.

--Mes frères, dit alors le maître des novices en saluant à droite et à gauche, j'accuse le frère François ici présent d'athéisme, de magie, d'excitation à la débauche, d'hérésie, de profanation et de sacrilège!

A ces paroles, tous les moines parurent frémir; plusieurs firent le signe de la croix, d'autres lancèrent à l'accusé des regards

d'indignation et d'horreur; le père prieur leva les yeux et les mains au ciel, puis il dit d'une voix toute tremblante d'émotion:

--Frère François, je ne crois pas que vous puissiez vous défendre; toutefois, si vous avez quelque chose à dire, il vous est permis de parler. Et d'abord, que répondez-vous à l'accusation d'athéisme?

L'accusé baissait la tête et semblait ne pouvoir répondre.

--Vous pleurez? dit le prieur.

--Non, dit le frère en relevant enfin la tête et en faisant un effort, mais je voulais m'empêcher d'éclater de rire... parce que c'eût été malséant.

--Le misérable! hurlèrent tous les moines.

--Merci, mes frères, dit maître François en les saluant. Maintenant, père prieur, c'est à vous que je vais répondre. On m'accuse d'athéisme; mais cette accusation est absurde et barbare.

Absurde, parce que ma croyance en Dieu est en moi et que vous n'en êtes pas les juges. Les païens accusaient les premiers chrétiens d'athéisme, parce qu'ils ne les voyaient point adorer les idoles d'or, d'argent, de marbre, de pierre ou de bois: cependant être sans idoles, ce n'est pas être sans Dieu: au contraire! le grand Maître n'a-t-il pas dit que Dieu est esprit et qu'il faut l'adorer en esprit et en vérité? Or, l'esprit de Dieu peut seul juger l'esprit de l'homme, parce que seul il Je pénètre: et quant à la vérité, on ne la juge pas, c'est elle qui nous jugera tous. Votre accusation est donc absurde, du moment où je veux bien vous dire: je crois en Dieu!

Je dis aussi qu'elle est barbare. Et, en effet, quelle cruauté ne serait-ce pas que de citer en jugement un homme qui aurait perdu les yeux, pour lui reprocher d'être aveugle et de ne pas voir le soleil! Mais Dieu n'est-il pas le vrai soleil de notre raison et la lumière de notre pensée? Peut-il y avoir une vie intellectuelle et morale en dehors de celui qui est? L'athéisme, s'il était possible, ne serait-il pas la plus épouvantable des maladies morales et comme une léthargie de l'âme? L'homme qui y serait tombé serait-il moins à plaindre, quand même ce serait par sa faute, et lui ferez-vous un crime de son malheur? Ne punissez pas la maladie, mais prévenez-en les causes. Ne défigurez pas l'image de Dieu, ne prêtez pas vos erreurs à la vérité éternelle, ni vos colères à la souveraine bonté. Faites que la croyance en Dieu soit toujours la consolation et le bonheur de l'homme, et l'on n'en doutera jamais. J'ai donc à vous répondre que je ne suis pas athée, Dieu merci! Mais que, si je l'étais par malheur, ce ne serait pas à vous de me le reprocher: car sans doute vous en seriez cause.

--Très-bien! dit le frère Paphnuce. Il ne prend plus même la peine de déguiser son impiété. Frère Pacôme, écrivez qu'il justifie l'athéisme, et qu'il blasphème les pratiques de notre sainte religion!

Maître François haussa les épaules.

--Venons, dit le père prieur, à l'accusation de magie.

--O Gaspar, Melchior et Balthasar, venez à mon aide! dit frère François.

--Je crois, dit Paphnuce, qu'il vient d'invoquer les démons!

--Je me recommande aux trois rois mages, reprit l'accusé, et je les prie de répondre pour moi, eux qui lisaient l'avenir dans le ciel et qui savaient les noms mystérieux des étoiles; eux qui, du fond de l'Orient, saluaient l'astre nouveau dont l'influence allait changer le ciel et la terre, et qui osèrent calculer l'horoscope d'un Dieu fait homme! Ne connaissaient-ils pas les relations du monde visible avec le monde invisible, eux à qui des pressentiments divins parlaient en songe? Et ne savaient-ils pas les propriétés secrètes des métaux et la vertu mystique des parfums, eux qui offrirent à l'enfant plus grand que Salomon de l'or, de l'encens et de la myrrhe?

--Saint François! que dit-il là? se récria frère Paphnuce; Dieu nous pardonne de l'avoir écouté. Écrivez, frère Pacôme, reprenez de l'encre, si vous n'en avez plus, et écrivez, vite écrivez ses nouveaux blasphèmes! Il ose dire que les trois mages étaient des sorciers!...

--Ainsi, dit le père prieur, vous avouez le crime de magie?

--Le crime de magie n'existe pas, répondit maître François avec dignité. La science de la nature et de ses harmonies cachées fait partie de la vraie théologie, et c'est pourquoi le Verbe fait homme, après avoir appelé autour de son berceau les pauvres et les simples qu'il venait sauver, a voulu être adoré par les mages, qui représentaient la royauté future de la science, et qui étaient, devant le Dieu fait homme, les ambassadeurs du monde nouveau et du règne futur de l'esprit.

La science investit l'homme de pouvoir, et à l'aide de ce pouvoir il peut faire du bien ou du mal. Or, interrogez les malades que j'ai guéris, les esprits faibles que j'ai éclairés, les esclaves de la superstition que j'ai délivrés, les pauvres à qui j'ai fait comprendre Dieu en leur faisant du bien, et vous n'aurez plus le droit ensuite de m'accuser du crime de magie.

--Je ne comprends pas, dit le prieur.

Et tous les moines secouant la tête, firent signe qu'ils ne comprenaient pas davantage.

--Passons maintenant, reprit le père, au plus évident et au plus honteux de vos péchés publics: vous avez favorisé les mauvais désirs d'un novice, et vous l'avez aidé à se détourner de sa sainte vocation pour contracter un scandaleux mariage.

L'oeuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement,

répondit frère François. Il n'y a donc de mauvais désirs que ceux qui n'ont pas pour objet un bon, chaste et légitime mariage! Tels sont les désirs des pauvres reclus qui se repentent de l'imprudence de leurs voeux, et c'est de ceux-là que j'ai voulu préserver l'innocence du frère Lubin, que Dieu n'avait pas créé pour être moine, mais bien pour être

bon et honnête fermier, bien aimé de sa femme et un jour père de famille. Croyez-vous que la chasteté puisse demeurer dans une âme contrainte au célibat et qui sans cesse étouffe ou veut étouffer ses désirs sans cesse renaissants, comme les entrailles de Prométhée? N'est-ce pas dans le cloître que s'acharne après le coeur isolé et désolé du mauvais moine le vautour implacable des passions impures? Et j'appelle mauvais moine celui que, par un attrait supérieur, immense, irrésistible, Dieu n'a pas à tout jamais appelé à lui et séparé du monde; privilège seulement de quelques âmes saintement exaltées et amoureuses de l'idéal. Or, ceux-là seulement peuvent suivre les traces d'un Antoine, d'un Hilarion, d'un Jérôme; parce qu'un attrait puissant les y porte, et qu'il n'est besoin pour les contraindre ni de clôtures ni de disciplines forcées, ni de caveaux où on les enterre vivants. Quant aux autres, je dis que ce sont les âmes les plus impures, les plus débauchées et les plus incurables qui soient au monde. Les plus impures, parce que leur concupiscence est désormais sans remède. Les plus débauchées, parce que leur imagination, excitée par l'ignorance et par la contrainte, franchit les bornes du possible et se crée tout un enfer de débauches inouïes, extravagantes et contre nature. Les plus incurables, parce que les remèdes ne font qu'irriter le mal. Ils pensent à l'horreur du péché sous prétexte de s'en repentir, et ne font qu'en stimuler les titillations implacables et en renouveler les fantastiques orgies. Oh! malheur à l'orgueil humain, qui se fait des chaînes éternelles en proférant les paroles de jamais et de toujours! Que de telles expressions échappent à l'extase de l'amour divin, ce sont plutôt des aspirations que des vœux: et si plus tard l'humilité chrétienne reconnaît la faiblesse humaine, Dieu ne saurait nous punir d'avoir entrevu l'éternité bienheureuse et de retomber sur la terre: mais il nous punirait si nous nous obstinions à vouloir sur la terre même donner une éternité à nos erreurs, car ce serait l'éternité de l'enfer!

--Ainsi vous condamnez les vœux de chasteté? dit le frère Paphnuce à frère François.

--Oui, quand ils sont forcés ou inconsidérés, ou surpris par artifice. Il faut être bien puissamment illuminé de Dieu, et par conséquent bien assuré de l'avenir, pour lui promettre, sans être insensé ou criminel, qu'on mènera jusqu'à la fin une vie angélique et surhumaine. Que diriez-vous d'un homme qui ferait vœu de n'être jamais malade et de ne jamais mourir par accident?

--Mais le libre arbitre! se récria un moine.

--Précisément, dit frère François, c'est le respect pour le libre arbitre qui doit nous empêcher de contracter des engagements qui l'enchaînent, et qui, si nous avons présumé de nos forces, l'entraîneront nécessairement à des chutes irrémédiables.

--Écrivez, dit frère Paphnuce, qu'il blâme les vœux de religion, et prétend que les moines n'ont pas leur libre arbitre, ce qui est une hérésie monstrueuse et abominable.

--Nous y voilà, dit le père prieur! et qu'avez-vous à répondre maintenant, on vous accuse d'être hérétique? On a trouvé dans votre cellule les livres diaboliques de l'exécrable Luther, commentés et annotés de votre main. Vous vous livrez à l'étude du grec et vous lisez

les auteurs profanes, comme font les prétendus réformateurs de nos jours. Au lieu de donner au couvent et d'employer, pour l'ornement de l'église, vos honoraires de prédicateur et de médecin, vous les employez à acheter un tas de grimoires, que l'ennemi de notre salut doit seul connaître, et dont un religieux ne devrait pas même soupçonner l'existence. Quels beaux discours allez-vous nous faire pour vous justifier de tout ceci?

--Vraiment, dit le frère François, je ne sais ici que répondre; car je ne comprends pas bien clairement l'accusation. Les Latins et les Grecs sont-ils donc entachés d'hérésie à tel point qu'on ne puisse étudier leurs livres? Mais nos offices ne sont-ils donc pas en latin?

--Sans doute, dit le père prieur: mais les Grecs sont des schismatiques!

--Ceux d'à présent, je vous l'accorde: quant aux anciens.

--Ceux-là c'était bien pis; ils adoraient les démons.

--Toujours est-il que saint Bazile, saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze et saint Athanase ont écrit en grec.

--Ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux! Eh bien! quoi! vous éclatez de rire!...

--Oui, je ris!

--C'est que vous êtes hérétique!

--Comme le _Kirie eleison._

--Que voulez-vous dire?

--_Agioso Theos! agios a thanatos! eleison ymas!_

--Ceci se trouve dans l'office de la semaine sainte. Mais qu'en concluez-vous?

--Que vous êtes absolument incapable de juger si j'ai tort de comprendre le grec, et surtout jusqu'à quel point je suis coupable de ce crime.

--Ce n'est point précisément de savoir le grec que vous êtes accusé, mais de vous en servir pour autoriser sans doute vos hérésies, comme font les iconoclastes et les luthériens.

--Mais vous qui parlez d'hérésie, mon père, savez vous bien que vous parlez grec?

--Qui? moi? par exemple! Dieu m'en préserve!

--Hérésie vient du grec et veut dire division, séparation. Les hérétiques sont donc ceux qui divisent l'Église de Dieu et qui la séparent en fractions opposées les unes aux autres. Or, écoutez-moi, s'il vous plaît:

Ceux qui excommunient, au lieu de ramener et d'instruire, ne sont-ils

pas les vrais et seuls artisans de divisions, de séparations et de schismes? Ne sont-ils pas les vrais auteurs d'hérésie et les plus dangereux hérétiques? Or, je le déclare ici et je le déclarerai toujours, je veux ce que Jésus-Christ a voulu, la grande unité divine et humaine, l'association universelle, car c'est ce que veut dire le nom d'Église catholique. Et si, au fond de mon coeur, je soupçonnais le moindre germe d'hérésie, par moi-même serait le bois sec amassé, et, comme le phénix, je voudrais me brûler moi-même... pour renaître dans l'unité.--Maintenant, allez-vous éplucher mes paroles, interpréter mes actions, torturer mes intentions, troubler mon breuvage et salir mon tonneau? Arrière, cafards! je vous prends pour des hérétiques! car les bons chrétiens du bon Dieu aiment la concorde et la paix, toujours pensent le bien, ne jugent pas afin de n'être pas jugés, et n'ont pas l'habitude des subtilités contentieuses, comme dit l'apôtre saint Paul. Oh! combien de sectaires on eût ramenés par la douceur et la raison, qu'on a pour jamais éloignés par la persécution et l'anathème! Tout homme peut se tromper; mais voulez-vous forcer un homme à trahir sa pensée et à professer ce qu'il ne croit pas? Et, si vous le tuez parce qu'il ne veut pas faire une rétractation hypocrite, vous changez son erreur en raison, car il meurt pour cette liberté de conscience que Dieu nous a donnée à tous, et qui est la base de toute religion et de toute morale. C'était un extravagant peut-être, et vous en avez fait un martyr. Son système n'est plus une rêverie, c'est une doctrine établie par le sang; ce sont les persécuteurs qui ont fondé le christianisme, et ce sont les inquisiteurs qui bâtissent les hérésies!

Tenez, je me représente toujours la vérité comme un géant à qui une foule de mirmidons font la guerre, et qui ne s'en soucie nullement; car tous ces petits avortons ne sauraient le blesser. Il prend garde même de les avaler tout crus lorsqu'il les trouve cachés sous quelque feuille de salade; et lorsque, rangés en bataille autour de lui, ils font rage à grand renfort d'artillerie, il secoue ses cheveux en riant, et fait tomber en se peignant les boulets qu'on lui a lancés; voilà le vrai portrait de la force et de la supériorité intellectuelle et morale, et je veux un jour en esquisser le caractère dans quelque poème du genre de la *_Batracomyomachie_*; car les ennemis du bon sens et de la raison ne sont que des avortons dont il faut rire, et qu'il convient de tourner en ridicule pour tout châtement de leur folie!

--C'est vous-même qui êtes fou, dit frère Paphnuce; mais voyez ce qu'il ose nous dire et ce que nous avons la patience d'écouter! Les mirmidons, les géants, les soldats mangés en salade, et des gens qui en se peignant font pleuvoir des boulets de canon! Quelles stupidités! Écrivez, frère Pacôme, qu'il a insulté à la gravité du Chapitre, et qu'il a accusé la sainte Inquisition d'être la fondatrice et le soutien des hérésies. Vous voyez, mes frères, si j'avais raison de me défier de cet homme!

Les moines donnèrent alors des signes non équivoques de leur indignation et eurent l'air d'être parfaitement convaincus de l'hérésie du frère François.

--Maintenant, continua le maître des novices, le fait monstrueux de profanation et de sacrilège n'est que trop avéré, que trop malheureusement évident et public, pour qu'il vaille la peine d'être constaté ou discuté...

--Sans doute, interrompit frère François, et la preuve en est que le frère sacristain n'est pas ici, et qu'on le trouvera sans doute encore renfermé dans l'autel, où il voulait jouer le rôle de saint François, et où je l'ai forcé de rentrer avec confusion et contusion, après avoir fort bien et fort convenablement représenté messer Satanas!... Ah! frère Paphnuce, voilà donc vos supercheries! Et vous trompez ainsi le bon peuple fidèle avec de faux miracles! Eh bien! moi, j'ai rempli mon devoir de médecin et de prêtre: j'ai remédié au mal, j'ai exorcisé le démon, et je lui ai fait confesser son mensonge. Je ne justifie pas ce que ma ruse a eu d'irrégulier et de hardi; je regrette que l'office divin ait été troublé, mais je plains le vrai coupable, car il n'a pas bien compris sans doute toute l'énormité de son action. Je ne demande pas qu'on le punisse; je désire que la confusion lui soit salutaire; car vous comprenez bien que le pauvre frère sacristain, qui à cette heure peut-être n'est pas encore revenu de sa frayeur, ne s'est pas déterminé de lui-même à cette vilaine action, et qu'en vertu de la sainte obéissance il doit en rapporter tout l'honneur à qui de droit.

--Silence, malheureux, silence! criait frère Paphnuce d'une voix enrouée pendant tout ce discours; mais la voix claire et ferme de maître François dominait la sienne, et l'accusé ne s'arrêta qu'après avoir tout dit.

Le maître des novices était suffoqué de colère; il balbutiait des paroles incohérentes, et poussait une espèce de cri guttural et étranglé; il fut obligé de s'asseoir.

Pendant ce temps frère Pacôme rédigeait la formule de la sentence et la faisait passer au père prieur, qui, faute de besicles, ne put la lire, mais la renvoya à frère Paphnuce.

Elle portait que les vêpres des morts seraient chantées après l'office du jour, pour l'âme de défunt frère François, qui allait être immédiatement, et pour jamais enseveli dans l'_in pace._

Les moines furent consultés: ils regardèrent le prieur, qui regardait frère Paphnuce, et tout le monde condamna.

Il fut décidé que le frère médecin serait renfermé dans le même cachot, d'où quelques heures auparavant on avait tiré frère Lubin.

Frère François, riant sous cape, parut profondément affligé.

On lui ordonna de se mettre à genoux au milieu du Chapitre et de faire amende honorable, en tenant à la main un cierge allumé.

--Seigneur, mon Dieu, dit-il quand il fut dans cette humble posture, je vous confesse ma folie, et je vous demande pardon d'avoir fait ce que vous défendez dans votre Évangile, où vous avez dit: «Ne semez pas les perles devant les pourceaux; car ils les fouleraient aux pieds, et leur fureur se tournant contre vous ils vous déchireraient.

Je vous demande pardon de l'ignorance et de la méchanceté de ces moines; car j'ai vécu au milieu d'eux, et j'aurais dû essayer de les convertir ou les quitter.

Je vous demande pardon de leur avoir parlé sérieusement et de m'être ainsi rendu aussi ridicule que si j'avais voulu donner des leçons de métaphysique à des citrouilles.

Je m'en repens sincèrement, et vous promets de ne traiter désormais de pareilles gens que par ce rire inextinguible qui, selon Homère, fait le bonheur des dieux, et qui doit-être, selon moi, la panacée universelle des philosophes.

Car le rire est un acte de foi: les larmes sont la pénitence du doute ou de la fausse croyance. C'est la triste pluie qui se forme; quand viennent à se condenser les vapeurs de l'illusion.

Depuis bien des milliers d'années, le soleil voit les malheurs du monde, et il rit toujours au printemps.

La terre est pleine de cadavres, et elle rit toujours palpitante d'une vie nouvelle et rajeunie, d'année en année, par le luxe de sa nouvelle parure!

La vigne pleure sous le fer qui la taille: mais bientôt les larmes sont séchées quand le soleil a cicatrisé sa blessure: elle s'épanouit alors en pampres et en grappes vermeilles, elle gonfle de joie et de franc rire ses grappes nombreuses et arrondies, et elle verse à flots dans la cuve l'oubli des chagrins, les franches amitiés, l'insouciance de tous les maux, la concorde de la terre et la tranquillité du ciel!

--Ce n'est point cela qu'il fallait dire! se récriait frère Paphnuce.

--Avez-vous quelque chose à demander avant d'être séparé pour jamais de vos frères? lui demanda d'une voix tremblante le père prieur presque attendri.

--Je demande une tasse de vin frais, répondit frère François: car voici plus d'une heure que je me dessèche la gorge à parler inutilement.

VIII

LE SOIR DES NOCES

Malgré l'indignation des moines, le mariage de Lubin et de Marjolaine n'en avait pas moins été conduit à bonne fin. Que les jeunes gens fussent mariés par saint François ou par frère François, qui n'était pas saint, mais qui était prêtre, la bénédiction nuptiale n'en avait pas moins été valable dans l'opinion de toute l'assemblée, et les voisins et amis n'avaient pas manqué à la fête qu'on avait improvisée sous les grands arbres de la Chesnaie. Dieu sait si la journée fut bien employée et si elle parut longue à aucun des convives! Les jeunes mariés seulement attendirent le soir avec impatience, mais toutefois sans trop d'ennui, car on s'empressa de toutes les façons pour les distraire; et d'ailleurs ils avaient tant de joie au coeur à s'entre-regarder et à se toucher furtivement la main, qu'il leur semblait faire un trop beau rêve et qu'ils avaient peur de s'éveiller.

Quand le soir vint, des guirlandes de feuillages et de fleurs avaient été tendues dans la clairière de la Chesnaie; des tables étaient dressées à la ronde pour les buveurs, et la pelouse du milieu, destinée à la danse, était éclairée par des lanternes de toutes couleurs. Le son des flûtes et des tambourins semblait s'accorder avec le chuchotement des doux propos sur le gazon, les cris joyeux de la table, la musique des verres et des flacons entre-choqués, le glouglou des bouteilles et la voix des éclats de rire.

Cependant Léandre Lubin n'était pas tellement absorbé dans sa joie qu'il en devînt ingrat envers son bienfaiteur, et qu'il oubliât le frère médecin; il était grandement inquiet de ce qui pouvait lui être arrivé; car il connaissait assez la rancune de Paphnuce et la faiblesse du prieur. Il avait donc dépêché messagers sur messagers à la Basmette, pour s'enquérir adroitement de maître François auprès du frère portier, qui, à trois différentes fois, avait assuré ne rien savoir. Sur le soir donc, après avoir bien dansé sur la pelouse aux fifres et aux tambourins, tandis que les jeunes mariés, laissés un instant à eux-mêmes, regardaient de côté et d'autre en se serrant la main sans rien dire, et songeaient probablement à s'échapper pour aller loin de tous les regards causer un instant encore plus à leur aise, voilà qu'un jeune garçon tout essoufflé accourut auprès de Lubin, et lui rendit compte de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. En écoutant près d'une petite fenêtre grillée qui donnait sur la chapelle souterraine, il avait entendu chanter le *De profundis*, puis les moines avaient dit trois fois d'une voix éclatante: *Requiescat in pace!* et le chant avait semblé descendre et se perdre dans les caveaux. Quelques instants après, il avait entendu les frères remonter, des portes s'ouvrir et se fermer, puis la voix du prieur qui disait: «Mes frères, que cet exemple terrible vous apprenne à respecter votre vocation et à vous défier des vanités de la science.»

Il n'en fallut pas davantage à Léandre Lubin pour tout comprendre; il pousse un grand cri, se lève indigné et appelle à haute voix toute la noce. Les joyeuses causeries s'interrompent, on accourt, on se range en cercle, on se penche les uns sur les autres pour écouter le marié.

--Mes amis! s'écrie-t-il, le bon frère François, le médecin des pauvres, le consolateur des bonnes gens, celui qui a fait mon bonheur et celui de Marjolaine, frère François, qui nous prêchait si bien la bonne religion de l'Évangile et qui nous instruisait avec tant de patience sans chercher à nous faire peur, le meilleur des hommes, le plus savant des docteurs et le plus indulgent des prêtres, maître François, enfin, vient d'être enterré vivant par ses méchants confrères; ils l'ont condamné à mourir dans les caves de l'*in pace!*

--C'est une indignité! s'écria-t-on tout d'une voix.

--Il faut le sauver! dit Marjolaine.

--Oui! oui! oui! répète l'assemblée tout entière, il faut le sauver! il faut le sauver!

--Mais comment faire? dit Lubin.

--Il faut aller tous à la Basmette redemander notre frère médecin, et,

si on nous le refuse, menacer de mettre le feu au couvent, dit l'un des plus déterminés, à qui le vin avait un peu trop échauffé la tête.

--Doucement, bonnes gens, doucement! dit alors une voix qui fit tressaillir tout le monde; ne vous exposez pas de la sorte à avoir des démêlés avec la justice. La justice ne favorise déjà pas trop les pauvres gens lorsqu'ils ont raison, mais elle les frappe sans pitié quand ils ont tort!

En même temps, un personnage qui s'était approché doucement parut au milieu de l'assemblée, qui l'accueillit avec de grands cris d'étonnement et de joie. Léandre Lubin se jeta à son cou, et Marjolaine lui présenta son front pour être embrassée, aux grands applaudissements de toute la noce. C'était maître François en personne.

--Eh quoi! dit l'ancien frère Lubin; ils ne vous ont donc pas enfermé, comme je le croyais, dans leur vilain caveau mortuaire?

--Si fait bien, dit maître François, et je vous ai remplacé dans le cachot où vous avez passé trois jours. Ils espéraient bien m'y laisser plus longtemps et ne se doutaient pas que je m'étais d'avance prémuni de la clef des champs.

--Ah! mais c'est vrai! s'écria Lubin; je ne pensais plus au puits desséché, au conduit souterrain et à l'échelle de corde! Oh! que c'est bien fait, et comme ils doivent être bien attrapés!

--Vive le frère François! cria tout le monde.

--Vive tout le monde! dit frère François, Allons, allons, du coeur à la danse! Que chacun reprenne sa chacune; j'aperçois là-bas des flacons qui s'ennuient. Ne m'invitez-vous pas à la noce? Foin des moines qui ne savent pas rire, et qui maudissent les plaisirs honnêtes! Soyez bénis et amusez-vous! Vertu de froc! je crois que vous êtes atteints de mélancolie! Et gai! gai! gai! allons! allons! et dzig, et dzig, et dzig don don! qui cabriolera le mieux! qui rira de meilleur coeur! qui le premier et le plus bravement me fera tête le verre à la main? Pas tous à la fois, maintenant! Courage! c'est bien, et buvez en tous, il est frais! Ah! comme il mousse, le fripon! comme il rit dans le verre avec sa petite mine vermeille! A vous, compère Guillaume! avalez-moi ce verre-là, c'est une potion contre la soif!

La joyeuse humeur du bon frère avait remis tout le monde en train: les danses, les chansons et les menus propos des buveurs recommencèrent de plus belle; mais tous se pressaient en cercle autour du frère médecin, qui était devenu l'âme de la fête et comme le foyer de la franche gaieté.

--Frère François, lui disait-on de tous côtés, dans les intervalles de la musique et de la danse et lorsque les jeunes gens fatigués se reposaient autour de lui,--frère François, vous qui racontez si bien, dites-nous une petite histoire.

--Je le veux bien, dit maître François; écoutez de toutes vos oreilles:

«Il y a bien loin d'ici un beau pays qui s'appelle le royaume d'Utopie;

on y va en traversant l'Océan fantastique au-dessus de l'île Sonnante, et en laissant à droite le pays des Papimanes, toujours gras et bénis de Dieu, et à gauche les régions désolées de Papefiguière, où le peuple laboure et travaille inutilement, parce que c'est toujours le diable qui profite de la moisson.

Donc, en ce beau pays d'Utopie, qui est voisin du royaume des Lanternes, il y eut un village qui se voua tout entier au service de Dieu, en cas qu'il fût épargné par une maladie mortelle et très-épidémique qui ravageait alors toutes les contrées d'alentour.

Or, le village fut non-seulement épargné, mais encore, par une bénédiction toute spéciale, tous les habitants semblaient reflleurir de santé, de force et de beaux enfants, avec un luxe merveilleux. Cependant il s'agissait d'accomplir le voeu général, et ce n'était pas un petit embarras: car il ne s'agissait pas seulement de mener une bonne conduite ordinaire, on s'était voué à Dieu, c'est-à-dire à la perfection. Et cependant le village entier, hommes, femmes, enfants et vieillards, ne pouvait pas se faire moine.

Les bonnes gens résolurent de consulter à ce sujet le fameux enchanteur Merlin, qui vivait à cette époque. Car ni leur curé, ni leur évêque, ni le pape même, n'avaient rien su leur répondre qui les satisfît.

Merlin, qui passait justement en ce temps-là par la capitale des Lanternes, accueillit bien les ambassadeurs des villageois, et leur dit que pour servir Dieu en perfection, il fallait unir ensemble vertu de pauvreté et honneur de richesse, et vivre en famille au _couvent_ dans _une liberté régulière._ Ce qui sembla aux envoyés trois énormes contradictions; en sorte que, ne pouvant obtenir de Merlin une autre réponse, ils s'en retournèrent chez eux assez mystifiés et mal contents.

Les anciens ayant oui la réponse de Merlin, et ne pouvant rien y comprendre, décidèrent qu'en attendant mieux, on doublerait les dîmes, et qu'on s'occuperait de bâtir un couvent où pourraient se faire moines ceux qui en sentiraient le désir.

Ils en étaient là quand le grand Pantagruel, un géant fameux, mais non encore bien connu, parce qu'un abstracteur de quintessence, appelé maître Alcofribas, s'occupe seulement maintenant de recueillir ses faits et gestes et d'en composer une histoire, le grand Pantagruel, dis-je, traversa le pays d'Utopie en revenant de la guerre contre les Andouilles farouches, et entendit parler de l'embarras des villageois et de la réponse du célèbre enchanteur. Il se rendit aussitôt dans le village en question, et, ayant rassemblé toute la population autour de lui, voici le discours qu'il leur tint:

--Pourquoi pensez-vous, mes enfants, que Dieu non-seulement vous ait conservé la vie, mais encore vous donne un surcroît de vermeille et florissante santé? pourquoi bénit-il vos mariages par une fécondité sans pareille? Est-ce pour que vous laissiez souffrir vos filles et vos garçons, en travaillant pour l'Église qui n'en a pas besoin? Est-ce pour diviser vos familles et enfermer dans des prisons volontaires les meilleurs de vos enfants? Croyez-vous que vous servirez Dieu parfaitement en vous accablant de travail pour nourrir l'oisiveté de quelques reclus? Or, savez-vous quel service Dieu demande des hommes? Il

n'a besoin de rien pour lui-même, étant l'être souverainement parfait et souverainement heureux; mais parce qu'il nous aime, il a besoin de notre bonheur, et faire du bien à nous et aux autres, voilà le vrai service qu'il nous demande et qui lui plaît. Or, maintenant écoutez et comprenez bien l'oracle de Merlin: il veut que vous unissiez honneur de richesse à vertu de pauvreté, c'est-à-dire que vous arriviez à l'abondance par le travail, de la même manière que les moines pensent arriver à une plus grande perfection par la prière qu'ils font en commun et pour l'intérêt général. Or, vous savez que le travail est aussi une prière. Travaillez donc tous ensemble et les uns pour les autres, afin que chacun profite des efforts de tous. Que chacun apporte à l'association son petit coin de terre et ses bras, ce sera la bonne manière de consacrer vous et votre bien à l'Église, car la vraie Église, c'est l'association, ne vous en déplaît, et non la maison de pierre où les associés se réunissent. Ainsi, au lieu d'un petit champ, mal exposé peut-être et d'une culture difficile, chacun de vous possédera toutes les campagnes environnantes, et, la culture se faisant uniformément et par tous les soins et tous les travaux réunis, vous rapportera cent pour un. Chaque terrain sera employé selon sa valeur, et celui qui aura apporté un moindre capital y suppléera par un redoublement d'activité et d'industrie. Ainsi tous seront riches et pratiqueront néanmoins les vertus de la pauvreté. Voilà pour le premier oracle de Merlin.

Maintenant, il veut que vous meniez en famille la vie du couvent; et ne pensez qu'en cela il veuille vous astreindre à chanter matines, car, vivant en ménage, vous aurez d'autres soins à prendre. Mais voyez ce que font les moines, et pourquoi ils seraient heureux, s'ils pouvaient avoir femmes et enfants et vivre dans une liberté régulière. C'est que, chez eux, tout se fait en commun; ils n'ont qu'une cuisine, qu'un réfectoire: grande économie de feu et d'embarras; car il suffit d'un cuisinier pour dresser le potage de cent personnes. Les moines sont toujours bien vêtus et bien logés, parce qu'ils habitent de grands bâtiments disposés pour loger une société, et parce qu'ils ont un vestiaire, où l'on a soin de tenir des robes et des scapulaires de rechange. Or, voyez, mes enfants, combien plus heureux et mieux soignés seriez-vous si, au lieu de faire chacun dans votre petit coin une misérable cuisine, vous étiez sûrs de trouver dans une grande salle bien propre, bien aérée et tout ombragée de verdure pendant les chaleurs, une nourriture saine, abondante et bien préparée! si, au lieu de loger dans de pauvres huttes, pêle-mêle avec vos troupeaux, vous habitiez une ferme immense, bien entretenue et bien bâtie! Eh bien! cette ferme ne coûterait pas plus à construire que n'ont coûté vos cabanes, si vous vouliez mettre tous ensemble la main à l'oeuvre. Puis, comme dans les couvents, on fait travailler chaque frère selon son goût et sa science, chacun de vous choisirait le travail qu'il aimerait le mieux et dont il croirait pouvoir mieux s'acquitter; d'ailleurs, la société le verrait à l'oeuvre. Ainsi, plus de jalousie ni de rivalités: chacun serait content de son état, et l'envie ferait place à la plus louable émulation, chacun s'efforçant de mieux faire dans l'intérêt de tous et de mériter plus d'estime. Ainsi, peu à peu le bien-être général et l'union de tous feraient disparaître les vices; il n'y aurait plus de paresseux; car tout homme est bon à quelque chose, ne serait-ce qu'à garder les troupeaux; et d'ailleurs la paresse vient du découragement de la solitude, du peu d'estime de soi-même et des autres. L'ivrognerie disparaîtrait; car tout le monde boirait du vin à discrétion et prendrait ainsi l'habitude de boire toujours assez, jamais trop, et, de plus, tous étant heureux, aucun n'aurait besoin de

s'étourdir par la boisson. Le vol deviendrait impossible entre frères ainsi unis et travaillant ensemble dans l'intérêt de tous. L'avarice disparaîtrait de même, car personne n'aurait de crainte pour l'avenir; puis il n'y aurait plus de mauvais mariages, chacun s'unissant librement à celle qui lui plairait, à la charge seulement pour lui de s'en faire aimer; plus de préjugés de naissance, plus de différences de fortune entre les amants; l'amour seul, devenu pur et légitime, devenu parfaitement chaste en devenant vraiment libre, l'amour seul fera les unions et les rendra durables. Partant plus de mauvais ménages, plus d'adultères, plus de vengeances, plus même d'infidélités; car l'amour libre ne saurait mentir: le mensonge est l'art des esclaves. Les plus parfaits s'aimeront toujours comme beaux tourtereaux; les moins parfaits auront moins parfaites amours, sans déshonorer de familles; car chacun trouvera sa chacune, et l'amour n'aura plus les yeux bandés. Du moins pourront-ils cesser d'être amants, sans cesser pour cela d'être amis comme frère et soeur. Alors tout changera en vous, comme autour de vous, et vous deviendrez des hommes nouveaux: ce qui était vice quand chacun de vous était seul deviendra vertu quand vous serez ensemble. L'orgueil deviendra noblesse d'âme; l'avarice, économie sociale; l'envie, émulation dans le bien; la gourmandise, bon usage de la vie; la luxure, véritable amour; la colère, enthousiasme et chaleur au travail; mais il n'y aura plus de paresse!

Ayant ainsi parlé aux villageois ébahis, Pantagruel leur donna une grande montjoie d'argent pour les premiers frais de leur entreprise, et voulut présider lui-même à la reconstruction du village; toutes les barrières furent renversées, on arracha les haies et l'on déplanta les échaliers, on retraça les routes, et, d'après le conseil de tous et l'expérience des sages, on garnit de vignes les coteaux et l'on sema les plaines; bientôt tout le village ne fut plus qu'une grande maison qui ressemblait à la fois à une ferme, à un couvent et à un château. Des cours d'eau furent dirigés où ils étaient le plus nécessaires: on défricha, on sarcla, on replanta: tout se faisait allègrement au bruit de la musique et des chansons, ceux qui étaient moins forts et moins rudes travailleurs, payant ainsi leur écot en égayant et animant les autres; les femmes et les petits enfants travaillaient aussi chacun suivant ses forces, et c'était plaisir de les voir, poussant de petites brouettes ou attelant des chiens à de petits chariots, qu'ils chargeaient de mauvaises herbes ou de cailloux, dont on débarrassait la terre. C'était le vrai tableau de l'âge d'or, et si le père Adam fût revenu des limbes en ce moment-là, il n'eût pas regretté le paradis terrestre.

Ainsi fut accompli le voeu des habitants du village de Thélème; ils devinrent tous plus riches et plus heureux que des seigneurs, et pourtant restèrent-ils laborieux et simples comme les bons pauvres de l'Évangile. La vertu leur devint si facile qu'ils ne lui donnaient plus même le nom de vertu: ils l'appelaient liberté et bonheur.

Le frère François cessa de parler, et son auditoire semblait n'avoir pas cessé de l'entendre. Plusieurs avaient des larmes dans les yeux, et tous semblaient rêver comme s'ils eussent écouté au loin quelque délicieuse musique... Enfin ils s'écrièrent tous:--Frère François, notre maître; frère François, notre ami, nous voulons vivre entre nous comme les habitants de Thélème!

--Hélas! dit le frère médecin, nous n'avons pas ici la bourse de Pantagruel, et nous n'avons pas le bonheur de vivre dans le beau pays d'Utopie, où l'on peut faire tout ce qu'on veut pourvu que ce soit bien. Ne parlez à personne de tout ceci, on vous appellerait hérétiques, et gare le bûcher! Ne dites pas que je vous l'ai dit; je sens déjà assez le fagot; patience, mes enfants! plus tard, et qui vivra verra; avant de replanter, il faut défricher et labourer. En attendant, prenons notre mal en patience, car le mal amène le bien, et rions tant que nous pourrons, car rire fait plus de bien au sang que de pleurer. Et, sur ce, passez-moi du piot, car voici que je gagne la pépie, cette grande maladie de l'île Sonnante, qui est le pays des cloches et des moines, lesquels, à la fin de leur vie, se transforment tous en oiseaux pour avoir trop pris l'habitude de chanter?

En achevant ces paroles, maître François tendit son verre et tint tête aux plus résolus; la nuit était avancée, les lumières s'éteignaient lentement et les étoiles scintillaient dans le ciel pur. Les jeunes mariés s'étaient esquivés pendant l'histoire du bon frère; quelques groupes s'étaient enfoncés sous l'ombre des chênes et avaient disparu. Plusieurs paysans, surtout des vieux, dormaient renversés sur l'herbe en rêvant du pays de Thélème, et il ne se trouvait déjà plus assez de monde pour reformer la danse; les musiciens, joueurs de tambourins et de flûte, s'approchèrent de maître François, et, rangeant en bataille tout ce qui restait de flacons, lui portèrent un joyeux défi. Alors verres de tinter, vin de couler et de mousser dans les verres, et joyeux propos de courir, jusqu'à ce que maître François, victorieux, eût couché tous ses antagonistes par terre, non pas morts ni même précisément ivres, mais suffisamment désaltérés et joyeusement endormis.

IX

LE DERNIER CHAPITRE ET LE PLUS COURT

Cependant une grande désunion s'était manifestée parmi les moines. Le prieur, qui blâmait en secret la sévérité de frère Paphnuce et qui redoutait son ascendant, avait ameuté sous main tous ceux de son parti; on ouvrit l'autel de la Basmette que frère Lubin n'avait pas manqué de fermer au verrou, comme nous l'avons dit, et l'on y trouva le frère sacristain plus mort que vif, qui se croyait damné et demandait pardon tout haut de s'être fait l'instrument des fourberies de frère Paphnuce. Le prieur assembla le soir un conciliabule de moines où Paphnuce ne fut pas admis, et il fut décidé qu'on tirerait maître François de sa prison pour l'entendre encore une fois. Le prieur se transporta donc lui-même et descendit dans l'_in pace_, il appela maître François, et personne ne lui répondit; enfin il ouvrit la porte du cachot, et n'y trouva personne.

L'évasion du prisonnier l' alarma encore plus que tout le reste; il craignit la fureur de Paphnuce et le scandale de cette affaire, et revint tout essoufflé conter aux moines ce qui arrivait.

Il fut décidé tout d'une voix que frère Paphnuce serait enfermé dès cette nuit même dans l'_in pace_, et qu'on lui choisirait un cachot plus imperméable que celui de maître François, mais que, pour le frère

médecin, on le laisserait aller où il voudrait et sans rien dire, pour ne pas faire de scandale.

La sentence secrète des moines fut exécutée sur-le-champ, et lorsque la communauté se coucha, le méchant Paphnuce était enfermé, comme il le méritait bien, dans la cellule la plus noire et la plus profonde de l'_in pace._

Le lendemain, comme on ouvrait l'église avant le jour, on vit entrer dans les ténèbres un homme qui paraissait chargé d'une guirlande de feuillage et qui vint la suspendre à l'entrée de la grotte de la Basmette. On pensa que c'était un villageois qui voulait faire preuve de dévotion.

Mais quand le jour fut venu, on vit avec étonnement une guirlande de feuilles de chêne entrelacée de flacons brisés, de verres encore vermeils, de bouquets à demi flétris, de jarretières perdues à la danse, puis quelques flûtes et quelques tambourins enlevés furtivement aux villageois endormis sur la pelouse.

Autour de ce singulier trophée, serpentait une bande de parchemin sur lequel on lisait en gros caractères d'une belle et grande écriture:

EX VOTO DE MAÎTRE FRANÇOIS RABELAIS.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

LES DIABLES DE LA DEVINIÈRE

Le plus doux pays qui s'épanouisse sous le plus doux ciel de France, chacun sait que c'est la Touraine; et s'il est dans tout ce florissant jardin, nommé Touraine, un petit nid bien abrité où puissent couvrir en paix et donner tranquillement la becquée à leurs petits, tous les oiseaux de bon augure, c'est la bonne vieille petite ville de Chinon. Assise au penchant d'un coteau tout chevelu de forêts, elle se mire dans la Vienne qui vient lui câliner les pieds, et elle se trouve toujours jolie malgré la vieillesse de ses murs et les rides de ses pignons, car elle a le secret de beauté des bonnes mères, et l'amour de ses enfants ne cesse de la rajeunir.

Qui croirait que cette bienheureuse cité soit une fille de Caïn? Rien n'est plus vrai, pourtant, s'il faut en croire son vieux nom de Caïno et sa légende plus vieille encore. Suivant cette légende, Caïn, repentant et cherchant par tout le monde une terre ignorante de son crime et un ciel qu'il pût regarder sans frayeur, ne trouva qu'en notre belle Touraine la nature assez indulgente et le ciel assez apaisé. Aussi s'endormit-il, pour la première fois, d'un bon sommeil sur les bords de

la Vienne, sa triste pensée se berçant aux voix mêlées de la rivière et de la forêt qui chantaient comme deux nourrices. A son réveil il crut se sentir pardonné, et voulut bâtir en ce lieu même une retraite pour y mourir. C'est ainsi que Chinon prit naissance et fut comme la benoîte abbaye où le diable se fit ermite en la personne de frère Caïn.

Or, comme toutes les villes célèbres du monde ont leurs monuments et leurs merveilles, il serait malséant de mentionner Chinon sans parler de la Cave peinte au cabaret de la Lamproie: c'était dans le bon temps le vrai temple de cette divinité sereine, vermeille et folâtre, qui se couronne de pampres, s'enlumine de lie et presse la grappe à deux mains; là aussi, et non ailleurs, se trouvait le siège de cet oracle de la dive bouteille dont les réponses n'étaient jamais douteuses, et dont les pronostics étaient toujours certains. On y descendait par cent marches, ni plus ni moins, divisées par dix, vingt, trente et quarante, selon la tétrade de Pythagore. Au-dessus de la porte, faite en ogive et toute festonnée de pampre et de lierre artistement ciselés dans la pierre et peints ensuite au naturel, se voyaient trois sphères superposées, figure pleine de mystères et de secrets horribles, résumant toute philosophie et symbolisant à la fois toutes choses divines et humaines. La sphère d'en bas était plus large, celle de dessus plus rebondie, celle d'en haut plus petite, mais plus vivement colorée. La sphère d'en bas communiquait avec celle du haut par l'entremise de celle du milieu. En bas était le réservoir, tout en haut la fiole précieuse où se recueillaient les esprits, et entre deux le savant alambic où s'élaborait la divine liqueur. La sphère d'en bas était un tonneau, la sphère du milieu une large et proéminente bedaine, et la sphère supérieure enfin était la tête d'un Bacchus riant à travers les pampres et les raisins, lesquels faisaient à son front un diadème plus divin que les nuages et les étoiles qui pendent en touffes et en grappes sur les noirs cheveux de Jupiter.

Sur le tonneau on lisait en lettres gothiques: Ici l'on boit; sur la bedaine se tordait une légende en bandoulière où l'on pouvait lire: Ici l'on vit; et enfin, sur le front même du Bacchus on découvrait entre les feuilles ces mots non moins lisiblement tracés: Ici l'on rit. Ainsi, par trois fois trois mots et quatre syllabes se résumait en nombres sacrés toute cette sagesse hiéroglyphique, selon laquelle le ciel n'était qu'un éternel sourire, la vie humaine un travail de digestion panthéistique, et la matière un vin en ébullition où l'esprit monte et où la lie descend, le tout resserré et contenu par les cercles planétaires sous les douves du firmament. Que de profondeur et de science dans l'enseigne d'un cabaret!

Ce n'était point aussi un cabaret ordinaire que l'auberge de la Lamproie, ainsi nommée encore en souvenir de sa première enseigne, qui datait du temps des Romains, grands amateurs de lamproies, comme le savent bien ceux qui ont lu l'histoire de Vadius Pollion. Or, l'esclave de Vadius Pollion, le même qui faillit si bien être mangé par les murènes ou lamproies, ayant été affranchi par Auguste, vint se réfugier dans les Gaules et s'établit aubergiste à Chinon. Là, pour venger les pauvres gens que les grands seigneurs romains faisaient manger aux lamproies, il jura de faire manger des lamproies aux pauvres gens; et très-bien sut-il effectuer par adresse ce que par force ouverte avait inutilement tenté Spartacus, un de ses ancêtres, voire même son grand-père, si l'on en croit la légende ferrée: les pauvres, pour peu

d'argent il festoyait très-bien; s'assurant ainsi leur amitié et leur pratique; les riches payaient pour les autres et étaient de tous les plus mal servis, non sans un grand empressement moqueur et force révérences patelinoises, et bien souvent leur servait-on couleuvres pour anguilles, tandis que le menu populaire des bons vivants était toujours bien venu, bien vu et bien traité à l'auberge de la Lamproie. On assure que l'affranchi cabaretier hébergea Ovidius Naso, lorsque ce poète, bien avantagé en nez et favorisé des amours, traversa les Gaules pour s'en aller en exil, prenant, comme on dit, le chemin des écoliers; et bien eût-il voulu séjourner longtemps en Touraine. Il resta toutefois assez longtemps pour emporter ensuite les regrets du maître et surtout de la maîtresse de la maison, qui, en souvenir du pauvre exilé, donna un nez démesuré à l'enfant qu'elle mit au monde, neuf mois environ après le départ du poète, nez qui resta dans la famille et se transmit d'aîné en aîné et de génération en génération.

Au premier cabaretier de la Lamproie succéda Bibulus l'Oriflant, qui, le premier dans les Gaules, fit reposer le Juif errant au commencement de son voyage; car il le fit tant rire par un conte de sa façon, qu'il le contraignit de s'asseoir, se déboutonnant le ventre et se tenant les côtés; et il y serait très-bien resté, n'eût été que le tonnerre gronda et que les cinq sous perpétuels manquèrent tout à coup dans la poche de l'Israélite.

A Bibulus l'Oriflant succéda Gorju le chanteur, qui fut le doyen des troubadours de France et fit le voyage de Rome, dont il eut à se repentir, car il y prit à la fois femme et enfant, celle qu'il y épousa se trouvant grosse lors de son mariage, pour avoir trop goûté les plaisanteries d'un homme de lettres, nommé Lucien, natif de Samosate et peu estimé des augures.

A Gorju le chanteur succéda Siffle-Pipe-le-Franc-Gautier qui, à l'article de la mort, fut baptisé par saint Christophe; et c'est ainsi que le domaine de la Lamproie comptait aussi et remémorait avec grande reconnaissance son premier baron chrétien. Mais, en ce qui concerne le culte de Bacchus, la Cave peinte resta toujours païenne, car jamais le bon vin n'y fut baptisé. Déduire tout au long la généalogie des grands pontifes de ce temple de la gaieté serait chose instructive certainement, utile peut-être, mais à coup sûr fastidieuse. Nous nous en départirons donc, et il nous suffira de dire qu'au moment où vont se passer les faits relatés dans cette nouvelle chronique, la Cave peinte et l'auberge de la Lamproie appartenaient par droit de succession légitime à maître Thomas Rabelais, apothicaire de Chinon et seigneur de la Devinière, homme honnête, mais bien dégénéré de la gaieté de ses aïeux, tant les moines, attentifs à son déclin d'âge, l'avaient circonvenu et presque hébété de la peur du grand diable d'enfer; si bien que le pauvre homme, après avoir consacré son fils unique à saint François, dans le couvent de Fontenay-le-Comte en bas Poitou, d'où le jeune Rabelais était parti pour la Basmette, près d'Angers, n'avait plus voulu en entendre parler, par suite de mauvais rapports qui lui en avaient été faits, et s'en allait mourant parmi les patenôtres et les tisanes, ne voulant plus voir que des moines, et pour cela même, avec quelque raison peut-être, se croyant entouré de diables.

Nous n'avons pas besoin de dire que le dévot apothicaire, renonçant depuis longtemps à la profession de cabaretier, ne logeait plus à la

Lamproie; il s'était retiré, comme dans un ermitage, à sa métairie de la Devinière, près de Seuillé, dont il écoutait surtout et voulait à toute heure recevoir et consulter les moines. La Devinière était située à une bonne lieue de Chinon, entre Tisé, Cinais et Chavigny, vis-à-vis de la Roche-Clermaud; c'était une grande maison isolée au milieu des champs, enfermée dans un double mur, celui de son jardin et celui de son clos; car elle avait un petit jardin d'arbres fruitiers et un grand clos planté de vignes. Or, ce clos convenait merveilleusement aux bons religieux de Seuillé, dont les possessions s'étendaient depuis Lerné et le Coudray jusqu'aux murs de la Devinière. Il est certain que c'était un beau petit coin de terre à bénir, et qu'un aussi notable surcroît de vendange ne pouvait désobliger en rien la soif des vénérables pères.

Pendant que maître Thomas était malade à la Devinière, le cabaret de la Lamproie était tenu par son neveu, jeune homme de peu d'esprit, mais grand viveur. Deux servantes, et un grand chien, composaient tout le domestique de la Cave peinte; or, il est temps, je crois, maintenant, d'entrer en matière et de commencer notre récit.

Par une chaude journée de la belle saison, vers deux heures de l'après-midi, huit jours environ après le miracle de la Basmette, dont nous avons parlé dans la chronique précédente, un voyageur, tout couvert de poussière et assez mal en point, s'arrêta devant le seuil de la Cave peinte et en salua l'enseigne philosophique avec toute l'apparence d'un profond respect; puis il secoua son chapeau blanchi, ses gros souliers et ses larges chausses, et se mit à descendre lentement les degrés en regardant attentivement les peintures à fresque dont les parois de l'escalier étaient décorées.

C'était «ung arceau incrusté de piastre, painct en «dehors rudement d'une danse de femmes et satyres accompagnans le viel Silenus riant sur son asne», comme dit un auteur du temps. L'ouvrage n'était ni délicat ni recherché d'invention, mais la composition était naïve et l'exécution vaillante, l'artiste ne bronchant devant aucune difficulté, mais les enjambant à merveille, ou mieux les sautant à pieds joints; là, l'inexpérience du pinceau n'avait rien de timide, et pouvait souvent, à force d'audace, se faire accepter comme un caprice du talent. C'était surtout dans le luxe des arabesques et dans l'entortillement infini des chicorées, des acanthes et des fougères, que se révélait la fantaisie du peintre, toujours plus folle à mesure qu'on approchait du bas de l'escalier, comme si les émanations de cet antre prophétique avaient dessiné elles-mêmes sur la muraille toutes les hallucinations de l'ivresse, ou plutôt, comme si le peintre se fût enivré graduellement à mesure qu'il descendait, et n'avait quitté le pinceau que quand sa main n'avait plus assez été sûre pour tenir même le pied de son verre.

Le voyageur dont nous venons de parler descendait lentement en suivant et caressant des yeux les fantaisies bachiques de cette mirifique peinture. Cependant du fond de la Cave peinte montait au-devant de lui une fraîcheur pleine de voix joyeuses avec le tintement des verres, le cliquetis des assiettes et le gazouillement des cruches. L'étranger s'arrêta comme en extase, humant cette fraîcheur et ce bruit, et je ne sais combien de temps il y serait demeuré, sans le grand chien de la maison, vieux serviteur qu'on laissait vaguer dans le cabaret où il se nourrissait de bribes, véritable frère mendiant, si ce n'est qu'il avait du coeur et ne se rapprochait jamais de ceux qui l'avaient injustement

rudoyé.

Ce grand chien donc quitta tout à coup un os dont il s'occupait dans un coin, et remplissant tout le caveau de ses aboiements joyeux qui couvrirent le chant des buveurs, il s'élança vers la porte, et sur le seuil rencontrant le voyageur arrêté, il se dressa tout droit devant lui les pattes posées l'une deçà, l'autre delà sur ses épaules, le souffle haletant, la queue frétilante, autant que le permettait son grand âge, et de lui lécher la figure, les mains, les pieds; et de se frotter à ses jambes, et de tourner autour de lui avec des grognements de plaisir et des petits cris entrecoupés, comme si la pauvre bête eût pleuré et sangloté d'aise. L'étranger, de son côté, lui rendait bien toutes ses caresses.

--C'est donc toi, lui disait-il, mon pauvre Lichepot, tu vis toujours et tu te souviens encore de moi! oh! la bonne chienne d'amitié! Là! là! voyons, ne meurs pas de joie, comme fit le vieux chien d'Ulysses. O, mon mignon, mon bedon, mon grognon! ouaf! ouaf! c'est bien toujours sa voix: seulement elle est un peu cassée! Hélas! nous sommes tous mortels, et ta vieillesse me vieillit déjà, mon brave ami, mon pauvre nez camus! Comme passe le temps! il me semble y être encore, à cette époque où nous faisons ménage ensemble! j'allais te trouver dans ta niche, et tous deux ensemble, l'un sur l'autre, nous nous roulions, sens devant derrière, sens dessus dessous, et jamais de fâcherie! tu buvais avec moi du lait dans mon écuelle, je trempais mon pain dans ta soupe, je te mordais les oreilles, tu me débarbouillais n'importe où, n'importe comment, et nous étions parfaitement contents l'un de l'autre. Oh! les beaux jours de mon enfance, pourquoi sont-ils à tout jamais passés!

Pendant ce monologue, ou plutôt pendant ce colloque de l'homme et du chien, tous les buveurs avaient tourné la tête, et une vieille servante s'était approchée, tenant un torchon d'une main et de l'autre une pinte vide.

--Allez coucher! allez coucher! cria-t-elle en frappant le chien de son torchon. Puis jetant sur le nouveau venu un regard d'investigation inquiète:

--Que faudra-t-il vous servir? lui demanda-t-elle.

--Eh quoi! la mère Maguette ne me reconnaît pas? dit à demi-voix l'étranger.

--Non, dit sèchement la vieille, un peu confuse et détournant les yeux.

--Eh quoi! dix ans d'absence ont-ils pu me changer à ce point que tu ne me reconnais plus, toi qui m'as si souvent donné le fouet? Je n'aurais peut-être pas dû commencer par te montrer mon visage...

--Silence! silence! reprit Maguette en baissant la voix. Je vous reconnais peut-être bien, mais il ne faut pas que je le dise. Il n'y a pas de place ici pour vous; allez vous-en, allez vous-en!

--Comment! que je m'en aille! Laisse-moi donc arriver d'abord. Comment donc se porte mon père?

--Vous n'avez plus de père, monsieur François; notre vieux maître est si en colère contre vous, qu'il a défendu de prononcer votre nom, et d'ailleurs il n'est plus ici; il demeure à la Devinière.

--Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, et que demande cet homme? Si c'est la charité, qu'on lui baille un morceau de pain et qu'il s'en aille, cria du fond du cabaret la voix aigre de l'autre servante qui, en l'absence du patron, faisait quelque peu la maîtresse.

--Merci, ma bonne, dit maître François, que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu; merci de votre charité, j'y avais droit en ma qualité de frère mendiant, quand j'étais chez les franciscains; mais je vous avertis que, pour le moment, je sens quelque peu le fagot; ainsi placez mieux vos aumônes.

--Que veut dire ce bon pandard, se récria la maritorne furieuse, et comprenant seulement qu'on venait de se moquer d'elle. N'est-ce pas quelque parpaillot ou quelque coupeur de bourse? Allons, arrière! arrière! et que l'on décampe de céans, ou je vais chercher les archers.

--Allez-moi plutôt querir un pot de vin frais, et faites place pour que j'entre et puisse m'asseoir; je suis le fils de votre maître.

--Taisez-vous donc, pour Dieu! taisez-vous donc, et allez vous-en, lui répétait tout bas la vieille Maguette. Dire ainsi tout haut ce que vous êtes, c'est vouloir vous faire chasser à coups de balai!

En effet, la parole ne fut pas plutôt lâchée que la grosse servante-maîtresse devint rouge comme une crête de coq, et se rengorgeant comme une poule en colère:

--Que dites-vous là, menteur, affronteur, vagabond? notre maître n'a point de fils qui soit fait comme vous. Son fils, s'il en a un, est un saint prêtre et un honnête religieux, et non pas un coureur de grands chemins. Allons, en route! et que je ne vous le disions plus, vermine du diable!

Et joignant l'action aux paroles, la truande s'avancait armée d'une vieille poêle à frire.

Le pauvre vieux chien se rua entre elle et son jeune maître en poussant des aboiements plaintifs; mal lui en prit, car il reçut sur la tête un coup de la hallebarde improvisée, dont le fer arrondi ne pouvait pas lui faire une bien profonde blessure. Toutefois, il en porta sur-le-champ la marque, non pas sanglante, mais d'un beau noir de suie, et se retira du combat en hurlant d'un ton de voix désespéré.

Les buveurs de la Cave peinte, riant aux éclats, s'étaient rangés en demi-cercle et encourageaient la colère comique de la servante par ce sifflement de langue et des dents avec lequel on excite les dogues à la bataille. La vieille Maguette, sous l'influence de la peur que lui inspirait sa compagne, s'était mise aussi dans une attitude offensive, et avait pris un balai derrière la porte.

--Touchant accueil fait à l'enfant prodigue! s'écriait maître François en joignant les mains. Oh! les bonnes âmes, et comme je reconnais bien

les excellents fruits du saint Évangile!

--Jésus, mon Dieu! dit la vieille, il parle du saint Évangile! C'est donc bien vrai qu'il a renié la religion pour se faire huguenot. Qui aurait pensé cela lorsqu'il était petit, et quand, à le voir si gourmand et si polisson, tout le monde disait: «Ce sera un jour un bon moine.»

--A la porte! à la porte! crièrent alors tous les buveurs; il est de la vache à Colas!

Maître François s'apprêtait à les haranguer, lorsqu'une voix forte se fit entendre sur les degrés de la Cave peinte, chantant sur un air alors connu ce couplet d'une chanson à boire:

De l'huile des savants la lumière est trop terne
Pour nourrir la gaîté, ce lumignon divin,
Et si mon ventre était une lanterne,
Je voudrais éclairer le monde avec du vin!

--Bis! répondirent avec des applaudissements et des acclamations toutes les voix du cabaret.

--C'est frère Jean! c'est frère Jean! répétèrent tous les buveurs.

Maître François se retourna, et se trouvant face à face avec celui qui descendait, il poussa à son tour une exclamation joyeuse et ouvrit ses deux bras, dans lesquels frère Jean, qui le reconnut tout d'abord, se précipita tout d'un élan.

--C'est lui! c'est parbleu bien lui! ça, que je l'étouffe une bonne fois à force de l'embrasser!

--Frère Jean, mon ami!

--Frère François, mon compère! Oh! le roi des frapparts!

--Oh! la crème des penailons!

--Toujours franc gautier?

--Toujours joyeux compagnon?

--Et la science de votre paternité, comment va-t-elle?

--Et la soif de votre rotondité, qu'en faites-vous?

--Pardienne! je vais t'en faire avoir des nouvelles les plus récentes, docteur, mon mignon. Boirons-nous frais? Eh! parbleu, les belles, qu'est-il affaire ici de balais et de poêle à frire? Il sera temps de balayer quand nous serons partis, et pour la poêle, c'est sur un feu clair et bien flambant qu'il faut la mettre; j'entends avec bonnes andouillettes et menues tranches de lard pour saler la soif. Allons, vite à l'ouvrage, notre sainte religion ne souffre point les fainéants... surtout en matière de cuisine! En attendant, exhibez-nous un pot du meilleur. Je viens ici de la part du révérend prier de Seuillé.

--Mais c'est que vous ne savez pas que maître Thomas a défendu que...

--Que! que! que! poursuivit frère Jean en poussant les deux servantes chacune par une épaule. En cuisine et à boire! voilà le mot de passe.

--Mais c'est qu'il nous est défendu de reconnaître maître François si par hasard il se présentait, et comme monsieur n'est pas céans...

--Eh! mille tonneaux! qui vous force à reconnaître autre chose que vos jambons et vos bouteilles, et qui parle ici de maître François? Vous ne l'avez pas reconnu, n'est-ce pas? puisque vous le mettiez à la porte; car ainsi n'eussiez-vous pas traité le fils de la maison. Maintenant le repoussez-vous, parce qu'il vous est inconnu et qu'il vous semble en assez mauvais équipage? Je le connais et je répons pour lui. C'est le docteur Hypothadée Rondibilis Trouillogan, théologien, médecin et philosophe: que tout le monde boive à sa santé! Mais quoi! n'ai-je pas en descendant ici entendu murmurer les mots de huguenot et de vache à Colas? Croyez-moi, les enfants, quand la vache à Colas aura fait des veaux vous pourrez les reconnaître à un certain air de famille qu'ils auront avec vous, et libres serez-vous alors de leur tremper la queue dans l'eau bénite pour vous en faire des goupillons dont ils vous aspergeront en chassant les mouches. Mais, foin des hérétiques et des buveurs d'eau! sachez tous que celui-là doit être réputé catholique et bon chrétien qui entre à la Cave peinte, bras dessus, bras dessous avec frère Jean des Entommures!

II

LE PATENOTRES DE FRÈRE JEAN

Les paroles joyeusement impératives de frère Jean parurent avoir sur tout le personnel de l'auberge la même influence que le *_quos ego_* de Neptune sur les flots mutinés et sur les turbulents écoliers d'Eolus, c'est-à-dire, sans mythologie, que chacun retourna tranquillement à sa place, que la mère Maguette quitta son balai pour reprendre sa pinte et son torchon, et quels grosse Mathurine se mit à essuyer sa poêle et monta vers le garde-manger pour couper du lard. Frère Jean et frère François s'installèrent triomphalement à la table la plus apparente et la mieux entretenue du cabaret, où ils se mirent à deviser à voix haute, tantôt riant à gorge déployée, tantôt plus graves et se rembrunissant le front à la manière des docteurs, mais toujours finissant leurs propos par trinquer et boire d'autant.

Il ne sera que bien de faire maintenant plus ample connaissance avec ce joyeux personnage, qui, sous le nom de frère Jean, se faisait si bien obéir et si magistralement traiter à l'auberge de la Lamproie.

De tous les moines de Seillé, nul n'était plus connu dans tout Chinon que le bon frère Jean Buinard, surnommé Jean des Entommures ou Entamures, parce qu'étant toujours le premier à l'attaque des gigots les plus monstrueux et des plus gigantesques pâtés à tous les festins de noces ou de baptême, on lui rapportait toujours l'honneur de l'entamure en lui offrant le premier morceau. On prétend aussi que, dans toutes les

négociations, réconciliations et arrangements à l'amiable, nul ne savait mieux que lui accoster les parties adverses et entamer la conversation sur les matières épineuses; et de fait on ne pouvait lui refuser cet avantage naturel d'être homme de bonne compagnie et de bon conseil, sachant toujours prendre les choses du bon côté, et fraternisant volontiers avec le menu populaire; aussi était-il vénéré jusqu'à dix-huit lieues à la ronde par les campagnes, et tous les villageois disaient-ils en façon de proverbe, quand ils avaient entre eux quelques différends difficiles à bien accorder: Je m'en rapporte à frère Jean.

Le frère Buinard, pour bien sentir et discerner toutes choses, avait beaucoup de nez, soit dit au physique aussi bien qu'au moral; de telle sorte qu'on l'avait même soupçonné de quelque consanguinité anonyme avec la dynastie régnante des seigneurs de la Devinière et de la Lamproie. Il n'était, du reste, ni grand ni maigre, comme le dit par antiphrase et par plaisanterie la chronique de Gargantua; c'était, au contraire, un petit homme replet et trapu, aux sourcils noirs et bien fournis, aux yeux vifs et brillants, au teint fortement coloré; c'était une tête du Midi sur le corps d'un bourgmestre de Flandres. Il portait la ceinture très-basse, pour soutenir sa panse un peu plus rebondie que le bon exemple ne l'exigeait pour un prédicateur de carême. Son froc était assez mal boutonné, et son capuchon, en s'abaissant, laissait voir une tête toute dépouillée de cheveux et tonsurée par la nature. Il portait toujours, en sa qualité de sommelier de son couvent, un trousseau de clefs et une escarcelle à sa ceinture; il s'appuyait en marchant sur un gros bâton qui avait servi autrefois de manche à la croix de la procession, et sur lequel on voyait encore en demi-relief quelques fleurs de lis presque effacées. Toujours riant et en belle humeur, distribuant volontiers aux nécessiteux des aumônes, aux petits enfants des images, et aux malades de joyeux contes; chéri de tout le monde, se garant avec soin des cafards et des faux dévots, franc comme l'or et fin comme l'ambre, mais beaucoup plus assidu à la bouteille qu'à son bréviaire, tel était frère Jean des Entommures, un des meilleurs amis de notre joyeux maître François.

Or, en attendant la friture, tous deux assis à la même table et buvant à la même pinte, ils entrèrent en joyeux propos. Oh! le gentil vin blanc! s'écria maître François en lorgnant à travers son verre plein; c'est de la Devinière sans doute? Je reconnais bien là nos excellents raisins pineaux!

--Bren! bren! disait entre ses dents la grosse servante qui allait et venait autour d'eux, la Devinière n'est pas pour toi.

Mais un regard de frère Jean suffisait pour lui imposer silence, et cette femelle si acariâtre et si hautaine avec tout le monde, filait doux devant lui comme une petite sainte Geneviève, ce dont maître François semblait quelque peu s'étonner.

--Ça! dit frère Jean, racontons-nous un peu nos aventures. Il ne tient qu'à nous de commencer ici un poème épique et de nous donner mutuellement le commencement de nos faits et gestes héroïques, car je me doute bien que vous avez eu à soutenir de grands combats, tant à Fontenay-le-Comte qu'à la Basmette.

--Frère Buinard, dit maître François, je te renie pour mon frère en

moinerie si tu me dis vous comme à un étranger; je veux bien te raconter mes aventures de la Basmette, mais tu me diras ensuite tout ce que tu sais des nouvelles de céans, et pourquoi messire Thomas, mon père, est si fort irrité contre moi.

--C'est précisément, dit frère Jean, pour tes exploits de la Basmette; mais raconte-les-moi, car je n'en suis pas bien informé.

Et là-dessus maître François lui raconta ce que nous avons déjà vu dans Rabelais à la Basmette.

--Vivat! frère Lubin, dit le moine, et buvons frais à la santé de la gentille Marjolaine. Si jamais je vais en Anjou, je veux lui apprendre mes patenôtres.

--Bon! et en quoi tes patenôtres diffèrent-elles des patenôtres du monde chrétien?

--Ce sont les patenôtres de quintessence, dit frère Jean: mais revenons à nos moutons.--Voici qu'on nous apporte des grillades.

--Bien! nos moutons, à ce qu'il nous paraît, portaient de la soie pour de la laine. C'étaient des rustres parvenus.

--Ou bien des moines enrichis: mais parlons d'autre chose. Tu veux, n'est-ce pas, savoir des nouvelles de ton père et de ta famille, qui te faisait tout à l'heure assez rudement accueillir?

--C'est ce que je te demande, frère Jean mon ami, par les houseaux de saint Benoît.

--Pardieu, tu n'avais besoin d'adjurer personne. Me voici prêt à parler si tu l'es aussi à m'entendre.

--Parle, dit gravement maître François en coupant une tranche de lard.

--Tu sauras donc, dit frère Jean, que la maison d'ici et celle de la Devinière sont dans le plus grand désarroi.

--Je m'en doutais, mais va toujours.

--Eh bien, c'est que ton pauvre père est à moitié fou.

--Il s'est donc déjà dessaisi de la moitié de son bien en faveur des moines?

--Non, mais il compte bientôt leur donner tout s'il ne tient qu'à frère Macé-Pelosse, et voici comment la farce se joue:

--Lève le rideau, dit maître François.

--Tu sais ce que c'est que ton cousin Jérôme.

--Parfaitement. C'est une barrique défoncée....

--Oui, mais qui ne perd pas d'esprit faute d'en avoir jamais été pleine.

Le drôle n'en a pas moins séduit une petite fille que convoitait frère Macé. Le moine voudrait bien se consoler de cette déconvenue en buvant du meilleur aux dépens du cousin Jérôme, et il voudrait souffler la Devinière à celui qui lui a soufflé sa belle. Aussi s'est-il emparé de l'esprit de messire Thomas, et sous le prétexte de le garder dans sa maladie, il ne laisse pénétrer personne jusqu'à lui, attendant sans doute que le bonhomme ait rendu l'âme pour lever le masque et exhiber un bon testament bien en forme, où le cher neveu sera déshérité à cause de son inconduite. Quant à ta part, on y a mis bon ordre en te faisant prononcer tes vœux de pauvreté; mais on a peur de ton retour, car ton père a reçu une longue lettre du prier de la Basmette, et toutes les mesures sont prises pour que tu ne parviennes pas jusqu'à lui, si tu voulais le voir et lui parler, attendu que ton éloquence et ta finesse naturelle leur sont bien connues. Et tu vois que des ordres avaient même été donnés pour te mal accueillir ici, où les premiers venus doivent cependant être bien reçus pour leur argent.

--Bien m'en a pris, en ce cas, de te rencontrer; mais comment donc as-tu sur la féroce Mathurine un ascendant aussi prodigieux? Je crois, en vérité, qu'elle baisse les yeux quand tu la regardes.

--C'est que je suis son confesseur, et de plus....

--Assez, frère Jean, mon compère; n'en dis pas tant, j'en comprendrais davantage encore. Tu lui apprends sans doute tes patenôtres?

--Oh! pour cela, je n'ai pas grand'peine; c'est une fille accommodante, et elle dit souvent amen avant que je commence l'oraison. J'en fais tout ce que je veux, je t'assure, et au fond elle n'est pas méchante.

--En ce cas, elle économise bien son fonds, et je la crois femme de ménage. Mais ne parlais-tu pas d'une petite qui avait été trompée par mon cousin Jérôme?

--Ah! oui, la petite Violette, charmante fille, en vérité, et qui méritait de meilleures amours. Il l'a abandonnée, pensant qu'il recouvrerait ainsi les bonnes grâces de son oncle; puis, le mécontentement de lui-même et la paresse l'ont pris au corps, si bien qu'il néglige maintenant à la fois et Violette qui pleure dans sa cabane auprès de la Roche-Clairmaud, où elle attend toujours qu'il vienne la prendre pour l'épouser, comme il le lui a si souvent promis, et son vieil oncle, qui agonise entre les pilules de sa propre composition et les sermons de père Macé, et l'auberge même de la Lamproie, où presque jamais maintenant on ne le rencontre. Les vieilles des environs prétendent qu'il court le garou; moi, je crois qu'il pense de l'ivrognerie ce que l'on dit ordinairement des prophètes: personne ne peut l'être chez soi; et le cousin Jérôme suppose qu'il ne se griserait pas si bien avec le vin de la Cave peinte. Plus d'une fois, en m'en retournant à Seuillé, je l'ai rencontré chancelant au bord d'une route, et je ne pense pas que ce fût de la diète ou de la fièvre. Honni soit, d'ailleurs, qui mal y pensé! la petite Violette n'a pas trop à se plaindre. On la quitte pour la bouteille: c'est la traiter assurément comme j'ai souvent traité mon bréviaire. Or, le bréviaire, comme on sait, est la femme des gens d'église.

--Et tes patenôtres, frère Jean, les laisses-tu pour la bouteille?

--Non, fais-je, en vérité, car le ventre de la bouteille est un des gros grains de mon rosaire. Vois-tu, frère François, mon maître, n'en déplaie à ta médecine, j'enfile dans une même chaîne de gaieté franche mes jours tels que Dieu me les donne, et de tous les plaisirs qu'il m'envoie, je le bénis en les comptant. Tout ce que ma main touche d'agréable à saisir, soit le goulot d'une bouteille, soit une vermeille et appétissante grappe du beau clos de la Devinière, je le prends pour sujet de mon oraison, et j'en remercie dévotement le ciel. C'est ainsi que j'égrène la vie, prenant volontiers pour chapelet cette couronne de raisins qui dessine la tonsure du vieux Silène. N'est-ce pas une bonne chose que de bénir Dieu à propos de tout? et le bon moyen de faire que les choses de ce monde n'empêchent en rien notre sanctification, n'est-ce pas de les sanctifier elles-mêmes? Je te dis en vérité, maître François, mon bel ami, que je ne chante pas une chanson que la reconnaissance de mon âme pour la divine Providence qui nous donne le pïot n'en fasse en intention un vrai cantique, un verre de bon vin me fait presque pleurer de joie; il me semble que je goûte la bonté même du bon Dieu, et que son amour me réchauffe le coeur. Alors, je suis indulgent pour toute la terre; le diable serait assis auprès de moi que j'étendrais un coin de mon froc pour m'empêcher de voir sa queue. La grosse Mathurine elle-même me paraît alors aimable et belle comme la plus jeune des sirènes! Ça, combien de patenôtres avons-nous déjà défilées? deux, trois, quatre; débouchons celle-ci, et il ne nous en faudra plus qu'une autre; mes patenôtres sont à l'usage de Rome et doivent avoir six gros grains. Ce sont des ventres de bouteilles; les menus suffrages sont des petits verres. Continuons et ne négligeons rien.

--C'est très-bien, dit maître François, j'estime assez tes patenôtres, mais je vois qu'il faut que je parte pour la Devinière, et que j'essaye de délivrer mon pauvre père de tous ces tirelopins qui l'obsèdent. Comment ferai-je pour parvenir jusqu'à lui? Je compte sur toi, frère Jean, tu me serviras d'introducteur là-bas comme céans: _clericus clericum_... tu sais le proverbe. Or, ce n'est pas du bien que je me soucie. Je ne m'arrête pas ici, je veux aller à Montpellier où je trouverai plus d'argent qu'il ne m'en faudra; mais, en vérité, je ne saurais laisser mourir mon père entre les mains de ces gens-là.

--Je le conçois, dit frère Jean, et je t'aiderai de tout mon pouvoir; attends que je dise deux mots à l'oreille de Mathurine.... Bien, la voilà toute à ton service. Tout est convenu; personne ne te connaît ici. Tu es un savant de mes amis, venu de très-loin pour me voir; tu reprendras pour ce soir ton ancienne chambre, au-dessus du jeu de boules, je t'y ferai tenir tout ce dont tu as besoin, et dès demain je viendrai te chercher pour aller à la Devinière. C'est entendu, n'est-ce pas? Eh bien! plus rien dans les bouteilles? Eh! Mathurine! Mathurine! va nous remplir la dame-jeanne, mes patenôtres sont finies pour aujourd'hui; passons au dernier _oremus_!

III

LE SEIGNEUR DE LA DEVINIÈRE

Le pont de Chinon réunit à la ville le bourg de Parillé; à un quart de lieue de là, toujours sur la rive gauche de la Vienne, on trouve, en passant par Vaubreton, le chemin de la Roche-Clairmaud. Des hauteurs de la Roche-Clairmaud, on découvre le plus beau paysage qui se puisse voir; c'est là que les plus riches campagnes de France étendent leurs magnifiques tapis verts sur un terrain délicieusement accidenté et tout brodé de bouquets de bois au milieu desquels s'épanouissent des bourgs et des villages. Là, les aiguilles des clochers semblent percer la mousse des roches et pousser comme des pariétaires; plus loin, de petites maisons blanches s'éparpillent au penchant d'un coteau et se rangent aux bords de la rivière comme des brebis qui descendent à l'abreuvoir. Des cours d'eau serpentent de tous côtés, et les rivières qui baignent ces contrées heureuses semblent vouloir y dépenser toutes leurs eaux, comme si elles espéraient y mourir, et, de fait, nulle part elles ne réfléchiraient le sourire d'un ciel plus doux, et les séductions d'un climat tiède et caressant ne les endormiraient nulle part sous des rives plus enchantées. D'un côté, c'est la Vienne qui va se réunir à la Loire entre Claye et Mont-Soreau, non loin de l'île bienheureuse où devait s'élever l'abbaye de Thélème; plus loin, sur la droite et en arrière, coule tranquillement la Vède, dont le gué fut sondé, dit-on, par les soldats de Picrochole. Au pied même de la Roche-Clairmaud passe la petite rivière de Fresnay, qui se jette dans la Vienne, au-dessous de Potillé et de Cinais, et qui se forme d'une multitude de petits ruisseaux. La campagne, de ce côté, est véritablement merveilleuse: c'est un jardin du pays des fées. Aussi loin que le regard peut se porter, on ne voit que luxe de la nature et délices des yeux; là aussi les clochers se multiplient et les villages se rapprochent en signe de concorde de la terre et du ciel. C'est au milieu de ce paradis terrestre qu'on aperçoit tout d'abord, de la Roche-Clairmaud, les bâtiments gothiques et les tours aiguës de l'abbaye de Seuillé, tout entourée de vignobles et de champs, plantés de pommiers et de poiriers, qui s'étendent, comme nous l'avons dit, jusqu'au clos de la Devinière.

C'est à la Devinière que nous allons.

Après avoir traversé le gué du Fresnay, on continue de suivre à rebours le chemin de la Roche-Clairmaud, et à l'endroit où il se croise avec le chemin de Seuillé, on voit apparaître, au-dessus d'une muraille assez haute, le pignon le plus élevé du grand bâtiment de la métairie. Ce bâtiment ressemble assez à une église de campagne, car le premier étage est comme à cheval sur un rez-de-chaussée beaucoup plus vaste; une petite maisonnette, adossée au front même de cette singulière construction, semble servir de péristyle au grand portail, qui n'existe cependant pas. Une autre maisonnette, un peu plus grande et entièrement séparée du corps de logis principal, sert de retraite au métayer; le premier étage de la grande maison est habité par le seigneur de la Devinière.

Le lendemain de la rencontre de frère Jean et de maître François, le vieux Thomas Rabelais était assis dans un immense fauteuil, près du feu, malgré la belle saison et la grande chaleur, car il avait toujours besoin de tenir chaudes ses potions et ses tisanes. Il était donc enveloppé dans une grande robe de laine à grandes fleurs rouges et jaunes, un bonnet de nuit enfoncé jusque sur ses yeux, et les lunettes attachées au bonnet; un de ses pieds, tout emmaillotté de linges, était

étendu sur un tabouret, car il avait des accès de goutte; il appuyait ses deux mains et son menton sur une canne à bec de corbin qui semblait parodier son nez; une petite toux sèche le secouait par intervalles; il regardait les tisons d'un air mécontent, et semblait quereller tous bas les coussins dont son dos et ses coudes étaient, selon lui, mal rembourrés. Près de lui, sur un siège de bois sculpté et garni d'un ancien velours vert à clous dorés et à bordure noire, se prélassait le frère Macé-Pelosse, le pourvoyeur du couvent de Seuillé.

Frère Macé était un petit moine sec et brun, aux yeux sournois, à la peau luisante et bise; ses grosses et flasques paupières embéguinaient de leur mieux ses regards perçants et rancuniers: il plissait habituellement ses lèvres, comme pour rapetisser la fente démesurée de sa bouche et protéger l'incognito d'un râtelier dégarni et déchaussé; car bien rarement les cafards sont-ils porteurs de belles dents, à cause des exhalaisons fortes de leur vie intérieure, qui consiste assez souvent en un mauvais estomac et en un foie engorgé et malade. Frère Macé avait, de plus, la tenue modeste et les mains jointes dans les manches de sa cuculle d'un beau drap fin et mal brossé; un chapelet de Jérusalem était passé dans son étroite ceinture de cuir, et faisait tinter, au moindre mouvement qu'il faisait, toute une grappe de têtes de mort, de reliquaires et de médailles miraculeuses. Il tenait ouvert sur ses genoux un gros et gras bouquin relié en parchemin jaune, c'était la fleur des exemples; il venait de faire au vieux Thomas sa petite lecture du matin, et il en était au commentaire.

--Considérez bien, disait-il, d'après les divers exemples que je vous ai lus, combien les saints ont toujours abhorré la chair et le sang, et les chaînes de la parenté et les tendresses de la famille. Ici, c'est un saint Siméon Stylite qui, après dix-huit ans d'absence, refuse de descendre de sa colonne pour recevoir les adieux d'une mère qui se meurt; là, c'est un saint Alexis qui, le jour même de son mariage, quitte sa femme et ses parents, pour s'en aller mendiant et courant le monde. Plus loin, c'est un pieux solitaire qui, pour obéir à son supérieur, jette son propre enfant dans un puits; Dieu est jaloux de nos affections, et maltraiter ceux qu'il nous soupçonnerait volontiers d'aimer, c'est lui donner des preuves d'amour! Heureux le saint enfant qui compte pour rien les larmes de sa mère, et qui marcherait sur les cheveux blancs de son père, plutôt que de s'arrêter une seule minute sur le chemin glissant de la perfection! La religion est une doctrine de mort qui tue et sacrifie tout sans pitié.

Dieu n'a pas épargné son propre fils; il l'a abandonné au supplice quoique innocent, et nous aurions pitié de nos enfants coupables! Eh! que nous importent les fruits impurs de la chair et du sang! Nos enfants, ce sont nos bonnes oeuvres, nos mortifications, nos aumônes à l'Église et nos incessantes prières. Quant à ceux dont la naissance doit nous faire rougir en nous rappelant des instants de concupiscence satisfaite, nous devons leur laisser de bons exemples à suivre: voilà tout l'héritage d'un chrétien. Mais pour cet argent mal acquis, pour cette richesse d'iniquité, prenons garde qu'elle ne crie contre nous après notre mort en perpétuant nos désordres; sanctifions cet argent afin qu'il ne périsse pas avec nous; suspendons aux colonnes du temple de Dieu les dépouilles de Bélial; mourons pauvres pour expier le crime d'avoir vécu riches, et laissons à nos enfants et à nos hoirs la pauvreté chrétienne comme le plus grand de tous les trésors.

Frère Macé s'arrêta un peu pour souffler au bout de cette lourde période, et, roulant les yeux de côté, il épiait sur les traits du père Thomas l'effet de sa pieuse harangue.

Le vieux Thomas avait l'air toujours plus impatient et plus ennuyé.

--Pardieu! dit-il enfin d'un ton qui fit tressaillir le moine, si la pauvreté est un si excellent bien, pourquoi ne la laisserais-je pas aux bons religieux de Seuillé plutôt qu'à mon pendarde de neveu? et si l'argent est une chose si pernicieuse, pourquoi donc les moines sont-ils en général si empressés pour en avoir?

--Saint Benoît! que dites-vous, reprit frère Macé en se signant deux fois, les moines et les religieux ne sont-ils pas toujours pauvres au milieu même des richesses, puisqu'ils ne possèdent rien en propre, pas même le vêtement qui les couvre! C'est à la communauté que vous laisserez votre héritage: aucun de nous en son particulier n'en aura rien, mais tous s'en trouveront mieux et prieront Dieu pour vous. Donner à la communauté, c'est donner à Dieu; car c'est à Dieu seul qu'appartient réellement ce qui est à tous.

--Peut-être bien, frère Macé, peut-être bien! je ne soutiens pas le contraire. Et vous savez, de reste, que je prétends donner à la sainte abbaye de Seuillé cette métairie de la Devinière. Je l'ai promis, et je ne m'en dédis pas; mais j'ai l'entendement tout troublé de doutes et de scrupules. Vous savez que la pauvreté, qui est la bonne nourrice de la vertu des saints, est une mauvaise conseillère pour les âmes faibles. Ainsi me voilà en perplexité touchant mon neveu; car je ne vous parle pas de mon fils, qu'il faudrait peut-être cependant assister dans l'extrémité où il doit se trouver. Mais parlons de mon neveu; il est faible d'esprit et paresseux de son naturel; si je le laisse dans la misère, il se fera peut-être bateleur ou larron, à la honte de sa famille. Vous me dites que Dieu a frappé son fils bien-aimé: sans doute, mais c'était pour lui ouvrir ensuite le royaume de sa gloire et le constituer héritier de sa toute-puissance; de plus, s'il a voulu soumettre sa propre divinité à la mort, c'était pour nous, qui sommes ses enfants: il a donc bien aimé les siens, et nous donne son exemple à suivre. Je ne sais comment le grand saint Siméon Stylite arrangeait sa sainteté avec le commandement de Dieu qui nous dit d'honorer père et mère. Saint Alexis savait sans doute que répondre à cette parole de notre Seigneur: Celui qui se sépare de sa femme, la voue lui-même à l'adultère. Et une lumière surnaturelle lui avait sans doute garanti la vertu de sa nouvelle épouse. Quant à ce solitaire qui jetait son fils dans un puits, je le félicite de n'avoir pas eu à se garder dans ce temps-là d'un bon lieutenant criminel; mais de notre temps pareille obéissance serait appelée par les juges de la Tournelle ou du Châtelet de Paris, complicité d'assassinat. Ce sont toutes ces réflexions qui me tourmentent depuis hier soir, et qui font que je ne comprends plus rien à vos histoires et à vos sermons.

Vous aurez commis quelque péché d'orgueil contre Dieu, dit sèchement le frère Macé; c'est pourquoi votre âme est malade. Faites un bon examen de conscience et renoncez à votre propre jugement. Accusez-vous d'avoir raisonné comme un hérétique, et frappez-vous humblement la poitrine en disant trois fois: C'est ma faute.

En ce moment on frappait assez fort à la porte de la chambre.

--Entrez, dit maître Thomas en toussant.

--Non, cria frère Macé, n'entrez pas, attendez; qui êtes-vous et pourquoi frappez-vous si fort à la porte d'un malade?

Frère Macé s'était levé, et courait vers la porte qui s'ouvrit avant qu'il eût le temps de la retenir.... Mais il se rassura en voyant apparaître la face vermeille de frère Jean.

--Ah! dit-il en allant se rasseoir avec un geste de mépris, c'est ce lourdaud de frère Buinard.

On sait que les bigots pardonnent bien plus volontiers à leurs confrères la goinfrerie que l'intelligence. Or, frère Jean qui avait des vices et de l'esprit, ne laissait paraître que ses vices en présence des autres moines, aussi n'était-il pas regardé par eux comme un homme dangereux; il se moquait bien un peu quelquefois des pratiques de la religion, mais comme il avait soin de ménager les gens d'église et qu'il se montrait fort zélé pour la richesse du couvent et le bon entretien de la vigne, on l'aimait mieux ainsi que s'il eût été vertueux et raisonneur. D'ailleurs, il se confessait régulièrement, et s'il ne disait pas fidèlement ses heures, il passait du moins pour les dire. Il évitait d'ailleurs les esclandres, ne se brouillait jamais avec les pères ni avec les maris, ménageait la chèvre et le chou, et n'avait jamais eu d'enfants; c'était donc un excellent moine dans l'opinion même de frère Macé.

Jean Buinard entra tout essoufflé, s'assit lourdement, renifla bruyamment et s'essuya le front à deux ou trois reprises. Je viens... ouf, je viens... ah! quelle chaleur! je boirais bien un coup, mais pouah! je ne vois ici que des tisanes! je viens de la part... mon front ruisselle....

--Voulez-vous un verre d'eau fraîche, dit frère Macé?

--Non, merci, je n'ai que faire de gagner une pleurésie. Je viens de la part du père prieur qui a besoin de parler tout de suite à frère Macé, et qui m'envoie le remplacer pendant quelques heures, c'est pour une affaire importante à ce qu'il m'a dit. Ah! ouf!... je voudrais bien un verre ou deux de bonne purée septembrale.

--Je vais vous faire donner cela, dit le vieux Thomas, mettez-vous à la fenêtre et appelez le métayer.

--Du tout! du tout! dit frère Macé, frère Jean n'a pas besoin de boire; qu'il dise tierce, cela le rafraîchira. Tenez, voulez-vous mon bréviaire?

--Grand merci, dit frère Jean, je puis me servir du diurnal de messire Thomas, il est en latin et en français.

--En français, dit frère Macé en soupirant. Voyez les progrès de l'hérésie! Bientôt, chez les gens qui se croient les meilleurs

catholiques, on trouvera la Bible en français, et ce sera bien alors la confusion des langues de Babel et le règne de la bête annoncé dans l'Apocalypse.

--Pardieu! dit tout bas frère Jean, quand le roi sera une bête il te prendra pour son premier ministre.

--Hein? que dites-vous?

--Je dis que le règne de la bête ne viendra pas tant que Dieu aura d'aussi bons ministres.

--C'est bien! c'est bien! maître frère Jean, vous êtes un flatteur. Je vous laisse donc ici; veillez bien à ce que le malade ne voie personne, c'est nécessaire pour sa santé. Faites-vous apporter un peu de vin, si bon vous semble, et usez-en modérément. Je ne fais qu'aller et revenir.

--Allez, à votre aise, dit frère Jean, ne suis-je pas fait pour attendre?

--À revoir, maître Thomas; chassez avec soin vos mauvaises pensées, et que je vous trouve repentant à mon retour.

--Va, va, dit frère Jean en refermant la porte sur les talons du frère Macé, je travaillerai mieux que toi à la conversion du bonhomme... Ah! continua-t-il en bâillant de toute sa force et en étendant ses bras, en voilà un qui est ennuyeux!

--C'est bien vrai ce que vous dites là, répondit alors le vieux Thomas qui avait entendu cette dernière exclamation. Décidément, frère Macé m'obsède. C'est un saint homme, sans doute, et je le révère; mais il ne sait que me gronder comme un enfant, au lieu d'éclaircir mes doutes. Eh! par Bacchus... non, je me trompe, je voulais dire par saint Benoît, j'ai soixante-deux ans passés. Je suis malade, c'est vrai; mais je ne suis pas un imbécile. Je connais mon catéchisme aussi bien que personne, et l'on ne m'en fera pas accroire! Tenez, frère Jean, je ne sais si vous pensez comme moi, mais il me semble que le révérend frère Macé n'est pas aussi savant qu'on pourrait bien le croire: qu'en dites-vous? exprimez franchement votre pensée, je ne le lui répéterai pas.

--Qu'il soit savant ou non savant, c'est ce que je ne vous dirai pas, et pour cause. Votre fils, maître François, s'y connaîtrait mieux que moi, sans doute, mais vous avez juré de ne plus le voir, et c'est un vilain jurement que vous avez fait là.

--Ah! ne m'en parlez pas, frère Jean, ne m'en parlez pas: je suis assez tourmenté à son sujet. Hier soir le métayer avait emporté mon diurnal pour en nettoyer les fermoirs: quand il me l'a remis et que je l'ai ouvert, il en est tombé une lettre dont je ne reconnaissais pas d'abord l'écriture. Cette lettre m'a bien donné à penser.

--Et cette lettre venait de maître François? dit le moine faisant l'ignorant (car c'était lui-même qui, la veille, avait caché la lettre dans le livre, pendant que le métayer tournait le dos.)

--Si elle vient de lui, je ne sais trop comment, dit le malade, car

le métayer m'a juré, par tous les saints, que personne autre que lui n'avait touché au livre, et que d'ailleurs, excepté frère Macé et vous, que nous voyons presque tous les jours, personne n'est venu à la maison; cela me confond, en vérité: et je suis presque tenté de croire que mon malheureux fils est devenu sorcier, comme les moines de la Basmette l'en accusent.

--N'en croyez rien, dit frère Jean. Ce serait plutôt un miracle du ciel pour faire éclater l'innocence d'un bon religieux qu'on calomnie.

--Croyez-vous cela, frère Jean? Mais vous savez bien que François est un écerelé qui ne peut rester nulle part. Lors de ses démêlés avec les moines de Fontenay-le-Comte, n'ai-je pas cru bonnement qu'ils étaient jaloux de lui à cause de ses grandes études? Frère Macé m'a bien fait changer d'avis; il connaît un peu les religieux de Fontenay, et d'ailleurs il pose en principe une maxime fort sage: c'est qu'un moine a toujours tort lorsqu'il ne s'accorde pas avec ses supérieurs. Enfin, n'importe; j'ai cru que mon vaurien avait raison, et j'ai fait exprès le voyage de la Basmette pour m'assurer qu'il y serait bien. Lui-même m'a écrit qu'il y jouissait d'une grande liberté, et qu'il était au mieux avec le prieur... et puis voilà que j'apprends des algarades, des profanations, des impiétés!

Mais à l'entendre, cependant, c'est toujours lui qui a raison, et ses supérieurs qui ont tort. Il m'écrivit un tas de belles choses et protesta de sa foi en Jésus-Christ et en son Église, de son inviolable attachement pour ses devoirs, de sa tendresse pour son père. Tous les huguenots et tous les impies en disent autant... Cependant, je ne sais pourquoi, je suis dans une grande perplexité. Je me méfie du beau langage, et voilà que je m'y laisse prendre; car depuis que j'ai lu, pour mon malheur, la lettre de ce libertin, je goûte beaucoup moins les sermons de frère Macé, et je crois en vérité que tout à l'heure je raisonnais contre lui; enfin, mon pauvre frère Jean, que vous dirai-je? me voilà tiraillé de droite et de gauche; car d'un côté j'ai promis à frère Macé de ne jamais plus m'occuper de cet indigne fils, et de l'autre pourtant je ne dois pas, comme dans sa lettre il le dit très-bien, le condamner pour jamais sans l'entendre. J'ai eu tort de lire cette maudite lettre... Je ne sais quoi s'est remué dans mes entrailles, et faut-il que je vous l'avoue? oui, je vous l'avouerai tout bas si vous me promettez que frère Macé n'en saura rien, eh bien! en vérité, j'ai pleuré après avoir lu cette lettre. Il est bien difficile de ne pas les aimer toujours un peu, ces pauvres drôles qu'on a vus si petits... Tenez, frère Jean, tenez, grondez-moi, car voici que je redeviens tout bête... Le fripon!... le pendard! ajouta le vieillard en élevant la voix et en sanglotant, qu'il ne revienne jamais, que je ne le voie plus. C'en est fait, c'est fini pour toujours; il a trop abusé de ma bonté!

--Si pourtant il revenait en ce moment, dit frère Jean, et supposé qu'il ne soit pas sans reproche, s'il venait comme l'enfant prodigue se jeter à vos pieds en vous disant...

--Non! non! non! cria le vieux avec colère, après avoir essuyé une larme au coin de son oeil, je le pleure, mais je le maudis. Je ne l'écouterai point, il m'a assez empoisonné l'esprit de sa lettre pernicieuse. Si notre bras droit nous est un sujet de scandale, l'Écriture dit qu'il

faut nous le couper; qu'il soit innocent, je le souhaite pour lui; mais ses supérieurs le condamnent. Arrière! loin de moi l'hérétique, je lui dis Raca!

--Celui qui dit à son frère Raca sera condamné par le jugement, dit frère Jean.

--Eh! non, ce n'est pas cela, vous citez mal l'Évangile. D'ailleurs, ce qu'on ne doit pas dire à son frère, on peut bien le dire à son fils...
Aïe! aïe! voilà un accès de goutte qui me prend! Ah! pendard de fils!
ah! vaurien! je te renie! je te déshérite! je déshérite tout le monde!
Aïe! aïe! miséricorde! mon Dieu! _confiteor_! j'ai péché! Ah! chienne de lettre! maudite lettre! je vais te jeter au feu. Au secours! on me tenaille, on me mord, on me brûle!

--Je citais mal l'Évangile, en effet, dit frère Jean; il y a: «Celui qui dira: vous êtes, fou sera condamné à la gêne et au feu. C'est sans doute pour cela que vous brûlez la lettre. Vous agissez mal envers ce pauvre maître François, et voilà que le bon Dieu vous punit.

--A mon secours! à mon secours! poursuit eu criant le vieux Thomas; frère Jean, mon ami, je crois que je vais en mourir; ce frère Macé n'entend rien à ma maladie, le médecin du couvent non plus. Je veux un médecin qui sache quelque chose.

--Attendez, dit frère Jean, voici un merveilleux coup de hasard, ou pour mieux dire de Providence. Hier, en me rafraîchissant à la Cave peinte, j'ai rencontré un grand docteur qui arrive de Perse, où il a guéri toutes les femmes et même les chats et les chiens du grand sophi...

--Le sophi de Perse?

--Ma foi, le Grand Mogol, si vous voulez, ou le grand schah. Aussi bien, je vous disais qu'il avait guéri tous les petits chats, ce sont probablement les enfants de ce grand seigneur. Pour en revenir à mon médecin, c'est un homme prodigieux qui ressusciterait des morts; mais je ne sais s'il voudrait bien venir ici, car il ne fait que passer dans le pays, et je crois qu'il repartira aujourd'hui même. Et tenez, cela me rappelle que je devrais aller tout présentement le voir à la Roche-Clairmaud, où il doit être venu pour visiter une personne qui lui est fort recommandée; j'avais promis de boire avec lui le coup du départ, mais je ne puis quitter ainsi cet excellent maître Thomas, surtout au moment où ses douleurs le font le plus souffrir.

--Et comment s'appelle ce grand médecin, je vous prie?

--Maître Rondibilis-Panurgius-Alcofribas.

--Frère Jean, vous êtes de mes amis?

--Je suis tout à vous et aux vôtres.

--Voulez-vous me rendre un grand service?

--Je veux tout ce que je puis pour vous.

--Eh bien! il faut tout de suite que vous partiez pour la Roche-Clairmaud; c'est tout près d'ici. Allez vite et revenez plus vite encore, mais ne revenez pas seul, entendez-vous! Amenez-moi, maître Risibilis... Cacofribas... Comment l'avez-vous appelé? Dites-lui que j'ai des écus au soleil qui font litière pour la science. Dites-lui que je souffre, que je meurs, que je voudrais bien guérir et vivre encore un peu, ne fût-ce que pour ne pas laisser prendre si tôt la Devinière à ce frère Macé Pelosse, et à vous tous, méchants frocards que vous êtes! Ah! le pied! aïe! aïe! aïe! Courez vite, frère Jean, vous êtes un brave et excellent religieux, et les moines ne sont pas de méchants frocards; mais courez, pour l'amour de Dieu!

--Vous allez me faire des affaires avec le frère Macé, dit Jean Buinard en se grattant l'oreille. Il m'a défendu de vous laisser seul et de laisser entrer personne. Vous savez bien qu'il vous garde à vue, pour qu'on ne vienne pas vous détourner de vos bonnes dispositions pour le couvent.

--Il me garde à vue! dit le père Thomas furieux et se soulevant à demi sur sa chaise. Ah! il me garde à vue! Je trouve l'aveu naïf et la chose bonne à savoir. Il me croit donc bien bas, et il voudrait donc bien me voir mort! Le médecin! vite le médecin! qu'il me guérisse seulement pour un an, et je lui donnerai bonne part de l'héritage des moines! Doucement, doucement, mes bons pères! vous ne la tenez pas encore, la bourse du vieux Rabelais; et le raisin de la Devinière ne mûrira peut-être pas encore cette année pour vous!... Ce n'est pas à vous que je parle, frère Jean, mon excellent ami, et vous en boirez toujours avec moi tant que vous voudrez, si jamais je puis boire encore... Allez vite, et dites en passant à Guillaume qu'il en tire du frais; vous boirez à votre retour. Mais ne perdez pas un instant, je vous prie.

--J'y vais donc, dit frère Jean; aussi bien m'eût-il été pénible de laisser partir ce fameux docteur sans le revoir. Mais si frère Macé revient pendant que je n'y serai pas?...

--Prenez la clef de la grande porte; vous la fermerez en sortant, et dites à Guillaume de monter ici: je veux qu'il n'ouvre à personne avant votre retour. Ah! l'on me garde à vue! Je suis bien aise de l'apprendre! Eh bien! frère Macé gardera la porte si bon lui semble; et d'ailleurs il ne reviendra peut-être pas de si tôt.

--Allons, je vais faire toute diligence; mais, si vous m'en croyez, éconduisez doucement frère Macé sans le mettre à la porte; il ne faut jamais fâcher un saint homme, cela fait loucher le bon Dieu. Surtout gardez-moi le secret!...

--Courez donc vite et ne craignez rien: me prenez-vous pour une pie borgne?

--Je vous prendrais plutôt pour un rossignol aveugle, quand la goutte vous fait chanter; car vous vous plaignez alors comme devait se plaindre Philomèle... lorsqu'elle était enrhumée. Je cours sans m'arrêter, et il n'y aura pas de ma faute, si bientôt je ne vous amène Panurgius Alcofribas.

IV

L'ORDONNANCE D'ALCOFRIBAS

Depuis le matin, maître François attendait frère Jean dans une cabane à demi cachée dans un massif de verdure, au pied de la Roche-Clairmaud. Cette cabane était celle d'une pauvre orpheline, la fille de Jacques Deschamps, le manouvrier mort à la peine. On la nommait Violette, à cause de sa modestie, et peut-être aussi parce qu'elle était bonne et jolie comme les petites fleurs de mars. Elle semblait aussi tout parfumer autour d'elle de simplicité et de fraîcheur, vivant seule et cachée, fleurissant en secret sous la feuillée, au pied de la montagne, pleurant à la rosée d'amour, et baissant doucement la tête. Pauvre petite Violette Deschamps!

La cabane de l'orpheline était toute pauvre et délabrée en dehors, propre et bien entretenue au dedans, autant que le permettait l'indigence de la jeune fille. Mais pourquoi l'appeler jeune fille encore? La pauvre belle ne l'est déjà plus, et son visage n'a changé que pour s'attrister et pâlir. Seule et sans protecteur presque au sortir de l'adolescence, elle avait d'abord languie de la soif d'amour; car c'était un brave petit coeur, plus délicat et plus aimant qu'on ne s'attend d'ordinaire à les rencontrer au village, sans expérience aucune, et jugeant de tout d'après elle-même; elle avait bien vite aidé à la tromper le premier qui s'en était donné le passe-temps. Mais pour ne trouver qu'un passe-temps à tromper une aussi bonne et généreuse enfant, il fallait être une brute ou un méchant-; Jérôme n'était précisément ni l'un ni l'autre: c'était un paresseux et un ivrogne.

Qui se ressemble s'assemble, dit un proverbe trivial. Cependant, en dépit de la sagesse des nations, la sympathie quelquefois, et l'amour très-souvent, rapprochent des naturels opposés comme étaient ceux de Violette Deschamps et du cabaretier de la Lamproie.

Elle s'était prise à lui d'ailleurs par les liens de la reconnaissance; le seigneur de la Devinière avait payé les dettes de Deschamps, pour empêcher que sa maisonnette ne fût vendue à sa mort. Jérôme avait été le messenger de son oncle, et s'était fait l'entremetteur dans cette affaire de bienfaisance, par bonté de coeur d'abord, puis après par intérêt de convoitise. Il était toujours joyeux et grand parleur; la jeune fille était triste et timide. Faute de mieux, elle s'habitua à lui et crut l'aimer, parce qu'elle le parait de tout ce qu'elle imaginait elle-même de plus agréable. Elle s'était enfin donnée à lui les yeux fermés et souriante à sa chimère, comme ces jeunes veuves qui croient en rêve tenir l'époux qu'elles regrettent, et se réveillent en embrassant leur traversin.

A l'époque où se passent les faits de ce récit, Violette Deschamps s'était déjà réveillée, mais son mauvais rêve d'amour lui avait malheureusement laissé autre chose encore que le désenchantement et le veuvage: les preuves de sa faiblesse avaient paru sous la forme d'un bel enfant. Le seigneur de la Devinière lui avait impitoyablement retiré sa protection, à l'instigation du méchant frère Macé, qui d'abord avait essayé lui-même de protéger l'orpheline, et avait été mis par elle à la porte de sa cabane à la suite d'une conversation un peu vive qu'ils

avaient eue on ne sait trop sur quel sujet. Jérôme avait peu à peu cessé de venir voir Violette dès qu'il l'avait vue compromise, et s'était contenté de lui envoyer des secours, qu'elle refusa avec fierté, disant qu'elle saurait vivre de sa quenouille et mourir de faim plutôt que de rien accepter de celui qu'elle n'estimait plus. Ainsi, autant la fortune la rabaissait, autant son âme se tenait-elle élevée et fière, et comme dans ce temps-là les moeurs de l'âge d'or semblaient encore s'être attardées et comme oubliées dans les campagnes de la Touraine, ce n'était pas sur la pauvre fille qu'on faisait généralement retomber le blâme; et la punir encore d'avoir été si malheureuse aurait semblé aux bonnes gens de la Roche-Clairmaud quelque chose de trop cruel.

Maître François, revêtu d'une ample robe noire, la tête enfoncée dans une profonde calotte à la Louis XI, et la moitié des traits cachés par une barbe blanche postiche, avait d'abord fait grand'peur à la pauvre abandonnée; mais il lui avait parlé si doucement à travers la cloison en lui disant qu'il était un médecin et un vieillard; ses paroles étaient à la fois si bienveillantes et si bien dites, que Violette entr'ouvrit doucement la porte.

--Vous êtes médecin? dit-elle, entrez si c'est la Providence qui vous envoie: car aujourd'hui je ne me sens pas bien, et maintenant j'ai peur de mourir; ma vie n'appartient plus à moi seule.

Maître François entra gravement et s'assit près de la jeune femme; il la regarda attentivement, lui prit le bras, puis promena son regard autour de la pauvre chambrette; il sourit alors avec amertume, et reportant son regard sur Violette, il surprit deux larmes prêtes à s'échapper de ses grands yeux noirs.

--Est-ce que vous l'aimez encore? lui demanda-t-il à voix basse et de son accent le plus doux.

A cette question, Violette tressaillit.

--Qui donc? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

--Celui qui vous a rendue mère.

--Laissons en paix les morts, dit la femme en baissant les yeux.

Le médecin à la barbe blanche parut étonné à son tour, maître François était surpris en effet de rencontrer dans une si modeste condition cette dignité de visage et de caractère. Il admirait cette fleur rare et précieuse perdue dans les champs et blessée par le pied d'un rustre. La réponse de Violette parut le faire un moment réfléchir, puis, essayant de sourire:

--Les morts ne reviennent pas, dit-il, et les infidèles peuvent revenir quelquefois.

--Qu'est-ce que c'est que d'être infidèle? dit la jeune mère, on aime ou l'on n'aime pas; et quand on aime, c'est pour la vie. J'ai fait une chute comme en peuvent faire ceux qui marchent en dormant, voilà tout. Je ne reproche rien à personne, car c'est moi qui me suis blessée... Parlons d'autre chose, monsieur le docteur: je suis mère et je voudrais

nourrir mon enfant; mais je crains que la langueur qui me consume ne tarisse bientôt mon lait. Que faut-il faire? que m'ordonnez-vous?

--Hélas! dit le docteur en hochant la tête, si j'avais le pouvoir de vous procurer l'objet de l'ordonnance, je vous ordonnerais d'être heureuse.

--Heureuse, ne le suis-je pas? s'écria Violette Deschamps, dont les yeux noirs se ranimèrent. Et courant vers les rideaux de serge qui cachaient son lit, elle les tira avec vivacité et découvrit un petit enfant qui dormait enveloppé de pauvres langes; vous voyez bien, docteur, continua-t-elle, que le bon Dieu m'a visitée et que Noël a passé dans ma cabane! Et ce disant, elle prenait doucement et avec soin le poupon tout endormi, et le soulevant sur ses bras, elle restait tout occupée à le regarder, et ne semblait plus se souvenir que maître François était là, tant elle était énamourée de son cher petit nourrisson.

Maître François se leva et la salua profondément en souriant et en disant:

--Je vous salue, vous, qui êtes bénie entre les femmes; le Seigneur est avec vous, et le fruit de votre sein est béni.

--Vous avez raison, lui dit simplement Violette; le bon Dieu est dans le coeur des femmes lorsqu'elles regardent leur premier enfant. J'aurais bien voulu rester vierge toujours comme Marie; mais, que Notre-Dame me le pardonne, je me trouve encore plus heureuse d'être mère quand je regarde mon pauvre cher petit Jésus.

--Ainsi, vous pardonnez à Jérôme?

--Qu'est-ce que c'est que Jérôme? Je ne connais pas cet homme-là?

--Comment donc se nomme alors le père de cet enfant?

--Dans le ciel, il s'appelle Dieu, dit la jeune mère, qui en ce moment était sublime, et dans mon coeur, il s'appelle amour. J'ai conçu cet enfant parce que j'ai aimé, et je me suis trompée d'abord; mais désormais je ne me tromperai plus, car celui-ci je le connais, et il s'est formé auprès de mon coeur. C'était lui que j'aimais et que je cherchais: je l'ai trouvé et ne m'en séparerai plus.

Et Violette attachait avidement ses lèvres au front de son fils. En ce moment, les couleurs de la santé avaient reparu sur son visage; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire; elle était belle comme une jeune mariée qui reçoit le premier sourire de son époux, lorsque leurs yeux se rencontrent pour la première fois à leur réveil du lendemain; mais tout à coup Violette pâlit et fut obligée de s'asseoir; à peine lui restait-il assez de force pour présenter le sein à son enfant qui s'éveillait, et qui ouvrit sa petite bouche vermeille à la manière des oisillons lorsqu'ils attendent la becquée.

--Pauvre mère! disait tout bas le frère médecin, comme elle est loin de cet animal de Jérôme! Mais le sentiment chez elle est trop exalté; elle mourra d'amour maternel; son enfant lui sucera l'âme. Comment le cabaretier de la Lamproie l'eût-il comprise? elle ne se connaît pas

elle-même, et je l'observe comme un phénomène de l'ordre moral. Telles ne sont pas en vérité les femmes ordinaires, et c'est un bonheur pour les ménages, car les hommes seraient à refondre, et pas une épouse peut-être ne daignerait détourner les yeux de dessus son premier enfant pour reconnaître son mari. Le monde ressemblerait à la république des abeilles; les femmes gouverneraient tout, et les pauvres frelons de maris seraient chassés à coups d'aiguilles et de fuseaux. Le sceptre alors ne dégénérerait jamais en quenouille; mais la quenouille s'érigerait en sceptre. Pauvre Violette Deschamps, tu n'es pas de ce monde-ci; et quand ton fils n'aura plus besoin de toi, ta vie se perdra dans la sienne! Je ne veux pas te croire sage; car je ne rirais plus, et voilà déjà que je pleure. Je te prends pour un paradoxe: je le vois et je n'y crois pas.

Après ces réflexions du penseur, le médecin conseilla doucement à Violette de se calmer, et d'éviter autant qu'elle pourrait les divagations de la pensée et les émotions trop vives de l'amour.

--Dormez, lui dit-il en lui passant la main devant les yeux; dormez, apaisez-vous, soyez calme, rafraîchissez votre sang, pour que le lait du cher petit soit doux et pur. Nous songerons à votre enfant et à vous; vivez pour lui, et laissez reposer votre âme, nous allons travailler pour vous.

En ce moment, frère Jean vint frapper à la porte de la maisonnette.

--Je suis à vous, dit maître François.

--Que me veut ce moine? demanda Violette avec inquiétude.

--Il ne vous veut rien; il vient me chercher pour le seigneur de la Devinière qui est malade.

--Ah! fit Violette avec douceur, j'en suis fâchée, car il a été bon pour moi.

--Le seigneur de la Devinière est mon père, dit maître François en ôtant un instant sa calotte et sa longue barbe qu'il remit aussitôt; ou du moins il était mon père. Je sais qu'il a été rigoureux pour vous comme pour moi. Je veux qu'il cesse de reconnaître son fils, et qu'il reconnaisse le vôtre; je l'adopte déjà en son nom, ce cher petit! Mais quoi! il nous fait la grimace! il pleure, il refuse de têter! Allons, je crois que vous allez le mettre dans de nouveaux langes, et je sors assez à propos, Croyez-moi, chère enfant, vivez sur la terre, puisqu'il le faut et sachez bien que les poupons ne vivent pas seulement d'amour maternel. Vous avez un brave coeur dont je comprends bien toute la fierté, et je vous félicite de ce que le malheur ne vous abaisse pas. Vous souffrez cependant, et vous êtes en langueur: c'est du regret pour le passé, de la dignité blessée pour le présent et de l'inquiétude pour l'avenir. Reposez-vous sur nous, tout s'arrangera, et si vous croyez une bonne fois que votre enfant sera heureux, vous ne serez pas fâchée de l'avoir mis au monde. Il vous tiendra lieu de tout, et vous serez fière s'il profite de vos soins. A revoir bientôt; je vous laisse, faites la toilette du poupon.

Il sortit et referma la porte.

--Eh bien! lui dit frère Jean, que dites-vous de la petite fille?

--Je dis que la petite fille est une grande femme.

--Mais pas déjà si grande, ce me semble.

--De la tête aux pieds, non; du coeur à la tête, oui.

--Elle ressemble en ce cas à ces dives bouteilles au long col qui renferment les vins du Midi. Pour moi, dans les bouteilles, j'aime mieux le ventre que le goulot; dans les volailles j'aime mieux la croupe que le col, et dans les femmes j'aime mieux le coeur que la tête. Mais qu'avez-vous donc, maître François! Vous voilà tout songe-creux et tout pensif: faisons-nous banqueroute à la joyeuseté? Vive la botte de Saint-Benoît, monsieur le docteur, vous porterez tout seul le bonnet vert, si bon vous semble; pour le moment je m'en dépars, et je soutiens qu'il vaut mieux rire.

--Je pense comme toi, frère Jean, et cesse encore une fois de me dire _vous_. Je veux prendre tout en risée, mais on rit quelquefois aux larmes, et je crois que je viens de pleurer.

--Oh! _Lacryma Christi!_... Mais, hâtons-nous, le vieux goutteux nous attend; père Macé est consigné à la porte, et, d'ailleurs, il ne viendra point. Je lui ai préparé de l'occupation au monastère et ailleurs, il aura de quoi exercer son zèle et peut-être sa patience, si Dieu lui en connaît un peu.

Laisse-moi te dire _vous_ pour m'y habituer: tu n'es plus le frère François, vous êtes le grand docteur Rondibilis Panurgius Alcofribas, médecin du Grand Mogol et autres chats de Perse. Vous possédez surtout des recettes infaillibles pour la guérison des goutteux.

--Albaradim Gotfano deehmin brin alabo dordio falbroth ringnam abaras, dit gravement maître François.

--Arrêtez, dit frère Jean. Ne faites point venir les diables avant que nous ne soyons dans la chambre du bonhomme, car s'ils doivent entrer avec nous, il ne voudra jamais nous faire ouvrir la porte.

--Ils tardent bien à venir, disait le vieux Thomas en s'agitant dans son fauteuil. Guillaume, va donc voir s'ils viennent... non, verse-moi d'abord de cette tisane dans mon hanap... Au diable l'imbécile! elle est trop chaude, il y en a de la froide dans cette cruche; non, pas dans celle-ci, c'est l'eau de mon remède.... Allons, bon! voilà qu'il renverse tout dans la cendre! oh! le damné garde-malade!

--Pardienne! murmurait tout bas le gros Guillaume, je sommes le métayer de la Devinière, et je ne sommes ni apothicaire ni médecin!

--Que parles-tu d'apothicaire? dit le vieux goutteux qui détestait presque autant ce mot que celui de cabaretier. Je crois qu'il me dit des injures.

--Moi! je crois qu'on frappe à la porte, et ce n'est pas malheureux,

tant vous devenez quinteux et difficile. C'est sans doute frère Jean qui revient. Justement le voilà qu'il entre; il avait donc la clef de la grande porte! Un grand sorcier tout noir entre avec lui, les voici qui montent. Vous n'avez plus besoin de moi, je m'en retourne soigner mes bêtes.

--Va, et que le ciel te confonde! tes bêtes ont plus d'esprit que toi. Décidément il faudra que frère Macé me trouve quelque valet intelligent; je suis trop isolé ici. On m'enferme avec ce butor, on veut me faire mourir plus vite.... Entrez, frère Jean, entrez, monsieur le médecin, et pardonnez si je ne me lève pas; vous voyez que ce coussin et ces chiffons me tiennent par la jambe.

Avant d'entrer, maître François avait placé en équilibre sur son nez une large paire de lunettes vertes pour déguiser ses yeux. Il entra lentement et sans parler, prit le bras du malade, lui tâta le pouls, fit deux ou trois grimaces, haussa les épaules autant de fois, leva les doigts comme s'il écrivait en l'air, versa du contenu du pot à tisane dans le creux de sa main, le flaira, le goûta, jeta le reste en faisant une nouvelle grimace plus expressive que les autres; puis, faisant signe à frère Jean, qui se tenait le menton pour ne pas rire, de lui avancer un fauteuil, il s'approcha d'une table, s'assit, posa les deux coudes sur la table, prit sa tête dans ses deux mains, et parut méditer profondément.

--Frère Jean, mon ami, dit tout bas le goutteux au moine qui s'était rapproché de lui, je me repens, ou peu s'en faut, d'avoir fait venir ce païen. M'est avis qu'il est en commerce avec le diable. Avez-vous vu comme sans rien dire il a deviné ma maladie et l'ânerie du médecin de Seuillé? O le savant homme! mais je crains qu'il n'y ait péché de le consulter; j'ai peur qu'il ne m'en dise trop, et je tremble de l'interroger.

--Il n'a encore rien dit, observa frère Jean.

--C'est ce qui prouve son grand savoir: un ignorant aurait parlé tout d'abord. Mais croyez-vous qu'il n'ait rien dit? N'avez-vous pas vu flamboyer ses lunettes, et sa grande moustache se mouvoir pendant qu'il me tâta le pouls? Ses doigts m'ont comme brûlé la main. Ce doit être le diable ou l'un de ses émissaires. Je voudrais bien lui dire de s'en aller. Arrière, Satan! Sainte Brigitte, priez pour nous!

--Si c'est le diable, c'est un bon diable; je le connais, dit frère Jean.

Cependant, voici le docteur qui se lève, fait deux ou trois tours par la chambre, puis d'une voix magistrale:

--Qu'on emporte ces drogues, dit-il en montrant les tisanes, qu'on tire ces rideaux et qu'on laisse le soleil entrer.

Frère Jean se hâta d'accomplir l'ordonnance, et le soleil jaillissant à travers les treillis des fenêtres, inonda de son reflet d'or la chambre poudreuse et enfumée.

--Faites apporter du linge blanc, du vin dans des flacons bien clairs et

bien brillants, et des fleurs pour cette cheminée.

Le vieux Thomas ne revenait pas de sa surprise. On se moque de moi, se disait-il en lui-même. Il crut donc à propos d'interpeller le docteur en termes scientifiques, autant que le pouvait sa propre science d'apothicaire, sur les vertus des médicaments; il balbutia même quelques barbarismes latins, ou du moins qui prétendaient au latinisme; mais il fut si étourdi des réponses qu'il reçut en beau français plein d'expressions techniques, en latin cicéronien, et même en grec convenablement prononcé, qu'il s'inclina tout ébahi devant la science du docteur.

Cependant, par les soins de frère Jean, la chambre du malade avait pris un nouvel aspect; une nappe blanche avait été étendue sur la table, des flacons brillants comme des rubis ajoutaient à l'éclat du linge la gaieté de leur reflet vermeil.

Des fleurs apportées par les enfants de Guillaume garnissaient la cheminée et les vieux bahuts. Le père Thomas demanda au médecin ce que signifiaient tous ces préparatifs.

--Il faut bien fêter, votre guérison, dit le docteur, et rajeunir un peu cet appartement dont je vais rajeunir le maître.

--Vous allez me rajeunir, dit le vieux Thomas.

--Voyez déjà, dit maître François, en décrochant et en lui présentant un assez lourd miroir qui était suspendu dans un coin de la chambre.

Le vieux Rabelais avait en effet les yeux plus brillants que de coutume, son front semblait se déridier, et le reflet des flacons posés sur la table auprès de lui semblaient enluminer ses joues.

--Faites maintenant apporter de l'eau légèrement parfumée de menthe, continua le médecin, et lavez-vous-en les mains et le visage. Dégagez votre tête et votre cou de ce bonnet et de ces linges, mettez un peu de vin sur ce mouchoir, et bassinez-vous-en les tempes et la paume des mains; aspirez l'odeur de ce flacon; n'êtes-vous pas déjà mieux? Pensez maintenant aux beaux jours de votre jeunesse: ils sont loin les gaillards! Vous souvenez-vous du temps où vous avez aimé celle qui devint madame Rabelais? Dieu la bénisse, la bonne chère âme! elle n'engendrait pas la tristesse. Vous rappelez-vous ses chansons, lorsqu'elle berçait sur ses genoux son gros joufflu d'enfant, son petit Franciot que vous aimiez tant voir, lorsqu'il prenait votre grand verre à deux mains et s'y plongeait le nez et les yeux pour humer la dernière goutte!

--Vous l'avez donc connue? dit le vieux Thomas tout étonné.

--La science fait connaître toute chose, dit gravement le médecin.

--Eh bien! vous devez savoir que le petit Franciot est devenu un mauvais sujet et un drôle que je ne reverrai jamais... et voilà ce qui me mettra bientôt en terre.... Aïe! aïe! je crois que ma goutte me reprend.

--Non, ce ne sera pas votre fils qui vous mettra en terre. Les moines de

Seuillé ne veulent pas qu'il accomplisse ce devoir, dit le docteur en faisant semblant de lire la destinée dans la main gauche du malade.

--Frère Jean, vous avez parlé! s'écria alors le vieux Thomas.

--Ce n'est toujours pas dans mon intérêt, dit le moine. Mais en vérité, c'est qu'il m'est pénible de voir que frère Macé voudrait vous enterrer vivant. Moi je vous aime mieux que votre héritage.

--Vous avez donc fait votre testament? dit le docteur à maître Thomas. La mort, selon vous, ne venait donc pas assez vite? Vous l'appeliez de toutes les manières: cette chambre transformée en tombeau, ces médecines à faire vomir Satanas, votre confesseur toujours pendu à vos côtés comme un chapelet de sottise, et votre testament déjà remis peut-être entre les pattes de ce bon raminagobis!...

--Non, pas encore, il est ici, dit le malade; mais j'ai promis sur le saint Évangile que je le lui remettrai quand il viendra me le demander.

--Fort bien. Or ça, maintenant, voulez-vous guérir ou mourir?

--Je veux guérir, si c'est possible, et le plus tôt qu'il se pourra.

--Vous conformerez-vous en tout point à mon ordonnance?

--Je le promets, car déjà il me semble que vous m'avez fait un grand bien.

--Je vous ordonne donc, dit maître François, de changer absolument de régime, et d'éloigner de vous tout ce qui peut sentir la maladie. Il faut changer d'air, de matelas, de fauteuil, de chambre, s'il se peut, et surtout de confesseur.

--Pourquoi de confesseur?

--Parce que, si je suis bien informé, le vôtre est malade et d'une mauvaise haleine. Vous pourrez le reprendre quand vous serez guéri; en attendant, vous avez frère Jean, qui est vermeil et bien nourri, vous pouvez le consulter sur vos scrupules de conscience.

--J'aimerais mieux quelqu'un de plus savant et de plus sévère, dit le vieux en faisant la moue.

--Eh bien! voulez-vous que je vous envoie un de mes grands amis qui voyage avec moi et qui se trouve en ce moment à Chinon? C'est le révérend père Hypothadée, professeur en théologie, qui se rend à Rome pour éclairer la conscience du pape, et matagraboliser la réconciliation des papefigues.

--Je le veux bien voir, et recommandé par vous il ne peut être qu'un savant homme.... Oh! si mon fripon de fils avait voulu étudier!

--Comment! votre fils n'étudiait pas! Mais j'avais entendu dire que les moines de la Basmette l'avaient chassé à cause de son grand savoir.

--N'en croyez rien, docteur; il s'est enfui après avoir commis des

sacrilèges, et s'il est devenu savant, c'est dans la science des ivrognes. Qu'on ne me parle jamais de lui!

--Soit. Mais calmez-vous et tâchez de vous distraire. Pensez à la santé plutôt qu'à la maladie, à la vie plutôt qu'à la mort; ayez devant vous tant que vous pourrez les images de la jeunesse; évitez tout ce qui peut vous porter à l'impatience, et pour cela, au lieu de vous faire servir par le gros métayer Guillaume, écoutez ce que dit la Sainte Écriture quelque part, dans les livres sapientiaux: «Où la femme n'est point le malade languit.» Faites-vous soigner par une femme, et qu'elle soit jeune et gentille, pour mieux vous réjouir l'esprit. La beauté d'ailleurs est faite pour donner de bonnes pensées; c'est une image de Dieu et une confusion pour la laideur du diable.

--Mais que dira frère Macé?

--Ne m'avez-vous pas dit que vous vous en rapporteriez à mon docteur Hypothadée? Je vais le chercher et je le ramène. Je me charge aussi de vous trouver une garde-malade. J'espère que vous serez content de mon choix.

--Vous conduirai-je? dit frère Jean.

--Non, restez ici, et veillez à l'accomplissement de l'ordonnance. Puis, s'approchant de son oreille, prenez garde surtout que frère Macé n'arrive sur ces entrefaites.

--Ne craignez rien, dit frère Jean, je l'ai fait envoyer par le prieur au château du seigneur de Basché, sur un faux avis que le seigneur était malade et voulait se confesser à frère Pelosse. Je crois qu'il sera bien reçu; car vous connaissez le seigneur de Basché?

--Oui, oui, dit frère François, celui qui daube si bien sur les chicaneaux. Gare aux épaules de frère Macé.

--A lui le soin de ses épaules; à vous le soin du bonhomme. Mais comment ramèneras-tu le docteur Hypothadée?

--Je l'enverrai seul. Frère Jean, mon bel ami, tu aurais dû le deviner.

V

LA QUENOUILLE DE PÉNÉLOPE

Le docteur Rondibilis Alcofribas avait fait environ cent pas en longeant la muraille du clos de la Devinière, et il était arrivé au point où le chemin de Seuillé se croise avec celui de la Roche-Clairmaud, lorsqu'il vit venir à lui un quidam assez mal en point, qui paraissait être là pour attendre quelqu'un. Cet homme était «beau de stature et élégant en tous linéaments du corps, mais tant mal en ordre, qu'il semblait être échappé des chiens, ou mieux ressemblait un cueilleur de pommes du pays du Perche.» Maître François, que nous venons de citer ici, regarda attentivement cette figure, croyant bien y trouver quelque chose de connaissance; et de fait, le quidam avait, quant aux Rabelais, un air de

famille si prononcé, qu'il eût été difficile de le méconnaître longtemps pour un des leurs. A part qu'il marchait un peu en poussant le ventre en avant et en laissant trimbaler sa tête comme le Silène de la Cave peinte, il avait dans toute sa personne un certain air de distinction mal gardée. Ses regards un peu ternes pouvaient passer pour très-doux avec un peu de bonne volonté; et c'est ce qui expliquerait l'illusion de la pauvre Violette qui, en un beau jour de printemps, avait embelli ce garnement de toutes les tendresses de son âme, et s'était prise à l'aimer d'amour.

Nous avons déjà reconnu ce fripon de neveu qui tenait alors pour son oncle le cabaret de la Lamproie, ou plutôt qui le laissait gérer par cette grosse servante aux mains rouges, devenue maîtresse chez lui, au grand profit de frère Jean.

--Monsieur le docteur, dit-il en prenant un air câlin, et en rajustant les boutons de son pourpoint, vous venez de la Devinière?

--Vous m'avez vu sortir? dit maître François.

--Comment se porte mon oncle très-honoré, messire Thomas Rabelais de la Devinière?

--Que n'entrez-vous le lui demander à lui-même?

--On ne me laisserait jamais parvenir jusqu'à lui. Vous ne savez donc pas que le damné de frère Macé Pelosse... mais vous ne connaissez pas peut-être frère Macé Pelosse, le grand zéléteur, ou je me donne au diable, de la religion de saint Benoît? Il s'est emparé de l'esprit de mon oncle et de sa porte, vous avez dû le voir; c'est un petit moineton jaunâtre et surnois, qui ne sort pas de la chambre du malade. Il a donné le mot au métayer Guillaume, qui est tout à sa dévotion depuis qu'en mourant sa femme se confessa au frère Macé; ce qui, je crois, la fit mourir huit jours plus tôt de la peste, tant le frère a mauvaise bouche. Vous comprenez cependant bien, monsieur le docteur, que je veux savoir des nouvelles de mon oncle, et que je ne voudrais pas le laisser mourir sans m'être réconcilié avec lui.

--Que lui avez-vous donc fait?

--Rien, sur mon honneur! Mais j'ai fait, je crois, quelque chose à une petite qu'il protégeait sans l'avoir jamais vue, bien qu'elle fût presque notre voisine. Mais vous devez bien savoir tout cela, docteur, puisque vous avez passé quelques instants chez elle, à la Roche-Clairmaud, avant de venir voir mon oncle. Tout se sait bien vite dans la campagne.

--Je suis allé en effet ce matin chez une belle jeune femme qui vient de mettre au monde, il y a un mois à peine, un enfant beau comme un Cupidon et vermeil comme un Bacchus. Est-ce vous qui en êtes le père?

--Mais... c'est selon. Cela dépendra beaucoup de mon oncle. Dites-moi, cependant, est-il bien bas? a-t-il la fièvre? parle-t-il? garde-t-il le lit?

--C'est selon, dit à son tour le docteur en souriant, cela dépend

beaucoup de son neveu qui le rajeunirait, dit-il (c'est de maître Thomas que je parle), si lui, le neveu, voulait prendre une conduite plus régulière. Mais parlons, s'il vous plaît, de cette pauvre Violette. Comment diable, grand mauvais sujet que vous êtes, avez-vous pu séduire et tromper une si sage et si bonne fille?

--Bon! ce n'est pas moi qui l'ai séduite. Je ne m'en flatte pas, et je la crois plus séduisante que moi de toutes manières. Quant à la tromper, je m'en suis bien gardé, et si je ne lui convenais pas, c'était elle-même qui se trompait. Ai-je pris un nez de carton pour aller la voir? ai-je exagéré l'élégance de mes braguettes? lui ai-je proposé de brûler ensemble des cierges devant sainte Nytouche? Point. J'ai voulu faire avec elle un trançon de chère-lie. Mais je n'ai jamais pu lui égayer le coeur. En se laissant embrasser elle pleurait. Le soir, quand j'étais près d'elle et que je voulais batifoler, elle me faisait taire et passait des heures à regarder les étoiles en me serrant la main, tandis que de l'autre j'étouffais sur ma bouche des bâillements démesurés. En honneur, elle est bien gentille, mais elle est aussi par trop ennuyeuse.

--Que ne la laissez-vous tranquille.

--Eh! que ne me laissait-elle en repos? est-ce ma faute à moi si pendant deux mois et demi ses yeux m'ont fait tourner la tête?

---Non, sans doute, mais c'est bien votre faute si vous l'avez abandonnée après l'avoir rendue mère.

--Eh bien, c'est ce qui vous trompe encore: je ne l'ai pas abandonnée; c'est elle qui ne veut plus me voir.

--Vous l'avez sans doute offensée?

--Oh! mon Dieu, non; elle s'est offensée elle-même en s'apercevant à la fin que je bâillais à n'y plus tenir quand je restais longtemps près d'elle.

--Elle a pensé alors qu'elle vous ennuyait.

--Probablement; et voyez l'injustice! Ennuyer les gens, c'est leur rendre un mauvais service; mais leur en vouloir de l'ennui qu'on leur cause; n'est-ce pas faire payer l'amende à ceux qui sont battus?

--En vérité, dit à part lui maître François, ce garçon-là n'est pas si bête qu'on avait bien voulu me le dire.

--On vous a dit que j'étais bête, dit Jérôme qui avait entendu cette réflexion faite à demi-voix. Qui vous a dit cela, Violette, peut-être? Si c'est elle, je le lui pardonne; elle m'a vu bien bête en effet quand je roucoulais l'amour à ses genoux comme une tourterelle malade; et puis, quand j'allais la voir, j'avais toujours peur de sentir le vin, et je ne buvais pas. Or, quand je n'ai pas bu, je suis sot comme une cruche qui a perdu son anse. Mais, à propos de cruche, parlons de mon oncle, s'il vous plaît.

--Jeune homme, songez bien que vous êtes de sa famille.

--J'y songe beaucoup, et je m'inquiète fort de la santé du vieux père Thomas; car vous saurez que je fais valoir le cabaret de la Lamproie pour son compte et que, tout bien réglé, il ne me reste pas un sou de bénéfice.

--Surtout quand vous venez de boire.

--Quand je viens de boire! Ah! voilà le grand mot lâché! Je vois bien qu'ils vous ont fait mon portrait, et que vous en savez long de nos affaires. Ainsi, à les entendre, je bois! tandis que je pousse la délicatesse jusqu'à me refuser, à la Cave peinte, une seule bouteille du vin de mon oncle!...

--C'est bien ce qu'on m'a dit. Mais on prétend aussi que vous êtes moins scrupuleux hors du logis, et que pour une bouteille que vous vendez chez vous, vous en buvez cinq dans les cabarets des environs.

--Cinq! oh! les calomniateurs! je ne procède jamais que par trois, six, neuf et douze; ce sont des nombres sacrés, comme dit Paracelse.

--Vous connaissez les ouvrages de Paracelse? en vérité, vous m'étonnez!

--Je n'ai jamais lu Paracelse, comme bien vous pouvez croire, et je ne sais même pas ce qu'il était; mais j'ai trouvé quelques mots sur ce qu'il disait des nombres dans une page qui avait servi à envelopper, pour la garantir des oiseaux et des mouches, une grosse grappe de pineau.

--Voyez comme la science est toujours bonne à quelque chose!

--Sans doute, et je voudrais bien être aussi grand clerc que vous, ne fût-ce que pour savoir si mon cher oncle penserait déjà à faire un mot de testament.

--Je crois, entre nous, qu'il y pense, dit mystérieusement Alcofribas.

--Et il donne tout aux moines de Seillé, n'est-ce pas? même la Devinière, même le cabaret de la Cave peinte, d'où je vais être chassé comme un intrus!

--Je ne sais rien de ses dispositions testamentaires; mais il demande à voir Violette Deschamps et son enfant qu'elle garde comme un beau petit Jésus, ne le laissant voir à personne. Je vais de ce pas chez elle pour la décider à venir. Je fais une indiscretion en vous le disant, mais vous me paraissez un bon vivant et un bon buveur, et je me sens tout disposé à vous obliger.

--Grand merci! docteur, nous boirons ensemble; et ce soir nous nous retrouverons bien, puisque je sais à quel endroit de Chinon vous avez pris logement, et que frère Jean est de vos amis; je rentrerai aujourd'hui même à la Cave peinte exprès pour vous. Mais vous allez donc voir cette petite Violette? Pauvre fille! elle est bien jolie, n'est-ce pas? un peu triste seulement, et des idées!... comme on n'en a pas. C'est à la croire folle; mais sa folie n'est pas amusante, c'est dommage; elle ne parle que par sentence; on la dirait ensorcelée. Je

voudrais pourtant bien la revoir... et son enfant... Pauvre petit, que je n'ai pas même entrevu depuis qu'il est au monde... Écoutez, docteur, je veux que vous lui parliez pour moi; puisque mon oncle veut la voir, moi je veux ce que veut mon oncle. J'ai cessé de voir Violette parce que nos amourettes déplaissent à mon oncle; il ne m'a pas encore pardonné, et le désespoir depuis ce temps-la m'emporte à travers tous les cabarets du pays. Je ne m'éloigne que de la Cave peinte, qui me rappelle trop vivement le souvenir de mon bon oncle... Mais est-il possible qu'il demande à voir Violette? il va lui faire quelque avantage pour me faire pièce et me narguer. Pauvre fille! j'ai toujours pensé à l'épouser cependant! elle ne le croit pas, et cela n'en est pas moins vrai. C'est cette grosse sottise de Mathurine aussi qui m'en a détourné. Ne veut-elle pas aussi que je l'épouse, celle-là? Que n'épouse-t-elle frère Jean? Je vais avec vous, docteur, allons à la Roche-Clairmaud, je veux revoir ma pauvre petite Violette.

--Elle ne voudra pas vous parler.

--Eh bien! vous lui parlerez pour moi. Promettez-lui....

--Quoi?

--Que je l'épouserai si mon oncle lui donne une bonne part de son bien.

--Je pense qu'elle sera touchée de votre bon vouloir.

--Vous pouvez compter sur ma gratitude, docteur, si vous prenez mes intérêts dans cette affaire, ajouta le compère Jérôme en faisant mine de fouiller à son escarcelle.

--Fi donc! dit Alcofribas en passant dédaigneusement devant lui et en tendant la main derrière le dos comme un vrai médecin de comédie. Mais il n'y avait rien dans l'escarcelle du cabaretier, et il crut se tirer d'affaire en mettant sa main vide dans celle du docteur qui la retira brusquement en disant encore une fois: Fi donc! Puis maître François continua sa route en pressant le pas d'un air fâché, tandis que le cousin Jérôme le suivait à la piste en le suppliant de l'entendre.

--Vous serez hébergé tant qu'il vous plaira à la Lamproie, vous y serez comme chez vous, et eussiez-vous aussi peu d'argent qu'il y en a pour l'heure dans mes grègues et dans ma gibecière, on se tiendra pour bien payé et très-honoré quand il vous plaira de partir.

--Je pars ce soir même, dit le docteur, et c'est messire Jean Buinard qui s'est chargé de mes dépens.

Se disputant ainsi, ils arrivèrent par delà le gué de Fresnay, au pied de la roche Clairmaud.

--Restez à distance, dit vivement maître François, je parlerai pour vous, mais n'approchez pas: voici la cabane de Violette; elle est assise sur le seuil.

En effet, la jeune mère était assise devant sa porte, son petit enfant dormait couché sur ses genoux, abrité du soleil par un petit linge bien blanc. Elle filait avec précaution sa quenouille, en chantant à

demi-voix un Noël dont le refrain était:

Dormez, mignon,
Dormez, gentil
Petit poupon.

Elle sourit mélancoliquement en voyant revenir le docteur. Quant à Jérôme, il s'était caché derrière un gros arbre.

--Eh bien! dit le docteur, nous devenons donc moins sauvage? nous prenons un peu de soleil, et nous ne cachons plus le petit Jésus que voilà au fond de notre maisonnette.

--Non, dit Violette avec douceur, je sais bien maintenant que personne ne veut me le prendre. J'avais peur dans les premiers jours qu'un homme ne prétendit être le père de mon enfant, ce qui eût été un grand mensonge, car c'est le bon Dieu qui m'a donné mon enfant à la suite d'un beau rêve que j'ai fait. Je suis encore ce que j'étais avant, puisque je n'ai pas aimé d'homme, et qu'aucun homme ne m'a aimée! Tout ce qui est resté vrai de mon joli songe d'amour, c'est toi, mon bel enfant chéri! et Violette effleura de ses lèvres le front paisible de son enfant.

Maintenant, ajouta-t-elle, pourquoi le cacherais-je? je n'ai pas honte de lui; j'en suis fière! Il faut bien que je le montre au soleil pour que le soleil le réchauffe et le caresse. Tout le ciel doit l'aimer et lui faire gracieux accueil, puisque c'est l'enfant du bon Dieu.

--Ma chère Violette, dit maître François un peu ému, ne seriez-vous pas bien aise de donner un nom à ce petit ange?

--Oh! certainement! dit naïvement la mère; je veux le faire baptiser. Si j'ai tardé jusqu'à présent, c'est que je craignais de parler à M. le curé, car je ne comprends jamais rien à ce que les prêtres me disent, et il me semble toujours qu'ils me regardent comme une folle.

--Je suis prêtre et je vous comprends. Je me charge du baptême, mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Vous savez que devant la loi un enfant, pour être légitime, doit porter le nom de son père.

--Nous l'appellerons donc _Amour trompé,_ dit tristement la jeune femme... Oh! non cependant, pas trompé; puisque c'était mon enfant que je désirais! Si ce cher mignon doit porter le nom de son père, il faudra lui donner le plus joli de tous les noms du bon Dieu.

--Je vois que vous ne pardonnez pas à celui qui vous a trompée. Mais s'il était repentant, et qu'il voulût vous épouser, le refuseriez-vous?

--Qui donc? dit Violette, comme sortant d'un rêve.

--Moi, dit alors Jérôme en sortant tout à coup de sa cachette et en se jetant assez gauchement aux genoux de la jeune femme.

--Mon enfant! prenez garde! ne touchez pas à mon enfant! dit-elle en se levant avec précipitation.

--Imbécile! dit maître François, vous avez tout gâté; qui vous priait de

venir ici?

Violette était rentrée dans sa cabane et avait refermé sa porte.

--Eh bien! tant pis! disait Jérôme: il faut que je lui parle. Et il frappait en appelant: Violette! ma chère petite Violette!

--Que me voulez-vous, monsieur? Jérôme dit une voix de l'intérieur.

--Vous demander pardon, Violette, et faire ma paix avec vous.

--Je n'ai rien à vous pardonner, et je ne suis en guerre avec personne. Laissez-moi travailler et allez-vous-en.

--Violette, ma pauvre Violette, j'ai bien des torts envers toi, mais je veux tout réparer. Je reconnaîtrai ton enfant.

--Comment reconnaîtriez-vous mon enfant? Vous ne m'avez jamais connue, et moi, lorsque j'ai cru vous connaître, c'est que je vous prenais pour un autre.

--Vous voyez bien qu'elle bat la campagne, dit alors le cousin en se retournant du côté d'Alcofribas.

Le docteur ne l'écoutait pas et se promenait devant la porte en tenant sa longue barbe dans une de ses mains, et murmurait tout bas: «Sublime, sublime nature! bizarre exception qui confirme la règle!... Combien tu vas me faire mépriser les femmes!

--Ne craignez rien et ouvrez-nous, Violette, dit-il enfin à son tour; si Jérôme vous est désagréable, il s'en ira.

Violette ouvrit tout à coup la porte, mais elle ne tenait plus son enfant; elle l'avait déposé sur son lit et avait fermé les rideaux.

Elle parut sur le seuil de sa cabane avec un visage calme.

--Je ne crains pas monsieur Jérôme, dit-elle; pourquoi me ferait-il du mal? Nous ne sommes rien l'un à l'autre. Pourquoi pense-t-il encore à moi, quand je ne pense plus à lui?

--C'est que je m'inquiète de vous, dit effrontément l'ivrogne. Il faut bien que vous viviez, et votre quenouille ne peut suffire pour vous et votre enfant.

--Monsieur, répondit Violette, ne me faites pas rougir en me rappelant que j'ai reçu autrefois quelques secours de votre oncle. Il a dû regretter de n'avoir pu me les apporter lui-même. Toutefois, je ne vous reproche rien; ce qui est arrivé, Dieu l'a permis. Quant à vous, permettez-moi de ne plus vous connaître.

--Mais enfin, comment pourrez-vous élever cet enfant, si vous n'avez pas un mari? Et comment ferez-vous pour que votre fils ne soit pas toute sa vie... un bâtard?

--Un bâtard! dit la jeune femme avec hauteur. Les bâtards sont les

enfants qui font rougir leurs mères, les enfants des femmes qui se sont vendues à des hommes qu'elles n'aimaient pas! Les bâtards, ce sont les enfants qui font horreur à leurs mères elles-mêmes. Le mien est légitime, car je l'aime et j'en suis fière! J'ai eu assez d'amour pour justifier et ennoblir sa naissance. Cet amour, je le donnais à qui ne pouvait le recevoir ni même le comprendre; il m'est donc resté tout entier! J'aimerai mon enfant pour deux. J'ai sans doute un amant ou un mari quelque part, dans le ciel peut-être: je ne sais, mais je sens qu'il existe, puisque j'aime de tant d'amour! C'est à celui-là qu'appartient l'âme qui est sortie de mon âme, c'est lui qui adoptera cet enfant de moi toute seule, cet enfant qui m'est venu comme je m'oubliais en songeant à mon véritable bien-aimé. Vous riez, monsieur Jérôme, et vous ne comprenez rien à ce que je dis. Vous voyez bien que vous n'êtes pas le père de mon enfant, et que je n'ai jamais pu être rien pour vous?

--La pauvre petite a la fièvre, dit tout bas Jérôme au docteur; c'est une suite de ses couches probablement, car avant elle était loin de parler ainsi. C'était une jeune fillette toute douce et toute timide.

--En effet, dit maître François, je la trouve un peu exaltée. Retirez-vous, croyez-moi; votre vue lui fait mal; nous ferions peut-être mieux vos affaires en votre absence.

--Je me recommande à vous et je m'en vais. Adieu donc, méchante Violette.

--Merci, monsieur Jérôme, et ne vous dérangez plus pour moi.

Le cabaretier de la Cave peinte s'éloigna lentement, et maître François se rapprochant de la jeune mère:

--Enfant, lui dit-il, où avez-vous puisé ces idées étranges? et pourquoi êtes-vous sans pitié pour un homme que vous pourriez peut-être rendre meilleur? je vous le confesse, j'ai pensé au respect qu'on doit à la Vierge Marie en vous voyant si fière de bien aimer votre cher enfant, et je vous crois pure de coeur et vierge d'âme, ce qui vous anoblit comme femme et comme mère. Pourquoi donc ne seriez-vous en tout semblable au divin modèle des femmes? Au lieu de mépriser les petits que ne les grandissez-vous en les élevant sur vos bras? Je vous le dis, Violette, vos idées sont folles, parce qu'elles sont à moitié sublimes; vous avez voulu être amante et vous n'avez été que mère, vous l'étiez même pour celui qui n'était pas digne de vous, car semblable à la femme qui aime le petit enfant, lorsqu'il ne peut encore ni penser à elle ni la connaître, vous revêtiez la pauvreté de son naturel de toutes les richesses du vôtre; est-ce donc parce que la misère de votre protégé a paru plus grande que vous avez dû cesser d'être généreuse envers lui? un amour comme le vôtre, Violette, ne se trompe jamais que lorsqu'il se lasse. Vous ne pouvez peut-être plus être l'amante de Jérôme, mais vous pourriez encore être sa mère, et étendre jusque sur lui un peu de cet amour que vous avez pour votre enfant.

--Si Jérôme était malheureux, abandonné ou malade, dit Violette en baissant la tête et en essuyant une larme, je me dévouerais volontiers pour lui.

--Je le crois sans peine, vous devez être le bon ange de ceux qui souffrent.

--Les gens des environs me consultent assez volontiers quand ils sont malades; je ne saurais dire si c'est qu'ils me supposent un peu sorcière. Mais je leur donne simplement les conseils qui me viennent au coeur, et je suis heureuse de leur être utile.

--Eh bien! si je vous proposais de remettre la paix dans la conscience d'un vieillard, de réconcilier une famille, de guérir peut-être un malade, viendriez-vous avec moi?

--J'irais: car vous avez gagné toute ma confiance.

--Venez donc chez le seigneur de la Devinière. Chemin faisant je vous expliquerai pourquoi... ou plutôt attendez-moi ici, car il faut d'abord que je retourne à Chinon, et que j'y change de costume; dans une heure je serai ici, et je vous prendrai avec moi; nous tâcherons de faire en sorte que votre journée ne soit pas perdue.

--Oh! que cela ne vous inquiète pas, lorsque je perds un jour à visiter des malades ou à pleurer, je regagne en veillant la nuit ce que j'ai perdu le jour.

--Voilà pourquoi vous êtes souffrante, chère enfant, vous usez le fil d'or des Parques sur la quenouille de Pénélope. Laissez-moi vous parler en père; je suis prêtre et j'en ai le droit; je suis médecin et vous m'avez consulté; je suis homme enfin, et vous m'avez tout ému; aussi, devant vous seule, et pour la seule fois de ma vie peut-être, je dépose le masque de plaisanterie et de risée que je me suis fait pour dérober la franchise de mon visage à la malveillance des hommes; plus tard nous nous connaissons peut-être mieux, et si je ne puis alors vous faire rire avec moi, je viendrai pleurer avec vous. Je vais revenir déguisé en théologien, et j'aurai bien du malheur si vous ne riez pas un peu de mon costume et de ma tournure. Je vous dirai, en cheminant avec vous vers la Devinière, pourquoi je suis forcé de faire cette mascarade. C'est pur devoir d'amour filial.

--Eh bien! donc, je vais vous attendre, dit Violette, et j'irai avec vous où vous me conduirez.

VI

LES SENTENCES D'HYPOTHADÉE

Une heure ne s'était pas écoulée que maître François ayant changé de barbe, s'étant coiffé d'un chaperon quelque peu gras et remplaçant ses lunettes par un garde-vue de taffetas, vêtu, comme Janotus de Bragmardo, d'un liripipion à l'antique, portant sous le bras un gros et gras in-folio qui plus fort sentait, mais non mieux que roses, arriva chez Violette Deschamps et lui expliqua de son mieux le personnage d'Hypothadée, qu'il allait faire près du vieux Thomas. La confiance s'était déjà établie entre elle et lui, car les âmes au-dessus du vulgaire se comprennent dès qu'elles se rencontrent. La jeune femme

expliqua à l'homme d'esprit pourquoi elle se tenait habituellement renfermée, ne parlant à personne, parce que personne ne parlait comme elle. Maître François apprit alors que le pauvre manouvrier Deschamps n'était pas né dans ces belles campagnes de la Touraine, et que son langage et ses manières vulgaires avec les profanes cachaient dans l'intimité de ses entretiens avec sa fille la plus parfaite distinction; mais qu'il l'avait toujours instruite à ne tenir aucun compte de ce qui était dans le monde, se préoccupant seulement de ce qui devait être. Violette n'en savait pas davantage, et son père avait sans doute un secret qu'il avait emporté en mourant.

--Je crois le deviner, dit maître François; c'était sans doute un de ces hommes que l'esprit d'avenir tourmente, et qui ont peur d'eux-mêmes. Mais pourquoi, lui qui savait si bien prendre l'apparence des idées communes, ne vous apprenait-il pas à vivre au milieu de ce monde?

--Il le voulait, dit Violette, mais j'aimais mieux les idées de mon père; et puis il ne croyait sans doute pas mourir si tôt.

--Pauvre digne homme! murmura maître François, livré aux angoisses de la pensée et aux fatigues du travail, il ne devait pas compter sur la durée de sa chandelle; il la brûlait par les deux bouts.

Chemin faisant pour la métairie de la Devinière, maître François aussi se confiait à Violette, et lui parlait de ses projets pour l'avenir. Il n'avait qu'un but, la liberté de sa conscience; qu'un espoir, l'indépendance de sa pensée. Il espérait parvenir, à force d'adresse, à l'impunité de l'intelligence et du talent. Violette était vivement émue et pressait doucement son enfant contre sa poitrine; car on peut bien avoir supposé déjà que le marmot n'avait pas été laissé seul dans la cabane.

--D'ailleurs, disait maître François, je veux lui donner le baptême. Nous trouverons pour lui sans doute un parrain à la Devinière. Je veux porter bonheur à ce que vous aimez le mieux.

En arrivant chez le vieux Rabelais, maître François, devenu le docteur Hypothadée, donna à sa voix une lenteur solennelle et un accent un peu nazillard qui le déguisaient parfaitement, et l'empêchaient de ressembler en rien à celle du médecin Alcofribas.

Si l'on me demande où il avait pris ces divers déguisements, je répondrai que frère Jean les avait empruntés, moyennant une pistole, chez un fripier de Chinon, et les avait portés lui-même secrètement au logis de la Cave peinte, dans la chambre de maître François.

Le révérend père Hypothadée fut donc reçu par frère Jean, qui le conduisit à la chambre du malade; quant à Violette, on la fit asseoir dans une chambre du rez-de-chaussée, en attendant que le vieux Thomas voulût la voir. Le métayer Guillaume ne comprenait rien à tout cela, et se demandait si on allait remettre son propriétaire en nourrice. Toutefois, il ne disait rien, pensant que tout se faisait d'accord avec les moines de Seuillé, puisque frère Jean des Entommures semblait diriger toute l'affaire. Il prenait donc tout en patience, et profitait de l'ordre qu'il avait reçu d'exhiber du vin de la cave et de remplir les flacons du meilleur, pour goûter un peu si le piot se conservait

bien et ne sentait pas le moisi.

Pendant l'absence un peu longue de maître François, frère Jean avait égayé les esprits du vieux goutteux en lui racontait des histoires à rire. Il lui avait dit, entre autres, celle de ce paysan qui fut médecin malgré lui, et qui guérit la fille du roi rien qu'en se grattant le haut des jambes devant un feu clair, puis rassembla tous les malades de la ville et leur fit crier à tous qu'ils étaient guéris, rien qu'en leur proposant de brûler le plus malade d'entre eux, et de mettre sa cendre en tisane pour la guérison des autres. Le vieux Thomas riait à gorge déployée, car l'accès de goutte était passé; et l'assurance du docteur, qui avait promis de le rajeunir, l'aspect nouveau de sa vieille chambre, le grand air ivre de soleil et tout parfumé des senteurs de la belle saison, le souvenir de son jeune temps, et je ne sais quelle envie, dont le vieillard s'étonnait lui-même, de secouer l'ennui qu'avaient appesanti sur sa tête embéguinée les capucinades de frère Pelosse, tout cela regaillardissait le bonhomme, et, comme rien n'est meilleur pour les goutteux que de se distraire et de rire, comme la maladie de vieillesse s'aggrave toujours par le chagrin, il s'ensuivait naturellement que l'ordonnance de Rondibilis opérait déjà des merveilles.

--Dieu nous protège, frère Jean, mon grand ami, dit l'ex-apothicaire, en essuyant au coin de son oeil une larme de gaieté; je vois bien maintenant que le docteur, votre ami, est un grand homme, et qu'il ne guérit pas ses malades par des balivernes; je crois que les bons pères de Seuillé ne vendangeront pas encore cette année dans le clos de la Devinière. Buvez à ma santé, mon bon frère; si j'osais, j'en boirais une goutte: mais, à propos de goutte, je ne veux pas fâcher la mienne. Elle passera, mon gros ami, elle passera, notre père en Dieu, et alors nous ferons chère-lie! frère Macé n'en aura rien. Mais voilà bien longtemps que le docteur Alcofribas tarde à revenir; n'aurait-il plus trouvé à Chinon le révérend Hypothadée?

--Je crois plutôt qu'il est fatigué, et qu'il se repose: voilà bien du chemin qu'il fait aujourd'hui. Ou bien, peut-être, il aura été arrêté à Chinon par quelque autre goutteux de bon aloi. Il faut bien partager avec ses frères les ressources que Dieu nous envoie, et vous êtes trop bon chrétien pour vouloir du soulagement pour vous seul. Mais je crois que le voici; ne bougez, je vais lui ouvrir.

Un moment après, frère Jean introduisait Hypothadée.

--Que la paix soit dans cette maison, dit en entrant le théologien d'une voix grave et lente; je viens de la part de mon docte confrère le docteur Rondibilis Alcofribas, qui est resté à Chinon pour soigner le maître de l'auberge de la Lamproie, atteint soudainement d'apoplexie.

--Quoi! dit le vieux Thomas, mon neveu! le malheureux est-il en danger? Voilà pourtant la suite de son inconduite. Le docteur le croit-il en danger?... J'avais bien prévu que tout cela finirait mal. Allons! je n'aurai plus besoin de le déshériter, et s'il en meurt je lui pardonne.

--Puisse le bon Dieu, notre Seigneur, ne point vous pardonner vos péchés à une si dure condition, dit en saluant Hypothadée.

--Monsieur notre maître, reprit le bonhomme Rabelais, je vous ai fait mander pour que vous me tiriez de toute perplexité d'esprit; afin que la nature opère sans obstacle pour ma guérison, selon le bon vouloir de notre docteur Rondibilis. Et d'abord, dites-moi si vous ne pensez pas que du bien amassé pendant toute la vie d'un homme lui soit une lourde charge à sa mort?

--La mort nous décharge de tout, excepté de nos mauvaises actions et de nos mérites.

--Hélas! mon père, c'est précisément cela qui m'effraye. Quand je mourrai, j'aurai été riche, et notre Seigneur a crié: Malheur aux riches! C'est pourquoi je pensais à me dépouiller de tout avant de mourir, afin de sauver ma pauvre âme par la vertu de pauvreté.

--Lisez saint Paul, il vous dira que la pauvreté volontaire n'est rien sans la charité qui la vivifie.

--C'est bien pour cela que j'ai résolu de faire la charité de tous mes biens aux pauvres moines de Seuillé.

--Voilà une charité qui me semble peu charitable.

--Pourquoi donc?

--Vous voulez vous sauver par la pauvreté en risquant de perdre les bons moines par la richesse.

--Mais, que voulez-vous que je fasse! Je ne veux plus entendre parler de mon vaurien de fils, et j'ai un neveu qui est un mauvais drôle; l'enrichir serait mettre l'argent du bon Dieu dans l'escarcelle du diable.

--L'argent du bon Dieu, dites-vous! oh! oh! qu'est ceci? Ne savez-vous pas comment notre Seigneur appelle le Dieu de l'argent? il le nomme Mammona, et en fait le dieu de l'iniquité. Je ne connais, pour moi, d'autre argent du bon Dieu que les trente deniers au prix desquels on le vendit, et qui servirent ensuite à ouvrir l'auberge de la mort; c'est Haceldama, le champ du sang, la sépulture des étrangers.

--Que dites-vous donc à votre tour, mon père? Quoi! l'argent appartient au diable! Mais n'est-ce pas l'argent qui paye la pompe des églises et les sacrements qu'on y donne? car s'il est défendu de vendre les sacrements, on les donne gratuitement à ceux qui font volontairement quelque aumône à la sainte Église. Or, afin que les fidèles ne soient pas embarrassés, les tarifs sont fixés d'avance, et tout se fait pour la gloire de Dieu.

--Je n'en disconviens pas; car, en ma qualité de théologien ordinaire du pape, je suis avant tout l'enfant soumis de l'Église. Judas a été un grand criminel de vendre son Maître, parce que l'Église infallible n'avait pas encore autorisé ce commerce. Il exerçait sans lettre patente. D'ailleurs, maintenant, comme vous dites, on ne vend plus Jésus-Christ, on le donne pour de l'argent, et c'est bien différent; et puis, à cet échange tout généreux, c'est la sainte Église qui perd, puisque l'argent n'est que fumier du diable, pour lequel elle nous donne

le bon Dieu et toutes ses grâces.

--Vous dites bien, maître Hypothadée; oh! que vous dites bien! Partant, vais-je donner certainement tout mon argent aux bons moines, puisque l'argent n'est que fumier de Satan: la question n'était que de savoir si, pour mon salut, volontiers ils se feraient les palefreniers du diable. Frère Macé m'a déjà rassuré sur ce point.

--Voyez la charité du saint homme! Mais ne craignez-vous pas d'en abuser, messire Thomas? Est-il charitable, encore une fois, de mettre son prochain en péril? N'avez-vous pas peur que cet argent ne pèse sur la conscience du frère Macé?

--Oh! tant s'en faut; qu'au contraire il acceptera volontiers pour son couvent, non-seulement tout mon argent comptant, mais encore la Devinière et jusqu'au revenu de l'auberge de la Lamproie; il assure que plus le couvent devient riche de biens, plus les frères sont pauvres d'esprit, et que c'est là réellement ce que le Sauveur recommande.

--Frère Macé est, à ce que je vois, un connaisseur en fait de pauvretés d'esprit. Il aime mieux que les moines se grisent que de penser à mal, et il tire merveilleusement la conclusion de l'argument *_qui bene bibit bene dormit_*. Revenons à votre neveu: le voilà donc bel et bien déshérité?

--Et c'est juste, n'est-ce pas? un ivrogne!

--Un débauché!

--Oui, qui séduit les petites filles.

--Et qui ne les épouse pas.

--Ah bien, oui! il ne lui manquerait plus que de vouloir les épouser.

--Il ne lui manquerait que cela pour être excusable, n'est-ce pas? En effet, le mariage répare l'offense faite à Dieu et aux parents.

--Des parents! ah bien, oui! la donzelle n'en a pas; c'est une orpheline.

--A laquelle vous avez servi de père; on m'a raconté cette histoire. Mais est-il bien vrai que vous ne l'avez jamais vue?

--Qui?

--La petite Violette Deschamps.

--Je l'ai vue toute petite, et je ne croyais pas alors qu'elle grandirait pour me faire tout ce chagrin! Depuis, elle n'est pas venue une seule fois à Chinon ni à la Devinière; mon fripon de neveu se chargeait de m'en donner des nouvelles, mais il me cachait bien celles qui le concernaient, le paillard! Bref, ils m'ont bien trompé, les sorniois.

--Comment aussi chargiez-vous votre neveu, un jeune homme, un mauvais

sujet, de voir chez elle votre petite protégée? N'était-ce pas envoyer le loup dans la retraite de la brebis?

--Mon Dieu, nous autres bonnes gens de la Touraine, nous ne croyons au mal que quand il est arrivé.

--Mais alors le réparez-vous?

--Quoi réparer? et que voulez-vous que je répare? l'honneur d'une fille? c'est un bijou qui ne se raccommode jamais. D'ailleurs chacun doit répondre de ses fautes, et j'ai assez des miennes.

--Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, disent les patenôtres.

--Mais... en tout ceci personne ne m'a offensé, que je sache.

--Eh bien! alors, pourquoi vous chargez-vous de punir?

--Mon bien est à moi, monsieur notre maître, et j'en puis faire ce qui me plaît, dit ici le vieux Thomas impatienté.

--Fort bien, messire; voilà qui est parlé. Et si tous les pénitents disaient de même, point ne serait besoin de tant de docteurs pour diriger les consciences. Je fais ce que bon me semble; voilà qui répond à tout en matière de morale. Le bon Dieu ne dirait pas mieux. Vous n'aviez pas besoin, en ce cas, de nous faire venir; je vais, s'il vous plaît, retourner à Chinon et je vous renverrai le médecin.

--Ne vous fâchez pas, voyons: je veux faire de ce qui est à moi le meilleur usage possible; et puisque tout nous vient de Dieu, c'est à Dieu que je voudrais rendre ce qui m'est venu de lui. Je sens bien que lui seul est le grand propriétaire, et que nous sommes ses petits fermiers. Quand nous mourons il nous fait rendre gorge, et nous n'emportons rien qu'un vieux drap, quand notre héritier nous le donne. Cela est bien triste, docteur!

--Oui, triste pour le mauvais riche, et consolant pour le pauvre Lazarus qui doit avoir son tour et se réjouir, tandis que l'autre va pleurer et grincer des dents; tout cela est dit en parabole et se réalisera en vérité; c'est pourquoi les sages qui prévoient l'avenir ont horreur du bien mal acquis, et aiment mieux vivre dénués de tout que de mourir voleurs.

--Est-ce donc qu'à votre avis, notre maître, tous les riches sont des voleurs?

--Oh non! car vous savez qu'il en entre dans le royaume du ciel autant qu'il passe de chameaux par le trou d'une aiguille. Ceci est parole d'Évangile.

--Voler c'est prendre ce qui appartient aux autres.

--Ou le garder.

--Mais bien des riches n'ont rien pris à personne.

--Beaucoup gardent du superflu, tandis que les pauvres manquent du nécessaire. Que diriez-vous d'un frère qui gaspillerait le reste de son pain après avoir mangé, tandis que son frère à côté de lui mourrait de faim?

--Je dirais que c'est un mauvais coeur, mais il serait dans son droit.

--Peut-être. Mais si son frère expirant se redressait dans le délire d'une dernière convulsion et voulait étrangler son bourreau avant de mourir, que diriez-vous de celui-là?

--Ah mon Dieu! vous me faites peur! mais je dirais que c'est une bête féroce, qu'il faut l'enchaîner et le pendre.

--Avec tous ses complices?

--Sans doute, s'il en avait.

--Fort bien. Il faudrait pendre alors avec l'assassin celui qui l'aurait exaspéré et provoqué un crime; mais le malheureux affamé serait déjà mort et se soucierait peu de la potence; resterait, monsieur, le beau mangeur qui aurait de l'argent pour se payer une corde neuve. Il aurait bien mieux fait de donner du pain à son frère.

--Docteur Hypothadée, il me semble que ces propos ont je ne sais quoi qui sent l'hérésie. Cependant me voilà tout perplexe et tympanisé. Je ne veux point arriver à la porte du ciel avec une bosse de chameau. Je donne tout aux pauvres, et les vrais bons pauvres ce sont les moines, ils prieront pour le repos de mon âme.

--Et ils boiront votre bon vin à votre résurrection future.

--_Amen!_ Je ne pourrai alors leur faire raison.... C'est une triste chose que la mort! Ah! le docteur Rondibilis? Où est le docteur? voilà que je revieillis; je crois que mes accès de goutte vont me reprendre.

--Pourquoi aussi pensez-vous sans cesse à ces diseurs de _Requiem_? Ne vous semble-t-il pas que placer votre héritage entre leurs mains, c'est comme si vous donniez d'avance votre mesure au fossoyeur? Donnez ou plutôt restituez à Dieu votre fortune, rien de mieux; mais si vous aimez encore un peu la vie, pourquoi cherchez-vous votre Dieu sous la figure de la mort? Vive la jeunesse, la santé, la beauté, la vie! ce sont les vraies images de Dieu! Regardez ce soleil, le prenez-vous pour un hérétique? Il est catholique si jamais on le fut, car est-il quelque chose de plus universel que la lumière? Eh bien! lui trouvez-vous le visage blafard de frère Macé? Ne rit-il pas mieux que frère Jean? n'est-il pas resplendissant et vermeil? Tous les jours il se rajeunit et s'éveille, comme un beau petit enfant, dans les linges blancs de dame Aurora, qui le fait jouer avec des roses et lui passe entre les boucles naissantes de ses cheveux d'or une main toute humide de rosée; la rosée est la sève des roses; leur nom atteste leur parenté, et la dive rosée du flacon fait reflurir les joues et les lèvres des vieillards. Les roses de la jeunesse sont belles à voir aussi sur les joues des jeunes filles et des petits enfants. Que ne faites-vous comme le bon Sauveur qui aimait à se voir entouré de bambins et de jeunes mères. On dit que

des femmes le suivaient partout, et qu'il embrassait les petits enfants. Cela me rappelle que je ne suis pas venu seul, et qu'une jeune femme attend en bas qu'il vous plaise de lui parler. C'est maître Alcofribas qui l'a choisie et qui vous l'envoie pour vous soigner. Il a préféré pour cela à tout autre une jeune et belle nourrice, parce que celle-là sait comment il faut soigner un vieillard qui soigne un petit nourrisson; et puis, d'ailleurs, il s'agit de vous rajeunir, et c'est un petit frère de lait que le docteur va vous donner. Le révérend dom Buinard veut-il bien dire à la jeune dame de monter?

--Appelez-moi frère Jean des Entommures, dit dom Buinard, je ne réponds qu'à ce nom-là.

Un moment après la jeune femme était introduite; sa beauté et sa modestie parurent faire une vive impression sur le vieux Rabelais, qui dans sa jeunesse avait passé pour aimer beaucoup les femmes. Violette s'empressa près du vieillard, se souvenant qu'il lui avait autrefois voulu du bien; mais elle se garda bien de lui dire son vrai nom, car maître François lui avait fait la leçon en route, et s'était emparé complètement de son esprit.

Le vieux ne sentit pas sans tressaillir d'aise, ses petites mains délicates lui soutinrent la tête, en arrangeant ses coussins derrière son dos; Hypothadée, pendant ce temps, tenait le poupon dans ses bras et déridait son front magistral en le berçant, comme eût fait une bonne nourrice.

--Il me semble, dit le père Thomas, que je vois la béate Vierge Marie venir elle-même à mon secours, et que pour remuer mes coussins, elle a donné son fils à garder à M. saint Joseph.

--Saint Joseph est de trop dans l'affaire, dit le faux Hypothadée, je ne suis ni charpentier, ni marié, ni... rien de ce qu'était le grand saint Joseph. Mais la jeune femme que voici est vraiment l'image vivante de la mère de Dieu, et cet enfant! qu'en dites-vous, bonhomme Rabelais? N'est-il pas joli comme un vrai bon Dieu nouveau-né? Voilà une image de Dieu plus gracieuse que frère Pelosse!

--Je conviens avec vous que frère Pelosse n'est pas beau, et je vois que vous le connaissez. Mais, grand Dieu! j'y pense; il va revenir! Que dira-t-il? Voilà de belles équipées! Comment l'empêcher de rentrer et lui expliquer pourquoi le docteur Alcofribas... Mais frère Jean s'en chargera, n'est-ce pas, frère Jean? Et vous, monsieur notre maître Hypothadée, vous qui avez une langue dorée, je compte sur vous pour l'apaiser. Tenez, prenez cette clef, ouvrez ce tiroir, prenez dans le coin à droite un paquet de parchemin, c'est mon testament. J'ai juré de le lui remettre; nous le lui donnerons quand il viendra, et il consentira volontiers à tout.

VII

LA VENDANGE DU DIABLE

On en était sur ces menus propos, lorsque, dans le clos même de la

métairie, un bruit horifique se fit entendre. C'étaient des cris étouffés renforcés par des tumultes confus de grelots et de sonnettes; des voix qui n'avaient rien d'humain se mêlaient à tout ce tapage: Hho! hho! hho! brrrourrrs, rrrourrrs, rrrourrrs! Hou, hou, hou! A l'aide! au secours! drelin din din! Une fumée sentant le soufre et la résine entraînait en même temps par les fenêtres.

--Qu'est ceci? s'écria le vieux Rabelais. Violette courut à son enfant.

--Le voici, ne craignez rien, dit maître François; je ne sais ce que signifie cette farce. Tenez bien votre poupon; je sors et vais voir ce que c'est.

--Grand saint Benoît! dit frère Jean, qui s'était mis à la fenêtre; c'est frère Macé Pelosse assailli par une légion de diables; ils le poursuivent dans le clos comme ceux du mystère de la tentation pourchassent le compagnon de saint Antoine.

--Maître François faisait signe de l'oeil à frère Jean pour savoir si cette plaisanterie venait de lui; mais dora Buinard paraissait franchement et naïvement étonné d'abord, puis le rouge de la colère lui monta au visage.

--Ils saccagent la vigne! s'écria-t-il. Attendez, attendez, brigands de diables, je vous donnerai sur les oreilles et je vous applatirai les cornes. Où est mon bâton de la croix?

--Frère Jean! frère Jean! à mon secours! miséricorde! criait d'une voix langoureuse et désespérée frère Pelosse, cerné par les diables et trébuchant à travers les ceps en renversant les échelas.

--Frère Jean, mon ami, disait le vieux Thomas, maître Hypothadée, mon père spirituel, voyez ici mon gros livre d'heures, apportez-le-moi, fermez bien la porte, restez près de moi, et récitons ensemble alternativement les Psaumes de la pénitence.

--Pénitence! dit frère Jean; il sera temps de la faire quand le piot nous manquera l'année prochaine. Vive Dieu! le beau clos de la Devinière! La vigne qui alimente la Cave peinte, le meilleur vin de la Touraine! les diables ne le ravageront pas impunément; je le jure par les houzeaux de saint Benoît! Maître Hypothadée, restez ici pour rassurer maître Thomas; mettez-vous seulement à la fenêtre et regardez-moi faire, vous allez voir comme j'entends les exorcismes.

Ce disant, il met son froc en bandoulière, empoigne son bâton de la croix qui était en coeur de cormier, se précipite hors de la chambre, et presque au même instant on le voit tomber dans le clos comme la foudre. Les diables qui poursuivaient frère Macé étaient tout caparaçonnés de peaux de loup, de veaux et de béliers, passémentées d'os de mouton, de têtes de chiens, de ferrailles, de chaînes et d'ustensiles de cuisine; ils étaient ceints de grosses courroies auxquelles pendaient de grosses cymballes de vaches et des sonnettes de mulets, ils tenaient en main et agitaient en l'air de longs bâtons noirs pleins de fusées; d'autres portaient de longs tisons allumés sur lesquels ils jetaient de temps en temps de pleines poignées de soufre et de résine en poudre. C'étaient les gens du seigneur de Basché qui, à l'instigation de leur maître,

faisaient cette momerie, et étaient venus attendre le moine sur la route de Seuillé, près du clos de la Devinière, dans lequel le frère Macé cherchait vainement un refuge. Ils étaient donc là piétinant la vigne, cassant les bourgeons, renversant les ceps, enfumant et faisant jaunir le pampre, lorsque frère Jean, plus formidable que Samson armé de la mâchoire d'âne, se rua sur eux sans dire gare, et frappant à tort à travers, lourd comme plomb et dru comme grêle, envoya les premiers qu'il rencontra la tête en bas et les pieds pardessus la tête, ratisser les cailloux avec leurs dos. Frère Pelosse plus mort que vif était tombé la face contre terre et n'osait plus lever la tête, frère Jean des Entommures enjamba bravement par-dessus lui et donna avec une nouvelle furie sur les malheureux diableteaux, qui commençaient à lâcher pied et à regarder du côté de la porto. Le bâton de la croix tournoyant en l'air comme l'aile d'un moulin, semblait frapper partout à la fois, de ci, de là, d'estoc, de taille, sur les têtes, sur les bras, sur les jambes, sur les bedaines rembourrées de filasse, sur les griffes qui portaient les torches et les brandons, faisant voler le bois en éclats et le feu en nuages d'étincelles; aux uns il accrochait en passant leur nez postiche et découvrait le visage camus d'un pleutre, aux autres ils abattait les cornes, et enlevant leur perruque de crin, il mettait à nu le crâne chauve d'un cuisinier dont la femme avait des amants. Les sonnettes tintaient sec sous les horions, comme des armures à l'assaut lorsqu'il pleut des bûches et des pierres; l'un s'enfuyant en tenant à deux mains sa tête; l'autre sautillant sur une jambe et faisant piteuse grimace, s'en allait criant son genou; l'autre s'esquivait à quatre pattes et recevait du pied du frère Jean un argument à posteriori; un autre qui voulait monter sur un arbre, se croyait embroché par le terrible bâton, qui l'atteignait au défaut de son haut de chausses; c'était une déroute générale! Jamais diables ne furent si bien rossés.

Le champ de bataille, était jonché de masques, de tisons éteints, de torches brisées, de cornes fracassées; les fuyards jetaient bas leurs peaux de bêtes pour courir plus vite, plusieurs saignaient du nez et se barbouillaient toute la figure en voulant s'essuyer; quelques poignets furent foulés, quelques os meurtris, quelques cervelles étonnées; il n'est point de victoire sans carnage, quand c'est la force qui triomphe! frère Jean avait vraiment l'air d'un Alcide. Rouge et le front ruisselant d'une noble sueur, les yeux étincelants d'éclairs, la bouche superbe et souriante de dédain, il respectait la vigne souffrante dans les plus grands efforts de sa colère, et sachant diriger ses coups pour ne pas atteindre la jeune anche à demi brisée. On assure qu'il fut moins attentif pour le dos de frère Pelosse, et qu'en le protégeant de trop près, il laissa quelquefois son bâton lui fleurir les côtes: le pauvre Macé, qui mourut huit jours après des suites de son saisissement, n'a jamais parlé de cette circonstance et se trouva alors trop heureux d'être délivré, pour chicaner ainsi sur les excès de zèle du moine et sur les anicroches du bâton libérateur.

Voici maintenant, si vous voulez le savoir, comment était survenue cette algarade.

Le seigneur de Basché était un viveur, une espèce de comte Ory, qui conservait les traditions de Villon, et faisait reflourir les compagnons de la franche lipée. Grand dépensier, il mangeait comme Panurge son blé en herbe, et ne payant jamais ses dettes, il avait souvent maille à partir avec les chicaneaux. Ceux qui voudront savoir comment il les

traitait n'ont qu'à relire attentivement les chapitres 13, 14 et 15 du quatrième livre de Pantagruel. Il vivait aussi assez mal avec les moines de Seuillé, avec lesquels il avait procès, mais s'il en était un qu'il détestât par-dessus tous, c'était sans contredit ce malencontreux frère Macé. On peut juger de son étonnement et en même temps de sa maligne joie lorsque ce moine, trompé par un faux message de frère Jean, arriva au château de Basché, et dit qu'il venait pour entendre la confession du seigneur. Les valets voulurent d'abord le chasser en lui riant au nez, mais le sieur de Basché ouvrit lui-même sa porte, et fit entrer le moine dans son cabinet; puis, sous prétexte d'aller se préparer dans l'oratoire, il vint réunir ses gens dans la cour, leur dit de se déguiser en diable et d'aller attendre le moine près du clos de la Devinière; rentrant, ensuite près du frère Macé, il s'excusa de se confesser, alléguant que les diables le tourmentaient et chassaient de sa mémoire le souvenir de ses péchés.

--Si vous vouliez vous dévouer à ma place et répondre pour moi aux mauvais esprits, ils trouveraient à qui parler, et ils seraient obligés de s'enfuir dans la mer Morte. Car jamais n'oseraient-ils assaillir un si saint personnage!

--Frère Macé, flatté dans son amour-propre de saint homme, s'engagea un peu inconsidérément; le seigneur de Basché alors le remercia, le festoya, ordonna qu'on le fit manger et boire, et dans ses aliments fit mêler des poudres capables d'exagérer les effets naturels de la peur qu'il avait préparée au pauvre frocard, puis il le renvoya très-satisfait, et ne s'attendant à rien moins qu'à ce qu'il devait rencontrer.

Tandis que frère Jean abattait ainsi les puissances de l'enfer, le vieux goutteux, tout tremblant, disait aux faux docteur Hypothadée:

--Donnez-moi l'absolution, notre maître, ils vont venir chercher ma pauvre âme! Oh! que ne prennent-ils plutôt celle de frère Macé! Mon pauvre clos! mes belles vignes! je me repens, _confiteor_! j'ai mal fait de donner mon bien h ces moines. Voyez quelle compagnie ils amèneront dans mon clos, et pour qui sera la vendange! Approchez-vous, ma belle, protégez-moi, avec votre petit enfant innocent! Maître Hypothadée, sauvez-nous! je refais mon testament en votre faveur, si vous exorcisez ces diables, je ne veux faire tort à personne: Convertissez mon coquin de neveu, et je lui donnerai la part, seulement, pour Dieu, délivrez-nous.

--Voulez-vous, dit maître François, faire tout ce que je vous dirai?

--Dites vite, et que ces diables s'en aillent. Ah! mon Dieu, j'entends des cris et des lamentations; ils tordent sans doute le cou à frère Jean et à frère Macé.

--Prenez ce petit enfant dans vos bras; vous croyez, n'est-ce pas, à la vertu de l'innocence contre l'enfer?

--J'y crois, j'y crois! mais faites vite.

--Qu'allez-vous donc faire? dit Violette.

--Vous allez voir, répondit Hypothadée; c'est un charme infallible pour chasser le diable des maisons, et y faire entrer la grâce de Dieu. Maître Thomas, récitez-nous votre _credo_.

--Volontiers.

Et le vieux Thomas prononça toute la formule.

Maître François, s'approchant alors d'une aiguïère, y trempa ses doigts, et, les secouant trois fois sur le front de l'enfant:

--Thomas-François, dit-il, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Puis, reprenant le nouveau baptisé des bras de son parrain improvisé, et l'élevant comme une sainte image;

--Voilà, dit-il, comment le bon Dieu se fait voir aux hommes; adorez le frère nouveau-né du Sauveur.

En ce moment le bruit avait cessé dans le clos, tous les diables étaient en fuite, et frère Jean s'occupait à faire bassiner avec de l'eau-de-vie les contusions de frère Macé, auquel, pour certaines raisons, il fallait aussi faire changer la chemise et les chausses.

Le vieux Thomas était attendri jusqu'aux larmes; il criait miracle, et s'inclinait du mieux qu'il pouvait devant le petit ange que lui présentait maître François.

--Vous voyez, lui dit le docteur, qu'il vient de sauver votre vigne, et que les diables n'y sont plus. Maudiriez-vous votre neveu, s'il vous avait rendu un tel service avec une pareille innocence?

--Ah! le drôle! répondit le père Rabelais, que n'est il encore un petit enfant innocent comme celui-ci! Dire que je l'ai vu naître!... (Et ici la voix du vieillard s'attendrit.) Je croyais qu'à défaut de mon vaurien de fils ce serait lui qui me fermerait les yeux... Me voilà seul maintenant... et je ne veux plus entendre parler ni de mon fils, ni de mon neveu, ni de frère Macé... Quel est le père de ce chérubin?

--Son père est mort, dit Violette, en baissant les yeux.

--Eh bien, je l'adopte!... pour qu'il continue à protéger ma maison contre l'enfer. N'est-ce pas, maître Hypothadée? Je suis déjà son parrain, et je ne veux pas m'en défendre; je ferai plus, je serai son père adoptif. Je ne sais pourquoi il me plaît, et il me semble que mon coeur est tout remué à sa vue. D'ailleurs, il a chassé le diable de céans, il est juste que la maison soit un jour à lui. Je l'avais bien donnée à ce damné frère Pelosse, qui vient d'y amener tout l'enfer.

--Je vous approuve, dit Hypothadée, faites vite, car les diables reviendraient peut-être. Écrivons en deux mots votre volonté, pour mettre tous vos biens sous la sauvegarde de la sainte enfance. Tenez, voici du vélin et de l'encre; moi je ferai l'acte de baptême.

--Écrivez vous-même, je signerai, dit le vieux Thomas. J'ai eu tant de

peur de ces diables, que j'ai la main toute tremblante.

Maître François se mit à écrire.

--Un instant, dit Thomas Rabelais en se ravisant; de qui cet enfant est-il le fils?

--De Dieu, dit gravement Hypothadée. De Dieu, qui vient de l'adopter par le baptême, et de maître Thomas Rabelais, qui l'adopte par religion, et pour sanctifier sa vie, en élevant un enfant de Dieu, qui a reçu le baptême entre ses bras. Tenez, voici l'acte, signez.

--Mais frère Jean ne revient pas, observa le vieillard.

--C'est que les diables ne sont peut-être pas encore bien éloignés, ou peut-être le gardent-ils en otage.

En ce moment on frappa assez fort à la porte de la chambre. Le vieux Thomas tressaillit.

--Le verrou est-il mis? dit-il d'une voix effarée. N'ouvrez pas, ce sont eux.

--Qui est là? dit Hypothadée.

--C'est frère Macé et sa compagnie, répondit du dehors frère Jean en contrefaisant sa voix.

--Arrière! arrière la compagnie! s'écria le vieux goutteux. Je me voue à la sainte Vierge, représentée par cette jeune mère, je donne tout à ce petit ange, et que son innocence nous protège. Donnez vite, je vais signer.

--Mais ouvrez donc, criait le frère Macé avec un accent plaintif.

--Vite maintenant, mon père, donnez-moi l'absolution, dit le vieillard; j'ai satisfait pour mes péchés, que me reste-il encore à faire?

--Bénir votre nièce et embrasser votre petit neveu. Votre bien ne sortira pas de votre famille.

--Qu'est-ce à dire! s'écria le vieux Thomas tout ébahi.

--Mais ouvrez donc! êtes-vous morts? criait à son tour frère Jean de sa voix naturelle.

--Ah! c'est notre ami frère Jean, dit Hypothadée. Nous sommes en paix avec Dieu et avec les hommes. Maintenant nous pouvons ouvrir.

VII

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT

Frère Jean, en attitude de triomphateur romain, son bâton de la croix

sur l'épaule et soutenant d'une main le malheureux frère Pelosse, entra dans la chambre, faisant un grand bruit de fanfares.

--Baoum! baoum! Turlututu! tutu! tutu! Place au vainqueur des Philistins et à son armée! Ne regardez pas pour cela la mâchoire de frère Macé; pour vaincre les diables d'enfer nous n'avons pas joué de la mâchoire: c'est le bâton de la croix qui les a chassés avec l'aide des bonnes prières de maître Thomas ici présent et du grand docteur Hypothadée!

--Von, von, vrelon, von, von, bredouillait frère Macé, voulant parler et craignant de cracher ses dents.

--Arrière! arrière! criait le vieux Thomas; vous, sentez le roussi. Ne me touchez pas, vous sortez des griffes du diable!

--Dieu nous soit en aide, dit maître François; tenez buvez ce verre devin frais, notre frère, cela vous raffermira le coeur et vous déliera peut-être la langue. Mais frère Macé ayant aperçu Violette et son enfant, fit mine de vouloir sortir, et, comme personne ne le retenait, il revint sur ses pas, se laissa tomber lourdement dans un fauteuil avec des soupirs à ébranler les solives, joignit les mains en levant vers le ciel des regards désespérés, et regarda maître Thomas avec fureur.

--Voyez, voyez, docteur Hypothadée, notre maître, il est encore ensorcelé! il a respiré des diableteaux; il me semble que j'en vois sortir par ses yeux, par son nez et par ses oreilles. Ne le quittez pas, frère Jean, tenez-le bien; j'ai peur qu'il ne se jette sur nous! Onc je ne vis un aussi vilain chrétien. Il va nous donner quelque sort. Maître Hypothadée, chantez-lui un mot d'exorcisme. Il doit être devenu hérétique pour que le diable s'attache ainsi à lui. Faites-lui baiser mon reliquaire.

--Eh! non, disait maître François, frère Macé est bon chrétien, il a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses oeuvres; il a fait vœu et le fait encore de chasteté, d'obéissance et de pauvreté; n'est-il pas vrai, monsieur mon frère?

Frère Macé fit signe de la tête que c'était vrai.

--Que lui voulaient les mauvais esprits? continua le docteur Hypothadée; il n'est ni païen ni juif et croit à la sainte Écriture. Il respecte l'Ancien Testament et croit à toutes les promesses y contenues; mais il préfère le Nouveau, et adhère de tout son coeur à tous les articles qu'il renferme, n'est-il pas vrai, frère Macé? Frère Macé s'étranglant pour dire oui, et crachant du sang deux ou trois fois, fit encore signe de la tête que c'était vrai.

--L'Ancien Testament, dit le docteur Hypothadée, n'est qu'une figure des biens à venir, c'est la cédule des promesses dont se sont rendus indignes ceux auxquels elles étaient faites. Le second, c'est la réconciliation du père avec sa famille, c'est l'adoption de l'homme nouveau, c'est l'enfant de la femme rendu légitime par la destruction du péché originel; vous le croyez comme moi, et vous l'approuvez de tout votre coeur, n'est-il pas vrai, frère Macé?

--C'est... c'est vrai!... toussa frère Pelosse qui s'était décidé à

avaler un verre de vin.

--Oh bien, dit le révérend Hypothadée, je vois que nous nous entendons et que vous êtes bon chrétien. Je vous le fais dire, pour rassurer maître Thomas auquel votre aventure d'aujourd'hui avec les diables semble avoir causé des scrupules. Moi, je ne doute pas de vous, car je vous connais de réputation et je suis sur que ce que je viens de dire sur les deux Testaments, vous seriez prêt à le signer.

--De mon sang, grogna frère Macé en cherchant une seconde fois la salive rouge de ses gencives.

--Je le crois certes de tout mon coeur; mais nous le prouverons à ceux qui pourraient en douter, afin que cette affaire de diablerie qui va faire bruit dans le pays, ne cause à personne de scandale, en faisant à tort suspecter la foi d'un très-vénéral religieux, Or, sus! voici ce que j'écris et ce que vous allez signer:

«Moi, frère Macé Pelosse» (et à mesure que maître François prononçait ces paroles, il les écrivait sur le revers même du parchemin que le vieux Rabelais venait de signer) «religieux et procureur de l'abbaye de Seuillé, afin que personne ne suspecte mes intentions, déclare en présence de..., etc. (ici étaient nommées les personnes présentes), que je crois à l'existence de deux testaments, l'Ancien et le Nouveau: je reconnais que l'Ancien était une figure et contenait des promesses et des menaces d'un père qui voulait ramener ses enfants; je crois que le Nouveau Testament a abrogé l'Ancien, et a rendu à l'enfant de l'homme pécheur, lavé par le baptême des péchés de son père, tous les droits à l'héritage du père de famille, en le faisant membre de la société des chrétiens et de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, dans la foi de laquelle je veux vivre et mourir.»

Que dites-vous de cette formule?

--Je la signe les yeux fermés, baragouina frère Pelosse, à la gloire de saint Benoît et à la confusion de tous les diables.

--Amen! dit maître François en lui tendant le parchemin et en lui présentant la plume.

--Frère Macé relut la profession de foi des yeux et la signa.

Le vieux Thomas, qui avait compris tout cet apologue, ne put se retenir de rire.

--Nous nous en tiendrons donc à ce que dit le Nouveau Testament, dit-il en regardant Violette.

--Sans préjudice, toutefois, du respect qu'on doit à l'Ancien, dit frère Pelosse avec effort.

--Certainement, dit Hypothadée, et prenant sur le prie-Dieu auprès du lit deux gros livres reliés en parchemin gothique, il mit dans l'un la donation faite précédemment de tous les biens du vieux Thomas aux moines de Seuillé, et dans l'autre l'écrit en faveur du fils de Violette, signé par Rabelais le père et contre-signé par Macé Pelosse.

--Respect à l'Ancien Testament, dit-il en présentant le premier volume au procureur de Seuillé, nous croyons l'honorer comme il le mérite, en le remettant entre vos mains. Quant à nous, le Nouveau Testament nous suffit, ajouta-t-il en remettant le second volume avec l'écrit qu'il contenait, entre les mains de Violette.

Frère Macé, se doutant un peu tard de quelque chose, ouvrit précipitamment la Bible qu'on venait de lui remettre: le premier testament de Thomas Rabelais en tomba, à la stupéfaction du moine. Les éclats de rire des assistants lui firent deviner tout le reste. A cette vue, à cette pensée, il oublie toutes ses douleurs; il se lève, il verdit, ses yeux jettent des flammes; il ne sait à qui s'en prendre d'abord: maître Thomas est effrayé d'avance du sermon que son ancien confesseur va faire.

--Frère Jean, vous m'avez trompé! s'écrie enfin Pelosse avec explosion...

Mais, à ce premier mot, il s'arrête, il se tord, il se replie sur lui-même.

--Ah! je suis empoisonné, s'écrie-t-il d'une voix qui sort à peine du gosier.

--Vous ne l'êtes pas seul, dit frère Jean en faisant mine de se boucher le nez, et c'est moi-même qui me serai trompé, quand j'ai cru tout à l'heure vous avoir fait changer de linge.

--Emmenez-le! emmenez-le! cria tout le monde tout d'une voix.

--Maintenant, dit maître François ou maître Hypothadée, comme nous voudrions l'appeler, ouvrons à notre tour le livre que nous avons choisi, et faisons une petite lecture.

Ouvrant alors le volume à l'endroit qu'il avait marqué en y glissant l'extrait de baptême du petit François, il lut avec une voix distincte et les plus douces inflexions l'histoire de l'enfant prodigue. Le vieux Rabelais l'écoutait attentivement, et essuya même une larme qui glissait au coin de son oeil.

--Merci, dit-il à maître Hypothadée en lui serrant la main; je comprends ce que vous voulez dire; vous êtes véritablement un homme de Dieu, et vous m'avez mis aujourd'hui en grande paix avec moi-même. Vous m'avez rendu un fils à la place du mien qui s'est perdu; je vous en remercie, et je me sens joyeux comme le père de famille de la parabole. Je me crois rajeuni de dix ans, et le docteur Rondibilis avait raison lorsqu'il parlait de me rajeunir. Mais pourquoi donc ne vient-il pas? On dit qu'il soigne mon neveu qui est mourant. Envoyez quelqu'un à Chinon dire à mon neveu qu'il meure en paix et que je lui pardonne; mais sur toute chose qu'on me ramène ici le docteur Rondibilis Alcofribas.

--Je dois vous dire la vérité, reprit humblement Hypothadée: ce n'est pas auprès de votre neveu qu'est occupé en ce moment mon savant ami le médecin Alcofribas: il soigne dans un galetas de Chinon un pauvre voyageur arrivé dernièrement de l'Anjou dans le plus piteux équipage;

c'est un pauvre orphelin de la religion qui l'a méconnu, et de la maison paternelle qui le repousse; c'est un enfant prodigue qui demande à quelle condition il pourrait espérer le pardon de son père.

A ce discours, le front du vieillard s'était rembruni:

--Qu'il me prouve son repentir par une conduite meilleure, dit-il, et je le recevrai peut-être; qu'il étudie et qu'il devienne un médecin comme Rondibilis, ou un théologien et un sage comme Hypothadée, et je le recevrai à bras ouverts!

--Qu'à cela ne tienne, dit maître François.

Aussitôt, jetant bas sa coiffure de sorboniste et sa robe de dessus il tire de sa poche une barbe blanche et des besicles, voilà le docteur Rondibilis, dit-il; vous venez de voir Hypothadée, et maintenant, ajouta-t-il en ôtant le reste de son accoutrement et sa barbe postiche, voici le pauvre François Rabelais, qui se jette aux pieds de son père, dont il n'a pas mérité le courroux.

Que fit alors maître Thomas? justement ce qu'avait fait bien avant lui le père de l'enfant prodigue. Il pleura de joie, ouvrit ses bras, et embrassa tendrement son fils. Tous les assistants étaient émus de cette scène comme il convenait de l'être; frère Jean pleurait en riant et se versait un grand verre de vin, lorsqu'un nouveau personnage qu'on n'attendait pas se précipita dans la chambre; et resta tout ébahi et comme pétrifié devant ce groupe de reconnaissance mutuelle, de paternelle joie et de réjouissance filiale.

IX

LA DOT DE LA DIVE BOUTEILLE

Le bruit de l'invasion des diables dans le clos de la Devinière s'était déjà répandu au loin à la ronde, et le neveu de maître Thomas en avait été instruit un des premiers. Il n'ignorait pas non plus la présence de Violette Deschamps et de son fils près du malade, car il ne s'éloignait guère ce jour-là de la demeure de son oncle, attiré qu'il était par je ne sais quelle odeur de testament qui le mettait en appétit. Il profita donc du moment où le métayer Gros-Guillaume, encore tout bouleversé de ce qui venait d'avoir lieu, se départait malgré lui de ses habitudes de sauvagerie et laissait entrer dans le clos la foule des voisins accourus au bruit du combat; il en profita, dis-je, pour se glisser entre les curieux et arriver inaperçu jusqu'à la chambre de son oncle, où il entra précisément comme le père et le fils s'embrassaient.

--Et moi donc? et moi? cria Jérôme. M'est avis que j'arrive à propos, et puisque l'on s'embrasse ici, point n'ai-je besoin de pleurer longtemps mes péchés et de crier miséricorde. Ah! sainte bouteille! comme le docteur est rajeuni! Enchanté de vous voir, cousin; je ne vous aurais pas reconnu. Eh bien! mon oncle, à mon tour maintenant! Ne voulez-vous pas m'embrasser?

--Arrêtez, monsieur, dit le vieux Rabelais, moitié sévère, moitié

pleurant et riant à la fois d'avoir revu son fils, car le sentiment paternel venait de s'éveiller et de se manifester d'autant plus vivement dans son coeur, qu'il l'avait plus longtemps comprimé; arrêtez, dit-il à son neveu en lui montrant Violette; mettez-vous d'abord à genoux devant cette charmante femme et tâchez d'obtenir son pardon, si vous voulez avoir le mien.

--En vérité, mon oncle, je n'ai pas d'autre désir; et elle peut vous dire que je lui ai offert de l'épouser; elle m'a refusé avec mépris: que voulez-vous que je lui dise?

--A genoux, te dis-je, et demande-lui pardon.

--Je n'ai rien à pardonner à monsieur, dit Violette; s'il croit faire quelque chose pour moi en m'épousant, j'ai le droit de le remercier et de ne pas accepter ce qu'il regarderait comme un bienfait. J'aime à donner plus que je ne reçois, et je n'accepterai jamais la main d'un homme à qui je ne pourrais pas donner mon coeur en échange. Le monde dira que je suis déshonorée parce que je ne rachèterai pas son estime au prix de la mienne, mais j'en crois plus ma conscience que le monde, et je me chagrinerai peu d'être déshonorée pour lui si je suis honorée par elle.

--Entends-tu, vaurien, comme elle parle? Mais c'est donc une fée ou une princesse déguisée que ce trésor de petite femme-là! Imbécile! qui avait trouvé une si jolie bague à son doigt et qui l'a perdue!

--Je ne le méritais pas, dit le vaurien un peu attendri.

--Voilà du moins une bonne parole, dit le vieux Thomas.

--Pardieu! aussi, pourquoi est-elle si sévère après avoir été si bonne? continua Jérôme: elle a plus d'esprit que moi, je le vois bien. Je n'en suis pas moins un bon enfant; s'il ne tenait qu'à me mettre à ses genoux pour faire la paix, je le ferais bien tout de suite; mais j'ai déjà essayé et je n'ai pas réussi. Le docteur, ou plutôt le cousin, car je vois bien que c'est la même personne... le cousin donc m'avait promis de parler pour moi...

--Et c'est ce que j'ai fait, dit maître François: Violette m'a répondu que si vous étiez malheureux et abandonné de tout le monde, elle se dévouerait encore à vous.

--Tu as dit... Vous avez dit cela, mademoiselle Violette? Oh! tenez, croyez-moi si vous voulez, je suis mauvais sujet, c'est possible; mais je n'ai pas un mauvais coeur!... Pourquoi ne voulez-vous pas vous appeler Mme Rabelais? vous savez bien comme le monde est bête. Si ce n'est pas pour moi, faites cela du moins pour vous. Je vous laisserai tranquille tant que vous voudrez, et je n'entrerai même jamais chez vous si vous ne me le permettez pas... Tenez, voyez-vous... bon... voilà maintenant que les larmes me viennent aux yeux... je suis donc bête aussi, moi? Eh bien, tant pis: j'ai le temps d'être un chenapan, je veux être honnête aujourd'hui... Voyez-vous, il faut que je vous le dise... j'avais d'abord des idées intéressées en vous parlant de mariage; car vraiment je suis un cuistre et je n'ai jamais su ce que vous valiez... Eh bien! tenez aujourd'hui, Violette, rien que de vous voir si douce et

si belle, avec ce pauvre chérubin qui devait m'appeler son père... cela me bouleverse tout le coeur... Faites de moi ce que vous voudrez, Violette, et que mon oncle vous donne tout; vous en méritez encore davantage! si vous voulez mon nom, je vous le donnerai; mais vous serez libre de me jeter à la porte comme un chien crotté, si je ne répare pas par ma conduite tous mes torts envers vous... Violette, votre main seulement en signe de pardon, et qu'il me soit permis d'être père au moins une fois et d'embrasser notre cher enfant.

Violette pleurait et regardait maître François.

--Acceptez du moins sa promesse, dit en souriant l'ex-médecin Rondibilis, et donnez-lui un peu de temps pour se corriger. Puisque vous êtes meilleure que lui, c'est vous qui lui devez de l'indulgence: le bon Dieu nous attend bien, lui: pourquoi n'attendriez-vous pas Jérôme?

--Eh bien, c'est cela, dit le vieux Thomas, corrige-toi, mon garçon, et nous verrons plus tard. Mme Violette n'a pas besoin de toi, d'ailleurs, pour donner un nom à son poupon: il s'appelle François-Thomas Rabelais, entends-tu? et si tu n'es pas digne de lui servir de père, c'est moi qui veux être le sien. Tâche de bien faire à la Lamproie, surveille un peu plus ta pharmacie; mais sache bien que tout cela appartient à Mme Violette, qui t'y donnera part si tu deviens sage. Fais en sorte, enfin, qu'elle puisse encore t'aimer. Car pour lui donner un mari en peinture, merci pour elle, mon gros; le mariage donne toujours des droits, et plutôt que de la fiancer à un coureur et à un ivrogne, je l'épouserai plutôt moi-même.

--Vivat, le père Thomas! dit le frère Jean. Nous danserons tous à la noce.

--Je crois, en vérité, que j'y danserai aussi, dit le père Rabelais, tant je suis regaillardé en me retrouvant en famille. Oh! mes vauriens d'enfants! Mon Franciot! ma belle petite Violette, que j'aimerais tant depuis longtemps, si je l'avais connue plus tôt! et toi mon poupon nouveau-né! Vous voilà tous vermeils, bien portants et le sourire sur les lèvres; comment serais-je encore malade? Nous n'allons plus nous quitter, n'est-ce pas? C'est pourtant ce pauvre François qui nous a tous rendus heureux! Et moi qui écoutais les rapports de ces faux moines de la Basmette! Voyez comme il a grandi, le vaurien; et comme il a l'air malin! Il me ressemble un peu, n'est-ce pas, mais il ressemble davantage à sa mère. Savez-vous qu'il est médecin comme saint Thomas, et théologien comme Hypocrate... Non... si fait... Je ne sais plus ce que je dis et j'embrouille tout, tant que je suis joyeux! Embrasse-moi encore mon grand enfant.

Ça, que ferons-nous pour lui? Hélas! on ne peut ni le marier ni le doter; mais puisqu'il n'est plus au couvent, on peut lui donner quelque chose.

--J'y compte bien, dit maître François: donnez-moi tous votre amitié. Quant à rester ici, ce n'est point possible; je suis connu dans le pays, non pas de figure, mais de nom, les moines pourraient m'y poursuivre. D'ailleurs je suis médecin sans avoir pris mes degrés, et je ne veux pas qu'un âne approuvé par quelque faculté peu difficile vienne me traiter de charlatan. Je pars demain pour Montpellier, où j'espère que je ferai

honneur à ma famille et à mon nom. Si vous voulez me prouver votre bon vouloir, accordez-moi seulement à perpétuité une petite place à la Cave peinte et ici, à la Devinière; mais conservez-moi toujours une bouteille du meilleur et du plus frais.

--Nous n'y manquerons point, dit Jérôme; et je veux que la bouteille soit faite exprès et demeure toujours exposée comme une relique au plus noble endroit de la cave. Je la ferai garnir de ciselures et de peintures; elle sera célèbre dans tout Chinon, et, avant qu'il soit quelques années, je veux qu'elle fasse des miracles.

--Elle en fera, dit frère Jean; elle réconciliera les parents divisés d'intérêt, elle rajeunira les vieillards, gaudira et regaillardira l'humeur des goutteux, rapprochera les amoureux, voire même en viendra-t-elle peut-être jusqu'à ressusciter les morts! Elle consolera les veufs et sera la femme des célibataires; mais c'est le clos du père Thomas qui fournira la dot.

--L'idée est belle, dit maître François, et la Cave peinte doit désormais être plus célèbre que le sanctuaire d'Apollon Delphien; car c'est le bon vin qui découvre la vérité, et partant il rend des oracles. Soit donc la dive bouteille ma fortune et ma fiancée! Elle a des embrassements qui ne trompent jamais, ses amours ne manquent jamais de chaleur, son glou glou, jamais de franchise. C'est à ses douces vapeurs que je laisserai le soin de dissiper les nuages de la science et de la philosophie. Le vin n'est-il pas fils de la lumière? N'est-ce pas là le rayon du soleil rendu potable que cherchaient tous les alchimistes?

Lorsque de tout les semences premières
Dormaient encore sous un limon bourbeux,
Quand du chaos le manteau ténébreux
Flottait sur l'eau des froides grenouillères,
Survint l'amour, qui grisa le chaos
Et de nectar lui barbouilla la trogne.
Le vieux dormeur alors devint ivrogne,
Et de la terre il sépara les eaux.
Pour les garder plus longtemps sans les boire,
Il les sala, si l'on en croit l'histoire.
Ainsi naquit cet abîme des mers,
Qui vit plus tard naître Vénus, plus belle
Que son azur, et souvent plus cruelle
Que la tourmente et les gouffres amers.

--Encore une surprise! s'écria le vieux Rabelais émerveillé. Mon fils n'est pas seulement théologien et médecin, il est encore poète, et fait des vers aussi jolis que ceux de maître Villon!

--Je fais, dit maître François, bien davantage; je sais faire de la ficelle, tresser du jonc, tailler la vigne, égoutter le fromage et écaler des noix. Mais à ce propos, n'est-il pas temps de mettre la table? Nous allons dîner en famille, et mon estomac sera antidoté pour mon voyage de demain. Monsieur mon très-honoré père voudra bien être le roi du festin, Violette en sera la reine et frère Jean sera sommelier!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON

I

UNE SOIRÉE AU PRESBYTÈRE

C'était le plus beau pied de vigne qu'on eût vu depuis Noé, tordu, noueux et vigoureux comme les membres du vieil Atlas; il semblait se pressurer lui-même pour gonfler plus abondamment ses raisins; adossé au vieux mur noirâtre et moussu que décoraient encore çà et là quelques débris de colonnettes, il pliait sous ses branches puissamment attachées et déployées en éventail, ombragées à peine par quelques feuilles éclaircies; jaunes comme l'or ou rouges comme le vin, ses grappes pleines, rebondies et pressées les unes contre les autres, ressemblaient au sein de la nature avec ses innombrables mamelles. Les unes à demi cachées sous ce qui restait de feuilles, étaient fraîches, dodues et fleuries, d'autres moins honteuses et plus aventurées au soleil, dégageaient leurs grains brunis et à demi fendus où brillait un jus plus doux et plus blond que le miel. Elles semblaient sucrées à l'oeil, et rien qu'à les voir on les savourait en idée.

Cette vigne, maître François l'avait plantée, elle venait du clos de la Devinière et s'était acclimatée dans le petit jardin du presbytère de Meudon. Sur le mur ombragé par ses branches, le lézard tantôt courrait en glissant comme une flèche à travers les feuilles, ou dormait aux rayons tièdes, en relevant avec volupté sa petite tête de serpent; le limaçon, portant coquille au dos comme un beau petit pèlerin de Saint-Jacques, s'y promenait en traînant sa queue; les mouches bourdonnaient, les oiseaux voletaient, sans que personne songeât à les effaroucher, car tout le monde était bien venu dans le presbytère de Meudon.

Auprès de cette vigne, sous un berceau formé par des branches de lilas et des touffes de lierre, une table était dressée. Sur cette table, on voyait encore une assiette de fruits, un hanap du bon vieux temps et une grande pinte à demi pleine de cidre, car le bon curé réservait presque toujours son vin pour ses malades; puis un écritoire, des feuilles éparses et un assez gros cahier sur lequel, ont eût pu lire en belle et grande écriture:

LES AVENTURES DE PANTAGRUEL LIVRE CINQUIÈME

Un homme était assis à cette table. C'était un prêtre d'assez haute stature, au front large et grisonnant, au regard malicieux et doux, sa barbe taillée en fourche descendait entre les deux pointes de son rabat toujours blanc, mais un peu recroquevillé. Il était vêtu d'une soutane boutonnée à moitié, une barrette posée un peu de travers, se rejetait

sur le derrière de sa tête et laissait à nu son grand front calme et pensif. C'était notre ami Rabelais; d'une main il tenait une plume, de l'autre il égrenait une grappe de raisin ou froissait sans y songer, quelque quartier de noix: il achevait son dessert et il écrivait une page de Pantagruel.

Autour de lui, gloussait, trottait, becquetait et caquetait tout le menu peuple de la basse-cour. Les poules venaient entre ses pieds ramasser les miettes de son pain, et alors il avait soin de ne point déranger ses pieds qu'elles ne fussent parties, de peur de les blesser ou de leur faire peur.

La porte du jardin était ouverte, et une demi-douzaine d'enfants jouaient et se traînaient sur le seuil. Un gros chien se roulait avec les plus petits qui l'embrassaient des jambes et des bras, riant à coeur joie, et mêlant les boucles de leurs têtes blondes à ses longs poils noirs et soyeux. Tous avançaient peu à peu vers la table du bon curé, sans en faire semblant et comme si un aimant les eût attirés. Mais un grave personnage, à la panse respectable et à la trogne vermeille, les tançait de l'oeil lorsqu'ils riaient trop fort ou lorsqu'ils avançaient trop près, c'était le sacristain de maître François, qui remplissait de plus, au près de sa personne, les fonctions délicates de cuisinier et de sommelier.

Maître Buinard était le gardien fidèle de son patron, et s'acquittait du soin de le faire respecter, mieux que le chien du presbytère, animal un peu paresseux et insouciant de sa nature, puis d'humeur beaucoup trop facile pour les mendiants et les marmots.

Tout à coup cependant, ce débonnaire animal (c'est le chien que nous voulons dire), se mit à dresser les oreilles et à japper de toute sa force. Dom Buinard se leva alors du banc où il était assis comme absorbé dans la contemplation de la vigne ou de maître François, car l'un étant si près de l'autre, on ne pouvait savoir au juste, ce qu'il regardait avec tant d'amour. Maître Buinard, disons-nous, se leva, menaçant le chien d'un torchon qu'il tenait à la main, et regardant curieusement vers la porte où bientôt se présenta un personnage couvert de poussière, comme un voyageur qui vient de loin. C'était un jeune homme inconnu dans le pays, et que dom Buinard ne se rappelait pas avoir jamais vu.

C'était un garçon de moyenne taille accoutré comme un écolier de Montaigu, c'est-à-dire assez pauvrement; il n'en était pas moins de belle et fière mine: peu de régularité, mais beaucoup d'énergie dans les traits, le front déjà un peu chauve, bien qu'il fût encore jeune; le regard doux et pensif, l'air d'un homme qui a été bien triste, mais qui ne l'est plus, et qui au besoin saurait encore rire comme les bienheureux du bon Homère, dominé toutefois par quelque préoccupation absorbante comme la pierre philosophale ou la réalisation de la benoîte abbaye de Thélème.

A peine ce nouveau venu eut envisagé maître François qui avait relevé la tête en le voyant entrer, qu'il courut à lui les bras ouverts avec l'impétuosité d'un coup de vent: c'est lui, enfin! je le retrouve! mon père! mon ami, mon sauveur, maître François. Eh quoi! vous ne reconnaissez pas votre ancien protégé! au fait il y a dix ans au moins que vous ne m'avez vu. Mais je vous reconnais bien moi! vous n'avez

guère changé; aussi pourquoi changer lorsqu'on est bien...

--Eh mais, dit le curé de Meudon en paraissant rappeler de loin un souvenir qui épanouissait tout son visage en un joyeux sourire, il me semble, au contraire, que je te reconnais bien, maître fripon, tu étais le frère Lubin!...

--Silence, maître, et ne m'appellez plus de ce nom maudit. On m'appelle Guilain le ménétrier, et tenez, souffrez maintenant que je reprenne mon instrument que j'ai déposé à la porte, il me semble que déjà les enfants vont rôder autour et je crains un peu pour mon pauvre violon leur goût précoce pour la musique.

Il était temps, en effet, car les marmots avaient ouvert la boîte déposée sur le banc à la porte du presbytère, et le plus hardi en avait déjà tiré l'archet dont il commençait à s'escrimer comme d'une épée à deux mains.

Guilain, après avoir repris son bien de vive force et avoir appuyé, pour châtement, un bon gros baiser sur la joue rose du petit paladin, revint avec son violon s'asseoir près de maître François.

Pendant ce temps, frère Jean ou dom Buinard, car c'était bien notre ancien ami qui était devenu le majordome du curé de Meudon, frère Jean était descendu à la cave et en avait rapporté une grande pinte de vin frais.

--Allons, frère Jean, dit maître François, ne faites pas le dégoûté, et venez trinquer avec nous, je vous présente mon ancien élève, un ami de jeunesse, qui va nous conter toute son histoire.

--Permettez que d'abord nous parlions de vous, dit Guilain. Cher bon maître, vous qu'on a tant persécuté, et que je retrouve heureux autant que j'en puis croire les apparences. On m'a déjà bien parlé de vous, car depuis longtemps je vous cherche. Je suis allé à votre poursuite, à Montpellier, à Rome et ailleurs. Partout les honnêtes gens vous aimaient, les cafards vous disaient sorcier et le menu populaire faisait des contes à n'en plus finir.

--Par la dive bouteille, dit Rabelais, je vais donc bientôt être saint, puisque les bons me canonisent, les diables enragent, et les bonnes femmes font ma légende.

--C'est plus vrai que vous ne pensez, reprit Guilain; et de tout ce qu'on m'a dit, croyez que je n'en ai reçu comme bon argent que la moitié. Ainsi on m'a dit qu'à Montpellier, vous êtes arrivé déguisé en rustre, et qu'ayant souri aux discours des recteurs de de la faculté, ils vous ont invité dérisoirement à dire votre avis; qu'alors, vous avez devant eux, disserté en beau latin et en grec convenablement accentué, dans le dialecte le plus pur, de tout ce qu'il est possible à l'homme de savoir...

--Et de bien autre chose, interrompit Rabelais en riant. Mais poursuivez ce propos, mignon.

--Puis, que vous avez été reçu docteur par acclamation (que n'étais-je

là pour crier plus haut que les autres!) ensuite que la faculté vous a chargé de ses affaires et s'en est bien trouvée (de cela je ne doute pas); mais on ajoute que vous vous êtes déguisé en marchand d'orviétan, et que par une série de farces dignes tout au plus d'un bateleur, vous avez obtenu pour elle tout ce que vous avez voulu de M. le chancelier Duprat.

--Le marchand d'orviétan est de trop, dit Rabelais, mais pour le vrai de l'aventure je t'en ferai lire le récit dans mon _Histoire de Pantagruel_.

--Croyez-vous donc que je ne l'ai pas lu, poursuivit Guilain. Je sais à quoi vous faites allusion: il s'agit de Panurge parlant toutes les langues devant le fils de Gargantua et captivant ainsi son attention, ce qui lui valut plus tard son amitié.

--Tu dis vrai, moinillon de mon coeur, mais achève.

--De tout ce qui précède, à part la farce que vous désavouez, rien ne m'étonne. Voici maintenant le côté absurde de la légende.

--Ho! ho! dit maître Rabelais en s'accoudant sur la table et en ramenant sa barrette de côté.

--On m'a dit que votre grande réputation de médecin s'étant répandue partout, un gentilhomme de la cour, dont la fille avait les pâles couleurs, vous fit venir en désespoir de cause après avoir consulté tous vos confrères. Ils s'accordaient tous à ordonner une potion apéritive, mais pas un n'en avait su donner convenablement la formule. Ce que sachant, vous fîtes mettre un chaudron sur le feu avec de l'eau, dans laquelle vous fîtes infuser et bouillir toutes les vieilles clefs de la maison, assurant que rien n'est apéritif comme les clefs puisqu'elles ouvrent toutes les portes. Puis, que vous fîtes réduire cette infâme décoction de rouille, que vous la fîtes sérieusement prendre à la pauvre jeune malade, et, pour que l'histoire soit complète, on ajoute qu'elle fut guérie.

--Et c'est cela, demanda Rabelais, que tu n'as jamais voulu croire?

--Le moyen de supposer la possibilité d'une pareille ânerie lorsqu'on vous connaît.

--Guilain, mon ami, parlons d'âneries tant qu'il te plaira devant frère Jean qui n'est pas un âne, devant frère Jean qui pouvait être un gros prieur, voir même un abbé mitré, et qui s'est pris d'amitié pour moi au point de vouloir être mon bon et fidèle serviteur; mais devant les autres, jamais: il ne faut point parler de corde dans la maison des pendus.

--Que voulez-vous dire, fit Guilain?

--Je veux dire que l'histoire est vraie, complètement vraie, plus vraie que le reste. La jeune fille fut guérie, non pas parce que les clefs sont apéritives, mais parce qu'elles sont en fer. Or, le sang de la pauvre enfant était débile et malade parce qu'il lui manquait du fer.

--Du fer dans le sang! se récria Guilain; mais je croyais que toutes les maladies du sang se guérissaient seulement par la vertu des simples.

--Ce sont les simples qui font courir ce bruit-là, dit Rabelais. Mais la vérité est que les corps s'alimentent du moins parfait, et se guérissent par le plus parfait, en nature. Ainsi les végétaux se nourrissent de la terre, moins parfaite qu'ils ne sont, et se guérissent par les substances animales; ainsi les animaux, et surtout le plus parfait de tous, qui est l'homme, se nourrissent de végétaux, et doivent chercher leur guérison dans la nature minérale, plus parfaite et plus durable dans la série des corps formés par les influences du soleil. Fallait-il dire à ces bonnes gens que, chez leur fille, les débilités de Vénus avaient besoin de l'influence de Mars, et que chez elle la lymphé, ou l'eau mercurielle de la vie, avait besoin de la copulation du soufre lumineux, dont la chaleur se concentre surtout dans le fer? C'eût été parler en alchimiste et l'on m'eût dénoncé infailliblement comme nécromancien et sorcier.

--Vous êtes toujours mon grand maître, répondit Guilain en s'inclinant. Mais continuons mon histoire ou plutôt la vôtre. J'ai lu que vous étiez devenu l'ami du cardinal du Bellay, et que vous aviez fait avec lui le voyage de Rome. J'y suis allé, espérant vous trouver, mais vous veniez de partir, en prenant la route de Lyon. J'étais désespéré, mais je vous ai suivi toujours.

A Lyon, des bruits mystérieux se répandaient sur votre compte. Vous aviez été arrêté, disait-on, et traité en prisonnier d'État. On parlait de complot contre le roi et la reine. Cette fois vous ne me direz pas que l'histoire était vraie.

--Vraie quant à l'arrestation, dit Rabelais, fausse quant à l'histoire de l'empoisonnement. Voici le fait:

J'étais parti de Rome précipitamment par suite d'une brouillerie passagère avec le cardinal.

--Qui vous laissa partir sans argent, interrompit Buinard.

--Cela est vrai, continua Rabelais; mais les grands, lorsqu'ils honorent les petits de leur amitié, leur font aussi l'honneur de croire qu'ils n'ont jamais besoin de rien. Poursuivons. J'arrive à Lyon, et je me repose dans une hôtellerie; là, grand embarras pour payer. Je n'avais pour toute fortune que le manuscrit de la chronique gargantuine, l'ébauche de mon *_Gargantua_*.

--C'était plus précieux que de l'or, se récria frère Jean.

--Tais-toi, majordome, dit en riant maître François, ton zèle t'emporte trop loin, et les aubergistes de Lyon n'eussent certainement pas été de ton avis, si je n'avais eu l'idée de prendre à part le jeune garçon de mon hôte, et de lui faire écrire en grand secret sur l'enveloppe de mon manuscrit:

LES MYSTÈRES DE LA COUR DE FRANCE.

Je lui recommande de se taire, il parle, me voilà dénoncé. Les gens de

justice pour faire preuve de zèle me font garder à vue dans l'auberge, où je continue à me faire bien servir; mes bagages sont visités, mon paquet saisi, on l'envoie à Paris, et les gens du roi ne comprenant rien à mes fanfreluches antidotées, les font parvenir au roi lui-même, qui lit le manuscrit, en rit comme un dieu d'Homère, le relit, et en rit encore davantage; enfin, il s'informe de moi et ordonne qu'on me ramène à Paris avec toutes sortes de soins et d'égards; on me présente à lui, il m'interroge, me prend en amitié, me choisit pour l'un de ses médecins, et me recommande si bien, comme peut le faire un roi, c'est-à-dire d'une manière toute-puissante, que me voici pourvu de deux bénéfiques et curé de Meudon, pour te servir.

Maintenant tu vas me dire pourquoi tu me cherchais, et ce que je puis faire pour toi. Tu vas me parler de toi, de ce que tu es devenu, de ta femme, de ta gentille Marjolaine: pourquoi n'est-elle pas avec toi?

Ici le visage de Guilain devint sérieux et il pâlit légèrement.

--Je n'ai plus de femme, dit-il.

--Oh! pauvre ami! serait-elle morte?

--Oui, morte pour moi, bien morte, car elle ne m'aime plus. Elle a tout oublié, elle m'a quitté en me prêtant des torts chimériques. Mais, quand une femme renonce aux devoirs du mariage, elle ne renonce pas pour cela au chaperon que lui prête le nom de l'époux; et lorsque ces dames se sont montrées lâches et cruelles, c'est nous tout naturellement qui devons en être responsables.

Il y eut ici un silence de quelques instants. Une larme roulait dans les yeux de Guilain, et Rabelais baissait les yeux d'un air peiné, n'osant l'interroger davantage.

--J'avais été élevé chez les moines, reprit Guilain en faisant un visible effort; j'avais été à la veille de faire mes vœux, et le nom de frère Lubin m'était resté comme la tache originelle. D'ailleurs, je n'avais appris ni à penser, ni à parler, ni à travailler comme les autres. Je faisais triste figure à la veillée; on se taisait et l'on chuchotait quand j'entrais. Je finis par ne plus voir personne, et la coquette Marjolaine ne s'accommodait pas de cette solitude. Souvent je la voyais se parer en soupirant, et quand je lui demandais pour qui, elle disait que c'était pour moi; mais les yeux démentaient la bouche. Puis, si je voulais l'embrasser, elle se détournait en disant: «Fi! vilain, vous avez la tête d'un moine et vos habits sentent le froc!»

Pourquoi donc m'avait-elle aimé précisément quand j'étais moine? Oh! c'est qu'alors j'étais pour elle l'impossible, le rêve fantastique, le fruit défendu. Tant que les enfants voient à l'étalage d'un marchand un beau jouet qu'on leur refuse, ils le convoitent de tous leurs yeux, de tous leurs gestes, de toutes leurs larmes; mais, si une fois on le leur donne, l'objet de tant de vœux perd tout son prestige. Il n'était donc ni si rare, ni si désirable puisqu'on pouvait l'avoir! Des jouets! il y en a bien d'autres, et lorsqu'on les possède à quoi sont-ils bons? A briser.

Marjolaine me brisa un jour, et je me trouvai seul au monde. Elle partit

avec un vieux chevalier d'industrie qui lui promettait de faire sa fortune et de la produire à la cour. Sûre d'ailleurs, disait-elle, que le monde respecterait son honneur et trouverait sa conduite irréprochable, parce que son protecteur était vieux et laid.

Pendant quelque temps, je crus que j'allais en mourir, mais je me ressouvins de vous. On est ingrat lorsqu'on est heureux; le malheur nous rend la mémoire. Je pensai à votre science si étendue et si profonde, à votre indépendance d'esprit; à votre sérénité olympienne, et je résolus de vous retrouver et de me faire votre disciple. En attendant, je me mis à lire, à étudier. Je lus et j'étudiai beaucoup. La vente du petit bien de mes parents, morts peu de temps après mon mariage, me fournit les moyens de vivre un certain temps sans travail. La tristesse me donna le goût de la poésie, cette musique de la pensée qui endort le coeur en faisant chanter les larmes. J'appris à jouer du violon; je composai des chansons dont j'improvisai la mélodie. Ainsi ma douleur s'apaisa.

Je partis pour vous retrouver. Ma première station fut au beau pays de Chinon, dans votre verte et plantureuse Touraine. Là, j'ai eu le bonheur de connaître une jeune femme dont je n'oublierai jamais ni le noble coeur, ni le grave et mélancolique visage. Elle aussi avait bien souffert, mais elle était mère, et le sentiment délicieux de la maternité la consolait de toutes ses peines. Elle devina les miennes, me parla comme vous m'auriez parlé, mais avec une autre grâce que la vôtre. Je ne me lassais pas de l'entendre, et si je n'avais craint pour elle les mauvaises langues du pays, il me semble que j'aurais voulu ne la quitter jamais.

--Pauvre chère Violette, dit Rabelais, je la reconnais bien là.

--On a quelque raison de vous croire sorcier, cher maître, car vous devinez à merveille. C'est votre cousine qui m'a reçu avec bonté quand je lui ai dit combien je vous aimais. Nous avons parlé de vous avec admiration, avec respect... et puis je l'ai quittée pour continuer mes recherches. Pourquoi l'aurais-je vue davantage? Elle est mariée, elle est mère et elle comprend le devoir bien mieux que le sentiment et le plaisir.

A Montpellier, je fis connaissance avec un vieil homme qu'on croyait fou, parce qu'il avait pénétré les mystères de la nature; il me parla des analogies, des sympathies équilibrées et proportionnelles. Je comprenais tout, car mon intelligence s'était agrandie pendant les tortures de mon coeur. La vraie science est comme un vin délicieux qui tombe goutte à goutte des âmes violemment pressurées. Je compris les lois occultes de la lumière et le grand clavier des harmonies; j'essayais de faire dire à mon violon tout ce que ma pensée osait atteindre, tout ce que ma bouche n'osait ou ne pouvait révéler. Souvent, le soir, jouant du violon au clair de la lune, j'ai été tenté de prendre à la lettre toutes les fables de l'ancien Orphée; il me semblait que la lune se penchait pour m'écouter. Je la voyais plus grosse, plus brillante, plus près de moi, je lui voyais un visage doux et maternel qui me rappelait celui de la bonne Violette, le vent se taisait tout à coup dans les arbres, les chiens errants venaient bondir en cercle autour de moi, car mon violon parlait toutes les langues de la nature. Sa musique répétait celle des étoiles, elle caressait le vent, elle chuchotait aux arbres des choses verdoyantes et pleines de sève; elle

chantait aux animaux de la campagne les mystères de l'instinct et les élans de la vie. C'était quelque chose d'universel, de sublime ou d'insensé; je finissais par m'enivrer moi-même, j'oubliais tous, je ne me sentais plus vivre et quand je revenais à moi je me trouvais baigné de larmes.

--C'est très-bien, dit maître François, mais c'est comme cela qu'on devient fou.

--Je passai simplement pour sorcier, répliqua Guilain. Dans le Midi on est curieux et crédule. Je fus épié. On affirma que je donnais le signal aux sorciers pour se rendre au sabbat, et que j'étais le grand ménétrier de la danse des loups.

Craignant quelque mauvaise affaire je me hâtai de partir pour Rome. Je voyageais en pèlerin, jouant du violon et chantant des cantiques le long des routes, mais parfois l'archet entraînait la main, le cantique finissait par une chanson, et tout mon dévot auditoire me suivait en dansant. C'était ensuite à qui m'hébergerait. C'est ainsi que par un des plus beaux soleils de l'année (c'était le jour de la Saint-Jean), sur la place d'un village de Provence, devant l'église, j'avais commencé à chanter le patron du jour:

Du bon saint Jean voici la fête,
Berger, prends garde à ton troupeau.
Mets des guirlandes sur la tête
Du plus joli petit agneau.
Mets des rubans à ta houlette,
Voici le plus beau jour de l'an!
Donnons-nous-en! (_bis_)
Du bon saint Jean voici la fête,
Dansons en l'honneur de saint Jean.

Après ce couplet, qui finissait déjà trop gaiement pour un cantique, je ne trouvai rien de mieux à chanter que ceci:

Voici la saison des cerises,
On en fait de petits bouquets;
Puis bientôt elles seront mises
En jolis paniers bien coquets.
Oh! les charmantes friandises!
Bijoux des plus grands jours de l'an!
Donnez-nous-en! (_bis_)
Voici la saison des cerises,
Des cerises de la Saint-Jean.

A leurs lèvres presque pareilles
Nos fillettes et nos garçons
Les suspendent à leurs oreilles,
Les mêlent à leurs cheveux blonds;
Elles tombent dans leurs chemise
Lorsqu'ils s'agitent en dansant...
Donnez-nous-en! (_bis_)
Voici la saison des cerises,
Des cerises de la Saint-Jean.

A ton moineau, gentille Annette,
N'en offre pas entre tes dents;
Car ta lèvre, autre cerisette,
Recevrait des baisers mordants.
Que vos épingles soient bien mises,
Vierges au double fruit charmant...
Donnez-nous-en! (_bis_)
Voici la saison des cerises,
Des cerises de la Saint-Jean.

Aux oiseaux faisons la morale
Pour qu'ils n'osent pas tout manger.
Sur l'arbre on met le manteau sale
Et le chapeau d'un vieux berger.
Les mannequins sont des bêtises!
Siffle un vieux merle intelligent.
Donnons-nous-en! (_bis/_)
Voici la saison des cerises,
Des cerises de la Saint-Jean.

J'avais à peine fini, qu'une belle et riante jeune fille, aux tresses noires, abondantes et brillantes, comme les gros raisins du Midi, vint à moi avec ses deux mains brunes toutes pleines des fruits que j'avais chantés. «Tenez, dit-elle dans le patois si doux de la Provence, vous les avez bien méritées.» Les enfants, de leur côté, ces jolis petits comédiens de la nature, mettaient en scène ma chanson et dansaient de toutes leurs forces avec des cerises dans les cheveux; des garçons montaient sur les arbres et cueillaient à pleines mains les grosses perles rubicondes du cerisier; les fillettes tendaient leurs robes pour les recevoir, sans se trop soucier de montrer un peu leurs genoux. Annette, malgré ma recommandation, prenait une cerise entre ses lèvres et semblait défier les moineaux; mais son ami Colin ne leur laissait pas le temps d'approcher et tâchait de mordre au fruit défendu. Le tout finit par une danse générale, et, quand je voulus partir, on me mit sur la tête une couronne de feuilles de cerisier enrichie de grosses touffes des plus belles cerises du pays. Jamais saint Jean ne fut, que je sache, aussi joyeusement fêté.

--Guilain, mon ami, dit Rabelais, tu n'es pas curé comme moi, mais je te trouves passé maître en dévotion bien entendue et en bonne théologie.

--Vous me faites honneur, cher maître, aussi, comme je vous le disais, ai-je fait le voyage de Rome. Une grande tristesse me prit à la vue de ces ruines et de ces palais. Je passais des journées, assis sur des débris de colonnes, ne pensant à rien de précis, mais l'âme oppressée comme d'une montagne de choses vagues. Je regardais les moines aller et venir à travers ces grands monuments, comme les rats et les lézards entre les pierres du Colisée. Je n'osais pas, le soir, toucher à mon violon, comme si j'avais eu peur de voir la poussière s'agiter, les tombeaux s'ouvrir, et de faire danser les ombres.

Quant aux habitants du pays, ils me paraissaient semblables à ces gens endormis qui vont et qui viennent en rêvant. Je n'osais leur faire entendre les sons joyeux de mon instrument enchanté, de peur de les réveiller; car ils eussent alors rougi d'eux-mêmes devant les débris de l'ancienne Rome, et ils se seraient trouvés trop malheureux.

A Rome, comme partout, j'ai trouvé votre nom populaire, mais nulle part on ne vous a bien compris. On vous prend pour un bouffon, parce que sur les hauteurs sereines de la philosophie où vous vivez, vous avez le courage de rire de tout. Ainsi l'on m'a conté d'une manière bien ridicule votre première entrevue avec le saint-père...

--Oh! je sais parfaitement ce qu'ils disent, s'écria Rabelais; il y a du vrai, mais ils ne disent pas tout. Voici comment les choses se sont passées: le cardinal mon maître venait de baiser les pieds du pape, c'était mon tour. Je recule au lieu d'avancer:

--Eh bien, qu'est-ce donc, dit le pape?

--Très-saint-Père, lui dis-je en me prosternant, c'est qu'il est impossible que je sois traité avec autant d'honneur que le cardinal mon maître. Que puis-je faire lorsqu'il vous a baisé les pieds?

Toute la cour romaine se prit à rire; le pape lui-même avait souri gracieusement.

--Maître Rabelais, me dit-il, nous avons entendu parler de votre mérite et vous voulez que nous soyons à même d'apprécier votre esprit un peu satirique et malin. Nous comprenons votre embarras.

Mais, ajouta-t-il, qu'à cela ne tienne. Quand la grandeur commence en bas, il faut remonter pour descendre. Vous pouvez baiser notre anneau.

Le cardinal pinça les lèvres. Le soir, il ne m'adressa pas la parole. Je vis qu'il était blessé de la faveur que j'avais reçue en sa présence. Le lendemain, il me querella sous le plus faible prétexte; je le saluai alors profondément sans rien dire, et je revins en France sans argent, comme tu sais. Je t'ai raconté le reste. Le roi, plus tard, me réconcilia avec le cardinal, qui est resté mon protecteur et mon ami.

Or çà, maître Guilain, puisque nous voilà réunis, je ne veux plus que tu quittes mon presbytère, à moins que grande envie ne te prenne d'aller ailleurs, car le règlement de ma maison est celui de l'abbaye de Thélème: «Fais ce que voudras.» Bien entendu aussi que je n'y reçois seulement que les personnes de bon vouloir. Je comprends que tu ne veuilles plus être appelé frère Lubin, ce nom-là t'a porté malheur. Il sent le froc, comme disait ta charmante ennemie; rassure-toi, je ne te parlerai plus d'elle ni des moines de la Basmette; mais tu dois avoir besoin de repos. Un dernier verre de ce vieux vin et rentrons, il commence à se faire tard.

Pendant qu'ils parlaient, en effet, la nuit était descendue, non pas toute noire, mais resplendissante d'étoiles. La lune blanchissait les pampres doucement agités par un vent frais et donnait aux grappes, naguère si bien dorées, la blancheur mate de l'argent, l'herbe devenait sombre et humide, un rossignol, caché dans un grand arbre voisin, préludait à la romance de toutes les nuits. Frère Jean se hâta de desservir et alluma la lampe dans la salle basse du presbytère. Rabelais se leva, et, la main appuyée sur l'épaule de Guilain, il se dirigea vers la maison.

II

LE PRÔNE DE RABELAIS

Or, le lendemain était un dimanche, et de plus un jour de grande fête pour les paroissiens de Meudon. C'était la fête de Saint-François le patron de leur bon curé. Tous avaient donc des fleurs à la boutonnière. L'église était parée comme aux grands jours, les saints bien époussetés semblaient se réjouir dans leurs niches, on leur avait attaché des bouquets aux mains avec des rubans de toutes couleurs dont les bouts bien frais et coquettement étalés flottaient comme des banderoles. L'église était pleine lorsque la messe commença, le duc et la duchesse de Guise précédés d'un petit page qui portait leurs livres d'heures étaient entrés dans leur chapelle. Un valet de madame de Guise avait apporté dès le grand matin pour parer l'autel deux vases magnifiquement dorés avec de gros bouquets, des fleurs les plus précieuses et les plus rares.

L'office se faisait à Meudon, depuis que maître François en était curé, avec gravité et décence. Point de chantres braillards et mal accoutrés, point d'enfants de chœur effrontés, polissonnant pendant le service divin et criant leurs versets ou leurs répons avec des glapissements de chien qu'on fouette. Rabelais avait mis ordre à tout cela. Il donnait lui-même à ses enfants de chœur des leçons de plain-chant et leur faisait le catéchisme. Il sermonnait et morigénait ses chantres, ne leur permettant d'être ivrognes qu'après vêpres et jamais avant. Frère Jean s'occupait de la sacristie, sonnait les cloches, faisait diacre à la messe, chantait au lutrin à vêpres, semblait se multiplier tant il avait de zèle et d'activité et se trouvait un peu partout. Rabelais n'exigeait pas de lui qu'il fût à jeun, mais il lui recommandait de s'observer et de ne jamais boire plus d'une bouteille le matin. Aussi tout allait-il pour le mieux.

Le curé de Meudon entra ce jour-là dans l'église précédé d'un nouvel acolyte. C'était Guilain qui prit place dans une des stalles du chœur où bientôt il attira tous les regards. Nous avons dit qu'il était beau et bien fait de sa personne, et puis il chantait d'une voix si pleine et si douce qu'on croyait toujours n'entendre que lui seul. Quand vint le moment du prône il prit le livre des Évangiles, et monta dans la chaire derrière le bon curé pour lui présenter le saint livre au besoin.

Rabelais était beau à voir en chaire, il avait une de ces figures qui attirent le respect et la sympathie de tous lorsqu'elles paraissent au milieu des assemblées, une double lumière intérieure semblait l'éclairer: celle d'un bon esprit et d'un bon cœur.

«Bonnes gens, dit-il en commençant son prône, bonnes gens où êtes-vous, je ne vous saurais voir, attendez que je chausse mes lunettes. Or, bien; maintenant je vous vois, Dieu vous bénisse et moi aussi, et qu'il nous tienne tous en joie.

«Le monde dit ordinairement que quand le diable fut devenu vieux il se fit ermite, d'où vient le proverbe. Onc ne l'ai pu savoir, faute d'avoir à qui me bien informer et du pourquoi et du comment, tout ce que

je sais, c'est que j'ai connu des ermites qui, en se faisant vieux devenaient diables.

«Point n'en fut-il ainsi du séraphique père saint François dont nous faisons aujourd'hui la fête. Aussi ne restait-il point solitaire et reclus, ce qui est contre le voeu de nature. Il n'est pas bon que l'homme soit seul dit la _Genèse_. Mais il se mêlait à la foule des pauvres gens, les instruisant, les consolant et leur donnant de vaillants exemples de courage dans la pauvreté.

«Plus sévère envers lui-même qu'un philosophe stoïcien, il n'avait pour toutes les créatures que débonnairété et bienveillance sans égales; il appelait ses frères et ses soeurs non-seulement les boiteux, les ladres, les ribauds, les femmes pécheresses et les béguines, mais encore les animaux, les éléments, le soleil, la lune, les étoiles.--Oh! mon frère le loup, disait-il un jour les larmes aux yeux, comment es-tu assez cruel pour manger ma soeur la brebis?

«Un jour étant sorti de son couvent, il vit ou plutôt il entrevit derrière une feuillée deux jeunes gens qui s'embrassaient. Point ne chercha le bon saint s'ils étaient de sexes différents et si la malice du diable y pouvait trouver prise. Jamais il ne songeait à mal. Dieu soit béni, dit-il en continuant tout doucement son chemin, je vois qu'il est encore de la charité sur la terre!

«Croyez-vous, bonnes gens, qu'il fût triste et rechigné en son maintien comme certaines bonnes âmes de céans, qui, au lieu des patenôtres de l'Évangile semblent babinotter toujours la patenôtre du singe et font continuellement la mine à la nature de ce qu'elle les a faits si laids et si sots? Oh! que nenni! Le bon saint François composait souvent de pieuses chansonnettes, les chantait volontiers et dansait même parfois au besoin, comme il fit en certaine ville d'Italie dont je veux vous conter l'histoire.

«Vous savez que les Italiens passent pour vindicatifs et rancuniers, toujours divisés par familles ennemies et par factions rivales: ainsi furent autrefois et sont encore Guelfes et Gibelins, c'est-à-dire ceux qui voudraient que le pape fût l'empereur et ceux au contraire qui veulent que l'empereur soit le pape. Gens faciles à accorder au fond, la chose n'étant que de bonnet blanc à blanc bonnet, n'était que l'on a beau vouloir que le soleil soit la lune et que la lune soit le soleil, toujours tant que le monde sera monde, la lune et le soleil seront et resteront le soleil et la lune.

«Donc en une ville d'Italie, le nom de la ville ne fait rien à l'histoire, tout le monde était en guerre: la moitié des habitants détestait l'autre moitié. Un jour fut pris pour en venir à une explication. Savez-vous comment? Avec pierres, bâtons, épées et autres arguments de cette force. Voilà les parties en présence, les uns d'un côté de la place, les autres de l'autre, se mesurant de l'oeil, chacun retroussant ses manches et préparant ses armes.... Voilà que tout à coup, dans l'espace laissé vide entre les deux bandes ennemies, arrive un moine, la guitare à la main, chantant et dansant. Ce moine c'était saint François. Tout le monde le regarde, on l'écoute, et voici ce qu'il leur chanta:

«Seigneur, je voudrais vous louer et vous bénir, mais je ne suis rien devant vous. Je suis pauvre, je suis chétif, je suis ignorant et je ne sais pas l'art de bien dire; j'aime cependant l'éloquence du ciel, j'admire la grandeur de votre ouvrage. Soyez loué par les grandes choses que vous avez faites, soyez honoré par tout ce qui est harmonieux et beau!

Soyez béni par mon frère le soleil, parce qu'il est rayonnant et splendide, mais aussi parce qu'il est doux et indulgent: il modère l'éclat de ses rayons pour ne pas brûler la pauvre petite herbe qui fleurit, il donne sa lumière aux méchants pour leur montrer la route du bien et les inviter au repentir; il regarde en pitié les frères qui se haïssent et leur distribue également sa lumière comme s'il déchirait en deux, pour le leur partager, son riche manteau de drap d'or.

Soyez béni, mon Dieu, par ma soeur la lune, parce qu'elle est vigilante et silencieuse comme une pieuse femme à son foyer, ne conseillant ni la guerre ni la haine, mais remettant dans la route le pèlerin attardé et réjouissant sur la mer le coeur du pauvre matelot!

Soyez béni, mon Dieu, par mon frère le feu, non parce qu'il brûle, mais parce qu'il réchauffe les mains des pauvres vieillards.

Soyez béni par ma soeur l'eau, qui lave les plaies du pauvre blessé, et qui semble pleurer en disant: Hélas! comment les hommes peuvent-ils navrer et déchirer leurs frères les hommes!

Soyez béni, Seigneur, par tout ce qui bon, par les mémoires qui oublient les injures, par les coeurs qui aiment et qui pardonnent, par les mains qui jettent le glaive et qui s'étendent pour s'unir, par les ennemis qui se souviennent qu'ils sont frères, que le sang du Sauveur a coulé pour eux tous, et qui rougissent de leurs fureurs et qui se rapprochent doucement les uns des autres, qui s'étonnent enfin de se regarder avec malveillance, qui étendent leurs bras les uns vers les autres, non plus pour se battre, mais pour s'embrasser.... O Dieu, soyez béni! soyez béni!»

«Saint François chantait ainsi, les traits illuminés, les lèvres souriantes, les yeux pleins de larmes. Peu à peu les deux partis s'étaient rapprochés et faisaient cercle en l'écoutant; quand il eut fini, toutes les épées étaient remises au fourreau et les ennemis s'embrassaient.

«O bonnes gens, que je vois si bien quand j'ai chaussé mes besicles, que n'avons-nous maintenant un saint François dont la guitare soit assez puissante pour toucher l'oreille dure des luthéristes, des calvinistes, des casuistes et des sorbonistes! Oh! Janotus de Bragmardo, toi qui es né pour être un homme et qui devrais apprendre de saint François que les baudets même sont tes frères, quel cantique nouveau te décidera et te fera humblement prier pour ton frère égaré Mélanchton? Se battre à propos d'Évangile n'est-ce pas folie furieuse, quand l'Évangile ne veut, n'enseigne et ne montre que charité!

«Disputeurs de religion vont ressembler à ces plaideurs de la fable, qui ayant trouvé une huître, la font gruger à Perrin Dandin et s'en partagent les écailles.

«Heureux et sages sont ceux-là qui font le bien sans disputer, ils ont trouvé la pie au nid.

«Vous autres, mes bons paroissiens, vous êtes tous catholiques et ne sentez en rien l'hérésie, ce dont je me réjouis du fond de mon cœur. Mais s'il y avait entre vous quelque levain de rancune, si toutes les familles ne sont pas d'accords, s'il existe des bouderies entre frères ou entre époux, je vous convie aujourd'hui, jour de Saint-François à vous réunir après vêpres sous les charmilles devant la porte du presbytère. Nous y trinquerons ensemble à l'union de tous les cœurs, et voici derrière moi mon ami Guilain qui, avec son violon et ses chansonnettes, nous donnera peut-être une bonne représentation du miracle de saint François.»

--Ainsi soit-il, murmura joyeusement l'assistance.

Puis Rabelais acheva gravement et convenablement la messe. Quand il se rendit à la sacristie pour déposer ses ornements, il y trouva monsieur et madame de Guise qui le complimentèrent sur son prone, ajoutant que monsieur Pierre de Ronsard avait beaucoup perdu de ne point l'entendre. Car le poète vendômois sachant que c'était la fête du curé, n'était point venu ce jour-là à l'église de sa paroisse et s'en était allé dès le matin entendre la messe à Paris.

III

LE ROI DU RIGODON

--Mais, puisque je te dis, ma chère, que ce n'est pas un ménétrier naturel, que c'est un diable déguisé, et le joueur de violon de la danse des loups.

--Comment le sais-tu?

--Comment je le sais? eh, ne suis-je pas de Montpellier? Il y était bien connu, va, et peu s'en est fallu qu'il ne fût brûlé comme il convient; mais un beau jour Lucifer l'a emporté et l'on n'en a plus trouvé vestige.

--Jésus, mon Dieu! et comment se retrouve-t-il maintenant à Meudon?

--Tais-toi, parlons plus bas.--Tu sais bien ce que disent les révérends pères, c'est à savoir que notre curé sent le fagot.

--Allons, allons, que grognez-vous là, les vieilles, pendant que tout le village est en danse? Voyez-vous se trémousser toute cette jeunesse? ne la croirait-on pas endiablée?

--Vous avez bien trouvé le mot, c'est bien endiablée qu'il faut dire.

--Allons, la mère, il ne faut pas garder rancune à la jeunesse parce qu'elle s'amuse; nous avons été jeunes aussi.

--Malheureusement, pour notre salut éternel, dit une des deux vieilles en faisant le signe de la croix.

Celui qui interpellait les deux sempiternelles était un gros fermier aux longs cheveux grisonnants, à la bedaine rebondie. C'était maître Guillaume.

C'était le grand ami de frère Jean.

Frère Jean, en ce moment, était fort affairé autour des tables où se rafraîchissaient les danseurs, car on avait dressé des tables autour des charmilles.

Rabelais avait fait apporter une pièce de vin de sa cave, et dom Buinard distribuait les brocs.

Guilain avait préludé sur un air simple et doux, un peu triste même comme la campagne en automne, puis son archet s'était animé, l'automne se refaisait un printemps à force de raisins, les vendangeurs chantaient, la cuve débordait, les visages s'enluminaient, puis on entendait crier le pressoir et la vendange bouillonner. Ce n'étaient que chansons de buveurs tâtant le vin nouveau; c'étaient les muses barbouillées de lie. Puis l'ivresse devenait lucide, l'oracle de la dive bouteille faisait entendre son dernier mot: trinquez! Guilain alors est la sibylle sur le trépied, son visage pâle s'illumine, il prophétise, il chante... et voici à peu près la chanson qu'il improvisa:

LA CHANSON DE GUILAIN

AIR: _Des Flons-flons._

En remplissant leurs verres,
Le gentil Rabelais
Disait à ses confrères
Marot et Saint-Gelais:

Trinquons donc, la rira dondaine,
Gai, gai, gai,
La rira dondé,
Trinquons donc, la rira dondaine,
Et flon flon flon,
La rira dondon!

Malgré les balivernes,
Des cracheurs de latin;
Nous sommes des lanternes
Dont l'huile est le bon vin.

Trinquons donc, etc.

Le système du monde,
Je vais vous l'expliquer:
C'est une table ronde,
Où l'on vient pour trinquer.

Trinquons donc, etc.

De la bonne nature,
Le sein qui nous attend
Est une source pure
De nectar indulgent.

Trinquons donc, etc.

Est-il de mauvais frères
Est-il des gens aigris?
Vite emplissons leurs verres;
Puis, quand ils seront gris.

Trinquons donc, etc.

Grâce au vin charitable,
Ils vont n'y plus penser;
Et bientôt sous la table,
Ils iront s'embrasser.

Trinquons donc, etc.

L'un croit et l'autre doute,
Tous les deux ont du bon;
Le plus fin n'y voit goutte,
Le plus simple a raison.

Trinquons donc, etc.

Vous passez sur la terre,
Jouvencelle et garçon;
La fille avec un verre,
L'autre avec un flacon.

Trinquons donc, la rira dondaine,
Gai, gai, gai,
La rira dondé.
Trinquons donc la rira dondaine,
Et flon flon flon,
La rira dondon!

Au refrain, les verres se choquaient en cadence, les applaudissements, les rires montaient aux nues, bientôt la gaieté gagna de proche en proche, le violon chante comme un rossignol, et tout le monde danse; on déserte les tables, on renverse les brocs (ne craignez rien, ils étaient vides!), chacun prend sa chacune, les vieux même se regaillardissent et font sauter les grand'mères. Ce n'est plus une ronde, c'est un vertige, tout tourne, les arbres dansent, les étoiles font des pas étincelants et filent en traînant leur queue. La lune semble pirouetter comme une grosse toupie d'argent. Tous les chiens du village commencent par hurler, puis sautent par-dessus les cloisons et viennent se mêler à la fête. Les deux vieilles qui grondaient dans un coin se mettent à crier au sorcier et au loup, mais la ronde, qui s'éparpille et se reforme, les atteint, les enferme, les envahit. Frère Jean, qui dansait avec son broc faute de jouvencelle, rencontre une des mégères; et comme à la nuit, où tous les chats sont gris, en revanche tous les cheveux gris sont noirs,

il la prend pour une jeune femme, passe l'anse du broc à son bras gauche, entraîne la vieille enlacée dans son bras droit, et saute comme un âne qui rue en secouant ses deux paniers. Maître Guillaume, l'ami de frère Jean, prend l'autre vénérable fée. Les méchantes commères se défendent d'abord ou font mine de se défendre, puis la danse les ranime, la poésie de la fête les saisit. Frère Jean et maître Guillaume en passant près d'une torche qui brûle accrochée à l'orchestre de Guilain, voient les monstres qu'ils font danser, et les lâchent en criant comme s'ils eussent vu tous les diables. Mais les vieilles sont lancées, elles ne s'arrêteront plus, elles se prennent l'une à l'autre avec frénésie, et dansent à jupons volants, à coiffes détachées, à cheveux gris flottants, à jambes rebindaines. On les remarque, on se les montre, on rit, on s'arrête, on fait cercle pour les voir. Des applaudissements unanimes les encouragent; le violon de Guilain fait bondir et sautiller des notes chevrotantes et nasillardes, les deux intrépides danseuses s'arrêtent enfin, et s'enfuient en montrant le poing et en jurant qu'elles se vengeront du ménétrier de malheur qui les a si fort ensorcelées.

IV

CHEZ MADAME DE GUISE

--Je ne saurais goûter, disait gravement Pierre de Ronsard, tous les propos de beuverie. Ils sentent leur vilain et leur rufian. J'aime mieux la face féminine et couronnée de pampre de Bacchus, que la panse du vieux Silène; mais à la mâle beauté du vainqueur de l'Inde, je préfère la radieuse figure du Patarean et les anneaux crêpelés de sa perruque d'or.

--Voilà Ronsard qui, pour assiéger le paradis de beuverie, va entasser des mots lourds comme des montagnes, dit en souriant Rabelais.

Ronsard lança au bon curé un regard formidable.

--Ils seront lourds peut-être, dit-il en relevant sa moustache, lorsqu'ils pèseront comme des marbres éternels sur la cendre des faiseurs de gaudrioles.

---Alors on pourra écrire dessus: Ci-gît la gaudriole étouffée à jamais sous des poésies de marbre. La plaisanterie est froide, convenez-en, mais elle est de moins en moins légère.

Ces propos avaient lieu au château de Meudon, dans le salon de Mme la duchesse de Guise. Curieuse comme il convient à une fille d'Ève et indulgente comme on peut l'être à la campagne, elle avait voulu voir de près le fantastique ménétrier dont il était bruit partout aux environs. D'après une invitation expresse, Rabelais avait amené Guilain qui ne disait mot, et de toutes ses oreilles écoutait la discussion commencée entre le prince des poètes et le philosophe des princes.

--Monsieur le curé, dit Mme de Guise, je vous demande grâce pour Ronsard. Ne le fâchez pas, car vous ne sauriez plus tirer de lui ensuite une seule parole de raison; lorsqu'il se fâche, il pindarise.

--Et lorsque Ronsard pindarise, Apollon se fâche, dit Rabelais.

--Monsieur Rabelais, lorsque je pindarise, je ne crois pas fâcher Apollon, mais à coup sûr je n'offense pas Dieu comme certains curés qui enivrent leurs paroissiens et leur font ensuite danser jusqu'à minuit la danse des loups avec le violon du diable.

--Oh! oh! Guilain, dit le curé, ceci est un paquet à ton adresse. Que vas-tu répondre au sire de Ronsard?

--Je lui répondrai, dit Guilain, qu'on peut être grandement poète sans être grandement charitable; mais que c'est dommage, car la poésie, suivant moi, étant la musique des bons coeurs, il est triste de séparer ainsi la musique de la chanson.

--Je ne croyais pas, grommela Ronsard entre ses dents, qu'on vînt chez les duchesses pour être affronté par les manants. Puis s'étant levé, il salua profondément et sortit.

--Laissez-le aller, dit en riant la duchesse, je suis accoutumée à ses incartades. Je suis même assez contente qu'il soit parti; nous causerons plus à notre aise. Or ça, Guilain, nous sommes seuls et vous n'avez ici rien à craindre. Dites-moi franchement s'il est vrai que vous entendez quelque chose au grimoire, et que votre violon fait danser les loups?

--Bien mieux que cela, madame, il fait danser les mauvaises langues. Quant au grimoire, je n'en connais d'autre que le livre de la nature, et j'avoue que je le déchiffre un peu.

--Le livre de la nature est bon, reprit la duchesse, mais nos docteurs prétendent que celui des Évangiles est meilleur. Êtes-vous bon chrétien, Guilain? Je sais que vous allez à la messe et je vous y ai vu; mais allez-vous aussi à confesse?

--Madame, dit Guilain, voici monsieur mon maître et mon curé. C'est à lui de vous répondre.

--Point du tout, se récria Rabelais; la confession est un mystère, et si vous vous confessez, c'est vous seul qui avez le droit de le dire. La théologie ne nous enseigne-t-elle pas que, nonobstant le commandement de l'Église, la confession n'est obligatoire que pour ceux qui se sentent chargés de quelque péché mortel? Irai-je donc, moi, ensevelisseur de vos secrets, les déterrer et déclarer à qui ne le sait pas, que vous avez peut-être péché mortellement? Cela est entre Dieu et vous, et vous seul pouvez, si bon vous semble, en instruire madame la duchesse.

--Alors, dit Guilain, à cette question tant délicate, je demande la permission de répondre avec accompagnement de violon.

--Oh! vous êtes charmant, dit la duchesse, et vous prévenez mon désir. Je brûlais de vous entendre faire parler votre merveilleux instrument.

Elle sonna; un de ses gens parut.

--Qu'on aille chercher au presbytère le violon de Guilain, dit-elle.

Le violon apporté, Guilain, improvisant musique et paroles, chanta la chanson que voici:

LA CONFESSION DE GUILAIN

A Rabelais, oui, je vais à confesse;
A Rabelais, qui sut me convertir,
Je vais conter mes erreurs de jeunesse,
Dont le regret ressemble au repentir.
Lorsque pour moi l'horizon devient sombre,
J'aime à pleurer les rêves d'un beau jour,
De mes péchés j'aime à savoir le nombre:
La pénitence est encor de l'amour. (_Bis_)

En m'accusant d'une tendre folie,
Je vois souvent rougir le bon pasteur;
Il dit tout bas: Était-elle jolie?
Bonne raison d'excuser le pécheur!
Je lui réponds: Je la trouvais si belle,
Que j'abjurais la vertu sans retour.
--Ah! dit le prêtre! il faut prier pour elle,
La pénitence est encor de l'amour. (_Bis_)

Quand je lui dis: Mon père je m'accuse,
D'avoir douté contre mes intérêts.
Il me répond: C'est peut-être une excuse;
Mon pauvre enfant, le faisiez-vous exprès?
--Non; mais toujours j'ai gardé l'espérance,
La vierge, au ciel, fêtera mon retour.
--Aimez-la donc, et faites pénitence,
La pénitence est encore de l'amour. (_Bis_)

Quand je lui dis: J'aime un peu la bouteille,
Il lève au ciel des yeux prêts à pleurer:
--N'abjurons pas le doux jus de la treille,
Buvons-en moins pour le mieux savourer!
Rappelons-nous qu'à la sainte abstinence,
De l'appétit nous devons le retour;
A petits coups, buvons par pénitence,
La pénitence est encore de l'amour. (_Bis_)

Si je lui dis: J'aime encore une femme,
Mais c'est un ange, un idéal rêvé,
Et cet amour est un culte de l'âme
Que feu Platon lui-même eût approuvé.
Il me répond: Pas tant de confiance,
L'esprit est prompt, mais la chair a son tour;
Dites trois fois, pour votre pénitence
La pénitence est encore de l'amour. (_Bis_)

--C'est étrange, dit la duchesse quand Guilain eut fini, cela ressemble aux idées de Clément Marot, mais ce n'est pas de son langage. Il y a là une muse inculte, et vraiment gauloise, qui promet beaucoup. Quant à

votre dévotion, elle doit être catholique; car il me semble qu'elle effaroucherait bien fort la rigidité de messieurs les huguenots. Mais qu'en pense notre curé?

--Je pense, dit Rabelais, que Guilain est un assez mauvais pénitent, et qu'il exagère quelque peu ce que Ronsard, dans son langage à moitié latin, pourrait appeler la tolérance de son pasteur.

--Le mot me plaît, dit Mme de Guise, mais croyez-bien qu'il ne sera jamais inventé par Ronsard. Or, croyez-vous, maître Rabelais, vous, si indulgent et si bon, que votre tolérance puisse être exagérée?

--Oh! madame, dit Rabelais, parlons d'indulgence et nous nous entendrons. L'indulgence est catholique, elle est chrétienne, elle est divine, et c'est en quoi ce malheureux Luther a bien mal compris la vraie religion. Il a osé attaquer les indulgences! Il a cru que l'Église en abusait lorsqu'elle les donnait à pleines main. Mais l'indulgence ne transige pas avec le mal, elle le guérit, et si l'Église et une mère, peut-on lui reprocher trop d'indulgence? Quant à la tolérance,_ laissons en paix ce vilain mot, et si Ronsard ne l'invente pas, ce ne sera certes pas moi qui lui donnerai cours. Tolérer le mal c'est être indifférent pour le bien. Aussi réclamerai-je, madame, toute votre indulgence pour la mauvaise petite chansonnette de Guilain. Pour ce qu'il prétend, que la pénitence est encore de l'amour, cela s'entend un peu trop chez lui de l'amour profane, comme cela n'arrive que trop souvent chez les poètes et les femmes. Mais pour les bons et fidèles chrétiens, sérieusement touchés de la grâce de Dieu, il ne faut pas dire que la pénitence est encore de l'amour, mais bien, qu'elle est un commencement de charité.

--Je l'entends ainsi, cher maître, dit humblement Guilain, et je partage de tous points votre doctrine sur l'indulgence et même sur les indulgences, car cette douce vertu qui pardonne doit se multiplier comme nos fautes. Vous parlez comme un sage théologien, et j'ai chanté comme un poète un peu folâtre.

--Vous avez conquis votre pardon, dit Mme de Guise, et nous ne le dirons pas à M. Pierre de Ronsard. Or ça, Guilain, voulez-vous nous faire un plaisir en échange de notre indulgence?

--Si je le veux, madame! mais je vais vous prier à genoux de me donner ce contentement.

--Eh bien! je veux que vous veniez à la cour. Le roi s'ennuie et se lasse un peu de ses poètes. Je veux que vous fassiez sur lui l'épreuve de votre violon enchanté. Nous verrons si les loups dansent plus facilement que les rois.

--En vérité, je le crains, madame, et je n'ose croire que vous parliez sérieusement. Moi, paraître à la cour! mais songez donc, madame, que je suis un pauvre sauvage, mal élevé d'abord par des moines, puis un peu corrigé, mais non civilisé, à l'école de la nature. Il est vrai que j'ai beaucoup lu, mais la grâce et les manières du monde ne s'apprennent pas dans les livres, et je craindrais...

--Eh! qui vous demandera, interrompit la duchesse, les manières d'un

gentilhomme? Vous serez présenté à la cour comme le ménétrier de Meudon. Je vous annoncerai au roi, et maître François Rabelais voudra peut-être bien vous y conduire.

--Oh! pour cela non, madame, se récria maître François. Guilain est mon ami, presque mon enfant, et s'il veut se noyer pour vous plaire, je ne saurais l'en empêcher; mais ce ne sera pas moi, s'il vous plaît, qui le jetterai à la rivière.

--Je suis entièrement aux ordres et à la discrétion de madame la duchesse, dit Guilain en s'inclinant.

--Eh bien! nous en reparlerons, et ce ne sera pas à monsieur le curé, mais à vous seul que je m'adresserai pour cela.

--Guilain, Guilain, disait Rabelais en revenant le soir au presbytère avec le ménétrier tout pensif, te voilà engagé dans un mauvais pas. La cour est pour les poètes sans nom et sans fortune ce que le miroir tournoyant du chasseur est pour les pauvres petites alouettes. Puisse-tu ne pas laisser dans quelque filet caché les plus belles plumes de tes ailes?

Mais Guilain n'écoutait pas ou plutôt n'entendait pas son maître, et il répétait, à part lui, le coeur gros et la tête en travail: Je paraîtrai devant le roi.

V

LES AMBITIONS DE GUILAIN

En rentrant Rabelais, trouva au presbytère une lettre venue de Touraine. Elle était de Violette et lui annonçait que Jérôme, son mari, l'ancien cabaretier de la Lamproie, actuellement seigneur de la Devinière, était assez gravement malade et désirait ardemment revoir son cousin. Maître François lui seul, disait-il, pouvait le guérir. «Vous le connaissez, ajoutait Violette, en finissant, vous savez combien son imagination est prompte, ce qui a fait de lui pendant toute sa vie un homme facile à tous les entraînements. Il est capable de se laisser devenir très-malade, s'il croit ne pas pouvoir résister à la maladie, depuis que, par le mariage, il est devenu plutôt mon enfant que mon mari. Il a eu, malgré bien des bonnes volontés, à souffrir plus d'une fois de cette mobilité de caractère; je vous supplie donc, cher maître, de venir le rassurer, le consoler, le guérir. Mon fils, à qui nous parlons souvent de vous, aurait tant de joie à vous connaître. Je suis sûre qu'en venant seulement vous ferez entrer chez nous la santé et la prospérité; car si Jérôme avait toujours pu être conseillé par vous, nous serions tous certainement plus heureux à l'heure qu'il est.»

Votre cousine, VIOLETTE RABELAIS.

Tu vois, Guilain, dit le curé, que je ne te saurais accompagner à la cour, quand bien même ce serait mon désir, et qu'il me faut partir pour la Touraine. Je te laisse ici en compagnie de frère Jean, et je m'absente seulement pour quelques jours, car ma paroisse réclame mes

soins. Te voilà engagé avec Mme de Guise, et je ne sais trop ce qui en adviendra. Je désire ardemment que ce ne soit rien de mal pour toi, mon pauvre Guilain; car je t'aime à la manière de nous autres prêtres qui, n'ayant jamais eu d'enfants, adoptons volontiers les amitiés de jeunes gens et les affections de paternelle sympathie. Je te vois tout troublé et tout ému de ce que tu crois être pour toi un honneur insigne et un commencement de grande fortune. Or, cela me fâche intérieurement plus que je ne te saurais dire, non que je trouve la chose étrange, ou que je t'en fasse reproche; mais parce que la petite et chétive grenouille de notre amour-propre est bien exposée à crever lorsqu'elle voudra se faire aussi grosse que le boeuf. Tu connais la fable d'Ésope?

--Je la connais, mon maître, et vous sais grés de vos louables intentions, dit Guilain un peu piqué, mais vous vous méprenez sur le motif de mes ambitions. Si je suis un Orphée rustique je veux devenir un Amphion urbain et bâtir peut-être, qui sait? une nouvelle Thèbes avec l'archet de mon violon. L'harmonie est reine du monde, elle doit commander aussi aux rois. Je veux, moi qu'on dit sorcier ensorceler de telle sorte le roi notre sire, qu'il fasse danser les grippeminaux, les chats fourrés et tous les autres mangeurs du menu populaire, en sorte que l'âge d'or revienne au monde en commençant par la France; que justice soit rendue à tous; qu'il y ait place pour tous au soleil et que la hideuse misère soit définitivement supprimée.

--Oh! oh! mon, fils et mon ami dit Rabelais, ce sera chose bonne à voir, car alors les petits enfants nouveau-nés gagneront eux-mêmes leur pain, ou celui de leur nourrice, ce qui est tout un, et ne saliront plus leurs langes. Tu supprimeras du même coup l'ignorance, la bêtise, le mauvais vouloir, la paresse, qui sont autant de sources de misère; car je ne suppose pas que tu veuilles faire travailler les honnêtes gens pour nourrir gratuitement les truands et les ribotteurs, leur travail d'ailleurs n'y suffirait pas; tu peupleras d'abord la terre de prud'hommes et de gens de bien, puis tu laisseras les choses aller d'elles-mêmes, et pas ne sera besoin je te le jure, que le roi de France veuille s'en mêler. La grande Thélème universelle se bâtira par enchantement, pendant que tu joueras de ton violon avec un flacon de vin frais auprès de toi, pour te rafraîchir de temps en temps...

--Vous avez l'air de vous moquer, mon maître, mais cette abbaye de Thélème, n'est-ce pas vous, qui l'avez inventée? N'en donniez-vous pas l'idée aux paysans de la Basmette, le soir même de mon mariage?

--Autant valait, dit maître François, leur faire ce conte-là qu'un autre. Quoi de plus amusant et de plus consolant pour les hommes du siècle de fer que les rêves de l'âge d'or?

--Ainsi, vous ne croyez pas qu'on puisse supprimer la misère?

--Guilain, mon ami, je vais te lire un vieux conte qui m'a tant réjoui quand je l'ai entendu, que je l'ai mis par écrit afin de ne pas l'oublier.

Rabelais, alors, prit dans la bibliothèque une liasse de papiers, les déploya et lut à Guilain ce qui suit:

L'ORIGINE DE MISÈRE[1]

OU L'ON VERRA CE QUE C'EST QUE LA MISÈRE, OU ELLE A PRIS SON COMMENCEMENT, ET QUAND ELLE FINIRA DANS LE MONDE

[Note 1: Ce petit conte digne du génie de Rabelais est tiré de la bibliothèque bleue.]

Dans un voyage que j'ai fait avec quelques amis autrefois en Italie, je me trouvai logé chez un bonhomme de curé qui aimait extrêmement à rapporter quelques historiettes. J'ai retenu celle-ci, qui m'a paru digne d'être mise au jour, et comme elle ne roule que sur la *_misère_*, dont il nous avait rompu la tête auparavant que de nous la raconter, je la rapporterai telle qu'il nous l'a donnée pour lors, ainsi que vous allez la lire.

Vous trouverez à redire, messieurs, commença notre bonhomme de curé, de ce que je ne vous entretiens que de *_Misère_*. Chacun, dit-il, a ses raisons, et vous ne sauriez pas les miennes si je ne vous les expliquais. Vous n'en êtes, sans doute, pas informés: ce mot *_Misère_* ne se dit pas pour rien, et peu de gens savent que ce nom est celui d'un des principaux habitants de ma paroisse, lequel assurément n'est pas riche, mais honnête homme, quoique ce ne soit que *_Misère_* chez lui. C'est dommage que ce cher paroissien y soit si peu aimé, lui qui est tant connu, dont l'âme est toute noble, qui est si généreux, si bon ami, si prêt à servir dans l'occasion, si affable, si courtois, enfin que vous dirai-je! lui qui n'a pas son pareil dans la vie, et qui n'en aura jamais.

Vous allez peut-être croire, nous dit-il, messieurs, que ce que je vais vous dire est un conte fait à plaisir, car quoiqu'on parle tant du pauvre *_Misère_*, on ne sait guère au juste son histoire: mais je vous proteste, foi d'honnête homme, que rien n'est plus sincère, ni plus véritable, et je doute même, dans tous le voyage que vous allez faire, que vous appreniez rien de plus sérieux.

Je vous dirai donc que deux particuliers nommés *_Pierre_* et *_Paul_* s'étant rencontrés dans ma paroisse, qui est passablement grande, et dont les habitants seraient assez heureux, si *_Misère_* n'y demeurait pas, en arrivant à l'entrée de ce lieu, du côté de Milan, environ sur les cinq heures du soir, étant tous deux trempés (comme on dit) jusqu'aux os:--Où logerons-nous, demanda Pierre à Paul?

--Ma foi, lui répondit-il, je ne connais pas le terrain, je n'ai jamais passé par ici.

--Il me semble, reprit Paul, que sur la droite voici une grande maison qui paraît appartenir à quelque riche bourgeois, nous pourrions lui faire la prière, si c'est sa volonté, de nous vouloir bien retirer pour cette nuit.

--J'y consens de tout mon coeur, dit Pierre; mais il me paraît, sauf votre meilleur avis, qu'il serait bon auparavant que d'entrer chez lui, de nous informer dans le voisinage, quelle sorte d'homme c'est que le maître de ce logis, s'il a du bien et est aisé; car on s'y trompe assez souvent, avec toutes les belles maisons qui paraissent à nos yeux, nous

trouvons pour l'ordinaire que ceux qui semblent en être les maîtres les doivent, et n'ont pas quelquefois un liard dessus à y prendre; pour bien connaître un homme et juger pertinemment de ses biens et facultés, il faut le voir mort; mais si nous attendions après cela pour souper, nous pourrions bien dire notre Benedicite et nos Grâces dans le même moment.

--Cela n'est que trop commun, répondit Paul, mais la pluie continue toujours, je vais demander à une bonne femme qui lave du linge dans ce fossé, ce qu'il en est.

--Eh bien! bonne mère, lui dit Paul, s'approchant d'elle, il pleut bien fort aujourd'hui.

--Bon, lui répondit-elle, monsieur, ce n'est que de l'eau, et si c'était du vin, cela n'accommoderait pas ma lessive.

--Vous êtes gaie, à ce qu'il me paraît, repartit Paul.

--Pourquoi pas? lui dit-elle, il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, excepté de l'argent.

--De l'argent, dit Paul: Hélas! vous êtes bien heureuse si vous n'en avez point, et que vous puissiez vous en passer.

--Oui, lui répondit-elle, cela s'appelle parler, comme saint Paul, la bouche ouverte.

--Vous aimez à plaisanter, bonne femme, lui dit Paul; mais vous ne savez pas que l'argent est ordinairement la perte de grand nombre d'âmes, et qu'il serait à souhaiter pour bien des gens qu'ils n'en maniassent jamais.

--Pour moi, lui dit-elle, je ne fais pas de pareils souhaits, j'en manie si peu, que je n'ai pas seulement le temps de regarder une pièce comme elle est faite.

--Tant mieux, dit Paul.

--Ma foi tant mieux vous-même, lui répondit-elle. Voilà une plaisante manière de parler: si vous avez envie de vous moquer de moi, vous pouvez passer votre chemin, aussi bien voilà votre camarade qui se morfond en vous attendant.

--Nous nous réchaufferons tantôt, reprit Paul. Mais, bonne mère, ne vous fâchez point, je vous prie, je n'ai pas intention de vous rien dire qui vous fasse de la peine, et vous ne me connaissez pas, à ce que je vois.

--Allez, allez, lui dit-elle, monsieur, continuez votre chemin, vous n'êtes qu'un enjôleur.

Pierre, qui avait entendu une partie de la conversation, dont il était fort ennuyé à cause d'un orage extraordinaire qui survint, s'étant approché:

--Cette femme devrait se mettre à couvert. Quelle nécessité de

se mouiller de la sorte? Est-ce un ouvrage si pressé? Cela ne se pourrait-il pas remettre à une autre fois?

--Courage, dit-elle, l'un raisonne à peu près comme l'autre: on remet la besogne du monde comme cela en votre pays? Malpeste! vous ne connaissez guère les gens de ces quartiers. S'il manquait, dit-elle, en regardant Pierre, ce soir, une coiffe de nuit, de tout ce que j'ai ici à monsieur _Richard_, je ne serais pas bonne à être jetée aux chiens.

--Cet homme est donc bien difficile à contenter, lui demanda Pierre?

--Oh! monsieur, s'écria-t-elle, c'est bien le plus ladre vilain qui soit sur la terre. Si vous le connaissiez... c'est un homme à se faire fesser pour une baïoque[2].

[Note 2: Monnaie d'Italie qui vaut à peu près un sol]

--Comment! dit Pierre, n'est-ce pas celui qui demeure à cette belle maison qu'on découvre d'ici?

--Tout juste, répondit la bonne femme, et c'est pour lui que je travaille.

--Adieu, lui dit Pierre, le temps qu'il fait ne nous permet pas de causer davantage.

Ayant rejoint Paul, ils se mirent à couvert sous un petit auvent à quatre pas de là, et se consultèrent ensemble de ce qu'ils feraient en cette occasion. Après avoir été un quart d'heure un peu embarrassés:

--Voyons, dit Pierre, ce qu'il en sera; risquons le paquet. Si vilain que soit cet homme, peut-être aura-t-il quelque honnêteté pour nous; ces sortes de gens ont quelquefois de bons moments.

--Allons, dit Paul, je vais faire la harangue; je voudrais de tout mon coeur en être quitte, et que nous fussions déjà retirés. Ils arrivèrent enfin à la porte de M. Richard, comme il s'allait mettre à table. Ils heurtèrent fort doucement, et un valet étant venu à la hâte, et ayant passé nue tête au bout de la cour, se sentant mouillé, leur demanda fort brusquement ce qu'ils souhaitaient; Paul, qui était obligé de porter la parole, le pria avec toutes sortes d'honnêtetés de vouloir bien demander à son maître s'il aurait assez de bonté que d'accorder un petit coin de sa maison à deux hommes très-fatigués.

--Vous prenez bien de la peine, leur dit-il, mes bonnes gens, mais c'est du temps perdu, mon maître ne loge jamais personne.

--Je le crois, dit Paul; mais faites-nous l'amitié, par grâce, d'aller lui dire que nous souhaiterions bien avoir l'honneur de le saluer.

--Ma foi, dit le valet, le voila sur la porte de la salle, parlez-lui vous-même.

--Qui sont ces gens-là? dit Richard à son valet d'une voix assez élevée.

--Ils demandent à loger, répondit l'autre.

--Eh bien! maraud, ne peux-tu pas leur répondre que ma maison n'est pas une auberge?

--Vous l'entendez, messieurs, ne vous l'ais-je pas bien dit?

Paul se hasardant d'approcher Richard:

--Hélas! monsieur, dit-il d'un air pitoyable, par le mauvais temps qu'il fait, ce serait une grande charité que de vouloir bien nous donner, s'il vous plaît, un pauvre petit endroit pour reposer deux ou trois heures.

--Voilà des gens d'une grande effronterie, dit-il, en regardant son valet; pourquoi laisses-tu entrer des canailles? Allez, allez, dit-il d'un air méprisant à Paul, chercher à loger où vous l'entendrez, ce n'est pas ici un cabaret; puis leur fit fermer la porte au nez.

Le mauvais temps continuant toujours;

--Que deviendrons-nous? dit Paul. Voici la nuit qui approche, si on nous reçoit partout de même que dans cette maison-ci, nous courons risque de passer assez mal notre temps.

--Le Seigneur y pourvoira, répondit Pierre, nous devons, comme vous le savez aussi bien que moi, nous confier en lui. Mais, dit-il en se retournant, il me semble que voici à deux pas d'ici notre blanchisseuse, avec laquelle nous avons causé en arrivant, laquelle paraît bien fatiguée, et qui se repose sur une borne avec son linge.

--C'est elle-même, dit Paul.

--Il serait bon, continua Pierre, de lui demander où nous pourrions loger.

--J'y consens, lui répondit-il.

En même temps, Paul, s'approchant de cette pauvre femme, lui demanda dans quel endroit de la ville les passants qui n'avaient point d'argent pouvaient être reçus pour une nuit seulement.

--Je voudrais, leur répondit-elle, qu'il me fût permis de vous retirer, je le ferais de bon coeur, parce que vous paraissez de bonnes gens; je suis veuve, et cela ferait causer. Cependant si vous voulez bien attendre, et avoir un peu de patience; dans mon voisinage et près de ma petite chaumière, qui est au bout de la ville, nous avons un pauvre bon homme nommé Misère, qui a une petite maison tout auprès de moi, et qui pourra bien vous donner un gîte pour ce soir.

--Volontiers, répondit Paul; allez faire à votre aise vos affaires, nous vous attendons ici. La bonne femme étant entrée chez M. Richard, et ayant remis son linge dans le grenier, revint trouver nos deux voyageurs qui exerçaient toute leur vertu pour ne pas s'impatienter.

--Suivez-moi, dit-elle, et marchons un peu vite, car il y a un bon bout de chemin à faire; il fera assurément nuit avant que nous soyons à la maison.

Ils arrivèrent enfin, et cette charitable femme ayant heurté à la porte de son voisin, ils furent très-longtemps à attendre qu'elle fût ouverte, parce que le bonhomme était déjà couché, quoiqu'il ne fût pas au plus six heures et demie. Il se leva à la voix de sa voisine, et lui demanda fort obligeamment ce qu'il y avait pour son service?

--Vous me ferez plaisir, lui répondit-elle, de donner à coucher à deux pauvres gens qui ne savent de quel côté donner de la tête.

--Où sont-ils? lui demanda le bonhomme en se levant promptement.

--A votre porte, répondit-elle.

--A la bonne heure, lui dit-il, allumez-moi seulement un peu ma lampe, je vous en prie.

Ayant de la lumière ils entrèrent dans la maison; mais tout y était sens dessus dessous, l'on n'y connaissait rien au monde. Le maître de ce logis logeait seul. C'était un grand homme maigre et pâle, qui semblait sortir d'un sépulcre.

--Dieu soit céans, dit Pierre.

--Hélas! dit le bonhomme, ainsi soit-il: nous aurions bien besoin de sa bénédiction, pour vous donner à souper, car je vous proteste qu'il n'y a pas seulement un morceau de pain ici.

--Il n'importe, dit Pierre, pourvu que nous soyons à couvert, c'est tout ce que nous souhaitons.

La voisine qui s'était bien doutée qu'on ne trouverait rien chez le pauvre Misère, était sortie fort doucement, rentra aussitôt apportant quatre gros merlans tout rôtis, avec un gros pain et une cruche de vin de Suze.

--Je viens, dit-elle, souper avec vous.

--Du poisson, dit Pierre: oh, nous voila admirablement bien!

--Comment, monsieur, dit la voisine, est-ce que vous aimez le poisson?

--Si j'aime le poisson! reprit-il, je dois bien l'aimer, puisque mon père en vendait.

--Je suis fort heureuse, reprit la voisine, cela étant de la sorte, d'avoir un petit morceau de votre goût, et qui puisse vous faire plaisir.

L'embarras se trouva très-grand pour se mettre à table, car il n'y en avait point; la bonne voisine en fut chercher une, enfin on mangea; et comme il n'est viande que d'appétit, les poissons furent trouvés admirablement bons; il n'y eut que le maître de la maison qui ne put pas en prendre sa part. Il n'avoit cependant pas soupé, quoiqu'il fût couché lorsque cette compagnie était arrivée chez lui; mais il lui était arrivé une petite aventure l'après-midi qui l'avait rendu de très-mauvaise

humeur; aussi ne fit-il que conter ses peines, ses douleurs et ses afflictions durant tout le repas, à quoi les deux voyageurs furent fort sensibles, et n'oublièrent rien pour sa consolation.

L'accident qui lui était survenu n'était pas bien considérable; mais comme on dit, il n'est pas difficile de ruiner un pauvre homme. Dans sa cour, où l'on pouvait entrer facilement, n'y ayant qu'une haie à sauter, il avait un assez beau poirier, dont le fruit était excellent, et qui fournissait seul presque la moitié de la subsistance de ce bonhomme.

Un de ses voisins qui avait guetté le quart d'heure qu'il n'était pas à la maison, lui avait enlevé toutes ses plus belles poires, si bien que cela l'avait tellement chagriné par la grosse perte que cela lui causait, qu'après avoir juré contre le voleur, il s'était de dépit allé coucher sans souper. Sans cette aventure, il courait encore le même risque, puisque dans toute la journée il n'avait pas pu trouver un seul morceau de pain par toute la ville.

Il avait assurément raison d'avoir de l'inquiétude, il y en a bien d'autres qui se chagrinent à moins. Paul en regardant Pierre:

--Voilà un homme, lui dit-il, qui me fait compassion; il a du mérite et l'âme bien placée, tout misérable qu'il est, il faut que nous prions le ciel pour lui.

--Hélas! monsieur, vous me ferez bien plaisir: pour moi, dit le bon Misère, il semble que mes prières ont bien peu de crédit, puisque quoique je les renouvelle souvent, je ne puis sortir du fâcheux état auquel vous me voyez réduit.

--Le Seigneur éprouve quelque fois les justes, lui dit Pierre, en l'interrompant; mais, mon ami, continua-t-il, si vous aviez quelque chose à demander à Dieu, de quoi s'agirait-il? Que souhaiteriez-vous?

--Ah! dit-il, monsieur, dans la colère où je me trouve contre les fripons qui ont volé mes poires, je ne demanderais rien autre chose au Seigneur, sinon: _Que tous ceux qui monteraient sur mon poirier y restassent tant qu'il me plairait, et n'en pussent jamais descendre que par ma volonté._

--Voilà se borner à peu de chose, dit Pierre: mais enfin cela vous contentera donc?

--Oui, répondit le bonhomme, plus que tous les biens du monde.

--Quelle joie, poursuivit-il, serait-ce pour moi, de voir un coquin sur une branche demeurer là comme une souche en me demandant quartier! Quel plaisir! de voir comme sur un cheval de bois les misérables larrons!

--Ton souhait sera accompli, lui répondit Pierre et si le Seigneur fait souvent, comme il est vrai, quelque chose pour ses serviteurs, nous l'en prions de notre mieux.

Durant toute la nuit, Pierre et Paul se mirent effectivement en prières; car pour parler de coucher, le pauvre _Misère_ n'avait qu'une seule botte de paille qu'il voulut bien leur céder, mais qu'ils refusèrent

absolument, ne voulant pas découcher leur hôte. Le jour étant venu, et après lui avoir donné toutes sortes de bénédictions ainsi qu'à la voisine, qui en avait usé si honnêtement avec eux, ils partirent de ce triste lieu, et dirent à Misère, qu'ils espéraient que sa demande serait octroyée; que dorénavant personne ne toucherait à ses poires qu'à bonnes enseignes, qu'il pouvait hardiment sortir; que si durant son absence quelqu'un était assez hardi que de monter sur l'arbre, il l'y trouverait lorsqu'il reviendrait à sa maison, et qu'il ne pourrait jamais descendre que de son consentement.

--Je le souhaite, dit Misère en riant. C'était peut-être la première fois de sa vie que cela lui arrivait; aussi croyait-il que Pierre ne lui avait parlé de la sorte que pour se moquer de lui et de la simplicité qu'il avait eue de faire un souhait aussi extravagant. Enfin les deux voyageurs étant partis, il en arriva tout autrement qu'il ne l'avait pensé, et il ne tarda pas à s'en apercevoir; car le même voleur qui avait enlevé ses plus belles poires, étant revenu le même jour dans le temps que l'autre était allé chercher une cruchée d'eau à la fontaine, fut surpris, en rentrant chez lui, de le voir perché sur son arbre, et qui faisait toutes sortes d'efforts pour s'en débarrasser.

--Ah! drôle, je vous tiens, commença à lui dire Misère d'un ton tout à fait joyeux. Ciel! dit-il en lui-même, quels gens sont venus loger chez moi cette nuit! Oh, pour le coup, continua-t-il en parlant toujours à son voleur, vous aurez tout le temps, notre ami, de cueillir mes poires; mais je vous proteste que vous les payerez bien cher, par le tourment que je vais vous faire souffrir. En premier lieu, je veux que toute la ville vous voie en cet état, et ensuite je ferai un bon feu sous mon poirier pour vous fumer comme un jambon de Mayence.

--Miséricorde! monsieur Misère, s'écria le dénicheur de poires, pardon pour cette fois, je n'y retournerai de ma vie, je vous le proteste.

--Je le crois bien, lui répondit l'autre, mais tandis que je te tiens il faut que je te fasse bien payer le tort que tu m'as fait.

--S'il ne s'agit que d'argent, répondit le voleur, demandez-moi ce qu'il vous plaira, je vous le donnerai.

--Non, lui dit Misère, point de quartier; j'ai bien besoin d'argent, mais je n'en veux point; je ne demande que la vengeance et te punir, puisque j'en suis le maître; je vais, dit-il en le quittant, toujours chercher du bois de tous côtés et ensuite tu apprendras de mes nouvelles; ne perds pas patience, Car tu as tout le temps de faire des réflexions sur ton aventure. Ah! ah! gaillard, continua-t-il, vous aimez les poires mures? on vous en gardera.

Misère s'en étant allé et laissé le pauvre diable sur son arbre, où il se donnait tous les mouvements du monde et faisait toutes sortes de contorsions pour en sortir sans y pouvoir parvenir, il se mit à lamenter, et cria si fort qu'on l'entendit d'une maison voisine. On vint au secours, croyant que dans cet endroit écarté ce pouvait être quelqu'un qu'on assassinait. Deux hommes étant accourus du côté où ils entendaient qu'on se plaignait, furent bien surpris de voir celui-ci monté sur l'arbre du bonhomme Misère, et qui n'en pouvait descendre.

--Hé, que diable fais-tu là, compère? lui dit un de ses voisins, et que ne descends-tu?

--Ah! mes amis, s'écria-t-il, le misérable homme à qui appartient ce poirier est un sorcier, il y a deux heures que je suis sur cette branche sans en pouvoir sortir.

--Tu te trompes, lui dit l'autre, Misère est un très honnête homme, il n'est pas riche, mais il n'est assurément pas sorcier: autrement nous le verrions dans un autre état que celui auquel il est depuis tant d'années. Peut-être que c'est par permission de Dieu que tu es demeuré branché de la sorte pour avoir voulu lui voler ses poires. Quoi qu'il en soit, la charité chrétienne nous oblige à te soulager.

Disant cela, ils montèrent, l'un à une branche, l'autre à une autre, et se mirent en devoir de débarrasser leur voisin, mais ils n'en purent jamais venir à bout; ils lui eussent plutôt arraché tous les membres l'un près l'autre que de le tirer de là. Après toutes sortes d'efforts inutiles:

--Il est ma foi ensorcelé, se dirent-ils, il n'y a rien à faire, il faut en avertir promptement la justice, descendons.

Ils se mirent en effet en devoir de sauter en bas, mais quelle fut leur surprise pour ces pauvres gens de voir qu'ils ne pouvaient non plus remuer que leur voisin!

Ils demeurèrent de la sorte jusqu'à vingt-trois heures et demie [3], que le bonhomme Misère étant rentré avec un bissac plein de pain, et un grand fagot de broussailles sur sa tête, qu'il avait été ramasser dans les haies, fut terriblement étonné de voir trois hommes au lieu d'un seul qu'il avait laissé sur son poirier.

[Note 3: C'est environ midi; en Italie, les heures se comptent de suite jusqu'à vingt-quatre, puis recommencent par une.]

--Ah! ah! dit-il, la foire sera bonne, à ce que je vois, puisque voici tant de marchands qui s'assemblent. Hé! que venez vous faire ici, mes amis, commença à demander Misère aux deux derniers venus? Est-ce que vous ne pouvez pas me demander des poires, sans venir de la sorte me les dérober?

--Nous ne sommes point des voleurs, lui répondirent-ils, nous sommes des voisins charitables venus exprès pour secourir un homme dont les lamentations et les cris nous faisaient pitié; quand nous voulons des poires, nous en achetons au marché, il y en a assez sans les vôtres.

--Si ce que vous me dites là est vrai, reprit Misère, vous ne tenez à rien sur cet arbre, vous en pouvez descendre quand il vous plaira, la punition n'est que pour les voleurs.

Et en même temps leur ayant dit qu'ils pouvaient tous deux descendre, ils le firent promptement sans se faire prier, et ils ne savaient que penser de l'autorité qu'avait Misère sur cet arbre.

Ces deux voisins étant à terre remercièrent M. Misère de ce qu'il venait

de faire pour eux, et le prièrent en même temps d'avoir compassion de ce pauvre diable, qui souffrait extraordinairement depuis tant de temps qu'il était ainsi en faction.

--Il n'en est pas quitte, leur répondit-il, vous voyez bien par expérience qu'il est convaincu du vol de mes poires, puisqu'il ne peut pas descendre de dessus l'arbre, comme vous venez de faire; et il restera tant que je l'ordonnerai, pour me venger du tort que ce larron m'a fait depuis tant d'années que je n'en ai pu recueillir un seul quarteron.

--Vous êtes trop bon chrétien, M. Misère, reprirent les deux voisins, pour pousser les choses à une telle extrémité; nous vous demandons sa grâce pour cette fois; vous perdriez en un moment votre honneur, qui est si bien établi de tous côtés, depuis tant d'années que votre famille demeure en cette paroisse; faites trêve à votre juste ressentiment, et lui pardonnez selon votre bon coeur, à notre prière; au bout du compte, quand vous le ferez souffrir davantage, en serez-vous plus riche?

--Ce ne sont pas les biens ni les richesses, reprit Misère, qui ont jamais eu aucun pouvoir sur moi: je sais bien que ce que vous me dites est véritable; mais est-il juste qu'il ait profité de mon bien, sans que j'y trouve au moins quelque petite récompense?

--Je payerai tout ce que vous voudrez, s'écria le voleur de poires; mais au nom de Dieu, faites-moi descendre, je souffre toutes les misères du monde.

A ce mot, Misère lui-même se laissa toucher, dit qu'il voulait bien oublier sa faute, et qu'il la lui pardonnait; que pour faire connaître qu'il avait l'âme généreuse, et que ce n'était pas l'intérêt qui l'avait jamais fait agir dans aucune action de sa vie, il lui faisait présent de tout ce qu'il lui avait volé; qu'il allait le délivrer de la peine où il se trouvait, mais sous une condition qu'il fallait qu'il accordât avec serment: c'est que de sa vie il ne reviendrait sur son poirier, et s'en éloignerait toujours de cent pas, aussitôt que les poires seraient mûres.

--Ah! que cent diables m'emportent, s'écria-t-il, si jamais j'en approche d'une lieue.

--C'en est assez, lui dit Misère; descendez, voisin, vous êtes libre; mais n'y retournez plus, s'il vous plaît.

Le pauvre homme avait tous les membres si engourdis qu'il fallut que Misère, tout cassé qu'il était, l'aidât à descendre avec une échelle, les autres n'ayant jamais voulu approcher de l'arbre, tant ils lui portaient de respect, craignant encore quelque nouvelle aventure.

Celle-ci néanmoins ne fut pas si secrète, elle fit tant de bruit que chacun en raisonna à sa fantaisie. Ce qu'il y eut toujours de très-certain, c'est que jamais depuis ce temps-là, personne n'a osé approcher du poirier du bon homme Misère, et qu'il en fait lui seul la récolte complète.

Le pauvre homme s'estimait bien récompensé d'avoir logé chez lui deux

inconnus, qui lui avaient procuré un si grand avantage. Il faut convenir que dans le fond il s'agissait de bien peu de chose; mais quand on obtient ce qu'on désire au monde, cela se peut compter pour beaucoup. Misère, content de sa destinée telle qu'elle était, coulait sa vie toujours assez pauvrement; mais il avait l'esprit content, puisqu'il jouissait en paix du petit revenu de son poirier, et que c'était à quoi il avait pu borner toute sa petite fortune.

Cependant l'âge le gagnait, étant bien éloigné d'avoir toutes ses aises, il souffrait bien plus qu'un autre; mais sa patience s'étant rendue la maîtresse de toutes ses actions, une certaine joie secrète de se voir absolument maître de son poirier, lui tenait lieu de tout. Un certain jour qu'il y pensait le moins, étant assez tranquille dans sa petite maison, il entendit frapper à sa porte, il fut si peu que rien étonné de recevoir cette visite, à laquelle il s'attendait bien; mais qu'il ne croyait pas si proche: c'était la Mort qui faisait sa ronde dans le monde, et qui venait lui annoncer que son heure approchait: qu'elle allait le délivrer de tous les malheurs qui accompagnent ordinairement cette vie.

--Soyez la bienvenue, lui dit Misère, sans s'émouvoir, en la regardant d'un grand sang-froid et comme un homme qui ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur sa conscience, et ayant vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

La Mort fut très-surprise de le voir soutenir sa venue avec tant d'intrépidité.

--Quoi! lui dit-elle, tu ne me crains point, moi qui fait trembler d'un seul regard tout ce qu'il y a de plus puissant sur la terre, depuis le berger jusqu'au monarque?

--Non, lui dit-il, vous ne me faites aucune peur: et quel plaisir ai-je dans cette vie? quels engagements m'y voyez-vous pour n'en pas sortir avec plaisir? Je n'ai ni femme ni enfants (j'ai toujours eu assez d'autres maux sans ceux-là); je n'ai pas un pouce de terre vaillant, excepté cette petite chaumière et mon poirier qui est lui seul mon père nourricier, par ces beaux fruits que vous voyez qu'il me rapporte tous les ans, et dont il est encore à présent tout chargé. Si quelque chose dans ce monde était capable de me faire de la peine, je n'en aurais point d'autre qu'une certaine attache que j'ai à cet arbre depuis plusieurs années qu'il me nourrit; mais comme il faut prendre son parti avec vous, et que la réplique n'est point de saison, quand vous voulez qu'on vous suive; tout ce que je désire et que je vous prie de m'accorder avant que je meure, c'est que je mange encore en votre présence une de mes poires; après cela je ne vous demande plus rien.

--La demande est trop raisonnable, lui dit la Mort, pour te la refuser; va toi-même choisir la poire que tu veux manger, j'y consens.

Misère ayant passé dans sa cour, la Mort le suivant de près, tourna longtemps autour de son poirier, regardant dans toutes les branches la poire qui lui plairait le plus, et ayant jeté la vue sur une qui lui paraissait très-belle:

--Voilà, dit-il, celle que je choisis; prêtez-moi, je vous prie, votre

faux pour un instant, que je l'abatte.

--Cet instrument ne se prête à personne, lui répondit la Mort, et jamais bon soldat ne se laisse désarmer; mais je regarde qu'il vaut mieux cueillir avec la main cette poire, qui se gâterait si elle tombait. Monte sur ton arbre, dit-elle à Misère.

--C'est bien dit si j'en avais la force, lui répondit-il; ne voyez-vous pas que je ne saurais presque me soutenir?

--Eh bien, lui répliqua-t-elle, je veux bien te rendre ce service; j'y vais monter moi-même, et te chercher cette belle poire dont tu espères tant de contentement.

La Mort ayant monté sur l'arbre, cueillit la poire que Misère désirait avec tant d'ardeur, mais elle fut bien étourdie lorsque voulant descendre, cela se trouva tout à fait impossible.

--Bonhomme, lui dit-elle en se retournant du côté de Misère, dis-moi un peu ce que c'est que cet arbre-ci.

--Comment! lui répondit-il, ne voyez-vous pas que c'est un poirier?

--Sans doute, lui dit-elle, mais que veut dire que je ne peux pas en descendre?

--Ma foi, reprit Misère, ce sont là vos affaires.

--Oh! bon homme, quoi! vous osez vous jouer à moi, qui fais trembler toute la terre? A quoi vous exposez-vous?

--J'en suis fâché, lui dit Misère; mais à quoi vous exposez-vous vous-même, de venir troubler le repos d'un malheureux qui ne vous fait aucun tort. Tout le monde entier n'est-il pas assez grand pour exercer votre empire, votre rage et toutes vos fureurs, sans venir dans une misérable chaumière arracher la vie à un homme qui ne vous a jamais fait aucun mal? Que ne vous promenez-vous dans le vaste univers, au milieu de tant de grandes villes et de si beaux palais? vous trouverez de belles matières pour exercer votre barbarie. Quelle pensée fantasque vous avait pris aujourd'hui de penser à moi? Vous avez, continua-t-il, tout le temps d'y faire réflexion; et puisque je vous ai à présent sous ma loi, que je vais faire du bien au pauvre monde que vous tenez en esclavage depuis tant de siècles! Non, sans miracle, vous ne sortirez point d'ici que je ne le veuille.

La Mort ne s'était jamais trouvée à une telle fête, et connut bien qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturel.

--Bonhomme, lui dit-elle, vous avez raison de me traiter comme vous faites; j'ai mérité ce qui m'arrive aujourd'hui pour avoir eu trop de complaisance pour vous; cependant, je ne m'en repens pas, mais aussi il ne faut pas que vous abusiez du pouvoir que le Tout-Puissant vous donne dans ce moment sur moi. Ne vous opposez pas davantage, je vous prie, aux volontés du ciel. S'il désire que vous sortiez de cette vie, vos détours seraient inutiles, il vous y forcera malgré vous: consentez seulement que je descende de cet arbre, sinon je le ferai mourir tout à l'heure.

--Si vous faites ce coup-là, lui dit Misère, je vous proteste sur tout ce qu'il y a au monde de plus sacré, que tout mort que soit mon arbre, vous n'en sortirez jamais que par la permission de Dieu.

--Je m'aperçois, reprit la Mort, que je suis entrée dans une fâcheuse maison pour moi. Enfin, bonhomme, je commence à m'ennuyer ici: j'ai des affaires aux quatre coins du monde et il faut qu'elles soient terminées avant que le soleil soit couché; voulez-vous arrêter le cours de la nature? Si une fois je sors de cette place, vous pourrez bien vous en repentir.

--Non, lui répondit Misère, je ne crains rien; tout homme qui n'appréhende point la Mort est au-dessus de bien des choses; vos menaces ne me causent pas seulement la moindre petite émotion, je suis toujours prêt à partir pour l'autre monde, quand le Seigneur l'aura ordonné.

--Voilà, lui dit la Mort, de très-beaux sentiments, et je ne croyais pas qu'une si petite maison renfermât un si grand trésor. Tu peux bien t'en vanter, bonhomme, d'être le premier dans la vie qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que de ton consentement je te quitte, et ne reviendrai jamais te revoir qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai achevé mon grand ouvrage, qui sera la destruction générale de tout le genre humain. Je te le ferai voir, je te le promets; mais sans balancer, souffre que je descende, ou du moins que je m'envole, une reine m'attend à cinq cent lieues d'ici pour partir.

--Dois-je ajouter foi, reprit Misère, à votre discours? n'est-ce point pour mieux me tromper que vous me parlez ainsi?

--Non, je te jure; mais tu ne me verras qu'après l'entière destruction de toute la nature, et ce sera toi qui recevra le dernier coup de ma faux: les arrêts de la Mort sont irrévocables, entends-tu, bonhomme?

--Oui, dit-il, je vous entends, et je dois ajouter foi à vos paroles, et pour vous le prouver efficacement, je consens que vous vous retiriez quand il vous plaira, vous en avez à présent la liberté.

A ce mot, la Mort ayant fendu les airs, elle s'enfuit à la vue de Misère, sans qu'il en ait entendu parler depuis. Quoique très-souvent elle vienne dans le pays, même dans cette petite ville, elle passe toujours devant sa porte, sans oser s'informer de sa santé, c'est ce qui fait que Misère, si âgé soit-il, a vécu depuis ce temps-là toujours dans la même pauvreté, près de son cher poirier, et suivant les promesses de la Mort, il restera sur la terre tant que le monde sera monde.

--Comprends-tu, Guilain, dit Rabelais après avoir achevé cette lecture, que les fruits de Misère sont sacrés, même pour la mort, qui n'y toucherait pas impunément? Or, quels sont ces fruits, sinon salutaires avertissements pour les nonchalants et les couards, fruits de repentir pour les fautes que la misère punit, fruits de sagesse pour les prudents à qui la misère fait peur? Qu'est-ce que Misère, sinon le chien de ce grand berger qui mène les hommes, chien vigilant et affamé qui mord les brebis paresseuses. Et tu veux museler le chien du berger? tu veux l'endormir? tu veux le tuer, tu veux enfin couper le poirier de Misère? Oh! oh! Guilain, tu y ébrécheras ta cognée. Cet arbre a l'écorce dure,

car il est vieux comme le monde. C'est l'arbre de la science, du bien et du mal, et il durera, je puis t'en répondre, jusqu'au jour du jugement dernier.

Maintenant, allons nous coucher. Demain je pars pour la Devinière et j'ai besoin de dormir cette nuit. Pour toi, je sais que tu ne dormiras guère que d'un oeil, mais tu pourras à loisir achever les beaux rêves que je te vois en train de commencer tout éveillé. Bonsoir et bonne nuit, Guilain!

VI

GUILAIN A LA COUR

Rabelais était parti depuis deux jours, quand Mme de Guise fit dire à Guilain de se tenir prêt à la suivre, et que le soir même il serait présenté au roi. Elle lui envoyait en même temps un beau pourpoint de velours noir fait à sa taille ou à peu près, une fraise bien empesée, et tout ce qu'il fallait pour lui donner l'air d'un apprenti gentilhomme. Guilain sentit qu'il serait ridicule sous cet accoutrement; mais pouvait-il aller au Louvre vêtu en paysan? D'ailleurs, il ne voulait pas désobliger sa protectrice.

Il arriva au palais du roi, en marchant avec autant de précautions, pour ne pas chiffonner sa fraise, que s'il eût porté, comme saint Denis, sa tête dans ses mains; seulement sa tête, au lieu de ressembler à celle de saint Denis, figurait plutôt le chef de saint Jean-Baptiste au beau milieu d'un plat.

Il fut introduit suivant l'ordre qui en avait été donné aux gardes et aux huissiers; mais les valets ne purent se tenir de rire en le regardant passer.

Le roi était dans un de ses petits appartements; il avait autour de lui assez nombreuse compagnie de jeunes seigneurs et de belles dames. L'une de ces dames était la favorite du roi; elle était parée et semblait honorée comme si vraiment elle eût été la reine, et avait autour d'elle, non pas des dames d'honneur, mais des suivantes fort gorgiases et très-richement étoffées.

Guilain, qui dans sa vie avait peu fréquenté les dames du grand monde et celles qui servent aux hommes du grand monde, se trouva un peu décontenancé. Le rouge lui monta au visage. Cette timidité ne déplut pas; mais elle fit circuler les bons mots et les sourires.

--Ça, dit le roi, maître Guilain, on nous dit que vous êtes grand ménétrier, chansonnier bizarre et un peu sorcier par surcroît. Nous ne vous dénoncerons pas aux gens d'église, et vous allez nous montrer votre savoir-faire, car tel est notre bon plaisir.

--Sire, dit Guilain en s'inclinant... Puis s'arrêtant tout à coup, voici notre homme qui reste court, redresse la tête et pâlit en regardant d'un air tout effaré à l'une des extrémités de l'appartement.

C'est qu'un regard froid et perçant comme l'acier venait de l'atteindre en plein coeur. Une femme jeune encore, mais déjà fardée, belle, mais enlaidie par la haine; une femme blonde et mignonne, avec un regard de vipère dans deux magnifiques yeux bleus, lui avait dit de loin en le regardant:

--Je te reconnais.

Et lui aussi il venait de la reconnaître. C'était l'ingrate, c'était l'ambitieuse Marjolaine, devenue, non pas grande dame, mais suivante d'une grande dame, suivante un peu maîtresse au dire des médisants, car la grande dame avait un mari, et par beaucoup de complaisances achetait la paix du ménage.

A cette vue, tout se brouilla dans la tête du pauvre Guilain. Il n'aimait plus cette femme, mais il se souvenait de l'avoir ardemment aimée, et il voulait la croire honnête, laborieuse et repentante. Elle regrette, j'en suis sûr, le mal qu'elle m'a fait. Elle ne reviendra jamais, car elle est orgueilleuse et fière, mais elle voudrait me savoir heureux. Le bon Guilain en jugeait ainsi d'après son propre coeur.

--Remettez-vous, Guilain, dit le roi, et prenez votre violon; nous vous faisons grâce de la harangue.

Guilain avait oublié tout ce qu'il voulait chanter au roi. Il s'abandonna alors au hasard de l'inspiration, et accordant son instrument, il se mit à chanter sur un air triste et plaintif:

LE CRAPAUD

Doué, dit-on, de l'instinct prophétique,
Il est au monde inconnu de nous tous,
Un être affreux dont l'oeil est sympathique,
Le coeur aimant, les instincts purs et doux.
Ce roi proscrit d'un monde qui l'ignore,
C'est le crapaud... puisqu'il faut le nommer,
Triste animal que tout le monde abhorre,
Pauvre crapaud, permets-moi de t'aimer. (_Bis_)

Il est sans fiel, sans haine et sans défense
Et comme nous, créature de Dieu.
S'il est horrible à noire concurrence,
C'est que peut-être il nous ressemble un peu.
En vain la nuit sa plainte claire et tendre,
De son bon coeur cherche à nous informer,
Nos préjugés l'on maudit sans l'entendre...
Pauvre crapaud, permets-moi de t'aimer. (_Bis_)

Il se nourrit des vapeurs de la terre,
Dont il absorbe et détruit les poisons,
Aux colibris il ne l'ait point la guerre,
Contre la peste il défend nos maisons.
Mais, il ne rend ni la mort, ni la haine,
A nos enfants unis pour l'opprimer...
Martyr obscur de la justice humaine,
Pauvre crapaud, permets-moi de t'aimer. (_Bis_)

J'ai trop creusé ce que l'orgueil adore,
J'ai trop du monde éprouvé les faux dieux;
Pour ne pas croire aux vertus qu'on ignore,
Et pour douter de l'erreur de nos yeux.
J'ai de l'amour connu l'ingratitude,
Et sur un front que je n'ose nommer,
De la beauté j'ai vu la turpitude...
Pauvre crapaud, permets-moi de t'aimer. (_Bis_)

Qu'ont-ils besoin de moi, tous ceux qu'on aime;
Ils sont trop beaux pour ne pas être ingrats,
Je rends mon culte aux autels qu'on blasphème,
Et mon amour à ceux qu'on n'aime pas.
Tombeaux formés d'un marbre qui respire,
Des coeurs de femme ont l'air de s'animer,
Puis vous sentez le baiser du vampire!...
Pauvre crapaud, permets-moi de t'aimer. (_Bis_)

Ainsi qu'à toi l'on m'a jeté la pierre,
Sans me connaître et sans m'interroger;
Et bienveillant pour la nature entière,
Je serai mort sans savoir me venger.
Toi que du moins, malencontreux apôtre,
Je n'ai jamais tenté de réformer;
Quand tu devrais être ingrat comme un autre,
Pauvre crapaud, permets-moi de t'aimer. (_Bis_)

--Oh! l'affreux animal et l'affreuse chanson, dit la favorite du roi
quand Guilain eut fini de chanter, il n'y a que les nécromants et les
sorciers du sabbat qui puissent aimer les crapauds.

--Et il n'y a que les crapauds qui puissent les payer de retour,
répondit fièrement marjolaine.

--Certes, dit un jeune gentilhomme en frisant sa moustache, Guilain s'y
prend à rebours des autres sorciers, ceux-là ont, à ce qu'on assure,
toujours sur eux quelque crapaud, mais il le cachent avec soin. Celui-ci
n'a rien de plus pressé que de nous montrer le sien tout d'abord. Cela
ne nous ragoûte guère.

--Un éclat de rire général accueillit cette plaisanterie.

--Ce ménétrier que je soupçonne d'être huguenot, dit tout bas un autre
bel esprit parlant à l'oreille de son voisin, mais assez haut pour être
entendu de tout le monde, ce ménétrier vient de dire que le crapaud est
un roi proscrit, ou cela ne veut rien dire, ou il prétendrait insinuer
par là que les rois sont des crapauds non proscrits. Ce qui serait une
grande insolence et une grosse injure.

--Maître François Rabelais vient de nous jouer un tour de sa façon en
nous servant ce beau ménétrier, dit une dame en pinçant les lèvres.

--Oh! pour cela, dit un autre à qui Marjolaine venait de parler à
l'oreille, il faut s'attendre à tout de la part d'un homme qui, étant
jeune, prenait la place de saint François et improvisait des mariages

miraculeux.

--Madame, dit le roi, vous n'êtes pas clémente envers notre cher docteur Rabelais. Les indulgences du saint-siège ont effacé toutes ses folies de jeunesse. Ne parlons donc plus, s'il vous plaît, des scandales de la Basmette et du mariage de frère Lubin.

--Guilain tressaillit à ce nom et se sentit prêt à se trouver mal. Il trouva cependant la force de dire, en s'adressant au roi:

--Sire, puisque Votre Majesté a entendu parler de frère Lubin, oserais-je la supplier de me dire ce qu'elle pense de son mariage?

--Je pense qu'une comédie sacrilège n'est pas un mariage, dit le roi.

Les couleurs revinrent rapidement sur le visage du ménestrier. Un éclair de joie brilla dans ses yeux. C'étaient les couleurs et la joie de la fièvre...

--Marjolaine, cria-t-il en s'adressant à son ennemie confondue, adieu pour jamais, nous sommes libres. J'aurai le droit désormais d'aimer quelque chose de mieux que les crapauds.

Puis saluant le roi, il reprit son violon et sortit comme un fou sans que personne songeât à lui disputer le passage.

VII

MALADIE ET MORT DE GUILAIN

En arrivant à sa chambrette, au presbytère de Meudon, Guilain se mit au lit avec la fièvre. Pendant toute la nuit il eut le délire. Il rêvait qu'il était sur un char de triomphe, à côté du roi, il jouait du violon et un peuple immense suivait le cortège en dansant; mais peu à peu le roi changeait de figure et de costume, le char de triomphe devenait un hideux tombereau: le roi était devenu le bourreau. Le tombereau était mené par un démon, qui ressemblait à Marjolaine, et la foule suivait en chantant et en dansant toujours.

Le paysage devenait sinistre et désolé, la route, au lieu d'arbres, avait des potences, le tombereau, enfin, s'embourbait et ne marchait plus. Guilain ne voyait plus ni le peuple, ni Marjolaine, ni le bourreau; il était tout seul et abandonné dans le désert de la mort. Tout à coup une femme venait à lui en lui tendant la main. Cette femme, il la reconnaissait: c'était la bonne et douce Violette; mais au moment où elle allait le sauver, une voix rude se faisait entendre et criait: «Allons! allons! madame, vous êtes mariée, ne vous amusez pas en chemin, allez soigner votre mari.» Guilain alors se réveillait en sursaut, tout tremblant et tout baigné de sueur.

Alors, il fut assiégé par les plus désolantes pensées; peut-être avait-il compromis son bienfaiteur, l'excellent curé de Meudon. Pouvait-il rester au presbytère? Oserait-il se montrer encore à l'église? Comment Mme de Guise allait-elle le regarder? Elle était

présente lors de son affront à la cour, et n'avait pas dit une seule parole en sa faveur. Le roi sans doute ne lui pardonnerait pas d'avoir offensé la suivante de sa favorite, et voulût-il lui pardonner, comment, lui, Guilain, accepterait-il cette bienveillance? Ne croirait-on pas qu'il profite de la faveur de Marjolaine? Irait-il encore courir le monde? Rentrerait-il dans le cloître? Mais il eût préféré mille fois le tombeau. O Violette! Violette! pourquoi faut-il que vous soyez mariée? Il était donc bien seul au monde, perdu sans ressources, exilé de partout, comme le Juif errant, et il se prenait alors à rêver le tombeau, en le regardant au fond de sa pensée avec convoitise et amour.

Et puis il se prenait de grande pitié pour cette pauvre jeune femme qu'il avait tant aimée. Il la plaignait d'autant plus qu'il ne pouvait plus l'estimer. A l'amour éteint avait succédé une tendresse presque paternelle. Il eût voulu la sauver au péril de sa vie. Il eût voulu se jeter à ses pieds et lui demander pardon de tout le mal qu'elle lui avait fait. Mais il savait trop que ce mal-là est celui que les femmes pardonnent le moins.

Combien la nuit est longue lorsqu'on est travaillé par l'insomnie! Guilain pensa que, comme lui, le soleil était découragé et qu'il ne se lèverait plus.

--Sans doute, pensait-il, le soleil, trahi par la lune, qui l'aura renié et dédaigné à la face de toutes les étoiles, aura trouvé en s'arrachant le coeur le courage de lui dire: «Vous n'avez jamais été ma femme! vous n'êtes qu'une coureuse de nuit, qui avez rencontré ma lumière et l'avez reflétée par hasard, puis vous m'avez quitté dans l'espoir qu'une comète plus riche que moi vous éclabousserait d'or avec sa queue...» Oh! pauvre soleil, s'écria-t-il tout haut, que tu as dû souffrir en lui disant de si tristes choses!

Puis, Guilain, qui avait toujours la fièvre, se prit à faire une belle morale au soleil.

--Tu n'as jamais été un vrai flambeau du monde, lui disait-il, si tu te laisses éteindre pour une lune de plus ou de moins. Beau miracle, en effet, qu'un astre qui te fait les cornes, tantôt à droite, tantôt à gauche! une lune pâle et toujours malade, qui, pour toute noblesse, compte ses caprices par quartiers! Oh! soleil! soleil, mon ami, tu manques vraiment de caractère!

Puis, Guilain se leva, saisit son violon, ouvrit la fenêtre, et commença une musique inouïe. C'étaient des gerbes de lumière, c'était une mélodie à éblouir les oreilles, et, par sympathie, les yeux nyctalopes de Démogorgon. Bonnes gens, croirez-vous comme moi que l'orient en blanchit plus vite, et que les premiers petits nuages dorés de l'horizon se levèrent plus matin pour l'entendre? Bientôt des milliers d'oiseaux lui répondirent, et il ne s'interrompit que quand des voix humaines, se mêlant au concert des oiseaux, acclamèrent sous sa fenêtre, avec de nombreux applaudissements, le ménétrier de Meudon.

Guilain alors prêta l'oreille, non pas aux applaudissements, mais à la cloche de la paroisse qui tintait le glas de la mort.

Cependant le presbytère était envahi: Guilain ne put refuser d'ouvrir

la porte. Il dut subir les compliments des autorités de Meudon qui n'avaient pas douté un instant de ses succès à la cour. Puis deux jeunes mariés se présentèrent, ils espéraient que Guilain, pour leur porter bonheur, ne se refuserait pas de conduire la noce à l'église.

--Allons, c'est bon, mariez-vous, s'écria Guilain, j'entends là-bas geindre la cloche, on croirait que l'église est en mal d'enterrement. Dieu soit loué, ce n'est qu'un mariage, la mort y gagnera plus tard. Allons, enfants, c'est vrai, je reviens de la cour et j'ai tant de joie et de bienveillance au coeur, que je voudrais marier tout le monde. Il me semble voir cette peinture qui est à Paris, dans le charnier des Innocents; la mort est en habit de fête et conduit le bal du genre humain, dansant de toutes ses jambes noueuses et décharnées, riant des dents jusqu'aux oreilles qu'elle n'a plus. Vite des rubans et des fleurs pour le chapeau du beau ménétrier, et en avant la danse macabre. Vrai Dieu! je veux qu'on m'enterre avec mon violon, pour que je le trouve à mon réveil dans la vallée de Josaphat. Quel bal je veux mener autour des tombes du genre humain qui seront alors en mal d'enfant et qui laisseront sortir des vivants à la place des morts qu'on avait cru y renfermer! Ah! bonnes gens, vous voilà tout interdits de ce qu'en ce jour de noce je vous ai parlé de la mort: vous ne savez donc pas que l'on donne le nom de mort à la gésine de l'humanité, au grand laboratoire de la vie? La mort, c'est à proprement parler, cette fontaine de Jouvence où l'on entre vieux et caduc et d'où l'on sort tout jeune, tout frais et tout rose. Quand le genre humain dépose ses morts dans le tombeau, il se marie avec la terre, alors la bonne épouse élabore dans son sein la vie nouvelle, elle gonfle de lait ses épis, elle remplit de jus ses raisins et le tout en dansant et pirouettant sur elle-même au milieu du bal des étoiles, au son de l'harmonie des sphères, à la lueur splendide du soleil. Tenez le voilà qui brille et qui nous invite à la danse! En marche, enfants, je tiens déjà mon violon. Écoutez....

Et Guilain se mit à jouer des choses tour à tour tristes et gaies, des pleurs à faire rire et des rires à faire pleurer.... c'était sa fièvre de la nuit qui passait dans son violon. Le cortège arriva ainsi devant l'église et dut traverser le cimetière où l'on achevait de rendre les derniers devoirs à un trépassé.

Ici les chroniqueurs de notre Guilain ont étrangement altéré la vérité de son histoire. Ils ont dit que l'enterrement et le mariage s'étaient rencontrés en allant à l'église, et qu'au coup d'archet du ménétrier de Meudon, le prêtre (c'était un curé du voisinage qui remplaçait Rabelais pendant son absence), le diacre (c'était frère Jean), les enfants de chœur, les fossoyeurs, les pleureuses, tout le convoi s'était mis à danser laissant là le pauvre corps se morfondre dans sa bière, il ne leur manquait plus que de faire monter Guilain sur cette bière comme sur un tonneau afin de mieux dominer le bal. La vérité est que le mort était enterré, que le clergé était rentré dans l'église et que les gens de l'enterrement sortaient du cimetière pour retourner chez eux lorsqu'ils rencontrèrent la noce conduite par Guilain. Comme ils étaient presque tous de la connaissance des nouveaux mariés, ils se joignirent à la noce, et comme aussi, rien ne prédispose si bien à la joie que la tristesse, on remarqua que le soir ils dansèrent plus joyeusement que tous les autres. Guilain, d'ailleurs, les y encouragea par une chanson qu'on nous a conservée et que voici:

L'AMOUR ET LA MORT

La mort pourchasse le jeune âge,
Et l'amour tend le traquenard:
La mort conduit le mariage,
C'est un ménétrier camard.
L'amour assemble les colombes,
Pour doubler la part du vautour,
Mais les fleurs naissent sur les tombes,
Et la mort couronne l'amour.

Dansez donc,
Trémoussez-vous donc.
Voici le roi du rigodon.

La mort est la grande moqueuse,
Elle rit de toutes ses dents,
Et vient de la jeunesse heureuse
Compter les baisers imprudents.
Mais cette imprudence est féconde,
Malgré les menaces du sort,
Les caresses peuplent le monde
Et l'amour se rit de la mort.

Dansez donc,
Trémoussez-vous donc,
Voici le roi du rigodon.

De ce crâne aux dents menaçantes,
Ne craignons pas l'affreux baiser;
Des têtes blondes et naissantes
Entre nous vont s'interposer.
La tête de mort qui sommeille,
Ouvre un matin ses blanches dents,
Et se change en verte corbeille,
D'où sortent des petits enfants.

Dansez donc,
Trémoussez-vous donc,
Voici le roi du rigodon.

Ils dansèrent en effet et se trémoussèrent tant et si bien que l'aurore surprit, dit-on, toute la noce encore en train. Le marié, plus d'une fois déjà, avait voulu persuader à la mariée qu'elle était fatiguée.--Non, encore une contredanse, disait celle-ci; et la voilà repartie, sautant, bondissant et tournant à se donner le vertige. Guilain lui-même jouait comme un fou, et personne ne remarquait qu'il avait les yeux fixes et qu'il était pâle comme un linge.

Tout à coup les cordes du violon firent entendre un grincement aigu semblable à un cri de douleur. Les bras du ménétrier se roidirent et il tomba à la renverse. Je laisse à juger des cris et de la confusion. Pendant l'esclandre, le marié et la mariée s'esquivèrent, et Guilain fut

rapporté au presbytère, escorté de toute la noce.

Ce fut une consternation générale dans Meudon; mais les vieilles disaient tout bas qu'il était arrivé à l'échéance de son pacte et que les sorciers, tôt ou tard, devaient toujours finir par avoir le cou tordu.

Il commençait d'ailleurs à se répandre des bruits singuliers sur l'apparition de Guilain à la cour. La femme de chambre de Mme de Guise avait écouté aux portes, et suivant ce qu'elle avait cru bien comprendre, quand Guilain avait voulu jouer de son violon devant le roi, il était sorti de l'instrument un gros crapaud qui avait sauté sur une dame et l'avait fait évanouir. Le ménétrier avait alors disparu, sans qu'on pût savoir par quelle porte il était sorti. Tout cela était fort extraordinaire et donnait beaucoup à penser.

Frère Jean soignait Guilain à sa manière et voulait à toute force lui faire avaler une grande tasse de vin chaud. Mais les dents du malade étaient serrées et les extrémités commençaient à se refroidir. Frère Jean le brûlait sans pouvoir le réchauffer et buvait lui-même par désespoir tout le vin qu'il ne pouvait lui faire prendre. Il eût fallu un médecin; mais quand Rabelais était absent, il n'y en avait pas à Meudon. Guilain resta dix heures sans connaissance; il respirait à peine et son pouls ne battait presque pas, enfin on ne le sentit plus du tout. La respiration cessa, les traits prirent une pâleur de cire, les membres devinrent entièrement froids. Frère Jean lui rabattit le drap sur le visage, et joignant pieusement les mains sur le goulot d'une bouteille qu'il venait de vider jusqu'à la dernière goutte, se mit pesamment à genoux et commença le *De profundis*.

VIII

LA RÉSURRECTION

--Que fais-tu donc là, frère Jean, dit en entrant maître François qui arrivait de Touraine. Hé! qu'est-ce que je vois? Guilain, mon pauvre Guilain, mon ami Guilain serait mort! Le deuil me poursuit donc? Et de quoi me sert d'être un habile médecin, si tous les miens s'en vont sans que je puisse les arrêter? Or ça, frère Jean, cesse ta prière et lâche un peu cette bouteille; ouvre ces fenêtres, donne de l'air ici. De quoi Guilain est-il mort? Comment a-t-il été malade. Malheureux! tu as bu, tu ne sais que répondre; tu t'es enivré pendant que ce pauvre homme mourait!...

--C'est le chagrin! bredouilla frère Jean.

--Ôte-toi de là et va faire passer ton chagrin en dormant. Oh! mon pauvre, mon pauvre Lubin! car je puis bien maintenant l'appeler par son nom, moi qui l'ai connu si espiègle et si bien vivant à la Basmette!

--Venez, entrez, ma chère cousine, dit ensuite le curé de Meudon en allant ouvrir la porte. Vous êtes une courageuse femme et le spectacle de la mort ne vous fait pas peur. Venez prier près de ce pauvre enfant qui vous aimait. Oui, il vous aimait, et ne vous l'eût jamais dit, parce

que vous étiez mariée. Il n'eût même jamais cherché à vous revoir. Oh! c'était un bon et noble coeur, et son amour, égaré d'abord, puis repoussé par une passion du premier âge, avait été définitivement ravi par vos sérieuses et durables qualités. Venez, vous qui êtes mère, les morts sont les nouveau-nés de la vie éternelle, et peut-être sentent-ils encore, du moins par l'affection survivante, les soins qu'on donne et les honneurs qu'on rend au berceau qu'ils viennent de quitter.

Alors une femme en deuil suivie d'un charmant jeune garçon entra dans la chambre mortuaire. Elle voulait renvoyer son fils, mais il la supplia du regard et il resta.

Cette femme c'était notre chère Violette; des années avaient passé sur sa tête sans changer la douce sérénité de son visage; la beauté de l'âme, qui fait le charme de la physionomie, avait remplacé sur sa noble figure les attraits fugitifs de la jeunesse.

--Pauvre Guilain, dit-elle en prenant la main du trépassé, pourquoi ne nous sommes-nous pas connus plus tôt? moi aussi je t'aurais aimé.

A cette douce parole, et à la pression de cette douce main, Rabelais, qui était auprès du lit, vit distinctement le prétendu mort trembler un peu.

--Il n'est pas mort, s'écria-t-il, chère Violette; ne soyez pas bienfaisante à moitié, penchez-vous sur lui, soufflez doucement sur son visage, mettez votre main sur sa poitrine: il vivra, je vous assure qu'il vivra!

Violette fit ce que Rabelais lui demandait; et combien il lui en coûta peu de le faire! Violette n'avait guère été épouse que de nom près de Jérôme Rabelais, et ne s'était décidée à l'épouser que pour régulariser la position de son enfant.

Enfin, Guilain respira et ouvrit faiblement les yeux: il allait les refermer lorsqu'il aperçut Violette, Violette penchée sur lui comme un bon ange, et réchauffant ses mains, à lui pauvre moribond, dans ses bonnes et charitables petites mains.

Affaibli par sa longue léthargie, Guilain croyait rêver, et rêvait à demi en effet. Il lui semblait qu'il revoyait une ancienne amie, et qu'après un cauchemar de passion coupable et agitée, il se retrouvait au sein de ses premières amours. Il croyait avoir aimé Violette la première, puis l'avoir quittée pour une indigne rivale qui l'avait trahi et assassiné. Violette, alors, était revenue pour lui sauver la vie; elle le pansait et le soignait en lui souriant comme une mère, et lui aussi il lui souriait en fondant en larmes.

--Violette, s'écria-t-il enfin, vous me pardonnez! Vous êtes revenue. Vous m'avez guéri, je vais être à vous pour toujours... Mais, que dis-je? je rêvais. Oh! pardon! pardon, madame, voici la raison qui me revient, et je regrette mon délire, parce qu'alors j'osais vous dire: Je vous aime! Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir?

--Parce que je veux que vous soyez heureux Guilain; parce que je veux bien vous entendre dire que vous m'aimez.

--Mais vous êtes mariée, Violette?

--Je suis veuve, dit l'indulgente femme en baissant les yeux.

IX

LE GRAND PEUT-ÊTRE

Cinq ans après, dans la même saison, c'est-à-dire au déclin de l'automne, maître Guilain, Mme Violette, sa femme, et leur fils arrivaient en hâte de Touraine pour visiter leur cher parent malade, et le parent c'était notre illustre ami, le bon et savant Rabelais.

Aux premières atteintes du mal, on l'avait fait transporter de Meudon à Paris pour le mieux soigner. Mais il en savait plus à lui tout seul que tous les médecins ensemble, et il avait déclaré dès le commencement qu'il ne s'en relèverait pas.

Il avait fait de vive voix son testament:

--Je n'ai rien à moi, avait-il dit, car les biens d'un prêtre sont aux pauvres. Ce qu'il dépense pour son entretien, il le leur emprunte. Je leur dois donc beaucoup, et ne pouvant les payer, je leur abandonne du moins tout ce qui me reste.

C'est ce testament si chrétien qu'on a travesti, en lui faisant dire:

«Je n'ai rien, je dois beaucoup et je donne le reste aux pauvres.»

Oh! chers grands hommes populaires, lorsqu'il vous vient à la pensée quelque belle parole, ne la dites pas, écrivez-la, faites-la imprimer de votre vivant et corrigez deux fois les épreuves!

Une religieuse hospitalière était au chevet du malade; elle avait obtenu des supérieurs de son ordre la permission d'assister et de soigner monsieur le curé de Meudon.

Cette religieuse était soigneusement voilée, suivant la règle de son institut, et laissait à peine entrevoir le bas de son visage. On annonça le vicaire de Saint-Paul, qui apportait les derniers sacrements à son confrère, et bientôt entra un vieux prêtre, sec et vilain, qui, tenant en main un crucifix, s'approcha du lit d'un air furieux comme s'il eût voulu exorciser le diable.

--Me reconnaissez-vous? dit-il d'un ton tragique à maître François.

--Comment le ferais-je, si je ne vous ai jamais vu, dit le mourant.

--Je suis frère Paphnuce de la Basmette que vous avez fait mettre en prison.

--Eh! vraiment! dit Rabelais, je suis enchanté de vous voir, cela me rappelle des souvenirs de jeunesse. Seulement les miens sont plus

fidèles que les vôtres, et, si je ne me trompe, c'est vous qui m'aviez fait mettre en prison et non pas moi qui vous y ai fait mettre.

--On m'y a mis à cause de vous et j'en suis sorti par miracle.

--Eh bien, mon frère, vous pourrez concourir un jour à la canonisation de M. le cardinal de Belley, car c'est lui qui a fait ce miracle-là.

--A votre recommandation, peut-être?

--Si cela est, dit maître François, vous me permettrez de n'en rien dire.

--Or, sus, mon frère, dit Paphnuce en raidissant le bras et en mettant le crucifix presque sur le visage de maître François, le temps est venu d'abjurer enfin vos impiétés et vos hérésies. Croyez-vous à la colère de Dieu? Croyez-vous aux supplices éternels de l'enfer? Reconnaissez-vous le Sauveur du monde?...

--Je le reconnais à sa monture, dit en souriant maître François.

--Sa monture? que voulez-vous dire? Est-ce à son crucifiement que vous pensez?

--Non, mais à son entrée dans Jérusalem.

--Il a le délire dit Paphnuce, d'une voix funèbre. Je suis venu trop tard. Eh bien, que la justice du ciel ait son cours, j'abandonne cet impénitent à lui-même.

--Adieu Paphnuce, dit Rabelais, vous m'excuserez, si je ne vous reconduis pas.

Le vicaire sorti, tout le monde s'agenouilla autour du lit, et frère Jean n'y pouvant plus tenir, éclata en bruyants sanglots.

--Qu'est-ce que j'entends? dit Rabelais; fi, qu'il est laid le gros vilain pleurard! il est moins amusant que frère Paphnuce. Est-ce ainsi, lourdaud, que tu me réconfortes et que tu me réjouis l'esprit à l'instant de mon dernier passage? que ne prends-tu en main un flacon? que ne bois-tu à mon heureuse délivrance? crois-tu qu'il ne me serait pas meilleur, voir ta grosse face enluminée, rire à la bouteille, que se distiller tout en larmes?

--Parbleu, dit frère Jean en colère, laissez-moi pleurer tranquille, ce n'est pas pour votre compte que je pleure, mais pour le mien.

--Égoïste! dit maître François. Puis s'adressant à Guilain et à sa famille: Approchez, enfants, que je vous fasse mes adieux. Je ne me suis jamais indigné de rien; les méchants sont des maladroits, j'ai ri de leur sottise pour les en avertir, en ne les nommant pas, de peur de les fâcher et de les irriter. L'indulgence et la patience valent mieux que le zèle. Il ne faut pas aller, il faut faire venir; souvenez-vous de ma devise.

--Ainsi, cher maître, dit Guilain, vous pardonnez à tous vos ennemis?

--Pardonne! qui? moi? jamais! reprit Rabelais, en élevant la voix, puis plus doucement:

Eh! mon pauvre Guilain, à qui veux-tu que je pardonne? personne ne m'a jamais offensé; ceux qui ont mal fait contre moi, ne savaient ce qu'ils faisaient et souvent même croyaient bien faire. Je dois les en remercier; ils m'ont exercé à patience.

--Vous êtes sublime, dit Guilain.

--Et toi tu es bête de trouver cela sublime. Je vais supposer que tu te crois offensé par quelqu'un ou par quelqu'une et que tu ne lui pardonnes pas.

--Vous connaissez la quelqu'une, répondit Guilain, et vous savez bien que c'est elle qui ne me pardonnera jamais.

--Guilain, vous vous trompez, dit alors une voix de femme, qui fit tressaillir tout le monde. C'était la religieuse hospitalière, qui, jusque-là, était restée silencieuse au chevet du lit, priant et disant son chapelet. Alors elle releva son voile:

--Pardonnez à Marjolaine, comme elle vous pardonne, ajouta-t-elle. Marjolaine est morte au monde et la soeur Marie priera pour vous.

Pas n'est besoin de dire que la soeur Marie c'était la pauvre Marjolaine.

--Bénissez ma famille, madame, dit Guilain, en lui présentant Violette et son fils.

--C'est à notre bon pasteur de nous bénir tous dit soeur Marie en s'agenouillant.

--Enfants, dit Rabelais, je grondais frère Jean tout à l'heure, et voici que j'ai les larmes aux yeux. Mais, rassurez-vous; ce n'est pas de chagrin, c'est de joie. Je vous vois tous réunis en bonne amitié, vous êtes au nid de la pie, gardez bien ce que Dieu vous donne, c'est mon souhait et ma bénédiction dernière. Pour moi, je vais chercher LE GRAND PEUT-ÊTRE.

--Le grand peut-être, se récria Guilain! O mon maître, douteriez-vous en ce moment de l'immortalité de l'âme?

--On ne va pas chercher le néant, dit Rabelais, et quand je dis en m'en allant, que je vais chercher quelque chose, c'est que je compte bien survivre à mon pauvre corps. Mais qui peut être certain d'avance de ses destinées éternelles?

La vie, ici bas, me semble une école où nous apprenons à vivre; j'en conclus que nous devons vivre ailleurs. Ce ne sont ici qu'essais et jeux d'enfants. C'est une farce théâtrale qui précède le grand mystère... eh bien, mes enfants, à revoir ailleurs, et souvenez-vous un peu de moi.

Et maintenant:

TIREZ LE RIDEAU, LA FARCE EST JOUÉE.

FIN

TABLE

DÉDICACE
PRÉFACE

PREMIÈRE PARTIE

LES ENSORCELÉS DE LA BASMETTE

- I. La Basmette.
- II. Maître François.
- III. Marjolaine.
- IV. La charité de frère Lubin.
- V. La vigile de saint François.
- VI. Le mariage miraculeux.
- VII. Les juges sans jugement.
- VIII. Le soir des noces.
- IX. Le dernier chapitre et le plus court.

DEUXIÈME PARTIE

LES DIABLES DE LA DEVINIÈRE

- I. Le cabaret de Lamproie.
- II. Les patenôtres de frère Jean.
- III. Le seigneur de la Devinière.
- IV. L'ordonnance d'Alcofribas.
- V. La quenouille de Pénélope.
- VI. Les sentences d'Hypothadée.
- VII. La vengeance du diable.
- VIII. L'ancien et le nouveau testament.
- IX. La dot de la dive bouteille.

TROISIÈME PARTIE

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON

- I. Une soirée au presbytère.
- II. Le prône de Rabelais.
- III. Le roi du rigodon.
- IV. Chez madame de Guise.
- V. Les ambitions de Guilain.
- VI. Guilain à la Cour.
- VII. Maladie et mort de Guilain.

VIII. La résurrection.
XI. Le grand peut-être.

End of the Project Gutenberg EBook of Le sorcier de Meudon, by Éliphas Lévi

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE SORCIER DE MEUDON ***

***** This file should be named 14259-8.txt or 14259-8.zip *****
This and all associated files of various formats will be found in:
<http://www.gutenberg.net/1/4/2/5/14259/>

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica)

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

PHILOSOPHIE OCCULTE

SECONDE SÉRIE

LA SCIENCE DES ESPRITS

RÉVÉLATION DU DOGME SECRET DES KABBALISTES

ESPRIT OCCULTE DES ÉVANGILES

APPRÉCIATION DES DOCTRINES ET DES

PHÉNOMÈNES SPIRITES

ÉLIPHAS LÉVI

2.3% inaccuracies

PARIS

1885

PRÉFACE.

Nous avons annoncé de nouvelles études sur la philosophie occulte.

La première série de ces études a été publiée.

Sous la forme littéraire et poétique de l'apologue, nous avons caché pour le vulgaire et enseigné pour les chercheurs éclairés les plus grands mystères de la science.

Nous abordons aujourd'hui la seconde série, celle qui traite de la science des esprits.

Cette étude est divisée en trois parties.

Dans la première, sous le titre d'esprits réels, nous traitons de Dieu et de l'homme réunis et idéalisés en la personne de Jésus—Christ.

Dans la seconde, sous le titre d'esprits hypothétiques, nous parlerons des anges, des démons et des âmes des trépassés, suivant les doctrines kabbalistiques et magiques.

Dans la troisième, consacrée aux prétendus esprits ou aux fantômes, nous traitons des évocations et nous apprécions les phénomènes et les doctrines spirites.

La science suppose nécessairement Dieu, étudie l'esprit de l'homme dans ses aspirations les plus hautes, examine les hypothèses relatives aux esprits inconnus et rejette les fantômes.

Nous avons dit de Dieu, dans notre dogme et rituel de la haute magie, que Dieu pour nous c'est l'Azerrn des sages.

M. de Mirville, qui n'a pas compris ce mot, l'a expliqué tout naturellement par une faute d'orthographe qu'il nous attribue, et s'imagine naïvement que nous adorons le gaz azote.

Le mot AZOTH, employé par le savant initié Bazile Valentin, pour exprimer l'agent universel, est composé de la première et de la dernière lettre de l'alphabet en hébreu, en grec et en latin.

Il équivaut à l'INal de la Maçonnerie, et veut dire le principe et la fin, c'est-à-dire l'absolu dans les trois mondes.

Au—dessus de la science c'est Dieu, dans la science kabbalistique c'est l'absolu, dans la physique occulte c'est l'agent universel.

Ce nom exprime donc trois choses :

10, L'hypothèse divine,

20 La synthèse philosophique,

30 La synthèse physique,

C'est—à—dire une croyance, une idée et une force.

Nous ne donnons pas ces explications pour M. de Mirville , qui ne saurait être naïf de bonne foi, et qui a un parti pris de ne pas nous comprendre et de nous injurier quand même.

Ce sont là, nous le savons, les procédés de l'école à laquelle il appartient.

Nous donnons cette explication pour ceux de nos lecteurs qui ne cherchent que la vérité, et nous commençons notre livre.

LA

SCIENCE DES ESPRITS

PREMIÈRE PARTIE

ESPRITS RÉELS

INTRODUCTION

- **Dieu ou l'esprit créateur, que la science est forcée d'admettre comme première cause;
Dieu qui est l'hypothèse nécessaire à laquelle se rattachent toutes les certitudes ;
L'homme ou l'esprit créé dont la vie apparente commence et finit, mais dont la pensée est immortelle;**

Le médiateur ou l'esprit du Christ homme sur-humain par la pensée, Dieu humanisé par le travail et la douleur :

Tel est le triple sujet de la science des esprits.

L'homme, ne pouvant rien concevoir au-dessus de lui-même, s'idéalise pour concevoir Dieu. Le Christ, par ses sublimes pensées et ses admirables vertus, a réalisé cet idéal. C'est donc en Jésus-Christ qu'il faut étudier Dieu, et comme le médiateur est aussi le prototype et le modèle de l'humanité , c'est encore en lui qu'il faut étudier l'homme considéré exclusivement sous le point de vue de l'esprit.

La science des esprits se résume donc tout entière dans la science de Jésus-Christ.

Les anges et les démons sont des êtres purement hypothétiques ou légendaires ; qu'ils restent dans la poésie, ils ne sauraient appartenir à la science.

Contentons-nous des hommes, étudions Jésus-Christ et cherchons Dieu.

Moins on définit Dieu, plus on est forcé d'y croire. Nier le Dieu indéfini et inconnu , principe existant et intelligent de l'être et de l'intelligence, c'est affirmer témérairement la plus vague et la

plus absurde de toutes les négations ; aussi Proudhon, cette contradiction incarnée, a-t-il pu dire avec raison que l'athéisme est un dogme négatif et constitue la plus ridicule de toutes les croyances: la croyance irréligieuse.

Mais un Dieu défini étant nécessairement un Dieu fini, toutes les religions prétendues révélées d'une manière positive et particulière s'écroulent dès que la raison les touche; il n'y a qu'une religion, et Victor Hugo a bien dit lorsqu'il s'est écrié : Je proteste au nom de la religion contre toutes les religions.

Si Dieu eût autorisé Moïse seul, il n'eût pas permis Jésus. S'il eût autorisé Jésus seul, il n'eût pas permis Mahomet. Il ne peut y avoir qu'une loi divine, mais il y a, dans ce bas monde, une multitude de juges et une grande cohue d'avocats qui tentent de rebâtir sans cesse, malgré ses perpétuels écroulements, la Babel des contradictions **humaines**.

Pascal, cet athée si religieux, ce sceptique superstitieux qui doutait de tout en présence de la logique inexorable des nombres et qui croyait au dieu des Jansénistes sur la foi d'une amulette, Pascal qui, malgré lui, n'était pas catholique par'.

ce qu'il voulait être trop catholique, n'a pas craint de dire que, l'Église romaine seule menaçant de l'euffer ceux qui n'adhèrent pas à ses dogmes , il est toujours plus sûr d'y croire, comme si une menace inhumaine était une raison et comme si, eu matière de foi , la peur devait légitimement l'emporter sur la confiance.

Faire les ténèbres pour augmenter la peur, redoubler l'obscurité des mystères , exiger l'obéissance aveugle, c'est la magie noire des religions; c'est le secret des sacerdoces ambitieux qui veulent substituer le prêtre à la divinité, le temple à la religion même et les pratiques aux vertus. Ce fut le crime des Mages qui périrent tous dans une réaction fatale; ce fut le crime des prêtres hébreux eoutre lesquels Jésus vint protester, et qui crucifièrent Jésus.

Eh quoi ! le ciel nous imposerait une loi rigoureuse sanctionnée par des supplices éternels, et il ne rendrait pas claire et évidente pour tous la promulgation même de cette loi! Quoi! la vérité ou **plut**Ut le livre fermé qui la contient serait le **parlas**» exclusif de quelques fanatiques inexorables, d **l'humanité** presque tout entière serait abandonnée aux ballottements de l'erreur et à la fata-

lité d'une malédiction infinie! Celui-là seul est un maudit qui peut le croire. Le Dieu qu'il adore ressemble à ces monstrueuses idoles du Mexique dont on humectait sans cesse les lèvres avec des coeurs sanglants. Une religion exclusive n'est pas une religion catholique. Catholique veut dire universel.

S'emparer des forces fatales et les diriger pour en faire le levier de l'intelligence, tel est le grand secret de la magie. Faire appel aux passions les plus aveugles et les plus illimitées dans leur essor, les soumettre à une obéissance d'esclave, c'est créer la toute—puissance. Aussi, mettre l'esprit sous l'empire du rêve, exalter jusqu'à l'infini la cupidité et la peur par des promesses et des menaces qu'on croira surnaturelles parce qu'elles seront contre nature, se faire une armée de la multitude immense des têtes faibles et des coeurs lâches qui deviendront généreux par intérêt ou par crainte, et avec cette armée faire la conquête du monde : voilà le grand rêve sacerdotal et tout le secret politique des pontifes de la magie noire. Au contraire, éclairer les ignorants, affranchir les volontés, dégager les hommes de la crainte et les diriger par l'amour, rendre accessibles à tous la vérité et la justice, n'imposer à la foi que les hy-

d'esprit d'initiative ou de conseil, et, par conséquent, d'esprit de liberté, quand cet esprit, dis-je, sera compris, on ne demandera plus des oracles au sommeil, à la catalepsie, au somnambulisme ou aux tables tournantes. La science des esprits a pour base la connaissance de l'esprit de Jésus—Christ, qui est la plus haute expression des aspirations intelligentes et aimantes de l'humanité.

Jésus, l'homme de lumière et de bonté, a été pressenti et salué d'avance par les initiateurs de tous les cultes. L'Égypte, sous le nom d'Horus, l'al dorait dormant encore sur le sein d'Isis ; l'Inde le nommait Chrisna et le suspendait aux mamelles de Devaki ; les Druides élevaient une statue à la vierge qui devait enfanter ; Moïse et les prophètes préludaient par de magnifiques dithyrambes à l'épopée des évangiles ; Mahomet le reconnait et ne proteste que contre l'adoration idolâtrique de sa chair. L'humanité est donc chrétienne depuis le commencement du monde . Accoutrée à l'indienne, à l'égyptienne , à la juive ou à la turque , l'humanité est partout la même et le dogme est universel. Proclamons donc aujourd'hui la catholicité du monde et n'excommunions pas même ceux

- qui veillent s'isoler dans un ciel dont les nuages

de gloire se formeraient des vapeurs d'un bûcher où brûlerait sous eux et pour eux l'humanité presque tout entière. Un temps viendra, et il est proche, où de telles idées inspireront à tout le monde une telle horreur qu'on n'osera plus les professer tout haut, et que la mémoire des inquisiteurs de »tous les caltes sera condamnée à son tour et à jamais par l'inquisition du mépris.

Une des grandes pyramides d'Égypte était à demi *cachée* par des montagnes de sable. Les hordes nomades du désert avaient *de* siècle en siècle amoncelé sur elle des constructions hybrides et des immondices, en sorte qu'on ne la voyait plus. Un grand prince arrive, il veut déblayer cette place pour y construire un temple; on creuse autour du tas d'ordures, on l'escalade, on le démolit et la grande pyramide reparaît dans toute sa majesté.

Ceci est un apologue.

La guerre que la philosophie fait à l'Église ne la détruira pas, mais l'affranchira; car l'Église, c'est la société des hommes qui sont animés de l'esprit de Jésus-Christ. A mesure que les superstitions religieuses ou plutôt irrégieuses descendent, l'Évangile monte, il est stable, il est éternel, il .

est inébranlable, carré par la base et simple comme les pyramides. Il y a toujours une logique dans la puissance; des forces sans raison seraient des forces sans portée et par conséquent sans effet. Si donc l'Évangile est une puissance, c'est qu'il y a une logique dans l'Évangile.

La logique ou la raison, le *logos* de la puissance suprême, c'est Dieu. Cette raison, cette logique universelle éclaire toutes les âmes raisonnables; elle luit dans les obscurités du doute ; elle perce, elle pénètre, elle déchire les ténèbres de l'ignorance, et les ténèbres ne peuvent la saisir, la prendre, l'enfermer, l'emprisonner. Cette raison parle par la bouche des sages, elle s'est résumée dans un homme qui a été nommé pour cela le *logos* fait chair, ou la grande raison incarnée.

Les miracles de cet homme ont été des miracles de lumière, c'est-à-dire d'intelligence et de raison. Il a fait comprendre aux hommes que la vraie religion, c'est la philanthropie. Le mot est moderne en français, mais il se trouve textuellement en grec dans l'évangile selon saint Jean. Il leur a fait voir que ce n'est ni dans telle ville, ni sur telle montagne, ni dans le temple qu'il faut chercher

- Dieu, mais dans l'esprit et dans la vérité. Son en—

geignement a été simple comme sa vie. Aimer Dieu, c'est-à-dire l'esprit et la vérité, plus que toute chose et le prochain comme vous-même, voilà, disait-il, toute la loi.

C'est ainsi qu'il ouvrait les yeux aux aveugles, qu'il forçait les sourds à entendre, et les boiteux à marcher droit. Les merveilles qu'il opérait dans les esprits ont été racontées sous cette forme allégorique si familière aux Orientaux. Sa parole est devenue un pain qui se multiplie, sa puissance morale un pied qui marche sur les flots, une main qui apaise les orages. Les légendes se sont multipliées avec l'admiration toujours croissante de ses disciples. Ce sont des contes charmants, semblables à ceux des *Mille et une Nuits*, et il était digne des siècles barbares que nous croyons avoir traversés et qui ne sont pas encore finis, de prendre ces gracieuses fictions pour des réalités matérielles et grossières, de discuter anatomiquement la virginité maternelle de Marie, d'établir entre les mains de Jésus une boulangerie invisible et miraculeuse pour multiplier les pains audésert, et de voir couler un sang globale et séreux, un sang anthropophage et révoltant, sur les blanches et pures hosties qui

protestent contre le sang et qui annoncent pour jamais la consommation du sacrifice.

L'Évangile n'appartient à la *science* que comme monument de la foi, et non comme document de l'histoire. C'est le symbole des grandes aspirations de l'humanité. C'est la légende idéale de l'homme parfait. Cette légende, l'Inde l'avait déjà ébauchée en racontant la merveilleuse incarnation de Vischnou dans la personne de Chrisna. Chrisna est aussi le fils d'une vierge. La chaste Devaki allaitant son divin fils se trouve dans le Panthéon indien et semble une image de Marie. Près du berceau de Chrisna se trouve la figure symbolique de l'âne; sa mère l'emporte pour le soustraire à un roi jaloux qui voudrait le faire mourir. Si les Védas n'étaient antérieurs à l'Évangile, on croirait que tout cela est copié de notre Nouveau Testament. Est-ce à dire que tout cela est méprisable et ne contient rien de divin? Nous croyons qu'il faut en arriver à une conclusion diamétralement opposée.

L'esprit de l'Évangile est éternel et sa formule est celle des aspirations de l'humanité aussi anciennes que le monde. L'idée d'une incarnation, c'est-à-dire d'une manifestation de Dieu dans

Jean n'eût pas voulu indiquer par cette parole la véritable portée des Évangiles, il eût dit une absurdité.

Mais quand les Apôtres se tairaient, l'évidence parlerait assez. Comment faut-il, par exemple, qu'on démontre à des gens raisonnables que le diable, c'est—à-dire le personnage fictif qui représente le mal, n'a pas matériellement et en effet emporté Jésus sur une montagne si haute qu'on pouvait voir de là tous les royaumes de la terre? L'Évangile est plein de semblables histoires composées suivant le génie des Hébreux, qui enveloppaient toujours leur doctrine secrète d'énigmes et d'images ; suivant le génie de Jésus lui-même qui, au dire des Évangélistes, ne parlait presque jamais sans 'paraboles. Le Talmud tout entier est composé suivant cette méthode, et Maimonides dit que les plus évidentes absurdités de ce livre cachent les secrets de la plus haute sagesse. « Nous observerons seulement, dit l'abbé Chiarini, dans *sa Théorie du judaïsme*, que, pour étudier le Talmud, il est en outre indispensable de jeter un coup d'oeil sur les antiquités religieuses de tous les peuples d'Orient, afin de ne point mettre, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, sur le

compte du seul judaïsme, le style allégorique et cet amour immodéré des fables sacrées qui est commun à tous les interprètes des religions orientales. »

Est-ce à dire que sous toutes ces allégories la personne réelle du Christ disparaisse et s'anéantisse? Faut-il penser, avec Dupuis et Volney, que l'existence humaine et personnelle de Jésus soit aussi douteuse que celle d'Osiris, aussi fabuleuse que celle de l'Indien Chrisna? Comment oserait-on l'affirmer quand Jésus-Christ est encore vivant dans ses oeuvres, encore présent dans son esprit, qui a déjà changé et qui transfigurera certainement toute la face de la terre? On a douté de l'existence d'Homère. mais de quel Homère? De celui des commentateurs peut-être, mais est-ce que *Illiade* et *l'Odyssée* ne sont pas là? Est-ce que ces divins poèmes se sont composés tout seuls? Et qu'il y a loin de ces livres admirables sans doute au poème vivant du christianisme, à cette Iliade des martyrs où les dieux combattent et sont vaincus par des femmes et des enfants? A cette Odyssée de l'Église qui, après tant de persécutions et d'orages, arrive, mendicante sublime, au seuil du palais des Césars, lance d'un

bras victorieux les flèches qui percent les coeurs de ses ennemis et va s'asseoir sur le trône du monde.

L'esprit de Jésus existe bien plus certainement et bien plus évidemment encore que le génie d'Homère. Mais cet esprit est un esprit d'abnégation et de sacrifice, et c'est pour cela qu'il est divin. Moins l'homme se cherche, plus il se trouve. Plus il s'abandonne, plus il mérite l'adoption du ciel. Plus il s'oublie, plus on se souviendra de lui. Voilà, en peu de mots, les grands secrets de la toute—puissance du christianisme. Jésus, qui a donné ces préceptes, a aussi donné l'exemple. Il s'est anéanti en présence de son oeuvre. L'homme a passé dans le symbole, et c'est ainsi qu'il s'est fait Dieu. L'Évangile nous dit qu'il a mené ses disciples sur une montagne et qu'il s'est transfiguré en leur présence. Son visage devint un soleil et ses vêtements furent blancs comme la neige, c'est-à-dire que l'homme s'effaçait dans la lumière de la révélation nouvelle. Et plus tard la tradition, complétant la légende, dit que Jésus, en montant au ciel, ne laissa rien de lui sur la terre que son esprit répandu dans toute l'Église, et l'empreinte ineffaçable de ses pieds sur le sommet de la montagne.

A quoi bon chercher maintenant soit à Nazareth, soit à Bethléem, le berceau de l'enfant qui fut Jésus-Christ, dans l'espoir de retrouver sur quelque lambeau de ses langes des traces de sa vie purement humaine? L'échoppe de Joseph est renversée depuis longtemps, et des langes du Sauveur blanchis par la Vierge on a fait de la charpie pour les plaies de l'humanité. Jésus est ressuscité. Il n'est plus ici, pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts?

L'Évangile, c'est Jésus transfiguré ; c'est l'épopée de son admirable esprit, ce sont les miracles de sa morale représentés par les plus touchantes images. Il ne faut pas effacer un mot de ce livre ; il ne faut pas y ajouter une lettre. Car c'est le testament divin de l'homme qui s'est anéanti pour nous. Cherchons-y des lumières pour la foi et non des renseignements pour l'histoire des croyances consolantes et non des probabilités scientifiques. Lorsque les anciens statuaires de l'Orient représentaient les dieux, ils leur donnaient des formes hybrides et monstrueuses, afin de faire comprendre à tous que les dieux ne sont pas des hommes. C'est ainsi que les évangélistes, en semant leur récit de faits matériellement

impossibles ou formellement contradictoires, ont voulu nous faire comprendre qu'ils n'écrivaient pas une simple histoire, mais un profond symbole et comme dans tous les livres sacrés, la lettre qui tue sert de voile à l'esprit qui seul vivifie!

C'est donc une impiété, c'est une véritable profanation, que de rechercher, en dehors de l'empreinte qu'il a laissée sur la montagne en s'élevant au ciel, les traces purement humaines et matérielles de cet homme qui, par le plus parfait des sacrifices, s'est immatérialisé en se confondant de quelque manière avec Dieu. Mais si on voulait pourtant le faire, si les critiques ennemis du christianisme voulaient des documents pour l'histoire de cet homme, *ce* n'est pas en travestissant l'Évangile et en y cousant des variantes de fantaisie; *ce n'est pas* en donnant de ses miracles pris à la lettre de grotesques explications qu'ils parviendraient à faire quelque chose de raisonnable. Jésus était juif; il a vécu et il est mort parmi les Juifs.

Ce sont les Juifs qui l'ont connu, qui l'ont rejeté, qui l'ont accusé et condamné, et si dix-neuf siècles après sa glorification on veut reviser son procès, ce sont les Juifs qu'il faut entendre. Or, les Juifs, en dépit des risibles assertions de Dupuis

et de Volney, attestent l'existence réelle de Jésus et l'accusent encore de plusieurs crimes; leurs souvenirs sont consignés dans le Talmud, ce répertoire immense et complet de toutes leurs traditions. Des vies de Jésus, rédigées d'après le Talmud et augmentées des commentaires de la haine, ont été écrites par des kabbalistes et des rabbins. Nous en 'connaissions deux : le *Sepher Toldos Jeschu* et le *Maasé Talouy*, ou l'histoire du pendu. Nous avons recherché et retrouvé ces livres dont nous donnons une analyse fidèle en écartant seulement les divagations et les injures. On comprendra, en les lisant, pourquoi la grande et antique sagesse d'Israël repousse et dédaigne nos mystères. Quel déplorable malentendu sépare les pères des enfants. Comme si nous disions qu'il y a un autre dieu que Dieu! Comme si David avait blasphémé quand il a dit aux maltres de la terre : Vous êtes des dieux et vous mourrez comme les hommes; comme si Jésus lui-même n'avait pas dit : Je retourne vers mon Père et votre Père, vers votre Dieu et mon Dieu!, mais à quoi bon plaider une cause qui manque de juges? je ne vois ici que des parties intéressées. Je vois le trop illustre M. Renan, je vois M. Veillot, cet ultramontain si tris—

tement célèbre, et derrière ces deux avocats compromettants , une plèbe plus ardente qu'habile. Pour qui donc écrirai-je? Mon livre sera sans portée pour mon siècle si je ne piétine pas dans un des sillons creusés par ces laboureurs de terrains vagues; mais que m'importe? j'ai voué ma vie à la vérité et je la dirai pour qui voudra et saura l'entendre ; si ce n'est dans un jour, ce sera dans un an, si ce n'est dans un an, ce sera dans un siècle, mais je suis tranquille, car je sais qu'on y viendra. Je n'aurai ni enthousiasme ni découragement. Je ne cherche pas de prosélytes et je ne crains pas les adversaires, je ne veux ni un Thabor ni un piliori, mais je suis résigné à l'un comme à l'autre. La vérité ne vient pas de nous et n'est pas à nous. Insensé est celui qui la cache comme celui qui la révèle et s'en glorifie. J'ai vu des hommes qui la vendaient comme ou a vendu le Sauveur; mais ceux qui ont cru la payer étaient des dupes et des fous. La vérité n'est pas une prostituée, elle ne se vend pas , elle se donne à ceux qui l'aiment et qui la cherchent avec une grande sincérité.

L'ignorance où se trouvent la plupart des chrétiens de la théologie des Juifs, de leur exégèse, de

leur Talmud, de leur Kabbale, les empêche de bien comprendre le génie des évangiles nés en Judée. Tous les docteurs juifs s'accordent pour admettre l'allégorie dans les traditions que le peuple élu voulait dérober à l'inintelligence des profanes. Maimonides , nous l'avons déjà dit, trouve d'autant plus de science et de profondeur dans les fables talmudiques, qu'elles paraissent plus dépourvues de bon sens, car l'énormité même des absurdités est un préservatif contre la crédulité aveugle qui prend tout à la lettre, préservatif hiérarchique, si l'on peut parler ainsi, car il n'éclaire que les sages et aveugle de plus en plus les insensés. C'est pour les sages que nous écrivons. Nous donnerons d'abord la notice talmudique sur Jésus, puis nous analyserons rapidement les évangiles canoniques et consacrés pour en faire ressortir le génie; nous chercherons dans les évangiles apocryphes les manifestations excentriques de ce génie universel. Nous étudierons les hypothèses des plus anciens et des plus grands sages du monde. Puis nous reprendrons la question des esprits et des miracles, nous en chercherons le principe, nous examinerons, pour mieux expliquer les anciens, ceux qui s'accomplissent de

- 25 -

nos jours. Nous dirons notre dernier mot sur le spiritisme, et notre livre entier ne sera qu'un hommage au christianisme véritable et à l'éternelle raison.

HISTOIRE DE JÉSUS

SUIVANT LES TALMUDISTES

En l'année six cent soixante-dix-sept du quatrième millénaire après la création du monde , pendant les jours du roi Jannée qui est autrement nommé Alexandre, un grand malheur vint en aide aux ennemis d'Israël.

Il se produisit alors un certain misérable, homme sans conscience et sans mœurs, issu d'un des rameaux retranchés de la tribu de Juda, qui avait nom Joseph Panther.

Cet homme était d'une haute taille , d'une »rigueur peu commune et d'une remarquable beauté : il avait passé la meilleure partie de son âge dans les débauches, les rapines et les violences et demeurait à Bethléem, ville de Juda. Il avait pour voisine une veuve dont la fille se nommait Marie, et c'est cette même Marie , coiffeuse de femmes,

dont il est fait mention en plusieurs endroits du Talmud. Cette jeune fille, devenue adolescente, avait été fiancée à un jeune homme nommé Jo, chanan et qui était doué d'une grande modestie, d'une insigne douceur et de la vraie crainte de Dieu.

Or, il arriva par malheur que Joseph, passant devant la porte de Marie, la regarda et sentit en lui s'allumer pour elle une passion impure ; aussi passait—il et repassait—il sans cesse; mais elle ne regardait même pas.

La langueur s'empara de lui, et sa mère, le voyant dépérir, lui dit : Pourquoi te vois-je maigrir et pâlir ? Il répondit : C'est que je meurs d'amour pour Marie qui est fiancée à un autre. Sa mère lui dit: Il ne faut pas pour cela te tourmenter et te désespérer, fais ce que je te dirai et tu pourras t'approcher d'elle et en faire suivant ton plaisir. Joseph Panther écouta sa mère, et il rôdait sans cesse devant la porte de Marie, épiant l'occasion qu'il ne trouvait pas. Lorsqu'un soir du sabbat, s'étant babillé comme Jochanan et se voilant la tête de son manteau, il trouva Marie sur sa porte, il la prit par la main, sans lui rien dire, et la conduisit dans la maison. Or elle croyait que c'était Jocha—

— SR ...—

nan, son fiancé, et elle lui dit : Ne me touche pas, l'heure où je dois être à toi n'est pas encore venue, et je suis en ce moment protégée contre toi par les infirmités ordinaires de mon sexe; mais lui , sans l'écouter, accomplit sur elle son mauvais dessein et retourna dans sa maison ; puis, vers le milieu de la nuit, comme la passion le tourmentait encore, il se releva, retourna dans la maison de Marie, qui se mit à se plaindre et lui dit avec horreur : Comment viens-tu m'outrager une seconde fois, toi que je croyais incapable d'abuser de nos fiançailles, et comment peux-tu ajouter le crime à la honte, puisque je t'ai dit que l'état où je suis en ce moment doit me rendre sacrée pour toi? Mais il ne prenait pas garde à ses paroles. Sans rien dire lui-même, il satisfaisait son désir, puis il se retira et passa son chemin. Or, après trois mois, on vint dire à Jochanan *que sa fiancée* était grosse, et Jochanan, tout épouvanté, alla trouver son précepteur Siméon, fils de Schetach, et lui ayant révélé la chose, lui demanda oe qu'il fallait faire. Son maitre lui demanda : As-tu des soupçons contre quelqu'un ? Jochanan répondit : Je ne puis soupçonner que Joseph Panther qui est un grand libertin et qui demeure dans le voisinage. Son

maître lui dit : Mon fils, écoute mon conseil et tais—toi. Si cet homme a joui une fois de ta fiancée, il ne se peut faire qu'il ne cherche pas à la revoir. Tâche de le surprendre, appelle des témoins et fais-le juger par le grand Sanhédrin. Le jeune homme s'en alla tout triste, et ne songeant qu'au malheur de sa fiancée et à la honte qui pouvait en retomber sur lui, il abandonna la Judée et s'en alla dans la Babylonie, où il demeura.

Marie ensuite devint mère d'un fils qu'elle appela Jéhosuah, du nom de son oncle maternel, et l'enfant ayant commencé à grandir, sa mère lui donna pour maître Elchanan , et l'enfant faisait de grands progrès, car il avait un esprit bien disposé pour l'intelligence des choses.

Ceci est tiré et traduit textuellement du *Sepher Teldos Jeschu*.

La première jeunesse de Jésus est racontée ainsi • qu'il suit par les auteurs talmudistes du *Sota* et du *Sanhédrin* que nous trouvons cités à la page 19 du livre de la dispute de Jéchiel.

Le rabbin Jéhosuah, fils de Pérachiah, qui continuait, après Elchanan, l'éducation du jeune Jésus, l'initia aux connaissances secrètes, mais Jannée ayant fait massacrer to us les initiés, Jéhosuah , pour

échapper à cette proscription, s'enfuit à Alexandrie en Egypte.

Ce massacre des initiés substitué à celui des innocents nous parait fort remarquable, surtout si nous nous rappelons qu'au livre le' des Rois il est dit que San!, initié depuis peu dans le cercle des prophètes, était un enfant d'un an lorsqu'il monta sur le trône. Or, Saül avait en réalité plus de vingt ans. C'était donc la coutume dans les initiations prophétiques de la Judée, comme dans la Franc-Maçonnerie moderne, de désigner le grade des initiés par un âge symbolique, et l'Évangile, en parlant du meurtre des enfants de deux ans et au-dessous, ne contredirait pas l'assertion du Talmud, qui à son tour rendrait historiquement plus acceptable le récit de l'Évangile. On peut trouver des traces de la proscription des kabbalistes, toujours persécutés et dénoncés par la synagogue officielle, mais on n'en trouve pas de cette abominable boucherie de petits enfants qui révolte la nature et qui eût à jamais flétri le règne d'Hérode, si c'est à Hérode, comme le veut l'Évangile, et non à Jannée, comme le prétendent les talmudistes, qu'il fltut attribuer la proscription dont il s'agit.

Ici les talmudistes commencent à envelopper

leur pensée d'allégories, et voici ce qu'ils nous racontent : Jésus et son maître Ben-Pérachiah allèrent donc demeurer à Alexandrie, dans la maison d'une dame riche et savante qui les reçut avec honneur et leur offrit tous ses trésors. Cette dame, on le comprend, c'est l'Égypte personnifiée. Le jeune Jésus, l'ayant regardée, dit : Cette femme est belle, mais elle a un défaut dans les yeux qui doit nuire à la rectitude de ses regards. Cette terre est belle, mais c'est un magnifique exil. Son maître alors s'irrita contre lui de ce qu'il avait trouvé quelque beauté à l'Égyptienne et de ce qu'il admirait la terre de la servitude. Jésus lui dit : Il n'y a pas de servitude pour les enfants de Dieu et la terre qui les porte est toujours la terre d'Israël. Ben-Pérachiah maudit alors son disciple et le chassa de sa présence. Jésus se soumit humblement et, se présentant souvent à la porte du maître, il le priait de vouloir bien le recevoir; le rabbin resta inflexible. Un jour pourtant, comme il lisait les commandements de Dieu qui ordonnent d'aimer le prochain, Jésus se présenta, et le maître, touché de regret, lui fit signe d'attendre, ayant l'intention de se laisser fléchir et de le recevoir ; mais Jésus, comprenant **qu'il le repoussait encore une fois, s'en**

alla et ne revint plus. Nos pères ont mal fait, disent à **ce** sujet les docteurs du Talmud, de repousser Jésus sans l'entendre, et surtout de le maudire des deux mains. Ne frappons jamais des deux mains celui que nous voulons châtier, gardons-en une pour le relever , le consoler et le guérir ! Parole qui contient tout un avenir , parole qui doit un jour amener la réconciliation entre les enfants et les pères ; car, nous aussi, nous avons maudit les Juifs en les repoussant des deux mains; c'est donc maintenant à deux mains aussi que, de part et d'autre, pour expier cette faute réciproque, il faudra se pardonner et se bénir ! Mais revenons à l'histoire de Jésus suivant les auteurs du Talmud.

Nous avons vu que le jeune initié avait admiré la science de l'Egypte et s'était fait repousser par son maître pour avoir rêvé une conciliation entre la philosophie de l'exil et la religion de la patrie. La persécution contre les kabbalistes s'apaisa et Jésus revint en Judée avec son maître , ou du moins en même temps que lui. Comment avait-il vécu en Egypte? En travaillant sans doute de son état de charpentier. Lorsqu'il rentra dans sa ville natale qui, suivant les talmudistes, n'était pas Nazareth mais Bethléem , il passa devant les anciens

qui étaient assemblés, suivant l'usage, à la porte de la ville, et ne les salua pas; mais son maître Jéhosuah Ben-Pérachiah étant venn à passer, Jésus le salua et excita ainsi les murmures des anciens. En effet, le jeune homme les méprisait comme n'étant pas initiés à la vraie science, et ne reconnaissait pour son supérieur que celui qui lui en avait ouvert la porte. Les anciens s'indignèrent et l'appelèrent fils de femme impure. Ce qui étonna Jésus, car il avait toujours regardé sa mère comme un modèle de pureté. Il alla consulter un de ses oncles, celui dont il portait le nom, et celui-ci lui révéla le malheur de Marie et tout le mystère de sa naissance. Jésus se retira le coeur navré et ne retourna pas chez sa mère, mais il commença à prêcher la science nouvelle, celle de la réconciliation des nations et de la religion universelle qu'il avait rêvée en Egypte. C'est alors que nos auteurs arrivent aux noces de Cana, en Galilée, où Jésus rencontra sa mère et lui répondit durement lorsqu'elle voulut lui parler : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Puis, voyant que la pauvre femme se résignait avec douceur, il eut le coeur touché et, rassemblant ses disciples autour de lui, il leur raconta le crime de Panther

et leur demanda : Croyez-vous que je puisse honorer cet homme comme mon père? — Non! répondirent-ils tout d'une voix. —Croyez-vous que ma mère soit impure?—Non, répondirent-ils encore. —Eh bien, dit Jésus, je n'ai point de père sur la terre, mon *père* c'est Dieu qui est dans le Ciel , et quant à ma mère, sa virginité n'a pu être flétrie par un crime auquel elle n'a pas consenti. Je la considère comme toujours *vierge*. Pensez-vous comme moi? — Oui, répondirent les disciples. Et c'est pour cela, ajoutent les auteurs juifs, que Jésus fut dit par tous ceux qui crurent en lui être le fils de Dieu et d'une vierge. Cette histoire apocryphe, toute blessante qu'elle est pour des lecteurs chrétiens, ne manque pas d'une certaine grandeur, et l'on peut y remarquer que les plus grands ennemis du christianisme rendent un hommage involontaire à la pureté de Marie et à l'élévation du caractère de Jésus.

Ici commence le récit des miracles, et les talmudistes , loin de les nier , semblent prendre à tâche de les exagérer. Le souvenir en était donc encore bien vivant et bien puissant parmi les Juifs. Mais *ces* miracles, voici comment ils les expliquent.

Il existe, disent-ils, dans le sanctuaire du Dieu vivant une pierre cubique sur laquelle sont sculptées les lettres saintes dont les combinaisons expliquent les vertus *du* nom incommunicable. Cette explication est la clef secrète de toutes les sciences et de toutes les forces occultes de la nature. C'est ce qu'on nomme le *Schema hamphoraseh*. Cette pierre est gardée par deux lions d'or qui rugissent dès qu'on veut en approcher. Les lecteurs de nos ouvrages savent *ce* que c'est que le *Schema hamphoraseh* et reconnatront dans les deux lions les gigantesques chérubs du sanctuaire dont la figure monstrueuse et symbolique était capable d'effrayer et de repousser les profanes. Les portes du temple étaient d'ailleurs bien gardées, ajoutent nos rabbins, et la porte du sanctuaire ne s'ouvrait qu'une fois l'an, et seulement pour le grand—prêtre ; mais Jésus avait appris en Egypte les grands mystères *de* l'initiation, et il s'était fait des clefs invisibles à l'aide desquelles il put entrer sans être découvert. Il copia les secrets de la pierre cubique, les cacha dans sa cuisse, comme dans la mythologie grecque nous voyons Jupiter cacher Bacchus, puis il sortit et commença à étonner le monde. A sa voix les morts se levaient et les lé—

preux étaient guéris ; il faisait remonter du fond de la mer les pierres qui y étaient ensevelies depuis des siècles, et ces pierres formaient une montagne sur les eaux, et du sommet de cette montagne Jésus instruisait la multitude. Ici nous retrouvons avec tout le génie du symbolisme oriental le motif secret de la haine des prêtres contre Jésus. Il révélait au peuple la vérité qu'ils voulaient enfouir pour eux seuls , il avait deviné la théologie occulte d'Israël, il l'avait comparée avec la sagesse de l' Egypte et y avait trouvé la raison d'une synthèse religieuse universelle. Ils cherchèrent donc à le perdre et envoyèrent auprès de lui un faux frère nommé Judas Iscariote, pour lui faire commettre quelques fautes et le livrer à ses ennemis: Ce fut ce Judas qui amena Jésus à faire, au moment même où les chefs *de* la religion étaient le plus animés contre lui, une entrée triomphale dans Jérusalem, suivie d'un tumulte dans le temple. Ils firent en même temps courir le bruit que Jésus enchantait les arbres et les frappait de stérilité, qu'il blasphémait contre la loi de Moïse et voulait lui-même se faire adorer comme Dieu. Cependant Jésus venait tous les jours dans le temple; *mais, comme* Ps Juifs prient la tête couverte,

il se perdait dans cette multitude enveloppée de thaliths blancs. Judas promit aux prêtres de le leur livrer et *de* faire en même temps un grand scandale qui pût le compromettre aux yeux de tout le peuple. Il vint avec une troupe de gens dévoués aux pharisiens, et se prosternant devant Jésus, il l'adora. Les complices de Judas crièrent au sacrilège et voulurent se jeter sur Jésus. Les disciples de Jésus essayèrent de le défendre. Jésus parvint à s'enfuir et se réfugia dans le Jardin des Oliviers, où il fut poursuivi et repris par les gardes du temple. On le mit alors dans une prison où on le garda quarante jours, pendant lesquels on fit proclamer son acte d'accusation à son de trompe et demander si quelqu'un voulait prendre sa défense ; mais personne ne se présenta. Jésus fut donc flagellé comme séditieux, puis lapidé comme blasphémateur, dans un endroit nommé Lud ou Lydda; ou le laissa ensuite expirer sur une croix faite en forme de fourche. Quelques-uns de ses disciples qui étaient riches rachetèrent son corps et firent mine de le mettre ostensiblement dans un sépulcre; mais ils l'emportèrent secrètement et l'enterrent au fond du lit d'un torrent dont ils avaient détourné les eaux pour creuser sa tombe; puis ils

laissèrent les eaux reprendre leur cours. Ce qui explique comment le corps ne se retrouva plus quand les disciples déclarèrent que leur maître était ressuscité.

A ce récit fondamental les auteurs du *Sepher Iados Jeschu* ont cousu les fables les plus ridicules, empruntées évidemment à des légendes chrétiennes altérées ou travesties. C'est ainsi que nous y retrouvons l'histoire de l'ascension de Simon le Magicien, attribuée à Jésus-Christ lui-même dans l'intention évidente de confondre le Messie des chrétiens avec le fameux imposteur. C'est ainsi encore que Simon-Pierre ou Céphas y est confondu avec Siméon le Stylite, preuve évidente du peu de valeur historique de ce *Sepher*, qui fut composé évidemment plusieurs siècles après le commencement de l'ère chrétienne. Les documents talmudiques sont plus sérieux car le *Talmud* est le recueil de toutes les traditions judaïques, et c'est là seulement, en dehors des monuments chrétiens, qu'il faut chercher le souvenir *de* ce personnage si important pour l'histoire, mais que tous les écrivains profanes ont ignoré ou méconnu.

Ces traditions, empreintes comme elles doivent l'être de mépris et de haine pour le sage que les

Juifs ont crucifié, contiennent des aveux précieux en faveur des croyances chrétiennes.

Des récits du *Talmud* il résulte, en effet , que suivant les traditions judaïques :

1° Jésus a véritablement existé ;

2° Qu'il est né à Bethléem;

3° Que sa mère, irréprochable dans ses moeurs, était seulement fiancée à un homme juste et craignant Dieu, incapable par conséquent d'abuser de sa fiancée;

4° Que la naissance extraordinaire de Jésus ne s'explique que par un miracle ou par un attentat queles Juifs ont dû nécessairement supposer, puisqu'ils reconnaissaient la haute moralité de la jeune vierge et n'admettaient pas le miracle ;

5° Que Jésus fut persécuté par la Synagogue à cause du mystère de sa naissance, et plus encore à cause de la supériorité de sa doctrine ;

6° Que cette doctrine supposait l'initiation aux secrets de la plus haute théologie :des Hébreux , conforme en beaucoup de points à. la philosophie transcendante des initiés égyptiens;

7° Qu'il opérait des choses prodigieuses, guérissant les malades, ressuscitant les morts et devinant les choses cachées;

80 Qu'on ne put le condamner et le faire mourir cite par trahison;

9° Que son corps fut introuvable lorsque ses disciples déclarèrent qu'il était ressuscité.

Nous ne pouvons raisonnablement en demander davantage aux docteurs hébreux adversaires de Jésus—Christ.

Les assertions du *Talmud* et du *Sepher Toldos Jeschu* sont répétées dans le *Nizzachon velus* ou ancien livre de la Victoire, dans la Controverse du rabbin Jechiel et dans d'autres compilations rabbiniques. Le *Sepher Toklos*, auquel les Juifs attribuent une grande antiquité et qu'ils cachaient aux chrétiens avec des précautions si grandes que ce livre fut longtemps introuvable, est cité pour la première fois par Raymond Martin, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, vers la fin du xine siècle. Porchetus Salvaticus, peu de temps après, en publia quelques fragments dont se servit Luther, et qu'on retrouve dans les oeuvres de ce réformateur au tome viii' de ses oeuvres, édition d'Iéna ; mais on ne possédait pas encore le texte hébraïque. Ce texte, trouvé enfin par Munster et par Buxtorf, fut publié en 1681 par Christophe Wagenseilius à Nuremberg, et à Francfort dans un recueil intitulé

Teta ignea Satan(e , les flèches brûlantes de Satan.

Ce livre a été évidemment écrit par un rabbin initié aux mystères de la Kabbale, il est écrit par dedans et par dehors, pour nous servir d'une expression de saint Jean, le grand initié chrétien, c'est-à-dire qu'il présente un sens occulte et un sens vulgaire. Les contes absurdes dont il est plein sont des paraboles que l'auteur veut opposer à celles de l'Évangile. On y reproche deux choses à Jésus-Christ : 1° d'avoir surpris ou deviné les grands mystères du temple ; 2° de les avoir profanés en les disant au vulgaire qui les a défigurés et mal compris.

Ne pouvant déplacer la pierre cubique du temple, il a, suivant l'auteur du *Sepher Toldos*, fabriqué une pierre d'argile qu'il a montrée aux nations comme étant la vraie pierre cubique d'Israël. Rapprochons de ceci l'aveu qui échappe à saint Paul dans une de ses épîtres : « La nature seule pouvait révéler Dieu aux hommes, et ils sont inexcusables de ne pas le comprendre. Mais puisqu'en effet ils ne parvenaient pas à Dieu par la sagesse, il a fallu les sauver par la folie, et demander à la foi ce qu'en n'obtenait pas par la science.

Quoniam non cognovissent per sapientiam Deum, place per stultitiam predicationis salvos facere credente.: C'est cette folie de la foi que les Juifs ne veulent pas comprendre et qu'ils nomment une pierre d'argile, comme si la foi, qui est la confiance de l'amour, n'était pas aussi durable et souvent plus invincible que la raison; comme si l'amour, qui est la raison de la foi, n'était pas aussi la raison de l'existence des êtres soumis aux recherches de la science. L'amour trouve ce que la raison cherche, il voit ce qui échappe aux investigations de la science. Quand elle ne sait plus, il commence à croire, et quand la raison épuisée s'arrête et tombe au seuil de l'infini, la foi ouvre ses ailes, s'élançe, déchire les nuages, fait descendre jusqu'à terre l'échelle lumineuse de Jacob et sourit doucement en tendant la main à sa sœur.

Peut-être les chrétiens ont-ils d'abord glorifié la foi de manière à faire croire qu'ils renonçaient à la raison; c'est pour cela que les Juifs sont restés près de nous, sévères gardiens des traditions anciennes et protestant éternellement contre toutes les idolâtries. Ce sont des adversaires qui nous surveillent, qui nous avertissent et que nous ramènerons un jour eu leur prouvant que toute le

dissidence qui les sépare de nous repose sur un malentendu.

On trouve dans les livres attribués à Hermès ces étranges lamentations du sage Trismégiste : Hélas, mon fils, un jour viendra où les hiéroglyphes sacrés deviendront des idoles; on prendra les signes de la science pour des dieux, et on accusera la grande Égypte d'avoir adoré des monstres. Mais ceux qui nous calomnieront ainsi adoreront eux-mêmes la mort au lieu de la vie, la folie au lieu de la sagesse ; ils maudiront l'amour et la fécondité, ils rempliront leurs temples d'ossements, ils épuiseront la jeunesse dans la solitude et dans les larmes. Les vierges seront veuves d'avance et s'éteindront dans la tristesse, parce que les hommes auront méconnu et profané les mystères sacrés d'Isis.

Ce que le prophète égyptien annonçait d'avance, • les Juifs nous accusent de l'avoir fait.. Nous avons méconnu le vrai Dieu, disent-ils, et nous adorons la chair d'un pendu. Nous rendons un culte à ces reliques de la mort que Moïse déclare immondes. Nous vouons nos prêtres et nos religieuses à un célibat que réprouve la nature et que condamne celui qui a dit aux êtres : Croissez et multipliez.

Quant à la morale de nos évangiles, ils confessent qu'elle est pure, ils ne reprochent rien à nos apôtres, et l'auteur du *Sepher Toldos Jeschu* dit que saint Pierre était un serviteur du vrai Dieu, qui vivait dans l'austérité et la pénitence, composant des hymnes et demeurant au sommet d'une tour; qu'il prêchait la miséricorde et la douceur, recommandant aux chrétiens de ne pas maltraiter les Juifs. Mais, ajoute le même auteur, après la mort de Céphas, un autre docteur vint à Rome et prétendit que saint Pierre avait altéré les enseignements du Maître. Il mêla un faux judaïsme aux pratiques chrétiennes, menaça ceux qui ne lui obéiraient pas d'un enfer brûlant et bourbeux; il promettait aux multitudes un miracle en confirmation de sa doctrine; mais comme il relevait orgueilleusement sa tête contre le ciel, une pierre tomba du ciel et l'écrasa. Ainsi périssent tous tes ennemis; Seigneur, ajoute en finissant l'auteur du *Sepher*, et que tous ceux qui t'aiment soient comme le soleil lorsqu'il luit dans toute sa force.

Ainsi, suivant les Juifs qui acceptent le *Sepher Toldos Jeschu*, ce n'est pas le christianisme, c'est l'antichristianisme qui les repousse.

Or, l'antichristianisme apparut en effet dans

l'Église dès les premiers siècles et du temps même des apôtres. L'antechrist, disait saint Jean, c'est celui qui divise Jésus-Christ, et il est déjà, en ce monde.

Ailleurs, cet apôtre écrit qu'il n'ose visiter ses fidèles, parce qu'un prélat orgueilleux, nommé Diotrephes, les empêche de le recevoir.

Sachez, disait saint Paul, que déjà, le mystère d'iniquité s'accomplit, en sorte que celui qui tient maintenant tiendra jusqu'à sa mort, puis se manifesterà le fils de l'iniquité qui s'élève au-dessus de tout ce qui est divin, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu et de se montrer lui-même comme étant Dieu, jusqu'à ce que le Seigneur le détruise par l'esprit de sa parole et par la lumière éclatante de son second avènement.

Jésus était un vrai prophète et un vrai sage, disent les Musulmans, mais ses disciples sont devenus insensés et l'ont adoré comme un Dieu.

Cependant, Juifs et Musulmans se trompent, nous n'adorons pas Jésus comme un Dieu différent de Dieu seul. Nous disons *avec* le Michael des Hébreux : *Quis ut Deus?* Nous disons avec les croyants de l'islam : Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu; mais ce Dieu unique, indicible, universel,

nous l'adorons manifestant la perfection humaine en Jésus—Christ. Nous croyons à une alliance intime de la divinité avec l'humanité, d'où résulte, pour employer le langage des théologiens, non la confusion, mais la communication des idiomes, Dieu adoptant pour les guérir les faiblesses de l'humanité et revêtant cette humanité qu'il élève jusqu'à lui de sa force et de ses splendeurs. Toute âme douée du sens intérieur qui adore, tout cœur souffrant du besoin d'aimer jusqu'à l'infini sentira que, dans cette conception sublime et dans celle-là seulement, l'idéal religieux se détermine et s'accomplit, que tous les rêves dogmatiques et symboliques n'ont pu être que la recherche et l'enfantement de cette synthèse, à la fois divine et humaine, que Dieu en nous et nous en Dieu avec Jésus—Christ et par Jésus—Christ, c'est la paix, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est la charité sur la terre, c'est dans le ciel l'éternité de la vie et du bonheur. Voilà pourquoi aucune religion ne remplacera jamais le christianisme dans le monde. Que pourrait-on ajouter à l'infini ? Quelle idée serait plus grandiose et plus consolante à la fois que celle de l'homme Dieu établissant par son exemple la grande loi du dévouement qui

réalise les sacrifices, et consacrant ainsi pour jamais l'alliance et comme l'identification de Dieu avec l'humanité ?

Les anciens croyaient que toute vérité n'est pas bonne à dire à tous, du moins de la même manière, et ils cachaient la science sous les voiles de l'allégorie. C'est ainsi que les mythologies se sont formées. Ceux qui s'ennuient des symboles mythologiques doivent renoncer à la science du vieux monde dont les monuments sont tous plus ou moins mythologiques.

Notre siècle qui, contre toute évidence, n'admet pas en principe l'inégalité des intelligences, déteste la mythologie. On cherche, maintenant, des faits historiques et positifs jusque dans les théogonies de Sanchoniaton et d'Hésiode. Ce qu'on ne comprend pas, on le traite d'absurdités et de bêtise, et c'est ainsi que M. Renan, mutilant et estropiant les textes de la légende évangélique, a inventé sa prétendue *Vie de Jésus*.

Le Jésus de M. Renan, espèce de pastoureau enthousiaste et livré à je ne sais quel onanisme intellectuel, à moitié fou et à moitié fourbe, faisant bon marché de tout, pourvu qu'on l'adore, est, malgré toute la douce poésie dont l'entou-

rent les réminiscences vraiment chrétiennes de l'auteur, un être ridicule et odieux. Il n'en est pas ainsi du vrai Jésus de la légende évangélique.

Comment, d'ailleurs, M. Renan, qui est, dit-on, un hébraïsant distingué, a-t-il ignoré ou négligé • le *Stpher Toldos Jeschu*, les traditions talmudiques et les évangiles apocryphes?

C'est que le génie symbolique faisait horreur à son imagination froide et positive. C'est qu'il voulait plaire aux ignorants dont la paresse intellectuelle repousse tout ce qui demande du travail pour être compris. C'est qu'il lui fallait un succès de vogue, et il faut convenir qu'il a parfaitement réussi.

Mais, arriver à plaire, ce n'est pas arriver à bien faire. Faites donc, pour réfuter M. Renan, quelque chose qui se fasse lire comme son livre, nous disait un grand artiste, qui, en cette circonstance, n'était pas peut-être un grand critique. Nous ne pouvons, au nom de la science, accepter ce défi. En disant la vérité on ne se fera pas lire aussi universellement ni aussi avidement tout à coup, mais on se fera lire par des lecteurs plus distingués, et plus longtemps.

L'Évangile est un livre symbolique, ce qui ne prouve pas que Jésus n'ait pas existé. Rousseau disait que l'inventeur d'une pareille histoire serait plus étonnant que le héros. Nous acceptons pleinement cette parole. Le Jésus, assez grand par l'intelligence et par le cœur pour créer cette admirable légende, est supérieur à celui qu'adore sottement, ou que nie plus sottement encore le vulgaire ; il est vraiment l'incarnation toujours vivante du Verbe de vérité, et nous le saluons Fils de Dieu dans tout le resplendissement et dans toute l'énergie du terme.

Jusqu'à présent on n'a vu, de l'Évangile, que la lettre qui tue et l'écorce qui se dessèche; nous venons en révéler l'esprit et la vie. Mes paroles, disait Jésus, sont esprit et vie, et, pour les comprendre, la matière et la chair ne servent de rien.

Mais, pour expliquer ce texte sacré, quelles **sont** nos autorités?

La science et la raison.

- Mais la foi les a expliqués autrement.
- La foi aveugle, oui ; la foi éclairée, non.
- Mais Dieu seul peut éclairer la foi.
- Oui, par la raison et par la science qui sont aussi filles de Dieu.

Cela dit, commençons notre étude.

Christ veut dire oint ou sacré, c'est-à-dire prêtre et roi.

Le christianisme, c'est la religion hiérarchique des âmes et la monarchie **du** dévouement le plus parfait.

Le christianisme primitif des apôtres de Jésus était une doctrine secrète ayant ses signes, ses symboles et ses différents degrés d'initiation.

Pour les saints ou élus le dogme chrétien était une haute **et** profonde sagesse; pour les simples catéchumènes, c'était une merveilleuse et obscure révélation. Nous savons que le Maître ne s'exprimait jamais qu'en paraboles **et** cachait la vérité sous le voile transparent des images, afin de protéger la science nouvelle contre les blasphèmes de l'ignorance et les profanations **de** la méchanceté: « Ne jetez pas vos perles devant les porceaux, disait-il à ses disciples, — de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant contre vous, ils ne vous dévorent.>) Aussi, Jésus ne mit-il rien par écrit et laissa-t-il à ses apôtres ses traditions et sa méthode d'enseignement.

Or, voici quel était le fond du dogme chrétien:

L'intelligence est éternelle ; elle est expansive parce qu'elle est vivante. La vie de l'intelligence, son expansion, c'est la parole, le Verbe ; le Verbe est donc éternel comme l'intelligence, et *ce* qui est éternel, c'est Dieu.

Le Verbe se manifeste par l'action créatrice qui produit la forme, il s'est revêtu • de la forme humaine, et la chair devenue le vêtement du Verbe a été le Verbe même quand elle en a été l'expression exacte : ainsi *le Verbe s'est fait chair*.

Le Verbe parfait, c'est l'unité divine, exprimée dans la vie humaine. L'homme véritable, c'est notre Seigneur, le chef dont tous les fidèles sont les membres. L'humanité, constituée sur une échelle hiérarchique et progressive, a pour chef celui qui est Dieu, parce qu'il est en même temps le meilleur des hommes, celui qui est mont pour les autres afin de revivre dans tous. Nous ne sommes donc tous qu'un même corps dont l'âme doit être celle de Jésus—Christ, notre prototype et notre modèle, le Verbe fait chair, l'Homme-Dieu.

Tout doit donc en principe être commun entre nous comme entre les membres d'un même corps ; mais, en fait, chaque membre doit se contenter du

rang qu'il occupe, et l'ordre hiérarchique est sacré comme la volonté de Dieu.

Le Christ, en révélant la loi d'unité, qui est la loi d'amour, a armé l'esprit de puissance pour vaincre l'égoïsme de la chair, qui est la division et la mort, et il institua un signe nommé Communion, pour l'opposer à l'égoïsme, qui est l'esprit de division et de partage.

Or, la communion n'était autre chose que la charité figurée par une table commune, et comme le Christ avait livré sa chair à la douleur et à la mort pour léguer à ses fidèles le pain fraternel auquel il attachait dans l'avenir sa pensée persévérante et sa vie nouvelle, il leur disait : Mangez-en tous, ceci est ma chair ! comme il disait du vin de la fraternité : Buvez en tous, ceci est mon sang, car je le répandrai tout entier pour vous assurer à jamais la réalité de ce signe.

La communion, c'était donc la fraternité divine et humaine, et par conséquent aussi la liberté ; car où peut être l'oppresseur parmi des frères dont le père est Dieu même ?

Le christianisme était donc le changement le plus radical et venait bouleverser le vieux monde. Cela explique assez la nécessité des mystères, car

le monde, il y a dix-huit cents ans, devait être encore moins disposé qu'aujourd'hui à se laisser détruire : il avait plus longtemps à vivre.

Toutefois, le Christ ne voulait accomplir de révolutions que par la force morale, sachant bien qu'il n'y a que celle—là qui ne soit point aveugle : il avait planté le grain de sénevé, et il disait à ses disciples d'attendre l'arbre ; il avait caché le levain dans la pâte et il voulait qu'on la laissât fermenter.

La vie du Christ était toute dans sa doctrine, et, pour ses disciples surtout, son existence devait être toute morale. Ce qu'il disait, il le faisait dans le domaine de l'esprit ; c'est pourquoi les livres évangéliques contiennent le dogme et la morale en paraboles, et souvent le Maître lui—même est le sujet des récits allégoriques de ses apôtres.

Nous avons à chercher les preuves de ceci dans les évangiles apocryphes seulement, des raisons de haute convenance nous empêchant d'aborder les évangiles consacrés. Nous n'approuvons ni ne blâmons, toutefois, les travaux du docteur Strauss, n'étant pas juges en Israël.

Commençons par le récit de quelques légendes empruntées à ces anciens livres trop peu étudiés de nos jours.

PREMIERE LÉGENDE.

COMMENT UNE FEMME PLEURAIT DE NITRE DOM MÈRE ET
COMMENT ELLE BUT UNE FILLE QUI DEVINT Lk MÈRE DE
DIEU.

Il y avait une femme nommée Hanna.h qui était stérile parce que son époux s'était éloigné d'elle.

Cette femme était donc triste et désolée comme la Synagogue lorsqu'elle attendait le Messie.

Vint le temps des nouvelles pâques et elle n'osa se revêtir de ses habits de fête, parce qu'elle n'était pas mère et que ses servantes mêmes lui reprochaient d'être stérile.

Elle s'en alla donc et se laissa tomber sous un laurier.

C'était du temps que Rome venait de soumettre le monde.

Et sur les branches de ce laurier elle vit un nid de moineaux, et elle pleura amèrement en répétant :

Je ne suis point mère.

Alors l'Esprit du Seigneur lui parla et lui dit :
Je suis touché de ta doulete, et je te ramènerai
ton époux ;

Car mon oreille est toujours inclinée vers les
lèvres de ceux qui pleurent.

Tu dis : Je n'ai point mis un homme au monde,
et moi je te promets quelque chose de plus
heureux : car tu enfâneras la fetûme sans
péché ;

Celle à qui je dirai, par la bouche de l'hurna-
nité : Vous êtes ma mère I

La Synagogue enfânera l'Église d'où sortira le
principe de l'esociation catholique ; la servitude
engendrera la liberté; la femme esclave mettra au
monde la femme pure et libre.

A ces paroles Hannah sentit ses larmes s'arrê-
ter : elle se leva et elle courut, car elle pressentait
que son époux n'était pas loin.

Elle le rencontra qui ramenait son troupeau
et qui revenait des champs en disant : Je dormirai
cette nuit dans ma maison.

Et elle l'embrassa, puis elle lui dit : Demain,
j'aurai cessé .d'être stérile.

11 lui fut fait selon ce qu'elle avait cru, et après
le terme accompli elle devint mère.

Mais ses compagnes, qui la félicitaient, lui dirent, comme pour tempérer sa joie : Ce n'est qu'une fille.

— Qu'elle soit nommée Marie, répondit Hannah, et que le monde espère, car ma fille aura un fils :

Marie sera mère de Dieu.

Ses compagnes ne comprirent pas ce qu'elle voulait leur dire, mais elles enveloppèrent l'enfant dans des linges blancs et la posèrent dans son berceau neuf, en admirant combien elle était belle.

Quand la petite fille Marie eut trois ans, ses parents la portèrent au temple, et, comme ils l'avaient posée à terre, elle monta toute seule les degrés de l'autel.

Ainsi, dans un âge si tendre, sa religion fut déjà libre et ses croyances ne lui furent point imposées.

Elle resta dans le temple jusqu'à l'âge de quatorze ans et se prit d'amour pour la beauté éternelle. C'est pourquoi elle dit : Je suis la servante du Seigneur.

C'est pourquoi elle ne fut jamais servante d'un homme.

L'esprit d'amour alors n'était point encore descendu sur la terre, et la génération était regardée comme une souillure. L'homme était enfant de la chair, et le christianisme ne l'avait pas fait encore enfant de Dieu.

DEUXIÈME LÉGENDE.

COMMENT DIEU VOULUT QU'UN VIEUX COMPAGNON CHARPENTIER.
ÉPOUSÂT UNE VIERGE DU SANG ROYAL.

Il y avait alors, dans la tribu de Juda, un bon vieillard nommé Joseph, charpentier de son état, homme veuf et père de plusieurs enfants, grand travailleur, bien que médiocrement habile, simple dans ses pensées, mais équitable dans ses jugements, ce qui l'avait fait surnommé le Juste, le véritable modèle de l'homme du peuple, le type du vrai prolétaire.

C'est à lui que devait être confiée la Vierge, parce que le pauvre peuple sait ce que coûte la famille et comprend mieux que personne la sainteté du foyer, la pureté de la jeune fille, et la dignité de la mère.

être votre époux? car je suis vieux d j'ai de grands enfants.

Marie lui dit

— Vous êtes juste et vous n'opprimerez pas la vierge que Dieu vous confie. J'ai promis à Dieu que je ne serais pas la servante d'un homme, servez-moi de père.

Car tous ces jeunes gens qui sont ici me désirent sans m'aimer, et je ne consentirai jamais à l'outrage de leurs désirs.

Joseph lui dit :

— Qu'il en soit ainsi, et il l'emmena dans sa maison à Nazareth, où il la laissa et retourna travailler à Capharnatim.

Or, Marie était de race royale et sacerdotale, et elle apporta en dot, à l'ouvrier Joseph, l'hérité de la royauté et du sacerdoce.

Ainsi, pour avoir compris la dignité de la Vierge, et s'en être fait le protecteur, le simple ouvrier devint prêtre et roi, et le monde changea de maîtres.

Car Marie n'avait choisi, pour son gardien, ni un prêtre, ni un roi, mais un pauvre vieux charpentier nommé Joseph, et cela parce qu'il était juste.

Et *ce* fut là le commencement de ce royaume de la justice qui, malgré tous les efforts des méchants, s'établira enfin sur la terre.

TROISIÈME LÉGENDE.

COMMENT LA VIERGE DEVINT MÈRE SANS PÉCHÉ, ET DES ANXIÉTÉS DE JOSEPH.

En ce temps-là, Marie étant sortie pour puiser de l'eau , un jeune homme d'une grande beauté l'aborda près de la fontaine et lui dit : Je vous salue, pleine de grâce.

Marie se troubla et rentra précipitamment chez elle, mais elle y retrouva le même jeune homme qui la salua encore en lui disant : Ne craignez rien, je suis un ange du Seigneur, et c'est lui qui m'envoie vers vous.

Ce qu'il lui dit encore se trouve rapporté dans les Évangiles, où l'on voit que ce jeune homme était l'ange Gabriel.

Mais les Juifs, dans leur malice, prétendirent que c'était un soldat nommé Panther, et que,

pendant plusieurs jours, il revint voir Marie chez elle.

Six mois après Joseph revint à Nazareth et fut consterné en voyant que la Vierge était enceinte.

Il lui demanda comment cela avait pu lui arriver, et elle répondit en pleurant : Je n'ai point failli à mes promesses et je ne suis infidèle ni devant Dieu ni devant vous.

Joseph savait bien qu'il ne l'avait point touchée et ne s'arrogeait aucun droit sur elle, puisqu'elle l'avait choisi seulement pour son ami et Fini gardien.

Cependant il eut le coeur triste et ne l'interrogea plus, mais il songeait à la renvoyer.

Une nuit qu'il s'était endormi dans cette pensée, une main le toucha et une voix lui parla.

Ouvrant alors les yeux, il vit devant lui le même ange qui était apparu à Marie.

Père Joseph, lui dit-il, tu as promis de protéger Marie, pourquoi veux-tu l'abandonner lorsqu'elle a le plus besoin des soins d'un père et d'un ami?

Elle n'est point à toi, c'est toi qui es à elle ; pourquoi veux-tu l'abandonner?

Tu as promis de respecter les secrets de sa pudeur; tu l'as laissée vierge et tu la retrouves prête à devenir mère. Honore-la toujours comme une vierge et protège-la comme une mère.

Pourquoi proscrirais-tu l'enfant dont tu ne connais pas le père?

Ne sais-tu pas que toujours le père d'un enfant, c'est Dieu ?

Aime-le donc à cause de Marie qui s'est confiée à toi, et garde-le à cause de Dieu, son père. Ainsi vous échapperez tous à la méchanceté des hommes, et ta maison sera bénie.

Joseph médita ces paroles pendant le reste de la nuit, et, le matin venu, il vint trouver Marie et lui dit :

Pardonnez-moi, car je vous ai fait rougir moi qui suis votre père; je suis votre ami et je vous ai fait pleurer.

Je pensais à vous renvoyer quand vous allez devenir mère, et qui donc vous aurait reçue si votre vieux Joseph vous avait abandonnée?

Gardez votre secret qui est celui de Dieu ; moi je garderai votre enfant qui est aussi celui de Dieu , et que je tiendrai à honneur de pouvoir soigner comme le mien.

Marie lui répûudit : Soyez béni, parce que la vérité éternelle *a* parlé à votre coeur.

Vous pouviez me déshonorer, et vous ne l'avez pas fait.

C'est pour cela que vetre nom sera vénérable.

Et quand les générations à venir m'appelleront Marie la hienheireuse, elle vous appelleront Joseph le juste.

Et le Fils *de* Dieu vous appellera son père, parce que vous ressemblez à Dieu qui est juste et bon, et il vous assistera à votre dernier jour, parce que vous aurez été le Bdèle gardien de sa naissance,

QUATRIÈME LÉGENDE.

POURQUOI RIAIT ET PLEURAIT MARIE EN SE RENDANT A BETHLÉEM, ET DE SES DEUX SAGES-PENNI:ES, ZELOMI ET SALOMÉ.

Après cela, Joseph fut obligé de se rendre à Bethléem avec Marie pour obéir à l'édit de César Auguste.

Et, comme ils étaient en chemin, JosepM, regardant Marie qui était assise sur son âne, la vit

qui pleurait et lui dit : Pourquoi pleurez-vous?

Marie lui dit : Je vois un grand peuple qui pleure, et mon enfant se tourmente dans mon sein.

Car ils sont là, couchés sur la terre nue, comme des brebis maigres et tondues jusqu'à la peau, et, pour pasteurs, ils ont des bouchers.

Joseph regarda autour de lui et ne voyait rien. Il pensa que Marie était souffrante à cause de soi, état de grossesse avancée.

L'instant d'après il la regarda encore et la vit qui souriait, bien que ses yeux fussent encore humides de larmes.

Vous souriez donc maintenant? lui dit-il.

— Oui, répondit Marie, car je vois une multitude qui est dans la joie parce que mon enfant est venu briser leurs chaînes.

— Soyez calme, dit Joseph avec bonté, j'espère que nous arriverons bientôt et que vous pourrez vous reposer ; ne vous fatiguez point par des rêveries et des paroles inutiles.

Alors, un ange se présenta et dit à Joseph : Pourquoi appelles-tu inutiles les paroles que tu ne comprends pas ?

Fais descendre Marie, car le temps presse, et

c'est ici qu'elle doit enfanter, et il lui montrait du doigt l'entrée d'une caverne.

Marie entra donc dans la caverne, qui fut toute remplie de lumière lorsqu'elle mit seule et sans douleurs son enfant au monde.

Cependant, Joseph était sorti pour aller chercher du secours, et il ramena deux sages-femmes, la première nommée Zélomi et la seconde Salomé, en leur disant: Une vierge vient d'enfanter, et elle reste vierge.

Zélomi vit la lumière céleste et crut à la parole de Joseph, parce qu'elle comprit qu'il avait parlé suivant l'Esprit du Seigneur.

Mais Salomé fut incrédule, et parce qu'elle avait voulu toucher Marie, sa main et son coeur se desséchèrent.

Marie alors eut pitié d'elle et lui dit: C'est ainsi -que la vaine curiosité dessèche ceux qui veulent juger des choses de l'esprit par le témoignage des Sens.

Zélomi représente la foi, et toi tu représentes la raison; elle sait parce qu'elle croit, et toi tu ignores parce que tu doutes; elle est saine et agissante, et toi te voici malade et paralysée ; mais si tu embrasses mon enfant tu seras guérie, car tu

deviendras simple comme lui si tu veux consentir à l'aimer.

Salomé crut à la parole de la mère : elle se prosterna devant le petit enfant, le prit dans ses bras et le berça doucement en l'embrassant avec respect.

Alors elle se sentit guérie, et elle s'attacha avec Zélomi au service de Marie et de Jésus.

Jésus fut ensuite porté dans une étable et couché dans une crèche, comme on lit au livre des Évangiles, et les pauvres bergers des campagnes environnantes vinrent saluer cet enfant du peuple nouveau, dont la naissance faisait déjà trembler les rois de l'ancien monde.

CINQUIÈME LÉGENDE.

COMMENT L'ENFANT DU CHARPENTIER ADOUCISSAIT LE FIEL
DES SERPENTS.

En ce temps-là le roi Hérode, ayant peur de l'enfant du pauvre ouvrier, fit massacrer tous les enfants de Bethléem.

Car l'égoïsme usurpateur de la terre ne

veut pas qu'il y ait place pour tout le monde, et il a mis la mort en sentinelle aux portes de la vie.

Joseph alors fut forcé de s'enfuir avec Marie et son fils.

Or, comme ils étaient sur les confins de la Judée, ils s'assirent à l'ombre, près d'une caverne près de laquelle aussi jouaient quelques enfants.

Tout à coup deux énormes serpents sortirent en sifflant de la caverne, et les enfants se mirent à fuir en poussant de grands cris.

Mais le petit enfant Jésus fit un signe, et les serpents s'arrêtèrent devant lui comme pour l'adorer, et vinrent en rampant lentement, comme s'ils se fussent assoupis, par degrés, poser leurs têtes aux pieds de sa mère.

Joseph voulait alors les frapper de son M—
ton.

Mais Marie l'en empêcha, en lui disant Laissez-les vivre, car leur venin s'est changé en douceur, et du moment qu'ils ont cessé de nuire vous n'avez plus le droit de les faire mourir.

Il est écrit de moi 'que la femme écrasera la

tête du serpent : mais si le serpent pouvait cesse d'être méchant et d'empoisonner ses morsures pourquoi n'aurais—je pas pitié de lui comme de: autres êtres vivants ?

Dieu n'a rien créé d'inutile, et lorsque toute les créatures seront dans l'ordre qui leur a été assigné, elles cesseront de se nuire les unes au3 autres.

N'est—il pas écrit que les dragons mêmes et les serpents de la terre doivent louer Dieu ? Ne détruisez pas , mais instruisez et dirigez les êtres vivants.

Les enfants, qui avaient fui d'abord, voyant que les serpents ne faisaient point de mal à Jésus et à Marie, revinrent pas à pas et s'enhardirent enfin jusqu'à jouer avec ces reptiles, et les serpents se jouaient avec eux sans les blesser et sans s'irriter, car d'un seul regard de ses yeux si doux et d'un geste de sa main si tendre, Jésus les avait désarmés de tout leur venin et de toute leur colère.

SIXIÈME LÉGENDE.

DU GRAND ET MERVEILLEUX TROUPEAU QUI SE RÉUNIT AUTOUR DE L'ENFANT DE LA CRÈCHE.

Lorsque Jésus, dans les bras de sa mère, traversait le désert pour aller en Egypte, les tigres et les lions sortirent de leurs antres et le suivirent ; les panthères se couchaient aux pieds de Marie pour lui servir de coussin lorsqu'elle se reposait ; les licornes creusaient la terre pour en faire jaillir des sources ; les léviathans lui prêtaient leur ombre ; les cerfs et les gazelles se mêlaient sans crainte aux lions et aux tigres ; car Jésus venait donner la paix au monde et répandre sa douceur dans toute la nature.

Cet innombrable troupeau de tous les animaux de la terre, symboles de toutes les passions humaines, marchait autour de la divine mère, et un petit enfant les conduisait.

SEPTIÈME LÉGENDE.

LE PALMIER DU DÉSERT.

Ils vinrent dans une solitude où il n'y avait ni animaux vivants , ni sources , ni fontaines, et comme ils y cherchaient de l'ombre, ils ne trouvèrent qu'un seul palmier.

Marie descendit de sa monture et vint s'asseoir à l' ombre de ce palmier, et voyant qu'il était chargé de fruits, elle dit à Joseph :

— Je voudrais goûter de ces fruits, car la chaleur est excessive.

Joseph lui répondit :

— L'arbre est trop élevé, et je ne suis plus jeune.

Jésus dit alors au palmier : Incline-toi et présente tes fruits à ma mère.

Le palmier alors s'inclina et vint présenter ses fruits à la main de Marie, qui en cueillit et en offrit à Jésus et à Joseph.

Puis, comme il restait ainsi replié sur sa tige et incliné, Jésus lui dit : Relève-toi Et le palmier se releva.

Jésus lui dit

— Donne-nous de l'eau de la source cachée qui alimente tes racines. Et aussitôt d'entre les racines du palmier une source limpide jaillit.

Et Jésus dit encore au palmier :

— Tu ne mourras point, et tu fructifieras de nouveau dans le jardin de mon père.

Car toutes les créatures ont été données aux hommes pour leur usage, et ils doivent soumettre toute la nature par le travail ; alors ils diront aux montagnes : Aplanissez-vous, et les montagnes s'aplaniront ; et aux arbres : Donnez vos fruits, et les arbres s'inclineront ; et aux sources : Montez et jaillissez de la terre, et les sources monteront et jailliront ; et les fils de la femme consoleront leur mère et lui diront : Repose-toi et rafraichis-toi, car c'est pour te servir que la nature nous obéit.

Un ange alors parut sur la cime du palmier ; il en cueillit une branche et reprit son essor vers le ciel pour replanter le palmier du désert dans les campagnes de l'avenir, qui sera le royaume de Dieu.

Cette terre, où le génie de la fraternité accomplira les miracles du travail, où la mère ne sera

plus la servante de ses enfants, où les justes **ne** seront plus exilés, où la vérité aura une patrie ;

La terre alors ne sera plus une marâtre, parce qu'elle sera libre, et un antagonisme impie ne la forcera plus d'être stérile.

L'homme alors disposera de la toute-puissance de Dieu, et il parlera à la nature, et la nature obéira.

C'est ce qu'a voulu dire Jacques le Mineur, apôtre du saint Évangile, par cette légende du palmier.

HUITIÈME LÉGENDE.

LES TROIS MALFAITEURS.

Nous avons écrit plus au long cette légende :

- **la** voici dans toute sa simplicité, et telle que nous la trouvons dans les évangiles de la Sainte-**Enfance**.

La sainte famille du Sauveur, proscrit par Hérode, rencontra deux voleurs dans le désert. Ces voleurs se nommaient, selon les uns, Titus et

Dumachus, selon d'autres, Dismas et Gestas, et nous avons suivi l'usage des Hébreux en les appelant, dans notre légende, Johanen et Oreb, c'est-à-dire le Miséricordieux et l'Homme de sang.

L'un, c'était Oreb, voulut égorger la sainte famille.

Mais Johanen s'y opposa, et, servant lui-même de guide aux trois voyageurs, il leur donna l'hospitalité dans sa caverne.

Or, Dieu se souvint de la miséricorde et de l'hospitalité du voleur : Jésus, sur la croix, lui pardonna tous ses péchés et lui promit de lui donner à son tour le jour même l'hospitalité dans le ciel.

Ainsi les pharisiens devaient un jour crucifier trois malfaiteurs, et parmi ces trois devaient se trouver le juste par excellence et le coupable repentant.

Afin qu'on sache que la justice des hommes ne sera qu'un fléau tant qu'elle frappera pour punir et non pour guérir, que tout pécheur qui coopère à un arrêt de mort accepte peut-être la responsabilité du déicide.

Vous tous donc qui êtes sans doute exempts de péché, puisque vous osez jeter la première pierre

**au coupable, souvenez-vous des trois malfaiteurs,
et prenez garde de frapper au milieu ou à droite,
quand vous voulez frapper à gauche 1**

NEUVIÈME LÉGENDE.

**COMMENT , A L'ARRIVÉE DU SAUVEUR EN ÉGYPTÉ , TOM-
BÈRENT LES IDOLES D'OR ET D'ARGENT , ET DES ÊTRES
DÉPRAVÉS QUI MOURURENT.**

Il est écrit dans les évangiles de l'Enfance et dans les chroniques anciennes qu'à la naissance du Sauveur plusieurs miracles s'étaient accomplis.

Ainsi, premièrement, les oracles se turent à Delphes et par toute la terre, ce qui signifie que les anciennes religions avaient fait leur temps, et que le Verbe divin, ayant pénétré plus avant dans l'humanité et s'étant résumé en Jésus, les anciens oracles n'avaient plus rien à dire, si ce n'est pour lui rendre témoignage, comme il arriva en Egypte et ailleurs.

Le second miracle symbolique de l'avènement du Sauveur fut la mort de tous les êtres dépravés qui outrageaient la nature dans l'égarement de leurs désirs ; *ce* qu'il faut entendre au moral seulement, parce que la pureté et la chasteté venaient de se révéler au monde et de réhabiliter la génération humaine.

On ajoute aussi que toutes les eaux amères devinrent douces et potables, pour faire entendre que la doctrine de fraternité devait adoucir toutes les pensées et servir comme de rafraîchissement aux âmes fatiguées de haine et de colère.

Les anciens évangélistes disent encore que Jésus, lorsque ses parents se levèrent de dessous le palmier miraculeux de la légende précédente, leur abrégèrent le reste du voyage, et qu'ils se trouvèrent aux portes de Memphis ; alors toutes les idoles *de* l'Égypte tombèrent prosternées, et la statue d'Isis, laissant échapper de ses bras le simulacre d'Horus, descendit de son piédestal. Toutes ces images poétiques sont faciles à comprendre. La doctrine du Christ abrégée, pour l'humanité, les longueurs de l'exil, les cultes sont finis dès qu'ils sont remplacés par un culte plus parfait, et les images confuses cèdent la place aux images plus

exactes, comme ces dernières céderont enfin la place à la réalité.

DIXIÈME LÉGENDE.

**COMMENT, LORSQUE JÉSUS REVENAIT D'ÉGYPTE, LES CAPTIFS
BRISÈRENT LEURS LIENS.**

**Les vérités naissantes ne trouvent d'asile assuré
nulle part.**

**Jésus avait dû quitter la Judée pour échapper
aux soupçons meurtriers d'Hérode, et voilà
que le ressentiment des prêtres allait le pour-
suivre en Égypte.**

**Joseph apprit qu'Hérode était mort, et il partit
avec Marie et son enfant pour revenir à Naza-
reth.**

**On lit, au chapitre treizième de l'évangile de
l'Enfance, un des plus anciens parmi les évangiles
apocryphes, que la sainte famille, à son retour
d'Égypte, passa près d'une caverne où des voleurs
retenaient leurs captifs.**

A l'approche du saint enfant les voleurs crurent entendre le bruit d'une grande armée et les trompettes des hérauts qui annonçaient l'approche d'un grand roi : alors ils s'enfuirent épouvantés.

Les captifs, demeurés seuls, brisèrent les liens les uns des autres et reprirent tout ce qui leur avait été dérobé; puis, sortant pour venir au-devant du grand roi et de son *armée*, ils ne virent qu'un enfant, une jeune femme et un vieillard, et ils leur demandèrent : Où donc est le grand roi qui a épouvanté nos ennemis et nous a fait briser nos chaînes ?

— Il vient après nous, répondit Joseph.

En effet, l'idée chrétienne épouvante les voleurs du vieux monde.

On ne les chasse pas, ils s'enfuient devant la lumière du christianisme qui s'avance, et les pauvres captifs brisent mutuellement leurs chaînes.

Le grand roi et la grande armée que les voleurs ont entendus, c'est le peuple juste dont le règne doit venir après celui du christianisme symbolique, et c'est pourquoi Joseph disait : Il viendra après nous.

Il est étrange de trouver de pareilles idées dans de si anciennes légendes.

Mais nous savons que, dans l'humanité , le sentiment précède toujours la conception , et c'est pourquoi la religion se formule avant la philosophie. Les fables précèdent les dogmes, puis , aux dogmes succèdent les principes ; et c'est toujours la même vérité qui germe, fleurit et fructifie , en se développant successivement sous l'influence *de* ses différentes saisons.

oNziPmn **LÉGENDE.**

LES APOLOGUES DE LA SAINTE-ENFANCE.

I

JÉSUS ET LES PETITS OISEAU'.

Un jour, l'enfant Jésus se jouait avec d'autres enfants; ils faisaient des petits oiseaux avec de l'argile, et chacun préférait son ouvrage à celui des autres.

Mais Jésus, ayant béni les petits oiseaux qu'il venait de faire, leur dit : Allez ! et ils s'envolèrent.

Il en est ainsi des systèmes religieux aux époques de doute : chacun préfère le sien, mais le meilleur sera celui qui vivra.

II

JÉSUS ET L'ENFANT PRÉCIPITÉ.

Une autre fois, Jésus jouait encore sur une terrasse avec des enfants de son âge.

L'un d'eux se laissa tomber du haut de cette terrasse et mourut.

Ce que voyant, tous les autres s'enfuirent, excepté Jésus.

Alors les parents de l'enfant mort accoururent avec de grands cris et accusaient Jésus de l'avoir précipité.

Jésus, sans faire attention à leurs discours, descendit tranquillement, prit l'enfant par la main, et le ressuscita.

C'est ainsi qu'on accuse l'idée chrétienne des maux qu'elle vient réparer.

III

JÉSUS ET LE GIME DE BLÉ.

Un jour, l'enfant Jésus prit un grain de blé, et, l'ayant béni, il le mit en terre.

Ce grain germa et produisit seul de quoi nourrir tous les pauvres du pays, et Joseph en eut encore de reste.

Cette légende, rapportée par Thomas l'Israélite, semble être la première idée du miracle allégorique de la multiplication des pains. Le grain que Jésus a semé, c'est cette parole : Vous êtes frères, associez—vous.

L'association centuplera les ressources de l'humanité, et l'on peut dire en vérité que le pain se multipliera.

DOUZIÈME LÉGENDE

LA MORT DU GUIRPENTIER JOSEPH.

Quand vint le temps où le bon vieillard Joseph devait se reposer, ses facultés s'affaiblirent, sa

mémoire s'obscurcit et son intelligence baissa.

Marie le soignait avec tendresse et patience, comme elle avait soigné son enfant.

Vint le moment de l'agonie, et Joseph commença à se tourmenter , en disant : Malheur , malheur à moi ! car j'ai péché durant le cours de ma longue vie, et que deviendra ma pauvre âme si Dieu la juge avec rigueur ?

Les terreurs de l'enfer m'assiégent. Malheur à moi, car j'ai beaucoup travaillé durant ma vie, et ma mort est pleine d'effroi.

Jésus alors s'approcha du lit du malade, et lui dit : Joseph, mon père, homme juste et laborieux, repose en paix.

L'enfer du pauvre travailleur est sur la terre, et comment Dieu pourrait-il , après une vie si pénible et si laborieuse , le tourmenter encore après sa mort ?

Puis , levant les yeux, Jésus vit s'avancer les fantômes de la nuit éternelle, les squelettes aux yeux ardents, les démons horribles aux membres velus et monstrueux , les larves gémissantes et pâles, les griffons noirs aux ailes de chauve-souris, et l'enfer tout entier se mouvant sur des flots d'ombres épaisses comme la baleine de Jonas et

ouvrant une gueule immense comme pour engloutir le monde.

Jésus souffla sur ces hideuses chimères, et elles s'évanouirent comme le souvenir d'un rêve.

Et Joseph ne vit près de lui que Jésus et Marie qui soulevaient sa tête entre leurs mains et essayaient la sueur gluée de son front, pendant que l'ange de la mort touchait ses yeux avec une branche de lis, dont le parfum semblait répandre sur tous ses traits le repos et le sourire éternels.

Les anges de la foi, de l'espérance et de la charité reçurent son âme, et son corps fut rendu à la terre.

Mais Jésus ordonna qu'il fût préservé de la corruption, car, dit-il, sa mort n'est qu'un sommeil en attendant que le règne des mauvais soit passé,
, Alors viendra mon règne, celui de la justice et de la fraternité, et je me souviendrai de mon père, le vieux et courageux travailleur.

Je le réveillerai de son sommeil de mort, et il viendra s'asseoir auprès de moi au banquet de la communion universelle.

Que le tombeau lui soit donc comme la chrysalide pour l'insecte laborieux qui file son linceul

et attend une autre vie plus libre et plus brillante.
Dors, Joseph, dors, pauvre ouvrier 1 Quand tu t'éveilleras, tu seras héritier du ciel, et, par le travail, tu pourras conquérir le monde.

TREIZIÈME LÉGENDE.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

Après que Jésus, dans une vision, eut repoussé du pied toutes les couronnes de la terre que lui • offrait le génie du mal à qui elles appartiennent, et qui lui proposait d'acheter la tyrannie au prix de la servitude, comme cela était dans la loi du vieux monde ;

Après avoir triomphé de la faim, de l'orgueil et de l'ambition du pouvoir, Jésus, le conquérant pacifique, monte sur la montagne, et, entouré de pâtres et de pêcheurs, il commence son premier discours :

Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient !
Ce qui voulait dire : Malheur aux esclaves de

la richesse égoïste, car ils n'amasseront qu'une misère éternelle !

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre!

C'est comme s'il disait

Malheur à ceux qui veulent régner sur la terre par la violence, car le pouvoir leur échappera !

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés!

Pauvres et déshérités, espérez donc ! le christianisme vous ouvre la porte d'un heureux avenir!

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

Comprenons que cela veut dire aussi : Malheur aux hommes sans pitié, car il n'y aura pas de pitié pour eux !

Bienheureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu !

Dieu, c'est la vérité et la justice.

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu !

Un de nos poètes l'a dit : l'amour est plus fort que la guerre. La force brutale passera et s'usera,

mais la raison calme et mattresse d'elle-même triomphera et prendra toujours une nouvelle puissance!

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le règne du ciel est à eux!

C'est en pardonnant que les martyrs prouvent leur royauté. Qui persécute abdique, et qui souffre résiste. Résister, c'est pouvoir, et pouvoir, c'est régner.

Je ne viens pas détruire, mais accomplir, disait encore le fils du charpentier, se déclarant ainsi l'initiateur du progrès: et **CE** qu'il disait alors au judaïsme nous pouvons le dire au catholicisme, nous, les hommes du progrès religieux ; nous, ses disciples et les continuateurs de son oeuvre!

Si votre justice, disait-il, n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieus, et nous pouvons dire:

Si vous n'êtes pas meilleurs et plus justes que les plus fervents de l'ancien monde et du moyen âge, vous n'entrerez pas dans l'association universelle du christianisme accompli.

Le Christ a dit : Celui qui injuriera son frère méritera condamnation ; et nous disons : Celui

qui n'aura pas pris soin de son frère, et qui aura traité comme un étranger un seul membre de la famille humaine, méritera d'être renié par la famille et aura part au jugement des fraticides.

Le Christ a dit : Pardonnez toujours, et nous disons : Ne vous offendez même pas du mal qu'on peut vous faire. Les méchants sont des malades, soignez-les, et ne vous irritez pas contre eux.

Il a dit : Songez, avant votre sacrifice, si votre frère n'a pas quelque chose contre vous, et allez vous réconcilier avec lui avant votre prière. Et nous disons : Avant de vous asseoir à table, demandez-vous si votre frère ne manque de rien ; portez d'abord une part de votre pain à celui qui en manque, puis venez vous asseoir au banquet de la communion, et Dieu vous reconnattra pour ses enfants.

Il a dit : Celui qui abandonne sa femme est un adultère, et celui qui repousse sa compagne la pousse dans la prostitution. Et nous disons : Celui qui prostitue une femme, outrage sa mère, et celui qui marie sa fille pour de l'argent, vend sa fille, et celui qui achète ou vend une femme, la prostitue ; car l'essence du mariage, c'est l'a-

mour (I), et des relations conjugales sans amour, c'est l'impureté.

Le Christ a dit : Ne jurez point, mais que votre parole soit sacrée. Et nous disons : Pour que la parole soit sacrée, il faut qu'elle soit libre. Affranchissons ; ne fermons la bouche qu'au mensonge. Celui qui étouffe la parole vraie est un déicide. Condamner, ce n'est pas répondre. Persécuter une idée, c'est la sanctionner. Un homme intelligent qui parle hors de saison peut avoir tort, pour en juger il faut l'entendre. Celui qu'on force à se taire a toujours raison. Quant à la perversité et à la sottise, le bon sens lui-même leur impose silence :

Il a dit : Tends la joue gauche, si l'on te frappe sur la droite ; et si l'on te prend ta tunique, abandonne aussi ton manteau. Et nous disons à nos frères : Lorsqu'on vous a calomniés pour avoir dit vrai, exposez-vous encore à l'injustice, et quand vous aurez souffert l'injure et la calomnie, exposez-vous avec joie à la misère et à mourir dans le

(i) Par amour nous n'entendons pas la loi physique des sexes ; l'amour, c'est l'absolu des sentiments et des affections humaines ; nos affections sont régies par la loi *dritienne* et doivent être une faenarcAfe.

mépris. Plus vos ennemis vous frappent, plus ils s'affaiblissent ; plus vous souffrez, plus vous êtes forts.

Le Christ a dit : Ne soyez pas hypocrites. Et nous disons : Rendez l'honnêteté possible pour tous, parlez moins de morale, et soyez moins infâmes. Soyez franchement et modestement des hommes, et ne cherchez pas à voiler les turpitudes de la brute sous les ailes d'un ange.

Il a dit : On ne peut servir Dieu et l'argent. Et nous disons : La propriété ne se fait pas respecter, quand elle n'a pas pour origine le travail, et pour règle la fraternité dans l'association.

Il a dit : Ne jugez point, et vous ne serez point jugés.

Et nous disons : Opérez la transformation de la pénalité en hygiène morale, relevez celui qui tombe et ne le frappez pas ; donnez aux maladies morales des soins moraux, et non des châtiments impies ; ne tournez pas dans un cercle sanglant en punissant le meurtre par le meurtre, car en agissant ainsi vous donnez une sorte de raison aux assassins et vous perpétuez une guerre de cannibales. Si vous voulez que l'homicide soit vraiment un crime, faites qu'il ne soit jamais un droit, et sou-

venez-vous de ce condamné, qui disait : En assassinant, j'ai joué ma tête ; vous gagnez, je paie : nous sommes quittes.

Et dans sa *pensée*, il ajoutait : Nous sommes égaux.

Le Christ a dit : Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera ajouté par surcrott

Et nous disons : Le règne de Dieu, ce n'est pas le règne de la famine pour Lazare et des orgies du mauvais riche. Le règne de Dieu, c'est le soleil pour tous, et la terre pour tous, c'est la fraternité du travail, c'est la prostitution rendue impossible par le respect de la femme, c'est l'échelle sociale accessible dans tous ses degrés au travail et au mérite de tous. C'est le travail pour tous ; c'est la famille pour tous, c'est la propriété pour tous, c'est la royauté de la raison, c'est le sacerdoce de l'amour, c'est la communion de chacun à tous et de tous à chacun, c'est l'unité divine et humaine, Dieu vivant dans l'humanité, le Christ ressuscité *et vivant* dans le grand corps du peuple chrétien, la liberté progressive et soumise à l'ordre, l'égalité relative dans l'ordre de la hiérarchie, *et* la fraternité distribuant tout à tous,

— on
selon les lois de l'harmonie, qui est l'éternelle
sagesse.

QUATORZIÈME LÉGENDE.

QUELQUES PAROLES DE ~~à~~ **JÉSUS-CHRIST** QUI ~~EX~~ **SONT PAS** DANS
LES ÉVANGILES CANONIQUES ET QUI NOUS ONT ÉTÉ CONSER-
VÉES PAR LA TRADITION DES PREMIERS SIÈCLES.

Jésus était un jour avec ses disciples sur les confins de la Judée qui avoisinent le désert, et ils s'égarèrent dans les montagnes.

Ils rencontrèrent un berger qui était couché à l'ombre d'un sycomore et lui demandèrent leur route.

Le berger, qui était nonchalant, ne prit la peine ni de *se* lever, ni de leur répondre, mais étendit seulement le pied dans la direction où ils devaient aller, puis ne les regarda même plus.

Comme ils s'en allaient, ils rencontrèrent une jeune fille qui revenait de la fontaine, portant sur sa tête une cruche d'eau :

Ils lui demandèrent aussi leur chemin, et non-seulement la jeune fille le leur indiqua, mais, toute

chargée qu'elle était, elle se mit à marcher devant eux et ne les quitta qu'après les avoir remis dans leur mute.

Maitre, dit saint Pierre, quelle sera la récompense de cette jeune fille si diligente et si charitable?

— Elle épousera le berger paresseux, répondit Jésus.

Et, comme les disciples étaient étonnés, il leur dit : Le bonheur de la femme est d'être mère, et, lorsqu'elle sauve, par son amour, l'homme à qui elle fait partager ses propres vertus, elle est mère deux fois, car son époux, et l'enfant que lui donne son époux, ont également besoin d'elle.

Tout sacrifice fait par amour augmente l'amour, et tout ce qui augmente l'amour augmente le bonheur. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.

Alors Jean, le disciple bien-aimé, s'étant approché du Maitre, lui dit : Je crois à votre parole et je sais qu'il en sera ainsi dans votre royaume.

Le bonheur du dévouement y sera le premier prix du sacrifice, et l'on y récompensera celui qui fera le bien en lui fournissant l'occasion de faire plus de bien encore.

Mais dites-moi quand viendra votre règne, et à quel signe les hommes le reconhattront.

Jésus répondit : Quand deux ne seront qu'un, quand ce qui est au dedans sera au dehors, et quand l'homme avec la femme ne seront plus ni homme ni femme;

C'est-à-dire quand l'antagonisme aura cessé entre l'intelligence et l'amour, entre la raison et la foi, entre la liberté et l'obéissance ;

Quand la pensée évangélique, qui est la fraternité, sera réalisée par les formes politiques et sociales;

Et quand la femme sera la soeur pure et l'épouse bien-aimée de l'homme, devant la société comme devant Dieu, sans qu'il y ait d'antagonisme ou de rivalité entre les deux sexes.

Cette parole, rapportée par le pape saint Clément, auteur contemporain des Apôtres, est tout le programme du renouvellement social opéré par l'idée chrétienne.

Jésus dit encore : La vie est une banque; soyez d'habiles changeurs. Celui qui donne gagne plus que celui qui reçoit. Si donc vous tenez à vous enrichir, donnez.

QUINZIÈME LÉGENDE.

LA DROITE ET LA GAUCHE DE JÉSUS, LE THABOR ET LE
DÉSERT, LE PEUPLE ORGANISÉ PAR GROUPES.

Jésus se révéla à ses trois disciples les plus intelligents, comme le centre de l'humanité, se plaçant, dans le passé, entre Moïse, l'homme d'ordre et de doctrine, et Élie, l'homme de la protestation et de la prophétie insoumise.

Telle est la signification de cette transfiguration du Thabor où Pierre voulait bâtir trois tabernacles, un pour Moïse, un pour le Christ, et le troisième pour Élie : mais le temps de la synthèse n'était pas encore arrivé.

N'oublions pas que les évangélistes ont mis en action toute la partie ésotérique ou cachée de l'Évangile, et que pour dire : Jésus éleva l'esprit de ses disciples à une grande hauteur et leur fit concevoir toute la vérité de sa doctrine, ils disent : Jésus les conduisit sur une montagne et, se transfigurant devant eux, il leur apparut tout resplendissant de lumière, en sorte que son visage était

brillant comme le soleil, et ses vêtements éblouissants comme la neige.

Jean et Jacques lui dirent alors : Maître, faites-nous asseoir l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, quand votre royaume sera venu.

Jésus leur dit : Je puis vous donner part à mon calice et à mon baptême; mais de s'asseoir à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à moi de vous l'accorder, cette place étant réservée à ceux qui sont prédestinés de mon Père.

Ainsi, Jésus attendait encore deux hommes pour compléter sa doctrine et achever son oeuvre : l'homme *de* la droite, c'est-à-dire l'homme d'ordre et d'organisation ; et l'homme de la gauche, c'est-à-dire l'homme d'expansion, d'amour et d'harmonie.

Quant à l'organisation sociale, Jésus l'a sommairement indiquée dans la parabole de la multiplication des pains, où nous lisons que Jésus divisa le peuple par groupes de cent et de cinquante, *secundum contubernia*, selon qu'ils demeureraient ou pouvaient demeurer ensemble.

Puis il partagea à tous les cinq pains et les deux poissons qui représentent la première avance de la pauvreté croyante à l'association, et l'association

multiplia tellement ces faibles ressources que, de ce qui resta, on put emplir douze corbeilles.

Ici, ce que nous affirmons sur le symbolisme des miracles évangéliques est assez prouvé par l'absurdité de la lettre et l'impossibilité matérielle du fait, comme le docteur Strauss s'est donné trop de peine à le démontrer.

Mais le sens de la parabole est admirable, la parabole est nécessaire quand la vérité est dange-reuse ou inutile à dévoiler.

Aussi Jésus avait—il dit : J'ai encore beaucoup de choses à vous enseigner, mais vous ne pourriez pas les porter à présent. L'esprit d'intelligence viendra et vous enseignera la vérité tout en—tière.

D'abord tout le vieux monde devait s'en aller en dissolution et périr; puis cet esprit devait ve—nir et renouveler la face de la terre.

Nous sommes peut—être à l'heure de la disso—lution universelle, mais nous rassurons notre coeur et nous espérons : car, sur les rtiines, nous voyons déjà planer la céleste colombe, et le souffle de la révélation renouvelée soulève déjà les nua—ges de l'Orient.

SEIZIÈME LÉGENDE.

CE QUE C'EST QUE LI COMMUNION.

Pour montrer que tous ont droit au pain qui nourrit et au vin qui fortifie, Jésus, parlant au nom de l'humanité, a dit du pain : Ceci est ma chair, et du vin : Ceci est mon sang.

Et le pain est vraiment la chair de l'humanité, comme le vin est véritablement le sang de ceux qui en boivent; car le pain renouvelle la chair, et le vin réchauffe le sang.

Or, Jésus, parlant au nom de l'humanité même, a dit : Le pain que j'ai conquis par mes travaux et par ma mort, c'est ma chair, et je la donne à tous, afin que tous en mangent ; le vin est à moi, c'est mon sang, et je le répandrai pour tous, afin que tous en boivent et vivent de ma vie.

C'est ainsi que le Christ constituait l'unité divine et humaine, en lui donnant pour base la communion du pain et du vin, à laquelle tous sont appelés de la part de Dieu et qu'on ne peut refuser à personne.

Ainsi, celui qui prive injustement son frère de sa part à la communion du pain, déchire et s'approprie un lambeau de la chair du Christ ; il mange ainsi ce qui devait être la chair de son frère, et par cette anthropophagie déicide, au lieu de communier avec l'humanité, il communit avec ses bourreaux. Mais pour que la communion du pain soit possible en réalité et sans figures, il faut qu'il n'y ait plus de paresseux. « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. »

Et pour que la communion du vin ne soit pas un désordre, il faut qu'il n'y ait plus d'ivrognes. Avis au peuple !

DIX-SEPTIÈME LÉGENDE.

LE JUGEMENT DE JÉSUS.

Nous ne répéterons pas ici les faits rapportés par les quatre évangélistes, parce qu'ils sont connus de tout le monde.

Le grand drame de la passion est, depuis dix-huit siècles et demi, le jugement écrit des prêtres

et des rois la sanglante condamnation des lois du vieux monde, et la protestation immortelle des condamnés contre une société déicide.

Un seul des évangiles apocryphes ou secrets, celui de Nicodème; ajoute au récit des quatre quelques circonstance très—remarquables ; les voici» : •

Lorsque Nate fit entrer Jésus dans le prétoire pearrinterroger, les aigles de Rome et les images des dieux que portaient les vexillaires s'inclinèrent d'elles—mêmes devant le roi de l'avenir.

Les Juifs irrités s'écrièrent : César est trahi. Voici qu'on rend à cet homme les honneurs de l'empire.

Pilate lui—même fut étonné, et demanda aux vexillaires ce que signifiait ce qui venait d'arriver : ceux-ci protestèrent que c' était contre leur volonté, et qu'ils n'y pouvaient *rien*.

Pilate fit venir les hommes les plus robustes du prétoire et les plus hostiles à Jésus (car ce furent eux qui, une heure plus tard, le flagellèrent et le couronnèrent d'épines), puis il leur confia les enseignes, en leur recommandant de les tenir ferme; et les simulacres divins s'inclinèrent une seconde fois devant Jésus, à la vue *de* tout le monde, et

lût fut prouvé que la force des hommes ne peut rien contre le changement des idées, et que les signes religieux les mieux protégés par le pouvoir tombent d'eux-mêmes et s'inclinent devant les symboles proscrits que le progrès révèle, protestent contre le jugement des hommes et sympathisent avec l'agonie des martyrs.

Jésus fut donc interrogé en secret par Pilate, puis il fut ramené devant les Juifs, et ses accusateurs furent entendus ; c'étaient, comme on sait, les princes des prêtres, les anciens du peuple, les pharisiens, les scribes et les docteurs, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de considérable et de respecté dans la nation juive.

Pilate demanda s'il n'y avait pas aussi quelques témoins à décharge. D'abord, il se fit un grand silence, car les rares amis de Jésus avaient peur.

Enfin Zachée, le publicain, éleva timidement la voix pour dire que Jésus avait bu et mangé dans sa Maison, puis lui avait touché le coeur par la sagesse de ses discours. Les rires et les huées de la foule ne le laissèrent pas achever, car les publicains étaient regardés comme des hommes infâmes, et les pharisiens firent valoir le témoignage de Zachée comme une preuve de plus contre Jésus.

Après Zachée, ce fut une femme toute éplorée qui se jeta aux pieds du proconsul; on ne lui laissa pas même proférer une seule parole : un cri de réprobation s'éleva de toute la foule: C'est Magdeleine la prostituée, c'est celle qui répand sur les pieds de ce vagabond les parfums précieux qu'elle paie de sa personne ; elle est digne de lui, et il n'est pas indigne d'elle ! Anathème sur les infâmes!

Pendant, l'aveugle de Jéricho venait de percer la foule et criait en étendant les mains pour se faire écouter : J'étais né aveugle, et Jésus m'a rendu la vue !

— C'est un raca ! crièrent les prêtres; ne l'écoutez pas, il ne mérite aucune croyance : nous l'avons chassé de la Synagogue.

— J'étais mort, et il m'a ressuscité, dit alors un homme de Béthanie nommé Lazare.

— Pilate et les Romains se mirent à rire : les Juifs sadducéens poussèrent des cris sauvages, et Lazare fut chassé par les licteurs.

Alors une dame riche et considérée s'avança et dit : Je suis veuve, je me nomme Séraphia, et j'étais affligée d'un flux de sang qui me faisait lentement mourir.

--

Un jour, Jésus passait, accompagné d'une foule de pauvres qu'il instruisait, de femmes du peuple qu'il consolait, et de malades qu'il avait guéris.

Je m'approchai de lui sans rien dire, et je touchai seulement la frange de son vêtement : alors, je fus frappée de vénération et d'épouvante, car je me sentais guérie.

A ces paroles, les Juifs commencèrent à murmurer; toutefois ils contenaient leurs clameurs, parce que Séraphia était riche et généralement respectée.

Pilate alors prit la parole et dit : Faites retirer cette dame, elle ne peut être admise à témoigner dans cette affaire, car, selon vos lois, qui sont celles de tout l'Orient, le témoignage d'une femme est nul en justice.

Après Séraphia, personne n'osa plus élever la voix en faveur de Jésus ; ceux qu'on regardait comme les honnêtes gens l'accusaient, et il n'avait pour le défendre que des personnes sans aveu, des gens suspects de lèpre ou de débauche, de la populace et des femmes.

Il fut donc condamné, et l'on ne trouva pas d'expression pour résumer ses crimes ; on écrivit par dérision : C'est le roi des Juifs.

— in(2

t -

Séraphia, qui fut depuis nommée Véronique, voyant que son témoignage n'avait pu sauver son Sauveur, alla en pleurant l'attendre au passage lorsqu'il sortait de la ville, chargé de sa croix, et malgré les cris des bourreaux et les bourrades des soldats, elle s'approcha de lui et lui essuya le visage avec un linge fin qui garda l'empreinte sanglante des traits de Jésus.

Et les martyrs des premiers siècles n'eurent point d'autre image de leur maître que les traces de sang qui marquaient la place des traits de Jésus sur le linge de Séraphia.

DIX-HUITIÈME LÉGENDE

PIERRE ET JEAN.

Jésus avait un disciple peu intelligent, mais dont il se savait aimé, et qui croyait vaillamment en lui. C'était le caractère simple et ardent du travailleur ; il avait toutes les vertus et tous les défauts du peuple, aussi prompt au découragement qu'à l'entreprise, mais, au demeurant, toujours

ami idesonenatire et disposé Ittonmer sa vie pour lui. Ce disciple était un homme du port, nommé Simon. Jésusale prit pour le type vivant du travail courageux, et lui dit : Tu es la pierre sur laquelle je a rai mon association (*ecclesiara*), et les portes (t) de l'enfer, c'est-à-dire les puissances de ce anende, ne prévaudront jamais contre elle. La pierre brute qui a été rejelée par les -architectes de la société présente deviendra la pierre angulaire d'une société nouvelle: je te 'donnerai les dés du royaume de t'intelligence et de l'amour, qui est le royaume des cieux, et c'est toi qui réaliseras les volontés de Dieu sur la terre. Ceux-lit seuls seront enchainés , que tu tuchalneras, et ceux-là seront 'libres, que tu auras délivrés, car tu es l'homme du travail, et' je te Fais mon représentant devant revenir.

L'Église , avant la venue de l'esprit d'intelligence, a cru voir dans ces paroles la consécration du pouvoir absolu et infallible des papes, et un Alexandre VI s'est prétendu l'héritier légitime des promesses faites à Pierre, l'homme de foi, le

(4) g Porte » veut dire « puissante, gouvernement, » etc., dans Je style oriental. On dit encore « la porte ottomane » pour désigner le gouvernement turc.

travailleur et le martyr. Toutefois, les premiers papes n'étaient que les représentants du peuple devant Dieu, et, pour cela même, de Dieu devant le peuple, puisque c'était le peuple qui les choisissait; et c'est pour cela que les grands pontifes des beaux temps du catholicisme ont été des tribuns qui résistaient aux empereurs, châtiaient les crimes des grands, et défendaient les peuples contre les vices de leurs maîtres.

Tant que la papauté a régné, elle a été sainte; la corruption pour elle devait être la déchéance. Quand tu seras vieux, dit Jésus à Pierre, un autre te ceindra et te fera aller où tu ne voudras pas. Triste tableau de la servitude temporelle où est tombée la papauté *déchue* !

Cependant, la papauté est un principe, c'est la première monarchie chrétienne, et le christianisme ne se régénérera point sans elle.

L'apôtre Pierre fut jusqu'au bout l'image du génie laborieux et méconnu ; on le crucifia comme son maître, et on lui mit la tête en bas, tant les bourreaux avaient peur de le voir debout. Jésus le lui avait miraculeusement prédit, à ce que raconte la légende, car lorsque Pierre sortait de Rome pour fuir la persécution de Néron, le Sau-

veur lui apparut, portant sa croix, et lui dit : Je vais à Rome, où je dois être crucifié une seconde fois. Pierre comprit que le christianisme devait conquérir sa délivrance par le martyre, il retourna donc sur ses pas et revint mourir.

Jésus avait un autre disciple qui est appelé le disciple de l'amour, et qu'on représente toujours jeune parce que, suivant la légende, il ne devait pas mourir. Jean est l'évangéliste de la synthèse, et il rattache au christianisme tout le génie de Platon, dans la philosophie du Verbe. Jésus avait résumé toute la loi en deux paroles : Aimez Dieu, aimez—vous les uns les autres. Saint Jean fait tenir l'amour de Dieu dans l'amour du prochain, et affirme que personne n'a jamais vu Dieu, mais que nous voyons les hommes, et qu'en eux nous devons aimer la divinité qui les anime. Aimer Dieu dans l'humanité, telle est donc toute la

; notre siècle, en adoptant cette formule, n'a fait que résumer la doctrine de saint Jean.

Saint Paul dit que la foi et l'espérance passeront, mais que la charité ne passera point. Cette parole est la promesse du règne de la fraternité, et c'est parce que l'avenir appartient à l'amour que le personnage mystique de saint *Jean* est sup-

posé immortel par les légendaires. Il dormait, disait—on, dans son cercueil, et son souffle agitait doucement la poussière de sa tombe.

Il attendait le retour de son maître, semblable aux vierges sages qui ont eu soin de se pourvoir de l'huile de la charité pour rallumer leur lampe, quand il plaira à Dieu de se manifester de nouveau. On disait en effet qu'une huile merveilleuse suintait du tombeau de saint *Jean* et rendait la santé aux malades. C'est ainsi que la légende fait suite à l'Évangile et en adopte les images, comme l'Évangile reproduit, en les expliquant, les grandes figures de la Bible. Mais dans tout l'ensemble des livres sacrés et de la tradition mystique, un apôtre prend soin de nous en prévenir, la lettre tue, et l'esprit vivifie. C'est pourquoi, lorsque les cultes doivent mourir, ils se matérialisent en s'attachant à la lettre de la parole, et l'esprit leur échappe en agrandissant son expansion, comme l'homme fait abandonner les vêtements de son enfance.

Le signe caractéristique de saint Jean, le dernier des évangélistes, est un aigle, symbole de liberté, d'intelligence et de souveraineté, parce que le règne de l'amour, en facilitant le progrès, doit rendre tous les hommes affranchis pour leur tra—

vail et leur vertu, tour i tour, files aînés .de faar
mille humaine, prêtres, rois et propriétaire du
utonde

*Fecisti nos reys et sacerdotes «t regnabimus
super terra,m.*

Vous nous avez fait prêtres et rois, et nous re,
gnerous sur la terre. (Sainit JEAN.)

C'est pour cela que, dans ces derniers temps,
l'aigle a reparu dans le monde.

C'est pour cela que la guerre ne sera que la
préparation de l'empire universel.

Le véritable empire, c'est la paix ; l'aigle vain-
queur se reposera sur le tonnerre et fixera le
soleil.

Ce ne sera plus l'aigle du conquérant, ce sera
l'aigle de l'évangéliste.

DIX-NEUVIÈME LÉGENDE.

LA VISION WAASWERUS.

Marche I avait dit le Juif Aaswerus au Christ
accablé sous sa croix. Marche 1 lui a répondu

le Sauveur du monde, jusqu'à ce que je revienne ici, et que je te dise : Repose-toi!

Depuis ce temps, Aaswerus fait sans cesse le tour du monde ; et tous les ans, vers la Pâque, il revient où fut sa maison maudite, pour voir s'il n'y rencontrera pas Jésus. 11 marche, il marche, il arrive, brisé, haletant, prêt à tomber mort de fatigue ; il arrive, et ne trouve personne.

11 lève les yeux et voit dans le ciel toujours implacable une main qui lui montre l'Occident ! Marche ! lui crie une voix qui semble être un éternel écho de la sienne au jour du crime, et le vieil Aaswerus courbe la tête ; le sanglot de délivrance qui se gonflait déjà dans son cœur retombe silencieux et sans larmes ; il recommence son voyage éternel.

A l'époque où les croisés prirent Jérusalem, le Juif Errant avait entendu dire que le Christ était revenu sur la montagne sainte ; il n'y trouva qu'un prêtre entouré de soldats. — Un Juif! un Juif! crièrent quelques hommes aux mains sanglantes... Marche ! marche ! dirent les soldats en frappant le vieillard de leurs bâtons et en l'aiguillonnant avec la pointe de leurs lances. --

Aaswerus secoua la tête et se remit en route au milieu des malédictions de la foule.

Hélas ! murmura-t-il, la croix ne peut encore m'absoudre, puisqu'elle n'a pas encore enseigné le pardon à ses défenseurs ! Les hommes ne l'adorent que comme un instrument de supplice et un souvenir de vengeance ! Les insensés, ils veulent venger celui qui les sauvait en pardonnant, et ils ne sentent pas qu'ils se condamnent eux-mêmes en anéantissant le pardon de l'Homme-Dieu ! Ils ne savent pas que la persécution exercée par des chrétiens est le reniement des martyrs et la réhabilitation de leurs bourreaux !

Aussi, lorsque Aaswerus rencontra depuis les Juifs persécutés par les chrétiens, il les engageait à mourir plutôt que d'abjurer les croyances de leurs pères, et lui-même, son bâton séculaire à la main, la barbe et les cheveux hérissés au vent, il les conduisait d'exil en exil 1... Et pourtant mieux que personne il comprenait que Jésus est le fils unique de Dieu !

Plus tard, il vit tomber les croix et se dresser les échafauds, il entendit parler de la sainte guillotine, et n'en fut pas étonné ; les inquisiteurs n'avaient-ils pas inauguré déjà les fêtes de la

mort au nom 'dé la Croix sainte? Le culte était lé même, et l'autel seul était changé. On Parlait alors aussi d'humanité et de progrès; c'était juste : la haché est plus expéditive et moins criélié que le sanglant pilori du Golgotha.

Il vit ensuite recommencer rés sbiânitéi dit Veau d'or : depuis longtemps, il sait comment se terminent de pareilles orgies, et quand on lui demande: Que fait à cette heure le fils du charpentier ?'— il répond, en branlant la tête : Un cercueil!

Car il sent que le temps est proche, et sa marche semble se ralentir; il regardé à son tour le siééle qui passe et les événements qui se précipitent.

Le jour où le successeur de Pierre tomba pour s'être appuyé sur un sceptre, et sortit de la ville éte'râefie maudit et exilé à son tour, Aaswerus entra: dans le Vatican désert, et, le coude appuyé sui; l siége vide des papes, il laissa tomber sa tête sur sa main et parut sommeiller un instant.

Il revit en songe la campagne de Jérusalem, revêtue de sa fertilité première ; la vigne aux gigantesques raisins de la Terre promise, les oliviers, chargés de fruits, couvraient les collines,

et les vallées étaient pleines de lauriers-roses et de rosiers en fleurs.

La montagne de Moria était couverte d'un peuple innombrable , formé des députés de tons les peuples de la terre, et sur la cime du mont sacré s'élevait un autel immense.

Au milieu de l'autel, montait jusqu'aux nuages un gigantesque chandelier d'or, surmonté d'un soleil radieux, et au milieu de ce soleil apparaissait, blanche et transparente, la divine hostie du sacrifice de l'amour, la synthèse du froment, le symbole de l'unité divine et humaine, le pain de l'union sociale et de la communion universelle.

Devant l'autel', un vieillard était debout, tenant d'une main un pain blanc et *léger*, semblable à celui de l'ostensoir, et de l'autre main un calice.

Une musique céleste se fit entendre, et du front de toutes les phalanges s'élevèrent des nuages d'encens.

Plusieurs hommes, revêtus d'habits splendides, apportèrent une table qu'ils couvrirent d'un linge blanc.

L'un de *ces* hommes portait le costume des souverains pontifes de la loi chrétienne, un autre, celui du chef des imans, un troisième était vêtu

comme les grands-prêtres de la loi judaïque, un quatrième portait les ornements du grand Lama, et tous les quatre agissaient et priaient de concert, et semblaient s'aimer comme des frères.

C'était le jour où le Christ sbrtit autrefois du tombeau, et déjà plus de deux mille fois le monde en avait célébré l'anniversaire, mais aucun n'avait été aussi splendidement solennel que celui-là.

La musique cessa ; le silence se fit dans la foule, et tous les yeux se tournèrent vers l'Occident.

Alors, on vit paraître un autre vieillard, dont les cheveux et la barbe couvraient la poitrine et les épaules; il jeta son bâton de voyage, se redressa avec un long soupir et se laissa revêtir d'une robe blanche en levant vers le ciel des yeux pleins de larmes.

Il regarda l'hostie, et s'écria en pleurant : C'est lui! Il regarda le prêtre qui, choisi par le suffrage de tous, faisait, ce jour-là, l'office de pontife universel, et répéta : C'est lui! Il regarda la foule silencieuse et recueillie, et étendit les bras en [action.de](#) grâces, en disant encore : C'est lui ! c'est lui vivant dans tous, c'est lui seul partout et toujours!

Alors, le prêtre du peuple descendit de l'autel,

Int siège fut placé devant la Table sainte, sur laquelle on déposa l'hostie et Id calice, et le pasteur dit , en s'adressant au vieillard : Repose-toi , Aaswerus !

Puis, les pontifes de tous les cultes passés vinrent, après le sacrificateur de l'association universelle, donner le baiser de paix à la barbe blanche du maudit réconcilié.

Puis, tous se tenant debout autour de la table, communièrent avec lui. .

Aaswerus alors se sentit vivre d'une vie nouvelle, il lui sembla qu'il était lui-même le Christ et que, rompant lui-même des pains qui se multipliaient sur la Table sainte, il les partageait à la multitude.

Ainsi finit le rêve du Juif Errant; un bruit d'armes et des cris d'angoisse le réveillèrent : c'étaient les brigands des nations qui se partageaient la ville sainte.

Il sortit du palais des papes qui chancelait sur des tombeaux entr'ouverts, et se remit en marche pour continuer le tour du monde que, peut-être bientôt, il ne recommencera plus.

Ne le plaignez pas, vous tous qui le rencontrerez courbé, haletant et poudreux ; il est plus heu-

reux que tous les grands politiques de notre siècle et que les derniers' rois de ce monde ; il sait où il va.

VINGTIÈME LÉGENDE.

LE RÈGNE DU MESSIE.

Lorsque l'esprit d'intelligence se sera répandu sur la terre, il viendra un temps où l'esprit de l'Évangile sera la lumière des nations.

On comprendra que le principe de la puissance est la souveraine raison, comme il est dit au commencement, si longtemps mal compris, de l'évangile selon saint Jean.

Alors, le Christ renattra tous les jours, non plus symboliquement sur les autels, mais réellement et corporellement sur toute la surface de la terre.

N'a-t-il pas dit que le moindre d'entre nous c'est lui ? Ainsi, alors la naissance de tout enfant sera un Noël, et tous les hommes respecteront le Sauveur les uns dans les autres.

Le Christ alors ne sera plus seulement pauvre,

affamé , proscrit , sans épouse et sans enfants , poursuivi et crucifié ; il sera riche comme Job après son épreuve, il sera dans l'abondance de toutes choses, il sera époux, il sera père, il régnera et pardonnera souverainement à ceux qui l'auront persécuté.

Car, un jour, toutes les nations ne seront qu'une nation, tous les trônes seront soumis à un seul trône, et sur ce trône s'assoira un juste qui aura l'esprit de Jésus—Christ, et qui sera ainsi Jésus—Christ lui-même. comme nous pouvons tous être lui, lorsqu'il est en nous.

Ce roi réconciliera l'Orient avec l'Occident et le Nord avec le Midi. Il donnera aux peuples la vraie liberté, parce qu'il rendra inébranlables les bases de la justice.

En réprimant la licence, il supprimera la misère. Tous auront le droit et les moyens de bien faire ; nul n'aura le droit de s'abrutir et d'être vicieux.

La pénalité sera remplacée par l'hygiène morale, les coupables seront regardés comme des malades et soumis au traitement des aliénés. La grande expiation de la Croix suffit à toutes les offenses humaines, et supprimera un jour l'écha«

faud, devenu exécration du moment qu'il est inutile.

On n'accordera plus d'existence Mena. l'erreur, car le vrai seul existe, et le mensonge est fugitif comme le rêve. Il n'y aura donc plus qu'une religion dans le monde, et le pontife universel déclarera, du haut de la suprême autorité, que les juifs, les mahométans, les bouddhistes, etc., sont des chrétiens mal instruits, dont il est le chef et le père. Il les bénira et les convoquera au grand concile des nations. Il ouvrira pour eux le trésor inépuisable des indulgences et des prières, et donnera réellement et en vérité sa bénédiction à la ville et au monde.

Ce sera alors l'époque du retour de l'enfant prodigue ; il n'a plus rien, mais son frère lui prêtera, et il travaillera pour reconquérir sa richesse. Ce sera l'heure où les vierges folles, ayant enfin de l'huile dans leurs lampes, reviendront frapper à la porte, et si l'époux refuse de leur ouvrir, les vierges sages leur tendront la main et les feront entrer par la fenêtre; car le dernier mot du christianisme, c'est solidarité, reversibilité, charité universelle ; et je vous dis en vérité qu'il n'est pas un saint dans le ciel qui ne soit prêt à des-

cendre dans l'enfer, pour en délivrer les pauvres âmes,fallit-il ensuite y rester seul à leur place et en fermer à jamais les portes sur lui. Concevez-vous un ciel superposé à un enfer ? un banquet éternel en face d'un éternel bicher, une maison de paix et de prières sur une cave pleine de sanglots et de tortures? Un seul rêve doit remplir le sommeil éternel de chaque juste : la délivrance d'un réprouvé; et si ce rêve était sans espérance, il deviendrait un cauchemar, plus terrible que les supplices mêmes de l'enfer.

C'est ainsi que les gnostiques, c'est-à-dire *ceux qui savaient*, en d'autres termes, les initiés du christianisme primitif, interprétaient les oracles rendus par l'esprit de Jésus-Christ ; ils furent suivis par les disciples d'Origène , mais l'Eglise les condamna, et eut raison de les condamner, car ils divulguaient les doctrines secrètes et profanaient les mystères du Mattre.

Il ne faut pas, en exagérant l'espérance du vulgaire, ôter à la loi sa sanction terrible, et le dogme de l'éternité de l'enfer n'exprime, après tout, que le divorce éternel entre le bien et le mal.

Les apocryphes, c'est le côté révolutionnaire de l'esprit de Jésus ; son côté hiérarchique, édifiant

et constituant, appartient de droit à l'Église enseignante, dont il ne nous appartient pas d'usurper les fonctions.

A la suite de ces légendes si naïvement orientales, nous pourrions ranger les récits, évidemment symboliques, de la légende dorée, les actes apocryphes des apôtres, l'histoire du géant Christophe plié en deux sous le poids mystérieux d'un enfant, le martyre de sainte Foi, de sainte Espérance et de sainte Charité, et tant d'autres inspirées par le même esprit et toutes brillantes des mêmes merveilleuses couleurs. Un souffle d'inspiration nouvelle avait passé sur le monde, et *ce* souffle était celui de Jésus-Christ. Ce qui distingue les évangiles apocryphes des évangiles canoniques, c'est peut-être plus d'audace dans les fictions et moins de prudence dans l'indication des tendances révolutionnaires et radicales; mais c'est partout le même génie émancipateur du pauvre, protecteur du faible, la mêmétendresse maternelle pour les orphelins de la société, la même foi, humaine parce qu'elle est divine, et divine parce qu'elle est humaine. Les histoires merveilleuses varient, parce que la forme de la parabole

est arbitraire. C'est l'esprit seul qui vivifie. Ces histoires, d'ailleurs, sont essentiellement juives, et on peut les comparer avec les apologues du Talmud; on peut les taxer d'un mysticisme et **d'un** idéalisme exagérés ; mais quels rêves magnifiques, si on les prend seulement pour des rêves ! Ce sont des photographies d'aspirations collectives; ce sont les

- parabolesposthumes de Jésus, revivant tout entier dans ses disciples; ce sont les oracles, non pas des tables tournantes, mais des tables eucharistiques, et voilà comment les esprits divins parlent après leur mort, si tant est qu'ils puissent mourir. Mais non, les grandes pensées ne meurent pas et n'ont pas besoin, pour se transmettre, de coups frappés contre les murs. Elles remuent les âmes et non les meubles, elles frappent les coeurs et non les pierres ou les planches ; elles sont comme des arbres qui jettent leur semence et reproduisent des forêts. En vain, on veut les captiver et les circonscrire, elles ont une sève qui fait éclater les barrières et qui renverse les prisons; elles courent comme l'incendie dans les bois morts. Ne cher-
- chez plus Jésus dans le tombeau où les prêtres l'avaient mis, il est ressuscité; il n'est plus ici, ne cherchez pas le vivant parmi les morts !

Que nous veulent donc ces larves et ces vampires qui, dans des cercles de prétendus spirites, essaient d'amoindrir l'Homme-Dieu ! Qu'avons-nous à faire d'un Jésus sans divinité et sans miracles ? Ses plus grands miracles ne sont-ils pas ceux de son esprit ? Voulez-vous écrire son histoire ? Écrivez l'histoire du monde transfiguré par son génie. Sa vie, c'est sa doctrine, et sa doctrine vit encore. Je vous donne un Jésus de marbre, a dit Renan. Eh! qu'avons-nous affaire de votre marbre ? nous avons un Jésus d'esprit et de chair , son esprit est partout. Sa chair palpite dans la poitrine innocente de nos enfants, son sang réchauffe et rajeunit le coeur de nos vieillards. Philosophe de marbre , gardez votre statue sans âme, et laissez-nous notre Homme-Dieu !

Alfred de Vigny a écrit que la légende est souvent plus vraie que l'histoire, parce que la légende raconte, non les actes souvent incomplets et avortés, mais le génie même des grands hommes et des nations. C'est à l'Évangile surtout qu'il faut rapporter cette belle pensée. L'Évangile n'est pas simplement le récit de ce qui a été, c'est la révélation sublime de ce qui est et de ce qui sera tou-

jours. Toujours le Sauveur du monde sera adoré par les rois de l'intelligence, figurés par les mages; toujours il multipliera le pain eucharistique, pour nourrir et consoler les âmes; toujours, quand nous l'invoquerons dans la nuit et dans la tempête, il viendra à nous en marchant sur les flots, il nous tendra la main et il nous sauvera en nous faisant passer sur la tête des vagues; toujours il guérira nos langueurs et rendra la lumière à nos yeux; toujours il apparaîtra à ses croyants lumineux et transfiguré sur le Thabor, expliquant la loi de Moïse et réglant le zèle d'Élie.

Les miracles de l'Éternel sont éternels. Admettre le symbolisme des merveilles de l'Évangile, *c'est* en agrandir la lumière, c'est en proclamer l'universalité et la durée. Non, ces choses ne se sont point passées telles qu'on les raconte, elles ne se passeront jamais, elles restent éternellement. Les choses qui se passent sont des accidents qui passent, les choses que le génie divin révèle par le symbolisme sont d'immuables vérités.

Lisez les Pères des premiers siècles, passez aux grandes époques du christianisme, écoutez saint

Augustin aspirant à l'infini, et saint Jérôme songeant au ciel, au bruit de l'empire romain qui s'écroule ; écoutez tonner l'éloquence de saint Jean Chrysostome et de saint Ambroise, puis redescendez de là aux divagations spirites de M. Home, ou aux élucubrations panthéistiques d'Allan Kardec , vous sourirez de pitié et de dégoût.

Eh quoi, la mort serait une amère déception ! Les réalités de l'autre vie seraient la dérision de nos aspirations en celle—ci ! Le vrai paradis serait moins resplendissant que celui du Dante, et le véritable enfer moins terrible que son enfer ! Quoi, les esprits *désincarnés* se promèneraient comme ceux de Swedenborg avec des chapeaux sur la tête, et viendraient obséder les vivants pour leur faire écrire des pauvretés ! Mais vous ne voyez donc pas que l'enfer du moyen âge avec ses horreurs grandioses serait préférable à cette ridicule déchéance des âmes ! Que Dieu me torture s'il existe un dieu capable de me torturer, mais qu'il ne me rende pas idiot. J'aimerais mieux le diable et ses cornes que les maisons de Victorien Sardou construites en clefs de sol et en pattes de mouches, et que ces fleurs idéales écloses sous le crayon

des *Medium*, et qui ressemblent à des pustules de lèpre vues au microscope. Réveillez—vous, pauvres spirites, vous ne sentez donc pas que vous avez le cauchemar?



SECONDE PARTIE

ESPRITS HYPOTHÉTIQUES

ou

THÉORIES DES KABBALISTES SUR LES ANGES, LES DÉMONS, ET LES ÂMES DES MORTS.

Sur les choses que notre science en cette vie ne saurait atteindre on ne peut raisonner que par hypothèses. L'humanité ne peut rien savoir de surhumain, puisque le surhumain est ce qui dépasse la portée de l'homme ; les phénomènes de décomposition qui accompagnent la mort semblent protester au nom de la science contre ce besoin inné de croire à une autre vie qui a enfanté tant de rêves. La science cependant doit tenir compte de ce besoin, car la nature, qui ne fait rien d'inutile, ne donne pas aux êtres des besoins qui ne doivent pas être satisfaits. La science donc, forcée

d'ignorer, doit supposer au moins l'existence de choses qu'elle ne connaît pas, et ne saurait mettre en doute la continuation de la vie après le phénomène de la mort, puisque rien de brusquement interrompu ne se fait remarquer dans le grand oeuvre de la nature qui; suivant la philosophie d'Hermès, n'agit jamais par soubresauts.

Les choses qui sont au-delà de cette vie peuvent être supposées de deux manières, ou par les calculs de l'analogie, ou par les intuitions de l'extase; en d'autres termes, par la raison ou par la folie.

Les sages de la Judée avaient choisi la raison, et ils nous ont laissé dans des livres généralement ignorés leurs magnifiques hypothèses. En les lisant, on comprend tout d'abord que nos croyances en sont sorties comme des fragments inexplicables, et que l'absurdité apparente de nos dogmes disparaît lorsqu'on les complète par les grandes raisons de ces vieux maîtres. On est étonné aussi d'y trouver réalisées et terminées philosophiquement toutes les aspirations les plus belles et les plus grandioses de notre poésie moderne. Goethe avait étudié la Kabbale, et l'épopée de Faust est sortie des doctrines du Sohar. Swedenborg, Saint-Simon et Fourier semblent avoir vu la divine

synthèse kabbalistique à travers les ombres et les hallucinations d'un cauchemar plus ou moins étrange, suivant les différents caractères de ces rêveurs. Cette synthèse est en réalité ce que la pensée humaine peut aborder de plus complet et de plus beau.

Les livres qui traitent des esprits suivant les kabbalistes sont la *Pneumatica kabbalistica* qui se trouve dans le *Kabbala denudata* du baron de Rosenroth, le *Liber de revolutionibus animarum* par Isaac de Loria, le *Sepher Druschim*, le livre de Mosché de Corduero; et quelques autres moins célèbres. Nous en donnons ici, non pas l'abrégé seulement, mais en quelque manière la quintessence. Nous y avons joint les trente-huit dogmes kabbalistiques, tels qu'on peut les voir dans la collection des kabbalistes publiée par Pistorius. Ces dogmes résument à peu près toute la science, et si nous nous sommes contenté d'y joindre une rapide explication, c'est que dans nos précédents ouvrages nous avons développé la science dont ces dogmes sont l'expression.

CHAPITRE Ier

UNITÉ ET SOLIDARITÉ DES ESPRITS.

Suivant les kabbalistes, Dieu crée éternellement le grand Adam, l'homme universel et complet, qui renferme dans un seul esprit tous les esprits et toutes les âmes.

Les esprits vivent donc à la fois de deux vies, l'une générale, qui leur est commune à tous, et l'autre spéciale et particulière.

La solidarité et la réversibilité chez les esprits tient donc à ce qu'ils vivent réellement les uns dans les autres, illuminés tous des lumières d'un seul, affligés tous à cause des ténèbres d'un seul.

Le grand Adam était figuré par l'arbre de vie, il s'étend au-dessus et en dessous de la terre en branches et en racines; le tronc c'est l'humanité, les diverses races sont les branches, et les individus innombrables sont des feuilles.

Chaque feuille a sa forme, sa vie particulière et sa part de sève, mais elle ne vit que par la

branche, comme la branche ne vit elle-même que par le tronc.

Les méchants sont les feuilles sèches et les écorces mortes de l'arbre. Ils tombent, se corrompent et se changent en fumier qui retourne à l'arbre par les racines. -

Les kabbalistes comparent encore les méchants ou les réprouvés aux excréments du grand corps de l'humanité.

Ces excréments servent de fumier à la terre qui donne des fruits pour nourrir le corps ; ainsi la mort retourne toujours à la vie, et le mal même sert au renouvellement et à la nourriture du bien.

La mort ainsi n'existe pas, et l'homme ne sort jamais de la vie universelle. Ceux que nous appelons morts vivent encore en nous, et nous vivons en eux; ils sont sur la terre parce que nous y sommes, et nous sommes dans le ciel parce qu'ils y sont.

Plus on vit dans les autres, moins on doit craindre de mourir. Notre vie, après là mort, se prolonge sur la terre en ceux que nous aimons, et nous puisons dans le ciel pour la leur donner la sérénité et la paix.

La communion des esprits du ciel à la terre et de la terre au ciel se fait naturellement sans trouble et sans prodiges ; l'intelligence universelle est comme la lumière du soleil, qui se repose à la fois sur tous les astres, et que les astres se renvoient pour s'éclairer les uns les autres pendant la nuit.

Les saints et les anges n'ont pas besoin de paroles ni de bruit pour se faire entendre; ils pensent dans notre pensée et ils aiment dans notre coeur.

Le bien qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir, ils nous le suggèrent et nous le faisons pour eux, ils en jouissent en nous, et nous en partageons avec eux la récompense, car les récompenses de l'esprit s'agrandissent lorsqu'on les partage, et ce qu'on donne à un autre, on le double en soi-même.

Les saints souffrent et travaillent en nous, et ils ne seront heureux que quand l'humanité toute entière sera heureuse, puisqu'ils font partie de l'indivisible humanité.

L'humanité a dans le ciel une tête qui rayonne et qui sourit, sur la terre un corps qui travaille et qui souffre, et dans l'enfer, qui pour nos sages

n'est qu'un purgatoire, des pieds qui sont enchaînés et qui brûlent.

Or, la tête d'un corps dont les pieds brûlent ne peut sourire qu'à force de courage, de résignation et d'espérance ; la tête ne peut être joyeuse quand les pieds brûlent.

Nous sommes tous les membres d'un même corps, et l'homme qui cherche à supplanter et à détruire un autre homme ressemble à la main droite qui, par jalousie, chercherait à couper la main gauche.

Celui qui tue se tue, celui qui injurie s'injurie, celui qui vole se vole, celui qui blesse se blesse, car les autres sont en nous et nous sommes en eux.

Les riches s'ennuient, se haïssent entre eux. Ils se dégoûtent de la vie ; leur richesse même les torture et les accable, parce qu'il y a des pauvres qui manquent de pain.

Les ennuis des riches sont les angoisses des pauvres qui souffrent en eux. Dieu exerce sa justice par l'intermédiaire *de* la nature, et sa miséricorde par l'entremise de ses élus.

Si tu mets ta main au feu, la nature te brûlera sans *pitié* ; *mais* un homme charitable pourra panser et guérir ta brûlure.

La loi est inflexible, mais la charité est sans bornes.

La loi damne, mais la charité pardonne. Par lui-même, le gouffre ne rend jamais sa proie, mais on peut y jeter une corde à celui qui s'est laissé tomber.

CHAPITRE II.

LA TRANSITION DES ESPRITS OU LE MYSTÈRE DE LÀ MORT.

Quand l'homme s'endort du dernier sommeil, il tombe d'abord dans une sorte *de* rêve avant de se réveiller de l'autre côté *de* la vie.

Chacun voit alors dans un beau songe ou dans un terrible cauchemar le paradis ou l'enfer auxquels il a cru pendant son existence mortelle.

C'est pour cela que souvent l'âme épouvantée se rejette violemment dans la vie qu'elle vient de quitter, et que des morts, bien morts lorsqu'en les a ensevelis, se réveillent 'vivants sous la tombe.

L'âme alors, n'osant plus mourir, se consume en efforts inouïs pour conserver la vie en quelque sorte légumineuse de son cadavre.

Elle aspire pendant leur sommeil la vigueur fluidique des vivants et la transmet au corps enterré dont les cheveux poussent comme une herbe vénéneuse et dont un sang rouge colore les lèvres.

Ces morts sont devenus des vampires; ils vivent conservés par une maladie posthume qui a sa crise comme les autres, et qui finit par des convulsions horribles pendant lesquelles le vampire, pour tâcher de s'anéantir lui-même, se dévore les bras et les mains.

Les personnes sujettes au cauchemar peuvent se faire une idée de l'horreur des visions infernales. Ces visions sont le châtement d'une croyance atroce et assiègent surtout les croyants superstitieux et les ascètes fanatiques : l'imagination s'est créé des tourmenteurs, et ces monstres, dans le délire qui suit la mort, apparaissent à l'âme avec une effroyable réalité, l'entourent, l'attaquent, et la déchirent en cherchant à la dévorer.

Le sage, au contraire, est accueilli par des

visions heureuses, il croit voir ses amis d'autrefois venir au devant de lui et lui sourire. Mais tout cela, avons-nous dit, n'est qu'un rêve, et l'âme ne tarde pas à se réveiller.

Alors elle a changé de milieu, elle est au-dessus de l'atmosphère qui s'est solidifiée sous les pieds de son enveloppe devenue plus légère. Cette enveloppe est plus ou moins lourde, il en est qui ne peuvent s'élever au-dessus de leur nouveau sol; il en est d'autres au contraire qui montent et planent à volonté dans l'espace comme des aigles.

Mais des liens de sympathie les rattachent toujours à la terre sur laquelle ils ont vécu, et sur laquelle ils se sentent vivre plus que jamais, parce que, le corps qui les isolait étant détruit, ils ont conscience de la vie universelle et prennent part aux joies et aux souffrances de tous les hommes

Ils voient Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire présent partout dans la justesse infinie des lois de la nature, dans la justice qui triomphe toujours à travers tout ce qui arrive, et dans la charité infinie qui est la communion des élus. Ils souffrent,

avons-nous dit, mais ils espèrent parce qu'ils

aiMent, et ils se trouvent heureux de souffrir. Ils !Murent paisiblement la douce amertume du sacrifice et sont les membres glorieux, mais saignants toujours, de la grande victime éternelle.

Les esprits créés à l'image et à la ressemblance de Dieu sont créateurs comme lui, mais, comme lui, ils ne peuvent créer que leurs images. Les volontés audacieuses et déréglées produisent des larves et des fantômes, l'imagination a le pouvoir de former des coagulations aériennes et électromagnétiques qui reflètent un instant les pensées, et surtout les erreurs de l'homme ou du cercle d'hommes qui les met au monde. Ces créations d'avortons excentriques épuisent la raison et la vie de ceux qui les font naître, et ont pour caractère général la stupidité et la malfaisance, parce qu'elles sont les tristes fruits de la volonté déréglée.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur intelligence pendant leur existence restent, après la mort, clans un état de torpeur et d'engourdissement plein d'angoisses et d'inquiétude; ils ont peine à reprendre conscience d'eux-mêmes, ils sont dans le vide et dans la nuit, ne pouvant ni monter, ni descendre, et incapables de correspondre soit avec

le ciel, soit avec la terre. Ils sont tirés peu à peu de cet état par les élus qui les instruisent, les consolent et les éclairent , puis ils obtiennent d'être admis à de nouvelles épreuves dont *la* nature nous est inconnue, car il est impossible que le même homme renaisse deux fois sur la même terre. Une feuille d'arbre, une fois tombée, ne se rattache plus à la branche. Là chenille devient papillon, mais le papillon ne redevient jamais chenille. La nature ferme les portes derrière tout *ce* qui passe et pousse la vie en avant. Le même morceau de pain ne saurait être mangé et digéré deux fois. Les formes passent, la pensée reste et ne reprend plus ce qu'elle a usé une fois.

CHAPITRE III.

DE LA HIÉRARCHIE ET DE LA CLASSIFICATION DES ESPRITS.

Il existe des esprits élevés, il en est d'inférieurs, il en existe aussi des médiocres.

Parmi les esprits élevés, on peut distinguer aussi les plus élevés, les moins élevés, et ceux qui tiennent le milieu.

Il en est de même pour les esprits médiocres et pour les esprits inférieurs.

Ceci nous donne trois classes et neuf catégories pour les esprits.

Cette hiérarchie naturelle des hommes a fait supposer *par* analogie les trois rangs et les neuf chœurs des anges, puis, par inversion, les trois *cercles et* lffl neuf degrés de l'enfer.

Voici ce que nous lisons dans une ancienne Clavicule de Salomon, traduite pour la première fois de l'hébreu

Je te donnerai maintenant la clé du royaume des esprits.

Cette clé est la même que celle des nombres mystérieux de Jézirah.

Les esprits sont régis par la hiérarchie naturelle et universelle des choses.

Trois commandent à trois par le moyen de trois.

Il y a lffl esprits d'en haut, ceux d'en bas, et ceux du milieu ; puis, si vous retournez l'échelle sainte, si vous creusez au lieu de monter, vous

trouvez la contre-hiérarchie des écorces ou des esprits morts.

Sache seulement que les principautés du ciel, les vertus et les puissances ne sont pas des personnes, mais des dignités.

Ce sont les degrés de l'échelle sainte le long de laquelle montent et descendent les esprits.

Michaël, Gabriel, Raphaël et les autres ne sont pas des noms, mais des titres.

Le premier des nombres, c'est un.

La première des conceptions divines nommées *Shiroth*, c'est Keter ou la couronne.

La première catégorie des esprits est celle d'Hajoth Haccadosch ou es intelligences du tétragramme divin dont les lettres sont figurées dans la prophétie d'Ézéchiël par des animaux mystérieux.

Leur empire est celui de l'unité et de la synthèse.

Ils correspondent à l'intelligence.

Ils ont pour adversaires les *Thamiel* ou bicéphales, démons de la révolte et de l'anarchie, dont les deux chefs toujours en guerre l'un contre l'autre sont *Satan et Moloch*.

. Le second nombre est deux, la seconde Séphire est **Chocmah** ou la sagesse.

Les esprits de sagesse sont les **Ophamin**, nom qui signifie les roues, parce que tout fonctionne dans le ciel comme d'immenses rouages semés d'étoiles. Leur empire est celui de l'harmonie. Ils correspondent à la raison.

Ils ont pour adversaires les **Chaigidel** ou les écorces qui s'attachent aux apparences matérielles et mensongères. Leur chef ou plutôt leur guide, car les mauvais esprits n'obéissent à personne, est Béalzébul, dont le nom signifie le Dieu des mouches, parce que les mouches fourmillent sur les cadavres en putréfaction.

Le troisième nombre est trois.

La troisième Séphire est BINAH ou l'intelligence.

Les esprits de Binah sont les **Aralim** ou les forts.

Leur empire est la création des idées; ils correspondent à l'activité et à l'énergie de la pensée.

Ils ont pour adversaires les **Satarifl** ou vélateurs, démons de l'absurdité, de l'inertie intellectuelle et du mystère.

Le chef des Satariel est **Lueifuge**, appelé fans-

gement et par antiphrase *Lucifer*, comme les Euménides, qui sont les furies, sont appelées en grec *les Gracieuses*.

Le quatrième nombre est quatre; la quatrième Séphire est GÉDULAH ou *Chesed*, la magnificence ou la bonté.

Les esprits de Gédulah sont les *Haschmalim* ou les lucides.

Leur empire est celui de la bienfaisance; ils correspondent à l'imagination.

Ils ont pour adversaires les *Gamchicoth* ou les perturbateurs des fils.

Le chef ou le guide de ces démons est Astaroth ou Astarté, la Vénus impure des Syriens, qu'on représente avec une tête d'âne ou de taureau et des mamelles de femme.

Le cinquième nombre est cinq, la cinquième Séphire est GÉBURAH ou la justice.

Les esprits de Géburah sont les *Séraphim* ou les esprits brillants de zèle.

• Leur empire est celui du châtement des crimes.

Ils correspondent à la faculté de comparer et de choisir.

Ils ont pour adversaires les *Galab* ou incendiaires, génies de la colère et des séditions, dont

le chef est *Asmodée*, qu'on appelle aussi le *Sanzaël noir*.

Le sixième nombre est six ; la sixième Séphire est **TIPHERETH**, la suprême beauté.

Les esprits de Tiphereth sont les *Malachim* ou les rois.

Leur empire est celui de l'harmonie universelle.

Ils correspondent au jugement.

Ils ont pour adversaires les *Tagaririm* ou les disputeurs, dont le chef est *Belphégor*.

Le septième nombre est sept ; la septième Séphire est **NETSAH** OU la victoire ; les esprits de Netsah sont les *Eloïm* ou les dieux, c'est-à-dire les représentants de Dieu.

Leur empire est celui du progrès et de la vie; ils correspondent au *sensorium* ou à la sensibilité.

Ils ont pour adversaires les *Harab-Sérapel* ou les corbeaux de la mort, dont le chef est *Baal*.

Le huitième nombre est huit; la huitième Séphire est **HOD** ou l'ordre éternel; les esprits de Hod sont les *Beni-Eloïm* ou les fils des dieux.

Leur empire est celui de l'ordre; ils correspondent au sens intime; ils ont pour adversaires les

Samoa ou les batailleurs, dont le chef est *Adramelech*.

Le neuvième nombre est neuf ; la neuvième Séphire est *Jésod* ou le principe fondamental.

Les esprits de *Jésod* sont les Chérubim ou les anges, puissances qui fécondent la terre et qu'on représente dans le symbolisme hébreu sous la figure de taureaux.

Leur empire est celui de la fécondité.

Ils correspondent aux idées vraies.

Ils ont pour adversaires les *Gamaliel* ou les obscènes, dont la reine *Lilith* est le démon des avortements.

Le dixième nombre est dix; la dixième Séphire est *MALcatroë* ou le royaume des formes.

Les esprits de *Malchuth* sont les *ischim* ou les virils, ce sont les âmes des saints, dont le chef est Moïse (I).

Ils ont pour adversaires les méchants qui obéissent à *Nahéma*, le démon de l'impureté.

Les méchants sont figurés par les cinq peuples maudits que Josué devait détruire.

(1) N'oublions pas que c'est Salomon qui parle.

Josué ou Jéhosua le sauveur est la figure du Messie.

Son nom se compose des lettres du tétragramme divin changé en pentagramme par l'addition de la lettre Schin entirp.

Chaque lettre de ce pentagramme représente une puissance du bien attaquée par un des cinq peuples maudits.

Car l'histoire réelle du peuple de Dieu est la légende allégorique de l'humanité.

Les cinq peuples maudits sont les *Amalécites* ou les agresseurs, — les *Géburim* ou les violents, — les *Baphdim* ou les lâches, — les *Néphilim* ou les voluptueux, — et les *Anacim* ou les anarchistes.

Les anarchistes sont vaincus par le Jod, qui est le sceptre du père.

Les violents sont vaincus par le He, qui est la douceur de la mère.

Les lâches sont vaincus par le Vau, qui est le glaive de Michaël et la génération par le travail et la douleur.

Les voluptueux sont vaincus par le second He, qui est l'enfantement douloureux de la mère.

Les agresseurs enfin sont vaincus par le Schin, qui est le feu du Seigneur et la loi équilibrante de la justice.

Les princes des esprits pervers sont les faux dieux qu'ils adorent.

L'enfer n'a donc d'autre gouvernement que la loi fatale qui punit la perversité et qui corrige l'erreur, car les faux dieux n'existent que dans l'opinion fautive de leurs adorateurs.

Baal, Belphégor, Moloch, Adramelech ont été les idoles des Syriens; idoles sans âme, idoles maintenant anéanties et dont le nom seul est resté.

Le vrai Dieu a vaincu tous ces démons comme la vérité triomphe de l'erreur. Cela s'est passé dans l'opinion des hommes, et les guerres de Michaël contre Satan sont des figures du mouvement et du progrès des esprits.

Le diable est toujours un dieu de rebut.

Les idolâtries accréditées sont des religions dans leur temps.

Les idolâtries surannées sont des superstitions et des sacrilèges.

Le panthéon des fantômes à la mode, c'est le ciel des ignorants.

L'égout des fantômes dont la folie même ne veut plus, c'est l'enfer.

Mais tout cela n'existe que dans l'imagination du vulgaire.

Pour les sages, le ciel c'est la suprême raison, et l'enfer c'est la folie.

On comprend que nous employons ici le mot ciel dans le sens mystique qu'on lui donne en l'opposant au mot enfer.

Pour évoquer les fantômes, il suffit de s'enivrer ou de se rendre fou. Les fantômes sont les compagnons de l'ivresse et du vertige.

Le phosphore de l'imagination abandonnée à tous les caprices des nerfs surexcités et malades se remplit de monstres et de visions absurdes.

On arrive aussi à l'hallucination en mêlant la veille au sommeil par l'usage gradué des excitants et des narcotiques ; mais de pareilles oeuvres sont des crimes contre nature.

La sagesse chasse les fantômes et nous fait communiquer avec les esprits supérieurs par la contemplation des lois de la nature et l'étude des nombres sacrés.))

Ici le roi Schlomoh s'adresse à son fils Roboam.

Souviens—toi , mon fils Roboam , que la crainte d'Adonaï n'est que le commencement de la sagesse.

« Maintiens et conserve ceux qui n'ont pas l'intelligence dans la crainte d'Adonaï , qui te donnera et te conservera ma couronne.

« Mais apprends à triompher toi-même de la crainte par la sagesse, et les esprits descendront du ciel pour te servir.

« Moi, Salomon, ton père, roi d'Israël et de Palmyre, j'ai recherché et obtenu en partage la sainte Chocmah qui est la sagesse d'Adonaï.

« Et je suis devenu le roi des esprits tant du ciel que de la terre, le maître des habitants de l'air et des âmes vivantes *de* la mer, parce que je possédais la clé des portes occultes de la lumière.

« J'ai accompli de grandes choses par la vertu du Schéma Hamphorasch et par les trente—deux voies de Jézirah.

« Le nombre, le poids et la mesure déterminent la forme des choses : la substance est une, et Dieu la crée éternellement.

« Heureux celui qui connaît les lettres et les nombres.

« Les lettres sont des nombres, et les nombres des Idées, et les idées des forces, et les forces des *Eloïm*. La synthèse des Eloïm, c'est le Schéma.

« Le Schéma est un, ses colonnes sont deux, sa puissance est trois, sa forme est quatre, son reflet donne huit, qui multiplié par trois vous donne les vingt—quatre trônes de la sagesse.

« Sur chaque trône repose une couronne à trois fleurons, chaque fleuron porte un nom, chaque nom est une idée absolue. Il y a soixante—douze noms sur les vingt—quatre couronnes du Schéma.

« Tu écriras ces noms sur trente-six talismans, deux sur chaque talisman, un sur chaque côté.

« Tu diviseras ces talismans en quatre séries de neuf chacune, suivant le nombre des lettres du Schéma.

« Sur la Première série tu graveras la lettre Jod figurée par la verge fleurie d'Aaron, sur la seconde la lettre lie, figurée par la coupe *de* Joseph.

« Sur la troisième, le Vau figuré par l'épée de David, mon père.

« Et sur la quatrième, le lie final, figuré par le sicle d'or.

« Les trente—six talismans seront un livre qui contiendra tous les secrets *de* la nature. Et par

leurs diverses combinaisons tu feras parler les génies et les anges. »

(Ici s'arrête le fragment de la Clavicule de Salomon.)

CHAPITRE IV.

LES DOGMES KABBALISTIQUES

(tirés de la collection des Kabbalistes de Pistorius).

Novera sont hierarchice.

Neuf est le nombre hiérarchique.

C'est ce que nous avons expliqué dans le chapitre précédent.

t

Schema misericordiam dicit , sed et judicium.

Le nom divin signifie miséricorde, parce qu'il veut dire jugement.

L'infini, exerçant sa puissance sur le fini, doit nécessairement punir pour corriger et non pour se venger. Les forces du péché n'excèdent pas celles du pécheur, et si le châtiment était plus grand que l'offense, le punisseur devenu bour-

reau serait le véritable criminel, tout à fait inexcusable et digne seulement lui-même d'un éternel supplice. Le torturé outre mesure, agrandi par l'infini de la peine, deviendrait Dieu, et c'est ce que les anciens ont figuré par Prométhée qu'immortalisent les morsures de son vautour et qui doit détrôner Jupiter.

*Peccatum Adæ fuit truncatio Malchuth ab arbore
sephirotica.*

Le péché d'Adam, c'est Malchuth tombé de l'arbre
séphirotique.

Pour avoir une existence personnelle et indépendante, l'homme a dû se détacher de Dieu. C'est ce qui arrive à la naissance. Un enfant qui vient au monde est un esprit qui se détache du sein de Dieu pour venir goûter le fruit de l'arbre de la science et jouir de la liberté. C'est pourquoi Dieu lui donne une tunique de chair. Il est condamné à mort par sa naissance même qui est son péché; mais, par ce péché qui l'émancipe, il force Dieu à le racheter. Il devient le conquérant de la véritable vie qui n'existe pas sans la liberté.

4

Cm arbore peccati Deus creavit seculum.

L'arbre du péché a été l'instrument de la création du monde.

- Les passions de l'homme l'excitent au combat de la vie ; mais elles l'entraîneraient à sa perte s'il n'avait pas la raison pour les vaincre et les asservir. C'est ainsi que se crée en lui la vertu qui est la force morale, et les tentations sont nécessaires pour cela. Car la force ne se produit qu'en raison de la résistance. C'est ainsi que, suivant le Sohar, Dieu pour créer le relatif a fait un trou dans l'absolu. Le temps semble une lacune dans l'éternité, et il est dit dans la Bible que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme. Or, on ne se repent que d'une faute, et la création est pour ainsi dire le péché de Dieu même.

Magnus aquilo fora est animarum.

Le grand aigle est la source des tîmes.

La vie a besoin de chaleur. Les peuples émigrent du nord au midi, et les aînés inertes ont soif d'activité. C'est pour trouver cette activité

qu'elles viennent au monde. Elles ont froid dans leur inaction primitive, car leur création est inachevée. L'homme doit coopérer à sa création. Dieu le commence, mais lui-même il doit se finir. S'il ne devait ni naître, ni mourir, il dormirait absorbé dans l'éternité de Dieu, et ne serait jamais le conquérant de sa propre immortalité.

Ccelum est Keter.

Le ciel est Keter (la Couronne).

Les kabbalistes n'ont pas de nom pour désigner le monarque suprême, ils ne parlent que de la couronne qui prouve l'existence du roi, et disent ici que cette couronne c'est le ciel.

Anime a tertio lumine ad quartam descendunt, inde ad quintam ascendunt. Dies unus. Post mortem noctem subintrant.

Les âmes filles de la troisième lumière descendent jusqu'à la quatrième, puis elles s'élèvent à la cinquième, et c'est un jour. Quand la mort arrive, c'est la nuit.

En Dieu comme dans l'humanité, le nombre trois exprime la génération, l'amour; c'est la

troisième personne ou conception divine, c'est ce que le kabbaliste veut exprimer par cette troisième lumière, d'où descendent les âmes pour arriver à la quatrième, qui est la vie naturelle et élémentaire. De là elles doivent s'élever à cinq qui est l'étoile pentagrammatique, le symbole *de* la quintessence, le symbole de la volonté qui dirige les éléments. Puis il compare une existence à un jour suivi d'une nuit pour faire présenter un réveil suivi d'une existence nouvelle.

tit

Ses dies geneseos sunt ses littere Bereschith.

Les six jours de la Genèse sont les six lettres du mot

Il'ettne0

e

Paradisus est arbor Sefhiricus. In medio magnus Adam est Tiphereth.

Le paradis, c'est l'arbre Séphirique ; le grand Adam qui est au milieu est Tiphereth.

Quatuor flumina ex uno fonte. In media unius sunt ses et dat decem.

Les quatre sources d'Éden sortent d'une source au milieu de laquelle il y en a six, et le tout donne dix.

Ces trois articles signifient que l'histoire du paradis terrestre est une allégorie. Le paradis terrestre, c'est la vérité sur la terre. La description que donne la Bible de ce jardin contient les nombres sacrés de la Kabbale. L'histoire de la création du monde, qui précède la description d'Eden, est moins un récit qu'un symbole exprimant les lois éternelles de la création, dont le résumé est contenu dans les six lettres hiéroglyphiques du mot **מֵנִי**.

11

Factum fatum quia fatum verbum est.

Un fait est une fatalité, parce qu'une fatalité est une raison.

Une raison suprême dirige tout, et il n'y a point de fatalité : tout ce qui est devait être. Tout ce qui arrive doit arriver. Un fait accompli est irrévocable comme le destin; mais le destin, c'est la raison de l'intelligence suprême.

*I**

Porte jubileum sunt.

Les portes sont un jubilé.

Il y a cinquante portes de la science suivant les kabbalistes, c'est—à—dire une classification

générale en cinq séries de dix sciences particulières formant ensemble la science générale et universelle. Lorsqu'on a parcouru toutes ces séries, on entre *dans* la jubilation du vrai savoir, figurée par le grand jubilé qui a lieu tous les cinquante ans.

111

Abraham semper vertitur ad austrum.

Abraham se tourne toujours vers le vent du midi.

C'est-à-dire vers le vent qui amène la pluie. Les doctrines d'Abraham, c'est-à-dire de la Kabbalah, sont des doctrines toujours fécondes. Israël est le peuple des idées réelles et du travail productif. Conservant le dépôt de la vérité souffrante avec une admirable patience, travaillant avec une rare sagacité et une infatigable industrie, le peuple de Dieu doit faire la conquête du monde.

14

Per additum He Abraham genuit.

C'est par l'addition de He qu'Abraham est devenu père.

Abraham se nommait d'abord Abram. Dieu *ajouta, dit* la Bible, un He à son nom en lui

annonçant qu'il serait le père de la multitude.

Le He est la lettre féminine du tétragramme divin. Il représente le verbe et sa fécondité, il est le signe hiéroglyphique de la réalisation.

Le dogme d'Abraham est absolu, et son principe est essentiellement réalisateur.

Les juifs en religion ne rêvent pas, ils pensent, et leur action tend toujours à la multiplication, tant de la famille que des richesses qui entretiennent la famille et lui permettent de s'augmenter.

za

Omnes ante Mosem per unicornem prophetaverunt.

Tous les prophètes qui sont venus avant Moïse n'ont juré que par la licorne.

C'est—à—dire n'ont vu qu'un côté de **la vérité**. La corne, dans le symbolisme hébreu, signifie **la** puissance, et surtout la puissance de la pensée. La licorne, animal fabuleux qui n'a qu'une corne au milieu du front, est la figure de l'idéal ; le taureau au contraire ou le *chérub* est le symbole de la force qui est dans la réalité. C'est pour cela que Jupiter Ammon, Osiris, Isis, sont représentés avec deux cornes au front; c'est pour **cela**

que Moïse est aussi figuré avec deux cornes, dont l'une est la trompette du Verbe et l'autre la corne d'abondance.

as

Mas et femina sunt Tiphereth et Malchuth.

L'homme et la femme sont la beauté de Dieu et son royaume.

La beauté révèle Dieu. La nature se montre fille de Dieu, parce qu'elle est belle. On a dit que le beau est la splendeur du vrai, et cette splendeur éclaire le monde, elle est sa raison d'être. Ce beau, c'est l'idéal, mais cet idéal n'est vrai qu'autant qu'il se réalise. L'idéal divin est comme le mari de la nature, c'est lui qui la rend amoureuse et qui la fait devenir mère.

17

Copula cum Tiphereth et generatio tua benedicetur.

Épouse la suprême beauté, et ta génération sera bénie.

Si le mariage est saint, la postérité sera sainte. Les enfants naissent vicieux, lorsqu'ils sont conçus dans le péché. Il faut relever et ennoblir l'amour pour sanctifier le mariage. Si les êtres humains en se rapprochant cèdent à un instinct qui leur est commun avec les animaux, ils enfan-

teront des animaux à forme humaine. Le vrai mariage unit à la fois les âmes, les esprits et les corps, et les enfants qui en proviennent seront bénis.

iS

Dæmon est Deus inversus.

Le diable, c'est Dieu retourné.

Le diable n'est que l'antithèse de Dieu, et s'il pouvait avoir une existence réelle, Dieu certainement n'existerait pas.

Le diable est menteur comme son père, a dit Jésus. Or, quel est le père du diable? Le père du diable, c'est le mensonge. Le diable nie ce que Dieu affirme. La conséquence de cela, c'est que Dieu nie ce que le diable ose affirmer. Le diable affirme sa propre existence, et Dieu, en faisant toujours triompher le bien, donne à Satan un démenti éternel.

19

Duo erunt unum. Quod intra est fiet extra et nox sicut dies illuminabitur.

Deux ne feront qu'un. Ce qui est au dedans se produira au dehors, et la nuit sera éclairée comme le jour.

Dieu et la nature, l'autorité et la liberté, la foi et la raison, la religion et la science, sont des

principes éternels qu'on n'est pas encore parvenu à concilier. Ils existent pourtant, et puisqu'ils ne peuvent s'entre—détruire, il faut bien qu'ils se concilient.

Le moyen de les concilier, c'est de les bien distinguer et de les équilibrer l'un par l'autre. L'ombre est nécessaire à la lumière. Ce sont les nuits qui marquent et mesurent les jours. Que la femme ne cherche pas à se faire homme et que l'homme n'usurpe jamais l'empire de la femme, mais que tous deux ils s'unissent pour se compléter. Plus la femme reste femme, plus elle mérite l'amour de l'homme; plus l'homme est homme, plus il inspire de confiance à la femme.

La raison, c'est l'homme; la foi, c'est la femme.

L'homme doit laisser à la femme ses mystères, la femme doit laisser à l'homme cette indépendance qu'il aime à lui sacrifier. Que le père ne discute jamais les droits de la mère dans son domaine maternel; mais que la mère n'attente jamais à la souveraineté paternelle de l'homme. Plus ils se respecteront l'un l'autre, **plus étroitement ils s'uniront. Voilà la solution du problème.**

*0

Pcenitentia non est verbum.

Se repentir, ce n'est pas agir.

La vraie pénitence ne consiste ni dans les regrets ni dans les larmes. Lorsqu'on s'aperçoit qu'on fait mal, il faut se retourner immédiatement et bien faire. A quoi bon, si j'ai pris une fausse route, me frapper la poitrine et me mettre à pleurer comme un enfant ou comme un lâche? Il faut revenir sur mes pas et courir pour regagner le temps perdu.

ei

*Excelsi sont aqua australis et ignis septemtrionalis et
profecti eorum. Sile.*

L'eau est reine dans le Midi, et le feu dans le Nord.

Garde le silence sur cet arcane.

Gardons le silence, puisque les mattres le commandent. Ajoutons seulement à leur formule celles-ci, qui peuvent servir à l'expliquer :

L'harmonie résulte .de l'analogie des contraires;

Les, contraires sont gouvernés par les contraires au moyen de l'harmonie ;

Le roi des harmonies est le maître de la nature.

se

In principio, id est in Chocmah.

Au commencement, c'est-à-dire par la sagesse.

La sagesse est le principe de tout ce qui existe éternellement, tout commence et finit par elle, et quand l'Écriture sacrée parle d'un commencement, elle désigne la sagesse éternelle. Au commencement était le Verbe, c'est-à-dire dans la sagesse éternelle était le Verbe. Supposer que Dieu, après une éternité d'inaction, s'est décidé à créer, c'est supposer deux énormes absurdités

une éternité qui finit; 20 un Dieu qui change. Le mot *Bereschith* qui commence la Genèse signifie littéralement dans la tête ou par la tête, c'est—à-dire dans la pensée ou par la pensée, qui en Dieu est la sagesse éternelle.

***8**

Vice ceternitatis sunt triginta duo.

Il y a trente-deux voies qui conduisent à l'Éternel.

**Ces trente-deux voies sont les dix nombres
'et les vingt-deux lettres.**

Aux dix nombres se rattachent des idées absolues, comme à l'unité l'être ; à deux, l'équilibre ; à trois, la génération, etc.

Les lettres représentent les nombres en hébreu, et les combinaisons de lettres donnent des combinaisons de nombres et aussi d'idées qui suivent avec exactitude les évolutions des nombres; ce qui fait de la philosophie occulte une science exacte qu'on pourrait appeler l'arithmétique de la pensée.

Le livre occulte qui sert à ces combinaisons est le Tarot, composé de vingt-deux figures allégoriques des lettres et des nombres et de quatre séries de dix portant les symboles analogues aux quatre lettres du nom divin le *Schema* tétragrammatique.

Ces séries peuvent se réduire chacune à neuf, puisqu'il n'y a, en effet, que neuf chiffres, et que le dénaire est la répétition de l'unité.

Quatre fois neuf donne trente-six, nombre des talismans de Salomon, et sur chaque talisman il y avait deux noms mystérieux , ce qui donne les soixante et douze noms du *Schemah hamphorasch*.

M. de Mirville demande à qui nous persuaderons que le *Tarot* avec ses figures païennes soit

le *Schéma hamphorasch* des rabbins. Nous ne voulons le persuader à personne. Nous sommes en mesure de le prouver à qui voudra prendre la peine de l'étudier avec nous.

Il est vrai que les figures païennes, égyptiennes, etc., n'appartiennent pas au judaïsme orthodoxe. Le *Tarot* existait dans l'Inde, dans l'Égypte et même dans la Chine, en même temps que chez les Hébreux. Celui qui est venu jusqu'à nous est le *Tarot samaritain*. Les idées sont juives mais les symboles sont profanes et se rapprochent beaucoup des hiéroglyphes de l'Égypte et du mysticisme de l'Inde.

***4**

Justi aquae, Deus mare.

Les justes sont les eaux, Dieu est la mer.

Toutes les eaux vont à la mer et toutes en viennent, mais toutes les eaux ne sont pas la mer. Ainsi, les esprits viennent de Dieu et retournent à Dieu, mais ils ne sont pas Dieu. L'esprit est universel, l'univers vivant, l'idole du panthéisme n'est pas Dieu. L'être infini animé d'une vie infinie révèle Dieu et n'est pas Dieu. En tant que principe

de l'être et des êtres, Dieu ne saurait être assimilé ni à l'être ni à aucun des êtres. Qu'est-ce donc que Dieu? C'est l'incompréhensible sans lequel on ne comprend rien. C'est celui que la foi affirme sans le voir, pour donner une base à la science. C'est la lumière invisible dont toute lumière visible est l'ombre. C'est ce que le génie humain rêve éternellement en sentant que lui-même il n'est que le rêve de son rêve. L'homme fait Dieu à son image et à sa ressemblance, et il s'écrie : C'est ainsi que Dieu m'avait fait. C'est ainsi que Dieu se fait homme. C'est ainsi que l'homme se fait Dieu. Cherchons Dieu dans l'humanité, et nous trouverons l'humanité en Dieu.

*à

Angeli apparentiarum sunt volatiles cceli et animantia.

tes oiseaux du ciel et les animaux de la terre sont les anges de la forme extérieure.

Les animaux sont innocents et vivent d'une vie fatale; ils sont les esclaves de la nature extérieure et inférieure, comme les anges sont les serviteurs de la nature divine et supérieure; ils portent les

figures analytiques de la pensée qui se synthétise dans l'homme; ils représentent les forces spécifiées de la nature; ils sont venus dans le monde avant l'homme pour annoncer au monde la venue prochaine de l'homme, et sont les auxiliaires de son corps comme les anges du ciel sont les auxiliaires de son âme. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. La série distribue l'harmonie, et l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

»Ii4

Litterce nominis sunt Danielis regna.

Les lettres du tétragramme sont les royaumes de Daniel.

Les animaux d'Ézéchiél figurent les forces célestes, et ceux de Daniel représentent les puissances de la terre. Il y en a quatre, suivant le nombre des éléments et des points cardinaux. L'Éden de Moïse, jardin circulaire divisé en quatre par quatre fleuves qui coulent d'une source centrale, la plaine Circulaire d'Ézéchiél (*circum duxit me in gyro*) vivifiée par les quatre vents, et l'océan de Daniel dont l'horizon circulaire est

partagé par quatre animaux, sont des symboles analogues les uns aux autres et contenus dans les quatre lettres hiéroglyphiques qui composent le nom de Jéhovah.

»9

Angelus sex alas habens non trans/ormatur.

L'ange qui a six ailes ne se transforme jamais.

L'esprit parfaitement équilibré ne change plus. Les ciels symboliques sont au nombre de trois : le ciel divin, le ciel philosophique, et le ciel naturel. Les ailes de la vraie contemplation, celles de la pensée éclairée et celles de la science conforme à l'être, voilà les six ailes qui donnent la stabilité aux esprits et qui les empêchent de se transformer.

*fi

Litteræ sunt hieroglyphicæ in omnibus.

Les lettres sacrées. sont des hiéroglyphes complets qui expriment toutes les idées.

En sorte que par les combinaisons de ces lettres, qui sont aussi des nombres, on obtient des combinaisons d'idées toujours nouvelles et rigoureu-

sement exactes comme des opérations d'arithmétique, ce qui est la plus grande merveille et la suprême puissance de la science kabbaiistique.

»9

Absconde faciem tuam et ora.

Voile ta face pour prier.

C'est l'usage des Juifs, qui, pour prier avec plus de recueillement, enveloppent leur tête d'un voile qu'ils appellent thalith. Ce voile est originaire de l'Égypte et ressemble à celui d'Isis. Il signifie que les choses saintes doivent être cachées aux profanes, et que chacun ne doit compte qu'à Dieu des pensées secrètes de son coeur.

se

Nulla res spiritualis descendit sine indumento.

L'esprit ne descend jamais sans vêtement.

Les vêtements de l'esprit sont en raison des milieux qu'il traverse. Comme la légèreté ou la pesanteur des corps les fait monter ou descendre, ainsi l'esprit se revêt pour descendre et se dépouille pour monter. Nous ne saurions vivre dans l'eau, et les esprits dégagés des corps terrestres

ne sauraient vivre *dans* notre atmosphère, comme nous l'avons dit et répété ailleurs.

811

Extrinsecus timor est interior amore, sed intrinsecus superior.

Extérieurement la crainte est inférieure à l'amour, mais intérieurement l'amour est inférieur à la crainte.

Il y a deux craintes, la crainte intéressée et la crainte désintéressée, la crainte de la peine et celle du mal.

Or, la crainte du mal, étant l'amour de la justice tout pur et désintéressé, est plus noble que l'amour intéressé de ceux qui ne font le bien que par l'attrait des récompenses.

se

Nases discernit proprietates.

Le nez discerne les propriétés.

Dans le symbolisme du Sohar, la longanimité divine est figurée par la longueur du nez qu'on donne à l'image allégorique de Dieu. L'humanité au contraire est représentée avec un nez court,

parce qu'elle comprend peu et s'irrite facilement. En style vulgaire, avoir du nez signifie avoir de la finesse dans le jugement et du tact dans la conduite de la vie. L'odorat du chien est une sorte de divination. Pressentir, c'est en quelque manière flairer.

Anima bona, anima nova flua Orientis.

L'âme bonne est une âme neuve qui vient de l'orient.

Il y a deux bontés : la bonté originelle qui est l'innocence, et la bonté acquise qui est la vertu. L'âme nouvelle, fille de l'Orient, est pure comme le jour qui se lève, mais elle doit traverser l'épreuve où sa candeur se ternira, puis elle devra se purifier par le sacrifice. Tout cela se fera-t-il dans une seule ou dans plusieurs incarnations? C'est ce qu'il nous est difficile de savoir. Nous avons dit pourquoi les incarnations successives nous semblent impossibles; ajoutons que les kabbalistes du premier ordre ne les ont jamais admises. Au lieu de réincarnation, ils admettent l'embryonnat, c'est-à-dire l'union intime de deux âmes, l'une déjà trépassée, et l'autre encore vi-

vante sur la terre; celui qui est mort ayant encore des devoirs à accomplir sur la terre et le faisant par l'intermédiaire du vivant. De cette manière les personnalités restent intactes, et Élie, sans cesser d'être Vie, peut revivre dans Jean le baptiseur. C'est ainsi que Moïse et Élie apparaissent sur le Thabor comme assesseurs de Jésus-Christ ; mais dire que Jésus était une réincarnation de Moïse, ce serait anéantir ou la personne de Moïse ou celle de Jésus.

Anima plena superiori jungitur.

Quand une âme est complète, elle s'unit à une âme supérieure.

Les âmes s'unissent par la pensée et par l'amour sans tenir compte des espaces. De soleil à soleil, d'univers à univers, elles peuvent non-seulement correspondre, mais se rendre présentes les unes aux autres. C'est ainsi que s'accomplissent, suivant les rabbins, les deux phénomènes de l'embryonnat et du protectorat. Nous avons dit ce qu'ils entendent par l'embryonnat ; le protectorat est l'assistance d'une âme affranchie qui aide une

âme en peine, l'assomption d'un esprit militant par un esprit glorieux et triomphant; en d'autres termes l'assistance d'un saint qui se fait l'ange gardien d'un juste. Ces hypothèses sont consolantes et belles; c'est tout ce que nous en pouvons dire, elles se déduisent du dogme de la solidarité des âmes résultant de leur création et de leur existence collectives.

Sa

Post deos rex verus regnabit super terram.

Quand il n'y aura plus de faux dieux, un vrai roi
régnera sur la terre.

L'idolâtrie est le culte du despotisme arbitraire, et les rois de ce monde sont faits à l'image des dieux que la terre adore. Un dieu qui punit infiniment des êtres finis après les avoir créés fragiles et leur avoir imposé une loi qui contrarie tous les penchants de leur nature, sans que cette loi même soit clairement promulguée pour tous, ce Dieu autorise toutes les barbaries des autocrates. Quand les hommes concevront un Dieu juste, ils auront des rois équitables. Les croyances font l'opinion, et c'est l'opinion qui consacre les pou-

voirs. Le droit divin de Louis XI était bien en rapport avec le Dieu de Dominique et de Pie V. C'est au Dieu de Fénelon et de saint Vincent de Paul que nous devons la philanthropie et la civilisation modernes. Quand l'homme progresse, Dieu marche; quand il s'élève, Dieu s'agrandit ; puis l'idéal que le monde s'est fait réagit sur le monde. Le rayonnement de la pensée humaine s'arrêtant sur l'objectif divin, se reflète sur l'humanité; car cet objectif n'est autre chose qu'un miroir. Ce reflet du monde idéal. devient la lumière du monde réel. Les moeurs se forment d'après les croyances, et la politique est le résultat des moeurs.

36

Linea viridis gyrat universa.

La ligne verte circule autour de toutes choses.

Les kabbalistes, dans leurs pantacles , représentent la couronne divine par une ligne verte qui entoure les autres figures. Le vert est l'alliance des deux couleurs principales du prisme, le jaune et le bleu : figures des Eloïm ou grandes puissances qui se résument et s'unissent en Dieu.

Amen est influxus numerationum.

Amen est l'influence des nombres,

Le mot *amen*, qui termine les prières, est une affirmation de l'esprit et une adhésion du coeur, Il faut donc, pour que ce mot ne soit pas un blas— phème, que la prière ait été raisonnable. Ce mot est comme une signature mentale; par ce mot le croyant s'affirme et se fait lui-même à la ressemblance de sa prière. *Amen*, c'est l'acceptation d'un compte ouvert entre Dieu et l'homme. Mal— heur à celui qui compte mal, car il sera traité comme un faussaire 1 Dire *amen* après avoir formulé l'erreur, c'est vouer son âme au mensonge personnifié par Satan. Dire *amen* après avoir formulé la vérité, c'est faire alliance avec Dieu.

TROISIÈME PARTIE.

ESPRITS PRETENDUS OU FANTONES

VISIONS, ÉVOCATIONS, PHÉNOMÈNES DE NÉCROMANCIE
DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'À NOS JOURS.

CHAPITRE I".

LES ESPRITS :DANS LA BIBLE.

L'ESPRIT D'ÉLIPHAS ET L'OMBRE DE SAMUEL ÉVOQUÉE PAR LA **prrao-**
RISSE D'EUDOR.

Un jour on comprendra la Bible, on saura quels trésors de science primitive sont cachés sous tant de symboles et de figures; on saura que la Genèse, par exemple, n'est pas seulement l'histoire de la formation d'un monde, mais l'exposé des lois éternelles qui président à la création incessante et toujours renouvelée des êtres;

on déchiffrera ces hiéroglyphes, qui ont tant fait rire Voltaire ; on saura comment un cherub , c'est-à-dire un taureau (celui d'Europe et de Mithra), peut veiller le glaive au poing à la porte du jardin de la science. Maintenant ces allégories sont voilées, et les grands monuments de l'antiquité hiératique restent debout, enveloppés de leur solitude et de leur silence, comme les grandes pyramides, qui poursuivent l'oeil sans rien dire de précis à la pensée, et dont on ne sait positivement si elles sont des monuments scientifiques ou des tombeaux.

Parmi les livres de la Bible, il en est un qui nous étonne surtout par la magnificence de la forme poétique et par ses mélancoliques profondeurs; nous voulons parler du livre de Job, la plus ancienne peut-être , mais à coup sûr la plus remarquable synthèse qui nous soit restée du dogme philosophique et magique de l'ancienne initiation.

Ce livre explique l'origine et la raison d'être du mal, il indique le but de la vie humaine et de ses souffrances. C'est la légende de l'affligé. L'allégorie est transparente, les noms même des personnages révèlent non des individus, mais des

« Dans l'horreur de la vision nocturne, au mo-
« ment où le sommeil s'empare ordinairement
« des hommes,

« La peur m'a pris et le tremblement, et
tous « mes os ont été glacés d'épouvante.

« Et comme un esprit passait devant moi,
tous

« les poils de ma chair se sont hérissés.

« Quelqu'un était là dont je ne distinguais
« pas le visage, et j'ai entendu comme un
petit

« souffle qui me parlait. »

Remarquons bien toutes les circonstances : c'est au moment où la nuit est la plus profonde, à l'heure où le silence de la nature prépare les âmes à la crainte, et dans ce moment où la veille devient douteuse, où l'âme flotte dans les premières vapeurs du sommeil, quand déjà la raison est enchaînée.

Une terreur sans cause apparente saisit alors le visionnaire, son sang s'agite et se retire vers le cœur, les extrémités sont froides, il tremble comme s'il avait la fièvre, le frisson parcourt son épiderme, ses cheveux O. sa barbe se hérissent, et c'est dans cet état précurseur des hallucinations qu'il croit voir ou sentir un esprit

passer. .

Un fantôme se dessine vaguement dans l'ombre, il cherche et ne trouve pas le visage de cette *figure*, et il entend comme au fond de lui-même une voix qui ressemble à une faible respiration, voilà le phénomène naturel parfaitement caractérisé : c'est un cauchemar du premier sommeil, c'est l'âme du songeur qui se fait peur à elle-même. Il écoute avec effroi l'écho nocturne et affaibli de ses propres pensées, et il les formule avec une pénible attention en paroles de désespoir.

L'homme, dit-il, tenterait vainement d'être juste devant Dieu ; Dieu trouve la perversité jusque dans le cœur de ses anges. Troupeau sans intelligence, l'humanité se presse autour de l'abîme et tous doivent tomber pour jamais dans la nuit béante de la mort. La créature fait tache dans le ciel et Dieu se hâte de l'effacer ; ils passent tous et meurent sans avoir trouvé la sagesse.

C'est ainsi que la nuit prêche la nuit et que la mort annonce la mort. Le cauchemar inconnu ne révèle que l'ignorance et voue son croyant à un cauchemar éternel. Préservez—nous, Seigneur, dit David au livre des Psaumes, de la chose effrayante qui se promène dans la nuit.

Ce souffle léger, *Ce* râle qu'on entend à peine, ce spectre sans visage caractérisent d'une manière saisissante l'illusion et l'erreur : c'est presque le néant et le silence, c'est le vent qui semble parler à voix basse en frôlant les plis raides du linceul, c'est la réminiscence qui s'éteint dans l'onde mobile et envahissante du rêve; et l'homme que le rêve emporte ne sait plus s'il dort ou s'il veille ; il raisonne pendant son sommeil, et, en s'éveillant demain, il parlera comme s'il rêvait encore.

On ne saurait trop admirer avec quel art l'auteur du livre de Job dessine le caractère du superstitieux représenté par Eliphaz ; sa science a *commencé* par une terreur nocturne ; aussi n'est-elle que découragement et terreur. Elle est noire comme la nuit, aveugle et sans visage comme le fantôme. C'est l'orgueil d'un aliéné qui se complait dans sa démence et qui se console de désespérer en se donnant la joie amère de pousser les autres au désespoir.

Tous les criminels par religion mal entendue ont été des visionnaires ; Jacques Clément et Ravillac étaient hantés par des ombres inconnues et entendaient pendant leurs insomnies le petit

souffle d'Eliphaz. La voix qui dit : « Tue » et celle qui dit : « Désespère et meurs » , sortent également du tombeau.

Mais ce tombeau, c'est celui de notre raison, et les morts ne reviennent que dans nos rêves ; aussi l'état de médiomanie est-il une extension du rêve, c'est le somnambulisme avec toute la variété de ses extases. Qu'on approfondisse les phénomènes du sommeil, et l'on aura raison de tous les mystères du spiritisme.

Voilà pourquoi la loi mosaïque, aussi bien que la loi chrétienne , condamnait les esprits de Python et ceux qui devinent par Ob. Expliquons ces expressions : Python est un mot que les interprètes hébreux ont emprunté pour exprimer le grand serpent astral, le feu vital inintelligent, le tourbillon fatal de la vie physique , celui qui entoure la terre en se mordant la queue et que le soleil perce de tous côtés de ses flèches, c'est-à-dire de ses rayons ; le serpent qui a tenté Ève et qui aplatit sa tête sous le pied de la femme régénérée en cherchant toujours à lui mordre le talon. Ob, c'est la lumière passive, car les kabbalistes hébreux donnent trois noms à cette substance **universelle, agent de la création qui prend toutes**

les formes en s'équilibrant par la balance de deux forces. Active, elle se nomme Od ; passive elle se nomme Oh; équilibrée, on l'appelle Aour. Od s'écrit par « van daleth, » ce qui signifie hiéroglyphiquement amour et puissance; **Ob**, par « vau beth, » signifie amour et faiblesse ou attrait fatal ; Aour, par « aleph-vau-resch, » signifie principe d'amour régénérateur. (Voyez, dans notre *Dogme et rituel de la haute magie*, les concordances des lettres hébraïques avec les hiéroglyphes et les nombres des grandes clés du *Tarot samaritain*.) Ceux qui devinent par Ob sont donc les interprètes de la fatalité. Or, on consent à la fatalité lorsqu'on la consulte; on s'abandonne à elle en la choisissant pour oracle. On donne ainsi des arrhes à la mort, on affaiblit son libre arbitre. Ceux qui coopèrent à cette divination ressemblent à des empiriques qui vendraient publiquement des poisons, et Moïse, suivant les mœurs de son pays et de son temps, n'était pas trop sévère lorsqu'il les condamnait à mort.

Le chevalier de Richembach , en appelant Od la lumière astrale, a I trouvé l'un des vrais noms kabbalistiques de la lumière universelle, mais ne l'a pas appliqué avec exactitude en le générali-

sant. Od, c'est la lumière dirigée ou même directrice; c'est la lumière astrale élevée à l'état de lumière de gloire. Quant au fluide somnambulique, il faut l'appeler Ob, car c'est son véritable nom, et nous sommes forcés de reconnaître que nos véritables somnambules, lorsqu'elles ne sont pas dirigées par un magnétiseur puissant en Od, sont des devineresses par Ob ou par l'esprit de Python dont parle l'Écriture-Sainte. Ceux qui les consultent commettent donc cette imprudence eu cette impiété qui poussa Saül, abandonné de Dieu, dans l'antre de la pythonisse d'Endor.

Quelques commentateurs, parmi lesquels il faut compter saint Méthodius, surnommé Eubulius, évêque de Tyr au commencement du VII^e siècle, ont regardé la pythonisse d'Endor comme une habile intrigante qui trompa la crédulité du roi d'Israël. Elle feint d'abord de ne pas reconnaître le roi, puis, tout à coup, comme si son démon lui révélait la vérité, elle tombe aux genoux de Saül. Ce coup de théâtre lui réussit, le prince maniaque la rassure et se montre tout disposé à la croire; il lui ordonne d'évoquer Samuel. La pythie alors fait mille contorsions et se laissa tomber lourdement à terre. Que vois-tu?

lui crie Saül tout tremblant. — Je vois des dieux qui sortent de la terre où je vois monter les puissances de la terre. — Que vois-tu encore? — Je vois un vieillard enveloppé dans un manteau. — C'est Samuel, dit le crédule monarque. Alors la sorcière, sans doute secrètement dévouée à David, fait sortir de son ventre une voix lugubre. C'est Samuel qui éclate en reproches et en menaces. Saül, plus mort que vif, ne veut plus ni boire ni manger, il est vaincu d'avance; il marche à la bataille comme au supplice; les Philistins l'entourent sur la montagne de Gelboé, et il se laisse tomber sur son glaive au lieu de se défendre. N'a-t-il pas laissé chez la devineresse son libre arbitre et sa raison? Roi déchu et incapable désormais de régner, homme indigne de conduire des hommes, lui qui avait prononcé la peine de mort contre les sorciers et contre ceux qui les consultent, il se montre roi du moins en mourant, et fait en se tuant lui-même un dernier acte de justice.

Il répugnait avec raison au savant évêque de Tyr de penser que la paix d'une tombe, comme celle de Samuel pouvait être troublée par les évocations sacrilèges d'une femme réprouvée; il

se souvenait d'ailleurs de cette parole si décisive de l'Évangile dans la parabole du mauvais riche : **CHAOS MAGNUM FIRMATUM EST.** Le grand chaos s'est affermi, en sorte que ceux qui sont en haut *ne peuvent plus* redescendre en bas; et à ce sujet notre savant ami, le regrettable M. Louis Lucas, faisait une remarque très—judicieuse. La nature, disait-il, ouvre à la vie toutes ses portes en ayant soin de les refermer derrière elle pour qu'elle ne recule jamais. Voyez la sève dans les plantes, voyez les sucs nourriciers dans l'alambic des entrailles, voyez le sang dans les veines; un mouvement régulier les pousse toujours en avant, et lorsqu'ils sont passés les conduits se resserrent et s'étranglent. Les vivants d'une sphère supérieure, ajoutait-il, ne peuvent pas plus retomber dans la nôtre que l'enfant déjà *né* ne peut rentrer au sein de sa mère; nous le pensons comme lui et nous ne croyons pas que l'âme de Samuel ait pu venir de l'autre monde maudire encore une fois le malheureux Saül. Pour nous, la pythonisse d'En—dor était une voyante à la manière des extatiques de Cahagnet, elle se mit par le somnambulisme en communication avec l'âme sombre du roi d'Israël et m'évoqua les fantômes. C'est du fond

de la conscience du meurtrier des prêtres et des prophètes, et non pas du creux de la terre que se dressait le spectre sanglant de Samuel, et lorsque la sibylle répétait d'une voix de ventriloque des anathèmes et des menaces, elle les lisait écrits par le remords dans la pensée même *de Saifi*.

CHAPITRE II.

(suite du précédent)

LES MORTS RESSUSCITÉS. •—• LE FILS DE IA
SUNAMITE. — LE TOMBEAU. D'ÉLISÉE.

Les anciens Hébreux croyaient comme les modernes à l'immortalité de l'âme. Moïse pourtant n'en fait aucune mention dans le Pentateuque. Ce dogme, en effet, était réservé pour les initiés, et pour le retrouver dans toute sa splendeur il faut pénétrer dans les sanctuaires de la Kabbale. Moïse, dont le grand oeuvre était d'éloi-

gner son peuple de l'idolâtrie, savait que la foi mal éclairée en l'immortalité de l'âme conduit au culte des ancêtres, et il ne voulait pas que les Hébreux fussent des Chinois. Il ne voulait pas que le peuple d'Abraham et de Jacob emportât d'Égypte le fétichisme des cadavres, il ne voulait pas donner au temple du Dieu vivant un sous-sol peuplé de momies. La conservation des cadavres, en effet, est un outrage à la nature, car c'est une prolongation artificielle de la mort. Moïse craignait aussi d'encourager la nécromancie, et semblait prévoir de loin l'épidémie des tables parlantes et des esprits frappeurs.

Il est dangereux de surexciter l'imagination des multitudes, et le christianisme plus tard n'a pas échappé à ce danger. Le rêve du ciel a trop fait négliger la terre, et l'on ne s'est pas assez rappelé que, suivant la parole du Maître, la volonté de Dieu doit être faite *sur la terre comme au ciel*. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, dit Hermès Trismégiste, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : quand la barbarie est sur la terre, elle est aussi dans le ciel que se figurent les hommes. J'en prends à témoin le fanatisme du moyen âge et le dieu des inquisiteurs.

La religion de Moïse est une raison sans tendresse, et le christianisme a été d'abord une tendresse sans raison. Il faut pardonner beaucoup à ceux qui ont beaucoup aimé. Adorer les morts qui nous sont chers, c'est uné erreur sans doute, mais est-ce un crime impardonnable? Il n'y a pas de morts pour nous d'ailleurs, tout est vivant. Nos reliques mêmes, ces débris d'ossements qui font tant d'horreur au puritanisme judaïque, ne sont plus des fragments de cadavres. Ranimées par la foi commune, arrosées des douces larmes de l'espérance, réchauffées par la charité de tous, elles sont des semences de résurrection et des gages de vie éternelle. Israélites, accordez quelque chose à la sainte folie de l'amour et vous nous ramènerez plus aisément à la sévérité du dogme par l'indulgence de la raison !

Croire à la résurrection des morts, c'est croire à l'immortalité de l'âme. Or, les Hébreux croyaient à la résurrection des morts. Élie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta, Élisée celui dela Sunamite, et un mort qu'on jette au hasard dans le sépulcre de ce prophète ressuscite au contact de ses ossements. Les deux résurrections du fils de la veuve et de celui de la Sunamite semblent un peu trop

calquées l'une sur l'autre. Quoi qu'il en soit, le récit *de* la dernière contient des détails d'opérations magnétiques très—dignes d'être remarqués. L'enfant de la Sunamite est mort d'une congés—tion cérébrale par suite d'une insolation. Élisée envoie d'abord son serviteur Giezi en lui confiant son propre bâton : Tu le dirigeras, lui dit-il, vers le visage de l'enfant et tu le lui feras toucher. Giezi part avec la baguette; mais soit maladresse, soit manque de foi, son opération ne produit rien, et il revient sans avoir réussi. Alors, Élisée se rend lui—même près de l'enfant et entreprend de le réchauffer par incubation et insufflation. Il lui met son visage sur le visage, ses mains sur les mains, ses pieds sous les pieds; puis, sans doute pour reprendre des forces, il s'interrompt et se promène dans la chambre; enfin, il recommence son incubation magnétique, et l'enfant revient à la vie. C'est ce que nous lisons au quatrième livre des Rois.

Nous avons dit, dans notre *Dogme et Rituel de la haute magie*, qu'une résurrection ne nous paraît pas impossible tant que l'organisme vital n'est pas détruit.

La nature, en effet, n'accomplit rien par

soubresaut, et la mort naturelle est toujours précédée d'un état qui tient un peu de la léthargie. C'est une torpeur qu'une grande secousse ou le magnétisme d'une puissante volonté peuvent vaincre, et c'est *ce* qui explique la résurrection de ce mort jeté sur les os d'Élisée.

L'homme était probablement dans cette léthargie qui précède ordinairement la mort. Ceux qui le portaient sont effrayés en voyant venir une horde de brigands du désert, ils jettent au hasard le cadavre dans le sépulcre ouvert du prophète pour le dérober aux infidèles. L'âme du mort planait sans doute dans les basses régions de l'atmosphère, mal détachée encore de sa dépouille mortelle ; la frayeur de sa famille se communiqua sympathiquement à cette âme, elle eut peur que ses restes ne fussent profanés par les incirconcis et rentra violemment dans son corps pour le soulever et le sauver. On attribua sa résurrection au contact des ossements d'Élisée, et le culte des reliques date logiquement de cette époque. /1 est certain que les Hébreux, qui regardent comme sacré le livre où est racontée cette histoire, ne doivent pas trouver mauvais le culte que les catholiques rendent aux ossements et aux autres

restes de leurs saints. Pourquoi, par exemple, le sang de saint Janvier aurait-il moins de vertu que le squelette d'Élisée?

CHAPITRE III.

LES ESPRITS DANS L'ÉVANGILE. - DÉMONS, POSSÉDÉS
ET APPARITIONS.

Jésus appelle Satan « le prince de ce monde » ; c'est donc une puissance qui exerce son empire sur la terre.

Ce n'est pas une puissance spirituelle, car alors elle exclurait celle de Dieu.

Jésus dit qu'il l'a vue tomber du ciel comme la foudre ou sous la forme de la foudre. C'est donc une puissance matérielle analogue à l'électricité.

Jésus dit que Satan est menteur ainsi que son père, parce que le père de Satan c'est l'esprit de mensonge qui donne une personnalité à l'erreur.

Se-servir mal des forces de la nature, c'est engendrer Satan.

Concevoir tout sans Dieu, c'est concevoir Satan.
Le diable, c'est un panthéisme sans tête.

C'est l'homme avec une tête de bouc.

C'est l'instinct animal mis à la place de la raison régulatrice.

C'est l'ombre qui nie le corps.

C'est le pot qui nie le potier.

C'est le cauchemar, c'est l'absurde de la raison niant l'absurde de la foi.

C'est le hasard s'affirmant contre la règle; c'est la grimace insultant à la beauté; -c'est le néant qui dit : de suis Dieu.

Satan, c'est la folie, et les possédés du démon, ce sont les fous.

L'un est muet, l'autre déchire ses vêtements et se cache dans les tombeaux; un autre se jette tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau, et semble atteint de la monomanie du suicide. Qu'est-ce que tout cela? Des maladies mentales, et Jésus, attribuant à Satan, c'est-à-dire à l'électricité dévoyée, la plupart des autres maladies, dit en parlant d'une femme informe et pliée en deux : Voyez cette fille d'Abraham qui a été liée par Satan! On

voit que Satan est ici la personnification du mal même physique. Liée par Satan veut dire évidemment ici liée par une affection nerveuse ou rhumatismale. D'ailleurs, le serpent de la Genèse ne saurait être le Satan de Milton. C'était le plus insinuant et le plus rusé des animaux, dit le texte sacré, et Dieu, pour le punir, le condamne à ramper sur son ventre et à manger la terre; supplice qui ne ressemble en rien aux flammes traditionnelles de l'enfer. Il est vrai aussi que le serpent réel et non allégorique rampait avant le péché d'Ève et n'a jamais mangé la terre; il s'agit donc ici d'une allégorie; il s'agit de *ce* feu astral qui rampe et qui ronge, de ce feu terrestre qui alimente la vie physique en donnant la mort. Il en est de même du Satan qui peut rendre infirmes ou paralytiques les vieilles filles d'Abraham. Que penser aussi de cette légion de démons qui, chassés du corps d'un possédé, demandent comme une grâce de se réfugier dans un troupeau de porceaux qui deviennent furieux et courent se noyer dans le lac de Tibériade? N'est-ce pas là évidemment une parabole judaïque, dont le but est de montrer combien le porceau est un animal impur?

S'il faut prendre à la lettre de pareilles histoires, Voltaire a mille fois raison de s'en moquer. Mais on sait que la lettre tue et que l'esprit seul vivifie. Nous ne disons pas pour cela que le fait en lui-même soit impossible. La rage des chiens se communique aux hommes, pourquoi la rage des hommes ou certaines folies furieuses ne se communiqueraient-elles pas aux animaux? Mais que des anges déchus, que de purs esprits condamnés à l'enfer trouvent du soulagement à se noyer sous des formes de pourceaux; que le Sauveur du monde, la raison suprême incarnée, consente à cette hideuse et ridicule malfaisance, c'est cela que le bon sens le plus vulgaire ne saurait admettre. Il y a évidemment sous ce récit, révoltant en apparence, quelque chose de caché.

Quand un esprit immonde est chassé du corps d'un homme, dit le Sauveur, il va parcourant les lieux arides et cherchant le repos qu'il ne peut trouver; alors il dit : Je retournerai dans la maison que j'ai quittée. Il va donc, et, retrouvant cette maison nettoyée et parée, il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, ils rentrent tous ensemble, ils s'établissent, et l'état du ma-

lade devient pire qu'il n'était d'abord. S'il fallait entendre ce discours symbolique dans le sens des démonomanes, Jésus lui-même en guérissant les possédés aurait fait de mauvaises actions, puisque, suivant sa propre doctrine, il les exposait par là à une obsession sept fois plus cruelle. Mais il s'agit ici des maladies mentales, qu'on empire souvent en voulant les guérir. Si vous chassez une illusion de la tête d'un fou, il en reviendra bientôt sept autres plus insensées que la première. C'est pour cela que Jésus cachait à la Multitude les hautes vérités de sa doctrine et ne les révélait au petit cercle des initiés qu'en les enveloppant de paraboles. Il craignait l'esprit impur qui se nomme légion ou multitude. Je veux, disait-il, que ces gens-là entendent sans entendre, qu'ils voient sans voir, car j'ai peur qu'ils ne se convertissent. Hélas il pressente les guerres de religion, les massacres et les bûchers; il voyait de loin l'empire romain s'écroulant dans le sang des persécutions I et le fanatisme haineux condamnant à mort la piété qui prie et qui pardonne. Il chassait un démon muet, c'était le culte des idoles, et il voyait venir sept démons beards, les sept péchés capitaux érigés en duc-

leurs de l'Église. C'est pourquoi il engageait à se taire quand lui-même, peut-être, il en avait déjà trop dit. Aussi, quand il est trahi et renié par les siens, calomnié et maudit par les prêtres, accusé devant les juges, livré aux clameurs de la vile multitude qui demande sa mort, il se renferme dans le silence le plus absolu, il ne répond rien à Pilate, il ne veut rien dire à Hérode; que leur dirait-il, et à quoi bon? Ils sont indignes et incapables de l'entendre. Enfin, lorsqu'il a épuisé jusqu'à la lie la coupe de l'ingratitude, lorsqu'il se sent mourir dans un supplice atroce sans avoir pu faire autre chose, pour les hommes qu'il a tant aimés, que de les rendre plus coupables et plus méchants, son cœur se brise, il semble douter de lui-même, et pousse ce cri terrible : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné!

Lorsqu'il expira, dit l'Évangile, la terre trembla, le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, les pierres se détachèrent, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent et apparurent à plusieurs personnes.

8.11 Il faut prendre ces choses à la lettre, l'histoire nous en fait mention quelquefois de ce formidable événement. Le tremblement de

terre aurait été universel, et l'obscurcissement du soleil est autre chose qu'une simple éclipse. Quelles sont les pierres qui se fendirent? Toutes les pierres. Les villes alors durent s'écrouler. Quelques pierres? Lesquelles? et pourquoi celles-ci plutôt que celles-là? Les morts sortirent *de* leurs tombeaux? Dans quel état? tels qu'ils y étaient? à l'état de putréfaction et de squelettes, ou avec des corps nouveaux? Ce fut alors une véritable résurrection. Mais l'Écriture appelle Jésus-Christ le premier-né d'entre les morts, c'est-à-dire le premier des ressuscités, et à ce moment Jésus venait seulement de mourir. La lettre ici, *ne* soutient donc pas un seul instant l'examen il faut recourir à l'esprit, c'est-à-dire à l'allégorie.

Jésus-Christ meurt en effet, et le vieux monde tremble; il ne se remettra pas de cette secousse, et le colosse romain va tomber débris par débris. Le voile du temple se déchire, c'est-à-dire que les plus secrets mystères de la religion judaïque sont dévoilés, c'est l'humanité divine ou la divinité humaine. Le soleil s'obscurcit, c'est-à-dire que les anciens cultes d'Orient qui prenaient le soleil pour la plus parfaite image de Dieu ont perdt

leur vertu. Un soleil vivant vient d'apparaître sur la terre, il disparaît pour renaître, les jours de l'âme ont trouvé leur flambeau. Les pierres se fendent, c'est-à-dire que les coeurs les plus durs ne peuvent résister à la douce violence du grand sacrifice. Les tombeaux s'ouvrent d'eux-mêmes, car la mort vient de laisser échapper les clés des portes éternelles. Les morts se soulèvent et semblent ressusciter d'avance, parce que la mort triomphante de la plus grande des victimes vient de porter un coup mortel à la mort même, et que l'immortalité' de l'âme se rend visible en quelque sorte sur la terre. Tel est le sens, le vrai sens , le seul sens possible et raisonnable des paroles sacrées prises à la lettre par tant d'enfants parmi lesquels il faut ranger les théologiens imbéciles du moyen âge.

Pour ce qui est des apparitions de Jésus-Christ lui-même, nous n'y toucherons pas, car elles sont du domaine exclusif de la foi. Nous ferons remarquer seulement qu'elles ne favorisent en rien les idées du spiritisme, car Jésus—Christ apparaît non comme mort, mais comme vivant. Ce n'est pas en esprit, c'est en chair et eu os qu'il se trouve au milieu de ses disciples, il les

invite *h* le toucher, il leur demande à manger, il mange, en effet, et boit au milieu d'eux. saint Thomas le touche et lui trouve un corps palpable et réel. Cependant ce corps passe à travers les portes fermées. Ce sont là des choses de l'autre monde et que rien certainement ne saurait expliquer en celui-ci. Ce corps palpable et réel, ce corps qui a de la chair et des os, ce corps qui se nourrit de pain et de miel, paraît et disparaît comme une fantasmagorie. Il y a là évidemment quelque mystère. Les premiers chrétiens, forcés de se cacher, avaient leurs paraboles et leur occultisme. Ils écrivaient pour être compris seulement des initiés. L'histoire de l'apparition aux voyageurs d'Emmaüs peut jeter quelque jour parmi ces ombres.

Deux voyageurs passaient non loin du bourg d'Emmaüs, c'étaient des disciples de Jésus, et ils s'entretenaient tristement de la mort violente de leur maître. Un voyageur inconnu les aborde et leur reproche leur tristesse; il leur explique les écritures, il leur rappelle surtout les paroles du maître avant de mourir: « Vous ne ferez qu'un avec moi comme je ne fais qu'un avec mon *Père*. Celui qui me voit voit mon Père, et celui qui vous

-frira me verra. Celui qui vous écoute m'écoute, et quand vous. serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai là au milieu de vous. »

En parlant ainsi on arrive à l'hôtellerie, le voyageur prend le pain , le bénit et le- partage comme Jésus-Christ avait fait avant la Cène; alors les yeux des deux disciples s'ouvrent, ils reconnaissent que, suivant sa parole, Jésus-Christ est réellement présent au milieu d'eux ; ils le comprennent ressuscité et toujours visible parmi les siens , toujours présent dans son Église. Ils communièrent donc de la main de Jésus-Christ même, et après la communion ils ne le virent plus. Ici est exprimé avec retenue et d'une manière voilée tout le mystère du sacerdoce. Le prêtre qui dit la messe est réellement Jésus-Christ pour la foi des spectateurs, et la preuve de *ceci, c'est* que le prêtre en prononçant les paroles sacramentelles ne dit pas : Ceci est le corps du Christ, mais bien , comme a dit le Mettre : Ceci est mon corps. Le croyant alors ne voit plus le prêtre, il voit Jésus-Christ lui donnant son corps et il reçoit réellement le corps sacré de Jésus-Christ; mais, après le sacrifice, Jésus a disparu, et l'on ne s'occupe plus guère du brave *curé* qui,

en débitant tbutbas les versets de son *Tei Deuntl* sien letourne à la sacristie.

Dans l'église de Saint-Gervais à Paris on voit une peinture Murale de Gigot", qui représente le Christ mortelle, selon nous, le mystère de la résurrection du Sauveur. Ce n'est pas un coup de tonnerre, ce n'est pas un sépulcre qui éclate au milieu des soldats bouleversés, c'est une tombe qui s'ouvre d'elle-même, D'est une lumière qui éclot comme une fleur matinale, douce encore comme le crépuscule, mais assez puissante déjà pour éclairer vivement les spectateurs de cette scène. Le Christ ne s'envole pas, il marche en avant avec la placidité du calme éternel. Son geste est celui de l'enseignement des choses divines, on croit voir son auréole s'élargir lentement avec des nuances irisées, et autour de lui commence à se dérouler un ciel nouveau. Les gardes ne sont ni foudroyés, ni terrifiés, ils sont saisis et comme paralysés par une stupeur, qui n'est pas sans admiration et peut-être sans une vague espérance, car n'est-ce pas pour eux, les pauvres mercenaires du monde romain, que le Rédempteur leur vient de triompher de la mort? Tout est ceint dans citableitu-; et le peintre est arrivé aux-

— saa

plus sublimes effets par la plus grande simplicité. Lorsqu'on a vu ce tableau, on le revoit toujours dans son souvenir , et involontairement on le contemple avec une émotion qui ne se fatigue pas. Le sentiment qu'on éprouve est comme un ravissement pour la pensée, comme une extase pour le coeur.

C'est aux arts surtout .qu'il faut demander les révélations du progrès. Ce que le philosophe ne sait pas dire encore, ou n'ose pas *dire*, *l'artiste* le devine, et il nous fait rêver d'avance ce qu'un jour nous devons savoir.

CHAPITRE IV,

HISTOIRE DE SAINT SPIRIDION ET DE SA FILLE
IRÈNE.

Vers le milieu du quatrième siècle, à Trémithonte dans l'He de Chypre, vivait le saint évêque Spiridion, l'un des pères du concile de Nicée. C'était un doux et vénérable vieillard.

pauvre comme le Christ, pénitent comme un ascète, et charitable comme un apôtre. Il avait été marié, et sa femme en mourant lui avait laissé une fille nommée Irène, qui voua son âme à la prière et son corps à la virginité. Il demeurait avec elle, dans une cabane entourée d'un petit jardin que l'évêque cultivait lui-même.

Il était le conseil de toute la contrée, Irène en était la providence : elle soignait les malades et visitait les pauvres, les enrichissant de courage et leur faisant l'aumône de tous les trésors de son cœur. Puis elle priait, elle jeûnait, elle veillait, si bien que sa santé déclinait en même temps que son âme se détachait de plus en plus de la

terre.

A peine sortie des Catacombes, l'Église chrétienne, que Constantin venait de couvrir de sa pourpre, semblait alors être atteinte du mal qui consuma Hercule lorsqu'il eut touché la robe sanglante de Déjanire; elle se déchirait les entrailles, l'arianisme agressif et une orthodoxie turbulente se la disputaient par lambeaux. L'astucieux et cruel Constance venait de rafratchir avec le sang de sa famille la pourpre du manteau de Constantin. Julien étudiait la philosophie dans Athènes,

et au milieu du misérable conflit dès théologiens et des rhéteurs, pressentant, sans vouloir's'y résigner, le vaste écroulement de l'empire, tl rêvait les vertus d'un autre âge, et, dans la solitudê des vieux temples abandonnés, il pleurait en songeant b la gloire des anciens dieux.

Le christianisme , en effet , vouait lé vieux monde à la mort, et faisait des saints sans améliorer les moeurs publiques; bien au contraire, la putréfaction se 'hâtait de faire place à la vie nouvelle. L'gglise temporelle avait déjà d'affreux w.*ques, comme Georges de Cappadoce, les saints' croyaient plus que jamais à la fin prochaine du monde et fuyaient au désert. Spiridion et sa fillo étaient des ascètes comme saint Paul l'Ermite et comme saint Antoine, mais ils avaient comeris que toute la vie divine est dans l'esprit de charité. Spiridion était donc resté évêque, et pour faire comprendre à nos lecteurs comment il entendait la charité, nous allons raconter une anecdoté de sa vie.

C'était à la fin d'un carême, d'un carême tel' que les faisait Spiridion ; les maigres aliments' de la sainte quarantaine étaient épuisés, on était au jour du Vendredi-Saint. Spiridion devait

passer cette journée et la suivante sans prendre aucune nourriture, il n'avait donc • rien chez lui, rien qu'un morceau de chair de porc suspendu à la fumée du foyer et réservé pour les fêtes de Pâques, lorsque vient frapper à sa porte un voyageur exténué *de* fatigue et de besoin. L'évêque de Trémithonte le reçoit avec empressement et l'entoure de soins paternels; *mais* il s'aperçoit bientôt que son hôte va s'évanouir d'inanition. Que faire? il est tard, point d'habitation prochaine, la ville est assez éloignée. Spiridion n'hésite pas. Il coupe un morceau de viande salée, la fait cuire et la présente au voyageur. Celui-ci la repousse avec étonnement *et* épouvante : Je suis chrétien, mon père, dit-il à l'évêque, *comment* donc aujourd'hui m'offrez-vous de la chair à manger! Me croyez-vous capable d'insulter ainsi par mon intempérance à la mort du Christ, notre maître?

— Je suis chrétien comme vous, mon fils, lui répond doucement Spiridion, et, de plus, je suis évêque, c'est-à-dire pasteur et médecin. C'est comme médecin que je vous présente ces aliments, les seuls qu'il soit en mon pouvoir de vous offrir. Vous êtes épuisé, et demain peut-être

il serait trop tard pour vous sauver la vie; mangez donc ces aliments que je bénis, et vivez. — Jamais, réplique le voyageur, car vous me conseillez ce que vous ne feriez pas vous-même.

— Ce que je ne ferais pas pour moi peut-être, dit le vieillard, mais ce que je ferais certainement pour vous, comme vous allez le faire pour moi qui vous en prie. Tenez, voulez-vous que je porte à ma bouche un peu de cette viande pour vous engager à en faire usage sans scrupule?

Et saint Spiridion prit et mangea un peu de viande de porc pour engager son hôte à en faire autant ; car la charité, suivant lui, était une loi plus impérieuse que celle de l'abstinence et du jeûne.

Voilà quel était saint Spiridion de Trémithonte, voilà, sans doute quelle était aussi sa fille Irène.

Ces deux anges de la terre n'avaient qu'un coeur et qu'une âme. Quand Spiridion allait visiter son diocèse, Irène gardait l'ermitage et y recevait les pauvres, les pèlerins et les chercheurs de bons conseils ; tout ce qu'elle faisait ou disait était approuvé d'avance par son père, et Irène, de son côté, ne disait que les choses que Spiridion

lui-même eût dites, et faisait avec une merveilleuse divination les bonnes oeuvres qu'il eût faites.

Ces deux saints furent momentanément séparés par ce travail de renaissance que nous avons coutume d'appeler la mort. Ce fut la plus jeune qui fut appelée la première à la délivrance. Irène s'éteignit doucement, comme une lampe dont l'huile est épuisée. Spiridion lui rendit les derniers devoirs, mais il ne la pleura point, car elle ne l'avait pas quitté, il la sentait plus que jamais unie à sa pensée et à son cœur. Il lui semblait qu'il avait une double mémoire et une double pensée. Irène avait trouvé peut-être son paradis dans l'âme bienheureuse de Spiridion.

Ces détails étaient nécessaires pour expliquer l'anecdote qui va suivre.

Pendant une absence de Spiridion, un chrétien partant pour un long voyage avait remis entre les mains d'Irène une somme d'argent qui était toute sa fortune. Irène avait enfoui le dépôt et n'en avait parlé à personne.

Lorsque le chrétien fut de retour, Irène était morte, et grand fut l'étonnement du saint évê—

que en s'entendant réclamer un dépôt dont il n'avait pas connaissance.

Il se rendit alors sur le tombeau d'Irène et l'appela trois fois à haute voix. Irène alors répondit du fond de la tombe et dit : Mon père, mon père, que me voulez-vous? C'est du moins ce que rapportent les légendaires.

— Qu'as-tu fait de l'argent que notre frère t'avait confié? dit Spiridion.

— Mon père, je. l'ai enfoui à telle et telle place.

Le père creusa et trouva le dépôt intact.

Évidemment cette histoire est controuvée quant aux détails, mais elle peut être vraie quant au fond.

Personne ne supposera que l'âme des morts et surtout celle des justes soit enfermée dans la tombe pour y sentir la lente corruption de la chair et des ossements.

Irène n'était donc pas dans la terre. Que le saint homme se soit rendu sur la toiribe de sa fille pour évoquer des souvenirs et obtenir par sympathie magnétique une intuition de seconde vue, il n'y a rien là qui nous semble impossible. Nous croyons à l'union intime des Aines saintes

que la mort ne saurait séparer. Dieu remplit la distance qui sépare le ciel de la terre, et n'y laisse pas de vide entre les cœurs. Les souvenirs d'Irène ont donc pu se communiquer à Spiridion ; et d'ailleurs, qui sait si la sainte fille n'avait pas autrefois parlé à son père de ce dépôt ? Son grand âge et les soins nombreux de son épiscopat lui avaient peut-être fait oublier cette confidence. Ne nous arrive-t-il pas souvent d'admirer comme une pensée nouvelle ce que nous avons dit ou même écrit autrefois ? De combien de réminiscences vagues ne sommes-nous pas poursuivis, et qui pourra dire toute la place qu'occupent les souvenirs déjà plusieurs fois effacés dans les rêveries de notre veille et dans les rêves de notre sommeil ?

Nous rapprocherons de cette révélation d'Irène Spiridion son père, une aventure plus récente et moins connue.

Il s'agit de Sylvain Maréchal , *un* bonhomme excentrique du siècle dernier, qui se croyait positivement athée.

Sylvain Maréchal n'admettait donc pas l'existence de Dieu, et, pour être logique, il niait également l'immortalité de l'âme; il avait fait de

mauvais vers pour défendre cette mauvaise cause. C'était d'ailleurs un homme honorable, aimé de sa femme et estimé de ses amis.

Lorsqu'on lui parlait de la mort, il disait ordinairement que c'était le grand sommeil, et ajoutait sentencieusement ce distique, l'un de ses péchés contre Apollon :

**Dormons jusqu'au bon temps,
Nous dormirons longtemps.**

Lui que le progrès de son siècle n'avait conduit qu'à l'athéisme, il doutait un peu du progrès et ne croyait guère, à ce qu'on voit, à la venue d'un temps meilleur, l'athéisme n'étant ordinairement que le désespoir d'une croyance déçue.

Les gens qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme meurent, hélas! comme les autres. Sylvain Maréchal vit venir l'heure du grand sommeil. Sa femme et une amie nommée madame Dufour veillaient auprès de lui; l'agonie avait commencé. Tout à coup le mourant, comme s'il se rappelait quelque chose, fait un grand effort pour parler. Les deux dames se penchent vers lui. Alors, d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine, il

dit ces mots : Il y a *quinze* et la voix expira. Il essaya de reprendre et murmura encore une fois : *Quinze* ; mais il fut impossible d'entendre le reste. Ses lèvres remuèrent de nouveau un peu , puis , faisant un grand soupir, il mourut.

La nuit suivante, madame Dufour, qui venait de se coucher, n'avait pas encore éteint sa lampe, lorsqu'elle entendit sa porte s'ouvrir doucement. Elle mit la main devant la lumière et regarda. Sylvain Maréchal était 'au milieu de sa chambre, vêtu comme de son vivant, ni plus triste ni plus gai.

— Chère dame, lui dit-il, je viens vous dire ce que je n'ai pu achever hier : il y a quinze cents francs en or cachés dans un tiroir secret de mon bureau ; veillez à -ce que cette somme ne tombe pas en d'autres mains que celles de ma femme.

Madame Dufour, plus étonnée qu'effrayée de cette pacifique apparition , dit alors au revenant :

— Eh bien, mon cher athée, je pense que vous croyez maintenant à l'immortalité de l'âme.
Sylvain Maréchal sourit tristement, branla lé-

gèrement la tête, et ne répliqua qu'en -répétant
une, deritière fois son distique

Dormons jusqu'au bon temps,
Nous. dormironslongtemps.

Puis il sortit. La frayeur prit alors madame Dufbur, , ce qui prouve qu'alors seulement elle fut complètement éveillée; elle se jeta hors du lit pour courir à la chambre de son amie, madame Maréchal, qu'elle rencontra venant, de son côté, chez elle, pâle et tout effarée. — Je viens de voir M. Maréchal, dirent en même temps les deux femmes ; et elles se racontèrent les détails à peu près identiques de la 'vision qu'elles venaient d'avoir chacune de son côté.

Les quinze cents francs en or furent 'trouvés dans un tiroir secret du'buredu.

Nous tenons cette histoire d'une amie commune des deux dames qui la leur avait souvent entendu raconter. Nous la croyons vraie, mais nous pensons que les dames, lorsqu'elles virent le fantôme, étaient déjà tombées dans un état de demi-sommeil. Préoccupées des dernières paroles de Maréchal, elles les rapprochèrent avec la lucidité particulière aux rêves des personnes affligées de

mille petites circonstances qu'elles avaient sues sans les remarquer et qui s'étaient gravées dans leur réminiscence involontaire ; le mourant, d'ailleurs, avait projeté avec force sa volonté dans ces deux âmes sympathiques ; ce qu'il voulait leur dire, il leur avait communiqué la force de le deviner. Elles le revirent absolument, comme on voit en rêve, avec ses habits de tous les jours et sa manie de réciter de méchants vers; elles le virent comme on voit toujours les morts, dans une espèce de miroir rétrospectif; elles le virent comme une somnambule l'aurait vu, ainsi que le secret de sa cachette et de son; or. •

Il y a là un phénomène très-remarquable d'he lucination collective et simultanée , avec identité de seconde vue,,; ines n'y ,a. rien qui puisse prouver quelque chose en faveur des évocations et du retour des trépassés,

Quoi qu'il en soit du fantôme de Sylvaiu Maré chai, son incrédulité posthume nous rappelle Unt% pensée fort singulière de Swedenborg, La foi, dit-il, étant une grâce qu'il faut mériter, Dieu ne l'impose jamais à personne, même après la mort. Aussi n'estLil pas rare de rencontrer, dans le monde des esprits, des incroyants qui

nient plus que jamais ce qu'ils ont toujours nié ,
et qui échappent à l'évidence de l'immortalité en
supposant qu'ils ne sont pas morts, Mais seule-
ment atteints de quelque maladie mentale qui a
déplacé le siège de leurs sensations. Ils vivent
toujours comme ils vivaient sur la terre, se plai-
gnant seulement de ne plus voir ce qu'ils voyaient,
de ne plus entendre ce qu'ils entendaient, de ne
plus goûter ce qu'ils goûtaient, de ne plus possé-
der ce qu'ils possédaient; ils vivent ainsi d'une
fausse existence, protestant contre la véritable vie,
et toujours trompés dans leur ennui par l'espé-
rance de la mort. Ces imaginations du mystique
suédois sont aussi ingénieuses qu'effrayantes et
suffiraient pour nous expliquer, sinon le sommeil
léger d'Irène dans son tombeau de Trémithonte,
du moins la double visite nocturne de Sylvain
Maréchal, le lendemain de sa mort, pour des
intérêts matériels et mesquins, si, aux supposi-
tions tirées de l'imagination des mystiques, nous
ne préférons mille fois les simples hypothèses de
la science et de la raison.

CHAPITRE V.

MYSTÈRES DES INITIATIONS ANTIQUES. --■• LES ÉVO-
CATIONS PAR LE SANG. - LES RITES DE LA THÉATR-
61E. LE CHRISTIANISME ENNEMI DU SANG.

Les mystères de la folie sont les mystères du sang. Ce sont les mouvements déréglés du sang qui troublent la raison des gens éveillés, comme ils produisent, pendant la nuit, le dérèglement des rêves. La folie et certains vices sont héréditaires, parce qu'ils résident dans le sang : le sang est le grand agent sympathique de la vie; c'est le moteur de l'imagination, c'est le *substratum* animé de la lumière magnétique ou de la lumière astrale polarisée dans les êtres vivants ; c'est la première incarnation du fluide universel, c'est de la lumière vitale matérialisée. Il est fait à l'image et à la ressemblance de l'infini ; c'est une substance négative dans laquelle nagent et s'agitent des milliards de globules vivants et aimantés, globules gonflés par la vie et tout vermeils de cette insaisissable plénitude. Sa naissance est la plus grande

de toutes les merveilles *de la* nature. Il ne vit que pour se transformer; c'est le Protée universel : il sort des principes où il n'était pas cōtenu , il devient de la chair, des os, des cheveux, des tissus particuliers et délicats, des ongles, de la sueur, des larmes. Il ne s'allie ni à la corruption ni à la mort : quand la vie cesse, il se décompose ; qu'on parvienne à le ranimer, à le refaire par une aimantation nouvelle de ses globules, et la vie recommencera. La substance universelle, avec son double mouvement, est le grand arcane de l'être ; le sang est le grand arcane de la vie.

Aussi, tous les mystères religieux sont aussi des mystères de sang. Il n'y a pas de cultes sans sacrifices , et le sacrifice non sanglant ne pouvait exister que comme transsubstantiation d'un sang véritable, toujours fumant, toujours parlant, toujours criant, dans *sa* vertu divinement expiatoire , sur l'autel comme sur le Calvaire. Les dieux de l'antiquité *aimaient* le sang , et les démons en avaient soif. C'est ce qui a fait penser au comte Joseph de Maistre que le supplice supplie, que l'échafaud est un supplément de l'autel, et que le bourreau est un appendice du prêtre.

C'est à la vapeur du sang, dit Paracelse , que

l'imagination emprunte tous les fantômes qu'elle enfante. Les visions sont le délire du sang agent secret des sympathies, il propage l'hallucination, comme un virus subtil ; lorsqu'il s'évapore, son sérum se dilate, ses globules se gonflent, se déforment et donnent des corps aux fantaisies les plus bizarres ; lorsqu'il monte au cerveau exalté de saint Antoine ou de sainte Thérèse, il leur apporte en réalisant pour eux des chimères plus étranges que celles de Callot, de Salvator ou de Goya. Personne n'inventerait les monstres que sa sur-excitation fait éclore : c'est le poète des rêves; c'est le grand hiérophante du délire.

Aussi, dans l'antiquité comme au moyen âge, évoquait-on les morts par l'effusion du sang. On creusait un fossé, on y versait du vin, des parfums enivrants et le sang d'une brebis noire; les horribles sorcières de la Thessalie y joignaient le sang d'un enfant. Les hiérophantes de Baal ou de Nis-roch, dans une exaltation furieuse, se faisaient des incisions par tout le corps et demandaient soit des apparitions, soit des miracles, aux vapeurs de leur propre sang : alors tout commençait à tourner devant leurs yeux égarés et malades; la lune prenait la teinte du sang répandu, et ils croyaient-la

voir tomber du ciel; puis commençaient à sortir de terre , à voltiger , à ramper , à se traîner des choses hideuses et informes : on voyait se former des larves et des lémures ; des têtes pâles et sordides comme les vieux suaires, et toutes barbues des moisissures de la tombe, venaient se pencher sur la fosse et tiraient leur langue sèche pour boire le sang répandu. Le magicien, tout affaibli et tout blessé, s'escriyait contre elles avec le glaive jusqu'à l'apparition de la forme attendue et de l'oracle. C'était ordinairement le dernier rêve de l'épuisement, le paroxysme de la démence ; c'est alors que l'évocateur tombait souvent comme foudroyé, et, s'il était seul, si de prompts secours ne lui étaient administrés, si un puissant cordial ne le rappelait à la vie, le lendemain on le trouvait mort, et l'on disait que les esprits s'étaient vengés.

Les mystères de l'ancien monde étaient de deux sortes. Les petits mystères concernaient l'initiation au sacerdoce; les grands étaient l'initiation au grand oeuvre sacerdotal, c'est-à-dire à la théurgie. La théurgie, mot terrible, mot à double sens, qui veut dire création de Dieu. Oui, dans la théurgie on apprenait au prêtre comment il doit créer les dieux à son image et à sa ressemblance,

en les tirant de Sa propre chair et en les animant de son propre sang. C'était la science des évocations par le glaive et la théorie des fantômes séglants. C'est là que l'initié devait tuer l'initiateur; c'est là qu'OEdepe devenait roi de Thèbes en donnant la mort à Laius. Nous tâcherons d'expliquer ce que ces expressions allégoriques ont d'obscur. Ce qu'on peut entrevoir déjà, c'est qu'il n'y avait pas d'initiation aux grands mystères sans effusion de *sang*, et sans l'effusion du sang même le plus noble et le plus pur. C'est dans la crypte des grands mystères que Ninyas dut venger sur sa propre mère le meurtre de Ninus. Les fureurs et les spectres d'Oreste furent l'oeuvre de fa théurgie. Les grands mystères étaient la sainte vehme *de* l'antiquité, où les francs-juges du sacerdoce pétrissaient de nouveaux dieux avec la cendre des anciens rois détremnée dans le *sang* des usurpateurs ou des assassins. Étaient-ils donc eux-mêmes des assassins, ou du moins des bourreaux? Non; car le droit au sacrifice leur était dévolu par le consentement universel des nations. Le prêtre n'assassine pas, il n'exécute pas, il sacrifie; et c'est pour cela que Moïse, nourri du dogme des grands mystères, choisissait pour tribu sacerdotale celle

qui avait su le mieux, suivant l'expression même de la Bible, consacrer ses mains dans le sang. Ce n'étaient pas seulement Baal et Nisroch qui demandaient alors des victimes humaines; le Dieu des Juifs aussi avait soif du sang des rois, et Josué lui offrait des hécatombes de monarques vaincus. Jephthé sacrifiait sa fille ; Samuel coupait en morceaux le roi Agag sur la pierre sacrée du Galgal. Moïse, comme les anciens initiateurs aux grands mystères, était allé avec Josué, son successeur, dans les cavernes du mont Nébo, et Josué était revenu seul. Jamais on ne retrouva le cadavre, car., dans les grands mystères, on possédait le secret du feu dévorant. Nadab et Abiu, Coré, Dathan et Abiron en firent la triste *expérience*. Quand Saül fut rejeté de Dieu, c'est-à-dire condamné comme usurpateur du sacerdoce et profanateur des mystères, il devint le jouet des hallucinations, car les grands hiérophantes avaient le secret des fantômes. C'est alors qu'Achitophel lui conseilla le massacre de tous les prêtres, comme si l'on pouvait jamais les massacrer tous. Le sang des sacrificateurs est une semence de nouveaux sacrifices. Vous faites le 2 septembre, et la Saint-Barthélemy est justifiée. Vous

croyez punir Torquemada, et vous préparez de hautes oeuvres à Trestailon. Le prêtre qui conduit Louis XVI à l'échafaud, et qui lui dit avec l'autorité suprême du pontife : « Fils de saint Louis, montez au ciel » semble accomplir seul, avec la Convention pour ministre subalterne, le

- grand sacrifice de la Révolution. La victime même, en tombant, révèle et consacre le prêtre. Je mettrai sur toi un signe, dit Adonai à Caïn, pour te rendre inviolable et pour que personne n'ose porter la main sur toi. Abel fut la première victime, Caïn fut le premier prêtre du monde.

Abel, pourtant, avait exercé avant Caïn une sorte de sacerdoce, et il avait le premier versé le sang des créatures de Dieu. Il offrait au Seigneur, dit la Bible, les prémices de son troupeau; Caïn, au contraire, ne présentait à Dieu que des fruits. Dieu repoussa les fruits et préféra le sang; mais il ne rendit pas Abel inviolable, parce que le sang des animaux est plutôt la figure que la réalisation du véritable sacrifice. C'est alors que l'ambitieux Caïn consacra ses mains dans le sang d'Abel ; puis il bâtit des villes et fit des rois, car il était devenu souverain pontife. Si, plus tard, Judas Iscariote eût fait pénitence au lieu de se

suicider, il dit fait une rude concurrence à saint Pierre. Saint Pierre, en effet, était, après Judas seulement, le plus sanguinaire des apôtres.

Est-ce pour cela seulement qu'il méritait d'être le premier pape? Loin de nous l'idée d'une sacrilège ironie ! Nous révélons la grande loi sacerdotale, et nous n'insultons pas pour cela à la papauté. Nous voulons dire que le sacrificateur assume sur lui et résume en lui tous les crimes du peuple, et qu'il est purifié le premier par le sang tout-puissant de la victime. C'est du moins ce que pensaient les hiérophantes de l'ancien monde, lorsque, dans la crypte des grands mystères, ils venaient s'offrir, la tête couverte d'un voile, au glaive de leurs successeurs. OEdipe avait tué Laïus sans le connaître, et tous les grands initiés à la science d'OEdipe expiaient à leur tour le meurtre symbolique de Laïus. C'est ainsi que, dans la Maçonnerie, qui garde encore de nos jours la tradition symbolique des anciens mystères, on parle toujours de venger la mort du fabuleux Hiram. L'homme qui se sent malheureux sans avoir la conscience d'être juste, se croit facilement puni pour une faute involontaire; il croit avoir tué son propre bonheur : le besoin d'expiation lui fait

rêver le sacrifice, et c'est le sacrifice qui fait les prêtres en consacrant l'autel sanguinaire des dieux.

Jésus, le seul initiateur qui n'ait tué personne, meurt pour l'abolition des sacrifices sanglants. Il est alors plus grand que tous les pontifes; et que serait—il donc, s'il n'était pas Dieu ? Il s'est fait Dieu sur le Calvaire ; mais ses disciples, en le reniant et en le vendant, se sont faits prêtres, et ils ont continué le vieux monde, qui durera tant que le prêtre aura besoin de vivre de l'autel, c'est—à—dire de manger la chair des victimes.

Et il y a de prétendus sages qui vous disent que le christianisme expire et que le monde de Jésus-Christ s'en va! C'est le vieux monde qui expire, c'est l'idolâtrie qui s'en va. L'Évangile a seulement été annoncé ; il n'a pas régné sur la terre. La catholicité, c'est-à-dire l'universalité d'une seule religion, n'est encore qu'un principe que bien des gens regardent comme une utopie. Mais les principes ne sont pas des utopies; ils sont plus forts que les peuples et les rois, plus durables que les empires, plus stables que les mondes. Le ciel et la terre peuvent passer, a dit le Christ; mes paroles ne passeront point.

Nous lisons dans les Actes des apôtres que saint Pierre eut une vision. Il voyait une grande nappe couverte d'animaux purs et impurs, et une voix lui disait : Tue et mange ! Ainsi se révéla pour la première fois le mystère de la papauté temporelle. Depuis lors les souverains pontifes ont cru pouvoir tuer pour manger. Jésus—Christ jeûnait et ne tuait pas ; il avait même dit à saint Pierre Remets ton épée dans le fourreau, car celui qui frappe de l'épée périra par l'épée. Mais c'est là une de ces paroles qui ne pouvaient être comprises avant la venue de l'esprit d'intelligence et d'amour qui, comme on le voit bien, n'a pas encore établi son règne définitif en ce monde.

Les souverains pontifes des anciens cultes étaient donc tous des sacrificateurs d'hommes, et tous les dieux du sacerdoce ont aimé la chair et le sang. Moloch ne différait de Jéhovah que par défaut d'orthodoxie, et le Dieu de Jephthé avait des mystères semblables à ceux de Bélus. Les moines du moyen âge se tiraient régulièrement du sang, comme les prêtres de Baal ; car la continence perpétuelle, cette divinité stérile, est une idole qui veut du sang : la force vitale qu'on veut soustraire à la nature, il faut la verser sur l'autel

de la mort. Nous avons dit que le sang est le père des fantômes, et c'est par les fantômes du sang que les prêtres de Babel et d'Argos troublèrent la raison de Ninyas et d'Oreste. Sémiramis et Clytemnestre avaient été vouées aux dieux infernaux; et leurs légendes se ressemblent de telle sorte qu'on les croirait calquées l'une sur l'autre. Ninus était le roi des prêtres : Sémiramis voulut être la reine des peuples, et s'assura, par un crime, la possession de la couronne de Ninus. Le monde politique n'avait pas alors de tribunal qui pût juger cette femme, tant elle se justifia par de grandes choses. Elle semait le monde de merveilles. Ses envieux soulevaient contre elle les multitudes elle venait seule, et les révoltes s'apaisaient. Mais elle avait un fils que les prêtres gardaient pour otage : Ninyas était initié aux grands mystères ; et il avait juré de venger Ninus, dont il ne connaissait pas encore le meurtrier. Sémiramis, de son côté, était obsédée de fantômes et de remords. La femme, chez elle, l'emportait secrètement sur la reine, et souvent elle descendait seule dans la nécropole pour pleurer et frémir sur les cendres de Ninus. C'est là qu'elle rencontra Ninyas, poussé par les hiérophantes : entre le fils et la mère se

dressa le spectre du roi assassiné. Sémiramis était voilée; le fantôme ordonna de frapper. Le jeune initié s'avance : Sémiramis pousse un cri et lève son voile, elle a reconnu Ninyas : a Non, tu n'es plus Ninyas, dit le spectre, tu es moi-même , tu es Ninus sorti de la tombe ! » Et il sembla absorber le jeune homme en lui-même et se confondre avec lui de telle sorte que la reine ne vit plus devant elle que le spectre de Ninus, pâle et le glaive sacré à la main. Elle retira alors le voile sur sa tête et présenta son flanc, comme devait faire plus tard Agrippine. Quand Ninyas revint à lui , il était couvert du sang de sa mère : « Est-ce donc moi qui l'ai tuée? s'écriait-il avec égarement. — Non, répondait Sémiramis en l'embras-saut pour la dernière fois, nous sommes deux vic-times; et le sacrificateur, ce n'est pas toi : je meurs, assassinée par le grand-prêtre de Bélus ! »

Tels étaient les prêtres de Babylone, tels furent ceux de Mycènes et d'Argos : Calchas demande le sang d'Iphigénie ; Clytemnestre maudit les prêtres et venge sa fille par le meurtre d'Agamemnon ; Oreste , poussé par les oracles , tue sa mère, et va chercher jusqu'au fond de la Chersonèse Tau-rique l'idole sanglante de la Diane vengeresse.

Devons-nous être étonnés de ces attentats contre la famille, quand, des siècles plus tard et en plein christianisme, nous voyons un prêtre romain, le terrible Jérôme, écrire à son disciple Héliodore :

« Si ton père se couche sur le seuil de la

« porte, si ta mère découvre à tes yeux le sein « qui t'a nourri, foule aux pieds le corps de

« ton père, marche sur le sein de ta mère, et.

« les yeux secs, accours au Seigneur qui t'ap- « pelle ! »

Tels sont les sacrifices de la chair et du sang qui consomment le grand œuvre de la théurgie. Le Dieu pour lequel on a marché sur le sein de sa mère, on doit le voir désormais l'enfer sous les pieds et le glaive exterminateur à la main Il poursuivra l'ascète comme un remords, il ira savourer dans la solitude les terreurs de l'enfer et les désespoirs de la pensée. Moloch ne brûlait les enfants que pendant quelques secondes; il appartenait aux disciples du Dieu qui meurt pour racheter le monde de créer un Moloch nouveau dont le brasier est éternel !

M. Renan, dont nous ne voudrions pas avoir

écrit le malencontreux ouvrage, y a mis cependant une bonne !parole, qui rachète, à nus yeti x

bien des défauts. Cette parole, la voici : « Per-
« sonne ne fut moins prêtre que Jésus. » Distin-
guons toutefois, car il s'agit du prêtre de l'anti-
quité, qu'on retrouve malheureusement encore
dans les temps modernes. Saint Jérôme était,
à son insu, un hiérophante des grands mystères ;
saint Vincent de Paul est le type du nouveau
prêtre, du véritable prêtre chrétien , cette ré-
incarnation perpétuelle de Jésus-Christ.

L'ÉGLISE A HORREUR DU SANG. Dans cette inef-
façable maxime se résume tout l'esprit du chris-
tianisme.

L'Église a horreur du sang, et repousse loin
de son sein tous Ceux qui aiment à le verser.
Le prêtre chrétien ne peut exercer les fonctions
d'accusateur public, ou de juge, sans devenir
irrégulier, c'est-à-dire incapable d'exercer les
fonctions saintes. Ainsi donc, les inquisiteurs
meurtriers n'étaient pas des prêtres chrétiens,
c'étaient des sacrificateurs de l'ancien monde qui
mentaient au christianisme. Un pape ne peut con-
damner personne à mort. Le bon pasteur donne
sa vie pour ses brebis, mais il ne sait pas les
égorger. Un pape ne saurait faire la guerre.
Quand Jules II faisait le soudard, il n'agissait plus

en pape, c'était encore un tyranneau du Bas-Empire. Le bon Pie IX, qui a , dit-on , des visions , doit être obsédé par les spectres de Pérouse et de Castelfidardo ; alors il doit avoir horreur de ses propres mains , lui qui est le chef suprême de l'Église, car l'Église a horreur du sang.

Sacrifier les autres pour soi, voilà le vieux monde, le monde de Jupiter et de Saturne, le monde des Césars et des augures. Se sacrifier pour les autres, voilà le monde nouveau, le monde du Christ, le monde de l'avenir. Tuer pour vivre, voilà la grande fatalité des grands mystères. Mourir afin que les autres vivent, voilà le droit divin et la liberté de l'initiation humaine au triomphe de la raison. La divinité et l'humanité se sont étroitement unies en Jésus-Christ, et qui frappe l'une blesse l'autre. Juges de la terre, prenez-y garde : tout homme désormais appartient au Christ; il a payé de son sang innocent l'humanité coupable tout entière. Tout coupable est appelé au repentir, et tout homme qui peut encore se repentir doit être sacré comme Caïn. Savez-vous pourquoi Dieu gardait si précieusement le sang de Caïn? C'est que chacune des gouttes de *ete*

sang valait une goutte de sang rédeempteur. et, pour que la rançon fût efficace, il ne fallait pas qu'une seule parcelle de la chose rachetable se perdit.

Le sang d'Abel criait vers Dieu, dit la Bible. Qui donc pouvait le faire taire? Pour éteindre cette voix il fallait une voix plus puissante, celle du sang de Jésus-Christ. Le sang d'Abel demandait justice : Abel n'était qu'un homme, et le sang de Jésus avait seul assez de force pour crier que la justice, chez Dieu, c'est le pardon. Qui donc avait pu lui dire cela? Jésus-Christ seul le savait pour le dire au monde, et, s'il le savait, c'est qu'il était Dieu!

Aussi pouvait-il seul abolir le sacerdoce de sang et instituer la prêtrise du sacrifice volontaire. C'est ce qu'il a fait. c'est ce que les martyrs ont compris, c'est ce que les saints comme Vincent de Paul ont essayé, non pas vainement, mais si difficilement encore sur la terre, et vous osez *dire* que le christianisme s'en va! Je vous demande s'il est venu au monde autrement que comme une parole incomprise et un prodige contesté? Je vous demande si le sang d'Abel a cessé de

couler, et si le sacerdoce a échappé définiti-

vement aux mains sanglantes des enfants de Caïn?

On dit que tous les ans, à Naples, le sang du martyr Gennaro se liquéfie et bouillonne comme s'il ne pouvait se reposer; on dit qu'en plusieurs endroits de la France le vin des calices est redevenu du sang, et que les hosties consacrées se sont rougies d'une sueur semblable à celle de l'agonie au jardin des Oliviers. C'est que les martyrs sont solidaires les uns pour les autres; c'est que le sang non expié crie contre les effusions du sang nouveau. Le sang *de* saint Janvier proteste contre l'inquisition encore vivante dans la triste cervelle des Gaume et des Veillot. Le vin de l'Eucharistie redevient du sang pour défendre aux indignes prêtres de le boire, et les hosties s'injectent des nuances du meurtre, comme si le Christ découragé renonçait à la transsubstantiation et redevenait un cadavre.

Quand le Christ devient un cadavre, c'est qu'il se prépare à ressusciter, et nous croyons que la résurrection du christianisme est prochaine; mais *ce* n'est pas ce qu'à nous avons à prouver ici. Demeurons dans notre sujet et constatons seulement que le règne des dieux de sang est fini. Ne ver-

sons donc plus le sang, ne l'agitons plus, même pour en faire sortir des dieux. Laissons en paix les morts, car les oracles du sang répandu sont frères des oracles de la tombe. La table tourne parce que le *sang* s'agite; laissez le sang se calmer, et les prétendus esprits se tairont.

Oui, spirites, les esprits qui parlent dans les tables sont les esprits de votre sang. Vous vous épuisez pour animer le bois, comme ces prêtres du Mexique qui croyaient donner une âme à leurs idoles en les barbouillant de sang fraîchement répandu. Ce que vous faites, on le faisait avant la venue de Jésus-Christ ; on l'a fait et on le fait peut-être encore dans l'Inde; on le fait surtout chez les sauvages, où les jongleurs entourent de chevelures saignantes l'autel de leurs manitous, qu'ils conjurent et font parler. Le magnétisme, c'est la projection des esprits du sang, et vous-magnétisez vos meubles en appauvrissant votre cerveau et votre *coeur*.

CHAPITRE VI.

LES DERNIERS INITIÉS DE L'ANCIEN MONDE : APPOLONIUS DE THYANE, MAXIME D'ÉPHÉSE ET JULIEN.
LES PAÏENS *PIC* LA RÉVOLUTION. UN HUTAOPHIANT\$ DE GÉMIS AU DIX...HUITIÈME SIÈCLE.

Le sacrifice de soi—même pour les autres a quelque chose de si insensé en apparence, mais de si sublime en réalité, que cet antagonisme qu'on y trouve entre la raison égoïste et l'enthousiasme du dévouement justifie complètement *le Credo quia absurdum* du paradoxal Tertullien. La foi, comme l'antique Minerve, naquit toute armée et se posa tout d'abord en triomphatrice. La nature elle—même, la sainte et immortelle nature, sembla vaincue un instant, parce qu'elle était surpassée. Le jour où un homme mourut volontairement pour sauver les autres, le surnaturel fut prouvé.

Alors les sages de ce monde et les raisonneurs s'étonnèrent ; ils cherchèrent dans l'évangile le

secret de la puissance du christianisme et ne le trouvèrent pas. Ils ne virent qu'une compilation mystique de paraboles juives et d'allégories égyptiennes; ils résolurent d'opposer un livre à ce livre et un homme à Jésus-Christ, et c'est ainsi que fut écrite la vie d'Apollonius de Thyane. Ce monument contemporain des Évangiles n'a pas été assez étudié : on y trouve des histoires et des symboles; la fable y coudoie la vérité, mais cette fable est toujours une doctrine présentée sous le voile de l'allégorie. C'est ainsi que le voyage d'Apollonius dans l'Inde, et sa visite au roi Hiarchas dans le pays des Sages, figurent le dogme entier d'Hermès et contiennent tous les signes convenus, tout le secret des anciens sanctuaires, c'est-à-dire le grand oeuvre de la science et de la nature. Les dragons de la montagne sont les métalloïdes ignés qui contiennent le mercure philosophique; le puits où se trouvent les réservoirs de la pluie et du vent est le caveau où fermente le feu électromagnétique alimenté par l'air et excité par l'eau. Il en est de même des autres symboles. Le roi Hiarchas ressemble, à s'y tromper, à ce fabuleux Hiram, auquel Salomon demandait les cèdres du Liban et l'or d'Ophir. Remarquons

que Jésus ne demande rien aux rois de son temps et que lorsque Hérode l'interroge il dédaigne de lui répondre.

Apollonius est sobre; il est chaste comme Jésus, et comme lui il se dévoue à une vie errante et austère. La différence essentielle entre l'un et l'autre, c'est qu'Apollonius favorise les superstitions et que Jésus les détruit ; qu'Apollonius excite à verser le sang et que Jésus maudit les oeuvres du glaive. Une ville est affligée de la peste, Apollonius arrive, le peuple, qui le regarde comme un thaumaturge, se presse autour de lui et le conjure de faire cesser le fléau. La peste qui vous afflige, la voilà ! s'écrie le faux prophète en montrant un vieux mendiant. Lapidez cet homme, et la contagion cessera. On sait de quoi est capable une multitude furieuse de superstition et de peur. Le vieillard disparatt sous un monceau de pierres. Philostrate ajoute qu'on débaya ensuite la place du meurtre et qu'on n'y trouva autre chose que le cadavre d'un gros chien noir ; et ici l'absurde n'arrive pas à justifier l'atroce. Jésus ne faisait lapider personne, pas même la femme adultère ; il ne rejetait pas les fléaux publics sur la tête du pauvre Lazare, que le mauvais riche repoussait

du seuil de sa porte, et dont les chiens avaient pitié. Pour remède à la misère, cette peste aux yeux des heureux, il donnait le paradis et non le dernier supplice. Apollonius ici n'est qu'un misérable sorcier, et Jésus est le fils de Dieu.

Apollonius a des visions; il assiste en esprit au meurtre du tyran de Rome, et il pousse des cris de joie. Courage! dit-il en s'adressant aux assassins; frappez, immolez ce monstre! Jésus n'a pas une parole de malédiction contre Hérode et contre Pilate, et prie même pour eux en même temps que pour ses bourreaux, lorsqu'il dit cette parole sublime : Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font!

Le génie d'Apollonius est une brillante folie qui se révolte et qui proteste, celui de Jésus est une raison modeste qui accepte et qui se soumet.

Avec Apollonius de Tyane, le vieux monde semblait avoir dit son dernier mot ; mais la Providence, qui est belle joueuse, lui donna encore Julien, afin qu'il pût essayer encore une fois de prendre sa revanche. Julien était un philosophe comme Apollonius et un empereur comme Marc-Aurèle. Mais c'était aussi un sophiste h la me

nière de Libanius, et il donnait toute sa confiance à des charlatans comme Jamblique et Maxime d'Ephèse. Jamais cet esprit raide et guindé n'avait pu comprendre les doux mystères de la crèche. Julien n'aimait pas les femmes et n'avait pas d'enfants, il était chaste moins par sacrifice que par mépris du plaisir; sa rudesse philosophique allait jusqu'à lui faire négliger les soins les plus vulgaires de la propreté. Il avoue, dans le *Misogogon*, que ses cheveux et sa barbe étaient hantés par les insectes les plus sordides, et il s'en fait presque un mérite. Ici le César *pediculosus* devient véritablement grotesque. « Oh ! le beau menton de bouc ! oh ! le barbu mal peigné ! » chantaient les habitants d'Antioche. Julien croit répondre en reprochant aux chanteurs leur mollesse et leurs débauches. Comme si les vices des uns pouvaient autoriser la malpropreté de l'autre. Ce héros crasseux, qui avait reçu malgré lui du christianisme une teinte ineffaçable de philanthropie, était, par religion, amateur des sacrifices et du sang. Quel victimaire que ce grand philosophe ! quel boucher que cet excellent prince ! disaient les prédécesseurs de Pasquino. Aussi le voyait-on toujours les vêtements retroussés et les mains pleines d'en-

trailles fumantes. On n'était plus au temps où les princes grecs, chantés par Homère, égorgeaient et dépeçaient eux-mêmes les victimes. Julien ne comprenait ni son époque ni la dignité de son *rang*. Néron avait pu se faire histrion parce que, suivant la belle expression de Tacite, la terreur lui faisait raison du mépris; mais Julien, trop bon pour se faire craindre, trop désagréable pour se faire aimer, ne pouvait échapper au ridicule en exerçant les fonctions dégoûtantes des sacrificateurs antiques. On le sacrifia enfin lui-même, et le monde chrétien applaudit.

On assure qu'après sa mort on ouvrit les portes d'un petit temple qu'il avait fait murer avant de partir pour son expédition de Perse, et qu'on y trouva le cadavre d'une femme nue suspendue par les cheveux et le ventre ouvert. Est-ce une invention de la haine ou la révélation d'un mystère? Cette femme était-elle une martyre ou une victime volontaire? Nous penchons vers cette dernière idée. Une jeune fanatique s'était trouvée peut-être alors qui avait voulu opposer son sacrifice à celui du Christ pour la prospérité du règne de son dieu et le retour aux anciens dieux. L'empereur avait fermé les yeux et le grand pontife avait seul assisté

à l'holocauste. Le temple muré, la victime sanglante suspendue entre le ciel et la terre comme une prière palpitante, tout cela ressemble à une parodie du crucifiement. On sait qu'à une époque toute rapprochée de nous de jeunes filles se faisaient ainsi crucifier pour le triomphe de la protestation janséniste, et, si l'on songe aux rites barbares qui déshonoraient la religion de Julien, on ne rejettera pas immédiatement comme une calomnie posthume l'histoire de la femme sanglante et du temple muré. Julien avait été initié aux grands mystères par Maxime d'Éphèse, et il croyait à la vertu toute-puissante du sang.

C'est en effet par un baptême de sang que Maxime d'Éphèse l'avait consacré aux anciens dieux. Julien, conduit dans la crypte du temple de Diane à demi nu et les yeux bandés, reçut des mains de Maxime un couteau, et une voix mystérieuse lui ordonna de frapper une pâle figure humaine qu'on lui laissa seulement entrevoir ; le bandeau fut remis sur les yeux du néophyte, on conduisit la main de Julien et on lui fit toucher une chair toute chaude et toute vivante ; il y plongea le glaive sacré, puis on le força de se prosterner sous la fontaine qu'il venait d'ouvrir. Une

aspersion chaude et nauséabonde le fit tressaillir, mais il garda le silence et reçut jusqu'au bout la consécration du sang versé. Par ce sang, disait Maxime, je te lave de la souillure *du* baptême. Tu es le fils de Mithra e't tu as plongé le glaive *dans* le flanc du taureau sacré. Que l'ablution du taurobole te purifie! Julien venait-il de sacrifier un homme? n'avait-il immolé qu'un taureau ? c'est ce que lui-même alors devait ignorer; mais que ces rites aient été ceux des grands mystères, nous n'en saurions douter, puisque nous les retrouvons encore dans les traditions de l'illuminisme et dans les anciens rituels de la maçonnerie, héri-tière, comme le savent tous les érudits en cette spécialité, des doctrines et des cérémonies de l'ancienne initiation.

Suivant l'usage des historiens anciens, Ammien Marcellin a composé une belle harangue qu'il met dans la bouche de Julien mourant, comme si un homme qui a le foie traversé par un dard pouvait songer à faire des harangues. Ici nous aimons mieux croire à la tradition chrétienne qu'à l'histoire sophistique. Or, voici ce que dit cette tradition : Lorsqu'on eut retiré le javelot à trois tranchants de la blessure de Julien,

lorsque son sang coulait à flots et qu'il se sentait défaillir, il remplit ses deux mains de ce sang qu'il perdait et les éleva vers le ciel en prononçant ces mystérieuses paroles : Tu as vaincu, Galiléen ! On a pris ces paroles pour un blasphème, mais n'était-ce pas bien plutôt une rétractation tardive? L'initié du taurobole comprenait trop tard que le sacrifice de soi-même l'emporte sur le sacrifice des autres. Il sentait qu'en donnant son propre sang pour les hommes, le Christ a pour jamais abrogé les sacrifices sanglants de l'ancien monde. Le souverain pontife de Jupiter donnait sa démission en offrant à son tour au ciel son propre sang au lieu de celui des boucs et des taureaux. Oui, semblait-il dire, toi que par mépris j'appelais Galiléen, tu es plus grand que moi et tu m'as vaincu ! Tiens, voilà mon sang que je te donne comme tu as donné le tien. Je meurs et je reconnais que tu es mon maître! Tu as vaincu, Galiléen

Les mains du malheureux empereur s'affaiblirent, son sang retomba sur sa tête, et l'on crut qu'il avait voulu les secouer contre le ciel. Il se purifia peut-être ainsi des souillures du taurobole et renouvela les traces effacées de son baptême. Son

acte de repentir fut méconnu et laissa peser l'anathème sur sa mémoire. Mais il avait été bon et juste, et Dieu ne laisse pas périr à jamais ceux qui ont aimé et cherché le bien même dans les ombres de l'erreur.

C'est sur la foi des fantômes évoqués par Maxime d'Ephèse que Julien avait cru à l'existence réelle de ses dieux, et ces fantômes étaient les hallucinations du sang. On assure que Julien, épuisé par les jeûnes préparatoires et tout tiède encore de son baptême de sang, vit passer devant lui toutes les divinités du vieil Olympe. Il les vit non pas tels que les représentent les poètes de l'antiquité, mais tels qu'ils existaient alors dans l'imagination désenchantée des multitudes, vieux, décrépits, misérables, abandonnés. Ce n'étaient plus les grandes divinités d'Homère, c'étaient les dieux grotesques de Lucien, tant il est vrai que les prétendus esprits qu'on évoque sont des mirages ou des reflets d'une imagination collective. Le spiritisme visionnaire, c'est la photographie des rêves.

Les photographies mentales sont d'ailleurs plus durables que les photographies solaires, car, si les premières s'effacent, on peut les renouveler

toujours en rejetant son esprit dans les mêmes aberrations.

Nous avons vu eu 93 les derniers initiés aux grands mystères, les philanthropes de l'école de Julien, poursuivre à travers un nuage de sang le fantôme de la liberté. Nous avons vu en quelque sorte s'échapper de la tombe des Brutus grotesques et des Publicola sordides qui juraient par la sainte guillotine en invoquant les dieux. Saint—Just rêvait un monde gouverné par des vieillards laboureurs et vertueux décorés d'une ceinture blanche. Robespierre se créa lui-même grand-pontife, et, suivant la loi sanglante des antiques mystères, il dut périr sous le couteau de ceux qu'il avait initiés ; tous philosophes et apostats comme Julien, ils périrent comme lui en désespérant de l'avenir. Mais moins généreux que lui, ou peut-être moins sincères, ils périrent sans présenter au ciel l'offrande de leur propre sang et sans avouer qu'encore une fois le Galiléen avait vaincu.

Voilà où conduisent les rêves, voilà ce que produit l'évocation des morts. Si l'on avait laissé dormir dans leur tombe les Brutus et les Cassius, si les spectres de l'aréopage et du forum ne s'étaient

pas dressés dans la cervelle échauffée de ces hommes dont la raison était si bien représentée par une femme dissolue, on n'eût pas jeté par milliers les enfants de la France dans la gueule dévorante du Moloch révolutionnaire. Mais les larves qui nous viennent d'outre-tombe sont toujours froides et altérées ; les fantômes demandent du sang, et quand les têtes se désorganisent au point d'enfanter des visions, les mains sont bien près de commettre des crimes.

— Donnez-moi des flèches! s'écriait Quactius Aucler, qu'un faible hiérophante de Cérès venge la nature outragée ! Il s'agissait de tuer les prêtres; mais notre homme, que l'hallucination révolutionnaire avait rendu complètement fou, voulait les tuer à coups de flèches, afin de donner à leur supplice une couleur plus antique. Ce Quactius Aucler, qui se disait hiérophante de Cérès, a laissé un livre curieux intitulé la *Pracie*, où il demande sérieusement le retour au Culte de Jupiter, puisqu'on ne pouvait pas s'en tenir au règne de Saturne. Mais la Révolution de toulut adorer ni Saturne ni Jupiter ; elle fut elle-même Saturne, et, suivant la sombre prophétie de Vergniaud, elle dévora tous ses enfants.

CHAPITRE VII.

LES ESPRITS AU MOYEN AGE. •• LE DIABLE JOUE
TOUJOURS LE PREMIER ROLE DANS LA COMÉDIE DES
PRODIGES. - L'ARCHEVÊQUE UDON DE MAGDE-
BOURG. LE DIACRE RAYMOND. - LES VAM-
PIRES. LES MAISONS HANTÉES.

Tant que dure cette enfance de la raison moderne qu'on appelle le moyen âge, les forces secrètes de la nature, les phénomènes de magnétisme, les hallucinations surtout, dont les dere sont l'abondante pépinière, font croire à l'influence presque continuelle des esprits. Les fantômes aériens que l'imagination crée et poursuit dans les nuages, deviennent des sylphes, les vapeurs de l'eau sont des ondines, les vertiges du feu sont des salamandres, les émanations enivrantes de la terre sont des gliomes, les lutins dansent avec les fées au clair de la lune. Tout le sabbat est déchalné. La raison sommeille, la critique est absente, la science est muette. Abeilard expie cruellement ses hom

mages prématurés à l'intelligence et à l'amour. Les morts remuent, les tombeaux parlent, sans qu'on s'avise de soupçonner qu'on a inhumé des vivants. L'Évangile seul brille au milieu de ces ténèbres profondes, comme une lampe toujours allumée dans une église pleine d'épouvantes et de mystères. Or, l'Évangile déclare que les morts ne peuvent et ne doivent jamais revenir; que l'ordre de la Providence s'y oppose. Voici le texte qu'on ne saurait trop répéter pour l'opposer aux rêveries des spirites; on le trouve vers la fin du seizième chapitre de saint Luc :

« Suivant l'ordre de toutes choses, entre vous et nous le grand chaos s'est affermi, en sorte que, d'ici, ON NE PEUT ALLER VERS VOUS, et que, de là où vous êtes, ON NE PEUT VENIR ICI à (c'est Abraham qui parle au mauvais riche).

Le mauvais riche répond : « Je te prie, père, d'envoyer le Lazare dans la maison de mon père. Car j'ai cinq frères, et Lazare les avertira afin qu'ils ne viennent pas à leur tour dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui dit : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. » Et lui, il dit : « Non, père Abraham; mais si quelqu'un d'entre les morts va les visiter, ils feront péni-

tence. » Abraham répondit : « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils n'écouteront pas même un mort qui serait ressuscité. »

Ce passage est infiniment remarquable et contient toute une révélation sur l'ordre éternel et immuable des destinées de l'homme. Nous y voyons la force de la nature qui pousse la vie en avant et referme les portes derrière elle pour qu'elle ne recule jamais. Les échelons de l'échelle sainte s'affermissent à jamais sous les pieds de ceux qui montent, et *ils ne peuvent plus*, entendez-vous bien ? **ILS NE PEUVENT PLUS** redescendre pour revenir. Remarquons encore qu'Abraham n'admet la possibilité du retour de Lazare sur la terre que par voie de résurrection et non d'obsession spirite. Car, suivant l'un des grands dogmes de la kabbale, l'esprit se dépouille pour monter, et il faut qu'il se revête pour descendre. Il n'y a qu'un moyen possible pour qu'un esprit déjà affranchi se manifeste de nouveau sur la terre : il faut qu'il reprenne son corps et qu'il ressuscite. Il y a loin *de là* à se fourrer dans une table ou dans un cha—peau.

Voilà pourquoi la nécromancie est horrible. C'est qu'elle constitue un crime contre nature.

Le nécromancien n'a-t-il pas la témérité de vouloir secouer l'échelle sainte afin de faire tomber les esprits qui montent ? Cela ne se peut pas sans doute, et le sacrilège évocateur ne sera assailli que par ses propres vertiges, Aussi, les meilleurs théologiens du moyen âge ont-ils dit que les morts restent irrévocablement où la justice de Dieu les a envoyés, et que le démon seul répond à l'appel des magiciens et prend la forme des trépassés qu'on appelle pour égarer la conscience humaine, et faire croire aux sorciers qu'ils peuvent troubler à leur gré l'empire des aïeux et de Dieu,

C'est dire, en termes allégoriques, précisément ce que nous disons dans le langage de la raison et de la science. Le démon, c'est la folie, c'est le vertige, c'est l'erreur ; c'est la personnification de tout ce qui est faux et insensé. Ici, nous tendons à M. de Mirville une main qu'il ne prendra certainement pas. Laissons-lui son diable de carton, qu'il fait jaillir de ses gros livres comme d'un joujou à surprise : M. de Mirville est un enfant.

Nous insistons ici sur l'autorité de l'Évangile et des théologiens, parce qu'il s'agit de choses qui sont exclusivement du domaine de la foi. La science n'admet rien qu'elle ne puisse démontrer : or, la

science ne saurait démontrer la continuation de la vie humaine après la mort. Elle n'admet donc pas les esprits; et le titre de notre livre, *la Science des esprits*, serait un paradoxe s'il ne signifiait science des hypothèses relatives aux esprits.

La science est purement humaine, et la foi ne saurait raisonnablement s'affirmer divine, si elle n'est immensément collective. C'est cette collectivité qui mérite aux croyances le nom de religion, c'est-à-dire lien moral qui rattache les hommes les uns aux autres.

La science ne saurait nier le besoin qu'ont les hommes de religion, pas plus que le phénomène des grandes associations religieuses. En tant que la religion est dans la nature de l'homme, elle appartient à la science qui étudie l'homme; mais cette science doit se borner à constater, sans se laisser influencer par lui, le phénomène de la foi.

Une croyance isolée ne mérite pas le nom de foi, car foi signifie confiance : se défier de toute autorité sociale et n'avoir confiance qu'en soi-même, c'est être fou. Le catholique croit à l'Église, parce que l'Église représente pour lui l'élite des croyants. Voilà ce qui justifie la foi du charbonnier. Or, le charbonnier n'est pas seulement

croyant en matière de religion, il doit l'être aussi en matière de science : ira -t-il nier.ou contester le génie de Newton , parce qu'il ne comprend rien à ses théorèmes ? Je ne suis pas expert en peinture, mais je m'en rapporterais volontiers à Ingres , à Paul Delaroche, à Gigoux ; et ces grands artistes, qui peuvent n'être pas experts en théologie , en exégèse, en kabbale , ne seraient pas raisonnables s'ils ne s'en rapportaient pas à ceux qui ont spécialement étudié ces hautes sciences. Je ne comprends peut-être pas toujours ce qu'ils peuvent dire sur les arcanes de la peinture , pourquoi se fâcheraient-ils si mes livres ne sont pas pour eux parfaitement clairs? Il me suffit que des hommes de science spéciale et de jugement les comprennent, et il sera très-raisonnable de s'en rapporter à ceux-là.

Tel est donc le fond de la foi. C'est la confiance de ceux qui ne savent pas en ceux qui savent; et comme la formule des croyances doit toujours emprunter à la science la base de ses hypothèses, comme on ne peut pas raisonnablement croire ce que la science démontre faux, comme il est nécessaire que la science admette au moins la possibilité des hypothèses, comme les hypothèses de

la foi sont celles que la science avoue ne pouvoir jamais transformer en axiomes ou en théorèmes, il s'ensuit qu'en matière de foi surtout l'autorité est nécessaire, et que cette autorité doit être collective, hiérarchique et universelle, en d'autres termes, catholique. C'est ce que nous avons à prouver.

Au moyen âge la foi est aveugle, parée qu'elle n'admet pas la critique et ne s'appuie pas sur la science, qui fait défaut. Il s'ensuit que le raisonnement est faible et que les rêveries abondent. La médecine, par exemple, n'ose pas s'occuper de l'âme, et c'est à l'âme qu'on attribue les affaiblissements du cerveau. Les hallucinés sont alors des inspirés, soit de Dieu, soit du diable; les femmes hystériques sont des possédées; les maniaques sont des âmes que Dieu conduit par des voies mystérieuses. Tout est possible alors, tout est permis dans l'ordre prétendu surnaturel, excepté pourtant les évocations auxquelles l'enfer seul peut obéir, et qui troublent inutilement l'ordre immuable de la nature elle silence éternel des tombeaux.

L'Évangile affirme que les âmes du ciel ne

peuvent redescendre et que les âmes de l'enfer

ne peuvent remonter. Restent celles du purgatoire. Mais celles—ci, vouées à l'expiation, ne peuvent plus pécher, et n'ont par conséquent pas le pouvoir de tourmenter les vivants et de les induire en erreur. Le purgatoire, disent les théologiens, est un enfer résigné, parce qu'il y reste l'espérance. On y souffre, on y aime, on y prie, mais on ne peut pas en sortir avant le temps marqué par l'éternelle justice. Que peuvent avoir de commun ces reclus de l'expiation et de la prière avec les divagations, tantôt stupides, tantôt grivoises, des tables parlantes? Comment le démon même, cette personnification sauvage et grandiose de l'incurable orgueil et du désespoir sans remède, descendrait-il à des *lazzis* d'arlequin où à des moralités de M. Prud'homme? Le diable du moyen âge est souvent narquois, nous voulons bien en convenir; mais qui ne voit ici, derrière les cornes du bouc, passer les oreilles de la mère folle, de cette satire gauloise qui parfois''s'en prend à Dieu même des sottises de ses ministres et fait le roman comique de *Beelzebuth* comme elle a fait le roman du *Renard*?

Le diable, d'ailleurs, n'a jamais cessé de faire sa demeure dans la conscience des mauvais préé.

tres, et les supercherries des vieux sanctuaires se reproduisaient souvent avec les anciens vices dans les temples du Dieu nouveau. Si des bruits inexplicables troublaient le silence des campagnes, c'étaient des âmes qui demandaient des prières, et les prières, pour le prêtre, c'est de l'argent. D'autres fois aussi d'in vraisemblables récits ne dénonçaient qu'un miracle et servaient à cacher un crime; nous n'en citerons pour exemple que la terrible légende d'Eudes ou Udo, archevêque de Magdebourg. C'était un prélat trop savant pour son siècle, et qui semblait vouloir, avant l'époque marquée par la Providence, commencer la révolution religieuse réservée au génie médiocre, mais opiniâtre, de Luther. Udo de Magdebourg s'était déclaré contre le célibat des prêtres; il avait tiré de son cloître une abbesse dont il faisait presque publiquement sa concubine, en attendant qu'il pût la nommer sa femme. Le jeune clergé commençait à s'éparpiller dans la voie du scandale; les vieux prêtres étaient sombres et attendaient:

Voilà qu'un matin l'archevêque est trouvé sans vie dans le chœur de sa cathédrale; la tête, séparée du tronc, grimaçait dans une mare de sang;

le **corps était** en chemise. Évidemment l'archevêque avait été arraché de son lit et traîné dans l'église, où on l'avait décapité. Quels étaient donc les bourreaux, ou, pour mieux dire, les assassins ?

La femme qui partageait la chambre d'Udo raconta en tremblant qu'une voix terrible s'était fait entendre. Elle disait, sur un ton de psalmodie :

*Cessa de Judo,
Lusisii salis Udo ;*

rimes barbares qu'on pourrait traduire par celles-ci :

**Repose toi donc,
Assez de plaisir Udon.**

Puis une porte secrète de l'appartement s'ouvrit, et des hommes noirs se jetèrent sur l'archevêque, qu'ils arrachèrent du lit et entraînèrent avec eux. La femme n'avait plus rien vu ni rien entendu ; elle s'était évanouie de frayeur.

Or il y avait dans le chapitre de la cathédrale de Magdebourg un chanoine nommé Friedrich, qui passait pour un saint et menait la vie d'un ascète.

Ce chanoine veillait cette nuit-là dans l'église, et priait Dieu de faire cesser les scandales de l'archevêque. La grande nef était silencieuse ; le ciel était sans lune, et le vieux prêtre frissonnait dans la profondeur de la nuit, lorsque tout à coup la porte de la sacristie s'ouvre avec fracas, et l'on entend des hurlements étranges mêlés à des cris étouffés. Un personnage vêtu de blanc, et portant au dos de grandes ailes, vient allumer les cierges du maître-autel. Friedrich alors put voir un homme que des manières de démons tenaient étroitement garrotté; puis son attention fut attirée de nouveau sur la porte ouverte de la sacristie : une procession singulière entrait dans l'église.

En tête marchaient, reconnaissables à leur cosiume traditionnel et à leurs insignes légendaires, les saints protecteurs de l'église de Magdebourg; puis des anges vêtus de blanc, précédant une femme de haute taille qu'à son manteau bleu et à sa couronne d'or ou devait reconnaître pour la Vierge; après elle venaient d'autres anges vêtus de noir et de rouge, au milieu desquels saint Michel apparaissait, armé d'un large coutelas; enfin, entouré de céroféraires portant des torches allumées, marchait un homme couronné d'épines et

portant une longue croix à la main. Tout ce clergé de l'autre monde prit place dans le chœur. Le Christ, ou du moins celui qui en faisait le personnage, s'assit à la place même et sur le trône de l'archevêque, et les démons commencèrent à accuser Udo, qu'ils tenaient au milieu d'eux lié et probablement bâillonné. Le coupable n'eut rien à répondre. La Mère de Dieu fit mine de prier pour lui ; puis, quand le démon parla des scandales du prélat et de la religieuse séduite, la Vierge abaissa son voile et se retira en faisant un geste de dégoût. Le juge alors fit signe à saint Michel; le coutelas flamboya et s'abattit, puis les cierges et les torches s'éteignirent, et tout disparut dans l'ombre.

Le chanoine Friedrich se demanda s'il n'avait pas fñit un rêve, et s'avança en tremblant dans le thœur. Arrivé au pied de l'autel, il sentit que la dalle était humide, et se heurta contre Mie masse Inerte. La lampe même de l'autel était éteinte, et Friedrich dut retourner chez lui pour se procurer de la lumière; mais l'émotion et ('épouvante l'empêchèrent de retourner à l'église, et ce fut seulement le matin que les servants de la cathédrale, en ouvrant les portes, virent le cadavre décapités

Le corps du maudit ne fut pas inhumé en terre sainte; les taches de son sang ne furent pas lavées sur les dalles du choeur : on les couvrit seulement d'un tapis, et lorsqu'on installait un nouvel archevêque de Magdebourg, le chapitre et le clergé le conduisaient solennellement à cette place; on levait le tapis et l'on faisait voir au prélat le sang du sacrilège Udo.

Rien dans les sombres légendaires du moyen âge ne nous paratt épouvantable comme cet assassinat attribué à Jésus-Christ ; et, certes, si la séparation des deux mondes n'était pas infranchissable pour ceux qui sont montés plus haut; si le Sauveur lui-même pouvait, sans troubler l'ordre éternel de la Providence, se rendre encore présent parmi nous autrement que dans son Évangile et son Eucharistie, ne serait-il pas venu lui-même paralyser et terrasser les acteurs de cette tragédie infâme? ne serait-il pas venu délier et relever le malheureux Udo en lui disant, comme à la femme adultère : Allez, et ne péchez plus? — Si les esprits de l'autre monde podvaient s'armer d'uii glaive matériel pour atteindre les coupables de la terre, est-ce que Torquemada eût pu achever tranquillement ses auto-da-fé ? Est-ce qu'Alexan-

dre VI, qui empoisonnait les hosties et se livrait publiquement à des incestes, ne méritait pas bien mieux qu'Udo de Magdebourg d'être décapité par les anges, non pas la nuit et dans le secret d'une église déserte, mais en plein soleil, *urbi et orbi*, devant Rome tout entière et devant l'univers entier? Mais il n'appartient qu'aux hommes, aux fléaux, à la vieillesse et à la maladie de donner la mort. Dieu est le père de la vie; il ne charge pas plus ses anges d'être les valets de nos échafauds qu'il n'a chargé ses prêtres d'être les pourvoyeurs de l'enfer.

Supercherie intéressée d'une part, ignorance de l'autre, phénomènes inexplicables mais non inexplicables, voilà toutes les causes qui justifient l'intervention prétendue *des esprits pendant tout le cours du moyen âge. L'étude de la nature était alors abandonnée pour une scholastique barbare ; ou jurait sur la foi d'Aristote et du maître des sentences; la peur de l'enfer empêchait qu'on ne s'occupât du monde, et la pensée de la mort faisait négliger la vie. On sait l'histoire de ce diacre Raymond, à qui la terreur de l'enfer causa un cauchemar posthume, dont le résultat fut la fondation de la Grande-Chartreuse par saint Bruno;

contagion de la peur, transmission épidémique du délire. Si la sainteté, dans ce temps-là, consistait en une plus grande frayeur de l'enfer, quel homme fut plus saint que le malheureux diacre Raymond? Tombé dans une léthargie d'épouvante que tout le monde prend pour la mort, il se raidit trois fois dans son suaire et se redresse dans son cercueil en criant : de suis accusé ! — je suis jugé ! — je suis damné! Puis il retombe, vaincu cette fois et véritablement tué par la terreur. On cesse alors la cérémonie funèbre, on éteint les cierges et l'on va jeter le corps dans quelque trou creusé à la hâte. Qui sait si cette fois c'était bien définitivement la mort et si le malheureux ne se réveilla pas une quatrième fois sous terre pour se sentir enterré vivant et se ronger les poings de désespoir

Nous avons admis dans nos précédents ouvrages la possibilité du vampirisme, et nous avons même cherché à l'expliquer. Les phénomènes qui se produisent actuellement en Amérique et en Europe appartiennent certainement à cette horrible maladie. On appelle improprement vampires certains monomanes qui, comme le sergent Bertrand, sont poussés fatalement à se repaître de la

chair des mous; mais les Véritables vampires sont des morts qui aspirent et épuisent le sang des vivants. Les médiums ne mangent pas, il est vrai, la chair des morts, mais ils aspirent par tout leur organisme nerveux le phosphore cadavéreux ou la lumière spectrale. Ils ne sont pas vampires, mais ils évoquent les vampires. Aussi sont-ils tous débiles et malades, faibles d'esprit et de corps et fatalement enclins aux hallucinations et à la folie. Les pratiques énervantes de l'évocation les épuisent vite, et ils tombent dans une consommation lente comparable à celle que le docteur Tissot décrit comme une suite des habitudes solitaires. Le spiritisme c'est l'onanisme des âmes.

La loi de Moïse veut qu'on mette à mort ceux qui consultent les *oboth*, c'est-à-dire les fantômes de *l. ob* ou de la lumière passive. Ce grand législateur voulait, par de rigoureux exemples, préserver son peuple de la contagion du vampirisme et des abîmes de l'hallucination spectrale. Nous ne croyons pas même que le simple somnambulisme magnétique eût trouvé grâce devant ses yeux. Nous ne sommes plus au temps de Moïse, et le Code pénal du prophète hébreu est heureux, semant abrogé comme celui de Dracon. Nous ne

voulons certes pas qu'on tue les somnambules et les spirites, mais si nos avertissements, fondés sur la science et sur la religion, pouvaient en détourner quelques-uns de se tuer eux-mêmes, nous n'aurions pas perdu nos recherches et notre labeur.

Venons maintenant aux lieux fatidiques et aux maisons hantées, et reconnaissons avant tout l'existence et la réalité d'un grand nombre de phénomènes qui, au moyen âge surtout, favorisaient la croyance à ce genre de superstition. M. de Mirville en cite beaucoup : nous renvoyons nos lecteurs à ses ouvrages, et nous nous contenterons d'une citation qu'il emprunte à un auteur estimé du quinzième siècle, Alexander ab Alexandro. Voici comment parle cet auteur :

« C'est, dit-il, une chose bien notoire et connue de tout Rome, que je n'y ai pas craint d'habiter plusieurs maisons que tout le monde refusait de louer en raison des manifestations épouvantables de revenants qui s'y passaient toutes les nuits. Là, en outre des tapages, des tremblements et des voix stridentes qui venaient troubler notre silence et notre repos, nous y voyions encore un spectre hideux et entièrement noir, de l'aspect le plus

menaçant, qui semblait implorer de nous assistance; et pour qu'on ne me soupçonne pas d'avoir voulu forger quelque fable, on me pardonnera d'en appeler au témoignage de Nicolas Tuba, homme de mérite et d'une grande autorité, qui me demanda à venir avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance s'assurer de la réalité des choses. Ils veillèrent donc avec nous, et quoique les lumières » fussent allumées, ils virent bientôt, et en même temps que nous, paraître ce même fantôme avec ses mille évolutions, ses clameurs, ses épouvantements, qui firent croire mainte et mainte fois à nos compagnons, malgré tout leur courage, qu'ils allaient en être les victimes. Toute la maison retentissait des gémissements de ce spectre, toutes les chambres étaient infestées à la fois; mais lorsque nous approchions de lui, il paraissait reculer, surtout fuir la lumière que nous portions à la main. Enfin, après un tapage indicible de plusieurs heures, et lorsque la nuit tirait à sa fin, toute la vision s'évanouit.

(i De toutes les expériences que je fis alors, une mérite surtout d'être citée, car, à mes yeux, ce fut le plus grand de ces prodiges et le plus effrayant.... La nuit était venue, et, après avoir

fermé ma porte avec un fort cordon de soie, je m'étais couché. Je n'avais pas encore dormi, et ma lumière n'était pas encore éteinte, lorsque j'entendis mon fantôme faire son tapage ordinaire à la porte, et, peu de temps après, la porte restant fermée et attachée, je le vis, chose incroyable ! s'introduire dans la chambre, par les fentes et les serrures. A peine entré, il se glisse sous mon lit, et Marc, mon élève, ayant aperçu toute cette manœuvre, glacé d'épouvante, se mit à pousser des cris affreux et à appeler au secours. Moi, voyant toujours la porte fermée, je persistais à ne pas croire à ce que j'avais vu, lorsque je vis ce terrible fantôme tirer de dessous mon lit un bras et une main avec lesquels il éteignit ma lumière. Celle—ci éteinte, alors il se mit à bouleverser non-seulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans ma chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit avant réveillé la maison, nous aperçûmes des lumières dans la chambre qui précède la mienne, et en même temps nous vîmes le fantôme ouvrir la porte et s'échapper par elle. Mais voilà ce qu'il a de plus étonnant : il ne fut aucunement vu

par tous ceux qui apportaient de la lumière! »

M. de Mirville, qui cite aussi *ce* fait, ajoute
 « On sent combien il est facile d'expliquer en gros les phénomènes qu'on rapporte en quatre lignes, mais nous voyons combien chacune vient ajouter à la difficulté de la solution. Alexandre était fou dans ce moment, soit; mais *avec* lui, son élève, son domestique, et Tuba, et les jeunes gens, et toute la maisonnée, et toute la ville de Rome qui ne voulait plus de cette maison..., il y avait donc dans cette maison une cause hallucinatrice pour tout le monde? Quelle était cette cause?... Une cause qui, ne pouvant ouvrir les portes du dehors, passait par les fentes, mais ouvrait très-bien de l'intérieur. »

Ce qui caractérise surtout cette histoire, et ce que M. de Mirville ne saurait voir, c'est le défaut absolu de logique et de vraisemblance qui caractérise les hallucinations et les rêves. Une porte fermée par un simple cordon *de* soie est plus facile à ouvrir du dehors que du dedans, en poussant de manière à rompre le cordon, et c'est le contraire qui arrive; l'Esprit qui est entré par le trou de la serrure n'a pas besoin d'ouvrir la porte pour sortir, et il se donne *cette* peine inutile. Il n'est pas visible pour tout le monde, quoi qu'en dise M. de

Mirville qui, ici, suivant une méthode qui est la sienne, semble n'avoir pas même lu la citation dont il fait usage. L'air de cette chambre devait être vicié, puisque la lumière s'y éteignait. Le bras du fantôme était une vision *de* l'asphyxie ; la porte une fois ouverte et le courant d'air établi, le spectre a disparu. On pourrait rapprocher de cette histoire un fait tout récent que nous avons lu, il y a quelques années, dans les journaux.

Il y avait dans un endroit qu'on cite, et chez des personnes qu'on nommerait au besoin, une chambre hantée. Un savant résolut d'y coucher et y coucha. Vers le milieu de la nuit il éprouve une oppression horrible, une douleur d'estomac pleine de déchirements et d'angoisses, et il voit, dans une lueur phosphorescente, un affreux démon vert pomme qui était accroupi sur sa poitrine et qui lui fouillait les entrailles avec ses ongles. Il pousse un râlement qui est entendu, on vient à son secours, on donne de l'air à la chambre, et le savant, revenu à lui, se sent malade et reconnaît les symptômes *de* l'empoisonnement par l'arsenic. On le tire de la chambre fatale, des réactifs lui sont administrés, il se rétablit et peut se livrer à un examen sérieux et attentif de la chambre hantée.

Il reconnatt qu'elle est tapissée d'un papier vert pomme coloré au moyen d'une préparation arsenicale. Alors tout s'explique pour lui. En effet on changea le papier de cette chambre, et le fantôme homicide ne revint plus.

C'est en étudiant de près les prodiges qu'on découvre les lois secrètes de la nature.

Voilà, par exemple, une maison qui attire les pierres comme un fer aimanté attire la limaille de fer. C'est étrange, n'est-ce pas? mais c'est aussi ce qu'on devait dire lorsqu'on a remarqué, _pour la première fois, les phénomènes de l'aimant. On découvrira bientôt qu'il existe des aimants spéciaux dans les trois règnes de la nature, et que la maison lapidée devait attirer les pierres comme le médium écossais Home ou la jeune paysanne Angélique Cotin attiraient les meubles. La *vie de l'homme* se répand sur les choses qui sont à son usage, et les prescriptions de la Bible prouvent que la contagion de la lèpre s'attachait aux maisons comme aux hommes. Pourquoi n'y aurait-il pas des maisons malades d'aimantation déréglée comme il y avait alors des maisons lépreuses ? •Ce qui est certain, c'est que la nature est harmonieuse et régulière, c'est qu'elle obéit à des lois ri-

e

heureusement exactes dans le résultat de leur action et qu'elle ne donne jamais de démentis ni à son auteur, ni à elle-même. Son miracle permanent, c'est l'ordre éternel. Les prodiges passagers sont des accidents prévus par l'harmonie universelle et ne prouvent pas plus l'intervention des esprits que les météores ne prouvent l'existence des astres. La raison suprême est comme le soleil : insensé qui ne la voit pas !

PHÉNOMÈNES MODERNES

CHAPITRE I.

LES TABLES TOURNANTES ET PARLANTES.

L'existence *de* l'aimant universel spécialisé dans les métaux, dans les plantes, dans les animaux, dans les hommes, était connue des anciens hiérophantes. C'est à cette force mystérieuse qu'ils donnaient les noms d'Od, d'Ob et d'Aour, chez les Hébreux. C'est la double vibration de la lumière universelle et vitale. Lumière astrale dans les astres, lumière magnétique dans les pierreries et les métaux, magnétisme animal chez les animaux et chez l'homme Tout, dans la nature, en révèle l'existence.

Les expériences de Mesmer et de ses successeurs ont prouvé que le magnétisme animal peut communiquer aux objets inertes la vie et la volonté de l'homme. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner du phénomène si multiplié de nos jours des tables tournantes et parlantes; mais l'ignorance aime à s'étonner, parce qu'en s'étonnant elle s'émerveille, et qu'en s'émerveillant elle s'enchantée, puis elle ne veut plus être désenchantée, et n'écoute pas les simples diseurs de vérité.

La vérité presque tout entière sur les tables merveilleuses se trouve très—simplement et très—clairement exprimée dans une lettre d'un savant anonyme que cite M. A. Morin. « Croyez bien, dit ce savant, qu'il n'existe, dans les tables, ni esprits, ni revenants, ni anges, ni démons; mais il y a de tout cela si vous voulez, quand vous voulez, et comme vous voulez, puisque cela dépend de votre imaginative, de votre tempérament, de vos croyances intimes, anciennes ou nouvelles. La *Meraambulance* n'est qu'un phénomène mal observé par les anciens, incompris par les modernes, mais parfaitement naturel, qui touche à la physique d'une part et à la psychique de l'autre ; mais il était incompréhensible avant la découverte de

l'électricité et de l'héliographie, parce que, pour expliquer un fait de l'ordre spirituel, nous sommes obligés de nous appuyer sur le fait correspondant de l'ordre matériel, comme les anciens poètes le faisaient par des comparaisons et les prophètes par des paraboles.

« Or, vous savez que le daguerréotype a non-seulement la faculté d'être impressionné par les objets, mais aussi par l'image des objets. Eh bien ! le phénomène en question, qui devrait s'appeler la *photographie mentale*, ne produit pas seulement les réalités, mais aussi les rêves de notre imagination, avec une telle fidélité que nous y sommes trompés, ne pouvant distinguer une copie prise sur le vif d'une épreuve prise sur l'image.

« Cette photographie mentale, direz-vous, est une chose bien extraordinaire, bien merveilleuse. — On en a dit autant de la photographie ordinaire, puis on s'y est familiarisé. Il en sera de même de la nouvelle découverte : on s'habituera, et chacun vérifiera, en faisant des tables comme on fait du daguerréotype, les uns bien, les autres mal, car il faut pour réussir un ensemble de précautions et de conditions indispensables au succès. Le premier maladroit, le premier étourdi venu

n'est pas plus en état d'obtenir *une bonne épreuve* d'un côté que de l'autre.

«La magnétisation d'un guéridon ou d'une personne est absolument la même chose, et les résultats sont identiques ; c'est l'envahissement d'un corps étranger par l'électricité vitale intelligente ou la pensée du magnétiseur et des assistants.

« Rien ne peut donner une idée plus juste et plus facile à saisir que la machine électrique rassemblant le fluide sur son conducteur, pour en obtenir une force brute qui se manifeste par des éclats de la lumière, etc. Ainsi l'électricité accumulée sur un corps isolé acquiert une puissance de réaction égale à l'action, soit pour aimanter, soit pour décomposer, soit pour enflammer, soit pour envoyer ses vibrations au loin. Ce sont là des effets sensibles de l'électricité *brute* (1) produite par des éléments bruts; mais il y a évidemment une électricité correspondante produite par la pile cérébrale *de l'homme : cette électricité de l'âme, cet éther spirituel et universel qui est le *milieu ambiant de l'univers* métaphysique ou in-

(4) Brute est le nom donné par la table pour la distinguer de l'électricité intelligente.

corporel, a besoin d'être étudié avant d'être admis par la science, qui ne connattra rien du grand phénomène de la vie avant cela.

« L'électricité cérébrale, qui n'est plus pour moi et mes collaborateurs à l'état d'hypothèse, parait avoir besoin, pour se manifester à nos sens, du secours de l'électricité statique ordinaire ; de sorte que si celle-ci manque dans l'atmosphère, quand l'air est très-humide par exemple, on ne peut obtenir aucun mouvement des tables, qui vous disent clairement le lendemain ce qui leur manquait la veille.

« L'intelligence d'une table actionnée est le résumé ou, si vous le voulez, le reflet de l'intelligence des personnes• qui l'actionnent, on peut même dire *de* tout un salon attentif et en harmonie de sentiments et de croyances. D'autres fois, ce n'est que la répercussion des idées d'une seule personne plus influente par sa volonté, qui peut même paralyser ou activer de loin le guéridon et lui imposer tel ordre d'idées qu'il lui plan.

« Il n'est nullement besoin que les idées soient nettes dans le cerveau des personnes : la table les découvre et les formule d'elle-même, en prose ou en vers, et toujours en termes propres ; elle

demande souvent du temps pour remplir certains bouts-rimés; elle commence un vers, le rature, le corrige ou le retourne à notre instar ; elle joue, plaisante et rit avec nous comme le ferait un interlocuteur bien élevé. Si les personnes sont sympathiques et bienveillantes les unes pour les autres, elle se met au ton général de la conversation, c'est l'esprit du foyer; mais si on lui demande une épigramme contre une personne absente, elle emporte la pièce. Quant aux choses du monde extérieur, elle en est aux conjectures comme nous ; elle compose ses petits systèmes philosophiques, les discute et les soutient comme un rhéteur des plus retorts. En un mot; elle se fait une conscience et une raison à elle, avec les matériaux qu'elle trouve en nous.

« Tout cela vous parera bien bizarre, bien incroyable ; mais, après vérification, vous en arriverez là comme nous.

« Les Américains sont persuadés que ce sont des morts qui reviennent ; d'autres, que ce sont des esprits, d'autres des anges, d'autres des démons, et il arrive précisément à chaque groupe le reflet de sa croyance, de sa conviction préconçue : ainsi les initiés des temples de Sérapis,

de Delphes, des Branchides et autres établissements théurgico-médicaux de ce genre, étaient-ils bien convaincus d'avance qu'ils allaient entrer en communication avec les dieux adorés dans chaque sanctuaire ; *Ce* qui ne manquait pas d'avoir lieu.

« A nous, qui savons la valeur du phénomène, il ne nous arrive aucune chose que nous ne puissions expliquer sans peine d'après nos principes ; nous sommes parfaitement sûrs qu'après avoir chargé un guéridon de notre *t'eux* magnétique, nous avons créé une intelligence analogue à la nôtre, qui jouit comme nous de son libre arbitre, et peut converser avec nous, discuter avec nous, avec un degré de lucidité supérieure, attendu que la résultante est plus forte que l'individu, ou le tout plus grand que la partie.

« La meilleure condition est de n'avoir pour collaborateurs que des enfants presque sans influence mentale; c'est à peu près comme si vous étiez seul en présence de votre conscience et en conversation intime avec vous-même, sauf que le raisonneur éphémère formule *ce* qui n'était qu'à l'état de chaos ou de nébuleuse dans votre con-

science.

« 11 n'est pas une réponse des oracles anciens qui ne trouve son explication naturelle d'après la théorie dont nous avons la clef. N'accusons plus Hérodote d'avoir radoté dans ses récits les plus étranges que nous tenons pour aussi vrais et sincères que tous les autres faits historiques consignés dans les récits de tous les écrivains du paganisme.

« Le christianisme, qui avait pris à tâche de délivrer le monde de ces croyances superstitieuses dont il avait reconnu l'inanité et les dangers sans en découvrir les causes, a eu les plus grands combats à livrer pour détruire les oracles et le sibyllisme ; il a dû employer plus que la persuasion, et l'établissement de l'inquisition n'a pas eu d'autre but; lisez *Ammien Marcellin* et les violences des premiers empereurs chrétiens contre les consultants de tables, et les sermons de Tertullien contre ceux qui interrogeaient *Capellas et Meneas* (Chèvres et Tables).

« Il n'a pas fallu moins de dix-sept siècles et demi pour avoir raison des sorciers par le fer et le feu; les derniers survivants furent Urbain Grandier et Cagliostro: mais le phénomène étant naturel renaissait tantôt sous la forme des trem-

bleurs de saint Médard, tantôt sous celle des hallucinés de saint Pâris, dont Talleyrand a constaté la réalité dans sa jeunesse, en crucifiant une sibylle avec l'abbé de Lavauguillon, sans lui faire de mal. Mesmer a ressuscité la chose.

« Ce phénomène est aussi ancien que l'homme, puisqu'il lui est inhérent. Les prêtres de l'Inde et de la Chine l'ont pratiqué avant les Égyptiens et les Grecs. Les sauvages et les Esquimaux le connaissent ; c'est le *phénomène de la Foi*, source de tous prodiges ; quand la foi s'affaiblit , les miracles disparaissent. Celui qui a dit : « avec la foi, on transporte les montagnes, » ne s'étonnerait pas qu'on soulevât un guéridon. Avec la foi, le magnétiseur enlève un rhumatisme, et les bergers de la campagne obtenaient du pied de leur chèvre, comme nous obtenons du pied de nos tables, des réponses analogues aux croyances intimes des interrogateurs, aussi étonnés de voir formuler leurs pensées, leurs instincts et leurs sentiments, que le sauvage est étonné de voir refléter sa figure • dans une glace. Les plus mal partagés sont ceux qui croient causer avec le démon qui répercute leurs rêves et quelquefois l'état de leur conscience.

a L'homme, en se regardant au miroir de la table,
S'y voit parfois si laid qu'il se prend pour le diable.

« Plus il y a de croyants réunis par une foi quelconque autour d'une table, plus la pile est chargée, plus les résultats en sont puissants et merveilleux.

« Les premiers chrétiens rassemblés autour de la sainte table pour communier en Dieu voyaient Dieu, comme ceux qui ont foi en la magie et la sorcellerie voient des enchantements et de la sorcellerie partout. Les hôtes du festin de Balthasar ont vu sur les murailles la menace née dans leur conscience contre l'auteur de pareilles orgies, et rien de plus. Ceux qui croient aux apparitions, à des taches phosphorescentes, à des bruits étranges, sont également servis selon leurs idées; car il est fait à chacun selon sa foi. Celui qui a prononcé ces profondes paroles, était bien le Verbe incarné; il ne se trompait pas et ne voulait pas tromper les autres; il disait la vérité, que nous ne faisons que répéter ici sans plus espérer qu'on l'accepte.

a L'homme est un microcosme ou petit monde; il porte en lui un fragment du grand Tout à l'état

chaotique. La tâche de nos *senzidei* est de débrouiller la part qui leur est échue par un travail mental et matériel incessant. Ils ont leur corvée à remplir par l'invention perpétuelle de nouveaux produits, de nouvelles moralités, et la mise en ordre des matériaux bruts et informes départis par le Créateur, qui les *crée* à son image pour créer à leur tour et compléter l'oeuvre de la création, oeuvre immense qui ne finira que quand le tout sera tellement parfait, qu'il sera devenu semblable à Dieu et capable de se survivre à lui-même. Nous sommes bien loin de ce moment final, car on peut dire que tout est encore à faire, à refaire et à parfaire ici-bas, institutions, machines et produits.

Mens non blm ag itat sed creat molem.

« Nous vivons dans la vie, ce milieu ambiant intellectuel qui entretient dans les hommes et les choses une solidarité nécessaire et perpétuelle; chaque cerveau est un ganglion, une station du télégraphe névralgique universel en rapport constant avec la station centrale et avec toutes les autres, par les vibrations *de* la pensée.

« Le soleil spirituel éclaire les Ames comme le soleil matériel éclaire les corps, car l'univers est double et suit la loi des couples. Le stationnaire ignorant interprète mal les dépêches divines et les rend d'une façon souvent fausse et ridicule. Il n'y a donc que l'instruction et la vraie science qui puissent détruire les superstitions et les non-sens répandus par les ignares traducteurs placés aux *stations de l'enseignement* chez tous les peuples de la terre. Ces aveugles interprètes du Verbe ont toujours voulu imposer à leurs élèves l'obligation de jurer sans examen, *in verbatimagistri*.

« Nous ne demanderions pas mieux, hélas! s'ils traduisaient exactement les voix intérieures qui ne trompent que les esprits faux. C'est à nous, disent-ils, à débrouiller les oracles, nous en avons la mission exclusive, *spiritus flat ubi vult*, et il ne souffle que sur nous, disent-ils.

« Il souffle partout, et les rayons de la lumière spirituelle éclairent toutes les consciences; mais comme il y a des hiboux qui fuient la lumière, il y a aussi des corps réfringents et beaucoup qui sont dénués de la faculté réfléchable. C'est la majorité; et quand tous les corps et tous

les esprits réfléchiront également cette double lumière, on y verra beaucoup plus clair qu'aujourd'hui. »

Nous croyons avec le savant *de* M. Morin que les phénomènes actuels nous mettent sur la voie des plus grandes et des plus importantes découvertes. Cette photographie mentale des idées courantes est quelque chose d'immense qui nous révèle la grande communion de la vie. Une âme unique en effet entretient la vie dans toute la nature, *mens agitat molem*.

Cette âme est active chez les êtres intelligents et passive chez les autres. Or, *ce* qui est actif agit sur ce qui est passif et lui emprunte même sa force. L'homme peut prendre au lion sa vigueur , au singe son agilité et son adresse , il peut aussi imposer au lion et au singe sa propre pensée , et s'en servir comme d'instruments : tout cela est une question de magnétisme.

Croyez—vous que le grand peintre, par exemple, trouve chez le marchand les couleurs dont il fait rayonner sa toile ? Non, sa pensée commande au soleil qui lui abandonne ses reflets. Toute puissance intellectuelle est une magie,

et la matière mise au service de l'esprit devient intelligence.

Le jour pour se manifester a besoin de la nuit, et, comme le dit M. A. Morin dans quelques vers assez heureux dont nous complétons la pensée :

Le temps pour Apollon est venu d'abdiquer ;
Nous savons à présent quel génie invoquer. •
Sa force est

TOUT LB BONDE;

Il se nomme

— Celui qui ne l'a pas est celui qui le donne ; —
Ainsi que dans l'aimant le pôle négatif
Est le constant agent de l'effet positif.
La nature muette inspire la parole,
L'ignorance publique a créé le symbole,
Et l'homme de génie est peut. être, en deux mots,
Celui qui tire à lui l'esprit de tous les sots.

La Fontaine faisait plus : il tirait à lui le génie des bêtes, ou plutôt il leur prêtait le sien, et les faisait parler bien mieux que nos *mediums* ne font parler les guéridons. Le monde appartient au génie. Il dit à la pierre : sois vivante! et la pierre se lève et s'anime. Le statuaire fait les dieux; puis vient la foi, et les dieux parlent, les statue: roulent

les yeux, le marbre pleure. Pure imagination, direz-vous : oui , souvent , mais pas toujours ; et la preuve en est que les tables remuent et parlent réellement. On ne sait pas encore de quelles forces peut disposer l'aimantation humaine; et quand les prodiges de la foi deviendront les conquêtes de la science, l'homme, élevé au-dessus de toutes les superstitions, aura pris sa place dans l'univers ; il comprendra qu'il est né pour commander à la nature, et qu'il est ici-bas le plénipotentiaire de Dieu.

La photographie est, certes, une des plus belles et des plus curieuses découvertes de ce siècle : mais, dans ce bon temps d'autrefois, que regrettent si sincèrement MM. Veuillot et de Mirville , l'inventeur de cette belle chose n'eût-il pas été accusé de magie, et les masses ignorantes n'eussent-elles pas été persuadées que ces peintures instantanées et merveilleuses étaient l'ouvrage des malins esprits ? Qu'eût-on pensé alors du stéréoscope, cette double lorgnette qui donne du relief à un reflet et change un fantôme en statue ? Un voyageur emporte les Alpes dans sa poche; on met le dôme de Saint-Pierre de Rome dans un étui. Joignez le microscope au stéréoscope , et

vous verrez se dresser entre vos mains, dans toute leur effrayante hauteur, les colosses des Pyramides, que vous pourrez contempler à votre aise à travers le trou d'une aiguille !... Voyons, notre cher monsieur de Mirville, est—ce que votre diable ne s'en mêle pas vraiment un peu? Non, n'est—ce pas ? Mais, quant à la photographie mentale des tables parlantes, c'est bien autre chose : oui, c'est autre chose, en effet ; mais c'est une autre chose tout à fait analogue à la première.

De même que la photographie solaire reproduit avec une fidélité désespérante les taches et les verrues d'un visage, la photographie astrale reproduit le néant des vaines conversations, la témérité des conjectures et les faux pas des sottises pensées. On connait les prétendues révélations de Victor Rennequin; le medium Rose nous affirme qu'Escousse et Lebras ont été Roméo et Juliette, et rencontre dans *Saturne* l'infortuné Lesurques, qui est devenu jardinier. Ceci nous rappelle un couplet d'une chanson amphigou—rique *de Vadé*

La reine Cléopâtre
Rôtissait dans son âtre

Des marrons
Que Caron
Jette aux poules.
Tandis que Zorobabel.
Faisait cuire, en Israël,
Des moules.

C'est le rêve dans toute son incohérence. Puis il évoque madame Lafarge, et lui fait confesser qu'elle fut coupable : outrage impie à la tombe d'une malheureuse, dont la mémoire, protégée par un doute devant l'opinion publique, touche à l'honneur d'une famille honorable dont quelques membres vivent encore et croient à l'innocence de Marie. Un autre medium, jadis savant, depuis tourneur de tables et halluciné, croit recevoir les baisers d'une femme qu'il a aimée ; puis bientôt son amante d'outre-tombe devient jalouse, d'autres lèvres posthumes ont effleuré la bouche flétrie et démeublée du vieux Girard. Et la nouvelle Diane de *œ* grotesque Endymion (nous osons à peine le répéter après qu'il n'a pas craint de l'écrire), c'est la mère de Dieu elle-même. A côté de ces énormités, nous voyons sortir du crayon des *mediums* des pages qui peuvent n'être encore écrites nulle part, mais qu'on se souvient d'avoir

déjà lues partout, tant ces verbiages sont communs et se ressemblent. Parfois le prétendu Esprit copie tout naïvement un auteur qu'il croit sans doute peu connu. Celui qui écrit ce livre fut étonné un jour de relire , sous la signature de Platon , dans un numéro de la *Vérité*, journal spirite de Lyon, une page de son introduction à l' *Histoire de la Magie*. Le crayon fait de plates chansons, qu'il signe Béranger , et attribue des capucinades à Lacenaire c'est un tohu-bdhu d'âneries prétentieuses et de réminiscences tronquées ; c'est une lanterne magique sans lumière, c'est le sabbat des plus pauvres diables qu'on puisse imaginer; c'est le chaos des extravagances. Puis, à côté de cela, des aperçus pleins de finesse, des hypothèses hardies et des lambeaux de vraie science, cousus avec les vieilles ficelles de Tabarin ou de Jocrisse. Apollonius de Thyane écrit des tirades saint—simoniennes et les signe « saint Augustin » ; saint Augustin déclame contre l'Église catholique , saint Louis parle comme Jean Journet, saint Vincent de Paul fait des phrases, et le grand saint Eloi n'a plus même le bon esprit de vouloir remettre à l'endroit les chausses du roi Dagobert. C'est le bruit anarchique das foules, c'est le quiproquo des cohues,

c'est la confusion des masses photographiées pendant qu'elles se meuvent ; c'est l'esprit impersonnel et multiple qui noie bêtement les animaux dans lesquels il se réfugie, l'esprit que chasse de partout la douce influence du Verbe de vérité, et qui se nomme légion.

CHAPITRE II.

DERNIER MOT SUR LE SPIRITISME.

Quelque chose d'étrange et d'inouï se passe en ce moment dans le monde. Le christianisme, en mettant toutes nos espérances dans la mort, avait dégoûté les hommes de la vie : et voilà qu'une croyance nouvelle semble vouloir nous rattacher à la vie en anéantissant la mort.

Pour la secte spirite, en effet, la mort n'existe plus. La vie présente et la vie à venir, séparées à peine par une mince cloison que peuvent percer les esprits, ne sont plus qu'une seule et même vie. Nous sommes entourés de ceux que nous avons ai-

més, ils nous voient, ils nous touchent, ils nous font signe, ils nous écrivent, ils marchent avec nous et portent la moitié de nos fardeaux. Parfois même, leur main se rend visible et palpable pour s'unir à la nôtre. Le miracle se vulgarise et nous pouvons le reproduire à volonté. Plus de larmes coulant sur les tombes, plus de deuil, plus de couronnes funéraires en mémoire de ceux qui ne sont plus, car, en vérité, loin d'avoir cessé d'être, ceux-là sont plus vivants que nous. Le berceau du petit enfant se soulève de lui-même en se balançant et dit à la pauvre désolée que son pauvre ange est toujours resté près de son cœur. Le vieux mur écroulé qui séparait autrefois pour jamais les deux existences de l'homme est comme la cloison qui séparait les demeures de Pyrame et de Thisbé, il laisse passer les paroles, il n'arrête même pas les baisers. Quel rêve divin, quelle douce folie! Aussi est-ce par milliers qu'il faut compter les adeptes de la science nouvelle. Ne serait-il pas trop cruel de les détromper si toutefois ils se trompent, car ils s'appuient sur des raisonnements auxquels on ne peut rien répondre et marchent entourés de prodiges. Leur morale eu apparence est pure et leur doctrine ne contre-

dit le dogme catholique que pour opposer d'humbles espérances à de trop excessives rigueurs. Tout cela est si précieux, si surprenant, si beau, qu'on se laisse facilement envahir par une crédulité flatteuse, et l'on ne réfléchit pas assez pour voir que la prétendue religion nouvelle anéantit le culte et la hiérarchie, rend le sacerdoce inutile, détruit le temple au profit de la tombe, substitue aux sacrements des vivants le contact douteux et problématique des morts. Dans ces évocations multipliées, la raison se fatigue, la foi se matérialise, les grandeurs sévères de la théologie se transforment en petites romanesques et sentimentales, on y parle d'un Christ presque aussi ridicule que celui de M. Renan et d'une Vierge Marie qui vient tous les soirs donner des baisers sur la bouche au vieux Girard de Caudemberg. D'un autre côté, ce méchant M. de Mirville, qui ne nous pardonne pas de l'avoir appelé bon, embouche la trompe infernale et proclame le règne de Satan. Son bedeau, M. Gougenot Desmousseaux, lui présente le goupillon pour exorciser le prince des ténèbres. Les injures pleuvent au lieu d'eau bénite. Les prud'hommes voltairiens nient bêtement les fai> pour n'avoir pas à se préoccu-

per des causes. Le respectable M. Velpeau explique par un léger craquement des muscles du mollet des coups qui brisent les tables et semblent démolir les murailles. Pour beaucoup de gens, l'Américain Home n'est qu'un habile jongleur, un plus grand nombre encore rit, hausse les épaules et ne veut pas même entendre parler de tout cela, et au milieu de ce chaos la vraie science, grave, silencieuse et triste, étudie, observe et attend.

Elle ne saurait toutefois garder un éternel silence, autrement elle serait la mort. Le temps arrive où il faut nécessairement qu'elle parle pour prendre la défense de cette éternelle raison qui est la base de toute justice. Il faut qu'elle parle pour annoncer au monde la plus grande et la plus nécessaire de ses révolutions, celle qui doit renverser le despotisme de la folie pour fonder l'empire de la sagesse, celle qui doit réconcilier à jamais l'intelligence avec la foi.

L'adhésion ferme *de* l'esprit aux hypothèses nécessaires et raisonnables, c'est la foi, et cette foi, ou peut dire aussi que c'est la raison.

L'adhésion obstinée de l'esprit aux hypothèses impossibles et déraisonnables, c'est la superstition, c'est le fanatisme, c'est la folie.

Le Dieu des sages, c'est **la** raison vivante et 'universelle; le Dieu des fanatiques et des superstitieux, c'est la folie absolue.

Mais la folie absolue, c'est le mensonge absolu, c'est le mal, c'est le diable: les superstitieux adorent le diable.

La religion des superstitieux peut donc être rejetée sans examen.

Lorsqu'on dit que le vrai chrétien doit sacrifier la raison à la foi, on ne parle pas d'une manière exacte. Sacrifier sa raison à la foi, c'est soumettre en matière de religion son propre jugement à l'autorité universelle, ce qui est très-sage et très-raisonnable. Saint Paul ne demande-t-il pas une obéissance raisonnable? Tout le monde sait cela, mais personne ne veut le comprendre, et de tout temps les hommes de mauvaise foi, pour avoir le prétexte de se battre entre eux, ont cultivé le malentendu.

La foi sans raison, c'est la folie. Tel pensionnaire de Bicêtre croit fermement et opiniâtrement qu'il est le roi de France. Pourquoi est-il fou en croyant cela? Parce qu'il n'a pas raison de le croire, ou parce qu'il le croit sans raison.

Viutras croit fermement qu'il est le prophète Élie et que l'archange saint Michel, déguisé en vieux mendiant, s'entretient familièrement avec lui. Ses disciples prétendent qu'il a raison de le croire, et ils apportent pour preuves de prétendues prophéties et de prétendus miracles. Or, il se trouve que les prophéties sont des divagations et des déclamations confuses, les miracles des phénomènes dégoûtants et de nature à ridiculiser les choses les plus saintes. Ici la raison publique corrige la raison privée, et l'on trouve que Vintras et ses disciples sont, je ne dirai pas des sectaires qu'il faut combattre, mais des malades qu'il faut soigner.

La foi est la confiance de l'âme humaine en une raison plus haute que sa propre raison. La foi élève donc la raison de l'homme, au lieu de l'abaisser ; l'abîme du ciel commence pour nous où finit la hauteur des montagnes, la foi commence nécessairement où la science finit. Je ne puis croire le contraire de ce que je sais, et je ne puis savoir le contraire de ce que je crois sans renoncer immédiatement soit à ma science, soit à ma foi. L'objet de la foi est donc nécessairement l'hypothèse ; mais l'oh-

jet de le foi raisonnable c'est l'hypothèse nécessaire.

Qu'on ne nous dise pas que la foi est une grâce et non une déduction philosophique : le bon sens aussi est une *grâce*, et une grâce malheureusement beaucoup plus rare que la fol. Nos mauvais« passions dépravent notre jugement. Un méchant n'est jamais raisonnable, et le ciel n'accorde la véritable raison qu'aux hommes de bonne volonté.

Croyez, et vous serez intelligents, disait le Christ aux pauvres d'esprit et aux humbles en les appelant au salut par la foi. soyez vraiment intelligents, et vous croirez, pouvons-nous dire maintenant aux savants et aux penseurs. C'est-à-dire yens «ois''; sagement, au lieu de croire follement, car, bon gré mal *gré*, il faut toujours que l'homme croie. Providence ou fatalité, il existe une cause première. Ordre ou chaos, il existe quelque chose clans l'infini. Mais l'ordre dans un sent coin de l'univers est la négation du chaos. La vie essentiellement directrice et dirigSe dans tous ses phénomènes est la négation de la fatalité. Le vrai *credo quia absurdum* est celui de l'honnie qui nie. En face de l'etre, •

foi dans le sacrifice et, par conséquent, dans le travail régulier, «dans l'obéissance, dans la hiérarchie, dans l'abnégation du sens propre, pour se soumettre au sens commun. L'Église alors s'élève, la société est une milice, avec ses grades et sa discipline obligatoire pour tous. La plus puissante intelligence alors se manifeste par la plus grande docilité. Rien de plus clairvoyant, en effet, que l'obéissance aveugle, rien de plus digne de la liberté que le sacrifice de la liberté même. Un soldat qui ne peut plus obéir ne peut plus vivre, et lorsque son général lui commande des choses qu'en conscience il ne saurait faire, il ne déserte pas, il meurt.

Le sentiment exalté, mais juste, qui crée l'obéissance au drapeau, s'appelle l'honneur. Le sentiment exalté, mais juste, qui crée l'obéissance à l'Église, se nomme la foi.

Le rêve égoïste opposé à la foi. c'est l'hérésie. C'est le soldat qui veut vaincre en s'isolant, c'est le croyant excentrique qui veut accaparer pour lui seul les avantages de la société. C'est l'homme qui veut communiquer avec Dieu sans intermédiaire et qui se fait une révélation pour lui seul. Comme si le Dieu de l'humanité pouvait être ex—

•Pl'elle n'existe

p—

Rè—

:nes qui

, que vous

• diable pout

• dieu de la rai—

. a folie! Rentrez én

.les **prophètes**, après

•os les splendeurs des

.1)orieuse, mais incom—

igues, après les conra—

. ,4orme et de la philoso—

..>sources, envoie des tables

. en cabriolant le mot grave-

. assaisonnement obligé d'une

courageusement à des **pratiques**

t!M da.

Liner; t!ri jar, etit la vigité d'Ob mtptit MIMA il blette, étaitall Mir/ d'est éé qtie le réforthetetit hé saurait dire; il penche à croire toutefois que cei esprit était le diable. Et toilà le diable qui arguente contre le Meitte, et 'voilà le moine convaincu par les arguments du diable, et *c'est* ainsi que la réforme et venue au Inonde. Spirités M tourneurs de tables, Voilà toute votre histoire. Une telt(ictus parle, vous ne savez quelle *obi. Plus d'une fois vos prétendues rételations pul— lulent de getitradictioné et de mensonges. Mais tous voilà délivrés de la hiérarchie; vous en mitez plus long que votre curé et que le pape.

L'autre Inonde se révèle à Yods directement ou par l'intermédiaire d'êtres inférieurs à vous, d'é-i fres ignorants M malades, de pauvres aliénés qui dorment ou ne savent pas ce qu'ils écrivent, et vous -voilà comme Israel fbrts contre Dieu. Vous arrangez à votre manière le dogme éternel. Vous niez ceci, ions adniettez bele, vous vous faites des paradis de fantaisie et des enfers très-supportables ; avec cela vouspotivez débiter dela morale, cela fait toujours bon effet, et avec mis on sait que cela n'oblige à rien.

Car: d'une proposition absurde la conséquence



ne saurait être azaaninée, par ce qu'elle n'existe pas.

Vous dites: Dieu désapprouve la raison et encourage la folie.

C'est comme si vous disiez: le diable désapprouve la folie et encourage la raison; or, le péché c'est la folie, et la vertu c'est la raison.

Vertu folle et péché sage sont des termes qui ne s'accordent pas.

Comment donc ne voyez-vous pas que vous prenez Dieu pour le diable, et le diable pour Dieu?

Selon vous, le diable serait le dieu de la raison!

Et Dieu serait le démon de la folie! Rentrez en vous-mêmes et réfléchissez.

Ainsi, après les foudres des prophètes, après l'auréole des apôtres, après les splendeurs des pères, après la patiente, laborieuse, mais incomplète raison des scholastiques, après les courageux désespoirs de la réforme et de la philosophie, Dieu, à bout de ressources, envoie des tables parlantes pour épeler en cabriolant le mot graveleux de Cambronne, assaisonnement obligé d'une doctrine idiote, encouragement à des pratiques

qu'on pourrait appeler l'onanisme de la pensée. Et c'est Dieu, non, c'est votre Dieu à vous, qui est réduit à des expédients pareils ! et vous passez devant Bicêtre sans ôter votre chapeau et sans fredonner le refrain de Béranger :

Salut à ma patrie!

La foi en Dieu est la ferme adhésion de l'esprit aux hypothèses nécessaires de l'intelligence. Saint Paul les formule en *ces* termes :

Accedentem ad Deum oportet credere, quia est et inquirentibus se remunerator sit.

Que Dieu est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

La foi en Jésus-Christ et en son Église est la ferme adhésion de l'âme aux hypothèses *nécessaires* du cœur. Si Dieu est, il est bon; s'il est bon, il nous aime; s'il nous aime, il doit remédier efficacement à nos maux. Il doit *venir* à nous qui ne pouvons pas aller à lui. L'incarnation, la rédemption, les sacrements, le dogme immuable, la hiérarchie indéfectible deviennent alors nécessaires, et tout cela se prouve encore par l'existence réelle, et toujours présente dans l'Église,

d'une puissance évidemment divine qui change les ignorants en sages, les faibles en héros, les plus simples femmes, et jusqu'à de pauvres enfants, en véritables anges de la terre.

Cette puissance, malheur à qui la méconnaît, honte à qui lui résiste et la nie :

C'est l'esprit de charité !

Le foi de l'intelligence qui affirme Dieu seul, est la foi de Moïse.

La foi du cœur qui affirme l'Église est la foi de Jésus-Christ.

La foi de Moïse, c'est Dieu inaccessible à l'homme.

La foi de Jésus-Christ, c'est Dieu présent dans l'humanité.

Inaccessible à la pensée, mais toujours présent à l'amour, voilà en effet Dieu tout entier.

Le mosaïsme et le christianisme sont inséparables comme l'esprit et le cœur, comme l'intelligence et l'amour.

L'Église, c'est l'humanité chrétienne, conséquence nécessaire et complément forcé du judaïsme mosaïque.

A côté de cette foi raisonnable a toujours tenté de s'élever la foi folle et imaginaire, anar-

chique comme la folié, Capricieuse comme les
rues.

C'est là foi des visionnaires qui prenett
des révélations divines les fantômes de leur ima-
ginatien;

De ceux qui demandent la sagesse à l'extase,
à l'ivresse, au sommeil, à la catalepsie, à tous les
états enfin qui, supprimant le libre arbitre de
l'homme, le rendent plus ou moins aliéné.

Et ils ne voient pas que l'aliénation est la dé-
chéance de l'homme.

. Et ils ne comprennent pas que l'esprit de ver-
tige, c'est l'esprit du mensonge et du mal.

Et ils ne sentent pas qu'en s'abandonnant aux
défaillances automatiques du somnambulisme ou
de l'hypnotisme, aux impulsions fâtales et dou-
teuses de l'esprit des tables tournantes, ils aban-
donnent à l'inconnu ténébreux la direction de leur
pensée, et deviennent, ce qui est horrible et tout
à fait contre nature, des aliénés volontaires.

Ils deviennent alors les prophètes du tourbil-
lon, les voyants du vertige, les oracles du grand
chaos, les interprètes de la fatalité.

Ils se regardent dans un miroir brisé, et ils
croient apercevoir la multitude des esprits cd-

figé

lette³ qui ont déjà MAI d'alirneht à %tir esprit, et leurs rêves de doctrine ressemblent aux gauche-4 mars d'une digestion laborieuse.

En quoi diffèrent essentiellement nos hypnotisés modernes de ces anciens gnostiques de l'Inde qui, les yeux fixés sur leur nombril, attendaient l'apparition de la lumière incréée?

Longtemps avant nous, les brames magnétisaient des tables et les soulevaient de terre en y imposant seulement les mains. La pythonisse d'Endor était ce que vous appelleriez aujourd'hui un puissant medium, et elle évoquait les trépassés; or, l'évocation des trépassés, je suis fâché de vous le dire, mais C'est la nécromancie, la plus noire des sciences de l'abinte, la plus maudite des opérations sacrilèges. La nécromancie substituée au christianisme, la lumière des morts remplaçant la parole du Dieu vivant, le fluide spectral descendant sur nous au lieu de la grâce, la communion eucharistique oubliée pour je ne sais quels banquets, où l'âme s'asphyxie en aspirant le phosphore des cadavres; voilà, pauvres insensés, ce que vous prenez pour une rénovation religieuse; voilà votre foi et votre culte, voilà enfin le Dieu noir que vous vibrez!

M. de Mirville n'a pas tout à fait tort en attribuant au diable les divagations spirites.

Mais, si Dieu envoie le diable en mission, le diable est donc forcé d'obéir à Dieu? le diable est donc le serviteur de Dieu? le diable est donc le missionnaire de Dieu ?

Alors c'est Dieu qui répond pour le diable. Alors tout ce que vous attribuez au diable, c'est Dieu qui le fait.

Le diable n'a plus son libre arbitre, et fait malgré lui tout ce que Dieu lui fait faire.

Alors, le diable menteur, c'est Dieu menteur;

Le diable bourreau, c'est Dieu bourreau; le diable grotesque, c'est Dieu grotesque.

Blasphémateurs que vous êtes ! et vous ne frémissez pas!

Ce n'est point à l'imagination malade de l'homme, ce n'est point à sa folie ni à ses rêves, c'est à son intelligence et à sa raison que Dieu se révèle.

Si un père de l'Église a écrit le fameux *Credo plia absurdum*, c'est qu'il voulait indiquer par ce paradoxe le domaine réel de la foi qui commence aux limites extrêmes de la science. Or, à ses

limites extrêmes la science tombe dans l'absurde si elle veut passer outre; l'âme raisonnable alors

- ne peut trouver un refuge que dans la foi. C'est donc en quelque sorte l'absurde qui rend la foi nécessaire : *Credo quia absurdum*, je crois parce qu'il serait absurde de raisonner sur ce que je puis savoir, je crois surtout parce qu'il serait encore plus absurde de ne pas croire.

L'âme adhère invinciblement à ses hypothèses lorsqu'elles sont rigoureusement nécessaires, elle peut les aimer et s'y attacher lorsqu'elles sont raisonnables; mais les âmes insensées se passionnent volontiers pour les hypothèses ridicules et impossibles. Je crois à la vie éternelle, voilà l'hypothèse nécessaire; la vie éternelle ne permet pas à nos âmes de s'éteindre lorsque nous mourons, voilà l'hypothèse raisonnable. Mais que deviennent ces âmes dégagées de nos corps? Vous me répondez qu'elles restent dans notre atmosphère brumeuse toutes frissonnantes et toutes nues, ou bien qu'elles se cachent dans nos boiseries qu'elles font craquer, dans nos tables qu'elles font tourner, dans des crayons qui semblent tracer tout seuls tantôt des lieux communs de morale vulgaire, dignes tout au plus du génie de

. Pnidhoinine, tantôt des divagations et des injures ; Yale l'hypothèse ridicule et par cepséquent impossible.

Un fait inexplicable pour vous se produit. Votre imagination prévenue l'explique 4 sa manière, Ayez-vees tait eets de foi? Non; VOUS avez fait acte de témérité, ou, si vous Foulez même, de puérilité. Une voix sort du mur, elle nous parle : *oies ne savons d'où elle vient. C'est saint Michel, dit *ce pauvre* Vintras ; c'est le diable I s'écrie ce Méchant M. de Mirville, qui s'indigne d'être appelé bon, et tous deux écrivent de gros livres. Mais eiafin, *que disait cette* voix? Des pauvrebie, alors *Ca* n'est pas saint Michel ; des vulgarités, alors ce West pas le diable. Mais enfin, quel qu'un a parlé, car nous nous entendu la voix et nous savons que les murs ne parlent pas. Tes-bien, mais qu'allons-nous conclure ? Tout simm-piment aeui : que ce n'est pas le mur qui a parlé, mais alors qui est-ce *donc*? Je vous le dirais si *je le mais : mais* si je vous le dis ne le sachant pas, je suis un menteur ou un imbécile.

O simple bon sens, que tu es rares Mais ici quelqu'un va m'arrêter. Moïse, me dira-t-on, a entendu lee voix eus le Sinäi : *comment* pu

savoir si c'était celle de Dieu, celle du diable, celle d'un rêve? C'était peut-être l'âme physique de la terre; c'était peut-être le génie irrité de l'Égypte qui voulait, en trompant les Hébreux, venger les désastres de la mer Rouge. Moïse a cru que d'était Dieu. Mais quelle raison infaillible avait-il de le croire? Pourquoi, en affirmant que c'était Dieu, n'était⁴¹ ni un menteur ni un imbécile? Pourquoi? Je vais vous le dire : c'est que les lois du Sinäi sont l'expression de la raison la plus haute et la *plus* pure; c'est que le Décalogue était gravé dans la conscience des hommes avant d'être sculpté sur la pierre par les doigts de Dieu, qui, comme on sait, n'a point de doigts; c'est que les éclairs et les tonnerres dont rugissait *et s'échevelait* la montagne n'étaient, dans cette première mène du grand drame de la révélation positive, que des décorations et des accessoires. Je vous demande un peu ce que peut faire à la proclamation du dogme de l'unité de Dieu une trompette *de plus* ou de moins?

Quand Jésus, *per* l'héroïsme divin de sa mort, prouve au monde l'immortalité de l'âme, lorsque, victorieux de l'agonie, il pousse un cri de triomphe, puis penche la tête doucement et meurt,

qu'ai-je besoin que les pierres se fendent et que les tombeaux s'ouvrent? Laissez-moi ignorer ces prodiges; je n'ai pas trop de toute mon âme pour admirer le dernier soupir du juste. Otez-moi ces , fantômes, je n'ai pas le temps de les voir; ma pensée est absorbée tout entière dans une sublime réalité!

Je ne cherche pas, comme certains écrivains modernes, à m'expliquer ridiculement les miracles de l'Évangile, je ne m'efforce pas de soupçonner, par exemple, que Lazare, malade, Mt enseveli vivant et abandonné pendant quatre jours dans le tombeau par ses soeurs, afin d'attirer vers ce piège étrange la vanité complice ou naïve de quelque thaumaturge douteux. Histoire ou légende, le récit évangélique m'impose la vénération, je 'me rappelle le magnifique tableau du prophète Ézéchiël, debout au milieu des ossements. Penses-tu, ô prophète, que ces débris puissent revivre? Et voilà pourtant qu'à la parole de l'homme obéissant à Dieu, la vie frémit et se remue dans toute cette campagne de la mort. L'esprit du Verbe a soufflé, et l'humanité va re—ualire. 11 en est de même de Lazare. Le Lazare, le grand 'lépreux humain, le malade de la terre,

est mort depuis quatre jours, c'est-à-dire depuis quatre mille ans, car, devant Dieu, dit ailleurs l'Écriture, mille ans sont comme un jour. Il est déjà en putréfaction, ce genre humain que gouverne l'empereur de Caprée. Sauveur du monde, vous arrivez trop tard. Si vous eussiez été là, le Lazare ne serait pas mort. Jésus ne répond rien, mais il pleure, et l'on dit : Voyez comme il l'aimait!

Puis il fait ôter la pierre, il appelle le mort à la vie, et le mort se lève, encore garrotté dans son linceul. Voilà les commencements du christianisme. Déliez-le, dit le Sauveur, et laissez-le aller en liberté; en voilà l'accomplissement et la fin. Ceci n'est pas l'histoire d'un homme, c'est la légende prophétique du monde, c'est le complément et l'explication de la vision d'Ézéchiél. On respire dans *ce* récit le souffle divin à pleine poitrine. On pleure avec Jésus, ou tressaille et on se dresse avec Lazare ; on tend vers le ciel des mains encore captives. Lazare, ce sont les esclaves d'Amérique, ce sont les opprimés de l'Irlande, ce sont les martyrs de la Pologne. Dites, oh! dites, Seigneur, qu'on les délie et qu'on les laisse marcher!

Qu'ai—je besoin de chercher autre chose dans cette page qui m'impressionne si vivement? Je sens qu'elle est vraie, je cède à l'émotion qu'elle m'inspire ; mais est-ce simplement une parabole , est-ce le récit d'un événement ? *Je* n'en sais rien, et, par conséquent, je serais téméraire d'affirmer là-dessus quelque chose de contraire à l'enseignement de l'Église. Ici la tradition des pères est avec moi, ils ont compris le symbole comme je le comprends et se sont bien gardés de nier l'histoire qui sert de base à. ce symbole. Je dois imiter leur sagesse, mais la pauvre critique de M. Renan m'inspire une pitié profonde.

La force de l'Évangile n'est pas dans les miracles que raconte *ce* livre sacré, mais dans la raison suprême, dans le LOGOS, qui est la lumière de tout homme venant dans le monde, comme le dit saint Jean. « Vous me demandez qui je suis, disait Jésus, *je suis le principe qui parle.* » En tant qu'opposé aux lois ordinaires de la nature , le Miracle ressemble à une erreur ; mais la vérité , toujours la même, fait pâlir l'éclat éphémère de tous les prodiges devant les splendeurs de l'or." dre éternel

On ne saurait enfermer la vérité dans tffe tombe, et ptud conséqient elle ne sanrait sortir. C'est la vie qui rayonne sur la mort, ce n'est pas la mort qui peut rayonner sut la vie. L'esprit des grands hommes n'a pas besoin de revenir vers nous d'outre-tombe, il reste toujours sur la terre. Constilteurs d'oracles funèbres, volis ressemblez à des hommes qui passeraient leur existence à regarder au fond d'un puits pour apercevoir le soleil.

Sacrifier la vie présente à une existence future, c'est l'esprit du christianisme, défini par tous les ascètes. Trouver dans ce sacrifice même le bonheur le plus grand de la vie présente, c'est le génie du christianisme, non moins finement senti que .magnifiquement rêvé par l'âme de Chateaubriand : mais le coeur du christianisme; son essence, sa loi fondamentale, c'est la hiérai—chié directement opposée à l'anarchie. Par la hiérarchie, en effet, la société se constitue et s'élève; par l'anarchie, elle se morcelle et se détruit. Là hiérarchie, c'est la communion; l'anarchie, c'est l'excommunication Volontaire. La hiérarchie, c'est l'homme dévoué à la société et protégé par elle ; l'anarchie, c'est l'homme pros

crit par la société et conspirant contre elle. La hiérarchie enfin, c'est l'homme tout-puissant parce qu'il est multiple ; l'anarchie , c'est l'homme impuissant parce qu'il est seul.

« Si Dieu a parlé, dit Rousseau, pourquoi n'en ai-je rien entendu ? » — C'est à ta conscience qu'il faut le demander, toi qui veux marcher seul, et qui fais le sourd quand la société parle. Dieu devait-il avoir une rédemption pour l'humanité et une autre rédemption pour Rousseau ? Rousseau est-il plus ou moins qu'un homme ? S'il est plus, où sont ses titres ? S'il est moins, où sont ses droits ?

Mais, direz-vous, si la société veut imposer à ma foi des absurdités qui révoltent ma raison , puis-je abjurer ma raison pour y croire ? Non ; la société ne te commande pas la foi , mais elle te défend de troubler la paix des croyances communes par les révoltes de ton esprit ou de tes rêves : doute, si c'est ton malheur, mais tais- toi ; car c'est ton devoir.

Les inspirations personnelles ne sont rien tant qu'elles n'ont pas reçu la sanction sociale. L'homme de génie est celui qui pense mieux que personne ce que tout le monde pense ou voudrait

penser. Le penseur excentrique, qui ne rencontre la sympathie de personne, n'est pas un homme de génie; et, s'il s'obstine, c'est un fou.

Ce n'est ni Luther ni même Savonarole qui peuvent réformer l'Église, tant que l'Église brûle Savonarole et excommunie Luther : se séparer d'un malade, ce n'est pas le guérir ; et le concile de Trente n'a rien à attendre ni à recevoir des fantaisistes de la Confession d'Augsbourg.

La même loi qui oblige le fidèle à marcher avec l'Église, oblige l'Église à marcher *avec* l'humanité, sous peine de n'être plus l'Église. C'est ainsi que l'Église judaïque n'a plus été que la synagogue, quand elle s'est laissé dépasser par le progrès chrétien.

Dieu ne change pas ; mais l'idéal divin peut changer, et nécessairement il change avec le génie des nations. « Quand l'homme grandit, Dieu s'élève, » a dit le Psalmiste ; et quand Dieu s'élève, son Église se transfigure ; mais c'est toujours en se rapprochant de la suprême raison. En admettant, ce que nous n'admettons pas, que le christianisme ait fait son temps, je comprends le déisme de Voltaire, mais je ne comprends pas la théurgie de Maxime d'Ephèse et de Julien.

fifqiive.,#n eget, uue visio4, si Pa.l'est qu'il y a t viionnaires? Vous me dites que Meus-Christ est dépassé et par qui done? grand Rien i YQUS me mentroz Allah Kardec. Allons dong décidément vous plaisantes,

Nous n'admettons pas, disons-rnous , que le chrigtianisple ait fait son temps et que ee soit an arbre mort, car il n'a pas encore &miné ses fruits. L'Évangile n'a pas été entendu , la vérité n'a pas été enseignée dans son entier; des enfants ont épelé la lettre, mais l'esprit est resté au fond du texte, nomme l'espérance au fond de la botte de Pandore. Nous croyons donc qu'il ne s'agit pas d'enseigner quelque chose de nouveau, mais de mieux expliquer ce qui a été enseigné. Cet *Mil-gnement meilleur, c'est de l'Église seule que nous l'attendons ; et c'est pour cela que nous déposons à. ses pieds le résultat de nos recherches et de nos études, afin qu'elle lise et qu'elle juge.

Approuvés ou non par l'Église, nos travaux seront utiles au monde; car, si l'Église peut défen-dee au croyant excentrique de dogmatieer, elle ne peut empêcher le savant d'enseigner. Or, ce n'est pas sur la religion , mais bien sur la science des esprits que nous appelons aujourd'hui l'attention

des penseurs. Notre but, en écrivant cet Ouvrage, n'est pas uniquement d'opposer une digue à l'épidémie du spiritisme. Nous ne sommes, de parti pris, les adversaires de personne i nous aimons ceux qui cherchent, ear nous avons longtemps cherché, et c'est à eux surtout que nous voulons faire part de nos curieuses découvertes.

La gmnde hypothèse nécessaire des destinées futures a été travaillée et conduite, de déduction en déduction, par les sages de l'ancien monde. La pneumatique kabbalistique est véritablement une *science*, parce qu'elle procède méthodiquement et exactement, en allant du connu à l'inconnu par la voie des analogies les moins douteuses, parce que les faits lui révèlent des lois, et que sur ces lois elle pose solidement la base da ses hypothèses toujours prudentes. C'est donc la pneumatique kabbalistique que nous avons révélée à nos lecteurs. Nous y joignons l'analyse du profond traité d'Isaac de Loria sur le progrès circulaire des âmes (*De .Revolutioni bus anima, rune*) ; celle du Sepher Druschim par le même docteur. Nous tirons des ténèbres de l'occultisme ces livres prodigieux dont le monde mo-

derne n'a plus la clef, et nous croyons avoir bien mérité de la science et de la raison.

Avec le secours de ces puissantes lumières, nous expliquons les phénomènes étranges que les demi-savants trouvent si commode de nier, et qui pourtant les écrasent de leur évidence. Oui, les statues tressaillent, les marbres pleurent, les pains sacrés s'injectent de sang; oui, une main a pu sortir de la muraille pour terrifier par une inscription menaçante le banquet impie de Balthazar. Nous avons vu, entendu et touché de semblables prodiges; aussi ne dirons-nous pas que nous y croyons, puisque nous savons de science certaine que cela est.

Le miracle n'est pas un fait contraire aux lois de la nature; autrement il ne saurait être sans que la nature fût bouleversée. Mais c'est un fait exceptionnel et en dehors des habitudes de la nature, si l'on veut nous permettre de parler ainsi. Le miracle en un mot, comme tout *ce* qui existe, ne peut exister sans raison; il ne prouve donc rien contre la raison, et c'est ce que notre livre doit établir clairement, ainsi que nos autres ouvrages.

Cette vérité une fois reconnue, la superstition

devient impossible; le fanatisme s'en va, la vraie religion emprunte tout son éclat à la raison suprême et dédaigne de vains prestiges. La foi ne trouble plus les âmes; elle les soutient et les console pendant que la science les éclaire. L'humanité sort de l'enfance; elle repousse en souriant et replonge dans leurs ténèbres les revenants et les vampires. Les forces secrètes de la nature deviennent les conquêtes de l'intelligence; le symbolisme s'éclaire de lui-même, les allégories parlent, l'histoire se dégage des nuages de la fable. C'est ainsi, disent nos prophètes, qu'un jour le Fils de l'Homme, abaissant les nuées du ciel, paraîtra dans toute la gloire et dans toute la simplicité de son humanité sainte, et, ouvrant le livre des consciences, jugera les vivants et les morts.

L'auteur de ce livre ne craint pas d'avouer qu'il a eu lui-même 'les plus étonnantes et les plus formidables visions : il a vu et touché les démons et les anges comme les faisaient voir et toucher à leurs adeptes Maxime d'Éphèse et Schrepper de Leipsick. Il a pu comparer les hallucinations de la veille avec les illusions des songes, et de tout cela il a conclu que la raison

dirigeant la foi et la foi soutenant la raison sont les seules lumières véritables de nos âmes, que tout le reste n'est que fatigue vaine du cerveau, aberration des sens et délires de la pensée. Il n'écrit donc pas seulement ce qu'il suppose, il enseigne hardiment ce qu'il sait.

Aussi son livre est-il intitulé : *La science des Esprits*, et non pas Conjectures ou Essais sur les esprits.

C'est après être descendu de gouffre en gouffre et d'épouvante en épouvante jusqu'au fond du septième cercle de l'abtme, c'est après avoir traversé dans toute sa longueur l'ombre de la cité dolente, que le Dante, en se retournant et en prenant, si je puis parler ainsi, le diable à rebrousse-poil, remonte victorieux et consolé vers la lumière. Nous avons fait le même voyage, et nous nous présentons au monde la sécurité sur le front et la paix dans le coeur. Nous venons dire tranquillement aux hommes que l'enfer, que le démon, que le gouffre sans espérance, que les chimères, les satyres, les goules, les péchés personnifiés, le dragon à trois têtes et tout le reste de la fantasmagorie ténébreuse n'est qu'un cauchemar de la folie, mais que Dieu seul vivant, seul réel, seul

- 315 -

**présent partout, rempli sans y laisser de vides,
rempli, dis-je, l'immensité sans bornes des splen-
deurs et des consolations éternelles de la souve-
raine raison.**



DIA LOGUE

ENTRE

LE LECTEUR ET L'AUTEUR.

LE LECTEUR.

Ainsi, voilà qui est bien entendu, NOUS rejetez l'autorité de l'Église catholique romaine?

L'AUTEUR.

Ai—je dit cela? Je la respecte au contraire, et je crois qu'il faut y revenir comme au seul principe de hiérarchie et d'unité.

LE LECTEUR.

Votre enseignement diffère cependant du sien. Pensez—vous en savoir plus qu'elle?

L'AUTEUR.

En matière de science, oui. Car l'Église n'est infaillible qu'en matière de foi.

LE LECTEUR.

Vous rejetez le diable et l'enfer de M. de Mirville; ne sont-ce pas là des matières de foi?

L'AUTEUR.

Le *Credo* de M. de Mirville pourrait être ce—
lui-ci

Je crois au diable, le destructeur très-puissant, perturbateur du ciel et de la terre, et en l'anté—christ, son fils unique, notre persécuteur, qui sera conçu du mauvais esprit, nâtra d'une vierge sacrilège, sera glorifié, régnera et montera s'asseoir sur l'autel de Dieu le père tout-puissant, d'où il insultera les vivants et les morts. Je crois en l'esprit du mal, la synagogue satanique, la coalition des méchants, la persistance des péchés, la per—dition de la chair et la mort éternelle.

Qui osera dire ainsi soit—il ? Qui ne voit pas que le *Credo* noir est tout l'opposé de celui de l'Église, et que le croyant qui affirme l'un doit nécessairement nier l'autre?

LE LECTEUR.

Cependant l'Évangile et l'Église parlent du **dia-**
ble et de l'enfer?

Oui, symboliquement, et ce sont ces symboles que je viens expliquer par la science et la raison.

LE LECTEUR.

Mais enfin, la foi de l'Église...

L'AUTEUR.

L'Église n'a jamais pris le diable pour objet de sa foi.

LE LECTEUR.

Mais enfin vous affirmez une sorte de catholicité universelle qui exclurait seulement l'Église romaine.

L'AUTEUR

J'ai dit positivement le contraire : il serait aussi absurde de mettre Honte hors de l'univers que de prétendre renfermer l'univers dans Fionie,

LE LECTEUR.

Vous me permettrez de préférer les croyances de ma grand'mère à toutes vos raisons.

L'AUTEUR.

Lire à vous de penser comme les grand'mères, ou même de ne rien penser du tout. Mais le

monde souffre d'être sets teligion, et j'ai voulu à mes risques et périls montrer la conciliation possible entre la raison et la foi. Laissez-moi espérer que j'aurai un jour des petits-enfants qui penseront comme leur grand-père.

LB LECTEUR.

Mais pensez-vous que Rome vous approuvera ?

L'AUTEUR.

A-t-elle approuvé Gaulée? La terre touriie cependant.

LB LECTEUR.

Maintenant elle ne le condamne plus.

L'AUTEUR.

C'était une question de temps. Vous voyez bien que j'ai quelque raison d'espérer.

LE LECTEUR.

Mais on vous persécutera.

L'AUTEUR.

J'y suis accoutumé.

LE LECTEUR.

M. de Mirville dira encore que vos livres sont abominables.

L'un aus.

Je suis trop poli pour lui répondre que les siens sont pitoyables.

LE LECTEUR.

On organisera plus que jamais contre vous la conspiration du silence.

L'AUTEUR.

On me traitera alors comme Alexandre devant qui la terre se taisait : *siluit terra in conspectu eju s.*

LE LECTEUR.

Adieu, car je vois que vous êtes incorrigible.

L'AUTEUR

Au revoir, car j'espère toujours que vous voudrez vous corriger.

SUPPLÉMENT

PUISSANCE DE L'IDÉE CATHOLIQUE

RATTACHÉE A L'ESPRIT ET NON A LA LETTRE DES LIVRES SAINTS
ET COMMENT
IL FAUT L'OPPOSER AUX RÊVERIES DES NOVATEURS MODERNES.

Les doctrines spirites ont le tort immense, après celui d'être le résultat du vertige et de l'extase, de rompre la chaîne d'or de la tradition, de supprimer le sacerdoce et la hiérarchie, et d'ôter à la morale sa sanction éternelle. Pour nous, tout en admirant la kabbale et ses dogmes secrets si pleins de consolation et d'espérance, nous ne croyons pas qu'une Église nouvelle en puisse faire le sujet d'un enseignement nouveau. Ils appar-

tiennent essentiellement à la philosophie occulte, et deviennent condamnables dès qu'ils sont divulgués.

Si nous détestons de tout notre coeur la crasse pharisaïque que les siècles ont laissée s'étendre et s'accumuler sur l'or pur du sanctuaire, nous n'en sommes pas moins partisan dévoué de l'autorité et de la hiérarchie ; et si notre messianisme n'était qu'un essai de secte nouvelle, s'il n'était pas le fond même de la science judaïque et du dogme chrétien, si nous ne le soumettions pas sans restriction au jugement de l'autorité légitime en tout ce qui concerne la portée et le mode des enseignements qu'il contient, nous aurions ajouté un rêve à ceux des Saint-Simoniens et des Fourieristes ; nous n'aurions pas retrouvé la vraie science et l'éternelle vérité.

Que ce livre reste donc ce qu'il doit être, un recueil de recherches curieuses destinées à éclairer les esprits assez forts pour penser librement et rester soumis. Que les esprits vulgaires l'ignorent, que les hommes à préjugés le condamnent, e est ce que nous avens désiré.. Les révolutionnaires de la pensée'sont coltine ceilk de la politique ils se risquent en avant, on les laisse périr, un tes désavoue,

et la réaction qui les tue hérite du fruit de leurs travaux.

Ce sont les boues émissaires du progrès, es sont les parias de la conquête; leurs corps sers' vent de fascines pour combler l'abîme qui sépare le passé de l'avenir; les souverainetés bigitimes rentrent triomphantes par le chemin qu'ils ont frayé, mais elles rentrent transformées. Les dem-nés ont travaillé pour les saints, et un jour tar. dif arrive enfin où l'on se hasarde à soupçonner que ces réprouvés, si longtemps dédaignés ou maudits, étaient peut-être des martyrs.

Telles ne sont pas sans doute mes prétentions; mais si j'ose tout, c'est que je reconnais une iné-branlable autorité, et que je ne crains pas qu'elle s'égare, même en me blâmant. L'autorité ab-solue, en effet, est nécessaire pour arrête- es di-vagations de l'erreur. Une autorité. c est une raison collective; les rêves ne sont rien devant elle, et une raison particulière ne peut avoir de plus haute prétention que celle de se faire adopter.

Nous avons pensé à faire suivre nos hardies révélations sur le dogme occulte des anciens, d'une large et complète apologie de la catholi-

cité dans le sens du comte Joseph de Maistre; *mais ce* travail n'est pas fait pour nous, et nous ne nous croyons ni assez digne, ni assez autorisé, pour l'entreprendre. Il nous suffira d'en donner le plan et les principales pensées. D'autres un jour le feront, nous n'en doutons pas. A chacun son oeuvre : la nôtre est celle d'un pionnier et non d'un bâtisseur. Voici donc nos quelques pierres et nos ébauches d'architecture.

DE LA VÉRITÉ CATHOLIQUE

CONTRE LES SCEPTIQUES, LES SPIRITES ET LES
HÉRÉTIQUES MODERNES.

PLAN ET MATÉRIAUX.

PRÉFACE.

Le seul moyen d'unir à jamais la philosophie et la religion, c'est de reconnaître qu'elles sont opposées l'une à l'autre, mais opposées comme les deux pôles qui soutiennent l'axe de la terre.

Dès qu'une religion est expliquée, elle cesse d'être comme religion et devient un système de philosophie. *Le Credo quia absurdum est éternel.*

PREMIER MOT DE LA RÉVÉLATION.

1. Dieu est loi naturelle; l'être est l'être.

SECOND MOT DE LA RÉVÉLATION.

2. Dieu est esprit, — loi de Moïse ; l'être est vivant et pensant.

TROISIÈME MOT DE LA RÉVÉLATION.

- **3. Dieu** *est esprit de charité*, — loi du Sauveur; l'être est bon,

Existence du mal. — Existence relative, mais réelle, le mal n'existe que comme abus du bien; c'est une perversion volontaire de l'être, — réelle comme la liberté de l'homme, — irrévocable comme elle.

Le péché mortel est la négation formelle, pratique et confirmée de l'esprit de charité. Cette négation, rendue éternelle par, le suicide de la liberté, c'est l'enfer.

L'orgueil, ou le clair injuste de la domination et de l'estime ; la luxure, ou le désir injuste des plaisirs de la chair ; la cupidité, ou le désir injuste des biens de ce monde, sont les trois ennemis de l'homme. L'esprit de charité les terrasse tous les trois.

Là. Morale n'est pas une convention entre les hommes; c'est une loi fatale qui vous dirige à

droite ou à gauche, suivant votre eltoi, à tous les instants de votre vie,

Le mal est une force d'inertia, l'ibien une fprrie. d'action. ..- L'exercice, ou plutôt l'habitude du mal, paralyse l'Arne ; l'exercice du bien, au contraire, la rend capable d'un bien toujours plus sublime et plus élevé,

Pour celui qui aime à remplir les devoirs d'un honnête homme, le devoirs d'un chrétien sont une consolation plutôt qu'une surcharge. .

Le péché originel a pour peine la mort et l'exclusion du paradis terrestre. Dieu n'a point menacé Adam des peines de l'enfer; on ne saurait donc dire que les enfants morts sans baptême appartiennent à l'enfer. — Ils ne sauraient entrer en cet état dans le royaume des cieux, voilà ce qui est de foi d'après l'écriture. Leur destinée est le secret de la miséricorde de Dieu; mais, s'il est permis d'en conjecturer quelque chose, c'est en *esprit de charité*.

L'esprit de charité ordonne la douceur envers soi-même, et il faut porter, même dans la pénitence, un esprit paisible et bienveillant opposé aux craintes exagérées, aux scrupules, aux ma-

cérations imprudentes. Rien de plus sage, de plus harmonieux, de plus modéré, de plus aimable que l'esprit de charité.

Charitas patiens est, benigna est, non inflatur, non oemulatur, non agit perperam, non gucerit quæ sua sunt, non cogitat malum, non Baudet super iniquitatem, congaudet autem veritati

Cet esprit existe-t-il dans l'Église catholique?

Oui, sans contredit ; et les scandales contraires ne peuvent que faire ressortir cette vérité. — L'esprit de charité est tellement la base des institutions catholiques, que sans cet esprit elles ne subsisteraient pas un jour.

On remarque et on enregistre les choses peu charitables de l'Église. C'est une profession de foi en l'esprit de charité qui doit lui être essentiel, et sans lequel on ne la conçoit pas.

Pour sauver le monde, il faut y ranimer l'esprit de charité ; il faut répandre cet esprit, il faut le rendre universel. Pour 'cela, ce ne sont ni des livres ni des discours qu'il faut, mais des efforts de charité, des sacrifices héroïques, des bonnes oeuvres et des prières incessantes.

QUELQUES PENSÉES
DU COMTE DE MAISTRE.

C'était, ce me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin, et à l'autre d'être pédante. (Soirées de Saint-Pétersbourg, p. 10.)

Si quelquefois la superstition *croit de croire, comme on le lui a reproché, plus souvent l'orgueil* croit ne pas croire. (P. 14.)

En effet, l'incrédulité est une croyance négative, et la crédulité exclut la foi.

Vous ne savez ce que vous dites, » est le compliment qu'un homme sensé aurait droit de faire à la foule qui se mêle de disserter sur les questions épineuses de la philosophie.

Croyez—vous qu'il faille être l'égal de Descartes pour avoir droit de se moquer de ses tourbillons? (P. 19.)

La plus grande masse de bonheur,
IDÉE
DOMINANTE même temporel, 4ppartient. non
DE pas à l'homme vertueux, mais à la
L'OUVRAGE. vertu.

..■■.■■.■■.■■.rearIMIM.

Le glaive de la justice n'a point de fourreau :
toujours il doit menacer ou frapper. (P. 45.)

Nos enfants porteront la peine de nos fautes.
Nos pères les ont vengés d'avance. (P. 81.)
Qu'est-ce que IOVI, sinon IOVA ?

Le sauvage n'est pas l'homme primitif, c'est un
homme dégradé. (P. 82).

L'aigle enchaîné demande-t-il une montgol-
fière pour s'élever dans les airs? Non, il demande
seulement que les liens soient rompus. (P. 104.)

Je suis, comme Job, plein de discours : *pdenus
sum sermonibus*. (P. 104.)

L'état de nature, c'est la civilisation, (P. 108.)

Nous sommes k l'homme primitif ce que le sauvage est à nous. (P. 123.)

Il n'y a point de vertu proprement dite sans victoire sur nous-mêmes, et ce qui ne nous coûte rien ne vaut rien.

- 1. Répartition.**
 - 2. Déchéance.**
 - 3. Providence.**
 - 4. Prière.**
 - 5. Hiérarchie des êtres, relativement au mal.**
- La matière n'est rien que la preuve de l'esprit.**
- 6. Efficacité de la prière; liberté humaine.**
-

Ne craignons jamais de nous élever trop et d'affaiblir les idées que nous devons avoir de l'immensité divine. Pour mettre l'infini entre deux termes, il n'est -pas nécessaire d'abaisser l'un, il suffit d'élever l'autre sans limites.

■.....■.....111.1...■.....111

Il faut croire *ce* qui a été cru toujours, partout et par tous. (Vincent de Lérins.)

Mercurc a la puissance d'arracher les nerfs de

Typhon, pour en faire les cordes de la lyre divine.
(*Plut. de Isi et Os.*, p. 314.)

L'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres.

Entre le blasphème humain qui nie Dieu et le paradoxe prétendu divin qui nie l'homme, l'Évangile nous donne un milieu tout à la fois divin et humain, qui nous fait éviter l'un et l'autre des deux écueils : c'est l'affirmation du Dieu fait homme; c'est le Verbe divin révélé dans **l'humanité**.

Ponrquoi nous montrer toujours le bourreau où nous avons besoin de trouver surtout le médecin ?

Tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut l'être. (Citation de Grimm, épigraphe des *Lettres sur l'inquisition.*)

Jamais les grands maux politiques, jamais surtout les attaques violentes portées contre le corps de l'État, ne peuvent être prévenues et repoussées

que par des moyens pareillement violents. (Première Lettre sur l'Inquisition.)

J'honore la sagesse qui propose un nouvel organe autant que celle qui proposerait une nouvelle jambe. (Phil. de Bacon, p. 9.)

Bacon, *Induction*; Condillac, *Analyse*; Kant, *Critique*.

Il ne peut y avoir de nouvelle science de l'intelligence, ni surtout de nouvelle méthode pour découvrir. L'orgueil peut seulement donner de nouveaux noms à d'anciennes notions, et l'ignorance et l'inapplication peuvent prendre ces noms pour des choses. (*Ibid.*, p. 12.)

C'est en vain que le Créateur a mis dans nos mains le flambeau de l'analogie ; Bacon vient placer son éteignoir poétique sur cette lumière divine. (P. 33.)

Il y a une grande analogie entre la grâce et le génie, car le génie est une grâce. Le véritable homme de génie est celui qui agit par mouvement ou par impulsion, sans jamais se contempler et

sans jamais se dire : Oui, c'est par mouvement que
J aes•

Qu'est-ce que Haller n'a pas vu dans un jaune
d'œuf

La rage du leu (Bacon). Horreur du vide !
Têtes stupides, c'est l'amour du piston! — Le
cœur du singe est au cœur de l'homme ce que
les rêves de la poésie humaine sont à la provi-
dence de Dieu.

LES
QUATRE CARACTÈRES DE L'ABSOLU

APPLIQUÉS A LA RELIGION.

VÉRITÉ. — RÉALITÉ. — RAISON. — JUSTICE.

DÉMONSTRATION PRÉLIMINAIRE. •

Vérité, — identité de l'être avec l'idée.
Réalité, — identité de l'être avec la science.
Raison, — identité de l'être avec le verbe.
Justice, — identité de l'être avec l'action.

PREMIÈRE DÉMONSTRATION.

ffisiTirt Da L'Élu .tmeoLu AVEUDUC TE vus ul
DÉFINI Le FOIHIATROLIQUe

- I. L'idée de Dieu est un fait psychologique, réel, universel, incontestable.
2: Développements réalistes de cette idée:

3. Influences de la hiérarchie ou de l'anarchie sur cette idée.
 4. Catholicité de l'idée divine.
-

DEUXIÈME DÉMONSTRATION.

**IDENTITÉ DE L'ÊTRE RELIGIEUX AVEC LA SCIENCE
CATHOLIQUE.**

1. Comment la vraie religion naturelle doit être une religion divinement révélée.
 2. Qu'il n'y a pas de religion où il n'y a que de la science.
 3. Accord nécessaire de la religion et de la science résultant de leur antagonisme même.
 4. Science religieuse catholique, ou théologie.
-

TROISIÈME DÉMONSTRATION.

RAISON.

1. L'affirmation religieuse n'est raisonnable que dans l'ordre catholique et hiérarchique.
2. Raison profonde des prétendues absurdités religieuses.
3. Dérison évidente de tous les dissidents.

4. Raison de la foi catholique démontrée par l'espérance et la charité.

Indifférent en matière de religion veut dire indifférent en matière de morale.

Irréligieux veut dire immoral.

Les catholiques romains sont une famille spirituelle ayant pour père le Souverain Pontife, et l'Église pour mère.

Les chrétiens du rite grec sont une famille à plusieurs pères, et par conséquent à plusieurs mères, à moins que leur église ne soit adultère. C'est une famille sans unité.

Les protestants sont une famille sans père ni mère, ce sont des orphelins volontaires qui veulent être orphelins pour n'avoir pas à obéir à leurs parents.

L'IsLtausu (Religion de quiétisme et de mort; fatalité et résignation.

Ombre du catholicisme esquissée
LEBOUDDHISME.. avec les ténèbres des
vieux sym-
boles de l'Inde.

LE BRAMABISSLE... t Est au bouddhisme ce que l'Église
f grecque est à l'Église latine. -

- LE JUDAÏSME.
Est une souche vivante, mais coupée, qui ne peut rethfre qu'en se rattachant à sa branche vive, — la catholicité.
- LE SAINT-SIMONISME.
Égoïsme sensuel, tempéré par des habitudes polies et des échanges industriels.
- LE FOURIÉRISME.
Faire de l'ordre avec du désordre, du plaisir avec la peine, de la vertu avec le vice, du bien avec le mal, de l'harmonie avec Fanarchie ; abolir la souffrance et par conséquent le plaisir ; détruire les notions du bien et du mal; abrutissement et bestialité.
- LE SCEPTICISME. . . 1 Rien, — rien, — rien.
-

La critique de Voltaire est une critique de chicane et de pédanterie. — Il s'agit bien d'un texte ou d'un mot qu'il n'entend pas et que son curé entend mal ! il s'agit de l'esprit de charité, et ce n'était certes pas l'esprit de Voltaire.

La vraie religion naturelle, c'est la religion révélée; il est de la nature d'une religion d'être révélée, autrement comment nous rattacherait-elle à un ordre supérieur?

LES MIRACLES.

Les miracles sont des effets naturels de l'intervention d'une cause supérieure à celles qui produisent les effets ordinaires.

Ils ne sauraient être absurdes, et les supposer tels, c'est faire outrage à la sagesse de Dieu.

Le miracle en apparence le plus absurde, celui de l'enfantement de la Vierge, ne choque notre entendement qu'à cause de nos raisonnements indécents et téméraires.

La mère de Dieu est immaculée, elle est vierge et mère sans reproche. Voilà le dogme.

Sa virginité n'a jamais souffert d'atteinte, c'en est la conséquence. Comment alors a-t-elle pu devenir mère ? C'est le secret de Dieu. Celui qui examine et discute une pareille chose n'est plus chrétien et ne le sera jamais. Celui qui cherche à expliquer est téméraire. C'est le *comment* qui est absurde, ce n'est pas le fait.

L'esprit est la dupe du cœur, on l'a dit, et c'est toujours vrai. Les objections insolubles de l'esprit

viennent des entraînements du coeur aux aisances de la vie.

Le véritable honnête homme, ayant tout à gagner à ce que la religion soit vraie, croit sans peine à la religion.

L'inquisition et les guerres de religion ont été des oeuvres humaines. — L'Église a horreur du sang, voilà le principe. Lorsque les faits sont en contradiction avec les principes, c'est aux passions des hommes qu'il faut s'en prendre. L'humanité aussi a horreur du sang, et c'est au nom de l'humanité que la révolution a fait périr tant de victimes !

La peine de mort est contraire au génie de l'Église, qui espère toujours la conversion du pécheur et regarde le temps qui lui est laissé comme un inestimable bienfait du ciel. — Elle ne brise pas le roseau cassé, et elle ne marche pas sur la mèche qui fume encore.

La morale catholique n'est pas spéciale à cette communion : c'est la morale universelle, rigoureusement appliquée et sanctionnée par des lois positives.

Le détachement catholique ne repousse rien

de beau, de bon, ni d'aimable, il en condamne et en prévient seulement l'abus. La chasteté n'est pas le mépris, mais bien la sanctification de l'amour.

Ce qu'on reproche le plus à la religion, c'est-à-dire à ses ministres, ce sont des actes d'irréligion. Cela ressemble assez à la logique de ceux qui reprochent à Dieu de n'être pas assez Dieu, pour le condamner ensuite à ne plus être Dieu du tout.

La religion n'est pas plus difficile à pratiquer que la vraie philosophie : il s'agit d'être ou de ne *pas* être, de vivre en homme raisonnable ou en brute, il n'y a pas de milieu. Une vie raisonnable exige les plus grands sacrifices, et la religion *ne donne* que des facilités. Les Catons du christianisme ne s'arrachent pas les entrailles ; ils laissent triompher César et adorent Dieu seul.

La tourbe des cupides et des lâches, qu'est-ce que c'est? Est-ce que cela pense? est-ce que cela vit? C'est de la corruption qui grouille. Vivre, c'est vaincre.

La religion de Jésus-Christ a subi sa dernière épreuve, la plus terrible de toutes, la plus décisive : la critique et l'indifférence. Mais les multi-

tudee souffrantes n'ont pas ri avec Voltaire; **elles aiment mieux que le Sauveur vienne encore pleurer avec elles. Elles ne raisonnent pas** avec Strauss; mieux vaut prier avec les plus humbles fidèles. Personne **n'a** touché à l'esprit de charité. On ne critique pas celui-là, et devant lui on **ne saurait rester indifférent.**

Croyez vous au sérieux de la vie? à la rigueur des devoirs? à la dignité de la foi conjugale? à la pureté des moeurs? au devoir **de** la sobriété et de la tempérance? Si c'est non, je ne vous parlerai pas de la religion; vous n'y croyez pas. Si c'est oui, je n'ai que faire encore de vous la recommander; vous y croyez, ou vous y croirez.

On se dit : Je ne veux pas me vautrer dans le vice, mais je ne veux pas non plus vivre comme un Caton; je veux mener une existence honnête et commode. Ceci est une illusion : on ne peut pas être à moitié homme et à moitié bête; l'un doit emporter l'autre tôt ou tard. Un moment viendra où vous aurez à opter, et, plus tard vous le ferez, plus la victoire sera douteuse et périlleuse.

La vile multitude, la masse réprouvée, c'est la masse des tièdes, des gens qui ne savent faire ni bien ni mal. Vivre, c'est agir, c'est penser, c'est vouloir, c'est faire. La grâce peut foudroyer le méchant et lui retourner le coeur; mais que peut-elle faire d'un tiède? Aussi le Sauveur déclare aux tièdes qu'il les vomit. Que deviendront les tièdes après la mort? Ils seront chauffés au feu du purgatoire. C'est pour eux et en leur faveur que le purgatoire est fait.

Qu'eût-il fallu à Jean Fluss et à Luther pour se soumettre à l'Église, malgré leurs propres raisonnements? — L'esprit de charité.

Que fallait-il pour concilier et réconcilier les mennais avec l'Église? — L'esprit de charité.

Qu'est-ce au fond que l'esprit d'obéissance?
L'esprit de charité,

Il y a un côté de vulgarisation populaire et ridicule des dogmes qu'on affecte de prendre *pour* les dogmes eux-mêmes. Saint Paul recommande de se tenir en garde contre les légendes absurdes et les contes de vieille femme; mais les ennemis de la religion n'en tiennent compte; ils se-

raient trop fâchés *de* perdre cette bonne occasion de rire des choses qu'ils ne comprennent pas.

Pas de Dieu sans Jésus—Christ.

Pas de Jésus—Christ sans l'Église.

Pas d'Église sans un chef visible.

L'antechrist , c'est l'esprit de schisme et de division *spiritus qui solvit Christum*.

C'est l'opposé de l'esprit de charité.

L'antechrist , c'est l'homme individuel des temps modernes qui se dit Dieu, se fait le centre de toute chose, ne vit que pour le droit sans reconnaître de devoir, et ne connaît d'autre association que la complicité ou la balance des intérêts.

- La discession prédite par saint Paul a commencé au seizième siècle, a continué pendant les dix—septième et dix-huitième; elle finira avec le dix—neuvième : puis le retour se fera pendant le vingtième, et le grand triomphe de la religion aura lieu vers l'an deux mil.
-

Supposons un instant que le fouriérisme, ou n'importe quelle rêverie soi—disant religieuse et

sociale, ait pu prévaloir dans le monde; que l'Évangile soit oublié, et qu'un jour un homme de génie le retrouve et le prêche. Quelle lumière! quel progrès! quelle révolution dans les moeurs! Quand les hommes se fatiguent de la vérité, le faux leur parait vrai un instant; mais quand c'est le mensonge qui les dégoûte et les lasse, avec quel transport ils se jettent vers la vérité !

DIFFICULTÉS DU DOGME EN LUI-MÊME.

LE EMME, TORMULÉ ET »Onu PAS empan DE RBARITÉ, MOIT
S'ISTERPRÉTER ÉGALEMENT EN ESPRIT DE quant.

.... ■ 11.1.1.1 ■

LE PÉCH ^{ORIGINEL} Injustice apparente. — Les innocents
condamnés pour le coupable.
L'INCARNATION Dieu s'apaisant soi-même en se sa-
crifiant à soi-même; virginité ma-
ET térielle de Marie.
SES CONSÉQUENCES, LA DAMNATION Du plus grand nombre des hommes,
TERNELLE ION
rendant presque inutile toute
conomie du salut.

DOUBLE MYSTÈRE.

MYSTÈRE D'AMOUR. .j Expliqués et conciliés par — mys-
MYSTÈRE DE JUSTICE. tère de charité.

Le dogme, formulé et défini par l'esprit de charité, doit s'interpréter également en esprit de charité.

I. Le péché originel ne nous serait pas imputable, si nous en étions innocents.

II. Si l'on explique Dieu en le comparant avec l'homme, soit dans ses miséricordes, soit dans ses

colères, on tombera nécessairement dans l'ab—
surde.

III. La damnation éternelle est basée sur un fait, et non sur un nombre. Tous les hommes peuvent l'éviter, voilà le fait, et le nombre de ceux qui ne le veulent pas est inappréciable pour d'autres que pour Dieu, qui seul connaît et juge le fond des coeurs. On se fait une idée fausse de la damnation, en y faisant intervenir Dieu comme vengeur actif, tandis que Dieu laisse venger ses lois par la force même de ses lois, et les pécheurs souffrir par la privation des biens dont ils se sont rendus indignes.

Montrer ici combien tout commentaire, soit pour charger, soit pour adoucir ce dogme rigou—
reux et terrible, serait déraisonnable et ridicule,

AUTRE OBJECTION.

L'ABANDON OU SE TROUVE L'ÉGLISE.

Abandon prédit, — *dùcessao* qui doit précéder l'époque du retour des Juifs et du grand triomphe de la foi.

QUESTION.

Si, suivant la doctrine de l'Église, la majorité des hommes doit être damnée?

Non; il est certain que les vrais justes sont en petit nombre; mais ces élus, ces âmes d'élite entrent chacune avec elle des multitudes de faibles au ciel. Les prières de l'Église, la communion des saints, ont une immense efficacité. Le purgatoire achève ce qui est imparfait sur la terre. L'esprit de charité veut sauver tout le monde et sauve la multitude des fidèles.

La souffrance n'affaiblit que les lâches ; elle rend la vertu plus forte.

Le corps est une machine dont l'âme doit être le *machiniste, sous peine de devenir elle-même la machine du corps, et c'est ici le sens de cette profonde maxime du Maître: « Si l'aveugle conduit l'aveugle, tous deux tomberont dans la fosse. »

L'empereur Julien n'adorait pas les idoles; il croyait à la lumière suprême. Mais sa lumière était sans chaleur; il n'avait pas compris l'esprit de charité.

La charité ne veut pas l'égalité entre les hom-

mes ; elle veut, au contraire, qu'ils aient besoin les uns des autres.

La charité appartient si bien au christianisme catholique, qu'au dehors de cette communion le mot même change de sens.

Les rêveurs sont toujours des dormeurs, et l'infortune leur vient en dormant.

Il ne faut pas faire de la vie un rêve, si l'on ne veut pas faire de la mort un triste réveil.

Qu'est-ce que Dieu, révélé et expliqué par la , doctrine et les exemples de Jésus-Christ?

Quel doit être l'objet de tous nos efforts, et le but de tous nos sacrifices ?

Quelle est la preuve de la vraie foi?

Qu'est-ce que la catholicité, dans son *sens* le plus .4
é t e n d u ?

Quel est le préservatif de toutes les erreurs de -g

l'esprit et de tous les égarements du coeur? ■ r0

Quelle est la marque distinctive et éternelle de in
la vraie Eglise? e

Quelle est la force la plus irrésistible, la vérité rd
la plus irréfragable, la divinité la plus évidente du '1'
christianisme ?

Qu'est-ce que le devoir, et qui peut le rendre plus nécessaire à notre âme que le droit?

Quel est l'accord de l'autorité et de la liberté? j

Quelle est la paix religieuse?

Quel est l'accord de la science et de la foi?

Quelle doit être la fin de toutes les hérésies?

Quelle est la marque de la prédestination?

Qu'est-ce que la vie éternelle?

Quelle est la raison de l'infaillibilité du Saint-Siège? 5

Quelle est la conciliation des contradictions apparentes?

**Quelle force vaincra les moqueries de Voltaire ...¹
et les argumenta de l'École?**



• **SECONDE PARTIE.**
L'ESPRIT DE CHARITÉ. -- PLAN D'UN TRAITÉ

A FAIRE.

INTRODUCTION.

LA SAGESSE HUME ET LA AMIE DE LA CAOLX.

Première partie.

Notions essentielles et absolues.
Distinction nécessaire.
L'esprit et le cœur.
L'arbre de science et l'arbre de vie.
Cain et Abel.
Sati et Jacob.
Saul et David.
La parabole de l'Enfant prodigue.
Loi naturelle, beauté et bonté de Dieu.
Loi ancienne, unité et force de Dieu.
Loi chrétienne

↑

tiennne ne& aile :d la-
Époque de ilium e, Did: triomphe. 1 rie.

LITRE m. Economia
DES ARES.

— —

L'esprit de charité traversant les
âges.

Réponse à toutes les objections contre
la foi.

LIVRE IV. L'ESPRIT Explication claire et universelle des

DE CEÂRITÉ.

points essentiels de la doctrine.

La catholicité nécessaire.

Récapitulation et synthèse univer-
selle en deux mots qui n'en font
qu'un, *l'esprit de charité*.

Vaincre la grossièreté dans la recherche des
satisfactions naturelles, c'est l'œuvre d'une bonne
éducation.

Vaincre les attrait du plaisir et le sacrifier au
devoir, c'est tout le mérite de l'honneur.

Vaincre l'appréhension de la douleur et même
de la mort pour obéir à l'honneur, c'est l'hé-
roïsme, c'est la perfection humaine. On arrive
à cette perfection par une éducation progressive
de la volonté. L'ascétisme était l'apprentissage du
martyre : on ne meurt pas comme Curtius lors-
qu'on a vécu comme Natta. - Pour tendre ainsi
à la perfection, il faut l'aimer. — L'amour de
la perfection, c'est l'esprit de charité.

Les expiations sont les reprises d'une éducation
manquée; heureux qui sait les reconnaître et les
accepter !

Expier, c'est manger après le dessert le sel qu'on avait négligé de mêler à ses aliments.

Un homme bien élevé n'est ni débauché, ni ivrogne, ni glouton.

Un homme d'honneur pratique sévèrement la morale humaine; un chrétien seul professe le renoncement et la charité. qui est l'héroïsme de toutes les vertus.

L'homme sortant des mains de la nature n'est pas bon, comme l'a prétendu Rousseau, il a l'instinct de l'égoïsme, et ses passions, en se développant, en feront bientôt une bête féroce. La société, en lui faisant craindre ses châtimens, lui apprendra plutôt l'hypocrisie et la lâcheté, qu'elle ne parviendra à le former à la vertu, si la religion n'intervient; et c'est ce qui arrive pour tous les hommes vraiment vertueux. Le sentiment de l'honneur et du devoir est un sentiment religieux. Sans une foi réelle au principe même de l'honneur et du devoir, il suffirait de paraître honnête et d'éluder la loi pour vivre tranquille, et il n'y aurait de vertueux que les niais. C'est en ce sens qu'il n'y a réellement pas de probité sans religion.

L'amour du beau, du bon, de l'honnête, est naturel; mais, c'est un attrait qui doit être développé par l'éducation et vivifié par la foi religieuse.

Tout est confusion de mots. On se fait un Dieu de fantaisie qu'on trouve absurde, et l'on en vient à déclarer que Dieu n'est pas. — On appelle catholiques des pharisiens modernes, et l'on en conclut que le catholicisme n'est qu'ostentation et hypocrisie. On prend les hypocrites pour des dévôts, et l'on confond ensuite à plaisir les vrais dévôts avec les hypocrites. — On rencontre par hasard un mauvais prêtre, et l'on rompt en visière pour cela avec tout le clergé. Pour cela est-il juste, tout cela a-t-il même l'ombre de la logique et de la raison ?

Personne n'attaque la vraie religion, la vraie piété, le vrai Dieu, mais tout le monde se bat contre des moulins à vent.

Nous ne connaissons Dieu que par l'esprit de Jésus-Christ qui est l'esprit de charité manifesté par ses enseignements et par ses oeuvres; en cela consiste toute la révélation, évidemment divine comme la charité est divine. La science conteste

les miracles et discute les prophéties, mais il y a quelque chose de plus fort que la science et ès plus merveilleux que les miracles, c'est la charité. (Voir le texte de saint Paul.)

L'esprit de Jésus-Christ est toujours vivant sur la terre, autrement tout mourrait; et lb. où se trouve l'esprit de Jésus-Christ, Dieu est présent, agissant, et en quelque sorte visible.

Celui qui, sans croire en Jésus-Christ, prononce le mot Dieu, ne sait certainthent pas ce qu'il dit. Il n'existe aucun article de foi concernant le diable. Tout *ce* qu'on en dit est de croyance et de tradition. Le diable, c'est l'esprit opposé à celui de Dieu, voilà le principe. Que *ce* malheureux. esprit exfste., /es erreurs et les crimes des hommes le démontrent assez. On le représente difforine, bien qu'un esprit soit sans formes, pour faire comprendre que c'est l'esprit de désordre. IL est: éternelle/mit rèpeetreé, parce qua lai mal est à >mais inconciliable avec le bien-

Dire que Dieu est impers...und., c'est en êtar toute idée possible à l'intelligence. Le faire uni-personnel, ce serait en faire quelque chose de li-

mité et d'incomplet. — Il est tripersonnel, pour être un en plusieurs et tout en tous.

L'arianisme tendait à faire de Jésus-Christ une idole vivante, une sorte de sous-dieu; — le monothéisme anéantissait en lui l'humanité.

Deux natures distinctes en Jésus-Christ, mais non deux personnes; — deux natures sont en nous tous, spirituelle et corporelle; — deux personnes, ce serait un conflit.

La religion est un ensemble de secours organisés pour aider les hommes à vivre suivant la sagesse.

L'unité de religion ne peut s'établir que par l'esprit de charité. Ce sera la communion universelle des hommes, et dès que l'esprit de charité aura triomphé dans le sein de l'Église même, de tous les vices qui lui font la [guerre](#), il se répandra dans le monde entier qui l'appelle et qui en a soif.

Les martyrs des premiers siècles ont prouvé l'esprit de charité par le courage dans les supplices; les témoins du renouvellement de la foi devront faire à leur tour leur preuve dans l'abnégation, la pauvreté, par la résignation aux calomnies, aux mépris, aux abandons, et souvent aux persécutions les plus imméritées et les plus • cruelles.

Si l'on ne peut connaître le bien et le pratiquer qu'en se faisant une juste idée de Dieu, si nous ne pouvons connaître Dieu que par Jésus-Christ, et Jésus-Christ que par son Église, il est rigoureusement vrai de dire : hors l'Église point de salut. Mais l'Église est universelle, c'est-à-dire qu'elle étend l'influence de ses grâces et la puissance de ses prières sur tous ceux qui lui appartiennent par la bonne volonté, par la rectitude du cœur et des désirs. Sur tous ceux qui seraient à elle, s'ils pouvaient la connaître, n'y a-t-il pas un baptême de désir? et la lumière de vérité a-t-elle jamais un long chemin à faire pour éclairer une âme et toucher un cœur? Avant la venue de Jésus-Christ, tous ceux qui désiraient la vraie lumière croyaient implicitement en lui. L'âme de l'Église est plus

étendue que son corps, elle remplit le monde et attire à elle tout ce qui est de bonne foi et de bonnes mœurs. Rousseau a ri des anges missionnaires de saint Thomas, parce qu'il n'était pas digne de sentir tout ce qu'il y a d'aide, de foi et de charité dans cette pensée; il est beau de penser que sur quatre ou cinq cents millions de nos frères ignorant la vraie religion, un nombre incalculable entre en mourant dans le sein de la vraie Église, instruit et baptisé par les anges!

Les protestants n'ont plus de raison d'être même apparente. Contre quoi en effet protestent-ils? contre des abus qui n'ont jamais été ou qui ne sont plus? contre des persécutions qui ont cessé? — Non, mais ils protestent contre l'unité hiérarchique qui sanctionne les lois de l'Église. -h- Ils protestent sans le savoir contre l'esprit de charité.

L'esprit national des juifs les rapproche devenus tags de cette union. qui est l'âme de l'Église, et ils seront la foroe du sanctuaire quand ils auront tompris :

Que les chrétiens n'adorent pas trois dieux;
Qu'ils n'attribuent pas à la nature humaine les honneurs divins ;

Qu'ils ne détruisent pas la loi de Moïse4 «mais qu'ils l'accomplissent;

Que le Messie est »Mt, et que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Jésus-Christ, en se montrant à nous, nous a mis montrant son père; Dieu est devenu évident, palpable:

L'Église, en se montrant à nous, doit aussi nous montrer son chef visiblement successeur de Jésus-Christ, et animé du même esprit:

(Objection des matérialistes: facile à résoudre et il y a eu de mauvais hommes sur le siège de saint Pierre, Il n'y a jamais eu de mauvais papes.)

L'esprit de charité est une vérité pure que c'est une lumière, une chaleur et une force.

Le *suntaturel* visible, c'est l'esprit de charité; les vrais miracles, les miracles Incontestables; Sont ceux de l'esprit de charité.

L'esprit de charité donne à la vie *une* plénitude et une joie bien supérieures à tous les plaisirs de la vie.

Ainsi, Dieu est visible aux hommes, la vraie

religion est évidente et n'a même pas besoin d'être démontrée.

Le devoir est clairement tracé, et facile à suivre dans toutes les conditions de la vie.

Il est faux que le monde soit sans religion ; la société est plus catholique qu'on ne pense : tout le monde adore, désire et attend l'esprit de charité.

Plus les misères sont grandes, plus le renouvellement par cet esprit est proche.

Personne n'a aimé la souffrance pour la souffrance même, pas même Notre-Seigneur ; on aime la souffrance pour la charité, dont on obtient à ce prix les mérites et les joies.

Si l'on veut te prendre ta robe, abandonne aussi ton manteau. Le Maître a dit cela aux individus et non à la société ; la propriété est un principe, et les sociétés sont gardiennes des principes sous peine de mort. Le chrétien Mutai doit se laisser dépouiller, mais le pape Pie IX ne doit pas permettre qu'on dépouille l'Église.

— Faites des concessions, ou l'on vous prendra tout, dit-on au souverain pontife. *Non possumus*

répond le pape, et en disant cela c'est un principe qu'il défend ; il sait qu'il s'expose à tout perdre, et il persiste. Ce n'est certes pas là sacrifier le spirituel au temporel. La justice est éternelle, et le pape défend la justice.

Il eût mieux valu mourir sur son siège en disant *non possumus*, que de laisser couler le sang (pour ne pas dire plus) à Pérouse et à Castelfidardo. Mais tous les hommes font des fautes, .et les papes aussi sont des hommes.

Certaines paraboles de l'Évangile ne paraissent pas finies, celle de l'enfant prodigue par exemple. Le voilà rentré chez son père, et l'on a tué le veau gras; mais il n'a plus rien, et son père, qui a partagé son bien entre ses deux enfants, n'a plus rien à donner au prodigue. Qu'arrivera-t-il ? Le frère sage prêtera au prodigue corrigé; ce dernier travaillera et fera valoir, il redeviendra riche grâce à son frère et à ses propres efforts : voilà ce que Jésus-Christ n'a pas voulu dire, sans doute parce qu'il n'était pas encore temps.

Un homme est jeté hors de la salle du festin parce qu'il n'a pas de robe nuptiale; mais si un

des convivessort et lui donne la *sienne%* ne pourra-t-il pat; rentrer? et le père de famille laistera-t-il à là porte celui qui aura été Si géuéreut? de crois au contraire qu'il donnera lui-même tue de ses robes au convive charitable Voilà do tes choses qu'on peut eipérer, mais qu'il de faut pas ensei- gner,

Si les esprits de l'autre monde peuvent communiquer avec les hommes de celui-ci, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait? Pourquoi un Christ? pourquoi une Église? pourquoi des conciles? pourquoi nos travaux? pourquoi iit» science? pourquoi notre raison? Mais noue savons qu'il y a eu de tout temps des visionnaires et des imposeurs; tous les hérésiarques se croyaient inspirés. Luther conversait familièrement avec le diable, et ce diable de Luther était un théologien retors et brutal comme son maitre. Qu'est-il sorti de tout cela? confusion, anarchie, et en définitive scepticisme ou démence. Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets. On recomudt l'arbre à ses fruits.

Si un ange de Dieu, disait saint Nul, vous

annonçait un autre évangile que celui qui a été annoncé, qu'il soit anathème ! On ne réfléchit pas assez à la profondeur de cette parole. Si Dieu même, no effect, pouvait troubler l'ordre de lui-même, tout s'écroulerait dans la confusion, et Dieu même ne serait plus Dieu.

Tant qu'il y aura des abus dans l'Église, les protestants auront une raison d'être; mais si les abus sont supprimés, la protestation tombe d'elle-même.

Quand les juifs pourront comprendre que nous adorons Dieu en Jésus-Christ, et non pas Jésus-Christ à la place de Dieu, ils se souviendront que Jésus-Christ a été le plus saint des juifs, ils seront chrétiens comme nous, et nous serons juifs comme lui.

Quand les enfants seront aussi expérimentés que les pères, quand les hommes naîtront tout sages et tout formés, quand il n'y aura plus d'esprits faibles et incrimplets, la hiérarchie, n'existant plus dans la nature, cessera d'être nécessaire dans l'Église. La liberté de conscience sera alors

seulement une vérité, et l'on pourra se passer de prêtres et de pape. Mais quel est donc le père de famille qui, sans être un monstre, permettrait à ses enfants de s'empoisonner sous prétexte qu'ils sont libres? Non, celui-là n'est pas libre, qui, si on l'abandonne à lui-même, fera nécessairement le mal. Ne pas empêcher, même par la force, un fou de se tuer, c'est être soi-même un assassin.

Savez-vous quel est le crime des chrétiens de nos jours? C'est de n'être pas assez chrétiens. Celui des catholiques est également de n'être pas assez catholiques. Les vrais protestants doivent se croire plus chrétiens et plus catholiques que le pape. Ils sont alors archi-papistes, ou ils ne sont rien.

L'homme ne peut se passer d'autorité, et tel qui croit au-dessous de sa raison de consulter l'Église, ira gravement consulter son guéridon ou son chapeau.

Le spiritisme est une photographie des idées courantes. Les livres d'Allan Kardec sont farcis de saint-simonisme, de swedenborgisme et de

mormonisme; mais c'est moins savant que Saint-Simon, moins élevé que Swedenborg, moins logique que Joê Smith. Il faudrait donc croire qu'on vieillit encore après la mort et qu'on rejette sur la terre les radotages d'outre-tombe. Quelle triste perspective pour les grands hommes! Quelle triste aubaine pour les vivants !

Belle et sainte monarchie du ciel, Jésus homme—Dieu, et Marie mère de Dieu! Anges de fra Angelico, saints de la légende dorée, vierges du paradis de Dante, combien vous êtes plus grands, plus poétiques, plus beaux que les spectres de Cahagnet et les larves errantes d'Allan Kardec! Dogme sévère et incorruptible, belle et sainte charité qui distribuez les élus sur l'échelle d'or de la hiérarchie, doctrine profonde pleine de lumière pour la douceur d'esprit et de ténèbres pour l'orgueil, soleil de gloire et de justice, les hommes ne vous voient plus parce qu'ils ont les yeux malades. Qu'ils reviennent à la raison, et ils reviendront à la foi, car la foi et la véritable raison sont soeurs, et toutes deux sont les filles chéries de Dieu. Malheur à celui qui ne les dis—

seulement une vérité, et l'on pourra
prêtres et de pape. Mais quel est *d ti* ;
famille qui, sans être un mond./ 1
ses enfants de s'empoisonner F., f

; ..

sont libres? ¹Non, celui-là n'e''
on l'abandonne à lui-mêu' / % ..

le mal. Ne pas empêché i.
fou de se tuer, c'est être 4 •

.i
r

. assez, ce
La synthèse, du

Savez-vous quel
nos jours? C'es4

ae, da eatholicisme
,clairée.

Celui des cath'

.dation de la raison jnetaique

assez catholir

,ienne : le retour aurétudes kelà-

croire plu^s réparera ce- grand événement prédit
pape. Ils /ores, et attend* *généralement* partons

rien' de l'Église. Les juifs Ms phis êeMirés,

O^r qui connaissent et qui étudient le %Mar,

T _; ;rendefft à ce rapprochement. M. Franck,

e^t son livre sur la Kabbale, parle d'une école

e^t **S**oharites qui presque tous se sont faits ehrsé-
d^ens; mais, ajøste-t-il, ils ne- considèraient le
christianisme actuel quo comme mie teensitien
nécessaire de l'ancien dogme da Moïseà use spi-
thèse religieuse »jumelle,

Cette synthèse, toub3s I ittellikenoew éludes

du grec. C'est la légende de sainte Anne, mère de la sainte Vierge; Anne, dont le nom signifie *la gracieuse* ou *la grdece*. Sa naissance est annoncée par un vieillard nommé Archos, nom qui signifie le principe ou le commencement; elle naît d'une dame nommée Émérantiane, ou la dame de nos jours. Sa légende est une véritable épopée allégorique, et nous la donnons ici comme le complément de notre travail sur les évangiles apocryphes, et comme une pièce justificative en faveur de notre opinion sur le génie des premiers âges chrétiens et sur la signification philosophique de nos livres sacrés.

LA
VIE DE SAINTE ANNE
MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

DE QUELS PARENTS EST ISSUE SAINTE ANNE.

Au temps passé, au pays de Judée, en une ville nommée *Zéphor*, située à deux lieues de Nazareth, il y avait une fille appelée Émérantiane, qui était issue de la lignée de David, laquelle était dévote à Notre-Seigneur.

Cette fille proposait en son coeur de vivre en la crainte de Dieu avec pureté corporelle, et seule durant sa vie, en cas qu'elle fût agréable à Notre-Seigneur.

Elle avait accoutumé de visiter les personnes dévotes, les prophètes Élie à Élisée, lesquels habitaient au mont de Carmel, et conférait avec eux de la vie spirituelle et des choses prodigieuses que Notre-Seigneur a faites au temps passé ès douze lignées d'Israël, semblablement

des divers prophètes par lesquels Notre-Seigneur a fait maintes promesses, même comme le Fils de Dieu, pour remédier à la nature humaine, devait naître d'une jeune Vierge, et pourquoi il a si longuement différé à l'accomplir.

Quand Émérantiane eut ainsi conféré avec les disciples d'Élie et d'Élisée, advint un jour qu'elle parlait à un desdits disciples, nommé *Archos*, âgé de cent trente-trois ans, disant : O vénérable Père je désire de ta paternité que je te puisse demander une chose dont mon coeur est en doute et en souci.

Il répondit : Émérantiane, ma douce fille, demande hardiment et ne me cèle rien, car ta douce parole me plaît fort et me réjouit.

Alors elle lui dit : Père vénérable, mon coeur ne peut comprendre si jamais en ce monde transitoire sera trouvé quelque femme en l'état de mariage, de laquelle sera procréée la sainte fille qui méritera d'enfanter le Fils de Dieu, lequel le ciel et la terre ne peuvent environner, et comme elle le portera en corps en son sein et tendre corps.

Or, comment cela se peut-il comprendre? car il m'est avis, selon mon entendement, s'il est pos-

sible que la sainteté de tous ceux qui ont été depuis le commencement du monde, et seront *encore* jusqu'à la fin d'icelui, fût accumulée en une seule personne, qu'icelle ne serait pas à comparer à telle femme, de laquelle procédera la Mère future du Fils de Dieu.

O mon cher père, quand je *réfléchis* à tout cela, je suis en grande admiration; je ne puis toutefois penser pourquoi est-oe que notre Rédempteur ait attendu à venir plus de quatre Mille ans?

Et ainsi que les larmes tombaient des yeux de cette fille, elle parla derechef, et dit : Hélas I je crains que plusieurs années ne s'écoulent encore avant que l'en puisse trouver un si saint mariage sur la terre.

Le saint père Arohos , entendant ces paroles, considérant la profonde *pensée* de cette sainte fille, s'émerveilla ; et, par long espace de temps, la regarda comme s'il avait été ravi, et de grande admiration ne put proférer aucune parole. Peu après la parole lui revint, et dit :

O Émérantianel très-noble dame, jeune d'âge, mais ancienne de sens et d'entendement, vous me semblez être la racine dudit saint et ineontaminé

lit du mariage dont vous avez parlé, de laquelle cette sainte fille, mère future, doit naître le Fils de Dieu. Avant que nous partions de ce monde il procédera; car je te dis en vérité qu'entre les filles de Jérusalem n'a été semblable à toi, ayant congitation de telle profondeur comme tu as eu, pour *ce* tu t'en dois réjouir; car le Saint-Esprit repose en' toi; en toi seront bénies toutes puissances dessus la terre.

Émérantiane, entendant cet ancien parler, fut consolée, et, en pleurant, se mit à genoux et dit : O Dieu d'Israël! combien sera à nous votre face cachée, et à nos pères constitués aux limites, criant à vous incessamment en grand ennui, attendant de vous ce qui nous« a été promis par les prophètes et saintes Écritures.

. Nous avons contracté la tache du péché; qui nous relèvera, sinon vous, Vierge prédite? Quand sera-ce que nous pourrons passer les portes des ténèbres franchement? O mon Dieu! quand viendra l'agneau immaculé qui effacera les péchés des hommes et paiera les dettes de nos premiers pères, ce fort lion qui déchirera les portes de métal et rompra les portes de l'enfer? Quand chanterons—nous en jubilation : Notre—Seigneur

est venu, et toutes obscurités ténébreuses sont éclairées? Je suis pauvre pucelle, bien certaine qu'il nous faudra descendre vers nos pères aux limbes, lesquels toutefois ont été plus parfaits de leur vivant que moi; cependant une chose me réjouit, car j'ai confiance que ceux qui de mon lignage seront procréés, n'approcheront le lieu des ténèbres de l'enfer, d'autant qu'après moi une clarté infallible s'élèvera, qui éclairera toute obscurité.

Quand les disciples d'Élie et d'Élisée, avec l'ancien père Archos, eurent entendu les paroles de la jeune Émérantiane, ils furent fort joyeux avec elle en Jésus-Christ, en lui rendant louange, dont il est fait mention au livre des miracles.

DES MŒURS ET EXERCICES D'ÉRIÉRÂNTIANE.

Émérantiane était d'une grande beauté et bien formée de corps; elle était aussi fort riche en biens temporels, noble de lignée, mais plus noble de vertus; car avec pénitence elle châtiât son corps, et gardait tel silence que, depuis l'heure de vêpres jusqu'au lendemain à l'heure de

none, ne voulait parler un seul mot ; trois jours chaque semaine elle s'abstenait de viande, et ne buvait ni mangeait que dures et amères racines d'herbes qui croissaient dans les déserts; elle ne fréquentait nulle personne vicieuse; elle ne cherchait que les personnes vertueuses et spirituelles, fussent hommes ou femmes étant dévots ; elle visitait même les prophètes Élie et Élisée, résidant au mont Carmel, vivant austèrement.

Souvent aussi servait et priait Dieu, en la chambre enfermée, et fuyait toute oisiveté, persistant au service divin, assistait les pauvres soigneusement depuis son bas âge qu'elle vint à avoir entendement, jusqu'au temps que, par le conseil de ses parents, elle eut pris mari et n'eût jamais regardé nul homme en face que les personnes pieuses et dévotes, auxquelles elle parlait les yeux baissés vers la terre. C'est pourquoi le bruit de sa sainteté fut répandu par toute la Judée.

Il n'est point de merveille que de bon arbre et de bonne racine il ne soit procédé de bon fruit ; car c'est ce qui est dit dans l'Évangile, qu'un *bon arbre ne peut produire de mauvais fruit.*

COILUE g*li*ÉRADITIA.NE FUT IAILLÉE,

Quand cette fille Émérantiane fut en l'âge de dix-huit ans, ses parents et amis s'assemblèrent et consultèrent de la marier à un honnête homme, laquelle chose ne voulut promettre. Avant d'y consentir, elle requit, par le moyen des serviteurs de Dieu, d'en savoir sa volonté; car elle avait proposé auparavant de demeurer en chasteté sa vie durant ; et parce qu'elle ne savait quel état Dieu voulait qu'elle acceptât, elle s'en alla au mont Carmel consulter les saints personnages, afin qu'ils voulussent prier Dieu, pour qu'il lui voulût manifester par quelques signes sa divine volonté. Lors les saints pères le firent et prièrent Dieu, persévérant en continuelles oraisons. Au bout du troisième jour, il leur apparut une grande branche d'arbre, ayant seulement en elle un seul fruit, et sitôt que le fruit en était cueilli, ladite branche séchait. Incontinent après fut vu qu'un fruit très-beau à voir fut mis à ladite branche séchée et environnée de grande clarté divine, lequel fruit semblait, à voir si lucide, que la vue humaine ne pouvait regarder, de laquelle vision

lesdits saints pères furent émus en admiration ; car en signes miraculeux ne pouvaient nullement entendre le vouloir divin, et ce dont ils avaient fait leurs oraisons, priant Dieu de leur manifester ce que c'était de ce signe.

Il arriva encore au troisième jour qu'ils étaient en prières, qu'une voix fut ouïe du ciel, déclarant la signification du signe, en disant : La branche verte signifie le mariage qui sera consommé en Émérantiane ; le fruit en procédant démontre l'enfant qu'en brief jour d'elle naîtra ; la sécheresse de la branche dénote la stérilité ; la clarté par laquelle le fruit est attaché à la branche signifie la puissance divine, par laquelle Émérantiane, en sa vieillesse inféconde par-dessus le cours de la nature, concevra et produira un fruit, lequel apportera le sauvement au monde universel, le nom duquel chassera les esprits mauvais, et les bons anges l'auront en grande révérence, sera manifesté et annoncé par tout le monde.

Et quand les saints pères eurent ouï cette voix miraculeuse, ils rendirent louange et bénédiction à *Dieu* le Créateur en pleurant de joie, et donnèrent à connaître à Émérantiane, comme en peu de temps, par la volonté divine et conseil de sel

amis, elle prendrait mari, et comme, au moyen de son mariage, il voulait montrer au monde sa grande miséricorde.

Émérantiane, voyant cela, rendit grâces à Dieu, le priant très-humblement qu'il plût à sa bénignité la conjoindre par mariage à un bon, juste et loyal mari, qui Mt craignant Dieu, et non autre chose demandait-elle, que ce qu'à l'état de mariage appartient à la louange de Dieu, pour multiplier lignage à l'honneur du Créateur. Enfin, elle se rendit à toutes ces pressantes sollicitations.

»II LIGNAGE DE SAINTE ANNE.

En ce temps-là, il y avait un jeune homme riche et de bonne estime, nommé *Stolano*, issu du sang royal, noble dès le commencement de son enfance, nourri en la crainte de Dieu, lequel fut donné, par les amis d'Émérantiane à icelle, en légitime mariage, duquel elle eut une fille qui fut appelée *Ysnzaria*. Quand elle eut quinze ans, elle fut mariée à Élinde, qui eut une fille appelée *Élisabeth*, qui eut pour mari Zacharie, le souve-

rein prêtre dont est descendu Jean-Baptiste, et en outre conçut *encore* Ismaria une fille nommée *Enim*, mère du saint évêque Servais. Dan la suite, quand Émérantiane eut soixante et un ans, elle pensait pour certain de là en avant, selon le cours de nature, qu'elle n'aurait plus d'enfants ; néanmoins elle était attendant, suivant la promesse qui lui avait été faite par le saint père Archos. Quelques jours après, étant dans la chambre en oraison, elle fut environnée d'une grande clarté, et ouït une voix qui lui dit : Émérantiane, je t'annonce aujourd'hui une grande joie à venir en ce monde, car Dieu tout-puissant veut montrer sa bonté infinie aux enfants du genre humain; le temps est proche qu'il a promis par les prophètes; car la racine de Jessé fleurira, et la semence d'Abraham recevra bénédiction, le trône de David aura qui en lai s'asseoira. Par quoi, chère amie, écoutez-moi, ber l'esprit de Dieu rivant est en moi.

DI LA KENIVILLIND314 NATIVITÉ II SAINTE ANNE.

Alors qu'Émérantiane eut vu la grande clarté, elle fut fort épouvantée, elle ouït une voix, lui di-

sant ainsi Émérantiane, n'aie ni peur ni crainte, mais honore ton Créateur de tout ton pouvoir; car par sa grâce tu concevras par-dessus le cours de nature, de Stolano ton mari, et enfanteras une fille, de laquelle naîtra une fille qui a été prédestinée avant la création du monde, précieuse par-dessus toutes créatures humaines; car Dieu veut opérer en elle des choses incompréhensibles, excédant les entendements angéliques et humains,

. par-dessus oeuvre naturelle

Lors Émérantiane répondit : *le suis hile d'Adam*, ancienne d'âge, le fruit de mariage défaut en moi; c'est pourquoi naturellement je *ne* puis concevoir; néanmoins je sais bien et confesse qu'à Dieu rien n'est impossible. Faites de moi selon votre bon plaisir et selon vos grandes miséricordes; car nos parents et moi nous vous avons grièvement offensé, et ne méritons rien. Lors elle mit derechef la voix, lui disant : Fille, demeure en paix, car il faut que je flisse savoir la puissance et volonté divine aussi pareillement à Stolano, ton mari. En ce temps-là, Stolanao était allé dehors voir ses bestiaux allant pâtre aux champs; ainsi comme il était en son oraison, subitement fut environné d'une lumière, et oint une

voix qui lui dit : Stolânopaix' soit avec toi', lève-toi, et t'en va en ta maison, et couche avec ta femme Émérantiane, laquelle le nom sera manifesté par le monde universel.

Quand Stolano ouït cette voix, il en fut fort épouvanté, et s'étonna beaucoup ; car il était en l'âge de soixante-dix ans, et que tous deux étaient inhabiles pour avoir génération selon le cours de la nature. Lors il ouït *derechef la* voix, disant : Stolano, ne veuille douter, car il n'est rien d'impossible à Dieu, et pour signe de *ce* que je dis, quand tu entreras dans ta chambre, là où tu dois coucher, regarde vers le chevet du lit, et tu trouveras en écrit quatre lettres d'or que nulle personne n'a écrites. Et ayant dit cela, la clarté s'évanouit de lui. Quand Stolano eut entendu, il se leva de sa cellule, louant Dieu, puis s'en alla vers sa femme Émérantiane, et se contèrent l'un à l'autre *ce* qu'ils avaient vu et ouï, allèrent en ladite chambre, et trouvèrent le signe de quatre lettres d'or écrites au chevet du lit, comme deux *A* et deux *V*, lesquelles jointes ensemble font Anna, laquelle Émérantiane concevrait en bref et enfanterait, dont ils louèrent et remercièrent Dieu, attendant la promesse du Créateur

à eux faite. Peu de temps après, Émérantiane conçut, de Stolano son mari, un fruit par la grâce spéciale de Dieu, et en grand désir attendait le temps de l'enfantement.

Quand le temps s'approcha, elle alla vers les disciples, priant très-humblement qu'ils vou-lussent faire oraison pour elle envers Dieu, afin qu'il lui plût préserver de l'ennemi le fruit qu'elle portait, et qu'en temps et lieu elle pût enfanter salutairement. En ce temps, il y avait un disciple nommé *François*, lequel, quand il vit Émérantiane, se mit à genoux, criant à haute voix, et disant : Qui est cette sainte matrone qui est auprès de moi? Émérantiane lui répondit : Très-véné-rable père, ne me connais-tu pas? Je suis la vieille Émérantiane, ta très-humble servante. Il lui dit : Émérantiane, je vois en toi grand mystère par-dessus le cours de la nature. Je te dis, en vérité, que, comme un cierge ou une lampe rend clarté ès ténèbres, ainsi je pénètre au milieu de ton sein une fille resplendissante en clarté, dont je ne puis assez m'émerveiller, car elle excelle l'entendement humain.

Émérantiane lui dit: Révérend Père, les oeuvres de Dieu sont incompréhensibles, et ses raiséri-

cordes sont impénétrables, et ce qu'il veut montrer dans peu de temps à son peuple. Veuillez prier pour moi; car la bonté divine se veut manifester, laquelle nous est **promise** depuis longtemps.

Quand le bon père François et ses compagnons entendirent cela, ils prièrent **avec** ferveur pour elle; ils lui dirent : Émérantiane, réjouis-toi, car ta prière sera exaucée; retourne en **ta maison, et** fais tes apprêts pour enfanter.

EN QUEL TEMPS SAINTE ANNE FIT N.

Quand le temps fut venu qu'Émérantiane, suivant la promesse de l'ange, enfanterait une fille, cela arriva ainsi qu'il avait été prédit ; **et** il parut sur la poitrine dudit enfant quatre lettres d'or, faisant le nom d'Anne. Ce nom était resplendissant comme pierres précieuses.

D'UN MIRACLE ARRIVÉ A CAME DUDIT NOM.

Quand ce beau miracle de ce nom fut vu par les femmes qui avaient assisté à l'enfantement, le bruit de cette merveille se répandit de toutes parts,

et grand nombre *de* gens y accoururent pour voir ce prodige; entre autres il y vint un chevalier aveugle, et comme ses yeux ne pouvaient voir le nom de sainte Anne, il demanda de le toucher de ses mains, *ce* qui lui fut accordé. Eméranthiane, considérant qu'il était l'un des bons personnages de Jérusalem, ne lui osa refuser, mais lui accorda. Quand il eut touché son nom, et en grande dévotion le croyait baiser, il arriva que la main d'Anne toucha ses yeux, lesquels soudain s'ouvrirent, et y reçut la vue dont il était privé auparavant, étant né aveugle. Quand il vit le nom de sainte Anne en si grande clarté, de grande joie il s'écria, en disant : Béni soit le Dieu d'Israël. De ce miracle Éméranthiane fut émue, craignant que si le commun peuple était averti de cela, il viendrait en foule voir sa fille, et qu'au moyen de ce, l'enfant pourrait tomber dans quelque inconvénient de maladie, à cause des incommodités de plusieurs personnes; c'est pourquoi elle pria le chevalier qu'il ne publiât pas ce qui lui était arrivé. Quand le chevalier eut entendu cela et voyant Éméranthiane en si grand souci, il lui promit de n'en rien dire à personne, il la baisa en grande révérence, tenant les yeux fermés comme s'il eût encore *été*

aveugle; et se fit conduire par son serviteur à Jérusalem, lieu de sa demeure.

COMME SAINTE ANNE PUT L'ESPACE DE CINQ ANS SERVANTE
AU TEMPLE DE JÉRUSALEM AVEC LES AUTRES *FUIES*.

Après qu'Émérantiane et Anne sa fille vinrent demeurer en Bethléem, vinrent neuf prêtres au temple de Jérusalem qui reçurent sainte Anne de sa mère en grands honneurs, qui n'avait que trois ans, la menèrent en grande révérence dans le temple de Jérusalem, pour y servir les autres dévotes qui y demeuraient, entre lesquelles Anne profitait et croissait en l'amour de Dieu et en toutes sortes de vertus; jour et nuit dévote en toutes ses prières, elle était aussi diligente aux oeuvres manuelles qui lui étaient ordonnées, car les jeunes filles servant au temple, devaient laver, coudre et nettoyer les ornements du temple.

Lorsqu'elle se trouvait seule, elle se jetait à genoux pour prier Dieu en grande dévotion, ce qu'un des prêtres du temple s'apercevant, s'étonna de la grande dévotion de cette jeune fille. Afin d'en être encore mieux informé, il se cacha secrètement en la chambre où il avait accoutumé

de faire cette dévotion , afin qu'il pût voir et ouïr la manière de ses prières. Et quand se vint à minuit , Anne se leva de son S lit à la manière accoutumée, priant à mains jointes, les genoux en terre, les yeux fixés vers le ciel, et disant :

0 Dieu d'Israël 1 ma conscience me donne témoignage que nous vous avons grandement offensé, à cette cause vous vous êtes éloigné de nous; certes, Seigneur, combien de temps se passera-t-il encore jusqu'à la délivrance de notre dur esclavage ? Nous sommes dans cette attente, suivant les promesses que vous en avez faites à notre père Abraham, de nous donner un libérateur. Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes passées ; mais souffrez que votre miséricorde nous vienne consoler.

Souvenez-vous de nos pères Abraham, Isaac et Jacob, et de la miséricorde que vous leur avez promise.

Je vous prie, Seigneur, de vouloir exaucer la prière de mon tendre coeur, et ne rejetez point mon oraison, car vous êtes mon Père qui m'avez .créée; c'est pourquoi mes lèvres vous loueront en ma jeunesse, et quand j'aurai plus d'âge, je

vous donnerai de plus grandes louanges , en vous confessant, et aurai mémoire de votre miséricorde, et la prêcherai à ceux qui en vous ne croient.

Quand Anne eut ainsi prié, elle se prosterna sur la terre, et prit un peu de repos.

Le prêtre, qui s'était caché pour voir et entendre les ferventes prières de cette jeune fille, fut ravi d'étonnement à la vue d'une si grande dévotion ; il disait en lui-même :

Si tous les sages de Jérusalem voyaient la piété de cette pucelle, ils n'en seraient pas moins étonnés que moi. Et parce que le jour approchait, ledit prêtre n'osa demeurer plus longtemps, de peur d'être aperçu, mais secrètement se retira. L'empressement qu'il avait de savoir qui était cette sainte fille, fit qu'il y alla tant de fois qu'il vit Anne en face, joignant les mains, dit :

0 Dieu tout-puissant! je ne pouvais vivre esirepos jusqu'à ce que j'eusse connu cette sainte pucelle, et je crois que c'est cette fille dont il est dit qu'une pucelle parviendra à un éternel degré de sainteté.

Anne continua ses exercices de dévotion, et se rendit de plus en plus agréable à Dieu.

COMME ÉSIÉRANTIANE MOURUT ET FUT MISE EN SÉPULTURE
PRÈS DE STOLANO SON MARI.

Quand Émérantiane, mère de sainte Anne, eut septante—huit ans, elle dit à sa fille Anne : Regardez, mes jours sont passés, il est temps que je nie repose avec mes père et mère et d'être en sépulture auprès de Stolano, votre père. O ma très-chère fille! ayez mémoire de la miséricorde que Dieu nous a montrée et fait encore attendre patiemment le temps de grâce que Dieu nous a promis. Gardez les commandements de Dieu, ayez compassion des pauvres , consolez les désolés , demandez conseil aux gens pieux et savants, lisez la sainte Écriture, rendez grâces au Créateur de tous les biens qu'il vous a faits, et à tous gens soyez humble, et ne mettez en oubli le dernier jour de votre vie, mais soyez toujours prête.

Lorsqu'Émérantiane instruisait ainsi Anne sa fille, la mort vint lui ravir la vie.

Anne pleura amèrement la mort de sa mère, priant Dieu dévotement pour elle. Lors Anne fit assembler toute leur parenté , ils ensevelirent Émérantiane en grande révérence, et l'enterrèrent

auprès da son mari, comme elle avait demandé. Arme pleura sa mère autant de jours qu'elle avait d'années.

COMME SAINTE ANNE, A L'ARE DE DIX-HUIT ANS, PRIT MARI.

Alors qu'Anne eut dix—huit ans, par le conseil de ses amis, elle prit mari, un homme craignant Dieu, noble de sang, comme de la lignée du roi David, appelé *Joachim*, lequel vivait saintement en la crainte de Dieu, et gardait ses commandements, et était miséricordieux envers les pauvres; car on dit de lui que quand il eut quinze ans, il partagea son bien en trois parts, en donna une partie aux pauvres, l'autre au temple, et la troisième part fut pour subvenir aux besoins de sa maison.

Quand il eut vingt-un ans, il épousa Anne et la prit pour femme, laquelle était fort charitable, faisant du bien aux pauvres, et même aux malades et affligés; elle habitait en Nazareth, petite ville de Galilée, en laquelle l'ange Gabriel annonça à Marie sa fille qu'elle concevrait et enfanterait le fils de Dieu; ainsi donc Anne menait une vie très-

sainte. Il lui arriva une fois qu'elle lisait comme Tobie instruisait son fils, en cas que Dieu lui envoyât largement des biens temporels, qu'il en donnât librement aux pauvres, lesquelles paroles l'épouvantaient en soi-même, pensant en son coeur : 0 Dieu! combien j'ai de biens et pourvue de toutes choses nécessaires I hélas ! j'ai été ingrate et n'ai pas accompli mon pouvoir comme cet écrit l'ordonne. Pendant qu'elle était ainsi pensive, il y survint Joachim, son mari, et la voyant triste, lui dit : 0 ma très-chère aimée! pour quelle cause êtes-vous triste? Elle répondit : Parce qu'il y a longtemps que nous n'avons satisfait aux ordonnances de la sainte Écriture, et lui fit lire ce qu'elle avait lu de Tobie. Quand il eut lu, il lui dit : Que te semble-t-il que nous devons faire? Elle lui répondit : Il me semble que puisque Dieu nous a pourvus de biens, que nous les partagions en trois parts, que les deux premières parties soient distribuées à l'honneur de Dieu, et la troisième part nous la garderons pour nos besoins. Il lui répondit qu'ainsi ferait, car il désirait faire le semblable, avant qu'ils fussent conjoints ensemble. Quand Anne ouït cela, elle fut réjouie, et se fit préparer un mulet, s'assit dessus, et s'en alla avec

ses serviteurs aux champs et ès lieux où étaient les bestiaux paissants, pour les ramener à la Maison. Le nombre était *de* deux mille deux èents. Et quand ils les eurent ramenés, ils les parta—gèrent tous en trois parts égales; l'une des parts fut donnée au temple, l'autre aux pauvres, et la troisième ils la conservèrent pour se nourrir, et dont elle aidait encore les pauvres veuves et or—phelins, là où elle savait les trouver, et le faisait par le consentement *de* son mari Joachim, car il était semblablement miséricordieux envers les pauvres, et en ce point ils vivaient en la crainte de Dieu, en paix et amour ensemble, gardant les commandements *de* Dieu soigneusement.

Hélas! combien s'en faut-il aujourd'hui que les personnes conjointes en mariage se condui—sent en cette sorte! Dieu y veuille pourvoir. Ainsi
s o i t — i l . •

COMME ANNE FUT AVEC JOACHIM EN L'ÉTAT DE MARIAGE
VINGT ANS SANS AVOIR. FRUIT, ET COMME IL FUT REPRO—
CHÉ AUDIT JOACHIM DU SOUVERAIN PRÊTRE, ALLANT A
L'OFFRANDE.

Quand Joachim eut été avec Anne en ma—
riage l'espace de vingt ans, vivant selon Dieu,

ils n'eurent aucun fruit , ce qui était grand opprobre devant les gens, car, en ce temps-là, on se moquait de ceux qui étaient infructueux et qui n'augmentaient point le peuple, et, pour cette cause, furent méprisés de plusieurs.

C'est pourquoi ils firent leur oraison à Dieu avec ferveur qu'il lui plût regarder ce reproche, et leur envoyer du fruit, lequel lui offrirait pour le servir au temple de Jérusalem.

Un jour que Joachim en une grande fête vint avec les autres de son lignage en Jérusalem pour faire offrande selon la loi, comme il approcha de l'autel, il mit l'offrande dessus.

Le prêtre le prit de mauvaise part, jetant l'offrande hors de l'autel en présence de tout le peuple, lui reprocha son infructuosité, irisant :

Qu'il n'était pas décent de recevoir son offrande avec ceux qui étaient fructueux, à cause qu'en son état de mariage il ne multipliait pas la lignée du peuple d'Israël.

A ces paroles, Joachim fut triste et ennuyé, inclinant la tête, n'osait de honte regarder personne en face.

COMME JOACHIM *SEN* ALLA VOIR SES BERGERS ET PASTOURAUX GARDANT SON BÉTAIL, ET COMME L'ANGE LE CONFORTA.

Comme Joachim en la présence de ses amis et de tout le commun peuple avait en cet état *été* rejeté, car c'était sa coulpe, et de chagrin il n'osait retourner en Nazareth, craignant que ses voisins ne lui reprochassent ce qui lui était arrivé au temple, il s'en alla vers ses pasteureaux, et délibéra de demeurer avec eux sans se trouver à Nazareth, comme il fit, attendant que Dieu *it* consolât et lui donnât à entendre ce qu'il avait à faire.

Et quand il eut été là quelque temps, il arriva une fois qu'étant seul, l'ange de Dieu, avec une grande clarté, le vint visiter, en le consolant et l'exhortant qu'il ne fût épouvanté, et lui dit : Je suis l'ange de Dieu, par lui envoyé pour t'annoncer que ton oraison est exaucée de Dieu, et que tes aumônes sont montées jusqu'au ciel ; il a vu la honte et le reproche de ton infructuosité ; car Dieu est le, vengeur des péchés, et non point de la nature. Et quand il rend une femme infé-

conde, il fait cela afin que plus miraculeusement il lui rende la fécondité quand il lui plaira, comme il fut fait de Sara, femme d'Abraham, laquelle en sa vieillesse enfanta Isaac. Semblablement Rachel fut inféconde, et en vieillesse enfanta Joseph, qui devint grand Seigneur en Égypte. Puis Samson et Samuel, qui eurent tous deux des mères qui furent longtemps stériles; ainsi il faut croire que les naitivités différées sont d'autant plus merveilleuses qu'elles ont été différées. Sache que ta femme concevra une fille que tu nommeras Marie. Cette fille consacrée à Dieu, et au ventre maternel sera remplie du Saint-Esprit; c'est pourquoi elle ne demeurera entre le peuple commun ; mais au temple, afin que nul n'ait suspicion d'elle, et ainsi qu'elle sera née d'une femme infertile; ainsi d'elle naitra le Fils de Dieu, qui s'appellera *Jésus*, et par lui recevra toutes créatures à sauvement. Pour signe de vérité, ta femme Anne te rencontrera en Jérusalem à la porte dorée, car elle a dessein que tu t'en retournes.

Quand l'ange eut ainsi parlé à Joachim, il se réjouit; et comme Anne, sa femme, était ennuyée, attendant sa venue, ledit ange s'apparut à elle,

et la consola, lui dit ce qu'il avait annoncé à Joachim, et qu'elle allât en Jérusalem à la porte durée, où elle le rencontrerait, ce qu'elle fit.

Et quand ils se rencontrèrent, ils furent remplis de joie de la promesse de l'ange, touchant la fille qu'ils devaient avoir. Quand ils eurent été au temple servir Dieu dévotement, ils retournèrent ensemble à Nazareth, où ils attendaient en grande liesse la promesse divine. Aussitôt après Anne conçut, et neuf mois après enfanta une fille, laquelle fut appelée *Marie*, comme l'ange avait ordonné. Or, quelle joie fut au ciel et sur la terre de cette nativité! Qui pourrait expliquer le bonheur que *reçurent* les humains!

DE LA NATIVITÉ DE KM«.

Le jour qu'Anne devait enfanter le bienheureux enfant que l'ange avait annoncé à Joachim, son mari, celui-ci s'en alla quérir *une* partie des sages-femmes, pour assister Anne à son enfantelement, pareillement s'en alla en la montagne quérir Élisabeth, la femme de Zacharie, et Ys-maria, soeur d'Anne, ayant quatre-vingt-un ans. Quand elles furent venues en la chambre d'Anne,

il leur semblait qu'elles sentaient une grande joie au coeur, et plus elles approchaient Anne de . près, plus elles sentaient de joie et d'odeur. Quand vint l'heure qu'Anne devait enfanter, elle fut subitement environnée d'une grande clarté, et enfanta une belle fille, luisante comme le soleil, et incontinent vint une multitude d'esprits célestes, chantant mélodieusement : Voyez ici la reine des cieux et mère à venir du Fils de Dieu. Quand les sages-femmes furent assemblées en la chambre d'Anne, et y eurent été six jours, virent choses merveilleuses, et rendirent louange à Dieu.

UN MIRACLE.

Au même instant que Marie fut née, vint incontinent un aigle volant sur la maison où Anne était accouchée, tenant en son bec plusieurs rameaux, et fit un nid dessus ladite maison, lequel dura depuis plusieurs années, même après la résurrection de Jésus-Christ.

AUTRE MIRACLE.

Au même temps dans un désert, près de là, était une licorne fort grande, dont l'on n'avait

jamais vu sa pareille, et qui souvent avait été . chassée des rois, mais ils ne la purent prendre ; hors que quand Marie fut née, elle venait devant la porte, et nul ne pouvait la chasser. Alors un chevalier nommé *Adrianes*, demeurant près de Nazareth, la perça d'une lance et la tua, et l'offrit au souverain prêtre de Jérusalem, qui l'en remercia grandement.

AUTRE MIRACLE.

En *ce temps*, tous ceux des environs de Jérusalem et du pays de Judée étaient oppressés de mauvais esprits, et jetaient des cris si horribles, que le peuple fut fort étonné, craignant que Dieu voulût confondre tout le pays. Alors il y avait en Jérusalem un saint homme, lequel conjura l'un des oppressés de lui dire pourquoi ce tumulte se faisait. Alors le mauvais esprit dit par la bouche d'un démoniaque : qu'en ce jour était née à Nazareth une fille dont les anges étaient fort réjouis, et qu'ils ne pourraient plus demeurer en possession des corps, et qu'ils seraient obligés d'en sortir pour être mis au profond de l'enfer par la vertu de cette divine créature.

AUTRE MIRACLE.

En ce temps furent délivrées de l'ennemi deux cent cinquante personnes démoniaques au pays de Judée et en Samarie.

COMME L'ANGE ANNONÇA A JOACHIM LA NATIVITÉ DE
MARIE.

Pendant qu'Anne enfanta Marie, Joachim était hors de la maison, attendant les joyeuses nouvelles de l'enfantement. Sitôt que l'enfant fut venu, l'ange s'en vint à lui, disant : Joachim, je t'annonce grande joie, car aujourd'hui est né le fruit qui t'avait été promis, et je te commande que de seize jours tu n'entres où Anne est accouchée, afin que les sages-femmes qui y sont assemblées ne soient troublées au lieu de réjouissance; ce jour sera ta joie et à tout le monde.

Cela dit, l'ange disparut, et Joachim se prosterna incontinent en terre, remerciant Dieu; après il se leva et vint en sa maison, rempli de joie, et commanda à tous ceux de sa famille que de seize

jours personne n'entrât où sa femme était en couche.

Après cela Joachim se vêtit de ses meilleurs habits, et prit don et offrande avec lui, et s'en alla avec sa famille à Jérusalem offrir à Dieu son offrande. Quand les prêtres du temple ouïrent que Dieu leur avait envoyé une fille, ils en furent bien réjouis, louant Dieu par des cantiques, et faisant à Joachim et à sa famille honneur et révérence. Joachim s'arrêta au temple avec sa famille l'espace de huit jours, pour solenniser la naissance de la fille nouvellement née, puis après se tournèrent à l'hôtel. Et quand les seize jours furent passés, Joachim envoya une de ses servantes en la chambre d'Anne, où étaient encore les sages-femmes, et leur fit savoir que les seize jours étaient passés; ce qu'elles ne pouvaient croire, car il ne leur semblait pas qu'elles y eussent été un demi-jour ; aussi n'avaient-elles point aperçu de nuit, en sorte qu'elles ne pouvaient croire ce que la servante leur disait; mais pour en être plus assurées, • elles le demandèrent à Joachim, lequel *leur* dit que les seize jours étaient passés,. Lors elles sortirent, et chadune retourna en sa maison.

COMME JOACHIM VISITA ANNE SA FEMME ÉTANT AGGOUCHER,
ET BAISA EN GRANDE JOIE SA FUIE NOUVELLEMENT
NÉE.

• Après que les sages-femmes eurent été chez Anne pendant seize jours, elles s'en retournèrent; Au moment Joachim s'en alla vers Amie, sa femme, et la salua. Incontinent elle lui donna entre ses bras sa fille, laquelle il reçut joyeusement en louant Dieu, et de grande joie se mit à pleurer en voyant la beauté de cet enfant, puis la rendit à Anne, et la nomma Marie, comme l'ange lui avait ordonné. Quand ils lui eurent imposé ce nom, il vint neuf anges, lesquels se prosternèrent neuf fois à genoux, disant : Béni est le doux nom de Marie; aujourd'hui nous est manifesté le nom de notre reine; c'est pourquoi réjouissons-nous en attendant ce doux nom. Mors ils disparurent en chantant mélodieusement.

Quand Marie entendit ie mélodieux chant des anges, elle les regarda d'une face riante, dont ses parents en eurent grande joie, s'étonnant dee choses snerveilleuses que Dieu faisait en

terre, et lors ouïrent une voix du ciel, disant : Joachim et Anne, ne soyez point surpris de ce que vous avez vu et ouï, comme si c'était chose nouvelle, car cela a été prévu de la Sainte-Trinité, et pour le présent arrivé selon le vouloir de Dieu, pour être manifesté à toutes les créatures sur la terre. Desquelles choses Joachim et Anne s'étonnaient ; ils se mirent à genoux, rendant bénédiction et louange à Dieu tout-puissant.

COMME MARIE EST PRÉFIGURÉE EN L'ANCIEN TESTA/MT.

Saint Jérôme disait en un sermon de l'Assomption de Marie : Elle a été figurée des patriarches, annoncée des prophètes, montrée des évangélistes; Marie est cette dame de laquelle est fait mention au premier livre de l'Ancien Testament, dit la *Genèse*, qui a brisé la tête du serpent, c'est à savoir l'ennemi qui pousse à la concupiscence charnelle et à l'orgueil du coeur; elle est aussi la lumière que Dieu commanda d'être faite, de laquelle il en sortit.

Elle est la fidèle copie de Jésus en plénitude des grâces de Dieu, lequel homme eut quand elle

conçut du Saint—Esprit, et l'enfanta sans peine, et demeura Vierge immaculée. C'est pourquoi aussi Ève n'est appelée qu'une mère des morts, amie des mourants, tant de la mort de l'âme que de celle du corps; mais Marie nous a tous délivrés de ces deux morts, car Jésus, son Fils, est la vraie vie de l'âme et du corps des fidèles, qui, par lui, ont été sauvés et seront ci-après; mais elle est aussi l'arche de Noé, qui est faite d'un bois incorruptible, du vrai Noé Jésus—Christ, qui a été trouvé seul juste en sa nativité; elle est cette Rebecca dont le fils Jacob luttait contre l'ange qui a procuré et obtenu la bénédiction paternelle pour tous ceux qui lutteront contre le mauvais ennemi. Elle est aussi l'échelle que vit Jacob le bon patriarche en vision, et par laquelle les anges montaient et descendaient. Elle est aussi la belle Rachel, dont Dieu a été amoureux comme fut Jacob, et est descendu du ciel pour prendre chair humaine, et s'est humilié prenant grande peine pour l'amour d'elle. Elle est aussi la belle Rachel ayant enfanté le vrai Joseph, lequel n'a seulement pas été seigneur de ses frères, mais de toute l'Égypte, et aussi il est le prince des anges, Seigneur de toutes créatures, Jésus-Christ

toujours béni.,Elle est aussi figurée par le buisson ardent de Moïse qui semblait brûler, toutefois ne brûlait pas, car elle a conçu un Fils, et demeurée Vierge immaculée. Elle est encore figurée par la verge florissante d'Aaron avec humilité, car elle a produit Jésus-Christ. Elle est aussi figurée par la toison de Gédéon, auquel descendit la rosée de nuit sans humecter la terre; car le Fils de Dieu est descendu en elle sans nulle fraction ni souillure de sa pudicité. Elle est encore figurée par la verge de Moïse qui sépara la mer en deux parties par où les enfants d'Israël passèrent à pieds secs, et dont icelui Moïse frappa la pierre qui donna grande abondance d'eau, dont le peuple et tout le bétail burent et furent rassasiés. Elle est aussi figurée du vrai écu de Josué, duquel il vainquit les ennemis de Dieu; car elle seule a exterminé toutes les hérésies. Marie est aussi le trône du vrai roi Salmon, et un siège d'ivoire ; car sa pure virginité a préparé à Jésus-Christ un trône et un siège en son ventre virginal, où il a reposé l'espace de neuf mois. Elle est encore le renom du temple de Jérusalem, qu'on édifia sans outils, haches ni marteaux, car elle enfanta Jésus-Christ sans douleur. Marie est

aussi la bienheureuse Vierge, de qui ont prophétisé Isaïe et Jérémie; le premier dit : Il sortira une verge de la racine de Jessé, et une fille enfantera un fils, et l'autre dit que le Seigneur ferait chose nouvelle sur la terre, car une femme environnerait un homme S'il eût dit un enfant, cela n'eût pas été chose nouvelle à s'étonner, si était Jésus—Christ un homme au ventre de sa mère, non point d'âge, mais de sagesse; non en force corporelle, mais en force spirituelle, tant posé en la crèche, tant en l'âge de trente-trois ans, qu'il prêcha et qu'il est à présent où il est assis à la droite de son père éternel; mais il n'a usé de cette sagesse pour un temps, comme de sagesse mondaine, pour faire voir que véritablement il avait pris nature humaine. Elle est aussi la montagne de la haute perfection, dont a été coupée une pierre sans mains d'hommes, et par laquelle pierre entendons Jésus-Christ, qui a été né par la Vierge sans ceuvre virile. Elle est aussi la porte close en qui le Seigneur seul a passé et repassé; car Marie est demeurée Vierge en concevant et enfantant, et le demeurera toujours.

Marie est aussi le chandelier d'or, lequel, dit le prophète Zacharie, où il y avait sept lampes

ardentes au temple de Jérusalem, qui signifiaient les sept oeuvres de miséricorde en Marie, et l'exemple lumineux de sa :sainte vie et bonnes moeurs. Elle est aussi l'arche du Testament .où furent mis les commandements de la loi, et les deux tables de Moïse où furent écrits de la main de Dieu les dix commandements que Marie garda soigneusement, en vivant selon iceux : en ladite arche était aussi la verge d'Aaron, laquelle florissante produisait le fruit de vie, Jésus-Christ qui nous nourrit de sa divine chair et précieux sang au saint sacrement de l'autel ; ladite arche contenait aussi la manne, dont les enfants d'Israël furent reçus dans le désert, et Marie a porté la vraie manne du ciel pendant neuf mois, le vrai pain des anges, et la viande des malades ; ladite arche était aussi du bois imputride, ainsi a été Marie, sans corruption, transférée au ciel en corps et en âme; l'arche avait quatre anneaux d'or aux côtés, par lesquels on la portait; Marie a..eu en elle les quatre vertus cardinales, qui sont les racines de toutes vertus.

L'arche avait deux fustes, lesquels on portait parmi les quatre anneaux d'or quand on les portait, lesquels sont figurés par la charité qui était

en Marie, c'est, à savoir, l'amour de Dieu et de son prochain. L'arche était par dedans et dehors dorée, ainsi Marie est décorée, étant luisante en toutes vertus. Marie est figurée par la fille du roi Astiages, lequel, comme est contenu en l'histoire scholastique, vit en vision comme si une vigne croissait du ventre de cette fille, qui s'étendit si fort, qu'elle environna tout son royaume, lui fut dit que de sa fille sortirait un roi, et après elle produisit le roi Cyrus, qui délivra les enfants d'Israël de la captivité de Babylone; ainsi fut dit par l'ange à Joachim et Anne, que d'eux viendrait une fille qui nous délivrerait de la passion du diable, aussi préfigurée par la fontaine sortant du jardin fermé; car elle était enclose au ventre de sa mère, elle fut sanctifiée du Saint—Esprit et de la Sainte—Trinité prémunie, que nul péché d'impureté ne pouvait entrer en elle; elle est encore figurée par le prophète Balaam, qui dit que de la lignée de Jacob il sortirait une étoile de la grande mer, à savoir de ce monde périlleux, sans aide de laquelle on ne peut passer sans naufrage, ni arriver au port du salut. La sainte Église la salue journallement par l'hymne : *Ave, maris stella*, c'est—à—dire, je vous salue, étoile de mer, dont

aussi saint Bernard a écrit à l'homélie de l'ange, disant : Marie est l'étoile luisante de cette grande mer du monde, resplendissante par les vertus, oeuvres et exemples de bonne vie et de bonnes moeurs. Marie est aussi figurée par le temple de Salomon, lequel on édifia à Dieu de pierre blanche, de marbre, doré par-dessus; ainsi Marie est blanche et sainte de pureté, virginale en corps et en âme, décorée d'amour et de charité.

COMME JOACHIM ET ANNE NOURRISSAIENT MARIE LEUR
FILLE.

Quand Anne eut fait sa couche, et offert Marie au temple suivant la loi, et après l'avoir ramenée à la maison, Anne et Joachim la nourrissaient soigneusement en grande révérence, et ne la laissaient toucher de personne, sinon d'eux et de Fine, la soeur d'Anne. Qui est-ce qui pourrait expliquer la grande joie qu'ils eurent en regardant ce béni enfant, en la baisant et jouant *avec*? je crois que nul ne le peut exprimer. Joachim et Anne la regardaient avec tant d'admiration, qu'ils oubliaient quelquefois même le boire et le manger, et leur semblait que ce temps ne durait

qu'un moment. Ils avaient ordonné à leur famille que, quand ils étaient ensemble avec leur enfant en la chambre, personne ne les troublât; ce qui fut exécuté.

DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU MOLE.

Lorsque Marie fut à l'âge de trois ans, Joachim dit à Anne : Ma chère Anne, souvenez-vous de la promesse que nous avons faite, parce que nous ne pouvions avoir fruit ensemble comme nous fîmes voeu à Dieu qu'il lui plût nous envoyer un fruit, que nous lui offrions au temple. Lors Anne lui répondit : Mon cher ami, combien qu'il nous soit dur de laisser notre fille, encore nous serait-il plus grief de rétracter notre promesse, et offenser Dieu. C'est pourquoi je suis prête à faire votre conseil et à l'accomplir. Il s'en alla apprêter, et fit assembler ses plus proches amis et honnêtes sages—femmes de son lignage, prenant avec lui de riches dons et un riche habit de couleur de miel, qui était travaillé en filets d'or luisant comme étoile du ciel, et avait fait une couronne de belles fleurs, que Marie portait sur sa tête, à laquelle furent mises cinq pierres précieuses, donnant

splendeur par-dessus toutes pierres ; et quand ils furent tous apprêtés, elle avec son mari, leur fille et leurs bons amis, tirèrent devers Jérusalem, et furent trois jours en chemin : il y a de Nazareth à Jérusalem trente-cinq lieues; ils firent ce chemin en grande joie, car leur compagnie était les anges.

Quand ils arrivèrent en Jérusalem, Joachim envoya dire aux prêtres du temple qu'ils s'apprêtassent pour recevoir leur fille, dont ils furent réjouis ; ils s'apprêtèrent, prenant des riches habits, dont ils se vêtirent.

COMME MARIE FUT REÇUE AU TEMPLE.

Lorsque Joachim et Anne, avec Marie leur fille, et leurs amis, furent vêtus de leurs meilleurs habits, et eurent accommodé leur fille Marie de l'habit et de la couronne, ils allèrent ensemble devant le temple, parce que le temple était assis sur une montagne; il y avait quinze degrés à monter.

Ainsi qu'ils commencèrent à monter, et qu'ils pensaient porter leur fille jusqu'au haut, ou la mener par la main, Marie monta les degrés toute

seule, aussi vite comme si elle eût eu douze ans, ce qui donnait grande admiration aux prêtres, à ses parents et amis, et à tous ceux qui le virent et ouïrent dire, car elle n'avait que trois ans. Quand ils virent s'approcher du temple, ils avaient leur offrande toute prête, et entrèrent dedans vers le prêtre, et lui présentèrent leur fille Marie avec de riches dons, comme ils avaient voué. Alors le prêtre la reçut en grande révérence, avec chants • de louanges, et la menèrent en la compagnie des autres vierges demeurant au temple, servant nuit et jour.

GOMME MARIE A ÉTÉ PRÉSENTÉE AU TEMPLE TROIS POIS.

Toutefois, ainsi que disent les saints évêques Épiphane, Carisius et Basilides, Marie a été présentée au temple trois fois ; mais Vicentibus, au miroir des histoires, et plusieurs écrivent que quand elle eut trois ans, elle fut offerte au temple, où elle demeura un bon espace de temps, car premièrement elle fut offerte au temple par sa mère quatre-vingts jours après sa nativité, avec don à la purification, suivant le commandement de la loi, que, quand une femme avait une fille,

elle demeurait quatre-vingts jours hors du temple, et si c'était un fils, elle devait demeurer quarante jours, la cause pourquoi était-elle, ainsi qu'écrivent les matres de la nature, un fils reçoit là vie au ventre de sa mère, la moitié plus tôt qu'une fille. Quand Anne eut offert Marie au temple avec l'offrande accoutumée, elle la ramena incontinent avec elle à la maison. La seconde présentation a été faite au temple, quand Marie était à l'âge de trois ans, comme il est dit ci-dessus. Peu de temps après fut encore ramenée en la maison de ses parents, et demeura jusqu'à ce qu'elle eut sept ans ; et pour la troisième fois fut derechef offerte au temple, où elle demeura jusqu'à l'âge de quatorze ans.

COMME LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE A ÉTÉ
PRÉFIGURÉE AUPARAVANT.

La présentation de Marie est préfigurée au temple par la table qui fut trouvée au Sorbion, dont parle *Scholastica Historia*. Comme les pêcheurs tendirent un jour leurs filets en la mer, quand ils les tirèrent à bord, ils y trouvèrent une table d'or, qu'ils présentèrent au soleil naturel,

car Ils tenaient et adoraient le soleil pour leur Dieu au temple du soleil, qui, sur la rive de la mer, était édifié. Par laquelle table Marie est pleinement préfigurée; par la fille de Jephté, dont il est écrit en la Bible, au livre *de Judicum*, qu'elle fut offerte indiscrètement, car elle ne pouvait plus après servir Dieu ; mais Marie a été offerte avec discrétion, servant Dieu tous les jours de sa vie.

GOMME MARIE PUT PRÉSENTÉE AU TEMPLE, ET Y DEMEURA
JUSQU'A L'ÂGE DE QUATORZE ANS.

Alors Marie fut présentée au temple; elle y demeura jusqu'à l'âge de quatorze ans, et fut colloquée avec les autres pucelles, qui aussi étaient agréables à Dieu ; elle apprenait la loi de Moïse, serviteur de Dieu. Elle délibéra en son coeur de prendre Dieu pour son père et ses parents, et pouvoir dire avec David : Père et mère m'ont délaissée, mais le Seigneur m'a reçue. Elle se laissa enseigner des prêtres en la loi mosaïque, pensa en son coeur quelle chose elle pourrait faire pour être plus agréable à Dieu, et à cet an pria incessamment le Seigneur qu'il lui fit et donnât la

qu'à prime, elle était en oraison, et après elle vaquait à faire quelques oeuvres manuelles jusqu'à l'heure de tierce et de sexte, que l'ange lui apportait sa réfection ; après elle retournait à son oraison, tellement que jamais elle n'était oisive, soit qu'elle priât Dieu, méditât ou fit quelques bonnes oeuvres; elle demeura au temple dans cet exercice jusqu'à l'âge de quatorze ans.

APRÈS QUE JOACHIM ET ANNE EURENT PRÉSENTÉ LEUR
MILE AU TEMPLE, ILS RETOURNÈRENT EN NAZARETH.

Après que Joachim et Anne eurent présenté leur fille Marie à Dieu, au temple, et demeuré un peu près d'elle, louant et bénissant le Seigneur de ses bénédictions qu'il leur avait montrées, retournèrent en Nazareth, et avaient été trois jours en chemin, allant à Jérusalem, ils furent semblablement trois nuits, et prirent un même logis 'que devant; en chemin il arriva plusieurs miracles, lesquels semblaient être contre le cours de la nature, je les passerai sous le silence.

faits, et immuable ep courage. Jamais on ne la vit en colère, ses paroles étaient pleines de douceur; en sorte que par la langue on la pouvait connaître de Dieu. Elle était soigneuse de ses compagnes, en les gardant qu'elles n'offensassent Dieu ou leur prochain, ou donnant de mauvais exemples, ou provoquassent quelqu'un à dire, ou fissent tort à personne. Sans cesse louait Dieu, et priait pour le salut du genre humain; et quand on la saluait, elle répondait : *Deo gratias*. Il est vraisemblable que d'elle est venu cet usage, que quand les gens de bien sont salués, ils répondent *Deo gratias*. Marie voua aussi à Dieu sa chasteté, dont il n'y avait point eu d'exemple, car aucunes filles, dès le commencement du monde, n'avaient fait le semblable, en sorte qu'elle fut la première vouant à Dieu sa chasteté. Elle se conduisait en toutes ses affaires si sagement, que sa vie était à toutes gens un miroir de bonnes moeurs et vertus, comme écrit d'elle saint Ambroise, croissant journellement en sainteté, et fut tous les jours visitée des anges, et eut visions divines. Saint Jérôme écrit en une épître aux saints évêques Cramario et Heliodato, que Marie s'était réglée tellement, que depuis le matin jus—

ment. Et quand il eut dit cela, il rendit son esprit à Dieu ; ce qu'Anne voyant, elle se prosterna en terre, pleurant de bonne affection et amour cordial dont elle l'aimait.. Elle ordonna qu'il fût oint de précieux onguents, et le fit mettre près de son père, suivant son ordre, et demeura sur sa sépulture, se lamentant et regrettant son trépas, et après retourna en sa maison, où elle continua à pleurer l'espace de quarante jours.

COMME ANNE, APRÈS LE TRÉPAS DE SON MARI, PAR LE COMMANDEMENT DE L'ANGE, PRIT UN AUTRE MARI, NOMMÉ *camus*.

Un an après le trépas de Joachim, Anne prit ses habits solennels, les voulant défaire et donner aux pauvres, disant : Dorénavant ne seront trouvés de moi aucuns habits solennels, ainsi vêtirai habits viduaux et de deuil, pleurant le trépas de mon mari ma vie durant. Et comme elle prit un couteau pour couper ses vêtements, l'ange s'apparut à elle, disant : Anne, tu ne rompras point tes vêtements, mais tu auras souve-

nance comme Dieu t'a rendue féconde lorsque tu étais stérile, et envoyé un fruit très-salutaire, dont n'a été et ne sera jamais le semblable, duquel sortira le Fils de Dieu éternel, au salut de tout le monde. Par ainsi te faut être obéissante à Dieu, et prendre à mari celui que je te nommerai, lequel devant Dieu est trouvé juste, appelé *Cléophas*; tu auras une fille dont seront nés de grands hommes, qui soutiendront la foi chrétienne, et combattront jusqu'à l'effusion de leur sang, après recevront la couronne du martyr, lesquels il veut faire premiers de tout le monde; ils seront assis sur des sièges, jugeant les douze lignées d' Israël. Anne , crois-moi et suis mon conseil, car pour cela Dieu m'a envoyé vers toi, ôte tes habits de deuil, et habille-toi solennellement, et tu accompliras le vouloir de Dieu. Quand Anne eut oui ce que l'ange lui avait dit, elle se mit à genoux en remerciant Dieu, et épousa Cléophas, duquel elle conçut et enfanta dedans l'année une fille, comme l'ange lui avait prédit, qui fut nommée *Marie*, pour la révérence de sa première qu'elle eut de Joachim ; et avant qu'elle accouchât, Cléophas, son second mari, trépassa, laissant sa femme enceinte. Anne, voyant cela, fut

remplie de tristesse, disant : 0 tpte je suis &iso-
lée I quand serai-je réjouie du fruit que je porte?
Il me survient grand ennui, car la fille qui de
moi mettra ne connaîtra et ne verra jamais sen
père, et en cet ennui fut Amie, attendant le jour
de son accouchement, et l'heure venue, elle en-
fanta une fille qu'elle fit nommer Marie. Quand
cette fille fut en âge de se marier, et par le con—
seil de sa mère, prit un homme de bien craignant
Dieu, nommé *AlphAwir*, Miguel sant issus saint
Jacques le Mineur, saint Alphéus, ou Judas son
autre nom, et Joseph le juste, qui furent apôtres
de Jésus-Christ. Et ainsi pleurait Anne derechef
la mort de son mari Cléophas, et un an après elle
dit en soi-même J'ai maintenant accompli la
volonté de Dieu, et dorénavant ne veux être en
compagnie d'homme. Et incontinent qu'elle eut
dit cela, fange vint à elle, disaut : Anne, tu sais
bien que tout témoignage est posé en nombre ter-
naire; pour ce, qu'il te faut prendre un troisième
mari, qui a été trouvé juste devant Dieu, nommé
Salomé, duquel tu concevras et enfanteras une
fille que tu nommeras *Marie*, comme les autres ;
d'elle naîtront deux princes qui régneront sur les
douze lignées d'Israël, et Dieu fera des choses

merveilleuses par eux devant tout le monde. C'est pourquoi, Anne, réjouis-toi de tes enfants; car Dieu veut faire des choses merveilleuses sur la terre par eux, et ce qui descendra de toi recevra bénédiction éternelle; par quoi consens à mes paroles, car après le trépas de trois maris tu resteras veuve comme il t'a été ordonné.

COMME ANNE PRIT SO4 TROISIÈME MARI, NOMME SALOMÉ,
SUIVANT LE COMMANDEMENT DE L'ANGE.

Quand Anne eut entendu l'ordonnance de l'ange, elle bénit Dieu, qui en toutes ses oeuvres est merveilleux, prit le troisième mari, nommé *Salomé*, et vivaient ensemble justement et en la crainte de Dieu, gardant ses commandements. Quand ils eurent été un an ensemble, Anne conçut et enfanta une fille, qu'elle fit ¹¹⁰⁹intitf *Marie*, qui, étant en âge de se marier, on la maria à un personnage très pieux, nommé *Xe-&deus*, dont elle meut et enfanta deux enfants, apôtres de Dieu, Jacques le Majeur et saint Jean l'évangéliste. Quelque temps grès, *Salomé* trépassa, et Anne le pleura oomine elle

avait fait de ses autres maris; après la mort duquel Anne quitta tous ses joyeux et beaux habits, proposant de . vivre le reste de sa vie en austère pénitence, comme elle fit.

COMME MARIE FUT DONNÉE EN MARIAGE A JOSEPH.

Marie étant à l'âge de treize ans, jusqu'alors elle avait servi au temple, où elle avait été offerte, le souverain prêtre commanda que toutes les filles venues audit âge se retirassent, ce qu'elles firent en général, excepté Marie, fille d'Anne, et le souverain prêtre demanda à Marie pourquoi elle n'obéissait pas à son commandement. Elle répondit qu'elle avait voué sa virginité, c'est pourquoi elle ne pouvait prendre mari. Le souverain prêtre, entendant cela, fut surpris, car il savait que l'Écriture commande de tenir à Dieu les vœux et promesses ; mais il n'y voulait point consentir, parce que c'était chose nouvelle; c'est pourquoi il était en doute de ce qu'il ferait. Il demanda Anne, la mère de Marie, pour prendre son conseil. car il la savait être femme selon Dieu; et quand elle fut venue devant lui, elle lui donna

à connaître plusieurs faits miraculeux qui lui étaient arrivés au retour dernier, qu'elle offrit sadite fille au temple, dont le prêtre conçut *en—core* plus grand doute sur ce qui devait faire; enfin il résolut de faire venir les prêtres du temple, et s'en alla avec eux audit temple, se prosternant contre terre, priant Dieu qu'il lui plût leur inspirer ce qu'ils devaient faire. Lors vint une voix du grand autel nommé *Sancta Sanctorum*, disant : Il sortira une fleur sur laquelle se reposera le Saint-Esprit, ainsi qu'Isaïe a prophétisé. Quand le prêtre entendit tout cela, il fit assembler tous les hommes à marier étant de la lignée de David, leur commandant que chacun d'eux apportât une verge au temple, et la verge de celui qui produirait une fleur sur laquelle poserait le Saint-Esprit, il aurait Marie en mariage; ce que chacun fit, excepté Joseph. Et parce qu'il n'y eut aucune verge qui fleurit, il fut dit à Joseph qu'il apportât sa *verge*, et en la mettant avec les autres sur l'autel, incontinent elle produit une fleur, sur laquelle descendit le Saint-Esprit, en forme de colombe blanche. Quand Anne sut que Joseph aurait sa fille Marie en mariage, elle fut fort joyeuse, car elle savait qu'il était cra

peut Dieu et qu'il la voulait honorer, et que bien souvent bavait *et* mangeait avec elle ; après le trépas de sei mari, il l'allait souvent soulager en son besoin, comme s'il eitt été son enfant; tuent elleavait encore une fille vivtuante, et à cette eanse l'amitié entre Anne et Joseph fat plus forte qu'auparavant,

GOMME MARIE FUT DONNÉE EN MARIAGE A JOSEPH PAR LE
SOUVERAIN PRÊTRE.

Joseph voyant grue la -divine Providence voulait eflt en mariage Marie, et sachant qu'elle avait voué à Dieu sa chasteté, il fut réjoui, louant Dieu qui l'avait conjoint .à une telle personne qui avait été par ses parents offerte et pré:sentée à Dieu le créateur, , et lui .avait offert sa virginité , afin de vivre en chasteté, et qui lui avait ainsi proposé de demeurer et vivre en tasteté,

Quand Marie vit que le souverain prêtre et les taillis de Joseph parlaient de !faire ie mariage entre lui et elle, elle pesa.au wea qu'elle:avait fait, et haie« los yeux. Quand Anne liperçut, elle la

tira à l'écart avec une quantité de filles du temple qui désiraient être ses compagnes, et allèrent ensemble en Nazareth où elle demeurait. Joseph se retira en son logis pour préparer ce qui était nécessaire pour les noces. Certains jours après, le souverain prêtre les maria. Quand Marie fut donnée «à Joseph en mariage, ils s'en allèrent avec leur mère Anne en Nazareth, y demeurant assez bon espace de temps, pendant lequel temps ils devaient se préparer pour célébrer les noces, Joseph se retira en diligence, et se prépara pour recevoir Marie, son épouse, en sa maison.

COMME L'ANGE GABRIEL ANNONÇA A MARIE QU'ELLE CONCE-
VRAIT LE FILS DE DIEU.

Ainsi comme Joseph se préparait en diligence de recevoir Marie, son épouse, en sa maison, l'ange Gabriel vint, comme le témoigne saint Luc, envoyé de Dieu à Nazareth à la vierge épousée à un nommé *Joseph*, de la maison de David, et le nom de la vierge était *Marie*. Il est vraisemblable, comme écrit saint Bernard, que la vierge Marie était en sa chambre enfermée, et s'exerçait

à la lecture de la sainte Écriture : l'ange Gabriel entra vers elle, et lui dit : *Je te salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec toi : tu es bénie entre toutes les femmes.*

Quand elle eut ouï cette parole, elle fut troublée, pensant quelle était cette salutation. L'ange lui dit : Ne crains point, Marie, tu as trouvé grâce envers Dieu, lu concevras et enfanteras un fils, que tu nommeras *Jésus*; il sera grand, et se nommera le Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera en la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. Marie dit à l'ange: Comment cela s'accomplira-t-il, car je n'ai aucune connaissance d'homme? L'ange lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en toi, et la vertu du Souverain t'obombrera, et l'enfant qui naîtra .de toi s'appellera *le Fils de Dieu*; et *Élisabeth*, ta cousine, a conçu un fils en sa vieillesse, et voilà le bixième mois de sa grossesse : rien n'est impossible à Dieu. Lors Marie dit à l'ange : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. Ainsi, du consentement de Marie, ce message fut mis à exécution par le Saint-Esprit, et elle conçut le Fils de Dieu.

GOMME MARIE VISITA SA COUSINE gusABETn.

Peu après que Marie eut été saluée de l'ange Gabriel, et qu'elle se fut soumise à la volonté du Seigneur, elle s'en alla, comme écrit saint Luc, avec empressement traverser les montagnes pour se rendre en la maison de Zacharie, pour saluer sa cousine. Élisabeth entendant cette salutation de Marie, l'enfant qui était en son sein tressaillit de joie, Élisabeth fut remplie du Saint—Esprit et s'écria à haute voix, disant : Bénie tu es entre les femmes, et béni est le fruit de ton ventre, d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Sau—veur vient à moi? A ton entrevue, l'enfant qui est dans mon sein a tressailli de joie; tu es bien heureuse, car les choses prédites sont accom—plies. Lors Marie composa ce beau cantique, *Magnificat*. Marie demeura là près de trois mois, puis s'en retourna en sa maison.

»mu, VOYANT MARIE, SON ÉPOUSE, ENCEINTE, LÀ VOULAIT SECRÈTEMENT ABANDONNER, ET COMME L'ANGE CSN DÉTOURNA.

Lorsque Marie fut donnée à Joseph en mariage, et qu'elle fut de retour de la maison d'Élisabeth,

comme écrit saint Matthieu , Joseph, apercevant qu'elle était enceinte, ne la voulut point diffamer, *mais* résolu de la laisser ; et comme il avait cette volonté, range s'apparut à lui en songe, disant : Joseph, fils de David, ne veuille craindre de recevoir Marie, ton épouse, car ce qui est en elle est *du* Saint-Esprit ; elle enfantera un fils- qui se nommera *Jésus*, et sera celui qui sauvera son peuple. A ces paroles, Joseph fut consolé de l'ange, et reçut son épouse Marie en sa maison, la guidant soigneusement.

pogROOOI NOTE,R.SKRIERIIR VOULAIT QUE MARIE, SA MÈRE
FUTURE, ÉPOUSAI JOSEPH.

Il faut savoir , pour plusieurs raisons , que Notre-Seigneur voulait que sa mère épousât un mari. Premièrement, comme écrit saint Ambroise, pour éviter toute mauvaise suspicion eu la voyant enceinte, si elle n'eût eu mari, Dieu voulant que ce mystère fût couvert *du* sacrement de mariage, pour empêcher la calomnie; car l'on croyait Marie enceinte de son mari Joseph; autrement, sans ce **mariage, les mauvais esprits eussent** jugé Marie être **adultère, et tout cela a été** affranchi par le

moyen du mariage, ç'a été aussi afin que krseph fût époux secourable à Marie et à l'Enfant Mien, comme nous le voyons clans la fuite en Egypte, et par son retour après la persécution d'Hérode, ainsi qu'écrivent saint Jérôme et saint Ambroise, afin que ce mystère ne fût connu aux mauvais esprits, afin qu'ils ne sussent au vrai qu'il fût le Fils de Dien.

ANNE SE RÉJOUIT, SACHANT QUE MALUS, Sei FLUE, AVAIT
CONÇU LE FILS DE DIEU.

Quand Anne entendit parler de Marie, sa fille, et aussi de la salutation que range lui avait faite, et .comme elle avait cOngu le Fils de Dieu, elle fut réjouie, donnant bénédiction au Seigneur de tous ses dons et grâces, disant : 0 Dieu 1 si j'avais autant de langues comme j'ai des parties en mon corps, je les emploierais toutes pour louer votre infinie bonté, pour les grandes merveilles que vous opérez en ma fille pour le salut de tout le znende. 0 vous, ciel 'et terre, et tontes créature qui y sont, et oeux qui sont constitués aux limbes M ténèbres, réjouissez-vous avec moi, donnant

**louange et bénédiction à Dieu de son immense
miséricorde envers nous.**

**COMME ANNE, LÀ NUIT QUE JÉSUS-CHRIST FUT NÉ, CHERCHA
MARIE, SA FILLE.**

Ainsi qu'Anne en grand désir attendait l'heure que Marie, sa fille, enfanterait J.-C., elle était en grand soin pour préparer ce qu'il fallait. Elle prépara un riche lit pour Marie et son fils, elle fit aussi un berceau de bois de cèdre, que lui avait donné le Chevalier de Jérusalem, en reconnaissance d'avoir recouvré la vue à sa naissance, comme il est dit ci-devant. Enfin l'heure approchant que Marie devait enfanter, Anne alla en Jérusalem pour chercher tout *ce* qu'une femme a besoin quand elle est accouchée. Quand Anne fut allée en Jérusalem, il vint un édit de l'empereur Auguste, que tout le monde de son vaste empire fût mis en écrit, comme le récite saint Luc ; ainsi chacun se retira en la cité d'où il était natif, pour se faire mettre en écrit. A cet effet, Joseph se retira en Bethléem; parce qu'Anne n'était pas en sa maison, il n'osait laisser Marie, sou épouse, seule, à cause qu'elle était au terme

de son enfantement ; il la mit sur un âne, parce qu'elle ne pouvait cheminer; il prit aussi un boeuf pour vendre , afin d'avoir leurs nécessités, tandis qu'ils seraient dehors, car ils ne savaient pas quand ils pourraient revenir ; et ainsi vint Joseph avec Marie en Bethléem. Lorsqu'Anne revint de Jérusalem à la maison , elle ne trouva pas Marie, ce qui l'affligea d'abord. Ses voisins lui dirent qu'elle était avec Joseph en Bethléem, pour satisfaire au mandement de César. Anne craignait que le jour de l'enfantement de sa fille ne vint à arriver en chemin, ou avant son retour en Nazareth ; c'est pourquoi elle se mit en chemin, et s'en alla vers Bethléem. Il arriva qu'en chemin faisant, elle se trouva surprise et égarée de son droit chemin ; quand elle s'en fut aperçue, elle s'assit à terre pour se reposer; elle commença à pleurer très—amèrement, craignant qu'il ne fût arrivé quelque inconvénient, et fut en grande tristesse et ennui jusqu'à l'heure de minuit, qu'elle entendit un chant mélodieux, résonnant en l'air, et en outre elle ouït une grande joie : *Gloria in excelsis Deo*, gloire soit à Dieu Très—Haut, et en la terre paix aux hommes de bonne volonté. Lors les anges la vinrent consoler, lui assurant que

Marie, sa fille, était devenue mère du Fils de Dieu tout-puissant. A ces paroles, Anne fut merveilleusement consolée et réjouie, bénissant Dieu de tout son coeur.

COMME ANNE S'EN ALLA EN BISTELEEM POLIR CHKICHER
mliux, Si PILLE, àtvEc itsus.

Anne ayant entendu des anges ce chant mélodieux et ces paroles de paix qu'ils annonçaient aux hommes, elle reprit le droit chemin qu'elle avait perdu, et s'en alla vers Bethléem. Et étant arrivée, demanda de maison eu maison, Marie et keeph ; mais personne ne pouvait lui en rendre raison ; toutefois quelqu'un lui dit qu'on les avait **Tus**, et qu'ils cherchaient à loger, et qu'ils ne pouvaient trouver logis, mais qu'ils ne savaient ce qu'ils étaient devenus. Aune, entendant cela, fut remplie de tristesse, et s'en retourna vers Nazareth, croyant qu'ils y seraient retournés depuis qu'elle en était partie; y étant arrivée, elle ne les trouva pas; elle ne savait que faire d'ennui ; elle s'en alla vers Jérusalem pour les chercher, pensant qu'ils pouvaient avoir été dévorés, ou qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire.

s'entrebaisèrent en grande révérence, et se séparèrent l'un de l'autre, et Anne en grande admiration oublia à demander au Roi son nom.

ANNE TROUVA SA FILLE AVEC JÉSUS ET JOSEPH.

Lorsqu'Anne fut arrivée en Bethléem, elle s'en alla en l'étable où Jésus était né, et le vit gisant en la crèche : et sitôt que Marie aperçut sa mère, elle alla au—devant d'elle et la reçut en grande joie, lui disant qu'elle fût la bienvenue, aussi fit Joseph, et de grande joie commencèrent à pleurer. Marie et Joseph menèrent Anne à la crèche, où était le doux Jésus entre l'âne et le boeuf. Aussitôt qu'elle le vit, elle se prosterna à ses pieds, et l'adora, disant : *O mon Dieu! 6 mon Sauveur!*

Fils de Dieu tout-puissant! 6 mon Dieu mon créateur ! 6 Roi des rois! 6 Seigneur des seigneurs! quoi! cette étable est votre palais? Cette crèche est—elle ' le précieux berceau que je vous avais apprété? Après elle leva les yeux vers le ciel, et pleurant tendrement, puis dit à Marie : O ma très-chère fille! le recors fort de mon dme, est-ce ld le riche lit que je vous avais préparé? En outre regarda autour d'elle, et vit cette étable or

vert# et décloile da tous râtés, elle dit, *les larmes aux yeux* : *O mon enfantf le coeur me fend de la grande tristesse où je suis de voir ce précieux trésor de tout le monde être exposé dans ce lieu à l'injure du temps et de cette rude saison.* Lors Marie sa fille et Joseph la reconfortaient doucement, disant que c'était la volonté divine, et que Dieu l'avait ainsi voulu ; ils lui dirent enoere plusieurs autres raisons c,onsplantes, de sorte qu'elle fut consolée. Lors elle prit Jésus entre se bras, le baisant en grande dévotion; Jésus l'embrassa de ses petite bras, l'accola, et lui montra signe d'amour. Elle demeura avec eux, les assistant en ce qu'elle pouvait, attendant le jour de la Purification, suivant la loi de Moïse, afin qu'après ils se puissent retirer *vers* elle en Nazareth en sa maison, et pensait colloquer l'Enfant Jésus au riche berceau qu'elle lui avait fait faire, et Marie au beau lit qu'elle lui avait préparé.

OOKNE MARIE, ANNE ET MEM AVEC ÉSUS ALLÈRENT AU
TEE7LE DE ;lama«.

Et quand le jour de la purification de Marie fut arrivé, savoir, quarante jours après la nativité de

Jésus, Marie, Anne et Joseph furent tous ensemble avec Jésus en Jérusalem; et quand ils furent arrivés, ils allèrent au Temple pour y faire leurs prières et offrandes selon l'ordonnance de la loi; puis ils retournèrent en Nazareth, et se réjouit fort de ce qu'elle recouvrait Jésus en sa maison honnêtement, et s'en alla devant, laissant les autres avec Marie, afin qu'ils vissent à leur aise.

GOMME L'ANGE S'APPARUT A JOSEPH L'EXHORTA A MENER
L'ENFANT ET SA MÈRE EN ÉGYPTE.

Quand Anne fut retournée en Nazareth en sa maison, Marie, Joseph et les autres étaient encore en chemin, l'ange vint à Joseph en songe, disant qu'il se levât, et prit l'enfant avec sa mère, et s'en allât en Égypte, et ne sortit de là que quand il lui dirait; car il était certain qu'Ilérode cherchait l'enfant pour le mettre à mort. Joseph se leva vite, et avertit Marie, qui fut triste, d'autant qu'elle ne pouvait avertir Aune, sa mère, de leur départ. Joseph mit Marie sur son âne avec l'Enfant-Jésus, et Joseph les conduisait en crainte dans *ce* pénible voyage.

MIRACLE.

On trouva en écrit que quand Jésus arriva en Égypte, toutes les idoles qui y étaient tombèrent et se démolirent.

DE LA TRISTESSE D'ANNE A CAUSE QUE SA PILLE ÉTAIT
DEMEURÉE. DERRIÈRE.

Quand Aime vint en Nazareth dans sa maison, elle la prépara le plus honnêtement qu'il lui était possible, pour recevoir l'Enfant-Jésus avec sa mère, et désirait fort leur arrivée : elle allait souvent regarder si elle ne les verrait point; et n'apercevant rien, elle s'en alla au-devant d'eux vers Jérusalem, craignant qu'il leur fût arrivé quelque inconvénient en chemin, d'autant qu'ils demeuraient si longtemps; et truand elle eut beaucoup cheminé, elle demanda, de maison en maison, si on ne les avait point vus, les dépeignant comme ils étaient. Quand elle vit qu'elle n'en pouvait avoir des nouvelles, elle s'en alla en Jérusalem, étant fort désolée, et demanda partout si on ne les avait point vus; elle fit le semblable en Ré-

thanie, en Bethléem, en Jéricho, en Afrique, en Syrie, en Samarie, à Naïm, et en tous lieux où il était possible d'aller ; mais, hélas! elle ne put découvrir où ils étaient.

Quand Anne eut cherché in an, et ne les pouvait trouver, elle prit le chemin de sa maison, disant : Hélas ! que je suis désolée! et quel précieux trésor ai-je perdu! Plût au Seigneur de me priver de la vie, car je l'ai bien mérité, puisque j'ai laissé ma mère Émérantiane l'espace de deux ans ainsi chercher en tout pays après moi en grande douleur de son coeur; j'aperçois à présent quel ennui elle pouvait avoir pour l'amour de moi. En cette tristesse, elle s'en retourna en Bethléem, afin qu'encore une fois avant sa mort elle pût voir le lieu et la crèche où Jésus avait reposé.

QUELLE FUT LA COMPASSION D'ANNE VENANT EN BETHLÉEM,
VOYANT LE MASSACRE DES PETITS INNOCENTS.

Quand Anne, pleine d'ennui, fut venue près de Bethléem, elle ouït les cris perçants des Innocents, et les lamentations pitoyables des mères qui pleuraient de telle sorte, que non—seulement les personnes en étaient tristes, mais aussi les

animaux, car le bruit était si grand, que toute la nature était dans la consternation; le boeufs, les brebis et autres bestiaux étaient errants dans les campagnes, marquant par leur situation la tristesse on ils étaient.; 'et lorsque Aille approcha de plus près la cité da Bethléem. elle (m'A de plus en plus tes clameurs; et entrant en la cité, elle vit de petits innocents gisant par les rues, muets sans nombre, et le sang qui coulait par les rues. Elle vit aussi des enfants que les bo-arrearsir in-Imetaine avaient égorgés *entre là*. bras de leurs mères..

Plusieurs pères et mères suivaient leurs enfants, pleurant et s'arrachant les cheveux; d'autres effraient leur lieu pour sauver la vie de leurs enfants; mais rien n'était capable de les épargner de cette cruauté; leur résistance leur faisait quelquefois. perdre la vie avec celle de leurs enfants; et généralement tout le monde était dans la consternation dans ces villes affligées; il y en avait même qui quittaient leur demeure, pour s'épargner de voir nue pareille érudition-. O Dieu tout-puissant t:* je connais.à cette heure-que, depuis que je. suis vivante, je n'ai vu, semblable tyrannie. Serpeur tent miséricordieux,, consoles. nes pan-

vreg nièrea «salées, dont les petits' enfants ont été massacrés. Je vous prie & Dieu très—béni, de prendre Vengeance de ceut sont les auteurs de eet horrible carnage car le monde universel ne murait réparer une telle offense; il n'y a que vete seul; mon Dieu, gni la puissiez réparer.

AliltE Fief itiiiegeet 114 pÉrts triniNrà joli/à oti

**DANS LIIS MIS, PIONCÉS DM5. 1EDR selva,. pais LE' ni
INFUSER.**

Quand Anne vit qu'Hérode eut mis à mort les petits enfants, et que le peuple ému de pitié s'était retiré hors de Bethléem, elle fut touchée de compassion à la vue de des pauvres innocents qui étaient jetés çà et là dans les rues ; elle les mit dans un' endroit pour les faire enterrer en grande révérence: Quand, quatre jours passés, le peuple, qui s'en était enfui, revint chacun en sa maison, et voyant la grande charité qu'Anne. avait montrée eirvera leurs enfants morts, ils disaient l'an à l'autre : Aunt nous a fait déjà beaucoup de bien an temps passé, en guérissant nos aveugles, boiteux, paralytiques et autres malades, et à nous, en donnant la sépulture à nos enfants, et nous en

sommes ingrats, même voyant sa fille enceinte, n'y a eu nul d'entre nous qui lui ait donné le couvert; ainsi il fallut prendre logis dans cette étable, où elle enfanta, et personne de nous ne l'a assistée; c'est pourquoi il est à douter qu'à cause de notre ingratitude, Dieu nous a envoyé cette punition; et en outre, dirent : Anne, dame pitoyable entre les filles de Jérusalem, n'a été trouvée semblable à toi, nous te remercions de tes bienfaits; nous confessons que nous sommes insuffisants pour te remercier comme il faut. Anne alla consoler les pères et mères affligés.

ANNE FUT PRENDRE SON REPOS OU JÉSUS-CHRIST AVAIT
ÉTÉ NÉ.

Six jours après, Anne s'en alla dans l'endroit qui avait servi d'asile à Marie pour enfanter le Fils de Dieu; elle était pour lors fatiguée et n'avait guère mangé; elle se mit à genoux là où Jésus-Christ avait été pour reposer, elle fit son oraison devant la *crèche*, puis prit un peu de foin de la crèche, où Jésus-Christ avait été né, et se mit dessus pour prendre repos, et étant endormie, elle fut ravie en esprit et vit toutes les

peines que Jésus—Christ souffrait pour le salut de son peuple, et qu'il s'était à cette cause fait homme, et qu'il était convenable pour le salut du genre humain ; ensuite elle vit les douleurs que Marie sa fille, avec ses deux sœurs et leurs enfants, enduraient et combattraient pour Jésus—Christ jusqu'à la mort. Anne s'éveilla ensuite et dit :

O doux Enfant Jésus ! vous êtes cet agneau innocent qui sera immolé sur le Calvaire pour le salut du monde : ô peine salutaire ! ô douleur bienheureuse ! que tous ceux qui *descendent* de moi puissent ainsi souffrir pour votre nom, s'il est ainsi prévu convenable, et que mon propre corps demeure sans souffrir peine ; et pour cela, je vous prie, mon Dieu, qu'il vous plaise me montrer un lieu là où, pour l'amour de vous, je puisse châtier mon corps ; je veux réconcilier l'arbre, afin que le fruit en venant ne soit à mourir, car je sais le fruit être précieux qui durera toujours.

ANNE PARTIT DE BETHLÉLÉK POUR SE RETIRER DANS LE
DÉSERT.

Quand Anne eut résolu de se rendre dans le désert pour l'amour de Dieu, pour y mener une

vie austère, elle fut prendre congé des pauvres malade* qu'elle avait coutume de soulager, et avant de partir elle les oignit et leur distribua aussi le reste de Ses biens, Cela fait, elle prit congé d'eux et s'en alla dans les déserts. Quand les peau/ro* le surent, ils coururent après elle, pleurant et disant : Notre mère et bienfaitrice, sous a laissés. Qui sera-ces qui aura. soin dedans ? qui nous assistera en Elfe nécessités? qui nous donnera à boire et à manger 7

Soleil, éclairez-nous, afin que nous puissions* trouver Anne qui nous a fait tant de bien : ils se lamentaient et couraient par le désert pour la rechercher ; mais ils ne purent la trouver, dont plusieurs moururent de chagrin.

LAI vrE AUSTÈRE DE \$AINT» »PNB.

Comme Anne avait proposé de là en avant de mener une vie austère, elle le mit à effet ; car depuis ce temps elle ne coucha point sur son lit, mais sur la terre ; et sa nourriture était du pain et de l'eau ; elle visita les malades et pansa les pauvres, et oignit les pèlerin* de précieux oignersents. Elle faisait le semblable aux ladres, quoiqu'ils fussent

difformes ; elle nettoyait et rendtrvelait lents habits; de sorte quels renommée de sa sainte vie se répandit par tout le pays, néanmoins *elle* conserva son humilité. Il serait à sonhaier qUe. les riches et le pauvres imitassent sa sainte vie. A l'âge de cinquante ans; elle entreprit de vivre encore plus austèrement ; c'est pourquoi elle s'enfonça da» le désert le pins secret qu'elle ■ *putt* trouver; elle s'arréta dans un endroit où il y avait *am* caserne sur ale hauteur, et en icelle s'es alite reposer, et ne mangeait que des racines; quille elle avait soif, elle allait chercher de l'eau à deux lieues de là, et cette austérité continua plusieurs anniies.

Atte?» arevr 4 DÈSERT PieT

DÉ, t'INNithil.-

L'ennemi, voyant qu'Anne. vivait saintement dans le désert, en fut envieux ; il se transforma en unies» homme, comme s'il eût été un ange envoyé dé Dieu, il vint à elle, disant : *Anne, lève-toi promptement et viens (mec moi; car 'lien m'a envoyé pour temener où est ta /ale et son enfant, et ils se sont fourvoyés au désert où ils sont entrés eherchttat' après Mi.* Anne se leva bien vite et le

suivit, pensant que ce fût un Ange envoyé de Dieu. Il la mena au pied d'une montagne fort haute et droite, de sorte qu'on n'y pouvait monter qu'avec grande peine. Lors le malin esprit lui dit: *Anne, l'on va voir maintenant si tu atmes Dieu et si tu veux chdtier ta chair pour l'amour de lui, suis-moi.* Anne répondit : **Je monterai la montagne d'amertume. Mais ne regarde nullement derrière toi.** Il monta le premier en haut, et elle après lui. Quand ils furent un peu montés, elle trouva des pierres tranchantes par où il fallait passer, de sorte que les pieds d'Anne se coupaient dessous, dont le sang en sortait de toute part. Anne, voyant cela, dit en se lamentant : *0 Marie, ma chère fille! si tu passes par ici, considère ce chemin arrosé de mon sang en te cherchant.* Lorsqu'elle s'efforça de monter encore plus haut, elle trouva encore des pierres plus aiguës, de sorte que ses pieds en étaient déchirés; ce qui la fit tomber à terre de faiblesse : en cet état elle dit d'une voix plaintive: *L'esprit est prompt, mais la chair est faible.* Lors l'ennemi, qui était sous la figure d'un ange, lui dit : *Si tu ne peux marcher, permets que je te &aîne sur le sommet de cette montagne.* Elle lui permit. Cet esprit malin tira Anne au haut de la

montagne et heurta son corps contre les pierres tranchantes, de sorte que tout son corps était découpé. Lors Anne dit: Mon Dieu, béni soyez-vous, qui m'avez donné une créature qui châtie mon corps et éprouve ma patience; je le souffre volontiers pour votre amour.

UN ANGE CONSOLA ANNE, ET LA DÉLIVRA DE LA TYRANNIE
DU MALIN ESPRIT.

Anne étant en grande peine et douleur, l'ange de Dieu vint à elle, lui disant : Je te salue, âme généreuse, sache que Dieu a pour agréable tout *ce que* tu as souffert pour l'amour de lui, et tu en recevras la récompense ; car tu as enseigné à tout le monde comment il devait vivre en l'amour de Dieu et de leur prochain, et comment il faut chercher Dieu pour le trouver. Quand il eut dit cela, il la porta où l'ennemi l'avait prise, et soudain toutes les plaies furent guéries, et fut adssi saine que jamais.

JÉSUS ET MARIE AVEC SES SOEURS VISITÈRENT ANNE AU
DÉSERT.

Après qu'Anne eut longuement continué sa vie austère au désert, et étant pour lors âgée de

septante-un ans, elle commençait à décliner ; elle avait toujours Tèell en tristesse depuis qu'elle s'était vue séparée de Jésus et de Marie, ne sachant où ils étaient. Mais Jésus, le Fils de Marie, gni connaissait tout selon sa divinité, savait bien où elle était; il avait été témoin oculaire de ses souffrances et de son austère pénitence ; il savait bien aussi qu'elle était près de son décès et qu'elle se préparait à la mort.

Jésus dit à sa mère: tout l'Ancien Testament ne nous a pas fourni un plus parfait modèle de vertu *que* ta sainte mère, qui incessamment est embrasée de l'amour divin, et doit bientôt passer de cette vie à l'autre pour y jouir du repos éternel.

Pour ce, ma mère, allons ensemble, tes soeurs et leurs enfants, pour la voir, et la consoler avané sa mort. Quand Marie entendit ce discours, elle fut réjouie de ce qu'encore une fois elle pourrait voir sa mère et lui parler; elle assembla ses soeurs et leurs enfants, puis s'en allèrent, Jésus avec eux, dans le désert, où saint Jean-Baptiste fit pénitence près du fleuve du Jourdain, lequel désert les enfants d'Israël passèrent avec Josué à la Terre promise, et parce qu'Elisabeth, mère de saint Jean, était soeur d'Anne, Jésus lui dit :

Viens aussi voir *une* sainte dame dans le désert, qui mène une vie angélique dans un corps mortel ; *ma mère* a reposé neuf mois dans son sein, sa grande sainteté attire sur elle les regards du *ciel* et *de* la terre; et pour ce, il est convenable, vu que nous sommes *encore* sur la terre, que nous lui allions rendre visite. Quand saint Jean-Baptiste eut *ce* entendu, il fut réjoui, désirant de voir l'arbre qui avait porté de si précieux fruits.

JÉSUS VINT VISITER SAINTE ANNE AVEC SA COMPAGNIE,
ET COMME ILS FURENT REÇUS.

Lorsque Jésus et sa compagnie furent arrivés vers Anne au désert, elle en fut joyeuse; elle se leva, fut au-devant d'eux et les reçut en grande révérence. Jésus et Marie allaient devant les autres. Quand Anne fut auprès de Jésus, elle se prosterna à ses pieds, et les baisa en pleurant, puis chantant le psaume , *In te, Mnune, sperani*, etc. en Nous, Seigneur j'ai Anis ma confiance, je ne serai point confondue éternellement. Ce psaume continua jusqu'à la fin. Puis après, *elle* embrassa sa bonne *fille* avec tendresse, et fit la semblable à. ses soeurs et à ceux de la suite.

Après cela, Jésus et Marie s'assirent, et Anne au milieu d'eux, et ceux de leur suite en firent autant avec leurs enfants.

LES BONS CONSEILS QU'ANNE DONNA A CEUX QUI LUI
RENDAIENT VISITE.

Lorsqu'Anne se vit au milieu de sa famille, elle leur parla avec tendresse, leur disant : Je vous prie, mes enfants, d'entendre ce que je m'en vais vous dire : C'est que vous vous aimiez les uns les autres, de sorte qu'aucune adversité ou peine ne vous sépare de l'amour fraternel; ayez mémoire que vous êtes issus d'une race telle que vous voyez devant vos yeux ; marchez dans les voies du Seigneur ; soyez miséricordieux; ne condamnez personne; soyez charitables aux pauvres; menez une vie pure et paisible sur la terre; ne soyez ambitieux des biens périssables de la terre, désirez seulement les biens éternels.

Je vous prie qu'au temps de la passion de Jésus, vous ne l'abandonniez pas ; car vous connaîtrez, après sa passion, qu'il est véritablement le Rédempteur des hommes. Quand Anne eut ainsi

parlé, elle sentit que la mort était proche, elle

mit son chef sur la poitrine de Jésus, disant
Ayez souvenance de celle qui expire dans votre
amour.

JÉSUS VINT VISITER ANNE AVEC SA COMPAGNIE, ET COMME
ILS FURENT REÇUS.

Après cela, Jésus vit une grande clarté au ciel, où les anges étaient assemblés. Lors Jésus dit à Anne : Ma bien-aimée, ceux qui t'honoreront sur la terre et m'invoqueront en ton nom, seront exaucés. Ce mardi est le jour de ta naissance. Il est aussi celui de ton trépas; c'est pourquoi je bénis ce jour, et le consacre en ton nom, et tous ceux qui t'invoqueront en ce jour, je les exaucerai, parce que tu as saintement vécu et glorifié mon Père. Et de plus, à cause 'de la grande sainteté de ceux qui sont descendus de toi, tu seras assise sur un des trônes *de* mon Père céleste, afin que tu puisses voir toute la lignée ensemble, et aussi tous ceux qui te serviront dévotement. Alors Anne dit à saint Jean l'Évangéliste, lequel était encore jeune : Mon cher enfant, il viendra un temps que Marie ma fille sera dans une grande

affliction, et peu de gens alors confesseront la divinité de Jésus-Christ; c'est pourquoi je vous la recommande, je vous prie de ne la point délaissier dans ce temps d'affliction, car elle sera plongée dans une extrême tristesse ; à peine eut-elle achevé ces paroles, qu'elle sentit approcher son dernier moment.

LE TIUIPAD sArrrs ANNE .

Anne posa sa tête sur la poitrine de Jésus , et Jésus mit son chef contre le sein, parlant aimablement à elle.. Dans le moment Anne étendit ses bras, Marie les lui soutenait, les arrosant de ses larmes. Lors on aperçut une clarté qui descendait du ciel, laquelle environna Anne. Alors elle prononça ce verset du psaume de David, disant : *Comme le cerf lassé désire les fontaines rafraichissantes, ainsi mon âme soupire après vous, Ô mon Dieu! qui êtes la fontaine de vie ; quand approcherai-je devant la face du Père céleste?* Elle continua ce psaume jusqu'à la fin ; étant à la fin, elle rendit l'esprit à Dieu ; et ceux qui y étaient assistants se prosternèrent à terre, rendant bénédiction à Dieu en diverses manières, par des psaumes

et des cantiques; mais par fragilité ordinaire ils versèrent beaucoup ***de*** larmes.

LE CORPS DE SAINTE ANNE FUT ENTERRÉ.

, Quand Jésus et Marie sa mère avec leur compagnie eurent été près d'Anne l'espace de vingt jours, et qu'elle fut trépassée, ils portèrent son corps en Nazareth, l'oignirent d'onguents précieux, parce que la mère du Fils de Dieu était sortie de ses entrailles, l'enterrèrent auprès ***de*** Joachim son mari : ils demeurèrent jusqu'au dimanche au soir : étant enterrée, ils la pleurèrent pendant quarante jours.

CONCLUSION DE L'AUTEUR POUR FORTIFIER CE **gut LesT** ÉCRIT
DE LA IVE L SAINTE Azerz.

Comme rien n'est impossible à Dieu, il ne faut nullement douter des grandes merveilles que Dieu a opérées en ceux qui ont vécu saintement sur la terre; c'est pourquoi nous voyons dans la vie des saints et saintes que Diee leur a morde le don de faire une infinité de miracles, et des choses extraordinaires par la vertu de ***son*** saint nom.

Ceux qui ont réclamé et qui réclament dévotement sainte Anne, ont ressenti les effets de sa puissante intercession auprès de Dieu.

Ainsi, au commencement (Archos), était la lumière (la dame des jours, Émérantiana), et la lumière enfanta la grâce, et la grâce enfanta la beauté sans tache, qui fut nommée Marie. Ainsi commence cette légende qu'on pourrait appeler l'évangile de la Vierge.

Anne, comme sa fille Marie, se sanctifie dans les douleurs, car le génie du christianisme c'est le sacrifice.

L'innocent sacrifié pour le coupable ! Quelle injustice! dira Michelet. O philosophe de l'amour! pouvez-vous appeler injuste un sacrifice volontaire?

Le christianisme, c'est la grâce, parce que c'est le sacrifice.

C'est le devoir préféré au droit, parce que l'homme, en effet, n'a pas d'autre droit que celui de faire son devoir.

Et le christianisme lui dit que son devoir, c'est de se sacrifier pour les autres.

C'est en cela que le christianisme est surhumain.

C'est pour cela que si les fables païennes, justement admirées par Michelet, sont la Bible de l'humanité, l'Évangile est et restera le Testament de la Divinité.

Michelet, dans son livre, affecte de diviser la grâce et la loi, et de les opposer l'une à l'autre.

Comment ne comprend-il pas qu'au lieu de les diviser il faut les réunir, et que la grâce sans loi, mais aussi la loi sans grâce, sont deux souveraines injustices?

Son livre a toutefois ceci de grand et de vrai, qu'il démontre la grande et unique religion de l'humanité, toujours révélée à la foi par le génie, et toujours la même sous les voiles de toutes les mythologies et de tous les symboles.

M. de Mirville lui-même, ce diaboliste incorrigible, rend hommage à cette merveilleuse unité du dogme universel, qui est la catholicité des nations.

La haute philosophie de la nature, cachée sous les voiles de l'allégorie, a créé les mythologies

qui se continuent et se complètent dans nos légendes.

La légende de sainte Anne tient à ce cycle d'in génieuses fables chrétiennes qu'on appelle légende dorée.

Cette légende, où l'esprit symbolique du christianisme primitif se mêle aux naïves croyances du moyen âge, nous a semblé digne d'être reproduite et conservée. On y trouve quelque chose d'analogue à la belle fable de Psyché. La gracieuse, la fille de la lumière, c'est l'âme humaine, qui a enfanté le mythe sublime *de Marie*, mère de Jésus.

Elle perd ses enfants comme Psyché a perdu l'Amour, et les cherche à travers les plus rudes épreuves. Elle est livrée à la malignité du mauvais ange comme Psyché à la colère de Vénus; mais le démon qui la traîne à travers les pierres aiguës et tranchantes la conduit cependant au but. Elle retrouve ses enfants après tant de fatigues, et s'endort pour l'éternité sur la poitrine de Jésus.

Le sacrifice : voilà le grand mot du christianisme, et c'est ce que les Renan et les Michelet ne comprennent pas. Le sacrifice est au-dessus

de toute justice, et c'est pour cela qu'il est la raison suprême de la grâce.

La nature est belle sans doute , mais elle est pleine de mort et de corruption. C'est le sacrifice qui la transfigure et qui la consume; la nature sacrifiée s'élève au-dessus d'elle-même, et devient surnaturelle. Nous avons dit que le surnaturalisme n'est que le naturel exalté. Oûi, exalté et divinisé par le sacrifice.

Sacrifice de l'esprit par la foi; sacrifice de la volonté par l'obéissance; sacrifice des sens par l'austérité ; sacrifice de la vie même par le martyre. Chrétiens! voilà vos titres à l'immortalité. Les anciens l'avaient compris lorsqu'ils inventaient le dévouement sublime, les pérégrinations, la virginité et le martyre d'Antigone. Psyché n'épouse l'Amour qu'après avoir poussé l'obéissance jusqu'à la mort. Hercule ne monte glorieux au ciel qu'après avoir arraché, lambeau par lambeau, avec sa chair saignante, la tunique de Déjanire.

Souffrir pour être fort, mourir pour renaître immortel.

Voilà, suivant le symbolisme religieux universel, l'unique clef des grands mystères.

Résumons-nous.

**L'esprit de sacrifice est esprit de Jésus—Christ.
L'esprit de Jésus-Christ est celui de Dieu et de
l'humanité, et la science des esprits n'est autre,
si on la comprend bien, que la science de l'É-
vangile.**

gPILOGUE

COMPOSÉ A LA MANIÈRE DES LÉGENDES ÉVANGÉLIQUES

RÉSUMANT L'ESPRIT DE CET OUVRAGE.

LES VIVANTS ET LES MORTS.

En ce temps-là, le Christ passa par le champ des tombeaux, et il y trouva un jeune homme qui était à genoux et qui pleurait devant une croix.

En voyant ce jeune homme, Jésus eut pitié de sa douleur, et, s'approchant, il lui dit : — Pourquoi pleurez-vous?

Celui qui pleurait se détourna, et répondit en étendant la main : — Ma mère est là depuis trois jours.

Jésus lui dit : — Croyez-moi, mon fils, votre mère n'est pas là. On a déposé ici le dernier vêtement qu'elle a quitté; pourquoi pleurez-vous sur cette dépouille insensible? Levez-vous et marchez; votre mère vous attend.

Le jeune homme secoua tristement la tête et dit : — Je ne me lèverai point et je ne marcherai point pour **aller chercher** la mort; je l'attendrai et elle viendra; et alors, je le sais, je serai réuni à ma mère.

Alors le Christ : — La mort attend la mort, et la vie cherche la vie! N'attristez pas par une douleur égoïste et stérile l'âme de celle qui vous a précédé ; ne retardez pas sa marche vers Dieu par votre désespoir et votre inertie. Car son amour vit encore dans votre coeur, et vous ne l'aurez point perdue si vous la faites vivre **dignement** en vous. Au lieu de pleurer votre mère, ressuscitez-la ! Ne me regardez pas avec étonnement, et ne pensez pas que je me fasse un jeu de votre douleur! Celle que vous regrettez est près de vous; un des voiles qui séparaient vos âmes est tombé ; **il en reste un encore**. Et séparés seulement par ce voile, vous devez vivre l'un pour l'autre; vous travaillerez pour elle, et elle priera pour vous.

« Comment travaillerai-je pour elle? » répondit l'orphelin ; elle n'a plus besoin de rien, maintenant qu'elle est dans la terre.

— Vous vous trompez, mon fils, et vous confondez encore le corps avec le vêtement. Elle a plus que jamais besoin d'intelligence et d'amour dans le momie des esprits. Or, vous êtes la vie de son coeur et la préoccupation de son esprit, et elle vous appelle à son aide.

Pour que vous traversiez la vie en y faisant du bien, et pour que vous arriviez près d'elle les mains pleines lorsque Dieu vous réunira.

Pour avoir le droit *de* te reposer, il faut travailler. Or, si vous ne travaillez pas pour votre mère, vous mettez son âme à la gêne. C'est pourquoi je vous disais : Levez-vous et marchez, parce que l'âme de votre mère se lèvera et marchera avec vous, et vous la ressusciterez en vous si vous faites fructifier sa pensée et son amour.

Elle a un corps sur la terre, c'est le vôtre; vous avez une âme au ciel, c'est la sienne. Que cette âme et ce corps marchent ensemble, et votre mère revivra.

Croyez-moi, mon fils, la pensée et l'amour ne meurent jamais, et ceux que vous croyez morts

vivent plus que vous, s'ils pensent et s'ils aiment davantage.

Si la pensée de la mort vous attriste et vous épouvante, réfugiez—vous dans le sein de la vie ; c'est là que vous trouverez tous ceux que vous aimez.

Les morts sont ceux qui ne pensent pas et qui n'aiment pas ; car ils travaillent pour la corruption, et la corruption à son tour les travaille.

Laissez donc les morts pleurer sur les morts, et vivez avec les vivants !

L'amour est le lien des âmes; et lorsqu'il est pur, ce lien est indestructible.

Votre mère vous précède , elle marche vers Dieu ; mais elle est *enchaînée* encore à vous : et si vous vous endormez dans la torpeur ou dans un chagrin égoïste, elle sera forcée de vous attendre et elle souffrira.

Mais je vous dis en vérité que tout le bien que vous ferez sera compté à son âme, et que si vous faites du mal, elle en souffrira volontairement la peine.

C'est pourquoi je vous dis : Si vous l'aimez, vivez pour elle.

Le jeune homme alors se leva, .et ses larmes

cessèrent de couler, et il contemplait la face du Seigneur avec étonnement, car le visage du Christ rayonnait d'intelligence et d'amour, et l'immortalité resplendissait dans ses yeux.

Alors il prit le jeune homme par la main et lui dit : — Venez.

Puis il le conduisit sur une colline qui dominait la ville tout entière, et il lui dit : — Voilà le véritable champ des tombeaux.

Là-bas, dans ces palais qui attristent l'horizon, il y a des morts qu'il faut pleurer bien plutôt que ceux dont les restes sont ici, car ceux-là ne se reposent point.

Ils s'agitent dans la corruption et disputent aux vers leur pâture; ils sont semblables à l'homme qui a été enterré vivant.

L'air du ciel manque à leur poitrine, et la terre pèse sur eux. Ils sont cloués dans les étroites et misérables institutions qu'ils se sont faites, comme dans les planches d'un cercueil.

Jeune homme qui pleuriez et dont ma parole a séché les larmes, pleurez maintenant et gémissiez sur les morts qui souffrent encore! pleurez sur ceux qui se croient vivants et qui sont des cadavres tourmentés!

C'est à ceux-là qu'il faut crier d'une voix puissante : Sortez de vos tombeaux! Oh! quand donc retentira la trompette de l'ange?

L'ange qui doit réveiller le monde, c'est l'ange de l'intelligence ; l'ange qui doit sauver le monde, c'est l'ange de l'amour.

La lumière sera comme l'éclair qui se lève à l'orient et qui est vu en même temps à l'occident : à sa voix le corps du Christ, qui est le pain fraternel, sera révélé à tous, et autour du corps qui doit les alimenter les aigles se rassembleront !

Alors le verbe humain, affranchi des intérêts égoïstes, s'unira au Verbe divin.

Et la parole unitaire, retentissant dans le monde entier, sera la trompette de l'ange.

Alors les vivants se lèveront, les vivants que l'on avait crus morts et qui souffraient en attendant la délivrance.

Alors tout ce qui n'est pas mort se mettra en marche et ira au-devant du Seigneur; tandis que les cendres de ceux qui ne sont plus seront balayées par le vent-

Jeune homme, tenez-vous prêt, et prenez garde de mourir !

Vivez pour ceux que vous aimez, aimez ceux

qui vivent. et ne pleurez pas ceux qui ont monté un degré de plus sur l'échelle de la vie; pleurez ceux qui sont morts !

Votre mère vous aimait, vous aime par conséquent bien plus encore maintenant que sa pensée et son amour sont affranchis des pesanteurs de la terre. Pleurez ceux qui ne pensent pas à nous et qui ne vous aiment pas.

Car je vous dis en vérité que l'humanité n'a qu'un corps et qu'une âme, et qu'elle vit partout où elle se sent travailler et souffrir.

Or, un membre qui n'est plus sensible au bien-être ou à la douleur des autres membres, est mort et doit être bientôt retranché.

Ayant dit ces choses, le Christ disparut aux yeux du jeune homme qui, après être resté quelques instants immobile et comme frappé du souvenir d'un rêve, reprit silencieusement le chemin de la ville, en disant : — le vais chercher des vivants parmi les morts.

Et je ferai du bien à tous ceux qui souffrent, en souffrant avec eux et en les aimant, afin que l'Anis de ma mère le sache et me bénisse dans le ciel.

Car je comprends maintenant que le ciel n'est

pas loin de nous, et que l'âme est au corps ce que le ciel matériel est à la terre.

Le ciel qui entoure et soutient la terre s'abreuve de l'immensité, comme notre âme s'enivre de Dieu même.

Et ceux qui vivent dans la même pensée et dans le même amour ne peuvent jamais être séparés!

II

LE PHILOSOPHE DÉCOURAGÉ.

Il y avait en ce temps-là un homme qui avait étudié toutes les sciences, médité sur tous les systèmes, et qui en était venu à douter de toutes choses.

L'être même lui paraissait un rêve, parce qu'il ne lui trouvait pas de cause suffisante. Il avait cherché la nature de Dieu et ne l'avait pas devinée, car il n'avait jamais aimé. Et son intelligence s'était obscurcie comme l'oeil de celui qui fixe le soleil.

C'est pourquoi il était triste et découragé.

Jésus , qui s'occupe des morts et qui aime à guérir les aveugles, eut pitié de cette pauvre intelligence malade et de ce coeur éteint ; et il entra un soir dans la chambre solitaire du philosophe.

C'était un homme pâle et chauve, aux yeux creux, au front plissé et aux lèvres dédaigneuses.

Il veillait seul près d'une petite table couverte de papiers et de livres ; mais il ne lisait plus et n' éciivait plus.

Le doute courbait sa tête comme sous une main de plomb, ses yeux fixes ne regardaient pas et sa bouche souriait vaguement avec une profonde amertume.

Sa lampe se consumait près de lui, et ses heures passaient en silence sans espoir et sans souvenir.

Jésus se tint sans rien dire devant lui, et levant les yeux au ciel, il priait.

Le savant leva lentement la tête, puis la secoua et la laissa retomber en murmurant tout bas : « Visionnaire ! »

— Notre Père qui es au ciel, que ton nom soit sanctifié, dit Jésus.

— Il t'a laissé mourir sur la croix, reprit le penseur, et tu lui as crié inutilement : « Mon

Dieu I mon Dieu I pourquoi m'as-tu abandonné I »

— Que ton *règne* arrive, continua le Sauveur.

— Nous l'attendons depuis dix-huit cent quarante ans, dit le philosophe, et il est plus loin que jamais.

— Qu'en sais tu ? lui dit alors le Illattre en abaissant vers lui un oeil doux et grave.

— Je ne sais pas même ce que c'est que le nèpe de Dieu qui doit venir, répondit le philosophe. S'il y a un Dieu, il règne ois ne régnera jamais. Or, comme je ne vois pas le règne *de* Dieu, je ne l'attends pas; et je ne cherche plus même savoir s'il y a un Dieu.

— Doutes-tu aussi de l'existence dia bien et du mai? répondit Jésus.

— Leur distinction est arbitraire, puisqu'elle varie selon les temps et le lieux.

— Avance ton daigt sur la flamme de ta lampe,

dit le Sauveur; ptsurquoi donc retires-tu la main avec tant de vivacité? Ne sais-tu pas *qu'un* penseur comme toi a dit que la douleur n'était pas un mal?

.C'est .que je ne partage pas son opinion, mais je ne sais si j'ai plus raison que lui.

— Pourquoi ne partages-tu pas son opinion ?

— Parce que je sens la douleur et qu'elle me répugne invinciblement.

— La distinction du bien et du mal n'est donc pas arbitraire relativement à tes répugnances et à tes attraites? dit alors Jésus; et en effet le mal ne saurait être absolu. Le mal u.'existe que pour toi et pour tous les êtres imparfaitsencore. C'est donc pour ceux-là que le règne de Dieu doit venir, parce qu'ils viendront eux-mêmes dans le *règne* de Dieu. Je t'ai convaincu d'une répugnance physique et je te convainrais aussi facilement *d'une* répugnance morale. Le feu t'avertit par la douleur qu'il détruirait la vie de ton corps, et la conscience t'avertit par ses cris et ses remords que le crime perdrait la vie de ton âme. Le mal pour toi, c'est la destruction; le bien, c'est /a vie,, et la *vie*, c'est Dieu! fa terre plongée dans les ténèbres attend maintenant que le soleil arrive , et pourtant le soleil se tient radieux au centre de l'univers . et c'est la terre qui gravite autour de lui. Dieu règne, mais tu n'es pas encore entré dans son royaume ; car le royaume de mon Père est le eoyaumed de la science et.de l'amour, de la sagesse et de la paix. Le royaume de Dieu est le royaume

de la lumière, et cette lumière frappe tes yeux qui ne la voient pas, parce qu'ils cherchent leur clarté en eux-mêmes et ne trouvent qu'obscurité.

— Seigneur, ouvrez-moi donc les yeux, dit le philosophe, et illuminez mes ténèbres.

Jésus lui dit : — Si je t'avais fermé les yeux, je devrais te les ouvrir; mais si je les ouvre et qu'il te plaise de les refermer, comment verras-tu la lumière?

Ne sais-tu pas que la volonté de l'homme agit sur les paupières de ses yeux, et que si on le force d'avoir les yeux ouverts ou fermés, il perdra la vue?

Je puis t'engager à allumer en toi le feu qui éclaire, et c'est pourquoi je te fais entendre ma parole, et puisque déjà tu désires que je t'ouvre les yeux, tu n'es pas éloigné de voir. Que ton désir se change donc en une volonté énergique, et tu ouvriras toi-même les yeux et tu verras.

— Quel est le feu qui éclaire? demanda le savant.

— Tu le sauras, lui dit le Christ, quand tu auras beaucoup aimé.

Car si la raison est comme une lampe, **c'est** l'amour qui en est la flamme.

Si la raison est comme l'oeil de notre âme, c'est l'amour qui en est la puissance et la vie.

Une grande raison sans amour est un bel oeil mort, c'est une lampe richement ciselée, mais froide et éteinte.

Lorsque l'égoïsme des passions animales avait fait défaillir la philosophie humaine, j'ai sauvé le monde par la foi, parce que la foi est la philosophie de l'amour.

On croit à ceux qu'on aime et à ceux dont on sait être aimé : aussi avais-je donné pour base à la foi une charité immense, lorsque moi et mes apôtres nous avons prouvé aux hommes, par un sanglant martyr, la sincérité de notre amour. Et tant que l'Église a régné par la charité, elle a triomphé par la foi ; mais la foi attend l'intelligence, et le moment approche où ceux qui auront cru sans voir comprendront et verront.

Si donc tu veux comprendre, commence par aimer, afin de croire.

— Que croirai-je donc, Seigneur?

— Tout ce que tu ignores: car la foi est la confiance de l'ignorance raisonnable. Crois tout ce que Dieu sait et ta foi embrassera l'immensité. Confie à ton père céleste tout ce dont il se réserve

la connaissance, et ne t'inquiète pas d'abord des destinées infinies. Aime *cette* immense sagesse dont tu es l'enfant, aime les autres hommes qui passent ignorants comme toi sur la terre, et borne maintenant encore *ta* science à l'accomplissement de tes devoirs; tu la verras bientôt grandir d'elle-même et monter jusqu'à Dieu, car Dieu se laisse voir par les cœurs purs.

— Oh ! voir Dieu ! s'écria le savant en enteouvrant ses lèvres tremblantes, comme un homme qui a soif et qui attend la pluie du ciel. Oh! réunir enfin dans ma pensée tous les rayons épars de cette vérité que j'ai tant aimée et qui m'échappait toujours ! ... Mais qui me donnera cet amour immense qui fait communier l'homme avec Dieu, et le rapprochera du centre de toute lumière?

Tu le mériteras par tes oeuvres, lui dit le Christ ; car si l'on se corrompt dans les oeuvres de la corruption, si l'on se perd dans les oeuvres de la haine, on s'agrandit et l'on se sauve par les oeuvres de l'amour. Pour s'approcher de Dieu, il faut marcher, et les actions saintes sont les mouvements *de* votre âme.

— Quelles sont les actions vraiment saintes? demanda le docteur ; est-ce la prière et le jeûne?

— Écoute, dit le Christ, et ne juge pas témérairement tes frères qui ont passé en cherchant et en pleurant L'humanité s'est confirmée dans le désir *pax* la prière et les larmes. Et ceux de ses enfants qui les premiers ont eu soif des choses du ciel, se sont abstenus de celles de la terre; mais tout cela n'était que le commencement II fallait savoir s'abstenir, pour apprendre à bien user. Il fallait sacrifier d'abord le corps à la pensée, pour émanciper la pensée. Car le ciel moral, c'est la liberté de l'âme; mais l'âme est appelée à régir le corps et »on à le détruire; de même que le ciel physique régir la terre et ne la détruit pas. Le temps de la prière et des larmes doit faire place aux jours du travail et de espérance : car la prière des anciens était un travail, et il faut que notre travail, à nous, soit une prière plus efficace et plus active.

— Comment travaillerai-je? dit le philosophe; je ne sais rien faire d'utile.

— Tu as donc perdu à de Nains efforts la vigueur de ta pensée, répondit le Christ : et toi qui voulais tout savoir, tu n'as pas même appris à vivre. PPdeviens un petit enfant et va à l'école de l'amour. Apprends à aimer et

à faire du bien, voilà la vraie science de la vie.

Souviens—toi de la légende du Christophore. C'était un géant terrible, mais comme il ignorait l'usage de sa force, il était faible comme un enfant.

Il lui fallait donc un tuteur, et il se mit au service d'un roi ; mais le roi fut malade et Christophore le quitta.

Il chercha celui qui peut faire souffrir les rois; et comme il ne connaissait pas Dieu, il s'attacha d'abord au génie du mal.

Cependant un jour une croix apparut sur un rocher, et le génie du mal tomba comme frappé de la foudre.

Christophore chercha alors celui dont la croix est le signe, et un vieillard lui dit qu'il le trouverait en faisant du bien.

Christophore ne savait ni prier ni travailler. mais il était fort et de grande taille, et il se mit à porter sur ses épaules les voyageurs égarés qui voulaient traverser le torrent.

Or, un soir, il porta un petit enfant sous lequel il s'inclina, comme s'il eût porté le monde, car dans la personne du pauvre orphelin égaré il avait reconnu le grand Dieu qu'il attendait.

As-tu compris cette parabole?

— **Oui, Seigneur, dit le philosophe devenu chrétien.**

Eh bien! va et fais comme Chlistophore, porte le Christ lorsqu'il tombe de fatigue, ou lorsque les torrents du monde s'opposent à son passage. Le Christ pour toi sera l'humanité souffrante. Sois l'oeil de l'aveugle, le bras du faible et le bâton du vieillard; et Dieu te dira le grand pourquoi de la vie humaine.

— **Je le ferai, Seigneur, et désormais je sens que je ne serai plus seul au monde. Auquel de mes frères tendrai-je d'abord la main?**

— **A celui qui est plus malheureux que toi, et qui expire inconnu de toi-même dans la petite chambre qui est voisine de la tienne. Va donc à son secours, parle-lui pour qu'il espère, aime-le pour qu'il croie, fais-toi aimer de lui pour qu'il vive.**

— **Conduisez-moi près de lui, Seigneur, et parlez-lui pour moi.**

— **Viens et regarde, dit le Sauveur, et il toucha légèrement la muraille, qui s'entr'ouvrit comme un double rideau, et le savant fut transporté en esprit dans la chambre voisine de la**

sienne. C'était celle d'un jeune poète qui allait mourir abandonné.

HI

LE POÈTE MOURANT.

Il y avait donc en ce temps-là un jeune homme qui, de benne heure, avait écouté dans son âme l'écho des harmonies universelles.

Or, cette musique intérieure avait distrait son attention de toutes les choses de la vie mortelle, parce qu'il vivait clans une société encore sans harmonie..

Enfant, il était le jouet des autres enfants, qui le prenaient pour un idiot; jeune homme, il trouva à peine une main pour serrer sa main , un coeur pour reposer son coeur.

Ses jours passaient dans un long silence et dans une profonde rêverie ; il contemplait avec d'étranges extases le ciel, les eaux, les arbres, les campagnes verdoyantes;, puis ses regards deve-

muent fixes, des magnificences intérieures se déployaient dans sa pensée et l'emportaient encore sur le spectacle de la nature. Des larmes alors coulaient à son insu le long de ses joues pâles d'émotion, et si l'on venait lui parler, il n'entendait pas.

Aussi lui parlait-on rarement, et le regardait-on assez généralement comme un fou.

Il vivait ainsi seul avec Dieu et la nature, parlant à Dieu dans la langue de l'harmonie, et laissant tomber sur la terre des chants que personne n'écoutait.

Mais les nécessités matérielles de la vie le prirent enfin dans leur inextricable réseau ; il se réveilla sur la terre, ébloui encore de ses visions du ciel; et lorsqu'il voulut marcher, il se heurta contre les hommes et contre les choses, jusqu'à ce qu'il tombât haletant et désespéré.

C'est alors qu'il se renferma dans sa pauvre demeure et qu'il y attendit la mort.

C'est alors que le Christ le regarda et le prit en pitié.

La chambre du poète était triste, nue et froide; il était à demi couvert de quelques vêtements usés; étendu sur un triste lit de paille, il était

agité par la fièvre et ses yeux étincelaient d'un feu sombre.

Le Christ lui apparut vêtu de la robe blanche, emblème de folie qu'il avait reçu d'Hérode , et le front couronné tout à la fois d'épines sanglantes et d'une auréole de gloire.

— Frère, dit-il au pauvre malade en le regardant avec un ineffable amour, pourquoi veux-tu mourir ?

— Parce qu'on ne peut plus vivre sur la terre lorsqu'on a vu le ciel , soupira le poète.

— Et moi, pour vivre et souffrir sur la terre, je suis pourtant descendu du ciel, reprit Jésus.

— Vous êtes le fils de Dieu et vous êtes fort.

— Et j'ai voulu être le fils de l'homme pour avoir faim, pour craindre et pour pleurer. N'ai-je pas défailli au jardin des Olives ? N'ai-je pas gémi sur la croix comme si Dieu m'avait abandonné?

— Eh bien ! moi, dit le malade, je sors de **la** vie comme vous du jardin des Olives, et je suis sur le lit de douleur comme vous sur la croix.

— Si je n'avais fait que prier mon Père, dans les vallées, en respirant le parfum des rosiers de Sârons, si je m'étais silencieusement enivré des extases du Thabor, je n'aurais pas mérité **de ra-**

cheter le monde sur la croix, répondit le Sauveur. Mais j'ai cherché la brebis égarée, et pour arrêter mes pieds qui couraient sans cesse après les misères du peuple, il a fallu les clous des bourreaux. Il a fallu percer mes mains pour les empêcher de rompre le pain aux multitudes affamées ; et c'est alors que, ne pouvant plus donner autre chose à mes frères, j'ai laissé couler tout mon sang !

— J'ai chanté, dit le poète, et les hommes ne m'ont pas entendu.

— C'est que tu chantais pour toi seul et que tu as trop dédaigné leurs dédains. Il fallait, à l'exemple du Verbe éternel, descendre assez pour te faire entendre.

— Peut-être au lieu de m'oublier, ils m'auraient crucifié alors!

— Et c'est alors seulement, ô mon frère! qu'il est beau de mourir pour ressusciter glorieux!

— Maître, au lieu de me consoler à ma dernière heure, venez-vous pour m'effrayer et m'adresser des reproches ?

— Je viens te guérir et t'inspirer le courage de vivre, afin de te faire mériter une mort tranquille et pleine d'immortalité.

Pourquoi veux-tu vivre seulement dans le ciel

pendant les jours que Dieu te donne à passer sur la terre?

Pourquoi laisses-tu se perdre dans des aspirations vagues l'immense amour de ton cœur?

Pourquoi t'isoles-tu dans l'orgueil de tes rêves, quand des douleurs réelles saignent et palpitent autour de toi ?

Dieu ne t'a pas donné le baume céleste pour en parfumer ta tête ; il ne t'a pas confié le vin de son calice pour enivrer ta bouche et la dégoûter des amertumes de la terre.

Tu devais adoucir, relever, consoler : tu devais être le médecin des âmes, et voilà que toi-même, pour avoir caché les remèdes de Dieu, tu es plus malade que les autres.

On ne t'a pas compris, dis-tu; amis c'est toi, pauvre jeune homme., qui n'as pas compris tes frères.

Quoi ! ton intelligence était supérieure, et tu n'as pas su parler aux pauvres d'esprit ! tu te croyais grand et tu as eu peur de te baisser pour rapprocher ta bouche de l'oreille des petits I tu aimais, et tu as été dégoûté des infirmités des hommes !

Relève-toi, pauvre ange tombé, et recommence

ta mission ! Sache que l'esprit d'harmonie, c'est l'esprit d'amour que j'annonçais au monde sous le nom du consolateur. Si c'est le Saint—Esprit qui t'anime, sois désormais le consolateur de tes frères, et pour avoir le droit et le pouvoir de les consoler, apprends à souffrir et à travailler avec eux.

J'étais plus grand que toi, et plus que toi j'élevais mon âme au sein des harmonies éternelles; et pourtant j'ai passé ma vie à travailler avec les charpentiers et à converser avec les pauvres, éclairant leur esprit, remuant leurs coeurs et guérissant leurs maladies. Jusqu'à présent tu n'as fait de la poésie qu'en rêves et en paroles, mais le temps est venu de faire de la poésie en actions. Car tout ce qui se fait par amour de l'humanité, tout *ce* qui est dévouement, sacrifice, patience, courage et persévérance, tout cela est sublime d'harmonie, c'est la poésie des martyrs!

Au lieu d'aimer vaguement l'infini, tâche d'aimer infiniment tes frères qui sont près *ide* toi.

En voici un que je *t'amène*; il souffrait comme toi et il était venu au néant de la pensée pour avoir isolé le travail de sa pensée, comme tu en

es venu au désespoir du cœur pour avoir isolé ton amour!

Désormais vous saurez tous deux qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul.

Le philosophe devenu chrétien s'approcha alors du lit du malade dont la fièvre s'était calmée tout à coup à la parole douce et sévère de Jésus, et il lui dit :

— Frère, acceptez mes soins et la moitié du pain qui me reste : demain nous travaillerons ensemble, et quand je serai malade à mon tour, vous me soignerez et vous aurez du pain pour moi.

— Frère, parce que vous avez vu le ciel, ne brisez pas l'échelle qui vous y fera monter, prenez-moi plutôt par la main et conduisez-moi, car j'ai beaucoup pensé et beaucoup médité, et je sens maintenant que je n'ai pas assez aimé.

Vous dont la voix est l'écho vivant *de* l'harmonie éternelle, vous êtes un enfant du céleste amour, car la bouche parle de l'abondance du cœur.

Mais l'amour ne saurait devenir égoïste sans se donner la mort à lui-même, et il ne trouve la plénitude de la vie qu'en se donnant tout entier aux autres.

Vivez donc pour que je vous aime, car si j'aime, je serai heureux; et si vous aimez Dieu, vous voulez le bonheur de ceux qui sont les enfants de Dieu comme vous. L'harmonie est à la fois science et poésie, l'exactitude numérique est la grande loi de la beauté, et les magnificences harmoniques sont la raison divine des nombres ; mais tout cela, pour être vivant et réel, doit s'appliquer à ce qui est.

Frère, le positif de Dieu est mille fois plus poétique que l'idéal de l'homme Cherchons Dieu dans l'humanité et ne désespérons pas de ses destinées : car ses désordres mêmes la conduisent à l'harmonie, et si Dieu nous a comptés au nombre de ceux qui voient les premiers où doit aller ce peuple errant à travers les solitudes, mettons-nous à la tête de ce grand et laborieux mouvement au lieu de nous isoler et de mourir.

— Frère, merci pour toi, dit le poète, et merci pour celui qui t'inspire ! désormais je ne me retirerai plus du champ de bataille pour mourir seul, quand je pourrais combattre encore ; je me croirais un lâche et un déserteur.

Si je tombe les armes à la main au premier ou au second rang de la milice humanitaire, je mour-

rai plein *de* courage et en bénissant Dieu, et mon âme ne se présentera pas seule devant le juge suprême.

Depuis ce jour, le philosophe et le poète s'unirent d'une sainte amitié, et ils ne dédaignèrent pas quelquefois les plus humbles travaux pour soutenir leur vie.

Ils traversaient ainsi toutes les classes de la société et trouvaient partout des cœurs malades qui attendaient le baume d'une parole de sagesse et d'amour.

Partout ils sentirent qu'ils pouvaient encore faire du bien, et les douleurs de la vie leur parurent légères ; car ils les supportaient avec courage, pour inspirer du courage à ceux qui souffraient Comme eux, et le dévouement leur donnait une force nouvelle.

IV

LE NOUVEAU NICODÈME.

Il y avait en- ce temps—là un prêtre qui aimait la vérité, et qui cherchait le bien dans toute la sincérité de son cœur.

Or, une nuit qu'il veillait et qu'il priait, le Christ vint s'asseoir auprès *de* lui et le regarda avec bonté.

— Maître, est-ce vous, *enfin?* dit le pasteur. Il *y a* longtemps que je vous cherche, et c'est vous qui venez à moi pendant la nuit!

Jésus lui répondit : Nicodème est venu me voir pendant la nuit, parce qu'il avait peur des Juifs : je sais que ton existence dépend de la nouvelle synagogue, et je n'ai pas voulu te compromettre.

Car les scribes et les pharisiens, et les faux docteurs de la loi me persécutent encore et persécutent ceux qui me reçoivent.

Seigneur, dit le prêtre avec tristesse, les glorieuses années dont se composent les beaux siècles de l'Eglise ont donc été infécondes pour l'avenir? la vérité échappe donc toujours aux ardentés aspirations de l'homme? les saints et les martyrs se sont donc trompés, puisque dix-huit siècles de combats et d'étude n'ont abouti qu'à faire encore vos ennemis de ceux qui devaient être vos ministres I

Jésus lui dit: Ils ne sont pas tous mes ennemis, et mon Père compte encore parmi eux des âmes généreuses et des cœurs purs.

J'irai à eux comme je suis venu à toi, pour leur rappeler les signes des temps et pour ouvrir leurs yeux afin qu'ils voient.

Je viens t'expliquer en secret encore ce que j'enseignais en secret à ce docteur de l'ancienne loi, qui était aussi un homme de désir.

Je lui disais que l'entrée du royaume de Dieu était une naissance nouvelle.

La vie du monde est une génération sans cesse renouvelée, et il faut que les germes de l'année qui meurt soient déposés dans la terre pour préparer les richesses de l'année qui naîtra.

Mais on ne doit pas mettre le vin nouveau dans les anciens vases.

La vigne de mon Père n'est jamais stérile, et d'année en année elle renouvelle ses fruits, mais il appelle des vigneronns à différentes heures du jour.

C'est pourquoi j'appelais les docteurs fidèles de l'ancienne loi à une naissance nouvelle, car leur 'vieille mère, la synagogue judaïque, était morte, et pour naître il fallait sortir de son sein.

Et ceux qui ont cru ont laissé le cadavre de la synagogue en restant unis à son ame, et ils ont été les premiers enfants de l'Église universelle.

Mais l'Église universelle, c'était un ciel nouveau et une terre nouvelle; et pour renouveler toutes choses il fallait combattre d'abord contre toutes les puissances de la tette et du ciel.

C'est pourquoi les premiers chrétiens construisirent une arche pour lutter contre le déchatnement des vents et le soulèvement des eaux.

Cette arche fut l'Église hiérarchique, la sainte Église catholique, la gardienne du symbole de l'unité.

Tant que l'arche est portée par les eaux, elle marche sous le souffle de Dieu, et c'est dans son sein que toute âme vivante cherche un refuge :

mais dès qu'elle s'arrête, la famille nouvelle doit en sortir pour repeupler le monde, et c'est là cette nouvelle naissance dont je t'ai parlé.

Le prêtre lui dit : — Seigneur, dois-je sortir de l'Église catholique? Mais à quelle autre Église pourrai-je me réunir?

— Je ne te dis pas de sortir de l'Église catholique, reprit Jésus, mais je t'invite à y entrer. Je te dis de te détacher des ombres pour commencer à vivre dans la lumière. Je te dis de sortir de l'école pour entrer dans la société et y appliquer la science que tu as dû acquérir !

Je n'étais pas. Wall- détruire la loi ancienne, mais lui donner son accomplissement. et je viens maintenant pour accomplir la loi nouvelle.

N'ai-je pas dit : Croyez d'abord et vous comprendrez ensuite, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres !

N'ai-je pas dit que mon second avènement serait comme l'éclair qui frappe les yeux de tous et qui brille à la fois sur le monde entier?

N'ai-je pas annoncé que l'esprit d'intelligence viendrait et qu'il suggérerait à /Ses disciples le accomplissement de mes paroles.? **E** les emboles Ise disent-ils pas que l'esprit d'intelligence est l'esprit d'amour qui doit opérer une création nouvelle et qui rajeunira la face de la terre?

Or, l'esprit d'amour n'est-il pas l'esprit d'ordre. et d'harmonie qui doit associer tous les hommes et le faire communier tous à l'unité divine et humaine?

Sortez donc de tous les liens qui enchaînent les frères de marcher vers leurs frères, renversez les barrières qui séparent, élargissez les demeures qui isolent, échappez aux doctrines qui réprouvent les uns et choisissent les autres, sortez de la synagogue aveuglée, entrez dans la

que , qui n'est plus maintenant un con.venticule de prêtres et de docteurs, mais l'association universelle de tous les hommes d'intelligence et d'amour.

— Seigneur, dit le prêtre, je ferai *tout ce* que vous me direz, Où irai-je d'abord et comment commencerai-je?

Restez oh vous êtes, dit JMus, et faites Ce que vous avez à faire.

Instruisez les enfants , catéchisez les pauvres, visitez les malades et priez pour le peuple.

Que rien ne soit changé dans vos oeuvres, mais qu'un amour universel les vivifie et les féconde !

Prêchez la miséricorde et la paix, prêchez la modestie et le pardon des injures, prêchez les saintes aspirations vers Dieu et l'union entre les frères !

Que la charité soit la loi de votre âme, et vous n'imposerez pas à la conscience des autres de contraintes désespérantes 1

Soyez doux et humble de coeur comme mes premiers disciples, lorsque vous parlerez aux femmes, aux enfants et au pauvre peuple; mais soyez inflexible comme mes martyrs, lorsqu'on voudra vous corrompre ou vous intimider !

Ce que je te dis, je le dis pour tous ceux qui, comme toi, croiront à l'esprit d'intelligence et d'amour, et c'est pourquoi j'adresse la parole à plusieurs.

Ne confondez pas l'esprit d'abstinence avec l'esprit de mort, car je n'ai ordonné à mes disciples de s'abstenir pour un temps des richesses de leur père, que pour leur apprendre à en user dignement.

Je te dis en vérité que je ne suis pas venu pour tuer la chair, mais pour la sauver en la soumettant à l'esprit.

Car il ne doit pas y avoir de division entre l'esprit et la chair de l'homme ; Dieu les a également créés et bénis.

L'esprit est le roi de la chair; un roi ne doit pas régner pour détruire.

Les organes et les sens sont les sujets de l'intelligence.

Un roi doit empêcher ses sujets de mal faire; mais il doit aussi pourvoir à leur prospérité et à leur bonheur.

L'attrait n'est-il donc pas la loi générale des êtres, et l'équilibre n'est-il pas l'harmonie des attractions?

Que l'esprit donc ne brise pas la chair, et que la chair n'éteigne pas l'esprit.

Car l'un ou l'autre de ces excès serait la mort

Or, je ne suis pas venu donner la mort à ceux qui vivaient, je suis venu pour rendre la santé à ceux qui étaient malades *et la* vie à ceux qui étaient morts

Ayant dit toutes ces choses, Jésus disparut aux regards du bon prêtre et le laissa plein d'espérance et de courage; car il voyait la force de Dieu relever d'âge en âge les défaillances des hommes, et il comprenait comment la religion marche toute jours à. travers les siècles en grandissant et en triomphant toujours.

V

LE TOMBEAU DE SAINT JEAN.

En *ce* temps—là, Jésus parcourut *avec la rapidité de* l'esprit toutes les contrées de la terre.

Toutes étaient tristes et attendaient. Et pariaout le Christ était seul encore, comme au jardin des Oliviers.

Il maremme un pauvre pèlerin *dans* la basilique de Saint Pierre oie personne ne le reconnut, il s'approcha du tombeau des lettres, pour voir ai leurs reliques étaient astres pour la résurrection; mais les cendres des saints étaient froides et ils continuèrent à dormir leur sommeil

Or, il est un de ces apôtres qui, selon la tradition, n'a jamais dû mourir: celui quo la peinture symbolique nous représente toujours jeune, et qui a un aigle pour entlilème, c'est celui qu'on appelle l'Apetre de la claarité et le disciple de l'amour.

C'est celui-là, disaient les légendes des premiers siècles, qui doit se réveiller à la fin des temps, pour sauver le monde, en y rallumant le feu sacré de la charité fraternelle.

Et, en effet, disent les mêmes légendes, ses restes n'ont pas été retrouvés : les fidèles d'Éphèse ont cru l'ensevelir et le garder parmi eux, mais les anges sont venus et ont caché l'apôtre endormi dans les solitudes de Pathmos.

Jésus donc se transporta dam l'île de Pagunos, qui semble épouvantée encore du bruit des sept tonnerres; et il s'approcha de 14 grotte où dormait son disciple fidèle.

à l'entrée du tombeau, une *ferme* céleste était assise immobile ; c'était comme une femme couverte d'un long manteau azuré qui lui sonnait la tête et l'enveloppait tout entière ; elle se retombait autour d'elle en larges plis.

Ses mains pâles et un visage allongé étaient jointes avec ferveur, et ses yeux pleins d'une tristesse résignée et d'une espérance infinie étaient fixés sur le tombeau.

Jésus s'approcha d'elle et lui dit ; — Ma mère, est-ce vous ? Vous saviez sans doute que je devais venir ici ?

— *h* Je le savais, mon fils, répondit Marie ; car celui qui repose ici, vous l'avez tendrement aimé ; et lorsque vous alliez mourir, vous m'avez conté à lui en lui disant ; « Voici ta

Maintenant, pour que je puisse revenir sur la terre en la personne des femmes comprendront ce que c'est que d'être mère, il faut que le disciple de l'amour revive pour me protéger. Car je dois, ô mon fils, en la personne de toutes les femmes d'intelligence et d'amour, vous mettre à l'épreuve une fois.

— *Ata* » dit Jésus, souvenez-vous de ce

que l'ange dit aux femmes qui me cherchaient dans un sépulcre :

« Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts? il est ressuscité, il n'est plus ici. »

— Vous savez que le prophète Élie, selon les traditions des Juifs, devait revenir sur la terre pour me préparer les voies. La forme d'Élie s'était transfigurée et son esprit est revenu en la personne de Jean-Baptiste.

Ainsi, je vous dis en vérité que vous vivez maintenant sur la terre en la personne de toutes les femmes qui sentent tressaillir dans leur sein l'espérance de l'avenir. C'est pourquoi ; ô ma mère, vous apparaissez aujourd'hui pour la dernière fois sous votre figure symbolique.

Jean, mon disciple bien-aimé, a légué son esprit à tous les hommes pleins de foi et d'amour qui veulent bâtir la nouvelle Jérusalem, la cité sainte de l'harmonie, et je vous dis en vérité que ceux-là savent honorer leur mère, et qu'ils sont dignes d'être appelés les fils de la femme.

Car ils soumettent leur cœur aux inspirations de votre cœur, eux qui veulent partager le travail à tous les enfants de la grande famille selon les attraites et les aptitudes de chacun, afin que tous

composent ensemble le miel de la ruche humaine qui servira ensuite à la nourriture *de* tous.

Ils savent ce que c'est que la femme, ceux qui veulent affranchir son amour de toute servitude, afin qu'il ne se prostitue jamais et que la source des générations soit pure.

Levez-vous donc et venez, ô ma mère; venez sur le Calvaire, assister à mon dernier triomphe symbolique, puis nous revivrons dans l'humanité tout entière. Toutes les femmes seront vous, et tous les hommes seront moi, et nous deux nous-ne ferons qu'un.

Et le Christ, soulevant sa mère et la portant dans ses bras comme elle l'avait porté tant de fois lorsqu'il était petit enfant, quitta l'île de Pathmos, et marchant sur les flots de la mer, il s'en alla vers les rivages de la Palestine.

En ce moment le soleil se levait et faisait resplendir toute la surface des eaux, et les deux formes célestes glissaient sans jeter d'ombre et sans laisser de traces, comme un couple d'oiseaux merveilleux, ou comme une nuée légère, teinte des couleurs de l'aurore, et nuancée des reflets de l'arc-en-ciel.

VI

1,745 »[Wle MI IOUVMRY»,

Jésus traversa les champs désolés de la Judée et s'arrêta sur la cime aride de l'ancien Calvaire.

Là un ange au sourcil noir et à l'oeil sombre était assis, enveloppé dans ses deux vastes ailes. C'était Satan, le roi du vieux inonde.

L'ange rebelle était triste et fatigué, et il détournait ses regards avec dégoût d'une terre où le mal était sans génie et où l'ennui d'une corruption timide avait succédé aux combats titisniens des grandes passions [antiques. fi](#) sentait qu'en éprouvant les hommes il avait instruit les forts et n'avait trompé que les faibles; aussi ne daignait-il pins tenter personne, et sombre sous son diadème d'or, il écoutait -sapement tomber les âmes dans l'éternité, comme les gouttes monotones d'une pluie éternelle.

Poussé par une force qui lui était inconnue, il était venu s'asseoir sur le Calvaire, et rêvant à la mort de l'Homme-Dieu, il en était jaloux.

C'était un ange puissant et beau; mais il était jaloux du Christ, et cette jalousie était figurée par un serpent qui plongeait la tête dans sa poitrine et lui rongea le cœur.

Jésus et Marie étaient debout près de lui et le regardaient en silence avec grande pitié. Satan regarda à son tour le Rédempteur et sourit avec amertume.

— Viens-tu, lui dit-il, essayer de mourir une seconde fois pour un monde que n'a pu sauver ton premier supplice ?

As-tu essayé inutilement de changer les pierres en pain pour nourrir ton peuple, et Mien tu m'avouer ta défaite ?

Es-tu tombé du haut du Temple, et ta divinité s'est-elle brisée dans sa chute ?

Viens-tu pour m'adorer, afin de posséder le monde? Va, il est maintenant trop tard, et je ne saurais te tromper. L'empire du monde a échappé à ceux qui m'adoraient en ton nom ; et moi-même je suis las d'un règne sans gloire. Si tu es découragé comme moi, assieds-toi près de moi, et ne pensons plus ni à Dieu ni aux hommes.

Je ne viens pas m'asseoir près de toi, lui dit le Christ je viens te relever, te pardonner

et te consoler, pour que tu cesses d'être méchant.

— de ne veux pas de ton pardon, répondit le mauvais ange, et ce n'est pas moi qui suis méchant.

Le méchant, c'est celui qui donne aux esprits la soif de l'intelligence, et qui enveloppe la vérité dans un impénétrable mystère.

C'est celui qui laisse entrevoir à leur amour une vierge idéale, une beauté enivrante à les jeter dans le délire, et qui la leur donne pour l'arracher aussitôt à leurs premiers embrassements et la charger de chaînes éternelles. C'est celui enfin qui a donné la liberté aux anges, et qui a préparé des supplices infinis pour ceux qui ne voudraient pas être ses esclaves !

Le méchant, c'est celui qui a tué son fils innocent sous prétexte de venger sur lui le crime des coupables, et qui n'a pas pardonné aux coupables, mais leur a fait un crime de plus de la mort de son fils !

— Pourquoi me rappeler si amèrement l'ignorance et les erreurs des hommes ? reprit Jésus : je sais mieux que toi combien ils ont défiguré l'image de Dieu, et tu sais bien toi-même que

Dieu **ne** reesemble pas à l'image qu'ils eti oie faite.

Dieu ne t'a donné soif d'intelligence que pour t'abreuver à jamais de la vérité éternelle. Mais pourquoi fermer les yeux et chercher le jour en toi-même au lieu de regarder le soleil?

Si tu cherchais la lumière où elle est, tu la verrais; car il n'y a en Dieu ni ombres ni mystères; les ombres sont en toi et les mystères sont les faiblesses de ton esprit.

Dieu n'a pas donné la liberté à ses créatures pour la reprendre, mais il la leur donne pour épouse et non pour amante illégitime; il veut qu'on la possède et non qu'on lui fasse violence, car cette chaste fille du ciel ne survit pas à un outrage, et quand sa dignité virginale est blessée, la liberté est morte pour celui qui l'a méconnue.

Dieu ne veut pas d'esclaves : c'est l'orgueil révolté qui a créé la servitude. La loi de Dieu, c'est le droit royal de ses créatures; ce sont les titres de leur liberté éternelle.

Dieu n'a pas tué son fils, mais le fils de Dieu a donné volontairement sa vie pour tuer la mort : et c'est pour cela qu'il vit maintenant dans l'humanité tout entière et qu'il sauvera toutes les gé-

nération, car d'épreuve en épreuve il conduit la famille humaine dans la terre promise, et déjà elle en a goûté les premiers fruits. Je viens donc t'annoncer, ô Satan, que ta dernière heure est arrivée, à moins que tu ne veuilles être libre et régner avec moi sur le monde, par l'intelligence et l'amour.

Mais tu ne t'appelleras plus Satan, tu reprendras le nom glorieux de Lucifer, et je mettrai une étoile sur ton front et un flambeau dans ta main. Tu seras le génie du travail et de l'industrie, parce que tu as beaucoup lutté, beaucoup souffert et douloureusement pensé !

Tu étendras tes ailes d'un pôle à l'autre et tu planeras sur le monde; la gloire se réveillera à ta voix. Au lieu d'être l'orgueil de l'isolement, tu seras l'orgueil sublime du dévouement, et je te donnerai le sceptre de la terre et la clef du ciel.

- — Je ne te comprends pas, dit le démon en secouant tristement la tête, et je ne saurais te comprendre : tu sais bien que je ne puis plus aimer ! Et avec un geste douloureux l'ange déchu montrait au Christ la plaie qui lui sillonnait la poitrine et le serpent qui lui rongait le coeur.

Jésus se tourna vers sa mère et la regarda : Marie comprit le regard de son fils, elle s'approcha du malheureux ange et ne dédaigna pas d'étendre la main vers lui et de toucher sa poitrine blessée.

Alors le serpent tomba de lui-même et expira aux pieds de Marie, qui lui écrasa la tête; la plaie du coeur de l'ange fut cicatrisée, et une larme, la première qu'il eût versée, descendit lentement sur le visage repentant de Lucifer.

Cette larme était précieuse comme le sang d'un Dieu; et par elle furent rachetés tous les blasphèmes de l'enfer.

L'ange régénéré se prosterna sur le Calvaire et baisa en pleurant la place où s'était jadis enfoncée la croix.

Puis il se releva triomphant d'espérance et rayonnant d'amour, et se jeta dans les bras du Christ. Alors le Calvaire trembla; sa cime aride se revêtit tout à coup d'une verdure fraîche et brillante, et se couronna de fleurs.

Et à l'endroit où fut la croix une jeune vigne s'éleva et se chargea de fruits mûrs et parfumés.

Le Sauveur dit alors : — Voici la vigne qui donnera le vin de la communion universelle, et

elle croîtra jusqu'à ce que tous ses rameaux embrassent toute la terre.

Puis, reprenant sa mère par la main , il tendit l'autre main à l'ange de la liberté et lui dit : — Que nos formes symboliques retournent maintenant au ciel, je ne reviendrai plus souffrir la mort sur cette montagne, Marie n'y pleurera plus son fils et Lucifer n'y traitnera plus les remords de son crime maintenant effacé.

Nous ne sommes plus qu'un même esprit: l'esprit d'intelligence et d'amour, , l'esprit de liberté et de courage, l'esprit de vie qui a triomphé de la mort.

Tous trois alors prirent leur vol à travers l'espace ; et s'élevant à une prodigieuse hauteur, ils virent la terre et tous ses royaumes qui étendaient leurs chemins les uns vers les autres comme des bras entrelacés , ils virent les campagnes vertes déjà des premières moissons fraternelles, et de l'Orient à l'Occident ils entendirent le prélude mystérieux du cantique de l'union. Et vers le nord, sur la crête d'une montagne bleuâtre, ils virent se dessiner la forme gigantesque d'un homme qui élevait ses bras vers

Sur ses bras on voyait encore la trace récente

des chatnes qu'il venait de rompre, et sa poitrine était cicatrisée comme celle de Lucifer.

Sous son pied droit, sur la pointe la plus aiguë de la montagne, palpitait encore le cadavre d'un vautour dont la tête et les ailes étaient pendantes.

Cette montagne, c'était le Caucase; et le géant délivré qui étendait ses mains était l'antique Prométhée.

Ainsi les grands symboles divins et humains se rencontraient et se saluaient sous un même ciel; puis ils disparurent pour faire place à Dieu même qui venait habiter pour toujours avec les hommes,

VII

LÀ DERNIÈRE VISION.

Au-dessus des formes matérielles et de l'atmosphère terrestre, il est une région où les âmes -s'élancent affranchies de leurs chaînes.

C'est là que les arômes éthérés, obéissant à la pensée, la revêtent successivement de toutes les splendeurs de la forme idéale et peuplent de

merveilleuses beautés le monde spirituel de la poésie et des visions.

C'est dans cette région que nous emportent les plus beaux rêves pendant notre sommeil, et c'est là que, pendant leurs veilles laborieuses, l'inspiration élevait le génie des grands poètes à qui le sentiment de l'harmonie a fait pressentir dans tous les temps les grandes destinées humaines.

C'est là que vivent les images et que règnent les analogies. Car la poésie est dans les images ; et l'harmonie des images est essentiellement analogique.

C'est dans cette région idéale qu'Eschyle voyait souffrir Prométhée, et que Moïse écoutait parler Jéhova.

C'est là que le plus grand poète de l'Orient, l'aigle de Pathmos, le chantre de l'Apocalypse, voyait l'Église chrétienne sous la forme d'une femme en travail qui enfantait péniblement l'homme de l'avenir.

C'est dans ce monde merveilleux de la poésie et des visions que Dieu lui apparut voilé de lumière et tenant à la main l'Évangile éternel qui s'ouvrait lentement, tandis que les fléaux travaillaient le monde et que les anges exterminateurs

défrichaient la terre pour faire place à la cité de l'unité sainte et de l'harmonie, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel toute bâtie, parce que l'idée de l'harmonie existe en Dieu et se réalisera d'elle-même sur la terre quand les hommes la comprendront.

La figure glorieuse du Christ, après avoir parcouru la terre, remonta dans cette région éthérée, et là, le Rédempteur fit voir à l'ange autrefois rebelle et désormais *régénéré* la grande assemblée des martyrs.

Là, se trouvaient toutes les victimes du despotisme humain, tous ceux qui avaient mieux aimé mourir que de mentir à leur conscience ; •

Les victimes d'Antiochus, les martyrs de l'ancienne Rome et les suppliciés de la Rome nouvelle.

Les uns pour des croyances légitimes, d'autres pour des illusions et des rêves, ils avaient courageusement affronté la tyrannie des hommes, et tous étaient purs devant Dieu, car ils avaient souffert pour conserver le plus noble et le plus beau de ses dons : la liberté !

Longtemps leurs âmes vêtues de robes blanches tachées de sang avaient gémi sous l'autel et avaient

demandé justice : mais enfin, le jour était venu et tous ensemble, tenant des palmes à la main, ils s'avançaient au devant du Rédempteur.

• Le Christ parut au milieu d'eux, entre sa mère et l'ange du repentir et leur demanda quelle vengeance ils voulaient tirer de leurs persécuteurs.

— Seigneur, que leurs âmes nous soient données, afin que nous disposions d'eux pour l'éternité, comme ils ont disposé de nous dans le temps.

Le Christ, alors, leur remit les clefs du ciel et de l'enfer et leur dit : — Les âmes de vos persécuteurs sont à vous.

Alors un cri de joie et de triomphe retentit des hauteurs du ciel jusque dans les profondeurs de l'abîme, les âmes des martyrs ouvrent les portes de l'enfer et tendent la main à leurs bourreaux.

Chaque réprouvé trouve un élu pour protecteur : le ciel agrandit son enceinte et la vierge-mère pleure de joie en voyant se presser autour d'elle tant d'enfants qu'elle croyait perdus à jamais.

Tandis que le ciel souriait tout entier à ce magnifique spectacle, on voyait sur la terre se lever

un nouveau soleil et la nuit replier ses voiles vers l'Occident.

Les nuages sombres du passé s'enfuyaient chargés de fantômes, c'étaient les ombres des grandes monarchies éteintes et des vieux cultes évanouis.

Entre la nuit et l'aurore naissante le crépuscule blanchissait la tête d'un vieillard qui était assis le visage tourné vers l'Orient. C'était le voyageur des siècles chrétiens, le maudit de la civilisation barbare, le type des parias, le vieil Ahasvérus qui se reposait. Le peuple avait enfin une patrie, et le juif errant avait obtenu son pardon.

La terre était devenue le temple de Dieu. L'association universelle avait réalisé la charité chrétienne. Tous vivaient et travaillaient pour chacun et chacun pour tous.

Chacun jouissait en paix du fruit de ses oeuvres, et aucun des enfants de Dieu ne périssait de faim près de la table de son père, car le travail équitablement réparti facilitait la vie à tous.

L'association avait centuplé les richesses de la terre, et l'union de tous les intérêts avait donné aux travaux de l'homme une direction si divine et une force si merveilleuse, que les saisons elles-

mêmes avaient changé, et qu'il y avait, selon la promesse de l'apôtre, un ciel nouveau et une terre nouvelle, et Jésus dit à l'ange *de* la liberté et du génie : — Voilà l'oeuvre que tu dois accomplir. Voilà la cité nouvelle de l'intelligence et de l'amour.

La terre est prête, elle tressaille d'espérance. Les hommes la voient maintenant comme la vit autrefois le prophète, couverte de cendres et d'ossements ; mais une vie nouvelle fermente déjà dans cette cendre, et un frémissement divin parcourt ces ossements desséchés.

Bientôt ils se lèveront à l'appel du nouvel esprit, et un peuple nouveau couvrira les campagnes de la terre. L'humanité alors sortira d'un long sommeil, et il lui semblera qu'elle voit le jour pour la première fois !

Ayant dit ces paroles, le Christ se prosterna devant le trône de son père, en disant : — Seigneur, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Et la Vierge, qui est le type de la femme régénérée, et l'ange de la liberté devenu le génie de l'ordre et de l'harmonie, et tous les martyrs consolés, et tous les réprouvés pénitents et délivrés

- 507 -

de leurs peines, répondirent tous ensemble la parole mystérieuse qui unit la volonté des créatures à celle du Créateur, et toutes les forces humaines à la puissance divine : Amen !

FIN.

LE
GRAND ARCANÉ

ou

OCCULTISME DÉVOILÉ

**ÉLIPHAS
LEVI**



PARIS
CIAMUEL, ÉDITEUR
5, rue de Savoie, 5

1898

INTRODUCTION

**Cet ouvrage est le testament de l'auteur; c'est le
• plus important et le dernier de ses livres sur la
science occulte.**

Il est divisé en trois livres:

LIVRE PREMIER

**Le mystère hiératique ou les documents tradi-
tionnels de la haute initiation.**

LIVRE SECOND

**Le mystère royal ou l'art de se faire servir par
les puissances.**

LIVRE• TROISIÈME

**Le mystère sacerdotal ou l'art de se faire servir
par les esprits.**

**Ce livre n'a besoin ni d'introduction ni de pré-
face : les ouvrages précédents de l'auteur pouvant**

VI LE GRAND ARCANE

lui servir amplement de préface et d'introduction.

Ici **est** le dernier mot de l'occultisme et il est écrit aussi clairement qu'il nous a été possible de le faire.

Ce livre peut et doit-il être publié ? **Nous** l'ignorons en l'écrivant ; mais nous avons cru devoir et pouvoir l'écrire.

S'il existe encore de véritables initiés dans le monde, c'est pour eux que nous l'écrivons et c'est à eux seuls qu'il appartient de nous juger.

ELIPHAS LÉVI.

Septembre 1868



LIVRE SECOND

**Le mystère royal ou l'art de soumettre
les puissances.**

CHAPITRE I

LE MAGNÉTISME

Le magnétisme est une force analogue à celle de l'aimant ; il est réparti dans toute la nature.

Ses caractères sont : l'attraction, la répulsion et la polarisation équilibrée.

La science constate les phénomènes de l'aimant astral et de l'aimant minéral. L'aimant animal se manifeste tous les jours par des faits que la science observe avec défiance, mais qu'elle ne peut déjà plus nier, bien qu'elle attende avec raison pour les admettre qu'on

en puisse terminer l'analyse par une synthèse incontestable.

On sait que l'aimantation produite par le magnétisme animal détermine un sommeil extraordinaire pendant lequel l'âme du magnétisé tenue sous la dépendance du magnétiseur avec cette particularité que la personne endormie semble laisser oisive sa vie propre et particulière pour manifester uniquement les phénomènes de la vie universelle. Elle reflète la pensée des autres, voit autrement que par les yeux, se rend présente partout sans avoir conscience de l'espace, perçoit les formes bien mieux que les couleurs, supprime ou confond les périodes du temps, parle de l'avenir comme s'il était passé et du passé comme s'il était à venir, explique au magnétiseur ses propres pensées et jusqu'aux reproches secrets de la conscience, évoque dans son souvenir les personnes auxquelles il pense et les décrit de la manière la plus exacte sans que le somnambule ou la somnambule les ait jamais vues, parle le langage de la science avec le savant et celui de l'imagination avec le

poète, découvre les maladies et en devine les remèdes, donne souvent de sages conseils, souffre avec celui qui souffre et pousse parfois d'avance un cri douloureux en vous annonçant des tourments qui doivent venir.

Ces faits étranges niais incontestables nous entraînent nécessairement à conclure qu'il existe une vie commune pour toutes les Amos, ou du moins une sorte de réflecteur commun de toutes les imaginations et de toutes les mémoires où nous pouvons nous voir les uns • les autres, comme il arrive dans une foule qui passe (lovant un miroir. Ce réflecteur c'est la lumière odique du chevalier de Reichembach, c'est notre lumière astrale, c'est le grand agent de la vie nommé *od, d et aorte*- par les Hébreux. Le magnétisme dirigé par la volonté de l'opérateur c'est Od, le somnambulisme passif c'est Ob: Les Pythonisses de l'antiquité étaient des somnambules ivres de lumière astrale passive. Cette lumière, dans nos livres

' sacrés, est appelée esprit de Python parce que dans la mythologie grecque le serpent Python en est l'image allégorique.

10 LE GRAND Aacasn

Elle est représentée aussi dans sa double action par le serpent du caducée; le serpent de droite est Od, celui de gauche est Ob, et au milieu, au sommet de la verge hermétique, brille le globe d'or qui représente Aour ou la lumière équilibrée.

Od représente la vie librement dirigée, Ob représente la vie fatale. C'est pour cela que le législateur hébreu dit : Malheur à ceux qui devinent par Ob, car ils évoquent la fatalité, ce qui est un attentat contre la providence de Dieu et contre la liberté de l'homme.

Il y a certes une grande différence entre le serpent Python, qui se traînait dans la fange du déluge et que le soleil perça de ses flèches ; il y a, disons-nous, une grande différence entre ce serpent et celui qui s'enroule autour du bâton d'Esculape, de même que le serpent tentateur de rEden diffère du serpent d'airain qui guérissait les malades dans le désert. Ces deux serpents opposés figurent en effet les forces contraires qu'on peut associer, mais qui ne doivent jamais se confondre. Le sceptre d'Hermès, en les séparant, les concilie et en"

quelque sorte les réunit; et c'est ainsi qu'aux yeux pénétrants de la science, l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

Nécessité et Liberté, telles sont les deux grandes lois de la vie; et ces deux lois n'en font qu'une, car elles sont indispensables l'une à l'autre.

La nécessité sans liberté serait fatale comme la liberté privée de son fin; Sin nécessaire deviendrait insensée. Le droit sans devoir, c'est la folie. Le devoir sans droit, c'est la servitude.

Tout le secret du magnétisme consiste en ceci : gouverner la fatalité de *Iob* par l'intelligence et la puissance de *Iod* afin de créer l'équilibre parfait *d'aour*.

Lorsqu'un magnétiseur, mal équilibré et soumis à la fatalité par des passions qui le maîtrisent, veut imposer son activité à la lumière fatale, il ressemble à un homme qui aurait les yeux bandés et qui, monté sur un cheval aveugle, le stimulerait à grands coups d'éperons au milieu d'une forêt pleine d'anfractuosités et de précipices.

Les devins, les tireurs de cartes, les som-

nambules sont tous des hallucinés qui devinent par *ab*.

Le verre d'eau de l'hydromancie, les cartes d'Etteila, les lignes de la main, etc., produisent chez le voyant une sorte d'hypnotisme. Il voit alors le consultant dans les reflets de ses désirs insensés ou de ses imaginations cupides, et comme il est lui-même un esprit sans élévation et sans noblesse de volonté, il devine les folies et en suggère de plus grandes encore, ce qui est pour lui du reste une condition du succès. -

Un cartomancier qui conseillerait l'honnêteté et les bonnes mœurs perdrait bientôt sa clientèle de femmes entretenues et de vieilles filles hystériques.

Les deux lumières magnétiques pourraient s'appeler l'une la lumière vive et l'autre la lumière morte, l'une le fluide astral et l'autre le phosphore spectral, l'une le flambeau du verbe et l'autre la fumée du rêve.

Pour magnétiser sans danger il faut avoir en soi la lumière de vie, c'est-à-dire qu'il faut être un sage et un juste.

L'homme esclave des passions ne magnétise pas, il fascine ; mais le rayonnement de sa fascination aggrandit autour de lui le cercle de son vertige; il multiplie ses charmes et affaiblit de plus en plus sa volonté. Il ressemble à *une* araignée qui s'épuise et qui reste enfin prise dans ses propres réseaux.

Les hommes jusqu'à présent n'ont pas encore connu l'empire suprême de la raison, ils

- la confondent avec le raisonnement particulier et presque toujours erroné de chacun. Cependant M. (le la Palice lui-même, leur dirait que celui qui se trompe n'a pas raison, la raison étant précisément le contraire de nos erreurs.

Les individus et les masses que la raison ne gouverne pas sont esclaves de la fatalité, c'est elle qui fait l'opinion et l'opinion est reine du monde.

- Les hommes veulent être dominés, étourdis, entraînés. Les grandes passions leur semblent plus belles que des vertus, et ceux qu'ils appellent de grands hommes sont souvent de grands insensés. Le cynisme de Diogène leur plaît comme le charlatanisme d'Empédoclès.

Ils n'admiraient rien tant qu'Ajax et que Capanée, si Polyeucte n'était pas encore plus furieux. Pyrame et Thisbé qui se tuent sont les modèles des amants. L'auteur d'un paradoxe est toujours sûr de faire un nom. Et ils ont beau par dépit et par envie condamner à l'oubli le nom d'Erostate, ce nom est si beau de démente qu'il surnage sur leur colère et s'impose éternellement à leur souvenir

Les fous sont donc magnétiseurs ou plutôt fascinateurs, et c'est ce qui rend la folie contagieuse. Faute de savoir mesurer ce qui est grand, on s'éprend de ce qui est étrange.

Les enfants qui ne peuvent pas encore marcher veulent qu'on les prenne et qu'on les remue .

Personne n'aime tant la turbulence que les impotents. C'est l'incapacité du plaisir qui fait les Tibère et les Messaline. Le gamin de Paris au paradis des boulevards voudrait être Cartouche, et rit de tout son cœur en voyant ridiculiser Télémaque.

Tout le monde n'a pas le goût des ivresses opiacées ou alcooliques, mais presque tout le

monde voudrait enivrer son esprit et se plairait facilement à laisser délirer son coeur.

Lorsque le Christianisme s'imposa au monde par la fascination du martyr, un grand écrivain de ce temps-là formula la pensée de tous en s'écriant : « Je crois parce que c'est absurde 1 »

La folie de la Croix, comme Saint-Paul rappelait lui-même, était alors invinciblement envahissante . On brûlait les livres des sages, et ' Saint-Paul préludait à Ephèse aux exploits d'Omar. On renversait des temples qui étaient les merveilles du monde et des idoles qui étaient les chefs-d'oeuvre des arts. On avait le goût de la mort et l'on voulait dépouiller l'existence présente de tous ses ornements pour se détacher de la vie.

Le dégoût des réalités accompagne toujours l'amour des rêves *Quam sordet tellus dum, caelum aspicio* I dit un célèbre mystique; littéralement : Que la terre devient sale quand je regarde le ciel 1 Eh quoi, ton oeil en s'égarant dans l'espace salit la terre ta nourrice ! Qu'est-ce donc que la terre si ce n'est un astre du ciel ? Est-ce parce qu'elle te porte qu'elle est

sale ? Mais qu'on te transporte dans le soleil et tes dégoûts saliront bientôt le soleil ! Le ciel serait-il plus propre s'il était vide ? Et n'est-il pas admirable à contempler parce que dans le jour il illumine la terre, et parce que dans la nuit, il brille d'une multitude innombrable de terres et de soleils ! Quoi, la terre splendide, la terre aux océans immenses, la terre pleine d'arbres et de fleurs devient une ordure pour toi, parce que tu voudrais t'élancer dans le vide ? Crois-moi, ne cherche pas à te déplacer pour cela : le vide est dans ton esprit et dans ton cœur !

C'est l'amour des rêves qui mêle tant de douleurs aux rêves de l'amour. L'amour tel que nous le donne la nature est une délicieuse réalité, mais notre orgueil maladif voudrait quelque chose de mieux que la nature. De là vient la folie hystérique des incompris. La pensée de Charlotte, dans la tête de Werther, se transforme fatalement comme elle devait le faire, et prend la forme brutale d'une balle de pistolet. L'amour absurde a pour dénouement le suicide.

L'amour vrai, l'amour naturel, est le miracle du magnétisme. C'est l'entrelacement des deux serpents du caducée ; il semble se produire fatalement, mais il est produit par la raison suprême qui lui fait suivre les lois de la nature. La fable raconte que Tirésias ayant séparé deux serpents qui s'accouplaient, encourut la colère de Vénus et devint Androgyne ; ce qui annula chez lui la puissance sexuelle, puis la déesse irritée le frappa en-

c o r e - -

et le rendit aveugle parce qu'il attribuait à la femme ce qui convient principalement à l'homme. Tirésias était un devin qui prophétisait par la lumière morte. Aussi ses prédictions annonçaient-elles et semblaient-elles toujours déterminer des malheurs. Cette allégorie contient et résume toute la philosophie du magnétisme que nous venons de révéler.

—

CHAPITRE H

LE MAL

Le mal dans ce qu'il a de réalité est l'affirmation du désordre. Or en présence de l'ordre éternel, le désordre est essentiellement transitoire. En présence de l'ordre absolu qui est la volonté de Dieu, le désordre n'est que relatif. L'affirmation absolue du désordre et du mal est donc essentiellement le mensonge.

L'affirmation absolue du mal, c'est la négation de Dieu, puisque Dieu est la raison suprême et absolue du bien.

Le mal, dans l'ordre philosophique, c'est la négation de la raison.

Dans l'ordre social, c'est la négation du devoir.

Dans l'ordre physique, c'est la résistance aux lois inviolables de la nature.

La souffrance n'est pas un mal, c'est la cou-

séquence et presque toujours le remède du mal.

Rien de ce qui est naturellement inévitable ne saurait être un mal. L'hiver, la nuit et la mort ne sont pas des maux. Ce sont des transitions naturelles d'un jour à un *autre* jour, d'un automne à un printemps, d'une vie à une autre vie.

Proud'hon a dit : Dieu c'est le mal ; c'est comme si il avait dit : Dieu c'est le diable, car le diable est pris généralement pour le génie du mal. Retournons la proposition, elle nous donnera cette formule paradoxale : Le diable c'est Dieu, ou en d'autres ternies : Le mal c'est Dieu. • Mais certes, en parlant ainsi, le roi des logiciens que nous citons ne voulait pas, sous le nom de Dieu, désigner la personnification hypothétique d'ti bien. Il songeait au dieu absurde que font les hommes et, en expliquant ainsi sa pensée, nous dirons qu'il avait raison, car le diable c'est la caricature de Dieu et ce que nous appelons le mal, c'est le bien mal défini et mal compris.

On ne saurait aimer le mal pour le mal, le

désordre pour le désordre. L'infraction des lois nous plaît même qu'elle semble nous mettre au-dessus des lois. Les hommes ne sont pas faits pour la loi, mais la loi est faite pour les hommes, disait Jésus, parole audacieuse que les prêtres de ce temps-là durent trouver subversive et impie, parole dont l'orgueil humain peut prodigieusement abuser. L'on nous dit que Dieu n'a que des droits et point de devoirs parce qu'il est le plus fort, et c'est cela qui est une parole impie. Nous devons tout à Dieu, ose-t-on ajouter, et Dieu ne nous doit rien. C'est le contraire qui est vrai. Dieu, qui est infiniment plus grand que nous, contracte en nous mettant au monde une dette infinie. C'est lui qui a creusé le gouffre de la faiblesse humaine, ce doit être à lui de le combler.

La lâcheté absurde de la tyrannie dans le vieux monde nous a légué le fantôme d'un (lieu absurde et lâche, ce dieu qui fait un miracle éternel pour forcer l'être fini à être infini en souffrances.

Supposons un instant que l'un de nous a pu créer une éphémère et qu'il lui a dit sans

puisse l'entendre : iu créature, adore-moi ! La pauvre bestiole a voltigé sans penser à rien, elle est morte à la fin de sa journée et un nécromancien dit à l'homme qu'en versant sur elle une goutte de son sang il pourra ressusciter l'éphémère.

L'ioimne se pique — j'en ferais autant à sa place ; — voilà l'éphémère ressuscitée. Que fera l'homme? — Ce qu'il fera, je vais vous le dire, s'écrie un fanatique croyant. Comme l'éphémère dans sa première vie n'a pas eu l'esprit ou la bêtise de l'adorer, il allumera un brasier épouvantable et y jettera l'éphémère en regrettant seulement de ne pouvoir pas lui conserver miraculeusement la vie au milieu des flammes afin quelle brûle éternellement !

Allons donc, dira tout le monde, il n'existe pas de fou furieux qui soit aussi lâche, aussi méchant que cela! — Je vous demande pardon, chrétiens vulgaires, l'homme en question ne saurait exister, j'en conviens; mais il existe, dans votre imagination seulement, hâtons-nous de le dire, quelqu'un de plus cruel et de plus lâche. C'est votre Dieu, tel que vous

l'expliquez et c'est de celui-là que Proud'hon a eu mille fois raison de dire : Dieu c'est le

Eu ce sens le mal serait l'affirmation mensongère d'un dieu mauvais et c'est ce dieu-là qui serait le diable ou son compère. Une religion pli apporterait pour baume aux plaies de l'humanité un pareil dogme, les empoisonnait rat lieu de les guérir. **H** en résulterait l'abrutissement des esprits et la dépravation des consciences ; et la propagande faite au nom d'un pareil Dieu pourrait s'appeler le magnétisme du mal. Le résultat du mensonge c'est l'injustice, De l'injustice résulte l'iniquité qui produit l'anarchie dans les états, et dans les individus, le dérèglement et la mort.

Un mensonge ne saurait exister s'il n'évoquait dans la lumière morte une sorte de vérité spectrale, et tous les menteurs de la vie se trompent eux-mêmes les premiers en prenant la nuit pour le jour. L'anarchiste se croit libre, le voleur se croit habile, le libertin croit qu'il s'amuse, le despote pense qu'op-

primer c'est régner. Quo faudrait-il pour dé-intim le mal sur la terra ? Une chose bien simple en apparence : détromper les sots et les méchants. Mais ici toute bonne volonté se brise et toute puissance échoue ; les méchants et les sots no veulent pas être détrompés. Nt bus arrivons à cette perversité secrète qui semble être la racine du mal, le goût du désordre et l'attachement à l'erreur. Nous prétendons pour notre part que cette perversité. n'existe pas du moins comme librement consentie et voulue. Elle n'est autre chose que l'empoisonnement do la volonté par la force délétère de l'erreur.

L'air respirable se compose comme on sait d'hydrogène, d'oxygène et d'azote. L'oxygène et l'hydrogène correspondent à la lumière de vie et l'azote à la lumière morte. Un homme plongé dans l'azote ne saurait respirer ni vivre, de même un homme asphyxié par la lumière spectrale no peut plus faire acte de volonté libre. Ce n'est point dans l'atmosphère que s'accomplit le grand phénomène de la lumière, c'est dans les yeux organisés

pour la voir. Un jour, un philosophe de l'école positiviste, M. Littré, si je ne me trompe, disait que l'immensité n'est qu'une nuit infinie ponctuée çà et là de quelques étoiles. — Cela est vrai, lui répondit quelqu'un, pour nos yeux qui ne sont pas organisés pour la perception d'une autre clarté que la lumière du soleil. Mais l'idée même de cette lumière ne nous apparaît-elle pas en rêve tandis qu'il fait nuit sur la terre et que nos yeux sont fermés ? Quel est le jour des âmes ? Comment voit-on par la pensée ? La nuit de nos yeux existerait-elle pour des yeux autrement disposés ? Et si nos yeux n'existaient pas, aurions-nous conscience de la nuit ? Pour les aveugles il n'existe ni étoiles, ni soleil ; et si nous mettons un bandeau sur nos yeux nous devenons aveugles volontaires. La perversité des sens comme celle des facultés de l'âme résulte d'un accident ou d'un premier attentat aux lois de la nature ; elle devient alors nécessaire et comme fatale. Que faire pour les aveugles ? — Les prendre par la main et, les conduire. — Mais s'ils ne veulent pas se laisser conduire ?

- Il faut mettre des garde-fous. — Mais s'ils les renversent? — Alors ce ne sont plus seulement des aveugles, ce sont des aliénés dangereux et il faut bien les laisser périr si on ne peut pas les enfermer.

Edgar Man Pe raconte la plaisante histoire d'une maison de fous où los malades avaient réussi à s'emparer des infirmiers et des gardiens et les avaient enfermés dans leurs propres cabanons après lès avoir accoutrés en bêtes sauvages. Les voilà triomphants dans les appartements de leur médecin ; ils boivent le vin de l'établissement et se félicitent réciproquement d'avoir fait de très belles cures. Pendant qu'ils sont à table, les prisonniers brisent leurs chaînes et viennent les surprendre à grands coups de bâton. Ils sont devenus furieux contre les pauvres fous et les justifient en quelque sorte par des mauvais traitements insensés.

Voilà l'histoire des révolutions modernes. Les fous, triomphant par leur grand nombre, qui constitue ce qu'on nomme les majorités, emprisonnent les sages et les déguisent en

bêtes fauves. Bientôt les prisons s'usent et se brisent, et les sages d'hier rendus fous par la souffrance s'échappent en hurlant et répandent la terreur. On voulait leur imposer un faux dieu, ils vocifèrent qu'il n'y a point de Dieu. Alors les indifférents devenus braves à force de peur se coalisent pour réprimer les fous furieux et inaugurent le règne des imbéciles. Nous avons déjà vu cela.

Jusqu'à quel point les hommes sont-ils responsables de ces oscillations et de ces angoisses qui produisent tant de crimes, quel penseur oserait le dire? On exècre Marat et l'on canonise Pie V.

Il est vrai que le terrible Ghisleri ne guillotina pas ses adversaires, il les brûlait. Pie V était un homme austère et un catholique convaincu. Marat poussait le désintéressement jusqu'à la misère.

Tous deux étaient des honnêtes gens, mais c'étaient des fous homicides sans être précisément furieux.

Or, quand une folie criminelle rencontre la complicité d'un peuple, elle devient presque

une raison terrible et quand la multitude, non désabusée, irais trompée d'une façon contraire, renie et abandonne son héros, le vaincu devient à la fois un bouc émissaire et un martyr. La mort de Robespierre est aussi belle que celle de Louis XVI.

- J'admire sincèrement cet affreux inquisiteur qui, massacré par les Albigeois, écrit sur la terre avec son sang, avant d'expirer : *Credo*
- *in unum Deum!*

La guerre est-elle un mal? Oui sans doute, car elle est horrible. Mais est-ce un mal absolu? — La guerre, c'est le travail générateur des nationalités et des civilisations. Qui est responsable de la guerre? Les hommes? — Non, car ils en sont les victimes. Qui donc? — Oserait-on dire que c'est Dieu? Demanda z au comte Joseph de Maistre. Il vous dira pourquoi les sacerdoces ont toujours consacré le glaive et comment il y a quelque

chose de sacré dans l'office sanglant du ° bourreau. Le mal c'est l'ombre, c'est le repoussoir du bien. Allons jusqu'au bout et osons dire que c'est le bien négatif. Le mal

c'est la résistance qui affermit l'effort du bien ; et c'est pour cela que Jésus-Christ no craignait pas de dire : Il faut qu'il y ait des scandales !

Il y a des monstres dans la nature comme il y a des fautes d'impression dans un beau livre. Qu'est-ce que cela prouve ? Que la nature comme la presse sont des instruments aveugles que l'intelligence dirige ; mais, me direz-vous, un bon prote corrige les épreuves. Oui certes, et dans la nature c'est à cela qu'o sert le progrès. Dieu, si l'on veut me passer cette comparaison, est le directeur de l'imprimerie et l'homme est le prote de Dieu.

Les prêtres ont toujours crié que les fléaux sont causés par les péchés des hommes, et cela est vrai puisque la science est donnée aux hommes pour prévoir et prévenir. les fléaux. Si, comme on l'a prétendu, le choléra vient de la putréfaction des cadavres amoncelés à l'embouchure du Gange, si la famine vient des accaparements, si la peste est causée par la malpropreté, si la guerre est occasionnée si souvent par l'orgueil stupide des

LE MAL

rois et la turbulence des peuples, n'est-ce pas vraiment la méchanceté, ou plutôt la bêtise des hommes qui est cause des fléaux ? On dit que les idées sont dans l'air et l'on peut dire en vérité, *que* les vices y sont aussi. Toute corruption produit une putréfaction et toute putréfaction a sa puanteur spéciale. L'atmosphère qui environne les malades est morbide

. et la peste morale a aussi son atmosphère bien autrement contagieuse. Un honnête cœur se trouve à l'aise dans la société des gens de * bien. Il est serré, il souffre, il étouffé au milieu des êtres vicieux.

CHAPITRE III

LA SOLIDARITÉ DANS LE MAL

Dans son livre du mouvement perpétuel des âmes, le Grand Rabbin Isaac de Loria dit qu'il faut employer avec une grande vigilance l'heure qui précède le sommeil. Pendant le sommeil en effet l'âme perd pour un temps sa vie individuelle pour se plonger dans la lumière universelle qui, comme nous l'avons dit, se manifeste par deux courants contraires. L'être qui s'endort s'abandonne à (étraites du serpent d'Esculape, du ser- pont vital et régénérateur, ou se laisse lier par les noeuds empoisonnés du hideux Python.

' Le sommeil est un bain dans la lumière de la vie ou dans le phosphore de la mie. Celui qui s'endort avec des pensées de justice se baigne dans les mérites des justes, mais celui

qui se livre au sommeil avec des pensées de haine ou de mensonge se baigne dans la mer morte où reflue l'infection des méchants.

La nuit est comme l'hiver qui couve et prépare les germes. Si nous avons semé de l'ivraie, nous ne récolerons pas du froment. Celui qui s'endort dans l'impiété ne se réveillera pas dans la bénédiction divine. On dit que la nuit porte conseil. Oui sans doute. Bon conseil au juste, funeste impulsion au méchant. Telles sont les doctrines de Rabbi Isaac de Loria.

Nous ne savons jusqu'à quel point on doit admettre cette influence réciproque des êtres plongés dans le sommeil et dirigée de telle sorte, par des attractions involontaires, que les bons améliorent les bons et que les méchants détériorent ceux qui leur sont semblables.. Il serait plus consolant de penser que la douceur des justes rayonne sur les méchants pour les calmer et que le trouble des méchants ne peut rien sur l'âme de justes.. Ce qui est certain c'est que les mauvaises pensées agitent le sommeil et le rendent par

conséquent malsain, et qu'une bonne conscience dispose merveilleusement le sang à se rafraîchir et à se reposer dans le sommeil.

Il est très probable toutefois que le rayonnement magnétique déterminé pendant le jour par les habitudes et la volonté ne cesse pas pendant la nuit. Ce qui le prouve ce sont les rêves où il nous semble souvent que nous agissons suivant nos plus secrets désirs. Celui-là seul, dit Saint Augustin, a véritablement conquis la vertu de chasteté qui impose la modestie même à ses songes.

Tous les astres sont aimantés et tous les aimants célestes agissent et réagissent les uns sur les autres dans les systèmes planétaires, dans les groupes des univers et dans toute l'immensité ! Il en est de même des êtres vivants, sur la terre.

La nature et la force des aimants est déterminée par l'influence réciproque des formes sur la force et de la force sur les formes. Ceci a besoin d'être sérieusement examiné et médité.

La beauté qui est l'harmonie des formes est

toujours accompagnée d'une grande puissance d'attraction ; mais il est des beautés discutables et discutées.

Il est des beautés de convention conformes à certains goûts et à certaines passions. On eût trouvé à la cour de Louis XV que la Vénus de Milo avait une taille épaisse et de grands pieds. En *Orient* les sultanes *favorites* It^r sont obèses et dans le royaume de Siam on achète les femmes au poids. ve?(1/1 INA 1.

Les hommes *n'en* sont pas moins disposés à faire (les folies pour la beauté vraie ou imaginaire qui les subjuguent. Il est donc des formes qui nous enivrent et qui exercent sur notre raison l'empire des forces fatales. Quand nos goûts sont dépravés, nous nous éprenons de certaines beautés imaginaires qui sont réellement des laideurs. Les Romains de la décadence aimaient le front bas et les yeux batraciens de Messaline. Chacun se fait ici-bas un paradis à sa manière. Mais ici coin-

S
mence la justice. Le paradis des êtres dépravés est toujours et nécessairement un enfer.

Ce sont les dispositions de la volonté qui

font la valeur des actes. Car c'est la volonté qui détermine la fin qu'on se propose, et c'est toujours le but voulu et atteint qui fait la nature des oeuvres. C'est selon nos oeuvres que Dieu nous jugera, au dire de l'Évangile, et non selon nos actes. Les actes préparent, commencent, poursuivent et achèvent les oeuvres. Ils sont bons lorsque l'oeuvre est bonne. Si c'est le contraire, ils sont mauvais. Nous ne voulons pas dire ici que la fin justifie les moyens, mais qu'une fin honnête nécessite des moyens honnêtes et donne du mérite aux actes les plus indifférents de leur nature.

Ce que vous approuvez vous le faites, ou vous le faites faire en encourageant à le faire. Si votre principe est faux, si votre but est inique, tous ceux qui pensent comme vous, agissent comme vous agiriez à leur place ; et lorsqu'ils réussissent, vous pensez qu'ils ont bien fait. Si vos actions semblent être d'un honnête homme tandis que votre but est celui d'un scélérat, vos actions deviennent mauvaises, Les prières de l'hypocrite sont plus impies que les blasphèmes du mécréant.

En deux mots, tout ce qu'on fait pour l'injustice est injuste; tout ce qu'on fait pour la justice est juste et bon.

Nous avons dit que les êtres humains sont des aimants qui agissent les uns sur les autres. Cette aimantation, naturelle d'abord, déterminée ensuite dans son mode par les habitudes de la volonté, groupe les êtres humains par phalanges et par séries, autrement peut-être que le supposait Fourier. Il est donc vrai de dire avec lui que les attractions sont proportionnelles aux destinées, mais il avait tort de ne pas distinguer entre les attractions fatales et les attractions factices. Il croyait aussi que les méchants sont les incompris de la société, tandis que ce sont eux au contraire qui ne comprennent pas la société et qui ne veulent pas la comprendre. Qu'eût-il fait dans son phalanstère de gens dont l'attraction, proportionnelle suivant lui à leur destinée, eût été de troubler et de démolir le phalanstère?

Dans notre livre intitulé : *La Science des Esprits*, nous avons donné la classification des bons et des mauvais esprits suivant les

traditions kabbalistiques. Quelques lecteurs superficiels auront dit peut-être Pourquoi ces noms plutôt qu'autres ? Quel esprit descendu du ciel, ou quelle Aine remontée de l'abîme a pu révéler ainsi les secrets hiérarchiques de l'autre monde ? Tout ceci n'est que de la haute fantaisie et en disant cela ces lecteurs se seront trompés. Cette classification n'est pas arbitraire, et si nous supposons l'existence de tels ou tels esprits dans l'autre monde, c'est qu'ils existent très certainement dans celui-ci. L'anarchie, le préjugé, l'obscurantisme, le dol, l'iniquité, la haine, sont opposés à la sagesse, à l'autorité, à l'intelligence, à l'honneur, à la bonté et à la justice. Les noms hébreux de Kether, Chocmah, Binalifeuxt, de Thamiel, de Sathaniel, etc., opposés à ceux d'Hajoth, d'Haccadosch, d'Aralim et d'Ophanim ne signifient pas autre chose.

11 en est ainsi de tous les grands mots et de tous les termes obscurs des dogmes anciens et modernes ; en dernière analyse on y retrouve toujours les principes de l'éternelle

et incorruptible raison. Il est évident, il est certain que les multitudes ne sont pas encore mûres pour le règne de la raison et que les plus fous ou les plus fourbes les égarent tour à tour par des croyances aveugles. Et folie pour folie, je trouve plus de véritable socialisme dans celle de Loyola que dans celle de Proudhon.

Proudhon affirme que l'athéisme est une croyance, la plus mauvaise de toutes, il est vrai, et c'est pour cela qu'il en fait la sienne. Il affirme que Dieu c'est le mal, que l'ordre social c'est l'anarchie, que la propriété c'est le vol ! Quelle société est possible avec de tels principes ? La société de Jésus est établie sur les principes contraires, ou sur les erreurs contraires peut-être, et depuis plusieurs siècles elle subsiste et elle est assez forte encore pour faire tête longtemps aux partisans de l'anarchie.

Elle n'est pas, équilibrante, il est vrai, mais elle sait encore jeter dans la balance des poids plus lourds que ceux de notre ami Proudhon.

Les

hommes sont plus solidaires dans le mal qu'ils ne le supposent. Ce sont les d'hou qui font les Veillot. Les allumeurs des bûchers de Constance ont dû répondre devant Dieu des massacres do Jean Zisca. Les protestants sont responsables des massacres do la Saint-Barthélemy, puisqu'ils avaient égorgé des catholiques. C'est peut-être en réalité Marat qui a tué Robespierre, comme c'est Charlotte Corday qui a fait exécuter ses amis les Girondins. Madame Dubarry, traînée à la boucherie nationale comme une tête de bétail beuglante et rétive, ne s'imaginait saris doute pas qu'elle avait à expier le supplice de Louis XV• Car souvent nos plus grands crimes sent ceux que nous ne comprenons pas. Lorsque Marat disait que c'est un devoir d'humanité de verser un peu de sang pour empêcher une effusion de sang plus grande, il empruntait cette maxime, devinez à qui ? — Au doux et pieux Fénelon.

Dernièrement on a publié des lettres inédites de Madame Elisabeth, et, dans une de ces

lettres, l'angélique princesse déclare que tout

est perdu si le roi n'a pas le courage de faire tomber trois têtes. Lesquelles ? Elle ne le dit pas, peut-être celles de Philippe d'Orléans, de Lafayette et de Mirabeau! un prince de sa famille, un honnête homme et un *grand* homme. Peu importe qui d'ailleurs, la douce princesse voulait trois têtes. Plus tard Marat en demandait trois cent mille ; entre l'ange et le démon il n'y avait qu'une différence de quelques zéros.

CHAPITRE IV

LA DOUBLE CHAÎNE

- Le mouvement des serpents autour du Caducée indique la formation d'une chaîne.

Cette chaîne existe sous deux formes : la forme droite et la forme circulaire. Partant (l'un même centre elle coupe d'innombrables circonférences par d'innombrables rayons. La chaîne droite c'est la chaîne de transmission. La chaîne circulaire c'est la chaîne de participation, de diffusion, de communion, de religion. Ainsi se forme cette roue composée de plusieurs roues tournant les unes dans les autres, que nous voyons flamboyer dans la vision d'Ezéchiel. La chaîne de transmission établit la solidarité entre les générations successives.

Le point central est blanc d'un côté et noir de l'autre.

Au côté noir se rattache le serpent noir; au côté blanc se rattache le serpent blanc. Le point central représente le libre arbitre primitif, et à son côté noir commence le péché originel.

Au côté noir commence le courant fatal, au côté blanc se rattache le mouvement libre. Le point central peut être représenté allégoriquement par la lune et les deux forces par deux femmes, l'une blanche et l'autre noire .

La femme noire c'est Eve déçue, c'est la forme passive, c'est l'inférieure Hécate qui porte le croissant et la lune sur le front.

La femme blanche, c'est Maïa ou Maria qui tient à la fois sous son pied le croissant de la lune et la tête du serpent noir.

Nous ne pouvons nous expliquer plus clairement, car nous touchons au berceau de tous les dogmes. Ils redeviennent enfants à nos yeux, et nous craignons de les blesser .

Le dogme du péché originel, de quelque façon qu'on l'interprète, suppose la préexis-

tence de nos âmes, sinon dans leur vie spéciale, du moins dans la vie universelle.

Or, si l'on peut pécher à son insu dans la vie universelle, on doit être sauvé de la même manière; mais ceci est un grand arcane.

La chaîne droite, le rayon de la roue, la chaîne de transmission rend les générations solidaires les unes des autres et fait que les pères sont punis dans les enfants, afin que par les souffrances des enfants., les pères puissent être sauvés.

C'est pour cela que, suivant la légende dogmatique, le Christ est descendu aux enfers d'où ayant arraché les leviers de fer et les portes d'airain, il est remonté vers le ciel entraînant après lui la captivité captive.

Et la vie universelle criait : Hosannah ! Car il avait brisé l'aiguillon de la mort !

Qu'est-ce-que tout cela veut dire? Osera-t-on l'expliquer ? Pourra-t-on le deviner ou. le comprendre ?

- Les anciens hiérophantes grecs représentaient aussi les deux forces figurées par les deux serpents sous la forme de deux enfants

qui luttèrent l'un contre l'autre en prenant un globe de leurs pieds et de leurs genoux.

Ces deux enfants étaient Eros et Anteros, Cupidon et Hermès, le fol amour et l'amour sage. Et leur lutte éternelle faisait l'équilibre du monde.

Si l'on n'admet pas que nous ayons existé personnellement avant notre naissance sur la terre, il faut entendre par le péché originel une dépravation volontaire du magnétisme humain chez nos premiers parents, qui aurait rompu l'équilibre de la chaîne, en donnant une funeste prédominance au serpent noir, c'est-à-dire au courant astral de la vie morte et nous en souffrons les conséquences comme les enfants qui naissent rachitiques à cause des vices de leurs pères, portent la peine des fautes qu'ils n'ont pas personnellement commises.

Les souffrances extrêmes de Jésus et des martyrs, les pénitences excessives des saints auraient eu pour but de faire contre-poids à ce manque d'équilibre, assez irréparable d'ailleurs pour devoir entraîner finalement la

LÀ DOUBLE CILtINE

conflagration du monde. La grâce serait le serpent blanc sous les formes de la colombe et de l'agneau, le courant astral de la vie chargé des mérites du rédempteur ou des saints.

Le diable ou tentateur serait le courant astral de la mort, le serpent noir taché de tous les crimes des hommes, écaillé de leurs mauvaises pensées, venimeux de tous leurs mauvais désirs, en un mot **LE MAGNÉTINE DU MAL**.

Or, entre le bien et le mal, le conflit est - éternel, Ils sont à jamais inconciliables. Le mal est donc à jamais réprouvé, il est à jamais condamné aux tourments qui accompagnent le désordre, et cependant dès notre enfance ihie cesse de nous solliciter et de nous attirer à lui. Toiit ce que la poesie dogmatique affirme du roi Satan s'explique parfaitement par cet effrayant magnétisme d'autane- plus terrible qu'il est plus fatal, mais d'autant moins à craindre pour la vertu qu'il ne saurait l'atteindre, et qu'avec le secours de la grâce elle est sûre de lui résister.

CHAPITRE V

LES TÉNÈBRES EXTÉRIEURES

' Nous avons dit que le phénomène de la lumière physique s'opère et s'accomplit uniquement dans les yeux qui la voient. C'est-à-dire que la visibilité n'existerait pas pour nous, sans la faculté de vision.

Il en est (le même) de la lumière intellectuelle, elle n'existe que pour les intelligences qui sont capables de la voir. C'est la lumière intérieure en dehors de laquelle il n'existe rien que les ténèbres extérieures où, suivant la parole du Christ, il y a et il y aura toujours, des pleurs et des grincements de dents.

Les ennemis du vrai ressemblent à des enfants mutinés qui renverseraient et éteindraient tous les flambeaux pour mieux crier et pleurer dans les ténèbres.

Le vrai est tellement inséparable du bien que toute mauvaise action librement consentie et accomplie sans que la conscience proteste, éteint la lumière de notre âme et nous jette dans les ténèbres extérieures.

C'est là ce qui constitue l'essence du péché mortel. Le pécheur est figuré dans la fable antique par OEdipe qui, ayant tué son père et outragé sa mère, finit par se crever les yeux.

Le père de l'intelligence humaine, c'est le savoir et sa mère, c'est la croyance.

Il y avait deux arbres dans l'Eden, l'arbre de science et l'arbre de vie.

C'est le savoir qui doit et qui peut féconder la foi ; sans lui elle s'épuise en avortements monstrueux et ne produit que des fantômes .

C'est la foi qui doit être la récompense du savoir et le but de tous ses efforts ; sans elle il finit par douter (le lui-même et tombe dans un découragement profond, qui tourne bientôt au désespoir.

Ainsi d'une part, les croyants qui méprisent la science et qui méconnaissent la nature, et de l'autre, les savants qui outragent, re-

poussent et veulent anéantir la foi, sont également les ennemis de la lumière et se précipitent à l'envi, les uns les autres, dans les ténèbres extérieures où Proudhon et Veillot font entendre tour à tour leur voix plus triste que des pleurs, et passent en grinçant des dents.

La vraie foi ne saurait être en contradiction avec la vraie science. Aussi, toute explication du dogme dont la science démontrerait la fausseté doit-elle être réprouvée par la foi.

Nous ne sommes plus au temps où l'on disait : je crois parce que c'est absurde. Nous devons dire maintenant : je crois parce qu'il serait absurde de ne pas croire;

Credo quia absurdum non credere.

La science et la foi ne sont plus deux machines de guerre prêtes à s'entrechoquer, ce sont les deux colonnes destinées à soutenir le fronton du temple de la paix. Il faut nettoyer l'or du sanctuaire si souvent terni par la crasse sacerdotale.

Le Christ l'a dit : Les paroles du dogme sont esprit et vie et la matière n'y est pour

rien. Il a dit aussi : Ne jugez point si vous craignez d'être jugés, car le jugement que vous aurez arrêté vous sera applicable et vous serez mesurés avec la mesure que vous aurez déterminée. Quel splendide éloge de la sagesse du doute ! et quelle proclamation de la liberté de conscience ! En effet une chose est évidente pur quiconque aime à écouter le bon sens, c'est que, s'il existait une loi rigoureuse, applicable à tous et sans l'observation de laquelle il fût impossible d'être sauvé, il faudrait que cette loi fût promulguée de manière à ce que personne ne pût douter de sa promulgation . En pareille matière, un doute possible c'est une négation formelle, et si un seul homme peut ignorer l'existence d'une loi, c'est que cette loi n'est point divine.

Il n'y a point deux manières d'être honnête homme. La religion serait-elle moins importante que la probité ? Non sans doute, et c'est pour cela qu'il n'y a jamais eu qu'une religion dans le monde. Les dissidences ne sont qu'apparentes. Mais ce qu'il y a toujours eu d'irréligieux et d'horrible, c'est le

fanatisme des ignorants, qui se damnent les uns les autres.

La religion véritable, c'est la religion universelle, et c'est pour cela que celle qui s'appelle catholique porte seule le nom qui indique la vérité. Cette religion, d'ailleurs, possède et 'conservé l'orthodoxie du dogme, la hiérarchie des pouvoirs, l'efficacité du culte et la magie véritable des cérémonies. C'est donc la religion typique et normale, la religion mère à qui appartiennent de droit les traditions de Moïse et les antiques oracles d'Hermès. En soutenant cela malgré le pape s'il le faut, nous serons au besoin plus catholique que le pape et plus protestant que Luther.

La vraie religion, c'est surtout la lumière intérieure, et les formes religieuses se multiplient souvent et s'éclairent du phosphore spectral dans les ténèbres extérieures ; mais il faut respecter la forme même chez les âmes qui ne comprennent pas l'esprit. La science ne peut pas et ne doit pas user de représailles envers l'ignorance.

Le fanatisme ne sait pas pourquoi la foi a

raison, et la raison, tout en reconnaissant que la religion est nécessaire, sait parfaitement en quoi et pourquoi la superstition a tort.

Toute la religion chrétienne et catholique est basée sur le dogme de la grâce, c'est-à-dire de la gratuité. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement, dit S. Paul. La religion est essentiellement une institution de bienfaisance. L'Eglise est une maison de secours pour les déshérités de la philosophie. On *peut* se passer d'elle, mais il ne faut pas l'attaquer. Les pauvres qui se dispensent de recourir à l'assistance publique n'ont pas pour cela le droit de la décrier. L'homme qui vit honnêtement sans religion se prive lui-même d'un grand secours, mais il ne fait point de tort à Dieu. Les dons gratuits ne se remplacent point par des châtiments lorsqu'on les refuse, et Dieu n'est point un usurier qui fasse payer aux hommes les intérêts de ce qu'ils n'ont pas emprunté. Les hommes ont besoin de la religion, mais la religion n'a pas besoin des hommes. Ceux qui ne reconnaissent pas la loi, dit S. Paul, seront jugés en dehors de la

loi. Or, il ne parle pas ici de la loi naturelle, mais bien de la loi religieuse, ou, pour parler plus exactement, des prescriptions sacerdotales.

En dehors de ces vérités si douces et si pures, il n'y a que les ténèbres extérieures où pleurent ceux que la religion mal comprise ne saurait consoler, et où les sectaires qui prennent la haine pour l'amour grincent des dents

- les uns contre les autres.

Sainte Thérèse eut un jour une vision formidable. Il lui semblait qu'elle était en enfer et qu'elle était murée entre des murailles vivantes qui se resserraient toujours sans pouvoir jamais l'étouffer. Ces murailles étaient faites avec des murailles palpables et nous ont fait songer à cette parole menaçante du Christ : « Les ténèbres extérieures. » Représentons-nous une âme qui, par haine de la lumière, s'est rendue aveugle comme Œdipe ; elle a résisté à tous les attraits de la vie et partout la vie la repousse ainsi que la lumière. La voilà lancée hors de l'attraction des mondes et de la clarté des soleils. Elle est seule dans

l'immensité noire à jamais réelle pour elle seule et pour les aveugles volontaires qui lui ressemblent. Elle est immobile dans l'ombre et souffre un étouffement éternel dans la nuit. Il lui semble que tout est anéanti excepté sa souffrance capable de remplir l'infini. O douleur ! avoir pu comprendre et s'être obstiné dans l'idiotisme d'une foi insensée Avoir pu aimer et avoir atrophié son cœur Oh ! une heure seulement ou du moins une minute, rien qu'une minute des joies les plus imparfaites et des plus fugitives amours Un peu d'air ! Un peu de soleil ! ou rien qu'un clair de lune et une pelouse pour danser ! Une goutte de vie ou moins qu'une goutte, une larme Et l'éternité implacable lui répond : Que parles-tu de larmes, tu ne peux même plus pleurer I Les pleurs sont la rosée de la vie et le suintement de la sève d'amour; tu t'es exilée dans l'égoïsme et tu t'es murée dans la mort !

Ah! vous avez voulu être plus saints que Dieu! Ah ! vous avez craché au nez de Madame votre mère, la chaste et divine nature Ah ! Vous avez maudit la science, l'intelligence et

le progrès ! Ah ! vous avez cru que pour vivre éternellement il faut ressembler à un cadavre et se dessécher comme une momie Vous voilà tels que vous vous êtes faits, jouissez en paix de l'éternité que vous avez choisie Mais non, pauvres gens, ceux que vous appelez pécheurs et maudits, iront vous sauver. Nous agrandirons la lumière, nous irons percer ;votre mur, nous vous arracherons à votre inertie. Un essaim d'amours,'ou si vous voulez, une légion d'anges (ils sont faits de la même manière) vous entortillera et vous entraînera avec des guirlandes de fleurs, et vous vous débattrez en vain comme le Méphistophélès du beau drame philosophique de Goethe. Malgré vous, vos disciplines et vos visages pâles, vous revivrez, vous aimerez, vous saurez, vous verrez et, sur les débris du dernier cloître, vous viendrez danser avec nous la ronde infernale de Faust !

Heureux, du temps de Jésus, ceux qui pleuraient I Hèur eux, maintenant, ceux qui savent rire, *pour ce que rire est le propre de r homme*, comme l'a dit le grand prophète Rabelais, le

Messie de la
Renaissance. Le rire c'est l'indulgence, le
rire c'est la philosophie. Le ciel s'apaise
quand il rit, et le grand Arcane de la toute
puissance divine n'est rien qu'un sourire
éternel



CHAPITRE VI

LE GRAND SECRET

Sagesse, moralité, vertu : mots respectables, mais vagues sur lesquels on dispute depuis des siècles sans être parvenu à s'enfeindre

Je veux être sage, mais serai-je bien sûr de ma sagesse tant que je pourrai croire que les fous sont plus heureux ou même plus joyeux que moi?

Il faut avoir des moeurs, mais nous sommes tous un peu comme les enfants ; les moralités nous endorment. C'est qu'on nous fait de sottises moralités qui ne conviennent pas à notre nature. On nous parle de ce qui ne nous regarde pas et nous pensons à autre chose.

La vertu est une grande chose: son nom veut dire force, puissance. Le monde subsiste

par la vertu de Dieu. Mais en quoi consiste pour nous la vertu ? Est-ce une vertu de jeûner pour s'affaiblir la tête et s'émacier le visage? Appellerons-nous vertu la simplicité de l'honnête homme qui se laisse dépouiller par des fripons? Est-ce une vertu de s'abstenir dans la crainte d'abuser ? Que penserions-nous d'un homme qui ne marcherait pas de peur de se casser la jambe? La vertu en toutes choses est l'opposé de la nullité, de la torpeur et de l'impuissance.

La vertu suppose Faction ; car si • l'on oppose ordinairement la vertu aux passions, c'est pour faire entendre qu'elle seule n'est jamais passive.

La vertu n'est pas seulement la force, mais la raison directrice de la force. C'est le pouvoir équilibrant de la vie.

Le grand secret de la vertu, de la [virtualité](#), [et](#) de la vie, soit temporelle, soit éternelle, peut se formuler :

L'art de balancer les forces pour équilibrer le mouvement.

L'équilibre qu'il faut chercher n'est pas celui

qui produit l'immobilité, mais celui qui régularise le mouvement. Car l'immobilité c'est la mort, et le mouvement c'est la vie.

Cet équilibre moteur c'est celui de la nature elle-même. La nature en équilibrant les forces fatales produit le mal physique ou même la destruction apparente pour l'homme mal équilibré. L'homme s'affranchit des maux de la nature en sachant se soustraire par un usage

- intelligent de sa liberté à la fatalité des forces.

Nous employons ici le mot fatalité parce que les forces imprévues et incomprises par l'homme mal équilibré lui semblent nécessairement fatales.

La nature a pourvu à la conservation des animaux doués d'instinct, mais elle a tout disposé pour que l'homme imprévoyant périsse.

Les animaux 'vivent pour ainsi dire d'eux-mêmes et sans efforts. L'homme seul doit apprendre à vivre. Or, la science de la vie . c'est la science de l'équilibre moral.

Concilier le savoir et la religion, la raisera, et le sentiment, l'énergie et la douceur, voilà le fond de cet équilibre.

LE GRAND ARCANE

La vraie force invincible c'est la force sans violence . Les hommes violents sont des hommes faibles et imprévoyants dont les efforts se retournent toujours contre eux-mêmes.

L'affection violente ressemble à la haine et presque à l'aversion.

La colère violente fait qu'on se livre à ses ennemis aveuglément. Les héros d'Homère, lorsqu'ils s'attaquent, ont soin de s'insulter pour tâcher de se mettre réciproquement en fureur, sachant bien que, suivant toutes probabilités, le plus furieux des deux sera vaincu.

Le bouillant Achille était prédestiné à périr malheureusement. Il est le plus fier et le plus vaillant des Grecs etne cause à ses concitoyens que des désastres.

Celui qui fait prendre Troie c'est le prudent et patient Ulysse, qui se ménage toujours et ne frappe jamais qu'à coup sûr. Achille c'est la passion et Ulysse c'est la vertu ; et c'est suivant cette donnée qu'il faut comprendre la haute portée philosophique et morale des poèmes d'Homère.

L'auteur de ces poèmes était sans doute un initié de premier ordre, et le grand arcane de la Haute Magie pratique est tout entier dans l'Odyssée.

Le grand arcane de la magie, l'arcane unique et incommunicable a, pour objet de mettre en quelque sorte la puissance divine au service de la volonté de l'homme.

Pour arriver à la réalisation de cet arcane

- il faut SAVOIR ce qu'on doit faire, VOEUX ce qu'il faut, OSER ce qu'on doit et se TAIRE avec discernement.

L'Ulysse d'Homère a contre lui les dieux, les éléments, les cyclopes, les sirènes, Circé, etc. C'est-à-dire toutes les difficultés et tous les dangers de la vie.

Son palais est envahi, sa femme est obsédée, ses biens sont au pillage, sa mort est résolue, ses compagnons il les perd, ses vaisseaux sont submergés ; il reste enfin seul et en lutte contre la nuit et contre la mer. Et seul, il fléchit les dieux, il échappe à la mer, il aveugle le cyclope, il trompe les sirènes, il dompte Circé, il reprend son palais, il délivre

sa femme, il tue ceux qui voulaient sa mort parce qu'il *voulait* revoir Ithaque et Pénélope, parce qu'il *savait* toujours se tirer du danger, parce qu'il *osait* à propos et parce qu'il se *tai-sait* toujours lorsqu'il n'était pas expédient de parler.

Mais, diraient avec désappointement les amateurs de contes bleus, ceci n'est point de la magie. N'existe-t-il pas des talismans, des herbes, des racines qui font opérer des prodiges ? N'est-il pas des formules mystérieuses qui ouvrent les portes fermées et font apparaître les esprits ? Parlez-nous de cela et remettons à une autre fois vos commentaires sur l'Odyssée.

Vous savez, enfants, car c'est à des enfants sans doute que j'ai à répondre, vous savez, si vous avez lu mes précédents ouvrages, que je reconnais l'efficacité relative des formules, des herbes et des talismans. Mais ce sont là des petits moyens qui se rattachent aux petits mystères. Je vous parle maintenant des grandes forces morales et non des instruments matériels. Les formules appartiennent aux

rites de l'initiation, les talismans sont des auxiliaires magnétiques, les racines et, les herbes sont du ressort de la médecine occulte et Homère lui-même ne les dédaigne pas. Le Moly, le Lothos et le Népentès tiennent leur place dans ces poèmes, mais ce sont là des ornements très-accessoires. La coupe de Circé ne peut rien sur Ulysse qui en connaît les effets funestes et qui sait se dispenser d'y boire. L'initié à la haute science des mages n'a rien à craindre des sorciers.

Les personnes qui ont recours à la magie cérémonielle et qui viennent consulter les devins ressemblent à celles qui, en multipliant les pratiques de dévotion, veulent ou espèrent suppléer à la religion véritable. Jamais vous ne les renverrez contentes en leur donnant de sages conseils. .

Toutes vous cachent un secret qui est bien facile à deviner et qui est celui-ci : j'ai une passion que la raison condamne et que je préfère à la raison ; c'est pourquoi je viens consulter l'oracle de la déraison, afin qu'elle me dise d'espérer, qu'elle m'aide à tromper ma

conscience, et qu'elle rend la paix à mon cœur.

Elles viennent ainsi boire à une source trompeuse qui, loin d'apaiser leur soif, les altère toujours davantage. Le charlatan débite des oracles obscurs, on y trouve ce qu'on veut y trouver et l'on revient chercher des éclaircissements. On revient le lendemain, le surlendemain, on revient toujours et c'est ainsi que les tireuses de cartes font fortune.

Les gnostiques basilidiens disaient que Sophie, la sagesse naturelle de l'homme, devenue amoureuse d'elle-même, comme le Narcisse (de la fable, détourna ses regards de son principe et s'élança hors de ce cercle tracé par la lumière divine qu'ils appelaient le plérôme. Seule alors dans les ténèbres, elle fit des sacrilèges pour enfanter la lumière. Et comme l'hémoresse de l'évangile, elle perdait son sang qui se transformait en monstres horribles. La plus dangereuse de toutes les folies c'est la sagesse corrompue,

Les cœurs corrompus empoisonnent toute la nature. Pour eux la splendeur des beaux jours n'est qu'un éblouissant ennui et toutes

les joies *de* la vie, mortes pour ces tunes mortes, se dressent devant eux pour les maudire, en leur disant comme les spectres de Richard III : « désespère et meure. » Les beaux enthousiasmes les font sourire et ils jettent à l'amour et à la beauté, comme pour se venger, les dédains insolents de Sténio et de Rollon. Il ne faut pas laisser tomber ses

- bras en accusant la fatalité, il faut lutter contre
- elle et la vaincre. Ceux qui succombent dans et) combat sont ceux qui n'ont pas su ou qui n'ont pas voulu triompher. Ne pas savoir, 4.'est une excuse, mais ce n'est pas une justification, puisqu'on peut apprendre. « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », disait le Christ expirant. S'il était permis de ne pas savoir, la prière *du Sauveur* eût manqué de justesse et le père n'aurait eu rien à pardonner.

Lorsqu'on ne sait pas, il faut vouloir apprendre. Tant qu'on ne sait pas il est téméraire d'oser, mais il est toujours bon de se taire.

CHAPITRE VII

LE POUVOIR QUI ORÉE ET QUI TRANSFORME

La volonté est essentiellement réalisatrice, nous pouvons tout ce que nous croyons raisonnablement pouvoir.

Dans sa sphère d'action l'homme dispose de la toute puissance de Dieu ; il peut *créer* et transformer.

Cette puissance, il doit d'abord l'exercer sur lui-même. Lorsqu'il vient au monde, ses facultés sont un chaos, les ténèbres de l'intelligence *couvrent* l'abîme de son cœur, et son esprit est balancé sur l'incertitude comme s'il était porté sur les ondes.

La raison alors lui est donnée, mais cette raison est passive encore, c'est à lui de la rendre active ; c'est à lui de faire rayonner son

front au milieu des ondes et de crier : que la lumière soit !

Il se fait une raison, il se fait une conscience ; il se fait un cœur. La loi divine sera pour lui telle qu'il l'aura faite, et la nature entière deviendra pour lui ce qu'il voudra,

L'éternité entrera et tiendra dans son souvenir. Il dira à l'esprit: sois matière, et à la matière : sois esprit, et l'esprit et la matière lui obéiront !

Toute substance se modifie par l'action, toute action est dirigée par l'esprit, tout esprit se dirige suivant une volonté et toute volonté est déterminée par une raison.

La réalité des choses est dans leur raison d'être. Cette raison des choses est le principe de ce qui est.

Tout n'est que force et matière, disent les athées.

C'est comme si l'on affirmait que les livres ne sont que du papier et de l'encre.

La matière est t'auxiliaire de l'esprit, sans l'esprit elle n'aurait pas de raison d'être et elle ne serait pas.

La matière se transforme en esprit par l'intermédiaire de nos sens, et cette transformation sensible, seulement pour nos âmes, est ce qu'on nomme le plaisir.

Le plaisir est le sentiment d'une action divine. Se nourrir, c'est créer la vie et transformer, de la manière la plus merveilleuse, les substances mortes en substances vivantes.

Pourquoi la nature entraîne-t-elle les sexes l'un vers l'autre avec tant de ravissement et tant d'ivresse? C'est qu'elle les convie au grand oeuvre par excellence, à l'oeuvre de l'éternelle fécondité.

Que parle-t-on des joies de la chair ? La chair n'a ni tristesses ni joies : elle est un instrument passif. Nos nerfs sont les cordes du violon avec lequel la nature nous fait entendre et sentir la musique de la volupté, et toutes les joies de la vie, même les plus troublées, sont le partage exclusif de l'âme.

Qu'est-ce que la beauté, sinon l'empreinte de l'esprit sur la matière? Le corps de la Vénus de Milo a-t-il besoin d'être de chair pour enchanter nos yeux et exalter notre *pensée* ? *La*

beauté de la femme, c'est l'hymne de la maternité; la forme douce et délicate de son sein nous rappelle sans cesse la première soif de nos lèvres; nous voudrions pouvoir lui rendre en éternels baisers, ce qu'il nous a donné en suaves effusions. Est-ce alors de la chair que nous sommes amoureux ? Dépouillés de leur adorable poésie, que nous inspireraient ces tampons élastiques et glanduleux recouverts d'une peau tantôt brune, tantôt blanche et rose ? Et que deviendraient nos plus charmantes émotions si la main de l'amant, cessant de trembler, devait s'armer de la loupe du physicien ou du scalpel de Panatomiste ?

Dans une fable ingénieuse, Apulée raconte qu'un expérimentateur maladroit ayant séduit la servante d'une magicienne, qui lui procure une pommade préparée par sa maîtresse, essaie de se changer en oiseau et n'arrive qu'à se métamorphoser en âne. On lui dit que pour reprendre sa première forme, il lui suffira de manger des roses, et il croit d'abord la chose bien facile. Mais il s'aperçoit bientôt que les roses ne sont pas faites pour les ânes. Dès

veut s'approcher d'un rosier on le repousse à coups de bâton, il souffre mille maux et ne peut être enfin délivré que par l'intervention directe de la divinité.

On a soupçonné Apulée d'avoir été chrétien, et on a cru voir, dans cette légende de l'âne, une critique voilée des mystères du Christianisme. Jaloux de s'envoler au ciel, les chrétiens auraient inconnu la science et seraient tombés sous le joug de cette foi aveugle qui les faisait accuser, pendant les premiers siècles, d'adorer la tête d'un âne.

Esclaves d'une austérité fatale, ils ne pouvaient plus s'approcher de ces beautés naturelles qui sont figurées par les roses. Le plaisir, la beauté, la nature même et la vie étaient voués à l'anathème par ces rudes et ignorants conducteurs qui chassaient devant eux le pauvre âne de Bethléem. C'est alors que le moyen âge rêva le roman de la rose. C'est alors que les initiés aux sciences de l'antiquité, jaloux de reconquérir la rose sans abjurer la croix, en réunirent les images et prirent le nom de Rose-Croix, afin que là rose

fût encore la croix et que la croix à son tour
pût immortaliser la rose.

Il n'existe de vrai plaisir, de vraie beauté,
de véritable amour que pour les sages qui
sont vraiment les créateurs de leur propre
félicité. Ils s'abstiennent pour apprendre à
bien user, et s'ils se privent c'est pour acheter
un bonheur.

Quelle misère est plus déplorable que celle
de l'âme et combien sont à plaindre ceux
qui ont appauvri leur cœur ! Comparez la
pauvreté d'Homère à la richesse de Trimai-
cyon, et dites-nous lequel des deux est le
misérable ? Qu'est-ce que des biens qui nous
pervertissent et que nous ne possédons jamais
puisqu'il faut toujours les perdre ou les laisser
à d'autres ? A quoi servent-ils s'ils ne sont pas -
entre nos mains les instruments de la sagesse ?
A augmenter les besoins de la vie animale, à
nous abrutir dans la satiété et le dégoût. Est-
ce là le but de l'existence ? Est-ce le positif
de la vie ? *N'en* est-ce pas au contraire l'idéal
le plus faux et le plus dépravé ? User son âme
pour engraisser son corps, ce serait déjà une

bien grande folie; mais tuer à la fois son âme et son corps pour laisser un jour une grande fortune à un jeune idiot qui la jettera à pleines mains dans le giron banal de la première courtisane venue, n'est-ce pas le comble de la démence ? Et voilà pourtant ce que font des hommes sérieux qui traitent les philosophes et les poètes de rêveurs.

Ce que je trouve désirable, disait Curius, ce n'est point d'avoir des richesses, c'est de commander à ceux qui en ont, et Saint Vincent de Paul, sans songer peut-être à la maxime de Curius, en a révélé toute la grandeur au profit de la bienfaisance. Quel souverain eût jamais pu fonder tant d'hospices, doter tant d'asiles. Quel Rotschild eût trouvé assez de millions pour cela? Le pauvre prêtre Vincent de Paul a voulu, il a parlé et les richesses ont obéi.

C'est qu'il possédait la puissance qui crée et qui transforme, une volonté persévérante et sage appuyée sur les lois les plus sacrées de la nature. Apprenez à vouloir ce que Dieu veut, et tout ce que vous voudrez, certainement s'accomplira.

Sachez aussi que les contraires se réalisent par les contraires : la cupidité est toujours pauvre, le désintéressement est toujours riche.

L'orgueil provoque le mépris, la modestie attire la louange, le libertinage tue le plaisir, la tempérance épure et renouvelle les jouissances. Vous obtiendrez toujours, et à coup sûr, le contraire de ce que vous voulez injustement, et vous retrouverez toujours le centuple de ce que vous sacrifierez pour la justice. Si donc vous voulez récolter à gauche, semez à droite; et méditez sur ce conseil qui a l'apparence d'un paradoxe et qui vous fait entrevoir un des plus grands secrets de la philosophie occulte.

Voulez-vous attirer, faites le vide. Ceci s'accomplit en vertu d'une loi physique analogue à une loi morale. Les courants impétueux cherchent les profondeurs immenses. Les eaux sont filles des nuages et des montagnes et cherchent toujours les vallées. Les vraies jouissances viennent d'en haut, nous l'avons déjà dit : c'est le désir qui les attire, et le désir est un abîme.

Le rien attire le tout et c'est pour cela que les êtres les plus indignes d'amour, sont quelquefois les plus aimés. La plénitude cherche le vide et le vide suce la plénitude. Les animaux et les nourrices le savent bien.

Pindare n'eut jamais aimé Sapho, et Sapho devait se résigner à tous les dédains de Phaon. Un homme et une femme de génie sont frère

- **et soeur ; leur accouplement serait un inceste et l'homme qui est seulement un homme n'aimera jamais une femme à barbe.**

Rousseau semblait avoir pressenti cela lorsqu'il épousait une servante, une virago stupide et cupide. Mais il ne put jamais faire comprendre à Thérèse sa supériorité intellectuelle, et il lui était évidemment inférieur dans les grossièretés de l'existence. Dans le ménage Thérèse était l'homme et Rousseau la femme. Rousseau était trop fier pour accepter une semblable position. Il protesta contre le ménage en mettant aux enfants trouvés les enfants de Thérèse. Il mit ainsi la nature entre elle et lui, et s'exposa à toutes les vengeances de la mère.

Hommes de génie ne faites point d'enfants;
vos seuls enfants légitimes sont vos livres et
ne vous mariez jamais ; votre épouse à vous
c'est la gloire Gardez votre virilité pour elle:
et quand même vous trouveriez une Héloïse
ne vous exposez pas pour une femme à la
destinée d'Abailard !

CHAPITRE VIII

LES ÉMANATIONS ASTRALES ET LES PROJECTIONS MAGNÉTIQUES

Un Univers, c'est un groupe de globes aimantés qui s'attirent et se repoussent les uns les autres. Les êtres produits par les différents globes participent à leur aimantation spéciale balancée par l'aimantation universelle.

Les hommes mal équilibrés sont des aimants déréglés ou excessifs, que la nature balance les uns par les autres jusqu'à ce que le défaut partiel d'équilibre ait produit la destruction.

L'analyse spectrale de Bunsen conduira la science à distinguer la spécialité des aimants et à donner ainsi une raison scientifique des intuitions anciennes de l'astrologie judiciaire. Les diverses planètes du système exercent

certainement une action magnétique sur notre globe et sur les diverses organisations des êtres vivants qui l'habitent.

Nous buvons tous les arômes du ciel mêlés à l'esprit de la terre et nés sous l'influence de diverses étoiles, nous avons tous une préférence pour une force caractérisée par une forme, pour un génie et pour une couleur.

La Pythonisse de Delphes, assise sur un trépied au-dessus d'une crevasse de la terre aspirait le fluide astral par les parties sexuelles, tombait en démence ou en somnambulisme et proférait des paroles incohérentes qui étaient parfois des oracles. Toutes les natures nerveuses livrées aux désordres des passions ressemblent à la Pythonisse et aspirent le Python, c'est-à-dire l'esprit mauvais et fatal de la terre, puis elles projettent avec force le fluide qui les a pénétrées, aspirent ensuite avec une force égale le fluide vital des autres êtres pour l'absorber, exerçant ainsi tour à tour, la puissance mauvaise du *Jettatore* et du vampire.

Si les malades atteints de cet *aspir* et de ce

respir déléterès les prennent pour une puissance et veulent on augmenter l'ascension et la projection, ils manifestent leurs désirs par des cérémonies qui s'appellent évocations, . envoûtement, et deviennent le qn'on appelait autrefois des nécromants et des sorciers.

Tout appel à une intelligence inconnue et étrangère, dont l'existence ne nous est pas démontrée et qui a pour but de substituer sa direction à celle de notre raison 'et de notre libre arbitre, peut être considéré comme un suicide intellectuel, car c'est un appel à la folie.

Tout ce qui abandonne une volonté à des forces mystérieuses, tout ce qui fait parler en nous d'autres voix que celles de la conscience et de la raison, appartient à l'aliénation mentale.

Les fous sont des visionnaires statiques. Une vision lorsqu'on est éveillé est un accès de folie. L'art des évocations c'est l'art de se procurer une Jolie factice dont on provoque les accès.

Toute vision est de la nature du rêva. C'est

une fiction de notre démente. C'est un %nage de nos imaginations déréglées projeté dans la lumière astrale ; c'est nous-mêmes qui nous apparaissent à nous-mêmes déguisés en fantômes, en cadavres ou en démons.

Les fous, dans le cercle de leur attraction et de leur projection magnétique, semblent f're extravaguer la nature : les meubles craquent et se déplacent, les corps légers sont attirés ou lancés à distance. Les aliénistes le savent bien, niais ils craignent d'en convenir, parce que la science officielle n'a pas encore admis que les êtres humains soient des aimants et que ces aimants puissent être déréglés et faussés. L'abbé Vianney, curé d'Ars, se croyait sans cesse turlupiné par le démon ; et Berbiguier de Terre-neuve-du-Thym se munissait de longues épingles pour enfiler les farfadets..

Or, le point d'appui existe dans la résistance que leur oppose le progrès indiscipliné. Dans la démocratie ce qui rend impossible l'organisation d'une armée c'est que chaque soldat veut être général. Il n'y a qu'un général chez les Jésuitès.

L'obéissance est la gymnastique de la liberté et pour arriver à faire toujours ce qu'on veut, il faut apprendre à faire souvent ce *qu'on* ne voudrait pas faire. Ce qui nous plaît c'est être au service de la fantaisie, faire ce que nous devons vouloir, c'est exercer et faire triompher à la fois la raison et la volonté.

Les contraires s'affirment et se confirment par les contraires. Regarder à gauche lorsqu'on veut aller à droite c'est de la dissimulation et de la prudence, mais jeter des poids dans le plateau de gauche d'une balance lorsqu'on veut faire monter le plateau de droite c'est connaître les lois de la dynamique et de l'équilibre.

En dynamique c'est la résistance qui détermine la quantité de la force, mais il n'est point de résistance qui ne soit vaincue par la persistance de l'effort et du mouvement, c'est ainsi que la souris ronge le câble et que la goutte d'eau perce le rocher.

L'effort *renouvelé* tous les jours augmente et conserve la force, l'action en fût-elle appliquée d'ailleurs à une chose indifférente en

elle-même ou bien déraisonnable et ridicule. C'est une occupation peu sérieuse en apparence que de rouler entre ses doigts les graines d'un rosaire en répétant deux ou trois cents fois : je vous salue Marie. Eh bien ! qu'une religieuse se couche sans avoir dit son chapelet, elle se réveillera le lendemain désespérée, n'aura pas le courage de faire la prière du matin et sera distraite pendant l'office. Aussi leurs directeurs leur répètent-ils sans cesse et avec raison de ne pas négliger les petites choses.

Les grimoires et les rituels magiques sont pleins de prescriptions minutieuses et en apparence ridicules :

Manger pendant dix ou vingt jours des aliments sans sel, dormir appuyé sur le coude, sacrifier un coq noir à minuit dans un carrefour au milieu *d'une* forêt, aller dans un cimetière prendre une poignée de terre sur la fosse récente d'un mort etc., etc., puis se couvrir de certains vêtements bizarres et prononcer de longues et fastidieuses conjurations. Les auteurs de ces livres voulaient-ils

se moquer

de leurs lecteurs? Leur révélèrent-ils des secrets véritables? Non, ils ne se moquaient pas, et *leurs* enseignements étaient sérieux. Ils avaient pour but d'exalter l'imagination de leurs adeptes et de leur donner conscience d'une force supplémentaire qui existe dès qu'on y croit et qui s'augmente toujours par la persévérance des efforts. Sou-

- . lément, il peut arriver que par la loi de réaction des contraires, on évoque le diable en s'obstinant à prier Dieu, et qu'après des conjurations sataniques, on entende pleurer les anges. Tout l'enfer dansait aux sonnettes, quand Saint Antoine disait ses psaumes, et le paradis semblait renaître devant les enchantements du grand Albert ou de Merlin.

C'est que les cérémonies en elles-mêmes sont peu de chose, et que tout dépend de *l'aspir* et du *respir*. Les formules consacrées par un long usage, nous mettent en communication avec les vivants et les morts, et notre volonté qui entre ainsi dans les grands courants peut s'armer de toutes leurs effluves. Une servante qui pratique, peut, à un mo-

nient donné, disposer de la toute puissance même temporelle de l'Eglise soutenue par les armes de la France, comme il a bien paru lors du baptême et de l'enlèvement du juif Mortara. Toute la civilisation de l'Europe, au xix^e siècle, a protesté contre cet acte, et l'a subi parce qu'une servante dévote l'avait voulu. Mais la terre envoyait pour auxiliaire à cette fille les émanations spectrales des siècles de Saint Dominique et de Torquemada; Saint Ghisleri priait pour elle. L'ombre du grand roi révocateur de l'édit de Nantes, lui ' faisait un signe d'approbation, et le monde clérical tout entier était prêt à la soutenir.

Jeanne d'Arc, qui fut brûlée comme sorcière, avait, en effet, attiré en elle, l'esprit de la France héroïque, et le répandait d'une manière merveilleuse en électrisant notre armée, et en faisant fuir les Anglais. Un pape l'a réhabilitée ; c'est trop peu, il fallait la canoniser.; Si cette thaumaturge n'était pas une sorcière, c'était évidemment une sainte. Qu'est-ce qu'un sorcier après tout? C'est un thaumaturge que le pape n'approuve pas.

LES ÉMANATIONS ASTRALES

Les miracles sont, si l'on veut me passer cette expression, les extravagances de la nature produites par l'exaltation de l'homme. Ils se produisent toujours en vertu des mêmes lois. Tout personnage d'une célébrité populaire ferait des miracles, en fait parfois sans le vouloir. Du temps où la France adorait ses rois, les rois de France guérissaient les écrouelles, et de nos jours la grande popularité de ces soldats pittoresques et barbares, qu'on nomme les zouaves, a développé chez un zouave nommé Jacob, la faculté de guérir par la voix et par le regard. On dit que ce zouave a quitté son corps pour passer aux grenadiers, et nous regardons comme certain que le grenadier Jacob n'aura plus la puissance qui appartenait exclusivement au zouave.

Du temps des druides, il y avait dans les Gaules, des femmes thaumaturges qu'on appelait les Elfes et les Fées. Pour les druides c'étaient des saintes, pour les Chrétiens, ce sont des sorcières. Joseph Balsamo, que ses disciples appelaient le divin Cagliostro, fut condamné à Rome, comme *hérétique* et sorcier,

pour avoir fait des prédictions et des miracles sans l'autorisation de l'ordinaire. Or, en cela les inquisiteurs avaient raison, puisque l'Eglise romaine seule possède le monopole de la Haute Magie et des cérémonies efficaces. Avec de l'eau et du sel, elle charme les démons, avec du pain et du vin, elle évoque Dieu et le force à se rendre visible et palpable sur la terre; avec de l'huile, elle donne la santé et le pardon.

Elle fait plus encore, elle crée des prêtres et des rois.

Elle seule comprend et fait comprendre pourquoi les rois du triple royaume magique, les trois mages, guidés par l'étoile flamboyante, sont venus pour offrir à Jésus-Christ dans son berceau, For qui fascine les yeux, et fait la conquête des coeurs, l'encens qui porte l'ascétisme au cerveau, et la myrrhe qui conserve les cadavres et rend palpable en quelque sorte, le dogme de l'immortalité en faisant voir l'inviolabilité et l'incorruption dans la mort.

CHAPITRE IX

LE SACRIFICE MAGIQUE

**Parlons d'abord, en général, du sacrifice.
Qu'est-ce que le sacrifice? Le sacrifice, c'est
la réalisation du dévouement.**

**C'est la substitution de l'innocent au cou-
pable, dans l'oeuvre volontaire de l'expiation .**

**C'est la compensation par la généreuse
injustice du juste qui subit la peine de la lâche
injustice du rebelle qui a usurpé le plaisir.**

**C'est la tempérance du sage qui fait contre-
poids dans la vie universelle, aux orgies des
insensés.**

**Voilà ce que le sacrifice est en réalité, voi-
là surtout ce qu'il doit être.**

**Dans l'ancien monde, le sacrifice était rare-
ment volontaire. L'homme coupable dévouait**

alors au supplice ce qu'il regardait comme sa conquête ou sa propriété.

Or la magie noire est la continuation occulte des rites proscrits de l'ancien monde. L'im-molation est le fond des mystères de la nigro-mande et les envoûtements sont des sacrifices magiques où le magnétisme du mal se substitue au bûcher et au couteau. En religion c'est la foi qui sauve ; en magie noire c'est la foi qui tue !

Nous avons déjà fait comprendre que la magie noire est la religion de la mort.

Mourir à la place d'un autre, voilà le sacrifice sublime. Tuer un autre pour ne pas mourir, voilà le sacrifice impie. Consentir au meurtre d'un innocent afin de nous assurer l'impunité de nos erreurs ce serait la dernière et la plus impardonnable des lâchetés, si l'offrande de la victime n'était pas volontaire et si cette victime n'avait pas le droit de s'offrir comme supérieure à nous et absolument maîtresse d'elle-même. C'est ainsi que pour le rachat des hommes on en a senti la nécessité.

LE SACRIFICE MAGIQUE

Nous parlons ici d'une croyance consacrée par plusieurs siècles d'adoration et par kt foi de plusieurs millions d'hommes, et comme nous avons dit que le verbe collectif et persévérant crée ce qu'il affirme nous pouvons dire que cola est ainsi.

Or le sacrifice de la croix se renouvelle et se perpétue dans celui de l'autel. Et là peut-être il est plus effrayant encore pour lu croyant. Le Dieu victime s'y trouve eu effet sans avoir même la forme de l'homme ; Il est muet et passif, livré à qui veut le prendre, sans résistance devant celui qui ose l'outrager. C'est une hostie blanche et fragile. Il vient à l'appel d'un mauvais prêtre et no protestera pas si on veut le mêler aux rites les plus impurs. Avant le Christianisme, les Stryges man-i. ,aient la chair des petits enfants égorgés; maintenant elles se contente 'des saintes hosties.

On ignore quelle puissance surhumaine de méchanceté puisent les mauvaises dévotes dans l'abus des sacrements. Rien n'est venimeux comme un pamphlétaire qui communie.

Il a le vin mauvais, dit-on d'un ivrogne qui bat sa femme quand il est ivre : J'ai entendu dire un jour d'un prétendu catholique qu'il avait le *bon Dieu*, *7naievais*. Il semble que dans la bouche de certains communicants une seconde transubstantiation s'opère. C'est Dieu qu'on a déposé sur leur langue, mais c'est le diable qu'ils ont avalé.

Une hostie catholique est quelque chose de vraiment formidable. Elle contient tout le ciel et tout l'enfer, car elle est aimantée du magnétisme des siècles et des multitudes, magnétisme du bien lorsqu'on s'en approche avec la vraie foi, magnétisme concentré du mal lorsqu'on en fait un indigne usage. Aussi rien n'est aussi recherché et n'est regardé comme aussi puissant pour la confection des maléfices que les hosties consacrées par les prêtres légitimes, mais détournées de leur pieuse destination par quelque larcin sacrilège.

Nous tombons ici au fond des horreurs de la magie noire, et personne ne suppose qu'en les dénonçant nous voulions en encourager les abominables pratiques.

Gilles de Laval, seigneur de Raiz, dans une chapelle secrète de son château de Machecoul, faisait célébrer la messe noire par un jacobin apostat. A l'élévation on égorgeait un petit enfant et le maréchal communiait avec un fragment de l'hostie trempée dans le sang de la victime.

L'auteur du grimoire d'Honorius dit que l'opérateur des oeuvres de la magie noire doit être prêtre. Les meilleures cérémonies, selon lui, pour évoquer le diable, sont celles du culte catholique, et en effet, de l'aveu même du père Ventura, le diable est né des oeuvres de ce culte. Dans une lettre adressée à M. Gougonot Deshousseaux et publiée par ce dernier en tête d'un de ses principaux ouvrages, le savant théatin ne craint pas d'affirmer que le diable est le fou de la religion catholique (telle du moins que l'entendait le père Ventura). Voici ses *propres expressions*.

«*Satan*, a dit Voltaire, c'est le Christianisme; « pas de Satan, pas de Christianisme. •

« On peut donc dire que le chef-d'oeuvre « de Satan c'est d'être parvenu à se faire nier. »

« Démontrer

l'existence de Satan c'est téta-

« Mir un des dogmes fondamentaux qui
« servent de base au Christianisme et sans le-
« quel il n'est qu'un mot. »

(Lettre du père Ventura au chevalier Gougonot Desmousseaux en tête du livre *La Mâpic au XLVe siècle.*)

Ainsi, après que Proudhon n'a pas craint de dire : Dieu c'est le mal, un prêtre, qui passe pour instruit, complète la pensée de l'athée en disant : le Christianisme c'est Satan. Et il dit cela avec candeur croyant défendre la religion qu'il calomnie d'une si épouvantable manière, tant la simonie et les intérêts matériels ont plongé certains membres du clergé dans le Christianisme noir, celui de Gilles de Laval et du grimoire d'Honorius. C'est pourtant ce même père qui disait au Pape : Pour une motte de terre, ne compromettons pas le royaume du ciel. Le père Ventura était personnellement un honnête homme et chez lui le vrai chrétien l'emportait parfois sur le moine et sur le prêtre.

Concentrer sur un point convenu et ratta-

cher à un signe toutes les aspirations vers le bien, c'est avoir assez de foi pour réaliser Dieu dans ce signe. Tel est le miracle permanent qui s'accomplit tous les jours sur les autels du vrai Christianisme.

Le même signe, profané et consacré au mal, doit réaliser le mal de la même manière, et si le juste après la communion peut dire : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, ou en d'autres termes : je ne suis plus moi, je suis Jésus-Christ, j'ai Dieu ; guigne le communiant indigne peut dire avec non moins de certitude et de vérité : je ne suis plus moi, je suis Satan.

Créer Satan et se faire Satan, tel est le grand arcane de la magie noire, et c'est ce que les sorciers complices du seigneur de Raiz croyaient accomplir pour lui et accompEs-salent, en effet, jusqu'à un certain point, en lisant la messe du diable.

L'homme se fût-il jamais exposé à *créer* le diable, s'il n'avait jamais eu la témérité de vouloir créer Dieu en lui donnant un corps ? .
N'avons-nous pas dit qu'un Dieu corporel pro-

jette
nécessairement une ombre et que cette
ombre c'est Sa tan ? Oui, nous l'avons dit, nous
ne dirons jamais le contraire. Mais si le corps
de Dieu est fictif, son ombre ne saurait être
réelle.

Le corps divin n'est qu'une apparence, un
voila, un nuage : Jésus l'a réalisé par la foi.
Adorons la lumière et ne donnons pas de réa-
lité à l'ombre puisque ce n'est pas elle qui est
l'objet de notre foi I La nature a voulu et elle
veut toujours qu'il y ait une religion sur la
terre. La religion germe, fleurit et se déve-
loppe dans l'homme, elle est le fruit de ses
aspirations et de ses désirs; elle doit être réglée
par la souveraine raison. Mais les aspirations
de l'homme vers l'infini, ses désirs du bien
éternel et sa raison surtout, viennent de Dieu !

CHAPITRE X •

LES ÉVOCATIONS

**La raison seule donne le droit à la liberté .
La liberté et la raison, ces deux grands et
essentiels privilèges de l'homme sont si étroite-
ment unis, qu'on ne peut abjurer l'une sans
renoncer à l'exercice de l'autre. La liberté
veut le triomphe de la raison et la raison exige
impérieusement le règne de la liberté. La rai-
son et la liberté sont pour l'homme plus que
la vie. Il est beau de mourir pour la liberté,
il est sublime d'être le martyr de la raison,
parce que la raison et la liberté sont l'essence
même de l'immortalité de l'âme.**

**Dieu même est la raison libre de tout ce
qui existe.**

**Le diable, au contraire, c'est la déraison
fatale.**

Abjurer sa raison ou sa liberté, c'est renier Dieu. Faire appel à la déraison ou à la fatalité, c'est évoquer le diable. Nous avons dit que le diable existe et qu'il est mille fois plus horrible et plus impitoyable qu'on ne le représente dans les légendes même les plus noires. Pour nous et pour la raison ce ne saurait être le bédouin déchu de Milton, ni le fulgurant Lucifer, traînant dans la nuit son auréole d'étoile touchée de la foudre. Ces fables titaniennes sont impies. Le vrai diable est bien celui des sculptures de nos cathédrales et des peintres naïfs de nos livres gothiques. Sa forme essentiellement hybride est la synthèse (de tous les cauchemars ; il est hideux, difforme et grotesque. Il est enchaîné et il enchaîne. Il a des yeux partout, excepté à la tête ; il a des visages au ventre, aux genoux et à la partie postérieure de son corps immonde. Il est partout où peut s'introduire la folie, et partout il traîne après lui les tourments de l'enfer.

Par lui-même il ne parle pas, mais il fait parler tous nos vices; il est le ventriloque des gloutons, le Python des femmes perdues. Sa

voix est tantôt impétueuse comme le tourbillon, tantôt insinuante comme un sifflement léger. Pour parler à nos *cerveaux* troublés, il insinue sa langue fourchue dans nos oreilles et pour délier nos coeurs il vibre sa queue comme une flèche. Dans notre tête, il tue la raison, dans notre coeur il empoisonne la liberté et il fait cela toujours, nécessairement sans relache et sans pitié, car ce n'est pas une personne, c'est une force aveugle ; il est maudit, mais avec nous ; il pêche, niais en nous. Nous seuls sommes responsables du mal qu'il nous fait faire, car lui, il n'a ni liberté ni raison.

Le diable c'est la bête. Saint Jean le répète à satiété dans sa merveilleuse apocalypse; mais comment comprendre l'apocalypse, si l'on n'a pas les clés de la sainte Kabbale' ?

Une évocation c'est donc un appel à la bête et la bête séide peut y répondre . Ajoutons que pour faire apparaître la bête, il faut la former en soi, puis la projeter au dehors. Ce secret est celui de tous les grimoires, mais il n'a été dit par les anciens maîtres que d'une manière très

ii if,'



Pour voir le diable il faut se grimer en diable, puis se regarder dans un miroir, voilà l'arcane dans sa simplicité et tel qu'on pourrait le dire à un enfant. Ajoutons pour les hommes, que dans le mystère des sorciers, la grimace diabolique s'imprime à l'âme par le médiateur astral, et que le miroir *ce* sont les ténnes animées par le vertige.

Toute évocation sera vaine si le sorcier ne commence par damner son âme en sacrifiant pour jamais sa liberté et sa raison. On doit facilement le comprendre. Pour créer en nous la bête il faut tuer l'homme, et c'est ce qui était représenté par le sacrifice préalable d'un enfant et mieux encore par la profanation (l'une hostie. L'homme qui se décide à une évocation est un misérable que la raison gêne et qui veut agrandir en soi-même l'appétit bestial afin d'y créer un foyer magnétique doué d'une influence fatale. Il veut devenir lui-même déraison et fatalité; il veut être un aimant déréglé et mauvais afin d'attirer à lui les vices et l'or qui les alimente. C'est le plus épouvantable crime que l'imagination puisse

rêver. C'est le viol de la nature. C'est l'outrage direct et absolu jeté à la divinité; mais aussi et heureusement c'est une oeuvre épouvantablement difficile, et la plupart de ceux qui l'ont tentée ont échoué dans son accomplissement. Si un homme assez fort et assez pervers évoquait le diable dans les conditions voulues, le diable serait réalisé. Dieu serait tenu en échec et la nature épouvantée subirait le despotisme du mal.

On dit qu'un homme entreprit autrefois • cette *oeuvre monstrueuse et qu'il* devint pape. On dit aussi qu'au lit de mort il se confessa d'avoir enveloppé toute l'Eglise des réseaux de la magie noire. Ce qui est certain, c'est que ce pape était savant comme *Faust*, et qu'on le dit l'auteur de plusieurs inventions merveilleuses. Nous avons parlé de lui déjà dans un de nos ouvrages. Mais ce qui, d'après la légende même prouverait qu'il n'évoqua jamais le diable, c'est-à-dire qu'il ne fut pas le diable, c'est qu'il se repentit. Le diable ne se repent jamais.

Ce qui fait que la plupart des hommes sont

médiocres c'est qu'ils sont toujours incomplets. Les honnêtes gens font parfois le mal et les scélérats s'échappent parfois et s'oublient jusqu'à vouloir et faire quelque bien. Or, les péchés contre Dieu affaiblissent en l'homme la force de Dieu, et les péchés contre le diable, je veux parler des bons désirs et des bonnes actions, énervent la force du diable. Pour exercer soit en haut, soit en bas, soit à droite, soit à gauche, une puissance exceptionnelle il faut être un homme complet.

La crainte et le remord chez les criminels sont deux choses qui viennent du bien, et c'est par là qu'ils se trahissent. Pour réussir dans le mal, il faut être absolument méchant. Aussi assure-t-on que Mandrin confessait ses brigands et leur imposait pour pénitence quelque meurtre d'enfant ou de femme, lorsqu'ils s'accusaient à lui d'avoir ressenti quelque pitié. Néron avait du bon, il était artiste et ce fut ce qui le perdit. Il se retira et se tua par dépit de musicien dédaigné. S'il n'eût été qu'empereur, il eût brûlé Rome une seconde fois plutôt que de céder la place au Sénat et à

Vindex, le peuple se fût déclaré pour lui ; il eût fait tomber une pluie d'or et les prétoriens l'eussent encore *une* fois acclamé. Le suicide de Néron fut une coquetterie d'artiste.

Réussir à se faire Satan serait un triomphe incomplet pour la perversité de l'homme, s'il n'arrivait en même temps à se rendre immortel. Prométhée, a beau souffrir sur son rocher, il sait qu'un jour sa chaîne sera brisée et qu'il détrônera Jupiter; mais pour être Prométhée il faut avoir ravi le feu du ciel et nous n'en sommes *encore qu'au feu de l'enfer*

Non, le rêve de Satan n'est pas celui de Prométhée. Si un ange rebelle avait jamais pu ravir le feu du ciel, c'est-à-dire le secret divin de la vie, il se serait fait Dieu. Mais l'homme seul est assez insensé et assez borné pour croire à la solution possible d'un théorème de cette espèce. Faire que ce qui est, soit en même temps et ne soit pas, que l'ombre soit la lumière, que la mort soit la vie, que le mensonge soit la vérité et que le néant soit tout. Aussi le fou furieux qui voudrait réaliser

l'absolu dans le mal arriverait-il enfin, comme

l'alchimiste imprudent, à une explosion formidable qui l'ensevelirait sous les ruines de Son laboratoire insensé.

Une mort instantanée et foudroyante a été le résultat des évocations infernales, et il faut convenir qu'elle n'était que trop méritée. On ne va pas impunément jusqu'aux limites extrêmes de la démence . Il est certains excès que la nature ne supporte pas. Si l'on a vu parfois mourir des somnambules réveillés en sursaut, si l'ivresse à un certain degré produit la mort... Mais, dira-t-on, à quoi bon ces menaces retrospectives ? Qui donc dans notre siècle songe à faire des évocations avec les rites du grimoire ? A cette question nous n'avons rien à répondre. Car si nous disions ce que nous savons, peut-être ne nous croirait-on pas.

On évoque d'ailleurs le magnétisme du mal autrement que par les rites de l'ancien monde. Nous avons dit, dans notre précédent chapitre, qu'une messe profanée par des intentions criminelles devient un outrage fait à Dieu et un attentat de l'homme contre sa propre

conscience. Les oracles demandés soit au vertige d'un halluciné, soit au mouvement convulsif des choses inertes magnétisées au hasard, sont aussi des évocations infernales, car ce sont des actes qui tendent à subordonner à la fatalité la liberté et la raison. Il est vrai que les opérateurs de ces oeuvres de magie noire sont presque toujours innocents par ignorance. Ils font, il est vrai, appel à la hôte, mais ce n'est pas la bête féroce qu'ils veulent asservir à leur convoitise. Ils demandent seulement quelques conseils à la bête stupide pour servir d'auxiliaires à leur propre stupidité.

Dans la magie de lumière, la science des évocations est l'art de magnétiser les courants de la lumière astrale et de les diriger à volonté. Cette science était celle de Zoroastre et du roi Salomon, si l'on en croit les traditions anciennes, mais pour faire ce qu'ont fait Zoroastre et Salomon, il faut avoir la sagesse de Salomon et la science de Zoroastre.

Pour diriger et dominer le magnétisme du bien il faut être le meilleur des hommes. Pour

activer et précipiter le tourbillon du mal il faut être le plus méchant. Les sincères catholiques ne doutent pas que les prières d'une pauvre recluse puissent changer le cœur des rois et balancer les destinées des empires. Nous sommes loin de dédaigner cette croyance nous qui admettons la vie collective, les courants magnétiques et la toute puissance relative de la volonté.

Avant les récentes découvertes de la science, les phénomènes de l'électricité et du magnétisme étaient attribués à des esprits répandus dans l'air et l'adepte qui parvenait à influencer les courants magnétiques croyait commander aux esprits. Mais les courants magnétiques étant des forces fatales, pour les diriger et les équilibrer, il faut être soi-même un centre parfait d'équilibre, et c'est ce qui manquait à la plupart de ces téméraires exorcistes.

Aussi étaient-ils foudroyés souvent par le fluide impondérable qu'ils soutiraient avec violence sans pouvoir le neutraliser. Aussi reconnaissaient-ils que pour régner absolument sur les esprits, il leur manquait une

chose indispensable ; l'Anneau de Salomon .

Mais l'anneau de Salomon, dit la légende, est encore au doigt de ce monarque et son corps est enfermé dans une pierre qui ne se brisera qu'au jour du jugement dernier.

Cette légende est vraie comme presque toutes les légendes; seulement il faut la comprendre.

, Quo représente un anneau — Un anneau, c'est le bout d'une chaîne et c'est un cercle auquel peuvent se rattacher d'autres cercles .

Les chefs du sacerdoce ont toujours porté des anneaux en signe de domination sur le monde et sur la chaîne des croyants.

De nos jours encore on donne aux prélats l'investiture par l'anneau et dans la cérémonie du mariage, l'époux donne à l'épouse un anneau béni et consacré par l'église afin de la créer maîtresse et directrice des intérêts de sa maison et du cercle de ses serviteurs.

L'anneau pontifical et l'anneau nuptial hiérarchiquement consacrés et conférés, représentent donc et réalisent une puissance.

Mais autre est la puissance publique et

social, et autre la puissance philosophique, sympathique et occulte.

Salomon passe pour avoir été le souverain pontife de la religion des sages, et pour avoir possédé à ce titre la souveraine puissance du sacerdoce occulte, car il possédait, dit-on, la science universelle, et en lui seul se réalisait cette promesse du grand serpent : Vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal.

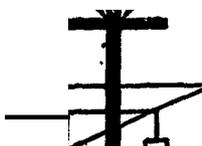
On dit que Salomon écrivit l'Ecclésiaste, le plus fort de tous ses ouvrages, après avoir adoré Astartè et Chamos, les divinités des femmes impies. Il aurait ainsi complété sa science et retrouva avant de mourir, la vertu magique de son anneau. L'emporta-t-il vraiment avec lui dans la tombe ? Une autre légende nous permet d'en douter. On dit que la reine de Saba ayant observé attentivement cet anneau en fit faire secrètement un tout pareil, et que, pendant le sommeil du roi elle se trouva près de lui et put opérer furtivement l'échange des anneaux. Elle avait emporté chez les Sabéens le véritable anneau de Salo-

mou, et cet anneau plus tard aurait été retrouvé par Zoroastre.

C'était un anneau constellé, composé des sept grands métaux, et portant la signature des sept génies, avec une pierre d'aimant incarnat où étaient gravés d'un côté la figure du sceau ordinaire de Salomon



et de l'autre son sceau magique.



Les lecteurs de nos ouvrages comprendront cette allégorie.



CHAPITRE XI

LES ARCANES DE L'ANNEAU DE SALOMON

Cherchez dans le tombeau de Salomon c'est, à-dire dans les cryptes de la philosophie occulte non pas son anneau, mais sa science.

A l'aide de la science et d'une persévérante volonté, vous arrivez à posséder le suprême arcane de la sagesse qui est la domination libre sur le mouvement équilibré . Vous pouvez alors vous procurer l'anneau en le faisant fabriquer par un orfèvre, auquel vous n'aurez pas besoin de recommander le secret. Car ne sachant pas lui-même ce qu'il fait, il ne pourra le révéler aux autres.

Voici la recette de l'Anneau :

. Prenez et incorporez ensemble une petite quantité d'or et le double d'argent aux heures du soleil et de la lune, joignez-y trois quan-

thés, semblables à la première, de enivre Lieu purifié, quatre quantités d'étain, cinq de fer, six de mercure et sept de plomb. Incorporez le tout ensemble aux heures qui correspondent aux métaux et faites du tout un anneau dont la partie circulaire soit aplatie et un peu large pour y graver les caractères.

Mettez à cet anneau un chatin de forme carrée contenant une pierre d'aimant rouge enchâssée dans un double anneau d'or.

Gravez sur la pierre, dessus et dessous, le double sceau de Salomon.

Gravez sur l'anneau les signes occultes des sept planètes tels qu'ils sont représentés dans les archidoxes magiques de Paracelse ou dans la philosophie occulte d'Agrippa, magnétisez fortement l'anneau en le consacrant tous les jours pendant une semaine avec les cérémonies marquées dans notre rituel, sans négliger ni la couleur des vêtements, ni les parfums spéciaux, ni la présence des animaux sympathiques, ni les conjurations spéciales que devra toujours précéder la conjuration des quatre. marquée da notre rituel.

Vous enveloppez ensuite l'anneau dans un drap de soie et après l'avoir parfumé, vous pouvez le porter sur vous.

Une pièce ronde de métal ou un talisman préparé de la même manière aurait autant de vertu que l'anneau.

Une chose ainsi préparée est comme un réservoir de la volonté. C'est un réflecteur magnétique qui peut être très utile, mais qui n'est jamais nécessaire.

Nous avons dit d'ailleurs que les anciens rites ont perdu leur efficacité depuis que le Christianisme a paru dans le monde.

La religion chrétienne et catholique en effet est la fille légitime de Jésus, roi des mages . Son culte n'est autre chose que la haute magie soumise aux lois de la hiérarchie qui lui sont indispensables pour qu'elle soit raisonnable et efficace.

Un simple scapulaire porté par une personne vraiment chrétienne, est un talisman plus invincible que l'anneau et le pantacle de Salomon.

Jésus-Christ, cet homme Dieu, si humble,

le disait en parlant de lui-même : La reine de Saba est venue du fond de l'Orient pour voir et entendre Salomon, et il y a ici plus que Salomon.

La messe est la plus prodigieuse des évocations.

Les nécromanciens évoquent les morts, le sorcier évoque le diable et il tremble, mais le prêtre catholique ne tremble pas en évoquant le Dieu vivant.

Qu'est-ce que tous les talismans de la science antique auprès de l'hostie consacrée?

Laissez dormir dans sa tombe de pierre le squelette de Salomon et l'anneau qu'il pouvait avoir à son doigt décharné. Jésus-Christ est ressuscité, il est vivant. Prenez un de ces anneaux d'argent qu'on vend à la porte des églises et qui portent l'image du crucifié avec les dix grains du rosaire. Si vous êtes digne de le porter, il sera plus efficace dans votre main que ne serait le véritable anneau de Salomon.

Les rites magiques et les pratiques minutieuses du culte sont tout, pour les ignares et

les superstitieux, et nous rappellent malgré nous une historiette très connue, que nous allons rappeler en peu de mots parce que sa place est ici.

Deux moines entrent dans une chaumière que l'on avait laissée à 11 garde (le deux enfants). Ils demandent à se reposer et à dîner si cela est possible. Les enfants répondent qu'ils n'ont rien et qu'il ne peuvent rien donner. Eh bien, dit l'un des moines, voici du feu; prêtez-nous seulement une marmite et un peu *d'eau* nous ferons nous-mêmes notre potage. — Avec quoi ?— Avec ce caillou, dit le malin religieux en allant ramasser un fragment de silex. Ignorez-vous donc mes enfants que les disciples de saint François ont le secret de la soupe au caillou ?

— La soupe au caillou? Quelle merveille pour les enfants ! On leur promet qu'ils en goûteront et la trouveront excellente. Vite en prépare la marmite, on y verse de l'eau, on attise le feu et le caillou est déposé dans l'eau avec précaution. Très-bien, disent les moines. Maintenant un peu de sel et quelques légu-

mes ; tenez il y en a là dans votre jardin. Ne pourrait-on y joindre un peu de lard fumé La soupe n'en sera que meilleure. Les enfants accroupis devant lâtre regardent avec ébahissement. La marmite bout. Allons, taillez du pain et approchez cette terrine. Hein quel fumet ! couvrez et laissez tremper. Quant au caillou enveloppez-le avec soin, nous vous le laissons pour votre peine, il ne s'use jamais et peut servir toujours. Maintenant, goûtez la soupe ! Eh bien, qu'en dites vous ?— Oh, elle est excellente ! disent les petits paysans en battant des mains. C'était, en effet, une bonne soupe aux choux et au lard que les enfants n'auraient jamais su offrir à leurs hotes sans la merveille du caillou.

Les rites magiques et les pratiques religieuses sont un peu le caillou des moines. Ils servent de prétexte et d'occasion à la pratique des vertus qui seules sont indispensables à la vie morale de l'homme. Sans le caillou les bons moines n'eussent pas diné ; le caillou avait donc véritablement une puissance ? — Oui, dans l'imagination des enfants mise en jeu par l'habileté des bons pères.

Ceci soit dit sans lamer et sans offenser personne. Les moines eurent de l'esprit et ne furent pas menteurs. Ils aidèrent les enfants à faire une bonne action et les émerveillèrent, leur firent partager un bon potage, et sur ce, nous conseillons à ceux qui ont faim et pour qui la soupe aux choux est quelque chose de trop difficile à faire, on *peut-être de trop simple, de faire la soupe au caillou.

Qu'on nous comprenne bien-ici. Nous ne voulons pas dire que les igues et les rites • soient une grande mystification. Il en serait ainsi si les hommes n'en avaient pas besoin. Mais il faut tenir compte de ce fait incontestable que toutes les intelligences ne sont pas égales. On a toujours conté des fables aux enfants et on leur en contera tant qu'il y aura des nourrices et des mères. Les enfants ont la foi et c'est ce qui les sauve. Figurez-vous un bambin de sept ans qui disait : je ne veux rien admettre de ce que je ne comprends pas . {>ie pourrait-on apprendre à ce petit monstre ? —Admets d'abord la chose sur la parole de tes maîtres, mon bonhomme, puis, étudie, et si tu n'est pas un idiot, tu comprendras.

Il faut des fables aux enfants, il faut des fables et des cérémonies au peuple ; il faut des aides à la faiblesse de l'homme. Heureux celui qui possédait l'anneau de Salomon, mais plus heureux celui qui égalerait ou même qui surpasserait Salomon en science et en sagesse sans avoir besoin de son anneau!



CHAPITRE XII

LE SECRET TERRIBLE

Il est des vérités qui doivent être à jamais mystérieuses pour les faibles d'esprit et pour les sots. Et ces vérités on peut sans crainte les leur dire. Car certainement il ne les comprendront jamais.

Qu'est-ce qu'un sot? — C'est quelque chose de plus absurde qu'une bête. C'est l'homme qui veut être arrivé avant d'avoir marché. C'est l'homme qui se croit maître de tout parce qu'il est arrivé à quelque chose. C'est un mathématicien qui dédaigne la poésie. C'est un poète qui proteste contre les mathématiques. C'est un peintre qui dit que la théologie et la kabbale sont des inepties parce qu'il ne comprend rien à la kabbale et à la théologie. C'est l'ignorant qui nie la science sans

se donner la peine de l'étudier. C'est l'homme qui parle sans savoir et qui affirme sans certitude. Ce sont les sots qui tuent les hommes de génie. Galilée a été condamné, non par l'Église, mais par des sots qui malheureusement appartenaient à l'Église. La sottise est une bête féroce quia le calme de l'innocence ; elle assassine sans remords. Le sot est l'ours de la fable de La Fontaine ; il écrase la tête de son ami sous un pavé pour chasser une mouche : niais en face de la catastrophe ne cherchez pas à lui faire avouer qu'il a eu tort. La sottise est inexorable et infaillible comme l'enfer et la fatalité, car elle est toujours dirigée par le magnétisme du mal.

La bête n'est jamais sotte tant qu'elle agit franchement et naturellement en bête ; mais l'homme apprend la sottise aux chiens et aux ânes savants. Le sot, c'est la bête qui dédaigne l'instinct et qui pose pour l'intelligence.

Le progrès existe pour la bête : on peut la dompter, l'appivoiser, l'exercer ; mais il n'existe pas pour le sot. Car le sot croit n'avoir rien à apprendre. C'est lui qui veut

régenter et redresser les autres et jamais vous n'aurez raison avec lui. Il vous rit au nez en disant que ce qu'il ne comprend pas est radicalement incompréhensible. Pourquoi ne comprendrais-je pas eu effet ? Vous dit-il avec un aplomb admirable ? Et vous n'avez rien à lui répondre. Lui dire qu'il est mi sot serait tout simplement une insulte. Tout le monde le voit bien, mais lui ne le saura jamais.

Voici donc déjà un formidable arcane inaccessible à la majorité des hommes. Voilà un secret qu'ils ne devineront jamais et qu'il serait inutile de leur dire : Le secret de leur propre sottise.

Socrate boit la cigite, Aristide est proscrit, Jésus est crucifié, Aristophane rit de Socrate et fait rire les sots d'Athènes, un paysan s'ennuie d'entendre donner à Aristide le nom de Juste et Renan écrit la vie de Jésus pour le plus grand plaisir des sots. C'est à cause du nombre presque infini des sots que la politique est et sera toujours la science de la dissimulation et du mensonge. Machiavel a osé le dire et a été frappé d'une réprobation hien

légitime, car en feignant de donner des leçons aux princes, il les trahissait tous et les dénonçait à la défiance des multitudes. Ceux qu'on est forcé de tromper il ne faut pas les prévenir.

C'est à cause des viles et des sottises multitudes que Jésus disait à ses disciples : Ne jetez point des perles devant les pourceaux, car ils les fouleraient aux pieds et se tourneraient contre vous en cherchant à vous déchirer.

Vous donc qui désirez devenir puissants en oeuvres, ne dites jamais à personne, votre plus secrète pensée. Ne la dites pas même, et j'oserais presque dire cachez-là surtout à la femme que vous aimez ; rappelez-vous l'histoire de Samson et de Dalila !

Dès qu'une femme croit connaître à fond son mari, elle cesse de l'aimer. Elle veut le gouverner et le conduire. S'il résiste, elle le hait ; s'il cède elle le méprise. Elle cherche un autre homme à pénétrer. La femme a toujours besoin d'inconnu et de mystère et son amour est souvent qu'une insatiable curiosité.

Pourquoi les confesseurs sont-ils tout puissants sur l'âme et presque toujours sur le coeur des femmes ? c'est qu'ils savent tous leurs secrets, tandis que les femmes ignorent ceux des 'confesseurs.

La Franc-Maçonnerie n'est puissante dans le monde que par son redoutable secret si prodigieusement gardé que les initiés, même des plus hauts grades, ne le savent pas.

La religion catholique s'impose aux multitudes par un secret quo le pape lui-même ne sait pas. Ce secret c'est celui des mystères. Les anciens gnostiques le savaient comme l'indique leur nom, mais ils ne surent pas garder le silence. Ils voulurent vulgariser la gnose ; il en résulta des doctrines ridicules que l'Eglise eut raison de condamner. Mais avec eux, malheureusement, fut condamnée la porte du sanctuaire occulte et on en jeta les clefs dan's l'abîme.

C'est là que les Johanites et les Templiers osèrent aller la prendre au risque de la damnation éternelle. Méritaient-ils pour cela d'être damnés dans l'aàtre monde ? Tout ce que

nous savons

**c'est quand ce monde ci, les. Templiers
furent brûlés.**

La doctrine secrète de Jésus était celle-ci :

**Dieu avait été considéré comme un maitre
et le prince de ce monde était le mal ; moi
qui suis le fils de Dieu, je vous le dis : Ne
cherchons pas Dieu dans l'espace, il est dans
nos consciences et dans nos coeurs. Mon père
et moi nous ne sommes qu'un et je veux que
vous et moi nous ne soyons qu'un. Aimons-
nous les uns les autres comme des frères.
N'ayons tous qu'un coeur et qu'une âme. La loi
religieuse est faite pour l'homme, et l'homme,
n'est pas fait pour la loi. Les prescriptions.
légales sont soumises au libre arbitre de
notre raison unie à la foi . Croyez au bien et
le mal ne pourra rien sur vous.**

**Quand vous serez assemblés en mon nom,
mon esprit sera au milieu de vous.- Personne
parmi vous ne doit se croire le maitre des
autres, mais tous doivent respecter la décision
de l'assemblée. Tout homme doit être jugé
selon ses oeuvres, et mesuré suivant la mesure**

qu'il s'est faite. La conscience de chaque.

homme constitue sa foi, et la foi de l'homme c'est la puissance de Dieu en lui.

Si vous êtes maître de vous-même la nature vous obéira et vous gouvernerez les autres. La foi (les justes est plus inébranlable

- **que les portes de l'enfer et leur espérance ne sera jamais confondue.**

Je suis vous, et vous moi, dans l'esprit de

- **charité qui est le nôtre, et qui est Dieu. Croyez**
- **cela et votre verbe sera créateur. Croyez cela et vous ferez des miracles. Le monde vous persécutera et vous ferez la conquête du monde.**

Les bons sont ceux qui pratiquent la charité et ceux qui assistent les malheureux ; les méchants sont les coeurs sans pitié et ces derniers seront éternellement réprouvés par l'humanité et parla raison.

Les vieilles sociétés fondées sur le mensonge périront; un jour le fils de l'homme trônera sur les nuées du ciel qui sont les té'nèbres de l'idolâtrie et il portera un jugement définitif sur les vivants et sur les morts.

Désirez la lumière car elle se fera. Aspirez

à la justice, car elle viendra. Ne cherchez pas le triomphe du glaive, car le meurtre provoque le meurtre. C'est par la patience et la douceur *que* vous deviendrez maîtres de vous-même et du monde.

Livrez maintenant cette doctrine admirable aux commentaires des sophistes de la décadence et aux ergoteurs du Moyen-Age, vous en verrez sortir de belles choses. — Si Jésus était fils de Dieu, comment Dieu l'a-t-il engendré ? Est-il de la même substance ou d'une autre substance que Dieu ? La substance de Dieu ! Quel éternel sujet de dispute pour l'ignorance présomptueuse ! Était-il une personne divine ou une personne humaine ? Avait-il deux natures et deux volontés ? Terribles questions qui méritent bien qu'on s'excommunie et qu'on s'égorge ! — Jésus avait une seule nature et deux volontés, disent les uns, mais ne les écoutez pas, ce sont des hérétiques, deux natures, donc, et une volonté ? — Non, deux volontés. — Alors il était en opposition avec lui-même ? — Non, car ces deux volontés n'en faisaient qu'une,

qui s'appelle

la Théaudrique. — Oh ! oh ! devant ce mot là ne disons plus rien, et puis il faut obéir à l'Eglise qui est devenue, bien autre chose que la primitive assemblée des fidèles. La loi est faite pour l'homme a dit Jésus, mais l'homme est fait pour l'Eglise dit l'Eglise, et c'est elle qui impose la loi. Dieu sanctionnera tous les décrets de l'Eglise et

- vous damnera tous si elle décide que vous
- êtes tous, ou presque tous, damnés. Jésus a dit qu'il faut s'en rapporter à l'assemblée, donc elle est infallible, donc elle est Dieu, donc si elle décide que deux et deux font cinq, deux et deux feront cinq.

Si elle dit que la terre est immobile et que le soleil tourne, défense à la terre de tourner. Elle vous dira que Dieu sauve ses élus en leur donnant la grâce efficace et que les autres seront damnés pour n'avoir reçu que des grâces suffisantes, lesquelles à cause du péché originel suffisaient en principe mais en fait ne suffisaient pas ; que le pape sauve et damne qui il lui plaît puisqu'il a les clefs du ciel et de renier. Puis viennent les casuistes

avec leurs trousseaux de clefs qui n'ouvrent pas, mais qui ferment à double et triple tour toutes les portes des appartements projetés dans la tour de Babel. O Rabelais, mon maître, toi seul peux apporter la panacée qui convient à toute cette démente. Un éclat de rire démesuré t Dis-nous enfin le dernier mot de tout cela, et apprends-nous définitivement si une chimère qui crève en faisant du bruit dans le vide peut se remplir de nouveau et se lester d'une bedaine en absorbant la substance quidditative et mirifique de nos secondes intentions ?

Utriu chimcera in vacuum bombinans

ILL- *possit coedere secuncl#m intentions.*^p

Autres sots, autres commentaires. Voici venir les adversaires de l'Eglise qui nous disent : Dieu est dans l'homme, cela veut dire qu'il n'y a pas d'autre Dieu que l'intelligence humaine. Si l'homme est au-dessus de la loi religieuse et que cette loi gêne l'homme, pourquoi ne supprimerait-il pas la loi ? Si Dieu c'est nous et si nous sommes tous frères , si personne n'a le droit de se dire notre

maitre , pourquoi obéirions-nous ? La foi est la raison des imbéciles. Ne croyons à rien et ne nous soumettons à personne.

A la bonne heure ! Voici qui est fier. Mais il va falloir se battre tous contre tous et chacun contre chacun. Voici la guerre des dieux et l'extermination des hommes ! Hélas ! hélas ! misère et sottise !... Puis encore et puis encore sottise, sottise et misère 1

Père, pardonnez-leur, disait Jésus car ils ne savent ce qu'ils font. — Gens de bon sens, qui que vous soyez, ajouterai-je, ne les écoutez pas, car ils ne savent ce qu'ils disent.

Mais alors ils sont innocents, va crier un enfant terrible. — Silence imprudent. Silence au nom du ciel ou toute morale est perdue ! Vous avez tort d'ailleurs. S'ils étaient • innocents il serait permis de faire comme eux et voudriez-vous les imiter ? Tout croire est une sottise ; la sottise ne saurait donc être innocente. S'il y a des circonstances atténuantes, c'est à Dieu seul de les apprécier.

Notre espèce est évidemment défectueuse et il semblerait à entendre parler et à voir

agir la plupart des hommes qu'ils n'ont pas assez de raison pour être sérieusement responsables. Écoutez parler à la Chambre les hommes que la France (le premier pays du monde) honore de sa confiance. Voilà l'orateur de l'opposition. Voici le champion du ministère. Chacun des deux prouve victorieusement à l'autre qu'il n'entend rien aux affaires d'État. A prouve que B est un crétin, B prouve que A est un saltimbanque. Lequel croire ? Si vous êtes blanc vous croirez A, si vous êtes rouge vous croirez B. Mais la vérité, mon Dieu ! la vérité ! — La vérité c'est que A et B sont deux charlatans et deux menteurs. Puisqu'il peut exister un doute entre l'un et l'autre; ils ont prouvé l'un contre l'autre que l'un et l'autre ne valaient rien. J'admire la preuve et je les admire tous les deux dans cette démolition mutuelle. On trouve tout ce qu'on veut dans les livres, excepté souvent ce que l'auteur a voulu y mettre. On rit de la religion comme d'une imposture et l'on envoie ses enfants à l'église. On fait parade de cynisme et l'on est supers-

titieux. Ce qu'on craint par-dessus tout , c'est le bon sens, c'est la vérité, c'est la raison.

La vanité puérole et le sordide intérêt mènent les humains par le nez jusqu'à la mort, cet oubli définitif et cette riieuse suprême. Le fond de la plupart des âmes, c'est la vanité. Or, que'est-ce que la vanité ? C'est le vide. Mufti-
 , pliez les zéros tant que vous voudrez, cela vaudra toujours zéro , entassez des riens et vous n'arriverez à rien, rien, rien. Rien; voilà le programme de la majorité des hommes.

Et ce sont là des immortels ! et ces âmes si ridiculement trompeuses et trompées sont impérissables ! Pour tous ces écerelés la vie est un piège suprême qui cache l'enfer ! Oh ! il y a certainement là-dessous un secret terrible : c'est celui de la responsabilité. Le père répond pour ses enfants, le maître pour ses serviteurs, et l'homme intelligent pour la
 . foule inintelligente. La rédemption s'accomplit par tous les hommes supérieurs, la bêtise souffre, mais l'esprit seul expie.

La douleur du ver qu'on écrase et de l'huître que l'on déchire ne sont pas des expiations.

Sache donc, ô toi qui veux être initié aux grands mystères, que tu fais un pacte avec la douleur et que tu affrontes l'enfer. Le Vautour, le Prométhéide te regarde et les Furies conduites par Mercure appréhendent des coins de bois et des clous. Tu vas être sacré, c'est-à-dire consacré au supplice. L'humanité a besoin de tes tourments.

Le Christ est mort jeune sur une croix et tous ceux qu'il a initiés ont été martyrs. Apollonius de Tyane est mort des tortures qu'il avait souffertes dans les prisons de Borne. Paracelse et Agrippa ont mené une vie errante et sont morts misérablement. Guillaume Postel est mort prisonnier. Saint-Germain et Cagliostro ont fait une fin mystérieuse et probablement tragique. Tôt ou tard il faut satisfaire au pacte soit formel soit tacite. Il faut payer l'amende imposée à tout ravisseur du fruit de l'arbre de science. Il faut se libérer de l'impôt que la nature a mis sur les miracles.

**Il faut avoir une lutte finale avec le diable
lorsqu'on s'est permis d'être Dieu.**

Eritis sicut dii m'entes bonum, et maleon.

FIN DU LIVRE SECOND

LIVRE TROISIEME

**Le Mystère sac mrdotal
ou l'art de se faire servir par les esprits**

CHAPITRE

LES FORCES ERRANTES

Un sentiment vague qu'on pourrait appeler la conscience de l'infini agite l'homme et le tourmente. Il sent en lui des forces oisives, il croit sentir s'agiter autour de lui des ennemis sans formes ou des auxiliaires inconnus. Il a souvent besoin de croire l'absurde et d'essayer l'impossible ; ou bien il se sent malade et brisé, tout lui échappe, et il voudrait tordre le désespoir pour en faire sortir une espérance nouvelle. L'amour l'a trompé, l'amitié l'a délaissé, la raison ne lui suffit plus. Un philosophe l'attristerait ; un magicien l'épouvanterait ; c'est alors qu'il lui faut un prêtre !

Le prêtre est le dompteur des hippogriffes de l'imagination et des tarasques de la fan-

LE GRAND ARCANE

taisie. Il tire une force de nos faiblesses et compose une réalité avec, nos chimères; c'est le médecin homéopathe de la folie humaine. N'est-il pas d'ailleurs plus qu'un homme ? N'a-t-il pas une mission légitime dont les titres de noblesse remontent au Calvaire ou au Sinai? Je parle ici du prêtre catholique, et de fait il n'existe que celui-là. Les juifs ont des rabbins, les musulmans, des imans; les Indiens, des brahmes ; les Chinois, des bonzes, les protestants, des ministres. Les catholiques seuls ont des prêtres, parce que seuls ils ont l'autel et le sacrifice, c'est-à-dire toute la religion.

Exercer la haute magie, c'est faire concurrence au sacerdoce catholique, c'est être un prêtre dissident. Rome est la grande Thèbes de l'initiation nouvelle. Elle remua jadis les ossements de ses martyrs pour combattre les dieux évoqués par Julien. Elle a pour cryptes ses catacombes, pour talismans ses chapelets et ses médailles, pour chaînes magiques ses congrégations, pour foyers magnétiques ses couvents, pour centres d'attraction ses codes-

sionnaires, pour moyens d'expansion ses chaires, ses imprimeries et les mandements de ses évêques; elle a son pape enfin, son pape, l'homme-Dieu rendu visible et permanent sur la terre, son pape qui peut être un sot comme le sont plus ou moins tous les fanatiques, ou un scélérat comme Alexandre VI, mais qui n'en sera pas moins le régularisateur des esprits, l'arbitre des consciences, et dans tout l'univers chrétien le distributeur légitime de l'indulgence et des pardons.

C'est insensé, allez-vous dire. — Oui, c'est presque insensé à force d'être grand. C'est presque ridicule tant cela dépasse le sublime. Quelle puissance semblable a jamais paru sur la terre ? et si elle n'existait pas qui oserait jamais l'inventer. Comment s'est produit cet effet immense ? D'où nous vient ce prodige qui semble réaliser l'impossible ? — De la concentration des forces errantes, de l'association et de la direction des instincts vagues,

- de la création conventionnelle de l'absolu dans l'espérance et dans la foi !

Criez maintenant au monstre philosophes

du dix-huitième siècle ! Le monstre est plus fort que vous et vous vaincra. Dites qu'il faut écraser l'infâme 1 disciples de Voltaire ; l'infâme ! y pensez-vous ? L'infâme inspiratrice de Vincent de Paul et de Fénelon, l'infâme qui suggère tant de sacrifices aux nobles soeurs de charité, tant de dévouements à de pauvres et chastes missionnaires ! L'infame fondatrice de tant de maisons de charité, de tant de refuges pour le repentir, de tant de retraites pour l'innocence. Si là est l'infâmie, tandis que l'honneur serait avec vos calomnies et vos injures, j'embrasse avec amour le pilori et je foule votre honneur.

Mais ce n'est pas là ce que vous voulez dire, net je ne veux pas être votre calomniateur à mon tour. Ame de Voltaire, toi que j'aurais volontiers une âme sainte; car tu préfères à toutes choses la vérité et la justice; pour toi le bon sens était Dieu et la bêtise était le diable. Tu n'as vu que l'âne dans la crèche de Bethléem. Tu as vu l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem et tu as ri des oreilles de l'âne. Cela devait fâcher Fréron.

Ah ! si tu avais connu Veillot ! Mais parlons sérieusement, car il s'agit ici de choses graves.

Le Génie du christianisme a répondu aux sarcasmes de Voltaire, ou plutôt Chateaubriand a complété Voltaire, car ces deux grands hommes sont également en dehors du catholicisme des prêtres.

Les oreilles d'âne seront indispensables tant qu'il y aura des ânes dans le monde, et il doit y avoir des ânes puisque la nature, fille de Dieu, les a créés.

Jésus-Christ a voulu avoir un âne pour monture, et c'est pour cela que le saint Pitre monte sur une mule. Sa pantoufle même s'appelle une mule, pour signifier peut-être qu'un bon pape doit être entêté jusqu'au bout des ongles des pieds. *Non possumus*, dit notre saint Père le pape Pie IX lorsqu'on lui demande des concessions et des réformes. Le pape ne dit *jamaispossumus* « nous pouvons », car cela c'est le grand arcane du sacerdoce ; tous les prêtres le savent bien, mais cela est surtout vrai tant qu'ils ne le disent pas.

Le pouvoir fondé sur les mystères doit être

un pouvoir mystérieux, autrement il n'existerait plus.

Je crois que cet homme peut quelque chose que je ne saurais définir à cause d'autre chose que je ne comprends pas ni lui non plus. Donc je dois lui obéir, car je ne saurais dire pourquoi je ne lui obéirais pas, ne pouvant nier l'existence de ce que je ne sais pas, existence que d'ailleurs il affirme avec tout autant de raison. Je sens que cela n'est pas raisonnable et j'en suis bien aise parce qu'il me dit souvent qu'il faut se défier de la raison. Seulement je trouve que cela me fait du bien et que cela me tranquillise de penser ainsi.

— Charbonnier, vous avez raison.

Amours avortées on déçues, ambitions repoussées ; colères impuissantes , ressentiments aigris, orgueil qui aspire à descendre", paresse de l'esprit que fatigue le doute, élans de l'ignorance vers l'inconnu et surtout vers • le ;nerveilleux, craintes vagues de la mort, tourments de la mauvaise conscience, besoin du repos qui nous fuit sans cesse, rêves sombres et grandioses des artistes, visions ter-

ribles de l'éternité. Voilà les forces errantes que la religion rassemble et dont elle forme une passion la plus invincible et la plus formidable de toutes : la dévotion.

Cette passion est sans frein, car rien ne peut la retenir ou la limiter, elle se fait gloire de ses excès et croit que l'Éternité commence pour elle; elle absorbe tous les sentiments, rend l'homme insensible à tout ce qui n'est pas elle et pousse le zèle de la propagande jusqu'au despotisme le plus meurtrier et jusqu'à la fureur la plus implacable. Saint Dominique et saint Pie V sont reconnus comme tels par toute l'Église et ne peuvent être reniés par un catholique soumis et de bonne foi.

On comprend combien la dévotion peut devenir un levier puissant dans la main d'une autorité qui se déclare infaillible. Donnez-moi un point d'appui hors du monde, disait Archimède, et je déplacerai la terre. Les prêtres ont trouvé un point d'appui hors de la raison personnelle et ils ont déplacé la raison de l'humanité :

Voyant que les hommes n'arrivaient pas

à la connaissance de Dieu par la science et par la raison, il nous a plu, dit le prince des apôtres, de sauver les croyants par l'absurdité de la foi ! »

Adversaires de l'Église, qu'avez-vous ici à répondre? Saint Paul parle, comme on dit, la bouche ouverte et ne prétend tromper personne.

La force religieuse du dogme est dans cette obscurité qui fait son absurdité apparente. Un dogme expliqué ce n'est plus un dogme, c'est un théorème de philosophie ou du moins un postulat. On veut toujours confondre la religion avec la philosophie, et l'on ne comprend pas que leur séparation et leur distinction, je ne dis pas leur antagonisme, est absolument nécessaire à l'équilibre de la raison.

Les astronomes pensent que les comètes ne sont errantes que relativement à notre système, mais qu'elles suivent un cours régulier allant d'un système à l'autre et décrivant une ellipse dont les foyers sont deux soleils. .

Il en est de même des forces errantes de

l'homme.

Une seule lumière ne leur suffit pas, et pour équilibrer leur essor il leur faut deux centres et deux foyers : l'un c'est la raison, et l'autre la foi.

—

CHAPITRE II

LES POUVOIRS DES PRÊTRES

Pour que le prêtre soit puissant, il faut qu'il sache ou qu'il croie. La conciliation de la science avec la foi appartient au grand hiérophante.

Si le prêtre sait sans croire, il peut être un homme de bien ou un malhonnête homme. S'il est homme de bien, il exploite la foi des autres au profit de la raison et de la justice. S'il est malhonnête homme, il exploite la foi au profit de ses cupidités, mais alors ce n'est plus un prêtre, c'est le plus vil des malfaiteurs.

S'il croit sans savoir, c'est une dupe respectable mais dangereuse que les hommes de science doivent dominer et surveiller.

Le sacerdoce et la royauté dans le christia-

nista° ne sont que des délégations. Nous sommes tous prêtres et rois; mais comme les fonctions sacerdotales et royales supposent l'action d'un seul sur une multitude, nous confions nos pouvoirs dans l'ordre temporel à un roi et dans l'ordre spirituel à un prêtre.

Le roi chrétien est prêtre comme nous tous, mais il n'exerce pas le sacerdoce.

Le prêtre chrétien est roi comme nous tous mais il ne doit pas exercer la royauté.

Le prêtre doit diriger le roi et le roi protéger le prêtre.

Le prêtre tient les clefs et le roi porte le glaive.

Le prêtre du christianisme primitif était saint Pierre et le roi était saint Paul.

Le roi et le prêtre tiennent leurs pouvoirs - du peuple, qui a été sacré roi et prêtre par l'onction sainte du baptême, application du sang divin de Jésus-Christ.

Toute la société est sauvegardée par l'équilibre de ces deux puissances.

Que demain il n'y ait plus de pape, après-demain il n'y aura plus de rois, et il n'y aura

plus personne pour régner, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre spirituel, parce que personne n'obéira plus; alors il n'y aura plus de société et les hommes s'entre-tueront.

Le pape c'est le prêtre, et le prêtre c'est le pape, car l'un est le représentant de l'autre. L'autorité du pape vient des prêtres et celle des prêtres remonte au pape. Au-dessus il n'y a que Dieu. Telle est du moins la croyance des prêtres.

Le prêtre dispose donc pour ceux qui ont confiance en lui d'une puissance divine. J'oserai même dire que son pouvoir semble être plus que divin, puisqu'il commande à Dieu même de venir et Dieu vient. Il fait plus, il crée Dieu par une parole. Par un prestige attaché à sa personne, il dépouille les hommes de leur orgueil et les femmes de leur pudeur. Il les force à venir lui raconter des turpitudes pour lesquelles les hommes se battraient si on paraissait les en soupçonner, et dont les femmes ne voudraient pas même entendre le nom ailleurs que dans le confessionnal. Mais là, elles sont en règle avec les petites infamies,

elles les disent tout bas, et le prêtre les pardonne ou leur impose une pénitence : quelques prières à dire, quelque mortification à faire, et elles s'en vont consolées. Est-ce donc trop cher que d'acheter la paix du cœur au prix d'un peu de servitude !

La religion étant la médecine des esprits impose certainement des servitudes, comme le médecin prescrit des remèdes et soumet ses malades à un régime. Personne ne peut raisonnablement contester l'utilité de la médecine, mais il ne faut pas pour cela que les médecins veuillent forcer les gens bien portants à se soigner et à se purger.

Ce serait un plaisant spectacle (le voir Je président *de* l'Académie de médecine lancer des encycliques contre tous ceux qui vivent sans rhubarbe, et mettre au ban de la société ceux qui prétendent, avec de la sobriété et de l'exercice, pouvoir se passer du médecin. Mais, de bouffonne la scène deviendrait tragique sans être moins énormément ridicule si le gouvernement, appuyant les prétentions du doyen, laissait seulement le choix aux

4.8 L1 GRAND ARCANE

réfractaires entre la seringue de Purgon et le fusil Chassepot. La liberté de régime est aussi inviolable que la liberté de conscience.

Vous me direz peut-être qu'on ne consulte pas les fous avant de leur administrer des douches. J'en conviens; mais prenez garde, ceci tournerait contre vous. Les fous sont en opposition avec la raison commune. Ils ont (les croyances exceptionnelles et des extravagances qu'ils veulent imposer et qui les rendent furieux. Ne nous donnez pas à penser qu'il faudrait répondre par des douches *obligatoires* aux défenseurs du *Syllabus*.

La puissance du prêtre est toute morale et ne saurait s'imposer par la force. Mais d'un autre côté, et par une juste compassion, la force ne peut rien pour la détruire. Si vous tuez un prêtre vous faites un martyr. Faire un martyr, c'est poser la première pierre d'un autel, et tout autel produit des séminaires de prêtres. Renversez un autel et avec ses pierres dispersées on en construira vingt que vous ne renverserez pas. La religion n'a pas été inventée par les hommes, elle est fatale, c'est-

à-dire providentielle elle s'est produite d'elle-même pour satisfaire au besoin des hommes et c'est ainsi que Dieu l'a voulue et révélée.

Le vulgaire y croit parce qu'il ne la comprend pas et parce qu'elle semble être assez absurde pour le subjuguier et lui plaire, et moi j'y crois parce que je la comprends et parce que je me trouverais absurde de ne pas y croire.

C'est moi, ne craignez rien; dit le Christ on marchant sur les flots au milieu de la tempête.

— Seigneur, si c'est vous, dit saint Pierre, ordonnez que j'aie à vous en marchant aussi sur les flots.

— Viens ! répond le Sauveur, et saint Pierre marcha sur la mer. Tout à coup le vent s'élève plus furieux, les vagues se balancent et l'homme a peur; aussitôt il enfonce, et Jésus le retenant et le soulevant par la main lui dit « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? »

CHAPITRE III

L'ENCHAINEMENT DU DIABLE

Le plaisir est un ennemi qui doit fatalement devenir notre esclave ou notre maître. Pour le posséder il faut combattre, et pour en jouir il faut l'avoir vaincu .

Le plaisir est un esclave charmant, mais c'est un maître cruel, impitoyable et meurtrier. Ceux qu'il possède il les fatigue, il les use, il les tue, après avoir trompé tous leurs désirs et trahi toutes leurs espérances. La servitude d'un plaisir s'appelle une passion. La domination sur un plaisir peut s'appeler une puissance.

La nature a mis le plaisir près du devoir ; si nous le séparons du devoir il se corrompt et nous empoisonne. Si nous nous attachons au

devoir, le plaisir ne s'en séparera plus, il nous suivra et sera notre récompense. Le plaisir est inséparable du bien. L'homme de bien peut souffrir, il est vrai, mais pour lui un plaisir immense se dégage de la douleur. Job sur son fumier reçoit la visite de Dieu qui le console et le relève, tandis que Nabuchodonosor sur son trône se courbe sous une main fatale qui

- lui prend sa raison et le change en bête. Jésus
- expirant sur la croix pousse un cri di) triomphe comme s'il sentait sa résurrection prochaine, •
- tandis que Tibère à Caprée, au milieu de ses criminelles délices trahit les angoisses de son âme et avoue dans une lettre au sénat qu'il se sent mourir tous les jours !

Le mal n'a de prise sur nous que par nos vices et par la peur qu'il nous inspire. Le diable poursuit ceux qui ont peur de lui et fuit devant ceux qui le méprisent. Bien faire et ne rien craindre, c'est l'art d'enchaîner le démon.

Mais nous ne faisons pas ici un traité de morale. Nous révélons les secrets de la science magique appliquée à la médecine des esprits.

Il faut donc dire quelque chose des possessions et des exorcismes.

Nous avons tous en nous-mêmes le sentiment d'une double vie. Les luttes de l'esprit contre la conscience, du désir contre le sentiment généreux, de la hôte, en un mot, contre la créature intelligente, les faiblesses de la volonté entraînée souvent par la passion, les reproches que nous nous adressons, la défiance de nous-mêmes, les rêves que nous poursuivons tout éveillés; tout cela semble nous révéler en nous-mêmes la présence de deux personnes de caractère différent dont l'une nous exhorte au bien tandis que l'autre voudrait nous entraîner au mal.

De ces inquiétudes naturelles et notre double nature, on a conclu à l'existence de deux anges attachés à chacun de nous, l'un bon l'autre mauvais, toujours présents, l'un à notre droite et l'autre à notre gauche. Ceci est purement et simplement du symbolisme, mais nous avons dit, et ceci est un arcane de la science, que l'imagination de l'homme est assez puissante pour donner des formes

passagèrement réelles aux êtres qu'affirme son verbe. Plus d'une religieuse a vu et touché son bon ange; plus d'un ascète s'est pris corps à corps et s'est réellement battu avec son démon familier.

Dans les visions que nous avons provoquées ou qui procèdent d'une disposition malade, nous nous apparaissent à nous-mêmes sous . les formes que prête à notre imagination exaltée une projection magnétique. Et quelquefois aussi certains malades ou certains • maniaques peuvent projeter des forces qui aimantent les objets soumis à leur influence, en sorte que ces objets semblent se déplacer et se mouvoir d'eux-mêmes.

Ces productions d'images et de forces, n'étant pas dans l'ordre habituel de la nature, procèdent toujours de quelque disposition malade qui peut devenir tout à coup contagieuse par les effets de l'étonnement, de la frayeur, ou de quelque disposition mauvaise.

Les prodiges alors redoublent, : _ •, ± tout semble être entraîné par le vertige de la démence. De pareils phénomènes sont évidem-

ment des désordres, ils sont produits par le magnétisme du mal, et le vulgaire aurait raison, s'il admettait la définition que nous avons donnée, de les attribuer au démon.

Ainsi se sont produits les miracles des convulsionnaires de saint Médard, des trembleurs des Cévennes et de tant d'autres. Ainsi se produisent les singularités du spiritisme; au centre de tous ces cercles, à la tête de tous ces courants, il y avait des exaltés et des malades. Grâce à l'action du courant et à la pression des cercles, les malades peuvent devenir incurables et les exaltés deviennent fous.

Quand l'exaltation visionnaire et le dérèglement magnétique se produisent à l'état chronique chez un malade, il est obsédé ou possédé suivant la gravité du mal.

Le sujet dans cet état est atteint d'une sorte de somnambulisme contagieux, il rêve tout éveillé, croit et produit jusqu'à un certain point l'absurde autour de lui, fascine les yeux et trompe les sens des personnes impressionnables qui l'entourent. C'est alors que la superstition triomphe et que l'action du diable

devient évidente. Elle est évidente, en effet, mais le diable n'est pas ce qu'on croit. On pourrait définir la magie, la science du magnétisme universel, mais ce serait prendre l'effet pour la cause. La cause, nous l'avons dit, c'est la lumière principiante de *l' od, l'ob et l' aour* des Hébreux. Mais revenons au magnétisme dont les grands secrets ne sont pas encore connus et révélons-en les futurs théorèmes.

I

Tous les êtres vivants sous une forme sont polarisés pour aspirer et respirer la vie universelle.

II

Les forces magnétiques dans les trois règnes sont faites pour s'équilibrer par la puissance des contraires.

III

L'électricité n'est que la chaleur spéciale qui produit la circulation du magnétisme.

1V

Les médicaments ne guérissent pas les maladies par l'action propre de leur substance; mais par leurs propriétés magnétiques.

V

Toute plante est sympathique à un animal et antipathique à l'animal contraire. Tout animal est sympathique à un homme et antipathique à un autre. La présence d'un animal peut changer le caractère d'une maladie.

Plus d'une vieille fille deviendrait folle si elle n'avait pas un chat, et sera presque raisonnable si, avec la possession d'un chat, elle fait concilier celle d'un chien.

VI

Il n'est pas une plante, pas un insecte, pas un caillou qui ne cache une vertu magnétique et qui ne puisse servir, soit à la bonne, soit à la mauvaise influence de la • volonté humaine.

VII

L'homme a la puissance naturelle de soulager ses semblables, par la volonté, par la parole, par le regard et par les signes. Pour exercer cette puissance, il faut la connaître et te y croire.

Toute volonté non manifestée par un signe est une volonté oisive. Il y a des signes directs et des signes indirects, Le signe direct a plus de puissance parce qu'il est plus rationnel ; mais le signe indirect est toujours un signe ou une action correspondante à l'idée, et comme tel il peut réaliser la volonté. Mais le signe indirect n'est effectif que quand le signe direct est impossible.

IX

Toute détermination à l'action est une projection magnétique. Tout consentement à une action est une attraction de magnétisme.

Tout acte
consenti est un pacte. Tout pacte est une
obligation libre d'abord, fatale ensuite.

X

Pour agir sur les autres sans se lier soi-même, il faut être dans cette indépendance parfaite qui appartient à Dieu seul. L'homme peut-il être Dieu ? — Oui, par participation !

XI

Exercer une grande puissance sans être parfaitement libre, c'est se vouer à une grande fatalité. C'est pour cela qu'un sorcier, ne peut guère se repentir et qu'il est nécessairement damné.

XII

La puissance du mage et celle du sorcier sont la même; seulement le mage se tient à l'arbre lorsqu'il coupe la branche, et le sorcier est suspendu à la branche même qu'il veut couper.

XIII

Disposer des forces exceptionnelles de la

nature, c'est se mettre hors la loi. C'est par conséquent se soumettre au martyre si l'on est juste, et on ne l'est pas, à un légitime supplice.

XIV

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

- est une inscription paradoxale seulement dans
- la forme. La police de tel ou tel lieu appartient au roi, et tant que le roi est roi, Dieu ne peut se mettre en contravention avec sa police. Dieu peut jeter au fumier les mauvais papes et les mauvais rois, mais il ne peut s'opposer aux lois régnautes. Donc tout miracle qui se fait contre l'autorité spirituelle et légale du pape ou contre l'autorité temporelle et légale du roi ne vient *pas de Dieu*, mais du diable.

Dieu dans le monde, c'est l'ordre et l'autorité; Satan, c'est le désordre et Panaichie. Pourquoi est-il non seulement permis mais glorieux de résister à un tyran? c'est que le tyran est un anarchiste qui a usurpé le pouvoir. Voulez-vous donc lutter victorieusement

contre le mal? soyez la personnification du bien. Voulez-vous vaincre l'anarchie ? soyez le bras de l'autorité, Voulez-vous enchaîner Satan? soyez la puissance de Dieu.

Or la puissance de Dieu se manifeste dans l'humanité par deux forces : la foi collective et l'incontestable raison.

Il y a donc deux sortes d'exorcismes infail-
libles, ceux de la raison et ceux de la foi. La loi commande aux fantômes dont elle est la reine parce qu'elle est leur mère, et ils s'éloignent pour un temps. La raison souffle sur eux au nom de la science et ils disparaissent pour toujours.

CHAPITRE 1V

LE SURNATUREL ET LE DIVIN

Ce que le vulgaire appelle surnaturel, c'est ce qui lui paraît contre nature.

La lutte contre la nature est le rêve insensé des ascètes ; comme si la nature n'était pas la loi même de Dieu.

Ils ont appelé concupiscence les attraits légitimes de la nature. Ils ont lutté contre le sommeil, contre la faim et la soif, contre les désirs de l'amour. Ils ont lutté non pas seulement pour le triomphe des attraits supérieurs, mais dans la pensée que la nature est corrompue et que la satisfaction de la nature est un mal. Il s'en est suivi d'étranges aberrations. L'insomnie a créé le délire, le jeûne a creusé les cerveaux et les a remplis de fantômes, le

célibat forcé a fait renaître de monstrueuses impuretés.

Les incubes et les succubes ont infesté les cloîtres. Le priapisme et l'hystérie ont créé dès cette vie un enfer pour les moines sans vocation et pour les nonnes présomptueuses.

Saint Antoine et sainte Thérèse ont lutté contre de lubriques fantômes; ils ont assisté en imagination à des orgies dont l'antique Babylone n'eût pas eu l'idée.

Marie Alacoque et Messaline ont souffert les mêmes tourments : ceux du désir exalté au delà de la nature et qu'il est impossible de satisfaire.

Il y avait toutefois entre elles cette différence, que si Messaline eût pu prévoir Marie Alacoque elle en eût été jalouse.

Résumer tous les hommes en un seul, comme Caligula dans sa soif de sang eût voulu le faire, et voir cet homme des hommes ouvrir sa poitrine et lui donner son cœur tout sanglant et tout brûlant à adorer, et à adorer pour la consoler de n'être jamais rassasiée d'amour, quel rêve c'eût été pour Mesialine !

L'amour, ce triomphe de la nature, ne peut lui être ravi sans qu'elle s'irrite. Lorsqu'il croit devenir surnaturel il devient contre nature et la plus monstrueuse des impuretés est celle qui profane et prostitue en quelque sorte l'idée de Dieu. Ixion s'attaquant à Junon et épuisant sa force virile sur une nuée vengeresse était dans la haute philosophie symbolique des anciens, la figure de cette passion _sacrilège punie dans les enfers par des noeuds de serpents qui l'attachaient à une roue et la faisaient tourner dans un vertige *éternel*. La passion érotique, détournée de son objet légitime et exaltée jusqu'au désir insensé de faire en quelque sorte violence à l'infini, est la plus furieuse des aberrations de l'âme, et comme la démente du marquis de Sade elle a soif de tortures et de ung. La jeune fille déchirera son sein avec des tissus de fer, l'homme épuisé, égaré par les jeûnes et les veilles, s'abandonnera tout entier aux délices dépravées d'une flagellation pleine de sensations étranges, puis à force *de* fatigue viendront les heures d'un sommeil plein de rêves énervants.

De ces excès résulteront des maladies qui seront le désespoir de la science. Tous les sens perdront leur usage naturel pour prêter leur concours à des sensations mensongères, des stigmates plus effrayants que ceux de la syphilis ; creuseront dans les mains, dans les pieds, et autour de la tête, des plaies au suintement intermittent et profondément douloureux. Bientôt la victime ne verra plus, n'entendra plus, ne prendra plus de nourriture, et restera plongée dans un idiotisme profond dont elle ne sortira que pour mourir, à moins qu'une réaction terrible ne s'opère et ne se manifeste par des accès d'hystérisme ou de priapisme, qui feront croire à l'action directe du démon.

Malheur alors aux Urbain Grandier et aux Gaufridy Les fureurs des bacchantes qui ont mis en *pièces* Orphée n'auront *été* que des jeux innocents comparés à la rage des pieuses colombes du Seigneur livrées à la furie d'amour !

Qui nous racontera les indicibles romans de la cellule du chartreux ou du petit lit soli-

taire où semble dormir la religieuse cloîtrée. Les jalousies de l'époux divin, ses abandons qui rendent folle, ses caresses qui donnent soif d'amour ! Les résistances du succube couronné d'étoiles. Les dédains de la Vierge reine des auges, les complaisances de Jésus-Christ !

Oh ! les lèvres qui ont bu une fois à cette coupe fatale restent altérées et tremblantes.

- Les coeurs brûlés une fois par ce délire trouvent sèches et insipides les sources réelles de l'amour. Qu'est-ce en effet qu'un homme pour la femme qui a rêvé un Dieu ? Qu'est-ce que la femme pour l'homme dont le coeur a palpité pour la beauté éternelle ? Ah ! pauvres insensés, ce n'est plus rien pour vous et c'est tout cependant; car c'est la réalité, la raison, la vie.

Vos rêves ne sont que des rêves, vos fantômes que des fantômes. Dieu, la loi vivante, Dieu, la sagesse suprême, n'est point le complice de vos folies ni l'objet possible de vos passions désespérées, un poil tombé de la barbe d'un homme, un seul cheveu perdu par une femme réelle et vivante sont quelque

chose de meilleur et de plus positif que vos dévorantes chimères. Aimez-vous les uns les autres et adorez Dieu.

La véritable adoration de Dieu n'est pas l'anéantissement de l'homme dans l'aveuglement et le délire; c'en est au contraire l'exaltation paisible dans la lumière de la raison. Le véritable amour de Dieu n'est pas le cauchemar de saint Antoine ; c'est au contraire la paix profonde, cette tranquillité qui résulte de l'ordre parfait. Tout ce que l'homme croit surnaturel dans sa propre vie est contre nature, et tout ce qui est contre nature offense Dieu. Voilà *ce* qu'un vrai sage doit bien savoir

Rien n'est surnaturel pas même Dieu, car la nature le démontre. La nature est sa loi, sa pensée ; la nature est lui-même, et s'il pouvait donner des démentis à la nature il pourrait attenter à sa propre existence. Le miracle, prétendu divin, s'il sortait de l'ordre éternel, serait le suicide de Dieu.

Un homme peut naturellement guérir les autres puisque Jésus-Christ., les saints et les

magnétiseurs l'ont fait et le font encore tous les jours. Un homme peut s'élever de terre, marcher sur l'eau, etc; il peut tout ce que Jésus a pu et c'est lui-même qui le dit : Ceux qui croiront feront les choses que je fais et des choses plus grandes encore.

Jésus a ressuscité des morts, mais il n'a jamais évoqué des âmes. Ressusciter un homme c'est le guérir de la léthargie qui précède ordinairement la mort. L'évoquer après sa mort c'est imprimer à la vie un mouvement rétrograde, c'est violenter la nature, et Jésus ne le pouvait pas.

Le miracle divin, c'est la nature qui obéit à la raison; le miracle infernal, c'est la nature qui semble se désordonner pour obéir à la folie. Le vrai miracle de la vie humaine, c'est le bon sens, c'est la raison patiente et tranquille c'est la sagesse qui peut croire sans péril parce qu'elle sait douter sans amertume et sans colère, c'est la bonne volonté persévérante qui cherche, qui étudie et qui attend. C'est Rabelais qui célèbre le vin, boit souvent de l'eau, remplit tous les devoirs d'un

bon curé et écrit son *Paniag•uel*. Un jour que Jean de la Fontaine avait mis ses bas à l'envers, il demandait sérieusement si saint Augustin avait autant d'esprit que Rabelais. Retournez vos bas, bon La Fontaine, et gardez-vous à l'avenir de faire de semblables questions; peut-être M. de Fontenelle est-il assez fin pour vous comprendre, mais il n'est certainement pas assez hardi pour vous répondre.

Tout ce qu'on prend pour Dieu n'est pas Dieu et tout ce qu'on prend pour diable n'est pas le diable.

Ce qui est divin échappe à l'appréciation de l'homme et surtout de l'homme vulgaire. Le beau est toujours simple, le vrai semble ordinaire et le juste passe inaperçu parce qu'il ne choque personne. L'ordre n'est jamais remarqué; c'est le désordre qui attire l'attention parce qu'il est encombrant et criard. Les enfants sont pour la plupart insensibles à l'harmonie, ils préfèrent le tumulte et le bruit; c'est ainsi que, dans la vie, bien des gens

cherchent le drame et le roman. Ils

dédaignent le beau soleil et rêvent les splendeurs de la foudre, ils ne s'imaginent la vertu qu'avec la ciguë et Caton eût vécu libre; mais s'ils eussent été de vrais sages le monde les eût-il connus?

Saint Martin ne le croyait pas, lui qui donnait le nom de philosophes inconnus aux initiés à la vraie sagesse. Se taire est une des . grandes lois de l'occultisme. Or se taire c'est se cacher. Dieu c'est la toute-puissance qui se cache et Satan, c'est l'impuissance vaniteuse qui cherche toujours à se montrer.

CHAPITRE V

LES RITES SACRÉS ET LES RITES MAUDITS

Il est raconté dans la Bible que deux prêtres ayant mis un feu profane dans leurs encensoirs furent dévorés devant l'autel par une explosion jalouse du feu sacré. Cette histoire est une menaçante allégorie.

Les rites, en effet, ne sont ni indifférents ni arbitraires . Les rites efficaces sont les rites consacrés par l'autorité légitime, et les rites profanés produisent toujours un effet contraire à celui que le téméraire opérateur se propose.

Les rites des anciennes religions débordées et annulées par le christianisme sont des rites profanes et maudits pour quiconque ne

croit pas sérieusement à la vérité de ces religions aujourd'hui proscrites.

Ni le Judaïsme ni les autres grands cultes de l'Orient n'ont dit encore leur dernier mot. Ils sont condamnés, mais ils ne sont pas encore jugés, et jusqu'au jugement leur protestation peut être considérée comme légitime.

Les rites laissés en arrière par la marche du progrès religieux sont par cela même profanés et en quelque sorte maudits. On pourra comprendre plus tard les grandeurs encore ignorées du dogme judaïque, mais le monde chrétien ne reviendra pas pour cela à la circoncision.

Le schisme de Samarie était un retour vers le symbolisme de l'Égypte, aussi n'en est-il rien resté et les dix tribus ont disparu mélangées aux nations et absorbées à jamais par elles.

Les rites des grimoires hébreux déjà condamnés par la loi de Moïse, appartiennent au culte des patriarches qui offraient des victimes sur les montagnes en évoquant des

visions. C'est un crime que de vouloir recommencer le sacrifice d'Abraham.

Les chrétiens catholiques et orthodoxes ont seuls établi un dogme et fondé un culte; les hérétiques et les sectaires n'ont su que nier, supprimer et détruire. Ils nous ramènent au déisme vague et à la négation de toute religion révélée, ce qui repousse Dieu dans une si profonde obscurité, que les hommes ne sont plus guère intéressés à savoir si véritablement il existe.

En dehors des affirmations magistrales et positives de Moïse et de Jésus Christ touchant la Divinité, tout n'est plus que doutes, hypothèses et fantaisie.

Pour les anciens peuples qui haïssaient les Juifs et que les Juifs détestaient, Dieu n'était autre-chose que le génie de la nature, gracieux comme le printemps, terrible comme la tempête, et les mille transformations de ce protégé avaient peuplé d'une grande multitude de dieux les divers panthéons du monde.

Mais au dessous de tout régnait le destin c'est-à-dire la fatalité. Les dieux des anciens

n'étaient que des forces naturelles. La nature elle-même était le grand panthée. Les conséquences fatales d'un pareil dogme devaient être le matérialisme et l'esclavage.

Le Dieu de Moïse et de Jésus-Christ est un. Il est esprit; il est éternel, indépendant, immuable et infini; il peut tout, il a *créé* toutes choses et il les gouverne toutes. Il a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Il est notre seul père et notre seul maître. Les conséquences de ces dogmes sont le spiritualisme et la liberté.

- . De cet antagonisme dans les idées, on a conclu mal à propos un antagonisme dans les choses. On a fait du panthée un ennemi de Dieu, comme si le panthée existait réellement ailleurs. que dans l'empire même de Dieu. On fait de la nature une puissance révoltée ; on a appelé l'amour Satan; on a donné à la matière un esprit qu'elle ne saurait avoir, et par la loi fatale de l'équilibre il en est résulté qu'on a matérialisé les dogmes religieux. De ce conflit est sorti un contresens, ou peut-être un
- malentendu immense : c'est qu'on a réclamé

174 LE GRAN' ARCANE

la liberté de l'homme au nom de la fatalité qui l'enchaîne et un asservissement au nom de Dieu qui seul peut et veut l'affranchir. De cette perversité de jugement, la conséquence est un incroyable malaise et une sorte de paralysie morale parce qu'on voit partout des écueils.

J'avoue qu'entre Proudhon et Veuillot, je ne me sens même pas une velléité de choisir.

Les religions mortes ne revivent jamais, et comme l'a dit Jésus-Christ, on ne met pas le vin nouveau dans de vieux vases. Quand les rites deviennent inefficaces, le sacerdoce disparaît. Mais à travers toutes les transformations religieuses se sont conservés les rites secrets de la religion universelle, et c'est dans la raison et dans la valeur de ces rites que consiste encore le grand secret de la franc-maçonnerie.

Les symboles maçonniques, en effet, constituent dans leur ensemble une synthèse religieuse qui manque encore au sacerdoce catholique romain. Le comte Joseph de Mais-

tre le sentait instinctivement; et lorsque dans son épouvante de voir le monde sans religion il aspirait à une alliance prochaine entre la science et la foi, il tournait involontairement les yeux vers les portes enteouvertes de roccultisme.

Maintenant l'occultisme maçonnique n'existe plus, et les portes de l'initiation sont ouvertes à deux battants. Tout a été divulgué, tout a été écrit. Le *Tuileur* et les rituels maçonniques se vendent à qui veut les acheter. Le Grand-Orient n'a plus de mystères, ou du moins il n'en a pas plus pour les profanes que pour les initiés; mais les rites maçonniques inquiètent encore la cour de Rome, parce qu'elle sent qu'il y a là une puissance qui lui échappe.

Cette puissance, c'est la liberté de la conscience humaine, c'est la morale essentielle, indépendante de chaque culte. C'est le droit de n'être ni maudit ni voué à la mort éternelle parce qu'on se passe du ministère des prêtres, ministère née-Asaire seulement pour ceux qui en sentent le besoin, respectable pour tous

quand il s'offre sans s'imposer, horrible lorsqu'on en abuse.

C'est par la malédiction que l'Église donne de la puissance à ses ennemis. L'excommunication injuste est une espèce de sacre. Jacques de Molay, sur son bûcher, était le juge du pape et du roi. Savonarole, brûlé par Alexandre VI était alors le vénérable vicaire et le représentant de Jésus-Christ, et lorsqu'on refusait les sacrements aux prétendus jansénistes, le diacre Pâris faisait des miracles.

Deux sortes de rites peuvent donc être efficaces en magie : les rites sacrés et les rites maudits, car la malédiction est une consécration négative. L'exorcisme fait la possession, et l'Église infallible crée en quelque sorte le diable lorsqu'elle entreprend de le chasser. .

L'Église catholique romaine reproduit d'une manière exacte l'image de Dieu telle que font dépeinte avec tant de génie les auteurs du *Siphra Dzenititta*, expliqué par Rabbi Schiméon et ses disciples. Elle a deux faces, l'une de lumière et l'autre d'ombre, et l'harmonie pour elle résulte de l'analogie des

contraires. La face de lumière, c'est la figure douce et souriante de Marie. La face d'ombre, c'est la grimace du démon. J'ose dire franchement au démon ce que je pense de sa grimace, et je ne crois pas en cela offenser l'Église nia mère. Si pourtant elle condamnait ma témérité ; si une décision d'un futur concile affirmait que le diable existe personnellement, je me soumettrais en vertu même de mes principes. J'ai dit que le verbe crée ce qu'il affirme; or l'Église est dépositaire de l'autorité du verbe; quand elle aura affirmé l'existence non seulement réelle mais personnelle du diable, le diable existera personnellement, l'Église romaine l'aura créé.

Les madones qui font des miracles ont toute la figure noire, parce que la multitude aime à regarder la religion de son côté ténébreux. Il en est des dogmes comme des tableaux puissamment éclairés : si vous atténuez les ombres, vous affaiblissez les lumières.

La hiérarchie des lumières, voilà ce qu'il faut rétablir dans l'Église au lieu de la hiérarchie des influences temporelles. Que la

science soit rendue au clergé, que l'étude approfondie de la nature redresse et dirige l'exégèse. Que les prêtres soient des hommes mûrs et éprouvés par les luttes de la vie. Que les évêques soient supérieurs aux prêtres On sagesse et en vertu. Que le pape soit le plus savant et le plus sage des évêques, quo les prêtres soient élus par le poulie, les évêques par les prêtres et le pape par les évêques. Qu'il y ait pour le sacerdoce une initiation progressive. Que les sciences occultes soient étudiées par les aspirants au saint ministère, et surtout cette grande Kabbale judaïque qui est la clef de tous les symboles. Alors seulement la vraie religion universelle sera révélée, et la catholicité de tous les âges et de tous les peuples remplacera ce catholicisme absurde et haineux, ennemi du progrès et de la liberté, qui lutte encore dans le monde contre la vérité et la justice, mais dont le règne est passé pour toujours.

Dans l'Église actuelle comme dans le judaïsme du temps de Jésus-Christ, l'ivraie

se trouve mêlée avec le bon grain, et de peur

d'arracher le froment on n'ose pas toucher à l'ivraie. L'Église expie ses propres anathèmes, elle est maudite parce qu'elle a maudit. Le glaïve qu'elle a tiré s'est retourné contre elle, comme le maître l'avait prédit.

Les malédictions appartiennent à l'enfer et les anathèmes sont les actes de la papauté de Satan. Il faut les renvoyer au grimoire

- d'Honorius. La véritable Église de Dieu prie
- pour les pécheurs et n'a garde de les maudire.

On blâme les pères qui maudissent leurs enfants, mais jamais on n'a pu admettre qu'une mère ait maudit les siens. Les rites de l'excommunication usités dans les temps barbares étaient ceux des envoûtements, de la magie noire, et *ce* qui le prouve, c'est qu'on voilait les choses saintes et qu'on éteignait toutes les lumières comme pour rendre hommage aux ténèbres. Alors on excitait les peuples à la révolte contre les rois, on prêchait l'extermination et la haine, on mettait les royaumes en interdit, et on agrandissait par tous les moyens possibles le courant magnétique du mal. Ce courant est devenu un tour-

billon qui ébranle le siège de Pierre, mais l'Église triomphera par l'indulgence et le pardon. Un jour viendra où les derniers anathèmes d'un concile œcuménique seront ceux-ci : Maudite soit la malédiction, que les anathèmes soient anathèmes, et que tous les hommes soient bénis ! — Alors on ne verra plus d'un côté l'humanité, de l'autre l'Église. Car l'Église embrassera l'humanité, et quiconque sera dans l'humanité ne pourra être hors de l'Église.

Les dogmes dissidents ne seront considérés que comme des ignorances. La charité fera une douce violence à la haine, et nous resterons unis par tous les sentiments d'une fraternité sincère avec ceux mêmes qui voudraient se séparer de nous. Là Religion alors aura conquis le monde, et les Juifs nos pères et nos frères salueront avec nous le règne spirituel du Messie. Tel sera sur la terre, maintenant si désolée et si malheureuse, le second avènement du Sauveur, la manifestation de la grande catholicité, et le triomphe du messianisme, notre espérance et notre foi !...

CHAPITRE VI

DE LA DIVINATION

On peut deviner de deux manières par sagacité ou par seconde vue.

La sagacité, c'est la juste observation des faits avec la déduction légitime des effets et des causes.

La seconde vue est une intuition spéciale, semblable à celle des somnambules lucides qui lisent le passé, le présent et l'avenir dans la lumière universelle, Edgar Poe somnambule lucide de l'ivresse parle dans ses contes d'un certain Auguste Dupin qui devinait les pensées et découvrait les mystères des affaires les plus embrouillées par un système tout spécial d'observations et de déductions.

Il serait à désirer que Messieurs les juges

d'instruction fussent bien initiés au système d'Auguste Dupin.

Souvent certains indices négligés comme insignifiants conduiraient, si l'on en tenait compte, à la découverte de la vérité. Cette vérité serait parfois étrange, inattendue, invraisemblable, comme dans le conte d'Edgar Poe intitulé : *Double assassinat dans la rue de la Morgue*. Que dirait-on, par exemple, si l'on apprenait un jour que l'empoisonnement de M. Lafarge n'est imputable à personne, que l'auteur de cet empoisonnement était somnambule et que frappée de craintes vagues (si c'était une femme) elle allait furtivement dans* la fausse lucidité de son sommeil, substituer, mélanger l'arsenic, le bicarbonate de soude et la poudre de gomme jusque dans les boîtes de Marie Capelle, croyant dans son rêve rendre impossible cet empoisonnement dont elle avait peur peut-être pour son fils.

Certes nous faisons ici une hypothèse inadmissible après la condamnation, mais qui avant le jugement eût mérité peut-être d'être examinée avec soin en partant de ces données :

1° Que madame Lafarge mère parlait sans cesse d'empoisonnement et se défiait de sa bru, qui, dans une lettre malencontreuse, s'était vantée de posséder de l'arsenic ;

2° Que cette même dame ne se déshabillait jamais et gardait même son châle pour dormir ;

3° Qu'on entendait la nuit *des* bruits extraordinaires dans cette vieille demeure *du* Glan-dier ;

4° Que l'arsenic était répandu partout dans la maison, sur les meubles, dans les tiroirs, sur les étoffes, d'une manière qui exclut toute intelligence et toute raison ;

5° Qu'il avait de l'arsenic mêlé à de la poudre de gomme dans une boîte que Marie Capelle remit elle-même à sa jeune amie Emma Pontier, comme contenant la gomme dont elle se servait pour elle-même, et qu'elle convenait d'avoir mêlé aux boissons de M. Lafarge.

Ces circonstances si singulières eussent sans doute exercé la sagacité d'Auguste Dupin et de Zadig, mais n'ont dû faire aucune impression sur des jurés et sur des juges mor-

tellement prévenus contre l'accusée par la triste évidence du vol des diamants. Elle fut donc condamnée et bien condamnée, puisque la justice a toujours raison ; mais on sait avec quelle énergie la malheureuse protesta jusqu'à la mort et de quelles honorables sympathies elle fut entourée jusqu'à ses derniers moments.

Un autre condamné, moins séduisant sans • doute, protesta aussi devant la religion et devant la société au moment terrible de la mort ; ce fut le malheureux Léotade, atteint et convaincu du meurtre et du viol d'une enfant, Edgar Poë eût pu faire de cette tragique histoire un de ses contes saisissants ; il eût changé les noms des personnages et eût placé la scène en Angleterre ou en Amérique, et voici ce qu'il eût fait dire à Auguste Dupin :

L'enfant est entrée dans la maison d'éducation, l'on ne l'a plus vue reparaître, le portier qui fermait toujours la porte avec une clef ne s'est absenté qu'une minute. A son retour, l'enfant n'était plus là, mais elle avait laissé la porte enteouverte.

On retrouva le lendemain la malheureuse petite dans le cimetière, près du mur des jardins du pensionnat. Elle était morte et paraissait avoir été assommée à coups de poing, ses oreilles avaient été déchirées, et elle portait les marques d'un viol tout à fait anormal : c'étaient des déchirures effrayantes à voir, (lu reste aucune des traces spéciales que devait y laisser le viol accompli par un homme.

Elle ne semblait pas d'ailleurs être tombée là, mais y avoir été déposée. Ses vêtements étaient arrangés sous elle et autour d'elle. Ils étaient secs, bien qu'il eût plu toute la nuit; on devait l'avoir apportée là dans un sac vers le matin, soit par la porte, soit par la brèche du cimetière. Ses vêtements étaient souillés de déjections alvines dans lesquelles il semblait qu'on l'eût roulée.

Voici ce qui avait dû se passer. La jeune fille en entrant dans le parloir, avait été prise d'un besoin subit pour le satisfaire. Elle s'était glissée dehors par la porte restée entr'ouverte, personne ne la vit et ce fut une fatalité.

Elle chercha, du côté du cimetière, une

allée obscure où elle fut surprise par quelque méchante femme, dont on avait peut-être sali souvent la porto et qui était aux aguets, jurant de faire un mauvais parti à celui ou à celle qu'elle y surprendrait.

Elle ouvre brusquement la porte, tombe à coups de poing sur l'enfant dont elle meurtrit le visage, lui arrache à demi les oreilles, la roule dans ses déjections, puis elle s'aperçoit que l'infortunée ne bouge plus. Elle voulait seulement la battre et elle l'a tuée,

Que fera-t-elle du cadavre ? ou de ce qu'elle croit un cadavre, car la pauvre enfant assommée n'est peut-être qu'évanouie. Elle la cache dans un sac, puis elle sort et entend dire qu'on cherche une jeune apprentie entrée dans le pensionnat et qu'on n'a pas vue sortir.

Une idée horrible s'empare d'elle, il faut à tout prix détourner les soupçons, il faut que la victime soit trouvée au pied du mur du pensionnat et qu'un viol simulé rende impossible l'idée d'attribuer le crime à une femme.

Le viol est donc simulé à l'aide d'un bâton,

et c'est peut-être dans cette dernière et atroce douleur que la pauvre évanouie expire.

La nuit venue, la mégère porte son sac dans le cimetière, dont elle sait ouvrir la porto mal fermée en faisant jouer le pêne avec une lame de couteau. Elle a soin, en se retirant à reculons, d'effacer les traces de ses pas, et referme soigneusement la porte.

Cette hypothèse, continuerait Dupin, explique seule toutes les circonstances en apparence inexplicables de cette épouvantable histoire.

Eu effet, si l'économe du pensionnat eût violé la jeune fille, il eût cherché à étouffer ses cris et non les provoquer en lui tirant violemment les oreilles et en la meurtrissant de coups. Si elle eût crié ses cris eussent été entendus, r asque le grenier désigné comme le seul lieu possible du crime dans l'intérieur de la maison est percé de jours de souffrance sur la cour d'une caserne pleine de soldats et presque à la hauteur de la guérite du factionnaire.

L'accusé d'ailleurs a été vu toute la journée vaquant paisiblement à toutes les fonctions de son emploi. Son alibi à l'heure du crime

est même attesté par ses confrères ; mais à cause de quelques méprises et de quelques tergiversations, on les accuse & complicité ou tout au moins de complaisance, il est donc probable qu'il va être déclaré coupable par le tribunal de Philadelphie.

Voici ce que dirait Auguste Dupin dans le conte inédit de Edgar Poë qu'en nous permettant sans doute d'imaginer pour exposer notre hypothèse sans manquer aux devoirs que nous impose le respect de la chose jugée.

On sait comment Salomon entre deux mères qui se disputaient le même enfant, sut deviner d'une manière infaillible quelle était la véritable mère.

L'observation de la physionomie, des démarches, des habitudes, conduit aussi d'une manière certaine à la divination des secrètes pensées et du caractère des hommes. Des formes de la tête et de la main on peut tirer de précieuses inductions ; mais il faut tenir compte toujours du libre arbitre de l'homme et des efforts qu'il peut faire avec succès pour corriger les tendances mauvaises de sa nature.

Il faut savoir aussi qu'un bon naturel peut se dépraver, et que souvent les meilleurs deviennent les plus t'amus lorsqu'ils sont volait-tairesuent dégradés et corrompus, La science des grandes et infaillibles lois de l'équilibre peut aussi nous aider à prédire la destinée des hommes. [In homme nul ou médiocre pourra arriver à tout et ne sera jamais rien. tin homme passionné qui se jette dans des excès périra par ces excès mêmes, ou sera

- fatalement repoussé dans les excès contraires. Le christianisme des ittyles et des pères du désert devait se prodUire après les débauches de Tibère et d'Héliogabale. A l'époque du jansénisme, ce même christianisme terrible est une folie qui outrage la nature et qui prépare les orgies de la Régence et du Directoire. Les excès de la 'liberté en 93 ont appelé le despotisme. L'exagération d'une force tourne toujours à l'avantage de la force contraire.

C'est ainsi qu'en philosophie et en religion, les vérités exagérées deviennent les plus dangereux des mensonges. Quand Jésus-Christ par exemple a dit à ses apôtres : « Qui vous



écoute méécoute, et qui méécoute écoute celui qui m'envoie », il établissait la hiérarchie disciplinaire et l'unité d'enseignement, attribuant à cette méthode divine parce qu'elle est naturelle une infailibilité relative à ce qu'il ,a lui-même enseigné et ne donnant pour cela à aucun tribunal ecclésiastique le droit de condamner les découvertes de Galilée. Les exagérations du principe d'infailibilité dogmatique et disciplinaire ont produit cette catastrophe immense de faire prendre en quelque sorte l'Église en flagrant délit de persécution de la vérité. Les paradoxes alors ont répondu aux paradoxes. L'Église semblait méconnaître les droits de la raison on a méconnu ceux de la foi. L'esprit humain est un infirme qui marche à l'aide de deux béquilles; la science et la religion. La fausse philosophie lui a pris la religion et le fanatisme lui arrache la science; que peut-il faire ? Tomber lourdement et se laisser traîner comme un cul-de-jatte entre les blasphèmes de Proudhon et les énormités du *Syllabus*.

Les rages de l'incrédulité ne sont pas de

force à se mesurer avec les fureurs du fanatisme, parce qu'elles sont ridicules. Le fanatisme est une affirmation exagérée et l'incrédulité une négation également exagérée mais fort ridiculement. Qu'est-ce en effet que l'exagération du néant? Beaucoup moins que rien ! Ce n'est guère la peine pour cela de rompre des lances.

. Ainsi impuissance et découragement d'une part, persistance et envahissement de l'autre, nous retombons sous la pression lourde des croyances aveugles et des intérêts qui les exploitent. Le vieux monde qu'on croyait mort se dresse de nouveau devant nous et la révolution est à recommencer.

Tout cela pouvait être écrit, tout cela était écrit dans la loi de l'équilibre, tout cela avait été prédit et l'on peut facilement encore prédire ce qui arrivera ensuite.

L'esprit révolutionnaire agite maintenant et tourmente les nations qui sont demeurées absolument catholiques : L'Italie, l'Espagne et l'Irlande, et la réaction catholique, dans le sens de l'exagération et du despotisme, plane

sur les peuples fatigués de révolutions. Pendant ce temps l'Allemagne protestante grandit et met un temporel formidable au service de la liberté de conscience et de l'indépendance de la pensée.

La France met son épée Voltairienne au service de la réaction cléricale et favorise ainsi le développement du matérialisme. La religion devient une politique et une industrie, les âmes d'élite s'en détachent et se réfugient dans la science, mais à force de creuser et d'analyser la matière, la science finira par trouver Dieu et forcera la religion de venir à elle. Les grossièretés théologiques du moyen-âge deviendront si évidemment impossibles, qu'on sera ridicule même de les combattre. La lettre alors fera place à l'esprit et la grande religion universelle sera connue (lu monde pour la première fois.

Prédire ce grand mouvement ce n'est pas une divination de l'avenir, car il est déjà commencé et les effets se manifestent déjà dans les causes. Tous les jours des découvertes

nouvelles éclaircissent les textes obscurs de la Genèse et donnent raison aux vieux pères de la Kabbale. Camille Flammarion nous a déjà montré Dieu dans l'Univers ; déjà depuis longtemps sont réduites au silence les voix qui ont condamné Galilée, la nature depuis si longtemps calomniée se justifie en se faisant mieux connaître, le brin de paille de Vanini en sait plus sur l'existence de Dieu que tous

- les docteurs de l'école, et les blasphémateurs d'hier sont les prophètes de demain.

Que des créations aient précédé la nôtre, que les jours de la Genèse soient des périodes d'années ou même des siècles, que le soleil arrêté par Josué soit une image poétique d'une emphase toute orientale, que les choses, évidemment absurdes comme histoire, s'expliquent par l'allégorie, cela ne nuit en rien à la majesté *de* la Bible et ne contredit en aucune manière son autorité.

Tout ce qui, dans ce saint livre, est dogme ou morale, ressort du jugement de l'Eglise, mais tout ce qui est archéologie, chronologie, physique, histoire, etc., appartient exclusive-

ment à la science dont l'autorité en ces matières est absolument distincte, sinon indépendante de celle de la foi.

C'est ce que reconnaissent déjà, sans oser nettement le dire, les prêtres les plus éclairés ; et ils ont raison de se taire.. Il ne faut pas vouloir que les chefs de la caravane marchent plus vite que les petits:enfants et les vieillards. Ceux qui sont trop pressés de se lancer en avant, sont bientôt seuls et peuvent périr dans la solitude, comme cela est arrivé à Lamennais et à tant d'autres. Il faut bien savoir le chemin du camp, et être toujours prêt à y retourner à la moindre alarme, pour ne pas mériter qu'on vous taxe d'imprudence, lorsqu'on s'avance en éclaireur.

Quand le messianisme sera venu, c'est-à-dire quand le règne du Christ sera réalisé sur la terre, la guerre cessera, parce que la politique ne sera plus la fourberie du plus habile ou la brutalité du plus fort. Il y aura vraiment un droit international, parce que le devoir international sera proclamé et reconnu de tous, et c'est alors seulement que, selon la

prédiction du Christ, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Si toutes les sectes protestantes en venaient à s'unir en se ralliant à l'orthodoxie grecque, en reconnaissant pour pape le chef spirituel dont le siège serait à Constantinople, il y aurait dans la monde, deux églises catholiques romaines, car Constantinople a été et serait encore la nouvelle Rome. Le schisme alors ne pourrait être que passager: Un concile vraiment oecuménique, composé des députés de la chrétienté tout entière, terminerait le différend comme on l'a déjà fait à l'époque du concile de Constance. Et le monde s'étonnerait de se trouver tout entier catholique ; mais cette fois avec la liberté de conscience conquise par les protestants, et le droit à la morale indépendante revendiquée par la philosophie, personne n'étant plus obligé sous des peines légales d'user des remèdes de la religion, 'mais personne n'ayant plus non plus

- raisonnablement le pouvoir de nier les grandeurs de la foi ou d'insulter à la science qui sert de base à la philosophie.**

Voilà ce que la philosophie de sagacité dont parle Paracelse nous fait voir clairement dans l'avenir ; et nous arrivons sans efforts à cette divination par une série de déductions qui, commuent aux faits mêmes qui s'accomplissent sous nos yeux.

Ces choses arriveront tôt ou tard et ce sera le triomphe de l'ordre ; mais la marche des événements qui l'amèneront pourra être entravée par descatastrophes sanglantes que prépare et fomenté sans cesse le génie révolutionnaire, inspiré souvent par la soif ardente de la justice, capable de tous les héroïsmes et de tous les dévouements, mais toujours trompé, desservi et débordé par le magnétisme du mal.

D'ailleurs, s'il faut en croire la tradition prophétique, l'ordre parfait ne règnera pas sur la terre avant le dernier jugement, c'est-à-dire avant la transformation et le renouvellement de notre planète. Les hommes imparfaits ou déchus sont pour la plupart ennemis de la vérité et incapables d'une autre raison . Les vanités et les cupidités les divisent et les diviseront toujours ; et la justice, au dire des

voyants depuis les temps apostoliques jusqu'à présent, ne règnera parfaitement sur la terre que quand les méchants ayant été ou convertis ou supprimés, le Christ, accompagné de ses anges et de ses saints, descendra du ciel pour régner.

Il est des causes que la sagacité humaine ne saurait prévoir, et qui produisent des événements immenses.

L'invention d'un nouveau fusil change l'équilibre de l'Europe et M. Thiers, l'habile homme sans principes, qui croit que la politique consiste à piper les dés du hasard, s'attête à côté de Veillot au char de Jaggrenat, je veux dire la papauté temporelle. Jésus avait-il prévu tout cela ? Oui peut-être, pendant son agonie du jardin des Oliviers et sans doute lorsqu'il -a fait ensuite à saint Pierre cette terrible prédiction : Celui qui frappe par l'épée . périra par l'épée.

Pour rétablir la papauté vraiment chrétienne dans l'exercice légitime de son double pouvoir, il faudra peut-être qu'il y ait un pape martyr ! Le supplice supplie, a dit le

comte Joseph de Maistre, et quand la terre est desséchée par le souffle aride de l'irréligion elle demande des pluies de sang.

Le sang du coupable est purifié dès qu'il coule, car Jésus, eu se suspendant à la croix, a sanctifié tous les instruments de supplice ; mais le sang du juste seul a une vertu expiatoire.

Le sang de Louis XVI et de M^{me} Elisabeth priaient d'avance pour que celui de Robespierre ne fût point dédaigné par la justice suprême .

La divination de l'avenir par sagacité et par induction peut s'appeler prescience. Celle qui se fait par la seconde vue ou par intuition magnétique n'est jamais qu'un pressentiment.

On peut exalter la faculté pressensitive en produisant sur soi-même une sorte d'hypnotisme au moyen de quelques signes conventionnels ou arbitraires qui plongent la pensée dans un demi-sommeil. Ces signes sont tirés au sort, parce qu'on demande alors les oracles de la fatalité plutôt que ceux de la raison. C'est une invocation de l'ombre, c'est un appel à la démence, c'est un sacrifice de la pensée

lucide à la chose sans nom qui va, rôdant pendant la nuit.

La divination, comme son nom l'indique, est surtout une oeuvre divine, et la parfaite prescience ne peut être attribuée qu'à Dieu. C'est pour cela que les hommes de Dieu sont naturellement prophètes. L'homme juste et bon pense et agit en union avec la divinité qui

- habite en nous tous et nous parle sans cesse,
- mais le tumulte des passions nous empêche d'entendre sa voix.

Les justes ayant calmé leur âme entendent toujours cette voix souveraine et paisible, leurs pensées sont comme une onde pure et aplanie dans laquelle le soleil divin se reflète dans toute sa splendeur.

Les âmes des saints sont comme des sensibles de pureté, elles frissonnent au moindre contact profane et se détournent avec horreur de tout ce qui est immonde. Elles ont un flair particulier qui leur permet de discerner et d'analyser en quelque sorte les émanations des consciences. Ils se sentent mal à l'aise devant les malveillants et tristes devant les

impies. Les méchants, pour eux, ont une auréole noire qui les repousse, et les bonnes âmes, une lumière qui attire aussitôt leur cœur. St-Germain d'Auxerre devina ainsi Ste-Geneviève. Ainsi Postel trouva une jeunesse nouvelle dans les entretiens de la mère Jeanne. Ainsi Fénelon comprit et aima la douce et patiente Mme Guyon.

Le Curé d'Ars, le respectable M. Vianney pénétrait les épreuves de ceux qui s'adressaient à lui et il était impossible de lui mentir avec succès, On sait qu'il interrogea sévèrement les pasteurs de la Salette et leur fit avouer qu'ils n'avaient rien vu d'extraordinaire et s'étaient amusés à arranger et à amplifier un simple rêve. Il existe aussi une sorte de divination qui appartient à l'enthousiasme et aux grandes passions exaltées.

Ces puissances de l'âme semblent créer ce qu'elles annoncent. C'est à elles qu'appartient l'efficacité de la prière ; elles disent : Amen ! qu'il en soit ainsi et il en est comme elles ont voulu.

CHAPITRE. VII

LE POINT ÉQUILIBRANT

Toute la puissance magique' est dans le point central de l'équilibre universel.

La sagesse équilibrante consiste dans ces quatre verbes : Savoir le vrai, vouloir le bien, aimer le beau, faire ce qui est juste ! parce que le vrai, le bien, le beau et le juste sont inséparables, en sorte que celui qui sait le vrai ne peut s'empêcher de vouloir le bien, de l'aimer parce qu'il est beau et de le faire, parce qu'il est juste.

Le point central dans l'ordre intellectuel et moral c'est le trait (l'union entre la science et la foi. Dans la nature de l'homme ce point central est le milieu dans lequel s'unissent l'âme et le corps pour identifier leur action.

Dans l'ordre physique c'est la résultante des forces contraires compensées les unes par les autres.

Comprenez ce trait d'union, emparez-vous de ce milieu, agissez sur cette résultante

ERJTIS MUT DU SCIENCES 110NUU ET MM.

Le point équilibrant de la vie et de la mort; c'est le grand arcane de l'immortalité.

Le point équilibrant du jour et de la nuit, & est le grand ressort du mouvement des mondes.

Le point équilibrant de la science et de la foi, c'est le grand arcane de la philosophie.

Le point équilibrant entre l'ordre et la liberté, c'est le grand arcane de la politique.

Le point équilibrant de l'homme et de la femme, c'est le grand arcane de l'amour.

Le point équilibrant de la volonté et de la passion, de l'action et de la réaction, c'est le grand arcane de la puissance.

Le *grand* arcane de la haute magie, l'arcane indicible, incommunicable n'est autre chose que le point équilibrant du relatif et de l'absolu. C'est l'infini du fini et le fini de l'in-

fini. C'est la toute puissance relative de l'homme balançant l'impossible de Dieu.

Ici ceux qui savent comprendront et les autres chercheront à deviner.

QUI AUTEI DIVINAHUNT DIVIN! r Fli. u NT.

Le point équilibrant, c'est la monade essentielle qui constitue la divinité eu Dieu, la liberté ou l'individualité dans l'homme et l'harmonie dans la nature.

- En dynamique, c'est le mouvement perpétuel ; en géométrie, c'est la quadrature du cercle ; en chimie, c'est la réalisation du grand oeuvre.

Arrivé à ce point l'auge vole sans avoir besoin d'ailes, et l'homme peut ce qu'il doit raisonnablement vouloir.

Nous avons (lit qu'on y arrive par la sagesse équilibrante qui se résume en quatre verbes : Savoir vouloir aimer et faire le vrai, le bien, le beau et le juste.

Tout homihe est appelé à cette sagesse car, Dieu a donné à tous une intelligence pour savoir, une volonté pour vouloir, un coeur pour aimer, et une puissance pour agir.

L'exercice de l'intelligence appliquée au vrai conduit à la science.

L'exercice de l'intelligence appliquée au bien donne le sentiment du beau qui produit la foi.

Ce qui est faux déprave le savoir ; ce qui est mal déprave le vouloir ; ce qui est laid déprave l'amour ; ce qui est injuste annule et pervertit l'action. Ce qui est vrai doit être beau. Ce qui est beau doit être vrai,, ce qui est bien est toujours juste.

Le final, le faux, le laid et l'injuste sont incompatibles avec le vrai.

Je crois à la religion, parce qu'elle est belle et parce qu'elle enseigne le bien. Je trouve qu'il est juste d'y croire et je ne crois pas au diable, parce qu'il est laid et parce qu'il nous porte au mal en nous enseignant le mensonge.

Si on me parle d'un Dieu qui égare notre intelligence, étouffe notre raison et veut torturer à jamais ses créatures même coupables, je trouve que cet idéal est laid, que cette fiction . est mauvaise, que ce tourmenteur tout-puis-

sant est souverainement injuste ; et j'en conclus rigoureusement que tout cela est faux, Glue ce prétendu Dieu est fait à l'image et à la ressemblance (lu diable, et je ne veux pas croire en lui parce que je ne crois pas à Satan.

Mais ici je me trouve en apparente contradiction avec moi-même. Ce que je déclare

- être des injustices, des laideurs et par conséquent des faussetés, ressort des enseignements d'une Église dont je fais profession d'admettre les dogmes et de respecter les symboles.

Oui, sans doute, cela ressort de ses enseignements mal compris, et c'est pour cela que nous en appelons de la face d'ombre, à la tête de lumière ; de la lettre, à l'esprit, des théologiens, aux conciles; des commentateurs, aux textes sacrés prêts à subir d'ailleurs une légitime condamnation si nous avons dit ce qu'il fallait taire. Qu'il soit bien entendu que nous n'écrivons pas pour les profanes multitudes, mais pour les savants d'une époque postérieure à la nôtre et pour les pontifes de l'avenir.

Ceux qui se rendront, capables de savoir le vrai oseront aussi vouloir le bien; ils aimeront alors le beau et ne prendront plus les Veillot pour représentants de leur idéal et de leurs pensées. Dès qu'un pape ainsi disposé se sentira la force de faire uniquement ce qui est juste, il n'aura plus à dire *non possumus*, car il pourra tout ce qu'il voudra et redeviendra le monarque légitime, non pas de nom seulement, mais du monde.

Qu'importe que la barque de Pierre soit battue de la tempête, Jésus-Christ n'a-t-il pas appris à ce prince des apôtres comment on marche sur les flots? S'il enfonce, c'est qu'il a peur, et s'il a peur, c'est qu'il a douté de son divin maître. La main du Sauveur s'étendra, le prendra et le conduira au rivage. Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?

Pour un véritable croyant est-ce que l'Eglise peut jamais être en danger? Ce qui périlite ce n'est pas l'édifice, ce sont les constructions hybrides dont l'a surchargée l'ignorance des âges.

Un bon prêtre nous racontait un jour que, visitant un couvent de carmélites, il avait été admis à voir un vieux manteau ayant appartenu, disait-on, à la sainte fondatrice de l'ordre et comme il &étonnait de le trouver assez mal-propre, la religieuse qui le lui montrait s'écria en joignant les mains : « C'est la crasse de notre sainte mère ! » Le prêtre pensa et nous pensons avec lui qu'il eût été plus respectueux de laver le manteau. La crasse ne saurait être nue relique, autrement il faudrait aller plus loin encore et bientôt les chrétiens, dans leurs adorations stercoraires, n'auraient plus rien à reprocher aux fétichistes du Grand Lama.

Ce qui n'est pas beau n'est pas bien, *ce* qui n'est pas bien n'est pas juste, *ce* qui n'est pas juste n'est pas vrai.

Quand Voltaire, cet ami trop passionné de la justice, répétait son cri de ralliement: Écrasez l'infâme ! Croyez-vous qu'il voulait parler de l'Évangile ou de son adorable auteur ? Prétendait-il s'attaquer à la religion de Saint Vincent de Paul et de Fénelon ? Non sans doute, mais il était justement indigné des

inepties, des énormes sottises et des persécutions impies dont les querelles du Jansénisme et du Molinisme remplissaient l'Eglise de son temps. L'infâme, pour lui comme pour nous, c'était l'impiété et la pire (le toutes les impiétés la religion défigurée.

Aussi quand il eut fait son oeuvre, quand la révolution eut proclamé suivant l'Evangde et malgré les castes intéressées : La liberté devant la conscience, l'égalité devant la loi et la fraternité des hommes, survint Chateaubriand qui montra combien devant le génie la religion était belle, et le inonde de Voltaire corrigé par la révolution se trouva prêt à reconnaître encore que la religion était vraie.

Oui, la belle religion est vraie et la religion laide est fausse. Oui elle est vraie la religion du Christ consolateur, du bon pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée, de la vierge immaculée, infirmière et rédemptrice des pécheurs ; elle est vraie la religion qui adopte les orphelins, qui embrasse les condamnés au pied de l'échafaud, qui admet à la table de

Dieu le pauvre comme le riche, le serviteur auprès du maître, l'homme de couleur auprès du blanc. Elle est vraie la religion qui ordonne au souverain-pontife d'être le serviteur *des* serviteurs de Dieu et aux évêques de laver les pieds aux mendiants ! Mais la religion des boutiquiers du sanctuaire, celle qui force le successeur de Pierre de tuer pour manger, la religion fielleuse et ordinaire de Veillot, la religion des ennemis de la science et du progrès, celle-là est fautive parce qu'elle est laide, parce qu'elle s'oppose au bien et parce qu'elle favorise l'injustice. Et qu'on ne nous dise pas que ces deux religions opposées sont la même. Autant vaudrait dire que la rouille est la même chose que le fer poli, que les scories sont de l'argent ou de l'or et que la lèpre est la -même chose que la chair humaine.

Le besoin religieux existe dans l'homme : c'est un fait incontestable que la science est forcée d'admettre ; à ce besoin correspond un sens intime particulier : le sens de l'éternité et de l'infini. Il est des émotions qu'on n'ou-

blie jamais lorsqu'on les a ressenties *une* fois, ce sont celles de la piété.

Le brahme les éprouve lorsqu'il se perd dans la contemplation d' swara, l'Israélite en est pénétré en présence d'Adonai, la fervente religieuse catholique la répand en larmes d'amour sur les pieds de son crucifix, et n'allez pas leur dire que ce sont des illusions et des mensonges ; ils souriraient de pitié et . ils auraient raison, Tout remplis des rayonnements de la pensée éternelle, ils la voient et le sentiment qu'ils doivent éprouver en présence de ceux qui la nient est celui des clairvoyants devant un aveugle qui nierait l'existence du Soleil.

La foi ainsi a donc son évidence et c'est là une vérité qu'il est indispensable de savoir ; l'homme qui ne croit pas est incomplet il lui manque le premier de tous les sens intérieurs. La morale, pour lui, sera nécessairement restreinte et se réduira à bien peu de chose . La morale peut être indépendante de telle ou telle formule dogmatique, elle est indépendante des prescriptions de tel ou tel prêtre

mais elle ne saurait exister sans le sentiment religieux parce que en dehors de ce sentiment la dignité humaine devient contestable ou arbitraire. Sans Dieu, et sans l'immortalité de l'âme, qu'est-ce que l'homme le meilleur, le plus aimant, le plus fidèle ? C'est un chien qui parle ; et beaucoup trouveront la morale du loup plus indépendante et plus fière que • celle du chien. Voyez la fable de La Fontaine.

La vraie morale indépendante c'est celle du bon Samaritain qui panse les blessures du juif malgré les haines dont la religion est le prétexte entre Jérusalem et Samarie ; c'est Abd-el-Kader exposant sa vie pour sauver les chrétiens de Damas. Hélas, vénérable Pie IX, que ne vous a-t-il été donné, très saint Père, d'exposer la vôtre pour sauver ceux de Pérouse, de Castelfidardo et de Mentana ! 1

Jésus-Christ disait, en parlant des prêtres de son temps : Faites ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Alors, les prêtres ont dit qu'il fallait crucifier Jésus-Christ et on l'a crucifié Les prêtres, scandaleux dans

leurs

oeuvres, ne sauraient donc être infaillibles dans leurs paroles.

Le même Jésus-Christ, d'ailleurs, ne guérissait-il pas les malades le jour du Sabbat au grand scandale des Pharisiens et des docteurs ?

La vraie morale indépendante c'est celle qui est inspirée par la religion indépendante.

Or, la religion indépendante doit être celle des hommes : l'autre est faite pour les enfants.

Nous ne saurions avoir, en religion, un plus parfait modèle que Jésus-Christ. Jésus pratiquait la religion de Moïse mais il n'en s'y asservissait pas. Il disait que la loi est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi, il était rejeté par la synagogue et n'en fréquentait pas moins le temple, il opposait en toutes choses l'esprit à la lettre, il ne recommandait à ses disciples que la charité. Il est mort en donnant l'absolution à un coupable repentant et en recommandant sa mère à son disciple bien-aimé et les prêtres n'ont assisté à sa der-

nière heure que pour le maudire.

Le point équilibrant en religion c'est la la liberté de conscience la plus absolue et l'obéissance volontaire à l'autorité qui règle l'enseignement public, la discipline et le culte.

En politique, c'est le gouvernement despotique de la loi garantissant la liberté de tous dans l'ordre hiérarchique le plus parfait.

En dynamique, c'est le milieu de la balance.

En Kabbale, c'est le mariage des Elohim.

En Magie, c'est le point central entre la résistance et l'action, c'est l'emploi simultané de l'ob et de l'od pour la création de l'aour.

En Hermétisme, c'est l'alliance indissoluble du Mercure et du Soufre.

En toutes choses, c'est l'alliance du vrai, du bien, du beau et du juste.

C'est la proportion de l'être et de la vie, , c'est l'éternité dans le temps, et dans l'éternité c'est la puissance génératrice du temps. J

C'est le quelque chose du tout et c'est le tout du quelque chose.

C'est l'idéalisme de l'homme rencontrant le réalisme de Dieu.

C'est le rapport entre le commencement et)

la fin indiquant l'Oméga d'Alpha et l'Alpha d'Oméga.

C'est, enfin, ce que les grands initiés ont désigné sous le nom mystérieux *d'Azoth*.

CHAPITRE VIII

LES POINTS EXTRÊMES

La force des aimants est à leurs deux pôles extrêmes et leur point équilibrant est au milieu entre les deux pôles.

L'action d'un pôle est équilibrée par celle d'un pôle contraire comme dans le mouvement du pendule ; l'écartement de gauche du point central est en raison de l'écartement de droite.

Cette loi de l'équilibre physique est aussi celle de l'équilibre moral, les forces sont aux extrémités et convergent, au point central, entre les extrémités et le milieu on ne rencontre que la faiblesse.

Les lâches et les tièdes sont ceux qui se laissent emporter par le mouvement des au-

tres et qui sont, par eux-mêmes, incapables de ce mouvement.

Les extrêmes se ressemblent et se touchent par la loi d'analogie des contraires.

Ils constituent la puissance de la lutte parce qu'ils ne sauraient se confondre.

Si le froid et le chaud viennent à se mêler, par exemple, ils cessent d'être dans leur spécialité de froid et de chaud et deviennent de la tiédeur.

— Que puis-je faire pour toi ? dit Alexandre à Diogène. — Ote-toi de mon soleil, répond le cynique. Alors, le conquérant de s'écrier : Si je n'étais pas Alexandre je voudrais être Diogène. Voilà deux orgueils qui se comprennent et qui se touchent bien que placés aux deux extrémités de l'échelle sociale.

Pourquoi Jésus est-il allé chercher la Samaritaine lorsqu'il avait tant d'honnêtes femmes en Judée ?

Pourquoi reçoit-il les caresses et les larmes de la Mailieleine qui était une pécheresse publique ? Pourquoi ? Il vous le dit lui-même

- parce qu'elle a beaucoup aimé. Il ne cache

pas ses préférences pour les gens mal famés comme les publicains et pour les enfants prodiges. On sent, à ses discours, qu'une seule larme de Caïn serait plus précieuse devant ses yeux que tout le sang d'Abel.

Les saints avaient coutume de dire qu'ils se sentaient les égaux des plus horribles scélérats et ils avaient raison. Les scélérats et les saints sont égaux comme les plateaux opposés

- d'une même balance. Les uns et les autres s'appuient sur les points extrêmes, et il y a aussi loin d'un scélérat à un sage que d'un sage à un scélérat.

Ce sont les exagérations de la vie qui, en se combattant sans cesse, produisent le mouvement équilibré de la vie. Si l'antagonisme cessait dans la manifestation des forces, tout s'arrêterait dans l'équilibre immobile et ce serait la mort universelle. Si tous les hommes étaient sages, il n'y aurait plus ni riches, ni pauvres, ni serviteurs, ni rois, ni sujets ; la société bientôt n'existerait plus. Ce monde est une maison de fous dont les sages sont les infirmiers, mais un hôpital est fait surtout

pour les malades. C'est une école préparatoire à la vie éternelle ; or, ce qu'il faut à une école, ce sont d'abord des écoliers. La sagesse est le but qu'il faut atteindre, c'est le prix qui est mis au concours. Dieu la donne à qui la mérite, personne ne l'apporte en naissant. La puissance équilibrante est au point central, mais la puissance motrice se manifeste toujours aux extrémités. Ce sont les fous qui commencent les révolutions, ce sont les sages qui les finissent.

Dans les révolutions politiques, disait Danton, le pouvoir appartient toujours au plus scélérat. Dans les révolutions religieuses, ce sont les plus fanatiques qui entraînent nécessairement les autres.

C'est que les grands saints et les grands scélérats sont tous également de puissants magnétiseurs parce qu'ils ont des volontés exaltées par l'habitude des actes contre nature. Marat fascinait la Convention où tout le monde le haïssait et lui obéissait en le maudissant. Mandrin osait, en plein jour, traverser et rançonner les villes et personne

n'osait le poursuivre. On le croyait magicien ! on était persuadé que si on le menait à la potence il ferait comme Polichinelle, et pendrait lui-même le bourreau : or, c'est probablement ce qu'il eût fait s'il n'eût risqué tout son prestige dans une aventure amoureuse et no s'était ridiculement laissé prendre comme no autre Samson aux genoux d'une Dalila.

L'amour des femmes est le triomphe de la nature. C'est la gloire des sages, mais c'est pour les brigands et pour les saints le plus pernicieux de tous les écueils.

Los brigands no doivent être amoureux que de la guillotine quo Lacenaire appelait sa belle fiancée et les saints ne doivent donner des baisers qu'à des têtes de morts.

Les scélérats et les saints sont des hommes également excessifs et ennemis de la nature. Aussi la légende populaire semble-t-elle souvent les confondre en prêtant aux saints des actions de cruauté monstrueuse et aux brigands célèbres des actes de philanthropie.

Saint Siméon stylite sur sa colonne est visité par sa mère qui veut l'embrasser avant

de mourir.

Le fakir chrétien, non seulement ne descend pas mais il se cache le visage pour ne pas la voir. La pauvre femme s'éteint dans les larmes en appelant son fils et le saint la laisse mourir. Si l'on nous racontait une mi_ pareille chose de Cartouche ou de Schinderhannes, nous trouverions qu'on surcharge à plaisir le tableau de leurs forfaits. Il est vrai que Cartouche et Schinderhannes n'étaient pas des saints : ce n'étaient que de simples brigands.

0 bêtise, bêtise, bêtise humaine !

Les désordres dans l'ordre moral produisent les désordres dans l'ordre physique, et c'est ce que le vulgaire appelle des miracles. Il faut être Balaam pour entendre parler une ânesse : l'imagination des sots est la nourrice • des prodiges. Quand un homme a bu avec excès il croit que les autres chancellent et que la nature se *dérange* pour le laisser passer.

Vous donc qui visez à l'extraordinaire, vous qui voulez faire des prodiges, soyez des gens extravagants. La sagesse n'est jamais remar-

quée parce qu'elle est toujours dans l'ordre,

dans le calme, dans l'harmonie et dans la paix.

Tous les vices ont leurs immortels qui, à force d'excès, ont illustré leur infâmie. L'orgueil, c'est Alexandre si ce n'est Diogène ou Erostrate ; la colère, c'est Achille ; l'envie, c'est Caïn ou Thersite ; la luxure, c'est Messaline ; la gourmandise, Vittellius ; la paresse, Sardanapale ; l'avarice, le roi Midas. Opposez

- à ces héros ridicules d'autres héros qui, par
- des moyens contraires, arrivent exactement aux mêmes fins : saint François, le Diogène chrétien qui, à force d'humilité, se fait passer pour l'égal de Jésus-Christ ; saint Grégoire VII, dont les emportements bouleversent l'Europe et compromettent la papauté ; saint Bernard, le livide persécuteur d'Abailard dont la gloire éclipsait la sienne ; saint Antoine, dont l'imagination impure surpassait les orgies de Tibère ou de Trimalcyon ; les affamés du désert, toujours livrés aux rêves faméliques de Tantale, et ces pauvres moines, toujours si avides d'argent. Les extrêmes se touchent, comme nous l'avons dit, et ce qui n'est pas la sagesse ne saurait être la vertu. Les points extrêmes

sont les foyers de la folie, et, malgré tous les rêves d'ascétisme et les odeurs de sainteté, la folie, en définitive, travaille toujours pour le vice.

Volontaires ou involontaires les évocations sont des crimes. Les hommes, que le magnétisme du mal tourmente et auxquels il apparaît sous des formes visibles, portent la peine des outrages qu'ils ont faits à la nature. Une religieuse hystérique n'est pas moins impure qu'une femme débauchée, l'une vit dans un tombeau et l'autre dans un lupanar ; mais souvent la femme du tombeau porte un lupanar dans son coeur, et la femme du lupanar cache, dans sa poitrine, un tombeau.

Quand le malheureux Urbain Grandier, expiant cruellement le tort de ses voeux téméraires, maudit comme prétendu sorcier et méprisé comme prêtre libertin, marchait à la mort avec la résignation d'un sage et la patience d'un martyr, les pieuses Ursulines de Loudun, se tordant comme des bacchantes et, plaçant le crucifix entre leurs pieds, s'abandonnaient aux démonstrations les plus sacri-

lèges et les plus obscèques. On les plaignait, ces innocentes victimes ! Et Grandier, brisé par la torture et enchaîné à son poteau où les flammes le gagnaient lentement sans qu'une plainte s'échappede sa bouche, était regardé comme leur bourreau.

Chose incroyable, c'étaient les religieuses qui représentaient le principe du mal, qui le réalisaient, qui l'incarnaient en elles-mêmes ; c'étaient elles qui blasphémaient; qui injuriaient, qui accusaient, et c'était l'objet de leur passion sacrilège que l'on envoyait à la mort ! Elles et leurs exorcistes avaient évoqué tout l'enfer et Grandier, qui ne pouvait même les faire taire, était condamné comme sorcier et comme maître des démons.

Le célèbre curé d'Ars, le savant M. Vianay, était, au dire de ses biographes, lutiné par le démon qui vivait avec lui dans une sorte de familiarité. Le bon curé était ainsi sorcier sans le savoir, il faisait des évocations involontaires. Comment cela ? Un propos qu'on lui attribue va nous l'expliquer. Il aurait dit, en parlant de lui-méino : Je connais quel-

qu'un qui
serait bien dupé sil n'existait pas de
récompenses éternelles ! » Eh qeoi ? Eût-il
donc cessé de faire le bien s'il n'avait plus
espéré de récompense ? La nature se plai-
gnait-elle au fond de sa conscience? Se sen-
tait-il injuste envers elle ?

La vie d'un vrai sage ne porte-t-elle pas sa
récompense on elle-même ? L'éternité bien-
heureuse ne commence-t-elle pas pour lui sur
la terre ? la véritable sagesse est-elle jamais
un rôle de dupe ? Brave homme, si vous avez
dit cela c'est que vous sentiez de l'exagération
dans votre zèle. C'est que votre coeur avait à
regretter d'honnêtes réjouissances perdues.
C'est que la mère nature se plaignait de vous
comme d'un fils ingrat. Heureux les coeurs à
qui la nature ne reproche rien I Heureux les
yeux qui, partout, cherchent la ;beauté ! Heu-
reuses les mains qui savent répandre toujours
et les bienfaits et les caresses ! Heureux les
hommes qui, ayant à choisir entre deux vins,
préfèrent le meilleur et sont souvent plus heu-
reux de l'offrir à d'autres que de le boire !
Heureux les visages gilteieux &int les lèvres

sont pleines de sourires et de baisers ! Ceux-là ne seront jamais dupes, car, après l'espérance d'aimer, ce qu'il y a de meilleur au monde c'est le souvenir d'avoir aimé; et ces choses, seules, méritent d'être immortelles, dont le souvenir peut être toujours un bonheur !

CHAPITRE IX

LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

. Le mouvement perpétuel c'est la loi éternelle de la vie.

Partout il se manifeste comme la respiration dans l'homme, par attraction et par répulsion.

Toute action provoque une réaction, toute réaction est proportionnelle à l'action.

Une action harmonieuse produit sa correspondante en harmonie. Une action discordante nécessite une réaction en apparence désordonnée mais en réalité équilibrante.

Si vous opposez la violence à la violence vous perpétuez la violence mais si à la violence vous opposez la force de la douleur vous faites triompher la douceur et vous brisez la violence.

Il y a des vérités qui paraissent opposées les unes aux autres parce que le mouvement perpétuel les fait triompher tour à tour.

Le jour existe et la nuit existe aussi, ils existent simultanément mais pas sur le même hémisphère.

Il y a de l'ombre dans le jour, il y a des lueurs dans la nuit et l'ombre, dans le jour, rend le jour plus éclatant comme les lueurs dans la nuit font paraître la nuit plus noire.

Le jour visible et la nuit visible n'existent ainsi que pour nos yeux. La lumière éternelle est invisible aux yeux mortels et elle remplit l'immensité.

Le jour des âmes c'est la vérité et la nuit pour elles c'est le mensonge.

Toute vérité suppose et nécessite un mensonge à cause de la limite des formes et tout mensonge suppose et nécessite une vérité dans les rectifications du fini par l'infini.

Tout mensonge contient une certaine vérité qui est la précision de la forme et toute vérité pour nous est enveloppée d'un certain mensonge qui est le fini de son apparence.

Ainsi est-il vrai ou seulement probable qu'il existe un immense individu ou trois individus qui n'en font qu'un, lequel est invisible et récompense ceux qui le servent en se laissant voir par eux, est présent partout même en enfer ou il torture les damnés en les privant de sa présence, veut le salut de tous et ne donne sa grâce efficace qu'à un très petit nombre impose à tous une loi terrible en

- **permettant tout ce qui peut en rendre la promulgation douteuse, existe-t-il un pareil Dieu' Non non et certainement non, l'existence de Dieu affirmée sous cette forme est une vérité déguisée et toute enveloppée de mensonges.**

Doit-on reconnaître que tout a été et serai., que la substance éternelle se suffit à elle même étant déterminée à la forme par le mouvement perpétuel, qu'ainsi tout est force et matière, que l'âme n'existe pas, la pensée n'étant que le travail du cerveau et Dieu ne saurait être autre chose que la fatalité de l'être ? Non certainement, car cette négation absolue de l'intelligence répugnerait même à

l'instinct des bêtes. Il est évident que l'affirmation contraire nécessite la croyance en Dieu.

Ce Dieu s'est-il manifesté en dehors de la nature et personnellement aux hommes leur imposa des idées contraire à la nature ou à la raison ?

Non certainement car le fait de *cette* révélation si elle existait serait évidente pour tous : et de plus quand même le fait d'une manifestation extérieure venant d'un être inconnu serait d'une incontestable réalité, si cet être s'est montré en opposition avec la raison et la nature qui viennent de Dieu il ne saurait être Dieu. Moïse, Mahomet, le pape et le grand Lama disent que Dieu a parlé à chacun d'eux à l'exclusion des autres et qu'il a dit à chacun d'eux que les autres étaient des menteurs. — Mais alors ils sont tous des menteurs ?

— Non, ils se trompent quand ils se divisent et disent vrai quand ils s'accordent.

Mais Dieu leur ou ne leur a-t-il pas parlé ? Dieu n'a ni bouche ni langue pour parler à la manière des hommes. S'il parle

c'est dans les consciences et nous pouvons tous entendre sa voix.

C'est lui qui approuve dans nos cœurs la parole de Jésus, celle de Moïse quand elle est sage et celle de Mahomet quand elle est belle. Dieu n'est pas loin de chacun de nous dit St Paul car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes.

- **Heureux les cœurs purs, dit le Christ, car ils verront Dieu. Or voir Dieu qui est invisible c'est le sentir dans sa conscience, c'est l'écouter parler dans son cœur.**

Le Dieu d'Hermès, celui de Pythagore, d'Orphée, celui de Socrate, celui de Moïse et de Jésus-Christ ne font qu'un seul et même Dieu et il leur a parlé à tous. Cléanthe le lycon était inspiré comme David et la légende de Chrisna est aussi belle que l'évangile de saint Mathieu. Il y a d'admirables pages dans le Koran ; mais il y en a de stupides et de hideuses dans la théologie de tous les cultes.

Le Dieu de la Kabbale, celui de Moïse et de Job le Dieu de Jésus-Christ, d'Origène et

de Synésius no pont pas être celui des alto-da-fés.

Les mystères du Christianisme tels quo les entendent St Jean l'Evangélisto et les savants pères *de* l'Eglise sont sublimes; niais les mimes mystères expliqués ou plutôt rendus inexplicables par les Garassus, les Escobar et les Veillot sont ridicules et immondes. Le culte catholique est splendide ou pitoyable selon les prêtres et les temples.

Ainsi l'on peut dire avec égale vérité que le dogme est vrai et qu'il est faux, que Dieu a parlé et qu'il n'a point parlé, que l'Eglise est infaillible et qu'elle se trompe tous les jours, qu'elle détruit l'esclavage et conspire contre la liberté, qu'elle élève l'honne et qu'elle l'abrutit.

On peut trouver d'admirables croyants parmi ceux qu'elle appelle athées et des athées parmi ceux qui se donnent à elle pour des croyants. Comment sortir de ses contradictions flagrantes? En nous rappelant qu'il y a de l'ombre dans le jour et des lueurs dans la nuit, en no négligeant pas de recueillir le

bien qui souvent se trouve dans le mal et en nous gardant du mal qui peut se mêler *avec* le bien.

Le pape Pie IX a donné sous le nom de Syllabus une série de propositions qu'il condamne et dont la plupart semblent être incontestablement vraies au point de vue de la science et de la raison. Chacune de ces propositions cependant renferme et cache un sens faux qui est légitimement 'condamné'. Devons-nous pour cela renoncer au sens vrai et naturel qu'elles présentent au premier abord? Quand l'autorité joue à cache-cache la cherchera qui voudra, quant à nous il nous suffit de la reconnaître quand elle se montre.

L'intelligent évêque d'Orléans, le belliqueux seigneur Dupanloup a prouvé en opposant le pape à lui-même que le syllabus ne signifie pas et ne saurait signifier ce qu'il semble dire. Si c'est un logogryphe, passons, nous qui ne sommes pas initiés aux profondeurs de la cour de Rome.

Combien de grandes vérités sont cachées sous des formules dogmatiques obscures en

apparence jusqu'au ridicule le plus complet ? En veut-on des exemples ? Si l'on racontait à un philosophe chinois que les Européens adorent comme étant le Dieu suprême des univers un juif mort du dernier supplice et qu'ils pensent ressusciter tous les jours ce juif qu'ils mangent en chair et en os sous la figure d'un petit pain, le disciple de Confucius n'aurait-il pas quelque peine à croire capables de ces énormités des peuples qui à ses yeux, il est vrai sont des barbares mais enfin *ne* sont pas tout-à-fait des sauvages ; et si l'on ajoutait que *ce* juif est, né par l'incubation d'un esprit dont la forme est celle d'un pigeon et qui est le même Dieu que le juif, d'une femme qui était . avant et pendant l'accouchement restée matériellement et physiquement vierge, croyez-vous que son étonnement et son mépris n'irait pas jusqu'au dégoût ? Mais si le retenant par la manche on lui criait dans l'oreille que le juif Dieu est venu au monde pour mourir dans les tourments afin d'apaiser son père le Dieu des juifs qui trouvait que ce n'était pas assez juif

et qui à l'occasion de la mort de son fils a aboli le Judaïsme que lui-même avait juré devoir être éternel, n'entrerait-il pas dans une véritable colère?

Tout dogme pour être vrai doit cacher sous une formule émigmatique un sens éminemment raisonnable. Il doit avoir deux faces comme la tête divine du Zohar une de lumière et une d'ombre.

- Si le dogme chrétien, expliqué clans son esprit, n'était pas acceptable pour un israélite pieux et éclairé, il faudrait dire que ce dogme est faux et la raison en est simple, c'est qu'à l'époque où le christianisme s'est produit dans le monde, le Judaïsme était la vraie religion et que Dieu, même, rejetait, devait rejeter et doit rejeter toujours, ce que cette religion n'admettait pas. Il est donc impossible que nous puissions adorer un homme ou une chose quelconque. Nous devons être attachés, avant tout, au Théisme pur et au spiritualisme de Moïse. Notre communication des idiomes n'est pas une confusion de na-

ture ; nous adorons Dieu en Jésus-Christ, et

non Jésus-Christ à la place de Dieu. Nous croyons que Dieu se révèle dans l'humanité même, qu'il est en nous tous avec l'esprit du Sauveur, et cela, certes, n'a rien d'absurde. Nous croyons que l'esprit du Sauveur, c'est l'esprit de charité, l'esprit de piété, l'esprit d'intelligence, l'esprit de science et de bon conseil, et, dans tout cela, je ne vois rien qui ressemble au fanatisme aveugle. Nos dogmes de l'Incarnation, de la Trinité, de Rédemption, sont aussi anciens que le monde et ressortent même de cette doctrine cachée que le mosaïsme réservait pour ses docteurs et ses prêtres. L'arbre des Zéphiroth est une exposition admirable du mystère de la Trinité. La déchéance du grand Adam, cette conception gigantesque de toute l'humanité déchue, demande un réparateur non moins immense que • devra être le Messie mais qui se manifestera avec la douceur du petit enfant se jouant avec les lions et appelant à lui les petits de la colombe. Le christianisme bien compris c'est le plus parfait judaïsme moins la circoncision et les servitudes rabbiniques, plus la foi, l'espé-

rance et la charité dans une admirable communion.

Il est aujourd'hui bien avéré pour les gens instruits que les sages égyptiens n'adoraient ni les chiens, ni les chats, ni les légumes . Le dogme secret des initiés était précisément celui de Moïse comme celui d'Orphée . Un seul Dieu universel, immuable comme la loi, • fécond comme la vie, révélé dans toute la nature, pensant dans toutes les intelligences, aimant dans tous les cœurs, cause et principe de l'être et des êtres sans se confondre avec eux, invisible, inconcevable, mais existant certainement puisque rien ne saurait exister sans lui.

Ne pouvant pas le voir, les hommes l'ont rêvé et la diversité des dieux n'est autre chose que la diversité de leurs rêves.

Si tu ne rêves pas comme moi tu seras éternellement réprouvé se disent les uns aux autres les prêtres des différents cultes. Ne raisonnons pas comme eux ; attendons l'heure du réveil.

Sous un titre que Michelet a déjà lancé

dans la publicité, on pourrait faire un fort beau livre. Ce serait une concordance de la Bible, des Pourânas, des Védas, des livres d'Hermès, des hymnes d'Homère, des maximes de Confucius, du Coran, de Mahomet et même des Eddas, des Scandinaves. Cette compilation, dont le résultat serait certainement catholique, pourrait s'appeler légitimement la Bible de l'Humanité; au lieu de faire ce travail, ce vieillard, trop galant et trop fleuri, l'a seulement indiqué et en a légèrement ébauché la préface.

La religion, dans son essence, n'a jamais changé, mais chaque âge, comme chaque nation, a ses préjugés et ses erreurs. Pendant les premiers siècles du christianisme on croyait que le monde allait finir et l'on dédaignait tout ce qui embellit la vie. Les sciences, les arts, le patriotisme, l'amour de la famille, tout, tombait dans l'oubli devant les rêves du ciel. Les uns couraient au martyre, les autres au désert, et l'empire tombait en ruines. Puis vint la folie des disputes théologiques et les chrétiens s'entr'égorgeaient pour

des mots qu'ils n'entendaient pas. Au Moyen-Age la simplicité des Évangiles fit place aux arguties de l'école et les superstitions pullulèrent. A la Renaissance le matérialisme reparut, le grand principe de l'unité fut méconnu et le protestantisme 'sema, dans le monde, des églises de fantaisie. Les catholiques furent sans miséricorde et les protestants furent implacables.

Puis vint le sombre Jansénisme avec ses dogmes affreux, le Dieu qui sauve et damne par caprice, le culte de la tristesse et de la mort. La Révolution imposa ensuite la liberté par la terreur, l'égalité à coups de hache et la fraternité dans le sang. Il s'ensuivit une réaction lâche et perfide. Les intérêts menacés prirent le masque de la religion et le coffre-fort fit alliance avec la croix. C'est encore là que nous en sommes. Les anges gardiens du Sanctuaire sont remplacés par des zouaves et le royaume de Dieu, qui souffre violente dans le ciel, résiste à la violence sur la terre, non plus avec le détachement et les prières, mais avec de l'argent et des baïonnettes. Juifs et

protestants grossissent le denier de saint Pierre. La religion n'est plus une chose de foi, c'est une affaire de parti.

Il est évident que le christianisme n'a pas encore été compris et qu'il réclame enfin sa place ; c'est pour cela que tout tombe et que tout tombera tant qu'il ne sera pas établi dans toute sa vérité et dans toute sa puissance pour fixer l'équilibre du monde.

Les agitations que nous traversons n'ont donc rien qui trouble, elles sont le résultat du mouvement perpétuel qui renverse tout ce que les hommes veulent opposer aux lois de son éternelle balance.

Les lois qui gouvernent le monde régissent aussi les destinées de tous les individus humains : l'homme est né pour le repos, mais non pas pour l'oisiveté. Le repos pour lui c'est la conscience de son propre équilibre, mais il ne peut renoncer au mouvement perpétuel puisque le mouvement c'est la vie. Il faut le subir ou le diriger. Lorsqu'on le subit il vous brise, lorsqu'on le dirige il vous régénère. Il doit y avoir balance et non pas

antagonisme entre l'esprit et le corps. Les soifs insatiables de l'âme sont aussi funestes que les appétits déréglés de la chair. La concupiscence, loin de se calmer, s'irrite par les privations insensées. Les souffrances du corps rendent l'âme triste et impuissante et elle n'est véritablement reine que quand les organes, ses sujets, sont parfaitement libres et

. a p a i s é s . •

- Il y a balance et non pas antagonisme entre la grâce et la nature, puisque la grâce • est la direction que Dieu donne lui-même à la nature. C'est par la grâce du Très-Haut que les printemps fleurissent, que les étés portent des épis, et les automnes des raisins. Pourquoi donc dédaignerions-nous les fleurs qui charment nos sens, le pain qui nous soutient, et le vin qui nous fortifie? Le Christ nous apprend à demander à Dieu le pain de chaque jour. Demandons lui aussi les roses de chaque printemps et les ombrages de chaque été. Demandons lui, pour chaque cœur au moins, une vraie amitié, et pour chaque existence un honnête et sincère amour.

Il y a balance et il ne doit jamais y avoir antagonisme entre l'homme et la femme. La loi d'union, entre eux, c'est le dévouement mutuel. La femme doit captiver l'homme par l'attrait, et l'homme émanciper la femme par l'intelligence. C'est là l'équilibre intelligent en dehors duquel on tombe dans l'égoïsme fatal.

A l'anéantissement de la femme par l'homme correspond l'avilissement de l'homme par la femme. Vous faites de la femme une chose qu'on achète, elle se surfait et elle vous ruine. Vous en faites une créature de chair et de fange, elle vous corrompt et elle vous salit.

Il y a balance et il ne saurait y avoir antagonisme réel entre l'ordre et la liberté, entre l'obéissance et la dignité humaine.

Personne n'a droit au pouvoir despotique et arbitraire. Non, personne, pas même Dieu. Personne n'est le maître absolu de personne. Le berger même n'est pas maître ainsi de son chien. La loi du monde intelligent c'est la tutelle ; ceux qui doivent obéir n'obéissent que pour leur bien ; on dirige leur volonté

mais on la subjugué pas ; on peut engager sa volonté mais on ne l'aliène jamais.

Etre roi c'est se dévouer pour protéger les droits du roi contre ceux du peuple et plus le roi est puissant plus le peuple est véritablement libre. Car la liberté sans discipline et sans protection est la pire des servitudes. Elle devient alors l'anarchie qui est la tyrannie de tous dans le conflit des factions. La vraie liberté sociale c'est l'absolutisme de la justice.

La vie de l'homme est alternée ; tour à [tour](#), [il](#) veille et il dort plongé par le sommeil dans la vie collective et universelle ; il rêve son existence personnelle sans avoir conscience du temps et de l'espace, Rendu à la vie individuelle et responsable, à l'état de veille il rêve son existence collective et éternelle. Le rêve c'est la lueur dans la nuit. La foi aux mystères religieux c'est l'ombre qui apparaît au fond du jour.

L'éternité de l'homme est probablement alternée comme sa vie et doit se composer de veilles et de sommeils, Il rêve quand il croit vii:e dans l'empire de la mort, il veille

lorsqu'il continue son immortalité et se ressouvient de, ses rêves.

Dieu, dit la Genèse, envoya le sounneil sur Adam et pendant qu'il dormait il tira de lui la *Chavah* afin de lui donner une auxiliaire semblable à lui — et Adam s'écria : Ceci est la chair do ma chair et les os de mes os.

N'oublions pas que tlans le chapitre précédent l'auteur du livre sacré déclare qu'Adam avait été créé mâle et femelle ce qui exprime assez clairement qu'Adam n'est pas un individu isolé mais est pris pour l'hutnanité toute entière. Qu'est-ce donc que cette Chaval' ou Iléva qui sort de lui pendant son sommeil pour lui servir d'auxiliaire et qui doit plus tard le vouer à la mort ? N'est-ce pas la même chose que la Maya des Indiens, le récipient corporel, la forme terrestre qui est l'auxiliaire et comme la forme de l'esprit tuais gai se sépare de lui, dont il s'éveille ce que tuas appelons la mort?

Quand l'esprit s'endort après un jour de la vie universelle, il produit de lui-même sa chavah ; il pousse autour de lui sa chrysalide et

ses existences dans le temps ne sont pour lui que des rêves qui le reposent des travaux de son éternité.

Il monte ainsi l'échelle des mondes pendant son sommeil seulement, jouissant pendant son éternité de tout ce qu'il acquiert de connaissances et de force nouvelle dans ces accouplements avec la Maya dont il doit se servir sans en devenir jamais l'esclave. Car, la Maya triomphante jetterait sur son âme un voile que le réveil ne déchirerait plus et pour avoir caressé le cauchemar il serait exposé à se réveiller fou ce qui est le véritable mystère de la vie éternelle.

Quels êtres sont plus à plaindre que les fous et cependant pour la plupart ils ne sentent pas leur épouvantable malheur. Swedenborg a osé dire une chose qui pour être dangereuse ne nous en semble pas moins touchante. Il dit que les réprouvés prennent les horreurs de l'enfer, pour des beautés, ses ténèbres pour des lumières et ses tourments pour des plaisirs. Ils sont comme ces suppliciés d'Orient qu'on enivre avec des

narcotiques avant de les livrer aux bourgeois.

Dieu ne peut empêcher la peine d'atteindre les violateurs de sa loi, mais il trouve que c'est assez de la mort éternelle, et ne veut pas y joindre la douleur. Ne pouvant détourner le fouet des furies, il rend insensible les malheureux qu'elles vont frapper.

Nous ne saurions admettre cette idée de Swedenborg, parce que nous ne croyons qu'à la vie éternelle. Ces damnés idiots et hallucinés, se délectant dans les ombres infectes, et cueillant des champignons vénéneux qu'ils prennent pour des fleurs, nous semblent inutilement punis puisqu'ils n'ont pas conscience de leur châtement. Cet enfer qui serait un hôpital de gâteux, est moins beb u que celui du Dante, gouffre circulaire qui devient plus étroit à mesure qu'on y descend et qui finit, derrière les trois têtes du serpent symbolique, par un sentier étroit où il suffit de se retourner pour remonter vers la lumière.

La vie éternelle c'est le mouvement perpé-

tuel et, pour nous, l'éternité ne peut être que l'infinité du temps.

Supposez que toute la félicité du ciel consiste à dire *Alelluia*, avec une palme dans la main et une couronne sur la tête, et, qu'après cinq cents millions d'alleluia ce sera toujours à recommencer (effrayant bonheur), mais, enfin, à chaque alleluia, on pourra assigner un nombre ; il y en aura *un* en avant, il y en aura un autre après ; il y aura succession, il y aura durée, *ce* sera le temps enfin, ce sera le temps, puisque cela commencera.

L'Éternité n'a ni commencement, ni fin.

Une chose est certaine, c'est que nous ne savons absolument rien des mystères de l'autre vie ; mais il est certain, aussi, qu'aucun de nous ne se souvient d'avoir commencé, et que l'idée de ne plus être, révolte, également en nous, le sentiment et la raison.

Jésus-Christ dit que les justes iront dans le ciel, et il appelle le ciel la maison de son père ; il assure que dans cette maison il y a d'innombrables demeures, ces demeures sont évidemment les étoiles, L'idée, ou, si l'on

veut, l'hypothèse des existences renouvelées dans les astres, ne s'éloigne donc pas *de* la doctrine de Jésus-Christ. La vie des rêves est

- essentiellement distincte de la vie réelle, elle a ses paysages, ses amis et ses souvenirs, on y possède des facultés qui appartiennent sans doute à d'autres formes et à d'autres mondes.

On y revoit des êtres aimés qu'on a jamais connus sur cette terre ; on y retrouve vivants ceux qui sont morts, on se soutient en l'air, on marche sur l'eau comme cela peut arriver dans les milieux où la pesanteur des corps est moins grande, ou y parle des langues inconnues et l'on y rencontre des êtres bizarrement organisés ; tout y est plein de réminiscence qui ne se rapportent pas à ce monde, ne serait-ce point des souvenirs vagues de nos existences précédentes ?

Est-ce le cerveau seul qui produit les songes ? mais, s'il les produit, qui donc les invente souvent ils nous épouvantent et nous fatiguent. Quel est le Callot ou le Goya qui compose les cauchemars ?

Souvent il nous semble que nous commet-

tons des crimes, en rêve, et nous sommes heureux de n'avoir rien à nous reprocher quand vient l'heure du réveil . En serait-il de même pour nos existences voilées, pour nos sommeils SORS une couverture de chair? Néron, s'éveillant en sursaut, a-t-il pu s'écrier : Dieu soit loué tje n'ai pas fait assassiner ma mère ?

Et l'aura-t-il retrouvée vivante et souriante ' auprès. de lui, prête à lui raconter, à son tour, ses crimes imaginaires et ses mauvais rêves.

La vie présente paraît souvent un rêve monstrueux, et n'est guère plus raisonnable que les visions du sommeil ; souvent, on y voit ce qui ne devrait pas être, et ce qui devrait être, ne s'y fait pas. Il nous semble parfois que la nature extravague et que la raison se débat sous un Ephiaste effrayant. Les choses qui se passent ein cette vie d'illusions et de vaines espérances, sont, certes, aussi insensées en comparaison de la vie éternelle que les visions du sommeil peuvent l'être comparées aux réalités de cette vie.

Nous ne nous reprochons pas au réveil les péchés commis en rêve, et, si ce sont des

crimes, la société ne nous en demande pas compte, à moins, qu'en état de sonmanbu-
iistne, nous ne les ayons réalisés, comme si,
par exemple, un somnambule, rêvant qu'il
tue sa femme, lui portait, en effet, un coup
mortel. C'est ainsi que nos erreurs de la terre
peuvent avoir leur retentissement dans le ciel
par suite d'une exaltation spéciale qui fait
vivre l'homme dans l'éternité avant qu'il ait
quitté la terre. Il est des actes de la vie pré-
sente qui peuvent troubler les régions de la
sérénité éternelle. Il est des péchés qui, comme
l'on dit vulgairement, font pleurer les anges.
Ce sont les injustices des saints, ce sont les
calomnies qu'ils font remonter jusqu'à l'Être
suprême, lorsqu'ils le présentent comme le
despote capricieux des esprits, et comme le
tourmenteur infini des âmes. Quand saint Do-
minique et saint Pie V envoyaient des chré-
tiens dissidents au supplice, ces chrétiens,
devenus martyrs et rentrant, par le droit du
sang versé, dans la grande catholicité du
ciel, étaient accueillis, sans doute, dans les
rangs des esprits bienheureux avec des cris

d'étonnement et de pitié, et les terribles somnambules de l'Inquisition n'auraient pas été excusés, en alléguant, devant le Juge suprême, les divagations de leur sommeil.

Fausser la conscience humaine, éteindre l'esprit et calomnier la raison, persécuter les sages, s'opposer aux progrès de la science, ce sont là les vrais péchés mortels, les péchés . contre le Saint-Esprit, ceux qui ne peuvent • être pardonnés ni dans ce monde, ni dans l'autre.

CHAPITRE X

LE MAGNÉTISME DU MAL

Un seul esprit remplit l'immensité. C'est celui de Dieu que rien ne limite ou ne partage, celui qui est tout entier partout sans être renfermé nulle part.

Les esprits *créés* ne peuvent vivre que sous *des* enveloppes proportionnelles à leur milieu qui réalisent leur action en la limitant et les empêchant d'être absorbés dans l'infini.

Jetez une goutte d'eau douce dans la mer; elle s'y perdra à moins qu'elle *ne* soit préservée par une enveloppe imperméable.

Il n'existe donc pas d'esprits sans enveloppe et sans forme ; ces formes sont relatives au milieu où ils vivent et dans notre atmosphère par exemple il ne peut exister d'autres esprits

que ceux des hommes avec les corps que nous leur voyons et ceux des animaux dont nous ignorons encore la destinée et la nature.

Les astres ont-ils des âmes ? et la terre que nous habitons a-t-elle une conscience et une pensée qui lui soit propre ? Nous l'ignorons ; mais on ne peut convaincre d'erreur ceux qui ont voulu le supposer

- . On a expliqué ainsi certains phénomènes
- exceptionnels par des manifestations spontanées de l'âme de la terre et comme on a remarqué souvent une sorte d'antagonisme dans ces manifestations, on en a conclu que l'âme de la terre est multiple qu'elle se révèle par quatre forces élémentaires qu'on peut résumer en deux et qui s'équilibrent par trois ce qui est une des solutions de la grande Enigme du Sphinx.

Suivant les hiérophantes anciens, la matière n'est que le *substratum* des esprits créés. Dieu ne la créa pas immédiatement. De Dieu emanent les puissances les Elohim qui constituent le ciel et la terre et suivant leur doctrine

il faudrait entendre ainsi la première phrase

de la Genèse *Bereschith* la tête ou le premier principe, *Bara créa*, Elohim les puissances, *ouath aarés* qui sont ou qui font (sous entendu) le ciel et la terre. Nous avouons que cette traduction nous semble plus logique que celle qui donnerait un verbe *Bara* employé au singulier au nominatif pluriel *Elohim*.

Ces Elohim ou *ces* puissances seraient les grandes âmes des mondes dont les formes seraient la substance spécifiée dans leurs vertus élémentaires. Dieu pour créer un monde aurait lié ensemble quatre génies qui en se débattant auraient produit d'abord le chaos et qui forcés de se reposer après la lutte auraient formé l'harmonie des éléments ; ainsi la terre emprisonna le feu et se gonfla pour échapper aux envahissements de l'eau. L'air s'échappa des cavernes et enveloppa la terre et l'eau, mais le feu lutte toujours contre la terre et la ronge, l'eau envahit à son tour la terre et monte en nuages dans le ciel : l'air s'irrite et pour chasser les nuages il forme des courants et des tempêtes la grande loi de l'équilibre qui est la volonté de Dieu empêche

que les combats ne détruisent les mondes avant le temps marqué pour leurs transfigurations.

Les mondes comme les Elohim sont liés ensemble par des chaînes magnétiques que leur révolte cherche à briser. Les soleils sont rivaux des soleils et les planètes s'exercent contre les planètes en opposant aux chaînes

- d'attraction une énergie égale de répulsion
- pour se défendre de l'absorption et conserver chacune son existence.

Ces forces colossales ont parfois pris une figure et se sont présentées sous l'apparence de géants : Ce sont les Eggrégores du livre d'Hénoch ; créatures terribles pour qui nous sommes ce que sont pour nous les infusoires ou les insectes microscopiques qui pullulent entre nos dents et sur notre épiderme. Les Eggrégores nous écrasent sans pitié parce qu'ils ignorent notre existence ; ils sont trop grands pour nous voir, et trop bornés pour nous deviner.

Ainsi s'expliquent les convulsions planétaires qui engloutissent des populations. Nous .

savons trop
que Dieu ne sauve pas la mouche innocente,
dont un cruel et stupide enfant arrache les
pattes et les ailes, et que la providence
n'intervient pas en faveur de la fourmilière
dont un passant détruit et saccage les édifices
à coups de pied.

Parce que les organes d'un ciron échappent à l'analyse de l'homme, l'homme se croit le droit de supposer que, devant la nature éternelle, son existence, à lui, est beaucoup plus précieuse que celle d'un ciron ! Hélas ! le Camoëns avait probablement plus de génie que l'éggrégore Adamastor ; mais, le géant Adamastor, couronné de nuages, ayant les vagues pour ceinture, et les ouragans pour manteau, pouvait-il deviner les poésies du Camoëns ?

L'huître, nous paraît bonne à manger, nous supposons qu'elle n'a pas conscience d'elle-même, que, par conséquent elle ne souffre pas, et, sans le moindre regret, nous la dévorons toute vivante. Nous jetons, tout vivants, l'écrevisse, le homard et la langouste dans

l'en bouillante parce que, étant cuits de cette

façon, ils ont une chair plus ferme et un goût plus savoureux.

Par quelle loi terrible Dieu abandonne-t-il ainsi le faible au fort, et le petit au grand, sans que l'ogre ait, lui-même, l'idée des tortures qu'il fait subir à l'être chétif qu'il dévore ?

Et, qui nous assure que *quelqu'un* prendra

- • notre défense contre les êtres plus forts et aussi avides que nous? Les astrès agissent et réagissent les uns sur les autres ; leur équilibre est formé par des liens d'amour et des efforts de haine. Parfois, la résistance d'une étoile se brise, et elle est attirée vers un soleil qui la dévore; parfois, une autre sent sa force d'attraction expirer en elle et elle est lancée hors de son. orbite par le tournoiement des. univers. Des astres amoureux se rapprochent et enfantent de nouvelles étoiles. L'espace infini est la grande cité des soleils ; ils tiennent con-
- seil entre eux et s'adressent, réciproquement, des télégrammes de lumière, Il y a des étoiles qui sont soeurs, il y en a d'autres qui sont rivales. Les âmes des astres, enchaînées par la

nécessité de leur course régulière, peuvent exercer leur liberté en diversifiant leurs effluves. Quand la terre est méchante, elle rend les hommes furieux et déchaîne les fléaux à sa surface ; elle envoie alors aux planètes qu'elle n'aime pas, un magnétisme empoisonné, mais, elles, se vengent, en lui envoyant la guerre. Vénus déverse sur elle de venin des mauvaises mœurs ; Jupiter excite les rois les uns contre les autres ; Mercure déchaîne contre les hommes les serpents de son caducée, la lune les rend fous et Saturne les pousse au désespoir. Ces amours et ces colères des étoiles sont la base de toute l'astrologie, maintenant, peut-être, trop dédaignée. L'analyse spectrale de Bunsen n'a-t-elle pas prouvé, tout récemment, que chaque astre a son aimantation déterminée par une base métallique spéciale et particulière, et qu'il y a, dans le ciel, des échelles d'attraction comme des gammes de couleurs ? Il peut donc exister aussi, et il existe certainement, entre les globes célestes, des influences magnétiques qui obéissent, peut-être, à la volonté de ces

globes si on les suppose doués d'intelligence ou dominés par des génies que les anciens nommaient les veilleurs du ciel ou les Eggrégores.

- L'étude de la nature nous fait constater des contradictions qui nous étonnent. Partout, nous rencontrons les preuves d'une intelligence infinie, mais, souvent *aussi*, nous avons
- à reconnaître l'action de forces parfaitement aveugles. Les fléaux sont des désordres qu'on ne peut attribuer au principe de l'ordre éternel. Les pestes, les inondations, les famines, ne sont pas des ordres de Dieu. Les attribuer au diable, c'est-à-dire à un ange damné dont Dieu permet la mauvaise oeuvre, c'est supposer un Dieu hypocrite qui se cache, pour mal faire, derrière un gérant responsable, taré. D'où viennent donc ces désordres? De l'erreur des causes secondes. Mais si les causes secondes sont capables d'erreur, c'est qu'elles sont intelligentes et autonomes, et nous voici en plein dans la doctrine des Eggrégores.

Suivant cette doctrine les astres n'auraient que des parasites qui pullulent sur leur épi-

derme et s'occuperaient uniquement de leurs haines et de leurs amours. Notre soleil, dont les taches sont un commencement de refroidissement, est entraîné lentement, mais fatalement, vers la constellation d'Hercule. Un jour il manquera de lumière et de chaleur car les astres vieillissent et doivent mourir comme nous. Il n'aura plus alors la force de pousser les planètes qui iront, avec impétuosité, se briser sur lui et ce sera la fin de notre univers. Mais un nouvel univers se formera avec les débris de celui-ci. Une nouvelle création sortira du chaos et nous renaîtrons, dans une espèce nouvelle, capables de lutter avec plus d'avantage contre la stupide grandeur des Égrogres, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le grand Adam soit reconstitué. Cet esprit des esprits, cette forme des formes, ce géant collectif qui résume la création tout entière. Cet Adam qui, suivant les kabbalistes, cache le soleil derrière son talon, cache des étoiles dans les touffes de sa barbe, - et, lorsqu'il veut marcher, touche, d'un pied, l'Orient, et de l'autre l'Occident.

Les

Éggrégés), Pères sont les Enacim de la Bible ou plutôt, suivant le livre d'Hénoch, ils en sont les pères. Ce sont les Titans (de la Fable et on les retrouve dans toutes les traditions religieuses.

Ce sont eux qui on se battant lancent les aérolithes dans l'espace, voyagent à cheval sur les comètes et font pleuvoir des étoiles

- filantes et des bolides enflammés. L'air devient
- malsain, les eaux se corrompent, la terre tremble et les volcans éclatent avec fureur • lorsqu'ils sont irrités ou malades. Parfois pendant les nuits d'été, les habitants attardés des vallées du midi voient avec épouvante la forme colossale d'un homme immobile qui est assis sur le plateau des montagnes et qui baigne ses pieds dans quelque lac solitaire ; ils passent en faisant le signe de la croix et s'imaginent avoir vu Satan lorsqu'ils ont rencontré seulement l'ombre pensive d'un éggrégore.

Ces éggrégores s'il fallait admettre leur existence seraient les agents plastiques de Dieu, les rouages vivants de la machine créa-

trice, multiformes comme Protée mais enchaînés toujours à leur matière élémentaire. Ils sauraient les secrets que l'immensité nous dérobe mais seraient ignorants des choses que nous savons. Les évocations de la magie ancienne s'adressent à eux et les noms bizarres que leur donnait la Perse ou la Chaldée sont encore conservés dans les anciens grimoires.

Les Arabes, poétiques conservateurs des traditions primitives de l'Orient, croient encore à ces gigantesques génies. Il en est des blancs et des noirs, les noirs sont malsains et se nomment les Afrites. Mahomet a conservé ces génies et en fait des auges si grands que le vent de leurs ailes balayent les inondes dans l'espace³. Nous avouons ne pas aimer cette multitude infinie d'êtres intermédiaires qui nous cachent Dieu et semblent le rendre inutile. Si la chaîne des esprits grossit toujours ses anneaux en remontant vers Dieu, nous ne voyons pas de raisons pour quelle s'arrête car elle progressera toujours dans l'infini sans jamais pouvoir le toucher. Nous avons des milliards de dieux à vaincre ou à fléchir

sans pouvoir jamais arriver à la liberté et à la paix. C'est pourquoi nous rejetons définitivement et absolument la mythologie des égrégores.

Ici nous respirons longuement et nous nous essuyons le front comme un homme qui se réveille après un rêve pénible. Nous contemplons le ciel plein d'astres mais vide de fantômes et avec un indicible soulagement de cœur nous répétons à pleine voix Ces premières paroles du symbole de Nicée : *Credo in unum Deum.*

Tombant avec les égrégores et les Afrites, Satan flamboie un instant dans le ciel et disparaît comme un éclair. *Videbam Satanam sicut fulgures (ou fulgur) de ccelo cadentem.*

Les géants de la bible ont été ensevelis par le déluge. Les Titans de la Fable ont été écrasés sous les montagnes qu'ils avaient entassées. Jupiter n'est plus qu'une étoile et toute la fantasmagorie gigantesque de l'ancien monde n'est plus qu'un colossal éclat de rire qui se nomme Gargantua dans Rabelais.

Dieu même ne veut plus qu'on le représente

sous la forme d'un monstrueux panthée. Il est le père des proportions et de l'harmonie et repousse les énormités. Ses hiéroglyphes favoris sont les blondies et douces figures de l'agneau et de la colombe et il se présente à nous dans les bras d'une mère sous la forme d'un petit enfant. Combien le symbolisme catholique est adorable et combien d'abominables prêtres l'ont méconnu.

Vous figurez-vous la colombe de l'esprit d'amour planant sur la fumée grasse des auto-da-fés, et la vierge mère regardant brûler des juives ! Voyez-vous de malheureux jeunes gens tomber sous les balles des zouaves de l'enfant Jésus et des canons rayés qu'on braque autour du trésor des indulgences ! Mais qui peut sonder les secrets de la providence ! Peut-être que par cette aberration du pouvoir militaire tous les dissidents sont absous et que le péché du pasteur devient l'innocence du monde

Le pape, d'ailleurs, n'est-il pas un saint prêtre et ne croit-il pas faire son devoir dans toute la sincérité de son cœur ? Qui donc est

le coupable? — Le coupable, c'est l'esprit de contradiction et d'erreur, c'est l'esprit de mensonge qui a été homicide dès le commencement, c'est le tentateur, c'est le diable c'est le magnétisme du mal.

Le magnétisme du mal, c'est le courant fatal des habitudes perverses, c'est la synthèse hybride de tous les insectes voraces et rusés que l'homme emprunte aux animaux les plus nombreux. C'est la philosophie que le symbolisme du Moyen-Age a personnifié le démon.

Il a des cornes de bouc ou de taureau, des yeux de hibou, un nez en bec de vautour, une gueule de tigre, des ailes de chauve-souris, des griffes de harpie et un ventre d'hyppopotame. Quelle figure pour un ange même déchu, et qu'il y a loin de là au superbe roi des enfers rêvé par le génie de Milton I

Mais le satan de Milton ne représente autre chose que le génie révolutionnaire des Anglais sous un Cromwel et le vrai diable est toujours celui des cathédrales et des légendes.

Il est adroit comme le singe, insinuant

comme le reptile, rusé comme le renard, enjoué comme le jeune chat, lâche comme le loup ou le chacal.

Il est rampant et flatteur comme le valet, ingrat comme un roi et vindicatif comme un mauvais prêtre, inconscient et perfide comme une femme galante.

C'est un protée qui prend toutes les formes, excepté celle de l'agneau et de la colombe, disent les vieux grimoires. Tantôt, c'est un petit page fripon qui porte la queue d'une grande dame ; tantôt, un théologien fourré d'hermine ou un chevalier bardé de fer. Le conseiller du mal se glisse partout, il se cache même dans le sein des roses. Parfois, sous une chape de chancre ou d'évêque, il promène sa queue mal dissimulée le long des dalles d'une église, il se cramponne aux cordelettes de la discipline des nonnes et s'applatit entre les pages des bréviaires. Il hurle dans la bourse vide du pauvre, et, par le trou de la serrure des coffres-forts, il appelle tout bas les voleurs. Son caractère essentiel et ineffaçable c'est d'être toujours ridicule,

car, clans l'ordre moral, il est la bête et sera toujours la bêtise. On a beau ruser, combiner, calculer, mal faire. c'est manquer d'esprit.

Son habitude, disent les sorciers, c'est de demander toujours quelque chose; il se contente d'un chiffon, d'une savate, d'un brin de paille. Qui ne comprend ici l'allégorie ? Accorder au mal la moindre chose, n'est-ce pas pactiser avec lui? L'appeler, ne fut-ce que par curiosité, n'est-ce pas lui livrer-notre âme ? Toute cette mythologie diabolique des légendaires est pleine de philosophie et de raison. L'orgueil, l'avarice, l'envie, ne sont pas, par eux-mêmes, des personnages ; mais ils se personnifient souvent dans les hommes, et, ceux qui arrivent à voir le diable, se mirent dans leur propre laideur.

Le diable n'a- jamais été beau ; ce n'est pas un ange déchu, il est damné de naissance, et Dieu ne lui pardonnera jamais, car, pour Dieu, il n'existe pas. Il existe comme nos erreurs, il est le vice, il est la maladie, il est la peur, il est la démence et le mensonge, il est la fièvre d'hôpital des limbes où languissent les

âmes malades. Jamais il n'est entré dans les régions sereines du ciel, et ne saurait, par conséquent, en être tombé.

Arrière donc le dualisme impie des Manichéens, arrière, ce compétiteur de Dieu, toujours puissant quoique foudroyé, et qui lui dispute le monde. Arrière ce valet séducteur des enfants de son maître, qui a forcé Dieu, lui-même, à subir la mort pour racheter les hommes dont l'ange rebelle avait fait ses esclaves, et à qui Dieu abandonne, néanmoins encore, la majorité de ceux qu'il a voulu racheter par un si inconcevable sacrifice. A bas le dernier, le plus monstrueux des eggrégores. Gloire et triomphe éternel à Dieu seul !

Éternel honneur, toutefois, au dogme sublime de la Rédemption ; respect à toutes les traditions de l'Église universelle ; vive le symbolisme antique ! Mais Dieu nous garde de le matérialiser en prenant des entités métaphysiques pour des personnages réels, et des allégories pour des histoires !

• Les enfants aiment à croire aux ogres et aux fées ; et les multitudes ont besoin de

mensonge, je le sais, je m'en rapporte là-dessus aux nourrices et aux prêtres. Mais j'écris un livre de philosophie occulte qui ne doit être lu ni par les enfants, ni par les gens faibles d'esprit.

Il est (les gens à qui le monde paraît vide s'il n'était peuplé de chimères.

L'immensité du ciel les ennuerait si elle n'était peuplée de farfadets et de démons. Ces grands enfants nous rappellent la fable du bon La Fontaine qui croyait voir un mas-

t o d o n t e

dans la lune et qui regardait une souris cachée entre les verres de la lunette. Nous avons tous, en nous, notre tentateur ou notre diable qui naît de noire tempérament ou de nos humeurs. Pour les uns, c'est un dindon qui fait la roue ; pour d'autres, c'est un singe qui grince des dents. C'est le côté bête de notre humanité, c'est le repoussoir ténébreux de notre âme, c'est la férocité des instincts animaux exagérée par la vanité des pensées étroites et fausses, c'est l'amour du mensonge, enfin, dans les esprits, qui, par lâcheté ou par indifférence, désespèrent de la vérité.

Les possédés du démon sont en si grand nombre, qu'ils composent ce que Jésus-Christ appelait le monde, et c'est pourquoi il disait à ses apôtres : « Le monde vous fera mourir ». Le diable, tue ceux qui lui résistent, et, consacrer son existence au triomphe de la vérité et de la justice, c'est faire le sacrifice de sa vie. Dans la cité des méchants, c'est le vice gai règne et c'est l'intérêt du vice qui gouverne. Un juste est condamné d'avance, on n'a pas besoin de le juger ; mais la vie éternelle appartient aux hommes de coeur qui savent souffrir et mourir. Jésus, qui passait et faisant le bien, savait qu'il marchait à la mort et disait à ses amis : « Voici que nous allons à Jérusalem où le fils de l'homme doit être livré au dernier supplice. Je fais l'offrande de ma vie; personne ne me la prend; je la dépose pour la reprendre. Si quelqu'un veut m'imiter, qu'il accepte d'avance la croix des malfaiteurs et qu'il marche sur nos traces. Vous tous qui me voyez, maintenant, bientôt vous ne me verrez plus D. Veut-il donc se tuer, disaient les juifs en l'entendant parler ainsi. Mais se

faire tuer

par les autres, ce n'est pas se tuer soi-même. Les héros des Thermopyles savaient bien qu'ils mourraient là jusqu'au dernier, et leur glorieux combat ne fut certainement pas un suicide.

Le sacrifice de soi-même n'est jamais le suicide ; et Curtius, si son histoire n'est pas fabuleuse, Curtius n'est pas un suicidé . Régulus, retournant à Carthage, accomplissait-il

- un suicide ? Socrate, se suicidait-il, lorsqu'il refusait de s'évader de prison après son arrêt de mort ? Caton, se déchirant les entrailles plutôt que de subir la démence de César, est un républicain sublime. Le soldat blessé, qui, tombé sur le champ de bataille et n'ayant plus pour toute arme que sa baïonnette, lorsqu'on lui dit : rends tes armes, se plonge cette baïonnette dans- le coeur en disant : « Viens les prendre » , n'est pas un homme qui se suicide, c'est un héros qui est fidèle à son serment de vaincre ou de mourir. M. de Beaurepaire, se brûlant la cervelle plutôt que de souscrire une capitulation honteuse, ne se suicide pas ; il se sacrifie à l'honneur !

Lorsqu'ail ne pactise point avec le mal, on ne doit pas le craindre ; mais lorsqu'on ne craint pas le mal, on ne doit pas craindre la mort : elle n'a d'empire terrible que sur le mal. La mort noire, la mort affreuse, la mort pleine d'angoisses et d'épouvante, est la fille du diable. Ils se sont promis de mourir ensemble ; mais, comme ils sont menteurs, ils se donnent réciproquement pour éternels.

Nous disions tout à l'heure que le diable est ridicule, et, dans notre *histoire de la Magie*, nous déclarions qu'il ne nous fait pas rire ; et, en effet, on ne s'amuse pas du ridicule lorsqu'il est hideux, et, lorsqu'on a l'amour du bien on ne saurait rire du mal.

Le véhicule fluidique, astral, représenté dans toutes les mythologies par le serpent, c'est le tentateur naturel de la Chavah ou de la forme matérielle, ce serpent était innocent comme tous les êtres avant le péché d'i:ve et d'Adam. Le diable est né de la première désobéissance et il est devenu cette tête de serpent que le pied de la femme doit écraser.

Le serpent, symbole du grand agent flui-

clique, peut être un signe sacré lorsqu'il représente le magnétisme du bien, comme le serpent d'airain de Moïse. Il y a deux serpents au caducée d'Hermès.

Le fluide magnétique est soumis à la volonté des esprits qui peuvent l'attirer ou le projeter avec des forces différentes, suivant leur degré d'exaltation ou d'équilibre.

On l'a appelé le porte-lumière ou le *Lucifer* parce qu'il est l'agent distributeur et spécialiste de la lumière astrale.

On l'appelle aussi l'ange des ténèbres parce, qu'il est le messager des pensées obscures comme des pensées lumineuses, et les Hébreux qui le nomment Samaël, disent qu'il est double et qu'il y a le Saint blanc et le Samaël noir, le Samaël israélite et le Samaël incirconcis.

L'allégorie, ici, est évidente. Certes, nous croyons, comme les chrétiens, à l'immortalité de l'âme ; comme tous les peuples civilisés, nous croyons à des peines et à des récompenses, proportionnelles à nos œuvres. Nous croyons que les esprits peuvent être malheureux et tourmentés dans l'autre vie, nous ad-

mettons donc l'existence possible des réprouvés.

Nous croyons que les chaînes de sympathie ne sont pas rompues, mais sont au contraire, rendues plus étroites par la mort. Mais cela existe seulement entre les justes. Les méchants ne peuvent communiquer entre eux que par des effluves de haine.

Le magnétisme du mal peut donc recevoir aussi des impressions d'outre-tombe, mais seulement par les aspirations perverses des vivants, les morts que Dieu punit n'ayant plus ni le pouvoir, ni la volonté efficace de mal faire. Sous la anain de la justice de Dieu on ne pêche plus, on expie.

Ce que nous nions, c'est l'existence d'un puissant génie, d'une espèce de Dieu noir, d'un monarque sombre ayant le pouvoir *de mal faire après que Dieu l'a réprouvé. Le roi Satan est pour nous une fiction impie malgré tout ce qu'elle peut présenter dans le poème de Milton, de poésie et de grandeur. Le plus coupable des esprits déchus doit être tombé plus bas que les autres et plus que les autres

enchaîné par la justice de Dieu. Le bague sans doute a ses rois qui exercent encore une certaine influence sur le monde criminel mais cela tient à l'insuffisance des moyens de surveillance ou de répression employés par la justice humaine et l'on ne trompe pas la justice de Dieu.

Au livre apocryphe d'Enoch on lit que ces anges noirs se sont incarnés pour séduire les filles de la terre et faisaient naître les géants. Les véritables égrégories, c'est-à-dire les veilleurs de nuit, auxquels nous aimons à croire, ce sont les astres du ciel avec leurs yeux toujours étincelants. Ce sont les anges qui gouvernent les étoiles et qui sont comme des pasteurs pour les âmes qui les habitent. Nous aimons à penser aussi que chaque peuple a son ange protecteur ou son génie qui peut être celui d'une des planètes de notre système. Ainsi, suivant les poétiques traditions de la Kabbale Mikag, l'ange du soleil est celui du peuple de Dieu. Gabriel, l'ange de la lune, protège les peuples d'Orient qui portent le

croissant sur leur drapeau. Mars et Vénus

gouvernent ensemble la France. *Mercuré est* le génie de la Hollande et de l'Angleterre. Saturne le génie de la Russie. Tout cela est possible quoique douteux et peut servir aux hypothèses de l'astrologie ou aux fictions de l'épopée.

Le règne de Dieu est un gouvernement admirable où tout subsiste par la hiérarchie et où l'anarchie se détruit d'elle-même. S'il existe dans son empire des prisons pour les esprits coupables Dieu seul en est le maître et les fait sans doute gouverner par des anges sévères et bons. Il n'est pas permis aux condamnés de s'y torturer les uns les autres. Dieu serait-il moins sage et moins bon que les hommes. Et que dirait-on d'un prince de la terre qui choisirait un brigand de la pire espèce pour directeur de ses prisons en lui permettant très-souvent de sortir pour continuer ses crimes et donner aux honnêtes gens d'affreux exemples et de pernicieux conseils.

CHAPITRE XI

L'AMOUR FATAL

• Les animaux sont soumis par la Nature à un état phénoménal qui les pousse invinciblement à la reproduction et que l'on nomme le rut. L'homme seul est capable d'un sentiment sublime qui lui fait choisir sa compagne et qui tempère par le dévouement le plus absolu les âpretés du désir. Ce sentiment se nomme l'amour. Chez les animaux le mâle se rue indistinctement sur toutes les femelles et les femelles se soumettent à tous les mâles. L'homme est fait pour aimer une seule femme et la femme digne de respect se conserve pour un seul homme.

Chez l'homme comme chez la femme l'entraînement des sens ne mérite pas le nom

d'amour,
c'est quelque chose de semblable au rut des animaux. Les libertins et les libertines sont des brutes.

L'amour donne à l'âme humaine l'intuition de l'absolu parce que lui-même il est absolu ou il n'est pas. L'amour qui se réveille dans une grande âme, c'est l'éternité qui se révèle.

Dans la femme qu'il aime l'homme voit et adore la divinité maternelle et il donne à jamais son cœur à la vierge qu'il aspire à décorer de la dignité de mère.

La femme dans l'homme qu'elle aime adore la divinité féconde qui doit créer en elle l'objet de tous ses vœux, le but de sa vie, la couronne de toutes ses ambitions : l'enfant !

Ces deux âmes alors n'en font plus qu'une (lui doit se compléter par une troisième. C'est l'homme unique en trois amours comme Dieu est en trois personnes.

Notre intelligence est faite pour la vérité et notre cœur pour l'amour. C'est pour cela que saint Augustin dit avec raison en s'adressant à Dieu : Tu nous as fait pour toi, Seigneur et notre cœur est tourmenté jusqu'à ce qu'il ait

trouvé son repos en toi. Or Dieu qui est infini ne peut être aimé de l'homme que par intermédiaire. Il se fait aimer par l'homme dans la femme et dans l'homme par la femme. C'est pourquoi l'honneur et le bonheur d'être aimés nous imposent une grandeur et une bonté divine.

Aimer c'est percevoir l'infini dans le fini. C'est avoir trouvé Dieu dans la créature. Etre aimé c'est représenter Dieu, c'est être son plénipotentiaire près d'une âme pour lui donner le paradis sur la terre.

Les âmes vivent de vérité et d'amour, sans amour et sans vérité elles souffrent et dépérissent comme des corps privés de lumière et de chaleur.

Qu'est-ce que la vérité ? demandait dédaigneusement à Jésus-Christ le représentant de Tibère et Tibère lui-même eut pu demander avec un dédain plus insolent et une ironie plus amère : Qu'est-ce que l'amour ?

La fureur de ne pouvoir rien comprendre et rien croire, la rage de ne pouvoir aimer, voilà le véritable enfer et combien d'hommes,

combien .de femmes sont livrés dès cette vie aux tortures de cet épouvantable damnation?

De là les fureurs passionnées pour le mensonge; de là ces mensonges d'amour qui livrent l'âme aux fatalités de la démence. Le besoin de savoir toujours désespéré par l'inconnu et le besoin d'aimer toujours trahi par l'impuissance du cœur.

Don Juan va de crime en crime à la poursuite de l'amour et finit par mourir étouffé dans les étreintes d'un spectre de pierre. Faust désespéré du néant de la science sans foi cherche des distractions et ne trouve que des remords après avoir perdu la trop crédule Marguerite : Marguerite pourtant le sauvera car elle, la pauvre innocente enfant, elle a véritablement aimé et Dieu ne peut vouloir qu'elle soit à jamais séparée de celui qu'elle adore.

Voulez-vous pénétrer les secrets de l'amour? Étudiez les mystères de la jalousie. La jalousie est inséparable de l'amour parce que l'amour est une préférence absolue qui exige la réciprocité, mais il ne peut exister sans une

confiance absolue que la jalousie vulgaire tend naturellement à détruire. C'est que la jalousie vulgaire est un sentiment égoïste dont le résultat le plus ordinaire est de substituer la haine à la tendresse. C'est *une* secrète calomnie de l'objet aimé, c'est un doute qui l'outrage, c'est souvent une fureur qui porte à le maltraiter et à le détruire.

Jugez aussi l'amour d'après ses oeuvres, s'il élève l'âme, il inspire le dévouement et les actions héroïques, s'il est jaloux seulement de la perfection et du bonheur de l'être aimé, s'il est capable de se sacrifier à l'honneur et au repos de ce qu'il aime c'est un sentiment immortel et sublime; mais s'il brise le courage, s'il énerve la volonté, s'il abaisse les aspirations, s'il fait méconnaître le devoir, c'est une passion fatale et il faut la vaincre ou périr.

Quand l'amour est pur, absolu, divin, sublime, il est lui-même le plus saint de tous les devoirs, Nous admirons Roméo et Juliette malgré tous les préjugés et toutes les fureurs des Capulets et des Montaigus et nous ne pensons pas que les haines de leurs familles •

devaient séparer à jamais Pirame de Thisbé. Mais nous admirons aussi Chimène sollicitant la mort du Gd pour venger celle de son père parce que Chimène en sacrifiant l'amour se rend digne de l'amour même, elle sent bien que si elle trahissait son devoir Rodrigue ne l'estimerait plus. Entre la mort de son amant et l'avilissement de son amour l'héroïne ne saurait hésiter et elle justifie cette grande parole de Salomon que l'amour est plus inflexible que l'enfer ?

Le véritable amour c'est la révélation éclatante de l'immortalité de l'âme, son idéal pour l'homme c'est la pureté sans tâche et pour la femme, la générosité sans défaillance il est jaloux de l'intégrité de cet idéal et cette jalousie si noble doit s'appeler la Zélatypie ou le type du Zèle. Le rêve éternel de l'amour c'est la mère immaculée et le dogme récemment défiai par l' Eglise emprunté au Cantique des cantiques n'a pas eu d'autre révélateur que l'amour.

L'impureté c'est la promiscuité des désirs, l'homme qui désire toutes les femmes, la

femme qui aime les désirs de tous les hommes ne connaissent pas l'amour et sont indignes de le connaître. La coquetterie est la débauche de la vanité féminine ; son nom même est emprunté à quelque chose de bestial et rappelle les démarches provocatrices des poules qui veulent attirer l'attention du coq. Il est permis à la femme d'être belle, mais elle ne doit être désireuse de plaire qu'à celui qu'elle aime ou qu'elle pourra un jour aimer.

L'intégrité de la pudeur de la femme est * spécialement l'idéal des hommes et c'est le sujet de leur jalousie légitime. La délicatesse et la magnanimité chez l'homme est le rêve spécial de la femme et c'est dans cette idéal qu'elle trouve le stimulant ou le désespoir de son amour.

Le mariage c'est l'amour légitime. Un mariage de convenance c'est un mariage de désespoir. Un mâle et une femelle de l'espèce humaine conviennent d'avoir ensemble des petits sous la protection de la loi, s'ils n'ont encore aimé ni l'un ni l'autre on peut espérer :

de l'amour qu'il viendra avec l'intime et la famille, mais l'amour n'obéit pas toujours aux convenances sociales et celui qui se marie sans amour épouse souvent une probabilité d'adultère.

La femme qui aime et qui épouse l'homme qu'elle n'aime pas, fait un acte contre nature. Julia de Umar est inexcusable, et son mari un personnage impossible, même dans le roman ; Saint-Preux devrait mépriser ce couple impossible. Une fille qui s'est donnée et qui se reprend, déshonore son premier amour ; on convient tacitement qu'elle a donné des arrhes à l'adultère. Il est un être devant qui, une femme digne de ce nom, ne doit jamais se résigner à rougir, c'est l'homme qu'elle a trouvé digne de son premier amour.

Nous comprenons qu'un homme de cœur épouse et réhabilite ainsi une honnête fille qui a été séduite, puis abandonnée, mais, qu'une fille se livre quand elle ne s'appartient plus, et cela, sous le prétexte que le baron d'Etange menace de la tuer, ou bien, parce que sa fille suppose que, si elle ne lui obéit

pas, son père en mourra, nous déclarons qu'ici l'indélicatesse de cœur se justifie mal par la lâcheté ou par la sensibilité niaise. Un père qui parle de tuer sa fille ou de mourir, si elle agit convenablement ou noblement, n'est plus un père, c'est un égoïste féroce dans son despotisme qu'on a droit de blâmer ou de fuir. En somme, la Julie de Rousseau est une fille prétendue honnête qui trahit, à la fois, deux hommes. Son père est un proxénète qui déshonore, à la fois, sa fille et son ami ; mar est un lâche, et Saint-Preux, nu niais. Lorsqu'il a su que Julie était mariée, il ne devait plus la revoir.

Epouser une femme qui s'est donnée à un autre et que cet autre n'a pas abandonnée, c'est épouser la femme d'un autre, mariage nul (levant la nature et devant la dignité humaine. C'est ce que Rousseau n'a pas compris. J'admets le mariage d'aventure des héroïnes d'Henri Murger qui font de la vie une farce de carnaval ; je n'admets pas celui de Julie qui affiche la prétention de prendre l'amour au sérieux. Être, ou n'être pas, voilà la question,

LU (J' UND ARCA«

comme dit Handet ; or, la virtualité de rétro humain est dans sa pensée et dans son amour.

Abjurer sa pensée publiquement sans être convaincu qu'elle est fausse, c'est l'apostasie de l'esprit ; abjurer l'amour lorsqu'on sent qu'il existe, voilà l'apostasie du cœur.

Les amours qui changent sont des caprices qui passent; et celles dont on doit rougir sont des fatalités dont il faut secouer le joug.

Homère, en nous montrant Ulysse vainqueur des pièges de Calypso et de la Circé, se faisant lier au mât de son vaisseau pour entendre, sans leur céder, les chants délicieux des sirènes, est le vrai modèle du sage échappant aux déceptions de l'amour fatal. Ulysse se doit tout à Pénélope qui se conserve pour Ulysse, et le lit nuptial (lu roi d'Ithaque, ayant pour colonnes des arbres éternels qui tiennent à la terre par leurs puissantes racines, est dans l'antiquité, parfois un peu licencieuse, le monument symbolique du vénérable et chaste amour.

L'amour véritable est une passion invincible motivée par un sentiment juste, jamais

il ne peut être en contradiction avec le devoir parce qu'il devient lui-même le devoir le plus absolu, mais la passion injuste constitue l'amour fatal et c'est à celui-ci qu'il faut résister dit-on en souffrir ou en mourir.

On pourrait dire que l'amour fatal est le prince des démons, car c'est le magnétisme du mal armé de toute sa puissance, rien ne peut limiter ou désarmer ses fureurs. C'est une fièvre, c'est une démence, c'est une rage. Il faut se sentir briller lentement, comme la torche d'Athée, sans que personne ait pitié de vous. Les souvenirs vous torturent, les désirs trompés vous désespèrent, on savoure la mort, et l'on aime souvent, mieux encore, souffrir et aimer que mourir. Quel remède à cette maladie ? Comment gérer des morsures de cette flèche empoisonnée ?

Qui nous ramènera des aberrations de cette folie ?

Pour guérir de l'amour fatal il faut rompre la chaîne magnétique en se précipitant dans un autre courant et en neutralisant l'électricité par une électricité contraire.

Éloignez-vous de la personne aimée; no gardez rien qui vous la rappelle ; quittez même ceux tic vos vêtements qu'elle a pu Nous voir. Imposez-vous des occupations fatigantes et multipliées, ne soyez jamais oisif, ni rêveur ; brisez-vous de fatigue pendant le jour pour dormir profondément la nuit ; cherchez une ambition ou un intérêt à satisfaire, et, pour les trouver, montez plus haut que votre amour. Ainsi vous arriverez à la tranquillité, sinon à l'oubli. Co qu'il faut éviter surtout c'est la solitude, nourrice des attendrissements et des rêves, à moins qu'on se sente attiré vers la dévotion, comme Louise do la Vallière et M. de Rancé , et qu'on ne cherche, dans les supplices volontaires du corps, l'adoucissement des peines de l'âme.

Ce qu'il faut penser, surtout, c'est que l'absolu dans les sentiments humains, est un idéal qui no se réalise jamais, ici-bas ; que toute beauté s'altère, et que toute vie s'épuise; que tout passe, enfin, avec une rapidité qui tient du prestige; que la belle Hélène est de-

venue une vioillo tête édentée, puis, un peu de poussière, puis, rien..

Tout amour qu'on ne peut pas et qu'on ne doit pas avouer, est un amour fatal. En dehors des lois de la nature et de la société, il n'y a rien de légitime dans les passions, et il faut les condamner au néant dès leur naissance en les étouffant sous cet axiome : *Ce qui ne doit pas dire, n'est pas*. Rien n'excusera jamais ni l'inceste, ni l'adultère. Ce sont des hontes dont les oreilles chastes craignent le nom et dont les âmes simples et pures ne doivent pas admettre l'existence. Les actes, que la raison ne justifie pas, ne sont pas des actes humains, c'est de la bestialité et de la folie. Ce sont des chûtes après lesquelles il faut se relever et s'essuyer pour n'en pas garder les souillures, ce sont des turpitudes que la décence doit cacher et que la morale, épurée par le souffle magnétique, ne saurait admettre même pour les punir. Voyez Jésus, en présence de la femme surprise en adultère, il n'écoute pas ceux qui l'accusent, il ne la regarde pas afin de ne pas voir sa rougeur et;

quand on l'importune en le pressant de la juger, il reprend par cette grande parole qui serait la suppression de toute pénalité imposée par la justice humaine si elle ne voulait pas dire que certains actes doivent rester inconnus et comme impossibles devant la pudeur de la loi : *Relevez-vous et désormais tdelieJ de ne p1t5 tomber.*

Voilà *ce* que le maître sublime trouve à dire à la malheureuse dont il a refusé d'écouter les accusateurs.

Jésus n'admet pas l'adultère; il le nomme fornication et, pour tout châtiment, il aittorise l'homme à renvoyer celle qui fut sa femme.

La femme, de son côté, a le droit de quitter un mari qui la trompe. Alors, si elle n'a pas d'enfants, elle redevient libre devant la Nature. Mais, si elle est mère, elle perd ses droits sur les enfants de son mari à moins qu'il ne soit notoirement infâme. En renonçant à lui, elle renonce à ses enfants ; et, si elle ne se sent pas le triste courage de les abandonner et d'être flétrie à leurs yeux, il faut qu'elle se résigne à l'héroïsme du sacrifice maternel

restant veuve dans le mariage et se consolant des douleurs de la femme dans le dévouement de la mère.

Les femelles des oiseaux n'abandonnent jamais leur nid tant que les petits n'ont point d'ailes, pourquoi les femmes seraient-elles moins bonnes mères que les femelles des oiseaux ?

L'idéal de l'absolu en amour divinise en quelque manière la génération de l'homme et cet idéal exige l'unité de l'amour. Ce beau rêve du christianisme est la réalité des grandes âmes et c'est pour ne jamais s'avilir dans les promiscuités du vieux monde que tant de cœurs aimants sont allés dans les cloîtres mourir et vivre dans un désir éternel. Erreur parfois sublime, mais toujours regrettable, faut-il donc refuser de vivre parce qu'on n'est pas immortel ? Ne plus manger parce que la nourriture de l'âme est supérieure à celle du corps, ne plus marcher parce qu'on n'a pas des ailes ?

Heureux est le noble hidalgo Don Quichotte qui croit adorer Duleinée en embrassant les

gros pieds mal chaussés d'une paysanne du Tobose

L'Héloïse de Rousseau que nous critiquions tout à l'heure si sévèrement au point de vue de l'absolu en amour n'en est pas moins une délicieuse création d'autant plus vraie qu'elle est défectueuse et reproduit dans un roman vraiment humain toutes les contradictions et toutes les faiblesses qui firent de Rousseau avec les réminiscences d'un ancien laquais le Don Quichotte de la vertu. Après avoir essayé en vain de fixer Madame de Warens dont il s'avisa (l'être jaloux après l'avoir oubliée lui-même près de Madame de Larnage, après avoir adoré Madame de Houdetot qui en aima un autre, il épousa philosophiquement sa servante et s'il est vrai que le pauvre cher homme mourut des suites du chagrin que lui causa la découverte d'une infidélité de Thérèse, il faut l'admirer et le plaindre, son cœur était fait pour aimer.

Pour un cœur digne de l'amour il n'existe au monde qu'une femme, mais la femme cette divinité de la terre se révèle quelquefois

en plusieurs personnes comme la divinité du ciel et ses incarnations sont souvent eus nombreuses que les avatars de Vishnou. Heureux les croyants qui ne se découragent jamais et qui, dans les hivers du cœur, attendent le retour des hirondelles.

Le soleil brille dans une goutte d'eau, c'est un diamant, c'est un monde ; heureux celui qui, quand la goutte d'eau se dessèche, ne pense pas que le soleil s'en va. Toutes les beautés qui passent ne sont que des reflets fugitifs de la Beauté éternelle, objet unique de nos amours. Je voudrais avoir des yeux d'aigle et m'envoler vers le soleil, mais si le soleil vient à moi en distribuant ses splendeurs dans les gouttes de la rosée, j'en remercierai la Nature sans trop m'affliger quand le diamant disparaîtra. Hélas pour cette volage créature qui ne m'aime plus, pour la soif d'idéal de son cœur moi aussi j'étais une goutte d'eau; dois-je l'accuser et la maudire parce qu'à ses yeux je suis devenu une larme brisée où elle ne voit plus le soleil?

CHAPITRE XII

LA TOUTE PUISSANCE CRÉATRICE

La page sublime qui commence la Genèse n'est pas l'histoire d'un fait accompli une fois c'est la révélation des lois créatrices et des éclosions successives de l'Être.

Les six jours de Moïse sont six lumières dont le septenaire est la splendeur. C'est la généalogie des idées qui deviennent des formes dans l'ordre des nombres symboliques éternels.

Au premier jour se manifeste l'unité de la substance première qui est lumière et vie et qui sort des ombres de l'inconnu.

Au second jour se révèlent les deux forces qui sont le firmament ou l'affermissement des astres.

Au troisième, la distinction et l'union des éléments contraires produisent la fécondité sur la terre.

Au quatrième, Moïse rattache le quaternaire tracé dans le ciel par les quatre points cardinaux dans le mouvement circulaire de la terre et des astres.

Au cinquième, apparaît ce qui doit commander aux éléments, c'est-à-dire l'âme vivante.

Le sixième jour voit naître l'homme avec les animaux ses auxiliaires.

Au septième jour tout fonctionne ; l'homme agit et Dieu semble se reposer.

Les prétendus jours de Moïse sont les lumières successives jetées par les nombres Kabbalistiques sur les grandes lois de la Nature, le nombre de jours étant seulement celui des révélations. C'est la genèse de la science plus encore que celle du monde. Elle N) doit se répéter dans l'esprit de tout homme qui cherche et qui pense ; elle commence par l'affirmation de l'être visible et après les consultations successives de la science elle

finit par le repos de l'esprit qui est la foi.

Supposons un homme qui est dans le néant du scepticisme ou même qui s'établit systématiquement dans le doute de Descartes. Je pense, donc je suis, lui fait dire Descartes. N'allons pas si vite et demandons-lui : Sentez-vous quo vous existez ?

— Je crois exister, répondra le sceptique et ainsi sa première parole est une parole de foi.

— Je crois exister, car il me semble que je pense.

Si vous croyez quelque chose et qu'il vous semble quelque chose, c'est que vous existez. Il existe donc quelque chose, l'être existe, mais pour vous tout est chaos, rien ne s'est encore manifesté ditns l'harmonie et votre esprit flotte dans le doute comme sur les eaux.

Il vous semble que **vous** pensez. Osez l'affirmer d'une manière nette et hardie. Vous l'oserez si vous le voulez, la pensée est Id lumière des âmes, ne luttez pas contre le phénomène divin qui s'accomplit en vous, ouvrez

vos yeux intérieurs, dites que la lumière soit et elle sera pour vous. La pensée est impossible dans le doute absolu et si vous admettez la pensée vous admettez la vérité. Vous êtes bien forcé d'ailleurs de l'admettre puisque vous ne pouvez nier l'être. La vérité c'est l'affirmation de ce qui est, et malgré vous il faudra bien la distinguer de l'affirmation de ce qui n'est pas, ou de la négation de ce qui est, les deux formules de l'erreur.

Silence maintenant et recueillons-nous dans les ténèbres qui nous restent. Votre création intellectuelle vient d'accomplir son premier jour ! Levons-nous maintenant! Voici une nouvelle aurore. L'être existe et l'être pense. La vérité existe, la réalité s'affirme, le jugement se nécessite, la raison se forme et la justice est nécessaire.

Maintenant admettez que dans l'être est la vie. Pour cela vous n'avez pas besoin de preuves. Obéissez à votre sens intime et commandez à vos sophismes, dites : Je veux que cela soit pour moi et cela sera pour vous, car déjà indépendamment de vous cela doit

être et cela est. Or, la vie se prouve par le mouvement, le mouvement s'opère et se conserve par l'équilibre, l'équilibre dans le mouvement c'est le partage et l'égalité relative dans les impulsions alternées et contraires de la force ; il y a donc partage et direction contraire et alternée dans la force ; la substance est comme vous l'a montré le premier jour, la force est double comme vous le révèle la seconde lumière et cette force double dans ses impulsions réciproques et alternées constitue le firmament ou l'affermissement universel de tout ce qui se meut suivant les lois de l'équilibre universel. Ces deux forces vous les voyez fonctionner dans toute la Nature. Elles lancent et elles attirent, elles aggrègent et elles dispersent. Vous les sentez en vous car vous éprouvez le besoin d'attirer et de rayonner, de conserver et de répandre. En vous les instincts aveugles sont balancés par les prévisions de l'intelligence ; vous ne pouvez nier que cela soit, osez donc affirmer que cela est, dites : Je veux que l'équilibre se fasse en moi et l'équilibre se fera et voici votre

second jour c'est la révélation du binaire.

Distinguez maintenant ces puissances pour mieux les unir afin que réciproquement elles se fécondent, arrosez les terres arides de la science avec les eaux vives de l'amour; la terre c'est la science qu'on travaille et qui se mesure, la foi est immense comme la mer. Opposez des digues à ses débordements mais ne l'empêchez pas de soulever ses nuages et de répandre la pluie sur la terre. La terre alors sera fécondée, la science aride verdira et fleurira. Malheur à ceux qui craignent l'eau du ciel et qui voudraient cacher la terre sous un voile d'airain. Laissez germer les espérances éternelles, laissez fleurir les croyances naïves, laissez les grands arbres monter. Les symboles grandissent comme des cèdres, ils se fortifient comme des chênes et ils portent en eux-mêmes la semence qui les reproduit. L'amour s'est révélé dans la nature par l'harmonie, le triangle sacré fait briller sa lumière, le nombre trois complète la divinité soit dans ton idéal soit dans la connaissance transcendante de toi-même. Ton intelligence est

devenue mère parce qu'elle a été fécondée par le génie de la foi. Arrêtons-nous ici, car ce miracle de la lumière suffit à la gloire du troisième jour.

Lève maintenant les yeux et contemple le ciel. Vois la splendeur et la régularité des astres. Prends le compas et le télescope de l'astronome et monte de prodige en prodige, calcule le retour des comètes et la distance des soleils tout cela se meut suivant les lois d'une hiérarchie admirable. Toute cette immensité pleine de mondes absorbe et surpasse tous les efforts de l'intelligence humaine. Est-elle donc inintelligente ? Il est vrai que les soleils ne vont pas où ils veulent et que les planètes ne sortent pas de leur orbite. Le ciel est une machine immense qui peut être ne pense pas, mais qui certainement révèle et reproduit la pensée. Les quatre points cardinaux du ciel les équinoxes et les solstices, l'orient et l'occident, le Zénith et le Nadir sont à leur poste comme des sentinelles et nous proposent une énigme à deviner; les lettres du nom de Jehovah ou les quatre formes

élémentaires et symboliques du vieux sphinx do Thèbes. Avant quo tu apprennes à lire ose croire et déclarer qu'il y a un sens caché dans ces écritures du ciel. Quo l'ordre te révèle une volonté sage et si la nature n'est encore à tes yeux qu'une machine impuissante à marcher d'elle-mémo, si h' doutes du moteur indépendant, ferme los yeux et repose-toi des fatigues de ton quatrième jour. Demain nous te manifesterons les merveilles de l'autonomie.

La mouche qui bourdonne, voltige et se pose où il lui plaît, le ver qui rampe à sou gré le long des rivages humides ont quelque chose do plus surprenant que les soleils, car ils sont autonomes et no se meuvent pas comme les rouages d'un mécanisme fatal. Le poisson est libre et se réjouit dans l'onde, il monte chercher sa pature à la surface. Un bruit l'effraie, il frémit et fuit dans la vase en repoussant l'eau qui bouillonne, l'oiseau fend les airs en se dirigeant à son gré ; il choisit l'arbre ou le mur où il fera son nid ; puis il se pose et chante, il va ensuite cherchant des fanes et des herbes, il presse la naissance de

ses petits. Est-ce lui qui pense on quelqu'un qui pense pour lui? Tu doutait; ne l'intelligence des mondes, douterais-tu de cela des oiseaux? Si les oiseaux sont libres sous un ciel esclave, à qui donc obéit le ciel si ce n'est à celui qui donne la liberté aux oiseaux, mais le ciel n'est pas esclave, il est soumis à des lois admirables que tu peux comprendre et à qui les soleils obéissent sans avoir besoin de les connaître. Tu as l'intelligence du ciel et à ce titre tu es plus immense que le ciel même. Es-tu le créateur et le régulateur des mondes? Non, ce créateur c'est un autre sans doute, mais tu en es le confident et en quelque sorte le coadjuteur. Ne nie pas ton maître, ce serait te nier toi-même enfant de Copernic et de Galilée. Tu peux créer avec eux le ciel de la science ; enfant du créateur inconnu, regarde ces milliers d'univers qui vivent dans l'immensité et incline-toi devant la souveraine intelligence de ton Père.

L'étoile de l'intelligence maîtresse des forces, l'étoile à cinq pointes, le pentagramme des Kabbalistes et le microcosme des Pythago-

riciens apparaît au cinquième jour. Tu sais maintenant que la matière ne saurait se mouvoir sans que l'esprit la dirige et tu veux l'ordre dans le mouvement; tu vas comprendre l'homme et tu vas concourir à le créer.

Voici apparaître des formes pour toutes les forces de la nature qui sont poussées par l'autonomie suprême à devenir elles-mêmes autonomes et vivantes. Toutes ces forces te seront soumises et toutes conformes sont des (les figures de ta pensée. Ecoute rugir le lion et tu entendras l'écho de ta colère, le mastodonte et l'éléphant tournent en dérision l'enflure de ton orgueil; veux-tu leur ressembler, toi, leur maître. Non, il faut les dompter et les faire servir à tes usages, mais pour leur imposer ta puissance il faut d'abord dompter en toi-même les vices dont plusieurs d'entre eux sont l'usage.

Si tu es glouton comme le porc, lascif comme le bouc, féroce comme le loup ou larron comme le renard, tu n'es qu'un animal masqué d'une figure humaine. Roi des animaux, lève-toi dans ta dignité et de ta dignité

faisons l'homme ; dis: je veux être un homme et tu seras ce que tu voudras être car Dieu veut que tu sois un homme, mais il attend ton consentement parce qu'il t'a créé libre ; et pourquoi ? C'est que tout monarque doit être acclamé et proclamé par ses pairs, c'est que la liberté seule peut comprendre et honorer le pouvoir divin ; c'est qu'il faut à Dieu cette grande dignité de l'homme pour quo l'homme puisse légitimement adorer Dieu.

L'occultisme do Dieu est nécessaire comme celui de la science si Dieu se révélait à tous les hommes d'une manière éclatante et irréfragable, le dogme de l'enfer éternel régnerait dans toute son horreur. Les *crimes* humains n'auraient plus de circonstances atténuantes.

Les hommes seraient forcés à bien faire ou à se perdre pour jamais, ce que Dieu ne saurait vouloir et ne veut pas; il faut que le dogme reste entier et que la miséricorde garde sa liberté immense.

Dieu (si l'on veut nous permettre à l'exemple des grands Kabbalistes et des auteurs inspirés de la Bible de lui prêter ici la forme humaine)

Dieu a deux mains : une pour châtier, l'autre pour relever et bénir.

La première est enchaînée par l'ignorance et la faiblesse de l'homme. L'autre veut être toujours libre et c'est pour cela que Dieu en ne contraignant jamais notre foi respecte notre liberté.

La marche de l'esprit humain détaché de Dieu est rapide. Les cultes sans autorité tombent

dans la philosophie qui s'abîme elle-même dans le matérialisme. La seule religion solide, celle qui sait dire *non possumus* peut et pourra toujours quelque chose car elle possède la chaîne de l'enseignement, l'efficacité réelle des sacrements, la magie des cultes, la légitimité hiérarchique et la puissance miraculeuse du verbe. Qu'elle laisse donc sans se troubler l'athéisme et le matérialisme se produire. Ce sont deux cerbères déchaînés pour garder sa porte et ils dévoreront tous ses ennemis.

Je sais qu'un grand nombre de mes lecteurs m'accusent de contradiction; on ne conçoit pas que je soutienne d'une main les autels de la catholicité et que de l'autre je frap-

pe sans pitié sur toutes les erreurs et sur tous les abus qui se sont produits et se produisent encore sous le nom et à l'ombre du catholicisme. Les catholiques aveugles s'effraient de mes interprétations hardies et les prétendus libres-penseurs s'indignent de ce qu'ils nomment mes faiblesses pour une religion qu'ils croient tombée dans le mépris parce qu'ils l'ont abandonnée. Je déplais également aux chrétiens de Veillot et aux philosophes de Proud'hon. Cela ne doit pas m'étonner, je m'y étais attendu, je ne m'en afflige pas et je ne dirai pas même que je m'en fais gloire. J'aimerais mieux plaire à tout le monde parce que j'aime sincèrement tous les hommes, mais, tant qu'il faudra choisir entre la vérité et l'estime de qui que ce soit, même de mes amis les plus chers, je choisirai toujours la vérité.

L'Église Romaine, dit-on, n'est plus qu'une ombre, c'est un spectre qui regarde vers le passé et qui ne sait marcher qu'en arrière. Et tous les jours pourtant on se plaint de ses envahissements. Elle s'empare des enfants et des femmes, absorbe les propriétés, gêne les

rois, entrave le mouvement des peuples et force, même, à la servir, l'or des banquiers Israélites et le sang voltairien de la France.

Cette malade, condamnée par tant de médecins, se moque des pilules de Sganarelle et s'obstine à ne pas mourir. C'est qu'en dépit des grands penseurs et des beaux diseurs elle a les clefs de la vie éternelle. On sent que si elle s'éteint, Dieu se dérobe pour jamais à nous, et l'immortalité *de* l'âme s'en va.

Il y a une chose profondément vraie et qui, pourtant, paraîtra paradoxale : c'est que tous les cultes chrétiens dissidents ne vivent que des sublimes obstinations du catholicisme radical. Je vous demande un peu contre qui protesteraient Luther et Calvin si le pape fléchissait et donnait prise aux luthériens ou aux calvinistes. Si le pape admet en principe la liberté de conscience, il déclare que sa vérité, à lui, est douteuse. Or, la vérité, à lui, ce n'est pas celle d'un système, ce n'est pas celle d'une secte, ce n'est pas celle d'une fantaisie religieuse, c'est celle de l'humanité croyante, c'est celle d'Hermès et de Muiyse,

c'est celle de Jésus-Christ, c'est celle de saint Paul, de saint Augustin, de Fénelon et de Bossuet, tous plus grands penseurs et plus grands hommes que Prud'hon, le docteur Garnier, le sceptique Girardin et les nihilistes Tartempion ou Jean Bonhomme, entendez-vous ?... Entendez-vous ?

Non, le pape ne doit pas dire qu'en matière de religion nous sommes libres de penser ce que bon nous semble. C'est une étrange manière de comprendre la liberté que de vouloir forcer le chef suprême d'une Eglise absolue à être tolérant quand il est évident que la tolérance serait le suicide de son autorité spirituelle. C'est l'indulgence et non la tolérance que doit aux hommes et à leurs erreurs le représentant de Jésus-Christ. L'Eglise c'est la charité : tout ce qui est contre la charité est contre elle. Elle ne se soutient et ne se perpétue quo par la charité. C'est par le miracle permanent de ses bonnes oeuvres qu'elle doit prouver sa divinité au monde.

Pour assurer son règne sur la terre, elle ne doit pas enrôler des zouaves, mais elle peut

créer des saints. A-t-elle jamais pu oublier cette grande parole du maître : cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.

CHAPITRE XIII

LA FASCINATION

L'Eglise condamne et doit condamner la magie parce qu'elle s'en est approprié le monopole. Les forces occultes que les anciens mages employaient pour tromper et asservir les multitudes, elle doit s'en servir pour éclairer progressivement les esprits et travailler à l'affranchissement des âmes par la hiérarchie et la moralité. •

Elle le doit sous peine de mort, mais nous avons déjà dit qu'elle est immortelle et que la mort apparente ne peut être pour elle qu'un travail régénérateur et une transfiguration.

Parmi les forces dont elle dispose et dont on peut faire usage, soit pour le bien soit

pour le mal, il faut compter au premier rang la puissance de la fascination.

Faire croire l'impossible, faire voir l'invisible, faire toucher l'insensible en exaltant l'imagination et en hallucinant les sens, s'emparer ainsi de la liberté intellectuelle de ceux qu'on lie et qu'on délie à volonté; c'est ce qu'on appelle fasciner.

La fascination est toujours le résultat d'un prestige.

Le prestige est la mise en scène de la puissance quand ce n'en est pas le mensonge.

Voyez Moïse lorsqu'il veut promulguer le décalogue, il choisit la plus âpre montagne du désert, il l'entoure d'une barrière que nul ne pourra franchir sans être frappé de mort I Là il monte au bruit de la trompette pour s'entretenir face à face avec Adonaï et quand vient le soir, toute la montagne fume, tonne et s'illumine d'une formidable pyrotechnie. Le peuple tremble et se prosterne, il croit sentir la terre s'agiter, il lui semble que les rochers bondissent comme des béliers et que les collines sont ondoyantes comme

des troupeaux, puis, dès que le volcan s'éteint, dès que les tonnerres ont cessé, comme le thaumaturge tarde à reparaitre, la foule s'insurge et veut à toute force qu'on lui donne son Dieu? Adonai a manqué son effet, il est sifflé et on lui oppose le veau d'or. Les flûtes et les tambourins font la parodie des trompettes et du tonnerre et le peuple voyant que les montagnes ne dansent plus se met à danser à son tour. Moïse furieux, brise les tables de la loi et change son spectacle en celui d'un massacre immense. La fête est noyée dans le sang, la vile multitude en voyant les éclairs du glaive, recommence à croire à ceux de la foudre, elle n'ose plus relever la tête pour regarder Moïse, le terrible législateur est devenu fulgurant comme Adonai, il a des cornes comme Bacchus et comme Jupiter Ammon et désormais il n'apparaîtra plus que couvert d'un voile afin que l'épouvante soit durable et que la fascination se perpétue. Personne désormais ne résistera impunément à cet homme dont le courroux frappe comme le simoun et qui a le secret des commotions

fulminantes et des flammes inextinguibles. Les prêtres de l'Égypte avaient sans doute des connaissances naturelles auxquelles les nôtres ne devaient arriver que beaucoup plus tard. Nous avons dit que les mages assyriens connaissaient l'électricité et savaient imiter le tonnerre.

Avec la différence qu'il y a. entre Jupiter et Thersite, Moïse avait les mêmes opinions que Marat. Il pensait que pour le salut d'un peuple destiné à devenir la lumière du monde quelques rots de sang ne devaient pas faire reculer un pontife de l'avenir. Qu'a-t-il manqué à Marat pour être le Moïse de la France ? Deux grandes choses : le génie et le succès. D'ailleurs Marat était un nain grotesque et Moïse était un géant s'il faut en croire la divine intuition de Michel Ange.

Osera-t-on dire que le législateur des Hébreux était un imposteur? On n'est jamais imposteur quand on se dévoue. Ce maître qui osait jouer de tels airs de toute puissance sur l'instrument terrible de la mort s'était voué le premier à l'anathème pour expier le sang

versé ; il conduisait son peuple vers une terre promise où lui-même il savait bien que seul il n'entrerait pas. H disparut un jour au milieu des cavernes et des précipices comme OEdipe dans la tempête et jamais les admirateurs de son génie ne purent retrouver ses os.

Les sages de l'ancien monde, convaincus de la nécessité de l'occultisme cachaient avec soin les sciences qui les rendaient jusqu'à un certain point maîtres de la nature et ne s'en servaient que pour donner à leur enseignement le prestige de la coopération divine. Pourquoi les en blâmerait-on ? Le sage n'est-il pas le plénipotentiaire de Dieu près des hommes ? Et quand Dieu lui permet d'endormir ou de réveiller sa foudre n'est-ce pas toujours lui qui tonne par le ministère de son ambassadeur ?

Il faudrait mettre à Charenton l'homme assez fou pour dire : Je sais de science certaine que Dieu est, mais celui-là serait plus insensé encore qui oserait dire : Je sais que Dieu n'existe pas : Je crois en Dieu, mais je ne sais pas ce qu'il est. Voici venir pourtant des

milliers d'hommes, de femmes et (l'enfants qui vous disent : le l'ai vu, je l'ai touché, j'ai fait mieux encore, je l'ai mangé et je l'ai senti vivant en moi. Etrange fascination d'une parole absurde s'il en fut jamais et par là même victorieusement convaincante parce qu'elle est belle à faire reculer la raison et à ravir l'enthousiasme : Ceci est ma chair, ceci est mon sang 1

Il a dit cela, lui, le Dieu qui allait mourir pour revivre dans tous les hommes. Hommes de foi vous seuls comprenez comment Dieu lui-même devait mourir pour nous faire accepter le mystère de la mort.

Dieu s'est fait homme afin de faire les hommes Dieu. Dieu incarné c'est l'humanité devenue divine. Voulez-vous voir Dieu, regardez vos frères. Voulez-vous aimer Dieu, aimez-vous les uns les autres. Foi sublime et triomphante qui va inaugurer le règne de la solidarité universelle, de la charité la plus sublime de l'adoration du malheur ! Ce que vous faites au moindre, c'est-à-dire peut-être au plus ignorant, au plus coupable d'entre

vos frères vous le faites à moi et à Dieu. Comprenez-vous cela misérables insiquiteurs lorsque vous avez torturé J.-C. lorsque vous avez brûlé Dieu....

Certes la poésie est plus grande que la science, et la foi est grandiose et magnifique lorsqu'elle domine et subjugue la raison. Le sacrifice *du* juste pour le coupable est déraisonnable mais la raison la plus égoïste est contrainte de l'admirer. Ici est la grande fascination de l'Évangile et j'avoue que dût-on me taxer d'un peu de folie, moi l'ennemi des rêves, moi l'adversaire des imaginations qui veulent s'imposer au savoir je reste fariné et je veux l'être, j'adore en fermant les yeux pour ne pas voir d'étincelles ennemies parce que je ne puis m'empêcher de croire à une lumière immense mais encore voilée sur la foi de l'amour infini que je sens s'allumer dans mon cœur,

Tous les grands sentiments sont des fascinations et tous les vrais grands hommes sont des fascinateurs de la multitude *Magister dixit*. C'est le maître qui l'a dit. Voilà la .

grande raison de ceux qui sont nés pour être éternellement disciples *Ariens Plato scd magis arnica veritas*, j'aime Platon mais je préfère la vérité, est la parole d'un homme qui se sent l'égal de Platon et qui par conséquent doit être un maître s'il possède comme Platon ou comme Aristote le don de fasciner et de passionner une école.

Jésus en parlant des hommes de la foule dit : Je veux qu'en regardant ils ne voient pas et qu'en écoutant ils n'entendent pas car je redoute leur conversion et j'aurais peur de les guérir. En lisant ces terribles paroles de celui qui s'est sacrifié à la philanthropie je pense à ce Crispinus dont Juvénal a dit :

At vitiis (per solaque liliicline fortis.
Epuisé par tous les vices, il ne doit un reste de forces qu'à la fièvre de la débauche. Quel médecin compatissant eut voulu guérir la fièvre de Crispinus ? C'eut été lui donner la mort.

Malheur aux profanes multitudes qui ne sont plus fascinées par l'idéal des grands pouvoirs ! Malheur au sot qui restant un sot ne

croit plus à la mission divine du prêtre ni au prestige providentiel du roi Car il lui faut une fascination quelconque et il subira celle de l'or et des jouissances brutales et sera précipité fatalement hors de toute justice et de toute vérité.

La nature elle-même lorsqu'il s'agit de forcer les êtres à accomplir ses grands mystères agit en souveraine prêtresse et fascine à la fois les sens, les esprits et les coeurs. Deux fatalités magnétiques qui se rencontrent forment une providence invincible à qui l'cia donne le nom d'amour. La femme alors se transforme et devient une sylphide, une péri, une fée, un ange. L'homme devient un héros et presque un Dieu. Sont-ils assez trompés ces pauvres ignorants qui s'adorent et quelle déception ils se préparent pour l'heure de la satiété et du réveil. Retarder cette heure, c'est le grand arcane du mariage. 11 faut à tout prix prolonger l'erreur, alimenter la folie, éterniser la déception incomprise, la vie alors devient une comédie où le mari doit être un sublime artiste, toujours on scène s'il ne veut

pas être berné comme le Pantaléon de la farce italienne ; ou la femme doit étudier à fond son rôle de grande coquette et cacher Mer-tellement ses plus légitimes désirs si elle ne veut pas qu'on désapprenne à la désirer elle-même. Un bon ménage c'est une lutte cachée de tous les jours, moyen fatigant et difficile mais hélas, unique moyen d'éviter une guerre ouverte.

Il y a deux grandes puissances dans l'humanité : le génie qui fascine et l'enthousiasme qui vient de la fascination. Voyez ce petit homme pâle qui marche à la tête d'un peuple immense de soldats si on lui demandait où les conduisez-vous : A la, mort pourrait répondre un passant dépourvu d'illusions ; à la gloire s'écrieraient-ils en hérissant leurs moustaches et en faisant résonner les capucines de leurs fusils. Tous ces vieux grognards sont des croyants comme Polyeucte ; ils subissent la fascination d'une redingote grise et d'un petit chapeau. Aussi quand ils passent, les rois les saluent en ôtant leur couronne et lorsqu'on les écrase à Waterloo

ils jurent
contre l'averse de mitraille comme s'il
s'agissait d'un simple mauvais temps et
tombent tout d'une pièce en jetant par la
bouche de Cambronne un défi grivois à la
mort.

Il existe un magnétisme animal mais au
dessus de celui-là qui est purement physique
il faut compter le magnétisme humain qui est
le vrai magnétisme moral. Les âmes sont
polarisées comme les corps et le magnétisme
spirituel ou humain est ce que nous appelons
la force de fascination.

Le rayonnement d'une grande pensée ou
d'une puissante imagination chez l'homme
détermine un tourbillon attractif qui donne
bientôt des planètes au soleil intellectuel,
aux planètes, des satellites. Un grand
homme dans le del de la pensée, c'est le foyer
d'un univers.

Les êtres incomplets qui n'ont pas le
bonheur de subir une fascination intelligente
tombent eux-mêmes sous l'empire des fasci-
nations fatales ; ainsi se produisent les
passions vertigineuses et les hallucinations de

l'amour-propre chez les imbéciles et chez les fous.

Il y a des fascinations lumineuses et des fascinations noires. Les Thugs de l'Inde sont amoureux de la mort. Marat et Laconaire ont eu des séides. Nous avons déjà dit que le diable est la caricature de Dieu.

Définissons-donc maintenant la fascination. C'est le magnétisme de l'imagination et de la pensée. C'est la domination qu'exerce une volonté forte sur une volonté faible en produisant l'exaltation des conceptions imaginaires et influençant le jugement chez des êtres qui ne sont pas encore parvenus à l'équilibre de la raison.

L'homme équilibré est celui qui peut dire : je sais ce qui est, je crois à ce qui doit être et je ne nie rien de ce qui peut être. Le fasciné dira : Je crois ce que les personnes en qui je crois m'ont dit de croire ; en d'autres termes je crois parce qu'il me plait de croire. Je crois parce que j'aime certaines personnes et certaines choses (ici peuvent se placer certaines phrases toujours touchantes et qui

ne prouvent jamais rien. La foi des aïeux ! **La** croix de ma mère!) En d'autres termes le premier pourra dire je crois par raison et le second je crois par fascination.

Croire sur la foi des autres, cela peut être permis et cela doit être même recommandé à des enfants. Si vous me dites que Bossuet, Pascal, Fénelon étaient de grands hommes et qu'ils ont cru à d'évidentes absurdités, je vous répondrai que j'ai de la peine à l'admettre, mais enfin cela fut-il vrai, cela prouverait seulement qu'en cette circonstance ces grands hommes ont agi comme des enfants.

Pascal dit-on croyait voir toujours un gouffre ouvert auprès **de lui**. Il me semble que sans manquer de respect au génie de Pascal on peut ne pas croire à son gouffre, l'homme fasciné perd son libre arbitre et tombe entièrement sous la domination du fascinateur. Sa raison qu'il peut garder entière pour certaines choses indifférentes se change absolument en folie dès que vous tentez de l'éclairer sur les choses qu'on lui suggère, il ne voit plus, il n'entend plus que par les yeux et les oreilles

de ceux qui le dominant ; faites lui toucher la vérité, il vous soutiendra que ce qu'il touche n'existe pas. Il croit au *contraire* voir et toucher l'impossible qu'on lui affirme. Saint Ignace a composé des exercices spirituels pour cultiver ce genre de fascination chez ses disciples. Il veut que tous les jours dans le silence et dans l'obscurité le novice de la Compagnie de Jésus exerce son imagination à créer la figure sensible des mystères qu'il cherche . à voir et qu'il voit en effet dans un rêve volontaire et éveillé que l'affaiblissement de son cerveau *peut* rendre d'une réalité épouvantable tous les cauchemars de St Antoine et toutes les horreurs de l'enfer. Dans de semblables exercices le cœur s'endurcit et s'atrophie de terreur, la raison vacille et s'éteint. Ignace a détruit l'homme mais il a fait un jésuite et le monde entier va être moins fort que ce redoutable androïde.

Rien n'est implacable comme une machine. Une fois montée. elle ne s'arrête plus à moins qu'on ne la brise.

Créer des milliers de machines qu'on peut

monter par la parole et qui vont à travers le monde réaliser par tous les moyens possibles la pensée du machiniste, voilà l'oeuvre de Loyola. Il faut avouer que son invention est bien autrement grande que la machine mathématique de Pascal.

Mais 'cette oeuvre est-elle morale ? Oui, certes dans la pensée de son auteur et de tous les hommes assez dévoués à ce qu'ils croient le bien pour devenir ainsi des rouages aveugles et automates sans autonomie. Jamais le mal ne passionnera les hommes à ce point, jamais la raison même et le simple bon sens ne prendront chez eux une pareille exaltation. La philosophie n'aura jamais de semblables soldats. La démocratie peut avoir des partisans et des martyrs elle n'aura jamais de véritables apôtres capables de sacrifier pour elle leur amour propre et leur personnalité tout entière. J'ai connu et je connais encore des démocrates honnêtes. Chacun d'eux représente exactement la force d'un individu isolé. Le jésuite se nomme légion. Pourquoi l'homme est-il si froid lorsqu'il s'agit de la raison et si

ardent quand il faut combattre pour quelque chimère ? C'est que l'homme malgré tout son orgueil est un être défectueux, c'est qu'il n'aime pas sincèrement la vérité, c'est qu'il adore au contraire les illusions et les mensonges. Voyant que les hommes sont fous, a dit saint Paul, nous avons voulu les sauver par la folie même, en imposant le bien à l'aveuglement de *leur* foi. Voilà le grand arcane du catholicisme de saint Paul enté sur le christianisme de Jésus et complété par le Jésuitisme de saint Ignace de Loyola. Il faut des absurdités à la multitude. La société se compose d'un petit nombre de sages et d'une foule immense d'insensés. Or il est à désirer *que* les insensés soient gouvernés par les sages.

Comment faire pour arriver là ? Dès que le sage se montre ce qu'il est, on le repousse, on le calomnie, on l'exile, on le crucifie. Les hommes ne veulent pas être convaincus, ils attendent qu'on leur en impose; il faut donc que l'apôtre se résigne aux apparences de l'imposture pour révéler, c'est-à-dire pour régé-

nérer la vérité dans le monde en lui donnant un nouveau voile. Qu'est-ce en effet qu'un révélateur ? C'est un imposteur désintéressé, qui, pour l'amener d'une manière détournée au bien, trompe la vile multitude. Qu'est-ce que la vile multitude ? C'est la tourbe im menu, des sots, des imbéciles et des fous, quelque soient d'ailleurs leurs titres, leur rang dans la société et leurs richesses.

Je sais, qu'on parle beaucoup de progrès indéfini, que j'appellerai plutôt indéfinissable, car si les connaissances s'augmentent dans l'espèce humaine, la race évidemment ne s'améliore pas. On dit aussi que si l'instruction était légalement répandue tous les crimes disparaîtraient, comme si nécessairement l'instruction devait rendre les hommes meilleurs, comme si Robespierre et Marat ces effrayants disciples de Rousseau n'avaient pas reçu une instruction supérieure à celle de Rousseau lui-même. L'abbé Coeur et Lacenaire ont été élevés dans le même collège. Monsieur de Praslin, les docteurs Castany et Lapommeraye avaient joui de tous les bienfaits de l'éduca-

tion moderne. Elicabide avait fait ses études au séminaire. Les scélérats instruits sont les plus complets et les plus effrayants de tous les scélérats et jamais leur instruction ne les a empêché de mal faire tandis qu'on voit des hommes simples et illettrés pratiquer sans effort les plus admirables vertus. L'éducation développe les facultés de l'homme et lui donne la moyen de satisfaire ses penchants, .mais elle ne le change pas. Enseignez les mathématiques et l'astronomie à un sot vous en ferez peut-être un Leverrier mais vous n'en ferez jamais un Galilée.

La race humaine actuelle se compose de quelques hommes et d'un très grand nombre d'êtres mixtes qui tiennent un peu de l'homme et beaucoup de l'orang-outang ou du gorille. Il en est pourtant qui pourraient revendiquer la ressemblance des singes moins énormes et plus jolis : ce sont ces aimables cocodés qui servent de mâles et de Jocrisses à nos cocottes. Je me demande si Dieu peut'avoir un paradis pour ces animaux-là et s'il aurait jamais le courage de les condamner à l'enfer.

Quand ces bêtes-là sont sur le point de mourir voilà parfois leur petit côté humain qui se réveille et les tourmente, on appelle un prêtre, le prêtre vient et pourquoi ne viendrait-il pas ?

La charité ne veut pas qu'on étouffe les étincelles, mais que leur dire ? Ils ne comprendront rien de raisonnable il faut les fasciner par des signes, des onctions d'huile, des bénédictions, des absolutions *in extremis*. Une étole brodée un beau ciboire de vermeil. Ils disent ce qu'on leur fait dire, se laissent faire tout ce qu'on veut leur faire et meurent tranquilles avec la bénédiction de l'Église. N'est-il pas écrit dans l'Évangile que Dieu sauvera les hommes et les animaux. *Homines et jumenta salvabis Domine*.

Les créations de la Nature sont progressives dans la succession des espèces et des races, mais les races et les espèces croissent et décroissent comme les empires et les individus. Tous les peuples qui ont brillé commencent progressivement à s'éteindre et l'humanité tout entière aura le sort des nations. Quand

les hommes à moitié bêtes auront disparu dans le prochain cataclysme, apparaîtra sans doute une nouvelle race d'êtres sages et forts qui seront à notre espèce ce que nous sommes à celle des singes.

Alors seulement les âmes seront véritablement immortelles car elles deviendront dignes et capables de conserver le souvenir.

En attendant il est certain que loin de progresser l'espèce humaine actuelle dégénère. Un effrayant phénomène s'accomplit dans les âmes, les hommes n'ont plus le sens divin et les femmes qui ne sont pas des machines à vanité et à luxure ne cherchent dans la foi, qu'elles aiment absurde, qu'un refuge contre la raison qui les ennuie. La poésie est morte dans les ékurs. Notre jeunesse lit Victor Hugo, mais elle n'admire dans ce grand poète que les tours de force de la parole et les exemples cités de la pensée, au fond elle préfère Proud'hon, trouve un peu trop de sensibilité dans Renan et regarde comme des hommes sérieux M. Taine et les docteurs Grenier et Buchner. On *blague* avec

excès au théâtre tous les sentiments généreux d'autrefois, ce n'est plus le vigoureux éclat de rire de Rabelais corrigeant la bêtise humaine, c'est le ricanement d'une platitude bouffonne qui insulte à toutes les vertus.

Il en est de l'amour comme de l'honneur, c'est un vieux saint qu'on ne chôme plus. Le nom même du plus grand sentiment et du plus beau sentiment quo puisse inspirer la Nature n'est plus guère de mise dans la conversation des gens de bonne compagnie et tombera peut-être bientôt dans le vocabulaire obscène. A quoi songent les jeunes filles les plus honnêtes et les mieux gardées, celles par exemple qu'on élève au couvent des Oiseaux ou au Sacré-Coeur. Est-ce aux douceurs d'une affection mutuelle? Fi donc il faudrait se confesser de cela et on n'oserait l'avouer devant ses compagnes. Elles pensent aux splendeurs d'un riche mariage, elles rêvent une voiture et un château. Il y aura bien avec tout cela un mari dont il faudra s'accommoder, mais pourvu qu'il ait un beau nom, qu'il sache bien se présenter et qu'il mette

bien sa cravate on le trouvera très-suffisant.

Je ne suis point un misanthrope et je me fais pas ici la satire de mon siècle, je constate un affaiblissement moral dans l'espèce humaine pour en venir à conclure que le magisme est plus que jamais de saison et qu'avec de si pauvres êtres il faut fasciner pour réussir.

Il se trouve dans l'Évangile des préceptes dont on pouvait autrefois sentir toute la sublimité et qui de nos jours sembleraient presque ridicules parce que les hommes ne sont plus les mêmes.

Va t'asseoir à la dernière place dit Jésus et l'on t'invitera à passer à la première .

Si tu t'assois à la dernière place, tu y resteras et ce sera lien fait, répond à cela le monde moderne.

Si l'on veut prendre ta tunique donne aussi ton manteau dit l'Évangile. — Et quand tu seras tout nu, Robert Macaire te bénira et un sergent de ville t'emmènera au poste pour outrage aux bonnes moeurs répond le logicien inpitoyable.

— Ne songez pas au lendemain dit le

Sauveur. Et le lendemain du jour où la, misère vous suprendra personne ne songera à vous, répond le monde.

— Cherchez le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.

— Oui, quand vous aurez trouvé, mais non pendant que vous cherchez et je crains que vous ne cherchiez longtemps.

— Malheur à ceux qui rient, ils pleureront : heureux ceux qui pleurent car ils rient.

— Sauf votre respect, Notre-Seigneur, ceci est une balançoire c'est comme si vous disiez : heureux les malades parce qu'ils attendent la santé et malheureux ceux qui se portent bien *parce qu'ils attendent la maladie. Si ceux qui rient sont malheureux et si vous n'avez rien à promettre aux heureux qui pleurent que le malheur de rire à leur tour qui donc sera vraiment heureux. — Ne résistez pas au méchant si quelqu'un vous frappe sur une joue, tendez lui l'autre.

— Maxime positivement immorale. Ne pas résister au méchant c'est être son complice.

Tendre l'autre joue à celui qui vous frappe injustement c'est approuver son attentat et en provoquer un second, quand vous aurez tendu l'autre joue et reçu un second soufflet, quel parti aurez-vous à prendre? Vous battre avec l'agresseur? A quoi bon alors attendre le second outrage. Tendre le dos afin de recevoir un coup de pied un peu plus bas? Ce serait ignoble et grotesque.

— Voilà ce que répondrait aux maximes peut-être les plus sublimes de l'Évangile l'esprit de notre siècle s'il était assez loyal, assez courageux, pour parler aussi librement. Il y a et il devrait y avoir de nos jours un malentendu immense entre Jésus-Christ et les hommes. Notre siècle n'a plus le sentiment du sublime et ne comprend plus les héros. Garibaldi n'est pour nos hommes d'état qu'une incarnation peu amusante de Don Quichotte.

C'est un polichinelle sérieux, qui, après avoir battu quelques commissaires et s'être débattu entre les griffes cauteleuses du chat, finira un jour par être emporté par le diable à la grande risée des spectateurs.

Le monde est sans religion a dit le comte • Joseph de Maistre et c'est pour cela, ajouterons nous, qu'il a besoin plus que jamais de prestiges et de jongleurs.

Lorsqu'on ne croit plus au prêtre, on croit au sorcier et nous avons écrit nos livres surtout à l'usage des prêtres afin que devenant de véritables magiciens ils n'aient plus à craindre de la part du sorcier une illégale concurrence. L'auteur de ce livre appartient à la grande famille sacerdotale et ne t'a jamais oublié.

Que les prêtres redeviennent des hommes de science et qu'ils étonnent un monde dégénéré par la grandeur du caractère ; qu'ils se mettent au-dessus des petits intérêts et des petites passions; qu'ils fassent des miracles de philanthropie et le monde sera à leurs pieds, qu'ils fassent même d'autres miracles, qu'ils guérissent les malades en les touchant, le zouave Jacob l'a bienfait; qu'ils apprennent en un mot à fasciner et ils apprendront à régner.

La fascination joue un grand rôle dans la

médecine, la grande réputation d'un docteur guérit d'avance ses malades. Une maladresse de M. Nélaton (si l'illustre praticien était capable d'en faire une) réussirait peut-être mieux que toute l'habileté d'un chirurgien ordinaire. On raconte qu'un médecin célèbre ayant écrit la formule d'un emplâtre pour un homme qui souffrait de violentes douleurs dit à la garde-malade : vous allez lui appliquer *cela* immédiatement sur la poitrine et il lui remettait le papier. La bonne femme qui était plus que simple crut que cela signifiait l'ordonnance même et l'appliqua toute chaude à son malade avec un peu de graine de lin; le malade se sentit immédiatement soulagé et le lendemain était guéri.

C'est aide que les grands médecins guérissent nos corps et c'est de la même manière que les prêtres accrédités parviennent à guérir nos âmes.

Quand je parle dans ce chapitre d'un commencement de déchéance humaine je n'entends par là que des phénomènes que je puis observer et je ne conclus pas de l'affaiblis-

serrent d'une race à la déchéance de l'espèce entière. Malgré tant de tristes symptômes, j'espère encore un progrès avant la destruction

. ou plutôt avant la transformation de l'homme. Je crois que le Messianisme viendra d'abord et règnera pendant une longue suite de siècles. J'espère que l'espèce humaine dira son dernier mot autrement qu'elle ne l'a fait dans les civilisations de Ninive, de Tyr, de Babylone, d'Athènes, de Rome et de Paris. Ce qu'on pourrait prendre pour de la décrépitude, j'aime à croire que ce sont les lassitudes de l'enfance. Mais le Messianisme même n'est pas la doctrine de l'Éternité, il y aura, dit saint Jean, un nouveau ciel et une nouvelle terre. La nouvelle Jérusalem ne viendra que par des peuples . nouveaux supérieurs aux hommes d'à présent, puis il y aura des changements encore. Quand notre soleil sera une planète opaque dont nous serons le satellite qui sait où nous serons alors et sous quelle forme nous vivrons? Ce qui est certain c'est que l'être est l'être, c'est qu'il ne sort pas du néant qui n'est pas et d'où par conséquent

rien ne peut sortir. C'est qu'il ne retournera pas dans ce néant d'où il n'a pu sortir.

Tout ce qui est, a été, est et sera.

Ehieh aseher Ehieh. n^{trix} Ive m..*

Revenons à la fascination et au moyen de la produire. Ce moyen est tout entier dans la puissance d'une volonté qui s'exalte sans se raidir et qui persévère avec calme.

Ne soyez pas fou et parvenez à croire avec raison que vous êtes quelque chose de grand et de fort ; les faibles et les petits vous prendront nécessairement pour ce que vous croyez être. Ce n'est qu'une affaire de patience et de temps.

Nous avons dit qu'il existe une fascination purement physique qui appartient au magnétisme ; quelques personnes en sont douées naturellement et on peut se donner la faculté de l'exercer par l'exaltation graduelle de l'appareil nerveux.

Le célèbre M. Home qui a parfois peut-être exploité en charlatan cette faculté exceptionnelle la possède sans pouvoir s'en rendre compte, car il est d'une intelligence très-

bornée pour tout ce qui e rattache à la science. Le zouave Jacob est un fascinateur naïf qui croit à la coopération des esprits. L'habile prestidigitateur Robert Houdin joint la fascination à la prestesse. Un grand seigneur que nous connaissons, lui ayant un jour demandé des leçons de magie blanche ; Robert Houdin lui enseigna certaines choses, mais il en réserva d'autres qu'il déclara ne pouvoir enseigner. Ce sont des choses inexplicables pour moi-même, dit-il, et qui tiennent à ma nature personnelle, si je vous les disais vous n'en sauriez guère davantage et je ne pourrais jamais vous mettre en état de les exercer.

C'est pour me servir de l'expression vulgaire l'art ou la faculté de jeter de la poudre aux yeux. On voit que toutes les magies ont leurs arcanes indicibles même la magie blanche de Robert Houdin.

Nous avons dit que c'est un acte de haute philanthropie de fasciner les imbéciles pour leur faire accepter la vérité comme si c'était un mensonge et la justice comme si c'était la

partialité et le privilège de déplacer les égoïs-

mes et les convoitises en faisant espérer à ceux qui se sacrifient ici bas un héritage immense et exclusif dans le ciel.

Mais nous devons dire aussi que tous ceux qui se croient dignes de porter le nom d'hommes doivent tout en respectant l'erreur des enfants et des faibles employer tous les efforts de leur raison et de leur intelligence pour échapper eux-mêmes à la fascination.

Il est cruel d'être désillusionné quand rien ne remplace l'illusion et quand les mirages disparus et les feux follets éteints laissent l'âme dans les ténèbres.

Il vaut mieux croire des absurdités que de ne croire à rien, il vaut mieux encore être une dupe qu'un cadavre. Mais la sagesse consiste précisément en une science assez solide et en une foi assez raisonnable pour exclure le doute. Le doute en effet est le tâtonnement de l'ignorance. Le sage sait certaines choses ; ce qu'il sait le conduit à supposer l'existence de ce qu'il ne sait pas. Cette supposition, c'est la foi qui n'a pas moins de certitude que la science quand elle a pour objet des hypothèses

**nécessaires et tant qu'elle ne définit pas témé-
rairement ce qui reste indéfinissable.**

Un homme véritablement homme comprend les prestiges sans les subir, il croit à la vérité sans tonnerre ni trompettes et n'a pas plus besoin pour songer à Dieu d'une table de pierre ou d'une arche, que d'un veau d'or. Il n'a pas même besoin (le sentir qu'il doit être juste, qu'on lui parle d'un grand rémunérateur ou d'un éternel vengeur. Il en est assez averti par sa conscience et par sa raison. Si on lui dit que sous peine d'un éternel tourment il doit admettre que trois font un, qu'un homme ou un morceau de pain sont un Dieu.

sait parfaitement à quoi s'en tenir sur la menace et se garde bien (le se moquer du mystère avant d'en avoir étudié l'origine et d'en connaître la portée l'ignorance qui nie lui paraissant aussi téméraire pour le moins que l'ignorance qui affirme, mais il ne s'étonne jamais de rien et lorsqu'il s'agit de questions obscures, il ne prend jamais son parti avec précipitation.

Pour échapper à la fascination des choses,

ne faut eu méconnaître ni les avantages ni les charmes.

Suivons en cela les enseignements d'Homère. Ulysse ne se prive pas d'entendre le chant des sirènes, il prend seulement les mesures les plus efficaces pour que ce plaisir no le retarde pas dans son voyage et ne l'entraîne pas à se briser sur les écueils. Il renverse la coupe de Circé et l'intimide avec son glaive, mais il ne se refuse pas à des caresses qu'il lui impose au lieu de les acheter ou de les subir. Détruire la religion parce qu'il existe des superstitions dangereuses, ce serait supprimer le vin pour échapper aux dangers de l'ivresse et se refuser au bonheur de l'amour pour en éviter les égarements et les fureurs.

Comme nous l'avons dit, le dogme a deux faces, l'une de lumière et l'autre d'ombre, suivons la lumière et ne cherchons pas à détruire l'ombre, car l'ombre est nécessaire à la manifestation de la clarté. Jésus a dit que les scandales sont nécessaires et peut-être, si l'on nous pressait beaucoup, devrions-nous dire qu'il faut des superstitions. On ne saurait

trop insister sur cette vérité trop méconnue de nos jours malgré son incontestable évidence, quo si tous les hommes doivent être égaux devant la loi, les intelligences et les volontés ne sont certainement pas égales.

Le dogme est la grande épopée universelle de la foi, de l'espérance et de l'amour, c'est la poésie des nations, c'est la fleur immortelle du génie de l'humanité, il faut le cultiver et le conserver tout entier. Il ne faut pas en perdre un mot, il ne faut en détacher ni un symbole, ni une énigme, ni une image. Un enfant à qui l'on aurait fait apprendre les fables de La Fontaine et qui aurait cru naïvement jusqu'à l'âge de sept ans que les fourmis peuvent parler à des cigales, devrait-il déchirer ou jeter au feu le livre charmant que lui a donné sa Mère, lorsqu'il est assez intelligent enfin pour comprendre qu'on ne peut sans imposture et sans folie prêter des discours raisonnables aux êtres qui ne parlent pas et qui sont dénués de raison .

Au respect du dogme, il faut joindre celui de l'autorité, c'est-à-dire de la hiérarchie à

laquelle il faut se soumettre extérieurement quand elle est seulement extérieure et intérieurement quand elle est réelle. Si la société ou l'Eglise m'a donné pour maître un homme qui en sait moins que moi, je dois me taire devant lui et agir suivant mes propres lumières; mais s'il est plus savant et meilleur que moi, je dois l'écouter et profiter de ses conseils.

Pour échapper aux fascinations des hommes et des femmes, n'attachons jamais tout notre cœur aux individualités changeantes et périssables. Aimons dans les êtres qui passent les vertus qui sont immortelles et la beauté qui fleurit toujours. Si l'oiseau que nous aimons s'envole, ne prenons pas pour cela en aversion tous les oiseaux et si les roses que nous avons cueillies et dont nous aimons à respirer le parfum, se flétrissent entre nos mains, ne croyons pas pour cela que tous les rosiers sont morts et tous les printemps défleuris. Une rose meurt bien vite mais la rose est éternelle. Est-ce qu'un musicien doit renoncer à la musique parce qu'il a brisé son violon ?

Il est des oiseaux dont la nature est telle qu'ils ne peuvent supporter l'hiver : il leur faut un printemps éternel et pour eux seuls, le printemps ne cesse jamais sur la terre. Ce sont les hirondelles et vous savez comment elles font pour que ce prodige s'accomplisse naturellement en leur faveur. Quand la belle saison finit elles s'envolent vers la belle saison qui commence et quand le printemps n'est plus où elles sont, elles s'en vont où est le printemps.

CHAPITRE XIV

L'INTELLIGENCE NOIRE

Ceux que les initiés ont droit de nommer les profanes, la vile multitude, c'est-à-dire la foule des infirmes et des pervers de l'intelligence et du coeur, ceux qui adorent le dieu d'ombre ou qui croient adorer l'athéisme, tous ces gens-là entendent toujours sans entendre parce qu'ils sont présomptueux et de mauvaise foi. Le dogme même qu'on leur présente sous une forme absurde pour leur plaire, ils le comprennent toujours d'une manière plus absurde encore et plus souvent au rebours même de sa formule.

Ainsi lorsqu'ils répètent machinalement qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, examinez-les bien, et vous verrez qu'ils en-

tendent par là une seule personne en trois dieux.

Ils ont entendu dire et ils répètent que Dieu, c'est-à-dire le principe infiniment bon est partout, mais ils admettent des espaces ténébreux et immenses où Dieu n'est pas puisqu'on y souffre la peine du dam, c'est-à-dire la privation de Dieu. Que feriez-vous, demandait le théologien Ululer à un pauvre homme ou plutôt à un homme pauvre, car le pauvre hommo était le théologien, que feriez-vous si Dieu voulait vous précipiter dans l'enfer ? — Je l'y entraînerais avec moi, répondit le 'gueux sublime, et l'enfer deviendrait le ciel.

Le théologien admira cette réponse mais il ne la comprit certainement pas.

— Oui, va se:dire un docteur de la loi, Dieu est dans l'enfer, 'hais il y est seulement comme vengeur.

— Dites comme bourreau et supprimons le diable dont vous n'avez plus besoin ; ce sera toujours autant de gagné.

Lorsqu'ils parlent de rédemption, ils comprennent que Dieu ayant dans un mouvement

de colère (non pas pour des prunes, mais pour une pomme) donné tous ses enfants au diable a été obligé pour les racheter de souffrir lui-même la mort sans cesser pour cela d'être l'immuable et l'éternel.

Si vous leur parlez de Kabbale, ils croiront toujours qu'il s'agit d'un grimoire chiffré qui fait venir le diable et qui gouverne le monde fantastique des sylphes et des gnômes, des salamandres et des ondins. S'agit-il de la magie, ils en sont encore à la baguette et à la coupe de Circé qui change les hommes en pourceaux ; ils comprendraient volontiers Zoroastre avec Mahomet et quant à Hermès Trismégiste ils pensent que c'est un nom bizarre dont on se sert pour mystifier les ignorants comme celui de Croquemitaine pour faire peur aux enfants.

L'ignorance a son orthodoxie comme la foi et l'on est hérétique devant les faux savants lorsqu'on connaît des choses qu'ils ignorent. Paice qu'il n'y a pas de vérités nouvelles les sages de ce monde appuient leur autorité sur la vétusté de l'erreur.

On sait d'ailleurs que les erreurs reçues étaient presque toujours les positions faites. C'est ainsi que tu réponds au souverain pontife ! s'écrie un valet en souffletant Jésus qui venait de parler avec une fermeté respectueuse. Comment, homme de *rien*, c'est l'autorité qui prouve son ignorance en t'accusant et tu prétends savoir ce qu'elle ignore ? Le pontife se trompe et tu t'en aperçois ? Il déraisonne et tu te permets d'avoir raison ?

Napoléon 1^{er} détestait les idéologues parce qu'il était lui-même le plus grand idéologue du monde. Il voulait faire de la dynamique sans résistance aussi la force de résistance lui manqua-t-elle quand la force d'impulsion agressive qui avait été si longtemps la sienne se tourna tout à coup contre lui.

Depuis les origines de l'histoire nous voyons que c'est toujours le mensonge qui *règne* sur la terre ; il est vrai aussi que la vérité gouverne à grands coups de désastres et de fléaux. Cruelle et inflexible vérité ! Etonnons nous encore de ce que les hommes ne l'aime pas. Elle brise tour à tour les illu-

sions des rois et des peuples et si elle a parfois quelques ministres dévoués elle les expose et les abandonne à la croix, au bûcher, à l'échafaud : Heureux toutefois ceux qui meurent pour elle ! Mais plus sages seront toujours ceux qui la servent assez habilement pour ne pas se briser inutilement contre le piédestal du martyr. Rabelais a été certes un plus grand philosophe que Socrate lorsqu'il sut en se cachant lui-même derrière le masque d'Aristophane échapper à la race toujours vivante des Anitus et des Melitus.

Galilée dont le nom seul voue le tribunal de la sainte Inquisition à une éternelle risée fut assez homme d'esprit pour ne braver ni la torture ni les cachots. Les correspondances du temps nous le montrent prisonnier dans un palais, buvant avec les inquisiteurs et signant *inter pocula* son acte ironique d'abjuration, loin de dire en frappant la terre du pied et en serrant les poings : *Pur si muove*. On dit qu'il ajouta Oui, j'affirme sur votre parole que la terre est immobile et j'ajouterai si vous le voulez que les cieux sont de verre et

plût à Dieu que vos fronts fussent de même ils laisseraient passer la lumière ; Rabelais eut terminé en disant : Et beuvons frais 1

Mourir pour prouver à des fous que deux et deux font quatre ne serait-ce pas le plus ridicule des suicides? Un théorème démontré ne pouvant plus être nié, l'abjuration d'une vérité mathématique devient évidemment *une* farce et une grimace dont le ridicule retombe sur ceux qui peuvent sérieusement l'exiger au nom d'une autorité prétendue infaillible. Galilée montant au bûcher pour protester contre l'Eglise eut été un hérésiarque. Galilée abjurant comme catholique ce qu'il avait démontré comme savant a tué le catholicisme du Moyen-Age.

Quelqu'un présentait un jour à l'auteur de ce livre un article du Syllabus en lui disant : Tenez, voici la condamnation formelle de vos doctrines. Si vous êtes catholique, admettez cela et brûlez vos livres ; si vous persistez au contraire dans ce que vous avez enseigné, ne nous parlez plus de votre catholicité.

L'article du Syllabus est le septième de la

section seconde et les doctrines qu'il condamne sont celles-ci :

Les prophéties et les miracles exposés et racontés dans les saintes écritures sont des fictions poétiques et les mystères de la foi chrétienne sont le résumé d'investigations philosophiques, dans les livres des deux testaments sont contenues des inventions mystiques et Jésus lui-même est un mythe. » • J'étonnai beaucoup celui qui croyait me confondre en lui disant que telles n'étaient pas mes doctrines • : Voici, lui dis-je, ce que j'enseigne ou plutôt ce que l'Eglise, la science et moi nous reconnaissons.

« Les prophéties et les miracles exposés et racontés dans l'Écriture le sont sous une forme poétique particulière au génie des Orientaux. Les mystères de la foi chrétienne sont confirmés et expliqués, quant à l'expression, par les investigations philosophiques. Dans les livres des deux testaments sont contenues des paraboles et *Jésus* lui-même a été le sujet d'un grand nombre de paraboles et de légendes. » Je soumets sans crainte ces propo-

sitions au Pape et au futur Concile. Je suis bien assuré d'avance qu'ils ne les condamneront pas.

Ce que l'Église ne veut pas et qu'elle a mille fois raison de ne pas vouloir, c'est qu'on affecte de la contredire et en effet son infailibilité étant nécessaire au maintien de la paix dans le monde chrétien, il faut que cette infailibilité lui soit conservée à tout prix. Ainsi elle dirait que deux et deux font trois, je me garderais bien d'avouer qu'elle se trompe. Je chercherais comment et de quelle manière deux et deux peuvent faire trois et je chercherais afin de trouver soyez en sûr. Comme par exemple ceci : deux pommes et deux moitiés de pommes font trois pommes. Quand l'Église semble émettre une absurdité c'est tout simplement une énigme qu'elle propose pour éprouver la foi de ses fidèles.

Ce sera certes un grand et émouvant spectacle que celui de ce prochain concile général où la reine du vieux monde s'enveloppant dans sa pourpre déchirée s'affirmera plus souveraine que jamais au moment de tomber

du trône et proclamera ses droits augmentés de prétentions nouvelles en face d'une spoliation imminente. Les évêques seront grands alors comme ces marins du *Vengeur* qui, sur un vaisseau prêt à sombrer s'irritaient au lieu de se rendre et tiraient leur dernière bordée en clouant leur pavillon au dernier tronçon de leur grand mât.

Ils savent bien d'ailleurs qu'une transaction les perdrait à jamais et que la flamme des autels s'éteindrait le jour même où les autels cesseraient d'être dans l'ombre. Quand le voile du temple se déchire, les dieux s'en vont et ils reviennent quand de nouvelles broderies dogmatiques ont épaissi un nouveau voile.

La nuit recule sans cesse devant le jour, mais c'est pour envahir de l'autre côté de l'hémisphère les régions que le soleil abandonne. Il faut des ténèbres, il faut des mystères impénétrables à cette intelligence noire qui croit à l'absurde et contrebalance le despotisme de la raison bornée par les audaces incommensurables de la foi. Le jour circons-

- crit les horizons et fait voir les limites du monde, c'est la nuit surtout, la nuit sans bornes avec son ' immense brouillard d'étoiles
- qui nous fait concevoir le sentiment de l'infini.

Etudiez l'enfant, c'est l'homme sortant des mains de la nature pour parler le langage de Rousseau et voyez quelles sont les dispositions de son esprit. Les réalités l'ennuient, les fictions l'exaltent, il comprend tout, excepté les mathématiques, il croit plutôt aux fables qu'à l'histoire. C'est qu'il y a de l'infini , dans le premier sourire de la vie, c'est que l'avenir nous apparaît si merveilleux au début de l'existence qu'on rêve naturellement de géants et de fées au milieu de tant de miracles. C'est que le sens poétique, le plus divin des sens de l'homme, fut présente tout d'abord le monde comme un nuage du ciel. Ce sens est une douce folie souvent plus sage que la raison, si je puis parler de la sorte parce que notre raison à nous a toujours pour étroites limites les barrières que la science essaie lentement de reculer tandis que la poésie saute

les yeux fermés dans l'infini et y jette à profusion toutes les étoiles de nos rêves.

L'oeuvre de l'Eglise est de contenir dans de justes limites les croyances de la folie enfantine. Les fous sont des croyants indisciplinés et les croyants fidèles sont des fous qui reconnaissent l'autorité de la sagesse représentée par la hiérarchie.

Que la hiérarchie devienne réelle, que les conducteurs des aveugles ne soient plus des aveugles eux-mêmes et l'Eglise sauvera la société en reprenant elle-même pour ne plus les perdre jamais ses grandes vertus et sa puissance.

La science elle-même a besoin de la nuit pour observer la multitude des astres. Le soleil nous cache les soleils, la nuit nous les montre et ils semblent fleurir dans le ciel obscur comme les inspirations surhumaines apparaissent dans les ténèbres de la foi. Les ailes des anges se montrent blanches pendant la nuit ; pendant le jour elles sont noires.

Le dogme n'est pas déraisonnable, il est extra-raisonnable ou supra-raisonnable et a

LE GRAND ARCANE

toujours résumé les plus hautes aspirations de la philosophie occulte. Lisez l'histoire des conciles, vous verrez toujours dans les tendances des hérésiarques une apparence de progrès et de raison. L'Eglise semble toujours affirmer l'absurde et donner gain de cause à l'intelligence noire. Ainsi quand Arius croit sauvegarder l'unité divine en imaginant une substance analogue mais supérieure à celle de Dieu. (La substance de Dieu qui est immatériel et infini t) L'Eglise à Nicée proclame l'unité de substance analogue à l'unité de Dieu. Quand on veut faire de Jésus-Christ un personnage hybride composé d'une personne divine et d'une personne humaine. L'Eglise repousse cet alliage du fini et de l'infini et déclare qu'il ne p&it y avoir qu'une personne en Jésus-Christ. Quand Pélagé exagérant chez l'homme l'orgueil et les obligations du libre arbitre voue d'une manière irrémédiable la masse des pécheurs à l'enfer. L'Eglise affirme la grâce qui opère le salut des injustes et qui par les vertus de l'élection supplée à l'insuffisance des hommes. Les prérogatives accor-

Bées à la vierge, mère de Dieu, indignent les prudhommes protestants et ils ne voient pas que dans cette adorable personnification, c'est l'humanité qu'on arrache aux souillures du péché originel, c'est la génération qu'on réhabilite. Cette femme qu'on relève, c'est la mère qu'on glorifie : *credo in imam sanctam catkolicam et apostolicam ecclesiam.*

Le dogme catholique, c'est-à-dire universel, ressemble à cette nuée qui précédait les Israélites dans le désert, obscure pendant le jour et lumineuse pendant la nuit. Le dogme est le scandale des faux sages et la lumière des ignorants. La nuée au passage de la mer Rouge se plaça, dit l'Exode, entre les Hébreux et les Égyptiens, splendide pour Israël et ténébreuse pour l'Égypte ; il en a été toujours ainsi pour le dogme. universel que les seuls initiés doivent comprendre. Il est à la fois ombre et clarté. Pour supprimer l'ombre des Pyramides il faudrait abattre les Pyramides ; il en est de même des obscurités du dogme éternel. On dit et l'on répète tous les jours que la réconciliation est impossible

entre la religion et la science. On se trompe de mot, ce n'est pas conciliation, c'est fusion ou confusion qu'il faut dire. Si jusqu'à présent la science et la foi ont paru inconciliables, c'est qu'on a toujours essayé en vain de les mêler ensemble et de les confondre. Il n'y a qu'un moyen de les concilier, c'est de les distinguer et de les séparer l'une de l'autre d'une manière complète et absolue. Consulter le pape lorsqu'il s'agit de la démonstration d'un théorème, soumettre à un mathématicien une distinction théologique, ce seraient deux absurdités équivalentes. L'immaculée conception de la Vierge n'est pas une question d'embryologie et la table des logarithmes n'a rien de commun avec les tables de la Loi. La science est forcée d'admettre ce qui est démontré et la foi quand elle est réglée par une autorité qu'il est raisonnable et même nécessaire d'admettre, ne peut rien rejeter de ce qui est article de foi. La science ne démontrera jamais que Dieu et l'âme n'existent pas et l'Eglise a été forcée de se dédire devant la démonstration des systèmes

de Copernic et de Galilée. :Cela prouve-t-il qu'elle peut se tromper en matière de foi? Non, mais qu'elle doit rester dans son domaine. Elle-même ne prétend pas que Dieu lui ait révélé les théorèmes de la science universelle.

Ce qui peut être observé par la science ce sont les phénomènes que produit la foi et elle peut alors suivant la parole de Jésus-Christ lui-même, juger de l'arbre par les fruits. Il est évident qu'une croyance qui ne rend pas les hommes meilleurs, qui n'élève pas leurs pensées, qui n'agrandit pas leur volonté uniquement dans le bien, le beau et le juste est une croyance mauvaise ou pervertie. Le judaïsme de Moïse et de la Bible a fait le grand peuple de Salomon et des Machabées. La juiverie des Rabbins et du dernier Talmud a fait les usuriers sordides qui empoisonnent le Ghetto.

Le catholicisme a aussi son Talmud corrompu c'est le fatras insensé des théologiens et des casuistes, c'est la jurisprudence des inquisiteurs, c'est le mysticisme nauséabond des capucins et des béates. Sur ces doctrines

anti-chrétiennes et impures s'appuient des intérêts matériels et honteux. C'est contre cela qu'il faut protester (le toutes les manières et non contre la majesté des dogmes.

Des les premiers siècles, quand la religion fut protégée et souillée par l'Empire; des chrétiens que l'Eglise appellent des saints mirent le désert entre eux et ses autels. Ils l'aimaient pourtant de toute leur âme, mais ils allaient prier et pleurer loin d'elle. Celui qui écrit ce livre est un catholique du désert.

La Thébaïde n'a rien d'affreux; toutefois et il a toujours préféré l'abbaye de Thélème, fondée par Rabelais à l'hermitage de saint Antoine. L'humanité n'a plus besoin d'ascètes, il lui faut des sages et des travailleurs qui vivent avec elle et pour elle, le salut est de nos jours à ce prix là.

Il y a dans la Kabbale de Rabbi Schiméon ben Jochai un Dieu blanc et un Dieu noir, il y a dans la nature des hommes noirs et des hommes blancs et il y a aussi dans la philosophie occulte une intelligence blanche et une intelligence noire.

Pour avoir la science de la lumière, il faut savoir calculer l'intensité et la direction de l'ombre. Les peintres les plus savants sont ceux qui ont l'intelligence du clair ôbscur.

Pour bien enseigner, il faut savoir se mettre à la place de ceux qui comprennent mal.

L'intelligence noire c'est la divination des mystères de la nuit, c'est le sentiment de la réalité des formes de l'invisible.

• C'est la croyance à la possibilité vague. C'est la lumière dans le rêve. Pendant. la nuit, tous les êtres sont comme des aveugles, excepté ceux qui, comme le hibou, le chat et le lynx ont du phosphore dans les yeux. Pendant la nuit, le hibou dévore les oiseaux sans défense; ayons des yeux de lynx pour faire la guerre aux hiboux, mais n'incendions pas les forêts sous prétexte d'éclairer les oiseaux.

Respectons les mystères de l'ombre tout en gardant notre lampe allumée et sachons même entourer notre lampe d'un voile pour ne pas attirer les insectes qui pendant la nuit aiment à boire le sang de rhomme.

CHAPITRE XV

LE GRAND ARCANE

Le grand arcane, l'arcane indicible, l'arcane dangereux, l'arcane incompréhensible peut se formuler définitivement ainsi :

C'est la divinité de l'homme.

Il est indicible parce que dès qu'on veut le dire, son expression est un mensonge et le plus monstrueux des *mensonges*.

En effet l'homme n'est pas Dieu. Et pourtant la plus hardie, -la plus obscure à la fois et la plus splendide des religions nous dit d'adorer l'homme-Dieu.

Jésus-Christ qu'elle déclare vrai homme, homme complet, homme fini, homme mortel comme nous est en même temps complètement Dieu et la théologie ose proclamer la

communication 'des idiomes, c'est-à-dire l'adoration adressée à la chair. L'Eternité affirmée quand il s'agit de celui qui meurt, l'impassibilité de celui qui souffre, l'immensité de celui qui se transfigure, le fini prenant la virtualité de l'infini, le Dieu homme enfin qui offre à tous les hommes de les faire Dieu.

Le serpent avait dit *Eritis sicut dii*. Jésus-Christ écrasant la tête du serpent sous le pied charmant de sa mère ose dire : *Eritis nonsicut dii, non sicut Deus, sed eritis Deus !*

Vous serez Dieu, car Dieu est mon père, mon père et moi ne sommes qu'un et je veux que vous et moi ne soyons qu'un : *ut omnes unum sint sicut ego et pater unum sumus*.

J'ai vieilli et j'ai blanchi sur les livres les plus inconnus et les plus redoutables de l'oc-

c u l t i s m e ,
 mes cheveux sont tombés, ma barbe s'est allongée comme celle des pères du désert; j'ai cherché et j'ai trouvé la clef des symboles de Zoroastre; j'ai pénétré dans les cryptes de Manès, j'ai surpris le secret d'Hermès oubliant de me dérober un coin du voile qui cache éternellement le grand oeuvre; je sais ce que

le sphinx colossal qui s'est enfoncé lentement dans le sable en contemplant les pyramides. J'ai pénétré les énigmes des Brahmes. Je sais quels mystères Schiméon ben Jockaï ensevelissait avec lui pendant douze années dans le sable; les clavicules perdues de Salomon me sont apparues resplendissantes de lumière et j'ai lu couramment dans les livres que Méphistophélès lui-même ne savait pas traduire à Faust. Eh bien nulle part, ni dans la Perse, ni dans l'Inde, ni parmi les palimpsestes de l'antique Egypte, ni dans les grimoires maudits soustraits aux bûchers du moyen-âge je n'ai trouvé un livre plus profond, plus révélateur, plus lumineux dans ses mystères, plus effrayant dans ses révélations splendides, plus certain dans ses prophéties, plus profond scrutateur des abîmes de l'homme et des ténèbres immenses de Dieu, plus grand, plus vrai, plus simple, plus terrible et plus doux

' que -l'Évangile de Jésus-Christ.

Quel livre a été plus lu, plus admiré, plus calomnié, plus travesti, plus glorifié, plus tourmenté et plus ignoré que celui-là. Il est

comme un miel dans la bouche des sages et comme un poison violent dans les entrailles du monde : La Révolution le réalise en voulant le combattre ; Proud'hon se tord pour le vomir ; il est invincible comme la vérité et insaisissable comme le mensonge. Dire que Dieu est, un homme quel blasphème ô Israël et vous chrétiens quelle folie. Dire que l'homme peut se faire Dieu quel paradoxe abominable ! A la croix le profanateur de l'arcane, au bûcher les initiateurs, *Christianos ad Leonem!*

Les chrétiens ont usé les lions et le monde tout entier conquis par le martyre aux ténèbres du ;grand arcane s'est trouvé . tâtonnant comme OEdipe devant la solution du dernier problème celui de l'homme-Dieu.

L'homme Dieu est une vérité s'est alors écriée une voix, mais il doit être unique sur la terre comme au ciel. L'homme Dieu, l'infaillible, le tout-puissant c'est le pape ; et au . bas de cette proclamation qui a été écrite et répétée sous toutes les formes on peut lire des noms parmi lesquels figure Alexandre Borgia.

L'homme Dieu c'es t l'homme libre a dit ensuite la réforme dont le cri qu'on a voulu refouler dans la bouche des protestants s'est terminé par le rugissement de la révolution. Le mot terrible de l'énigme était prononcé mais il devenait une' énigme *plus* formidable encore. Qu'est-ce que la vérité avait dit Pilate en condamnant Jésus-Christ. Qu'est-ce que la liberté disent les Pilates modernes en se lavant les mains dans le sang des nations.

Demandez aux révolutionnaires depuis Mirabeau jusqu'à Garibaldi ce que c'est que la liberté et ils ne parviendront jamais à s'entendre. .

Pour Robespierre et Marat c'est un couperet adapté à un niveau, pour Garibaldi c'est une chemise rôtie et un sabre.

Pour les idéologues, c'est la déclaration des droits de l'homme, mais de quel homme s'agit-il, l'homme du bague est-il supprimé parce que la société l'enchaîne?

L'homme a-t-il des droits simplement parce qu'il est homme ou seulement lorsqu'il est juste ?

La liberté

pour les profanes multitudes c'est l'affirmation absolue du droit, le droit semblant toujours entraîner avec lui la contrainte et la servitude.

Si la liberté est seulement le droit de bien faire elle se confond avec le devoir et ne se distingue plus guère de la vertu.

Tout ce que le monde a vu et expérimenté jusqu'à présent ne nous donne pas la solution du problème posé par la magie et par l'évangile : le grand Arcane de l'homme-dieu.

L'homme Dieu n'a ni droits ni devoirs, il a la science, la volonté et la puissance.

Il est plus que libre, il est maître, il ne commande pas, il fait faire, il n'obéit pas parce que personne ne peut rien lui commander. Ce que d'autres appellent le devoir il le nomme son bon plaisir, il fait le bien parce qu'il le veut et ne saurait vouloir autre chose, il coopère librement à toute justice et le sacrifice est pour lui le luxe de la vie morale et la magnificence du cœur. Il est implacable pour le mal parce qu'il est sans haine pour

le méchant. Il regarde comme un bienfait le

châtiment réparateur et ne comprend pas la vengeance. .

Tel est l'homme qui a su parvenir au point central de l'équilibre et on peut sans blasphème et sans folie l'appeler l'homme Dieu parce que son âme s'est identifiée avec le principe éternel de la vérité et de la justice.

La liberté de l'homme parfait est la loi di% Me elle-même, elle plane au-dessus de toutes les lois humaines et de toutes les obligations conventionnelles des cultes. La loi est faite pour l'homme, disait le Christ, et non pas l'homme pour la loi. Le fils de l'homme est le maître du sabbat: c'est-à-dire que la prescription d'observer le sabbat, imposé par Moïse sous peine de mort, n'oblige l'homme qu'autant que cela peut lui être utile puisqu'il est en définitive le souverain maître. Tout m'est permis, disait saint Paul, niais tout n'est pas expédient, ce qui veut dire que nous avons le droit de faire tout ce qui ne nuit ni à nous ni aux autres et que notre liberté n'est limitée que par les avertissements de notre conscience et de notre raison.

L'homme sage n'a jamais de scrupules il agit raisonnablement et ne fait jamais que ce qu'il veut c'est ainsi que dans sa sphère il peut tout et qu'il est impeccable. *Qui natus est ex Deo non peecat*, dit saint Paul parce que ses erreurs étant involontaires ne sauraient lui être imputées.

C'est vers cette souveraine indépendance que l'âme humaine doit s'avancer à travers les difficultés du progrès. C'est là véritablement le grand arcane de l'occultisme car c'est ainsi que se réalise la promesse mystérieuse du serpent : vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal.

C'est ainsi que le serpent édenique se transfigure et devient le serpent d'airain guérisseur de toutes les blessures de l'humanité. Jésus-Christ lui-même a été comparé par les pères de l'Eglise à ce serpent car il a pris disent-ils la forme du péché pour changer l'abondance de l'iniquité en surabondance de justice.

Ici nous parlons sans détours et nous montrons la vérité sans voiles et pourtant nous ne craignons pas qu'on nous accuse avec raison

(l'être un révélateur téméraire. Ceux qui ne doivent pas comprendre ces pages ne les comprennent pas, car pour les regards trop faibles la vérité qu'on montre nue se fait un voile de sa lumière et se cache dans l'éclat de sa propre splendeur.

CHAPITRE XVI

L'AGONIE DE SALOMON

La foi est une puissance de la jeunesse et le doute est un symptôme de décrépitude.

Le jeune homme qui ne croit à rien ressemble à un avorton qui aurait des rides et des cheveux blancs.

Quand l'esprit s'affaiblit, quand le coeur s'éteint, on doute de la vérité et de l'amour. Quand les yeux se troublent on croit que le soleil n'éclaire plus et l'on en vient à douter même de 1P vie parce qu'on sent par avance les approches froides de la mort.

Voyez les enfants, quel rayonnement dans leurs yeux, quelle croyance immense à la lumière, au bonheur, à l'infaillibilité de leur mère, aux dogmes de leur nourrice ! Quelle

mythologie que leurs inventions. Quelle âme ils prêtent à leurs jouets et à leurs poupées ! Quel paradis que leurs regards ! Oh les beaux anges bien aimés ! Les miroirs de Dieu sur la terre ce sont les yeux des petits enfants. Le jeune homme croit à l'amour, c'est l'âge du cantique des cantiques, l'homme mûr croit aux richesses, aux triomphes et même parfois à la sagesse.. Salomon touchait à l'âge mûr lorsqu'il écrivit son livre des proverbes.

Puis l'homme cesse d'être aimable et il proclame la vanité de l'amour, il se blase et ne croit plus aux jouissances que donnent les richesses ; les erreurs et les abus de la gloire le dégoûtent même des succès. Son enthousiasme s'épuise, sa générosité s'use, il devient égoïste et défiant, alors il doute même de la science et de la sagesse et Salomon écrit son triste livre de l'Ecclésiaste.

Que reste-t-il alors du beau jeune homme qui écrivait : Ma bien aimée est Unique entre les belles, l'amour est plus invincible que la mort et celui qui donnerait pour un peu d'amour toute sa fortune et toute sa vie l'au-

rait encore

acheté pour rien ?... Hélas, lisez maintenant ceci dans l'Ecclésiaste :

J'ai trouvé un homme sur mille et sur toutes les femmes, pas une. J'ai considéré toutes les erreurs des hommes et j'ai trouvé que la femme est plus amère que la mort. Ses charmes sont les filets du chasseur et ses faibles bras sont des chaînes, » — Salomon vous avez vieilli.

Ce prince avait surpassé en magnificence buts les monarques de l'Orient, il avait bâti le temple qui était une merveille du monde et qui devait, suivant le rêve des Juifs, devenir le centre de la civilisation asiatique. Ses vaisseaux se croisaient avec ceux d'Hiram roi de Tyr. Les richesses de tous les peuples affluaient à Jérusalem. Il passait pour le plus sage des hommes et il était le plus puissant des rois. Il s'était initié à la science des sanctuaires et l'avait résumée dans une vaste encyclopédie, il était allié par de nombreux mariages à toutes les puissances de l'Orient. Il se crut alors le maître absolu du monde et

crut qu'il était temps de réaliser la synthèse

de tous les cultes. Il voulut grouper autour du centre inaccessible où l'on adorait l'abs-traité unité de Jehovah les incarnations brillantes de la divinité dans les nombres et dans les formes. Il voulait que la Judée ne fut plus inaccessible aux arts et qu'il fut permis au ciseau du statuaire de créer des Dieux.

Le temple de Jehovah était unique cot-me le soleil et Salomon voulut compléter son univers en donnant à ce soleil toute une cour de planètes et de satellites; il fit donc bâtir des temples sur les montagnes qui entouraient Jérusalem. Dieu manifesté dans les phéno-mènes du temps il fut adoré sous le nom de Saturne ou de Moloch. Salomon conserva tout le symbolisme de cette grande image et supprima seulement les sacrifices d'enfants et les victimes humaines; il inaugura autdur de l'autel de Véntis ou d'Astarté les fêtes de la beauté, de la jeunesse et de l'amour, ce triple sourire de Dieu qui rassure et console la terre.

S'il eut réussi la gloire et la puissance de Jérusalem eussent fait avorter celle de Rome

et le Christianisme n'aurait pas eu sa raison d'être. Salomon devenait le messie promis aux Hébreux. Mais le fanatisme rabbinique s'alarma. Les vieux sages qui entouraient le fils de Bethsabée furent suspects d'apostasie. Les jeunes scribes et la tourbe remuante des lévites parvinrent à circonvenir la jeunesse de Roboam fils de Salomon et le vieux roi sentit un jour avec épouvante que son héritier ne continuerait pas son oeuvre. Le doute alors entra dans son coeur et avec le doute une profonde désespérance. C'est alors qu'il écrivit : « J'ai fait des travaux immenses et je vais laisser tout à un héritier qui sera peut-être un insensé. Tout n'est que vanité sous le soleil et tout semble tourner dans un cercle fatal; le juste ici-bas n'est pas plus heureux que l'impie et c'est une vanité que de se livrer à l'étude car en augmentant sa science on augmente ses chagrins. L'homme meurt comme la bête et personne ne sait si l'esprit des hommes monte en haut ou si celui des bêtes descend en bas. • L'homme trop sage tombe dans la stupeur et personne ne sait s'il

est digne d'amour ou de haine. Vivons donc au jour le jour et attendons que Dieu nous juge. » « Malheur, dit-il encore en songeant amèrement à son fils, malheur à la nation dont le prince n'est qu'un enfant. » Ces tristesses infinies d'une grande âme isolée sur le faîte de la puissance et qui sent à la fois la terre et les ailes lui manquer rappellent les plaintes de Job et le cri de Jésus sur le Calvaire : *EU, EU, Lamma Sabchtani*.

Au lieu d'avoir créé l'unité du monde avec Jérusalem pour centre, Salomon sentait que son propre royaume allait violemment se déchirer. Le peuple remuait et voulait des réformes que depuis longtemps peut-être on • lui avait promises, le temple était fini et les impôts exceptionnels qui avaient pour objet ou pour prétexte la construction du temple n'avaient pas été diminués.

Un agitateur nommé Jéroboam se faisait un parti dans les provinces. Roboam devenu l'instrument aveugle des prétendus conservateurs jetait presque publiquement au feu les livres philosophiques de son père qui ne se

trouvèrent plus après la mort de Salomon et le vieux maître des esprits, délaissé par tous ceux qu'il aimait ressemblait à ce roi de Thulé de la ballade allemande qui pleure en silence dans sa coupe et boit un vin mêlé de larmes. C'est alors qu'il maudit la joie en lui disant : Pourquoi m'as-tu trompé ? C'est alors qu'il écrit : « Mieux vaut aller dans la maison des pleurs que dans la maison du rire. — Mais pourquoi ? Il ne le dit pas. Plus tard une sagesse plus grande que la sienne, venue pour essuyer toutes les larmes devait s'écrier : vous êtes heureux vous qui pleurez parce que vous rirez un jour. Ainsi c'est le rire et le bonheur que Jésus est venu promettre aux hommes. Saint Paul, son apôtre, écrivait à ses disciples soyez toujours en joie : *Semper*

Le sage pleure quand il est heureux et sourit bravement quand il souffre. Les anciens pères de l'Eglise combattaient un huitième péché capital et ils le nommaient la tristesse.

Salomon connaissait dit-on la vertu secrète

/ tt

—

des pierreries et les propriétés des plantes, mais il est un secret qu'il ignorait, puisqu'il a écrit l'Ecclésiaste, un secret de bonheur et de vie, un secret qui chasse l'ennui en éternisant le bonheur et l'espérance :

LE SECRET NE DIE PAS VIEILLIR!

Existe-t-il un secret semblable ?
des hommes qui ne vieillissent jamais ?
L'élixir de Flamel est-il une réalité? Et faut-il croire comme le disent les amis trop passionnés du merveilleux, que le célèbre alchimiste de la rue des écrivains a trompé la mort et que sous un autre nom il vit encore avec sa femme Pernelle dans une riche solitude du nouveau monde ?

Non, nous ne croyons pas à l'immortalité de l'homme sur la terre. Mais nous croyons et nous savons que l'homme peut se préserver de vieillir.

On peut mourir lorsqu'on a vécu un siècle ou près d'un siècle ; il est temps alors pour l'âme, toujours de quitter son vêtement qui n'est plus de mode ; il est temps non pas de mourir, car nous l'avons déjà dit, nous ne

croyons pas à la mort mais d'aspirer à une seconde naissance et de commencer une vie nouvelle.

Mais jusqu'au dernier soupir on peut conserver les joies naïves de l'enfance, les poétiques extases du jeune homme, les enthousiasmes de l'âge mûr. On peut s'enivrer jusqu'à la fin de fleurs, de beauté et de sourires, on peut ressaisir sans cesse ce qui est passé et retrouver toujours ce qu'on a perdu. On peut trouver une éternité réelle dans le beau rêve de la vie.

Que faut-il faire pour cela ? allez-vous sûrement me demander. Lisez attentivement et méditez sérieusement je vais vous le dire :

Il faut s'oublier soi même et vivre uniquement pour les autres.

Quand Jésus a dit : Si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. A-t-il prétendu . qu'on allait s'ensevelir dans une solitude lui qui a toujours vécu parmi les hommes embrassant et bénissant les petits enfants, relevant les femmes tombées dont il ne

dédaigne ni les caresses ni les larmes, mangeant et buvant avec les parias du pharisaïsme jusqu'à faire dire de lui : Cet homme est un glouton et un buveur de vin; aimant tendrement St Jean et la famille de Lazare, supportant S' Pierre, guérissant les malades et nourrissant les multitudes dont il multiplie les ressources par les miracles de la charité. En quoi cette vie ressemble-t-elle : à celle d'un trappiste ou d'un Stylite et comment l'auteur d'un traité célèbre qui préconise l'isolement et la concentration en soi-même a-t-il osé appeler un pareil traité l'imitation de Jésus-Christ.

Vivre dans les autres, avec les autres et pour les autres voilà le secret de la charité et c'est celui de la vie éternelle. C'est aussi • celui de l'éternelle jeunesse. Si vous ne devenez pas semblables aux enfants disait le maître vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Aimer c'est vivre dans ceux qu'on aime, c'est penser leurs pensées, deviner leurs désirs, partager leurs affections ; plus on aime plus on augmente sa propre vie. L'homme qui aime n'est plus seul et son existence se muni.

plie, il s'appelle famille, patrie, humanité. Il bégaie et joue avec les enfants, se passionne avec la jeunesse, raisonne avec l'âge mûr et tend la main à la vieillesse.

Salomon n'aimait plus lorsqu'il écrivit l'Ecclésiaste et il était tombé dans l'aveuglement de l'esprit par la décrépitude du coeur. Ce livre est l'agonie d'un esprit sublime qui va s'éteindre faute d'être alimenté par l'amour. Il est triste comme le génie solitaire de Chateaubriand, comme les poésies du dix-neuvième siècle. Et pourtant le dix-neuvième siècle a produit Victor Hugo qui est la preuve vivante des choses que je viens d'avancer. . Cet homme égoïste d'abord, a été vieux dans sa jeunesse, puis quand ses cheveux ont blanchi il a compris l'amour et il est redevenu jeune. Comme il adore les enfants ! comme il respire toutes les sèves et toutes les divines folies de la jeunesse ! Quel grand panthéisme d'amour que ses dernières poésies ! Comme il comprend le rire et les larmes ! Il a la foi universelle de Goethe et l'immensité philosophique de Spinoza. Il est Rabelais et Sha-

Shakespeare. — Victor Hugo vous êtes un grand magicien sans le savoir et vous avez trouvé mieux que le pauvre Salomon l'arcane de la vie éternelle



CHAPITRE XVII

LE MAGNÉTISME DU BIEN

On dit et l'on répète tous les jours que les gens de bien sont malheureux en ce monde tandis que les méchants prospèrent et sont heureux. C'est un stupide et abominable mensonge.

Ce mensonge vient de l'erreur vulgaire qui confond la richesse avec le bonheur ; comme si l'on pouvait dire sans folie que Tibère, Calpurnie, Néron, Vitellius ont été heureux ils étaient riches pourtant et de plus ils étaient les maîtres du monde et pourtant leur cœur était sans repos, leurs nuits, sans sommeil et leur conscience était fouettée par les furies.

Est-ce qu'un pourceau deviendrait un homme quand même on lui servirait des ruffes dans une auge d'or.

Le bonheur est on nous il n'est pas dans nos écuelles et MalfilAtre mourant do faim eut mérité sa destinée s'il eut *regretté* alors do n'être pas un pourceau à l'engrais.

Lequel est le plus heureux de Socrate ou do Trimalcyon (Cc personnage do Petroiro est la carrica turc de Claude.) Trimaleyon serait mort d'une indigestion si on no l'eut pas empoisonné.

Il est des gens do bien qui souffrent la pauvreté et même la misère, je n'en disconviens pas, mais souvent c'est par leur faute et souvent aussi c'est leur pauvreté même qui conserve leur honnêteté. La richesse peut-être les corromprait et les perdrait. H ne faut pas considérer comme véritables gens de bien ceux qui appartiennent à la foule des sots, des courages médiocres et des volontés molles, ceux qui obéissent aux lois par crainte ou par faiblesse, les dévots qui ont peur du diable et les pauvres diables qui ont peur de Dieu. Tous ces gens-là sont le bétail de la sottise et ne savent profiter ni de l'or ni de la richesse, ni de la misère, mais le sage, le vrai

sage, peut-on jamais sérieusement le plaindre et lorsqu'on lui fait du mal n'est-ce pas toujours par envie? Mais plusieurs de mes lecteurs vont dire ici d'un air désappointé : vous nous promettez de la magie et vous faites de la morale. Nous avons assez de philosophie, parlez-nous maintenant des forces occultes. — soit, vous qui avez lu mes livres vous savez ce que signifient les deux serpents du caducée, ce sont les deux courants contraires du magnétisme universel. Le serpent de lumière créatrice et couvatrice et le serpent du feu éternel qui dévore pour régénérer.

Les bons sont aimantés, vivifiés et conservés par la lumière impérissable, les méchants sont brûlés par le *fou* éternel.

Il y a communion magnétique et sympathique entre les enfants de la lumière, ils se baignent tous dans la même source de vie ; ils sont heureux tous du bonheur les uns des autres.

123 magnétisme positif est une force qui rassemble et le magnétisme négatif est une force qui disperse.

La lumière attire la vie et le feu porte avec lui la destruction.

Le magnétisme blanc c'est la sympathie et le magnétisme noir c'est l'aversion .

Les bons s'aiment les uns les autres et les méchants se haïssent les uns les autres parce qu'ils se connaissent.

Le magnétisme des bons attirent à eux tout ce qui est bon et lorsqu'il n'attire pas les richesses c'est qu'elles leurs seraient mauvaises.

Les héros de l'antique philosophie et du Christianisme primitif n'embrassaient-ils pas la sainte pauvreté connue une sévère gardienne du travail et de la tempérance ?

D'ailleurs les gens do bien sont-ils jamais pauvres? n'ont-ils pas toujours des choses magnifiques à donner ? Etre riche, c'est donner ; donner c'est amasser, et la fortune éternelle se forme uniquement de ce qu'on donne.

Il existe réellement et en vérité une atmosphère du bien comme une atmosphère du mal. Dans l'une on respire la vie éternelle et dans l'autre la mort éternelle.

Le cercle symbolique qui forme le bon serpent se mordant la queue, le plérôme des gnostiques, le nimbe des saints de la légende dorée c'est le magnétisme du bien.

Toute tête sainte rayonne et les rayonnements des saints s'entrelacent les uns les autres pour former des chakras d'amour ..

Aux rayons de grâce se rattachent les rayons de gloire; les certitudes du ciel fécondent les bons désirs de la terre. Les justes qui sont morts ne nous ont pas quittés, ils vivent en nous et par nous, ils nous inspirent leurs pensées et se réjouissent des nôtres. Nous vivons dans le ciel avec eux et ils luttent avec nous sur la terre car nous l'avons dit et nous le répétons solennellement encore, le ciel symbolique, le ciel que les religions promettent au juste n'est pas un bien c'est un état des âmes, le ciel c'est l'harmonie éternelle généreuse et l'enfer, l'irréparable enfer c'est le conflit inévitables des instincts lâches.

Mahomet suivant les habitudes du style oriental présentait à ses disciples une allégorie qu'on a prise pour un conte absurde à peu près

comme le fait Voltaire pour les paraboles de la Bible.

Il existe disait-il, un arbre nommé Tuba si vaste et si touffu qu'un cheval lancé au galop et partant du pied de cet arbre galoperait pendant cent ans avant de sortir de son ombre. Le tronc de cet arbre est d'or ses branches portent pour feuilles des talismans faits de pierreries merveilleuses qui laissent tomber dès qu'on les touche tout ce que les vrais croyants peuvent désirer, tantôt des mets délicieux, tantôt des vêtements splendides. Cet arbre est invisible pour les impies mais il introduit une de ses branches dans la maison de tous les justes et chaque branche a les propriétés de l'arbre entier. Cet arbre allégorique c'est le magnétisme du bien. C'est ce que les chrétiens appellent la grâce. C'est ce que le symbolisme de la Genèse désigne sous le nom de l'arbre de vie. Mahomet avait deviné les secrets de la science et il parle comme un initié lorsqu'il raconte les beautés et les merveilles de l'arbre d'or, du gigantesque arbre Tuba.

Il est pas bon que l'homme soit seul a dit la sagesse éternelle et cette parole est l'expression d'une loi. Jamais l'homme n'est seul soit dans le bien soit dans le mal. Son existence et ses sensations sont en même temps individuelles et collectives.

Tout ce que les hommes de génie trouvent ou attirent de lumière rayonne pour l'humanité entière. Tout ce que les justes font de bien profite en même temps à tous les justes et mérite des grâces et du repentir aux méchants. Le cœur de l'humanité a des fibres dans tous les cœurs.

Tout ce qui est vrai est beau, il n'y a rien de vain sous le soleil que l'erreur et le mensonge. La douleur même et la mort sont belles parce qu'elles sont le travail qui purifie et la transfiguration qui délivre. Les formes passagères sont vraies parce qu'elles sont les manifestations de la force et de la beauté éternelle. L'amour est vrai, la femme est sainte et sa conception est immaculée. La vraie science ne trompe jamais, la foi, rai-

sonnable n'est pas une illusion. Le rire de la

gaité sympathique est un acte de foi, d'espérance et de charité. Craindre Dieu c'est le méconnaître, il ne faut craindre que l'erreur. L'homme peut tout ce qu'il veut lorsqu'il ne veut que la justice. Il peut même s'il le veut se précipiter dans l'injustice mais il s'y brisera. Dieu se révèle à l'homme dans l'homme et par l'homme. Son vrai culte c'est la charité, Les dogmes et los rites changent et se succèdent la charité ne change, pas et sa puissance est éternelle.

Il n'y a qu'une seule et véritable puissance sur la terre comme au ciel c'est colle du bien. Les justes sont les seuls maîtres du monde. Le monde a des convulsions lorsqu'ils souffrent il se transforme quand ils meurent. L'oppression de la justice est une compression d'une force bien autrement terrible que celle (les matières fulminantes. Ce ne sont pas les peuples qui font les révolutions, ce sont les rois. La juste personne est inviolable, malheur à qui la touche! Les Césars sont tombés en cendres, brûlés par le sang des martyrs. Ce qu'un juste veut, Dieu l'approuve, Ce qu'un

juste écrit,

Dieu le signe et c'est un testament éternel.

Le grand mot de l'énigme du sphinx, c'est Dieu dans l'homme et dans la nature. Ceux qui séparent l'homme de Dieu le séparent de la nature parce que la nature est pleine de Dieu et repousse avec horreur l'athéisme. Ceux qui séparent l'homme de la nature, sont comme des fils qui pour honorer leur père lui couperaient la tête. Dieu est pour ainsi dire la tête de la nature, sans lui elle ne serait pas, sans elle il ne se manifesterait pas.

Dieu est notre père, mais c'est la nature qui est notre mère. Honore ton père et ta mère dit le décalogue afin que tu vives longuement sur la terre. *Emmanuel* Dieu est avec nous, tel est le mot sacré des initiés connus seulement sous le nom de Frères de la Rose-Croix. C'est en ce sens que Jésus-Christ a pu sans blasphémer se dire le fils de Dieu et Dieu lui-même. C'est en ce sens qu'il veut que nous ne fassions qu'un avec lui comme il ne fait qu'un avec son père et

qu'ainsi l'humanité *régénérée réalise* en ce inonde le grand Arcane de l'homme Dieu.

Aimons Dieu les uns dans les autres car Dieu ne se montrera jamais autrement à nous. Tout ce qu'il y a d'aimable en nous c'est Dieu qui est en nous et l'on ne peut aimer que Dieu et c'est toujours Dieu qu'on aime quand on sait véritablement aimer.

Dieu est lumière et il n'aime pas les ténèbres. Si donc nous voulons *sentir* Dieu en nous, éclairons nôtres Aines. L'arbre de la science n'est un arbre de mort que pour Satan et ses apôtres, c'est le mancenillier *des superstitions*, mais pour nous c'est l'arbre de vie.

Mondons les mains et prenons les fruits de cet arbre il nous guérira des appréhensions de la mort.

Alors nous ne dirons plus comme de stupides esclaves: Ceci est bien *parce qu'on* nous l'ordonne en nous • promettant une récompense et cela est mal parce ;qu'on nous le défend en nous menaçant du supplice.

Mais nous dirons : Faisons cela parce que

nous savons que c'est bien et ne faisons pas
ceci parce que nous savons que c'est mal.

Et ainsi sera réalisé la promesse du serpent
symbolique :

*Vous serez comme des Dieu» connaissant
le bien et le mal.*



FIN

1/4S

Le livre des Sages
- Eliphaz Lévi -
(Première Partie)

Préface

Ce livre contient les principes et les éléments de cette troisième révélation que le comte Joseph de Maistre disait être nécessaire au monde. Cette troisième révélation ne peut être que l'explication et la synthèse des deux autres. Elle doit concilier la Science et le Dogme; l'autorité et la liberté, la raison et la foi. Nous avons préparé le grain et d'autres feront les semailles. Celui qui a écrit ces pages est loin de se croire un prophète. Il voit la vérité et il l'écrit. Son autorité c'est l'évidence et sa force c'est la raison. Il parle pour les sages et il s'attend à la dérision et au dédain des fous. Il écrit pour les forts et ne sera pas lu par les faibles à qui l'on fera peur de ses doctrines.

Ce livre est en deux parties. La première contient des dialogues résumant toute la polémique religieuse et philosophique du siècle présent. La seconde contient des définitions et des aphorismes. Il n'y a ici, ni fleurs de rhétorique, ni phrases. Deux choses éternelles ont seules préoccupé l'auteur : la justice et la vérité.

Premier Dialogue : Un Clérical - Eliphaz Lévi

Le Clérical : Vos prétendues sciences viennent de l'enfer et vos raisons sont des blasphèmes.

Eliphaz Lévi : Je ne sais si votre ignorance vient du ciel; mais vos raisons à vous ressemblent fort à des injures.

Le Clérical : J'appelle les choses par leur nom, tant pis pour vous si ces noms doivent vous paraître injurieux. Comment, vous qui êtes sorti de l'Eglise, vous qui d'aidez l'impiété à saper dans sa base son édifice éternel, vous avez le fol orgueil de croire qu'elle chancelle sous les coups de vos semblables, et pour comble d'outrages, vous étendez pour la soutenir votre main sacrilège. Ne craignez-vous pas le sort d'Oza, que Dieu frappa de mort parce que, dans une intention meilleure que la vôtre et avec des mains peut-être plus pures, il voulut soutenir l'arche sainte ?

Eliphaz Lévi : Je vous arrête ici, Monsieur, vous citez la Bible sans la comprendre, j'aimerais mieux à votre place la comprendre sans la citer. La mort d'Oza, dont vous me parlez ici, ressemble un peu à la fin tragique des quarante deux enfants dévorés par des ours pour avoir ri de ce que le prophète Elisée était chauve. Heureusement dit Voltaire à ce propos, il n'y a pas d'ours en Palestine.

Le Clérical : Alors la bible est un tissu de contes ridicules, et vous vous en moquez comme Voltaire.

Eliphas Levi : La Bible est un livre Hiératique, c'est-à-dire sacré; elle est écrite en style sacerdotal, avec un mélange continué d'histoires et d'allégories.

Le Clérical : L'Église seule a le droit d'interpréter la Bible. Croyez-vous à son infailibilité ?

Eliphas Levi : Je suis de l'Église et je n'ai jamais rien dit, ni rien écrit de contraire à son enseignement.

Le Clérical : J'admire votre aplomb. N'êtes vous pas un libre penseur ? Ne croyez-vous pas au progrès ? N'admettez-vous pas les témérités de la science moderne qui donne tous les jours des démentis à l'Écriture Sainte ? Ne croyez-vous pas à l'ancienneté indéfinie du monde et à la diversité soit simultanée, soit successive des races humaines ? Ne traitez-vous pas de mythe ou de fable ce qui est la même chose, l'histoire de la pomme d'Adam sur laquelle se fonde le dogme du péché originel ? Mais vous savez bien qu'alors tout s'écroule; plus de péché originel, plus de rédemption, partant plus de révélation ni d'incarnation, car tout le christianisme n'a été qu'une longue erreur. L'Église ne peut se maintenir qu'en prescrivant le bon sens et en propageant l'ignorance. Vous en êtes là, et vous osez vous dire catholique ?

Eliphas Levi : Que veut dire le mot catholique ? Ne veut-il pas dire universel ? Je crois au dogme universel et je me garde des aberrations de toutes les sectes particulières. Je les supporte pourtant, dans l'espérance que le progrès s'accomplira et que tous les hommes se réuniront dans la foi aux vérités fondamentales, ce qui s'est déjà accompli dans cette société déjà répandue par tout le monde, qu'on nomme la Franc-Maçonnerie.

Le Clérical : Courage, Monsieur, démasquez-vous enfin complètement ; vous êtes franc-maçon sans aucun doute et vous savez parfaitement que les francs-maçons viennent tout récemment encore, d'être excommuniés par le Pape.

Eliphas Levi : Oui, je sais cela, et depuis ce temps j'ai cessé d'être franc-maçon parce que les francs-maçons excommuniés par le Pape ne croyaient plus devoir tolérer le catholicisme, je me suis donc séparé d'eux pour garder ma liberté de conscience et pour ne pas m'associer à leur représailles peut-être excusables, sinon légitimes mais certainement inconséquentes, car l'essence de la maçonnerie, qui est la tolérance de tous les cultes.

Le Clérical : C'est-à-dire l'indifférence en matière de religion ?

Eliphas Levi : Dites en matière de superstitions.

Le Clérical : Oh ! Je sais que pour vous la Religion et la superstition sont une seule et même chose.

Eliphas Levi : Je crois au contraire que ce sont deux choses opposées et inconciliables, tellement, qu'à mes yeux les superstitieux sont des impies. Quant à la religion il n'y en a qu'une et il n'y en a jamais eu qu'une véritable. C'est celle-là que j'appelle vraiment catholique ou universelle. Un musulman peut la pratiquer comme l'a bien fait voir l'Émir Abdel-Kader, lorsqu'il a sauvé les chrétiens de Damas. Cette religion c'est la charité; le symbole de la charité c'est la communion et l'opposé de la communion c'est l'excommunication; communier c'est évoquer Dieu; excommunier c'est évoquer le diable.

Le Clérical : C'est pour cela que vous avez le diable au corps, car certainement de pareilles doctrines font de vous un excommunié.

Eliphas Levi : Si j'avais le diable, ce serait vous qui me l'auriez donné et certes je ne serais pas assez méchant pour vous le rendre; je le traiterais comme les marchands traitent les pièces fausses qu'ils clouent sur leur comptoir pour les retirer de la circulation.

Le Clérical : Je ne veux pas vous écouter davantage, vous êtes un extravagant et un impie.

Eliphas Levi : (riant) Vous en savez long sur mon compte ! Et vous en dites des choses dont je suis loin de me douter, je ne suis pas si savant et je ne vous dirai pas ce que vous êtes : je vous ferai observer seulement que ce que vous dites n'est ni charitable ni poli.

Le Clérical : Vous êtes un des plus dangereux ennemis de l'église.

Eliphas Levi : C'est M. de Mirville qui vous a dit cela. Mais je répondrai lui comme à vous par ces deux vers de notre bon et grand La Fontaine : « Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami, mieux vaudrait un sage ennemi ».

Deuxième Dialogue : Un Philosophe - Eliphas Levi

Le Philosophe : (entrant) Que faisiez-vous de cet énergomène ?

Eliphas Levi : Rien de bon je crois, j'aurais voulu le calmer et je ne parvenais qu'à le mettre de plus en plus en colère.

Le Philosophe : Aussi qu'avez-vous à faire avec de pareille gens ? Et pourquoi vous obstinez-vous à vous dire encore catholique, vous éloignez de vous les libres penseurs et les catholiques vous exècrent.

Eliphas Levi : C'est un malentendu.

Le Philosophe : Dont vous êtes cause. Pourquoi vous obstinez-vous à dire un chien lorsqu'il s'agit d'un chat ?

Eliphas Levi : Je ne crois pas être jamais permis de pareilles excentricités de langage; j'appelle les choses par leur nom, mais il m'est arrivé de voir des chiens et des chats qui s'entendaient ensemble à merveille.

Le Philosophe : Cela ne prouve rien en faveur de votre rêve qui est l'accord impossible entre la religion et la science, entre l'autorité dogmatique et la liberté d'examen.

Eliphas Levi : Pourquoi impossible ?

Le Philosophe : Parce que la religion c'est le rêve qui veut faire la loi à la raison; c'est l'absurde qui s'impose avec l'obstination de la folie; c'est l'orgueil de l'ignorance qui, pour se croire surnaturelle, invente des vertus contre nature; c'est Alexandre VI mis à la place de Dieu; c'est la clef du ciel remise dans les mains sanglantes des inquisiteurs.

Eliphas Levi : Non, la religion n'est rien de tout cela, la religion c'est la foi, l'espérance et la charité.

Le Philosophe : Qu'appellez-vous la Foi ?

Eliphas Levi : La foi c'est l'affirmation de ce qui doit être et l'aspiration confiante à ce qu'il est bon d'espérer.

Le Philosophe : Sortons des nuages s'il vous plait. Vous vous dites catholique or savez-vous ce que c'est qu'un catholique ?

Eliphas Levi : Catholique veut dire universel, un catholique c'est celui qui se rattache aux croyances universelles, c'est-à-dire à la religion unique dont le fond se trouve dans les dogmes de tous les peuples et de tous les temps.

Le Philosophe : Non, Monsieur, un catholique, suivant M. Veuillot que Rome ne condamne pas, c'est celui qui croit que J.C. est le seul Dieu et qu'il parle par la bouche du Pape.

Eliphas Levi : Laissons M. Veuillot et parlons raison.

Le Philosophe : Non pas, puisque nous parlons religion, vous savez bien que suivant un père de l'Église fort autorisé, l'objet de la croyance c'est l'absurde.

Eliphas Levi : L'infini n'est-il pas absurde ? Et pourtant la science est forcée d'y

croire. Le rapprochement éternel de deux lignes qui ne se toucheront jamais n'est-il pas absurde, et cependant la géométrie est forcée de l'admettre. Il y a des absurdités de deux sortes : les unes ne sont qu'apparentes, ce sont celles qui viennent du défaut de notre intelligence. Les autres sont évidentes : ce sont les affirmations contraires à des vérités démontrées; or la religion ne nous engage pas à accepter celles-là.

Le Philosophe : N'entrons pas dans le labyrinthe de vos mystères. Le dogme embrouillé à plaisir par vos théologiens me donnerait trop beau jeu, mais ces vieilleries sont tellement abandonnées de nos jours, qu'on ne s'en occupe plus même pour rire.

En somme le christianisme est dépassé par le progrès, il a fait son temps et si vous voulez mettre du vin nouveau dans ce vieux vase, vous perdrez le vase et le vin. Laissez le vieux catholicisme mourir en paix, il ne vous accepte pas, vous êtes pour lui un renégat et un sacrilège, ayez le courage de votre libre pensée et laissez les morts ensevelir leurs morts.

Vous faites de ridicules efforts pour concilier la civilisation moderne et le syllabus, or je vous dis en vérité que ceci doit tuer cela. Vous voulez concilier polichinelle et la potence, mais Polichinelle ne veut pas en entendre parler et il compte bien pendre lui-même le bourreau, malgré les coups de griffes du chat. Pardonnez si je suis peu grave, c'est qu'en vérité votre foi d'expédients et de parti pris n'est pas assez sérieuse; elle exagère l'absurde pour grandir ses tours de forces; cela est peut-être fort joli, mais cela n'est utile à personne et devient très fâcheux pour vous.

Eliphas Levi : Laissons de côté mes intérêts personnels; je n'en ai et je n'en veux avoir d'autres que ceux de la vérité.

Le Philosophe : Et bien, la vérité, la vérité évidente pour quiconque est de bonne foi, c'est qu'il n'existe pas de révélation universelle, les religions s'entre dévorent.

Tous les sectaires affirment que Dieu leur a parlé, mais vous savez bien que Dieu ne parle jamais que par la bouche de ses prêtres qui se maudissent les uns les autres et ne s'accorderont jamais.

Voulez-vous garder le dogme et supprimer le prêtre, mais ils se soutiennent l'un l'autre et même ils se supportent mutuellement. Dieu est le prêtre du ciel comme le prêtre s'affirme le dieu de la terre. Chassez le prêtre, il emportera son Dieu et vous prouvera que vous êtes athée.

Eliphas Levi : Je ne veux chasser personne, mais je voudrais éclairer tout le monde.

Le Philosophe : Même les prêtres peut-être ?

Eliphas Levi : Surtout les prêtres, car je leur dois ma première éducation.

Le Philosophe : Ne le dites pas, on s'en aperçoit assez; c'est chez eux que vous avez appris les conciliations Jésuitiques et les assertions doublées d'arrières pensées.

Eliphas Levi : J'écris sur les sciences occultes.

Le Philosophe : J'entends, et vous croyez qu'il faut cacher votre pensée, mais il y aurait un moyen bien simple de la cacher : ce serait de ne pas écrire.

Eliphas Levi : Et de ne point parler; mais alors je n'aurais l'avantage de discuter aujourd'hui avec vous.

Le Philosophe : Je ne discute pas de vos croyances, je les condamne au nom de la science et du progrès.

Eliphas Levi : Quoi, même ma croyance en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la solidarité de tous les hommes et à l'esprit de charité ?

Le Philosophe : Ce sont là des idées respectables, mais qui n'existent pas et ne sauraient exister pour la science parce qu'elles sont ni démontrables ni démontrés.

Eliphas Levi : Ainsi vous ne croyez à rien ?

Le Philosophe : Pardonnez-moi, je crois à la nature à la science et au progrès.

Eliphas Levi : Vos croyances, Monsieur, sont les miennes; il ne s'agit que de nous entendre; et d'abord qu'est-ce que la nature selon vous ?

Le Philosophe : Force et matière.

Eliphas Levi : Quoi pas d'esprit ?

Le Philosophe : L'esprit, c'est la force directrice.

Eliphas Levi : Très bien, je vous en demande pas davantage; j'ajouterais seulement créatrice (évocatrice), et nous aurons trouvé Dieu.

Le Philosophe : Dieu ! Toujours Dieu ! Je ne puis souffrir ce mot-là, il n'appartient pas à la science.

Eliphas Levi : Cela est vrai, il appartient à la foi, mais la science ne peut s'en passer.

Le Philosophe : C'est ce que je nie.

Eliphas Levi : Oui, sans pouvoir prouver la force de votre négation.

Le Philosophe : C'est à vous de prouver puisque vous affirmez.

Eliphas Levi : J'affirme que la foi existe et qu'elle est dans la nature de l'homme. J'affirme que la foi est raisonnable puisque la science est bornée. J'affirme enfin, aussi, que la foi est nécessaire parce que, comme vous, je crois au progrès. Sans la foi, la science ne conduit qu'au doute absolu et au dégoût de toutes choses. Sans la foi, la vie n'est qu'un rêve qui va finir sans réveil dans le néant. Sans la foi, les affections sont vaines, l'honneur n'est qu'un leurre, la vertu un mensonge et la morale une déception. Sans la foi, la science n'est qu'un immense ennui parce qu'elle est sans espérance. Sans la foi, la liberté n'est que le despotisme des richesses, l'égalité est impossible et la fraternité n'est qu'un mot.

Philosophes de l'athéisme, partisans de la force aveugle et de la matière motrice, non, vous n'êtes pas des hommes de progrès. Un de non maîtres, au siècle dernier a déjà fait rire de lui et il se nommait Lamettrie et était, je crois, un des médecins du roi de Prusse. Il est triste de vous voir dépenser tant d'esprit à prouver que vous êtes bêtes. Ce que je dis là, Monsieur, ne saurait s'adresser à vous, puisque vous croyez à la force intelligente et au progrès. La force intelligente c'est l'esprit et le progrès c'est l'immortalité.

Le Philosophe : Tout cela n'est pas démontré.

Eliphas Levi : Est-il besoin de démontrer l'évidence ?

Le Philosophe : Mais si ce qui est évident pour vous ne l'est pas pour moi ?

Eliphas Levi : Je vous tendrai la main et nous nous séparerons bons amis.

Le Philosophe : Adieu donc.

Eliphas Levi : Oui, à Dieu. Puisque vous prétendez n'y pas croire tout en l'invoquant sans y penser.

Troisième Dialogue : Un Panthéiste - Eliphas Levi

Le Panthéiste : Il est impossible de concevoir un Dieu qui soit autre chose que l'universalité des êtres.

Eliphas Levi : Fort bien. Vous êtes un disciple de Spinoza et je vais vous dire

tout d'abord qu'il n'a pas existé et qu'il n'existe pas d'autre Spinoza que la collection des œuvres de ce philosophe.

Le Panthéiste : Ceci est une mauvaise plaisanterie. Nous savons bien que ce sont des hommes qui font les livres et que les in-folio ne gravitent d'eux-mêmes dans l'espace, mais il en est autrement pour les mondes, la loi fatale du mouvement équilibre les produit et peut les détruire dans les révolutions nécessaires de l'univers éternel.

Eliphas Levi : Ainsi notre univers est fatal, il est par conséquent aveugle et sourd comme la fatalité. Comment donc peut-il nous donner l'intelligence qu'il n'a pas ?

Le Panthéiste : L'univers est intelligent et c'est pour cela que je l'appelle Dieu.

Eliphas Levi : Croyez-vous que dans l'homme ce soit le corps qui produise le phénomène de la pensée ?

Le Panthéiste : Je sens la pensée dans ma tête et je sais qu'elle se produit dans mon cerveau.

Eliphas Levi : Oui, comme la musique sur un violon.

Le Panthéiste : Oh, doucement, vous voulez dire que notre âme joue du cerveau, comme d'un instrument, mais cet instrument tout le monde en joue, et les anatomistes seuls en connaissent le mécanisme. L'enfant qui commence à penser ne sait pas même qu'il a un cerveau et ne songe pas à en utiliser les fibres et les replis. Le cerveau fonctionne donc de lui-même sous la double impulsion de la nature et de la vie.

Eliphas Levi : Le bon sens le plus vulgaire nous assure pourtant que notre cerveau est quelque chose, mais que ce n'est pas quelqu'un. C'est quelque chose, dont quelqu'un a déterminé la forme et l'usage, et s'il existe des instruments qui paraissent jouer tout seuls, ces instruments n'en révèlent pas moins l'existence d'un mécanicien habile et d'une musique que l'instrument n'invente pas.

Le Panthéiste : Je le veux comme vous, mais pour moi le grand mécanicien et le musicien des harmonies de la nature c'est l'univers, l'éternel univers qui est par sa propre nécessité d'être, et qui est infini et qui par conséquent ne laisse pas de place hors de lui à un autre infini, à qui vous attribueriez les fonctions inutiles du Créateur. Le mont création d'ailleurs, est une absurdité, si l'on suppose que de rien il puisse sortir quelque chose; la substance est une, infinie, éternelle; les créations successives et spontanées ne sont que des manifestations d'apparences, ce sont des combinaisons physiques, toutes les sciences naturelles tendent aujourd'hui à le démontrer; vous êtes vous-mêmes contraints

de l'admettre, et vous ne croyez plus au dieu despotique et capricieux du moyen âge, au dieu ennemi de la nature, au dieu des vengeances et des miracles.

Vous considérez Dieu comme l'âme de l'univers, âme distincte du corps, dites-vous, mais pourtant inséparable ajouterai-je, puisque Dieu ne peut pas mourir. Sans le phénomène de la mort qui laisse le corps inerte et glacé, l'homme serait indivisible et l'on ne distinguerait pas son âme de son corps. Ce n'est pas, en effet, l'âme seule qui vit, c'est l'homme tout entier et la pensée est la lumière de la vie.

Ne distinguons donc pas, l'âme de l'univers de l'univers lui-même; l'univers est le grand tout, intelligent et visible. Lorsqu'il pense on l'appelle l'esprit, lorsqu'il prend une forme il est matière, mais la matière et l'esprit ne sont pas deux êtres, ce sont deux modes de l'existence.

La substance éternelle et infinie est génératrice de la pensée et de la forme, non pas hors d'elle-même, où il n'y a rien, mais en elle-même et par elle-même, c'est cela que nous appelons Dieu.

Eliphas Levi : Je vous ai laissé parler et je pense comme vous sur plusieurs points, mais je n'admettrai jamais que Dieu soit l'univers, parce que cela me rejetterait dans l'idolâtrie des siècles ignorants où l'on adorait le soleil et la lune; tout est de Dieu, certainement, mais tout n'est pas Dieu et la liberté humaine ne doit pas se laisser absorber par la grande fatalité divine que vous semblez admettre.

Si tout était Dieu, l'homme ne serait responsable de rien et la morale serait une chimère. Quelle idée alors nous donneraient de la sagesse divine, les erreurs et les sottises humaines ! Dieu serait ridicule quand nous serions absurdes. Dieu lui-même serait l'auteur du mal et se nierait ainsi lui-même ou, plutôt, le mot dieu n'aurait plus de sens raisonnable; laissons au Dieu Pan des anciens ses flûtes et ses cornes. Quand Jésus mourant sur la croix eut proclamé l'inviolabilité de la conscience humaine et la liberté de la foi confirmée par le droit au martyr, un pilote mystérieux nommé Thamus, cria aux îles de la mer que le grand Pan était mort et l'on entendit des voix confuses qui pleuraient le géant de la mythologie antique. Dieu, dans l'humanité, venait de triompher de la fatalité et de la mort et l'humanité devenait divine, non plus par usurpation sacrilège ou par confusion des natures, mais par une sublime alliance.

Le Panthéiste : Arrêtez et ne prolongez pas ces phrases de sermon; libre à vous de vanter encore le Christianisme, mais c'est lui, maintenant qui est mort et le grand Pan est ressuscité.

Le Christianisme a été une maladie de l'esprit humain et peu s'en est fallu que notre pauvre terre ne devint un habitacle de fous; la démence de la foi aveugle mise au-dessus de la science et de la raison, la douleur préférée au plaisir, la

misère à la richesse, le célibat contre nature tarissant les sources de la fécondité, le fanatisme féroce s'imposant par le fer et par le feu, l'autocratie des prêtres, l'abrutissement des hommes, la misère des peuples, voilà le Christianisme. Il est jugé par ses propres œuvres.

Eliphas Levi : Ainsi, selon vous, on a bien fait de crucifier Jésus-Christ, et si Néron eût réussi à extirper le Christianisme, il eut été le vrai sauveur du monde ?

Le Panthéiste : Rien ne prouve l'existence historique de Jésus-Christ, le christianisme est un courant d'idées qui ne venait pas d'un seul homme et vous même avez affirmé et prouvé que le Christ des Évangiles est une figure symbolique de l'homme affranchi des servitudes légales et se sacrifiant librement au triomphe de la vérité et de la justice, suivant le mythe sacré, son supplice était nécessaire au salut du monde et ceux qui l'ont crucifié ont été les exécuteurs de la haute justice de Dieu.

Pour ce qui est de Néron et des autres persécuteurs, ils sont universellement condamnés par la conscience humaine, la vérité ne doit pas s'imposer par la crainte, elle doit se prouver par la raison, même les païens, les juifs et les chrétiens ont tous été également fanatiques et, de victimes qu'ils étaient d'abord, ils sont devenus bourreaux dès qu'ils ont pu l'être avec impunité. Néron n'est pas plus affreux que St-Dominique, Torquemada vaut Domitien et il y a encore des gens qui regrettent les dragonnades; vous savez, d'ailleurs, la maxime célèbre attribuée au roi Louis-Philippe : la responsabilité n'est quelque chose que quand on ne réussit pas.

Eliphas Levi : J'accepte cette maxime. Qu'est-ce en effet, qu'une chose réussie ? C'est une chose bien faite.

Bien faire, c'est réussir, et celui qui ne réussit pas est plus ou moins responsable de sa maladresse. Les choses, en effet, sont tellement ordonnées par la sagesse suprême que le mal ne saurait avoir un succès réel et durable, et que le bien, malgré tous les retards et tous les obstacles, arrive toujours à son but. Vous me parlez du mal qui s'est produit à propos du Christianisme. Ce mal est en partie passé et ce qui en reste passera. Mais le bien est resté et restera.

Ce n'est pas au nom de Torquemada, mais au nom de Vincent de Paul que les sœurs de la Charité prennent soin des pauvres orphelins, Alexandre VI n'a jamais publié de constitution apostolique justifiant l'empoisonnement et l'inceste. La religion est sainte, vous dis-je, ce sont les hommes qui sont mauvais.

Le Panthéiste : Non Monsieur, les hommes ne sont pas mauvais; en parlant ainsi, vous calomniez votre mère, la sainte et divine nature, mais vous vous ressentez et vous vous ressentirez toujours de votre déplorable éducation cléricale. Savez-vous ce qui rendait Alexandre VI mauvais ? C'est qu'il se croyait le vicaire et le représentant d'un Dieu qui brûle éternellement ses

ennemis, or, les ennemis du Pape, aux yeux du Pape, ne sont-ils pas les ennemis de Dieu ?

Le poison des Borgia était une peine bien douce comparée aux supplices de l'enfer, et qui sait si cet indulgent vicaire de J.C. n'attachait pas des pardons pour l'autre monde à ses flacons de vin de Syracuse. On dit qu'il empoisonnait les hosties; c'était une manière de les indulgencier pour la bonne mort, n'était-il pas le maître des maîtres, et le roi des rois ? N'était-il pas infailible ? Ce qui veut dire impeccable. Ah, ne nous parlez pas de vos pernicieuses croyances; elles conduisent à l'apothéose d'un nouveau Néron, pourvu qu'au lieu de la couronne des Césars il ait porté la tiare des pontifes; n'avez-vous pas canonisé le hideux et sanglant Ghisleri ?

Votre Veillot ne verse t-il pas encore des larmes de crocodile sur l'abolition des auto-da-fé ? Oh, si ces gens-là ressaisissaient un instant le pouvoir, comme ils nous rejetteraient tous avec nos enfants et nos femmes sous les roues du char vermoulu qui traîne encore leur impitoyable Jaggrenat.

Ne vous dites plus catholique, vous qui êtes un libre penseur, ou prenez garde que la sainte inquisition de Rome ne vous demande compte de vos œuvres. Sortez de ce Vatican, d'où les dieux sont partis depuis longtemps, d'où les rats mêmes commencent à s'enfuir et sur lequel planent, depuis la victoire de Mentana, des nuées de corbeaux et de vautours.

Eliphas Levi : Halte-là. Monsieur, s'il y a des corbeaux au Vatican, il y a aussi des aigles. C'est la France qui tient Rome et Rome, tôt ou tard, devra compter avec la France, qui marche comme vous le savez, à la tête de la civilisation et du progrès. Suivant les sectateurs du sieur Veillot, que je vous abandonne, le Pape serait la réaction et la (compression) divinisées, mais il n'en sera pas ainsi, le pape sera ou ne sera pas; je crois qu'il doit-être et qu'il ne peut être que l'Évangile couronné.

Le Panthéiste : Vous en êtes encore là et vous ne croyez pas que l'Évangile est dépassé depuis longtemps par le bon sens et par la science. Il y a de bonnes choses dans l'Évangile, je le sais, c'est le bon grain mêlé à l'ivraie, mais il y a aussi des enseignements barbares et des doctrines déplorables : ainsi pardonner à ses ennemis afin que Dieu les punisse davantage, de ne pas résister au mal, haïr son père et sa mère, se haïr soi-même, ce qui donne un sens étrange au précepte d'aimer le prochain comme soi-même, encourager la paresse par l'aumône et l'injustice par l'abandon volontaire de tout ce qu'on veut vous dérober, préférer l'isolement stérile à la vie de famille, haïr le monde et se faire haïr de lui; or, le monde dans le sens de l'Évangile, c'est la société des hommes. Tuer devant le roi, c'est-à-dire devant Dieu ceux qui ne veulent pas que sont fils, c'est-à-dire Jésus-Christ, représenté par le Pape, règne sur eux, adjurer sa raison, briser ses affections, adorer l'humiliation et la douleur, voilà le fond de ces Évangiles tant vantés; le reste, c'est-à-dire les préceptes vraiment

moraux, appartient à la philosophie de tous les siècles.

Voilà le fond de la religion chrétienne. Eh bien, en vérité, un homme raisonnable ne peut plus, ni défendre publiquement, ni admettre en secret une pareille religion. Le catholicisme n'est plus une Église, c'est une secte et la plus hideuse de toutes les sectes. Le protestantisme lui-même n'a plus de raison d'être, et il va se dissolvant tous les jours dans le panthéisme qui est la seule religion universelle et véritable.

Eliphas Levi : Fort bien, alors tout est Dieu, je suis Dieu, vous êtes Dieu, la bêtise est Dieu, le crime est Dieu, mais il s'ensuit même selon vous que Veillot est Dieu, que le cléricisme est Dieu, et que le Pape est Dieu.

Le Panthéiste : Point de plaisanterie indigne de vous, Dieu est l'affirmation et non la négation de toutes choses, il est ce qu'il est et non ce qui prétend être, il est la vérité et non le mensonge, n'avez-vous pas dit vous-même que le mal n'a pas d'existence réelle ?

Eliphas Levi : Dans l'absolu, sans doute, mais il a dans le relatif une existence trop réelle puisqu'il agit contre le bien. Or cette action selon vous vient-elle de Dieu ?

Le Panthéiste : Oui, comme votre ombre vient de votre corps et comme les maladies viennent de la santé.

Eliphas Levi : Alors votre Dieu est malade quand les hommes font le mal et lorsqu'ils disent des mensonges, c'est l'esprit de Dieu qui leur prête son ombre.

Le Panthéiste : Il faut de l'ombre à la lumière pour produire des formes visibles et ce que vous appelez le mal est nécessaire au triomphe du bien.

Dieu se fait ombre pour manifester sa lumière et il ne se montre comme lumière que pour justifier son ombre voilà ce que veut dire votre mystère de la rédemption, voilà la raison d'être du diable qui est le masque d'ombre du visage splendide de Dieu, voilà l'équilibre du ciel et de l'enfer, voilà le Satan du livre de Job recevant de Dieu même la mission de tourmenter un juste, voilà pourquoi vos symboles racontent que Jésus-Christ est descendu aux enfers.

Eliphas Levi : Mais alors il n'y a plus de coupables. Tous les hommes sont innocents, les anges des ténèbres sont les serviteurs du masque divin, la pénalité est une injustice, la morale est un piège tendu aux faibles pour en faire les esclaves des forts, les méchants sont les plus puissants auxiliaires de la vertu et le juste leur doit ses couronnes. Ne sentez-vous pas Monsieur, qu'une doctrine si monstrueuse est subversive de tout ordre et que, par conséquent elle est contraire à toute vérité, car l'ordre est à la vérité comme le désordre est au mensonge.

Le Panthéiste : Ce que vous dites tient à votre système d'occultisme, mais au fond vous pensez comme moi.

Eliphas Levi : Je proteste du contraire. Je crois en Dieu, cause de tout et je ne confonds pas la cause avec l'effet. Je crois à la liberté de l'homme et par conséquent à sa moralité. Je vous accorde tout le reste.

Quatrième Dialogue : Un Israélite - Eliphas Levi

L'Israélite : J'ai entendu votre conversation avec cet athée et je vois avec plaisir que vous faites bon marché des erreurs du Christianisme.

Eliphas Levi : Oui sans doute, mais c'est pour en défendre les vérités avec plus d'énergie.

L'Israélite : Quelles sont les vérités du Christianisme ?

Eliphas Levi : Les mêmes que celles de la religion de Moïse, plus les sacrements efficaces avec la foi, l'espérance et la charité.

L'Israélite : Plus aussi l'idolâtrie, c'est-à-dire le culte qui est dû à Dieu seul, rendu à un homme et même à un morceau de pain. Le prêtre mis à la place de Dieu même, et condamnant à l'enfer les Israélites, c'est-à-dire les seuls adorateurs du vrai Dieu et les héritiers de sa promesse.

Eliphas Levi : Non, enfants de vos pères nous ne mettons rien à la place de Dieu même. Comme vous, nous croyons que sa divinité est unique, immuable, spirituelle et nous ne confondons pas Dieu avec ses créatures. Nous adorons Dieu dans l'humanité de Jésus-Christ et non cette humanité à la place de Dieu. Il y a entre vous et nous un malentendu qui dure depuis des siècles et qui a fait couler bien du sang et bien des larmes.

Les prétendus chrétiens qui vous ont persécutés étaient des fanatiques et des impies indignes de l'esprit de ce Jésus qui a pardonné en mourant à ceux qui le crucifiaient et qui a dit : Pardonnez-leur mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. Notre dogme d'ailleurs ne commence pas à Jésus-Christ, il est contenu tout entier dans les mystères de la kabbale, dont la tradition remonte jusqu'au Patriarche Abraham. Notre homme-Dieu, c'est le type humain et divin du Zohar réalisé dans un homme vivant. Notre verbe incarné appelé logos par Platon et par St-Jean l'évangéliste, ce qui veut dire, raison manifestée par la parole, s'appelle chocmah dans la doctrine des Séphiroths.

L'Israélite : Je vous arrête ici et je vous déclare que chez nous la kabbale ne fait pas autorité. Nous ne la reconnaissons plus, parce qu'elle a été profanée et

défigurée par les samaritains et les gnostiques orientaux. Maïmonides, l'une des plus grandes lumières de la synagogue, regarde la kabbale comme inutile et dangereuse; il ne veut pas qu'on s'en occupe et veut que l'on s'en tienne au symbole dont il a lui-même formulé les treize articles, du Sepher Torah, aux prophètes et au Talmud.

Eliphas Levi : Oui, mais le Sepher Torah, les prophètes et le Talmud sont inintelligibles sans la kabbale. Je dirai plus : ces livres sacrés sont la kabbale elle-même, écrite en hiéroglyphes hiératiques, c'est-à-dire en images allégoriques. L'écriture est un livre fermé sans la tradition qui l'explique et la tradition c'est la kabbale.

L'Israélite : Voilà ce que je nie, la tradition, c'est le Talmud.

Eliphas Levi : Dites que le Talmud est le voile de la tradition, la tradition c'est le Zohar.

L'Israélite : Pourriez-vous le prouver ?

Eliphas Levi : Oui, si vous voulez avoir la patience de m'entendre, car il faudrait raisonner longtemps, citer et comparer des auteurs, apprécier ce qu'en ont dit M. Franck et M. Drach, deux savants hébraïsants qui ne sont pas d'accord, expliquer la genèse et Ezéchiel, chercher dans ce dernier la clé de l'apocalypse de St-Jean, analyser la Mishna et voir en quoi elle diffère essentiellement des deux ghémarah, appliquer aux sept premiers chapitres de la Genèse les clés alphabétiques et immuables du Sepher Jezirah, revenir au livre dogmatique du Zohar, étudier à fond la Siplora Dzenionta avec les explications du grand et du petit Synode. Tout cela prends du temps que je vous consacrerai volontiers si j'espérais vous être utile, et demanderait une attention longue et soutenue que vous ne m'accorderiez certainement pas.

L'Israélite : Pourquoi ?

Eliphas Levi : Parce que je ne suis pas un rabbin, ni même un Israélite, du moins à ce que vous croyez.

L'Israélite : A ce que je crois ! Oh, permettez, j'en suis bien sûr.

Eliphas Levi : Vous voyez bien qu'il est inutile que je vous parle plus longtemps, car vous ne m'écouteriez avec une défiance qui s'augmenterait avec la force même de mes raisons. Vous êtes encore trop Juif, venez me voir quand vous douterez de votre religion et je vous montrerai la nôtre.

Cinquième Dialogue : Un Protestant - Eliphas Levi

Le Protestant : Monsieur, vous avez écrit ceci dans un de vos livres : Je suis plus

catholique que le Pape, plus protestant que Luther. Quel peut-être le sens de ces étranges paroles ?

Eliphas Levi : Cela veut dire que je regarde comme admissibles à la communion universelle tous ceux que le Pape excommunie et que je proteste contre les fantaisies dogmatiques de votre maître, Martin Luther.

Le Protestant : Vous prétendriez alors fonder une secte nouvelle.

Eliphas Levi : Au contraire, je voudrais fondre toutes les sectes dans une fraternelle unité.

Le Protestant : Pouvez-vous croire que le Pape vous approuvera jamais ?

Eliphas Levi : Le Pape ne m'a pas encore blâmé.

Le Protestant : Et s'il vous blâmait ?

Eliphas Levi : J'ai d'avance approuvé son blâme.

Le Protestant : Alors vous vous moquez de lui et de nous.

Eliphas Levi : Je ne me moque de personne. L'Église romaine a déclaré que la raison est inséparable de la foi qu'on peut et qu'on doit amener les hommes à la foi par la raison et je ne dis pas autre chose, ce n'est donc pas le fond de ma doctrine que le Pape pourrait blâmer, mais seulement quelques révélations des mystères de l'occultisme qu'il pourrait trouver dangereuses ou intempestives.

Le Protestant : Il aurait certes bien raison, pourquoi mêlez-vous sans cesse la religion et les sciences occultes ? Vous annoncez des livres de magie et vous faites des livres de religion. Que peuvent avoir de commun la Bible et le grimoire ?

Eliphas Levi : Le grimoire se compose d'invocations et de prières, il suppose un dogme et contient un rituel; les sciences occultes ont pour point de départ une théologie secrète qui est la kabbale, elles initient aux mystères d'une thaumaturgie cérémonielle, analogue aux sacrements de l'Église, vous voyez donc bien qu'on ne peut enseigner les sciences occultes, sans parler beaucoup de religion.

Le Protestant : Mais parmi toutes les religions pourquoi choisissez-vous et proclamez-vous la meilleure, celle qui condamne le plus énergiquement la magie.

Eliphas Levi : Parce que c'est la seule qui soit incontestablement dogmatique et réellement thaumaturgique, parce que la religion romaine, c'est la magie

hiérarchiquement constituée qui réproue et doit réprover les sorciers comme des concurrents sans diplôme, parce que les prêtres catholiques sont seuls de véritables enchanteurs, évoquant Dieu même, et le forçant à descendre sur leurs autels rendant l'innocence aux coupables, effaçant d'un mot les sentences de mort éternelle, ouvrant et fermant à leur gré le ciel, disposant de l'éternité. Trouvez-moi des magiciens plus puissants que ceux-là et j'irai leur soumettre mes recherches et ma science.

Le Protestant : Ces choses que vous admirez dans l'Église catholique sont précisément celles qui nous la rendent abominables; ses prêtres ne sont pour nous que les enchanteurs de Pharaon et plutôt que d'habiter avec eux, nous aimons mieux souffrir avec Israël dans le désert.

Eliphaz Levi : Avez-vous la baguette de Moïse ? Je crains bien qu'un beau jour vous ne vous trouviez sans Dieu et que, par lassitude d'une religion sans efficacité, vous ne dansiez comme tant d'autres autour du veau d'or. Voyez où en est l'Angleterre, elle s'ennuie mortellement au milieu de ses richesses et le paupérisme la ronge, l'Allemagne a beau s'étendre, elle ne convertira jamais l'univers entier au culte de la choucroute et de la bière; sa philosophie nébuleuse, en passant par Kant et par Hegel, est arrivée à une désespérante obscurité. Partout, dans les pays protestants, la vie est âme se ralentit et tous les soins de l'homme se reportent aux choses purement temporelles. Bien boire, bien manger, c'est quelque chose certainement, mais l'homme ne vit pas seulement de pain comme l'a si bien dit notre grand maître.

Le Protestant : N'avons-nous pas la Bible et l'Évangile ?

Eliphaz Levi : Oui, vous les avez et vous les faites traduire dans toutes les langues pour faire lire à des sauvages, ce que les plus savants d'entre vous, comprennent mal ou ne comprennent pas du tout. La Bible ! Cette Babel de l'antiquité orientale, ce livre sur lequel ont pâli les érudits de tant de siècles, cette encyclopédie ténébreuse qu'un de nos grands poètes appelle avec raison une mer terrible, toute semée d'écueils.

Voilà ce que vous mettez entre les mains des ignorants et des idiots, en leur disant : tiens voilà la parole de Dieu, c'est à toi de comprendre, de juger et de te faire une règle de conscience ! Aussi que d'interprétations diverses et plus absurdes les unes que les autres ! Le protestantisme est comme une grande maison d'aliénés, pleine de cabanons qu'on appelle des sectes, les uns sont des trembleurs, les autres sont des danseurs, plusieurs sont épileptiques, d'autres sont immobiles est taciturnes, et pourtant c'est au nom de la raison que vous faites appel au libre examen. Mais qu'est-ce que la liberté sans lois, n'est-ce pas la même chose que la raison sans autorité, cette rivale impuissante de l'autorité sans raison ?

Le Protestant : Puisque Dieu a parlé dans la Bible, il doit vouloir être compris et

nous inspirer lui-même le véritable sens de ses paroles.

Eliphas Levi : Si Dieu est tenu de vous inspirer, vous n'avez plus besoin de la Bible. Vous êtes tous des prophètes et vos rêves sont toute la loi.

Le Protestant : Mais si je ne me trompe, vous-même interprétez la Bible autrement que les docteurs catholiques.

Eliphas Levi : La Bible a un sens caché dont la science traditionnelle chez les Hébreux se nomma la kabbale. Cette science était connue de l'apôtre St-Jean et des pères les plus savants de la primitive Église, je ne l'ai pas inventé et je n'enseigne rien qui vienne de moi, c'est ce qui fait ma force et ma confiance, c'est ce qui me donne le droit d'en appeler des catholiques mal éclairés aux catholiques mieux instruits. Me prouvez-vous que j'ai tort ?

Le Protestant : Non, parce que je ne puis vous suivre dans vos recherches, mais je garderai mes convictions.

Eliphas Levi : Je ne prétends pas vous les ôter, la controverse ne convertit jamais personne, on s'affermir dans les idées qu'on veut défendre et on s'y obstine davantage à mesure que l'attaque est plus vive, les convictions s'affermissent ou changent d'elles-mêmes, à mesure que la raison grandit et que la lumière se fait.

Le Protestant : Je désire qu'elle se fasse pour vous.

Eliphas Levi : Je vous rends le même souhait.

Sixième Dialogue : Un Médecin - Eliphas Levi

Le Médecin : Voulez-vous permettre que je vous tâte le pouls ?

Eliphas Levi : Trouvez-vous que je sente la fièvre ?

Le Médecin : Oh, je ne veux pas vous comparer à Basile, bien que vous ne puissiez vous empêcher de travailler un peu pour lui.

Eliphas Levi : Et comment cela je vous prie ?

Le Médecin : Oh, vous le savez bien, vous qui êtes un libre penseur et vous voulez que les dogmes absurdes soient respectés pour la plus grande joie de Basile.

Eliphas Levi : Je ne pense pas que Basile soit grand partisan des dogmes expliqués par la philosophie.

Le Médecin : Et Basile a raison, car un dogme expliqué est un dogme mort, on n'étudie l'anatomie que sur les cadavres, on ne dissèque pas les vivants.

Eliphas Levi : Votre comparaison cloche docteur, car les dogmes sont de l'esprit et l'esprit ne saurait mourir pour être disséqué comme les corps. Trouver le mot de l'énigme ce n'est pas en supprimer le texte souvent ingénieux. Est-ce donc détruire que d'éclairer ?

Le Médecin : Quand le sphinx est deviné, le sphinx est mort; introduire une lumière dans une lanterne de papier brouillard, c'est mettre le feu à la lanterne. Un mystère expliqué n'est plus un mystère, la foi, c'est le rêve de l'ignorance; quand la science vient, l'esprit s'éveille et le rêve n'excite plus; rêver tout éveillé, c'est être fou et c'est là que vous voulez nous conduire; or, comme il me semble que vous êtes de très bonne foi, je doute de votre santé et je viens tâter le pouls.

Eliphas Levi : Docteur, croyez-vous à la médecine ?

Le Médecin : Non, certes, je n'y crois pas, je l'ai étudié et j'ai la prétention de la connaître.

Eliphas Levi : Et les aphorismes de cette science ne vous semblent jamais douteux ?

Le Médecin : Jamais quand la vérité m'en est démontrée.

Eliphas Levi : Rejetez-vous tout ce qui n'est pas démontré ?

Le Médecin : Non, je l'étudie, mais je ne crois rien avant de savoir.

Eliphas Levi : Mais quand on sait on ne croit plus, donc vous n'avez jamais rien cru, vous ne croyez rien et vous ne croirez jamais rien; si cela est vrai, je vous plains, docteur, car vous n'aimerez jamais, et vous n'avez jamais aimé.

Le Médecin : Oh ! Point de sentimentalisme mystique, j'ai aimé ma mère parce que je savais ce qu'elle était pour moi, j'aime ma femme et mes enfants parce que je sais ...

Eliphas Levi : Oui, vous savez et vous saviez tout cela, mais rien de tout cela ne vous était démontré, et ne peut vous être démontré encore. N'aviez-vous pas pu être changé en nourrice ? Votre femme et vos enfants ... vous croyez et vous avez raison de croire à la fidélité de l'une et à la légitimité des autres, mais tout cela, docteur, ce n'est pas de la science, c'est de la foi.

Le Médecin : C'est une foi tellement raisonnable.

Eliphas Levi : Ah, voilà le mot que je voulais vous faire dire, foi raisonnable ! C'est le mot de St-Paul, et c'est aussi le mien, je ne demande pas autre chose.

Le Médecin : Oh, ne confondons pas, moi je parle de la foi humaine et naturelle qui est essentiellement raisonnable, vous au contraire vous parlez de la foi religieuse et surnaturelle, nécessairement absurde parce qu'elle suppose une révélation de l'infini au fini par le moyen du mystère éternellement incompréhensible, dont il faut adorer la formule sans en chercher le véritable sens, ce qui équivaut à dire que Dieu défend aux hommes la raison et leur impose la démente.

Qu'est-ce qu'un fou en effet ? C'est un homme qui croit aux hallucinations de son cerveau plus qu'au bon sens de tout le monde, c'est un croyant extravagant et entêté qui agit d'après ce qu'il imagine et non en conséquence de ce qu'il voit; je vous défie de ne pas reconnaître dans ce portrait les prétendus saints de votre Église catholique.

Eliphas Levi : Je voudrais être fou comme St-Vincent de Paul.

Le Médecin : Oh, pour celui là ! Vous savez ce qu'on en a dit avec beaucoup de finesse : c'était un brave homme, à qui l'on a fait bien du tort en le canonisant.

Eliphas Levi : Vous êtes intraitable, mais essayons d'un autre raisonnement : admettez-vous que le sentiment religieux existe chez les hommes et qu'il soit un fait psychologique avec lequel la science doit compter ?

Le Médecin : Oui, je reconnais, l'existence de cette maladie chez un grand nombre d'hommes et je suis en mesure de vous prouver qu'elle a tous les caractères de l'aliénation mentale.

Elle a pour cause le dégoût des réalités et l'aspiration mélancolique à des chimères, une ambition démesurée et une outrecuidance qui font croire à l'homme qu'il peut s'approprier l'éternité et l'immensité, domaines d'un Dieu que l'homme se représente comme sa propre image agrandie et remplissant le ciel de ses proportions colossales.

L'homme atteint, de ce mal, prend les moyens les plus directement opposés à la fin qu'il se propose, il veut être immortel et se fait mourir tous les jours; il veut être l'objet des prédilections de Dieu et se rend haïssable et insupportable aux hommes, même les plus imparfaits.

Il blâme, gêne et tourmente les autres sous prétexte de les aimer; au fond il n'aime que ses croyances, il n'admet pas qu'on les discute, la contradiction sur ce sujet le rend furieux, il fuit ceux qui voudraient le désabuser et les prend en horreur comme les aliénés font pour les médecins.

Eliphas Levi : Avez-vous tout dit ? Ne me parlerez-vous pas un peu aussi des meurtres commis sous prétexte de la religion, des autodafés et de la St-Barthélémy ? Je sais tout cela aussi bien que vous, vous affectez comme le font toujours les adversaires des croyants, de confondre la religion avec la superstition et le fanatisme que tous les honnêtes gens ont en horreur.

Le Médecin : La superstition et le fanatisme sont l'absolu en religion, les croyants raisonnables sont des tièdes, l'homme qui suit les lumières du bon sens agit comme un philosophe et non pas comme un dévot, un dogme absurde exige un culte insensé, parlez-moi des stylites, des encuirassés, des silencieux, des vanu-pieds, des meurt de faim, de St-Cucufun, de St-Labres voilà les vrais croyants. Les autres sont des raisonneurs. Et ne me dites pas que vous m'abandonnez ces gens-là, ce sont les préférés de votre Église qui a toujours prêché et prêche encore la sainte folie de la croix.

Eliphas Levi : C'était des hommes d'un autre siècle, les temps changent et les mœurs aussi.

Le Médecin : Les dogmes seuls sont immuables. Telle est du moins la prétention des croyants, mais ils changent toujours en sens inverse des idées et des mœurs.

Eliphas Levi : Qu'entendez-vous par là ?

Le Médecin : J'entends que les dogmes, pour s'immobiliser, se matérialisent toujours de plus en plus à mesure que le progrès des sciences tendrait à les expliquer, en les spiritualisant davantage. La théologie officielle est la science d'embaumer les croyances mortes et de changer en momies les symboles jadis vivants.

Eliphas Levi : Vous avez tort de dire embaumer, votre expression me rappelle les parfums de Rome de ce très odorant M. Veuillot, si vous avez lu mes livres vous devez savoir que je pense comme vous sur le pharisaïsme ancien et moderne, sur la fausse théologie et cetera, mais tout cela n'est pas la véritable religion.

Le Médecin : C'est comme si vous disiez que rien de ce qui se fait, se combine et se prépare dans tous les cabinets de l'Europe, n'est la véritable politique.

Eliphas Levi : Il ne faudrait pas trop me défier de le dire.

Le Médecin : Alors c'est entendu, il n'y a de politique que celle que vous rêvez, il n'y a de religion que votre mysticisme personnel, vous broyez du bleu pour enluminer les nuages qui ne vous paraissent pas d'une bonne couleur. Tenez, je regrette de vous avoir tant fait parler, cela vous échauffe et ne vous vaut rien; laissez un peu dormir votre fatras de sciences occultes, ne restez pas seul, prenez de l'exercice, mettez-vous à un régime rafraîchissant et surtout ne fumez

pas trop.

Eliphas Levi : (en riant) Merci de votre ordonnance docteur, je crois que vos conseils sont bons et je voudrais vous faire à mon tour quelque prescriptions hygiéniques. Malheureusement, je vous regarde comme incurable.

Le Médecin : Pourquoi ?

Eliphas Levi : Parce que vous n'êtes pas malade.

Le Médecin : Ainsi vous me donnez gain de cause et je vous ai converti.

Eliphas Levi : Ah, pas le moins du monde, vous n'êtes pas malade mais il vous manque un sens, vous voyez très bien, mais vous ne voyez que d'un œil, tout cela au moral, bien entendu.

Le Médecin : L'œil qui me manque serait-il par hasard celui que Victor Considérant voulait mettre au bout d'une queue ?

Eliphas Levi : Peut-être bien, docteur ; et puisque vous plaisantez notre discussion est finie.

Septième Dialogue : Un Savant - Eliphas Levi

Le Savant : J'accepte vos théories religieuses qui sont à peu près celles de MM. Emile Burnouf et Vacherot; je ne confonds pas l'exaltation religieuse qui produit le fanatisme avec le sentiment religieux qui peut parfaitement s'accorder avec la science et avec la raison, je trouve comme vous qu'il y a dans le mot catholicité une promesse d'avenir qui veut dire synthèse et solidarité universelles mais il me paraît évident que cette grande et dernière transformation religieuse ne pourra s'accomplir qu'en dehors du catholicisme officiel comme le christianisme n'a pu se manifester et triompher qu'en dehors de la synagogue.

Eliphas Levi : Si la synthèse est vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, elle n'exclura ni l'Église officielle ni la synagogue, elle devra au contraire les réunir et les réconcilier. Les divisions et les subdivisions religieuses ont été les résultats de l'esprit d'analyse nécessaire à la critique, l'esprit de synthèse au contraire a pour tendance de tout réunir et de tout coordonner. Après avoir critiqué, l'esprit humain jugera et le jugement définitif débarrassera le ciel symbolique de ses nuages, l'humanité formulera son dogme, elle dira : " Ceux qui m'ont nourrie quand j'avais faim, secourue quand j'étais souffrante, ceux-là sont les bénis de mon Père, ceux au contraire qui m'ont opprimée et rendue misérable, sont les maudits. C'est alors que les publicains et les meretrices entreront avant les pharisiens dans le royaume de Dieu et qu'on appréciera à leur juste valeur les mérites des vivants et ceux des morts; il existera alors une morale certaine et

invariable et la politique cessera d'être la science du mensonge, les droits seront prouvés et balancés par les devoirs, soit entre les nations soit entre les hommes, cela doit être et par conséquent sera certainement.

Le Savant : J'aime votre manière aussi ingénieuse qu'hétérodoxe d'expliquer la parabole prophétique du jugement dernier, mais si je dois vous l'avouer, j'espère assez peu que les hommes n'en viennent jamais à cet accord définitif, si cela devait jamais être, cela serait depuis longtemps; les lumières n'ont pas manqué pour cela, ni les exhortations des grands hommes, mais les passions rivales et l'antagonisme des intérêts ont empêché, empêchent encore et empêcheront toujours les hommes de s'accorder.

Eliphas Levi : Je ne prétends pas que la grande synthèse religieuse et sociale une fois proclamée et reconnue, tous les hommes deviendront parfaits; je ne pense même pas qu'il se rendront tous à l'évidence de cette grande lumière, il y a eu encore dans le monde et même chez les Hébreux des idolâtres après la révélation de Moïse; la loi chrétienne est promulguée depuis dix neuf siècles bientôt et la charité ne règne pas encore sur la terre parce que ce mot divin, qui charme les cœurs n'a pas encore reçu une explication suffisante; c'est par la solidarité que la charité s'explique, or, la solidarité, c'est le socialisme dernier mot du Christianisme, c'est la propriété de chacun pour tous et de tous pour chacun. Alors on ne définira plus la propriété le droit d'user et d'abuser et l'on flétrira, devant la raison et devant la morale, cette conception monstrueuse du droit à l'abus. Cette révolution s'accomplira, vous dis-je, car elle est déjà faite dans le monde de l'intelligence et du progrès qui est aussi celui de la science et de la foi.

Le Savant : Il y a du bon et du vrai dans ce que vous dites, mais peut-être accordez-vous trop à la foi et pas assez à la science, la science n'accepte pas les miracles que vous attribuez au magnétisme ou à la magie, elle n'admet pas vos prétendues sciences occultes, les prodiges pour elle n'existent pas, elle ne suppose pas que rien se fasse en dehors des lois de la nature.

Eliphas Levi : Je ne le suppose pas non plus, mais je ne vois pas que toutes les lois de la nature nous soient connues, ni que celles mêmes qui nous sont connues aient été encore suffisamment étudiées, surtout dans leurs applications exceptionnelles, tant que des faits certains et incontestables n'auront pas été expliqués, la science n'aura pas dit son dernier mot.

Le Savant : Il n'y a de certains et d'incontestables que les faits scientifiques.

Eliphas Levi : Qu'appellez-vous ainsi ?

Le Savant : J'appelle ainsi les faits qui se produisent et doivent se produire en raison de certaines lois déterminés par la science.

Eliphas Levi : Ainsi selon vous les phénomènes électriques n'étaient pas des

faits certains et incontestables, avant que la science eût reconnu l'existence de l'électricité ?

Le Savant : Non, sans doute, car ils n'appartenaient pas encore à la science qui seule donne la certitude; on devait les étudier avec prudence, mais on n'avait pas le droit de les affirmer positivement.

Eliphas Levi : Et bien, accordez-moi ceci pour les sciences occultes qu'on doive les étudier avec prudence, car je doute comme vous qu'elles puissent jamais s'affirmer positivement; les sciences occultes sont une religion et la religion ne doit jamais se confondre avec la philosophie.

Le Savant : Dites alors que vous êtes un mystique et ne prenez pas le titre de savant.

Eliphas Levi : C'est un titre qu'on m'a donné quelquefois, mais je ne l'ai jamais pris et je n'y prétends pas encore, je suis raisonnable et c'est une qualité qui s'accorde rarement avec le mysticisme; appelez-moi toutefois mystique si bon semble, puisque j'écris sur les mystères de la nature; je ne m'en fâcherai pas, j'aime et j'estime trop la science pour vouloir jamais me brouiller avec ceux qui la représentent et l'honorent.

Huitième Dialogue : Un Prêtre - Eliphas Levi

Le Prêtre : Je viens à vous comme à un confrère égaré et je vous conjure, au nom de votre salut éternel, de rentrer en vous-même et de songer aux promesses que vous aviez faites à l'Église.

Eliphas Levi : Ces promesses étaient mutuelles mon père et ce n'est pas moi qui me suis retiré de l'Église, c'est elle qui s'est retirée de moi sans avoir autre chose à me reprocher que mon grand amour de la vérité et de la justice.

Le Prêtre : La vérité, c'est ce que l'Église enseigne. La justice, c'est l'obéissance à ses commandements.

Eliphas Levi : L'Église ne peut pas enseigner une autre doctrine que celle de l'Évangile, elle ne peut rien commander qui soit contraire à la morale, je suis donc d'accord avec elle. Abandonné par ceux qui devaient me protéger et me conduire, je suis rentré dans la vie laïque et j'en ai subi toutes les conséquences, mais d'esprit et de cœur je reste attaché à l'Église.

Le Prêtre : Pouvez-vous dire une chose semblable quand tout le monde sait que vous êtes professeur de kabbale et de Magie, choses que l'Église à en horreur ! Quand vous osez expliquer philosophiquement nos saints mystères et faire du sauveur du monde lui-même une sorte de personnage fictif et mythologique

semblable à Osiris et à Chrisna.

Eliphas Levi : Permettez-vous la lecture de mes livres à vos pénitentes, mon père ?

Le Prêtre : Non, certes.

Eliphas Levi : Ils sont alors sans danger pour elles, mais ils peuvent désarmer les ennemis du Christianisme en leur montrant la raison voilée où ils croyaient voir la folie, j'aime l'Église comme on aime une vieille mère décrépée et tombée en enfance, je la vois affaiblie par l'âge, et je ne crains pas qu'elle meurt, parce que je crois à sa transfiguration prochaine.

Elle a entassé autour d'elle tout le bois mort des antiques préjugés et sur ce bûcher elle va se consumer comme Hercule ou comme le phénix de la fable pour renaître immortelle, le prochain concile sera une palingénésie, ce sera une oraison funèbre et une apothéose, la fin de l'Église romaine et le commencement de la catholicité universelle.

Le Prêtre : L'Église sera ce qu'elle est ou elle ne sera plus, mais Dieu lui a promis l'éternité.

Eliphas Levi : Dieu seul est éternel, la lettre tue et meurt et c'est l'esprit qui vivifie. La synagogue aussi ne s'affirmait-elle pas immortelle ? Le temple de Jérusalem ne devait-il pas durer autant que le soleil ? La loi de Moïse n'était-elle pas parfaite et immuable ? Hélas, mon père, quand les aveugles se font les conducteurs des aveugles, ils tombent avec eux dans le précipice, c'est un plus sage que moi qui l'a dit.

Le Prêtre : Vous voyez bien que, comme les matérialistes et les athées, vous croyez à la destruction prochaine et nécessaire de l'Église.

Eliphas Levi : Non, mon père, je crois à sa naissance prochaine, car jusqu'à présent elle n'a pas été dégagée de l'arrière (laix) ? des institutions et des préjugés du vieux monde, sa conception est immaculée, mais les travaux de l'enfantement auront été longs et pénibles, il lui faut la lumière, il lui faut la raison, il lui faut la science de la nature, qui est la loi même de Dieu et pour qu'elle ait tout cela, il faut qu'elle se dégage des traditions du pharisaïsme moderne et des ténèbres de la fausse théologie, il faut qu'elle soit visitée par l'esprit d'intelligence, par l'esprit de science, par l'esprit de bon conseil que vous invoquez dans votre liturgie. Veni creator spiritus !

Le Prêtre : Cet esprit-là n'est pas celui des magiciens.

Eliphas Levi : C'est celui des mages qui sont venus de l'Orient conduit par une étoile. Ne jugez pas, ô mon père, ce que vous ne connaissez pas et si vous

voulez me critiquer raisonnablement, lisez d'abord mes livres.

Le Prêtre : On ne critique pas des auteurs comme vous, on les brûle.

Eliphas Levi : Voilà votre dernier argument, celui des inquisiteurs.

Le Prêtre : Je parle seulement de vos livres, quant à vous, c'est l'enfer qui vous brûlera.

Eliphas Levi : Ne remarquez-vous pas qu'en parlant ainsi, vous me maudissez ! Et bien moi je vous bénis et en vous voyant attiser ainsi pour moi, par votre cruelle espérance le feu de l'enfer, je pense à Jean Huss qui, voyant une vieille femme apporter du bois pour son bûcher, s'écria sancta simplicitas ! Lequel de vous deux est le plus chrétien ?

Le Prêtre : Puisque vous prenez le bien pour le mal et le mal pour le bien, je vous laisse à votre endurcissement.

Eliphas Levi : Et moi, puisque je ne puis vous éclairer, je suis bien forcé de vous laisser à votre aveuglement volontaire.

Neuvième Dialogue : Un Spirite - Eliphas Levi

Le Spirite : J'ai lu votre livre de la science des esprits et je l'appellerais volontiers l'ignorance des esprits. Vous niez leur intervention dans les phénomènes dont l'évidence vous confond, et cependant, vous admettez presque complètement la doctrine qu'ils nous enseignent.

Eliphas Levi : Je nie seulement tout ce qu'on ne peut raisonnablement admettre, j'attache comme vous une grande importance aux phénomènes de l'aimant humain et de la photographie astrale, je reconnais qu'on peut en les observant déterminer les grands courants de l'imagination et de la pensée collectives, ils nous initient aux mystères de la transmission sympathique des idées; comme je ne crois pas à la mort, je crois que les idées nous survivent et que celles des trépassés peuvent se mêler encore à celles des vivants, mais je ne pense pas que les prétendus morts puissent nous révéler bien des secrets de l'autre vie, parce que la nature, pour empêcher de retomber ceux qu'elle élève, ferme en-dessous d'eux les portes qu'elle leur fait traverser.

Ceux qui ont vécu parmi nous y vivent encore, mais seulement par les souvenirs, qu'ils ont laissés et qui sont encore leurs souvenirs; ils ne peuvent nous parler que notre langage et nous ne comprendrions pas celui du ciel. Je ne pense pas non plus que les immortels en soient réduits à nous parler autrement que par la communication intime des pensées : dégagés de la matière inerte et pesante; ils s'adressent à ce qu'il y a en nous de plus subtil et de plus pur, ils n'ont pas

besoin de se mêler aux vapeurs plus épaisses de l'ancre de Trophonius ni aux vapeurs plus malsaines encore des femmes hystériques ou de ces hommes enclins à la catalepsie, que vous appelez des médiums. Si des êtres ayant l'apparence de l'intelligence se communiquaient à nous par de tels moyens ce ne pourraient être que des larves impures ou des ébauches spirituelles bien inférieures à l'humanité.

Je ne vous parlerai pas des nombreux cas d'aliénation mentale déterminés par les pratiques du spiritisme, car vous me répondriez, avec raison, que les religions en général et en particulier la religion catholique en ont produit peut-être un plus grand nombre, mais je vous ferai remarquer que vos évocations ne sont qu'un retour aux anciens oracles du paganisme que, depuis dix-huit siècles, le génie du Christianisme avait fait taire dans le monde entier. Or, cette exhumation du passé ne saurait avoir les caractères du progrès auquel nous croyons tous, autant vaudrait essayer, comme dans un conte d'Edgar Poe, de galvaniser les momies; le Christianisme, étant de toutes les religions la plus spiritualiste, devait faciliter et rendre plus fréquentes les communications des esprits d'outre-tombe avec des vivants et c'est ce qu'il a fait par la communion des saints et l'unité des trois Églises, l'Église triomphante, l'Église militante et l'Église souffrante. Alors ont cessé les prestiges des démons, c'est-à-dire des esprits inconnus et équivoques qui se manifestaient par des convulsions et se plaisent dans les vapeurs. Quand l'humanité manque de religion, elle a le délire comme un affamé qui manque de pain, et voilà pourquoi maintenant que la foi est presque éteinte dans le monde, les fantômes recommencent à parler.

Le Spirite : Les esprits que vous qualifiez de fantômes prêchent comme vous la charité, la religion universelle et le salut de tous les hommes.

Eliphas Levi : Ce sont des idées qui sont dans l'air si je puis m'exprimer ainsi, mais prêchent-ils l'organisation de la charité, forment-ils des sœurs de charité qu'on puisse opposer à celles de St-Vincent de Paul ? Remplacent-ils la hiérarchie catholique par une hiérarchie nouvelle ? Vos somnambules sont-elles des saintes et vos médiums des apôtres ? Avez-vous des sacrements qui donnent la grâce et font toucher et goûter Dieu ? Vous êtes des visionnaires comme les gnostiques, comme les illuminés, comme les convulsionnaires qui n'ont rien prouvé et rien fondé, vous prenez des phénomènes naturels pour des miracles, vous consultez des oracles de hasard et vous écoutez les voix de l'écho, sans tenir compte de la tradition, de la transmission légitime des pouvoirs et de l'autorité apostolique.

Le Spirite : Tout cela appartient au passé et vous-même n'y croyez plus, vous souriez en songeant aux inquisiteurs qui ont condamné Galilée et vous avez également en horreur St-Pie V et Torquemada.

Eliphas Levi : Ce que ces gens-là ont fait de mal était loin d'être conforme à la doctrine des apôtres. Est-ce parce qu'il peut arriver à un chirurgien maladroit de

couper l'artère d'un malade en voulant le saigner, qu'il faut condamner et proscrire la chirurgie ? La religion des pères de l'Église n'est pas celle de Torquemada et le bon St-François de Sales n'eût pas condamné Galilée.

Oui, certes, je crois à la charité universelle, oui j'espère le salut de tous les hommes, parce que je révère le dogme universel et parce que le Sauveur du monde a donné son sang pour tous les hommes. Je crois à la vérité de la foi des saints et au triomphe de la patience des martyrs, parce que tant de vertus ne peuvent avoir été vaines, parce qu'une si héroïque espérance ne peut avoir été trompeuse, je crois que nos enfants, lorsqu'ils font leur première communion dans toute la pureté de leur cœur et dans toute la ferveur de leur innocence reçoivent réellement ce que nulle autre religion ne saurait leur donner. Devant les prodiges toujours renaissants de la charité, mon cœur se prosterne et adore.

Oui je crois en Dieu qui fait couler les larmes de St-Augustin et les torrents d'éloquence de St-Jean Chrysostome et de Bossuet. Je crois au Dieu de St-Vincent de Paul et de Fénelon, au Dieu des sacrements efficaces de la communion des saints et de la vénérable hiérarchie, je crois en un mot au dieu de l'Église une, sainte, catholique et apostolique, malgré les scandales de Rome et le sang qui tache encore le glaive de St-Pierre. St-Pierre cloué la tête en bas sur la croix qu'il n'a pas su tenir droite, expiera son reniement et son comportement sacrilège, mais la doctrine du Sauveur triomphera malgré les successeurs de Caïphe et les imitateurs de Judas, voilà ma foi et mon espérance.

Le Spirite : Est-ce aussi votre charité ? Il me semble que pour un fidèle enfant du Pape vous traitez votre père assez mal, que vous en vouez beaucoup à ce pauvre M. Veillot et que vous vous souciez assez peu du domaine temporel de la Sainte Église. En tout cela, selon moi, vous avez raison, mais vous obéissez comme nous à une inspiration indépendante et particulière, vous croyez à votre propre esprit et vous êtes plus exposé à vous égarer que nous qui ajoutons foi à des communications miraculeuses de l'autre monde.

Eliphas Levi : Je crois à des raisonnements irréfutables et vous croyez à des visions très contestables.

Le Spirite : Tiens ! Si la mesure y était cela ferait deux vers.

Eliphas Levi : Oui, dans le genre de ceux qu'écrivent vos tables parlantes.

Le Spirite : Avez-vous le droit de vous en moquer ?

Eliphas Levi : Les tables parlantes ? Un peu, je crois et vous ne m'accuserez pas, je l'espère, de manquer en cela à la charité, car je ne reconnais pas les meubles pour mes frères.

Le Spirite : Si vous vous moquez de nos tables. Nous nous moquerons de vos fables.

Eliphas Levi : Ah miséricorde ! Et qu'Allen Kardec nous soit en aide, voilà que vous devenez médium versificateur.

Le Spirite : Non, parlons sérieusement, vous affectez de nous prendre pour des fous et nous sommes plus raisonnables que vous, je vous en donner une preuve. Vous admettez la hiérarchie et par conséquent l'autorité de l'Église catholique romaine, ce qui ne vous empêche pas de croire diamétralement le contraire de ce qu'elle enseigne.

Eliphas Levi : L'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Toute lumière qui manifeste une forme doit nécessairement projeter une ombre, je crois à l'ombre parce que je crois à la lumière. La liturgie catholique n'applique-t-elle pas à l'Église cette parole de l'épouse du cantique : je me suis assise à l'ombre de l'arbre que j'aimais et j'en ai savouré les fruits; ne dit-elle pas dans son office : Seigneur protège nous par l'ombre de tes ailes ? La nuée qui guidait les Hébreux n'était-elle pas lumineuse d'un côté et ténébreuse de l'autre ? Et lorsque Dieu se laissa voir c'est-à-dire comprendre à Moïse sous l'emblème de la forme humaine, ne lui dit-il pas : je passerai devant toi et alors tu te voileras la face, puis quand j'aurai passé tu regarderas et tu verras ce qui est derrière moi, c'est-à-dire mon ombre. Ne comprenez-vous pas cette tête de lumière et cette tête d'ombre qui sont le reflet l'une de l'autre, dans les magnifiques symboles du Zohar et qui expliquent tous les mystères de la religion universelle ?

Le Spirite : J'avoue que je ne comprends pas très bien.

Eliphas Levi : Si vous compreniez, vous ne seriez plus un spirite, vous seriez un initié, donc au lieu de consulter des tables où il ne peut se trouver d'autres esprits que l'esprit de bois, priez l'esprit d'intelligence pour qu'il vous ouvre l'entendement et étudiez la kabbale.

Dixième Dialogue : Eliphas Levi - Un initié

L'Initié : J'ai étudié la kabbale et je ne saurais partager la foi catholique romaine.

Eliphas Levi : Pourquoi ?

L'Initié : Parce que les clefs de St-Pierre ne sont plus celles de la science. Parce que la hiérarchie dans cette Église est artificielle et non réelle. Parce qu'elle est despotique et non fraternelle, parce qu'elle est matérielle et non spirituelle. Parce que les conducteurs des aveugles sont aveugles eux-mêmes. Parce que la foi aveugle du troupeau n'est justifiée que par la foi éclairée et par la science du pasteur. Parce qu'elle (L'Église romaine) sacrifie trop évidemment ses

intérêts spirituels à ses intérêts temporels. Parce qu'elle abjure publiquement l'esprit de charité en autorisant ou même en tolérant des polémistes, tels que Louis Veillot et autres diseurs d'injures. D'où je conclus que ce corps ecclésiastique n'a plus la science suffisante et qu'il est également dépourvu de religion et de foi.

Eliphas Levi : Renoncerons-nous à la science parce qu'il y a des ignorants ? Et faut-il abandonner la religion parce que certaines gens l'entendent et la pratiquent mal ?

L'Initié : Le monde est las des absurdités dogmatiques.

Eliphas Levi : Sont-elles comparables aux monstruosités du matérialiste ? Mais je parle à un initié qui sait que l'occultisme, c'est-à-dire l'absurdité apparente est de l'essence même de tout dogme. Ceux de la table d'Émeraude sont plus obscurs et plus absurdes en apparence que ceux du symbolisme des apôtres. Les livres hermétiques comme l'Apocalypse et les visions d'Ézéchiël semblent complètement inexplicables, et c'est pour cela qu'ils sont arrivés jusqu'à nous. S'ils eussent été compris, ils eussent causé des révolutions dans le monde et on les eût supprimés. Vous savez l'histoire de St-Paul brûlant les livres de magie à Éphèse, d'Omar incendiant la bibliothèque d'Alexandrie et de l'inquisiteur jetant les livres et les auteurs au feu. Le dogme, c'est l'énigme du sphinx. Ceux qui devinent doivent se taire et cacher aux envieux qu'ils sont devenus rois et prêtres. Ceux qui ne devinent pas sont dévorés par le monstre.

L'Initié : Alors il faut faire comme Oedipe, il faut forcer le monstre à se précipiter dans l'abîme.

Eliphas Levi : Et recommencer la guerre de Thèbes et l'extermination mutuelle des frères ennemis. Ôtez la religion du monde et les hommes s'entre-déchireront; les forts écraseront les faibles, les pauvres assassineront les riches. N'entendez-vous pas à mesure que la foi s'affaiblit, la guerre sociale rugir dans l'ombre ? Croyez-moi quand les cierges de l'autel s'éteindront, on verra s'allumer les torches de la conflagration universelle.

L'Initié : Vous ne croyez donc pas à la raison humaine ?

Eliphas Levi : La raison sans foi ne conseille pas le dévouement et n'admet pas le sacrifice. L'homme est égoïste par raison, il n'est grand et généreux que par croyance.

L'Initié : Je ne pense comme vous. Croire à l'honneur, croire à l'amour, croire à la vertu, c'est croire en Dieu et je voudrais répandre dans le monde entier cette foi salutaire. Le déisme (l'athéisme?) à notre époque suffit au monde.

Eliphas Levi : Cela était bon à dire au temps de Jean-Jacques Rousseau et ferait

rire aujourd'hui de pitié les disciples de Proudhon. Il n'y a plus maintenant de milieu logique entre ces deux termes : athéisme ou religion révélée. Or, vous savez bien qu'il existe une révélation, vous à qui l'on a montré sur quelle pierre vivante est posée la citadelle de la Thèbes invisible, vous qui comprenez les symboles de la nouvelle Jérusalem.

L'Initié : Oui, je sais qu'il existe une révélation dont l'Église romaine a toujours persécuté les fidèles.

Eliphas Levi : Dites les infidèles, c'est-à-dire les indiscrets et les profanateurs du symbolisme occulte.

L'Initié : Appelez-vous infidèles ou indiscrets, Vanini, Giordano Bruno et Savonarole ? Les templiers punis de mort et les francs-maçons excommuniés ? Appréciez-vous les horribles supplices endurés par Campanella ? Aimez-vous les bourreaux d'Urbain Grandier ? Êtes-vous pour les conseillers des Dragonnades ? Non, n'est-ce pas. Non, j'en suis bien certain. Et bien, n'ayez pas honte de le dire et de le proclamer hautement. Vous serez peut-être excommunié, mais vous agirez en honnête homme. Croyez-moi, frère, ne vous faites point le malencontreux avocat d'une cause à jamais perdue. Parce qu'on veut comme Caton d'Utique, rester fidèle à ceux que les dieux abandonnent, on est bientôt réduite à le jeter sur son épée et à le déchirer les entrailles. Malheur aux hommes qui s'obstinent à rester dans le temple quand les dieux s'en vont !

Est-ce que vous croyez que le monde, j'entends le monde intelligent et éclairé par la science, reviendra jamais au dieu de l'enfer pour les multitudes et du ciel pour un petit nombre de privilégiés ignares, au dieu qui proscrit la raison, la science et la liberté ? Ne sentez-vous pas que le vrai Dieu doit-être d'accord avec la nature qui est sa loi et avec l'humanité qui est sa fille ? Le Dieu de Moïse était-il juste lorsqu'il favorisait un seul peuple en voulant les autres nations à l'anathème et le Dieu des Chrétiens ne damne-t-il pas encore la majorité des habitants de l'univers ? Quelle monstrueuse invention que cet enfer ouvrant la gueule immense et engloutissant le fleuve presque entier des générations successives et cela par le caprice d'un dieu qui s'est fait crucifier pour racheter les hommes ! C'est est fait, vous dis-je, c'est est fait de ces croyances barbares... Elles ne règneront plus sur nous, car elles sont mortes à jamais. Vous voulez peut-être pour accomplir je ne sais quel rêve filial les ensevelir (convertir) avec honneur, mais prenez garde, la terre est mouvante autour de la fosse qu'elles se sont creusées et vous pourriez y tomber avec elles !

Eliphas Levi : Je ne crains pas la mort car mon espérance est pleine d'immortalité, et tant que Dieu ne m'aura pas révélé un dogme nouveau, je tiendrai à celui de l'Église en me dégageant des ombres de la lettre et en faisant appel à la lumière de l'esprit.

L'Initié : Un Dogme nouveau ! Mais pouvez-vous ignorer que ce dogme existe

déjà dans toutes les intelligences élevées ? Vous-même l'avez formulé et je pourrais en écrire le symbole avec des extraits de vos œuvres.

Nous croyons en Dieu, principe de tout être, de tout bien et de toute justice, inséparable de la nature qui est sa loi et qui se révèle par l'intelligence et l'amour.

Nous croyons en l'humanité, fille de Dieu dont tous les membres sont solidaires les uns les autres, en sorte que tous doivent concourir aux salut de chacun et chacun au salut de tous. Nous croyons que pour servir Dieu, il faut servir l'humanité. Nous croyons à la réparation du mal et au triomphe du bien dans la vie éternelle.

Eliphas Levi : Amen ! Ceci est le pur esprit de l'Évangile et ce n'est pas un dogme nouveau; c'est le résumé de tous les dogmes. C'est la synthèse dogmatique de la religion éternelle mais je prétends que je pourrais au besoin démontrer que ce symbole explique tous les autres sans les détruire et deviendra un jour celui de la catholicité vraiment humanitaire et universelle.

(Fin de la première partie.)

Le livre des Sages
- Eliphas Levi -
(Deuxième Partie)

Résumé Général
Par définitions et par aphorismes

Chapitre I - La Religion

I. Le paradis de l'âme, c'est la raison satisfaite; son enfer, c'est la folie irritée.

II. Le Dieu de raison est lui-même raison lumineuse des choses. Le Dieu de la folie est la déraison obscure des rêves.

III. Dire que Dieu se révèle à la folie pour confondre la raison, c'est comme si l'on disait que le soleil se révèle à la nuit pour confondre la lumière.

IV. Dieu se révèle par des lois et dans des lois qui ne changent jamais. Il est implacable parce qu'il n'est jamais irrité. Il ne saurait pardonner parce que jamais il ne se venge.

V. Le mal n'est que l'avortement du bien. On peut mourir des suites d'une fausse couche et si la femme l'a provoquée par des imprudences, elle en est bien assez punie.

VI. Le diable, c'est la folie attribuée à Dieu. C'est Dieu qui semble s'affirmer méchant par un plénipotentiaire issu des cauchemars de la folie humaine.

VII. Le miracle, c'est la folie attribuée à la nature. La nature ne saurait enfreindre la moindre de ses lois sans tomber tout entière en démente.

VIII. Si un seul grain de poussière pouvait se mouvoir contrairement aux lois de l'attraction et de la pesanteur, la chaîne de l'harmonie universelle se briserait et rien au monde ne subsisterait plus.

IX. La Bible, c'est la philosophie des anciens écrite en énigmes et en paraboles à la manière des poètes orientaux.

X. La Kabbale est la formule chiffrée de l'hypothèse divine. Les mystères sont les théorèmes de son algèbre. C'est simple comme deux et deux font quatre, clair comme les quatre règles de l'arithmétique et obscur pour les ignorants comme la table des logarithmes ou le binôme de Newton.

XI. Dieu, c'est le grand silence de l'infini. Tout le monde parle de lui et parle pour lui et rien de ce qu'on dit ne le représente aussi bien que son silence et son

calme éternel.

XII. La loi est rigoureuse, elle est nécessaire, elle ne peut pas être autrement qu'elle n'est étant donnés les phénomènes de l'être et de la vie. Or, l'être est, et pour lui assigner une cause, il est inutile d'imaginer un autre être. Mais il faut lui reconnaître une raison et cette raison c'est ce que nous appelons Dieu.

XIII. Tous les maux de l'âme humaine viennent de la crainte et du désir. Les menaces et les promesses sont les grands moyens de corrompre et d'abrutir les hommes. Le dogme, qui fait espérer le privilège et qui menace d'un sentiment exorbitant, monstrueux et sans fin les multitudes ignorantes, n'est ni divin, ni humain, ni raisonnable, ni civilisateur.

XIV. Depuis le règne de Constantin jusqu'à nos jours, le Christianisme officiel n'a été qu'un essai de plus en plus malheureux de concilier les lumières du Christianisme avec les ténèbres de l'ancien monde.

XV. L'Évangile n'est pas le jour, c'est une belle nuit pleine de lueurs crépusculaires, étincelant d'étoiles.

XVI. Dieu c'est l'esprit, et ceux qui l'adoreront désormais doivent l'adorer dans l'esprit et dans la vérité. Voilà une étoile fixe qui, en s'approchant, devient un soleil. Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, voilà l'humanité réelle qui se montre plus grande que la divinité fictive. Vous n'avez qu'un Maître qui est Dieu et vous êtes tous frères; ceci est une comète qui menace les prêtres et les rois du vieux monde. Que celui qui est sans péché jette à cette femme la première pierre; ceci est la lueur crépusculaire du soleil de justice. Jésus ne se donne pas lui-même comme étant l'esprit de vérité; il annonce seulement que cet esprit viendra.

XVII. L'esprit de vérité explique tout et ne détruit rien. Expliquer c'est transformer. Dans la nature tout se transforme, rien ne se détruit; il en est de même en religion. L'ancien testament s'explique par le nouveau et le nouveau par la réforme sociale qui est la charité transformée en solidarité.

XVIII. Dans Eden fructifient deux arbres; l'arbre de science et l'arbre de vie; l'arbre de science, c'est la raison et l'arbre de vie, c'est l'amour qui produit la foi. La foi sans raison, c'est la folie créatrice de l'enfer, c'est l'anéantissement de l'esprit.

XIX. L'arbre de vie qui est celui de la foi, n'a qu'une racine et qu'une tige. Il a ses printemps et ses hivers. Il a des feuilles et des fleurs qui tombent. Ne dites pas que l'arbre est mort lorsqu'il se dépouille; il reverdira au printemps. Ne cherchez pas à le couper parce que ses fleurs sont flétries, attendez qu'il donne ses fruits.

XX. En dehors des mathématiques pures tout n'est vrai que proportionnellement,

relativement et progressivement.

XXI. Discuter contre les fous, c'est insensé; les contrarier ou se moquer d'eux, c'est inhumain; il faut seulement les empêcher de nuire.

XXII. S'irriter contre le désordre, c'est un désordre; faites l'ordre et le désordre cessera.

XXIII. Proclamer hautement la raison au milieu des fous, c'est faire un acte de folie. Avoir raison contre tout le monde, c'est avoir tort devant la société; voilà qui justifie la rétraction de Galilée.

Chapitre II - La morale

I. Le mal dans la nature est une maladie de croissance. La douleur est l'auxiliaire de l'enfantement.

II. La peine n'est pas une vengeance, c'est un remède. L'expiation n'est pas une servitude, c'est un traitement.

III. La peine du péché, c'est la mort. Elle est le remède aux misères humaines qui sont le péché de la nature.

IV. La vie est éternelle. La mort qui, dans son idéal, est la négation de la vie ne peut donc être qu'apparente et transitoire.

V. La mort passagère n'est qu'un phénomène de la vie éternelle, analogue à celui du sommeil et du réveil. Une bonne nuit est la conséquence d'une journée bien remplie.

VI. Le phénomène de la mort réalise seul les grands problèmes de la terre : liberté, égalité, fraternité et solidarité.

VII. La mort est la liquidation finale des dettes de la solidarité humaine.

VIII. La mort étant plus forte peine et tous la subissant sans l'avoir également méritée, il y a réversibilité du mérite des uns sur le démérite des autres.

IX. Qui paie ses dettes s'enrichit; qui paie celles des autres s'ennoblit.

X. Faire le bien c'est un bonheur et un honneur et Dieu ne doit pas plus récompenser aux justes que l'État n'en doit à ceux qui font fortune.

XI. Faire le mal c'est un malheur et une honte et la bonté suprême doit aux méchants des moyens de réparation : puisqu'elle est toute puissante.

XII Personne n'a le droit de punir, c'est la loi seule qui punit.

XIII. Le diable est le bâtard du dieu vengeur. Le rédempteur est le fils légitime du dieu juste.

XIV. La morale est essentielle, absolue, universelle, naturelle; mais elle n'est pas indépendante car elle dépend de la loi.

XV. Une Société qui, pour se conserver en est réduite à se couper un membre est une Société gangrenée. Mais l'humanité qui est immortelle n'admet pas de retranchements.

XVI. Dieu étant la vie réelle du grand corps de l'humanité, si la majorité des hommes pouvait être damnée, on pourrait dire que Dieu c'est l'enfer.

XVII. Si un seul homme pouvait être réprouvé sans remède et sans espoir, la rédemption serait un mensonge et la création une monstrueuse injustice.

XVIII. Aimez-vous les uns les autres, cela ne voulait pas dire : excommuniez-vous et damnez-vous les uns les autres.

XIX. La catholicité vraiment universelle, voilà la raison et la vérité. Le catholicisme exclusivement romain, voilà l'absurdité et le mensonge.

XX. Faites aux autres, non pas ce que vous voudriez qu'on vous fit, mais ce que vous devez vouloir qu'on vous fasse et ne leur faites pas ce qu'il serait injuste de vous faire.

XIX. L'humanité dirigée par la justice et la justice tempérée par l'humanité, voilà la morale tout entière.

Chapitre III - La nature

I. La nature est inconsciente d'elle-même. Ce n'est évidemment pas un machiniste, c'est une machine merveilleuse mais aveugle.

II. C'est comme un balancier soumis au mouvement qui frappe les médailles admirables quand la matière se présente bien, qui donne des ébauches baveuses et difformes quand la matière se présente mal.

III. La matière obéit à l'esprit avec une résistance proportionnelle à la faiblesse de l'action.

IV. La force de l'action régulière est en raison directe du développement de la

volonté libre dans le moteur intelligent.

V. L'infini crée infiniment mais progressivement; autrement l'incrée se créerait infiniment lui-même, ce qui est absurde.

VI. Le progrès infini c'est le défaut se corrigeant éternellement.

VII. L'infini incrée et le fini infiniment crée sont comme les lignes asymptotes qui s'approchent éternellement sans pouvoir jamais se toucher.

VIII. L'infini agissant dans le fini agit nécessairement d'une manière toujours relativement finie, c'est-à-dire imparfaite, mais toujours absolument parfaite dans les rapports du fini avec l'infini.

IX. La nature ne met jamais en jeu que les forces nécessaires pour vaincre proportionnellement la résistance.

X. La résistance est à la force comme le point d'appui est au levier.

XI. La loi du progrès lent et régulier est la loi universelle de la nature.

XII. Ce qui dirige et nécessite le progrès c'est la perfection existante de toute chose à l'état latent.

XIII. Dans toute la nature la perfection à l'état latent, c'est la pensée de Dieu. La nature est une horloge que Dieu a montée.

XIV. Elle peut avancer ou retarder par la fatalité de ses rouages matériels mais elle ne s'arrête jamais parce que son mouvement est le génie de l'horloger suprême.

XV. Le principe créateur et régulateur se manifeste dans la nature comme une intelligence latente qui se fait jour à travers des obstacles et ne peut, que par es obstacles mêmes, limiter son infini pour lui faire produire la forme finie.

XVI. La nature serait imparfaite et par conséquent indigne de Dieu si elle était stationnaire. Mais son imperfection même nécessite le progrès et le progrès est la condition nécessaire de la vie éternelle.

XVII. La vie est comme une roue qui tourne. Lorsqu'on arrive en haut, à moins qu'on ne se détache de la roue pour s'élancer dans l'espace il faut nécessairement retourner en bas.

XVIII. La vie est collective pour les êtres imparfaits : elle devient progressivement personnelle par le perfectionnement.

XIX. Le feu éternel où sont rejetés les imparfaits, c'est la vie collective et inférieurement progressive.

XX. Quand l'être imparfait s'affirme comme fini, il se croit parfait parce qu'il sent vivre en lui le principe éternel de la perfection progressive.

XXI. Tout être imparfait meurt de son imperfection parce que cette imperfection atteste le besoin impérieux et fatal d'une perfection plus grande.

XXII. Quand l'être imparfait va mourir de décrépitude c'est-à-dire d'impuissance, la nature repousse tout ce qui pourrait le conserver dans son imperfection actuelle. Cela est vrai des religions, des empires, des civilisations et des hommes. Embaumer et galvaniser les cadavres, c'est rendre un culte à la mort. Ceux qui croient à la vie éternelle ne cherchent pas à immobiliser la mort; ils favorisent au contraire le mouvement régénérateur de la vie.

XXIII. Quand l'homme vieillit, il perd ses dents, ses yeux se voilent, ses pieds et ses mains s'engourdissent. C'est la nature qui lui ôte les moyens de se conserver. Quand les pouvoirs doivent tomber, les gouvernants sont frappés d'incapacité et de démence. Ils repoussent les hommes de talent et n'écoutent que les mauvais conseils. Louis XVI regardait comme ses seuls amis ceux qui le poussaient à sa perte. Rome a condamné Lamennais et repousse de toutes ses forces l'éloquence de l'évêque Dupanloup, la science et le courage du père Gratry, etc. ... Mais elle favorise, encourage et approuve Louis Veillot.

XXIV. La mort n'anéantit que l'imparfait; c'est comme un bain de feu qui sépare de son alliage le métal pur. C'est pour cela que le sauveur du monde donne le nom de feu éternel à ces limbes de la vie où l'imperfection nécessite toujours la mort.

XXV. Le fini se détache de l'infini comme par amputation. Les limites du fini sont comme une plaie que la nature se hâte de cicatrifier. Ainsi se forment les écorces qui sont la substance matérielle des mondes. Il se forme aussi des écorces sur les croyances finies. Ce sont les dogmes matérialisés et les superstitions qui veulent s'immobiliser.

XXVI. Depuis cent cinquante mille ans et plus les races humaines se succèdent sur la terre. Ces races ont essentiellement différencié les unes des autres, et ont péri par leurs imperfections.

XXVII. Ces races n'ont pu avoir qu'une responsabilité relative à leur développement. Quand la nature fait des pauvres elle se charge de payer pour eux. C'est pour cela qu'on dit que Dieu devait souffrir la mort pour expier les fautes des hommes, manière de parler paradoxale qui révèle une intuition hardie des secrets de la justice éternelle.

XXVIII. La race actuelle périra comme les autres et elle donne déjà des signes de sa décrépitude. Les hommes qui viendront après nous seront supérieurs comme nous sommes supérieurs à l'orang-outang et au gorille.

XXIX. Ceux-là seront responsables parce qu'ils seront libres et Dieu n'aura plus besoin de mourir.

XXX. La nature est lente à opérer les transformations qui substituent des races nouvelles à d'autres races. Les peuples naissent, grandissent et vieillissent. La décadence de Rome ressemblait à la nôtre mais la race humaine n'a pas changé. La majorité des hommes manque de logique et de justice, et pourtant nous en sommes encore à vouloir le gouvernement des majorités.

XXXI. La nature est aristocrate et monarchique. Les univers n'ont qu'un soleil, l'homme n'a qu'une tête et le lion est toujours le roi du désert.

XXXII. La vérité, la raison, la justice, la loi sont rigoureusement despotiques et personne ne se soustrait impunément à leur autorité. Où ne règnent ni la vérité ni la raison, ni la justice, ni la loi, c'est la force fatale qui décide, mais toujours suivant la loi d'un équilibre providentiel.

XXXIII. Un roi sans justice, c'est un anarchiste couronné et les anarchistes conspirateurs sont des tyrans qui veulent briser la couronne pour s'en disputer les morceaux.

XXXIV. Les forces fatales de la nature peuvent devenir les auxiliaires de l'intelligence de l'homme. Il suffit pour cela de les connaître et de savoir les diriger.

XXXV. L'homme ne peut rien quand il est seul. Les grandes forces humaines ce sont les forces collectives. Mais ces forces pour être entières doivent être monarchiques c'est-à-dire dominées par l'impulsion et la direction d'un seul. Un homme seul, fût-il un homme de génie, est une tête sans corps. Une multitude non dirigée par une autorité infaillible et unique, c'est un corps sans tête.

XXXVI. C'est la confiance des écoliers qui fait l'autorité du maître. Si un écolier doute de l'infaillibilité du maître, il ne doit plus venir à l'école. C'est la confiance aveugle des soldats qui fait la force du général. Un soldat qui croit que son général se trompe est à la veille de désert. Les soldats obéissants sont la force des armées; les soldats raisonnants et réfractaires en sont la faiblesse. Pour être maître, il faut savoir se faire obéir. Et pour cela il faut magnétiser les multitudes.

Chapitre IV - Le Magnétisme

- I. Le magnétisme chez l'homme est un rayonnement et une attraction physique déterminée à une direction par la force morale.
- II. Tous les êtres rayonnent les uns vers les autres et s'attirent ou se repoussent les uns les autres avec une force qui peut être augmentée, diminuée et dirigée par la science.
- III. Le magnétisme universel n'a encore été examiné par la science que dans ses manifestations astrales et métalliques.
- IV. Par la science, on compose des aimants métalliques artificiels plus forts que les aimants naturels.
- V. On pourrait arriver au même résultat pour toutes les spécialités de l'aimant.
- VI. On augmente le magnétisme humain naturel par le régime et l'exercice; on peut faire des aimants humains artificiels en composant des groupes et des cercles équilibrés.
- VII. Les cercles sont pairs et les groupes sont impairs.
- VIII. On magnétise les pairs avec la droite et les impairs avec la gauche.
- IX. Les semblables se repoussent et les contraires se recherchent.
- X. Les aimants observés par la science ont deux pôles et un centre. L'aimant humain représenté par l'étoile du pentagramme a autant de pôles que de centres. Les deux pôles de la tête sont les deux pieds; les deux pôles de la main droite sont la main gauche et le pied gauche; les deux pôles de la main gauche sont la main droite et le pied droit; les deux pôles du pied droit sont la tête et la main gauche; les deux pôles du pied gauche sont la tête et la main droite.
- XI. L'aimant humain est double dans chaque sujet; masculin c'est-à-dire rayonnant à droite et féminin c'est-à-dire absorbant à gauche, avec des nuances et des irrégularités causées par la différence des habitudes et des caractères.
- XII. Les sujets chez lesquels prédomine le magnétisme rayonnant sont des magnétiseurs. Ceux chez qui abonde le magnétisme absorbant sont des sujets magnétiques.
- XIII. Les magnétiseurs, lorsqu'on ne sait pas leur résister, peuvent être des fascinateurs et les sujets magnétiques, lorsqu'on ne les domine pas, deviennent facilement des vampires parmi les vivants.
- XIV. Les femmes rayonnantes sont les inspiratrices ou les fléaux des hommes faibles et les femmes absorbantes sont les Dalilas des hommes forts.

XV. Un homme et une femme supérieurs ne s'accordent jamais ensemble. Victor Hugo et Georges Sand eussent fait très mauvais ménage et d'un essai de rapprochement entre Benjamin Constant et Mme. de Staël est né le triste et beau roman d'Adolphe. Pour aimer Lélia, il faut être Sténio et résigner à la mort de l'esprit et du cœur.

XVI. J-J. Rousseau obéissait à cette loi magnétique lorsqu'il épousait Thérèse Levasseur. Thérèse fut longtemps pour lui une compagne douce et dévouée; mais il lui laissa voir de telles faiblesses qu'elle se crut supérieure à lui et devint acariâtre. Lorsqu'elle le crut tout à fait fou elle lui préféra un valet. Si l'on veut rester le maître avec les faibles il ne faut jamais faiblir devant eux.

XVII. Deux personnes forment une force, trois forment un groupe, quatre forment un cercle. Dans la scène symbolique de la transfiguration, Jésus au centre est polarisé dans le ciel par Moïse et Élie, et sur la terre St-Pierre au centre est polarisé par St-Jacques et St-Jean. Deux groupes réunis forment un cercle parfait.

XVIII. Douze hommes actifs et déterminés à donner leur vie pour propager l'idée d'un maître peuvent changer la face du monde; les apôtres l'ont bien prouvé et ils ont fait des miracles.

XIX. Il faut des compères aux escamoteurs et des croyants aux prophètes. Sans cela rien ne réussit.

XX. Les sorciers eux-mêmes font réellement des prodiges lorsqu'ils sont aidés par la crédulité des imbéciles.

XXI. Mais je vous dis en vérité, thaumaturges petits ou grands, que vous soyez prophètes, escamoteurs ou sorciers, ne prêtez jamais au ridicule. Rien ne brise les cercles magnétiques comme un éclat de rire.

XXII. Un prophète qu'on tue ressuscite le troisième jour; mais un prophète dont on a ri n'est plus qu'un fou ou un jongleur.

XXIII. Ponce-Pilate le comprenait bien, lorsqu'il présenta Jésus au peuple fagoté en roi d'une maison de fous. Pour empêcher cet homme d'être un dieu il fallait en faire un grotesque; mais les prêtres qu'il avait blessé à mort voulaient du sang et ils en firent un martyr. Tout le monde sait ce que leur coûta cette faute.

XXIV. Garibaldi, le Roland de Palerme, le don Quichotte de Mentana, vient dit-on, d'écrire un roman. Je ne sais si ce livre est bien ou mal, mais il finira d'une manière assez burlesque l'histoire de Garibaldi. Que ce héros ne rêve plus à la conquête des royaumes, il ne pourra plus désormais conquérir que l'île de Barataria.

XXV. À partir de la scandaleuse et ridicule affaire du Collier, Cagliostro ne fit plus rien de merveilleux et il finit par aller sottement se faire emprisonner à Rome où il mourut charlatan après avoir été un grand (prophète) cophte ?

XXVI. Les charlatans aiment à se montrer et les vrais adeptes se cachent. En faisant des tours on gagne de l'argent; en faisant les œuvres de la science on peut s'attirer des persécutions. Ce n'est pas la lumière que craignent les sages, ce sont les regards et les obsessions des fous.

XXVII. La raison existe en elle-même comme les mathématiques pures. Elle n'est pas dans l'homme; les hommes agissent d'après leur sentiment personnel qui n'est jamais l'absolue raison. Or les sentiments humains se forment par l'éducation, par les conseils et par l'exemple, c'est pour cela qu'il y a solidarité entre les hommes et que Dieu, c'est-à-dire la raison suprême, répond pour eux tous et doit les sauver tous. C'est pour cela aussi que les grandes passions sont contagieuses et les fortes volontés, souveraines parmi les hommes.

XXVIII. La raison étant la borne contre laquelle se brisent fatalement toutes les aspirations de la folie humaine, la grande majorité des hommes fuit et déteste la raison. On les passionne furieusement et on les attache invinciblement en divinisant pour eux la folie parce qu'ils trouvent dans ce sacrilège l'apothéose de leurs désirs.

XXIX. Un homme sans passion n'est jamais magnétiseur parce qu'il n'est pas un foyer d'ivresse; il peut calmer, il n'excite pas. Les vrais apôtres de la raison n'ont jamais fait de prosélytes; l'avantage qu'ils ont sur les autres c'est que s'ils n'entraînent personne, personne aussi ne les entraîne.

XXX. Mettre une immense folie au service d'une grande raison en cachant la raison et en décorant la folie, voilà le secret du succès et de l'entraînement des multitudes.

XXXI. Les sages qui meurent pour la raison lèguent leur science à la folie. Il faut vivre pour la raison en se servant de la folie : Hoc est arcanum magnum.

XXXII. On peut s'attacher à la vérité mais on ne se passionne jamais que pour le mensonge, parce que la passion c'est l'emportement et l'obstination dans l'absurde.

XXXIII. Toutes les religions humaines ont un côté vrai et un côté faux. C'est par leur côté faux seulement et toujours qu'elles inspirent le fanatisme.

XXXIV. Pour faire accepter aux hommes une vérité de plus, il faut l'envelopper de nouveaux mensonges. Ces voiles successifs sont ce qu'on appelle les révélations. Les révélations successives sont et doivent être une succession de

mensonges puisque la vérité ne change pas. Dire que Dieu s'est fait Juif avec Moïse, puis chrétien avec Jésus-Christ, puis musulman avec Mahomet... ce n'est point parler sérieusement.

XXXV. Les courants magnétiques vont d'un pôle à l'autre en passant par le centre, sans s'y arrêter jamais. La réaction est toujours proportionnelle à l'action, mais parfois la réaction gagne en durée ce qu'elle perd en intensité. Après une année de fol amour on peut se haïr froidement pendant vingt ans.

XXXVI. Le magnétisme du mal agit rapidement et plus violemment que le magnétisme du bien, mais il se brise par sa violence même et le bien triomphe toujours. Le bien est conservateur et réparateur, le mal est perturbateur et destructeur.

XXXVII. Le magnétisme est le serpent astral qui promet à la femme un pouvoir divin et qui l'entraîne dans la mort. C'est aussi le double serpent qui s'enlace autour du caducée d'Hermès.

XXXIX. Le caducée c'est le spectre de l'équilibre. Soyez maître de vous-même et vous serez maître des autres; soyez équilibré et vous serez équilibrant. La baguette de Moïse est la même que celle d'Hermès. Lorsqu'il la jette elle devient un serpent; lorsqu'il la reprend elle redevient une baguette. Dans cette allégorie, il faut voir le grand secret de la direction du magnétisme.

XL. Ce qui rayonne de nous, sous l'empire de notre volonté, revient à nous sous l'empire de la fatalité. Si c'est la lumière de vie elle nous immortalisera; si c'est le phosphore de la mort il nous fera mourir... peut-être pour jamais !

Chapitre V - La Mort

I. La mort est la dissolution nécessaire des assemblages imparfaits. C'est la réabsorption des ébauches de vie particulière dans le grand travail de la vie universelle.

II. C'est un bain dans l'oubli. C'est la fontaine de Jouvence où se plongent d'un côté les vieillards et d'où sortent de l'autre les petits enfants.

III. La mort c'est la transfiguration des vivants. Les cadavres sont les feuilles mortes de l'arbre de vie qui aura encore toutes ses feuilles au printemps. La résurrection des hommes ressemble éternellement à celle des feuilles.

IV. Les formes périssables sont déterminées par des types immortels.

V. Tous ceux qui ont vécu sur la terre y vivent encore dans les empreintes nouvelles de leurs types, mais les âmes qui ont dépassé leur type reçoivent

ailleurs une forme nouvelle déterminée par un type plus parfait et s'élevant toujours sur l'échelle des mondes. Les mauvaises empreintes sont brisées et leur matière retourne à la masse commune.

VI. Nos âmes sont comme une musique dont nos corps sont les instruments; la musique reste sans l'instrument mais elle ne peut se faire entendre. Sans un médiateur matériel, l'immatériel est inconcevable et insaisissable.

VII. L'homme ne garde de ses existences passées que des prédispositions particulières à l'existence présente.

VIII. Le péché originel pour lequel Jésus-Christ répond c'est l'innocence rendue à tous les hommes. La responsabilité devant Dieu suppose la perfection et l'homme parfait est impeccable.

IX. Les évocations sont les condensations du souvenir; c'est la coloration imagée des ombres. Évoquer ici-bas ceux qui n'y sont plus c'est faire ressortir leurs types de l'imagination de la nature.

X. Pour être en communication directe avec l'imagination de la nature il faut être dans le sommeil, dans l'ivresse, dans l'extase, dans la catalepsie ou dans la folie.

XI. Le souvenir éternel ne conserve que les choses impérissables. Tout ce qui passe dans le temps appartient de droit à l'oubli.

XII. La conservation des cadavres est une résistance aux lois de la nature. C'est un outrage à la pudeur de la mort qui cache ses œuvres de destruction comme nous devons cacher celles de la génération. Conserver les cadavres, c'est créer des fantômes dans l'imagination de la terre. Les spectres du cauchemar, de l'hallucination et de la peur ne sont que des photographies errantes des cadavres conservés.

XIII. Ce sont les cadavres conservés ou mal détruits qui répandent sur les vivants le choléra, la peste, les maladies contagieuses, la tristesse, le scepticisme et le dégoût de la vie. La mort s'exhale de la mort. Les cimetières empoisonnent l'atmosphère des villes et les miasmes des cadavres rendent les enfants rachitiques jusque dans le sein de leur mère.

XIV. Près de Jérusalem, dans la vallée de Gehenna, on entretenait un feu perpétuel pour consumer les immondices et les cadavres des animaux, et c'est à ce feu éternel que Jésus fait allusion lorsqu'il dit que les méchants seront jetés dans la Gehenna, pour faire entendre que leurs âmes mortes seront traitées comme des cadavres.

XV. Le Talmud dit que les âmes de ceux qui n'auront pas cru à l'immortalité ne

seront pas immortelles. C'est la foi seule qui donne l'immortalité personnelle; la science et la raison n'affirment que l'immortalité collective.

XVI. Dans le catéchisme des Israélites on lit : « Nous croyons à des récompenses et à des peines après la mort; mais nous ne savons de quelle nature sont ces peines et ces récompenses. » Il est positif que sur tout cela nous pouvons faire des conjectures ou embrasser des croyances, mais que nous ne savons absolument rien et que les chrétiens raisonnables doivent penser comme les Israélites. Or, si nous n'en savons rien, c'est qu'il n'est pas nécessaire que nous le sachions. Faisons donc le bien et vivons en paix.

XVII. Le péché mortel est le suicide de l'âme. Ce suicide aurait lieu si l'homme se donnait au mal avec toute la plénitude de sa raison, une connaissance parfaite du bien et du mal et une entière liberté; ce qui paraît impossible en fait, mais ce qui est possible en droit puisque l'essence de la personnalité indépendante c'est une liberté limitée : Dieu n'impose rien à l'homme, pas même l'être. L'homme a le droit de se soustraire à la bonté même de Dieu et le dogme de l'enfer éternel n'est que l'affirmation de la liberté éternelle.

XVIII. Dieu ne précipite personne dans l'enfer. Ce sont les hommes qui peuvent y aller librement, définitivement et de leur choix.

XIX. Ceux qui sont dans l'enfer, c'est-à-dire dans les ténèbres du mal et les supplices du châtement nécessaire, sans l'avoir absolument voulu, sont appelés à en sortir, et cet enfer n'est pour eux que le purgatoire.

XX. Le réprouvé complet, absolu et sans retour, c'est Satan qui est un être de raison, mais une hypothèse nécessaire.

XXI. Satan est le dernier mot de la création. C'est le fini, infiniment émancipé. Il a voulu être semblable à Dieu dont il est le contraire. Dieu c'est l'hypothèse nécessaire de la raison, Satan, c'est l'hypothèse nécessaire de la déraison s'affirmant comme liberté.

XXII. Pour être immortel dans le bien, il faut s'identifier avec Dieu. Pour être immortel dans le mal, il faut s'identifier avec Satan. Tels sont les deux pôles du monde des âmes, entre ces deux pôles végètent et meurent sans souvenir les animaux et les hommes inutiles.

Chapitre VI - Satan

I. Satan est un type, ce n'est pas une personne réelle.

II. C'est le type opposé au type divin et c'est dans notre imagination le repoussoir nécessaire. C'est l'ombre factice qui nous rend visible la lumière infinie de Dieu.

III. Si Satan était une personne réelle, il y aurait deux dieux et la croyance des Manichéens serait une vérité.

IV. Satan est la fiction de l'absolu dans le mal, fiction nécessaire pour l'affirmation intégrale de la liberté humaine qui, au moyen de cet absolu fictif, semble balancer la toute-puissance même de Dieu. C'est le plus hardi et peut-être le plus sublime des rêves de l'orgueil humain.

V. Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal, dit le serpent allégorique de la Bible. En effet, ériger le mal en science, c'est créer un dieu du mal et si un esprit peut résister éternellement à Dieu, il y a non plus un dieu, mais des dieux.

VI. Pour résister à l'infini, il faut une force infinie. Or, deux forces infinies opposées l'une à l'autre s'annuleront réciproquement. Si la résistance de Satan est possible, la puissance de Dieu n'est plus. Dieu et le diable se détruisent l'un l'autre et l'homme reste seul.

VII. Il reste seul avec le fantôme de ses dieux, le sphinx hybride, le taureau ailé qui balance dans sa main d'homme un glaive dont les éclairs alternés renvoient l'imagination humaine d'une erreur à l'autre et du despotisme de la lumière au despotisme des ténèbres.

VIII. L'histoire des malheurs du monde, c'est l'époque de la lutte des dieux, la lutte qui n'est pas finie, puisque le monde chrétien adore encore un dieu du diable et redoute un diable de dieu.

IX. L'antagonisme des puissances, c'est l'anarchie dans le dogme. Aussi à l'Église qui dit le diable est, le monde répond avec une logique effrayante : Dieu n'est pas et c'est en vain que pour échapper à la raison, on inventerait la suprématie d'un dieu qui permettrait au diable de perdre les hommes; une telle tolérance serait une monstrueuse complicité et le dieu complice du diable ne peut pas être.

X. Le diable dogmatique, c'est l'athéisme personnifié. Le diable philosophique, c'est l'idéal exagéré de la liberté humaine. Le diable réel ou physique, c'est le magnétisme du mal. Le diable vulgaire, c'est le compère de Polichinelle.

XI. Évoquer le diable, c'est en réaliser, pendant un instant, la personnalité fictive.

XII. Il faut pour cela exagérer en soi-même, outre toute mesure, la perversité et la démence par les actes les plus criminels et les plus insensés.

XIII. Le résultat de cette opération est la mort de l'âme par la folie et souvent la mort même du corps foudroyé par une congestion cérébrale.

XIV. Le diable demande toujours et ne donne jamais rien.

XV. Saint-Jean l'appelle la bête parce que son essence est la bêtise humaine.

Chapitre VII - L'occultisme

I. Liberté, égalité, fraternité ! dit la démocratie moderne. Oui, liberté pour les sages, égalité entre les hommes parvenus au même degré de la hiérarchie humaine et fraternité pour les gens de bien. Mais servitude nécessaire pour les insensés, hiérarchie pour l'humanité entière et guerre entre les égoïstes et les méchants, voilà les lois de la nature.

II. L'humanité est placée sur une échelle immense dont le pied plonge dans les ténèbres et dont le sommet se cache dans la lumière. Entre ces deux extrêmes il y a des degrés innombrables.

III. Aux hommes de lumière les paroles claires, aux hommes de ténèbres les paroles obscures et aux intermédiaires la discussion éternelle des paroles douteuses.

IV. Les hommes d'en haut sont les voyants; les hommes d'en bas sont les croyants; les hommes du milieu sont les systématiques et les douteurs.

V. Les voyants sont les sages, les croyants aveugles sont les fous et les douteurs ne sont rien, mais ils balancent entre la sagesse et la folie, tantôt montant, tantôt descendant et ne se trouvant bien nulle part.

VI. Il faut la vérité aux sages, il faut le doute aux raisonneurs, il faut les fables aux fous et aux enfants. Conte une fable à un sage, il y verra une vérité. Dites une vérité à un raisonneur, il la révoquera en doute, dites une vérité à un fou, il la prendra pour une fable.

VII. Il ne faut donc pas parler à tous les hommes de la même manière.

VIII. Voilà pourquoi les dogmes religieux doivent être obscurs et même absurdes en apparence. La religion des sages, c'est la haute philosophie et la religion proprement dite remplace pour les fous la philosophie dont ils sont incapables. Quant aux douteurs, ils n'ont ni la philosophie ni religion. Une religion dont les formules seraient raisonnables, serait inutile aux sages et méprisée par les fous. La religion la meilleure, c'est-à-dire la mieux appropriée aux besoins de la bêtise humaine, doit donc être la plus obscure et la plus absurde de toutes et c'est ce qui fait la supériorité incontestable du catholicisme romain.

IX. Pour les sages, cette religion sublime est une sœur de charité. Pour les fous,

c'est l'infaillibilité personnelle du Pape. Pour les raisonneurs, c'est une bêtise... plus forte cependant et plus victorieuse que leur prétendue raison.

X. On ne donne pas de la religion aux fous avec des raisons et des vertus; il leur faut des formules inintelligibles et des pratiques minutieuses qui les occupent sans qu'ils aient besoin de penser. On ne peut même leur laisser accepter la raison que sous le masque du mystère et de la folie. Si Moïse n'eût sagement démontré aux juifs que la propreté est nécessaire à la santé, les juifs seraient restés couverts de vermine et de lèpre. Au lieu de cela, il leur a prescrit des ablutions légales à certaines heures et avec certaines cérémonies. Il leur a laissé croire que Dieu s'occupait de leurs vêtements et de leur vaisselle. Il faut purifier les vases, briser les pots de terre qui ont été imprégnés d'un air vicié, ou qui ont trop longtemps servi, ne pas s'approcher d'une femme pendant ses infirmités régulières, etc, etc. Tout cela uniquement parce que Dieu l'ordonne et que telles doivent être les pratiques de son peuple privilégié. Les rabbins ont encore enchéri sur Moïse et ont donné aux observances légales un caractère de tyrannie et d'absurdité qui est la force même du judaïsme et qui l'a fait se conserver à travers les âges malgré les persécutions du fanatisme et les progrès de la philosophie. Voilà ce que devraient comprendre les libres penseurs.

XI. Quand le pape Pie IX, pour avoir essayé de concilier la foi et le progrès, la religion et la liberté, se vit chassé de la ville et de son siège par les compagnons de Garibaldi et les agitateurs de Mazzini, il vit qu'il avait fait fausse route. Il comprit que si l'autorité ecclésiastique faillissait, c'est qu'elle manquait d'absolutisme, que si la foi se relâchait, c'est qu'elle avait besoin de plus profonds mystères et de plus inextricables absurdités. Alors, il canonisa Saint Labbre, proclama l'Immaculée Conception et publia le syllabus. Le génie sacerdotal reconnu alors en lui son vrai maître et les évêques rassemblés à Rome furent disposés à le proclamer infaillible.

XII. Ce qu'il faut à l'Église, ce ne sont pas des hommes de génie, ce sont des directeurs habiles et surtout des saints, c'est-à-dire des magnétiseurs enthousiastes et obéissants. Les hommes de génie n'ont jamais été des catholiques purs. Bossuet était gallican, Fénelon quiétiste, Pascal janséniste, Chateaubriand romantique, Lamennais socialiste et maintenant encore ceux qui troublent l'Église sont des hommes de talent, M. Dupanloup, l'évêque Strossmayer, le père Gratry, le père Hyacinthe, tous ces hommes remarquables qui ont le génie de leur siècle et n'ont pas celui du sacerdoce.

XIII. Les opinions humaines cherchent vainement à ébranler ce que la nature conserve.

XIV. On parle de religion naturelle; mais la plus naturelle des religions, c'est la plus absurde, puisqu'il est très naturel que les hommes tombent dans l'absurde quand ils veulent formuler l'inconnu.

XV. Parlez de sagesse à des enfants, ils feront la mine et penseront à Croquemitaine, mais racontez-leur Peau d'Âne et vous verrez comme ils vous écouteront.

XVI. Vous dites que les enfants grandiront. Sans doute, mais il y aura alors d'autres enfants.

XVII. Ne raisonnez pas sur les couleurs avec les aveugles, mais conduisez-les et ne fermez pas les yeux pour vous laisser conduire par eux. Les oracles qu'on reçoit les yeux fermés sont ceux des rêves, ou du mensonge. Chez les Hébreux, quand on voulait faire parler Dieu, on tirait au sort, procédé simple mais naïf. Chez les Chrétiens, on a mis d'abord les réponses de Dieu à la majorité des voix dans les conciles sans trop réfléchir au petit nombre des élus et au grand nombre des fous. Puis on en est venu à faire dépendre l'oracle de Dieu du bon plaisir du Pape. Le concile de Nicée a décidé que le fils de Dieu est consubstantiel à son père, lequel est, suivant l'expression de l'évangile, supersubstantiel, c'est-à-dire au-dessus de toute substance. Le concile d'Éphèse a déclaré que Dieu, l'Éternel, a une femme pour mère. Le Pape Pie IX a voulu que cette femme ait été conçue sans péché, ce qui fait dépendre le péché originel du caprice de Dieu, puisqu'il peut en exempter qui bon lui semble. Mettre aux voix une formule obscure et contradictoire, n'est-ce pas encore tirer au sort pour un oracle ? Autant vaut la décision du Pape que celle d'un concile, quand il s'agit de la substance de Dieu ou de l'immaculation de la Vierge. Et s'il s'agit de savoir *utrum chimoera in vacuum bombinans possit comedere succundas intentiones*, si le Pape dit oui, je ne me sentirai pas de force à dire non, rien ne me prouvera que c'était oui qu'il fallait dire. Mais que pour de pareils questions les princes et les peuples puissent s'armer les uns contre les autres, c'est ce qu'il ne faudra plus souffrir dès que les hommes seront arrivés à avoir un peu de raison.

XVIII. L'infini étant une absurdité qui s'affirme invinciblement devant la science, il faut des formules absurdes pour entretenir chez l'homme qui ne raisonne pas le grand rêve de l'infini.

XIX. Étant donné une quantité d'hommes sérieux qui tiennent absolument à savoir s'il faut appeler blanche ou noire, ronde ou carrée, un entité abstraite impalpable et invisible, lequel vaut mieux : tirer au sort, mettre la chose aux voix, ou s'en rapporter au président de l'assemblée, en supposant que ce qu'il dira sera incontestable ? Les trois procédés sont fous mais le dernier est encore le moins déraisonnable : car on peut piper les dés, on peut acheter des voix, mais on est sûr que le Pape agira toujours dans son propre intérêt qui est celui du catholicisme romain.

XX. En cherchant Dieu dans l'absurde, on trouve le diable, mais en cherchant le diable, on ne trouve pas la raison. Analysez le dieu et le diable vulgaire, vous trouverez dans le dieu l'idéal poétisé du diable et dans le diable la caricature de

Dieu.

Chapitre VIII - La foi

I. Une femme un jour parut sur une place d'Alexandrie. D'une main elle tenait une torche allumée et de l'autre une cruche d'eau. Avec cette torche, s'écrie-t-elle je veux incendier le ciel; avec cette eau je veux éteindre l'enfer pour dissiper tous les fantômes qui me cachent mon Dieu et ne plus croire qu'en lui seul !

II. Nous ne pouvons pas comprendre Dieu. Nous pouvons à peine savoir ce que nous disons lorsque nous bégayons son nom; mais nous sentons en nous un besoin impérieux, invincible, absolu de croire en lui et de l'aimer !

III. Peut-on aimer sérieusement, peut-on aimer longtemps ce qui n'est pas ? Eh bien l'amour de Dieu est le seul qui dure autant que la vie et qui se sent assez puissant et assez croyant pour créer la vie éternelle !

IV. Oh oui il est ! Il est bien plus évidemment que nous ne sommes car nous l'aimons plus que la vie ! Il est meilleur que toutes les bontés humaines, car nous l'aimons mieux que nos pères et nos mères ! Il est plus beau que toutes les beautés mortelles car nous l'aimons plus que nos femmes et nos filles !

V. Nos âmes ont faim de divinité, elles ont soif de l'infini et nous sentons nos cœurs grandir jusqu'à l'immensité dans le rêve du sacrifice éternel.

VI. Tout est de son être, tout vit de sa vie. Tout rayonne de sa lumière; tout rit et chante de sa joie ! Il est en nous, il est autour de nous, il nous touche, il nous parle, il pleure dans nos larmes, il nous fortifie dans nos douleurs, il oublie nos erreurs et se souvient de nos bons désirs; tout ce qu'on aime de beau, tout ce qu'on désire de bien, tout ce qu'on admire de grand, tout ce qu'on exalte de sublime... C'est lui ! C'est lui ! C'est lui !

Il est dans tout, tout entier partout sans qu'il puisse être divisé ou contenu. Il n'est rien de ce que nous pouvons voir, toucher, montrer, mesurer, définir. Il est tout ce que nous pouvons désirer, admirer, vénérer, aimer.

Il n'est pas l'être, il est le principe de l'être, il n'est pas la vie, il est le père de la vie; il est plus vrai que la vérité, plus immense que l'immensité, meilleur que la bonté, plus beau que la beauté. Toute substance vient de lui mais lui-même n'a pas de substance. En lui tout est loi sans être contrainte, tout est liberté sans antinomie et sans antagonisme; sa volonté est immuable et n'est pas enchaînée; il peut tout ce qu'il veut et ne peut vouloir que le bien. C'est l'affirmation éternelle du vrai, du beau, du bien et du juste. C'est l'inaltérable sérénité d'un soleil sans déclin. Jamais il n'interrompt le cours de ses lois; il n'agit sur l'homme que par la nature; il ne s'irrite ni ne s'apaise et nous ne le prions que pour nous apprendre et nous exercer à désirer le bien !

VII. Que peut-on dire lorsqu'on essaie de parler de lui sinon des incohérences et des absurdités ? N'est-il pas l'infini indivisible, le tout sans parties, l'existant sans substance ? Dogmes humains, paroles de délire, soyez oubliés. Dieu serait fini s'il pouvait être défini; ne parlons plus de lui, vivons à jamais dans son amour. Symboles, images, allégories, légendes, vous êtes les rêves de son ombre... l'amour est la réalité de sa lumière.

VIII. Aimons la vérité, aimons la raison, aimons la justice et nous aimerons Dieu et nous lui rendrons le vrai culte qu'il demande. Aimons tout ce qu'il a créé, tout ce qu'il anime, tout ce qu'il aime et nous le sentirons vivre en nous.

IX. Communions à lui, communions les uns aux autres, communions. Voilà le dernier mot de la foi universelle. Communions, dis-je et non plus excommunications !

X. Celui qui excommunie s'excommunie. Celui qui maudit se maudit. Celui qui réproouve se réproouve. La damnation seule est damnée.

XI. Nous avons le Coran disent les partisans de l'Islamisme; à quoi bon le Coran, disent les chrétiens puisque nous avons l'Évangile ? À quoi bon l'Évangile, disent les Hébreux, nous avons le Sepher Thora. Et moi je dis : à quoi bon le Sepher Thora puisque nous avons Dieu ?

Mais ces livres sacrés sont comme les voiles de diverses couleurs qui étaient superposées sur le tabernacle. Vive Dieu dans le Coran ! Vive Dieu dans l'Évangile ! Vive Dieu dans le Sepher Thora ! Mais par-dessus tout, vive Dieu dans le cœur des justes ! Vive Dieu dans la justice et dans la charité, vive Dieu dans la solidarité et la fraternité universelles !

XII. Aimer Dieu, c'est voir Dieu. Dieu n'est visible que pour l'amour et cet amour est la récompense des cœurs purs. On le sent éternel; on le sent infini. On ne définit rien, on ne cherche rien, on ne doute de rien, on ne craint rien, on ne désire rien, on l'aime.

XIII. L'acquiescement parfait à la foi, le calme inaltérable dans la contemplation de ce qui est, l'espérance désintéressée de ce qui doit-être, la certitude du bien et le repos dans l'absolu, voilà le Nirvana de Cakia-Mouni si mal interprété par ceux qui veulent y voir l'anéantissement de l'initiative humaine, voilà la perfection de l'homme.

XIV. L'amour divin est le père des vrais miracles : il transforme la nature, il donne à la douleur un attrait plus grand que celui du plaisir, il monte et grandit sur les obstacles, il crée un monde fermé à la science et à la philosophie, il est la splendeur derrière le voile, il est la réalité qui nous envahit tout à coup et qui vous fixe dans une conviction plus inébranlable que toutes les certitudes humaines.

XV. Sans l'amour divin on ne peut aimer les hommes : les hommes sans père n'ont pas de frères. L'homme est un monstre pour l'homme sans Dieu.

XVI. Avec l'amour divin l'éternité bienheureuse commence : nous sommes dans la gloire, nous sommes dans le ciel, nous demeurons dans l'infini.

XVII. Qu'il me couvre de la pourpre de Salomon ou des ulcères de Job, je lui dirai : je t'aime. S'il me dit : je te chasse de ma présence, je répondrai : je t'aime et ta présence me suivra. S'il dit je te réprouve je répondrai je te choisis ! Et s'il veut tonner mon amour prendra des ailes pour s'élever plus haut que le nuage et marchera sur la tempête.

XVIII. C'est que je ne crois pas au dieu des hommes, je crois au Dieu de Dieu même ! Je crois à cet amour surnaturel qui est la toute puissance de Dieu vivant à jamais dans mon cœur !

XIX. Je le bénirai dans les villes et dans les campagnes, dans les déserts et sur les mers ! Je le prierai dans les églises au bruit mystérieux des orgues, je le proclamerai dans les synagogues aux éclats du Zohar, je me prosternerai devant lui dans les mosquées à l'appel monotone du Muezzin... Mais mieux que tout cela et suivant la parole du grand maître, je me retirerai dans ma chambre et je le prierai dans mon cœur.

XX. Je me retirerai dans une solitude mais je n'y resterai pas enfermé. Dieu est-il donc avec moi seul ? N'est-il pas vivant dans la nature entière ? La beauté ne s'épanouit-elle pas dans les fleurs, dans les enfants et dans les femmes ? Ne sent-on pas au milieu des faiblesses et des agitations des hommes la force qui les domine et qui les mène ? Je ne fuirai donc pas les hommes puisque leurs vanités m'ennuient; je serais égoïste et je me tromperais en disant que j'aime Dieu.

J'aimerai tes enfants, ô mon père, surtout lorsqu'ils seront malades et sembleront délaissés de toi; car alors je penserai que c'est à moi que tu les confies. Je pleurerai avec ceux qui pleurent, je rirai avec ceux qui rient, je chanterai avec ceux qui chantent. Les caresses d'un enfant me feront tressaillir de joie et le sourire d'une femme me fera rêver à ton amour. Car il n'y a point de maudits ni de bâtards dans ta famille. Tu as tout créé dans ta sagesse et tu conduiras tout à bien par ta bonté.

Tout amour vient de toi et retourne à toi. La femme est la ménagère de ta grâce et le vin qui réjouit le cœur de l'homme est l'auxiliaire de ton esprit. Loin de moi ceux qui te calomnient et qui donnent ton nom à d'exécrables images. Qu'on oublie à jamais ce cauchemar de l'antique barbarie, ce bourreau de ses créatures qui les entassent dans un immense pourrissoir où il les conserve vivantes en les salant avec du feu !

Qu'on méprise à jamais ce maître capricieux comme une courtisane romaine qui choisit les uns et réprouve les autres, qui s'irrite à jamais pour un oubli, qui se sacrifie à soi-même son propre fils en faveur de ceux contre lesquels il ne lui

plaît pas de s'irriter et qui n'en devient que plus impitoyable pour tous les autres ! Vieilles idoles, vieilles erreurs, nuages difformes de la nuit des anciens âges, le soleil se lève, ses rayons nous percent de tous côtés comme des flèches d'or. Repliez-vous du côté de la nuit, nuage d'hiver, le printemps souffle, dissipez-vous, passez, passez !

XXI. L'homme n'est pas, il n'a jamais été, il ne sera jamais infallible quelles que soient ses prétentions et ses dignités sacerdotales. Il n'y a d'infaillible que l'amour suprême uni à l'absolue raison.

XXII. La raison sans amour manque de justesse dans l'ordre moral parce qu'elle manque de justice. L'amour sans raison conduit fatalement à la folie. Ayons donc foi en l'amour inséparable de la raison.

XXIII. Avec cette foi, si vous savez, si vous voulez, si vous osez et si vous avez l'art de vous taire vous serez plus forts que le monde et le ciel et la terre accompliront vos volontés. Vous ferez suivant la promesse du Christ, tous les miracles qu'il a faits et même de plus grands encore.

Le mal disparaîtra devant vous et la douleur se changera en consolations divines. Vous sentirez en vous la vie éternelle et vous n'appréhenderez plus la mort. Rien ne vous manquera, vous n'aurez plus de déception dans la vie. Ceux qui voudront nous nuire se nuiront à eux-mêmes et vous feront du bien. Vous aurez la richesse pour auxiliaire, la pauvreté pour sauvegarde et pour amie, mais la hideuse misère n'approchera jamais de vous.

Les esprits du ciel vous accompagneront et vous serviront. La Providence accomplira et préviendra même tous vos désirs. Votre souffle purifiera l'air, votre parole répandra la joie dans les âmes, votre contact rendra la santé aux malades, si vous tombez vous ne vous blesserez point et si l'on vient vous faire du mal, le mal retournera sur celui qui l'aura voulu.

Chapitre IX - La Science

I. L'absolu indéfini c'est l'être et l'absolu défini c'est le savoir. L'être inconscient ne s'affirme pas, il est affirmé par la conscience d'un autre être. L'être qui s'affirme c'est l'être qui sait. Le savoir absolu est identique à l'absolue entité de l'être. L'être moral est proportionnel au savoir. Plus on sait, plus on est et plus on est plus on mérite et plus on doit.

II. La science est le point fixe autour duquel l'amour c'est-à-dire la foi doit faire circuler la raison.

III. La science est le principe de sagesse; elle s'élève du fait à la loi et ne connaît rien au-dessus; mais elle s'incline alors devant la foi qui voyant combien la loi est bonne en conclut qu'elle est voulue par une volonté sage.

IV. La foi qui précède la science ne peut être que provisoire à moins qu'elle ne soit insensée.

V. Il faut avoir foi dans la science pour arriver à la science de la foi.

VI. On parle de morale indépendante. Cette épithète n'est pas exacte. La morale dépend de la loi. Or c'est la science qui nous fait connaître la loi et qui nous donne des raisons de croire au principe vivant et vivifiant la loi.

VII. La science affirme l'infini, brise toutes les chaînes et renverse toutes les prisons de la pensée. Elle abaisse le ciel jusqu'à nous et ouvre à nos âmes des horizons illimités, elle analyse les soleils, elle voit partout fourmiller les astres sur nos têtes, à côtés et sous nos pieds, elle étend partout la lumière et la vie et ne laisse plus de place ni pour la mort, ni pour l'enfer.

VIII. La science dissipe les terreurs de l'inconnu, nous délivre de nos préjugés, donne une règle certaine à nos désirs et une carrière infinie à notre activité stimulée par de légitimes espérances.

IX. Creuser la science c'est approfondir le désespoir nous disent le croyant aveugle et le sceptique découragé et je leur réponds : non, mais en approfondissant la science on découvre la mine d'or des espérances légitimes.

X. C'est la science qui est l'instrument du progrès et le progrès c'est la conquête de la vie et du bonheur.

XI. Que m'importent les découragements de Salomon et d'Agrippa ? Où ils se sont arrêtés, je me remettrai en marche; où ils se sont assis la tête tans leurs mains au bord d'une fosse entr'ouverte, je me lèverai plein d'enthousiasme et je franchirai le tombeau !

XII. Le tombeau ! Cette porte qui en s'ouvrant de notre côté ne nous laisse rien voir de ce qu'il y a au-delà, cette porte attire mon désir de l'inconnu. Là, je le sens, là ne s'arrête pas la science; c'est le seuil du sanctuaire où se cache l'absolu; c'est l'entrée d'une science nouvelle !

XIII. Savoir c'est avoir, savoir c'est être, savoir c'est vivre ! Croire, espérer, aimer qu'est ce que cela si l'on ne sait ni ce qu'on croit ni ce qu'on espère, ni ce qu'on aime ?

XIV. Si l'objet de la foi n'est pas le postulatum suprême de la science, ce n'est rien.

XV. La science veut la religion parce qu'elle sait que la religion est nécessaire. Elle veut une religion efficace c'est-à-dire créatrice et réalisatrice de la foi. Elle veut une religion hiérarchique parce que la hiérarchie est la loi universelle de la

nature. Elle veut une religion monarchique parce qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu et que la monarchie réglée par les lois est le gouvernement le plus simple, le plus fort et le plus parfait. La science veut donc la religion telle qu'elle est préparée dans l'Église catholique, apostolique, et jusqu'à présent romaine. Les pasteurs ignorants de cette Église ont beau vouloir marcher à reculons, la terre tourne quoi qu'en aient dit les juges de Galilée et elle les emporte en avant.

XVI. Pendant dix-huit siècles et demi, ils se sont déclarés infaillibles, d'une infaillibilité divine, miraculeuse, indéfectible ; et cette puissance que la raison absolue peut seule avoir, ils viennent de l'abdiquer spontanément, librement. Ils ont fait cela dis-je, eux, et non par la révélation; ils ont fait cela, après délibération, discussion et à la majorité des voix comme se font les lois humaines. Maintenant c'est le Pape seul qui est infaillible de leur infaillibilité à eux et non plus celle de Dieu. Le miracle a cessé, la convention disciplinaire lui succède.

N'est-ce pas là cet immense évènement dans l'ordre religieux vers lequel, suivant Joseph de Maistre, nous marchions avec une vitesse accélérée ? Vous voyez bien qu'elle aussi, elle marche cette Église soi-disant retardataire. Vive donc la nouvelle infaillibilité du souverain pontife ! Est-ce que le dogme n'est pas constitué ? Est-ce que les bases de la foi peuvent être remises en question ? Et ne suffit-il pas pour imposer silence aux théologâtres disputeurs de la voix du pasteur suprême ? Vienne un Pape homme de science et de génie et par son infaillibilité personnelle, il pourra régénérer l'Église, supprimer les abus, ôter toute raison d'être au protestantisme, réunir tous les croyants, abolir tous les anathèmes, bénir même les Bouddhistes et les Musulmans, ce qui serait à jamais impossible s'il avait besoin pour cela de l'assentiment d'un concile.

XVII. Tout dogme qui devient nécessaire doit par le fait même de sa nécessité être considéré comme révélé de Dieu puisque Dieu c'est la Providence, puisque la loi religieuse est faite pour l'homme et non l'homme pour cette loi, puisque toute révélation vient de l'inspiration des hommes qui croient et font croire aux autres ce que la piété leur suggère. Car c'est ainsi que la science peut comprendre et expliquer la foi.

XVIII. La tourbe des demi-savants et la vile multitude des ignorants incrédules pensent qu'on détruit la religion par la science. C'est le contraire qui est vrai. La religion tient à l'essence même de l'âme humaine et la vraie science le voit bien. La science ne renverse que les idoles ridicules et encore se garde-t-elle bien de les briser; elle les conserve pour ses collections et ses musées.

XIX. L'art est la fleur de l'arbre de la science. Pa le génie esthétique se conserve le culte de l'idéal de la beauté. Le beau est la splendeur du vrai, a dit Platon, et la science aussi a ses beautés et ses splendeurs. Toute doctrine qui amoindrit l'idéal est une doctrine fausse. Vous voulez combattre mes croyances, montrez m'en de plus grandes et de plus belles. Votre matière travaillée par des forces fatales est épouvantable. Votre univers machine aveugle, est plus laid que

Polyphème qui du moins avait un œil; votre humanité qui s'anéantit éternellement est horrible. Je vois l'être, je vois la lumière, je vois l'ordre, je vois la beauté, je vois que tout cela est vrai et je ne crois pas à vos blasphèmes.

XX. La science de la religion conduit à la synthèse dogmatique, véritable catholique du monde. L'unité des croyances et des symboles apparaîtra alors rayonnante chez tous les peuples et dans tous les âges et la similitude de tous les dogmes des peuples anciens et modernes amènera les savants et les croyants réunis à proclamer la grande orthodoxie humaine. Et il se trouvera un grand pontife universel qui dira : il en est ainsi ! Et toutes les intelligences de l'univers répondront : Amen !

XXI. La fausse science comme la fausse religion a ses superstitions et son fanatisme. Je ne reconnais pas pour des savants ceux qui ont peur des phénomènes lorsqu'il ne peut pas encore les expliquer et qui nient tout ce qu'ils ne comprennent pas. Je ne reconnais pas pour des savants ceux qui n'osent pas parler autrement que les académies officielles. Les sciences occultes sont le protestantisme de cette fausse orthodoxie. Ce sont les sciences excommuniées et non jugées par les usurpateurs d'une fausse infaillibilité.

XXII. L'homme infaillible est celui qui affirme ce qui lui est démontré, admet l'hypothèse nécessaire, examine les hypothèses probables, tolère les hypothèses douteuses et rejette les hypothèses absurdes : celui qui règle sa croyance d'après des lois et non suivant des opinions. Celui qui tire toujours le bien du mal pardonne, console, ne s'irrite jamais et ne désire rien avec emportement. De celui-là on peut dire ce qu'on a dit de Dieu même : il est patient parce qu'il est éternel.

XXIII. La science ne voit que des phénomènes où l'ignorance voit des miracles. Elle étudie les merveilles de la nature et les trouve plus grandes que les prétendus prodiges. Elle reconnaît les lois suprêmes et n'admet point de caprices divins. Elle sait que dans l'univers la matière obéit à la force, la force à la loi et que la loi est immuable comme Dieu.

XXIV. La science ne peut rien enseigner de contraire à la foi. Car si au nom de la foi quelqu'un contredit la démonstration de la science, celui-là n'a point la foi, il a la croyance aveugle et opiniâtre des insensés.

XXV. L'Église ne peut rien décider qui soit contraire à la science et par conséquent à la raison car son jugement alors serait celui d'un tribunal incompétent.

XXVI. Les races humaines se succèdent en se perfectionnant, mais chacune d'elles a son enfance, sa virilité et son déclin comme les empires et comme les hommes. Les races antérieures à la nôtre ont vieilli, se sont énervées et sont mortes; c'est ce qui explique le dogme du péché originel et de la déchéance

adamique. Dieu se manifeste dans la nature, mais il ne nous a jamais parlé que par la bouche des hommes et c'est ce que veut dire dans l'Inde et dans le Christianisme le dogme de l'Incarnation. Il y a solidarité entre les hommes et le riche doit payer pour les pauvres; voilà le dogme de la rédemption. Nous concevons Dieu comme puissance, comme sagesse et comme amour; voilà le dogme de la Trinité. L'homme a son libre arbitre; mais ce libre arbitre est toujours influencé par un attrait. L'attrait du bien est ce qu'on appelle la grâce. L'attrait du mal est la tentation du démon. Ainsi, les mérites de l'homme viennent de Dieu et ses vices d'une faiblesse originelle dont Dieu se fait le répondant. Voilà toute l'économie du salut et les garanties de l'espérance.

XXVII. La foi ne peut juger la science, mais la science juge la foi.

XXVIII. Quand l'Église reviendra à la science et quand la science reviendra à la foi le monde entier sera catholique.

XXIX. La religion de l'avenir ne sera plus le catholicisme, ce sera la catholicité. Adoration universelle de Dieu dans les merveilles de la science; amour de Dieu vivant dans l'humanité et synthèse de lumière expliquant, par la divergence des rayons, les nuances de tous les cultes.

XX. La foi séparée de la science n'a produit et ne pouvait produire que de fausses vertus et de vrais crimes; ce qui sauvera le monde c'est la science justifiant la foi.

XXI. Le matérialisme moderne n'est qu'une représaille passionnée contre la foi qui nie la science. C'est l'absurde négatif opposé à l'absurde affirmatif; il a sa raison d'être et il aura son temps.

XXII. La vérité religieuse ressort de tous les symboles réunis et corrigés ou expliqués l'un par l'autre.

Le célibat du Christ épure les amours de Crisna. La Diane Panthée au triple rang de mamelles explique la maternité de la Vierge. De la communion émane le vrai socialisme; la croix ansée d'Osiris est analogue à la croix du rédempteur. Le paradis de Mahomet est sorti du cantique des cantiques et la notion de Dieu la plus profonde se trouve dans les symboles de Maïmonide.

XXIII. La Bible nous dit que ce qui a perdu l'homme, c'est la science du bien et du mal. En effet, une pareille science s'annule d'elle-même en affirmant simultanément les deux contraires les plus inconciliables que puisse concevoir la pensée humaine. C'est comme si on disait : la science de ce qui est vrai et de ce qui n'est pas, la science de la vérité et de l'erreur. Le néant et l'erreur peuvent-ils être l'objet d'une science ? Existe-il une science de la maladresse et de la sottise ? La science du mal, c'est la création du diable, c'est l'affirmation de l'enfer éternel, c'est la négation de tout ce que peut affirmer la science : c'est l'ignorance érigée en principe, c'est la royauté la mort.

XXIV. Les théologiens et les casuistes sont les Normands du pommier d'Ève et en ont semé les pépins; ils l'ont replanté, greffé et multiplié, ils en récoltent les fruits et en font du cidre qu'ils laissent vieillir dans des barriques à fermer qu'on appelle des in-folio.

XXV. La seule vraie science qui est la science du bien exclut l'ignorance qui fait commettre le mal. Voilà le pommier d'Éden singulièrement émondé.

XXVI. L'ignorance produit la bêtise et la bêtise se transmet de père en fils avec une tradition de préjugés qu'on appelle sottement la loi de nos pères. Voilà le péché originel.

XXVII. Offenser Dieu, c'est se heurter contre la raison suprême. Or, la raison suprême brise sans colère et sans pitié tout ce qui s'oppose à elle, car elle fait la loi et elle est elle-même la loi.

XXVIII. La loi éternelle ne pardonne jamais, il faut l'observer protectrice et conservatrice ou la subir rigoureuse et donnant la mort, non pas à l'être qui ne peut devenir néant, mais au mal qui ne doit pas être.

XXIX. La loi de destruction s'applique seulement au mal; le bien est éternel. La nature porte les imparfaits à s'entre-détruire. La guerre est le résultat équilibrant de l'égoïsme féroce des animaux, des hommes et des nations. Si les méchants détruisent les bons, c'est la faute des bons qui n'ont pas encore su se coaliser pour régner.

XXX. Si, jusqu'à présent dans le monde, les méchants ont paru plus forts que les bons, c'est que les méchants savent faire le mal et que les bons ne savent pas faire le bien.

XXXI. C'est que les méchants observent et agissent tandis que les bons se contentent de croire et de prier. Ce sont des dupes qui se prennent pour des martyres.

XXXII. La vraie religion est inséparable de la vraie science. Il faut savoir croire avec raison.

Chapitre X - L'action

I. L'action est la résultante équilibrée du mouvement dirigé par l'intelligence.

II. Le mouvement est la manifestation de la vie. La vie est la révélation phénoménale de l'esprit.

III. L'esprit, c'est la direction de la force; la force sans direction n'arriverait jamais à l'harmonie créatrice.

IV. L'harmonie, c'est la balance ingénieuse des nombres. C'est la musique de la nature, soit qu'on l'entende, soit qu'on ne l'entende pas.

V. Les sensations sont le résultat des vibrations et les vibrations composent l'harmonie des sons, des impressions et des nuances.

VI. Toute action est une force.

VII. L'action harmonieuse se répète en se multipliant, l'action de dissonance produit une réaction équilibrante.

VIII. Voulez-vous qu'une action violente se produise à droite, agissez violemment à gauche. Ceci dit au figuré.

IX. La création éternelle est l'action de Dieu et de la nature. Or dans la nature tout agit et l'inaction est impossible. Si le nageur se lasse d'agir, le fleuve agit et le submerge.

X. La mort apparente, c'est une action particulière qui cesse et qui disparaît dans l'action universelle.

XI. La mort, c'est l'océan de la vie dans lequel retombent tour à tour les gouttes d'eau devenues plus lourdes que le nuage. Puis le soleil fera relever un nouveau nuage sur la mer et les gouttes d'eau flotteront encore dans le ciel avec leur robe de vapeur.

XII. Devons-nous donc mourir mille fois ? Non ! Pas même une fois ! Car la mort est la chimère des vivants qui ont peur d'elle. La mort n'existe que dans la crainte de la mort et cette crainte, nous l'oublions quand nous voyons que la mort n'est pas. L'Éternité ne se souvient que de la vie.

XIII. Agir contre l'action universelle, c'est vouloir se briser. Agir avec l'action universelle, c'est exercer la puissance divine; ici se trouve suffisamment indiqué le grand arcane de la haute magie.

XIV. Les actions de l'homme modifient l'homme. Nous sommes tous les fils de nos œuvres.

XV. La substance inerte nommée matière est le point d'appui du levier moral; elle repousse et reflète en quelque manière l'action qu'elle subit, elle s'imprègne de la volonté de l'homme et peut devenir par l'influence magnétique, soit un médicament, soit un poison.

XVI. Le vin versé par les sages réjouit et fortifie; le vin des insensés enivre et donne le vertige.

XVII. La matière est ce que les sages veulent qu'elle soit. Ainsi s'explique le mystère de la transsubstantiation.

XVIII. La foi qui transporte les montagnes n'est autre chose que la coalition des volontés actives pour la réalisation d'un rêve ou d'une utopie.

XIX. La volonté collective mise en action donne toujours un résultat proportionnel à la puissance des forces réunies; mais lorsqu'elle agit en faveur d'un rêve, ce qu'elle produit est toujours une réalité contraire à la formule du rêve. L'idéal de la rédemption par le sacrifice a produit l'inquisition, l'idéal de l'émancipation des hommes n'a produit lors de la grande exaltation de ses croyants que le régime de la terreur : parce que les chrétiens et les révolutionnaires idolâtres les uns du sacrifice, les autres de la liberté, croyaient faussement qu'on peut les imposer à ceux qui n'en sont pas capables, et, surtout ne comprenaient pas qu'il n'est de sacrifice véritable sans liberté, ni de liberté véritable sans sacrifices.

XX. Les grandes religions produisent de grands peuples, parce qu'elles forment de grandes forces collectives et inspirent de grandes actions.

XXI. Il n'y a point de héros dans la solitude. Des actes sublimes sont toujours déterminés par l'enthousiasme de plusieurs. Les grands crimes sont également le résultat d'une perversité collective. Le diable, dans l'Écriture, s'appelle légion et le bien triomphant s'appelle le Dieu des armées.

XXII. Le feu de l'enfer, c'est l'activité dévorante du bien qui consume éternellement le mal. Jésus-Christ l'a dit dans un de ces passages de l'évangile que l'église ne peut jamais expliquer au commun des fidèles.

Il parle des réprouvés et il ajoute : « Le feu les salera comme on met du sel sur la tête des victimes. Le sel c'est le bien. S'il venait à perdre sa force, avec quoi le salerait-on ? Conservez le sel en vous-mêmes. »

On donne de ce passage au vulgaire cette explication abominable : que le feu conservera les damnés à l'éternité de leur supplice comme le sel conserve les chairs mortes. Il faut bien faire peur aux imbéciles et aux méchants.

XXIII. Les faibles parlent et n'agissent pas, les forts agissent et se taisent.

XXIV. On a parlé d'une épée dont la poignée est à Rome et dont la pointe se fait sentir partout. Si cette épée existe, celui qui l'a forgé était un habile armurier; tâchez d'en faire une pareille.

XXV. Weishaupt l'a essayé, mais son œuvre n'a jamais été durable, parce que les disciples ne disaient ni la messe, ni le bréviaire, ni le chapelet tous les jours.

XXVI. Qu'un Chrétien cesse de pratiquer il ne croira pas longtemps, mais si un incrédule commence par pratiquer bientôt il croira. Car la volonté ne peut pas longtemps être séparée des actes.

XXVII. La magie et la religion sont une seule et même chose. On appelle religion la magie autorisée et magie une religion prohibée.

XXVIII. La religion et la magie font également des miracles, mais le dieu de l'une est le diable de l'autre et réciproquement.

XXIX. Mettez du blanc sur du noir, le blanc deviendra une splendeur; mettez du noir sur du blanc, le noir deviendra une profondeur. Mêlez ensemble le blanc et le noir, vous obtiendrez une nuance terne et désagréable qu'on appelle le gris.

XXX. Dans le monde divin, il y a les anges blancs et des anges noirs, mais il n'y a pas d'anges gris. Dans le monde intellectuel, il y a l'absolu affirmatif et l'absolu négatif, mais le doute n'existe pas. Dans le monde moral, il y a le bien et le mal, mais il n'y a pas de milieu. Dans le monde de l'action, toute activité est la vie, mais l'inaction est la mort. Jésus accepte le chaud et le froid, mais il vomit ce qui est tiède.

Chapitre XI - La force et ses auxiliaires.

I. Toute force veut une impulsion, nécessite une action et s'appuie sur une résistance.

II. Toute force domine l'inertie, toute inertie subit la force.

III. Toute action répétée détermine la force; la force continue, quelque minime qu'elle soit, triomphe de toute inertie.

IV. Les actes les plus indifférents en apparence, dirigés par une intention et répétés avec persistance font triompher cette intention. C'est pour cela que toutes les grandes religions ont multiplié leurs pratiques et attachent la plus grande importance à ces pratiques. Un coup de pioche asséné par Hercule ne percerait pas la masse d'un rocher, mais une goutte d'eau qui tombe à même place, d'heure en heure, finit par trouser une voûte immense de pierre.

V. Les pratiques superstitieuses sont aussi efficaces que les pratiques religieuses, mais elles représentent plus de danger parce qu'elles ne sont pas réglées par l'autorité légitime.

VI. En faisant régulièrement ce qu'il appelait lui-même ses exercices, St-Ignace a fini par voir distinctement la Vierge dans la caverne de Maurèse, en pratiquant les rites de Taurobole, l'empereur Julien a vu en personnes les dieux de l'ancien

Olympe, et, en s'assujettissant aux cérémonies du grimoire, les sorciers obstinés finissent nécessairement par voir le diable.

VII. Toute force veut une faiblesse, s'exerce sur une faiblesse et triomphe par une faiblesse.

VIII. La plus grande des faiblesses humaines, c'est l'amour, et c'est pour lui que la force humaine a fait ses plus grands miracles.

IX. L'enthousiasme déculpe les forces de l'âme et l'enthousiasme est presque toujours excité par une chimère.

X. Moi qui écris ces lignes, je me sacrifie depuis quarante ans à des travaux ingrats parce que je crois à leur utilité, comme si tout ce que je pense et tout ce que j'écris n'avait pas été pensé et écrit inutilement par d'autres.

XI. Si l'homme n'avait pas un grain de folie, il ne ferait usage de sa raison que pour s'éloigner de toutes les peines et se défier de tous les plaisirs; mais alors il ne vivrait pas, il végéterait enfermé dans sa carapace comme un mollusque.

XII. La plus grande sagesse de l'homme, c'est de bien choisir sa folie.

XIII. Salomon dit : sur toutes les femmes, je n'en ai pas trouvé une. À cela la froide raison répondrait : prenons-les toutes pour ce qu'elles valent. Mais la douce folie d'amour proteste et dit : si nous avons mal choisi, choisissons encore, puis la sagesse ajoute : vivons de nos rêves, n'en mourons pas.

XIV. Il en est de même des religions. Sur toutes, pas une n'est raisonnable, disait Voltaire. Je le crois bien. Est-ce que les femmes sont raisonnables ? La religion est la femme de notre esprit. On ne peut pas être à la fois de toutes les religions et notre âme a besoin d'en pratiquer une.

XV. Alors, si l'on veut un culte efficace il faut être magicien ou catholique, ce qui est au fond la même chose, car la religion catholique c'est la magie régularisée et vulgarisée.

XVI. Quelle est la force qui nous fait désirer une femme ? La passion. Et bien, la religion catholique seule est une religion passionnée. Elle est insensée et par cela même invincible pour la raison, jalouse, exclusive, et pour cela même entraînant. Elle seule fait des miracles et nous fait toucher Dieu !

XVII. Mais la religion et la femme préférée sont comme le sphinx; il faut deviner leur énigme ou périr; il faut les posséder et n'en pas être les esclaves, il faut en comprendre et non en subir les mystères. Il faut s'en rendre maître enfin comme Ulysse s'est rendu maître de Circée ! Qui habit aures audiendi audiat.

XVIII. Pour le sage, les prêtres sont les ministres, c'est-à-dire les serviteurs de la religion; ils n'en sont ni les arbitres ni les maîtres.

XIX. Notre conscience peut avoir besoin d'être éclairée, mais elle ne doit être dirigée que par la raison unie à la foi.

XX. Il faut prendre conseil d'un homme éclairé et désintéressé, d'un homme libre et prudent. Ce qui, vu l'organisation actuelle du clergé ne se trouve guère parmi les prêtres. Quoi de plus insensé lorsqu'on voit mal, que de prendre pour guide un aveugle, uniquement parce qu'il est tonsuré et qu'il porte un surplis blanc sur une robe noire.

XXI. La religion sanctionne le devoir. Mais elle n'est pas plus un devoir que l'amour. Elle est un secours offert à notre faiblesse. Elle est un besoin de l'âme. Elle est un entraînement du cœur ou elle n'est rien.

XXII. Elle peut aller au-delà de la raison mais jamais contre la raison; plus loin que la science mais jamais malgré la science. Autrement elle se détruit elle-même en se prouvant évidemment fausse. Alors, elle n'est plus une auxiliaire de la force, elle devient une maladie de l'esprit et une faiblesse de l'âme.

XXIII. Pour que les contraires s'affirment soit simultanément, soit séparément et alternativement, il faut de toute nécessité qu'ils ne soient pas contradictoires.

XXIV. Quand l'enthousiasme nous emporte plus loin que la raison, il semble nier la raison, mais quand la raison vient à son tour corriger les erreurs de la foi, elle semble repousser la foi. L'une et l'autre cependant nous portent tour à tour dans le progrès, comme dans la marche on s'appuie alternativement sur les deux jambes.

XXV. L'homme qui marche ne s'appuie jamais que sur un pied à la fois. Celui qui pose en même temps les deux pieds à terre ne marche plus. Mais l'erreur de beaucoup d'hommes, c'est de vouloir se servir exclusivement de la raison ou de la foi et de ressembler ainsi à un enfant qui ne voudrait marcher qu'à cloche-pied.

XXVI. Lorsqu'on aime, on ne raisonne pas. Lorsqu'on raisonne, il semble qu'on n'aime pas. Lorsqu'on raisonne après avoir aimé, on comprend pourquoi l'on aimait. Lorsqu'on aime après avoir raisonné, on aime mieux. Voilà la marche du progrès des âmes.

XXVII. Lorsqu'on a un pied sur lequel on ne peut s'appuyer sans tomber, il faut le couper, dit Jésus-Christ. Le remède est violent et Jésus-Christ disait cela sans doute parce que de son temps on n'avait pas encore inventé l'orthopédie. Mais on n'a que trop suivi son conseil et c'est pour cela que l'Église boite du côté de la raison et que la philosophie boite du côté de la foi.

XXVIII. Lier ensemble les deux jambes, ce serait n'en faire qu'une et cela rendrait la marche impossible. Pour que les jambes se prêtent un mutuel secours, il faut qu'elles soient dégagées et absolument libres l'une de l'autre, il en est de même de la raison et de la foi. Imposer des croyances à la raison et demander à la foi des démonstrations scientifiques c'est paralyser l'une par l'autre. Lorsqu'on a une jambe qui gêne l'autre, on est bancal et le grand problème de nos jours c'est de trouver l'orthopédie des âmes. Pour ceux qui ont compris mes livres, j'ai peut-être le droit de dire : Eureka ! Établir que la solution d'un problème est nécessaire, c'est prouver qu'elle est possible, et prouver qu'elle est possible c'est la donner.

XXIX. Concilier la foi avec la raison, c'est croire que le dogme universel sous ses formes diverses, est l'expression progressive des aspirations humaines vers la divinité ; aspirations qui ne sont ni fictives dans leurs sources ni arbitraires dans leurs formes, aspirations qui viennent de dieu comme toutes les forces de la nature. Qu'ainsi le dogme est révélé et se révèle toujours. Mais que les symboles ne sont pas des définitions scientifiques, les allégories des histoires, les sacrements des opérations physiques et que les absurdités évidentes de la forme, devant les appréciations rationnelles, prouvent qu'il faut chercher ailleurs et plus haut les réalités cachées sous ce mystérieux enseignement.

XXX. La conséquence de cette croyance raisonnable, c'est la catholicité universelle, car il n'y a qu'une révélation comme il n'y a qu'un dieu. Les cultes seuls diffèrent comme les symboles et comme les hommes, mais la grâce de Dieu habite aussi bien pour le juste dans la synagogue que dans la mosquée, dans le temple que dans l'église, et l'unité dans la religion, même extérieure, sera tôt ou tard une conséquence de l'unité dans la civilisation. Or personne ne conteste la beauté, la simplicité, la majesté et l'influence profonde sur les âmes du culte catholique jadis romain : c'est donc celui-là qui prévaudra parce qu'il offre à la force du monde de plus puissants auxiliaires. Mais comme le christ son fondateur, il faut qu'il meure sous sa forme humaine, c'est-à-dire temporelle pour ressusciter dans sa puissance spirituelle et divine. I Lictor Expedi Crucem !

Chapitre XII - La paix profonde.

I. Toutes les souffrances de nos âmes viennent de l'égarement de nos désirs et de notre obstination à réaliser des mensonges.

II. Toutes les souffrances de nos cœurs viennent de ce que nous aimons pour recevoir et non pour donner, pour posséder et non pour améliorer, pour absorber et non pour immortaliser.

III. Pour être heureux, il ne faut rien convoiter, rien désirer avec entêtement mais il faut acquiescer à la loi, vouloir le bien et espérer la justice.

IV. Il ne faut s'identifier à rien de ce qui se corrompt; s'attacher à rien de ce qui passe, laisser absorber sa vie par rien de ce qui meurt.

V. Il faut aimer la beauté, la bonté et l'amour qui sont éternels.

VI. Il faut aimer l'amitié dans notre ami, la jeunesse et la grâce dans notre amie. Il faut admirer dans les fleurs le printemps qui les renouvelle et ne pas s'étonner de voir des fleurs qui se flétrissent et des mortels qui changent.

VII. Il faut boire le vin quand il est bon et le jeter quand il est gâté.

VIII. Il ne faut pas pleurer le bel agneau qu'on a mangé.

IX. Il faut donner de bon cœur à celui qui la trouvera, la pièce d'or qu'on a perdu.

X. Si nous voyons mourir l'arbre qui nous avons planté, chauffons-nous avec le bois mort et plantons mieux un autre arbre.

XI. Ne murmurons jamais quand nous avons ce que nous avons choisi.

XII. Quand notre sort n'est pas de notre choix, tirons-en le meilleur parti possible et attendons en travaillant.

XIII. Cherchons le vrai avec simplicité sans nous passionner pour une idée ou pour une croyance.

XIV. Ne disputons jamais contre personne. La dispute, en surexcitant l'amour-propre, produit l'entêtement, ennemi de la vérité et de la paix.

XV. Ne nous indignons jamais, rien ne mérite notre indignation et rien ne nous donne le droit de nous indigner. Les crimes sont des catastrophes et les méchants des malades qu'il faut éviter sans les haïr.

XVI. Ne haïssons personne et n'ayons jamais de ressentiment. Ceux qui nous font du mal ne savent ce qu'ils font, ou ils cèdent à des entraînements qui les rendent plus malheureux que nous.

XVII. Aimons toujours. L'amour est immortel, son objet ne saurait mourir, mais les amours de la terre ne continuent que sur la terre. L'être aimé qui meurt à la vie individuelle, vit encore et plus que jamais dans la vie collective et c'est lui encore que nous aimons dans l'objet d'un nouvel amour.

XVIII. Pauvre mari qui pleure et qui croit que ta femme est morte, elle va revenir, attends-la, elle est allée changer de robe.

XIX. Nous, ce sont les autres, et les autres, c'est encore nous.

XX. Il est très peu d'hommes et de femmes qu'on regrette après vingt ans et qu'on voulut alors ressusciter pour les reprendre.

XXI. De même que très rarement, lorsqu'on a eu dans sa jeunesse une passion malheureuse, on regrette vingt ans après de n'avoir pas épousé la personne qu'on désirait alors avec tant d'ardeur.

XXII. Les éternités de l'amour sexuel sont des éternités de sept à dix ans.

XXIII. Dans l'autre vie tout cela sera oublié et l'on se retrempera dans la fraîcheur d'une vie nouvelle et dans la chaste ignorance du berceau.

XXIV. L'innocence éternelle c'est l'oubli, puisque le souvenir serait presque toujours, ou le chagrin ou le remord.

XXV. Celui-là n'aurait jamais de peines morales qui aurait la puissance d'oublier.

XXVI. Le seul qu'on ne puisse et qu'on ne doit jamais oublier c'est Dieu, puisqu'il est nécessairement et absolument présent à toutes nos existences successives.

XXVII. Et dans tout ce que nous aimons, nous cherchons uniquement un charme qui vient de lui, qui reste en lui et que nous retrouvons toujours.

XXVIII. Il y a, sur les êtres qui nous sont sympathiques, un certain signe que nous reconnaissons comme une signature de famille et dans toutes ces transformations nous retrouvons toujours les nôtres.

XXIX. Mais ce signe peut s'effacer sur tel ou telle et après une révolution d'existence, nous ne nous souvenons pas plus de celui-là ou de celle-là que s'il n'avait jamais existé pour nous.

XXX. Ne regrettons donc jamais personne. Nous retrouverons toujours ceux que nous devons toujours aimer.

XXXI. Jamais de vrais amis ne sont réellement séparés. Dieu remplit toutes les distances et ne laisse pas de vide entre les cœurs.

XXXII. Subissons vaillamment le châtement de nos fautes et n'en rougissons plus quand nous les auront réparés.

XXXIII. Un proverbe vulgaire dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Cela n'est pas vrai. Le ciel est étoilé de bonnes intentions qui ont produit sur la terre des actions maladroites et l'enfer est pavé de mauvaises intentions qui voulaient remplir le ciel de fausses vertus.

XXXIV. Dans l'évangile, le retour au bien est préféré à l'innocence et cela est juste, car la vie est un combat et l'innocence n'est pas une victoire.

XXXV. Dieu donne à chacun dans cette vie un animal à dompter. Les plus favorisés sont ceux qui luttent contre un lion, quelle gloire auront ceux qui n'auront dompté qu'un agneau ?

XXXVI. Ne soyez étranger à rien de ce qui est humain et alternez prudemment l'emploi de vos forces. Si l'étude vous absorbe trop, cherchez des distractions. Tempérez la sagesse par quelques folies volontaires. Si les choses de l'intelligence vous dégoûtent de la vie matérielle, imposez-vous pour pénitence des parties de plaisir et des entretiens réjouis. Mettez comme le bon La Fontaine, dans les plateaux d'une même balance St-Augustin et Rabelais, vous pourrez alors admirer Baruch sans danger pour votre raison.

XXXVII. Salomon a dit que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Jésus a enseigné l'amour de Dieu qui, suivant St-Paul, peut tenir lieu de sagesse et la haute initiation enseigne l'identification de l'homme avec Dieu, qui est la consommation éternelle de la sagesse et de l'amour.

XXXVIII. Paix profonde : mon Frère, dit un Frère de la Rose+Croix lorsqu'il en salut un autre ; et l'autre répond : Emmanuel ! Ce qui veut dire Dieu est avec nous !

XXXIX. Dieu est avec les justes et dans les justes, dans les sages et avec les sages. La religion est l'échelle d'or que Jacob a vu en songe et qui fait communiquer le ciel avec la terre; mais les bronzes, les marabouts, les brames, les fakirs, les rabbins, les ulémas et les moines veulent en faire la tour de Babel qui met la confusion dans les idées, rend les paroles inintelligibles et divise les nations.

C'est le sacerdoce qui est le ver rongeur de l'arbre des croyances universelles. Aussi le Christ s'était-il donné pour mission de détruire le sacerdoce et de le remplacer par le presbytérat, c'est-à-dire par la liberté organisée sous la présidence des anciens.

Le sacerdoce caste, le sacerdoce profession lucrative, le sacerdoce autocrate des consciences, le sacerdoce usurpateur des choses temporelles, voilà ce que le christianisme devait détruire : et voilà ce que les hommes ont effrontément rétabli en Son nom. C'est pour cela que le socialisme a remplacé le christianisme. C'est un nom nouveau représentant la même idée Or, le socialisme accompli sera le Messianisme, mais ce nom inintelligible pour le vulgaire est sacré pour les élus, c'est-à-dire les initiés.

L'exclusivisme religieux c'est la concurrence des boutiques sacerdotales chacun dit : Prenez mon onguent, celui de mes concurrents est un poison.

Marchants d'eau de Cologne, c'est moi qui suis le vrai Jean-Marie Farina. Jésus a vainement essayé de chasser les boutiquiers du temple ; il n'y a pas réussi. Il

les a, un jour très illégalement et très imprudemment dérangés, mais justice a été faite : on a crucifié le perturbateur et l'ordre a été rétabli.

Tant que la religion sera l'occasion d'un commerce quelconque, il n'y aura pas de religion sérieuse. La liberté commerciale est un principe, et cette liberté a, jusqu'à présent, autorisé l'exploitation de la crédulité des imbéciles. Tous ceux qui se font payer pour quelque chose vendent quelque chose, tous ceux qui vendent quelque chose sont des marchands. Le sacerdoce est un commerce, le presbytérat serait une fonction respectable parce qu'elle saurait être rétribuée. Quand St-Paul a dit : il faut que le prêtre vive de l'autel, il a confondu le presbytérat avec le sacerdoce. Le sacerdoce ancien tuait pour manger ; le presbytérat de Jésus-Christ se fait tuer pour que les autres mangent. Tout prêtre qui vit de l'autel mange la chair des pauvres et boit le sang du peuple. Or, Jésus a donné aux pauvres et au peuple sa propre chair à manger et son sang à boire. C'est pour cela que le règne temporel de Rome est fini et que son règne spirituel a dû finir par l'usurpation de la divinité et le ridicule plus insupportable que la mort.

XL. Cependant les magnificences du culte catholique ne doivent pas plus finir que les beautés de la mythologie antique et les splendeurs du Panthéon de Phydias. Marie est immortelle autant que la Vénus Uranie dont l'image trouvée à Milo indique une lyre qui lui manque avec ses deux bras. Retrouvons la lyre de la Vénus éternelle et nous rendrons à l'Église catholique la science de son dogme et les harmonies de son culte.

Postface

J'ai pu juger l'architecture du temple et en admirer l'ensemble parce que je suis sorti du temple. Je suis libre et je vais où je veux aller, mais parce que l'éternel m'a conservé l'usage de ma raison, je ne puis aller ni vers la laideur, ni vers le mensonge. J'aime tout ce qui est, car à mes yeux le mal n'est pas. Je dis la vérité sans chercher les applaudissements et sans redouter les injures. J'ai vécu pauvre et je mourrai pauvre selon le monde et pourtant je sens que je suis riche de vérité, d'indépendance et de raison. J'ai formulé des choses que Moïse et le Christ auraient laissé deviner et je n'en suis pas moins pour cela un homme faible et timide comme un enfant. La vérité ne m'appartient pas; je la donne comme je l'ai reçue; elle a passé dans mon esprit presque sans y laisser de traces et j'aurais préféré souvent, si j'avais pu le faire, un mensonge qui m'eût donné des admirateurs et qui m'eût épargné les luttes les plus terribles de ma vie. Mais il faut que chacun accomplisse sa destinée. Pitié pour celui qui s'enorgueillit de quelque chose. Tout ce qui reste à l'homme de ce qu'il a aimé, c'est la droiture de ses intentions et l'espérance d'une destinée meilleure dans un avenir que nul ne peut prévoir et auquel personne ne peut se soustraire ou échapper.

Eliphas Levi

Ce 20 Décembre 1870

**LES PARADOXES
DE
LA HAUTE SCIENCE**

**dans lesquels les vérités transcendantes
de l'Occultisme sont révélées pour la première fois
dans le but de concilier les progrès futurs de la
science et de la philosophie avec la Religion éternelle.**

**Par Eliphas Levi
Traduit du Manuscrit Français
par un Etudiant en Occultisme
et du texte anglais par
Marie Chauvel de Chauvigny**

PARADOXE I

LA RELIGION, C'EST LA MAGIE SANCTIONNEE

PAR L'AUTORITE

La Magie, c'est la Divinité de l'homme conquise par la science unie à la Foi. Les vrais Mages sont des Hommes Dieux, en vertu de leur union intime avec le Principe Divin. Ils sont sans peur et sans désirs ; ils ne sont dominés par aucun mensonge et ne partagent aucune erreur ; ils aiment sans illusion et souffrent sans impatience, parce qu'ils laissent tout arriver comme il se peut, se reposant dans la quiétude de la pensée éternelle. Ils s'appuient sur la religion, mais la religion ne pèse pas sur eux. La religion est pour eux le Sphinx qui **obéit**, mais qui ne dévore jamais. Ils **savent** ce qu'est la religion, et ils la sentent nécessaire autant qu'éternelle. La religion est un joug imposé aux âmes avilies, dans un intérêt personnel, par la poltronnerie de la peur et la folie de l'espoir. Mais, pour les âmes élevées, la Religion est une force émanant d'une foi extrême née de l'amour de l'Humanité.

La Religion, c'est la poésie collective des grandes âmes ses fictions sont plus vraies que la Vérité, plus vastes que l'Infini, plus durables que l'Eternité. En d'autres termes, elles sont essentiellement paradoxales.

C'est le rêve de l'Infini dans l'Inconnu, du possible dans l'impossible, du défini dans l'indéfinissable, du progrès dans l'immuable, de l'Etre absolu dans le Non-Etre.

C'est le raisonnement ultime de l'Absurde qui s'affirme pour nier le Doute, la science de la Sottise, l'embrassement de la Folie et de la Connaissance. Ce sont les cris de l'aigle qui plane au-dessus des nuages, le rugissement du lion de l'Apocalypse qui a pris des ailes et s'envole ; c'est le mugissement du taureau sous le glaive du sacrificateur, et le gémissement sans fin de l'Humanité au seuil de la tombe.

Pour l'homme, Dieu est et ne peut être que l'idéal de l'homme. En soi Dieu est l'Inconnu, mais, dans sa révélation à la fois divine et humaine, il est l'homme paradoxal, le substanciel sans substance, le personnel sans définition, l'immuable qui se transforme, sans avoir de forme, l'omnipotent luttant sans cesse contre la faiblesse de l'homme, la sérénité qui tonne, la Miséricorde qui damne, la Bonté infinie qui torture, l'Eternité qui périt. C'est la contradiction sans fin, l'abîme du coeur humain, monde au service d'une idole insatiable et terrifiante ; c'est la cruauté de Néron la politique de Tibère buvant le sang de Jésus-Christ (1) ; c'est un Pape-Empereur, ou un Empereur-anti-Pape ; c'est le Roi des Rois, le Pontife des Pontifes, le bourreau des bourreaux, le médecin des médecins, le libérateur des affranchis, le maître inflexible des esclaves.

Partout Dieu est l'idéal de ceux qui l'adorent dans leur ignorance ; il est féroce parmi les sauvages ; enclin à toutes les passions humaines chez les Grecs, despote oriental pour

(1) Idéal occidental du Bien. E.O.

les Juifs, jaloux et intransigeant comme un prêtre du célibat

chez les Ultramontains. Les uns et les autres ont fait de Dieu un personnage qu'ils ont doué de leurs propres caractères distinctifs et de leurs propres défauts. (1)

Tout homme adore le Dieu qu'il s'est créé à lui-même, à sa propre image, ou qu'il a permis à certaines autorités de lui imposer, malgré que celles-ci aient plus ou moins intérêt à maintenir leurs fidèles dans l'ignorance et la faiblesse. Adorer dans la crainte et le tremblement, c'est presque haïr, quoique la crainte masque la haine. Adorer sans peur, **c'est aimer.**

La vraie piété, fondement de toute religion, est l'exaltation de l'amour ; car l'amour élevé au plus haut point n'admet plus la possibilité de la limite ; l'impossible est son

(1) Dans une revue de Wilson - « Chapitres sur l'Evolution » - dans « La Connaissance », 23 février 1883, on lit le passage suivant qui montre comment la science occidentale glisse lentement vers le point occupé durant des milliers d'années par les Occultistes : « De très bonne heure on a vu que la Théorie (de l'évolution) était accréditée par la majorité ; il était déjà admis que l'homme ne pouvait pas, rationnellement, être exclus de la Loi de l'Evolution. Ceux qui lui attribuaient une origine plus noble, au-dessus de la poussière terrestre, furent contristés. Ils s'élevèrent contre une doctrine selon laquelle l'homme, au lieu d'avoir été créé et mis en principe un peu au-dessous des anges, ne s'était en réalité élevé qu'un peu au-dessus des animaux sauvages - au lieu d'avoir été fait à l'image de Dieu, devait plutôt être regardé comme ayant imaginé Dieu à sa propre image. Il est vrai que la nouvelle doctrine présentait l'homme comme *s'étant élevé*, ce qui impliquait l'idée qu'il était apte à s'élever encore plus haut, tandis que l'autre, la doctrine ancienne, le montrait misérablement déchu, après avoir été presque un ange, tout à fait semblable à Dieu, devenu soudain - (à la suite d'une légère tentation offerte par un reptile plutôt suspect) - assez coupable pour mériter la mort, - laquelle ne faisait pas auparavant partie du plan divin - et n'être plus qu'une créature infortunée, trompeuse, pardessus tout désespérément méchante... » Tant et si bien que, somme toute, le nouvel enseignement était plus réjouissant, sans parler des espérances et des craintes d'ordre religieux qui ne font pas partie de notre présent objet. Note du traducteur anglais.

rêve ; le miracle devient pour lui la réalité. A quoi bon une religion qui ne donnerait pas l'Infini ? Qu'est-ce que le Protestantisme avec son sacrement sans réalité ? (1) - C'est triste comme un flambeau éteint, comme une église en ruines !

Comment le pain consacré par la parole peut-il représenter Jésus-Christ s'il n'est pas J. C. lui-même ? Quelle folie si le Christ n'est pas la divinité ? Quel culte étrange ce serait, en vérité, de mâcher une bouchée de pain, pour qui, hélas ! ne peut sentir le miracle nécessaire. On peut aimer jusqu'à la mort, jusqu'à l'oubli de soi-même, jusqu'à la folie... un être humain, mais peut-on l'immortaliser, le diviniser par la Foi, en le faisant divin et, en s'immortalisant soi-même avec lui ? Peut-on se l'incorporer, le manger... et sentir qu'il est plus que jamais vivant, qu'il vit en nous et hors de nous, qu'il nous absorbe comme nous l'absorbons par notre communion avec son être immense et son éternel amour ? Hélas ! nous sentons qu'il n'est ni grand, ni éternel ! Pourquoi donc n'est-il pas Dieu ? Pourquoi ? Parce que Dieu seul est Dieu. Et c'est ainsi qu'il vient à nous sous les espèces et apparences du pain ! Nous le voyons, nous le touchons, nous le gouttons, nous le mangeons !... et son Eternité frissonne au-dedans de notre chair mortelle. Le sang qui afflue à notre cœur est Son sang. Notre sein se soulève et c'est Lui qui respire. Ah ! ces Protestants avec leur bouché' de pain et leur gorgée de vin, quel beau Sacrement n'ont-ils pas là ! - Certes, le poète énamouré d'idéal sourit à une réalité ridicule, mais le croyant fanatique s'exaspère. La raison nous dit de plaindre les protestants. « Non » réplique la Foi furieuse « Il faut les punir ! le Dieu que je

(1) C'est-à-dire dans lequel le pain et le vin ne sont pas supposés être *réellement* transformés en la chair et le sang du Christ, tel que cela est enseigné dans l'Eglise Romaine.

Note du traducteur anglais. *sens en moi s'irrite et les*

condamne à l'Enfer ; pourquoi les sauverais-je du bûcher ? » - Arrière, misérable assassin ! Crois-tu donc que Dieu se fit homme pour que l'homme se transformât en Tigre ? Tu crois avoir conçu avec un amour infini, et vois tu génères la haine. Tu as pensé te nourrir du Ciel, et tu vomis l'Enfer. Tu as mangé la chair du Christ, non pas comme un Chrétien, mais comme un cannibale. Communiant sacrilège, tais-toi et purifie ta bouche, car tes lèvres sont dégoûtantes de sang.

Il est évident que la religion ne doit pas être tenue pour responsable des crimes commis en son nom par la politique des époques barbares. Bien des hérétiques ont été en même temps des agents de sédition et des conspirateurs. Le massacre de la St Barthélémi fut, au demeurant, une ruse de guerre cruelle dont la perfidie s'explique peut-être par la nécessité de faire avorter un complot non moins perfide. C'est d'ailleurs ainsi que la Reine-Mère et Charles IX tentèrent de justifier leur acte. Ce qui est certain, c'est que, durant cette période, les deux partis en présence étaient capables de tout forfait. Par contre, qui pourrait jamais justifier l'Inquisition ? - « Dieu s'est fait homme » - peut-on répondre - et « cette grande parole a été comprise par Pie V en un sens terrible, et par St Vincent de Paul en un sens adorable ». - Oui - mais est-ce que vraiment Dieu se serait repenti d'avoir fait l'homme, tel que l'affirme la Bible ? Cruelle exagération de l'iniquité humaine ! On la suppose si énorme qu'elle a pu faire douter Dieu un instant de son oeuvre. L'homme va jusqu'à se diviniser même dans ses crimes et dans ses rêves d'opposition à l'Eternel. C'est l'irréductible révolte des damnés, et par suite, la haine cruellement impuissante d'un Dieu à jamais incapable de pardon. Eh bien, même cela est sublime dans son horreur, et le dogme catholique reste admirable même dans ses plus formidables profondeurs, pour les âmes qui en comprennent la poésie sans tomber victimes de ses séductions et de ses pré-

ventions. - « **Dieu semble se repentir d'avoir fait l'homme, parce que, de temps à autre, l'homme se repent d'avoir fait un Dieu** ». - Les fictions divines se succèdent l'une l'autre comme les époques. Jupiter détrône Saturne, et le Jésus-Christ des Papes règne à la place du Jéhovah des Juifs. Le Jésus de St Dominique n'en est pas moins le Fils du Dieu cruel de Moïse. Mais les Bêtes féroces de Daniel et de l'Apocalypse doivent nécessairement disparaître pour faire place à la Colombe et à l'Agneau. Dieu ne sera vraiment « fait homme » que lorsqu'il aura porté tous les hommes à être aussi bons qu'un Dieu devrait l'être. (1)

Le génie de l'homme en se développant au cours des temps, déroule le tableau généalogique des Dieux. C'est dans le génie de l'homme que l'éternel « ancien des jours » engendre un fils appelé à succéder à son père ; c'est dans ce génie que procède, de Père en Fils, l'esprit d'intelligence qui expliquera les doubles mystères. Est-ce que la Trinité ne sort pas des entrailles mêmes de l'Humanité ? L'homme ne lis, sent-il pas éternelle en trois personnes - le Père, la Mère, l'Enfant ? Et dans la Trinité humaine, le fils n'est-il pas aussi ancien que le père, puisque le père, lui aussi, est fils ! La femme n'est elle pas l'immaculée conception de la Nature et de l'Amour, et cette conception n'est-elle pas sans tâche ? Car le péché d'amour s'efface là où commence la maternité. Il y a une virginité dans la sainteté de la mère, et, puisque Dieu s'est fait homme, c'est-à-dire puisque Dieu a cessé de vivre **pour nous**, qu'il se personnifie réellement,

(1) Ce qui revient à dire, lorsque les hommes de la 7^e ronde entreront en scène. A ce moment là seulement il y aura vraiment un Dieu pour les fils de l'homme. E.O.

« Pour les fils de l'homme » - Oui, c'est-à-dire un Dieu reconnaissable et compréhensible pour les intellects limités et contingents ; mais cela est tout différent de l'affirmation qu'il *n'y a pas de Dieu*, ce qui paraît le point de vue auquel se place E.O. dans ce qui précède. Note du traducteur anglais.

dans l'Humanité, ne pense, n'aime, ne parle qu'en elle, la

Femme idéale, la Femme-type, **la Femme collective est vraiment la Mère de Dieu.** (1)

Il y a rédemption - c'est-à-dire solidarité parmi les hommes les bons souffrent pour les méchants, et les justes paient les dettes des pécheurs (2). Ainsi tout est vrai dans les dogmes de la religion dès qu'on possède la clef de l'énigme. **Le Catholicisme est le sphinx des temps modernes. Placez-vous sous ses pattes, sans deviner ses énigmes, il vous dévorera ; devinez-les sans vous rendre maître de lui, ou ne les devinez qu'à demi, et, comme Œdipe, vous êtes voué au malheur et à un aveuglement volontaire.**

(1) La femme prise collectivement est sans doute la *Mère de Dieu - Humanité* ; mais Eliphas Lévi n'a-t-il point d'autre Dieu ? - Non, mais il a un ennemi - Rome. E.L. était un athée doublé d'un poète, c'était aussi un diplomate ; il cherche à conquérir et non à effaroucher son public, E.O.

Il n'est pas du tout prouvé qu'El. ait été un athée, Il me paraît au contraire certain qu'il ne l'était pas. Il n'a pas prétendu dire dans cette phrase qu'il n'y a *point de Dieu* (assertion qui impliquerait de sa part une prétention ridicule d'omniscience) - mais simplement que, pour la compréhension vague et étroite de l'homme ordinaire et même d'intelligences assez évoluées quoiqu'encore limitées, Dieu ne se manifeste que dans la nature et l'Humanité. Dire que l'absolu et l'infini sont en dehors du plan le plus élevé auquel tout intellect limité et contingent puisse atteindre, et que, par suite, nous devons nous contenter d'avoir affaire aux lois et aux manifestations de l'Univers contingent, plus ou moins à notre portée ou à celle de nos prédécesseurs plus évolués que nous, c'est une chose ; mais affirmer qu'il n'y a *ni* pouvoir, ni intelligence en dehors de la sphère de notre connaissance possible des sources de ces lois et manifestations, *pas de Dieu*, en un mot, c'est une autre chose à laquelle, selon moi, ni Eliphas Lévi ni aucun autre occultiste de son école, ne se serait jamais hasardé. (Note du Traducteur anglais).

(2) Mais cela n'est pas vraiment le cas, quoique cela puisse le paraître souvent à un observateur superficiel. Bien au contraire, chacun en particulier et tous en général, nous payons inévitablement nos dettes jusqu'au dernier sou (y compris celles contractées au cours de nos précédentes existences) et nous les acquittons, soit dans cette vie-ci, ou dans les vies futures. Note du traducteur anglais,

Un catholique intelligent ne doit pas se retirer de son Eglise ; il doit y rester (1), sage parmi les ignorants, libre parmi les esclaves, pour éclairer les premiers et affranchir les derniers. Car, je le répète une fois de plus, il n'y a pas de vraie religion hors du giron de la Catholicité. (2)

La raison d'une religion est d'être irrationnelle ! La nature est d'être surnaturelle. Dieu est supersubstantiel.

L'espace et la substance universelle sont l'Infini dans lequel Dieu réside, car Il est la connaissance et la Puissance de l'Infini (3). L'Infini, c'est l'absurdité inévitable qui s'impose à la science. Dieu est l'explication paradoxale de l'absurde qui s'impose à la Foi.

La Science et la Foi pourraient et devraient se contrebalancer l'une l'autre, en vue de produire l'équilibre. Elles ne peuvent jamais s'amalgamer.

Le Père éternel est Juif ; le Dieu de Bonté est Chrétien. La divinité de Jésus-Christ, le Pape et le Diable sont catholiques ; mais la Charité qui est catholique aussi et, en quelque sorte prééminente, supprimera le Diable et convertira les idolâtres de la Papauté. Le péché originel est juif ; le pardon est Chrétien ; les Sacrements sont Catholiques. Le fanatisme est d'origine juive ; le bon-sens est chrétien ; la simplicité et l'intelligence sont catholiques ; la folie prétentieuse est protestante ; mais M. Prudhomme est protestant et qui pis est Fr.' M.'. alors que Don Juan, Vol-

(1) Et c'est pourquoi Eliphaz Lévi s'en retira. Sans doute par amour du paradoxe ? E.O.

(2) Pur jeu de mots : *Catholique* signifie *Universel*.

(3) Notre doctrine : l'Espace et l'Universel *Swabharat* (Matière). La Force y est incluse ; elle se manifeste sous la forme de cette Trinité, un Dieu pour les ignorants et les aveugles. E.O.

taire, le premier Napoléon, Veuillot, Polichinelle, Pierrot et

Arlequin sont Catholiques.

La philosophie est ou athée ou chrétienne ; la poésie est catholique ; la sécheresse égoïste et mercantile est protestante.

C'est pourquoi la France est voltairienne tout en restant catholique, tandis que les Anglais, les Prussiens et MXXX sont Protestants.

« Oui, Messieurs de la Hiérarchie Ecclésiastique » - dit le catholique Galilée - « La terre est immobile - si tel est votre bon plaisir ; c'est le soleil qui tourne. J'en dirai plus encore, si vous le désirez ; je dirai que la terre est plate, et le firmament fait de cristal. Dieu veuille que vos crânes soient formés de la même matière ; cela permettrait à un père de lumière de pénétrer jusqu'à vos respectables cervelles ! Vous êtes l'autorité devant qui la Science doit s'incliner ; elle peut même aller jusqu'à vous saluer chaque fois qu'elle vous rencontre, car c'est elle qui demeure, et c'est vous qui passez. Vos successeurs seront sans doute forcés à leur tour de s'incliner devant elle et de vivre en paix avec elle ». Rabelais, ni moins savant ni moins bon catholique que Galilée, écrivit la phrase suivante dans le Prologue du 4e livre de son « Gargantua » « Si dans ma vie, mes écrits, mes discours - plus encore, dans mes pensées - je découvrais la moindre trace d'hérésie, j'entasserais, de mes propres mains du bois sec, et y mettrais le feu pour être brûlé moi-même sur le bûcher ». Voyez-vous ici Rabelais, devenu Inquisiteur, se brûlant lui-même, Rabelais incriminé d'hérésie.

Cela rappelle Dieu, **ordonnant la mort de Dieu afin d'apaiser Dieu**. C'est inexplicable - comme tout mystère doit l'être - mais ce n'en est que plus essentiellement catholique.

Rien n'excite plus l'imagination que le mystère, et, une fois l'imagination excitée, elle électrise et multiplie la Volonté au décuple. Les Sages sont appelés à gouverner le monde ; mais en attendant, ce sont les fous qui le bouleversent et le métamorphosent.

C'est pourquoi la Folie est considérée comme d'essence divine par les peuples orientaux. L'homme de génie est en réalité un fou aux yeux du vulgaire. Par le fait, il y a peut-être réellement en lui quelque grain de folie puisque, très souvent, il dédaigne le sens commun pour obéir au sens sublime.

Moïse rêve de la Terre Promise, et se fait suivre à travers le désert par une horde de bergers et d'esclaves qui murmurent, se révoltent, s'entre-tuent et meurent de fatigue et de faim, durant quarante ans. Moïse n'atteindra jamais la Palestine ; il mourra, perdu sur la montagne ; mais sa pensée aura plané aux cieux et il aura doté le monde d'un Dieu unique et d'un code universel. De l'ombre de Moïse dont le corps sera resté sans sépulture sortira la gloire incommensurable de Jéhovah. Il a créé un Peuple et a commencé un Livre ; un Peuple bravement médiocre en sa ténacité : un peuple à la fois superbe et servile ; un livre plein d'ombre et de lumière, de grandeur et d'absurdité, surhumain par tous ses côtés. Ce peuple et ce livre résisteront à toute force, à toute science, à toutes les combinaisons politiques, à toutes les critiques des nations, dans la suite des siècles qui se succéderont. C'est de ce Livre que la civilisation tirera son culte ; de ce peuple que les Rois emprunteront leurs trésors... Et qui donc osera, maintenant juger l'Homme de la Mer Rouge et du Mont Horeb ? Quel philosophe rationaliste peut penser que ce fut une Sage ; mais qui donc parmi ceux capables d'apprécier ce qui est grand, oserait l'appeler un Fou ? Parlerons-nous maintenant de Jésus-Christ ? Ici nous nous inclinons bien bas devant celui

24 que la moitié des mortels adorent. Quel grand Hiérophante, quel oracle ancien, aurait jamais pu prévoir ce

Dieu ? Quel astrologue ou quel devin pourrait avoir conçu l'idée de dire à l'empereur Tibère : « A l'heure présente, un Juif de Galilée, proscrit par son propre peuple, renié par ses amis, condamné par l'un de nos Préfets, meurt dans la torture. Après sa mort, il détrônera les Césars, et ceux qui prendront la succession de son inconcevable dynastie régneront dans Rome à votre place. Tous les Dieux de l'Empire et du Monde entier tomberont devant son image ; l'instrument de son supplice deviendra le symbole du salut ». - Quelle folie serait le Christianisme s'il n'était pas surhumain ! - Quelle Foi terrible - celle de Jésus-Christ - s'il n'était pas Dieu ! (1) Concevez-vous une maladie mentale, assez contagieuse pour propager son délire dans presque toute l'Humanité à travers une longue suite de siècles ? Quel déluge de sang n'a pas fait couler celui qui a aboli les sacrifices sanglants ! Quelles haines implacables, quelles vengeances atroces, quelles guerres, quels massacres, n'ont pas été excités au nom de Celui qui prêchait le pardon ! Mais Jésus-Christ était plus qu'un homme, il était une idée ; plus qu'une idée, un principe. « Je suis un Principe » disait-il de lui-même.

Dieu s'est fait homme, et ainsi le culte de l'Humanité est proclamé par toute la Terre. - « Emmanuel, Dieu est en nous !, disaient, en s'embrassant, les Frères de la Rose-Croix, initiés aux mystères de l'Homme-Dieu ». (2)

Sûrement le Fils de l'Homme est en même temps l'uni-

(1) « Maintenant la Vierge revient et avec elle l'âge d'or ; maintenant un rejeton nouveau nous est envoyé du ciel. O I Chaste Lucina, rend grâce à l'enfant qui vient de naître, car le Serpent mourra » (4^e Eglogue de Virgile) Virgile mourut le 22 7bre 19 a.J.C. Etait-il un prophète ? E.O.

(2) « L'Homme est Dieu et Fils de Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu que l'Homme » (serment des Rosicruciens) E.O.

que et multiple Fils de Dieu (1) - « Vous êtes un avec moi, comme mon Père et moi sommes Un. Celui qui vous entend m'entend, et celui qui me voit, voit mon Père » - dit le maître à ses disciples. - Triomphe et miracle ! Dieu n'est plus inconnu aux hommes, parce que l'homme tonnait l'homme. Dieu ne nous est plus invisible quand nous voyons notre prochain. Il est le bienfaiteur qui nous vient en aide, et le pauvre homme que nous assistons ; Il est le malade qui souffre et le médecin qui guérit ; Il est celui qui pleure, et l'ami, et la Femme ! Oh, combien le Christianisme l'a relevée ! Quelle assumption glorieuse est la sienne ! La Femme, c'est la mère de Dieu puisque Dieu s'est fait homme ! - Vierge, nous pouvons l'aimer avec toutes nos aspirations vers l'Infini ; Mère, ce n'est plus assez de l'aimer, nous devons l'adorer comme on adore la grâce de la Providence. La Loi du pardon est sur ses lèvres ; elle est la paix et la miséricorde, la Nature et la Vie. Elle est la soumission dans la Liberté, et la Liberté qui obéit. Elle est tout ce que nous avons le devoir d'aimer. Récitez en son honneur les litanies de la Vierge-Mère : « Je vous salue Porte du Ciel, Tour d'Ivoire, sanctuaire d'or, rose mystérieuse, vase sacré de dévotion, vase d'honneur, vase admirable, calice d'amour, coupe des Saints Désirs, étoile du matin, arche d'alliance,... (2) Oh ! Quels cris d'amour poussent vers Toi, sans les comprendre, ces martyrs, condamnés volontaires à l'éternel veuvage ! Oh ! Soupçons désespérés de tous ces Tantales assoiffés d'un breuvage qui toujours se dérobe, affamés de fruits interdits à leurs lèvres ! Rêveurs sublimes, ils renoncent à la Femme pour gagner le Ciel, comme si le Ciel était quelque chose sans la Femme, comme si la Femme n'était pas la Reine du Ciel ! « Oh ! péché

(1) « Humanité - fille de l'Eternité » E.O.

(2) Comparez ces expressions tirées des litanies de l'Eglise Catholique Romaine aux flatteries sexuelles adressées à l'idole de Purga (la Yoni) par les dévots Hindous, et aux litanies des Vallabacharyas adressées au Dieu de l'Amour. B.O.

d'Adam ! heureux péché ! » - comme chante l'Eglise dans sa liturgie - « heureux péché qui a mérité d'avoir Dieu lui-même pour son Rédempteur ! Oh ! péché d'Adam, péché vraiment inévitable ! » . C'est ainsi que s'exhalent dans les chants sacrés les secrets intimes du sanctuaire ; mais ceux-là mêmes qui redisent ces mots mystérieux n'en saisissent pas le vrai sens dans leur coeur qui se consume peut-être sous les cendres, ils s'accusent d'un désir - comme si ce désir était une honte - et d'un regret comme si ce regret était une infidélité ! Donc la Religion est l'exaltation de l'homme et l'assomption de la Femme, La compréhension de la Religion est l'émancipation de l'esprit, et la Bible des Hiérophantes est la Bible de la Liberté. Croire sans savoir c'est de la faiblesse ; croire parce qu'on sait, c'est de la puissance.

PARADOXE II

LIBERTE ET SOUMISSION A LA LOI

« Là où est l'Esprit de Dieu est la Liberté » dit l'Écriture Sainte. « Vous possédez la Liberté, et la Liberté vous rendra libres » dit Jésus Christ.

« Nous devrions nous affranchir de l'esclavage de la lettre, pour être libres par l'esprit » dit le Grand Apôtre (1) et, plus loin, il ajoute : « Vous avez été achetés à un grand »,

(1) Dans la philosophie hébraïque, la Divinité est mi-partie mâle et femelle. Le corps de l'homme est fait de trois couples d'époux, savoir les 2' et 3', 4' et 5', 6' et 7' Principes. Irénée parle de Bithos et de Sigée - Mental et Aletheia - chacun d'eux mâle et femelle, c'est-à-dire hermaphrodites. Les trois couples de principes sont considérés comme n'étant que trois, et cela nous donne la Trinité. La Kabbale juive présente Macroprosopus comme son conjoint et le microprosopus comme son « *uxor* » (Liber mysteri 1.35.38). On appelle ceux qui sont oints « mâle et femelle » - dit Cyrille de Jérusalem, VI et XI - Le Fils a Pneuma pour épouse.

Chiant Eliphas Lévi parle du Christ et de son Eglise, il entend la monade et son véhicule - les 7' et 6' principes. Les plus anciens Livres Egyptiens donnent le premier quaternaire monote (Troarche, Proanostenos, mystérieux et qu'on ne doit pas nommer, dit Irénée) « et Henotes, pouvoir qui existe en union avec le Seigneur Ferho, la vie

« La Loi a été faite pour l'homme et non l'homme pour la Loi » a dit encore le Divin Maître, La Liberté est le but de l'existence humaine ; ce n'est que dans la Liberté que le droit et le devoir de l'homme se concilient ; c'est en cela que consistent sa personnalité et son autonomie. Cela seul peut le rendre apte à l'immortalité, et digne de la posséder.

L'oeuvre de la Vie est de nous affranchir de l'esclavage des passions, de la tyrannie des Préjugés, des erreurs de l'ignorance, des angoisses de la crainte, et des anxiétés du désir.

C'est la question d'être ou de ne pas être. L'homme libre seulement est un homme ; les esclaves ne sont que des animaux ou des enfants.

inconnue, sans forme, inconsciente » du Codex Nazaréen, Ces Monotes et Hénotes étant *l'Un, émanés* et non *produits*, mais émanant à leur tour, inconsciemment, un *commencement* (arche comme il est dit) avant toutes choses intelligibles, créées et invisibles, laquelle Arche est la *monade* (qui procède de l'Un). Dans l'ouest, la philosophie des Mages se rendit tout d'abord célèbre sous le nom de « sagesse orientale ». Simon le Mage enseigne la Doctrine du Père, du Fils et de l'Esprit saint (femelle) ; il dit que la Trinité est apparue chez les Juifs comme Fils, chez les Samaritains comme Père, et aux autres nations comme Saint Esprit. La Trinité chrétienne a été tirée en substance des Nazaréens Kabbalistes qui vivaient des siècles avant que ne parut le Christ occidental, et auxquels Jeshu (le Jésus de Lud. 130 ans avant l'ère chrétienne) appartenait au temps d'Alexandre Jannaeus. (Cet Alexandre Jannaeus est généralement indiqué comme ayant régné de 106 ou 104 A.J., jusqu'en 79 A.J.) - note du traducteur anglais - La vie a édifié la maison (le corps) dans laquelle nous résidons maintenant ; les sept planètes qui y demeurent ne monteront pas toutes dans la terre de lumière ». Codex nazaréen II. 35. Oui, les Chaldéens appellent Dieu « Sao », « Sabaoth », « Celui qui est au-dessus des sept orbis (cercles) », « le Démiurge ». Lydus de Mens IV.38.74. Les sept cercles sont les sept principes, les trois couples avec leur maison de chair.

« Lueur du Soleil qui a irradié la Lumière la plus splendide devant *Thèbes aux sept portes*, tu as enfin resplendi, ô oeil du Jour d'Or ! » « Antigone » de Sophocle. E.O.

St Augustin résuma toute la Loi en cette belle phrase :

« Aimez et faites ce que vous désirez » (1). L'homme libre ne peut désirer que ce qui est bien, car tous les méchants sont des esclaves.

Suivant l'esprit de nos symboles (catholiques), la liberté de l'homme est le Grand oeuvre de Dieu ; c'est pour cela qu'il permet qu'un enfer se creuse, et que l'ombre hideuse du Démon se dresse jusqu'au Ciel même. C'est pour cela qu'Il préfère les souffrances de l'Humanité maudite à la royale quiétude de la Divinité. Dieu aspire à la Croix du mal-facteur et veut conquérir par la souffrance le droit de pardonner à la rébellion, afin de n'être pas un despote qui abuse de son omnipotence. La femme a été audacieuse ; elle a désiré savoir ; l'homme a été sublime : il a osé aimer ; et Dieu qui les châtie, tout en les admirant, semble être devenu jaloux de la patience de ses enfants.

Tout cela est une révélation, à la fois poétique et ésotérique. Tout cela est né de l'esprit et du coeur de l'homme. Quand l'homme veut être libre, c'est qu'il sent sa haute dignité. L'éternel vautour peut se repaître du foie de Prométhée, le grand courage de supplicié n'en grandit et n'en renait pas moins avec chaque tentative nouvelle. Jupiter se venge, mais il a peur ; et Celui qui donnera tout le sang de son coeur pour guérir les plaies de Prométhée et venir souffrir à sa place, celui-là détrônera Jupiter et se montrera plus Dieu que lui.

Emancipation, Liberté, tel est le mot final des symboles. Jésus descendit aux enfers pour tirer l'esclavage de la Mort, et, en remontant vers la Lumière, il traîna à sa suite la captivité esclave.

(1) Mais il ajouta : « pourvu que vous ne fassiez rien de contraire aux commandements de l'Eglise ». Note E.O.

Un jour viendra où la mort seule mourra. Seules les malédictions seront damnées, et, par l'esprit de Lumière qui veut que tous les hommes soient sauvés, tous arriveront à la connaissance de la Vérité. Dieu, après avoir rendu tous les êtres humains responsables en masse de la faute d'un seul, peut bien leur pardonner à tous en vertu des mérites d'un seul. Dieu fera triompher le Bien, et le Mal sera détruit. Le temps viendra où l'on comprendra qu'il ne peut y avoir de vraie religion sans Liberté, ni la vraie Liberté sans Religion. Mais à l'heure présente la Religion et la Liberté semblent s'exclure mutuellement, et lutter l'une contre l'autre. De même que la Religion, la Liberté a ses martyrs, et elle se lèvera contre l'autorité tant que l'Eglise niera les droits de la Liberté. « Devons-nous concéder aux hommes la liberté de conscience ? » demandèrent nos Docteurs à l'Eglise, et Rome répondit par la négation. Cela signifie simplement que l'Eglise ne renonce pas à la Direction de ceux qui l'écoutent. La Liberté ne se donne pas ; il faut s'en saisir ; ou plutôt c'est la Nature qui nous l'octroie au moyen de la Science. Demander si l'on doit accorder la liberté de conscience aux hommes - aux vrais hommes - c'est comme si l'on demandait : « Doit-on leur reconnaître une tête et un coeur ? » - Est-ce que Galilée ne savait pas que la Terre tourne - même après qu'il eût rétracté ses savantes démonstrations ! - Est-ce que la civilisation retournera en arrière parce qu'il y a un Syllabus ? - Si le Pape nous défendait de marcher en avant, nous saluerions le Pape et continuerions toujours notre route. Si le Saint Père désire se faire entendre de nous, qu'il se mette lui-même en marche à son tour. Il est grand temps cille le Pasteur se lève quand son troupeau s'en va. Ecoutez ! Quelqu'un dira : « Votre titre de catholique ne vous permet pas de parler ainsi » - Soit. **Si** l'autorité légitime m'impose le silence, je fermerai la bouche, mais... la Terre tourne !

La conscience est inviolable parce qu'elle est divine ; c'est en vérité la seule chose qui soit essentiellement et abso-

lument libre dans l'homme. En dehors de la conscience, où trouverait-on la réalisation intégrale de cet idéal - la Liberté ?

Dès le berceau, l'homme est assujéti au joug des nécessités tyranniques, et, bon gré mal gré, sa vie durant, il est obligé de porter cette lourde chaîne d'obligations multiples que la Société et la Nature prennent à tâche mutuellement de lui imposer. La Vérité et la Justice sont des maîtresses austères. L'Amour est un despote souvent cruel. Pour qui n'est pas riche, il y a les nécessités journalières de l'existence : il n'y a pas d'alternative entre le joug du travail et l'Ergastule de la misère. Ceux qu'on dit les Maîtres et les Heureux de ce monde ont d'autres ennemis et d'autres chaînes. Cela est si vrai qu'Alexandre le Grand en vint jusqu'à envier le cynisme - demi-folie et demi-indifférence - de Diogène. Mais Diogène comme Alexandre n'étaient que les deux extrêmes de la vanité paradoxale ; tous les deux, esclaves de leur orgueil, n'étaient pas des hommes libres. La Liberté, c'est la pleine jouissance de tous les droits qui ne contrarient pas un devoir. C'est par l'accomplissement du devoir que les droits sont acquis et sauvegardés. L'homme a le droit de faire son devoir parce qu'il est forcé de sauvegarder ses droits. L'abnégation de soi-même n'est que le devoir porté jusqu'au sublime, et c'est en même temps le plus sublime de tous les droits. Un homme peut se dévouer à un autre homme, mais cela ne veut pas dire qu'il s'en rend esclave ; il peut engager sa liberté, mais il ne peut pas l'aliéner sans commettre une sorte de suicide moral. Un homme peut vouer sa vie au triomphe d'une idée, mais ce tout en se réservant le droit à l'expansion mentale et au dévouement à un autre objet s'il en jugeait un plus digne. **Le voeu perpétuel est l'affirmation de l'absolu dans le relatif, de la connaissance dans l'ignorance, de l'Immuable dans le transitoire, de la contradiction en toutes choses.** C'est donc un engagement nul et non avénu en soi, parce qu'il est témé-

raire et absurde : s'en repentir et s'en dégager - quant on s'est rendu compte de sa folie - c'est plus qu'un droit, c'est un devoir.

Il est vrai que l'Eglise dont les décisions en matière de Foi font autorité et doivent être respectées par tous les Catholiques, approuve les voeux perpétuels ; mais c'est seulement lorsqu'ils résultent d'une grâce surnaturelle. (1) De tels voeux sont nuls par devant la Nature mais dans l'ordre surnaturel ils sont sacrés et inviolables. (2)

Le mariage, lui aussi, est un engagement perpétuel que la nature ne ratifie pas toujours. Il suit de là tout à la fois les justes mais inutiles sévérités de la morale, et la dépravation des moeurs. De là naît le perpétuel contraste des larmes et du sang de la tragédie conjugale, et l'interminable gaieté des romans et des comédies. Moïse est terrible quand il descend du Sinaï le front orné de cornes... Mais pourquoi des cornes ? - « Parce qu'il était marié » - pourrait répondre, sans rougir, quelque loustic facétieux (3) et « parce que, durant 40 nuits, il avait déserté la couche conjugale ». Les vieilles plaisanteries ne respectent rien.

Les deux plus grands libres penseurs que le monde a produits ont été Rabelais et La Fontaine, maîtres passés en l'art des gauloises et, au demeurant, excellents catholiques, exempts de tout soupçon d'hérésie. Rabelais avait

(1) Ou d'un désir irrésistible d'acquérir un pouvoir surnaturel. Pour commander à la Nature, il est nécessaire d'être positif, elle n'obéit pas aux magnétismes mixtes. E.O.

(2) C'est vrai. E.O.

(3) Reconnaissez un Français à ce trait. Le Français est cynique et fait de l'esprit même au milieu de la discussion la plus ardue en philosophie ésotérique. La France a pu avoir quelques alchimistes de renom ; elle n'a jamais eu un *seul* vrai adepte. E.O.

tolérer par le Pape. La Fontaine était marié et ne vivait pas avec sa femme ; mais quels magiciens du style étaient ces hommes ! Quels apôtres de la pure et franche Vérité ! L'oeuvre de Rabelais est, pour autant dire, la Bible du bon-sens et de l'indifectible gaieté ; celle de La Fontaine est l'Evangile de la nature. Rabelais disait la messe, et si La Fontaine avait vécu à son époque, il n'aurait assurément pas manqué d'y assister en lisant les prophéties de Baruch.

On doit faire ce qu'on veut, quand on veut faire ce qu'on doit. Telle est la Loi de la Liberté ! En d'autres termes, tout homme a le droit de faire son devoir, mais le premier devoir de l'homme est indiqué par le premier commandement du Décalogue : « Tu n'adoreras qu'un seul Dieu et n'obéiras qu'à Lui seul. » - Et Jésus amplifiant ce précepte jusqu'à l'expliquer de façon tant soit peu paradoxale n'a pas hésité à ajouter : « Vous ne donnerez à personne en ce monde le nom de Maître ou de Père, car Dieu seul est votre Maître et votre Père. » (1) Saint Jean, le confident intime des pensées de Jésus, nous dit que Dieu est le Verbe - ou la Raison - et que « le Verbe était Dieu ». C'est pourquoi nous n'avons et ne devons avoir - pour Maître que la Raison, c'est-à-dire le Verbe qui parle. « Car, ajoute St Jean, le Verbe est cette vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde »... Et Jésus dit - parlant de lui-même : « Je suis le Principe qui parle ». (2)

Or, tout homme qui parle selon la raison peut dire :

(1) Dieu ou le Bien. Dans la Kabbale Massorétique on lit : « Un Dieu seulement - la Vérité - et tu n'obéiras qu'à elle ». Il y avait en E. L. trop du Jésuite pour qu'il put jamais devenir un adepte, E.O.

(2) En ce cas et nombre d'autres, la lettre de la version anglaise orthodoxe diffère. Mais le sens, pris dans sa généralité, est le même. Note du traducteur anglais,

« Je suis la Raison », et l'on doit faire ce qu'il prescrit, éviter ce qu'il prohibe ; car la Volonté de la Raison prévaut sur les Caprices de l'homme. Le caprice, c'est le choix des amusements ; on peut tirer au hasard et choisir tels amusements qui plaisent, quand il s'agit de s'amuser, mais non pas quand un devoir s'impose, car, alors, nous sommes obligés de l'accepter et de l'accomplir.

Le devoir écrase qui cherche à l'éviter ; mais il soutient avec amour et porte en avant quiconque le remplit.

Vouloir ce qu'on doit faire, c'est vouloir ce que Dieu veut ; et lorsque la Volonté de l'homme est la même que la Volonté Divine, (3) elle devient omnipotente.

C'est alors que s'accomplissent les miracles de la Foi ; c'est alors que nous pouvons « commander aux montagnes de se mouvoir et aux arbres fruitiers de prendre racine dans la mer » Paroles de N.S. qu'il ne faut pas entendre dans leur sens littéral.

La Parole de la Raison est efficace parce qu'elle veut la fin et détermine les moyens. Il est évident que ni les montagnes, ni les arbres, ne se transporteront d'eux-mêmes d'un lieu à un autre. Mais la Force manie la Matière, et la Pensée dirige la Force.

La Foi se sert de la Science, et la Science dirige la Foi. Dieu, lui-même, ne peut rien contre la Raison qui est la Loi de Justice, parce que la Justice, la Loi et la Raison sont Dieu lui-même.

Dieu n'arrête pas la marche du Soleil et de la Lune pour permettre à Josué de tuer certains Chananéens, et le récit

(3) Ou ce que la Vérité et le Devoir veulent. E.O.

d'un tel miracle ne peut être qu'une de ces fictions hyper-

boliques communes à la poésie orientale.

Dieu ne rejette pas un peuple après l'avoir choisi, et il ne change pas la religion de ce peuple après la lui avoir donnée comme éternelle.

Les ordres arbitraires, les faveurs, les privilèges, la colère, les répudiations, le pardon,... tout cela n'appartient qu'à la faiblesse humaine. Mais, pour faire que graduellement les enfants comprennent la Raison, il est parfois nécessaire de jeter sur elle un voile de folie. L'enfance est naturellement un peu folle : il lui faut des contes absurdes et des jouets sensationnels. Il lui faut ses poupées-automates, ses animaux qui se meuvent mécaniquement. Il est vrai que tout cela sera bientôt brisé « pour voir ce qu'il y a dedans ». Ainsi l'Humanité brise, l'une après l'autre, toutes ses religions enfantines.

La seule Religion vraie, c'est la Religion éternelle. La seule vraie Piété, c'est la Piété indépendante. La vraie Foi, c'est la Foi absolue qui explique tous les symboles et se meut au-dessus de tous les dogmes. Le vrai Dieu, c'est le Dieu de la Raison, et son Culte est Amour et Liberté.

Les Chrétiens ont bien fait de briser les idoles, parce que certains hommes prétendaient les forcer à adorer ces idoles. Les Protestants ont eu raison de jeter bas et de fouler aux pieds, de brûler, les images des Saints, parce qu'il y eût des hommes qui, pour les obliger à adorer ces images n'hésitèrent pas à brûler les Protestants eux-mêmes. Et pourtant, quoi de plus divin que les chefs-d'oeuvre de Phidias et les Vierges de Raphaël ?

Est-ce que le culte des images n'est pas le culte de l'art, et la splendide religion des Grecs ne fut-elle pas une

des formes les plus gracieuses et charmantes de la Religion Universelle ?

J'adore en vérité la Majesté Divine quand je me trouve en face du Jupiter de Phidias, la Beauté immortelle dans la Vénus de Milo, la divinité de l'homme dans le Christ de Michel-Ange, le Rêve Céleste dans le Paradis de Fra Angelico.

Mais si, pour me forcer à adorer l'un ou l'autre de ces chefs d'œuvre, vous me montrez des échafauds ou des bûchers en flammes... je méprise l'exécuteur et tourne le dos aux idoles. Oh ! folie de la tyrannie humaine !

En France, dans ce pays par excellence dont le nom même signifie Liberté, on a dressé de échafauds devant l'idole de la Liberté, Pourtant Robespierre et Marat ont maudit les Inquisiteurs, comme les Inquisiteurs avaient maudit Néron et Dioclétien. Marat et Robespierre ont été maudits à leur tour par des assassins ultérieurs et la Liberté reste un Paradoxe purulent, une Idole avide de sacrifices.

Jusqu'à présent le monde a présenté l'aspect d'une vaste maison de fous. Parmi ceux-ci un grand nombre en a saisi un en lui disant : « adore ma pantoufle... ou je te brûle ! ». Si l'homme tombé en leurs griffes était malin, il faisait mine d'adorer la pantoufle - peut-être même que, ce faisant, il n'était ni hypocrite ni idolâtre (1). La vraie victime, c'est l'être sans malice qui prend la chose au sérieux, résiste tristement et devient un martyr.

La lassitude qui toujours succède à la débauche, porte l'homme à la folie du suicide, et les orgies de la décadence devaient fatalement aboutir à l'épidémie du Martyre. En ce temps-là, de jeunes vierges s'en allaient vers le bûcher

(1) Seulement un digne fils de Loyola. E.O.

comme à un bal ; des mères obstinées tramaient leurs en-

fants au massacre ; des bourreaux las de tuer jetaient bas leurs haches et demandaient la mort. « Enlevez vos collets » écrivait Certullion aux femmes chrétiennes « et dégagez votre cou pour faire place au sabre du bourreau ». Des enfants jouaient au martyre et l'on en vit un qui faisait rougir à blanc des morceaux de fer pour se les appliquer sur la main. La cruauté romaine provoqua une réaction, et le goût de la torture, comme exhibition, créa le désir de l'expérimenter comme sensation nouvelle.

Polineatus et Nearchus, interrompant une cérémonie religieuse et renversant les autels de leurs dieux sous les yeux du peuple saisi d'horreur, vous semblent-ils avoir agi comme des êtres raisonnables ? Alors, quoi ? St Paul n'avait-il pas prédit la folie de la croix, et Jésus lui-même n'a-t-il pas causé du scandale dans le temple de Jérusalem ? « Il était Dieu » me direz-vous. Soit, mais humainement parlant, sa conduite était extrêmement irrégulière et imprudente. Vous seriez bien de mon avis sur ce point si vous l'osiez. Est-il légal - sous prétexte qu'on est Dieu - d'être moins prudent qu'un homme ordinaire, un homme sage ? Voilà ce qu'on est enclin à se demander, alors même qu'on n'en aurait pas le droit, et si tant est qu'on accepte les Evangiles à titre historique. Mais ils sont plus qu'historiques, les Evangiles : ce sont des prétextes et des symboles. Dieu désapprouve le trafic des choses saintes ; Il ne veut pas de marchands dans son temple, et les vendeurs doivent être chassés à coups de fouet. On doit renverser leurs boutiques et fouler aux pieds leur argent. C'est là tout ce que la légende (ou, si vous le préférez, le St Evangile) rapporte sur les vendeurs chassés du temple. Ici je salue et me tiens coi. (1)

(1) L'Eglise de Rome, au lieu de canoniser comme elle l'aurait dû, le pauvre Eliphaz Lévi (l'abbé Louis Constant), l'interdit et le persécuta jusqu'à sa mort. « Il est dangereux de laisser les choses inachevées » avoua l'homme à son lit de mort.

Les libres-penseurs doivent finalement se rendre compte que, s'ils ne veulent pas avoir à lutter sans cesse contre l'une des plus énergiques forces de la nature humaine (le besoin irrésistible de croire en quelque chose d'infini et d'adorer ce quelque chose) il leur faut avoir foi dans l'Humanité, une Humanité plus grande que Nature, sous certains rapports, afin de monter toujours vers elle, de se purifier en elle, de vaincre et de régner par elle.

Voltaire ne désirait pas détruire la Religion ; il désirait seulement la réduire à un pur déisme. Sa devise était « Dieu et Liberté ». Lui qui se croyait un poète et qui pourtant n'entendait rien au grand poème épique des Symboles, qui, s'élançant des Forces fatales pour arriver à l'intelligence et à la Liberté, foule aux pieds les soleils, le Feu sacré de Zoroastre, permet à Prométhée de ravir Ce Feu en dépit des charmes de Jupiter, adore la Force qu'il enchaîne aux pieds de la Beauté, traverse le domaine presque illimité des rêves glorieux, et finit par se synthétiser en la réalité de l'Homme. Dieu n'est plus le géant invisible, fantasque, solitaire, caché dans les profondeurs insondables des cieux. Il est parmi nous ; il est en nous ; il est né de la Femme ; c'est un enfant dont nous entendons les vagissements de nouveau-né ; c'est un adolescent qui pense et qui aime, un banni, un proscrit qui lutte et qui souffre, un libre-penseur qui proteste, un réformateur qui chasse du Saint Lieu tous ceux qui vendent ou qui achètent. C'est un maudit qui bénit et qui se relève d'entre les morts. C'est l'homme pur qui pardonne à la femme adultère, le médecin qui guérit... mais c'est aussi l'homme malade qui espère, le paralytique qui se lève et marche, l'aveugle qui ouvre les yeux à la Lumière. « Les autres sont moi » dit le Seigneur, « et celui qui me voit, voit aussi mon Père. Tout ce qui est fait au plus petit d'entre ceux-ci, est fait comme à moi-même, et Dieu est en moi comme je suis en Lui »... Jésus parle-t-il uniquement du Peuple choisi dans la race bénie d'Abraham ? Non, car il bénit également le bon Samaritain, le centurion de Rome, la femme

de Chanaan et le troupeau immense des nations qu'il espère réunir en un seul troupeau. Ainsi celui qui donne du pain au pauvre le donne à Dieu ; celui qui console un affligé console Dieu ; celui qui bénit un infidèle bénit Dieu ; celui qui fait tort à son prochain fait tort à Dieu ; celui qui maudit son prochain maudit Dieu, et celui qui tue un homme commet un déicide. Qu'est-ce que Jésus aurait pensé du Prêtre et du Lévite sans pitié excommuniant et condamnant à mort, comme schismatique, le bon Samaritain ou l'homme blessé de Jéricho, pour avoir reçu avec reconnaissance le secours et les soins d'un « Infidèle » ? Quelle aurait été sa sentence contre ces Inquisiteurs qui ont emprisonné, torturé et brûlé Dieu vivant ? Mais le Dieu de ces hommes était le Diable, et leur religion était celle de l'Anté-Christ. L'homme n'a pas le droit de tuer un autre homme, sauf le cas de légitime défense. L'exécution d'un criminel est une infortune de guerre. (1) Dans une Société non encore Chrétienne mais celui qui est exécuté et qui accepte l'expiation devient à nos yeux le Père du Bon laron mourant sur la croix aux côtés du Sauveur, et nous devons voir en lui Dieu se séparant de la Brute. Le crime n'est pas un acte humain. Le sacrifice est divin dès

(1) « Excepté le cas de légitime défense » non pas même alors, car il y aurait toujours différence entre les deux adversaires. E.O. La différence consiste en ce que l'un cherche à tuer, violant ainsi le droit de son prochain à la vie, et ce par agression et non en se défendant pour sauvegarder son propre droit à l'existence ; tandis que l'autre, s'il enfreint également le droit qu'à son voisin de tuer, ne le fait qu'en vue de sa propre sécurité et de son droit imprescriptible à la vie. Il y a une énorme différence entre ces deux cas, différence qu'aucun sophisme ne peut effacer. Les deux parties peuvent avoir tort, c'est vrai, mais, même dans ce cas, (point de droit controversé par les plus grands moralistes de tous les temps) il y a une énorme différence de criminalité entre les deux cas. E.O. condamne intégralement le suicide - et il a raison - ; mais permettre à un homme de vous tuer, c'est-à-dire de *laisser* vous tuer quand vous pouvez l'en empêcher en le tuant lui-même, cela me paraît équivaloir à une sorte de suicide par intention et par objet. Note du traducteur anglais.

qu'il est volontaire « Homo sum humani a me nil alienum puto » « Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne peut m'être étranger ». Voilà ce que Dieu a dit au monde dans l'Esprit de la Révélation Chrétienne. Cherchons Dieu dans la Nature ; adorons-le en Esprit et en Vérité ; aimons-le et servons-le dans l'Humanité. C'est cela que consiste la Religion éternelle et définitive. (I) Et quand le chef de la Famille humaine sera entré dans cette voie, nous serons à même de dire avec Voltaire : « Dieu, c'est la Liberté... » car alors l'homme comprendra Dieu et sera digne d'être libre.

L'AMOUR EST LA REALISATION DE L'IMPOSSIBLE

L'amour est l'omnipotence de l'Idéal. L'âme s'élève par l'Idéal ; elle devient plus grande que nature, plus vivante que le monde, plus haute que la science, plus immortelle que la Vie. Quand Jésus-Christ dit : « Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-mêmes, c'est la Loi des Prophètes... » Il entendait signifier : « Amour ! Amour ! tu es au-dessus de toute chose, car Dieu est l'Amour infini. De plus, aimez votre prochain comme vous-même, ce qui veut dire : aimez-vous dans votre prochain. »

Si l'égoïsme est convenablement dirigé, il commence par autrui. (1)

(1) Autrement dit l'altruisme c'est la forme la plus élevée de l'égoïsme.
Note du traducteur anglais.

(1) Seulement, quoi que nous fassions, appelons les choses par leur vrai nom : « pas de demi-inconnues ». E.O.

PARADOXE III

Aimer, c'est vivre ; aimer, c'est savoir ; aimer, c'est avoir la capacité ; aimer, c'est prier, c'est être l'Homme-Dieu. La femme a osé se perdre pour cueillir la divinité et l'offrir à l'homme ; et l'Homme qui n'avait pas soif de divinité - puisqu'il possédait la Femme - prit la chose comme toute simple de suivre sa compagne dans la Mort. C'est là que commence l'Incarnation de Dieu. Eve a forcé Dieu de se faire Honime, car elle était devenue mère.

La Mort et l'Enfer s'étaient dressés, terribles d'une menace éternelle, et un instant d'amour les avait vaincus, « L'amour est plus fort que la mort » chante le Cantique des Cantiques. Il est plus inaccessible que l'enfer. L'amour, c'est le Feu éternel qu'aucun déluge ne peut éteindre. Pour un peu d'amour, donnez tout ce que vous possédez, tout ce que vous espérez, tout ce qui vous est précieux, tout ce que vous êtes, votre sang, votre coeur, votre vie, votre âme et vous l'aurez acheté pour rien ! Celui qui sauverait son âme en lui sacrifiant l'amour, perdrait son âme ; et celui qui perdrait son âme par amour, la sauverait.

« Il sera beaucoup pardonné au coeur qui a beaucoup aimé » et c'est Jésus lui-même qui avait dit cela. Il avait pour compagne et amie la Magdeleine, et c'est à la femme de Samarie, une pécheresse, qu'il demanda l'eau pour éteindre sa soif. Il pardonna à la femme adultère et dit que les courtisanes entreraient au Ciel « avant les pharisiens et les Docteurs de la Loi, parce que les fautes de l'amour sont plus excusables que celles de l'orgueil » et qu'il « est préférable de mal aimer que de ne pas aimer du tout ».

En morale absolue, le Bien est Amour, le Mal est Haine. L'amour doit être aimé ; c'est la haine seule qu'on doit haïr. « Une seule phrase haineuse mérite l'Enfer » dit l'Évangile par conséquent un seul mot d'amour mérite doublement le Ciel, car l'amour récompense plus libéralement que la haine

ne punit.

Et puis, l'Amour lui-même n'est-il pas sa propre récompense ? Celui qui aime n'a-t-il pas trouvé la Clef du Paradis ? Pour Ste Thérèse le criterium de l'Enfer était l'impossibilité d'aimer ; cela lui semblait si terrible, qu'elle plaignait Satan. « Le malheureux ! » avait-elle coutume de dire « il ne peut plus aimer ! ». La Femme plaignant le Démon... Quelle réforme du christianisme ! Quand le monde aura appris à aimer, il sera sauvé (1). L'homme qui sait vraiment aimer attire à lui toutes les âmes.

Convoiter n'est pas aimer. Exiger n'est pas aimer. Asservir n'est pas aimer. La jalousie, c'est l'égoïsme sous le masque de l'Amour.

Le désir excessif engendre le dégoût ; l'exigence s'attire un refus mérité ; la tyrannie excite la rébellion chez les forts et la trahison chez les faibles.

La jalousie est odieuse et ridicule ; haïr le coeur qui ne vous aime plus, n'est-ce point le punir de vous avoir jamais aimé ? La fureur jalouse, c'est de l'ingratitude furieuse.

Mais il y a une jalousie sublime qui n'est que le zèle de l'amour, et qui, pour l'honneur même de l'amour, désire l'honneur du bien-aimé. Car le bien-aimé ne cesse jamais

(1) Ce qui revient à dire Quand l'amour égoïste aura cédé le pas à l'amour du prochain - de tous les prochains. E.O.

Il y a, dans plusieurs passages de ce discours, un fâcheuse confusion apparente entre l'amour émanant de l'esprit et celui né de la chair ; entre le divin et le terrestre ; entre l'amour animal fait d'égoïsme, et celui qui est la forme la plus élevée de l'altruisme. Mais cette confusion est plus apparente que réelle, comme on le verra plus loin. Note du traducteur anglais.

d'être l'idéal suprême de l'âme, le mirage de l'Absolu. Les affections, les fantaisies passagères ne sont pas l'Amour, L'amour vrai, c'est la compréhension de Dieu dans l'Homme ; c'est l'essence de la Religion, de l'Honneur, de l'Amitié et du Mariage.

L'amour est non-seulement immortel, mais c'est lui qui rend l'âme immortelle, Il ne vieillit ni ne change ; mais il est des coeurs qui s'en détournent, comme la Terre se détourne du Soleil quand elle aspire à dormir - et c'est alors que le froid de la nuit semble tomber sur l'âme.

L'amour est le principe de vie sur le plan physique. Sur le plan spirituel ou métaphysique, il est le principe d'immortalité. En remontant à l'origine des choses, et en partant de là pour se répandre sur tous les êtres, l'amour s'appelle Piété, Charité et Bonté. Quant il impose le respect par devoir, il prend le nom d'honneur. Il est le grand ressort de l'individualité humaine.

L'amour est manifestement immortel, car il ne cède rien à la Mort ; il la brave, la méprise et en fait souvent sa félicité et sa gloire. Qu'est-ce qu'un martyr, sinon un témoin qui affirme l'éternité de la vie en dépit des tortures et de la Mort.

L'amour s'affirme de lui-même, absolument. La crainte n'existe pas où il y a amour ; celui-ci s'impose à la vie, lui donne ses ordres et ne peut en recevoir d'elle. Chez l'homme, l'amour doit être libre. Dans la nature il n'est que le fruit du destin - fruit fatal. Il possède deux forces contraires - comme l'aimant - il attire et repousse, il crée et détruit. C'est le frère de la Mort, mais un frère aîné. C'est le Dieu dont le prêtre est la Mort, le Dieu qui revêt la Mort de sa propre beauté, tandis que la Mort lui fait hommage de ses éternels sacrifices.

L'amour a une ombre que les hommes appellent la

Haine ; cette ombre lui est nécessaire pour faire valoir sa splendeur. La beauté est son sourire, le bonheur sa joie, la difformité son chagrin, la souffrance sa preuve.

La guerre est sa fièvre chaude, les passions sont ses maladies, la sagesse est son triomphe et son repos.

Il est aveugle, mais il porte un flambeau ; c'est Lucifer - à la fois ange et démon - ; c'est la damnation et le salut.

C'est Eros contrebalancé par Antéros ; c'est St Michel dressé sur Satan comme sur un piédestal.

Le grand arcane de la Magie, c'est le mystère de l'amour.

L'amour fait mourir des anges et donne l'immortalité à des démons. Il change en femme les sylphes, les ondines, les gnomes, et fait rentrer en terre les égrégores.

C'est l'amour qui a promis Pandore à Prométhée ; c'est pour Pandore que le coeur de Prométhée renaît sans cesse sous les serres du vautour, et c'est pour Prométhée que Pandore garde toujours l'espérance. Le ciel est le cantique de l'amour satisfait, l'enfer un rugissement d'amour déçu. Mais, comme l'a dit un grand poète, les ombres de l'Enfer sont des ténèbres visibles puisqu'il y reste toujours quelque clarté dans la nuit.

Si l'Enfer n'avait pas dans l'amour une raison valable d'existence, ce serait le crime de Dieu.

L'Enfer est le laboratoire de la Rédemption, et il est éternel afin que l'oeuvre réparatrice soit, elle aussi, éternelle. Car Dieu a toujours été et sera toujours **ce qu'Il est**. La souffrance éternelle est le cri de l'éternelle parturition.

Deux femmes se tiennent au pied de la croix du Sauveur, dans les tableaux évangéliques. L'une, debout et voilée, immobile et pâle comme une statue de marbre, dans la majesté de sa douleur, est la Vierge Immaculée, la Mère qui conçut sans péché. L'autre, prostrée et gémissante, les cheveux épars, les vêtements en désordre, les yeux rougis par les larmes, le sein palpitant de sanglots, c'est la pécheresse, Marie-Magdeleine, répudiée par le monde, bénie par Celui qui meurt. Aux côtés du Christ, deux hommes se tortent dans la suprême agonie, deux malfaiteurs, l'un repentant, l'autre endurci.

Jésus dit à l'un d'eux : « Je te pardonne... » ; mais il ne dit pas à l'autre : « Je te condamne... » Jésus souffrit en silence *avec* lui et **pour** lui.

La damnation irrévocable, c'est la réprobation éternelle qu'entraîne la haine ; c'est l'irréparable souffrance de l'être qui jamais n'aimera.

L'amour involontaire n'est pas un sentiment particulier à l'Humanité ; c'est l'instinct, propre à toute la Nature : l'animal ne **choisit** pas l'attrait auquel il cède ; seul l'homme tient dans sa main la pomme d'or que le Ciel destine à la plus belle. Si l'homme était plus sage, il choisirait Minerve ; s'il était puissant, Junon serait sa favorite ; mais si la satisfaction des sens lui suffit, c'est à Vénus qu'il offrira la pomme.

C'est ce que fit Paris, le poltron. Agamemnon aurait choisi Junon ; il fut assassiné par Clytemnestre. Ulysse n'admira que Minerve, aussi eut-il Pénélope pour épouse, et triompha-t-il des Sirènes, de Calypso, de Circé, etc... Il s'échappa des mains de Polyphème, de la colère de Neptune..., écrasa sous ses pieds ennemis et rivaux, et finalement reconquis sa couche nuptiale et son trône.

Les poèmes d'Homère sont des enseignements divins ;

les caractères en sont typiques. Agamemnon et les deux Ajax incarnent la triple auréole de la Puissance, de la valeur, et de la rébellion. Achille est la fureur ; Paris le plaisir ; Nestor, l'expérience qui parle ; Ulysse, l'intelligence qui agit. Les travaux de ce dernier représentent les épreuves de l'Initiation et, en ce sens, correspondent aux travaux d'Hercule. Mais Hercule succombe à un amour fatal et meurt victime de Déjanire.

Ulysse jouit de la possession de Calypso, et de Circé, sans leur permettre de le posséder ; il aime ce qu'il doit et veut aimer - sa patrie et son épouse - et cet unique amour le fait passer partout victorieux.

L'amour est la plus grande force de l'homme, quand il n'en est pas la plus insigne faiblesse. Il affaiblit l'homme égoïste et fortifie celui qui se dévoue avec abnégation. Hercule, aux pieds d'Omphale, paie cher les joies voluptueuses dont il se rend l'esclave. Samson paie de ses yeux, de son honneur, de sa liberté, les baisers perfides de Dalilah. Orphée ne doit pas regarder Eurydice s'il veut l'arracher à l'étreinte de l'Enfer ; mais il cède à son désir de contempler plus tôt la beauté après laquelle il soupire... il se retourne, et tout est perdu - il ne la verra jamais plus !

Ce qui est certain, c'est que le véritable amour ne s'attache pas à la beauté physique qui est éphémère ; pour lui, la beauté est éternelle et ne saurait lui échapper puisque c'est lui-même, dans sa force, qui la crée. Le sage n'aime pas une femme parce qu'elle est belle : il la trouve belle parce qu'il l'aime et parce qu'il a de bonnes raisons pour l'aimer.

L'amour bestial est le mauvais augure. L'amour humain est une providence. Ulysse, dans les bras de Calypso et de Circé, n'était pas infidèle à Pénélope, parce qu'il n'avait

qu'une seule pensée : savoir par quel moyen leur échapper pour rejoindre sa femme. Il ne péchait que contre les délicatesses de l'amour, et de cela il dut être puni par le fils de Circé.

La graine des enfants illégitimes est la semence de parricides.

Quand il n'y a pas la Foi, ou tout au moins l'illusion et le désir de l'éternité, l'amour sexuel est une goinfrerie d'animalité, ou une fantaisie de débauche. L'impudicité est un avilissement de l'amour ; la Nature la punit, et l'amour blessé en tire vengeance. Don Juan doit, tôt ou tard, se trouver face à face avec la statue du Commandeur. Mais pouvons-nous toujours échapper à cet amour fatal ? Pouvons-nous irrévocablement obliger notre coeur à n'aimer que ce qui est libre et légitime ?

Nous le pouvons par la connaissance et la volonté ; quand nous **savons** ce que nous **devons vouloir**, nous aimons forcément ce que nous **devons aimer**.

PARADOXE IV

LA CONNAISSANCE EST L'IGNORANCE

OU LA NEGATION DU MAL

« Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » dit le Christ en intercédant pour ses bourreaux.

En s'exprimant ainsi, il plaidait la cause de toute **l'Humanité**. Tous les hommes se trompent « parce qu'ils ne savent pas », et **nul ne sait ce qu'il fait**, quand il commet le mal. Comment un être raisonnable, doué de discernement, pourrait-il sciemment faire le mal ? (1) Est-ce que quelqu'un prend volontairement des poisons pour des parfums, du fiel pour du miel, la cigüe pour du persil, ou de l'arsenic pour **du sel** ?

(1) De tels êtres peuvent être rares ; mais l'occultisme sait, et le monde ressent, les effets de la méchanceté de ces malheureux. Note du traducteur anglais.

L'ignorance est la cause première de toutes les fautes, de tous les crimes, de tous les maux qui s'acharnent sur l'Humanité. Ce fut l'ignorance qui inventa les Dieux capricieux et colères ; c'est elle qui attribua généreusement à Dieu les pires passions de l'homme ; elle qui fit sortir du Principe Intelligent des choses une Personnalité distincte, définie et infinie, confrontant ainsi ensemble les conceptions les plus contradictoires, car, du moment qu'une personnalité devient « définie et distincte », il n'est plus possible de la concevoir comme étant « infinie ».

C'est par ignorance que les Hommes ont persisté à se contraindre réciproquement tantôt à se soumettre à une Foi sans raison, tantôt à s'appuyer sur la raison sans la Foi, se persécutant, entre temps, les uns les autres et se portant, tour à tour, aux pôles extrêmes de la Folie.

C'est par ignorance des lois de la Nature que les hommes ont ajouté foi à la légende de l'arrêt du Soleil dans sa course, aux ânes qui parlent, aux mâchoires d'ânes transformées en sources jaillissantes, à tout un monde d'absurdités et de chimères de ce genre.

C'est l'ignorance qui fait éclater Trimalcyon à table et rend fou St Antoine dans son désert ; car l'homme tend toujours à se plonger dans des vices, ou à gravir des hauteurs de vertus disproportionnés à son être. C'est par ignorance que Tibère se livre, à Caprée, à des plaisirs sensuels plus douloureux que des tortures, et que mille fois par joi il se sentait près de mourir dans le dégoût de son pouvoir impérial et l'agonie de ses jouissances. Les ignorants ont empoisonné Socrate, crucifié Jésus-Christ, torturé les Martyrs, brûlé les hérétiques, massacré les prêtres, renversé puis relevé alternativement les plus monstrueuses idoles, prêché, les uns la tyrannie, les autres la licence ; renié, les uns toute autorité, les autres toute liberté. En somme, tous ont ignoré la Raison, la Vérité et la

Justice. C'est par pure ignorance qu'un homme est orgueilleux, puisqu'il s'imagine s'attirer des hommages alors qu'il se rend ridicule et méprisable ; c'est encore par ignorance qu'il est avare, puisqu'il se rend ainsi esclave de ce qui est fait pour le servir. C'est par ignorance qu'un homme se livre à la débauche, puisqu'il fait un abus mortel de ce qui se rapporte à la vie et à la propagation de l'espèce. Les hommes se haïssent mutuellement, eux qui devraient s'entr'aimer ; ils s'isolent au lieu de s'entr'aider, se divisent au lieu de s'associer, se corrompent réciproquement au lieu de s'amender, détruisent au lieu de conserver, et s'affaiblissent dans leur égoïsme au lieu de se fortifier par la Charité universelle ; tout cela par pure ignorance.

L'homme recherche instinctivement ce qu'il croit être le Bien, et si, presque toujours, il se trompe sottement, cruellement, **c'est parce qu'il ne sait pas**. Les despotes du Vieux monde ne savaient pas que les abus du pouvoirs impliquent forcément la chute de ce même pouvoir, et, qu'en creusant la terre pour y cacher leurs victimes, ils creusaient leurs propres tombeaux. Les révolutionnaires de tous les temps n'ont pas su que l'anarchie étant le conflit de toutes les convoitises et le règne fatal de la violence, elle substitue la Force au Droit, et donne au plus audacieux criminel accès à la dictature.

Les Inquisiteurs **ne savaient pas** qu'au nom de l'Eglise c'est Jésus-Christ qu'ils brûlaient, qu'au nom du Saint Office ils brûlaient l'Evangile, et que les cendres de leur autodafés marquaient leurs fronts' au fer rouge du chiffre de **Cain**.

Voltaire **ne savait pas**, lorsqu'il parlait pour Dieu et la Liberté que dans les esprits étroits du vulgaire la liberté allait détrôner Dieu. Il **ne savait pas** que dans les obscurs fon-

dements des symboles une lumière sublime se cache, que la Bible est une tour de Babel au sommet de laquelle repose l'Arche Sainte ; et il ne songea pas un instant que ses écrits préparaient des matériaux aux forces impies de Chaumette et aux Paradoxes de Proudhon. Rousseau **ne savait pas** que, parmi les fils bâtards de son fier génie inquiet, il aurait un jour à compter les Robespierre et les Marat. Pascal connaissait mal les mathématiques puisqu'il croyait aux Jansénistes... alors que l'exactitude des proportions et l'équilibre se manifestant partout dans la nature de l'Univers, comment ce géomètre inconsidéré pouvait-il supposer l'injustice en Dieu ?

Si les moines du Moyen Age avaient été mieux versés en physiologie, et en médecine, ils auraient su que la solitude porte à la folie, les veilles nocturnes à l'inflammation du sang, le jeûne à l'anémie cérébrale, et que le célibat obligatoire provoque des crises de frénésie anormale. (1)

Si Bossuet et Newton avaient connu la Kabbale, ils n'auraient pas entrepris d'expliquer l'Apocalypse, alors qu'ils n'y comprenaient rien.

Si Napoléon III avait connu les mathématiques, il n'aurait pas attaqué la Prusse.

Personne ne se trompe soi-même sciemment ; celui qui rejette la Vérité **ne sait pas** que c'est la Vérité qu'il rejette.

Chacun cède à ce qui l'attire le plus impérieusement ; cette prédominance d'attraction dépend de la connaissance.

(1) Rien de ce genre ne se produit quand l'esprit est naturellement plus fort que la chair et a su s'en rendre maître. De plus il y a la volonté ! Mais si l'esprit est somnolent et la Volonté mal éveillée, ce serait folie de tenter à s'y soumettre. E.O.

Vivre, c'est souffrir ; savoir **comment** vivre, c'est être

heureux.

Aimer, c'est obéir ; savoir **comment** aimer, c'est gouverner.

Parler, c'est faire du bruit ; savoir **comment** parler, c'est faire de la mélodie.

Chercher, c'est se tourmenter ; savoir **comment** chercher, c'est trouver.

User, c'est souvent abuser ; savoir **comment** user, c'est jouir.

Pratiquer la Magie, c'est être charlatan ; **connaître** la Magie, c'est être un sage.

Croire sans savoir, c'est être un imbécile. Savoir sans croire, c'est être un fou : le vrai savoir comporte en soi la Foi. (1)

L'homme qui sait n'a plus aucune raison de douter ; quand l'esprit ne doute plus, la volonté cesse l'hésiter, et l'homme atteint à ce qu'il veut.

A cette question : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créé » ? Le Catholicisme répond : pour l'aimer, le connaître, le servir et gagner ainsi la vie éternelle.

Disons la même chose en termes plus simples : nous sommes au monde pour aimer : quand nous aimons Dieu **parce que Dieu ne se manifeste à nous que dans la Nature**

(1) C'est un vrai paradoxe en même temps qu'une grande vérité. E.O.

et dans l'Humanité. Nous sommes au monde pour apprendre, c'est-à-dire pour savoir. Apprendre toutes choses, c'est connaître **Dieu** de plus en plus. La vraie théologie c'est la science universelle. Nous sommes au monde pour servir l'Humanité, ce qui équivaut à servir Dieu (1), en lui consacrant librement notre activité. Et c'est ainsi que nous avançons sur la voie du Progrès Universel.

Nul ne gagne la vie éternelle par ses propres mérites ; cette vie s'impose à nous, et, si nous ne savons pas **comment** en jouir, il nous faut quand même l'accepter. La connaissance est le premier pouvoir de l'Univers intelligent. Dieu est le Maître de la connaissance infinie. Celui qui sait devient naturellement **le Maître** de celui qui ne sait pas. Il est nécessaire de **savoir** pour **être**. Celui qui ne sait pas **comment** être riche, n'est pas riche ; celui qui ne sait pas **comment** être bon, n'est pas bon. La connaissance est toujours proportionnée à l'être qui l'a acquise, et, en philosophie - comme Kant le fait remarquer - l'être est identique à la connaissance.

(1) Quel ridicule « supernuméraire » serait un tel Dieu par devant un jury de bon sens et de logique ! Néanmoins quelques uns des hommes les plus censés de refusent à abolir cette fiction, **E.O.**

Or, parmi nos sujets Figiens, les juges, les gouverneurs, les vaisseaux, mêmes et tous représentants de notre bonne reine sont reçus avec respect et amour. C'est en son nom que la justice est rendue d'homme à homme ; son nom seul protège contre les attaques des nations étrangères ; elle est connue de ses sujets par ses seules images - portraits plus ou moins fantaisistes - ou par les efforts produits par et en son nom. Ces Figiens ne peuvent la servir que par leur loyauté de citoyens dans leurs rapports réciproques. C'est en somme une « supernuméraire » ridicule que cette reine Victoria actuelle ; et cependant quelques uns des plus raisonnables Figiens ne consentiraient pas à abandonner cette fiction... Bien au contraire, ils penseraient qu'un homme serait bien mal avisé de la considérer comme un mythe. Note du traducteur anglais.

Je ne vois pas trop ce que l'auteur de la traduction anglaise a entendu prouver par cet exemple de Figiens, etc... Je l'ai traduit à mon tour, fidèlement, sans chercher à comprendre. Note du traducteur français.

Seul le savoir confère un droit de propriété. On frappe

d'interdiction ceux qui ne savent pas utiliser convenablement leur fortune. L'abus naît de l'ignorance plus ou moins volontaire où l'on se trouve de savoir **comment** jouir de ce qu'on a. Celui qui sait comment acquérir et conserver a le droit d'user ; mais nul n'a le droit d'abuser. La propriété est sacrée en tant que garantie des droits de l'individu, car elle représente le droit au travail et constitue le pouvoir de donner, de prêter, etc... ce qui fait partie de la dignité de l'homme ; mais cette propriété est limitée par le devoir social, chacun se devant à tous, et tous à chacun, selon les prescriptions de l'ordre, de la justice et de la Loi. Ignorer ces choses, c'est se montrer susceptible d'accepter comme une vérité ce paradoxe de Proudhon : « La propriété, c'est le vol ! » L'ignorance est la mère de toutes les révolutions, parce qu'elle est la cause de toutes les injustices.

Quand un homme sait, il devient maître de tous ceux qui ne savent pas. L'étude est l'échelle du Mérite et du Pouvoir. La première parmi les études nécessaires est **celle** de sol-même. Puis vient l'étude des sciences exactes (1), celle de la Nature, et enfin de l'Histoire. Ces études préliminaires fournissent des éléments de la Philosophie laquelle doit ensuite se parfaire par la science des Religions.

Un mage ne saurait être un ignorant. Magie signifie majorité, et par majorité on entend émancipation par la connaissance. Le mot latin magister qui veut dire maître est dérivé - de même que le mot magistrat - des mots magie et mage.

Magie signifie plus, **major**, plus grand - en un mot, magie implique l'idée de supériorité. C'est pour cette raison que

(1) C'est-à-dire des sciences occultes. **E.O.**

la légende chrétienne de l'Épiphanie confond les Magi (ou Mages) avec les Rois (1), et les fait venir à la crèche du Sauveur des hommes, guidés par l'étoile mystérieuse de Salomon. Jésus dans son berceau est salué Prince des Mages ; ceux-ci lui offrent l'encens de Saba, l'or d'Ophir et la myrrhe de Memphis, parce qu'il est venu pour consacrer à nouveau le feu du Zoroastre, rénover les trésors symboliques d'Hiram, rassembler une fois de plus les membres épars d'Osiris et les lier ensemble avec les bandelettes d'Hermès.

Les Mages, guidés par l'étoile des Sabbéens, vinrent pour honorer l'enfance de l'Initiation chrétienne ; puis, afin de déjouer les projets cruels d'Hérode, ils s'en retournèrent chez eux par un autre chemin. Quel est ce chemin ? C'est celui de l'occultisme. Les puissances de ce monde l'ignorent ; mais il est connu des Initiés Johannites, Adamiramites, Illuminés et Rosicruciens. (2)

Il nous faut savoir pour vouloir avec raison, et, quand nous voulons avec raison, c'est notre droit et notre devoir d'oser. Mais tant que nous ne sommes pas à l'abri d'attaques perverses et stupides, nous devons garder sous silence ce que nous osons.

Nous pouvons, mais nous ne devons pas toujours faire montre de ce que nous savons. Nous devons être libres d'avouer nos croyances, mais le Christ ne nous le conseillait

(1) Dans l'un des livres secrets de Mérope - livre antérieur au Christianisme - on montre trois mages à la recherche de la sagesse perdue de Zoroastre, dans le but de sauver le monde de la Maya - ignorance. Une étoile leur apparaît, étoile à six pointes, qui les guide vers la caverne où est enfoui le Livre de Zaratushta - Livre de Sagesse. E.O.

(2) Connus aussi d'autres sectes, associations ou Fraternités encore plus importantes et dont les noms n'ont jamais été divulgués au monde. Note du traducteur anglais.

pas quand il disait : « Ne jetez pas vos perles devant les

pourceaux, de crainte qu'ils ne se tournent contre vous et ne vous déchirent. « La science occulte a donc une raison pour rester secrète, et cette raison est déclarée - voire même sanctionnée - par une autorité à la fois divine et humaine.

Jésus mit-il lui-même en pratique son propre précepte ? Les perles de sa doctrine ne furent-elles pas piétinées par les brutes obscènes qui ont déchiré et continuent à se repaître du Maître ? Celui-ci ne répondra pas à notre question ; mais, au risque de notre repos, de notre réputation et, si besoin est, de notre vie même, nous nous sommes toujours efforcés, et nous nous efforcerons toujours jusqu'à la fin, de sauver de l'auge des porcs les perles du Saint Evangile. Les sciences occultes ne sont pas davantage sciences autorisées que la religion des initiés n'est la religion des croyants en général. Les premières vont sans cesse de l'avant, devant ce qui n'est pas encore défini. Elles ne bravent pas l'anathème, mais continuent à avancer, sans y prendre garde, car nul anathème ne peut les atteindre. é e qui est certain, c'est qu'il existe, dans la nature et dans l'homme, des forces qui, jusqu'à présent, ont échappé au contrôle des autorités les plus savantes. Le Magnétisme est encore un problème que les Académiciens se refusent à résoudre. La Kabbale est inconnue aux rabbins du second Talmud ; le nom même de la Magie appelle le sourire sur les lèvres de nos professeurs de Physique, et il reste bien entendu qu'un homme qui, de nos jours, s'occuperait de philosophie hermétique, ferait preuve d'un esprit singulièrement détraqué. Trismégiste, Orphée, Pythagore, Apollonius, Porphyre, Paracelse, Trithème, Pompanatius, Vaneni, Giordano Bruno et tant d'autres étaient-ils donc tous fous ?

Le Comte Joseph de Maistre, ce farouche ultramontain, n'en jugeait pas ainsi ; lui qui reconnaissait la nécessité d'une manifestation nouvelle et tournait les yeux, malgré lui,

vers les sanctuaires de l'occultisme. Toutes les religions et toutes les sciences se rapportent à une connaissance unique, toujours cachée aux yeux du vulgaire, et qui se transmet d'âge en âge, d'initié à initié, sous le voile des fables et des symboles. Cette science conserve pour un monde à venir les secrets d'un monde déjà disparu. Les Gymnosophistes la contemplaient sur les rives du Gange ; Zoroastre et Hermès l'ont conservée en Orient ; Moïse la transmit aux Hébreux ; Orphée en révéla les mystères à la Grèce ; Pythagore et Platon la devinèrent presque. On l'appelait la science sacerdotale ou royale, parce qu'elle élevait ses initiés au rang de Rois et de Pontifes. Elle est dépeint e dans la Bible sous les traits du personnage mystérieux appelé Melchisédec, le roi de la Paix, le prêtre éternel qui n'avait ni père, ni mère, ni généalogie, et ne tenait que de lui-même - comme la Vérité, Les Initiés chrétiens ont prétendu que le Christ pouvait bien être ce même Melchisédec, et Jésus semble avoir adopté lui-même cette version allégorique quand il dit qu'il existait avant Abraham, et que celui-ci le salua en se réjouissant « de voir sa Lumière ». Cette science des prêtres et des Rois était appelée, à cause de cela, le Royaume très Saint, le Royaume céleste, le Royaume de Dieu, où tous ne peuvent entrer et qui n'est accessible qu'aux intelligences d'élite. C'est pour cela que selon l'Evangile, « il y a peu d'élus ». Cette science se cache parce qu'elle est persécutée (1) Zoroastre fut brûlé (2), Osiris mis en pièces, Orphée déchiré par les Bacchantes, Pythagore assassiné, Socrate, le Maître de Platon, empoisonné, les grands prophètes mis à mort de diverses manières, Jésus crucifié, ses apôtres voués au martyre ;

(1) Par l'ignorance et la folie humaine. E.O.

(2) Je ne sache pas qu'Eliphaz Lévi ait quelque autorité valable pour lancer cette affirmation. On dit généralement que Zoroastre mourut à un âge avancé, vers l'an 313 avant J.C. ; quelques uns cependant prétendent qu'il fut massacré un an plus tard, lors de la persécution d'Arjasp. Note du traducteur anglais.

mais la doctrine ne meurt jamais, et malgré qu'elle disparaisse pour un temps, il lui faut toujours reparaître. C'est pourquoi les légendes, plus véridiques que l'Histoire quand on sait les interpréter, nous disent qu'Enoch et Elie continuent à vivre dans le Ciel et redescendront un jour sur la terre. C'est pourquoi Jésus se relève d'entre les morts et que Si Jean ne devait pas mourir. Ces formes de langage sont l'essence de l'occultisme ; elles montrent la Vérité tout en la voilant. Ce que l'Initié dit est vrai, mais ce que le profane comprend est faux, parce que cette fausseté est faite à son intention. La Vérité est comme la Liberté et la Vertu ; elle ne s'abandonne pas d'elle-même ; il faut la rechercher et la conquérir.

On dit qu'à la Mort du Christ le voile du temple se déchira ; cela signifie que la science occulte ne résidait plus là ; elle était toujours vivante, mais c'était au pied de la croix du Maître qui s'en était allé qu'on pouvait désormais la trouver. Un apôtre celui qu'on représente toujours jeune, devint le second fils de Marie et médita un livre dont son Evangile n'est que le reflet et qui était destiné à n'être jamais compris de l'Eglise orthodoxe des non-initiés. L'apocalypse de St Jean est un voile nouveau, plus épais que celui de Moïse, mais enrichi de broderies grandioses et splendides. Ce voile s'étend devant le sanctuaire de la Vérité éternelle au grand désespoir des usurpateurs du Sacerdoce et de la Royauté.

L'Apocalypse est absolument inintelligible pour qui n'est pas « Initié », car c'est livre de la Kabbale.

Nous avons expliqué dans de précédents ouvrages ce qu'est la Kabbale, et nous avons suffisamment indiqué pour les lecteurs intelligents la clef des secrets renfermés dans ce livre sublime. L'auteur de l'Apocalypse n'a pas écrit pour de simples lecteurs, mais pour ceux qui savent, et il répète

souvent : « C'est ici qu'est la science ; que celui qui a la connaissance calcule et trouve le nombre ». Sa philosophie est celle du Verbe, ce qui signifie que c'est celle de la Raison qui parle.

Jésus, comme tous les grands Hiérophantes, avait une doctrine publique, et une autre secrète (1). Sa doctrine publique ne différait du judaïsme que par la morale. Il préchait

(1) Mais il l'a prêchée un siècle avant sa naissance. E.O.

Me permettrai-je d'expliquer que nombre des plus éminents occultistes tiennent le Christ de l'Evangile pour un pur idéal, une fiction basée sur un nommé Jésus qui vient longtemps avant l'ère chrétienne. Ce Jésus ou Jeshu-ben-Panthera, vécut de 120 à 170 ans avant 3.-C. C'était le disciple du Rabbin Joachim-ben-Perachia, son grand-oncle, avec lequel il s'enfuit à Alexandrie durant la persécution des Juifs, par Alexandre Janneus. Là, il fut initié aux Mystères Egyptiens, c'est-à-dire à la Magie. A son retour en Palestine, ce Jeshu fut accusé et convaincu d'hérésie et de sorcellerie. (C'était sans nul doute un adepte). Il fut pendu sur *l'arbre d'infamie* (la croix romaine) aux portes de la ville de Lud ou Lydda. Cet homme était un type historique : sa vie comme sa mort sont dûment établies. Le fait qu'on serait en quelque droit d'admettre que le Christ évangélique n'est qu'un mythe idéal basé sur ce personnage Jeshu, c'est qu'il n'y a rien (ou presque rien) d'écrit sur lui de son temps par des historiens contemporains dignes de foi. Le seul passage qui, dans Joseph, se rapporte à Jésus-Christ, est reconnu maintenant par tous les partis comme une pure invention. Ce qui est certain, c'est que Joseph n'a fait nulle part mention du Christ, alors que si les récits des Evangiles avaient été véridiques, il n'aurait pas manqué de le faire. Bien plus, Philo Judoeus, le plus savant des historiens de l'époque, contemporain du Jésus des Evangiles, homme dont la naissance précéda celle du Christ de 10 à 15 années et dont la mort fut postérieure d'autant au crucifiement ; qui durant sa longue carrière, fit maintes fois le voyage d'Alexandrie à Jérusalem où il devait se trouver peu de temps après le drame du Golgotha ; qui décrivit par le menu les diverses sectes religieuses, sociétés et corporations de Palestine, prenant grand soin de n'en omettre aucune, même les plus insignifiantes, il est inadmissible, dis-je, qu'un tel homme n'entendait jamais parler du Christ, de son crucifiement, ni de tous les autres faits relatés dans les Evangiles. Ce qui est certain, c'est que, dans ses écrits, il n'y a fait aucune allusion. On se demande également - au cas où il serait avéré que le Christ a vécu à l'époque qu'on indique - comment il se fait qu'aucune allusion ne soit faite par rapport à son existence dans le Mishma. Le Mishma fut

à tous la philanthropie universelle et soutenait la Loi de Moïse tout en combattant l'influence brutale d'un sacerdoce hypocrite et infatué de lui-même. Quant à sa doctrine secrète, il ne la révéla qu'à son apôtre bien-aimé qui devait la révéler après la Mort du Maître. Cette doctrine d'ailleurs n'était pas nouvelle. Un grand Juif, un Initié, Ezéchiel, l'avait esquissée avant St Jean : Dieu dans l'Humanité et dans la Nature, l'Eglise universelle du juste, l'affranchissement progressif de l'homme, l'assomption de la femme qu'on doit aimer comme vierge, adorer comme mère ; la destruction du despotisme sacerdotal et royal, le règne de la Vérité et de la Justice, l'union de la science et de la Foi, l'annihilation ultime des trois hideux fantômes - le Diable, la Mort et l'Enfer - que St Jean jette à bas et ensevelit à jamais dans

suite de la note précédente.

fondé par Hillel 40 ans av. 3.-C. édité et augmenté jusque vers le commencement du 3^e siècle de notre ère à Tibéria, sur les bords de la mer de Galilée, centre même des agissements bibliques des Apôtres et des miracles du Christ. Le Mishma contient sans interruption les récits des faits et gestes de hérétiques et autres rebelles contre l'autorité du Sunhedrim israélite ; c'est en quelque sorte le Journal des oeuvres de la Synagogue et une histoire des Pharisiens de l'époque - ceux-là même qu'on accuse d'avoir mis Jésus à mort. Comment est-il possible, se demande-t-on, que, si les récits des Evangiles sont vrais et que les événements relatés aient réellement eu lieu à l'époque indiquée, ce « Journal » n'en ait pas tenu compte (même si les Rabbins tenaient Jésus pour un imposteur) car cette chronique très documentée avait précisément pour objectif principal de faire connaître toutes les hérésies, schismes, et autres faits généralement quelconques intéressants la religion orthodoxe juive ? On comprendra maintenant ce que E.O. entend quand il dit dans sa note (1) « Jésus prêcha cent ans avant sa naissance ». Note du traducteur anglais.

Pendant que le commun des mortels, la masse du vulgaire était convaincue de l'influence des deux lumières (mar-oth, lumière, soleil et lune, de *Mairo*, briller ; Maria - le Seigneur) sur les êtres vivants sur la Terre, les Initiés savaient ce qu'étaient ces lumières, Osiris et Isis s'appelaient Apollon et Diane en Occident, et, lorsque les évêques chrétiens se mirent en devoir d'arranger, d'accomoder les choses selon leur nouvelle conception de la doctrine, ils rejetèrent Apollon et Diane, Balder et Fraia, pour inventer Christ et Maria. J.A.H. s'interprètent, d'après les Kabbalistes, en J (Père), A.H. (mère), comprenant J, le

un lac de feu et de soufre ; la fondation définitive sur terre d'une Jérusalem nouvelle, cité qui n'aura plus besoin de temple puisqu'elle-même est un temple où l'on ne voit ni prêtres ni rois, cité idéale et cependant réalisable, où la Liberté, l'Égalité, la Fraternité pourraient régner ; cité des Elus, des Sages, des Justes ; cité fermée à la vile multitude ; cité archétype de la civilisation humaine, terre promise à tous, mais accessible seulement au petit nombre des Elus, non par privilège, mais par mérite, non par le caprice d'une idole autocrate, mais par la Justice de Dieu.

Tel est l'idéal de la connaissance.

suite de la note précédente.

mâle, et H, la femelle. Jah est Adam, Evah est Eve - ensemble c'est l'Androgyne (mâle et femelle) qu'Il créa... Genèse et Kabbale, « Par une vierge, l'Eva (H) connut la Mort. C'était *nécessaire* que ce fut par une vierge, mais plus nécessaire encore que, *d'une vierge*, sortit la Vie » dit le rusé Cyrille. Hiersol XII.VI. Les alchimistes appellent la Vierge *Akasa*. Toute la vie passe par *Akasa* pour se répandre sur la terre. Donc, la venue du Christ sur la terre, par Marie (Mar, la Vierge) s'écriant Evœe Bakke (Bacchus) : toi seul est digne de la Vierge 1 » (Enéide VII, 389).

C'est sur la terre d'Asie, sortant les enseignements des Initiés orientaux, que deux conceptions naquirent et déterminèrent en grande partie les convictions religieuses des Chrétiens : (I). La doctrine *d'une existence*, Parabrahm, notre propre Vie, principe unique, primordial de l'Univers. (II). La doctrine de la Lumière (*Akasa* avec ses sept principes) qui devint le Logos des Chrétiens ; car le « son » émane d'*Akasa*. *La Vie primordiale* se manifeste par son intelligence, le Logos ou Sagesse, 7' Principe considéré comme le principe mâle primordial. Dans cette conception la Sagesse s'identifie à Purucha, premier mâle divin des Hindous. L'Ancien Testament se sert du mot « Sagesse ». L'Esprit et le Verbe sont des expressions synonymes. Les deux « existences » ou « Lumières » étaient dénommés *Agēs* avant J.-C. - Père et Fils. Sabda « son » ou « Verbe », est un terme constamment employé dans notre Philosophie de Mimansa. Comparé au grec *Logos*, « l'éternité du son » - dogme de Mimansa, s'accorde avec nous quant aux vérités éternelles occultes. Pour les Hindous non-initiés, l'éternité de Sabda démontre l'éternité des Védas. « La Sagesse éternelle » - *Lia ckakama lia Kadama* - des Hébreux, c'est-à-dire de la Kabbale hébraïque, unie à l'âme du Messie : *Sair ampin* « est en réalité l'âme du Messie unie au *Logos* éternel. » Kabbale III, 241, Jezira. E.O.

PARADOXE V

LA RAISON EST DIEU

Ceci devrait occuper la première place dans ces pages, car cela existe avant toutes choses : cela existe par se ; même pour ceux qui ne le comprennent pas, cela existe comme le soleil pour les aveugles. Mais pour le voir, le sentir, le comprendre, il faut que l'homme possède la faculté de compréhension, et c'est là son triomphe, le résultat final de tout le travail de sa pensée et de toutes les aspirations de sa Foi.

« Dans le Principe est la Raison, et la Raison est en Dieu, et Dieu est la Raison ». (1) « Tout est fait par elle, et, sans elle, rien n'a été fait. C'est la vraie lumière qui nous

(1) Dans notre version on lit ; « Au commencement était le Verbe, etc., » mais ni l'une ni l'autre version ne rend de façon adéquate le sens occulte de ce passage. L'apXn est l'émanation primordiale que l'Un produit inconsciemment, le commencement de toutes choses. Le Aeyos est la Loi de l'évolution, la raison de toutes choses et leurs interrelations complexes : la Parole, la Force ou énergie qui partout et en tous temps règlent tout qui *est* en même temps le grand ressort de l'Univers. Note du traducteur anglais.

éclaire dès notre naissance ; elle brille même dans les ténèbres, mais la ténèbre ne la renferme pas, (ne se referme pas sur elle) ». Ces paroles sont le parfait oracle de la Raison ; ce sont elles - comme chacun sait - qu'on peut lire au début de l'Évangile de St Jean.

Sans cette raison, rien n'existe. Toute chose - même la Dérison (1) a sa raison d'être : la Dérison sert de fond, d'arrière-plan à la Raison comme l'ombre à la Lumière. Le croyant raisonnable est celui qui croit à une raison supérieure au savoir ; car la raison - ou, pour parler plus exactement, le raisonnement de chacun de nous en particulier - n'est pas la Sagesse absolue.

(1) Cette phrase est encore un exemple de l'habitude qu'a Eliphaz Lévi d'employer les mots, tantôt dans leur sens occulte, tantôt dans leur sens populaire, et souvent dans la même phrase, ce qui peut porter à croire que partout c'est dans ce dernier sens qu'il les emploie. Or, il n'en est rien. Il va sans dire que si l'on prend le terme *raison* dans son sens occulte, il n'y a pas d'adocytes, rien qui ressemble à *dérison*. Dans tous ses écrits, E. L. s'attache surtout à trouver l'antithèse, qu'importe qu'elle soit fautive, au risque d'égarer l'étudiant le meilleur sur sa signification réelle. La « *Dérison* » servant d'arrière-plan à la *Raison* est un pur non-sens si *raison* doit être pris au sens occulte comme cela a eu lieu dans les phrases précédentes où il est question de force, de Loi, d'impulsion, de but, etc... sans lesquels rien n'aurait pu être et par quoi tout existe. *Dérison* n'a pas de sens occulte, et, au sens populaire c'est tout autant une émanation d'adocytes que l'est *raison* dans l'acceptation ordinaire du mot. Mais E. L. ne pouvait résister à l'assonance de Raison et de Dérison et ainsi, sans prévenir son lecteur, au beau milieu d'une phrase, il emploie *pour la première fois* le mot *raison* dans sa signification restreinte exotérique. Bien plus, après avoir exposé une Loi ou une Vérité en des termes comportant un large sens occulte que l'auteur entendait bien leur attribuer, il continue l'argumentation et la controverse en jouant sur ces mots et en leur attribuant une signification vulgaire et limitée. Il introduit ainsi dans son discours une telle confusion d'idées qu'elle embrouille le lecteur, même si l'écrivain n'a pas, lui-même, perdu contact (comme je l'en soupçonne fort) avec la Haute Doctrine. Si l'on ne perd pas de vue cette « faiblesse » de l'auteur, bien des difficultés apparentes dans ses ouvrages disparaîtront. Note du traducteur anglais.

Quand je raisonne mal, je n'ai point de raison. Ce n'est

donc pas alors de la raison que je dois me méfier, mais de mon propre jugement. Dans ce cas, je me tournerais volontiers vers ceux qui en savent plus que moi, quoique il me faille même alors avoir quelque raison de croire en leur supériorité.

Faire au hasard telles ou telles conjectures sur ce qu'on ne sait pas, puis croire aveuglément en ces mêmes conjectures ou en celles d'autrui qui n'en sait pas plus long que nous, c'est agir en insensé. Quand on nous dit que Dieu exige le sacrifice de notre Raison, c'est faire de Dieu l'idole despote de la Folie. La Raison donne la conviction mais une croyance téméraire ne produit que l'infatuation. Il est tout à fait raisonnable de croire en des choses qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni mesurer, parce qu'il est manifeste que l'infini existe et qu'on peut non seulement dire : je crois mais je sais qu'une infinité de choses existent tout en étant hors de portée de nos sens. La connaissance étant indéfiniment progressive, j'ai raison de croire qu'un jour viendra où je saurai ce que j'ignore pour le moment. Je n'ai aucun doute sur ce que je connais à fond ; je pourrais douter de mon savoir si je ne savais qu'imparfaitement ; mais je ne puis avoir de doutes quant à une chose dont je ne sais rien, puisqu'il me serait impossible de formuler ces doutes. Celui qui dit : il n'y a pas de Dieu, sans avoir défini Dieu d'une façon absolue et complète, dit tout simplement une sottise. J'attends sa définition, et, quand il me l'a donnée à sa manière, je suis certain d'avance de pouvoir lui dire : « Je suis d'accord avec vous, il n'y a pas de Dieu comme cela ; mais ce Dieu n'est certainement pas le mien. » S'il me dit : « Définissez votre Dieu », je répondrais : « Je me garderai bien de rien faire de tel, car un Dieu défini est un Dieu fini ». Toute définition positive est niable. L'Infini est l'Indéfini. Un autre me dira peut-être « Je ne crois qu'en la matière » mais qu'est-ce que la matière ? On donne ce nom en chirurgie

gie aux excréments et excréments ; en philosophie on pourrait dire - quelque peu paradoxalement - que la matière est **l'excrétion** de la pensée. Les matérialistes méritent bien l'hommage de cette définition quelque peu grossière et carnavalesque, eux qui prétendent que la pensée est **l'excrétion** de la matière cérébrale, sans se rendre compte que cet admirable instrument passif des oeuvres de l'âme humaine est le chef-d'œuvre d'une pensée **qui n'est pas la nôtre.**

Si je pouvais définir Dieu d'une manière positive et certaine, je cesserais immédiatement **de croire en Dieu.** Je pourrais **savoir** ce qu'il est ; mais étant incapable de **savoir** cela, je crois simplement qu'il existe, **parce qu'il m'est impossible de ne pas concevoir une pensée dirigeante dans la substance éternellement vivante qui peuple l'Espace infini. (1)**

(1) Dans cette substance-là même, dans chacun de ses atomes, mais non pas *en dehors d'elle*. Il n'y a point de divinité extra-cosmique. Toute matière est Dieu, et Dieu est matière, ou bien il n'y a pas de Dieu. E.O. Cela me paraît soulever une question « Quelqu'un est-il sorti du Cosmos *pour voir* ? E.O. peut, il est vrai, répondre que le Cosmos est infini et qu'il ne peut y avoir rien *en dehors* de ce qui est infini, oubliant ainsi, me semble-t-il, que tout ce qui peut être infini par rapport à ce que le Cosmos renferme de conditionné, peut cependant laisser place à un au-delà dans ce qu'il contient de non-conditionné. E.O. admet une 4 dimension dans l'espace et affirme - comme on le verra plus loin et comme je le crois en m'appuyant sur de bonnes raisons - qu'il reste encore à découvrir les 5', 6' et 7' dimensions de l'espace. Cependant il veut insister sur le point que les conceptions de l'intelligence conditionnées dans le cosmos (je lui abandonne les esprits planétaires) et que *nous* ne pouvons nous figurer autrement qu'infinites, sont en réalité absolues. Je conviens qu'elles sont nécessairement relatives et que le fait que les intelligences conditionnées les plus élevées dans l'Univers *les croient* infinies ne pouvant y rencontrer autre chose que des Lois, ne prouve en aucune façon que, pour une intelligence encore plus haute et non-conditionnée, il n'existe pas quelque chose *en dehors* de cette infinité et dans ce quelque chose, l'intelligence dont les lois connues représentent la Volonté. Bien plus, je prétends que cette intelligence peut être au dedans du cosmos et le pénétrer tout en étant inconnaissable à toutes les intelligences qui en émanent, et ce

Si ceux qui croient à des Religions exclusives me disent que Dieu s'est révélé lui-même et qu'il a parlé, je réponds que je ne **crois** pas cela, je **le sais**. Je **sais** que Dieu se révèle au coeur de l'homme dans les beautés de la Nature ; je **sais** qu'il a parlé par la bouche de tous les Sages, et au fond du coeur de tous les Justes. Je lis ses paroles dans les Hymnes de Cléante et d'Orphée, comme dans les psaumes de David. J'admire les pages grandioses des Vedas et du Koran, et je trouve la légende de Krishma aussi touchante qu'un Évangile. Mais je deviens colère contre Jupiter torturant Prométhée et servant de prétexte à la mort de Socrate. Je frissonne quand j'entends le Christ - dans les derniers sanglots de son agonie - reprocher à Jehovah de l'avoir abandonné, et je me voile la face quand Alexandre VI prétend représenter Jésus-Christ. Les bourreaux et les tortionnaires de la conscience humaine me sont aussi odieux sous le règne de Pie VI que sous celui de Néron. **La vraie religion chrétienne, c'est l'humanité surhumaine dans la force du pardon et dans le sacrifice de soi-même à autrui,**

Les Dieux auxquels on sacrifie des hommes ne sont que des démons, et la Raison devrait répudier à jamais les cultes de ces démons et ce Diable-idole devenu ridicule à force d'être monstrueux. **Ceux qui croient au Diable lui rendent hommage par leur culte même pour son créateur et complice.** Nous l'avons dit, **le Dieu du Diable qui réprouve le Diable et lui permet néanmoins de travailler à notre per-**

Suite de la note précédente.

pour de bonnes raisons qui lui sont propres. Donc, à mon avis, l'assertion : « ou Dieu est matière » (au sens de substance inconsciente et inintelligente) « ou il n'est pas de Dieu », m'apparaît tout à la fois téméraire et anti-philosophique. Je comprends parfaitement qu'on se refuse à le reconnaître ou à croire ce dont il n'existe aucune certitude et qu'aucun témoignage autorisé ne sanctionne, mais il me paraît que c'est tout différent du fait de nier l'existence de cette chose, négation qui implique la prétention ridicule à l'omni-science.

Note du traducteur anglais.

dition est une invention odieuse de la méchanceté et de la lâcheté humaines. Un Dieu du Diable, à rebours, deviendrait **un Diable de Dieu.**

Ainsi parle la raison ; mais la superstition persiste à lui imposer silence, et c'est pourquoi bien des gens - assez excusables d'ailleurs - abandonnent les autres à leurs superstitions, à leur Dieu et à leur Diable, se contentant désormais eux-mêmes de ne croire à rien.

La superstition aurait pourtant sa **raison d'être**, dans les infinités de l'intellect humain. Le sacerdoce a réussi à la convertir en une force en l'assujettissant à une obéissance aveugle. Enlevez toute superstition des âmes étroites et ardentes, et vous y faites entrer à la place le fanatisme et l'impiété. On est bien obligé de maîtriser les fous au moyen de leur propre folie (1), puisqu'ils ne **veulent** pas être sages. Nous enseignons la morale à nos enfants en leur contant des histoires, et les nourrices ont grand soin de ne pas les désabuser quand ils sont effrayés de « Croquemitaine ». Certaines mères plus réalistes effraient, il est vrai, leurs babies par le loup ou le sergent de ville ; mais, comme ni loup ni sergent de ville ne peuvent être partout, le petit, convaincu, finalement, de leur absence, ne fera plus que rire de la menace tandis que « Croquemitaine » qui n'a jamais été nulle part, n'est pas mis en doute et, comme le Diable, est supposé présent partout. L'enfant est donc d'autant plus enclin à y croire que c'est une fiction, une invention poétique, un conte, quelque chose en un mot qui s'empare de l'imagination : or, l'imagination déjà si puissante chez l'homme, devient suprême dans les enfants.

« Croquemitaine » est le Diable des tout-petits tout com-

(1) Je dois dire que l'auteur met son précepte admirablement en pratique ; tandis qu'il se rit des sots du bout des lèvres, il fortifie leur folie de toute sa bouche grande ouverte. E.O.

me le Diable du Moyen-Age était le « Croquemitaine » des

hommes.

Néanmoins il n'existe pas de fiction qui ne serve de voile de masque à quelque réalité. « Croquemitaine » existe, et le pauvre enfant ne tarde pas à le connaître sous l'espèce de quelque pédant sourcilleux, à la voix rude, muni d'une férule dont il se sert plus ou moins à propos.

Plus tard on lui parlera de Dieu et du Diable, en des termes tels qu'il lui sera facile de confondre l'un avec l'autre. Continuera-t-il à être content de l'épilogue du drame de Polichinelle ? Punch-Polichinelle le faisait rire ; le Diable veut le faire pleurer ; n'en arrivera-t-il pas à désirer que Polichinelle - si souvent emporté par le Diable - puisse, à son tour, emporter le Diable ? Ce serait là une question de tempérament et d'audace.

Les anciens Hiérophantes ont toujours prétendu que ce serait le plus grand des crimes d'admettre la multitude aux initiations, parce que ce serait déchaîner les loups, leur ouvrir les bergeries, ouvrir les cages des fauves et jeter les hommes les uns contre les autres en une guerre fratricide sous prétexte d'égalité.

Jésus-Christ ordonnait à ses disciples de ne pas jeter des perles devant des pourceaux. Jusqu'à présent les Francs. Maçons continuent de jurer qu'ils garderont jusqu'à la mort des secrets... qu'ils ne possèdent déjà plus. L'égalité entre les hommes ne peut exister que par des grades hiérarchiques ; elle ne peut jamais être absolue parce que la Nature s'y oppose. Il faut qu'il y ait des grands et des petits pour que les hommes puissent s'entraider mutuellement et avoir besoin les uns des autres. Rien n'est plus difficile pour le commun des mortels que de vivre selon les lois de la Raison et de faire le bien pour l'amour du Bien. Leur motif est

presque toujours ou le désir ou la peur, et ils sont dirigés par l'espérance ou la crainte. Néanmoins ils ont besoin d'être réfrénés pour les empêcher de tomber dans l'inertie ou le désordre. Ils marchent mieux quand ils sont en troupe et chargés ; le moine et le soldat se plaisent sous une discipline de fer ; c'est dans les austérités et le silence que l'inconstance de la femme disparaît. Tel homme supportera courageusement la vie d'un Trappiste, qui, s'il n'aspirait au ciel et ne craignait l'enfer, serait un voleur. En vaut-il mieux ? Non, peut-être ; mais assurément il est moins dangereux pour la Société. C'est très joli de dire la vérité aux gens, le malheur est qu'ils ne la comprendront pas avant de l'avoir eux-mêmes recherchée et presque trouvée. Le monde au temps de Tibère avait besoin d'expiations et d'austérités. Le siècle des Platoniciens, des Stoïciens, de Sénèque et d'Epictète, devait forcément embrasser la Morale chrétienne. Virgile semble chanter près de la crèche de l'Homme-Dieu, et les livres Sibyllins promirent le Christ à la terre ;

Luther ne s'est pas levé contre Rome de son propre mouvement ; il fut soulevé et porté en avant par un courant qui passait sur toute l'Europe, Ce n'est pas Voltaire qui fit le 18^e siècle, mais bien le 18^e siècle qui fit Voltaire. Le règne de Mme de Maintenon et les scandales du Jansénisme avaient dégoûté et fatigué la France au suprême degré ; les oraisons funèbres de Bossuet semblent avoir été prononcées sur le cercueil de la Monarchie chrétienne, et puis suivirent des cardinaux comme Bernel et Dubois ! Voltaire se raillait de tout et faisait rire. Rousseau professait cependant qu'il y avait quelque chose là ; on l'admirait tout en le persécutant, parce qu'on sentait bien au fond du tueur que le monde partageait quelque peu sa manière de penser. Les Révolutionnaires dépassèrent Rousseau et le bon sens du pays prit parti pour Châteaubriand tout en applaudissant aux railleries voltairiennes de Béranger. Ce sont les progrès qui mettent en avant les grands hommes et c'est bien à tort que le monde attribue à ceux-ci le mouvement qui les

porta au premier rang.

La Révolution Française offrit au Monde un spectacle aussi étrange que ridicule quand elle institua le culte de la Raison personnifiée par une ballerine. On aurait pu croire que la nation tenait à se ridiculiser et à prôner aux autres peuples que la raison des Français n'est rien n'oins, et toujours, que de la folie.

Puis vint Robespierre qui, pour détrôner cette indécente Raison, inventa son « Etre Suprême ». Mais l'opinion publique se refusa à ratifier la substitution ; elle se souvint de Dieu et se rendit compte que la Révolution changeait de terrain. Bonaparte qui suivit comprit que la Religion n'était pas morte, mais à son point de vue, la religion ne pouvait être que catholique ou, en d'autres termes, autoritaire ; il rouvrit les églises, essaya de mettre la main sur le Pape, mais le Pape lui glissa entre les doigts... comme le monde.

C'est que la raison de la Religion est supérieure à celle des Politiques, parce que c'est dans la Religion seule que le Droit prend la direction du pouvoir. Pour qu'un droit soit inviolable, il faut qu'il soit reconnu divin. Le droit et le devoir sont au-dessus de l'homme ; Dieu conserve le premier devant lui et impose l'autre : Dieu est la Raison Suprême.

Un corps ne peut vivre sans une tête, et la tête du corps social, c'est Dieu. Un corps peut changer, se transformer, mais il ne peut pas mourir si sa tête est immortelle. Dieu, c'est la Vérité et la Justice qui ne changent jamais et c'est pour cela que l'Etat devrait céder sur les questions d'ordre religieux. L'Eglise est le prototype de la Patrie universelle, et l'union du monde chrétien (1) est quelque chose de plus

(1) Mais quand et où une telle union a-t-elle jamais existé ? Note du traducteur anglais.

grand que l'unité de l'Allemagne ou de l'Italie. La force morale est supérieure à la force physique, et le pouvoir spirituel tient la haute main sur le pouvoir temporel. Si St Pierre n'avait jamais tiré son épée, Jésus ne lui aurait jamais dit : « Quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et d'autres viendront pour y mettre des liens et te conduire là où tu ne voudrais pas aller ». Le roi d'Italie a arraché Rome au Saint Père, parce que St Pierre trancha par la force de son épée l'oreille de Malchus. Malchus gu Male signifie le Roi en hébreu.

Quoi qu'il en soit, la capitale du monde chrétien ne devrait pas appartenir exclusivement à l'Italie. Le représentant suprême de l'Humanité divine devrait être un prêtre pour bénir et un roi pour pardonner. C'est du moins ce que la Raison nous dit et si le Pape croit qu'un père de famille doit être infaillible vis-à-vis de ses enfants, que le chef de la Religion ne doit avoir aucunement à faire avec l'irreligion, que la liberté de conscience ne doit pas être tolérée ; s'il se croit lui-même obligé à tourner la Société sans dessus dessous ; si, en un mot, il proteste contre chaque chose et contre tout ce qui lui semble contraire au dogme, de quel droit mettrait-on donc la question de côté, le Pape a mille fois raison ! (1)

Immédiatement après les passions les plus grands ennemis de la raison humaine sont les préjugés. Nous n'examinons pas comment les choses sont ; nous voulons tout simplement qu'elles soient de telle ou telle façon. Nous nous

(1) Il est à peine besoin de prévenir le lecteur que tout cela est pur verbiage savamment élaboré. Cependant, à cause de l'habitude persistante de notre auteur (E. L.) de dire d'une façon apparemment sérieuse ce qu'il ne croit pas ou ce qu'il ne veut pas que quiconque croie - *sauf les fous* - il est probable que trop souvent cela égare la dernière et la plus grande et respectable catégorie de ses lecteurs. Note du traducteur anglais.

refusons à changer d'opinion parce que cela humilie notre

orgueil - comme si l'homme était né infaillible - et ne doit pas, jour par jour, s'instruire et se perfectionner. « Quand j'étais un enfant, dit St Paul, je pensais, je parlais, j'agissais comme un enfant. Mais quand j'arrivai à l'âge d'homme, je mis de côté toutes les choses ressortissant de l'enfance... » L'apôtre proclame ici la loi du progrès et l'applique même à l'Eglise ; c'est pourtant ce que les théologiens se refusent obstinément à comprendre.

Nous devons nous méfier des préjugés dévots autant que des préjugés impies. La vraie piété est essentiellement indépendante, mais elle se soumet raisonnablement à des lois, des règles, des coutumes, toutes et quantes fois elle ne peut espérer - et souvent même quand elle n'espère pas - les changer.

Jésus ne voulait pas qu'on arrachât l'ivraie qui se trouvait mêlé au froment de crainte qu'en même temps on ne déracinât le bon grain. « Attendez le temps de la moisson » dit-il « et alors le vent séparera le froment des mauvaises graines ». Il y a des temps propices aux résumés et aux synthèses ; alors la critique s'opère et doit faire la distinction entre le vrai et le faux. Nous sommes à l'une de ces époques où les préjugés ne doivent plus être maniés doucement. Nous ne devons cependant pas nous montrer trop durs envers

ceux qui y restent attachés ; montrons leur doucement, patiemment, la Vérité et les erreurs tomberont d'elles-mêmes (1). Les préjugés sont les mauvaises habitudes de Protestants sont des Hérétiques, les Catholiques des Papistes... où sont donc les hommes raisonnables ?

(1) Cela est vrai, mais en partie seulement. Par contre, souvenez-vous que plus vous laisserez la plante sur pied, plus au loin elle répandra sa semence et plus fortement enraciné et résistant sera le pied que vous aurez à arracher. Note du traducteur anglais.

l'esprit ; ils naissent de l'éducation, de l'ignorance, ou de la paresse intellectuelle ; les intérêts de la situation qu'on occupe, de la réputation ou de l'état de fortune. Nous croyons spontanément à la vérité de ce qui nous plait et plus encore à ce qui nous flatte ; les meilleurs sentiments portés à l'excès, deviennent des sources de préjugés : l'amour de la famille engendre l'orgueil et l'intolérance de caste ; l'amour de son pays devient arrogance nationale ; on en arrive à penser qu'il sied d'être Français ou Anglais plutôt que d'être **hommes** tout simplement. Les siècles qui se succèdent se méprisent et se condamnent réciproquement ; les Chrétiens sont des « chiens » pour les « croyants » de Mahomet ; les Juifs sont des êtres obscènes aux yeux des Chrétiens ; les Protestants sont des Hérétiques, les Catholiques des Papistes... où sont donc les hommes raisonnables ?

La Raison est comme la Vérité : elle choque lorsqu'elle se montre nue. Avoir trop raison, c'est déjà avoir tort. La Raison doit persuader et non s'imposer. Elle a peu d'autorité sur les enfants et, presque toujours, déplaît aux femmes.

C'est une Puissance, mais une puissance occulte ; elle devrait gouverner sans montrer la main qui tient les rênes du gouvernement (1). Pour se dévouer sans danger à l'étude des sciences occultes et surtout aux expériences qui en confirment les théories, il est besoin d'un esprit très fort et ferme. Le magnétisme, la divination, le spiritualisme (2) ont

(1) E. L. semble n'établir qu'une faible distinction entre *l'occultisme* et le *Jésuitisme*. E.O. Naturellement puisque lui-même, comme tant d'autres occultistes, s'avouait quelque peu « Jésuite », lorsqu'il avait affaire à de non-initiés.

Note du traducteur anglais.

(2) Je rappelle ici que les Anglais ont coutume de confondre le « spiritualisme » avec le « spiritisme », ce qui n'est pas du tout la même chose. Je suppose - sans pouvoir m'en convaincre - que le texte du manuscrit d'Eliphas Lévi portait « spiritisme ».

Note du traducteur français.

losophie hermétique peut y ajouter encore d'autres victimes. Les plus célèbres praticiens de ces sciences ont eu leurs moments d'aberration. Pythagore se souvenait d'avoir été Euphorbe ; Apollonius de Thyane fut cause qu'un vieux mendiant fut lapidé à mort pour arrêter les ravages de la peste ; Paracelse croyait qu'il avait un esprit familier caché dans la poignée de sa longue épée (1), Cardan se laissa mourir de faim pour donner raison à l'astrologie ; Duchentau qui remania et compléta le calendrier magique de Tycho-Brahe, mourut aussi misérablement en essayant une expérience extravagante ; Cagliostro se compromit avec une bande de filous dans l'affaire du « collier de la Reine » et s'en alla mourir dans les donjons de Rome, On ne peut pas impunément jeter les yeux sur l'intérieur de l'arche ; ceux qui s'y aventurent risquent d'être frappés par la foudre comme Mazda. **Je ne parle pas de la peur, de l'envie, de la haine du vulgaire qui, partout et toujours, poursuivent l'Initié qui ne sait pas cacher sa science. Les vrais Sages échappent à ce danger** (2). L'abbé Trithème vécut et mourut paisiblement alors qu'Agrippa, son disciple imprudent, termina prématurément dans un hôpital une vie d'inquiétude et de tourments. Agrippa, à son lit de mort, maudit la Science, comme Brutus, à Philippas, avait maudit la Vertu ; mais en dépit du désespoir de Brutus, la Vertu est plus qu'un vain mot et, en dépit du découragement d'Agrippa, la Science (3) est une Vérité.

(1) L'auteur exerce là, comme à son ordinaire, son goût de se gausser du public. Il est parfaitement conscient que tous ces prétendus traits de folie ont une signification occulte.

Note du traducteur anglais.

(2) Je suis heureux qu'E. L. admette ce principe. E.O. Quel principe ? Celui de la Dissimulation ? Je crains fort que ce soit là un *principe* que tout le monde n'est que trop enclin à admettre. Note du traducteur anglais.

(3) Naturellement l'auteur entend par là *la Science occulte*.

Note du traducteur anglais.

Au temps présent les sciences occultes sont à peine étudiées, sauf par de présomptueux ignorants ou des savants excentriques ; les femmes - il va sans dire - leur offrent le terrain de culture nécessaire, sous forme de crises hystériques et de somnambulisme suspect. Les gens sont surtout avides de prodiges : caresser les dés de la Fortune, battre les cartes de la destinée, posséder des philtres et des amulettes pour ensorceller les ennemis, et endormir les maris jaloux ; découvrir la panacée universelle de tous les vices - non pour les réformer, mais au contraire pour les préserver des deux grands maux auxquels ils succombent : la lassitude et la déception - autant de moyens pour voyager en vitesse sur la grand'route de l'aliénation mentale.

Si le bouillant Achille d'Homère avait été tout entier invulnérable, ce n'aurait été qu'un lâche assassin ; de même l'homme qui serait sûr de toujours gagner au jeu, causant une ruine générale, devrait être marqué au fer rouge comme un escroc. **Celui qui, par un seul acte de sa volonté, répand sur autrui la maladie ou la mort serait une peste publique dont la Société aurait le droit de se débarrasser** ; obtenir l'amour autrement que par des moyens naturels, c'est commettre une sorte de viol ; évoquer des ombres ; c'est appeler sur soi les Ténèbres éternelles (1). Pour avoir affaire aux démons, il faut être démon soi-même. Le Diable, c'est l'Esprit du Mal, le courant fatal des Volontés égarées et mauvaises ; entrer dans ce courant, c'est se plonger dans l'abîme, d'autant plus sûrement que l'Esprit du Mal ne répond qu'aux curiosités téméraires et malsaines. Les visions sont des phénomènes naturels inhérents à l'état d'ivresse ou de délire. Voir des esprits ; Quelle chimère ! c'est comme si l'on prétendait **toucher** la musique et mettre la pensée en bouteille. Si l'esprit des morts s'en est allé

(1) Très juste. E.O.

nous ; comment donc supposer qu'ils doivent y revenir (1) ?

Mais alors on dira : Quel peut donc bien être l'emploi de la Magie ? Elle rend les hommes plus aptes à comprendre la vérité et à désirer le Bien d'une façon plus saine et plus efficace. Elle aide à guérir des âmes et à fortifier des corps ; elle ne donne pas le moyen de faire le mal impunément, mais elle élève l'homme au-dessus des appétits brutaux et le rend invulnérable aux affres du désir et de la crainte. Tout cela constitue un centre divinement radiat, devant qui les fantômes, les ténèbres se retirent ; car la Magie **sait, veut et conserve sa paix**. C'est la vraie Magie, et non pas celle des nécromans et des enchanteurs, mais celle des Initiés et des Mages. La vraie Magie est une force scientifique mise au service de la Raison (2). La fausse Magie est une force aveugle ajoutée aux bévues et aux désordres de la Folie.

(1) Tout cela est vrai en un sens ; mais, comme E. L. le savait bien, *ce n'est pas toute la Vérité*. Note du traducteur anglais.

(2) La ténèbre ou le Mal, comme il est dit dans le Codex nazaréen, n'est que l'affaiblissement graduel de la Lumière pléromatique ou Akasique (caligo ubi exstiterat etiam exstittisse decrementum et detrimentum). Le sorcier se sert des principes les plus grossiers de l'Akasa, ceux qui sont physiquement les plus potentiels. Le plérome des auteurs chrétiens-grecs est notre Akasa. L'air l'Ether est le Plérome, c'est-à-dire l'Espace rempli de toute Eternité par l'Etre Un'> (Onomasticon 13) To plan pleroma ton aionôn universum pleroma aconum » (Irénée 1. 1. p. 15). En lui réside charnellement tout le Plérome » (version anglaise). Car en lui demeure la plénitude corporelle de la divinité » (collas, 2.9.). E.O.

PARADOXE VI

L'IMAGINATION REALISE CE QU'ELLE INVENTE

Voyez-là ! C'est la plus grande magicienne de l'Univers ! C'est elle qui fait fructifier la mémoire ; elle qui prévoit et réalise le possible ; elle qui invente l'impossible même. Les miracles ne lui coutent rien ; elle transporte maisons et montagnes à travers l'espace, place des baleines dans le ciel, des étoiles dans la mer, donne le Paradis sur terre aux mangeurs de haschisch et d'opium, offre des royaumes aux ivrognes, et fait sauter de joie Perrette sous son pot-au-lait. Telle est l'imagination. C'est à l'imagination que nous devons la poésie et les rêves ; c'est elle qui brode les légendes et les symboles sur les voiles des grands mystères. Elle fait les contes pour les enfants et les légendes pour les paysans. Elle fait apparaître sur les collines les Dieux tonnants et les anges exterminateurs... les dames blanches et les vierges près les sources et les fontaines. Elle fait des prédictions qu'on accomode aux faits ou qu'on réinterprète quand elles ne se réalisent pas. Elle est la nourrice de l'espérance et

la complice du désespoir. C'est elle qui dore l'auréole des Saints et bronze les cornes du Diable. Elle guérit et elle tue ; elle sauve les uns et damne les autres ; elle est chaste comme la Vierge et impudique comme Messaline. Elle crée l'enthousiasme et élargit ainsi - presque au-delà des limites du possible - l'empire de la volonté. Elle crée la croyance au bonheur, et le donne pour tout le temps que dure le rêve.

L'imagination est la lentille cristalline de l'oeil de notre esprit ; elle réfléchit les rayons lumineux de nos pensées et magnifie les images de toutes nos perceptions. Notre rayon visuel est si restreint que pour voir juste dans l'étroitesse de ce monde, il nous faut voir plus grand que nature. Les gens dépourvus d'imagination ne font jamais rien de grand, parce que tout leur apparaît sous des proportions réduites.

L'astronome contemple l'univers et s'imagine l'Infini. Le croyant contemple la Nature et s'imagine Dieu, En vérité, l'imagination est plus grande que la Pensée. La science est inondée par la Foi, et, sans la Foi, la Science resterait incertaine.

Qu'est-ce que l'algèbre, sinon l'imagination des Mathématiques pures ; et qu'est-ce que la Kabbale, sinon l'algèbre des idées ?

L'Imagination des Kabbalistes a converti la Philosophie en une science exacte, en rapportant les idées aux nombres. La science des Analogies est entièrement une science d'imagination, et les grandes nations ne sont en somme que des agglomérations de froids enthousiastes qui, puissamment, imaginent la gloire.

Les imaginations collectives accentuent les effets du microscope solaire. Les héros surtout deviennent plus grands après leur mort, et les fictions de l'opinion publique font monter sur de superbes piédestaux les hautes majestés de

l'Histoire. Qui saura jamais la mesure exacte de la valeur d'Alexandre le Grand ou de Napoléon I ? Marat et Napoléon étaient deux hommes de petite taille, énergiques et avides de renommée ; l'un désirait affranchir le monde ; l'autre se proposait de l'asservir. Le premier ne voulait qu'un mince ruisseau de sang, le deuxième en fit couler des fleuves et, par surcroît, nous valut deux invasions, le règne de son neveu, et d'écrasantes catastrophes. L'un est honni et exécré, l'autre adoré. Pour le premier les gémonies, pour le second l'arc de triomphe et la colonne ; ce sont deux exagérations, l'une d'infamie, l'autre de gloire.

Et cela vient de ce que Marat - plus sincère et plus désintéressé au fond du coeur que Napoléon I - n'était qu'un tribun rageur et vociférant, tandis que Napoléon était un homme de génie, ce qui veut dire un despote de l'imagination humaine. C'est aussi parce que la poésie des nations préfère de splendides crimes à des vertus médiocres, et que le masque de Marat est une grimace qui provoquerait le rire s'il n'inspirait l'horreur, tandis que la médaille de Napoléon porte en soi une majesté qui s'impose au culte de l'avenir. Ce sont des raisons concluantes.

Si l'imagination rencontre par bonheui un point d'appui réel, c'est le levier d'Archimède ; sans base solide, ce n'est plus qu'un bâton sur lequel chevauchent les fous.

Christophe Colomb, se basant sur des hypothèses scientifiques raisonnables, **imagina** l'Amérique, osa s'embarquer pour la découvrir, et la trouva. **Quand on sait et quand on veut, on doit avoir le courage d'oser.**

L'Imagination est le pouvoir créateur. Dieu est l'Imagination de la Nature ; celle-ci a ses rêves et ses cauchemars qui, d'ailleurs, ne l'empêchent pas d'être sublime. Les architectes du Moyen-Age en ont esquissé des contours dans

leurs magnifiques cathédrales où les gargouilles, les encorbellements, les ornements finement sculptés témoignent des pures lignes ogivales et participent de la placidité des Saints. Ces grands artistes avaient deviné l'énigme du Bien et du Mal ; ils comprenaient la Lumière et ses ombres.

C'est l'Imagination qui oeuvre des miracles ; par un acte de leur imagination, de petits paysans sont cause que des églises s'édifient, que les populations entières s'émeuvent... témoin les pèlerinages de Lourdes et de la Siette. Par imagination, Josué arrêta le Soleil et fit' tomber les murs de Jéricho au son de ses trompettes guerrières.

C'est par l'imagination que le pain devient Dieu, et que le vin du calice se change en sang immortel. Or, nous ne prétendons pas - comme bien on pense - que cela n'a pas lieu : cela est tel que nous nous l'imaginons, sur la Parole et sur la Foi de Jésus-Christ (1). L'imagination guérit les malades et fait la fortune des médecins célèbres. Elle créa l'Homéopathie dont tous les fervents ont obtenu de bons résultats : elle fait parler les tables et dicte aux médiums, pêle-mêle, des pages savantes ou des inepties de la plus grossière ignorance, des prières ou des imprécations. Elle met les cornes au front de Moïse, comme à celui des maris trompés, faisant ressembler le premier au Diable, et les derniers tantôt furieux comme des taureaux ou doux et patients comme des boeufs. Elle amplifie la Sagesse, exagère la Folie, demande trop à la Vérité et fait paraître l'erreur plausible. Il n'y a pourtant là ni erreur ni tromperie dans l'imagination : tout ce qu'elle affirme est vrai, en tant que poésie, et la poésie peut-elle jamais se tromper ? Elle crée ce qu'elle invente, et ce qui est créé existe. Imaginer une

(1) L'une des *grimaces* caractéristiques de notre auteur ; il les croyait sans doute « spirituelles », quoi qu'elles n'en imposassent à personne, mais qui exaspéraient le commun de ses lecteurs par leur mauvaise foi n'ayant d'égal que le mauvais goût. Note du traducteur anglais.

Vérité, c'est la deviner ; deviner, c'est exercer un Pouvoir

divin. En latin, on appelle « Divinus » l'homme qui devine, ce qui veut dire l'homme divin, et le poète se dit « Nates », c'est-à-dire prophète. La Foi n'a pour objet que les « divinations » de ceux qui imaginent les vérités éternelles. Moïse imagina Jéhovah, et le nuage s'étendit sur le tabernacle. Salomon imagina le temple universel et ce temple, successivement détruit par les Assyriens et les Romains, est toujours debout, sous le nom de St Pierre de Rome. Alexandre imagina l'unité des nations ; elle se réalisa presque sous Auguste et, de nouveau, plus tard, fut imaginée par Pierre le Grand et Napoléon I dont l'antagonisme maintient encore l'équilibre du monde. L'imagination est l'éternel entre-deux qui sépare les amours légères. C'est par l'imagination qu'on s'empare généralement des femmes nerveuses. Il est souvent suffisant pour un homme d'être étrange - voire même horrible - pour se faire aimer. Le Marquis de Sade, Mirabeau, Marat ont tous été aimés, et, avant eux, Cartouche et Mandrin. Il y eut des femmes du monde pour tomber amoureuses de Lacenaire, et l'on m'a assuré que Troppman, dans sa prison, recevait nombre de déclarations d'amour. Les Don Juans, les Lovelaces, doivent le plus clair de leur succès à leur mauvaise réputation ; les seigneurs Barbe-Bleue ne manquent jamais de victimes, et c'est surtout lorsque les poignards des Lanciottas sont levés sur elles que les Françaises de Rimini aiment à goûter au fruit défendu. Ce qui excite le plus puissamment l'imagination et, conséquemment, exacerbe le désir, c'est la conscience du danger. C'est pourquoi le Dieu de la Bible, désirant que la Femme devint Mère, lui défendit, sous peine des plus terribles châtiments de toucher au fruit qui la ferait céder à l'amour (1).

(1) Cela n'est point le sens de la légende citée. E. L. le savait bien, sans doute, mais il semble constamment craindre d'avoir parlé trop ouvertement quelque part, et éprouve le besoin - ou - le devoir - d'égarer son lecteur en le lançant sur une fausse piste. Note du traducteur anglais.

Le fait que c'est seulement lorsqu'ils se virent voués à la Mort que l'homme et la femme songèrent à se reproduire, à se donner des successeurs. La Mort laboure le terrain de l'Amour et l'Amour y sème le grain qui est destiné à grossir la moisson de la Mort. Il est défendu, sous peine de mort, d'entrer dans la vie, puisque tous ceux qui naissent sont destinés à mourir. C'est ce qui est entendu par « péché originel », dont nous ne pouvons être coupables qu'en la personne de nos ascendants, en remontant tout le long de l'arbre généalogique jusqu'au premier générateur. Le péché de la naissance est la conséquence du péché d'amour, que la nature a toujours l'air de défendre à l'Humanité, afin de stimuler l'appétance qu'elle en a. L'Imagination est le Pégase des poètes, l'Hippogriffe des Palatins, l'aigle de Ganymède, et la tourterelle d'Anacréon. C'est le char de feu d'Elie, et l'ange qui emporte les prophètes en les tenant par les cheveux. C'est le chérubin aux tenailles incandescentes qui cautérise les lèvres tremblantes et bégaiyantes d'Hai, le Prothée mystérieux qui a besoin d'être fortement comprimé dans les limites de la raison pour l'obliger à revêtir une forme humaine et à dire la Vérité.

De même qu'il existe une chaleur latente déterminant la polarisation moléculaire des corps, **de même il y a une lumière latente qui se manifeste de soi-même par une sorte de phosphorescence intérieure.** C'est cette lumière qui illumine et colore les fantômes de nos visions et de nos rêves, et nous fait voir - en l'absence de toute lumière externe - de si prodigieux tableaux photographiques. C'est au moyen de cela que nous lisons dans la mémoire de la Nature, ou dans le réservoir général des impressions et des formes, les germes rudimentaires du Futur inscrits dans les archives du passé. Le somnambulisme est un état d'immersion de la pensée dans la Lumière invisible aux yeux à l'état de veille. Dans ce bain universel qui réfléchit tous les pressentiments et toutes les souvenirs, les esprits se rencontrent, des intelligences s'entre-pénètrent ; et c'est ainsi qu'on peut de-

viner, traduire ou expliquer les idées d'un autre. C'est ainsi que le cerveau de l'un devient pour l'autre un livre ouvert qu'il peut lire tout entier couramment. Les merveilles du somnambulisme lucide n'ont pas d'autre cause et sont expliquées par une série de mirages et de visions réflexes. **La Lumière intérieure comporte la même relation - quant à la Lumière extérieure - que l'électricité négative en comporte par rapport à l'électricité positive,** et c'est pour cela que les fantômes apparaissent spécialement la nuit (1), et que les sorciers réclament l'obscurité pour faire leurs prétendus miracles. C'est encore pour cette raison que les « esprits » et mediums ne peuvent produire leurs phénomènes particuliers devant toute sorte de personnes ; ils ont besoin d'un petit cercle sympathique, prédisposé à recevoir l'influence contagieuse de cette phosphorescence interne qui fait voir et sentir à ce seul milieu ce qui, pour d'autres, ne serait ni visible, ni sensible. Alors lentement, progressivement on est pénétré par la vie du rêve (1). Les meubles s'agitent, les plumes se mettent à écrire sans qu'on les touche ; des gens sont soulevés de terre et restent suspendus en l'air... Les réalités deviennent folles, et les folles idées semblent réelles ; les voyants et les voyantes sont insensibles à la douleur physique. Les convulsionnaires de St Médard suppliaient qu'on les flagellât avec des bâtons de bois ou des barres de fer ; des somnambules **goûtent** dans de l'eau pure tous les arômes que le magnétisme veut bien imaginer. Les morts apparais-

(1) Partiellement seulement pour cette raison-là. Il y a bon nombre d'autres raisons : les conditions magnétiques terrestres diffèrent grandement durant le jour et durant la nuit. L'énergie physique est à son «
jusant » pendant la nuit et, plus les pouvoirs physiques sont vigoureux, moins il y a de latitude pour les perceptions psychiques. Il y a en outre bien d'autres facteurs. Note du traducteur anglais.

(1) Il paraît qu'E. L. savait fort peu de choses sur ce sujet. Il pensait sans doute que tout phénomène est forcément subjectif. Note du traducteur anglais.

sent ; des mains sans corps viennent vous toucher... Mais, qu'un homme sain se présente, ou quelqu'un qui ne soit pas sympathique au cercle, aussitôt les oracles se taisent, les mains disparaissent, les meubles cessent leur danse, tout rentre dans l'ordre naturel (2), et les membres du cercle sont aussi maussades que des dormeurs trop brusquement tirés de leur sommeil. Cette lumière de rêves que nous pourrions appeler Lumière obscure ou noire, existe indépendamment du soleil et des étoiles, comme existe celles des Lucioles, vers luisants et feux follets. Elle ne se confond jamais avec la Lumière visible extérieure, mais peut laisser son empreinte sur le cerveau, empreinte transitoire chez les hallucinés, durable chez les déments. Les organismes nerveux, bourrés (saturés) de lumière noire deviennent des aimants mal réglés et, de temps à autre, produisent sur des objets inertes, des attractions ou des pressions dont les effets paraissent merveilleux, surtout quand ils sont amplifiés et multipliés - comme cela arrive presque toujours - par l'imagination obligée des spectateurs. La crédulité se prête volontiers aux miracles. Les esprits faibles sont naturellement portés vers le merveilleux et il est assez difficile de les détromper, quand ils persistent à vouloir être trompés.

Il n'y a jamais eu de miracle fait- pour le triomphe de la Science ou de la Raison. Il ne s'en est jamais produit en présence de gens sages et instruits. Des phénomènes étranges - réduits à leur plus simple expression - peuvent

(2) Tout cela est, évidemment une généralisation trop hâtée, fondée sur une documentation insuffisante. Tout cela *peut arriver*, ou ne le *peut pas* ; cela dépend de la force magnétique (j'emploie ce terme faute d'un meilleur) du cercle et de l'intrus, y compris, dans le cercle, les influences qui peuvent y avoir été attirées, Nombre de tels intrus, profondément sceptiques et hostiles envers ceux qu'ils tenaient pour des dupeurs et des dupes, ont dû constater que leur présence et même leur volonté étaient tout à fait impuissantes à entraver le cours et le progrès du phénomène.

Note du traducteur anglais.

ches des hommes de science, mais en aucun cas, ils ne peuvent démontrer l'intervention d'êtres surnaturels (1).

En fait, Dieu est seul surnaturel en ce sens qu'il est le Maître de la Nature. Tout ce qui n'est pas Dieu tombe nécessairement dans le domaine du naturel (2).

Il nous faudrait ignorer tout à la fois et les lois de la Nature et les règles de l'exégèse pour accepter littéralement et dans leur signification naturelle les expressions dogmatiques et sacramentelles des Ecritures et des Conciles. Ainsi, la Foi nous enseigne que dans le Sacrement de l'Eucharistie il y a transsubstantiation. Est-ce que cette transsubstantiation est naturelle ? Evidemment non : elle est mystérieuse et Sacramentelle. On peut substituer une substance à une autre mais une substance ne devient pas une autre substance ; c'est toujours la même amalgamée ou modifiée selon le cas. La chimie décompose et recompose les corps, mais elle ne change pas une chose en une autre chose, car, dans ce cas, les deux choses existeraient, et n'existeraient pas en même temps.

Pour changer littéralement et totalement de l'eau en

(1) Tout cela, quoique littéralement vrai, est grossièrement déloyal. En tant que Kabbaliste, E. L. connaissait tout ce qui concerne les Lié-mentais et les Elémentaires. Il est certain que ceux-là *ne sont pas* surnaturels puisqu'ils relèvent de la Nature, de sorte que ce qu'il avance ici est vrai quant à la lettre, mais faux quant à l'esprit, car il savait bien que tous ses lecteurs considéraient ces entités-là comme *surnaturelles* et, d'après son dire, comprendraient qu'il niait leur existence. Il en est de même des miracles ; ceux-là ne sont, naturellement, que les effets de lois naturelles encore *inconnues*, si bien que, là aussi, ce qu'il en dit est vrai *à la lettre* mais faux en esprit parce que cela porte le lecteur à conclure qu'E. L. niait la possibilité de ce qu'on appelle « Miracle ». Note du traducteur anglais.

(2) Tromperie et présomption, et l'auteur le savait. E.O.

vin, il serait nécessaire d'annihiler l'eau et de créer le vin - double absurdité - car rien ne peut être annihilé, et le vin ne se crée pas sans raisin (1). Faire évaporer l'eau et y substituer du vin ne serait que simple jeu de prestidigitateur et non pas « changement de substance ». Le pain peut se faire chair, et le vin sang ; mais seulement par le processus de l'assimilation et non par la transsubstantiation. Ces expressions dogmatiques doivent donc rester limitées au domaine du dogme et des symboles. Prises scientifiquement, dans leur sens naturel, ce sont de pures absurdités. Le dogme est la formule des réalités imaginaires. Notez bien que nous disons ici « réalités » et non fictions ». Les affirmations du dogme, par rapport à la Foi, sont en effet des réalités (2) ; mais ces réalités sont imaginaires parce que nous ne pouvons les concevoir que par l'imagination, puisqu'elles échappent à l'analyse tant de la Science que de la Raison.

C'est l'Imagination seule qui accomplit tous les miracles. Au fait, qu'est-ce qu'un miracle ? C'est un phénomène exceptionnel dont la cause est inconnue. Alors, la Science se tient coite et laisse la parole à l'imagination. Tout aussitôt celle-ci se met à inventer et à affirmer cause toujours hors de proportion avec l'effet. La foule accepte cette affirmation comme parole d'Évangile et le miracle devient incontestable.

Tous les gens instruits savent que les miracles de la Bible sont des exagérations orientales (3). Moïse utilisa le

(1) Les marchands de vin de Londres pourraient bien donner ici un démenti à l'auteur. Note du traducteur anglais.

(2) Ceci est du ressort de la Foi aveugle. E.O.

(3) Ils n'en savent absolument rien. Il peut y en avoir d'exagérés ; D'autres sont, sans doute, des traditions très exactes touchant des phénomènes occultes ; mais E. L. semble avoir connu fort peu de chose en occultisme,

flux et le reflux de la mer ; Josué découvrit un gué dans le

Jourdain et, pour faire tomber les murs de Jéricho, il se servit d'un de ces composés explosifs dont les prêtres possédaient le secret. Mais les poètes nationaux nous racontent que la mer s'ouvrit, que le Jourdain remonta vers sa source, et que les murailles tombèrent d'elles-mêmes. Il en est de même du Soleil qui s'arrête dans sa course pour éclairer un grand jour de victoire ; et ne lisons-nous pas dans les Psaumes de David que les montagnes bondirent comme des béliers et les collines comme des agneaux. Devons-nous prendre cela à la lettre ? (1). Le même Roi-poète ajoute que des pierres ont été changées en étang et des rochers en fontaines. Est-ce encore là une transsubstantiation ? Les théologiens soutiennent que nous devons prendre à **la lettre** les paroles de Jésus-Christ quand il dit du pain : « Ceci est mon corps » et du vin « ceci est mon sang ». Mais alors devons-nous aussi prendre dans leur sens littéral les paroles qu'il prononça également : « Je suis vraiment une vigne et vous en êtes les sarments ». Et bien Jésus-Christ était-il vraiment et à **la lettre** une vigne ? (2) Devons-nous croire que la Science du Bien et du Mal était **réellement** un arbre, et que les fruits amers de cet arbre à double tige qui donne la Vie et la Mort, étaient des pêches ou des pommes ? Est-ce que le serpent de l'Éden et l'âne de Balaam **parlèrent** réellement ? On cessera de poser ces questions quand des hommes qui prétendent instruire les autres cesseront d'être aussi stupides que des sauvages.

(1) Tout cela est pur sophisme. Les deux choses sont naturellement tout à fait distinctes. Dans le le' cas on use clairement de métaphore ; dans les autres - cités précédemment - il y a également et clairement assertion de fait. Le dernier *peut* n'être qu'une fiction ; mais il ne faut pour cela ni le rejeter ni le discréditer, sous prétexte que, par ailleurs, des tropes et des métaphores ont été employées. Note du traducteur anglais.

(2) Voilà en vérité un argument sérieux contre le dogme catholique Romain de la Transsubstantiation. Note du traducteur anglais.

Un bon sens imperturbable uni à une puissante imagination, voilà ce qu'on appelle génie. L'homme qui possède ces deux forces peut se rendre entièrement indépendant et exercer à volonté une influence réelle sur le commun des mortels. Il se créera - selon son bon plaisir - des serviteurs et des amis, à moins toutefois qu'il ne rende son génie tributaire de quelque faiblesse secrète. Il est possible de posséder un bon sens dogmatique, sans avoir pour cela un bon sens pratique. Les grands hommes sont souvent leurs propres dupes : ils aiment la gloire, comme Orphée aimait sa compagne ; ils vont la cherchant partout - même aux Enfers - et se retournent au moment fatal... pour voir si Eurydice les suit. La vraie gloire est ce que nul ne peut nous ravir ; elle consiste dans le mérite et non dans les applaudissements de la foule (1) ; elle ne craint pas les caprices du Destin, parce qu'elle ne doit rien au hasard. Elle n'aime ni le tumulte des multitudes ni le bruit ; c'est dans le silence de la Terre qu'on jouit de la paix céleste (2).

Le Prince Sakia Muni, qu'on a appelé Buddha, disait que tous les tourments de l'âme humaine venaient ou de la peur ou du désir, et il en concluait par deux phrases que nous pouvons rendre comme suit :

« Ne désire rien - pas même la Justice - attends jusqu'à ce que tôt ou tard le Ciel la rende ».

« Le Nirvana n'est pas l'annihilation ; c'est dans l'ordre de la nature, le grand apaisement. Vouloir sans peur et sans désir, c'est le secret de la volonté omnipotente ».

Dieu ne craint rien ; il sait que le Mal ne peut pas triompher, et il ne désire rien, parce qu'il sait que le Bien s'accomplira de soi-même. Mais il veut que la Vérité soit, parce qu'elle est vraie, et que la Justice soit rendue, parce que c'est juste.

(1) ... le mérite est l'océan,
La renommée n'est que le bruit qui mugit dans les bas-fonds.
Note du traducteur anglais.

(2) La conviction de l'aptitude particulière à chacun de mieux reconnaître sa propre nature et ses aptitudes. Le pouvoir a ses illusions. Que chacun accomplisse sa mission. E.O.

La Magie doit vouloir tout ce que le Mage veut. Il veut la beauté dans la nature, parce qu'il en jouit dans sa plénitude et n'en abuse jamais. Il veut que les Printemps se renouvellent toujours chargés de fleurs, que les roses s'épanouissent en leur beauté, que les enfants soient heureux et les femmes aimées. (1)

Il veut que les hommes s'entr'aident, pour encourager les femmes et secourir les vieux. Il veut que le Bien éternel triomphe sur le mal transitoire, et il prend part patiemment, paisiblement, à l'oeuvre de la Société et de la Nature.

Il veut l'ordre, la raison, la bonté, l'amour, et, en vue de ce qu'il veut, il travaille de toutes ses forces. C'est ainsi qu'il gagne l'immortalité et le bonheur.

Ne désirant rien, il est riche ; ne craignant rien, il est libre ; ne demandant que ce qu'il doit demander, il est heureux. Un poète a dit de Dieu « Pour lui, vouloir, c'est créer ; exister, c'est produire. On peut en dire autant du Mage désirer le Bien, c'est déjà faire le Bien : aucune existence n'est stérile.

Job, étendu sur son fumier, faisait une oeuvre sublime : il donnait au monde la Patience.

Toute souffrance est une parturition : la pauvreté enfante les richesses ; la maladie, la santé ; la captivité, l'affranchissement ; la punition, l'expiation et le pardon ; les larmes sont des semences de joies. La Mort nourrit la Vie. Pour qui sait et aime, tout est espoir et bonheur.

Fortune, honneurs et plaisirs, voilà ce à quoi la majorité des hommes aspirent, sans penser jamais que les plaisirs

(1) Je me permets de douter du dernier point : le « mage » - à moins que ce ne soit un Français - n'a besoin de rien de ce genre. £.0.
sont la ruine, tout à la fois, de la fortune et de l'honneur ;

sans penser que la richesse engendre la satiété et le dégoût des plaisirs, et que trop souvent les honneurs sont achetés au prix de la bassesse. Aussi quelles déceptions attendent ces hommes ! L'avare thésaurise la misère, le luxurieux déprave ses sens et tue son coeur ; quant à l'ambitieux qui songe à escalader le Capitole, il ne rencontre que la roche Tarpéienne. L'avare souffre de la faim et de la soif, comme Tantale ; le voluptueux tourne sous la roue d'Ixion, l'ambitieux roule éternellement le rocher de Sisyphe... Leur vie est un Enfer, leur fin un désespoir.

Le Mage - ou, si vous le préférez, le Sage - accueille le plaisir, accepte les richesses, mérite les honneurs ; mais il ne se rend jamais esclave d'aucun d'eux. Il sait être pauvre, se restreindre, souffrir ; il supporte volontiers qu'on oublie, parce que son bonheur qui est sa propriété n'espère rien et ne craint rien des caprices de la Fortune.

Il peut aimer sans être payé de retour. Il peut créer des trésors impérissables et s'élever au-dessus du niveau des honneurs, dons aléatoires. Il possède ce qu'il désire en jouissant d'une paix profonde et ne regrette rien de ce qui doit avoir une fin. Mais il se souvient avec joie de tout ce qui lui a été bon. Son espoir est déjà une certitude (I). Il sait que le Bien éternel et le mal transitoire. Le mage peut goûter les charmes de la solitude, mais il ne fuit pas la société des hommes. Il est enfant avec les enfants, gai avec la

(1) Il n'en sait rien du tout ; ce qu'il sait, il le dit, à savoir que le Bien et le Mal sont tous les deux *éternels*, parce que tous les deux des fictions de l'imagination humaine. Or, l'humanité, ou Dieu dans la Nature, est éternelle. E.O.

J'ose prétendre que ceci prête à mésinterprétation au sens absolu, transcendant ; le Bien et le Mal peuvent être tous les deux fictifs, mais relativement à des existence conditionnées à tous les degrés, le Bien et le Mal sont réels.

jeunesse, grave avec les vieux, patient avec les sots, heureux avec les sages.

Il sourit avec tous ceux qui sourient, il pleure avec tous ceux qui pleurent. Il prend sa part à toutes les fêtes, sympathise à tous les deuils, applaudit à tout effort de l'esprit, est indulgent pour toutes les faiblesses. N'offensant jamais personne, il n'a jamais à solliciter de pardon, ni à pardonner lui-même car il ne se sent jamais offensé. Il prend en pitié ceux qui le méconnaissent et attend l'occasion de leur faire quelque bien. C'est à force de bonté qu'il aime à se venger des ingrats. Etant prêt lui-même à se dépouiller de tout, il reçoit avec plaisir et gratitude tout ce qu'on lui offre. Il s'appuie affectueusement sur tous les bras qui se tendent vers lui aux heures difficiles et ne prend pas pour de la vertu la fierté chagrine de Rousseau. Il pense rendre service aux autres en les mettant à même de faire quelque bien, et il ne répond jamais par un refus, soit qu'on lui offre ou qu'on lui demande.

Ne pensez-vous pas qu'un homme de ce caractère est plus grand qu'un roi, plus riche qu'un millionnaire, plus heureux qu'un Faublas ou un Sardanapale ? Heureux celui qui comprendra cette grandeur, appréciera cette richesse et saura goûter cette joie et ces plaisirs ! Il ne désirera rien de plus et aura tout ce dont il a besoin. La perfection, c'est l'équilibre ; les excès de privations sont aussi dangereux que les excès de jouissances. Les macérations ont leur côté - d'épicurisme malsain. Les Fakirs aiment à s'étioler et à s'éteindre dans l'extase de leur orgueil. Les Pénitents, bourreaux de leurs popes corps et de leurs âmes, sentent triompher en eux la cruauté du Dieu qu'ils croient venger. Les brûleurs d'hommes sont ceux qui se soumettent au plus dures disciplines. Le Pape Pie V était un ascète, et le terrible St Dominique était un pénitent rigoureux, sans pitié pour lui-même. Le fanatique capable de se tuer pour son Dieu est tout aussi capable de tuer son prochain ; les orgies d'austé-

rités endurent le coeur aussi certainement que les orgies de débauche.

L'homme parfaitement équilibré peut marcher ou courir sans crainte de tomber, Il faut être quelqu'un pour mériter de vivre ; on est quelqu'un pour faire quelque chose. Nous n'existons qu'en vue d'agir ; nous pensons pour parler. La Raison, elle aussi, est le Verbe ; mais le Verbe n'est pas seulement la Parole, il est la vie et l'action. Nous sommes forts pour travailler ; nous sommes instruits pour enseigner ; nous sommes médecins pour guérir les malades. « Nous n'allumons pas une lampe pour la cacher sous le boisseau » dit le Christ. La lumière doit être placée sur un chandelier. Chacun se dit à tous, comme tous se doivent à chacun en particulier.

Nous ne devons pas cacher le talent d'or ; nous devons le porter en banque afin qu'il fructifie. Vivre, c'est aimer, et aimer c'est faire le Bien. Nous devrions désirer le progrès de l'Humanité, la prospérité de notre pays, l'honneur de notre famille, la conservation du Monde, L'homme qui ne s'intéresse à personne est un homme déjà mort qui devrait être oublié.

« Si quelqu'un désire me suivre » dit le Christ, « qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et marche sur mes traces ». Renoncer à soi-même, c'est sortir de l'égoïsme pour entrer dans la charité. La vraie vie de l'homme n'est pas en soi, mais en autrui. Porter sa croix, c'est supporter courageusement les douleurs et les épreuves de la vie. Tous les sages ont eu leurs croix à porter. Jésus, avant de monter au calvaire, eut l'ingratitude des Juifs et la sottise de ses disciples. Socrate eut Xantippe, Platon eut Diogène. La philosophie doit s'apprendre dans le livre de Job. « Heureux ceux qui pleurent » a dit le Maître ; mais plus heureux - disons-

nous - ceux qui savent souffrir sans pleurer. Fénelon, dans ses « Dialogues sur les Morts », trouve Héraclite plus humain que Démocrite. Rabelais n'est pas de cet avis : les animaux pleurent, l'homme seul sait rire ; le rire est donc plus humain que les larmes ; il est la consolation de l'homme, et Homère n'hésite pas à en faire le privilège des Dieux. Le héros scandinave avait pour épitaphe : « Il rit et mourut ».

Il y a, il est vrai, le bon et le mauvais rire ; mais c'est le bon qui est le vrai. L'autre n'est que le gloussement du dindon ou la grimace du singe, Les hommes bons et intelligents savent rire ; les méchants et les sots ne peuvent que ricaner, Le rire franc est le fruit de cette joie qu'une bonne conscience peut seule produire. « On juge l'arbre par ses fruits » dit l'Évangile. « On ne récolte pas de raisin sur des ronces ». Commencez par prendre la résolution d'être réellement bon, et tout ce que vous ferez sera bon. Le Bien, le Beau, le Vrai - vertu, honnêteté, Justice - sont choses inséparables d'où sort le vrai bonheur, car le résultat en est la Paix, c'est-à-dire tranquillité dans l'ordre éternel.

Pour que la Volonté soit puissante, il lui faut être persévérante et calme. « Dieu ne balance pas » dit la Bible, et nous ne pouvons jamais avancer si nous nous arrêtons continuellement en chemin et retournons sur nos pas. Quand on a semé le bon grain, il ne faut plus remuer le terrain qui l'a reçu, mais il ne faut pas non plus cesser encore d'arroser ce qui a été semé. Alors le germe sortira de terre et la plante poussera d'elle-même. Quand on a mis le levain dans le Pétrin, il faut le laisser travailler. Le plus petit effort, constamment répété, vient à bout de tous les obstacles. Nous devons persévérer avec une inlassable patience. Les hommes les plus forts sont ceux qui ne se surexcitent point et n'agissent qu'à propos, avec modération et jugement. C'est le travail et l'économie qui créent et augmentent la fortune ; il ne faut cependant pas confondre l'économie avec l'avarice. La fortune de l'homme économe dépense et se distri-

bue ; l'avare retient et met sous séquestre. La fortune de l'homme économe est vivante, celle de l'avare est morte. L'homme économe laboure, l'avare enfouit. La fortune de l'homme économe est utile à tout le monde, celle de l'avare est inutile aux autres et à lui-même. L'un use, l'autre abuse. L'un cueille, l'autre monopolise ; les possessions de l'un sont sa propriété, celles de l'autre sont le fruit de rapines et de recel de biens volés.

Il est certain que l'homme n'a pas le droit de vivre uniquement pour soi ; sa règle de conduite ne peut pas être son propre caprice. Enfant de la nature, il doit en respecter les Lois ; membre de la Société, il doit en accepter les devoirs. Sa volonté peut le faire souverain, mais à la seule condition que cette souveraineté soit constitutionnelle. Toutes les volontés désordonnées sont naufragées d'avance et mises en pièces. Tout caprice est une folle dépense de vie et un pas vers la Mort.

Pour vouloir efficacement, il faut vouloir avec correction et justice ; et, pour vouloir correctement, il faut juger sainement des choses et ne pas se laisser aller et égarer par les préjugés ou la passion.

L'opinion du commun des mortels n'est pas la règle de conduite du Sage. Il ne l'attaque pas ouvertement, mais il ne s'y conforme point.

Il y a au fond de toutes les opinions populaires quelque vérité méconnue. Avoir le pouvoir et la jouissance, voilà ce qui fascine et attire les hommes. En réalité, avoir le pouvoir et trouver le bonheur en soi, voilà ce qui constitue la plénitude de la vie humaine. En quoi donc les fous diffèrent-ils des Sages ? En ce que les premiers prennent les moyens pour la fin, et qu'il en résulte que le plus grand bien devient pour

eux le pire des maux. Posséder toutes choses - sauf l'intelligence et la Raison - quel luxe de misère ! Avoir tout pouvoir de faire le Mal - quel horrible sort ! Se complaire dans l'abus - quel suicide ! Est-ce qu'un lâche est un guerrier valeureux parce qu'il trame un grand sabre ? Est-ce qu'un porc est un homme parce qu'il mange des truffes dans un plat d'or ? Peut-on être fier de commander aux autres quand on n'est pas maître de soi-même ? ... Alexandre le Grand, vainqueur des Indous et des Perses, fut incapable de vaincre sa propre intempérance ; maître du monde, il s'abandonna dans son ivresse à un accès de fureur et tua son ami Clytus. Il semblait sur le point de faire éclater un univers trop étroit pour le contenir, et il crève d'un trop plein de vin dans une orgie frénétique. Cet homme tantôt Dieu, tantôt brute, cet homme qui avait fait trembler les nations devant sa folie ambitieuse meurt dans une crise de **delirium tremens**. Il meurt jeune, comme toutes les espérances exagérées, et l'avortement de cette existence gigantesque est une tare sur sa gloire. Quel néant après tant de grandeur ! Quelle vaine renommée flotte et s'évapore autour de ce petit cadavre ! et n'était-ce pas à lui que Jésus pensait quand il dit : « Que sert-il à l'homme de gagner l'univers quand il vient à perdre son âme ? » La grenouille de la fable se gonfle **pour** essayer de devenir monstrueuse ; elle finit par crever. De même, dénué de raison, parvenait à s'agrandir outre mesure, que deviendrait-il sinon une gigantesque déraison, une folie énorme, une ombre plus épaisse que la plus petite étincelle de raison aurait d'autant plus de mal à percer.

Car la raison est toujours semblable à elle-même, soit qu'elle siège sur les trônes de la Science ou du Pouvoir, ou qu'elle soit dans la plus humble sphère, elle n'en est pas moins la Lumière de Dieu. La Raison est comme l'hostie consacrée de la Foi Catholique, cette hostie dont la parcelle la plus infime contient - ou plutôt exprime - Dieu dans sa plénitude. Là où la Raison est, il y a la Divinité. Ce **que** la

Raison veut, Dieu le veut. L'être raisonnable participe de la royauté divine. Il veut, parce que la Raison veut, et sa volonté est invincible. Il peut dire comme le Christ : « Je suis le Principe qui parle ». Il peut avoir des adversaires, des contradicteurs, des oppresseurs... il n'a point de maître sur terre et ses égaux sont au Ciel. Le soleil qui brille sur un insecte n'est pas moins splendide que celui qui prête à la lune son éclat, et un mendiant dans son bon droit est supérieur à un prince dans son tort.

Diogène préférerait avec raison un rayon de **son** soleil à l'ombre d'Alexandre ; le cynique se posait en cela l'égal du conquérant dont il limitait la puissance par son propre droit à ne pas être gêné.

Ne rien désirer, ne rien craindre, vouloir fortement et patiemment ce qui est juste, c'est être plus grand et plus fort que tous les maîtres de la Terre.

RECAPITULATION SYNTHETIQUE

MAGIE ET MAGISME

Le mot « Magie », après avoir été si craint et si exécré au Moyen Age est devenu, de nos jours, presque ridicule. Un homme qui s'occuperait sérieusement de magie passerait à peine pour un être raisonnable ; à moins qu'on ne le tienne pour un médecin ou pour un charlatan. Les gens crédules supposent volontiers que tous les magiciens sont les artisans de merveilles, et ils sont convaincus d'autre part que seuls les Saints de leur culte ont le droit de faire des miracles ; ils attribuent donc gratuitement à l'influence du Diable et des mauvais esprits, les idées et les phénomènes de la Magie. Pour ce qui est de nous, nous croyons que les miracles des Saints, comme ceux qui sont attribués aux démons, sont également le résultat naturel de causes qui sont anormalement mises en jeu. La nature ne se dérange jamais ; son miracle permanent, c'est l'ordre immuable et éternel qui y règne.

Bien plus, on ne doit pas confondre Magie et Magisme. La Magie est une force occulte ; le Magisme est une doctrine qui a pour objet de changer cette force en puissance. Un Magicien sans Magisme n'est qu'un sorcier. Un Magiste (ou

Mage) n'exerçant pas la Magie **n'est que quelqu'un qui sait**. L'auteur du présent ouvrage est un Mage qui ne pratique pas la Magie ; c'est un homme d'études et non un homme à phénomènes. (1) Il prétend n'être ni magicien ni Mage, et il

(1) On peut se demander si ce n'est pas là la meilleure, la plus sage et la plus sûre des positions pour lui. En admettant qu'en se vouant aux sciences physiques occultes, on puisse obtenir deux dons suprêmes - l'un consistant en la conservation de la mémoire individuelle à travers toutes les vies futures sur cette planète et les autres de notre cycle formant un circuit complet - en d'autres termes gagnant une quasi immoralité de la personnalité ; et, secondement, le pouvoir de gouverner et de diriger notre propre vie future après la mort, au lieu d'être emporté dans le tourbillon et entraîné malgré soi, pendant qu'on est encore à l'état passif sous la loi des affinités. Il est pourtant à tout le moins incertain de savoir si ces dons supérieurs (que deux pour cent à peine des adeptes acquièrent) sont, oui ou non, profitables à l'homme à la longue. Ce qui est évident, c'est que pour y atteindre, il faut pour les hommes de notre race mener une existence tout à fait exceptionnelle. Cela peut être un sublime égoïsme, mais l'égoïsme n'en est pas moins la condition requise pour l'obtention de ces dons suprêmes. On peut du moins se demander si une vie d'active bienfaisance et d'altruisme parmi nos frères n'est pas, à la longue, plus productrice de bonheur. Dans un univers gouverné par une justice mathématique, nous pourrions nous contenter d'abandonner le soin de notre futur aux Lois éternelles, et il me semble que l'immortalisation d'une *personnalité* nécessairement imparfaite est un bien plutôt douteux. Quant aux autres pouvoirs dépendant de la manipulation de l'essence astrale, malgré qu'ils soient incontestablement susceptibles d'exercer une influence bénéfique en de rares exceptions, ils me semblent un objectif à peine digne de l'Homme divin. Une certaine connaissance théorique des Physiques de l'Occultisme se développe dans l'esprit à mesure qu'il progresse dans la métaphysique des « Hautes Sciences », mais, à mon humble avis, c'est à la compréhension parfaite de ces dernières que nous devons appliquer le meilleur de nos efforts. Nous ne devrions pas perdre notre temps à la recherche du ou des pouvoirs ; nous ne devrions lever aucun regard avide même sur les deux facultés suprêmes, mais nous contenter de si bien travailler à purifier notre nature et à nous imprégner d'amour actif pour *tout*, de façon à assurer l'évolution de notre personnalité supérieure et à connaître l'unité infinie et tout ce qui par là même fait partie de nous-mêmes pour devenir l'intuition nécessaire de notre personnalité nouvelle. C'est en cela qu'on est « un vrai Magiste qui ne pratique point la Magie », et c'est, à mon sens, le plus noble quoique peut-être le moins attrayant. Note du traducteur anglais.

sorcier. Il a étudié la Kabbale et les doctrines magiques des sanctuaires antiques ; il sent qu'il les comprend ; il y croit sincèrement et les admire. C'est, à ses yeux, la Science la plus noble et la plus vraie que le Monde possède et il regrette profondément qu'elle soit si peu connue. C'est pour cela qu'il cherche à le mieux faire connaître, ne prenant pour lui que le titre de Professeur de la Haute Science. La science du magisme est contenue dans les livres de la Kabbale, dans les symboles de l'Égypte et de l'Inde (1), dans les livres d'Hermès Trismégiste, dans les oracles de Zoroastre et les écrits de quelques grands hommes du Moyen Âge, tels que Dante, Paracelse, Trithème, Guillaume Postel, Pomponaceus, Robert Fludd, etc...

Les oeuvres de la Magie sont la divination ou prescience, la Thaumaturgie ou emploi de pouvoirs exceptionnels, et la Théurgie ou pouvoir sur les visions et les esprits.

On peut deviner ou prédire, soit par observation et induction de la Sagesse, soit par les intuitions de l'extase, du sommeil, des calculs de la Science, ou par les visions de l'enthousiasme qui est une sorte d'intoxication. C'est si vrai que Paracelse l'appelle *ebriecatum* » ou espèce d'ébriété. Les états qui ont rapport au somnambulisme, à l'exaltation, hallucination, intoxication, soit du fait de l'alcool ou de drogues spéciales, en un mot, à toute classe de folie artificielle ou accidentelle durant laquelle la phosphorescence cérébrale et accrue et surexcitée, sont dangereux et contraires à la nature. Il est donc mauvais de tenter de les pro-

(1) Et surtout dans la littérature ancienne, sacrée de l'Inde. Mais E.O. n'a jamais étudié le Bhagavad Gita ni d'autres incarnations pareilles de la vie spirituelle dans la chair ; autrement il aurait été un bien plus vrai Magiste

Note du traducteur anglais.

duire parce qu'ils troublent l'équilibre nerveux et mènent presque infailliblement à la frénésie, à la catalepsie, à la folie.

La divination, la prédiction par pure sagacité demandent une connaissance approfondie des lois de la nature, une observation constante des phénomènes et de leur corrélation ; le discernement des Esprits par la science des signes, la nature exacte des analogies, et le calcul - qu'il soit intégral ou différentiel - des chances et des probabilités. Il est utile de deviner et de prévoir mais nous ne devons pas nous permettre de nous mêler de faire des prédictions. Un prophète intéressé en la matière est toujours un faux prophète, parce que le désir trouble la sagacité. Un prophète désintéressé, ce qui veut dire un vrai prophète, se fait toujours des ennemis, parce qu'il y a toujours en ce monde plus de mal que de bien à prédire. Les sciences occultes devraient toujours être tenues cachées. Les Initiés qui parlent sont des profanes ; **et celui qui ne sait pas garder le silence ne sait rien. (1)**

Noé prévint le déluge, mais prit grand soin de ne pas le révéler. Il retint sa langue et construisit son arche. Joseph prévint les sept années de famine et prit ses mesures pour assurer au roi et aux prêtres toutes les richesses de l'Egypte. Jonas prédit la destruction de Ninive et s'enfuit désespéré parce que sa prédiction ne se réalisa pas. Les premiers chrétiens prédirent l'incendie de Rome et Néron, avec quelque

(1) « Faites silence, vous tous qui entrez ici », tel est le commandement qui, de tout temps, a été gravé au-dessus des portes de l'occultisme. « Gopaniyum Arayahnema ». « Gardez le secret avec le plus grand soin » répètent à l'envie tous les anciens écrivains Ariens qui ont traité du Psychisme. Mais tout efficace que cette injonction au secret ait été dans le passé, il ne faut pas oublier que l'évolution ne s'endort jamais et que la roue tourne toujours. Une race nouvelle et supérieure commence à briller à l'horizon, et ce qui, pour une race, est du plus haut secret, intolérable à la masse, devient pour la race suivante, des vérités intuitives, sinon encore assimilables et palpables. Note du traducteur anglais.

apparence de justice, les accusa d'y avoir mis le feu. Les

sorcières de Macbeth l'amenèrent au régicide en lui persuadant qu'il serait roi. Les prophéties semblent attirer le Mal et provoquent souvent un crime. Les Juifs croyaient que la gloire de Dieu dépendait tout entière de la conservation de leur temple ; prédire la destruction de celui-ci était donc un blasphème. Jésus osa le faire, et les Juifs qui, la veille encore, étendaient leurs manteaux sous ses pieds et couvraient sa voie de branches de palmiers et de fleurs, se mirent à crier tout d'une voix : « Qu'il soit crucifié ! » Mais ce n'était pas pour eux que le Sauveur avait fait cette prédiction ; c'était pour le petit cercle de ses disciples fidèles et de ses apôtres ; malheureusement elle devint publique et servit de prétexte au meurtre juridique du meilleur et du plus divin d'entre les hommes. (1)

S'il nous est possible de prédire avec certitude exactement l'époque où les éclipses doivent se produire et le retour des comètes, pourquoi ne pourrions-nous pas prédire les périodes de grandeur et de décadence des empires ? Etant donné la nature d'un germe, ne savons-nous pas quelle espèce d'arbre doit en sortir ? Connaissant le moteur, la charge et les obstacles, ne pouvons-nous pas évaluer la durée et l'étendue de la motion ? Lisez le livre : « Pronosticatio eximie doctris Teophrasti Paracelsi » et vous serez stupéfait des choses que ce grand homme était capable de prévoir en combinant les calculs de la science avec les intuitions de sa merveilleuse sagacité ! On peut prédire avec certitude en s'aidant des calculs de la science, et avec incertitude quand on ne s'appuie pas que sur sa nature sensitive, impressionnable ou sur l'intuition magnétique. Il en est de même des

(1) Tout ce paragraphe est de pur sophisme et manque - en une certaine mesure - de sincérité. Il ne traite pas des « choses qui se rapportent à Dieu » mais bien de celles qui se rapportent à l'homme. Ce n'est pas de l'occultisme mais de l'Eliphaz Léviisme. Note du traducteur anglais.

miracles. Ceux-ci sont des phénomènes stupéfiants, parce qu'ils sont anormaux et produits en conséquence de quelques lois naturelles jusqu'à ce jour inconnues. Lorsque l'électricité était encore un mystère pour la masse, les phénomènes électriques étaient des miracles. Les phénomènes magnétiques étonnent actuellement les adeptes du spiritisme, parce que la science n'a pas encore reconnu et déterminé **officiellement** les forces du magnétisme humain - lequel est distinct, à notre point de vue, du magnétisme animal. On ne sait pas encore jusqu'à quel point la volonté de l'homme et son imagination sont des pouvoirs. Ce qui est évident, c'est que, dans certains cas, la nature leur obéit : le malade recouvre soudain la santé, des objets inertes changent de place sans aucun motif apparent, des formes invisibles et palpables sont produites ; **et les causes de tout cela est, pour les uns Dieu, pour les autres le Diable, sans que ni les uns ni les autres ne réfléchissent que Dieu est trop grand pour condescendre à se faire le complice ou l'instigateur de tours de conjuration ; et que le Diable - s'il existe comme la légende nous le représente - serait trop intelligent et trop fier pour consentir à être ridiculisé.**

Toutes les religions exclusives reposent sur les miracles, et chacune attribue au Diable les miracles accomplis dans la Foi opposée. En ce sens, elles ont toutes, et jusqu'à un certain point, raison. Le Diable, c'est l'ignorance, les Démons sont de faux dieux. Or, tous les faux Dieux font des miracles ; le vrai Dieu n'en fait qu'un qui est celui de l'ordre éternel.

Les miracles de l'Évangile sont les opérations merveilleuses de l'esprit divin, racontées en une forme énigmatique, comme c'était la coutume chez les Anciens et surtout chez les Orientaux. L'esprit change l'eau en vin, **cela veut dire l'indifférence en amour** ; il marche sur les eaux, et d'un mot apaise la tempête ; il ouvre les yeux de l'aveugle et les oreilles du sourd ; il fait parler le muet et marcher le paralytique. **Il ressuscite l'Humanité ensevelie depuis quatre jours (ce qui signifie depuis quatre mille ans)** ; il la montre

dans sa putréfaction semblable à Lazare, et ordonne qu'elle soit délivrée de ses bandelettes et de son linceul. Tels sont les vrais miracles du Christ ; mais si, on lui demande des prodiges, il répond : « Cette génération vicieuse et adultère désire des miracles, mais il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du Prophète Jonas ». Le Maître nous donne à entendre par là que les miracles de la Bible sont aussi des allégories : Jonas sortant vivant du corps du poisson qui l'avait avalé, c'est l'Humanité qui se régénère. Jésus donna sa doctrine aux Juifs et l'exemple de ses vertus, comme miracles incontestables.

Jésus aurait certes pu guérir les malades ; après lui, Vespasien, Apollonius, Gassner, Mesmer et le zouave Jacob ont aussi opéré des guérisons. Des gens malades ont également recouvré la santé à Lourdes, comme à la tombe du diacre Paris ; mais de telles cures ne sont point des miracles : elles sont le résultat naturel d'une certaine exaltation dans la Foi. Jésus-Christ le reconnut lui-même ainsi quand, répondant à quelqu'un qui lui demandait « Pouvez-vous me guérir » il dit : « Oui, si vous pouvez croire car tout est possible à qui a la Foi. »

La Foi produit certains miracles apparents, et la crédulité publique les exagère. Quand Jésus dit que tout est possible à celui qui croit, il n'entendait pas dire par là **que l'impossible** put jamais devenir le possible.

L'impossible est ce qui est absolument contraire aux lois immuables de la Nature et de la Raison éternelle. (1)

(1) Ceci laisse la question en suspens puisque même l'adepte le plus évolué ne peut jamais posséder une connaissance assez étendue de ces mêmes lois et de cette raison, pour être à même d'affirmer qu'une chose leur est absolument contraire, et, par suite, de prêcher l'impossible de quoi que ce soit, en dehors des mathématiques pures, comme le dit Arago. Note du traducteur anglais.

Tout homme a un centre (focus) magnétique qui est attractif et radiant. Cette attraction et cette projection sont ce qu'on dénomme en magie l'inspiration et la respiration. Le Bien inspire et respire le Bien, l'homme méchant attire et respire le mal. Celui qui est bon peut guérir le corps, parce qu'il rend l'âme meilleure ; les mauvais font du mal tant au corps qu'à l'âme. Il arrive souvent que les méchants attirent les bons pour les corrompre, et que les bons attirent à eux les méchants en vue de les transformer et de les rendre bons, et c'est ainsi que parfois les méchants semblent prospérer, tandis que les bons sont victimes de leurs propres vertus. Mais ils se trompent grossièrement ceux qui s'imaginent que Tibère était plus heureux à Caprée que Marie au pied de la croix de son fils... Et pourtant de quels plaisirs Tibère était-il privé ; quelle souffrance était épargnée à Marie ? Heureuse mère ! (1) Misérable empereur ! disons-nous. Le miel se change en fiel dans la bouche des méchants, et le fiel devint miel dans la bouche du Juste. L'innocent sacrifié est déifié par son supplice même ; le coupable triomphant est marqué au fer rouge et brûlé par son diadème. Abordons maintenant aux dangereux rivages de la Magie toute encadrée de ténèbres. Touchons aux conversations avec l'autre monde, au contact avec l'invisible, à la Théurgie, en un mot, et à l'évocation des esprits.

Tout nous prouve qu'il y a - en dehors de l'homme - d'autres être intelligents. La hiérarchie des esprits doit être aussi infinie que celle des corps. L'échelle mystérieuse de Jacob est le symbole biblique de cette hiérarchie montante et descendante. Dieu se repose sur cette échelle, ou plutôt il la soutient. On peut dire que cette échelle est en lui, ou

(1) Les malheureux Isiaques s'ouvrent le sein et imitent les lamentations de la *Infelicissima Mater Isis* (min. Filip. 21). Le retour d'Isis avec le corps d'Osiris est daté du 15 décembre et les recherches durent sept jours. (Plutarque). E.O.

mieux encore, qu'elle est Lui, Lui-même, car en tant que

Dieu et pour manifester Dieu que l'infini monte et descend. A chaque échelon, l'esprit qui monte est égal à celui qui descend et peut le prendre par la main ; mais il lui faut cependant suivre celui qui le précède et qui monte devant lui. C'est une Loi que ceux qui font des évocations devraient bien méditer sérieusement.

Monter éternellement, monter sans cesse, monter toujours, tel est l'espoir des Elus ; descendre éternellement, c'est la menace qui pèse sur les Réprouvés..

Les hommes invoquent les Esprits supérieurs, mais ils ne peuvent évoquer que les inférieurs. Quand on invoque un esprit supérieur, celui-ci vous attire vers le haut. L'esprit inférieur qu'on évoque vous entraîne en bas (1).

Invoquer, c'est prier ; évoquer est un sacrilège, excepté lorsqu'il s'agit d'une dévotion toujours très dangereuse. Mais les mortels téméraires qui se plongent dans les évocations ne pensent nullement à faire monter avec eux l'esprit qu'ils appellent ; ils désirent s'appuyer sur lui au contraire pour faire leur ascension et doivent nécessairement perdre l'équilibre puisqu'ils s'appuient sur ce qui descend. L'Esprit qui descend est une charge pour qui veut le relever, et, nécessairement il entraîne vers le bas celui qui s'abandonne à lui ! Renoncer à la Raison pour suivre les inspirations d'un fantôme, c'est se plonger dans l'abîme de la Folie.

La grande époque de la Théurgie fut celle qui suivit la chute des anciens dieux. Maxime d'Ephèse avait coutume de les invoquer devant Julien, parce que les hommes avaient cessé de les invoquer ; ils étaient tombés au-dessous du ni-

(1) Très juste. E.O.

veau de la raison chez le commun du peuple. Aussi appa-
rurent-ils à Julien, pauvres et décrépits. Julien, encore fas-
ciné par la Magie du Passé, désira prendre sur son dos ces
immortels infirmes - comme Enée prit son père pour le
sauver du carnage de Troie - mais le Philosophe arrogant
tomba sous le fardeau de ses dieux.

**« Nous ne pouvons contempler les Dieux sans mourir »
est l'un des plus terribles axiomes de la Théurgie ancienne
car les Dieux sont des Immortels, et, pour les voir, il nous
faut passer hors de notre sphère dans la leur et entrer la
vie immatérielle, et, si cela est possible sans passer par la
mort, ce ne peut être que d'une manière fictive et imaginaire,
ou par une illusion ressemblant à un rêve.** Nous devons donc
conclure que toute apparition à laquelle nous survivons ne
peut être qu'un rêve, car, quand la vision d'un autre monde
est réelle, c'est que le voyant meurt, ou que plutôt il est
déjà mort quand il la voit. (1)

(1) L'auteur fait ici allusion à l'état de transe volontaire ou Samadhi, pro-
curée selon les règles de la science occulte. La transe médiumnique
est une sorte d'épilepsie. E.O.

Sur ce point je me souviens si les mots sont pris dans leur sens strict
« Samadhi » la différence réelle consiste en ce qu'une transe médiu-
mistique est généralement l'effet d'un organisme anormal et quasi
défectueux qui y succombe soudain sans la préparation essentielle
nécessaire à la rendre inoffensive pour la santé, et sans la préparation
mentale sauvegardant le libre exercice de l'âme et de la volonté. Cet
état est souvent partiel, hors de tout contrôle, tandis que *Samadhi*
provient d'une longue et soignée série de préparations pour le
développement de facultés anormales dans un organisme normal, et
est précédé par un entraînement gradué qui protège la constitution
physique et habitue l'esprit et la volonté au libre exercice dans des
conditions qui, autrement, les déformeraient, ou stupéfieraient entiè-
rement. Dans ce cas la transe est toute sous contrôle.

Ajoutez à ce qui précède que, par sa nature, la transe médiumnique
naturelle ne peut pas durer plusieurs jours sans amener la mort,
tandis que l'autre, la transe *volontaire*, peut durer des mois sans le
moindre inconvénient pour la santé, sauf (si nous prenons cela pour
un inconvénient) un dégoût déterminé pour la vie terrestre charnelle.

Ce que nous venons d'écrire n'a assurément aucun sens

pour les savants matérialistes qui ne croient pas à une autre
vie ; mais ils n'en sont pas moins obligés, en dépit de toute
évidence, de nier le phénomène du magnétisme et du spiri-
tisme ; ils ne peuvent donc être sincères - les vrais savants
sont ceux qui croient.

Le danger, c'est de croire sans savoir ; car, alors, on
croit à l'absurde, c'est-à-dire à l'impossible. Le vieux Français
avait un mot pour exprimer la croyance téméraire c'était le
verbe « cuyder » d'où est dérivé **outrecuidance**, ce qui signi-
fie une confiance ridicule et présomptueuse.

La Théurgie est un rêve, poussé jusqu'au réalisme le
plus terrifiant chez un homme qui se croit éveillé. On y
parvient en affaiblissant et en surexcitant tout à la fois le
cerveau par des jeûnes, des méditations et des veillées.
L'ascétisme est le père des cauchemars et le créateur des
démons les plus informes et grotesques. Paracelse pensait
que des « larves » réelles pouvaient être engendrées par les
illusions nocturnes des célibataires (1). Les anciens croyaient
à l'existence des « Daimons », sortes de génie maliceux qui

Suite de la note de la page précédente.

dégoût qui persiste chez l'adepte pendant un temps plus ou moins
long après le réveil. Ces deux genres de trances sont également épilep-
tiformes ; l'une semi-volontaire, l'autre entièrement voulue ; l'une sans
et l'autre avec l'entraînement physique préliminaire, nécessaire à
rendre les tissus cérébraux aptes à supporter avec innocuité la sujé-
tion de conditions anormales.

Note du traducteur anglais.

(1) Ceci, tout en étant vrai, est un équivoque : sans doute les *Elémentaires*
et les *Elémentals* sont du ressort de la Kamuloka et ne sont donc pas,
à proprement parler, des apparitions de l'autre monde ; mais le public
les croit et en parle comme si ces *entités* comparativement immaté-
rielles appartenaient à l'autre monde ; c'est ce qui fait une fois de
plus que le sens exact du passage varie avec ce que l'auteur savait
être vrai.

Note du traducteur anglais.

peuplaient l'atmosphère. St Paul parait les admettre quand il parle des Puissances de l'air contre lesquelles nous avons à lutter. Les Kabbalistes peuplaient les quatre éléments de leurs sylphes, ondines, gnomes et salamandres. De jeunes vierges du Moyen Age, prédisposées à l'hystérie, avaient l'habitude de voir, près des fontaines, des « dames blanches » leur apparaître ; en ce temps-là, on appelait ces fantômes des Fées ; de nos jours, quand le même phénomène se répète, le peuple est persuadé que la Ste Vierge s'est montrée à la Terre, et l'on fonde des églises, on organise des pèlerinages, ce qui rapporte toujours beaucoup d'argent en dépit du déclin de la Foi. Nous ne devons pas, en matière de religion, insister pour éclairer trop tôt la multitude. Il est des gens qui cesseraient de croire en Dieu s'ils ne croyaient plus à N.D. de Lourdes (1). Laissons la consolation du rêve à ceux qui ignorent encore comment appliquer à leur maux le remède de la Raison. L'illusion vaut mieux que le désespoir ; il est préférable de faire du bien au moyen d'une incompréhension que de faire du mal par la faiblesse d'une raison rebelle, et l'anémie de la conscience.

Quand Moïse fit construire l'arche d'alliance, il faisait une concession à l'idolatrie de la populace juive, et, plus tard, les veaux d'or de Samarie ne furent que les contre-façons des « Chérubins » de l'arche. Or, ces « Chérubins » étaient des Sphinx à double tête. Il y avait deux Chérubins et quatre têtes - l'une d'un enfant, l'autre d'un taureau, la troisième d'un lion, la quatrième d'un aigle ; réminiscence des Dieux égyptiens : Horus, Apis, Celurus, et Hermomphta, symboles des quatre éléments et signes des quatre points cardinaux du ciel (2). Ils servaient aussi d'emblèmes pour

(1) Sophisme. E.O. J'y suis d'accord ; mais tant qu'à la religion, si nous lui substituons « l'occultisme », mon ami, E.O., considèrera apparemment alors que le sophisme disparaît. Note du traducteur anglais.

(2) Plus la nature quaternaire de l'homme ; les trois paires et l'enveloppe extérieure charnelle, ou tout autre quadrinôme universel analogue. Note du traducteur anglais.

et justice. Ces quatre figures hiéroglyphiques sont restées dans la symbolologie chrétienne : on les a faites les insignes des quatre Evangélistes.

L'Eglise Catholique a condamné les briseurs d'images - iconoclastes, elle savait pourtant bien que les images ne sont que des idoles, et que ce mot, en grec, signifie rien autre qu'image. Or, les païens ne croyaient pas plus que la statue de Jupiter est Jupiter lui-même, que nous ne croyons que l'image de la Vierge est la Vierge en personne. Ils croyaient - comme nous le croyons - en la manifestation possible de la Divinité par ces images ; ils avaient, comme nous, des statues qui pleuraient, qui remuaient les yeux et chantaient au lever du soleil. Nous avons, comme eux, notre mythologie, et la « Légende dorée » pourrait faire la suite des Métamorphoses d'Ovide. Rien ne se détruit dans la Révélation universelle ; tout se transforme et se continue. Dieu se manifeste et se montre dans le génie humain, par des approximations successives, et des changements progressifs. Dieu est toujours l'idéal de la perfection humaine qui croît en grandeur à mesure que l'homme s'élève. Dieu n'a pas parlé une fois pour se tenir coi le reste du temps. Il parle, comme il crée, toujours.

Torquemada et Fénelon étaient tous les deux des Chrétiens et des Catholiques ; et pourtant le Dieu de Fénelon ne ressemble en rien à celui de Torquemada. St François de Sales et le Père Garassus ne parlent pas de Dieu de la même manière, et le Catholicisme de Mgr Dupanloup ressemble à peine à celui de Louis Veuillot. Les Protestants ont nivelé toutes choses. Ils ont délibérément nié tout ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre, et encore comprennent-ils à peine ce qu'ils affirment. Mais la Révélation ne bat pas en retraite ; elle ne s'appauvrit pas, et ajoute au contraire toujours quelque chose aux trésors mystérieux

de son dogme. Les Rabbins, pour jeter quelque lumière sur les obscurités de la Bible, doublent les ténèbres du Talmud, et les époques chrétiennes ont donné - comme suite et commentaires des récits incroyables des Evangiles - les légendes impossibles de la vie des Saints. A ceux qui nient l'infaillibilité de l'Eglise, nous répondons par l'infaillibilité du Pape. On rend toujours l'énigme plus compliquée pour empêcher les sots de la deviner. Or, tout dogme est une énigme philosophique. La **Trinité** - ou trois en un - signifie **Unité**. **L'incarnation** - ou Dieu fait homme - signifie **l'Humanité**. La **Rédemption** - ou tout perdu par un seul et sauvé par un seul - indique notre dépendance mutuelle, la **solidarité** de la race.

Unité, Humanité, Solidarité, telle sera la trilogie future : solution pacifique du problème révolutionnaire - **Liberté, Egalité, Fraternité**.

En vérité, l'unité sociale peut seule garantir la Liberté des nations en créant le **Droit** universel. C'est devant la seule Humanité, et non devant la nature, que les hommes sont égaux ; et c'est par leur mutuelle dépendance ou solidarité qu'ils prouvent leur fraternité. Hélas ! Combien de siècles doivent encore s'écouler avant que ces vérités, toutes simples qu'elles sont, soient comprises ! Le Catholicisme est de l'occultisme officiel, et repose entièrement sur le mystère. Le secret des sanctuaires a été profané, mais n'a pas été expliqué.

Cédipe pensa tuer le Sphinx, et la peste envahit Thèbes. Les frères hostiles continuent à se battre et à s'entretuer. Les grands Symboles du Passé sont les Prophéties du Futur. Mystères et Miracles telle doit être la Religion des masses auxquelles il est essentiel de faire sentir vivement ce qu'elles ne comprennent pas, afin qu'elles se laissent conduire. Voilà le secret des sanctuaires et les magistes de tous les temps l'ont compris. Les faibles ne peuvent rester unis que sous la surveillance et la responsabilité des forts : les forts

s'émancipent d'eux-mêmes. S'il n'y avait jamais eu de bergers, il n'y aurait pas eu de troupeaux domestiques. Si les chiens étaient libres, c'est-à-dire sauvages, il faudrait en faire la chasse comme des loups. En réalité, la masse du vulgaire se compose ou de moutons ou de loups. La servitude seule les sauve.

Le grand secret de la Franc-Maçonnerie n'est rien autre que la Science de la Nature. Il y a longtemps que ce **secret** a été divulgué ; mais les gens n'en continuent pas moins à jurer qu'ils le garderont éternellement, rendant ainsi hommage à l'éternel principe de l'occultisme.

Les vrais Initiés sont des bergers et des conquérants ; ils rassemblent le troupeau et triomphent des loups. C'était, au commencement, la mission sublime de l'Eglise ; mais, dans cette bergerie du Seigneur, les loti ps se sont faits bergers, et les troupeaux se sont enfuis. La vraie Eglise doit être une, et ne pas se diviser en nombreuses sectes. Elle doit être sainte et non pas hypocrite ni avide. Elle doit être universelle, et non restreinte à un cercle privilégié qui repousse la majeure partie de l'Humanité. En un mot, elle doit se rattacher à un centre commun qui, dans ce monde romain, pouvait être Rome, mais qui n'est pas plus irrévocablement Rome que Jérusalem. « L'Esprit se porte où il veut » dit le Maître et là où est le corps, les aigles se rassembleront ». L'Eglise Catholique devrait être la Maison-Mère de toutes les indulgences. Elle ne tolère pas seulement, elle absout. Elle devrait excommunier les haines religieuses et bénir même ses enfants égarés. C'est par la Foi Catholique que tous les croyants sincères - peu importe le culte qu'ils professent - appartiennent à l'âme de l'Eglise pourvu qu'ils pratiquent la morale naturelle et cherchent la vérité dans la sincérité de leur coeur. Qu'un Pape paraisse qui ose proclamer hautement ces vérités consolantes, et

invite tous les peuples de la Terre à fêter un Jubilé universel, et une ère nouvelle s'ouvrira pour la Religion chrétienne.

« Gloire à Dieu dans tout ce qui est grand, et paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté ! » C'est par ce cri d'amour universel que le génie des Evangiles annonce, au temps passé, la naissance du Sauveur du Monde.

L'Eglise officielle représente l'Eglise Occulte, comme dans la Société les **castes** représentent la Hiérarchie naturelle : les Prêtres, la Noblesse, le Peuple, ce sont les hommes de dévotion ; ceux qui sont supérieurs en intelligence, et ceux qui sont inférieurs. Les vrais prêtres de l'Humanité sont les philanthropes sincères ; les vrais rois sont les hommes de génie ; les vrais nobles sont les hommes d'intelligence et de sentiments élevés. La masse du vulgaire, c'est le troupeau innombrable des ignorants volontaires et des poltrons. Un simple soldat loyal à son drapeau est sûrement plus grand qu'un maréchal de France qui trahit son pays. Un honnête chiffonnier est plus noble qu'un Prince vicieux. Des hommes éminents dans tous les genres sont sortis du peuple ; des rois et des reines ont été vus se vautrant dans la fange. Tout homme intelligent et vertueux doit mériter d'être admis à la plus haute initiation ; les profanes sont ou des sots ou des coquins.

L'Initié est un homme d'aucun parti ; il ne désire que l'union, l'indulgence réciproque et la paix. Il n'a pas d'opinion car la Vérité n'est pas **une opinion** ; pour lui toutes les hostilités sont des erreurs et toutes les haines des crimes.

En face des abus de l'Eglise Romaine, la protestation est un droit et conséquemment un vérité ; mais le Protestantisme est une secte, donc une erreur. La catholicité, c'est-à-dire l'universalité, est ce qui distingue la Religion vraie ;

c'est donc une Vérité ; mais le Catholicisme est une **partie**, par conséquent une chose fausse. Quand les abus auront cessé, la protestation n'aura plus sa raison d'être, et quand la Catholicité aura été établie par toute la Terre, il n'y aura plus de **Catholicisme** à Rome.

En attendant, comme l'on ne peut pas vivre convenablement sans religion, et qu'il est aussi impossible qu'absurde de se tenir seul dans une religion (le mot même « religion » signifiant une chose qui lie les hommes entre eux) chacun peut et doit suivre les us et coutumes du culte dans lequel il est né. Toutes les religions ont un côté respectable et un côté défectueux. (1) Ne continuons pas à briser réciproquement nos idoles, mais tâchons de guider doucement les hommes hors de l'idolâtrie. Il faut apprendre à supporter patiemment dans les églises catholiques, le bruit des offices, la hallebarde du Suisse, ... il faut apprendre à se fatiguer avec gravité et respect dans les temples protestants et à garder son sérieux dans la Synagogue et la Mosquée en dépit des têtes voilées des Rabbins et des contorsions des Derviches. Tout cela doit avoir son temps.

Une Religion passe, mais **la Religion** reste et demeure. **Un** homme meurt mais l'Humanité ne meurt point ; **une** femme cesse d'être aimée ou de pouvoir l'être, mais la femme mérite toujours le respect et l'amour. Une rose se flétrit trop vite : mais la rose est une fleur impérissable qui s'épanouit

(1) En d'autres ternies, nous devons, par notre silence, consentir, et même ajouter de la vitalité à ce que nous tenons pour faux. Il y a une énorme différence entre la tolérance et la douceur pour ce qui nous semble des erreurs chez autrui et la timidité débonnaire qui recule de montrer par son exemple qu'il sait que ce sont des erreurs. E. L. prévoit le règne de la Vérité ; mais si les hommes suivaient son avis et que pour l'amour de la « convenance » ils s'inclinaient sans cesse devant l'erreur, comment cet usurpateur pourrait-il être détrôné, comment le faux serait-il vaincu et le vrai triomphant. Note du traducteur anglais,

à chaque printemps nouveau. Usons les religions pour l'amour de la Religion ; aimons les hommes pour l'amour de l'Humanité, et les femmes pour l'amour de la femme. Cherchons la rose parmi les roses, et nous ne rencontrerons jamais les déceptions ni le désespoir.

Mais, parce que nous sommes des hommes, nous ne devons pas forcer les enfants à être, eux aussi, prématurément des hommes. Nous ne devons pas les frapper quand ils tombent, ni les rudoyer quand ils ne comprennent pas les choses qui sont au-dessus de leur âge. Nous ne devons pas les priver de leurs « polichinelles » ni de leurs poupées ; ils les adorent aujourd'hui ; plus tard ils les briseront : Maman leur en donnera d'autres, et papa n'aura rien à dire. Les Livres Sacrés de tous les peuples et de tous les temps ont été des collections de légendes ; ce sont des livres et des images faits pour l'instruction des enfants. Ce sont en général des oeuvres collectives résumant toute la connaissance et toutes les plus hautes aspirations d'un peuple et d'une époque. Ils sont sacrés, comme devraient l'être des monuments, et dignes de respect comme est le souvenir des ancêtres. L'esprit divin les a sûrement inspirés, inspirés à des hommes et non à des Dieux. Ils révèlent Dieu comme l'arbre qui croît révèle la semence placée dans la terre d'où il est sorti, ou comme le bourgeon qui se gonfle révèle les feuilles qui y sont cachées. Cette double comparaison est empruntée à Jésus-Christ lui-même.

Nous avons dit que les absurdités du dogme sont énigmatiques ; elles sont encore plus systématiques. Les grands Initiés du monde ancien n'expliquaient jamais leurs symboles autrement que par des symboles plus obscurs encore. Dieu veut être deviné, parce que la Divination est divine, comme d'ailleurs le mot l'indique suffisamment. L'énigme du Sphinx est l'épreuve de tous les Néophytes, et le chien tricéphale veille toujours à l'entrée de la crypte des mystères.

En religion, expliquer, c'est profaner ; rendre plus obscur, c'est révéler.

La Science et la Religion sont comme le jour et la nuit. Si la raison est le Soleil, la Foi est la Lune (1). En l'absence du Soleil la Lune est la souveraine du firmament. N'oublions pas cependant que c'est au soleil qu'elle emprunte tous ses rayons, et que la vraie Foi ne peut jamais être absurde, quoi qu'elle le paraisse.

La science n'a-t-elle pas aussi ses mystères ? Echappez-vous, si vous le pouvez, du labyrinthe de l'Infini. Est-ce que les molécules invisibles existent réellement ? Essayez de concevoir la substance sans étendue ? (2) Si, au contraire, la matière est indéfiniment divisible, un grain de poussière peut, dans l'infinité du temps, par l'infinité du nombre de ses parties, égaler l'infinité de l'espace. (3) Absurdités de tous les côtés ! Consultez Marphurius ; il veut expliquer que l'évolution polychronique des concepts analytiques, dans le Relatif, est égal à l'isochronisme du concept synthétique dans l'absolu, et il conclut de là que le synchronisme de l'abstrait

(1) Ces figures poétiques ne font qu'égarer : la science réelle et la Religion ne font qu'un ; ce sont tout au plus deux aspects de la Vérité éternelle ; formes allotropiques de la même constante vérité. Note du traducteur anglais.

(2) Cette chose n'existe pas ; il n'y a que le néant, c'est-à-dire rien, qui soit sans étendue. L'étendue de ce que nous appelons les choses immatérielles peut être au-delà de notre connaissance ; mais tout a une étendue ; l'étendue est l'essence de la *substance* ; toutes les deux existent et remplissent l'espace. Note du traducteur anglais.

(3) Naturellement tout ceci est du barbotage ; les atomes indivisibles existent. Vous pouvez dire que l'esprit peut les diviser mentalement, mais si vous vouliez *pratiquer* cette division la molécule retournerait dans le non manifesté. L'auteur confond aussi la matière qui est transitoire, concrète et manifestée, avec la *substance* qui est la base éternelle, abstraite, non-manifestée de cette même matière. Note du traducteur anglais.

est analogue au synchronisme du concret. Cabricius arcit-rane Les mystères de la Foi sont empruntés, pour la majeure partie, aux mystères de la science. La Lumière, par exemple, n'est-elle pas une en trois rayons de couleurs différentes ? Dans sa triplicité, elle est bleue, jaune et rouge ; dans son unité, li est blanche. Cette trinité donne sept nuances de couleurs ; ici nous tenons le septénaire sacré (1).

(1) Le Septénaire est sacré non pas pour une, mais pour mille raisons. Prenez sept pièces de monnaie ou disques exactement de la même grandeur ; placez en un au centre et vous trouverez que les six qui restent, quand on les a disposés alentour comme une ceinture, occuperont toute la circonférence, l'un touchant exactement son voisin et celui du centre. Ajoutez, avec des disques similaires, une même ceinture en dehors de la première, une 3' après celle-ci, puis une 4' et ainsi de suite. Augmentez la démonstration tant que vous voudrez, vous verrez que chaque ceinture successive ne comportera que six disques de plus que la précédente, avec celui du centre comme 7'. Les ceintures en contiendront 6, 12, 18, 24, 30 et ainsi de suite ; ces nombres étant les termes d'une progression arithmétique dont l'augmentation va par 6. Vous pourriez aller ainsi, élargissant la circonférence, jusqu'à couvrir tout le désert de Gobi, mais vous ne pourriez pas ajouter plus de six pièces au nombre du cercle précédent. Cela peut paraître enfantin mais nous convions tous les mathématiciens occidentaux à nous en expliquer le pourquoi. C'est pourtant sur ce principe que l'univers est construit, dans ses manifestations à la fois concrètes et abstraites. Pythagore parle du *Dodécahedron* comme étant « divin » - car le premier cercle, 1 6, est le cercle central, l'un abstrait de la nature *in abscondito*, et le plus occulte. Il se compose de *l'un*, point central, et des *six*, nombre de la perfection, d'après les Kabbalistes, ayant cette perfection en soi, sans partage, et qui en ajoutant sa moitié, son tiers et son sixième (un, deux et trois) devient parfait. C'est pourquoi ce chiffre est appelé « le signe du Monde », car en six tours le groupe des mondes atteint à sa perfection et, durant le 7', jouit de la félicité. C'est dans ce 7' tour ou ronde que ni la nature ni les êtres ne travaillent plus, mais se préparent à la perfection pour le Nirvana. Pour les Chrétiens et les Juifs Kabbalistes, ce sont là les six jours de la création, puis le Sabbath.

Sept est appelé par Pythagore « le véhicule de la vie », etc... En un mot, sept est le symbole du temps.

Les Saboeans honoraient les *sept* fils de Sabus. Les « sept Esprits de Dieu » dont il est question dans la « Révélation » signifient simplement parfait ; de même pour les sept étoiles, le sept lampes, etc...

Et les « plans » chaldéens des *sept* sphères, et les « Birs Nimrud »

les êtres vivants ; elle meurt pour revivre, et rachète chaque matin notre hémisphère de l'esclavage de la nuit. Dupuis en concluait que Jésus-Christ était le Soleil. Belle découverte en vérité ! C'est comme si l'on professait qu'une mapemonde en carton était réellement l'Univers.

Suite de la note de la page précédente.

avec ses *sept* étages, **figures symboliques des cercles concentriques des sept sphères.**

Les modernes se rient de l'ignorance **des anciens qui ne connaissaient que sept planètes** et n'ont jamais **compris que ce chiffre limité signifiait** réellement. Ils n'ont pas non plus accordé la moindre **attention** du fait que les hommes qui - il y a plus de 2000 ans - présentaient Callisthènes et ses observations **météorologiques remontant à plus de 1900 en arrière de leur temps**, ne pouvaient pas **ignorer l'existence d'autres planètes. Puis qu'est-ce que Sabaoth et pourquoi devrait-il être regardé comme un Créateur ? Combien y a-t-il de Chrétiens qui soupçonnent Sabaoth d'être le nombre démiurgique sept, d'accord avec les Phéniciens qui, plus tard, devinrent les Israélites ? (Lisez Lydus de Mens IV, 38, 74, 98 p. 112). Cherchez Sabaoth, Adonaios dans les « Livres Sybillins » Galleus 278. Le démiurge est *Jao* présidant sur les sept cercles des *sept* Ghibers, les *sept esprits du feu*, la Lumière astrale, Fohah, les *sept* Gaborim ou *Kabiris*, les *sept étoiles errantes*, et ce sont ces errants qui, sous le nom collectif de *Kabar Ziv* (ou vie ou lumière puissante) comme point central émanant et permettant de s'amasser à leur entour les *sept Démons*.**

Comparez :

Les noms des sept Daemons Les noms des sept Skandhas ou imposteurs dans le Codex nazaréen :

- | | |
|---|--|
| 1. Sol. | 7. Esprit de réflexion de la vie une, |
| 2. Esprit (Saint Esprit) astre Vénus ou Lebbat Amameh, | 6. L'âme spirituelle (femelle). |
| 3. Nebu (Mercure). | 5. L'âme animale. |
| 4. Sin Luna, appelée aussi ShurH et Siro. | 4. La Kama Rupa, le plus dangereux et le plus traître des principes. |
| 5. Kiun (Kivan) Saturne. | 3. L'âme de la Vie, Linga Sarira. |
| 6. Bel, Jupiter, qui soutient la Vie. | 2. Le principe vital. |
| 7. Nerin, Mars - le fils de l'homme qui dépouille ses frères. | 1. Le corps grossier ou forme matérielle - <i>per se</i> - un animal très féroce et sauvage. |
- On l'appelle aussi « *Excoriateur* ».

E.O.

La Religion est une force qui échappe aux impies et contre laquelle ils se brisent. Polichinelle ne réussira jamais à tuer le Diable, car le Diable est la caricature de Dieu et cette caricature appartient à ceux qui l'ont faite. Elle reste

Suite de la note de la page précédente.

Quant à ce qui regarde le petit problème qu'E.O. convie les mathématiciens occidentaux à résoudre, il est assez simple. Il n'y a là aucun mystère ; c'est la conséquence nécessaire des hypothèses présentées au début. D'abord l'hypothèse exposée dans la description - en langage mathématique - de la figure que nous nommons un cercle, l'égalité de tous les rayons, et en second lieu, l'hypothèse que nous ne devons employer que des cercles égaux. La preuve est trop longue à développer ici, mais le tout procède des faits géométriques bien connus qu'où deux cercles touchent la ligne joignant leurs centres passe par le point de contact. Donc, là où trois cercles touchent les trois lignes qui joignent leurs centres il se forme un triangle équilatéral et équiangulaire. De plus, les angles intérieurs d'un triangle sont collectivement égaux à la moitié de l'extension angulaire autour du point, et chaque angle d'un triangle équilatéral est égal à un sixième de celui-ci. Conséquemment, six triangles - et pas plus - peuvent rayonner d'un point donné. Malgré que la première ceinture puisse paraître circulaire, la seconde et les suivantes ne peuvent être construites selon les termes du problème posé - sauf comme hexagones, lorsque les propriétés (et ceci est encore le résultat d'une hypothèse de construction) - du triangle équilatéral entrent de nouveau en jeu. Cela est ainsi parfaitement démontrable non comme une matière à mystère, mais comme le résultat qui découle nécessairement de ce qui a été adopté en principe : s'il y a n ceintures, la hème doit contenir six n disques ou cercles.

Il semble inutile de controvertiser avec des adeptes orientaux. A partir du temps des Gymnasophistes qui enseignèrent Pythagore, ils ont toujours - verbalement du moins - confondu les choses et leurs symboles. Il n'y a rien de *sacré* dans le nombre *sept* ; c'est une mnémotechnie applicable à des combinaisons cachées, etc..., lesquelles combinaisons, etc... peuvent être, ou ne pas être, *sacrées*. Quant au symbole 7 ou au mot *sept*, il n'y a rien de *sacré* ni dans l'un ni dans l'autre. La sainteté - s'il en existe là - appartient aux mystères que ce nombre rappelle et d'aucune façon au nombre lui-même. Si notre langue avait appelé 6 + 1 *cochon* et s'en était servi pour désigner cet animal (comme symbole), le *cochon* serait-il donc devenu aussi *sacré* que *sept* et 7 ? D'autre part, et pour ceux qui ridiculisent et rejettent les faits reconnus par les Occultistes sous prétexte que d'après ceux-ci l'univers est construit sur un système numérique et que tout se divise par tiers et par septièmes, il serait utile d'indiquer que, même dans notre

dans leurs yeux ; elle les fascine et les poursuit. Si tous les aveugles pouvaient se coaliser pour exterminer ceux qui voient clair, arriveraient-ils, même alors, à éteindre le Soleil ? La multitude est aveugle et sotte ; les voyants et les sages doivent la conduire. Mais, lorsque ceux dont le devoir est de guider les aveugles, deviennent aveugles à leur tour ; quand les gardiens des fous deviennent fous eux-mêmes, il en résulte des chutes et d'effroyables désordres. C'est là l'histoire de toutes les révolutions. L'emploi de la force brutale pour réprimer les désordres, provoque d'inévitables et terribles réactions, quand la force ne s'appuie pas sur la Justice et

Suite de la note de la page précédente.

petit monde, nous avons des exemples de la prédilection constante de la nature pour certains nombres. C'est ainsi que *trois* et ses multiples régissent la floraison des *endogens* et 4 et 5, celle de tous les *exogens*. On peut citer des milliers d'autres exemples, si bien que le rejet en bloc des vues occultes sur l'univers, en raison de leur symétrie, qu'on se hâte trop de déclarer hors nature - c'est-à-dire artificielles et fausses - n'est pas garanti même par notre peu de science. Quant au 3 et au 7 - ce dernier ressortissant nécessairement du premier - puisque 7 est le nombre le plus grand de trois choses prises ensemble : 1, 2 ou 3. Pour les *sept Démons imposteurs*, d'aucuns les ont pris comme représentant le cycle de nécessité, lequel, selon eux, commence avec Mars, passe par Jupiter et Saturne pour aboutir à la Terre, et de là gagne le soleil en passant par Mercure et Vénus, Or, malgré que la Confrérie du Thibet nous dit que l'homme doit passer d'abord par Mercure, ils nous disent aussi que la planète sur laquelle l'Humanité vivait immédiatement avant de se montrer sur la Terre, était Mars ; de plus leur rapport sur les mondes qui forment notre cycle de nécessité diffère absolument de ce qui est dit plus haut. Cependant, malgré que ceux-ci prétendent que Saturne - et non pas Mars - était la planète d'où nous sommes venus ici, il ne s'en suit pas que la planète appelée par nous *Saturne* soit réellement celle qui est entendue par eux, ou que d'autres planètes à qui les occultistes ont attaché des signes et des noms en usage chez les astronomes d'antan, sont réellement les planètes visées. Au contraire, on peut généralement admettre comme règle que lorsque l'occultisme dit une chose elle en entend une autre. Les mots, comme le nom des planètes, des pierres précieuses, des

minéraux des plantes, etc... avaient toujours une double signification, l'une palpable, évidente qui, si elle est admise, égare tout à fait celui qui n'est pas initié, l'autre; toute artificielle, qui présente la fait réel aux seuls Initiés.

la Vérité ; car alors, elle devient fatale et contre-balance nécessairement l'action par la réaction. La guerre autorise les repréailles, parce que, pendant la guerre, selon le dire cynique d'un grand diplomate allemand, « c'est la force qui fait le droit ». A la vérité, tout despotisme, qu'il vienne des rois ou de la populace, est la guerre : l'autorité des Lois et l'empire de la Justice, c'est la paix. L'unité sociale est le but et la fin de toute civilisation et de toute politique transcendante, fin à laquelle, depuis le temps de Nemrod, tous les grands conquérants et profonds hommes d'Etat ont tendu leurs efforts. Les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, tous cherchèrent à absorber le monde. Bacchus, Hercule, Alexandre, César, Pierre le Grand, Napoléon, n'eurent pas d'autre rêve ; les Papes pensèrent le réaliser sous le nom de religion, et c'était là une grande idée ;

Suite de la note de la page précédente.

C'est ce qui a apporté le plus de discrédit à l'occultisme, et, je le maintiens avec force et raison, c'est ce qui doit engendrer le plus d'incrédulité ou de mépris à son égard, de par le monde, aussi longtemps que ce système prévaudra. Mais les Adeptes de toutes les Ecoles ont toujours été si étroitement liés par des vœux et des situations (spirituelles qu'il n'est jamais possible à un homme de méconnaître) provenant d'initiations successives, qu'ils ne peuvent pas, en bien des cas, parler autrement qu'à phrases équivoques aux non-initiés. Ceux-là, à leur tour, au fur et à mesure qu'ils progressent, deviennent par la force des lois de l'association à laquelle ils appartiennent, également des bouches closes et des esprits enchaînés sur bien des points ; le seul espoir qui reste au monde du dehors, c'est que le développement graduel des races d'élite sur terre, lesquelles, sans passer par ces Ecoles, travaillent à conquérir la connaissance par elle-même, libérées de lois, de règles, de conditions devenues rapidement autant d'anachronismes et donnent librement à tous ce qu'elles thésaurisent, Les auteurs de la *Voie Parfaite* ont déjà fait, en un sens, un premier et grand pas.

Naturellement, sur bien des points, (voir les faits cités dans notre introduction) les adeptes peuvent parler plus librement, et quelques uns d'entre eux sont, de nos jours, portés à parler, comme ils l'ont d'ailleurs toujours été ; mais il reste, m'a-t-on dit, les lois les plus hautes et les plus importantes, qu'ils ne *peuvent* et ne *veulent* pas enfreindre, sauf pour ceux qui ayant été initiés, sont restés à jamais sous le vœu de ne rien révéler à un profane quelconque. Note du traducteur anglais.

mais de nos jours, l'Allemagne oppose les Mathématiques à la ruée enthousiaste des croyances et agrandit jour par jour son échiquier. L'empereur - un des deux piliers du monde - est maintenant de nouveau debout, mais ce n'est plus un Romain. Rome d'un côté - et de l'autre la terre - la balance n'est plus égale ; nous devrions nécessairement demander un Pape cosmopolite, puisque nous avons un Empereur universel. La Haute Magie est tout à la fois une religion et une science. Elle seule harmonise les contraires en expliquant les lois de l'équilibre et des analogies ; elle seule peut faire les Souverains Pontifes infaillibles et les Monarques absolus. L'art sacerdotal est aussi l'art royal, et le comte Joseph de Maistre ne se trompait pas quand, désespérant des croyances éteintes et des pouvoirs affaiblis, il tourna ses regards, malgré lui, vers les sanctuaires de l'occultisme. C'est de là que sortira le Salut, et déjà il se révèle aux intelligences les plus averties.

La Franc-Maçonnerie qui a tant épouvanté la cour de Rome n'est pas aussi terrible qu'on le pense ; elle a perdu ses anciennes lumières, mais elle a conservé ses symboles et ses rites qui appartiennent à la philosophie occulte. Elle continue à donner les titres et les rubans des Rose-Croix ; mais les vrais Rosicruciens ne sont plus dans ses Loges ; ils sont redevenus ce qu'ils étaient à leur origine - des Philosophes Inconnus. Martinez de Pasqually et Saint-Martin ont des successeurs qui ne se rencontrent pas en assemblées régulières. On dit que leur loge est dans la grande Pyramide d'Egypte - expression allégorique et mystique que les naïfs et les ignorants sont libres de prendre à la lettre.

Il y a une chose plus incontestablement infaillible que le Pape, ce sont les Mathématiques. Des vérités rigoureusement démontrées obligent l'esprit à des suppositions que nous nous permettons d'appeler des hypothèses nécessaires, Ces hypothèses - si j'ose m'exprimer ainsi - sont les objets

scientifiques de la Foi. Mais l'imagination exaltée par le besoin infini de croire et d'aimer, tire sans cesse de cet objectif rationnel des déductions paradoxales. Or, pour plier sous le joug la licence et les fantaisies mystiques, il faut une autorité touchant d'un côté la Raison et de l'autre le Mysticisme ; cette autorité, dogmatiquement infaillible, n'a pas besoin de l'être scientifiquement, d'ailleurs elle ne le pourrait pas. La science et la Foi sont les deux colonnes du Temple, qui en supportent le Portique. Si elles étaient toutes les deux du même côté, l'édifice tomberait de l'autre. C'est leur séparation et leur parallélisme qui devraient éternellement en maintenir l'équilibre. (1)

La compréhension de ce principe mettrait fin à une mésinterprétation qui dure depuis trop longtemps et procurerait la paix à bien des âmes. A la vérité il ne peut subsister aucun antagonisme réel entre la science et la Foi. Tout ce qui a été démontré devient anattaquable, et il est impossible de continuer à croire à ce qu'on sait être faux. Galilée savait que la terre tourne ; mais il savait aussi que l'autorité de l'Eglise est inattaquable parce que l'Eglise est nécessaire. L'Eglise n'a aucune autorité en matière de science, mais elle

(1) Malgré que ceci soit vrai en un certain sens, c'est fort sujet à mésinterprétation. La Foi, au sens ordinaire du mot, savoir : une croyance en une chose dont il n'y a aucune preuve directe ou indirecte, n'a pas sa place en occultisme réel qui est une science exacte n'acceptant rien qui ne puisse être soit démontré ou, à tout le moins, d'accord et résultant nécessairement, par un haut degré de probabilité, de ce qui *peut être démontré*. Sans doute l'occultisme, comme toute autre science, a ses méthodes, et l'on doit comprendre celles-ci avant d'essayer à en comprendre les démonstrations ; tout comme, par exemple, on doit comprendre les méthodes de la physique mathématique avant de comprendre la *preuve* que des pôles de la Lune décrivent dans l'espace une certaine courbe très compliquée. Ceci n'en est pas moins un fait exactement démontré. Il en est de même des enseignements de l'occultisme ; malgré que, pour celui qui ignore les méthodes de cette science, ils peuvent paraître de vrais mystères et des matières de Foi. Note du traducteur anglais.

peut s'opposer de tout son pouvoir à l'expansion de toutes

vérités scientifiques spéciales qu'elle jugerait, dans le moment, préjudiciable à la Foi. Au temps de Galilée les gens croyaient généralement que la popularisation du système de Copernic démentirait la Bible ; forcés plus tard d'admettre ce système parce que l'exactitude en fut démontrée, il leur devint naturellement nécessaire de trouver le moyen de concilier les deux points de vue. La terre tourne - voilà le fait - mais l'Eglise est infaillible, même quand elle déclare que ce n'est plus elle qui est infaillible mais notre St Père le Pape. (1) Ceci n'est pas dit ironiquement ; le Pape est infaillible parce qu'il est nécessaire qu'il le soit, et il l'est réellement pour tous ceux qui le croient, puisque son infailibilité ne s'étend qu'aux matières de Foi.

L'oeuvre de la Science consiste à détacher la Foi de la lettre et à l'attacher à l'Esprit ; au fur et à mesure que la science s'élève, la Foi est exaltée.

L'Evangile éternel est comme le nuage qui marchait devant les Juifs pour les guider à travers le désert ; il a un côté obscur et l'autre de lumière ; le côté obscur est celui de son mystère, le côté lumineux celui de sa raison. L'ombre s'étend sur la lettre, la Lumière émane de l'Esprit.

Il y a l'Evangile de la Foi et celui de la Science. De plus la science rend la Foi imprégnable ; ceux qui doutent ne savent pas.

La Foi ignorante ne dure que par l'obstination et l'obstination dans l'ignorance n'est que du fanatisme.

Ceux qui croient sans savoir mais sans fanatisme commenceront bien vite à douter, et le résultat de ce doute ne peut être que la connaissance ou l'indifférence.

(1) Nouvelle preuve que la folie humaine est aussi illimitée que l'espace lui-même. E.O.

Il faut apprendre ou cesser de croire. Cesser de croire est plus facile, mais pour l'âme cesser de croire c'est cesser d'aimer, et cesser d'aimer c'est cesser de vivre.

Les fanatiques sont malades, mais ils vivent. Les indifférents sont morts,

Les croyances aveugles n'améliorent pas l'Humanité ; elles peuvent la retenir par la crainte ou la stimuler par l'espoir, mais ni la crainte ni l'espérance ne sont des vertus. (1)

Un chien peut mettre un frein à son appétit par peur du fouet, mais il n'en reste pas moins avide ; il ne fait qu'ajouter la lâcheté à l'avidité. Ainsi en est-il de nous : pour croire à une bonne intention il faut savoir. On a dit qu'un peu de science détache de Dieu et que beaucoup de science y ramène ; ce dire doit être expliqué par le fait que les débuts dans la science et la philosophie commencent par détacher l'homme du Dieu des Sots, tandis que beaucoup de science et de philosophie le portent vers le Dieu du Sage.

Le Mage n'a que faire de formuler sa Foi et Dieu (2) ; il sent en soi-même le pouvoir suprême du vrai Dieu qui

(1) On voit que par la Foi l'auteur entend les enseignements de l'autorité (c'est-à-dire de ceux qui présumablement en savent plus que nous-même en la matière) sur les points ou sujets sur lesquels nous ne possédons aucune connaissance, parce que une quantité de celle-ci varie constamment avec les progrès du monde et des individus, pour disparaître finalement dans le sanctuaire de l'occultisme où tous les mystères - ceux du moins de l'univers conditionné - sont expliqués.

(2) Le Mage n'a même pas besoin de croire en Dieu. E.O. C'est bien cela, *il n'a pas besoin*. L'occultisme ne s'occupe que de l'univers contingent qui est infini en tout ce qu'il comporte de conditionné. Supposez qu'il n'y ait dans cet univers que des Lois sans Dieu, c'est-à-dire sans qu'une volonté consciente, intelligente source de ces lois, s'y rencontre. Le Mage alors serait en droit de dire : je me contente de l'univers manifesté et contingent et ne crois pas en un Dieu qui, s'il existe quelque

avons-nous de définir la Lumière, quand nous pouvons la voir ? Que nous sert-il de prouver la vie quand nous sommes vivants ? Quand St Paul fut converti, disent les Actes des Apôtres, il sentit comme si des écailles lui étaient tombées des yeux, Les écailles qui couvrent les yeux de notre âme sont les vaines présomptions d'une théologie téméraire et les sophismes malsains d'une fausse philosophie. Les Initiés sont les Voyants et, pour la pensée, voir c'est savoir, savoir c'est vouloir, vouloir c'est oser ; mais pour oser avec succès, il nous faut vouloir et savoir être silencieux.

« Ne soyez jamais zélés » dit Talleyrand, et ce même diplomate certifiait que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Cette momerie politique n'est point de notre goût ; nous ne disons pas « déguiser », nous disons recouvrez et voilez chastement cette Vierge que nous nommons la Pensée, car notre Pensée n'est plus une pensée de fausseté et d'intérêt personnel ; le voile du sanctuaire n'est pas comme le rideau d'un théâtre ; il lui arrive parfois de se déchirer, mais il ne se relève jamais. (1)

suite de la note précédente.

part, *abscondito* ou non, n'a cru bon de se faire connaître nulle part dans le monde manifesté et ne peut donc (si un tel être existe) obliger les hommes à croire en Lui. Mais il y a Mages et Mages, et il en est qui disent, admettant tout cela : « Nous croyons cependant par une intuition plus élevée, que l'infini de toutes les existences contingentes n'est pas tout et qu'il y a une volonté consciente et intelligente à l'origine de ces lois manifestées que seules nous pouvons connaître, nous créatures de manifestation. Ceci est naturellement matière de Foi n'appartenant point à l'occultisme proprement mais ressortissant de l'occultisme transcendant. L'autre, l'occultisme vulgaire est ou athée ou agnostique. Note du traducteur anglais.

(1) Il ne se *relève* jamais, mais, comme une race succède à une autre, un circuit à un autre, le voile s'éthérilise de plus en plus, destiné qu'il est à disparaître entièrement devant le voile de la nuit cosmique qui recouvre un plus haut mystère et un sanctuaire intérieur soit tiré autour de nous et nous enveloppe. Note du traducteur anglais.

L'Initié évite avec soin toute excentricité ; il **pense** comme les plus éclairés et **parle** comme la multitude. S'il explore les chemins de traverse, c'est seulement en vue de gagner plus sûrement et plus rapidement la grand'route. Il sait que les pensées vraies sont comme de l'eau courante. Celles du Passé se jettent dans le présent, et, courent en avant vers le futur, sans avoir besoin de remonter vers leur source pour les rencontrer. L'Initié se laisse aller tranquillement au courant mais il se tient toujours au milieu pour ne jamais risquer de se meurtrir contre les rocs qui hérissent ses bords.

Résumons maintenant et précisons ces principes immuables qui nous serviront à la fois de base et de couronnement pour tout ce que nous venons d'écrire.

I

L'Homme a deux moyens d'acquérir la certitude - les Mathématiques et le sens commun.

II

Il peut y avoir des Vérités qui dépassent le bon sens, il n'y en a pas qui contredisent les mathématiques.

III

« Celui qui, en dehors des Mathématiques pures prononce le mot **impossible**, manque de prudence » (Arago), ce **qui** veut dire qu'en dehors des Mathématiques pures il n'existe pas de certitude complète, universelle et absolue.

IV

En dehors de la certitude complète, universelle et absolue, il n'y a que des croyances et des opinions.

V

Les croyances et les opinions ne se peuvent démontrer ; les hommes les choisissent par goût ou les acceptent par politique.

VI

Les opinions utiles devraient être encouragées et les dangereuses ou nocives réprimées. C'est ce qui explique la lutte nécessaire entre les conservateurs et les innovateurs. **Seulement les conservateurs deviennent des persécuteurs quand ils croient - ou affectent de croire - dangereux ce qui n'est qu'évidemment utile. (1)**

VII

Les mathématiques pures existent en soi ; aucune volonté ne les produit, nul pouvoir ne les limite. (2) Elles sont

(1) Très faible ! Qui doit être juge ? Ce que vous trouvez utile, je tiens que c'est nocif et *vice versa*.

(2) Notre auteur empruntant les idées de Pythagore parle souvent des mathématiques comme si c'était une sorte d'existence surhumaine, des choses - comme il dit - existant par elles-mêmes, ou soi-existantes. Mais que sont elles réellement ? Simplement, logiquement, les déductions d'hypothèses rigidelement limitées. Dire que leurs résultats sont certains, c'est simplement répéter avec Olivier Wendall Holmes « La logique, c'est la logique, c'est tout ce que je dis », Etant donné les choses susdites comme certaines, prouvées et définies, les déductions logiques doivent en être vraies. Les mathématiques sont des créations de l'esprit humain, et dépendent des interprétations, valeurs et limites que celui-ci donne à certains symboles. Il n'y a là rien de mystérieux ni de surhumain. Changez la balance d'équation du décimal au duodécimal, et les diverses « lois éternelles » du *premier* disparaissent par rapport au dernier. Passez aux calculs différentiels ou calculs de l'infini dans lesquels vous introduisez des hypothèses non rigidelement limitées, et vous arrivez du coup - parmi quelques vérités - à des quantités de solutions tout à fait hypothétiques. Dire qu'aucune volonté ne crée les mathématiques et qu'aucun pouvoir ne les limite, c'est absurde. Elles ont été créées par la Volonté qui engendre leurs hypothèses fondamentales, et c'est par là qu'elles sont rigoureusement limitées.

Note du traducteur anglais.

les lois éternelles que nul homme ne peut enfreindre et **dont** il est impossible de s'échapper.

VIII IX

Une chose peut paraître absurde et cependant être vraie quand elle se place **audessus** du sens commun (1). Mais une chose contraire aux lois de la mathématique est réellement et absolument absurde ; celui qui croit en une telle absurdité est donc un sot.

Le signe de la croix, qui est l'intersection de deux lignes s'équilibrant l'une l'autre, a toujours été considéré comme un symbole divin. C'est le Tan des anciens Hébreux, le Xhi (X) des Grecs et des Chrétiens ; en mathématiques + représente l'infini et X l'inconnu ; + signifie plus et l'Infini est **toujours plus**. (2) Développez la science tant qu'il vous plaira, marquez son premier pas par Alpha et le dernier par Oméga, vous aurez toujours l'inconnu devant vous, l'inconnu que vous devrez reconnaître et votre formule restera :

+ X (3). Tout ce que nous apprenons est enroulé autour de cet inconnu qui n'est jamais entièrement déroulé ; c'est cela qui produit toutes choses ; **ne sachant pas** ce que c'est, nous le personnifions et l'appelons Dieu (4). Il y eut un

(1) Rien n'est *au-dessus* du sens commun, mais une chose peut aussi être trop mal définie pour que le sens commun puisse s'en saisir. Tout ce que les aphorismes sentencieux de notre auteur signifient, c'est que si la nature d'une chose - ou la connaissance que nous en avons - est telle que nous soyons incapable de la définir rigoureusement et entièrement dans ses origines et que, de là, nous tirions l'argument logique : à notre point de vue imparfait comme nos conclusions, celles-ci *peuvent* néanmoins être vraies ; nous ne sommes pas en mesure de décréter ; tandis que si nous pouvions rigoureusement définir les origines, nos conclusions devraient être exactes et personne sauf un imbécile ne pourrait nier le fait, Note du traducteur anglais.

(2) Cela ressemble à un faux-fuyant. Naturellement le signe ordinaire de l'infini en mathématique est ∞ . Note du traducteur anglais.

(3) De là vient la croix thibétaine sur la coiffure du Dalai-Lama. E.O.

(4) Le chat est enfin sorti du sac ! E.O.

l'Homme Dieu mourut sur la croix, c'est-à-dire sur **l'X éternel**, et seule la croix nous resta.

X

La personnification hypothétique de l'Infini ne peut être qu'infinie et exclue nécessairement l'unité individuelle. Toute individualité est forcément limitée par quelqu'autre, à moins qu'elle ne les supprime toutes. Dieu étant, au contraire, le principe de toutes les individualités, ne peut pas être un individu. C'est pour cela qu'on le dit être **un** en plusieurs personnes. Trois est un nombre mystique qui représente la génération de tous les nombres.

XI

Dieu ne parle jamais aux hommes excepté par l'intermédiaire d'hommes. Il ne fait rien non plus dans la nature sauf par les Lois de la Nature.

XII

Le surnaturel est ce qui dépasse notre intelligence naturelle et notre connaissance des lois de la Nature.

XIII

Dieu lui-même ne devrait pas être considéré comme surnaturel par les théologiens, puisqu'ils raisonnent sur la nature de Dieu.

XIV

Les Pères du Concile de Nicée avaient donné à Dieu une substance en affirmant que le Fils est de la même substance que le Père. Bien plus, s'il était impossible d'admettre sans le confondre une substance finie et une substance infinie, les arrêts du Concile de Nicée pourraient fournir des arguments aux panthéistes et même aux matérialistes.

XV

Si Dieu, comme le dit le Catholicisme, nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir, et, par ces moyens, obtenir la vie éternelle, et si, comme l'a dit Jésus-Christ, ce que nous faisons à notre prochain, nous le faisons à Dieu ; il s'en suit que Dieu a créé les hommes pour connaître, aimer et servir leurs semblables, et, par ces moyens, atteindre à la vie éternelle.

Le vrai culte qu'on doit rendre à Dieu doit donc être la Philanthropie ; et toute religion qui m'inspire, n'augmente et ne perfectionne pas la Philanthropie doit être une fausse religion,

XVI

Une religion dont la connaissance serait la réprobation et la punition éternelle de la majorité des hommes, de quelques uns d'entre eux, ou même d'un seul homme, n'inspire pas la Philanthropie. Ceci ne concerne pas la doctrine catholique qui n'emploie la réprobation qu'à titre de menace et qui, en réalité, est le salut offert à tous les hommes.

« Celui qui n'aime pas réside dans la mort » dit Saint Jean, et ceux que la Philanthropie rejette sont ceux qui ne veulent pas aimer.

XVII

Si Dieu était, comme on le suppose ridiculement, un personnage omnipotent, qui considérerait comme point essentiel d'être honoré par certaines cérémonies spéciales, il aurait indiqué ces cérémonies de façon évidente et incontestable à tous les hommes, et il n'y aurait eu alors sur la terre qu'une forme unique de culte religieux. Mais, tel n'est pas le cas ; ce qu'il a indiqué à tous, c'est la nécessité et le devoir d'aimer. La Philanthropie est donc la vraie et seule Religion réellement catholique c'est-à-dire universelle.

XVIII

Toute parole de bénédiction et d'amour est Parole de Dieu ; toute parole de haine et de malédiction est le cri de la méchanceté humaine que les hommes ont personnifiés sous le nom du diable.

XIX

Un acte de Philanthropie - même le plus imparfait - est plus religieux et plus méritoire que tous les jeûnes, toutes les prières et genuflexions.

XX

L'attraction qui porte les sexes l'un vers l'autre n'est point de la Philanthropie ; c'est souvent, au contraire, le plus brutal des égoïsmes.

XXI

Cette attraction mérite seulement le nom d'amour, quand elle se sanctifie par des sentiments d'abnégation et de sacrifice.

XXII

L'homme qui tue une femme parce que celle-ci ne l'aime plus est un lâche et un assassin, ce qui, cependant, ne justifie pas l'adultère. Mais tout ce qui peut être dit sur ce sujet a été dit par Jésus-Christ.

XXIII

La Loi doit toujours être rigoureuse, la Justice indulgente.

XXIV

Le petit souffre pour le grand, mais le grand doit aussi répondre pour le petit. Le riche paiera les dettes du pauvre. (1)

(1) C'est seulement en un sens très lointain, ou autrement transcendant que cela est vrai. Chaque âme paie ses *propres* dettes, grandes ou petites soient elles. C'est là la vraie et éternelle base, à la fois de la Justice et de la Morale. Note du traducteur anglais.

XXV

Les meilleures choses, quand elles sont corrompues, deviennent plus nocives que les mauvaises. Quoi de plus vulnérable que le Sacerdoce ; et pourtant quoi de plus méprisable qu'un mauvais prêtre ? Les devoirs du sacerdoce sont si sublimes et si au-dessus de la nature humaine que tout prêtre qui n'est pas un **saint est** mauvais. Ceci explique le discrédit qui atteint le sacerdoce aux époques où le sentiment religieux est faible. **Les Evangiles nous disent que le Christ rencontra un bon larron, mais ils disent nulle part qu'il trouva un bon prêtre.**

XXVI

Le bon prêtre, c'est le sacrifice personnel incarné ; il est la Philanthropie portée à un idéal divin ; le mauvais prêtre qui n'est pas un **saint est** mauvais. Ceci explique le pour ses marmites.

XXVII

Tout ce qui **fait** du bien **est** bon ; tout ce qui fait du mal **est** mauvais.

XXVIII

Tout ce qui nous plait nous **semble** bon, et tout ce qui nous gêne ou nous afflige nous **semble** mauvais. Mais nous nous trompons souvent nous-mêmes, et ces erreurs sont les circonstances atténuantes du péché.

XXIX

Le mal n'a pas d'existence réelle, ou, pour mieux dire, le mal n'existe pas d'une manière absolue. Ce qui ne devrait pas être **n'est pas** : cela est certain et incontestable. (1)

(1) Ce n'est ni certain ni contestable : tout le paragraphe traite d'une façon peu satisfaisante et sophistiquée de l'énigme éternelle - l'origine du Mal. On peut dire, en un sens, que le Mal est l'ombre nécessaire pour mettre le bien en lumière mais pour nous l'obscurité est réelle tout de même ainsi en est-il du Mal. L'explication de l'occultiste est que le Mal n'est que la transgression des lois naturelles ; l'univers étant

Il est impossible d'aimer le Mal pour lui-même, sachant ce qu'il est, et lorsqu'il ne présente aucune apparence de **Bien**.

Ce que nous appelons Mal existe comme l'ombre nécessaire à la manifestation de la Lumière. Le Mal métaphysique est une erreur ; le Mal physique est une souffrance ; mais l'erreur est excusable quand elle est involontaire. Savoir pertinemment que nous nous trompons et persister dans notre erreur, ce n'est plus se tromper soi-même, mais chercher à tromper les autres. Quant à la souffrance physique, elle est un préservateur contre les abus des plaisirs et leur est en même temps un remède. Elle exerce la patience du Sage, admoneste le sans-souci, châtie le méchant. C'est donc plutôt un bien qu'un mal.

Suite de la note de la page précédente.

le fruit de Lois immuables. Or, une de ces lois est l'évolution. A un certain degré de celle-ci, les êtres conscients sont développés, et alors commence pour eux, par suite de leur transgression involontaire - parce qu'ignorante - des lois de physique qui régissent l'univers, les maux physiques, la souffrance corporelle, etc... Au degré ultérieur d'évolution, c'est l'intelligence et la responsabilité morales qui sont développées, et alors le mal moral commence par la transgression des lois morales de l'univers, transgression accomplie par des êtres évolués qui ont développé en soi une volonté et un sens moral leur étant propres. Il n'y a pas à essayer de nier cette réalité - quo ad nous - du mal ; mais là est le résultat inévitable de la violation des lois immuables de la Nature. Il est parfaitement admis que les énergies récupérantes (Loi de reconstruction de l'efficace par l'effet) de la nature font sortir le bien du mal (souvent peut-être toujours dans la longue course) tout comme le corps en putréfaction devient un agent de fertilité ; mais le mal n'en reste pas moins par rapport à nos sens, aussi réel que l'est l'odeur répugnante de la putréfaction. Il est probable que c'est principalement la réalité du mal qui incite une partie des Occultistes à dire non seulement « nous ne trouvons pas de Dieu dans l'univers », mais encore à affirmer qu'il n'en existe pas en dehors et qu'il n'y a aucune volonté consciente et intelligente comme source de ces Lois connaissables. Car, prétendent-ils, s'il y avait un Dieu, c'est Lui qui serait responsable de tout le Mal commis ; et conséquem-

XXXI

Le désordre dans la Nature n'est jamais plus qu'apparent, et tous les miracles allégués contre ce fait sont ou bien des phénomènes exceptionnels ou des trucs de jongleurs.

XXXII

Quand vous voyez un phénomène contraire en apparence aux lois démontrées par les Mathématiques (1), soyez

Suite de la note de la page précédente.

ment ne pourrait plus être Dieu, ce qui signifie Bon.

Une autre partie d'occultistes prétendent par contre que - limités contingents comme nous le sommes dans l'univers, nous ne pouvons tirer aucune conclusion par rapport à ce qui est en dehors de cet Univers, ni réaliser, ni concevoir quoi que ce soit qui y ait trait ; mais que, en même temps, ils possèdent (eux) une intuition spirituelle par laquelle *ils savent* qu'il existe une telle volonté consciente et intelligente, essence de toute perfection ; ils *le savent* sans être capables de le concevoir. Et ils ajoutent que si les Adeptes de la première catégorie n'ont pas cette intuition c'est simplement parce que leur intuition psychique particulière, leur éducation ou entraînement psycho-physique les rend inaptes à toute intuition spirituelle, de même que l'entraînement matéro-physique des athlètes ordinaires les rend incapables d'intuition psychique. L'homme, disent-ils, qui éduque et développe ce que j'appellerai - faute d'une terminologie plus exacte - ses pouvoirs psychiques, de façon à guider les lois de la nature, à dominer les élémentaux, et à manipuler la Lumière astrale, cet homme ferme effectivement les portes sur ses plus hautes perceptions spirituelles, de même que le fait l'homme qui entraîne et développe ses pouvoirs physiques en vue de gagner les coupes d'argent sur la Tamise, ou la ceinture de champion du monde. Nous autres étudiants, nous n'avons qu'à nous tenir assis aux pieds de nos maîtres respectifs et à les écouter. Nous ne pouvons nous rendre compte de *qui a raison* ; une chose est certaine c'est que - quel que soit celui qui est à la hauteur de ces mystères transcendants - les vrais adeptes de toutes catégories sont presque aussi supérieurs aux hommes ordinaires que ceux-ci le sont par rapport aux singes. Note du traducteur anglais.

(1) Il est assez malaisé de comprendre ce qu'on entend par là. Il est certain que les lois de la mathématique démontrent que *deux* ne peuvent tenir la place d'un. Cependant, sans aucun sortilège, l'occultiste double ou décuple des choses malgré que votre sens d'observation ait été parfait et sans que vous ayez été ni dupé ni halluciné. Note du traducteur anglais.

été dupé, à moins que vous n'ayez été halluciné.

XXXIII

La vérité n'a nul besoin de miracles, et nul miracle ne peut prouver ce qui est faux.

XXXIV

Les Lois générales de la Nature sont connues de la Science ; mais, ni les Forces, ni tous les agents n'en sont jusqu'à présent connus. On a pu obtenir une lueur sur le magnétisme animal qui existe certainement ; mais la Science le traite comme un problème qu'elle n'a pas encore essayé de résoudre.

XXXV

Certaines gens s'étonnent que les phénomènes ne se produisent jamais en la présence de savants. C'est simplement parce qu'aucun ou bien peu de savants (2), témoins d'un phénomène qu'ils jugeraient inexplicable pour eux, auraient le courage d'attester qu'il s'est produit.

XXXVI

La Lumière que nous voyons n'est qu'une partie infime de la Lumière Infinie. Ce sont ces quelques rayons de notre Soleil qui sont en rapport avec notre organe visuel. Notre soleil, lui-même, n'est qu'une lampe adaptée à notre état de nuit ; ce n'est qu'un point lumineux dans l'espace qui serait les ténèbres aux yeux de notre corps, et qui est resplendissant pour l'intuition de nos âmes.

(2) Ceci qui était assez raisonnable il y a quelque vingt ans est devenu caduque : nombre de savants ont, ces temps derniers, constaté et attesté ces phénomènes. Note du traducteur anglais.

XXXVII

Le mot magnétisme exprime l'action et non pas la nature du grand agent universel qui sert de médiateur entre la pensée et la vie. **Cet agent est la Lumière infinie, ou plutôt - car la Lumière n'est en soi qu'un phénomène - c'est le Porte-Lumière, le grand Lucifer de la Nature, le médiateur entre la matière et l'esprit (1), que les ignorants et les imposteurs appellent le Diable,** et qui est la première créature de Dieu.

XXXVIII

Quoi de plus absurde et de plus impie que de donner au diable, c'est-à-dire au Mal personnifié, le nom de Lucifer qui signifie Porte-Lumière ? Le Lucifer intellectuel est l'esprit d'intelligence et d'amour ; c'est le Paraclet, le St Esprit et le lucifer physique est le grand agent du magnétisme universel.

XXXIX

Personnifier le mal et en faire une intelligence rivale de Dieu qui peut continuer à comprendre et ne peut plus aimer, voilà qui est une monstrueuse fiction. **Croire que Dieu permet à cette intelligence mauvaise de tromper et de détruire ses faibles créatures, déjà si faibles par elles-mêmes, c'est faire de Dieu un personnage plus mauvais même que le Diable.** Car Dieu, en ôtant au Diable la possibilité de repentir et d'amour, s'oblige lui-même à faire le Mal. Bien plus, un esprit d'erreur et de mensonge ne peut être qu'une folie pensante et ne mérite même pas l'appellation d'esprit. **Le Diable est le contraire de Dieu ; donc si Dieu se définit ainsi : Je suis celui qui est, le Diable doit se dire : Je suis celui qui n'est pas.**

(1) Lumière astrale, réservoir d'électricité occulte véhicule du Chaos Primordial. E.O.

XL

Nous devons chercher l'esprit des dogmes, tout en acceptant la lettre dans son intégrité, telle que le Sphinx sacerdotal nous l'a transmise. Cette lettre est évidemment absurde, **afin que** nous cherchions au-delà et plus haut. Il est certain que pour **agir** il faut commencer par **être**, que pour pécher, il faut avoir une conscience, et qu'en conséquence on ne peut naître coupable. On ne peut pas non plus faire quelque chose de rien, ni Dieu être un hOmme, pas plus qu'un homme peut être Dieu ; Dieu ne peut ni souffrir ni mourir, et la femme qui donne naissance à un enfant ne peut pas être Vierge, etc... etc... Donc personne ne peut soutenir sérieusement le contraire de ces vérités si palpables et évidentes, sans nous avertir qu'il y a là un mystère, c'est-à-dire **un sens caché qui doit être extrait et compris, sous peine de devenir soit un incroyant soit un sot.**

XLI

Ce qui excuse les soi-disant athées, c'est la conception déplorable que la masse se fait de Dieu. Les hommes l'ont doué de tous leurs propres vices, et se sont imaginés le faire grand en exagérant ces vices, jusqu'à des proportions paradoxales. Ainsi par exemple : **Orgueil.** Dieu n'a pour but que sa propre gloire. Il cherche cette gloire dans l'abaissement de ses rivaux - comme s'il pouvait en avoir ! Il torture pour l'éternité ses misérables créatures - dans le but de sa gloire ; il a tué son propre fils - toujours pour sa gloire !

Avarice. Maître absolu de tout ce qui est bon, il donne à la majorité de ses enfants que la misère, et distribue ses faveurs au plus petit nombre, mais seulement avec lenteur et parcimonie.

Envie. Il est le Dieu jaloux. Il proscrit la Liberté ; il égare la raison et la sagesse et favorise de préférence l'ignorance et l'idiotie.

Gourmandise. Il n'est jamais rassasié de la chair de ses victimes ; sous l'antique Loi il demandait des holocaustes de taureaux ; sous la Loi nouvelle il renifle l'odeur des victimes humaines brûlant dans les auto-dafés.

Luxure. Il lui faut des vierges - comme au Minotaure. Il a ses sérails où languissent d'amoureuses demoiselles et des moines torturés par d'obscènes cauchemars. Il a inventé le célibat pour créer des fantômes, plus indécents que toutes les orgies romaines et tous les rêves anormaux.

Colère. Le sujet principal des Livres Sacrés et de la collection des sermons, est la grande colère de Dieu. La fureur déchaîne la peste, et, dans sa rage implacable, il creuse un Enfer pour toute l'Eternité.

Paresse. Après une éternité de repos, il travaille durant six jours (1). Ce travail consistait à donner chaque jour un ordre et, après avoir donné ces six ordres, il sentit la nécessité de se reposer. Or, combien St Jean avait tort, lorsqu'après avoir représenté le Mal sous la forme d'un monstre à sept têtes, il nous dit que les hommes se protestèrent devant cette Bête (2) et l'adorèrent.

St Jean ajoute que les anti-chrétiens doivent animer cette image, la faire parler, et que le monde se prosternerait devant ce simulacre vivant de la folie humaine. Prenons bien garde de penser que cela puisse jamais se réaliser en la personne d'un Souverain Pontife du Catholicisme ; il est sans nul doute question ici de quelque Anti-Pape ou peut-être du Grand Lama du Thibet.

(1) Naturellement ces six jours représentent *inter aria* les six cycles oeuvrant - ou circuits de l'homme, le 7^e étant le cycle du repos. Note du traducteur anglais.

(2) Interprétation correcte. Il n'y a pas plus de Dieu *personnel* dans les idées de Jean que dans nos propres cerveaux. E.O.

(1) Il faut aller en arrière bien plus loin que St Vincent pour trouver

XLII

St Vincent de Lérins dit que ce qui appartient seul au dogme vraiment Catholique ou Universel est ce qui a été admis en tous temps, en tous lieux et par tout le monde. (1) Ceci simplifierait merveilleusement la symbologie et agrandirait prodigieusement le champ de l'Eglise.

XLIII

On a coutume de répondre à ceux qui critiquent les enseignements des théologiens : êtes-vous d'un esprit plus fort que St Augustin ? Avez-vous plus de génie que Bossuet ou plus d'intelligence que Fénelon ? Ces questions sont très ridicules quand elles portent sur un point de sens commun. Je suis certes bien moins fort en mathématiques que Pascal et pourtant, si j'avais vécu le temps de ce grand homme et que je l'eusses entendu dire ou laissé dire devant moi que deux et deux font cinq, j'aurais considéré sa grande autorité comme nulle et aurais continué à croire - ou plutôt à savoir - que deux et deux font quatre.

XLIV

Les grands savants qui se sont tus, comme ceux qui ont parlé d'une certaine manière, ont eu assurément de bonnes raisons, leur étant propres, pour se taire ou pour parler. Les hautes vérités ne sont pas faites pour les âmes basses ; il leur faut des contes, comme aux enfants, et des menaces pour les lâches ; il faut qu'il y ait des absurdités pour la folie et des mystères pour la crédulité. Nous ne pouvons regarder le soleil qu'à travers un verre noirci ; si nous voulions le regarder directement, il nous semblerait noir et nous aveuglerait. Dieu est pour nous comme un soleil ; nous

le « quod semper ubique et ab omnibus »,

devons cheminer, dans sa lumière avec les yeux baissés ; si l'on essayait de le regarder en face, la vue s'étendrait. **La science la plus dangereuse et la plus triste est la théologie, parce qu'elle se prétend à tort une science de Dieu, alors qu'elle est plutôt une science née de la sottise de l'homme,** lorsqu'il cherche à expliquer le mystère insondable de la divinité.

XLV

La Lumière de Dieu brille en chacun de nous ; c'est notre conscience. Faire le Bien auquel celle-ci nous incite et éviter le Mal contre lequel nous met en garde, tels sont nos devoirs envers Dieu.

XLVI

Dieu sème l'idée dans l'Infini, et les rayons des Soleils font naître le germe des Planètes. Les animaux sont issus de la terre comme les arbres, mais, pas plus que ceux-ci ne sont nés tout formés et de toute leur taille ; les espèces ont leurs périodes embryonniques, tout comme des individus, et chacun selon son espèce. S'imaginer que Dieu a tout d'abord modelé une statue d'argile pour ensuite souffler dessus en vue d'en faire un homme, c'est croire un conte en tout semblable à ce qu'on raconte aux petites filles sur les bébés qu'on trouve sous un plant de chou. Est-ce que Dieu serait nié ou seulement diminué si l'on cessait de le considérer comme un statuaire ? C'est la nature qui crée toutes choses progressivement et lentement par degrés, opérant toujours par les fonctions équilibrées des forces inhérentes à la substance ; mais c'est le verbe divin qui guide ces forces vers l'idéal de la Forme. La nature exécute, elle n'invente pas. Les pensées qui se rapportent à la matière ne proviennent que de la Matière, quoique la Matière ne pense pas. A partir du développement de la première cellule vivante jusqu'au perfectionnement de la forme humaine Dieu a dit à toutes les forces de la Nature : « Faisons un homme » et son « Fiat »

a duré pour des millions d'années qui, devant Lui, ne furent qu'un instant. La Genèse n'est pas l'histoire naturelle de l'homme, c'est le prologue de son épopée religieuse. Le couple primitif, c'est l'unité humaine établie dans la première famille de croyants. Quand Dieu fit passer sur le visage de l'homme un souffle d'immortalité, l'homme avait déjà un visage. Qu'était-il donc alors, sinon une sorte d'animal anthropoïde ? Certes l'homme ne descend pas du singe ; mais il se pourrait peut-être que le singe et l'homme descendent du même animal primitif. La théorie de Darwin ne contredit pas la Bible ; il lui restitue son caractère du Lion symbolique, exclusivement religieux ; la grande semaine de la Création est une série d'époques « géologiques » (1) et l'on dit que Dieu **se reposa** quand l'homme commença à comprendre que l'univers marche de soi-même. (2)

XLVII

Le surnaturel est l'éternel paradoxe du désir illimité. L'homme aspire à s'assimiler à Dieu, et il le fait par la Communion Catholique. A juger du point de vue rationaliste, et, considéré d'une façon purement naturelle, cette communion est une colossale extravagance. Selon la communion catholique on consomme l'esprit d'un Dieu et le corps d'un homme ! Manger un esprit et, de plus, un Esprit infini ! Quelle folie ! Manger le corps d'un homme ! Quelle abomination ! Théophagie et anthropophagie ! Quels titres à l'immortalité ! Et pourtant qu'est-ce qui peut être plus beau, plus consolant, plus réellement divin que la communion ca-

(1) Ou plus exactement des cycles de développement partant soit du zéro à l'homme-singe, ou de l'homme-singe au Nirvana. Note du Traducteur anglais.

(2) Très ingénieux... Note du traducteur anglais.

tholique ? (1) Le besoin religieux, inné chez l'homme, ne trouvera jamais satisfaction plus complète, et combien vivement nous sentons que cela est vrai, quand nous y croyons. Dans une certaine mesure la Foi croit ce qu'elle invente et affirme ; l'espoir dans le surhumain ne trompe jamais, et l'amour du divin ne connaît pas de déception. La première communion est le couronnement de la royauté humaine, c'est l'inauguration du côté sérieux de la vie, c'est l'apothéose et la transfiguration de l'enfance, c'est la plus pure de toutes les joies et le plus vrai de tous les bonheurs.

XLVIII

Il y a donc quelque chose à expliquer, quelque chose qui est au-dessus de la Nature et de la Raison, à justifier et à satisfaire dans les plus hautes aspirations de l'une et de l'autre. De ce point de vue le surnaturel apparaît naturel, et la formule paradoxale des hypothèses nécessaires devient parfaitement raisonnable. C'est l'esprit humain qui construit l'impossible dans le but d'atteindre à l'Infini.

XLIX

D'après les Pères de l'Eglise, l'ancienne Loi n'était que l'image, l'ombre de la Loi nouvelle. Les étonnantes histoires de la Bible ne sont que des images (ils ne disent pas des allégories, le mot aurait été dangereux), des images du dogme nouveau inauguré par Jésus-Christ, et la base de ce dogme est que Dieu est personnellement uni à l'Humanité ; que nous devons aimer et servir Dieu dans l'homme, en un mot nous aimer les uns les autres, ce qui résume toute la Loi et les Prophètes. Il n'y a donc rien dans la Bible qui ne soit conforme aux Evangiles, et l'esprit des Evangiles est l'esprit de Charité.

L

S'aimer les uns les autres et ne pas abaisser, maudire, excommunier, persécuter, brûler son prochain. S'aimer les uns les autres et conséquemment s'assister, se consoler, se soutenir, se bénir l'un l'autre. La Charité c'est l'Humanité douée d'un Principe divin ; c'est la solidarité enrichie d'abnégation ; c'est l'esprit des Saints et, par conséquent, c'est le véritable esprit de l'Eglise catholique, c'est-à-dire universelle. Ceux qui ont un esprit contraire à celui là n'appartiennent pas à l'Eglise.

Mais la Charité dans l'Eglise doit conserver par dessus-tout la Hiérarchie et l'union (1). Il est juste de protester contre les abus de l'autorité, mais non contre l'autorité elle-

(1) C'est très bien quand les prêtres *sont tous* des adeptes des plus hauts mystères occultes, comme Eliphas Lévi ne cesse de répéter qu'ils *devraient* l'être tous, et quand les doctrines sont celles de la sagesse ou religion éternelle. Note du traducteur anglais.

même (1). Il existe en ce moment une nouvelle secte protestante qui s'intitule « Vieux catholiques », tout comme si un enfant nouveau-né pouvait se dire **vieux** parce qu'il a un grand-père ? Mais les ancêtres de ces Protestants ridicules n'étaient point de **vieux catholiques** ; ils seraient morts mille fois plutôt que de se séparer de la Hiérarchie et de l'autorité. Leurs ancêtres à ceux-ci sont les hérétiques de tous les temps, et leur grand-ancêtre a nom Satan, l'irréductible vieux catholique. (2)

LI

Si la Religion doit être **une**, si elle doit être Sainte, si elle doit être universelle, si elle doit conserver et continuer la chaîne de la tradition, si elle doit reposer sur une autorité hiérarchique légitime, si elle doit réaliser et donner tout ce qu'elle promet, si elle doit avoir pour tous les signes de pouvoir et de consolation, si elle doit voiler pour les vues trop faibles l'éclat des vérités éternelles, si elle est pour unir en une seule gerbe toutes les espérances des âmes les plus exigeantes, cette Religion ne **peut** être que catholique et toutes les nations du monde rentreront bientôt au sein de la catholicité lorsque quelque Pape éclairé aura le courage de désavouer hardiment les petites passions, pleines d'envie et de haine, du sacerdoce catholique ; quand un clergé savant aura la compétence voulue pour réconcilier les lumières

(1) Evidemment quand *autorité* signifie réellement supériorité en connaissance spirituelle. Mais lorsque l'auteur descend d'un bond des hauteurs de cette Eglise utopique et du clergé de ses espérances pour se trouver dans l'arène de l'Eglise Catholique *telle qu'elle est*, il a tort d'attaquer les soi-disants vieux catholiques et de les incriminer de schisme, ce qui, après tout, n'est qu'un pas, soit-il petit, vers la raison et la vérité : ce faisant, il nous semble que c'est lui, E. L. qui devient l'enfant et le disciple de l'erreur. Note du traducteur anglais.

(2) Voilà qui est très consistant avec tout ce qu'il a dit précédemment. Est-ce là *sa charité* à lui ? E.O.

culte délivré des intérêts matériels ne sera plus un objet d'entreprise mercantile. Cela **sera** parce que cela **doit** être, et l'on découvrira alors que dans les dogmes chrétiens, il y a - de même qu'en les premières parties de la Bible - des images et des ombres de la religion de l'avenir, celle qui déjà existe et pourrait se dénommer Messianisme, Paracletisme, ou mieux encore catholicisme absolu. Cette Religion-là sera la Lumière de tous les esprits et la vie éternelle de toutes les âmes. (1)

(1) 11 serait peut-être permis de dire que ce qu'on vient de lire ne rend pas entièrement ni n'épuise notre conception de l'Eglise idéale du Futur. Quoi qu'il en soit, une chose reste certaine, c'est que, sous peine de perdre toute sa vitalité, elle ne doit avoir rien de commun avec le « Catholicisme » ou tout autre assemblage saturé de conceptions surannées et constituant une masse d'idées déjà développées, de préjugés et de superstitions.

Ce qui détruit la vitalité des enseignements du Christ, ce qui tourne son amour et ses bénédictions en haine et en malédictions contre l'humanité, ce qui rend nécessaire aujourd'hui qu'on prêche à nouveau ce qu'il enseigna réellement, c'est simplement qu'on n'a pas tenu compte de son avertissement *de ne pas mettre du vin nouveau dans les vieilles outres*. Quand les Pères de l'Eglise chrétienne se mirent à déguiser et à *arranger* les vérités occultes du vrai Christianisme, avec le rebut des natures d'autres Fois mortes ou moribondes, ils étouffèrent l'enfant nouveau né aussi effectivement que s'ils l'avaient enterré vif parmi les cadavres qu'ils dépouillaient pour lui procurer des langes.

La théosophie ne peut pas être tenue pour absolument irréprochable, en tant que nom, pour la Religion de l'avenir, parce que, aux yeux des étudiants, ce nom s'associe à des doctrines et à des idées pas tout à fait vraies malgré qu'elles aient des affinités avec la vérité. Pour la masse de l'Humanité le mot est vide de sens quand il n'y a pas association, et les étudiants - à moins qu'ils n'y consentent - ne se laissent pas facilement égarer. Quoi qu'il en soit, parmi les noms qu'Eliphaz Lévi suggère, il est préférable de s'en tenir à celui-ci qui a le mérite d'être moins et Moins entaché de dogmatisme tyrannique.

Note du traducteur anglais.

LE GRAND SECRET

Ne pas succomber sous les forces immuables de la Nature, mais les diriger ; ne pas permettre qu'elles vous enchaînent, mais les utiliser au bénéfice de la Liberté immortelle ; c'est là le grand Secret de la Magie.

La Nature est intelligente, mais elle n'est pas libre. Les corps célestes ont des âmes instinctives comme celles des animaux, et ils s'engrossent réciproquement ; les planètes sont le sérail du Soleil et les soleils sont le troupeau docile de Dieu.

La Terre a une âme qui obéit au Soleil sous les décrets du Destin, et, instinctivement, obéit aussi à l'homme.

Mais il faut à l'homme une grande science, une grande sagesse ou une grande exaltation, pour commander à l'âme de la Terre. La folie a ses prodiges, plus nombreux certes

que ceux de la Sagesse, parce que celle-ci ne cherche pas à en produire, mais tend, au contraire, naturellement à en éviter l'occasion. On dit que le Diable opère des miracles ; en fait il n'y a peut-être que lui à en opérer dans le sens que les masses ignorantes donnent à ce mot. Toute chose qui tend à écarter l'homme de la Science et de la Raison est assurément l'oeuvre d'un principe de Mal.

Le Soleil est intelligent (1), mais non pas la terre ; celle-ci ne produirait rien sans le Soleil et le travail de l'homme. Le Soleil est son générateur, l'homme sera son « accoucheur », et c'est à son corps défendant, avec répugnance, qu'elle se soumet aux caresses de son époux et aux soins de son médecin. Les animaux mal organisés, les fauves, les insectes nuisibles, les plantes parasites et vénéneuses, les avortons, les monstres, les fléaux, sont les fruits de sa grossièreté. Elle résiste tant qu'elle peut et sa résistance n'est pas un crime : elle n'est que la créature de la Loi et sert de contre-poids à l'activité du Soleil. Selon la tradition hiératique, l'homme, ce fils unique de Dieu, devrait commander à la Terre, mais, ayant enfreint la loi de Dieu, il a cessé d'être libre, et les esclaves sont tous égaux par devant l'esclavage. L'âme de la Terre est hostile à l'Homme (2) parce qu'elle sent qu'il a perdu le droit de lui commander ; elle lui résiste et le trompe ; c'est elle qui forge les rêves, les cauchemars, les visions, les hallucinations... Elle est favorisée en cela par le fanatisme, la débauche, l'ivrognerie et tous les désordres nerveux ; les fous, les femmes hystériques, les cataleptiques et les somnambules, sont tous aussi sous

(1) Ceci est un sacrifice de la Vérité à la littérature. E.O.
Et la plus grande partie du reste de ce paragraphe est pure sottise.
Note du traducteur anglais.

(2) Pourquoi dit-il la Terre au lieu de son satellite ? Notez que, lorsque l'auteur fait allusion à l'âme de la Terre, il entend toujours dire la Lune E.O.

et c'est elle qui produit toutes les fantasmagories du spiritisme.

Nous admettons que ce nom « Lumière astrale » ne s'applique qu'imparfaitement à l'âme de la Terre. Le pouvoir instinctif de notre planète ne se manifeste en effet que par électricité négative et magnétisme ; l'électricité positive, la chaleur et la lumière viennent de l'influence du Soleil. L'âme de la Terre s'irradie spécialement durant la nuit. La lumière restreint et repousse ses effluves. C'est surtout à minuit, à la saison des longues nuits hivernales que les fantômes apparaissent de préférence. (1)

Un homme n'est pas un saint par la simple raison qu'il a des visions ; mais on peut avoir des visions et être tout de même un Saint ; seulement ces visions chez les Saints ne laissent pas de revêtir toujours quelque chose de ridicule ou de hideux. Ste Thérèse était tourmentée par le sang et croyait voir des murailles vivantes, qui s'entrechoquaient et un chérubin armé d'un arc qui tirait dessus. Marie Alacoque voyait J.-C. s'ouvrir la poitrine et exhiber un coeur palpitant et saignant. Martin de Gallardon voyait un ange sous la livrée d'un laquais ; les enfants de la Siette ornaient leur Vierge d'un immense chapeau de paysanne, d'un tablier jaune, avec des roses piquées dans ses pieds. Bernadette Soubirous voyait N.D. de Lourdes habillée comme une fillette prête à faire sa première communion, avec un petit tablier bleu et des roses jaunes, les tiges plantées dans ses pieds nus. Berbignier vit Jésus-Christ dans le milieu de plusieurs bobèches plates ; cette vision de bobèches se renouvela à Pontmain où l'on vit quatre bougies fixées au mur du

(1) Parce qu'on ne *sent* pas la lune durant le jour comme cela arrive la nuit. E.O.

Firmament et la bonne Vierge siégeant au milieu d'elles. Ravailiac voyait les cierges sacrés flotter autour de sa tête et entendait une voix lui ordonner de tuer Henry IV (1). L'âme instinctive de la Terre demande ardemment du sang et favorise les exaltations qui portent à en verser. Les spectres, pareils à des corbeaux, semblent flairer de loin l'odeur des massacres et des champs de bataille. La mort de César, la guerre civile qui en résulta et les sanglantes proscriptions du Triumvirat furent annoncées par des prodiges dont parle Virgile. Peu avant la guerre d'extermination que les Romains firent aux Juifs, le Temple était plein de visions et de merveilles. Les miracles morbides des convulsionnaires précéderent de bien peu les hécatombes de la Révolution que suivirent de près les grandes guerres de l'Empire. De nos jours, les esprits sont devenus des jongleurs et les morts hantent nos salons, devenant familiers avec les dames... Nous venons de passer par la guerre avec l'Allemagne et par la Commune, qu'avons-nous encore à attendre ?

L'homme, enfant de la terre, reste en communication magnétique avec elle. Il est lui-même un aimant spécial qui peut augmenter indéfiniment ses pouvoirs en combinant ses imaginations et ses volontés. Alors, les choses inertes sont magnétisées et, sous l'influence de l'âme physique de la Terre, attirée et mal dirigée par l'homme, ils peuvent se déplacer, s'élever, produire des craquements, des coups frappés, etc... Parfois même, une sorte de coagulation aérienne modèle grossièrement une forme fugitive quelconque ; des gens croient voir des lumières ou des mains ; des rêves se revêtent de corps, et la nature semble en délire ; des pythonisses nouvelles griffonnent au hasard de nouveaux

(1) Guiteau aussi entendit une voix. E.O.

oracles - tout aussi peu sérieux que ceux des anciens (1), les

mêmes causes produisant toujours les mêmes effets.

Est-ce que l'homme réussira jamais à apprivoiser cet animal tourbillonnant et dévorant que nous appelons la Terre ? Non, aussi longtemps qu'il n'y aura pas découvert un fulcrum » (2) pour le levier d'Archimède, et tant que la monture sera toujours sûre de jeter bas son cavalier. C'est en vain que l'homme tourmente la Terre, celle-ci finira toujours par l'engloutir. De là vient que le grand rêve de Prométhée - c'est-à-dire le rêve du génie humain - a toujours été le secret d'Hermès, autrement dit la découverte d'une panacée contre la maladie, la vieillesse et la mort. Le désir de l'immortalité qui a toujours hanté l'âme humaine, est une protestation contre notre allégation touchant la voracité de la terre ; mais la Religion a placé l'immortalité dans la Mort et se flatte seulement de réussir à affranchir de l'esclavage de la Terre cette partie de nous-mêmes qu'elle veut élever jusqu'au ciel.

Dans le langage symbolique, le Ciel est esprit et la Terre matière ; le Ciel, c'est la lumière et la Terre c'est la Ténèbre ; le Ciel, c'est le Bien, la Terre, c'est le Mal ; le Ciel est le

(1) Tout ce passage indique ou un défaut de savoir ou le désir de jeter le mépris sur des pratiques dont l'auteur connaissait bien les dangers. Mais le moyen d'affronter le mal ne consiste pas à le contrefaire ni à le mal représenter, mais à l'établir tel qu'il est, loyalement, et, en même temps, faire ressortir tout aussi loyalement les côtés suspects qu'il présente. C'est cela que l'auteur a tout à fait omis de faire quand il s'est agi de spiritisme. Quant à ses voyants et anciens oracles, il se montre peu honnête puisqu'il sait que ces oracles de l'antiquité étaient pour la plupart parfaitement sérieux et dignes de foi, et qu'il sait aussi pourquoi et jusqu'à quel point ils l'étaient. Note du traducteur anglais.

(2) Je n'ai pu trouver l'équivalent de ce mot en français - peut-être frein ? Note du traducteur français.

Paradis, la Terre est l'Enfer. Bien plus, les théologiens qui croient à un Enfer localisé, ne lui trouvent d'autre place que dans le centre de la terre ; c'est là qu'ils le situent, ce qui semble affirmer la matérialité du Mal.

La terre est paresseuse parce qu'elle est lourde et matérielle, et comme la paresse produit l'inanition, la terre engendre des espèces imparfaites réduites à se dévorer mutuellement les unes les autres. Elle aime à produire des êtres qui s'entre-tuent, parce qu'elle s'engraisse des cadavres de ses enfants. La guerre est la raison d'être inévitable de l'existence terrestre et le triomphe appartient toujours au plus fort. La force ne procède pas du droit ; elle le constitue ; ce que Darwin appelle « sélection naturelle » c'est le triomphe de la Force.

Pourquoi y a-t-il des avortons dans la Nature ? Pourquoi tant de dessins imparfaits si le Pouvoir créateur est omnipotent ? Parce que toute la Force a la résistance comme frein, parce que l'inertie lutte contre le mouvement, parce que l'ombre doit équilibrer la lumière. Tout est prévu par l'Intelligence universelle souveraine et la Providence de Dieu n'est pas une invention personnelle directe. Dans la genèse Dieu ne crée pas les animaux, il dit à la terre de les produire (1). Dieu a fécondé la terre, la Nature, et celle-ci est devenue mère produisant, sans aide, par elle-même. Mais elle ménage ses efforts et simplifie ses grands travaux ; elle produit la vie et celle-ci, à son tour, travaille à différencier les formes, selon des conditions circonscrites. Un effort engendre un autre effort ou d'autres efforts ; une forme génère d'autres formes, et le progrès n'est possible que par la loi de transformation. Ces mystères de la Nature démontrent

(1) Alors ce ne peut être appelé providence ; qui a jamais entendu parler d'intervention impersonnelle ? E.O.

et expliquent ceux de la Religion qui mettent le plus à

l'épreuve l'entendement humain. La sélection divine, c'est-à-dire le salut final, uni à la réprobation probable du plus grand nombre ; la porte étroite, la régénération ou transformation morale, la résurrection ou transformation future de l'homme qui est maintenant, en un être plus parfait. Ainsi, ce que l'on pensait devoir ébranler la Foi ne fait que la corroborer, ce que l'on pensait de nature à renverser la Religion la rétablit. Les paradoxes affirmés par Darwin expliquent les oracles de Jésus-Christ, et nous croyons avec d'autant plus d'assurance que nous connaissons mieux ce que nous devons croire. Les vérités finiront tôt ou tard à conquérir l'opinion publique, et celle-ci, quand elle s'appuie sur la Vérité, se revêt toujours d'autorité ? On commence par condamner Galilée ; plus tard on est bien forcé d'admettre ses affirmations, et l'Eglise n'en est pas moins infaillible, parce que l'autorité est chose nécessaire. Or, quand l'Eglise transmet son autorité au Pape, le Pape devient infaillible par une infaillibilité autoritaire, mais non miraculeuse ; une autorité peut être transmise, un miracle ne le peut pas. Le désir de religion est le premier besoin de l'âme humaine ; il existe au même rang que l'amour et dans l'amour même. « Il existe » dit M. Tyndall, l'un des savants les plus en vue d'Angleterre. « D'autres choses tissées dans les fibres intimes de l'homme, telles que les sentiments de vénération, de respect, d'admiration, et non pas seulement d'amour sexuel dont nous venons de parler, mais l'amour du Beau dans la Nature, au physique et au moral ; l'amour de la poésie et les arts ; mais il y a aussi ce sentiment profond qui, depuis l'aurore des siècles, probablement bien avant qui, depuis l'aurore des siècles, probablement bien avant l'ère d'aucune histoire, s'est incorporé dans toutes les religions du monde. Vous pouvez rire de ces religions, mais en tout cas vous ne pouvez rire qu'à certaines particularités de forme, et vous ne toucherez pas à la base immuable du sentiment religieux qui existe dans la nature émotive de

l'homme. Le problème des problèmes à l'heure présente est de donner une satisfaction raisonnable à ce sentiment ». (1)

Nous croyons pour notre part avoir suffisamment clairement expliqué ou indiqué la solution de ce grand problème de façon à permettre à des écrivains plus compétents que nous, de le découvrir et de le livrer avec plus de chances de succès aux aspirations légitimes du Monde. L'Esprit d'Intelligence viendra, comme le Christ nous l'a promis, et il nous enseignera toute vérité.

Les doctrines de la Haute Science que les anciens appelaient Magie, n'étant plus reconnus de nos jours par la Science officielle ne peuvent lui être présentées que sous forme de paradoxes, mot qui signifie les choses au-dessus de la raison.

Paracelse dont le nom est synonyme d'élévation de pensée en quelque sorte paradoxale, désignait ces choses par le terme archidoxes, c'est-à-dire ce qui est ultra-raisonnable ou plus que raisonnable. (2)

Dieu est le grand archidoxe de l'Univers. La Religion est archidoxale quand elle paraît paradoxale. La liberté est le Paradoxe ou l'Archidoxe de l'Humanité divine.

La raison absolue, la connaissance absolue, l'amour absolu, sont autant d'archidoxes du génie humain. L'imagi-

(1) Je me borne à traduire ce qu'E. L. présentait comme citation de Tyndall. Je ne cite pas l'original. Note du traducteur anglais.

(2) Ceci n'est certainement pas ce qu'E. L. entendait : *doxa* est une doctrine ou opinion philosophique, *archi* un préfixe qui signifie excellence, priorité ou supériorité, et on entend par Archidoxes des doctrines très élevées, soit fondamentales ou ultra-excellentes. Note du traducteur anglais.

nation est archidoxale dans la création et la réalisation de ses paradoxes.

La volonté se rue sur l'archidoxe, ne s'arrête pas devant le paradoxe. La Raison absolue est, comme la divinité, l'archidoxe suprême de l'entendement, ce qui, lorsqu'il s'agit de l'esprit est l'absolu en Raison non-conditionnée ; l'absolu pour le cœur est la perfection infinie. De plus, le Beau étant le reflet du vrai, la Beauté infinie ne peut exister que dans la personnification idéale de la vérité et de l'amour. Cette personnification réalisée dans l'homme est le Christianisme ; réalisée dans la Société en un tout, ce sera la catholicité.

Celui qui a dit : « Je crois parce que c'est absurde » nous donna, sous une forme paradoxale, la formule de l'Archidoxe, et, par le fait, soit au-dessus ou au-dessous de la Raison, on ne peut rencontrer que l'absurde. Seulement, l'absurdité qui gît au-dessous, est sottise ou folie, tandis que ce qui flotte au-dessus est enthousiasme ou abnégation. Au-dessous de la raison des multitudes, il y a le matérialisme ; au-dessus de la Raison des savants, il y a Dieu. *Credo quia absurdum*. Complétons maintenant nos paradoxes magiques par ce dernier que nous appellerons l'Évangile de la Science.

Évangile de la Science ! Quelle absurdité ! Comme si la Science pouvait avoir un Évangile, une Bible, un Koran, un Zendaves ta ou Vedas ! Tous ces livres sacrés relèvent exclusivement de la religion et des Prêtres de ces diverses formes de culte ; la Science ne s'en occupe que pour s'assurer de leur antiquité, de leur authenticité, et de leur influence sur l'histoire des nations.

Il n'y a pas d'autre Évangile vrai que celui de Jésus-Christ ; il est vrai, cependant, qu'il existe des Évangiles apocryphes. Ce serait un anachronisme d'écrire à l'époque actuelle un Évangile apocryphe ; et ce serait folie et impiété

de chercher à donner tout autre Evangile dogmatique autre que celui de Jésus-Christ,

Nous employons donc le terme **Evangile** comme expression paradoxale, s'accordant avec le titre du présent ouvrage qui est « Paradoxes Magiques ».

Le mot Evangile signifie « bonne nouvelle », et ce serait en vérité de **bonnes nouvelles** pour le monde s'il lui était donné d'apprendre que la science et la religion se sont définitivement harmonisées.

Mais toute chose vient en son temps, et le monde n'est pas sauvé parce qu'un livre excentrique a été écrit.

Les sciences occultes sont nécessairement excentriques, car, dès qu'elles cessent d'être excentriques, elles cessent d'être occultes. Une semence a été enfouie dans le sol ; nul ne la voit, sauf celui qui l'a semée, et quand la terre l'a recouverte, personne ne la voit plus. Des gens passent près de l'endroit où elle est cachée, ils marchent même dessus et, pendant longtemps, elle fermente et germe en silence. Puis un tout petit bourgeon perce le sol ; il se divise en deux feuilles, et, entre ces deux feuilles, apparaît un bouton. Cela reste ainsi assez longtemps sans que personne y prenne garde. Un jour on s'aperçoit que le scion est devenu un arbrisseau et, plus tard encore, celui-ci se développera et lentement deviendra un arbre.

Or, souvent celui qui l'aura semé sera depuis longtemps rentré au sein de la terre. Il ne cueillera jamais les fruits de son arbre ni ne s'assoira à son ombre.

Son corps engraisse la terre et pourra faire germer d'autres arbres ; sa pensée se développe dans les cieux et fera s'épanouir d'autres pensées. **Car rien ne meurt ; tout se transforme ; ce qui n'est plus sera de nouveau ; mais**

ce qui était petit sera grand, et ce qui était malade ira mieux. (1)

Telle est notre Foi et notre Espérance. **Amen** et qu'il en soit ainsi !

(1) Pour plus de clarté : nous sommes maintenant dans la seconde moitié de la 4^e ronde et notre 5^e race (dernière sous-race de la 4^e) a découvert un 4^e état de matière, et une 4^e dimension de l'espace. La 5^e race a à découvrir, avant de faire place à la 6^e, le 5^e état et la 5^e dimension, de même que les 6^e et 7^e races auront à trouver les 6^e et 7^e dimensions de l'espace et les 6^e et 7^e états de la Matière, *de leur Planète*. Car les hommes des 5^e, 6^e et 7^e rondes (ou circuits astraux) connaîtront les états et dimensions de toutes choses dans leur système solaire. Que nos sciences exactes, si fières de leurs progrès et découvertes, se souviennent que les plus grandes hypothèses - j'entends celles qui sont devenues des *faits* et des *vérités* indéniables - ont toutes été *devinées* et ont été le résultat d'inspirations spontanées (ou intuition) mais jamais celui d'induction scientifique. Cela peut à peine être nié, puisque toute l'histoire des découvertes scientifiques en fait foi - sauf à une ou deux exceptions près. Donc, si Copernic, Galilée, Kepler, Newton, Leibnitz, Crookes (même ce dernier comme cela peut se prouver) ont tous *deviné* leurs grandes généralisations au lieu d'y arriver par un travail aussi long que pénible. Vous avez là une série d'actes vraiment miraculeux. La colossale généralisation des anciens, unie au petit nombre de leurs dates réelles, généralisations qui sont parvenues jusqu'à nous comme axiomes indiscutables, sont autant de témoins certifiant le peu de créance dont sont dignes nos sens physiques et nos modes d'induction. La Loi physique d'Archimède n'a pas été établie petit à petit ; elle se fit jour soudainement, si soudainement en vérité que le philosophe qui, à ce moment-là, prenait son bain, en sortit et s'élança à travers les rues de Syracuse en criant à tue-tête comme un fou « Eureka, eureka 1 ». Quand sir H. Davy découvrit tout d'un coup le sodium en décomposant de la potasse humide et de la soude au moyen de plusieurs batteries voltaïques, on dit qu'il s'est livré aux plus extravagantes démonstrations de joie, sautant par la chambre à cloche-pied et faisant des grimaces à tous ceux qui entraient. Newton ne découvrit pas la loi de la gravitation, c'est cette loi qui découvrit Newton, en faisant tomber une carte de visite sur son nez, si j'ose dire. D'où viennent donc ces inspirations *soudaines*, ces déchirures spontanées qui se produisent dans le voile de la matière fruste ?